

Volume III

◇ Du VII^e siècle av. J.-C. au VII^e siècle de l'ère chrétienne ◇

HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

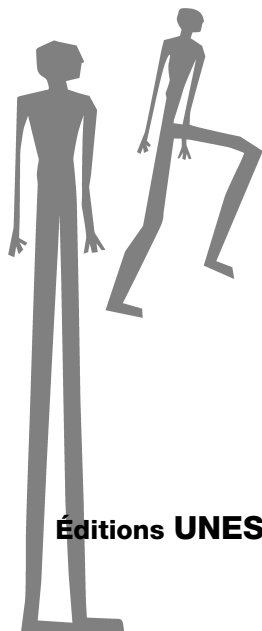


Éditions UNESCO

Volume III

◇ Du VII^e siècle av. J.-C. au VII^e siècle de l'ère chrétienne ◇

HISTOIRE DE L'HUMANITÉ



Éditions UNESCO

In memoriam de Paulo E. de Berrêdo Carneiro, Président de la première Commission internationale pour l'histoire scientifique et culturelle de l'humanité (1952-1969) et de l'actuelle Commission de 1979 à 1982

Les idées et opinions exprimées dans cet ouvrage sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement les vues de l'UNESCO. Les appellations employées dans cette publication et la présentation des données qui y figurent n'impliquent de la part de l'UNESCO aucune prise de position quant au statut juridique des pays, territoires, villes ou zones ou de leurs autorités, ni quant au tracé des frontières ou limites.

L'UNESCO remercie l'Agence intergouvernementale de la Francophonie pour sa généreuse participation financière à la publication de cet ouvrage.

Réalisation éditoriale : Albert Ollé-Martin, Caroline Aymé-Martin.

Avec la collaboration de Khadija Touré

Traduction effectuée sous la coordination et supervision de Violaine Decang et Miguel Iglesias

Mise en page : Ormobook, services éditoriaux, Barcelone (Espagne)

Titre original : *History of Humanity* — Vol III : *From the Seventh Century BC to the Seventh Century AD*.

Publié par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO), Paris, et Routledge, Londres.

© UNESCO, 1996 pour l'édition anglaise

© UNESCO, 2005 pour l'édition française

ISBN UNESCO : 92-3-202812-3

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Imprimé par Jouve, Mayenne

Imprimé en France

Sommaire

Sommaire	I	4 Les idéologies et les premières religions universelles	156
Liste des figures	VII	<i>Johannes G. de Casparis, Joachim Herrmann, Trevor O. Ling, David W. Phillipson, William T. Sanders, Ninian Smart, Romila Thapar et Erik Zürcher</i>	
Liste des cartes	IX	5 Langues, écriture et littérature	197
Liste des illustrations	XI	<i>Alexander K. Adelaar, Wilt L. Idema, Reimar Müller, David W. Phillipson, William T. Sanders et Romila Thapar</i>	
Liste des auteurs	XV	6 Art et architecture	243
Le miroir de l'histoire : actualité des recherches	1	<i>Johannes G. de Casparis, Richard N. Frye, Joachim Herrmann, Michael W. Meister, David W. Phillipson, Anna Sadurska, William T. Sanders, Zbigniew Skowron et Wu Hung</i>	
<i>Jean-Pierre Mohen</i>		C. Section régionale	
A. Vue d'ensemble	23	Introduction	295
<i>Joachim Herrmann et Erik Zürcher</i>		<i>Joachim Herrmann et Erik Zürcher</i>	
B. Section thématique	37	I. L'Asie occidentale	
1 Les concepts de nature, de philosophie et de science	39	Introduction	301
<i>Debiprasad Chattopadhyaya, Leslie Gunawardana, Joachim Herrmann, Fritz Krafft, David W. Phillipson, William T. Sanders, Nathan Sivin et Erik Zürcher</i>		<i>Gherardo Gnoli</i>	
2 Sciences appliquées et techniques	75	7 L'Asie occidentale de 700 à 250 av. J.-C.	306
<i>Johannes G. de Casparis, Debiprasad Chattopadhyaya, Leslie Gunawardana, Joachim Herrmann, Fritz Krafft, Michael Loewe, Domenico Musti, David W. Phillipson, William T. Sanders, R. S. Sharma, Nathan Sivin et Erik Zürcher</i>		7.1. Assyriens et Babyloniens	306
3 Régions nucléaires et périphéries ..	118	<i>M. A. Dandamaev</i>	
<i>Johannes G. de Casparis, Richard N. Frye, Joachim Herrmann, David W. Phillipson, William T. Sanders, Romila Thapar et Erik Zürcher</i>		7.2. Les tribus iraniennes et l'Empire perse	313
		<i>Gherardo Gnoli</i>	

7.3. La chute de l'ancien Empire perse et la montée des Séleucides.....	325	10.2. Alexandre le Grand et l'Empire macédonien	414
<i>Gennadi A. Koshelenko</i>		10.2.1. La formation de l'Empire macédonien	414
8 L'Asie occidentale de 250 av. J.-C. à 224 apr. J.-C.....	330	<i>Pierre Briant</i>	
8.1. La désintégration de l'Empire séleucide	330	10.2.2. Les contacts culturels entre les Grecs et l'Orient	419
<i>Gennadi A. Koshelenko</i>		<i>Pierre Briant</i>	
8.2. Les Parthes arsacides	335	10.3. Les Étrusques, les peuples italiques et Rome	424
<i>Jozef Wolski</i>		10.3.1. Les Étrusques et les peuples italiques	424
8.3. L'Empire sassanide	341	<i>Mario Torelli</i>	
<i>Philippe Gignoux</i>		10.3.2. Rome, des origines à la fin de la seconde guerre punique.....	430
9 La péninsule Arabique préislamique.....	354	<i>Luigi Capogrossi Colognesi</i>	
9.1. La péninsule Arabique, l'avènement de l' <i>Arabia Felix</i> et l'ère himyarite.....	354	10.4. Les populations et les tribus de Méditerranée septentrionale.....	441
<i>Abdul Rahman Al-Ansary (sous la direction de Richard N. Frye)</i>		<i>Joachim Herrmann</i>	
9.2. L'Arabie préislamique	358	10.4.1. Les Scythes	442
<i>Abdul Rahman Al-Ansary (sous la direction de Richard N. Frye)</i>		<i>János Harmatta</i>	
II. Le monde méditerranéen et l'histoire européenne		10.4.2. Les Thraces et les Illyriens	447
Introduction	367	<i>Alexander Fol</i>	
<i>Joachim Herrmann</i>		10.4.3. La civilisation de Hallstatt, les premiers Celtes et la Scandinavie	451
10 Le monde méditerranéen et ses voisins du nord jusqu'en 300 av. J.-C.	371	<i>Radomir Pleiner</i>	
10.1. Le monde grec durant les périodes archaïque et classique	371	11 Le monde hellénistique et l'Empire romain entre expansion et crise : les sociétés hors des frontières romaines.....	458
10.1.1. Les débuts de la <i>polis</i>	371	11.1. Le monde hellénistique après Alexandre	458
<i>Raoul Lonis</i>		11.1.1. La vie sociale et politique, la philosophie, la religion et la littérature	458
10.1.2. La <i>polis</i> à l'époque classique	377	<i>Edouard Will</i>	
<i>Raoul Lonis</i>		11.1.2. La science et les techniques	476
10.1.3. Religion, philosophie, sciences et techniques.....	385	<i>Claude Mossé</i>	
<i>Claude Mossé</i>		11.1.3. Les arts hellénistiques	481
10.1.4. Langue et littérature.....	402	<i>Angelos Delivorrias</i>	
<i>Luciano Canfora</i>		11.2. L'Empire romain de la fin des années 300 av. J.-C. à 200 apr. J. C.....	484
10.1.5. Les arts	408		
<i>Angelos Delivorrias</i>			

11.2.1. Les changements structurels des débuts de la République à l'Empire	484	12.3. Invasions, migrations, mouvements populaires et déclin de l'Empire romain	565
<i>Claude Nicolet</i>		<i>Joachim Herrmann</i>	
11.2.2. Les guerres, les réformes et les mouvements révolutionnaires	491	12.3.1. Les Huns	567
<i>Jan Burian</i>		<i>Istvan Bóna</i>	
11.2.3. Les origines du christianisme	496	12.3.2. Les mouvements populaires	572
<i>Friedhelm Winkelmann</i>		<i>Rigobert Günther</i>	
11.2.4. La contribution romaine au développement scientifique et culturel	499	12.4. Les tribus septentrionales, les unités tribales et l'Empire romain	580
<i>Pierre Grimal</i>		12.4.1. La lutte pour la survie	580
11.3. Les provinces romaines d'Afrique, d'Europe et d'Asie	506	<i>Basiliki Papoulia</i>	
<i>Joachim Herrmann</i>		12.4.2. Le règne de Justinien	585
11.3.1. L'Afrique et l'Asie occidentale	507	<i>Yannis Karayannopoulos</i>	
<i>José María Blázquez</i>		12.4.3. L'invasion des Slaves et des Avars (env. 568 à 626)	590
11.3.2. L'Europe occidentale et centrale	511	<i>Vasilka Tapkova-Zaimova</i>	
<i>José María Blázquez</i>		12.5. La formation des royaumes tribaux entre 400 et 600 apr. J.-C.	594
11.3.3. L'Anatolie et l'Europe du Sud-Est	517	<i>Joachim Herrmann</i>	
<i>Valentin Vasilevic Velkov</i>		12.5.1. Les Goths, les Vandales et les Lombards	595
11.4. Les tribus nordiques, les ligues de tribus et leurs relations avec l'Empire romain	523	<i>Herwig Wolfram</i>	
<i>Joachim Herrmann</i>		12.5.2. Le Royaume mérovingien	602
11.4.1. Les Thraces, les Celtes, les Illyriens et les Daces	524	<i>Waltraud Bleiber</i>	
<i>Alexander Fol</i>		12.6. L'héritage romain et l'avènement de la société médiévale	610
11.4.2. Les Celtes, les tribus germaniques, les Slaves et les Sarmates	531	12.6.1. Le problème de la continuité	610
<i>Joachim Herrmann</i>		<i>Joachim Herrmann</i>	
12 Le déclin de l'Empire romain et la naissance de la société médiévale..	542	12.6.2. Les fondements économiques et les structures sociales du haut Moyen Âge	614
<i>Joachim Herrmann</i>		<i>Joachim Herrmann</i>	
12.1. L'Empire romain aux IV ^e et V ^e siècles apr. J.-C.	544	12.6.3. L'héritage idéologique et culturel romain	618
<i>François Paschoud</i>		<i>Joachim Herrmann</i>	
12.2. Le christianisme et l'Église chrétienne de 284 à 476	552	12.6.4. Byzance et la tradition romaine	622
<i>Jacques Fontaine</i>		<i>Vassil Gjuzelev</i>	
		13 Les peuples et les tribus en Europe centrale, septentrionale et orientale	628
		<i>Joachim Herrmann</i>	

13.1. Les Bretons, les Anglo-Saxons, les Irlandais et l'héritage romain.....	630	15.2. La Nubie.....	727
<i>Catherine Hills</i>		15.2.1. Le royaume de Kouch	727
13.2. La région de la Baltique : les Scandinaves, les Baltes et les Finno-Ougriens	637	<i>Peter L. Shinnie</i>	
<i>Lech Leciejewicz</i>		15.2.2. La période post-méroïtique	737
13.3. Les sociétés tribales en Europe orientale.....	643	<i>Peter L. Shinnie</i>	
<i>Valentin V. Sedov</i>		15.2.3. La période chrétienne primitive	741
13.4. Les Slaves, les Avars et le Royaume mérovingien	648	<i>Stefan Jakobielski</i>	
<i>Joachim Herrmann</i>		16 L'Afrique subsaharienne	
III. Le continent africain		16.1. Le « Néolithique » en Afrique occidentale	753
Introduction	657	<i>Alex Ikechukwu Okpoko</i>	
<i>David W. Phillipson</i>		16.2. Le « Néolithique » en Afrique centrale	758
14 L'Afrique du Nord	661	<i>Raymond Lanfranchi</i>	
14.1. Les Libyco-Berbères	661	16.3. Le « Néolithique » en Afrique orientale	764
<i>Raoul Lonis</i>		<i>David W. Phillipson</i>	
14.2. Les Phéniciens	667	16.4. Les premiers peuples métallurgistes en Afrique occidentale	769
<i>Brian H. Warmington</i>		<i>Nwanna Nzewunwa (révisé par David W. Phillipson)</i>	
14.3. La Cyrénaïque et les colonies grecques	669	16.5. L'Éthiopie axoumite et préaxoumite	775
<i>Raoul Lonis</i>		<i>Francis Anfray</i>	
14.4. Les Romains et leur influence	675	16.6. Les premières populations agricoles en Afrique centrale, orientale et méridionale	784
<i>Brian H. Warmington</i>		<i>David W. Phillipson</i>	
14.5. Les Vandales.....	683	IV. L'Asie du Sud	
<i>Ammar Mahjoubi</i>		Introduction	799
14.6. Les provinces byzantines	686	<i>Romila Thapar</i>	
<i>Ammar Mahjoubi</i>		17 La protohistoire et le début de l'histoire de 700 à 200 av. J.-C.	805
15 La vallée du Nil	690	17.1. L'archéologie et l'écologie du nord du sous-continent.....	805
<i>David W. Phillipson</i>		<i>K. T. M. Hedge</i>	
15.1. L'Égypte	691	17.2. La littérature, l'archéologie et la reconstitution historique — environ 700 à 400 av. J.-C.	812
15.1.1. L'époque napatéenne	691	<i>Romila Thapar</i>	
<i>Barbara Watterson</i>		17.3. La formation des États et l'Empire maurya.....	822
15.1.2. L'époque saïte	699	<i>Romila Thapar</i>	
<i>Théophile Obenga</i>			
15.1.3. La conquête perse et les dernières dynasties indigènes	709		
<i>Mohamed I. Bakr</i>			
15.1.4. Les souverains ptolémaïques	712		
<i>Erich Winter</i>			
15.1.5. L'Égypte romaine et copte	719		
<i>Barbara Watterson</i>			

18 L'Asie du Sud entre 200 av. J.-C. et 300 apr. J.-C.	832	23.2. Les cultures archéologiques de la Mongolie et du sud de la Sibérie <i>Vadim M. Masson</i>	1007
18.1. Les dynasties du nord du sous-continent : liens commerciaux et culturels	832	23.3. La culture hellénistique en Asie centrale.....	1017
<i>Braja Dulal Chattopadhyaya</i>		<i>Gennadi A. Koshelenko</i>	
18.2. La formation des États en Inde péninsulaire et au Sri Lanka ..	854	23.4. L'empire des Xiongnu.....	1022
<i>Sudharshan Seneviratne</i>		<i>Denis Sinor</i>	
19 L'Asie du Sud entre 300 et 700 apr. J.-C.....	872	23.5. La chute des Gréco-Bactriens : les Saces et les Indo-Parthes	1026
19.1. Le nord du sous-continent ..	872	<i>Richard N. Frye</i>	
<i>R. S. Sharma</i>		23.6. L'essor de l'Empire kouchan	1030
19.2. La péninsule	887	<i>Richard N. Frye</i>	
<i>R. Champakalakshmi</i>		23.7. Les oasis-États d'Asie centrale	1042
19.3 Le Sri Lanka	901	<i>Richard N. Frye et Boris A. Litvinsky</i>	
<i>Leslie Gunawardana</i>		24 Les cultures nomades et urbaines d'Asie centrale de 300 à 700 apr. J.-C.	1051
V. L'Asie du Sud-Est, l'Australasie et le Pacifique		24.1. Les peuples et les États après la chute de l'Empire parthe en 226 apr. J.-C.	1051
Introduction	911	<i>Werner Sundermann</i>	
<i>Johannes G. de Casparis</i>		24.2. Les nomades du nord, la Sogdiane et la Chorasmie	1053
20 La protohistoire et les débuts de l'histoire	917	<i>Richard N. Frye et Boris A. Litvinsky</i>	
<i>R. P. Soejono et Pornchai Suchitta</i>		24.3. Les cités-États du bassin du Tarim	1060
21 L'Asie du Sud-Est de 300 à 700 apr. J.-C.	942	<i>Werner Sundermann</i>	
<i>Srisakra Vallibhotama et Dhida Saraya</i>		24.4. Les derniers royaumes kouchans.....	1067
22 L'Australie et le Pacifique	983	<i>Werner Sundermann</i>	
22.1. L'Australie	983	24.5. L'origine et l'essor des Chionites/Xyon/Huns.....	1069
<i>Barry J. Cundy</i>		<i>Werner Sundermann</i>	
22.2. Le Pacifique	988	24.6. L'essor de l'Empire hephtalite	1070
<i>Peter Bellwood</i>		<i>Werner Sundermann</i>	
VI. L'Asie centrale et les peuples nomades		24.7. L'annexion des royaumes hephtalites vassaux par les Tujue occidentaux	1072
Introduction	997	<i>János Harmatta</i>	
<i>Richard N. Frye</i>		24.8. L'essor de la puissance tujue	1076
23 Les cultures nomades d'Asie centrale de 700 av. J.-C. à 300 apr. J.-C.	1001	<i>Ilidko Ecsedy</i> <i>et Werner Sundermann</i>	
23.1. Les tribus nomades iraniennes en Asie centrale	1001	VII. L'Asie de l'Est	
<i>Richard N. Frye</i>		Introduction	1085
		<i>Erik Zürcher</i>	

25 Les Zhou orientaux de 800 à 300 av. J.-C.	1090	29 La Méso-Amérique	1221
<i>Chang Kwang-chih</i> <i>et Cho-yun Hsu</i>		29.1. La transition entre les périodes formative et classique.....	1221
26 Les débuts de l'Empire chinois : les Qin et les Han (de 221 av. J.-C. à 220 apr. J.-C.)	1113	<i>William T. Sanders</i>	
26.1. L'Empire qin	1113	29.2. L'époque classique dans le Mexique central et méridional ..	1244
<i>Chen Chi-yun</i>		<i>William T. Sanders</i>	
26.2. L'Empire han	1117	29.3. L'époque classique de la civilisation maya, de l'an 1 à 900 apr. J.-C.....	1265
<i>Chen Chi-yun</i>		<i>Norman Hammond</i>	
26.3. Qin et Han : arts et culture matérielle	1132	30 L'Amérique du Sud.....	1292
<i>Michael Loewe</i>		30.1. La formation du monde andin classique	1292
27 L'Asie de l'Est (de 200 à 500 apr. J.-C.)	1143	<i>Luis G. Lumbreras Salcedo</i>	
27.1. Le début du Moyen Âge chinois	1143	30.2. L'aire circum-caraïbe et la région de l'Amazonie et de l'Orénoque	1311
<i>Erik Zürcher et Fukui-Bunga</i>		<i>Mario Sanoja Obediente et Iraida</i> <i>Vargas Arenas</i>	
<i>Fumimasa</i>		30.3. Les frontières méridionales de la civilisation andine et les cultures de l'Amérique du Sud méridionale.....	1329
27.2. La Corée ancienne	1167	<i>Alberto Rex González</i>	
<i>Zhou Yiliang</i>		Table chronologique	1351
27.3. Le Japon ancien	1173	Index	1365
<i>Zhou Yiliang</i>			
VIII. Les Amériques			
Introduction	1187		
<i>William T. Sanders</i>			
28 L'Amérique du Nord.....	1200		
<i>Philip C. Weigand</i>			

Liste des figures

1. Cavalier d'Érebouni	311	21. Aihole, plan du temple Lād Khān, fin du VI ^e - VII ^e siècle apr. J.-C.	819
2. Vase athénien représentant Thémis et Égée, env. 440 av. J.-C.	387	22. La collection de Sa-Huynh	922
3. Sanctuaire de Delphes	392	23. Objets provenant des grottes de Tabon	925
4. Temple dorique de Zeus à Olympie	411	24. Tambour de Đông Son retrouvé au Viet Nam	930
5. Reconstitution de la forteresse de la Heuneburg	454	25. Tambour en bronze de la grotte d'Ongbah, Thaïlande	931
6. Dioptré simple et dioptré d'Héron	477	26. Plan de Beikthano-myo	973
7. Dispositif élaboré pour le lancement de pierres	478	27. Plan de Beikthano	977
8. Vue générale du tombeau à dôme d'un noble thrace de Kazanluk, Bulgarie, env. 300 av. J.-C.	525	28. Objets retrouvés lors des fouilles du kourgane d'Arzhan à Touva	1008
9. Place forte et sanctuaires à Gradiste de Munte, Roumanie	526	29. Croquis de tatouages dessinés sur un corps momifié retrouvé dans le kourgane n°2 de Pazyryk ..	1012
10. Relations entre l'Empire romain et la périphérie germanique	534	30. Proposition de périodisation de l'art et de la religion en Iran et en Asie centrale	1027
11. Bas-relief de la colonne de Marc Aurèle à Rome	535	31. Les langues de l'Asie centrale	1036
12. Reconstitution du palais de Dioclétien à Split, Croatie	545	32. Peinture murale de Pendjikent	1064
13. Reproduction d'un cavalier vandale d'une mosaïque de Carthage	596	33. Peinture murale de Pendjikent	1070
14. Les zones de peuplement mérovingiennes dans la région de Paris	608	34. Outils en fonte de la période des Royaumes combattants	1105
15. Unités agricoles à Gladbach, Allemagne	617	35. Décorations d'un vase de bronze incrusté de la période des Royaumes combattants	1108
16. Fort sur colline de Berenjaki sur la haute Volga	640	36. Reconstitution du sismographe de Zhang Heng, première moitié du I ^{er} siècle apr. J. C.	1138
17. Les églises primitives de Nubie	747	37. Reconstitution de la première boussole magnétique, I ^{er} siècle apr. J.-C.	1139
18. Éléments de décors architecturaux provenant de Nubie	749	38. Évolution historique et différents styles d'écriture des caractères utilisés pour désigner une « charrette » et un « cheval »	1163
19. Terres cuites « néolithiques » retrouvées au Cameroun et au Gabon	760	39. Périodes et étapes de l'histoire culturelle du Nouveau Monde	1190
20. Types de bâtiments du sous-continent indien représentés sur les reliefs primitifs	818		

40. Les constructions de Newark, Ohio, États-Unis	1206	49. L'ensemble archéologique El Tigre à El Mirador, env. 150 av. J.-C.	1269
41. Le Grand Serpent, Ohio, États-Unis	1207	50. La parure en jade de Pomona, env. 100 apr. J.-C.	1271
42. Kaminaljuyú, vue de profil et de plan d'une tombe surmontée d'un toit en rondins	1222	51. Stèle 29 de Tikal	1272
43. Kaminaljuyú, vue de plan d'une tombe après retrait du toit en rondins	1223	52. Plan de Cerros, nord du Belize	1274
44. Izapa, stèle 5, calque	1233	53. Le cœur de Tikal	1276
45. Carte du centre d'Izapa, Chiapas..	1237	54. Reconstitution de Tikal, site de l'époque classique récente.....	1278
46. Monte Albán, plan de la place centrale	1251	55. Stèle 13 de Naranjo	1281
47. Monte Albán, peinture murale dans la tombe 105	1253	56. Tête en jade représentant le dieu du soleil	1288
48. Monte Albán, plan de la tombe 118	1255	57. Structures résidentielles, tumulus funéraires et champs surélevés, Colombie.....	1320
		58. Table chronologique des sous- régions des Andes méridionales ..	1335

Liste des cartes

1. Itinéraires d'Alexandre	416-417	22. L'Asie du Sud à l'époque de l'Empire maurya, 321-181 av. J.-C.	824
2. Les Étrusques et leurs voisins italiques	429	23. L'Asie du Sud lors de la domination des Śuṅga et des Indo-Grecs, env. 200 à 1 av J.-C.	834
3. Rome au cours des phases initiales de son développement	432	24. L'Asie du Sud sous les Śātavāhana-Śāka-Kuṣāṇa, entre 1 av. J.-C. et 300 apr. J.-C. environ	838
4. Plan de la ville de Rome à la fin de la période archaïque	434	25. L'Inde péninsulaire et le Sri Lanka	857
5. La conquête de l'Italie par Rome..	436	26. L'Asie du Sud à l'époque Gupta-Vākāṭaka, vers 300-550 apr. J.-C.	873
6. L'empire d'Alexandre et les États de ses successeurs	460-461	27. L'Asie du Sud à l'époque des Pusa-yabhuti et des Cālukya, env. 550-700 apr. J.-C.	889
7. Le monde hellénistique au III ^e siècle av. J.-C.	462-463	28. L'Asie du Sud-Est	914-915
8. La « ceinture celtique » du V ^e au III ^e siècle av. J.-C.	532	29. Dates du début de l'occupation humaine dans les îles du Pacifique	990-991
9. L'essor des unions de tribus germaniques, seconde moitié du II ^e siècle et III ^e siècle apr. J.-C.	537	30. Répartition des langues austronésiennes	992
10. Les Huns et l'Europe	569	31. L'Empire achéménide	1003
11. L'Empire byzantin en 565	586	32. L'Asie occidentale sous les Séleucides et les Parthes	1018
12. Le Royaume mérovingien de la fin du V ^e au début du VIII ^e siècle	605	33. Les « routes de la soie »	1044-1045
13. Les royaumes anglo-saxons à la fin du V ^e et au cours du VI ^e siècle ..	635	34. La Chine à l'aube de la création de l'empire, vers 250 av. J.-C.	1100
14. Les Slaves du III ^e au IV ^e siècle	644	35. L'Empire qin vers 210 av. J.-C.	1116
15. Groupes de tribus slaves du V ^e au VII ^e siècle en Europe orientale	645	36. L'Empire han au II ^e siècle apr. J.-C.	1119
16. Les principaux groupes de tribus slaves et la frontière occidentale de la zone de langue et de culture matérielle slaves	651	37. L'Empire han et l'Asie centrale vers 100 apr. J.-C.	1121
17. Les peuples libyco-berbères et les cités phéniciennes sur la côte africaine	662	38. La division entre Chine du Nord et Chine du Sud vers 440 apr. J.-C. ...	1150
18. La Cyrénaïque	670	39. La Corée pendant la période des Trois Royaumes, env. 400 apr. J.-C.	1169
19. Le Royaume méroïtique	733	40. Le Japon occidental au début du VIII ^e siècle apr. J.-C.	1180
20. Les royaumes de Nubie	744	41. Les aires culturelles du Nouveau Monde	1195
21. L'Asie du Sud à l'époque de l'hégémonie du Magadha et des Achéménides, env. 560 à env. 325 av. J.-C.	814		

42. L'aire maya et les principaux sites archéologiques	1266	45. L'aire culturelle péruvienne.....	1294
43. Distribution des langues mayas	1267	46. L'Amérique centrale et les Caraïbes	1313
44. Principales divisions géographiques de l'aire maya	1268	47. L'actuel Brésil et ses voisins	1315
		48. La zone andine méridionale	1340

Liste des illustrations

1. Rhyton découvert à Erebouni, v^e siècle av. J.-C.
2. Persépolis, la salle aux Cent Colonnes
3. Tour achéménide à Nurabad
4. Tête de femme parthe découverte à Tal Umar
5. Drachme à l'effigie d'Arsace I^{er}
6. Ostrakon économique en araméen
7. « Rodogune », statuette en marbre représentant une femme
8. Archer parthe, fragment de vase en céramique
9. Tête en métal d'un noble parthe
10. Cavalier parthe à la chasse, fragment de sceau
11. Représentation d'un roi
12. Le roi Bahram Gor et sa servante à la chasse aux gazelles
13. Monnaie de Chosroès II
14. Inscription cunéiforme trilingue (vieux perse, babylonien, élamite) d'Hamadan
15. Façades de tombes sculptées dans la roche à Mada'in Saleh
16. Tombes minéennes creusées dans la roche à el'Ela, Dédan
17. Scène du vase Chigi représentant des forces hoplites joignant la bataille, env. 640 av. J.-C.
18. Casque du type appelé à tort « illyrien », première moitié du vi^e siècle av. J.-C.
19. *Kantharos* attique à figures noires, vi^e siècle av. J.-C. : procession funéraire avec porteurs
20. *Kantharos* attique à figures noires, vi^e siècle av. J.-C. : procession funéraire avec bière sur un char
21. Amphore funéraire attique primitive découverte à Éleusis : Ulysse aveuglant Polyphème, milieu du vii^e siècle av. J.-C.
22. Amphore à figures noires découverte à Athènes : Héraclès et Nessos, fin du vii^e siècle av. J.-C.
23. Statuette masculine en bronze de Delphes, milieu du vii^e siècle av. J.-C.
24. La Dame d'Auxerre, milieu du vii^e siècle av. J.-C.
25. Statue votive féminine en marbre, œuvre du sculpteur Anténor, provenant de l'Acropole, troisième quart du vi^e siècle av. J.-C.
26. Fronton ouest du temple de Zeus à Olympie, deuxième quart du v^e siècle av. J.-C.
27. Copie romaine en marbre du *Doryphore* en bronze de Polyclète, troisième quart du v^e siècle av. J.-C.
28. Sculptures en marbre du fronton est du Parthénon, troisième quart du v^e siècle av. J.-C.
29. Pavement de mosaïque de Pompéi représentant la bataille d'Issos entre Alexandre et Darius, d'après un tableau original de la fin du iv^e siècle av. J.-C.
30. Peinture provenant d'une tombe étrusque à Tarquinia
31. Urne cinéraire en argile en forme de hutte découverte dans le cimetière du Forum à Rome
32. Urne cinéraire en bronze en forme de hutte découverte à Vulci
33. Offrandes funéraires provenant de la tombe de Bernadini à Palestrina
34. Section du mur Servien

35. Le repos du guerrier, plaque scytho-sibérienne décorative en or
36. Peigne scythe en or provenant de Solokha
37. Vase scythe en or provenant de Crimée
38. Torque scythe en or provenant de Crimée
39. Parure de vêtement scythe en forme de monstre marin
40. Parure de vêtement scythe représentant une scène de fraternisation
41. Tombe orphique thrace en Bulgarie du Sud
42. Niches d'une nécropole rupestre en Bulgarie du Sud
43. Statue romaine en marbre figurant un Gaulois se suicidant après avoir tué sa femme
44. Tête de philosophe en bronze découverte à Antikythera, deuxième quart du III^e siècle av. J.-C.
45. L'Aphrodite de Mélos, troisième quart du II^e siècle av. J.-C.
46. Tête romaine d'Homère en marbre
47. Peinture murale d'Herculanum, copie du I^{er} siècle apr. J.-C.
48. Relief de Domitius Ahenobarbus
49. Frise de la colonne de Trajan à Rome
50. La basilique Saint-Pierre au Vatican, dessin du XVI^e siècle
51. Décor mural en stuc peint provenant de Pompéi
52. Pont et aqueduc romain, France
53. Arc de triomphe à Rome
54. Agora romaine de Kourion, Chypre
55. Vestiges du *decumanus* de Bostra, Syrie
56. *Aula palatina* de Trèves, Allemagne
57. Théâtre romain partiellement restauré à Mérida, Espagne
58. Bibliothèque restaurée d'Éphèse
59. Tombe à dôme d'un noble thrace de Kazanluk, Bulgarie
60. Scène religieuse celtique figurée sur le chaudron de Gundestrup, Danemark
61. Médaillon triomphal de Constantin frappé à Pavie, Italie
62. Mosaïque représentant le Christ sous les traits d'Hélios, Vatican
63. Sarcophage de Junius Bassus, Vatican
64. Mosaïque représentant saint Ambroise, Milan
65. *Missorium* de Théodose
66. Sarcophage de la fin du IV^e siècle apr. J.-C.
67. Monnaies du trésor de Szekes, Hongrie
68. Chaudron de sacrifice hun recouvert de bronze découvert à Törtel, Hongrie
69. Obélisque de Théodose I^{er} dans l'hippodrome de Constantinople
70. Mausolée de Théodoric à Ravenne, Italie
71. La traduction de la Bible par le Goth Ulfila, V^e-VI^e siècle apr. J.-C.
72. Pierre à aiguiser/sceptre provenant de la tombe à navire de Sutton Hoo, Royaume-Uni
73. Casque provenant de la tombe à navire de Sutton Hoo, Royaume-Uni
74. Vue aérienne de la ville phénicienne de Kerkouane, Tunisie
75. Vue aérienne de la ville romaine de Timgad, Tunisie
76. Porte de la forteresse byzantine d'Aïn Touna, Tunisie
77. Ruines de la basilique chrétienne d'El-Gousset, Tunisie
78. Tête en granit noir d'une statue du roi Taharqa, Égypte
79. Accord de métayage datant de 533 av. J.-C.
80. Statuette de Bès panthée portant des inscriptions magiques, env. 660 av. J.-C.
81. Buste d'un homme inconnu, env. 450 av. J.-C.
82. Stèle dédiée au dieu Anubis, env. 250 av. J.-C.
83. Portrait d'un personnage officiel de Memphis
84. L'empereur Titus purifié avec de l'eau par Thot et Horus. Temple de Khnoum, Égypte
85. Portrait d'une momie, France
86. Pyramides royales de Méroé
87. Stèle en stéatite portant une inscription méroïtique
88. Couronne royale découverte à Ballana
89. Figurine nok en terre cuite

90. Monnaie d'Endybis, roi axoumite (III^e siècle apr. J.-C.)
91. Le site de Matara, Érythrée
92. Céramique datant du milieu du I^{er} millénaire apr. J.-C. découverte à Nakapula, Zambie
93. Tête en terre cuite découverte à Lydenburg, Afrique du Sud
94. Ancien four de distillation du zinc indien
95. Chapiteau aux lions de Sārṇāth, III^e siècle av. J.-C.
96. Chapiteau au taureau de Rampurva, III^e siècle av. J.-C.
97. Bedsā, *caitya*, I^{er} siècle av. J.-C.
98. Karli, *caitya*, I^{er} siècle apr. J.-C.
99. *Yaksi* provenant de Bhārut, I^{er} siècle apr. J.-C.
100. *Stūpa* I de Sanchi, I^{er} siècle apr. J.-C.
101. Nāsik, grotte 10, façade d'un édifice taillé dans la pierre
102. Statue de Kaṇṣika provenant de Mathurā, env. 100 apr. J.-C.
103. Bouddha assis provenant de Gandhara, II^e siècle apr. J.-C.
104. Takht-i-Bāhi, monastère bouddhique, II^e-IV^e siècle apr. J.-C.
105. Couvercle gravé d'un coffre d'ivoire découvert à Begram, II^e-III^e siècle apr. J.-C.
106. Deux *thīrthāṅkara* assis provenant de Mathurā, III^e-début du IV^e siècle apr. J.-C.
107. Bouddha assis provenant de Sārṇāth, V^e siècle apr. J.-C.
108. Image de Vishnou provenant de Mathurā, V^e-VI^e siècle apr. J.-C.
109. Bhitargaon, temple de brique, V^e siècle apr. J.-C.
110. Bodhisattva découvert au Fondukistan, VII^e siècle apr. J.-C.
111. Māmallapuram, détail d'un panneau sculpté, VII^e-VIII^e siècle apr. J.-C.
112. Inscription du roi Mūlavarman, début du V^e siècle apr. J.-C.
113. Statue de bouddha en bronze
114. Inscription en sanskrit découverte dans l'ouest de Java, env. 500 apr. J.-C.
115. Inscription en sanskrit gravée sur une pierre conique découverte à Jakarta, env. 500 apr. J.-C.
116. Poterie peinte préhistorique découverte à Ban Chiang, Thaïlande
117. Portrait de style romain gravé sur cornaline trouvé à Kuan Lukpad Thaïlande
118. Perles de verre figurant des visages humains découvertes à Kuan Lukpad, Thaïlande
119. Perles de verre et de pierre découvertes à Kuan Lukpad, Thaïlande
120. *Kudu* en terre cuite orné du visage d'une femme
121. Shiva-*linga* ancien
122. Représentation ancienne de Vishno provenant de Thaïlande
123. Bouddha de style Dvāravatī sculpté dans la paroi de la grotte de Khao Ngu
124. Statue en pierre du Bouddha assis à l'européenne
125. Bas-relief du Bouddha en prière
126. Céramique Lapita décorée d'impressions au peigne découverte en Papouasie-Nouvelle-Guinée, env. 1 000-500 av. J.-C.
127. Rhyton préhistorique en argile découvert au Luristan
128. Art animalier du Tadjikistan
129. Boucle en or retrouvée au Tadjikistan représentant une chasse au sanglier, II^e-I^{er} siècle av. J.-C.
130. Offrandes d'adorateurs sur un lieu de culte bouddhique, Tadjikistan
131. Monnaies sogdiennes de style chinois
132. Statuette en ivoire de Takht-e Sangin, II^e siècle av. J.-C.
133. Autel en bronze décoré de cavaliers, V^e siècle av. J.-C.
134. Reconstitution d'un chariot provenant du kourgane n° 5 de Pazyryk
135. Frise en pierre de style gandharien, Afghanistan
136. Souverain bactrien provenant du temple de l'Oxus, Takht-e Sangin, I^{er} siècle av. J.-C.
137. Figurine d'Asie centrale, probablement IV^e-VI^e siècle apr. J.-C.

138. Figurine moulée en argile découverte à Kafyr-Kala, Tadjikistan, VII^e siècle apr. J.-C.
139. Récipient en céramique découvert à Termez, Ouzbékistan
140. Décorations typiques du « style huai » figurant sur des vases en bronze de la période des Royaumes combattants
141. Récipient de bronze appartenant à la culture Dian de Chine du Sud-Est, II^e siècle apr. J.-C.
142. Plaquette d'argent représentant un cheval très stylisé provenant de la périphérie nord, période des Royaumes combattants
143. Statue de terre cuite grandeur nature représentant un archer agenouillé, découverte dans la tombe du premier empereur des Qin
144. Poids standard de 16 *jin* (env. 4 020 g)
145. Deux soldats han à cheval en bronze
146. Relief provenant d'une dalle de pierre d'une tombe han, 114 apr. J.-C.
147. Figurine en terre cuite représentant un guerrier « barbare » sur son cheval en armure, début du VI^e siècle apr. J.-C.
148. Rouleau horizontal figurant des dames faisant leur toilette, IV^e siècle apr. J.-C.
149. La première statue chinoise de bouddha datée, 338 apr. J.-C.
150. L'une des statues colossales du Bouddha se dressant sur le site des temples-grottes de Yungang, V^e siècle apr. J.-C.
151. Couronne en feuilles d'or, V^e-VI^e siècle apr. J.-C., Corée
152. Deux poteries haniwa datant de l'époque des grandes sépultures
153. Principal bâtiment du sanctuaire intérieur d'Ise, Japon.
154. Monastère et temple de Hōryūji à Nara, Japon
155. Outils et ornements en cuivre des Indiens Hopewell
156. Parure de vêtement en mica en forme de main
157. Tombe hopewellienne
158. Céramiques hohokamiennes
159. Tête monolithique colossale provenant du monument 10, Monte Alto
160. Stèle C de Tres Zapotes, Veracruz
161. Izapa, structure 125 E restaurée
162. Izapa, groupe 5, terrain de jeu de balle restauré
163. Teotihuacán, palais du Soleil
164. Centre de Teotihuacán
165. Teotihuacán, la pyramide du Soleil et une partie de l'avenue des Morts
166. Teotihuacán, vue de la Citadelle à l'est
167. Teotihuacán, peintures murales
168. Teotihuacán, palais de Quetzalpapalotl
169. Teotihuacán, façade sculptée du temple de Quetzalpapalotl
170. Monte Albán, maquette de la place centrale
171. Monte Albán, structure M de la plate-forme du temple
172. Monte Albán, intérieur de la tombe 4
173. Monte Albán, peinture murale découverte dans la tombe 104
174. Monte Albán, figurine anthropomorphe en céramique
175. Monte Albán, masque de jade du dieu chauve-souris
176. El Tajín, maquette du temple des Niches
177. El Tajín, relief sculpté provenant d'un terrain de jeu de balle
178. Joug, hache et palme en pierre
179. Temple I de Tikal, env. 735 apr. J.-C.
180. Terrain de jeu de balle à Copán
181. Vase polychrome provenant de la tombe d'Ah Cacau
182. Sculpture en pierre, San Augustin, Colombie
183. Représentation d'un poisson volant en tombac, Colombie
184. Vase avec un décor rouge sur fond crème, Honduras
185. Vase décoré avec des motifs glyphiques polychromes, Honduras
186. Vase zoomorphe, Costa Rica
187. Haches cérémonielles sculptées dans la pierre, Nicaragua
188. Assiette à décor polychrome, Panama
189. Urne funéraire, Brésil
190. Cache-sexe en céramique, Brésil
191. Vase cylindrique avec des ornements incisés modelés, Venezuela
192. Plaque pectorale ailée sculptée dans un coquillage, Venezuela.
193. Joug sculpté dans la pierre, Porto Rico

Liste des auteurs

Adelaar, Alexander K. (Pays-Bas) :

spécialiste en linguistique historique indonésienne ; ancien attaché de recherches à l'Université nationale australienne de Canberra ; Humboldt Fellow à l'Université Goethe de Frankfurt ; maître de conférences à l'Université de Melbourne.

Al-Ansary, Abdul Rahman (Arabie

saoudite) : spécialiste en histoire préislamique et archéologie de la péninsule arabe ; doyen de la Faculté des sciences humaines de l'Université King Saud.

Anfray, Francis (France) : spécialiste en archéologie des périodes axoumite et préaxoumite de l'histoire éthiopienne ; directeur de la Mission archéologique française à Addis Abeba.

Bakr, Mohamed I. (Égypte) : spécialiste en archéologie et égyptologie ; ancien président de l'Organisation des antiquités égyptiennes (Le Caire).

Bellwood, Peter (Australie) : spécialiste en archéologie et préhistoire de l'Asie du Sud-Est et de l'Océanie ; chargé d'enseignement au Département d'archéologie et d'anthropologie de l'Université nationale australienne de Canberra ; membre de l'Académie australienne des sciences humaines.

Blázquez, José María (Espagne) :

spécialiste en histoire ancienne de l'Espagne ; professeur à l'Université de Madrid ; ancien directeur de

l'Institut espagnol d'archéologie du CSIC et de l'Archivo Español de Arqueología ; directeur du *Gerion* ; membre de l'Académie d'histoire (Madrid) et de l'Institut archéologique allemand (Berlin).

Bleiber, Waltraud (Allemagne) :

spécialiste en histoire du haut Moyen Âge ; professeur émérite à l'Université Humboldt (Berlin).

Bóna, Istvan (Hongrie) : spécialiste en archéologie et en histoire de l'âge du bronze et du haut Moyen Âge ; professeur d'archéologie à l'Université de Budapest ; membre de l'Académie des sciences de Hongrie.

Briant, Pierre (France) : spécialiste en histoire du Moyen-Orient au I^{er} millénaire av. J.-C. ; professeur à l'Université de Toulouse II-Le Mirail.

Burian, Jan (République tchèque) : spécialiste en histoire romaine ; chercheur à l'Institut d'études grecques, romaines et latines de l'Académie des sciences de la République tchèque.

Canfora, Luciano (Italie) : spécialiste en littérature ancienne grecque et latine ; professeur à l'Université de Bari ; directeur de la publication de la revue *Quaderni di Storia*.

Capogrossi Colognesi, Luigi (Italie) : spécialiste en histoire romaine et droit romain ; professeur à l'Université de Rome.

de Casparis, Johannes G. (Pays-Bas) : spécialiste en histoire d'Asie du Sud et du Sud-Est ; professeur émérite de l'Université de Leiden.

Champakalakshmi, R. (Inde) : spécialiste en histoire de l'Inde du Sud (pays tamoul) ; professeur à l'Université de Jawaharlal Nerhu (New Delhi).

Chang Kwang-chih (États-Unis) : spécialiste en archéologie chinoise ; titulaire de la chaire d'anthropologie John E. Hudson de l'Université d'Harvard ; professeur honoraire des universités de Shandong, Xiamen et Beijing.

Chattopadhyaya, Braja Dulal (Inde) : spécialiste en histoire de l'Inde ancienne ; ancien président de la section d'Inde ancienne du Congrès de l'histoire indienne ; professeur à l'Université de Jawaharlal Nehru (New Delhi).

Chattopadhyaya, Debiprasad (Inde) : spécialiste en philosophie indienne et histoire des sciences en Inde.

Chen Chi-yun (Chine/États-Unis) : spécialiste en histoire ancienne et histoire du haut Moyen Âge en Chine ; professeur à l'Université de Californie (Santa Barbara).

Cundy, Barry J. (Australie) : spécialiste en archéologie et préhistoire de l'Australie ; bibliographe (anthropologie, archéologie et santé) de l'Institut australien des études sur les populations aborigènes et les insulaires du détroit de Torres, Canberra.

Dandamaev, M.A. (Fédération de Russie) : spécialiste en histoire ancienne de l'Iran et de la Mésopotamie ; directeur du Département d'études orientales anciennes à l'Institut d'études orientales de Saint-Pétersbourg.

Delivorrias, Angelos (Grèce) : spécialiste en archéologie classique et en sculpture

grecque ancienne ; directeur du musée Benaki (Athènes) ; membre du comité de direction de la Société archéologique grecque ; membre du Comité pour la préservation des monuments de l'Acropole.

Ecsedy, Ildiko (Hongrie) : spécialiste en histoire ancienne des steppes d'Asie centrale et des relations entre les nomades et la Chine ; professeur à l'Université Eötvös Loránd (Budapest).

Fol, Alexander (Bulgarie) : spécialiste en histoire ancienne de l'Europe du Sud-Est ; professeur à l'Université Saint-Clément d'Ochrida (Sofia) ; directeur de l'Institut des études thraces rattaché à l'Académie des sciences de Bulgarie.

Fontaine, Jacques (France) : spécialiste en littérature latine chrétienne, en civilisation de l'Antiquité tardive, en culture du haut Moyen Âge occidental et de l'Espagne wisigothique et en art hispanique préroman (de l'art paléochrétien à l'art mozarabe) ; membre de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres) ; professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV) ; membre du Comité national du CNRS.

Fukui, Fumimasa-Bunga (Japon) : spécialiste en histoire des religions d'Asie de l'Est ; professeur à l'École de littérature de l'Université de Waseda, Département de philosophie orientale ; membre de l'Académie de l'école bouddhiste tendai.

Frye, Richard Nelson (États-Unis) : spécialiste en histoire ancienne de l'Iran et de l'Asie centrale ; professeur émérite au Département d'études iraniennes de l'Université de Harvard.

Gignoux, Philippe (France) : spécialiste en épigraphie sassanide et histoire du zoroastrisme ; professeur de religions

de l'Iran ancien à l'École pratique des hautes études (Paris).

Gjuzelev, Vassil (Bulgarie) : spécialiste en histoire médiévale bulgare et byzantine ; professeur à l'Université Saint-Clément d'Ochrida (Sofia).

Gnoli, Gherardo (Italie) : spécialiste en histoire et philosophie de l'Iran ancien ; professeur à l'Istituto Universitario Orientale (Naples) ; président de l'Institut italien pour le Moyen et l'Extrême-Orient (IsMEO, Rome).

González, Alberto Rex (Argentine) : spécialiste en archéologie des Andes méridionales ; professeur à l'Université nationale de Buenos Aires ; chercheur au Consejo Nacional de Investigaciones Científicas (Buenos Aires).

Grimal, Pierre (France) : spécialiste en histoire du monde romain et en langue et littérature latines ; ancien professeur à la Sorbonne.

Gunawardana, Leslie (Sri Lanka) : spécialiste en histoire économique et sociale du haut Moyen Âge au Sri Lanka ; professeur à l'Université de Peradeniya ; membre de l'Académie nationale des sciences du Sri Lanka.

Günther, Rigobert (Allemagne) : spécialiste en histoire de l'Empire romain tardif ; professeur émérite à l'Université de Leipzig.

Hammond, Norman (États-Unis/Royaume-Uni) : spécialiste en préhistoire méso-américaine, particulièrement de la civilisation maya et de ses prédécesseurs préclassiques ; professeur d'archéologie à l'Université de Boston ; chercheur associé au musée Peabody de l'Université de Harvard.

Harmatta, János (Hongrie) : spécialiste en linguistique et archéologie ; professeur de linguistique indo-européenne à l'Université de

Budapest ; vice-président de la Section des sciences littéraires et linguistiques de l'Académie des sciences de Hongrie.

Hegde, K. T. M (Inde) : spécialiste en technologie et en archéoméallurgie de l'Inde ancienne ; ancien doyen et directeur du Département d'archéologie et d'histoire ancienne de l'Université du Maharaja Sayajirao (Baroda).

Herrmann, Joachim (Allemagne) : spécialiste en préhistoire et protohistoire de l'Europe, en histoire ancienne et du haut Moyen Âge au nord de la Méditerranée ; ancien professeur à l'Université Humboldt (Berlin) ; ancien directeur de l'Institut central d'histoire ancienne et d'archéologie ; membre des Académies des sciences de Berlin, Varsovie, Sofia et Kiev ; membre du Leibnitz-Sozietät de Berlin ; membre de l'Institut archéologique allemand, docteur *honoris causa* de l'Université d'Athènes.

Hills, Catherine (Royaume-Uni) : spécialiste en archéologie anglo-saxonne ; professeur d'archéologie postromaine à l'Université de Cambridge.

Hsu Choyun (Chine/États-Unis) : spécialiste en histoire sociale et institutionnelle de la Chine ancienne (pré-impériale) ; professeur à l'Université de Pittsburgh, Pennsylvanie.

Idema, Wilt L. (Pays-Bas) : spécialiste en histoire littéraire chinoise ; professeur au Département de langue et culture chinoises de l'Université de Leiden.

Jakobielski, Stefan (Pologne) : spécialiste en études coptes et nubiennes et en archéologie chrétienne ; professeur à l'Académie catholique de théologie de Varsovie ; membre du Centre polonais d'archéologie méditerranéenne (Le Caire).

Karayannopoulos, Yannis (Grèce) :

spécialiste en histoire byzantine ;
membre correspondant des
Académies des sciences de Bulgarie
et d'Autriche ; professeur émérite de
l'Université de Thessalonique.

Koshelenko, Gennadi A. (Fédération de Russie) : spécialiste en histoire ancienne de l'Asie centrale occidentale, particulièrement de la question du développement des centres urbains dans cette région à l'époque hellénistique ; professeur à l'Institut d'archéologie de l'Académie des sciences de Russie.

Krafft, Fritz (Allemagne) : spécialiste en histoire des sciences, de la réciprocité entre les sciences et la civilisation pendant l'Antiquité et la Renaissance ; directeur de l'Institut d'histoire de la pharmacie, Université Philipps (Marburg).

Lanfranchi, Raymond (France) : spécialiste en archéologie du monde bantou ; directeur du Département d'archéologie du CICIBA.

Leciejewicz, Lech (Pologne) : spécialiste en histoire et archéologie de l'Europe pendant l'Antiquité tardive et le Moyen Âge ; professeur à l'Institut d'histoire de la culture matérielle de l'Académie des sciences de Pologne et l'Université de Wrocław.

Ling, Trevor Oswald (Royaume-Uni) : spécialiste du bouddhisme en Asie du Sud-Est continentale ; professeur invité à l'Institut d'études sur l'Asie du Sud-Est de Singapour.

Litvinsky, Boris A. (Fédération de Russie) : spécialiste en histoire du bouddhisme en Asie centrale à l'époque médiévale ; directeur de la Section des études orientales de l'Académie des sciences de Russie.

Loewe, Michael (Royaume-Uni) : spécialiste en histoire et culture matérielle de la période Han ;

directeur adjoint de l'Institut de recherche Needham de Cambridge (Royaume-Uni).

Lonis, Raoul (France) : spécialiste en histoire ancienne ; professeur à l'Université de Nancy II.

Lumbreras Salcedo, Luis Guillermo (Pérou) : spécialiste en archéologie précolombienne de la région andine ; professeur à l'Universidad Nacional Mayor de San Marcos (Lima).

Mahjoubi, Ammar (Tunisie) : spécialiste en histoire ancienne et en archéologie de l'Afrique du Nord ; professeur à la Faculté des sciences humaines de l'Université Tunis I.

Masson, Vadim M. (Fédération de Russie) : spécialiste en histoire de l'Asie centrale ; membre correspondant de l'Académie des sciences de Turkménie, de l'Institut archéologique allemand et de l'IsMEO ; membre de l'Académie royale danoise des sciences et des lettres, de la Société des antiquaires (Londres) et de l'Institut d'archéologie de l'Académie des sciences de Russie.

Meister, Michael W. (États-Unis) : spécialiste en histoire de l'art ; professeur d'études régionales sud-asiatiques au Département d'histoire de l'art de l'Université de Pennsylvanie de Philadelphie.

Mohen, Jean-Pierre (France) : conservateur général du patrimoine, directeur du Laboratoire de recherche et de restauration des Musées de France, Palais du Louvre. Spécialiste du Néolithique et des âges des métaux.

Mossé, Claude (France) : spécialiste en histoire de la Grèce ancienne ; professeur à l'Université Paris VIII.

Müller, Reimar (Allemagne) : spécialiste en littérature et philosophie anciennes ; professeur et membre de l'Académie des sciences (Berlin) ; membre du Leibnitz-Sozietät.

Musti, Domenico (Italie) : spécialiste en histoire ancienne ; professeur à l'Université de La Sapienza (Rome) ; président du Consiglio Scientifico dell'Istituto di Studi Micenei ed Egeo-anatolici (Rome CNR).

Nicolet, Claude (France) : spécialiste en histoire romaine ; professeur à l'Université Paris I (Panthéon-Sorbonne) ; membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (Paris).

Nzewunwa Nwanna (Nigéria) : spécialiste en archéologie et histoire culturelle africaines.

Obenga, Théophile (Congo) : spécialiste en histoire ancienne de l'Afrique et en civilisations de la vallée du Nil ; professeur à l'Université de Brazzaville ; membre de la Société française d'égyptologie.

Okpoko, Alex Ikechukwu (Nigéria) : spécialiste en ethnoarchéologie et gestion des ressources culturelles africaines ; attaché de recherches en archéologie à l'Institut d'études africaines de l'Université du Nigéria de Nsukka ; vice-président de l'Association archéologique du Nigéria ; directeur adjoint de la publication du *West African Journal of Archaeology*.

Papoulia, Basiliki (Grèce) : spécialiste en histoire de l'Europe du Sud-Est ; professeur à l'Université de Thessalonique.

Paschoud, François (Suisse) : spécialiste en Antiquité gréco-romaine tardive ; professeur de langue et lettres latines à la Faculté des lettres de l'Université de Genève.

Phillipson, David W. (Royaume-Uni) : spécialiste en préhistoire africaine ; directeur de la publication de l'*African Archaeological Review* ; conservateur du musée d'Archéologie et d'anthropologie de l'Université de Cambridge.

Pleiner, Radomir (République tchèque) : spécialiste en histoire ancienne de la Bohême, en préhistoire tardive de l'Europe et en technologie ancienne ; chercheur à l'Institut archéologique de Prague ; professeur à l'Université Charles de Prague.

Sadurska, Anna (Pologne) : spécialiste en archéologie classique ; professeur à l'Université de Varsovie.

Sanders, William T. (États-Unis) : spécialiste en anthropologie et préhistoire méso-américaine ; professeur au Département d'archéologie de l'Université de Pennsylvanie.

Sanoja, Mario (Venezuela) : spécialiste en archéologie latino-américaine, en histoire de l'agriculture dans le Vieux et le Nouveau Monde ; professeur à l'Universidad Central de Venezuela ; membre de l'Académie nationale d'histoire du Venezuela.

Saraya, Dhida (Thaïlande) : spécialiste en histoire de la Thaïlande et de l'Asie du Sud-Est ; professeur associé au Département d'histoire de la Faculté des sciences humaines de l'Université Chulalongkorn.

Sedov, Valentin Vassilievitch (Fédération de Russie) : spécialiste en archéologie de l'Europe orientale et en ethnogenèse des Slaves ; professeur à l'Institut d'archéologie de l'Académie des sciences de Moscou.

Seneviratne, Sudharshan (Sri Lanka) : spécialiste en histoire ancienne du Sri Lanka et de l'Inde ; professeur à l'Université de Peradeniya (Kandy).

Sharma, R. S. (Inde) : spécialiste en histoire économique et sociale de l'Inde ancienne ; professeur à l'Université Jawaharlal Nehru (New Delhi).

Shinnie, Peter L. (Canada) : spécialiste en archéologie de la vallée du Nil et de l'Afrique de l'Ouest ; professeur émérite à l'Université de Calgary.

Sinor, Denis (États-Unis) : spécialiste en histoire ancienne et médiévale de l'Asie intérieure et en linguistique comparée des langues altaïques ; professeur émérite distingué au Département d'études altaïques et ouraliennes de l'Université de l'Indiana ; membre honoraire de l'Académie des sciences de Hongrie.

Sivin, Nathan (États-Unis) : spécialiste en sciences et médecine chinoises ; professeur de culture chinoise et d'histoire de la science à l'Université de Pennsylvanie.

Skowron, Zbigniew (Pologne) : spécialiste en histoire de la musique ancienne ; maître de conférences à l'Université de Varsovie.

Smart, Ninian (États-Unis) : spécialiste en religions sud-asiatiques et en religions comparées ; titulaire de la chaire J. F. Rowley de religions comparées à l'Université de Californie de Santa Barbara.

Soejono, R. P. (Indonésie) : spécialiste en préhistoire de l'Indonésie ; professeur à la Faculté de lettres de l'Université d'Indonésie ; chercheur au Centre national de recherches archéologiques.

Suchitta, Pornchai (Thaïlande) : spécialiste en préhistoire de l'Asie du Sud-Est ; ancien professeur au Département d'anthropologie de la Faculté d'archéologie de l'Université Silpakorn (Bangkok).

Sundermann, Werner (Allemagne) : spécialiste en langues et littérature iraniennes, en particulier de la région du Tourfan, et en histoire de l'Asie centrale ; attaché de recherches à l'Akademievorhaben Turfanforschung de la Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften ; professeur honoraire à l'Institut für Iranistik de la Freie Universität Berlin.

Tapkova-Zaimova, Vasilka (Bulgarie) : spécialiste en histoire balkanique et byzantine ; ancien directeur de la section « Byzance médiévale et peuples balkaniques » de l'Institut d'études balkaniques ; professeur associé aux Universités de Veliko Tarnovo et de Sofia et à l'Académie des belles-lettres ; membre de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen.

Thapar, Romila (Inde) : spécialiste en histoire de l'Inde ancienne et en histoire culturelle et sociale de l'Asie du Sud ; professeur à l'Université Jawaharlal Nehru (New Delhi).

Torelli, Mario (Italie) : spécialiste en histoire et archéologie de l'Italie préromaine et en art romain ; membre de l'Istituto di Studi Etruschi et de l'Institut archéologique allemand ; professeur à l'Université de Pérouse.

Vallibhotama, Srisakra (Thaïlande) : spécialiste en anthropologie et archéologie de la Thaïlande ; professeur associé au Département d'anthropologie de l'Université Silpakorn (Bangkok).

Vargas Arenas, Iraida (Venezuela) : spécialiste en archéologie de l'Orénoque moyen, du nord-est du Venezuela et des Antilles ; professeur de théorie archéologique à l'Universidad Central de Venezuela ; président de la Société des archéologues vénézuéliens.

Velkov, Velizar (Bulgarie) : spécialiste en histoire et archéologie romaines ; professeur et ancien directeur de l'Institut archéologique de l'Académie des sciences de Bulgarie.

Warmington, Brian H. (Royaume-Uni) : spécialiste en histoire romaine ; ancien chargé d'enseignement en histoire ancienne à l'Université de Bristol.

Watterson, Barbara (Royaume-Uni) : spécialiste en égyptien ancien, notamment de la langue copte ; maître de conférences à l'Université de Liverpool.

Weigand, Philip C. (Mexique) : spécialiste en archéologie et ethnologie du sud-ouest des États-Unis et de l'ouest de la Mésopotamie ; directeur de recherches au Colegio de Michoacán ; chercheur associé au musée de l'Arizona du Nord.

Will, Édouard (France) : spécialiste en histoire ancienne ; professeur émérite à l'Université de Nancy.

Winkelmann, Friedhelm (Allemagne) : spécialiste en histoire de l'Église et en histoire de Byzance ; professeur et directeur du Département d'histoire de l'Église de l'Université de Rostock.

Winter, Erich (Autriche/Allemagne) : spécialiste en inscriptions hiéroglyphiques de la période gréco-romaine ; directeur du Département d'égyptologie de l'Université de Trèves.

Wolfram, Herwig (Autriche) : spécialiste en histoire du haut Moyen Âge ; professeur à l'Université de Vienne ; directeur de l'Institut autrichien pour la recherche historique.

Wolski, Josef (Pologne) : spécialiste en histoire hellénistique et histoire de l'Iran (période sassanide) ; professeur à l'Université Jagellonne de Cracovie ; membre de l'Académie des sciences et des lettres de Pologne.

Wu Hung (États-Unis) : spécialiste en art et archéologie chinois ; professeur à titre personnel à l'Université de Chicago.

Zürcher, Erik (Pays-Bas) : spécialiste en histoire de la pensée chinoise et des premières relations entre la Chine et le monde extérieur ; professeur au Département d'études chinoises de l'Université de Leiden ; membre de l'Académie royale néerlandaise des sciences.

Zhou Yiliang (Chine) : spécialiste en histoire de la Chine du haut Moyen Âge, des premières relations sino-indiennes et du bouddhisme en Chine.

Le miroir de l'histoire :

actualité des recherches

Jean-Pierre Mohen

Le volume III de l'*Histoire de l'humanité*, paru en 1996 dans sa première version, en anglais, représente un bilan particulièrement édifiant d'un siècle de recherches sur nos origines scientifiques et culturelles pour la bonne raison qu'il est consacré à une période majeure, allant du VII^e siècle av. J.-C. au VII^e siècle de l'ère chrétienne, qui voit se former les fondements de nos principales civilisations occidentales, asiatiques, africaines, américaines. D'où l'emploi par Joachim Herrmann et Erik Zürcher dans leur vue d'ensemble de l'expression « avènement des cultures classiques », qui demeurent des références pour de nombreuses valeurs de notre époque contemporaine.

Il est ainsi évident que l'aspiration philosophique et scientifique à l'universalité est renforcée par l'observation pertinente des particularismes constatés dans la nature et dans les sociétés humaines. La période antique est riche de ces confrontations de civilisations, qui furent vécues, pensées et commentées. Hérodote pose pour la première fois au V^e siècle av. J.-C. la question que notre époque contemporaine redécouvre : « Comment écrire l'histoire ? »

Pour rendre compte de cette interrogation des temps classiques auxquels est consacré ce volume, nous voudrions présenter l'actualité des travaux qui, depuis la parution de ce texte il y a quelques années, mettent en valeur l'immense érudition rassemblée dans ce troisième volume pour une synthèse collective renouvelée soit grâce à l'aboutissement de longues études, soit au contraire grâce à la découverte inattendue de vestiges du temps passé, qui font rebondir une réflexion sur des champs entiers de l'expérience humaine, et en particulier celui de l'histoire et de son pouvoir. Nous voudrions ajouter une préoccupation de plus en plus justifiée à mesure que l'on appréhende la fragilité des sources matérielles du patrimoine humain : la préoccupation de

la conservation de ces sources, dont chaque destruction est une atteinte à la dignité de la conscience humaine et brise le miroir de l'histoire.

L'HISTOIRE ET L'HISTORIEN

De la mythologie à l'histoire : l'avènement de la pensée historique

L'actualité de la culture grecque a été enrichie, ces dernières années, d'une part grâce à une lecture innovante des présocratiques proposée par Hans Georg Gadamer (2001) et d'autre part grâce à la rencontre du livre IV des *Histoires* d'Hérodote avec les récentes découvertes faites en Ukraine dans les tumulus royaux des Scythes et présentées au Grand Palais (Mohen, 2001), à Paris, après une tournée dans quatre musées en Amérique du Nord.

Le philosophe allemand Hans-Georg Gadamer s'inspire de Hegel et de Nietzsche pour relire, à travers les textes de Platon et d'Aristote, quelques fragments présocratiques. Parmi les pensées les plus explicites ayant trait aux problèmes posés par la philosophie occidentale de l'existence, de son commencement et de sa continuité, celles des présocratiques grecs ont apporté à la mythologie homérique quelques innovations qui rendent universels certains principes philosophiques. Dans le domaine du langage (*logos*), qui peut seul offrir les possibilités spéculatives, les Grecs ont eu recours au neutre, qui signifie « ce qui est omniprésent » : « Il s'agit de la propriété non pas d'un "étant" mais de tout un espace, celui de l'"Être" dans lequel se manifeste tout l'étant » (Gadamer, 2001, p. 19). Ainsi, il peut désormais être question de l'espèce humaine et non plus de tel ou tel individu ou de tel ou tel groupe. Dans le domaine de l'écriture, l'écriture alphabétique perfectionnée par les Grecs libère l'abstraction de toute image pictogrammique ou idéogrammique. En introduisant les voyelles dans l'alphabet sémitique, les Grecs mettent en effet au point les conditions de la pensée abstraite et universelle. Il leur faudra deux siècles au moins pour passer, avec les poèmes homériques, de l'écriture minoenne B à l'écriture grecque alphabétique qui voit le jour vers le VII^e siècle av. J.-C. À partir de ce moment-là, le monde des idées n'est plus réservé aux dieux mais il devient accessible aux hommes. Cette ouverture à la réflexion sur les fondements philosophiques se nourrit des controverses entre Platon et Aristote à propos des idées et des lois de la nature et redécouvre la subtilité de Parménide, qui constate que le propre de l'homme est de poser les questions et de se présenter dans l'espace des possibilités multiples. La présence de l'Être ne vaut que par la perception qu'on en a et la philosophie occidentale de l'Être, loin d'être périmée ou achevée, doit s'orienter vers l'approfondissement de cette perception, et elle n'en est

qu'à ses débuts. La référence établie dans la réflexion contemporaine par Hans Georg Gadamer avec les textes antiques présocratiques montre le fondement de la démarche historique de la pensée et justifie pleinement que l'on considère ces textes anciens comme des textes « classiques » inspirant toujours nos contemporains.

Comment écrire l'histoire ? L'exemple d'Hérodote

La confrontation des textes d'Hérodote sur le pouvoir et les limites de l'ethnologue-historien avec les informations révélées par les objets archéologiques trouvés récemment dans les kourganes ukrainiens des rois scythes est un autre exemple du classicisme grec illustrant les questions que nous nous posons : comment écrire l'histoire ? Quelle universalité pour tant de variété incompréhensible ? Quel pouvoir de l'historien ?

Hérodote se rend dans la région du nord de la mer Noire vers 455-450 av. J.-C. Il visite les villes grecques du littoral, Albia et Panticapée. Il rencontre aussi les Scythes dans l'arrière-pays. Il y découvre leur territoire et leurs coutumes « barbares » ou « étrangères ». Vingt ans plus tard, en 430 av. J.-C., il écrit son livre IV des *Histoires* (ou *Enquêtes*), un volume de deux cents pages écrites en grec. L'objectif d'Hérodote était sans doute de décrire la campagne de Darius, le roi des Perses, contre les Scythes de la même manière que Thucydide relatait, vers 411 av. J.-C., l'affrontement des Spartiates et des Athéniens.

Les deux historiens savaient rechercher les causes des événements et précisaient leurs arguments historiques et psychologiques. Hérodote excella dans les dimensions géographiques et ethnographiques de ses analyses. Confronté à des peuples qu'il ne comprenait pas, il se sentait différent d'eux et ne connaissait pas leur langue. Il fit un effort de description des détails pour étoffer ses hypothèses ou justifier des observations qui lui paraissaient monstrueuses. Le récit célèbre des rites funéraires du roi scythe embaumé et promené à travers son royaume pendant une année est raconté avec une verve épique. Le convoi royal, à chaque étape, célébrait de grandes cérémonies, qui n'égalaien pas le dernier banquet accompagné de sacrifices de chevaux et d'humains avant que la foule des survivants ne place les défunts dans leurs chambres respectives creusées dans le sol et qu'au-dessus d'eux, elle n'élève le monumental kourgane. Hérodote prend une certaine distance par rapport à son sujet, et il en parle avec une certaine retenue ou avec un certain étonnement : les Scythes ne font-ils pas à leurs dieux des sacrifices d'animaux en les étouffant avec un lien serré au niveau de la gorge alors que les Grecs égorgent leurs victimes en faisant couler le sang pour donner vie aux défunts, aux héros et aux divinités des Enfers ? C'est qu'Hérodote dans son maniement de la langue grecque sait reconnaître, à partir de la notion de *xeinos*, l'étran-

ger, l'*axenos* ou le mauvais étranger et l'*euxeinos* ou le bon étranger. Il sait reconnaître le Scythe qui s'enivre et le Scythe qui sait se procurer des pierres semi-précieuses et des feuilles d'or ; ces comportements négatifs ou positifs peuvent se retrouver dans la même personne. Et comme Hérodote cherche à résoudre l'énigme de l'échec de Darius et de sa vaste armée de fantassins face aux Scythes cavaliers, il a l'intuition que ces cavaliers étaient doués d'une grande liberté qu'ils manifestaient dans la recherche continue d'un gibier (le lièvre qui passe entre les rangs des deux armées placées face à face), dans celle d'un herbage pour les chevaux, dans celle de la rencontre imprévue. Comme l'Athénien par vocation a dû prendre la mer, le Scythe a été attiré vers les vastes espaces de la steppe et l'un et l'autre ont ainsi préservé leur ouverture sur le monde. La synthèse élaborée par Hérodote à propos du récit sur les Scythes devient ainsi une référence qui présente la relation entre un auteur et les acteurs de l'histoire qu'il raconte ; ce développement classique, ouvert sur des peuplades valeureuses qui fournissaient les archers de la police municipale athénienne, pose le problème de l'objectivité de l'historien, qui se pose lui-même la question. Confrontés au témoignage de ce dernier, les vestiges archéologiques retrouvés récemment permettent d'approfondir l'interrogation : en quoi le discours archéologique vient-il nourrir le texte d'Hérodote ? Les Scythes avaient bien le sentiment d'être uniques, ce qui se vérifie dans l'homogénéité de leur culture matérielle ; eux seuls pouvaient porter leur nom et prétendre pratiquer leurs coutumes et leurs croyances. Le pluriel « Scythes » indique pourtant la richesse d'une notion aux multiples variantes. La coupe en or est l'exemple d'un attribut sacré commun ; attachée à la ceinture du roi comme Héraclès l'avait demandé à son fils Skythès, elle était magique car elle s'élevait seule jusqu'aux lèvres du héros qui racontait ses combats. Mais la coupe en or de Bratolnibiv's'kyi trouvée en 1990 est typiquement royale avec ses têtes de chevaux d'inspiration grecque, obtenues au repoussé dans une composition circulaire d'esprit scythe, imitant le galop perpétuel, tandis que la coupe en bois de Berdians'kyi trouvée en 1978 pourrait avoir appartenu à un Scythe nomade car sa poignée est en forme de tête d'aigle couverte d'une feuille d'or et son bord est également orné d'une feuille d'or avec des griffons estampés dans le style des arts de la steppe. Les découvertes archéologiques confirment l'unité culturelle des Scythes royaux de Scythie, c'est-à-dire d'une région équivalant, au nord de la mer Noire, au territoire de l'Ukraine actuelle (sur 800 kilomètres environ de côté) et débordant vers le Caucase du Nord. Les rites funéraires liés aux kourganes ou tumulus sont similaires dans cette région, comme l'attestent les récentes découvertes. Quelques objets originaux marquent la personnalité de chaque haut personnage. À Soboleva Mohyla, les fouilles menées en 1990-1991 ont révélé un décor de goryte représentant l'homme-oiseau découpé dans une feuille d'or ; à Babyna

Mohyla, les recherches de 1986 ont permis de découvrir des phalères historiées en argent illustrant la légende d'Héraclès et de Scylla donnant naissance à Scythes, le premier Scythe. À Tovsta Mohyla, en 1971, les archéologues ont dégagé une épée et son fourreau d'or ainsi qu'un extraordinaire pectoral d'or et des pièces d'orfèvrerie particulièrement originales qui montrent combien les Scythes étaient parvenus, au milieu du IV^e siècle av. J.-C., à donner d'eux-mêmes une vision aboutie et forte. Ils affichaient leurs croyances grâce à ces dizaines d'images qu'ils portaient sur eux et emmenaient dans la tombe pour exprimer, en l'absence d'écriture, leur conviction de guerrier et d'amoureux libre de la steppe et de la vie. Le pectoral en or de Tovsta Mohyla est un résumé du monde des Scythes. Le registre médian est réservé au cycle végétal, fait d'enroulements et de fleurs qui passent, avec les saisons, de la floraison à la chute des fleurs fanées et des feuilles mortes sans que la sève ne cesse de circuler dans les tiges qui reflowerissent au printemps. Quelques oiseaux circulent dans cette sphère. Les animaux dans le registre inférieur s'affrontent dans des combats titanesques où l'on reconnaît les carnassiers, lions et lionnes agressant les herbivores, cerfs et chevaux attaqués aussi par les sphinges à tête d'aigle et larges ailes déployées, selon un même cycle naturel dans lequel la vie se nourrit de la vie sur terre comme dans les espaces fantastiques. Sur le registre supérieur, les hommes s'occupent de leurs animaux domestiques et en particulier de leur cheval, sur lequel ils sont prêts à sauter en ayant décroché le carquois ou goryte, attaché à portée de main. Ils connaissent en effet la tradition du cavalier guerrier qui affronte l'adversaire avec sagesse, sans crainte de la mort qui plonge son élu dans les espaces fantastiques qu'il avait côtoyés dans la nature et lors de sa vie de combattant.

Pour parvenir à ces kourganes royaux, expression symbolique de leur pouvoir, de leur richesse et d'une pensée religieuse forte, les Scythes s'étaient selon Hérodote organisés en plusieurs classes sociales. Les membres de la classe dirigeante à laquelle on réservait les kourganes royaux, concentrés au nord de la mer Noire, étaient les intermédiaires entre les Grecs et les fournisseurs des produits recherchés ; ils étaient fiers d'être riches et leurs bijoux étaient le signe de leur réussite. Les rois dominaient les Scythes nomades, qui parcouraient la steppe sur des milliers de kilomètres vers l'est et jusque dans l'Altaï peut-être. Les Scythes agriculteurs et laboureurs fournissaient le blé dont Athènes avait tant besoin.

Qu'avait donc inventé Hérodote en parlant de lui-même et de sa culture grecque, en adoptant le récit historique pour camper les événements dont il était le témoin direct ou indirect et en s'introduisant dans la curiosité ethnologique de l'autre pour bien comprendre ce qu'il inaugure, une science des faits humains ? F. Hartog (2001, p. 536-537) résume ainsi l'étonnant personnage moderne que fut Hérodote : « Maître du voir,

maître du savoir, maître du croire par l'usage des figures et procédures d'une rhétorique de l'altérité mises en mouvement par tout le jeu des marques d'énonciation, il nomme, il inventorie, il classe, il compte, il mesure, il arpente, il met en ordre, il trace les limites, il distribue louange et blâme, il en dit moins qu'il n'en sait, il se souvient : il sait. Il fait voir, il fait savoir, il fait croire. »

Le kourgane (ou tumulus) aux cerfs d'or

Les Scythes de Scythie avaient le sentiment d'être très différents des autres communautés, en particulier de celle de la steppe, même s'ils partageaient avec elles certaines pratiques comme la cavalerie, les échanges de produits précieux ou encore l'adoption de certains thèmes de l'art des steppes. Parmi les découvertes récentes, le kourgane aux cerfs d'or de Filippovka, à l'ouest de l'Oural, l'un des tumulus d'une riche nécropole, confirme la variété culturelle de la steppe qui, loin d'être déserte et pauvre, est vers le IV^e siècle av. J.-C. une terre de passages continuels où transitent des richesses abondantes dans un système culturel très éloigné du schéma citadin qu'évoque le terme même de « civilisation ».

Explorés entre 1986 et 1990, les kourganes de Filippovka contenaient des trésors étudiés et restaurés en 1998 et exposés pour la première fois à New York en 2000. À l'entrée de la tombe du tumulus 1, cinq sculptures de 40 à 50 centimètres de longueur représentaient des cerfs. Une âme en bois est recouverte d'une feuille d'or fixée par des clous en bronze ; le piédestal est enveloppé d'une feuille d'argent ; la stylisation de l'animal est poussée et la tête allongée occupe une place primordiale en raison de son allongement et du développement des larges spirales sculptées interprétant les bois du cervidé. Les mêmes spirales décorent au repoussé le corps de l'animal. L'originalité iconographique est rapportée aux Sarmates, dont l'inspiration artistique est plus orientale que celle des Scythes, plus proches des Grecs. Une plaque en bronze de la même tombe montre le combat de deux chameaux typique de l'Asie centrale. On retrouve ce même thème dans d'autres tumulus de la région. Des appliques à décors gravés, spiralés et ajourés provenant d'un puits du kourgane 1 de Filippovka constituent un autre style original de l'art animalier. Caractéristiques encore des orfèvreries sarmates, les incrustations de pierres vertes ou d'imitations en verre apparaissent dans ce contexte du IV^e siècle av. J.-C. et deviendront plus fréquentes par la suite. Dans un puits voisin, des rythons en argent à extrémité ornée d'un protome animalier, bouquetin et veau, se rapprochent beaucoup des productions perses.

Les conclusions tirées des découvertes archéologiques rejoignent ici encore l'analyse d'Hérodote, qui nous décrit les Sarmates comme les descendants des « Amazones », communautés différentes de celles des Scythes

bien qu'une partie d'entre eux soient venus fonder des familles chez elles. Le rayonnement des Scythes a été indubitable dans un milieu de tradition nomade devenue essentielle pour la dynamique des échanges qui a favorisé plusieurs identités culturelles implantées dans la vaste steppe eurasiatique.

L'« homme d'or » du tumulus d'Issyk

Dans la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., les Saces (Śaka) occupaient le territoire actuel du Kazakhstan. Les Saces Tigrakhauda sont plus précisément connus dans l'Antiquité car leur nom apparaît sur une inscription rupestre retrouvée à Béhistun, en Iran, mentionnant Darius I^{er} et ses victoires sur les provinces de l'Empire perse qui s'étaient soulevées au moment de son arrivée au pouvoir. Parmi les rebelles, on trouve les Scythes et les Saces Tigrakhauda qui ont en particulier élevé les quarante tumulus d'Issyk, située près d'Almaty. Dans le secteur sud de la nécropole, le plus grand tumulus mesure 60 mètres de diamètre et il est constitué d'une alternance de couches de galets, de pierrailles et de terre. En son centre, les archéologues kazakhs ont trouvé la chambre funéraire principale mais celle-ci avait été vidée par des pillards. Plus au sud, ils ont repéré une seconde chambre, intacte, occupée par un jeune prince de 18 ans dont les parures permettent de l'identifier comme appartenant aux Saces Tigrakhauda, en particulier grâce à la haute coiffe conique ornée d'appliques d'or. La charpente de la tombe était faite de planches provenant du Tianshan. Les vases ayant servi pendant le banquet de la cérémonie funéraire étaient alignés le long des parois ouest et nord, de même qu'un bol contenant des appliques représentant des têtes d'aigle et deux coupes d'argent. Sur l'une d'elles étaient gravés vingt-six signes d'une écriture inconnue. Le jeune homme était couché sur une natte ornée de plaquettes en or, étendue sur le sol en terre battue. Il était vêtu d'une chemise recouverte d'une veste serrée à la ceinture, entièrement couverte d'appliques en or ; son pantalon moulant était enfilé dans de hautes bottes également ornées d'appliques en or. L'épée dans son fourreau était portée au côté grâce à un baudrier et le poignard dans son étui était attaché à la ceinture ; l'homme tenait à la main un fouet dont le manche était orné d'un ruban d'or. Un petit sac contenait un miroir et des fragments de pierre rouge. Les motifs estampés sur les plaquettes d'or représentent l'aigle et le cheval au galop sur le fourreau du poignard, des têtes de tigre sur la veste, des cervidés, des panthères, des bouquetins ailés, des panthères des neiges sur des pics de montagne, des oiseaux en vol, des pointes de flèche sortant de grandes feuilles herbacées sur la haute coiffe pointue en cuir rouge. Quelques-uns des motifs comme le bouquetin ailé et la panthère sur les montagnes en zigzag évoquent le monde oriental et plus spécialement la Perse et l'Altaï. Ces figures peuvent appartenir aussi à la symbolique divine. Cela est également

évident pour les deux magnifiques plaques de ceinture coulées et ajourées en or comme celles de Sibérie et représentant deux cervidés affrontés (un par plaque) aux immenses bois décoratifs et attaqués par deux aigles très stylisés. L'une des bagues en or du jeune roi montre un profil humain couronné d'une coiffe rayonnante, tandis que l'autre est polie en un miroir convexe qui reflète ciel et terre.

Nouvelle tombe gelée dans le Kazakhstan oriental chez les Saces (Śaka) royaux

Aux confins de l'Altaï (« doré » en mongol), la nouvelle tombe de Berel' livre une série d'informations inédites sur les rites, au III^e siècle av. J.-C., de ces peuples saces à la fois différents des Scythes du nord de la mer Noire et sans doute proches d'eux par leur mode de vie et certaines de leurs croyances. Le choix effectué en 1997 par Henri-Paul Francfort, directeur de la mission CNRS-ministère des Affaires étrangères français, fut porté sur le tumulus de Berel' non loin du site gelé devenu classique de Pazyryk dans l'Altaï. À 1 200 mètres d'altitude, la fosse sépulcrale profonde de 6 mètres fut prise par le gel, qui fut préservé du réchauffement du soleil par une sorte de bouclier de pierres placées sur le sarcophage en bois et amoncelées en tumulus ou kourgane de 23 mètres de diamètre. Le gel conserva les multiples objets en matière organique. Trois campagnes de fouilles ont été nécessaires pour explorer les vestiges sur place puis, après les avoir séparés par blocs, les amener en camion frigorifique à un laboratoire d'Almaty où ils sont traités pour une conservation à température normale. Ces travaux sont conduits par Samashev Zainullah, du ministère de la Recherche kazakh, avec le soutien de la Fondation Ligabue de Venise.

Le décapage du tumulus a montré qu'une équipe attestée de pillleurs avait utilisé, peu de temps après la première inhumation, un accès aménagé pour une seconde inhumation. La tombe présentait encore exceptionnellement de nombreux aspects intacts : la fosse funéraire, limitée par un coffre en planches de plus de 4 mètres de côté et 1,50 mètre de hauteur, avait simplement été échancrée latéralement ; à l'intérieur de ce coffre, la première partie du dépôt funéraire contenant treize chevaux compressés n'avait été que peu perturbée ; dans la seconde partie du coffre, on avait pratiqué une ouverture dans le sarcophage proprement dit, mêléze évidé qui occupait la moitié du volume du coffre. La dendrochronologie a permis de dater de 294 av. J.-C. le bois de ce sarcophage qui contenait deux corps, celui d'un homme d'une quarantaine d'années, bénéficiaire des offrandes de la tombe, et celui d'une femme d'une soixantaine d'années amenée dans un second temps. L'homme semble être mort à la suite d'un coup qui lui a défoncé l'arrière du crâne, créant ainsi un traumatisme qu'un début de trépanation semble avoir tenté de guérir, en vain.

L'incision de la gorge est plutôt liée à la méthode de momification, de même que des traces de découpe sur certains os longs, dues au remplacement des muscles par de l'herbe séchée mélangée à du crin. Quelques fragments de fil confirment qu'on a recousu la peau du chef embaumé, prêt pour les cérémonies terrestres et son dernier voyage dans l'au-delà. Malheureusement, les ornements et les armes que l'on pouvait s'attendre à trouver avaient été subtilisés par les pillards. En revanche, les chevaux conservaient leurs éléments de harnachement, leurs parures et leur selle. À travers ces objets le plus souvent en bois sculpté couvert de feuilles d'or, on reconnaît l'originalité culturelle des Saces (Śaka). Treize chevaux, d'une race petite comme celle des steppes, feront l'objet de recherches génétiques pour savoir s'ils faisaient partie d'un même élevage ou s'ils provenaient plutôt de différentes régions du royaume contrôlées par le roi défunt. Dans ce dernier cas, les ornements différents portés par chaque cheval les distingueraient en les rattachant à telle communauté caractérisée par tel animal représenté sur le cheval. Ainsi, quatre des chevaux portaient, fixées sur leur tête, des cornes postiches en bois couvert d'une feuille d'or ; les ornements de bride ou de croupière, les montants de mors, de pendeloques en bois doré ou étamé rappellent semble-t-il un animal privilégié par cheval : le mouflon, l'élan, le tigre, le griffon, le lion à cornes, etc. Chaque monture portait une selle à arceaux en cuir et en étoffe ainsi qu'une couverture de selle ; certains chevaux possédaient une cagoule de feutre rouge. Les treize chevaux ont été sacrifiés : on a retrouvé les traces du coup de pic sur l'os frontal. Tous âgés, ils avaient sans doute été choisis pour accompagner le roi dans l'au-delà.

Les progrès de l'archéologie montrent la complexité du mode de vie de ces rois issus de familles sédentaires à l'âge du bronze, qui gardaient des traditions du travail du bois pour la construction des tombes ou qui se nourrissaient de graines cultivées. Il est certain que les échanges à travers les steppes devaient être actifs et que ces rois contrôlaient les déplacements de caravanes. Le tombeau de Berel' près de l'Altaï était aménagée pour un homme et une femme qui vivaient d'ordinaire plus au sud (comme l'indique la présence chez ces deux personnes d'ankylostomes, parasites de régions plus clémentes). Le caractère à la fois asiatique et occidental de l'homme est sans doute le résultat de brassages typiques de populations dans cette région alors dominée par les Saces (Śaka), confrontés aussi bien aux Perses qu'aux Scythes.

Découvertes dans le Xinjiang chinois, à l'extrémité orientale de la grande steppe

Dans le Xinjiang en Chine occidentale, une zone de montagne et de désert parfois appelée le « Turkestan chinois », les fouilles commencées en 1993

dans les anciennes oasis de la vallée du Keriya ont apporté un éclairage inédit sur la diffusion, dès le III^e siècle apr. J.-C., du bouddhisme dans un pays rural mis en valeur dès le V^e siècle av. J.-C. sur la route de la soie. Ces résultats divulgués en 2001 sont le fruit d'une collaboration entre l'Institut d'archéologie et du patrimoine du Xinjiang, le Centre national de la recherche scientifique, le ministère des Affaires étrangères français et la Fondation d'Électricité de France (Debaine-Francfort, 2001).

Le nom de Keriya est celui d'un fleuve asséché qui prenait sa source à la frontière tibétaine et traversait le désert du Takla-Makan. Dans cette région qui n'avait jamais attiré les chercheurs, Corinne Debaine-Francfort, archéologue au CNRS, a découvert à partir de 1993 plusieurs sites dont les vestiges, conservés dans le sable sec et froid, avaient été bien préservés, y compris les textiles colorés et autres matières organiques.

Le premier site d'importance découvert, Djoumboulak Koum, date du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. Il s'agit d'un village fortifié d'agro-pasteurs sédentaires ayant développé l'artisanat du tissage et de la métallurgie ; des nécropoles avaient été aménagées au-delà du rempart. Les restes trouvés dans la trentaine de tombes explorées étaient en partie momifiés ; ils étaient rassemblés dans des cercueils creusés dans des troncs de peuplier ou dans d'étroits enclos dont les parois faites de roseaux étaient maintenues verticalement par des piquets en bois. Des éléments en tissu et en fourrure ont permis de reconstituer les vêtements. Les vestiges recueillis à l'intérieur de grandes maisons précisent notre connaissance sur les activités de cette population : agriculteurs, ils cultivaient des céréales telles que le millet, l'orge et le blé grâce à un système d'irrigation qui s'étendait sur plusieurs kilomètres. Ils élevaient des chèvres, des moutons, des chameaux, des chevaux, des bœufs, des coqs et des chiens qu'ils consommaient. Le bois de peuplier était utilisé pour la construction et le chauffage mais aussi pour une série d'objets tels les bols, les plateaux, les boîtes, les bâts, les fusaïoles, etc. La métallurgie du fer était développée. Le fragment d'une marmite en fonte blanche encore entourée de son filet de portage, qui provenait sans doute d'une autre région de la Chine impériale, pose le problème de l'origine de cette invention technique. D'autres petits objets comme des perles en cornaline décorée à l'eau forte et des perles ocellées en pâte de verre témoignent de relations avec le monde indien et celui de la steppe. Un cabochon en bronze orné d'une scène ajourée de combat entre un loup et un bouquetin évoque l'art de l'Altaï. Un casque conique effilé en bronze rappelle les coiffures des cavaliers des steppes d'Asie centrale.

La découverte de cette présence humaine attestée il y a deux millénaires et demi dans ce qui est devenu un désert laissait présager d'autres surprises. Ce fut le cas à Karadong, où deux petits temples bouddhiques peints du III^e siècle apr. J.-C., les plus anciens que l'on connaisse, révèlent l'expansion

orientale de cette religion en même temps que le style gréco-bouddhique dans sa version indo-gandharienne. Les structures de bois conservées dessinent au sol une cella centrale entourée d'un ou de deux couloirs d'1,50 mètre de large permettant l'accomplissement d'un rituel appelé la *pradak-ina* ou « circumambulation ». La base des murs en bois garnis à l'intérieur d'un stuc peint permet de situer avec précision les fragments peints effondrés recueillis minutieusement par C. Debaine-Francfort et son équipe ; les fouilleurs et restaurateurs ont ainsi pu reconstituer des parties importantes de la décoration de ces deux temples jusqu'à 3,50 mètres de hauteur. Les deux chapelles sont ornées de l'image exclusive du Bouddha, de grands bouddhas debout dans le registre inférieur et de petits bouddhas assis dans le registre supérieur. Dans le sanctuaire A, les bouddhas à mandorle grise et robe rouge ont un nimbe à bordure orange et une robe rouge, un vêtement de dessous blanc et la tête tournée vers la gauche. Les bouddhas à mandorle rouge et robe orange ont un nimbe à bordure grise, une robe orange et un vêtement de dessous rouge ; ils regardent vers la droite. Les bouddhas à mandorle orange et robe grise possèdent un nimbe à bordure blanche, une robe grise et un vêtement de dessous blanc et regardent vers la gauche. Les canons de l'art indien sont reconnaissables dans le visage légèrement souriant et empâté, la coiffure à boucles très serrées et les yeux mi-clos en amande.

Dans le sanctuaire B, l'utilisation du lapis-lazuli bleu provenant d'Asie centrale est attestée pour la première fois en Chine. D'autres indications dans la composition des cadres, notamment des motifs perlés, des grecques et des rinceaux, révèlent une inspiration occidentale et contribuent à donner un caractère original à la peinture de ce sanctuaire.

Les découvertes de Karadong, datées par le carbone 14 du III^e siècle apr. J.-C., doivent être mises en relation avec le texte du pèlerin Faxian qui, vers 400 apr. J.-C., rapportait que Khotan était un centre bouddhique florissant (Debaine-Francfort *et al.*, 1994). Ce qui pouvait étonner à la lecture de ce témoignage se comprend beaucoup mieux à la lumière des fouilles récentes de Karadong, qui font apparaître des styles indiquant des liens avec le Sud-Ouest, liens qu'il est intéressant de rapprocher également des multiples relations décrites sous le nom de « route de la soie ».

LA RECHERCHE HISTORIQUE

La recherche historique s'efforce depuis un siècle d'étendre son domaine d'application en proposant d'interpréter, à partir de sources écrites, les autres données des sciences humaines, économiques, sociales, politiques, religieuses, archéologiques, artistiques, architecturales, écologiques, etc. Elle a aussi recours à des méthodes scientifiques comme celles de datation ou de

diagnostic. Pour la période antique définie dans le volume III de l'*Histoire de l'humanité*, trois exemples de la recherche actuelle illustrent trois aspects significatifs de la recherche historique : la recherche conçue comme la vérification d'une hypothèse dans le cas du phare d'Alexandrie, la recherche comme essai de synthèse d'un thème, la culture ibérique, et enfin la recherche des jalons culturels et chronologiques d'une société sans écriture, celle des Nok, qui s'intègre désormais dans l'histoire universelle.

Retrouver le phare d'Alexandrie ?

La mise en place de 3 600 tonnes de blocs de béton à la base de la presqu'île du fort Qaitbay pour le protéger des tempêtes du nord a provoqué une forte émotion car cet emplacement était supposé être celui où, à 6 mètres de fond, se trouvaient les restes architecturaux du phare d'Alexandrie, la septième Merveille du monde, une tour hellénistique de 135 mètres de hauteur. À sa place et sur ses ruines, d'après le chroniqueur Ibn Iyyas, le sultan mamelouk Ashraf Qaitbay fit construire en 1477 le fortin qui domine de nos jours la rade d'Alexandrie.

Depuis la mission UNESCO d'Honor Frost en 1968, les premières investigations subaquatiques et les premiers relevés des pierres ont permis de poser le problème des fortes présomptions pour que le fort de Qaitbay ait bien été construit à l'emplacement du célèbre phare mais aussi des quelques doutes suscités par l'absence de preuves manifestes. Aussi, en 1994, l'affaire des blocs de béton a-t-elle relancé d'une manière polémique l'énigme du phare d'Alexandrie. Une opération de prospection subaquatique systématique suivie de relevés a été confiée par les autorités égyptiennes à Jean-Yves Empereur et à l'Institut français d'archéologie orientale (IFAO) du Caire. Elle a été soutenue par Elf Aquitaine et Électricité de France de 1995 à 1998 (Empereur, 1998).

Les textes antiques et anciens, un fameux passage du géographe Strabon qui visita les lieux sur l'île de Pharos en 25 av. J.-C., une relation précise et métérée d'un voyageur arabe nommé Abu al-Haggag al-Andalusi qui vint à Alexandrie en 1166 nous livrent de précieuses informations sur cette tour construite au début du III^e siècle av. J.-C. et visible jusqu'à son effondrement au début du XIV^e siècle. Quelques images nous sont également parvenues sur des monnaies, des mosaïques, des lanternes en terre cuite, des peintures. Sa caractéristique principale était de juxtaposer un volume à plan quadrangulaire servant d'assise, une partie duquel était à plan octogonal et enfin un volume cylindrique au sommet duquel se trouvait le foyer qui diffusait la lumière vers la mer.

À la suite de six ans de fouilles subaquatiques avec une double campagne de printemps et d'automne, plusieurs spécialistes ont apporté leur

contribution pour élucider le destin de la Merveille du monde disparue. Le niveau de la terre était plus bas à cet endroit de l'île de Pharos, non pas parce que le niveau de l'eau avait monté, mais parce que le socle rocheux s'était affaissé de plus de six mètres. Les plongeurs ont retrouvé sous la mer des traces de carrières de pierres creusées sur les anciennes rives de l'îlot, mais il y avait aussi des restes de fours à chaux qui prouvent qu'on a pu sur place transformer en poudre les pierres extraites de la carrière et peut-être du monument en partie disloqué pour alimenter ces fours. Quoiqu'il en soit, environ cinq mille blocs architecturaux ont encore été repérés sous l'eau. Il y avait aussi des blocs sculptés d'époque pharaonique, une trentaine de sphinx, cinq obélisques et des colonnes à décor papyriforme récupérés du sanctuaire d'Héliopolis détruit par le feu. Jean-Yves Empeur interprète la présence de ces symboles de la religion égyptienne de même que celle de statues colossales — trois couples royaux, le roi représenté en pharaon et la reine en Isis — comme la volonté pour les souverains hellénistiques d'assimiler le monde égyptien et d'afficher par ces images, aux voyageurs venus de la mer, la grandeur de ce syncrétisme. Ces sépultures étaient-elles en relation avec le phare ? Le responsable des fouilles a cherché dans les ruines dispersées la moindre marque attestant de manière définitive cette présence. Une seule inscription grecque avec cinq lettres en métal disposées sur un gros bloc n'est pas une preuve suffisante. Celui-ci était pourtant entouré de blocs de construction énormes en granite d'Assouan, dont l'un pèse 70 tonnes et mesure 11,5 mètres de longueur. Il faut comprendre la logique de ces gigantesques éboulis, continuer les relevés de chaque pierre, déplacer les blocs de béton moderne pour dégager visuellement les blocs anciens. Le phare est sans doute là, en morceaux qu'il convient de réassembler graphiquement — autre travail colossal loin d'être achevé.

Les recherches du phare d'Alexandrie ne sont pas terminées. Elles ont révélé un aspect spectaculaire de la civilisation hellénistique, celui de la stuaire monumentale qui donne l'image d'une synthèse entre la Grèce et l'Égypte. La recherche historique qui puise ses arguments dans ces découvertes est parfois confrontée à des ajustements d'orientation peu prévisibles mais toujours enrichissants.

Qui sont les Ibères ?

Un travail de synthèse a été réalisé en 1997-1998 à partir de multiples découvertes réalisées depuis un siècle mais aussi à partir des nombreuses études sur la notion antique d'« Ibères » (*Iberoi*), qui a donné son nom à la péninsule Ibérique. Ce travail de mise en forme a non seulement permis une nouvelle lecture critique des textes antiques sur le sujet, mais également une

prospection dans les musées suivie de nouvelles restaurations (sculptures de Porcuna du musée de Jaén), l'organisation de réunions de travail sur le bilan des recherches archéologiques et l'élaboration d'un scénario d'exposition présentée à Paris, à Barcelone et à Bonn et accompagnée de publications dont le catalogue (*Los Íberos*, 1997) révèle une culture originale presque complètement passée inaperçue.

Les Ibères se sont épanouis dans la partie orientale de la péninsule et en Languedoc-Roussillon, comme l'attestent les découvertes de céramiques et de sculptures à Mailhac (Aude). La culture ibérique résulte de plusieurs impulsions méditerranéennes, phéniciennes, carthaginoises et grecques vite assimilées par des groupes indigènes formant dès la fin de l'âge du bronze, au sud de la péninsule, une culture originale et dynamique désignée par le nom mythique de Tartessos. Plus à l'est, un monument funéraire de 10 mètres de haut, découvert en 1970 à Pozo Moro dans la province d'Albacete, est une synthèse forte des thèmes orientaux (lions et dieux ou héros) et locaux (sangliers) qui, à la fin du VI^e siècle av. J.-C., préfigure la culture ibérique. La tradition des monuments funéraires sculptés atteint son apogée avec les deux mille fragments, trouvés entre 1975 et 1979 au Cerrillo Blanco de Porcuna, qui forment des ensembles de guerriers et des scènes héroïques de combats entre guerriers ou entre l'homme et le sphinx datés de la première moitié du V^e siècle av. J.-C. On y reconnaît les armes typiques des Ibères comme la grande lance en fer et l'épée à un tranchant appelée *falcata*, mais aussi le casque et le système de cuirasse à plaques ornées attachées entre elles par des chaînettes. Les grandes dames sculptées, comme la célèbre *Dama de Elche* près de Valence ou encore la *Dama de Bassa*, qui a gardé toute sa polychromie dans sa tombe, seraient plutôt du IV^e siècle av. J.-C. Toute une production de céramiques peintes se répand et définit assez bien l'ère d'influence des Ibères, qui acquièrent alors un alphabet déchiffré par Manuel Gomez-Moreno mais utilisé pour une langue qui reste une énigme. Des sites fortifiés qui deviennent des bourgades princières, centres économiques et sans doute politiques dès les V^e et IV^e siècles av. J.-C., sont aménagés à El Oral à Alicante, au Tossal de Sant Miquel de Liria à Valence et au Puig de Saint Andreu d'Ullastret à Gérone. Ainsi, lorsque à la fin du III^e siècle av. J.-C., à la suite de la deuxième guerre punique (218-202 av. J.-C.), Rome intervient dans la péninsule Ibérique, elle trouve une société structurée, riche en terres agricoles à blé et en mines d'argent et de fer. Les Romains organisent la gestion des grandes villes comme Numance, Ampurias et La Alcudia de Elche près d'Alicante et la culture ibérique continue à se développer avec son écriture et ses monnaies, ses sculptures funéraires comme celles d'Osuna, ses petits bronzes ex-voto des sanctuaires de la région de Jaén, ses céramiques peintes historiées comme à La Alcudia de Elche.

La recherche historique couplée aux investigations archéologiques peut dans certaines circonstances aboutir à des synthèses nouvelles qui éclairent quelques allusions antiques et mettent en valeur une période particulièrement faste. Il faudra ajouter la culture ibérique à la liste des cultures celtiques, étrusques, thraces, scythes, etc. qui contribuent à constituer, à côté des cultures grecques, romaines et phéniciennes, la variété des civilisations classiques de l'Antiquité.

Précisions chronologiques sur les Nok au Nigéria : la condition du dialogue historique

On a récemment de nouveau attiré l'attention sur l'ancienneté de la culture Nok et sur celle des statuettes en terre cuite qu'on lui rattache. Les datations physico-chimiques sont ici celles obtenues par la méthode du carbone 14 ou par celle de la thermoluminescence. Ces méthodes d'appréhension de la dimension temporelle issues des sciences physiques doivent jouer un rôle essentiel dans des domaines sans documentation écrite pour redécouvrir des séquences d'apogée et de déclin qui restituent les périodes historiques. À propos de l'exposition de 1997 sur les arts du Nigéria à Paris, l'archéologue anglais Frank Willett a fait le point sur les chronologies retrouvées des phases historiques des royaumes Nok (*Arts du Nigéria*, 1997, p. 23-43). L'auteur rappelle que ces datations ont considérablement reculé le temps des manifestations artistiques en Afrique puisque les premiers exemples d'animaux peints sur dalle, provenant de la grotte Apollo 11 en Namibie, remonteraient à une période comprise entre vingt-cinq mille et vingt-sept mille cinq cents ans. Les plus anciennes peintures du Sahara remonteraient quant à elles à onze mille ans. On n'a pas encore daté l'art pariétal nigérian. Les sculptures en terre cuite des Nok ont d'abord semblé liées au site d'extraction d'étain. Les premières datations qui ont été faites par la méthode du carbone 14 à partir de trois échantillons prélevés sur le site de la fonderie de fer à Taruga ont livré des dates calibrées entre 515 et 247 av. J.-C., alors que la méthode de la thermoluminescence donne des dates plus étalées, situées entre le IV^e siècle av. J.-C. et le IV^e siècle de l'ère chrétienne, date tardive confirmée pour une tête typique de Nok retrouvée à Chado.

Les têtes en terre cuite de Nok représentent un style répandu dans une grande partie du nord du Nigéria. En 1992, plusieurs statuettes provenant du Sokoto, au nord-ouest de la région classique des Nok, ont été considérées comme une variante du style classique datée, à quelques siècles près, du début de l'ère chrétienne.

À Daima, au nord-est du Nigéria, trois phases ont été distinguées par le fouilleur Graham Connah. Le premier niveau contenait de petites statuettes de bovinés couchés ou debout datées entre 500 av. J.-C. et 50 apr. J.-C. Au

deuxième niveau, qui va jusqu'à 700 apr. J.-C., les animaux sauvages s'ajoutent aux bovinés et se multiplient au troisième niveau, jusque vers 1150. Cette séquence montre qu'à la même époque des thèmes différents peuvent être contemporains, ce qui n'est pas toujours évident au premier abord. Dans ce même contexte, les figurines d'hommes apparaissent ; en 1963, dans un tumulus, l'une d'elles était associée à quelques autres statuettes évoquant un style nok simplifié. Un autre tumulus proche, celui de Baha, recelait aussi une sculpture en terre cuite proche de celles des Nok.

Une autre technique, celle du bronze coulé, exprime les symboles de royautes d'Afrique occidentale. Des bronzes historiés provenant du site d'Igbo Ukwu découvert en 1939 ont récemment été datés entre 711 et 991 apr. J.-C., se rapprochant ainsi des bronzes du Bénin et d'Ife. Chacune de ces nouvelles références chronologiques représente un élément supplémentaire de l'édification d'une véritable histoire de ces régions.

LA MÉMOIRE HISTORIQUE ET LES CAPRICES DE L'HISTOIRE

Si la mémoire historique est une prise de conscience d'événements dont la trace, transmise par l'écriture de l'historien, s'est manifestée par quelque témoignage que ce soit et si ce témoignage poursuit un destin qui lui est propre, soumis à son tour aux caprices de l'histoire sous ses formes économiques, politiques et religieuses, que reste-t-il de ces images « classiques » reflétées par le miroir de l'histoire ? Quelle culpabilité et quelle responsabilité les acteurs contemporains de l'histoire de l'humanité endossent-ils ? Trois exemples de sites correspondant à la période de ce volume III illustrent la fragilité des sources historiques et la nécessité d'un travail permanent et critique pour entretenir notre relation réflexive avec le miroir de l'histoire, devenue l'une des valeurs essentielles de notre humanité.

Les derniers jours de Zeugma et d'Apamée (Turquie)

Les deux cités voisines construites de part et d'autre de l'Euphrate et réunies par un pont de bateaux étaient connues par des textes antiques, en particulier ceux de Pline : elles connurent leur renommée pendant les périodes hellénistique, romaine et byzantine.

Pour mettre en eau le barrage de Birecik construit sur ce fleuve en Anatolie, il a fallu fouiller en urgence de vastes zones qui révélèrent pendant quelques mois la splendeur de Zeugma et d'Apamée de Séleucie, lentement englouties dans un lac de 40 mètres de profondeur. Une équipe franco-turque était présente depuis 1995, mais on a fait appel en mai 2000 à une

société anglaise d'Oxford spécialisée dans la conduite des fouilles de sauvetage et au Centre italien de conservation archéologique des mosaïques et des peintures antiques. Puis, de juillet à septembre cette année-là, une centaine d'archéologues turcs, autrichiens, français et australiens sont venues aider au dernier sauvetage avant la montée des eaux.

Sur la rive gauche de l'Euphrate, connue jusqu'alors par les textes antiques, Apamée a révélé depuis 1996 près du quart de son plan géométrique cerné d'un rempart renforcé tous les 50 mètres par une tour ; la porte de l'angle nord a été retrouvée, de même que la porte orientale. Les prospections géophysiques ont permis de retracer le plan des îlots rectangulaires d'habitations, qui mesuraient 40 mètres sur 100.

Sur la rive droite de l'Euphrate, les fouilles commencées en 1997 à Zeugma ont dégagé un quartier populaire dans la ville basse et des aménagements publics : une place, un escalier et une fontaine. Les maisons modestes étaient construites sur la pente débutante de la colline dominant le fleuve ; d'époque hellénistique et encore occupées à l'époque romaine, elles furent abandonnées au III^e siècle apr. J.-C. quand les Perses incendièrent la ville. Les toits enflammés s'effondrèrent dans les maisons en protégeant des pillards un certain nombre de richesses, comme des bronzes et des céramiques. Certains murs, encore hauts de 3 mètres, étaient peints de panneaux imitant des décors de placages de marbre. D'autres murs faisaient apparaître des personnages debout entourés d'une architecture représentée en trompe-l'œil, colonnes et pilastres à chapiteaux de tous les styles, portes, balcons et même grille de jardin. Ces personnages, qui portaient des plateaux, étaient probablement des serviteurs. Des peintures plus spontanées représentaient des animaux, cerfs, oiseaux et poissons, des bateaux et des gladiateurs au combat. Une partie seulement de ces fresques a été déposée et est conservée dans le musée proche de Gaziantep.

La cité de Zeugma est également connue grâce à la douzaine de pavements de mosaïque trouvés entre décembre 1999 et mai 2000. Quelques-unes de ces mosaïques, historiées, illustrent dans une demeure patricienne les divinités et les héros grecs comme Pasiphaé, Ariane, Ulysse, Europe, Dionysos, Poséidon, Éros, Psyché, etc, et, dans une autre pièce de grandes dimensions, Dédale et son fils Icare fabriquant une vache en bois dans laquelle la reine Pasiphaé va se cacher pour être fécondée par Zeus, incarné dans un taureau — union dont naîtra le Minotaure. La richesse des mosaïques est la variété des formes géométriques et des couleurs grises, roses, ocre, blanches et noires qui constituent les bords et parfois le panneau central de ces sols composés de cubes en calcaire, en grès, en marbre et parfois en pâte de verre pour les bleus, les verts et les jaunes. Dans la bordure de rinceaux d'acanthé de l'une des mosaïques représentant une scène d'une pièce de théâtre de Ménandre, les *Synaristosai* (Les femmes prenant leur

petit déjeuner), on trouve tout un peuple miniature d'amours chasseurs affrontant des animaux sauvages tels le lion, la panthère, le léopard, le loup et le chien. La qualité et la minutie du travail font penser à l'influence des maîtres mosaïstes d'Antioche, la capitale antique des villes grecques d'Orient. Le caractère urbain très organisé de Zeugma est aussi manifeste dans le système d'un égout gigantesque mesurant jusqu'à 4 mètres de haut et construit, sans doute à l'époque hellénistique, avec des blocs de pierre taillée. Il a été repéré sur 80 mètres de longueur mais se prolongeait bien davantage.

Autour de la ville de Zeugma, plusieurs nécropoles ont été creusées dans le rocher, dont une à l'ouest était déjà sous l'eau du barrage de Birecik dès septembre 2000 et une autre à l'est était alors immergée à l'exception d'un cinquième de sa superficie situé sur la colline de Belkis. Les tombes sont apparues sous trois formes : les tombes à puits profonds donnant accès à deux niches latérales, les tombes à fosse recouverte de dalles et, enfin, les hypogées, la forme la plus fréquente, constitués de vastes salles souterraines aménagées pour recevoir les corps des défunts au sein de cuves taillées dans le rocher et formant des sarcophages fermés à l'aide de tuiles et de chaux. Les hypogées abritaient entre deux et quatre-vingt-deux. En tout, mille quatre cent cinquante-six cuves ont été inventoriées. Chaque hypogée était précédé par un couloir d'accès ou une pièce d'entrée. Une porte et, plus rarement, une meule que l'on faisait rouler les séparaient de la chambre. Celle-ci pouvait être monumentale, avec des niches à partie supérieure arrondie contenant d'une à quatre cuves ; les plans étaient parfois plus complexes avec des alcôves autour desquelles étaient disposées des niches. La chambre pouvait aussi être divisée en trois secteurs latéraux bordant le vestibule. Les parois des hypogées étaient parfois enduites et peintes ; l'exemple de la tombe 12 de la nécropole de la colline de Belkis est typique avec un décor floral représentant, sur fond blanc, des boutons de roses rouges au sommet de tiges et de feuilles vertes. Une bande de laurier formant le pied d'un candélabre orne un pilier de cette tombe. Dans la tombe de Zénon, le décor sculpté a pu être moulé avant sa détérioration par des pilliers d'antiquités contemporains (!) puis son immersion. Le personnage principal, propriétaire de l'hypogée, est représenté au centre des bustes et des symboles des membres de sa famille, sa femme, ses fils et ses filles. Traditionnellement, l'image de deux aigles correspond à deux fils et celle de la corbeille se rapporte à une fille. L'épigraphie explicite ces relations et donne des informations complémentaires intéressantes sur la vie quotidienne de Zeugma. Les habitants écrivaient le grec, qu'ils lisaient et parlaient sans doute également. Des mariages mixtes semblent expliquer pourquoi un personnage est appelé Gorthas (ou Gorbas), nom sémitique, alors que son père était dénommé Antiochos, nom typiquement grec.

Il semble aussi significatif que de l'autre côté de l'Euphrate, dans les nécropoles d'Apamée, on trouve au début du III^e siècle apr. J.-C. des inscriptions en araméen d'Édesse, une langue sémitique. Cette observation suggère qu'à cette époque, l'Euphrate ne joue pas seulement le rôle d'un pôle économique important qui réunit les populations, mais aussi celui de frontière culturelle sous l'Empire romain.

Le rassemblement d'une documentation importante dans le musée de Gaziantep (Turquie) est ce qui reste du sauvetage d'un site exceptionnel. L'exploitation en cours de ces informations apportera sans nul doute des conclusions historiques inédites, que l'on devra aux conditions d'urgence imposées par le chantier du barrage. C'est là l'un des paradoxes de l'archéologie préventive, l'une des sources de la réflexion historique contemporaine, de savoir gérer avec un sentiment général de culpabilité l'apport et les limites de la recherche dans le domaine patrimonial.

Le patrimoine afghan victime du fanatisme religieux

Le 11 mars 2001, les deux statues monumentales de bouddhas sculptées chacune dans une niche d'une falaise de grès rose par les moines bouddhistes du V^e siècle étaient dynamitées à Bamiyan, au centre de l'Afghanistan, sur l'ordre du mollah Omar, le nouveau dirigeant, chef de la milice fondamentaliste des talibans. Les sculptures de 55 et de 38 mètres de haut, considérées comme le témoignage le plus spectaculaire de la symbiose des influences hellénistiques et indiennes de l'ère Gandhara, étaient réduites en une multitude de fragments. L'UNESCO et la plupart des pays s'émurent de cette réaction iconoclaste mais ils durent constater également la destruction ou la dispersion des collections du musée de Kaboul, qui possédait une magnifique collection de ce passé où se sont croisées les influences cardinales venant de la Chine, de l'Inde, de l'Iran et de la Méditerranée. Nancy Dupree, qui avait toute sa vie travaillé avec son mari, archéologue, à rassembler et inventorier ces richesses, vit disparaître à partir de 1994-1995 les mille sept cents objets de Begram, non loin de Kaboul, dont les fameuses sculptures en ivoire, des céramiques et des statues gréco-bouddhiques, les trente-cinq mille monnaies d'or et d'argent de différents trésors, les vingt mille objets d'or scythes trouvés à Tilia Tepe en 1978. Le musée fut pillé et incendié. Des caisses de vestiges furent emportées dans des hôtels et les objets vendus ; certains gagnèrent le bazar. Une enquête de Roland-Pierre Paringaux et d'Emmanuel de Roux, publiée dans le journal *Le Monde* (31 juillet 1997), alertait l'opinion publique tandis que Nancy Dupree lançait une association dont le but était de reconstituer l'inventaire le plus complet possible de cette mémoire assassinée (Mohen, 1999, p. 77). Cette initiative rejoignit celle de quelques talibans modérés, membres de l'Alliance du Nord, et celle d'archéologues

occidentaux qui décidèrent la création en Suisse du Musée du patrimoine afghan en exil. En attendant la fin du conflit afghan, une première exposition des collections dispersées fut présentée en 2001 à Barcelone puis en 2002 à Paris (Véronique Prat, *Le Figaro Magazine*, 17 novembre 2001).

Les trésors perdus du Pérou

Un journaliste nommé Mike Toner, du journal *The Atlanta Journal Constitution*, a attiré d'une manière plus générale l'attention de l'opinion publique entre 1999 et 2000 dans une série d'articles publiés sous le titre commun de « Menaces sur les ressources archéologiques du monde », rejoignant ainsi les efforts de l'UNESCO, de l'ICOM (Comité international des musées) et de l'ICCROM (Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels). L'auteur prend comme exemple les pillages opérés par les chercheurs de trésors qui ne veulent que vendre les objets trouvés sans se préoccuper de la valeur patrimoniale et historique de leurs découvertes. Celles-ci sont donc pratiquement perdues pour la science et pour la mémoire de l'humanité car, par discrétion, les informations concernant l'origine et les conditions d'enfouissement ne sont pas diffusées et, par ignorance, les observations concernant les rites funéraires, la place de l'objet dans le temple ou autre contexte archéologique ne sont jamais réalisées. Le résultat est ce paysage lunaire formé d'une multitude de cratères révélant la violation de centaines de tombes d'époque moche, vieilles de mille cinq cents ans, dans la région de Moccollope au Pérou. La loi protégeant ces antiquités existe depuis 1926 au Pérou comme maintenant dans la plupart des pays ; d'ordinaire appliquée, elle ne l'est pas dans ce cas.

Autre malentendu, les musées privés d'antiquités comme le Musée de l'or à Lima qui recèle dix mille pièces — l'une des plus importantes collections — prélevées dans les sites de la région de Bata Grande sur la côte nord du Pérou et dont la civilisation s'est développée à partir de 1 000 av. J.-C. Une communauté pré-inca qui a érigé cinquante pyramides et produit une abondante orfèvrerie a en particulier été la cible de ces pilleurs et destructeurs. Le malentendu est complet car le propriétaire privé du Musée de l'or de Lima est convaincu qu'il a fait œuvre de citoyen péruvien en rassemblant ces pièces qui, sinon, auraient pour la plupart été exportées en dehors du pays ; il a le sentiment qu'il a protégé ce fabuleux trésor de la dispersion en dépit du fait qu'il refuse de collaborer avec l'État.

Pourtant, l'État est seul responsable des sources de son histoire nationale. Au Pérou, la découverte des tombes royales de Sipan appartenant à la culture moche a commencé par une trouvaille frauduleuse fortuite en 1987. L'organisation des recherches sur le terrain a été un événement national et international. Des pièces en or de Sipan ont entre-temps été retrouvées à

Lima, à Miami, à Santa Fe, à Philadelphie et à New York, tandis que d'autres ont certainement disparu. La protection du site lui-même doit être fermement assurée et devient une véritable affaire d'État, un État qui voudrait renforcer la loi et la rendre beaucoup plus efficace contre les fraudeurs intérieurs et extérieurs.

CONCLUSION

L'émotion provoquée par l'inondation de sites antiques (cette émotion a sans doute été aussi sincère à Abou Simbel en Égypte dans les années 1960 qu'à Zeugma et Apamée en Turquie en 2000), par les réactions iconoclastes des talibans extrémistes et par les pillages des campagnes péruviennes est d'autant plus vivement ressentie que l'homme a, dans ces situations, une responsabilité évidente. L'Antiquité classique avait également ressenti beaucoup d'émotion devant l'enfouissement de Pompéi et d'Herculanum sous les cendres du Vésuve le 24 août 79, et peut-être encore plus devant l'incendie de Rome au temps de Néron en 64 ou devant la prise de la Ville éternelle par le roi des Wisigoths, Alaric, en 410.

L'histoire née pendant l'Antiquité classique reste un problème d'écriture, mais pas seulement. Elle est aussi concernée par la méthode de recherche et doit s'intégrer à des systèmes de protection légale et internationale de ses sources.

BIBLIOGRAPHIE

- BRUN J.-P., JOCKEY P. 2001. *Techniques et sociétés en Méditerranée*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- DEBAINE-FRANCFORT C. 2001. Dans le Xinjiang désertique, les oasis retrouvées de Keriya. *Archéologia*, n° 375, p. 16-29.
- , IDRISS A., WANG B. 1994. Agriculture irriguée et art bouddhique ancien au cœur du Taklamakan (Karadong, Xinjiang, II^e-IV^e siècle). Premiers résultats de l'expédition franco-chinoise de la Keriya. *Arts asiatiques*, tome XLIX, Paris.
- EMPEREUR J.-Y. 1998. *Alexandrie redécouverte*, Paris, Fayard.
- 1998. *Le phare d'Alexandrie*, Paris, Gallimard.
- GADAMER H.-G. 2001. *Au commencement de la philosophie, pour une lecture des présocratiques*, Paris, Seuil.
- HARTOG F. 2001. *Le miroir d'Hérodote, essai sur la présentation de l'autre*, Paris, Gallimard.

- HÉRODOTE. 1985. *Histoires*, livre IV, trad. Legrand P.-E., Paris, Les Belles Lettres.
- LEBEDYNSKY I. 2001. *Les Scythes, la civilisation des steppes (VII^e-III^e siècle av. J.-C.)*, Paris, Errance.
- MOHEN J.-P. 1999. *Les sciences du patrimoine, identifier, conserver, restaurer*, Paris, Odile Jacob.
- 2001. L'or des rois scythes. *Dossiers d'Archéologie*, n° 266, p. 2-17.

CATALOGUES

- Los Íberos, príncipes de Occidente*. 1998. Barcelone, Fundació Caixa de Pensions.
- Keriya, mémoires d'un fleuve. Archéologie et civilisation dans les oasis de Taklamakan*. 2001. Paris, Fondation EDF.
- L'or des rois scythes (The Scythian gold)*. 2001. Paris, Réunion des musées nationaux.
- Arts du Nigéria, Collections du Musée des arts d'Afrique et d'Océanie*. 1997. Paris, Réunion des musées nationaux.
- The golden deer of Eurasia*. 2000. New York, The Metropolitan Museum of Art, Yale University Press.

A. VUE D'ENSEMBLE

Vue d'ensemble

Joachim Herrmann et Erik Zürcher

Le volume III de l'*Histoire de l'humanité* aborde des événements et périodes historiques ainsi que des structures culturelles, politiques et sociales nouvelles qui ont annoncé ou ouvert de nouvelles voies en histoire. La période comprise entre 700 av. J.-C. et 700 apr. J.-C. est marquée par des événements décisifs tels que l'apparition de nouvelles techniques de travail du fer et d'irrigation, ou encore de nouvelles formes d'urbanisation. La Chine, l'Inde, le pourtour méditerranéen, l'Amérique centrale ainsi que certaines régions sud-américaines voient éclore des « cultures classiques », appelées ainsi car elles semblent avoir élevé l'histoire culturelle humaine à un rang nouveau, certains de leurs éléments ayant pu être ravivés et adoptés pendant plusieurs siècles pour parvenir jusqu'à nos jours.

Mais cette période assiste également à l'avènement de religions universelles comme le bouddhisme, l'hindouisme, le christianisme et, au VII^e siècle, l'islam, qui ont ouvert de nouvelles voies à la communication humaine et conduit à la formation de vastes zones culturelles.

L'importance des événements et des innovations culturelles dont il est question dans ce volume est difficilement contestable. La science au sens moderne du terme, à savoir l'approche rationnelle des phénomènes ainsi que l'observation systématique de la nature (et, à certains égards, de la vie sociale) est née dans certaines régions de « culture classique », notamment dans celles qui entourent la Méditerranée, mais aussi, bien qu'à moindre échelle, sur le continent américain. Pour la première fois, la science s'est développée ou a tenté de la faire indépendamment des mythes et de la religion, en tant que méthode nouvelle d'explication de la nature et de la destinée humaine.

Nombre de ces événements sont liés à des innovations fondamentales dans le domaine des moyens de subsistance humaine. On avait alors déjà conscience que l'humanité était entrée dans une nouvelle ère, celle de l'âge du fer. Ainsi les philosophes grecs et, par exemple, dans le domaine littéraire, l'écrivain et poète romain Lucrèce distinguaient trois âges : l'âge de la pierre, l'âge du bronze et l'âge du fer, ce dernier déterminant les conditions

de vie et la société de leur époque. Par rapport aux temps anciens mythiques des héros et des ancêtres, il était considéré comme un âge de tensions, d'insécurité, d'incertitudes, de changements et de dangers. Les écrivains et les philosophes avaient toutes les raisons de penser ainsi : en contraste avec le bonheur et la tranquillité présumés des temps passés, l'époque s'apparentait selon eux à une période de combats et de souffrances ; d'un jour à l'autre, les fortunes pouvaient disparaître et la liberté se transformer en esclavage.

Pourtant, il est manifeste que l'âge du fer inaugure une nouvelle phase de développement. Le fer ou « métal noir » avait déjà été découvert auparavant, mais son usage restait rare. Ce n'est qu'à partir du VII^e siècle av. J.-C. qu'il est produit et utilisé à grande échelle dans la plupart des régions, de la Chine et l'Inde jusqu'à l'Europe occidentale et de l'Afrique subsaharienne à la Scandinavie : il s'agit là d'un phénomène culturel d'une ampleur sans pareille. Des siècles durant, le savoir-faire de la technique du fer s'est diffusé sur de vastes territoires en Asie, en Europe et en Afrique. Seuls les Amériques, l'Australie et le Pacifique font exception.

Les procédés de production du fer n'étaient pas les mêmes partout. En Chine, forts d'une technique du bronze extrêmement élaborée, les artisans pratiquaient la fonte et le moulage : ils étaient en effet capables d'obtenir les hautes températures (plusieurs centaines de degrés au-dessus de 1 300 °C) nécessaires pour traiter ainsi le minerai de fer. Cependant, des techniques si pointues ne pouvaient être mises en œuvre que dans des ateliers spéciaux appartenant aux souverains ou à l'État ; c'est ainsi qu'en Chine, la production de fer et le moulage d'outils en fer sont devenus un monopole étatique. Dans d'autres parties du monde pourvues de gisements, le travail du fer s'est développé de façon plus rudimentaire. Les températures qu'atteignaient les producteurs ne dépassaient guère les 1 300 °C, ce qui était insuffisant pour extraire le fer par fusion du minerai. Ils n'obtenaient donc qu'une masse spongieuse qui, ne pouvant être coulée, devait être martelée et forgée — une technique plus laborieuse mais qui produisait des objets plus résistants. Le forgeron est peu à peu apparu dans toutes ces régions. L'un des avantages de cette technique était qu'elle ne pouvait faire l'objet d'un monopole dans la mesure où elle pouvait être pratiquée en tous lieux avec un matériel fort simple, bien plus simple que celui des maîtres chinois. En Grèce par exemple, au VII^e siècle, de nombreux villages étaient déjà autosuffisants en fer en temps normal et possédaient leurs propres forgerons. De plus, même au sein de régions extérieures à celles des cultures ultérieurement appelées « classiques », telles que l'Afrique ou l'Europe centrale, orientale et septentrionale, le fer était produit avec des moyens simples et mis à la disposition du plus grand nombre. Il était possible de forger des outils en fer. Des armes comme les poignards, les fers de lance, les pointes de flèche, les épées et d'autres éléments de l'équipement militaire étaient déjà fabriqués au début

du VII^e siècle. En outre, à la même époque, fermiers et artisans commençaient également à forger des outils et des ustensiles en fer pour leurs propres activités. Dans le sud et l'est de l'Asie, l'usage de la charrue à soc de fer s'est avéré crucial pour la culture du riz et d'autres céréales.

Ainsi, aux débuts de l'âge du fer, entre les V^e et IV^e siècles av. J.-C., de nombreux peuples franchissent une nouvelle étape dans le domaine de la technique et de la pensée technique.

Presque au même moment apparaissent de nouveaux systèmes d'irrigation pourvus de canalisations spéciales, de puits et de roues hydrauliques. Plus tard, au cours de la période hellénistique, c'est au tour de la vis d'Archimède d'être inventée. Des techniques spécifiques voient le jour dans les domaines de l'ingénierie et de l'architecture, façonnant de véritables groupes professionnels et sociaux. Vers le milieu de la période traitée dans ce volume, les ingénieurs et architectes romains érigent des aqueducs et des barrages monumentaux afin d'approvisionner en eau les villes naissantes ; ils construisent également des ponts, dont certains sont encore en service de nos jours, de longs viaducs et voies publiques, des ports richement équipés ainsi que des moyens de transport, notamment différentes sortes de chariots ou encore certains types de navires. Dès le V^e siècle av. J.-C. ou même plus tôt, en Asie de l'Est comme en Asie du Sud, de véritables prouesses sont réalisées en matière de stockage de l'eau et de construction d'édifices publics. En Chine, la majorité des travaux sont effectués sous forme de corvées organisées par l'État ; ils consistent, entre autres, à creuser de grands canaux et à élever des digues afin de contenir le Huanghe et ses affluents. En Asie du Sud, l'irrigation agricole est pratiquée par le biais de puits, de remblais autour des bassins de rétention d'eau, de réservoirs (simples ou multiples) et de dispositifs d'extraction d'eau par élévation. Nombre d'installations locales sont exploitées à titre privé ; seuls les plus grands réservoirs nécessitant beaucoup de main-d'œuvre sont bâtis sous patronage royal.

L'accroissement de la mobilité, de la communication et du commerce s'accompagne de la construction de routes dans toutes les grandes régions civilisées. Si, au tout début, elles sont aménagées à partir d'anciennes voies commerciales ou pastorales, dans nombre de cas, ce sont les États (et plus encore les empires) qui construisent les plus importantes afin de faciliter les déplacements des fonctionnaires, des armées et des marchands. Dès le début de l'ère chrétienne, des réseaux routiers sont en place dans toutes les grandes régions civilisées, ce qui a pour effet de stimuler fortement le commerce à longue distance.

Par ailleurs, la pratique de l'équitation se généralise dans les steppes eurasiennes et est adoptée par les Perses, les Grecs antiques, les Étrusques et les peuples de Hallstatt en Europe centrale. Nouveau moyen de transport rapide sur de longues distances, elle engendre également la création d'un

nouveau corps militaire : la cavalerie. Les guerriers nomades des steppes, qui parcourent à cheval des centaines de kilomètres en quelques jours, deviennent une menace pour les régions de civilisation ancienne jusqu'au jour où ces dernières adoptent ce nouvel art de la guerre mobile — à l'instar des Perses, pionniers en la matière. Rapidement, leurs chefs sont en mesure d'établir un vaste empire entre les steppes eurasiennes et l'Égypte, forts de leurs armes en fer et de leurs guerriers à cheval. Ceci n'est qu'un exemple parmi d'autres illustrant la façon dont les innovations techniques ont entraîné l'histoire sur de nouvelles voies.

Il est incontestable que la période couverte par ce volume voit se former un nouvel état d'esprit en ce qui concerne les individus, leur potentiel et leur rapport à la nature ; il est tout aussi incontestable que ces changements sont influencés par l'introduction de nouvelles techniques.

Au début de l'âge du fer, une nouvelle forme d'écriture fait son apparition en Méditerranée : l'écriture alphabétique. Fondée sur des écritures plus anciennes nées dans les villes phéniciennes sur les côtes du sud-est de la Méditerranée, elle devient, chez les Grecs, un alphabet à part entière, c'est-à-dire un système capable de transcrire les énoncés de façon purement phonétique. Certains des symboles comptant parmi les plus importants des formes d'écritures plus anciennes étaient utilisés en tant que signes alphabétiques correspondant chacun à une valeur phonétique. Une tendance similaire est observée en Perse et en Égypte, mais c'est dans les régions grecques de la Méditerranée que cette tendance aboutit à l'introduction d'une véritable transcription phonétique composée de consonnes et de voyelles. L'alphabet employé dans le sanskrit obéissait à des principes phonétiques remarquablement avancés. L'une des raisons de cette apparition est peut-être l'essor des relations commerciales entre des peuples de diverses origines ethniques et parlant des langues différentes : cette circonstance les a amenés à créer l'alphabet phonétique ainsi qu'une forme d'écriture plus générale, qui utilisait un nombre réduit de signes phonétiques ne nécessitant que fort peu d'adaptations pour restituer le son de n'importe quelle langue.

Le dynamisme inédit de l'âge du fer est également à l'origine de nouvelles idées sur les autres cultures, les autres peuples, leur histoire et leurs réalisations culturelles. Ce phénomène a pris en premier lieu des formes littéraires purement orales, illustrées notamment par les épopées d'Homère en Grèce. Les traditions historiques étaient parfois transmises oralement durant des siècles avant d'être écrites, ainsi qu'il a été suggéré pour le début de l'histoire indienne. En Grèce, une forme plus rationnelle que celle utilisée par Homère fait son apparition avec Hérodote, que l'on peut déjà qualifier de premier historien, suivi de Thucydide et de bien d'autres encore. À l'instar de la tradition orale, leur premier objectif était de consolider l'identité des groupes sociaux tels qu'ils existaient dans la *polis*. La compréhension de

l'évolution de l'homme dans son ensemble ainsi que les relations existant entre les différentes sociétés humaines en étaient un autre.

Quasiment à la même période, des philosophes de différentes traditions ont tenté d'explorer la condition générale des êtres humains, de la société et de la nature de façon plus universelle. Des systèmes philosophiques qui s'efforçaient d'expliquer ces relations sont apparus en Chine, en Inde et en Grèce. Quelles que soient leurs différences, ils tâchaient tous plus ou moins d'affirmer qu'il existait des relations naturelles entre la vie humaine, la nature et les phénomènes cosmiques, entre le ciel et la terre ainsi qu'entre divers éléments tels l'eau, le feu et le vent et la formation de la matière. Il était dès lors inévitable d'examiner la question du savoir humain et de la religion ainsi que les moyens d'acquérir le savoir philosophique relatif à la nature et à ses éléments.

C'est ainsi que sont nées différentes branches de la pensée scientifique. L'une des premières est l'astronomie, associée aux mathématiques. Ces disciplines trouvent leurs racines dans la Mésopotamie et l'Égypte du II^e millénaire av. J.-C. ; durant les périodes abordées par le présent volume, elles acquièrent une importance majeure dans toutes les régions nucléaires de civilisation, y compris en Mésopotamie. Dans toutes les cultures classiques, les mathématiques étaient associées à la géométrie appliquée, à l'ingénierie et à l'architecture.

La médecine atteignait un niveau élevé dans certaines cultures. Les praticiens s'efforçaient d'étudier le corps humain et son métabolisme afin de mettre au point les meilleures méthodes thérapeutiques. Le savoir médical des Grecs et des Romains a été en partie préservé au cours du haut Moyen Âge dans les écrits d'érudits musulmans, puis transmis à leurs homologues des premières universités européennes à partir du XIII^e siècle. De façon similaire, en Chine et en Inde, une grande quantité de connaissances pratiques en médecine avaient déjà été rassemblées pour être utilisées à des fins thérapeutiques ; en outre, les théories et pratiques médicales et pharmacologiques y sont encore aujourd'hui fondées sur des principes formulés à l'époque des cultures classiques traitées dans ce volume.

Les sciences plus théoriques telles que la physique ou la chimie étaient moins développées. Les Grecs de la période hellénistique ont toutefois contribué à ces branches de la science, par exemple en inventant le mot « atome » pour désigner la plus petite unité existant dans la nature. On croyait alors qu'en se combinant entre eux, les atomes déterminaient les phénomènes naturels. Des théories semblables fondées sur l'« atomisme » ont été formulées par des penseurs indiens vers le début de l'ère chrétienne.

Toutes ces innovations et nouveaux courants scientifiques et culturels étaient bien entendu ancrés dans des sociétés et des systèmes sociaux spécifiques, tout en participant à leur tour au développement de ces sociétés.

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'introduction et la diffusion d'éléments tels que la technique du fer et des outils en fer ainsi que d'autres progrès techniques, l'équitation et d'autres moyens de transport ou encore de nouvelles formes d'approvisionnement en eau ont bouleversé le mode de vie de la plupart des peuples des régions nucléaires et de nombreux peuples et tribus à leur périphérie. Cependant, dans quasiment toutes les régions ayant vu l'émergence d'États, seule l'élite politique et sociale avait accès aux formes les plus élaborées de la culture et de la science : leurs représentants les avaient créées et eux seuls en profitaient. La division sociale entre l'élite des riches et les paysans et artisans ordinaires est alors devenue plus manifeste que jamais. Les anciennes institutions fondées sur la collectivité ont été en partie dissoutes et remplacées par la propriété foncière reposant sur le principe de la propriété privée. En vertu de leurs possessions, les artisans sont devenus indépendants et ont institué de nouvelles organisations employant une main-d'œuvre dépendante dans leurs ateliers. En Grèce, ces tendances ont entraîné une longue lutte opposant les propriétaires privés et leurs employés, qui ont fini par être partiellement réduits en esclavage. À Athènes, les réformes de Solon ont réglé cette question : aucun Athénien ne pouvait désormais être réduit en esclavage dans sa cité. Associée à de nombreuses autres réformes, la lutte des Athéniens contre leur asservissement a ouvert la voie à la *polis* démocratique, appelée à durer un siècle et demi. Cela a suffi pour faire naître de nouvelles idées sur la démocratie et ses institutions, idées qui vont finalement être ravivées en Europe au XIX^e siècle. Certains termes inventés durant cette période sont encore usités de nos jours. Néanmoins, au sein des communautés appelées *poleis*, la contrepartie de la liberté des citoyens et de certains résidents étrangers, appelés *metoikoi*, était l'esclavage d'autres individus, pas seulement à Athènes mais également dans beaucoup d'autres cités du monde grec.

L'esclavage était omniprésent dans le monde antique et a longtemps perduré par la suite. Dans des régions telles que la Chine, le travail obligatoire sous la forme de corvées effectuées pour le compte de l'État prenait une ampleur considérable ; en Asie du Sud, le système de castes naissant instituait des groupes d'individus défavorisés comparables à certains égards à des esclaves. Nombre de sociétés condamnaient par principe les prisonniers de guerre à une vie d'esclave. Toutefois, c'est dans le monde méditerranéen que l'esclavage en tant que système a été le plus développé, subsistant, malgré certaines évolutions, jusqu'à la fin de l'Empire romain.

La *polis* démocratique et la forme la plus extrême d'esclavage ont simultanément vu le jour en Méditerranée. Des êtres humains — femmes, hommes et enfants — étaient vendus et achetés sur les marchés comme des animaux ou de vulgaires marchandises. Des marchés spécialisés dans la vente d'esclaves se tenaient dans les centres commerciaux et économiques,

notamment sur l'île de Délos. Les données quantitatives sont malheureusement rares, mais les informations disponibles laissent supposer que le nombre d'esclaves dépassait largement celui des hommes libres. Les esclaves étaient la plupart du temps d'origine étrangère : ils étaient capturés lors de raids ou bien achetés par des marchands à des chefs de clans vivant en périphérie ; souvent, ils étaient réduits en esclavage après la conquête de leur ville. C'est ainsi qu'ils ont fini par devenir la principale source de main-d'œuvre dans certaines régions méditerranéennes. Au cours du dernier siècle de la République romaine, les tensions occasionnées par ce système d'exploitation deviennent explosives et, lors du 1^{er} siècle av. J.-C., l'État romain vacille sous le poids des grandes révoltes d'esclaves, dont certaines durent des années. Sous l'Empire, l'esclavage subit ensuite des évolutions profondes pour se transformer en une forme d'indépendance un peu moins oppressive appelée colonat.

Les esclaves, les hommes non libres mais aussi les hommes dépendants étaient exclus de la participation à la vie sociale et politique. Il en était de même pour les femmes dans toutes les civilisations antiques : elles n'avaient aucun droit politique et l'accès à un statut social comparable, même de loin, à celui des hommes libres leur était refusé. Bien évidemment, la condition d'une femme asservie, achetée ou vendue sur les marchés différait de celle d'une épouse d'homme libre, voire d'un homme de haut rang. Toutefois, même quand elles jouissaient d'excellentes conditions matérielles dans leur vie quotidienne, les femmes ne pouvaient exister que dans le contexte d'un système de vie patriarcal. Même dans les milieux les plus privilégiés, les mariages étaient arrangés par les membres masculins des deux familles concernées, la sphère d'activité des femmes mariées se réduisant aux travaux domestiques. En principe, les femmes appartenant à l'élite sociale étaient également exclues de l'éducation supérieure et de la participation aux « cultures classiques » en tant que membres créatifs de la société. Et si dans toutes les cultures certaines femmes parvenaient à se distinguer en tant qu'artistes, écrivains ou érudites, elles étaient le plus souvent traitées comme marginales. Cela ne signifie pas pour autant que les femmes ne bénéficiaient pas de la considération des hommes et de la société. Si leur statut social les confinait à la dépendance, leur vie et leur existence étaient protégées par des règles et des lois, quoique toujours par une entremise patriarcale.

Au cours des siècles couverts par ce volume, il est fait état de femmes créatrices et actives appartenant ou liées aux cercles sociaux des « grands hommes », même issues de couches sociales inférieures, parfois même d'entre les esclaves. Toutefois, hors des cours (où elles jouissaient de temps à autre d'un grand pouvoir), les femmes n'étaient généralement pas autorisées à jouer un rôle dominant dans la hiérarchie sociale et politique d'une société, le mythe des Amazones mis à part. Au mieux, une femme pouvait

atteindre une position de premier plan dans la sphère religieuse ou encore en tant que mère ou épouse d'un chef.

L'une des conséquences de la période de l'esclavage en Méditerranée est le mélange de peuples de différentes origines ethniques avec les groupes sociaux les plus modestes aussi bien qu'avec l'élite. Les frontières traditionnelles se sont effacées comme jamais auparavant : c'est ainsi qu'ont été jetées les bases d'une nouvelle idéologie ou religion dépourvue de critères ethniques qui allait permettre au christianisme de s'imposer en tant que religion universelle.

Des mouvements de population se sont également produits dans d'autres régions nucléaires, où ils ont notamment pris la forme de colonisations ou de déportations de communautés entières, comme cela a été le cas en Chine, en Inde, dans l'Empire perse et peut-être aussi en Mésopotamie et dans les Andes centrales. En outre, un facteur supplémentaire est venu favoriser la dissolution des communautés ethniques les plus anciennes et renforcer la tendance à former de nouvelles communautés et identités culturelles : l'installation de soldats accompagnés de leur famille dans les régions frontalières des empires.

Dans les régions nucléaires tout comme dans les régions périphériques, les innovations culturelles et économiques ainsi que l'urbanisation ont donné lieu à un formidable essor démographique. La population des plus grandes villes est estimée à plusieurs centaines de milliers d'habitants : environ trois cent mille personnes vivent à Athènes durant la seconde moitié du v^e siècle av. J.-C., tandis qu'elles sont quelque trois cent cinquante mille à Rome au cours du i^{er} siècle apr. J.-C. et à peu près deux cent mille à Alexandrie à la même époque. Au VII^e siècle apr. J.-C., Chang'an abrite sans doute plus d'un demi-million de personnes.

Certaines sources indiquent qu'aux alentours de 500 av. J.-C., la population mondiale compte approximativement cent vingt millions d'individus ; cinq cents ans plus tard, ce chiffre s'élève à environ deux cent cinquante millions. Soixante millions d'entre eux vivent en Asie de l'Est, autant dans l'Empire romain autour de la Méditerranée et de deux à cinq en Afrique subsaharienne. En Mésopotamie, la population est estimée entre deux et trois millions d'individus, et autant dans les Andes centrales. Le nombre d'habitants vivant en Inde et dans l'Empire parthe est supérieur à soixante millions. Aussi incertaines que ces estimations puissent être, elles donnent néanmoins une idée de la répartition de la population mondiale. Environ les quatre cinquièmes de cette population vivaient dans la longue frange des cultures classiques et des empires d'Asie dans les régions situées entre 20° et 40° de latitude, en Méditerranée et dans les régions la bordant au nord et au sud entre 30° et 50° de latitude, et dans les Amériques sous des latitudes comprises entre 30° au nord et 30° au sud de l'équateur.

Entre le VII^e siècle av. J.-C. et le VII^e siècle apr. J.-C., non seulement une chaîne de cultures classiques se forme de la Chine à la Méditerranée ainsi que sur le continent américain, mais les innovations économiques et culturelles qui voient le jour dans ces foyers de développement conduisent également à une concentration de la population mondiale dans ces régions nucléaires.

Depuis la naissance de l'agriculture et des premiers États, des relations et des tensions ont toujours lié les régions nucléaires et leurs périphéries. Les sociétés des régions nucléaires essayaient d'étendre leur influence tandis que les sociétés tribales des périphéries, stimulées par la richesse de ces régions développées, étaient enclines à les piller, les saccager, voire les conquérir. Cette tendance se confirme et s'accroît même à l'aube de l'âge du fer.

Sur le Vieux Continent, les régions culturelles nucléaires déjà existantes à l'âge du bronze sont partiellement envahies par de nouveaux arrivants venus de la périphérie septentrionale, qui mettent alors en place de nouvelles structures politiques et sociales. Mais ils se trouvent bientôt à leur tour confrontés à des tribus venues de leurs régions périphériques : les nomades des steppes eurasiennes, les tribus arabes et berbères de la péninsule arabe et du nord de l'Afrique ainsi que les tribus agricoles du nord-ouest et du centre de l'Europe. Les luttes et les guerres, interrompues sporadiquement par des périodes de paix, ont façonné le dynamisme historique et culturel de cette époque. À compter de la seconde moitié du IV^e siècle, ces forces périphériques multiplient les raids et les conquêtes à l'encontre des territoires des cultures classiques et de leurs empires avant de bâtir leurs propres structures politiques, militaires et culturelles. Le plus souvent, ces événements se sont accompagnés d'un déclin de la vie urbaine, des ressources économiques, du commerce et de la culture. Toutefois, ils ont également induit l'essor de nouvelles régions nucléaires culturelles et historiques, que ce soit sur le territoire des anciennes régions culturelles ou dans leur périphérie. La période qui nous intéresse est riche de confrontations de ce type. L'Empire gupta doit faire face à l'Empire hephthalite en Inde du Nord, en Asie centrale et dans le nord-est de l'Iran. L'Empire romain d'Occident est submergé par des royaumes tribaux, dont le dernier est l'empire des Francs. L'Empire byzantin perd quant à lui toujours plus de territoires au profit des envahisseurs arabes après 633, le califat arabe englobant les anciens territoires byzantins au sud de la Méditerranée. L'invasion des régions septentrionales de l'Empire byzantin par les Avars et les Slaves aboutit en 568 à la fondation de l'Empire ou Khanat avar, dont le centre se trouve dans l'ancienne Pannonie. En 680, le Royaume bulgare est fondé par des tribus slaves et bulgares. Ce royaume devient le plus puissant adversaire de l'Empire byzantin au nord et domine par la suite les régions situées entre la mer Noire et le golfe de Thessalonique. Au début du IV^e siècle apr. J.-C., une

multitude d'envahisseurs semi-nomades venus des confins du Nord et du Nord-Ouest occupent la moitié septentrionale de la Chine ; ils fondent, sur le sol chinois, un grand nombre d'États plutôt instables et éphémères dirigés par des aristocraties guerrières non chinoises. Dans les régions méridionales de la Chine, une succession de dynasties chinoises indigènes parvient à se maintenir quasiment tout au long des trois siècles de division. Dans le cas de la Chine, les conséquences de la conquête et de la domination des envahisseurs venus de la périphérie ne sont pas aussi profondes que pour le monde méditerranéen dans la mesure où les nouveaux arrivants s'adaptent très vite à l'environnement culturel chinois. En Amérique centrale et méridionale, des événements similaires conduisent un peu plus tard, entre 700 et 900 apr. J.-C., à la chute des « cultures classiques ».

En effet, au cours de la seconde moitié du I^{er} millénaire apr. J.-C., des évolutions se produisent dans le monde entier. Il est difficile, voire impossible, de repérer des liens historiques et des causes générales qui auraient provoqué ces changements culturels intervenus au cours des mêmes siècles dans des régions du monde existant plus ou moins indépendamment les unes des autres. Peut-être peut-on déceler une interaction entre les mutations générales et mondiales affectant les conditions géophysiques de l'existence humaine et des évolutions historiques. Les faits historiques diffèrent tout en étant caractérisés par une tendance commune : la désintégration des cultures et empires classiques puis l'avènement de nouvelles cultures et de nouveaux États, souvent régionaux au début, dont certains deviennent par la suite des régions nucléaires stimulant une nouvelle évolution et expansion.

C'est ainsi qu'entre le v^e et le vii^e siècle, un changement fondamental s'opère. Les assises d'une nouvelle période historique sont posées : celles de la société médiévale, gouvernée par les religions universelles et leurs institutions. La pensée et les concepts scientifiques et techniques des périodes antérieures sont alors soit intégrés, soit oubliés ; quoi qu'il en soit, une part de l'héritage de l'Antiquité sera léguée à la postérité.

On ne saurait surestimer l'importance des religions universelles apparues à partir de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. et au cours des siècles menant jusqu'en 700 apr. J.-C. Quoique différentes, ces religions universelles possédaient des traits communs : le monothéisme ou une tendance au monothéisme (notamment dans la reconnaissance d'une seule divinité suprême combinée à l'acceptation d'une pluralité des pouvoirs divins), l'indifférence à l'égard des différences ethniques, la promesse de l'éternité, de la vie éternelle ou d'une délivrance par la résurrection, le respect de préceptes moraux écrits supposés dictés par un dieu transcendant. Dans la plupart des cas, ces commandements divins trouvent leur origine dans des idées sociales et éthiques déjà existantes ; ils peuvent en effet être considérés comme le reflet de l'expérience accumulée durant des siècles en matière de

pensée morale. De plus, quasiment toutes ces religions universelles étaient fondées non seulement sur des mythes et des hypothèses purement religieuses, mais également sur des idées d'origine philosophique formulées lors de périodes antérieures et qui étaient alors adaptées, modifiées et conservées dans un contexte religieux et intégrées à des dogmes religieux.

Les caractéristiques particulières et les présupposés fondamentaux des religions universelles étaient évidemment différents. C'est dans le contexte d'un empire déchiré par les luttes entre classes et ethnies que le christianisme s'est diffusé et a tenté de rassembler tous les individus, indépendamment de leurs origines ethniques et sociales, au sein de sa communauté, l'Église chrétienne. Ainsi a-t-il postulé que tous les hommes seraient égaux devant Dieu et que c'est Dieu qui présiderait à leur destinée éternelle après avoir jugé leur vie terrestre à la lumière des principes chrétiens. Le bouddhisme, le jainisme et l'hindouisme se sont quant à eux efforcés de résoudre le problème de la souffrance en offrant la possibilité d'échapper au cycle des renaissances. Le bouddhisme a créé un idéal fondé sur un mode de vie monastique menant au salut. Le bouddhisme et le jainisme ont tous deux insisté sur l'égalité des êtres humains et formulé des codes moraux applicables de façon universelle. En Chine, le taoïsme religieux visait l'immortalité du corps comme moyen de se soustraire à la souffrance et à l'éphémère.

À la toute fin de la période traitée dans ce volume, l'islam commence à se propager en tant que grande religion universelle ; ce sujet sera toutefois traité dans le prochain volume.

Peu à peu, les religions universelles sont devenues des systèmes culturels universels imprégnés de leurs propres traditions. Des activités culturelles élaborées telles que l'écriture, la lecture, l'enseignement, la production d'ouvrages artistiques et architecturaux ou encore la fondation d'écoles et d'archives y étaient associées. Dans le monde chrétien, la religion universelle s'est attachée à monopoliser la culture et l'enseignement ; dans d'autres régions, comme l'Inde, les religions tendaient en revanche à coexister.

Grâce à une tradition de pensée scientifique et aux manuscrits préservés dans les archives des institutions religieuses, l'Europe connaît, à compter du XIII^e siècle, un renouveau scientifique progressif, qui culmine une première fois lors de la Renaissance à partir du XIV^e siècle. Dans d'autres civilisations, une telle redécouverte de l'héritage classique ne se produit pas, la tradition y étant davantage continue.

Au cours des siècles traités dans ce volume, les principales régions de civilisation sont largement isolées les unes des autres ; les évolutions les plus décisives interviennent dans certaines régions nucléaires, dans des zones culturelles plus étendues et dans de jeunes empires. C'est pourquoi leur sphère d'activité a pu rester limitée à une seule région ou aire culturelle des siècles durant : il a souvent fallu attendre très longtemps avant qu'elles ne sti-

mulent des changements dans l'histoire culturelle d'autres régions. Dans ce volume, les directeurs de publication se sont efforcés de suivre ces dynamiques. Ainsi s'ouvre-t-il sur la section thématique puis sur les parties régionales, qui ne sont pas toujours abordées dans le même ordre. Afin d'offrir au lecteur une vue panoramique des différentes régions culturelles, des divers événements, innovations et dates, la Commission internationale a décidé d'enrichir chaque volume de l'*Histoire de l'humanité* d'un tableau synoptique. La rédaction de ce tableau s'est avérée difficile pour le présent volume, mais en dépit de ses faiblesses, il peut être utile au lecteur qui y trouvera un tour d'horizon de l'histoire des sciences, de la culture, des techniques et des événements sociaux et politiques dans les vastes régions de notre planète à l'époque des « cultures classiques » et des premiers empires entre 700 av. J.-C. et 700 apr. J.-C.

REMERCIEMENTS

Il nous revient à présent l'agréable devoir d'exprimer notre gratitude aux nombreux confrères qui, chacun à sa manière, ont contribué à la réalisation de ce volume. En tant que directeurs de publication, notre tâche était avant tout de planifier et de coordonner un travail à l'échelle mondiale couvrant une période s'étendant sur quatorze siècles et portant principalement sur des civilisations qui dépassent de loin notre domaine de connaissance. Il va sans dire que nous n'aurions jamais pu mener à bien cette entreprise sans le soutien et les conseils constants des codirecteurs régionaux et des coordinateurs régionaux. Dans ce volume, nous avons eu le souci de présenter ces quatorze siècles de développement culturel et scientifique sous un angle véritablement mondial, en accordant l'attention qui leur est due à toutes les civilisations majeures du Vieux et du Nouveau Monde dans une approche équilibrée. Il est évident que cette approche n'a été possible que grâce à nos efforts conjugués ainsi qu'au travail des dizaines d'auteurs ayant contribué à la réalisation de ce volume. Dans nombre de cas, leurs textes ont dû faire l'objet d'un remaniement radical, devant même parfois être coupés et réarrangés. Nous sommes reconnaissants envers tous nos éminents confrères non seulement d'avoir accepté d'apporter leur contribution à cet ouvrage, mais encore de la liberté dont ils nous ont fait grâce pour traiter le fruit de leur travail et l'utiliser en tant que « matériau de construction ».

B. SECTION THÉMATIQUE

1

Les concepts de nature, de philosophie et de science

*Debiprasad Chattopadhyaya, Leslie Gunawardana,
Joachim Herrmann, Fritz Krafft, David W. Phillipson,
William T. Sanders, Nathan Sivin et Erik Zürcher*

À partir du VII^e siècle av. J.-C., on assiste dans diverses régions du monde aux premières approches systématiques visant à expliquer d'un point de vue philosophique plutôt que religieux l'origine du cosmos, de la nature et de ses phénomènes. On met en place des systèmes philosophiques fondés sur des catégories abstraites destinées à définir certains éléments fondamentaux dont l'interaction est à l'origine de la création du cosmos, de la terre et de la nature, et même de la vie elle-même.

Dans le monde méditerranéen, les philosophes grecs se fondent sur des éléments abstraits tels que le feu, l'eau et l'éther, puis les atomes, pour élaborer leurs systèmes. Platon et Aristote s'efforcent de trouver une justification à leur hypothèse selon laquelle les « idées » existent depuis toujours indépendamment de la nature et de l'humanité. On considère que c'est aux philosophes qu'il incombe de déterminer les effets et la matérialisation de ces idées.

Tous les systèmes ainsi bâtis s'articulent autour des principes du mouvement perpétuel, de l'évolution et du développement de la nature et de l'environnement. *Panta rhei* — toutes les choses sont en mouvement en raison de conditions et de causes qui leur sont inhérentes — du fait de contradictions et de tensions au sein de la nature ou de la matière. Telle est la théorie d'Héraclite. La plupart des philosophes grecs ne voient de stabilité que dans la régularité des révolutions cosmiques, celles du soleil et

des planètes, ainsi que dans la fixité supposée des étoiles. Ils marchent ainsi pour partie dans les premiers pas faits en ce sens en Asie occidentale et en Égypte.

Afin de déterminer les effets des éléments fondamentaux et de saisir l'essence des phénomènes naturels, les Grecs commencent à rassembler des données et des observations, s'appuyant notamment sur l'héritage astronomique et mathématique des Babyloniens et des Égyptiens. Les explications philosophiques sont de plus en plus souvent associées aux observations de phénomènes naturels. Ce sont là les débuts de la science, même si les connaissances demeurent superficielles et inégalement réparties. L'approche scientifique et philosophique est différente en Inde et en Chine.

Dans la culture indienne, des concepts intellectuels de nature et d'humanité liés aux noms d'Uddālaka et de son contemporain Yājñavalkya se transmettent depuis le VII^e siècle av. J.-C. En l'absence de toute trace écrite directe, il s'avère difficile de reconstituer leurs idées ou leurs systèmes originaux. Il semble toutefois que le système d'Uddālaka soit fondé sur l'acceptation de trois éléments primordiaux : le vent, le souffle et l'eau. Les relations et les tensions entre ces derniers occasionnent des changements spontanés. Afin d'étayer ses idées sur la circulation des substances, Uddālaka entreprend sans doute diverses expériences, comme dissoudre du sel dans de l'eau qu'il distille ensuite pour le récupérer. De telles expériences ont pour objectif de percer les réalités de la nature.

Dans le même temps, Yājñavalkya s'intéresse au principe fondamental de transmigration de l'âme, du moins si l'on en croit des sources ultérieures. Pour lui, les souffrances de ce monde ne constituent qu'une étape transitoire vers le *brahman-ātman*, la vraie vie, vers la réalisation du *jñāna* dans un monde spirituel régi par l'*ānanda* (la félicité).

Ainsi, en Inde tout comme dans la Grèce de Platon et d'Aristote, les premières pensées philosophiques sur l'homme et la nature ouvrent la voie tout autant à la connaissance scientifique qu'à l'élaboration de systèmes religieux fondés sur des notions abstraites.

À l'instar des Grecs de l'Antiquité, les premiers penseurs chinois sont fascinés par les processus permanents et universels de changement et de transformation ; toutefois, à la différence des philosophes grecs et indiens, ils ne se focalisent pas sur la recherche de quelque chose de stable et d'immuable à l'intérieur ou à l'extérieur du monde des phénomènes en évolution. Ils préfèrent en effet se concentrer sur la *régularité* du changement lui-même, concevant l'univers, « le Ciel et la Terre » (y compris la société humaine), comme un organisme éminemment complexe dont tous les éléments sont interconnectés. L'ordre parfait qui règne dans le continuum humano-cosmique est dynamique, tout comme les forces immenses qui

l'animent : le *yin* et le *yang*, le *dao* (la « voie », somme de tous les processus naturels) et les cinq phases ou cinq éléments, conçus non comme des substances immuables mais comme des forces en mouvement. La pensée scientifique chinoise s'insère dans le cadre de cette vision « organique » du monde. Si elle obtient des résultats impressionnants, le fait que les Chinois considèrent la société humaine et l'ordre social comme parties intégrantes du cosmos limite son développement. Finalement, l'étude des phénomènes sociaux et politiques se voit accorder une plus grande importance que celle, abstraite et objectivante, de la nature.

Il existe probablement dans les régions andines et les parties centrales de l'Amérique des concepts généraux sur la nature associés à des observations astronomiques. À partir des données issues de l'observation et de l'utilisation de méthodes mathématiques, des calendriers sont créés tandis que sont réalisées des merveilles d'ingénierie pour, entre autres, l'irrigation, l'architecture et la construction de routes. Néanmoins, nous ne disposons pas comme pour les mondes méditerranéen, indien et grec de sources écrites sur le développement de la pensée philosophique ou d'autres systèmes destinés à expliquer la nature. Malgré tout, nous sommes en mesure d'affirmer que, sur différents plans, l'Amérique assiste, tout comme la Chine, l'Inde, la Grèce et le bassin méditerranéen, à la naissance d'une pensée scientifique et d'une explication plus ou moins philosophique du cosmos et de la nature.

Du fait d'une part du développement limité des méthodes d'observation, mais aussi de collecte et d'évaluation des données, et d'autre part des difficultés dans l'établissement initial de systèmes philosophiques d'explication, les premiers pas vers la science s'accompagnent souvent d'éléments mythologiques ou issus de croyances religieuses.

Les débuts des explications philosophiques et de la pensée scientifique sont étroitement liés à l'urbanisation et, par conséquent, à l'avènement d'une civilisation plus développée et d'entités politiques complexes. La maîtrise de l'écriture, qui permet de diffuser l'information à un plus grand nombre, constitue l'une des clés de ce phénomène. Il semble donc qu'il existe un lien entre une urbanisation fondée sur une productivité agricole élevée, l'invention d'outils en fer, l'expansion de nouveaux types d'artisanat, la multiplication des relations commerciales et la naissance d'une forme d'écriture plus efficace d'une part, et l'essor de la pensée philosophique et de diverses branches scientifiques d'autre part.

LES GRECS ET LEURS SUCCESSEURS ROMAINS

D'un point de vue conceptuel, les différentes formes de sciences de la nature élaborées au cours de l'histoire peuvent être définies comme un système de

propositions corrélées, chacune disposant dans une certaine mesure d'une validité générale ; ces propositions permettent de rapporter des phénomènes naturels bien particuliers à de grands principes naturels généraux et démontrables dont ils découlent.

Dans l'histoire de l'humanité, ce type de science apparaît pour la première fois à l'époque de la Grèce antique. Elle est conçue dans ses grandes lignes par les philosophes présocratiques (du VII^e au V^e siècle av. J. C), puis perfectionnée par Platon et Aristote comme une forme systématique de connaissance. Aristote pose également les bases de la logique et de la méthodologie scientifiques.

Les Grecs assimilent les connaissances détaillées (par exemple sur les constellations) et les règles de calcul établies à partir d'observations empiriques et à des fins pratiques par les cultures voisines du bassin méditerranéen, et parfois affinées au cours des siècles. Ils considèrent donc les Égyptiens et les Babyloniens comme leurs « mentors » en géométrie et en astronomie. La diversité et les contradictions des techniques et des « connaissances » de leurs voisins les incitent à rassembler tout ce « savoir » de manière novatrice à l'intérieur d'un ensemble logique systématisé. Ce phénomène aboutit à la naissance des mathématiques et des sciences, lesquelles se développent tout d'abord parallèlement aux premières avant de s'appuyer sur des méthodes mathématiques.

Toute approche scientifique du monde non subjectif, appelé « nature » dans la Grèce antique, repose sur le postulat selon lequel la « nature » est la même en tout lieu et les processus naturels obéissent toujours aux mêmes règles ; il s'ensuit qu'un phénomène observé dans la « nature » n'est pas seulement valable dans la situation bien particulière dans laquelle il a été constaté, mais est, a été et restera valable dans toutes les situations analogues, à tout moment et dans l'ensemble de l'univers.

Ce postulat fait son apparition en Grèce au VII^e ou VI^e siècle av. J.-C. Vers l'an 700 av. J.-C., Hésiode décrit le « processus de création » du monde et son « ordre » actuel immuable (qu'il représente certes toujours à travers une « théogonie », ou théorie sur l'origine des dieux, mais que l'on considère pour la première fois comme définitif grâce à une nouvelle interprétation des mythes préexistants) comme « ce qui est, ce qui sera et ce qui fut » (*Theog.*, 38). Il s'agit de cet ordre « perpétuel » et « immuable » sous-jacent à un monde varié et changeant. Hésiode ne le conçoit et ne le décrit encore qu'en termes de divinités. Néanmoins, celles-ci ne constituent déjà pour lui guère plus que des hypostases de la nature, comme l'« eau » (ou la mer), la « terre », le « ciel », les « montagnes », le « jour et la nuit » ou les « arbres ». Dans le même temps, les forces abstraites de l'ordre, comme l'« amour », la « discorde » et la « loi », sont gouvernées par Zeus après la victoire de cette divinité suprême, représentant l'« esprit », et qui ne sera plus jamais vaincue.

C'est ici que, à travers notamment une réfutation critique d'Hésiode, se situent les premiers indicateurs de nombreuses positions fondamentales de la science grecque de la nature, qui prendront par la suite une forme concrète. Les véritables fondateurs de la pensée scientifique, c'est-à-dire les mathématiciens et philosophes de la nature présocratiques, viennent essentiellement d'Ionie, c'est-à-dire des îles et des cités grecques situées sur la côte occidentale de l'Anatolie, qui outre leurs relations commerciales entretiennent des échanges intellectuels intenses : Milet, Colophon, Samos, Clazomènes, Halicarnasse et les centres médicaux de Cnide et Cos (d'où est originaire, entre autres, Hippocrate).

Une branche particulière du savoir et de l'écriture imaginative, plus ou moins fondée sur des théories et des postulats philosophiques et s'inspirant pour partie d'Homère et d'Hésiode, se développe pour former l'historiographie, associée à la géographie et à l'ethnographie. Hérodote (né aux alentours de 490/485 et mort vers 425 av. J.-C.), originaire d'Halicarnasse en Anatolie, est surnommé le « père de l'histoire ». Il est le premier à essayer de placer les Grecs dans le contexte historique, géographique et ethnique connu à cette époque. La guerre contre les Perses constitue l'un des piliers de son œuvre. S'ils incluent des analyses rationnelles et les enseignements tirés de ses voyages, les travaux d'Hérodote laissent aussi la place aux récits de mythes. Thucydide (né vers 455 et mort après 400 av. J.-C.), qui appartient à la génération suivante, met plus l'accent sur l'analyse des relations et des événements historiques. Il décrit la guerre du Péloponnèse, dont il s'efforce d'expliquer le contexte (voir le chapitre 10.1.4).

Les conditions bien particulières liées à la « colonisation grecque » constituent un élément historique majeur qui permet aux Grecs d'approfondir leurs connaissances scientifiques. L'importante expansion de l'*oikouménè* grecque autour du bassin méditerranéen, des côtes d'Anatolie, d'Asie occidentale et d'Égypte jusqu'au sud de la France et à l'Espagne permet d'établir de nombreux contacts avec des cultures, des traditions, des modes de vie et des paysages différents ou plus anciens. Avec la découverte et le déchiffrement des écrits mathématiques, astronomiques et médicaux des Babyloniens et des Égyptiens, il semble aujourd'hui évident qu'une grande partie de leurs connaissances fondées sur l'expérience, et donc immédiatement reproductibles, a simplement été reprise par les Grecs. De telles connaissances apparaissent pour la première fois chez Hésiode, Thalès de Milet (avec par exemple sa prédiction de l'éclipse solaire de 584 av. J.-C.) et Anaximandre.

L'importante dispersion géographique des Grecs au cours de l'histoire les amène à adopter des conceptions très différentes du monde et des dieux et ouvre la porte à des emprunts considérables. Leur vision du monde à vocation universelle est en effet susceptible d'incorporer facilement des éléments d'origine non grecque.

Par conséquent, il n'est pas surprenant que les Grecs perçoivent le monde naturel, qui à leurs yeux inclut toujours les dieux ou un dieu unique, comme une seule entité structurée de manière universelle autour de principes identiques, à la fois comme microcosme et macrocosme. En effet, les événements historiques les obligent à rechercher des concepts généraux, uniformes et globalisants, qui leur permettent de se sentir chez eux dans un monde aussi hétérogène.

La recherche de principes naturels

Cette vision a pour corollaire le fait que tous les phénomènes naturels doivent être expliqués selon les mêmes principes : le savoir qui va plus tard se trouver divisé entre théologie, philosophie et sciences de la nature ne forme au départ qu'une seule entité. Pour les Grecs, la différenciation ultérieure entre ces branches de la connaissance n'est qu'une question d'angle de vue. Ce même principe est valable pour toutes les sciences de la nature. Depuis Hippocrate, Platon et Aristote, la cosmologie/astronomie et la physique se sont développées à partir de la cosmogonie, au même titre d'ailleurs que les sciences biologiques de la médecine, de la zoologie et de la botanique, intégrant des connaissances empiriques préscientifiques parfois empruntées à d'autres peuples. Chacune de ses disciplines ne fait que mettre l'accent sur une manifestation différente de la vie. Après la division de l'« âme », considérée comme l'unique source de vie, en ses éléments constitutifs attribués aux différentes formes du vivant, il faut commencer par « découvrir » ces différentes formes de vie.

L'origine de telles cosmogonies, et donc d'une science de la nature, pourrait se trouver dans des théogonies du type de celle proposée par Hésiode, qui a de toute évidence fortement inspiré Anaximandre. L'*apeiron*, essence ou principe encore complètement « indéterminé » agissant comme un être vivant et donnant naissance à des contraires, est une application prosaïque du concept hésiodien du « chaos » originel. Anaximène va plus loin en définissant l'« air indéterminé » comme un principe premier hylozoïque dont les différences de densité sont à l'origine de toute chose et de toute substance ; ainsi ouvre-t-il la voie au concept ultérieur de « matière ». D'après Aristote, Thalès est réputé avoir vu dans l'eau le principe de la matière. Tous les philosophes de la nature de Milet partagent l'idée de mutabilité de la nature, dont les principes portent en eux la faculté de créer la matière vivante (doctrine de l'hylozoïsme).

La théogonie d'Hésiode met déjà l'accent sur le principe spirituel immuable de l'ordre. Hésiode considère l'« ordre » de l'univers comme un ordre à la fois spirituel et rationnel, qui peut de ce fait être saisi par l'intellect humain en vertu de la conviction selon laquelle « un semblable reconnaît son

semblable ». Héraclite d'Éphèse interprète ainsi le principe de l'ordre qui sous-tend le monde changeant comme le *logos* (*ratio* en latin), tandis que, avant même le milieu du ^v^e siècle av. J.-C., le mot grec *kosmos* signifiant l'« ordre (rationnel) » ou le « décorum » est introduit en tant que concept désignant l'« unité » du tout, c'est-à-dire l'univers.

Le quasi-monothéisme d'Hésiode se transforme bientôt en véritable monothéisme. Xénophane écarte les derniers mythes relatifs au dieu unique, qu'il présente comme un esprit pur, étranger à toute émotion et incapable d'actions arbitraires. Par conséquent, il ne peut rien y avoir d'arbitraire dans un monde créé par un tel dieu ou placé sous son autorité.

Le monothéisme sous une telle forme conditionne lui aussi l'avènement d'une science de la nature. En outre, à la fin de la période romaine, le concept d'un dieu unique créateur et gardien du monde permet la fusion de la foi chrétienne avec les conceptions hellénistico-païennes de la nature, du néoplatonisme ou des Nestoriens. Ainsi, la science naturelle grecque perdure en prenant des accents chrétiens ; elle est également reprise après le ^{vii}^e siècle apr. J.-C. par l'islam arabe et au Moyen Âge par le monde latin, avant de se moderniser à l'époque de l'humanisme de la Renaissance européenne.

Les Grecs appellent le principe causal « commencement » ou « fondement » (*archè*) — terme déjà utilisé par Anaximandre —, ou encore « cause » (*aitia*, *aitiôn*) ; les Romains traduisent ces concepts par les mots *principium* (commencement) et *causa* (raison, cause). Généralement, ces termes se retrouvent avec leur contenu conceptuel dans les langues européennes comme mots étrangers ou d'emprunt.

Le concept de nature (*physis*)

Par analogie avec l'unité « naturelle » des êtres humains tirée de l'expérience, tout d'abord simplement perçue puis définie intellectuellement comme un ensemble composé de plusieurs éléments, les Grecs considèrent dès le départ l'« unité universelle », ou *cosmos*, comme une entité organique dotée d'une âme, c'est-à-dire un être vivant avec une âme propre. Cette notion est tellement répandue dans le monde intellectuel grec qu'elle reçoit son expression verbale dans le concept de nature, *physis* en grec, avant même l'époque de laquelle datent les plus anciennes références littéraires encore existantes.

La « nature » en tant qu'incarnation de tous les principes et concepts généraux n'est pas synonyme de création au sens platonicien ou chrétien du terme ; elle constitue plutôt le projet à l'origine de la création et réalisé par cette dernière. En un sens, elle désigne à la fois la création et le créateur, si bien que, même en l'absence de toute notion de dieu créateur, celui-ci demeure présent dans la forme personnifiée de la « nature » comme acteur,

source de l'ordre et gardien. Ainsi, après Platon, les Grecs éclairés ne conçoivent plus seulement la nature comme la création d'un ou de plusieurs dieux, comme vont de nouveau le croire les scientifiques chrétiens du Moyen Âge et de l'ère moderne jusqu'au XIX^e siècle.

Les centres intellectuels et les écoles

Les révolutions politiques intervenues au cours de l'expansion vers l'ouest des royaumes lydien et perse jusqu'au soulèvement des cités grecques d'Ionie (500-494 av. J.-C.), suivies par les guerres médiques, qui voient Athènes émerger comme la plus grande puissance politique et culturelle du moment, conduisent de nombreux Grecs à quitter l'exiguïté de leur Ionie natale pour rallier, dans les colonies de l'ouest, de plus vastes régions qui leur permettent de diffuser leur pensée dès la phase pré littéraire : Xénophon quitte Colophon vers 545 av. J.-C. avant de s'installer à la fin de sa vie à Élée, dans le sud de l'Italie, où il fonde sa propre école. Aux alentours de 530-525 av. J.-C., Pythagore quitte Samos pour rejoindre l'Italie méridionale, où il fonde à Crotone une communauté philosophique et religieuse qui sera par la suite à l'origine d'importantes avancées dans le domaine des mathématiques. Les pythagoriciens sont essentiellement actifs à Tarente, Métaponte et Syracuse à la cour de Denys I^{er} et Denys II (après 405 av. J.-C.), où Platon fait leur connaissance. Leucippe quitte Milet et se rend lui aussi à Élée, où la rencontre entre la philosophie naturelle qui lui a été enseignée à Milet et l'ontologie éléatique donne naissance à l'atomisme ; vers 450 av. J.-C., il fonde sa propre école à Abdère, en Thrace, afin de diffuser sa théorie. Démocrite, natif de Thrace, va devenir son plus célèbre disciple.

Cependant, depuis le milieu du V^e siècle av. J.-C., Athènes est devenue le centre culturel et intellectuel du monde grec ; elle exerce une grande attirance sur l'élite intellectuelle, dont certains membres, en particulier les sophistes, y fondent leurs propres petites écoles. La représentation publique des tragédies et des comédies d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et d'Aristophane, entre autres, permet à l'ensemble de la population libre de prendre part au débat autour de la nouvelle pensée éclairée. Parallèlement se développe une opposition à l'ancienne pensée conservatrice.

Celle-ci se manifeste notamment dans le destin de Socrate qui, accusé pour ses enseignements, est condamné à mort et exécuté en 399 av. J.-C. Né à Stagire, Aristote (384-322 av. J.-C.), ancien disciple de Platon qui, soutenu par le gouverneur de Macédoine, fonde en 334 sa propre école, le Lycée (ou école péripatéticienne), tombe également en disgrâce. Il est à son tour jugé à l'appel de l'opposition nationaliste emmenée par l'orateur Démosthène (323 av. J.-C.). Platon, originaire d'Athènes, a déjà créé en 375 av. J.-C. la première Académie permanente, école de philosophie qui survivra à son fon-

dateur ; mis à part la philosophie platonicienne et plus tard néoplatonicienne et aristotélicienne, les mathématiques constituent la principale discipline enseignée en son sein. L'Académie continue d'exister pendant environ neuf cents ans, jusqu'en 529 apr. J.-C., où, considérée comme un bastion de la philosophie non chrétienne, elle est fermée par l'empereur Justinien. La durée de vie de l'école fondée en 307-306 av. J.-C. par Épicure est un peu plus courte, même si elle survit jusqu'aux alentours de 40 apr. J.-C., tandis que l'école stoïcienne fondée vers 300 av. J.-C. par Zénon de Cittium continue de dispenser son enseignement jusqu'au III^e siècle apr. J.-C. avant d'être absorbée par le néoplatonisme. Aussi longtemps que les écoles d'Athènes continuent d'exister, d'éminents stoïciens tels que Sénèque ou Marc Aurèle et des épicuriens comme Lucrèce demeurent également actifs à Rome.

Après la conquête d'Athènes par Sylla en 86 av. J.-C., on ne trouve plus aucune référence au Lycée en tant qu'école. Les anciens philosophes péripatéticiens d'Athènes poursuivent leur activité à Rome. La première édition des œuvres d'Aristote, publiée par Andronicos de Rhodes, est à l'origine d'une renaissance de la philosophie et de la science aristotéliciennes. Le Musée fondé à Alexandrie au III^e siècle av. J.-C. par Ptolémée Sôter constitue la vitrine majeure de cette pensée ; après l'extension entreprise par son successeur, il devient le plus important centre de recherches de l'Antiquité classique et renferme jusqu'à un million de rouleaux dans sa bibliothèque. Le Musée est partiellement détruit au cours des guerres du III^e siècle apr. J.-C., notamment en 270, sous le règne de l'empereur romain Aurélien. En 391, l'annexe de la Grande Bibliothèque est détruite au cours d'une révolte fomentée par le patriarche chrétien d'Alexandrie. Au milieu du VI^e siècle, l'empereur Justinien transfère la plupart des manuscrits à Constantinople, les rares documents restants étant malheureusement perdus à la suite de la conquête arabe de 641.

Depuis le début, des recherches expérimentales sont menées au Musée d'Alexandrie dans les domaines de la médecine, des sciences de la nature, de l'ingénierie et des mathématiques. On y trouve ainsi des mathématiciens tels qu'Euclide, Aristarque de Samos, Hypsiclès et Apollonios de Perga, tout comme les ingénieurs Ctésibios et Philon de Byzance et l'érudit Ératosthène, conservateur de la Bibliothèque de 246 av. J.-C. jusqu'à sa mort vers 205 av. J.-C. D'autres, comme Archimède et Hipparque, restent en étroit contact avec les savants d'Alexandrie.

À l'époque romaine, les principaux protagonistes de la théorie scientifique s'appellent Héron d'Alexandrie (I^{er} siècle apr. J.-C.), Claude Ptolémée (II^e siècle), Diophante (III^e siècle), Pappus, Théon d'Alexandrie et sa fille Hypatie (IV^e siècle), auxquels s'ajoutent nombre de commentateurs d'écrits de philosophie, de sciences de la nature et de mathématiques. Les Attalides ont établi à Pergame un autre centre scientifique, quoique de moindre impor-

tance, d'où sont issus Galien au II^e siècle et Oribase au IV^e siècle. Tous deux sont les médecins attitrés des empereurs à Rome ou à Constantinople.

Le langage de la science

En philosophie comme en sciences, le grec demeure la langue du savoir, non seulement en Grèce et dans les régions culturelles hellénisées de l'ancien empire d'Alexandre (alors même qu'elles sont devenues provinces romaines), mais aussi plus tard dans l'Empire byzantin, en Italie et par-dessus tout à Rome même, et ce malgré les efforts entrepris par des hommes comme Cicéron pour latiniser le monde conceptuel de la philosophie grecque. Cette absence de barrières linguistiques permet la migration des scientifiques et la diffusion de leur savoir (et aussi de la théologie chrétienne) à travers tout l'Empire romain et les États qui lui succèdent. Des précis encyclopédiques sont rédigés en latin, dont les plus remarquables sont le *Disciplinae* de Varron, le *De Architectura* de Vitruve, le *Naturalis Historia* de Pline, le *Naturales Quaestiones* de Sénèque, l'*Encyclopaedia* de Celse et l'*Institutiones* de Cassiodore, auxquels s'ajoutent des œuvres poétiques telles que le *De Rerum Natura* de Lucrèce.

Le besoin de traductions et de présentations monographiques en latin ne se fait sentir qu'à la fin du V^e siècle apr. J.-C., avec le déclin du grec comme langue de l'enseignement. C'est à cette période que Boèce (480-524) publie ses manuels des disciplines mathématiques (le *Quadrivium*) et se lance dans la traduction et le commentaire des œuvres d'Aristote. Ces traductions constituent le point de départ du renouveau scientifique connu par le monde latin occidental, en particulier après la renaissance carolingienne de la fin du VIII^e siècle. Une autre tradition se développe dans le monde arabe à partir du VII^e siècle.

Les mathématiques grecques

Les premiers principes mathématiques accompagnés d'énoncés universellement valables (théorèmes) sur des phénomènes géométriques et confirmés par des méthodes de démonstration apparaissent chez Thalès (théorème de Thalès et théorème de Pythagore, déjà connus en substance des Babyloniens et des Indiens pour certains cas particuliers, comme celui des triplets de nombres entiers). À la suite de l'ontologie de Parménide et des paradoxes de Zénon, la démonstration par l'absurde (rejet de l'énoncé opposé à celui que l'on veut prouver) et la méthode axiomatique sont élaborées. Les principes (axiomes, postulats) consistent désormais en faits et en théorèmes simples et facilement compréhensibles, admis dans la mesure où ils ne peuvent pas être démontrés (le long débat sur la démontrabilité apparente de l'axiome des

parallèles d'Euclide conduira finalement, au XIX^e siècle, à la naissance des géométries « non euclidiennes »).

La découverte par les pythagoriciens de la relation irrationnelle entre le côté et la diagonale du carré aboutit aux premiers traités d'arithmétique, qui débouchent à leur tour sur la première « crise des principes fondamentaux », de laquelle émerge l'algèbre géométrique. Plus tard, la découverte par les pythagoriciens des rapports de nombres entiers entre des suites d'harmoniques est à l'origine de la théorie des proportions (on pense alors que les nombres se composent d'« unités », ce qui explique que les mathématiciens grecs travaillent avec des proportions de nombres entiers et non pas avec des fractions). C'est à la fin du V^e siècle av. J.-C. qu'apparaissent les premiers éléments de géométrie plane, autour d'une structure strictement axiomatique-déductive incluant des définitions, des axiomes et des postulats ; cette méthode est affinée au sein de l'Académie de Platon (où Théétète crée la première forme de stéréométrie) et atteint son apogée dans les « éléments » d'Euclide (vers 300 av. J.-C.), qui incorporent des théories antérieures. Les méthodes d'approximation (entre autres la *noesis*) sont dénigrées ; seules les formes pouvant être construites à l'aide d'un compas et d'une règle suivant les principes géométriques du cercle et de la ligne droite sont considérées comme démontrables.

Héron et Pappus d'Alexandrie réalisent des progrès, au même titre que les arpenteurs-géomètres romains, dans le domaine des mathématiques appliquées au calcul des surfaces et des volumes. Ces avancées sont le fruit de la confrontation entre d'anciennes techniques de calcul approximatives (utilisées par les Égyptiens et les Babyloniens) et la rigueur des mathématiques grecques. Outre la géographie, ou plus précisément la cartographie, et la localisation astronomique (on connaît déjà la forme sphérique de la Terre depuis le milieu du V^e siècle av. J.-C. grâce aux travaux de Dicéarque, puis d'Ératosthène, de Marinus et de Ptolémée), les mathématiques incluent également des disciplines qui ramènent les mouvements des corps mobiles, exprimés par analyse en termes abstraits, à des éléments simples et récurrents qui peuvent à leur tour être calculés mathématiquement. L'astronomie constitue également une branche des mathématiques. La vision géocentrique du monde proposée par Ptolémée vers 150 apr. J.-C., qui permet de prévoir avec une grande précision la position des planètes à partir de plusieurs cercles présentant un mouvement de rotation uniforme, sera considérée comme juste jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

La physique aristotélicienne

Depuis l'époque d'Aristote, les mathématiques et leurs différentes disciplines n'appartiennent plus aux sciences de la nature mais aux « arts », car

leurs prémisses (ou principes) reposent désormais sur des axiomes non pas dérivés empiriquement de la nature mais admis artificiellement par l'homme. Platon continue de considérer les mathématiques comme un lien explicatif entre les « idées » qui existent et les « choses » qui sont en cours de formation, développant ainsi une forme mathématique idéaliste de science de la nature. Aristote assimile quant à lui les « idées » en tant que « formes » et « êtres » avec le monde matériel rendu perceptible par les sens. Du fait de l'impossibilité d'incarner des formes et des lois mathématiques idéales dans le monde matériel, Platon établit une distinction stricte entre ce monde et le royaume des idées et des mathématiques, auquel seul il attribue une existence permanente et une reconnaissabilité ; c'est exactement pour la même raison qu'Aristote estime que les mathématiques ne constituent pas un moyen adapté pour comprendre la nature de l'existence physiquement perceptible. Ce rôle échoit selon lui à la physique, qui depuis cette époque est considérée comme une science qualitative dont les principes doivent être déterminés de manière empirique.

Lorsqu'il choisit les principes (causes) des choses et des mécanismes, Aristote se situe au terme d'une évolution historique. L'ontologie parménidienne a mis fin à la vision hylozoïste du changement de la matière dans la nature ; la reconnaissabilité présuppose désormais une uniformité de l'être. Au v^e siècle av. J.-C., les choses qui semblaient jusqu'alors changeantes et transitoires sont considérées comme des regroupements ou des divisions de particules immuables : Empédocle admet quatre types de particules (qui deviendront plus tard les quatre « éléments » : l'eau, l'air, le feu et la terre), Anaxagore une infinité de substances différentes et divisibles à l'infini (« toutes choses sont en chaque chose ») et les atomistes, Leucippe et Démocrite, une infinité de particules « insécables » différant seulement par leur forme, c'est-à-dire les atomes.

Platon élabore un royaume d'idées structurées mathématiquement et destinées à servir de modèles et de « formes » pour les choses matérielles. Une fois de plus, l'accent est très fortement mis sur cet aspect immatériel.

Aristote établit une distinction entre, d'une part, la matière en tant que principe de mutabilité dans la « nature » des choses et, d'autre part, le principe formel ; cela implique qu'il existe un « moteur » comme cause de cette forme particulière, mais aussi un objectif ou une raison à l'origine de la manifestation de cette forme. Toute chose et tout processus sont fondés sur quatre principes ou causes : *causa materialis*, *causa formalis*, *causa movens* (la seule toujours considérée par la physique moderne comme une « cause ») et *causa finalis*.

On considère que les choses naturelles bougent spontanément car elles contiennent en elles le principe de leur propre mouvement spécifique (l'âme étant le principe des êtres vivants), tandis que les choses artificielles sont tou-

jours mues par des forces et des artifices extérieurs, ce qui signifie qu'elles ne peuvent pas être expliquées par la physique (la mécanique et l'ingénierie sont donc considérées comme des « arts » mathématiques).

Aristote établit une distinction supplémentaire entre quatre types de mouvements : le déplacement (qui seul reste admis par la physique moderne), le changement qualitatif, l'augmentation et la diminution quantitatives, ainsi que la génération et la disparition finale. Cette dernière intervient lorsqu'une propriété « vitale » à la chose subit un changement, la chose elle-même cessant alors d'exister. Si en revanche la propriété modifiée est non vitale, la chose continue d'être. Tout changement subi par l'une des propriétés vitales des quatre éléments fondamentaux qui (généralement associés) constituent le fondement « matériel » des choses physiques (la terre : sèche et froide, l'eau : humide et froide, l'air : humide et chaud, le feu : sec et chaud) entraîne la transformation du conglomerat bien particulier de matière et de forme en un autre élément. Aristote considère que la « matière » unie et stable des quatre éléments ainsi requis ne se rencontre jamais « sans forme », mais toujours au contraire déjà sous la forme de l'un de ces éléments. L'alchimie, qui apparaît pour la première fois au III^e ou au IV^e siècle dans l'Égypte hellénistique, reprend cette théorie des éléments comme fondement de la philosophie naturelle.

Le mouvement spontané des éléments dans l'espace est pense-t-on régi par leur destination « naturelle » qui est, pour les éléments « lourds », le centre du monde. Ainsi, la conception géocentrique est dérivée de la théorie des éléments aristotélicienne. Stoïciens et néoplatoniciens remplacent quant à eux cette notion par celle d'un ordre divin. L'éther est considéré comme la limite du cosmos fini, le cinquième élément (quintessence) qui n'a d'autre propriété (d'où son immuabilité) que de se déplacer en cercles et ne peut se présenter que sous la forme physique de sphères concentriques : les mouvements célestes doivent donc être le fruit des rotations (révolutions) de telles sphères éthérées. Cette conception persiste jusqu'au XVII^e siècle, où elle est revue par l'astronome allemand Johannes Kepler. Le dualisme posé par Aristote entre l'instabilité du monde terrestre et l'immuabilité de l'univers céleste coïncide avec les idées chrétiennes et perdure également jusqu'au XVII^e siècle sous une forme quelque peu modifiée.

Les sciences naturelles et la technique

La théorie des éléments d'Empédocle, notamment sous sa forme aristotélicienne qui attribue des propriétés fondamentales aux éléments, et la théorie des causes d'Aristote se prêtent également facilement à une approche scientifique du monde animal et végétal. Le principe morphologique de la forme, associé à sa théorie des catégories, fournit à Aristote des éléments de classi-

fiction qu'il ne développe toutefois pas au-delà de la définition d'espèces particulières pour adopter une approche systématique et uniforme du monde animal ; il se contente de rapprocher des catégories analogues de reproduction, de comportement, de nutrition, de structure physique, d'organes et autres aspects retrouvés chez plusieurs espèces, afin d'établir une distinction entre ces dernières et d'autres espèces dissemblables (diagnose). Son élève, ami et successeur à la tête du Lycée, Théophraste d'Érèse (371-287 av. J.-C.), qui élabore une botanique non abordée par Aristote dans ses écrits, ne fait qu'introduire les groupes de végétaux les plus spécifiques (espèces) et les plus généraux (arbres, arbrisseaux, buissons, herbes). Il recense environ cinquante essences, tandis qu'Aristote nomme cinq cent cinquante espèces animales qu'il subdivise, comme Démocrite l'a fait avant lui, en animaux avec sang et dépourvus de sang.

Dans le domaine des sciences biologiques, qui depuis Hippocrate inclut la médecine, la théorie du *pneuma* en tant que principe dynamique de la vie joue un rôle important. Elle établit essentiellement le principe de la circulation sanguine.

L'utilisation d'un grand nombre d'espèces végétales à des fins curatives constitue à l'époque classique l'un des éléments à l'origine des progrès réalisés dans le domaine de la botanique, qui toutefois n'est pas approfondi de manière systématique avant le I^{er} siècle apr. J. C et Dioscoride Pédanius d'Anazarbe, en Cilicie, qui vit à Rome et se penche sur ce sujet dans son ouvrage *De materia medica*. Au-delà des connaissances empiriques, la théorie pharmaceutique s'appuie sur la doctrine des humeurs. Elle est utilisée en médecine comme complément à la théorie du régime formulée par Hippocrate. Dans ce cadre, elle est associée à la théorie aristotélicienne des éléments pour déterminer une véritable pathologie humorale consacrée par Galien ; selon cette théorie, une rupture de l'équilibre entre les quatre humeurs corporelles, la prédominance de chacune d'entre elles se reflétant, pense-t-on, dans les quatre tempéraments (sang : sanguin ; flegme : flegmatique ; bile jaune : colérique ; bile noire : mélancolique), se traduit par une pathologie que l'on soigne par une thérapie rééquilibrante (régime, remèdes médicaux tirés des trois mondes naturels, élimination des fluides en excès) afin d'aider la véritable « nature », le corps, et de rétablir sa santé. La théorie de la forme d'Aristote débouche en outre sur le postulat selon lequel l'anatomie interne des êtres vivants supérieurs est toujours la même ; néanmoins, malgré les grands progrès réalisés à la fin de la période hellénistique à partir du moment où la dissection des corps est autorisée à Alexandrie, la médecine continue de s'appuyer sur l'anatomie d'animaux, essentiellement des cochons et des singes.

La plupart des instruments techniques qu'emploient les Grecs et les Romains au quotidien existaient déjà auparavant dans les régions qu'ils ont

colonisées et dans les cultures voisines ; les innovations techniques sont en effet très rapidement transmises d'une culture à l'autre par l'intermédiaire des échanges commerciaux et des guerres. À l'époque préoccidentale, la notion de temps n'est guère prise en compte avant l'entreprise d'une réalisation technique ; les grands projets sont généralement mis en œuvre grâce au recours à des légions d'ouvriers défavorisés. L'évolution technique tend à stagner du fait que, du moins dans les grands empires courant du bassin méditerranéen à la Chine, les techniques susceptibles d'économiser du temps ou de la main-d'œuvre ne s'avèrent pas fondamentalement nécessaires. Pour des raisons déjà évoquées, la situation devient différente dans le monde grec ; toutefois, la technique grecque est elle aussi essentiellement caractérisée par l'exploitation la plus intensive possible de découvertes relativement simples et par la mise au point de compétences spécifiques pour les appliquer.

Les Romains et les Grecs de l'Antiquité considèrent la technique humaine comme une imitation de la nature et non pas simplement comme une inflexion de la nature dans certaines directions sous l'action de l'homme, un point de vue différent de celui rencontré plus tard dans la pensée chrétienne occidentale telle que préparée par les pères de l'Église de la fin de la période classique : Saint Augustin (354-430 apr. J.-C.) justifie déjà la technique en affirmant que Dieu nous a dotés de l'*ars mechanica* pour lui permettre de compenser les manques et les châtements imposés depuis la chute du paradis. Dans la mesure où nous avons été créés à l'image de Dieu, nous sommes capables d'imiter son propre acte créateur et même de le perfectionner en fonction de nos besoins matériels. Réciproquement, on peut établir une analogie entre la nature et un acte humain de création (c'est-à-dire la technique), comme le fait dans les grandes lignes Jean Philopon au VI^e siècle apr. J.-C.

Après Platon et Aristote, une césure ontologique naît entre la « nature » et l'« art » (humain) des artéfacts. On considère que la technique « tire le meilleur » de la nature (une opinion qui prévaut jusqu'en 1600 dans la pensée occidentale) ; un outil technique est appelé en Grèce « instrument de ruse » (*mechané*), concept repris par les Romains avec le mot d'emprunt *machina*. Toutefois, cette notion n'a pas d'impact négatif sur le statut des ingénieurs (mécaniciens et techniciens).

Dans le domaine des sciences de la nature, on recourt rarement à l'expérimentation systématique qui, estime-t-on, n'apporte que peu d'informations supplémentaires. Pour ce qui est des techniques en revanche, les choses sont totalement différentes. Des expériences sont parfois menées à grands frais avec l'aide de subventions de l'État ; en témoignent des écrits littéraires se rapportant à Syracuse et relatifs à la construction de machines de guerre dans le premier tiers (pythagoriciens) et à la fin (Archimède) du

III^e siècle av. J.-C., ainsi que d'autres machines (pneumatiques) pour le Musée d'Alexandrie à l'époque des premiers successeurs de Ptolémée (Ctésibios, Philon de Byzance), puis, au II^e siècle apr. J.-C., aux domaines de l'optique, de la construction d'instruments astronomiques (Ptolémée) et de l'alchimie.

Le progrès scientifique, notamment dans divers centres et écoles, débouche sur de nombreuses innovations techniques en Méditerranée. Les plus importantes d'entre elles s'appuient sur les mathématiques, notamment lorsque la géométrie devient le principe de conception.

C'est ainsi que sont par exemple tracées les premières lignes horaires sur les cadrans solaires. On assiste même, sous l'Empire romain, à la mise au point de cadrans solaires portatifs dotés d'éléments rotatifs pour régler la latitude et le mois. À Syracuse, les pythagoriciens résolvent des problèmes d'artillerie pour des machines d'une portée de plusieurs centaines de mètres. Des vis, des cylindres à air comprimé, des engins de levage, des grues actionnées par des roues à pédale géantes et même des cabestans sont conçus pour l'ingénierie. Les Romains passent maîtres dans l'approvisionnement en eau de leurs villes en pleine expansion, dans la construction de routes et de réseaux de drainage, mais aussi dans l'établissement de cartes et de cadastres (voir le chapitre 2).

L'EUROPE ET L'AFRIQUE NON MÉDITERRANÉENNES

Au sein de l'Europe, à l'exception du bassin méditerranéen et des colonies et provinces grecques ou romaines environnantes, la science en tant que telle n'existe pas. Certes, les communautés tribales et les premiers États disposent de leur propre idéologie et religion ainsi que de certaines conceptions sommaires de la nature et des liens entre cette dernière, leurs activités et les divinités, mais il ne se trouve personne pour rassembler des données, analyser des éléments empiriques ou tenter de les exploiter pour formuler une explication systématique de la nature et de sa formation.

On retrouve généralement une situation comparable en Afrique, exception faite de la vallée du Nil et des rivages méditerranéens.

Si l'évolution technique africaine au cours de cette période a pu être documentée grâce à l'archéologie, son fondement intellectuel demeure mal compris, notamment en ce qui concerne les régions du continent sans écriture. L'importance de cette dernière ne doit cependant pas être surestimée, même s'il est évident qu'elle a grandement facilité les recherches. De nombreuses régions africaines ont élaboré des littératures orales complexes dont la plupart n'ont pas encore été consignées ni étudiées. Ainsi la science des Égyptiens, particulièrement intéressante dans les domaines de la médecine

et de la géographie, nous est-elle beaucoup mieux connue que celle des régions ignorant l'écriture.

S'il fallait choisir un élément technique caractéristique de cette période de l'histoire africaine, ce serait probablement la métallurgie. Au VII^e siècle av. J.-C., le cuivre et l'or sont depuis longtemps travaillés avec un incontestable talent par les Égyptiens, et leur utilisation commence à gagner plusieurs autres régions d'Afrique du Nord, l'Éthiopie, voire même certaines parties de l'Ouest subsaharien. Le fer en revanche est un nouveau venu. La question de son origine subsaharienne (locale ou allochtone) est abordée ailleurs ; nous nous intéressons ici à son impact sur la société, d'un point de vue intellectuel comme pratique, les auteurs anciens ayant probablement sous-estimé le premier aspect et exagéré le second. La transformation de la pierre en un métal malléable est souvent rapprochée de la procréation humaine et entourée de toute une série d'interdits et de pratiques magiques et religieuses. L'incidence des outils et des armes en fer sur l'agriculture et l'art de la guerre est sans nul doute considérable, mais s'est traduite par des progrès quantitatifs plutôt que par un véritable développement. Lorsque la métallurgie, l'agriculture et l'élevage sont adoptés simultanément dans les régions africaines subéquatoriales, ce sont les deux derniers qui ont de loin l'impact le plus important. La production alimentaire se répand, avec pour conséquence première une modification du système de répartition des ressources de la société, la réciprocité étant remplacée par la propriété privée.

Il est intéressant d'observer combien différent les rapports à la pérennité d'une région à l'autre d'après les architectures monumentales. Dans plusieurs parties de l'Afrique du Nord, notamment en Égypte, mais aussi dans la moyenne vallée du Nil et en Éthiopie, des efforts considérables sont faits en matière de construction afin d'assurer la durabilité des bâtiments, en particulier ceux à caractère politique ou religieux, et des tombes. Dans la majeure partie de l'Afrique subsaharienne, on ne semble guère accorder d'importance à cet aspect et les principaux bâtiments font fréquemment l'objet de travaux d'entretien. Les similitudes plus importantes entre les techniques des pays nord-africains et celles des cultures du bassin méditerranéen incitent les savants spécialisés dans la tradition occidentale à les considérer en un sens comme supérieures à celles des pays situés au sud du Sahara. C'est là oublier un peu vite la très bonne adaptation des techniques de ces derniers à leur environnement.

L'INDE

Contrairement au monde méditerranéen, où les techniques et la pensée scientifique grecques peuvent s'appuyer sur l'héritage des civilisations anté-

rieures d'Asie occidentale et de la vallée du Nil, l'Asie du Sud ne bénéficie probablement pas d'une telle continuité.

Le développement technique en Asie du Sud atteint déjà un degré remarquable à l'époque de la civilisation harappéenne. Harappa se distingue par un système d'écriture unique et encore opaque, la complexité des méthodes de mesure de l'espace et du poids, la production d'outils en bronze, des constructions lourdes en brique cuite et l'importance accordée à l'hygiène publique et à la planification urbaine. L'effondrement des principales agglomérations de cette civilisation autour du premier quart du II^e millénaire av. J.-C. et le déclin plus lent qui affecte les autres centres urbains se traduisent par une régression technique en Asie du Sud, mais cela ne signifie pas pour autant que Harappa ne lègue aucun héritage technique. Au cours de l'histoire, le commerce et les mouvements de population contribuent à relier l'Asie du Sud à d'autres foyers de civilisation dans le monde, ainsi qu'à mettre en contact une partie de ses différentes régions. De telles relations constituent un bon moyen d'échange et de transmission des idées et contribuent à créer l'environnement nécessaire au développement scientifique et technique de la région.

La philosophie de la nature, l'homme et la nature

Tout comme dans le monde méditerranéen et en Asie de l'Est, les premiers pas de la pensée scientifique sont associés à des considérations philosophiques générales sur la nature et l'humanité. C'est aux alentours de l'an 700 av. J.-C. que le développement de la pensée philosophique sud-asiatique entre dans une phase créative, représentée par les *Upaniṣad*, suivie par l'épanouissement associé au Bouddha, au Jina Mahāvīra et à leurs contemporains. Uddālaka Āruṇi, éminent philosophe mentionné dans la *Chāndogya Upaniṣad*, est probablement l'un des précurseurs de la pensée scientifique sud-asiatique. Il fait partie des premiers philosophes de la nature qui ont jeté les fondements des traditions de la pensée scientifique. Uddālaka reste incompris pendant des siècles, ses enseignements étant considérés comme une forme d'idéalisme extrême cherchant à présenter l'âme, ou esprit pur, comme exclusivement réelle. Des travaux plus récents ont permis de faire la lumière sur son rôle de philosophe désireux de bâtir une vision unifiée de l'humanité et de la nature. Pour Uddālaka, en dépit de spécificités en matière de vie, de conscience et de parole, l'être humain, comme tout dans la nature, provient de quelque élément primitif appelé l'« être nu » (*sat*). Il existe une analogie perceptible entre d'une part les positions d'Uddālaka sur l'être humain et la nature, et d'autre part le concept fondamental de la médecine āyurvédique sud-asiatique selon lequel le corps humain constitue un microcosme de la nature dans

la mesure où il est constitué des mêmes cinq formes de la matière (*pañca bhūta*).

La première tentative effectuée pour identifier et analyser les « philosophies de la nature » se trouve dans l'*Arthaśāstra* de Kauṭilya. Ce célèbre traité de politique est généralement associé à l'Empire maurya, bien que certaines portions du texte soient susceptibles de dater d'une période plus tardive. Kauṭilya classe les enseignements des écoles du sāmkhya, du yoga et du lokāyata dans la catégorie décrite comme le groupe de philosophies « fondées sur la raison » (*ānvīksikī*).

Les vestiges des textes sāmkhya permettent d'entrevoir les spéculations philosophiques sur l'évolution de l'univers à partir de la matière primitive (*prakṛti*). Le terme « yoga » a été identifié comme désignant ce qui a plus tard été appelé les « enseignements du Nyāya Vaiśeṣika ».

Les vaiśeṣika sont connus pour leur théorie de l'« atome » (*pramāṇu*), selon laquelle les substances (*dravya*) sont constituées de particules éternelles et indivisibles dont les dimensions infimes ne sont pas perceptibles par les organes sensoriels. Les lokāyata défendent un matérialisme intransigeant qui rejette l'âme et sa transmigration, ainsi que toutes les formes de rituels sacerdotaux. Dans l'Asie du Sud ancienne, ces écoles représentent la « philosophie de la nature » au vrai sens du terme.

Les écoles sud-asiatiques de « philosophie de la nature » partagent une approche commune avec la tradition des *Upaniṣad* qui va conduire à l'apparition d'une pensée scientifique. Il s'agit d'une orientation critique de l'esprit vis-à-vis des textes védiques qui aboutit à une remise en question de l'autorité de la tradition brahmanique.

On retrouve une approche analogue dans les enseignements du Bouddha, qui apprend à ses élèves à ne pas accepter des idées en raison de la simple autorité d'un texte ou d'un maître. La systématisation de la langue constitue une autre condition essentielle à l'essor d'une tradition scientifique.

Autour du v^e siècle av. J.-C., Pāṇini, auteur de l'*Astādhyāyī*, y contribue de manière considérable en établissant une grammaire très systématique du sanskrit. Néanmoins, le développement de la connaissance scientifique est avant tout conditionné par l'invention, ou la « réinvention », de l'art de l'écriture.

Les débuts des deux types d'écritures indiennes (le *brāhmī* et le *kharoṣṭhī*) seront abordés en détail dans le chapitre 5. Nous nous contenterons ici de souligner que l'écriture *brāhmī* remonte en tous les cas au début du III^e siècle av. J.-C. (certains savants ont même suggéré qu'elle pourrait provenir de l'écriture de la civilisation harappéenne). Comme dans d'autres civilisations, l'utilisation de l'écriture a des répercussions majeures sur la transmission et la conservation des idées.

Les mathématiques

L'époque d'Asoka est de toute évidence marquée par l'utilisation d'un système numéral dans différentes régions de l'Asie du Sud. Son premier édit sur roc, dont il existe des copies un peu partout dans le sous-continent, porte en effet des symboles numériques. La présence sur ces inscriptions de variantes locales de ces mêmes symboles numériques élémentaires est vraisemblablement le signe d'une longue évolution régionale avant cette période. Un système de symboles numériques que l'on peut qualifier de « protodécimal », et qui provient probablement de celui de l'époque maurya, est utilisé pendant plusieurs siècles dans une vaste région s'étendant au sud jusqu'au Sri Lanka.

Une inscription gurjara de la fin du VI^e siècle apr. J.-C. retrouvée dans la partie occidentale du sous-continent atteste de manière fiable l'utilisation d'une numération décimale. La date, « l'an 346 », qui correspond vraisemblablement à 595-596 apr. J.-C., contient des symboles numériques disposés en numération de position comme on le fait aujourd'hui. L'utilisation d'un système de numération décimale en Asie du Sud pourrait remonter au III^e ou au IV^e siècle apr. J.-C., du moins si l'on en croit la date attribuée par Hoernle (1988) au manuscrit unique retrouvé à Bhakshali dans le vieux Peshāwar. Même si cette datation a été confirmée par de célèbres savants, notamment Buhler, elle reste sujette à controverse, certains scientifiques ayant proposé les VIII^e, IX^e et même XII^e siècles. Le système décimal est utilisé tout au long du manuscrit de Bhakshali, qui emploie dix symboles pour les chiffres fondamentaux, leur valeur étant déterminée par leur position. Le zéro ou « place vide », appelé plus tard *bindu* ou *śūnya*, est indiqué par un point. Toutefois, le point n'est pas exclusivement réservé au symbole représentant le zéro. Dans certains cas, il constitue celui de la « quantité inconnue », le *x* que doivent déterminer les mathématiciens. Le zéro est mentionné dans le *Śvapnavāsavadattā*, lequel a été daté d'une époque antérieure au VII^e siècle apr. J.-C. Le passage au système décimal facilite grandement les calculs arithmétiques et contribue à rendre plus efficaces les travaux de comptabilité. Il constitue une avancée majeure, l'une des grandes réalisations intellectuelles de l'histoire de l'humanité. Selon l'inscription Gurjara, le système décimal fait son apparition dans l'administration à la fin du VI^e siècle apr. J.-C.

Les rites sont apparemment à l'origine de certains des premiers progrès accomplis en géométrie. L'ensemble de textes appelés *Śūlasūtra* traite ainsi des aspects techniques de l'édification d'autels du feu à des fins sacrificielles, démontrant comment résoudre des problèmes tels que la construction d'un cercle ou d'un triangle de surface égale à un ou plusieurs carrés. Ces connaissances géométriques trouvent des applications administratives, par exemple les mesures agraires, mais il est difficile de déterminer l'éten-

due réelle de leur diffusion. La datation des *Śūlvasūtra* n'est pas aisée. On ne trouve en effet pas trace des techniques de fabrication de briques cuites aux dimensions spécifiques qu'ils présupposent depuis l'effondrement de la civilisation harappéenne jusqu'après l'époque d'Asoka.

Les mathématiciens-astronomes les plus célèbres de cette période sont Āryabhaṭa I^{er} (né en 476 apr. J.-C.) et Brahmagupta (né à la fin du VI^e siècle apr. J.-C.). Āryabhaṭa consacre une partie de son *opus*, l'*Āryabhaṭīya*, à la présentation d'un système ingénieux utilisant les lettres de l'alphabet pour représenter les grands nombres nécessaires aux calculs astronomiques. Deux autres parties de son œuvre traitent des mathématiques et de l'astronomie. Brahmagupta connaît le théorème de Ptolémée sur le quadrilatère cyclique. Il établit deux méthodes de démonstration du théorème de Pythagore : l'une passe par la division du carré de l'hypoténuse, l'autre par le tracé de la hauteur relative à l'hypoténuse. Cette dernière méthode sera redécouverte en Europe au XVII^e siècle. L'adoption par les mathématiques modernes du trapèze de Brahmagupta est un hommage aux contributions apportées par ce mathématicien sud-asiatique. L'œuvre de ces deux mathématiciens-astronomes reflète leur maîtrise des calculs, qui leur permet d'extraire des racines carrées et cubiques et de déterminer la méthode de construction de tables de sinus. Ils calculent également que la valeur de π est égale à 3,1416. Āryabhaṭa et Brahmagupta connaissent les équations linéaires à une ou plusieurs inconnues, les équations quadratiques, les équations quadratiques simultanées et les équations indéterminées du premier et du second degré.

L'astronomie

Le calcul et l'astronomie constituent deux branches du savoir si étroitement liées qu'un seul et même terme, *ganaka*, est employé pour désigner leurs spécialistes. La connaissance du ciel sert de multiples intérêts, facilitant par exemple la traversée des déserts ou des hautes mers pour les marchands, la programmation des cycles agricoles ou des cérémonies rituelles. Même à l'époque des derniers textes védiques, comme l'*Atharvaveda* et la *Taittiṛīya Samhitā*, les vingt-sept astérismes de l'astronomie sud-asiatique sont connus des observateurs du ciel nocturne. Au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, l'astronomie devient une branche d'études à part entière, une évolution dans laquelle les relations avec les civilisations contemporaines, notamment celles du monde méditerranéen, jouent un rôle considérable.

Āryabhaṭa semble être le premier astronome sud-asiatique à fonder sa pensée sur la théorie selon laquelle la Terre est une sphère (*gola*) tournant sur son axe. Il explique que l'on voit depuis la Terre les étoiles fixes se

déplacer vers l'ouest « tout comme d'un bateau allant au fil de l'eau on voit les objets stationnaires se déplacer en sens contraire ». S'inspirant probablement de l'œuvre de l'astronome grec Ptolémée, il décrit les mouvements des planètes comme des épicycles excentriques. Parmi ses contributions à la science se trouvent notamment une amélioration de la méthode de détermination des latitudes célestes des planètes et l'utilisation de mesures radiales en minutes. Āryabhata a de nombreux disciples et influence fortement l'astronomie sud-asiatique jusqu'aux temps modernes. Brahmagupta présente une critique rigoureuse mais pas toujours justifiée de l'œuvre de son contemporain. Il propose une amélioration des méthodes appliquées au calcul du diamètre de la Terre, à la détermination des longitudes et à la prédiction des éclipses. Les principaux écrits d'Āryabhata et de Brahmagupta sont traduits en arabe et contribuent dans cette culture au développement d'une tradition astronomique fondée sur les mathématiques.

Brahmagupta applique certes brillamment les techniques mathématiques à l'astronomie, mais, cherchant constamment à réfuter les découvertes d'Āryabhata, il parvient parfois à des conclusions inexactes, maintenant par exemple que la Terre ne tourne pas. Il est en outre évident que la tradition scripturaire constitue un fardeau qui continue d'entraver la compréhension de la nature. Les travaux d'astronomie de Brahmagupta reflètent les grandes tensions qui existent entre la vigueur des textes sacrés et le nouveau savoir apporté par des astronomes qui cherchent à comprendre les phénomènes naturels de manière objective. Ses efforts pour calculer avec précision le diamètre de l'ombre de la Terre lors d'une éclipse de Lune contrastent ainsi nettement avec sa dénonciation des « hérétiques » qui rejettent la vision canonique du démon Rāhu avalant des corps célestes. Cette position ambiguë s'explique très probablement par sa réticence à contredire ouvertement les textes sacrés.

La médecine

Le passage au cours de la période étudiée d'un système de rituels de guérison fondés sur une idéologie magico-religieuse, comme l'illustrent les pratiques décrites dans l'*Atharvaveda*, à un système thérapeutique fondé sur une approche empirique et rationnelle, représentée par l'*Āyurveda*, constitue un changement paradigmatique d'importance capitale. Comme le souligne Zysk (1991), cette transition est très probablement rendue possible par une tradition intellectuelle qui va à l'encontre de l'orthodoxie brahmanique. Des tentatives précoces de codification des connaissances médicales dans le *Vinaya/Piṭaka*, ensemble des règles bouddhiques, ainsi que la tendance à l'institutionnalisation de la médecine dans les monastères bouddhiques

attestent l'importance du bouddhisme dans l'essor de la médecine. Le système de l'*Āyurveda* propose une théorie de la maladie selon laquelle elle résulte d'un déséquilibre entre les trois humeurs (*tridoṣa*). C'est dans le *Samyutta Nikāya* et l'*Āṅguttara Nikāya* du canon pāli des bouddhistes qu'il est pour la première fois fait mention de l'étiologie fondées sur les trois humeurs (à ne pas confondre avec la théorie des quatre humeurs rencontrée dans la tradition médicale hellénistique).

Deux grands traités médicaux de cette période, le *Caraka Saṃhitā* et le *Suśruta Saṃhitā*, sont parvenus jusqu'à nous. Le premier souligne la nécessité d'un système thérapeutique rationaliste (*yukti-vyāpaśraya-bheṣaja*), offrant des résultats directement perceptibles à partir de substances médicinales naturelles. Ce texte représente une approche que l'on pourrait qualifier de matérialiste.

Ātreya, tenant de l'*Āyurveda* dans le *Caraka Saṃhitā*, observe que, dans cette tradition médicale, toute chose, « consciente ou inconsciente, est perçue comme constituée de matière sous ses cinq formes (*pañca-bhūta*) ».

Dans la mesure où il est constitué des mêmes « éléments », l'être humain n'est qu'un microcosme de la nature. Les substances ingérées par le corps humain se divisent en deux grandes catégories après la digestion : les nutriments (*prasāda*) et les déchets (*kitta*). Parmi ces derniers, trois « éléments », l'air (*vata*), la bile (*pitta*) et le flegme (*kapha*), représentent les trois humeurs dont un excès ou une carence peut éventuellement se traduire par un état morbide.

La stratégie thérapeutique consiste à corriger le déséquilibre grâce à des régimes, à des préparations médicinales et à la sélection de substances naturelles associées de manière à favoriser l'élimination de l'« élément » devenu excédentaire et le retour de celui dont la quantité a diminué. Les prescriptions recommandées par les traités médicaux s'appuient sur une pharmacopée extensive incluant des substances naturelles végétales, animales et minérales.

Le *Suśruta Saṃhitā*, probablement rédigé avant le IV^e siècle apr. J.-C., accorde une place toute particulière à la chirurgie¹. Ce texte montre clairement que les interventions chirurgicales comptent depuis longtemps déjà parmi les pratiques d'obstétrique et que, dans ce même domaine, les techniques complexes exigeant la plus grande dextérité manuelle et instrumentale font partie du répertoire du chirurgien. Sont abordés des problèmes de parturition tels que la présentation fœtale par le siège ou transverse. Pour ce type de cas, le *Suśruta* recommande la version interne et, lorsqu'elle n'est pas praticable, la fœtotomie. Trois instruments différents sont utilisés dans ce but : le *maṇḍālāgra* et le *vrddhipatra* pour disséquer le fœtus et le *saṅku* pour la traction. Le *Suśruta* recommande la craniotomie et la cléidotomie pour extraire le fœtus de l'utérus.

LA CHINE

À la différence de ce qui se passe en Grèce antique, où l'émergence de la pensée scientifique peut s'appuyer sur l'héritage des civilisations antérieures d'Asie occidentale, les concepts fondamentaux relatifs à l'origine, à la structure et au fonctionnement de l'univers ainsi qu'à la nature et aux rapports entre l'humanité et cette dernière sont développés en Chine dans un isolement culturel quasi absolu. Ainsi, la vision chinoise traditionnelle du monde qui achève de se cristalliser au cours des derniers siècles avant notre ère forme un ensemble cohérent d'idées et de croyances résolument originales. C'est d'ailleurs cette originalité même qui rend difficiles les comparaisons avec d'autres cultures.

Tout d'abord, la pensée traditionnelle chinoise n'établit pas de distinction claire entre la « matière » et l'« esprit », dichotomie fondamentale retrouvée dans la plupart des écoles philosophiques méditerranéennes et indiennes. « Le Ciel et la Terre » et tous les phénomènes qu'ils englobent consistent en une substance primordiale appelée *qi*, terme intraduisible rendu tantôt par « fluide », « éther », « souffle », ou (ce qui est davantage trompeur) « matière-énergie ». Le *qi* peut exister dans tous les états possibles de condensation et de raréfaction ; ses manifestations vont des phénomènes les plus tangibles, comme des rochers ou des arbres, à des états plus subtils et invisibles, tels l'air que nous respirons ou les émotions que nous ressentons. Ainsi, il n'existe pas de distinction marquée entre les constituants somatiques et psychiques de l'humanité : le corps et l'âme forment un seul continuum du *qi*.

Ensuite, rien ne témoigne de l'existence d'un mythe de la création en termes théologiques, exception faite d'une tradition tardive qui ne deviendra jamais influente : l'histoire de l'être primordial Pangu, dont le corps se transforme après sa mort pour devenir la Terre, avec ses rivières, ses montagnes et ses forêts. Nous trouvons dans les premiers textes certains passages reflétant un processus cosmogonique impersonnel et mécanique marqué par une polarisation et une diversification progressives. Ainsi la naissance de l'univers est-elle précédée par une phase d'indifférenciation de la matière, tantôt appelée *hundun* (le « chaos »), *taiji* (le faite suprême), ou *wu* (le non-être, c'est-à-dire l'absence d'entités différenciées). De cet état primitif émergent les deux principes complémentaires du *yin* et du *yang* ; résultat de cette première étape de polarisation, le *qi* le plus clair et le plus subtil s'élève et devient le Ciel, tandis que sa partie la plus grossière coagule pour former la Terre. Lors de l'étape suivante apparaissent les cinq forces dynamiques qui constituent, dans leur manifestation matérielle, les « cinq éléments » ou « phases » (le bois, le feu, le métal, l'eau et la terre) mais régissent parallèlement l'agencement spatial (les quatre points cardinaux plus le centre) et tem-

porel (les quatre saisons et leur « centre », l'équinoxe d'été). Toutes les entités prennent vie à partir de l'interaction entre le *yin* et le *yang* et les cinq éléments, avec le *qi* universel comme matériau premier.

Il convient de noter que les dieux ne jouent aucun rôle dans cette cosmogonie. Il existe certes des êtres surnaturels, depuis les puissants dieux des montagnes et des rivières ainsi que les dieux astraux associés aux planètes et aux constellations, jusqu'aux mânes des ancêtres et aux innombrables forces démoniaques à l'extérieur et à l'intérieur du corps humain, mais ils ne sont rien d'autre que des éléments constitutifs d'un ensemble cosmique fonctionnant comme un gigantesque organisme.

L'organisme cosmique, auquel appartient l'humanité, se caractérise par un ordre immanent, un principe de « régularité » omniprésent qui fait que les choses sont ce qu'elles sont et fonctionnent comme elles fonctionnent. Dans la conception chinoise classique du monde, cet ordre est une caractéristique essentielle de l'existence en tant que telle ; il n'est pas imposé par la volonté d'un quelconque législateur divin. Dans la mesure où il est immanent à tous ses phénomènes et à tous ses processus, il ne peut être défini plus avant ; sa force dynamique, directive, « orientatrice », est exprimée par le terme *dao* (la voie).

La conception de la nature, ou de l'univers, comme une structure organique se manifeste également dans la croyance selon laquelle ses éléments constitutifs sont reliés d'innombrables manières et influent les uns sur les autres. Les couleurs primaires sont associées aux directions de l'espace, les notes de musique élémentaires aux saisons, les organes corporels aux éléments. La nature est un réseau extrêmement complexe de stimuli et de réponses échangés entre tous ses éléments constitutifs.

Tout cela (une conception semi-matérialiste du monde, mettant l'accent sur les œuvres impersonnelles des forces cosmiques et l'omniprésent principe de l'interaction organique) aurait pu constituer en théorie un terreau fertile pour le développement de la pensée scientifique et de la philosophie naturelle. Les résultats ne sont toutefois pas comparables à ceux obtenus par la pensée grecque, pour des raisons complexes et toujours controversées. Il faut sans nul doute prendre ici en compte la nature essentiellement « humaniste », axée sur l'individu et la société, de la pensée classique chinoise. Les idées mentionnées plus haut n'entrent jamais dans le cadre d'une tentative désintéressée pour « révéler les secrets de la nature » ; elles conservent toujours une dimension sociale et politique, fixant les grands principes du comportement humain. Même l'école taoïste, qui formule le plus clairement le concept de voie de la nature et qui est de ce fait parfois considérée comme la principale source d'inspiration de la pensée scientifique chinoise, ne recherche pas une approche objectivante de la nature, mais plutôt la réalisation d'un idéal de conduite humaine : sérénité, spontanéité et laisser-faire.

La montée du confucianisme, qui au cours du III^e siècle av. J.-C. est élevé au rang de doctrine d'État, constitue un autre facteur limitatif du développement d'une philosophie de la nature détachée des idées et des pratiques sociales et politiques. La philosophie confucéenne se définit essentiellement par la quête des principes de connaissance et d'action humaines. Considérant que les nécessités de la vie juste ne peuvent être procurées que par la société, Confucius (551-479 av. J.-C.) recherche avant tout une philosophie de l'éducation associant l'intériorisation du culte à une réflexion de chacun sur son propre comportement. Ni lui ni ses premiers disciples n'accordent une grande importance à la connaissance de la nature dans la formation des élites appelées à encadrer la société idéale.

Ainsi, ce n'est pas l'étude objectivée de la nature en elle-même mais la relation entre l'univers, la société et l'individu qui, dans le cadre de la nouvelle orthodoxie, devient le principal centre d'intérêt. Une série de penseurs, de Zou Yan (fin du IV^e siècle av. J.-C.) à Yang Xiong, l'auteur du *Canon du Mystère suprême* (*Taixuanjing*, vers l'an 4 av. J.-C.), incorporent des éléments associés aux écrits « taoïstes » et « légistes », entre autres, afin de légitimer la mise en place d'un gouvernement impérial centralisé en avançant que celui-ci est fondé sur des processus cosmiques, la voie (*dao*) de la nature. Au début du I^{er} millénaire apr. J.-C., cette orthodoxie n'accorde plus de rôle véritablement distinct aux « écoles » (idée toujours associée en Chine aux lignages de transmissions de textes) taoïstes et légistes, dont on ne retrouve pas de trace ultérieure.

C'est dans ce contexte qu'apparaissent les premières réflexions systématiques sur le monde physique. La voie est conçue comme fondamentalement cyclique. L'univers dans lequel elle se trouve est constitué du *qi*, son fondement matériel et énergétique. Le *qi* est à l'origine à l'état d'air, mais il se fige pour donner naissance à des liquides ou à des solides. Son fonctionnement peut être compris comme une alternance entre deux contraires, le *yin* et le *yang*. Lorsque l'on recherche une analyse plus détaillée, on a plutôt recours aux Cinq Phases, extraites du métal, de l'eau, du bois, du feu et de la terre.

Il n'existe pas en Chine de structure de connaissance rationnelle distincte regroupant l'ensemble des sciences. Tout comme en Inde et dans l'Europe médiévale, la conscience couvre un champ beaucoup plus vaste que ne peut appréhender l'intellect seul. Ses activités rationnelles ne sont pas nettement séparées de l'intuition, de l'imagination, de l'illumination, de l'extase, de la perception du beau, du sens de l'éthique ou des voluptés.

La langue et la logique

L'enseignement orthodoxe se fonde sur l'idée selon laquelle les rares livres ayant survécu à une Antiquité parfaite sont ceux qui recèlent les plus grands

trésors de sagesse. Le besoin de retrouver et de comprendre la langue originelle des classiques se fait urgent après leur destruction par le gouvernement par suite de l'unification intervenue au III^e siècle av. J.-C. Ainsi, les quatre siècles suivants sont marqués par les débuts d'une critique textuelle et d'une philologie systématique, mais pas par le développement de l'analyse logique.

Du milieu du IV^e siècle aux alentours de 200 av. J.-C., on observe de virulents débats sur les rapports entre les mots et les choses, sur la réalité des catégories de choses, etc.

Les penseurs s'intéressent à la sémantique, aux relations entre les mots et ce qu'ils représentent, entre les noms et les réalités. Si la plupart des historiens rechignent à réfuter l'existence d'une histoire de la logique en Chine, on ne retrouve toutefois pas la moindre analyse systématique des mécanismes de déduction avant le VII^e siècle apr. J.-C., où la logique bouddhique venue d'Inde fait une brève apparition.

Les sciences quantitatives

La division moderne des sciences s'appuie sur des structures élaborées au sein des universités européennes de philosophie et ne s'applique pas aux sciences traditionnelles non européennes. Au fil des siècles, les Chinois acquièrent un grand nombre de connaissances que l'on qualifierait aujourd'hui de biologiques ou chimiques, mais qui sont mal organisées. Leurs connaissances en zoologie, par exemple, sont éparpillées entre des recueils descriptifs de *materia medica*, des manuels agricoles, etc. Il est donc préférable de mettre de côté les classifications étrangères et de s'intéresser exclusivement à la manière dont les Chinois eux-mêmes structurent leur pensée sur la nature et les rapports entre l'humanité et cette dernière. Les paragraphes qui suivent présentent brièvement les sciences reconnues en Chine ancienne.

Ces traditions possèdent plusieurs caractéristiques communes. Toutes sont organisées en lignages, sur le modèle de la famille. Elles mettent l'accent sur la transmission d'œuvres écrites du maître à son disciple, en particulier d'un canon fondateur (ou *jing* « classique »), considéré comme un vestige de la haute Antiquité. En dépit des dates putatives attribuées aux canons scientifiques, tous proviennent, selon les connaissances actuelles, de la scission, du I^{er} siècle av. J.-C. à la fin du I^{er} siècle apr. J.-C., entre la philosophie et les sciences, qui forment dès lors des ensembles à part entière de l'enseignement. Les nouveaux documents sont censés clarifier ou compléter les anciens plutôt que les remplacer. La réussite de la pratique passe tout autant par l'orthodoxie morale, l'adhésion aux normes sociales, que par la compétence technique.

Les mathématiques

Les deux canons mathématiques qui nous sont parvenus sont les *Neuf chapitres sur l'art mathématique* (*Jiuzhang suan shu*, début du I^{er} siècle de notre ère), recueil de résolutions de problèmes de mesure, et le *Classique arithmétique du gnomon des Zhou* (*Zhou bi suan jing*, entre 50 av. J.-C. et 100 apr. J.-C.), qui déduit une série de dimensions cosmiques à partir d'un modèle très schématique fondé sur les longueurs d'ombre de gnomons. Ils représentent les éléments qui deviendront les principales applications de l'arithmétique, à savoir les tâches officielles quotidiennes telles que la comptabilité, le contrôle et la gestion des biens et des taxes, mais aussi l'astronomie mathématique, plus exigeante. Tout comme les livres ultérieurs, les *Neuf chapitres* s'appuient sur une table de calcul pour les opérations logiques. Les deux ouvrages proposent une approche numérique plutôt que géométrique. La géométrie est étudiée dès le III^e siècle apr. J.-C., mais reste toujours secondaire. Les mathématiques évoluent en revanche vers la résolution de problèmes algébriques complexes.

L'astronomie mathématique

En l'an 100 av. J.-C., le Ciel demeure d'une certaine manière ce dieu anthropomorphe qui délègue le pouvoir de régner sur une famille méritante, ou le retire lorsqu'un empereur indigne ne tient pas compte des avertissements émis par l'intermédiaire d'éclipses, d'occultations de planètes, de tremblements de terre, de naissances monstrueuses ou d'autres phénomènes imprévisibles. Parallèlement, le Ciel est devenu l'ordre harmonieux de la nature ; il suit les rythmes réguliers du *yin* et du *yang*, offrant au monarque un système que lui seul peut mettre à profit pour parfaire l'ordre social. Une fois prédits, les phénomènes ne constituent plus des avertissements de mauvais augure. Ainsi, la publication du calendrier devient un important rite impérial et son établissement relève en principe d'un monopole d'État mettant à contribution de nombreux fonctionnaires. L'État prend également en charge la compilation d'archives, conservées pour de très longues périodes, et la fabrication d'instruments d'observation et de démonstration imposants et complexes. La première des horloges à eau astronomiques, dont la plus perfectionnée verra le jour aux alentours de 1085, est semble-t-il construite entre 126 et 142 apr. J.-C.

Les États de la fin du I^{er} millénaire publient des calendriers, sans que l'on sache précisément à quand remonte ce phénomène. L'enthousiasme qui entoure le modèle cosmique de l'État entraîne une première réforme impériale fondée sur de nouvelles méthodes de calcul et de numérologie en 105 av. J.-C., puis son extension vers un système permettant d'établir une

éphéméride complète vers 16 av. J.-C. Entre cette date et 700 apr. J.-C., au moins trente-huit systèmes de calcul de ce type sont élaborés. Les astronomes y incorporent la différence entre l'année sidérale et l'année tropique ainsi que les vitesses irrégulières du Soleil et de la Lune, et apprennent à prédire selon un raisonnement logique les éclipses de Lune (qui perdent ainsi leur caractère menaçant).

De nouveaux systèmes sont promulgués pour symboliser un ordre politique nouveau ou renouvelé ; en 700 apr. J.-C., dix-sept d'entre eux sont adoptés pour un usage officiel. L'astronomie continue d'être pratiquée en privé. Des avancées considérables sont d'ailleurs souvent réalisées grâce à des savants travaillant pour leur propre compte, qui sont parfois cooptés au sein du bureau d'Astronomie pour prendre en charge les fonctionnaires dont ils ont démontré l'incompétence.

Les harmoniques et les mathématiques

À l'image des pythagoriciens, qui au VI^e siècle av. J.-C. étudient les relations mathématiques entre la longueur de cordes tendues et les sons obtenus lorsqu'on les pince, les Chinois conduisent des expériences mettant en jeu la longueur de tuyaux sonores. Celles-ci permettent non seulement d'accorder les instruments utilisés pour les rituels de la cour, mais également de rapporter les intervalles musicaux à des normes de longueur, de volume et de poids en fonction des dimensions et de la capacité des tuyaux.

Les sciences naturelles qualitatives

Comme nous l'avons souligné plus haut, se limiter aux sciences chinoises fondées sur des calculs et des données quantitatives reviendrait à imposer un système de classification externe au mode de pensée chinois relatif à la nature et aux rapports de l'humanité avec cette dernière. Nous avons donc choisi d'inclure des « arts » ou des « méthodes » (*shu*) tels que l'astrologie ou l'alchimie, avant tout pour tenir compte du contexte culturel chinois, mais aussi en raison de l'intérêt scientifique de nombre des découvertes réalisées dans ces domaines.

L'astrologie

Outre les mouvements célestes, qu'ils soient prévisibles ou porteurs de mauvais présages, les astronomes sont censés surveiller les augures, les consigner et s'appuyer sur des principes traditionnels afin de les interpréter pour l'État. Les techniques de calcul (*li*) sont considérées comme une branche de la connaissance distincte de l'astrologie (*tianwen*). Les premières séries

détaillées d'observations répertoriées de la position des planètes datent de 246-177 av. J.-C. On pense qu'un site découvert en 1974-1975 dans les faubourgs de Luoyang correspond aux vestiges de l'observatoire impérial bâti en 56 apr. J.-C.

Des phénomènes célestes sont consignés et datés dans les documents les plus anciens qui nous sont parvenus. Les observations se font méticuleuses et assez complètes aux alentours de 600 av. J.-C. (760 av. J.-C. pour les éclipses solaires), puis, préservées dans les recueils historiques officiels, sont continues à partir du milieu du III^e siècle. L'importance de la recherche d'une signification politique s'estompe au début du VI^e siècle apr. J.-C. dans l'*Histoire de la dynastie des Qi méridionaux*, qui expose des données dépourvues de toute interprétation, même si cette approche n'est adoptée régulièrement qu'à partir du VIII^e siècle apr. J.-C.

Les vestiges des premiers pas de l'astrologie sont tout aussi intéressants que ceux de l'astronomie mathématique. On a ainsi retrouvé dans les archives nationales comme locales des séries entières de phénomènes astronomiques et météorologiques, de tremblements de terre et toutes sortes de prodiges, comme en témoignent les quelque mille cinq cents éclipses solaires recensées entre 776 av. J.-C. et 1584 apr. J.-C. Les astronomes modernes se sont penchés sur des sources chinoises, japonaises et coréennes pour étudier l'accélération progressive du mouvement de la Lune et la lente augmentation de la durée du jour. Les descriptions détaillées de supernovae (sans équivalents en Europe autour de 700 apr. J.-C.) ont permis d'établir un lien entre l'énergie radio et le rayonnement X provenant actuellement de l'espace cosmique avec d'anciennes explosions d'étoiles. Les récits de séismes dans toutes les régions de la Chine ont contribué à faire évoluer l'art de leur prédiction.

L'alchimie

L'alchimie ne doit pas être considérée comme l'ancêtre de la chimie. Ses objectifs ne sont pas la connaissance de la chimie mais la transcendance de l'individu et la vie éternelle. À cette fin, l'« alchimie externe » (*waidan*) recourt à des procédés chimiques empruntés le plus souvent à des artisans chimistes ou à des médecins, et ce afin de reproduire les grands cycles millénaires de la Voie cosmique, dont aucun mortel ne peut faire directement l'expérience. Les alchimistes compriment la dimension temporelle, utilisant le *yin* et le *yang*, les Cinq Phases et la numérologie pour créer, au cours d'un processus en laboratoire d'un an au maximum, une reproduction symbolique de ces cycles à des fins de contemplation mystique. Certains se lancent dans l'alchimie non pas pour leur propre perfection mais pour celle d'autrui, parfois pour des raisons financières ; d'autres la voient comme un complé-

ment de la médecine. L'« alchimie interne » (*neidan*) a recours au même langage symbolique pour enseigner les disciplines sexuelles ou de méditation, dans lesquelles les adeptes visualisent les réactions qui se déroulent à l'intérieur de leur corps.

Ces pratiques d'immortalité semblent provenir des traditions ésotériques observées plus ou moins à la même période dans la région du Yangzi. Le plus ancien document existant sur l'alchimie remonte probablement à une date comprise entre 100 av. J.-C. et 100 apr. J.-C. Bien que l'origine et les pratiques de l'alchimie n'aient rien de particulièrement taoïste, les ouvrages d'alchimie, tout comme les autres écrits ésotériques, ont pour l'essentiel été retrouvés dans les bibliothèques de monastères taoïstes. Ils constituent une véritable mine d'informations quant à certains procédés dont les artisans chimistes illettrés n'ont pu laisser aucune trace.

Le *fengshui* (littéralement « vent et eau »)

Le *fengshui* (parfois confondu avec la géomancie, technique européenne de divination mentionnée entre autres par Chaucer) est un art systématique consistant à analyser les caractéristiques du paysage afin de déterminer des configurations harmonieuses pour disposer les maisons et les tombes. Bien que l'origine du *fengshui* se situe probablement à la même époque que celle des autres sciences, il ne nous en est parvenu aucun traité antérieur au III^e siècle apr. J.-C.

Le *fengshui* s'appuie sur les concepts mentionnés plus haut pour atteindre un équilibre entre des caractéristiques telles que haut/bas, sec/humide, et parvenir à un écoulement harmonieux du *qi* circulant sous la surface de la Terre tout comme à l'intérieur du corps humain. Certaines traditions de *fengshui* ont une approche essentiellement expérimentale et esthétique, tandis que d'autres sont fondées sur l'utilisation d'un compas magnétique perfectionné, doté d'au moins dix-huit cadrans concentriques, destiné à collecter des observations qui sont ensuite reliées numériquement. Les architectes paysagistes étudient le *fengshui* car son cadre théorique permet souvent d'obtenir des sites beaux et harmonieux.

La médecine

À l'époque de Confucius, les médecins sont censés être des artisans héréditaires, mais la plupart des auteurs de traités antérieurs à 700 apr. J.-C. et parvenus jusqu'à nous appartiennent à des familles d'aristocrates ou de fonctionnaires. Ces docteurs érudits ne représentent qu'une part minime, sans aucun doute insignifiante d'un point de vue statistique, du corps médical. Toutefois, dans la mesure où, d'une part, la tradition classique qu'ils défi-

nissent est la seule à propos de laquelle nous disposons de connaissances historiques substantielles et où, d'autre part, elle est liée d'un point de vue conceptuel aux autres sciences, nous nous attacherons à la présenter dans les paragraphes suivants.

Les grandes caractéristiques de la médecine classique sont exposées dans un livre attribué au légendaire Empereur jaune et dont seule subsiste la partie « interne » (*Huangdi nei jing*). Grâce à la découverte de textes précurseurs dans une tombe du Hunan mise au jour en 1973, ce *Canon interne* est reconnu comme un recueil de courts écrits rédigés par plusieurs lignages opposés et probablement compilés pour la première fois au I^{er} siècle av. J.-C. Le corpus canonique de *materia medica*, attribué à un personnage tout aussi peu historique, le « laboureur divin », mais compilé à la fin du I^{er} ou au II^e siècle apr. J.-C., applique les mêmes concepts du *yin* et du *yang* et des Cinq Phases à trois cent soixante-cinq préparations pharmacologiques d'origines végétale, animale et minérale.

Le *Canon interne* établit un ensemble de caractéristiques qui prévaudront jusqu'au XX^e siècle : une conception holistique du corps, microcosme directement affecté par son environnement et à l'intérieur duquel les processus physiques et psychologiques sont indissociables ; la croyance en une circulation du *qi* (dont le sang constitue l'une des formes), lequel apporte au corps vitalité et substance ; la compréhension de la maladie comme un processus, incitant le médecin à anticiper d'autres lignes d'évolution pathologique ; un diagnostic associant la prise en compte méticuleuse des signes et symptômes à une lecture très précise du pouls ; enfin, une thérapie visant un retour à l'équilibre essentiellement fondée sur la compensation de l'excès ou de la carence responsable de la maladie, avec par exemple des médicaments favorisant le réchauffement dans le cas de pathologies liées au froid. Il ne s'agit pas là de simples positions théoriques ; les doctrines du *Canon* se veulent en effet un fondement de la médecine pratique et l'écrasante majorité des auteurs ultérieurs sont des cliniciens expérimentés.

Le corps est considéré comme un ensemble de processus vitaux essentiellement métaboliques. Si au moins une dissection a été pratiquée au moment de la compilation du *Canon interne*, pratiquement aucun intérêt n'est plus porté à l'anatomie jusqu'en 700 apr. J.-C. La localisation des lésions n'est pas considérée comme un problème et l'on est en mesure d'agir sur l'intérieur de l'organisme par des techniques non invasives (les risques d'infection et de choc rendent en effet la chirurgie très dangereuse). L'acupuncture et la moxibustion ne constituent pas des équivalents de la chirurgie. Les aiguilles d'acupuncture sont enfoncées dans la peau afin de corriger les blocages et autres dysfonctionnements de la circulation du *qi*, tandis que les cônes de moxa (feuilles d'armoise à combustion lente) sont brûlés sur la peau, avec des effets semblables mais plus marqués (seule la moxibustion est

mentionnée par les précurseurs du *Canon interne*, dont certains écrits prônent l'utilisation d'aiguilles pour la saignée). La médication, les massages ainsi qu'une discipline alimentaire, des exercices physiques et une respiration adaptés permettent d'affiner ces soins.

La doctrine médicale évolue dans plusieurs directions pour aboutir essentiellement à la synthèse de doctrines contradictoires à la fin du III^e siècle apr. J.-C. et à l'élaboration d'une thérapie médicamenteuse vers 200 apr. J.-C. Le gouvernement apporte son soutien à des compilations de *materia medica* à partir de 659. Les recueils de formules thérapeutiques s'appuient sur l'expérience des guérisseurs populaires, qu'ils adaptent à la pensée et la pratique classiques. Dans le même temps, les notions répandues parmi l'élite sur le corps et la santé influencent les milieux populaires. Cette interaction entre les diverses formes de thérapie pratiquées à différents niveaux de la société permet d'éviter la scolastique qui caractérise la médecine européenne pendant des siècles à partir de 600 apr. J.-C.

L'influence limitée du bouddhisme

À la fin de la période couverte par ce volume, un vaste ensemble de théories, de spéculations et d'observations scientifiques et protoscientifiques voit le jour. Voilà alors un demi-millénaire que la Chine est exposée à l'influence bouddhique, les premiers éléments témoignant de la présence de cette religion sur le sol chinois datant du 1^{er} siècle apr. J.-C. Le bouddhisme a permis à la culture chinoise de s'enrichir dans bien des domaines, non seulement en tant que religion nouvelle et inspiratrice, mais aussi en tant que vecteur de transmission de nombreux éléments relatifs à l'art, à la culture matérielle et à la technique.

Cependant, en ce qui concerne le sujet traité dans ce chapitre, à savoir les idées fondamentales qui sous-tendent la pensée scientifique et protoscientifique, on ne peut pas dire que le bouddhisme ait un impact vraiment important. La timidité de la réponse chinoise aux concepts indiens qui lui parviennent par l'intermédiaire de traductions des textes sacrés et des traités de scolastique bouddhiques est d'autant plus frappante lorsque l'on considère l'ampleur et la diversité de l'information « proposée ». Les textes bouddhiques offrent aux Chinois toute une série de notions et de théories indiennes relatives à la nature du temps et de l'espace, à l'existence d'innombrables systèmes-mondes ; le concept d'âges cosmiques (*kalpa*) d'une durée inimaginable ; une somme colossale d'informations astronomiques et astrologiques et des théories sur la nature de la matière. Dans de rares cas, les Chinois reprennent certains éléments de l'héritage bouddhique indien : un certain intérêt se manifeste pour l'astronomie indienne et, comme nous l'avons mentionné plus haut, la logique boud-

dhique indienne connaît une certaine faveur. Toutefois, l'étude de ces aspects de la pensée scientifique indienne demeure dans l'ensemble limitée aux cercles cléricaux « professionnels », c'est-à-dire à des moines instruits qui se consacrent à l'étude du bouddhisme. La connaissance de ces notions étrangères est le propre d'une culture parallèle spécifiquement bouddhique qui se met en place au sein de cercles relativement isolés et qui coexiste tout au long du haut Moyen Âge avec le système profondément ancré de la science chinoise traditionnelle.

LES AMÉRIQUES

L'approche scientifique en Mésio-Amérique se forme indépendamment de celle du monde méditerranéen. Même si nous ne pouvons saisir tous les détails de ce processus intellectuel, certains de ses éléments apparaissent avec évidence.

L'émergence de l'écriture constitue l'une des évolutions majeures connues par la Mésio-Amérique au cours de la période qui s'étend de 700 av. J.-C. à 700 apr. J.-C. (voir le chapitre 5).

C'est dans le domaine des mathématiques que la Mésio-Amérique voit se constituer l'une de ses réalisations les plus remarquables, liée d'ailleurs à l'écriture. Peu avant le début de l'ère chrétienne, un groupe méso-américain introduit le concept de numération de position, système dans lequel la valeur des nombres est déterminée par leurs positions relatives, et invente celui du zéro. Il s'agit cependant d'un système vicésimal plutôt que décimal, c'est-à-dire en base vingt et non pas en base dix. Les Mayas le perfectionnent, écrivant désormais les nombres comme suit. Les nombres élevés s'inscrivent dans des colonnes verticales et se lisent de la gauche vers la droite. Les symboles incluent le cercle et le point, qui représentent une unité, et la barre, qui en figure cinq. Par exemple, les nombres de un à quatre sont représentés par une série de un, deux, trois et quatre points ; six s'écrit en associant une barre et un point. Le nombre dix-neuf s'écrit avec trois barres et quatre points, tandis que pour le nombre vingt et un, il suffit d'un simple point sur la gauche associé au signe du zéro sur la droite. Les nombres plus élevés sont représentés par une combinaison de barres et de points utilisant le système de positionnement pour déterminer les différentes valeurs. Ce système est d'autant plus remarquable qu'il s'agit là de la première apparition des concepts du zéro et de la numération de position dans le monde.

L'impressionnante connaissance des mouvements apparents des corps célestes, notamment du Soleil, de la Lune et de Vénus, constitue une autre avancée importante, certes plus particulièrement marquée chez les Mayas des basses terres mais également observable dans d'autres parties de l'aire

mésio-américaine. Les calculs liés à ce savoir sont peut-être plus précis que ceux effectués dans d'autres régions non seulement du Nouveau Monde mais aussi de la planète tout entière. Toutefois, il est difficile de qualifier de science cette connaissance des corps célestes dans la mesure où ses visées sont exclusivement astrologiques. Les Mayas pensent en effet que ces corps sont des dieux et qu'il est extrêmement important de connaître la régularité de leurs mouvements célestes afin de prédire le futur et de les contrôler. Leurs connaissances relèvent donc d'une démarche astrologique, pratique et pragmatique, et non intellectuelle.

NOTE

1. Le manuscrit Bower, retrouvé à Kashgar et que la paléographie permet de dater du IV^e siècle apr. J.-C., fait référence au *Suśruta*. Le *Suśruta Saṃhitā* et le *Caraka Saṃhitā* ont tous deux été traduits en arabe aux alentours du VIII^e siècle apr. J.-C. Voir MacDonell (1913, p. 535).

BIBLIOGRAPHIE

- BENNET S. J. 1978. Patterns of the sky and earth : a Chinese science of applied cosmology. *Chinese Science*, vol. III, p. 1-26.
- BUHLER G. 1904. *Indian paleography*, Bombay.
- CHATTOPADHYAYA D. 1977. *Science and society in ancient India*, Calcutta.
- 1986. *History of science and technology in ancient India : the beginnings*, Calcutta.
- COHEN M. R.; DRABKIN I. E. (dir. publ.). 1948. *A source book in Greek science*, New York ; 2^e éd. (1969), New York/Londres (Source books in the history of science).
- DANI A. H. 1963. *Indian paleography*, Oxford.
- DHRUVE H. H. 1894. Three land-grants from Sankheda : n° 1.
- ECHARD N. (dir. publ.). 1983. *Métallurgies africaines*, Paris (Mémoires de la Société des africanistes, 9).
- GILLISPIE C. C. (dir. publ.). 1970-1980. *Dictionary of scientific biography*, 16 vol., New York.
- GREBENART D. 1988. *Les premiers métallurgistes en Afrique occidentale*, Paris.
- HAALAND R., SHINNIE P. (dir. publ.). 1985. *African iron working, ancient and traditional*, Oslo.
- HERBERT E. W. 1993. *Iron, gender and power*, Bloomington.

- HOERNLE A. F. R. 1988. The Bhakshali manuscript. *Indian Antiquary*, 33-48, 107-114.
- JAGGI O. P. 1986. *Indian astronomy and mathematics*, Delhi.
- JÜRSS F. (dir. publ.). 1982. *Geschichte des wissenschaftlichen Denkens im Altertum*, Berlin (Veröffentlichungen des Zentralinstituts für Alte Geschichte und Archäologie der Akademie der Wissenschaften der DDR, vol. XIII).
- KRAFFT F. 1971. *Die Begründung einer Wissenschaft von der Natur durch die Griechen*, Fribourg (Geschichte der Naturwissenschaft, vol. I).
- KUPPURAM G., KUMUDAMANI K. 1990. *History of science and technology in India*, vol. VI, Delhi.
- MACDONELL A. A. 1913. *A history of sanskrit literature*, Londres.
- MARTZLOFF J. 1988. *Histoire des mathématiques chinoises*, Paris.
- MILLER D. E., VAN DER MERWE N. J. 1994. Early metal working in Sub-Saharan Africa : a review of recent research. *Journal of African History*, vol. XXXV, p. 1-36.
- NAKAYAMA S. 1969. *A history of Japanese astronomy. Chinese background and western impact*, Cambridge, Massachusetts.
- NEEDHAM J. 1956. History of scientific thought. Science and civilization in China, vol. II, Cambridge.
- PHILLIPSON D. W. 1993. *African archaeology* (2^e éd.), Cambridge.
- TATON R. (dir. publ.) 1957. La science antique et médiévale (des origines à 1450). *Histoire générale des sciences*, vol. I, Paris.
- VANSINA J. 1990. *Paths in the rainforests*, Londres.
- ZYSK K. G. 1991. *Ascetism and healing in ancient India: medicine in the buddhist monastery*, New York.

2

Sciences appliquées et techniques

*Johannes G. de Casparis, Debiprasad Chattopadhyaya,
Leslie Gunawardana, Joachim Herrmann, Fritz Krafft,
Michael Loewe, Domenico Musti, David W. Phillipson,
William T. Sanders, R. S. Sharma,
Nathan Sivin et Erik Zürcher*

Les concepts philosophiques de la nature, sur lequel les sciences fondent leurs premiers pas, diffèrent du bassin méditerranéen à l'Inde, à la Chine ou à l'Amérique centrale. En dépit de ces divergences, les interactions entre la science, les techniques et le développement social et culturel, qui résultent de l'accumulation des données empiriques et de la pensée théorique, sont comparables. Plusieurs branches techniques traditionnelles se forment en partie comme des éléments fondamentaux de la vie sociale et culturelle. En outre, comme nous l'avons décrit dans le premier chapitre, la réflexion et les concepts scientifiques sont mis à l'épreuve et approfondis en interaction avec les expériences techniques quotidiennes. Il est difficile de reconstituer ces processus complexes d'interaction. Ils sont parfois évidents, comme pour les mathématiques, la géométrie, l'astronomie, l'historiographie, les concepts sociaux et l'*Arthaśāstra*. Dans d'autres cas, tels que la relation entre les techniques et les concepts philosophiques et religieux de l'homme, de la nature et de la société, les interactions directes s'avèrent moins évidentes.

À partir de la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., l'essor scientifique et technique observé en divers points du globe est indissociable de mutations sociales telles que la naissance de la *polis* sur les rives de la Méditerranée, l'expansion généralisée de l'urbanisation dans de nombreuses autres régions, l'émergence et l'évolution d'États en Asie, la créa-

tion d'États en Amérique centrale et, enfin, la montée en puissance de nouveaux empires.

Dans ces conditions apparaissent de nouvelles formes d'agriculture, de développement urbain, d'artisanat et de commerce ; si elles sont d'une part les conséquences pratiques de l'évolution scientifique et technique, elles stimulent d'autre part la pensée scientifique, philosophique et technique ainsi que le développement des connaissances sur les fondements théoriques des techniques.

Les progrès techniques, de même que l'accroissement de la production artisanale et commerciale, se fondent essentiellement sur l'agriculture et, dans les steppes d'Asie, sur le mode de production nomade, c'est-à-dire l'élevage. De l'Asie orientale, méridionale, centrale et occidentale à l'Afrique nilotique, la Méditerranée et l'Europe, un vaste ensemble de régions est peuplé, parfois depuis des milliers d'années, par des communautés agricoles. En Asie centrale et en Europe orientale, ce sont les tribus nomades qui prédominent, tout comme dans le nord et l'ouest de l'Asie et de l'Afrique. Dans le même temps, indépendamment du développement eurasiatique, l'agriculture devient le fondement de la culture et de la vie sociale en Amérique centrale.

Certaines innovations entraînent des changements considérables dans l'agriculture, l'élevage, l'artisanat et le commerce. La généralisation de la métallurgie du fer et de l'utilisation des outils et des armes en fer est l'une de ces évolutions fondamentales. Bien qu'il soit connu depuis la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C., ce n'est qu'à partir du VIII^e siècle av. J.-C. que le fer devient une matière première d'usage courant de la Chine au pourtour méditerranéen, à l'Europe et à l'Afrique, avec des conséquences diverses mais essentielles sur les différents secteurs de la production, l'équipement des foyers et l'armement des guerriers.

Parallèlement, l'irrigation des champs se trouve améliorée dans certaines régions par l'invention non seulement de nouveaux instruments de collecte de l'eau, comme la roue à eau et la vis d'Archimède en Méditerranée ou encore le puits à balancier en Égypte, mais également par la mise au point de méthodes de gestion des ressources hydriques et de drainage en Chine.

L'adoption par les communautés et les États essentiellement agricoles d'Asie, de Méditerranée et des régions avoisinantes de la tradition équestre, empruntée aux nomades des steppes septentrionales eurasiatiques, joue un rôle fondamental dans la progression des échanges culturels et de la mobilité militaire. On pourrait ainsi évoquer de nombreuses inventions ou innovations qui ont pour effet de transformer fondamentalement la vie sociale — de l'agriculture et l'artisanat, en passant par le commerce et la construction des villes, l'organisation militaire et l'architec-

ture, jusqu'à l'organisation de l'État et le développement de cultures et d'empires classiques.

En effet, l'interaction des structures sociales et culturelles avec la science et les techniques donne naissance, à partir de la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., à un nouveau degré de civilisation.

LA MÉDITERRANÉE, L'ASIE OCCIDENTALE ET L'EUROPE

Avant de se lancer dans la description du nouveau type de ville qui apparaît dans le bassin méditerranéen à partir du VII^e siècle av. J.-C., il convient de faire quelques remarques introductives d'ordre général et méthodologique sur les origines de la ville et celles de la cité, mais aussi sur les relations entre ces deux concepts, dont les racines historiques, bien qu'imbriquées, ne sont pas toujours les mêmes. D'un point de vue théorique, nous entendons par *ville* un groupement urbain cohésif et par *cité* une communauté pourvue d'un centre urbain ou de type urbain et d'un territoire qui lui est rattaché — il s'agit avant tout de la *polis* grecque, qui jouit d'une *autonomie* plus ou moins marquée par rapport au monde extérieur et d'une *isotes* ou *isonomie* (égalité ou équité) fondamentale en son sein (voir le chapitre 10). En un sens, le concept de *cité* est plus précis, plus complexe et donc historiquement plus limité que celui de *ville*. On peut trouver des antécédents plus ou moins semblables aux cités grecques, ou *poleis*, dans les régions les plus diverses, comme en Asie occidentale, méridionale et orientale (Syrie, Mésopotamie, Palestine, Anatolie, Égypte, Inde, Chine, etc.) ou dans les cultures minoennes ou mycéniennes de la civilisation égéenne, des milliers d'années avant l'époque étudiée ici. Dès le I^{er} millénaire av. J.-C., on relève dans l'Amérique précolombienne des éléments caractéristiques d'une organisation et d'une vie urbaines, même s'ils s'avèrent nettement plus perceptibles après la période considérée ici. Cependant, comme nous l'avons déjà souligné, les recherches sur les origines de la cité sont généralement plus « exigeantes » que celles sur les phénomènes urbains. Toutes les villes ne peuvent pas être considérées comme des cités et, réciproquement, toutes les cités ne sont pas à leurs débuts aussi urbanisées que des villes. On peut généralement trancher le débat sur les mérites historiques relatifs de l'Orient et de l'Occident dans l'émergence des villes en observant que, s'il est vrai que le phénomène urbain possède de nombreuses racines et se manifeste de diverses façons, l'expansion de la ville-cité dans le monde méditerranéen est la contribution historique la plus remarquable de la civilisation grecque et plus encore de la civilisation gréco-romaine.

Un nouveau type de ville

Comparées aux grands palais de l'époque mycénienne, entre les XVI^e et XI^e siècles av. J.-C. (voir le volume II), et aux petites villes de l'« âge sombre », du X^e au VIII^e siècle av. J.-C., les villes qui se développent en Méditerranée et dans les régions voisines à partir du VII^e siècle av. J.-C. sont nouvelles d'un point de vue structurel, urbanistique et politique. Les différentes régions et colonies grecques, notamment en Italie et en Sicile, sont les plus actives et les plus décisives historiquement parlant. Ces nouveaux centres présentent souvent une régularité géométrique totalement nouvelle, avec des routes agencées selon un schéma orthogonal. Cela témoigne d'une approche rationnelle répondant à la nécessité d'aménager l'espace et de parvenir à une nouvelle forme d'organisation structurale dans laquelle sont définies et intégrées les différentes fonctions (publique, sacrée et privée) à remplir.

Au cours de cette période, la physionomie des villes grecques change considérablement. À partir du VII^e siècle av. J.-C. (dans le sillage de quelques rares précédents analogues au VIII^e et peut-être au IX^e siècle av. J.-C.), les temples commencent à s'imposer en tant que lieux de culte distincts des autres bâtiments publics, à l'intérieur comme à l'extérieur de la cité. L'influence de l'Égypte et de l'Asie occidentale est ici clairement à l'œuvre. Dans le même temps, les cités érigent ou renforcent leurs fortifications, qui symbolisent et soulignent à la fois leurs capacités défensives et la distinction concrète entre la ville et la campagne. À l'intérieur de ces remparts se tiennent les principaux espaces publics à finalité politique et commerciale, qui peuvent soit servir d'agora politique (ou libre) et commerciale, soit pour l'une ou l'autre de ces deux fonctions.

Dans l'Antiquité, la ville et son territoire entretiennent une relation très étroite qui semble se relâcher durant la transition vers le Moyen Âge, époque à laquelle la cité et la campagne se replient sur elles-mêmes. Il est néanmoins difficile de les considérer comme diamétralement opposées. Nous pouvons expliquer les origines de la cité dans l'Antiquité : dans une certaine mesure, la ville est nécessairement le « produit » historique de la campagne. Les agriculteurs ont besoin d'un marché (*emporion* en grec) pour écouler leurs surplus, c'est-à-dire la part de leur production qui excède les besoins locaux immédiats. Pour ce faire, ils recherchent un bon emplacement, facilement accessible et bien desservi. Néanmoins, le marché ne représente que l'une des fonctions de la ville. Celle-ci est également le siège (ou l'un des sièges) des grands propriétaires terriens, permet de se défendre, qu'elle occupe naturellement une position difficilement prenable ou qu'elle soit fortifiée artificiellement, et sert de centre religieux et judiciaire, fonctions souvent liées à l'existence d'un marché, ainsi que de centre politique et administratif.

Ces fonctions donnent lieu à l'apparition de toute une série de services, attirant toutes sortes de personnes, citoyens libres mais aussi esclaves, et provoquent ainsi une première augmentation de la population du centre urbain. Celle-ci stimule à son tour la production agricole et renforce la demande, intensifiant les flux commerciaux de la campagne vers la ville.

En outre, le commerce ne se limite pas aux seuls produits agricoles ; même les théories les plus modérées des philosophes grecs du IV^e siècle av. J.-C. attribuent une place essentielle à l'artisanat. Dès l'époque mycénienne, partout où les sources mentionnent un savoir-faire particulier, les artisans apportent une contribution majeure à la société grecque et jouent un rôle social très important. La société décrite dans les poèmes d'Homère confirme l'importance des *demiourgoi*, même si ceux-ci ne produisent pas toujours des biens ou des objets. Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille remettre en cause l'énorme contribution de la production agricole au développement du commerce en général, comme en témoignent l'histoire d'Athènes et les politiques appliquées par les tyrans du VI^e siècle av. J.-C. La diffusion de la céramique attique ou les directives relatives au commerce de l'huile dans cette même région vont de pair avec une série de mesures destinées à promouvoir l'agriculture. Par ailleurs, la cité exerce une influence décisive sur la spécialisation artisanale, comme l'atteste le texte grec le plus célèbre sur la relation entre la taille du centre urbain et la division du travail (Xénophon, *Kyroupaideia*, VIII 2, 5-6). En Grèce, l'urbanisation n'atteint son apogée qu'à partir des V^e et IV^e siècles av. J.-C. D'autres régions de la Méditerranée connaissent le même phénomène un peu plus tard, en fonction de leur niveau de développement culturel.

C'est à peu près à l'époque de ce tournant, au VII^e siècle av. J.-C., que s'amorcent un certain nombre de phénomènes imbriqués, notamment une forte croissance démographique en Grèce révélée par la découverte de nombreuses tombes datant du VIII^e siècle av. J.-C. — apparemment sept fois plus que pour les siècles précédents. On assiste aussi au développement de l'agriculture, lié semble-t-il à la plus grande incidence de l'observation astronomique (quelle que soit son origine), comme en témoigne l'ouvrage d'Hésiode nommé *Les travaux et les jours*. Cette évolution s'accompagne d'une augmentation du nombre de cultures spécialisées et d'un accroissement de la production vinicole et oléicole. L'artisanat est florissant et engendre un regain d'intérêt pour le commerce à longue distance, avec comme point de départ technique et organisationnel la production de masse, de céramiques par exemple. Parallèlement, la présence d'une population et d'une main-d'œuvre excédentaires, composées de citoyens libres mais aussi de plus en plus souvent d'esclaves, se traduit par des mouvements de population et de biens et par la création d'un réseau de colonies grecques sur une grande partie du pourtour méditerranéen, de l'Italie à la Sicile, puis progressivement à

l'Espagne et à la Gaule à l'ouest, jusqu'à l'Anatolie, la mer Noire et même les côtes syriennes et le delta du Nil à l'est. Ainsi, le dynamisme grec crée dans les régions méditerranéennes les conditions propices à l'apparition d'une *koinè* culturelle, bien que sous une forme encore élémentaire. La distribution de produits artisanaux permet de développer un certain goût pour des biens de valeurs commerciales diverses. Ces derniers contribuent d'une part à l'émergence d'une société attirée par les « biens de prestige » et d'autre part à une différenciation économique et sociale dans les zones avoisinant les centres où s'expriment ces besoins et goûts nouveaux, qui constituent le fondement du monde grec.

Les centres urbains d'Asie occidentale n'ouvrent pas simplement la voie aux évolutions urbaines observées en Grèce à partir du VIII^e siècle av. J.-C., ils ont également une importance propre. Il en existe divers exemples, tels que Ninive et Dur Sharrukin en Assyrie, Babylone, qui connaît un véritable renouveau sous Nabopolassar et Nabuchodonosor à la fin du VII^e siècle av. J.-C., ainsi que Suse, ancienne capitale du Royaume élamite, en pleine renaissance au VI^e siècle av. J.-C., et Persépolis, en Iran, qui se développe sous les Achéménides. Jérusalem et son temple demeurent un exemple majeur d'architecture urbaine et sacrée jusqu'à leur destruction par Nabuchodonosor en 587 av. J.-C. En Cilicie (Anatolie), les États néo-hittites connaissent un certain essor urbain, quoique modeste, comme à Karatepe au VIII^e siècle av. J.-C. En Anatolie comme en Syro-Palestine, l'Empire perse des Achéménides absorbe plusieurs anciens centres urbains et leur permet, dans une large mesure, de continuer d'exister parallèlement au monde grec. Néanmoins, dans de nombreuses régions de l'Empire achéménide, les villages survivent et jouent un rôle fondamental jusqu'à l'époque des royaumes grecs et ensuite, conservant leurs structures physiques et sociales ainsi que leurs méthodes d'irrigation des cultures. Ces dernières font appel à d'importants dispositifs hydrauliques considérés par les savants modernes comme l'expression tangible de formes de société centralisées dans le monde oriental antique.

Les sociétés hoplitiques, la diffusion du fer et la frappe des premières monnaies

Aux alentours du VII^e siècle av. J.-C., après un long processus préparatoire et parallèlement à la stratification de la société, commencent à se développer des structures et des sociétés militaires qualifiées, à partir du terme grec correspondant, d'« hoplitiques ». D'un point de vue militaire, nous parlons ici de la phalange de fantassins très organisée, composée de citoyens-propriétaires terriens appartenant à la classe sociale et politique dominante. C'est là la structure militaire de l'ancienne aristocratie, à

laquelle ont été incorporées les classes moyennes. Ce phénomène est attesté en Grèce et dans le monde hellénisé, en Étrurie et plus particulièrement à Rome sous le règne de Servius Tullius. D'un point de vue technique, la période hoplitique correspond à une époque politiquement et socialement capitale dans la diffusion du fer, plusieurs siècles après sa découverte et ses premières applications. Ce métal, qui a commencé à être utilisé dans la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C., remplace progressivement le bronze dans la fabrication des armes, des outils agricoles et de nombreux autres objets. En Méditerranée, l'Anatolie est le principal centre de production. Durant la longue période qui s'étend des XV^e et XIV^e siècles av. J.-C., on ne trouve guère de traces d'utilisation du fer en dehors de cette région. Au VIII^e siècle av. J.-C., le fer, mentionné près de cinquante fois par Homère, fait à peine concurrence au bronze ; toutefois, dans les œuvres d'Hésiode (vers 700 av. J.-C.), il constitue déjà une caractéristique de la période historique, symbole d'une civilisation, voire de la condition humaine. Son utilisation accrue a également des conséquences directes sur un plan purement économique. L'évolution du statut des artisans qui travaillent ce métal n'est que partiellement comparable à celle du statut des travailleurs du bronze de l'époque mycénienne, dont le prestige repose en grande partie sur leur savoir-faire et leur position privilégiée au sein d'une société hiérarchisée. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, tout cela s'avère moins possible dans le monde de l'*isotes* (égalité) hoplitique, où la métallurgie du fer s'impose comme l'une des principales activités de production entraînant par la suite une exploitation à grande échelle de ce matériau. Parallèlement, le travail du fer se prête à l'adoption de nouvelles techniques d'exploitation des terres cultivables et à la culture de plantes plus spécialisées.

L'Asie occidentale a également sa place dans l'histoire commerciale et matérielle de la Méditerranée à cette époque grâce aux objets métalliques d'une élégance remarquable qu'on y produit, à l'image des chaudrons en bronze fabriqués en Ourarthou, en Syrie et en Phrygie, pendant le VIII^e siècle av. J.-C. au moins.

C'est à partir du VII^e, mais surtout au VI^e siècle av. J.-C. qu'est introduit dans l'aire méditerranéenne un moyen d'échange, la monnaie, qui va bouleverser les conditions de fonctionnement de l'économie, même si son incidence sur les schémas traditionnels de propriété reste limitée. La tradition grecque attribue l'invention de la monnaie aux Lydiens, les fouilles archéologiques confirmant que, au début du VI^e siècle av. J.-C. au plus tard, son usage est largement répandu dans l'ouest de l'Anatolie, avant de s'étendre à l'ensemble du monde grec au cours de ce même siècle. La monnaie joue un rôle fondamental dans la circulation des richesses. Elle n'est pas en elle-même source d'échanges, mais prend tout son sens dans le cadre des rela-

tions commerciales et favorise la circulation des objets, des biens et des individus. L'accumulation et l'accroissement des richesses se traduisent désormais de diverses manières et on assiste à la naissance d'un nouveau type d'acteurs sociaux du fait des mouvements économiques mis en branle par la monnaie : propriétaires riches, propriétaires endettés, propriétaires de capital, banquiers et entrepreneurs qui investissent dans des terres, des bâtiments et des commerces ou dépensent simplement leur argent pour le luxe, le prestige, le plaisir ou l'oisiveté. Dans le débat complexe qui entoure les origines de la monnaie, il est tentant d'adopter la théorie selon laquelle sa création formelle répond aux exigences de l'État, qui a besoin d'un moyen de paiement pratique, fiable et garanti pour rémunérer ses soldats, ses mercenaires et ses fonctionnaires, mais aussi pour financer les travaux de fortification et de défense, les approvisionnements, la construction de routes, l'organisation des services publics, etc.

Le monnayage en Grèce est précédé par l'utilisation de pièces de métal précieux en Mésopotamie et en Perse, et surtout par la production en Lydie de pièces faites d'électrum (un alliage d'or et d'argent) et d'autres métaux précieux. Les rois de Perse commencent en outre à émettre des pièces à peu près à la même époque que les Grecs. Dans ce domaine comme dans celui de l'urbanisme ou des inscriptions monumentales et des missives privées, l'Empire achéménide (du VI^e au IV^e siècle av. J.-C.) assimile et transmet l'expérience des États des régions mésopotamienne et syro-palestinienne, mais aussi de l'Anatolie. Le métal d'argent provenant de Perse, le *siglos*, est mesuré au poids tandis que plus tard une pièce arcadienne (le sicle) et les statères d'or (les dariques) deviennent d'usage courant en Anatolie comme dans le monde égéen, où ils représentent un moyen de contact, d'échanges, d'influence politique et même de corruption.

La pensée mathématique et géométrique, profondément ancrée dans les civilisations d'Asie occidentale, contribue à façonner une mentalité et une culture monétaires dans le monde grec (au VI^e siècle av. J.-C., l'expérience du philosophe Pythagore de Samos, très marqué par les influences orientales et plus particulièrement mésopotamiennes et perses, est en ce sens très significative). Elle contribue également au développement d'une économie monétaire parallèlement à l'essor du rationalisme grec qui, non sans raison, prend sa source au cœur de la Grèce ionienne, c'est-à-dire en Anatolie occidentale, au contact direct des cultures de la Méditerranée orientale.

Les pièces grecques (faites essentiellement d'argent) servent à leur tour de précédent et de modèle pour les États hellénistiques et la Méditerranée occidentale. L'exemple qui vient immédiatement à l'esprit est celui de Rome ; selon Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, XXXIII, 42-46), Rome utilise d'abord l'*aes rude* (cuivre brut), puis l'*aes signatum* (cuivre ou bronze

estampé) sous le règne de Servius Tullius (VI^e siècle av. J.-C.), avant de commencer à émettre des pièces d'argent peu avant la première guerre punique (en 269 av. J.-C.). Cependant, les théories modernes, et notamment celles proposées par l'école anglaise de numismatique, suggèrent une date ultérieure pour la frappe du denier d'argent (*denarius*) à Rome, pas avant la deuxième guerre punique. L'histoire de la monnaie en bronze fait elle aussi l'objet de nombreux débats. Dans les textes anciens comme dans la littérature moderne, il est fait référence à l'*aes grave* (cuivre ou bronze lourd), qui sert à la fabrication de lingots d'une livre. Quoi qu'il en soit, les premières tentatives romaines de production de pièces d'argent reflètent les expériences grecques, notamment en Campanie, et remontent à la fin du IV^e siècle av. J.-C. Elles sont suivies de l'émission de deniers d'argent, dont on ne connaît cependant ni la valeur par rapport aux pièces de bronze, ni la chronologie de l'évolution du taux de change (de 10 à 16 *aeses* pour un denier) entre la fin du III^e siècle et le milieu du II^e siècle av. J.-C.

Au IV^e siècle av. J.-C., le monde grec connaît le développement rapide d'une économie monétaire : vers la fin du siècle, on commence à produire des pièces de métaux précieux dans des régions ne possédant traditionnellement pas de monnaie, à l'intérieur comme à l'extérieur du monde grec. Cette nouvelle évolution, qui trouve son origine chez les Grecs et se révèle être à la fois matérielle, technique et culturelle, touche les zones les moins urbanisées des régions européennes et africaines avoisinantes, comme l'illustre parfaitement l'épanouissement des oppidums en Gaule à partir du IV^e siècle av. J.-C.

De manière générale, le IV^e siècle av. J.-C. est le théâtre de progrès considérables en matière de mouvement et de communication sous toutes leurs formes. La tradition de l'écriture (dont les origines sont il est vrai antérieures) atteint son apogée après s'être développée au cours des siècles pour devenir progressivement accessible à tous (voir le chapitre 5). Ainsi se répand l'utilisation de matériaux relativement plus faciles à se trouver et à manier que le métal (pierres, papyrus, tablettes de bois ou parchemins, par exemple) ; les conséquences culturelles, matérielles, sociales et économiques de ce phénomène sont considérables, même si la dimension sociale de l'alphabétisation reste indéterminée.

Il faut se garder de considérer la Méditerranée et ses régions voisines entre le VII^e siècle av. J.-C. et la création de l'Empire romain comme un vague ensemble de cités méridionales et côtières uniquement préoccupées par l'avènement de l'urbanisation et de la « civilisation ». Nous ne pouvons pas comprendre ces différentes sociétés sans nous pencher sur les rapports qui existent entre les cités classiques et le monde des « Barbares » (voir les chapitres 10 et 11).

Le commerce, les transports, les techniques et la politique monétaire

La région qui se trouve sous l'influence culturelle et, plus tard, sous la domination politique du « centre » classique adopte non seulement les caractéristiques culturelles et organisationnelles que nous avons brièvement évoquées mais constitue en outre, géographiquement, économiquement et historiquement parlant, un espace de communication et de commerce. Les contacts et les échanges commerciaux s'intensifient rapidement entre les colonies d'Hercule et les îles Britanniques (notamment autour de l'étain et de l'or), entre la Bretagne et la Belgique, entre le Pô et la mer Baltique, la mer du Nord (par exemple pour le commerce de l'ambre) ou la mer Noire et, enfin, entre les colonies grecques de la mer Noire et les régions baltiques et scandinaves ainsi que, à l'est, celles voisines du Caucase et de la mer Caspienne. Ce réseau de canaux de communication naturels, par voie de terre et de mer, est complété plus tard par le réseau des routes romaines qui permet d'acheminer jusqu'à Rome tous les produits du monde méditerranéen et de ses environs, comme mentionné dans un célèbre extrait du discours sur Rome prononcé par Aelius Aristide à l'époque d'Antonin le Pieux (II^e siècle av. J.-C.). Les fouilles archéologiques ont permis de mettre en évidence la diffusion de marchandises typiquement méditerranéennes telles que l'huile et le vin. Les exportations d'huile sont le fait des Athéniens, puis plus tard des peuples romain et italique, jusqu'à ce que l'Espagne et l'Afrique du Nord viennent sérieusement concurrencer Rome durant les premiers siècles de l'Empire, comme en témoignent les innombrables amphores retrouvées sur tout le territoire. Le commerce italique est attesté par la céramique « campanienne », tandis que l'influence romaine peut facilement se mesurer par la présence de *terra sigillata*. Celle-ci trouve probablement son origine dans les ateliers du monde grec, rejoignant ensuite les fabriques de l'Italie centrale avant de gagner, par le biais d'imitations, les régions d'Europe centrale et occidentale sous influence ou domination romaine. Les verreries de toutes sortes et la vaisselle en général connaissent la même évolution. Marseille constitue un cas d'espèce, avec son arrière-pays où sont importés de tels articles, signe de l'intérêt commercial pour les objets grecs en Italie au IV^e siècle av. J.-C. puis, plus tard, pour le commerce romain et italique au sens large avant la conquête de Jules César (58-51 av. J.-C.) et même avant la création de la province de Gaule narbonnaise (128-173 av. J.-C.). Une série de facteurs quantitatifs et structurels font que les divers types d'échanges effectués à cette époque sont semble-t-il extrêmement « compatibles ». Chaque marché a bien évidemment tout intérêt à s'étendre, mais le résultat final est néanmoins un « pluralisme » commercial plutôt qu'un monopole, du moins en ce qui concerne les exportations.

Autour de ce système central, point de départ de nombreuses routes commerciales, on trouve toute une série de réseaux commerciaux périphériques reliant les provinces entre elles. Il ne s'agit là que d'un aspect du dynamisme et de l'autosuffisance culturelle de l'Empire romain, alors même que celui-ci s'agrandit, étendant son influence culturelle à des régions de plus en plus éloignées. Les activités de production de base sont incontestablement caractérisées par une uniformité significative en ce qui concerne l'utilisation de machines et d'outils agricoles, mais également d'outils plus complexes inventés pour économiser le travail humain et animal et constituant donc, d'une certaine manière, un premier pas vers l'automatisation. La charrue, l'un des outils de base utilisés dans l'agriculture méditerranéenne, reste certes fondamentalement la même partout mais présente des différences d'une région et d'une époque à l'autre (comme on peut le constater en Gaule, en Allemagne, en Bretagne, etc.). Dépendant essentiellement, du moins pour ce qui est de sa diffusion à grande échelle, de la découverte et de l'utilisation généralisée du fer, elle est le reflet des traditions techniques locales : ainsi, la charrue à roue semble caractéristique de la Gaule, au même titre que la moissonneuse. On trouve par ailleurs différents types de moulins, comme le moulin à eau, qui permet l'exploitation rationnelle et mécanique d'une source d'énergie naturelle. La verrerie constitue un autre domaine dans lequel on observe des progrès techniques (et la diffusion de découvertes rendue possible par l'unité de l'Empire).

C'est manifestement les domaines de la défense et de la guerre qui révèlent le mieux l'esprit d'innovation. En outre, l'utilisation des voies navigables entraîne l'apparition d'un élément essentiel des techniques du monde antique, à savoir la construction navale, dont les Grecs, les Phéniciens, les Carthaginois, les Étrusques et les Illyriens acquièrent la maîtrise avant les Romains. À cet égard, la période hellénistique représente un véritable apogée dans ce domaine, notamment en termes de taille.

Pour le commerce à longue distance, on préfère dans la mesure du possible les routes maritimes aux routes terrestres, moins adaptées aux déplacements. Il faut garder à l'esprit que, au cours de la période qui nous intéresse, les navires rejoignent l'Atlantique par les colonnes d'Hercule, gagnent ensuite les îles Cassitérides ou îles de l'Étain (îles Scilly), c'est-à-dire les eaux britanniques, ou bien longent la côte atlantique de l'Afrique du Nord. Les Phéniciens et les Carthaginois ont déjà atteint cette dernière, comme en témoigne le voyage entrepris par Hannon à la fin du VI^e siècle av. J.-C., au moment où, plus à l'est, Scylax de Caryanda contourne toute l'Arabie sur ordre de Darius I^{er}. Ces exploits, qui dans les temps anciens résultent soit d'initiatives privées, soit plus souvent, comme nous l'avons vu, de l'esprit d'entreprise et du climat culturel qui règnent dans l'Empire perse et les régions voisines, se poursuivent et sont même surpassés à la fin de l'époque

classique et au cours de la période hellénistique. Le recours aux voies terrestres est fréquent, non seulement pour les relations intercontinentales, mais aussi pour le commerce local et régional (ce fait est de plus en plus communément admis), mettant à profit des phénomènes naturels tels que les vallées fluviales, les isthmes, les passages à flanc de colline, etc.

Néanmoins, il n'existe rien de comparable aux réalisations et aux prouesses romaines en matière de routes. Rome ne se contente pas d'« ouvrir » des voies terrestres, mais « construit » véritablement des routes, recourant pour leur construction comme pour leur amélioration à des techniques qui révèlent ses objectifs militaires, même si ces routes remplissent bientôt une nouvelle fonction à mesure qu'émergent des possibilités en termes de commerce, d'échanges et de culture. Le réseau de routes consulaires romaines en Italie est étendu et rattaché aux routes desservant les provinces de l'intérieur des terres jusqu'au *limes*, qui ne constitue pas seulement une série de fortifications, mais également un important système de routes frontalières (avec ses *castra*, ses *castella*, ses *canabae* et même ses *coloniae*) auquel sont reliées les routes des pays barbares. En outre, les voies de communication de l'Empire ne comprennent pas uniquement des routes, mais aussi des voies navigables qui sont utilisées à la fois pour la navigation et pour le flottage du bois.

Le char sous toutes ses formes est le moyen de transport le plus courant dans le monde méditerranéen antique. Les chars de guerre font l'objet d'une curieuse « amélioration » tactique, qui consiste à les équiper de faucilles fixées aux roues ou sous le char. Cette pratique est attestée dans toute l'Antiquité, de l'Empire perse jusqu'à la fin de l'Empire romain.

Pour les anciens, le progrès technique signifie notamment la large diffusion d'une invention qui peut être attribuée à un individu, à un environnement particulier ou à un ensemble spécifique de personnes. Plus que la date de l'invention, c'est donc son origine et sa diffusion géographiques qui importent. La « découverte » dépend essentiellement des moyens de communication et de circulation, des processus qui permettent de la faire connaître à grande échelle.

La concentration du pouvoir économique entre les mains des rois des grands États hellénistiques favorise incontestablement l'unification et l'essor économique, notamment monétaire, même s'il existe vraisemblablement plusieurs réseaux monétaires.

Dans un système de contrôle étatique comme celui de l'Empire romain, le pouvoir central gère et définit la politique monétaire et l'économie. La relation entre la politique et la production monétaire fait l'objet de théories contradictoires. Aussi inefficaces qu'elles aient pu s'avérer, on peut difficilement nier les effets des politiques d'intervention sur les prix, et pas seulement dans le cas de la plus célèbre, l'*Edictum de pretiis* de l'empereur Dio-

clétien, en 301 apr. J.-C. Les conditions sociales et économiques des classes défavorisées dépendent notamment du pouvoir d'achat réel de la monnaie divisionnaire, et le rapport entre les pièces d'or et les deniers d'argent influence directement leur niveau de vie. Il est intéressant de rappeler ici la double dévaluation de l'*aureus* et du denier d'argent par Néron en 64 apr. J.-C., ainsi que la relative stabilité des prix jusqu'à l'époque de Commode (181-192 apr. J.-C.) et de Sévère (193-211 apr. J.-C.), marquée par une forte inflation. Caracalla crée pour sa part une nouvelle pièce, l'*antonianus*, équivalent nominal de deux deniers malgré une teneur en argent plus faible. C'est finalement Constantin le Grand (285-337 apr. J.-C.) qui organise le système monétaire autour du *solidus* d'or, par rapport auquel les pièces de monnaie divisionnaires conservent une valeur minimale. Cela permet une consolidation sur deux fronts, l'or et les richesses naturelles, qui sont en partie concentrés dans les mêmes mains et en partie exposés à deux sorts différents. Mais l'histoire ne revient jamais complètement sur ses pas et ce sont à nouveau les réseaux régionaux évoqués précédemment qui continuent d'entretenir le dynamisme économique, phénomène qui ne peut pas être simplement analysé comme un retour vers le passé.

Les sciences, les connaissances techniques et les inventions, et leurs applications dans la vie culturelle, sociale et économique

Le développement des relations commerciales avec des régions éloignées, l'organisation des transports et des actions militaires sur de longues distances et la coordination des activités tant civiles que militaires passent par une maîtrise parfaite de la mesure du temps (dates et heures) ainsi que par le repérage des différents lieux, le calcul du temps nécessaire pour y parvenir et l'itinéraire à suivre.

La pensée scientifique qui s'épanouit depuis la période hellénistique permet d'acquérir de telles connaissances. Les mathématiques et la géométrie apportent les principes de conception fondamentaux pour les différents instruments ainsi que pour de nombreux autres outils et machines utilisés dans l'ingénierie, l'artisanat, l'agriculture, le commerce et les transports.

Les premières courbes horaires sont tracées sur les cadrans solaires de la manière suivante : Anaximandre projette pour les différents mois de l'année l'orbite du soleil, supposée circulaire, sur la surface concave d'un disque sphérique et détermine ainsi la date des équinoxes et des solstices. Ce n'est qu'à la fin du ^ve siècle av. J.-C. que l'on adopte les perfectionnements apportés par les Égyptiens : les courbes sont subdivisées en douze sections correspondant aux heures de la journée, de manière à ce que l'ombre de la pointe du gnomon situé au centre de la sphère indique l'heure, et les courbes diurnes la saison. S'appuyant sur sa théorie astronomique des sphères homocen-

triques, Eudoxe de Cnide formule alors une théorie sur la conception géométrique (*analemma*) du réseau de courbes horaires et mensuelles sur un cadran solaire de ce type, connu sous le nom de *skaphe*. Lui ou l'un de ses disciples immédiats étend ce système aux surfaces coniques (*konarachne*) ou planes, quelle que soit leur inclinaison.

Les Romains se servent également d'horloges de ce type, bien qu'elles soient fabriquées par les Grecs comme l'attestent les inscriptions en grec pour représenter les mois. Elles ne peuvent toutefois être utilisées qu'à la latitude pour laquelle elles ont été conçues, problème pallié par l'invention d'un cadran solaire portable doté d'éléments rotatifs permettant de régler la latitude géographique et le mois (avec des disques ou des anneaux). Certaines horloges de ce type portant des inscriptions romaines, et déjà mentionnées par Vitruve (30 av. J.-C.), sont parvenues jusqu'à nous. Hipparque (vers 190-120 av. J.-C.) est à l'origine de la technique de projection stéréographique des coordonnées des corps célestes et des courbes horaires et mensuelles sur un disque circulaire, alors utilisé pour l'astrolabe ou planisphère ; ainsi, avec l'aide d'un dioptré rotatif, il est possible de déterminer l'heure du jour et de la nuit ou la saison de l'année en observant les étoiles et le Soleil. Vitruve décrit une sorte d'horloge à eau utilisant cette projection comme indicateur. Derrière cette horloge se trouve un disque portant une projection des constellations et des signes du zodiaque ; on tourne ce disque une fois toutes les 24 heures, en se fondant sur une clepsydre précise construite sur le modèle de celles de Ctésibios. Dans ce type d'horloges, dont plusieurs fragments nous sont parvenus, les données déterminées par l'astrolabe sont indiquées mécaniquement. C'est là le fondement des tables d'astronomie et des horloges de tour de la fin du Moyen Âge.

À Syracuse, après 400 av. J.-C., les pythagoriciens, appliquant les mathématiques à la résolution de problèmes d'ingénierie, mettent au point des engins d'artillerie novateurs d'une portée de plusieurs centaines de mètres et effectuent des tests pour déterminer leurs dimensions les plus appropriées ; après certaines améliorations apportées au tournant du siècle à Alexandrie, ces armes conservent les mêmes dimensions jusqu'au Moyen Âge. La fronde évolue pour donner naissance entre autres à l'onagre, à l'arc et à la catapulte, qui utilisent flèches et pierres comme projectiles. Des faisceaux de tendons ou de poils entortillés sont utilisés pour tendre les arcs. L'usage des ressorts en bronze et des cylindres à air comprimé testés par la suite dans ce même but par Ctésibios ne se répand pas car les techniques mises en jeu sont trop complexes et trop fragiles.

En passant, par un processus de déduction, des engins de levage au levier, dont le principe est défini par la dérivation dynamique (Aristote) et statique (Archimède) de la loi du levier, il devient possible de calculer le mode de

fonctionnement de machines simples déjà connues à cette époque et de les utiliser en les associant de manière appropriée (galet, roue à essieu, coin, vis et plan incliné) ; Archimède (vers 285-212 av. J.-C.) invente même une machine complètement nouvelle en forme de moufle. Par la suite, les galets sont disposés verticalement et non plus horizontalement comme à l'époque d'Archimède ; le moufle est alors utilisé dans des grues de levage en remplacement des simples galets, dont l'arbre de transmission est actionné par des roues à pédales géantes. Les machines de ce type sont employées dans la construction de bâtiments monumentaux à Rome, fournissent la tension nécessaire aux engins d'artillerie à torsion des Romains et sont utilisées dans la médecine grecque pour étirer ou ressouder les membres foulés ou fracturés.

La compréhension théorique de la conception et du fonctionnement de la vis se traduit par des applications dans le domaine de l'ingénierie, après les premières utilisations par les artistes : Archimède associe le principe de la vis à celui de la roue hydraulique à huit chambres des Égyptiens pour inventer la vis qui porte son nom, largement utilisée pour l'irrigation et le drainage. L'usage de la vis en bois se répand également ; elle permet de transmettre l'énergie *via* un boulon guide ou un écrou guide à des presses à étoffes, des pressoirs à huile ou à vin novateurs utilisés en Europe jusqu'aux temps modernes. Ctésibios s'était déjà appuyé sur le principe de la dent d'engrenage pour inventer l'odomètre avec compteur ; on pense qu'il est également l'inventeur de la roue d'engrenage, qu'il associe dans sa clepsydre à un système de crémaillère. Archimède pour sa part associe la roue d'engrenage à une vis sans fin pour obtenir un entraînement par celle-ci qui, du fait d'une mauvaise compréhension du profil denté, ne s'impose pas en pratique comme engrenage angulaire pour les opérations de levage.

Dans l'Égypte hellénistique, les Grecs inventent également des roues à écopes mues par des pales ou actionnées par la vitesse d'écoulement de l'eau, des roues à pédales ou encore des cabestans. Dans ce cas, l'engrenage angulaire est équipé de paliers périphériques au lieu de roues d'engrenage ; ces systèmes permettent de faire monter très haut le niveau de l'eau dans des chambres, des jarres en terre cuite, des sacs en cuir ou des chaînes à godets. Le principe de la pompe à godets est également mis au point. En outre, des roues hydrauliques à aubes dotées d'un arbre horizontal sont utilisées pour faire tourner des moulins dans l'Empire romain. Les moulins-bateaux sont mentionnés pour la première fois en 536 av. J.-C. à Rome, tandis que la scie à eau apparaît en Moselle. Parmi les exemples les plus remarquables de systèmes urbains d'approvisionnement en eau figurent les conduites réalisées à Jérusalem sous le roi Salomon (1018-978 av. J.C.), le roi Ézéchias (727-669 av. J.-C.) et Hérode (37-4 av. J.-C.) et composées d'un vaste réseau de bassins et de longs tuyaux inclinés. Pour couvrir des distances plus courtes,

on dispose également dans les villes d'Anatolie de conduites pressurisées en argile visant à compenser la faiblesse des pentes. La conduite hydraulique pressurisée construite à Pergame en 200 av. J.-C. est un chef-d'œuvre permettant d'amener l'eau jusqu'à la forteresse bâtie au sommet d'une colline s'élevant à 200 mètres au-dessus de la vallée.

L'approvisionnement en eau des cités romaines s'effectue de tout temps grâce à des canaux couverts et des conduits inclinés couvrant de nombreux kilomètres ; des aqueducs, parfois construits avec des arches sur plusieurs niveaux, permettent de franchir les vallées et les dépressions. Les besoins en eau augmentent considérablement dès le milieu du II^e siècle av. J.-C. (Pompéi), lorsque surgissent un peu partout dans les cités des bains publics, ou thermes, conçus sur le modèle des bains alimentés par les sources chaudes dans les villas des riches Romains de Campanie. Le réseau de distribution du centre de la cité est construit de telle sorte qu'en cas de pénurie, un rationnement puisse être organisé pour alimenter les fontaines publiques (on en compte près de mille trois cent cinquante au début du IV^e siècle). Rome reçoit chaque jour environ un million de mètres cubes d'eau *via* dix aqueducs ; en 150 apr. J.-C., cela équivaut à une consommation quotidienne moyenne de six cent cinquante litres par habitant. Une grande partie de ce volume est bien sûr dirigée vers les thermes, qui sont au nombre de cent soixante-dix en 33 av. J.-C. On en comptera plus tard un millier. Progressivement, les thermes sont de moins en moins utilisés pour les bains, devenant plutôt un lieu de rencontre et d'événements sportifs et culturels, si bien que les magnifiques installations publiques créées par les empereurs prennent des proportions monumentales. Les bains construits par Dioclétien sur plusieurs étages forment un carré de plus de 600 mètres de côté. Même une ville romaine de province telle que Cologne est alimentée quotidiennement par quelque 17 000 mètres cubes d'eau de source acheminée sur des distances considérables par plusieurs conduites depuis l'Eifel. Cette consommation d'eau élevée exige naturellement l'aménagement d'un vaste système d'égouts qui, vu son échelle gigantesque, représente un nouveau défi technique (voir la *Cloaca maxima* de Rome).

Pour chauffer leurs bains, les Romains mettent au point un système de chauffage souterrain (l'hypocauste) utilisé dans la plupart des grandes villas, notamment dans les régions boisées situées au nord des Alpes, où l'hiver est rigoureux. En Italie en revanche, des poêles à charbon portables sont utilisés pour chauffer les habitations, comme en témoignent de nombreuses découvertes faites à Pompéi.

La poursuite de l'expansion géographique de l'Empire romain, qui atteindra finalement plus de 5 millions de kilomètres carrés à l'époque de Trajan et d'Hadrien, n'est pas sans poser de sérieux problèmes d'organisation et de logistique pour lesquels il s'impose de trouver des solutions tech-

niques. Celles-ci se répandent jusqu'aux confins les plus éloignés de l'Empire, où la population refuse d'être privée du confort civilisé de Rome. C'est là la tâche notamment des légions frontalières, qui non seulement incluent des unités de pionniers (le terme *ingénieur* désigne en premier lieu les membres du génie militaire) mais doivent en outre assurer dans la mesure du possible leur propre autosuffisance. La cohésion de l'Empire repose en partie sur un réseau routier bien aménagé d'une longueur totale de 100 000 kilomètres environ, doté d'infrastructures solides, de fossés de drainage, de haltes et de ponts de pierre (dont certains font encore partie du réseau routier actuel) destinés à faciliter le passage des troupes et des messagers, la circulation des marchandises, etc., et ce quels que soient les conditions climatiques et le terrain. Par suite des relevés et des restructurations effectués au nord des Alpes par l'empereur Auguste, ces routes relient en quasi ligne droite et à travers tous types de terrains les villes et les forteresses situées entre les Alpes et les fortifications frontalières du *limes*. Copie de la carte romaine du monde datant du 1^{er} siècle av. J.-C., la table de Peutinger figure, avec des indications kilométriques mais sans courbes isogones, les routes à longue distance de l'Irlande à la Chine et montre clairement l'importance attachée à cette époque au réseau routier.

L'une des découvertes des premiers ingénieurs d'Alexandrie, qui se propage par la suite à l'ensemble de l'Empire romain, est l'utilisation de la pression atmosphérique et du vide dans toutes sortes de jouets et d'instruments techniques. Ici encore, le principe de l'appareil à succion et du siphon, ou « fontaine de Héron », constitue le fondement de la compréhension, de l'invention et du perfectionnement de toutes sortes d'automates et d'appareils à mélanger et à boire surprenants, sans parler des orgues hydrauliques fonctionnant sous la pression atmosphérique et des lance-flammes (Ctésibios). On ne relève aucune invention postérieure à l'époque de Vitruve.

Au milieu du 1^{er} siècle av. J.-C., les Syriens ou les Phéniciens inventent le tube de verre, destiné à souffler le verre dans des moules creux ou en lui donnant la forme de récipients, remplaçant ainsi l'ancienne technique qui consistait à plonger des noyaux de sable ou d'argile dans la masse vitreuse. Connues depuis longtemps mais jusqu'alors seulement utilisées pour la fabrication de petits récipients aux parois épaisses ainsi que d'assiettes plates ornées de reliefs, les techniques de coulage et de pressage se perfectionnent et sont intégrées dans la production de nouvelles formes. Parallèlement au progrès dans ces techniques, les procédés chimiques sont améliorés afin de faire disparaître la couleur du verre et de rendre les récipients transparents. Ces avancées se traduisent par une augmentation colossale des importations grecques et romaines de verre et entraînent, au cours des dernières décennies du 1^{er} siècle av. J.-C., le transfert des techniques de fabrication d'Alexandrie vers Rome et le sud de l'Italie. Le verre, naguère article de luxe, devient un

objet de consommation courante. Les bouteilles et autres récipients creux sont produits en masse dans de grands ateliers. Le verre est coulé en vitres et parfois en miroirs. Toutes les techniques de la verrerie sont déjà bien connues à l'amorce du II^e siècle apr. J.-C. ; seules des améliorations stylistiques et artistiques peuvent encore être apportées et l'on ne constate plus d'innovations techniques jusqu'aux temps modernes, où elles seront rendues possibles grâce aux sciences naturelles. La qualité du verre dépend des matières premières utilisées pour sa conception. Dans les provinces septentrionales, par exemple à Bonn et à Cologne, les fabricants ne produisent que du verre naturellement coloré (bleu-vert) pendant près de deux cents ans, tandis que des récipients en verre transparent continuent d'être exportés d'Alexandrie vers le sud de la Gaule, les îles Britanniques et la Rhénanie. La situation change brusquement au milieu du II^e siècle, lorsque du sable composé d'acide silicique presque pur est découvert à Frechen, au sud de Cologne. Dès lors, les manufactures verrières de Cologne connaissent un essor extraordinaire qui se traduit non seulement par la production de verre destiné à un usage pratique, mais aussi par la réalisation de chefs-d'œuvre artistiques à partir de techniques connues depuis longtemps des tailleurs de pierre, le polissage et la gravure ; les gobelets et les verres diatrètes du début du IV^e siècle en constituent les exemples les plus remarquables. Au milieu de ce même siècle, les verreries rhénanes émaillées d'or font leur apparition ; l'art de la dorure mis au point à Alexandrie connaît ici une nouvelle amélioration avec l'incorporation d'émaux de couleur.

Décrite par Pline (vers 70 apr. J.-C.) et plus tard par Palladius (vers 400 apr. J.-C.), la moissonneuse, uniquement utilisée en Gaule, est une autre invention qui n'a pas été approfondie lors de l'Antiquité. On a également découvert plusieurs illustrations en relief de cette machine, qui permet d'économiser de la main-d'œuvre mais ne peut être employée que sur des champs de grande taille, ne récupère pas la paille et entraîne des pertes de grain. Son utilisation n'est donc viable que sur de vastes *latifundia*, dont la présence ne se limite toutefois pas aux frontières de la Gaule et ne justifie donc pas à elle seule le cantonnement régional de l'usage de cette invention.

Celle-ci constitue d'ailleurs un autre signe de l'étrange stagnation dans laquelle s'enfoncent les techniques gréco-romaines mais aussi les sciences de la nature, les mathématiques et la médecine à la fin du II^e siècle apr. J.-C., voire plus tôt. Par la suite, on ne constate pratiquement plus aucune innovation. La conception grecque du rôle des sciences de la nature et de leur position par rapport à la technique, excluant toute influence entre ces deux branches de la connaissance et rendant par là même tout nouveau progrès impossible, semble ainsi montrer ses limites.

La fin de l'unité méditerranéenne

Le dense réseau routier construit par Rome — et pas seulement à partir de la cité elle-même — multiplie les possibilités de déplacement d'est en ouest à une latitude plus septentrionale que la capitale et les autres centres urbains méditerranéens à l'époque classique. L'existence et l'emplacement d'un port de commerce tel qu'Aquilée, de cités servant de résidences impériales comme Milan, Trèves, Arles et Ravenne ou encore d'importants centres situés à l'intérieur et le long du *limes* européen contribuent à l'apparition d'un itinéraire idéal, nettement distinct des routes rayonnant à partir de Rome. Il en résulte la naissance d'un axe nord-sud venant couper l'axe historique est-ouest et que les diverses crises de l'Empire, du moins à partir du III^e siècle apr. J. C., ne font que consolider. L'établissement progressif de royaumes romano-barbares à l'ouest fait ensuite le reste.

À partir des II^e et III^e siècles apr. J.-C., le réseau routier bâti par les Romains à l'intérieur de l'Empire permet aux peuples germaniques d'avancer vers les frontières et de pénétrer sur le territoire romain. Ces migrations commencent au II^e siècle, lorsque l'Empire n'est plus en mesure de poursuivre sa politique expansionniste. Elles commencent avec les Quades et les Marcomans, suivis au III^e siècle par les Francs, les Alamans et les Goths, qui consolident leurs positions au IV^e siècle, au moment de l'expansion continue des Saxons. Viennent ensuite les Suèves et les Vandales, qui poussent, surtout ces derniers, jusqu'en Espagne et en Afrique, où ils maintiennent leur domination jusqu'au début du VI^e siècle apr. J.-C. Au V^e siècle, le nord de l'Italie est envahi par les Huns, peuple de cavaliers nomades venus d'Asie centrale et, en 568, l'invasion des Lombards germaniques annonce la fin de la domination « impériale » (c'est-à-dire byzantine) en Italie au cours des VII^e et VIII^e siècles. C'est vers cette même époque que les Arabes commencent à gagner la Syrie et l'Égypte, puis progressivement la côte septentrionale de l'Afrique, l'Espagne et enfin la France.

La date fixée pour la fin de cette période soulève bien évidemment une question fondamentale, celle de la continuité ou de la discontinuité culturelle et de la continuité historique en général. Il s'agit pour ainsi dire du problème historique par excellence, du moins dans la mesure où nous considérons l'histoire comme un processus essentiellement diachronique. Les tentatives de définition de la discontinuité se sont focalisées sur les structures sociales et les modes de production, le rôle de l'esclavage et du travail forcé en général, l'émergence du système féodal, la christianisation de l'Empire, les structures politiques, le statut de l'armée, les aspects économiques et monétaires, le rôle des cités, les mérites et les responsabilités historiques des peuples « barbares », etc. Aujourd'hui, toutefois, nous avons plus tendance à admettre l'existence d'une certaine continuité et de périodes de transition

progressive qui mêlent harmonieusement les principes de continuité et de discontinuité. C'est à l'historien qu'il revient de considérer les deux aspects de ces curieuses mais néanmoins fondamentales « frontières mentales » de la périodisation historiographique (voir le chapitre 12).

L'AFRIQUE

Dans la moitié nord de l'Afrique, les changements sociopolitiques survenus à cette époque n'appellent que peu de commentaires dans la mesure où ils dépendent soit d'évolutions antérieures, comme c'est le cas dans l'Égypte pharaonique tardive, soit de systèmes nés en dehors du continent, comme dans les colonies grecques et romaines. Nous ne disposons que de très peu d'informations sur le Sahara et les régions nord-africaines qui ne sont pas véritablement colonisées. En Nubie et en Éthiopie, on assiste à l'émergence d'États centralisés qui, bien qu'adoptant un cérémonial manifestement copié sur l'étranger, ont un fondement essentiellement local. Dans ces deux régions (comme en Égypte depuis des temps bien plus anciens), la taille de l'architecture monumentale traduit clairement un haut niveau d'organisation du travail et de centralisation de l'autorité. D'après les sources dont nous disposons, ces États fondent leur puissance et leur prospérité sur la soumission des peuples voisins et la concentration de matières premières très recherchées, pour lesquelles sont établies des relations commerciales à longue distance. Entre les III^e et VII^e siècles de l'ère chrétienne, Axoum est la seule ville d'Afrique subsaharienne à adopter un système monétaire standardisé.

Les conséquences matérielles du progrès technique sont étroitement liées à celles évoquées plus haut. Les échanges de matières premières englobent le transport de métaux, de pierres précieuses, etc., à destination de l'Égypte, d'où une grande partie est acheminée vers le reste du pourtour méditerranéen. Même des blocs massifs de pierre de construction sont extraits de régions désertiques reculées pour être exportés vers l'Italie. Au Sahara, le transport à longue distance est révolutionné par l'utilisation du chameau, connu depuis le début du I^{er} millénaire av. J.-C. dans la vallée du Nil, mais qui n'est probablement adopté que plusieurs siècles plus tard dans les autres régions. La colonisation des régions arides est facilitée par l'invention et la diffusion de techniques d'irrigation, la culture en terrasses et d'autres progrès agricoles du même ordre.

Dans de nombreuses régions subsahariennes, l'essor de l'agriculture et l'adoption de la métallurgie s'accompagnent de changements sociaux et politiques majeurs. C'est notamment le premier de ces deux facteurs qui occasionne une évolution fondamentale des rôles respectifs des hommes et des femmes. Dans la société africaine traditionnelle, les femmes s'occupent

généralement des cultures, ramassant les légumes par exemple, tandis que la chasse, la pêche et l'élevage sont dans une large mesure réservés aux hommes. Avec le développement et la diffusion de l'agriculture, en particulier dans des zones inadaptées à l'élevage, le rôle économique des femmes prend ainsi de l'importance. L'adoption de la métallurgie et, plus au sud, de la technique de la céramique vient renforcer la spécialisation artisanale : la première demeure probablement et de manière invariable une prérogative masculine, souvent réservée à un groupe particulier, tandis que la seconde est plus généralement l'apanage des femmes, même si les potiers sont des hommes dans certaines régions très éloignées les unes des autres. Sur des territoires où la cueillette et la chasse constituaient jusqu'alors le mode de vie prédominant, ces évolutions se traduisent également par la concentration de la population qui, du moins dans les régions les plus fertiles, est désormais possible. Il semble probable que certains des systèmes d'irrigation utilisés sur les hauts plateaux d'Afrique orientale, notamment dans ce qui constitue aujourd'hui le Kenya, la Tanzanie et le Zimbabwe, apparaissent au cours du I^{er} millénaire apr. J.-C. Nous ne disposons pas, pour cette période, d'éléments précis sur le cadre et les contrôles politiques qui accompagnent l'expansion de zones d'habitation concentrées, mais on peut raisonnablement supposer que sont adoptés des systèmes de centralisation politique. À la fin du I^{er} millénaire apr. J.-C., de tels systèmes sont clairement attestés sur la côte orientale et dans la ceinture soudanaise ouest-africaine : il y a toutes les raisons de penser qu'ils se sont étendus progressivement au cours des siècles, notamment dans cette dernière région.

La quasi-totalité de l'Afrique subsaharienne semble être remarquablement autosuffisante au cours de la période considérée ici. Toutefois, on assiste durant le I^{er} millénaire apr. J.-C. à l'expansion de réseaux d'échanges spécialisés. Le sel, les poteries et les métaux les plus rares (le cuivre et dans certains cas l'or) font l'objet d'échanges entre les communautés de l'intérieur du continent tandis que, aux alentours du I^{er} siècle apr. J. C, les peuples de la côte orientale de l'Afrique entretiennent des relations commerciales avec d'autres régions du pourtour de l'océan Indien. Les navires dont dépendent ces échanges ne proviennent pas seulement de la mer Rouge, du golfe Arabique ou des ports indiens : on construit également en Afrique des bateaux en planches cousues (une technique qui s'est perpétuée jusqu'à une époque récente). L'étendue réelle de ces relations au cours du I^{er} millénaire apr. J.-C. demeure incertaine, car elles ne sont clairement attestées ni par l'archéologie, ni par les sources écrites jusqu'au VIII^e siècle apr. J.-C. Une chose est sûre, l'exploitation de l'Afrique subsaharienne par le biais de l'exportation de matières premières échangées contre des produits manufacturés est un phénomène qui s'est amorcé il y a au moins deux mille ans. Il faut bien garder à l'esprit que, du moins dans la plus grande partie du continent au sud

de l'équateur, ces évolutions ont lieu dans un contexte d'interaction entre des communautés agricoles et des peuples contemporains qui conservent dans une large mesure le mode de vie de leurs ancêtres, fondé sur la cueillette et la chasse. Tout au long de la période qui nous intéresse ici, ces derniers restent d'ailleurs les seuls à occuper les régions situées aux confins sud-occidentaux du continent. Leurs systèmes d'organisation sociopolitique continuent probablement de reposer sur l'existence de petits groupes et n'évolueront progressivement qu'au contact de populations agricoles et, dans certains cas, après l'acquisition de bétail.

L'ASIE DE L'EST

La métallurgie du fer et ses conséquences

Au début de la période étudiée dans ce volume, l'âge du bronze chinois dure déjà depuis près d'un millénaire. Il commence avec les magnifiques bronzes rituels datant d'environ 1500 av. J.-C., coulés avec précision dans des moules d'argile à la conception et à l'assemblage très complexes. Les techniques de fonderie du bronze sont de plus en plus élaborées, atteignant leur apogée aux alentours de 400 av. J.-C.

À cette époque, le bronze, prestigieux métal de l'ancienne société aristocratique, est déjà progressivement supplanté pour des raisons pratiques par le fer, substitution entraînant des conséquences majeures.

Les Chinois maîtrisent la métallurgie du fer avant le milieu du VII^e siècle av. J.-C. À partir du VI^e siècle environ, ils perfectionnent les procédés à haute température nécessaires à la fabrication de la fonte. Il s'agit là d'une avancée exceptionnelle, rendue possible par la grande maîtrise des techniques métallurgiques acquise par les Chinois dans le moulage du bronze, qui leur permet d'obtenir de très hautes températures. Ils apprennent rapidement à recuire le fer et à le rendre malléable, à produire du fer forgé et, au II^e siècle av. J.-C., de l'acier en retirant le carbone de la fonte.

Cette évolution se traduit par des mutations sociales et une révolution agricole. À partir du IV^e siècle av. J.-C., le perfectionnement des outils mis à la disposition des cultivateurs permet d'augmenter les rendements. La forte rivalité militaire qui oppose les différents États est alimentée par la production croissante de lames en fer, puis en acier. Les moules en métal et les moules empilés en céramique, antérieurs au premier Empire, rendent possible la production de masse. À partir du II^e siècle av. J.-C., le fer, contenant plus de carbone et moins de soufre, devient plus dur et plus facile à affûter. Au cours de ce même siècle, les pliages répétés et l'empilage permettent d'obtenir des lames en acier d'une qualité légendaire.

C'est en partie grâce à leurs armes en fer que les armées du Royaume qin parviennent à conquérir les six principaux États rivaux, lui permettant de fonder le premier Empire chinois en 221 av. J.-C. Au cours des siècles précédents, les outils en fer sont utilisés pour creuser dans la roche et les falaises des voies navigables ou des canaux, tandis que nombre de magnats tirent leur fortune de la fabrication et de la vente d'objets en fer. Sous la dynastie des Han, la production de fer augmente considérablement et, en 119 av. J.-C., le gouvernement impérial s'adapte en établissant un monopole d'État organisé autour de quarante-huit agences couvrant l'ensemble de l'activité, de l'extraction minière jusqu'à la distribution des produits finis. Le bénéfice réalisé sur la vente de ces produits vient gonfler les recettes impériales ; par ailleurs, les agences sont chargées de distribuer les outils agricoles fabriqués dans les fonderies par un procédé de moulage, à la différence des armes qui sont quant à elles forgées.

On sait fabriquer dans les ateliers d'État des outils et des objets exigeant un haut degré de précision. De la même façon, le bronze est exploité à un niveau beaucoup plus poussé qu'auparavant, comme l'illustrent les carreaux et les gâchettes des arbalètes utilisées par les forces armées. Chacune de ces armes fabriquées avec grand soin se compose de six éléments ; certaines sont pourvues d'une échelle graduée permettant au tireur de viser avec plus de précision en fonction de la distance. Ce sont des armes de ce type qui, avec les pointes de flèche produites par les fonderies de l'État, permettent aux armées han d'étendre leur domination à l'Asie centrale, à la Corée et aux terres du Sud et du Sud-Ouest exploitées depuis peu. Les usines d'État produisent à des fins agricoles un grand nombre de socs de charrue en fer, ainsi que des houes en fer destinées à être montées sur des manches en bois. L'utilisation de tels outils contribue incontestablement à l'exploitation agricole de nouveaux territoires, entraînant une augmentation générale de la production. En revanche, il est difficile de déterminer dans quelle mesure elle permet d'augmenter la productivité par unité de surface.

C'est vers cette même période que le gouvernement impérial prend également le contrôle d'un autre secteur essentiel de l'industrie d'extraction, la production et la distribution de sel. Le sel est un élément vital pour une population qui se nourrit essentiellement de céréales. Il est produit en partie en bord de mer et en partie dans les mines de l'intérieur du territoire, qui parfois descendent jusqu'à plusieurs centaines de mètres de profondeur, l'eau salée étant remontée par un système de conduits et de poulies.

Ce double monopole étatique du fer et du sel est sujet à controverse et donne lieu à des débats d'ordre idéologique et politique. De temps à autre, des mesures sont abrogées ou rétablies. Ce système complexe, exigeant une administration centrale bien organisée, devient vraisemblablement ineffi-

cace au cours des siècles de divisions territoriales entre les empires des Han et des Tang (du III^e au VII^e siècle apr. J.-C.). Le monopole du sel est restauré par les Tang en 758 apr. J.-C. et reste en vigueur jusqu'aux derniers temps de l'époque impériale.

L'agriculture, la gestion de l'eau et les transports

Tout au long de la période envisagée, et plus particulièrement au cours des deux derniers siècles av. J.-C., on assiste à des changements fondamentaux dans le régime alimentaire chinois. Au nord, le millet est progressivement remplacé par le blé, tandis que le riz devient la denrée de base dans la région du Yangzi. Certains aliments typiques, comme le pain et les pâtes à la farine de blé ainsi que le soja fermenté, font leur apparition vers le début du I^{er} millénaire apr. J.-C.

Au-delà des innovations techniques telles que la fabrication d'outils en fer et l'amélioration des méthodes de gestion de l'eau, l'intensification des semailles, de la fumure et de l'exploitation rend l'agriculture chinoise exceptionnellement productive.

Les méthodes agricoles connaissent diverses évolutions sous les Qin et les Han. Au I^{er} siècle av. J.-C., on expérimente ainsi des méthodes de semis des céréales dans des sillons soigneusement délimités destinées à remplacer les semis à la volée sur des parcelles mal définies. Les charrues sont désormais plus fréquemment tirées par des bœufs de trait ; afin de s'adapter à ces méthodes et d'obtenir une meilleure productivité, la longueur standard des bandes de terre arable passe de cent à deux cent quarante doubles pas. Vers 100 apr. J.-C., le grain est battu et moulu à l'aide de tarares et de moulins à marteaux actionnés par des pédales. Certaines régions, comme le Sud-Ouest, sont à la pointe des techniques d'élevage, alors même que les méthodes agricoles n'ont que très peu évolué au cours des siècles dans ces zones périphériques. Les premiers siècles de l'ère chrétienne sont marqués par l'introduction de la culture du raisin et du melon en provenance d'Asie centrale ; à la fin de la période couverte par le présent volume, le coton (d'origine indienne) commence à être cultivé en Chine.

Lors des premiers temps de la Chine impériale (c'est-à-dire sous les Qin et les Han, de 221 av. J.-C. à 220 apr. J.-C.), le gouvernement prend aux niveaux national et régional des mesures visant à stimuler l'agriculture, qui reste de loin sa principale source de revenus. Cela implique la mise en œuvre de vastes projets de gestion de l'eau, dont l'exécution est confiée à une masse abondante d'hommes soumis aux travaux forcés. Plusieurs projets majeurs sont entrepris, notamment dans l'ouest de la Chine, afin de résoudre quelques aspects du problème de la gestion de l'eau. Le cours principal de certains des plus grands fleuves est maîtrisé grâce à la construction en des

points stratégiques de murs ou de berges de pierre destinés à le diviser en plusieurs canaux secondaires plus facilement contrôlables.

Partout ailleurs, on érige d'imposantes roues visant à faire monter le niveau de l'eau jusqu'à la hauteur nécessaire pour l'irrigation des champs. Le stockage de l'eau est assuré en obstruant certaines vallées afin de former des réservoirs naturels ; des canaux sont creusés à des fins de transport mais aussi d'irrigation. L'agriculteur dispose pour ses besoins quotidiens de puits équipés d'un, voire parfois de deux treuils.

Le creusement de canaux, qui permettent de relier les principaux fleuves et qui sont employés à la fois pour l'agriculture et les transports, constitue un aspect important de la politique de gestion de l'eau à grande échelle. Soulignons que ces canaux servent également les intérêts du gouvernement dans la mesure où la majeure partie de la production chinoise de céréales et de soie est remise aux fonctionnaires au titre de l'impôt et acheminée par voie d'eau jusqu'aux greniers et entrepôts de l'État.

Par ailleurs, l'utilisation croissante du fer influence peut-être les communications chinoises en facilitant la construction de canaux, par exemple grâce au creusement plus aisé de passages à travers des zones rocheuses. Le premier cas avéré de voie navigable artificielle date du ^v^e siècle apr. J.-C. : il s'agit d'un canal reliant deux fleuves, le Yangzi et la Huai. Des efforts considérables sont par la suite entrepris pour maîtriser certains cours impétueux ou pour exploiter des ressources naturelles qui risqueraient sans cela d'être perdues. Certains responsables provinciaux mettent en œuvre des projets destinés à prévenir les inondations, en divisant le cours d'un fleuve en plusieurs canaux ou en érigeant des digues ou des barrages. Certains canaux sont expressément construits pour le transport, afin de faciliter l'acheminement des céréales d'une région de surabondance vers une zone de pénurie. D'autres, prévus pour l'irrigation, sont flanqués de pompes actionnées manuellement ou de roues hydrauliques destinées à faire monter l'eau au niveau voulu.

Après la réunification de l'Empire en 589 apr. J.-C. renaît la tradition des grands travaux hydrauliques publics, qui était apparue à l'aube de l'ère impériale. L'amélioration des techniques de gestion de l'eau, associée d'une part à une plus grande puissance et efficacité de l'administration impériale et d'autre part à la possibilité de recourir à une abondante main-d'œuvre de forçats, permet aux Sui de se lancer dans une entreprise majeure : le premier des deux projets chinois de « Grand Canal », achevé aux alentours de 600 apr. J.-C. Conçu pour faciliter le transport des régions rizicoles du Sud-Est (la basse vallée du Yangzi) jusqu'aux régions métropolitaines plus densément peuplées du Nord-Ouest, il marque une étape importante de la transformation qui affecte la société et l'économie chinoise, à savoir le poids grandissant du Sud par rapport au Nord.

Depuis des temps très anciens, l'agriculture est liée à la culture du vers à soie et à la production de soieries, une technique qui remonte au commencement même de la civilisation chinoise. La soie est depuis toujours considérée comme un produit de luxe. L'élite de la société porte des vêtements de soie souvent richement ornés de motifs tissés ou de broderies ; ces étoffes, offertes aux dirigeants étrangers à des fins diplomatiques, constituent aussi un précieux article d'exportation. Par ailleurs, la soie brute sert de support de luxe pour l'écriture, mais aussi de moyen d'échange, les salaires des fonctionnaires étant partiellement versés sous cette forme plutôt qu'en argent liquide. Dans ce domaine encore, le gouvernement promeut le progrès technique, les plus belles soieries à motifs sortant des ateliers officiels. Le peuple porte généralement des habits faits de chanvre ; le coton est certes déjà connu, mais sa culture ne s'intensifie en Chine qu'à partir du XI^e siècle apr. J.-C.

Sous la dynastie des Qin, la construction à grande échelle de routes impériales facilite les transports terrestres : des milliers de kilomètres de routes pavées relient la capitale aux autres régions de l'Empire. Officiellement, ces routes sont réservées au gouvernement, qui les utilise à des fins tant civiles que militaires, mais il est probable qu'elles ont également été empruntées pour des déplacements non officiels et des transports commerciaux.

Au quotidien, le moyen de transport le plus courant est le chariot tiré par des bœufs. Accompagnés de leurs intendants, les fonctionnaires se rendent sur leur lieu de travail ou de détente dans des voitures beaucoup plus luxueuses, tirées par deux, voire parfois quatre chevaux, et protégés du soleil ou de la pluie par une fine toiture. Certains de ces véhicules sont probablement conçus spécifiquement pour la vitesse, une plus grande efficacité étant sans doute obtenue grâce à l'utilisation de meilleurs harnachements et de roues convexes. On reproche d'ailleurs aux plus aisés leur extravagance, symbolisée par des véhicules somptueusement décorés et par les riches harnachements de leurs chevaux.

L'amélioration des communications et des transports facilite l'intensification des échanges avec des communautés non chinoises et se traduit finalement par la forte présence d'étrangers dans certaines grandes villes chinoises. Les relations commerciales entre la Chine et les communautés d'Asie centrale sont rendues possibles par l'extension de la chaussée protégée qui relie la Chine métropolitaine au Nord-Ouest. Celle-ci, créée environ en 100 av. J.-C., est empruntée par les caravanes qui font route vers l'ouest avec leurs balles de soie et, plus tard, leur cargaison de céramiques.

Au cours de la période étudiée, la civilisation chinoise reste très liée à la terre : les Chinois ne se lancent pas dans des expéditions maritimes lointaines et les relations commerciales maritimes avec l'Asie du Sud et du Sud-Est restent largement le fait des Indiens. On assiste toutefois au développe-

ment considérable de la navigation intérieure sur les fleuves et les canaux. Des navires d'une capacité de 50 à 60 tonnes sont construits. Le gouvernail axial, attesté à partir du I^{er} ou du II^e siècle apr. J.-C., représente une invention fondamentale et remplace la rame-gouvernail utilisée partout ailleurs. Des gréements permettant aux bateaux de naviguer près du vent font leur apparition en Chine vers la fin du III^e ou le début du IV^e siècle apr. J.-C. et arrivent vraisemblablement à temps en Europe pour faciliter les explorations entreprises aux XV^e et XVI^e siècles.

L'écriture et la communication écrite

Dans la mesure où ce sujet est traité plus en détail dans le chapitre 5, nous nous contenterons ici de souligner le rôle extrêmement important de l'écrit, associé à une langue écrite normalisée, en tant qu'instrument d'intégration politique et culturelle mais aussi en tant qu'aspect essentiel de la civilisation urbaine. Aux premières heures de la Chine impériale, caractérisées par une administration bureaucratique tentaculaire, tout ce qui touche à l'écriture, à l'étude littéraire et à la production de documents de tout type revêt une importance capitale. Les choses vont être facilitées par l'adoption, au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, du papier comme support d'écriture pratique et bon marché. Durant le haut Moyen Âge, aux alentours du V^e siècle apr. J.-C., l'écriture prend la forme qu'on lui connaît encore aujourd'hui.

L'explosion de la communication écrite qui accompagne les débuts de l'Empire constitue sans aucun doute l'un des principaux facteurs de progrès scientifique et technique ainsi que d'accélération des transformations sociales et politiques. Elle permet de renforcer le contrôle administratif du pays, favorise la cohésion sociale et accentue les distinctions sociales. Les messagers officiels délivrent les nombreuses copies de décrets impériaux pris par le gouvernement central aux provinces, tandis que les rapports des responsables locaux sont bien moins maladroitement rédigés qu'auparavant. Les familles et les clans peuvent plus facilement établir leur généalogie. Le recensement de la population, la collecte des impôts et l'enrôlement de la main-d'œuvre sont entrepris de manière beaucoup plus efficace.

Du fait de l'association de deux facteurs fondamentaux, à savoir d'une part le rôle essentiel de l'écriture et de l'alphabétisation dans l'administration publique et d'autre part la glorification des études littéraires et scripturales dans le confucianisme, doctrine officielle de l'État, la capacité à manier une écriture complexe et une langue tout aussi compliquée devient le principal critère de compétence professionnelle. Ainsi l'écriture apporte-t-elle une distinction sociale sous la forme du salaire garanti, des privilèges et du prestige liés au fonctionnariat. L'utilisation de nouveaux supports d'écriture marque les premiers pas d'un développement social plus prononcé en Chine

que dans n'importe quelle autre culture : la reconnaissance sociale passe davantage par la littérature et le savoir laïcs que par le pouvoir religieux ou l'héroïsme militaire.

Les premières mesures prises par le gouvernement impérial en faveur du choix des candidats en fonction du mérite remontent vraisemblablement à 136 et 124 av. J.-C. Des tentatives plus directes et plus explicites en ce sens sont menées au cours des deux siècles suivants. Mais ce n'est qu'au VII^e siècle apr. J.-C., après une longue période d'expérimentation et le remarquable essor de l'érudition et de la littérature, que le gouvernement Tang introduit un système très complexe d'examens.

La monnaie

Les premières formes de monnaie, utilisées vers 700 av. J.-C. dans certains des États chinois parmi les plus avancés économiquement parlant, sont de petites répliques en bronze de couteaux et de bûches, probablement parce que de tels outils ont servi auparavant de moyen d'estimation de la valeur des biens. Aux débuts de l'Empire, après avoir été en circulation pendant près de cinq cents ans, cette monnaie primitive est remplacée par de petites pièces de bronze en forme de disque percé d'un trou (de manière à permettre le passage d'une ficelle dans le cas de grosses transactions). Ainsi se développe le commerce, principalement celui des biens manufacturés, comme le fer et les articles laqués ou en céramique, et celui des produits de luxe, comme les soieries, les fourrures, les conserves et les spiritueux. Les marchands privilégient ce type de biens aux denrées de base comme les céréales, qui servent essentiellement à payer les impôts et s'avèrent trop encombrantes ou trop périssables pour garantir des bénéfices faciles.

Aux IV^e et III^e siècles av. J.-C., plusieurs magnats réussissent ainsi à faire fortune, incitant certains États à prendre des mesures destinées à les empêcher d'acquérir un statut social trop important simplement à cause de leur richesse. Au II^e siècle av. J.-C. sont adoptées les dernières mesures visant à interdire la frappe des pièces hors des hôtels des monnaies impériaux. Durant la période d'instabilité qui s'écoule entre la dynastie des Han et celle des Tang, on observe une tendance à un retour vers le troc, mais les nouvelles pièces de grande taille émises par l'Empire tang s'imposent bientôt comme moyen d'échange courant.

Le développement urbain

De 700 av. J.-C. à 700 apr. J.-C., on assiste à un remarquable essor des villes chinoises. La construction de murs en pisé, connue depuis le néolithique, continue d'être utilisée pour les grands bâtiments tels que les palais royaux

ou impériaux ou pour l'édification de remparts autour des villes. À l'origine, les rois et autres chefs territoriaux élevaient des murs (parfois doubles) pour se protéger des attaques de leurs voisins et préserver ainsi leurs lieux saints ancestraux et leurs précieux vases de bronze, qui symbolisaient souvent leur droit à régner. L'essor de la métallurgie du fer se traduit par l'apparition d'un nouveau type de villes qui jouent le rôle de centres de production et de distribution. Certaines, situées à la jonction ou au croisement des routes et des voies navigables, s'imposent comme centres d'échanges ; d'autres se forment à partir des dispositions plus durables prises par le gouvernement impérial, qui établit un magistrat et son personnel dans chacun des mille cinq cents comtés administrant la Chine impériale à ses débuts.

Nous ne disposons d'aucun chiffre permettant de déterminer les variations ou l'augmentation de la proportion de citadins par rapport aux ruraux. Si la population de la capitale Chang'an peut être estimée à environ quatre-vingt mille individus en l'an 1 ou 2 apr. J.-C., elle s'élève à cinq cent mille, voire sept cent cinquante mille personnes au milieu du VIII^e siècle apr. J.-C., après sa reconstruction sur un site différent. Luoyang, capitale de la dynastie des Han postérieurs (25-220 apr. J.-C.) et par intermittence de celle des Tang, compte peut-être un demi-million d'habitants à une époque où Rome en abrite environ trois cent cinquante mille.

En dépit de la taille impressionnante de ces villes, il reste peu de vestiges de l'architecture urbaine primitive en Chine du fait de l'utilisation de matériaux périssables : même les plus grands bâtiments sont faits de bois avec des murs en terre damée. Durant le premier Empire et toute la période médiévale, les districts à l'intérieur de la ville fortifiée sont eux-mêmes ceints de leurs propres murs ; les échanges sont concentrés dans des quartiers marchands placés sous le contrôle du gouvernement. Seuls les riches peuvent s'offrir des maisons spacieuses comprenant souvent plus d'un étage.

Les capitales impériales accueillent de nombreux établissements fondés par suite des progrès de la science, de l'érudition et des techniques. Au sein de l'observatoire, les astronomes officiels observent et consignent les mouvements des corps célestes. Les collections impériales de livres et d'archives sont conservées dans la bibliothèque du palais. Les étudiants, qui selon un document seraient au nombre de trente mille en 146 apr. J.-C., sont formés à l'Académie. Sous la dynastie des Tang, d'autres établissements d'enseignement sont ouverts aux fils de hauts fonctionnaires désireux de se lancer dans une carrière publique. Les armes des deux corps de gardes chargés d'assurer la sécurité sont entreposées dans des arsenaux. L'aspect des villes va être considérablement modifié par l'arrivée du bouddhisme ; à partir du VI^e siècle apr. J.-C., on voit ainsi se découper sur l'horizon les hautes portes et les pagodes des plus grands temples et monastères bouddhiques, souvent financés par l'État.

Il existe différents types de villes, variant en fonction des activités spécialisées qui y sont pratiquées : dès le début, Guangzhou (Canton) est avant tout une ville portuaire et un carrefour commercial avec l'étranger ; des villes se forment aux frontières à partir de garnisons militaires, tandis que se développent à l'époque médiévale d'autres villes, dotées d'une fonction religieuse, autour des grands lieux de pèlerinage bouddhiques. Cependant, les autorités considèrent — et il s'agit là d'une réalité politique — que les cités et villes de quelque importance doivent fonctionner avant tout comme des centres administratifs aux niveaux central, régional et local. Les villes constituent les points nodaux de la structure politique de l'Empire. Ainsi, les cités chinoises de l'époque prémoderne n'obtiennent jamais le moindre degré d'indépendance, à la différence de la *polis* du monde méditerranéen classique ou de la ville franche du Moyen Âge européen. Le concept de citoyenneté, associé à un système complexe de droits et d'obligations juridiques, ne s'est jamais développé. En Chine, à la différence de ce qui se passe en Grèce, l'État est antérieur à la cité et s'avère infiniment plus fort.

Cette suprématie du pouvoir étatique se traduit par une uniformisation marquée dans de nombreux domaines de la vie urbaine, par exemple la mesure de l'espace et du temps. L'année agricole et toutes ses étapes principales (début des semis, des moissons, etc.) sont fixées par le calendrier officiel établi par le Bureau astronomique impérial.

Les unités de mesure du poids, de la longueur, de la surface et du volume sont spécifiées par le gouvernement impérial et suivent, à l'exception de la mesure du poids, le système métrique. L'unité de volume est définie par mille deux cents grains de céréales, un échantillon suffisamment important pour permettre des mesures très précises. À des fins d'uniformité et pour éviter certaines dérives liées à l'utilisation de systèmes irréguliers, on distribue des récipients standards qui portent généralement une inscription indiquant comment définir leur poids ou leur capacité. Parfois, une inscription proclame l'autorité de l'empereur, dont le gouvernement édicte ces règles. Les céréales sont mesurées précisément en fonction de leur volume et non de leur poids.

La mesure de courtes périodes de temps joue un rôle important dans certains domaines de la vie officielle. L'acheminement des documents d'un endroit à un autre est surveillé de près, à tel point que l'on contrôle souvent le moment exact de départ et d'arrivée des messagers. Le jour et la nuit sont divisés en douze heures, elles-mêmes subdivisées en cent périodes plus petites. Le passage du temps se mesure en observant soit la course de l'ombre d'un gnomon sur une planche étalonnée, soit le passage de l'eau dans une jarre, à la surface de laquelle flotte un disque qui indique le temps écoulé en descendant le long d'une échelle graduée.

Les techniques et l'organisation militaires

Des techniques défensives très élaborées sont mises au point entre le ^v^e et le ⁱⁱⁱ^e siècle av. J.-C., une période que l'on appelle non sans raison l'« époque des Royaumes combattants ». Leurs manifestations les plus évidentes résident dans les remparts imposants des villes fortifiées et, à plus grande échelle, dans les murs érigés par les États du Nord le long de leurs frontières. Sous la dynastie des Qin, une partie de ces murs construits le long de la frontière septentrionale, où les zones agricoles sont constamment menacées par les invasions de nomades, sont reliés pour former une première mouture de la Grande Muraille, formidable *limes* protégé par des garnisons de soldats enrôlés. Pour des raisons essentiellement financières, la conscription demeure la pratique la plus courante aux premières heures de l'Empire. Le travail de recrutement d'un grand nombre de soldats au sein de la population paysanne afin que ceux-ci remplissent leurs obligations militaires exige un système administratif complexe ; c'est l'un des domaines où transparaît clairement la fonction d'intégration de l'écriture chinoise et son application pratique dans l'administration gouvernementale. Plus à l'ouest, l'organisation militaire chinoise est périodiquement étendue à l'Asie centrale : de petites garnisons militaires sont postées le long de la route de la soie de manière à contrôler la politique des différents royaumes-oasis de la région.

Bien qu'opposés depuis toujours à la création d'une armée de métier, les gouvernements de la Chine impériale font de temps à autre montre d'un grand professionnalisme militaire. L'incorporation des conscrits enrôlés pour servir temporairement dans les forces armées et l'organisation professionnelle de leurs unités autour d'une structure de commandement hiérarchisée sont rendues possibles par l'utilisation de méthodes d'écriture simplifiées. L'efficacité professionnelle dépend en outre de la bonne gestion du temps ; or, les horloges hydrauliques et les cadrans solaires permettent aux patrouilles de respecter les horaires et aux postes de commandement de s'assurer de la bonne exécution de tous les types de missions. Le perfectionnement de l'étrier, connu en Chine depuis le ^v^e siècle apr. J.-C., ne débouche pas sur la formation d'unités de cavalerie composées d'autochtones. En effet, les premiers gouvernements de la Chine impériale font appel aux services de peuples septentrionaux non chinois pour constituer leurs troupes montées. Ainsi, lors des révoltes du ^{viii}^e siècle apr. J.-C., la dynastie des Tang doit sa survie à l'intervention de mercenaires ouïgours.

L'art de gouverner

Peut-être faut-il conclure en soulignant que, hormis les remarquables accomplissements de la culture chinoise dans les domaines des sciences

naturelles et des techniques, la caractéristique la plus exceptionnelle de cette civilisation réside à cette époque dans le fait qu'elle donne naissance très tôt à des institutions politiques extraordinaires de complexité, de perfectionnement et de longévité. Les élites chinoises elles-mêmes ont toujours considéré l'« art de gouverner » comme la plus grande réalisation de leur culture. Comme nous l'avons vu, loin de donner naissance à des notions telles que la citoyenneté ou les droits civils de l'individu, cet art trouve sa plus haute expression dans l'idée que le gouvernement ne doit pas être confié à une aristocratie héréditaire ou à un pouvoir despotique, mais à une élite de fonctionnaires indépendants choisis sur la base de leurs compétences propres.

Cette conception prend progressivement forme au cours des quatorze siècles couverts par ce volume. Au départ, la naissance est un critère largement pris en compte dans le choix de ceux qui vont tenir les rênes des États et des royaumes, jouir des loyaux services de la majeure partie de la population et être responsables de la collecte des recettes, de l'administration de la justice et de l'organisation des armées. Vers 700 apr. J.-C., on a accepté et d'ores et déjà largement mis en œuvre le principe selon lequel le pouvoir ne doit pas tant venir récompenser la naissance et l'hérédité que les compétences intellectuelles ou professionnelles.

L'ASIE DU SUD

Tournons-nous à présent vers le sous-continent indien et les régions avoisinantes, un monde dans lequel les sciences et les techniques appliquées se sont développées de manière largement autonome, même s'il n'est pas à exclure qu'une partie de l'héritage de la civilisation harappéenne ait pu survivre.

La métallurgie

Au VII^e siècle av. J.-C., la métallurgie du fer est déjà connue dans de nombreuses régions d'Asie du Sud. De fait, les premiers objets en fer provenant du Baloutchistan peuvent être datés des trois derniers siècles du II^e millénaire av. J.-C. Dans un premier temps, c'est-à-dire environ jusqu'au VI^e siècle av. J.-C., la technique du fer est surtout appliquée à la production d'armes, qui servent non seulement au combat mais aussi à la chasse. Comparée à la métallurgie du bronze des époques antérieures, celle du fer est plus avantageuse dans la mesure où, d'une part, la matière première disponible est plus abondante et, d'autre part, chaque ouvrier peut travailler une plus grande quantité de métal. Du VI^e au I^{er} siècle av. J.-C., un grand nombre d'applications voient le jour. Des armes telles que les javalots, les épieux, les

lances, les poignards, les pointes de flèche à simple ou double soie et les épées font leur apparition. Il convient de noter en particulier la fabrication d'outils agricoles ou artisanaux tels que les haches, les ciseaux, les pinces, les socs de charrue et les faucilles. D'autres objets retrouvés lors de fouilles archéologiques — clous, fils à plomb ou encore crochets de porte — témoignent de l'application de cette nouvelle technique aux activités de construction. La fin de cette deuxième phase voit une amélioration des techniques de traitement du fer spongieux et un début de compréhension des techniques de soudage à la forge. Ces évolutions, qui ont des implications à la fois productives et militaires, contribuent à précipiter des processus radicaux vers la stratification sociale et la formation de l'État. De nouveaux progrès dans les techniques métallurgiques transparaissent clairement au cours de la troisième phase, du I^{er} siècle av. J.-C. au VII^e siècle apr. J.-C. Des objets retrouvés à Taxila ont révélé que l'on produit aux alentours du I^{er} siècle av. J.-C. de l'acier à forte teneur en carbone. Le remarquable pilier de fer de Delhi (qui provient à l'origine de la région de Mathurā) symbolise les progrès réalisés par la métallurgie au cours de cette période. Cet ouvrage, qui mesure 7,375 mètres de long et pèse 6 096 kilogrammes, a résisté au fil des siècles à la corrosion et reflète la maîtrise des techniques de soudage à la forge acquise par les forgerons. Les progrès de la métallurgie permettent à ces derniers de fabriquer des armes plus solides et plus tranchantes ainsi que des outils agricoles plus efficaces et plus durables. La diffusion de ces techniques se traduit également par la généralisation de l'usage du métal et la production d'objets domestiques tels que des louches, des cuillères, des chaudrons, des bols, des ciseaux et même des lits et des chaises métalliques.

L'agriculture, la domestication des animaux et l'irrigation

L'utilisation de la charrue en bois tirée par des bœufs est solidement ancrée dans les techniques agricoles dès l'époque védique, tandis qu'une classification rudimentaire des plantes selon leur usage, notamment médicinal, est établie. La domestication des animaux, en particulier des espèces bovines et chevalines, est déjà pratiquée. Parmi les innovations notables intervenues au cours de la période qui nous intéresse ici, on retiendra notamment l'introduction du soc de charrue en métal et celle du repiquage dans la culture du riz. L'usage des étriers contribue à accroître l'utilité du cheval, notamment à la guerre. Avec l'intensification du commerce dans l'océan Indien, les chevaux arabes deviennent une marchandise recherchée, mais ceux de la région de l'Indus sont également réputés en Asie du Sud.

La stratégie de l'agriculteur est essentiellement fondée sur une planification visant à tirer le meilleur parti des moussons, qui représentent le principal apport hydrique pour ses cultures. Si l'irrigation artificielle est indispen-

sable dans les zones arides, elle ne fait que compléter les précipitations naturelles dans la plupart des régions, permettant souvent à l'agriculteur de réaliser plusieurs récoltes dans l'année. En Asie du Sud, l'irrigation s'appuie largement sur l'écoulement par gravité, mais les archives historiques attestent également l'utilisation de systèmes reposant sur le travail humain ou animal. Outre l'*ettam*, qui fait appel à la main-d'œuvre humaine et au principe du levier pour tirer l'eau des puits, des systèmes tels que l'*araghatta* et le *picottah*, qui utilisent la force animale, sont très répandus.

La plupart des ouvrages d'irrigation sont de modestes canaux, réservoirs ou puits résultant d'une coopération locale. Ils sont la propriété des communautés locales, qui se chargent de leur entretien. Un autre type d'activités d'irrigation, engagées par des entrepreneurs individuels qui espèrent tirer un revenu des droits d'irrigation, fait son apparition vers le I^{er} siècle av. J.-C. L'État commence quant à lui à s'impliquer dans ce domaine au III^e siècle av. J.-C. Construit sur les ordres d'un gouverneur de province de Candragupta Maurya, le barrage de Sudaršana, dans la péninsule de Kathiawar, illustre cette implication de l'État au même titre que deux projets dans le Kalinga : le canal de Tanasuliya et le réservoir de Khibira Rishi. Après ces premières interventions dans les régions septentrionales du sous-continent, c'est notamment au Sri Lanka et plus tard dans le sud de l'Inde que l'État finance des activités d'irrigation. Deux avancées techniques majeures contribuent à rationaliser l'utilisation des ressources en eau : il s'agit d'une part de l'invention de la vanne, qui facilite la gestion de l'eau, et d'autre part de la mise au point d'un remarquable degré de précision en matière d'arpentage et de nivellement, grâce auquel on parvient à construire des canaux à pente très faible. Ainsi, dès le V^e siècle apr. J.-C., les ressources hydrauliques sont transférées sur des distances pouvant excéder les 80 kilomètres.

Les grands travaux d'irrigation financés par l'État rendent les cultures moins soumises aux caprices météorologiques et créent des conditions favorables à une augmentation des rendements. Au IV^e siècle apr. J.-C., on effectue trois récoltes par an dans certaines régions d'Asie du Sud. D'un autre côté, dans la mesure où il dépend de l'irrigation artificielle, l'agriculteur doit céder une part supplémentaire de sa production en échange de l'eau fournie, ce qui constitue une source de revenus significative pour l'État ainsi que pour les individus impliqués dans les activités d'irrigation.

Les villes et les routes commerciales

Les progrès réalisés dans le domaine des sciences appliquées sont un important facteur de croissance et de développement des villes (à partir du VI^e siècle av. J.-C.) et du commerce interrégional. Les villes sont implantées sur les rives des fleuves ou le long des routes commerciales. Dans l'Uttar

Pradesh, Śrāvastī, sur les contreforts de l'Himalaya, Kauśāmbī, près d'Allahabad, et Vārāṇasī sont reliées par des cours d'eau et des routes. Cette dernière est un grand centre artisanal et commercial à l'époque du Bouddha. La route qui mène à Śrāvastī longe les contreforts de l'Himalaya, où la végétation est moins dense et les cours d'eau sont plus faciles à traverser. Elle passe par Kapilavastu, dans l'actuel Népal, et Kuśināra ou Kasia dans l'Uttar Pradesh, pour atteindre Vaiśālī, dans le nord du Bihar. Pour se rendre à Rājagṛha (l'actuelle Rajgir), première capitale du Magadha, commerçants, soldats, missionnaires et autres voyageurs qui empruntent cette route traversent le Gange à hauteur de Pāṭaliputra (aujourd'hui Patna). De Kuśināra à Rājagṛha, on compte douze haltes, dont une à Vaiśālī. Ils naviguent sur le Gange jusqu'au Champa, près de Bhagalpur, dans l'est du Bihar, et jusqu'à Tāmralipti (Tamluk), un port situé sur l'estuaire le plus méridional du Gange.

À la fin du IV^e siècle av. J.-C., Mégasthène, ambassadeur grec à la cour des Maurya, connaît déjà cette route commerciale majeure. Il nous apprend ainsi qu'elle est jalonnée de bornes indiquant les croisements et les distances. Une autre route importante bifurque à partir de l'Uttarāpatha, dans la région de l'actuelle Mathurā, pour relier deux villes majeures du Malwa, Vidiśā et Ujjayinī (Ujjain), et desservir les ports de la côte du Gujarat. Cette côte est également reliée à Taxila par l'intermédiaire d'une route qui traverse la basse vallée de l'Indus et le Sind.

D'Inde péninsulaire, on peut rejoindre les grandes villes du Nord par voie de terre. La route qui part de Mathurā passe par Vidiśā pour atteindre Paithan dans le Mahārāṣṭra. Ville importante, Paithan est reliée à des villes et à des ports situés sur les littoraux oriental et occidental. Plusieurs autres villes du Deccan constituent des carrefours commerciaux, comme Ter ou Tagar dans le district d'Aurangabad, dans le Mahārāṣṭra.

L'utilisation de chevaux ou d'éléphants comme moyens de transport est probablement réservée à la royauté et aux couches supérieures de la société. Des navires étrangers chargés de chevaux accostent en pays tamoul. Les chars à bœufs semblent être le moyen de transport de marchandises le plus courant, mais on fait également appel à des ânes : dans l'Inde péninsulaire, le poivre est acheminé d'un endroit à l'autre par des caravanes composées de ces équidés. Les récits relatant la naissance du Bouddha évoquent fréquemment des caravanes de cinq cents chars lourdement chargés. Contrairement aux chars harappéens, équipés de roues pleines, les véhicules des premiers temps historiques sont dotés de roues à rayons, ce qui les rend plus rapides. Les jantes des roues sont recouvertes d'un revêtement en fer destiné à les protéger de l'usure ; malgré tout, les routes sont difficiles et chaque char doit disposer d'un essieu de rechange. Les colonnes d'Aśoka, en grès couleur chamois, sont de toute évidence transférées sur de longues distances par des chars à bœufs. Provenant de la carrière de Chunar, près de Vārāṇasī, où elles

sont taillées en forme de cylindres, elles sont transportées sur le Gange jusqu'à Patna à l'est et Allahabad à l'ouest, d'où elles rejoignent d'autres sites par voie fluviale et terrestre. La route du Sind passe par les déserts du Rajasthan, dont la traversée dure plusieurs jours. Dans cette région, les caravanes profitent de la fraîcheur de la nuit pour se déplacer, s'orientant grâce aux étoiles ou suivant des repères terrestres. Des gués et des bacs permettent de traverser les cours d'eau. Les routes étant infestées de pillards, les marchands s'attachent les services de gardes ou entretiennent leurs propres forces armées.

La monnaie métallique

L'essor de la civilisation urbaine et des échanges commerciaux à grande échelle se traduit naturellement par l'utilisation de pièces de monnaie, attestée archéologiquement vers 500 av. J.-C. Les textes bouddhiques mentionnent de gros marchands possédant selon toute vraisemblance huit cents millions de *pana*, des petites pièces d'argent. La première monnaie métallique indienne apparaît sous la forme de pièces poinçonnées, généralement en argent. Il n'y a rien de surprenant à ce que la plupart aient été retrouvées sur les sites des anciennes villes ou de leurs faubourgs ; on a découvert jusqu'à présent trois cents trésors constitués de pièces poinçonnées de près de cinq cent cinquante types différents. Pour fabriquer ces monnaies, on appliquait de petits poinçons représentant toutes sortes de symboles dans le métal encore non solidifié.

Si ces pièces continuent d'être utilisées jusqu'à 200 av. J.-C. environ et même ensuite, leur diffusion varie dans le temps et dans l'espace. Sous la dynastie des Maurya, des pièces moulées non gravées font leur apparition et commencent à circuler sur le sous-continent indien. Certains types de pièces portant des symboles tels que les rayons du soleil, des collines en arc de cercle ou encore des arbres ceints d'une grille deviennent caractéristiques du sous-continent. L'*Arthaśāstra* recommande l'utilisation de pièces pour le paiement des fonctionnaires ; en outre, celles-ci ne servent pas seulement pour le commerce mais sont également utilisées pour la collecte des impôts et, bien sûr, à des fins de thésaurisation lors de périodes de troubles ou de guerre.

Notons que c'est entre 200 av. J.-C. et 200 apr. J.-C. environ que les pièces, qui comprennent à la fois des monnaies romaines et autochtones, sont les plus nombreuses. On a effectué près de cent trente découvertes de pièces romaines, pour la plupart au sud des monts Vindhya : faites d'or et d'argent, elles servent d'encaisse métallique et de monnaie. Les agences indiennes ont également recours à des imitations de pièces romaines mais les échanges se font essentiellement avec des pièces autochtones émises par les

villes, les guildes, les « tribus » et les dynasties au pouvoir. Après la dynastie Maurya, on trouve également des pièces de bronze, de plomb et de potin, même si les Kouchans émettent de nombreuses pièces d'or. Les fouilles ont permis de mettre au jour des moules sur plus d'une dizaine de sites, en Andhra Pradesh, dans le Bihar, le Haryana, le Karnataka et le Pendjab en Inde ainsi qu'à Taxila au Pakistan, révélant une impressionnante diversité locale. En outre, les Kouchans frappent un grand nombre de pièces de cuivre, probablement utilisées comme monnaie par la population. L'abondance des pièces émises pendant quatre siècles entre 200 av. J.-C. et 200 apr. J.-C. correspond à l'apogée de l'urbanisme, de l'artisanat et du commerce au cours de cette période.

Ce sont les rois de la dynastie Gupta (320-550 apr. J.-C.) qui émettent le plus grand nombre de pièces d'or, probablement employées par les couches favorisées de la société pour des transactions coûteuses, comme l'achat de terres. La valeur de la terre est toujours exprimée en pièces d'or appelées *dināra*, du latin *denarius*. L'or provient vraisemblablement des mines de Kolar, dans le Karnataka, mais aussi de régions situées hors du sous-continent. Cependant, à la fin de la période gupta, vers 550, le nombre de pièces d'or chute brutalement et, après 650, elles disparaissent pour ainsi dire de la majeure partie du sous-continent pendant plus de trois cent trente ans. Par ailleurs, les rois gupta frappent peu de pièces de cuivre, témoignant d'une utilisation limitée de la monnaie pour les transactions quotidiennes. Dans l'ensemble du sous-continent, les quatre siècles qui précèdent l'arrivée au pouvoir de la dynastie Gupta sont marqués par l'émission d'une quantité de pièces bien plus importante qu'au cours de la période gupta elle-même. Cela correspond au déclin des villes observé après la fin de la domination des Sātavāhana dans le nord du Deccan et dans l'ouest de l'Inde. La plupart des villes anciennes amorcent un déclin à partir de 600 apr. J.-C. ; au cours des trois siècles suivants, le commerce, l'essor des villes et l'émission de pièces s'essoufflent.

La navigation et la construction navale

Au début de l'ère chrétienne, les marins, mettant à profit les vents de mousson, rompent avec les schémas de navigation suivis depuis l'époque de la civilisation harappéenne, ralliant directement la côte ouest du sous-continent indien à partir de la mer Rouge. Les mêmes techniques de navigation sont très probablement appliquées dans la partie orientale de l'océan Indien, et ce depuis au moins le ^{ve} siècle apr. J.-C. Des textes écrits au cours de cette période font mention de techniques comme celle consistant à ajuster les voiles en fonction de la force du vent. En plus de maîtriser parfaitement les techniques d'amarrage (*āharaṇa*) et de démarrage (*apaharaṇa*), un bon

marin doit connaître les périodes de navigation les plus favorables, être bien informé sur les corps célestes et leurs mouvements et être capable de déterminer sa position en mer.

Lorsque le pèlerin chinois Faxian arrive en Asie du Sud au v^e siècle apr. J.-C., l'océan Indien est sillonné par de gros navires. Au retour, il embarque sur un bâtiment pouvant transporter jusqu'à deux cents passagers. Les bateaux sud-asiatiques sont faits de planches « cousues » à l'aide d'une impressionnante quantité de cordes qu'il faut régulièrement traiter avec de l'huile afin que les fibres conservent leur résistance. Le vaisseau décrit par les peintures d'Ajantā, datant d'une période comprise entre 525 et 650 apr. J.-C., est un immense navire doté de deux rames-gouvernails montées sur ses flancs, leurs extrémités supérieures étant reliées à un dispositif installé sur le pont. Le gréement se compose d'un foc et de trois grandes voiles étroites fixées au mât. Ce dispositif n'est pas sans rappeler le « gréement oblique », qui permet d'atteindre des vitesses plus élevées sans imposer de tensions supplémentaires au mât.

LES AMÉRIQUES

La plus importante évolution infrastructurelle intervenue dans les régions tropicales du Nouveau Monde au cours de la période allant approximativement de 600-500 av. J.-C. à 700-900 apr. J.-C. est le passage d'une économie mixte reposant sur la cueillette et la production alimentaire à une économie fondée exclusivement sur cette dernière. La domestication des plantes est introduite bien avant cette période, mais la productivité initialement assez faible des cultures de base retarde l'avènement de cette pratique jusqu'à ce que des évolutions génétiques entraînent peu à peu un accroissement du rendement de ces cultures. Par économie de production alimentaire, nous entendons une économie dans laquelle bien plus de la moitié des calories proviennent de plantes ou d'animaux domestiques (presque exclusivement de plantes dans le Nouveau Monde). La croissance démographique, la sédentarisation et la possibilité pour le producteur de générer d'importants excédents représentent les conséquences matérielles de cette évolution.

Dans l'ensemble de la région, du centre du Mexique au centre du Chili en passant par l'Amérique centrale et l'épine dorsale montagneuse de l'Amérique du Sud, ces trois conséquences permettent, favorisent ou entraînent l'émergence de sociétés à l'organisation complexe : des chefferies dans une grande partie de la région et des États dans certaines zones de Més-Amérique et des Andes centrales. Les anthropologues débattent sans fin des interrelations causales entre les différents aspects de la culture, de la technique, de l'économie, de la religion, de l'organisation sociale et politique,

mais le fait que l'émergence d'une économie de production alimentaire est suivie, dans une aussi vaste région, par une évolution sociale suggère l'existence d'un processus sinon inévitable du moins très prévisible. On assiste clairement dans cette aire immense à une interaction systémique entre des variables culturelles et non culturelles, avec de nombreuses relations en retour. La croissance de la population, c'est-à-dire l'augmentation du rapport individus ressources, est l'une de ces variables relevant des relations systémiques, peut-être même l'une des plus influentes. Cette augmentation de la densité démographique a pour effet direct une compétition intrasociétale qui débouche sur une spécialisation de la production — et par conséquent sur un net renforcement des échanges entre les familles et les communautés — ainsi que sur une stratification économique accrue. Les rivalités intersociétales conduisent à la guerre, à la conquête et à l'exploitation. Dans les régions tropicales où l'économie agricole existe, mais est introduite assez tardivement (c'est-à-dire au cours des cinq derniers siècles de la période étudiée ici), comme le bassin amazonien, les Antilles et certaines parties de l'aire « intermédiaire », les densités de population restent faibles et les sociétés demeurent relativement petites et organisées de manière égalitaire.

Au nord du Mexique, on ne trouve une économie exclusivement agricole, bien que fondée sur l'importation de cultigènes tropicaux, que chez les Hohokam du Sud-Ouest désertique. Dans l'est des États-Unis et dans les régions montagneuses du Sud-Ouest, c'est-à-dire chez les Anasazi, l'économie associe la collecte de nourriture, l'exploitation de certaines plantes sauvages clés et la culture de cultigènes tropicaux importés. Ce mélange permet dans certaines régions l'émergence de chefferies. Dans les régions occidentales et septentrionales d'Amérique du Nord, uniquement habitées tout au long de la période qui nous intéresse par des chasseurs-cueilleurs bénéficiant en permanence d'une nourriture sauvage exceptionnellement abondante, des sociétés hiérarchisées émergent également. Ailleurs, on trouve toujours des bandes nomades.

L'hypothèse de Wittfogel, selon laquelle un type particulier de société étatique, qu'il appelle « despotisme oriental », apparaît dans nombre de régions du Nouveau Monde dans des conditions environnementales analogues à celles qui entourent ce type de société sur le Vieux Continent, est une position théorique récemment mise à l'épreuve par l'archéologie. Selon lui, les despotismes orientaux sont des sociétés marquées par une centralisation extrême du pouvoir politique, l'absence quasi totale de centres de pouvoir économique ou social rivaux et une bureaucratie pléthorique. Il considère que ce type de société apparaît dans les régions où existent d'importants systèmes de maîtrise de l'eau. Il voit une relation fonctionnelle entre la gestion de l'eau, notamment l'irrigation à grande échelle par des canaux, et l'émergence de ces États particulièrement centralisés. Son modèle est dérivé

de données relatives à la Chine médiévale, mais il l'applique également à l'Asie occidentale.

Dans le Nouveau Monde, les canaux d'irrigation sont essentiels à l'agriculture dans les vallées côtières désertiques du Pérou et dans les bassins fluviaux de la Gila et de la Salt en Arizona (l'aire hohokamienne). Ils constituent par ailleurs un apport technique majeur destiné à régulariser les effets de précipitations erratiques dans des régions bien plus vastes et caractérisées par un climat semi-aride, comme les hautes terres mexicaines ou le centre et le sud des hauts plateaux andins. Bien que peu d'archéologues spécialistes du Nouveau Monde acceptent le modèle de Wittfogel *in toto*, il est intéressant de remarquer qu'en Méso-Amérique, tout au long de l'histoire, c'est dans les hautes terres semi-arides où existe un système de gestion de l'eau que l'on rencontre les États les plus grands et les plus centralisés et les économies urbaines les plus développées de la région. Dans les Andes centrales, les plus grands centres urbains se situent au cours de la période qui nous intéresse dans les vallées côtières septentrionales, où l'on trouve les systèmes d'irrigation les plus perfectionnés. Si elle ne représente pas la source principale du pouvoir politique, l'irrigation sur les hautes terres mexicaines et la côte nord du Pérou constitue certainement un facteur clé permettant à la population de produire des excédents bien plus importants qu'ailleurs et de soutenir ainsi des économies plus urbaines. En outre, au cours de la période « florissante » dans les Andes centrales, tous les très grands États sont regroupés soit sur la côte nord, au climat désertique, soit dans les parties centrale et méridionale semi-arides des hauts plateaux centre-andins.

En général, les systèmes d'irrigation du Nouveau Monde sont de taille bien plus réduite que ceux envisagés par Wittfogel dans son modèle du Vieux Continent. La difficulté majeure de l'application de ce modèle théorique, dans lequel l'évolution d'une variable est censée être la cause d'une autre, réside dans la nature des données archéologiques. À la différence des données historiques, elles ne permettent pas de démontrer de véritables relations causales mais uniquement des corrélations, et le seul critère d'appréciation de ces relations serait l'existence d'une série cohérente de telles corrélations en différents endroits et à différents moments.

En ce qui concerne les autres aspects de l'infrastructure, et exception faite de la métallurgie au Pérou, cette période voit peu de changements importants en matière de techniques de base et ne connaît aucune innovation radicale sous la forme de machines capables d'économiser le travail humain, tandis qu'on ne note dans les régions tropicales du Nouveau Monde aucune amélioration clé dans les domaines des transports terrestres ou de la navigation. Certes, quelques techniques nouvelles, comme l'utilisation de moules pour la fabrication de la céramique, améliorent l'efficacité de certaines pro-

ductions artisanales en offrant à l'artisan la possibilité de produire plus en travaillant moins et stimulent peut-être l'essor d'une économie plus urbaine. Cependant, la majeure partie des objets artisanaux continue d'être produite à l'aide des mêmes techniques : le tissage, par exemple, repose sur la technique de l'entrelacement, encore utilisée à l'époque de la conquête espagnole ; ainsi, cette branche spécifique de l'artisanat ne devient jamais une activité urbaine à plein temps, à l'exclusion de la production de splendides étoffes que seuls de rares privilégiés peuvent s'offrir. La technique de la lame sur nucléus en obsidienne de Méso-Amérique représente une exception car elle permet de produire en masse un type particulier d'artéfacts, contribuant dans une large mesure au développement d'une économie plus urbaine à Teotihuacán.

Même sur le Vieux Continent, l'économie urbaine est avant la révolution industrielle nettement axée autour des produits de luxe, que seules les classes aisées peuvent acquérir. Cependant, le retard des techniques de transport maritime dans le Nouveau Monde constitue une différence majeure par rapport au Vieux Continent, impliquant que les produits de luxe n'y trouvent qu'un marché très restreint. Sur le Vieux Continent, les villes peuvent s'urbaniser davantage et les économies urbaines se développer dans la mesure où même les produits de luxe sont fabriqués en grandes quantités et vendus dans de vastes régions.

La véritable incidence sociopolitique ou économique du développement de la métallurgie dans les Andes centrales reste à déterminer. Une grande partie des métaux produits sert à la fabrication de bijoux portés par l'élite comme une marque de statut social. Dans les Andes centrales, l'utilisation du métal dans la production agricole et artisanale, du moins si l'on admet qu'il est employé par l'ensemble de la population (ce qui n'est pas totalement certain), accroît peut-être les rendements. Des expériences ont montré que l'utilisation d'outils en métal pour travailler des pierres relativement tendres permet un gain de temps d'environ 20 à 30 % par rapport à l'utilisation d'outils en pierre. Pour des pierres plus dures, cet écart peut s'élever jusqu'à 100 %. Dans le cas de l'agriculture, il est peu probable que le remplacement des houes en pierre par des houes ou des pelles métalliques permette d'améliorer le rendement de plus de 20 à 30 %. Par ailleurs, cet écart est contrebalancé par le fait que les cultures de base du Nouveau Monde produisent plus de calories par hectare de terrain que celles du bassin méditerranéen : c'est le cas par exemple du maïs et des racines alimentaires par rapport au blé ou à l'orge. Il est peu probable également que le remplacement des têtes de massue en pierre par des têtes en bronze ou en cuivre en fasse des armes beaucoup plus efficaces : la massue à tête de bronze hérissée de pointes des Incas n'est certainement pas plus efficace que l'épée de bois aztèque et sa lame en obsidienne.

En résumé, à l'exception de l'amélioration génétique des cultures, de l'expansion de l'économie agricole et de l'élaboration de certaines techniques d'ingénierie agricole, la période envisagée par ce volume n'est le théâtre ni de progrès techniques majeurs ni, comme sur le Vieux Continent, d'une série de révolutions techniques ayant un impact fondamental sur l'évolution économique, sociale et politique. Une question importante qui se pose dans l'archéologie du Nouveau Monde, et à laquelle il est très difficile de répondre en se fondant sur les données archéologiques, est de savoir dans quelle mesure les économies politiques sont efficaces, autrement dit quels États sont impliqués dans la production économique. À Teotihuacán, certains éléments suggèrent une gestion étatique de la production d'obsidienne, voire peut-être de la construction et de l'entretien des systèmes d'irrigation, ce dernier phénomène étant encore plus manifeste sur les côtes septentrionales du Pérou. Toutefois, les éléments retrouvés à Teotihuacán montrent que le commerce à longue distance de l'obsidienne est le fait d'une classe de marchands professionnels et non de l'État. Au sein des chefferies du Nouveau Monde et même dans les sociétés étatiques de Mésio-Amérique et des Andes centrales, l'essentiel de ce que les archéologues appellent le « commerce » a en réalité une nature, une fonction et des objectifs très différents de ce que recouvre l'acception habituelle de ce terme. En général, les biens de prestige sont redistribués aux familles des chefs ou royales sous forme de cadeaux lors des cérémonies célébrant les grandes étapes de la vie, notamment les mariages (parfois conclus entre des familles politiquement indépendantes afin de consolider des alliances militaires) et les funérailles.

BIBLIOGRAPHIE

- BROHIER R. L. 1934-1935. *Ancient irrigation works in Ceylon*, 3 parties, Colombo.
- BURFORD A. 1972. *Craftsmen in Greek and Roman society*, Londres.
- BYERS D. S. (dir. publ.). 1967. *Environment and subsistence. The pre-history of the Tehuacan valley*, vol. I, Austin/Londres.
- CLEMENT S. et al. 1982. *Architecture du paysage en Asie orientale. Du fengshui comme modèle conceptuel et comme pratique d'harmonisation bâti-paysage*, Paris
- COOK J. M. 1983. *The Persian empire*, Londres.
- CRAWFORD M. H. 1985. *Coinage and money under the Roman Republic, Italy and the Mediterranean economy*, Londres
- DOOLITTLE W. 1990. *Canal irrigation in prehistoric Mexico*, Austin.
- FILLIOZAT J. 1949. *La doctrine classique de la médecine indienne*, Paris.

- FLANNERY K. V. (dir. publ.). 1982. *Maya subsistence*, New York (Studies in Archaeology).
- FORBES R. J. 1964. *Studies in ancient technology*, vol. IX, Leiden, p. 175-290.
- HAWKES C. F. C. *Pytheas : Europe and the Greek explorers*, The eighth J. L. Myers Memorial Lecture delivered at New College Oxford, mai 1975.
- HOERNLE A. F. R. 1988. The Bhakshali manuscript. *Indian Antiquary*, 33-48, 107-114.
- KO TSUN (Ke Jun). 1987. The development of metal technology in ancient China. Dans : Chen C. (dir. publ.). *Science and technology in Chinese civilization*, Singapour, p. 225-243.
- KUBLER G. 1962. *The art and architecture of ancient America*, The Mexican « Maya » and Andean peoples, Harmondsworth.
- LUCAS A., HARRIS J. R. 1962. *Ancient Egyptian materials and industries*, Londres.
- MACDONELL A. A. 1913. *A history of sanskrit literature*, Londres.
- MARTIN R. 1987. *Architecture et urbanisme*, Rome, École française d'Athènes-École française de Rome.
- MUSTI D. 1990. *Storia greca. Linee di sviluppo dall'età micenea all'età romana*, 2^e éd., p. 84-135.
- PHILLIPSON D. W. 1993. *African archaeology*, 2^e éd., Cambridge.
- ROSTOVITZ M. 1953. *The social and economic history of the Hellenistic world*, 2^e éd., vol. I-III, Oxford.
- SANDERS W. T., JEFFREY R. P., SANTLEY R. S. 1979. *The basin of Mexico : ecological processes in the evolution of a civilization*, New York.
- SHARMA R. S. 1983. *Material culture and social formation in ancient India*, Delhi.
- VANSINA J. 1990. *Paths in the rainforests*, Londres.
- WHITE K. D. 1970. *Roman farming*, Ithaca, New York.
- 1971. *Ships and seamanship in the Ancient World*, Princeton, New Jersey.
- 1984. *Greek and Roman technology*, Londres.
- XIA NAI. 1980. Bibliography of recent discoveries bearing on the history of science and technology. *Chinese Science*, vol IV, p. 19-60.
- ZYSK K. G. 1991. *Ascetism and healing in ancient India : medicine in the buddhist monastery*, New York.

3

Régions nucléaires et périphéries

*Johannes G. de Casparis, Richard N. Frye,
Joachim Herrmann, David W. Phillipson,
William T. Sanders, Romila Thapar et Erik Zürcher*

L'un des traits saillants du développement historique — l'une de ses forces motrices aussi — est le jeu des tensions entre les différentes régions nucléaires, que l'on peut définir comme des régions dans lesquelles, pour diverses raisons, les innovations sont plus précoces et le développement socio-économique et culturel d'ensemble plus vigoureux qu'ailleurs, tensions qui prennent de plus en plus d'importance après le début de la révolution néolithique lorsque l'agriculture fait son apparition dans certaines régions du monde tandis que la population de nombreux territoires habités continue à vivre de la chasse et de la cueillette.

Ces tensions s'accroissent quand, au III^e millénaire av. J.-C. (voir le volume II), se constituent en Asie occidentale, en Asie orientale et en Inde des États qui unifient souvent plusieurs régions nucléaires. Apparaissent alors des centres de civilisation, composés de plusieurs régions nucléaires soumises au pouvoir d'un même État, qui commencent à dominer les évolutions culturelles, politiques et sociales dans de vastes zones intéressant plusieurs continents.

Dès lors, il faut prendre en compte les tensions et les luttes entre les premiers États et leurs classes dirigeantes d'une part, et les communautés tribales et leurs chefs d'autre part, à commencer par les nomades des steppes adjacentes d'Asie et d'Afrique. Il arrive que les sociétés organisées en États soient submergées par des nomades et leurs dirigeants remplacés par les chefs de l'aristocratie tribale. D'une façon générale, cette tendance perdure pendant tout l'âge du fer, mais dès les débuts de ce dernier, deux éléments prennent une importance considérable. Le premier est l'apparition

de nombreuses nouvelles régions nucléaires dans d'autres parties du monde, tant en Asie et en Afrique qu'en Amérique du Sud et centrale et qu'en Méditerranée, avec pour conséquence l'augmentation du nombre des sociétés tribales agricoles.

À partir de l'âge du fer, les termes des relations entre régions nucléaires et périphéries s'en trouvent changés : n'entrent plus seulement en jeu civilisations étatiques et sociétés tribales nomades, mais de plus en plus, et parfois de façon déterminante pour l'évolution de ces relations, anciens États et sociétés tribales agricoles. On voit parfois ces dernières envahir les régions périphériques de centres plus anciens, comme en Asie occidentale et sur les rives de la mer Égée, et faire de leurs territoires de nouveaux centres ; ainsi les Grecs, les Étrusques et les Romains.

On note d'autre part, comme c'était déjà le cas en des temps plus anciens, une rivalité entre les centres de civilisation établis et les centres émergents, rivalité marquée par des luttes continues et tranchée finalement par la guerre. Des régions périphériques sont souvent impliquées dans ces tensions : elles en profitent, en pâtissent ou en sortent parfois victorieuses, comme les Macédoniens au IV^e siècle av. J.-C., les tribus germaniques au V^e siècle apr. J.-C., les Avars au VI^e siècle ainsi que les tribus slaves et les Arabes à partir du VIII^e siècle. En Amérique centrale, il semble que les Tolèques jouent le même rôle vis-à-vis de la civilisation de Teotihuacán au VII^e siècle apr. J.-C.

Entre le VII^e siècle av. J.-C. et le VII^e siècle apr. J.-C., certains centres de civilisation étendus, ou aires culturelles, intègrent plusieurs régions nucléaires, généralement dans le cadre d'un empire politique et militaire. Cette évolution atteint son apogée dans la Méditerranée sous l'Empire romain, ainsi qu'en Asie centrale et occidentale dès l'Empire perse des Achéménides puis, à un degré moindre, des Parthes. En Inde, ce sont l'empire d'Asoka et celui des Maurya, en Chine ceux des Qin, des Han et des Sui-Tang qui marquent ce point culminant. Dans toutes ces régions, on voit apparaître une culture d'élite nucléaire assez uniforme, qui étend son emprise sur un territoire immense en se superposant à une grande diversité de cultures et de langues locales.

Pendant quelques siècles, un lien unit les régions nucléaires de la Méditerranée, d'Asie centrale, d'Inde du Nord et d'Égypte : l'hellénisme, dont les traits culturels sont plus particulièrement transmis par le biais des nomades des steppes eurasiennes et ceux d'Afrique et d'Arabie. En Amérique centrale, on peut distinguer plusieurs centres de civilisation ou aires culturelles composés de diverses régions nucléaires, auxquels il faut ajouter la culture de Tiahuanaco au Pérou et celle d'Hopewell dans le sud des États-Unis.

L'ASIE DU SUD ET DU SUD-EST

Le sous-continent sud-asiatique est entouré de barrières géographiques imposantes : de hautes chaînes de montagnes au nord, de vastes océans à l'est, au sud et à l'ouest de la péninsule et des barrières terrestres moins impressionnantes mais tout aussi inhospitalières au nord-ouest et au nord-est ; toutefois, aucun de ces obstacles naturels ne s'est avéré infranchissable et n'a empêché le sous-continent de tisser des liens de natures diverses avec d'autres régions d'Asie. En revanche, à l'intérieur du sous-continent, l'absence de toute barrière géographique importante et son immensité même font qu'il est difficile de distinguer clairement régions nucléaires et périphéries. En effet, une zone qui n'a été pendant des siècles que la périphérie d'une région nucléaire peut devenir à son tour une région nucléaire dotée de ses propres périphéries et de plus, pendant la période qui nous intéresse ici, il existe plus d'une région nucléaire dans le sous-continent sud-asiatique.

Pour analyser le développement des régions nucléaires et de leurs périphéries en Asie du Sud ancienne, il est impératif de définir ce qu'est exactement une région nucléaire dans ce cadre historique. Pour qu'une zone soit décrite comme telle, il faut qu'elle constitue réellement un centre dont les influences politiques, socio-économiques et culturelles rayonnent sur un vaste territoire pendant plusieurs siècles au moins. Pour diverses raisons, il peut arriver qu'une région nucléaire décline et perde sa fonction tandis que d'autres régions de sa périphérie se développent et deviennent elles-mêmes des régions nucléaires. Étant donné que la plupart des grandes cultures d'Asie du Sud dépendent du patronage des cours royales, de riches marchands ou de communautés prospères, les évolutions politiques et économiques influent sur l'accession de telle ou telle zone au statut de région nucléaire. C'est donc en association étroite avec les évolutions du pouvoir économique et politique et avec la disponibilité des ressources qu'il convient d'étudier les fonctions et mutations des régions nucléaires de l'Asie du Sud.

Certaines régions constituent des pôles d'attraction naturels en raison de leur situation géographique, notamment les plaines fertiles et les points de rencontre des voies de communication. Du nord au sud, on trouve d'abord le Pendjab, théâtre d'une activité commerciale considérable pendant cette période mais qui n'est pas encore le grenier qu'il deviendra plus tard. Suit la vallée du Gange, du *doā* au delta, traversée par des routes fluviales mais également fertile et donc d'une grande richesse agricole. La route terrestre qui part du Pendjab vers l'est, l'Uttarāpatha, suit les contreforts de l'Himalaya alors que la route suivant la direction du sud, la Dakṣiṇāpatha, contourne les monts Vindhya, région densément boisée qui pendant des siècles rester isolée, habitée par des populations tribales. On rencontre ainsi dans de nombreuses parties du sous-continent des peuples forestiers qui sont progressi-

vement intégrés dans la société de castes à mesure que l'agriculture empiète sur les forêts, ce qui fait du passage progressif des tribus aux castes, des *jana* aux *jāti*, un processus historique ininterrompu associé au passage de systèmes non étatiques à des systèmes d'États monarchiques.

Les grandes routes conduisant vers le sud traversent le Mālava à l'ouest et le Kālīṅga et les deltas de la Krishna et de la Godavari à l'est. Les côtes orientale et occidentale forment des unités de communication côtière, renforcées par l'activité maritime intense qui prospère dans l'océan Indien. Dans la péninsule, les ressources naturelles de base sont le bois, les pierres précieuses, le poivre et les épices, qui font l'objet d'un important commerce, tandis que les produits manufacturés sont présents surtout dans les villes et les centres de production. Outre les deltas de l'Est, il existe deux régions agricoles prospères, le *doā* de Raichur et la vallée de la Kaveri. Ailleurs dans la péninsule, c'est le commerce qui domine, des routes reliant les centres de production et d'échanges, notamment d'objets en métal, de perles, de textiles, etc. Le développement des zones périphériques s'accélère après la période maurya lorsque la mobilisation et la redistribution des ressources passent en grande partie sous le contrôle des royaumes régionaux.

Au début de la période qui nous intéresse ici, la culture des peuples de langue indo-aryenne est essentiellement confinée à la haute vallée du Gange, en particulier à l'est du Pendjab et à l'ouest de l'Uttar Pradesh. Dans cette région relativement sèche, l'élevage du bétail et la culture du blé et de l'orge constituent encore les principaux moyens de subsistance. L'accroissement de la population ainsi que les progrès de la métallurgie, qui permettent la fabrication d'outils efficaces pour défricher la jungle de la vallée moyenne du Gange, provoquent une lente migration vers l'est jusqu'à la partie orientale de l'Uttar Pradesh et du Bihar, où les précipitations plus abondantes créent des conditions extrêmement propices à la culture du riz, laquelle remonte d'ailleurs à une période plus ancienne. Les conditions naturelles étant peu favorables au pastoralisme, celui-ci perd de son importance, le buffle d'eau étant d'ailleurs mieux adapté à ce milieu. On a émis l'hypothèse selon laquelle, dans cette zone, la riziculture est l'un des facteurs qui ont stimulé l'évolution vers l'État.

Cette progression vers l'est se reflète dans la littérature védique tardive, mais plus nettement encore dans l'utilisation de divers types de céramiques, plus aisément datables que la littérature. On pense ainsi que la diffusion de la poterie grise dite *painted grey ware* (ou PGW) atteste la migration vers le sud-est des peuples de langue indo-aryenne pendant la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. Dans de nombreuses zones de l'ouest de la vallée du Gange, la céramique PGW supplante en effet les cultures précédentes de la poterie noire et rouge, dite *black and red ware*, dont la présence indique l'existence de populations plus anciennes, avant d'être à son tour détrônée

par la poterie septentrionale à engobe noire dite *northern black polished ware*, ou NBP, vers le milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. L'apparition de cette dernière coïncide avec la fondation des premières cités de la vallée du Gange, souvent appelée « seconde urbanisation », séparée de la première — celle de la civilisation de l'Indus — par une interruption de plusieurs siècles. L'émergence de villes révèle la présence d'une administration plus complexe dans la mesure où certaines d'entre elles sont avant tout des centres administratifs, mais elle indique également l'existence d'un commerce et de réseaux d'échanges. Il faut pour cela de bons moyens de communication, fournis par le réseau hydrographique de la vallée du Gange comme en témoigne le transfert de la capitale du royaume du Magadha (dans le sud du Bihar) du site de Rājagṛha jusqu'au bord du fleuve, sur le site du village de Pāṭaligrama, qui devient par la suite la capitale maurya de Pāṭaliputra (aujourd'hui Patna). Sa situation en un point nodal du système hydrographique du Gange lui permet de contrôler le trafic fluvial, alors que l'ancienne ville de Rājagṛha était plus proche des riches gisements de minerai de fer du sud-est du Bihar (actuel Jamshedpur). Coïncide également avec ces changements l'essor de nouvelles religions et idéologies, notamment le bouddhisme et le jaïnisme.

À partir de la fin du IV^e siècle av. J.-C., cette partie de la vallée du Gange peut être considérée comme la principale région nucléaire, dont les influences politiques, socio-économiques et culturelles se font sentir dans de nombreuses parties du sous-continent. Sous l'Empire maurya, notamment sous le règne d'Asōka au début du III^e siècle av. J.-C., la majeure partie du sous-continent, y compris le Nord-Ouest jusqu'à Kandahar en Afghanistan, à l'exception du Bengale et des zones les plus méridionales, se trouve à des degrés divers sous le contrôle de la capitale, l'ancienne Pāṭaliputra, contrôle partiellement relayé par des vice-rois gouvernant les provinces comme à Taxila (près de Rawalpindi au Pakistan), à Ujjayinī (dans le Malwa), à Dhauri (près de Bhubaneswar en Orissa) et Suvarṇagiri (dans le Karnataka). Ces centres — ou périphéries, vues de la capitale — se développeront par la suite pour devenir des régions nucléaires.

Asōka s'efforce de donner une identité propre à ce vaste empire en imposant des règles générales de conduite et de fonctionnement administratif, promulguées sous forme d'édits gravés sur des piliers ou sur roche aux quatre coins de l'empire. Que cette politique soit efficace ou non, il est vraisemblable qu'elle contribue à l'unification progressive de différents peuples en un État très impressionnant dès ses débuts. À l'exception du nord-ouest du sous-continent, les édits d'Asōka utilisent l'écriture brāhmī, qui se propage ainsi dans toute l'Inde septentrionale et dans le Deccan, tandis qu'en Inde méridionale et au Sri Lanka on utilise des formes particulières de brāhmī adaptées à l'écriture de l'ancien tamoul et du singhalais. Le fait que le brāhmī soit l'ancêtre de toutes les écritures d'Asie du Sud et du Sud-Est

fait du Magadha, centre de l'Empire maurya et foyer de cette écriture, une région nucléaire d'une importance considérable.

Aśoka est en mesure de réaliser ses idéaux grâce au réseau routier construit sous son règne et celui de ses prédécesseurs, qui favorise la communication et les échanges commerciaux interrégionaux. Les diverses régions ainsi reliées subissent fortement l'influence du Magadha tout en contribuant au développement d'éléments culturels communs.

Le degré de contrôle administratif des Maurya varie d'une région à l'autre, aussi la situation qui suit le déclin de l'Empire n'est-elle pas uniforme. La désintégration de l'Empire maurya provoque l'émergence de nouvelles régions nucléaires, dont certaines ont été d'importants centres de l'Empire.

Le Gandhara, avec la ville de Taxila pour centre, est ainsi appelé à s'imposer comme une région nucléaire entretenant des contacts étroits avec l'Asie occidentale et centrale par les cols et les vallées de montagne, voies de passage naturelles pour des vagues de migration successives. Cette aire est gouvernée par les Indo-Grecs, les Saces (Saka) puis les Kouchans (Kuṣāṇā). L'écriture employée est le kharoṣṭhī, issu de l'araméen. Les inscriptions d'Aśoka gravées en grec et en araméen permettent de considérer les contacts précoces à travers les montagnes du Nord-Ouest ainsi que les échanges commerciaux intenses transitant par les cols comme un trait distinctif de la région, dont la périphérie comprend ainsi non seulement l'Inde du Nord mais aussi certaines parties de l'ancien royaume séleucide, comme l'attestent les fouilles effectuées à Begram, près de Kaboul, et en Bactriane. Les souverains de cette région sont connus essentiellement grâce à leurs nombreuses émissions de monnaies aux légendes rédigées en grec et en prākṛit, qui influencent à leur tour l'émission de monnaies métalliques par les souverains gupta à l'époque suivante. C'est à ce moment que se répand l'utilisation du terme *yavana* pour désigner initialement les Grecs, puis peu à peu toutes les personnes venues d'Asie occidentale. Le mélange des arts bouddhique et hellénistique, associé à un style du Gandhara caractéristique, popularise l'image du Bouddha et introduit les motifs bouddhiques en Asie centrale, certains aspects du bouddhisme mahāyāna étant d'ailleurs étroitement liés aux évolutions intervenues dans ces régions.

Le Malwa prend une importance croissante, comme l'ouest du Deccan, avec l'explosion du commerce indo-romain au début de l'ère chrétienne. Le port de Barygaza (Bhṛgukaccha) et la ville d'Ujjain (plus à l'intérieur des terres) sont alors de grands centres d'échanges et l'embellissement des *stūpa* dans des endroits tels que Sānchī et Bhārhut, ainsi que les importantes donations versées, témoignent d'une prospérité bien plus grande que lors du début de la période maurya. Un grand nombre de brèves inscriptions votives sur les grilles et portes de ces monuments indiquent que leur construction a

été en grande partie financée par les dons des commerçants, des guildes d'artisans, des officiers et de petits cultivateurs, ainsi que par ceux des femmes, des moines et des religieuses, et leur provenance permet d'imaginer une vaste périphérie. Sous les Sātavāhana, la consolidation politique dans l'ouest du Deccan permet l'essor du commerce.

Kaliṅga (en Orissa) bâtit sa puissance sur le contrôle progressif du commerce côtier le long de la partie supérieure de la côte est, et une longue inscription royale de la fin du I^{er} siècle av. J.-C. va jusqu'à revendiquer la conquête des trois royaumes du sud de l'Inde, mais il pourrait s'agir d'une exagération car cette affirmation n'est pas corroborée par d'autres sources. Les intérêts maritimes de Kaliṅga donnent peut-être lieu par ailleurs à une poussée vers l'Asie du Sud-Est puisqu'il s'agit de l'une des régions indiennes associées à ce contact maritime. Le riche delta de la Krishna attire le pouvoir des Sātavāhana et voit s'établir en outre plusieurs centres bouddhiques raffinés qui ne se limitent pas au simple prosélytisme religieux : en propageant le bouddhisme dans diverses parties de la péninsule, ils sont également les vecteurs des idiomes culturels du Nord.

Dans les régions les plus méridionales d'Inde et sur l'île du Sri Lanka, si les Maurya n'exercent aucune autorité directe, leur influence est peut-être considérable. Les anciennes civilisations tamoules que nous décrivent les poèmes de l'époque du *Śaṅgam* sont centrées sur les chefferies des Cola, des Pāṇḍya et des Cera, qui ont leur capitale à Madurai, et des villes telles que Korkai et Kāvērippūmpaṭṭiṇam dans la vallée de la Kaveri ainsi que des citées dans l'actuel Kerala, dans la partie occidentale de l'Inde. La poésie du *Śaṅgam* dépeint une société régie par les valeurs de la guerre et de l'amour héroïque, assez prospère, tirant une partie de ses ressources d'un commerce lucratif avec les *yavana* d'Alexandrie venus en Inde méridionale se procurer du poivre en échange de pièces d'or et d'argent romaines. Les textes mentionnent Muziris et Nelkynda, sur la côte ouest, comme centres d'échanges de ce commerce, mais les fouilles ont également révélé la grande importance d'Arikamedu (près de Pondichéry), sur la côte est.

Au Sri Lanka, le roi régnant sur Anurādhapura est converti au bouddhisme par un missionnaire qui ne serait autre que le fils ou le frère d'Asoka. La culture mégalithique du Sri Lanka, très répandue sur l'île à l'époque, présente des points communs avec la culture mégalithique de l'Inde du Sud. Avec l'expansion du commerce, les contacts se multiplient et l'on trouve par la suite, dans diverses parties de l'île, de nombreuses inscriptions en singhalais ancien mais écrites en caractères brāhmī, essentiellement des inscriptions votives qui rapportent les dons versés à la communauté bouddhique (*saṅgha*) et mentionnent les nom et métier du donateur. La ville d'Anurādhapura abrite trois des *stūpa* les plus imposants du monde bouddhique et

accueil de grandes sectes monastiques, principalement celles des bouddhistes theravāda. Dans l'histoire de l'Asie du Sud, le Sri Lanka commence donc par être une région périphérique avant de devenir, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, un centre doté de ses propres périphéries et dont la zone sèche du centre-nord, où se trouve Anurādhapura, restera pendant fort longtemps le noyau. Il existe également un second centre à Tissa Mahārāma et à Kataragāma, dans le sud-est de l'île.

Au IV^e siècle apr. J.-C., la dynastie Gupta fonde, dans l'est de l'Uttar Pradesh et le Magadha, un vaste royaume qui contrôle les plaines indo-gangétiques ainsi que le Malwa (Mālava) et d'autres régions du centre de l'Inde. Ujjain, la plus grande ville du Malwa, s'épanouit en tant que centre du savoir, associé plus particulièrement à la littérature sanskrite représentée par les œuvres de Kālidāsa et à l'étude de l'astronomie, le méridien d'Ujjain étant d'ailleurs utilisé pour les calculs. Les systèmes astronomiques reprennent les théories grecques et hellénistiques de l'époque et certaines œuvres grecques sont traduites en sanskrit. La représentation de thèmes bouddhiques dans les sculptures et peintures ornant les *stūpa* et monastères, par exemple à Ajanta et à Ellora, s'élargit par la suite à la représentation de thèmes hindous, qu'on retrouve sous une forme standardisée dans de vastes régions d'Asie du Sud. Cet essor se renforce dans le Deccan et en Inde du Sud avec l'avènement des Cālukya de Bādāmi (dans le Karnataka), et des Pallava de Kanchi (dans le Tamilnāḍu) : les sanctuaires monolithiques de Māmallapuram (Mahābalipuram) et les temples de Kancipuram (tous situés dans le Tamilnāḍu) fournissent un modèle pour de nombreux monuments de l'Inde du Sud et de certaines parties d'Asie du Sud-Est, et l'écriture employée par les Pallava, apparentée au brāhmī de l'époque gupta et post-gupta mais néanmoins distincte, se propage jusqu'à des régions aussi lointaines que l'est du Kalimantan en Indonésie.

Pendant la période post-gupta, le bouddhisme semble progressivement se replier sur l'est de l'Inde. Le temple de Bodhgaya, associé à l'arbre sous lequel le Bouddha parvint à l'éveil, ainsi que le monastère de Nālānda, célèbre pour ses moines érudits et ses collections de manuscrits, deviennent des points d'attraction où affluent des moines venus du Sri Lanka, de Chine et d'autres régions du monde bouddhique. On donne souvent à Nālānda le nom d'université car, outre le bouddhisme, on y enseigne toutes sortes de disciplines.

C'est également à cette époque que débute l'exploitation plus systématique des terres fertiles du Bengale, qui provoque l'apparition de nombreuses autres zones de peuplement et l'extension des zones administrées vers le nord et vers le delta, dont les royaumes de la vallée du Gange sont soucieux de contrôler la route car elle donne accès non seulement au commerce maritime de la côte orientale mais aussi à l'Asie du Sud-Est, qui fait l'objet d'un

intérêt croissant. Ce n'est toutefois qu'après 700 apr. J.-C. que le Bengale s'impose comme une région nucléaire majeure.

Après le déclin de l'Empire maurya, on observe une tentative d'intégration culturelle : l'usage du brāhmī se généralise, d'autres écritures fondées sur lui apparaissent, le sanskrit devient la langue du savoir et de l'élite. L'iconographie sculpturale et picturale acquiert une identité plus reconnaissable et, peu à peu, les dénominations administratives se généralisent, particulièrement dans les titres donnés aux personnages officiels. Pourtant, dans le même temps, on observe de fortes variations régionales, qui apparaissent nettement lorsqu'une région donnée s'impose comme nucléaire, même si, au cours de la période qui nous intéresse, certaines régions maintiennent leur suprématie pendant plusieurs siècles, à commencer par la vallée moyenne du Gange dont la prééminence est évidente. Les autres régions dotées de caractéristiques distinctives durables sont le Gandhara dans le Nord-Ouest et la vallée de la Kaveri dans le Sud.

Dans la dernière partie de cette section, il importe d'ajouter quelques mots sur l'Asie du Sud-Est. Il peut sembler injuste de traiter des grandes civilisations de cette région comme un simple complément à l'étude de l'Asie du Sud, mais il faut reconnaître que les grands centres de civilisation d'Asie du Sud-Est ne deviennent des régions nucléaires à part entière qu'après ou tout à la fin de la période qu'aborde cet ouvrage. Cela dit, on peut noter que des aspects importants de la civilisation indienne gagnent certaines régions du Sud-Est asiatique dès le début du I^{er} millénaire apr. J.-C., favorisant la fondation de royaumes dans le sud du Myanmar (Śrīkṣetra, près de l'actuelle Prome), en Thaïlande (Dvāravatī), au Cambodge (« Funan » dans les sources chinoises), au Champa (qui recouvre la majeure partie du Viet Nam actuel), à Kalimantan Est (où un important royaume indianisé apparaît à la fin du IV^e siècle sur le site de l'actuelle Kutai) et enfin à Tārumā, à Java Ouest, un demi-siècle plus tard. À Kutai, un souverain local adopte les rituels hindous, apparemment sous l'influence de brahmanes indiens. En outre, ce souverain et son père reçoivent des noms indiens (respectivement Mūlavarman et Aśvavarman). À Java Ouest, le roi Pūrṇavarman, qui exerce sans doute son autorité sur une région d'une superficie considérable au début du VI^e siècle, fait graver sur plusieurs rochers des vers en sanskrit, mais son principal accomplissement reste l'excavation d'un canal à l'embouchure du Ciliwung, probablement destiné à maîtriser les crues dans la région de l'actuelle capitale Jakarta et à irriguer les rizières avoisinantes.

Aucun de ces royaumes d'Asie du Sud-Est n'est placé sous le contrôle d'un pouvoir indien et ils n'ont de périphérique que leur culture : le sanskrit, les rituels indiens, la mythologie, la métrique et d'autres éléments de la civilisation indienne classique jouent en effet un rôle décisif dans l'apparition de civilisations cultivées et raffinées dans le Sud-Est asiatique.

Avant la fin du VII^e siècle, l'empire de Śrīvijaya, centré sur le site ou dans les environs de l'actuelle Palembang, dans le sud de Sumatra, entame une expansion qui en fera le principal empire d'Asie du Sud-Est maritime. Contrairement aux royaumes qui l'ont précédé dans la région, ses inscriptions sont rédigées en malais ancien et non plus en sanskrit, et ce premier empire bouddhiste mahāyāna de la région entretient des relations régulières avec la cour chinoise. Sa mainmise sur les principales voies de communications maritimes du Sud-Est asiatique est à l'origine d'un florissant commerce interinsulaire et intercontinental.

La propagation de l'influence indienne dans les civilisations d'Asie du Sud-Est, qui ne s'accompagne apparemment pas de la moindre forme de colonisation et débouche sur l'apparition de nouvelles régions nucléaires, est un phénomène historique unique en son genre qui mérite qu'on lui porte un intérêt particulier.

L'ASIE CENTRALE

Lorsque l'on compare les vastes étendues de l'Asie centrale du plateau iranien jusqu'aux plaines du nord de la Chine au VII^e siècle av. J.-C. avec ce qu'elles sont devenues au VII^e siècle apr. J.-C., on est frappé par les changements survenus. Pour la période ancienne, en l'absence de sources écrites, on ne peut s'appuyer que sur l'archéologie, mais la disparité des informations entre l'ouest et l'est de l'Asie centrale est énorme. En Ouzbékistan et au Kazakhstan, les archéologues ont détecté la présence de l'homme en des temps préhistoriques reculés, tandis qu'au VII^e siècle av. J.-C., on trouve des cultures distinctes dont les poteries et autres objets manufacturés mettent en lumière la diffusion de croyances religieuses et de techniques d'irrigation similaires, ce qui présuppose quasiment l'existence d'États.

En revanche, dans l'est de l'Asie centrale (l'actuel Xinjiang) et en Mongolie, où les archéologues n'ont fait qu'effleurer la surface des oasis du bassin du Tarim ou des plaines mongoles, nous ne possédons aucune preuve attestant l'existence d'organisations étatiques ou économiques au VII^e siècle av. J.-C., bien qu'elles existent alors peut-être sous une forme rudimentaire. Dans les steppes, les cavaliers nomades ne sont pas encore organisés en confédérations ou empires et se contentent de lancer des raids contre les zones de peuplement situées plus au sud. Aucun centre ou région nucléaire ne s'y est constitué ; à l'inverse, les steppes subissent l'influence de la région nucléaire de Chine du Nord. Il semble que les oasis telles que Koutcha, Kachgar et Khotan ne sont encore que faiblement peuplées et que le commerce à longue distance n'existe pas encore, et il est probable que la soie est alors inconnue en Asie centrale.

Les nomades qui dominent l'ensemble des steppes au VII^e siècle av. J.-C., à l'est comme à l'ouest, sont les Śaka (Saces), appelés Scythes par les Grecs. S'il existe indubitablement plusieurs tribus et différents dialectes, les Śaka sont tous iraniens et les vestiges culturels et artistiques présentent une surprenante uniformité sur un territoire s'étendant des plaines du sud de la Russie jusqu'à la région de l'Ordos en Chine du Nord. Les tribus se déplacent encore dans des chariots tirés par des chevaux, bien que les chars de guerre des époques précédentes soient en train de disparaître au profit du cheval. On ignore à quelle époque les Śaka investissent le Xinjiang pour transmettre leur langue aux autochtones d'origine incertaine qui peuplent les oasis de Khotan et Yarkand ainsi que la partie méridionale du bassin du Tarim, mais on suppose que, dans certaines régions, ils évincent les précédents occupants de langue indo-européenne, les Tokhariens, qui conservent toutefois leur langue dans les oasis de Koutcha et Tourfan dans la partie nord du bassin. L'usage du fer n'est pas encore très répandu et le métal le plus utilisé reste le bronze.

Au VI^e siècle av. J.-C., les Perses de l'Empire achéménide étendent leur domaine vers l'ouest de l'Asie centrale et, sous le règne impérial des deux siècles suivants, la métallurgie du fer se généralise et l'irrigation connaît un essor considérable, notamment sous la forme de canaux souterrains appelés *karēz* en Asie centrale et *qanāt* sur le plateau iranien. Les zones d'habitation se transforment en villes composées de différents quartiers où l'on pratique l'artisanat, les ateliers de potiers se multiplient et les objets, d'usage courant ou décoratif, deviennent de plus en plus élaborés.

Les confrontations entre les peuples nomades et sédentaires sont incessantes, la situation différant toutefois en Chine et en Asie centrale. En Chine, la ligne de démarcation forme une longue frontière entre les steppes et les terres cultivées du nord du territoire, tandis que dans les oasis d'Asie centrale, les nomades encerclent les zones habitées. Il existe sans doute un *modus vivendi* entre les deux modes de vie en Asie centrale tandis qu'en Chine, et à un moindre degré sur le plateau iranien, la ligne de démarcation est nettement tracée et les conflits sont fréquents entre nomades et sédentaires. En Asie centrale, chaque oasis devient ainsi un noyau pour les tribus ou organisations nomades périphériques, qui se constituent presque toujours en confédérations de tribus menées par des chefs charismatiques. Les oasis et les nomades se livrent à un commerce local florissant mais quand les grands États d'Inde, d'Iran et de Chine commencent à rechercher les articles de luxe aux III^e et II^e siècles av. J.-C., le commerce à longue distance fait également son apparition.

Dans l'est de l'Asie centrale, les marchands indiens et chinois se rencontrent dans les oasis du bassin du Tarim, sortes de stations situées à mi-chemin entre leurs territoires, pour s'échanger des marchandises provenant de leurs

pays respectifs mais aussi pour se procurer des produits locaux tels que le jade de Khotan, qui très tôt devient un produit de luxe très apprécié en Chine. Les épices en provenance d'Inde occupent également une place importante dans le commerce avec la Chine et les influences indiennes se font sentir dès une époque reculée dans la partie sud du bassin du Tarim, comme en témoignent les documents en prākrit datant des premiers siècles de l'ère chrétienne qu'on a découverts sur des sites plus anciens.

Dans l'Ouest, on retrouve des traces d'implantations de marchands et sans doute de colonisateurs partis de Bactriane en direction du nord et de l'est au début de la période traitée ici ; ce sont néanmoins les peuples du Nord, les Sogdiens et les Chorasmien (Khwarazmien), qui dominent par la suite le commerce et fondent leurs propres colonies, les premiers à l'extrême nord et à l'est et les seconds au nord-ouest. Située de part et d'autre de l'Oxus (Amou-Daria), la Bactriane, baptisée « terre des milles cités » par les Grecs qui s'y installent après les conquêtes d'Alexandre, constitue le principal centre ou noyau de richesse et d'influence de l'ouest de l'Asie centrale dans les derniers siècles précédant l'ère chrétienne, avec ses terres riches et fertiles et sa position stratégique sur les routes commerciales.

Pour autant que l'archéologie, les écrits d'Hérodote et les autres sources permettent d'en juger, les religions d'Asie centrale, que ce soit dans les steppes ou dans les oasis, sont principalement des chamanismes de divers types et le polythéisme domine partout, chaque région ou territoire possédant ses propres divinités ainsi que d'innombrables esprits et démons locaux. La réforme de l'ancienne religion indo-iranienne par Zoroastre, décrite dans les Veda indiens et plus tardivement dans l'*Avesta*, fait peut-être des adeptes en Asie centrale, mais rien ne permet d'affirmer que cette croyance est très répandue au début de la période qui nous intéresse bien qu'elle bénéficie sûrement d'une adhésion croissante par la suite.

Au VII^e siècle apr. J.-C., les choses ont considérablement évolué, à l'est comme à l'ouest. Les colonies des marchands sogdiens sont désormais très nombreuses dans la région de l'actuel Kazakhstan, dans la plupart des oasis du Xinjiang, en Mongolie, dans l'Ordos et à l'intérieur de la Chine. Les Chorasmien ont établi des colonies similaires sur la Volga et les rives orientales de la mer Noire ; la route de la soie, avec ses diverses ramifications, est en pleine activité. Depuis l'époque des Han, les Chinois dominent la vie politique du Xinjiang et étendent même leur influence vers l'ouest, dans le Fergana et ailleurs, où ils entrent en rivalité avec l'influence culturelle, mais non point politique, de l'Iran. Le centre du Turkestan occidental est Samarkand, en Sogdiane, mais il n'existe pas de grand État ou empire regroupant les États-oasis car ceux-ci, comme Samarkand, Boukhara et Châch (Tachkent) possèdent leur administration et leur bureaucratie propres. L'influence indienne en Asie centrale a décliné au profit de la Chine et de l'Iran, qui

constituent désormais les deux régions nucléaires de commerce et de culture pour les zones périphériques d'Asie centrale. Toutefois, la Sogdiane, Koutcha, Tourfan et Khotan sont des territoires nucléaires mineurs appartenant aux nomades qui, ayant monté en puissance, s'opposent aux visées politiques des Chinois et des Iraniens en Asie centrale. D'ailleurs, les États-oasis préfèrent bien souvent se soumettre aux nomades plutôt qu'au pouvoir chinois tant la peur de la Chine est forte dans les oasis du Xinjiang.

L'art et l'architecture peu élaborés du début de la période ont cédé la place à un art religieux symbolique. Des religions universelles organisées telles que le bouddhisme, le christianisme ou même le judaïsme comptent des adeptes dans toute l'Asie centrale et se distinguent par un art caractéristique. Bien que le zoroastrisme d'État hiérarchisé de l'Iran sassanide ne soit pas dominant en Asie centrale, certaines formes locales de cette religion y sont populaires, tandis que le chamanisme des peuples des steppes devient plus complexe.

Le principal changement survenu en Asie centrale est toutefois l'expansion et la montée en puissance dans les steppes des peuples de langues altaïques, notamment les Turcs et les Mongols. Le passage de toute l'Asie centrale aux mains des Turcs est un processus rapide : ils commencent à progresser vers l'ouest et bien sûr vers la Chine au sud à la fin du III^e siècle apr. J.-C., et on trouve dès le VII^e siècle des souverains turcs dans toute l'Asie centrale et dans l'actuel Afghanistan. Si ce sont sans doute les Śaka d'Iran qui ont enseigné l'art de l'équitation aux Turcs dans leurs forêts des montagnes de l'Altai, ces derniers deviennent avec les Mongols les nomades cavaliers par excellence, étendent leur domination sur toutes les steppes de la Hongrie à la Chine et portent à son apogée l'art de la confédération et de la création d'empires des steppes. Ces premiers empires turcs des VI^e et VII^e siècles apr. J.-C. annoncent l'empire mondial des Mongols et les idéaux de pouvoir des steppes comme l'organisation et les tactiques militaires nomades, l'avènement de chefs charismatiques et le recours aux allégeances tribales ont des répercussions tant sur les oasis d'Asie centrale que sur la Chine et l'Iran : dans cette dernière région, le précepte selon lequel seuls les Turcs peuvent régner est élevé au rang de dogme tandis qu'en Chine, ce sont les Mongols puis les Mandchous qui laissent leur empreinte dans l'histoire.

L'ASIE DE L'EST

En Asie de l'Est, l'élément essentiel est la propagation progressive de la civilisation chinoise sur un territoire de plus en plus étendu depuis l'ancienne région nucléaire du bassin du Huanghe, exemple classique d'une « expansion de contact » réalisée par l'incorporation progressive de communautés

locales et presque exclusivement limitée aux territoires continentaux. Ce n'est qu'à la toute fin de la période couverte par ce volume que de nombreux traits de la civilisation chinoise traversent la mer pour être adoptés par les Japonais. Il faut toutefois souligner qu'il s'agit là du résultat d'une politique de la cour nipponne et non d'une initiative chinoise, et qu'aucune émigration ou colonisation chinoise n'accompagne ce phénomène. Le commerce maritime à longue distance qui se développe vers le début du I^{er} millénaire apr. J. C entre les ports de Chine du Sud et l'Asie du Sud-Est et l'océan Indien est quant à lui l'apanage des marchands indiens et iraniens.

Outre la mer, qui demeure une barrière pendant toute cette période, d'autres obstacles naturels s'opposent à la diffusion de la civilisation chinoise dans trois autres directions. Au nord, les steppes et le désert forment un univers hostile et menaçant dans lequel il est impossible de mettre en place les deux fondements de la culture chinoise, la pratique de l'agriculture intensive et l'établissement de villes en tant que centres administratifs. Dès le VI^e siècle av. J.-C. au moins, les steppes deviennent le domaine de tribus de cavaliers nomades dont le mode de vie, complètement étranger à celui des Chinois, reste fermé à leur influence. À l'ouest, les déserts d'Asie centrale et les hauts plateaux tibéto-birmans constituent également de formidables barrières et si, à certaines époques, la région du Lop Nor et les États des oasis du bassin du Tarim passent temporairement sous la domination chinoise, cela ne donne lieu qu'à l'établissement d'une sorte de protectorat militaire non accompagné d'une colonisation durable. Les produits chinois, notamment la soie, atteignent l'Occident par la route de la soie, mais ce commerce intercontinental est presque entièrement monopolisé par les marchands iraniens.

Aucune barrière de ce type n'existe au sud et la diffusion de la civilisation chinoise se fait donc dans cette direction depuis les anciens États des plaines centrales (Zhongyuan), qui ont vu l'apparition de la culture du bronze du royaume Shang pendant la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C., pour atteindre le sud de la Chine centrale et les régions subtropicales humides situées au-delà du Yangzi.

Dès la fin de l'époque Shang (XII^e-XI^e siècle av. J.-C.), la culture du bronze de Zhongyuan a ponctuellement progressé jusqu'au bassin du Yangzi et quand de nombreux États féodaux apparaissent dans le Nord au cours des siècles suivants, ce phénomène stimule le processus de formation d'États dans la périphérie du Sud. C'est ainsi que certains puissants États méridionaux prennent forme : le royaume de Chu, qui s'étend depuis son territoire originel du Hunan vers le bassin de la Huai et, un peu plus tard, les États de Wu et de Yue dans la basse région du Yangzi et plus au sud.

Dans ces États périphériques méridionaux, le mode de diffusion de la culture zhongyuan est très différent de celui qu'on observe dans le Nord après l'époque des Shang. Les nombreux groupes barbares qui occupent les

territoires des Shang et des Zhou et qui sont peu à peu intégrés dans l'Empire ne semblent pas être opposés, d'un point de vue physique et linguistique, aux porteurs plus avancés de la culture aristocratique du bronze. Au sud, la grande masse de la population se compose de tribus non chinoises, ancêtres des minorités ethniques qui vivent encore aujourd'hui dans certaines régions du sud et du sud-ouest de la Chine. Dans les États méridionaux, la « sinisation » est un phénomène socialement stratifié, la cour et l'élite aristocratique adoptant la langue chinoise et tous les autres traits de la haute civilisation zhongyuan, tandis que les gens du peuple conservent leur langue et leurs traditions ; il faudra des siècles avant que les habitants de ces régions ne soient sinisés à tous les niveaux de la société.

Outre cette adoption pacifique et volontaire du mode de vie chinois par les élites dirigeantes, des formes d'assimilation nettement moins amicales accélèrent la diffusion de la culture zhongyuan : des guerres de conquête, souvent suivies par une occupation militaire et par l'implantation forcée de familles paysannes chinoises dans les régions conquises, ainsi que la migration de paysans vers les territoires tribaux à la suite de certaines catastrophes naturelles.

Ainsi, sous l'impulsion des évolutions culturelles et politiques de la région nucléaire, des centres secondaires de civilisation chinoise apparaissent dans les zones méridionales et diffusent à leur tour des éléments de la culture matérielle chinoise dans leur propre périphérie. C'est ainsi que rayonne l'influence des États côtiers de Wu et de Yue sur tout le littoral sud de la Chine, et les techniques du bronze présentant des caractéristiques régionales distinctes qui se développent dans le Chu à partir du VI^e siècle av. J.-C. semblent avoir stimulé l'essor de cultures du bronze indigènes dans l'extrême Sud (Dông Son) et le Sud-Ouest (culture dian du Yunnan). On observe des évolutions similaires dans la partie ouest du centre de la Chine (États de Ba et de Shu dans le Sichuan) et dans la zone d'agriculture marginale qui borde les steppes septentrionales.

La sinisation des groupes ethniques périphériques, ou du moins de leur classe supérieure, implique leur adoption d'un vaste complexe d'éléments culturels, matériels et immatériels dont les constituants de base, déjà bien définis avant l'unification de l'Empire en 221 av. J.-C., forment un ensemble cohérent qui conduit à une transformation culturelle totale.

Les aspects matériels comprennent, par exemple, l'utilisation de la soie, de la laque et de la fonte, l'emploi de l'arbalète et de la longue épée à la guerre, l'agriculture intensive combinée à l'irrigation et au drainage, un style d'architecture en bois caractéristique et très évolué ainsi qu'un vaste ensemble de formes artistiques, de motifs décoratifs et de symboles. Il est également des éléments immatériels que les Chinois eux-même considèrent encore plus importants, comme le respect de règles de conduite ritualisées

(li) définissant les relations polies entre individus et les distinctions hiérarchiques au sein de la famille et de la société, et un grand nombre d'idées et d'idéaux fondamentaux relatifs à la bonne organisation (*zhi*) de l'État et de la société par le souverain. En outre, il existe un large corpus de traditions légendaires partagées, telles que le jeu universel des forces complémentaires du *yin* et du *yang*.

Ce « patrimoine partagé », qui se propage à partir de la région nucléaire avec des ajouts importants venus de la périphérie où apparaissent des variantes régionales, trouve un fondement commun dans l'utilisation de l'écriture et de la langue écrite chinoises, toutes deux normalisées au III^e siècle av. J.-C.

Dans ce cadre, l'unification impériale de l'œkoumène chinois constitue un tournant majeur, tout comme l'adoption du confucianisme en tant qu'idéologie d'État au II^e siècle av. J.-C. Dès lors, la Chine est dirigée par une élite de fonctionnaires lettrés formés à la littérature et à une doctrine socio-politique qui met l'accent sur les valeurs et idéaux mentionnés ci-dessus.

Pendant les quatre siècles du premier Empire (Qin et Han, 221 av. J.-C.-220 apr. J.-C.), il est difficile d'appliquer le modèle « centre et périphérie » dans un sens culturel au territoire chinois proprement dit. On note l'apparition d'un type relativement homogène de culture lettrée qui s'étend en fine couche sur l'ensemble de la Chine, se superposant à la masse de croyances, de coutumes et de traditions locales de la population illettrée, et il ne fait aucun doute que le Nord demeure le noyau central en termes politiques, économiques et démographiques ; néanmoins, la diffusion de la haute culture chinoise revêt un nouvel aspect : un processus descendant de confucianisation de la population, partant du sommet et soutenu par l'État.

En un sens, la Chine tout entière est devenue le centre et c'est le monde environnant qui est devenu périphérie. Le modèle chinois ne peut toutefois s'y appliquer en totalité et les cours chinoises ne font aucune tentative en ce sens : au-delà des frontières de l'Empire, aucune « politique culturelle missionnaire » n'est entreprise. Selon l'idéologie officielle (elle-même enracinée dans des idées de supériorité culturelle bien plus anciennes), l'Empire chinois est un îlot de civilisation véritable, entouré d'une zone d'États tributaires dont les souverains reconnaissent l'autorité supérieure du Fils du Ciel tout en conservant leurs propres principes et coutumes. Il peut sembler étrange à première vue que malgré son ouverture — il n'est pas réservé aux membres d'une caste, race ou tribu —, le confucianisme ne soit jamais devenu une idéologie universelle missionnaire. La raison principale à cette attitude frileuse de repli sur soi est qu'il est si intimement lié à la structure de la société et de l'État chinois qu'il ne peut être mis en pratique dans un environnement culturel non chinois et que son acceptation totale entraînerait une sinisation intégrale.

Quand, vers la fin de notre période, la Corée et le Japon se lancent dans une politique d'adoption à grande échelle de la culture et des institutions chinoises, c'est le bouddhisme, et non le confucianisme, qui constitue le principal vecteur de transmission. Les souverains coréens et japonais en font leur religion d'État, contrairement à ce qu'on observe en Chine où le bouddhisme n'entre jamais véritablement en concurrence avec la doctrine d'État confucianiste. Ce bouddhisme est toutefois très éloigné des croyances indiennes qui ont pénétré en Chine dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. En effet, après trois siècles d'adaptation et d'assimilation, le bouddhisme s'est considérablement sinisé : il a créé ses propres écoles et institutions ainsi que sa propre tradition scripturale, et c'est ce bouddhisme sinisé et « prédigéré » qui devient le principal vecteur des emprunts faits à la civilisation chinoise par les élites dirigeantes des États périphériques non chinois que sont la Corée, le Japon et, plus tard, le Viet Nam.

LA MÉDITERRANÉE

Entre les VII^e et IV^e siècles av. J.-C. s'épanouissent en Asie occidentale un grand nombre de régions nucléaires et d'aires culturelles plus ou moins indépendantes qui influent sur la montée des régions nucléaires en Méditerranée.

Au VII^e siècle av. J.-C., sous le règne d'Assarhaddon (680-669), l'Empire assyrien s'étend de la Mésopotamie le long de la côte sud-est de la Méditerranée, en basse Égypte et au moins jusqu'à Thèbes en haute Égypte. C'est l'habitude, pour prévenir les révoltes, d'expulser des groupes entiers d'habitants pour les réinstaller dans une région éloignée : de larges groupes de population sont par exemple chassés de Syrie et réinstallés à l'est du Tigre tandis que la population de cette région est envoyée en Syrie. Le centre de l'Empire assyrien atteint un niveau élevé d'organisation culturelle au sein de la classe dirigeante et connaît des progrès dans le domaine de la construction ; la capitale, Ninive, est ainsi approvisionnée en eau par un canal long d'environ 55 kilomètres qui traverse les vallées et surmonte les irrégularités du terrain grâce à des aqueducs comme en construiront plus tard les Romains.

Le centre assyrien est menacé par des tribus et peuples du Nord, comme les Cimmériens, les Scythes et les Mèdes qui finissent par conquérir Assour en 614 av. J.-C. et Ninive, avec l'aide des Babyloniens rebelles, en 612.

L'Empire assyrien est ainsi remplacé par l'Empire néo-babylonien après la bataille de Karkémish (dans l'actuelle Syrie) en 605 av. J.-C., remportée par Nabuchodonosor II. Quelques années plus tard, en 598-597 av. J.-C., le souverain conquiert Jérusalem et déporte environ dix mille Judéens à Babylone ; c'est à ces derniers que l'on doit la reconstruction de cette ville et peut-

être aussi une partie de l'édification de la monumentale porte d'Ishtar et de son avenue processionnelle. Le centre néo-babylonien se développe donc considérablement jusqu'à devenir le cœur de l'Asie occidentale. On observe également des progrès en matière d'astronomie et de calendrier, par exemple le calcul précis de la relation entre les calendriers lunaires et solaires orientaux, calcul complexe qui nécessite de nombreux ajustements. Si nous insistons sur ces avancées, c'est parce qu'elles revêtiront de l'importance pour l'astronomie dans le centre grec alors en développement.

L'Empire néo-babylonien est renversé en 539 av. J.-C. par les Perses, dont les souverains parviennent à conquérir les anciennes régions asiatiques occidentales, certaines régions d'Asie centrale et même l'Égypte en 526 av. J.-C. C'est sous le règne de Darius I^{er} (521-486 av. J.-C.) que le centre perse atteint l'apogée de son pouvoir et cherche à étendre sa domination sur les régions grecques en développement. À l'est, Darius occupe certaines parties de l'Inde et, pendant plus d'un siècle, lui et ses successeurs parviennent à créer un centre de civilisation et de pouvoir bien organisé qui comprend de nombreuses régions nucléaires entre l'Égypte, la Méditerranée et l'Inde, entre l'océan Indien et l'Asie centrale. Ce centre perse étendu ne sera pas renversé par des tribus de la périphérie mais par les rivalités qui opposent les souverains régionaux, ou satrapes, et finira par tomber sous les coups du roi macédonien Alexandre.

À l'époque de Darius, les Perses s'efforcent de prévenir l'avènement de nouveaux centres dans leurs périphéries occidentales et orientales, c'est-à-dire en Méditerranée et en Inde. Les Phéniciens, qui luttent pour leur indépendance, sont parfois punis, mais les Perses ne peuvent empêcher l'essor de Carthage au VI^e siècle av. J.-C. en Méditerranée, ni la multiplication des colonies phéniciennes. Ils remportent plus de succès en Inde où l'Empire maurya ne s'affirme qu'après le déclin des Perses et le retrait d'Alexandre et de ses successeurs en 317 av. J.-C. Il semble donc que les centres d'Asie centrale, d'Asie occidentale et d'Afrique nilotique sont suffisamment forts pour tenir en respect les tribus de la périphérie. Ils connaissent en revanche des conflits internes provoqués par une population intégrée depuis des siècles à un système étatique, une civilisation et une exploitation organisée de façon hiérarchique. Ainsi, on assiste à des changements de dynasties mais pas à des bouleversements généraux liés ou imputables aux tribus périphériques.

Une situation toute différente détermine l'histoire de la Méditerranée. La périphérie des sociétés d'Asie occidentale, essentiellement les Mycéniens, est envahie par des tribus venues du nord pendant les derniers siècles du II^e millénaire av. J.-C., invasion liée à la migration des tribus de la culture des champs d'urnes ou « peuples de la mer » comme on les appelle en Égypte. On sait peu de choses des siècles suivants : c'est l'« âge obscur » de l'histoire grecque. À partir du VII^e siècle av. J.-C., il est clair qu'une nouvelle

région nucléaire et zone culturelle grecque se développe en Méditerranée orientale, concurrençant les Phéniciens. Ces derniers ainsi que les Grecs étendent leurs territoires à partir du VII^e siècle av. J.-C. en fondant des colonies sur le pourtour méditerranéen ainsi que sur les rives de la mer Noire. Les Phéniciens qui, comme nous l'avons déjà mentionné, ont fondé un centre à Carthage (env. 814 av. J.-C.), loin de l'influence du pouvoir perse, ouvrent une voie de communication entre l'est et l'ouest de la Méditerranée qu'ils exploitent en permanence : des mouillages sont installés tous les quarante à soixante kilomètres, sur des promontoires ou des îles proches de la côte. Les Carthaginois explorent les routes vers l'Atlantique, peut-être même jusqu'aux îles Britanniques et à l'Irlande à la recherche d'or, d'argent, de cuivre et d'étain, et dominent en outre la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne et certaines régions d'Afrique du Nord.

Carthage elle-même devient une ville importante non seulement en tant que capitale politique et militaire, mais également comme centre culturel et scientifique. Le premier ouvrage traitant d'agronomie dans une optique scientifique est rédigé à Carthage par Magon. La ville organise également des expéditions chargées d'explorer l'Afrique transsaharienne et les routes maritimes le long des côtes africaines. Comme le rapporte l'historien grec Hérodote, des marins phéniciens partent de la mer Rouge dès 600 av. J.-C. pour faire le tour de l'Afrique, l'un des chefs d'expédition phéniciens le plus fréquemment cité étant Hannon. Sur la côte occidentale de l'Afrique, les Carthaginois établissent un comptoir à Cerne (sur l'île d'Hern, à l'embouchure du Río de Oro) sur le tropique du Cancer. C'est là qu'ils jettent l'ancre : « En échange de leurs marchandises, ils acquièrent des peaux d'antilope, de lion, de léopard, du cuir et des défenses d'éléphant. [...] Les Phéniciens apportent des parfums, des pierres d'Égypte et des poteries et jarres athéniennes. » Himilcon, contemporain d'Hannon, est réputé avoir exploré les côtes atlantiques de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne. Les Carthaginois amassent donc une quantité d'informations considérable sur les périphéries d'Afrique et d'Europe occidentale, qu'ils consignent sans aucun doute par écrit. Malheureusement, toute cette matière est perdue quand les Romains conquièrent Carthage en 146 av. J.-C. et la détruisent entièrement ; seul l'ouvrage de Magon sur l'agriculture échappe à ce vandalisme en étant préservé puis utilisé par l'auteur romain Columelle dans son célèbre ouvrage *De re rustica* (De l'agriculture). Il nous faut donc imaginer un empire carthaginois pourvu d'une vaste périphérie, en Afrique et en Méditerranée occidentale, relativement bien explorée et entretenant avec le centre des relations différenciées, mais nous ne disposons que d'une connaissance limitée et indirecte de ces relations en raison de la dévastation totale des archives carthaginoises par les Romains en 146 av. J.-C. Il ne fait toutefois aucun doute qu'à partir du VI^e siècle av. J.-C., les Phéniciens trans-

forment cette région initialement périphérique de Méditerranée occidentale en un nouveau centre de civilisation, de culture et d'État : une société organisée ayant sa propre périphérie en Afrique et en Europe. Carthage ne sera pas submergée par les communautés tribales de sa périphérie, mais diminuée puis détruite par les Romains pendant les trois guerres puniques (264-241, 218-201 et 146 av. J.-C.).

Les Phéniciens propagent des éléments de civilisation, d'urbanisme, de religion et d'écriture dans l'ouest de la Méditerranée, incitant les Grecs à mettre au point leur propre alphabet puis à reprendre la culture et les fondations de leur science. Ils ont une périphérie avant tout africaine et principalement nomade ; quant à l'agriculture, elle n'est guère développée qu'au centre de l'Empire carthaginois lui-même.

Bien différente est la situation qui détermine les relations entre les régions nucléaires, les centres et les périphéries des zones de la Méditerranée septentrionale, c'est-à-dire les régions grecques et romaines. C'est le fait que l'économie des tribus implantées au nord de ces régions repose depuis le néolithique sur l'agriculture qui conditionne les relations culturelles mutuelles et la diffusion des savoir-faire en matière de production, et finit par peser sur l'organisation de la vie sociale et spirituelle des tribus des régions périphériques. Les sociétés méditerranéennes grecques et romaines sont donc en mesure de fonder leur économie sur le travail des esclaves qui proviennent de périphéries agricoles et possèdent une expérience de la vie sédentaire et de l'agriculture, de l'élevage, des techniques artisanales telles que la céramique, de l'exploitation minière, de la production de sel et même de l'extraction de l'or dans des mines ou des rivières. En outre, les guerriers tribaux réduits en esclavage peuvent bien sûr être utilisés comme mercenaires, gardes du corps ou, sort relativement plus heureux, comme troupes auxiliaires. Il semble que pendant des siècles, la civilisation méditerranéenne fonde en grande partie sa prospérité sur les avantages spécifiques qu'offre la périphérie agricole européenne.

La périphérie orientale est évidemment tout aussi importante. Il s'agit des régions d'origine de la culture et de la civilisation antiques, exploitées par les Grecs et plus tard par les Romains qui leur empruntent l'écriture, les sciences traditionnelles comme l'astronomie, les mathématiques, l'architecture, l'irrigation, l'utilisation de l'énergie hydraulique et plus tard des mouvements religieux tel le christianisme.

Les Phéniciens sont parmi les premiers peuples méditerranéens à organiser un centre fondé sur les précurseurs orientaux et à bâtir étape par étape un empire maritime en s'efforçant de découvrir, d'influencer et finalement d'exploiter des régions périphériques.

Dans le nord de la Méditerranée, la même époque voit la montée en puissance des Grecs qui, depuis leur terre natale égéenne, les îles de la mer Égée

et certaines régions côtières d'Anatolie, établissent des colonies sur les côtes septentrionales de la Méditerranée, dans le sud de l'Italie, en Sicile et même sur les côtes de la France et de l'Espagne actuelles. À l'est, leurs comptoirs jalonnent les rives de la mer Noire : Tanaïs, Olbia, Trébizonde, Istros, Odesos, Mesembria, etc.

Chaque colonie grecque a son arrière-pays et sa périphérie propres qu'elle s'efforce d'inclure dans ses activités économiques et qu'elle exploite. Les colonies grecques stimulent bien sûr la production, par exemple de blé et de bétail, produits très prisés des peuples égéens, et encouragent aussi le développement d'un style d'art et de joaillerie scythe ainsi que l'accumulation de trésors par l'aristocratie tribale.

La désignation de leurs voisins sous le terme de « Barbares » est très importante pour les Grecs. Tous les peuples non grecs, avec lesquels la communication est impossible en raison de leur langue inintelligible, sont appelés *barbaroi* et exclus des relations qui lient les communautés grecques, ce qui conduit à des tensions et parfois à des guerres. Les peuples des communautés tribales entourant l'aire colonisée dans la péninsule balkanique, ceux des côtes occidentales d'Anatolie et de l'arrière-pays des colonies grecques depuis les côtes septentrionales de la mer Noire jusqu'à l'Espagne sont tous des Barbares, de même que les peuples vivant dans les régions de civilisation traditionnelle comme Babylone, la Perse, l'Égypte, etc. Tous les Barbares sont des étrangers considérés comme des êtres humains d'un niveau inférieur et sont la plupart du temps traités avec mépris.

Le grand philosophe Aristote, se penchant sur cette question, arrive à la conclusion que les « Barbares » sont des hommes de rang inférieur et par conséquent destinés à devenir les esclaves des Grecs, et il classe les esclaves barbares dans les moyens de production au même titre que les animaux ou les outils. Les Romains adoptent un point de vue similaire ; le consul et sénateur romain Caton déclare que les esclaves barbares sont un *instrumentum vocale* (outil parlant) du même rang que l'*instrumentum semivocale* (outil quasi parlant) comme le bœuf et que l'*instrumentum mutum* (outil muet) comme la charrue ou la bêche.

En revanche, pour le « père de l'histoire » (Hérodote, voir le chapitre 1), il ne fait déjà aucun doute que les Barbares sont des êtres humains comparables aux Grecs et dotés de vertus pouvant être exemplaires pour ces derniers (et plus tard pour les Romains) en matière de moralité et de mode de vie.

Si cette position ambivalente envers les Barbares permet de les réduire en esclavage sans le moindre scrupule moral, elle incite également les Grecs et les Romains à tisser avec eux des relations humaines normales ou même à les intégrer en tant qu'égaux dans la société classique, comme c'est le cas à la fin de l'Empire romain. Les prisonniers capturés lors des combats et vendus comme esclaves par l'aristocratie tribale font l'objet d'un important com-

merce : les esclaves scythes et thraces importés du pourtour de la mer Noire, par exemple, sont des « marchandises » communes sur le marché grec. Dans les *poleis* grecques de l'époque, jusqu'au IV^e siècle, les termes *thrax* ou *tratta* sont synonymes d'« esclave », ce qui implique que la Grèce possède de nombreux esclaves d'origine thrace. Les Scythes du nord de la mer Noire et les Thraces, en plus de leur connaissance des techniques agricoles et artisanales, sont de bons guerriers, ce qui détermine les Athéniens à utiliser des esclaves d'origine scythe pour constituer une « police ». Il en va de même en Méditerranée occidentale où Marseille, par exemple, exerce son influence sur sa périphérie de la vallée du Rhône jusqu'au cours supérieur du Danube. Là, au VI^e siècle, une place forte de type méditerranéen est construite pour un chef hallstattien (voir le chapitre 10.4.3).

C'est d'ailleurs Pythéas de Marseille qui, dans les années 330 av. J.-C., lance sa célèbre expédition dont le but est d'explorer la périphérie septentrionale. On peut rapprocher cette mission des ambitieux projets d'Alexandre, qui en est peut-être même l'instigateur ou l'organisateur. L'objectif de Pythéas, selon les auteurs anciens, est d'explorer une possible route maritime faisant le tour de l'Europe par le nord ; les géographes grecs ont en effet depuis longtemps la vague intuition que l'Europe est également ceinte par un océan au nord et à l'est. Quel que soit le résultat de cette expédition, les géographes Strabon (64 av. J.-C.-23 apr. J.-C.) et Pline (23-79 apr. J.-C.), succédant à Hérodote d'Halicarnasse et stimulés par le voyage de Pythéas, s'emploient à décrire les tribus et territoires de la périphérie nord de la Méditerranée ainsi que les relations mutuelles et les intérêts communs des Grecs et des Romains pour l'étain, l'ambre, les esclaves et d'autres ressources de ce monde périphérique.

Par ailleurs, les colonies grecques de la mer Noire sont contraintes de trouver des accords avec les « Scythes », terme par lequel sont désignées toutes les tribus d'Europe orientale. L'art scythe, qui s'est forgé un style et des motifs propres, est finalement influencé par celui des Grecs ou même en partie par des maîtres d'origine hellénique.

Dès l'époque d'Hérodote, au V^e siècle av. J.-C., les marchands des colonies de la mer Noire atteignent au nord le centre d'échanges de Gerrhos, peut-être situé dans la haute vallée du Dniepr (que les Grecs appellent Borysthène), où l'on peut rencontrer des marchands venus des régions baltiques en suivant le Guthalus, l'actuelle Dvina ou Daugava. C'est également par cette route que les Scandinaves, au début de la période médiévale, atteindront la mer Noire ou, comme il est dit dans les chroniques de Nestor, la « route des Varègues aux Grecs ».

Pendant la période hellénistique, au moment où Pythéas entreprend son audacieuse expédition, l'influence de la culture hellénistique se fait sentir jusqu'en Thrace et en Dacie. Dans ces deux régions, du mont Haimos aux

Carpates, elle pénètre l'art, la culture et certains secteurs de la production comme la céramique et la joaillerie, ainsi que l'architecture et notamment la construction de places fortes et de palais.

Les Grecs font plus intimement connaissance avec les tribus septentrionales au III^e siècle av. J.-C., quand les Celtes attaquent le centre sacré de Delphes. La longue lutte qui s'ensuit contre ces envahisseurs est dépeinte sur le célèbre autel de Pergame. Toutefois, d'une façon générale, les colonies grecques et les États hellénistiques parviennent à se défendre efficacement contre les tribus du Nord et les « Barbares » de l'Est au cours des guerres médiques.

Au II^e siècle av. J.-C., le centre grec égéen et hellénistique est envahi par les Romains qui deviennent, après la troisième guerre punique, le pouvoir dominant en Méditerranée. Ils forment leur propre région nucléaire puis leur propre centre, en luttant tout d'abord contre les Étrusques puis contre Carthage et les colonies grecques. Après la troisième guerre punique (146 av. J.-C.), ils conquièrent la Macédoine la même année, puis Pergame (Asie occidentale) en 133 av. J.-C. et la Gaule narbonnaise dans le sud de l'actuelle France en 121 av. J.-C. De fait, vers 100 av. J.-C., les régions septentrionales de la Méditerranée, de l'Espagne à la Cilicie en Anatolie, appartiennent à Rome ou bien sont contrôlées par elle, de même que l'Afrique carthaginoise.

En élargissant leur zone d'influence, les Romains se heurtent au nord contre les Barbares des sociétés tribales locales et vivent deux épisodes qu'ils n'oublieront jamais : la *furor gallicus*, ou conquête de Rome par les Gaulois sous la conduite de Brennus en 390 ou 387 av. J.-C., et la *furor teutonicus*, quand les Cimbres, les Teutons et d'autres tribus germaniques envahissent le nord de l'Italie et menacent l'existence du jeune État romain à la fin du II^e siècle av. J.-C. L'organisation de l'État romain finit par imposer sa supériorité, mais seulement au prix de réformes, comme l'organisation mercenaire de l'armée par Marius qui permet à celui-ci de vaincre les Cimbres et les Teutons. Les peuples conquis sont réduits en esclavage et viennent « compléter » la base de la société romaine.

C'est cette tension qui détermine le cours de l'histoire romaine pendant des siècles. Afin d'asseoir leur pouvoir socio-économique, les Romains doivent conquérir province après province et réduire en esclavage des milliers d'habitants pour assurer leur propre développement économique et culturel ainsi que leur mode de vie. Au nord, l'expédition lancée par César dans les années 50 av. J.-C. joue un rôle essentiel dans ce processus. Les Gaulois sont vaincus, les tribus germaniques repoussées, la Grande-Bretagne envahie par deux fois et de nouvelles provinces fondées dans l'ancienne périphérie celté. Ainsi, il semble logique que le géographe Strabon propose une ligne d'intérêt romaine dans la périphérie, courant depuis la mer Noire jusqu'à l'em-

bouchure de l'Elbe en passant le long des Carpates, rêve que l'empereur Auguste tente de réaliser après César. Pendant quelques années, il est tout près de parvenir à établir une province de Germanie, mais il doit renoncer en raison de la résistance des tribus germaniques menées par Arminius et soutenues par les insurrections en Pannonie. La conquête de la Dacie devient réalité cinq générations plus tard grâce à Trajan, mais la province germane est perdue avec la défaite de Varus lors d'une bataille se déroulant en l'an 9 apr. J.-C. quelque part dans l'actuelle Allemagne.

Dès lors, la périphérie septentrionale redevient une zone périphérique incontrôlée et dangereuse pour les Romains. Naturellement, les interactions se poursuivent, mais le long du *limes* se forment de nouvelles unités tribales, qui sont parfois intégrées dans une certaine mesure à l'Empire romain en tant que *foederati*. Examinons à présent deux tendances contradictoires que les guerres contre les Marcomans de la seconde moitié du II^e siècle apr. J.-C., à l'époque de l'empereur Marc Aurèle, ont déjà mises en évidence.

Les tribus germaniques tentent d'acquérir et d'utiliser le savoir-faire des Romains par l'intermédiaire des prisonniers capturés pendant les longues guerres et les raids menés contre Rome et ses territoires. En même temps, les Romains, qui ne sont pas en mesure de réduire en esclavage des tribus entières, les installent sur des territoires dévastés dans le nord de l'Italie en tant que *colones*. C'est la première étape d'une association avec les tribus périphériques, qui commence pendant la guerre contre les Marcomans, à la fin du II^e siècle apr. J.-C., et se poursuit ensuite. Voici ce que déclare Marc Aurèle, le « philosophe sur le trône de l'Empire romain » qui commande personnellement la campagne contre les Marcomans, après une série de vaines attaques dans les années 170 apr. J.-C., dans l'un de ses derniers écrits rédigé dans le camp-*limes* de Carnuntum ou de Vindobonna sur le Danube : « Il nous faut considérer le passé, les immenses changements et disparitions de si nombreux empires ; sur cette toile de fond on peut prévoir l'avenir. [...] Bientôt la terre nous recouvrira ; puis elle se transformera et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps ! » Marc Aurèle et ses successeurs parviennent toutefois à stabiliser le *limes* contre les tribus germanes et sarmates pendant plusieurs décennies. En 171-172 apr. J.-C., à Carnuntum, là où la Morava rejoint le Danube, Marc Aurèle stipule dans son traité avec les Quades, alliés des Marcomans, que ceux-ci doivent entre autres engagements rapatrier les prisonniers et fugitifs romains. Environ treize mille d'entre eux le sont immédiatement, suivis par d'autres plus tard.

Ce récit donne une idée du nombre de Romains qui peuvent être réduits en esclavage par une seule tribu germanique après leur capture en tant que soldats ou artisans ou y chercher refuge en fuyant leur propre société. Ces prisonniers ou fugitifs sont intégrés à la société tribale en tant que membres et, s'ils ne jouissent pas de tous les droits tribaux, sont considérés comme des

êtres humains plutôt que comme des esclaves, comme nous l'apprend Tacite dès la fin du I^{er} siècle apr. J.-C. Il semble d'ailleurs que la plupart d'entre eux ne souhaitent pas être rendus aux Romains dans la mesure où leur nouveau mode de vie est préférable à celui que leur offrait l'Empire, ce qui rend difficile leur rapatriement par les Romains, état de fait dont profitent les tribus périphériques puisqu'elles intègrent, jusqu'à un certain degré, les artisans et spécialistes à leur propre système social.

L'étape suivante intervient quand les Romains chargent les tribus périphériques établies au sein de l'Empire romain depuis la deuxième moitié du VII^e siècle en tant que *foederati* de défendre ses frontières, ce qui inaugure de nouvelles relations mutuelles entre centre et périphérie, une époque de synthèse et de symbiose, tout d'abord sous le pouvoir romain, mais bientôt sous celui des chefs et rois des communautés tribales.

Les « Barbares » deviennent ainsi membres de l'Empire romain et leur mode de vie apparaît à certains auteurs, notamment des prêtres chrétiens, plus séduisant que l'ancien. Ainsi, en 440 apr. J.-C., Salvien de Marseille écrit à propos de la situation en Gaule et dans les provinces germaniques (tome 5, section 5) : « Pendant ce temps, les pauvres sont spoliés, les veuves gémissent, les orphelins sont foulés aux pieds tant et si bien que nombre d'entre eux, qui ne sont pas de basse naissance et ont reçu une éducation libérale, passent à l'ennemi pour ne pas succomber aux persécutions publiques. Ils viennent chercher chez les Barbares la dignité de la domination romaine car ils ne peuvent supporter l'indignité barbare chez les Romains. Bien qu'ils diffèrent des Barbares chez qui ils trouvent refuge par leur langue et leur religion ainsi que par l'état de propreté de leur corps et de leurs vêtements, ils préfèrent néanmoins comme je l'ai dit supporter une religion différente de la leur chez les Barbares plutôt que l'injustice qui règne chez les Romains. Ainsi, d'une façon générale, ils migrent soit chez les Goths, soit chez les Bagaudes ou d'autres Barbares partout au pouvoir, sans se repentir de cette migration. Ils préfèrent vivre en hommes libres sous les dehors de la captivité qu'en captifs sous les dehors de la liberté. Ainsi, le nom de citoyen romain, jadis grandement estimé et acheté à grand prix, est désormais répudié et fui [...]. »

Les esclaves et artisans romains sont ainsi intégrés aux sociétés tribales et hésitent à regagner Rome. Cette tendance se poursuit, de sorte qu'en dehors de la société reposant sur l'esclavage, dans la périphérie et dans des conditions primitives, apparaît une nouvelle société dotée de certains des traits progressistes de l'ancienne, mais sans l'exploitation esclavagiste courante dans l'Empire romain.

Si l'on cherche à périodiser l'évolution des relations mutuelles entre centre et périphérie autour de la Méditerranée, on peut d'une façon générale distinguer les périodes suivantes :

- la période d'exploration de la lointaine périphérie et d'exploitation de la périphérie proche par la capture et le commerce d'esclaves. L'expédition de Pythéas dans les années 330 av. J.-C. met un terme à cette période et en inaugure une nouvelle;
- la sujétion des peuples de la périphérie proche (les Celtes, les habitants du Norique et de la Pannonie, de l'Illyrie et d'une partie de la Thrace), suivie par l'établissement de provinces romaines dans ces régions;
- la période d'agression contre les tribus germaniques à partir de la fin du 1^{er} siècle av. J.-C., contre les Celtes en Grande-Bretagne à partir de 43 apr. J.-C., contre les Daces à partir de 103 apr. J.-C. et contre les Marcomans dans les années 160. Les tribus et royaumes tribaux de la lointaine périphérie sont attaqués à partir de la fin du 1^{er} siècle av. J.-C.;
- après la guerre de Marc Aurèle contre les Marcomans, une période d'équilibre s'écoule pendant près d'un siècle. On observe des confrontations continues le long du *limes* depuis le nord de la Grande-Bretagne et le cours inférieur du Rhin jusqu'au Danube et les côtes de la mer Noire entre la fin du 1^{er} siècle apr. J.-C. et environ 378;
- l'invasion par les tribus nomades hunniques en 375 apr. J.-C., à une période de grave crise interne dans la société méditerranéenne antique, qui marque un tournant dans l'histoire. De nombreuses tribus de la périphérie septentrionale, organisées en unités tribales souvent soumises par les Huns, envahissent l'Empire. Les premiers royaumes tribaux se forment, à l'instar de ceux des Vandales en Afrique du Nord en 429, des Huns à partir de la fin du 4^e siècle en Pannonie, des Burgondes dans la région de Worms dans la vallée du Rhin, des Francs sur le bas Rhin, des Visigoths en Espagne, etc.;
- à la fin du 5^e siècle apr. J.-C., l'Empire romain d'Occident s'effondre. Survenue en 476, la destitution de Romulus Augustule, dernier empereur romain, est suivie par la montée en puissance de royaumes tribaux rivaux qui conservent les traditions de la culture et de la civilisation romaine et se convertissent au christianisme (voir le chapitre 4).

L'AFRIQUE

Au cours de la période qui nous intéresse, l'Afrique offre un champ d'étude d'un grand intérêt pour comprendre les processus par lesquels la culture se transmet au sein de populations humaines et entre celles-ci, champ d'autant plus complexe que les éléments sur lesquels repose notre reconstitution de l'Afrique antique sont très disparates en nature et en volume. Si l'on a parfois affaire, comme dans la vallée du Nil, à des sociétés très alphabétisées qui nous ont légué un important corpus documentaire, nos études concernent

parfois des peuples totalement illettrés, comme c'est le cas dans la majeure partie du continent au sud du Sahara, où nos connaissances proviennent presque exclusivement de l'archéologie préhistorique, parfois complétée par des études linguistiques historiques comme mentionné ailleurs dans cet ouvrage. Et pour ce qui est de la question de la transmission culturelle, il importe de garder à l'esprit, d'une part, la nature très incomplète des recherches qui ont jusqu'à présent été menées en Afrique et, d'autre part, le fait que ces sources très diverses peuvent donner lieu à des reconstructions aux orientations divergentes.

Comme lors des périodes antérieures, l'Égypte fait partie intégrante pendant la plus grande partie du I^{er} millénaire av. J.-C. du réseau culturel africain et sa civilisation partage de nombreux fondements avec les régions voisines d'Afrique du Nord et d'Asie. Toutefois, de multiples facteurs, notamment la concentration de la population, la richesse des ressources et une certaine complexité sociopolitique, expliquent les progrès techniques et intellectuels sur lesquels la civilisation égyptienne a fondé son essor. En raison de leur nature et des recherches qu'ils ont suscitées, on en sait plus sur ces aspects de la culture égyptienne que sur celles d'autres régions d'Afrique, et s'il ne fait aucun doute que l'Égypte est à l'époque de loin la partie la plus « développée » du continent africain, on a de toute évidence exagéré l'importance de cet écart.

On rencontre des difficultés du même ordre, bien que moins prononcées, quand on cherche à définir les relations entre les colonisateurs phéniciens, grecs ou romains du littoral nord-africain et les peuples libyco-berbères originaires de ces régions. Comme beaucoup des colonisateurs qui leur succèdent sur le territoire africain, ces communautés considèrent leur patrie non africaine comme leur principal point d'attache et, même après plusieurs générations, s'efforcent d'accentuer les différences qui les séparent de leurs voisins indigènes. D'un autre côté, l'influence des colons sur les autochtones ne fait que progresser au fil du temps en matière d'économie, de techniques, de religion et de langue (voir le chapitre 14). Il est logique que cette influence soit d'intensité variable, les individus les plus prospères et ceux vivant à proximité des colonies y étant davantage soumis. Après plusieurs siècles de tels contacts, il n'est pas surprenant que de nombreux peuples libyco-berbères soient suffisamment acculturés pour être pleinement intégrés à la société romaine. C'est ainsi qu'au sein de l'Empire romain, un grand nombre de peuples autrefois asservis accèdent à la citoyenneté, phénomène qui atteint son apogée quand un Africain, Septime Sévère, devient empereur à la fin du II^e siècle apr. J.-C.

On observe un contraste intéressant entre l'Égypte et les autres régions d'Afrique à l'époque romaine. En Égypte, région caractérisée par une tradition beaucoup plus forte d'autorité centralisée et de civilisation lettrée, c'est la culture romaine qui s'adapte à celle des autochtones, et non l'inverse.

On peut établir certains parallèles entre la situation des peuples assujettis par les colons nord-africains de l'Antiquité et celle des Nubiens dans la vallée moyenne du Nil. La Nubie tend à dépendre de l'Égypte sur le plan culturel, bien que l'élément indigène très marqué de la culture nubienne ait souvent été sous-estimé. D'un point de vue politique, le tableau est évidemment autrement plus complexe, les pharaons de la XXV^e dynastie d'Égypte étant par exemple nubiens. Cette région méridionale a une grande importance pour l'Égypte, à la fois en tant que zone tampon en cas d'agression et en tant que source de matières premières précieuses telles que l'or et l'ivoire. Il est toutefois remarquable de constater que, pendant presque toute la période, les traits culturels égyptiens sont confinés à la vallée du Nil, tandis qu'à une courte distance, les éleveurs nomades conservent leur mode de vie traditionnel et ne sont pour ainsi dire pas affectés par le contact avec les Égyptiens ni par les autres évolutions que connaît l'étroite bande de terre irriguée le long du fleuve. Cette situation évolue quelque peu à l'époque nubienne chrétienne, mais même alors, les contacts entre la vallée et l'arrière-pays semblent très limités.

Plus à l'est, sur les hauts plateaux du nord de l'Éthiopie, des contacts d'une nature différente sont établis avant le milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. Des données archéologiques attestent clairement l'arrivée de colons sud-arabiques, qui introduisent de nouveaux styles d'architecture et de sculpture monumentale ainsi que l'utilisation du syllabaire himyarite pour les inscriptions. À la même époque, on observe l'apparition d'un culte au dieu-lune de l'Arabie du Sud et peut-être l'emploi d'une langue sémitique. L'archéologie n'a pour l'heure fourni que peu d'informations sur les peuples éthiopiens autochtones rencontrés par ces colons sud-arabiques, de sorte qu'il est difficile d'évaluer dans quelle mesure leur mode de vie s'est trouvé modifié par celui des nouveaux venus. Il convient toutefois de remarquer que les objets caractéristiques des arrivants ont été retrouvés sur un petit nombre de sites, ce qui laisse à penser que les colons n'étaient pas très nombreux. On a émis l'hypothèse plausible que la civilisation axoumite, qui émerge dans cette même région du nord de l'Éthiopie pendant les II^e et III^e siècles apr. J.-C., associait des éléments indigènes et d'autres en provenance d'Arabie du Sud.

À partir du I^{er} siècle apr. J.-C., les marchands et navigateurs partis d'Égypte romaine pour se rendre en Inde et sur la côte orientale de l'Afrique font fréquemment escale dans les ports de la mer Rouge. Bien que leurs activités soient assez bien connues grâce à des sources documentaires qui semblent indiquer qu'ils poussent régulièrement jusqu'à l'actuelle Dar es-Salaam au sud, on n'a trouvé quasiment aucune preuve archéologique de tels exploits au sud du cap Guardafui.

Les études de l'histoire culturelle de l'Afrique pour le dernier millénaire av. J.-C. sont souvent marquées par des controverses sur l'apparition du tra-

vail des métaux, en particulier du fer, dans les régions situées au sud du Sahara. On a avancé des hypothèses en faveur d'une diffusion soit remontant la vallée du Nil, de Méroé à la région des lacs, soit traversant le Sahara depuis les colonies phéniciennes jusqu'à l'Afrique occidentale, ou encore d'un développement totalement indépendant à partir d'éventuels centres anciens du travail du cuivre au Niger et en Mauritanie.

Étant donné les lacunes des connaissances archéologiques actuelles sur la plupart des régions d'Afrique, rien n'indique que la métallurgie se soit épanouie dans des centres étroitement définis. En effet, il existe des éléments prouvant qu'elle était répandue dans la région comprise entre la boucle du Niger et le lac Victoria au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. N'oublions pas que, comme l'histoire l'a montré bien souvent par la suite, population et connaissances se déplaçaient rapidement sur de grandes distances, particulièrement dans ces espaces ouverts.

On est en droit de conclure que le travail des métaux est apparu dans un laps de temps remarquablement court dans une vaste région de la savane africaine située au sud du Sahara et au nord de la forêt équatoriale. Rien n'indique que cette pratique a été simplement importée dans la région, que ce soit sous la forme d'un centre subsaharien unique ou de techniques étrangères totalement au point. Sa complexité et son perfectionnement fournissent des arguments à la fois contre une longue période de développement local et en faveur d'une innovation locale substantielle. La mobilité des personnes déjà mentionnée rend *a priori* improbable l'idée que personne au sud du Sahara n'ait eu la moindre connaissance des progrès techniques réalisés à cette époque dans d'autres régions, y compris dans le domaine de la métallurgie. On ne peut donc pas affirmer que l'essor du travail du fer en Afrique subsaharienne soit un phénomène purement indigène, indépendant de toute influence extérieure, mais il serait toutefois tout aussi abusif de prétendre qu'il a simplement été importé sous ces latitudes d'une zone plus septentrionale. Ce qui demeure indiscutable, et à de nombreux égards plus important, c'est la rapidité et l'ampleur de la mise en pratique de la métallurgie du fer dans de vastes zones d'Afrique subsaharienne ainsi que les progrès techniques intervenus localement par la suite.

Il convient d'adopter un point de vue similaire concernant l'apparition de l'élevage et de l'agriculture dans la moitié sud de l'Afrique. Dans la plupart des régions du continent situées au nord de l'équateur, ces pratiques sont connues bien avant le I^{er} millénaire av. J.-C. par des peuples qui ignorent tout du travail du métal. Une situation fort différente prévaut au sud, où l'exploitation de plantes et d'animaux domestiques semblent apparaître à peu près en même temps que la métallurgie, il y a deux mille cinq cents à mille huit cents ans environ. Ces innovations se reflètent dans un mode de vie, des techniques et une culture qui contrastent fortement avec ceux des peuples de chasseurs-

cueilleurs utilisant des outils en pierre qui occupaient la moitié sud du continent à des époques plus reculées et qui, dans une plus ou moins grande mesure, y vivent encore pendant la plus grande partie du I^{er} millénaire apr. J.-C.

Malgré toutes les difficultés auxquelles se heurtent les recherches actuelles, il est désormais possible d'affirmer que la vision traditionnelle, qui impute l'apparition de l'agriculture en Afrique au sud de l'équateur à l'expansion d'une population unique de langue bantoue, est naïve et simpliste. Cette vision s'explique en grande partie par la rareté des recherches archéologiques entreprises à ce jour et par notre ignorance de la nature des changements culturels, notamment de la transmission de la langue, dans les sociétés non alphabétisées.

Plusieurs facteurs doivent être soulignés. Tout d'abord, il ne faut pas exagérer la rapidité à laquelle est adopté le mode de vie agricole. Il semble qu'il a fallu de vingt-cinq à trente générations avant que ce phénomène n'atteigne son étendue géographique maximale et qu'une période de consolidation à peu près équivalente a suivi. Les datations au carbone 14 étant difficiles à cette échelle de temps, la période en question pourrait même avoir été plus longue. D'autre part, il semble que les espèces végétales et animales dont les premiers paysans dépendaient ont initialement été domestiquées dans des régions plus septentrionales avant d'être introduites au sud. Enfin, et c'est là le plus important, on commence à distinguer des variations locales dans la nature et la densité des premières zones de colonisation agricole et donc dans les interactions qui ont dû exister entre les paysans et ceux de leurs contemporains encore étrangers à la nouvelle économie et aux nouvelles techniques.

Il n'est pas encore possible de tirer des conclusions détaillées, mais il est clair que de nombreux aspects du mode de vie fondé sur l'agriculture et la métallurgie adopté en Afrique subéquatoriale trouvent leur origine dans des régions plus septentrionales et que leurs antécédents renvoient directement à la ceinture de savanes située au nord de la forêt équatoriale, dont on a montré ci-dessus qu'elle est le berceau de la métallurgie subsaharienne. Cependant, la contribution des peuples de la forêt équatoriale ne doit pas être sous-estimée, particulièrement dans le domaine de l'agriculture non céréalière.

Il est plus difficile de déterminer comment ce mode de vie s'est transmis à des latitudes plus méridionales. Bien que les mouvements de population et l'expansion démographique aient certainement joué un rôle, ce ne sont probablement pas les seuls facteurs en jeu. Les différences de capacité de production entre les terres ont certes dû accélérer le processus, particulièrement le contraste entre les régions très fertiles de l'Afrique orientale et les milieux méridionaux beaucoup plus pauvres où, dans certains cas, l'agriculture traditionnelle ne peut assurer la subsistance que d'un centième de la population qui pourrait être nourrie par la même superficie autour du lac Victoria ou sur les sols volcaniques fertiles du centre du Kenya. Cette analyse des contrastes

aide à comprendre les mouvements de population mais il est évident que, dans la mesure où ces mouvements sont intervenus en direction de régions déjà habitées, il y a certainement eu des interactions entre les nouveaux arrivants et les autochtones et, bien que la continuité technique soit faible d'après les données archéologiques, on ne peut pas exclure que de vastes groupes de population indigène aient été intégrés à la société des nouveaux arrivants.

Un processus différent a sans doute présidé à l'introduction du mouton domestique dans l'extrême sud-ouest de l'Afrique il y a environ deux mille ans. Il semble que le bétail des nouveaux venus ait été adopté par les populations indigènes du nord du Botswana ou de régions adjacentes puis transmis par elles, accompagné d'un certain savoir technique, plus loin vers le sud-ouest, au-delà de la zone colonisée par les peuples paysans nouvellement arrivés.

On aura compris, au vu des pages précédentes, que l'Afrique offre de nombreuses et diverses pistes pour l'étude de la dispersion culturelle. Si cette dernière a souvent été considérée en termes simplistes de migrations et de diffusion, on commence à prendre conscience de la complexité de son déroulement et des interactions qu'il implique grâce à la combinaison des recherches documentaires, archéologiques et linguistiques, qui peuvent toutes contribuer à leur façon à une compréhension plus complète et plus riche du passé de l'Afrique.

LES AMÉRIQUES

Les concepts centraux de diffusion et de région nucléaire, qui dérivent des recherches préhistoriques dans le reste du monde, sont traditionnellement utilisés dans l'archéologie du Nouveau Monde. Il faut y ajouter le concept d'aire culturelle, tout d'abord élaboré pour cette partie du globe puis appliqué à d'autres régions, notamment à l'Afrique.

Une aire culturelle est une région très étendue peuplée par un grand nombre de sociétés politiquement et socialement autonomes mais partageant une culture commune. Si des différences stylistiques distinguent les cultures des sociétés individuelles au sein de cette région, on remarque d'importantes similitudes si on les examine dans une perspective plus large ou plus typologique. Ces similitudes sont dues en partie au fait que l'environnement naturel et donc les ressources disponibles dans l'ensemble de la région sont similaires et que la population les exploite de manière très comparable. En outre, toutes les innovations mises au point par un groupe social donné ont de fortes chances de se diffuser rapidement et largement puisqu'elles sont utiles à la vie des hommes dans l'ensemble de l'aire culturelle.

Si on considère le développement culturel dans son ensemble, on constate également que non seulement au sein des aires culturelles, mais également dans des espaces beaucoup plus vastes comme le double continent du Nouveau Monde, certaines zones semblent évoluer plus vite que d'autres et leurs traits culturels tendent à se diffuser plus rapidement dans les régions environnantes. Ceci tient au fait que certains éléments ou idées culturels sont utiles dans de nombreux environnements, par exemple les récipients en céramique, les outils métalliques et la culture de certaines plantes.

Deux régions du Nouveau Monde, à savoir la Més-Amérique et les Andes centrales, abritent à l'époque de l'arrivée des Européens les cultures les plus évoluées. On entend par là que l'éventail des techniques est plus large et celles-ci mieux maîtrisées, que les sociétés sont d'une taille plus importante et qu'elles sont caractérisées par une plus grande différenciation interne entre leurs membres en termes de pouvoir, de richesse et d'occupation. Ces évolutions inhabituelles reposent sur une économie agricole très évoluée et très précoce, fondée sur une grande variété de cultures mais concentrée sur quelques aliments de base, comme le maïs, le manioc, le quinoa et la pomme de terre. La plus grande partie de ce vaste complexe de plantes cultivées provient de la domestication d'espèces sauvages, tout d'abord dans les deux régions sus-mentionnées qui forment les centres de civilisation en 1519, puis peut-être dans les basses terres caribéennes du nord-ouest de l'Amérique du Sud. En Amérique du Nord, les recherches mettent au jour de plus en plus d'éléments indiquant que certaines plantes sauvages (tournesol, ambroisie, sureau d'eau) ont été soit domestiquées, soit au moins exploitées indépendamment du processus de développement agricole l'agriculture dans les zones tropicales, mais elles ne sont à aucun moment devenues de véritables cultures de base et ont été supplantées par le maïs importé de Més-Amérique.

Dans toutes les régions périphériques où ce complexe de cultures tropicales s'implante par la suite, c'est-à-dire au nord du Mexique, dans le bassin de l'Amazone et dans les Andes méridionales, ainsi que dans les trois aires d'origine, son adoption conduit à une transformation de la société indigène et de sa civilisation, mais on sait maintenant que l'évolution qui s'ensuit est un processus local et interne. Dans l'est des États-Unis par exemple, un complexe formé de cultures indigènes et tropicales associées à la chasse et la cueillette génère, dès 200 ou 300 av. J.-C., une économie propice à l'apparition de sociétés hiérarchisées, mais aucun archéologue spécialiste de cette région ne présenterait aujourd'hui le principe de hiérarchisation et l'émergence de sociétés stratifiées comme une importation méso-américaine. L'évolution de ces sociétés est clairement un phénomène local et la même idée générale s'applique encore mieux à d'autres techniques comme la céramique, qui apparaît presque simultanément en Més-

Amérique, dans les basses terres caraïbes de Colombie, dans la plaine côtière de l'Équateur et le sud-est des États-Unis entre 3 000 et 2 000 av. J.-C., sans que rien n'indique que ces apparitions soient historiquement liées. L'essor de la céramique semble aller de pair avec la sédentarisation de la population, phénomène fondé dans certaines régions sur l'agriculture et dans d'autres sur une économie de chasse et de cueillette particulièrement productive. Bien que la céramique n'apparaisse que bien plus tard dans le sud-ouest des États-Unis, vers 300 av. J.-C., rien ne montre qu'il ne s'agit pas d'une évolution locale. Certains archéologues spécialistes de cette région situent toutefois son origine dans une zone particulière située sur la frontière septentrionale de la Mésio-Amérique. Pour ce qui est du bassin de l'Amazone en Amérique du Sud, il est presque certain que la technique de la céramique est importée, mais son évolution ultérieure n'en est pas moins un processus indépendant.

En ce qui concerne la métallurgie, il existe des preuves de diffusion à partir d'un foyer unique situé dans les Andes centrales. Elle apparaît au début de notre période, atteint le nord des Andes et les basses terres caribéennes adjacentes peu après le début du I^{er} millénaire apr. J.-C., l'Amérique centrale quelques siècles plus tard, vers la fin de notre période, et enfin le Mexique entre 800 et 1 000 apr. J.-C. Il s'agit du cas le plus net de diffusion entre aires culturelles, tant pour les métaux utilisés que pour les techniques employées.

Le rôle généralement moindre qu'a joué la diffusion transcontinentale dans le Nouveau Monde pendant la préhistoire en comparaison avec le Vieux Continent est principalement dû aux limites des transports et des techniques en Mésio-Amérique. Aucune culture du Nouveau Monde ne disposait des navires qui ont rendu les voyages au long cours si profitables ailleurs. Les réseaux commerciaux étaient donc beaucoup plus restreints, limités à une même aire culturelle et bien loin d'approcher l'échelle géographique des réseaux commerciaux des civilisations du Vieux Continent : bien que la métallurgie se soit propagée des Andes centrales vers toutes les aires culturelles voisines et jusqu'à la Mésio-Amérique, aucun objet métallique de facture andine n'a par exemple été découvert dans cette dernière. En conséquence, dans le Nouveau Monde, le rôle des régions nucléaires en tant que facteurs de diffusion des traits culturels à l'échelle continentale est nettement moins prononcé que sur le Vieux Continent, tandis qu'à l'intérieur des aires, la diffusion reste un processus capital qui explique en grande partie l'uniformité culturelle observée dans chacune d'entre elles. Et si le commerce à longue distance qui concerne en premier lieu les produits allochtones est également un facteur déterminant de l'expansion des contacts sociaux, cela n'est vrai qu'à l'intérieur des aires culturelles.

Régions nucléaires et diffusion dans les aires culturelles

Entre 600 et 500 av. J.-C., des sociétés hiérarchisées de taille et de complexité diverses occupent la majeure partie de l'aire culturelle méso-américaine, puis son intégralité dès le début du I^{er} millénaire apr. J.-C. Chacune de ces sociétés possède son propre style d'architecture, de céramique, de sculpture sur pierre et d'autres artisanats. Peu de données indiquent l'essor précoce d'une région particulière avant le début du I^{er} millénaire apr. J.-C., époque à laquelle surviennent des évolutions régionales inédites dans plusieurs zones, telles que le bassin de Mexico sur le plateau central, où la plus grande cité du Nouveau Monde s'épanouit à Teotihuacán, la vallée d'Oaxaca, avec l'essor de l'extraordinaire communauté peuplant les hauteurs de Monte Albán, et les basses terres de la région maya. L'un de ces centres, Teotihuacán, semble être particulièrement actif et le style de ce qu'il produit, en architecture et céramique notamment, est largement répandu parmi la classe dirigeante dans de nombreuses zones, comme les basses terres mayas, les hauts plateaux et la côte pacifique du Guatemala, le sud de Veracruz et, dans une certaine mesure, les hautes terres d'Oaxaca.

Dans l'ensemble de l'aire culturelle méso-américaine, les caractéristiques et les traits culturels passent d'une zone ou région stylistique à l'autre avec une grande facilité. Le principal mécanisme de cette diffusion semble être le commerce ayant pour objet ce que Marvin Harris appelle les « préciosités », c'est-à-dire des matières premières ou des produits manufacturés utilisés comme symboles du statut social par l'aristocratie des sociétés les plus stratifiées ou par les membres les plus haut placés des sociétés de rang au sein de cette aire. L'obsidienne est la seule exception à cette règle dans la mesure où elle est produite en masse grâce à l'invention de la lame sur nucléus cylindrique et se trouve donc à la portée de presque tous. Teotihuacán, en particulier, est située près de l'un des principaux gisements d'obsidienne et son développement urbain doit sans doute beaucoup à l'expansion de cette industrie clé et au quasi-monopole du commerce de l'obsidienne.

Dans les Andes centrales, la situation est largement comparable à celle de la Méso-Amérique : on y observe l'essor de très nombreuses cultures régionales locales qui échangent des traits culturels. Nombre de régions se caractérisent par une fragmentation politique très marquée, et les conflits et les guerres entre les villes ne sont pas rares. Vers la fin de notre période, ces évolutions débouchent sur l'apparition de formations politiques plus vastes. Sur la côte septentrionale du Pérou, l'une de ces cultures régio-

nales, celle des Mochica (Moche), devient un État dont la population s'élève à plusieurs centaines de milliers de personnes et qui perdure pendant plusieurs siècles. À la fin de la période, deux grands royaumes ou empires montent en puissance respectivement dans les parties sud et centrale des hauts plateaux. L'un d'eux, centré sur Tiahuanaco dans les hautes terres boliviennes méridionales, s'étend jusqu'à englober au sein d'un même État, vers 700 apr. J.-C., les hauts plateaux du sud du Pérou, ceux de Bolivie ainsi que certaines régions d'Argentine et du Chili. Les symboles iconographiques de la culture de Tiahuanaco, qui ont une signification religieuse et politique, ainsi que le style spécifique dans lequel ils sont représentés sont largement diffusés par le biais des textiles, des poteries et des objets en métal. Une branche de la civilisation de Tiahuanaco migre apparemment au-delà des frontières de l'empire pour s'installer au centre du Pérou dans un site appelé Huari ; à la fin de notre période, ce groupe constitue un puissant royaume indépendant, qui devient le plus grand empire de l'histoire des Andes entre 800 et 1 000 apr. J.-C. avant d'être supplanté par les Incas au xv^e siècle.

Dans l'est des États-Unis, la culture d'Hopewell illustre à la perfection certaines idées présentées ici. Dès 1 000 av. J.-C., les données indiquent clairement que des situations écologiques particulièrement favorables permettent, dans certaines régions, la domestication partielle ou tout du moins l'exploitation de certaines plantes sauvages, qui débouche sur une économie de collecte alimentaire quasiment comparable à l'agriculture par sa capacité à générer des excédents et par l'encouragement à la sédentarité qu'elle constitue. Entre 1 000 av. J.-C. et les premiers siècles de l'ère chrétienne, les trois cultigènes tropicaux, à savoir le maïs, les haricots et la courge, se propagent dans l'aire culturelle et enrichissent le complexe alimentaire, mais rien n'indique que le maïs soit une culture de base. Ce n'est que bien après la fin de notre période qu'il le deviendra et que l'on passera à une économie pleinement agricole. C'est à partir de ce cadre économique, dans de nombreuses vallées fluviales, qu'apparaît, aux alentours de 200 av. J.-C., le phénomène appelé « culture d'Hopewell », dont on trouve les manifestations les plus complexes dans la vallée du Scioto et quelques régions voisines, dans l'actuel Ohio. Ces manifestations comprennent l'édification de très vastes enceintes octogonales, circulaires ou rectangulaires, faites de terre et reliées par de grandes avenues également bordées de talus. Au sein de ces formes géométriques se dressent des monticules funéraires renfermant les sépultures successives de personnages de haut rang accompagnés d'offrandes funéraires très élaborées. Certaines de ces dernières sont faites de matériaux étrangers comme le mica du Tennessee, le cuivre de la région des Grands Lacs, l'obsidienne du Wyoming et les coquillages de la côte du golfe du Mexique, qui servent à la fabrica-

tion de parures au style très caractéristique apparemment portées par les hauts personnages de leur vivant et enterrées avec eux après leur mort. Les tombes renferment également des vases en céramique de fabrication locale et au style typique, spécialement destinés aux cérémonies funéraires, ainsi que de magnifiques pipes à tabac en céramique et en pierre sculptée.

Apparemment, certains objets ainsi que le style distinctif de cette région nucléaire se répandent largement dans la majeure partie de la vallée du Mississippi, dont les nombreux monticules funéraires sont peut-être également issus de ce centre, et il est indéniable qu'une grande partie de l'est des États-Unis appartient à ce que les archéologues appellent une « sphère d'interaction ». On peut établir un parallèle entre ces événements nord-américains et la propagation du style de Chavín dans les Andes centrales ainsi que celle de la culture olmèque en Mésio-Amérique au cours de la période précédant celle que couvre ce volume, et concevoir que les mécanismes et les objectifs de la diffusion, très similaires dans ces différents cas, vont manifestement de pair avec l'émergence de sociétés hiérarchisées dans de vastes régions, ainsi qu'avec le désir des personnages de haut rang de se procurer des produits étrangers comme marque de statut social. Dans l'est des États-Unis, bien que certains éléments culturels proviennent de Mésio-Amérique et confèrent à la base économique des cultures locales un potentiel nettement plus important, le processus de croissance qui intervient ensuite est totalement local et interne.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLAN W. 1965. *The African husbandman*, Édimbourg.
ALTHEIM F., STIEHL R. 1970. *Geschichte Mittelasiens im Altertum*, Berlin.
ANFRAY F. 1990. *Les anciens Éthiopiens*, Paris.
BASHAM A. L. (dir. publ.). 1975. *A cultural history of India*, Oxford.
BOWMAN A. K. 1986. *Egypt after the pharaohs*, Londres.
CASSON L. 1989. *The periplus maris Erythraei*, Princeton.
CUNLIFFE B. 1988. *Greeks, Romans and Barbarians. Sphere of interaction*, Londres.
DANI A. H., MASSON V. M. 1992. *History of civilizations of central Asia*, vol. I, Paris.
EHRET C., POSNANSKY M. (dir. publ.). 1982. *The archaeological and linguistic reconstruction of African history*, Berkeley.
GÖBL R. 1967. *Dokumente zur Geschichte der iranischen Hunnen in Baktrien und Indien*, 4 vol., Wiesbaden.

- GROUSSET R. 1939. *L'empire des steppes*, Paris.
- HAMBIS L. (dir. publ.). 1977. *L'Asie centrale*, Paris.
- HAMBLY G. (dir. publ.). 1977. *Zentralasien*, Francfort sur-le-Main.
- HARMATTA J. (dir. publ.). 1979a. *Prolegomena to the sources on the history of pre-islamic central Asia*, Budapest.
- (dir. publ.). 1979b. *Studies in the sources on the history of pre-islamic central Asia*, Budapest.
- (dir. publ.). 1984. *From Hecateus to al-Huwarizmi*, Budapest.
- HULSEWÉ A. F. P., LOEWE M. *China in central Asia : the early stages, 125 BC-AD 25*, Leiden.
- KI-ZERBO I. 1981. *General history of Africa*, vol. I, Paris.
- LAW B. C. 1954. *Historical geography of ancient India*, Paris.
- LEVI S. 1938. *L'Inde civilisatrice*, Paris.
- LUMBRERAS L. 1974. *The peoples and cultures of ancient Peru*, Washington D. C.
- MCGOVERN W. M. 1939. *The early empires of central Asia*, Chapel Hill.
- MCINTOSH S. K., MCINTOSH R. J. 1988. From stone to iron : new perspectives on the later prehistory of west Africa. *Journal of World Prehistory*, vol. II, p. 89-133.
- MACNEISH R. (dir. publ.). 1967-1972. *The prehistory of the Tehuacan valley*, 4 vol., Austin.
- MOKHTAR G. (dir. publ.). 1981. *General history of Africa*, vol. II, Paris.
- MOORE R. J. (dir. publ.). 1979. *Traditions and politics in south Asia*, New Delhi.
- PORTER WEAVER M. 1993. *The Aztecs, Maya and their predecessors*, 3^e éd., New York.
- PRUFER O. 1964. The Hopewell cult. *Scientific American*, vol. CCXI, n° 6, p. 90-102.
- ROWLANDS M., LARSEN M., KRISTIANSEN K. (dir. publ.). 1987. *Centre and periphery in the Ancient World*, Cambridge.
- SHARMA R. S. 1968. *Aspects of political ideas and institutions in ancient India*, 2^e éd., Delhi.
- SHCHUKIN M. B. 1989. *Rome and the Barbarians in central and eastern Europe. 1st century BC-1st century AD*, parties 1 et 2, Oxford, B. A. R.
- SINOR D. (dir. publ.). 1990. *The Cambridge history of early inner Asia*, Cambridge.
- SPATE O. H. K. 1964. *India and Pakistan*, Londres.
- STAVISKII B. 1977. *Kushanskaya Baktriya* [La Bactriane sous les Kouchans], Moscou.

- SUBBARAO B. 1956. *The personality of India*, Pune.
- WATSON W. 1971. *Cultural frontiers in ancient East Asia*, Édimbourg.
- WILLEY G. 1971. *South America : an introduction to American archaeology*, vol. II, New York.
- YAZDANI G. (dir. publ.). *The early history of the Deccan*, Londres/Bombay/New York.
- YUNNAN PROVINCIAL MUSEUM 1983. *The Chinese bronzes of Yunnan*, Londres.
- ZÜRCHER E. 1958. *The buddhist conquest of China*, 2 vol., Leiden.

4

Les idéologies et les premières religions universelles

*Johannes G. de Casparis, Joachim Herrmann,
Trevor O. Ling, David W. Phillipson, William T. Sanders,
Ninian Smart, Romila Thapar et Erik Zürcher*

La période à laquelle est consacré ce volume voit la naissance et la formation de plusieurs des grandes religions universelles, qui émergent presque invariablement dans des régions nucléaires. En même temps survivent dans les régions périphériques diverses idéologies et religions tribales ; si certaines d'entre elles sont peut-être apparues dès l'époque néolithique, elles se développent par la suite essentiellement à l'échelle de la tribu.

Dans les premières sociétés tribales, le seul expert en quelque domaine que ce soit est sans nul doute l'expert en religion, le chaman. Les sociétés tribales les plus développées disposent quant à elles de leurs prêtres, tels les druides chez les Celtes. La fonction première des chamans est thérapeutique : ils jouent un rôle de guérisseur et de médecin auprès des membres de la collectivité et, dans les cas où le groupe tout entier est menacé, ils servent de guérisseurs pour la société dans son ensemble. Les chamans dirigent donc également parfois les rituels collectifs pendant lesquels ils font office d'intermédiaires entre le peuple et les forces supérieures, de sorte que leur rôle devient comparable à celui que remplissent les prêtres. Ils n'assument toutefois ces fonctions qu'à temps partiel et ne reçoivent aucune rémunération pour leurs services, mais jouissent en revanche d'un prestige considérable, ce qui est sûrement leur principale motivation.

Dans les sociétés hiérarchisées, l'autorité politique et religieuse est souvent concentrée entre les mains d'un seul individu, un chef qui exerce un

pouvoir héréditaire. Son prestige et son pouvoir lui viennent principalement de ses fonctions de guide lors des cérémonies publiques qui se déroulent bien souvent en l'honneur des ancêtres, et c'est en général son plus lointain ancêtre qui occupe la plus haute place dans la hiérarchie des pouvoirs surnaturels. Les grandes étapes de sa vie — naissance, mariage et surtout funérailles — donnent lieu à des cérémonies d'une importance toute particulière. Ainsi les entreprises architecturales les plus coûteuses au sein des chefferies sont-elles souvent liées à la construction des monuments funéraires de leurs chefs.

Dans les régions nucléaires des grandes civilisations, un grand nombre de traditions idéologiques et religieuses d'origine tribale survivent en raison de leur intégration à l'idéologie des premiers États, et même des premiers empires, comme dans les *poleis* grecques, la République ou le Haut-Empire à Rome ou dans les centres de civilisation méso-américains. Dans ces foyers de développement historique, les idéologies et religions traditionnelles s'imprègnent d'idées et de théories philosophiques. Finalement, la formation d'empires supra-ethniques ou multiethniques et les problèmes sociaux qui y apparaissent stimulent l'essor de religions supra-ethniques, supratribales ou même universelles, qui prétendent apporter le salut à tous les individus indépendamment de leur origine ethnique ou de leur statut social.

L'ASIE DU SUD ET DU SUD-EST

Jusqu'au IV^e siècle av. J.-C. (et à certains égards jusqu'au IV^e siècle de l'ère chrétienne), la chronologie de l'histoire de l'Asie du Sud demeure incertaine et controversée, encore plus pour les idéologies que pour les évolutions politiques. Il est donc nécessaire de considérer les dates avancées dans cette section avec quelques réserves.

Au VII^e siècle av. J.-C., l'ancienne religion védique, tout d'abord confinée au Pendjab et au nord-ouest du sous-continent, s'est répandue dans un grand nombre de régions de la vallée du Gange et de l'ouest de l'Inde. Durant cette expansion, elle a évolué et acquis des caractéristiques qui vont s'accroître pour engendrer une forme primitive d'hindouisme. L'une d'elles est la croyance en une renaissance après la mort sous la forme d'un être vivant, mais pas nécessairement humain. Ce cycle perpétuel de la mort et de la renaissance, appelé *saṃsāra*, se maintient du fait du *karma*, somme des actes moralement qualifiables accomplis au cours de chaque existence successive. Cette théorie, dans une certaine mesure destinée à expliquer les différences entre tous les êtres vivants, vise surtout celles qui existent entre classes sociales. Ce principe conduit à son tour à la formulation d'un troisième concept : une société fondée sur les castes et sur les différents états de vie

(*varṇāśramadharma*). Le système de castes postule la division quadripartite de la société en *brāhmaṇa* (originellement les prêtres), *kṣatriya* (guerriers), *vaiśya* (paysans et marchands) et *śūdra* (tous les autres), tandis que le principe des états de vie divise celle-ci en quatre états : élève, maître de maison, anachorète et ascète errant.

Bien que l'antique coutume védique, avec ses hymnes et ses rituels, ait perduré jusqu'à nos jours, différentes tendances se manifestent très tôt. On note, d'un côté, une forte insistance sur la précision dans l'accomplissement des sacrifices et autres rites et, de l'autre, au sein d'une partie des castes supérieures, une insatisfaction vis-à-vis d'un tel formalisme qui revêt différentes formes. Ainsi, certains se retirent à l'écart de la société pour s'adonner à la méditation et au contrôle du corps physique dans la tranquillité d'un *ahsram* forestier, où ascètes et maîtres vivent en communauté restreinte, pour l'essentiel autosuffisante, avec leurs élèves et leurs disciples. C'est dans ces milieux que naissent certaines doctrines ésotériques (*Āraṇyaka* et *Upaniṣad*) fondées sur des interprétations libres des textes védiques, voire sur de nouvelles idées, mouvement appelé à déboucher sur la création de divers systèmes philosophiques. Par ailleurs, d'autres cercles rejettent globalement l'héritage védique pour fonder de nouvelles idéologies, principalement dans des zones où la société védique a subi des mutations, en particulier dans l'ancien Magadha (l'actuel Bihar).

Parmi les divers courants des VI^e et V^e siècles av. J.-C., essentiellement connus par le biais des textes jaïna et bouddhiques, seuls quatre ont eu une importance significative et un seul, le bouddhisme, est devenu religion universelle. Les véritables matérialistes (*Cārvāka*), qui rejettent non seulement le Veda mais également le principe de l'existence d'une âme ou de toute autre continuité, ne sont certes pas nombreux mais leur influence dans des domaines comme la doctrine politique ne doit pas être sous-estimée. Il en va de même pour un autre courant de pensée, celui du déterminisme extrême. Les adeptes de ce modèle, les *ājīvika*, considèrent le *karma* (tout acte moralement qualifié susceptible de déterminer les futures incarnations) comme une sorte de loi naturelle qui ne peut aucunement être modifiée. Bien que les *ājīvika* soient parfois mentionnés dans les premières sources médiévales, ils n'ont jamais exercé une grande influence.

La troisième secte, celle des jaïna, qui voit également le jour au VI^e siècle av. J.-C., a conservé de l'importance jusqu'à aujourd'hui. Mahāvīra, originaire du nord du Bihar, lance une idéologie remarquable qui met surtout l'accent, bien plus que les hindous ou les bouddhistes, sur l'*ahimsā*, la non-violence ou, littéralement, le « non-meurtre » de quelque forme de vie que ce soit. Les fidèles jaïna, qui ne pouvaient pas pratiquer l'agriculture dans la mesure où elle implique le meurtre involontaire de petits animaux, devaient donc recourir à d'autres moyens de subsistance comme le commerce et dif-

férents métiers artisanaux. L'une des composantes les plus importantes du jaïnisme est l'ascétisme, qui pouvait revêtir différentes formes. Une secte a par exemple poussé l'idée du non-attachement au point que ses fidèles s'abstenaient de se vêtir et mendiaient nus. Leur théorie de la causalité, la « doctrine du peut-être », a une résonance presque moderne car elle suppose qu'une cause particulière n'engendre pas nécessairement un effet défini. Ce principe modifie la nature de la « loi » du *karma* qui, selon la doctrine jaïna, peut ainsi avoir ou non des conséquences déterminées.

La quatrième secte, le bouddhisme, occupe une position médiane à bien des égards. Elle condamne l'extrémisme (*antagrāha*), qu'elle considère comme un véritable péché. La matière et les idées étant considérées comme partie prenante d'un flux continu, il est totalement erroné de s'attacher au monde terrestre. Pourtant, ce point de vue ne doit pas conduire l'homme à un retrait complet, puisqu'il ne s'applique qu'à la « vérité absolue », accessible exclusivement au petit nombre de ceux qui ont atteint un haut degré de perfection. Pour tous les autres, une « vérité relative », qui accepte la matière et les idées essentiellement sous la forme sous laquelle elles se présentent à nous, doit constituer un guide fiable. L'ultime idéal bouddhique du *nirvāṇa* est envisagé comme une condition « impensable », qui n'est ni existence ni non-existence. Ce terme a été expliqué tantôt comme « extinction » (de tout attachement ou désir), tantôt comme « béatitude » (c'est-à-dire comme libération de la souffrance qu'entraîne le désir). Dans tous les cas, il ne peut référer à la « libération » des âmes individuelles, la non-existence d'une âme personnelle permanente ou d'un *ego* étant l'un des axiomes fondamentaux du bouddhisme. Le concept de « voie moyenne » s'applique également à la société. Le bouddhisme ne rejette en effet pas l'idée d'une société fondée sur le système de castes, mais il évite ses implications extrêmes, et bien qu'il accepte l'existence des castes, il les considère comme non pertinentes quand il s'agit d'atteindre les buts les plus élevés.

Le succès du bouddhisme est certes dû à ces principes de modération, acceptables pour une grande partie de la société, mais aussi à la fondation d'un ordre monastique (le *saṅgha* ou *saṅgha*) dans lequel tous les individus, y compris les femmes, pouvaient trouver « refuge » et mener le genre de vie susceptible de les conduire, à terme, à la béatitude absolue du *nirvāṇa*. Le *saṅgha* a rapidement évolué vers un nouveau type de société obéissant à ses propres règles de stricte discipline, où l'ascétisme extrême était découragé mais le contrôle de soi favorisé. En tant que communauté sociale, elle demandait à tous ses membres d'abandonner toute forme de richesse et de mener une vie de simples mendiants devant se contenter de la nourriture et des vêtements que leur fournissait la société. En revanche, les monastères mettaient à profit leur droit d'acquérir des biens, y compris des terres, et l'on considérait les offrandes au *saṅgha* comme l'exemple même d'une conduite

vertueuse. Le Bouddha lui-même, après avoir atteint l'illumination suprême en méditant sous le grand *bhodi* (pipal) de Bodhgaya, dans le sud du Bihar, avait passé le reste de ses jours, un demi-siècle d'après la tradition, à parcourir le pays en prêchant et expliquant sa doctrine. Les cours royales, en particulier celles du Magadha et du Kōśala (Bihar et Uttar Pradesh oriental), recevaient fréquemment sa visite et écoutaient avec bienveillance ses exposés et sermons. Le patronage royal a joué un rôle essentiel dans la réussite du bouddhisme, et pas seulement dans sa phase initiale. Alors que les statuts et privilèges des brahmanes (*brāhmaṇa*) recevaient l'aval de la tradition sacrée, les premiers adeptes du bouddhisme avaient fort à faire pour obtenir le patronage royal, mais cette pratique devient courante à partir du III^e siècle av. J.-C.

Cependant, les souverains n'étaient pas les seules personnes, et probablement pas les plus importantes, dont la communauté bouddhiste sollicitait le patronage. Le bouddhisme, le jainisme et d'autres mouvements sont en effet nés pendant une période de transformations économiques importantes. L'émergence de grands États dans la vallée indo-gangétique, garantie d'un certain degré de sécurité, stimulait les relations commerciales entre les différentes régions du sous-continent ainsi qu'avec des centres à l'extérieur de l'Inde, par exemple l'Empire perse des Achéménides. On pense que s'était développée, aux environs du VI^e siècle av. J.-C., une classe prospère de marchands qui montrait un certain intérêt pour les nouvelles idéologies, dont le bouddhisme, et leur accordait son patronage dans la mesure où celles-ci lui offraient un statut social bien plus élevé que celui auquel elle pouvait prétendre selon les règles fixées par les textes brahmaniques relatifs aux obligations sociales et religieuses.

Les évolutions à l'œuvre au III^e siècle av. J.-C.

Le bouddhisme connaît d'importantes évolutions au III^e siècle av. J.-C., en particulier sous le règne du roi Aśoka (env. 270-230 av. J.-C.). Après avoir été témoin des massacres de la campagne du Kālīṅga (l'actuelle Orissa), Aśoka devient progressivement un fervent défenseur du bouddhisme et fait graver sur la roche et sur des piliers un grand nombre des messages de paix et de tolérance qui sont à la base de son idéologie, connue sous le nom de *dhamma*. Ce terme, équivalent prākṛit du sanskrit *dharma* et diversement traduit par « vertu », « devoir sacré » et « ordre social », a été employé pour définir l'idéologie d'Aśoka, en réalité un système de responsabilités sociales comprenant notamment la loyauté envers les anciens, le souci des malades et le respect des brahmanes et des *śramaṇa* ainsi que de nombreuses autres obligations. On a souligné que la doctrine d'Aśoka, bien qu'elle ne s'oppose jamais à l'enseignement du Bouddha, constitue une doctrine véritablement distincte. D'un autre côté, certaines de ses inscriptions, et particulièrement la

légende d'Asoka telle qu'elle a commencé à s'établir peu après la fin de son règne, ne laissent subsister aucun doute quant à la dévotion de ce souverain au bouddhisme. C'est ainsi que, dans l'un de ses édits, il énumère plusieurs textes extraits du canon bouddhique qu'il recommande à l'attention ses sujets. Un autre édit est plus particulièrement destiné au *saṅgha* bouddhique, auquel il adresse un message exhortant la communauté à rester unifiée, l'un des plus grands péchés étant de semer la discorde (*saṅghabheda*).

L'idéal d'un souverain universel (*cakravartin*) est peut-être antérieur à Asoka, mais ce roi est l'un des rares en Inde à avoir vécu en accord avec cet idéal. Non content de régner sur la plus grande partie du sous-continent d'Asie du Sud et les régions périphériques de l'Afghanistan actuel, il entreprend de donner à son règne une coloration idéaliste et va, tant la tâche lui paraît importante, jusqu'à faire porter son message aux successeurs d'Alexandre qui gouvernent la Grèce, la Syrie, l'Égypte et l'Iran. La tradition bouddhique tardive lui attribue également l'envoi de missionnaires vers le nord-ouest, au Gandhara, au Suvarṇabhūmi (Myanmar méridional) et au Sri Lanka, où le bouddhisme s'enracine profondément et s'épanouit jusqu'à nos jours. Ainsi, il apparaît fort vraisemblable qu'Asoka soit à l'origine des premières mesures qui ont permis la transformation du bouddhisme en religion universelle.

Comme souligné précédemment, le bouddhisme s'implante solidement au Sri Lanka grâce en particulier à la conversion du souverain, Devānāmpiya Tissa, qui favorise l'expansion de ce courant sur l'île par son généreux soutien. Le bouddhisme finit par devenir la religion la plus pratiquée par les Singhais. Les siècles qui suivent voient l'édification d'un grand nombre de monastères bouddhiques et, surtout, celle de trois hauts *stūpa* qui font d'Anurādhapura le centre du monde bouddhique. Une branche de l'arbre sacré de Bodhgaya, sous lequel le Bouddha a atteint l'Éveil, est apportée et plantée au Sri Lanka, où elle donne un arbre monumental visité par d'innombrables pèlerins. À partir du ^ve siècle apr. J.-C., le bouddhisme est adopté d'abord par les Pyu du sud du Myanmar (Śrīkṣetra, à proximité de l'actuelle Prome) et plus tard, mais hors du cadre de la période qui nous intéresse dans ce volume, en Thaïlande, au Laos et au Cambodge.

Les sectes bouddhistes et les débuts du mahāyāna

L'expansion du bouddhisme au-delà de ses terres d'origine s'est accompagnée de l'apparition de différentes sectes. Les divisions originelles au sein du *saṅgha* se limitaient à des questions de discipline (comme de savoir si les moines étaient autorisés à accepter de l'argent en guise d'aumône, ou à conserver un peu de sel afin de rendre plus savoureuse la nourriture obtenue en mendiant), mais ces divergences se sont plus tard transformées en oppo-

sitions doctrinales. Plusieurs conciles bouddhiques ont été convoqués afin de trancher ces questions, mais, comme cela arrive souvent, les différences de points de vue se sont confirmées et ont donné naissance aux sectes. Cette évolution est clairement visible dès le troisième concile tenu sous le règne d'Asoka. Même si nombre de ces divergences étaient en apparence de nature philosophique, elles avaient des implications bien plus étendues, excitant notamment les rivalités entre les sectes. Dans une religion qui dépendait de la générosité des castes les plus riches, en particulier de la cour royale, de telles rivalités pouvaient prendre une tournure très grave.

Aux environs du I^{er} siècle apr. J.-C. intervient au sein de la communauté une rupture majeure qui débouche sur la création de deux courants : mahāyāna, le « Grand Véhicule », et hīnayāna, le « Petit Véhicule ». Pour bien comprendre la genèse de cette division, il nous faut remonter aux débuts du bouddhisme. La communauté bouddhiste (*saṅgha*) au sens restreint ne comprenait que des moines et des novices (puis par la suite des nonnes), qui étaient soumis à une stricte discipline. Si le bien-être du *saṅgha* dépendait du soutien de pieux laïcs (*upāsaka*), ces derniers ne faisaient pas pour autant partie de la communauté. Très tôt déjà, soit peu de temps après le *nirvāṇa* du Bouddha, que la plupart des chercheurs contemporains situent en 486 av. J.-C. alors que la majorité des bouddhistes conservent la date traditionnelle de 544 av. J.-C.¹, certains bouddhistes ont également accepté les *upāsaka* dans leurs rangs et pris ainsi le nom de Grande Assemblée (*mahāsaṅgha*). L'incorporation de laïcs a ouvert la communauté aux influences et a abouti à la création d'une sous-secte composée de fidèles qui, à l'image de nombreux hindous, éprouvaient un besoin de dévotion envers un être supérieur et élevaient le Bouddha à un statut surhumain (*lokottaravādin*).

De cette conception, qui diffère du bouddhisme traditionnel sans être nécessairement en conflit avec lui, découle un ensemble de vues théoriques sur la véritable nature du Bouddha. Pour expliquer comment le Bouddha se comportait comme un être humain malgré son essence surnaturelle, un concept est apparu, surtout parmi les lettrés, celui des trois corps du Bouddha (*trikāya*) : bien que son corps véritable soit la doctrine bouddhique elle-même (*dharmakāya*), le Bouddha a créé des « corps de transformation » (*nirmāṇakāya*) pour se conformer à la société humaine ; quant au troisième corps, le « corps de jouissance » (*sambhogakāya*), il permet aux adorateurs de représenter le Bouddha dans sa splendeur céleste. Là encore, principalement sous l'influence hindouiste, la félicité de l'état de bouddha contraste avec la misère de l'existence. Le monde phénoménal n'est plus seulement passager, mais aussi illusoire ou non existant. La libération de cet état misérable ne peut se réaliser au cours d'une seule vie mais nécessite une accumulation de mérites et de sagesse au long de plusieurs existences consécutives ainsi que la prononciation d'un vœu solennel par lequel le laïc bouddhiste

pieux s'engage à suivre la voie conduisant au but suprême par une vie consacrée à la charité et à la connaissance. C'est là ce qu'on appelle l'idéal du bodhisattva, qui est peut-être devenu l'aspect le plus important du mahāyāna et, en théorie, donne la possibilité à tous, hommes ou femmes, d'atteindre l'état de bouddha. La plupart de ces évolutions et élaborations doctrinales semblent avoir été endogènes au bouddhisme, mais lorsque celui-ci s'est propagé aux marches nord-ouest du sous-continent, il a été exposé à l'influence de croyances non indiennes, notamment iraniennes, et certains éléments de la doctrine mahāyāna pourraient bien provenir de ces traditions.

Le concept des trois corps du Bouddha permet sa représentation sculpturale. Comme nous l'avons vu, l'art bouddhique primitif employait des symboles tels que la Roue de la loi pour suggérer la présence du Bouddha, mais aux alentours du début du I^{er} millénaire apr. J.-C., on trouve les premières représentations du Bouddha, qui sont soit originaires du Gandhara, où des prototypes grecs (peut-être des statues d'Apollon) ont pu fournir des modèles, soit, comme le pensent la plupart des chercheurs, originaires de Mathurā, au sud de Delhi, où des statues plus anciennes de *yakṣa* (originellement des génies des arbres) ont pu être les prototypes directs.

La propagation du bouddhisme en Asie

Au début du I^{er} millénaire apr. J.-C., on peut distinguer deux zones à partir desquelles le bouddhisme commence à se diffuser vers différentes régions d'Asie. D'une part, comme nous l'avons vu, le Sri Lanka devient le centre principal du bouddhisme monastique, connu à partir de cette époque sous le nom de theravāda, qui s'y épanouit et se propage progressivement jusqu'en Asie du Sud-Est. D'autre part, le bouddhisme mahāyāna prospère surtout dans le nord de l'Inde où il trouve un soutien efficace en la personne du roi kouchan Kaniška (env. 75-100 apr. J.-C. ou, selon de nombreux historiens, un demi-siècle plus tard), dont l'empire comprend le nord de l'Inde ainsi que certaines régions d'Iran et d'Asie centrale. Kaniška encourage la diffusion du bouddhisme qui, parce qu'il se place bien au-dessus des différences entre castes, classes sociales et nations (tout comme le fera l'islam par la suite), peut être facilement adopté par différentes populations. De plus, l'attitude du bouddhisme face aux autres religions est faite de tolérance, de sorte que l'on peut devenir un bon adepte sans pour autant devoir cesser de croire aux dieux hindous ou aux esprits. Ainsi, certaines cours royales indiennes soutiennent généreusement le bouddhisme tout en continuant de pratiquer les rituels hindous sous l'égide des brahmanes. Cela dit, la tolérance n'est pas absolue puisque le bouddhisme et le jaïnisme feront occasionnellement l'objet de persécutions localisées et de faible ampleur au Cachemire, au Bengale et au Tamiḷnāḍu.

Cette atmosphère généralement tolérante fait à la fois la force et la faiblesse du bouddhisme en Inde, comme on peut par exemple clairement l'observer dans l'Andhra Pradesh. Au III^e siècle apr. J.-C., une dynastie royale, celle des Īkṣvāku, prend sous sa protection les monastères et autres fondations de nombreuses sectes bouddhistes, entre autres à Nagarjunakonda. Cependant, les souverains eux-mêmes semblent avoir adhéré à toutes sortes de rituels hindous, mentionnés dans leurs inscriptions et parmi lesquels on trouve la consécration royale (*rājasūya*) et même le sacrifice du cheval (*aśvamedha*), alors que les femmes de la famille royale étaient les principales protectrices du *saṅgha*. Cette confusion des patronages, commune à nombre de familles de souverains, n'encourageait pas la constitution d'une séparation tranchée entre hindouisme et bouddhisme, même si l'on pouvait percevoir des différences, par exemple le fait que le bouddhisme rencontrait une plus large adhésion de ce que l'on pourrait appeler les castes moyennes des commerçants, des artisans et des petits propriétaires terriens. Lorsque l'appui de ces castes et celui de la famille royale a fléchi, le bouddhisme a dû affronter une crise aggravée par le fait que n'étant pas religion d'État, il ne pouvait pas compter sur un patronage royal garanti. On a observé des phénomènes semblables en d'autres endroits de l'Inde, à la différence du Sri Lanka où la majeure partie, voire la totalité de la population s'était convertie très tôt au bouddhisme et où les relations entre le pouvoir et le *saṅgha* étaient très étroites, à tel point que ce dernier jouait occasionnellement un rôle politique.

Le bouddhisme, tout comme plus tard l'islam, entretenait des liens serrés avec le commerce et l'on dit que du vivant du Bouddha les marchands étaient très attirés par cette religion. L'exemple le plus connu est celui d'Anāthapiṇḍika, banquier (*śresthin*) à Śrāvastī, dans l'Uttar Pradesh, qui finançait des caravanes commerciales vers des destinations lointaines et est ainsi devenu l'un des hommes les plus riches de son temps. On raconte qu'il fit don au Bouddha et à ses disciples d'un grand jardin, le Jetavana, où furent prononcés de nombreux discours du Bouddha ; bien d'autres commerçants ont suivi son exemple. De fait, dans certains contes des *Īātaka* décrivant les incarnations antérieures du Bouddha, le personnage principal est le chef d'une caravane ou un capitaine de navire qui, face à tous les dangers, assure la sécurité de ceux dont il a la charge. Pour les Indiens, cette métaphore devient pour ainsi dire traditionnelle vers le I^{er} siècle av. J.-C. ou peu après, époque à laquelle les *Īātaka* sont censés avoir été composés. Certaines de ces chroniques narrent même des voyages vers des destinations aussi lointaines que Babylone (le *Baveru-jātaka*) et la terre ou île de l'or (Suvarṇabhūmi ou Suvarṇadvīpa) en Asie du Sud-Est. En effet, les voyages entre la mer Rouge, qui permettaient de rapporter des articles en provenance d'Alexandrie et de l'Empire romain, sont devenus plus fréquents dès lors que les marins ont su

tenir compte du calendrier des vents de mousson pour pouvoir voyager plus rapidement. Les inscriptions des sites bouddhiques de l'ouest du Deccan évoquent les donations des Yavana, donations dont l'existence même prouve l'importance de ce commerce et laisse à penser qu'il y avait en dehors de l'Inde un intérêt pour le bouddhisme.

Pour calmer les tempêtes, les navires avaient très souvent à leur bord des images du bouddha Dipāṅkara (antérieur) représenté debout, les bras dans une attitude protectrice (*abhayamudrā*). On a retrouvé des statues de ce type dans diverses parties de l'Asie du Sud-Est, comme dans le sud de Sumatra, à Java Est (Jember), dans l'ouest de Sulawesi (Sempaga) et dans le centre du Viet Nam (Dong Duong), le plus souvent à proximité des côtes, et, à Sempaga, sur la plage même, ce qui laisse supposer que cette image provenait d'un navire qui avait fait naufrage. La datation de ces bouddhas a fait l'objet de controverses. Leur style ressemblant à celui d'Amaravati dans l'Andhra Pradesh, lequel était florissant jusqu'à la fin du II^e siècle apr. J.-C., on les a souvent considérés comme les premiers témoignages de l'expansion du bouddhisme en Asie du Sud-Est. Plus récemment toutefois, certains chercheurs ont fait valoir que dans la mesure où l'on produisait des images similaires au Sri Lanka plusieurs siècles plus tard, les statues retrouvées en Asie du Sud-Est remontent peut-être au V^e ou au VI^e siècle apr. J.-C.

On trouve aussi en Asie du Sud-Est quelques inscriptions bouddhiques datant approximativement de la même époque. Citons l'intéressante inscription de Bukit Meriam, près de l'embouchure de la Sungai Muda, dans le Kedah (Malaysia), qui mentionne un capitaine de vaisseau du nom de Budhagupta, résidant à Raktamṛtika (c'est-à-dire soit un monastère du Bengladesh soit, plus vraisemblablement, un petit royaume de Malaysia occidentale). En sus de cette inscription, la dalle de pierre porte la gravure d'un *stūpa* et le texte d'une formule bouddhique très connue. Bien que l'inscription ne soit pas datée, la paléographie ne laisse subsister aucun doute sur le fait qu'elle remonte approximativement au V^e siècle apr. J.-C.

L'expansion du bouddhisme en Asie du Sud-Est se poursuit aux siècles suivants, et plus particulièrement au VII^e siècle. Comme nous l'avons déjà brièvement mentionné, c'est à cette époque que le bouddhisme de l'école theravāda, prédominant au Sri Lanka, s'implante solidement à Śrīkṣetra, non loin de Prome dans le sud du Myanmar. Cette date repose sur les brèves inscriptions figurant sur des urnes retrouvées dans les tombes de quelques souverains de cette période. On a de plus mis au jour à Maunggun, près de Prome, de massives plaques en or qui portent des textes en pāli appartenant au canon bouddhique et gravés dans des écritures du VII^e siècle.

On dispose pour le même siècle d'inscriptions rédigées en vieux malais provenant du sud de Sumatra et de Bangka, et issues de l'empire naissant de Śrīvijaya dont le centre est situé à Palembang. L'une d'elles, datée de

684 apr. J.-C., raconte la fondation d'un jardin par le roi. À cette occasion, ce dernier aurait prononcé le vœu solennel de toujours suivre, au cours de ses nombreuses vies futures, la voie d'un bodhisattva qui mène à l'état suprême de bouddha. C'est là un authentique témoignage d'un mahāyāna parfaitement développé, du type qui prévalait alors au Bihar et au Bengale, dans le nord de l'Inde. Śrīvijaya était déjà devenu à cette époque un grand centre bouddhique qui attirait les pèlerins et les lettrés de pays lointains. Le moine chinois Yijing, l'un de ces pèlerins, y passe quelque temps en 671 après avoir traversé toute l'Inde pour visiter de célèbres sites bouddhiques, puis y revient de nouveau entre 685 et 695 pour étudier les textes bouddhiques. Cet État est demeuré l'un des plus importants centres du bouddhisme mahāyāna durant les siècles suivants.

La propagation du bouddhisme en Asie centrale et en Chine commence à l'époque des Kouchans, plus précisément pendant le règne de Kaniška qui régnait sur un immense empire comprenant la majeure partie du nord de l'Inde et du Pakistan actuel ainsi que l'ancienne Bactriane et de grandes parties de l'Asie centrale. Bien que ses monnaies reflètent de nombreuses religions différentes, puisqu'on y trouve entre autres les représentations de dieux grecs et iraniens, ce roi est avant tout connu pour ses sympathies envers le bouddhisme, auquel il accorde un généreux soutien et dont il favorise la propagation en Asie centrale.

Grâce à plusieurs facteurs favorables, le bouddhisme s'est également établi en Chine à partir du début du II^e siècle apr. J.-C. Le premier facteur d'importance est la liaison commerciale entre le nord-ouest de l'Inde et l'ouest de la Chine, qui permettait aux moines bouddhistes indiens de voyager librement sur les routes reliant les deux pays ; une fois le bouddhisme présent parmi la population chinoise, son audience ne cessera de croître.

Le fait que le bouddhisme, plutôt que n'importe laquelle des autres religions traditionnelles présentes dans le nord et le nord-ouest de l'Inde, s'est répandu en Chine s'explique avant tout par trois particularités importantes qu'il combine d'une façon qui n'est caractéristique ni de la philosophie confucéenne, ni de la religion taoïste. Le bouddhisme associe en effet une base philosophique et une pratique religieuse populaire, combinaison qui sera donnée en exemple et encouragée par ses moines missionnaires indiens. En raison des rapports entre le bouddhisme et le commerce évoqués précédemment, les moines bouddhistes peuvent profiter des occasions que leur offrent les routes commerciales. Enfin, certains moines sont capables de traduire en chinois les textes bouddhiques, tel Kumārajīva, dont on dit qu'il en a traduit une centaine au début du V^e siècle apr. J.-C. Ces traductions permettent aux moines chinois d'étudier sérieusement les idées bouddhiques et ouvrent la voie à l'enseignement de celles-ci dans leur langue et, finalement, à la croissance d'un bouddhisme populaire en Chine.

Il faut ajouter que le bouddhisme chinois est resté un certain temps largement dépendant des sources indiennes, non seulement pour l'alimentation de la tradition bouddhique en Chine qui reposait sur les pèlerinages en Inde, mais aussi pour les commentaires des textes, toujours assurés par les moines indiens. Ce n'est qu'à la fin du IV^e siècle apr. J.-C. que les autorités chinoises autoriseront les hommes de leur pays à devenir moines bouddhistes et que, partant, le bouddhisme pourra s'enraciner en terre chinoise.

L'expansion du bouddhisme en Asie centrale et en Chine, puis par la suite en Corée et au Japon, illustre son caractère universel. La tolérance envers les autres religions, qui pouvaient subsister sous les idéaux élevés du bouddhisme, la combinaison de la philosophie et de pratiques religieuses et, par-dessus tout, le grand *saṅgha* bouddhique avec son idéal de fraternité universelle transcendant les différences entre tribus, castes et croyances religieuses, tout cela a fait passer le bouddhisme du statut d'idéologie indienne parmi d'autres à celui de religion universelle.

L'ASIE DE L'EST

Les premières écoles

Pour la Chine ancienne, on ne peut faire de distinction entre « idéologie » et « religion » si l'on définit la première comme un système de valeurs communes principalement liées à la vie séculière et la seconde comme un ensemble de croyances concernant les pouvoirs surhumains et les principes transcendants ainsi que leur relation avec le monde des humains. L'ensemble des systèmes de pensée qui ont pris forme pendant la première période de création de la philosophie chinoise (V^e-III^e siècle av. J.-C.) apparaissent à une époque de bouleversements politiques, de guerres incessantes et de mutations sociales. L'ancien ordre féodal s'écroulait et, dans cette situation instable, les penseurs chinois tentaient de présenter leurs programmes pour « sauver le monde » et rétablir une certaine forme d'ordre. En raison de cette visée ou prétention commune, ces écoles de pensée avaient toutes une forte orientation sociale ou politique et peuvent ainsi aisément être qualifiées d'« idéologiques ».

Cependant, à l'exception peut-être de l'école des Légistes, elles comportent également des éléments de nature religieuse. Certains, comme la « Voie » transcendantale du taoïsme primitif, sont des concepts nouveaux, mais plusieurs sont issus d'anciennes croyances remontant au système féodal des Zhou antérieurs (XI^e-VIII^e siècle av. J.-C.), comme l'autorité sacrée du souverain Zhou en tant que Fils du Ciel, l'idée que son pouvoir est légitimé par le mandat que lui a conféré un pouvoir suprême appelé « Ciel »

(*tian*) ainsi que l'extrême importance du *li* (rituel, règles de bienséance), qui inclut des rites sacrificiels accomplis pour le culte et l'apaisement des esprits des ancêtres.

Dans leur contexte original, ces idées et ces pratiques étaient très particularistes. Dans l'ancienne hiérarchie féodale, les cultes étaient liés au degré de noblesse, chaque seigneur accomplissant les rites appropriés à son rang, le peuple n'y prenant pas part. Il devait y avoir dans la masse de la population une grande variété de cultes tout aussi particularistes, locaux et villageois, mais on en sait peu de choses.

Le pas décisif qui fait passer d'un mode de pensée particulariste, local ou propre à un clan ou une classe sociale, à un système véritablement universaliste et ouvert à tous est franchi par Confucius (Kongzi, « Maître Kong », 551-479 av. J.-C.) et la première école confucéenne entre le V^e et le III^e siècle av. J.-C. Son enseignement conserve certains traits particularistes, notamment son code moral qui reste centré sur la famille. Mais à bien des égards, le confucianisme primitif représente néanmoins une rupture avec le passé, bien que l'emploi de termes anciens avec un sens nouveau occulte parfois sa force innovatrice. Dans le domaine social, Confucius met l'accent sur la pratique du *ren* (la « vertu d'humanité ») comme moyen de créer une société idéale et un gouvernement bienveillant. Le *ren* s'acquiert par la perfection morale personnelle et cette voie est en principe ouverte à tous indépendamment du statut ou de l'appartenance à un clan.

Le concept de *li* conserve dans le confucianisme sa position centrale, mais il est à présent interprété en des termes moraux : aucun rituel n'a d'effet s'il n'est l'expression de sentiments intérieurs comme l'amour filial, le respect et la sincérité. De la même manière, l'ancien concept du « Ciel » est universalisé pour devenir une puissance suprême bienveillante qui guide la destinée de tous les humains, bien loin de l'archaïque *Tian*, la divinité tribale des premiers empereurs Zhou.

Les premiers confucianistes affirmaient que leurs principes avaient déjà été mis en pratique par les saints souverains de la lointaine Antiquité et qu'on pouvait les retrouver dans des textes anciens (dont l'authenticité est parfois douteuse) très vénérés en leur qualité d'« autorité scripturaire » par l'école confucéenne. La glorification d'une Antiquité légendaire et l'importance de l'étude des textes sont restées des caractéristiques de la pensée confucéenne et, après que le confucianisme est devenu la doctrine officielle de l'État au II^e siècle av. J.-C., de la culture de l'élite chinoise dans son ensemble. Les grands « modèles de l'Antiquité » vont inspirer les lettrés confucéens pendant des générations, avec ce que cela entraîne d'attitudes passéistes et de tendance à la scolastique.

Quelques générations après Confucius, d'autres penseurs de ce qui est devenu l'école confucéenne ont conçu leurs propres versions, plus élaborées.

rées, des enseignements du fondateur, avec des orientations sociopolitiques divergentes.

C'est ainsi que Mencius (Mengzi, « Maître Meng », 372-289 av. J.-C.) introduit un élément nouveau et important à partir de l'ancienne croyance selon laquelle un « souverain perdra son mandat céleste » s'il se livre à l'oppression ou à la tyrannie : selon Mencius, le Ciel parle par la voie du peuple, et ce dernier a par conséquent dans une telle situation, naturellement et par décret du Ciel, le droit de se révolter. Un autre thème important élaboré par Mencius est celui de la bonté innée de la nature humaine. Cette idée a des implications politiques de grande envergure, car elle signifie, en termes politiques, qu'un gouvernement doit user de persuasion plutôt que de contrainte : point n'est besoin de force brute, puisqu'il suffit de réveiller et de renforcer les sentiments moraux naturels qui sont déjà potentiellement présents en tout être humain.

Une génération plus tard, le théoricien rationaliste confucéen Xunzi (env. 298-238 av. J.-C.) s'oppose à Mencius sur les « racines de la bonté », pour mettre plutôt l'accent sur le principe de la réforme par l'éducation. Selon lui, la nature humaine est fondamentalement « mauvaise », c'est-à-dire encline à l'égoïsme, à la jalousie et à la querelle. Les vertus sociales sont donc artificielles et introduites par l'homme : toute culture est acquise. Il est par conséquent du devoir du souverain de transformer la conduite humaine par l'éducation morale et l'entretien du *li*, afin d'assurer l'ordre social malgré les tendances viles de l'humanité. Les implications politiques sont là encore évidentes, car la théorie de Xunzi implique un gouvernement plus dirigiste. Ce n'est pas sans raison que le confucianisme est devenu doctrine officielle aux premiers temps de l'Empire sous une forme fortement influencée par les opinions de Xunzi, et ce n'est que bien plus tard, avec le mouvement « néo-confucéen » des ^{XI}^e et ^{XII}^e siècles apr. J.-C., que Xunzi sera supplanté par Mencius en qualité de continuateur principal du confucianisme.

Si le confucianisme primitif contenait un certain nombre d'éléments religieux comme le concept du Ciel bienveillant et le culte des ancêtres, on ne peut en dire autant de l'école de pensée dite « légiste », qui acquiert de l'influence au ^{III}^e siècle av. J.-C. et devient pour une courte période (pendant la dynastie Qin, 221-206 av. J.-C.) la doctrine politique de l'empire unifié. Cette école juridique se constitue en nette rupture avec le passé, en particulier avec le principe confucéen du gouvernement bienfaisant. L'exercice du gouvernement est une affaire de pouvoir et ne doit pas être confondu avec la moralité ou l'observance du *li*. Le pouvoir suprême doit être concentré entre les mains d'un autocrate qui consacrerait toute son énergie à « rendre le pays riche et l'armée forte ». Il est le garant de la loi et de l'ordre dans l'État et la société et s'appuie pour ce faire sur un corpus détaillé de règles juridiques et d'interdictions, sans aucune légitimation ou guide surnaturels. Si quelque

chose transcende son autorité, c'est la loi elle-même qui, dans la société idéale, s'applique automatiquement sans que le gouvernement ait besoin d'agir tant les règles de conduite ont été intériorisées.

En raison du statut privilégié dont il jouissait sous les Qin, le légalisme sera discrédité au même titre que ce régime tyrannique de courte durée. Sous les Han (201 av. J.-C.-220 apr. J.-C.), son enseignement est à peine toléré et il est hors de question de lui conserver son statut de doctrine officielle.

Le confucianisme et le taoïsme au début de l'Empire

Après une assez longue période de politique pragmatique et déterminée par les circonstances pendant laquelle aucune des écoles de pensée antérieures aux Qin n'a occupé une réelle position dominante, le confucianisme devient progressivement l'élément central d'une nouvelle synthèse idéologique qui prend forme au II^e siècle av. J.-C. Les textes confucéens, qui comprennent des écrits anciens recueillis et transmis par l'école confucéenne ainsi que des textes attribués à Confucius lui-même, sont canonisés comme « classiques » et deviennent la base textuelle de l'éducation de l'élite. On fonde un corps prestigieux d'érudits pour interpréter les textes classiques et, à deux reprises, la cour impériale convoque un grand nombre de scolastes afin de définir une orthodoxie en matière d'exégèse des classiques.

Toutefois, ce confucianisme officiel patronné par l'État, qui est devenu la doctrine de la classe supérieure bureaucratique de lettrés-fonctionnaires, diffère en bien des points de la version qui prévalait avant les Qin. Certes, il en conserve un certain nombre d'idées essentielles, mais en les intégrant à un système bien plus complet de croyances et de pratiques qui ont leur origine ailleurs, tandis que certaines idées légistes jouent encore un rôle important sous des oripeaux plus ou moins confucéens. L'interprétation orthodoxe des classiques est dominée par des spéculations cosmologiques sur le *yin* et le *yang* et le cours cyclique des cinq éléments, tandis que la position de l'empereur en tant que Fils du Ciel se voit confortée par un ensemble sans cesse croissant de rituels dont la plupart sont des créations récentes ou des « reconstitutions » que l'on doit aux ritualistes de la cour. Quant à l'élément très important que constitue dans cet amalgame d'idées cosmologiques, rituelles, politiques et morales l'interprétation mantique des « signes du ciel et de la Terre » (tels les comètes, les tremblements de terre et les éclipses) comme présages néfastes ou propices provoqués par la conduite du souverain et de son entourage, il n'est en aucun cas spécifique au confucianisme.

Cette synthèse des Han ne survivra pas à la désintégration de leur empire entre la fin du II^e et le début du III^e siècle apr. J.-C.. Par la suite, en particulier pendant la longue période de la division territoriale (311-589), un confucianisme plus rationnel et plus restreint continue de déterminer les grandes

lignes de l'organisation de l'État et de la société, et les lettrés confucéens jouent encore un rôle d'arbitres de la morale, d'éducateurs et de ritualistes de cour très actifs.

Néanmoins, au sein de la classe supérieure cultivée, le confucianisme a perdu beaucoup de son attrait. Il y a bien encore des « fondamentalistes confucéens » qui se consacrent à leur propre édification morale en étudiant les classiques mais, de manière générale, la recherche de la sainteté passe par les deux mouvements religieux devenus très populaires au cours du haut Moyen Âge : les diverses formes de taoïsme local et le bouddhisme mahāyāna, qui s'était répandu en Chine à partir des derniers temps de la période han.

Le mot taoïsme est en réalité un terme ambigu qui a fini par recouvrir une grande variété de croyances et de pratiques philosophiques, religieuses, médicales, alchimiques et magiques. À ses débuts, entre le ^ve et le ^{iv}e siècle av. J.-C., le mouvement taoïste s'était constitué en opposition à l'idée, partagée par toutes les autres écoles de pensée, selon laquelle la société doit être « gérée » par un gouvernement qui interfère de façon active dans la vie des individus, tâche qu'il convient de confier à un corps d'administrateurs professionnels. Dans la mesure où ce concept de « gouvernement de gestion » n'était que le reflet du processus politique à l'œuvre pendant cette période, à savoir la formation d'États forts et centralisés, l'opposition taoïste était quant au fond un mouvement de contestation politique. Les théoriciens qui seront plus tard considérés comme les fondateurs d'une « école taoïste », notamment un patriarche à demi légendaire connu sous le nom de Laozi, le « Vieux Maître », auteur supposé du *Daodejing* (*Texte de la voie et de la vertu*), prêchaient une doctrine du laisser-faire. Selon eux, le gouvernement idéal pratique la non-interférence (*wu wei*, littéralement le « non-agir ») car la société se trouve mieux d'être laissée à elle-même. L'État fort et bien organisé n'est qu'un instrument d'oppression et de guerre et les prétendus « sages » (c'est-à-dire les administrateurs avisés) font plus de mal que de bien.

Cet anarchisme primitif est justifié par une métaphore « holistique ». L'homme fait partie intégrante de la nature, ou totalité de tout ce qui est et de tous les processus cosmiques ; cette totalité dynamique est désignée par un terme englobant tout, et par conséquent indéfinissable : *dao*, la « Voie ». L'État et la société, ainsi que tous les individus, devraient se conformer à l'ordre dynamique de la nature, qui fonctionne « spontanément », sans aide ou contrainte extérieure.

Cette phase précédant l'ère qin est souvent appelée « taoïsme philosophique » afin de la distinguer du courant plus tardif dit « taoïsme religieux », mais il faut bien souligner qu'en fait cette distinction est loin d'être aussi tranchée.

En effet, même les plus anciens textes taoïstes contiennent parfois des idées qui deviendront centrales dans le taoïsme religieux, comme la quête de l'immortalité physique. Ils affirment que l'adepte du taoïsme peut parvenir à l'union mystique avec le *dao* par une méditation quiétiste et des exercices proches du yoga, perfectionnement psychosomatique individuel qui entraîne la prolongation de la vie ; l'« homme véritable », qui est parvenu à l'émancipation complète, devient un Immortel doté de pouvoirs surnaturels et d'un corps éthéré indestructible. Le taoïsme est donc un complexe d'idées et de pratiques philosophiques, religieuses et eubiotiques qui ont évolué de concert pour finalement aboutir, après certains déplacements des priorités, à la création de ce que l'on appelle le « taoïsme religieux » de la fin de la période han et du début de la période médiévale.

En tant que doctrine sociopolitique, le taoïsme n'a jamais connu le succès, bien que les mages taoïstes aient eu aux débuts de l'Empire une certaine influence dans les cercles de la cour et qu'aient eu lieu, au début du III^e siècle av. J.-C., c'est-à-dire avant le triomphe du confucianisme, des expériences sans lendemain de gouvernements « simplifiés » appliquant la théorie du laisser-faire. En 184 apr. J.-C., la rébellion massive dite des Turbans jaunes, d'inspiration taoïste, avait certes pour but de renverser les Han et d'installer une nouvelle dynastie, mais le mouvement fut réprimé. Vers la même époque, un autre maître taoïste organise ses disciples en « paroisses » supervisées par toute une hiérarchie de fonctionnaires religieux, mais cette organisation reste religieuse, sans aspiration dynastique. C'est le tout premier noyau de la secte taoïste des « Maîtres Célestes » qui demeurera la forme la plus populaire du taoïsme tout au long de notre période.

Le taoïsme religieux et l'impact du bouddhisme

Au début du Moyen Âge (III^e-VI^e siècle apr. J.-C.), l'aspect religieux du taoïsme est renforcé par l'apparition d'un très vaste panthéon de puissances divines et démoniaques, à la fois extérieures (soit à différents niveaux d'existence dans le monde extérieur) et intérieures (c'est-à-dire résidant à l'intérieur du corps humain). Sur le plan « technique », le taoïsme met au point une grande variété de méthodes supposées purifier le corps et l'esprit et prolonger la vie physique ; il s'agit de méthodes de concentration mentale et de contrôle de la respiration, de techniques sexuelles et d'expérimentations alchimiques.

Certaines formes de taoïsme ont alors une orientation collective, notamment la très populaire secte des Maîtres Célestes, avec ses paroisses locales et ses rituels collectifs. Au IV^e siècle apr. J.-C. apparaissent des formes plus égalitaires de taoïsme tournées en premier lieu vers le salut individuel. Ces deux grands courants ont produit un nombre impressionnant de textes sacrés

qui seront finalement rassemblés dans la première version du canon taoïste et sans doute sont tous deux profondément influencés par leur plus grand rival, le bouddhisme.

Il faut noter ici que le confucianisme comme le taoïsme sont des systèmes ouverts, universels et de plus dotés d'un grand sens missionnaire même s'ils conçoivent ce dernier différemment. Les valeurs confucéennes se propageaient parmi le peuple du haut vers le bas comme une « activité civilisatrice » impulsée par le gouvernement dans le cadre de sa politique, mais aussi par les initiatives privées des magistrats confucéens. Le prosélytisme taoïste était quant à lui un processus horizontal, les maîtres recrutant leurs adeptes grâce à leur prédication, à leur charisme personnel et à l'efficacité supposée de leurs prescriptions et de leurs rituels. Toutefois, en dépit de cette nature ouverte et universelle, ni le confucianisme ni le taoïsme ne s'engageront jamais dans une activité missionnaire en direction du monde extérieur, au-delà des frontières de la sphère culturelle chinoise.

À cet égard, le bouddhisme est la seule religion universelle transcendant les frontières culturelles avec laquelle la Chine a été confrontée à partir de la fin de la période des Han, sans parvenir, dans ce pays, à la position de domination sans partage qu'il occupe dans les petites oasis-États d'Asie centrale. Lorsque petit à petit, au 1^{er} siècle apr. J.-C., il commence à pénétrer en Chine par la route de la soie, la civilisation chinoise a déjà une histoire connue vieille de seize siècles. Elle a déjà établi ses propres systèmes de pensée, extrêmement structurés, et une forte conscience de son identité culturelle. La résistance aux idées étrangères, d'origine « barbare », est particulièrement puissante dans les cercles confucéens qui considèrent l'enseignement du Maître comme l'essence même de la civilisation chinoise.

La résistance culturelle se renforce encore devant une double innovation majeure que le bouddhisme introduit en Chine : la communauté monastique, qui forme le cœur même de la vie religieuse bouddhique, et la distinction nette entre le moine, qui se tient en dehors de la société, et le fidèle bouddhiste laïc, encore soumis à toutes les règles et contraintes de l'État et de la société. Dans le contexte chinois, cette dichotomie entre les sphères religieuse et séculière ne peut qu'entrer en conflit avec certaines notions tout à fait fondamentales : en termes sociaux, elle implique que des individus peuvent quitter leur famille, rompre leurs liens sociaux et s'abstenir de remplir leurs obligations rituelles ; en termes économiques, cela signifie que des sujets peuvent se dispenser de remplir des fonctions productives, de payer leurs impôts et de servir dans les rangs de l'armée. Enfin, en termes politiques, cette dichotomie équivaut à nier l'autorité universelle du pouvoir impérial qui englobe les deux sphères du religieux et du séculier.

C'est en grande partie à sa souplesse et à sa faculté d'adaptation que le bouddhisme doit d'avoir pu tout de même prendre pied fermement en Chine,

surtout sous la forme des nombreuses variantes du courant mahāyāna, pour finalement devenir un élément central de la civilisation chinoise : à ses débuts, l'histoire du bouddhisme en Chine est celle d'une adaptation sous contrainte et d'une quête constante de la coexistence et d'une acculturation viable.

Ce processus s'est déroulé dans différentes directions et à différents niveaux sociaux. Dans la masse de la population, les contraintes étaient moins fortes et le bouddhisme a pu se fondre dans l'infinie variété des croyances et des cultes locaux. Avec le taoïsme, les relations sont complexes. D'une part, le bouddhisme et le taoïsme sont tous deux des doctrines du salut individuel, ce qui entraîne une forte rivalité, sinon de l'hostilité. D'autre part, les emprunts et les hybridations sont monnaie courante, ce qui a parfois débouché sur la création de doctrines sectaires syncrétiques « bouddho-taoïstes ». Quant aux relations avec le confucianisme, elles restent plus problématiques dans la mesure où un grand nombre de membres de l'élite acceptent le bouddhisme, mais en tant que fidèles laïcs, ce qui fait que seuls quelques-uns d'entre eux rejoignent l'ordre pour devenir moines. Pour les croyants laïcs, la foi bouddhique pouvait fonctionner comme une croyance complémentaire limitée à leur vie privée ; en public, ils continuaient le plus souvent à remplir leurs obligations confucéennes.

Introduit dans le contexte chinois, le bouddhisme monastique lui-même a connu des processus de changement et d'adaptation. Les plus grands et les plus riches des monastères devenant des centres d'apprentissage et d'éducation, on voit s'étoffer, à partir du IV^e siècle apr. J.-C., une élite cléricale de « moines lettrés ». Au VI^e siècle, certains d'entre eux fondent les premières « écoles » purement indigènes du bouddhisme chinois, systèmes d'érudition et de dévotion très éloignés de la tradition indienne. D'une manière générale, la vie monastique se « socialise » et les grands monastères prennent part à une large gamme d'activités économiques tandis que le moine bouddhiste, auparavant retiré du monde, devient un « expert religieux » pleinement intégré à la société.

À la fin de la période abordée dans ce volume, le bouddhisme est devenu un élément central de la culture chinoise, avec un domaine d'activité bien défini. Totalement chinois quant à son contenu doctrinal, la langue de ses textes et son expression artistique, il conserve en même temps sa souplesse et sa capacité d'adaptation et reste une religion typiquement missionnaire. À la différence des confucéens et des taoïstes, les maîtres bouddhistes étaient en effet préparés à diffuser leur message jusqu'au-delà des frontières de la Chine.

À cet égard, il faut noter qu'après six siècles d'expansion en Chine, le bouddhisme est désormais devenu un immense ensemble qui recouvre bien plus qu'une croyance religieuse et une organisation monastique. Il a produit

un grand corpus de textes littéraires, rédigés dans une forme particulière de chinois semi-classique ; les moines lettrés bouddhistes sont devenus des experts non seulement de leur propre domaine, mais aussi de l'enseignement confucéen. Le bouddhisme a également créé ses traditions picturales, sculpturales et architecturales. Il est donc devenu une culture spécifique présente à tous les niveaux de la société, du prêtre conteur de village à l'aumônier de cour exécutant des rituels élaborés pour la protection de l'État et de la dynastie.

Lorsque les divers États de la Corée et du Japon actuels se sont lancés dans une politique de sinisation massive, c'est surtout cet ensemble bouddhique qui a joué le rôle de canal de transmission culturelle. Dans l'ancienne Corée et dans l'État japonais en formation des Yamato, la résistance culturelle était beaucoup moins forte qu'elle ne l'avait été en Chine et, dans ces pays où l'élite au pouvoir avait pris l'initiative d'emprunts culturels massifs, le bouddhisme en est venu à occuper une place proche de celle d'une religion d'État, statut dont il n'avait jamais bénéficié sur ses terres d'origine. Ces sociétés adoptant la civilisation chinoise comme modèle, des éléments confucéens ont également joué un rôle mais, par sa nature même, le confucianisme ne peut être transplanté facilement : son appareil extérieur, comme le cérémonial et les titres de cour, pouvaient bien s'emprunter, mais son rôle fondamental d'idéologie d'une élite bureaucratique de lettrés-fonctionnaires ne pouvait pas être adopté dans des États dirigés par une aristocratie étroitement héréditaire. En tant que véritable religion universelle et missionnaire, le bouddhisme pouvait, lui, s'intégrer dans n'importe quel type de société et c'est ainsi qu'il est devenu, dans une grande partie de l'Asie, une force civilisatrice de première importance.

LA MÉDITERRANÉE ET LES RÉGIONS DE L'EMPIRE ROMAIN

L'universalisme *per se* a tiré bénéfice de l'établissement des grands empires, chacun d'eux créant à l'intérieur de ses frontières un monde dans lequel les valeurs universelles trouvaient toute leur pertinence. C'est à l'ouest qu'apparaissent les systèmes les plus importants pour ce qui est de leur influence à long terme sur la culture mondiale : dans l'Empire perse, dans celui créé par Alexandre et dans l'Empire romain. L'Empire perse produit le zoroastrisme. Celui d'Alexandre et de ses successeurs ouvre une sphère culturelle qui associe des influences asiatiques et égyptiennes à la pensée religieuse et philosophique grecque et hellénistique. Sur ses terres fleurira le manichéisme ; en sus de fournir un cadre à une religion impé-

riale, son existence permet l'essor de philosophies universelles comme le platonisme, le néoplatonisme, l'épicurisme et le stoïcisme et crée un plus vaste espace où trouveront à se propager le judaïsme et sa religion parente, le christianisme. Mais en adoptant ce dernier comme religion officielle à partir du IV^e siècle apr. J.-C., c'est l'Empire romain qui ouvrira la voie à sa diffusion à travers toute l'Europe. Au nombre des réalisations de la période hellénistique, après la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C., il faut compter la synthèse qui rassemble les panthéons grec et romain et l'intégration progressive dans la trame de la religion gréco-romaine de plusieurs cultes orientaux et étrangers, comme celui d'Isis en Égypte, de Cybèle en Anatolie, de Mithra en Perse, etc., qui viennent s'ajouter à des cultes à mystères plus indigènes comme celui d'Éleusis. Ces religions étaient largement ouvertes à tous dans tout le cadre de l'Empire et cet ensemble de dieux, de mystères, de philosophies et de religions universelles a pu coexister dans un mélange relativement tolérant jusqu'à ce que la fondation de l'Empire romain et l'établissement du régime impérial à partir d'Auguste (I^{er} siècle av. J.-C.) viennent limiter cette tolérance. Sauf pour les confessions strictement monothéistes que sont le judaïsme et le christianisme, ces restrictions apparaissent plutôt modérées ; elles deviendront bien sûr beaucoup plus sévères avec l'adoption du christianisme comme religion officielle de l'Empire romain à la fin du IV^e siècle apr. J.-C.

Le zoroastrisme

Le zoroastrisme, qui s'enracine dans la culture iranienne, est la religion officielle de l'Empire achéménide (549-331 av. J.-C.) jusqu'à ce que celui-ci soit submergé par la conquête d'Alexandre, puis de l'Empire parthe (du II^e siècle av. J.-C. au début du III^e siècle apr. J.-C.) et finalement de l'Empire sassanide (224-642). Son système de croyances a fortement influencé d'autres traditions religieuses comme le judaïsme, le christianisme, le bouddhisme et le manichéisme. Bien qu'on le présente comme dualiste, c'était un système essentiellement monothéiste centré autour de la figure d'Ahura Mazda, qui a cependant été modifiée durant la période achéménide par l'intégration de plusieurs divinités, notamment la figure féminine d'Anahita, nouvelle incarnation de déesses assyriennes et sémitiques de la fertilité, ainsi que Mithra, appelé à jouer plus tard un rôle central dans le mithraïsme romain. Le zoroastrisme présente également un tableau de l'histoire cosmique intégrant un combat entre le bien et le mal, ce dernier étant à la fois gouverné et personnifié par l'esprit maléfique Angra Mainyu ; la venue d'un sauveur marquera la fin du monde. Les destins individuels doivent être jugés après la mort par l'épreuve de la traversée du pont de Chinvat : pour ceux qui sont destinés à tomber en enfer, le

pont est aussi fin qu'une lame de rasoir. Apparaît aussi, lors de l'élaboration de la doctrine zoroastrienne pendant la période achéménide, l'idée de la résurrection du corps.

La variante du zoroastrisme connue sous le nom de zurvanisme, ainsi nommé d'après Zurvan (le Temps), s'éloigne quelque peu de la distinction tranchée qu'établissait la croyance originelle entre le bien et le mal en allant jusqu'à considérer Zurvan comme l'Être suprême et Ohrmazd (Ahura Mazda) et Ahriman (Angra Mainyu) comme ses deux enfants jumeaux ; mais on peut aussi considérer cette variante comme une tentative de réaffirmation du monothéisme zoroastrien sous une nouvelle forme. Tant que le zoroastrisme bénéficie du patronage de l'empereur, il conserve une forte influence, mais cette période de prospérité parvient à son terme au VII^e siècle apr. J.-C. avec la conquête de l'Asie occidentale et de la Perse par l'islam. Les religions parallèles, dont le mithraïsme et le manichéisme, sont néanmoins appelées à prendre une place importante dans l'Empire romain et influencer indirectement sur le christianisme.

Les idéologies et la religion en Grèce et dans l'Empire romain

Pendant ce temps, en Occident, plusieurs forces viennent façonner l'idéologie et la religion : la religion grecque, ensemble très complexe auquel le respect pour la poésie d'Homère et d'Hésiode apporte un semblant d'unité ; les pratiques romaines, différentes mais quelque peu convergentes ; l'impact de cultes plus récents et des religions à mystères qui pénètrent la culture gréco-romaine, surtout depuis l'Asie occidentale et l'Égypte ; l'évolution de la philosophie, avant tout grecque, dont nombre de représentations spirituelles du monde sont en fait religieuses. Parmi ces forces, il faut enfin compter deux religions, le judaïsme et le zoroastrisme, dont l'intégration est malaisée et qui s'avèrent relativement imperméables aux valeurs et aux pratiques traditionnelles des religions grecque et romaine.

Au centre de la religion grecque domine le culte des dieux de l'Olympe, avec Zeus à leur tête, qui n'empêche pas l'efflorescence de cultes locaux dans les cités comme dans les campagnes. Le très riche corpus mythologique constitue, particulièrement aux V^e et IV^e siècles av. J.-C., une source vive de thèmes pour les grands poètes dramaturges comme Eschyle, Sophocle et Euripide. Certaines célébrations et institutions sont panhelléniques, comme les jeux Pythiques de Delphes ou les jeux organisés à Olympie tous les quatre ans. Certains mouvements religieux dépassent les limites des cités, comme l'orphisme, ainsi nommé d'après Orphée, légendaire chanteur, poète et charmeur d'animaux du VI^e siècle av. J.-C., et le culte de Dionysos. Ce dernier, tout comme d'autres mouvements ésotériques impliquant initiation et salut (qui parfois libère du cycle des réincarnations), inclut le culte d'Éleusis, non

loin d'Athènes, qui donne une nouvelle signification à un vieux mythe agraire, ainsi que la philosophie religieuse de Pythagore. Les cultures grecque et romaine étant toutes deux indo-européennes, leurs dieux ont des affinités — Zeus et Jupiter, Héra et Junon, etc. —, ce qui favorise le mélange des deux religions lorsque Rome, une fois devenue la principale puissance méditerranéenne, adopte de grands pans de la culture grecque, surtout à partir du II^e siècle.

La religion romaine, qui encourage des vertus telles que la *pietas* (ou piété) et le courage, élabore des rites complexes en l'honneur des dieux honorés par l'État, les familles, les cités ou d'autres communautés, et lorsque apparaissent des mouvements qui regroupent de nombreux individus sur la base d'une dévotion personnelle et volontaire, comme les cultes de Cybèle et de Bacchus, à la fin du III^e et au début du II^e siècle av. J.-C., le Sénat romain tente de les contrôler. Pourtant, ces cultes deviennent un trait marquant de la pratique religieuse romaine vers la fin de la République. C'est à la conquête de la Méditerranée orientale, essentiellement dominée par des monarchies hellénistiques depuis Alexandre, qu'il reviendra de poser une partie des fondations de ce qui deviendra le culte de l'empereur en tant que dieu-roi, pratique d'ailleurs déjà en vigueur en Grèce orientale.

La divinisation des empereurs a lieu par étapes. D'abord, comme pour Jules César et Auguste, l'élévation au statut de *divus* (terme apparenté à *deus*, « dieu », mais distinct) est posthume. Mais progressivement, le cérémonial de la cour et les pressions d'un patriotisme impérial nécessaire à la cohésion de cet immense empire conduisent à diviniser l'empereur de son vivant, un peu dans la tradition orientale.

Les différentes religions à mystères jouent un rôle important à Rome, non seulement parce qu'elles contribuent à la revitalisation des structures traditionnelles des rites et des mythes gréco-romains, mais surtout parce qu'elles ouvrent la voie à la diffusion du christianisme. L'attrait de tels cultes tient en partie au fait qu'ils offrent des sociétés d'entraide et un sens de la fraternité dans la société plus vaste et plus complexe dont le développement accompagne l'expansion romaine. Ainsi en est-il du culte de la Grande Mère (Cybèle), dont les fidèles sont souvent des artisans tandis que ceux de Mithra sont des soldats. La classe moyenne inférieure et les commerçants fournissent la majeure partie de ses adeptes à Isis, qui devient également la patronne des marins ; chose plus importante encore, on promet l'immortalité à ses adorateurs. Participe de ce courant de piété le culte de Sarapis, qui semble être une combinaison du taureau Apis et du dieu égyptien Osiris. Identifié au Soleil, il est le dieu de l'immortalité, de la guérison et de la fertilité. Les rites initiatiques liés au culte d'Isis procurent à l'initié un sentiment d'identification avec Dieu et, ainsi, l'assurance de l'immortalité : puisque Isis et Sarapis règnent sur les étoiles, ils commandent à la destinée humaine, conçue de plus

en plus, au cours de la période hellénistique, comme gouvernée ou exprimée par les forces astrologiques.

On assiste également au sein de l'Empire romain à la propagation du mithraïsme, qui ne comporte pas seulement une initiation mais également une sorte de repas de communion qui se déroulait dans des temples rupestres, très souvent face à une peinture ou une statue de Mithra. Celui-ci crée la vie et le monde par le sacrifice d'un taureau. Mithra est identifié au Soleil et, de fait, le culte de Sol ou dieu-soleil se répand très largement dans l'Antiquité tardive : Constantin, au début du IV^e siècle, oscille entre le Soleil et le Christ dans le choix d'un protecteur.

Parallèlement, la philosophie grecque instaurait divers systèmes de croyance et d'éthique dont un grand nombre, comme on l'a déjà noté, remplissaient de bien des façons les fonctions d'une religion. Dès le VI^e siècle av. J.-C., Pythagore avait fondé dans le sud de l'Italie une fraternité consacrée à la réception et à l'élaboration de sa philosophie mathématique et à une vie cherchant à atteindre le salut en échappant au cycle des réincarnations. Ses disciples devaient respecter plusieurs tabous, par exemple s'abstenir de manger des haricots. Pour lui, les constituants de la réalité étaient les chiffres, point de vue qui, dans la première moitié du IV^e siècle av. J.-C., aura une certaine influence sur Platon qui adopte une version de cette théorie dans son étude cosmologique, le *Timée*.

La philosophie de Platon conçoit un univers de formes transcendantes culminant dans la Forme du Bien, forme qui réside au-delà de ce monde mélangé dans lequel les choses imitent ou reflètent imparfaitement l'univers éternel. Bien que ce système ait été élaboré avec une grande complexité logique et dialectique, il a pu être perçu comme essentiellement spirituel et de fait, l'histoire ultérieure du platonisme dans le monde gréco-romain est largement liée à la quête religieuse. La forme la plus importante qu'a pris cette évolution est le néoplatonisme, créé par Plotin (205-270), qui non seulement fonctionne comme une carte de la voie mystique mais influencera profondément le christianisme. Une version antérieure du platonisme, reprise par Philon (20 av. J.-C.-50 apr. J.-C.) marque fortement la philosophie judaïque.

Le néoplatonisme de Plotin décrit un univers à différents niveaux. L'un abrite l'Âme qui anime les âmes individuelles. En l'absence de purification, la personne renaît. À un autre niveau, on trouve le *nous* ou intellect, où l'âme peut appréhender les formes éternelles qu'elle perçoit, pour ainsi dire, comme contenu de l'esprit divin. Au niveau le plus élevé, il y a l'Un, qui est indescriptible. Le but de la philosophie est de guider l'individu pour qu'il s'élève de l'un à l'autre de ces niveaux jusqu'à ce qu'il s'unisse avec l'Un.

Le système de Plotin est hiérarchique, le monde réel résultant d'une sorte d'évolution (mais intemporelle) à partir de l'Un, qui donne naissance au

nous, qui engendre à son tour l'Âme dont la fonction est d'ordonner le cosmos et de le maintenir en mouvement. Le cosmos est fondamentalement bon et beau mais comme il implique la matière, source de la négativité et du mal, sa perfection est altérée : il est donc finalement imparfait. La philosophie a pour rôle d'aider les individus à revenir vers leur source, à s'élever jusqu'à l'Âme et au-delà, pour finalement accomplir ce qu'il appelle l'« ascension de l'un vers l'Un ». La philosophie est donc liée à la recherche de la vie contemplative : l'ascension de l'âme est aidée par une maîtrise de soi acquise par l'ascèse.

De toutes les philosophies du monde hellénistique, c'est le néoplatonisme qui a eu le plus grand impact religieux. Cependant, bon nombre d'autres théories ont eu une influence considérable. Bien évidemment, les travaux d'Aristote (384-322 av. J.-C.) ont joué dans la culture occidentale un rôle primordial et parfois normatif, mais moindre sur le plan spirituel et idéologique, au moins pendant l'Antiquité, que d'autres écoles comme celles du stoïcisme et de l'épicurisme.

Le fondateur principal du stoïcisme est Zénon de Cittium (environ 300 av. J.-C.), mais son système a connu bien des évolutions par la suite, par exemple à Rome qui a elle-même produit d'importants philosophes de cette école, dont l'empereur Marc Aurèle (121-180). Le stoïcisme est un système moniste qui considère le cosmos comme une seule entité dont Zeus, ou Dieu, ou le feu créateur ou la raison constitue l'un des aspects. Le cosmos naît et meurt de façon cyclique. Le sage doit vivre selon la nature et ne doit pas chercher à la combattre.

En pratique, le stoïcisme prêche l'indifférence face aux biens de ce monde et l'application des vertus que sont le discernement (savoir distinguer ce qui est bon et ce qui est mauvais), le courage (savoir ce qu'il faut craindre et ce qu'il ne faut pas craindre), la justice (savoir comment donner aux autres ce qui leur revient de droit) et la maîtrise de soi. Celle-ci conduit à l'*apatheia*, ou sublime indifférence et acceptation suprême des mécanismes du cosmos. Ces vertus, qui correspondaient en partie aux vertus romaines traditionnelles, ont exercé un puissant attrait sur une grande partie de l'élite romaine pendant les dernières années de la République. Elles ont également attiré et influencé jusqu'à un certain point le christianisme primitif.

Le stoïcisme se fait aussi l'avocat d'un universalisme vigoureux et plaide pour la fondation d'une communauté humaine, ou *cosmopolis*, reflétant l'unité du cosmos. Il invente l'idéal du véritable « cosmopolitain », ou citoyen du monde, et considère qui plus est que tous les humains, même les esclaves, ont en eux l'étincelle de raison ou feu divin créateur. Ainsi, le bon stoïcien se doit de venir en aide aux autres et d'ignorer les distinctions de race, de naissance, etc. : il s'agit là de la plus claire formulation de l'universalisme qu'a connue le monde antique, au moins dans l'Empire romain.

L'épicurisme cultive également la sérénité, mais sous un angle très différent. Fondé par Épicure (342-271 av. J.-C.), qui s'est installé à Athènes pour y enseigner, il repose sur une théorie atomiste. Sous les impressions des sens se trouvent les atomes, éléments constitutifs de toutes choses, y compris des dieux. Il existe un nombre infini d'univers entre lesquels les dieux vivent dans un état de joyeuse quiétude. Pour les humains, le souverain bien est de se trouver dans des états sensibles de plaisir ou plus précisément des états résultant, par exemple, de l'absence de sentiment de faim. La mort ne doit être perçue que comme la limite de la vie et lorsque l'homme se rendra compte qu'il n'y a rien à craindre au-delà de la mort et que les dieux ne se soucient pas de lui, il se libérera de son angoisse et pourra mener une vie tranquille. Épicure ne croit pas qu'il soit sage de se charger de responsabilités publiques et juge plus heureuse une vie obscure qu'il convient de passer avec des amis en renonçant aux plaisirs excitants pour se tourner vers les plaisirs calmes. Chacun peut gagner en discernement en méditant sur la véritable nature des dieux, sereins dans leur indifférence au monde et particulièrement à celui des hommes.

Au 1^{er} siècle av. J.-C., le poème de Lucrèce *De natura rerum* (De la nature des choses) donne à la philosophie d'Épicure une expression vigoureuse qui exercera une forte influence sur le monde romain. Il critique les religions, dont le stoïcisme, car celles-ci ne font qu'accroître la peur chez l'homme. La meilleure des choses est, pour la philosophie, de libérer l'homme de sa peur de la mort. Son poème est imprégné du sentiment de la condition de tristesse, d'ignorance et de souffrance qui est celle de la grande masse de l'humanité.

Le judaïsme et le gnosticisme

Dans le même temps, la fin de la République romaine et le début de l'Empire voient croître l'influence de la religion juive, dont un ensemble de principes était déjà en place à l'époque hellénistique, c'est-à-dire après la conquête de la Palestine par Alexandre. L'un de ces principes est son monothéisme rigoureux, renforcé par l'interdiction de l'idolâtrie ; un autre est sa tonalité éthique, incarnée par la notion de commandements divins et soutenue par le rôle croissant que jouait la Torah comme cadre juridique et rituel de la vie quotidienne. Cette dimension éthique est encore renforcée par la tradition des prophètes, ces personnages inspirés qui ont fait l'expérience d'une vision de l'Être divin et en ont tiré une critique de la situation sociale et morale de leur époque. En outre, la tradition juive était centrée sur le grand Temple de Jérusalem, même si de plus en plus de juifs, dispersés dans de grandes communautés comme celles d'Alexandrie, de Babylone, d'Antioche et de Rome, se rassemblaient dans des synagogues locales pour pratiquer leur foi. L'interaction entre les traditions juives et la culture du monde

hellénistique était profonde : un grand nombre de cités grecques établies en Palestine disposaient des services qui faisaient l'agrément de la vie urbaine, comme les bains publics, les théâtres etc., dont l'existence suscitait parfois des tensions avec des valeurs juives plus traditionnelles. De nombreux juifs parlaient le grec, la lingua franca de la partie orientale de l'Empire.

Cette fusion entre les cultures juive et grecque est bien visible dans l'œuvre de Philon, qui utilise les catégories de Platon, avec divers aménagements, pour exprimer une théologie judaïque. Il suit par exemple la cosmologie de Platon en considérant que Dieu a créé le cosmos à partir de la matière, mais, conformément à la conception biblique selon laquelle Dieu a tiré le monde du néant, il postule une création antérieure de la matière à partir du néant. Il utilise également une méthode allégorique pour l'interprétation de la Bible hébraïque, anticipant ainsi les procédés similaires qu'emploieront les écrivains chrétiens. Néanmoins, en dépit de sa synthèse des deux cultures, Philon n'aura jamais beaucoup d'influence dans le monde juif, en partie à cause des événements qui suivent la chute de Jérusalem et la destruction du Temple en 70 apr. J.-C., quelque vingt ans après sa mort.

La destruction de Jérusalem par Titus, qui succède à l'empereur Vespasien, a bien évidemment un impact considérable sur l'histoire des juifs. Bien qu'elle ne les coupe pas complètement de leur patrie, elle met plus ou moins fin à la religion sacerdotale et la direction religieuse passe entièrement entre les mains des rabbins. Au cours des siècles suivants, à mesure qu'il évolue pour atteindre sa forme classique, le judaïsme devient à certains égards plus universel, et ce bien que la complexité croissante des règles fixant les comportements et les rituels des juifs tende à renforcer son particularisme. À ce stade de l'évolution de la religion juive, on trouve de plus en plus, au cœur de la foi, la tradition orale et les écrits de la Torah, son expression textuelle dans la Mishna puis plus largement dans le Talmud, le culte synagogal et domestique, l'autorité et le magistère des rabbins et, pour finir, une riche eschatologie qui comprend notamment le concept de résurrection après la mort. La rigueur de l'observance de la Torah, sous l'égide des rabbins, contribue à en faire le trait central de ce judaïsme en formation, et d'autres mouvements qui avaient de l'importance à l'époque de Jésus et avant la destruction du Temple deviennent marginaux du fait de l'impact des événements catastrophiques qui accompagnent le soulèvement contre les Romains. Les sadducéens conservateurs et collaborateurs, les militants révolutionnaires zélotes, les esséniens et toutes les autres sectes ont alors perdu leur raison d'être.

Parallèlement à l'essor du judaïsme classique et du christianisme se développent un certain nombre de mouvements dits gnostiques, terme dérivé de *gnosis*, désignant une forme de connaissance existentielle ou d'expérience qui réside au cœur de la quête spirituelle. Une grande variété de textes nous est parvenue sous l'appellation un peu générale de « gnos-

tiques », dont certains semblent avoir été largement diffusés dans le monde antique. Le gnosticisme (terme moderne créé pour désigner tous les mouvements en question) a sans doute pris naissance dans les cercles juifs hellénistiques d'Alexandrie et d'ailleurs, l'un des mythes les plus influents de cette mouvance se trouvant dans l'*Apocryphe de Jean*, techniquement un texte chrétien mais qui fait écho à des éléments juifs plus profonds. Ce texte intègre différents thèmes qu'on trouvait couramment rassemblés dans ce type d'écrits : l'idée d'un dieu inconnu, de son épouse Sophia (la Sagesse), d'un démiurge ou créateur du monde malveillant qui engendra celle-ci, l'idée aussi de la situation désespérée des âmes plongées dans ce monde mauvais, du besoin de salut par la *gnosis* et du rôle rédempteur de Sophia. Tous ces éléments offraient naturellement une autre interprétation de la Bible hébraïque et il est donc raisonnable de supposer que cette doctrine dissidente est née dans des cercles qui acceptaient le statut révélé des écritures. Ces idées n'ont pas été sans influence sur le christianisme primitif et on trouve d'ailleurs chez Paul des traces de gnosticisme. Les formes chrétiennes de gnosticisme ont surtout joué un rôle lors de la définition de la doctrine chrétienne primitive parce que celle-ci s'est construite en réaction contre les hérésies gnostiques. Le défi posé par Marcion au II^e siècle apr. J.-C., par exemple, a eu pour effet important d'accélérer la formation du canon du Nouveau Testament dans la mesure où il soulevait le problème du choix d'une orthodoxie par l'Église. Comme les autres gnostiques, Marcion considère que le créateur (Yahvé) est malveillant et que ce n'est pas lui qui est père du Christ mais l'ineffable Dieu Inconnu. Une autre figure importante du gnosticisme chrétien du II^e siècle apr. J.-C. est Valentin, qui caresse un temps l'ambition d'être élu évêque de Rome et propose un système dualiste fondé sur une série d'émanations descendant de l'ultime niveau de l'Être sous la forme de couples d'éons. Le groupe le plus élevé est constitué de ceux qui sont imprégnés de l'esprit, ou *pneuma*. De moindre dignité sont les psychiques, chrétiens ou juifs imprégnés d'âme ou *psyche*, tandis que les gens ordinaires sont qualifiés de « somatiques ». On retrouve dans l'enseignement de Valentin des éléments tantriques, comme la possibilité d'atteindre l'union divine par des relations sexuelles sacramentelles entre les « pneumatiques ».

L'essor du christianisme

Le mouvement le plus important issu du gnosticisme est finalement le manichéisme, qui sera évoqué plus loin. Cependant, pendant que la religion juive évolue vers le judaïsme rabbinique et que naissent et prolifèrent différentes philosophies, cultes à mystères et mouvements gnostiques divers, un puissant rejeton de la foi juive, à savoir le christianisme, commence à se frayer un chemin dans le monde occidental (voir également le chapitre 11.2.3).

La foi des chrétiens était bien évidemment centrée autour de la figure de Jésus, qu'ils considéraient comme le Messie, c'est-à-dire le Roi et Sauveur oint, le Fils de Dieu, et le mot hébreu messie a bientôt été traduit en grec par *Christos*. Sa vie, sa mort et sa résurrection étaient censées ouvrir la phase finale de l'histoire. Sous bien des aspects, sa carrière est paradoxale : il donne par exemple une nouvelle signification à la notion juive de messie, en ceci qu'il n'est ni le restaurateur ni le conquérant victorieux ; son œuvre ne vise pas à la restauration de la nation juive mais à l'extension d'un Israël désormais défini comme l'ensemble de ses disciples ; sa mort est finalement une sorte de victoire même si elle n'intervient pas dans le monde matériel. Après celle-ci, ses disciples commencent à lui rendre un culte, réaffirmant sa présence par l'eucharistie. À partir de cette vénération, et venant la renforcer, se forme la conviction parmi les chrétiens que le Christ est de nature divine, et l'Église en est poussée à examiner comment le culte du Christ pourrait se concilier avec le strict monothéisme de la tradition juive.

Le christianisme, fondé sur Jésus-Christ, est une religion du salut d'origine juive mais en relation, dès le milieu du I^{er} siècle apr. J.-C., avec la philosophie et le cosmopolitisme hellénistiques, en tout premier lieu par l'intermédiaire de Paul.

Les principales idées prêchées à l'origine par Jésus sont liées à la nécessité qu'il met en avant de se « repentir », le royaume des cieux étant proche. Riches ou pauvres, tous devront se justifier devant Dieu indépendamment de leur statut social sur terre. En tant que juge suprême, c'est lui qui délivrera ses jugements en fonction du comportement de chacun sur terre et de l'amour et de la miséricorde dont il aura fait preuve dans ses relations avec les autres créatures. Dieu sauvera chacun pour ses bonnes actions ou le punira pour ses mauvaises.

L'une des caractéristiques majeures du christianisme était qu'il donnait aux pauvres des raisons d'espérer et qu'il leur apportait un soutien dans les épreuves de la vie quotidienne. Certes, il était loin d'être le seul à affirmer que les êtres humains étaient égaux, mais dans la mesure où il donnait à cette conception la forme du Ciel ou plus précisément du « Royaume des Cieux », qui s'établirait au moment du retour de Jésus, on ne pouvait exclure que les pauvres tenteraient, pour atteindre ce royaume sur terre et de leur vivant, d'organiser des communautés chrétiennes à cette fin. Il y avait là une menace de fait pour les riches et les détenteurs du pouvoir, qu'ils soient juifs ou romains, ce qui explique pourquoi Jésus rencontra l'hostilité de la plupart des juifs aisés et fut condamné à la crucifixion par Ponce Pilate, procureur romain de Judée, vers l'an 30 apr. J.-C., avant la fête de Pesah ou Pâque juive.

Tandis que le christianisme juif conserve une certaine importance dans les premières années, jusqu'à son affaiblissement après la destruction du Temple en 70 apr. J.-C. puis l'expulsion des juifs de Jérusalem par l'empe-

reur Hadrien en 135, la nouvelle religion se propage rapidement à partir des voyages missionnaires de Paul (mort entre 62 et 68) et d'autres adeptes qui apportent la foi chrétienne aux juifs et, plus important encore, aux gentils des régions de langue grecque de l'Empire ainsi qu'à Rome elle-même. C'est en partie à cause de l'inclusion de plusieurs lettres importantes de Paul dans le canon du Nouveau Testament que son influence théologique est primordiale dans l'Église primitive. L'activité de prédication des chrétiens fait qu'ils sont davantage la cible de persécutions que les juifs qui, malgré leur monothéisme ombrageux et leur refus de faire la moindre concession à la religion publique de l'Empire, peuvent être considérés comme respectueux des coutumes ancestrales. La première grande persécution fait suite à un gigantesque incendie à Rome, en 64, sous le règne de l'empereur Néron (37-68), et les chrétiens et les juifs sont victimes de pogromes pendant les deux cent cinquante ans qui suivent. Les persécutions sont particulièrement féroces sous Decius (249-251) et sous Dioclétien en 303, les chrétiens faisant l'objet d'une hostilité d'autant plus exacerbée qu'ils répugnent à servir dans l'armée. Cependant, d'une certaine manière, les persécutions ne font que renforcer l'Église.

Le christianisme, l'Église chrétienne et le Bas-Empire romain

L'Église est puissamment organisée. À l'inverse du judaïsme, qui n'est au mieux qu'une incertaine fédération de communautés, le christianisme se dote d'une structure hiérarchique ecclésiastique comprenant des évêques ou des responsables chargés de superviser une zone déterminée, eux-mêmes sous la responsabilité d'évêques principaux chargés de juridictions plus étendues, tels ceux d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie et de Rome. L'Église dispose également d'un clergé professionnel qui, en plus de ses fonctions pastorales, administre les rites sacramentels si essentiels à la vie de l'Église que sont le baptême et l'eucharistie. C'est ainsi que le christianisme pénètre la société impériale à un degré tel que Constantin engage le processus qui fera du christianisme la religion officielle de l'Empire. Par son édit de 313, l'Église est tolérée et c'est l'empereur lui-même qui préside en 325 le premier concile de Nicée, dont les décisions seront cruciales pour la suite. En édifiant à Byzance sa nouvelle capitale, Constantinople, il pose en fait les fondations de l'Empire d'Orient, qui survivra longtemps à la chute de l'Empire d'Occident.

Le concile de Nicée, en 325, qui a pour but de résoudre certaines questions touchant à la nature de Dieu, définit les grandes lignes de la doctrine de la Trinité, si caractéristique du christianisme et qui le fait rompre définitivement avec le monothéisme judaïque. L'intervention de Dieu dans l'histoire est triple : elle se manifeste par la création du monde et l'ancienne alliance,

puis par l'incarnation en la personne de Jésus-Christ et, enfin, par la venue de l'Esprit, à l'origine de l'Église ou nouvel Israël. Au-delà de l'aspect événementiel, les chrétiens posent ainsi le postulat des trois formes d'existence de Dieu : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. À Nicée, il est décidé que ces trois personnes ne sont qu'une seule et même substance, formulation qui rejette délibérément l'idée que le Christ serait d'une certaine façon inférieur au Père. Le Fils est éternellement engendré par le Père et l'Esprit procède éternellement du Père, mais les trois sont égaux et liés entre eux par l'amour.

Nicée utilise la terminologie technique de la philosophie grecque, ce qui témoigne de l'intégration croissante des catégories grecques et, dans une moindre mesure, latines dans l'expression de la doctrine chrétienne. De fait, différents théologiens chrétiens commencent à se référer à la vision du monde néoplatonicienne dans leur formulation de la doctrine chrétienne, en particulier le plus influent des théoriciens occidentaux, Augustin d'Hippone (354-430), en Afrique du Nord. En substance, la formation du christianisme classique aux III^e et IV^e siècles est marquée par une fusion entre, d'une part, les différentes valeurs du judaïsme sous leur forme chrétienne et, d'autre part, la philosophie et la pratique contemplative des néoplatoniciens. Après la reconnaissance du christianisme comme religion officielle, son côté mystique s'accroît car, en réponse à la corruption de la foi qui accompagne les avantages dont il bénéficie désormais, on assiste à un essor de la vie monastique. Le retrait du monde, la pratique de l'ascétisme et la naissance de la contemplation intérieure donnent au mysticisme une place de choix dans la foi, ce qui répond au souci majeur du néoplatonisme.

Le concile de Chalcédoine, en 451 apr. J.-C., est dirigé contre les enseignements de Nestorius, dont on estime que la doctrine de la double nature du Christ compromet la divinité de celui-ci. L'Église perse reste néanmoins fidèle à ses enseignements, et les nestoriens jouiront plus tard d'une influence certaine le long de la route de la soie et s'implanteront solidement en Chine ainsi qu'en Arabie et en Inde. Toujours en réaction contre le concile de Chalcédoine, plusieurs Églises, notamment les Églises syrienne, copte, éthiopienne et arménienne, affirment la nature unique du Christ. Les conciles contribuent ainsi à des variations, certes quelque peu subtiles, de la doctrine de l'essence du Christ.

La désintégration de l'Empire d'Occident et les querelles de pouvoir entre Constantinople et Rome conduisent l'orthodoxie orientale et le catholicisme occidental sur des chemins divergents qui les mèneront à une franche opposition à partir du VI^e siècle apr. J.-C. L'orthodoxie orientale ne reconnaît plus la papauté, met en place ses propres rituels et son propre style architectural et artistique religieux, encourage la vénération des icônes, considérées comme des « fenêtres sur le ciel », et déplore, au nom de la tradition, les innovations doctrinales de l'Occident. Les différences linguistiques et cultu-

relles se conjuguent également pour venir aider à la création de deux formes distinctes de christianisme. D'un point de vue orthodoxe, l'Église occidentale de Rome est déviante, tout comme ses innovations. À l'inverse, la désintégration de l'Empire d'Occident encourage le renforcement de la papauté, fondée sur l'affirmation que les évêques de Rome sont les héritiers de Pierre, qui y est mort et sur lequel Jésus a construit son Église.

Après l'effondrement du pouvoir politique, Rome étant elle-même mise à sac en 410 et finalement occupée en 476, c'est essentiellement l'Église d'Occident qui assure la survie des valeurs de l'Empire. Il en va de même pour la langue latine, que l'Église continue à utiliser notamment pour la liturgie et la théologie, et l'on assiste également, à l'est comme à l'ouest, à un renforcement de l'orthodoxie. À l'est par exemple, l'empereur Théodose (qui règne de 379 à 395) fait fermer un grand nombre de temples païens et proclame l'identité des valeurs chrétiennes et civiques. L'empereur Julien (361-363) se lance toutefois dans une tentative ambitieuse, mais infructueuse, de faire revivre le paganisme et de l'instituer en religion d'État (il projetait par ailleurs de reconstruire le Temple de Jérusalem, probablement plus pour contrarier les chrétiens que pour venir en aide aux juifs). Mais l'ancienne religion perdra inexorablement son emprise malgré les entreprises philosophiques, notamment néoplatoniciennes, menées pour la défendre. Concourent à la diffusion du christianisme ses pratiques populaires, les pèlerinages, le culte des reliques et des saints ainsi que son impressionnante liturgie.

Cette transition vers le christianisme officiel n'empêche pas la survie du judaïsme, bien que l'hostilité croissante entre ces deux religions, qui se définissent par opposition l'une à l'autre, se traduise par certaines restrictions : le patriarcat (autorité de la communauté de Palestine) est aboli, il devient plus malaisé d'obtenir la permission de construire des synagogues, etc. Néanmoins, l'établissement par écrit du calendrier sacré juif, au milieu du IV^e siècle, crée une sorte d'unité au sein de la diaspora ; entre les III^e et VI^e siècles, on compile les deux Talmuds (palestinien et babylonien), et des missionnaires juifs sont très actifs dans certaines régions, notamment en Arabie et au Yémen, ouvrant de fait la voie à l'essor de l'islam au VII^e siècle apr. J.-C.

Le manichéisme

Une autre religion, le manichéisme, occupe un temps le devant de la scène en Occident ainsi qu'en Perse et en Asie centrale. Son fondateur, nommé Manès ou Mani (214-env. 274), naît dans le sud de la Babylonie qui appartient alors à l'Empire sassanide. En raison d'une expérience religieuse dans sa jeunesse, il rejette les valeurs de la communauté judéo-chrétienne au sein de laquelle il a grandi. À l'âge de 24 ans, il entame sa mission et commence à

prêcher une nouvelle religion qui, bien qu'originale, comprend d'importants éléments gnostiques, chrétiens, bouddhiques et zoroastriens. Il se considère d'ailleurs lui-même comme le prophète suprême, successeur de Zoroastre, du Bouddha et de Jésus. Sa représentation de la réalité est dualiste, c'est-à-dire qu'elle est divisée entre les forces de la Lumière et celles des Ténèbres. Il explique, au moyen d'un mythe complexe, comment l'aspect divin de l'existence s'est retrouvé mêlé à son aspect démoniaque. Les âmes humaines sont des étincelles ou des émanations de Dieu et la finalité de la foi est de libérer l'âme par la connaissance. Au premier âge de l'univers, le Bien était séparé du Mal ; puis, à l'âge suivant (le nôtre), ils sont mêlés ; enfin, au terme de l'histoire, ils seront de nouveau séparés. Manès doit beaucoup aux valeurs du bouddhisme, à la métaphysique zoroastrienne, à la mythologie des gnostiques et à l'organisation du christianisme. Lui aussi, au moins au début, intègre des images à sa révélation. Il ne devait pas être facile pour ses disciples de suivre ses prescriptions austères : s'abstenir de consommer de la viande, du vin et toute nourriture impure et adopter la non-violence et la pauvreté pour cheminer vers la vérité. En conséquence, il établit une distinction entre élus et auditeurs : ces derniers, les laïcs, doivent être monogames, prier quatre fois par jour, faire don d'un dixième de leurs revenus au clergé, et ainsi de suite, leur foi devant leur garantir dans l'avenir une réincarnation plus favorable. En 242, il obtient la protection impériale, mais un chef sassanide décide par la suite de ne plus tolérer cette religion. Manès est alors soumis à un long interrogatoire et meurt en prison.

Aux III^e et IV^e siècles apr. J.-C., le manichéisme se répand dans l'Empire romain, dont le converti le plus célèbre n'est autre qu'Augustin, dont certaines des attitudes envers la sexualité sont marquées par sa période manichéenne. Il se propage aussi en Perse, en Asie centrale et, au VIII^e siècle, jusqu'en Chine. Ses fidèles font l'objet de persécutions en Occident, en particulier par Dioclétien en 297 et par le pape Léon I^{er} en 445. Par la suite, malgré son extinction, le manichéisme influencera le christianisme à travers les mouvements bogomiles et albigeois. La vigueur et l'attrait de cette religion font peu de doute et les autorités chrétiennes la considéraient comme une sérieuse menace. Les conquêtes islamiques du VII^e siècle apr. J.-C. contribueront à la submerger dans son pays d'origine, et le christianisme, qui tenait fermement dans son emprise les territoires byzantins et occidentaux, finira par l'en éliminer.

On peut considérer le manichéisme comme la forme la plus puissante du gnosticisme. L'une des raisons du succès du christianisme est le fait qu'il constituait une voix moyenne entre le triste renoncement au monde des gnostiques d'un côté et les préoccupations purement matérielles de l'autre. La doctrine du péché originel telle qu'elle est exprimée par Augustin et l'accent mis sur un certain ascétisme limitent fortement la possibilité de voir le

monde d'un œil joyeux. La grande figure du diable va dans le même sens que le dualisme gnostique : il y a là, au moins, un mythe qui rend le mal intelligible. L'existence au sein de l'Église d'un christianisme monastique est à elle seule la reconnaissance, au moins sur le plan pratique, d'une élite spirituelle.

C'est la division de l'Église en factions qui décide de son affaiblissement : les tentatives pour extirper ou discipliner les hérésies provoquent en effet des divisions décourageantes. Ainsi, pendant une longue période, l'Église d'Afrique du Nord est divisée en deux grands courants qui vont jusqu'à dissuader les mariages mixtes entre fidèles des deux groupes et refuser la validité des ordinations prononcées par l'autre. En Égypte, l'Église monophysite copte, bien que parfois maltraitée par le pouvoir en place, coexistait avec les orthodoxes. Dans les régions situées hors de l'Empire, en Orient, une bonne partie de l'Église était techniquement hérétique du point de vue du concile de Chalcédoine. Il n'est donc pas surprenant que les conquêtes arabes du VII^e siècle aient gagné si vite l'ensemble de ces régions et que les chrétiens aient souvent considéré que leurs nouveaux souverains de confession islamique faisaient preuve d'une plus grande tolérance que leurs prédécesseurs.

L'AFRIQUE

Nos connaissances des religions et des idéologies africaines de cette période varient une fois encore selon la nature des informations disponibles. Une grande partie du nord et du nord-est du continent abritait des communautés qui connaissaient l'écriture et dont les documents écrits nous renseignent abondamment sur la dimension spirituelle de la vie des habitants : de toute évidence, ceux-ci adhéraient bien souvent à des croyances religieuses également présentes hors d'Afrique. Dans les régions qui n'ont pas produit de documents écrits, il faut se fonder sur les données archéologiques ; or, comme chacun sait, celles-ci ne sont pas faciles à interpréter en matière de religion. D'importants progrès ont cependant été réalisés dans notre compréhension de l'art rupestre d'Afrique australe, dont une bonne part, datée de la période traitée dans ce volume, peut être considérée comme la représentation d'un système de croyances fortement apparentées à celles des peuples san (bochimans) méridionaux à une époque plus récente.

Il est inutile de s'étendre sur l'Égypte. Au III^e millénaire av. J.-C. étaient déjà en place les traits principaux de l'idéologie et de la religion égyptiennes, dont la persistance sous les Ptolémée et jusqu'à la conquête romaine montre à quel point elles imprégnaient la vie des Égyptiens. Lors de cette conquête, à la différence de ce qui se produit dans d'autres régions d'Afrique du Nord sous administration romaine, le panthéon romain est remodelé sur le modèle

égyptien et les empereurs intégrés à ce système en tant que souverains divins. Ailleurs, Phéniciens, Grecs et Romains introduisent les uns après les autres leurs divinités en Afrique du Nord où, selon les différents niveaux d'acculturation entre colons et autochtones, elles sont assimilées à des degrés divers aux croyances libyco-berbères (voir le chapitre 14).

À partir du IV^e siècle apr. J.-C., l'Afrique du Nord devient un foyer du christianisme (voir les chapitres 12, 14 et 15) et de ses différentes branches.

Pour la plus grande part de l'Afrique subsaharienne, on ne dispose de pratiquement aucune information fiable sur les croyances et les pratiques religieuses de cette période. On peut raisonnablement supposer que les racines des croyances animistes traditionnelles remontent au moins au I^{er} millénaire av. J.-C. mais pas l'affirmer positivement en l'absence, pour l'instant du moins, de preuves archéologiques. La plus grande partie de l'art religieux africain étant en bois, il n'en reste quasiment aucune trace archéologique au sud du Sahara. Des sculptures en terre cuite datant de cette période sont attestées au Nigéria et au Transvaal, mais rien ne permet de supposer qu'on n'en produisait pas dans d'autres régions. Si celles du Nigéria laissent supposer une continuité stylistique avec des sculptures plus récentes dont on sait qu'elles avaient une signification religieuse, liée notamment au culte des ancêtres, les sculptures d'Afrique du Sud sont plus difficiles à interpréter : elles pourraient avoir servi de masques et on a émis l'hypothèse que la présence d'éléments décoratifs représentant du bétail témoigne du rôle important qu'a joué celui-ci dans les sociétés de langue bantoue depuis au moins le V^e siècle apr. J.-C., thèse que confirme par ailleurs l'archéologie (voir le chapitre 16).

On a pu démontrer, en Afrique australe, l'existence de liens très étroits entre d'une part l'art rupestre et d'autre part le système de croyances et de pratiques socioreligieuses des San méridionaux tels que les décrivent certains documents ethnographiques du XIX^e siècle qui sont parvenus jusqu'à nous. Il est évident que la plus grande partie des œuvres artistiques sont liées au chamanisme et plus particulièrement à l'expérience de la transe : la posture de nombreuses figures humaines représentées dans l'art rupestre est identique à celle qu'adoptent les chamans en transe, tandis que d'autres traits comme le saignement de nez ne font que confirmer la validité de ce rapprochement. D'autres aspects de cet art, autrefois inexplicables, peuvent être interprétés comme des métaphores ou d'autres représentations de l'expérience de la transe. L'importance de cette corrélation, aujourd'hui généralement acceptée, est double : non seulement elle fournit pour la première fois une explication convaincante de cet art, mais elle nous donne également la possibilité de retracer historiquement un phénomène culturel encore central dans la vie des peuples de langue san à une époque récente, mais jusqu'à présent ignoré de l'archéologie.

Depuis la découverte de cette corrélation, on a souvent fait un usage inapproprié du thème de la transe dans l'interprétation de l'art rupestre d'Afrique australe, alors que ce n'est pas la seule explication possible même dans les zones où le lien avec le chamanisme est clairement établi. De même faut-il éviter d'y avoir recours dans des régions où l'on pense que prévalaient d'autres systèmes de croyances. On citera en exemple les tentatives d'interprétation de l'art rupestre de Tanzanie qui s'appuient sur l'étude ethnographique des San méridionaux, sujettes à caution dans l'attente de nouvelles recherches. Un exemple salubre à cet égard est fourni par les études sur l'art rupestre plus tardif du Malawi et de l'est de la Zambie, qui ont clairement montré son association avec le rituel *nyau* et les pratiques religieuses apparentées des peuples de langue bantoue.

Il est clair que l'étude de l'art rupestre est à l'heure actuelle le meilleur moyen de comprendre les religions et les croyances des peuples africains sans écriture pendant le dernier millénaire av. J.-C. et les sept premiers siècles de l'ère chrétienne. Les résultats sont certes incomplets et leur portée limitée, mais les recherches sur la religion en Afrique ne peuvent plus se contenter de s'intéresser aux siècles les plus récents ou aux régions possédant une longue tradition scripturale.

LES AMÉRIQUES

Aucune religion ou idéologie universelle à strictement parler n'est jamais apparue à quelque époque que ce soit dans le Nouveau Monde. Ce qui se rapproche le plus d'une religion universelle est, au ^{xv}^e siècle, la tentative inca de propager le culte du dieu Soleil dans la majeure partie des Andes centrales, mais la signification de ce mouvement était plus politique que religieuse. On ne sait si la présence de temples du Soleil dans les régions périphériques de l'Empire signifie nécessairement que toute la population autochtone avait été convertie, même si c'était sans doute le cas pour la noblesse locale. Sur le Vieux Continent, les religions universelles semblent être apparues à un certain niveau de développement de la vie urbaine et de l'État, niveau qui n'a pas été atteint dans le Nouveau Monde avant l'arrivée des Européens. Très souvent, les religions universelles sont liées à des États à vocation universelle ; or, à l'exception de l'Empire inca des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, il n'y a jamais eu d'État universel dans le Nouveau Monde. Dans certaines régions où l'on constate la présence, au cours de notre période et même plus tard, de sociétés organisées sous forme de bandes, de tribus et de chefferies, la religion est étroitement liée à la parenté ainsi qu'aux institutions locales, sociales et politiques fondées sur celle-ci. L'archéologie a prouvé de manière concluante que le culte des ancêtres était le système religieux central d'un grand nombre

de sociétés du Nouveau Monde de la période étudiée, ce qui est typique du niveau de développement institutionnel correspondant à la chefferie. Dans les sociétés de ce type, les ancêtres sont les protecteurs et les patrons de leurs descendants, et les divinités ancestrales d'un groupe ne représentent rien ou presque rien pour les autres groupes.

Même dans les deux régions qui ont connu les évolutions les plus complexes et donné naissance à des économies urbaines, c'est-à-dire en Més-Amérique et dans les Andes centrales, le principe de base de l'organisation de la société demeurait dans une large mesure la parenté et le culte des ancêtres est resté la forme de religion la plus répandue. Les Mayas classiques, par exemple, étaient certainement divisés en lignages segmentés liés au culte des ancêtres. Les bâtiments les plus imposants retrouvés chez les Mayas sont les monuments funéraires dédiés aux souverains qui, déifiés après leur mort, étaient de leur vivant les chefs du plus haut lignage de chaque entité politique : la structure de la société maya classique est donc semblable à celle des chefferies.

Parallèlement à cette organisation fondée sur la parenté et le lignage, certains éléments prouvent clairement l'existence d'institutions de pouvoir politique spécialisées qui conféraient aux rois mayas des richesses, un pouvoir et un prestige bien supérieurs à ceux de la plupart des chefs, pouvoir qui leur permettait de construire sur une bien plus grande échelle que dans la plupart des chefferies. C'est à cause de ces traits que l'on peut affirmer que, malgré leur organisation fondée sur la parenté, les Mayas étaient essentiellement structurés en États. La société connaissait une certaine stratification de type économique fondée sur des différences d'accès au travail, de qualité des terres agricoles et d'emploi des esclaves, ces derniers étant des prisonniers de guerre. Par tous ces aspects, elle ressemble beaucoup aux sociétés d'Afrique occidentale des ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles.

L'émergence de sociétés plus stratifiées et étatisées s'est accompagnée de la combinaison du culte des ancêtres avec une religion officielle fondée en partie seulement sur la promotion des ancêtres royaux au statut de divinités. Ces cultes d'État comprenaient un panthéon de dieux principaux dont certains étaient empruntés à d'autres régions.

Parmi ces dieux importés, on peut citer Tlaloc, un concept diffusé à partir de Teotihuacán dans le Mexique central. Tlaloc y était un dieu de la pluie et de la fertilité mais il avait aussi des fonctions militaires. Certains chercheurs pensent que ces deux rôles distincts peuvent être considérés comme deux dieux différents. Une version de Tlaloc s'occupait des affaires internes de Teotihuacán, tandis que l'autre était surtout le dieu des relations extérieures. C'est cette deuxième version de Tlaloc qui s'est largement répandue dans toute la zone méso-américaine. Le processus de diffusion de ces concepts religieux à partir de Teotihuacán est de nature très com-

plexe. Comme on l'a observé plus haut, elle ne semble pas avoir été liée à l'expansion de l'Empire, mais la présence de guerriers professionnels portant sur leur bouclier les symboles de Tlaloc indique que la diffusion du concept de Tlaloc avait une dimension politique. Il se peut que certains seigneurs mayas aient eu recours à des guerriers mercenaires de Teotihuacán pour les aider à prendre le contrôle de groupes voisins, mais c'est probablement le commerce de l'obsidienne qui a fourni le mécanisme principal de l'influence de Teotihuacán sur la Més-Amérique, y compris la diffusion de Tlaloc et d'autres figures religieuses ; est d'ailleurs attestée, dans certaines villes étrangères, la présence de marchands de Teotihuacán qui ont peut-être joué le rôle d'agents de propagation des concepts religieux de leur cité.

Dans les Andes centrales, le phénomène connu sous le nom de Tiahuanaco, qui comprend la diffusion de certains concepts religieux dans une zone étendue, était presque certainement lié à la conquête et à l'intégration politique. Le processus était déjà bien engagé vers 700 apr. J.-C. et les icônes religieuses de Tiahuanaco se sont largement diffusées autour du cœur du plateau bolivien central.

En Més-Amérique et dans les Andes centrales en général, la propagation des concepts religieux semble donc avoir été liée à des processus politiques et économiques impliquant principalement les classes dirigeantes ; les idées connaissent une très large diffusion, y compris des éléments d'ordre cosmologique ou cosmogonique et des symboles surnaturels. Les souverains locaux, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de leur sphère d'influence politique, trouvaient certains avantages à s'approprier ces concepts et les utilisaient pour renforcer leur influence sur leur peuple. On sait que, par la suite, l'introduction de divinités étrangères a également été combinée à la mythologie attribuant à la classe dirigeante une origine distincte et supérieure à celle du reste de la population, qui lui donnait le droit, et à elle seule, de s'adresser à ces êtres surnaturels.

Il nous reste à examiner l'intéressante question de la dimension institutionnelle des religions du Nouveau Monde.

En Més-Amérique et dans les Andes centrales pour la période qui va de 600 av. J.-C. au début de l'ère chrétienne, et dans l'est des États-Unis de 200 av. J.-C. à 200 apr. J.-C., la plus grande partie de l'architecture monumentale retrouvée dans les centres des chefferies était à usage funéraire. Au fur et à mesure du développement des États de Més-Amérique et des Andes centrales, l'apparition de divinités majeures et de leur culte a entraîné la construction d'édifices massifs en pierre ou en adobe qui servaient aux rituels consacrés à ces dieux. Ce qui reste peu clair est jusqu'à quel point cette évolution s'est traduite par la naissance d'un clergé différencié du type de celui que l'on trouvait chez les Aztèques à l'époque de la

conquête espagnole. Dans la société aztèque, il existait en effet un clergé distinct de la hiérarchie politique et des ordres de prêtres célibataires étaient rattachés aux temples, ceux-ci possédant des terres ne relevant pas de l'État.

Cela ne semble pas avoir été le cas dans les régions considérées : dans ces deux grands centres de civilisation, l'art et l'architecture manifestent une imbrication étroite de la religion et de la politique, à l'évidence très ancienne, qui suggère une organisation semblable à celle des chefferies dont les responsables politiques et religieux sont les mêmes individus. Vont dans ce sens les données archéologiques relatives aux cultures tiahuanaco, mochica (moche) et nazca dans les Andes centrales et à celles des Mayas classiques, des Zapotèques et des Totonèques en Més-Amérique. La seule indication de l'existence d'un clergé séparé du pouvoir politique se trouve à Teotihuacán sous la forme d'ensembles architecturaux qui servaient de temples réservés au service des divinités majeures, comme les temples du Soleil et de la Lune et la Citadelle, où le temple se combine avec des habitations pour former un ensemble intégré de bâtiments. Toutefois, dans ces trois complexes, la structure principale reste le temple. La question se complique quelque peu du fait de la présence d'une architecture religieuse monumentale jusque dans les ensembles résidentiels réservés aux personnages de haut rang : dans ces ensembles, comme celui de l'avenue des Morts, les temples ne paraissent toutefois pas imposants, surtout en regard de l'ampleur des habitations elles-mêmes. Ces différences suggèrent la présence de deux institutions distinctes, même s'il faut bien garder à l'esprit que les données dont nous disposons ne sont pas toujours sans ambiguïtés.

NOTE

1. Un groupe de chercheurs a plus récemment proposé d'avancer les dates du Bouddha d'environ quatre-vingts ans. Les propositions de nouvelles dates et la réévaluation des datations existantes ont été examinées dans les volumes dirigés par H. Bechert.

BIBLIOGRAPHIE

AMES R. T. 1983. *The art of rulership*, Honolulu.

BECHERT H. (dir. publ.). 1991. *The dating of historical Buddha*, Gottingen.

BROWN P. 1977. *Religion and society in the age of Saint Augustine*, Londres.

- BURKERT W. 1977. *Griechische Religion der archaischen und Klassischen Epoche*, Stuttgart.
- CHADWICK H. 1967. *The early Church*, Harmondsworth.
- CHANG K. C. 1983. *Art, myth and ritual : the path to political authority in ancient China*, Cambridge, Massachusetts.
- CHEN K. 1964. *Buddhism in China. A historical survey*, Princeton.
- GILLON W. 1984. *A short history of African art*, Londres.
- GRANT F. C. (dir. publ.). 1953. *Hellenistic religions : the age of syncretism*, New York.
- GROUSSET R. 1929. *Sur les traces du Bouddha*, 6^e éd., Paris.
- GUTHRIE W. K. C. 1962-1981. *History of Greek philosophy*, vol. I-VI, Cambridge.
- KOSAMBI D. D. 1965. *The culture and civilisation of ancient India in historical outline*, Londres.
- LAMOTTE E. 1958. *Histoire du bouddhisme indien. Des origines à l'ère Caka*, Louvain.
- LEON-PORTILLA M. 1963. *Aztec thought and culture*, Norman, Oklahoma.
- LEWIS-WILLIAMS J. D. 1983. *The rock art of southern Africa*, Cambridge.
- , DOWSON T. A. 1989. *Images of power : understanding bushman rock art*, Johannesburg.
- LUI XINRU. 1988. *Ancient India and ancient China : trade and religious exchanges, AD 1-600*, Delhi/Oxford.
- LONG A. A. 1974. *Hellenistic philosophy*, Londres.
- LUMBRERAS L. 1974. *The peoples and cultures of ancient Peru*, Washington D. C.
- MACMULLEN R. 1984. *Christianizing the Roman empire, AD 100-400*, New Haven.
- MITRA D. 1971. *Buddhist monuments*, Calcutta.
- NEUSNER J. 1983. *Judaism in society*, Chicago.
- PHILLIPSON D. W. 1976. *The prehistory of eastern Zambia*, Nairobi.
- RAHULA W. 1966. *History of buddhism in Ceylon*, 2^e éd., Colombo.
- ROE J. 1946. The Inca culture at the time of the Spanish Conquest. Dans : Steward J. H. (dir. publ.), *Handbook of South American Indians*, vol. II, Washington D. C., Bureau of American Ethnology (Bulletin 143), p. 183-330.
- SANGHARAKSITA B. 1975. Buddhism. Dans : Basham A. L. (dir. publ.), *A cultural history of India*, Londres, p. 83-99.
- SCHELE L., MILLER M. E. 1986. *The blood of kings : dynasty and ritual in Maya art*, Fort Worth, Texas.

- SCHWARTZ B. I. 1985. *The world of thought in ancient China*, Cambridge, Massachusetts.
- THAPAR R. 1966. *A history of India*, vol. I., Harmondsworth.
- WALLIS R. T. 1972. *Neoplatonism*, Londres.
- WIDENGREN G. 1965. *Mani and manicheism*, Londres.
- WILLCOX A. R. 1984. *The rock art of Africa*, Londres.

5

Langues, écriture et littérature

*Alexander K. Adelaar, Wilt L. Idema, Reimar Müller,
David W. Phillipson, William T. Sanders et Romila Thapar*

Avec le début de l'âge du fer, une nouvelle étape est franchie dans l'évolution de l'écriture et de la littérature, tandis que se modifie la répartition des familles de langues et des langues elles-mêmes. Les transformations économiques, culturelles et sociales que connaît une grande partie de l'humanité à cette époque provoquent l'apparition de nouvelles régions nucléaires et de nouveaux foyers de développement, mais aussi une mobilité croissante des communautés tribales et en particulier des nomades. L'accroissement de la population dans certaines régions provoque de vastes mouvements migratoires et des tribus entières élargissent leur territoire d'origine, voire même le quittent pour en occuper un nouveau, apportant avec elles leur langue et leurs traditions culturelles.

Par ailleurs, cette époque voit l'édification d'empires dominés pour certains par des dynasties d'origine tribale dont la langue, lorsqu'elle devient langue officielle de l'État, ce qui est souvent le cas, est adoptée par les élites d'origines ethniques diverses réunies par celui-ci. C'est ainsi que certaines familles de langues se renforcent au sein d'une même région et que, dans le même temps, certaines branches de ces familles connaissent une expansion géographique : chinois, sanskrit, grec, germanique, celte, turc, iranien, etc.

Grâce aux nombreux documents conservés depuis le ^ve siècle av. J.-C. par les traditions grecque, romaine, chinoise, indienne, perse, égyptienne et hébraïque, ainsi qu'à la pérennité de multiples langues, il est possible de reconstituer leur évolution et leur diffusion au cours des siècles couverts par ce volume. Avec l'apparition d'aires culturelles, d'États, de relations commerciales et de mouvements migratoires et les interactions qui s'ensuivent,

certaines langues acquièrent un rôle prééminent en tant qu'instruments de communication orale et écrite.

De l'Espagne à l'Asie centrale et au nord de l'Inde, les membres des classes supérieures des royaumes et des colonies hellénistiques peuvent par exemple communiquer entre eux en grec. En Asie de l'Est, le chinois devient la lingua franca écrite des classes dominantes, de même que le latin, puis, à partir de la seconde moitié du VII^e siècle apr. J.-C., l'arabe, dans certaines régions d'Europe, d'Asie occidentale et d'Afrique du Nord. En Afrique subsaharienne et sur le continent américain, on assiste au même phénomène : des familles linguistiques et des langues qui se répandent et acquièrent un statut privilégié, sans qu'il soit vraiment possible, faute de sources écrites, de dresser un tableau précis de cette évolution.

On ne peut que souligner l'ampleur des avancées que connaît l'emploi de l'écriture. Dans le bassin méditerranéen, les Grecs élaborent leur propre écriture, inspirée de celle des Phéniciens implantés en Asie occidentale, créant un alphabet permettant d'écrire une langue quelle qu'elle soit au seul moyen de signes phonétiques simples au lieu de transcrire les mots par des idéogrammes comme le faisaient les systèmes d'écriture antérieurs. De cette façon, il est également possible, avec un nombre restreint de lettres — d'une vingtaine à une trentaine, employées dans une variété infinie de combinaisons —, de représenter des mots et des noms inconnus. L'invention de l'écriture alphabétique est une véritable révolution qui ouvre l'accès de l'écriture à de nouvelles catégories sociales et facilite son enseignement et son apprentissage, ce qui lui permet ainsi d'entrer dans la vie courante. Les systèmes traditionnels d'écriture égyptien et chinois évoluent également, mais uniquement par simplification des signes.

Avec cette nouvelle avancée de l'écriture en Méditerranée et la large diffusion du grec et du latin, on peut davantage communiquer à distance, conserver les informations et partager les fruits de la pensée philosophique et scientifique. Grâce au papyrus égyptien, employé depuis longtemps déjà, et à la récente invention du papier par les Chinois, on dispose désormais de supports très pratiques et peu coûteux qui permettent d'écrire en cursive, en liant les signes et les lettres, alors que les autres systèmes plus anciens qui utilisaient la pierre, le métal, l'argile, le bois ou l'os nécessitaient de graver laborieusement chaque signe ou image l'un après l'autre.

Dans les régions du monde où se répandent ces nouveaux systèmes d'écriture, il devient possible de consigner par écrit les traditions orales et d'étoffer une littérature variée, diffusée grâce à des exemplaires confectionnés dans des ateliers de copistes professionnels. Les manuscrits peuvent alors être vendus et conservés dans des bibliothèques privées et publiques.

Bien que les débuts de l'écriture datent d'environ 3 000 av. J.-C., ce n'est qu'à partir de l'âge du fer qu'elle atteint un niveau permettant la préservation

des idées des hommes et leur échange à grande échelle. L'histoire culturelle et scientifique de l'humanité entre ainsi dans une ère nouvelle.

L'ASIE DU SUD

En Asie du Sud, la période comprise entre le ^{viii}^e siècle av. J.-C. et le ^{vii}^e siècle apr. J.-C. voit apparaître de nouveaux usages de la littérature orale et écrite dans diverses langues. La littérature relativement restreinte des hymnes et des commentaires rituels du début du I^{er} millénaire av. J.-C. s'enrichit progressivement, dans tous les domaines de la connaissance, d'une grande variété de textes dont certains faisaient partie de la tradition orale avant d'être mis par écrit.

L'une des caractéristiques les plus remarquables du langage en tant que moyen de communication est que, selon les catégories sociales, les idéologies et les confessions religieuses, on emploie des variantes particulières de la langue. Dans le nord de l'Inde, la langue fondatrice était le sanskrit, dont la forme la plus ancienne, celle des textes védiques, est désignée en linguistique sous le terme d'indo-aryen ancien. Sa parenté avec l'iranien ancien et son appartenance aux langues issues de l'indo-européen prouvent l'existence d'une aire de proximité linguistique qui s'étendait au-delà de l'Inde. On sait, par les variations régionales qu'il présente au ⁱⁱⁱ^e siècle av. J.-C., que son emploi n'était pas uniforme et qu'il comportait des éléments de formes linguistiques locales issus de langues non aryennes.

À l'origine, le sanskrit était utilisé par les auteurs brahmanes. Le sanskrit védique, la langue du corpus des textes religieux appelés Vedas, était plus proche de l'indo-européen reconstitué que le sanskrit classique ultérieur dont l'usage se généralise à partir du ^v^e siècle av. J.-C. et que l'on retrouve dans les inscriptions royales, à l'exception des plus anciennes. La langue de prédilection des inscriptions était initialement le prākṛit, terme générique désignant un groupe de langues plus couramment employées, toutes dérivées du sanskrit mais comportant des variantes locales, dont l'emploi sera par la suite également encouragé par les jaïna. Le Bouddha prêche lui aussi dans une forme régionale de prākṛit venue de la plaine du Gange moyen ; le canon bouddhique est finalement rédigé en pāli, langue apparentée au sanskrit védique. Certains textes bouddhiques de la tradition nord-indienne, rassemblés dans l'extrême nord du sous-continent, emploient quant à eux un sanskrit hybride. Les rois dont le territoire englobait le nord-ouest de l'Inde et l'Afghanistan recouraient aussi à des inscriptions en grec et en araméen, sans doute afin de communiquer avec leurs sujets iraniens et grecs dans ces régions. Dans la péninsule et l'Inde du Sud, la famille principale de langues est le dravidien, dont le tamoul est le plus ancien rameau attesté. Les plus

vieux textes tamouls qui nous sont parvenus sont des poèmes épiques initialement transmis oralement. Plus tard, à partir du II^e siècle av. J.-C., le tamoul a été employé dans les inscriptions votives. On trouve aussi, à partir du milieu du I^{er} millénaire apr. J.-C., les premières traces d'autres langues dravidiennes attestées telles que le kannaḍa et le telugu. Dès le III^e siècle av. J.-C., l'Inde connaissait donc déjà la grande diversité linguistique qui allait devenir l'un des traits caractéristiques de sa civilisation.

On n'a jusqu'à présent aucune preuve formelle de l'adaptation des signes harappéens à l'écriture pendant cette période tardive. Les témoignages les plus anciens de l'écriture sont les inscriptions ; celles de l'extrême Nord utilisent le kharoṣṭhī, langue dérivée de l'araméen ouest-asiatique, alors que dans les autres régions elles emploient le brāhmī, d'usage beaucoup plus répandu. Dans le Sud, l'écriture tamoul-brāhmī est une adaptation du brāhmī au tamoul. Des bandes de feuilles de palmier (*tālapattra*) ou d'écorce de bouleau (*bhūrjapattra*) étaient liées ensemble pour former un livre (*grantha*) maintenu par une couverture en bois. Le mot *grantha* a parfois été repris par la suite pour désigner un manuscrit.

Les auteurs des divers types de textes datant de cette période étaient dans un premier temps soit des bardes, soit des prêtres ou des moines. Les poètes, les scribes et les personnes dont la profession exigeait de savoir lire et écrire sont venus plus tard. L'alphabétisation, à l'origine surtout répandue parmi les moines, est ensuite devenue le signe de reconnaissance des lettrés brahmanes ainsi que de ceux qui écrivaient des manuels d'informations et de connaissances techniques et, bien entendu, des scribes. L'auditoire et les lecteurs de ces textes varient selon l'époque et le lieu : le barde récitait ses compositions devant les chefs et les rois ; le poète de cour était au service du monarque ; les édits royaux, sous forme d'inscriptions, étaient un moyen de communication entre le souverain et ses sujets ; les comptes rendus de dons faisaient l'objet de déclarations tout à la fois publiques et à valeur juridique. L'emploi de l'écriture est donc exploité de multiples façons et ne se cantonne pas à la littérature religieuse.

Il y a une certaine controverse quant à savoir si la rédaction, aux V^e et IV^e siècles av. J.-C., de la première grammaire du sanskrit qui nous soit parvenue, l'*Aṣṭādhyāi* de Pāṇini, présuppose ou non l'existence de l'alphabétisation. Le degré de systématisation et de rationalisation de la structure de la syntaxe fait de cette grammaire un travail remarquable. Pāṇini connaissait vraisemblablement l'étude étymologique plus ancienne de Yāska, le *Nirukta*, probablement rendue nécessaire en raison des modifications introduites par les étrangers ainsi que par les changements attendus d'une plus large utilisation du sanskrit. La grammaire de Pāṇini, qui normalise l'usage du sanskrit, est devenue la référence du sanskrit classique, différent en certains points du sanskrit védique, et jette également les bases d'une série de

grammaires ultérieures qui témoignent d'une grande finesse de compréhension de la langue, l'analyse de celle-ci étant d'ailleurs au cœur du bagage intellectuel des premiers penseurs indiens.

Les deux modes de transmission, oral et écrit, restent aussi importants l'un que l'autre pendant une grande partie de cette période, et bien que l'apparition de l'écriture ait modifié la fonction du langage, la tradition orale n'en est pas pour autant écartée mais acquiert le statut d'une tradition à part exigeant un savoir spécifique. Les sons, dotés d'une signification propre, sont associés à un pouvoir magique et la prononciation incorrecte ne serait-ce que d'une syllabe peut avoir des conséquences désastreuses. C'est pourquoi les mantras ou formules védiques, connus des seuls brahmanes, sont mémorisés par des moyens mnémotechniques complexes et multiples. Il y a là sans aucun doute également la volonté d'exclure certains groupes sociaux à qui cette initiation reste à jamais interdite. L'exactitude phonétique devient un élément essentiel de la célébration des rites et un paramètre crucial de la construction de la langue, sur lequel reposent largement les formes grammaticales du sanskrit. Ceux qui écorchent la prononciation et parlent donc une langue incorrecte sont rejetés en tant que *mleccha*, terme qui a également désigné par la suite les personnes mises au ban de la société ; la langue joue donc un rôle notable de marqueur de l'acceptabilité sociale. Le corpus védique est par ailleurs divisé en deux catégories, la *śruti*, « ce qui est entendu », comme les mantras, et la *smṛti*, « ce qui est mémorisé », comme les manuels et les codes de règles sociales.

Le corpus de la littérature védique — hymnes et rituels accompagnés de commentaires et discours philosophiques —, qui reste essentiellement du domaine de la tradition orale jusqu'au début du I^{er} millénaire apr. J.-C., présente des parallèles évidents avec l'indo-européen, mais s'est également clairement approprié la langue et la mythologie des populations autochtones des régions où vivaient les auteurs de ces textes. L'hypothèse première d'une dichotomie linguistique tranchée entre les locuteurs de l'indo-aryen et ceux des autres langues est maintenant relativisée par l'existence d'un bilinguisme probablement plus répandu qu'on ne le pensait.

Contrairement à la tradition fermée de l'apprentissage des Vedas, les épopées, le *Mahābhārata* et le *Rāmāyaṇa*, sont plus ouvertes. Initialement composées par des bardes, elles ont été reprises par des prêtres qui les ont remaniées pour en faire les textes sacrés du vishnouisme. La *Bhagavad Gītā*, ajout au *Mahābhārata*, est considérée depuis quelques siècles par de nombreux hindous comme un texte fondamental. La tradition épique étant ouverte, les interpolations ont été fréquentes à des époques ultérieures, mais pour l'essentiel la narration tisse sa trame à travers de multiples aventures représentatives des stéréotypes du genre épique dans le monde entier. Le barde ou *sūta* est le dépositaire de généalogies interminables prétendant

représenter la liste des souverains et des rois depuis au moins trois millénaires. Ce sont les brahmanes qui sont à l'origine de la reconstitution et de l'intégration de ces listes aux *Purāṇa*, qui contiennent un matériel légendaire important pour la tradition historique ainsi que pour diverses communautés religieuses ; il n'est pas rare que des prêtres lettrés remanient les textes des bardes et les reprennent à leur compte pour accroître leur propre prestige.

Analogues aux épopées par la fonction et l'esprit mais de forme plus fragmentaire, les poèmes tamouls sur l'amour et la guerre, les *Eṭṭuttokai* et les *Pattupāṭṭu*, ont été rassemblés dans une anthologie appelée *Śaṅgam*. Certains d'entre eux sont de superbes portraits de la vie des petites gens tandis que d'autres font le panégyrique des valeurs héroïques. La première grammaire tamoule, le *Tolkāppiyam*, a sans aucun doute contribué à fixer l'usage de cette langue dans de nombreuses parties de l'Inde du Sud. Deux œuvres postérieures, le *Maṇimēkalai* de Cattamar et le *Śilappadikāram* d'Ilankovattikal, sur toile de fond bouddhique et jaïna, font pressentir, tout comme le *Tirukkural*, le passage qui s'est ensuivi de la littérature bardique à la littérature de cour.

Le mûrissement de cette dernière va de pair avec l'emploi croissant du sanskrit dans les cours royales où l'on compose communément des *nāṭaka* ou pièces de théâtre et des *kāvya* ou longs poèmes. Le théâtre comme forme de littérature de cour est représenté par de nombreux auteurs, dont notamment Bhāsa, Kālidāsa, Śādraka et Viśakhadatta. Les premières pièces de Bhāsa sont des romances légères parsemées de bijoux de raffinement poétique, qui traitent de sujets intéressant la cour, au premier rang desquels l'amour courtois. Kālidāsa, qui a probablement vécu au milieu du I^{er} millénaire apr. J.-C., est considéré comme le maître de la littérature de cour par les poètes des générations suivantes qui plagient ou imitent parfois ses œuvres avec bonheur, et l'une de ses pièces, *Śakuntalā*, a été acclamée par Goethe et les romantiques, ce qui lui a donné une grande importance même aux yeux des orientalistes. Śādraka et Viśakhadatta, quant à eux, laissent la romance pour se consacrer aux réalités de la vie quotidienne et de la politique de la cour. L'accent porté sur l'écriture de comédies dans la littérature de cour est également attesté par le fait que deux rois ont eux-mêmes composé des pièces : Harṣavardhana, roi de Kanauj, et Mahendravarman, roi de la dynastie des Pallava. Deux autres auteurs, Bhartrihari et Bhaṭṭi, se signalent par la beauté de leurs courts poèmes.

Le *carita* ou biographie est un autre genre de littérature de cour qui s'est développé au cours des siècles suivants. Il est lancé par le *Buddhacarita* (La vie de Bouddha) d'Āśvaghoṣa et l'*Harṣacarita* de Bāṇabhaṭṭa, relatant la vie du roi Harṣavardhana qui vécut au VII^e siècle av. J.-C. La caractéristique de cette littérature, qui en fait aussi le point faible, est la loyauté du poète envers le personnage de sa biographie.

Les fables et les contes sont l'un des grands ressorts de la littérature indienne à toutes les époques et dans toutes les langues. Les plus célèbres sont peut-être ceux qui, regroupés sous le titre de *Pañcatantra*, ont non seulement servi de modèle à ce type de récit au cours des siècles suivants, mais ont aussi été réutilisés dans d'autres contextes culturels et sociaux. Le *Pañcatantra* est d'inspiration brahmanique, alors que les *Jātaka* rassemblent des histoires relativement proches mais d'éthique bouddhique. À une époque plus tardive, d'autres éthiques et idéologies livreront des recueils d'histoires analogues. On trouve aussi des recueils narratifs d'un style plus direct, tels que le *Brhatkathā* de Gunadhya, parfois qualifié de prototype de la littérature narrative et devenu l'un des genres caractéristiques de la littérature indienne. On peut citer l'exemple encore plus évocateur du célèbre recueil de contes de Daṇḍin, le *Daśakumāra-carita*.

Les textes à contenu pratique de cette période sont presque entièrement rédigés en sanskrit. Les devoirs sacrés comme les obligations sociales et rituelles sont au cœur même de la conception brahmanique de la vie, ainsi que le montrent les *Gṛhyasūtra* et les *Śrautasūtra*, et leur codification en règles de caste constitue une tentative de formulation des normes sociales. Les textes qui contiennent cette codification, tels que les *Dharmasūtra* et les *Dharmaśāstra*, ont été considérés à tort comme des codes de lois par les colonisateurs et les premiers orientalistes qui cherchaient à découvrir ce qu'était la loi hindoue officielle, alors qu'en réalité ils traitent des us et coutumes, reflètent une conception hiérarchique de la société et édictent les normes comportementales, mais ne peuvent pas être considérés comme des codes ayant force de loi. D'autres sources historiques évoquent des comportements sociaux réels allant parfois à l'encontre de ces normes. Ces textes ne reflètent en outre que le point de vue d'une partie de la société, puissante mais restreinte, celle des brahmanes instruits et influents, et ne doivent donc pas être pris pour une description de la réalité sociale. Le fait qu'ils soient rédigés en sanskrit indique une fois encore qu'ils circulaient dans le milieu fermé des cours royales et des lettrés brahmaniques. Dans les régions où les textes non brahmaniques ont beaucoup d'influence, les règles de conduite en société sont également différentes. Ces autres conceptions, telles que celles des bouddhistes et des jaina, méritent donc d'être soulignées davantage que par le passé.

Selon la doctrine brahmanique, on accède au *mokṣa* ou salut par une vie marquée par un équilibre entre les trois aspects fondamentaux de l'existence : le *dharma* ou devoir sacré, l'*artha* ou moyens de subsistance et le *kāma* ou plaisir. De même qu'il existe des textes sur le *dharma*, il en existe également sur les deux autres aspects. Le seul *Arthaśāstra* important est celui, rédigé par Kauṭilya, qui traite de l'économie politique d'un royaume sainement administré et décrit avec précision les activités et les moyens de

subsistance de diverses professions. Le *Kāmasūtra* de Vātsyāyana traite quant à lui de la notion de plaisir qu'il relie à la sexualité.

Les Indiens se sont intéressés très tôt à l'étude de la médecine, de l'astronomie et des mathématiques. La construction des autels consacrés aux rites sacrificiels védiques exigeait une certaine connaissance de la géométrie dont témoignent en partie les *Śulvasāstra*. Les sacrifices d'animaux ont quant à eux encouragé l'étude de l'anatomie et dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, on trouve dans les traités de Caraka et de Suśruta les preuves patentes d'une connaissance médicale déjà avancée. La médecine vétérinaire, en particulier celle qui a trait aux chevaux et aux éléphants, est un domaine d'étude très poussé.

Deux découvertes majeures des mathématiques indiennes ont révolutionné le rôle de la science : le concept de chiffre dans le système décimal et l'emploi de signes numériques pour représenter les chiffres de 1 à 9. Reprises par les Arabes, ces découvertes ont été introduites en Europe sous le nom de chiffres arabes. Dès les premiers écrits, on trouve des notions d'astronomie que certains spécialistes estiment apparentées aux idées mésopotamiennes. Les relations avec l'Asie occidentale deviennent plus évidentes au début du I^{er} millénaire apr. J.-C., mais certaines des théories les plus radicales du mathématicien Aryabhata (v^e siècle apr. J.-C.), affirmant par exemple que la Terre tourne autour du Soleil en décrivant une rotation sur son propre axe, n'ont pas été approfondies en Inde ni reprises en Asie occidentale ou dans les pays méditerranéens. Les références au *Paulīśiddhānta* et au *Romakasiddhānta*, entre autres, dans le *Brhatsaṃhitā* de Varāhamihira, qui date de la première moitié du I^{er} millénaire apr. J.-C., évoqueraient selon certains des systèmes associés à Paul d'Alexandrie et à Rome. L'astronomie est dissociée de l'astrologie même si la seconde tente souvent de s'appuyer sur la première dans un souci de légitimité intellectuelle, ce que montre par exemple l'emploi dans la cosmologie du temps de chiffres empruntés à l'astronomie mais traités d'une façon fantaisiste.

Les origines de la spéculation philosophique remontent aux discours des *Upaniṣad*. Le passage de la prééminence du rituel sacrificiel à la libre exploration du savoir en est le principal changement. Nombre des concepts développés dans ces discours ont été repris par des groupes de professeurs qui créent à leur tour leurs propres systèmes. Les plus importants d'entre eux sont les bouddhistes, les jaïna, les ājīvikā ainsi que les cārvāka ou lokāyata, très controversés en tant qu'adeptes du matérialisme. Les systèmes philosophiques ont poursuivi leur développement soit dans des monastères non brahmaniques, où le savoir et l'enseignement des moines jouissaient d'un grand prestige, soit, à une époque plus tardive, dans les écoles de lettrés brahmanes installées sur leurs propres terres grâce surtout à des mécènes nobles ou royaux.

La spéculation philosophique dans divers domaines de la pensée et de la recherche s'est développée dans le sillage de l'alphabétisation et parce que certaines catégories de personnes ont pu s'affranchir des contraintes matérielles du travail. L'alphabétisation a probablement donné un souci de rationalité au débat philosophique axé sur une méthode dialectique : énonciation de la proposition, puis d'un point de vue opposé et aboutissement à une position réfléchie. Les premiers siècles de l'ère chrétienne président à la répartition des idées philosophiques en six systèmes distincts.

Grâce au patronage de certains rois et aux dons généreux de marchands et de propriétaires terriens, bouddhistes, jaïna et ājīvika ont pu fonder des monastères où la quête du savoir était tout aussi importante que celle du salut de l'âme. Le canon des bouddhistes reposait sur les *Tripiṭaka*, qui ne constituent qu'une petite partie de l'abondante littérature qui s'est peu à peu développée par la suite en pāli. Les diverses communautés s'attachent également à la reconstitution historique du passé en fonction de leurs propres points de vue, le *Dīpavaṃsa* et le *Mahāvaṃsa* retraçant ainsi l'histoire du Sri Lanka vue par l'influente secte bouddhiste theravāda, phénomène qui doit être relié au fait que la littérature est également encouragée par les marchands. À une époque ultérieure à celle des *Tripiṭaka*, la littérature est aussi influencée par le style courtois comme en témoignent les poèmes du *Theragāthā* et du *Therīgāthā*, attribués à des moines et religieuses d'une époque antérieure mais composés de toute évidence plus tardivement. Il est plus difficile de dater le canon jaïna dont l'un des nombreux textes, l'*Acārāṅgaśāstra*, est considéré comme l'un des plus anciens.

Si les auteurs bouddhistes et jaïna écrivent en pāli ou en prākṛit, cela ne les empêche pas d'employer le sanskrit lorsque besoin est. Ces groupes religieux proclament qu'aucune barrière sociale ne les sépare de ceux qui se joignent à eux et qu'il est par conséquent plus judicieux qu'ils emploient une langue populaire. Il arrive même qu'ils écrivent leur propre version de textes initialement rédigés par des brahmanes. Leur interprétation diverge alors parfois de l'original, comme en témoigne la version jaïna de l'épopée du *Rāmāyaṇa*, écrite en prākṛit par Vimalasūri vers le milieu du I^{er} millénaire apr. J.-C. et intitulée *Paumacariyam*. La règle qui voulait que les personnes de statut supérieur s'expriment en sanskrit n'était donc pas toujours respectée, et c'est ainsi que les vers d'Hala sont l'un des chefs-d'œuvre de la poésie en prākṛit. L'auteur y manifeste une impressionnante connaissance de la vie du peuple des villes et des campagnes, thème peu commun à l'époque qui laisse supposer qu'il était probablement d'extraction modeste et non pas un souverain d'Inde de l'Ouest comme on le considère généralement.

Pour finir, il existe une autre catégorie de textes, souvent négligée dans les débats sur la langue et la littérature indiennes, qui a joué un rôle consi-

dérable dans la communication au sein de la société. Il s'agit des inscriptions gravées dans la pierre ou sur des plaques de cuivre que l'on trouve en très grand nombre en Inde. Quelques-unes sont des édits royaux tels que ceux de l'empereur maurya Asoka, dans lesquels il expose sa conception du gouvernement d'un royaume, de ses relations avec ses sujets, des règles sociales et du devoir sacré. Certaines relatent la vie et les accomplissements des souverains dans un style le plus souvent factuel, mais aussi parfois dithyrambique ; d'autres encore rapportent des actes d'héroïsme accomplis sur les champs de bataille ou pour la défense d'un village. Néanmoins, la grande majorité d'entre elles sont des inscriptions votives bouddhiques ou jaïna correspondant soit à des donations faites par divers corps de métier ou de grandes familles terriennes à l'occasion de la construction d'un édifice religieux, soit à des donations royales. Ces dernières étaient beaucoup plus substantielles et spectaculaires et avaient pour bénéficiaires des monastères ou de savants brahmanes. Ces inscriptions sud-asiatiques, qui jouaient un rôle proche de celui des annales de cour dans d'autres sociétés, avaient pour fonction essentielle de rendre publics les actes des souverains et d'en garder la mémoire, surtout lorsqu'elles étaient formellement considérées comme des documents légaux.

L'ASIE DU SUD-EST ET L'OCÉANIE

Les langues

Les langues du Sud-Est asiatique et de l'Océanie appartiennent à différentes familles de langues (le sino-tibétain, le tai, le miao-yao, l'austro-asiatique, l'austro-nésien, le papou et l'australien) et sont souvent parlées dans un grand nombre de pays, la moitié nord de l'Asie du Sud-Est présentant en particulier une mosaïque complexe de langues appartenant à plusieurs familles linguistiques.

Le birman, langue officielle du Myanmar (environ vingt-quatre millions de locuteurs), appartient au groupe sino-tibétain de même que d'autres langues employées dans ce pays comme le karen et le kachin. Il en va de même pour le chinois, parlé sous différents dialectes en Chine mais aussi dans toute l'Asie du Sud-Est par les émigrés chinois. Les Birmans sont arrivés du nord-est de l'Asie au IX^e siècle apr. J.-C. et leur langue a remplacé le pyu, aujourd'hui éteint mais qui était jusqu'à cette époque une langue très importante sur les plans culturel et politique dans le nord et le centre du Myanmar. Elle a également largement remplacé le môn, une langue austro-asiatique de grande portée culturelle qui prédominait dans le bas Myanmar et une grande partie de la Thaïlande.

Les langues miao-yao sont parlées par de petites minorités habitant le nord du Viet Nam et le sud de la Chine.

Le thaï et le lao (langue du Laos) appartiennent au groupe tai, dont on ne sait exactement s'il est apparenté à un autre groupe linguistique (soit au sinotibétain, soit à l'austronésien). Le thaï est parlé par la plupart des cinquante-deux millions d'habitants de la Thaïlande, le lao par un million et demi de locuteurs. Les Thaïs et les Laotiens sont issus de peuplades qui ont migré vers la Thaïlande et le Laos à partir du VII^e siècle apr. J.-C. Elles provenaient probablement d'une région comprise entre Chiang-Mai et les montagnes du Yunnan, en Chine, et sans doute ont supplanté les communautés locales khmère, môn et autres.

Le vietnamien (soixante-cinq millions de locuteurs), le khmer (Cambodge, six millions de locuteurs) et le môn (Myanmar, Thaïlande) sont des langues du groupe môn-khmer, lui-même rameau de l'austro-asiatique et représenté dans la partie continentale de l'Asie du Sud-Est, en Chine, sur le sous-continent indien et dans les îles Nicobar. Les langues parlées par les premiers habitants de la péninsule malaise (les « Orang Asli ») en font également partie. Les Viêt vivaient dans le nord du Viet Nam jusqu'à ce qu'ils finissent par vaincre les Cham au XVI^e siècle apr. J.-C. ; ces derniers parlaient une langue austronésienne et régnaient sur le sud du Viet Nam.

Le malais et le javanais appartiennent au groupe austronésien, qui compte plus de huit cent cinquante langues différentes. Près de trois cents d'entre elles sont parlées en Indonésie et en Malaysia, soixante-dix environ aux Philippines et la plupart des autres dans les îles du Pacifique, région dont la diversité linguistique est l'une des plus grandes du monde. Les langues austronésiennes sont parlées en Malaysia, à Madagascar, dans les îles d'Asie du Sud-Est et du Pacifique ainsi que par des minorités vivant à Taiwan et dans tous les pays de la partie continentale du Sud-Est asiatique autres que la Malaysia. Il y a environ mille ans, les Malais ont commencé à coloniser la péninsule malaise, qui était alors principalement peuplée par les Orang Asli de langue austro-asiatique. Ces Malais venaient du sud-est de Sumatra, où ils ont établi des royaumes dès le VII^e siècle apr. J.-C. ou même avant. Certains éléments linguistiques indiquent qu'ils provenaient initialement de Kalimantan Ouest.

Dans le Pacifique, le groupe austronésien comprend les langues polynésiennes (hawaïen, tahitien, tongan, etc.), micronésiennes et plusieurs groupes de langues mélanésiennes. Les usagers de l'austronésien sont entre deux cent quatre-vingts et trois cents millions. Parmi les langues de ce groupe, celles qui ont le plus grand nombre de locuteurs sont : le javanais (plus de soixante millions), le malais (environ trente millions), le soundanais (vingt millions), le cebuano (onze millions et demi), le tagalog (dix millions) et le malgache (dix millions). Cette dernière langue est étroitement apparen-

tée aux langues de Kalimantan Sud, les premiers immigrants malgaches ayant probablement quitté le Sud-Est asiatique pour l'Afrique orientale vers le VII^e siècle apr. J.-C.

En Nouvelle-Guinée et dans les îles environnantes, on trouve plus de mille langues différentes qui appartiennent soit au groupe austronésien, soit au groupe papou. Les langues austronésiennes, employées dans les régions côtières, sont des langues mélanésiennes qui ont pour la plupart subi l'influence des langues papoues. On peut penser qu'elles sont le résultat de migrations austronésiennes plus récentes dans une région initialement peuplée par les Papous.

Les langues papoues sont au nombre de sept cent cinquante environ. Il semble qu'elles n'appartiennent pas à une seule famille linguistique, mais à plus de soixante différentes. Elles sont parlées en Nouvelle-Guinée mais aussi dans le nord d'Halmahera, à Alor, Pantar, dans certaines parties du Timor oriental et de Kisar en Indonésie, ainsi que dans certaines parties de Nouvelle-Bretagne, de Nouvelle-Irlande et des îles Salomon dans le Pacifique. La diversité linguistique observée en Nouvelle-Guinée semble due à plusieurs facteurs : d'abord, l'île est habitée depuis plus de quarante mille ans par les Papous ; ensuite, son relief rend les contacts difficiles entre les groupes ethniques géographiquement éloignés ; enfin, les sociétés papoues cultivent souvent leur langue comme une marque d'identité leur permettant de se distinguer des autres sociétés.

Comme les Papous de Nouvelle-Guinée, les aborigènes (ou « peuple d'origine ») d'Australie vivent sur leur continent depuis plus de quarante mille ans. Lorsque les premiers Européens sont arrivés en Australie, les aborigènes parlaient entre deux cents et deux cent cinquante langues différentes. Aujourd'hui, la moitié de ces langues ont disparu et seule une partie de la population aborigène parle encore une langue australienne. Parmi celles qui subsistent, seules quelques-unes ont plus de cinq cents locuteurs comme le tiwi (région de Darwin), l'aranda (Alice Springs) et le pitjatantjara (Australie occidentale).

La plupart des langues australiennes sont apparentées. Les langues pama-nyunganes forment un sous-groupe relativement soudé qui est employé dans le sud et le centre de l'Australie. En revanche, les langues du nord du continent sont génétiquement plus éloignées et des doutes subsistent quant à l'appartenance de certaines d'entre elles (dont le tiwi) à la même famille de langues australiennes. Les rares témoignages qui nous sont parvenus des langues de Tasmanie (aujourd'hui éteintes) suggèrent une parenté avec la famille pama-nyungane ; en revanche, aucun lien génétique n'a été trouvé entre les langues australiennes et tasmaniennes et d'autres langues.

L'écriture

En dehors du vietnamien, les principales langues de l'Asie du Sud-Est ont (ou ont eu) un système d'écriture dérivé du grantha ou du pallava sud-indien. En Malaysia, en Indonésie et aux Philippines, ces systèmes d'écriture sont aujourd'hui remplacés en quasi-totalité par l'alphabet latin. Les premiers documents écrits qui nous sont parvenus d'Asie du Sud-Est sont des inscriptions gravées dans la pierre, généralement rédigées en sanskrit, les plus anciennes d'entre elles (en sanskrit et en cham) se trouvant dans l'ancien royaume Champa (aujourd'hui région du Viet Nam) et datant de la fin du IV^e siècle apr. J.-C. Les premières inscriptions en pyu, en khmer et en malais remontent quant à elles au VII^e siècle. À Java, les premières inscriptions apparaissent au VIII^e siècle, à Bali au X^e siècle, au Myanmar au XII^e siècle et en Thaïlande à la fin du XIII^e siècle apr. J.-C. L'écriture birmane initiale est la variante môn de l'écriture pallava, tandis que l'écriture thaïlandaise dérive de sa variante khmer. Les écritures dérivées du pallava se lisent de gauche à droite et sont syllabiques : chaque lettre représente une syllabe constituée d'une consonne suivie de la voyelle *a* (ou d'une autre voyelle dans certains systèmes). Ce *a* intervient par défaut : si une consonne est suivie d'une autre voyelle, on place au-dessus, en dessous ou après (voire parfois avant) un petit signe qui l'indique. Dans certaines graphies, on emploie une lettre postiche pour écrire les mots qui commencent par une voyelle.

Lorsqu'une consonne n'est pas suivie d'une voyelle (en fin de mot par exemple), on utilise également un signe spécial pour le préciser (parfois appelé « tueur de voyelles »). Enfin, les agglomérats de consonnes (comme *-str-* dans le mot javanais *sastra*, qui signifie « littérature ») sont signalés en écrivant les consonnes les unes sous les autres, comme dans le système javanais par exemple. D'autres écritures les indiquent par des « tueurs de voyelles » ou n'emploient aucun signe particulier pour montrer qu'aucune voyelle ne s'intercale entre les consonnes formant cet agglomérat. Les variantes entre les graphies dérivées du pallava s'expliquent probablement par l'emploi de différents supports d'écriture : l'usage du bambou a ainsi imposé des lettres cunéiformes dans l'écriture du sud de Sumatra, alors que l'emploi des feuilles de palmier a permis en javanais de tracer des lettres rondes.

Les Batak (à Sumatra Nord) et les Philippins se servaient de l'écriture essentiellement pour consigner leurs connaissances magico-religieuses et médicales.

Dans les régions musulmanes (Malaysia, sud des Philippines, Indonésie), l'écriture arabe n'est apparue au plus tôt qu'au XI^e ou XII^e siècle.

Les Vietnamiens ont adopté l'écriture chinoise (système idéographique) pendant l'occupation chinoise, du II^e au XI^e siècle apr. J.-C. Ils ne

l'employaient que pour écrire le chinois classique. Au XIII^e siècle, ils en ont dérivé une version appelée *nom*, à l'usage exclusif du vietnamien. Dans le Pacifique et en Australie, il n'existe pas de système d'écriture traditionnel en dehors du rongorongo de Râpa Nui (île de Pâques), écriture remarquable par le fait qu'elle est entièrement indigène. Composée d'idéogrammes, elle ne servait que pour mémoriser les sermons prononcés par les membres de la caste des prêtres locaux. Elle n'était déjà plus en usage lorsque des missionnaires l'ont découverte au XIX^e siècle et n'a jamais été entièrement décryptée.

La littérature traditionnelle

Dans le Pacifique et en Australie, la littérature traditionnelle était orale ; il en était de même dans les sociétés d'Asie du Sud-Est, qu'elles aient été dépourvues de système d'écriture ou qu'elles en aient eu un, comme les Batak et plusieurs ethnies des Philippines.

Dans les autres régions du Sud-Est asiatique, les littératures orale et écrite coexistaient et dans certains cas, il est difficile d'établir des critères distinctifs satisfaisants. De manière générale, la littérature écrite a subi l'influence de cultures cosmopolites (Inde, Chine) et s'est souvent développée dans les cours alors que la littérature orale est restée plus populaire et d'expression indigène. L'Inde a exercé une puissante influence sur les diverses traditions littéraires d'Asie du Sud-Est (sauf au Viet Nam et aux Philippines), et l'on trouve des traductions et des adaptations locales des œuvres littéraires sanskrites et pâli dans la plupart des pays. Partout, il existe une version de l'épopée du *Rāmāyaṇa*, qui s'est parfois même infiltrée dans la littérature orale. Le *Pañcatantra* (contes animaliers) et l'épopée du *Mahābhārata* comptent parmi les autres œuvres littéraires indiennes de grande influence. Les textes à caractère religieux ou didactique ont quant à eux été traduits en thaï, en khmer, en lao, en birman et en javanais notamment. L'influence de l'Inde transparaît également dans divers styles littéraires et poétiques. En Thaïlande, au Laos, au Myanmar et au Cambodge, les *Jātaka*, contes relatant les vies antérieures du Bouddha, jouent un rôle majeur. Aujourd'hui encore, l'influence indienne reste considérable dans la littérature des Malais et d'autres peuples de religion musulmane (les Javanais en particulier).

Au Viet Nam, la littérature porte clairement la marque de l'occupation chinoise. Du II^e au XIX^e siècle, la littérature écrite est restée dominée par l'influence chinoise, avec un mélange d'emprunts au bouddhisme et au confucianisme. L'influence indienne était négligeable aux Philippines, où elle semble avoir été introduite uniquement par les Malais. La littérature était orale et le reste aujourd'hui dans certaines régions.

L'ASIE DU SUD-EST

Les supports de l'écriture

Le VIII^e siècle av. J.-C. voit l'effondrement de l'autorité centrale des Zhou et seuls quelques textes de l'âge d'or de cette dynastie ont survécu aux siècles suivants, empreints de conflits et de troubles. À partir du VII^e siècle av. J.-C., la création de nombreux États puissants stimule le développement de l'historiographie : en effet, chacun d'entre eux tient ses propres chroniques de cour. Les troubles politiques incessants ainsi que les transformations sociales et économiques que connaissent les différents États nourrissent l'apparition de la philosophie chinoise et, en définitive, celle de nouvelles formes poétiques.

Si l'an 700 apr. J.-C. n'a laissé en Chine aucune trace marquante en matière d'histoire politique, se situant en plein cœur du règne de la dynastie Tang (618-906), le VIII^e siècle est en revanche marqué par un épanouissement sans précédent de la littérature, l'apparition de plusieurs genres nouveaux et les progrès de l'imprimerie.

Pendant cette longue période qui s'étend de 700 av. J.-C. à 700 apr. J.-C., une date se dégage comme un tournant majeur : l'an 105, que l'on considère traditionnellement comme la date de l'« invention » du papier. En réalité, le papier a évolué progressivement au cours des deux siècles précédents, d'abord matériau d'emballage bon marché, puis support adapté à l'écriture qui a eu une répercussion considérable sur l'activité littéraire.

Avant la découverte du papier, les textes autres que les inscriptions sur bronze et sur pierre étaient écrits sur des liasses de lamelles de bambou (ou de bois) ou des rouleaux de soie. La soie était trop coûteuse pour l'usage courant ; le bois et le bambou étaient bon marché mais la technique de fabrication fastidieuse et les livres ainsi confectionnés extrêmement volumineux. Très peu d'écrits nous sont donc parvenus de l'époque antérieure à l'invention du papier.

Même si nous tenons compte des écrits aujourd'hui perdus mais dont nous connaissons l'existence par d'anciens catalogues et diverses citations, tout porte à croire que jusqu'à l'invention du papier, les supports d'écriture existants ont considérablement limité le nombre des textes transmis de génération en génération.

L'invention du papier, qui a rendu le livre moins cher et plus maniable, a été suivie, à partir du II^e siècle apr. J.-C., par une expansion rapide et substantielle du corpus littéraire : multiplication des commentaires, apparition de nouveaux genres littéraires, en particulier de la poésie lyrique et de diverses formes de prose didactique. Le volume même de ces écrits a rapidement entraîné l'apparition d'anthologies, qui ont elles-mêmes donné nais-

sance à la critique littéraire. Si ce genre restait l'apanage d'une élite de gentilshommes confucéens et de bureaucrates, les membres d'autres corps de métier moins prestigieux comme les médecins, les officiers, les prêtres taoïstes et les moines bouddhistes ont néanmoins élaboré à cette époque leur propre tradition écrite, qui a connu un rapide essor.

Cela étant, le plus grand bouleversement apporté par l'invention du papier est probablement d'un tout autre ordre. Jusqu'à son apparition, l'écriture des textes était une tâche fastidieuse essentiellement déléguée à des clercs de grand talent mais sans reconnaissance sociale. Avec le papier, les auteurs de noble extraction se sont mis à écrire leurs compositions de leur propre main et, rapidement, la calligraphie est devenue un art prestigieux dont la pratique s'est répandue parmi l'élite. À partir du II^e siècle apr. J.-C., l'aptitude à composer et à écrire de la poésie et de la prose devient de plus en plus le signe distinctif des hommes de qualité et le critère d'évaluation de leur valeur morale. Elle trouvera sa consécration dans l'institutionnalisation du système des examens chinois.

Ces avancées ont conféré à la littérature un rôle prépondérant dans la culture de la Chine traditionnelle, rôle qui ne trouve aucun parallèle dans les autres civilisations et qui est d'autant plus important qu'une langue écrite normalisée avait été fixée très tôt, quelques siècles avant l'invention du papier, et que le système d'écriture ne tenait compte ni des variantes dialectales de prononciation, ni des modifications de prononciation survenues au fil du temps.

Les premiers écrits historiques

Durant les siècles qui ont précédé l'édification d'un empire unifié par l'éphémère dynastie des Qin (221-208 av. J.-C.), on trouve deux types essentiels d'écritures de l'histoire qui refusent l'un comme l'autre le récit romancé : la chronique et le recueil de déclarations princières et de discussions de cour. La seule chronique qui nous soit parvenue de cette époque est le *Chunqiu* (*Chronique des printemps et des automnes*), suite chronologique de textes sans rapport les uns avec les autres, qui s'étend de 722 à 479 av. J.-C. et provient de la principauté de Lu. Selon une légende ultérieure, elle aurait été écrite ou au moins révisée par Confucius lui-même, qui, par le choix minutieux de ses mots, aurait exprimé son approbation ou sa condamnation des différents événements relatés. Cette légende met en lumière l'une des grandes règles de l'historiographie traditionnelle chinoise : l'historiographe se doit de rapporter chaque fait moral en termes précis car ce n'est que de cette façon que l'histoire peut remplir sa fonction de guide auprès des générations futures. L'histoire qui fait le moindre écart par rapport à la réalité des faits devient une fiction qui, par sa nature même, ne peut être que trompeuse.

En dehors de la principauté de Lu, d'autres États ont également produit des chroniques, dans un grand nombre desquelles Sima Qian (145/135-87 av. J.-C.) a puisé ses sources pour compiler son *Shiji* (*Mémoires historiques*), la première histoire générale de la Chine.

Le second type dominant d'historiographie, le recueil de discours, a pour modèle l'un des classiques confucéens, le *Shu jing* (*Livre des documents*). Les deux principaux représentants de ce genre sont le *Guo yu* (*Entretiens des États*) et le *Zhan guo ce* (*Stratégies des royaumes combattants*). Le *Guo yu* traite à peu près de la même période que le *Chunqiu*, tandis que le deuxième ouvrage couvre la période allant du v^e au iii^e siècle av. J.-C. Tous deux sont des recueils de discours et d'entretiens tenus dans les cours des principaux États féodaux dont la fiabilité historique est très relative, car la plupart des textes sont de pieuses reconstitutions effectuées à une date beaucoup plus tardive. Une grande partie des textes du *Zhan guo ce* serait même vraisemblablement composée d'exercices d'école de rhétorique sur des sujets hypothétiques. Ce souci de reconstituer scrupuleusement les paroles perdues des anciens sages a enflé non seulement le volume de ces deux ouvrages, mais aussi celui de beaucoup d'autres écrits plus anciens.

L'exemple par excellence d'historiographie romancée de ces premiers siècles nous est donné par le *Zhuo zhuan*, ou *Tradition de Zuo*. Écrit en prose, cet ouvrage datant du iv^e ou du iii^e siècle av. J.-C. retrace de façon détaillée et vivante les multiples guerres qui ont eu lieu entre le vii^e et le v^e siècle av. J.-C.

Ces divers styles historiographiques sont réunis dans le *Shiji* de Sima Qian, ouvrage constitué à partir des documents existants et des récits de tradition orale. Outre des annales chronologiques, des généalogies et des tableaux, le *Shiji* contient également des « traités » portant chacun sur un aspect particulier de l'administration et pas moins de soixante-dix chapitres de « traditions exemplaires », formant le *Lie Zhuan*. On désigne généralement cette dernière partie sous le nom de « biographie » car la plupart des chapitres sont consacrés à des personnages historiques marquants, mais elle contient également des chapitres traitant des relations de la Chine avec le monde extérieur. Le *Shiji* de Sima Qian a servi de modèle à la compilation de toutes les histoires dynastiques ultérieures et son plan en quatre parties (annales, tableaux, traités et biographies) est resté la norme en la matière jusqu'au début du xx^e siècle.

L'historiographie était une préoccupation vitale pour les souverains, à tel point que le gouvernement central des Tang a fini par créer un bureau de l'historiographie qui était chargé de compiler l'histoire des précédentes dynasties ainsi que de préparer les documents de la future histoire des Tang eux-mêmes. Tandis que l'ouvrage de Sima Qian continue de s'appuyer en partie sur la tradition orale, les ouvrages d'histoire ultérieurs reposent de plus en plus sur les archives préexistantes qui sont plutôt citées que résumées ou

analysées. La part de légende, lorsqu'elle subsiste, est expurgée au maximum pour ne laisser que les faits historiques. Les mythes et sagas transmis oralement (et éventuellement la poésie épique dont l'existence est très incertaine) n'ont été intégrés dans les récits historiques que sous forme de fragments sans suite.

Les premiers écrits philosophiques

Tandis que l'histoire rapporte les faits politiques, les écrits philosophiques et didactiques traitent du comportement que l'homme doit suivre pour atteindre la paix et la prospérité.

L'un des tout premiers témoignages de la littérature philosophique nous est donné par le *Lunyu* ou *Entretiens*, mince recueil qui rassemble un grand nombre de paroles éparses et sorties de leur contexte de Confucius (mort en 479 av. J.-C.) ainsi que de ses premiers disciples, et qui a probablement été compilé pendant les deux ou trois générations qui ont suivi la mort du maître. S'il est impossible de garantir que les déclarations attribuées à Confucius sont réellement rapportées mot pour mot, la volonté de saisir le ton du maître confère en revanche au *Lunyu* une vivacité incomparable. Poursuivant de façon plus élaborée le genre de la relation fidèle de dialogues, le *Mengzi* de Mencius consigne les conversations que le philosophe confucéen Meng Ke (372-289 av. J.-C.) a eues avec les princes de son temps, des philosophes rivaux et ses disciples. Les entretiens beaucoup moins concis qu'il relate permettent le développement poussé d'un raisonnement, et on remarque en outre que les compilateurs de ce recueil se sont efforcés de regrouper par thèmes les conversations et les déclarations dans plusieurs livres distincts.

Poursuivant plus avant, les disciples pouvaient aussi laisser de côté les objections soulevées par les adversaires de leur maître et arranger ses déclarations sur un sujet donné en une suite plus ou moins logique pour former ainsi des « essais » qui ne sont pas sans présenter certaines incohérences. C'est probablement la voie qui a été suivie pour l'écriture de nombreux chapitres du *Xunzi* ou *Maître Xun*, par exemple, ouvrage qui se veut transmettre les enseignements du philosophe confucéen Xun Qing (298-238 av. J.-C.). Pour voir apparaître de véritables essais philosophiques, il faut attendre le III^e siècle av. J.-C. et des penseurs tels que le philosophe légiste Han Fei. L'art de l'essai sera finalement porté à la perfection par le philosophe sceptique Wang Chong (27-env. 97 apr. J.-C.) avec un ouvrage intitulé *Lun Heng*, ou *L'équilibre des opinions*, dans lequel il soumet les préjugés et les superstitions de son temps à une critique acerbe et très libre.

La relation détaillée d'entretiens réels a peut-être également stimulé l'apparition du dialogue fictif comme mode du discours philosophique. Toutefois, la profonde méfiance éprouvée à l'égard de toute forme de fiction a

empêché la plupart des philosophes chinois de suivre cette voie. Le seul ouvrage philosophique qui explore avec plaisir toutes les possibilités du dialogue fictif est le *Zhuangzi* ou *Maître Zhuang*, où les leçons du taoïste mystique relativiste Zhuang Zhou (369-286 av. J.-C.) se mêlent à une multitude d'éléments disparates. Parmi les écrits philosophiques de cette époque, le *Zhuangzi* se distingue nettement par la prééminence de ses qualités littéraires. Il démontre la relativité de tout jugement arrêté et la fugacité de toute forme d'existence dans un brillant mélange de traités techniques, d'anecdotes désopilantes et de dialogues fictifs plein d'humour.

Si la grande majorité des textes philosophiques sont en prose, la poésie gnomique a élargi la variété et la richesse de leur discours. L'exemple le plus illustre de ce type de textes, le *Daode jing*, ou *Livre de la voie et de la vertu*, est communément attribué à Laozi, le « Vieux Maître » (traditionnellement VI^e siècle av. J.-C.), mais on estime que sa rédaction remonte au III^e siècle av. J.-C. Cet ouvrage se compose d'un grand nombre de très brefs chapitres qui essaient souvent de formuler une vérité contradictoire en quelques stances rimées. On trouve également des passages versifiés dans d'autres écrits philosophiques tels que le *Xunzi* et le *Zhuangzi*, mais cette poésie gnomique n'a jamais engendré une poésie didactique de l'ampleur de l'épopée. La prose est restée le mode d'expression de prédilection de tout type d'écrit didactique.

Il est à noter que presque tous les textes philosophiques antérieurs à la dynastie des Qin ont été compilés de nouveau (et parfois même remodelés) au début de l'Empire han et qu'il convient par conséquent de toujours envisager qu'il puisse s'agir d'une édition de cette époque, du moins en ce qui concerne la normalisation de la langue et de l'orthographe. Alors que les textes en prose antérieurs à la dynastie des Qin témoignent encore parfois de l'influence du dialecte sur la grammaire et le vocabulaire, sous le règne des Han, ils adoptent tous une même orthographe car à partir de cette dynastie, une langue et une écriture normalisées ont été employées dans tout l'Empire. Imperméable aux modifications de l'idiome vernaculaire, cette langue écrite « standard » restera pendant deux mille ans le seul véhicule admis de la littérature sérieuse, tant en prose qu'en vers.

Les premiers poèmes

Comparativement aux écrits subsistant des époques ultérieures, la poésie occupe une place résolument mineure dans le corpus littéraire le plus ancien. Le *Shi jing* (*Livre des odes*) était appris par cœur par les membres de l'élite, mais la poésie s'est éclipisée au VII^e siècle av. J.-C. Sa renaissance n'est venue que plusieurs siècles plus tard en Chine du Sud, dans la principauté de Chu (les actuelles provinces du Hubei et du Hunan) à la fin du IV^e siècle av. J.-C.

On voit alors apparaître un tout nouveau genre de poésie qui, du point de vue de sa forme et de son imagerie, s'inspire fortement des chants chamanistes de la région. La naissance de cette nouvelle poésie est associée au nom de Qu Yuan (env. 330-env. 278 av. J.-C.) qui, selon la biographie qu'en fait le *Shiji*, était un ministre dévoué mais dont se défiait le roi de Chu qui finit par l'exiler. Après avoir donné libre cours à ses déceptions dans ses poèmes, Qu Yuan se donna la mort en se noyant. Sa biographie semble malheureusement avoir été reconstituée à partir des poèmes qui lui sont attribués, en particulier celui qui s'intitule *Lisao*, ou *Rencontre de la tristesse*. Ce long poème au regard des normes chinoises (trois cent soixante-quatorze vers) décrit la brouille entre un serviteur dévoué de la couronne (le narrateur) et son roi qui, au lieu de l'estimer à sa juste valeur, prête foi aux calomnies répandues sur lui. L'allégorie historique, l'imagerie végétale et animale ainsi que la métaphore du voyage du chaman dans l'espace visent toutes à renforcer l'intensité émotive de cette plainte. Avec le *Lisao* de Qu Yuan, la « plainte du fonctionnaire » est devenue pour des siècles un thème central de la poésie chinoise. Ces poèmes, qui sont des prières implorant la reconnaissance du roi, occupent une place que l'on peut comparer à celle de la poésie religieuse dans de nombreuses autres cultures. Au cours des siècles suivants, le *Lisao* a donné lieu à une multitude d'imitations qui, avec d'autres écrits, ont été rassemblées dans un recueil du début du II^e siècle apr. J.-C. intitulé *Chuci* ou *Paroles de Chu*.

Le III^e siècle av. J.-C. a également vu l'apparition d'un autre genre de poésie connu sous le nom de *fu* (rhapsodie), qui s'inspire tout à la fois des poèmes de la veine du *Lisao* pour ce qui est de certains aspects formels ainsi que de la rhétorique discursive représentée par le *Zhan guo ce*. Il puise sa vigueur dans la description minutieuse d'objets, d'actions ou d'émotions en exploitant toutes les ressources de la langue, et surtout du vocabulaire, au point qu'il a été qualifié de poésie « énumérative » plutôt que « descriptive ». Le *fu* est devenu le genre majeur de la poésie de cour sous la dynastie des Han, caractérisé par d'exubérantes descriptions de thèmes aussi hauts en couleur que la réserve de chasse de l'empereur, les sacrifices impériaux et le décor fastueux des capitales des Han. En créant avec des mots une réplique plus grandiose que nature de ce microcosme (la chasse, les réserves de gibier, les capitales), les poètes qui ont illustré ce genre ont contribué à leur façon à l'ordonnement de l'univers imposé par l'empereur.

Les classiques, les histoires et les philosophes

La bibliographie traditionnelle chinoise telle que la présente le traité bibliographique du *Suishu* (*Livre des Sui*) — l'histoire de la brève dynastie des Sui (589-618) — divise le corpus des textes chinois en quatre grandes catégo-

ries : classiques confucéens, histoires, philosophes et collections, les écrits taoïstes et bouddhiques étant classés à part. Les classiques sont constitués d'un ensemble de textes historiques, philosophiques et rituels faisant l'objet d'une vénération toute particulière du fait de leur origine antique ou supposée telle. En tant qu'incarnation des paroles et des actes des grands sages, ils étaient considérés comme les modèles absolus de la perfection en matière de comportement et d'expression, et à ce titre, le gouvernement les conservait très précieusement. En l'an 175 apr. J.-C., leur texte intégral a été gravé sur des plaques de pierre et quand l'utilisation du papier s'est répandue, on en a fait des estampages qui permettaient aux étudiants d'en avoir une copie exacte. Les classiques étaient constitués au départ d'un ensemble fini de textes. Si cette partie des bibliographies a continué d'augmenter, c'est en raison de l'ajout continu des volumineuses exégèses qui leur ont été consacrées à partir du II^e siècle apr. J.-C. Au début du VII^e siècle, la dynastie des Tang a fait exécuter la compilation de vastes sous-commentaires qui, dans un suprême effort d'exégèse, étaient surtout destinés à démontrer l'unité des classiques.

En ce qui concerne la catégorie des philosophes, le discours philosophique s'est en général tourné de plus en plus vers d'autres modes d'écriture avec de brefs essais et des lettres, et le corpus des textes a surtout augmenté sous l'effet de l'adjonction continue de nouveaux commentaires des anciens textes. Les écrits de science militaire et de médecine étaient également classés dans cette catégorie.

La compilation des histoires s'est poursuivie au gré de l'avènement et de la chute des dynasties. L'époque des Han postérieurs (25-220 apr. J.-C.) et des Trois Royaumes (220-265) a vu naître deux histoires dynastiques très célèbres, suivies par de multiples tentatives de chronique des brèves dynasties ultérieures qui ont été moins fructueuses et ont simplement servi, en définitive, de base aux histoires dynastiques compilées sous les auspices de la dynastie des Tang. C'est probablement en réaction à cette mainmise du gouvernement sur l'historiographie que Liu Zhiji (661-721) a écrit le *Shi-kong* ou *Généralités sur l'histoire*, la première étude systématique chinoise sur les objectifs et méthodes de l'historien, dans lequel il réaffirme que l'historien a pour devoir de juger les événements en toute objectivité.

À partir du II^e siècle on voit également s'épanouir, tout d'abord comme branche mineure et confidentielle de l'historiographie, une littérature d'anecdotes et de contes merveilleux axée sur les événements extraordinaires de la vie d'individus, tantôt par goût du commérage et des rumeurs, tantôt pour prouver l'existence des dieux et des esprits ou de la réincarnation. Ce n'est qu'au VIII^e siècle que cette tradition donnera naissance, en Chine, à la nouvelle de pure fiction.

Les collections

Les collections marquent un tout nouveau départ de la littérature chinoise à partir du II^e siècle. L'invention du papier facilitant désormais l'acte même d'écriture et la reproduction des textes, les écrits publics et privés — tant en prose qu'en vers — d'auteurs individuels sont rassemblés en *bieji* (« collections séparées ») et largement diffusés. On mesure toute la vigueur de cette branche de la littérature au nombre remarquable d'écrits originaux qui nous sont parvenus.

Les textes en prose rassemblés dans les collections sont de natures diverses mais le genre dominant, sous ses multiples formes, est celui de la prose didactique écrite par des fonctionnaires. La critique littéraire traditionnelle chinoise distingue plusieurs genres de proses officielles en fonction surtout de leur fonction. Selon ces critères, les lettres elles-mêmes sont considérées comme des écrits publics. Même si certains textes tels que les écrits funèbres ont une note parfois plus personnelle, il ne faut pas oublier qu'ils avaient tous un rôle public à jouer dans cette société fortement bureaucratisée et ritualisée.

La plupart des textes en prose rassemblés dans ces collections sont relativement brefs. Au fil des siècles, l'aspect artistique a pris de plus en plus d'importance, notamment avec l'emploi des parallélismes, une figure de style parfaitement adaptée au monosyllabisme du chinois classique selon laquelle deux phrases appariées obéissent au même schéma sémantique et syntaxique mais ont des sens contraires. Des textes entiers sont écrits par paires de lignes parallèles où les auteurs rivalisent d'ingéniosité pour combiner des phrases et des allusions antithétiques. Dans les salons littéraires, hauts lieux de la vie de la cour du V^e au VII^e siècle apr. J.-C., les nobles s'éblouissaient les uns les autres par la lecture de leurs somptueuses compositions en prose.

En poésie, le *fu* continue d'être un genre hautement respecté et largement pratiqué, accroissant sa portée en s'adaptant à un mode d'écriture lyrique et descriptif. Mais le II^e siècle apr. J.-C. voit également apparaître un nouveau genre de poésie, le *shi*, de forme beaucoup plus simple et de nature essentiellement lyrique, qui est rapidement devenu le genre favori de l'expression personnelle. S'il tire ses origines des chansons populaires de l'époque, il s'en distingue toutefois par une plus grande régularité formelle et par un contenu à la fois anecdotique et intimiste. Repris par des membres de l'élite au III^e siècle apr. J.-C., le *shi* s'est fermement ancré dans la tradition littéraire chinoise et l'éventail de ses thèmes n'a cessé de s'élargir, passant des joies de la vie de la cour et des plaintes sur l'exclusion du pouvoir à l'expression intime de l'angoisse existentielle et à l'utilisation de sujets historiques pour critiquer indirectement le présent. Les poètes du début du IV^e siècle apr. J.-C.

ont également employé le *shi* pour retranscrire leurs expériences mystiques, comme Tao Yuanming (365-427), devenu le premier poète naturaliste chinois par ses minutieuses descriptions des paysages de montagne du sud-est de la Chine.

La poésie *shi* des siècles suivants est dominée par le style des palais, pratiqué dans les salons littéraires par les courtisans qui se livraient avec délices à des descriptions détaillées de scènes et d'objets des palais. À la même époque, on assiste également à une prise de conscience, stimulée par la connaissance du sanskrit, des qualités tonales de la langue chinoise et des effets précieux que leur emploi codifié permet d'obtenir en poésie. Il a ainsi été édicté des règles d'emploi de la musicalité des mots en poésie qui, associées aux règles d'emploi des couplets symétriques, ont donné naissance à la poésie dite « moderne » à partir du VIII^e siècle apr. J.-C.

Face à l'essor de la création littéraire, on voit rapidement apparaître des anthologies qui sélectionnent les meilleurs exemples de chaque genre pour servir de modèles aux étudiants. Au VI^e siècle apr. J.-C., on compilera même des anthologies de la prose et de la poésie du II^e siècle au V^e siècle. La sélection reposant sur un jugement de valeur, cette époque a également donné lieu à un formidable essor de la théorie et de la critique littéraire. L'œuvre majeure en ce domaine est le *Wen xin diao long* (*Esprit de la littérature et dragon ciselé*) de Liu Xie (mort vers 520), livre de cinquante chapitres qui traite à la manière d'une encyclopédie des origines des textes, des divers genres littéraires et de leurs caractéristiques stylistiques.

Les écritures taoïstes et bouddhiques

Le II^e siècle apr. J.-C. a également vu apparaître les premières traductions chinoises des textes bouddhiques, traductions simples, rédigées dans une langue tout d'abord vernaculaire très éloignée de la langue écrite classique. Par la suite, à partir de l'an 400 environ, la grande majorité des textes ont été traduits sur commande de la cour par des moines étrangers, des interprètes confirmés et de grands lettrés qui ont uni leurs savoirs pour produire des traductions fiables et lisibles des textes originaux indiens. Au regard de l'immense barrière linguistique et culturelle qu'ils ont dû franchir, cette colossale entreprise de traduction est sans nul doute l'une des plus grandes réalisations de la culture médiévale chinoise. À mesure que le bouddhisme a gagné les faveurs de l'élite et le soutien du peuple, les versions chinoises des *sūtra* ont été accompagnées d'une volumineuse littérature de commentaires et de traités, et des *sūtra* chinois sont également apparus.

C'est en partie en réaction à l'essor du bouddhisme que le taoïsme religieux s'est également doté d'une abondante littérature de révélations, d'écritures, de talismans, de commentaires, de traités et de rituels. Là aussi, la cour

a souvent joué un rôle majeur en finançant la compilation, l'édition et la conservation des textes.

Le bouddhisme, sous des formes d'expression spécifiquement chinoises, est devenu partie intégrante de la culture de ce pays. Nombreux sont les thèmes et les histoires bouddhiques qui se sont mêlés à la culture populaire et ont finalement été repris par le théâtre et le roman populaire des dernières dynasties. Quant aux collections d'anecdotes et de contes fabuleux, elles abondent en références bouddhiques. Mais d'un autre côté, on remarque que le discours bouddhique ne s'est répandu que dans une sphère très limitée et qu'il n'a exercé qu'une faible influence sur la tradition classique de la littérature chinoise, même à l'apogée de l'influence bouddhique en Chine, entre le IV^e et le VII^e siècle apr. J.-C. Le VII^e siècle est néanmoins marqué par un grand moment de la traduction des textes bouddhiques avec le retour d'Inde du moine lettré Xuanzang (602-664). Le VIII^e siècle, en revanche, a certes vu l'essor d'une tradition narrative en langue vernaculaire largement inspirée du bouddhisme dans ses thèmes, mais aussi l'apparition parmi l'élite intellectuelle d'un rejet xénophobe de tout apport étranger et, malgré sa popularité dans toutes les couches de la société, le bouddhisme n'a jamais perdu en Chine son étiquette de croyance barbare.

En 589, lorsque les Sui, une dynastie du nord de la Chine, mettent fin à des siècles de conflits politiques en annexant la dernière des dynasties du Sud, les Chen, les deux empereurs, le vainqueur et le vaincu, réunis face à face sont incapables de communiquer verbalement. On peut néanmoins mesurer à quel point une seule et même langue écrite s'est imposée dans tout le monde chinois et à quel point l'alphabétisation s'est répandue dans la société puisque avant de livrer leur dernière bataille, les Sui font distribuer des dizaines de milliers de tracts dans lesquels ils énumèrent les crimes commis par les Chen. Par suite de l'unification de l'Empire, la littérature méridionale s'impose comme norme mais dès avant cette époque, Yu Xin (513-581), le plus grand poète de son temps, homme du Sud par naissance et par allégeance, avait été retenu par les cours du Nord lors d'une visite en tant qu'ambassadeur. Les forces centripètes d'une culture commune soutenue, grâce au papier, par une langue écrite unique et largement répandue avaient gardé intact l'idéal d'unité même à travers des siècles de division.

LES GRECS ET LES ROMAINS

Dans son traité intitulé *Politique* (I, 2.2, 1253a), le philosophe grec Aristote définit deux caractéristiques qui distinguent l'homme des autres espèces : il est un « animal politique » et il « possède le *logos* ». À la fois parole et pensée, ce *logos* est, selon Aristote, ce qui distingue l'être humain de l'animal, ce

qui lui permet de fixer des normes et valeurs communes qui sont à l'origine de son existence sociale. Pour la première fois dans l'histoire de la pensée européenne, l'homme est conçu comme un être de communication et décrit précisément comme tel. Cette interprétation du philosophe grec marque l'apogée de plusieurs siècles de réflexion qui ont légué à l'humanité de nombreux chefs-d'œuvre, notamment dans les domaines de la poésie, de la rhétorique, de la philosophie et des sciences.

La civilisation grecque au lendemain des siècles obscurs

Pour comprendre la genèse des fondements de la civilisation dans la Grèce antique, il nous faut remonter une centaine d'années avant la période charnière qui sépare l'an 700 av. J.-C. de la fin des siècles obscurs. Cette époque de changement radical en matière de civilisation fait suite à la fin du premier âge d'or de la société grecque, la période dite « mycénienne », vers 1 200 av. J.-C. La montée du pouvoir militaire et politique, l'essor des relations commerciales à longue distance et l'épanouissement de l'art et de l'architecture qui la caractérisent sont suivis d'une période de déclin puis de stagnation qui s'est prolongée jusqu'en 800 av. J.-C. environ. De grands centres comme Mycènes, Tirynthe et Pylos s'effondrent sous les assauts d'une vague de migration venue du nord, et les puissantes citadelles sont abandonnées au profit de petits villages. Le linéaire B, écriture employée en Crète et à Mycènes pour servir, semble-t-il, les seuls besoins d'un réseau relativement complexe de palais ainsi que ceux de la bureaucratie, n'est plus d'aucune utilité dans ces circonstances et disparaît.

Cette période représente donc un tournant majeur dans l'histoire grecque même si elle ne constitue certainement pas une rupture totale avec la civilisation. La Grèce continentale, envahie par de nouvelles tribus septentrionales, n'a nullement épuisé ses ressources. Elle poursuit des relations commerciales très nourries avec les colonies grecques d'Anatolie et certains carrefours commerciaux de Syrie et de Phénicie. C'est ici notamment que les Grecs entrent en relation avec les représentants d'un peuple qui joue un rôle décisif dans la diffusion de la civilisation hautement évoluée de l'Asie occidentale dans les cités du pourtour de la mer Égée et de la Méditerranée occidentale, à savoir les Phéniciens. C'est à eux que les Grecs empruntent ce qui va donner un formidable élan à l'évolution de leur civilisation : un alphabet consonantique qu'ils parachèvent en lui ajoutant des voyelles.

La naissance de l'écriture grecque

Ce sont probablement les commerçants grecs qui se sont rendu compte les premiers des énormes avantages pratiques qu'offrait l'écriture lorsqu'il

s'agissait de tenir leur comptabilité, de faire leurs inventaires et de régler leurs comptes quand ils commerçaient avec les Phéniciens dans des villes telles qu'Al Mina dans l'estuaire de l'Oronte. Les témoignages les plus anciens des inscriptions sur des objets utilitaires comme le vase de Dipylon, dit « coupe de Nestor », laissent penser que les Grecs ont adopté cet alphabet dans la deuxième moitié du VIII^e siècle av. J.-C.

Durant les dernières décennies, on a beaucoup débattu de l'influence que l'adoption et le perfectionnement de l'alphabet par les Grecs ont eue sur l'évolution de leur civilisation. En ce qui concerne la spécificité de l'écriture grecque, le débat interdisciplinaire entre orientalistes et philologues classiques a démontré qu'on ne doit pas surestimer la part d'innovation apportée par les Grecs. L'alphabet consonantique phénicien est en effet tout aussi complet que l'alphabet grec, même si les particularités structurales des langues sémitiques lui permettent de se dispenser de signes vocaliques. Cette écriture consonantique est tout aussi claire et précise que l'alphabet « complet » des Grecs et peut être placée au même niveau que d'autres systèmes d'écriture fondés sur le sémitique occidental tels que l'araméen et l'arabe. Le système graphique grec a néanmoins eu une importance majeure dans le développement de la civilisation en Occident. Adopté au VII^e siècle av. J.-C. par les Étrusques, il a ensuite été transmis aux Romains par ces derniers ou par les Cuméens du sud de l'Italie — ceci demeure incertain — et, au IX^e siècle apr. J.-C., il a donné naissance aux deux plus anciens systèmes d'écriture slave, le glagolitique et le cyrillique. Les runes germaniques se sont également développées sous l'influence d'une écriture ancienne (latine, grecque ou étrusque selon les avis) pour se répandre des bords de la mer Noire jusqu'en Europe du Nord.

En Méditerranée occidentale, les Phéniciens ont fondé la riche et puissante cité de Carthage, qui régnait sur les côtes d'Afrique du Nord et du sud de l'Espagne, la Sicile et la Sardaigne. Les habitants de cette région, qui parlaient le punique et écrivaient à l'aide de l'alphabet phénicien, avaient une littérature limitée à des textes historiques, géographiques et agronomiques. Le plus célèbre d'entre eux, écrit par Magon, a été traduit en latin à Rome.

Le passage de la poésie orale à la poésie écrite

Bien qu'il tienne ses origines des besoins pratiques de la vie quotidienne, l'alphabet grec a pris une importance culturelle majeure dans la seconde moitié du VIII^e siècle av. J.-C. en devenant l'outil de codification écrite des poèmes épiques. C'était là le début du passage de la poésie orale à la poésie écrite, une évolution qui a marqué de son empreinte la littérature grecque des siècles suivants. Parler de « littérature orale » n'est contradictoire qu'en apparence. Premièrement, les poèmes oraux précurseurs de la poésie écrite

méritent sans hésitation d'être considérés comme des œuvres littéraires. Deuxièmement, même après l'introduction de l'écriture et le passage graduel à des genres littéraires écrits, la littérature est restée marquée à travers toute l'Antiquité par un intime mélange d'oralité et de littéralité. Nous essaierons de retracer plus bas les principales étapes de cette transition.

Les recherches lancées dans les années 1930 par l'helléniste américain M. Parry ont démontré l'influence évidente de la longue tradition orale de la poésie héroïque sur les épopées homériques. Il n'a cependant pas été possible de prouver que l'*Iliade* et l'*Odyssée*, dans la forme où nous les connaissons aujourd'hui, sont le fruit d'exercices purement oraux qui se passaient de l'écriture. Certes, les preuves abondent qui suggèrent que la poésie héroïque est probablement apparue dès la période mycénienne. Cette forme d'art reposait sur l'improvisation et sur une brillante maîtrise des formules linguistiques et des thèmes du répertoire : debout devant son auditoire, l'aède se livrait à des adaptations toujours renouvelées. Cela étant, on s'accorde à croire que l'*Iliade* et l'*Odyssée*, les deux œuvres magistrales qui couronnent cette évolution, font montre d'une construction si élaborée, en général, et mettent en scène un réseau d'associations si complexe, en particulier, qu'elles ne peuvent pas avoir été composées sans le recours à l'écriture (voir le chapitre 10.1.4).

Quoi qu'il en soit, l'*Iliade* et l'*Odyssée* s'inscrivent bel et bien dans la tradition du récit épique, qui remonte à une époque beaucoup plus ancienne. Le rôle de l'aède improvisateur était désormais tenu par un rhapsode qui récitait de mémoire des textes écrits. Après avoir vécu pendant une période à la cour des nobles où ils chantaient les louanges des temps anciens à l'occasion des banquets, les aèdes professionnels ont ensuite rejoint les autres démiurges (littéralement, ceux qui travaillent pour la communauté) tels que les augures, les hérauts, les charpentiers et les médecins, et parcouraient les *polis* de la Grèce antique. Se produisant sur les places de marché et à l'occasion de grandes fêtes religieuses, ils étaient applaudis par des foules d'auditeurs.

La longueur impressionnante des œuvres était à la mesure de l'importance du message à transmettre. L'épopée avait pour but non seulement d'embellir et de sublimer la vie en général, mais aussi de donner à chacun une place dans le monde et dans sa communauté qui donnait un sens à sa vie personnelle. À cela s'ajoutaient les vastes références au passé que la poésie épique, en tant que mémoire collective, maintenait vivantes dans les esprits. Elle était le vecteur des normes et des valeurs de la communauté et la pourvoyeuse de sagesse et de connaissances. À une époque où l'écriture était encore en cours d'élaboration ou n'était pas encore très répandue, les vers, caractérisés par une métrique précise, se retenaient plus facilement et servaient de véhicules pour transmettre les conceptions de la vie et du monde, la morale et les coutumes, les valeurs religieuses et les connaissances de toutes

sortes. Toutefois, réduire la poésie épique à sa seule fonction pratique serait manquer de rendre justice à sa dimension esthétique : elle était en effet non seulement moyen didactique de transmettre le savoir et de conserver les valeurs, mais aussi remarquable réalisation artistique en elle-même.

L'écriture en Orient et dans le monde antique

Même si la forme écrite était devenue indispensable pour les besoins de composition et de conservation des textes, il n'en reste pas moins vrai que les principales formes de la littérature grecque (épopée, lyrique, poésie, théâtre, rhétorique) se sont essentiellement diffusées sous la forme orale à travers toute l'Antiquité. Et bien qu'une élite de gens instruits se soit formée en Grèce aussi dans certains domaines, il faut souligner l'existence d'une différence fondamentale entre la Grèce et les premières civilisations orientales. Étant donné qu'elle était surtout employée à des fins pratiques de la vie quotidienne, l'écriture dans la société grecque n'avait pas ce caractère exclusif qui était sa principale caractéristique dans les premières civilisations d'Asie occidentale. La Grèce ignorait ce statut particulier accordé aux scribes des palais et des temples d'Égypte, de Sumer et d'Akkad qui, en tant qu'exécuteurs des fonctions administratives et des rituels religieux et en tant que piliers d'un mode de gouvernement reposant sur des structures profondément hiérarchisées, avaient pour rôle de protéger ces structures et de les rendre par leur soin aussi impénétrables que possible aux gens du dehors.

L'emploi de la langue écrite comme moyen de communication dans la *polis* grecque primitive a été servi dès le départ par un potentiel démocratique qui s'est pleinement épanoui dans la démocratie de la *polis* du v^e siècle av. J.-C. Mais dès avant, aux VII^e et VI^e siècles, la réforme des structures sociales et politiques avait entraîné un changement des modes de communication. La société de la *polis* étant consolidée, l'attention s'est déplacée de l'*oikos*, la cour des nobles ou le domaine des paysans libres, vers l'intérêt général de la communauté devenu la cause la plus chère de toutes. En l'absence d'une famille royale du type des dynasties régnant en Orient, la noblesse grecque avait toute latitude pour étendre son influence, affermissant son pouvoir dans les conseils et les assemblées et diffusant ainsi certains de ses rites dans la *polis*. Dans le domaine militaire, le noble guerrier solitaire a laissé place à la phalange d'hoplites, une formation en rangs serrés réunissant tous les citoyens capables de pourvoir eux-mêmes à leur armement. Enfin, l'*hetairia* était l'un des piliers de la vie sociale grecque et le mode de vie dominant des hommes de la noblesse.

La poésie lyrique comme nouvelle forme de communication

Ces évolutions sont servies par de nouvelles formes d'expression littéraire que nous regrouperons sous le genre général du lyrique. Toutes reposent sur le dialogue entre l'auteur-interprète et son auditoire, dont les valeurs s'imprègnent d'un nouvel esprit. Ces nouvelles formes littéraires sont si diverses qu'elles nécessitent une composition écrite sans pour autant rompre avec la tradition orale. La représentation publique restera encore longtemps le seul moyen de transmettre les œuvres à une large audience, tandis que l'écriture ne sert que d'aide à la composition et de moyen de conserver une trace de la version finale.

La multiplicité des formes reflète la richesse de la vie sociale et culturelle qui se fait jour à cette époque. Outre l'élégie (initialement une lamentation funèbre) et les iambes (à l'origine poèmes satiriques) récités sur des airs de flûte, il existe également l'ode chorale et le *melos* (chant pour une seule voix). Ce dernier, accompagné à la lyre, est l'expression même du lyrisme au sens étymologique du terme. Il convient également de mentionner le *skolion* (chanson à boire) et l'épigramme (initialement une inscription). Le choix du genre variait en fonction des circonstances et des besoins de la société. Face à la nécessité de développer le sens de la communauté et aux appels pressants de solidarité adressés aux citoyens, l'élégie était le genre le plus employé. Le poète ionien Callinos (env. 675 av. J.-C.) et le poète spartiate Tyrtée (VII^e siècle av. J.-C.) l'ont associée à une exhortation au combat pour la défense de la patrie menacée tandis que Solon, archonte d'Athènes, en a fait le mode d'expression d'une nouvelle philosophie politique destinée à désamorcer les tensions sociales qui montaient dans la *polis* d'Athènes, en proie à des conflits, et à expliquer et justifier les règles que devaient suivre ses citoyens.

Ce sont également les besoins de la société qui ont présidé à la naissance de l'ode chorale, genre qui tire ses origines de certains rituels. Conjuguant à l'origine la danse, le chant et des airs de flûte ou de cithare, elle a évolué sous des formes aussi diverses que le thrène (discours plaintif en l'honneur d'un défunt), le péan (hymne de fête en l'honneur d'Apollon) et le dithyrambe (hymne choral passionné à la louange de Dionysos).

Reposant en grande partie sur la communauté, le mode lyrique, sous certaines formes, offrait aussi à l'individu des moyens d'exprimer ses pensées et ses sentiments personnels. C'est là un contraste que les poètes et en tout premier lieu Archiloque (VII^e siècle av. J.-C.) ont fructueusement mis à profit. Fils naturel d'un aristocrate et d'une esclave, il a vécu une vie de mercenaire et sa position sociale particulière, entre deux classes, lui a permis d'avoir une attitude critique vis-à-vis du code des valeurs de l'aristocratie. Confronté aux hauts et aux bas de son existence d'aventurier, il s'était fixé pour maxime

suprême de faire front à l'évolution inéluctable des choses et de faire ses preuves à mesure des changements.

L'influence déterminante du contexte sur les premières œuvres lyriques se mesure tout particulièrement dans le *melos*, expression par excellence du lyrisme au sens premier du terme, qui est apparu vers 600 av. J.-C. à Mytilène sur l'île de Lesbos. En tant que poètes, des membres de l'aristocratie étaient devenus les défenseurs des intérêts d'une classe dirigeante qui avait adopté les règles de vie de ses prédécesseurs. À Mytilène, qui comme d'autres *poleis* grecques était alors le théâtre de luttes acharnées entre grandes familles rivales, l'*hetairia* était le lieu où se formaient les alliances pour le combat ainsi que le cadre de réunions sociales axées sur le *symposium* ou banquet, expression fastueuse de la sociabilité. C'est ce milieu qui a nourri les œuvres d'Alcée (env. 600 av. J.-C.), qui traite dans ses chants d'une beauté exquise des thèmes préoccupant les gens de son entourage : lutte entre les différentes lignées aristocratiques et contre la menace d'usurpation du pouvoir par un seul noble, un tyran, ambiance grisante du banquet, joies et douleurs de l'amour. Confrérie exclusivement masculine, l'*hetairia* avait son équivalent féminin dans certaines formes de *thiasus*, groupe ou association consacré au culte d'une divinité tutélaire. C'est dans ce cadre que se situe l'œuvre de Sappho (env. 650 av. J.-C.), la plus grande des poétesses lyriques grecques, par ailleurs contemporaine d'Alcée. Unies dans le culte d'Aphrodite, les jeunes filles nobles de Lesbos vivaient ensemble dans l'une de ces confréries. Pendant que Sappho leur enseignait l'art de vivre de la noblesse dans les domaines de la danse et de la musique, s'épanouissaient des relations sentimentales et érotiques entre maître et élèves que Sappho a traduites dans ses poèmes avec une grande subtilité.

La renaissance tardive de la lyrique chorale au v^e siècle av. J.-C., telle que l'illustrent certains auteurs comme Pindare (522-446 av. J.-C.) et Bacchylide (env. 505-450 av. J.-C.), est associée à des tyrans mais aussi à de nombreuses cités et à des nobles originaires du monde grec tout entier. Ils ont écrit des poèmes de commande chantant les louanges des vainqueurs des grands jeux panhelléniques, des dithyrambes, des hymnes aux dieux et des péans. Pindare, en particulier, a loué avec un enthousiasme effréné les idéaux depuis longtemps révolus de l'ancienne aristocratie, faisant preuve d'une si brillante maîtrise de son art que son œuvre a traversé les siècles. La diffusion des textes écrits a cependant mis beaucoup de temps à se mettre en place. Il semble qu'un grand pas en avant ait été fait dans ce sens dans la seconde moitié du vi^e siècle av. J.-C. avec l'œuvre de Theognis de Mégare, poète issu d'une grande famille qui, ne comprenant pas les signes de démocratisation de la société, se lamentait de vivre en des temps hostiles et s'accrochait aux vieux idéaux de l'aristocratie. C'est dans ses poèmes que l'on trouve la première référence à une conscience poétique et à l'espoir que ses efforts de

création seront plus largement connus dans le monde grec et transmis aux générations futures, ce qui suppose que les textes soient conservés sous une forme impliquant l'écriture.

La naissance de la prose

Au VI^e siècle av. J.-C., la communication littéraire voit apparaître un nouveau phénomène, la prose, c'est-à-dire un texte écrit qui n'est pas assujéti aux règles de la métrique. Si l'on considère qu'avant l'apparition de l'écriture, la métrique poétique avait pour fonction première, entre autres choses, de faciliter la mémorisation et de permettre ainsi que des œuvres de valeur traversent le temps, il est évident que la prose repose *de facto* sur l'usage de l'écriture. Là encore, la forme n'est pas une fin en soi mais une condition essentielle à la création de nouveaux genres littéraires : contes populaires, écrits philosophiques et scientifiques et premières formes d'historiographie. En termes de contenu, la caractéristique majeure de ces nouveaux textes est la rationalité marquée de leur argumentation, qui repose sur l'exposé du pour et du contre de différents points de vue. Cette rationalité puise à des sources multiples, parmi lesquelles les débats animés qui se tenaient dans les institutions politique des *poleis*, la consignation de la loi sous la forme d'actes législatifs écrits (à partir de la fin du VII^e siècle av. J.-C.) et le vaste champ expérimental ouvert par les possibilités croissantes de comparer les pays et les peuples, les systèmes politiques et les constitutions.

Selon J. Goody et I. Watt, spécialistes britanniques d'anthropologie sociale, la forme écrite représente en tant que telle la condition nécessaire, si elle n'est pas suffisante en soi, de l'apparition de cette rationalité critique. Non seulement a-t-elle facilité l'approfondissement considérable de la connaissance, puisqu'on pouvait désormais la conserver sous une forme à laquelle on pouvait se rapporter, mais elle a aussi donné à la pensée critique d'autres possibilités de se développer. Possibilités qui, conjuguées à d'autres facteurs propices alors présents en Grèce, ont été fructueusement mises à profit.

Afin de ne pas dépasser le cadre de ce chapitre, nous ne ferons que citer brièvement les multiples formes de la prose grecque à ses débuts. Outre l'épopée, on a vu apparaître d'autres formes narratives telles que le conte de fées, la nouvelle, la fable et la légende. Les premiers logographes (c'est-à-dire « ceux qui écrivent la prose ») que sont notamment Phérécyde de Syros, Acusilaos, Hécatee de Milet et Hellanicos de Mytilène se sont donnés pour tâche, par opposition à l'inspiration essentiellement panhellénique de l'épopée, de traiter du patrimoine mythologique local et ont élaboré ainsi une sorte d'écriture de l'histoire locale. Les nouvelles formes de pensée philosophique et scientifique, engendrées par le rapide progrès social et l'élargisse-

ment des horizons, se sont tournées vers les questions fondamentales de l'existence de la nature (voir les chapitres I et 10).

L'apparition des premières études scientifiques et historiques est également étroitement liée à l'usage de l'écriture.

La littérature comme moyen de communication dans la *polis* démocratique

L'apparition de la démocratie de la *polis* au v^e siècle av. J.-C. marque un tournant majeur dans l'évolution de la communication littéraire, qui se traduit tout d'abord par une progression rapide de l'alphabétisation de la société athénienne, y compris des catégories sociales les plus basses, car il était exclu que les institutions démocratiques (conseil, assemblée des citoyens, tribunal populaire, services publics) fonctionnent sans que la majorité des citoyens de la *polis*, toutes classes sociales confondues, sache lire et écrire. Il faut cependant faire la distinction entre communication littéraire et langage parlé et écrit en soi, afin d'éviter toute méprise sur le niveau social de ce nouveau public de lecteurs et de souligner qu'à cette époque, comme à d'autres périodes de la civilisation, il y avait une grande différence entre savoir lire et écrire pour des besoins pratiques et être en mesure de lire des livres. À partir de la fin du v^e et plus encore au iv^e siècle av. J.-C., des disciplines comme l'historiographie, la philosophie et la science étaient réservées à une élite capable de lire les livres et possédant un haut niveau d'instruction.

Ce n'est toutefois pas à l'intérieur de ces limites que s'est développée la communication littéraire de l'âge d'or de la démocratie. Deux nouvelles formes d'expression nées à cette époque ont constitué un nouveau sommet dans l'évolution de la communication orale dans la littérature antique, à savoir le théâtre et la rhétorique dans sa forme la plus achevée. La philosophie, qui touche alors de larges parties de la *polis* avec l'école attique, a également produit, avec les leçons des sophistes, des formes orales d'une valeur inestimable.

Chacun de ces trois genres est caractérisé par une interaction serrée entre écrit et oral, où l'importance persistante de l'oral repose presque invariablement sur le recours à l'écriture pour la composition des textes.

L'apparition de ces nouvelles formes de communication découle en grande partie des besoins de la communauté des citoyens et de l'esprit de démocratie. Genre littéraire prédominant de cette époque, le théâtre est issu des institutions religieuses et rituelles d'une *polis* cherchant la voie de la démocratie. La tragédie et la comédie tirent toutes deux leurs origines du culte voué par les paysans à Dionysos, qui jouait un rôle capital dans la vie d'Athènes et d'autres *poleis* grecques. Dans la tragédie, le rituel s'est associé au mythe homérique pour former un ensemble cohérent. Conjuguées aux

mots du poète, la musique et la danse ont constitué les fondements d'un art du mimétisme qui, une fois encore, rend justice aux traditions orales de la poésie grecque. Comme dans l'épopée auparavant, le rythme engendre une forme qui permet de mémoriser les mots du poète, voire de longs passages de son œuvre, ce qui explique les gros efforts de mémoire que demandaient les parodies de tragédies des comédies d'Aristophane à un public qui, dans sa grande majorité, écoutait mais ne lisait pas les pièces. Avec le théâtre attique, une forme d'art oral est ainsi devenue l'instrument principal de la construction de l'identité de toute une société.

L'emploi de chœurs constitués par des membres du public et d'acteurs pour jouer les pièces ne nécessitait qu'un seul texte écrit, qui n'était en fait lu que dans la mesure où il circulait parmi un nombre limité de personnes et où il est devenu par la suite (au IV^e siècle av. J.-C.) document historique lorsque des copies fidèles ont été déposées aux archives de l'État. On conçoit alors aisément que l'état intermédiaire entre composition écrite et représentation orale (à l'origine, les pièces n'étaient jouées qu'une seule fois et ce n'est que très progressivement qu'elles ont donné lieu à deux puis à de multiples représentations dans les différents dèmes de l'Attique) ait donné lieu à une tension interne à la composition et aux œuvres qui en résultaient.

La tragédie et la comédie jouaient un rôle majeur dans la vie intellectuelle de la *polis*. La grande liberté accordée au traitement de l'intrigue et des thèmes, des normes et des valeurs donnait aux auteurs toute latitude pour adapter les poètes tragiques et les mythes de l'Antiquité afin de mettre en scène tout ce qui pouvait préoccuper la communauté de la *polis* sur le moment. Dans une époque marquée par de profonds bouleversements politiques, où s'effondraient les valeurs et les principes anciens, la scène théâtrale s'est fait l'écho de nouvelles doctrines, de normes et de valeurs nouvelles. Ce ne sont pas tant les allusions aux événements contemporains (bien qu'elles existent) qui sont à l'arrière-plan de cette redéfinition du sens, que les conditions d'existence de la société et de l'individu, leurs relations et les transformations qu'elles connaissent dans cette époque d'évolution historique rapide. On en trouve l'illustration avec la fondation de la justice et de la démocratie de la *polis* chez Eschyle (*Orestie*), les relations entre l'individu et la société chez Sophocle (*Edipe roi*, *Antigone*) et l'apparition d'une nouvelle morale essentiellement individualiste ainsi que d'un monde sécularisé chez Euripide. Même si les œuvres restent liées aux rites et à la religion pendant tout le siècle et au-delà, leur véritable substance s'écarte de plus en plus du chemin prescrit par la religion de l'ancienne *polis*. On voit ainsi naître une forme d'art marquée par une autonomie croissante et dont les objectifs ne sont plus nécessairement liés aux préoccupations de l'instant. Au IV^e siècle av. J.-C., les sujets relevant directement de la politique disparaissent totalement de la tragédie. Parallèlement, on accorde

une plus grande importance à l'écrit dans la mesure où, selon Aristote, ce qui fait la valeur du théâtre, c'est qu'il peut être lu, tandis que sa représentation devient secondaire. C'est ainsi qu'à partir du IV^e siècle av. J.-C. se cristallise une littérature élitiste à partir de ce qui avait été jusque-là une culture largement répandue dans la *polis*.

La comédie suit une évolution analogue. Alors que les grands maîtres que sont Eupolis, Cratinos et Aristophane l'employaient comme l'un des ressorts principaux de la création d'une identité politique et spirituelle et comme le moyen de commenter les contradictions de la vie politique, elle est réduite au IV^e siècle av. J.-C. à parodier les mythes et à traiter des sujets de la vie quotidienne.

La rhétorique en tant qu'art de communication

La communication orale prend un élan nouveau au V^e siècle av. J.-C. avec l'affermissement de l'art de la rhétorique. Tirant ses origines d'une forme d'éloquence naturelle et tout d'abord cultivée comme un art en Sicile, la rhétorique s'est rapidement implantée à Athènes, le centre de la démocratie de la *polis*, où on l'employait à des fins politiques pratiques. Parallèlement au discours politique (prononcé au Conseil et à l'Assemblée des citoyens) et à celui de cour, elle s'est déployée dans le discours épidéictique, forme oratoire employée à l'occasion de funérailles ou des grands rassemblements des fêtes panhelléniques. Dans la *polis* démocratique, la rhétorique était un instrument pour influencer sur les idées du peuple et un outil pour modeler les points de vue. Dans une société où les droits démocratiques fondamentaux donnaient à chacun le droit de prononcer un discours politique (*isegoria*) et d'exprimer publiquement son opinion (*parrhesia*), on accordait une importance majeure à l'expression de tous les points de vue et au débat permettant de déboucher sur un consensus durable.

Les techniques de la rhétorique étaient enseignées par des professeurs qui, comme le sophiste Gorgias (env. 485-env. 380 av. J.-C.), parcouraient les territoires grecs pour transmettre leur savoir moyennant des émoluments substantiels.

C'est aux sophistes, notamment à Gorgias, que l'on doit la première théorie de la communication linguistique. Pour Gorgias, le *logos* est le « maître tout-puissant ». Par le biais d'une persuasion reposant sur une argumentation rationnelle ainsi que sur des moyens irrationnels exploitant la magie des mots, il permet à l'homme de mener à bien ce qu'il considère comme juste. D'esprit pragmatique, Gorgias considère que l'objet de la rhétorique est de répandre le savoir plutôt que de l'enrichir.

Le passage de la philosophie orale à la philosophie écrite

Au ^v^e siècle av. J.-C., la philosophie s'associe également à des formes de communication qui lui étaient jusqu'alors étrangères. Elle touche un public beaucoup plus large, notamment grâce à l'activité des sophistes qui usent tant de l'oral que de l'écrit. Pour répondre au besoin concret de connaissance engendré par la démocratie, ils enseignent non seulement la rhétorique mais aussi la politique, la stratégie et l'économie. En dehors de ces domaines apparaissent également des travaux tardifs sur la nature.

Le discours oral a joué un rôle qui est loin d'être mineur dans la diffusion des idées philosophiques. Disciple de Parménide, Zénon d'Élée aurait par exemple donné lecture à Athènes d'une recherche sur le fini et l'infini et invité son auditoire à en discuter. Quant aux sophistes, en dehors de leurs coûteuses leçons particulières, ils donnaient aussi des conférences devant de vastes auditoires. L'écrit ne s'est largement diffusé que dans la seconde partie du ^v^e siècle avec l'apparition de divers manuels où les sophistes et d'autres auteurs traitent d'architecture, d'urbanisme, des arts graphiques et des techniques de la représentation théâtrale.

Au ^{iv}^e siècle, on observe un changement fondamental du mode de communication de la philosophie. Les nouvelles écoles philosophiques, notamment l'école platonicienne et par la suite l'école aristotélicienne, cherchaient au départ à transmettre leur savoir à un petit groupe d'élus par le biais d'un enseignement oral et d'une discussion supposant un haut niveau de compréhension des participants, mais il est reconnu que ces deux écoles accordaient également une large place à l'écrit.

L'apparition d'une culture livresque

Les ^v^e et ^{iv}^e siècles av. J.-C. sont marqués par une transformation radicale des modes de communication, surtout en ce qui concerne l'essor de l'écrit. Dès le dernier tiers du ^v^e siècle, la copie et la diffusion des livres deviennent un commerce et on voit se former un cercle de lettrés, tout d'abord limité, qui achètent et collectionnent les livres en plus grand nombre. Il reste néanmoins une grande différence entre ceux qui sont capables de lire et d'écrire à des fins pratiques et ceux, beaucoup moins nombreux, qui sont prêts à lire des livres et capables de le faire. Même si la lecture individuelle des ouvrages de littérature atteint des proportions significatives dans la société du ^{iv}^e siècle, elle reste néanmoins attachée à travers toute l'Antiquité à la présence continue de l'oral (théâtre, récitation, lecture, etc.).

L'époque hellénistique, qui s'étend de l'arrivée au pouvoir d'Alexandre à l'intégration de l'Égypte dans l'Empire romain, est une période clé dans l'histoire de l'écrit et du livre. Les maîtres du grand empire hellénistique

transforment leurs capitales en hauts lieux de la culture, où ils font édifier de grandes bibliothèques pour abriter les œuvres de la littérature archaïque et classique grecque. Avec un fonds de quelque cinq cent mille ouvrages sous forme de rouleaux (plus d'un million à son apogée), la plus illustre d'entre elles se trouvait à Alexandrie, en Égypte, tandis que la bibliothèque de Pergame, en Anatolie, bâtie sur le même modèle, était plus petite. Les bibliothécaires qui y travaillaient étaient d'éminents érudits à qui l'on doit des études critiques et des éditions annotées des chefs-d'œuvre de la littérature grecque. Sans l'existence d'un commerce du livre, qui même à cette époque était relativement bien développé, il aurait été de tout point impossible de réunir de si grandes collections.

Les modes de communication à Rome

Les modes de communication linguistique et littéraire qui ont vu le jour en Grèce sont perfectionnés à Rome, en bénéficiant notamment du développement des moyens de communication. La construction de grandes routes en Italie puis à travers tout l'Empire romain rend les déplacements militaires et commerciaux plus rapides et profite également à la circulation des nouvelles. À partir du milieu du 1^{er} siècle av. J.-C., des rapports officiels quotidiens (*acta diurna*) — une forme primitive de journaux — sont publiés à Rome et expédiés dans tout l'Empire. Parallèlement, la production et la diffusion des livres connaissent un plus large essor. Éditeurs et libraires étaient à l'origine des copistes qui soutenaient les auteurs. Atticus, par exemple, qui était l'ami de Cicéron (106-43 av. J.-C.), a commencé par reproduire uniquement les manuscrits de l'illustre auteur avant de se tourner également vers la production commerciale des livres. Les grands noms de l'édition romaine de l'époque sont ceux des Sosii, qui ont publié les œuvres d'Horace, et de Tryphon, l'éditeur de Martial et de Quintilien. Les maisons d'édition étaient des entreprises commerciales destinées à copier et à diffuser les livres par opposition à la circulation privée des textes. En étant publié, l'auteur diffusait son œuvre auprès d'un plus large public. On ignore s'il percevait une rémunération au titre de la propriété intellectuelle, mais on sait que seuls les éditeurs gagnaient de l'argent de la vente des livres. Du fait que tout le monde pouvait faire un nombre illimité de copies, les textes risquaient d'être rapidement dénaturés. En principe, l'auteur pouvait corriger la deuxième édition, mais il n'était pas maître du destin ultérieur de cette version. Les droits d'auteur ou de reproduction n'existant pas, les auteurs ne pouvaient pas vivre de leur production. Faute d'être issus d'un milieu aisé ou de gagner leur vie en enseignant la rhétorique ou la philosophie, ils devaient gagner le soutien d'une personnalité influente. Capital dans la vie littéraire de la République et de l'Empire, ce patronage assuré par des personnages tels que Messala ou

Mécène apportait aux auteurs la notoriété publique ainsi qu'un soutien financier.

Néanmoins, les textes étaient comme en Grèce surtout diffusés sous forme orale. À partir du siècle d'Auguste, les lectures publiques (*recitationes*) deviennent des manifestations très prisées dans la haute société romaine. Asinius Pollion, leur initiateur, est également le fondateur de la première grande bibliothèque publique de Rome. Par la suite, les empereurs ont fondé d'autres bibliothèques, non seulement à Rome mais aussi dans de nombreuses villes des provinces de l'Empire. À Rome comme en Grèce, le livre a tout d'abord été publié sous forme de rouleaux. Attesté depuis le 1^{er} siècle apr. J.-C., le codex, de production moins coûteuse et d'emploi plus aisé, a progressivement supplanté le rouleau tandis que dans le même temps, le parchemin a remplacé le papyrus. Au IV^e siècle, tous les textes publiés sur rouleaux avaient été transcrits sur codex.

La littérature latine a puisé son élan aux sources de la littérature hellénique. Directement inspirées du théâtre grec, les comédies de Plaute (env. 250-184 av. J.-C.) et de Térence (env. 190-159 av. J.-C.) étaient prisées par un large public réunissant toutes les classes sociales. Ce sont avant tout des auteurs de basse extraction, esclaves affranchis et émigrés (Livius Andronicus, Naevius, Ennius, Plaute, Térence), qui ont jeté les bases de la poésie latine avec la comédie et surtout l'épopée (Naevius, Ennius) et la tragédie (Naevius, Ennius, Pacuvius). D'emblée, l'historiographie a été le domaine de prédilection de l'aristocratie. Inscrites dans une tradition séculaire (les tablettes annuelles des pontifes), les annales, rédigées en grec, relatent surtout les réalisations de la politique romaine (Fabius Pictor) pour un public grec tandis que par la suite, c'est en latin qu'une conscience historique spécifiquement romaine a commencé à s'exprimer (Caton). Plus tard, sous la République romaine, César (100-44 av. J.-C.) a écrit un récit documentaire et Salluste (86-35 av. J.-C.) une monographie historiographique pour servir leurs ambitions politiques. Ce sont également les besoins de la vie politique qui ont fait naître la rhétorique latine que Cicéron a menée à son plus haut point, tant en théorie qu'en pratique. Le maître de l'éloquence a fait publier ses célèbres discours pour qu'ils soient également lus et ses traités philosophiques ont contribué de façon décisive à introduire la philosophie grecque à Rome.

La poésie latine est portée à sa perfection dans les dernières années de la République et sous le siècle d'Auguste. Influencé par la lyrique hellénistique, le mouvement des poètes nouveaux est empreint d'individualisme. Des poètes tels que Catulle (87-54 av. J.-C.) et ses amis font de leurs amours et de leur expérience personnelle de la vie le thème de leurs œuvres tout en s'attachant à atteindre la plus grande perfection technique. Se détachant de l'individualisme et de l'art pour l'art de cette époque, les grands poètes de

l'époque augustéenne se font les chantres des idéaux de la réforme politique menée par Auguste : Virgile (70-19 av. J.-C.) avec l'épopée nationale qu'est l'*Énéide*, Horace (65-8 av. J.-C.) avec ses *Odes* inspirées des poèmes lyriques d'Alcée. Horace était par ailleurs un maître de la satire, un genre inconnu des Grecs. Sous le siècle d'Auguste, un autre groupe de poètes garde une sorte de distance vis-à-vis de la vie politique : les poètes de l'élégie amoureuse latine (Tibulle, Propertius, Ovide), qui continuent de puiser aux sources de la vie intérieure de l'homme. Dans le domaine de l'histoire, le plus grand auteur de l'époque augustéenne est Tite-Live (59-17 av. J.-C.), qui fait l'éloge de la vertu romaine en tant que fondement de la puissance mondiale de Rome.

Sous l'Empire romain, la rhétorique prend une place nouvelle entre oralité et littéralité. Avec la disparition des institutions de la République, l'éloquence a perdu sa valeur pratique d'instrument du consensus politique, mais la rhétorique influence néanmoins la prose et la poésie comme le montrent l'historiographie (Tacite), la tragédie (Sénèque) et l'épopée (Lucain). Les problèmes sociaux de l'époque sont soumis à la critique des satires de Juvénal et de Persius, des épigrammes de Martial, des fables de Phèdre et des romans de Pétrone et d'Apulée. L'historiographie latine atteint son plus haut niveau avec l'œuvre de Tacite (55-120), maître de l'analyse psychologique et de la description, dans le sillage duquel s'est illustré Ammien Marcellin au IV^e siècle apr. J.-C.

À partir du II^e siècle apr. J.-C., on assiste également à un essor tardif de la littérature grecque. Le classicisme grec est synonyme de nostalgie du passé glorieux de la Grèce. Les auteurs de l'école dite de la « seconde sophistique » (Dion Chrysostome, Aelius Aristide) conjuguent la rhétorique à la philosophie. L'historiographie a laissé de remarquables ouvrages (Diodore, Denys d'Halicarnasse, Appien, Arrien). En philosophie, on cultive surtout les traditions platonicienne et stoïcienne (Plutarque, Épictète) et l'on voit apparaître une nouvelle forme du platonisme, le néoplatonisme de Plotin (204-270). Le roman, dont les origines remontent déjà à la période hellénistique, marque avec son vaste public de lecteurs une nouvelle phase du passage de l'oral à l'écrit (Chariton de Lampsaque, Héliodore, Longus). Avec cette prose narrative, un grand pas est fait vers la lecture individuelle. Enfin, les domaines des sciences (Strabon, Ptolémée) et de la médecine (Galien) sont également marqués par une dernière période d'essor.

L'époque où éclatent les crises sociales et politiques dans l'Empire romain est également celle de l'apparition de la littérature chrétienne. Des auteurs tels que Minucius Félix et Lactance essaient de faire la synthèse de l'ancienne culture païenne et du christianisme. Entre le IV^e siècle et le V^e siècle apr. J.-C., Augustin (354-430) marque le sommet de la littérature latine chrétienne, qui a profondément influencé la culture du Moyen Âge.

Dès le I^{er} siècle apr. J.-C., des auteurs grecs avaient largement contribué au développement de la littérature chrétienne (Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe de Césarée). Ambroise (333/334-397) a créé un nouveau genre poétique, l'hymne, nouvelle forme de communication capitale pour les grandes messes chrétiennes.

À côté de la littérature chrétienne, il existe même au cours de l'Antiquité tardive une littérature païenne essentiellement nourrie des traditions historiques et culturelles romaines. Claudien (env. 375 apr. J.-C.), le dernier grand poète latin qui admirait les réalisations et les valeurs du passé de Rome, est l'auteur d'une sorte de poésie de cour qui en fait le panégyrique. La prose était consacrée à la compilation des connaissances du passé dans des encyclopédies et des compendiums (Martianus Capella, Cassiodore). Le philosophe Boèce (env. 480-524) est l'auteur de traductions et de commentaires des œuvres des grands philosophes et scientifiques grecs ainsi que de traités sur des questions philosophiques et mathématiques. Enfin, les sources du droit romain ont été rassemblées dans le grand *Corpus juris civilis* sous l'égide de l'empereur Justinien (482-565).

La littérature byzantine

Dans la langue et la littérature de l'Empire byzantin, la séparation entre l'érudit et le populaire, déjà engagée depuis longtemps, se fait plus prononcée. À côté des ouvrages d'historiographie officielle, on trouve des chroniques populaires destinées à un plus large public de lecteurs. La poésie occupe une place prédominante avec les épigrammes et les hymnes. Les épopées héroïques et les romans chevaleresques, écrits en langue vernaculaire et inspirés de la littérature d'Europe occidentale, ont donné naissance à la littérature moderne grecque. Enfin, on voit se développer en grec et en latin un nouveau genre historique important : l'hagiographie, qui décrit la vie exemplaire des martyrs et des saints à travers leurs actes et leur biographie. Ces ouvrages offrent un tableau très intéressant de la vie de l'époque dans les différentes couches de la société.

L'AFRIQUE

Les études linguistiques *lato sensu* tiennent une place relativement importante, bien que parfois controversée, dans les recherches sur le passé de l'Afrique compris entre l'an 700 av. J.-C. et l'an 700 apr. J.-C. Les problèmes méthodologiques qui se posent sont considérables, mais également intéressants en soi, car nous sommes souvent à la jonction entre les langues contemporaines écrites et non écrites et parce que les études linguistiques histo-

riques des langues non écrites ont été souvent considérées comme un complément comblant les lacunes des données archéologiques disponibles. C'est donc de multiples façons que l'étude de l'écriture et des langues contribue à notre compréhension de l'histoire de l'Afrique de cette période.

C'est en Égypte et en Afrique du Nord que l'alphabétisation est le plus avancée et le plus répandue à cette époque. En Égypte surtout, l'aridité du climat a assuré la conservation d'un grand nombre de documents anciens, parmi lesquels on trouve de nombreuses éphémérides domestiques et administratives d'un genre pratiquement inconnu ailleurs. L'Égypte se distingue ainsi non seulement des autres pays d'Afrique, mais également des sociétés alphabétisées du pourtour méditerranéen de la même époque par la précision et la richesse des renseignements historiques que livrent ses archives documentaires. On tire également de précieuses informations de la façon dont certaines langues et écritures étaient employées à divers usages dans les différentes couches de la société égyptienne. Le même phénomène avait cours dans la plupart des régions d'Afrique du Nord, mais il en subsiste moins de traces.

Parmi les documents découverts sur les sites archéologiques égyptiens, on trouve également des ouvrages de littérature, qui constituent l'une de nos principales sources d'information sur la vie intellectuelle de l'époque. Beaucoup de ces ouvrages ne nous sont naturellement pas parvenus sous la forme des manuscrits originaux mais sous celle de copies plus tardives. On y trouve notamment des ouvrages philosophiques et religieux, des poèmes, des pièces de théâtre, des discours et des pamphlets politiques, des ouvrages d'histoire, de géographie et divers traités techniques. La rédaction en Égypte d'ouvrages tels que la *Géographie* de Ptolémée et le *Périple de la mer Érythrée* d'un auteur anonyme donne une idée de la portée des connaissances de l'époque. En matière d'influence sur la pensée ultérieure, la place d'honneur revient sans doute aux écrits d'Augustin, composés au début du v^e siècle apr. J.-C. dans l'est de l'Algérie actuelle.

On accorde un intérêt particulier à l'emploi qui peut être fait, pour la reconstitution du passé, des langues non écrites, car, en l'absence de trace d'écriture, toute reconstitution ne peut reposer que sur des observations récentes. Grâce à ce genre de recherche qui englobe l'étude de la distribution des mots, des mutations phonétiques, des emprunts, etc., on peut reconstituer de façon assez fiable les arbres généalogiques des familles de langues et identifier les emprunts faits à d'autres langues, généralement liés à l'apparition d'un nouveau phénomène culturel auquel se rapporte le mot emprunté.

En Afrique subsaharienne, les tentatives de reconstitution de la préhistoire à partir des données linguistiques se sont concentrées sur les pays de l'est et du sud de cette région. En Éthiopie, dans la Corne de l'Afrique et en Afrique orientale, les langues parlées appartiennent aux groupes afro-asia-

tique et nilo-saharien. Pour la période traitée par ce chapitre, l'intérêt se porte sur la branche couchitique de l'afro-asiatique et ses relations avec le sémitique (autre branche de l'afro-asiatique) et le nilotique (une branche du nilo-saharien). Tandis que l'on pense que les langues couchitiques sont parlées depuis très longtemps tant en Éthiopie que dans la Corne de l'Afrique, on estime que le sémitique n'a été introduit que vers la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. À une époque qui n'a pas été située précisément, le couchitique s'est étendu plus au sud, en Afrique de l'Est, où ses locuteurs étaient en contact avec d'autres peuples parlant diverses formes de nilotique. Certaines hypothèses associent ces premières populations est-africaines de langues couchitique et nilotique à des peuplades de bergers dont l'existence est attestée à partir du III^e ou du II^e millénaire av. J.-C. par les découvertes archéologiques de cette région, mais ces spéculations ont soulevé une large controverse. Il convient toutefois de noter que grâce aux renseignements livrés par les recherches linguistiques, on a tout lieu de croire que les anciennes peuplades de fermiers d'Afrique de l'Est pratiquaient l'agriculture aussi bien que l'élevage, alors que l'archéologie ne l'a pas encore démontré.

Plus au sud, les recherches se sont concentrées sur la très large répartition du bantou, une famille de langues étroitement liées qui appartient au groupe linguistique nigéro-congolais. Les langues bantoues sont aujourd'hui parlées dans la majorité des pays qui s'étendent au sud d'une ligne reliant le Cameroun au sud du Kenya, à l'exception des régions du Sud-Ouest où la plupart des populations locales parlaient avant la colonisation une langue du groupe khoisan. Les linguistes s'accordent à penser que les diverses langues bantoues ont évolué dans un passé récent à partir d'un ancêtre commun. Cette langue ancestrale était probablement parlée dans une zone correspondant à l'extrémité nord-ouest de l'actuel domaine des langues bantoues ou dans les environs de cette zone. Dans cette région très boisée, la diversité des langues récentes laisse supposer qu'elles ont évolué pendant une période beaucoup plus longue que les dialectes plus homogènes parlés dans les savanes de l'Est et du Sud. On ne s'étonnera pas que dans ces conditions, les historiens se demandent si la dispersion du bantou n'est pas liée à l'introduction du travail des métaux, de l'élevage et de l'agriculture dans cette région. À l'exception du swahili, les langues bantoues n'étaient pas considérées par écrit jusqu'à une époque relativement récente.

Les langues khoisan sont actuellement parlées par un petit nombre de personnes, mais elles étaient nettement plus répandues avant le XIX^e siècle. Elles étaient essentiellement employées par les populations de chasseurs et d'éleveurs qui vivaient au centre et à l'ouest du sud de l'Afrique, en dehors des zones agricoles habitées par des communautés de fermiers utilisant le fer. Il semble vraisemblable qu'avant l'expansion de ces dernières au début

de l'ère chrétienne, les langues khoisan étaient plus répandues, comme l'attestent les nombreux mots et sonorités khoisan qui ont été empruntés par le bantou du Sud.

Nombreuses sont les régions d'Afrique qui possèdent depuis longtemps une littérature orale très développée. La langue elle-même est une précieuse mine d'informations historiques, si tant est qu'elles puissent en être extraites. Traiter l'histoire par le seul biais de l'analyse linguistique est toutefois périlleux : la terminologie linguistique n'est qu'un moyen de désigner des groupes ou des formes de langues qui ne doit pas être étendu sans précaution à la désignation de populations humaines qui se définissent avant tout selon d'autres critères.

LES AMÉRIQUES

Dans le Nouveau Monde, on ne trouve trace de l'écriture que dans l'aire culturelle méso-américaine. Son contenu, ses techniques et son contexte social demeurent assez obscurs pour notre période de référence en raison des limites des données archéologiques et des connaissances qu'on peut en inférer. Nous commencerons par décrire l'état de la langue du peuple le plus évolué de la civilisation méso-américaine à l'époque de la conquête espagnole, celle des Aztèques. Le système d'écriture aztèque est une combinaison d'idéogrammes (sorte de symboles phonétiques) écrits sous forme de rébus et de pictogrammes. Les signes étaient tracés au pinceau sur un papier tiré du liber de l'*amatl*, une variété de ficus.

Après le prélèvement sur les arbres de longues bandes d'écorce, les fibres étaient broyées à l'aide d'un battoir spécial puis recouvertes de plâtre et peintes de diverses couleurs. Les bandes de papier étaient pliées en accordéon et le livre relié par une couverture de bois. Certains de ces livres étaient des almanachs sacrés, des calendriers utilisés pour les prédictions, appelés *tonalpohualli*. Révélées par des prêtres à des individus ou à des groupes entiers, ces prédictions servaient à déterminer la date à laquelle il fallait célébrer les cérémonies de naissance, de deuil et de mariage ou à planifier certaines activités importantes. D'autres livres servaient aux comptes pour l'enregistrement des impôts, tandis que d'autres encore étaient des documents historiques fournissant des informations sur l'ordre de succession des dynasties, les liens de parenté et les hauts faits des souverains. L'écriture était enfin également employée à des fins juridiques pour enregistrer les titres de propriété des terres ou des édifices ainsi que, dans les tribunaux, les procès avec le nom des plaignants et du juge ainsi que le résultat des délibérations.

L'écriture était également gravée dans la pierre des monuments publics pour des raisons essentiellement politiques, dans des inscriptions où sym-

boles religieux et politiques se mêlaient au message écrit lui-même. En résumé, l'écriture aztèque se révèle limitée quant à son contenu ; les techniques employées permettaient d'écrire tant sur des supports pérennes que périssables ; elle servait surtout les intérêts de la classe dirigeante et avait un contenu et des objectifs essentiellement politiques.

Savoir lire et écrire était donc un privilège de la haute société aztèque, qui permettait de cimenter la hiérarchie sociale et n'avait qu'un nombre limité de fonctions.

Reste à déterminer dans quelle mesure ces schémas s'appliquent à notre période de référence. La civilisation aztèque possédait le plus important système politique de Més-Amérique et sa capitale Tenochtitlán est la ville la plus grande et la plus urbanisée de l'histoire de cette aire culturelle. On peut donc penser que l'écriture y a joué un rôle plus important que dans les États et chefferies plus petits et moins urbanisés de la période classique.

C'est des basses terres mayas que nous viennent les informations les plus détaillées et les plus complètes disponibles sur le système d'écriture méso-américain de la période que nous traitons. Si aucun livre entier de cette période n'a été découvert dans cette région, en raison des problèmes de conservation, quelques fragments de livres en mauvais état trouvés dans des tombes mayas permettent cependant de supposer que le livre tenait à cette époque le même rôle que dans l'Empire aztèque de la période classique. Très vraisemblablement, ces ouvrages servaient, comme chez les Aztèques, à des fins divinatoires reposant sur le calendrier sacré. Nous savons en effet qu'à l'époque de la conquête espagnole, les Mayas utilisaient le calendrier et se servaient également de livres pour consigner les généalogies royales. Outre ces fonctions de l'écriture chez les Mayas, qui sont attestées au ^{xv}^e siècle, nous savons également par les documents qui nous sont parvenus que des livres contenaient des tableaux de données astronomiques consignant notamment les mouvements de Vénus et de la Lune.

Nous disposons néanmoins d'un corpus considérable d'informations sur la nature, l'usage et le contenu de l'écriture maya grâce aux inscriptions découvertes sur des matériaux pérennes, soit gravées dans la pierre, sur les murs des temples et des maisons ou sur des monuments particuliers appelés « stèles », soit peintes sur les murs intérieurs de ces édifices ou sur des poteries. L'écriture maya se montre plus évoluée que celle des Aztèques dans le sens où elle contient un plus grand nombre d'éléments phonétiques et repose fondamentalement sur un système phonétique. Elle est syllabique plutôt qu'alphabétique et le nombre de ses glyphes est considérable, ce qui rend le décryptage des inscriptions assez difficile. Les messages gravés sur les monuments publics sont de toute évidence de nature politique et, associés à l'iconographie des sculptures, visent avant tout à consigner les moments critiques de la vie des souverains ainsi que, dans

une certaine mesure, leurs exploits. Dans leur grande majorité, les inscriptions des monuments mayas relèvent clairement de la propagande politique et doivent donc être interprétées avec prudence. Elles portent parfois sur les succès militaires des rois, qui impliquent très souvent la capture et l'exécution de hauts personnages des États voisins, guerriers, nobles ou parfois même rois. Certaines d'entre elles vont jusqu'à proclamer la conquête totale d'un peuple, mais compte tenu de la nature propagandiste des écritures publiques mayas, elles doivent être confirmées par d'autres sources. En raison du contenu limité de l'écriture maya et de sa vocation politique, on peut certes utiliser les témoignages historiques pour comprendre la civilisation maya et son évolution, mais toujours avec la plus grande prudence.

L'emploi et la nature de l'écriture semblent avoir été sensiblement les mêmes dans toute la Mésio-Amérique de cette époque, c'est-à-dire sur la côte du golfe du Mexique, dans les hautes terres du Guatemala et de l'Oaxaca, mais les vestiges de ces régions sont beaucoup moins importants que ceux qui se rapportent aux Mayas des basses terres.

Nous n'avons aucun témoignage direct de l'état de l'alphabétisation dans la société méso-américaine de la période classique. Les vestiges archéologiques de certains sites mayas laissent supposer qu'il existait dans les grands centres des écoles réservées aux nobles et comparables aux *calmecac* aztèques. Selon toute vraisemblance, il existait aussi des écoles rurales chez les Mayas des basses terres, analogues aux *kelpochcali* aztèques. On suppose en tout cas que l'iconographie générale figurée sur les édifices publics des cités mayas de la période classique était comprise par la quasi-totalité de la population, sans quoi sa représentation publique n'aurait guère de sens. Elle était là pour rappeler en permanence aux sujets des rois mayas la supériorité absolue et les privilèges politiques et religieux du souverain ainsi que des autres personnages de haut rang. On estime toutefois que le système d'écriture n'était intégralement compris que par une infime partie de la population des royaumes mayas de la période classique, probablement moins de 5 % des habitants, des hommes adultes de la noblesse exclusivement.

BIBLIOGRAPHIE

- ADELAAR K. A. 1989. Malay influence on Malagasy : linguistic and culture-historical implications. *Oceanic linguistic*, vol. 28, n°1, p. 1-46.
— 1992. *Proto-Malayic. The reconstruction of its phonology and parts of its morphology and lexicon* Canberra, (pacific Linguistics Series C 119).

- BLAKE B. J. 1984. *Australian aboriginal languages. A general introduction*, Queensland.
- BOWMAN A. K. 1986. *Egypt after the Pharaohs*, Londres.
- COE M. 1973. *The Maya scribe and his world*, New York.
- DAS GUPTA S. N., DE S. K. 1947. *History of sanskrit literature*, Calcutta.
- DIKSHITAR V. R. R. 1930. *Studies in tamil literature and history*, Londres.
- EASTERLING P. E. (dir. publ.). 1987. *The Cambridge history of classical literature*, vol. I-II, Cambridge.
- EHRET C., POSNANSKY M. (dir. publ.). 1982. *The archeological and linguistic reconstruction of African history*, Berkeley.
- FOLEY W. A. 1986. *The Papuan languages of New Guinea*, Cambridge.
- GEIGER W. 1943. *Pali literature and language*, Calcutta.
- GENTILI B. 1988. *Poetry and its public in ancient Greece*, trad. Cole A.T., Baltimore/Londres.
- GOODY J. 1987. *The interface between the oral and the written*, Cambridge.
- (dir. publ.). 1968. *Literacy in traditional societies*, Cambridge, p. 27-68.
- GREENBERG J. H. 1963. *The languages of Africa*, La Haye.
- HAVELOCK E. A. 1982. *The literate revolution in Greece and its cultural consequences*, Princeton.
- HERBERT P., MILNER A. 1989. *South-East Asia. Languages and literatures : a select guide*, Arran.
- KAILASAPATHY K. 1968. *Tamil heroic poetry*, Oxford.
- KANE P. V. 1930-1962. *History of Dharmasastra*, Pune.
- KEITH A. B. 1924. *Sanskrit drama*, Oxford.
- MARCUS J. 1976. *Emblem and state in the classic Maya lowlands*, Washington D. C.
- MULLER R. 1987. *Polis und Res publica. Studien zum antiken Gesellschafts- und Geschichtsdenken*, Weimar.
- NARVEH J. 1973. Some semitic epigraphical considerations on the Antiquity of the Greek alphabet. *American Journal of Archaeology*, vol. LXXVII, p. 1-8.
- NIENHAUSER W. H. (dir. publ.). 1986. *The Indiana companion to traditional Chinese literature*, Bloomington.
- PARKIN R. 1991. *A guide to Austroasiatic speakers and their languages*, Honolulu, (Oceanic Linguistics Special Publication n° 23).
- PHILLIPSON D. W. 1985. An archaeological reconsideration of Bantu expansion. *Muntu*, vol. II, p. 69-84.

- SCHELE L., FRIEDEL D. 1990. *A forest of kings. The untold story of the ancient Maya*, New York.
- TSIEN T. H. 1962. *Written on bamboo and silk. The beginnings of Chinese books and inscriptions*, Chicago.
- WINTERNITZ M. 1927-1933. *History of Indian literature*, Calcutta.
- WURM S. A., SHIRÓ HATTORI (dir. publ.). 1981-1983. *Language atlas of the Pacific area*. Parts I and II, Canberra, (Pacific Linguistics Series C 66 and 67).

6

Art et architecture

*Johannes G. de Casparis, Richard N. Frye,
Joachim Herrmann, Michael W. Meister, David
W. Phillipson, Anna Sadurska, William T. Sanders,
Zbigniew Skowron et Wu Hung*

Dans les États et les empires des régions nucléaires comme dans les tribus de leur périphérie, l'art et l'architecture apparaissent en premier lieu comme un moyen d'expression visuelle de l'identité des sociétés. En dehors de ses qualités purement esthétiques, que chaque culture définissait à sa façon, l'art comme forme particulière de communication exprimait les croyances, les idées religieuses, les métaphores et les mythes communs à chaque société et se chargeait en plus d'un contenu idéologique, en particulier dans les États et les empires qui le mettaient au service de la représentation symbolique du pouvoir et de la gloire du souverain. C'est ainsi que chaque culture s'est dotée de son propre code fait de signes et de symboles visuels, de thèmes et d'images clés. Par la suite, avec l'essor de la philosophie et des sciences, plusieurs régions nucléaires ont vu la naissance sous des formes très diverses d'une réflexion théorique sur l'art, sa nature, ses fins et ses normes esthétiques, et chaque grande civilisation a fini par élaborer ses propres définitions de la nature de l'art et de l'idéal artistique.

En Grèce, une théorie générale de l'art a été formulée par des philosophes comme Platon et Aristote ; on regroupait en Grèce antique les activités manuelles — l'artisanat, l'agriculture, la médecine et la gymnastique — sous la dénomination d'« arts utiles », alors que la poésie, la musique, la danse et le théâtre étaient considérés comme les « beaux-arts » ou *tekhné*, terme qui s'appliquait également aux sciences.

Au fil du temps, l'idée selon laquelle les métiers manuels, l'artisanat et l'agriculture — qui étaient toujours liés au travail — faisaient partie des arts a été progressivement abandonnée, tandis que les autres disciplines, bapti-

sées « arts libéraux » ou *artes liberales*, devaient devenir au Moyen Âge le fondement de l'enseignement universitaire en Europe.

Dans la mesure où les beaux-arts impliquaient également une activité manuelle, ceux qui les pratiquaient étaient considérés — même dans l'Antiquité — comme « banausiques », c'est-à-dire comme de simples artisans et non comme des artistes au sens où on l'entend aujourd'hui. Il s'agissait souvent de domestiques ou même d'esclaves dont les noms nous sont pour la plupart inconnus, en particulier depuis l'Empire romain. Néanmoins, leur habileté était hautement appréciée et les dirigeants, les communautés religieuses, l'Église, les membres des classes aisées faisaient appel à eux pour produire des œuvres destinées à agrémenter leur existence ou à exprimer leurs idées philosophiques et religieuses.

Les philosophes grecs Platon et Aristote ont souligné la fonction sociale de l'art comme moyen d'éduquer et améliorer l'esprit des citoyens afin d'assurer la continuité historique de l'État et de la communauté. Et Aristote a même élaboré une théorie de l'esthétique qui affirme que l'art ne doit pas simplement reproduire la nature, mais découvrir ses démarches afin de la mieux connaître et percevoir, et qu'il devrait susciter le plaisir et participer ainsi à l'amoindrissement des émotions et passions néfastes, conduisant de la sorte l'être humain à la purification ou *catharsis*, selon le terme employé par cet auteur.

En Inde, où l'art et l'architecture avaient une vocation essentiellement religieuse, les œuvres qui ont survécu sont le fruit du travail d'artisans spécialisés, organisés en confréries et guidés jusqu'à un certain point par des manuels dans leur travail de représentation d'êtres humains et surhumains. Toutefois, la grande variété d'expression que manifestent les œuvres parvenues jusqu'à nous prouve qu'ils jouissaient en réalité d'une liberté considérable dans la création de formes artistiques.

En Chine, l'évolution la plus saisissante est l'émergence, au début de l'époque médiévale (III^e-IV^e siècles apr. J.-C.), d'un art élitair original créé par des artistes indépendants appartenant eux-mêmes à la classe supérieure. Certaines formes d'art, en particulier la peinture sur rouleau, la calligraphie et la pratique du luth, s'en sont trouvées élevées au statut d'arts aristocratiques, clairement distincts du travail des artisans anonymes. C'est autour de la même période qu'ont été rédigés les premiers écrits théoriques chinois traitant de l'idéal artistique en peinture et en calligraphie, le premier objectif de cet art élitair étant l'expression de l'émotion individuelle.

Nous aborderons dans ce chapitre les grandes lignes du développement des arts plastiques, de l'artisanat et de l'architecture (pour d'autres domaines artistiques tels que la poésie, la littérature et le théâtre, voir le chapitre 5).

L'ASIE OCCIDENTALE ET CENTRALE

Au VII^e siècle av. J.-C., l'héritage de l'Empire assyrien continue à exercer son influence dans toute l'Asie occidentale. Le style « impérial » des grandes sculptures de pierre, fresques et statues a été transmis des Assyriens aux Perses, comme en témoignent les vestiges de Persépolis, dans l'actuelle province du Fars (Iran), où les files de porteurs de tribut au roi des rois sculptées dans la pierre permettent de se faire une idée de la puissance et de la prospérité de l'Empire achéménide. Ce style « impérial » a influencé l'art maurya en Inde et trouvé des échos jusqu'en Asie centrale, comme en témoignent par exemple les tissus présents dans les sépultures nomades de Pazyryk (Sibérie) et les trouvailles de menus objets en or, bois ou argile. L'art égyptien, en revanche, a moins rayonné à l'étranger dans la mesure où l'influence égyptienne s'exerçait surtout vers le sud, en remontant la vallée du Nil, et très peu vers l'Asie voisine.

Pour autant que nous le sachions, l'art achéménide n'a pas supplanté les techniques ou les styles locaux : il était, comme l'exercice du gouvernement de l'Empire, réservé à la cour royale et à l'aristocratie qui copiait celle-ci. À l'époque où l'Empire achéménide prédominait en Asie occidentale, on observe dans les steppes d'Asie centrale, ainsi que dans les États-oasis du Turkestan oriental et occidental, la persistance d'un style animalier plus ancien, qui s'exprime surtout dans des objets en métal tels que les mors de chevaux, les boucles de ceinture, les armes et les bijoux en or. C'est un bestiaire fantastique aux formes tortueuses qui distingue le style animalier des nomades iraniens, appelés Śaka (Saces) par les Perses et Scythes par les Grecs, style resté influent pratiquement jusqu'au VII^e siècle apr. J.-C., avec des variantes comme le style sarmate tardif, caractérisé par des objets en or ou en argent incrustés de pierres précieuses, qui restera toutefois fidèle à l'esprit des premières tribus nomades.

Plus à l'est, l'influence chinoise vient concurrencer celle du style nomade, comme nous l'apprennent de nombreux tissus, miroirs de bronze et autres objets chinois retrouvés dans des tombes, en particulier celles de chefs nomades. Il semble qu'il n'y a pas vraiment eu de synthèse entre les arts chinois et les autres, contrairement à ce qui s'est produit dans l'ouest de l'Asie centrale avec le mélange des influences ouest-asiatique, iranienne et hellénistique. Au début du I^{er} millénaire av. J.-C., nous ne trouvons aucun style artistique local individualisé dans les oasis du Xinjiang, bien que cela puisse être dû à la rareté du matériel archéologique. Il faut dire que jusqu'à la dynastie chinoise des Han et l'arrivée des Gréco-Bactriens dans sa partie occidentale, le Xinjiang a eu peu de contacts avec l'Orient et l'Occident, l'influence chinoise ayant été le premier contact des États-oasis avec le monde extérieur avant l'ouverture des relations commerciales avec l'Inde. Ce n'est que dans

la partie occidentale de l'Asie centrale que l'on repère d'importantes évolutions artistiques, marquées par l'imprégnation des modèles artistiques locaux par les canons artistiques grecs à la suite des conquêtes d'Alexandre de Macédoine ; encore faut-il préciser que les anciennes civilisations d'Asie centrale et occidentale ont laissé peu de noms d'artistes ou d'artisans, et que la distinction entre l'artisanat, la décoration et l'art proprement dit est floue, ces diverses productions semblant être issues du même milieu. Ce à quoi il faut ajouter que les arts d'Iran et d'Asie centrale ont toujours été principalement décoratifs et figuratifs, notamment pour ce qui est des objets de culte et de l'architecture religieuse. Avant l'avènement des religions universelles, il est toutefois difficile de faire la différence entre les objets rituels et les représentations artistiques à caractère religieux, d'autant que le symbolisme de la plupart des objets associés à ces anciennes croyances religieuses nous échappe généralement, par exemple celui des nombreuses coupes et aiguières en argent ornées d'une grande variété de motifs. Fort heureusement, nombre d'entre elles portent des inscriptions qui permettent de leur assigner une origine sogdienne, chorasmienne, bactrienne, parthe ou sassanide. Les coupes et flacons les plus anciens (antérieurs à l'ère chrétienne) reproduisent fréquemment des sujets grecs classiques, tels que des représentations d'Héraclès ou de Dionysos accompagnées de motifs associés à ces divinités. Apparaissent plus tard, sur les coupes chorasmiennes et sogdiennes, des sujets religieux comme la divinité féminine Nanai assise sur un lion. Là encore, nous ignorons s'il s'agissait d'objets de culte, de récipients utilisés pour boire ou simplement d'œuvres d'art destinées à être contemplées. En Asie centrale, l'apparition de motifs indiens, et même de symboles religieux comme le trident de Shiva aux trois visages, indique l'importance des influences méridionales, à mettre en parallèle avec l'influence hellénistique qui est tout aussi marquée et s'étend à de nombreux domaines. Les arts primitifs d'Asie centrale, dans lesquels le profane ne peut souvent pas être distingué du sacré, sont ainsi à la fois variés et éclectiques.

La situation change vers le III^e siècle apr. J.-C., lorsque l'identité première d'une personne n'est plus déterminée par la langue qu'elle parle ni par le souverain auquel elle doit fidélité et obéissance, mais uniquement par son appartenance religieuse. Le symbolisme des religions universelles semble envahir toutes les créations artistiques, tout au moins dans le matériel qui nous est parvenu dans lequel se distingue l'art bouddhique marqué par l'omniprésence du Bouddha, venu remplacer le symbole plus ancien de la roue du *dharma*. Vers le tournant du millénaire, l'art gréco-bouddhique auquel on a donné le nom de Gandhara, région du nord-ouest du sous-continent indien, a pénétré en Asie centrale où il s'est trouvé modifié par les apports iraniens locaux, en particulier sous les Kouchans au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne. Ainsi, les représentations du Bouddha, avec tous ses attri-

buts, en sont venues à ressembler aux nobles iraniens locaux portant des vêtements richement ornés de pierres précieuses, comme on peut le constater sur les peintures murales de Bamiyan (centre de l'Afghanistan), dans un certain nombre de sites de l'Ouzbékistan méridional comme Khalchayan et au Tadjikistan (Adjina-tepe). Le même style s'est diffusé de la Bactriane à l'est du Turkestan, comme le montrent les peintures murales et les figurines d'argile des oasis de Koutcha et Tourfan.

En Bactriane, et en particulier dans les États-oasis du Turkestan oriental, de somptueuses fresques représentant des scènes de la vie du Bouddha décoraient les parois des grottes ou les murs des monastères. À Koutcha et Tourfan, c'est l'influence iranienne qui domine mais à Dunhuang, dans l'actuelle province chinoise du Gansu, celle de la peinture chinoise est évidente. Aujourd'hui, ces fresques souvent fanées suscitent encore pourtant l'émerveillement par leur qualité artistique et l'extrême minutie des artistes dans la représentation des détails, mais lorsqu'elles ont été peintes, il y a plus de dix siècles, elles produisaient un effet bien plus grand encore car elles inspiraient la crainte et la vénération chez les croyants. Cela dit, l'art bouddhique a comme d'autres évolué au fil du temps et nous nous proposons de passer en revue les courants et motifs prédominants ou en vogue en Asie centrale et occidentale pendant les quinze siècles que nous examinons ici.

Comparé au réalisme de l'art grec classique, notamment dans la représentation du corps humain, l'art d'Asie occidentale apparaît beaucoup plus rigide et formaliste. Il n'était pas censé être « beau » ni réaliste, mais véhiculer un message tel que la puissance du souverain ou la solennité d'une divinité. Après les conquêtes d'Alexandre, on constate une évolution tant de l'art grec que de l'art ouest-asiatique. Le réalisme cède progressivement la place à l'idéalisme, certainement sous l'influence des nouvelles religions, en particulier de leurs sectes les plus mystiques, et d'une vision plus pessimiste du monde. Et même si l'on continue de produire dans l'Empire romain et en Orient des copies serviles d'œuvres grecques classiques qui témoignent à la fois d'un manque d'originalité et d'un respect du passé, l'esprit nouveau du temps se retrouve plus dans le style universellement frontal des représentations humaines de la période parthe et l'expression plus ordinairement humaine des visages, dont les larges yeux regardent le spectateur sans le voir. Il en va de même pour les portraits funéraires coptes en Égypte, les statues de Palmyre ainsi que les statues et les peintures de la secte bouddhiste ascétique des sarvāstivādin, alors très populaire en Asie centrale. Toutes les œuvres, à l'est comme à l'ouest, semblent exprimer le caractère transitoire de la vie humaine et une vision résignée du monde. Enfin, dans cet art qui précède et suit de peu l'avènement de l'ère chrétienne, le sentiment esthétique pour la beauté du corps humain apparaît tout aussi absent que dans l'Occident médiéval. Ce style, si on peut l'appeler ainsi, commence à évoluer avec la

fondation de l'État sassanide en Iran et la prospérité économique des États-oasis au Turkestan oriental et occidental. En Iran, à partir du III^e siècle apr. J.-C., c'est de nouveau la tradition impériale profane qui s'impose, tandis que les riches marchands d'Asie centrale font appel à des artistes pour les représenter dans leur univers quotidien, sans négliger les scènes inspirées par la mythologie ou l'épopée. La stricte frontalité fait place à une plus grande variété dans la représentation des visages et du corps humain, sans toutefois revenir au réalisme grec. On trouve plutôt une représentation fixe et figée des personnages, sans les poses éthérées et mystiques des siècles précédents. En revanche, dans le domaine de la numismatique, on constate une dégradation entre les magnifiques monnaies grecques des souverains gréco-bactriens et séleucides et leurs copies dénaturées frappées par les souverains parthes et saces ; avec les Sassanides, et dans une moindre mesure les Kouchans, la frappe des pièces devient aussi figée et standardisée que l'art, phénomène à mettre en parallèle avec l'émergence de l'orthodoxie dans les religions universelles au moment où l'art se voit imposer des canons stricts, à l'instar des doctrines religieuses. Cette situation se prolongera jusqu'à l'arrivée de l'islam, qui entraîne de grands bouleversements en Asie centrale et occidentale, dans l'art comme dans d'autres domaines.

L'avènement de l'islam dans la partie occidentale de l'Asie centrale coïncide avec la grande influence de l'art chinois de la dynastie des Tang dans la partie orientale. Dans la mesure où la religion dominait la vie des habitants de l'Asie centrale et occidentale, on peut identifier un art bouddhique, un art chrétien, un art islamique. Il est plus difficile de parler d'un art zoroastrien ou manichéen dans la mesure où dans ces deux cas, les formes artistiques sont étroitement liées à l'art profane de cette période : on peut tout au plus parler d'influence zoroastrienne, telle que la représentation d'un autel du feu ou d'*electi* (prêtres) manichéens vêtus de blanc dans une miniature ou sur une fresque.

Il est possible que cette situation reflète l'incapacité du zoroastrisme à créer une iconographie aussi individualisée que les autres religions ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'elle résulte de la destruction des symboles et de l'art des manichéens et zoroastriens par les adeptes des religions dominantes qui les ont supplantés. Notons que l'art achéménide et l'art kouchan peuvent être tous deux qualifiés d'arts de synthèse ou intégrés, dans la mesure où leurs styles impériaux s'inspirent largement du passé ou des arts de tous leurs voisins, à la différence de l'art romain, par exemple, qui s'est contenté d'adopter ou transposer des styles ou des concepts grecs. Nous ne pouvons aborder ici des questions plus subtiles comme celle de l'état d'esprit de l'artiste ou du spectateur ou celle de la signification alors attribuée aux œuvres d'art en dehors de leurs implications religieuses évidentes. L'architecture s'est également développée de diverses façons pendant la longue période

que nous étudions. En Iran et en Asie centrale, le manque d'arbres rendait le bois d'œuvre rare et coûteux, ce qui a conduit à l'utilisation de matériaux de construction de substitution. Depuis une époque reculée, la terre était le matériau principal, qu'elle ait été employée sous forme de briques cuites ou séchées au soleil ou qu'elle ait servi à bâtir des murs en pisé selon une technique moins complexe. La pierre, rarement utilisée, ne l'était que pour la base des colonnes, le dallage des sols ou le renforcement des murs. L'art des tailleurs de pierre achéménide et séleucide était de belle facture, mais on ne le trouve que dans les constructions royales ou officielles alors qu'ailleurs, la boue séchée ou les briques séchées au soleil étaient les matériaux de construction les plus employés. C'est à peu près à l'époque des Kouchans en Afghanistan et en Asie centrale qu'apparaît une nouvelle technique de construction bien connue des archéologues, à base d'une combinaison de pierres irrégulières et de blocs taillés, technique qui s'est également propagée au Turkestan chinois.

Les murs des bâtiments étaient couverts de plâtre ou de stuc, une sorte de plâtre aussi dur que le ciment, qui a probablement fait son apparition en Asie centrale avant de se diffuser vers l'ouest. Des moulures de formes diverses, telles que des guirlandes et des fleurs, décoraient les maisons de l'aristocratie en Iran et en Asie centrale, tandis que les bustes sculptés d'hommes ou d'animaux constituaient le thème de prédilection des Kouchans et de leurs successeurs. On a retrouvé des moules pour la production en série de petites figurines destinées à la dévotion privée, en particulier dans l'ouest de l'Asie centrale où la religion dominante était une variante locale du zoroastrisme. En Asie centrale chinoise, où le bouddhisme s'est imposé dès le tournant du millénaire, on trouve également de nombreuses figurines en plâtre représentant des bouddhas et des bodhisattvas, fréquemment employés dans l'architecture religieuse.

Plusieurs innovations architecturales apparues en Iran et en Asie centrale datent probablement de l'époque parthe. L'une d'entre elles est une combinaison d'arches de briques en escalier renversé qui permet la construction d'un toit fermé, l'ensemble étant tenu par un ciment spécial très solide. Une autre, l'*iwan*, est une salle voûtée en forme de demi-coupe ouverte sur un côté, flanquée de deux murs, constituant la façade avant d'une maison et ouvrant sur une cour ou un jardin à l'arrière. Cette disposition est encore aujourd'hui une caractéristique de l'architecture domestique en Iran. En Asie centrale, le modèle habituel du sanctuaire bouddhique construit autour d'un objet de culte central — statue ou *stūpa* bouddhique —, autour duquel défilent les processions, présentait de nombreuses variantes parfois au sein d'une même religion. Tout cela disparaît avec la propagation de l'islam, qui imposera le modèle uniforme de la mosquée. Bien que d'origine préislamique, l'*iwan* est devenu, après certaines modifications, la forme architec-

turale standard de la mosquée à l'époque islamique. Comme tous les arts, l'architecture des régions islamiques orientales s'est transformée en un style défini avec ses motifs spécifiques, de sorte que la diversité éclectique de la période précédente s'est complètement unifiée sous l'influence omniprésente de la foi islamique.

Un autre aspect architectural typique de l'Afghanistan et de l'Asie centrale est le toit dit *laternendecke* (« toit en lanterne »), dont il existe des exemples taillés dans la pierre des grottes-monastères bouddhiques de Bamiyan et Kizil, près de Koutcha (dans le Xinjiang). À l'origine, ce toit était constitué de poutres ou de rondins entrecroisés formant une série de cadres superposés qui allait en se rétrécissant vers le sommet. Il est évident que ce type de couverture n'a pu apparaître que dans une région montagneuse, là où de grands arbres pouvaient servir de bois d'œuvre. Cette méthode de couverture s'est propagée à toutes les villes-oasis sur la route menant à la Chine. Peut-être réservée à l'origine aux cellules des moines bouddhistes, cette technique s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans les régions montagneuses de l'Hindou-Kouch, du Pamir et du Tianshan, où elle est encore couramment utilisée.

Il existe une autre caractéristique architecturale en Iran et en Asie centrale, dont l'origine est toutefois plus controversée. La trompe d'angle (coupole arrondie assise sur une construction de plan carré) ou *muqarna*, comme on l'appelle à l'époque islamique, apparaît à l'époque préislamique puis se répand dans tout le monde islamique sous la forme de complexes formations en stalactites d'une grande élégance. Quant à l'arc en plein cintre, on suppose qu'il est apparu en Iran oriental ou en Asie centrale aux alentours du II^e siècle av. J.-C. On voit par là que les apports de l'Asie centrale dans le domaine de l'architecture ont été nombreux et ont exercé une influence aussi bien en Orient qu'en Occident.

La céramique — source d'information privilégiée des archéologues — a connu en Asie centrale non seulement des changements de forme et de décoration, mais également de technique de fabrication. Par exemple, les premières poteries et figurines en terre cuite fabriquées de façon grossière gagnent en raffinement des formes et des couleurs et en qualité de fabrication au cours de la période kouchane et sous l'influence hellénistique. Tout aussi remarquable est la production d'élégantes terres cuites fines faites dans des fours à température très réduite, technique elle aussi probablement empruntée à la Grèce. Enfin, certaines formes de poterie centre-asiatiques s'inspirent des gourdes de cuir et des plateaux de bois utilisés par les nomades.

Le travail du bois était une autre voie d'expression artistique dans les régions montagneuses de l'Asie centrale et les statues en bois carbonisé datant du V^e ou du VI^e siècle apr. J.-C. et retrouvées à Pendjikent (Tadjikistan)

sont impressionnantes par leurs détails, tandis que les toitures des maisons de riches marchands sogdiens et bactriens étaient également soutenues par des colonnes de bois sculpté. La sculpture sur bois était aussi une spécialité des régions montagneuses d'Asie centrale et l'emploi de colonnes sculptées s'est poursuivi jusqu'à nos jours. Les sculptures sur bois de la période préislamique reprennent les personnages et décors que nous observons sur les peintures murales et leurs équivalents en stuc. Ces nobles à la taille fine et aux vêtements richement ornés, une épée à la ceinture, sont caractéristiques de l'art d'Asie centrale ; on ne les retrouve d'ailleurs pas dans les peintures ou figurines sassanides, iraniennes ni, bien sûr, chinoises, sauf quand il s'agit de représenter un noble d'Asie centrale en visite en Chine.

La soie chinoise, avec ses motifs caractéristiques, était exportée en Asie centrale et très recherchée, mais les étoffes de fabrication locale — en particulier la laine — étaient également réputées et exportées à l'est comme à l'ouest. Le village de Zandana, situé dans l'oasis de Boukhara, était particulièrement renommé pour sa production textile et cette réputation s'est maintenue pendant la période islamique, quand les étoffes et les vêtements confectionnés dans du tissu de Zandana (appelé *zandanichi*) étaient exportés dans tout le monde islamique. Un fragment d'étoffe portant une inscription sogdienne est exposé au Musée des tissus de Lyon.

Pour conclure, les arts centre-asiatiques reflètent bien la position centrale de cette zone, au carrefour des influences de la Chine, de l'Inde, de l'Asie occidentale et de la Grèce. Pendant les quelques siècles qui ont précédé l'expansion islamique en Asie centrale, l'opulence de la production artistique reflète les goûts des riches marchands qui parcouraient les longues routes commerciales reliant la Chine, l'Inde, les steppes septentrionales et l'Asie occidentale. Ce « style oasisien » typique, caractérisé par des costumes richement ornés et des styles picturaux et sculpturaux hautement décoratifs, traduit bien la prospérité de ces multiples petites oasis dont la richesse reposait essentiellement sur le commerce de produits de luxe entre les grands centres de la Chine, de l'Inde, de l'Asie occidentale et des steppes. L'avènement du califat islamique n'a fait qu'élargir encore les horizons de ces marchands d'Asie centrale et, pendant plusieurs siècles, cette région est devenue un grand centre d'enseignement culturel et religieux exerçant son influence sur tout le monde islamique. Il s'agit là d'une période historique plus récente mais fondée sur le passé que nous venons d'évoquer.

LA MÉDITERRANÉE

La quasi-totalité du répertoire de formes qui ont nourri les traditions artistiques et architecturales européennes ultérieures est un héritage des civilisa-

tions méditerranéennes, surtout grecque et romaine. Pendant des siècles, l'art et l'architecture de ces centres ont influencé les régions avoisinantes, à commencer par les pays d'Europe au nord de la Méditerranée, mais aussi l'Afrique du Nord et la vallée du Nil, l'Asie occidentale et même l'Asie centrale. Dans le même temps, la nature et la portée de cette influence ont été variables, compte tenu de ses interactions avec l'art et l'architecture caractéristiques de ces régions.

En conservant ces remarques à l'esprit, on peut distinguer un certain nombre de grandes étapes dans l'histoire et l'orientation de l'art et de l'architecture :

- les débuts de l'art et de l'architecture grecs à l'époque archaïque (VIII^e-V^e siècle av. J.-C.);
- l'art grec classique à l'époque de la *polis* et de la démocratie (V^e-IV^e siècle av. J.-C.). Dans le même temps, les styles artistiques scythe, celtique, étrusque et thrace élaborent leurs propres caractéristiques mais sous l'influence des Grecs;
- la période hellénistique (IV^e-I^{er} siècle av. J.-C.);
- l'art et l'architecture de l'Empire romain (I^{er} siècle av. J.-C.- IV^e siècle apr. J.-C.);
- l'art et l'architecture chrétiens archaïques (IV^e-VII^e siècle apr. J.-C.).

Les origines et les racines de l'art et de l'architecture de la Grèce archaïque

L'essor de la Grèce antique s'est amorcé au VIII^e siècle et s'est pleinement affirmé au VII^e siècle av. J.-C., avec la fondation de nombreuses colonies grecques sur le pourtour méditerranéen, les progrès de la navigation et du commerce qui poussaient les Grecs à explorer les régions orientales : Égypte et Phénicie, Assyrie, Babylone, Perse, dont l'architecture monumentale et les beaux-arts ont exercé une influence décisive sur l'évolution ultérieure de la culture artistique grecque.

Le milieu du VII^e siècle av. J.-C. voit un renouveau tardif des beaux-arts en Égypte, et c'est dans le delta du Nil que s'épanouissent les principaux centres artistiques de l'époque. En sculpture, c'est la statuaire de portraits qui occupe la première place. Les effigies des pharaons étaient des copies de modèles traditionnels : statiques et sobres, les parties exposées du corps présentant des contours finement ciselés. Les représentations de prêtres et de dignitaires étaient faites dans un esprit très différent, bien plus réaliste.

C'est de cette époque que date la fondation, dans le delta du Nil, de la ville de Naucratis par les Grecs, qui se sont incontestablement inspirés de l'art égyptien et de l'architecture des palais et des temples construits dans cette région par les Égyptiens.

Tout comme l'Égypte, l'Assyrie, Babylone et la Perse étaient des monarchies. C'est probablement pour cette raison que toutes les quatre ont adopté des canons artistiques et architecturaux similaires, comme en témoignent les grandes réalisations architecturales de Mésopotamie que sont les résidences royales de Ninive, Babylone, Persépolis et Suse. Chacune de ces résidences ceintes de murs de défense était une ville dans la ville. Le palais comprenait une salle d'audience et une salle du trône (*apadana*), des temples, des tours (ziggourats) et des jardins. Les murs en brique crue étaient replaqués de briques polychromes moulées et vernissées et de bas-reliefs en pierre similaires par leur forme et leurs thèmes. Il s'agit le plus souvent de scènes aux multiples figurants présentant les activités du souverain dont l'effigie, dominant toutes les autres, occupe la position la plus importante. Ces bas-reliefs sont très peu profonds et alignés en bandeau linéaire. La perspective y est remplacée par un chevauchement de plans et les détails sont exécutés avec précision. Les reliefs assyriens du VII^e siècle av. J.-C. sont remarquables par leurs représentations d'animaux blessés ou souffrants, alors que les décors en briques vernissées de Perse et de Babylone au VI^e siècle av. J.-C. consistent en frises, groupes d'animaux héraldiques et figures stylisées. Cette architecture et sa décoration ont exercé une influence directe sur l'art grec oriental des VII^e et VI^e siècles av. J.-C., tandis que le style animalier perse a trouvé un écho dans l'art scythe.

L'architecture et l'art égyptiens, assyriens, babyloniens et perses ayant essentiellement pour fonction de magnifier l'autorité et le pouvoir monarchiques, les Grecs ne s'en sont inspirés que de manière très sélective, mais la tradition artistique impériale devait survivre et connaître un renouveau avec le retour de conditions sociales comparables au cours de la période hellénistique et même plus tard chez les Sassanides et les Byzantins.

Sur les rivages méridionaux de la Méditerranée, les premiers contacts des Grecs avec les Phéniciens remontent au début du I^{er} millénaire av. J.-C. et bien que l'influence phénicienne sur la culture grecque soit indéniable, par exemple en ce qui concerne l'élaboration de l'écriture (voir le chapitre 5), il semble qu'elle ait été négligeable dans d'autres domaines, comme l'art et l'architecture.

Telles sont donc les conditions à partir desquelles l'art grec archaïque s'est développé entre les VIII^e et V^e siècles av. J.-C., simultanément dans les cités de Grèce continentale, en Anatolie (Ionie), dans les îles de l'archipel et dans les colonies d'Italie du Sud et d'Égypte. En architecture et dans les beaux-arts, on peut identifier deux styles respectivement caractéristiques des régions orientale et occidentale, le style ionique et le style dorique.

Les monuments des Grecs étaient construits en pierre, comme ceux des Égyptiens, et suivaient pour l'essentiel un plan en grille. C'est au VII^e siècle

av. J.-C. que les ordres ionique et dorique font leur apparition en architecture religieuse, déterminant non seulement la structure, mais aussi la décoration des temples. Le temple grec consistait en une section centrale (*naos*) entourée par une colonnade (*pteron*) qui supportait le toit à double pente. Les frontons triangulaires sur les petits côtés des bâtiments et la frise de l'entablement qui surmontait la colonnade étaient décorés. Entre le VI^e et le IV^e siècle av. J.-C., un troisième ordre s'est ajouté aux précédents, l'ordre corinthien, variante de l'ordre ionique. Les fûts des colonnes étaient parfois remplacés par des statues supportant l'entablement, nommées caryatides ou atlantes selon qu'elles représentaient des femmes ou des hommes.

À partir du VIII^e siècle av. J.-C., des artistes grecs, probablement influencés par l'idéal anthropomorphiste, ont concentré leurs efforts sur la représentation réaliste du sujet humain. Au VII^e siècle av. J.-C. apparaissent les premières statues grandeur nature. Les deux premiers types de la statuaire grecque, le nu masculin (*kouros*) et la figure de la femme vêtue (*koré*), tous deux en pied, dont la pose (un pied en avant) et le visage inexpressif qu'éclaire une amorce de sourire ne sont pas sans rappeler les statues égyptiennes (voir plus haut). Progressivement, le répertoire grec s'est étendu, a maîtrisé, par exemple, la représentation frontale, et les expressions du visage se sont intériorisées.

À partir du VI^e siècle av. J.-C., on produit en grandes quantités des vases peints athéniens et des fresques étrusques d'excellente qualité et les peintres, qui maîtrisent déjà le raccourci et la perspective linéaire, disposent d'une vaste palette de couleurs et de valeurs picturales.

Les vases peints en rouge et noir étaient extrêmement répandus et d'usage courant. Les peintures représentaient des scènes religieuses ou mythologiques replacées, bien entendu, dans le cadre de la vie quotidienne de la période à laquelle elles avaient été exécutées. Dans la mesure où il s'agissait d'un « art populaire », ces vases peints étaient présents dans de nombreux foyers. Sous l'influence de l'Asie, les artisans grecs produisaient aussi des coupes et des chaudrons en or, argent, bronze ou cuivre, ornés de scènes mythologiques et religieuses, qui étaient notamment destinés au commerce avec les communautés tribales voisines et leurs chefs. Ces deux types d'art et d'artisanat devaient s'épanouir à l'âge classique.

Parallèlement à l'avènement de l'art grec archaïque, l'art étrusque s'est développé en Italie entre le VII^e et le I^{er} siècle av. J.-C., subissant d'abord l'influence grecque par le biais de l'Anatolie jusqu'au V^e siècle av. J.-C. puis celle de la Grande-Grèce, nom qu'on donnait alors à l'Italie méridionale. C'est aux Étrusques que nous devons l'ordre toscan, dérivé du dorique et très présent dans l'architecture sacrée. Excellents bronziers et spécialistes du plâtre, les artistes étrusques étaient aussi des maîtres de la terre cuite et ont

exécuté dans les tombes souterraines d'admirables fresques. La domination étrusque en Italie au ^{vi}^e siècle av. J.-C. a d'ailleurs fortement contribué à l'épanouissement de la civilisation romaine.

L'art et l'architecture grecs à l'âge classique

Entre la fin du ^{vi}^e et le milieu du ^v^e siècle av. J.-C., la *polis* grecque s'est transformée en une société démocratique à laquelle participaient tous les Grecs libres. C'est après les guerres médiques (490-449 av. J.-C.), sous le mandat de Périclès (461-429), que la démocratie de la *polis* atteint son apogée. Athènes est devenue la cité grecque la plus puissante et la plus riche (voir le chapitre 10). C'est à cette époque que les dirigeants athéniens décident de reconstruire totalement l'Acropole pour en faire un ensemble unique de monuments, de sculptures et de statues destiné à exalter la gloire et la puissance d'Athènes, et le temple d'Athéna ou Parthénon, qui devait dominer l'Acropole, a fourni un modèle architectural aux générations ultérieures. Les murs du Parthénon étaient recouverts de sculptures témoignant du culte rendu par les citoyens à la déesse, dont la statue monumentale sculptée par Phidias (500-432 av. J.-C.) se dressait au milieu du temple. Mais dans le même temps apparaît une architecture profane avec le théâtre à ciel ouvert, le gymnase et le stade, le portique et la salle du Conseil ou *bouleuterion*. À la différence des aires culturelles mentionnées plus haut, dont les sociétés étaient gouvernées par des monarques, l'architecture et les beaux-arts d'Athènes et d'autres *poleis* grecques visaient à glorifier la *polis* dans son ensemble et pas seulement un roi ou une dynastie. Considérés comme un service public, l'art et l'architecture appartenaient à tous les citoyens qui, loin d'être opprimés par l'arrière-plan idéologique des œuvres, devaient pouvoir se reconnaître en elles. Les statues et les sculptures, par exemple, représentaient des habitants de la *polis*, des vainqueurs des jeux Olympiques ou des personnalités éminentes de la philosophie, de la science et de la culture.

À l'inverse des monuments publics, les habitations des riches citoyens de la *polis* et de ses dirigeants, tout comme leurs monuments funéraires, étaient modestes et de faibles dimensions.

D'un point de vue esthétique et stylistique, la poursuite d'un idéal de beauté a impliqué, tout au long de la période classique, le strict respect des proportions mathématiques dans la représentation du corps humain. De la même manière, l'architecture suivait les règles de proportion qui conduisaient à l'harmonie. Ces règles, transmises à la postérité, ont été périodiquement reprises et appliquées à des époques ultérieures : sous l'Empire romain, sous l'Empire carolingien, pendant la Renaissance, à l'époque du classicisme, etc.

L'époque hellénistique

À partir de la seconde moitié du IV^e siècle av. J.-C., sous la domination de l'Empire macédonien, et de 333 av. J.-C., avec la fondation du royaume d'Alexandre (voir le chapitre 10.2), les diverses formes d'expression artistique ont été à nouveau influencées par le monarchisme.

Entre les IV^e et II^e siècles av. J.-C. apparaît dans les royaumes hellénistiques une forme d'architecture typiquement royale qui s'exprime dans la magnificence des palais et mausolées des souverains. On reconstruit partiellement les anciennes capitales dont les bâtiments publics, temples, théâtres, gymnases, bibliothèques, stades et places de marché (*agora*), entourés de passages et de portiques, doivent, tout comme les palais, exprimer la puissance et la richesse des souverains hellénistiques.

On intègre ces éléments dans un plan de développement urbain comme en ont connu déjà certaines *poleis* grecques à partir du VI^e siècle av. J.-C., notamment Milet (voir le chapitre 2) : c'est à l'époque hellénistique que l'urbanisme se généralise pour atteindre son apogée, comme à Alexandrie. Le plan, typiquement géométrique, divisait la ville en quartiers clairement différenciés selon la fonction qu'on leur avait attribuée et les urbanistes prenaient en considération la direction des vents dominants afin d'assurer la ventilation. Les principes de l'urbanisme hellénistique, qui se caractérise par le goût des tracés géométriques et de la symétrie, ont été repris par les Romains et appliqués pendant de nombreux siècles dans tout leur empire, de l'Asie occidentale aux confins de l'Europe.

On érige par ailleurs des statues des rois et des membres éminents ou riches des classes dirigeantes, le plus souvent en pierre et en bronze, ce qui stimule le développement de l'art du portrait.

L'une des réalisations les plus impressionnantes de la période est l'autel de Pergame, en Anatolie, dont la conception architecturale s'inspire des traditions archaïques et classiques. Son décor monumental prend pour modèle celui du Parthénon d'Athènes, mais tandis qu'à l'intérieur du Parthénon les sculptures figuraient une procession de citoyens athéniens, les bas-reliefs de l'autel de Pergame représentent les origines mythiques de la dynastie régnante.

Les membres les plus fortunés de la société hellénistique mènent une vie de plaisirs et de luxe ; jouissant d'un statut privilégié et éduqués dans la tradition artistique grecque, ils apprécient l'art sous toutes ses formes et encouragent la création. Un thème qui revient souvent est celui des scènes érotiques, souvent empruntées au panthéon religieux. Les peintres et les sculpteurs représentent des scènes d'amour ou d'érotisme mettant en scène des personnages mythologiques comme Aphrodite, Pan ou Éros. On donne de scènes mythologiques comme le groupe du *Laocoon* des représentations

très élaborées, sans négliger la vie quotidienne de simples personnages de tous rangs, âges et sexes, ainsi qu'en témoignent certaines œuvres qui nous sont parvenues : *l'Enfant à l'épine*, la *Tête de vieille femme*, le *Mercenaire et son équipement* ou les *Deux esclaves joyeux*.

En conclusion, l'art et l'architecture hellénistiques en Méditerranée s'inscrivent dans la continuité de la tradition classique grecque, avec un faste monumental qui exalte la gloire du roi et de sa dynastie par des statues, des sculptures ou des peintures telles que la *Bataille d'Alexandre* (voir le chapitre 11 et l'illustration 29), tandis que les artisans sont tenus de produire à la fois de la vaisselle de table luxueuse, du mobilier et d'autres objets en or, argent et pierres précieuses pour les palais royaux.

L'art et l'architecture dans l'Empire romain

L'art et l'architecture romains ont beaucoup emprunté aux Étrusques, aux traditions italiennes anciennes et par la suite directement aux Grecs. Des peintures et des sculptures, réalisées pour la plupart par des maîtres étrusques, grecs et italiens, envahissaient les murs des bâtiments et des lieux publics romains comme le forum, à tel point que le censeur décida en 158 av. J.-C. de faire enlever tous les portraits qui n'avaient pas été installés sur ordre du Sénat. Cet épisode démontre que l'art romain a été très tôt chargé de glorifier les grands hommes et les représentants du pouvoir impérial.

Pour les Romains, les œuvres d'art étrangères, entre autres hellénistiques, faisaient partie du butin au même titre que les armes et les esclaves. Chaque nouvelle conquête apportait donc à Rome son lot d'œuvres d'art. Après la conquête de Syracuse en 212 av. J.-C., de nombreux chefs-d'œuvre de l'art grec ont pris le chemin de Rome et cette pratique s'est généralisée avec l'extension de l'Empire.

Le développement de l'art et de l'architecture romains s'inscrit dès ses débuts dans le cadre idéologique de l'expansion impériale, glorifiant le pouvoir de l'Empire et la soumission des non-Romains à l'autorité romaine. À ce thème viennent s'ajouter la représentation des déesses et du panthéon religieux et, bien entendu, l'art funéraire.

Il ne fait aucun doute que les Romains étaient avant tout de grands bâtisseurs, à qui l'on doit de très nombreuses innovations en architecture. À partir du II^e siècle av. J.-C., ils commencent à utiliser pour bâtir leurs murs une combinaison de mortier et de moellons appelée *opus caementicium*, puis ils les renforcent en les doublant d'un parement de briques, de pierre de taille ou, plus rarement, de marbre. Cette technique a permis aux Romains de s'engager dans des types de constructions plus complexes et variés, d'ériger de grands dômes hémisphériques, d'élever des voûtes et des arcades, de créer

des absides et des exèdres. Les bâtiments construits en *opus caementicium* ne nécessitaient en fait ni entablements ni colonnades pour supporter la toiture, mais les Romains étaient si habitués aux ordres de l'architecture grecque qu'ils ont longtemps continué à en orner les façades de leurs édifices.

C'est dans ce contexte qu'au temps de l'empereur Auguste, apogée de l'Empire, l'art et l'architecture romains s'épanouissent dans des domaines particuliers. En sont alors érigés les exemples les plus représentatifs : édifices publics, palais, forums, sculptures et statues glorifiant les guerres et conquêtes romaines, les exploits des commandants militaires et bien sûr ceux des empereurs, auxquels on élève des monuments qui commémorent leurs victoires. Un monument de ce type, encore visible à La Turbie dans le sud de la France, a par exemple été construit pour célébrer la victoire d'Auguste sur les peuples de la région alpine, tandis qu'un autre, celui d'Adamclissi près de l'embouchure du Danube, commémore l'assujettissement des Daces par l'empereur Trajan au début du II^e siècle apr. J.-C.

La civilisation urbaine caractéristique de l'Empire romain a inventé plusieurs nouveaux types d'édifices publics : le cirque destiné aux courses de char, l'amphithéâtre pour les spectacles, les thermes, la bibliothèque, la basilique (lieu de réunions publiques), la curie (siège du Sénat) ainsi que des bâtiments à usage privé comme des villas, des palais et des maisons à étages. Cette architecture urbaine comprenait également des remparts, des portes de villes fortifiées et divers ouvrages d'art utilisant les arches comme les ponts, les viaducs et les aqueducs.

Le style architectural change au IV^e siècle apr. J.-C. avec la disparition du style ornemental grec, qui fait place à des murs à parements de briques jaunes et rouges percés de rangées de fenêtres en plein cintre ; on voit aussi apparaître des bâtiments à plan centré coiffés d'une coupole hémisphérique s'appuyant sur des pendentifs ou des trompes.

L'intérieur des bâtiments publics et privés, des lieux publics et des tombeaux était orné de sculptures, de statues et de peintures, les sols étant souvent couverts de mosaïques.

Si les Romains ont introduit de nombreuses idées et techniques nouvelles en architecture, il n'en a pas été de même pour les beaux-arts. La seule forme de sculpture typiquement romaine est le portrait sculpté en buste, qui dérive très probablement des masques mortuaires des dignitaires. Quant à la statuaire, elle reproduit les modèles grecs et ne diffère de ces derniers que par les vêtements et quelques variations de détail.

On peut distinguer deux styles d'effigie, le portrait pouvant être physiologique et réaliste ou idéalisé et stylisé, selon les souhaits du client. Cet art romain du portrait se retrouve également dans les bas-reliefs qui représentent des scènes prétendument historiques, en fait remodelées afin d'être en adéquation avec la politique du moment. Les scènes étaient intégrées à des

paysages dont se dégageait une certaine impression de profondeur ; pour représenter une succession de péripéties, comme celles d'une campagne militaire, l'artiste exécutait une série de scènes formant une frise continue.

La sculpture funéraire est représentée par les reliefs des sarcophages exécutés après la fin du I^{er} siècle apr. J.-C. à Rome, Athènes et en Anatolie. Les scènes figurées exprimaient les croyances eschatologiques ou symbolisaient les vertus du défunt, les deux principaux types de compositions étant la frise continue et la série de scènes encadrées par des colonnettes.

Ce style évolue à partir du milieu du III^e siècle apr. J.-C. : les portraits deviennent plus expressifs, voire pathétiques et, au IV^e siècle apr. J.-C., on note une évolution vers le gigantisme et une représentation frontale figée. Les bas-reliefs perdent de la profondeur et la taille ainsi que la position des personnages varient en fonction de leur rang social : le réalisme hérité des Grecs fait place à la pure convention.

La peinture de chevalet était inconnue de la culture romaine. On exécutait plutôt des copies de tableaux grecs ou des œuvres originales directement sur les murs, entre des éléments architectoniques peints en trompe-l'œil ou bien sur des fonds préparés entre des éléments décoratifs. Un revêtement de sol en mosaïque noire et blanche ou polychrome complétait souvent ces décors muraux.

Les peintures murales et les mosaïques découvertes à Pompéi, Herculaneum et Rome entre les XVI^e et XVIII^e siècles ont fortement influencé le développement des arts décoratifs en Europe. Après la fin du III^e siècle apr. J.-C., les peintures murales se limitaient à de petites figures brossées d'un trait de pinceau nerveux. C'est le style dit des *columbariums*.

En ce qui concerne les enluminures, les plus anciens manuscrits illustrés qui nous sont parvenus remontent au IV^e siècle apr. J.-C.

Dans les régions périphériques de l'Empire romain, des courants artistiques hybrides se sont manifestés parallèlement aux formes établies, notamment l'art gallo-romain des provinces du Rhin et du Danube. Ces courants se caractérisent par des stèles funéraires et des *ex-voto*, des peintures et des mosaïques. Dans les provinces où l'influence grecque était minime, les contours sont peu soignés et les personnages représentés de face, la peinture et les bas-reliefs manquant tous deux de profondeur. Quant au répertoire iconographique, il est lié aux formes de culte locales et à la vie quotidienne.

Dans les provinces orientales fortement hellénisées telles que l'Égypte, l'Anatolie et une partie de la Syrie, la tradition grecque a survécu. En revanche, l'art de l'Empire parthe, qui s'est développé en Syrie orientale et en Mésopotamie au cours des I^{er}, II^e et III^e siècles apr. J.-C., est apparenté à l'art iranien et gréco-bouddhique. Les sculptures de Palmyre et d'Hatra, les peintures de Doura-Europos et les mosaïques d'Édesse sont très représentatives de cet art, caractérisé par la représentation frontale des personnages et

le manque d'interaction qui en découle, une grande finesse dans l'ornementation et l'absence de volume et de profondeur. Cette représentation frontale des personnages s'est perpétuée dans l'art copte et protobyzantin.

L'art et l'architecture chrétiens primitifs

D'une manière générale, l'art chrétien primitif dérive de l'art et de l'architecture de Rome.

Les premiers exemples d'art paléochrétien attestés à Rome au début du III^e siècle apr. J.-C. sont les peintures des catacombes et les bas-reliefs des sarcophages. Après l'édit de Milan en 313 apr. J.-C., l'architecture religieuse chrétienne gagne l'ensemble de l'Empire romain. La proclamation de l'empire d'Orient en 395 apr. J.-C. fait apparaître un net clivage entre l'Orient et l'Occident. L'Empire byzantin et sa capitale Constantinople deviennent le centre d'un art, dit « protobyzantin », influencé par la Grèce et l'Iran tandis que l'Arménie devient un important centre architectural. En Occident, de nombreux centres artistiques voient également le jour, en Italie même ainsi que dans les provinces de l'Empire.

Entre les IV^e et VI^e siècles apr. J.-C., on construit des édifices religieux pour satisfaire aux nouvelles exigences de la religion : l'église, conçue comme un lieu de culte réunissant tous les fidèles, entend se distinguer du temple païen et sa construction s'inspire plutôt de bâtiments civils comme la basilique du forum ou la salle du tribunal. C'est de ces modèles qu'est issue la basilique chrétienne à plan rectangulaire et orientée selon un axe est-ouest, son entrée se situant sur le petit côté ouest et son abside à l'opposé, modèle de base qui subira de nombreuses modifications.

Le plan centré des baptistères — bâtiments abritant les fonts baptismaux — répondait aux exigences liturgiques du baptême par immersion. Parce qu'il était censé symboliser la croyance en un dieu unique, ce plan centré se retrouve dans les constructions légères et ouvertes érigées au-dessus des tombes des martyrs et prédomine dans la majorité des édifices chrétiens de l'époque.

L'Église était hostile à la statuaire pour des raisons doctrinales mais n'interdisait pas la décoration des sarcophages, semblable par la forme aux décorations païennes mais d'inspiration différente : les thèmes des bas-reliefs sont en général allégoriques avec des motifs empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament.

Les communautés chrétiennes de plusieurs villes enterraient leurs morts dans des nécropoles souterraines, les catacombes. Les parois situées à proximité des tombes étaient ornées de peintures représentant des saints, des personnages en prière, des scènes bibliques et, occasionnellement, le portrait du défunt gravé sur du verre doré.

Les mosaïques murales décorant l'intérieur des églises, en particulier les absides, jouaient un rôle important. Ces images représentant le Christ, la Vierge, les saints et divers scènes et symboles religieux étaient autorisées en raison de leur utilité pour l'édification des fidèles.

Les ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles apr. J.-C. voient se multiplier les images pieuses peintes sur bois et les icônes byzantines à l'effigie de personnages saints présentés frontalement dans une posture figée et hiératique.

Parallèlement à ces grands courants, des styles régionaux se sont développés sous l'influence de l'art romain tardif et des modèles chrétiens primitifs et byzantins. Les apports des Lombards, des Goths, des Vandales, des Thuringiens et des Francs dans le domaine de l'artisanat ont donné naissance à de nombreuses variations. Lorsqu'ils formaient des royaumes tribaux à l'intérieur de l'ancien Empire romain, certains de ces peuples avaient recours aux formes architecturales romaines et ce n'est qu'à partir du ^{vi}^e siècle apr. J.-C. qu'ils se dotent progressivement d'une architecture originale, où leur apport spécifique s'allie au métier des anciens maîtres et artisans, comme en témoigne le mausolée érigé à Ravenne pour le roi des Ostrogoths, Théodoric (mort en 526 apr. J.-C.).

À signaler, enfin, l'importante symbiose entre l'art des steppes et l'art du Bas-Empire romain et du début de l'ère chrétienne que provoquent l'arrivée des Huns après 375 apr. J.-C. et le début des « Grandes Migrations » (voir le chapitre 13).

La musique en Méditerranée

Les philosophes grecs considéraient la musique comme une forme d'expression artistique privilégiée au même titre que la danse et le théâtre, auxquels elle était souvent associée.

L'histoire des musiques méditerranéennes s'enracine dans les traditions musicales des autochtones, notamment d'Égypte et d'Asie occidentale. À partir du ^{vii}^e siècle av. J.-C., les principaux centres de culture musicale du pourtour méditerranéen sont l'Égypte, la Judée, la Grèce et Rome.

Les instruments de musique en usage en Égypte à partir du Nouvel Empire, l'*aulos* double, la lyre et le tambourin, étaient originaires d'Asie. Des fresques et bas-reliefs égyptiens représentent des chanteurs, des danseurs et des musiciens jouant de divers instruments. Après la conquête de l'Égypte par Alexandre, la musique grecque impose son influence et les seules traces qui nous restent de la musique égyptienne ancienne sont à chercher dans les chants religieux coptes. C'est au ⁱⁱⁱ^e siècle av. J.-C. que Ctesibios, un Grec d'Alexandrie, met au point l'instrument à vent le plus important de toute l'Antiquité : l'hydraule ou orgue hydraulique (*hydraulis*). Le principal centre de musique juive était le Temple de Jérusalem. La musique

de l'époque du second Temple, telle qu'elle est évoquée par la Bible et les traités talmudiques, comprenait des chants liturgiques responsoriaux et antiphoniques, ainsi que des chants à l'unisson accompagnés d'instruments à cordes (*kinnor*, la lyre, et *nebel*, une harpe courbe).

Après la destruction du Temple, ces formes chorales forment la base du chant de synagogue, qui regroupe la cantillation (divers types de récitatifs adoptés pour la lecture des Livres Saints), la psalmodie et l'hymnodie.

À partir du VII^e siècle av. J.-C., la Grèce joue un rôle majeur dans la vie musicale du monde méditerranéen. Dès l'époque archaïque, les centres musicaux se multiplient dans les colonies grecques de la mer Égée, des côtes de l'Anatolie et de l'Asie occidentale. C'est à cette époque que les éléments typiquement grecs s'imprègnent d'influences asiatiques, égyptiennes et phéniciennes. Le concours musical mythique opposant Apollon et Marsyas trouvait un écho réel dans la concurrence entre les instruments traditionnels sacrés (la lyre et la cithare), destinés au culte d'Apollon, et les instruments à vent (tels que l'*aulos*) originaires d'Anatolie, utilisés dans les rites bachiques.

Le système tonal de la musique grecque repose sur l'échelle diatonique dorienne bâtie sur des tétracordes (intervalles de quarts). Outre le genre diatonique, consistant en une succession régulière de tons et de demi-tons, les Grecs pratiquaient aussi les genres chromatique et enharmonique, qui offraient une palette sonore beaucoup plus nuancée.

La composition musicale prédominante était le *nomos*, morceau écrit pour la cithare ou pour l'*aulos*, ou encore pour voix accompagnée par ces instruments. On peut citer les noms de Terpandre de Lesbos, célèbre compositeur de *nomoi* pour cithare, et de Sacadas d'Argos, auteur de *nomoi* pour *aulos* ; le chef-d'œuvre du genre était sa « musique à programme » pour les jeux Pythiques de Delphes.

Les nombreuses catégories que comprenait la poésie lyrique et chorale témoignent des liens étroits qui existaient alors entre la musique, la poésie et la métrique. Ses formes les plus communes étaient l'épigramme et le dithyrambe, qui devaient donner naissance à la tragédie grecque à l'époque classique. Ce dernier genre comprenait une partie lyrique exécutée par un chœur, avec accompagnement instrumental, créant ainsi une sorte de déclamation mélodique. Plusieurs tragiques grecs étaient d'ailleurs d'excellents musiciens : Eschyle, Agathon et en particulier Euripide, qui assignait aux acteurs des rôles chantés plus élaborés, avec des éléments nécessitant une grande virtuosité.

Rome a repris l'héritage de la musique grecque dans son intégralité. Plus tard, la division de l'Empire et la diffusion de la religion chrétienne ont donné naissance à deux grands courants influencés par la musique syrienne, la musique grecque et celle de la synagogue : le chant ecclésiastique occiden-

tal et le chant byzantin. Ce dernier, fondé sur une forme sacrée de poésie rythmique, était une hymnodie monodique qui comprenait trois formes distinctes : le *troparion*, le *kontakion* et le *kanôn* ou canon, dont l'un des plus illustres compositeurs est André de Crète (VII^e siècle apr. J.-C.). La musique de cour byzantine, quant à elle, était essentiellement vocale et consistait en mélodies chantées lors des rites d'acclamation des empereurs. L'orgue, symbole du pouvoir impérial, était largement utilisé dans la plupart des cérémonies officielles.

Le plus ancien type de musique liturgique en usage dans l'Église romaine est le chant ambrosien, introduit à Milan au IV^e siècle apr. J.-C. par saint Ambroise. Les autres genres étaient le chant gallican, le chant bénéventain et le chant mozarabe de Tolède. La forme la plus répandue était toutefois le chant « vieux-romain », d'où naîtra le chant grégorien. Monodique, il comportait deux formes mélodiques : le récitatif liturgique (*accentus*) et le chant pur (*concentus*).

À partir du VI^e siècle av. J.-C., la musique fait l'objet d'une attention approfondie de la part de savants et philosophes grecs tels que Pythagore, Platon, Aristote et, plus tard, Euclide, Ptolémée, Aristide Quintilien et Aristoxène de Tarente. Les conclusions auxquelles ils sont parvenus seront reprises pendant le haut Moyen Âge occidental avec les travaux de Cassiodore, Isidore de Séville et surtout Boèce dont le traité *De institutione musica* (vers 500 apr. J.-C.) contient les plus anciens textes connus sur la théorie de la musique et la place qu'elle occupe dans la civilisation.

L'AFRIQUE

Notre connaissance de l'art et de l'architecture africains pour la période considérée ici est extrêmement lacunaire en raison de facteurs nombreux et variés. Une grande partie des œuvres que nous souhaiterions étudier utilisaient des matériaux qui, dans les conditions environnementales en vigueur dans ces régions, ne se conservent pas facilement. Ce n'est que dans certaines circonstances exceptionnelles que quelques pièces (sculptures en bois, architecture en terre ou en argile) ont pu survivre pour constituer un patrimoine archéologique et, pour ce qui est des arts graphiques, seules les sculptures sur roche sont en général utilisables par la recherche. Ces facteurs, combinés au fait que les zones d'étude restent très inégalement exploitées, expliquent que nos connaissances varient considérablement d'une région à l'autre.

L'Égypte est la principale exception aux considérations générales que nous venons d'évoquer. Des fouilles pratiquées à grande échelle, d'excellentes conditions de conservation et la nature des témoignages archéolo-

giques eux-mêmes font que nous avons une vision relativement complète de la civilisation égyptienne. Si les recherches ont surtout privilégié l'architecture monumentale et les œuvres d'art, la quantité de matériel disponible pour toutes les couches de la société reste impressionnante. L'impression dominante qui se dégage est celle d'une grande continuité stylistique et conceptuelle non seulement avec l'héritage du passé (voir le volume II de cette *Histoire*) mais également, malgré les évolutions politiques, jusqu'aux règnes des derniers pharaons, ceux des Ptolémée, et à la conquête romaine. C'est surtout vers la fin de la domination romaine que surviennent des changements majeurs et profonds, liés en particulier à l'expansion du christianisme. Bien entendu, cette continuité d'ensemble ne va pas sans changements d'orientation ni adoptions de nouvelles techniques, auxquels il faut ajouter — fait particulièrement intéressant — la prise de conscience de plus en plus affirmée de l'importance de l'individu, dont témoignent notamment les étonnants masques portraits retrouvés dans de nombreuses sépultures égyptiennes de l'époque romaine.

Ces conditions exceptionnelles de production, de conservation et de restauration nous incitent à exagérer les spécificités de la technique et de l'art égyptiens par rapport au reste de l'Afrique alors que les éléments livrés par les régions avoisinantes, notamment l'art rupestre du Sahara, démontrent bien l'existence de forts liens sous-jacents. Il reste que pendant la plus grande partie de la période considérée ici, une grande partie de l'Afrique du Nord a été profondément marquée par les influences étrangères de ses occupants successifs, ce qui a eu sur les styles artistiques et architecturaux locaux de fortes répercussions, en contraste avec ce qui s'est passé en Égypte. En effet, l'Afrique du Nord a été successivement imprégnée des traditions phénicienne, grecque et romaine. Si la première s'est progressivement fondue dans les formes typiquement locales, l'impression globale qui se dégage est plutôt celle d'une présence étrangère forte, en particulier en ce qui concerne les traditions romaines et grecques. Un renouvellement des champs de recherche a fait partiellement remettre en question les clivages précédemment admis. On a constaté en particulier l'adoption de formes architecturales étrangères dans les zones rurales où l'économie agricole de la population, majoritairement libyco-berbère, était étroitement liée à celle des colonies. Dans l'ensemble, si en Égypte les traditions indigènes prédominaient avant l'expansion du christianisme, c'est le contraire qui s'est le plus souvent produit dans le reste de l'Afrique du Nord.

La partie nubienne de la vallée du Nil a connu une évolution complexe. De fortes influences égyptiennes, qui côtoient des styles purement locaux, sont particulièrement évidentes pendant le I^{er} millénaire av. J.-C. dans l'architecture et la décoration des palais et des temples alors que d'autres pièces, notamment des poteries, sont plus marquées par les traditions locales.

Comme nous l'avons constaté ailleurs, la zone d'influence égyptienne était en général étroitement limitée à la vallée du Nil elle-même. À l'apogée du royaume méroïtique, nous assistons à une fusion progressive des deux éléments, les styles locaux devenant prédominants à mesure que l'État s'affranchit des liens avec l'Égypte pour se rapprocher de ses autres voisins. Après la disparition de Méroé au début du IV^e siècle apr. J.-C., les royaumes nubiens postérieurs ont tout d'abord favorisé l'art et l'architecture locaux mais plus tard, avec la diffusion du christianisme, l'art religieux finira par ressembler de plus en plus à celui de l'Église copte.

En ce qui concerne l'Éthiopie, il n'est pas aisé de faire le point sur l'évolution artistique qu'elle a connue car nous en savons peu sur les styles indigènes avant l'apparition semble-t-il soudaine, vers le milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. ou juste avant, de bâtiments et d'autres ouvrages fortement influencés par l'Arabie du Sud. On a émis l'hypothèse que la poterie produite localement appartenait à une tradition répandue, commune aux territoires situés entre la côte de la mer Rouge et le Soudan oriental, mais l'influence de l'Arabie, évidente dans les vestiges les plus anciens, tend à disparaître ensuite. Dès les débuts de l'ère chrétienne, on constate le succès d'un style spécifiquement axoumite caractérisé par la présence d'une architecture monumentale en pierre, notamment les célèbres stèles monolithiques sculptées représentant des édifices à plusieurs niveaux, mais on sait relativement peu de choses sur les édifices plus ordinaires, sinon que la technique de construction axoumite associant le bois et la pierre a donné naissance à des caractéristiques stylistiques particulières qui ont perduré au cours des époques postérieures, en particulier dans l'architecture religieuse. Compte tenu de l'essor ultérieur de la peinture religieuse en Éthiopie, il est regrettable que nous ignorions dans quelle mesure elle était déjà pratiquée à l'époque axoumite, bien que les portraits présents sur les monnaies nous donnent une idée des styles prédominants à cette époque.

Nous nous trouvons face à une situation tout aussi épineuse en Afrique de l'Ouest, où certaines formes traditionnelles d'art et d'architecture dont l'existence est attestée pour des périodes plus récentes pourraient remonter au I^{er} millénaire av. J.-C. On a retrouvé des sculptures figuratives datant de cette époque, notamment autour du village de Nok, situé sous les escarpements du plateau de Jos au Nigéria. Des éléments indiquent une possible continuité entre cette culture dite « culture de Nok » et la tradition artistique d'Ifé, plus tardive. Des découvertes faites en divers points de la vallée du Niger et sur d'autres sites semblent indiquer que la sculpture en terre cuite pourrait avoir été bien plus répandue en Afrique de l'Ouest ancienne qu'il n'est actuellement possible de l'établir. En revanche, la technique du bronze à la cire perdue n'est probablement apparue dans cette région qu'aux abords de l'an 1000. À Jenne-Jeno, dans les plaines du delta intérieur du Niger, les

fouilles ont démontré l'existence d'un urbanisme indigène remontant à quelque deux mille ans au moins dans cette partie de l'Afrique occidentale, mais les recherches n'ont pas permis de reconstituer l'architecture associée qui utilisait essentiellement la terre battue et les briques de boue séchée. En effet, ce type de construction ne peut résister au temps qu'au prix d'un entretien constant, comme à la grande mosquée de Djenné, avec les inévitables transformations qu'on peut imaginer. Il semble en tout cas probable que les modèles stylistiques de ces constructions sont bien antérieures à tous ceux qui ont survécu.

Pour ce qui est de l'art et de l'architecture dans d'autres parties de l'Afrique subsaharienne, nous disposons malheureusement de peu d'informations pouvant être attribuées de façon certaine à la période considérée ici. Les fouilles archéologiques n'ont livré pratiquement aucun matériel pertinent et la datation de l'art rupestre est souvent problématique, comme on le verra plus loin. Les seules pièces importantes d'art mobilier au sens usuel assignables à cette période sont les têtes en terre cuite de Lydenburg, au Transvaal, qu'on peut dater du v^e ou vi^e siècle apr. J.-C. Ces têtes soigneusement moulées, certaines grandeur nature, comportent des motifs qu'on retrouve sur les poteries de la même époque. Preuve, s'il en était besoin, que ces dernières doivent également être considérées comme des œuvres d'art à part entière, d'autant qu'elles témoignent dans de nombreux cas d'un extrême raffinement et d'une compétence technique considérable.

Très répandu, l'art rupestre peint ou gravé a surtout été étudié dans les régions situées au sud du Zambèze, où de sérieux indices montrent qu'une grande partie des œuvres appartiennent à la période étudiée ici, bien qu'il soit clair que cet art a été pratiqué avant et après elle. On peut identifier plusieurs traditions régionales et peut-être plusieurs styles successifs au sein de ces traditions. Les gravures figurent le plus souvent des animaux isolés, tandis que les peintures représentent aussi fréquemment des figures humaines parfois intégrées dans des compositions élaborées à plusieurs personnages. Comme il a été démontré par ailleurs, un lien peut être établi entre nombre de ces œuvres et les peuples san (les Bochimans), sans exclure d'autres populations, notamment les Bantous, qui sont sans conteste les auteurs d'œuvres de ce type à une époque plus récente.

L'ASIE DU SUD ET DU SUD-EST

Les débuts de la période (de 700 à 400 av. J.-C. environ)

Si nous savons peu de choses de l'art et l'architecture de l'Asie du Sud pendant cette première période, les informations sont plus fournies à partir du

milieu du III^e siècle av. J.-C. environ. En ce qui concerne l'Asie du Sud-Est, les grandes réalisations artistiques et architecturales remontent à la fin de notre période et seront par conséquent traitées en dernier.

En Asie du Sud, la chute de la civilisation de l'Indus vers le XVIII^e siècle av. J.-C. est suivie d'une longue période de plus d'un millénaire pour laquelle, outre la riche littérature védique, nous disposons de nombreuses données archéologiques, mais peu de témoignages artistiques ou architecturaux, à l'exception notable des imposants murs d'enceinte et de quelques ruines de bâtiments anciens à Rājagṛha (Rajgir), sur le site de l'ancienne capitale du royaume de Magadha, dans le sud du Bihār. En ce qui concerne les œuvres d'art, on peut mentionner certains jouets et objets votifs en terre cuite, dont des figurines abstraites mais clairement anthropomorphiques, et surtout des poteries en terre cuite de plusieurs types. La céramique grise ornée, dite *painted grey ware* (PGW), est associée par les archéologues aux établissements tardifs des envahisseurs de langue indo-aryenne, initialement arrivés sur le sous-continent indien à la fin du II^e millénaire av. J.-C., tandis que la poterie noire et rouge dite *black-and-red ware*, parfois considérée comme indigène, paraît avoir connu en fait une diffusion beaucoup plus large.

Au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. apparaît un troisième type de poterie cuite à haute température caractérisée par une surface noire brillante, des parois minces et des formes à l'esthétique très raffinée. Cette poterie dite *northern black polished ware* (NBP) est généralement associée par les archéologues à l'éclosion des royaumes et des pôles urbains du bassin moyen du Gange, en particulier de Magadha. Certains archéologues qualifient cette période de « deuxième urbanisation » par opposition à la « première urbanisation » correspondant à la fondation des villes de la vallée de l'Indus un millénaire plus tôt.

Les plus anciennes monnaies, dites « poinçonnées », appartiennent également à cette période. Il s'agit de morceaux de métal (principalement d'argent) carrés, parfois circulaires, découpés dans des feuilles et frappés au poinçon d'une grande variété de marques à caractère symbolique. Parmi celles-ci, on trouve à côté des motifs animaliers (éléphants, taureaux, etc.), aisément reconnaissables, des formes plus intrigantes telles qu'un croissant sur une triple colline ou un arbre à l'intérieur d'une grille. Certains ont tenté, mais pas toujours de façon convaincante, d'associer certaines combinaisons de symboles à un roi ou à une dynastie. Le lien entre une monnaie et une ville semble parfois net — il s'agit alors probablement du lieu de frappe —, mais l'association est le plus souvent difficile à établir avec certitude. La plupart des monnaies poinçonnées proviennent de trésors enfouis. À partir du II^e siècle av. J.-C. environ, elles font progressivement place à des pièces coulées dans des moules.

L'époque des Nanda et des Maurya (env. 400 à 200 av. J.-C.)

Les mégalithes de différentes formes, notamment des dolmens et des menhirs, sont répandus dans de nombreuses parties du sous-continent indien, mais surtout dans le Deccan et en Inde du Sud. Ils sont généralement difficiles à dater, même si certains grands sites mégalithiques correspondraient à une période comprise entre le III^e siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle apr. J.-C.

Dans le nord de l'Inde, les tertres funéraires en terre du IV^e siècle av. J.-C. comptent parmi les plus anciens vestiges d'architecture monumentale en Asie du Sud postérieurs à la civilisation de l'Indus. C'est ainsi qu'on a retrouvé à Lauriya-Nandangarh, dans le nord du Bihar, un certain nombre de tumulus royaux comportant chacun un poteau de bois en son centre. Une plaque d'or repoussé retrouvée dans l'un d'entre eux représente une femme enceinte, souvent identifiée à une « déesse de la terre ».

Ces tumulus témoignent de la pratique des mausolées princiers, également rapportée par la tradition bouddhique qui décrit la répartition des reliques après l'accès du Bouddha au *nirvāṇa* vers 486 av. J.-C. Pratiqué à l'origine par une petite communauté de moines errants, le bouddhisme s'est répandu progressivement, notamment sous l'impulsion de l'empereur maurya Aśoka (270-232 av. J.-C. environ). À cette époque, les Maurya, successeurs des Nanda, régnaient du Maghada sur un immense empire qui recouvrait la plus grande partie du sous-continent indien.

Les Maurya ont érigé des piliers monolithiques de grès, principalement le long de la grande route commerciale qui reliait la capitale Pāṭaliputra (actuelle Patna) au nord-ouest du sous-continent en longeant la Yamunā et les contreforts de l'Himalaya. Ces piliers jaillissant du sol comme des arbres célestes étaient surmontés de chapiteaux sculptés qui servaient de support à des animaux héraldiques (éléphant, lion, taureau et cheval). Bon nombre d'entre eux portent les édits impériaux rédigés par Aśoka vers la fin de son règne. Certains chercheurs ont attiré l'attention sur leurs similitudes avec les colonnes de Persépolis en Iran, mais bien qu'une influence perse ne soit pas à exclure, ils semblent essentiellement de conception indienne. Le chapiteau du pilier de Sārnāth, près de Vārāṇasī (Bénarès), couronné de quatre lions majestueux et de la Roue de la loi (*dharmacakra*), est d'ailleurs devenu le symbole de l'Union indienne. On s'accorde à penser que certains des piliers sont antérieurs au règne d'Aśoka mais ont été utilisés par le souverain pour ses édits, et l'on retrouve un autre type de piliers dans la salle d'audience du palais royal des Maurya, situé dans les environs de l'actuelle Patna (Bihar).

Certains des grands *stūpa* (monuments de forme caractéristique, probablement inspirée des anciens tumulus) construits pour abriter des reliques bouddhiques sont peut-être antérieurs au règne d'Aśoka, mais c'est sous les

ordres de cet empereur qu'ils ont été agrandis, en particulier les vastes *stūpa* de Bharhut et Sanchi (Sāñcī), dans le centre de l'Inde, tandis que les sculptures qui ornent les portes et les balustrades de ces imposants monuments ont été ajoutées un ou deux siècles plus tard. Sans atteindre le raffinement de l'art indien classique, ces sculptures témoignent d'une remarquable vitalité dans la représentation des épisodes édifiants de la vie du bouddha historique, Bouddha Gautama, de ses réincarnations sous forme humaine ou animale et des événements marquants de la légende bouddhique. L'intérêt de ces sculptures tient aussi à la place de choix qu'elles accordent dans un cadre bouddhique aux croyances populaires, notamment le culte des *yakṣa* (esprits-arbres représentés sous les traits de géants) et de leurs homologues féminins et celui des divinités-serpents (*nāga*) figurées sous forme humaine, cultes qui constituent un important aspect du bouddhisme primitif dans la mesure où celui-ci tolérerait, voire intégrait ces croyances populaires à condition qu'elles ne soient pas en contradiction avec la doctrine.

Le Bouddha n'était en revanche pas encore représenté sous une apparence humaine. Ce sont des symboles qui suggéraient sa présence, tels que les pas qu'il avait faits à sa naissance, des empreintes de pied, un trône vide, l'arbre de la Bodhi sous lequel il avait atteint l'illumination, la Roue de la loi (*dharmacakra*), le *stūpa* symbolisant son accès au *nirvāṇa*, etc. Les choix plastiques et narratifs qui sous-tendent les bas-reliefs de Bharhut et Sanchi apparaissent comme un compromis entre les raffinements de la théologie et les aspirations de la masse des croyants. L'absence de toute influence hellénistique suggère que l'art indien, notamment les représentations d'êtres humains et divins, était déjà parvenu à maturité avant que l'Inde n'entre en contact avec les Grecs hellénistiques.

Ces *stūpa* anciens nous fournissent aussi de précieuses informations sur le contexte social et économique qui a présidé à leur édification. Les entrées et les balustrades des deux monuments portent de nombreuses brèves inscriptions qui expliquent parfois les scènes qui y sont exécutées, mais le plus souvent elles mentionnent les noms des personnes ou des institutions qui ont contribué à leur création. Il en ressort que ces dernières appartenaient à toutes les couches de la société. Ainsi, outre les princes et les propriétaires terriens, nous trouvons parmi les donateurs des marchands et artisans, des moines, des moniales et bien d'autres femmes. Les *stūpa* eux-mêmes étaient probablement des fondations royales, bien que ce soit difficile à prouver, mais il ne fait aucun doute que les principaux travaux artistiques étaient financés par une grande partie de la société.

À notre connaissance, aucun temple construit dans des matériaux durables (tels que la pierre ou la brique) n'est antérieur au IV^e siècle apr. J.-C. environ, mais il existe un certain nombre d'exemples de temples rupestres datant de l'époque d'Asoka et de son petit-fils (seconde moitié du

III^e siècle av. J.-C.). Ces sanctuaires, creusés à même la roche des falaises situées au nord de l'actuelle Gaya (sud du Bihar), consistent en une salle oblongue d'environ 10 mètres de long au fond de laquelle on accède à une cellule de forme circulaire par une porte intérieure. L'entrée de la plus remarquable de ces grottes — Lomas Rishi, située dans les collines de Barabar — est magnifiquement sculptée et décorée en particulier d'une frise représentant des éléphants. L'entrée ornementale dans son ensemble peut être considérée comme une « traduction » dans la pierre d'une structure plus ancienne en bois et chaume. Certaines des grottes présentent des inscriptions indiquant qu'elles étaient consacrées aux ājīvika, une secte relativement peu nombreuse adepte d'une forme de fatalisme. Ainsi, Aśoka, le donateur, lui-même bouddhiste, pratiquait-il la tolérance prêchée dans ses édits.

Si l'on doit à Aśoka la diffusion du bouddhisme et de son iconographie en Asie du Sud, notamment au Sri Lanka, c'est une autre dynastie, celle des Kouchans (*Kuṣāṇa*), originaire d'Asie centrale, qui donnera l'impulsion à la propagation de cette religion en Asie centrale, par les cols montagneux du nord-ouest (Pakistan et Afghanistan) au cours des premiers siècles apr. J.-C., en faisant édifier de grands *stūpa* sur des sites tels que Taxila (près de l'actuelle Rāwalpindi) et en encourageant les pèlerinages. Cette expansion s'est accompagnée de changements significatifs dans la nature du bouddhisme. Ainsi, le Bouddha n'est plus uniquement figuré par des symboles, mais est également représenté sous une forme (sur)humaine idéalisée qui incarne la perfection. Le lieu où cette image du Bouddha serait apparue pour la première fois fait l'objet d'une controverse : les deux provenances suggérées sont Gandhara et Mathurā. L'art bouddhique de Gandhara s'inspire de traditions plus anciennes, notamment des styles hellénistiques, également visibles sur les pièces des souverains indo-grecs. En revanche, devenue le principal centre de l'art kouchan, Mathurā est plus marquée par la tradition indigène. Une grande partie de la sculpture est associée au jaïnisme, mais on a également retrouvé à Mathurā un certain nombre d'effigies en grès rouge associées à la royauté kouchane.

Sémiologie des styles indiens

Cette transformation de la représentation du Bouddha est au moins en partie due à l'apparition de nouveaux concepts bouddhiques liés à la montée en puissance du courant mahāyāna (Grand Véhicule). Tandis que le bouddhisme ancien mettait l'accent sur les idéaux monastiques, la nouvelle doctrine célébrait les vertus des pieux laïcs qui, après de nombreuses vies successives de piété et de charité, pouvaient eux-mêmes aspirer à la perfection de l'état de bouddha. Ceux qui, ayant fait ce choix, avaient fait quelques progrès sur ce chemin sans fin étaient appelés bodhisattvas. Certains parmi ces

derniers, estimant qu'ils serviraient mieux tous les êtres vivants sous leur présente forme humaine qu'en accédant au statut de bouddha, choisissaient de s'arrêter en chemin pour rester des bodhisattvas, que l'on vénérât en tant que tels. Afin de permettre aux fidèles d'adorer les bouddhas et les bodhisattvas, une iconographie complexe s'est peu à peu mise en place avec de multiples bouddhas reconnaissables principalement à la position de leurs mains (*mudrā*), des bodhisattvas que l'on pouvait distinguer par leur vêtement et leur attitude, ainsi que certains dieux hindous intégrés au panthéon bouddhique dans une position modeste.

On constate une évolution similaire dans l'hindouisme, avec la vénération de deux divinités aux multiples avatars, Shiva et Vishnou, chacune se trouvant à la tête d'un vaste panthéon. Le dieu hindou Shiva a été vénéré tout d'abord sous la forme d'un pilier phallique de forme particulière (*liṅga*), puis comme le dieu tout-puissant à quatre bras brandissant des attributs caractéristiques avec une coiffure d'ascète surmontée d'une couronne précieuse (*Mahādeva*), ou sous des apparences démoniaques, en tant que destructeur de l'univers (*Bhairava*). Ces aspects démoniaques prédominent dans la représentation de *Durgā*, l'épouse de Shiva, souvent figurée chevauchant le démon-buffle (*mahisāsura*) qu'elle vient de tuer. Les « fils » de Shiva — le dieu de la guerre à six bras *Kārttikeya* (*Skanda*) et le dieu à tête d'éléphant *Gaṇeśa* — ont connu des représentations innombrables sur tout le sous-continent, en particulier à partir du IV^e siècle apr. J.-C. L'une des plus spectaculaires représentations des avatars de Vishnou est celle du sanglier d'*Udayagiri* (*Madhya Pradesh*). Bien avant la fin de la période traitée ici (vers 700 apr. J.-C.), le bouddhisme et l'hindouisme étaient déjà des religions très répandues qui avaient suscité une grande variété de réalisations architecturales.

Le temple hindouiste primitif, dont il reste des exemples à *Sanchi*, non loin du grand *stūpa*, est un simple bâtiment de forme rectangulaire essentiellement conçu pour l'adoration des icônes, construit en pierre ou en briques et comprenant une *cella* centrale ainsi qu'un vestibule entouré de piliers. C'est à partir de cette forme simple datant du IV^e siècle apr. J.-C. qu'il évolue pour devenir une imposante structure surmontée d'un toit en forme de tour pyramidale (*śikhara*) vers la fin du VII^e siècle apr. J.-C.

L'architecture rupestre a déjà été évoquée à propos d'*Aśoka*. Aux siècles suivants, des grottes, en partie naturelles et en partie creusées, sont aménagées en monastères (*vihāra*), avec des rangées de cellules disposées de part et d'autre d'une salle commune, ou en lieux de culte appelés *caitya*, d'abord par les bouddhistes et d'autres sectes non-hindoues, puis par les hindous eux-mêmes. Les grottes les plus anciennes qui remontent au règne d'*Aśoka* se trouvent dans le sud du Bihar, mais c'est surtout en Inde de l'Ouest (*Maharashtra*) que l'architecture rupestre est devenue une forme raffinée d'art reli-

gieux à partir du I^{er} millénaire av. J.-C., avec les centaines de grottes creusées à Bhājā, Kārle, Nāsik, Ajantā, Ellora et dans bien d'autres lieux.

Les grottes monastiques comportaient des rangées de cellules situées de part et d'autre d'un espace central utilisé pour diverses activités. Dans les *caitya* en revanche, le principal objet de culte était le *stūpa* érigé près du fond de la grotte au centre d'un espace permettant aux fidèles d'effectuer les circumambulations rituelles, l'une des principales manières de rendre hommage à ce très important symbole du Bouddha. Une autre caractéristique de ces grottes était la présence de rangées de piliers, aussi bien à l'intérieur qu'encastés en haut-relief sur la façade, qui, tout d'abord relativement lisses et sobres, ont été progressivement embellis par des moulures et d'autres ornements ; par la suite, des images du Bouddha ont également été ajoutées au *stūpa*. Dès l'époque d'Asoka, la partie de la grotte au décor le plus élaboré est la façade, où l'on trouve certaines des plus impressionnantes sculptures en pierre de l'époque archaïque, notamment les représentations en pied des donateurs et de leurs épouses, par exemple à Kārle.

L'aménagement des nombreuses grottes d'Ajantā et d'Ellora s'est étendu sur une longue période qui va bien au-delà des limites du présent ouvrage, avec de nombreuses représentations d'inspiration bouddhique et d'autres d'inspiration hindouiste. Leur originalité tient aux magnifiques peintures murales qui illustrent les *Jātaka*, ou épisodes édifiants de la vie du Bouddha et de ses existences antérieures en tant que bodhisattva. Les couleurs généralement très bien conservées dans ces espaces abrités donnent une présence vivante à tous ces épisodes. Les peintures étaient exécutées sur une fine couche de chaux blanche très lisse au moyen de pigments naturels. L'artiste dessinait en premier lieu les contours, généralement des lignes rouges, puis il remplissait les espaces à l'intérieur des lignes et revenait aux contours qu'il accentuait avec de la peinture noire ou marron, le répertoire des formes s'inspirant de la sculpture. Les fresques du Sri Lanka, bien que contemporaines de certaines peintures murales d'Ajantā, seront traitées plus bas.

La période comprise entre le I^{er} siècle av. J.-C. et le IV^e siècle apr. J.-C. est une étape de transition importante de l'évolution de l'art et de l'architecture vers l'âge classique au temps des Gupta. Les témoignages les plus marquants de cette évolution, outre les grottes ouest-indiennes, se trouvent dans les deltas de la Godavari et de la Krishna (Andhra Pradesh). Sous le règne des Sātavāhana (50 av. J.-C. à 200 apr. J.-C. environ) et de leurs successeurs, les Ikshvāku, cette partie de l'Inde a connu un essor économique grâce aux échanges transpéninsulaires et au commerce maritime à partir des ports de la côte est. Cette prospérité a suscité une activité culturelle sans précédent, associée notamment au bouddhisme. Les nombreuses inscriptions en prākṛit datant des premiers siècles après Jésus-Christ attestent la présence, dans les deltas de la Godavari et de la Krishna, d'innombrables monastères représentant

toutes les principales sectes bouddhistes, aussi bien d'inspiration hīnayāna que mahāyāna.

Parmi les grands monuments bouddhiques érigés dans la région à cette époque, les *stūpa* de Bhaṭṭiprolu, d'Amarāvati et de Nagarjunakonda méritent une attention particulière, en raison de caractéristiques comme la présence de frontispices aux quatre points cardinaux, souvent ornés de représentations du Bouddha assis, ou bien de bases en forme de roue à quatre, six, huit ou dix rayons comme à Nagarjunakonda. Cette partie de l'Inde entretenant des relations étroites avec le Sri Lanka, il n'est pas surprenant que les premiers *stūpa* de l'île, tels que celui de Mihintale (à l'est d'Anurādhapura), soient également pourvus de frontispices. Par ailleurs, les statues de bouddhas de l'Andhra Pradesh sont aisément reconnaissables, notamment à la forme particulière des robes des moines. Les plus anciennes représentations de bouddhas du Sri Lanka et d'Asie du Sud-Est sont similaires, sur le plan stylistique, à celles de l'Andhra Pradesh.

Enfin, les sites bouddhiques des deltas de la Godavari et de la Krishna présentent une autre caractéristique importante : les édifices y sont fréquemment organisés en unités juxtaposées comprenant un monastère, un *stūpa* et ce que l'on appelle un *caityagrha* (*stūpa* ou représentation du Bouddha enfermée dans un reliquaire de forme absidiale). Cette disposition générale s'accommode de nombreuses variations qui reflètent peut-être des différences entre sectes.

Il ressort des inscriptions votives que les reines de la dynastie Ikṣvāku accordaient traditionnellement leur patronage à des fondations bouddhistes, tandis que leurs époux accomplissaient plus volontiers différents rites hindous, souvent complexes, comme le sacrifice du cheval (*aśvamedha*). On a d'ailleurs identifié le site d'un tel sacrifice parmi les ruines de Nagarjunakonda (Andhra Pradesh).

La période classique (environ 300-700 apr. J.-C.)

L'art et l'architecture indiens atteignent un haut degré de perfection à l'époque gupta (vers 320-550 apr. J.-C.). À côté de l'art bouddhique toujours florissant, on assiste à une évolution significative de l'art et de l'architecture hindous. C'est de cette époque que datent apparemment les premiers temples hindous en pierre. Les dimensions et la conception sont encore modestes : il s'agissait de bâtiments rectangulaires pourvus d'un petit hall d'entrée et d'une galerie avec piliers. Le culte était organisé autour d'une représentation en pierre située au centre ou au fond de la *cella*. D'autres sculptures, statues ou bas-reliefs étaient souvent disposées dans des niches ménagées dans les murs du temple et de chaque côté de l'entrée. En effet, la *bhakti* ou dévotion totale envers une divinité avait supplanté le rituel brah-

manique aux yeux de nombreux hindous, dévotion qui exige la représentation physique de la divinité, autrement dit une effigie de pierre ou de métal de forme conventionnelle comme nous l'avons indiqué plus haut.

À partir du VI^e siècle apr. J.-C., l'architecture des temples devient beaucoup plus monumentale, en particulier grâce à l'apparition du toit en forme de tour à plusieurs degrés (*śikhara*). Le temple de Vishnou à Deogarh (Madhya Pradesh) est un exemple typique et bien conservé de ce nouveau style appelé à déterminer la forme des temples hindous pour de nombreux siècles. Ce temple offre également le plus ancien exemple connu de représentation des dix avatars de Vishnou. Les Gupta ont aussi favorisé l'art bouddhique, dans quelques-unes des grottes d'Ajantā mentionnées plus haut, à Mathurā et surtout dans le grand complexe de Sārnāth, près de Vārāṇasī, lieu du premier sermon du Bouddha. Les statues du Bouddha de Sārnāth, dont certaines comportent des inscriptions datées, ont servi de modèle à de nombreuses représentations ultérieures du Bouddha.

Les VI^e et VII^e siècles apr. J.-C. sont aussi marqués par d'importantes évolutions dans le Deccan et en Inde du Sud, aussi bien au Karnataka, où les rois Cālukya encourageaient l'art et l'architecture (en particulier à Bādāmi et Aihole) qu'au Tamilnāḍu où, notamment à partir du VII^e siècle apr. J.-C., s'est développée une intense activité artistique sous le règne des Pallava de Kāñcīpuram (Conjeevaram). Le site le plus spectaculaire est Māmallapuram (Mahābalipuram), sur la côte orientale de l'Inde, au sud de l'actuelle Madras. Parmi les monuments les plus intéressants figurent plusieurs *ratha* (petits modèles de temples taillés dans la roche) monolithiques et délicatement sculptés ainsi qu'un gigantesque bas-relief représentant la descente du Gange, sans oublier le « Temple du rivage », bâti sur la côte et consacré à Shiva. Le temple principal de Kāñcīpuram, bien que construit au VII^e siècle apr. J.-C., porte toutes ces tendances à leur apogée.

Le Sri Lanka et l'Asie du Sud-Est

L'art des Pallava a exercé une forte influence non seulement dans d'autres parties de l'Inde du Sud, mais aussi au Sri Lanka et en Asie du Sud-Est. Le site d'Isurumuniya, près d'Anurādhapura (Sri Lanka), trahit l'influence des monolithes de Māmallapuram, tandis que le Nālānda Gedige, près de Kandy, reflète clairement celle des temples pallava de Kāñcīpuram. L'influence pallava est encore plus nette dans les formes d'écriture adoptées au Sri Lanka et dans toute l'Asie du Sud-Est avant la fin du VII^e siècle apr. J.-C.

Hormis ces exemples d'influence indienne directe, qui se limite à quelques sites, l'art et l'architecture sri-lankais témoignent d'une forte sensibilité locale en partie due à la tradition bouddhique de l'île. Les trois *dāg-vāba* (*stūpa*) géants d'Anurādhapura (Ruvanvelisāya ou Mahāvihara,

Abhayagiri et Jetavana) sont d'une ampleur monumentale qui n'a pas son équivalent en Inde. Des fouilles et restaurations effectuées dans le « triangle culturel », qui regroupe les principaux sites d'Anurādhapura, de Sīgiri et de Polonnāruva, ont révélé une étonnante prolifération d'édifices entourant les *stūpa* : monastères (*vihāra*), maisons capitulaires, réfectoires où les moines recevaient une fois par jour une ration de curry et de riz servis tous deux dans de grands récipients de bois en forme de barques.

Un autre type de monument qu'on ne trouve qu'au Sri Lanka est le *vaṭṭadāgē* : il s'agit d'un *stūpa* construit sur une plate-forme circulaire avec des rangées de piliers qui supportaient autrefois un toit en matériau périssable. Encore plus typique du Sri Lanka est ce qu'on appelle la « pierre de lune », dalle de pierre semi-circulaire servant de seuil au bas d'un escalier qui donne accès à la plate-forme d'un *stūpa* ou d'un temple, décorée de motifs concentriques représentant des animaux (chevaux, éléphants, lions et taureaux) ainsi que d'oies et de feuillage.

Mais le témoignage le plus impressionnant de l'art du Sri Lanka au cours de cette période est sans conteste l'ensemble de fresques exécuté au ^v^e siècle apr. J.-C. dans une grotte à mi-hauteur du grand rocher de Sīgiri, au sud d'Anurādhapura. Les créatures célestes ou « nymphes célestes » qui y sont représentées atteignent un niveau de perfection rarement égalé dans l'Antiquité. La technique picturale utilisée rappelle à bien des égards celle d'Ajantā (Inde) ; les deux sites ont certainement été en relation mais, en raison des incertitudes de la chronologie, la nature précise de ces relations reste obscure. L'intérêt de Sīgiri est rehaussé par la présence de centaines de graffitis par lesquels les visiteurs, entre le ^{vii}^e et le ^{ix}^e siècle apr. J.-C., exprimaient leur admiration pour les fresques et la beauté des nymphes célestes, souvent dans une forme très poétique. Comme les visiteurs consignaient généralement leur nom, leur lieu d'origine et leur occupation, nous pouvons en déduire que les pèlerins des deux sexes et de tous les milieux affluaient de toute l'île, jusqu'aux paysans et artisans, sans oublier les moines.

En Asie du Sud-Est, le pôle chalcolithique de Đông Sơn, dans le centre du Viet Nam, était particulièrement florissant aux ^{iv}^e et ⁱⁱⁱ^e siècles av. J.-C. Les objets les plus prestigieux produits par ce centre sont des tambours de bronze qu'on a pu décrire comme des chaudrons renversés dont la partie haute et plate est décorée, entre autres, de rangées concentriques d'animaux et de personnages humains parés de plumes, etc. On ignore quel était exactement le rôle de ces tambours, que l'on retrouve dans toute l'Asie du Sud-Est et le sud de la Chine. On en fabriquait jusqu'à une période relativement récente dans certaines régions, où ils servaient apparemment de dot. Leur présence atteste l'existence de réseaux commerciaux bien antérieurs aux premiers signes d'influence indienne dans la région. On a retrouvé sur le pla-

teau de Pasemah (Sumatra Sud), où une riche culture mégalithique s'est développée autour du IV^e siècle av. J.-C., des sculptures de pierre dont l'une représente un homme transportant un tambour de ce type sur le dos. Il subsiste dans de nombreuses parties du Sud-Est asiatique des monuments et des sculptures mégalithiques souvent qualifiés de « polynésiens ». Dans certaines régions telles que l'île de Nias, située à l'ouest de Sumatra Nord, cette production s'est perpétuée jusqu'à une période récente.

Dans le même temps, on voit apparaître une architecture et une sculpture plus raffinées quelques siècles seulement après leur invention en Asie du Sud, les premières images de pierre et de métal qu'on a pu dater avec certitude appartenant à la dernière partie de la période étudiée ici. Pour quelques objets, il est difficile de savoir s'ils ont réellement été exécutés en Asie du Sud-Est ou importées d'Inde ou du Sri Lanka. C'est le cas notamment de certaines statues telles que les célèbres bouddhas de Dong Duong (centre du Viet Nam) et de Sempaga (dans l'ouest de Sulawesi). Par ailleurs, un petit nombre de statues de Vishnou de style assez hiératique ont été probablement importées ou bien copiées à partir de modèles importés. Il n'est peut-être pas fortuit que ces statues aient été découvertes à proximité du littoral.

Les vestiges dont nous disposons pour la fin de cette période (autrement dit le VII^e siècle apr. J.-C.) sont bien plus abondants, notamment en Asie du Sud-Est continentale, où se sont constitués de puissants royaumes comme ceux de Śrīkṣetra (Myanmar), Dvāravatī (Thaïlande) et Īśānapura (Cambodge). Les cours royales de ces États disposaient de ressources largement supérieures à celles de leurs prédécesseurs. Śrīkṣetra, située près de Prome, était une grande ville d'environ 4 kilomètres de diamètre, ceinte de remparts de briques. Typiques de ce royaume sont les *stūpa* à corps cylindrique couronnés de dômes hémisphériques et les temples à plusieurs toits superposés. Plus à l'est, le royaume voisin de Dvāravatī, dans le sud de la Thaïlande, avait pour principaux centres Prapathom et Lopburi. Ses monuments les plus caractéristiques sont de grandes Roues de la loi (*dharmacakra*), symboles de la promulgation et de l'expansion de la doctrine bouddhique. Les représentations du bouddha de Dvāravatī se distinguent par les traits particuliers du visage (large bouche, sourcils continus, etc.), qui reflètent peut-être ceux d'habitants ou occupants môn. Mais le plus riche de ces royaumes sur le plan archéologique est de loin celui d'Īśānapura, près de l'actuelle Kompong Thom (Cambodge). Les monuments les plus remarquables sont des tours en briques, isolées ou en groupes de cinq disposées en quinconce, l'une étant placée au centre et les autres aux quatre points cardinaux. L'une des sculptures les plus saisissantes est connue sous le nom d'Harihara, une statue en pied combinant les représentations de Vishnou et de Shiva. Bien qu'existant dans d'autres parties de l'Asie du Sud-Est et en Inde, ces statues n'ont été nulle part plus populaires que dans l'ancien Cambodge. L'importance de ce

culte pourrait s'expliquer par la volonté d'éviter les conflits entre les diverses sectes religieuses.

Si l'influence indienne est partout évidente en Asie du Sud-Est au cours de la seconde moitié de notre période, les différentes régions qui la composent ont su adapter cette influence étrangère à leurs propres canons esthétiques. Cette étonnante diversité explique la fascination que suscite l'étude des cultures de cette zone.

L'ASIE DE L'EST

Après une longue période de développement, un style artistique et architectural s'est imposé dans l'ensemble de l'Asie orientale au ^{VII}^e siècle apr. J.-C. sous l'influence de la Chine. Le Japon et la Corée, dont les traditions artistiques locales étaient fortes, ont subi les influences chinoises sous la forme d'une diffusion culturelle progressive et d'emprunts directs encouragés par les potentats locaux. L'évolution de l'art chinois pendant cette période connaît deux grandes phases, la charnière se situant au ^{III}^e siècle apr. J.-C. La première, qui débute au ^{VII}^e siècle av. J.-C., est marquée par une forte réaction contre l'art rituel traditionnel et débouche sur l'essor de formes picturales figuratives associées à l'art de cour et à l'art funéraire. Le premier signe de cette évolution est le déclin de l'art des bronzes sacrificiels, forme d'expression artistique privilégiée des précédentes dynasties, les Shang et les Zhou occidentaux. Apanage des clans et des lignées aristocratiques, leurs récipients en bronze étaient consacrés au culte des ancêtres, pratique religieuse qui contribuait puissamment à préserver la hiérarchie sociale. Il a été suggéré que les éléments zoomorphes mythiques représentés sur ces récipients servaient de moyen de communication entre les vivants et les morts. Les inscriptions gravées dans le bronze, qui deviennent de plus en plus longues vers le milieu du règne des Zhou occidentaux, exaltaient la gloire des ancêtres disparus ainsi que les mérites de leurs descendants. Cachés à l'intérieur du temple d'un clan ou d'un lignage où se tenaient les plus importantes cérémonies religieuses et politiques, ces vases rituels en bronze attestaient le statut social du clan ou du lignage et symbolisaient sa puissance. Cependant, ce symbolisme artistique archaïque tombe en désuétude pendant l'ère des Printemps et des Automnes, lorsque les biens de luxe se substituent peu à peu aux accessoires des rituels : c'est alors, sous l'influence des seigneurs des principautés qui contrôlaient désormais les forces militaires et les ressources économiques, qu'un style artistique extravagant est devenu à la mode. Comme l'illustrent les bronzes et les laques de la tombe du marquis Yi, dans la principauté de Zeng, ce style se définit d'abord comme l'antithèse des bronzes rituels de la période précédente : disparition des inscriptions

commémoratives, transformation des représentations zoomorphes en motifs tortueux et détaillés, au point qu'on trouve un récipient fondu en bronze massif ajouré comme de la dentelle. À partir des VI^e et V^e siècles av. J.-C., la décoration picturale et les motifs incrustés se popularisent, tandis que s'affirment divers styles régionaux. Ces nouvelles tendances donnent naissance à un style artistique plus positif et inventif qui s'impose à l'époque des Royaumes combattants. Les statues d'animaux et les ustensiles incrustés retrouvés dans le mausolée des rois de Zhongshan illustrent les principaux aspects de ce style, notamment le mélange de matériaux précieux, l'association de couleurs vives et de motifs décoratifs ainsi que des représentations d'hommes et d'animaux très vivantes.

La production artistique des Zhou orientaux, vaisselle pour les banquets, instruments de musique, sculptures et lampes, n'est plus destinée au temple des ancêtres mais au palais, symbole du pouvoir politique des nouveaux dirigeants. Le palais acquiert son indépendance et occupe le centre de la ville, flanqué des deux principaux établissements religieux : le temple des ancêtres et l'autel de la Terre. Ce nouveau plan urbain est fidèlement décrit par le recueil intitulé *Kaogong ji* (*Observations sur l'artisanat*), la meilleure source en la matière, tandis que les fouilles archéologiques démontrent la tendance des édifices palatiaux à gagner en hauteur : souvent érigés sur de massives plates-formes en terre, les palais, qui comportent des salles d'audience et une sorte de construction en terrasse appelée *tai*, acquièrent progressivement une forme monumentale. La même tendance préside à la conception des sépultures de la nouvelle élite sociale, qui bâtit des structures à plusieurs étages au-dessus des tombeaux dans les « parcs funéraires » qui lui sont réservés. Cette évolution des palais et des tombes amorcée sous les Zhou orientaux atteint son point culminant sous les Qin : le palais n° 1 de Xianyang, excavé dans la capitale de la dynastie, comportait un bâtiment complexe à terrasse présentant une décoration murale très élaborée ; quant au célèbre mausolée de Lishan, il immortalise la gloire du premier empereur Qin, grand unificateur de la Chine. Sima Qian rapporte que dans ce mausolée, la chambre funéraire souterraine située sous la grande pyramide avait été transformée en une représentation de l'Univers, où « tous les phénomènes célestes [étaient] figurés en haut et tous les phénomènes terrestres en bas ».

L'art et l'architecture des Han reprennent les modèles des Qin, avec comme double centre le palais et le tombeau. Étendue sur une période de deux cents ans, la construction de Chang'an, capitale des Han occidentaux, reflète la volonté constante des souverains han de faire de cette ville un symbole majeur de l'autorité impériale. La ville était initialement constituée de deux groupes de bâtiments appelés « palais Changle » et « palais Weiyang ». Le premier accueillait les grandes audiences de la cour tandis que le second,

selon son principal architecte, le Premier ministre Xiao He (décédé en 193 av. J.-C.), illustrait le mandat divin de la dynastie. Par la suite, les nouvelles constructions et l'expansion de Chang'an témoignent des préoccupations divergentes des différents empereurs han. L'empereur Hui (qui a gouverné de 194 à 187 av. J.-C.) fait ériger les murs d'enceinte qui ont donné à la capitale une image plus traditionnelle et « orthodoxe », alors que les nombreuses constructions que l'on doit à l'empereur Wu (qui a régné de 140 à 86 av. J.-C.), notamment le palais Ganquan et le parc Shanglin, traduisent l'intense désir d'immortalité de ce souverain. Finalement, Wang Mang (au pouvoir entre 9 et 25 apr. J.-C.) fait construire au sud de Chang'an un ensemble de bâtiments rituels d'inspiration confucianiste qui ont servi à légitimer sa prise du pouvoir impérial des Han.

Aucun palais han n'ayant survécu, seule la littérature nous permet de savoir qu'il s'agissait de somptueux bâtiments à l'intérieur décoré de peintures murales représentant des scènes propitiatoires, des êtres immortels et des récits historiques édifiants sur les bons et les mauvais souverains, la loyauté des sujets envers eux, le dévouement des épouses et la piété filiale. On retrouve aujourd'hui ces scènes dans des structures funéraires d'une extrémité à l'autre de la Chine. Selon la tendance déjà constatée chez les Zhou orientaux et les Qin, les sites funéraires han se sont étendus à la fois sur et sous terre pour aboutir à un schéma architectural très rigide. Le cimetière typique des Han orientaux est un territoire bien délimité auquel on accède par un portique flanqué de statues d'animaux en vis-à-vis qui symbolise aussi la frontière entre le monde des vivants et celui des morts. Le « sentier de l'âme », ou *shen dao*, passe par la porte et définit l'axe central du parc funéraire, qui aboutit à l'autel des offrandes situé au fond. Celui-ci, édifié par la famille du défunt afin d'y procéder à des sacrifices mensuels ou annuels, était souvent orné de riches scènes picturales. Des stèles portant des inscriptions dédiées au défunt par ses amis et collègues étaient disposées devant l'autel afin de rappeler les épisodes de sa vie et commémorer sa vertu. La tombe elle-même ressemble à une habitation souterraine, avec des pièces décorées de sculptures et de fresques. Ce plan architectural, dont on trouve les exemples les plus authentiques en Asie centrale et orientale, a subi des modifications dans les provinces les plus éloignées. Dans le bassin du Sichuan, par exemple, on a découvert à l'intérieur d'une falaise un cimetière familial comprenant une salle d'offrandes et plusieurs chambres funéraires. La diversité régionale de l'art des Han est également évidente d'un point de vue stylistique : les mêmes thèmes et compositions prennent des formes diverses selon les régions et traduisent des différences de goût. Les fouilles ont permis à des spécialistes de distinguer au moins quatre grandes variantes stylistiques correspondant au Shandong, au Henan, au Shanxi, au Shaanxi et au Sichuan. Les sculptures du Shandong sont délibérément schématiques et

archaïsantes, tandis que les bas-reliefs du Sichuan étonnent par leur sens de l'espace et du mouvement.

La chute des Han orientaux en 220 apr. J.-C. marque la fin de cette première grande période de l'art chinois. Qu'elles soient associées au temple, au tombeau ou au palais, les œuvres d'art de cette période procédaient en général de la volonté d'exprimer concrètement les concepts religieux et politiques. Créées par des artisans anonymes et non par des artistes instruits, elles étaient le fruit de projets collectifs et non d'initiatives individuelles. Un changement radical intervient peu après le III^e siècle apr. J. C avec l'émergence d'un groupe de peintres à la personnalité affirmée, qui prennent une place de premier plan dans l'art chinois. S'ils continuent à participer à la décoration des édifices publics, ces artistes peignent de plus en plus sur des rouleaux, forme d'art qui deviendra le moyen d'expression principal de la peinture chinoise. Contrairement aux peintures murales, exécutées pour un large public, les peintures sur rouleau sont destinées à des particuliers et deviennent progressivement un moyen pour l'artiste d'exprimer sa propre personnalité. Les copies de ces peintures qui nous sont parvenues représentent un tournant dans l'histoire de l'art chinois. Parmi les trois rouleaux attribués au célèbre artiste Gu Kaizhi (344-406 apr. J.-C. environ), les *Portraits de femmes sages et bienveillantes* perpétuent la tradition des Han, se bornant à reproduire sur rouleau le décor des bâtiments publics. Les *Conseils de la monitrice aux dames de la cour*, illustration de l'essai d'un auteur contemporain, mêlent le récit pictural traditionnel à des métaphores visuelles popularisées pendant l'ère Wei-Jin. Enfin, la troisième peinture, la *Nymphe de la rivière Lo*, transcrit un poème romantique en une narration continue sur fond de paysage, style encore inédit à l'époque. Ces œuvres démontrent le souci de l'artiste pour la qualité de la touche, qui doit permettre d'aboutir à une représentation fidèle et expressive. Cette préoccupation a également encouragé le développement rapide de la calligraphie en tant que forme artistique et constituait l'un des thèmes privilégiés de la critique picturale, également apparue à cette époque. Les importants traités rédigés par Gu Kaizhi, Zong Bing (375-443 apr. J.-C.), Wang Wei (415-443) et Xie He (en activité entre 500 et 535 environ) fondent les bases de la critique d'art en Chine, les « six principes » énoncés par Xie He servant désormais de critères pour l'évaluation d'une œuvre picturale.

Au sud comme au nord, les œuvres d'art qui nous sont parvenues témoignent des interactions permanentes entre la peinture sur rouleau et la décoration architecturale, de même qu'entre les œuvres d'artistes réputés et celles d'artisans anonymes. Ainsi les portraits des *Sept sages de la forêt de bambous* reproduits dans certaines tombes du Sud et les scènes de piété filiale ornant certains sarcophages des provinces du Nord ont-ils peut-être puisé leur inspiration dans les rouleaux illustrés. Les *Sept sages* figuraient initiale-

ment l'idéal néotaoïste et le style de vie bohème des lettrés, mais à mesure que leurs représentations ont été reproduites dans les tombes, ces personnages se sont popularisés en tant que héros culturels et symboles de longévité. Ces tombes appartenaient à des souverains du Sud devenus collectionneurs d'art et mécènes, et on ignore si un artiste célèbre placé à leur service a lui-même conçu ce décor ou si ces souverains ont commandé une copie d'une peinture célèbre pour leur chambre funéraire. En tout cas, cette relation étroite entre mécène et artiste restera par la suite l'une des caractéristiques essentielles de l'art de cour. Le célèbre peintre Yan Liben, des débuts de la dynastie des Tang (mort en 673 apr. J.-C.), exécute par exemple de nombreuses commandes impériales. Les thèmes politiques explicites de ses œuvres illustrent la vocation principale de la peinture à la cour des premiers Tang : asseoir l'autorité de la nouvelle dynastie. L'une de ses peintures représente ainsi la réception de trois envoyés tibétains sous le règne de l'empereur Taizong, fondateur de l'Empire tang. Une autre peinture sur rouleau renommée attribuée au même artiste représente treize souverains de dynasties antérieures. Assortis de commentaires calligraphiés, ces portraits forment une sorte de chronique historique où le passé sert de « miroir » au souverain actuel pour l'aider à réfléchir à sa conduite. Yan Liben a également participé à la conception du mausolée de Taizong, où la fondation de l'Empire tang était figurée par les six chevaux qui avaient permis à l'empereur de vaincre ses ennemis. Par leur réalisme et leur monumentalité remarquables, ces bas-reliefs préfigurent l'âge d'or de l'art tang au VIII^e siècle apr. J.-C.

C'est au moment même où le rouleau peint s'affirme comme une forme artistique majeure dans le Sud que l'art bouddhique prend finalement pied dans le nord de la Chine. Entre les IV^e et VI^e siècles apr. J.-C., un certain nombre de royaumes non chinois gouvernent successivement cette partie du pays. Plutôt que d'emprunter leur idéologie et leur religion aux traditions chinoises, ces souverains adoptent rapidement les doctrines et l'art bouddhiques transmis d'Inde par l'Asie centrale. Ils financent l'aménagement d'une série de grandes grottes, parmi lesquelles celles que les Wei septentrionaux ont fondées à Yungang et Longmen constituent le témoignage le plus fidèle de l'énergie qui a présidé à la réalisation de ces gigantesques projets artistiques. Les bouddhas colossaux des cinq plus anciennes grottes de Yungang sont des monuments destinés à exalter le bouddhisme, mais aussi la splendeur de la maison royale des Wei septentrionaux : selon la tradition, c'est le fondateur de cette dynastie qui aurait consacré ces statues à lui-même et aux esprits de ses prédécesseurs. Si ces sculptures anciennes de Yungang s'inspirent manifestement de l'art du Gandhara, les Wei septentrionaux se sont efforcés, après le transfert de leur capitale à Luoyang (centre de la Chine) en 494 apr. J.-C., de marier l'iconographie bouddhique et le style pictural traditionnel chinois. Ce nouveau style artistique s'épanouit à Long-

men ; ses caractéristiques principales, image plane, ampleur du rythme des lignes, représentation subtile des mouvements et imagerie raffinée, traduisent l'influence des goûts des lettrés du Sud.

Cette rupture stylistique témoigne du rôle prépondérant du mécénat dans la sinisation de l'art bouddhique. Cette transformation s'est cependant constituée en mouvement artistique durable, comme le démontrent les grottes disséminées le long de la route de la soie qui reliait l'Orient et l'Occident. Dunhuang, le site le plus célèbre, date du milieu du IV^e siècle de l'ère chrétienne. À l'époque de l'unification de la Chine par les Sui en 589, au moins quarante-deux grottes y avaient été construites. Les structures reflètent leurs fonctions religieuses : les petites cellules groupées autour d'une grotte *vihāra* constituaient des lieux de méditation pour les moines et, à l'intérieur d'une grotte « pagode » (*stūpa*), les adeptes pratiquaient les rites circumambulatoires autour d'une pagode centrale symbolisant le Bouddha. Ces deux types architecturaux sont d'origine indienne et d'un point de vue idéologique associés au courant *hīnayāna*, les fresques de la grotte ayant pour thème de prédilection les pratiques monastiques, l'ascèse et le renoncement au monde. Pourtant, il n'est pas difficile de trouver des éléments proprement chinois dans ces grottes anciennes : dans la grotte 249, l'une des plus belles de Dunhuang, les statues centrales du Bouddha et bien d'autres s'inspirent de modèles du Gandhara, mais les deux divinités principales représentées sur le plafond renvoient plutôt de l'avis général au culte taoïste, très populaire dans cette région.

Une simple statistique prouve combien la réunification de la Chine en 589 apr. J.-C. a stimulé la création artistique à Dunhuang : cent quatorze grottes sont creusées pendant les cent vingt ans qui séparent les Sui du début de la dynastie Tang, soit presque trois fois le nombre de celles aménagées précédemment. En comparaison avec les anciennes grottes, ces nouvelles structures relèvent essentiellement de l'architecture « chinoise ». La majorité des grottes des Sui et des premiers Tang imitent la structure en bois de la « salle du Bouddha » ou « salle des images » d'un monastère, dont le concept et la forme dérivent de la salle du trône du palais impérial. La pagode centrale a disparu pour faire place à une statue du Bouddha trônant dans une grande niche aménagée dans le mur du fond. Le rituel religieux associé à ces chapelles troglodytes et à leur décoration intérieure est désormais le *guanxiang* ou « contemplation des images saintes ».

Cette nouvelle orientation explique la popularité grandissante des illustrations des *sūtra* du *mahāyāna* évoquant les paradis et les paraboles bouddhiques. En fabriquant ou en contemplant ces représentations, le fidèle était censé être absous de ses péchés et recueillir les bénéfices de sa dévotion à son seigneur, à la communauté, à ses ancêtres ou à sa famille. Le bouddhisme et l'art bouddhique ont largement contribué à réunir les trois traditions artis-

tiques d'Asie orientale — celles de la Chine, de la Corée et du Japon — en un même ensemble. Il est vrai qu'il existait déjà entre ces trois pays des liens culturels très anciens. La Corée a même fait partie de l'Empire sous les Han, comme l'attestent d'impressionnants tombeaux han retrouvés près de Nang et Tapang. De son côté, le Japon a très tôt importé ou reproduit en grandes quantités les miroirs chinois en bronze. Cependant, dès avant le VI^e siècle apr. J.-C., les arts coréen et japonais se sont globalement développés de manière autonome. Au Japon, la longue culture néolithique de Jōmon (3 500-300 av. J.-C.) a été suivie d'un âge du « bronze/fer » représenté par la culture Yayoi (de 300 av. J.-C. à 300 apr. J.-C.), qui a produit de remarquables cloches *dōtaku* destinées à un usage cérémoniel. La période la plus intéressante du Japon préboudhique est toutefois la période protohistorique dite *kofun* (III^e-VI^e siècle apr. J.-C.). Conçus selon un plan en forme d'immense trou de serrure, les tumulus *kofun* ont livré d'abondantes collections d'objets en jaspe, verre, jade et bronze doré. C'est également à cette époque qu'apparaissent certains traits essentiels de la tradition architecturale japonaise : goût prononcé pour l'utilisation subtile mais directe du bois brut, de toits en chaume ou en bardeaux, de piliers ou de colonnes de bois pour soutenir les structures, recherche de l'harmonie entre architecture et environnement naturel. Toutes ces caractéristiques sont déjà présentes dans les autels shintoïstes d'Izumo et Ise qui, bien qu'ils aient été rituellement reconstruits à intervalles réguliers, sont traditionnellement associés à la période des grandes sépultures. En Corée, juste avant l'épanouissement de la culture *kofun* au Japon, une culture royale extrêmement élaborée fleurit à l'époque des Trois Royaumes de Silla, Koguryō et Paekche (I^{er} siècle av. J.-C. - VII^e siècle apr. J.-C.). Entre autres pièces d'orfèvrerie comptant parmi les plus abouties et les plus spectaculaires d'Asie de l'Est, les couronnes retrouvées dans la « tombe à la cloche d'or », à Kyongju, combinent des motifs géométriques d'arbres et de ramures de cerfs qui dénotent une origine sibérienne plutôt que chinoise. Par leur modelé figuratif et réaliste, les vases en grès gris des tombes de Silla préfigurent la grande tradition céramique qui prévaudra par la suite dans l'art coréen.

Cette phase relativement indépendante de l'évolution artistique dans ces trois pays prend fin au VI^e siècle apr. J.-C., avec l'introduction du bouddhisme en Corée et au Japon, même si dès le V^e siècle les sculpteurs coréens de l'époque de Silla maîtrisaient peut-être déjà l'imagerie bouddhique. Bien que peu de leurs plus belles œuvres aient survécu, des statues de bodhisattvas en bronze doré remontant aux VI^e et VII^e siècles apr. J.-C. témoignent d'une réinterprétation très maîtrisée des sculptures du style de Longmen. Tout comme en Chine sous les Wei septentrionaux, c'est essentiellement grâce à la volonté impériale que l'art bouddhique s'est imposé au Japon. Le prince Shōtoku (572-622 apr. J.-C.), pour mieux imposer la culture de Chine

continentale, a fait du bouddhisme la religion d'État. De nombreux temples bouddhiques ont été construits, dont la splendeur est toujours visible dans celui d'Hōryūji, à Nara. La valeur historique d'Hōryūji réside non seulement dans le fait qu'il s'agit de l'un des plus anciens et des plus beaux temples bouddhiques du Japon, mais également dans son respect fidèle d'un modèle chinois que l'on ne peut retrouver dans son pays d'origine. Les éléments d'Hōryūji datant du VII^e siècle apr. J.-C., notamment le portail intermédiaire, les galeries sur trois côtés, la pagode à cinq étages et la salle du Bouddha appelée Kondō (Salle dorée), sont typiquement chinois par leur structure de bois renforcée par un système complexe d'entretoises, de linteaux et de jambages. Élevés sur des fondations de pierre, ces bâtiments constituent un ensemble particulièrement élégant et harmonieux.

Hōryūji abrite également les plus beaux exemples de peintures et de sculptures de la période Asuka : les peintures ornant les côtés de l'autel dit *tamamushi* (Scarabée de jade), la triade bouddhique en bronze datant de 623 apr. J.-C., la Kannon de bois ornant le Yumedono (Salle des rêves) et la célèbre Kudara Kannon. Ces œuvres donnent une idée du rayonnement international de l'art bouddhique chinois pendant cette période : les illustrations des *Jātaka* qui ornent le *tamamushi* rappellent le style narratif et figuratif des fresques des Wei septentrionaux et occidentaux à Dunhuang tandis que la triade sculptée par Tori Busshi, artiste d'origine chinoise, reproduit fidèlement dans le bronze les images étirées de Longmen. Quant au nom de la Kudara Kannon, qui fait référence au royaume de Paekche en Corée (VII^e siècle apr. J.-C.), il pourrait traduire une origine coréenne. Quoi qu'il en soit, ces exemples témoignent, parmi d'autres, d'un décalage temporel dans la transformation de l'art bouddhique en Asie de l'Est : la période Asuka s'étend de 552 à 645 apr. J.-C. mais les œuvres de cette époque reproduisent un style commun en Chine entre 500 et 550. On observe le même scénario lors de l'adoption par les Japonais des styles picturaux et architecturaux des Tang. Comme le prouve une magnifique peinture murale du Temple d'or d'Hōryūji, la scène du paradis d'Amida peinte à Dunhuang pendant la seconde moitié du VII^e siècle apr. J.-C. a été copiée au Japon quelques siècles plus tard. De même, c'est la capitale chinoise de Chang'an, bâtie entre 581 et 663 et considérée comme la « cité idéale », qui a servi de modèle aux architectes de Heijōkyō (l'actuelle Nara) et Longquanfu (la haute capitale du royaume du Bohai) au VIII^e siècle.

LES AMÉRIQUES

La distinction conceptuelle entre l'art et l'artisanat n'existait certainement pas, au moins consciemment, chez les peuples du Nouveau Monde, même

dans les zones culturellement les plus évoluées au moment de la conquête espagnole. Cependant, dans les régions centre-andines et méso-américaines, ainsi que probablement dans les chefferies d'Amérique du Nord et du Sud, il existait dans la pratique une distinction très marquée entre les objets utilisés uniquement par l'élite pour indiquer son statut et ceux destinés à l'usage de tous dans la vie quotidienne.

À Teotihuacán par exemple, une grande variété de matières premières servaient à la production de biens tout aussi divers : différents types de roches volcaniques, des terres argileuses, du bois et de la pierre à chaux étaient utilisés pour la construction des maisons ; un large éventail de terres argileuses servait à confectionner des récipients en céramique destinés à stocker, préparer et servir la nourriture, ainsi que des objets destinés aux rituels domestiques ; l'obsidienne était utilisée pour les instruments à trancher, couper, racler et scier, et la roche volcanique polie et taillée pour les outils servant à broyer, façonner et fendre ; on employait les roseaux pour la confection de paniers de stockage, les fibres de sisal et de coton pour le tissage d'étoffes, les peaux d'animaux pour les sandales et certaines parties des vêtements. Certains de ces objets témoignent d'une maîtrise consommée des procédés de fabrication et les céramiques sont le support de décorations élaborées. Les mêmes matériaux étaient utilisés pour certains objets à vocation rituelle : la céramique pour les figurines et les récipients à offrande, la céramique et les roches volcaniques pour les brûleurs d'encens. Tous ces objets étaient fabriqués par des artisans travaillant à temps plein ou partiel résidant en ville et étaient distribués sur une grande place de marché. Teotihuacán comptait plus de deux mille enceintes à usage d'habitation, divisées en appartements et accueillant chacune entre trente et cent habitants. À en juger par les sépultures et le plan des habitations, la plupart de ces complexes étaient occupés par des groupes d'individus apparentés et abritaient des ateliers spécialisés dans la production d'un ou de quelques-uns des biens mentionnés plus haut.

La gamme des biens produits dans d'autres groupes méso-américains de la même époque était à peu près la même, mais dans la majeure partie de la région, ils étaient plutôt fabriqués par des artisans à temps partiel vivant dans des communautés rurales disséminées autour des centres, puis proposés périodiquement sur les marchés.

Certains articles se détachant de la production courante étaient destinés à l'usage exclusif de la classe dirigeante : objets d'ardoise, de coquillage et de malachite finement sculptés, costumes en riches étoffes décorés de plumes, sculptures monumentales, peintures murales et céramiques à la finition particulièrement soignée destinées à un usage rituel ou funéraire. Ces produits étaient réservés à l'élite par destination ou en raison de leur prix de revient élevé. Les recherches indiquent que dans le contexte économique plus

urbain de Teotihuacán, ces biens étaient très probablement fabriqués par des artisans à plein temps afin d'être vendus sur le marché alors que dans d'autres zones, en particulier dans les basses terres mayas, cette production était apparemment le fait d'artisans à plein temps au service de puissantes familles nobles qui vivaient dans le complexe résidentiel de leur protecteur. Ces biens étaient semble-t-il réalisés par les artisans et livrés à leurs seigneurs, qui en réservaient certains à leur propre usage et offraient les autres à des individus de rang égal lors des cérémonies ponctuant les grandes étapes de la vie des individus.

Dans l'aire circum-caraïbe et les Andes méridionales, les descriptions faites à l'époque de la conquête espagnole et les trouvailles archéologiques contemporaines indiquent que les chefs de ces sociétés entretenaient des artisans à demeure, un peu comme chez les Mayas classiques. Ces artisans réalisaient des biens d'une qualité inhabituelle qui faisaient office de marqueurs de statut indiquant la position sociale élevée de leur protecteur.

Les cultures du Nouveau Monde différaient énormément en fonction de leur environnement naturel et du niveau de complexité de leur organisation sociale, et cette diversité trouve une illustration spectaculaire dans l'architecture. Il faut rappeler à ce propos que le terme architecture est employé de diverses manières par les spécialistes des sciences sociales : les historiens l'utilisent en général pour faire référence aux résidences de personnes de haut rang et aux édifices publics, mais dès lors qu'on élargit son acception pour l'étendre à l'ensemble des constructions sans distinction de statut ou d'usage, il devient évident que l'architecture est une manifestation de toutes les cultures, quelle que soit la complexité de leur organisation.

Dans les sociétés les plus simples, les hordes et les tribus, deux types de sociétés très largement répandus vers 700 av. J.-C. et qui se sont maintenus dans de nombreuses zones jusqu'à la fin de la période étudiée ici, voire jusqu'au moment du contact avec les Européens, la seule forme d'expression architecturale était la maison d'habitation, forme peu variée au sein d'un même groupe du fait de la quasi-absence de différenciation sociale. Cependant, dans ces sociétés, l'architecture connaissait des variations considérables d'un groupe à l'autre en fonction de l'environnement et des ressources disponibles pour la construction.

Chez la plupart des groupes de cueilleurs, les habitations étaient de simples abris de perches de bois et de feuillage assemblés en quelques heures et destinés à durer quelques jours ou quelques semaines. Néanmoins, de nombreux groupes vivaient dans des régions de latitude moyenne, où ils devaient affronter des hivers relativement rigoureux pendant lesquels ils subsistaient grâce à des stocks de nourriture ; ils bâtissaient alors des abris plus résistants en perches et mottes de terre pour la saison hivernale. Des structures similaires servaient de résidences permanentes aux groupes de chas-

seurs-cueilleurs vivant dans des environnements plus riches qui autorisaient une certaine sédentarité. Quant aux membres des tribus d'agriculteurs, ils vivaient eux aussi dans des structures semi-permanentes, dont les techniques de construction, les formes et les matériaux variaient considérablement en fonction de l'environnement. Dans l'est des États-Unis et dans le bassin de l'Amazone, les habitations étaient des structures de perches de bois coiffées de toits en chaume. En Amérique du Nord, les interstices entre les perches étaient souvent comblés avec du torchis. Les pêcheurs du littoral du Pacifique nord construisaient de vastes maisons communes avec des murs en bois équarri et une toiture posée sur une charpente faite de rondins massifs. Dans le sud-ouest des États-Unis, les matériaux les plus utilisés pour les murs et les toits étaient le torchis et les poutres de bois. La taille des maisons était aussi extrêmement variable en fonction de la nature du groupe qui y vivait. Dans la plupart des cas, les foyers étaient composés d'une famille étendue — plusieurs familles nucléaires unies par un lien de parenté — et les maisons étaient de dimensions relativement réduites. Parfois, comme dans le bassin de l'Amazone et sur la côte nord-ouest, des lignages entiers résidaient dans une seule grande structure. Dans nombre de sociétés tribales agricoles et dans certaines sociétés de chasseurs-cueilleurs sédentaires, des constructions collectives étaient affectées à des usages publics ou privés : conseil, rassemblements et réunions en petits groupes, voire repos dans le cas des huttes de sudation ; ces constructions étaient souvent bien plus grandes que les maisons d'habitation ordinaires.

Dans les régions où les sociétés étaient d'une taille plus importante et dotées d'une organisation interne différenciée, on constate une double tendance : l'accroissement de la taille des édifices « publics », dont la construction devient plus soignée et les usages plus diversifiés, et une évolution semblable des résidences en fonction du statut social des habitants. Ces deux tendances sont tout à fait caractéristiques de la période étudiée ici, notamment en ce qui concerne les Andes centrales et la Més-Amérique, sans qu'on puisse à leur sujet utiliser le terme « architecture » au sens où l'entendent généralement les historiens dans la mesure où il fait référence aux grandes constructions d'une qualité exceptionnellement élevée propres aux sociétés plus complexes.

Il existait en revanche, dans les chefferies de l'est des États-Unis, de la région désertique du Sud-Ouest, de la Més-Amérique, de l'aire intermédiaire ainsi que des Andes centrales et méridionales, une architecture monumentale qui remplissait une double fonction, religieuse et funéraire. Un trait commun à toute cette région est l'utilisation de terre pour la construction de vastes plates-formes supportant des bâtiments souvent construits en matériaux périssables. Des constructions de terre similaires étaient édifiées au-dessus des tombes des chefs. Dans certaines zones, tout particulièrement en

Méso-Amérique et dans les Andes centrales, les murs de ces plates-formes recevaient parfois un parement de pierre taillée. Les résidences des notables de la chefferie étaient souvent construites en matériaux périssables et parfois placées elles aussi sur des soubassements de terre. Un peu plus spacieuses que celles du reste de la population, ces habitations ne s'en détachaient vraiment ni par l'échelle ni par la qualité de la construction, les édifices les plus monumentaux étant consacrés à la religion.

L'apparition d'États dans les Andes centrales et en Méso-Amérique a entraîné un essor considérable de l'architecture monumentale, qui s'est accompagné d'une utilisation croissante de la pierre et des briques de boue séchée ou adobe, à la fois comme blocage pour renforcer les murs de soutien des plates-formes et pour la construction des bâtiments situés à leur sommet. Ces nouvelles techniques, appliquées à l'architecture résidentielle, ont permis l'accroissement de la taille des maisons des dirigeants et même de celles des classes de statut intermédiaire. Cette évolution reflète l'affirmation de la puissance politique et économique qui accompagne la transformation des chefferies en États et des sociétés de rang en sociétés stratifiées. Dans les deux régions concernées par cette évolution, l'architecture devient un support pour d'autres moyens d'expression artistique, en particulier la peinture, la sculpture et le modelage de l'argile, et l'on assiste à une diversification des bâtiments et de leurs affectations. Toute société doit disposer de lieux pouvant accueillir ses institutions et la diversification de la destination des édifices d'une société ancienne donnée traduit la multiplication et la complexification de ses institutions.

En Méso-Amérique, le concept de plate-forme de soubassement a connu son apogée avec l'édification des imposantes plates-formes à degrés, très hautes et au sommet plat, qu'on appelle généralement « pyramides ». Des temples en maçonnerie se dressaient au sommet de ces pyramides, qui étaient pourvues d'escaliers pour y accéder. Ces deux structures, temple et plates-formes, étaient parementées de pierres soigneusement taillées et enduites de chaux éteinte. Dans certaines zones, notamment dans les basses terres mayas, la chaux mélangée à des matériaux granuleux servait à produire du mortier et une sorte de béton. La plus monumentale réalisation de ce genre est la pyramide du Soleil à Teotihuacán, qui mesure plus de 70 mètres de haut et 250 mètres à la base. Les toits des temples méso-américains, généralement plats ou légèrement en pente, étaient faits d'un mélange de terre et de pierres enduit de chaux et reposaient sur une structure de poutres et de rondins. L'architecture des basses terres mayas se distingue par l'utilisation de la voûte en encorbellement. Dans de nombreuses régions où il était nécessaire de disposer de grandes pièces, on utilisait pour le soutien du toit des colonnes en général maçonnées et de section rectangulaire. Si le modèle du temple sur plate-forme était à peu près le même dans toute la Méso-Amé-

rique, les fonctions de la structure elle-même étaient très diverses. À Teotihuacán, les plates-formes accueillait des temples consacrés aux dieux les plus puissants tandis que dans les basses terres mayas, le temple avait avant tout une vocation funéraire. Le soubassement abritait en son centre une chambre funéraire parfois située à la base de la pyramide. Ces temples funéraires étaient consacrés aux souverains décédés.

Toujours en Méso-Amérique, l'architecture résidentielle faisait appel aux mêmes techniques de construction que les temples. Les palais étaient bâtis sur des plates-formes à degrés plus basses que celles des temples, mais les bâtiments situés au sommet étaient bien plus grands et comptaient beaucoup plus de pièces, toujours disposées autour de cours multiples. La construction de la toiture et des murs était semblable à celle du temple.

L'architecture des basses terres mayas se distingue par la disposition des palais et des temples funéraires autour de places centrales où se déroulaient les grandes cérémonies. La réunion de deux fonctions dans le même complexe architectural reflète l'organisation particulière du régime maya, dont les dirigeants cumulaient les rôles de prêtres et de souverains. À Teotihuacán, en revanche, l'architecture religieuse se différencie de l'architecture résidentielle, même si là aussi on trouve parfois les deux fonctions rassemblées dans un même complexe architectural. Le temple du Soleil, par exemple, est flanqué d'une plate-forme plus petite qui abritait les résidences des prêtres qui lui étaient attachés, et le grand complexe administratif appelé « avenue des Morts » accueillait de petits temples et des zones résidentielles. Seules les différences d'échelle distinguent l'architecture résidentielle de l'architecture religieuse. Il est clair que dans le premier cas, la fonction du complexe est essentiellement religieuse tandis que dans le second, c'est la fonction administrative et résidentielle qui domine.

Les résidences des classes moyennes et inférieures de la hiérarchie sociale reflètent à bien des égards les caractéristiques de l'architecture publique. Dans les basses terres mayas, par exemple, plusieurs familles nucléaires unies par un lien de parenté résidaient ensemble pour constituer un foyer élargi, leurs résidences et leurs dépendances étant distribuées autour d'une cour tout comme les palais royaux. À Teotihuacán, la situation est quelque peu différente dans la mesure où des lignages entiers vivaient ensemble dans de larges complexes à plusieurs patios abritant de trente à cent personnes apparentées. Ces différences architecturales témoignent de certaines variations des structures familiales et de l'organisation des foyers. À Teotihuacán, certains complexes d'habitation composés d'appartements étaient les résidences d'individus de très haut rang placés juste au-dessous des dirigeants de la ville dans la hiérarchie sociale. Ils étaient plus spacieux et plus richement décorés que la majorité des habitations et comportaient des pièces pour la domesticité.

Il en va de même au sein de l'aire maya classique dans la mesure où les foyers des classes moyennes se composaient d'un grand nombre de personnes. Les familles nucléaires de haut rang, leurs parents de statut inférieur et peut-être des domestiques non apparentés résidaient tous ensemble dans des bâtiments en maçonnerie disposés autour d'une ou de plusieurs cours. D'après certaines études portant sur le coût de la construction des résidences de sites mayas classiques, notamment à Copán, la construction du palais du souverain exigeait une main-d'œuvre trois cents fois plus importante que celle des maisons des paysans qui constituaient la base de la société, et les résidences des personnes de rang intermédiaire exigeaient de dix à soixante-quinze fois plus de travail en moyenne que celles des simples paysans.

Dans les Andes centrales, on retrouve un peu les mêmes principes et les mêmes caractéristiques, mais avec certaines particularités par rapport à la Méso-Amérique. Ainsi on n'utilisait pas la chaux éteinte pour la construction, ni comme enduit ni comme ciment, mais des enduits et des mortiers à base d'argile. Dans le sud des hauts plateaux centre-andins, le travail de la pierre de taille a connu un essor spectaculaire sur le grand site de Tiahuanaco, le plus extraordinaire de l'histoire du Nouveau Monde. Les murs des temples étaient très souvent formés d'énormes blocs de pierre parfaitement taillés et ajustés, et les linteaux et encadrements de certaines portes étaient faits d'un seul ou de deux blocs de pierre. L'utilisation de plates-formes aux remblais recouverts de dalles taillées et ajustées est caractéristique de Tiahuanaco ; les pièces des résidences, quant à elles, étaient disposées autour de cours intérieures. L'architecture des édifices publics, temples et palais de Tiahuanaco illustre de façon étonnante la puissance de cet État et le niveau de technicité atteint par ses bâtisseurs. À l'inverse, sur la côte septentrionale du Pérou, toutes les constructions sont en adobe : on trouve là encore de vastes complexes d'habitation et de hautes plates-formes à degrés supportant des temples qui rappellent les temples-pyramides méso-américains.

L'une des questions les plus débattues concernant les sites méso-américains et certains sites andins est celle de l'orientation des édifices, car il est bien difficile de déterminer si celle-ci est liée ou non aux observations astronomiques, même si cette hypothèse soulève moins d'enthousiasme aujourd'hui que par le passé. On pensait en effet autrefois que de nombreux bâtiments mayas n'avaient pas seulement une vocation résidentielle ou religieuse, mais avaient été conçus comme des observatoires astronomiques alignés de façon à permettre aux prêtres-astronomes d'établir des axes de visée afin de mieux observer les mouvements des corps célestes. De façon générale, cette idée est aujourd'hui plus ou moins abandonnée, mais cela n'explique pas pourquoi les bâtiments sont si précisément alignés, ni s'il faut attacher à ces alignements une signification cosmologique. Teotihuacán est un exemple extrême de cette disposition puisque la ville entière a été recons-

truite avec une orientation de 17° N. E., mais il est bien difficile de savoir si cette orientation a une signification cosmologique ou même si elle était simplement destinée à faciliter l'observation astronomique.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDREAE B. 1973. *L'art de l'ancienne Rome*, Paris (L'art et les grandes civilisations).
- AUBOYER J. 1965. *Introduction à l'étude de l'art de l'Inde*, Rome, ISMEO (Serie Orientale Roma, vol. XXXI).
- BAKER J. S. 1984. *Japanese art*, New York.
- BIANCHI BANDINELLI R., TORELLI M. 1986. *L'arte dell'antichità classica. Etruria-Roma*, Rome.
- BOARDMANN J. 1976. *Die griechische Kunst*, Munich.
- BUSSAGLI M. 1963. *Paintings of Central Asia*, Genève.
- DEHEJIA V. 1972. *Early buddhist rock temples. A chronology*, Ithaca.
- (dir. publ.). *Royal patrons and great temple art*, Bombay.
- EFFENBERGER A. 1986. *Frühchristliche Kunst und Kultur. Von den Anfängen bis zum 7. Jahrhundert*, Leipzig.
- ESIN E. 1967. *Antecedents and development of buddhist and manichean Turkish art in eastern Turkestan and Kansu*, Istanbul.
- FRANKFORT H. 1977. *The art and architecture of the ancient Orient*, Londres.
- GILLON W. 1984. *A short history of African art*, Londres.
- HAMBIS L. 1972. *L'Asie centrale*, Paris.
- HARLE J. C. 1986. *The art and architecture of the Indian subcontinent*, Harmondsworth.
- HUGHES D. A. (dir. publ.). 1976. *Early medieval music up to 1300. New Oxford history of music*, vol. II, Londres.
- JETTMAR K. 1965. *L'art des steppes*, Paris (Art dans le monde).
- LANGE K., HIRMER M. 1956. *Egypt : architecture, sculpture, painting*, Londres.
- 1975. *Aegypten — Architektur Plastik Malerei in drei Jahrtausenden*, Munich.
- LEE S. E. 1982. *A history of far eastern art*, New York.
- LEWIS-WILLIAMS J. D., DOWSON T. A. 1989. *Images of power : understanding Bushman rock art*, Johannesburg.
- MARQUINA I. 1964. *Arquitectura prehispánica*, Mexico.

- MEISTER M. W., DHAKI M. A. 1983-1988. *Encyclopaedia of Indian temple architecture*, 5 vol., Delhi.
- MILLER A. G. 1973. *The mural paintings of Teotihuacan*, Washington D. C.
- MILLER B. S. (dir. publ.). 1992. *The powers of art : patronage in Indian culture*, Delhi.
- MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE L'INFORMATION, SÉOUL 1972. *The ancient art of Korea*, Séoul.
- PROSKOURIAKOFF T. 1946. *An album of Maya architecture*, Washington D. C. (Publication 558).
- 1950. *A study of classic Maya sculpture*, Washington D. C. (Publication 593).
- RICE T. 1965. *Arts of Central Asia*, Londres.
- ROSENFELD J. M. 1967. *The dynastic arts of the Kushans*, Berkeley/Los Angeles.
- ROWLAND B. 1974. *L'Asie centrale*, Paris (Art dans le monde).
- STEINHARDT S. 1990. *Chinese imperial city planning*, Honolulu.
- SULLIVAN M. 1984. *The Arts of China*, 3^e éd., Berkeley.
- WELLESZ E. (dir. publ.). 1975. *Ancient and Oriental music. New Oxford history of music*. vol. I., Londres.
- WESSEL K. 1963. *Koptische Kunst*, Recklinghausen, Bongers.
- WILLCOX A. R. 1984. *The rock art of Africa*, Londres.
- WILLIAMS J. G. *The art of Gupta India : empire and province*, Princeton.

C. SECTION RÉGIONALE

Introduction

Joachim Herrmann et Erik Zürcher

Alors que la partie B du présent volume avait pour but de présenter un certain nombre de thèmes essentiels de l'histoire culturelle et scientifique de l'humanité sous un angle comparatif et scientifique, les chapitres de la partie C abordent l'histoire mondiale dans sa diversité régionale. Ces deux parties sont destinées à être complémentaires et étroitement liées dans la mesure où les éléments fondamentaux développés séparément dans la partie A figurent ici dans leur interaction, l'accent étant mis sur leur contribution au développement culturel et scientifique des vastes régions qui constituent la base géographique de notre description.

Il n'existe pas de recette unique pour rédiger une histoire universelle, le procédé choisi pouvant varier en fonction de la période étudiée. La principale observation sous-tendant la structure de la partie C est le fait que cette phase de l'histoire humaine voit se former et se développer diverses civilisations au sein d'un petit nombre de régions bien définies formées d'une ou de plusieurs « régions nucléaires » et de ses régions périphériques. Si des interactions et des modifications de l'équilibre des forces s'opèrent constamment entre ces régions nucléaires et leurs périphéries *à l'intérieur* de ces vastes régions, peu de liens directs se nouent *entre* ces « théâtres de civilisation ». Ces foyers de haute civilisation sont entourés et isolés par une grande variété de communautés tribales caractérisées par des niveaux de développement hétérogènes. Certaines d'entre elles sont composées de chasseurs-cueilleurs, comme en Europe septentrionale et orientale, en Afrique subsaharienne, en Australie et aux extrémités nord et sud du continent américain. D'autres subsistent grâce à une économie plus ou moins développée fondée sur l'agriculture et l'élevage, ce dernier prenant parfois déjà la forme plus spécialisée du nomadisme pastoral. Les contacts entre les grands centres de civilisation ne peuvent s'établir qu'à travers ces zones intermédiaires et plusieurs d'entre elles, comme les divers royaumes-oasis d'Asie centrale ou, dans une moindre mesure, la steppe eurasiennne, finissent par servir de voies de communication. Le fait que les grandes civilisations de cette période soient essentiellement le produit d'évolutions indigènes et autonomes justifie la structure de la partie C, qui consiste en une série de chapitres consacrés chacun à l'évolution historique d'une région majeure de haute civilisation au cours de la période allant de 700 av. J.-C. à 700 apr. J.-C. environ.

Les grandes régions traitées dans les chapitres de la partie C sont les suivantes :

1. L'Asie occidentale, où se succèdent d'anciennes civilisations depuis le IV^e millénaire av. J.-C.
2. Le monde méditerranéen, autre région abritant d'anciennes civilisations dominée par les Phéniciens et les Grecs entre le VII^e et le IV^e siècle av. J.-C. puis par les Romains.
3. L'Afrique subsaharienne, où durant cette période l'apparition de la métallurgie du fer conduit à l'avènement d'une nouvelle phase de développement.
4. Le sous-continent indien, ou « Asie du Sud », dans lequel une nouvelle région nucléaire voit le jour bien longtemps après la disparition de la civilisation de l'Indus.
5. L'Asie du Sud-Est continentale et insulaire, de plus en plus exposée aux influences culturelles en provenance d'Asie du Sud.
6. L'Australie et le Pacifique, qui après avoir été peuplés par des populations asiatiques dans un lointain passé se développent de façon autonome.
7. L'Asie centrale, une « zone de transition » typique caractérisée par des cultures nomades et des cultures sédentaires d'oasis.
8. L'Asie de l'Est, dont la Chine est la région nucléaire avec une culture remontant au II^e millénaire av. J.-C.
9. La Mésopotamie et la civilisation des Andes, qui durant cette période acquièrent leurs traits distinctifs dans une situation d'isolement total par rapport aux autres régions nucléaires.

Nous avons évidemment affaire à une immense variété de cultures, qui se développent dans des régions présentant des caractéristiques géographiques et climatiques, des ressources naturelles et des conditions ethno-démographiques très diverses. Un autre facteur variable est la disponibilité des sources d'informations sur lesquelles nous fondons notre connaissance du développement culturel des différentes régions. Dans les zones de haute civilisation, les « cultures classiques », une grande quantité de récits nous a été laissée par les élites lettrées. Dans l'Asie du Sud antique, les traditions historiques ont sans doute été transmises oralement pendant des siècles avant d'être portées à l'écrit — les artefacts contemporains (comme les pièces de monnaie datables) et les indices épigraphiques jouant dans ce cas un rôle particulièrement important. L'histoire culturelle des régions situées hors des cultures « classiques » maîtrisant un système scriptural ne peut être reconstituée à partir des sources écrites provenant de ces régions elles-mêmes. La recherche historique doit donc se fonder sur des témoignages indirects

(c'est-à-dire émanant d'auteurs classiques qui relatent des faits se rapportant aux régions voisines) et plus encore sur des éléments issus de la recherche linguistique et archéologique. Pour l'Australie et une grande partie des Amériques, nous ne disposons que de sources archéologiques (sauf en Més-Amérique, où les premiers récits historiques apparaissent au cours de la deuxième moitié de la période étudiée ici). Il va sans dire que le manque de témoignages écrits contemporains constitue un sérieux inconvénient et qu'il est difficile dans de tels cas de rassembler des informations exactes et détaillées sur les aspects les plus « immatériels » de l'histoire culturelle comme les théories scientifiques, les idéologies et les religions.

D'une façon très générale, on peut distinguer trois grandes périodes entre 700 av. J.-C. et 700 apr. J.-C., bien qu'il faille souligner que cette périodisation repose principalement sur l'évolution historique du Vieux Continent — il est en effet tout simplement impossible de concevoir une chronologie commune également applicable aux Amériques ou à l'Australie et aux territoires du Pacifique.

Pendant la première période, c'est-à-dire entre le VII^e et la fin du IV^e siècle av. J.-C., on assiste sur le Vieux Continent à la diffusion de l'utilisation du fer en tant que matériau principal pour la fabrication des outils et des armes. L'impact de cette nouvelle technologie est considérable : elle augmente la puissance productive et militaire, renforce les inégalités de développement et donne naissance à de nouveaux modes de pensée. Associée à l'art de l'équitation (dont les pionniers sont les nomades des steppes d'Asie Centrale), elle joue un rôle décisif dans le processus de formation des empires, phénomène qui s'amorce au VI^e siècle av. J.-C. avec la fondation par les rois perses d'un immense empire comprenant plusieurs aires et régions culturelles situées entre le Pendjab, les steppes centre-asiatiques, la Méditerranée et la vallée du Nil.

C'est également à cette époque que plusieurs régions du Vieux Continent voient se cristalliser les normes et modèles — intellectuels, politiques, artistiques — appelés à devenir « classiques ». En Méditerranée orientale, les Grecs imaginent la *polis*, une société fondée sur la démocratie (du moins dans certaines cités-États), bien qu'allant toujours de pair avec l'esclavagisme. Dans toutes les régions allant de la Chine à la Méditerranée, on pose les fondations de systèmes de pensée religieuse et philosophique durables. Enfin, des efforts remarquables sont menés au cours de cette période pour permettre l'apparition de nouveaux concepts de nature et le développement des premières branches de la science.

Pendant la deuxième période, qui va de la seconde moitié du IV^e siècle av. J.-C. à la fin du II^e siècle apr. J.-C., on assiste sur le Vieux Continent à l'essor de nouveaux empires fondés sur l'héritage des cultures classiques. C'est là le véritable âge impérial, celui des Empires macédonien, romain, Maurya,

Qin et Han et, par intermittence, des empires nomades éphémères des steppes eurasiennes. Pris ensemble, ces empires couvrent un territoire s'étendant des îles britanniques à l'océan Pacifique et de l'Europe et l'Asie centrales au Sahara, à la Nubie et à la péninsule Arabique.

Sur le Vieux Continent, cette ère des premiers empires dure approximativement six siècles. Dans plusieurs régions d'Eurasie, un processus de déclin des structures culturelles, politiques et militaires se fait sentir pendant le III^e et le début du IV^e siècle apr. J.-C. Tandis que les empires sont en crise, de nouvelles aires culturelles voient le jour, caractérisées par de plus petites entités militaires et politiques et par l'adoption massive de religions universelles. Mouvements sociaux, conquêtes et grandes migrations ébranlent et détruisent parfois les structures politiques et sociales de la Chine jusqu'à l'Europe occidentale. Dans les régions autrefois périphériques, de nouvelles régions nucléaires apparaissent, devenant souvent le berceau de nouveaux empires.

Néanmoins, ces grands bouleversements historiques concernent principalement les terres des civilisations classiques eurasiennes : dans les régions subsahariennes ou en Europe septentrionale et orientale, leur impact est bien moindre ; quant aux autres continents, à savoir l'Australie et les Amériques, ils demeurent totalement en dehors de leur influence. Ainsi, même en généralisant autant que faire se peut, il est tout simplement impossible de concevoir pour ces siècles anciens une périodisation applicable à une histoire véritablement universelle.

I. Asie occidentale

Introduction

Gherardo Gnoli

Entre les VII^e et VI^e siècles av. J.-C., la chute de l'Empire assyrien marque le début d'une nouvelle phase de l'histoire de l'Asie occidentale, ainsi que de l'Égypte et de certaines parties de la région égéenne. Elle se caractérise par une situation de stabilité politique qui, à l'exception des royaumes mineurs et plus périphériques, est dominée par quatre monarchies : la Babylonie, l'Égypte, la Lydie et la Médie. En l'espace de quelques décennies émerge alors une nouvelle puissance universaliste appelée à se maintenir pendant plus de deux siècles, des années 550 à 330 av. J.-C. : l'Empire perse des Achéménides.

Fondé par le roi Cyrus II (558-530), réorganisé et consolidé par Darius I^{er} (524-486 av. J.-C.), cet empire (*carte 31*) va repousser les horizons politiques, culturels, économiques et commerciaux de l'ancienne Asie occidentale, englobant la Grèce à l'ouest, l'Inde à l'est, et de vastes régions habitées par des peuples nomades au nord et au nord-est. Ces derniers occupent des territoires s'étendant du nord du Caucase et de la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne, à la mer d'Aral et aux deux grands fleuves qui, pendant des siècles, vont constituer les frontières mouvantes du nord-est d'un monde iranien sédentaire, le Syr-Daria et l'Amou-Daria, l'Iaxarte et l'Oxus de la littérature classique.

La période achéménide constitue un chapitre extrêmement important de l'histoire culturelle et scientifique de l'humanité. Un vent de fraîcheur souffle sur l'héritage culturel millénaire de l'Asie occidentale : les frontières traditionnelles du Croissant fertile et des territoires voisins, de l'Anatolie jusqu'à l'Ourarthou et l'Élam, sont désormais ouvertes sur des territoires dont les régions méridionales sont déjà habitées par des populations sédentaires, de la civilisation de l'Indus à celle de l'Helmand (dans le Séistan irano-afghan), lesquelles se sont enrichies au contact de nomades d'origine essentiellement indo-européenne. Parallèlement, à l'ouest, la civilisation grecque se développe et s'étend. L'Empire perse des Achéménides entraîne l'émergence du premier phénomène international de syncrétisme culturel, sans lequel il serait impossible d'expliquer l'influence ultérieure de l'hellénisme. Il est en outre marqué en Babylonie, notamment au V^e siècle av. J.-C., par un essor des mathématiques et de l'astronomie si remarquable qu'il se propage jusqu'en Inde.

D'un point de vue philosophique et religieux, le VI^e siècle av. J.-C. se caractérise en particulier par l'émergence progressive de nouvelles religions monothéistes nettement articulées autour de l'éthique et de l'individu, qui se voit accorder une position centrale jusqu'ici absente des croyances traditionnelles ; c'est par exemple le cas en Israël du judaïsme prêché après l'exil par les prophètes, ou en Iran des réformes introduites par Zoroastre. Bien que les origines historiques du zoroastrisme demeurent floues et soient même susceptibles de remonter à une époque antérieure, l'esprit et la lettre des inscriptions achéménides nous permettent clairement de lier cette période à celle de son expansion en tant que force religieuse. La sotériologie et l'eschatologie s'imposent bientôt dans la pensée religieuse, tandis que les anciens cultes sont peu à peu transformés par une approche tournée vers le futur oscillant entre religiosité astrale et une foi de plus en plus dominée par l'astrologie. Cette dernière s'articule autour du concept d'un ordre universel régissant le mouvement éternel des étoiles, l'inévitable et irrésistible marche du Temps/Destin. Parallèlement au monothéisme judaïque et au dualisme éthique du zoroastrisme, l'Asie occidentale assiste au développement d'une nouvelle forme de religiosité, plus syncrétique et plus axée sur les individus en tant qu'entités actives et responsables de leurs choix intellectuels et moraux. Comme plus tard sous Alexandre, l'universalisme de l'Empire achéménide favorise le basculement général vers une conception plus personnelle et individuelle de la religion, qui quitte le terrain de la politique tandis que l'individu s'affranchit des pratiques religieuses imposées par l'État ou la communauté. Ainsi s'établit progressivement une religiosité plus séculière, non théocratique, moins soumise à l'influence du clergé traditionnel et s'appuyant sur un code moral plus développé. La conception achéménide de la monarchie doit beaucoup à cette nouvelle approche, dans la mesure où elle est fondée sur l'idée d'un souverain universel, représentant sur Terre d'un Dieu tout-puissant, créateur du Ciel et de la Terre.

Le brassage des cultures orientales est encore renforcé par l'épopée d'Alexandre, qui ouvre de nouveaux horizons et annonce une intensification des échanges culturels. Au cours de la période qui débute avec le roi de Macédoine (336-323 av. J.-C.), appelée « hellénisme », les bases de nouveaux développements de la pensée religieuse, philosophique, artistique et scientifique sont en effet posées, comme l'attestent les avancées mathématiques réalisées par la suite à Babylone, mais aussi en Grèce et en Inde. Les connaissances progressent énormément dans des domaines comme la géographie et ce que l'on pourrait appeler l'« ethno-anthropologie ». L'unité supranationale de l'Empire perse facilite les voyages et l'exploration, et stimule en outre considérablement les échanges commerciaux entre l'Asie centrale et l'Inde d'une part, et l'Égypte et la Méditerranée d'autre part. À l'instar des peuples navigateurs comme les Phéniciens et les Grecs, ceux qui

contrôlent les routes caravanières de l'Asie centrale à la péninsule Arabique profitent de cette situation et accroissent encore davantage leur sens aigu des affaires.

L'expansion de l'hellénisme se traduit par une intensification des processus d'acculturation et donc des échanges scientifiques, religieux, philosophiques et artistiques. L'implantation de communautés grecques à l'est, confirmée par une série d'importantes découvertes archéologiques (la plus fascinante pour les spécialistes étant celle d'Ai-Khanoum en Afghanistan), prend une telle ampleur qu'elle influence profondément l'évolution culturelle et la structure des cités sur de vastes territoires comprenant l'Asie occidentale de la Syrie à la Mésopotamie, mais aussi sa périphérie et même des régions plus éloignées encore. La mort d'Alexandre est suivie d'une période de guerres entre ses successeurs. Les Séleucides deviennent alors la principale monarchie hellénistique (exception faite de l'Égypte ptolémaïque, voir le chapitre 15), régnant sur de vastes territoires et nombre de tribus différentes, de l'Asie occidentale à l'Inde. Parmi ces dernières se trouvent les Parthes, qui se révoltent contre les Séleucides et fondent leur propre empire à la fin du III^e siècle av. J.-C. (*carte 32*). Les périodes séleucide et parthe se caractérisent notamment par l'alternance de l'acceptation et du rejet de l'hellénisme, qui prend parfois la forme de tendances antihellénistiques plus marquées, en particulier chez les juifs et les Perses. D'un point de vue culturel et artistique, le monde iranien fait preuve plus que tout autre d'une extraordinaire capacité d'assimilation et de synthèse de l'influence des Grecs, mais aussi des nomades d'Asie centrale. Les Parthes illustrent parfaitement ce phénomène : après s'être installés en Parthie au III^e siècle av. J.-C., ils adoptent rapidement la langue et les coutumes — notamment religieuses — de la région, qui était partie intégrante de l'ancien Empire perse. La dynastie arsacide joue ensuite un rôle majeur dans l'histoire du monde iranien. Marquée par une remarquable créativité culturelle et artistique et un dynamisme religieux tout aussi important, la longue période parthe (du II^e siècle av. J.-C. au III^e siècle apr. J.-C.) s'avère comme l'une des plus productives de l'histoire de la civilisation perse. Le conflit avec Rome est avant tout politique et économique, comme le montre clairement la lutte pour le contrôle des routes commerciales reliant la Chine et l'Asie centrale à la Méditerranée. Pour ainsi dire absentes de cette confrontation, les questions idéologiques et religieuses sont en revanche à la base du conflit qui oppose le nouvel Empire perse des Sassanides à Rome, du moins selon la propagande officielle.

La période sassanide (226-651 apr. J.-C.), qui va jouer un rôle essentiel dans la construction de l'identité nationale iranienne, n'en reste pas moins déchirée entre nationalisme et universalisme. Ainsi, on assiste d'une part à un retour traditionaliste et nostalgique du zoroastrisme, et d'autre part à l'émergence du manichéisme et du christianisme lui-même, en particulier

avant le schisme nestorien, sans parler des tendances culturelles hétérogènes qui exposent l'Iran aux influences scientifiques et culturelles grecques et indiennes. De graves crises sociales exacerbées par les pressions militaires et politiques exercées à l'ouest et au sud par Byzance et les Arabes, mais aussi au nord et à l'est par les Hephtalites, les Huns et les Turcs, viennent ébranler, particulièrement entre les v^e et vi^e siècles apr. J.-C., la structure aristocratique et quasi féodale de la société sassanide, qui sous-tend le système idéologique monolithique de la monarchie ainsi que l'Église zoroastrienne et la hiérarchie de son clergé héréditaire.

Le développement de la pensée religieuse s'intensifie et suit la tendance générale que nous venons de souligner. Émergent ainsi des cultes à mystères, des approches anthroposophiques et ésotériques et des phénomènes syncrétiques, généralement fondés sur une interprétation sapientielle d'anciennes traditions religieuses, dans un cadre qui mêle les croyances syriennes, babyloniennes et égyptiennes aux croyances grecques. Les cultes traditionnels ne répondent plus à la recherche des voies du salut individuel, qui se tournent de plus en plus vers l'universel. La diffusion du christianisme, non seulement à l'ouest de l'Empire romain, mais aussi sur le haut plateau iranien, en direction de l'Asie centrale et de l'Inde, ainsi qu'au nord et au nord-est de l'Afrique, reflète le désir de transcender les limites des cultes locaux ou nationaux. De même, il faut également mentionner la propagation au cours des premiers siècles apr. J.-C. de divers cultes à mystères ; on assiste ainsi au développement du mithraïsme, de certaines écoles gnostiques et du manichéisme, religion gnostique universaliste qui émerge en Mésopotamie, d'où elle s'étend aux deux empires rivaux romain et perse, notamment le long des routes commerciales.

À partir du iii^e siècle apr. J.-C., la constitution de cultures nationales contribue largement au déclin du monde classique. Des mouvements séparatistes régionaux naissent au sein du vaste conglomerat que forme l'Empire romain, sapant les fondements de la culture gréco-romaine, tandis qu'apparaissent des cultures locales à travers l'ancien empire d'Alexandre (et au-delà de ses frontières occidentales). La vie intellectuelle et sociale de l'Égypte, de la Syrie et de l'Iran connaît des transformations majeures marquées par le développement de cultures et de langues nouvelles, cependant qu'on observe, par exemple dans la Perse sassanide, l'émergence d'idéologies politiques teintées de nationalisme. Le christianisme se développe lui aussi et s'étend à divers pays asiatiques, établissant ses propres langues et aboutissant à la naissance de nouvelles cultures nationales, comme en Syrie, en Arménie et en Égypte. Il devient donc le facteur déterminant de ces cultures qui, dépourvues du soutien d'une autonomie politique, ne résistent pas longtemps à l'universalisme islamique. Seule la culture iranienne, arrivée à maturation durant la période sassanide pour former un État national fort, ne

succombe pas aux assauts arabes ; elle en ressort grandie, rejetant le zoroastrisme et apportant une immense contribution à la civilisation islamique.

De l'Asie centrale à la péninsule Arabique, les peuples vivant aux frontières des grandes puissances, des Cimmériens aux Scythes et des Huns aux Turcs, continuent de faire pression sur ces dernières, avec plus ou moins de succès. Le contrôle de longues portions des principales routes commerciales constitue leur principale source de pouvoir. C'est dans l'une de ces régions frontalières que naît, au cours de la première moitié du VII^e siècle apr. J.-C., le tourbillon qui rompt bientôt l'équilibre politique traditionnel de l'Asie occidentale et fait de la prospérité commerciale de La Mecque le fondement d'un véritable empire universel.

7

L'Asie occidentale de 700 à 250 av. J.-C.

7.1

Assyriens et Babyloniens

M. A. Dandamaev

Voir l'illustration 1

Au début du VII^e siècle av. J.-C., l'Empire assyrien s'étend sur de vastes territoires, notamment en Babylonie. Les tribus chaldéennes, qui se sont progressivement installées dans la région depuis le X^e siècle av. J.-C., y exercent alors une influence majeure. Les Chaldéens sont d'ailleurs à l'origine de la lutte pour l'indépendance menée contre l'Empire assyrien. Ils ont pour alliés traditionnels les Élamites, qui sont en conflit permanent avec les Assyriens. Ainsi, en 692 av. J.-C., après avoir préalablement conclu une alliance avec l'Élam, les tribus des monts Zagros et les Araméens de Syrie, les Babyloniens entrent une nouvelle fois en guerre avec les Assyriens. Cependant, lors de l'une des principales batailles du conflit, qui se déroule sur les rives du Tigre, près d'Halulu, la victoire ne choisit pas son camp.

En 690 av. J.-C., le roi assyrien Sennachérib (704-681) assiège Babylone. Après un an de famine et d'inflation (les prix sont multipliés par 75), la cité doit se rendre. Le châtimement de Sennachérib est terrible : Babylone est rasée, ses terres inondées. La Babylonie elle-même, jusqu'alors considérée comme un royaume à part entière dépendant de l'Assyrie, devient une simple province annexée à l'Empire.

En 681 av. J.-C., Assarhaddon, fils de Sennachérib, monte sur le trône. Très vite, il ordonne la restauration de Babylone et y autorise le retour des survivants. La conquête de l'Égypte, en 671, constitue sa plus grande victoire militaire, même si le pays parvient à recouvrer son indépendance en 655.

En 672 av. J.-C., peu avant sa mort, Assarhaddon divise l'Empire entre ses fils. L'aîné, Assurbanipal, hérite de l'Assyrie, tandis que son cadet, Shamash-shoumoukin, s'installe sur le trône de Babylone avec le statut de prince vassal. Vingt ans plus tard, après avoir pris soin de conclure une alliance secrète avec l'Égypte, les États syriens et l'Élam, Shamash-shoumoukin prend la tête d'une insurrection contre l'Empire assyrien. Toutefois, les intrigues d'Assurbanipal aboutissent à une révolution de palais qui pousse rapidement l'Élam à se retirer des combats, tandis que les autres alliés des Babyloniens ne se montrent pas d'un grand secours. Les troupes assyriennes assiègent les cités babyloniennes trois années durant. Babylone tombe au cours de l'été 648 av. J.-C. ; ses derniers défenseurs meurent aux côtés de leur chef. En 646 av. J.-C., Assurbanipal inflige une sévère défaite à l'Élam et s'empare de Suse, la capitale du royaume.

Au début de l'année 626 av. J.-C. les Babyloniens, emmenés par Nabopolassar, se révoltent une nouvelle fois contre la domination assyrienne. Le chef chaldéen rétablit immédiatement la traditionnelle alliance entre Babyloniens et Élamites. Néanmoins, c'est un combat de longue haleine qui l'attend, puisqu'il faudra encore dix ans avant que les derniers Assyriens ne soient chassés de Babylonie. En 614 av. J.-C., les Mèdes lui viennent en aide en prenant Assour, la vieille capitale de l'Empire assyrien. Mèdes et Babyloniens concluent peu après une alliance, scellée par l'union dynastique d'Amytis, fille du roi mède Cyaxare, et de Nabuchodonosor, fils de Nabopolassar. Au mois d'août de l'année 612 av. J.-C., Ninive, principale ville d'Assyrie, tombe aux mains de cette nouvelle force. Une partie des troupes assyriennes parvient cependant à gagner la haute Mésopotamie, d'où elle poursuit la résistance. En 609, les Babyloniens mettent un terme à ces dernières velléités. Ils commencent à prendre le contrôle de la Phénicie, de la Syrie et de la Palestine, pays sur lesquels le pharaon égyptien Néchao II a toutefois également des vues. Ainsi, trois grandes puissances dominent alors l'ensemble de l'Asie occidentale : la Médie, la Babylonie et l'Égypte.

Au printemps 605 av. J.-C., les forces babyloniennes marchent sur Karkémish (à l'ouest de la Mésopotamie), où est stationnée une importante garnison égyptienne. Là, sur les rives de l'Euphrate, les troupes du pharaon sont défaites à l'issue d'une âpre bataille qui entraîne la soumission de la Syrie et de la Palestine. Peu après, les cités phéniciennes passent à leur tour sous la domination des Babyloniens.

À la mort de Nabopolassar, en août 605 av. J.-C., son fils Nabuchodonosor II hérite du trône. En 597, alors que le royaume de Juda vient de se dres-

ser contre lui, il en assiège la capitale, Jérusalem, dont il s'empare. L'ancien roi Joaquin est remplacé par Sédécias. Mais celui-ci est bientôt poussé à la révolte par le pharaon Apriès, lequel vient de prendre les cités phéniciennes de Gaza, Tyr et Sidon. Nabuchodonosor intervient alors de manière décisive, ramenant l'Égypte à ses frontières antérieures et imposant un nouveau siège à Jérusalem. Tombée en 587 au terme d'une longue résistance, la ville voit sa noblesse, Sédécias en tête, exilée en Babylonie, au même titre que plusieurs milliers d'artisans.

Le règne de Nabuchodonosor est pour la Babylonie synonyme de prospérité ; le pays connaît une véritable renaissance économique et culturelle. À Babylone, l'édification des sept étages de la ziggourat appelée « Tour de Babel » dans la Bible prend fin. La cité s'enorgueillit également de ses célèbres jardins suspendus, maintenus par de hauts murs de pierre et plantés d'arbres exotiques.

Nabuchodonosor meurt en 562 av. J.-C. Après douze années marquées par les règnes successifs de trois rois différents, c'est finalement Nabonide qui accède au trône en 556. Celui-ci introduit rapidement une réforme religieuse qui accorde une large place au culte de Sin, le dieu-Lune, un culte araméen par ses symboles et ses formes. Selon toute vraisemblance, Nabonide cherche ainsi à rassembler autour de lui les nombreuses tribus araméennes. Néanmoins, cette réforme religieuse va provoquer l'ire des prêtres des anciennes cités de Babylonie.

Après avoir soumis la région de Teima, au nord de l'Arabie centrale, Nabonide prend le contrôle des routes caravanières qui traversent le désert, *via* cette oasis, jusqu'en Égypte. Puis il s'installe dans la ville, laissant son fils Balthasar gouverner la Babylonie.

Cependant, alors qu'il mène une politique extérieure très active à l'ouest de son empire, un puissant adversaire, le roi perse Cyrus II, commence à menacer les frontières orientales de la Babylonie. Après dix ans passés à Teima, Nabonide retourne à Babylone pour organiser la défense de son pays. Malgré tout, la Babylonie tombe aux mains des Perses en 539 av. J.-C., perdant à jamais son indépendance.

Tout au long du I^{er} millénaire av. J.-C., les ressources privées et celles du temple sont au cœur de l'activité économique de la Mésopotamie, le palais ayant en revanche un rôle moins prépondérant que par le passé.

L'agriculture reste le principal secteur de production. La majeure partie des terres arables est détenue par le temple, les membres de la famille royale et de riches Babyloniens. Les petits propriétaires terriens disposent généralement de parcelles dont la superficie varie entre le tiers d'un hectare et plusieurs hectares. Au vu du prix élevé de la terre, il est alors plus rentable de se lancer dans la production maraîchère. Par ailleurs, l'agriculture est fondée sur l'irrigation. Ainsi, de nombreux canaux appartenant au palais ou au

temple sillonnent le pays ; leur eau peut être utilisée par tous les propriétaires terriens et métayers contre le versement d'une redevance. Les petits propriétaires travaillent eux-mêmes leur parcelle avec leur famille. Les gros propriétaires, en revanche, préfèrent affermer la majeure partie de leurs terres.

Les artisans (tisserands, forgerons, charpentiers, chaudronniers, joailliers, boulangers, etc.) vendent leurs produits sur le marché, mais le plus souvent ils passent des contrats pour fixer à l'avance les prix et les quantités à fournir.

La société comprend des citoyens jouissant de leurs pleins droits, divers groupes de population dépendants (ou semi-libres) et des esclaves. Les premiers siègent dans l'assemblée du peuple de leur ville, où ils ont juridiction sur les litiges familiaux ou fonciers, participent aux cérémonies religieuses organisées dans les temples locaux et ont droit à une certaine part des ressources du temple. Parmi ces citoyens libres, dont le statut est héréditaire, se trouvent les fonctionnaires, les prêtres, les scribes, les propriétaires terriens et les artisans indépendants.

La classe des hommes semi-libres se compose de divers groupes de paysans travaillant génération après génération des terres appartenant à l'État, au temple ou à des particuliers. D'un point de vue juridique, ces paysans ne sont pas considérés comme des esclaves et ne peuvent donc être vendus. Les esclaves sont d'ailleurs bien moins nombreux que les hommes libres. L'agriculture comme l'artisanat s'appuient sur une main-d'œuvre constituée principalement de paysans et de métayers libres. Dans les deux cas, ces professions sont héréditaires.

La Babylonie est la plaque tournante des échanges entre le monde phénicien et palestinien d'une part, et les pays situés au sud et à l'est de la Mésopotamie d'autre part. Les relations commerciales se développent tout particulièrement avec l'Égypte, la Syrie, l'Élam et l'Anatolie, pays dans lesquels les marchands babyloniens se procurent notamment fer, cuivre, étain, bois et vin. Les cités babyloniennes deviennent d'importants centres de production de lainages, dont la demande est très forte dans les pays voisins. Les principales maisons de commerce sont très influentes dans le commerce intérieur et extérieur, à l'instar de celle des Égibi, la plus ancienne, dont le siège se situe à Babylone. Opérant de la fin du VIII^e au début du V^e siècle av. J.-C., l'établissement bancaire des Égibi prête et place de l'argent, finance et organise des opérations commerciales, et envoie des représentants à l'étranger.

Si l'argile demeure le principal support des écrits babyloniens et assyriens, le I^{er} millénaire av. J.-C. voit se développer le recours à des peaux ou à du papyrus importé. Cette période est ensuite marquée par les premières utilisations en Mésopotamie de longues planches de bois recouvertes d'une fine couche de cire sur laquelle sont gravés les caractères cunéiformes.

D'un point de vue culturel, la création de bibliothèques reste l'une des principales réalisations de la Mésopotamie. La plus célèbre, construite par Assourbanipal dans son palais de Ninive, met à contribution des scribes dans toute la Mésopotamie pour copier ou recueillir des tablettes d'argile. Elle renferme les annales du royaume, les chroniques des événements historiques majeurs, des recueils de lois, ainsi que des ouvrages littéraires et scientifiques. Au total, ce sont environ 30 000 tablettes qui s'y trouvent réunies.

En outre, la bibliothèque d'Assourbanipal est la première au monde où est effectué un classement systématique, les livres d'argile y étant disposés dans un certain ordre. Les textes les plus longs, inscrits sur plusieurs tablettes de même format, occupent une place importante dans la bibliothèque. Certains d'entre eux nécessitent une quarantaine, voire une centaine de tablettes. La constitution de telles séries répond au besoin de rassembler en un seul et même endroit toutes les informations disponibles sur un sujet bien particulier. Chaque tablette porte un numéro de « page » afin de faciliter sa remise en place après la lecture. Le titre d'une série est formé par les premiers mots de la première tablette. Les textes littéraires se caractérisent par la présence de colophons, qui correspondent aux pages de titre d'aujourd'hui. Reliées aux tablettes par un cordon, des étiquettes mentionnant le nom de la série et le nombre de « pages » qu'elle contient facilitent les recherches ; elles servent en quelque sorte de catalogue.

La valeur artistique des annales assyriennes est grande ; rédigées en prose rythmique, elles contiennent notamment une description très vivante de l'environnement naturel des pays traversés par les troupes de l'Empire. Parmi les œuvres littéraires assyriennes, la plus célèbre est un récit sur le sage Ahikar, scribe et conseiller des rois assyriens, traduit dès l'Antiquité en de nombreuses langues, dont le grec, le syrien et l'arménien. À l'heure actuelle, différentes versions rédigées en araméen constituent les exemplaires les plus complets de cet ouvrage.

Longtemps, les Babyloniens rassemblent et consignent des observations sur le Soleil, la Lune et l'agencement des différentes planètes et constellations. Les astronomes étudient notamment la position de la Lune par rapport aux planètes et parviennent petit à petit à définir les mouvements des corps célestes visibles à l'œil nu. Menées sur plusieurs siècles, ces observations donnent naissance à l'astronomie mathématique babylonienne, qui connaît son âge d'or au v^e siècle av. J.-C. C'est à cette période que vivent les deux grands astronomes Naburiannu et Kidinnu ; le premier élabore un système destiné à étudier les phases de la Lune, tandis que le second détermine la durée de l'année solaire.

L'art mésopotamien connaît aux VIII^e et VII^e siècles av. J.-C. une époque florissante, caractérisée par des reliefs assyriens décrivant des expéditions en territoire ennemi, la prise de cités et de forteresses, ainsi que des scènes de

chasse. Les artistes qui exécutent ces reliefs rompent complètement avec la tradition des portraits statiques d'individus ou d'animaux ; ils rendent à la perfection des scènes du quotidien, qu'ils enrichissent de représentations de paysages.

Dans l'histoire ancienne, la Syrie, la Phénicie et la Palestine sont toujours au contact des civilisations mésopotamienne et égyptienne. Les cités phéniciennes forment de grands centres artisanaux, produisant et exportant notamment des verreries, mais aussi des étoffes très réputées faites de lin et de laine teintés en pourpre. En outre, les Phéniciens se lancent dans le commerce de transit.

À la fin du ^{xiii}^e siècle av. J.-C., les tribus araméennes ont créé nombre de petites principautés à l'ouest de la Syrie. Au ^{vii}^e siècle av. J.-C., toute la Syrie parle araméen, qui devient la langue véhiculaire de la diplomatie internationale et du commerce à travers toute l'Asie occidentale.

La littérature juive nous est parvenue grâce à la Bible qui, outre des chroniques historiques et des recueils de lois, contient des mythes, des prophéties, des psaumes, des proverbes, des œuvres lyriques, etc.

Au milieu du ⁱ^{er} millénaire av. J.-C., les cités du sud de l'Arabie commencent à jouer un rôle majeur dans les échanges d'épices et de pierres précieuses, acheminées par voie maritime depuis l'Inde et les côtes somaliennes.



Figure 1 Cavalier d'Érebouni (dessiné par B. N. Arakelian).

Au début du VII^e siècle av. J.-C., les Cimmériens, partis des rivages du nord de la mer Noire, envahissent et détruisent le royaume phrygien. La première moitié de ce siècle voit la naissance du royaume de Lydie, fondé au nord-ouest de l'Asie Mineure. Vers 654 av. J.-C., les Cimmériens s'emparent de Sardes, la capitale du nouveau royaume. Toutefois, vers 639 av. J.-C., les Scythes envahissent la Cappadoce, dans la partie orientale de l'Asie Mineure, et défont les Cimmériens. Cette victoire permet à la Lydie de se relever et même de devenir, sous Crésus (560-547), un vaste royaume couvrant l'ensemble de l'Asie Mineure occidentale et centrale.

Les VI^e et V^e siècles av. J.-C. sont marqués par le développement d'une civilisation urbaine dans le Caucase. Mtskhéta, à l'est de la Géorgie, devient ainsi un important centre urbain. Cette période coïncide avec l'essor de la Colchide, région située sur les rives orientales de la mer Noire, qui doit sa soudaine prospérité à un artisanat et des échanges diversifiés. Ses artisans associent avec brio les traditions artistiques grecques et régionales.

7.2

Les tribus iraniennes et l'Empire perse

Gherardo Gnoli

Voir l'illustration 2

Au début du VII^e siècle av. J.-C., l'iranisation ethnolinguistique du haut plateau iranien a déjà pris des proportions considérables. Ce phénomène s'avère toutefois moins marqué dans les régions périphériques, en particulier à l'ouest où, malgré un poids politique de moins en moins important, persistent des poches pré-indo-européennes. C'est notamment le cas dans la région des monts Zagros, de l'Ourarthou à l'Élam. Les populations irano-phones vivent de part et d'autre des déserts centraux du Kevir et du Lut. Les sources indigènes sont rares et parfois difficiles à exploiter, du fait de certaines incertitudes chronologiques dans les documents de l'ancien Iran (c'est-à-dire jusqu'au III^e siècle av. J.-C.). Elles suggèrent néanmoins une certaine homogénéité ethnolinguistique dans les régions de l'est, berceau de la tradition religieuse du zoroastrisme, et une situation beaucoup plus complexe à l'ouest, où les inscriptions des souverains de la dynastie achéménide (du VI^e au IV^e siècle av. J.-C.) ainsi que d'autres sources épigraphiques révèlent un évident pluralisme linguistique. Les recherches historiques ont permis de démontrer, en partie grâce aux noms de lieux et de personnes trouvés dans les annales assyriennes, que le vocabulaire employé dans les parties les plus anciennes de l'*Avesta*, le livre sacré des zoroastriens, ne témoigne à aucun moment de l'existence d'un substrat lexicologique non iranien. Parallèlement, les documents linguistiques issus des régions les plus occidentales du haut plateau mettent en évidence un pluralisme linguistique toujours marqué, même après le VII^e siècle av. J.-C.

Au début de ce même siècle, nombre de nations iraniennes, elles-mêmes composées de tribus variées, se sont déjà sédentarisées. Il s'agit notamment des Mèdes, à l'est de la partie septentrionale des monts Zagros, des Perses,

dans le Fars (Pars), des Parthes, à l'est de la mer Caspienne, des Bactriens, au nord de la chaîne de l'Hindou-Kouch, des Sogdiens, dans la vallée du Zeravchan, des Drangiens, au sud de l'Hindou-Kouch dans la vallée de l'Helmand, des Arachosiens à l'est des Drangiens, et de beaucoup d'autres encore, comme les Chorasmiens qui à cette époque se sont déjà probablement établis au sud de la mer d'Aral. Les noms de ces tribus sont pour la plupart dérivés de l'onomastique des inscriptions achéménides et de celles découvertes dans des sources mésopotamiennes et grecques, c'est-à-dire non iraniennes. Si les éléments de géographie historique trouvés dans l'*Avesta* ne sont pas toujours concordants, ils font cependant systématiquement référence aux régions orientales du plateau.

Il est possible que, dès le VII^e siècle av. J.-C., les élites dirigeantes iraniennes aient acquis ce que l'on pourrait définir, en tenant compte bien sûr de la période concernée, comme une « conscience nationale » (par exemple celle d'être mède ou perse), associée au sentiment d'appartenir à une entité supranationale iranienne ou « aryenne ». S'il fait la fierté des Achéménides, ce sentiment d'appartenance n'a aucune valeur politique, mais plutôt une signification ethnique, culturelle, linguistique et religieuse. Il représente toutefois une source de prestige au vu de l'hétérogénéité et de la complexité de la situation ethnique. Plusieurs facteurs portent à croire que se développe, peut-être au VII^e et certainement au VI^e siècle av. J.-C., un vaste phénomène d'« aryanisation ». C'est très probablement dans les régions orientales du plateau iranien qu'il faut chercher son origine : les générations nées après Zoroastre associent en effet la religion qu'il vient de fonder à l'héritage idéologique des peuples iraniens qui se définissent comme des « Aryens ».

Au VII^e siècle av. J.-C., Mèdes et Perses ont d'ores et déjà imposé leur suprématie politique de manière plus ou moins définitive aux populations non iraniennes avec lesquelles ils sont entrés en contact, notamment les Ourarthéens, dans la région du lac de Van (à l'est de la Turquie), les Manna, au sud-est du lac d'Ourmia (dans l'Azerbaïdjan iranien), et les Élamites, au Khouzistan et dans le Fars. Cette suprématie résulte de la convergence de plusieurs facteurs.

Dans une économie essentiellement agricole et pastorale, les peuples iraniens prennent progressivement le dessus en développant de nouvelles formes d'élevage. Outre le traditionnel bétail des deltas ou des zones irriguées, ainsi que les chèvres et les moutons des espaces semi-arides, ils commencent en effet à élever des chevaux, en particulier au nord des monts Zagros et en Médie, mais aussi des chameaux bactriens à deux bosses. Ces animaux vont considérablement renforcer leur puissance militaire et faciliter leurs échanges commerciaux ainsi que, d'une manière générale, leurs déplacements. Le développement de systèmes d'irrigation reposant sur des canaux souterrains (le *qanat* en Iran et le *karez* en Afghanistan et en Asie cen-

trale) constitue un progrès majeur pour le secteur agricole, car il permet de faire un meilleur usage de terres et de sols jusqu'ici sous-exploités. La domination politico-militaire de plus en plus marquée des peuples iraniens sur le haut plateau se trouve donc favorisée par des facteurs économiques et techniques, mais aussi par une structure sociale particulière, qui voit des « fonctions » spécifiques (prêtre, guerrier, éleveur/fermier) se transmettre de manière héréditaire. Ainsi, les nouvelles entités étatiques bénéficient de niveaux de spécialisation et d'efficacité accrus.

LES MÈDES

Au cours de la première moitié du VII^e siècle av. J.-C., les Mèdes, qui, selon Hérodote (I, 101), sont divisés en six tribus, se dotent des structures nécessaires à une unification essentiellement confédérale. Jusqu'au règne de l'Assyrien Assarhaddon (681-669), les « bastions » mèdes restent « éloignés » et dirigés par plusieurs chefs différents. Les fouilles archéologiques n'ont pour l'instant pas livré suffisamment d'informations pour rendre possible une reconstruction historique. Des sites comme Nush-i Jan Tepe, près de l'actuelle Malayer (au sud d'Hamadan), Baba Jan Tepe, près de Harsin (à l'ouest) et Godin Tepe, près de Kangavar, ne permettent pas de cerner clairement les caractéristiques d'une culture mède. Tout suggère néanmoins la diffusion d'une sorte de *koinè* irano-mésopotamienne, marquée par l'influence de cultures plus septentrionales, comme celles des Ourarthéens et des Scythes originaires d'Asie centrale. Bien que les conquêtes assyriennes ne se soient pas étendues au-delà du mont Alvand, à l'ouest d'Hamadan (l'ancienne Ecbatane, capitale de la Médie), l'influence de l'Empire est nettement perceptible, notamment en matière d'organisation administrative et fiscale, dans toute la partie occidentale de l'Iran, et ce depuis le règne de Salmanasar II (858-824) jusqu'à ceux de Sargon II (721-705) et Sennachérib (704-681).

Il existe d'autres sources historiques, qui toutefois ne permettent pas d'établir une chronologie parfaitement fiable. Les rapprochements entre les œuvres d'Hérodote (I, 96ff) et les sources assyriennes sont délicats. *Dēiokēs* ne semble pas être la même personne que *Daiakku* (en iranien), prince cité dans les annales assyriennes pour avoir été fait prisonnier par Sargon II en 715, alors que le nom *Phraortēs* correspond probablement à l'assyrien *Khshathrita*, qui désigne le véritable fondateur de la puissance mède, aux alentours de 670 ou du milieu du VII^e siècle av. J.-C.

Le règne de Khshathrita est suivi d'une page sombre de l'histoire mède, marquée selon Hérodote (I, 106) par 28 ans de domination scythe. La Médie est libérée de la tutelle de ces peuples venus du nord par Cyaxare, qui, tou-

jours selon Hérodote (I, 106), règne durant 40 ans (624-585), période qui comprend l'époque de l'hégémonie scythe. Cyaxare (*Uvakhshatra*) renforce son armée en constituant des corps spécialisés et en mettant en place une conscription obligatoire, tandis que les structures étatiques de l'Ourartou, de l'Élam et des Manna se sont effritées, voire complètement désagrégées sous la pression de l'Assyrien Assourbanipal (668-631), lequel a en effet étendu son pouvoir à toute la région située au nord et à l'est de son empire. Cyaxare soumet les Perses au sud, avant de s'attaquer aux Assyriens eux-mêmes, lesquels sont déjà gravement menacés par la nouvelle puissance militaire babylonienne de Nabopolassar (626-605). En 615 av. J.-C., le roi mède occupe Arrapha, l'actuelle Kirkouk ; l'année suivante, il prend Assour, sur les rives du Tigre moyen ; en 612, après s'être allié avec Nabopolassar, il s'empare de Ninive, puis de Harran en 610. Aux alentours de l'an 600 av. J.-C., de vastes régions du haut plateau iranien sont sous sa domination. Les Mèdes ont soumis le roi perse Cambyse I^{er}, fils de Cyrus I^{er}, et étendu leur suprématie aux nations iraniennes les plus orientales, de la Bactriane au Séistan. Peu après, vers 590 av. J.-C., l'Arménie passe à son tour sous la domination des Mèdes, qui décident d'attaquer le royaume de Lydie. Toutefois, l'intervention des Ciliciens et des Babyloniens met un terme à leur offensive en 585 au niveau de l'Halys (Hérodote I, 72, 74), fleuve aujourd'hui appelé le Kizil Irmak.

L'effondrement de l'Empire assyrien et la mort de Cyaxare sont suivis par la mise en place d'un système d'alliances politiques renforcé par des pactes commerciaux ainsi que des unions matrimoniales entre la Babylonie, la Cilicie, l'Égypte, la Lydie et la Médie. Le règne de son fils Astyage (585-550) est marqué par la fin de l'expansionnisme mède, puis par le début du déclin de l'Empire. Les nouvelles structures étatiques, extrêmement hétérogènes et manquant de cohésion, conduisent à l'érosion progressive de la suprématie de la dynastie mède, qui finit par être renversée par la rébellion perse emmenée par Cyrus le Grand.

Ce dernier est le fils de Cambyse I^{er}, roi de Perside (*Pārsa*) sous tutelle mède (vers 600-559), lui-même fils de Cyrus I^{er}, « roi de Persiš », c'est-à-dire également de Perside, premier souverain de la dynastie mentionné par les sources assyriennes durant le règne d'Assourbanipal, en 640 av. J.-C. Avant Cyrus I^{er}, il est fait référence à Téispès (*Cišpi-*) et Achéménès, fondateur éponyme de la dynastie des Achéménides, dont on ne peut certifier qu'il a vraiment existé mais qui aurait selon toute vraisemblance vécu à la fin du VIII^e et dans le premier quart du VII^e siècle av. J.-C. Les noms d'Ariaramnès et d'Arsamès nous sont également parvenus ; il s'agit probablement de deux rois mineurs comptant parmi les ancêtres de Darius I^{er}, le fils d'Hystaspès. Les premiers Achéménides commencent à acquérir une plus grande autonomie après la destruction par Assourbanipal de l'empire des

Élamites (646 av. J.-C.), lesquels ont toutefois largement contribué à l'évolution perse. Ils restent cependant sous la tutelle des puissances dominantes, à savoir l'Assyrie et la Médie.

Cyrus II (558-530), qui selon la tradition serait par sa mère le neveu d'Astyage, devient roi des tribus perses de Perside (il étendra plus tard son autorité aux autres tribus sédentaires et semi-nomades) après avoir renforcé son pouvoir grâce à la construction d'une forteresse au centre du royaume, à Pasargadès. Puis, en 553 av. J.-C., il part en guerre contre Astyage, qui est vaincu en partie à cause de la défection des chefs de l'aristocratie tribale mède. Selon une chronique babylonienne, cette victoire serait définitive en 550. Ecbatane, capitale de la Médie, devient une cité de résidence des Achéménides, au même titre que Pasargadès et, plus tard, Suse et Persépolis. Astyage a la vie sauve et Cyrus se présente aux Mèdes comme leur souverain légitime en adoptant leur titre régalien de « Grand Roi, Roi des rois, Roi des terres » et en épousant la fille de son adversaire déchu.

Dès lors, l'expansionnisme iranien reprend : la Lydie est conquise en 547 av. J.-C. ; son roi Crésus, également épargné, est renversé. Cet événement est suivi par la soumission de toute l'Asie mineure, dont les nombreuses colonies grecques devront payer un plus lourd tribut que celui auparavant exigé par les Lydiens. S'ensuit la conquête des régions centrales et orientales du plateau iranien, ainsi que des parties occidentales de l'Asie centrale, jusqu'aux confins du Pakistan et du nord-ouest de l'Inde (545-540). Enfin, l'année 539 av. J.-C. marque une victoire éclatante sur le Chaldéen Nabonide. Cyrus fait une entrée triomphale dans Babylone, où il est accueilli comme un libérateur par les influents prêtres du dieu Mardouk. L'union entre le royaume babylonien et ses propres territoires va marquer l'apogée de l'expansion perse. Bénéficiant de soumissions pacifiques, Cyrus hérite de la domination chaldéenne sur l'ensemble de l'Asie occidentale jusqu'aux frontières de l'Égypte ainsi que sur une partie de la péninsule Arabique.

Cyrus fait incontestablement montre d'une grande habileté politique ; ainsi se présente-t-il aux Babyloniens comme leur souverain légitime, venu restaurer leurs traditions religieuses et défendre les opprimés. Il rend également leur liberté aux juifs de la cité déportés à Babylone par le Chaldéen Nabuchodonosor en 587 av. J.-C. Quant aux autres peuples, autrefois liés à l'ancien Empire babylonien, ils reconnaissent sans réticence sa suprématie. C'est le cas des Araméens et des Phéniciens, qui voient dans l'unité nouvelle de cet empire la garantie de nouveaux débouchés commerciaux et d'un cadre plus sûr pour leurs échanges. Cyrus fait preuve de clémence envers les vaincus (Nabonide a lui aussi la vie sauve). Naît alors un vaste consensus fondé sur le respect des coutumes et des intérêts locaux, au sein de ce qui constitue pourtant, des rives de l'Indus à la Méditerranée, le plus grand de tous les

empires connus, un ensemble immense caractérisé par son hétérogénéité politique.

Cyrus meurt à la fin de l'année 530 av. J.-C. au cours d'une campagne destinée à mettre un terme aux incursions menées par les nomades massagètes au nord-est de l'Empire. Son corps est rapatrié en Perside, à Pasargadès, où l'on peut aujourd'hui encore apercevoir sa tombe. Si les Babyloniens le considéraient comme un libérateur, les Grecs le tenaient également pour un monarque idéal et les juifs voyaient en lui un messie.

L'émergence politique et militaire de l'Iran s'accompagne de la diffusion d'une doctrine religieuse dont certains aspects (dualisme, eschatologie, sotériologie) font sentir leur influence bien au-delà des frontières historiques et culturelles de l'iranisme.

La religion iranienne la plus ancienne se rapproche de la religion védique d'Inde : il s'agit en effet d'un polythéisme dominé par des catégories spéciales de prêtres, qui se distinguent par leurs fonctions liturgiques et leurs rôles, décrits par l'*Avesta* et les sources classiques. C'est du moins la conclusion qui émerge de la critique historique.

C'est à une date inconnue entre le début du I^{er} millénaire et le VII^e siècle av. J.-C. qu'une importante personnalité religieuse lance une réforme radicale dans l'est de l'Iran, promulguant une nouvelle doctrine fondée sur une conception fondamentalement dualiste, laquelle est toujours demeurée une caractéristique de la pensée religieuse iranienne. Qu'il soit perçu comme le rejet d'une forme de monothéisme incapable d'apporter une quelconque réponse à la mort, à la souffrance et à l'injustice, ou plutôt comme un concept religieux original établissant un lien intrinsèque entre monothéisme et dualisme, le zoroastrisme (qui tire son nom du prophète Zoroastre), encore appelé mazdéisme (du nom de son principal dieu, *Ahura Mazda*), s'articule autour du problème du mal qui afflige l'existence et du besoin d'affirmer les droits d'une piété fondée sur une éthique solide.

Le zoroastrisme a un contenu quelque peu philosophique. Il est porteur d'un message de salut pour celui à qui il aura insufflé une conscience morale et la volonté de défendre la Vérité (*Asa* ou *Arta*) contre l'esprit mauvais (*Angra Mainyu*) et le mensonge (*Druj* ou *Drauga*). Le zoroastrisme devient donc une lutte, une religion missionnaire qui, par ses tendances monothéistes et la croyance en un jugement dernier, où le Bien sera distingué du Mal, évoque incontestablement la religion d'Israël.

Une série d'hypostases associant attributs divins et vertus humaines, concepts abstraits reflétés par analogie dans un ordre concret d'éléments de la vie matérielle, entourent selon Zoroastre *Ahura Mazda*, le dieu suprême de la création : la Bonne Pensée (*Vohu Manah*), la Vérité, le Pouvoir (*Xsathra*), la Dévotion (*Ārmaiti*), l'Intégrité (*Haurvatāt*) et l'Immortalité (*Āmaratāt*). Bannis par le prophète, les massacres sacrificiels et l'usage rituel de bois-

sons enivrantes finissent par reprendre, sous une forme plus conforme à la nouvelle éthique du zoroastrisme. Sous l'influence de groupes de prêtres professionnels à l'est et à l'ouest de l'Iran (les Mages qui, selon Hérodote [I, 101, 132], constituaient l'une des sept tribus médiques), la nouvelle religion entre dans une phase de redéfinition théologique et d'innovation liturgique. Ainsi naît un nouveau mazdéisme, fondamentalement transformé par l'atténuation du dualisme initial, la résurgence du culte des anciennes divinités et le retour aux pratiques sacrificielles traditionnelles.

Avant même la chute de Babylone en 539 av. J.-C., la civilisation mésopotamienne influence fortement les Mèdes et les Perses, en partie par l'intermédiaire de populations demeurées en marge de la sphère iranienne, comme les Élamites vivant parmi les Perses. La prise de Babylone vient naturellement renforcer cette influence dans de nombreux domaines : arts, science, religion, conception de la royauté, administration, économie et organisation sociale.

Les monuments comme les sculptures iraniennes s'inspirent de l'art mésopotamien, même si transparaissent également de nettes influences égyptiennes et grecques qui succèdent aux contributions antérieures, notamment aux VII^e et VI^e siècles av. J.-C., des Élamites, des Ourarthéens et des Scythes (en particulier dans ce que l'on pourrait qualifier d'arts mineurs). Les différentes provinces participent en outre largement à l'apport et à l'utilisation des matériaux dont a besoin l'Empire. Ainsi, les grands palais de Persépolis sont bâtis avec des matériaux de construction étrangers et bénéficient du savoir-faire d'artisans venus du monde entier, qui appliquent des critères d'excellence à ces ressources particulières. Cet ensemble de facteurs contribue à magnifier la *Pax Persica* et le concept d'un monde uni par le nouvel empire.

Conséquence des contacts avec la Mésopotamie, puis avec le monde grec, l'époque achéménide voit les connaissances en astronomie et en mathématiques ainsi que les croyances astrologiques se répandre à travers le monde iranien. Si les concepts babyloniens de fonctions linéaires en zigzag et de gnomon sont parvenus jusqu'en Inde à la fin du V^e ou au début du IV^e siècle av. J.-C., c'est sans nul doute parce qu'ils étaient connus dans l'Iran achéménide. La diffusion de l'astronomie mathématique des Babyloniens est probablement à l'origine de la nomenclature iranienne des planètes qui, exception faite de Saturne, reçoivent toutes des noms de divinités, tandis que la propagation des croyances astrologiques mésopotamiennes et grecques est certainement responsable de la divinisation des planètes, par opposition aux étoiles fixes — une nouvelle version du vieux conflit entre étoiles fixes et astres mobiles, caractéristique des plus anciennes pensées iraniennes.

De même, le calendrier est influencé par le système luni-solaire des Babyloniens. Après une probable série de réformes, l'administration aché-

ménide adopte un calendrier de ce type jusqu'à la fin du v^e siècle av. J.-C. Néanmoins, il ne s'agit pas là du seul calendrier en usage, comme en témoigne l'introduction, sans doute en 441 av. J.-C., des 365 jours du calendrier zoroastrien (peut-être influencé par un modèle égyptien), qui inclut un mois supplémentaire tous les 120 ans.

Des tendances syncrétiques, qui plus tard deviendront caractéristiques de l'ère hellénistique, sont déjà perceptibles à l'époque achéménide, modifiant profondément la pensée religieuse iranienne, comme le montrent les influences assyriennes et arabes sur le culte de la grande déesse Anahita, l'Aphrodite céleste des Perses (Hérodote, I, 131), ou encore l'influence ouest-asiatique sur une religion à l'origine aniconique, mais qui finit par incorporer des motifs iconographiques issus d'anciennes traditions. Syncrétisme et éclectisme sont favorisés par la diaspora des mages dans les parties occidentales de l'Empire, en Mésopotamie, en Syrie et en Asie mineure. C'est dans ces régions que les prêtres héréditaires médiques, devenus les « professionnels du sacré » du nouveau pouvoir perse, développent de nouveaux concepts religieux qui sont probablement à l'origine des Mystères de Mithra, à la fin de la période hellénistique et au début de l'époque romaine.

L'influence mésopotamienne va également façonner le concept de la royauté dans l'Empire universel achéménide. L'idée d'un souverain choisi par le dieu suprême revient sans cesse dans les inscriptions royales, tout comme celle d'une légitimation par la tradition locale dans les différents pays de l'Empire, reflétant l'impact de l'héritage monarchique millénaire de Babylone et des régions d'Asie occidentale sur les pratiques perses.

Cambyse II (530-522) succède à son père Cyrus, aux côtés duquel il a été corégent de Babylone et dont il a hérité la politique d'expansionnisme. Après avoir isolé politiquement le pharaon Psammétique III, il envahit l'Égypte, dont la conquête s'achève en 525 av. J.-C. par une victoire à Péluse, près de l'actuelle Port-Saïd. Il tente ensuite d'étendre son influence à la Lydie et la Nubie, mais meurt en 522 av. J.-C. alors qu'il retourne en Perse après avoir pris connaissance d'un coup d'État ourdi par son frère Smerdis (*Bardiya*) ou quelqu'un se faisant passer pour ce dernier. Cet incident est probablement lié à un rejet aristocratique de l'autorité centralisatrice de la Couronne.

La même année, Darius I^{er}, descendant d'une branche collatérale du clan achéménide, parvient à s'imposer comme le nouveau souverain et se dresse contre celui qui a pris le pouvoir en Perse ; il l'accuse d'être un usurpateur, affirmant que cet homme n'est pas le fils de Cyrus, mais un mage du nom de Gaumâta.

Le règne de Darius dure 36 ans (522-486). Le roi perse meurt à l'âge de 64 ans après avoir consolidé et étendu l'Empire. Ainsi, s'étant défait de l'« usurpateur » et ayant étouffé les nombreuses révoltes qui éclatent dans diverses provinces entre 522 et 520 av. J.-C. (ces événements sont décrits

dans une inscription trilingue élamite, babylonienne et perse située à Béhistoun, sur la route qui relie Hamadan à Kermanshah), Darius marche sur les terres des tribus saces (519), parvient en Égypte, où il consolide la domination perse (518), conquiert la région de l'Indus, dans ce qui constitue l'actuel Pakistan (517), gagne la Thrace, envoie une armée contre les Macédoniens et affronte les Scythes sur la mer Noire (516-512). Ainsi, à la fin du VI^e siècle av. J.-C., l'Empire a atteint les limites de son expansion. Par la suite, Darius réprime la révolte des Grecs d'Asie mineure (499-493), un épisode suivi par le tragique épilogue d'une désastreuse expédition contre les Athéniens (qui ont soutenu la rébellion de l'Ionie), conclue en 490 par la défaite de Marathon.

Darius I^{er} joue un rôle particulièrement important dans l'organisation de la nouvelle structure étatique. Il entreprend de profondes réformes administratives et financières qui non seulement facilitent la création d'un système stable d'administration et de contrôle des territoires conquis ainsi que d'une nouvelle assiette d'imposition, mais permettent en outre de renforcer la puissance militaire. Les mesures introduites par Darius, qui resteront quasiment inchangées durant toute la durée de l'Empire, ne dévient que très peu du cap politique fixé par Cyrus. Chaque province conserve ses propres lois et traditions, son propre système de poids et de mesures, et, le cas échéant, son propre système monétaire.

L'Empire est divisé en plus de vingt « satrapies » (du mot « satrape », qui signifie « gardien du Royaume ») : l'inscription de Béhistoun fait mention de 23 provinces, tandis qu'Hérodote en recense 20. Ces divergences entre les différentes sources, auxquelles il convient d'ajouter d'autres inscriptions royales, reflètent probablement certains changements de situation en fonction des époques. Chaque province gouvernée par un satrape, qui sous le règne de Darius a des obligations plus civiles que militaires, doit verser à l'administration royale une taxe en nature, en argent ou en espèces. La monnaie déjà en circulation chez les Lydiens n'est guère utilisée en dehors de l'Asie mineure ; le troc, les tributs payés en nature ou avec des métaux précieux non battus prédominent. Seul le souverain a le droit de frapper les pièces d'or appelées « dariques », tandis que les satrapes peuvent frapper les pièces d'argent. D'autres monnaies provinciales ou régionales circulent également, notamment dans les cités phéniciennes, sans parler bien sûr des monnaies grecques.

Payées en argent, les taxes sont calculées sur la base de la puissance économique de chaque pays. Il existe en outre des « dons » obligatoires, tributs en nature versés au souverain entre autres pour l'aider à entretenir son énorme appareil administratif : il peut s'agir par exemple de chevaux, d'eunuques ou de concubines. La trésorerie de Persépolis, dont de nombreux documents administratifs nous sont parvenus, constitue un imposant bâti-

ment comprenant 110 pièces remplies de toutes sortes de biens, tributs versés ou butins de guerre. Elle est achevée en 492 av. J.-C., sous le règne de Darius I^{er}. Nous savons également qu'ont existé d'autres trésoreries en divers points de l'Empire, par exemple à Pasargadès, Ectabane, Suse, Babylone ou Memphis.

Le pouvoir régalien est fondé d'une part sur la relation directe entre le souverain, ses chefs militaires et l'armée, d'autre part sur l'existence d'un vaste système de contrôle policier très bien structuré, dans lequel un grand nombre d'agents spéciaux sont « les yeux et les oreilles » du roi. L'armée se compose essentiellement de Perses, de Mèdes, de Bactriens et de Saces ; les Perses sont de redoutables archers et d'excellents lanciers, tandis que les autres constituent de très bons cavaliers. Les armes, moins lourdes que celles des hoplites grecs, sont avant tout d'une qualité bien supérieure à celles dont se servent les autres peuples d'Asie, tant d'un point de vue technique que tactique ; ainsi a-t-on recours aux archers à cheval « scythes ». Le corps d'élite compte 10 000 « immortels » mentionnés par Hérodote (VII, 83), tandis que les unités opérationnelles sont divisées en multiples de dix. La flotte n'est pas iranienne mais phénicienne, chypriote et égyptienne. Le recours à des mercenaires grecs, rémunérés en or et en argent, devient bientôt courant.

La réunion sous une autorité commune d'un si grand nombre de régions du monde connu favorise considérablement les échanges commerciaux terrestres et maritimes. Ce sont notamment les marchands phéniciens qui en profitent, de même que plusieurs importantes maisons financières, comme les Égibi à Babylone ou les Murashu à Nippour. S'ouvrent alors de nouveaux axes de communication, des routes caravanières et maritimes. Un canal reliant le Nil à la mer Rouge est construit. Les échanges se spécialisent dans les marchandises et les matières premières, et un grand nombre de caravanes finissent par faire la liaison entre l'Asie centrale ou l'Inde et la Méditerranée *via* le plateau iranien. La « Voie royale » relie Suse à Sardes, en Lydie, sur une distance de près de 2 470 kilomètres jalonnés de 111 relais. Ces nouveaux axes de communication permettent également le développement d'un service postal efficace. À l'image des voyages entrepris en 518 av. J.-C. par Scylax de Caryanda de l'Indus à la mer Rouge pour le compte de Darius, l'exploration maritime a manifestement pour objectif l'ouverture de nouvelles routes commerciales.

L'agriculture constitue la base de la production. Les terres appartiennent soit au roi, soit aux membres de la famille royale et de la haute aristocratie perse. En réalité, elles constituent uniquement la propriété du roi, puisque le souverain est par définition le maître de tous ses sujets qui se considèrent comme ses esclaves. Dans la pratique, elles sont vendues, données et hypothéquées. Les terres royales englobent les possessions des rois déchus et celles ayant appartenu à des peuples insoumis. Dans plusieurs régions de

l'Empire, les temples détiennent de vastes domaines. Ceux-ci, comme bien sûr les terres royales, sont travaillés par une main-d'œuvre mixte, composée d'esclaves et d'hommes semi-libres ou d'individus libres employés de manière temporaire. Les esclaves, pour la plupart prisonniers de guerre, ne constituent pas l'essentiel de la force de travail. Employés libres ou semi-libres sont majoritaires sur les terres et dans les ateliers artisanaux placés sous le contrôle du palais. Ceux qui travaillent au service du roi sont bien mieux rémunérés que ceux qui sont employés sur des domaines privés ou non royaux.

Les Perses font preuve d'une grande souplesse tant administrative que politique, réussissant à s'adapter aux traditions locales et à concilier, des satrapies centrales aux plus excentrées, les réalités extrêmement diverses d'un empire qui englobe des montagnes et des plaines, des zones fortement urbanisées et des régions désertiques ou semi-désertiques, habitées par des peuples sédentaires ou nomades, ainsi que des populations acceptant la domination de l'Empire ou, au contraire, loin des grands centres administratifs et culturels, vouées au banditisme et à la rébellion. L'utilisation dans l'administration d'une lingua franca, l'araméen, joue un rôle unificateur essentiel. Cette langue se prête bien à une écriture cursive, plus rapide à utiliser que l'écriture cunéiforme épigraphique. La vingtaine de caractères qui composent son alphabet sont inscrits sur des matériaux moins durs que la pierre ou le métal, comme le cuir et le parchemin. En tant que langue écrite, l'araméen influe considérablement sur l'évolution linguistique d'une région qui jusqu'alors restait attachée à des traditions orales.

DE XERXÈS I^{ER} À ALEXANDRE

Xerxès I^{er} (*Xšayāršan-*) (486-465), fils de Darius, met un terme aux révoltes en Babylonie et en Égypte (484-483), puis envahit à nouveau la Grèce en 480 av. J.-C. Après leur victoire à Thermophyle, les Perses essuient une première défaite en mer, à Salamine, puis sur terre, en 479 av. J.-C., à Platée et Mycale (Asie mineure). Les Grecs prennent une nouvelle fois l'ascendant près de l'Eurymédon, sur la côte de Pamphylie, lors d'une bataille (470-469) à la fois navale et terrestre.

De la fin du VI^e au début du V^e siècle av. J.-C., les affrontements entre Perses et Grecs marquent le début d'un conflit qui, après des années de vicissitudes, dure finalement jusqu'à l'avènement d'Alexandre et quitte le champ de bataille pour rejoindre le terrain de la diplomatie, lequel réussit mieux aux Perses qui profitent en particulier des dissensions internes grecques. Sous le règne d'Artaxerxès I^{er} (*Artaxšaça-*) (465-424), monté sur le trône après un complot aboutissant à l'assassinat de son père, la paix de Callias (449) met

un terme à la guerre en reconnaissant les droits des Grecs, notamment sur la côte asiatique. Néanmoins, ces droits sont remis en question sous le règne d'Artaxerxès II par la paix d'Antalcidas (386).

Entre ces deux règnes, deux souverains perses se succèdent : Xerxès II (424-423) et Darius II (423-404). Après Artaxerxès II, qui doit faire face à la révolte emmenée par son frère Cyrus le Jeune, battu à Cunaxa en 401 av. J. C., c'est au tour d'Artaxerxès III de monter sur le trône (359-338), suivi d'Arsès (*Arsan-*) (338-336) et enfin de Darius III (336-330), le dernier des Achéménides. Ces différents rois rencontrent toujours les mêmes problèmes endémiques : révoltes incessantes en Égypte, conspirations de palais, tendances séparatistes et abus de pouvoir des satrapes qui, en Anatolie, se soulèvent contre l'autorité centrale (368-362). Ces faiblesses internes aboutissent peu à peu à une crise du système étatique qui succombe aux ambitions de Philippe de Macédoine et de son fils. Les victoires remportées grâce au génie militaire d'Alexandre à Granique (334), Issos (333) et Gaugamèles (331) mettent à genoux un empire qui lègue tout de même à ses anciens sujets et aux vainqueurs un immense héritage culturel : la mémoire vivante d'un œkoumène unifié et une tendance universaliste issue de l'expérience de la rencontre de cultures et de peuples différents.

7.3

La chute de l'ancien Empire perse et la montée des Séleucides

Gennadi A. Koshelenko

La crise de l'Empire achéménide est perceptible dès la fin du ^v^e siècle av. J.-C., lorsqu'éclatent des révoltes en Asie mineure, en Médie, en Égypte et dans d'autres pays. Au début du ^{iv}^e siècle av. J.-C., l'Égypte recouvre son indépendance et ce n'est qu'en 342 av. J.-C. que les Perses parviennent à la reconquérir. Au cours de ce même siècle, l'Empire doit renoncer à l'Inde, tandis que la Chorasmie, la Sogdiane et les tribus saces ne sont plus des vassaux mais plutôt des alliés. En outre, les satrapies d'Asie Mineure sont en conflit permanent ; certaines d'entre elles, soutenues par des détachements de mercenaires grecs, se révoltent même contre le pouvoir central. Les révolutions de palais aggravent la situation. Arrivé sur le trône en 359 av. J.-C., Artaxerxès III se fixe pour objectif de restaurer la puissance de l'Empire achéménide. Ainsi étouffe-t-il une insurrection en Asie Mineure et en Syrie, avant de rétablir la souveraineté perse sur l'Égypte et Chypre. Cependant, il meurt empoisonné en 338 av. J.-C. Un an plus tard, son fils et successeur Arsès est lui aussi victime d'une conspiration. La noblesse installe alors sur le trône Codoman, descendant d'une branche collatérale de la famille achéménide, qui prend le nom de Darius III.

Même si le conflit qui oppose la Perse à la Macédoine débute sous le règne de Philippe, père d'Alexandre, l'invasion proprement dite ne commence qu'en mai 334 av. J.-C. L'armée d'Alexandre se compose de ses propres troupes macédoniennes, de mercenaires et de détachements fournis par les cités grecques, car le jeune roi jouit du commandement militaire de

l'alliance constituée par ces dernières. La campagne d'Alexandre n'a rien d'une marche triomphale, les Perses lui opposant une farouche résistance. Les succès initiaux du roi de Macédoine sont rapidement suivis d'une vigoureuse contre-attaque perse menée par le Rhodien Memnon sur les îles égéennes. Les longs mois du siège de Tyr constituent un autre moment délicat pour Alexandre. C'est durant cette même période que l'armée perse réussit à progresser depuis la Cappadoce jusqu'en Grande Phrygie (Asie Mineure).

Cependant, au cours de la seconde partie de la campagne (331-327), l'armée perse ne parvient plus à opposer de véritable résistance. Dès lors, plutôt que de la poursuivre, Alexandre décide après sa victoire à Gaugamèles de marcher vers le sud, s'emparant des plus grands centres de l'Empire achéménide : Babylone, Suse et Persépolis. Parvenu dans les satrapies orientales, il doit faire face à une résistance acharnée de la population locale, obstacle qu'il ne surmonte qu'en adoptant une série de mesures extraordinaires. La campagne (327-325) se conclut par une tentative de conquête de l'Inde. Malgré une série de victoires remportées dans le bassin de l'Indus, ses hommes, las de cette interminable campagne, refusent en 326 av. J.-C. de poursuivre vers le Gange. Alexandre longe alors l'Indus jusqu'à l'océan, fait construire une flotte et retourne en Mésopotamie. Il meurt peu après, en 323 av. J.-C.

Après la mort d'Alexandre, ses généraux se livrent une longue et féroce bataille pour contrôler l'Empire, puis pour le diviser. Ce n'est qu'aux alentours de 281 av. J.-C. que les États nés sur les ruines de l'empire d'Alexandre prennent définitivement forme. Le plus grand d'entre eux, fondé par Séleucos, ancien garde du corps d'Alexandre, est généralement appelé « Empire séleucide ». Il couvre de vastes régions d'Asie Mineure, la Syrie, la Transoxiane, l'Iran, le sud de l'Asie centrale et une grande partie de l'actuel Afghanistan. La taille de cet empire le prédispose à l'instabilité. Son histoire est d'ailleurs pour ainsi dire celle de sa désintégration, qui commence dès le règne d'Antiochos I^{er}, successeur immédiat du fondateur de la dynastie. Nombre de provinces font rapidement sécession (à commencer par l'Anatolie septentrionale et centrale, suivie par les satrapies d'Asie centrale). Les guerres quasi continuelles avec les Ptolémées pour le contrôle du sud de la Syrie (appelées « Guerres syriennes ») affaiblissent l'Empire. Si Antiochos III (223-187 av. J.-C.) réussit d'abord brièvement à redresser la barre, il est ensuite mis en déroute par Rome à l'occasion d'un conflit pour le contrôle de la Grèce et perd presque toutes ses possessions en Asie Mineure. À sa mort, qui survient peu après, la désintégration de l'Empire est devenue inéluctable.

Le Royaume séleucide est une monarchie absolue. L'historien romain Appien cite ainsi Séleucos I^{er}, soulignant le principe fondamental de son sys-

tème de gouvernement : « Ce que l'empereur décide est toujours juste. » Au niveau de la théorie politique, ce principe se traduit par cette formule : « L'empereur est l'incarnation de la loi. » Le pouvoir impérial trouve son fondement juridique dans le droit de conquête et le principe de succession héréditaire. La dynastie repose donc sur l'armée, que l'empereur, son commandant suprême, doit lui-même conduire sur les champs de bataille. Outre l'armée, les garnisons des cités et les forteresses ont un rôle majeur à jouer, non seulement pour sécuriser les frontières mais aussi pour assurer le contrôle de cet immense empire. L'appareil administratif central, dont le fonctionnement est placé sous le commandement direct de l'empereur, est complété par des structures bureaucratiques locales. L'Empire est divisé en satrapies, plus petites toutefois que celles qui existaient à l'époque des Achéménides ou d'Alexandre. Ces provinces sont gouvernées par des généraux (*stratègoi*). Un culte royal contribue à renforcer le pouvoir de la dynastie.

Le Royaume séleucide est moins centralisé et bureaucratisé que l'Empire ptolémaïque. On y trouve ainsi de nombreuses entités politiques autonomes : les cités grecques, des plus anciennes aux plus récentes, les cités babyloniennes, les cités phéniciennes antiques, qui à l'époque sont fortement hellénisées, les temples-États et de minuscules entités régionales gouvernées par leur propre dynastie.

Les différentes régions de l'Empire n'atteignent pas le même niveau de développement social. La plus connue des historiens est l'Asie Mineure, où la majeure partie de la population rurale se compose de paysans dépendants, attachés à la terre et redevables de toute une série d'obligations vis-à-vis de l'empereur. Pour ces communautés rurales, le principal problème vient du fait que les taxes sont fixes et non pas indexées sur le volume de la récolte. Une forte proportion des sols constitue ce que l'on appelle les « terres à la discrétion du roi », ce qui signifie que les obligations qui y sont attachées passent d'un individu à l'autre au gré des décisions de l'empereur. La tendance générale est au renforcement permanent de la dépendance des communautés agricoles. La propriété foncière privée en tant que telle n'existe apparemment que dans les territoires appartenant aux cités grecques. La colonisation grecque se traduit manifestement par une augmentation du nombre d'esclaves.

Cette colonisation joue d'ailleurs un rôle très important. Les Séleucides redonnent vie aux cités fondées par Alexandre qui ont pâti des guerres intestines et en fondent de nouvelles. En créant des citées dotées d'une large autonomie interne, ils semblent rendre la colonisation plus intéressante pour les Grecs qu'à l'époque du précédent empereur. Si les colonies d'Asie Mineure sont essentiellement militaires, les villes fondées plus à l'est jouissent du statut de *polis*. Le processus est particulièrement marqué dans le nord de la Syrie, qui devient le cœur du Royaume séleucide. C'est ici que naissent la

capitale Antioche, sur les rives de l'Oronte, l'important centre militaire d'Apamée, ainsi que plusieurs autres cités. En tant que capitale orientale, Séleucie, implantée sur les rives du Tigre non loin de l'ancienne Babylone, constitue également une ville clé. Il semble en outre que de nombreuses cités grecques soient fondées en Médie, à l'instar de celle, particulièrement grande, retrouvée lors de fouilles archéologiques menées au nord de l'Afghanistan (expédition dirigée par l'archéologue français P. Bernard, site d'Ai-Khanoum).

La période séleucide se distingue par une croissance économique marquée dans de nombreuses provinces de l'Empire. Cet essor est favorisé par la colonisation, par l'accès à de nouvelles terres rendu possible par la création de nouveaux systèmes d'irrigation (notamment en Bactriane et en Susiane) et par la mise en place d'un système de défense pour protéger les oasis agricoles (Margiane, Bactriane). L'artisanat connaît une période faste et le contact entre différentes techniques traditionnelles s'avère particulièrement fructueux. L'introduction d'une économie monétaire, jusqu'ici absente de la plupart des territoires de l'Empire, contribue à accélérer la croissance économique. Les échanges régionaux et internationaux sont florissants. Les Séleucides s'efforcent entre autres de renforcer leur contrôle sur les routes commerciales traversant le golfe Persique.

La période séleucide voit s'amorcer un processus de syncrétisme entre les cultures grecque et orientales. Les cités fondées par les Séleucides sont de caractère presque exclusivement grec : construites selon un plan régulier, parsemées d'institutions et de bâtiments publics typiquement grecs, comme le théâtre, elles sont en outre ornées de sculptures grecques. Cependant, comme l'ont révélé les fouilles du site d'Ai-Khanoum, l'architecture des maisons habitées par les colons correspond à des critères locaux, tout comme d'ailleurs celle des temples, dans lesquels sont pourtant honorées des divinités grecques. C'est le début d'un processus de syncrétisme religieux. Toutefois, il ne faut pas considérer cette intégration culturelle sous un seul angle : dans les parties orientales de l'Empire, en particulier dans les zones rurales, beaucoup voient d'un œil hostile l'implantation de la culture de l'envahisseur grec.

BIBLIOGRAPHIE (DE 7.1 À 7.3)

- AKURGAL E. 1978. *Ancient civilizations and ruins of Turkey. From prehistoric times until the end of the Roman empire*, 4^e éd., Istanbul.
- BIKERMANN E. 1985. *Gosudarstvo selevkidov* [L'État séleucide], Moscou.
- BOYCE M. 1982. *A history of zoroastrianism*, vol. II., Leiden/Cologne (Handbuch der Orientalistik, vol. VIII, part. I.).

- BRIANT P. 1973. *Antigone le Borgne. Les débuts de sa carrière et les problèmes de l'Assemblée macédonienne*, Paris.
- 1982. *État et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris.
- CAMERON G. 1936. *History of ancient Iran*, Chicago.
- COOK J. M. 1983. *The Persian empire*, Londres, p. 208-228.
- CULICAN W. 1965. *Medes and Persians*, Londres.
- DANDAMAEV M., LUKONIN V. 1989. *The culture and social institutions of ancient Iran*, Cambridge.
- DIAKONOV I. (dir. publ.). 1987. *Ancient Mesopotamia. Socio-economic history*, Wiesbaden.
- DOWNNEY S. 1988. *Mesopotamian religious architecture*, Princeton.
- EPH'AL I. 1982. *The ancient Arabs. Nomads on the borders of the Fertile Crescent 9th-5th centuries BC*, Jérusalem/Leiden.
- FOX R. L. 1973. *Alexander the Great*, Londres.
- FRYE R. N. 1984. *The history of ancient Iran. Handbuch der Altertumswissenschaft*, vol. III, Munich, part. 7, p. 7, 77.
- GERSHEVITCH I. (dir. publ.). 1985. *The Cambridge history of Iran*, vol II. Cambridge.
- GNOLI G. 1989. *The idea of Iran : an essay on its origin*, Rome, Istituto Italiano per il Medio ed Estremo Oriente.
- KOSHELENKO G. A. 1979. *Grecheskiy polis na ellinisticheskoy vostoke* [La polis grecque dans l'orient hellénique], Moscou.
- NEUSNER J. 1969. *A history of the Jews in Babylonia*, 5 vol, Leiden.
- ODED B. 1979. *Mass deportations and deportees in the Neo-Assyrian empire*, Wiesbaden.
- OLMSTEAD A. 1948. *History of the Persian empire*, Chicago.
- ROOT M. C. 1979. *The king and kingship in achaemenid art*, Leiden (*Acta Iranica*, 19).
- ZAWADZKI S. 1988. *The fall of Assyria and median-Babylonian relations in light of the Nabopolassar chronicle*, Poznan/Eburin-Delft.

8

L'Asie occidentale de 250 av. J.-C. à 224 apr. J.-C.

8.1

La désintégration de l'Empire séleucide

Gennadi A. Koshelenko

Voir les illustrations 3 et 4

Au milieu du III^e siècle av. J.-C., l'Empire séleucide traverse une grave crise, marquée par la sécession de Diodote et d'Andragoras, respectivement à la tête de la Bactriane et de la Parthie. Peu après, les Parnes, tribu nomade appartenant à la confédération tribale des Dahes, envahissent et conquièrent la Parthie. Selon toute vraisemblance, en 247 av. J.-C., c'est-à-dire au début de l'ère ou du calendrier parthe, le chef nomade Arsace déclare l'indépendance de son pays qui, durant toute son existence, sera dirigé par la dynastie arsacide. Entre 230 et 227 av. J.-C., Séleucos II tente en vain de reprendre le contrôle de la Parthie. Antiochos III obtient quant à lui quelques succès, parvenant à soumettre le pays, qui conserve toutefois son identité en tant qu'État vassal. La Parthie recouvre son indépendance après la déroute essuyée par Antiochos face aux Romains (189 av. J.-C.).

À cette époque, la désintégration de l'Empire séleucide s'accélère, conséquence de soulèvements contre le pouvoir gréco-macédonien, de tentatives de sécession de la part de certains satrapes et de luttes dynastiques internes. Les rois séleucides ne parviennent pas à restaurer l'empire. Antiochos IV tente de consolider son pouvoir par une politique active d'hellénisation, qui ne réussit qu'à susciter de vigoureuses protestations et une révolte en Judée.

La crise de l'Empire séleucide constitue un terrain favorable à l'émergence de divers systèmes politiques, notamment en Parthie. Le véritable fondateur de l'Empire parthe est Mithridate I^{er}, qui reprend aux Séleucides la Médie et la Babylonie, respectivement en 147 et 141 av. J.-C. Les Séleucides tentent alors à deux reprises de reconquérir leurs territoires de l'est afin de reconstituer l'empire. Toutefois, bien que soutenue par les cités grecques orientales, la campagne de Démétrios II se termine sur un constat d'échec. Celle de son frère Antiochos VII se révèle beaucoup plus dangereuse pour les Parthes : ainsi, après avoir repris la Babylonie et la Médie, le roi séleucide envahit la Parthie elle-même (vers 130 av. J.-C.). Toutefois, il est tué et son armée écrasée après un soulèvement de la population locale. Pour les Séleucides, c'est le coup de grâce. Leur empire se limite désormais aux frontières d'une Syrie secouée par des rébellions et des luttes incessantes entre les prétendants au trône. Parallèlement, la pression des autres États se fait de plus en plus forte. La Syrie devient finalement province romaine en 63 av. J.-C.

La domination des Parthes sur la Babylonie n'est que difficilement rétablie : il leur faut tout d'abord se défaire de Characène (petit État situé sur les rives septentrionales du golfe Persique), qui tente de prendre le contrôle de la région, puis trouver une solution au problème des cités grecques hostiles au nouveau pouvoir, etc. La situation se complique encore lorsque la Parthie est assaillie par des tribus venues de l'est : deux rois parthes meurent lors des combats contre ces nomades. C'est finalement sous Mithridate II (de 123 à environ 87 av. J.-C.) qu'est restaurée la puissance parthe, l'empereur parvenant non seulement à reprendre le contrôle de la Babylonie et de la Mésopotamie, mais également à soumettre les nomades. Il adopte alors le titre de « Roi des rois », revendiqué pour la première fois par Mithridate I^{er} en 140 av. J.-C. Sa mort marque le début du déclin parthe et l'essor de l'Arménie.

À partir du moment où les Romains s'établissent en Syrie, toute l'histoire de l'Asie occidentale est déterminée par la rivalité qui oppose Rome et la Parthie. Dans un premier temps, les Romains tentent de conquérir cette dernière, mais les campagnes de Crassus et Antoine échouent. Les tentatives parthes de conquête de la Syrie et de l'Asie Mineure sont couronnées du même insuccès. Auguste change alors la politique des Romains envers la Parthie, n'essayant plus de la conquérir mais d'en prendre le contrôle en tirant avantage des dissensions internes de l'État et en fomentant des

alliances proromaines. Parallèlement, Romains et Parthes se livrent une lutte acharnée pour le contrôle de l'Arménie. Ce n'est qu'au II^e siècle apr. J.-C. que les premiers tentent à nouveau de conquérir une Parthie alors considérablement affaiblie : sous les empereurs Trajan, Antonin le Pieux et Septime Sévère, ils mènent plusieurs campagnes au cours desquelles ils s'emparent à chaque fois de la Mésopotamie et détruisent les principales villes parthes, Séleucie du Tigre et Ctésiphon. Au III^e siècle apr. J.-C., l'empereur Caracalla organise une nouvelle campagne, mais les Arsacides ne sont finalement terrassés dans les années 220 que par une révolte menée par la Perside (Fars).

La Perside constitue l'un des ensembles quasi étatiques qui se développent à la périphérie de l'Empire séleucide. Si leurs histoires diffèrent, tous participent d'une manière ou d'une autre à la lutte entre les Séleucides et les Arsacides, avant de finalement passer sous domination parthe.

Bien que la majeure partie de la Perside soit sous contrôle séleucide et que des cités grecques y aient été fondées, la mort de Séleucos I^{er} est suivie par la formation d'un petit État dont le centre est probablement Persépolis et dont le chef porte, à en juger par les inscriptions retrouvées sur les pièces de l'époque, le titre de « Fratarak ». La Perside, qui à l'origine dépend de l'Empire séleucide, acquiert son autonomie à la mort d'Antiochos III. C'est vraisemblablement à cette période que se déroulent les sanglants conflits opposant les colons grecs aux autochtones rapportés par les textes anciens. Sous l'empereur Mithridate II, la Perside passe sous tutelle parthe et ses chefs prennent le titre de « roi ». Durant les premiers siècles de notre ère, la Perside comprend plusieurs petits territoires, dont le plus important a pour capitale Istaxr (près de Persépolis). C'est dans cette région que naît la dynastie sassanide, appelée à venir à bout du pouvoir arsacide.

À l'ouest de la Perside, l'Élymaïde est le théâtre d'événements complexes. Suse, autrefois premier centre administratif de l'Empire achéménide, est devenue une gigantesque *polis* grecque appelée « Séleucie de l'Eulaïos ». Plus à l'est, les régions montagneuses colonisées par les descendants du peuple élamite forment le berceau de l'Élymaïde, petit État dont les dirigeants tentent de prendre le contrôle de la plaine de Suse. Les empereurs séleucides, notamment Antiochos III et Antiochos IV, mènent contre eux des campagnes au cours desquelles ils pillent les temples locaux. À l'occasion de la dernière guerre opposant les Séleucides aux Arsacides, le roi d'Élymaïde Kamnaskires s'empare de Suse, avant d'en être expulsé par les Parthes qui restent maîtres de la ville jusqu'en 45 apr. J.-C. La prise de cette ville renforce l'Élymaïde qui, toutefois, reste jusqu'au bout un royaume vassal de la Parthie.

Au nord de l'Empire séleucide, l'Atropatène (l'actuel Azerbaïdjan iranien) joue un rôle important. Le satrape achéménide de Médie, Atropatès, parvient à préserver l'indépendance de cette province durant toute la cam-

pagne d'Alexandre. Dans les faits, l'Atropatène conserve également son autonomie à l'époque des Séleucides, même si elle reconnaît officiellement leur suzeraineté. Au début du 1^{er} siècle av. J.-C., la province est entraînée dans le conflit entre Rome, la Parthie et l'Arménie. Elle aide dans un premier temps la Parthie à repousser l'invasion romaine conduite par Antoine, avant de se retourner contre ses anciens alliés aux côtés de ce même empereur. Même si les Romains s'immiscent de plus en plus dans les affaires de la province, c'est l'influence parthe qui prédomine ; ainsi Artaban II installe-t-il son fils Vononès sur le trône. Cela a pour effet de resserrer un peu plus les liens qui unissent l'Atropatène à la Parthie et, à la fin de la période parthe, la province fait partie intégrante du domaine du « Roi des rois ».

Beaucoup moins de détails nous sont parvenus quant à l'histoire et à la culture d'une autre entité politique du nord de l'Empire, l'Hyrcanie (c'est-à-dire l'actuel Gorgan). Dès la période achéménide, l'Hyrcanie est souvent rattachée à la Parthie à l'intérieur d'une même satrapie, un schéma qui sera repris par les Séleucides. Très tôt, elle est intégrée au royaume parthe. L'Hyrcanie représente l'un des principaux soutiens du souverain parthe Artaban III, qui mène une politique farouchement antiromaine et anti-grecque. Si l'on suppose que l'Hyrcanie constitue déjà à cette époque un royaume autonome au sein de l'Empire parthe, Artaban est néanmoins son roi depuis le début. Plus tard, l'Hyrcanie, souhaitant une plus grande indépendance, va jusqu'à envoyer des émissaires à Rome dans l'espoir d'obtenir son aide contre les Parthes. Toutefois, il est permis de penser qu'elle conserve toujours un certain degré d'indépendance jusqu'à la chute de l'Empire arsacide.

L'Arménie occupe une place essentielle dans l'histoire de l'Asie occidentale. Bien qu'officiellement partie intégrante de l'Empire séleucide, elle gagne son autonomie au cours de la guerre des Diadoques. Antiochos III la ramène sous sa tutelle et la divise en deux régions, lesquelles deviennent indépendantes après l'écrasante victoire romaine sur le souverain. Antiochos IV tente de la soumettre à son tour. Fondateur d'une nouvelle dynastie, Artaxias, qui gouverne la partie appelée « Grande Arménie », parvient à unifier le pays, et ses successeurs optent pour une vigoureuse politique de conquête. L'Arménie connaît son apogée sous le règne de Tigrane II, qui s'empare de territoires parthes et conquiert l'Atropatène, la Gordyène et enfin la Syrie. Mais pour Tigrane, la confrontation avec Rome tourne au désastre. Plus tard, l'Arménie devient l'objet d'un conflit perpétuel entre Romains et Parthes, si bien que la fin de la dynastie artaxiade se traduit par l'alternance sur le trône de représentants de ces deux États. Un compromis finit par être trouvé : c'est Tiridate, frère du souverain parthe et fondateur de la dynastie des Arsacides arméniens, qui devient roi d'Arménie, mais c'est à Rome qu'il est couronné par l'empereur Néron. Au

début du II^e siècle apr. J.-C., les relations entre Rome et la Parthie se sont détériorées à un point tel que l'empereur Trajan fait de l'Arménie une province romaine. Toutefois, le retrait romain de Mésopotamie ramène le *statu quo* dans le pays. Par la suite, même si l'Arménie demeure une pomme de discorde entre les deux empires, l'influence parthe y prédomine, notamment dans le domaine culturel.

Les auteurs antiques nomment « Ibérie » un État né à l'est de la Géorgie. Les premières phases de son histoire demeurent presque totalement inconnues ; ce n'est qu'à partir du I^{er} siècle av. J.-C. que certains faits commencent à être mentionnés par les textes. Bénéficiant de son alliance avec Rome, qui souhaite disposer d'un poste avancé fiable sur la frontière septentrionale de l'Arménie, l'Ibérie connaît son expansion maximale au cours des premiers siècles apr. J.-C. De 34 à 37 apr. J.-C., le roi Pharasmane réussit même à faire monter son frère Mithridate sur le trône d'Arménie. L'influence politique et culturelle de Rome est particulièrement marquée en Ibérie.

L'Albanie couvre de vastes étendues de l'Est transcaucasien, atteignant même la mer Caspienne. Elle dépend selon toute évidence de l'Empire achéménide, dont la chute voit s'amorcer la formation d'un seul royaume albanais unifié, processus achevé à la fin du II^e siècle av. J.-C. L'Albanie fait l'objet de pressions constantes venant de l'ouest, c'est-à-dire de la région arménienne. Le général romain Pompée lance une campagne contre le pays, imité plus tard par Antoine. Par la suite, l'Albanie, à l'image de l'Ibérie, cherche à s'allier avec Rome, même si une branche régionale de la dynastie arsacide vient s'y établir durant la seconde moitié du I^{er} siècle apr. J.-C.

D'un point de vue culturel, tous ces États partagent de nombreux traits communs qui résultent non seulement de la survivance des traditions achéménides mais aussi de l'influence hellénique. Les traditions politiques achéménides sont partout perceptibles. Ces États ont ainsi hérité de l'ancien empire de nombreuses institutions politiques, des noms de postes administratifs, etc. Les Parthes espéraient même recréer un État iranien atteignant les frontières de la période achéménide. Les pratiques administratives de cet empire survivent aussi dans une certaine mesure. Ainsi, dans nombre de provinces, la langue et l'écriture araméennes continuent d'être plus ou moins utilisées. L'architecture et l'art portent également l'empreinte des traditions achéménides. Le culte de divinités iraniennes, malgré un syncrétisme fréquent avec les dieux locaux et grecs, occupe une place importante dans la vie religieuse de nombreuses communautés.

8.2

Les Parthes arsacides

Jozef Wolski

Voir les illustrations 5 à 11

La fondation de l'État parthe par Arsace I^{er}, vers 238 av. J.-C., fait suite à la déclaration d'indépendance de ce dernier et s'inscrit dans le processus de dislocation de la partie orientale de l'Empire séleucide. Arsace I^{er}, dont l'authenticité historique est parfois remise en doute, a donné son nom au titre des futurs souverains parthes, à l'image de César à Rome. La découverte d'un grand nombre de pièces à son effigie ainsi qu'à celle de son fils et successeur Arsace II atteste leur attirance pour le passé de l'ancienne Perse, certaines étant frappées d'une légende araméenne, d'autres d'une légende grecque. Cette tendance se retrouve d'ailleurs dans l'activité de leurs successeurs, notamment Phraate I^{er}, qui renoue avec l'ancienne politique de déplacement de populations et arrache la tribu des Mardes aux montagnes de l'Elbourz pour la transférer à Charax, près des Portes Caspiennes. La formation de l'État arsacide connaît une autre étape clé sous ce même Phraate avec l'introduction de l'absolutisme royal, dont l'une des principales caractéristiques réside dans le droit accordé au souverain de désigner son successeur. Ainsi, contrairement au principe jusqu'alors en vigueur chez les nomades parthes, le trône ne revient pas forcément au fils aîné, mais à la personne choisie par le roi. Phraate désigne son frère Mithridate I^{er} pour lui succéder.

Ce dernier crée un empire, conquérant de vastes territoires en Iran et en Babylonie. Désormais, les Parthes sont en mesure de résister aux attaques lancées par les Séleucides et d'autres peuples venus d'Asie centrale et, après une débâcle provisoire, parviennent à l'apogée de leur puissance sous Mithridate II. C'est probablement lors du règne de ce même roi que se développe le système administratif déjà introduit par Mithridate I^{er} : il consiste à accorder le statut de vassal aux princes qui étaient indépendants avant les conquêtes parthes (c'est le cas pour la Perside, l'Élymaïde, la Gordyène, l'Adiabène et l'Osrohène), tandis que les territoires qui appartenaient auparavant aux Séleucides, comme la Parthyène, l'Hyrkanie, la Médie, la Baby-

lonie et la Mésopotamie, deviennent des provinces dépendantes de la couronne parthe, gouvernées par un satrape. Ce système, qui reste en place jusqu'à la chute de l'Empire parthe, constitue la grande faiblesse de ce dernier. L'instabilité de vassaux toujours prêts à changer de maître se combine aux rêves d'émancipation des satrapes pour saper les fondations d'un État déjà exposé à une agitation interne provoquée par des usurpateurs souvent soutenus par Rome.

Sur le plan militaire, le monarque absolu dépend en principe non seulement de ses vassaux, mais aussi et surtout de l'aristocratie, qui lui fournit des troupes. Celle-ci, qui domine la majeure partie des sujets du souverain, se met à son service pendant la période de formation de l'État. Mais au fur et à mesure que les pouvoirs du roi sont renforcés, elle se dresse de plus en plus souvent contre la couronne, accusant les rois de cruauté, de tyrannie, et les chassant du trône. Les grands seigneurs tirent leur puissance de leurs armées privées, dont les membres sont recrutés au sein d'une population tenue au service militaire. Les difficultés rencontrées par les auteurs grecs et latins pour rendre les termes iraniens, dont ils ne trouvaient pas d'équivalents dans leurs langues respectives, les ont conduits à employer des termes associés à l'esclavage, ce qui explique la surestimation de l'importance de cette pratique en Parthie. Si la forte personnalité de certains dirigeants leur permet de garder l'avantage sur cette turbulente aristocratie, des luttes incessantes contribuent à affaiblir un État exposé aux invasions romaines. Néanmoins, renforcée sur le plan militaire par cette longue confrontation, la monarchie arsacide se retrouve bientôt sur un pied d'égalité avec Rome.

La structure interne de l'État parthe n'est guère différente de celle des Achéménides, notamment en ce qui concerne la propriété foncière, car ni Alexandre ni les Séleucides n'avaient le moindre intérêt à introduire des réformes majeures dans ce domaine. Particulièrement marqué en Iran, ce facteur, source de stabilité pendant des siècles, contribue à la volonté de renouer avec le paniranisme des Achéménides, à peine effrité par les campagnes militaires d'Alexandre et des Séleucides. Sans cette base, les Arsacides n'auraient pas été en mesure de créer un empire de caractère incontestablement iranien, ni de résister des siècles durant à la pression de Rome, ni enfin de repousser les flots de peuples venus en Iran depuis l'Asie centrale.

Les puissantes familles, à l'instar des Suren et des Karen, jouent un rôle clé sous la dynastie des Arsacides, leurs représentants occupant des fonctions telles que satrapes, commandants militaires et ambassadeurs. Rétribuées par des donations de terres, disposant d'une population sujette comme force militaire, ces familles sont pour ainsi dire indépendantes de la couronne. Avec le temps, elles ne veulent plus se contenter d'exécuter les ordres royaux et finissent par adopter leur propre politique. Il est difficile de déterminer, d'une part, la période à laquelle cette noblesse, qui se distingue par ses

forces armées, est parvenue à une position dominante entre le roi et la population, qu'elle a désormais le droit d'exploiter, et, d'autre part, la réelle étendue de ses pouvoirs. L'exemple de Suren donne néanmoins une idée de son influence, puisque celui-ci, avec 10 000 guerriers à ses ordres, réussit à Carrhes en 53 av. J.-C. à vaincre le triumvir romain Crassus.

Les sources grecques et romaines fournissent en général des informations précises et donnent un aperçu relativement clair du système mis en place par la noblesse pour former ses armées. Les grands propriétaires terriens traitent avec grand soin leurs subordonnés, les *servitia* (terme latin utilisé dans l'une des sources, le terme iranien étant probablement *bandak*), dont ils s'efforcent de faire des cavaliers et des archers accomplis. C'est cet entraînement qui fait de la cavalerie parthe la plus redoutable de toutes celles de l'Antiquité classique. Justin nous donne la clé des problèmes associés à la compréhension de la structure de la société parthe en excluant catégoriquement les esclaves de toute intégration aux forces armées. Cela nous permet de mieux saisir l'utilisation par Plutarque de termes relatifs à l'esclavage dans sa description de la bataille de Carrhes : *douloi*, *pelatai*, *oiketai*. Ces termes ont donné une image erronée du rôle de l'esclavage dans l'armée et, *a fortiori*, dans la société. Sans que soit tenu compte du contexte, ils ont été interprétés littéralement pour construire une représentation bien éloignée de la réalité parthe. Justin a donc joué un rôle fondamental en faisant observer que les esclaves n'avaient pas le droit de monter à cheval, conformément aux principes d'une société chevaleresque et à l'importance qu'elle accorde à cet animal. Les termes choisis par Plutarque ne sont donc qu'une libre interprétation des termes iraniens et ne peuvent pas être employés pour décrire l'esclavage en Parthie.

Parallèlement aux nobles et à la population dépendante, la société parthe se compose également d'esclaves. Afin de mieux cerner cette société, il conviendrait de se pencher en premier lieu sur la place de l'esclave au cours de la période séleucide. Cependant, il ne reste à l'heure actuelle que deux documents iraniens contenant les actes d'affranchissement d'esclaves : l'un date de l'époque d'Antiochos I^{er} Soter (281-261 av. J.-C.), l'autre du règne de Séleucos IV (174 ou 173 av. J.-C.). C'est trop peu au vu des 150 ans de domination séleucide sur l'Iran. La situation n'est pas meilleure en ce qui concerne la période parthe. Les sources, comme Justin, mentionnent les *servi*, c'est-à-dire les esclaves, sans toutefois les décrire. Seules les grandes cités grecques ont pu voir les esclaves jouer un rôle important.

Le nouvel empire a besoin d'une capitale. Dans les premiers temps, les Parthes choisissent vraisemblablement Nisa, à l'ouest de l'actuelle Achkhabad. Les inscriptions retrouvées sur les ostraca de la ville nous ont permis de mieux connaître cette période de l'histoire parthe. L'apparition de caractéristiques hellénistiques dans l'art de Nisa semble tout à fait naturelle, même si

l'on observe également des traits iraniens dans l'architecture et la sculpture. Il s'agit là de l'incontestable confirmation de la persistance de l'héritage achéménide durant le règne des Arsacides, qui remet en cause l'idée selon laquelle une rupture culturelle aurait eu lieu en Iran sous cette dynastie, suivie d'une restauration de l'iranisme achéménide par les Sassanides. Nisa ne peut bientôt plus jouer le rôle de capitale, probablement en raison d'un nouveau déplacement géopolitique du centre de gravité de l'État parthe, menacé à l'ouest par Rome. C'est donc Hécatompylos, près de l'actuelle Damghan, qui devient la nouvelle capitale. Nous ne savons pas à quelle époque les Arsacides décident de lui substituer Ctésiphon, près de Séleucie, une ville à partir de laquelle ils peuvent surveiller plus facilement leur frontière occidentale. Mais cet avantage, si important soit-il, a également pour conséquence d'exposer la capitale aux attaques des Romains qui, au II^e siècle apr. J.-C., s'en emparent à trois reprises, la pillent et en emportent le trône d'or, symbole de la souveraineté des Arsacides.

Outre les capitales et les cités antiques, particulièrement nombreuses en Babylonie et en Mésopotamie, il existe des colonies grecques et macédonniennes. Fondées par Alexandre et par les Séleucides, notamment en Iran par Antiochos I^{er} Soter, elles jouent le rôle de postes avancés de l'hellénisme. C'est tout particulièrement le cas de Séleucie, parfois hostile aux Arsacides. L'attitude parthe vis-à-vis de l'influence grecque demeure controversée. Certains historiens voient dans l'apparition, à partir du règne de Mithridate I^{er}, de l'épithète « philhellène » dans les légendes frappées sur les pièces parthes le signe que les Arsacides reconnaissent la suprématie culturelle des Grecs. Ce point de vue fait toutefois des Parthes des barbares primitifs ; peut-être cet adjectif doit-il plutôt être considéré comme un instrument de propagande. Nous savons en effet que les Arsacides font preuve d'une certaine hostilité à l'égard des Grecs. Ce raisonnement s'appuie sur des faits qui, exception faite de cas particuliers comme l'expédition d'Antiochos III en Hyrcanie (209 av. J.-C.) et le massacre de la population grecque de Syrinx, l'intervention d'Artaban II dans les affaires de Suse ou encore le siège de Séleucie (de 36 à 42 apr. J.-C.), viennent étayer l'idée selon laquelle la politique arsacide est incontestablement pro-iranienne, l'Iran constituant la seule force capable de venir en aide à la Parthie dans le long conflit qui l'oppose à Rome.

La gestion de l'Empire arsacide est indissociable de l'armée. Nous ne savons pourtant que peu de choses de cet indispensable instrument ; de plus, les informations dont nous disposons, consignées de manière plus aléatoire que systématique, sont associées à l'histoire des guerres de Rome et ne couvrent pas les III^e et II^e siècles av. J.-C. Néanmoins, il ne fait pas de doute que l'armée d'Arsace I^{er} ne se compose pas seulement de cavaliers, mais aussi de fantassins, ce qui traduit une sédentarisation partielle des Parnes. Nous

savons, d'après Justin et Plutarque, que, aux côtés d'une cavalerie lourde en armure, combat une cavalerie légère équipée d'arcs dont la portée est supérieure à celle atteinte dans le monde hellénistique et chez les Romains. On suppose que le développement de l'armée et de ses tactiques a lieu à l'époque des grands conquérants Mithridate I^{er} et Mithridate II (du milieu du II^e siècle au début du I^{er} siècle av. J.-C.) ; cependant, elle ne compte jamais plus de 50 000 à 60 000 hommes, ce qui explique que les Parthes conservent une politique défensive, faisant de la protection de l'Iran leur principal objectif.

La découverte de certains éléments de l'art, de l'architecture, de la religion, de l'écriture et de la littérature parthes nous permettent de penser que les Arsacides sont les représentants d'une politique stable marquée essentiellement par une volonté de retour à l'iranisme. Il s'agit là d'un trait essentiel dans la représentation de l'Iran à l'époque des Arsacides. Le point de départ de cette nouvelle approche est décrit dans le récit tardif mais néanmoins capital de Tacite (*Ann*, VI 31) qui mentionne un programme de restauration de la puissance achéménide dans ses anciennes frontières. Celui-ci, présenté à l'empereur Tibère par les ambassadeurs du roi parthe Artaban III (11-37 apr. J.-C.), contient une déclaration de retour au passé des Achéménides et un défi à l'adresse de Rome.

La reconstitution de l'histoire parthe passe inéluctablement par la numismatique. Certaines pièces frappées à l'époque des deux premiers rois arsacides portent des légendes rédigées en araméen et non pas, comme c'est généralement le cas, en grec, tandis que les inscriptions sur les ostraca de Nisa sont écrites en parthe plutôt qu'en grec, ce qui témoigne de l'iranisme arsacide. L'opposition entre les Arsacides, d'une part, les Séleucides et l'hellénisme, d'autre part, transparait dans les pièces frappées sous Mithridate I^{er} qui, en tant que souverain oriental, pose en cheveux, en habit et portant un diadème, et fait représenter son profil gauche, et non pas le droit comme les Séleucides. Un autre aspect de sa politique vient souligner l'attitude pro-iranienne du royaume : Mithridate I^{er} adopte en effet le titre de « Roi des rois » utilisé par les souverains achéménides. On pensait que Mithridate II avait été le premier à reprendre ce titre, aux alentours de l'an 100 av. J.-C. ; les inscriptions de Hung-i Nauruzi ont toutefois révélé qu'il réapparaît en fait dès 140 av. J.-C.

Les reliefs rupestres découverts en Iran, particulièrement dans l'Élymaïde, nous ont donné à voir des exemples de l'art parthe, dont la frontalité constitue l'une des caractéristiques. On y remarque la continuité de l'art iranien, qui a laissé son empreinte de la période achéménide à celle des Sassanides. À la cour des grands seigneurs, on cultive la poésie épique. Les « ménestrels » vont de château en château pour célébrer les exploits des héros de l'histoire iranienne, tels que Suren, immortalisé dans le personnage de Rostam.

Nous ne savons que très peu de choses sur la vie religieuse de l'époque. Les noms trouvés sur les ostraca de Nisa, la présence d'autels du feu et le culte des ancêtres attestent la persistance du zoroastrisme. Néanmoins, les Arsacides ne disposent pas d'une organisation cléricale aussi développée que celle des Sassanides, même si Strabon mentionne l'existence d'un conseil suprême parthe composé de mages.

Des sources plus récentes font remonter la réunion des différentes parties de l'*Avesta* au règne de Vologèse I^{er} ou Vologèse IV. Les Parthes sont donc sans aucun doute des zoroastriens.

En contradiction avec l'idée selon laquelle les Parthes constitueraient un peuple primitif, nous avons découvert qu'ils sont capables d'organiser des échanges commerciaux à grande échelle. La célèbre « route de la soie » commence à la frontière nord-est de l'Empire parthe, qu'elle traverse jusqu'à l'Euphrate et la ville clé de Doura-Europos. Tout au long de cet axe, des « villes caravanières » facilitent le trafic. On peut supposer que la production d'armes, de cuirasses, d'épées, de lances et autres équipements militaires est alors très développée. Les célèbres chevaux de Nisée élevés pour les besoins de la cavalerie témoignent du souci de planification du gouvernement, dont les prérogatives s'étendent à de nombreux domaines.

Aujourd'hui, grâce aux fouilles menées en Asie centrale, on souligne de plus en plus les liens existant entre les Iraniens parthes et les pays limitrophes. Menacés par les Séleucides, les premiers Arsacides se réfugient ainsi chez leurs voisins proches de la mer d'Aral. Toutefois, au-delà de ce soutien militaire, l'influence de l'Asie centrale est considérable : le système de canaux a selon toute vraisemblance été emprunté à cette région, comme l'ont montré les fouilles entreprises à proximité de la mer d'Aral au cours des dernières décennies. Le commerce de la soie a une importance capitale, puisqu'il permet au bassin méditerranéen de bénéficier de ce produit de luxe. Les contacts établis entre la cour royale parthe et la Chine en constituent d'ailleurs un témoignage éloquent.

À travers le royaume indo-parthe, les Parthes se trouvent au contact des peuples du nord-ouest de l'Inde. Les fouilles archéologiques de Taxila et Gandhara suggèrent ainsi une forte influence parthe dans la région.

8.3

L'Empire sassanide

Philippe Gignoux

Voir les illustrations 12 et 13

La période sassanide (III^e-VII^e siècle apr. J.-C.), considérée comme l'âge d'or des empires iraniens préislamiques, est souvent divisée en trois phases. Les III^e et IV^e siècles apr. J.-C. sont marqués par la naissance d'un empire ayant pour objectif d'atteindre les limites qui étaient celles de l'Empire achéménide, et par un remarquable essor de l'urbanisation, de l'agriculture et de l'art en général. Le V^e et le début du VI^e siècle peuvent être considérés comme une période de déclin relatif en raison notamment des difficultés rencontrées aux frontières orientales, assaillies par les Hephtalites, auxquels le « Roi des rois » doit même payer tribut. Enfin, aux VI^e et VII^e siècles, une réelle renaissance s'amorce sous l'impulsion des Chosroès, dont la splendeur et l'opulence conduisent à des luttes de pouvoir entre les prétendants au trône. Cette situation a ainsi favorisé la succession de règnes excessivement courts et facilité la conquête de l'Iran par les armées arabes.

L'essor de l'Empire sassanide débute avec le règne du premier monarque, Ardachir I^{er}, qui est peut-être le petit-fils de Sassan, fondateur éponyme de cette dynastie. La *Geste d'Ardachir* (*Kārnamag ī Ardashīr ī Pābāgān*) raconte de façon légendaire l'histoire de ses conquêtes. Toutefois, la mention de nombreux toponymes donne à cette œuvre une certaine valeur historique, mais les débuts du règne de ce roi demeurent obscurs. En 224 apr. J.-C., après la mort de son père Pabag et de son frère Sapor, qui étaient déjà en révolte contre le pouvoir arsacide, il conquiert la Perside, le Khouzistan et le Kerman. La bataille décisive qui lui donne la victoire sur les Parthes est illustrée par une scène de combat représentée sur un bas-relief à Firouzabad. Puis, prenant le titre de « Roi des rois », Ardachir ne réussit pas à prendre Hatra et est également chassé d'Arménie, où règne une dynastie issue d'une lignée collatérale des Arsacides. Néanmoins, il remporte quelques victoires

à l'est de l'Iran, parvenant jusqu'à Merv. Il est impossible de préciser davantage l'étendue exacte de ce nouvel empire. Au sud-ouest, les armées sassanides arrivent jusqu'à Bahreïn et atteignent, au nord-ouest, l'ancienne frontière romano-parthe. Ardachir semble, le premier, avoir compris tout le bénéfice que tire Rome de la quasi-autonomie des roitelets locaux, jouant le rôle de tampons près des frontières, d'où son désir de changer l'organisation territoriale de l'Iran. Il a probablement pour ambition de restaurer l'empire des Achéménides en reprenant aux Romains toutes leurs possessions situées à l'ouest de l'Iran. La chute de Hatra, qui n'intervient qu'en 239 apr. J.-C., porte un coup sévère à Rome, tandis que le raid lancé sur Doura la même année ainsi que la prise de Carrhes et de Nisibe sont rendues possibles par le meurtre de l'empereur Alexandre Sévère en 235 apr. J.-C.

Le fils d'Ardachir, Sapor I^{er}, couronné en 240 ou 241 apr. J.-C. et associé au trône du vivant de son père (dont la mort reste impossible à dater précisément), est mieux connu grâce à la grande inscription trilingue (rédigée en moyen-perse, parthe et grec) qu'il a fait graver à la base d'un monument appelé aujourd'hui « Ka'ba de Zoroastre », près de Persépolis. Ce long texte nous renseigne sur les campagnes du roi, sur l'organisation de la cour et de l'Empire, et contient en outre une liste des provinces.

C'est contre les Romains que Sapor livre ses principaux combats. L'empereur Gordien III périt lors d'une grande bataille à Anbar, au nord de Ctésiphon. Philippe l'Arabe lui succède et paye un lourd tribut aux Perses. Les Romains ayant, selon les propres mots de Sapor, causé du tort à l'Arménie, les Sassanides défont l'armée romaine à Barbalissos, sur l'Euphrate. Puis Sapor envahit la Syrie, prenant de nombreuses villes, dont Doura et Antioche en 253-256 apr. J.-C. Lors d'une troisième campagne, Sapor fait prisonnier Valérien vers 258 apr. J.-C, alors qu'il assiège Édesse et Carrhes. Puis il dévaste la Cappadoce et la Syrie, s'empare d'Antioche et de 35 autres villes. Néanmoins, il ne réussit pas à conserver la riche cité de Palmyre, et les Palmyréniens lui reprennent Nisibe et Harran.

L'expansion à l'est de l'empire de Sapor est encore plus sujette à controverse : l'Hérat, le Turan, le Markan, la Paradène et le Sind font partie de l'Empire, mais les limites de ces régions ne peuvent être établies avec précision. Les territoires occidentaux des Kouchans passent sous sa tutelle et sont désormais administrés par des membres de la famille royale sassanide. Dans le Caucase, Sapor règne sur l'Arménie, la Géorgie, la Mingrélie, l'Albanie et le Balassagan, sur les rives orientales de la mer Caspienne jusqu'à la passe septentrionale de Darband. Au sud, de l'autre côté du golfe Persique, il domine l'Oman. Le titre que prend Sapor, présent sur ses inscriptions et ses pièces de monnaies, de « Roi des rois de l'Iran et du An-Iran (non-Iran) », indique bien son emprise sur toutes ces régions lointaines que son père n'avait pas encore réunies sous la couronne. Quoi qu'il en soit, c'est sous

Sapor que l'Empire est le plus étendu. Il a été montré, à la fin du ^{xx}^e siècle, comment la notion d'« Iran », créée par les Sassanides, n'est pas simplement un concept ethnique ou linguistique, mais comporte également une dimension religieuse et culturelle, caractérisée par l'émergence d'un nationalisme conscient.

Sous Narsès (293-302), le contrôle des pays non iraniens, dont l'Arménie (sa partie occidentale a été attribuée à Tigrane par les Romains, tandis que Narsès est « roi d'Arménie », c'est-à-dire de sa partie orientale), se relâche considérablement en raison de la faiblesse de ses prédécesseurs, Bahram I^{er} et Bahram II, occupés à réprimer des révoltes à l'est, ce qui profite aux gouverneurs locaux. À l'ouest, le Tigre devient la frontière entre les deux empires et l'Arménie, avec la conversion au christianisme du roi Tiridate, passe sous l'influence de Rome.

C'est Sapor II (309-379), surnommé « au long règne » par Ammien Marcellin, qui entreprend la construction d'un *limes* en Irak afin d'arrêter les incursions des bédouins arabes. Il prend sans doute pour modèle le *limes* romain, établi de l'autre côté du désert syrien. À l'est, il est occupé par plusieurs campagnes destinées à défendre le *limes* oriental contre les Chionites dans les années 350 apr. J.-C. Il réside à Merv, comme l'indiquent des pièces de monnaie frappées dans cette ville. À l'ouest, ayant perdu Nisibe, l'empereur Jovien doit abandonner le protectorat romain sur l'Arménie. Sapor parvient même à installer sur le trône de Géorgie un roi choisi par ses soins. Toutefois, à la fin de son règne, l'Arménie est divisée en deux, la plus petite partie revenant aux Romains. Ce long règne est celui de l'organisation et de la consolidation du pouvoir central ; il marque également les débuts d'une hiérarchie du pouvoir religieux autour des temples du feu.

À la fin du ^{iv}^e siècle apr. J.-C., les Huns traversent le nord du Caucase jusqu'en Mésopotamie. Bahram V Gor, prototype du roi héroïque, grand chasseur aimant les plaisirs et la musique plus que les affaires de l'État — qu'il confie à ses ministres —, doit encore combattre à l'est les Chionites, conflit dont il sort finalement victorieux. La fortune de ses successeurs est toutefois bien moins heureuse.

À la suite des incursions nomades par les passes du Caucase (Darband, Darial), Peroz (459-484) s'efforce de maintenir la paix avec les provinces de cette région (Arménie, Géorgie, Albanie) devenues très largement chrétiennes. Cependant, il est capturé par les Hephtalites vers 469 apr. J.-C., puis vaincu et tué en 484 apr. J.-C. Son successeur, Valakhsh, doit payer tribut aux Hephtalites, ce qui humilie les Iraniens qui ont déjà souffert d'une terrible famine de sept ans sous le règne de Peroz. Kavad doit ensuite faire face à un grave mouvement social — qui a été comparé au communisme — animé par Mazdak, qui professe des thèses tendancieuses, proches du manichéisme. Afin d'affaiblir la noblesse, le roi accepte d'abord ses thèses, qui préconisent

le partage de la richesse et des femmes. Mais celle-là, aidée du clergé, le dépose et l'emprisonne. S'étant échappé, Kavad se réfugie chez les Hephtalites, auprès desquels il a vécu comme otage dans sa jeunesse et qui l'aident à reprendre le trône. Il se lance dès lors dans une guerre contre Byzance afin d'obtenir l'argent que l'empereur lui refuse pour l'entretien des fortifications et des garnisons de Darband. Un nouveau système de taxes et de propriété foncière favorise la petite noblesse, tandis que les grands seigneurs ne retrouvent plus jamais les privilèges dont ils ont pu jouir par le passé.

Chosroès I^{er} (531-579) inaugure une période de faste et de prospérité. Ayant mis fin aux désordres mazdakites, il entreprend une réforme fiscale majeure : tout l'Empire est désormais taxé partout de la même manière et les revenus qui étaient auparavant versés aux nobles propriétaires non soumis à l'impôt reviennent désormais au Trésor du gouvernement central. Ainsi, le pays est arpenté, les droits d'eau déterminés, les taux d'imposition moyens fixés selon le produit de la terre (grains, olives, dattes, etc.). Cette réforme fiscale s'accompagne d'une réforme de l'armée, qui était jusque-là constituée d'hommes rassemblés et équipés par les grands seigneurs. Désormais, c'est le pouvoir central qui paie et équipe des « chevaliers » (*dehkans*) : en guise de rémunération, des villages leur sont donnés au titre de fiefs, ce qui donne naissance à une nouvelle classe de petits propriétaires terriens. Ainsi, la réforme porte plus sur l'organisation et l'entraînement que sur l'innovation de l'armement, la cavalerie lourde restant la principale force de l'armée.

Chosroès divise l'Empire en quatre régions militaires selon les points cardinaux. Mais cette division, purement militaire, est peut-être peu durable.

Sous ce même roi, les Turcs apparaissent en Asie centrale. En concluant des alliances avec eux, Chosroès réussit dans un premier temps à vaincre les Hephtalites et à récupérer leurs territoires à l'ouest et au nord de la « Porte d'Iran » (entre la Sogdiane et la Bactriane), qui deviennent des royaumes vassaux de l'Iran. Le but de Chosroès est de contrôler la route de la soie et le commerce entre la Chine, l'Asie centrale, l'Inde et les régions du golfe Persique, mais il perd les territoires hephtalites dans une guerre contre les Turcs en 570 av. J.-C.

Au début, l'administration sassanide doit encore beaucoup à la structure de l'État parthe : les rois gouvernent des provinces bénéficiant d'une semi-indépendance vis-à-vis du pouvoir central. Il existe également des royaumes vassaux.

La grande inscription de Sapor I^{er} (= SKZ) indique l'ordre des préséances : quatre rois gouverneurs avec droit de succession, puis trois reines, le vice-roi (*bidaxš*), le premier ministre (*hazāruft*) et les membres des grandes familles. Sont encore nommés quinze dignitaires, dont le chef des armées (*spāhbed*) et le chef de la chancellerie (*dibīruft*). Les fils de Sapor I^{er}

sont gouverneurs dans différentes régions de l'Empire : Arménie, Mésène, Séistan-Turan et Sind, ou encore Gilan. L'existence d'un certain nombre d'autres rois et de satrapes est connue grâce à SKZ ; cette dernière fonction avait sans doute perdu de son importance depuis la période achéménide, mais les grandes familles d'origine parthe continuent à occuper des postes clés, tout comme les proches de la famille royale.

La *notitia dignitatum* de SKZ recense encore un grand nombre de personnages, mentionnés en raison de leur fonction. Deux eunuques sont cités : leur rôle est appelé à prendre une importance considérable dans l'Empire. Le nom d'un autre personnage, Kirdīr, désigne peut-être aussi un eunuque, si l'on en croit les quatre représentations qui ont été faites de lui sur différents bas-reliefs, où il apparaît toujours imberbe.

La haute société est répartie en quatre classes : les *šahrdārān* (princes vassaux), les *vāspuhrān* (membres des grandes familles), les *vuzurgān* (« grands ») et les *āzādān* (nobles).

Les collections de sceaux officiels et d'empreintes de sceaux (sur des bulles) nous permettent de reconstituer partiellement l'organisation administrative des provinces à la fin de la période. L'unité de base est la « province » (*šahr*), gouvernée par un « satrape ». Un groupe de provinces constitue une « région » administrée par un *framadār* (dont la fonction exacte n'est pas claire) et un *amārgar* (comptable). L'unité la plus petite est le district (*kust*), où l'administration religieuse, dite *maguh*, est particulièrement forte.

Parmi la douzaine de titres attestés par la glyptique sassanide, il n'est pas aisé de distinguer les fonctions civiles des fonctions religieuses, comme le *handarzed* qui peut être un « conseiller » de la cour, des reines, des mages ou d'une province. De même, le *āyēnbed*, ou « maître des coutumes », a-t-il un rôle civil ou religieux ? Le mage Kirdīr, au III^e siècle apr. J.-C., portait déjà ce titre. C'est sans doute lui qui est à l'origine de la création d'une hiérarchie mazdéenne, car il énumère, dans les quatre inscriptions qu'il fait graver sur la roche, ses différents titres, conférés sous trois rois successifs : *mobad* d'Ohrmazd (c'est-à-dire d'Ahura Mazda) et « juge » *dādvar* (pour tout l'Empire). Ces fonctions sont bien attestées plus tard. Celle de *mobadān mobad* n'apparaît peut-être qu'au IV^e ou V^e siècle apr. J.-C., sans doute sous Sapor II, et sous l'impulsion du célèbre ecclésiastique *Ādurbād ī Mahraspandān*. Les sources syriaques distinguent trois échelons hiérarchiques : au-dessous du chef des *mobad*, on trouve les « grands *mobad* » et les simples *mobad*, dont il est difficile de préciser le rôle exact. Différentes classes de mages (*mog*, *mogmard*) servent probablement dans le temple du feu. De plus, au *dādvar* s'ajoute le *rad*, un juge dont la compétence semble supérieure. Le « défenseur des pauvres et juge » (*driyōšān jādaggōv ud dādvar*), très bien connu par de nombreuses bulles, joue un rôle important au niveau de la province.

Le développement des villes est un aspect remarquable des règnes de Sapor I^{er} et Sapor II. D'après des sources postérieures arabo-perses, c'est grâce à la main-d'œuvre de populations déportées en masse, notamment depuis la Syrie, que ces rois construisent de nouveaux palais et cités, mais aussi des ponts, des barrages, des réseaux de canaux d'irrigation ou des lignes de fortifications. On pense aussi que la christianisation de l'Iran connaît un grand essor sous l'impulsion des chrétiens déportés, qui sont probablement à l'origine des mosaïques du palais de Bichapour.

Les Sassanides rebaptisent fréquemment les villes d'après le nom de leur roi. De même qu'Alexandre et les Séleucides ont nommé ou renommé des villes (Alexandrie, Séleucie, Antioche, etc.), Ardachir laisse son nom à *Ardašīr-Xvarrah* (l'actuelle Firouzabad), ville bâtie sur un plan circulaire. Les écrits arabo-perses nous ont livré un certain nombre de ces toponymes, comme *Rām-Ardašīr* dans le Fars, *Veh-Ardašīr* (Séleucie-Ctésiphon), *Rev-Ardašīr*, etc.

Après une rébellion à Suse, Sapor II ordonne la destruction de la ville par des éléphants, dit-on, et fait rebâtir dans les environs une nouvelle cité qu'il nomme *Ērān-Xvarrah-Šābuhr* (Sapor, la gloire de l'Iran). La province garde cette appellation jusqu'à l'époque islamique, comme en témoignent les bulles sassanides tardives, tandis que Suse garde son nom de *Šubš*. Sur le même modèle, Kavad laisse son nom à plusieurs villes : *Ērān-āsānkar-Kavād* (Kavad, le pacificateur de l'Iran), *Ērān-vinnārd-Kavād* (Kavad a organisé l'Iran). Ces villes donnent leur nom à la province dont elles font partie. Le développement urbain est plus notable en Mésopotamie et dans le Khouzistan que sur le plateau iranien. Il est également associé à l'essor considérable des échanges sous Chosroès I^{er}, l'État cherchant à acquérir un monopole, particulièrement sur les articles de luxe. À cette époque, les Perses dominent le commerce international dans l'océan Indien. Le système de défense de l'Empire iranien, constitué de séries de murs et de forts, ne peut arrêter efficacement une armée. Il sert en fait à protéger les sédentaires et agriculteurs contre les incursions des nomades, ainsi qu'à isoler la steppe ou le désert des terres cultivées ; ainsi, les lignes de défense servent de protection à la fois contre les avancées du désert et contre les ennemis humains.

Trois systèmes de forts et de murs sont connus. En Mésopotamie, Sapor II fait creuser contre les Arabes un fossé dans la plaine de Koufa à l'ouest de l'Euphrate ; il a également la bonne idée d'utiliser des Arabes sédentarisés pour garder ces défenses. Anbar est le point d'appui septentrional de ce *limes*.

Le système le plus célèbre est celui de Darband, qui vise à arrêter les nomades venus du nord. Cinq murailles différentes y ont été découvertes entre les montagnes et la mer ; elles datent de l'Empire sassanide ou de

périodes plus tardives. À l'est, le réseau est moins bien connu. Un mur de 170 kilomètres (aujourd'hui appelé « mur d'Alexandre ») court néanmoins dans le Gorgan, depuis la rive orientale de la mer Caspienne jusqu'aux montagnes du Khorassan, avec des forts à intervalles réguliers et un fossé longeant le mur au nord pour contenir les ennemis. Ce mur s'étend peut-être jusqu'à Merv, qui est très fortifiée et qui demeure le bastion sassanide à l'est. Enfin, au sud, on connaît seulement le fort de Siraf, port de commerce sur la côte du golfe.

En ce qui concerne l'armement, la préférence semble être donnée, aux III^e et IV^e siècles apr. J.-C., à la cavalerie lourde équipée d'armures, de lances et d'épées, tandis que la cavalerie légère des archers semble en déclin. Celle-ci est toutefois choisie pour contenir les Huns, qui possèdent une maîtrise inégalée du maniement de l'arc. L'armure à écailles ou à lamelles est plus tard remplacée par la cotte de mailles, qui donne une bien plus grande mobilité et au-dessus de laquelle le cavalier porte une cuirasse, comme on le voit à Firouzabad. On peut imaginer l'entraînement que doivent subir les lanciers, puisqu'ils montent un cheval caparaçonné sans étriers.

L'architecture sassanide demeure assez mal connue en raison du manque de fouilles entreprises. Néanmoins, les ruines de palais, fortifiés comme celui de Qal'a-ye Dukhar près de Firouzabad ou de Taq-e Kisra à Ctésiphon, témoignent de la richesse et du raffinement des rois. Les caractéristiques en sont la voûte, la coupole et l'*iwān*, cour entourée de pièces et ouverte sur l'extérieur constituant la partie publique du palais. Les quartiers d'habitation sont composés de chambres groupées autour d'une cour centrale : ce plan devient la base de l'architecture iranienne. Sapor I^{er} bâtit sa résidence à Bichapour, un palais pourvu de quatre *iwāns*.

Dès le IV^e siècle apr. J.-C., le matériau de base n'est plus la pierre de taille, mais la pierre grossièrement taillée et le mortier sur le plateau iranien, ainsi que la brique en Mésopotamie et en Susiane. Le stuc joue un grand rôle dans l'ornement des façades, qui en étaient couvertes, à Bichapour et Ctésiphon par exemple. Mais la peinture est aussi largement attestée, comme à Doura-Europos et à Suse (scènes de combats singuliers et de chasse). À Chal Tar-khan, près de Téhéran, des scènes en stuc ont été retrouvées, représentant le roi Peroz à la chasse au sanglier ou le roi Bahram Gor et sa servante Azade à dos de chameau. La richesse des motifs géométriques et floraux des décors en stuc est remarquable.

La sculpture sassanide se développe surtout au III^e siècle apr. J.-C., du premier roi jusqu'à Narsès (293-302) ; elle est représentée par 38 bas-reliefs rupestres. Trente sont localisés dans le Fars, qui est le lieu de prédilection des rois jusqu'à ce qu'ils lui préfèrent la Mésopotamie et sa capitale Séleucie-Ctésiphon. Presque tous les reliefs sont sculptés à proximité d'une source ou d'une rivière.

Deux thèmes principaux y sont illustrés : d'une part, l'investiture royale par un dieu (Ohrmazd, ou Anahita pour Narsès) offrant un anneau parfois enrubanné, symbole du pouvoir, et, d'autre part, la scène de triomphe sur un ennemi, comme sur le relief de Sapor I^{er} à Naqsh-e-Rostam, représentant le roi à cheval, l'empereur Valérien à genoux devant lui et Philippe l'Arabe debout. Sur un autre relief à Bichapour, le cheval du dieu Ohrmazd piétine Ahriman à gauche et, à droite, celui de Sapor I^{er} foule aux pieds l'empereur romain Gordien III. Deux scènes éloignées dans le temps sont ainsi représentées ensemble : un procédé artistique qui est souvent employé à cette époque.

D'autres thèmes, moins fréquents, sont aussi attestés : le combat équestre et les scènes de chasse. Enfin, on peut également voir le roi entouré des membres de sa famille ou de hauts dignitaires qui lui rendent hommage. Ce dernier genre est particulièrement à l'honneur sous Bahram II, qui se fait représenter accompagné de la reine et du prince hériter, même sur les pièces de monnaie. Ces portraits de famille apparaissent sur 10 bas-reliefs et sur une coupe d'argent découverte en Géorgie. Quelques reliefs sont attestés au IV^e siècle apr. J.-C., puis ce type de sculpture disparaît totalement jusqu'au règne de Chosroès II. On doit à ce dernier les magnifiques scènes de chasse de Taq-e Bostan dans un *iwān* creusé dans le roc, qui représentent des *mahouts* rabattant des sangliers dans les cannaies, tandis que le roi les chasse à partir d'une barque. On peut penser que si les scènes d'investiture ont un certain caractère religieux, elles sont surtout destinées à la propagande royale. De même, sur les assiettes en argent, la thématique est très rarement religieuse et s'inspire de thèmes dionysiaques venant de Grèce. Les scènes de chasse ou de banquets sont les plus courantes sur les plats, coupes à boire, assiettes, aiguères, etc. qui, par centaines, se trouvent aujourd'hui dans les collections de musées.

La plus grande partie de la littérature sassanide a été perdue, si tant est qu'elle ait jamais été écrite. De tout temps, les Iraniens ont en effet privilégié l'oralité et emprunté à d'autres leurs écritures : ainsi le grec, qui sert de lingua franca durant la période hellénistique, est encore utilisé au III^e siècle apr. J.-C. et plus tardivement sans doute. De même, le parthe continue à être parlé et écrit après la prise de pouvoir par les Sassanides, comme le montrent les inscriptions de Sapor et de Narsès, parallèlement au moyen-perse (ou pahlavi). Mais ces deux langues ne peuvent être écrites qu'à travers le truchement de l'araméen. Elles sont transmises dans une écriture dérivée de celui-ci, qui en reflète mal la phonétique, où les mots proprement iraniens voisinent avec des mots araméens qui doivent être lus comme s'ils étaient iraniens : la clef de ces idéogrammes (ou hétérogrammes) se trouve dans le *Frahang ī Pahlavīg*, sorte de glossaire qui place à côté de chaque mot araméen le terme iranien correspondant. En outre, dans l'écriture cursive, la

réduction du nombre de caractères et la présence de ligatures rendent très malaisée la lecture de la littérature encore existante, essentiellement religieuse et rédigée seulement aux IX^e et X^e siècles apr. J.-C.

De la littérature profane, il reste peu de choses : la *Geste d'Ardachir*, le petit texte *Chosroès et le page*, dans lequel le roi pose des questions à un jeune garçon pour lui faire dire les raffinements de la cour, ou les *Souvenirs de Zarer*, poème d'origine parthe et reste d'une épopée célébrant les rois mythiques des Kayanides. Le *Livre des rois* (*Xvadāy-nāmag*), chronique des rois mythiques et historiques, ne nous est connu qu'à travers des traductions arabes et moins directement dans le *Šah-nāme* de Firdousi (XI^e siècle apr. J.-C.).

La littérature religieuse est plus abondante. Mises à part les traductions de l'*Avesta* en pahlavi ou les commentaires, les ouvrages sont surtout des compilations abordant tous les sujets, produits du travail de théologiens œuvrant pour l'apologétique et la défense du mazdéisme, devenu minoritaire. C'est le but du *Škand gumānīg vizār*, qui réfute toutes les religions sur un plan philosophique. La pensée « scolastique » apparaît dans cette somme appelée *Dēnkard*, censée contenir et expliquer toute la foi mazdéenne, souvent sous forme de résumés. L'ouvrage comprend sept livres de natures sensiblement différentes. La partie la plus longue (livre III) est surtout philosophique ; le livre VI appartient au genre de l'*andarz*, ou littérature sapientielle.

Deux livres importants traitent des mêmes sujets : le *Bundahišn*, Création originelle et le *Vizīdagīhā ī Zādspram*, Anthologie de Zadspram. Le mythe de l'histoire du monde y est longuement exposé, de même que les légendes sur Zoroastre (à lire aussi dans le cinquième *Denkard*) et un petit traité sur la formation de l'homme où l'influence de la philosophie grecque est patente. Le sort de l'âme après la mort a toujours préoccupé les zoroastriens, comme en témoignent les inscriptions de Kirdīr (III^e siècle apr. J.-C.), qui racontent la vision qu'il a eue de l'au-delà, son âme voyageant entre le paradis et l'enfer. De même, dans un récit populaire iranien (*Arda Virāz Nāmag*), un homme juste appelé Virāz rapporte principalement les châtiments atroces que subissent les damnés. L'apocalyptique, illustrée par le *Zand ī Vahman Yasn* (traduction d'un hymne à Vahman inconnu dans la littérature avestique ?) semble être une création tardive, datant de la période islamique, car le genre prophétique n'est pas connu en Iran à cette époque.

En revanche, le droit et le légalisme entretenus par les prêtres sont très importants. La recherche presque obsessionnelle de la pureté légale est exprimée dans le *Vendidad*, qui se rapproche du Lévitique biblique, ou dans le *Šāyist nē-šāyist*, Permis, non permis. Le *Mādayān ī hazār dādestān*, Livre des mille jugements est un vrai traité de droit familial, de droit de la propriété et de droit judiciaire.

D'autres ouvrages, comme le *Dādestān ī dēnīg* ou le *Rivāyat* pahlavi, sont des anthologies qui amalgament toutes sortes de sujets. Alors que le mazdéisme est en plein déclin, les théologiens veulent sauver autant que possible leurs croyances et leurs coutumes. À travers une tradition manuscrite médiévale, ces écrits sont en partie préservés. Ceux des manichéens le sont mieux encore, car Manès, fondateur d'une religion qui tend à l'universalisme, se soucie, avec ses disciples, de fixer son enseignement par écrit en différentes langues. Cet enseignement doit plus à la gnose païenne et judéo-chrétienne qu'au mazdéisme. Les œuvres de Manès sont au nombre de sept : le *Šābuhragān*, dédié au roi Sapor I^{er} (en moyen-perse), l'*Évangile vivant* et le *Trésor* (en syriaque), dont ne sont conservés que quelques fragments, les *Mystères* (résumé par Ibn al-Nadim), les *Légendes*, narrant la naissance des dieux et des hommes, l'*Image*, album de planches peintes par Manès pour illustrer sa théogonie et sa cosmogonie. Nous savons que les manichéens sont passés maîtres dans l'art de la calligraphie et de la peinture. Enfin, le *Livre des Géants* (ou l'« histoire des origines »), écrit pour les Parthes, a été retrouvé en fragments dans toutes les langues parlées en Asie centrale. D'après les sources coptes, le canon des Écritures était constitué d'un *hepta-teuque* de Manès. Enfin, le *Psautier* manichéen et les *Homélies* en copte, ainsi que le *Compendium* chinois sont des sources majeures, de même que le fameux *Codex de Cologne*, récit hagiographique en grec, capital pour l'évolution spirituelle du jeune Manès, et les *Kephalaia* coptes qui servent à justifier les thèmes gnostiques face aux attaques des mazdéens et des chrétiens sur le *Livre des Géants*.

Au IV^e siècle apr. J.-C., les chrétiens subissent également des persécutions de la part du clergé mazdéen, comme en témoignent les *Actes des martyrs perses*, rédigés en syriaque. Ceux-ci ne constituent pas un simple élément de la littérature hagiographique, mais nous renseignent aussi sur les mœurs et la conduite des chrétiens en Iran, où leur « Église d'Orient » (dite, à tort, nestorienne) devient autocéphale et indépendante après sa sécession, au concile d'Éphèse en 431 apr. J.-C.

De nouvelles écoles théologiques sont créées, l'une à Nisibe et l'autre, florissante, à Gondēshāpūr ; la capitale du Khouzistan, siège d'un évêché, constitue d'ailleurs une ville clé dans laquelle Manès finit ses jours. En 489 apr. J.-C., lors de la fermeture de l'école d'Édesse, une partie de ses maîtres y émigre, de même que ceux l'école d'Ahvaz. Ainsi, l'influence de l'école d'Antioche, et donc de l'aristotélisme, y pénètre en force. En outre, quand l'empereur Justinien fait fermer l'école d'Athènes en 529 apr. J.-C., sept philosophes (parmi lesquels Simplicius, connu pour son commentaire sur le *De Coelo* d'Aristote, et Priscianus, l'auteur des *Solutionesi*) s'y réfugient et y poursuivent leur enseignement. La philosophie n'est pas seulement à l'honneur à Gondēshāpūr où, comme souvent dans l'Antiquité, elle est

étroitement liée à la médecine. Sous Sapor II, les médecins et théologiens de l'école (selon Ibn Abī Uṣaibia) assistent à l'office divin avant le début du travail journalier ; cette ville possède le premier hôpital. On sait tout l'intérêt que Chosroès I^{er} porte aux sciences venues de l'Inde autant que de la Grèce. L'engouement pour l'astronomie comme pour l'astrologie n'épargne pas l'Iran : des références nombreuses à ces disciplines imprègnent la littérature tardive en pahlavi.

Grâce à la construction de barrages (et ponts-barrages) et de grands canaux, l'agriculture se développe, notamment dans le Khouzistan. La surface totale des terres cultivées est plus importante que jamais ; les trois zones principales sont le bassin de la Diyala, le Khouzistan et, sur le plateau, la région de Darab et Fasā (dans le Fars). Les cultures exportables de ces régions sont les céréales, le riz et la canne à sucre, dont l'exploitation en est sans doute à ses débuts.

Les rois s'efforcent également de promouvoir l'installation d'ateliers textiles. Les Perses sont initiés à l'élevage du ver à soie juste avant Byzance (VI^e siècle apr. J.-C.). Sapor II fait vraisemblablement appel à des artisans syriens, mais c'est surtout sous Kavad et Chosroès I^{er} qu'arrivent de nombreux experts. L'Iran, qui s'est jusqu'ici limité au commerce de la soie brute, commence à exporter des produits manufacturés, provoquant la « guerre » de la soie entre Perses et Romains, dont taxes et monopoles constituent les armes. Quelques rares fragments de soieries peuvent être attribués aux Sassanides : ils sont conservés dans des musées européens (à Lyon par exemple) et dans les trésors des églises, conséquence de leur utilisation pour les reliques à partir de l'an 1 000. Ces textiles sont généralement ornés de médaillons où figurent des animaux réels ou fabuleux, notamment le *simorgh* (hybride du paon et du griffon), le bélier, le pégase, etc. Ces animaux, y compris tous les fauves et bêtes de proie, oiseaux et mammifères, sont représentés sur des sceaux en pierre semi-précieuses : chalcédoine, sardoine, cornaline, grenat, agate, rubis, améthyste, lapis-lazuli et cristal de roche.

De l'industrie du verre, très peu de spécimens ont survécu. Impressionnés par la beauté du verre romain, les rois améliorent leur propre technique du verre soufflé et moulé. La coupe de Chosroès, exposée à la Bibliothèque nationale de Paris, donne une idée du verre moulé de l'époque.

L'art funéraire est inexistant, sans doute en raison des réglementations relatives aux cadavres.

La monnaie sous les Sassanides est la drachme d'argent, qui pèse environ quatre grammes et qui est peu soumise aux variations. Elle est en effet soutenue par un approvisionnement qui ne fait jamais défaut et possède un cours international, en particulier en Asie centrale et au sud de la Russie, régions avec lesquelles le commerce est florissant. Cela reflète la stabilité

économique de l'Empire sassanide et explique ses possibilités de développement. L'or ne sert qu'à frapper des médailles de commémoration et n'est jamais monnaie courante. Le bronze est toutefois également utilisé pour des émissions provinciales, mais surtout, semble-t-il, à la fin de la période.

Les Sassanides mesurent le temps à partir du début du règne de chaque roi. Ainsi, il n'est pas du tout certain qu'il existe une « ère sassanide » commençant en 205-206 apr. J.-C., date de la rébellion de Pabag, puisque, selon Hamza, l'ère d'Ardachir commence en 224 apr. J.-C., lorsqu'il défait les Parthes. De fait, l'année officielle du calendrier sassanide commence le 27 septembre 223 et prend fin le 25 septembre 224 apr. J.-C.

BIBLIOGRAPHIE (DE 8.1 À 8.3)

- ABGARIANS M. T., SELLWOOD D. G. 1971. A hoard of early Parthian drachms, *Numis. Chron.*, sér. 7, vol. II, p. 103-18.
- BERNARD P. 1987. Appendice I. In : Veuve E. *Fouilles d'Ai-Khanoum*, vol. VI, p. 112.
- BICKERMAN E. 1938. *Institutions des Séleucides*, Paris.
- CHRISTENSEN A. 1944. *L'Iran sous les Sassanides*, 2^e éd., Copenhague.
- DEBEVOISE N. 1938. *A political history of Parthia*, Chicago.
- FRYE R. N. 1977. *The golden age of Persia : the Arabs in the East*, Londres.
- 1984. *The history of ancient Iran*, Munich.
- GHIRSHMAN R. 1962. *Iran, Parthians and Sassanians*, Londres.
- GIGNOUX P. 1991. *Les quatre inscriptions du mage Kirdīr*, Paris, *Studia Iranica*.
- GNOLI G. 1989. *The idea of Iran*, Rome, Istituto italiano per il Medio ed Estremo oriente.
- GYSELEN R. 1989. *La géographie administrative de l'empire sassanide, les témoignages sigillographiques*, Paris (Red. Orientales I).
- KREISSIG G. 1978. *Wirtschaft und Gesellschaft im Seleukidenreich*, Berlin.
- ROBERT L. 1960. Une inscription hellénistique d'Iran, *Hellenica*, vol. XI/XII, p. 85-91.
- SCHLUMBERGER D. 1970. *L'Orient hellénisé*, Paris.
- TARN W. 1951. *The Greeks in Bactria and India*, 2^e éd., Cambridge.
- VANDEN BERGHE L. 1983-1984. *Reliefs rupestres de l'Iran ancien*, Bruxelles.
- WIDENGREN G. 1976. Iran, der grosse Gegner Roms. In : H. Temporini, *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, Berlin/New York, II 9,1.

- WILL E. 1966. *Histoire politique du monde hellénistique*, 2 vol., Nancy.
- WOLSKI J. 1954-1956. *Remarques critiques sur les institutions des Arsacides*, Eos, vol. XLVI.
- 1993. L'empire des Arsacides, Louvain, *Acta Iranica*, troisième série, vol. XVIII
- YARSHATER E. (dir. publ.). 1983. *The Cambridge history of Iran*, vol. III, 2 part. Cambridge.
- 1990. *Encyclopaedia iranica*, vol. II (4), Londres, p. 372.

9

La péninsule Arabique préislamique

9.1

La péninsule Arabique, l'avènement de l'*Arabia Felix* et l'ère himyarite

Abdul Rahman Al-Ansary
(sous la direction de Richard N. Frye)

Voir les illustrations 14 à 16

L'histoire de la péninsule Arabique doit prendre en compte trois zones géographiques distinctes : le Nord, à savoir le désert de Syrie, qui s'étend vers le sud de part et d'autre du « Croissant fertile » le long de la mer Rouge et du golfe Persique ; le Centre, terre des Bédouins ; le Sud, comprenant l'Oman, l'Hadramaout et le Yémen. Les États arabes du Nord entretiennent des relations étroites avec les royaumes sédentaires de Syrie ou d'Irak, dont ils sont parfois sous la tutelle directe, et établissent des colonies commerciales sur les côtes orientale et occidentale de la péninsule. Le Centre est occupé par des tribus nomades se regroupant autour de petites oasis où leurs troupeaux de chameaux, de chevaux ou de chèvres peuvent

s'abreuver et se nourrir grâce aux puits et aux palmiers. Enfin, le Sud se tourne très tôt vers l'océan Indien, en pratiquant le commerce maritime. À en juger par les inscriptions retrouvées dans différents alphabets, les dialectes (ou même les langues) parlés par les diverses tribus de la péninsule sont très variés. Les peuples de la région, en particulier ceux vivant sur les côtes, sont constamment exposés à toutes sortes d'influences extérieures.

Dans toute la péninsule, les relations entre les sédentaires et les nomades sont caractérisées par des échanges constants. Que ce soit dans les régions désertiques, aux abords des oasis ou même dans les villes du Sud, la société tribale prédomine. Entre le ^{viii}^e siècle av. J.-C. et le ⁱⁱⁱ^e siècle apr. J.-C., les États du Sud sont généralement créés par des nomades du désert. Pour retracer l'histoire ancienne de cette région, nous nous appuyons surtout sur l'archéologie et les inscriptions ; en effet, les sources classiques nous en disent peu et les manuscrits arabes ultérieurs font la part belle aux mythes et aux légendes. Les inscriptions nous ont appris la création d'un certain nombre d'États au sud de la péninsule dans les siècles précédant l'ère chrétienne. Au ^{viii}^e siècle av. J.-C., on trouve la trace de deux royaumes au Yémen : celui des Minéens (le Ma'in de la Bible) et celui de Saba, au sujet duquel nous ne disposons malheureusement que de très peu d'informations. Plus tard, des inscriptions mentionnent les royaumes d'Hadramaout et de Qataban au sud du Yémen. Enfin, le ⁱⁱ^e siècle av. J.-C. est marqué par la domination croissante des Himyarites venus de la région de l'actuelle Aden, qui détruisent le royaume de Qataban au début de l'ère chrétienne et conservent ensuite les rênes du pouvoir pendant encore plusieurs siècles.

Le commerce entre l'Inde et l'Égypte est synonyme de prospérité pour les villes du sud de la péninsule et, après la découverte des moussons au ⁱ^{er} siècle apr. J.-C., les bateaux n'ont plus à serrer la côte et peuvent naviguer en haute mer entre l'est et l'ouest. Dans la géographie de Ptolémée, ainsi que dans d'autres sources classiques, la côte ouest de la péninsule Arabique comprenant le Yémen et l'Hadramaout est appelée *Arabia Felix*, Arabie heureuse en raison de la richesse de ses habitants, qui prospèrent grâce au commerce d'épices indiennes, d'ivoire et d'autres produits africains, ainsi que de produits locaux de luxe, tels l'encens ou la myrrhe, très prisés en Égypte et dans le monde romain. Rome tente de prendre le contrôle du commerce avec l'Orient, mais une expédition lancée en 24 av. J.-C. dans le nord de la péninsule se solde par un véritable désastre. Des fouilles archéologiques ont mis au jour un vaste système d'irrigation, constitué de longs canaux et de grandes digues permettant aux paysans du sud de la péninsule de prospérer grâce à la culture de céréales (blé, orge et sorgho) et d'autres produits agricoles. Le travail des métaux est également très développé dans le Sud, où l'on trouve notamment grand nombre d'ustensiles ménagers en bronze. La richesse de cette région se caractérise

aussi par des bâtiments en pierre élaborés, à plusieurs étages, des tombeaux et des temples taillés dans la roche.

Au centre de l'Arabie, des pasteurs nomades vivant de l'élevage migrent en hiver et au printemps vers des régions humides et font halte près des points d'eau une fois la chaleur de l'été venue. Des fouilles archéologiques ont révélé l'existence de canaux d'irrigation souterrains, appelés *qanat*, dans des régions aujourd'hui désertiques, mais rien ne peut rivaliser avec l'agriculture intensive du Sud. Les Bédouins du désert sont autant admirés que craints par les populations sédentaires. Cependant, les conflits sont avant tout tribaux et n'opposent pas simplement les nomades aux sédentaires, qui appartiennent également à des tribus. Il est toutefois presque impossible, par manque de sources, de reconstruire cette période de l'histoire de l'Arabie centrale.

Au nord-ouest de la péninsule Arabique, dans la région qui correspond à l'actuel Hedjaz, le plus vieil État est celui de Dédan, qui devient par la suite le royaume des Lihyanites. Ce peuple, dont le centre se situe autour de l'oasis d'El-'Ela, a laissé de nombreuses inscriptions. Le commerce est sa principale source de revenus, jusqu'à sa défaite face aux Nabatéens au I^{er} siècle av. J.-C. Ces derniers sont surtout célèbres pour leurs constructions taillées dans la roche rouge des montagnes de Pétra, en Jordanie ; ils ont pourtant établi, plus au sud, un centre autour de l'oasis d'Hégra (l'actuelle Médain Saleh), où nombre de magnifiques bâtiments et tombeaux de pierre témoignent de leur richesse, amassée grâce au contrôle des extrémités septentrionales de la route de l'encens (*ill.* 15). Les Nabatéens sont renversés en 106 apr. J.-C. par les Romains, qui établissent sur leur territoire la province d'Arabie. Cependant, le sud du royaume est conquis par la tribu de Thamoud, proche des Lihyanites. En dépit de ces bouleversements politiques, le commerce reste florissant dans la région.

Pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, des Bédouins arabes s'installent de chaque côté du « Croissant fertile » et, jusqu'au III^e siècle, les cités caravanières du Nord sont dirigées par des princes arabes. Les plus célèbres sont Palmyre, dans le désert de Syrie, et Hatra, au nord de l'Irak. Palmyre s'est enrichie grâce au commerce caravanier septentrional entre la Méditerranée et le golfe Persique, jusqu'à sa destruction par l'empereur romain Aurélien en 273 apr. J.-C. De même, l'oasis d'Hatra prospère jusqu'à sa mise à sac par le roi sassanide Ardachir I^{er} en 239 apr. J.-C. Plus tard, les Sassanides établissent dans la partie occidentale du désert de Syrie un territoire arabe gouverné par les Lakhmides, qui passe ensuite, au cours du règne des Ghassanides, sous la tutelle de Rome puis de Byzance. Comme l'attestent les découvertes archéologiques, Palmyre comme Hatra connaissent une prospérité remarquable. Cependant, au III^e siècle apr. J.-C., les routes commerciales entre l'Orient et l'Occident qui avaient fait la fortune des cités

caravanières arabes sont accaparées par les Empires romain et sassanide, qui se livrent des luttes impitoyables pour leur contrôle.

Alors que les petits États arabes, tels Palmyre, Hatra ou le Royaume nabatéen, perdent tour à tour leur indépendance, des immigrants juifs et des missionnaires chrétiens pénètrent dans la péninsule Arabique. Les populations arabes sont polythéistes, mais certaines divinités sont propres à des régions ou à des cités précises. Les Lihyanites sont vraisemblablement les premiers à vénérer Allah, qui voit son culte se développer partout avec l'essor de l'islam. Les rites religieux païens méridionaux se répandent vers le nord ; l'oasis de Ta'if, au sud-est de La Mecque, où les routes commerciales du Sud se séparent en deux branches, l'une se dirigeant vers le nord, l'autre vers le nord-est, devient un important centre religieux. Ce n'est que bien plus tard que l'Éthiopie devient chrétienne et que le christianisme s'implante en Arabie ; néanmoins, l'intérêt de l'Éthiopie pour le sud de l'Arabie est antérieur à cette époque ; ainsi, en 190 apr. J.-C., une petite armée part d'Axoum, sur la côte ouest de la mer Rouge, pour combattre les Himyarites, présageant les événements futurs. Il faut souligner que le sud est bien plus développé que le centre et même que le nord de l'Arabie, et que de nombreuses idées méridionales se propagent dans toute la péninsule. Plusieurs sources postérieures rapportent une légende qui raconte comment, après la rupture de la grande digue de Marib au nord-est du Yémen, de nombreuses tribus fuient la région, diffusant ainsi la culture sud-arabique dans toute l'Arabie.

Stricto sensu, le nom « Arabes » ne s'applique qu'aux Bédouins du désert, ces mercenaires employés dans les États du sud de la péninsule. La poésie arabe postérieure, particulièrement riche, semble trouver ses racines dans une langue sud-arabique. On peut donc affirmer que le début de l'histoire de l'Arabie est dominé par le Sud ; ce n'est que plus tard, notamment avec l'avènement de l'islam dans le Hedjaz, que la péninsule voit son centre de gravité se déplacer vers le nord.

9.2

L'Arabie préislamique

Abdul Rahman Al-Ansary
(sous la direction de Richard N. Frye)

Si le commerce prédominait jusqu'à présent en Arabie, c'est désormais la religion qui devient le *leitmotiv* de l'époque étudiée ici. Les échanges n'ont pas perdu de leur importance mais, après la chute de l'Empire romain, la demande en produits de luxe orientaux diminue sensiblement. En outre, l'or manque pour payer les importations et l'Inde n'accepte que ce métal en échange de ses épices. Ce n'est qu'avec la stabilité retrouvée par les Empires byzantin et sassanide, au VI^e siècle apr. J.-C., que la demande en produits de luxe orientaux s'accroît et que le commerce de soie, d'épices et de parfums devient un enjeu politique majeur. Cependant, c'est la religion qui occupe tous les esprits.

Contrairement aux documents datant de la période précédente, majoritairement laïques, la plupart des écrits que cette époque nous a transmis sont de nature religieuse. À partir du III^e siècle apr. J.-C., la religion devient la préoccupation principale de la population. Son influence se reflète non seulement dans les documents écrits, mais aussi dans l'art et l'architecture ; elle s'étend en vérité à tous les aspects de la vie. Ainsi, nous pourrions appeler la période qui va du IV^e au VIII^e siècle apr. J.-C. l'« âge des religions ».

Un autre phénomène distingue cette époque de la précédente : jusqu'à présent, les influences culturelles et les tribus se déplaçaient du sud vers le nord, les civilisations sud-arabiques étant les plus développées. Cependant, entre le IV^e et le VIII^e siècle apr. J.-C., la tendance s'inverse : ce sont les tribus méridionales qui subissent l'influence du nord de l'Arabie. Toutes les anciennes écritures du sud de la péninsule disparaissent au profit de celle des Lakhmides, probablement d'origine nabatéenne. Certains historiens ont qualifié cette époque d'« âge sombre » de l'Arabie, par opposition à la période précédente ; toutefois, cette appellation est peut-être influencée par une vision contemporaine et occidentale de l'histoire.

Le IV^e siècle apr. J.-C. assiste à l'expansion de religions universelles et à la constitution de leurs orthodoxies, évolution qui a des répercussions évi-

dentes, quoique plus tardives, en Arabie. Cette consolidation religieuse s'effectue parallèlement à l'établissement de l'Empire sassanide centralisé, dominé par le culte zoroastrien, et à la formation de l'Empire byzantin et de son christianisme étatique. Jusqu'à l'avènement de l'islam, cette période de l'histoire de l'Arabie est marquée par l'essor, le déclin et la chute de plusieurs royaumes. Certains jouissent d'un pouvoir significatif et sont indépendants, tandis que d'autres ne sont que les vassaux de l'un des deux grands empires. La troisième puissance régionale est l'Éthiopie, qui devient chrétienne et étend son influence, avec l'aide de Byzance, dans le sud de la péninsule Arabique.

Au sud, non seulement les Himyarites fondent un nouveau royaume aux alentours de 300 apr. J.-C., mais ils se lancent également dans une politique expansionniste qui leur permet de contrôler bientôt l'ensemble de l'Arabie du Sud et de remonter vers le nord jusqu'à Nadjran, au sud de La Mecque. À partir de la fin du iv^e siècle apr. J.-C., les Himyarites introduisent le monothéisme dans leur religion jusqu'alors polythéiste. Ce sont les Himyarites qui les premiers mentionnent le dieu unique nommé *Ar-Rahman*, le « Tout Miséricordieux ». À la fin du v^e siècle apr. J.-C., Abū Kariba, également appelé « Ma'd-Karib Ya'fur », roi himyarite dont le centre politique se trouve au Yémen, se convertit au judaïsme. Son fils et successeur, Yusuf Dhu Nuwās, mène une vague de persécutions à l'encontre des chrétiens de son royaume, notamment à Nadjran en 518 apr. J.-C. Il provoque la réaction du roi éthiopien d'Axoum, Kaleb, qui envoie une armée au Yémen en 517, finit par renverser Dhu Nuwās et l'obliger à fuir. L'Arabie du Sud tombe alors presque entièrement sous le contrôle des Éthiopiens qui installent un vice-roi, nommé Abraha, à la tête de la région.

Dhu Nuwās se tourne vers les Sassanides. Il dépêche un émissaire à al-Hīra, capitale de l'État lakhmide, vassal de l'Empire sassanide, mais en vain. Il retourne alors au Yémen et reconquiert le pouvoir. Là, il tente d'exterminer les proaxoumites mais, en 524 apr. J.-C., une alliance militaire tripartite entre l'Empire byzantin, le royaume éthiopien d'Axoum et les chrétiens de l'Arabie du Sud se forme contre lui. Défait, il est assassiné ou se suicide, mettant ainsi un terme à la dynastie himyarite.

Abraha consolide alors son pouvoir et prend le contrôle du commerce des épices, principal objet des convoitises éthiopiennes dans le sud de l'Arabie. Il fait construire une cathédrale à Sana'a et envoie des missionnaires dans diverses régions de la péninsule afin d'attirer les fidèles. À cette époque, La Mecque est un lieu de pèlerinage païen, auquel Abraha tente de substituer son nouveau centre chrétien de Sanaa. Il semble en effet que pour les pèlerins de l'époque, l'essentiel soit de se rendre dans un lieu saint ou consacré, peu importe qu'il soit païen ou chrétien. À la suite de la profanation de sa cathédrale par un individu venu du nord, Abraha marche sur La Mecque avec son

armée et ses éléphants. Cette année est depuis appelée « année de l'éléphant » et l'épisode est mentionné dans le Coran. Toutefois, l'assaut d'Abraha est infructueux et celui-ci retourne dans son royaume.

L'Arabie du Sud dépend d'Axoum, mais un roi vassal est mis sur le trône et un gouvernement bicéphale institué. L'administration dépend du souverain, mais les armées éthiopiennes ne sont pas soumises aux autorités locales ou même au roi. Le premier souverain, nommé Sumafa Ashwa, reste fidèle au pouvoir éthiopien. En revanche, son petit-fils Sayf tente de s'affranchir de la tutelle axoumite. Il se tourne d'abord vers les Byzantins, mais ceux-ci ne veulent pas trahir un peuple qui partage leur foi. Sayf, qui s'est soulevé contre l'autorité égyptienne, tente alors de convaincre les Perses ; le roi sassanide Chosroès I^{er} lui fait parvenir quelques navires. Plus tard, Chosroès I^{er} envoie une armée dirigée par le général Wahriz en Arabie du Sud, qu'il conquiert en 577 apr. J.-C. Sayf remonte alors sur le trône. Les Éthiopiens tentent de réagir en soutenant un autre roi, qui est toutefois déposé par les Perses en 599 apr. J.-C. De fait, l'Arabie du Sud devient une province de l'Empire sassanide et prend la place de l'Éthiopie en tant que force dominante du sud de la péninsule Arabique, région désormais intégrée aux enjeux politiques des deux grandes puissances septentrionales.

L'Arabie du Sud, jusqu'à présent caractérisée par une rivalité entre christianisme et judaïsme, assiste à l'avènement d'une troisième religion, le zoroastrisme, moins tournée toutefois vers le prosélytisme que les deux premières. Le christianisme gagne des fidèles non seulement au sud, mais également au nord de la péninsule ; à Médine (anciennement Yathrib), la population juive est relativement importante. En réalité, seuls des habitants de Bahreïn, à l'est de la péninsule, adhèrent au zoroastrisme. Bien que les Byzantins comme les Sassanides tentent d'obtenir un monopole commercial, quelques marchands indépendants réussissent à faire fortune en Arabie occidentale dans la période précédant l'avènement de l'islam.

C'est au v^e siècle apr. J.-C. qu'est mentionné pour la première fois un royaume arabe fondé dans le centre de la péninsule par les tribus de Kinda. Sous le règne d'al-Hārith (b. 'Amr), au cours des dernières décennies du v^e siècle apr. J.-C., toutes les tribus du Najd en Arabie centrale sont unifiées. En 510 apr. J.-C., son fils envahit des territoires frontaliers de l'Empire byzantin, forçant l'empereur Anastase à signer un traité de paix avec le royaume de Kinda. Al-Hārith attaque également les Sassanides, mais il est tué en 529 apr. J.-C. par les Lakhmides, vassaux des Perses. À sa mort, son royaume est divisé entre ses fils puis dissous. Si nous connaissons l'existence des Kinda, c'est avant tout grâce à un prince du royaume, nommé Imru'l-Qays, poète préislamique dont certains vers nous sont parvenus.

Il faut souligner que notre principale source sur l'Arabie préislamique est la poésie. Celle-ci, qui a en grande partie survécu à l'avènement de l'islam,

témoigne de l'importance considérable de la société tribale. La poésie traite principalement de guerres tribales, de voyages solitaires en chameau dans le désert ou de sentiments amoureux. Comme il a été mentionné plus haut, mêmes les populations sédentaires des oasis appartiennent à des tribus ; par conséquent, cette période de l'histoire de l'Arabie peut être appelée « âge tribal ». Cependant, l'est de l'Arabie, qui depuis longtemps subit une forte influence iranienne, perd bientôt son indépendance.

L'Arabie orientale, sur les rives du golfe Persique, passe sous contrôle perse sous le roi sassanide Sapor II (310-379). Celui-ci mène des expéditions loin dans les terres de la péninsule Arabique, terrassant des tribus maraudeuses. Après une période d'indépendance au VI^e siècle apr. J.-C., la région tombe à nouveau sous la tutelle des Sassanides, qui placent à sa tête un roi lakhmide. Des garnisons et des colons perses s'installent notamment à Bahreïn et en Oman, où l'on a retrouvé des vestiges de canaux d'irrigation probablement construits d'après des techniques iraniennes importées par les colons. Ainsi, la culture et les traditions perses se diffusent dans toute l'Arabie orientale.

Dans le siècle précédant l'avènement de l'islam, les tribus bédouines montent en puissance et, à l'instar des Kinda, constituent parfois des confédérations tribales, que des rivalités persistantes empêchent toutefois de durer. Comme la plupart des nomades, les Bédouins sont de meilleurs guerriers que les peuples sédentaires et sont souvent considérés par ces derniers comme de prestigieux héros, alors même qu'ils pillent et détruisent villes et villages. Les Bédouins fournissent également gardes et chameaux aux marchands sédentaires qui commercent avec des régions lointaines. Mais revenons plutôt à notre thème principal, la religion.

Le christianisme gagne nombre de fidèles en Arabie après que l'empereur byzantin Constance II (317-361) a envoyé Theophilus Indus, évêque arien (monophysite), convertir les rois d'Axoum et des Himyarites. Sa mission, qui dure deux ans, connaît toutefois plus de succès en Éthiopie qu'en Arabie du Sud. Le christianisme est principalement diffusé dans l'Empire sassanide au milieu du III^e siècle apr. J.-C. par les prisonniers que Sapor I^{er} ramène de ses expéditions occidentales et de ses conquêtes de villes comme Antioche, sur l'Oronte, et installe dans le sud de l'Iran. Les persécutions orchestrées dans l'Empire sassanide par Sapor II à partir de 339 apr. J.-C. obligent de nombreux chrétiens à fuir vers l'Arabie. Enfin, les marchands à la recherche de perles contribuent probablement à importer le christianisme à l'est de la péninsule. Les chrétiens de l'Empire sassanide adhèrent majoritairement à l'Église nestorienne qui, notamment à al-Hira, envoie des missionnaires sur le littoral du golfe Persique au V^e siècle apr. J.-C. On retrouve la trace d'un évêque nestorien en Oman dès 424 apr. J.-C., preuve que cette religion est présente à cette époque en Arabie.

Bien que les échanges soient toujours importants, la demande en articles orientaux de luxe est en repli après la chute de l'Empire romain ; en effet, Byzance n'est pas un marché aussi vaste que Rome. Ce n'est qu'au VI^e siècle apr. J.-C., une fois les Empires sassanide et byzantin fermement implantés, que les articles de luxe deviennent à nouveau très prisés. Le commerce avec la Chine emprunte plutôt des voies terrestres que maritimes, en grande partie parce que les marchands sogdiens sont prêts à prendre plus de risques avec leurs caravanes de chameaux que les capitaines de la péninsule Arabique avec leurs navires.

Au VI^e siècle apr. J.-C., les Byzantins et leurs alliés Éthiopiens d'un côté, et les Sassanides de l'autre, rivalisent pour faire renaître toutes les routes commerciales avec l'Inde et l'Extrême-Orient, notamment celles qui passent par l'Arabie. La soie, les épices et les parfums sont toujours les principaux articles importés de ces lointaines contrées. Comme toujours, l'Oman et le Yémen sont des régions particulièrement stratégiques, mais le nord de la péninsule est également le théâtre d'une concurrence acharnée entre les deux empires.

Tout comme des chefs nomades sont parvenus à conquérir des régions sédentaires du sud de l'Arabie, des guerriers arabes ont profité de l'effondrement de l'Empire séleucide pour former de petits royaumes au nord de la péninsule. Nous avons déjà évoqué Palmyre, Hatra et les Nabatéens, mais ce ne sont pas les seuls. Ainsi, depuis la fin du I^{er} siècle av. J.-C., une dynastie arabe règne à Émèse (Homs), en Syrie ; de même, la famille des Abgar, d'origine arabe également, gouverne la ville d'Édesse jusqu'à sa déroute face aux Romains au début du III^e siècle apr. J.-C. Ces États septentrionaux sont conquis par les Empires sassanide et byzantin, qui y établissent leurs propres vassaux, les Lakhmides et les Ghassanides.

Les Ghassanides sont à l'origine une tribu sud-arabique qui s'est installée à l'extrémité occidentale du désert de Syrie et que l'empereur Anastase (491-518) a chargé de défendre les marches byzantines contre les Sassanides. De nombreux combats les opposent à un État vassal arabe des Sassanides, gouverné par les Lakhmides, une autre tribu venant d'Arabie du Sud. Cependant, ces deux États vassaux n'héritent pas des traditions des anciennes principautés arabes des cités caravanières telles que Palmyre ou Hatra, mais perpétuent plutôt la culture et les coutumes bédouines. Ce sont des guerriers plus que des commerçants, ce qui a contribué à façonner l'image d'une Arabie septentrionale alors en déclin et en proie à la nomadisation. Une fois ces deux États absorbés, au début du VII^e siècle apr. J.-C., par les deux empires, leurs frontières ne sont plus protégées. L'un des tous premiers conflits annonciateurs des conquêtes islamiques est la bataille de Dhu Qar, au sud de l'Irak, en 610 apr. J.-C., au cours de laquelle l'armée sassanide est sévèrement battue par les Bédouins arabes.

Au VII^e siècle apr. J.-C., la côte occidentale de la mer Rouge est devenue la route commerciale la plus empruntée pour relier le Sud au Nord. La Mecque prospère pour deux raisons : c'est, d'une part, un important centre caravanier et, d'autre part, un lieu de pèlerinage abritant au sein de la Ka'ba un objet de culte, la pierre noire. La ville est aux mains de la tribu des Quraysh, sédentarisée, dont est originaire le prophète Mahomet. À son époque, le commerce est beaucoup plus développé que lors des siècles précédents et de nombreuses caravanes de chameaux traversent la ville, transportant vers la Syrie des peaux et des cuirs de la région, de l'ivoire, de la poussière d'or et des esclaves importés d'Afrique, sans oublier, bien sûr, les épices et les parfums orientaux. De son côté, la Syrie exporte des tissus de coton ou de lin, des objets manufacturés (armes, ustensiles de maison, etc.) et de l'huile pour lampes. Le commerce permet à La Mecque de connaître la prospérité. C'est dans cet environnement que naît Mahomet, en 571 apr. J.-C., l'année de l'éléphant.

Les querelles et guerres tribales sont alors courantes en Arabie ; le petit Mahomet, devenu orphelin très jeune, abhorre ces constantes effusions de sang. À 25 ans, il est engagé par une riche veuve, Khadidja, pour s'occuper de ses affaires et mener une caravane en Syrie. Ils se marient malgré les 15 ans qui les séparent, assurant ainsi l'avenir financier de Mahomet. Cependant, à l'âge de 40 ans, alors qu'il prie dans une caverne, Mahomet est frappé par une révélation et devient le prophète d'Allah. Sa première prédication face à sa propre tribu, les Quraysh, est inefficace et provoque même l'hostilité de ces païens. Néanmoins, il parvient progressivement à convaincre et son message se répand à travers toute l'Arabie.

Devant les risques de persécution, certains de ses fidèles se réfugient en Éthiopie, où ils sont bien accueillis. La similitude de son message avec celui du christianisme et du judaïsme attire certains chrétiens et juifs auprès du prophète, mais d'une manière générale, Mahomet ne réussit pas à en convertir un grand nombre. Une forte opposition à La Mecque l'oblige à fuir vers Médine avec ses disciples en 622 apr. J.-C. : c'est l'hégire, point de départ du calendrier musulman. Après plusieurs conflits entre La Mecque et Médine, les fidèles du prophète, c'est-à-dire les musulmans, parviennent à conquérir le lieu saint, marquant le début de l'essor de l'islam. Il est impossible de narrer ici en détail l'expansion de cette religion à travers la péninsule Arabique et au-delà. De nombreuses tribus arabes et non arabes adoptent cette nouvelle foi, à l'instar des descendants des Perses établis au Yémen, qui non seulement deviennent musulmans, mais apportent également leur aide pour écraser la révolte d'un prophète local, Al-Aswad ; ils constituent dès lors un groupe distinct à l'aube de l'islam, appelés « Abna », « les fils ». D'autres prophètes apparaissent à travers l'Arabie, mais aucun ne peut résister à la puissance du message musulman. Pour la première fois dans l'histoire de la péninsule,

toutes les tribus arabes sont unies par la pratique d'une même religion. Cette nouvelle foi leur donne une idéologie et une force communes appelées à bouleverser l'histoire de l'humanité. Cette union n'est, en effet, pas uniquement religieuse : le Coran leur fournit également une langue, une culture et un mode de vie communs. Les rivalités intertribales n'ont pas été définitivement éradiquées, puisqu'elles réapparaîtront notamment sous le califat omeyyade. Cependant, l'islam a donné à tous les peuples arabes un objectif commun dans leurs conquêtes hors des frontières de la péninsule Arabique. Celles-ci appartiennent à un autre chapitre de l'histoire, qui raconte la transformation d'une religion des peuples arabes en une religion internationale à l'attrait universel. Bien qu'il ait fallu plusieurs siècles ainsi que des contacts avec des peuples très divers pour qu'une culture et une civilisation islamiques apparaissent, elles finissent par se développer, donnant naissance à un art et à une architecture à une littérature, tout d'abord en arabe puis en d'autres langues, ainsi qu'à des gouvernements et à des sociétés islamiques. Du fait de la grandeur de la civilisation islamique, la période précédant l'avènement de l'islam est, peut-être à tort, appelée *Jāhiliyya*, ou « âge de l'ignorance ». En effet, l'islam a bouleversé si profondément le monde, de l'Inde et la Chine à l'océan Atlantique, que tout ce qui nous est parvenu de l'époque préislamique semble particulièrement terne en comparaison. L'histoire de l'islam appartient toutefois à une autre époque de l'histoire de l'humanité.

BIBLIOGRAPHIE (DE 9.1 À 9.2)

- AL-ANSARY A. R. 1982. *Qaryah al-Fau. A portrait of pre-islamic civilization in Saudi Arabia*, New York.
- 1984. *Studies in Arabian history*, 2 vol., Ar Riyad.
- AL-KHALIFA S. H., RICE M. 1986. *Barhain through the ages*, Londres.
- DOE B. 1971. *Southern Arabia*, Londres.
- KOBISHCHANOV Y. M. 1979. *Axum*, Philadelphie.
- MOSCATI S. 1959. *The semites in ancient history*, Cardiff.
- NOELDEKE T. 1887. *Die Ghassanidischen Fürsten aus dem Hause Gafna's*, Berlin.
- OLINDER G. 1927. *The kings of Kinda of the family of Akil al-Murar*, Lund. (vol. XXIII, n° 6).
- ROTHSTEIN G. 1899. *Die Dynastie der Lahmidien in al-Hira*, Berlin.
- SHAHID I. 1984. *Byzantium and the Arabs in the fourth century*, Washington D. C.
- WINNET F. V., REED W. L. 1970. *Ancient records from north Arabia*, Toronto.

II. Le monde méditerranéen et l'histoire européenne

Introduction

Joachim Herrmann

À partir du VIII^e siècle av. J.-C., certaines régions du pourtour méditerranéen deviennent des pôles de développement, partiellement liés par tradition à des pôles plus anciens de l'âge du bronze (vol. II). Au cours des siècles suivants, les cultures classiques des Phéniciens, des Grecs, des Étrusques et des Romains font leur apparition ; au sein de chacune d'entre elles, les évolutions dans le domaine des sciences et des sciences humaines sont déterminées par des caractéristiques ethniques, notamment les religions. La vaste expansion des horizons géographiques de l'Empire macédonien et de l'hellénisme élargit la portée de ces évolutions, mais ce généralement dans les couches supérieures de la société seulement. À partir du II^e siècle av. J.-C., l'essor de l'Empire romain marque le début d'une nouvelle étape, dont la nature est à nouveau modifiée par l'apparition et la diffusion du christianisme pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. En effet, ce phénomène coïncide avec le commencement d'une nouvelle période d'intégration culturelle et idéologique supra-ethnique, car liée à la propagation d'une religion universelle. Ainsi, après la formation de l'Empire romain, la Méditerranée devient à bien des égards un pôle de développement uni sur les plans politique, économique et même culturel, qui inclut de vastes zones éloignées du bassin lui-même au sud-est, au nord-ouest et au centre de l'Europe, ainsi qu'en Asie occidentale et en Afrique du Nord.

Les VIII^e et VII^e siècles av. J.-C. sont appelés « l'âge sombre » de la région méditerranéenne. Sur cette période, il n'existe pas de source écrite, les témoignages archéologiques sont peu nombreux et la tradition orale n'a été consignée par écrit que bien plus tard. Quoi qu'il en soit, il est possible d'identifier certains des principaux traits de cette évolution : dans la partie orientale de la Méditerranée, sur la péninsule grecque, dans les îles de la mer Égée et en Asie occidentale, la société grecque se développe rapidement ; la colonisation atteint l'embouchure du Nil et le sud de l'Italie. L'une des conséquences majeures de ce phénomène est l'apparition de la *polis* (cité), communauté d'un genre nouveau, organisée autour d'un centre urbain mais disposant d'un territoire plus ou moins étendu. Chacune des centaines de *poleis* a sa propre histoire.

De nombreux types de *poleis* se développent, parfois de façon fort différente. Athènes et Sparte font figure de modèles représentatifs, la seconde

devenant l'exemple type de la cité classique. De longs et violents conflits entre groupes sociaux créent un climat propice à la naissance de formes démocratiques d'organisation politique, qui reposent sur les conditions socio-économiques de l'époque. Au début du VI^e siècle av. J.-C., l'Athénien Solon, premier réformateur connu de l'histoire, tente de définir les droits et devoirs des citoyens sur la base de leur statut économique. Il les divise en classes en fonction de la quantité de céréales et d'huile qu'ils produisent chaque année et propose de faire de cette division le fondement de l'interaction démocratique nécessaire à la création d'une société efficace. Quelles que soient la signification et les limites de la démocratie grecque, celle-ci constitue une forme d'organisation sociopolitique différente des sociétés et États gouvernés par des dynasties. Cependant, la liberté et la démocratie grecques, qui se développent sous l'influence de Clisthène à la fin du VI^e siècle av. J.-C. puis sous la pression des invasions perses, et qui atteignent leur apogée grâce à Périclès, ont leur côté sombre : l'esclavage. Alors que la démocratie est élaborée en tant que base de l'organisation sociale des hommes libres, l'esclavage se répand. On manque de données précises sur la question, mais on sait qu'à l'époque classique de la *polis* d'Athènes, les esclaves représentent environ les deux tiers de la population. Dans leurs théories socio-philosophiques, de grands philosophes grecs comme Aristote tentent d'apporter une justification à cette pratique, affirmant qu'elle résulte de dispositions différentes de la nature humaine. Les « Barbares » étaient ainsi considérés comme des êtres humains inférieurs, prédestinés à l'asservissement.

Après une longue période d'instabilité sociale, marquée par les révoltes de centaines de milliers d'esclaves pendant les derniers siècles de la République romaine, cette conception de la société change durant les premiers siècles de l'Empire romain, en grande partie grâce à l'essor du christianisme. Les fidèles de cette religion universelle expriment l'idée selon laquelle tous les êtres humains sont, en principe, égaux devant Dieu. Ainsi, l'esclavage est de plus en plus abandonné au profit d'autres formes de dépendance, comme le colonat. Ce phénomène donne à son tour naissance au système baptisé « féodal » par la suite, qui devient l'une des caractéristiques de la société médiévale à partir du VII^e siècle apr. J.-C.

On peut considérer les Phéniciens, les Grecs et les Romains comme les fondateurs de la science européenne au sens moderne du terme. Les bases de l'astronomie, des mathématiques, de la physique, de la médecine, de l'histoire, de la géographie, de la philologie, de l'agriculture et de l'architecture sont posées par la philosophie, mère de toutes les sciences, et trouvent une partie de leurs origines en Asie occidentale et en Égypte.

En raison de ses qualités extraordinaires, la civilisation méditerranéenne étend son influence à des tribus et des communautés dans pratiquement toute

l'Europe, en Afrique du Nord et en Asie occidentale. Les sociétés grecque et romaine attirent à elles des tribus moins développées, qu'elles qualifient de « barbares ».

Ces tribus et communautés des régions avoisinantes doivent une grande partie de leurs connaissances, savoir-faire et civilisation aux sociétés méditerranéennes. Elles finissent par mettre à profit ces liens avec le monde méditerranéen pour anéantir sa civilisation et établir, à partir de la seconde moitié du IV^e siècle apr. J.-C., leurs propres institutions politiques, militaires et sociales.

Au cours d'un processus de lutte et de sélection débutant avec les migrations de la fin du IV^e siècle apr. J.-C., de nouvelles zones politiques, militaires et culturelles, toutes converties au christianisme, se mettent en place : l'Empire byzantin, l'Empire mérovingien, les royaumes des Goths en Espagne et dans le sud de la France et celui des Lombards en Italie.

Des royaumes tribaux créés par des tribus slaves immigrantes, comme le royaume de Samo, voient le jour en Europe centrale. La tribu originellement nomade des Bulgares fonde un État au sud-est de l'Europe. Avars, Serbes et Croates conquièrent les anciennes provinces byzantines romaines de la région du Danube et de la péninsule balkanique cependant que naissent, au nord-ouest de l'Europe, des royaumes anglo-saxons.

Entre 700 av. J.-C. et 700 apr. J.-C., les traditions méditerranéennes posent les fondements de la civilisation européenne. L'histoire de l'humanité prend une nouvelle orientation, qui conserve son influence jusqu'à l'heure actuelle en dépit de ses côtés sombres et de ses contradictions intrinsèques.

Naturellement, le développement culturel et historique de la Méditerranée et des régions voisines se caractérise non seulement par la continuité, mais aussi par la discontinuité, et par les défaites des différents groupes ethniques, politiques ou sociaux autant que par leurs succès triomphaux. Les principales mutations et événements historiques permettent de définir des périodes dans l'évolution historique et culturelle de la Méditerranée et, *in fine*, de l'Europe. Dans certains cas, les dates exactes de transition sont sujettes à discussion, mais nous pouvons distinguer de façon certaine les époques suivantes :

- les périodes archaïque et classique du monde grec, coïncidant avec la culture des Phéniciens et les premiers temps de Rome, entre 700 et 330 av. J.-C. environ;
- le monde hellénistique, modelé par l'Empire macédonien d'Alexandre et ses successeurs, entre la seconde moitié du IV^e et la fin du III^e siècle av. J.-C.;
- l'essor de la République romaine, sa transformation en empire après la seconde guerre punique (218-201 av. J.-C.) et la grande crise de la fin du III^e siècle apr. J.-C.;

- le déclin de l'Empire romain, de sa civilisation et de sa culture au cours d'une longue lutte interne et externe contre les attaques des communautés tribales en Europe et en Afrique et des Perses en Asie occidentale. Entre la fin des III^e et V^e siècles apr. J.-C., le christianisme et l'Église chrétienne deviennent la principale force religieuse et culturelle de la société européenne;
- à la fin du V^e et au cours du VI^e siècle apr. J.-C., de nouveaux groupes politiques, sociaux et culturels montent en puissance. Ils sont souvent limités dans le temps et l'espace, et diffèrent d'une région à l'autre. Ainsi, durant le dernier siècle couvert par le présent volume, on assiste au renouveau de l'Empire byzantin, à la naissance de l'Empire mérovingien, du vaste khatan des Avars, de l'État bulgare, du royaume des Lombards et des Wisigoths et de différents royaumes tribaux au nord-ouest, au centre, à l'est et au sud-est de l'Europe, ainsi qu'à l'expansion des Arabes.

D'un point de vue culturel et idéologique, il semble pertinent de distinguer plusieurs périodes, marquées par divers éléments : l'âge d'or de la culture, des sciences, de la philosophie et des lettres dans la société de la *polis* et pendant la période de l'hellénisme ; la culture romaine et sa religion hiérarchique et dynastique, combinée à la maxime « Du pain et des jeux » ; l'essor du christianisme, qui rompt avec la philosophie et la culture classiques, tout en s'inscrivant d'une certaine façon dans leur continuité ; et, enfin, la transformation du christianisme en une puissance culturelle, sociale et politique, caractérisée par l'organisation de son Église hiérarchisée et sa tendance à intégrer de plus en plus de régions européennes et de zones du pourtour méditerranéen, ainsi que de jeunes royaumes, en une communauté culturelle et idéologique unique et sans frontière.

10

**Le monde méditerranéen
et ses voisins du nord
jusqu'en 300 av. J.-C.**

10.1

**Le monde grec durant
les périodes archaïque
et classique**

10.1.1

Les débuts de la *polis*

Raoul Lonis

Voir les illustrations 17 et 18

LES ORIGINES DE LA *POLIS*

Les historiens s'accordent généralement pour situer à l'époque archaïque le développement d'une forme d'organisation politique et sociale caractéristique du monde grec antique : la cité (en grec *polis*). Ce terme désigne une communauté fortement structurée, fondée moins sur une base ethnique ou géographique que sur une « commune volonté de vivre ensemble », pour reprendre une expression d'Aristote. Elle repose donc avant tout sur la cohésion de ses membres, cohésion assurée par un passé historique ou mythique commun, par des cultes pratiqués dans des manifestations collectives et par des lois qui régissent impérativement la vie du groupe. Mais, dans sa réalité concrète, la cité se présente aussi comme un ensemble indissociable ville-territoire, dans lequel une agglomération urbaine plus ou moins importante, fortifiée ou non, s'appuie, pour ses ressources et sa défense, sur un territoire de dimensions généralement modestes. Enfin, dans ses rapports avec ses partenaires de la scène internationale, la cité est reconnue comme une entité politique indépendante et souveraine, c'est-à-dire comme un État. On ne peut comprendre l'originalité de la cité qu'en tenant compte de cette triple composante : le consensus qui lui donne vie à l'intérieur, son enracinement dans un territoire et l'acceptation de son identité à l'extérieur.

Il est difficile de dire à quel moment précis de l'époque archaïque apparaît ce type d'organisation. Les opinions sont encore très partagées sur ce point, même si de nombreux historiens optent pour le VIII^e siècle av. J.-C. Ce que l'on peut affirmer, en tout cas, c'est que l'émergence de la cité s'est faite progressivement, sous l'influence de divers facteurs démographiques, militaires, économiques et religieux, qui ont agi plus ou moins fort selon les régions entre le IX^e et le VIII^e siècle av. J.-C.

Quoi qu'il en soit, ce type de communauté est la forme dominante d'organisation sociopolitique en Grèce, dès la fin de l'époque archaïque et pendant toute l'époque classique. Il faut toutefois observer que si elle est la forme dominante, elle n'est pas la seule. Dans un certain nombre de régions, les Grecs choisissent plutôt de vivre sur la base de l'*ethnos* (peuple), organisation dans laquelle des populations appartenant à une même ethnie sont réparties entre villages, sans véritable centre urbain. Une structure politique assez lâche fédère ces différents villages au sein de l'*ethnos* et regroupe parfois plusieurs *ethnè* dans un ensemble plus large. C'est le cas, par exemple, de l'Acarnanie, de la Locride, de l'Étolie, de la Thessalie ou de l'Épire. Certaines de ces régions finiront par adopter le mode d'organisation en cités ; d'autres, en revanche, resteront majoritairement attachées à l'*ethnos* comme forme d'organisation.

Cependant, cette nouvelle structure de vie communautaire n'a pas offert d'emblée à tous ses membres les conditions d'une parfaite égalité

politique et d'une rigoureuse justice sociale. Il faut en effet se méfier des tableaux idylliques que nous ont brossés certaines sources antiques, par exemple sur la Sparte du légendaire Lycurgue. En réalité la période archaïque est, à bien des égards, une période de crises au cours de laquelle la cité a du mal à trouver son équilibre. Les bouleversements qui affectent le monde grec trouvent naturellement leur écho dans ces nouvelles communautés encore fragiles que sont les cités. C'est en effet une époque de profondes mutations économiques : révolution agraire marquée par le passage d'un mode d'exploitation essentiellement pastoral à un mode d'exploitation fondé sur la culture du sol ; essor des techniques, en particulier dans le domaine de la métallurgie, de la céramique et des constructions ; reprise des échanges, notamment des échanges lointains avec l'Orient et l'Occident. Tout cela s'accompagne de sévères tensions sociales qui affectent principalement le monde rural, opposant les grands propriétaires terriens aux paysans dépourvus de terre. Parmi ces derniers, certains, comme les hectémores athéniens, astreints à verser aux riches propriétaires le sixième de leur récolte, sont parfois réduits à une condition que les textes anciens décrivent comme proche de la servitude.

Cette opposition riches-pauvres trouve naturellement son prolongement sur le terrain politique, où la domination de l'aristocratie dirigeante est contestée. On assiste alors soit à un effort pacifique de justice redistributive et de rééquilibrage politique mené par des réformateurs, soit à de violents soubresauts que des ambitieux mettent à profit pour instaurer un pouvoir personnel, avec l'appui des classes les plus défavorisées. Dans le premier cas, les mesures adoptées par Lycurgue à Sparte ou par Solon à Athènes atténuent, pendant un temps plus ou moins long, le déséquilibre politique ou les disparités sociales. Dans le second cas, les tensions intérieures débouchent sur l'instauration d'une tyrannie qui dure parfois plusieurs décennies : celle des Cypsélides à Corinthe, des Orthagorides à Sicyone ou des Pisistratides à Athènes.

Ajoutons enfin qu'à l'époque archaïque, d'importantes innovations sont introduites dans les techniques de combat, qui ne manquent pas d'avoir des répercussions considérables sur l'échiquier social et politique. L'adoption définitive, dans la première moitié du VII^e siècle av. J.-C., d'une nouvelle tactique dite hoplitique, fondée sur l'utilisation d'une phalange compacte de fantassins lourds dont l'armement a été uniformisé, nécessite le recours à une nouvelle catégorie de combattants. Ceux-ci sont désormais recrutés dans les classes moyennes aptes à se procurer la panoplie hoplitique. Leur irruption sur la scène militaire s'accompagne de revendications politiques, tacitement ou explicitement formulées, et remet parfois en cause l'ordre établi fondé sur la domination exclusive de l'aristocratie. Mais la démocratie est loin de triompher. Aussi l'histoire de la période archaïque est-elle marquée

par les efforts répétés des cités pour tenter d'apaiser le malaise social et politique dont elles souffrent.

LA COLONISATION GRECQUE

Parmi les solutions adoptées, celle qui a le plus profond retentissement sur l'avenir des sociétés grecques est assurément la colonisation. Ce mouvement, qui dure plus de deux siècles, du milieu du VIII^e à la fin du VI^e siècle, et qui se manifeste encore au V^e siècle av. J.-C., entraîne les Grecs sur toutes les rives de la Méditerranée et, parfois même, bien au-delà. La géographie de l'expansion coloniale grecque fait en effet apparaître cinq grandes zones d'implantation : le nord de la mer Égée (Chalcidique, Thrace), la Propontide et la mer Noire, le nord de l'Afrique (Cyrénaïque, Égypte), l'occident (Sicile, Italie du Sud), l'extrême-Occident (Gaule méridionale, côte orientale de l'Espagne).

La colonisation a des causes diverses. L'une des plus importantes est très certainement le manque de terres dont souffre une partie de la population, dans une économie fondée essentiellement sur l'exploitation de la terre. Non que le sol de la Grèce soit trop pauvre pour nourrir une population en extension ; ce n'est pas le cas partout, et bien des colons partent de régions qui ne sont pas particulièrement défavorisées, comme l'Eubée. Cette « faim » de terre s'explique plutôt par l'inégale répartition des biens due à la concentration des meilleures terres dans les mains d'une aristocratie de grands propriétaires, ou encore par la pratique des partages successoraux qui morcellent à l'excès les propriétés de moyenne importance. C'est donc d'abord pour trouver des terres à l'extérieur que les colons quittent la Grèce. Mais, dans certains cas, l'installation d'une colonie en terre étrangère peut également être dictée par des motifs économiques : par exemple, le souci de se procurer plus aisément certains produits qui font défaut à la Grèce ou qu'elle n'offre pas en quantité suffisante : blé, bois, métaux (étain, argent). Ces préoccupations ne sont pas toujours aisées à déceler, notamment pendant la première vague de colonisation (du milieu du VIII^e au milieu du VII^e siècle av. J.-C.), car les récits de fondation en font rarement état. Aussi certains érudits modernes les mettent-elles en doute, mais on ne saurait les écarter totalement, tant la fondation de certaines des plus anciennes colonies semble répondre à ces motivations : Pithécusses dans l'île d'Ischia (au large de Naples), Zancle et Rhégion dans le détroit de Messine, Byzance dans le détroit du Bosphore, Thrace, etc. Toutefois il faut se garder d'imaginer, à cette époque, un plan délibéré d'implantations coloniales destinées à entretenir avec leur métropoles des échanges privilégiés. On peut mentionner d'autres causes encore, dont nous parlent les sources anciennes, sans qu'il soit toujours possible d'y

ajouter foi : disettes, conflits politiques, défaites militaires, ordres donnés par un oracle, etc.

Quoi qu'il en soit, la fondation d'une colonie se présente le plus souvent non pas comme une succession de départs individuels désordonnés, mais comme un départ organisé, sous la conduite d'un responsable désigné par la cité, avec l'accord des dieux. Les modalités et les objectifs en sont clairement déterminés ainsi que, parfois même, le site de la colonie. Sur place, le territoire retenu fait l'objet d'un partage aussi équitable que possible entre les colons. Chacun se voit affecter un emplacement à la fois dans ce qui sera le centre urbain et dans le territoire environnant. Parfois, une partie des terres est mise en réserve dans la perspective de l'arrivée de nouveaux colons. Une cité nouvelle est donc fondée, qui emprunte généralement ses institutions, ses lois et ses cultes au modèle métropolitain, mais qui constitue, dès sa naissance, une *polis* souveraine. Elle garde souvent des liens étroits avec la métropole, mais il lui arrive parfois de mener sa propre politique et de nouer ses propres alliances, le cas échéant contre l'ancienne métropole.

Ces colonies sont souvent, il ne faut pas l'oublier, de véritables laboratoires d'expériences techniques, politiques, religieuses, artistiques et philosophiques, dont le monde grec tout entier bénéficie. Rappelons par exemple que c'est à Crotone, en Italie du Sud, vers le milieu du VI^e siècle av. J.-C., que Pythagore de Samos élabore sa doctrine et fonde une école qui a une profonde influence sur le développement des sciences et sur la pensée religieuse et philosophique des Grecs de l'époque classique. Ce foisonnement d'idées et de talents est favorisé, il est vrai, par la moins grande rigidité des structures dans ces pays où tout est à construire, par la rencontre entre des hommes venant de différentes régions de la Méditerranée et par les innombrables défis à relever dans ce qui est, somme toute, un nouveau monde.

L'un des aspects les plus intéressants de l'histoire de la colonisation grecque touche les rapports de ces colons avec les populations locales. Des études ont conduit à nuancer certaines interprétations trop rigides : celle d'une aimable collaboration, telle que nous la font entrevoir quelques récits de fondations antiques trop idylliques, ou celle de rapports de force permanents, tels qu'on serait tenté de les imaginer à partir de modèles plus récents. En réalité, les rapports colons-indigènes sont d'une grande diversité, car ils sont fonction de la densité du peuplement indigène, du degré d'organisation politique et sociale des peuples rencontrés, du nombre et de la détermination des colons et, enfin, des motifs de l'implantation : agricoles ou commerciaux. Ainsi, dans certaines colonies, les relations avec les indigènes aboutissent à placer ceux-ci dans un rapport de dépendance durable à l'égard des Grecs, à l'instar des Kyllériens en Sicile, dominés par les colons de Syracuse, ou encore des Maryandiniens sur la mer Noire, réduits à l'état de quasi-servitude par les colons d'Héraclée. En revanche, dans d'autres régions, passée

la première période de méfiance, les Grecs établissent avec l'arrière-pays des relations de bon voisinage qui facilitent les relations commerciales, les interactions culturelles ou encore, mais beaucoup plus rarement, l'intégration de certaines populations locales dans la communauté coloniale grecque.

Ce phénomène a été bien étudié en Italie : on sait ainsi que la colonie de Cumes a été un centre de diffusion de l'hellénisme en pays étrusque. Non seulement de nombreux vases grecs de la période géométrique ont été trouvés en Étrurie, mais les Étrusques ont également introduit dans leur panthéon un certain nombre de divinités ou de figures mythiques grecques : Apollon, Artémis, Héraclès, Charon ; de même, dans les pratiques funéraires, on note des similitudes entre les tombes des riches Étrusques et celles de l'aristocratie grecque de la colonie de Cumes. Ces riches Étrusques ont même adopté la culture grecque du *symposion* (banquet) et développé, à l'instar des Grecs, l'usage de l'alphabet. Plus au sud, des inscriptions trouvées chez les Messapiens, peuple voisin de Tarente, mentionnent un culte à Déméter et Aphrodite ; le sanctuaire du Monte Papaluccio à Oria, en pays messapien, montre de nombreux emprunts faits aux rites ou aux objets cultuels grecs par ce peuple italique. Cette hellénisation touche, il est vrai, principalement l'aristocratie dirigeante, et il n'est pas assuré qu'elle gagne en profondeur les populations indigènes. De leur côté, les colons grecs d'Italie infléchissent parfois leurs habitudes ou leurs croyances au contact de certaines pratiques locales. Mais ce qui est vrai de l'Italie peut se constater aussi en Sicile à partir des colonies dites chalcidiennes (fondées par Chalcis d'Eubée), comme Naxos, Leontinoi ou Catane, en Gaule à partir de Marseille, dans la mer Noire avec Olbia, ou dans l'arrière-pays thrace à partir des colonies grecques du littoral.

La colonisation contribue donc très largement à ouvrir le monde grec sur l'extérieur. Il n'y a pas seulement diffusion de l'hellénisme en pays non grec, mais parfois aussi enrichissement de la civilisation grecque par le contact avec d'autres civilisations. Sans doute, pour l'essentiel, ce monde colonial est et entend rester grec, mais il ne peut demeurer totalement imperméable aux influences des civilisations qu'il est appelé à côtoyer.

10.1.2

La *polis* à l'époque classique

Raoul Lonis

L'époque classique est généralement considérée comme celle où la civilisation grecque a atteint son apogée et où elle est parvenue à une sérénité et à un équilibre propres à favoriser les plus belles œuvres de l'esprit. Mais il faut bien être conscient que ces admirables réalisations n'ont pu être obtenues qu'au prix d'efforts constants pour offrir à l'homme grec le cadre le plus propice à son épanouissement : celui de la *polis*. Partout où la cité s'impose, il est implicite, en principe, que tous ceux qui la composent et qui se définissent par leur statut de citoyen doivent jouir des mêmes prérogatives, bénéficier des mêmes avantages, être soumis aux mêmes obligations et partager les mêmes valeurs. Ce qui veut dire que la qualité de citoyen leur donne normalement le droit de participer à la gestion des affaires publiques, d'être pleinement associés à toutes les cérémonies religieuses, de posséder une partie de la terre civique, et qu'elle leur impose le devoir de défendre la cité, les armes à la main, de remplir les obligations fiscales requises et d'obéir aux lois et aux magistrats. Ces prérogatives et avantages, obligations et contraintes, délimitent le champ de la citoyenneté et distinguent le citoyen de plein droit de l'étranger et du non-libre. Là où sont assurés la plénitude de ces prérogatives civiques et le respect scrupuleux de ces obligations, la notion de cité et la dignité de citoyen prennent tout leur sens. Il en est ainsi, par exemple, dans l'Athènes démocratique. Cependant, dans bien des cités du monde grec, cet idéal est loin d'être atteint, soit parce que le pouvoir est entre les mains d'une minorité d'hommes servis par leur fortune ou par leur naissance, soit parce qu'il a été confisqué par quelque tyran. Dans ce cas, des tensions sociales constantes et, parfois même, de véritables guerres civiles compromettent gravement la cohésion de la communauté civique.

Le mérite de l'époque classique est de chercher à améliorer cette structure, la *polis*, que le Grec juge indispensable à l'exercice harmonieux de ses

facultés, et de tenter de mettre fin au désordre international permanent qu'entraînent les rivalités entre cités. Les préoccupations fondamentales de la cité grecque, à cette époque, sont donc assez différentes de ce qu'elles ont été à l'époque archaïque. La cité n'est plus prioritairement occupée à découvrir son identité, ni à transporter une partie de sa population en terre étrangère. Trois objectifs essentiels semblent avoir retenu son attention : la recherche de la meilleure *politeia* (constitution), la préparation du futur citoyen à ses obligations civiques et militaires et, enfin, l'insertion de la cité dans des structures plus larges que l'étroite communauté de la *polis*.

Les cités grecques de l'époque classique adoptent trois types principaux de constitutions : oligarchique, démocratique et tyrannique. Il est arrivé qu'une seule cité fasse l'expérience de plusieurs constitutions au cours d'une brève période : ainsi, une cité comme Syracuse a connu, tout à tour, l'oligarchie, la tyrannie, la démocratie, puis à nouveau la tyrannie, au cours du même siècle ; à la même époque, Athènes a connu deux brefs intermèdes oligarchiques au cours d'un long processus démocratique. En revanche, certaines cités, comme Sparte, sont restées fidèles au système oligarchique pendant la plus grande partie de leur histoire.

Certes, l'idéal de l'homme grec reste la participation de tous à la gestion des affaires publiques et l'égalité répartition entre tous des ressources de la cité — deux objectifs qui se résument en un seul mot : *isonomia* —, mais la réalisation de cet idéal est souvent contrariée par la persistance des inégalités sociales, par les luttes de factions ou par les ambitions personnelles de quelques hommes. C'est pourquoi tout l'effort des théoriciens politiques est consacré à corriger les excès des différents régimes, à étudier les relations du citoyen avec le pouvoir et à proposer des modèles de constitution. Il faut souligner ici la contribution essentielle apportée à cette réflexion par les sophistes, dès le v^e siècle av. J.-C., et la place importante qu'elle occupe, au iv^e siècle av. J.-C., dans les travaux de Platon et d'Aristote. Il est en effet essentiel de garder présente à l'esprit cette réflexion pour comprendre l'atmosphère intellectuelle dans laquelle s'accomplit le développement culturel et scientifique de la Grèce : elle est profondément marquée par la recherche de l'équilibre et de l'harmonie, dans un monde secoué par la fréquence des guerres et l'âpreté des luttes politiques.

La plupart des cités sont également très attentives à la préparation des jeunes à leur métier de citoyen. À Sparte, cette préparation, que l'on appelle l'*apogè*, prend la forme d'une prise en charge de la formation des jeunes garçons par l'État, dès leur petite enfance et jusqu'à leur entrée dans l'âge adulte. Elle vise, à travers une discipline stricte, des manifestations collectives et des épreuves de caractère initiatique imposées à différentes étapes de leur éducation, à former des citoyens-soldats habitués à vivre ensemble et dévoués à la communauté. Les hommes ainsi éduqués deviennent des

citoyens doués d'une redoutable efficacité dans la défense de la cité et le maintien de l'ordre social établi. Chez les Athéniens, l'éducation des enfants reste l'affaire de la famille. Mais la classe d'âge des jeunes de 18 à 20 ans, celle des éphèbes, retient plus particulièrement l'attention des responsables de la cité. La formation des éphèbes, inscrits dès l'âge de 18 ans sur la liste des citoyens, comporte une préparation militaire pendant laquelle le jeune homme fait l'apprentissage du maniement des armes et effectue des gardes dans les fortins qui jalonnent le territoire ; mais elle est aussi l'occasion pour les éphèbes de prendre la mesure de leurs devoirs envers les institutions, les dieux et le territoire de la cité, qu'ils jurent de préserver en prêtant un serment solennel : le fameux serment des éphèbes. Que ce soit à Sparte ou à Athènes, pas un instant cette formation ne perd de vue la nécessité d'une étroite communion avec les dieux, garants de la parfaite intégration du jeune homme dans la communauté civique. Ce souci constant de se référer aux dieux imprègne également la plupart des activités intellectuelles. Il n'y a pas, contrairement à ce que l'on a pu dire, de processus de « laïcisation » en Grèce, pas plus à l'époque classique qu'à d'autres époques.

Parce qu'elle est une unité de dimensions modestes, la cité est parfois tentée de dépasser ce cadre étroit, soit en cherchant à s'unir à d'autres cités dans des structures de type fédéral plus ou moins lâches, soit en nouant avec une autre cité des liens privilégiés allant jusqu'à la réciprocité des droits, voire jusqu'à une citoyenneté commune. Les solutions de type fédéral sont de deux sortes : la *symmachia* et le *koinon*. La *symmachia* est une alliance conclue entre plusieurs cités avec pour objectif une collaboration de combat, soit pour partir en guerre contre un ennemi commun, soit pour se défendre contre un danger commun. L'un des membres de l'alliance est l'*hégémôn* de la *symmachia*, chargé de la coordination des forces communes. Malheureusement, dans la pratique, cette hégémonie, au sens premier du terme, se transforme bien vite en suprématie, voire en domination. Tel a été le cas pour la *symmachia* péloponnésienne dirigée par Sparte et pour les deux confédérations maritimes successivement organisées autour d'Athènes au v^e et au iv^e siècle av. J.-C. Le *koinon* est une communauté regroupant des cités (ou des peuples) qui ont décidé non seulement de s'en remettre à des organes communs pour conduire la guerre et la politique extérieure, mais aussi d'adopter des règles communes dans un certain nombre de domaines essentiels de leur vie politique, économique et juridique. Les « confédérations » béotienne, acarnanienne ou thessalienne en offrent de bons exemples. Mais il n'est pas rare, ici encore, qu'une des villes du *koinon* joue un rôle prépondérant qui tend à dénaturer le sens de cette communauté, comme c'est le cas pour Thèbes dans le *koinon* béotien.

Les cités s'en tiennent parfois à des rapprochements moins ambitieux, destinés surtout à élargir le droit de cité à des étrangers. L'*isopoliteia*, par

exemple, consiste pour une cité à octroyer à tous les citoyens d'une autre cité le droit d'exercer les privilèges de la citoyenneté sur son territoire ; mais il s'agit d'un droit potentiel que les bénéficiaires ne peuvent exercer que si — et quand — ils décident de transférer leur résidence dans la cité d'accueil, renonçant du même coup à leur citoyenneté d'origine. Autre formule, la *sym-politeia* : deux ou plusieurs cités qui ont mis en commun un certain nombre d'institutions et de pratiques décident d'aller plus loin en établissant une citoyenneté commune, c'est-à-dire une citoyenneté reconnue par toutes les parties et conférée à tout nouveau citoyen, d'un commun accord, par tous les membres de l'union.

En dépit des efforts parfois fructueux de la cité pour atteindre ces trois objectifs, les déséquilibres persistent dans certains domaines où les progrès restent rares, contrastant avec les extraordinaires réalisations de la période classique dans d'autres sphères. L'histoire de la *polis* grecque à l'époque classique, qui génère les travaux exceptionnels dans lesquels auteurs, scientifiques et artistes ont donné la mesure du génie grec, a également ses zones d'ombre, dont la plus frappante est la profondeur des divisions sociales qui continuent de séparer les hommes libres des esclaves et les riches des pauvres.

L'esclavage est une composante importante du système social grec. Il revêt généralement deux formes : la première permet d'acquérir individuellement des esclaves-marchandises, qui sont considérés comme des biens meubles susceptibles d'être achetés, vendus ou hypothéqués. La seconde réduit des populations entières, appelées « hilotes », à un état de dépendance dont la rigueur est variable. Le premier type connaît un essor rapide à partir du milieu du VI^e siècle av. J.-C., sans pour autant éliminer le second, qui demeure très courant dans de nombreuses régions du monde grec. C'est là l'héritage des conquêtes entreprises par certaines cités au début de la période archaïque pour étendre leur territoire (Sparte, les cités crétoises) et la conséquence de la colonisation grecque à grande échelle, qui réduit les populations indigènes à un état de quasi-servilité (Sicile, Anatolie, mer Noire) entre le VIII^e et le VI^e siècle av. J.-C.

Dans le cadre de la première forme d'esclavage, les esclaves sont généralement la propriété d'un maître qui dispose d'eux à sa guise. Dans le cadre de la seconde, ils appartiennent à l'État, qui peut les mettre au service des citoyens, à l'instar des hilotes de Sparte. Dans tous les cas, les esclaves n'ont pas de statut légal, ils sont privés de la liberté de mouvement en plus d'être, bien entendu, exclus de la vie politique. Ils jouent toutefois un rôle économique important et ce aussi bien dans l'agriculture, la population hilote effectuant la quasi-totalité des travaux agricoles, que dans la production artisanale ou les activités de service, où les esclaves forment une grande partie de la main-d'œuvre. Bien que des réformes soient parfois apportées pour

améliorer le sort des esclaves, l'esclavage en tant que système n'est jamais remis en question. Il constitue pourtant la source d'un déséquilibre dans la société grecque, qui n'est pas propre à la période classique et perdure bien au-delà.

Il existe en outre des disparités durables entre les hommes libres, tenant moins à la classe de la famille (noble ou pas) qu'à la fortune. De nombreux écrits font état de tensions entre riches et pauvres à l'époque classique. Cette division dépasse les définitions légales qui distinguent habituellement les citoyens des non-citoyens, car il y a des *métèques* riches et des citoyens pauvres, et car l'influence d'un individu dans la cité se mesure souvent bien plus à l'aune de sa position sur l'échiquier social que de son statut légal. La Grèce compte peu de personnes très riches et rares sont les Grecs, à l'exception peut-être de quelques-uns dans le sud de l'Italie (Sybaris), vivant dans le grand luxe comme c'est le cas dans certaines régions d'Orient. Toutefois, beaucoup font fortune en tant que grands propriétaires terriens ou dans la production artisanale à grande échelle d'armes, de poteries, de textiles ou encore dans l'exploitation minière, la banque ou le commerce, particulièrement dans les cités côtières. À certaines époques, le rôle de ces individus fortunés dans la communauté est très important : par le biais du système liturgique, dans le cadre duquel les plus riches assurent tour à tour la responsabilité des dépenses publiques, ils prennent en charge la majeure partie des frais financiers de la cité, dont ils sont en outre les principaux contribuables ; de plus, ils fournissent leur propre équipement pour combattre dans l'infanterie lourde et la cavalerie, tout en participant à leurs frais aux grands jeux panhelléniques, contribuant de ce fait à la réputation de leur cité. Leur générosité leur vaut souvent la reconnaissance de celle-ci, qui les récompense en leur accordant des titres honorifiques. Cependant, cette richesse provoque le ressentiment des plus pauvres lorsqu'elle est fondée sur la spéculation ou l'usure, ou utilisée par son détenteur pour étendre son influence et se placer au-dessus des lois.

Les pauvres sont présents aussi bien dans les villes que dans les campagnes. Dans les zones rurales, avant l'apparition des *hilotes*, de nombreux petits propriétaires vivent péniblement de la culture d'un petit lopin de terre avec l'aide d'un ou deux esclaves ou de membres de la famille, tandis que d'autres sont *métayers* ou, plus rarement, travailleurs agricoles. Dans les villes, beaucoup de Grecs gagnent modestement leur vie en tant qu'artisans ou petits commerçants, ou comme ouvriers sur des sites de constructions publiques où ils travaillent parmi les esclaves. Cependant, les plus pauvres, n'ayant aucune source locale de revenu, se tournent parfois vers le mercenariat, profession qui connaît un prodigieux essor à partir du milieu du ^v^e siècle av. J.-C. Quant aux femmes, elles sont présentes en très grand nombre dans le secteur du commerce textile ou dans les métiers liés aux activités de loisirs.

Ces disparités de fortune génèrent de vives tensions. Dans certaines cités, comme Athènes, la pression sociale est soulagée par des mécanismes de régulation tels que des indemnités (*misthoi*) attribuées aux citoyens pour l'accomplissement de leurs devoirs civiques envers l'assemblée du peuple, le conseil ou les tribunaux, des allocations versées par le Trésor public (le *thêorikon*) à l'occasion de grandes fêtes civiques, etc. Toutefois, dans de nombreuses cités, les tensions demeurent intenses et conduisent bien souvent à de réelles discordes entre citoyens, que les Grecs appellent *stasis* : période de troubles pendant laquelle une partie de la communauté s'oppose à une autre. Les historiens grecs ont rendu compte de façon très détaillée de plusieurs de ces conflits, qui ont entraîné des effusions de sang dans des cités comme Corinthe, Corcyre et Argos à l'époque classique. Des théoriciens militaires tels qu'Énée le Tacticien, soucieux de la défense de leur cité, nourrissent une peur obsessionnelle des trahisons que peuvent provoquer de telles dissensions internes. Les philosophes sont également grandement préoccupés par cette question, ce qui explique en partie leur fuite vers l'utopie ou leur quête obstinée d'un meilleur équilibre social et politique à offrir à leurs contemporains.

Par ailleurs, les femmes et les étrangers donnent également une indication de l'ampleur du chemin qui reste à parcourir pour atteindre l'équilibre.

La place des femmes dans la société est limitée. On dit souvent que la Grèce est « un club d'hommes, fait par et pour les hommes » ; si les femmes ne sont pas totalement exclues, le rôle qu'elles peuvent jouer dans les activités de la cité est restreint. De plus, il convient de distinguer la place des femmes dans leur foyer de celle qu'elles occupent dans la communauté civique. Au foyer, les femmes sont indéniablement traitées comme inférieures, passant toute leur vie sous la tutelle de leur *kyrios*, c'est-à-dire de l'homme qui a autorité sur elles : leur père, leur époux, puis de nouveau leur père ou tout autre homme de la famille en cas de rupture conjugale. Elles sont en outre privées de prérogatives légales : si elles sont propriétaires des biens acquis par don, dot ou héritage, elles n'ont le droit ni de les transférer ni même de les gérer, mais seulement de les transmettre à leurs fils. Elles ne sont pour autant pas des recluses confinées au gynécée, la partie de la demeure réservée aux femmes. Il existe en effet des peintures sur vase et des scènes de la littérature qui montrent des femmes réalisant des tâches en dehors du foyer et participant aux cérémonies publiques. Il est néanmoins certain qu'elles possèdent une plus grande liberté de mouvement dans certaines cités, comme par exemple à Sparte et en Crète, que dans d'autres.

Les femmes occupent dans la communauté civique une place bien définie qui leur est assignée par les institutions, mais aussi et surtout par la conception qu'ont les hommes de leur rôle. Elles ne jouissent d'aucun des privilèges politiques que confère la citoyenneté, n'interviennent pas dans les

assemblées, les tribunaux ou la magistrature. Même si le théâtre (comme les comédies d'Aristophane) montre des femmes prenant le contrôle de la cité, et bien que des philosophes comme Platon déplorent le fait que « la cité se prive de la moitié d'elle-même », les femmes sont tenues à l'écart de la vie politique. Elles n'interviennent pas davantage dans la défense de la cité, à moins que celle-ci ne soit assiégée et que l'ensemble de la population ne s'unisse pour la défendre. Dans tous les autres cas, leur contribution à l'effort de guerre n'existe que dans les constructions mentales des philosophes ou dans l'univers mythique des Amazones, produit de fantasmes masculins.

En revanche, les femmes tiennent une place considérable dans la vie religieuse : elles peuvent accéder à la prêtrise et assister aux sacrifices, de même qu'elles jouent un grand rôle dans les principales fêtes civiques comme les Panathénées à Athènes. C'est également en grande partie aux femmes qu'incombe la responsabilité des cérémonies en l'honneur de grandes divinités comme Dionysos, dieu du vin et de l'enthousiasme libérateur, ou Déméter, déesse de la moisson. Il convient toutefois de préciser que les femmes auxquelles est confié ce rôle sont épouses, filles ou mères de citoyens. Ainsi, si elles ne sont pas à proprement parler des « citoyennes », les femmes sont une composante importante du corps civique en vertu du lien qu'elles entretiennent en son sein avec un citoyen. Enfin, il faut insister sur le fait que, dans de nombreuses cités, le statut des femmes est pris en considération lors de l'établissement du statut de citoyen des enfants. Seuls ceux dont le père est citoyen et dont la mère est fille de citoyen peuvent accéder à ce statut. En d'autres termes, les femmes jouent un rôle considérable dans la transmission de la citoyenneté. Ainsi, bien qu'exclues du débat politique, elles n'en demeurent pas moins partie intégrante de la communauté civique. Toutefois, leur place en son sein demeure relativement limitée.

Enfin, les cités grecques, à de rares exceptions près, accueillent les étrangers, avec toutefois certaines restrictions. Dans le monde grec de la période classique, les hommes voyagent fréquemment pour diverses raisons : commerce, plaisir, participations aux fêtes panhelléniques, missions diplomatiques, etc. Certains quittent même leur cité d'origine pour s'établir dans une autre, que ce soit de leur plein gré ou pour cause de bannissement. Ainsi, les voyageurs peuvent compter sur l'hospitalité que les Grecs réservent traditionnellement à tous les étrangers. Ils peuvent également recourir à une autre coutume plus institutionnelle, la proxénie, qui les confie dans la cité-hôte aux soins d'un citoyen mandaté par leur cité d'origine. Ces voyageurs sont toutefois soumis à des tracasseries de procédure infinies quand leurs activités les mettent en contact avec les tribunaux ; il arrive même, en vertu d'une loi coutumière acceptée de tous, qu'on use à leur encontre de représailles sommaires s'ils ont causé le moindre tort à un citoyen. C'est seulement à l'issue de lents progrès que des conventions juridiques entre États ainsi que des pro-

cédures spécifiques mises en place pour faciliter les échanges fournissent enfin une protection efficace aux étrangers non résidents.

Les étrangers résidents, ou « métèques », jouissent d'un statut plus avantageux. La cité leur accorde en effet une place expressément définie par la loi. Ils partagent avec les citoyens un certain nombre de devoirs et d'avantages qui les distinguent des autres étrangers. Ils jouent également un grand rôle dans la vie économique de la cité. Au quotidien, ils côtoient les citoyens sans faire l'objet de mesures discriminatoires. Ils peuvent en outre être récompensés pour services rendus à la cité par des distinctions honorifiques ou des privilèges spéciaux. Toutefois, ils ne peuvent en aucun cas prendre part aux activités politiques, qui sont le privilège exclusif des citoyens. Le seul moyen d'y participer est d'acquérir la pleine citoyenneté par une faveur personnelle décrétée par l'assemblée du peuple. Cependant, les cités grecques n'ont que rarement recours à cette forme ultime d'intégration des étrangers. À cet égard, la cité demeure une communauté relativement hermétique tout au long de la période classique.

Ainsi, la *polis* grecque est une réalité assez complexe : soucieuse de cohésion interne, mais prompte à se laisser déchirer par les luttes de faction et les tensions sociales ; attachée à être en paix avec les dieux, mais sans négliger l'épanouissement de l'homme et l'accomplissement du citoyen ; tiraillée enfin entre la tentation du panhellénisme et la résistance des particularismes de chaque cité. C'est pourtant dans ce cadre que les Grecs donneront la pleine mesure de leur génie inventif et de leurs étonnantes facultés d'adaptation dans tous les domaines : religieux, philosophique, littéraire, scientifique et artistique.

10.1.3

Religion, philosophie, sciences et techniques

Claude Mossé

Voir les illustrations 19 et 20

LA RELIGION GRECQUE

Il n'est pas facile pour un esprit moderne de pénétrer dans l'univers religieux des anciens Grecs. Pour mieux le comprendre, nous disposons d'une part de récits mis en forme à des moments différents de l'histoire du monde grec, ces légendes qui mettent en scène les dieux et les héros d'un passé lointain et que nous appelons la mythologie, et d'autre part de textes et de monuments qui nous renseignent sur les pratiques religieuses et le rituel, reflétant les différents aspects du culte rendu aux dieux, mais qui nous laissent ignorants de ce que ces pratiques et ce rituel signifient exactement. Des notions qui nous paraissent clairement définies, par exemple la notion de sacré, se révèlent beaucoup plus complexes dans l'univers mental des Grecs. Il en va de même pour la piété, qui paraît davantage liée au respect des rites qu'à l'adhésion des croyances.

L'influence des religions orientales au cours de l'« âge sombre » de la société grecque constitue un aspect particulier de cette analyse. En raison du manque de sources, il est difficile de reconstruire ces liens. Tout au plus sait-on que cette influence est réelle et que, dans des circonstances précises de l'histoire grecque, puis romaine, elle a été ravivée et intégrée dans la religion grecque et le monde romain.

CARACTÉRISTIQUES DE LA RELIGION GRECQUE

La religion grecque n'est pas une religion révélée et ne comporte pas de dogmes. La mythologie grecque n'est en aucune manière la Genèse. Les dieux grecs sont d'abord des puissances, et si dès l'époque d'Homère (VIII^e siècle av. J.-C.) le panthéon olympien a pris la forme qu'il conservera pendant des siècles, les dieux qui le composent n'en présentent pas moins, selon les époques et selon les lieux, des aspects divers, mis en évidence par les épithètes cultuelles accolées à leur nom. Ainsi Zeus est le maître de l'Olympe et le souverain du monde divin : les nombreuses épithètes dont il est salué dans la seule cité d'Athènes sont révélatrices de la multiplicité des fonctions qu'il remplit. Il est le sauveur (*Sôter*), le protecteur des biens (*Ktesios*), le protecteur de l'enclos, c'est-à-dire du foyer (*Herkeios*), celui qui protège de la foudre (*Katabaetès*), etc. De même, Athéna est la vierge (*Parthénos*), l'industrielle (*Erganè*), la protectrice de la cité (*Polias*), celle qui combat en avant (*Promachos*), etc. Et on pourrait en dire autant des autres figures divines qui composent le panthéon olympien.

Ce qui caractérise ces divinités, ce qui les distingue en premier lieu des hommes qui les vénèrent, c'est qu'elles sont immortelles. Au sein du panthéon, elles occupent une place définie mais des rapports souvent complexes s'établissent entre elles. Ainsi le couple formé par Hestia, la déesse du foyer domestique, et Hermès, le dieu des échanges et des passages, permet-il de penser les pratiques matrimoniales et l'opposition des tâches masculines (à l'extérieur) et féminines (à l'intérieur). Certaines figures divines se révèlent complémentaires autour de pratiques ou de fonctions particulières. Ainsi Héra, Artémis, Aphrodite, Déméter, Athéna et Hermès président à des titres divers au rituel du mariage. Héra représente d'abord la légitimité, tandis qu'Aphrodite figure la part du désir amoureux qui lie l'époux et l'épouse. Quant à Artémis et à Athéna, déesses vierges, elles symbolisent le passage du statut de *parthenos* (vierge) au statut de *gynè* (épouse). D'autres divinités sont associées à la fonction technique, tel Héphaïstos, le dieu forgeron, auquel est souvent lié Athéna, la déesse protectrice des métiers — notamment de ceux que pratiquent les femmes, filature et tissage. D'autres président à l'activité guerrière, comme Arès, mais aussi Athéna, souvent représentée casquée et portant la lance et le bouclier de l'hoplite. Zeus incarne la souveraineté, qu'il a acquise contre son père Cronos et qu'il partage avec ses frères Poséidon, dieu de la mer, et Hadès, maître des enfers. Déméter, dont on a dit les liens avec le mariage, est aussi la déesse de la terre porteuse de blé, ce blé dont elle a fait don aux hommes, et par là se trouve proche d'un autre dieu de la fécondité, Dionysos, celui qui a donné aux hommes la vigne et la joie que dispense le vin. Mais parce que le vin crée l'ivresse qui brouille les frontières entre l'homme et l'animal, Dionysos est aussi le dieu des orgies et



Figure 2 Thémis, préfiguration mythique de la Pythie, assise sur un trépied et tenant à la main une longue branche de laurier, prophétise pour Égée, roi d'Athènes. Celui-ci, qui s'enquiert alors de son absence d'enfant, engendre par la suite Thésée. Vase athénien, env. 440 av. J.-C. (d'après Furtwängler et Reichhold, 1904-1932).

préside la folie des Bacchantes, ces femmes qui accompagnent le dieu, revêtues de peaux de faons, couronnées de lierre et brandissant le thyrses, ce long bâton terminé par une touffe de la même plante. Mais, dans la cité, Dionysos préside à des fêtes beaucoup plus pacifiques, de joyeuses processions et surtout des concours dramatiques où s'affrontent poètes tragiques et comiques devant toute la cité réunie au théâtre. Figure double par conséquent, qui dans l'ivresse révèle à chacun l'« autre » qui est en lui, mais qui protège la cité de cette même folie dans le culte qui lui est rendu.

Il est une autre figure complexe au sein du panthéon, celle d'Apollon, le dieu à l'arc et à la lyre — également appelé Phoibos, le brillant — mais aussi le dieu de la fonction oraculaire, celui qui parle par la voix de la Pythie dans son sanctuaire de Delphes et qui devient ainsi l'*archégète*, le fondateur des cités auxquelles il dicte leurs lois. Entre Apollon et Dionysos, comme entre Apollon et Hermès, se nouent des liens subtils. Apollon et Dionysos règnent alternativement sur le sanctuaire de Delphes, et c'est Hermès qui

invente la lyre, dont il fait don à son frère, en échange des génisses qu'il lui a volées.

On le voit par ces quelques exemples, la religion grecque exprime, à travers les figures divines de son panthéon, tout un système de valeurs, toute une structure de pensée dont on ne saurait ignorer la complexité. Et on comprend mieux dès lors pourquoi cette religion est aussi étroitement liée à tous les actes de la vie sociale et politique.

En effet, on ne peut manquer d'être frappé par l'importance que tiennent les pratiques rituelles dans la vie des anciens Grecs. Par commodité, on distinguera ce qui dans ces pratiques relève de la vie privée et ce qui relève du domaine public, bien que cette distinction ne soit pas toujours évidente, tant les deux domaines s'interpénètrent. La religion domestique ou privée concerne essentiellement les différents moments qui jalonnent la vie du citoyen, les étapes qui marquent le passage de l'adolescence à l'âge adulte, les gestes qui accompagnent la naissance, le mariage, la mort.

La naissance est toujours marquée par une cérémonie qui exprime l'entrée du nouveau-né dans le foyer paternel. Pour célébrer la naissance d'un garçon, on accroche au-dessus de la porte un rameau d'olivier, et celle d'une fille, une bandelette de laine. On promène le nouveau-né autour du foyer domestique consacré à Hestia. La maison est purifiée de la souillure que représente le sang versé lors de l'accouchement par des rites appropriés, ainsi que par des offrandes aux divinités qui président à la naissance.

Le passage de l'adolescence à l'âge adulte est également marqué par un rituel religieux. À Athènes, lors de la fête des Apatouries, qui a lieu en octobre, les jeunes gens font l'offrande de leur chevelure à Artémis. On en sait moins sur les jeunes filles, mais il semble que quelques-unes d'entre elles consacrent une année à Artémis, dans le sanctuaire de Brauron. D'autres sont choisies comme canéphores (porteuses de corbeilles) dans les processions en l'honneur d'Athéna ou de Déméter.

Le rituel du mariage nous est connu par certains textes et surtout par les représentations figurées. La veille des noces est marquée par des rites de purification. Le mariage proprement dit commence par un sacrifice, suivi d'un banquet qui se déroule dans la maison du père de la jeune fille. Puis le cortège nuptial mène les époux dans leur maison : la jeune fille est accueillie par les parents du jeune homme et conduite auprès du foyer familial où l'on répand sur sa tête des noix et des figes sèches. De nouveaux sacrifices ont lieu le lendemain. Dans l'année qui suit le mariage, le jeune époux présente sa femme aux membres de sa fratrie, ce groupement de caractère religieux qui, en l'absence d'un état civil, en remplit les fonctions : c'est la présentation à la fratrie de la jeune épouse, puis du nouveau-né, qui sanctionne la légitimité du mariage et de la naissance. À la religion domestique, enfin, on peut rattacher les rituels funéraires : exposition du mort et lamentations des

femmes de la maison, cortège funèbre jusqu'au cimetière où le corps est soit inhumé, soit brûlé sur un bûcher. Le tombeau où est placé le corps ou le vase qui a recueilli les cendres est surmonté d'un tumulus et parfois d'une stèle. C'est là que sont déposées les offrandes et que sont faits tous les sacrifices et les libations en l'honneur du mort.

Les morts sont également vénérés lors de certaines fêtes civiques, comme les Anthestéries (ou « fête des fleurs ») à la fin du mois de février : le troisième jour de la fête est consacré aux morts, et l'on pense qu'ils reviennent se mêler au monde des vivants. Ce jour-là, toute la cité est en deuil.

La religion grecque est en effet étroitement liée à tous les aspects de la vie civique. Les dieux président à la naissance de chaque cité, qui se reconnaît une divinité protectrice, ainsi qu'à toutes les manifestations de la vie de la cité. À Athènes, la cité pour laquelle nous sommes le mieux informés, les réunions de l'assemblée du peuple sont précédées par un sacrifice ; les magistrats, élus ou tirés au sort, doivent prêter serment aux dieux à leur entrée en charge, et leurs fonctions comportent toujours des attributions religieuses. Il faut rappeler que la religion grecque ne possède pas un clergé doté d'un sacerdoce particulier.

Les charges religieuses — c'est-à-dire le soin de gérer les sanctuaires des dieux et de procéder aux actes du rituel — sont attribuées par la cité et, entre les magistrats pourvus de fonctions religieuses et les prêtres dont la plupart sont élus ou tirés au sort chaque année, la distinction est infime.

En principe, tous les citoyens peuvent accéder à ces charges. Seuls quelques sacerdoces liés à des cultes particuliers sont réservés aux membres de certaines familles, par exemple les Étéoboutades à Athènes ou les Eumolpides et les Kérykes à Éleusis. Néanmoins, même dans ces cas particuliers, les détenteurs de ces charges demeurent des citoyens comme n'importe quel autre.

C'est la cité qui par ailleurs légifère en matière religieuse, organise le calendrier des fêtes et contrôle la gestion des biens appartenant aux temples. Les atteintes à la religion civique et les procès d'impiété relèvent des institutions de la cité, qui décident également l'introduction de nouveaux cultes. Enfin, c'est sous le contrôle de la cité que sont organisées les grandes fêtes qui rythment sa vie.

Sur ce plan encore, c'est pour Athènes que nous sommes le mieux informés. On a pu évaluer à 120 le nombre de jours de fête dans le calendrier athénien. Chaque fête dure en effet plusieurs jours : chacune comporte une procession, un sacrifice suivi d'un repas commun et, pour les plus importantes d'entre elles, des concours athlétiques ou lyriques. On connaît la procession des Panathénées — ces fêtes en l'honneur d'Athéna qui ont lieu chaque année, et avec un éclat tout particulier tous les quatre ans — grâce à la célèbre frise du Parthénon, œuvre de Phidias et de ses élèves. La procession se

déroule vers la fin du mois de juillet. Tous les citoyens et les étrangers résidant à Athènes y participent, précédés des jeunes filles choisies pour porter à la déesse le *peplos*, le voile dont on revêt la vieille statue cultuelle placée dans le temple de l'Érechtéion.

Non moins importante est la procession organisée en l'honneur de Dionysos lors des Grandes Dionysies, célèbres pour leurs concours dramatiques, qui se déroulent sur trois jours au cours desquels les poètes présentent leurs œuvres. À l'issue de ces trois jours de représentation, des prix sont décernés par les juges désignés par les citoyens, qui assistent en masse à ces manifestations à la fois religieuses et politiques symbolisant l'unité de la cité. Le peuple est également associé aux banquets qui suivent les sacrifices. Le sacrifice est en effet un acte important du rituel domestique, mais aussi de la religion civique. Lors des grandes fêtes civiques, les animaux sont égorgés sur l'autel par le sacrificateur, après avoir été préalablement purifiés. Ensuite, on prélève les viscères, cependant que les os brûlés et recouverts de graisse sont offerts aux dieux. La viande, découpée en parts égales, est bouillie et le plus souvent consommée sur place au cours d'un banquet, symbole lui aussi de l'unité de la cité.

Les lieux où se déroulent ces manifestations de la religion civique relèvent également de la cité. Les inscriptions témoignent que les constructions sacrées font l'objet de devis détaillés, qui à Athènes sont soumis au vote de l'assemblée du peuple ; ce sont ensuite les magistrats de la cité qui veillent à leur exécution. Le temple grec n'est pas un lieu de prière. Il est destiné à abriter la statue de la divinité et seuls les prêtres pénètrent à l'intérieur du bâtiment. Les fidèles demeurent à l'extérieur, dans les limites de l'enclos sacré appelé *téménos*, où se trouve également l'autel sur lequel a lieu le sacrifice, devant la façade du temple. Celui-ci se présente sous la forme d'un bâtiment rectangulaire entouré d'une colonnade, le péristyle. La façade, comprenant six ou huit colonnes, est surmontée d'un fronton portant un décor sculpté. Une frise se déroule autour du péristyle, formée alternativement de métopes et de triglyphes dans les temples doriques, ou continue dans les temples ioniques. Dans les grands sanctuaires panhelléniques, comme Delphes, Délos ou Olympie, on trouve en plus du ou des temples de petits édifices qui renferment les offrandes adressées aux dieux protecteurs du sanctuaire.

Ces grands sanctuaires panhelléniques symbolisent l'unité religieuse d'une Grèce par ailleurs politiquement divisée. Lors des fêtes en l'honneur des divinités auxquelles ils sont consacrés (Apollon à Delphes et à Délos, Zeus à Olympie, Poséidon sur l'isthme de Corinthe), des foules venues de toutes les parties du monde grec s'y rassemblent. Des concours variés s'y déroulent, jeux athlétiques en premier lieu, mais aussi concours musicaux, représentations dramatiques, concours d'éloquence, etc. Les compétitions

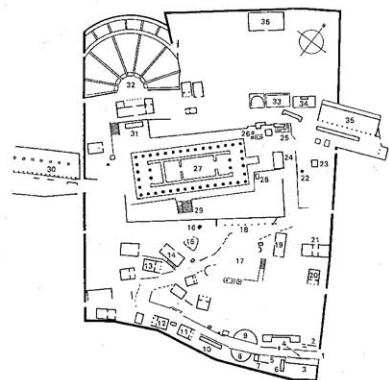
athlétiques d'Olympie sont particulièrement importantes. Organisées tous les quatre ans, elles comprennent des épreuves variées. Remporter une victoire à Olympie est un titre de gloire qui rejaillit sur la cité du vainqueur, que ses concitoyens couvrent d'honneurs. Les jeux Pythiques de Delphes — qui ont également lieu tous les quatre ans, la troisième année de chaque olympiade — attirent aussi les athlètes, mais ce sont surtout les concours musicaux qui font la réputation du sanctuaire d'Apollon.

Cependant, Delphes est surtout le lieu où l'on vient interroger l'oracle, un sanctuaire qui occupe une place particulière parmi les grands sanctuaires panhelléniques. Car si l'on consulte le dieu aussi bien pour des affaires privées que pour des affaires publiques, c'est ce dernier plan qui l'emporte. De ce fait, le conseil qui administre le sanctuaire, où sont représentés les principaux peuples de la Grèce, est une puissance politique dont le rôle ne fait que s'affirmer au cours des quatre siècles de l'apogée de la civilisation grecque.

Par là encore, on mesure la place que tient la religion dans la vie des Grecs, une religion qui parfois peut sembler trop exclusivement ritualiste mais qui en fait s'intègre étroitement dans le système de valeurs cher aux Grecs, soit pour le renforcer dans le cas de la religion civique, soit pour le contester dans le cas de pratiques liées au culte de Dionysos ou adoptées par certaines sectes comme celle des orphiques.

On ne saurait en effet négliger dans ce rapide exposé sur la religion grecque ces manifestations qui traduisent un autre aspect de la sensibilité religieuse des anciens Grecs et dans lesquelles on a vu parfois l'expression d'un certain mysticisme. Nous avons déjà évoqué la figure double de Dionysos, ce dieu inquiétant qui préside aux danses échevelées des Ménades. Les *Bacchantes* d'Euripide témoignent que, si le culte de Dionysos s'est assagi dans le cadre de la religion civique, les aspects obscurs qu'il comporte n'en subsistent pas moins. Les rites initiatiques auxquels participent les fidèles qui se rendent à Éleusis nous demeurent énigmatiques, tant le secret en a été bien gardé. On suppose que la cérémonie des mystères comporte un certain nombre d'actes rituels, jeûnes, retraits et purifications, destinés à préparer le *myste* (le futur initié) à la révélation qui lui est faite dans le sanctuaire de Déméter. Faut-il penser, comme on l'a souvent dit, que cette révélation est pour l'initié un gage de vie éternelle ? Il reste que l'obscurité qui entoure les cérémonies éleusiniennes contribue largement à l'attrance qu'elles exercent sur les fidèles.

La religion éleusinienne, en dépit de ce caractère initiatique, n'en demeure pas moins partie intégrante de la religion civique. Il en va différemment pour les sectes qui se développent en marge de la cité. Les orphiques et les pythagoriciens représentent cet aspect philosophico-mystique de la religion grecque. Les premiers refusent les règles religieuses de la cité pour prô-



1. Entrée principale du sanctuaire
2. Taureau de Corcyre
3. Amiraux de Sparte
4. Ex-voto des Arcadiens
5. Ex-voto des Athéniens (Marathon)
6. Cheval de Troie (Argos)
7. Sept contre Thèbes (Argos)
8. Épigone (Argos)
9. Hémicycle des rois d'Argos (Argos)
10. Ex-voto des Tarentins

11. Trésor de Sicyone
12. Trésor des Siphniens
13. Trésor des Athéniens
14. Bouleutérion (sénat de Delphes)
15. Rocher de la Sibylle
16. Colonne des Naxiens
17. Halos (aire de battage)
18. Portique des Athéniens
19. Trésor des Corinthiens
20. Trésor de Cyrène
21. Prytanée (?)
22. Colonne-serpent
23. Pilier des Rhodiens (char du soleil)
24. Autel de Chio
25. Trépieds des Deinoménides
26. Pilier de Prusias
27. Temple d'Apollon
28. Pilier d'Aemilius Paulus
29. Source
30. Portique hellénistique
31. Offrandes de Cratère
32. Théâtre
33. Monument de Daochos
34. Téménos de Néoptolème
35. Portique d'Attale I^{er}
36. Lesche des Cnidiens

Figure 3 Sanctuaire de Delphes (d'après Finley, 1977).

ner un genre de vie qui suppose l'abstinence, le refus de la nourriture carnée et du sacrifice sanglant. Les seconds, moins catégoriquement hostiles à la cité, n'en forment pas moins des confréries en marge de celle-ci, et également opposées à la consommation de viande. Malgré la découverte à la fin du XX^e siècle de textes sur les théogonies orphiques, bien des obscurités subsistent autour de ces récits sur la naissance des dieux et leur généalogie. Il reste que c'est là un aspect marginal de la religion grecque.

Les Grecs entretiennent dès l'époque archaïque des relations avec le monde oriental, singulièrement le monde anatolien. Il n'est pas exclu que très tôt, des syncrétismes se soient opérés entre divinités grecques et divinités orientales. Il est clair en particulier que la Grande Mère anatolienne présente des traits communs avec la Déméter grecque. De même, Dionysos a pu être comparé à Sabazios. Néanmoins, il semble que jusqu'au VI^e siècle av. J.-C. au moins, ce sont les dieux grecs qui bénéficient d'un grand prestige dans le bassin oriental de la Méditerranée. Les offrandes de Crésus à Delphes en sont un témoignage évident.

Les choses changent à partir de la fin du ^v^e siècle av. J.-C. On a souvent souligné la désaffection qui se manifeste alors à l'égard des divinités du panthéon olympien. La guerre du Péloponnèse et les dévastations qu'elle entraîne suscitent un abandon des pratiques religieuses, dont témoigne Thucydide lorsqu'il évoque les conséquences de l'épidémie de peste qui ravage Athènes en 430-429 av. J.-C. L'enseignement des sophistes fait naître un courant de scepticisme à l'encontre de la religion traditionnelle. Il ne faut pas s'étonner dès lors que certains cultes d'origine orientale puissent se développer en Grèce, à la faveur de cette désaffection à l'égard des cultes civiques.

C'est vers la fin du ^v^e siècle av. J.-C. qu'est introduit à Athènes le culte de la déesse thrace Bendis. Au début de la *République*, Platon évoque la procession nocturne qui se déroule au Pirée en l'honneur de cette divinité, procession à laquelle Socrate et ses amis ont assisté. Dans le discours *Sur la couronne*, Démosthène fait allusion aux cérémonies religieuses auxquelles participe la mère de son adversaire Eschine, aux antipodes des sages processions en l'honneur des dieux de la cité. Ces cérémonies rappellent celles du culte d'une autre divinité orientale, Cybèle, dont les servants sont des eunuques.

Les inscriptions nous fournissent d'autres exemples de cette diffusion des cultes orientaux, singulièrement à Athènes. Un décret proposé par Lycurgue, l'homme qui dirige la politique athénienne à la fin des années 330 av. J.-C., autorise les marchands originaires de Kition (Cittium), dans l'île de Chypre, à élever au Pirée un sanctuaire à l'Aphrodite chypriote, dans les mêmes conditions que celles qui ont été accordées aux marchands égyptiens pour l'établissement d'un sanctuaire d'Isis.

Il ne fait aucun doute en effet que cette pénétration des divinités orientales est liée à la présence, dans un grand port comme le Pirée, de nombreux marchands étrangers qui y introduisent les cultes de leurs pays d'origine. Mais l'engouement pour les divinités orientales n'est pas seulement la conséquence de cette présence. D'une part, à la différence des cultes civiques, les cultes rendus à ces divinités sont ouverts à tous, citoyens et étrangers, mais aussi femmes et esclaves. Les femmes en particulier y adhèrent volontiers, comme en témoigne le culte d'Adonis qu'elles célèbrent bruyamment et de nuit. Dans les comédies de Ménandre, c'est souvent au cours de cérémonies nocturnes de ce genre que la jeune héroïne se fait violer. D'autre part, ces cultes orientaux apportent à leurs fidèles une promesse de salut que seule la religion éleusinienne est à même d'offrir à l'élite des initiés. Par là même, ils répondent à l'attente de la grande masse de ceux qui cherchent une consolation à leur misère sur cette terre.

La pénétration des divinités orientales dans la religion grecque est donc déjà une réalité, avant que les conquêtes d'Alexandre et la fondation des

royaumes gréco-orientaux nés de ces conquêtes ne viennent accélérer les phénomènes de syncrétisme qui caractérisent l'époque hellénistique.

LA PHILOSOPHIE

À ses débuts, la philosophie est liée aux systèmes de pensée religieux et mythologique. Toutefois, certains philosophes tels que Démocrite ou Épicure et ses disciples (comme Lucrèce à l'époque romaine) tentent de prendre leurs distances avec la religion. Quoi qu'il en soit, il existe une continuité à partir du VI^e siècle av. J.-C., jusqu'aux périodes hellénistique et romaine et même jusqu'aux penseurs du christianisme, qui finit par lier la philosophie antique et son renouveau en Europe au XV^e siècle de l'ère chrétienne.

La philosophie ne s'est vraiment séparée de l'ensemble des activités intellectuelles dans le monde grec ancien qu'à une époque relativement tardive. Le mot même de « philosophe » (ami de la sagesse) ne serait apparu que dans le courant du V^e siècle av. J.-C., et c'est seulement à partir de Platon (427-347 av. J.-C.) que l'on peut parler de la philosophie comme d'une préoccupation spécifique, que sanctionne la fondation de véritables institutions comme l'Académie ou le Lycée à Athènes.

Pourtant, on ne saurait limiter aux deux grands philosophes du IV^e siècle av. J.-C., Platon et Aristote, une histoire de la philosophie à l'époque classique. En effet, si la discipline que nous nommons « philosophie » n'apparaît vraiment qu'à ce moment de l'histoire du monde grec, c'est dès le VI^e siècle av. J.-C., avec ce que l'on appelle l'école de Milet, que se fait jour pour la première fois une nouvelle façon de poser les questions, un nouveau savoir concernant la genèse du monde, jusque-là réservé aux seuls poètes inspirés des dieux. Comme l'écrit J. P. Vernant (1985) :

Pour les Milésiens, l'étrangeté d'un phénomène, au lieu d'imposer le sentiment du divin, le propose à l'esprit en forme de problème. L'insolite ne fascine plus, il mobilise l'intelligence.

Pourquoi cette rupture avec la pensée mythique, celle qui expliquait comment le cosmos avait émergé du chaos par les luttes opposant entre elles les divinités primordiales et par le triomphe de l'ordre imposé par Zeus ? On s'est souvent plu à évoquer le « miracle grec », le triomphe de la raison sur l'irrationnel. L'historien ne peut se contenter d'une telle explication, tout aussi irrationnelle. Il lui faut se rappeler que le monde grec du VI^e siècle av. J.-C. est le théâtre de bouleversements importants résultant de la crise que traverse la société aristocratique. Cette crise se résout un peu partout, mais particulièrement à Milet et dans le monde ionien, par l'établissement d'un

nouvel ordre politique fondé sur la loi, à laquelle tous les membres de la communauté qui constitue la *polis* sont également soumis. À cet égard, il n'est pas faux de dire que la philosophie est fille de la cité, qu'elle en est l'expression au niveau de la pensée, comme le débat l'est au niveau du politique. Et ce n'est sans doute pas un hasard si parmi les premiers « sages » (*sophoi*), beaucoup sont aussi des législateurs.

Il ne faut cependant pas imaginer une rupture totale par rapport à la pensée mythique. Certes, les Ioniens se distinguent des poètes par leur fréquent recours à la prose, comme on peut en juger d'après les fragments qui sont parvenus jusqu'à nous. Ils s'en distinguent aussi par le fait que, se refusant à expliquer l'ordre du monde par l'intervention des dieux, ils appréhendent la nature, la *physis*, en dehors de laquelle rien n'existe, en termes généraux et abstraits. Mais en même temps ils transposent, sous une forme « laïcisée », la conception du monde élaborée par la pensée mythique : les éléments auxquels se réfèrent les Milésiens ne sont plus des dieux individualisés, mais ils restent des puissances de caractère divin. Ainsi l'eau pour Thalès (env. 624-546 av. J.-C.), élément primordial d'où tout procède dans la nature, ou l'air pour Anaximène. Avec le troisième des grands Milésiens, Anaximandre, la rupture est plus nette, dans la mesure où il place à l'origine du monde l'*apeiron*, l'indéterminé, notion plus abstraite que l'air ou l'eau.

Ces représentations de l'origine du monde élaborées par les Milésiens suscitent au début du v^e siècle av. J.-C. débats et controverses parmi ces penseurs que l'on appelle les « présocratiques » et donnent naissance à une réflexion logique portant sur la valeur propre du raisonnement, indépendamment des données de la nature. Si l'Éphésien Héraclite (env. 544-483 av. J.-C.) reste encore fidèle à la physique des Milésiens et affirme que l'équilibre du cosmos résulte du conflit entre puissances opposées, c'est désormais hors de l'Ionie, tombée aux mains des Perses, que se développent des théories qui rompent avec ce qui demeure encore de la pensée mythique chez les Ioniens. C'est ainsi qu'à la fin du vi^e siècle av. J.-C., Parménide, fondateur de l'école éléate, pose le principe d'un être immuable, total et unique, d'où tout procède. Comme l'a écrit encore J. P. Vernant :

La doctrine de Parménide marque le moment où la contradiction est proclamée entre le devenir du monde sensible — ce monde ionien de la *physis* et de la *genesis* — et les exigences logiques de la pensée.

Ce que recherche désormais le philosophe, c'est, par-delà la nature, une réalité plus vaste. Ce sont les exigences que l'on retrouve, avec des nuances variées, chez les Éléates Xénophane et Zénon, chez l'Agrigentin Empédocle, prophète inspiré et quelque peu magicien, et dans l'école pythagori-

cienne où ce sont les nombres et leurs combinaisons qui représentent l'essence des choses.

Au v^e siècle av. J.-C., c'est Athènes qui devient le centre intellectuel du monde grec. C'est là qu'on trouve, dans l'entourage de Périclès, un philosophe originaire d'Anatolie, Anaxagore, héritier certes de la pensée des Ioniens en ce qu'il affirme la réalité du monde sensible, mais en même temps partageant avec les Éléates le rejet de l'idée de génération : « Rien ne naît ou n'est détruit, mais il y a mélange et séparation des choses qui sont. » Et à l'origine de ce mélange et de cette séparation, Anaxagore place comme principe de l'ordonnance du monde l'intelligence, le *nous*. Démocrite d'Abdère ira encore plus loin dans cette voie en niant toute cause motrice extérieure au mouvement tourbillonnaire des atomes, ces corpuscules indivisibles dont toutes les choses sont constituées, au sein du vide.

Mais Athènes n'est pas seulement le centre intellectuel du monde grec. C'est aussi la cité qui expérimente et met en place un système politique original, la démocratie. Dans ce contexte, la philosophie va de plus en plus abandonner les spéculations sur l'origine du cosmos pour s'intéresser à la cité et aux hommes qui la constituent, pour devenir à proprement parler politique. Cela est particulièrement manifeste chez les sophistes, ces professeurs d'éloquence qui, originaires soit des cités de Grèce occidentale, soit d'Anatolie, se retrouvent à Athènes où ils suscitent l'engouement de la jeunesse « dorée » de la cité, comme en témoigne le début du dialogue de Platon intitulé *Protagoras*, du nom du célèbre sophiste :

En entrant, nous avons trouvé Protagoras qui se promenait dans le portique, accompagné d'un côté de Callias, fils d'Hipponicos, de son frère utérin Paralos, fils de Périclès et de Charmide, fils de Glaucon ; de l'autre côté, de l'autre fils de Périclès, Xantippe, de Philippide, fils de Philoménos, d'Antioimoïros de Mendè, le plus renommé des disciples de Protagoras.

C'est aussi à Protagoras qu'est attribuée la célèbre formule : « L'homme est la mesure de toutes choses, de ce qu'elles sont pour celles qui sont, de ce qu'elles ne sont pas pour celles qui ne sont pas. » C'est également de lui que sont ces paroles : « Quant aux dieux, je ne puis savoir qui ils sont, ni qui ils ne sont pas ; trop d'obstacles s'y opposent, obscurité du sujet et brièveté de la vie. » C'est enfin à lui que l'on doit ce qui est peut-être la seule justification philosophique de la démocratie : la possibilité donnée à tous par la volonté de Zeus de connaître ce qui est juste. Les autres sophistes — Hippias d'Élis, Gorgias de Léontinum, Prodicos de Céos — n'ont pas l'ampleur de vue de Protagoras. Mais tous contribuent au développement d'une pensée qui se veut rationnelle et d'une mise en question des vérités admises. À cet

égard, Socrate est, comme le pensent ses contemporains, l'un d'entre eux. Mais, alors que les sophistes affirment la relativité de toute définition du vrai et du juste, Socrate, lui, persuadé que le vrai et le juste sont des valeurs universelles, s'attache à démontrer à ses interlocuteurs qu'il leur faut d'abord se connaître eux-mêmes et admettre qu'ils ne savent rien. Il importe ici de rappeler que Socrate n'a rien écrit et que nous ne le connaissons qu'à travers l'image laissée par ses disciples Platon et Xénophon. Or, s'il existe des points de convergence entre le Socrate de Xénophon et celui de Platon, c'est ce dernier seul qui est un philosophe. Mais il n'est pas toujours facile de faire la part de ce qui revient à Socrate et de ce qui relève de son illustre disciple.

C'est avec Platon en effet que la philosophie grecque acquiert ses lettres de noblesse. Il ne saurait être question, dans les limites de cette brève étude, d'analyser la philosophie de Platon. On sait qu'il choisit pour l'exprimer la forme du dialogue, dans lequel il aborde un problème particulier en mettant en scène un débat conduit par Socrate, lequel, par une série de questions découlant les unes des autres, parvient à mettre son interlocuteur en contradiction avec lui-même, avant de développer ses propres arguments. Les dialogues de Platon portent sur une infinité de sujets, mais inlassablement revient l'interrogation sur la connaissance du bien et du juste dans l'homme et dans la cité, tandis que s'affirme, dans *La République* en particulier, à travers le mythe de la caverne, la théorie des Idées ou Formes, ces réalités essentielles dont les choses visibles ne sont que le reflet.

Platon est le témoin du déclin de cette civilisation de la cité dont Athènes a été le modèle au siècle précédent. Devant les luttes qui déchirent le monde grec du IV^e siècle av. J.-C. et singulièrement celles qui, à l'intérieur des cités, opposent « riches » et « pauvres », il s'interroge sur les moyens propres à y mettre fin et à rétablir la justice entre les membres de la communauté civique. Pour cela, il élabore successivement deux projets. Le premier, décrit dans *La République*, vise à réserver le pouvoir de décision à une minorité de philosophes, tandis que la guerre devient l'activité unique d'une classe de gardiens auxquels est imposée une vie communautaire et dont l'entretien repose sur le travail de ceux qui forment la troisième classe de cette cité parfaite mais que le philosophe sait irréalisable. Le second, présenté comme un projet de *Lois* destinées à une colonie imaginaire, abandonne l'idée d'une cité parfaite mais prétend garder l'équilibre et la justice au sein de la cité par une égale répartition de la terre et un contrôle extrêmement strict de la vie de tous. Dans l'un et l'autre projet, l'éducation physique, musicale et philosophique, prise en charge par la cité, tient une place de premier plan et concerne autant les femmes que les hommes, même si elle comporte pour les premières des nuances que le philosophe justifie par leur infériorité naturelle. Les *Lois* sont la dernière œuvre de Platon, qui meurt vers 347 av. J.-C. après avoir enseigné pendant près d'un demi-siècle à Athènes dans le cadre de

l'Académie qu'il a fondée en 387 av. J.-C. Parmi ses nombreux disciples se trouve un jeune Grec, originaire de Stagire, qui va à son tour créer sa propre école à Athènes : Aristote.

Aristote compte parmi les plus grands esprits de tous les temps. Son savoir est encyclopédique et il n'est pas un domaine de la connaissance qu'il n'aborde, de la logique à la métaphysique, de la physique à la biologie et de l'éthique à la science politique, dont on peut dire qu'il est le fondateur. Sa théorie de la connaissance repose sur l'idée que la science ne peut avoir pour objet que les choses telles qu'elles sont. Mettant en évidence les difficultés (*apories*) que ses prédécesseurs n'ont pas su résoudre, il énonce ses propres solutions en faisant appel aux faits (*erga*) et aux phénomènes, et en développant une méthode fondée à la fois sur l'observation et sur la recherche. L'encyclopédisme d'Aristote explique l'influence considérable qu'il exerce à partir de l'Antiquité. Son idée de recherches communes annonce les réalisations qui seront mises en place au siècle suivant à Alexandrie avec la création du musée et de la bibliothèque, à laquelle participe l'un de ses disciples, l'Athénien Démétrios de Phalère. En cela, Aristote, s'il est bien le dernier représentant de la philosophie grecque classique, est aussi celui qui annonce la vie intellectuelle de l'époque hellénistique.

LES SCIENCES ET LES TECHNIQUES

De même qu'il est difficile de parler de philosophie grecque avant une époque relativement tardive, la science au sens où nous l'entendons ne se constitue comme discipline autonome qu'à partir du IV^e siècle av. J.-C. Les premiers « physiciens » ioniens sont tout autant des philosophes que des savants ; quant au célèbre Thalès, non seulement il se mêle de politique mais, si l'on en croit les récits des anciens, il n'hésite pas également à spéculer sur les pressoirs à huile. Par ailleurs, il ne fait aucun doute que les Grecs sont dans bien des domaines, et singulièrement dans celui des techniques, les héritiers des grandes civilisations d'Asie occidentale : la médecine égyptienne, l'astronomie babylonienne précèdent de plusieurs siècles leurs propres spéculations. Mais ce qui dès l'origine distingue la science grecque des techniques orientales, c'est non seulement le fait d'écarter de ses analyses tout élément surnaturel, mais plus encore peut-être de soumettre celles-ci à la discussion. On a déjà mis cela en relation avec l'émergence d'un type d'organisation politique original, la cité, qui suppose la participation de tous ceux qui la composent aux prises de décisions communes et au débat préalable. On a souvent souligné aussi les limites d'une pensée abstraite où le savoir devient une fin en soi, indépendant de ses applications pratiques. Et il est vrai que si nos sources mentionnent l'existence de traités techniques sur

l'agriculture, la guerre, la peinture, la mécanique ou la chrématistique, c'est-à-dire l'art de se procurer des revenus, ce n'est pas dans ces domaines que se situe l'apport essentiel des anciens Grecs.

Les premiers savants grecs sont des Ioniens, plus précisément originaires de Milet, une florissante cité d'Anatolie. C'est là que sont élaborées des théories sur l'origine du monde, de la nature (*physis*) et sur la substance primordiale — l'eau pour Thalès, l'infini pour Anaximandre, l'air pour Anaximène — à partir de laquelle le monde s'est développé. Ces théories, c'est-à-dire ces raisonnements abstraits, ne s'appuient sur aucune expérimentation et, surtout, ne posent pas vraiment le problème des changements affectant cette substance primordiale.

À l'autre extrémité du monde grec, en Italie méridionale, des spéculations tout aussi abstraites jettent les bases de la science mathématique. Pour les pythagoriciens en effet, les nombres sont le principe de toutes choses. Ce qui sur le plan philosophique aboutit à un mysticisme souvent puéril permet, d'une part, des recherches empiriques dans le domaine de l'acoustique et, d'autre part, la mise en évidence de relations entre les nombres et certaines figures géométriques (4 et 9, nombres carrés ; 6 et 12, nombres oblongs, etc.).

Avec la fin du ^{vi}^e siècle av. J.-C., le problème du changement passe au premier plan des préoccupations des savants grecs, qui lui donnent des réponses variées. Alors que Parménide rejette l'idée de tout changement puisque l'Un est immuable et éternel, Empédocle explique le changement par le mélange et la séparation des substances déjà existantes, dont les combinaisons sont illimitées. Héraclite fait reposer l'équilibre sur l'opposition des forces contraires, en perpétuel changement. Mais la plus intéressante des théories physiciennes du début du ^v^e siècle est la théorie atomiste de Démocrite, selon laquelle tous les phénomènes de la nature résulteraient de la combinaison d'atomes se mouvant au sein du vide. On ne possède malheureusement aucun des traités sur l'astronomie, la botanique, la zoologie, l'art de la guerre — et même la médecine — que Démocrite aurait rédigés.

À partir du milieu du ^v^e siècle av. J.-C., c'est Athènes qui devient le principal centre de la vie intellectuelle. Mais celle-ci semble surtout dominée alors, sous l'influence de Socrate, par des questions de philosophie morale et politique plus que par des préoccupations proprement scientifiques, même si la cité accueille un savant comme Anaxagore ou des physiciens de l'école hippocratique. Platon s'inscrit dans cette orientation nouvelle de la pensée philosophique, tout en s'opposant vigoureusement aux sophistes. Mais c'est aussi Platon qui place le savoir géométrique au fronton de son école, l'Académie, et qui, dans ses dialogues, s'efforce de définir une philosophie de la science fondée sur l'abstraction mathématique. Partant du postulat que toute

substance naturelle est un composé des quatre corps simples, la terre, l'eau, l'air et le feu, il identifie chacun de ces corps simples à l'un des solides réguliers : le feu au tétraèdre, l'air à l'octaèdre, la terre au cube et l'eau à l'icosaèdre. Les multiples combinaisons de ces corps simples se trouvent ainsi réductibles à des formules mathématiques. Les démonstrations de Platon ne sont pas toujours très claires. On sait par ailleurs que, pour lui, le monde sensible n'est que le reflet du monde des Idées ou Formes. Son apport à l'histoire des sciences, plus qu'à des théories précises, tient à son souci de dégager une structure mathématique de l'univers et de découvrir des lois abstraites derrière les données de l'expérience.

En cela, et bien qu'il fasse souvent référence dans ses dialogues à la médecine et à l'astronomie, il se distingue de ceux de ses contemporains qui témoignent dans ces deux domaines de connaissances beaucoup plus empiriques. Sous le nom d'Hippocrate sont parvenus jusqu'à nous des écrits médicaux rédigés entre le v^e siècle av. J.-C. et le ii^e siècle apr. J.-C. Mais les plus importants d'entre eux datent de la seconde moitié du v^e siècle et du iv^e siècle av. J.-C. Ce qui, par-delà la diversité de ces traités, fait l'intérêt de la médecine hippocratique, c'est le souci de présenter la maladie comme un phénomène naturel et de faire reposer la thérapeutique sur des observations détaillées et méthodiques de l'évolution des maladies. Malheureusement, si ces écrits reflètent les connaissances empiriques acquises au gymnase ou sur le champ de bataille, fondamentales pour la chirurgie des fractures, on y retrouve également l'écho des débats concernant les éléments constitutifs de la nature appliqués à l'étude du corps humain. Et si certains médecins s'opposent à ceux qui affirment que le corps est constitué d'air, d'eau, de terre et de feu, c'est pour leur substituer comme constituants le sang, la bile noire, la bile jaune et le flegme, en les associant avec les opposés que sont le froid, le chaud, l'humide et le sec. Dans certains de ces exposés, la santé est présentée comme un équilibre « isonomique » et la maladie comme résultant d'un déséquilibre « monarchique », le politique servant ainsi à penser ce qui relève de la science. Quant aux traités sur les maladies des femmes et sur la génération, ils sont révélateurs de la façon dont les Grecs conçoivent la division des sexes.

Dans le domaine de l'astronomie, il faut surtout retenir le nom d'Eudoxe de Cnide, contemporain de Platon, qui s'efforce de rendre compte des mouvements des corps célestes en élaborant la théorie des sphères concentriques, tournant autour de la Terre à des vitesses différentes et selon des axes d'inclinaison variés. Il faut toutefois remarquer que, si l'astronomie d'observation connaît des progrès au iv^e siècle av. J.-C., ceux-ci restent limités du fait du caractère encore très primitif d'instruments tels que le gnomon. Ici encore, on note l'importance de l'application des modèles mathématiques à l'étude des phénomènes naturels.

Avec Aristote, nous aboutissons à l'œuvre qui domine la fin de l'époque classique dans le domaine des sciences de la nature. Pour Aristote comme pour ses prédécesseurs, la nature n'est pas un monde livré aux caprices de l'arbitraire. C'est un monde ordonné par des règles, le propre du savant étant de les mettre en lumière, de rechercher les causes des phénomènes, et en particulier, parmi ces causes, ce qu'Aristote appelle la « cause motrice » et la « cause finale ». Aristote demeure fidèle à la théorie des quatre constituants de la matière, air, eau, terre, feu, et des quatre opposés fondamentaux, chaud, froid, humide et sec, mais il ajoute pour rendre compte des corps célestes un cinquième élément, l'éther. Par ailleurs, à la différence de Platon, il laisse de côté les spéculations purement mathématiques pour s'en tenir aux faits (*erga*). D'où l'importance de ses recherches sur le mouvement des corps, qui font de lui le premier savant à avoir abordé le problème de la dynamique, même s'il a simplifié la relation entre le poids (masse) et la vitesse (vélocité). D'où également l'importance de ses traités biologiques, dans lesquels il se livre à des descriptions détaillées des espèces animales. Il est même à peu près certain qu'il entraîne ses élèves à pratiquer des dissections.

Comme Platon, Aristote pense que le monde est constitué en vue d'une fin et que le philosophe et le savant doivent se préoccuper de l'universel et non du particulier. Mais, pour lui, le particulier est le moyen d'accès à cet universel. D'où l'importance des investigations de détail fondées sur l'observation, ce qu'il met en pratique avec ses élèves, aussi bien dans le domaine des sciences de la nature que pour l'étude de cette science par excellence qu'est la politique, la science du gouvernement de la *polis*.

Par cette attitude, Aristote témoigne que la science grecque n'est pas aussi coupée du monde de l'observation et des techniques qu'on a parfois voulu le dire et n'ignore pas les recherches empiriques. Il n'en reste pas moins que jusqu'au IV^e siècle av. J.-C. — si l'on met à part les premières manifestations de la médecine hippocratique —, c'est l'argumentation abstraite qui la caractérise le plus souvent. En ce sens, le déclin de la cité n'est pas étranger aux voies nouvelles qu'emprunteront les sciences et les techniques à l'époque hellénistique.

10.1.4

Langue et littérature

Luciano Canfora

Dès le début, chaque cité et région de Grèce a, en fonction de son organisation géographique, politique et sociale, un dialecte propre. La plupart de ces langues apparaissent principalement sur des épigraphes, chaque cité utilisant son propre patois pour les inscriptions publiques comme privées. Ces sources n'en demeurent pas moins insuffisantes. À l'exception de l'Attique, de Lesbos et de Syracuse, les œuvres de la littérature « grecque » ne sont pas rédigées dans des dialectes véritablement locaux : une langue littéraire plus répandue est généralement adoptée. C'est déjà vrai de la plus ancienne œuvre littéraire grecque, *L'Iliade*, qui, pour les Grecs, représente également un « commencement ».

Ce que nous appelons la « littérature grecque » naît avec les récits homériques (*L'Iliade* et *L'Odyssée*) qui, s'il ne prennent véritablement forme qu'au cours du VIII^e siècle av. J.-C., constituent l'apogée d'un processus créatif amorcé bien plus tôt. L'héritage de toute une civilisation — la civilisation mycénienne, qui connaît un âge d'or entre les XVI^e et XII^e siècles av. J.-C. — est sauvé de l'oubli par les poèmes homériques, rédigés à une époque où le souvenir de cette civilisation submergée par la migration des Doriens est encore vivant. Les seuls vestiges écrits de la civilisation mycénienne étant une collection de tablettes strictement documentaires, les poèmes homériques du VIII^e siècle av. J.-C. représentent pour nous, comme pour les contemporains d'Homère, une véritable encyclopédie primordiale — et même tribale — sur les Mycéniens, leur savoir, leurs institutions, leurs lois familiales, leur art de la parole, etc.

L'Iliade condense en quelques jours l'action de la guerre de Troie qui, en réalité, a duré dix ans. L'auteur du poème choisit de bâtir son récit autour d'un héros et d'un thème centraux : Achille et ses réactions face aux tours que lui joue Agamemnon. Quant à *L'Odyssée*, elle relate le retour de la guerre d'Ulysse, l'un des héros destructeurs de Troie, ses voyages et, enfin, l'assassinat des prétendants de son épouse qui se sont établis dans son palais. *L'Iliade* et *L'Odyssée* sont à l'époque les ouvrages les plus populaires en

Grèce : c'est avec eux que les enfants apprennent la lecture et que le peuple étudie la mythologie et la géographie.

L'avènement de la *polis* (la cité-État qui supprime le palais mycénien), accompagné de luttes pour le pouvoir politique et social entre les aristocrates et les masses (se soldant bien souvent par la confiscation du pouvoir par un « tyran »), constitue le terreau sur lequel une nouvelle forme de composition littéraire, les poèmes lyriques, se développe au cours du VI^e siècle av. J.-C. Ces œuvres, notamment les élégies politiques de poètes tels que Solon et Tyrtée, sont rendues publiques au cours de banquets. Contrairement aux grands poèmes épiques anonymes, la poésie lyrique est également un moyen d'expression des sentiments personnels. Archiloque au début du VII^e siècle av. J.-C., Sappho vers la fin de ce même siècle, Hipponax au VI^e siècle av. J.-C. et Anacréon (ami des fils de Pisistrate, tyran d'Athènes) sont de ces individus qui dévoilent publiquement leurs sentiments d'amour ou de haine, ce qui fait d'eux les premiers auteurs dont on puisse esquisser la biographie.

Le lyrisme choral constitue un genre littéraire à part, répondant principalement aux besoins de grandes familles, souverains, tyrans, etc. Sémonide, Bacchylide et Pindare (contemporain du grand poète tragique athénien Eschyle) monnaient leur génie à de grands seigneurs tels que Hiéron de Sicile, qui l'utilisent pour renforcer leur prestige : les poèmes célèbrent ainsi leurs victoires aux jeux panhelléniques. L'œuvre de Bacchylide, dont la quasi-totalité avait disparu, a été en partie reconstituée grâce aux papyrus découverts en 1897. En outre, si l'œuvre du plus célèbre de ces poètes, Pindare, a été largement conservée pendant l'Antiquité, seules ses *Épinicies* sont parvenues jusqu'à nous. Celles-ci se composent d'odes triomphales en l'honneur des différents jeux (Olympiques, Pythiques, Isthmiens et Néméens) et sont rédigées en dorien littéraire, auquel Pindare mêle des formes épiques empruntées à Homère et quelques formes éoliennes.

Les VII^e et VI^e siècles av. J.-C. sont par ailleurs marqués par la naissance de la philosophie, qui se développe en Ionie sous l'impulsion des « physiciens » Thalès de Milet et Héraclite d'Éphèse (voir plus haut). L'essor de la philosophie, tout comme celui de la poésie lyrique, s'étend à l'ensemble du monde grec dans le sens le plus large du terme, c'est-à-dire du sud de l'Italie (avec Pythagore et Parménide) à la Sicile (Empédocle) et à l'Helléspont (Démocrite et Anaxagore).

L'historiographie voit également le jour hors de la péninsule Grecque. On affirme en effet qu'elle fait son apparition en Ionie sous l'influence de deux grands voyageurs, Hécatee de Milet et Hérodote d'Halicarnasse, dont les cités sont sous la tutelle du roi de Perse. À leurs débuts, histoire et géographie sont plus ou moins confondues. En grec, le terme histoire signifie « recherche », activité qui porte sur l'ensemble de la réalité humaine. C'est à

Hécatée que l'on doit les premiers ouvrages d'historiographie : les *Généalogies*, qui établissent la transition des dieux aux héros puis aux humains, et la *Périégèse* (« voyage autour du monde »), œuvre qui influence considérablement les *Histoires* d'Hérodote, dont les premiers volumes ont une structure analogue à la *Périégèse*.

Hécatée semble être le premier à affirmer le droit de l'individu à critiquer les traditions, ses *Généalogies* s'ouvrant sur ces mots : « J'écris ces choses comme elles me semblent vraies. » À notre connaissance, il est également le premier à esquisser une carte du monde connu, ce qui lui vaut la profonde admiration d'Hérodote. Ce dernier, pour sa part, narre l'histoire de la Perse avec une liberté totale. Avant cette époque, les rois imposaient « leur » version de l'histoire, au moyen d'inscriptions royales énumérant leurs guerres et conquêtes de façon strictement officielle et autoritaire. Historiographie et liberté sont, dès le début, intimement liées. En outre, Hérodote n'est pas neutre : il prend fait et cause pour Athènes. Il est né à Halicarnasse, en Asie, à l'aube de la seconde guerre médique (480-478 av. J.-C.), ce qui implique que son récit des guerres entre Grecs et Perses relate des événements dont il n'a pas été témoin. Il s'agit plutôt de l'épopée de la génération qui l'a précédé, et particulièrement d'Athènes. L'historien tisse des liens avec l'entourage de Périclès, artisan de la grandeur de l'Athènes démocratique. Il fait sienne l'idée maîtresse de la propagande athénienne, selon laquelle l'Empire athénien doit être accepté par les autres Grecs en raison de ses mérites dans la lutte contre les « Barbares ». C'est précisément alors que l'Empire est en crise, à l'aube de la guerre du Péloponnèse, qu'Hérodote achève la rédaction de ses *Histoires*. On ignore s'il meurt, comme Périclès, lorsque la peste s'abat sur Athènes au début de la guerre comme le relate Thucydide, ou seulement quelques années plus tard. Reste que son récit se clôt sur un événement — la conquête de la cité de Sestos par les Athéniens — qui ne mène à aucune véritable conclusion. On préfère penser que l'œuvre d'Hérodote demeure inachevée. La représentation d'Hérodote comme un homme doux, bien disposé, un peu naïf et même quelque peu mythologue est une légende convenue dont la naissance a été favorisée par Thucydide, qui critique implicitement le style de son prédécesseur et certains détails de son œuvre.

Thucydide est le premier auteur athénien à manier la prose. Avec lui, le dialecte attique devient une langue littéraire de grande envergure. Il naît une vingtaine d'années après Hérodote, qui exerce sur lui une influence décisive au début de sa carrière. Une anecdote tirée de la tradition biographique des anciens raconte qu'il s'émeut un jour au cours d'une lecture publique d'Hérodote. Dans le premier volume de son *Histoire*, on peut identifier des fragments d'une légende grecque qu'il a peut-être commencée dans le but de continuer l'œuvre d'Hérodote. Cependant, la grande guerre qui éclate entre Athéniens et Péloponnésiens (431 av. J.-C.) contrarie ses plans, et même sa

conception de l'histoire. Dès lors, en plus d'être convaincu de l'importance de la guerre qui vient de débiter, il formule la théorie générale selon laquelle il n'est possible d'écrire que l'histoire dont on est contemporain, thèse qui a un impact considérable sur le développement de l'historiographie. Après Thucydide, la prééminence de l'histoire contemporaine est généralement acceptée. Xénophon d'Athènes et Théopompe de Chio, par exemple, ne traitent que de ce sujet. L'histoire contemporaine est également la préoccupation principale des historiens qui relatent par ailleurs le passé le plus lointain, comme Éphore de Cyme. Thucydide exerce également une influence considérable sur l'historiographie par le biais de sa définition de l'objet de l'histoire — Hérodote avait en effet une conception plus large (ionienne) de cette discipline, incluant les traditions culturelles. À partir de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse* de Thucydide, l'objet de cette science est clairement défini : il s'agit avant tout de la guerre et, en conséquence, de la lutte politique dans la mesure où elle est liée à celle-ci.

On ignore la date de la mort de Thucydide. Selon les érudits hellénistiques, il aurait été assassiné. Quant à son œuvre, nous avons toutes les raisons de penser qu'une partie inachevée a été utilisée dans les deux premiers volumes des *Helléniques* de Xénophon. Celui-ci, un cavalier athénien au service des Trente Tyrans pendant la guerre civile qui éclate à Athènes après la défaite de 404 av. J.-C., est un ami de Socrate, qui quitte la ville peu après la défaite de son parti. Il participe en tant que mercenaire à la campagne du prince Cyrus contre son frère le roi de Perse, de 401 à 399 av. J.-C., avec le soutien de Sparte. Par la suite, Xénophon reste en Asie au service des généraux spartiates, et particulièrement du roi Agésilas pour lequel il écrit un éloge sous forme de biographie.

Xénophon, qui est l'ami de Socrate et peut-être également de Thucydide, dont il hérite des notes, incarne la transition entre les périodes hellénistique et classique. Rompant avec la tradition archaïque, il est l'auteur polyvalent d'œuvres historiques, philosophiques et techniques, mais également de romans. Son existence même, son esprit aventureux et son idéal monarchique en font un homme « hellénistique ». Il n'écrit pas seulement pour ses concitoyens athéniens, mais pour tous les Grecs. Isocrate, grand orateur contemporain et rival de Xénophon qui vit tout au long du siècle séparant Périclès et Démosthène, s'adresse également à un public panhellénique. Ses discours sont plutôt des pamphlets et son public, issu des sphères cultivées de toute la société grecque, de Syracuse aux cités grecques d'Asie, compte notamment le roi de Macédoine.

En revanche, les « véritables » orateurs — comme Démosthène, Eschine et Lycurgue — s'adressent exclusivement au public athénien. Leurs discours sont intimement liés à des situations concrètes. L'assemblée populaire et les tribunaux sont le théâtre où se pratique l'oraison politique et judiciaire au

bénéfice des citoyens ; c'est la raison pour laquelle les discours ne sont généralement pas publiés, ou plutôt devrait-on dire qu'ils le sont au moment même où l'orateur les prononce.

Les personnes qui écoutent les discours de Périclès ou Démosthène à l'assemblée sont les mêmes que ceux qui prennent part en masse à la vie du théâtre : les citoyens. À l'aube de la guerre du Péloponnèse (431 av. J.-C.), Athènes compte quelque 30 000 citoyens, contre 21 000 un siècle plus tard (316 av. J.-C.). Au sein de la cité démocratique, le théâtre est une fonction publique. Athènes est la seule cité dont on connaît à peu près le volume de la production dramatique. Pour avoir une idée de la production tragique et comique dans le monde grec à cette époque, il faut imaginer qu'un phénomène semblable s'est produit dans de nombreuses cités.

Dans sa *Poétique*, Aristote envisage déjà plusieurs hypothèses sur les origines de la tragédie. Quoi qu'il en soit, il est certain que celle-ci est, dès le début, liée à la religion de la cité.

Lors des fêtes dionysiaques, occasions solennelles pour la représentation de pièces, le public ne vient pas seulement d'Athènes, mais de toute la Grèce. La langue du dialogue tragique est pourtant toujours l'attique, tandis que les parties lyriques sont dites en dorien. Le chœur constitue au départ l'élément essentiel de la tragédie et reste fondamental même après l'apparition du dialogue, tout en gardant sa spécificité linguistique, la « langue ordinaire de la lyrique chorale ». Celle-ci exprime la diversité des dialectes de chaque *polis*. Toutes les langues poétiques sont, dans une plus ou moins grande mesure, des langues communes (en grec *koinai dialektoi*).

De la multitude des tragédies athéniennes — on ne sait pour ainsi dire rien de ce qui a été produit dans les autres cités —, seules quelques œuvres de trois auteurs du v^e siècle av. J.-C. (Eschyle, Sophocle et Euripide) nous sont parvenues. Si ces trois dramaturges sont passés à la postérité, ce n'est parce que leurs contemporains les jugent déjà particulièrement remarquables, comme le dit clairement Aristophane dans sa comédie « littéraire » intitulée *Les Grenouilles* (405 av. J.-C.). Le siècle qui suit confirme cette hypothèse : en effet, l'orateur Lycurgue, ami et collaborateur de Démosthène, exige, alors qu'il est au pouvoir, une édition « athénienne » officielle des œuvres de ces trois auteurs classiques athéniens. Conséquence de cette prédominance : les tragédies du iv^e siècle av. J.-C. ont été perdues, à l'exception des *Perses*, dithyrambe de Timothée retrouvé sur l'un des plus anciens papyrus (papyrus de Berlin n° 9875). Nous devons également à Timothée, disciple d'Euripide, de grandes innovations dans le domaine musical.

La disparition des comédies est encore plus radicale, puisque seul l'Athénien Aristophane a échappé à l'oubli, ou plutôt est-ce le cas de onze de ses comédies, qui ne constituent qu'un très petit échantillon de l'ensemble de

sa production. C'est à ces œuvres que nous devons l'essentiel de ce que nous savons de la comédie athénienne antique, qui est directement et ouvertement politique. Ceci conduit à une erreur de perspective, qui consiste à considérer que la qualité de l'ensemble du genre comique est équivalente à celle de l'art d'Aristophane, alors que celui-ci est probablement bien supérieur à celui de ses rivaux, ce qui explique notamment le peu de succès qu'il rencontre de son vivant et, en revanche, l'intérêt considérable qu'il suscite parmi les érudits lors des siècles suivants. La comédie d'Aristophane prend pour cible trois hommes : Cléon, successeur de Périclès à la tête de la cité, Euripide, tragédien le plus controversé de son temps, et Socrate, penseur victime de son aliénation à la démocratie athénienne, condamné à mort par un tribunal démocratique en 399 av. J.-C. Dans l'*Apologie de Socrate*, défense attribuée à l'accusé Socrate par Platon, le philosophe se remémore les attaques d'Aristophane à son encontre dans *Les Nuées* (423 av. J.-C.), montrant que cette comédie a eu une influence réelle sur l'opinion publique athénienne.

Un siècle plus tard, à l'aube de la période hellénistique, le théâtre comique nous apparaît sous un jour tout à fait différent. Ce que l'on peut lire des comédies de Ménandre, seul auteur bien connu de la « nouvelle comédie », provient de découvertes de papyrus — l'intégralité d'une comédie, le *Dyscolos*, a été publiée en 1958 d'après un papyrus Bodmer. Ceci tient au fait qu'à l'issue d'une longue période de popularité jusqu'à une époque relativement tardive de l'Antiquité, on cesse de lire et de copier Ménandre. Ce qui nous en reste, outre les traductions latines de Plaute et Térence, est assez révélateur de la nature de son art : la politique en est totalement absente, comme le sont, sur le plan littéraire, les passages lyriques. La comédie est alors devenue un théâtre privé, bourgeois, qui s'attache à peindre des personnages et dont le dénouement consiste bien souvent en une reconnaissance, thème qui devient la clé de voûte du roman des périodes hellénistique et romaine. Ménandre, ami d'Épicure, nous mène au cœur de la période hellénistique : son art fournit un modèle dont on s'inspire bientôt à Rome, ville-phare de l'hellénisme.

À partir d'Aristote, de Théophraste et de son disciple Ménandre, et par suite de la conquête macédonienne, le grec fondé sur le dialecte attique devient la langue commune du monde hellénisé. Il est employé sur un territoire immense, s'étirant de la Sicile à l'Inde et de l'Égypte à la mer Noire. Il s'agit alors d'une langue grammaticalement stable, enseignée dans les écoles et utilisée par l'administration : en somme, le grec devient l'équivalent de l'araméen en Orient.

10.1.5

Les arts

Angelos Delivorrias

Voir les illustrations 21 à 28

Le développement de l'art grec antique suit le cours de l'histoire, des transformations sociales et des réorientations du questionnement intellectuel avec une impressionnante cohérence dialectique et une grande rapidité. Pourtant, sa composante temporelle ne se manifeste pas par des avancées dans le domaine des moyens d'expression mais par d'autres facteurs, en particulier la grande cohésion de l'ensemble des tentatives audacieuses menées continuellement sur le corpus des expérimentations artistiques antérieures. Partant de ce principe, les subdivisions des phases successives de l'art grec ne sont que des sections convenues au sein d'un *continuum* caractérisé par une très grande unité interne et axé sur un idéal anthropocentrique. Ceci explique l'absence totale de tentative de description de l'environnement de façon naturelle et structurée ainsi que l'association de cet art au domaine non point privé mais public, auquel il est destiné et au sein duquel il s'épanouit. Parce qu'il se concentre sur les hommes et leur humanisation, l'art grec antique, même lorsqu'il s'inspire de la vie quotidienne, néglige délibérément l'épisodique et formule des paradigmes généraux, conformes aux valeurs défendues par la cité grecque depuis ses débuts.

LA PÉRIODE ARCHAÏQUE

À partir de la fin du VIII^e siècle av. J.-C., l'art géométrique abstrait donne naissance à un courant naturaliste. Des changements dynamiques dans l'ancienne forme tectonique des vases permettent de trouver l'équilibre grâce à la modification des proportions, même si des problèmes de statique subsistent en raison de la répartition inégale des éléments morphologiques (*ill.* 21). Vers la fin du VII^e siècle av. J.-C., des formes ovoïdes lourdes et mûres prédominent, tandis que des artistes anonymes deviennent les précurseurs de la

technique de la figure noire, appelée à devenir la technique reine de la poterie des périodes ultérieures (*ill. 22*).

On observe un développement similaire dans la décoration : la tendance de l'époque qui consiste à substituer des thèmes inspirés du monde végétal et animal aux motifs géométriques s'intensifie, et les surfaces des vases sont envahies par des créatures imaginaires inspirées du monde oriental, d'où le nom de période « orientalisante ». Quoi qu'il en soit, à partir du milieu du VII^e siècle av. J.-C., la figure humaine gagne en corporalité et en importance : elle est en effet de plus en plus intégrée aux cycles iconographiques des mythes. Sous l'influence des épopées homériques, l'art grec antique commence progressivement à mettre en place son répertoire thématique, qui demeure stable par la suite.

Ces traits distinctifs se traduisent par une homogénéité des productions des cités de Grèce métropolitaine et des colonies, en dépit des disparités stylistiques, temporelles et qualitatives locales. Vers le VII^e siècle av. J.-C., les ateliers crétois prennent une importance considérable puisque c'est en leur sein que sont élaborés les principes de l'art dédalique, prônant une représentation concentrée de la figure humaine. Cet art se développe parallèlement dans de nombreux autres centres artistiques. Par opposition aux sujets « végétaux » des figures sculptées du début du VII^e siècle av. J.-C., le *kouros*, jeune homme nu (*ill. 23*), et la *korê*, jeune fille vêtue (*ill. 24*), prennent leur forme définitive. La nature tectonique austère des figures de type dédalique souligne le rôle de certaines parties du corps dans l'articulation de la notion d'homme ou de femme, dans un style sobre, par une organisation compacte des volumes et par des plans et des contours nettement définis. Après de longs efforts pour travailler des matériaux friables, principalement les roches calcaires, le marbre est finalement maîtrisé, notamment grâce à l'apport des Cyclades. Vers 600 av. J.-C., les ateliers attiques produisent certaines de leurs créations les plus impressionnantes en termes de taille.

La période archaïque, comprise entre 600 et 500 av. J.-C., est marquée par l'évolution progressive des formes, jusqu'alors stylisées, vers une transcription toujours plus naturaliste des images qui les inspirent, parallèlement au développement de la connaissance gnostique des mondes interne et externe. En matière de sculpture monumentale, la figure humaine s'affranchit des dimensions colossales, de l'aspect statique, de la frontalité austère et des conceptions stéréométriques inspirés par une vision du monde héritée de l'art égyptien, dont la stabilité immuable est la principale raison d'être. La vitalité de l'organisme est saisie au vol grâce à la découverte du mouvement latent, rendu possible par le biais de déviations conscientes de certaines parties du corps de la stricte symétrie ainsi que par une multitude d'interventions discrètes dans la précision mathématique de la structure géométrique qui ont pour effet de donner aux créations un aspect vivant.

L'extraordinaire diversité des orientations stylistiques de l'art archaïque coïncide avec l'autonomie des cités grecques sans pour autant menacer son unité, de la même façon que les idiomes locaux ne brisent pas l'unité de la langue grecque.

En l'espace d'un siècle, la conception d'un corps humain vigoureux, aux articulations marquées, aux formes anguleuses et à la solide structure squelettique laisse place à un idéal plus raffiné dans lequel la chair s'exprime, les plans sont fluides et la peau prend vie. Vers la fin du VI^e siècle av. J.-C., la tradition attique, qui faisait depuis longtemps figure de pionnière, concrétise les objectifs de l'art archaïque et annonce de ce fait l'avènement d'une nouvelle ère.

La figure masculine parvient à atteindre l'harmonie avec le monde extérieur grâce à trois éléments : l'austérité d'une nudité divine et une densité interne, la libération des articulations et l'avancée décisive que représente l'unification des parties du corps au sein d'un système anatomique unique, et le remplacement du traditionnel sourire par une expression un peu plus sévère. Ceci se traduit également par la généralisation de traits naturalistes, qui s'expriment à travers l'étonnement des yeux grands ouverts, et ce même dans le cas du portrait d'une personne particulière. La figure féminine suit un développement analogue, en dépit de la prédilection pour une certaine exubérance dans les vêtements colorés, les bijoux précieux et les coiffures élaborées (*ill. 25*).

Il ne fait aucun doute que les principaux sanctuaires panhelléniques ont grandement contribué à l'essor de l'art archaïque. En plus de favoriser la construction, ils attirent les ateliers et artistes de tout le monde hellénique. C'est en leur sein que se cristallisent les fondements des deux principaux ordres architecturaux (ionique et dorique), représentés par des bâtiments souvent gigantesques. Les nombreuses décorations de leurs métopes, frises et frontons acquièrent une unité de composition et de thème, et les figures humaines une troisième dimension.

Parmi les précieux ex-voto que renferment ces sanctuaires, ceux provenant de l'étranger sont particulièrement remarquables, car ils témoignent des contacts entre les Grecs et les royaumes antiques d'Égypte et d'Orient pendant la période archaïque. De nombreuses œuvres sont en outre exportées : on en a découvert certaines dans des sépultures celtes, la plupart ayant toutefois été retrouvées dans des tombeaux étrusques. L'exportation de poteries corinthiennes puis l'excellente production des ateliers attiques stimulent le développement de la peinture sur vase, qui vient concurrencer la peinture monumentale. Tout au long du VI^e siècle av. J.-C., des balbutiements du style de la figure noire à la découverte de la technique de la figure rouge, la rapidité de l'évolution apparaît dans les créations d'artistes éponymes de premier ordre.

L'AVÈNEMENT DU CLASSICISME ET L'ÂGE D'OR

Les grandes victoires des Grecs, qui sonnent le glas de la vague expansionniste des Perses (490, 480-479 av. J.-C.) et contrarient les ambitions orientales des Carthaginois, constituent le *terminus post quem* d'une nouvelle période de l'art grec antique. Le sentiment de supériorité libère bientôt les formes inspirées des vestiges de l'uniformité archaïque, transformant leur matérialité en spiritualité et accordant une place plus importante à l'individualité, considérée comme un idéal. Ces phénomènes s'observent principalement à Athènes, qui devient le centre de la réflexion artistique ainsi que des réalisations techniques, scientifiques et philosophiques qui se développent en parallèle, le tout dans le cadre d'un idéal politique en évolution : la démocratie. C'est à Athènes que la civilisation du ^v^e siècle av. J.-C., « l'âge d'or », atteint son apogée pendant les trente années de classicisme, entre 460 et 430 av. J.-C., autrement dit sous le règne de Périclès.

Immédiatement après les guerres avec la Perse, lors de la période du « style sévère », les figures, enclines à la mélancolie, rassemblent leurs forces corporelles et donnent libre cours à leur caractère cinétique pour tenter de conquérir l'espace et la profondeur par la libération des compositions axiales, ce qui sera chose faite avec l'art de la période hellénistique. Cette nouvelle attitude envers la vie s'exprime dans l'intérêt porté au thème de la juxtaposition du logique et de l'illogique, aussi bien dans de vastes compositions sculpturales de batailles (*ill.* 26) que dans la poterie de la figure rouge, reflet de créations picturales aujourd'hui disparues. Dans les œuvres clas-

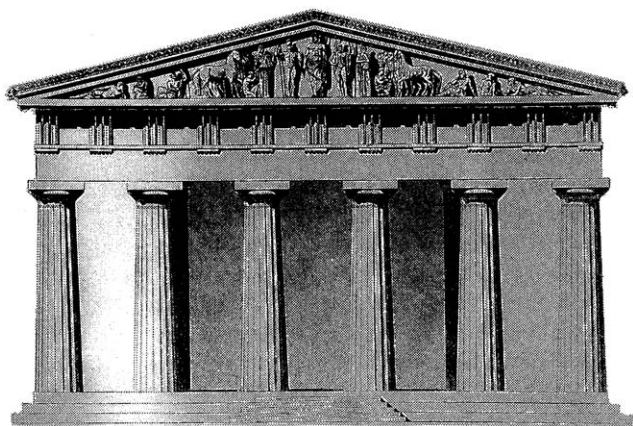


Figure 4 Temple dorique de Zeus à Olympie (« Olympeion »). Façade est. 465-456 av. J.-C. Reconstitution graphique (d'après Berve; Gruben, 1961).

siques (connues principalement grâce à des copies romaines) datant du milieu du v^e siècle av. J.-C., qu'elles soient le fait de Polyclète d'Argos (*ill.* 27) ou du sculpteur athénien Phidias, on observe une harmonie des forces cinétiques et statiques, un contrebalancement des masses porteuses et portées. Les attitudes dissimulent un monde intérieur empreint d'un sens des limites, inspiré par une philosophie de la mesure, pliant sous le poids de la connaissance et la conscience de la destinée humaine.

Le chef d'œuvre esthétique de Phidias est la décoration sculptée du Parthénon, temple situé sur l'Acropole d'Athènes qui abritait autrefois la statue chryséléphantine d'Athéna Parthénos, dont les médiocres copies romaines sont le seul témoignage. Derrière les sujets dépeints sur les deux compositions frontales (*ill.* 27), on peut discerner, sur le relief des métopes et la frise du mur intérieur du monument, une série d'allusions symboliques visant à glorifier et promouvoir la démocratie athénienne. La réalisation de cette œuvre en un temps si court (447-432 av. J.-C.) requiert la mobilisation et la collaboration de tous les artistes disponibles. Ceux-ci continuent d'œuvrer séparément après le début de la guerre du Péloponnèse (431 av. J.-C.) et le départ de Phidias pour Olympie, où ce dernier sculptera ses pièces les plus célèbres : les statues d'ivoire et d'or de Zeus.

Tout au long de la guerre du Péloponnèse (431-404 av. J.-C.), la tradition du classicisme est perpétuée par les collaborateurs de Phidias qui, malgré leurs particularismes, sont à l'origine des caractéristiques uniformes de l'art attique du « style riche ». L'attitude et la réserve des figures, leur aspect tragique et leur acceptation du destin s'estompent face au sentiment grandissant que les fondations du monde qu'elles soutiennent ne sont plus stables, cependant qu'une tendance croissante au sentimentalisme mène de l'être à l'apparence, de la simulation à l'illusion, des concepts diachroniques aux soudaines inspirations. Ainsi, l'art de la fin du v^e siècle av. J.-C. passe inexorablement de l'éloge de la figure masculine à un panégyrique de la figure féminine par le biais de techniques quasi maniéristes, jouant avec les formes fuyantes, le clair-obscur des plans et la fluidité du rendu des draperies, au travers desquelles les corps apparaissent d'une manière délicate mais hésitante.

Au cours du iv^e siècle av. J.-C., ces tendances s'intensifient jusqu'à l'extrême, marquées par le plus grand mépris des traditions locales et la formation d'un esprit artistique commun, à l'image de la langue grecque à la même époque. En réponse à une profonde aspiration à la stabilité et au calme face à l'instabilité, à l'incertitude de l'époque et à la succession rapide des événements historiques, l'art révère les principales réalisations du passé classique, soit qu'il s'en inspire directement, soit qu'il tente de les imiter. Ce sont les mêmes raisons qui amènent Platon à rechercher la vérité constante et immuable des idées. La rêverie nostalgique et la résignation évidente des frères figures de Praxitèle témoignent d'une disposition similaire. Considéré

comme le plus grand sculpteur de son époque, il humanise les dieux de l'Olympe, à l'inverse du non moins célèbre Scopas dont les figures sont secouées par la futile tentative de se débarrasser du fardeau de l'époque. À la fin de cette même période, Lysippe, pourvoyeur par excellence des idéaux d'Alexandre, perfectionne la projection tridimensionnelle des figures dans un environnement aux coordonnées variables.

Dans le même temps, l'intérêt scientifique croissant pour les données du monde réel, le rôle séminal de la personnalité dans le déroulement des événements et le besoin de stimuler la mémoire encouragent l'art des statues-portraits, dans lequel le rendu initialement idéalisé de la physionomie cède rapidement le pas à une tendance plus réaliste. Pour ce qui est de la peinture, aujourd'hui perdue, la maîtrise de la perspective se retrouve dans les meilleures peintures sur vase utilisant la technique de la figure rouge, art qui devient de plus en plus impressionniste jusqu'à sa disparition à la fin du IV^e siècle av. J.-C. On peut toutefois se représenter la vitalité chromatique et l'ampleur de ses réalisations grâce aux peintures murales mises au jour dans les tombeaux royaux de Macédoine et à de nombreuses mosaïques dont certaines, bien que préservées dans des transcriptions postérieures, sont la reproduction fidèle de compositions antérieures. L'abondance de richesses consécutive aux conquêtes orientales influe sur le faste de ces œuvres, tout comme l'exceptionnel développement de l'orfèvrerie et de la toreutique, dont les créations sont très prisées bien au-delà des limites géographiques de la civilisation hellène.

10.2

Alexandre le Grand et l'Empire macédonien

10.2.1

La formation de l'Empire macédonien

Pierre Briant

Voir l'illustration 29

En mai 334 av. J.-C., âgé de 20 ans, Alexandre, fils de Philippe et roi de Macédoine depuis 336 av. J.-C., débarque sur les côtes nord d'Anatolie à la tête d'une armée gréco-macédonienne très forte de 30 000 à 40 000 hommes. Stratège de la ligue de Corinthe — à laquelle ont dû adhérer les cités grecques d'Europe —, Alexandre s'est en principe fixé pour mission de libérer les Grecs d'Asie du joug perse et de mener jusqu'à son terme la « guerre de représailles » pour venger les destructions opérées par Xerxès en Grèce en 480 av. J.-C. Néanmoins, en tant que roi des Macédoniens, il nourrit manifestement des projets plus grandioses.

À cette date, l'Anatolie est incluse dans un immense empire qui, depuis les conquêtes de Cyrus le Grand (557-530), de Cambyse (530-522) et de Darius (522-486), s'étend d'ouest en est de la mer Égée à l'Indus, du nord au sud du Syr-Daria au golfe Persique et à la mer Rouge, et comprend également la Libye. Le roi de Perse est alors Darius III, monté sur le trône aché-

ménide à peu près à la même date qu'Alexandre sur le trône macédonien. Contrairement à la présentation qui en est traditionnellement faite depuis l'Antiquité, l'empire de Darius III n'est pas, en 334 av. J.-C., un État en pleine décadence, miné par les intrigues de palais et les révoltes de satrapes et de peuples conquis. Certes, il connaît des problèmes et est traversé de contradictions, mais à cette date, c'est plutôt Alexandre qui est dans une situation d'infériorité logistique et financière. Il lui faut donc de toute nécessité remporter une victoire rapide qui lui permette de surmonter la fragilité initiale de sa position face aux Perses.

La progression de l'armée du roi macédonien est rythmée par une série de batailles rangées. La première se déroule sur les bords du Granique, au printemps 334 av. J.-C. ; elle ouvre au conquérant la voie côtière, qui lui permet de prendre les cités grecques au pouvoir perse et d'y établir des régimes démocratiques. Le roi s'empare également de Sardes, ancienne capitale du royaume lydien et centre de la domination achéménide en Anatolie. Néanmoins, la victoire du Granique ne règle pas tout : les armées perses se sont repliées sur Halicarnasse (Bodrum) où elles mènent la résistance, sous la direction de Memnon, grâce à l'appui de la marine perse qui domine la mer Égée.

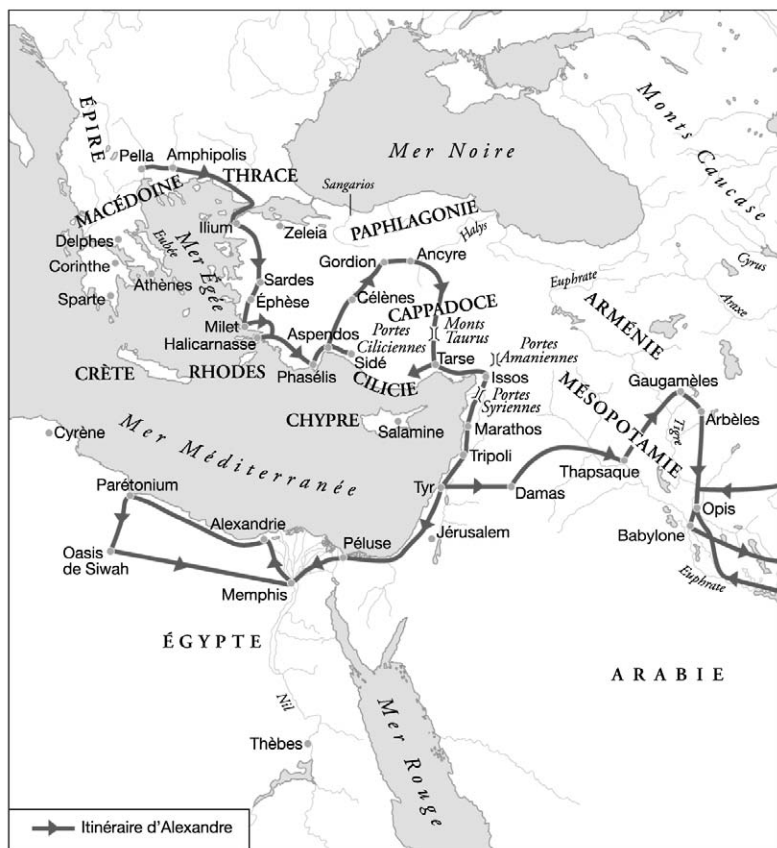
Pendant ce temps, Darius III a convoqué l'armée royale, où sont rassemblés les contingents envoyés par tous les peuples de l'Empire à l'exception des régions orientales de l'Iran. Il entend bloquer définitivement Alexandre. L'engagement a lieu en novembre 333 av. J.-C. en Cilicie, à Issos, au fond du golfe d'Alexandrette. C'est cet affrontement qui est représenté sur la célèbre mosaïque de Naples (*ill.* 29). Vaincu, le roi perse doit quitter en hâte le champ de bataille et se replier sur ses arrières en Babylonie. Dès lors, Alexandre peut marcher vers le sud, tout d'abord vers la Phénicie. Tyr tombe en 332 av. J.-C., au moment même où la flotte macédonienne reprend l'initiative. Fort de ses succès, Alexandre repousse les ouvertures diplomatiques de Darius et reprend sa marche : il s'empare de la côte syro-palestinienne, puis entre en Égypte, où il est reconnu pharaon.

Maître du front méditerranéen et sûr de ses arrières, Alexandre peut alors songer à lancer sa campagne contre le cœur même de l'Empire achéménide. Depuis sa défaite d'Issos, deux ans plus tôt, Darius III a profité de cette période de répit pour rassembler une immense armée qu'il a massée dans le nord de la Mésopotamie, à Gaugamèles, près de la ville d'Arbèles. Mais Darius III est une nouvelle fois vaincu : il fuit à l'est, vers les montagnes de Médie, et s'installe à Ectabane (Hamadan), où il espère encore reformer une nouvelle armée.

Alexandre peut alors marcher sur Babylone, haut lieu politique et religieux durant toute l'Antiquité. Son arrivée est marquée par le ralliement du dignitaire perse Mazaïos qui, en compagnie des magistrats babyloniens,

vient remettre au conquérant les clés de la cité. Suse — dominée par les palais de Darius et de Xerxès — suit bientôt l'exemple de Babylone. Après s'être emparé des trésors de Babylone et de Suse, Alexandre dispose de ressources financières illimitées. Il va bientôt pouvoir y ajouter les trésors des capitales de Perse : au total, des sommes qui, comptabilisées sous forme pondérale, ont pu être évaluées à 4 680 tonnes d'argent ou à 468 tonnes d'or.

Puis, dans l'hiver 331 av. J.-C., c'est la marche vers le plateau iranien et tout d'abord vers la Perse proprement dite, berceau du peuple dominant, où se trouvent Pasargades et Persépolis, l'une construite par Cyrus le Grand (557-530), l'autre par Darius I^{er} (522-486) et son fils Xerxès (486-465). Ces capitales traditionnelles sont chargées des souvenirs glorieux de l'histoire



Carte 1

achéménide et des images vivantes et colorées de la domination impériale et de ses profits.

Au printemps 330 av. J.-C., Alexandre quitte Persépolis à marches forcées. Il entend en effet gagner Ectabane de façon à empêcher Darius de reconstituer ses forces. En réalité, la situation de Darius est devenue tragique. Il est abandonné par quelques-uns de ses principaux lieutenants, en particulier du satrape de Bactriane, Bessos, qui entend s'arroger le pouvoir suprême. Il est bientôt destitué de fait par Bessos et ses conjurés, puis assassiné en juillet 330 av. J.-C., alors qu'Alexandre est sur ses talons.

Si la mort de Darius sonne le glas de la dynastie achéménide, elle ne marque nullement la fin des structures impériales mises en place par les



Itinéraires d'Alexandre.

représentants de la dynastie. Bien au contraire, Alexandre se présente comme le continuateur de Darius et son vengeur, prétendant mener une guerre légitime contre l'usurpateur Bessos. La nomination de satrapes iraniens est devenue la règle, au moins pendant quelques années. C'est qu'Alexandre a compris qu'il lui faut obtenir le ralliement de l'aristocratie iranienne.

Cependant, dans un premier temps, cette politique n'a pas le succès escompté auprès de l'aristocratie des régions orientales de l'Iran. Il faut plusieurs années aux troupes macédoniennes (330-327) pour conquérir ces pays. Lorsque enfin Alexandre y parvient, il épouse Roxane, fille du prince bactrien Oxyarte, geste qui symbolise la politique iranienne du conquérant. Mais cette politique suscite bien des oppositions au sein même de l'aristocratie macédonienne, ulcérée de devoir partager les fruits et le prestige des victoires avec les vaincus.

Au printemps 326 av. J.-C., Alexandre peut enfin diriger son armée vers un pays qui, pour les Grecs, appartient au monde des légendes : l'Inde. En plusieurs colonnes, les Macédoniens prennent possession de la haute vallée de l'Indus, dont les rois viennent faire soumission. Alexandre a pour objectif de poursuivre la marche vers l'est, vers la plaine indo-gangétique, pour parvenir à ce qu'il croit être l'« océan extérieur ». Néanmoins, ses soldats à bout de force et de résistance l'obligent à cesser la marche.

Après avoir laissé des satrapes et des garnisons dans la vallée de l'Indus, Alexandre organise son retour à partir de Pattala (Hyderabad ?). Cratère prend avec lui une partie de l'armée, par Kandahar ; le roi en guide une autre partie, qui suit une route côtière très difficile, où il entend rester en contact avec Néarque, chargé de remonter le golfe Persique. Après un voyage éprouvant, les forces armées font leur jonction en Carmanie (Kerman), puis regagnent la Perse où, pour la deuxième fois, Alexandre se rend à Pasargades. Sa première tâche est d'y remettre de l'ordre. Les satrapes et les généraux qui ont profité de l'absence du roi pour usurper ses pouvoirs sont mis à mort.

Les dernières années de son règne (325-324) ne voient pas faiblir l'activité prodigieuse du roi. Salué par de multiples ambassades, Alexandre intervient dans toutes les directions, de l'Europe à l'Inde. Il nourrit en particulier un nouveau projet : une expédition dans le golfe Persique organisée afin d'implanter des colonies sur la côte arabe. À cette fin, une flotte immense est rassemblée sur l'Euphrate, à Babylone. L'expédition projetée va toutefois échouer au moment même où elle allait commencer. Vaincu par la maladie, Alexandre meurt à Babylone le 10 juin 323 av. J.-C. En une dizaine d'années, il a reconstitué à son profit l'empire de Cyrus et de Darius (*carte 1*).

10.2.2

Les contacts culturels entre les Grecs et l'Orient

Pierre Briant

On considère traditionnellement que la conquête d'Alexandre a complètement transformé les sociétés d'Asie occidentale, profondément marquées par un processus accéléré d'hellénisation. Cette thèse remonte aux auteurs anciens qui, tel Plutarque, font d'Alexandre le prototype du conquérant bienveillant et chevaleresque, venu non pas détruire mais construire des villes et des routes, véhicules d'une nouvelle culture acceptée avec joie par des populations culturellement arriérées et désireuses de s'élever au niveau de leurs envahisseurs. De plus, Plutarque présente la politique d'urbanisation menée activement par Alexandre — auquel il attribue la fondation de 70 villes — à la fois comme la cause et le symptôme d'un développement économique et commercial sans précédent.

Les jugements très orientés des auteurs anciens ont été popularisés au XIX^e et au XX^e siècle apr. J.-C. par une historiographie européenne désireuse de présenter et d'utiliser Alexandre comme un précédent prestigieux des entreprises coloniales menées par les pays européens en Afrique, en Asie occidentale et plus à l'est. C'était par là-même poser en postulat que les conquêtes macédoniennes ont provoqué de profondes ruptures dans un monde que l'on qualifie désormais d'*hellénistique*, c'est-à-dire dominé presque hégémoniquement par la culture grecque.

Entre autres faiblesses, cette présentation souffre d'une méconnaissance profonde du monde de ceux que les Grecs appellent non sans mépris les « Barbares », ignorance accrue par l'insertion de l'histoire de l'Asie occidentale dans le domaine de l'histoire grecque. En d'autres termes, l'étude de la conquête d'Alexandre a longtemps été l'apanage d'historiens dont les centres d'intérêt se situent en Grèce et en Europe. Les progrès de l'histoire de l'Asie occidentale sous domination achéménide ont imposé, à la fin du XX^e siècle, une remise en cause globale de l'analyse des processus inter-

culturels qui se sont développés en Asie occidentale en réponse à la conquête macédonienne.

L'historien doit partir d'une observation à la fois très simple et très importante : l'Empire achéménide conquis par Alexandre est en 334 av. J.-C. un État multiethnique et multiculturel. À l'intérieur de chaque satrapie, le module de base est le « peuple » (*ethnos*). Chaque ensemble et sous-ensemble ethnoculturel parle sa propre langue et emploie son propre système d'écriture : les Babyloniens parlent l'akkadien et utilisent les caractères cunéiformes ; les Phéniciens parlent et écrivent en phénicien ; les Égyptiens utilisent l'écriture hiéroglyphique et l'écriture démotique (cursive) ; les Grecs parlent grec et gravent leurs décrets en grec ; enfin, les Perses parlent bien sûr le perse.

D'une manière qui peut paraître paradoxale, ou en tous cas atypique, les conquérants perses n'ont pas cherché pas à diffuser leur langue ou leur religion. Chaque peuple a conservé ses sanctuaires et ses dieux. La diffusion de la langue araméenne a en partie pallié les handicaps nés de l'hétérogénéité culturelle : l'araméen, qui a de plus en plus joué la fonction de langue d'échange, est également devenu la langue des chancelleries achéménides. À l'intérieur de cette constellation, les Perses tiennent néanmoins une place privilégiée. Ce sont les représentants des grandes familles aristocratiques qui, unis au roi par des liens puissants de fidélité et d'intérêt, détiennent tous les hauts postes de responsabilité politique, en particulier les satrapies.

Il est une seconde évidence qu'il faut présenter : les contacts culturels entre les Grecs et les populations d'Asie occidentale n'ont pas débuté avec Alexandre ; ils lui sont bien antérieurs. La première raison en est que les Grecs ont fondé de nombreuses cités sur les côtes d'Anatolie. Ces Grecs expatriés, intégrés à l'Empire achéménide, nouent des rapports parfois étroits avec les conquérants perses, qui font régulièrement appel à des artistes grecs dans les cours satrapiques. Dans une région comme la Lycie, au sud de l'Anatolie, mieux connue grâce aux découvertes faites sur le site de Xanthos, on constate que les monuments sont marqués — parfois conjointement — par des influences iraniennes, lyciennes et grecques.

Le cas de l'Anatolie est le mieux connu. Cependant, il ne fait guère de doute que la conquête d'Alexandre se déroule dans des zones où les processus d'acculturation sont déjà anciens et évolués. Des colonies grecques existent dans d'autres régions (Babylonie, Perse, Bactriane), mais uniquement sous forme d'établissements constitués par des descendants de déportés qui, bien souvent, ne parlent plus qu'un grec abâtardi. Ajoutons que de nombreux Grecs ont circulé dans les pays de l'Empire achéménide et que beaucoup ont été employés comme mercenaires. « Grèce » et « Orient » ne constituent donc pas, en 334 av. J.-C., des entités qui s'ignorent totalement. Dans ces conditions, Alexandre n'a certainement pas le projet d'im-

poser la culture grecque aux populations qu'il vient conquérir. Intelligent et pragmatique, il sait parfaitement que le monde qu'il a fait sien est multiple et complexe. Par conséquent, il ne cherche pas à modifier le système satrapique et tributaire, qui fonctionne à la perfection ; il ne dispose d'ailleurs pas de solution de rechange. Au fond, en 334 av. J.-C., le roi se retrouve assez exactement devant la difficulté stratégique que Cyrus, Cambyse et Darius ont su résoudre à leur profit lors de la phase de construction et d'affermissement de l'Empire achéménide : conquérir les territoires sans s'aliéner les populations. La politique impériale doit donc s'adapter aux diversités culturelles.

L'un des moments les plus forts de cette stratégie idéologique se situe lors de l'entrée d'Alexandre à Babylone en octobre 331 av. J.-C. Après négociations avec le satrape Mazaïos et les autorités locales, Alexandre pénètre dans la cité au milieu d'un appareil copié exactement sur celui qui était réservé aux Grands Rois. L'une de ses premières décisions est relatée par Flavius Arrien (env. 95-175 apr. J.-C.) dans son histoire de la campagne perse, *Anabasis Alexandrou* (III.15.4), dans les termes suivants : « À son entrée dans Babylone, Alexandre invita les Babyloniens à reconstruire les temples que Xerxès avait fait abattre, en particulier le temple de Bêl, celui des dieux que les Babyloniens révèrent le plus. » Il poursuit ailleurs (VII.17.2) : « Ce temple avait été rasé par Xerxès à son retour de Grèce, ainsi que tous les sanctuaires de Babylone ; mais Alexandre avait l'intention de le reconstruire, les uns disent sur ses fondations antérieures, d'autres en le faisant encore plus grand qu'il n'était auparavant. » On voit donc là Alexandre agir en continuité parfaite avec des conquérants antérieurs, en particulier Cyrus le Grand en 539 av. J.-C. : il lui faut apparaître comme un restaurateur des traditions culturelles locales. Nulle trace d'hellénisation dans tout cela ; la Babylonie par exemple conserve ses traditions tout au long de la période hellénistique.

L'entrée d'Alexandre à Babylone, on l'a vu, marque un tournant dans sa politique iranienne. Pour la première fois un Perse, Mazaïos, ancien dignitaire de Darius III, est nommé satrape. Dès 334 av. J.-C., le roi a bien marqué son désir de voir les nobles perses se rallier à lui : Mithrénès, qui vient de lui livrer la forteresse de Sardes, conserve les honneurs attachés à son rang. Toutefois, avec la défaite de Darius III à Gaugamèles et la proximité de l'entrée en Perse, Alexandre ressent la nécessité de donner un nouveau gage à la noblesse perse, qu'il veut détacher de Darius. Il l'appelle à le rejoindre, en lui garantissant le maintien de ses traditions et de ses privilèges.

Dans les années qui suivent, cette politique va certainement faciliter la tâche d'Alexandre, en particulier en Iran oriental. Mais elle va connaître également des résistances et des échecs, tout d'abord en Perse proprement dite, où, en dépit de ses efforts pour apparaître comme un héritier de Cyrus le Grand, Alexandre ne réussit pas à vaincre la résistance au moins passive de la

population. Cette attitude le contraint à choisir la manière forte, c'est-à-dire à incendier les palais de Persépolis.

Après la mort de Darius III, les ralliements de nobles perses et iraniens se multiplient. Néanmoins, dans le même temps, l'opposition grandit dans un secteur de l'aristocratie macédonienne. De manière à faciliter l'insertion des nobles iraniens, Alexandre, en effet, cherche à introduire les usages de la cour achéménide, en particulier la *proskynèse*, qui consiste, pour le personnage introduit devant le roi, à faire un geste de soumission. Une telle étiquette viole les traditions macédoniennes. Elle tend également à mettre sur le même pied Gréco-Macédoniens et Iraniens, ce que les premiers ne supportent pas. Là encore Alexandre doit temporiser ; il abandonne la *proskynèse* et sévit, mettant à mort certains de ses opposants.

Pragmatiquement, Alexandre juge que l'armée peut servir de lieu de rencontres entre aristocraties issues de cultures différentes. L'armée emmenée en Inde comprenait déjà des contingents iraniens. Lorsqu'il revient en Babylonie, en 334 av. J.-C., les soldats manifestent bruyamment leur hostilité devant l'appel grandissant aux Iraniens dans l'armée : même les régiments de cavaliers d'élite, les « compagnons » (*hetairoi*), ont dû accueillir en leur sein des cavaliers iraniens. Peu après, en prévision de la campagne d'Arabie, il met sur pied de nouveaux régiments mixtes ainsi décrits par Arrien (VII.23.3-4) :

Il versa les Perses dans les régiments macédoniens ; à la tête d'une section se trouvait un décurion macédonien, ayant à ses côtés un double-solde macédonien et un « dix-statères » ; à leurs côtés, il y avait douze Perses, et le dernier de la section était un Macédonien. [...] En sorte que, dans chaque section, il y avait quatre Macédoniens [...] le décurion commandait la section et douze Perses ; les Macédoniens étaient équipés de l'armement de leur pays ; les Perses étaient les uns archers, les autres armés du javelot à courroie.

Dans le même temps ont lieu les fameuses « noces de Suse » au cours desquelles, dans un cérémonial fastueux, Alexandre épouse la fille aînée de Darius et incite 80 de ses compagnons à épouser des princesses de la haute noblesse perse et iranienne. L'objectif est clairement fixé : rapprocher les deux aristocraties au service du roi. Pour autant, il ne s'agit pas d'une « politique de fusion » au sens habituel du terme. Désireux de fonder un empire durable, Alexandre sait qu'il a besoin de la collaboration de l'ex-peuple dominant de l'époque achéménide. Il n'est malgré tout pas question de mettre Macédoniens et Iraniens sur le même plan : les mariages unissent exclusivement compagnons macédoniens et princesses iraniennes. On n'entend parler d'aucun mariage entre un prince iranien et une princesse macé-

donienne. En d'autres termes, ces unions, dans l'esprit d'Alexandre, doivent conduire à une assimilation des Iraniens aux Macédoniens, et non au processus inverse.

En 323 av. J.-C., à la mort d'Alexandre, le bilan territorial est impressionnant : Alexandre a reconstitué l'Empire achéménide sur ses bases les plus étendues. Héritier des Achéménides, Alexandre en est également le successeur, dans la mesure où il n'a pas modifié en profondeur le système de l'administration impériale et qu'il a repris à son compte un certain nombre d'éléments du pouvoir du Grand Roi.

Il serait cependant erroné d'insister de manière unilatérale sur les continuités. La conquête par une armée venue d'Europe a également introduit des ferments de transformation, qu'il n'est pas aisé d'analyser sur le court terme. Il est probable que la politique d'urbanisation et de colonisation menée par Alexandre n'a effectivement jamais eu l'ampleur et les conséquences qu'on lui a souvent attribuées. Les villes grecques n'ont jamais constitué des noyaux de diffusion de la culture grecque : le monde des campagnes est resté totalement à l'écart des processus d'acculturation, réduits en fait à une partie très minoritaire des élites urbaines. D'où la longévité des traditions culturelles locales jusqu'à l'avènement de l'islam. Cette constatation vaut aussi bien pour la Babylonie que pour l'Égypte.

Enfin, on doit également souligner que la conquête macédonienne sous Alexandre et sous ses successeurs a ouvert des pays d'Asie occidentale et centrale profondes à l'immigration grecque, qui jusqu'ici avait été réduite à la frange côtière de la Méditerranée orientale. Toutefois, le nombre de cités fondées par Alexandre est certainement bien inférieur au chiffre de 70 avancé par Plutarque (env. 46-119 apr. J.-C.). Cette politique d'urbanisation est poursuivie avec vigueur par certains de ses successeurs, notamment les Séleucides, en particulier dans la partie orientale de leur empire. L'une de ces fondations — qui remonte peut-être à Alexandre — est la ville d'Ai-Khanoum, découverte et fouillée dans le nord de l'Afghanistan, au confluent de l'Amou-Daria et de la Kokcha. Ce sont ces Grecs d'Iran oriental qui donneront naissance aux royaumes gréco-bactriens et qui transmettront jusqu'en Inde les influences grecques, intimement mêlées aux traditions orientales.

10.3

Les Étrusques, les peuples italiques et Rome

10.3.1

Les Étrusques et les peuples italiques

Mario Torelli

Voir l'illustration 30

Durant les périodes archaïque et classique de la Grèce, ainsi qu'à l'époque de l'Empire macédonien, la Méditerranée centrale a plus ou moins sa propre histoire. Le sud de l'Italie et les côtes nord de la Méditerranée occidentale sont occupés par des colonies grecques comme *Massalia* (Marseille) ou *Nikaia* (Nice), tandis que l'arrière-pays est peuplé par des tribus indépendantes, des confédérations tribales ou des sociétés hiérarchiques de formes diverses, telles que des royaumes. Un phénomène similaire peut être observé dans les Apennins. Du VIII^e au VI^e siècle av. J.-C., le centre de l'Italie est dominé par les Étrusques, un peuple de langue non indo-européenne qui entretenait sans doute, dans des conditions méconnues, d'étroites relations avec l'Asie Mineure.

Tuscorum ante Romanum imperium late terra marique opes patuere :

« Avant l'essor de l'Empire romain, les Étrusques occupaient largement la terre et la mer. » Ce célèbre passage de l'historien romain Tite-Live (V.33.7) est le témoignage le plus parlant d'un auteur antique sur la puissance et l'étendue géographique de ce peuple. L'histoire des Étrusques, telle qu'elle a été reconstituée à l'époque moderne d'après les rares témoignages littéraires grecs et romains et les nombreuses données archéologiques, est également parfaitement dépeinte par Tite-Live. Toutefois, il n'est pas possible d'expliquer la domination étrusque en faisant abstraction des autres peuples d'Italie. C'est pourquoi les études historiques ont été recentrées de façon à envisager l'histoire de l'Étrurie conjointement avec celle, beaucoup moins connue, des tribus italiques (*carte 2*).

C'est au cours d'une période de croissance relativement courte mais très soutenue, allant de la fin de l'âge du bronze (XI^e siècle av. J.-C.) au début de l'âge du fer (fin du VIII^e siècle av. J.-C.), que s'établit le peuple étrusque sur une large zone de la péninsule italienne, appelée « Grande Étrurie », qui s'étend de l'est de la vallée du Pô aux fertiles plaines intérieures de Campanie et à la région côtière du golfe de Salerne en passant par le cœur de l'Étrurie antique, qui correspond de nos jours à la Toscane et au nord du Latium. Ce rapide essor à l'intérieur de la zone étrusque déstabilise considérablement l'équilibre social et économique archaïque que la culture appenninique a mis en place dans la péninsule à l'âge du bronze (XII^e et XI^e siècles av. J.-C.), donnant naissance à des écarts notables entre l'ouest de l'Italie, riche en terres fertiles et naturellement irriguées, et l'arrière-pays montagneux, pauvre et souffrant traditionnellement d'un certain retard. Les tribus italiques qui habitent cette dernière région, toutes de souche indo-européenne et principalement de langues osco-ombriennes, marquent le pas et doivent faire face à des conditions économiques difficiles. Leur réaction face à cette nouvelle situation demeure assez méconnue, mais ils finissent par forger progressivement leur propre identité tribale à l'intérieur du pays, sur des territoires tantôt très étendus, tantôt très restreints. Dans ces régions, la vie urbaine ne se développe pas avant les derniers temps de la République romaine et les changements politiques sont toujours tardifs. Ce n'est que vers la fin du VI^e siècle av. J.-C. que les sociétés locales, organisées en un système plus ou moins similaire à celui du servage étrusque et de la *clientela* romaine, abandonnent leur royauté préhistorique pour développer des régimes aristocratiques. L'activité économique principale de ces tribus italiques est l'élevage traditionnel de transhumance ; l'élevage ovin et bovin les maintient en contact permanent avec les régions côtières les plus développées, ainsi qu'avec les cités étrusques et grecques, auxquelles elles empruntent d'importants traits culturels.

Les premiers signes de la future diversité économique de la zone étrusque sont visibles dans la culture protovillanovienne (XI^e et X^e siècles av. J.-C.). Durant la période allant du IX^e au début du VIII^e siècle av. J.-C., on observe un

fort élan colonisateur en direction de plaines plus fertiles. À partir de la période villanovienne émergent plusieurs caractéristiques de la future puissance étrusque : une agriculture florissante fondée principalement sur les céréales, puis sur le vin et l'huile d'olive ; une exploitation intensive des riches mines de cuivre, d'argent et de fer locales ; un essor commercial remarquable alliant piraterie et vie de marin ; une acquisition sélective, mais soutenue, de traits culturels et de marchandises helléniques par l'intermédiaire de contacts précoces avec la Grèce ; enfin, le développement, très tôt, de communautés urbaines quasi contemporaines des premières cités grecques.

Le VII^e siècle av. J.-C. peut être considéré, pour les Étrusques, comme une période de développement encore plus rapide due à l'influence culturelle des modèles d'Asie occidentale introduits par les Grecs et les Phéniciens. En conséquence, l'uniformité de la culture villanovienne cède la place à une diversification des couches socio-économiques dans toute l'Étrurie et l'Italie. Le sud de l'Étrurie et les centres étrusques méridionaux comme Véies, Caeré, Tarquinia, Vulci et Vetulonia acquièrent bientôt une position dominante en Italie, devenant de grandes cités qui attirent nombre d'étrangers. C'est en leur sein, et dans les régions voisines soumises directement à leur influence (comme les villes latines de Rome et Praeneste) que l'on trouve les premières grandes constructions et les plus impressionnants artefacts en métal, ivoire et argile, créés par d'habiles artisans grecs pour le plaisir de riches Étrusques ou de *principes* « étruscanisés ». C'est indubitablement l'apogée de l'aristocratie étrusque, marquée par l'éblouissante richesse des tombes princières orientalisantes mais aussi par le développement rapide des signes distinctifs de la vie urbaine. Ainsi les *regiae* (demeures royales et princières), les temples, les rues et systèmes de drainage bien construits, les murs d'enceinte et les grands réservoirs font leur apparition. Il en va de même de l'écriture, qui se répand grâce à l'adoption d'un alphabet de type grec, et de la culture hellénique qui influence de plus en plus les sphères de la religion, de la politique et des usages cérémoniaux.

C'est au début du VI^e siècle av. J.-C. que la ville étrusque méridionale prend sa forme définitive et devient un modèle pour les autres cités non grecques d'Italie : tout au long de ce siècle, grâce à un développement économique parallèle, bien que plus lent, le reste de l'Étrurie et les régions côtières voisines, la Campanie et le Latium, adoptent progressivement le modèle d'urbanisation conçu par les riches aristocrates du Sud. Toutefois, le système social qui s'est développé depuis 150 ans est fortement ébranlé par l'émergence de nouvelles cités, par l'accroissement démographique qu'elles entraînent et par l'influence croissante de la mobilité sociale. Le règne de la dynastie des Tarquins et celui de Servius Tullius — qui serait selon différentes sources le fils d'un esclave ou d'un dieu, le compagnon fidèle de deux aventuriers étrusques, ou encore le meurtrier d'un roi légitime — sont

emblématiques de la profonde agitation caractérisant ce siècle. Il semble que les classes dirigeantes aient cherché à éviter les changements de structure sociale afin de limiter les fastueuses dépenses privées, notamment lors des funérailles, comme en témoignent l'uniformisation soudaine des tombes dans la plupart des cimetières urbains étrusques ainsi que l'apparition de rites funéraires plus symboliques, d'inspiration grecque, attestée par les allusions au *symposion* et aux jeux populaires grecs.

Toutefois, la tension au sein des cités reflète également l'inquiétude provoquée dans toute la péninsule par la croissance économique des zones côtières de la mer Tyrrhénienne, vers lesquelles les groupes les moins favorisés de l'arrière-pays sont irrésistiblement attirés. L'histoire de la migration de la *gens* Claudia des terres sabines vers Rome, au début du ^v^e siècle av. J. C., illustre bien cette tendance. À ce phénomène s'ajoutent, durant les dernières décennies du ^{vi}^e et les premières décennies du ^v^e siècle av. J.-C., plusieurs batailles navales et terrestres sanglantes entre Étrusques, Latins, Grecs et Carthaginois, ainsi que les premiers grands mouvements de tribus italiques quittant les Apennins pour des plaines plus prospères, à l'instar des Volsques, qui partent d'Ombrie pour s'installer le sud du Latium. Ce tumulte social, politique et ethnique trouve une réponse presque univoque parmi les Étrusques, et plus généralement dans les villes les plus riches, qui adoptent des constitutions républicaines et des systèmes oligarchiques qu'elles considèrent comme les seuls outils politiques capables d'enrayer le déclin du pouvoir ancestral de l'aristocratie.

Les lois somptuaires mises en vigueur par les régimes oligarchiques mettent un terme à la majeure partie de la consommation publique et privée, qui est jusqu'à présent notre meilleure source pour les reconstitutions historiques liées à ces peuples. Ce changement nous oblige à nous référer à Rome, l'unique cas équivalent, marqué par ses célèbres luttes sociales entre patriciens et plébéiens, c'est-à-dire entre les héritiers des vieilles familles princières et la classe née de la mobilité sociale qui s'est opérée au cours du siècle précédent.

À la fin de cette période dramatique, vers le milieu du ^{iv}^e siècle av. J.-C., la physionomie de l'Italie est totalement transformée : l'autorité étrusque sur la Campanie et la vallée du Pô a été anéantie par la marée des tribus celtiques et sabelliennes ; l'une des plus glorieuses et anciennes villes d'Étrurie, Véies, est tombée aux mains des Romains ; presque toutes les cités coloniales grecques ont été prises par des envahisseurs italiques (c'est le cas de Posidonia, Laos et Cumes) ou subissent les assauts répétés d'autres tribus sabelliennes. La société étrusque, ainsi que les autres régions fortement urbanisées d'Italie, doivent s'adapter pour faire face à cette nouvelle situation économique et militaire. Les vieilles structures oligarchiques deviennent progressivement des régimes modérés, qui accordent des droits poli-

tiques plus étendus à des classes urbaines et agraires auparavant exclues de la vie civique, à l'image des plébéiens à Rome ou des *servi* dans la plupart des cités étrusques méridionales. Certaines sociétés, notamment de nombreuses cités étrusques septentrionales, rejettent tout d'abord ce nouvel ordre ; néanmoins, par la suite, au III^e siècle av. J. C., le lourd fardeau social et économique imposé à toute l'Italie par la conquête romaine oblige même les plus récalcitrants des oligarques, de Volsinii à Pérouse, à accepter d'intégrer partiellement les couches sociales inférieures au sein du système politique.

En effet, toutes les sociétés nouvellement fondées de la péninsule sont à présent confrontées à une nouvelle menace : Rome (voir le chapitre 10.3.2). La cité latine a rapidement acquis un pouvoir immense grâce à la conquête lourde de sens d'une autre grande ville, Véies, et à la résolution de ses problèmes sociaux. Ces événements la dotent d'une armée colossale, réorganisée en manipules tactiquement très efficaces, d'une nouvelle classe dirigeante ambitieuse, ainsi que de territoires riches et étendus. En moins de trois décennies, entre 295 et 264 av. J.-C., Rome conquiert la péninsule et impose à tous les peuples italiques des traités de paix très contraignants qui comprennent des confiscations de territoires (sur lesquels de vastes colonies latines et romaines sont souvent implantées) ainsi que d'autres formes de sanction sévères. Il en résulte que, au cours du conflit ou immédiatement après, toutes les classes qui viennent d'acquérir des droits politiques dans les régions italiques, grecques et étrusques, c'est-à-dire le principal soutien des partis hostiles aux Romains, sont rapidement éliminées ; les survivants sont par la suite balayés lors d'une crise plus générale impliquant la classe des petits paysans, provoquée par l'essor du servage dans les territoires romains adjacents.

Le pouvoir romain soutient à bien des égards les derniers représentants de l'ancienne aristocratie, qui ont inmanquablement pris son parti pendant les guerres de conquête. En conséquence, au II^e siècle av. J.-C., durant la période de redressement et de prospérité qui succède à la guerre d'Hannibal (218-201 av. J.-C.) et à la conquête de l'Orient hellénistique, ils prônent majoritairement la romanisation complète de leurs peuples. L'adoption de la vie urbaine, des coutumes publiques et privées, des institutions et des traditions religieuses de Rome — dont témoignent la propagation d'édifices érigés dans le nouveau style romano-hellénistique, l'imitation de bâtiments publics ou de demeures privées romaines ainsi que les riches décorations de temples ou de sanctuaires de style romain — ne sont pour les instigateurs de ces changements que le premier pas vers l'acquisition de la citoyenneté romaine. Celle-ci est en effet la condition *sine qua non* pour que les *socii Italici*, les alliés italiens, puissent profiter pleinement des avantages de l'administration romaine : gouverner de riches provinces, partager de larges butins et se couvrir de gloire. Rome n'est toutefois pas disposée à accorder de telles faveurs et, en 90 av. J.-C., une guerre sanglante éclate entre Rome et ses alliés italiens,



Carte 2 Les Étrusques et leurs voisins italiques.

à laquelle même l'octroi de la citoyenneté totale en 89 av. J.-C. ne peut mettre fin. La rébellion des peuples italiques se confond rapidement avec les violents conflits internes qui secouent Rome. Seul le dénouement de ces guerres civiles, qui se produit en 31 av. J.-C. avec la victoire décisive d'Octave — fort du soutien de la *tota Italia*, « l'Italie tout entière », comme il le proclame fièrement —, marque la réelle fusion des peuples italiques et étrusques à l'intérieur de l'État romain ainsi que la fin d'une histoire millénaire.

10.3.2

Rome, des origines à la fin de la seconde guerre punique

Luigi Capogrossi Colognesi

Voir les illustrations 31 à 34

D'après une tradition remontant au 1^{er} siècle av. J.-C., Rome a été fondée au milieu du VIII^e siècle, plus précisément en 753 av. J.-C., sur les collines surplombant un gué du Tibre à proximité de l'île Tibérine. Les vestiges les plus anciens sont concentrés sur la colline du Palatin, où l'on peut encore observer les traces de huttes préhistoriques habitées par le peuple primitif qui formera par la suite la communauté urbaine dont Rome est issue.

La première évolution notable qui suit cette fondation est l'accroissement rapide de la population, qui entraîne la fusion des villages latins occupant le Palatin avec ceux du Quirinal et du Capitole, que l'on associe traditionnellement aux Sabins. La première physionomie de Rome naît de la réunion de ces deux groupes ethniques différents, de la puissante influence des Étrusques (voir le chapitre 10.3.1) à une période plus tardive, ainsi que de l'incorporation des hameaux situés sur trois autres collines : le Caelius, à proximité du Palatin, et le Viminal et l'Esquilin, adjacents au Quirinal. Ce stade reflète clairement les débuts d'une société de forme aristocratique. À sa tête se trouve un roi entouré d'un conseil de doyens représentant une caste militaire d'aristocrates divisés en *gentes* ou tribus. Les membres de ces groupes sont liés par agnation et portent le même *cognomen* (nom de famille), qu'ils transmettent à leurs descendants. Organisés en quartiers, ils jouent un rôle principalement passif consistant à recevoir les ordres du commandement militaire du gouvernement civil (*carte 3*).

Le roi combine les fonctions de dirigeant civil et politique et, surtout, de commandant en chef. Ces attributions sont plus tard indissociablement liées

au rôle religieux du roi, qui devient le médiateur suprême entre son peuple et les dieux ainsi que l'interprète de la volonté divine. Il est parfois investi de la fonction religieuse de consultation des augures, lui seul étant autorisé à pratiquer la divination de la volonté des dieux par l'interprétation des auspices.

Très tôt, Rome impose son autorité dans le Latium. La consolidation des structures de la cité coïncide avec la première phase d'expansion dans la zone bordée au nord par le Tibre, au sud par les monts Albains (noyau de la civilisation du Latium), à l'est par les avant-monts des Apennins et à l'ouest par la mer. Sur la côte, Rome établit une colonie à l'embouchure du Tibre à Ostie, ville fondée par l'un des premiers rois, Ancus Martius. Diverses petites communautés voisines de Rome sont rapidement absorbées au fur et à mesure que la ville s'étend.

La première moitié du VI^e siècle av. J.-C. est marquée par un changement important : la succession de plusieurs monarques d'origine étrusque aux penchants plus belliqueux que leurs prédécesseurs. Sous Tarquin l'Ancien, puis sous Servius Tullius, Rome connaît une restructuration politique et sociale rapide qui entre dans le cadre de mutations plus globales s'opérant dans toute la Méditerranée occidentale. Une formation de combat inédite est mise au point : à l'ancienne armée aristocratique, on substitue des phalanges d'hoplites équipés d'armes offensives et défensives. Cette organisation, qui nécessite un grand nombre de citoyens capables de fournir l'équipement défensif nécessaire (boucliers, cuirasses, casques, etc.), débouche sur une « démocratisation » de la guerre et de la société civile.

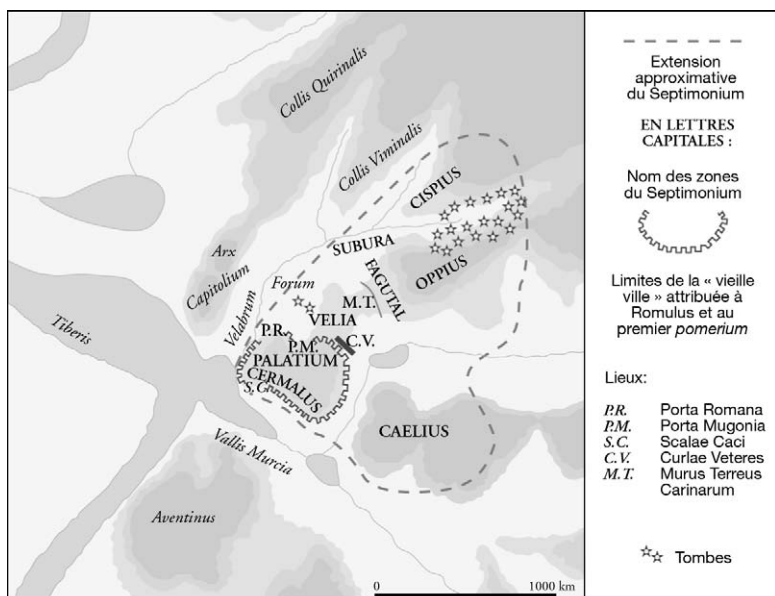
Dans la Rome de Servius Tullius, cette évolution militaire mène à une reconsidération de la structure politique de la société. L'ancien système de *gentes* et de parenté est remplacé par une organisation fondée sur la division de la population en centuries. Les quartiers les plus riches sont soumis aux obligations militaires les plus contraignantes, mais exercent en contrepartie un pouvoir politique plus fort.

Au VI^e siècle av. J.-C., sous l'influence des Étrusques et en particulier sous le règne de Tarquin le Superbe, la puissance politique de Rome croît rapidement. Nombre de cités sont assujetties et leurs centres religieux déplacés et concentrés à Rome afin de montrer la suprématie de la cité latine. Par ailleurs, Rome détient le pouvoir législatif dans tout le Latium.

Parallèlement à ces évolutions, un développement économique important se produit. La concentration du commerce à Rome ainsi que l'essor de l'artisanat urbain posent les bases des grands travaux publics de la période des derniers rois étrusques. Les vestiges architecturaux de cette époque reflètent le gigantesque effort collectif entrepris pour l'assèchement des zones marécageuses du Forum et, plus tardivement, pour l'aménagement d'un système d'égouts à grande échelle avec la construction de la *Cloaca maxima*. La date de la chute de la monarchie coïncide avec l'édification d'un

temple immense dédié à Jupiter Capitolin, la divinité suprême des Romains, et dont les ruines sont toujours visibles sur le Capitole, le cœur consacré de la cité antique. Dès le règne de Servius Tullius, la cité tout entière est protégée par une nouvelle enceinte dont le périmètre indique une importante extension urbaine bien au-delà du Latium (*carte 4*).

Lorsque la dynastie étrusque des Tarquins est chassée de Rome en 509 av. J.-C., la monarchie disparaît définitivement. Elle est remplacée par une république gouvernée par deux consuls. Les circonstances de ce changement constitutionnel sont encore mal connues ; quoiqu'il en soit, il débouche sur l'avènement d'un vaste système républicain appelé à servir de modèle de référence pour les siècles à venir. Il est fort possible que la chute des Tarquins marque un retour à des conflits entre nations entraînant un affaiblissement de l'Empire étrusque en Italie centrale et méridionale ainsi que sur les mers. Les revers subis quelques années auparavant par la flotte étrusque en Méditerranée, ainsi que le rétablissement militaire du Latium et de la Campanie, ont pour effet de bloquer l'expansion étrusque en direction de cette dernière région, pour laquelle la protection ou l'amitié de Rome est d'une importance vitale. Il faut ajouter à cela les événe-



Carte 3 Rome au cours des phases initiales de son développement vers le VIII^e siècle av. J.-C. : le Septimontium et la « ville » de Romulus.

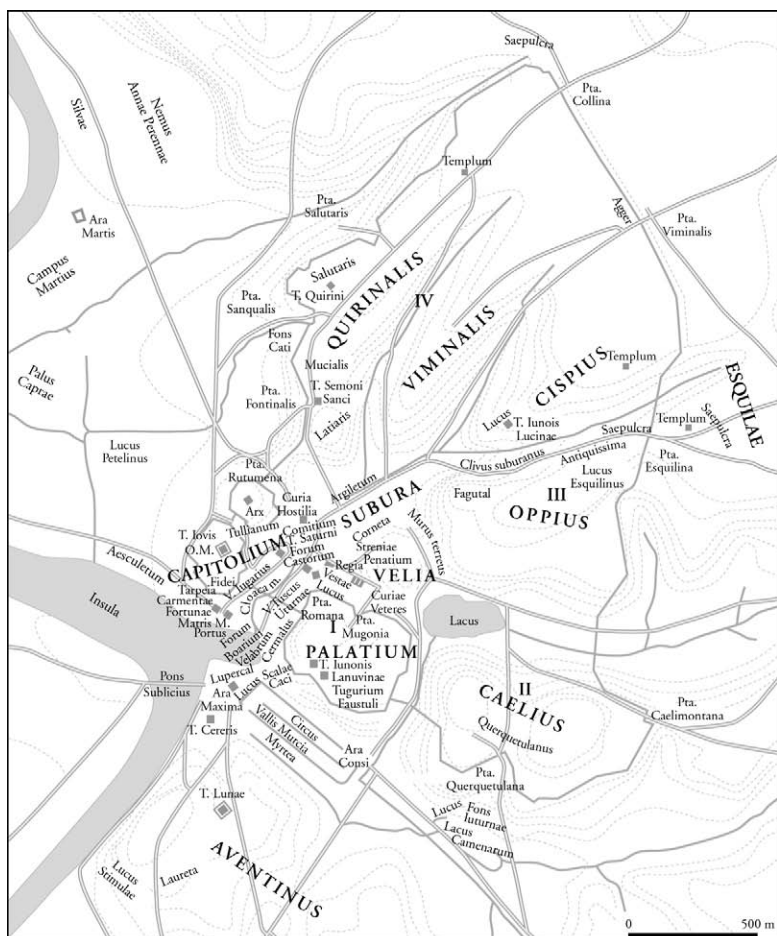
ments internes à la société romaine, comme l'influence grandissante des patriciens, hostiles à la politique monarchique centralisée des Tarquins dont ils ont été victimes.

Le ^v^e siècle av. J.-C. est une période à la fois agitée et obscure. Il est tout à fait clair que, pendant les premières décennies d'existence de la République, la position de Rome s'affaiblit considérablement : un conflit ouvert éclate avec les autres villes du Latium, qui cherchent à s'affranchir de son hégémonie ; néanmoins, la paix est conclue relativement tôt avec les Latins, et ratifiée par le célèbre *Foedus Cassianum*, traité dont le nom s'inspire du consul romain Cassius qui y a apposé sa signature. Sur le plan intérieur, en revanche, Rome est confrontée à une lutte persistante entre la vieille aristocratie et la nouvelle classe des plébéiens, plus diversifiée, qui réclame l'égalité économique et politique avec les patriciens. Tout au long du ^v^e siècle av. J.-C., une succession d'innovations et de réformes institutionnelles prépare le terrain à cette égalité, qui ne devient effective qu'au milieu du siècle suivant. La durée dans laquelle s'inscrit ce processus illustre parfaitement la gravité de ce conflit qui, à certains moments, menace même la survie de Rome en tant que cité.

Parmi les événements marquant cette difficile réforme, on peut citer l'institution des tribuns de la plèbe, c'est-à-dire des magistrats du peuple, dont la sécurité personnelle est assurée et qui sont principalement investis d'un pouvoir de « veto » sur les décisions de justice des autres magistrats de la cité, qui sont tous des patriciens ; la création, en 450-449 av. J.-C., d'un code de la loi écrit imposant le contrôle des décisions de justice arbitraires prises par les patriciens ; l'autorisation de mariages mixtes entre patriciens et plébéiens ; le droit des citoyens de faire appel à l'assemblée du peuple dans son ensemble (sous la forme de comices habilités à élire les magistrats de la cité, voter les lois et tenir des délibérations publiques) pour juger du bien-fondé d'une sentence de mort prononcée par les magistrats ; et le remplacement des consuls, tous deux patriciens, par une assemblée élargie composée d'officiers de l'armée, parmi lesquels des plébéiens, jouissant d'un pouvoir similaire à celui des consuls.

Un autre changement important dans la politique étrangère de Rome met finalement un terme à cette crise : la prise de la ville étrusque de Véies. La fin de ce conflit vieux de plusieurs siècles ouvre aux Romains la route des riches terres de l'Italie centrale dominées par les splendides cités étrusques, continuellement en guerre les unes avec les autres et déjà sur le déclin. La victoire des Romains leur permet de bénéficier de la richesse de ces terres cultivables, dont la plupart sont distribuées en propriété libre à des citoyens, qui reçoivent chacun près de cinq hectares. Ceci répond en un certain sens aux revendications des plébéiens qui demandent, dès les débuts de la République, que les terres cessent d'être l'apanage des patriciens et soient réparties entre tous les citoyens.

Finalement, les lois dites « liciniennes » (*leges Liciniae Sextiae*) sont adoptées en 367 av. J.-C. Elles prévoient que l'un des consuls doit être un plébéien, limitent l'appropriation individuelle des terres publiques et réduisent les dettes qui accablent les plus pauvres. Ces lois marquent le début de l'apogée de la République, consolident le pouvoir de l'État et favorisent l'expansion de Rome.



Carte 4 Plan de la ville de Rome à la fin de la période archaïque (d'après AA. VV., *La grande Roma dei Tarquinii*, Rome, 1990).

Le corps politique de Rome s'articule autour d'un principe hiérarchique fort, lié à son caractère fondamentalement guerrier et agrarien. À la tête de l'État, deux consuls exercent les principaux pouvoirs civils et militaires, assistés d'un grand nombre de magistrats qui, s'ils ont tous des fonctions spécifiques, restent responsables devant les consuls eux-mêmes. Les censeurs occupent une place à part : il est de leur devoir, par le biais d'un recensement organisé tous les cinq ans, de définir le statut de chaque citoyen dans le système des centuries et de désigner les nouveaux membres du Sénat. Leur fonction reflète également le besoin de contrôler le comportement public — et dans une certaine mesure privé — des citoyens, en les déclassant si nécessaire sur l'échelle politique et sociale.

Toutefois, le Sénat reste le centre politique de la République. Composé de 300 membres appartenant à la vieille classe des patriciens ou désignés par les censeurs en fonction de critères objectifs (priviliégiant par exemple les anciens censeurs ou consuls), le Sénat a non seulement le pouvoir de gouverner, de conduire les affaires extérieures et de gérer les finances, mais aussi celui de contrôler et d'orienter les principales activités des magistrats. C'est au Sénat, où les membres ne sont pas élus mais nommés à vie, qu'est menée la politique d'équilibre des pouvoirs qui marquera le destin de Rome.

L'instauration de ce nouvel équilibre interne dans la cité et la fin des violents conflits opposant patriciens et plébéiens s'accompagnent, à partir du milieu du IV^e siècle av. J.-C., d'une mainmise du pouvoir romain sur l'ensemble de la péninsule italienne. La prise de Véies en 396 av. J.-C., mentionnée plus haut, est suivie quelques années plus tard par un revers important mais isolé : le pillage de Rome par les envahisseurs celtes venus du nord. L'humiliation infligée par les Gaulois incite les alliés de Rome, de plus en plus enclins à la rébellion, en particulier les Latins, à se retirer d'une alliance qui a toujours été pesante et s'avère désormais déséquilibrée. Pendant la première moitié de ce siècle, Rome mène une série pratiquement ininterrompue de guerres contre les villes étrusques du nord et les autres peuples voisins, parmi lesquels les Éques, les Volsques et les Latins eux-mêmes. On peut considérer que cette période de consolidation prend fin vers 340-330 av. J.-C. avec la victoire finale de Rome sur les peuples d'Italie centrale et la conquête totale non seulement du Latium, mais aussi du sud de l'Étrurie. À cette date, le réseau d'alliance de Rome s'étend encore et atteint en particulier des centres majeurs de Campanie, l'une des régions les plus riches et les plus civilisées de l'Italie antique. Le territoire romain couvre alors une zone de 8 000 km², soit approximativement la superficie occupée par ses alliés (*carte 5*).

Rome arrive maintenant à un stade plus décisif de son expansion, visant le sud de l'Italie et tout d'abord la Campanie. La puissante ligue samnite, qui

des hauteurs apennines cherche à dominer les plaines fertiles de Campanie et d'Apulie, lui fait obstacle. Le conflit s'amorce en 326 av. J.-C. avec l'entrée de Naples dans l'alliance romaine. En raison de l'éparpillement des cités samnites, la guerre ne se déroule pas sous la forme d'une série de batailles rangées, à laquelle la structure de l'armée romaine aurait été mieux adaptée, mais d'un harcèlement continu dont l'issue semble indécise. Malgré la



Carte 5 La conquête de l'Italie par Rome (d'après M. Pallotino, 1980).

défection des Étrusques et d'autres alliés de longue date, Rome peut conclure en 304 av. J.-C. une paix victorieuse. L'affrontement décisif avec les Samnites et leurs alliés gaulois et ombriens a lieu entre la fin du IV^e et le début du III^e siècle av. J.-C. Sortant finalement victorieuse d'une guerre longue et particulièrement intense, Rome prend le contrôle de tout le sud de l'Italie, l'une des régions les plus civilisées et les plus prospères du monde antique. Son autorité s'exerce sur les actuelles Calabre et Apulie, alors peuplées par les Lucaniens, les Bruttians et les Messapiens, ainsi que sur les régions de l'Apennin, qui abritent les Samnites (Abruzzes), les Marses et les Apuliens.

L'expansion romaine n'épargne pas non plus le nord de la péninsule, dont la plupart des peuples sont impliqués dans la guerre qui oppose Rome aux Samnites. Les Romains imposent leur domination sur l'Étrurie et le Picenum, étendant leur influence jusqu'aux frontières de la Gaule cisalpine et conquérant ainsi de nouvelles terres arables. Seule manque à l'appel dans cette vaste agglomération territoriale (plus de 20 000 km² sont directement administrés par Rome et 60 000 km² occupés par des peuples ayant conclu une alliance forcée avec elle) l'importante ville méridionale de Tarente, fondée par les Grecs.

L'expansion de Rome ne se réalise qu'assez rarement par le biais de l'absorption totale des territoires conquis et de la dissolution des communautés vaincues, parfois incorporées au système civique romain. En règle générale, Rome poursuit une politique d'hégémonie par laquelle elle annexe une partie de leurs territoires au titre de « prise de guerre ». Ces terres sont alors soit accordées à des citoyens romains en tant que propriété privée, soit regroupées pour former un vaste domaine public destiné à l'agriculture ou l'élevage. Elles sont également exploitées dans le cadre de la poursuite de la politique d'urbanisation de Rome et de son expansion politique et démographique au moyen de la construction de fermes et de garnisons militaires. On assiste donc à la création d'un réseau de colonies occupées par les Romains ou leurs alliés latins, qui se développe dans tout le pays jusqu'à la guerre sociale. Bien évidemment, ce réseau joue un rôle important dans la rapide romanisation des peuples de la péninsule et représente une redoutable arme politique garantissant la loyauté envers Rome.

Toutefois, dès les premiers temps, l'instrument le plus employé par Rome pour concrétiser son dessein hégémonique sur l'Italie est la conclusion d'un traité (*foedus*) signé sur un pied d'égalité avec chaque nation, pratique qui assujettit un grand nombre de cités à Rome. Ces traités permettent aux Romains de tisser un réseau de relations centré sur Rome, au sein duquel les communautés alliées conservent leur autonomie interne, mais sont privées de toute indépendance en matière de politique extérieure, étant contraintes de suivre les directives de Rome en la matière.

La nouvelle aristocratie, qui remplace l'ancienne classe des patriciens, naît d'un processus de sélection tenant principalement compte des rôles assignés aux différents groupes familiaux (*gentes*) et à leurs coteries politiques. Auparavant, de longues et fréquentes campagnes militaires formaient de jeunes aristocrates loyaux envers l'État. Désormais, des élections sont organisées pour attribuer les différentes fonctions publiques, de la plus modeste à celle de consul ou censeur : c'est donc sur la scène politique qu'en l'espace d'une génération, on assiste à une redéfinition de l'équilibre de la cité. La hiérarchie qui en découle se reflète dans l'équilibre des pouvoirs au sein du sénat. Ceci renforce naturellement la continuité ainsi que le conservatisme des stratégies militaires et gouvernementales.

À partir de 282 av. J.-C., la guerre menée contre la puissante mais désormais isolée Tarente, conséquence inéluctable de ces succès politiques et militaires, constitue un tournant qui place Rome au centre de l'échiquier politique méditerranéen. Les Romains sont alors confrontés à la grande tradition militaire macédonienne : en effet, Pyrrhus, le roi d'Épire, entre en Italie à la tête de 25 000 hommes pour soutenir Tarente. Après une série de défaites et de succès, Rome sort victorieuse du conflit et oblige Pyrrhus à quitter la péninsule après son incursion avortée en Sicile contre les Carthaginois, alors alliés de Rome. Tarente est assujettie par cette dernière, désormais toute-puissante en Méditerranée.

ROME ET CARTHAGE

Ce sont précisément ces événements qui sont à l'origine du changement qui affecte les relations entre Rome et Carthage, pourtant alliées depuis le VI^e siècle av. J.-C. Un début de rivalité voit le jour entre elles, le pouvoir romain ne pouvant plus se satisfaire de ses frontières continentales traditionnelles. Rome entre dans le jeu des intérêts maritimes et méditerranéens, qui étaient jusqu'alors l'apanage de nombreuses cités de la Grande Grèce désormais intégrées à sa sphère d'influence. Le détroit de Messine était une barrière bien trop ténue pour isoler deux puissances aux influences et aux intérêts si opposés.

Le premier conflit entre Carthage et Rome, c'est-à-dire la première guerre punique, éclate en 264 av. J.-C. Il entraîne Rome sur un terrain dont elle n'a pas l'habitude : la mer. Ce sont les opérations navales qui déterminent l'issue de cet affrontement, qui dure jusqu'en 241 av. J.-C. Les forces romaines remportent leur premier succès dans ce domaine en 260 av. J.-C. à Myles (Milazzo), sous le commandement du consul Gaius Duilius. Malgré tout, le conflit se poursuit longuement, les deux parties connaissant des fortunes diverses jusqu'à la victoire de Rome au large des îles Égates,

qui oblige Carthage à capituler. Cette dernière perd ainsi le contrôle de la Sicile, qui passe sous tutelle romaine et se voit contrainte à verser un tribut substantiel à son ennemi. La déroute de l'armée de Carthage qui, à l'inverse de l'armée romaine composée en majorité de conscrits, est formée de mercenaires, ainsi que les soulèvements auxquels elle est confrontée permettent à Rome, quelques années après la fin de la guerre, de prendre possession de deux autres régions carthagoises : les îles de Corse et de Sardaigne.

Pour la première fois, les méthodes employées par Rome pour asseoir son pouvoir en Italie se révèlent inadaptées. Elle a soumis de vastes régions déjà asservies par d'autres peuples, et par conséquent privées de leur indépendance : il lui est donc impossible de mettre en place son système d'alliance ou de convertir ces territoires en colonies latines ou romaines. Elle met alors en place un système de provinces gouvernées par les magistrats romains et totalement inféodées à son pouvoir. Celles-ci se multiplient au fur et à mesure que l'Empire s'étend. Par ailleurs, si Carthage est vaincue et perd son influence en Méditerranée centrale, elle demeure une grande puissance en Méditerranée occidentale, où elle rassemble méthodiquement ses forces, plus particulièrement dans la péninsule Ibérique. Elle soumet des tribus d'origine celte et ibère, qu'elle enrôle dans son armée. Les Romains voient ce nouvel essor du pouvoir carthaginois d'un mauvais œil et saisissent la première chance qui leur est donnée pour tenter d'y mettre un terme. L'occasion se présente lorsque la petite cité grecque de Saguntum, sur la côte située au sud de l'embouchure de l'Èbre, leur propose une alliance contre Carthage.

Cette dernière doit réagir. Hannibal, commandant des forces armées, s'empare de Saguntum en 219 av. J.-C. Les Romains répliquent à cette agression en déclenchant la seconde guerre punique. Néanmoins, sans qu'ils ne s'y attendent, Hannibal attaque l'Italie par le nord en franchissant les Alpes. Rome subit défaite sur défaite jusqu'en 216 av. J.-C., date de la bataille de Cannes, dans le sud de l'Italie, où ses légions sont écrasées. Hannibal ne peut toutefois prendre Rome et sa position en Italie s'affaiblit. Les Romains contractent alors une alliance avec les rois numides, sur les arrières des Carthagoises, et envoient des troupes en Espagne. Enfin, en 206 av. J.-C., l'armée romaine, sous le commandement de Scipion l'Africain, chasse les Carthagoises d'Espagne et envahissent leurs possessions en Afrique. Hannibal, menacé par Rome et les Numides, reçoit l'ordre de quitter immédiatement l'Italie et de se rendre à Carthage pour la défendre. Il connaît sa première défaite à Zama en 202 av. J.-C. Carthage doit se rendre ; la paix dictée par Rome fait de l'Espagne l'une de ses provinces et de la Numidie un royaume indépendant, tandis que Carthage se voit obligée de payer un tribut de guerre et de détruire sa flotte militaire.

À la fin du III^e siècle av. J.-C., Rome domine le centre et l'ouest de la Méditerranée. Carthage semble être sous le contrôle total des Romains. Néanmoins, elle survit et renoue ses liens commerciaux, ce qui conduit un parti romain emmené par Caton à demander obstinément son anéantissement. Ses souhaits sont exaucés par la troisième guerre punique (146-141 av. J.-C.), à l'issue de laquelle l'Afrique du Nord devient une province romaine.

10.4

Les populations et les tribus de Méditerranée septentrionale

Note du directeur de publication

Joachim Herrmann

Au nord de la Méditerranée et des colonies grecques, sur les rives de la mer Noire, s'étend une ceinture où vivent des tribus préhistoriques et des unions tribales possédant leur propre culture et leurs propres traditions : les Ibères celtes, les Celtes, les Illyriens et les Thraces. Ces peuples et leurs cultures subissent de plus en plus l'influence des colonies grecques et, à partir du III^e siècle av. J.-C., celle de l'expansion de Rome et des Macédoniens. Dans certains cas, ils forment l'arrière-pays de colonies grecques ; dans d'autres, comme en Espagne, dans le sud de la France et dans le nord de la péninsule italienne, ils sont les sujets de Carthage et de Rome, intégrés à leurs empires naissants. Une situation comparable peut être observée à l'est de la mer Noire et sur les frontières nord-est de l'Empire macédonien, où dominent des tribus d'origine scythe.

10.4.1

Les Scythes

János Harmatta

Voir les illustrations 35 à 40

La domestication du cheval par les Indo-Iraniens vers 3500 av. J.-C. a fondamentalement bouleversé le potentiel de leur élevage et le développement de leur économie. Dès l'âge du bronze, l'élevage chevalin devient prédominant. Sur cette base, à partir du début du I^{er} millénaire av. J.-C., les cavaliers nomades iraniens s'organisent, tout en restant dans les steppes, en puissantes confédérations tribales ou en « empires » nomades.

En Europe orientale, la première confédération tribale qui apparaît dans l'Antiquité est celle des Cimmériens, déjà mentionnés dans *L'Odyssée*. Le nom de ce peuple, du grec *Kimmeroi* venant de l'assyrien *Gimmirrai*, mot lui-même issu du vieil iranien *gaya-mira* (union de clans), met l'accent sur son organisation sociale. Les principaux centres des Cimmériens se trouvent dans la région du Dniepr, au contact de la culture de Chernoles en Crimée, dans le Kouban et dans le Caucase, à proximité de la culture de Koban. Depuis le Dniepr, ils progressent dans la grande plaine de Hongrie jusqu'au Danube, où leur présence est attestée par la découverte de nombreux harnachements de chevaux, de barres de mors ainsi que de divers objets d'origine caucasienne. Depuis le Caucase, ils envahissent l'Ourarthou, détruisent l'État phrygien, dont ils prennent en 696-695 av. J.-C. la capitale, Gordion, et lancent une série d'assauts infructueux contre l'Assyrie en 679-678 av. J.-C. Ils parviennent toutefois à remporter une grande victoire sur les Lydiens : ils assassinent leur roi, Gygès, et s'emparent en 652 av. J.-C. de Sardes, leur capitale, située en Asie Mineure. Les Cimmériens envahissent ensuite l'Ionie, ravagent le pays et s'emparent d'Éphèse vers 640 av. J.-C., mais sont défaits par Madyès, roi des Scythes, en 630 av. J.-C. Cependant, ils ne sont finalement chassés d'Asie Mineure que bien plus tard, par Alyatte (617-561 av. J.-C.), roi de Lydie.

C'est probablement au cours du VIII^e siècle av. J.-C. qu'apparaît une autre confédération de tribus nomades iraniennes sur le territoire du groupe de

Khvalynsk, de la culture des tombes à charpentes, dans la région de la Volga. Ce nouveau groupement se déploie vers le sud et le sud-ouest et porte le nom de *Skolotai* (forme grecque issu du vieil iranien *Skṛta*, « victorieux »), tandis que les Grecs les appellent *Skythai* : « Scythes ».

Au cours du VI^e siècle av. J.-C., de grands bouleversements ont lieu en Europe orientale. Les Scythes soumettent progressivement les tribus cimmériennes et conquièrent le centre de leur territoire, c'est-à-dire la région du Dniepr et la Crimée. Vers 540 av. J.-C., ils dominent toute la zone allant du Danube au Don. L'essor du Royaume scythe est un événement à caractère intra-ethnique, Cimmériens et Scythes étant l'un comme l'autre des peuples iraniens. Les noms des rois cimmériens (*Dug-dam-me-i* et *San-dak-kur-ru*), ainsi que de leur commandant (*Te-us-pa-a*), provenant respectivement du vieil iranien *Duyda-maya* (qui donne la joie), *Sanda-kuru* (fils splendide) et *Tavis-Paya* qui croît avec force, appartiennent au même dialecte que les noms des rois scythes *Par-ta-tu-a*, du vieil iranien *Prta-tavah* (qui a la force de combattre), et Madyès, de *Madvan* (chanceux, heureux). Ils partagent également la même culture matérielle : armements, harnais de chevaux et art animalier. Dans la bataille fratricide que se livrent ces deux peuples, des facteurs sociaux ont probablement joué un rôle décisif. D'après une légende rapportée par Hérodote, c'est en s'engageant dans une lutte suicidaire que l'aristocratie cimmérienne est anéantie. Les Scythes ont donc pu prendre possession de leurs terres sans aucune difficulté.

À peu près à la même époque, une nouvelle confédération de tribus iraniennes nomades appelées *Sauromatai* (du vieil iranien *Sarumatah*, « archers ») par les auteurs anciens fait son apparition dans les steppes qui s'étendent à l'est du Don. Les Sauromates occupent une large partie de l'ancien territoire des Scythes, mais le Don reste pendant deux siècles la frontière séparant ces deux peuples. Néanmoins, au début du IV^e siècle av. J.-C., les Sauromates, entraînés par d'autres nomades iraniens venus d'Asie centrale, franchissent le fleuve et se rapprochent progressivement du Dniepr, région qui tombe sous leur domination au II^e siècle av. J.-C.

Trois périodes de l'histoire des Scythes sont particulièrement bien connues. La première est marquée par l'expédition perse contre les Scythes (514 av. J.-C.) ; la deuxième est celle du royaume scythe d'Athéas, florissant au IV^e siècle av. J.-C. ; la troisième voit deux royaumes plus tardifs, celui de la Petite Scythie, en Crimée, et celui de Dobroudja (également appelé « Petite Scythie » par les anciens), prospérer au II^e siècle av. J.-C.

La structure économique et sociale du royaume scythe au cours de la première période peut être illustrée par la légende de l'origine des Scythes, ainsi relatée par Hérodote : selon eux, leur ancêtre se nommait Targitaos (du vieil iranien *Dargatavah*, « dont la puissance est immense »), fils de Zeus (de toute évidence le dieu scythe des cieux), lui-même père de trois fils,

Lipoxais, Arpoxais et Kolaxais. Pendant leur règne, des objets en or (une charrue, un joug, une hachette et une coupe) tombèrent du ciel sur le sol de Scythie. Quand les deux aînés voulurent se saisir de ce trésor, les objets s'enflammèrent et ne cessèrent de brûler que lorsque le plus jeune s'en empara avant de les rapporter chez lui. Ses frères lui cédèrent leur part du royaume. De Lipoxais (du vieil iranien *Ripa-xsaya*, « roi du sol ») descendent les Scythes appelés *Auchatai* (d'*Auxy-atah*, « les sédentaires ») ; d'Arpoxais (du vieil iranien *Arpa-xsaya*, « roi de la bataille ») les *Katiaroi* (du vieil iranien *Kati-ara*, « le guerrier ») et les *Traspies* (du vieil iranien *Tra-aspya*, « gardien de chevaux ») ; de Kolaxais (de *Kura-xsaya*, « jeune roi ») les *Paralatai* (de *Para-data*, « le premier créé »). Ainsi, cette légende reflète clairement la structure de la société scythe, fondée sur la division du travail et composée d'une aristocratie, de guerriers, de gardiens de troupeaux et de laboureurs sédentaires. Le pouvoir royal est considéré comme d'origine divine. En réalité, Hérodote énumère plusieurs tribus scythes sédentaires, comme les Callipides et les Alazons, ainsi que les Scythes laboureurs et cultivateurs, dont l'économie repose sur l'agriculture. Les Scythes laboureurs produisent même du blé pour l'exportation. L'historien distingue en outre les Scythes nomades des Scythes royaux, ces derniers pouvant apparemment être assimilés aux *Paralatai*, tandis que les premiers correspondent aux *Katiaroi* et aux *Traspies*.

Les Scythes ne sont donc pas un peuple purement nomade. Seuls l'aristocratie, les classes de guerriers et les gardiens de troupeaux suivent ce mode de vie ; les Scythes qui peuplent les steppes boisées de la région du Dniepr sont des cultivateurs sédentaires habitant des villages. Ils sont devenus d'excellents éleveurs de chevaux : leurs montures sont les meilleures d'Europe à cette époque. En marge de l'élevage et de l'agriculture, l'artisanat est florissant, en particulier la fabrication d'armes et de harnais, ainsi que le travail de métaux précieux. Parmi les armes scythes, la pointe de flèche à trois tranchants et l'arc composite ou précontraint connaissent un succès particulier. La première se répand en Asie et même en Europe occidentales, tandis que le second est adopté par les Grecs, qui empruntent d'ailleurs aux Scythes ou aux Cimmériens le terme *toxon*, « arc ». Les tactiques de guerre des Scythes, caractérisées par le déploiement massif d'archers à cheval et la simulation de mouvements de repli, leur valent une réputation d'invincibilité au cours de l'Antiquité. Après être venus à bout de la domination perse dans le delta du Danube aux environs de 495 av. J.-C., ils deviennent un modèle pour les peuples épris de liberté.

Les aristocrates scythes décorent leurs vêtements, leurs armes et les harnais de leurs chevaux avec de nombreux objets en métal précieux façonnés par des artisans grecs ou scythes. L'art animalier scythe a pour sujets principaux le cerf, la panthère, le griffon, des scènes de combats entre animaux et

des scènes de la vie quotidienne, ces dernières étant représentées sur des réci-pients d'or ou d'argent fabriqués par des artisans des cités grecques de Crimée et du Dniepr. À partir du VI^e siècle av. J.-C., entre Grecs et Scythes de la région du Pont se nouent des contacts étroits de nature à la fois ethnique — donnant naissance à une population mixte, gréco-scythe, dans la région du Dniepr — et commerciale ou culturelle. Les Scythes vendent les produits de leur agriculture aux Grecs, auprès desquels ils se procurent des objets artisanaux. L'exportation du blé scythe a une importance stratégique : l'approvisionnement d'Athènes en dépend. En plus de ce commerce florissant avec les cités grecques du Pont, les Scythes mettent en place une route commerciale le long du Don, de la Volga et de la Belaïa jusqu'à l'Oural et même au-delà, et exportent vers le Pont les fourrures des tribus de chasseurs vivant dans les forêts.

Les croyances des Scythes, dérivées de la religion iranienne prézoroastrienne, diffèrent considérablement de celles des anciens Perses ou de l'*Avesta*. Tabiti, déesse du feu et du foyer, domine leur panthéon ; elle est plus tard remplacée par Atar, dieu du feu honoré par d'autres tribus iraniennes, et Agni, le dieu du feu des Indo-Aryens. Ainsi, les croyances scythes représentent un stade plus archaïque de la religion indo-iranienne que celles des Iraniens méridionaux et des Indiens. Les éléments chamaniques de la religion scythe, comme la divination et la transe (obtenue grâce au chanvre indien), sont également des pratiques archaïques.

La connaissance et l'utilisation de différents systèmes d'écriture est un trait spécifique de la culture scythe. Au II^e millénaire av. J.-C., les tribus iraniennes d'Europe orientale connaissaient déjà les hiéroglyphes hittites et l'alphabet du vieil araméen, qu'ils employaient pour écrire leur langue proto-iranienne. Au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., les Scythes, les Cimmériens et même les Sauromates héritent de l'usage de ces écritures, qui se répand sur un vaste territoire allant de la grande plaine de Hongrie à l'Oural.

Dans son récit de l'expédition de Darius contre les Scythes, Hérodote révèle l'existence de poèmes épiques scythes sur ce sujet. Certains éléments de cette poésie orale épique ont survécu jusqu'à aujourd'hui dans les odes épiques ossètes.

Le commerce lointain des Scythes prend fin avec la progression des Sauromates dans la région du Donets ; par ailleurs, la perte de territoires accélère leur sédentarisation. À partir du IV^e siècle av. J.-C., la première grande implantation d'artisans connue est située dans la steppe, dans la forteresse de Kameskaïa, sur le Dniepr : c'est probablement la résidence du roi Atéas. Pour compenser la fin du commerce à longue distance avec l'Oural, Atéas conquiert les terres qui s'étendent le long du Danube jusqu'à l'embouchure de la Save et ouvre une nouvelle route commerciale entre la mer Noire et l'Adriatique. Ainsi, pendant toute la période hellénistique, le commerce

entre les villes grecques de la région du Pont et le nord de l'Adriatique est florissant. En frappant sa monnaie avec une légende grecque, Atéas montre l'importance de ces échanges pour les Scythes au IV^e siècle av. J.-C.

Néanmoins, au début du II^e siècle avant J.-C., une puissante confédération sarmate envahit la région du Dniepr, contraignant Olbia à payer un important tribut aux Saii, la tribu royale. Les conquêtes sarmates divisent le royaume des Scythes en deux États, l'un en Crimée, l'autre dans le Dobroudja. La taille réduite de ces deux royaumes oblige les Scythes à substituer à l'élevage nomade une forme d'économie plus intensive. Ils s'hellénisent progressivement. Les rois scythes bâtissent des villes, comme la capitale Néapolis en Crimée, battent monnaie, font réaliser leur portrait en relief et graver des inscriptions en grec, mais conservent leur caractère guerrier et tentent d'étendre leur suprématie sur les villes grecques du Pont septentrional. Leurs ambitions contraignent les Grecs de Chersonèse et d'Olbia à chercher l'aide de Mithridate Eupator, roi du Pont, dont l'armée défait les Scythes, prend leur capitale et annexe leurs territoires au royaume du Bosphore.

Ainsi, l'indépendance politique des Scythes vient à son terme. Ils représentent toutefois un idéal de liberté et d'authenticité dans la littérature grecque et latine jusqu'à la fin du Moyen Âge, et leur nom est utilisé par les auteurs latins médiévaux et byzantins archaïsants pour désigner tous les peuples nomades des grandes migrations, des Huns aux Mongols.

10.4.2

Les Thraces et les Illyriens

Alexander Fol

Voir les illustrations 41 et 42

La continuité historique et culturelle de l'âge du bronze dans les territoires septentrionaux de la péninsule des Balkans atteint son apogée à la limite de la *koinè* mycénienne durant la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C. Cette continuité a une influence déterminante sur l'évolution de la société pendant la période de transition vers l'âge du fer au cours des premiers siècles du I^{er} millénaire av. J.-C. Bien que l'on puisse supposer, d'après certaines découvertes et allusions légendaires, que des migrations s'opèrent du nord-ouest et du nord-est vers le sud, cette transition semble conduire à des changements dans le domaine de la production et des techniques plutôt qu'à des bouleversements d'ordre ethnique. S'il subsiste des différences entre les régions, les peuples deviennent définitivement indo-européens vers le IX^e et le VIII^e siècle av. J.-C., donnant naissance à une toute nouvelle situation historique dans la péninsule des Balkans.

Les Thraces sont mentionnés pour la première fois dans les poèmes d'Homère, et les Illyriens dans la prose des logographes ioniens. Des indices fiables (notamment des traces des deux langues et de leurs possibles dialectes) attestant l'appartenance des Thraces et des Illyriens au groupe culturel indo-européen, il est logique de les étudier ensemble, en les considérant presque comme une même entité culturelle.

Cette « interprétation thrace (illyrienne) » est fondée sur des preuves écrites et visuelles grecques ainsi que sur des données archéologiques locales. Le réseau des *apoikiai*, ou colonies, dont certaines datent du VIII^e siècle av. J.-C. dans la Thrace égéenne et du VII^e siècle av. J.-C. dans la mer Noire et l'Adriatique, repose sur de puissants centres d'hellénisation. Celle-ci n'est pas seulement un phénomène économique et social, et ne

relève certainement pas non plus de l'acculturation au sens propre du terme, c'est-à-dire d'un rattachement à un groupe culturel plus influent. Il s'agit bien d'une combinaison de ces aspects, mais qui reflète surtout le degré de rapprochement avec le modèle culturel européen de cette période par le biais de sa substance spirituelle qui, une fois adoptée, élargit l'horizon intellectuel de ceux qu'elle touche. L'hellénisation est par conséquent un moyen pour les Thraces et les Illyriens de tisser des liens avec le monde celtique et le sud de l'Italie, les Scythes au nord-est, ainsi que les mondes anatolien et iranien. De ce point de vue, la zone thrace et illyrienne regroupe plusieurs régions de contact, dans lesquelles différents systèmes de valeurs sont étudiés, approchés et interprétés.

La vie urbaine présente des caractéristiques typologiques similaires sur tout le territoire qui s'étend entre l'Adriatique et la mer Noire. Il existe des villages « à ciel ouvert », des forteresses pour la défense temporaire ou permanente de points stratégiques ainsi que des résidences fortifiées pour les souverains et les rois. Une résidence entoure le palais ou la « tour » qui abrite le sanctuaire du souverain, la caserne, les écuries, les ateliers des armuriers et des orfèvres ainsi que les entrepôts. Durant la période hellénistique, cette « cité royale » devient progressivement un centre économique, politique et militaire dans la région. Ce noyau de vie urbaine contient les éléments fondamentaux des processus hellénistiques, davantage issus de la structure sociale du nord de la Grèce et des Balkans que de celle des Empires achéménide et égyptien. Ces tendances remontent à la tradition nomade mycénienne, dont la pratique rituelle qui consiste à construire des sépultures sous tumulus, répandue entre l'Adriatique et la mer Noire, est un trait distinctif. Dans le cadre de cette continuité spatio-temporelle, qui perdure pendant toute la période du « miracle grec », d'autres coutumes mycéniennes se perpétuent, comme en témoignent les masques en or trouvés dans certaines riches tombes des nécropoles de Sindos, près de Thessalonique, et de Trebeniste, sur lac Ochrida, qui datent de la fin du VI^e et du début du V^e siècle av. J.-C. Dans le sud et le sud-est de la Thrace, les rites funéraires mycéniens sont également attestés par la présence de tombes royales en forme de dôme datant du V^e et du IV^e siècle av. J.-C. (*ill. 41*).

Dans les zones touchées par l'hellénisation, l'élément toreutique permet de distinguer les objets importés de ceux fabriqués par les Thraces et les Illyriens. Les codes anthropomorphiques, zoomorphiques, géométriques, végétaux et structurels que les artisans utilisent pour concevoir les produits de l'art local, créés pour l'aristocratie, revêtent une importance significative. La combinaison de ces codes reflète en effet la complexité de la communication : alors que l'art hellénique narre l'équilibre entre les forces humaines et celles de la nature, l'art « gréco-barbare » et « barbare » repose sur l'asymétrie et une hiérarchie de forces cosmogoniques incarnées par des représenta-

tions plus ou moins conventionnelles. Les principes solaires et chtoniens prédominent, composant la dualité indo-européenne en Thrace, dans la partie centrale des Balkans et dans la zone allant des Portes de Fer et du Danube à l'Ukraine. La suprématie de ces deux « origines » cosmiques et leur organisation doctrinale et religieuse pourraient être qualifiées d'orphisme thrace ou nord-balkanique, par opposition à l'orphisme grec.

L'orphisme thrace, ou nord-balkanique, est fondé sur le culte de la Grande Mère, dont les plus anciennes incarnations sont la montagne, la roche et les pierres sacrées de la forêt. Ce culte remonte incontestablement à la culture mégalithique étudiée dans le sud-est de la Thrace. Il semble que depuis les grottes rocheuses qui servaient d'observatoires dans les massifs des Rhodopes (*ill.* 42) et des Carpates, on scrutait les premiers rayons du soleil levant et les derniers du couchant. C'est le moment sacré où la Grande Mère, qui a déjà engendré seule son premier né, le soleil (Apollon, Hélios, Orphée d'après les traductions grecques) ou son homologue urano-chtonien (Dionysos, Zagreus, Sabazios ou Hermès), s'unit avec lui pour donner naissance au roi-prêtre, leur fils doctrinal. L'orphisme thrace marque la vie spirituelle depuis le sud de l'Italie jusqu'aux régions de l'Istrie et du Pont, et imprègne les théories de Pythagore, d'Hérodote et de Platon sur l'équilibre solaire et chtonien en tant qu'unité de l'âme et du corps impliquant l'immortalité. Les Thraces pensent que l'immortalité est le privilège de ceux qui prennent part au rituel, se distinguant par là des Grecs, qui croient en l'immortalité de l'âme dans les enfers et en sa métempsycose. Le culte de Zalmoxis et de divinités similaires est pratiqué par des sociétés fermées composées d'aristocrates masculins qui cherchent à acquérir l'immortalité par une purification totale du corps et de l'esprit. L'ancienne voie vers la connaissance divine peut être qualifiée d'extatique ou d'orphique, tandis que la nouvelle peut être définie comme « enthousiaste » ou « dionysiaque ». Le fidèle laisse le dieu le pénétrer et atteint l'immortalité en tant que participant temporaire à des rites orgiaques.

Les Grecs semblent considérer la musique comme un moyen de glorifier la nature. En revanche, la musique « barbare » permet aux croyants de s'en rapprocher par l'une des méthodes qui leur est attribuée par l'ordre social. Selon la tradition grecque, les Thraces auraient inventé un grand nombre d'instruments de musique, par exemple les flûtes des Thraces de Mariandyné en Asie Mineure, le hautbois (*aulos*), les flûtes des Thraces du Bérécynte en Asie Mineure, la flûte phrygienne, le syrinx, une flûte faite de roseaux, le *salpinx*, une trompette avec des sacs à air (?), le *magadis*, un instrument triangulaire à douze cordes qui porte le nom de son inventeur, Magadis de Thrace, le rhombe (du grec *rhombos*, toupie) que l'on fait tourner à l'aide d'une corde et qui est utilisé pour les exorcismes durant les fêtes en l'honneur de la Grande Mère qu'incarnent Cybèle, Rhéa, Déméter ou

Cotys/Cotyto. Dans la mythologie, Orphée de Thrace joue de la lyre-*kithara*, dont le son convient parfaitement à l'extase silencieuse de la purification pratiquée par les membres des sociétés religieuses aristocratiques, tandis que les rituels enivrants du culte de Dionysos sont accompagnés par des flûtes, des cymbales et des tympanons de cuivre.

En Illyrie et au centre de la péninsule des Balkans, où certains linguistes distinguent toujours un groupe tribal, les Daço-Mésiens, situés « entre les Illyriens et les Thraces du Nord », l'inhumation rituelle des morts se répand lentement tandis que la crémation est généralement réservée aux « funérailles princières », relativement rares à cette époque. Le manque de témoignages écrits et épigraphiques rend difficile la description des religions autochtones de la période préromaine, caractérisées en tout état de cause par la vénération des ancêtres. Les découvertes archéologiques suggèrent que les autres cultes sont surtout ruraux, pratiqués par des tribus d'éleveurs et d'agriculteurs.

Ces groupes tribaux sont en contact avec le monde grec et les Étrusques. Les sources mentionnent en effet de nouvelles influences culturelles : certaines partent de la mer Égée pour se propager le long des vallées du Vardar et de la Morava jusqu'au Danube et à l'ouest de cette ligne, tandis que d'autres se diffusent depuis l'Adriatique, mais uniquement après l'établissement des Étrusques dans la plaine du Pô et à Spina. L'importation de nouvelles idées, attestée par la production locale d'armes, d'ornements, de situles, etc., est particulièrement significative. Les valeurs spirituelles helléniques et hellénistiques étant trop subtiles pour ces peuples relativement isolés, ceux-ci conservent pendant longtemps leurs traditions archaïques, comme le montrent les témoignages de Strabon et d'Hérodote. Le premier affirme que les Dardaniens, qui occupaient la région centrale de l'Italie septentrionale, ne se lavaient que trois fois dans leur vie, probablement lors de rituels marquant leur naissance, leur mariage et leur mort. Le second décrit une coutume des Vénètes liée au commerce de femmes. Durant les siècles suivants, la romanisation joue un rôle crucial dans la civilisation de ces peuples, bien que dans les zones les plus reculées les groupes paléo-balkaniques résistent passivement à l'influence de ces cultures étrangères.

L'attitude des sociétés historiques particulières doit être perçue comme un mode d'action prédéterminé par la corrélation entre langue et pensée (et vice versa), la mémoire et les systèmes de valeurs, que l'on peut désigner par le terme grec *paideia*. La *paideia* des Balkans septentrionaux est une composante fondamentale de la culture de l'Antiquité européenne.

10.4.3

La civilisation de Hallstatt, les premiers Celtes et la Scandinavie

Radomir Pleiner

A fin de comprendre l'ethnogenèse et l'histoire du sud de l'Europe centrale, il convient de prendre en compte l'importance des cultures de tumulus qui se sont répandues de l'âge du bronze moyen au début de l'âge du fer dans une grande partie de l'Europe, du bassin des Carpates à l'est de la France. À l'intérieur de ce vaste territoire, toutes ces cultures et leurs monuments reflètent un développement progressif. L'intermède de la civilisation des champs d'urnes à la fin de l'âge du bronze représente davantage une transformation idéologique du rite funéraire qu'une discontinuité frappant la population et son habitat.

D'après les très rares sources écrites du ^v^e siècle av. J.-C. et les résultats de recherches linguistiques, on peut supposer que la zone comprise entre les Balkans et la Grèce et le nord des Carpates et des Alpes, qui s'étend ensuite en direction du haut Rhin, du Rhône, du Doubs et de la Marne, a vu se fixer des groupes appartenant à la branche danubienne des Indo-Européens comprenant les ancêtres des Grecs, les Thraces, les Illyro-Vénètes sur le Danube moyen (qui migrent vers le nord et le sud) et les Italo-Celtiques à l'ouest (qui progressent plus loin vers l'ouest et vers le sud).

Les phases finales du développement culturel, entre le ^{viii}^e et le ^v^e siècle av. J.-C., sont influencées par plusieurs facteurs : un accroissement de la population, qui suit le dépeuplement observé à l'âge de bronze final ; une croissance de la production lente mais constante, contemporaine d'un changement climatique qui marque la fin de la phase subboréale et le début de la phase atlantique (refroidissement, augmentation de la pluviométrie, expansion des forêts) ; une stratification sociale accélérée accompagnée d'un élar-

gissement des zones d'habitat ; enfin, l'établissement de contacts systématiques avec le monde méridional « avancé » du début de l'Antiquité.

Du point de vue de l'archéologie, cette période se caractérise par le développement de la culture de Hallstatt (appelée ainsi en référence au cimetière de Hallstatt découvert en haute Autriche), qui apparaît sous deux formes principales : d'une part, la culture hallstattienne orientale, couvrant le bassin des Carpates, la Pannonie, la Slovaquie, le sud de la Pologne, la Moravie et une partie de l'Autriche et de la Bohême, sans doute le territoire des Illyriens et des Vénètes, et, d'autre part, la culture hallstattienne occidentale.

Bien qu'elles présentent des caractéristiques communes, les cultures matérielles de ces deux civilisations diffèrent par certains détails, comme les rites funéraires. Le territoire de la culture hallstattienne orientale subit l'influence des civilisations voisines, thraco-cimmérienne et scythe, à l'est et au sud-est.

Le site de Hallstatt se trouve entre ces deux complexes culturels. Sur les quelque 2 000 tombes qui y sont recensées à 900 mètres d'altitude, on observe des éléments des deux cultures. Néanmoins, cette nécropole d'une communauté de riches extracteurs de sel constitue un cas tout à fait particulier. Un grand nombre de ces tombes « mixtes », caractérisées par des traits spécifiques et une richesse exceptionnelle en objets de métal — notamment des ensembles de vaisselle en bronze —, en bijoux et parfois en armes et en casques, appartiennent sans nul doute aux chefs de la communauté. En général, les objets retrouvés dans les sépultures illustrent ce que l'on appelle le « style de Hallstatt », qui domine pendant des siècles le sud de l'Europe centrale et rayonne loin vers le nord.

Le contexte économique de la culture de Hallstatt est marqué par un certain progrès, mais il semble que la production totale parvienne à peine à couvrir la demande croissante de la classe dirigeante, et ce à plusieurs niveaux. Des restes de plantes et d'ossements animaux indiquent que l'agriculture est relativement bien développée. On peut également observer un essor de l'élevage de chevaux, probablement sous l'influence de civilisations orientales, ainsi que d'importantes innovations techniques dont bénéficient en premier lieu les couches aisées de la population. Citons par exemple la fonte et le travail du fer, connu auparavant en tant que métal précieux et dont l'utilisation se répand durant la période hallstattienne. Ce métal est dans une large mesure accaparé par les classes dirigeantes pour la production d'armes, de mors ou de harnachements, mais de nouvelles catégories d'outils importants comme le couteau, la faucille, les ciseaux ou le fer de hache font également leur apparition, contribuant à améliorer le travail du bois. Les premiers ateliers de fonderie sont attestés à Waschenberg en Autriche, à Kralova en Moravie et à Hillesheim en Allemagne occidentale ; de même, des outils de forgeron en fer (marteaux, pinces) ont été retrouvés sur les sites de Byci Skala en Mora-

vie et de Wicina en Pologne. La période de Hallstatt marque donc bien le début de l'âge du fer.

Une activité technique remarquable caractérise également le domaine de l'extraction du sel, en particulier dans les excellents gisements des Alpes. La communauté de Hallstatt utilise trois types d'installations différentes pour l'extraire de galeries obliques et horizontales creusées dans la montagne Salzberg, qui peuvent descendre jusqu'à 200 mètres au-dessous de la surface du sol. Le commerce du sel assure aux classes dirigeantes de ces communautés de mineurs une richesse considérable. Ce gemme est également exploité ailleurs en Europe, selon un procédé utilisant la saline et le briqueage, comme on faisait aux environs de Halle, à la périphérie de la civilisation de Hallstatt.

À ce jour, les grandes campagnes de fouilles de villages isolés sont rares. Les formes d'habitat de la culture de Hallstatt ne sont connues qu'à travers celles de Goldberg, en Allemagne, de Wittnauer Horn et Krasovice en Bohême, où une palissade clôture un périmètre plus ou moins carré, et de Prague-Hloubětín, où des huttes semi-enterrées sont séparées de maisons sur pied. Les informations dont nous disposons actuellement ne nous permettent pas de dresser un véritable bilan démographique ; cependant, un processus de stratification sociale peut être observé, les demeures des individus importants étant généralement à l'écart de celles des membres ordinaires de la communauté. Ceci se manifeste nettement dans le développement de sites fortifiés qui deviennent, dans les régions les plus exposées, de véritables résidences princières, comme la Heuneburg et le Hohenasperg dans le sud-ouest de l'Allemagne ou le mont Lassois dans l'est de la France, révélant clairement l'existence de contacts avec Marseille, l'Italie et la Grèce. L'acropole de Závist, une forteresse sur les hauteurs située près de Prague, constitue un exemple particulier caractéristique de la transition entre les cultures de Hallstatt et de La Tène ancienne, qui témoigne de l'apparition de complexes de sanctuaires (*fig. 5*).

Ce développement d'une stratification sociale est encore plus marqué dans les rites funéraires. Le tumulus, généralement réservé à l'aristocratie, prédomine dans certaines régions. Les sépultures les plus célèbres sont concentrées dans les vallées du Rhône, du Rhin et du Danube. Les objets qui y ont été retrouvés témoignent de la richesse exceptionnelle de leurs propriétaires ; ils comprennent des chefs-d'œuvre de créativité artisanale, importations de régions plus méridionales ou reproductions locales, qui tiennent lieu d'équipement personnel ou d'objets de prestige. Ces trésors sont collectés au titre des *geras* (dons faits par le peuple à ses représentants), qui sont en augmentation constante et manifestement accaparés par une aristocratie en plein essor. Les tombes de princes ou de chefs de guerre côtoient des sépultures plus modestes où les défunts sont inhumés, ainsi

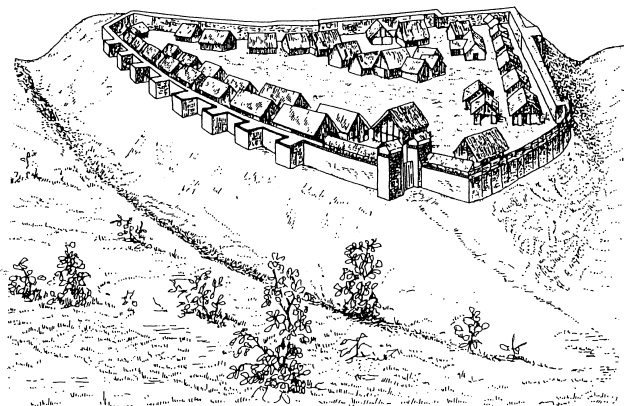


Figure 5 Reconstitution de la forteresse de la Heuneburg, considérée comme une résidence princière et dont l'architecture porte la marque d'une influence méditerranéenne (dessin J. Herrmann).

que des cimetières plus ou moins vastes composés de tombes à incinération. Dans d'autres régions, notamment dans les zones reculées de la culture lusacienne, l'accumulation de richesses mentionnée plus haut est moins visible, en particulier en termes d'immenses monuments et de trésors funéraires. Par ailleurs, l'habitat semble avoir été organisé de manière différente, à l'instar des sites fortifiés de type Biskupin construits au bord des lacs.

Curieusement, les cours florissantes des classes dirigeantes ne connaissent pas de continuité durant la période suivante, celle de La Tène moyenne. En effet, le système s'effondre totalement aux alentours de la fin du v^e siècle av. J.-C., en raison, suppose-t-on, de deux facteurs : une très brusque augmentation de la population dans certaines régions, confirmée par les textes anciens, et l'incapacité d'adapter l'économie, la production et la distribution à la demande de l'aristocratie. S'ensuit alors la grande expansion historique des Celtes, dont les raids et les attaques contre le monde classique sont motivés par la quête de butins et les velléités d'expansion de chefs mineurs, détruisant son réseau surdéveloppé de relations sociales.

La Scandinavie, c'est-à-dire le Danemark, la Norvège, la Suède et les zones adjacentes des plaines allemandes, reste durant cette période une zone d'ombre de l'histoire. D'après les sources archéologiques, cette partie du monde connaît, au moins depuis le crépuscule du néolithique final, une longue continuité et une évolution culturelle progressive. Ces contrées sont probablement le berceau des ancêtres des tribus germaniques ; par ailleurs,

les Proto-Baltes occupent les côtes de Lituanie et de Lettonie, ainsi que des régions voisines à l'intérieur des terres.

Entre le VIII^e et le V^e siècle av. J.-C., la Scandinavie connaît peu de transformations d'ordre culturel.

Si l'agriculture et l'élevage du bétail forment la base de la production alimentaire dans les régions fertiles, la chasse prédomine toujours dans le Nord. Cette distinction est illustrée par les célèbres sculptures sur roc, dont certaines, dans les zones agricoles, représentent des scènes de labour, tandis que les plus septentrionales ont pour sujet principal la chasse et la pêche. Ces sculptures font également allusion à une autre activité, la navigation : elles montrent des bateaux facilitant la communication dans les zones côtières et insulaires. Par ailleurs, l'élément le plus remarquable de l'artisanat est la métallurgie du bronze, qui voit naître ses plus belles réalisations durant tout l'âge du bronze : la manufacture d'ornements et d'outils en bronze atteint un très haut niveau. En revanche, la métallurgie du fer n'en est encore qu'à ses balbutiements.

La culture matérielle en Scandinavie témoigne de contacts avec le Sud ; par ailleurs, l'influence de la culture de Hallstatt se reflète clairement dans les objets métalliques retrouvés à Hassle, en Suède. Enfin, la stratification de la société n'est pas aussi visible que dans les cultures de Hallstatt ou de La Tène ancienne, mais les objets de bronze les plus raffinés sont apparemment réservés à son aristocratie.

BIBLIOGRAPHIE (DE 10.1 À 10.4.3)

- ALFOLDI A. 1964. *Early Rome and the Latins*, Ann Arbor.
- ARIAS P. E., HIRMER M. 1962. *A history of Greek vase painting*, Londres.
- AUDOUZE F., BUCHSENSCHUTZ O. 1989. *Villes, villages et campagnes de l'Europe celtique*, Paris.
- AUDOUZE F. 1988. *Les princes celtes et la Méditerranée*, Paris, La Documentation Française.
- BOARMAN J., *et al.* 1984. *Die griechische Kunst*, 3^e éd., Munich.
- BOSWORTH, A. B. 1988. *Conquest and empire. The reign of Alexander The Great*, Cambridge.
- BREHIER E. 1989. *Histoire de la philosophie. I – Antiquité et Moyen Âge*, Paris.
- BRELICH A. 1969. *Paides e Parthenoi*, Rome, Ed. dell'Ateneo.
- BRIANT P. 1987. *De la Grèce à l'Orient. Alexandre le Grand*, Paris (coll. Découvertes).
- BURKERT W. 1985. *Greek religion*, Cambridge (Mass).

- CANFORA L. 1989. *Storia della letteratura greca*, Rome/Bari.
- CHAMOUX F. 1977. *La civilisation grecque à l'époque archaïque et classique*, 2^e éd., Paris.
- CHARBONNEAUX J., MARTIN R., VILLARD F. 1969. *Grèce classique*, Paris.
- 1970. *Grèce hellénistique*, Paris.
- Collectif 1988. *Les princes celtes et la Méditerranée*, Paris, La Documentation Française.
- CRISTOFANI M. (dir. publ.). 1985. *Civiltà degli Etruschi*, exposition Florence, Musée archéologique (16/5-20/10/1985), Milan.
- CROISET A., CROISET M. 1924-1928. *Histoire de la littérature grecque*, vol. I-V, Paris.
- EASTERLING P. E., KNOX B. M. W. (dir. publ.). 1985. *Greek literature. The Cambridge history of classical literature*, vol. I, Cambridge.
- , MUIR J. V. (dir. publ.). 1990. *Greek religion and society*, Cambridge.
- FINLEY M. I. 1977. *Atlas of classical archaeology*, Chatto et Windus.
- GARLAN Y. 1982. *Les esclaves en Grèce ancienne*, Paris.
- GAUTHIER P. 1972. *Symbola. Les étrangers et la justice dans les cités grecques*, Nancy.
- GHIRSHMAN R. 1983. *Les Cimmériens et leurs amazones*, Paris, mémoire n° 18.
- GRINBERG D. A. 1964. *Anaxagoras and the birth of physics*, New York.
- HARMATTA J. 1970. *Studies in the history and language of the Sarmatians*, Szeged, Acta Universitatis de Attila József Nominatae (Acta Antiqua et Archaeologica, tome XIII).
- HEURGON J. 1969. *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*, Paris.
- HIGNETT C. *A History of the Athenian constitution to the end of the fifth century BC*, Oxford.
- JÜRSS F. (dir. publ.). 1982. *Geschichte des wissenschaftlichen Denkens im Altertum*, Berlin.
- KRUTA V. 1987. *Les Celtes*, Paris.
- KUHRT A., SHERWIN-WHITE S. (dir. publ.). 1987. *Hellenism in the East : the interaction of Greek and non-Greek civilizations from Syria to Central Asia after Alexander*, Londres.
- LARSEN J. A. O. 1957. *Greek federal states*, Oxford.
- LEVEQUE P. 1985. *L'aventure grecque*, 4^e éd., Paris.
- LLOYD G. E. R. 1974. *Les débuts de la science grecque de Thalès à Aristote*, Paris.
- MEIGGS R. 1972. *The Athenian empire*, Oxford.

- MOSSÉ C. 1970. *La colonisation dans l'Antiquité*, Paris.
- 1989. *La tyrannie dans la Grèce antique*, Paris.
- MURRAY O. 1980. *Early Greece*, Glasgow.
- PALLOTINO M. 1980. *Genti e culture dell'Italia preromana*, Rome.
- PIGGOTT S. 1974. *The druids*, Londres.
- POLLITT J. 1990. *The art of ancient Greece : sources and documents*, Cambridge.
- RICHARDSON E. 1964. *The Etruscans : their art and civilization*, Chicago/Londres.
- SANCISI-WEERDENBURG H., KUHRT A. (dir. publ.). 1987-1991. *Achaemenid history*, vol. I-IV, Leiden, Netherlands Instituut voor het Nabije Oosten.
- SCULLARD H. H. 1967. *The Etruscan cities and Rome*, Londres.
- SNELL B. 1960. *The discovery of the mind. The Greek origin of European thought*, New York.
- SPARKES B. A. 1991. *Greek art*, Oxford.
- SULIMIRSKI T. 1952. *Voprosi skifo-sarmatskoy arkheologii* [Problèmes d'archéologie scytho-sarmate], Moscou.
- 1970. *The Sarmatians*, Londres.
- THOMSEN R. 1980. *King Servius Tullius. A historical synthesis*, Copenhagen, Gyldendal.
- TORELLI M. 1988. *Le popolazioni dell'Italia antica : società e forme del potere*. In : *Storia di Roma*, vol. I, Turin, p. 53-74.
- VERNANT J. P. 1985. *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris.
- 1990. *Mythe et religion en Grèce ancienne*, Paris.
- VIDAL-NAQUET P. 1981. *Le chasseur noir*, Paris.
- WILL E. 1989. *Le V^e siècle. Le monde grec et l'Orient*, vol. I, 2^e éd., Paris.
- , GOUKOWSKY P., MOSSÉ C. 1990. *Le IV^e siècle et l'époque hellénistique. Le monde grec et l'Orient*, vol. II, 2^e éd., Paris.

11

**Le monde hellénistique
et l'Empire romain entre
expansion et crise :
les sociétés hors
des frontières romaines**

11.1

**Le monde hellénistique
après Alexandre**

11.1.1

**La vie sociale et
politique, la philosophie,
la religion et la littérature**

Edouard Will

QU'ENTENDRE PAR « HELLÉNISTIQUE » ?

L'empire d'Alexandre ne survit pas à son fondateur : au terme d'une quarantaine d'années de guerre entre ses « héritiers », il se trouve partagé entre une série de royaumes, les « monarchies hellénistiques ».

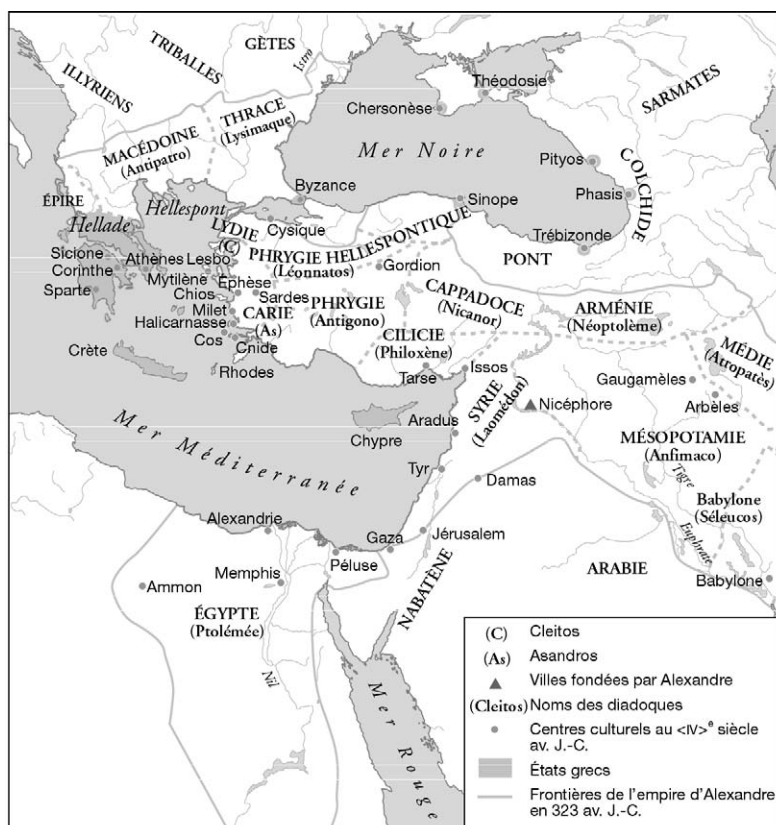
En Europe, le royaume de Macédoine prolonge celui de Philippe II, mais sous une forme amoindrie ; il faudra de longs efforts à la dynastie des Antigonides pour lui rendre brièvement sa puissance.

C'est en Orient qu'apparaissent des phénomènes nouveaux. Vers 280 av. J.-C., deux dynasties macédoniennes se partagent l'ancien Empire perse. Celle des Ptolémée est maîtresse de l'Égypte, protégée par des possessions extérieures encadrant de façon discontinue la Méditerranée orientale (Cyrénaïque, Syrie-Phénicie méridionale, Chypre, bases littorales et insulaires dans l'Égée) — empire maritime disparate exigeant une flotte puissante. La capitale, Alexandrie, bien adaptée à une politique à la fois égyptienne et méditerranéenne, devient rapidement la plus grande ville du monde.

La dynastie des Séleucides tient quant à elle un domaine asiatique. Parti de Babylone, son royaume s'est étendu d'abord vers l'est (Iran), puis vers l'ouest (Syrie du Nord, Anatolie). Cet immense empire continental, qui requiert deux capitales (Antioche sur l'Oronte et Séleucie sur le Tigre), est, par sa diversité ethnique, linguistique et économique, le véritable héritier de l'Empire perse.

Protagonistes de l'époque dite « hellénistique », entre le III^e et le I^{er} siècle av. J.-C., ces royaumes ne connaissent pas de stabilité durable. Leur anéantissement successif par Rome (dès le milieu du II^e siècle av. J.-C. pour la Macédoine) n'intervient toutefois qu'au terme de vicissitudes complexes (*carte 6*).

Le terme « hellénistique » est ici employé dans un sens politique conventionnel, mais le vrai sens de ce mot est culturel. *Hellênizein* signifie « parler grec » pour un homme dont ce n'est pas la langue maternelle et « se comporter en Grec » pour un homme qui ne l'est pas : un tel homme est un *hellénistês*, un individu intégré dans la culture grecque. Il s'agit d'un cas particulier d'un phénomène observable chaque fois que des représentants de cultures différentes entrent en contact durable — comme cela se produit à cette époque, et plus particulièrement en Orient où s'établissent de nombreux Gréco-Macédoniens, militaires ou colons, sans lesquels le pouvoir des rois étrangers ne pourrait se mettre en place. La majorité des populations orientales étant rurales, leurs contacts et leur compénétration avec les Européens varient selon que les immigrés sont dispersés dans les campagnes (ainsi dans la vallée du Nil) ou concentrés dans les villes (surtout en Asie). Ces nouvelles agglomérations prennent la forme de cités grecques, de colo-



Carte 6 L'empire d'Alexandre et les États de ses

nies militaires ou de villes orientales anciennes qui se transforment progressivement en cités grecques.

Les contacts gréco-indigènes posent un problème linguistique, mais les nécessités de l'administration et de l'économie imposent partout une zone de bilinguisme. Ce sont surtout les indigènes qui apprennent le grec, et non l'inverse. Là où nous avons une documentation primaire (en Égypte, en Babylonie), nous constatons que les langues locales sont utilisées parallèlement au grec : cela signifie que celui-ci se répand parmi une minorité d'indigènes, mais ne s'impose pas à la majorité, qui continue à parler, voire à écrire les langues nationales (par exemple l'égyptien, l'araméen, l'hébreu). Cependant, le grec est progressivement adopté par les anciennes élites indigènes,



successeurs (diadoques) au IV^e siècle av. J.-C.

surtout urbaines, soucieuses de combler le fossé qui les sépare des nouveaux maîtres et de préserver ainsi en partie l'autorité sociale dont ils jouissaient auparavant. Cette hellénisation d'une minorité n'est qu'un exemple parmi d'autres des phénomènes d'acculturation qu'on observe dans toutes les situations « coloniales » — processus qui ne vont jamais sans provoquer des résistances hostiles de la part de défenseurs des cultures indigènes, au milieu de la passivité du grand nombre.

Question inverse : les Grecs installés en Orient sont-ils influencés par les cultures orientales ? Nous verrons que les structures administratives des royaumes reproduisent largement celles des États antérieurs, mais qu'en est-il des individus ? Leur ignorance des langues indigènes et leur conserva-



Carte 7 Le monde hellénistique

tisme culturel empêchent indubitablement les Grecs de bien connaître les civilisations de leurs vaincus.

La notion d'« hellénistique » est donc d'usage délicat, et la « civilisation hellénistique », héritière multiforme de la Grèce et des Orients divers, reste rebelle à toute définition indiscutable, n'ayant pas opéré de synthèse globale entre des données culturelles contradictoires. Il est vrai que le cadre de la chronologie politique (III^e-I^{er} siècle av. J.-C.) est arbitraire du point de vue culturel, car la « civilisation hellénistique » existe toujours sous l'Empire romain, qui favorise la continuation des expériences engagées et leur extension à des régions qui ne les ont pas ou guère connues auparavant. La Rome impériale doit combiner le legs des monarchies hellénistiques à l'héritage



au III^e siècle av. J.-C.

politique romain ; et le christianisme, autre phénomène datant de l'Empire, naît des premiers contacts entre la pensée juive et la pensée grecque. La synthèse byzantine de l'empire et du christianisme constitue finalement un autre phénomène « hellénistique ».

À nous en tenir toutefois aux trois derniers siècles av. J.-C., nous pouvons néanmoins considérer le monde hellénistique, fruit d'une conquête hasardeuse et n'ayant rien créé de politiquement durable et stable, comme le lieu et le temps d'imparfaites rencontres, le creuset d'expériences inachevées, dont la fécondité doit se révéler à plus long terme — il s'agit, en somme, d'une « époque de transition ».

UNE EXPÉRIENCE POLITIQUE NOUVELLE : LES MONARCHIES HELLÉNISTIQUES D'ORIENT

Le problème que pose d'abord l'étude des grands États territoriaux nés de l'empire d'Alexandre est de savoir comment ces régions immenses ont pu être plus ou moins durablement tenues par des souverains européens qui s'appuient sur une population d'immigrants toujours minoritaire, problème d'organisation politique et militaire qui se pose aussi en termes économiques et sociaux (*carte 7*).

Pour comprendre la royauté hellénistique, il faut partir d'Alexandre. Évitant le titre perse de « Grand Roi », le conquérant se fait appeler « roi Alexandre ». Lorsque ses successeurs deviennent rois à leur tour, seuls ceux qui règnent sur la Macédoine conservent la tradition royale macédonienne. Ceux qui règnent en Orient adoptent l'idée d'Alexandre et sont simplement « rois », sans détermination ethnique ou géographique ; rois de tous leurs sujets, orientaux comme européens, et de tous leurs territoires. Mais ces usurpateurs ont besoin de légitimer leur pouvoir. Bien que le droit de conquête puisse suffire pour les Orientaux conquis, les nouveaux rois sont également introduits (comme les Perses et Alexandre) dans les traditions des vaincus : dans la tradition pharaonique pour les Ptolémée et dans la tradition babylonienne pour les Séleucides. Cela ne peut être qu'une fiction aux yeux des Gréco-Macédoniens, qui considèrent que d'autres légitimations sont nécessaires — surtout pour les Grecs, pour lesquels la royauté est une notion étrangère et qui ne connaissent la monarchie que sous la forme honnie de la tyrannie. Une royauté acceptable pour les Grecs, en tant que justification du nouvel état de fait, doit être quelque chose de neuf. L'idéal du citoyen libre dans une cité libre est en effet incompatible avec une royauté absolue s'exerçant sur des territoires conquis dont tous les habitants sont considérés comme des sujets. À cette sujétion, on ne peut échapper que par des privilèges, et les Gréco-Macédoniens constituent en fait une sorte de caste privilégiée et dominante, dont les intérêts, convergeant avec celui de la couronne, contribuent à leur faire accepter celle-ci.

Ni la divinité ni le culte monarchique n'ont l'effet voulu. Rare en Grèce avant la fin du IV^e siècle av. J.-C., la divinisation de vivants apparaît alors plus clairement : certaines cités rendent un culte à Alexandre, puis à ses successeurs, pour leur rendre grâce de bienfaits reçus et les inviter à les multiplier.

L'exercice de la souveraineté sur des pays conquis exige d'abord la puissance militaire, nécessaire pour le maintien de l'ordre et la défense extérieure. Néanmoins, celle-ci étant coûteuse (comme le sont les obligations somptuaires des cours et la diplomatie), le premier souci des souverains est l'obtention d'abondants « revenus royaux » par l'exploitation fiscale. L'impôt est la base de toute l'administration intérieure des royaumes, car l'ordre

public, la justice et l'exercice des « vertus royales » elles-mêmes ne sont en dernière analyse que les conditions de son bon rendement, à son tour condition de la puissance et du prestige des rois.

Ni les Macédoniens ni les Grecs ne disposent d'une tradition fiscale applicable aux territoires conquis, mais l'Empire perse et l'Égypte leur fournissent le cadre et les principes d'une exploitation des ressources de chaque région au profit de la royauté. Ces systèmes peuvent être conservés et adaptés en fonction des innovations nées de l'expérience grecque.

En Asie, le système perse des satrapies (groupements ethniques et circonscriptions fiscales), conservé par Alexandre, l'est aussi — avec quelques modifications — par les Séleucides, mais les sources sont trop rares pour que nous puissions dresser un tableau général de l'exploitation fiscale du royaume. Le domaine royal, essentiellement rural, est soumis au « tribut » (*phoros*), dont la nature (forfaitaire ou proportionnelle) et la substance (en nature ou en argent) sont matière à discussion. Il inclut toutefois des entités mal connues disposant de statuts particuliers : c'est le cas de certains « peuples » échappant à l'administration directe, de sanctuaires possédant d'importants territoires et leur population, de donations foncières faites par les rois et, enfin, de cités grecques. Nous connaissons mal le détail des régimes fiscaux auxquels ces entités sont soumises.

L'irruption de la monnaie grecque en Orient conduit nécessairement à des innovations en matière fiscale. Les Perses connaissent l'existence de la monnaie, mais, à part sa frange littorale méditerranéenne, leur empire a jusqu'ici ignoré l'économie monétaire, et l'essentiel des abondantes ressources des Grands Rois en métaux précieux a été thésaurisé. Or, cette « réserve de puissance » est utilisée par Alexandre et ses successeurs, dont les armées doivent être payées en monnaie grecque, à laquelle sont également accoutumés les colons européens qui s'installent en Orient. La question serait de savoir jusqu'à quel point l'économie monétaire pénètre l'Orient et dans quelle mesure l'impôt peut être exigé en monnaie. Sans doute l'impôt en nature subsiste-t-il largement dans les campagnes, mais nous sommes mal renseignés sur ces problèmes dans l'Empire séleucide.

La situation en Égypte est mieux connue. Ici encore, les cadres administratifs anciens sont conservés, Haute-Égypte (Thébaïde) et Basse-Égypte, toutes deux subdivisées en nomes, toparchies et villages. Le plat-pays (*chōra*) est le lieu d'une colonisation militaire dispersée, chaque homme étant nanti d'une terre pour sa subsistance. Des terres sont également allouées à des colons venus d'Europe et d'Asie. Une bureaucratie hiérarchisée assure l'administration : elle est composée d'autochtones à la base et de Grecs aux échelons moyens et supérieurs, mais l'hellénisation progressive des fonctionnaires égyptiens leur permet de gravir ces échelons. C'est ici que nous saisissons le mieux la finalité fiscale de l'administration. Si les terres,

comme en Asie, sont de statuts divers (« terre royale », « terre sacrée » des temples, vastes donations à des particuliers, propriété privée), aucune n'échappe à l'impôt. En fait, *tout* est imposable : produits du sol et de l'artisanat, transactions commerciales, force de travail (corvées). Soucieux de rendement, le fisc ptolémaïque s'intéresse nécessairement à la production elle-même, pour en tirer le maximum de ce qui peut alimenter le trésor royal. Cela nous ramène au problème de l'économie monétaire. Car si la royauté a d'énormes besoins monétaires, ni l'Égypte ni ses possessions extérieures ne produisent d'argent, principal métal monétaire du temps. Celui-ci ne peut donc être acquis que par le commerce, d'où le souci de pousser le plus possible la production de denrées pour l'exportation, payables en argent étranger ensuite transformé en monnaie royale ptolémaïque. Ce système (ici schématisé à l'extrême) succombe cependant à ses abus : poids excessif des ponctions fiscales à la source, qui laissent à peine de quoi vivre aux producteurs ; recours, pour certains impôts, à la ferme fiscale, qui surcharge le contribuable ; exigence de produits étrangers au détriment des habitudes locales ; brutalité des réquisitions ; corruption des fonctionnaires, etc. C'est à travers les documents qui expriment le mécontentement des autochtones que nous percevons ces abus, ainsi qu'à travers les ordonnances royales qui tentent en vain d'y remédier. Ces sources font état de grèves paysannes, de fuites de paysans loin de leurs villages, puis de révoltes armées. En conséquence, la recherche du rendement fiscal maximal engendre le déclin de la production et du surproduit commercialisable, et donc de l'alimentation du trésor en argent frais : la quête excessive des moyens de la puissance aboutit au déclin de celle-ci et, dès le II^e siècle av. J.-C., un état de guerre tantôt larvée, tantôt ouverte, oppose la population indigène à la monarchie étrangère.

La situation sociale contribue à cette dégradation. La frange de compénétration et d'acculturation entre Égyptiens et Hellènes ne cache pas la réelle imperméabilité des deux milieux. Les Grecs (ou Orientaux hellénisés), à l'origine dispersés dans les campagnes, tendent à se regrouper dans les centres urbains ou à aller grossir la population de la capitale, ce qui accentue le fossé qui les sépare des Égyptiens. Or ce clivage est aussi un état de droit, car le droit égyptien reste en usage, dans sa langue propre et avec ses tribunaux propres, cependant que les Grecs relèvent du droit et de juges grecs. L'existence de tribunaux mixtes ne constitue pas l'amorce d'une unification juridique, et rien ne montre mieux que la frontière entre conquérants et conquis n'est pas destinée à être aisément franchie.

Certes, la domination gréco-macédonienne est plus pesante sur l'Égypte que ne l'a été la domination perse. Néanmoins, l'Égypte est un cas trop particulier pour qu'on puisse étendre cette conclusion à l'ensemble du monde hellénistique. Les principes de la domination et de l'exploitation sont probablement les mêmes à Antioche ou à Pergame qu'à Alexandrie, mais leur

application y est rendue plus difficile par la nature des pays et le caractère urbain de la colonisation grecque. Si nous ne percevons pas ici la montée de l'hostilité indigène à l'égard de la royauté étrangère, cela peut être dû en partie au manque de documentation. Cependant, on constate aussi que c'est entre les cités grecques d'Asie — nouvelles ou anciennes — et la couronne que croît, à partir du II^e siècle av. J.-C., une tension reflétant l'aspiration à l'autonomie urbaine grecque. La floraison ultérieure des villes dans le cadre romain soutiendrait l'hypothèse selon laquelle les cités grecques, plus que les paysanneries locales, contribueraient à faire échouer l'expérience monarchique hellénistique en Asie.

Les échecs dans lesquels sombrent toutes les monarchies hellénistiques d'Orient ne sauraient se réduire à un dénominateur commun, pas même celui de la « conquête romaine », qui finit par en profiter. Mais le constat d'échec peut nous conduire à une dernière réflexion. On a longtemps envisagé l'Empire perse des Achéménides à travers la vision négative qu'en ont les Grecs : empire despotique, corrompu et faible, négateur de toute liberté. L'épisode hellénistique s'en trouvait valorisé d'autant, comme l'expansion triomphante de la civilisation grecque face aux civilisations orientales. Or, les études de la fin du XX^e siècle tendent à réévaluer notre représentation de l'Empire perse, qui est peut-être la meilleure solution globale apportée aux problèmes complexes de la mosaïque ethnique et culturelle de l'Orient ancien. Il apparaît également qu'à la fin du IV^e siècle av. J.-C., cet empire n'est pas l'édifice prêt à s'effondrer qu'on voit généralement en lui, et que son effondrement est davantage un « accident de l'histoire » que le résultat d'une évolution parvenue à son terme. Alexandre avait peut-être compris que son œuvre ne durerait que si sa royauté s'adaptait aussi fidèlement que possible à la formule royale achéménide, mais ses successeurs ramènent la carte politique de l'Asie occidentale à un schéma pré-achéménide, celui d'États rivaux et guerriers, n'ayant en commun que d'être aux mains de potentats porteurs d'une culture totalement étrangère à celle des pays qu'ils occupent. C'est dire qu'avant même leur échec propre, la seule existence des royaumes hellénistiques représente la liquidation de l'unique réussite unificatrice (et donc pacificatrice) de l'Asie occidentale qu'ait connue l'Antiquité.

LA RELIGION ET LA PHILOSOPHIE À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE

Période de transformations politiques, économiques et sociales, cette époque doit nécessairement connaître aussi des mutations dans les domaines religieux et philosophique. Mais ces nouveautés nous apparaissent, comme les autres, sur un fond de larges survivances du passé.

La religion

En tant que phénomène social, toute religion est conservatrice. Chez les Grecs de l'époque hellénistique, ce conservatisme s'observe dans l'attachement des cités à leurs cultes, qui constitue l'un des aspects de leur fidélité à leur culture politique. Même si les idées religieuses évoluent, le respect des pratiques cultuelles atteste la continuité des représentations fondamentales de la vie civique, de même que la permanence des grandes solennités panhelléniques (Olympie, Delphes, etc.) continue de montrer la conscience qu'a le peuple grec de son unité. De plus, certaines nouveautés, comme le culte monarchique ou de nouvelles festivités panhelléniques, respectent les formes traditionnelles grecques. On observe le même conservatisme chez les peuples soumis aux Gréco-Macédoniens : la religion égyptienne poursuit sa vie millénaire sous la protection vigilante des rois étrangers, qui y prennent la place des anciens souverains ; il en va de même en Asie, comme les recherches l'ont montré en Babylonie. Tous les systèmes religieux du passé poursuivent donc une existence à laquelle seul le triomphe politique du christianisme mettra un terme.

Ce qui, d'ailleurs, nous apparaît comme « hellénistique » dans la religion grecque ne fait souvent que prolonger des courants antérieurs à Alexandre. Dès l'époque classique, la multiplicité des figures divines et la critique de leurs mythes ont suggéré l'homogénéité du divin, sinon même son unicité. Les progrès de l'astronomie ont conféré au cosmos des structures nouvelles, où l'immuable régularité des sphères supralunaires a paru plus propre à situer le divin que les sanctuaires de l'instable monde sublunaire : les dieux s'en sont trouvés éloignés des mortels. Aussi cette instabilité, que traduisent surtout les vicissitudes politiques, a-t-elle suggéré déjà que les dieux se désintéressent des cités qui les honorent, ou que la puissance leur fait défaut. Individus et collectivités ont pu être tentés de se tourner vers d'autres dévotions, même étrangères, ou de diviniser des idéaux politiques fragiles, comme la Paix, la Concorde ou la Démocratie, ou encore d'invoquer des « hommes providentiels ». Le sentiment que le destin des hommes leur échappe, autant qu'à leurs divinités civiques, a ouvert — et doit ouvrir — une place de plus en plus large à la notion de *tychè*, qui couvre un champ allant du hasard au destin du monde terrestre. En tant que « fortune de la cité », la *tychè* peut s'intégrer dans la religion civique. En tant que concept métaphysique, elle peut fournir un principe d'explication à l'histoire. Dans tous les cas, elle exprime l'incompréhensible imprévisibilité des choses, celle de la marche de ce bas monde.

Tout cela est appelé à prendre une importance accrue avec et après Alexandre. Les vastes empires monarchiques confèrent désormais au cadre civique de la religion grecque traditionnelle un caractère plus précaire. L'in-

sécurité et l'instabilité engendrées par des guerres de dimensions inouïes donnent aux cités le sentiment que leur destin est désormais entre les mains des rois, que l'on divinise et qui se divinisent, surtout lorsqu'ils sont victorieux. Mais qu'ils puissent être vaincus montre qu'eux aussi relèvent d'un destin qui les dépasse, ce qui confère un caractère ambigu aux cultes qu'on leur rend. Néanmoins, la transformation du monde se traduit par des phénomènes religieux plus authentiques que le culte monarchique. Au risque de schématiser, ceux-ci peuvent être rangés sous quatre chefs : les syncrétismes, les courants dits « mystiques », la diffusion œcuménique de certains cultes et la spéculation théologique.

Par « syncrétismes », on entend simplement ici les phénomènes de fusion ou de confusion qui touchent des divinités d'origines ethniques différentes et leurs cultes. Ces phénomènes sont en réalité fort divers. Les Grecs ont de longue date établi des équivalences entre leurs propres divinités et certaines divinités « barbares », notamment égyptiennes et phéniciennes. Les cultes syncrétistes sont l'aspect religieux des phénomènes d'acculturation réciproque. Si les syncrétismes sont généralement spontanés, l'un d'eux au moins semble être artificiel et voulu : l'Osiris-Apis égyptien est combiné avec des traits bienfaisants empruntés aux Zeus, Hadès et Asclépios grecs pour donner naissance à Sarapis, divinité bienveillante et salvatrice, figurée sous des traits hellénisants, malgré son nom égyptisant.

Les « cultes à mystères » sont également considérés comme caractéristiques de l'époque, mais les « mystères » (initiation à des rituels secrets et à leur sens, qui nous échappe en général) n'ont rien de nouveau. L'antique succès des rites d'Éleusis montre que la recherche individuelle d'une « révélation » du divin est ancienne et qu'un sanctuaire local (celui de Déméter) peut acquérir un renom universel. L'essor des cultes mystiques atteste que les besoins auxquels ils répondent s'accroissent désormais : besoin de sécurité, de salut, de découverte d'un principe bienveillant niant le chaos apparent des choses d'ici-bas. La combinaison syncrétique de Déméter et d'Isis aboutit à la figure richement bénéfique de l'Isis hellénistique, déesse mère « à laquelle le destin obéit », et qui emprunte peut-être des rites initiatiques à Déméter avant de fournir des éléments à la dévotion mariale chrétienne. Certains cultes de divinités masculines présentent aussi des caractères mystiques et initiatiques. On peut en dire autant des pratiques magiques — qui ne visent pas que l'action, mais aussi le savoir — et divinatoires, qui mêlent toutes du grec et du non-grec. Il est, toutefois, une forme de divination qui n'a rien d'« initiatique » : l'astrologie, sœur jumelle de l'astronomie. Le caractère rationnel et scientifique de l'astronomie grecque fonde celui de l'astrologie aux yeux des contemporains.

Le troisième trait « hellénistique » des phénomènes religieux envisagés ici est leur œcuménisme géographique et la valeur universelle qui en résulte.

Autant la majorité des cultes anciens était enracinée localement, autant les cultes nouveaux — ou renouvelés — se diffusent à l'échelle du monde, sous l'effet d'abord de déplacements de populations, d'une circulation plus intense et de confrontations culturelles, mais également de ce que ces cultes répondent mieux à l'état nouveau d'un monde plus vaste, où les traditions sont bousculées, les éléments mêlés et les structures politiques instables. Nous pouvons comprendre le succès de divinités qui, aux yeux d'hommes souvent désorientés et inquiets, apparaissent rassurantes, détachées de tout conditionnement local et s'adressant à l'individu au-delà du cadre social où il évolue. C'est particulièrement le cas d'Isis et de Sarapis (dits « dieux égyptiens », malgré leurs traits en partie grecs), dont l'universalité des caractères bienfaisants et consolateurs explique la diffusion du culte. Que certaines cités officialisent ce culte souligne ce qui manque aux vieilles religions civiques : l'intimité du divin avec l'homme en tant qu'individu. Sans doute voit-on apparaître là un phénomène étranger à la religion grecque traditionnelle : la « foi » personnelle du « fidèle » d'une divinité.

On voit qu'on ne saurait parler de *la* religion hellénistique, tant règne la diversité. Si la perméabilité nouvelle (jamais absolue !) des frontières interculturelles intensifie les phénomènes d'échanges, de fusion et de diffusion, ceux-ci aboutissent d'autant moins à une homogénéisation systématique que, partout, subsistent des croyances et des rituels séculaires inchangés. Cependant, on voit émerger une religiosité nouvelle : c'est en tant qu'individu, plus qu'en tant que citoyen ou sujet, que l'homme cherche un rapport immédiat avec des divinités protectrices et salvatrices au sein d'un monde instable, confus et menaçant.

Tout cela implique des changements dans la représentation des dieux et du divin, mais ne fait l'objet que d'une spéculation théologique que de la part de quelques intellectuels : un sommaire survol des philosophies hellénistiques nous en fournira quelques aperçus.

La philosophie

Que l'époque hellénistique soit celle d'un renouveau philosophique se révèle dans le fait que les grandes écoles nouvelles, le stoïcisme et l'épicurisme, naissent au début même de cette époque, cependant que le cynisme, qui remonte au v^e siècle av. J.-C., y acquiert sa pleine importance. Les vieilles écoles telles que l'Académie et le Lycée survivent, mais sans réelle fécondité, sinon critique. Athènes reste le grand foyer de la pensée mais, Épicure mis à part, les chefs d'école y sont des étrangers, certains venus d'Orient. Leur pensée n'en est pas moins bien grecque.

De même que la religiosité nouvelle tend à renforcer la relation de l'individu avec la divinité, de même la philosophie tend à conforter sa situation

dans le monde : l'éthique est donc la visée commune aux écoles, qui cherchent à conduire l'homme vers une vie propre à assurer son bonheur. Or, fait remarquable, pour toutes les écoles, le bonheur se définit négativement : il est non-souffrance (*apathia*), non-trouble (*ataraxia*), non-chagrin (*alypia*). Si les maux auxquels l'homme doit se soustraire ont leur source dans le monde, il convient de se détourner du monde et de ses passions, mais cette renonciation n'est pas nécessairement synonyme d'indifférence : elle peut être critique (le cynisme y excellera) ou mise de côté pour un retour à l'action (ce sera le cas du stoïcisme). De toute façon, l'éthique supposant une représentation du monde où situer l'homme, les doctrines hellénistiques ont élaboré à ce sujet des doctrines cohérentes dont on ne pourra ici que résumer les grands traits.

Le stoïcisme (qui n'est, chronologiquement, « hellénistique » que dans ses périodes « ancienne » et « moyenne ») comporte une cosmologie et une éthique consolidées et liées l'une à l'autre par une logique rigoureuse. En fait, l'homme étant au centre de la pensée stoïcienne, la cosmologie est construite en fonction de l'anthropologie, le macrocosme conçu sur le modèle du microcosme humain ; en d'autres termes, la cosmologie des stoïciens se réfère moins aux conceptions scientifiques du temps qu'elle ne propose un préalable dogmatique à l'éthique. Le monde est donc un organisme vivant, résultant de l'action sur la matière (principe passif) d'un principe actif, le feu, qui est aussi souffle vital (*pneuma*) et raison (*logos*). Ce principe vital pénètre la matière et la soumet à un cycle de transformations régi par un déterminisme rigoureux, l'*heimarménè* — qui substitue sa nécessité à la contingence de la *tychè* — pour aboutir à une conflagration générale (*ekpyrôsis*) qui ramène la matière au feu primitif, engendrant un nouveau cycle de formation du monde. Le temps cosmique n'est donc pas rectiligne, mais circulaire, ce qui évoque de très vieilles conceptions religieuses grecques. Le déterminisme stoïcien n'est toutefois pas mécaniste, mais vitaliste, car le *pneuma* vital crée entre les parties du monde des rapports de « sympathie » semblables à ceux qui assurent la cohérence des organismes vivants. Cette construction intellectuelle a sa rationalité propre, qui réside moins dans ses principes que dans la logique de son développement. Pour l'homme, ce système pourrait apparaître désespérant : l'*heimarménè* ne serait-elle pas la négation de la liberté, condition d'accès au bonheur ? Non, car l'homme étant la finalité du monde, le monde est organisé pour l'homme. Le *pneuma/logos* vital est aussi « providence » (*pronoia*). Le déterminisme fonctionne selon des prévisions bienveillantes pour l'homme. Cela revient à réintroduire le divin dans la cosmogonie, sous une forme à la fois transcendante et immanente — principe d'un panthéisme auquel tendra effectivement le stoïcisme. Mais c'est aussi un moyen de concilier la pensée philosophique avec la pensée religieuse commune, en épousant la tendance à

abstraire le divin de la multiplicité de ses représentations et à faire de celles-ci des allégories du divin : le stoïcisme sait réinterpréter le polythéisme banal en fonction à la fois de sa doctrine et de la piété du grand nombre. Cela ne résout pas le problème de la liberté — c'est ici qu'intervient l'éthique. La souffrance et le malheur résultant de l'ignorance par l'homme des chaînes de causalité qui régissent la nature, leur connaissance seule permet au sage d'accéder à la non-souffrance, non pas en cherchant à échapper à l'*heimarménè* (ce qui est le fait des passions) mais en y adhérant volontairement, par un choix rationnellement libre : « vivre en harmonie avec la nature » (vivre selon le *logos* qui régit la nature) est le principe de la vertu stoïcienne. C'est même le devoir (*kathèkon*, « ce qui convient ») du sage qui, connaissant la finalité de la providence cosmique, peut et doit constamment adapter ses libres choix à cette finalité : le Bien. « Citoyen du monde », il peut et doit se soumettre aux lois du monde comme le citoyen aux lois de la cité. Faire le mauvais choix, c'est succomber à la passion et affronter la souffrance. D'une cosmologie déterministe, le stoïcisme déduit donc une éthique de la liberté. Néanmoins, il n'exige pas nécessairement que l'homme se retire du monde pour éviter la souffrance ; des emprunts au cynisme favorisent son insertion dans la vie collective. À la fraternité humaine des cyniques répond le « cosmopolitisme » des stoïciens : par-delà l'État, l'homme vit au sein de l'humanité tout entière, où il peut avoir son rôle à jouer — ce qui vient également du cynisme. Comme l'acteur joue le rôle que lui a prescrit le poète et qu'il a appris, le sage joue le rôle que lui a assigné le destin et dont il a compris la conformité avec la nature. Dans la mesure où la société et l'État sont (ou ne sont pas) conformes à la nature, l'action politique n'est pas refusée au sage : c'est cette conception qui, à l'époque du stoïcisme « tardif » surtout, doit faire de Marc Aurèle le dernier des grands stoïciens.

L'épicurisme, quant à lui, ne conduit pas à cet aboutissement. Son matérialisme, plus radical que celui des stoïciens, procède du mécanisme atomiste de Démocrite. Cependant, alors que le mouvement des atomes dans le vide ne les fait, chez Démocrite, se rencontrer qu'en fonction du hasard et d'une incompréhensible nécessité, Épicure introduit la notion de « déclinaison » des atomes, ou *parenklisis* (le *clinamen* du poète latin Lucrèce, notre principale source sur l'épicurisme), qui représente le principe de liberté. Le monde ne connaît ni déterminisme, ni destin, ni providence, et l'homme peut vivre sans y prendre garde. Les dieux existent, mais résident dans les espaces interstellaires, indifférents au monde et aux hommes qui, n'ayant rien à attendre d'eux, n'ont ni à les craindre, ni à leur adresser de prières, ni à sonder leur volonté par la divination. Il est néanmoins recommandable de participer aux cultes publics, mais en ne leur accordant qu'une valeur allégorique. La vraie piété est philosophique et intime. L'âme enfin, étant matérielle comme le corps, disparaît avec lui et la mort n'est pas à redouter. C'est donc

libéré de toute angoisse métaphysique et religieuse que l'homme doit cultiver une éthique du non-trouble (*ataraxia*), c'est-à-dire du plaisir — qui ne peut être que plaisir physique, puisque l'âme est matérielle comme le corps et que ses plaisirs ne sont que souvenirs ou anticipations de ceux du corps, utiles pour pallier les douleurs. Cet hédonisme (qui offre des prétextes à la licence, dont certains profitent effectivement) limite toutefois le plaisir à la stricte satisfaction des besoins et désirs légitimes, tout excès conduisant à la souffrance. La vraie éthique épicurienne du plaisir est donc un ascétisme visant à la sérénité. S'il est bon de se détourner du monde, celui-ci n'en existe pas moins et la société politique, dont la finalité est d'assurer la justice, influe sur la tranquillité de l'individu. Il est toutefois une valeur sociale que l'épicurisme cultive de bon gré : c'est l'amitié, propre au soulagement mutuel de la souffrance.

Si ces doctrines ont en commun la recherche du bonheur par l'évitement de la souffrance et de l'anxiété, leurs prémisses physiques et métaphysiques sont évidemment ouvertes à la critique de la part de ceux qui sont informés de l'évolution des connaissances scientifiques ou que leur propre philosophie conduit au scepticisme ou à l'agnosticisme quant aux conditions de la connaissance ou à la conception du divin. C'est ainsi que les bases même du stoïcisme sont sapées par Carnéade (chef de l'Académie au II^e siècle av. J.-C.), ce qui conduit sans doute le stoïcisme à abandonner une bonne part de sa métaphysique vitaliste, sa réinterprétation de la religion commune, l'astrologie, etc., et à se consacrer davantage à la morale pratique. Néanmoins, le stoïcisme revient à la dogmatique cosmologique ancienne avec Posidonius, au I^{er} siècle av. J.-C., non sans modifications que l'état fragmentaire de son œuvre ne nous permet pas de bien saisir.

Posidonius pourrait toutefois être exemplaire de l'esprit de la philosophie hellénistique car, grand philosophe, il est aussi un savant très complet. Or, le fait que ce mathématicien, astronome, géographe et historien soit aussi le restaurateur de ce qui nous apparaît comme les aspects irrationnels du stoïcisme nous montre que les efforts de quelques-uns pour établir des limites plus nettes entre métaphysique et physique, religion et science, irrationnel et rationnel se situent en marge des tendances les plus profondes de la pensée du temps. Certes, le rationalisme ne dispose pas d'un outillage scientifique lui permettant de s'affirmer pleinement, mais la science elle-même ne cherche qu'imparfaitement à s'en doter, dans la mesure où la métaphysique et la piété comblent avantageusement les lacunes laissées par le travail de l'observation et du raisonnement. Mais pour finir, on observera surtout que, quelles que soient les démarches adoptées pour accéder à la connaissance, ce sont toujours, en dernière analyse, la situation de l'homme individuel dans le monde et ses règles de conduite en vue du bonheur et du salut qui apparaissent centrales et finales. Les dévots des divinités salvatrices, les initiés des

cultes mystiques et les adeptes des philosophies systématiques convergent dans cet ordre de préoccupations. De ce point de vue, sans doute est-il trop tôt pour que le scepticisme et l'agnosticisme rationalistes puissent apparaître comme offrant des réponses acceptables aux inquiétudes existentielles.

LA LITTÉRATURE HELLÉNISTIQUE

Les transformations que connaît la société grecque à partir d'Alexandre affectent nécessairement la littérature. Dispersés dans le monde, les Grecs s'y montrent partout soucieux de préserver leur culture, dont la littérature est un élément essentiel, porteur des valeurs de leur passé. Ce que nous connaissons aujourd'hui de la littérature grecque est dû à ce souci de conservation, qui favorise la multiplication des manuscrits et la diffusion des œuvres anciennes. Ce souci s'exprime particulièrement dans la fondation de quelques grandes bibliothèques royales, comme à Alexandrie et Pergame. Mais il existe partout des bibliothèques plus modestes, celles des gymnases des cités et de particuliers, attestant la diffusion de la culture et des goûts littéraires grecs dans le monde nouveau.

On constate, à travers les fragments retrouvés, qu'Homère et Euripide sont les plus lus : leur universalité (panhellénique pour le premier, « humaine » pour le second) est celle qui reflète le plus fidèlement la nouvelle universalité hellénistique.

La concentration en certains lieux, comme Alexandrie, de tout ce qui a été écrit en grec encourage l'érudition : la critique de textes et l'exégèse qu'on y pratique sont toujours à la base de nos préoccupations philologiques.

Cette mentalité conservatrice et érudite n'empêche pas la poursuite de la création, qui suit d'abord les voies ouvertes par le IV^e siècle av. J.-C. : celles de la philosophie, de la rhétorique et de l'historiographie plus que de la poésie. L'érudition alexandrine favorise cependant l'éclosion d'un nouveau type de poésie, la poésie savante — savante non seulement par sa maîtrise virtuose des formes héritées du passé, mais encore par sa matière, puisée dans le vaste répertoire mythique de ce passé. Deux noms ont survécu : celui de Callimaque pour la poésie lyrique et celui d'Apollonios de Rhodes pour l'épopée, brillants versificateurs de la bibliothèque et de la cour, dont le succès est prouvé par la pérennité de leur œuvre, mais que ne lisent plus que quelques spécialistes. Ce que nous lisons encore, ne serait-ce qu'à travers tout ce qu'elles ont inspiré jusqu'à nous, ce sont les œuvres de deux vrais poètes qui ne sont pas alexandrins : le comique athénien Ménandre et le poète « bucolique » sicilien Théocrite — les seuls (avec Euripide) à avoir eu une descendance (de Térence à Molière et de Virgile à la poésie moderne) encore vivante.

La littérature philosophique ne nous serait guère connue sans les auteurs latins (Lucrèce, Cicéron), et il en va de même de la rhétorique (Cicéron, Quintilien).

La disparition de l'historiographie remonte au iv^e siècle av. J.-C., à la mort de Xénophon. Les historiens se pillant les uns les autres, on néglige alors de reproduire les plus anciens lorsque leur matière a été reprise par les plus récents ou condensée par des abrégiateurs. Du cimetière de noms et de fragments qu'est pour nous l'historiographie hellénistique émerge toutefois Polybe (II^e siècle av. J.-C.), dont le mérite est triple : d'abord de rompre avec le caractère « littéraire », peu rigoureux, des œuvres de son temps, pour renouer avec une austère rationalité de type thucydidéen ; ensuite de ne pas être un savant de bibliothèque, mais un politicien expérimenté, apte à saisir le caractère « pragmatique » de l'histoire ; enfin de comprendre le premier que le destin du monde de son temps est entre les mains de Rome. Son importance est telle que son œuvre nous a été assez largement transmise, non seulement sous sa forme originale mais à travers ceux qui l'on utilisée et parfois l'ont paraphrasée dans une langue plus élégante que la sienne, à l'instar de Tite-Live.

Resterait à mentionner un dernier genre littéraire destiné à connaître une longue postérité : le roman, né d'une confluence entre l'histoire, le théâtre et la poésie. C'est dans certaines pages pseudo-historiques d'historiens anciens tels qu'Hérodote ou Xénophon qu'on perçoit le mieux des racines appelées à se prolonger dans le *Roman d'Alexandre*, séculièrement renouvelé. Mais l'imagination ouvre surtout la porte aux intrigues amoureuses de la comédie, à des thèmes empruntés à la poésie épique ou rustique et à certains aspects de la nouvelle religiosité du temps. Bref, dès ses origines, le roman se montre apte à tout accueillir, ce qui est sa meilleure définition.

Si cette littérature est aujourd'hui perdue dans sa plus large part, ce qui — directement ou indirectement — nous en est parvenu montre que, plus sans doute que la littérature grecque classique, elle féconde ce qui doit, à terme, devenir la littérature « occidentale ».

11.1.2

La science et les techniques

Claude Mossé

Les contacts étroits entre les Grecs et les nations orientales ont eu des répercussions culturelles considérables, dont la plus importante pour l'essor de la science est probablement la structure monarchique de ces États. Les souverains hellénistiques se considèrent comme les héritiers et les gardiens de la culture grecque. Ainsi, alors que les scientifiques ont, au cours des siècles précédents, œuvré isolément, les institutions qui relèvent de l'autorité royale leur fournissent désormais — surtout à Alexandrie, capitale du royaume ptolémaïque (lagide) — un cadre propice à la poursuite de leurs études et à la publication de leurs écrits. C'est l'Athénien Démétrios de Phalère, disciple d'Aristote, qui incite Ptolémée I^{er} à prendre cette orientation ; on peut donc affirmer que le Lycée d'Athènes et sa recherche collégiale annoncent la création du Musée d'Alexandrie. Le Lycée, institution privée, ne dépend toutefois pas des pères de la cité, contrairement au musée et à la Bibliothèque, qui jouissent du soutien matériel des Ptolémées. On s'est souvent interrogé sur les raisons qui poussent la dynastie lagide, imitée plus tard par d'autres souverains hellénistiques comme les Attalides de Pergame, à encourager la recherche scientifique. Plusieurs motivations concrètes ont été avancées, telles que les applications pratiques de ces études dans le domaine militaire et même dans l'agriculture, dont l'Égypte dépend fortement. Il ne faut pas non plus oublier le prestige et la gloire que l'aura et la renommée du Musée et de la Bibliothèque apportent à ces rois.

Avant de se pencher sur les diverses branches de la recherche scientifique, centrée principalement à Alexandrie, il faut rappeler que, si science et techniques commencent à s'émanciper de la philosophie au sens où on l'entendait lors des siècles précédents, les ponts ne sont pas encore complètement coupés. En outre, bien qu'Alexandrie occupe désormais la première place dans la vie intellectuelle du monde grec, Athènes conserve la préémi-

nence en matière de philosophie. Cependant, si l'Académie de Platon ne s'intéresse que peu aux sciences naturelles, le Lycée, sous l'impulsion de successeurs d'Aristote tels que Théophraste et Straton, entreprend d'importantes recherches en botanique, minéralogie et dynamique. Les autres écoles philosophiques fondées à Athènes à la fin du IV^e siècle av. J.-C., le Jardin d'Épicure et le Portique de Zénon, s'intéressent davantage aux humains et à l'éthique qu'à la physique. Épicure adopte néanmoins la théorie atomique de Démocrite, à la différence que son principal souci est d'utiliser la « déclinaison » des atomes pour expliquer les mouvements de l'âme et le libre arbitre

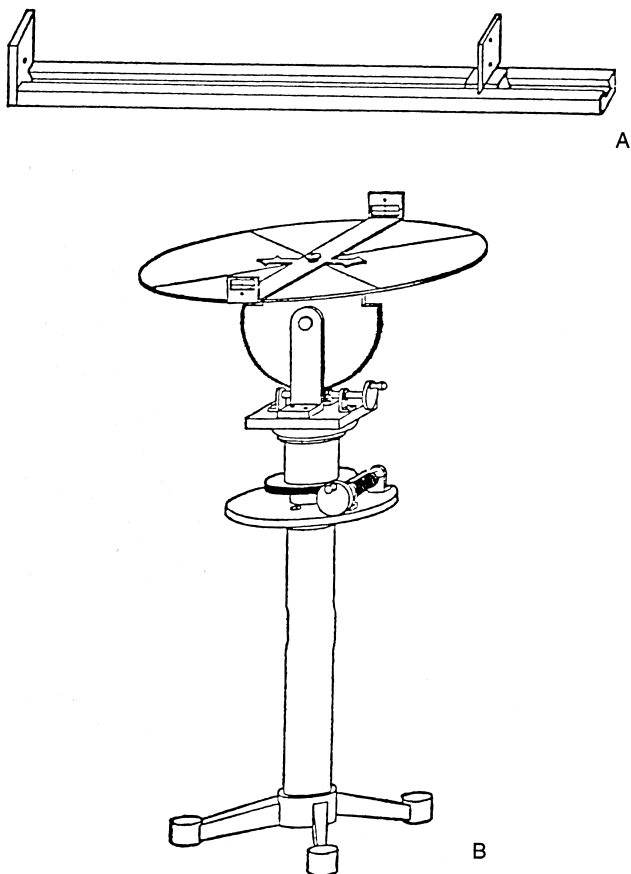


Figure 6 A : Dioptré simple, et B : dioptré d'Héron (d'après Lloyd, 1973).

du philosophe. Quant aux stoïciens du Portique, leur doctrine du *pneuma*, principe actif des quatre éléments constituant toute matière, ouvre également des perspectives plus morales que véritablement scientifiques.

Ainsi, c'est hors d'Athènes, et principalement dans les zones orientales du monde hellénistique (à l'exception des travaux d'Archimède, natif de Syracuse), que les différentes sphères de la pensée scientifique progressent le plus, notamment aux III^e et II^e siècles av. J.-C. Dans le domaine le plus abstrait, les mathématiques, un nom prédomine : celui d'Euclide, dont les *Éléments* rassemblent les résultats des études antérieures en un tout cohérent et systématique. Partant de plusieurs postulats, Euclide développe de nombreux théorèmes fournissant des solutions à une grande partie des problèmes posés par ses prédécesseurs concernant les figures géométriques, la théorie des proportions, les nombres entiers et irrationnels, etc. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le rôle déterminant qu'ont joué jusqu'à très récemment les *Éléments* d'Euclide dans l'enseignement des mathématiques.

L'apport d'Archimède de Syracuse, également mathématicien, mais surtout astronome, physicien et spécialiste de la mécanique, est tout aussi important que celui d'Euclide. L'*Arénaire*, l'un des écrits qui lui sont attribués, contient un système de numération des très grands nombres. Archimède est également l'auteur d'un traité de géométrie sur les sphères et les

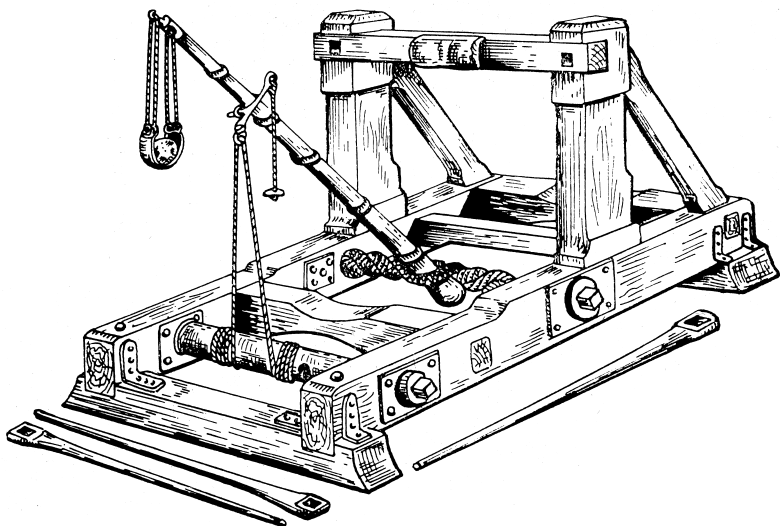


Figure 7 Dispositif élaboré pour le lancement de pierres, fondé sur la combinaison de la torsion et de l'effet de levier (dessin de H. Wilsdorf, 1982).

cylindres et définit la valeur de π dans les calculs de l'aire et de la circonférence du cercle. À l'instar d'Euclide, il part de définitions et de postulats pour aboutir à des théorèmes. Il ne craint toutefois pas de fonder ses démonstrations sur des modèles mécaniques. Le lecteur connaît sans doute la célèbre anecdote liée à la découverte du principe portant son nom. Bien que Plutarque prétende qu'Archimède méprise les arts mécaniques, on lui doit un grand nombre d'inventions pratiques comme la vis portant son nom, la roue dentée et la poulie mobile. On connaît en outre son rôle dans la défense de Syracuse lorsqu'elle a été assiégée par les Romains.

Les progrès des mathématiques à l'époque hellénistique s'accompagnent d'avancées dans le domaine de l'astronomie, qui repose davantage sur la théorie que sur l'observation, principalement en raison du caractère primitif des instruments de mesure. L'un des problèmes les plus épineux réside alors dans la remise en cause du postulat formulé par Eudoxe de Cnide au IV^e siècle av. J.-C. — une Terre immobile au centre de l'univers — pour expliquer les mouvements des corps célestes. Afin de pallier cet échec, Aristarque de Samos avance un modèle mathématique différent, le modèle héliocentrique. Toutefois, ses pairs refusent d'admettre ce qui est pour l'époque une vision peu orthodoxe et préfèrent retenir le système géocentrique, amélioré ensuite par le système des épicycles et des cercles excentriques. Ce dernier est principalement l'œuvre de l'astronome et mathématicien Apollonios de Perga, auteur d'un traité sur les sections coniques qui contient les définitions de l'ellipse, de la parabole et de l'hyperbole. Comme il a été dit plus haut, et comme le lecteur l'aura déduit de ces quelques exemples, la recherche astronomique demeure largement théorique. L'astronomie d'observation enregistre néanmoins des progrès, notamment avec Hipparque de Nicée, inventeur du dioptré, longue règle armée de deux pinnules. Celui-ci a également dressé un catalogue des étoiles, découvert la précession des équinoxes et déterminé le mouvement des planètes avec beaucoup plus de précision que ces prédécesseurs.

Toutefois, si la science grecque progresse dans plusieurs domaines tout au long de la période hellénistique, se démarquant ainsi de celle des siècles précédents, elle n'en demeure pas moins principalement théorique. En outre, même si l'exemple d'Archimède montre que les scientifiques ne rejettent pas totalement l'idée de mettre leurs connaissances en pratique, les applications restent limitées à certains domaines très particuliers. L'art de la guerre en fait partie : la période hellénistique est marquée par plusieurs inventions mécaniques en la matière, ainsi que par la publication de traités sur les engins de guerre, notamment ceux de Philon de Byzance. Par ailleurs, des engins automatiques et autres dispositifs, dont on peut lire des descriptions dans les œuvres d'auteurs tels que Ctésibios ou Héron d'Alexandrie, sont mis au point pour distraire les foules. Certains de ces engins sont à vapeur ; dès lors,

on s'est demandé pourquoi, alors que les Grecs maîtrisent cette technique, ils ne l'appliquent pas à des engins plus utiles que le jouet décrit par Héron dans *Pneumatiques* : une bille de verre en rotation sur un pivot. Cet échec, qui a fait naître de nombreuses discussions, ne peut être imputé à une cause particulière, par exemple le fait que l'esclavage rend le progrès technique inutile. En réalité, il faut tenir compte de toute une série de facteurs économiques, sociaux, politiques et intellectuels pour expliquer, sinon la réticence à mettre la connaissance technique au service d'applications pratiques sérieuses, du moins le cantonnement de ces dernières à des domaines spécifiques. Toutefois, la période hellénistique est le théâtre d'avancées techniques réelles et importantes.

L'expérimentation se développe également dans deux autres domaines : la médecine et la biologie. Malheureusement, si les noms d'un grand nombre de médecins de la période hellénistique nous sont familiers, aucun de leurs écrits ne nous est parvenu, de sorte que nous ne les connaissons que par l'intermédiaire de sources secondaires, à l'instar de Galien, au II^e siècle av. J.-C. Il semble que les plus importants soient Hérophile et Érasistrate, qui vivent tous deux à Alexandrie pendant la première moitié du II^e siècle av. J.-C. : ils sont les premiers à disséquer le corps humain. Hérophile comprend que le cerveau est le centre du système nerveux, découvre les ovaires et élabore une théorie sur l'importance diagnostique du pouls. Érasistrate fait quant à lui la distinction entre les nerfs moteurs et sensoriels, explique la physiologie du système vasculaire et démontre que le cœur fonctionne comme une pompe. Il se fonde davantage sur l'expérimentation que ses prédécesseurs, pratiquant la dissection et peut-être même la vivisection. Toutefois, bien que la médecine soit un savoir-faire pratique autant qu'une science, elle demeure liée aux grands débats philosophiques sur les fondements du savoir, ce qui l'empêche de progresser.

À la fin du II^e siècle av. J.-C., alors que les grands royaumes hellénistiques sont en déclin et tombent directement ou indirectement sous l'emprise de Rome, il semble que la science entre dans une phase de stagnation. Certes, la partie grecque de l'Empire romain voit croître la renommée de grands scientifiques tels que le médecin Galien et le géographe et astronome Ptolémée, mais l'âge d'or de la science et, par là, de la philosophie grecque est révolu. Les érudits se contentent à présent d'étudier ou de commenter des écrits antérieurs. Ainsi que l'affirme l'historien britannique G. E. R. Lloyd (1990) : « Les principaux efforts visent de plus en plus à préserver la connaissance, plutôt qu'à tenter de l'augmenter » (p. 188). Il s'agit donc d'une période de résumés et de sélections. Malgré tout, une tradition savante est préservée et, par l'intermédiaire des Arabes, transmise à l'Occident chrétien.

11.1.3

Les arts hellénistiques

Angelos Delivorrias

Voir les illustrations 43 à 47

Après la mort d’Alexandre et la division entre ses successeurs du vaste État né de ses conquêtes en royaumes indépendants, le centre de la créativité artistique se déplace de la Grèce vers la périphérie. Dans les nouvelles métropoles de Rhodes, d’Alexandrie, d’Antioche et de Pergame ainsi que dans les centres religieux et politiques d’Anatolie et de son arrière-pays jusqu’à l’Inde, l’art grec se transmet, influençant les traditions locales tout en s’imprégnant des civilisations étrangères. Le nouvel esprit cosmopolite est renforcé par la diaspora grandissante des forces intellectuelles de l’hellénisme et par la mobilité permanente des artistes.

Il serait en effet paradoxal que l’élargissement des horizons du savoir dans tous les domaines de la pensée scientifique et l’expérience quasi quotidienne d’une réalité tout, sauf encourageante n’orientent pas la recherche artistique vers le réalisme, par le biais au départ de la projection dynamique des figures contre les limites de leur force intérieure. L’acceptation finale, ou plutôt l’abandon du combat de la vie, conduit à une contemplation idyllique des mondes externes et internes.

Il ne fait aucun doute que l’art de la période hellénistique, qui s’inspire largement de celui du IV^e siècle av. J.-C., suit ses propres orientations et parcourt les régions inexplorées de ses propres problèmes. De la même façon, il est certain que sa fin est moins due à la conquête progressive du monde grec par les Romains à partir du II^e siècle av. J.-C. qu’au relâchement de la cohésion de ce monde et à son académisme, qui témoigne très clairement d’une nostalgie de la grandeur passée. Ce phénomène est encouragé par le nombre croissant de commandes de copies en marbre des plus célèbres créations de la sculpture antérieure, pour satisfaire aux besoins non seulement de Rome, mais aussi des autres grandes cités de l’Empire naissant. Bien que la production artistique originale ne cesse pas, le classicisme du I^{er} siècle av. J.-C., qui

clôt le cycle de l'art antique grec, influence, avec d'autres facteurs, la première période de l'art romain sous le règne d'Auguste.

Au début de la période hellénistique, la rêverie nostalgique de formes praxitéliennes, ayant renoncé à toute velléité d'inclinaison, continue à alimenter idéologiquement l'une des nombreuses tendances coexistant au III^e siècle av. J.-C. Quoi qu'il en soit, on aspire à la délivrance, ou plutôt à la libération des figures sensées maîtriser un environnement auquel elles sont en réalité assujetties. Ceci explique l'essor de l'école de Lysippe et de ses disciples dans tous les principaux centres, ainsi que la polyaxonalité dynamique qui requiert l'évaluation multidimensionnelle de travaux dont toutes les faces sont égales dans des compositions autrefois incompréhensibles en raison de leurs tendances centrifuges souvent tourbillonnantes (*ill.* 43). La familiarisation des artistes avec tous les aspects de la vie, de l'enfance à la vieillesse, et avec toutes les classes sociales, de l'esclave au monarque divinisé, apporte à leurs créations l'expérience du monde terrestre, à travers lequel se cristallisent à présent les nouvelles formes du divin.

Ce climat général favorise un intérêt pour le rendu des traits personnels, marqué par une insistance croissante sur l'aspect psychologique de l'individu, qui donne naissance à un large éventail de tentatives allant de la désespérance retenue et intériorisée de visions anéanties et de l'extériorisation des émotions qui se consomment face à la conscience de la froideur de la contemplation objective du monde (*ill.* 44).

Dans le contenu intellectuel des recherches artistiques du II^e siècle avant notre ère, on suit tout d'abord une ultime tentative visant à rassembler les forces d'expression internes, à l'aide de toute l'expérience accumulée dans une lutte désespérée pour éviter l'attrition de l'existence désormais visible et imminente. Des faits d'armes d'une importance historique limitée dans les fréquents conflits opposant les successeurs d'Alexandre servent de prétexte à la création d'œuvres grandioses dont les motivations et objectifs de propagandes sont flagrants.

Dans ces travaux, l'assertion de la taille extérieure contrebalance le conflit des forces intérieures, ce qui conduit souvent à des effets remarquables dans des compositions à la fois monumentales et gracieuses. Les reliefs de la plus importante création de la période hellénistique, le grand autel de Zeus à Pergame, sont un exemple spectaculaire de l'idéologie de l'époque dans laquelle l'opposition entre Grecs et Barbares, allusion succincte à la lutte des dieux contre les géants (c'est-à-dire le concept du bien contre le mal de l'âge d'or), acquiert une dimension mythique.

Les autres œuvres de la période hellénistique mature sont également caractérisées par la combinaison de plusieurs éléments : le rendu exubérant généralisé du nouvel idéal corporel, la disposition « baroque » d'une rudesse quasi expressionniste dans la mise en valeur de la passivité, l'expres-

sion contemplative visionnaire ainsi que l'ostentation superficielle (*ill.* 45). Associés à une profonde affinité avec les grandes réalisations de l'époque de Phidias, ces mêmes éléments marquent les œuvres du sculpteur Damophon, créateur de nombreuses statues de culte colossales en Grèce. Quoi qu'il en soit, au cours de la seconde moitié du II^e siècle av. J.-C., on assiste à une prolifération de forces antagonistes. En réponse au besoin d'une douce familiarité — disposition ludique et bucolique associée aux créations du rococo européen — l'intérêt thématique se tourne vers des représentations du cycle d'Aphrodite et d'Éros, de Dionysos assui bien que divinités mineures de la campagne.

Aux alentours de 100 av. J.-C., les compositions pompeuses et criardes ainsi que l'indifférence croissante des créateurs vis-à-vis du contenu de leur œuvre conduisent à la projection théâtrale de l'être sur les facettes du paraître, conférant aux figures un caractère décoratif marqué. Ce phénomène est perceptible dans le recours aux modèles du III^e siècle av. J.-C. Quoi qu'il en soit, les échelles tridimensionnelles sur lesquelles les conceptions étaient alors réalisées sont désormais transcrites en principes bidimensionnels, présage des normes décoratives des façades dont l'emprise se fera surtout sentir dans l'idéologie programmatique de l'art romain. En dépit de l'explosibilité passive et de la totale extériorisation du monde intérieur, le Groupe du Laocoon, la principale composition du milieu du I^{er} siècle av. J.-C., présente ce même développement bidimensionnel et cette même théâtralité flagrante.

La leçon évidente à tirer de cette œuvre, qui a été admirée par la Renaissance qu'elle influence comme nulle autre, ne constitue pas un phénomène isolé : elle marque toute une série de créations analogues inspirées par les cycles mythologiques des poèmes épiques. Cependant, celles-ci ne sont perçues que comme les illustrations d'un ouvrage sur des événements passés remarquables ou comme des tableaux vivants des représentations théâtrales tardives plus que comme des trilogies de la tragédie classique. De plus, dans cette dernière phase de l'art grec antique, l'esprit d'Homère lui-même est perceptible dans le didactisme d'une intelligence évidente de la classe érudite. C'est précisément la manière dont le monde intérieur du grand poète se reflète sur les rides de son visage (*ill.* 46).

Le savoir n'est évidemment pas une valeur à négliger : ainsi, la connaissance de l'anatomie en particulier se reflète dans des créations grandioses. Toutefois, il conduit à un éclectisme académique qui, outre son irrésistible besoin de se raccrocher aux formes moribondes du passé et de les ressusciter, n'a strictement rien d'original à apporter. En revanche, ce recours aux grandes créations du passé est plus fécond pour l'histoire de l'art dans le domaine de la peinture et de la mosaïque, dont les réalisations perdues sont assez fidèlement reproduites (*ill.* 47).

11.2

**L'Empire romain
de la fin des années
300 av. J.-C. à
200 apr. J.-C.**

11.2.1

**Les changements
structurels des débuts
de la République
à l'Empire**

Claude Nicolet

Voir les illustrations 48 et 49

L'*oikoumène* est le terme hellénistique utilisé pour désigner le monde habitable, autrement dit l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Ses limites septentrionales, méridionales et orientales sont toutefois bien plus éloignées qu'on ne le suppose alors. En effet, on soupçonne confusément l'existence à

l'est et au sud de régions comme la Chine et l'« Éthiopie » ; cependant, bien qu'Alexandre soit allé jusqu'en Inde, nul n'a pu pénétrer dans ces contrées si lointaines. De là procède la conviction, à la fois scientifique et mystique, que le « monde » réel, utile, est celui dont la Méditerranée est le centre. Alexandre en a presque atteint les frontières orientales, mais ses confins occidentaux restent inexplorés, quasi inconnus. La conquête romaine qui, au III^e siècle av. J.-C., commence à l'ouest par le grand conflit victorieux avec Carthage se poursuit dans deux directions. Très vite naît, chez les Romains comme chez les Grecs, l'idée que la position géographique, l'excellence des institutions, les vertus militaires et la piété des Romains, associées aux ressources de l'Italie, sont les signes du destin de Rome : réussir là où Alexandre a échoué. Vers 150 av. J.-C., l'historien grec Polybe considère l'hégémonie de Rome comme irréversible ; sa mainmise sur le monde entier n'est plus qu'une question de temps. Déjà, à l'ouest, Rome a atteint Gadès (Cadix) et les rives de l'océan Atlantique. Malgré les dissensions internes, l'entreprise de conquête paraît délibérée. En 146 av. J.-C., Carthage est détruite en raison des guerres puniques, tandis que la Grèce est réduite au statut de province romaine ; en 133 av. J.-C., la partie occidentale de l'Anatolie est léguée à Rome par son roi.

Pendant plus d'une décennie, la politique expansionniste des Romains est freinée. Entre 113 et 101 av. J.-C., l'invasion par le nord des Cimbres et des Teutons après leurs victoires sur les Romains, notamment à Noréia en 113 av. J.-C., déchaîne sur Rome la *furor teutonicus*. La cité elle-même se sent en danger ; sous la menace, elle modifie l'organisation de son armée, qui devient, sous le commandement de Marius, une armée de mercenaires, avec toutes les conséquences structurelles que ce changement implique. Cette réforme est couronnée de succès et Marius parvient finalement à écraser les envahisseurs. Les régions perdues au sud de la Gaule, au nord de l'Espagne et en Italie sont reconquises. Au cours de cette période, en 104 av. J.-C., la seconde vaste révolte servile en Sicile menace sérieusement la puissance romaine. Ce n'est qu'au I^{er} siècle av. J.-C. que peut reprendre l'expansion romaine. Entre 80 et 61 av. J.-C., la Syrie, la Palestine et le reste de l'Anatolie sont annexés ou soumis après les victoires de Pompée, donnant apparemment raison à Polybe. De fait, c'est dans les années 60 av. J.-C. que les objectifs de Rome sont les plus systématiques et les plus coordonnés, déterminant ainsi le succès des conquêtes. C'est à César (58-52 av. J.-C.) qu'échoit la tâche de repousser une première attaque germanique et de conquérir le vaste territoire celtique qui s'étend entre l'Aquitaine et le Rhin ; il ne parvient toutefois qu'à effectuer de rapides expéditions de reconnaissance en Grande-Bretagne et en Germanie. Par ailleurs, on confie à Crassus la mission la plus importante : reprendre l'objectif d'Alexandre là où celui-ci s'est arrêté et ouvrir à

Rome la route de l'Inde en écrasant les Parthes. Si César n'a connu qu'un demi-succès, Crassus échoue totalement lors du désastre de Carrhae (54 av. J.-C.). Rome ne s'en remettra jamais. Le monde perse, ou parthe, ne sera pas conquis et l'Inde ne sera envahie qu'indirectement, à l'époque d'Auguste, par le biais du commerce avec Alexandrie rendu possible par l'exploitation de la mousson. De fait, l'Orient restera à jamais inaccessible à Rome.

En revanche, autour de la Méditerranée, le but semble atteint. Substituant à l'ancienne république, qui a failli périr dans les guerres civiles (provoquées d'ailleurs par la conquête), un régime présentant toutes les caractéristiques d'une monarchie, le premier des empereurs, Auguste, prétend solennellement avoir conquis et pacifié le monde. Ses succès et ceux de ses généraux sont en effet considérables : ils ont annexé l'Égypte, pris le contrôle de la mer Noire, achevé la conquête de l'Espagne et, surtout, conquis et organisé l'Europe centrale jusqu'au Danube, fleuve désormais connu et identifié sur tout son cours. Si les Parthes gardent leur indépendance, ils sont affaiblis et tenus en respect par la puissance romaine ; en outre, de grandes missions de reconnaissance sont menées jusqu'en Arabie du Sud et sur le haut Nil. Mais, là encore, les échecs, partiellement reconnus, représentent une source de danger pour l'avenir. La Grande-Bretagne reste hors d'atteinte. Un projet de circumnavigation sur la mer du Nord échoue dans le Jutland. Plus grave encore, les plans ou les premières tentatives de conquête sur les peuples germaniques avortent en l'an 6 apr. J.-C. au cours de la guerre contre les Marcomans, conséquence de la révolte qui éclate en Pannonie la même année. En l'an 9 apr. J.-C., après le soulèvement victorieux des tribus germaniques, emmenées par Arminius, ainsi que le désastre subi dans la forêt de Teutoburg, Rome ne passera plus véritablement le Rhin, ni même le Danube. Ses prétentions œcuméniques et les diverses politiques conduites par les successeurs d'Auguste n'y changent rien. Les plus grands efforts de conquête n'ajoutent à l'Empire que la Britannie sous Claude, les champs Décumates sous Domitien et la Dacie sous Trajan. Les poussées menées par ce dernier, puis par Sévère ou Dioclétien jusqu'au golfe Persique ne sont qu'éphémères. Cela ne doit pas cacher que sur le long terme, Rome doit en réalité se défendre contre trois ennemis principaux très différents. Au nord, le monde barbare celtique, germanique ou « asiatique » est constitué de peuples encore semi-nomades, avides de terres et d'or, dont l'expansion démographique est rythmée par de grandes migrations. C'est contre ces « Barbares » que Rome, au II^e et au III^e siècle apr. J.-C., est obligée d'entretenir la plus grande de ses armées, comptant une vingtaine de légions — dont trois bien inutilement immobilisées contre les Barbares du nord de la Grande-Bretagne. À l'est, les légions opposées aux Parthes, au nombre de six sous Vespasien puis de douze sous Aurélien, montrent bien la progression du péril. En 227 apr. J.-C., la

dynastie perse des Sassanides, loin de rechercher l'apaisement avec Rome, aspire à reconquérir l'Anatolie. Au sud enfin, sur le Nil comme en Cyrénaïque ou en Afrique, si la pression est moins forte, les peuples nomades des confins désertiques ne seront jamais vraiment pacifiés.

Ces réalités géopolitiques déterminent dans une large mesure la structure de l'Empire. À l'instar de la République, il s'agit avant tout d'un empire militaire comparé, depuis Auguste, à une immense forteresse sur les remparts de laquelle veille une armée désormais permanente.

Cette armée protège un espace de 5 millions de km², peuplé sans doute, au II^e siècle apr. J.-C., de 60 à 70 millions d'habitants, mais dans des conditions très diverses. La défense de ce territoire, qui comporte 10 000 kilomètres de front, mobilise 30 légions (150 000 hommes), à peu près autant de troupes auxiliaires (levées en principe chez les « sujets »), une flotte qui compte 45 000 hommes, ainsi que 10 000 à 15 000 hommes pour la garnison de Rome. Ce total d'environ 350 000 hommes représente, en termes démographiques et financiers, la charge à ne pas dépasser et même, parfois, impossible à supporter. Cela ne peut se comprendre qu'en gardant d'abord à l'esprit le fait que, sauf cas exceptionnels, les soldats sont des volontaires, appelés à servir pour des périodes très longues (20 ou 25 ans). Pour maintenir une telle armée, quelque 15 000 recrues sont nécessaires chaque année, qui ne peuvent être que des citoyens romains. Or, ces derniers ne sont qu'environ 5 millions (sur 50 ou 60 millions d'habitants) en 14 apr. J.-C., et 6 millions en 47 apr. J.-C. Par ailleurs, si chichement payés que soient les hommes du rang, le total des soldes de l'armée, notamment celles des officiers supérieurs et subalternes, représente une dépense très élevée. À cette somme s'ajoute, bien entendu, le coût de toutes les constructions et de l'équipement, auxquels sont peut-être consacrés les deux tiers du « budget » de l'Empire. La nécessité de récompenser les armées au moyen de distributions de terres est en grande partie responsable des terribles guerres civiles de la fin de la République. Auguste leur substitue une prime en argent ; cependant, pour la financer, il lui faut créer un impôt spécial sur les successions, payé par les citoyens. Pour le reste, l'Empire, c'est-à-dire les provinces, doit couvrir les dépenses de l'État, qui sont essentiellement militaires.

L'armée est, depuis Auguste, postée « aux frontières ». En réalité, le système adopté subit bien des changements. Pendant près d'un siècle, Rome préfère utiliser un véritable glacis d'États tampons clients ou protégés, avec uniquement quelques campements un peu en arrière des grands fleuves. Puis, peu à peu, les « frontières » deviennent plus continues, parfois marquées par une ligne de fortifications ininterrompues (en Écosse, dans le Palatinat et dans quelques régions de Numidie et d'Afrique), d'ailleurs davantage destinées à canaliser les passages qu'à les entraver. La frontière, appelée le *limes*, est généralement une « zone militaire » complexe et pro-

fonde, quadrillée par un système de rocades et de routes de pénétration vers l'avant jalonnées de camps et de toutes sortes de forts servant de point d'appui ou de signalisation. Les armées y construisent le plus souvent des structures permanentes, donnant souvent naissance à de véritables agglomérations situées dans des régions densément peuplées, qui bénéficient d'une bonne gestion des ressources, subviennent aux besoins des troupes avec la production locale et mettent en place des échanges avec l'extérieur. Il est certain qu'en Grande-Bretagne, sur le Danube et en Illyrie, en Dacie, en Syrie et en Numidie, cette forme d'organisation essentiellement militaire a laissé dans l'exploitation du sol et l'habitat une empreinte profonde appelée à modeler l'Europe future. Au III^e siècle apr. J.-C., pendant plus de 50 ans, le système paraît s'effondrer : Barbares et Parthes pénètrent profondément dans l'Empire. Il ne s'agit toutefois que de simples raids ; le système dans son ensemble résiste et, de fait, est même consolidé pour un siècle par les réformes de Dioclétien.

À cette transformation de l'hégémonie en empire semble correspondre la mutation de la cité « républicaine » en monarchie. Cette évolution ne fait aucun doute pour des historiens romains comme Appien ou Dion Cassius aux II^e et III^e siècles apr. J.-C. ; toutefois, il est vrai que, d'origine et de culture grecques, ceux-ci sont habitués aux monarchies hellénistiques. Les choses ne sont en réalité pas si simples : Rome reste, dans l'histoire, un cas complexe et irréductible. À l'origine, il s'agit d'une « cité », c'est-à-dire d'une communauté souveraine composée de citoyens égaux quant au droit privé. Cependant, cette cité est censitaire : les règles de la participation aux affaires communes y sont établies de manière inégalitaire mais relativement équitable, en fonction de la fortune et, dans une moindre mesure, de la naissance. En d'autres termes, les charges (le service militaire, l'impôt) pèsent sur les plus riches et les plus « notables » des membres de la communauté qui, en revanche, ont seuls le droit d'être candidats aux magistratures et aux commandements (qui restent d'ailleurs électifs), et disposent, grâce à un système de vote très sophistiqué, de la prépondérance dans les assemblées du peuple. Les anciens magistrats forment un conseil viager, le sénat, mémoire vivante et organe délibératif de l'État. Toutefois, le peuple est en principe souverain : il élit, juge et sanctionne ses chefs, et vote les lois de la communauté. Dans la pratique, le gouvernement est dans les mains d'une « aristocratie » fonctionnelle presque héréditaire, qui reste malgré tout assez ouverte. L'accès aux responsabilités politiques passe par le service militaire ; par ailleurs, la fonction occupée par un individu détermine son statut légal et celui de sa famille. Rome est une société d'ordres.

Ce système « civique » entre en crise et se désagrège aux II^e et I^{er} siècles av. J.-C. Cet échec est d'abord imputable aux distances phénoménales qui imposent le maintien d'armées permanentes, si possible formées de volon-

taires. La conscription disparaît au I^{er} siècle av. J.-C. Les victoires alimentent en outre la guerre et l'État : les citoyens romains sont dispensés d'impôts à partir de 167 av. J.-C. et peuvent même bénéficier d'une rente versée par le Trésor. Par ailleurs, Rome fait le choix original de ne pas limiter le nombre de ses citoyens et d'accepter de naturaliser des vaincus. En 89 av. J.-C. — année décisive —, tous les Italiens, dont le nombre s'élève à 3 ou 4 millions, obtiennent la citoyenneté romaine. De ce fait, la pratique de la démocratie directe devient illusoire, et même impossible. Entre-temps, l'ampleur des guerres de conquête a fait monter les enjeux : les généraux vainqueurs se disputent le pouvoir, qu'ils ne veulent plus partager sur la base de l'annualité. Des massacres civils surgit le besoin d'un arbitre suprême, garant des succès extérieurs et de la paix civile. Mais la fiction républicaine a la vie dure.

À partir de la fin des années 80 av. J.-C., Rome et l'Italie sont secouées par des guerres civiles dont l'origine et la violence varient. Pendant quelques années, la révolte de milliers d'esclaves emmenés par Spartacus de 73 à 70 av. J.-C. menace l'autorité romaine jusqu'en Italie même. En 31 av. J.-C., la victoire d'Octave sur Marc Antoine à Actium, en Grèce, met un terme à de longues années de crise, de guerres civiles et de soulèvements. Octave entreprend avec succès de réformer la structure politique du gouvernement romain : la République est abandonnée au profit d'une forme particulière de monarchie, le principat. À partir de 27 av. J.-C., Octave porte le titre honorifique de César Auguste, suivant ainsi la tradition du célèbre consul et général romain et conquérant de la Gaule, Jules César, dont il est le fils adoptif. Le titre d'« Auguste » signifie « majestueux et saint ».

Le système politique inventé par Auguste entre 27 av. J.-C. et 14 apr. J.-C. est assimilé à une république « traditionnelle », mais dans laquelle les rivalités sont régulées et contrôlées, et dont le chef unique des armées, auquel est confiée une autorité suprême, obtient rapidement le contrôle des finances ainsi qu'un rôle religieux. Ce pouvoir, qui prend un caractère « héréditaire », est en principe acquis par des moyens légitimes, car il doit être validé par une investiture sénatoriale et populaire. De brèves et violentes guerres civiles, en 68-69 puis en 190-192 apr. J.-C., entraînent des changements de dynasties. Cependant, bien que les armées interviennent pour imposer leurs chefs au centre du pouvoir, les principes qui fondent, en théorie, la légitimité du « principat » ne changent pas : l'empereur romain n'est ni un chef héréditaire ni un roi de droit divin ; il ne légifère et ne commande qu'au nom du peuple. Cette donnée explique le lent développement d'un vaste « appareil d'État » autour de l'armée, de la fiscalité et de la gestion des 42 provinces — qui après leur réorganisation par Dioclétien passent au nombre de 104 —, comprenant des milliers de fonctionnaires, des bureaux centralisés, des cartes, des comptes, des archives, des lois (et bientôt des codes) unifiés. Ainsi, l'Empire constitue un véritable État, bien souvent considéré comme

un modèle pour l'Europe moderne. À l'intérieur de cet État « universel », si la société demeure en réalité aristocratique et inégalitaire, avec d'énormes concentrations financières au sommet, les statuts privés tendent, sous l'effet combiné de la naturalisation de plus en plus répandue des provinciaux et des progrès du droit, vers une certaine unification. En 213 apr. J.-C., la Constitution antonine accorde la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'Empire, et le règne de Dioclétien voit la publication du premier recueil de lois, le Code Grégorien (aujourd'hui perdu). Un État et un droit : tel est l'apport de Rome, que les Barbares ne pourront effacer. La rançon en est cependant un despotisme bureaucratique qui ne survivra guère, au Moyen Âge, que dans l'Église catholique.

11.2.2

Les guerres, les réformes et les mouvements révolutionnaires

Jan Burian

Depuis sa fondation, l'État romain est exposé aux pressions du monde extérieur et les guerres contre les ennemis étrangers y sont devenues un aspect permanent et ordinaire de la vie quotidienne. Combattre pour sa patrie est généralement considéré comme un devoir honorifique pour tout citoyen romain, quel que soit son statut social ou son poids politique. Le système gouvernemental des débuts de la République, une fois l'État romain libéré du joug étrusque, combine systématiquement les principes des institutions civiles et l'organisation d'une armée dans laquelle chaque citoyen est incorporé en fonction de sa fortune et, en un sens, de ses droits politiques. Ce fonctionnement se reflète dans la fermeté de la morale romaine antique. La virilité (*virtus*), la bravoure (*fortitudo*) et le courage de mourir pour ses croyances ainsi qu'au nom de la liberté et de l'indépendance du pays sont perçus comme les plus hautes vertus civiques par lesquelles un citoyen romain peut exprimer son obéissance et son dévouement (*pietas*) à l'État.

Si, au début de la République, les guerres ont été un facteur d'union pour les Romains, forcés de faire front contre un ennemi commun, le siècle précédant l'avènement de l'Empire voit apparaître le risque d'un déclin de l'État romain. Celui-ci est en effet menacé et déstabilisé par des conflits sociaux et politiques, les mouvements réformateurs et révolutionnaires employant la violence pour parvenir à leurs fins. Cependant, la cause première de cette déstabilisation réside dans les guerres civiles, durant lesquelles des individus influents et des citoyens romains luttent pour le pouvoir.

Se produisent alors des événements qui rappellent à la conscience romaine les conséquences possibles de la croissance incontrôlée du nombre

d'esclaves : les deux grands soulèvements d'esclaves en Sicile (en 136-132 et 104-101 av. J.-C.) ainsi que la révolte la plus célèbre de l'Antiquité, celle menée en Italie par Spartacus, esclave thrace, entre 73 et 71 av. J.-C. Entre-temps, le problème des citoyens libres privés de leurs terres devient préoccupant. Les frères Gracques tentent d'y apporter une solution par leurs réformes, mais sans succès ; cette question agraire reste l'une des principales causes de désordre social.

Au I^{er} siècle av. J.-C., les longues guerres civiles deviennent un facteur d'instabilité dangereux. Elles touchent pratiquement l'intégralité du territoire de l'Empire, l'armée de mercenaires servant les intérêts politiques du plus offrant. La création de cette armée à Rome résulte du besoin pressant d'augmenter le nombre et l'efficacité des troupes romaines face aux problèmes croissants de politique intérieure et étrangère auxquels l'Empire est confronté. Dans ce contexte, la nécessité de former une armée professionnelle et de recruter, pour une paie de simple soldat, tous les citoyens volontaires et possédant les capacités physiques requises pour servir dans l'armée devient inéluctable au cours du II^e siècle av. J.-C. L'armée romaine dépend désormais fortement de ses chefs, en particulier de ceux qui sont capables de garantir à leurs soldats des avantages matériels en sus de leur solde et d'offrir aux vétérans les conditions d'une vie civile acceptable, en d'autres termes de leur donner une terre pour leur assurer une indépendance économique.

Dans la situation complexe du I^{er} siècle av. J.-C., il devient évident que l'étroit système politique de la République ne peut résoudre rapidement les problèmes posés d'un côté par l'expansion de l'Empire et de l'autre par le déclin politique interne, auxquels viennent s'ajouter la question agraire toujours en suspens ainsi que la progression de l'endettement, qui touche même certains membres de la noblesse au pouvoir.

L'esprit conservateur des Romains ne pouvant accepter l'idée que le système républicain qu'ils ont mis en place est voué à l'échec, leurs théoriciens cherchent des moyens de le renforcer. Ainsi, tandis que l'Empire est le théâtre de luttes pour le pouvoir personnel, qui nie l'essence même des principes républicains institutionnels, germent des idées utopiques sur le rétablissement de la République, la possibilité d'un renouveau moral et le retour à un âge d'or idéalisé, antérieur aux tentatives de réforme des frères Gracques, alors que Rome n'était pas déchirée et affaiblie par des conflits sociaux et politiques féroces et que les normes du comportement individuel et collectif n'étaient pas déterminées par la recherche du pouvoir et de l'argent, mais par la stricte morale antique.

Le célèbre orateur et philosophe Marcus Tullius Cicéron (106-43 av. J.-C.) adopte quant à lui un angle de vue différent pour évaluer la situation et l'avenir de la République. Selon lui, cette dernière tire sa force des facettes multiples de sa constitution tacite. Comme l'a souligné auparavant l'historien

grec Polybe (env. 200-120 av. J.-C.), le meilleur atout du système républicain romain est sa combinaison flexible d'éléments positifs de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie. Les idées de Cicéron procèdent également de cette conviction, même s'il se laisse aussi séduire par des théories totalement différentes. Les luttes permanentes pour le pouvoir détruisent de plus en plus nettement l'harmonie interne du système institutionnel de la République moribonde, qui n'a plus d'une république que le nom. Cicéron est suffisamment idéaliste pour croire à la survie du régime, pour peu que les Romains soient prêts à renoncer à leurs luttes des classes au nom de la République, que la concorde politique générale (*consensus omnium bonorum*) soit atteinte et que l'unité entre sénateurs et chevaliers (*concordia ordinum*) soit restaurée. Pour Cicéron, le rétablissement de la République n'est pas seulement une affaire de politique, mais aussi une mission morale qui ne peut être menée à bien que par l'action efficace d'un dirigeant politique républicain influent (*rector, moderator rei publicae*) capable de garantir l'activité des institutions républicaines sans imposer ses propres volontés.

Malgré ces considérations, les événements entraînent une désintégration *de facto* de la République. Dans les années 40 et 30 av. J.-C., il devient évident que la survie de l'Empire et la paix au sein de son vaste territoire ne peuvent être assurées que par la création d'un nouveau système institutionnel adapté aux exigences d'un empire mondial. De plus, l'instigateur de cette création doit être un individu jouissant de la loyauté de l'armée, soutien le plus important du pouvoir, ainsi que de la sympathie d'un grand nombre de citoyens d'Italie et des provinces obtenue grâce à la garantie d'une vie calme et paisible. Les fondateurs de ce nouveau régime, Jules César (100-44 av. J.-C.) et Auguste (63 av. J.-C.-14 apr. J.-C.), parviennent à se présenter à la masse nombreuse et diversifiée des citoyens romains à la fois comme des hommes capables de concrétiser l'idée d'une invincibilité de l'armée romaine face au monde barbare et comme des pacificateurs aptes à dissiper les peurs de leurs contemporains, traumatisés par les longues guerres sanglantes entre citoyens qui ont épuisé le potentiel humain de l'Italie et causé des destructions matérielles effarantes dans tout l'Empire.

Ce n'est pas un hasard si la célébration de la paix ainsi que l'éloge de l'action pacificatrice d'Auguste, premier empereur romain, constituent le thème principal de sa propagande politique interne. En effet, celle-ci ne peut dissimuler la réalité : sous son règne, entre 31 av. J.-C. et 14 apr. J.-C., l'armée est l'un des principaux piliers du pouvoir impérial et la stabilité à l'intérieur de l'Empire est conditionnée par l'efficacité permanente de la protection militaire des frontières. La suprématie de l'Empire sur ses rivaux ainsi que la légitimité de son hégémonie planétaire sont des convictions inhérentes à la vision du monde de tous les citoyens romains, indépendamment de leur statut social et de leur rôle politique. Ces thèses sont particulièrement répandues

dues sous le règne d'Auguste. Virgile (70-19 av J.-C.), éminent poète romain, est l'un de leurs défenseurs ; il accorde toutefois à la domination de Rome un fondement éthique, ayant pour finalité d'offrir à l'humanité un système juste dans lequel les Romains ont le devoir de protéger leurs sujets et de réprimer les rebelles.

La glorification de l'empereur romain et de ses capacités militaires acquiert un caractère permanent. Chaque jour, les campagnes victorieuses des souverains sont rappelées au souvenir des citoyens ordinaires par divers moyens : les arcs de triomphe — érigés principalement à Rome mais également dans toutes les villes importantes de l'Empire —, les inscriptions honorifiques gravées sous les statues des empereurs, ainsi que les légendes frappées sur les pièces de monnaie.

Bien que l'État romain soit de toute évidence, sous l'Empire, la plus grande puissance militaire de son temps, il doit rester conscient, même dans la période de grande prospérité qu'il connaît au cours de la première moitié du II^e siècle apr. J.-C., de la nécessité de protéger son territoire contre le monde non romain, notamment les Parthes à l'est et les tribus germaniques sur le Rhin et le Danube. Les dirigeants romains se voient également forcés de prendre des mesures pour lutter contre l'insatisfaction manifestée par les citoyens des provinces vis-à-vis de l'administration impériale ainsi que les autres désordres sociaux qui viennent troubler la paix aux quatre coins de l'Empire.

Malgré la position apparemment inébranlable de Rome dans la structure des rapports de force du monde antique, un changement affecte alors l'équilibre entre l'Empire romain et les Barbares : en prenant l'initiative militaire dans les régions frontalières, ces derniers contraignent les Romains, à partir de la seconde moitié du II^e siècle apr. J.-C., à se concentrer sur la défense de leur territoire plutôt que sur la conquête.

Le fait que des tribus germaniques se rapprochent du territoire de l'Empire devient caractéristique de cette situation, comme en témoignent les guerres dites « des Marcomans » (166-180 apr. J.-C.).

L'Italie elle-même est mise en danger par des activités militaires au III^e siècle apr. J.-C., au cours du règne de Gallien (253-368 apr. J.-C.). Les Germains avancent jusque dans les Balkans et en Grèce, menaçant l'Italie du Nord à l'époque d'Aurélien ; Rome, elle-même gagnée par le sentiment d'un possible danger, s'entoure d'énormes fortifications. La pression des tribus barbares est à l'origine de la division du pouvoir impérial. Pendant les guerres des Marcomans, Marc Aurèle (161-180 apr. J.-C.) gouverne aux côtés de Lucius Verus (161-169 apr. J.-C.) ; au cours du siècle suivant, Valérien (253-260 apr. J.-C.) et son fils Gallien se partagent l'Empire, fournissant à Dioclétien un modèle pour l'amélioration de la stabilité administrative et de l'efficacité militaire.

Contraints par ces événements à consolider leurs défenses, les Romains étoffent la cavalerie — le corps le plus mobile de l'armée —, renforcent le professionnalisme des officiers et, dans une plus large mesure, accroissent la mobilité de leurs troupes afin de garantir la possibilité d'une action rapide non seulement aux frontières de l'Empire mais aussi à l'intérieur des terres.

Depuis les guerres contre les Marcomans, il est devenu évident que les relations de l'Empire avec les tribus germaniques voisines posent un problème qui ne peut être résolu par la seule force. Cherchant un moyen de les pacifier, les Romains décident d'installer des membres des tribus germaniques sur le territoire de l'Empire et d'engager des Germains dans l'armée romaine. Cette mesure, premier signe avant-coureur de la pratique adoptée par les autorités romaines au cours du Bas-Empire, ne produit toutefois pas les résultats escomptés.

Au III^e siècle apr. J.-C., Septime Sévère (193-211 apr. J.-C.) réussit, en dépit des difficultés rencontrées auparavant, à réaffirmer la position internationale de l'Empire et à éviter l'éclatement de graves troubles internes. Cependant, après sa mort, la situation évolue : l'autorité centralisée de l'Empire s'affaiblit fortement, tandis que dans certaines régions, le pouvoir de l'armée grandit à un point tel que les troupes qui y sont détachées proclament leur commandant empereur, sans tenir compte de la situation dans les autres provinces ou à Rome. En conséquence, la période qui va de 235 à 268 apr. J.-C. est considérée comme une époque d'anarchie militaire, marquée par le déclin du prestige international de l'Empire ainsi que par d'importantes difficultés politiques et économiques.

Le rétablissement du pouvoir militaire et civil dans les mains de l'empereur ainsi que le retour à un ordre relatif sur le territoire ne sont assurés que par les empereurs illyriens qui, de 268 à 284 apr. J.-C., restaurent et consolident la stabilité interne de l'Empire et permettent à Rome de regagner sa réputation internationale. Ce résultat est obtenu grâce au renforcement du système institutionnel impérial et à la militarisation croissante de la vie civile. Ces tendances sont mises en œuvre par les mesures des empereurs Dioclétien et Constantin, les pères de la monarchie absolue romaine qui voit le jour au cours du Bas-Empire.

11.2.3

Les origines du christianisme

Friedhelm Winkelmann

Voir l'illustration 50

À partir du milieu du 1^{er} siècle apr. J.-C., l'importance du christianisme devient patente. Après le grand incendie qui ravage Rome en 64 apr. J.-C., l'empereur Néron accuse les chrétiens d'être à l'origine du désastre et autorise les premières persécutions à leur encontre, attirant l'attention sur cette religion et ses fidèles. Ainsi, pendant plus de deux siècles, l'histoire du christianisme est peuplée de martyrs. Les chrétiens sont jetés aux bêtes sauvages dans les arènes, crucifiés, brûlés et torturés à mort par presque tous les moyens dont disposent les dirigeants romains.

L'essor du christianisme peut s'expliquer par deux facteurs : d'une part, la tension sociale qui touche toutes les communautés, des esclaves aux colons en passant par les soldats et les responsables locaux, et, d'autre part, la non-prise en compte de l'identité ethnique de chaque peuple, noyé dans l'Empire cosmopolite. De nombreux individus sont donc en quête de nouvelles identités. Certains choisissent le christianisme, dont les fondements religieux et philosophiques sont abordés dans le chapitre 4 de ce volume.

Ce n'est qu'en 70 apr. J.-C. que Marc écrit le premier des Évangiles préservés. Près de 40 ans se sont écoulés depuis la mort de Jésus. Suivent ceux de Matthieu et Luc, entre 80 et 100 apr. J.-C., puis celui de Jean vers 100 apr. J.-C. Ce dernier donne, dans un esprit hellénistique, une interprétation théologique du traditionnel récit sur la vie de Jésus. Vers 180 apr. J.-C., le canon du Nouveau Testament est quasiment achevé.

Au milieu du 1^{er} siècle apr. J.-C., l'une des figures les plus importantes du christianisme est Paul, originaire de Tarse dans la province romaine d'Anatolie. C'est lui qui combine la doctrine religieuse du salut, d'origine juive, avec des idées cosmopolites et philosophiques hellénistiques et avec la

connaissance de la vie réelle. Il semble qu'il se soit converti lors d'un des ses voyages en Syrie après que le Christ lui est apparu, prenant le nom de Paul à la place de Saul.

Le salut dans le monde physique lui paraît impossible, c'est pourquoi il combine le message de Jésus avec les idées philosophiques platoniciennes et celle d'une vie dans un espace infini au-delà des États et des lois séculières. Dans ce royaume transcendant idéal, tous les hommes sont égaux devant Dieu. À la fin des temps, le royaume éternel de Dieu s'établira sur Terre grâce au retour du Messie.

L'interprétation que fait Paul du christianisme, d'inspiration juive, répond parfaitement aux aspirations des peuples de l'Empire romain. Il exprime ses idées dans ce qu'on appelle les épîtres (*epistulae*) aux Romains, aux Corinthiens, aux Éphésiens, etc.

Dans le Sermon sur la montagne, Matthieu rapporte ainsi les paroles de Jésus (Mt. 5, 3, 5, 10) :

Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des Cieux est à eux.
[...] Heureux ceux qui sont doux, car ils hériteront la terre. [...] Heureux ceux qui sont persécutés à cause de la justice, car le Royaume des Cieux est à eux.

Tous les hommes sont égaux au royaume des cieux, mais la vie et les actions séculières des individus doivent être jugées par Dieu en personne. Cette perspective, adoptée par les fidèles, donne encore plus de poids à leurs décisions et à leur comportement quotidien. Elle offre bel et bien une réponse à la stratification de la société romaine et il est clair que certains mouvements populaires tels que celui des Donatistes ont essayé de mettre en pratique cette doctrine sur la Terre.

Pourtant, dès les épîtres de Paul, il est dit que la société romaine ne doit pas être bouleversée. Dans son Épître aux Romains (Rm. 13, 1-2), Paul écrit :

Que toute personne soit soumise aux autorités supérieures ; car il n'y a pas d'autorité qui ne vienne de Dieu, et les autorités qui existent sont instituées par Dieu. [...] C'est pourquoi celui qui s'oppose à l'autorité résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui résistent attireront une condamnation sur eux-mêmes.

Et dans le Premier Épître aux Corinthiens (1 Co. 7, 17, 21-23), Paul déclare à ses fidèles et aux dirigeants :

Seulement, que chacun marche selon la part que le Seigneur lui a faite, selon l'appel qu'il a reçu de Dieu. C'est ainsi que je l'ordonne

dans toutes les Églises. [...] As-tu été appelé en étant esclave, ne t'en inquiètes pas ; mais si tu peux devenir libre, profite-en plutôt. Car l'esclave qui a été appelé par le Seigneur est un affranchi du Seigneur ; de même, l'homme libre qui a été appelé est un esclave du Seigneur. Vous avez été rachetés à un grand prix ; ne devenez pas esclaves des hommes.

Adaptée de la sorte, la religion chrétienne se répand rapidement, ignorant les divisions ethniques et même sociales de l'Empire. Elle n'est liée ni à un empereur ou à une classe dirigeante, ni, comme l'expliquent les épîtres de Paul, au peuple juif. Il s'agit d'une religion ouverte s'adressant aussi bien aux souffrances physiques et sociales des masses qu'aux souffrances psychiques des érudits de la société romaine. Le christianisme entre ainsi en concurrence avec le culte officiel de l'empereur, religion démodée introduite à la suite de l'avènement du principat et de l'occupation de régions d'Asie occidentale et d'Égypte.

Dès les origines du christianisme, c'est dans les villes plutôt qu'à la campagne que les communautés chrétiennes se développent véritablement ; le message chrétien s'adresse dans une large mesure aux classes moyennes urbaines. Il est significatif que le mot latin tardif utilisé pour désigner les non-chrétiens soit *paganus*, terme signifiant paysan.

La philosophie grecque est à l'origine de la doctrine de la Trinité, unité abstraite composée de Dieu le Père, du Christ et du Saint-Esprit. Certains, à l'instar des Barbares, n'ont pas les connaissances philosophiques nécessaires pour concevoir une Trinité si abstraite. Ainsi, le christianisme est très tôt divisé entre l'athanasisme, consistant à représenter la Trinité de manière philosophique, et l'arianisme. Celui-ci, adopté par la plupart des tribus germaniques, interprète la Trinité comme une hiérarchie comparable à celle qui détermine la relation entre le père et le fils dans ces tribus.

Les Goths, l'une des plus grandes tribus situées en dehors de l'Empire romain, adoptent l'arianisme au IV^e siècle. Les Romains optent quant à eux pour l'athanasisme. Aux environs de l'an 500 apr. J.-C., le roi mérovingien Clovis choisit également cette branche de l'interprétation doctrinale, peut-être lors d'une seconde conversion, et ouvre la voie à une synthèse avec les Romains sur les questions religieuses.

11.2.4

La contribution romaine au développement scientifique et culturel

Pierre Grimal

Voir les illustrations 51 à 53

Le développement culturel de l'humanité ne commence ni à Rome ni en Grèce, mais les deux civilisations qui s'y épanouissent constituent des temps forts de son histoire. Le monde romain et romanisé, en particulier, voit à la fois naître des connaissances nouvelles et se répandre celles qui se sont formées ailleurs et qui trouvent, grâce à lui, un champ d'application sans commune mesure avec les aires culturelles antérieures. En outre, des rencontres fécondes se produisent, tandis que les conditions politiques nouvelles suscitent des besoins techniques et spirituels inconnus jusque-là, qui sont eux-mêmes facteurs de progrès.

La civilisation romaine repose sur une économie essentiellement agricole. Aussi longtemps que la population de l'Italie est demeurée peu nombreuse, l'agriculture locale a suffi aux besoins. Cependant, alors qu'une longue paix provoque une croissance démographique, il devient indispensable, dès le III^e siècle av. J.-C., de recourir à des importations venues de terres plus fécondes, de la Sicile d'abord, puis d'Afrique et d'Égypte, ce qui entraîne un développement et un perfectionnement des transports maritimes. Néanmoins, la population de l'Italie s'est dans le même temps dotée d'un réseau de cités, lieux de différents pouvoirs, économiques et politiques, mais aussi de toutes les activités intellectuelles et de tous les loisirs. Il s'ensuit que la civilisation romaine a pour effet de modifier profondément la vie des hommes et la nature de leurs relations, de faire naître des techniques mais aussi des habitudes de pensée qui, souvent, se maintiennent pendant des siècles et, parfois, perdurent encore aujourd'hui.

L'AGRICULTURE

Aux instruments traditionnels (araire, faucille, pioche, etc.) viennent s'ajouter de nouveaux : la herse et l'araire à roues. Cette dernière, au dire de Pline l'Ancien, apparaît quelque part dans les Alpes suisses actuelles, mais il semble qu'elle ne comporte alors pas de coutre. Le hersage, longtemps effectué à la main, en vient à se faire en utilisant une planche garnie de clous que l'on traîne à l'aide d'une charrue tirée par un animal, ce qui donne naissance à la herse.

Pline et Palladius décrivent un autre instrument, le *vallus*, dont une représentation nous est donnée par un relief sculpté. Cet appareil sert à moissonner mécaniquement, à l'aide d'une rangée de lames fixées à une barre transversale montée sur deux roues. Cet appareil arrache les épis sans couper les tiges. La paille est abandonnée sur le sol ; brûlée, elle sert d'engrais. Le *vallus*, qualifié par Pline de « gaulois », est utilisé dans de grandes propriétés ; son usage ne semble pas être fort répandu.

Toutefois, les outils eux-mêmes sont moins importants que les sentiments et la signification morale attachés par les Romains à la pratique de l'agriculture, exprimés par Caton le Censeur. L'agriculture, dit Caton, fait naître les vertus du bon citoyen et du bon soldat et assure un revenu qui n'est acquis au détriment de personne. Il semble que, pour les Romains, le passage de l'économie pastorale à la culture se produise à peu près en même temps que la fondation de la ville de Rome (753 av. J.-C.). Les premiers habitants sont, nous dit-on, des hommes déracinés, issus de groupes pastoraux. Romulus, le fondateur de Rome, leur assigne des terres pour assurer leur nourriture quotidienne, ce qui les fixe tout autour de la ville. Cette politique, qui consiste à favoriser la culture sédentaire au détriment de l'élevage, est poursuivie au fur et à mesure que l'Italie se romanise. Ainsi, au II^e siècle av. J.-C. encore, un prêtre de Sicile se félicite d'avoir remplacé les pasteurs par des laboureurs. Par ailleurs, les lois limitent longtemps la propriété foncière afin, précisément, d'éviter le retour à une économie pastorale. Néanmoins, l'obligation faite aux sénateurs de posséder des terres en Italie contribue à rendre ces lois vaines, et l'on sait que se multiplient à la fin de la République et sous l'Empire de grandes propriétés, les *latufundia*, cultivées par des esclaves. Les vertus ancestrales sont alors bien oubliées. Malgré cela, des propriétés de dimensions moyennes subsistent et, avec elles, les traditions villageoises, fondement de l'esprit romain. Jamais la primauté morale des « paysans » (entendez des hommes qui vivent en relation constante avec la terre et le milieu naturel) n'est véritablement contestée. La leçon d'Hésiode, presque effacée par l'hellénisme classique, est amplifiée par Rome et fixée pour les siècles à venir.

Cet attachement des Romains à la terre entraîne des conséquences matérielles dont la plus importante est l'acclimatation, sur les terres occupées par des colons romains, de cultures telles que la vigne, que l'on voit se répandre en Gaule, en Espagne et jusqu'aux confins de la Germanie, ainsi que dans toutes les régions où le climat le permet. La culture de la vigne contribue beaucoup à fixer les populations sur le terroir. Inversement, les Romains, curieux de tout ce que produit le sol, apportent en Italie des plantes exotiques. L'exemple le plus célèbre est celui de Lucullus, qui importe le cerisier qu'il a découvert dans les jardins d'Asie. Il en va de même pour les agrumes, acclimatés au temps d'Auguste.

L'URBANISME

En même temps qu'ils favorisent une agriculture solidement attachée à ses traditions, les Romains sont devenus des bâtisseurs, parce que la sédentarisation de « laboureurs » provoque nécessairement la formation de villages et de marchés (*fora*) indispensables aux rencontres et aux échanges divers. Dans toutes les provinces de leur Empire, et particulièrement en Italie même, ils construisent des cités. Le développement urbain devient important. La main-d'œuvre est d'abord fournie par les soldats qui ont « pacifié » le pays et, pour cette raison, les plans, la nature des édifices et les techniques de construction tendent à se ressembler, du moins à l'ouest où les villes étaient auparavant inexistantes. À l'est, dans les pays hellénisés, où les cités ont été bâties bien avant l'arrivée des Romains, des villes comme Athènes ou, en Anatolie, Pergame, Ephèse et Milet, connaissent un nouvel essor tout en conservant leurs propres traditions édilitaires. Mais à l'ouest, où les villes sont construites de toutes pièces — en Gaule, en Espagne, en Grande-Bretagne, en Afrique —, elles prennent pour modèles les cités italiennes qui ont formé leur urbanisme propre, inspiré à l'origine de celui des colonies grecques du sud de l'Italie et de la Sicile.

L'architecture romaine améliore certains procédés connus et employés depuis longtemps et en imagine de nouveaux. C'est ainsi que se généralise l'emploi de l'arc en plein cintre et de la voûte en berceau. Ils sont tout d'abord traités en pierre formant voussoir ; assez vite cependant, les architectes romains recourent à la technique du blocage ou du béton, plus rapide et mieux adaptée à une main-d'œuvre peu qualifiée. L'emploi des arcs en pierres appareillées apparaît assez tôt en Étrurie (III^e siècle av. J.-C. ?) pour les portes de villes et se généralise à tous les monuments importants dont les façades ont une fonction de décor. C'est ainsi que le *Tabularium*, sur le Capitole, ferme la perspective que l'on découvre depuis le Forum en offrant au regard une ligne d'arcs. La même esthétique est employée pour les théâtres

et les amphithéâtres, lorsque l'on renonce à établir les gradins sur la pente d'une colline dominant la scène et qu'il faut désormais les soutenir à l'aide de piliers reliés entre eux par des voûtes. La façade de l'ensemble est traitée comme un portique courbe, sous lequel il est facile de ménager des accès et des couloirs de circulation. Ce type d'édifices, caractéristique des « villes romaines », se répand dans tout le monde romain.

Les ingénieurs romains perfectionnent l'usage de la voûte en recourant, pour les parties portantes, non plus à la pierre taillée mais au blocage, utilisant entre deux parements appareillés un béton de chaux et de sable volcanique (*pozzolana*) auquel sont incorporés toutes sortes de débris : pierres informes, morceaux de briques, etc. Ce « béton romain » permet de concevoir des voûtes de grande portée et bientôt des coupoles (dont le modèle reste celle du Panthéon, à Rome), un type de couverture destiné à une longue fortune et qui présente une signification religieuse et cosmique.

Parmi les édifices inévitables dans une ville romaine se trouvent les thermes, dérivés des « bains » annexés en Grèce aux palestres et aux gymnases, mais qui deviennent à Rome (au moins depuis l'édilité d'Agrippa, en 35 av. J.-C.) des ensembles autonomes, des lieux de loisir et de rencontre. Ces thermes, édifices de dimensions considérables, sont présents dans presque toutes les villes romaines. Ils correspondent à un mode de vie bien déterminé et à des formes d'organisation essentiellement urbaines, mais ne survivent guère à la fin de l'Empire.

La vie urbaine est rendue possible par l'approvisionnement en eau, qui suppose le développement de l'ingénierie hydraulique. Très tôt, dès que les ressources du sol de Rome deviennent insuffisantes, les Romains construisent des aqueducs. Ils s'inspirent alors de ceux qui existent dans les villes grecques, par exemple à Syracuse et en Italie du Sud, où l'eau de sources lointaines est acheminée dans les villes à l'aide de canaux creusés de manière à établir une pente continue et, donc, à utiliser la gravité. Si les Romains adoptent tout d'abord cette solution, la topographie de Rome impose bientôt de construire des canaux surélevés à proximité de la ville afin de franchir la plaine. Ainsi, dès le II^e siècle av. J.-C., sont édifiés les aqueducs portés sur des arcades qui se dressent encore aujourd'hui dans la campagne romaine. Il s'agit là d'une vue caractéristique non seulement en Italie, mais également autour des grandes cités de l'Empire. Invention probablement romaine, l'emploi de canalisations de plomb permet d'établir des siphons, plus économiques que les arcades, pour franchir les dénivellations et conduire l'eau sur les hauteurs. L'eau qui parvient ainsi en abondance dans les villes est distribuée par des fontaines accessibles à tous.

LA VILLE ROMAINE

Toutes ces innovations ou ces perfectionnements donnent naissance à un paysage urbain typique, encore apparent dans les villes des pays méditerranéens. La ville romaine est destinée à être un cadre de vie où les habitants se rencontrent plutôt que la juxtaposition d'habitations individuelles. Les divers monuments qui la composent concourent à établir et maintenir un esprit civique bien défini, ciment de la communauté humaine. Les temples sont les lieux de la religion traditionnelle, en particulier le culte de Jupiter, garant du pouvoir et de l'ordre social. À partir du principat, aux divinités traditionnelles s'ajoute le culte de l'empereur et de la déesse Rome, symbolisant l'unité de l'Empire.

Au centre de la ville se trouvent une place, le forum, bordée par une basilique où se rend la justice dans les limites de l'autonomie municipale, ainsi qu'une curie où siège le sénat local (le collège des décurions). Le temple de Jupiter (le capitole) domine ce forum du haut d'un podium généralement très élevé. L'accès à cet ensemble est assez souvent marqué par un arc triomphal, héritier des anciens *janus* (passages) et des *fornice*s (arcs) qui se dressaient sur les voies conduisant au forum de l'ancienne Rome.

À la périphérie des villes, sur des emplacements choisis en fonction de la topographie, se dressent le théâtre et, souvent, l'amphithéâtre. C'est là que sont donnés les spectacles qui sont les éléments obligés des jeux — activités scéniques pour les théâtres (comédie, tragédie et surtout mime) et combats de gladiateurs ou de fauves pour les amphithéâtres — et qui permettent de diffuser l'essentiel de la culture romaine, les valeurs admises de la vie morale romaine et hellénique et le trésor du monde légendaire et mythique. Ainsi, peu à peu, sous l'influence des modèles proposés, les mentalités des peuples intégrés dans l'Empire se transforment. Cela est naturellement valable pour les provinces de l'Occident romain, l'influence culturelle de Rome faisant sentir son action d'une manière différente, et plus subtile, dans les pays orientaux.

UNE CIVILISATION NOUVELLE

Une page célèbre de Tacite, dans la *Vie d'Agricola* (chap. 21), montre comment celui-ci, lorsqu'il gouverne la Grande-Bretagne, s'emploie à promouvoir cette politique en aidant les Bretons, par des subventions publiques, à construire des temples, des forums et des maisons :

[...] De là vint que l'on apprécie notre manière de nous vêtir, et la toge devint fréquente ; peu à peu, on céda à l'attrait de nos vices, les portiques,

les bains, la recherche dans les festins ; et, dans leur ignorance, ils appelaient cela « civilisation », alors que c'était un élément de leur esclavage.

Ne soyons pas dupes de cette rhétorique et de ses paradoxes. Tacite, en réalité, n'affirme jamais que la condition des peuples avant leur romanisation est préférable à celle qui suit la conquête. Il constate seulement dans ces lignes que le mouvement provoqué par celle-ci est irréversible, et qu'il y a là une mutation décisive de la condition humaine, même si la création de besoins nouveaux qu'elle entraîne a pour effet de réduire la liberté des hommes par rapport à l'état de nature dans lequel ils se trouvaient auparavant.

L'ÉLOQUENCE ET LA RHÉTORIQUE

L'une des conséquences de cette évolution est l'apparition, presque immédiate, d'une véritable passion pour l'éloquence dans les provinces occidentales. Celle-ci, devenue dans l'Athènes du v^e siècle av. J.-C. le principal instrument de l'activité politique, a fini par être la forme la plus haute de la culture, plus essentielle même pour la vie intellectuelle que la réflexion philosophique. Ce développement, déjà sensible au iv^e siècle av. J.-C. avec l'enseignement d'Isocrate, s'est poursuivi et accéléré dans le monde romain. Il n'a cessé de dominer l'éducation des jeunes gens à partir du premier tiers du i^{er} siècle av. J.-C. Arme des magistrats dans les assemblées, aussi bien devant le peuple qu'au sénat, l'éloquence facilite l'accès au pouvoir et confère un prestige indéniable à qui s'y montre particulièrement brillant. Si, avec le début du régime impérial, son rôle politique se trouve diminué, l'estime dans laquelle on la tient ne l'est pas ; elle continue de jouer un grand rôle dans la vie judiciaire, fort active sous les Césars. Lorsqu'ils sont sortis de l'école du grammairien (qui leur apprend les rudiments de la langue et de la littérature), les jeunes gens fréquentent celle du rhéteur, où ils découvrent non seulement l'art de persuader mais, plus profondément, l'art de penser, de dominer un sujet, de mettre en ordre et de développer les arguments, de jouer sur la sensibilité des auditeurs et de réfuter la thèse de l'adversaire — en somme, de prendre l'ascendant en toute circonstance. Nous savons que les jeunes gens appartenant à l'élite des cités gauloises viennent à Rome entendre les leçons des rhéteurs et, revenus dans leur patrie, y apportent un art accueilli avec enthousiasme par leurs compatriotes.

L'influence de Rome dans ce domaine n'est pas moins importante que ne le sont les innovations techniques mentionnées plus haut. Elle donne une base solide au genre de vie « à la romaine » impliqué par le cadre urbain qui s'installe peu à peu. Avec l'éloquence se répand l'enseignement

du droit, qui définit les notions fondamentales de la vie civile, bannit l'arbitraire du pouvoir et installe à jamais un idéal de liberté respectant les droits essentiels de tous.

LES SCIENCES THÉORIQUES

À côté de ces innovations de caractère politique, le monde romain contribue aux avancées des connaissances théoriques dans les sciences de la nature mais il est difficile de décider, chaque fois qu'est nommé un « savant », si ce qu'il apporte appartient à Rome ou à la Grèce, tant, dès la fin de la République, les deux mondes s'interpénètrent. L'astronomie fait des progrès, mais elle est plutôt conçue comme une science divinatoire. La médecine évolue dans les lignes tracées par les médecins grecs. Elle gagne du terrain sur les pratiques empiriques et magiques chères aux anciens Romains. L'extension de l'Empire accroît, nous l'avons dit, les connaissances en matière de botanique, mais aussi de géographie. Rome « prend possession » du monde, autant en esprit que par les armes.

Cependant, c'est avant tout la langue latine, merveilleux instrument au service d'une pensée logique et cohérente, qui, en remplaçant presque totalement les langues des peuples romanisés, apporte à tous les esprits un incomparable moyen de communication et fait que l'Empire, là encore, provoque une mutation dans l'histoire humaine. Même les peuples de langue grecque sont touchés par ce renouvellement, qui se traduit par l'apparition d'une « seconde sophistique » bien différente de celle du ^ve siècle av. J.-C. et qui annonce déjà la littérature des chrétiens.

11.3

Les provinces romaines d'Afrique, d'Europe et d'Asie

Note du directeur de publication

Joachim Herrmann

Au lendemain de la première guerre punique, alors que Rome domine déjà toute l'Italie, les territoires conquis sont annexés à la cité-État. Le résultat final de ce processus est la division de l'Empire romain, alors en plein essor, en zones administratives appelées « provinces », c'est-à-dire en régions soumises au contrôle des vainqueurs et de leurs administrateurs. En 27 av. J.-C., Auguste divise ces provinces entre celles du sénat et celles de l'empereur (chapitre 11.2.1).

11.3.1

L'Afrique et l'Asie occidentale

José María Blázquez

Voir les illustrations 54 et 55

Après quelques décennies difficiles, les provinces d'Afrique et d'Asie finissent par prospérer sous l'Empire romain. La plupart d'entre elles ont déjà connu un net développement de leur activité scientifique et culturelle au cours de la période hellénistique, avant d'être intégrées à l'Empire. Mais sous l'autorité romaine, la nouvelle situation politique encourage les progrès dans d'autres domaines.

La vie dans ces provinces évolue en raison de l'adoption de techniques anciennes, de nouveaux modes de vie ainsi que de tout un système de valeurs différent.

La civilisation romaine en Afrique et en Asie repose essentiellement sur l'agriculture. Selon Pline, la création de vastes *latifundia* est très commune en Afrique et dans d'autres provinces. Les valeurs anciennes, étroitement liées à la terre, disparaissent avec cette réforme qui influence la société et, dans une large mesure, la conditionne. Les *latifundia*, organisés sur une base privée au sein de l'Empire, donnent naissance à un nouveau type d'urbanisme. Les ouvriers des domaines agricoles vivent dans des villages proches où les propriétaires terriens organisent des foires. À partir du règne d'Auguste s'établissent en Afrique de nouvelles colonies ainsi que des municipes, habités par une importante « bourgeoisie » citadine dépendant de l'agriculture — comme Rome elle-même — et partageant le même système de valeurs. Les populations indigènes et rurales subsistent grâce à l'agriculture. Elles conservent leurs coutumes, leurs pratiques, leur religion et leur langue, même dans des zones aussi vastes que l'Afrique proconsulaire, Carthage, l'Égypte et la Syrie. Les mosaïques d'Afrique proconsulaire représentent des scènes agricoles montrant des techniques de production perfectionnées,

qui reflètent très clairement l'importance accordée à l'agriculture et à l'élevage ainsi que l'uniformité des formes d'exploitation agricole. Les plantes exotiques ne sont pas introduites dans cette région comme elles le sont dans d'autres parties de l'Empire romain. Toutefois, en Anatolie et dans les villes grecques, les petites et moyennes exploitations cultivées par les propriétaires terriens, les colons et les esclaves se multiplient rapidement. Les vastes zones entourant les villes côtières sont cultivées par les indigènes. Selon Dion de Pruse, l'antagonisme entre ville et campagne est caractéristique de la civilisation romaine en Anatolie. L'empereur et sa famille possèdent de grands domaines, de même que les sénateurs. L'Arménie, Commagène et la Cappadoce sont des royaumes clients indépendants. De nombreuses régions d'Anatolie telles que la Cilicie, l'Isaurie, l'Arménie et la Cappadoce sont habitées par des bergers semi-nomades sur lesquels la civilisation romaine n'a que peu d'influence. La vie dans ces territoires est rurale, et l'Anatolie reste dans une large mesure une civilisation de paysans, à l'instar de la Syrie, où les temples possèdent de vastes territoires.

La civilisation romaine est essentiellement urbaine, et les villes d'Afrique et d'Asie tirent à cet égard profit de la politique impériale. Dans les villes sont érigés des bâtiments publics monumentaux, des temples, des arcades, des bibliothèques, des théâtres, des amphithéâtres, des cirques, des thermes, etc. De grands villages et des *fora* (marchés) sont construits. La plupart des maisons sont confortables ; certaines sont spacieuses et décorées avec des mosaïques et des peintures, comme à Volubilis en Maurétanie Tingitane, à Carthage en Afrique proconsulaire, à Milet et Pergame en Anatolie, à Leptis Magna et Sabratha en Tripolitaine, à Bostra, Palmyre, Doura-Europos et Apamée en Syrie, et enfin à Gerasa en Jordanie. Dans les villes de Syrie, les routes sont bordées de colonnes et de portiques. Il en est de même dans celles d'Afrique et d'Asie, qui adoptent également des techniques de construction et des bâtiments publics caractéristiques de la civilisation romaine. Certains édifices sont toutefois des emprunts à la culture grecque ; c'est le cas par exemple des théâtres, des amphithéâtres et des cirques, ainsi que des arcs et des thermes. Caractéristiques de la civilisation romaine ainsi que d'une partie de la société, ces derniers, qui sont utilisés en premier lieu pour l'hygiène personnelle, constituent également des points de rencontre. La ville romaine possède un grand nombre de bains publics, comme en témoignent Bostra, Palmyre, Apamée et Philippopolis en Syrie ainsi que Carthage en Afrique. La basilique est également un élément distinctif de la civilisation romaine, un symbole de la société de cette époque ; elle sert de tribunal et de lieu de réunion pour les habitants de la cité. Le forum-basilique voisin du temple de Leptis Magna constitue un magnifique exemple de ce type d'édifice.

L'être humain ne peut vivre sans eau. Sous l'Empire romain, des aqueducs sont construits pour acheminer l'eau jusqu'aux cités ; celui qui appro-

visionne Carthage peut encore être vu à son emplacement d'origine. En Syrie, on utilise également les norias pour puiser l'eau des rivières, comme le montre une scène représentée sur une mosaïque d'Apamée.

Le résultat de cette urbanisation et de l'embellissement des cités d'Afrique et d'Asie est reflété par les monuments — presque aussi impressionnants aujourd'hui qu'ils l'étaient à l'époque — ainsi que par les routes et les maisons, miroirs d'une civilisation urbaine typiquement romaine remarquable par son esprit civique, mais aussi cosmopolite et social, qui cherche à améliorer les relations humaines et la vie en général. Le centre religieux des villes est le temple de Jupiter. Le capitole est situé au cœur de la cité et les sanctuaires dédiés aux autres divinités locales, grecques ou romaines sont disséminés dans toute la ville. Le capitole de Sufetula, les temples d'Esculape et Salus à Lambèse en Afrique, ceux de Zeus et d'Artémis à Gerasa, celui de Jupiter Damascène à Damas et celui de Jupiter Héliopolitain à Baalbek en sont des exemples très intéressants. En outre, certains temples sont dédiés à plusieurs divinités locales dans une même ville, à l'instar des sanctuaires d'Ellat, de Baal et de Baabrahamin à Palmyre. Nombre de ces temples sont regroupés, formant ainsi des ensembles impressionnants ; la qualité de leur architecture, de leurs sculptures et de leurs bas-reliefs en font de véritables monuments, comme à Baalbek, Palmyre ou bien Lixus en Maurétanie Tingitane.

Le forum ou *agora*, situé au centre de la cité, est une grande place à ciel ouvert proche de la basilique et de la curie (sénat local) ; c'est notamment le cas à Palmyre et à Aphrodisias en Anatolie. Sur le forum se dresse le temple de Jupiter ou le capitole, généralement surélevé par un podium et pourvu d'un escalier y conduisant.

Les villes sont entourées de murs percés d'un certain nombre de portes permettant d'en contrôler l'accès. Des arcades sont construites aux entrées et dans les rues principales, comme on peut le voir à Damas et Bostra.

Les arcs sont très fréquents en Afrique. Certains sont toujours debout à l'endroit où ils ont été érigés, à l'image de ceux de Théveste, Cuicul, Volubilis et Tripoli. Aux carrefours des rues principales se trouvent des arcs à quatre portes, comme à Palmyre et Bostra. Les rues sont larges et bordées de trottoirs dallés pour les piétons. Quant aux systèmes d'égouts romains, ce sont de véritables chefs-d'œuvre.

La culture romaine, avec ses mythes, ses légendes et ses spectacles à l'intention des masses, se diffuse dans les théâtres, les amphithéâtres et les cirques.

Dans plusieurs grandes villes des régions frontalières, comme Palmyre, l'héritage des Grecs et des Romains prospère et se développe sous les influences locales et perses, particulièrement manifestes dans l'art et la religion.

LA TRADITION HELLÉNISTIQUE DANS L'ÉDUCATION ET LA SCIENCE

Sous l'Empire romain, l'éducation occupe une place importante, liée au système de valeurs de la civilisation romaine. Le niveau d'activité intellectuelle est par conséquent très élevé dans les villes, où la majorité des jeunes gens suivent des études. Les provinces romaines d'Asie héritent du système éducatif hellénistique, lequel survit sans difficulté sous l'Empire romain. À l'école, les élèves apprennent la grammaire de leur langue, l'histoire et la littérature ; ils sont ensuite confiés à des rhéteurs qui leur enseignent l'art de la persuasion et de la logique. Ils connaissent bien les pratiques de certains établissements comme l'école chrétienne d'Alexandrie, où Clément et Origène étudient et où Libanios enseigne au IV^e siècle apr. J.-C. À l'école mixte d'Alexandrie, l'enseignement couvre la dialectique, la physique, les mathématiques, la géométrie, l'astronomie, la philosophie, le grec et la théologie. L'art oratoire, auquel les Romains accordent une importance capitale, est nécessaire pour étudier ou pratiquer le droit. Certaines cités comme Éphèse ou Alexandrie possèdent de très grandes bibliothèques. Alexandrie est également dotée d'un musée, qui survit jusqu'à la fin de l'Empire. L'une des pierres angulaires de la civilisation romaine est la pratique de l'éducation physique et des sports dans les *palaestrae* et les *gymnasia*.

Il est extrêmement difficile de déterminer la véritable contribution apportée à la science et à l'éducation par les provinces d'Afrique et d'Asie sous l'Empire romain. L'héritage scientifique de la période hellénistique est encore exploité à maints égards. À l'époque d'Auguste, le géographe Strabon écrit un traité de géographie dans lequel il analyse une vaste somme de données ethnologiques, économiques et religieuses et qui donne des informations précieuses sur les peuples connus par les Romains. De grands progrès en géographie et en astronomie sont réalisés grâce aux travaux de Ptolémée, né à Alexandrie, en Égypte, au II^e siècle apr. J.-C. La médecine romaine traditionnelle poursuit les avancées des Grecs ; quelques auteurs notables contribuent à l'évolution et aux progrès de cette science. Soranus, docteur à Éphèse sous les règnes successifs de Trajan et d'Hadrien au II^e siècle apr. J.-C., étudie les maladies féminines et, en particulier, les moyens de contraception. Les progrès les plus remarquables en médecine sont dus à Galien, né à Pergame en 129 apr. J.-C., où, à l'époque, se trouve une très importante école de médecine. Au début de l'Empire romain, de grandes avancées sont réalisées dans la préparation et l'utilisation des médicaments à la suite des études effectuées par Dioscoride, né en Cilicie au I^{er} siècle apr. J.-C., et dont la *Pharmacopoea* est une référence majeure.

11.3.2

L'Europe occidentale et centrale

José María Blázquez

Voir les illustrations 52, 56 et 57

Par opposition aux provinces d'Afrique et d'Asie, la civilisation romaine se mêle dans les provinces d'Europe occidentale et centrale à des cultures indigènes sur lesquelles l'influence grecque a été négligeable, voire inexistante. Bien que marquées par l'empreinte de la culture romaine, ces civilisations indigènes conservent de nombreux caractères propres sous la domination de Rome, comme la religion, la langue ou le mode de gouvernement. Les Romains exercent pourtant une influence sur ces éléments et y introduisent d'importants changements. La *pax romana* est particulièrement bénéfique pour ces populations.

La civilisation romaine est fondée sur une économie agricole. Toutefois l'Hispanie, la Grande-Bretagne, la Gaule, le Norique et la Pannonie abritent des mines exploitées par les Romains qui, à terme, entraînent diverses évolutions culturelles dans la vie quotidienne des populations indigènes. L'économie repose sur l'agriculture et l'élevage ; l'Hispanie, la Bétique, le sud de la Lusitanie, le Levant ibérique et la vallée de l'Èbre possèdent une économie agricole florissante. Sous les règnes de Jules César et d'Auguste, les provinces hispaniques sont occupées par un grand nombre de colons romains, qui contribuent à l'implantation et au développement de leur civilisation dans ces régions et par conséquent à la disparition progressive de la culture locale. En Gaule, les terres appartiennent à une poignée d'aristocrates locaux, d'immigrants italiens, d'artisans et de marchands. L'ensemble du territoire gaulois est parsemé de villes rurales ; autrement dit, la majeure partie de la population vit à la campagne. Cette répartition affecte la pénétration de la civilisation romaine qui, en retour, modifie considérablement la vie rurale : ainsi, le système romain de *fundus* et de villas, jusqu'à présent

inconnu des Gaulois et caractérisé par une économie « fermée », est adopté. Son fonctionnement est très clairement décrit par les agronomes romains. Les *fundus* et les villas sont autonomes et leur propriétaire peut vendre le surplus de sa production. Cette organisation diffère du système indigène, basé sur le *minifundium*. Avec l'avènement du système romain, la société gauloise disparaît et les nouvelles classes sociales nées de l'essor de l'industrie et du commerce s'enrichissent.

La Grande-Bretagne, la Gaule septentrionale et la Germanie comptent exclusivement des villas appartenant à de petits exploitants agricoles. En Grande-Bretagne, les *latifundia* celtiques et l'élevage survivent et montrent même les signes d'une expansion rapide. Les grandes exploitations appartiennent à des marchands. Dans les régions plus fertiles, les habitants sont des bergers et les colons possèdent des *latifundia*. Les villas sont nombreuses en Germanie. Rome encourage l'agriculture, l'élevage et la viticulture sur les rives du Rhin, de la Moselle et de la Meuse. Les villas n'appartiennent pas à la noblesse locale. Les populations indigènes deviennent des colons et les bergers des propriétaires de *latifundia*.

La situation en Rhétie est similaire à celle de la Germanie supérieure. Dans le Norique, la classe moyenne urbaine possède des bois et du bétail. En Grande-Bretagne, en Pannonie et au nord de l'Hispanie, l'armée est propriétaire de vastes domaines et, comme l'explique Strabon dans son étude sur la population de l'Hispanie septentrionale, elle favorise l'implantation de la civilisation romaine dans la mesure où elle emploie des indigènes pour faire travailler ses terres. Afin de promouvoir l'agriculture, Rome encourage l'installation de colons et de vétérans, qui enseignent aux indigènes les valeurs de la civilisation romaine, étroitement liées à la culture de la terre. Sous l'autorité romaine, de nombreuses tribus d'Europe centrale et occidentale délaissent l'élevage pour se tourner vers l'agriculture, au potentiel économique plus élevé. Ces populations sédentarisées sont employées dans les domaines des propriétaires terriens romains. Déjà présent en Gaule, le *latifundium* s'implante en Hispanie vers la fin de l'Empire romain ; en Germanie, il appartient à l'empereur, qui l'exploite personnellement.

Ces grandes propriétés sont à l'origine de la disparition des valeurs liées à la terre. La civilisation romaine introduit la culture de l'olivier et de la vigne dans les régions où le climat le permet, particulièrement sur les rives de nombreux fleuves de Germanie. À partir du règne d'Auguste, la production d'huile est très importante en Hispanie méridionale ; après la naissance de l'Empire, les régions situées au nord-est de la péninsule commencent à exporter de grandes quantités d'huile et de vin de l'autre côté des Pyrénées. Au sud de la Gaule, la culture de l'olivier et de la vigne se généralise. Rome instaure l'usage de la charrue romaine, qui remplace la charrue gauloise. L'arboriculture se perfectionne, tandis que l'on obtient de nouvelles races de

bétail. Au sud de l'Hispanie, à l'époque de Pline l'Ancien, on greffe des prunes à des pommiers et à des amandiers. Au milieu du II^e siècle apr. J.-C., les croisements d'ovins de cette région avec ceux de Maurétanie Tingitane se soldent par d'excellents résultats. Enfin, Martial fait l'éloge des grandes quantités de laine produites par la Bétique grâce à sa sélection attentive des moutons.

La politique romaine encourage le développement des villes, ainsi que l'établissement dans des villages, des forteresses ou des communautés agricoles des populations indigènes dispersées dans les campagnes et les bois. Cette politique profite à la culture romaine qui, selon Strabon, est synonyme de civilisation pour la plupart des habitants. La création de centres urbains indigènes apporte tous les avantages de la vie urbaine romaine à des régions essentiellement agricoles. Les données qui nous sont parvenues sur l'Hispanie septentrionale sont très claires sur ce point : elles montrent que l'influence politique de Rome se diffuse dans toute l'Europe. Après le règne d'Auguste, au nord-est de l'Hispanie, les populations dispersées dans les campagnes se regroupent pour former des *castra* et des *castella*. Les lieux qui abritent les marchés sont parfois transformés en *fora* ou en communautés urbaines. Ce phénomène se produit entre l'époque de Pline l'Ancien et le milieu du II^e siècle apr. J.-C., ces *fora* étant mentionnées par Ptolémée et non par son prédécesseur. Quelquefois, les généraux ou les empereurs fondent des villes typiquement romaines sur les ruines des villes indigènes, comme par exemple Iuliobriga, Iulipas, Caesarobriga, Caesaraugusta, Augustobriga et Flaviobriga.

Cette politique de rassemblement urbain imposée par Rome est attestée par la comparaison entre les données fournies par Pline l'Ancien sur l'Hispanie et celles de Ptolémée. Le premier dénombre 179 centres urbains et 114 *populi*, soit un total de 293 agglomérations. Vers le milieu du II^e siècle apr. J.-C., le second mentionne 248 villes pour seulement 27 *municipia* rurales. Au cours de cette période, alors que les villes sont encore peu nombreuses, on assiste à une véritable expansion urbaine concentrée principalement sur le tiers supérieur de l'Hispanie ; dans le reste du pays, le développement urbain est déjà ancien. Dans d'autres régions, les autochtones tendent à être absorbés par les villes des propriétaires fonciers romains.

La civilisation romaine est essentiellement urbaine. L'essor de la culture romaine entraîne l'urbanisation de régions où les villes étaient auparavant inexistantes. Strabon fait état de nombreux villages hispaniques non civilisés, où les habitants vivent dans les bois ou dans des hameaux. Rome introduit de nombreuses techniques de construction dans ces provinces, favorisant en particulier l'utilisation de la pierre et de la brique. De nombreux bâtiments publics sont érigés ; des bains publics et privés ainsi que des thermes, originaires de Grèce, sont construits dans toutes les villes et même

dans les *castra* et les *castella*, y compris dans les zones minières comme Vispasca en Lusitanie. Les thermes, caractéristiques de la civilisation et de la culture romaines, sont le reflet d'un mode de vie et d'un système de valeurs particuliers.

Les villes romaines consomment une grande quantité d'eau, qui leur est acheminée à l'aide d'aqueducs (*ill.* 52). Augusta Emerita, la capitale de la Lusitanie, possède deux barrages et trois aqueducs. Les canalisations souterraines parcourent de nombreux kilomètres. Le fameux Pont du Gard, en Gaule, possède une conduite au-dessus de ses arches supérieures. Même des villes moins connues érigent des aqueducs impressionnants qui sont toujours en bon état aujourd'hui, à l'instar de ceux de Ségovie en Hispanie et de Jouy-aux-Arches près de Metz. Ce dernier est en outre doté d'un bassin de décantation des eaux. Toutes les villes construisent de grands réservoirs d'eau, à l'image du *castellum divisorium* de Nîmes, en Gaule. Des siphons sont installés dans les maisons pour puiser l'eau, comme à Castulo (Hispanie) où ils ont été parfaitement conservés. Le système d'égouts romain est si bien conçu que dans certaines villes d'Hispanie, comme Augusta Emerita (Mérida) et Asturica Augusta (Astorga), il est toujours utilisé de nos jours. Des fontaines publiques sont disposées dans les rues ; à Italica (Hispanie), on peut voir des fontaines au coin des maisons.

La structure des villes romaines y rend la vie agréable. Dans les provinces, elles suivent un plan régulier qui prend généralement la forme d'un quadrilatère orthogonal traversé par deux axes perpendiculaires appelés *cardo* et *decumanus* et qui, comme à Lyon, font face au soleil levant le jour de la fondation de la ville. Toutefois, ce plan n'est pas toujours parfaitement respecté : en Hispanie et dans le sud de la Gaule, les villes conquises conservent fréquemment leur structure, déterminée par la topographie du terrain. Parfois, comme à Nîmes, Lyon ou Aoste, le plan de la ville est le fruit de la juxtaposition de deux plans à angle droit d'orientations différentes.

Le plan de certaines villes d'Hispanie, de Grande-Bretagne et de Germanie ainsi que du reste de l'Europe centrale reproduit exactement celui d'un camp romain. Leur structure est relativement simple : elles sont composées d'une place rectangulaire entourée de magasins et d'un portique, d'une basilique, de la curie et de bâtiments administratifs. Les villes qui possèdent un sanctuaire provincial ou régional dédié au culte de l'empereur adoptent le modèle des immenses *fora* impériaux de Rome ; sur le forum se dresse le temple dédié à Rome et à Auguste, comme à Narbonne, Arles et Nîmes.

Les cérémonies religieuses de la ville se déroulent dans les temples, dont certains sont encore très bien conservés aujourd'hui, à l'image de ceux de Nîmes ou Vienne en Gaule. Le capitole, dédié à Jupiter, Minerve ou Junon, jouxte le forum et la basilique, grand édifice où se tiennent les séances publiques, les tribunaux et les assemblées municipales. À l'époque de l'em-

peur Hadrien, la basilique est la principale structure du palais du gouverneur ou, dans le cas de Trèves, du palais du procureur, connu sous le nom d'*aula palatina* (ill. 56). Aux abords du forum se trouvent souvent des cryptoportiques ; on ignore la finalité précise de ces larges galeries souterraines, mais il est probable qu'elles sont utilisées pour la circulation des piétons ou le stockage du vin, de l'huile ou des céréales. Parmi les cryptoportiques célèbres, on peut citer ceux de Conimbriga (Lusitanie), d'Arles, de Reims et de Narbonne. Les villes plus importantes bâtissent de grands édifices destinés aux spectacles publics (théâtres, amphithéâtres et arènes) et aux bains publics (thermes), qui servent de lieux de rencontre pour les habitants. En Hispanie, les régions les plus imprégnées par la civilisation romaine, le Sud et le Levant, comptent plus de vingt (ill. 57). En revanche, les régions moins romanisées, comme le Nord, ne possèdent pas de lieux publics destinés aux spectacles et encore moins de curies ou de témoignages du culte impérial, montrant ainsi les limites de l'influence romaine. En Gaule, c'est dans le Sud que l'on trouve des théâtres romains (Orange et Arles) et des amphithéâtres (Nîmes, Arles, Lyon). Cependant, dans les trois Gaules ou à Lixus, différents types d'édifices cohabitent : on trouve aussi bien des théâtres que des amphithéâtres ou des semi-amphithéâtres. Quant à la Grande-Bretagne, elle ne compte que six amphithéâtres. Toutes les villes sont pourvues de bains publics ou privés. Ces caractéristiques se retrouvent en Europe centrale (Pannonie) : on construit des bains (thermes) à Aquicum, un amphithéâtre à Carnuntum et un hippodrome, ainsi que des thermes, à Sirmium. Les villes, fortifiées, possèdent des portes d'entrée colossales ou un arc de triomphe comme à Orange, Trèves et Londres. L'arc de Londres est célèbre pour avoir figuré sur les pièces du bas-Empire ; à Cartum se dresse un arc à quatre portes.

L'enseignement de la culture et de l'éducation romaines, même dans les régions les plus reculées, constitue un aspect intéressant de la politique de Rome ; il est notamment illustré par des images de Vipasca, zone minière de Lusitanie, qui représentent un maître d'école. Plutarque raconte comment le général romain Sertorius encourage l'éducation — et avec elle la diffusion de la culture romaine — au sein des populations ibères, introduisant ainsi un mode de vie et de pensée et un système de valeurs différents de ceux des indigènes. Ainsi, il rassemble à Osca les fils des plus grandes familles qu'il confie à des professeurs enseignant diverses sciences et disciplines grecques et romaines. Une fois adultes, ces jeunes gens intègrent le gouvernement et la magistrature ; Sertorius prend alors en charge leur salaire et contrôle périodiquement leur travail. Tacite décrit pour sa part la politique d'éducation d'Agricola, gouverneur de Grande-Bretagne, qui fournit aux populations indigènes de l'argent destiné à la construction de temples, de *fora* et de maisons, les conduisant ainsi à adopter des usages typiquement romains.

Cette diffusion de l'éducation, associée aux relations diverses qui se nouent entre autochtones et Romains, entraîne l'essor d'une nouvelle civilisation qui adopte les grandes valeurs culturelles des Romains. Lorsqu'il évoque les habitants du sud de l'Hispanie, Strabon souligne les différentes étapes de leur assimilation de la culture latine : « Peu à peu ils acquièrent le même mode de vie que les Romains et oublièrent leur propre langage. » La plupart sont latins et réservent un bon accueil aux colons, et presque tous deviennent romains. Plusieurs villes changent même de système politique et de style vestimentaire.

Le latin, parlé et écrit, est la langue officielle de toutes les provinces conquises par Rome. Toutefois, dans la plupart des régions, la langue vernaculaire continue d'être utilisée, même au II^e siècle apr. J.-C. C'est le cas par exemple en Hispanie avec le lusitanien et le basque. En Gaule, des inscriptions en langue celte rédigées en caractères latins ont été retrouvées mais aucune inscription celtique n'est parvenue jusqu'à nous en Grande-Bretagne. La Germanie et la Pannonie conservent leur propre langue, bien que les soldats de Pannonie incorporés à l'armée romaine parlent assez bien le latin. Dans toutes les provinces romaines de l'Europe occidentale et centrale, le latin est la langue principale.

Au moins dans les classes les plus aisées, la culture est toujours présente, même si sa nature précise n'est pas très claire. Les mosaïques des villes de toutes les provinces reflètent le haut niveau culturel de leurs propriétaires. Les sujets mythologiques, empruntés à la fois aux légendes romaines et grecques, sont très fréquents dans les reliefs du II^e siècle en Pannonie, confirmant ainsi la forte influence de la culture classique à l'époque. Ce phénomène est également très commun dans d'autres provinces.

L'entrée en vigueur de la loi romaine contribue dans une large mesure à la propagation de la culture romaine, même si elle est principalement destinée aux villes dotées d'une constitution romaine et aux citoyens romains. Le latin est la langue publique officielle dans toutes les provinces.

L'apport des provinces romaines d'Europe centrale et occidentale dans le domaine des sciences est très faible. Rome diffuse le savoir grec et de nombreuses provinces conquises ne comptent aucun scientifique. En ce qui concerne les techniques, le système d'extraction minière mis en place en Hispanie tel que le décrivent Polybe, Diodore de Sicile, Strabon et Pline est considéré comme d'origine hispanique, mais certains courants de pensée plus modernes suggèrent qu'il provient en réalité de l'Asie occidentale hellénistique, comme en témoignent les machines employées pour extraire l'eau des mines. En Gaule, en Grande-Bretagne, dans le Norique ou en Pannonie, les techniques utilisées ainsi que l'administration sont les mêmes.

11.3.3

L'Anatolie et l'Europe du Sud-Est

Valentin Vasilevic Velkov

Voir l'illustration 58

Par opposition aux provinces romaines d'Europe occidentale et centrale, celles du sud-est de l'Europe, dans la péninsule des Balkans et en Anatolie, ont la particularité d'avoir été instaurées dans des régions qui, au cours des II^e et I^{er} millénaires av. J.-C., ont conservé les civilisations antiques européennes et occidentales les plus développées. Elles sont les héritières de la culture hellénique antique, de celle des Thraces, des Macédoniens de Philippe II et d'Alexandre le Grand, des Hittites, des Lydiens, des Phrygiens, des Bithyniens, etc. Ces régions sont reliées par trois mers : la mer Noire, la mer de Marmara et la mer Égée, centre des civilisations égéennes antiques.

Rome met près de deux siècles pour conquérir ces régions. La République romaine mène de longues guerres contre le royaume des Antigonides, celui des Séleucides, de Pergame, des Thraces, de Mithridate VI et d'autres souverains hellénistiques. Ces conflits perdurent pendant les II^e et I^{er} siècles av. J.-C. et, sous le règne de l'empereur Auguste, de vastes zones de la péninsule balkanique et de l'Anatolie deviennent des provinces romaines.

La péninsule des Balkans est divisée entre les provinces de Mésie supérieure et inférieure, la Thrace, la Macédoine, Épire et l'Achaïe. L'Anatolie, elle, est composée des provinces d'Asie, de Bithynie et du Pont, la Cappadoce, la Galatie, la Paphlagonie, la Pisidie et la Cilicie.

L'inclusion de ces régions dans le système de l'empire le plus développé de l'Antiquité sur les plans économique et politique leur donne un nouvel élan économique et culturel. Durant cette période de paix et de tranquillité, ces provinces atteignent le faite de leur développement et de leur culture urbaine. Sous la domination romaine, des centaines de villes sont construites selon les critères de l'époque. Les nouvelles provinces sont intégrées au

réseau de routes desservant l'ensemble de l'Empire, assurant ainsi des liaisons permanentes et rapides entre les principales villes pendant de nombreux siècles. Certaines de ces régions qui, avant la conquête romaine, manifestent un certain retard de développement, par exemple celles du bas Danube et d'autres situées en Anatolie orientale, sont alors influencées par la culture gréco-romaine. Leurs villes se développent et se transforment en centres de vie urbaine, presque inexistants dans les siècles précédant l'ère chrétienne.

Toutefois, dans certaines régions d'Anatolie, le joug romain est moins facteur de changements. C'est le cas des régions frontalières de l'est de l'Anatolie, où Rome n'a ni le temps ni l'occasion d'influer sur les relations sociales et la gestion de la terre. Ces territoires n'ont pour Rome qu'une importance stratégique ; pourtant, même dans ces conditions, la paix romaine leur est économiquement favorable.

La Macédoine, première province romaine du sud-est de l'Europe, voit le jour en 146 av. J.-C. À l'époque, elle a deux fonctions : elle protège la liaison entre l'Italie et l'Anatolie le long de la Via Egnatia, célèbre route qui la traverse, et sert de point de départ aux expansions ultérieures en direction du nord et de l'est de la région des Balkans. Dans le même temps, Rome défend le sud de la région balkanique (Hellade) contre les incursions des Thraces, des Illyriens, des Bastarnes et d'autres tribus. Une fois la Mésie et la Thrace annexées, la Macédoine perd son rôle et devient une province intérieure subordonnée au sénat, sans véritable incidence sur la vie politique et économique de l'Empire. Rome y établit des colonies militaires et un grand nombre de *municipia*. Nombre de villes apparaissent, la plupart sur les sites d'anciens centres de tribus macédoniennes ; elles ont fourni une documentation épigraphique abondante. La langue officielle de la province est le grec ancien et les villes sont de type hellénique, tandis que les colonies romaines et les *municipia* sont d'inspiration romaine. La ville principale, où siège le gouverneur de province, est Thessalonica (Thessalonique) ; parmi les autres villes, on compte Dyrrachium (aujourd'hui Durrës), Casandra, Philippi, Stobi, Amphipolis et de nombreux centres urbains le long du Vardar et de la Struma (l'actuelle Strymón). Aucune garnison n'occupe cette province. L'assemblée provinciale, créée sous l'empereur Auguste et rassemblant les représentants des différentes villes, est un organe administratif et politique important, notamment dans le domaine culturel et religieux. La cité de Bérée (aujourd'hui Stara Zagora) est le siège de cette assemblée.

En 27 av. J.-C., l'empereur Auguste isole l'Achaïe de la Macédoine pour en faire une province indépendante comprenant, en plus de l'Hellade proprement dite, la Thessalie et l'Épire. Sous les Antonins, la Thessalie est incluse dans la Macédoine et l'Épire devient une province indépendante. Le siège du gouvernement de l'Achaïe est à Corinthe, colonie fondée par César après la restauration de l'ancienne cité grecque détruite par Rome. L'Athènes

antique occupe une place particulière dans la province, où Rome s'efforce de respecter le glorieux passé de la cité et ses traditions. Les anciennes institutions sont préservées. L'empereur Marc Aurèle, lors d'une visite dans la cité, y fonde une université. À l'époque de la domination romaine, Athènes est un centre de savoir et attire des jeunes gens de tout l'Empire. Le nom d'Hérode Atticus, célèbre politicien, rhéteur et l'un des plus riches Athéniens, est lié aux édifices remarquables qu'il bâtit dans la cité, dont certains sont encore en bon état à ce jour. La vie commerciale est limitée, mais la ville accueille de nombreux visiteurs. Les anciennes célébrations religieuses perdurent et continuent de faire la renommée non seulement d'Athènes mais aussi de Delphes et d'Olympie. L'empereur Hadrien crée une fédération panhellénique dont le siège est situé à Athènes. Dans le destin de l'Empire romain, l'Achaïe joue un rôle culturel important : elle préserve les traditions et demeure un grand centre d'érudition et de philosophie.

L'Épire, devenue province sous les Antonins, voit la vie urbaine se développer considérablement (particulièrement dans les villes d'Actium, de Nicopolis et de Butrintum) dans le cadre de l'Empire.

Le bas Danube et les régions orientales de la péninsule des Balkans sont rattachées à l'Empire romain à la fin du 1^{er} siècle av. J.-C. et au début du 1^{er} siècle apr. J.-C. La province de Mésie est créée aux alentours de l'an 15 apr. J.-C. le long des rives du Danube. En 86 apr. J.-C., elle est divisée en deux provinces, la Mésie supérieure et la Mésie inférieure, qui, en leur qualité de zone frontalière, possèdent de nombreux camps de légions ou de troupes auxiliaires qui constituent une partie du *limes* du bas Danube. Novae (l'actuelle Svishtov), Durostorum (Silistra), Ratiaria (Archar) et Oescus sont défendues par une garnison. Du 1^{er} siècle apr. J.-C. à la première moitié du 3^{ème} siècle apr. J.-C., la province frontalière de la Dacie (l'actuelle Roumanie), créée par l'empereur Trajan, reçoit la mission de protéger l'Empire contre les invasions de diverses tribus venues du nord. À partir de la fin du 3^{ème} siècle apr. J.-C., le Danube devient la frontière septentrionale de l'Empire en Europe. La Mésie inférieure et la Mésie supérieure sont fortement romanisées et le latin devient la langue officielle. Ce n'est qu'aux 2^{ème} et 3^{ème} siècles que se développent de nombreuses cités, beaucoup d'entre elles étant à l'origine des hameaux proches de camps romains. On peut citer par exemple Ratiaria et Oescus, qui ont le statut de colonie, Novae, Sexaginta Prista (l'actuelle Ruse), Durostorum, Transmarisca, Troesmis, Montana (Mihailovgrad), Abritus (Razgrad) et Marcianopolis (Devnya), principale ville de Mésie inférieure. Les villes les plus importantes de Mésie supérieure sont Singidunum (Belgrade) et Viminacium. Le long des côtes de la mer Noire, en Mésie inférieure, se trouvent les anciennes colonies helléniques d'Istros, Tomi (Constanta), Callatis (Mangalia) et Odessos (Varna), qui sont toutes des centres culturels et spirituels importants. Au milieu du 3^{ème} siècle apr. J.-C., la

Mésie (inférieure et supérieure) est la première enceinte (zone de défense) face aux invasions barbares venues du nord qui marquent le début des Grandes Migrations.

Le royaume de Thrace, créé au v^e siècle av. J.-C. dans les régions orientales de la péninsule balkanique, est annexé par l'Empire romain en 45 apr. J.-C. La Thrace (*Thracia*) est une province subordonnée au sénat, dotée d'un camp militaire, Kabylé occupée par une cohorte au cours des II^e et III^e siècles apr. J.-C. L'urbanisation commence principalement à partir du II^e siècle, lorsque les anciens villages tribaux thraces deviennent des villes bien organisées : Serdica (l'actuelle Sofia), Pautalia (Kustendil), Philippopolis (Plovdiv), Bérée (renommée Augusta Traiana sous l'empereur Trajan, actuellement Stara Zagora) et Uscudama (renommée Hadrianopolis sous l'empereur Hadrien). Sous le règne de Trajan, de nouvelles villes sont fondées, telles que Nicopolis ad Istrum, Nicopolis ad Nestum, Plotinopolis, Traianopolis et Marcianopolis, déjà mentionnée. Seules deux colonies militaires sont établies par Rome : Deultum et Apir.

Les minerais, qui abondent en Thrace, font l'objet d'une exploitation intensive ; c'est également l'un des greniers les plus riches de l'Empire. Sa situation géographique entre l'Anatolie et l'Europe centrale explique la croissance rapide des flux commerciaux passant par cette province. L'immigration à grande échelle de populations anatoliennes en Thrace commence au II^e siècle apr. J.-C., ce qui favorise le développement de l'artisanat et accélère l'urbanisation des villages. Au début du IV^e siècle apr. J.-C., après que la capitale s'est déplacée de Rome à Byzance (renommée Constantinople, et aujourd'hui Istanbul), la Thrace devient le cadre européen de la nouvelle capitale et l'une des régions essentielles de l'Empire byzantin naissant.

C'est à Pompée (Cneius Pompeius, 70-60 av. J.-C.) que revient le mérite de la conquête romaine de l'Anatolie aux II^e et I^{er} siècles av. J.-C., car c'est lui qui a mis en place les fondements solides de la politique provinciale. Son œuvre est consolidée sous l'empereur Auguste et achevée au cours de la dynastie des Flaviens (seconde moitié du I^{er} siècle apr. J.-C.).

L'Anatolie est une région où les traditions orientales et hellénistiques sont très anciennes et bien ancrées, et où l'Empire ne parvient pas à imposer sa politique de romanisation comme il le fait en Gaule, dans la péninsule Ibérique ou en Afrique du Nord. Toute la documentation épigraphique, y compris celle d'origine officielle, est en langue grecque uniquement. Rome est clémente envers les Hellènes en Anatolie, qui peuvent même pratiquer le culte de l'empereur. Sur le plan culturel, on assiste au conflit entre les classes hellénisées représentées par Aelius Aristide, qui vante les exploits remarquables de Rome dans son *Panégistique* (144 apr. J.-C.), et les autochtones. C'est aussi l'époque de la renaissance de la littérature grecque en Anatolie et de la « seconde sophistique », représentée par Aelius Aristide et Polémon de

Smyrne. C'est également en Anatolie que travaillent les historiens et rhéteurs comme Dion Chrysostome et Dion Cassius.

La province d'Asie occupe une place particulière au sein des provinces romaines d'Anatolie. Son organisation définitive est mise au point par Auguste, qui l'élabore sur une base ethnique compliquée préservant les organisations politiques et sociales ainsi que la structure économique locales. Elle comprend les régions de Troas, de Mysie, de Lydie, de Carie et de Phrygie. La politique de cette province doit tenir compte des relations complexes entre la population locale, l'administration romaine et la couche sociale à dominante hellène. Les grandes villes demeurent des centres de culture hellénistique — Adramyttium, Pergame, Smyrne (aujourd'hui Izmir), Sardes, Éphèse, Apamée, Laodicée sur Lycos, Cyzicum, Tralles, Philadelphie et Thyatire. Nombre d'entre elles frappent leur propre monnaie. Un *koinon* des Hellènes en Asie est formé. D'autres associations réunissent des villes isolées ainsi que des citoyens romains. L'Asie est l'une des régions les plus riches et les plus développées économiquement, avec une agriculture florissante produisant des olives et des raisins en grande quantité. Le commerce est traditionnellement une activité très intense. Certaines des cités mentionnées, comme Éphèse, Pergame et Milet, sont des ports célèbres, d'importance internationale, dès le I^{er} et jusqu'au III^e siècle apr. J.-C. Pergame est un grand centre culturel réputé pour sa bibliothèque. Des temples monumentaux comme l'Artémision d'Éphèse ou l'Asclépiéion de Pergame et le Nymphée de Milet sont également très renommés.

La province de Bithynie et du Pont est créée à l'époque de Pompée sur la côte septentrionale de l'Anatolie. Deux associations locales distinctes rassemblent des villes à Nicomédie, où siège le bithyniarque, et à Amastris, capitale du pontarque. Cette province est connue par la correspondance entretenue entre le célèbre auteur romain Pline le Jeune, gouverneur de 111 à 113 apr. J.-C., et son ami l'empereur Trajan. De nombreuses villes frappent leur propre monnaie. En plus des cités déjà mentionnées, Chalcédoine (en face de Byzance), Nicée, Pruse, Sinope, Heraclea Pontica, Amastris et Abunoteichos sont des centres urbains florissants.

Les provinces de Lycie et de Pamphylie sont créées sous l'empereur Vespasien en 74 apr. J.-C. dans une région présentant une grande diversité topographique et démographique, et caractérisée par une viticulture et un élevage développés. Les villes de Sidé, Perge et Sagalassus sont également célèbres.

En 25 av. J.-C., l'empereur Auguste annexe le vaste État de Galatie, auquel il ajoute celui de Paphlagonie. Cette province comprend aussi des enclaves de population de langue celtique du I^{er} au III^e siècle apr. J.-C. Elle est d'une importance stratégique dans la défense contre les incursions des tribus venues de l'est, mais aussi en raison des nombreuses routes qui la traversent. La ville principale est Ancyre (aujourd'hui Ankara), renommée pour son

célèbre temple d'Auguste sur les murs duquel est conservée la célèbre inscription contenant ses mémoires, le *Monumentum Ancyranum*. Le monument et l'inscription ont été préservés jusqu'à aujourd'hui. Parmi les autres villes, Pompeiopolis, Laodicée et Iconium méritent d'être mentionnées.

En 18 apr. J.-C., l'empereur Tibère annexe la Cappadoce afin de la protéger des pressions exercées par les Parthes. Son ancienne division en *strategias* est conservée ; sa ville principale est Césarée. La Cappadoce, l'Arménie inférieure et la Commagène forment un groupe de provinces frontalières, très éloigné des centres culturels, qui sert de barrière contre les attaques venues de l'est.

La province de Cilicie est créée par Pompée après sa victoire sur les pirates en 66 av. J.-C. Elle comprend presque toute la partie méridionale de l'Anatolie jusqu'en Syrie, dont la partie orientale est annexée par la suite. Cette province, dont la ville principale est Tarsus, est une voie de communication importante entre le monde égéen et la Syrie.

À l'exception de la Mésie inférieure et supérieure, les provinces romaines des Balkans et d'Anatolie sont hellénophones et le latin n'y détrône à aucun moment le grec, même dans l'administration. La gestion des villes, sauf pour les colonies romaines et les *municipia*, dont le nombre est limité, est fondée sur le système de la *polis* grecque. Parmi les différents types de propriétés foncières et de communautés rurales libres, le village libre tient une place particulièrement importante.

Ce sont ces régions qui, plus tard, constituent les fondations économiques, politiques et culturelles sur lesquelles est bâti l'État byzantin, héritier de la tradition de l'Empire romain et de la culture gréco-romaine antique.

11.4

Les tribus nordiques, les ligues de tribus et leurs relations avec l'Empire romain

Note du directeur de publication

Joachim Herrmann

Le monde hellénistique, tout comme la République et l'Empire romains, a très profondément influencé le développement culturel, ethnique et social des régions qui l'entourent. Les Thraces, les Daces, les Illyriens ainsi que d'autres tribus celtiques vivent dans une région périphérique, sous l'influence directe du monde méditerranéen. Ils sont finalement conquis par les Romains puis annexés aux provinces de l'Empire à partir du II^e siècle av. J.-C. D'autres tribus établies plus au nord, telles que les tribus celtiques et germaniques d'Europe centrale et septentrionale ainsi que celles des îles Britanniques, subissent une forte influence mais ne tombent que partiellement ou momentanément sous l'autorité romaine. On raconte qu'Alexandre déjà, lorsqu'il se préparait à affronter l'Empire perse, avait lancé une expédition menée par Pythéas de Marseille afin d'explorer l'Europe du Nord. À partir de la période hellénistique, la périphérie septentrionale devient essentielle au développement des sociétés méditerranéennes (chapitre 10.4).

Dans le sud-est de l'Europe, dans la péninsule balkanique et au nord du Danube, les Thraces, les Illyriens, les Daces, les Sarmates et par la suite les Slaves constituent les groupes tribaux les plus importants. En Europe centrale et occidentale vivent des tribus celtiques et germaniques ainsi que des ligues de tribus qui interagissent avec l'Empire romain.

11.4.1

Les Thraces, les Celtes, les Illyriens et les Daces

Alexander Fol

Voir l'illustration 59

Les Thraces, les Illyriens et les Daces, peuples indo-européens, habitent le sud-est de l'Europe. Dès le IV^e siècle av. J.-C., les terres illyriennes s'étendent vers l'est, de la mer Adriatique à la Morava, et vers le nord, de l'Épire jusqu'au Danube moyen. Les Gètes (appelés Daces à compter du I^{er} siècle av. J.-C.) et les Thraces se partagent le territoire thrace, les uns vivant au nord du bas Danube et les autres au sud.

Au IV^e siècle av. J.-C., le « paysage archéologique » commence à évoluer dans toutes les régions. Le mode de vie est identique dans les villes illyriennes et thraces, les agglomérations s'accompagnant toujours de vastes nécropoles dans lesquelles des traces d'inhumation et de crémation attestent l'existence de la différenciation sociale et l'action de forces dynamiques dans la société européenne. Les colonies grecques, centres d'échanges culturels, favorisent les emprunts à l'organisation urbaine hellénistique et le passage du style « animal » des peuples décrits comme nomades au style « anthropomorphique ». Dès le IV^e siècle av. J.-C., un « croisement » entre les toreutiques celtique et iranienne s'opère en Thrace. Par conséquent, on considère à juste titre que celle-ci occupe une position clé entre l'Orient et l'Occident. Dans d'autres zones, des contacts culturels et des échanges d'informations ont lieu entre les Scythes, les Celtes et les Thraces, entre les Celtes, les Étrusques et la Méditerranée, entre le sud de l'Italie, les Illyriens, l'Épire et le nord-ouest de l'Hellade ainsi qu'entre la Thrace, l'Hellade et le monde celtique de l'Europe centrale et occidentale. Cette période d'interaction intense rapproche les peuples de tradition orale.

Il n'existe pas en Illyrie et en Thrace de sources écrites de grande envergure comparables à l'épigraphie celtibère, lepontine et gauloise. En effet, la

culture de l'élite sociale est orale et se transmet donc oralement. En l'absence de littérature, la mémoire historique conserve toute sa force dans la mesure où elle ne peut servir de source d'inspiration littéraire que dans des circonstances très particulières.

Nous ne disposons d'aucune information solide sur les prêtres en Illyrie. Notre connaissance des druides celtes nous permet de les imaginer grossièrement. Les druides, qui jouent un rôle important dans la culture celtique jusqu'au VI^e siècle apr. J.-C., sont encore présents pendant le haut Moyen Âge en Bretagne, au Pays de Galles et en Irlande. Dans les centres druidiques, ils procèdent à des sacrifices humains, observent le ciel et les étoiles afin de prédire l'avenir et enseignent à la jeunesse aristocratique de leur temps la morale, la mythologie, l'art de la fabrication des calendriers, la poésie épique et la doctrine de la survie de l'âme. Les prêtres du Dionysos thrace exercent des fonctions similaires à celles des druides. En Thrace, les lieux de culte, à l'inverse de ceux des terres druidiques, sont des structures mégalithiques disposées en cercle dans les montagnes, mieux adaptées aux rites religieux solaires et chtoniens. Par la suite, sous l'influence gréco-romaine,

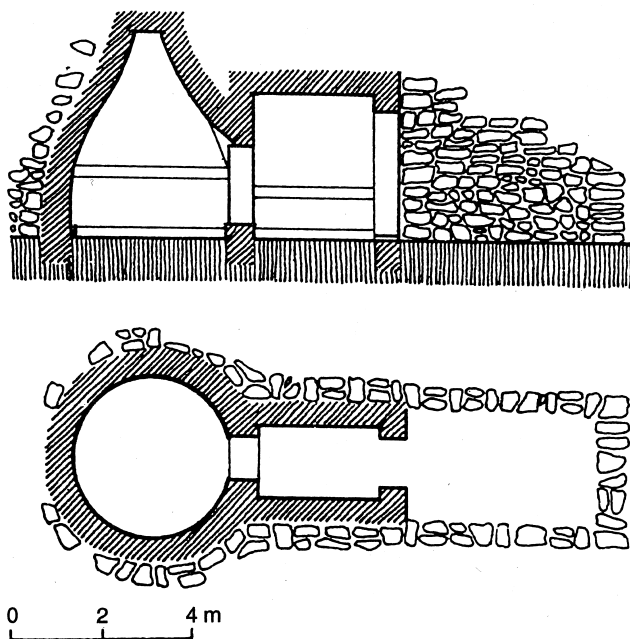


Figure 8 Vue générale du tombeau à dôme d'un noble thrace de Kazanluk, Bulgarie, env. 300 av. J.-C. (d'après Oppermann, 1984).

les sanctuaires celtiques, daces, thraces et illyriens deviennent rectangulaires (fig. 8 et 9).

La dualité solaire/chtonienne est incarnée par deux principaux types de divinités. La divinité celtique Taranis, le dieu uranien du Tonnerre, correspond selon des données épigraphiques datant de l'époque romaine au Seniytos Surdos d'Illyrie. Cependant, cette idée est bien plus significative que son apparente identification à une force cosmique. Par conséquent, à un niveau

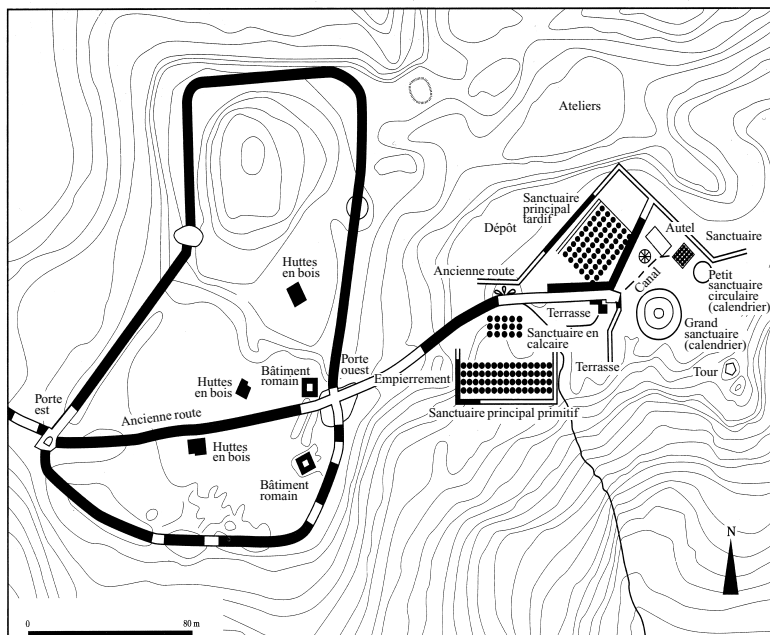


Figure 9 Place forte et sanctuaires à Gradistea de Munte (Roumanie), capitale des Daces au III^e siècle av. J.-C. (d'après Oppermann, 1984).

supérieur, le dieu du Tonnerre est la divinité cosmique principale, associée à Zagreus/Sabazios en Thrace et à Cernunnos chez les Celtes. Leurs compagnons et leurs attributs sont des figures ithyphalliques : cerfs, taureaux, serpents (à tête de bélier) et porte-flambeaux. Sur les inscriptions illyriennes, l'équivalent de ces dieux est appelé Silvanus en latin et correspond probablement à l'ancienne divinité locale de la nature (c'est-à-dire cosmique). En Thrace, la Terre est largement considérée comme la Grande Mère, sous une grande variété de noms, tandis qu'en Illyrie, l'ethnonyme romain Diane dénote le caractère divin dont elle a hérité. Les Celtes y font uniquement réfère-

rence par la vénération du cochon, représentation zoomorphe de la Grande Mère. Le principe solaire du dualisme est également abondamment présent en Thrace, où il porte le nom générique d'Hélios ou encore celui d'Orphée ou d'Apollon. Sur la base d'informations vagues, on l'assimile à tort chez les Celtes à la divinité tribale (?) Teutatès ou à Ésus, le « Bien ». Chez les Illyriens, la divinité solaire associée au dieu chtonien est appelée Medaurus (d'Esculape ?) ou Bindus, divinité de l'eau (du soleil couchant ?).

À l'époque romaine, les échanges culturels conduisent à une situation plus favorable fondée sur le syncrétisme gréco-romain. Dans le cadre d'un processus d'unification provinciale des zones rurales et urbaines et en raison de l'attitude particulièrement tolérante des autorités à l'égard des croyances et des rites locaux, des phénomènes linguistiques et iconographiques généraux et homogènes apparaissent. Le dieu cavalier thrace Hérôs est un exemple typique de cette évolution.

Les Gètes jouent un rôle unique et considérable de diffusion des courants historiques des sociétés de tradition orale et de médiation entre le sud-est de l'Europe et les parties centrale et orientale du continent. Ces Thraces du Nord habitent un vaste territoire s'étendant de la région délimitée par la Tisza et le Dniestr, c'est-à-dire de la Transylvanie aux plaines carpatiques, jusqu'à l'est de l'Hémus ainsi que le long du bas Danube jusqu'à son embouchure, y compris la côte de la mer Noire.

Hérodote est le premier à utiliser l'ethnonyme « Gètes ». Dans les écrits grecs et latins, César, Strabon et Pline l'Ancien les nomment « Daces » car ils sont considérés comme un peuple très uni hostile au Romains. Le nom de l'une de ces anciennes tribus, les Daoi (les loups ?), a certainement été adopté par des observateurs étrangers pour désigner tous les habitants des pays non encore conquis au nord du Danube ; les historiens contemporains se montrent plus prudents et privilégient le terme « Géo-Daces ».

Les régions où s'installent les Géo-Daces sont ouvertes sur les steppes de l'est. Par conséquent, il existe de considérables interactions avec les tribus nomades dès l'âge du bronze. Sous l'influence orientale des Scythes, un art animalier particulier se développe.

Ce style est caractéristique d'une société encore fondée sur le nomadisme. À l'époque de l'histoire écrite, les Géo-Daces sont renommés dans le monde entier pour leur célèbre cavalerie d'archers (*toxotai*).

Les Gètes de l'Est, qui n'ont pas encore été soumis par Darius en 513 av. J.-C., sortent de l'ombre après le recul du Grand Roi face aux Scythes et s'installent dans la région non conquise du bas Danube. Là, ils rééquilibrent les rapports de force diplomatiques et militaires qu'ils entretiennent avec leurs voisins, en particulier les Odryses dont le royaume se trouve dans le sud-est de la Thrace. L'essor de ce peuple commence à être mentionné dans des documents littéraires grecs, dans l'épigraphie des colonies pontiques

ainsi que sur des pièces archéologiques dont les plus anciennes datent des dernières décennies du IV^e siècle av. J.-C., une période marquée par le déclin des autres dynasties thraces, par l'établissement de contacts et de relations mutuelles avec les premiers guerriers celtes atteignant les zones occidentale et sud-occidentale du territoire gète ainsi que par la résistance menée contre les diadoques. Le roi gète Dromichaïtes est le premier à qui les auteurs anciens confèrent une place d'honneur en raison de son combat contre Lysimaque, le successeur d'Alexandre en Thrace, en 313 av. J.-C. ; mais ce n'est qu'au I^{er} siècle av. J.-C. que les Géo-Daces font véritablement leur entrée dans l'histoire européenne.

En 60 av. J.-C., Burebistas parvient à rassembler les tribus géto-daces, dont les différents ethnonymes ne sont pas rigoureusement attestés, dans un État bien administré. Le pouvoir y est fortement centralisé sous l'autorité du roi et son grand idéologue, le prêtre de Zalmoxis Daeceneus, adopte naturellement une attitude agressive dans un monde désorganisé par la crise politique qui marque la fin de la période hellénistique. Burebistas remporte une grande victoire sur les Boïens à l'ouest et semble atteindre le Danube en Pannonie. Dans l'Est et le Sud-Est, il conquiert les régions thraces jusqu'à Apollonie du Pont (aujourd'hui appelée Sozopol). À la veille d'une bataille décisive près de Pharsale, Pompée tente d'obtenir l'aide militaire de Burebistas ; mais César, qui en sort vainqueur, est pleinement conscient du danger que représentent les Géo-Daces et se prépare immédiatement à affronter leur roi. La mort de ces deux ennemis potentiels fournit l'occasion à Daeceneus de créer, dès 44 av. J.-C., un sentiment nationaliste profondément enraciné, fondé sur une culture exclusivement aristocratique fière de son indépendance et de son caractère unique. L'héritage spirituel légué par le prêtre et l'ordre établi par Burebistas guident les actes des trois rois géto-daces méconnus de la fin du I^{er} siècle av. J.-C. et de la première moitié du I^{er} siècle apr. J.-C., en particulier ceux de l'important roi Décébale.

Ainsi, le dernier souverain de ce peuple — que même les sources anciennes mentionnent sous le nom de « Daces » —, héros de la confrontation épique avec Rome, se présente tout d'abord en réformateur, favorisant habilement les emprunts à la civilisation romaine. Parallèlement, il déclare une guerre qui durera vingt ans, revendiquant les droits ancestraux de sa famille royale sur les terres qu'elle a perdues au profit de la province romaine de Mésie, au sud du Danube. En 85-86 apr. J.-C., les Daces envahissent la province, se retirent après une défaite et demeurent ensuite pendant une courte période un État vassal de l'empereur Domitien. Finalement, Décébale rejette les conditions de Domitien, refuse de payer le tribut annuel et s'empresse en revanche d'organiser ses défenses. L'empereur Trajan, contrarié mais déterminé avant tout à poursuivre le projet d'Auguste prévoyant d'incorporer la mer Noire et son arrière-pays au monde romain, lance une offen-

sive directe en 101-102 apr. J.-C. Cette campagne reprend discrètement cinq ans plus tard et à cette occasion, l'armée romaine, qui a traversé le Danube grâce au pont miraculeux d'Apollodore de Damas aux Portes de Fer, vient à bout de la résistance de Décébale, tué à la onzième heure. La violence du fort et le sacrifice du faible sont commémorés à Rome par la colonne Trajane, un mémorial à la brève histoire de la Dacie, devenue province en 107 apr. J.-C. puis abandonnée par Aurélien en 270-275 après les incursions de hordes pillardes de Iazyges, Bastarnes, Roxolans, Goths et Carpes au cours des II^e et III^e siècles apr. J.-C. Les frontières de Rome s'étendent alors jusqu'au Danube.

Les conceptions des Géo-Daces, des Daces de l'époque impériale et des populations plus ou moins romanisées sont imprégnées par la doctrine de ce que l'on appelle l'orphisme thrace et ses vestiges dans la culture traditionnelle. Dans le nord plus que dans le sud de la Thrace, cette doctrine est désormais clairement fondée sur la mythologie de Zalmoxis et ses cultes. Comme le démontrent nombre de sources écrites d'Hérodote et Platon à Jordanès, c'est-à-dire sur une période de douze siècles, le culte de Zalmoxis repose sur la croyance en l'immortalité. Cette thèse est également corroborée par les découvertes archéologiques effectuées sur plusieurs sites de l'actuelle Roumanie, en particulier à Sarmizegetusa, la capitale de Décébale, située sur les monts d'Orastie dans le sud des Carpates. Contrairement à d'autres croyances similaires, ce culte s'exprime par des « pratiques d'immortalisation » correspondant à ce que nous appelons la purification simultanée de l'âme et du corps. Ses adeptes sont aisément reconnaissables, étant déjà initiés au monde du divin en raison de leur appartenance à une société aristocratique masculine dont les membres sont appelés *tarabostesei* et portent un bonnet thraco-phrygien (*pilos* en grec, ce qui signifie « bonnet de feutre »). L'ascétisme croissant de cette caste repliée sur elle-même vaut à ses membres le surnom de *kapnobatai* (« ceux qui marchent dans la fumée »), en référence à leur abstinence totale qui, sous Daeceneus, conduit à un fanatisme extrême.

Les Gètes (Géo-Daces), « les plus vaillants et justes des Thraces », comme les qualifie Hérodote, fusionnent leurs conceptions cosmogoniques, mythologiques et religieuses dans la vision aniconique de leur dieu principal Zalmoxis, plutôt urano-cthonien que solaire, comme le prouve son autre nom théophorique *Guébeleizis*, étymologiquement lié au mot indo-européen signifiant « ciel ». Contrairement aux Thraces du Sud, ils divisent le pouvoir entre un roi/chef militaire et administratif et un prêtre suprême, qui organise et supervise le rituel principal, à savoir le sacrifice humain. Parmi les concepts indo-iraniens établissant une hiérarchie décroissante des sacrifices (homme/cheval/taureau/cerf) qui offrent l'accès au dieu de l'univers, de la renaissance de la nature et de l'ordre social, le culte de Zalmoxis adopte

le plus extrême. Le choix de l'immortalité est justifié par le rituel du cycle cosmique de la Grande Mère, qui envoie un messenger à son fils Zalmoxis tous les quatre ans. Ce messenger est lancé dans les airs et rattrapé sur la pointe de trois lances, et sa mort conditionne la purification des adeptes.

Sans aller jusqu'à les assimiler aux druides celtes, nous pouvons cependant établir des analogies. Ainsi, les *tarabostesei*, en particulier sous Burebistas et Décébale, font office de législateurs et de maîtres enseignant la morale, la mythologie, la poésie épique, les rites, les arts, la musique et, surtout, la fabrication de calendriers fondée sur l'observation des solstices (qui remonte à la période mégalithique) ainsi que l'architecture sacrée, dans laquelle les traditions locales des sanctuaires de montagne et les innovations romaines se superposent.

Les noms génériques Gaulois, Besses, Daces et Illyriens acquièrent une importance nouvelle, ce qui constitue un autre phénomène d'une portée considérable. À la fin du Haut-Empire, ils commencent à jouer un rôle dans la façon dont ces peuples se perçoivent et perçoivent les autres. Cette évolution a des conséquences majeures. Soulignons que cette tendance à combiner un certain nombre d'éléments indépendants afin de constituer une idéologie culturelle moniste et une idéologie religieuse monothéiste est déjà perceptible dans un milieu paneuropéen païen.

Il ne fait aucun doute que le processus qui conduit à la connaissance mutuelle des peuples européens débute par la fusion d'idées polythéistes païennes. Le fait que cette évolution spirituelle ne se déroule pas uniquement dans les villes des provinces romaines construites à l'ouest pendant la République et dans le Sud-Est sous l'Empire revêt une importance historique significative. Un processus similaire de fusion idéologique a lieu à la campagne, contribuant à la diffusion des valeurs étrangères importées avant tout par l'armée romaine. Le monisme culturel et le monothéisme religieux, résultant de la romanisation et de l'hellénisation secondaire tardive de certains pays (Thrace), trouvent un terrain favorable dans la mémoire historique orale des Celtes, des Illyriens, des Thraces et des Daces. Traditionnellement stable depuis des siècles, cette mémoire confère un statut de modèle aux idées archaïques tout en proposant des variantes. La transition entre le paganisme monothéiste et le christianisme à partir du III^e siècle apr. J.-C. conduit à une innovation décisive dans la mémoire orale indo-européenne.

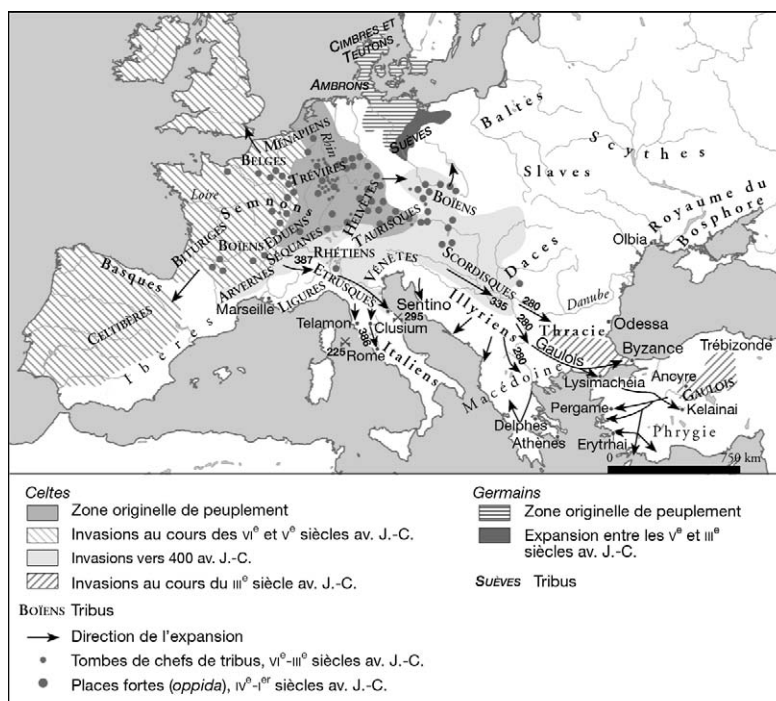
11.4.2

Les Celtes, les tribus germaniques, les Slaves et les Sarmates

Joachim Herrmann

Voir l'illustration 60

À partir du IV^e siècle av. J.-C., une ceinture de communautés tribales celtiques — qui atteint son étendue maximale au III^e siècle av. J.-C. — entoure les régions septentrionales du monde hellénistique et du monde romain en expansion. Elle influence aussi bien celui-ci que le sud, le nord-ouest et l'est de l'Europe. Les tribus celtiques s'avancent dans les régions périphériques peuplées par les Thraces et les Daces et dans les plaines du nord de l'Italie, et conquièrent la France entière — que les Romains nomment *Gallia* (Gaule) — et la péninsule Ibérique. Elles s'installent dans les îles Britanniques et en Irlande au début du I^{er} millénaire av. J.-C. En 279-278 av. J.-C., les Celtes lancent un raid sur Delphes, centre sacré de la Grèce. Parallèlement, des tribus d'origine celte traversent le Bosphore et s'établissent en Galatie, dans le nord-ouest de l'Anatolie ; elles sont rendues célèbres par les conflits de longue haleine qui les opposent au royaume hellénistique de Pergame et sont immortalisées au milieu du II^e siècle av. J.-C. par leur style artistique et les bas-reliefs de l'autel de Pergame (*carte 8*). À partir du début du III^e siècle av. J.-C., les Celtes dominent une partie de l'arrière-pays des colonies grecques au nord et à l'ouest de la mer Noire. Au centre et au nord-est de l'Europe, des tribus celtiques pénètrent en Bohême et dans les vallées de l'Elbe et de la Vistule jusqu'au nord des montagnes d'Europe centrale et des Carpates. La ceinture de communautés et de chefferies tribales celtiques gagne de l'importance grâce aux échanges culturels entre l'Orient et l'Occident ainsi qu'entre le monde méditerranéen et le nord de l'Europe.



Carte 8 La « ceinture celtique » du VII^e au III^e siècle av. J.-C.

Le monde celtique est dominé par une aristocratie tribale qui fonde dans certaines régions des ligues de tribus, voire des royaumes tribaux (carte 8). Leurs capitales sont la plupart du temps érigées sur des places fortes appelées *oppida*, dont les origines sont parfois très anciennes, leur construction ayant été influencée par un type de forteresse méditerranéen. En Europe centrale ainsi que dans les régions françaises et belges peuplées par des Celtes, on a pu identifier plus de 60 *oppida* remontant à la période comprise entre le IV^e et le I^{er} siècle av. J.-C., dont l'un des plus grands, qui s'étend sur environ 380 hectares, a été en partie fouillé près de Manching sur le haut Danube. Ces *oppida* deviennent des centres de production et de civilisation. À Manching par exemple, la production de fer et d'outils en fer, de bronze, de perles, de bracelets de bras ou de poignet en verre et de joaillerie est en plein essor. En outre, ces cultures pratiquent la frappe de monnaie ainsi que la poterie au tour, parfois peinte. Les chefs et les membres de l'aristocratie tribale se font construire de luxueuses sépultures

pourvues d'un riche mobilier, comme le montrent des dizaines de sites archéologiques.

Un style particulier d'art celte voit le jour au nord des Alpes, en Gaule et en Grande-Bretagne : le fameux style de La Tène.

La culture des Celtes influence le développement culturel des tribus habitant au nord de leur territoire, marquant de son empreinte la production d'objets quotidiens et peut-être également l'architecture, la joaillerie et les habitudes religieuses. L'une des pièces les plus célèbres illustrant les conceptions religieuses des Celtes est le chaudron d'argent retrouvé à Gundestrup, au Danemark. Le caractère méditerranéen des scènes religieuses qui y sont représentées apparaît clairement (*ill. 60*). La tradition des temples celtiques — constitués d'un bâtiment central entouré d'une colonnade — a une influence durable. L'idée de bâtir de tels temples dérive sans doute de modèles grecs ou méditerranéens ; cependant, la manière dont ils sont construits dans certaines régions celtes dépend de la nature de l'architecture de bois locale et du niveau social des druides, c'est-à-dire des prêtres tribaux celtes.

De toute évidence, non seulement ces temples celtiques perdurent après l'occupation romaine en Gaule, mais il est également probable qu'au pied des Carpates, peut-être en Silésie ou dans la région de la haute Vistule, cette tradition est assimilée par des tribus slaves et diffusée vers le nord, où elle apparaît au VII^e et au VIII^e siècle apr. J.-C. Au XII^e siècle encore, l'annaliste danois Saxo mentionne l'un de ces temples comme l'un des bâtiments principaux de l'importante forteresse d'Arcona sur l'île de Rügen, dans la mer Baltique. D'autres caractéristiques de la tradition celtique originelle survivent en Irlande et connaissent un renouveau pendant le haut Moyen Âge. Au cours des derniers siècles avant Jésus-Christ, la « ceinture celtique » joue certainement un rôle prépondérant dans le développement culturel de l'Europe. À partir de la fin du II^e siècle av. J.-C., elle s'ouvre et se voit troubler par deux forces : les Romains et les tribus germaniques.

Les tribus celtibères de l'Espagne naissante sont soumises par les Romains à partir de la fin du II^e siècle av. J.-C. Au cours des dernières décennies de ce même siècle, les Cimbres et les Teutons, tribus d'origine germanique installées à l'origine sur la péninsule jutlandaise, pénètrent la « ceinture celtique ». Ils s'aventurent à travers l'Europe centrale en suivant la vallée de l'Elbe, atteignent les terres des Boïens, des Taurisques et des Scordisques puis triomphent des forces romaines en 113 av. J.-C. près de Noréa en s'unissant à une partie de ces tribus. Ils parviennent ensuite en Gaule et dans le nord de l'Italie, mais sont finalement vaincus par les Romains lors des batailles d'Aquae Sextiae en 102 av. J.-C. et de Vercellae en 101 av. J.-C. Par la suite, la *furor teutonicus* continue de hanter la tradition historique des Romains, qui ont pris conscience de l'existence d'autres tribus au nord des territoires celtes et de la menace qu'elles représentent.

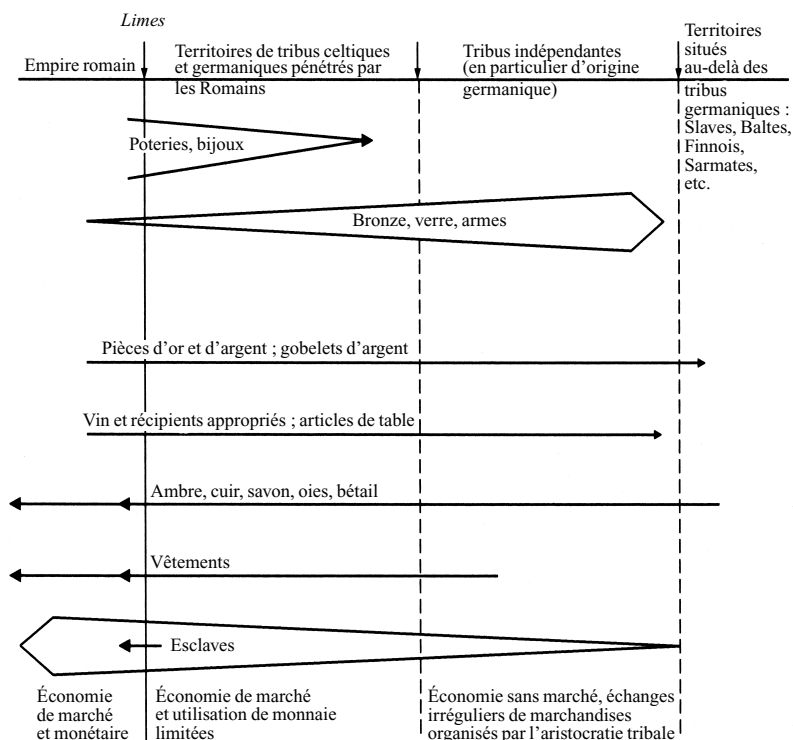


Figure 10 Relations entre l'Empire romain et la périphérie germanique (schéma J. Herrmann).

L'invasion des Cimbres et des Teutons est un exemple isolé d'expansion de tribus germaniques bien documentée, car elle touche directement les intérêts, voire la survie des Romains. D'autres invasions sont plus importantes pour les tribus celtiques elles-mêmes. Dans les années 70 av. J.-C., le chef de tribu Arioviste, peut-être originaire des régions suèves à l'est de l'Elbe, envahit les régions celtiques situées sur le Rhin et en Gaule avec l'aide de nombreux partisans issus de diverses tribus. Dans un premier temps, Arioviste se voit conférer le titre de *rex atque amicus populi Romani*, car les Romains songent à faire alliance avec lui contre les Celtes. Néanmoins, alors que son emprise sur les tribus celtes s'accroît, les Romains pressentent qu'un nouveau danger les menace ; en 58 av. J.-C., le consul romain César entreprend de soumettre Arioviste et de conquérir la Gaule. Il est alors confronté à une tâche inédite : conquérir à la fois les Germains et les Celtes, qu'il apprend à

différencier. Dans son commentaire intitulé *De bello gallico*, il tente de décrire les caractéristiques particulières des coutumes et des relations tribales celtiques et germaniques. On connaît la suite : Arioviste est vaincu par César et les tribus celtiques des régions de l'ouest du Rhin sont soumises. À deux reprises, César franchit le Rhin pour punir des tribus germaniques à l'est du fleuve. Il traverse la Manche afin d'isoler les tribus belges continentales des Celtes de Grande-Bretagne. Ainsi, entre 58 et 51 av. J.-C., la situation change radicalement. Les régions situées à l'ouest du Rhin deviennent des provinces romaines, le fleuve délimitant désormais la frontière de l'Empire. L'expansion se poursuit sous Auguste, qui ordonne en 16-15 av. J.-C. la conquête des régions celtiques de la Rhétie et du Norique, entre les Alpes et le Danube. À partir de cette époque, la frontière romaine longe le Rhin et le Danube. Ainsi, les tribus germaniques sont devenues les nouveaux peuples voisins du monde romain en Europe centrale et occidentale (fig. 10).

La périphérie de l'Empire est en proie à des tensions culturelles et politiques intenses, accentuées par les offensives des Romains contre les tribus germaniques en 12 av. J.-C. Les expéditions militaires romaines poussent

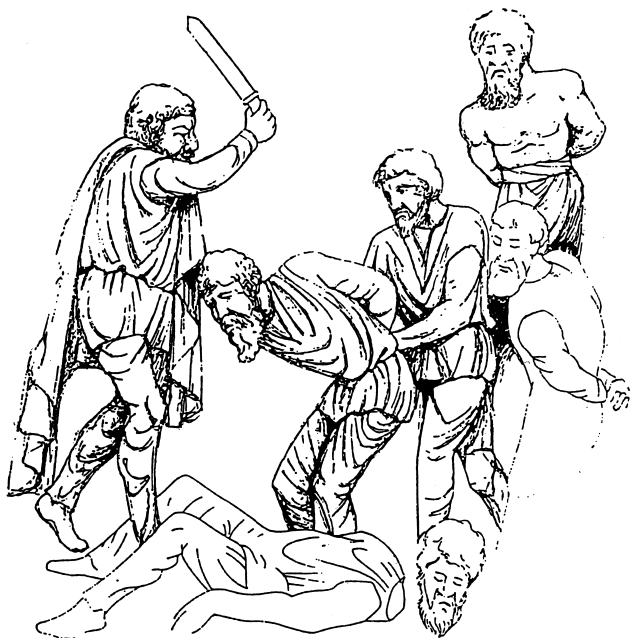


Figure 11 Germains capturés et tués par des guerriers romains. Bas-relief de la colonne de Marc Aurèle à Rome (d'après Furtwängler, 1896).

parfois jusqu'à l'Elbe. Contrairement à ce que les Romains avaient prévu, lorsque la province de Germanie est constituée à la fin du I^{er} siècle av. J.-C., elle exclut la Bohême, terre des Marcomans. Ce royaume tribal fait en 6 av. J.-C. l'objet d'une expédition qui échoue en raison d'une révolte en Pannonie. Enfin, en 9 apr. J.-C., la victoire des tribus germaniques rebelles sur les légions romaines dans la forêt de Teutoburg conduit à une situation nouvelle. Désormais, et jusqu'au III^e siècle apr. J.-C., le *limes* romain suit les cours du Rhin et du Danube, n'incluant que des zones limitées à l'est et au nord de cette ligne (*fig. 11*).

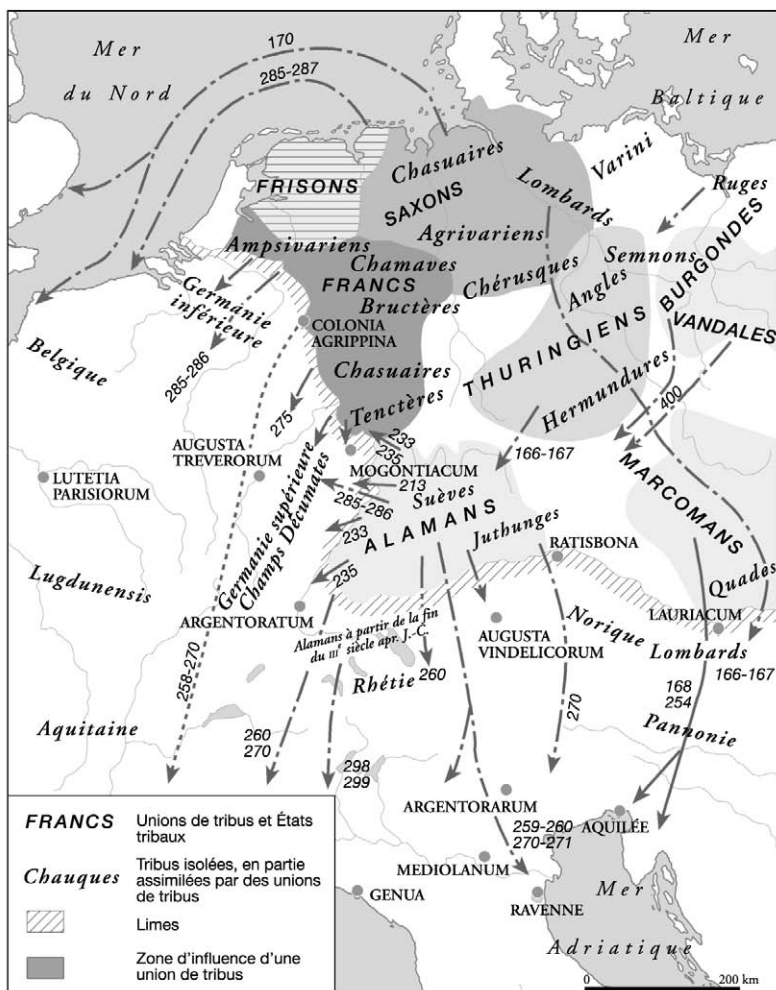
Dans ce contexte, des échanges commerciaux, techniques et culturels considérables se développent à partir du milieu du I^{er} siècle apr. J.-C. La culture romaine pénètre davantage les territoires des tribus germaniques par le biais de divers vecteurs : traditions, artisans, fuyards ou captifs. Des ligues de tribus et des royaumes tribaux font leur apparition. Ces cultures marquées par l'influence romaine sont bien connues à partir du I^{er} siècle apr. J.-C. grâce aux fouilles de sites d'habitations et de tombes d'aristocrates dans diverses zones de la société tribale germanique (*fig. 10*).

Dès le début du III^e siècle apr. J.-C., des ligues de tribus s'organisent au-delà des frontières romaines, mettant en place une résistance autosuffisante sur les plans militaire, culturel et technique, tirant parti aussi bien du potentiel des avancées romaines que de leurs propres ressources. Au III^e siècle apr. J.-C., les ligues de tribus les plus importantes de la périphérie septentrionale sont constituées par les Frisons, les Francs, les Saxons, les Alamans, les Thuringiens, les Burgondes et les Vandales, les Marcomans et les Quades. Certaines tribus originaires de Scandinavie, telles que les Goths, lancent des raids sur les tribus d'Europe orientale et traversent les territoires des Baltes et des Slaves. Enfin, à partir du III^e siècle apr. J.-C., elles s'installent dans les plaines situées au nord de la mer Noire, pénétrant les terres slaves. Ainsi, de la mer du Nord à la mer Noire et au Don, l'Europe est alors traversée par une vaste zone périphérique regroupant des tribus germaniques d'origines diverses. À partir de la fin du II^e siècle apr. J.-C., la fameuse « guerre des Marcomans » marque le début d'une série d'expéditions germaniques dans les provinces romaines (*carte 9*).

À la fin du II^e siècle apr. J.-C., les communautés tribales habitant au nord du *limes* capturent au cours de ces raids dans des provinces romaines de nombreux artisans et individus expérimentés dans les domaines de la production de biens, de la joaillerie et de l'architecture, que l'aristocratie emploie pour construire des ateliers à son profit. Par conséquent, nombre de nouveaux centres culturels apparaissent au nord de la frontière romaine. Ainsi, à Haa-rahusen, en Thuringe, on a découvert un atelier complet où l'on fabriquait de la poterie grise dans le style romain. À Góry Swietokrzyskie, en Pologne, la production de fer à grande échelle débute au III^e siècle apr. J.-C. On estime

qu'il existe alors 300 000 fourneaux destinés à la fonte du fer ; plus de 4 000 d'entre eux ont été fouillés.

Ce ne sont là que deux des dizaines de sites mis en place par l'aristocratie tribale grâce à la connaissance de techniques de production créées à l'ori-



Carte 9 L'essor des unions de tribus germaniques et les directions que prennent leurs invasions dans l'Empire romain, seconde moitié du II^e siècle et III^e siècle apr. J.-C. (schéma J. Herrmann).

gine dans les provinces romaines. L'influence de la culture romaine sur les tribus germaniques de la périphérie septentrionale est durable et profonde. À partir du I^{er} siècle apr. J.-C., la périphérie germanique remplace en quelque sorte celle constituée auparavant par les Celtes. Ces liens étroits permettent aux tribus germaniques de se familiariser avec les habitudes culturelles et le mode de vie romains et favorisent une synthèse économique, politique, sociale et culturelle avec les Romains à la fin du IV^e siècle apr. J.-C., autrement dit pendant les Grandes Migrations.

D'autres relations se nouent entre les Slaves, les Sarmates et la Méditerranée. L'origine des tribus slaves et les régions où elles se sont installées au départ sont mal connues. On peut les situer dans la partie orientale de l'Europe centrale et en Europe de l'Est, entre des tribus d'origine germanique et iranienne. Dans la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., les Slaves sont voisins de tribus germanophones et non de tribus faisant partie des anciens Vénètes européens, tels que les Illyriens. Par conséquent, les tribus slaves sont elles-mêmes appelées « Vénètes » par les Germains. Selon des géographes et des auteurs grecs et romains tels que Strabon, Pline et Tacite, les « Vénètes » s'installent dans la vallée de la Vistule et à l'est du fleuve. Tacite n'est pas certain de devoir les inclure dans la société tribale germanique ou sarmate (Tacite, *Germania*, chapitre 49) :

Pour ce qui est des Peucins, des Vénètes et des Finnois, j'ignore s'il faut les inclure parmi les Germains ou les Sarmates, bien que les Peucins, que certains nomment « Bastarnes », ressemblent aux Germains par leur langue, leur mode de vie et leur habitat ... Cependant on peut globalement considérer ces peuples comme des Germains dans la mesure où ils construisent des maisons, portent des boucliers et aiment à utiliser leurs pieds et à courir vite, différant à tous ces égards des Sarmates, qui vivent sur des charrettes et à cheval.

Il est très difficile d'interpréter les données archéologiques. Par ailleurs, la culture de Przeworsk en Pologne révèle peut-être la présence de tribus slaves, tout comme celle de Tcherniakov aux III^e et IV^e siècles apr. J.-C. En outre, il ne fait aucun doute que ces deux cultures archéologiques sont caractéristiques de tribus germaniques telles que les Vandales, les Burgondes et les Goths.

Les tribus slaves sont également présentes dans la périphérie nord-orientale de l'Empire romain, mais au-delà des territoires germaniques ; elles n'ont par conséquent pas de contacts directs avec les Romains avant le début du VI^e siècle apr. J.-C. Elles vivent alors dans les vallées de l'Oder supérieur et de la Vistule ainsi qu'à l'est de ces régions, comme le mentionnent Jordans et d'autres auteurs byzantins.

Cela signifie qu'il est pratiquement impossible d'évaluer l'importance des tribus slaves à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. et au début du I^{er} millénaire apr. J.-C. à la périphérie extérieure de l'ancien monde.

À partir du I^{er} siècle apr. J.-C., les Sarmates, nomades appartenant au groupe linguistique iranien, entrent en contact avec l'Empire romain en Pannonie et en Dacie. Dès le I^{er} siècle apr. J.-C., des tribus appelées « Iazyges » ont atteint les plaines hongroises. Tacite décrit alors les Sarmates comme une importante société tribale fondée sur un mode de vie nomade. Leur prédominance est ébranlée et finalement brisée par des tribus slaves et les Goths au III^e siècle apr. J.-C. Néanmoins, il semble certain qu'à travers les Sarmates, les Slaves mais aussi les tribus germaniques ont subi une influence iranienne — autrement dit d'Asie centrale — considérable. La formation culturelle, socio-économique et ethnique des sociétés tribales et des systèmes tribaux au cours des premiers siècles après Jésus-Christ dans la périphérie septentrionale crée une situation qui permet aux peuples et aux tribus de cette région de devenir très actifs pendant la période de déclin de l'Empire romain. Ils réussissent en effet à exploiter l'héritage romain et à influencer profondément la constitution de la société médiévale.

BIBLIOGRAPHIE (DE 11.1 À 11.4.2)

- ARIAS P. E., HIRMER M. 1962a. *A history of Greek vase painting*, Londres.
— 1962b. *Le vase grec*, Paris.
- BOARDMAN J. et al. 1984. *Die griechische Kunst*, 3^e éd., Munich.
- BRUNT P. 1987. *Italian manpower 225 BC-AD 14*, Oxford.
- CHARBONNEAUX J., MARTIN R., VILLARD F. 1969. *Grèce classique*, Paris.
— 1970. *Grèce hellénistique*, Paris.
- CONSTANTINESCU M. (dir. publ.). 1975. *Relations between the autochthonous population and the migratory populations on the territory of Romania*, Bucarest.
- DEMOUGEOT E. 1969. *Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien. La formation de l'Europe et les invasions barbares*, vol. I, Paris.
- DION R. 1977. *Aspects politiques de la géographie antique*, Paris.
- FISCHER K. M. 1985. *Das Urchristentum*. Berlin.
- FOL A., TACEVA M., NEDJALKOV N. (dir. publ.). 1985. *Terra antiqua Balcanica*, vol. II, Sofia.
- FRERE S. 1967. *Britannia. A history of Roman Britain*, Londres.
- GARNSEY P. 1970. *Social status and legal privilege in the Roman empire*, Oxford.

- GIANNATONI G., VEGETTI M. (dir. publ.). 1985. *La scienza ellenistica. Atti delle tre giornate di studio tenutesi a Pavia dal 14 al 16 aprile 1982*, Naples.
- GINOUVES R., MARTIN R. 1985. *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine*, 2 vol., Rome, École française de Rome, Athènes, École française d'Athènes.
- GRIMAL P. 1984. *La civilisation romaine*, Paris.
- GÜNTHER R., KÖPSTEIN H. (dir. publ.). 1975. *Die Römer an Rhein und Donau. Zur politischen, wirtschaftlichen und sozialen Entwicklung in den römischen Provinzen an Rhein, Mosel und oberer Donau*, Berlin.
- HARMATTA J. 1970. *Studies in the history and language of the Sarmatians*, Szeged, Acta Universitatis de Attila József Nominatae (Acta Antiqua et Archeologica, tome XIII).
- HARNACK A. 1924. *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, Leipzig.
- HARRIS W. V. 1979. *War and imperialism in republican Rome 327-70 BC*, Oxford.
- HERRMANN J. (dir). 1988-1992. *Griechische und lateinische Quellen zur Frühgeschichte Mitteleuropas bis zur Mitte des 1. Jahrtausends u. Z.*, Berlin.
- JAL P. 1963. *La guerre civile à Rome. Étude littéraire et morale*, Paris.
- JONES A. H. M. 1971. *The cities of the eastern Roman provinces*, 2^e éd., Oxford.
- KRUTA V. 1987. *Les Celtes*, Paris.
- COLLECTIF. 1984-1990. *L'Africa Romana*. In: *Atti del I convegno di studio*, Sassari, 16-17 dicembre 1983, vol. I-VII, Sassari.
- LANDELS J. G. *Engineering in the Ancient World*, Berkeley.
- LLOYD G. E. R. 1973. *Greek science after Aristotle*, Londres.
- 1990. *La science grecque après Aristote*, Paris.
- LONG A. 1974. *Hellenistic philosophy. Stoics, epicureans, sceptics*, Londres.
- MAGIE D. 1950. *Roman rule in Asia Minor (to the end of the third century after Christ)*, Princeton.
- MARTIN L. H. 1987. *Hellenistic religions : an introduction*, Oxford.
- MEEKS W. A. 1983. *The first urban christians. The social world of the apostle Paul*, New Haven/Londres.
- MONTENEGRO DUQUE A., BLAZQUEZ MARTINEZ J. M. 1982. *España romana (218 a de J.C.-414 de J.C.)*, Madrid, Espasa-Calpe (*Historia de España*, vol. I-II).

- MOODY T. V., MARTIN F. K. (dir. publ.). 1984. *The course of Irish history*, Cork.
- MOSCY A. 1974. *Pannonia and upper Moesia. A history of the middle Danube provinces of the Roman empire*, Londres/Boston.
- NICOLET C. 1979. Les structures de l'Italie romaine. In: *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, vol. I, 2^e éd., Paris.
- 1988. *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Paris.
- (dir. publ.). 1991. *Genèse d'un empire. Rome et la conquête du monde méditerranéen : 264-27 av. J.-C.*, vol. II, 3^e éd., Paris.
- OLESON J. P. 1984. *Greek and Roman mechanical water-lifting devices : the history of a technology*, Toronto.
- OPPERMANN M. 1984. *Thraker*, Leipzig.
- PIGGOTT S. 1974. *The druids*, Londres.
- POLLITT J. 1990. *The art of ancient Greece : sources and documents*, Cambridge.
- POWELL T. G. E. 1980. *The Celts*, Londres.
- PREAUX C. 1978. *Le monde hellénistique. La Grèce et l'Orient (323-146 av. J.-C.)*, Paris.
- ROSTOVITZEFF M. 1957. *The social and economic history of the Roman empire*, 2^e éd., rév. Frazer P. M., Oxford.
- 1988. *Histoire économique et sociale de l'Empire romain*, Paris.
- SPARKES B. A. 1991. *Greek art*, Oxford.
- TACEVA M. 1987. *Istorija na balgarskite zemi v drevnosta II* [Histoire des pays bulgares dans l'Antiquité], Sofia.
- VULPE R. 1976. *Studia thracologica*, Bucarest.
- WILL E. 1979-1982. *Histoire politique du monde hellénistique*, 2^e éd., 2 vol., Nancy.
- 1990. *Le monde hellénistique*. In : Will E., Mossé C., Goukowsky P. (dir. publ.). *Le IV^e siècle et l'époque hellénistique : le monde grec et l'Orient*, vol. II, livre III, 3^e éd., Paris.
- WOLFF H. 1990. Makedonien. In : Fischer W. et al. (dir. publ.). *Handbuch der europäischen Wirtschafts- und Sozialgeschichte*, vol. I, Stuttgart, p. 631-638.
- WOLFF H., VELKOV V. 1990. Moesia Inferior und Thrakien. In : Fischer W. et al. (dir. publ.). *Handbuch der europäischen Wirtschafts- und Sozialgeschichte*, vol. I, Stuttgart, p. 600-615.

12

Le déclin de l'Empire romain et la naissance de la société médiévale

Note du directeur de publication

Joachim Herrmann

LES GRANDES LIGNES DU DÉCLIN ET DE L'ÉCLATEMENT ENTRE LE IV^e ET LE VII^e SIÈCLE APR. J.-C.

L'avènement de Dioclétien en l'an 284 apr. J.-C. constitue un tournant dans l'histoire de l'Empire romain. En effet, Dioclétien tente d'effectuer des réformes structurelles afin de stabiliser l'Empire ; le système qu'il élabore est appelé « dominat », par opposition au « principat » créé par Auguste après la guerre civile de 31 av. J.-C. Malgré ses limites, le principat a conduit l'Empire romain à son apogée. Au III^e siècle apr. J.-C., une crise se déclenche en raison de plusieurs facteurs.

Au sein de la société romaine, les conditions socio-économiques ont évolué. Dans les vastes propriétés, la production agricole ne repose plus sur l'esclavage mais sur le colonat (un système dans lequel l'exploitant est lié à la terre qu'il cultive), comme l'a déjà préconisé Columelle au début du I^{er} siècle av. J.-C. Ceci entraîne la création de domaines autosuffisants exploités par des quasi-esclaves dépendants de leur propriétaire terrien. Ils doivent payer des tributs et des impôts aux latifundistes, mais le système devient de plus en plus indépendant d'une économie monétaire et fondée sur le marché. La montée de cette nouvelle forme d'exploitation et d'organisation s'accom-

pagne de nombreuses tensions sociales, de rébellions et de mouvements populaires. Dioclétien tente de prendre ces circonstances en considération et de trouver de nouveaux modèles afin de préserver l'Empire, son territoire et son armée.

La seconde tendance observable dans l'Empire est idéologique. Parce qu'il s'étend de la Grande-Bretagne à la Mésopotamie, à l'Afrique du Nord et à la Syrie, il devient cosmopolite ; certaines conceptions religieuses ne s'y limitent pas à des groupes ethniques particuliers et se diffusent dans tout le territoire. La plus importante d'entre elles est le christianisme. Dioclétien et d'autres empereurs tenteront d'éradiquer cette religion, qui est désormais une composante du développement général de l'Empire. Dans la première moitié du IV^e siècle, l'empereur Constantin prend conscience des nouvelles possibilités qu'offrent le christianisme et l'Église chrétienne en tant que principe d'unification et qu'institution par le biais de laquelle il pourrait réorganiser l'Empire. De ce point de vue, le concile de Nicée, réuni en 325, constitue un véritable tournant.

De plus, signalons que les tribus « barbares » installées à l'origine à l'extérieur de l'Empire romain prennent une importance croissante à partir du III^e siècle, et en particulier aux IV^e et V^e siècles. Elles envahissent les territoires romains et en deviennent finalement les habitants en tant que fédérés, lètes ou encore auxiliaires dans l'armée. Cela signifie que des ligues de tribus d'origines différentes — germanique au nord, nomade asiatique au nord-est, arabe ou sémite au sud — deviennent des voisins possédant une connaissance plus ou moins poussée de l'Empire, familiarisés avec le mode de vie et la société romaine, voire membres de celle-ci. Ces ligues de tribus ont non seulement introduit de nouvelles idées sur les institutions politiques et sociales, mais elles les ont également mises en pratique au sein de l'Empire romain. Ainsi, l'histoire de la Méditerranée entre le IV^e et le VII^e siècle est marquée, et finalement déterminée, par une période de crise, de déclin et d'éclatement.

12.1

L'Empire romain aux iv^e et v^e siècles apr. J.-C.

François Paschoud

LE DÉBUT DE L'EMPIRE ROMAIN TARDIF (284-378)

L'accession de Dioclétien à la tête de l'Empire à l'automne 284 apr. J.-C. est, comme la majorité de celles de ses prédécesseurs du demi-siècle précédent, marquée par des assassinats : au retour d'une campagne contre les Perses, le futur empereur — qui n'est encore que commandant de la garde — fait disparaître peut-être son prédécesseur Numérien, mais certainement le beau-père de celui-ci, le préfet du prétoire Aper ; Carin, frère de Numérien, est tué par ses propres troupes au printemps 285 en Mésie. Ce règne de plus de vingt ans doit cependant mettre un terme à une période de cinquante ans de troubles et d'anarchie qui a presque vu sombrer l'Empire et qui a été marquée par des réformes qui ont esquissé la physionomie spécifique de l'Empire tardif. Pour empêcher les usurpations incessantes survenant partout, Dioclétien se choisit dès 285 un corégent, Maximien, puis, en 293, désigne deux empereurs de second rang qui ne reçoivent pas le titre d'auguste, mais celui de César : Galère et Constance Chlore. Chacun des quatre princes de la tétrarchie a un ressort territorial et réside près des frontières, prêt à intervenir rapidement contre tout désordre intérieur et toute attaque extérieure. Rome cesse dès lors d'être une résidence impériale régulière. Les anciennes provinces sont réparties en subdivisions plus petites et plus nombreuses. La séparation entre fonctions civiles et militaires s'accroît, et des postes de plus en plus nombreux sont confiés aux chevaliers, au détriment des sénateurs. À la fin du règne commencent à se constituer des armées mobiles de campagne, formées des meilleures troupes, et l'ancien système de couverture complète des frontières est abandonné : seules des unités de moindre valeur et en petit nombre restent désormais stationnées aux confins de l'Empire. Le système fiscal est transformé, perfectionné et alourdi. Des réformes monétaires suc-

cessives aboutissent à une inflation considérable, que Dioclétien tente en vain de juguler en 301 par un blocage des prix, connu grâce au célèbre édit du maximum. L'ordre intérieur est assuré, les frontières efficacement défendues ; en 297, Galère remporte contre les Perses une victoire qui marque la plus grande extension de l'Empire vers l'est. En 303, Dioclétien et Galère, soucieux d'assurer l'unité spirituelle de l'Empire et d'empêcher les troubles religieux, inaugurent une persécution systématique des chrétiens.

Le 1^{er} mai 305, conformément au système imaginé par Dioclétien, ce dernier et Maximien abdiquent. Galère et Constance Chlore sont promus augustes, et deux nouveaux césars désignés. Ces nominations favorisent par adoption des candidats considérés comme les meilleurs, aux dépens des fils de Constance et de Maximien. Toutefois, c'est compter sans l'ambition de ces deux jeunes hommes et l'attachement des troupes au principe dynastique. De longues années de troubles s'ensuivent, jusqu'en 324, date à laquelle Constantin, fils de Constance Chlore, parvient à s'imposer comme seul auguste à la suite de victoires successives.

Très tôt, Constantin a des sympathies pour le christianisme et s'entoure de conseillers chrétiens. En octobre 312, avant la bataille du Pont Milvius, où il défait près de Rome son rival Maxence, fils de Maximien, il a, aux dires des auteurs chrétiens, une vision qui lui promet la victoire grâce à la croix du

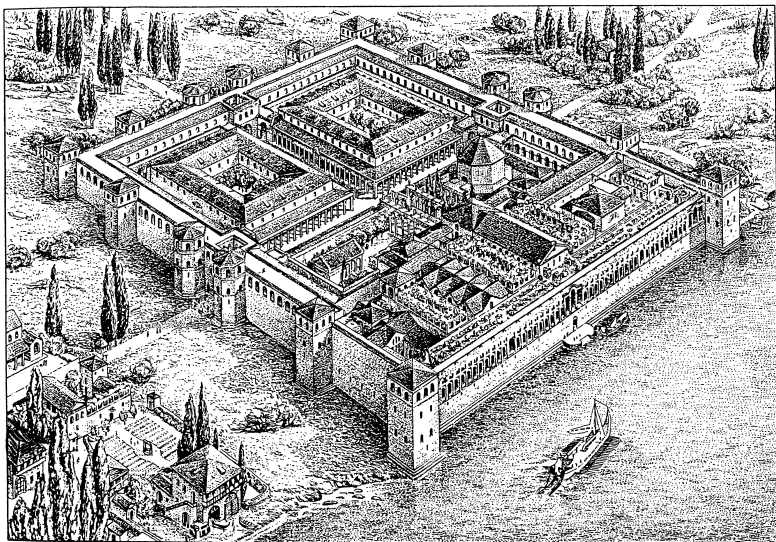


Figure 12 Reconstitution du palais de Dioclétien à Split, Croatie, dans lequel il se retire en 305 apr. J.-C. (dessin J. Herrmann).

Christ. Le témoignage des sources est, pour le moins, mis en forme littéraire. Les causes et la chronologie de la conversion de Constantin constituent un débat classique. Les uns voient en lui un froid calculateur, d'autres un converti sincère. Constantin n'est ni un intellectuel ni un théologien, mais un empereur romain attaché à l'idéologie de la victoire. Il se rallie finalement au Dieu qui lui a offert une victoire inespérée en 312, décide d'unir l'Empire non contre lui mais avec lui et met partout un terme à l'ultime persécution voulue par Dioclétien. À l'image de ses prédécesseurs païens, il se considère comme le chef de la religion à laquelle il adhère : le christianisme devient bientôt la nouvelle religion d'État et Constantin convoque le premier concile œcuménique à Nicée en 325, auquel il participe en qualité d'« évêque du dehors ». Sur le site de Byzance, il fonde sa nouvelle capitale, Constantinople, entièrement chrétienne et placée dans une position stratégique propice. En politique intérieure, il poursuit les réformes inaugurées par Dioclétien, tandis qu'en politique extérieure, il bénéficie globalement tout au long de son règne d'une paix relative.

Quand il meurt en 337, ses trois fils lui succèdent après qu'une série d'assassinats dynastiques a éliminé les concurrents les plus dangereux. Constantin II et Constant s'éteignent en 340 et 350, seul Constance II marque ces années d'une empreinte durable. C'est sous sa domination que les institutions de l'Empire tardif prennent leur forme définitive. De 361 à 363 règne le dernier descendant de la maison constantinienne, un neveu de Constantin I^{er} nommé Julien. D'une jeunesse contrainte et bigote, il conserve une grande haine de sa famille et du christianisme. Comme César, c'est en Gaule qu'il acquiert, dès 355, une excellente expérience militaire. Resté seul maître de l'Empire, il se jette dans une entreprise pathétique de restauration des anciens cultes et rêve de rétablir dans tous les domaines les institutions du passé. Fasciné par Alexandre le Grand et Trajan, il se lance dans une grande expédition hasardeuse contre les Perses, dans l'espoir que ses dieux lui donneront la victoire. Mais il échoue ; sa mort, au cours d'une escarmouche pendant la retraite, au bord du Tigre, est sans doute un suicide déguisé. Après le règne éphémère de Jovien, une nouvelle dynastie monte sur le trône impérial en 364 avec Valentinien I^{er} en Occident et son frère Valens en Orient. C'est sous leur règne que la pression des envahisseurs venus du nord-est commence à se faire sentir dangereusement. Valentinien I^{er} meurt d'une apoplexie en 375, à la suite d'une entrevue orageuse avec une ambassade ennemie près du Danube.

Trois ans plus tard, Valens périt à son tour durant la bataille d'Andrinople (Edirne, dans la partie européenne de la Turquie), dans une vaine tentative d'arrêter la poussée des Goths qui fuient eux-mêmes devant les Huns. Les deux tiers de l'armée impériale y sont anéantis. Les contemporains voient à juste titre dans ce désastre le début de la fin de l'Empire.

Dans le dernier tiers du IV^e siècle apr. J.-C., les institutions de l'Empire tardif prennent leur forme classique bien connue par la *Notitia dignitatum*, sorte d'organigramme et protocole de l'État romain heureusement conservé. Le territoire est divisé en trois préfectures, ayant chacune à leur tête un préfet du prétoire, sans compétences militaires, mais chef de toute l'administration civile, financière et judiciaire. Les préfectures sont subdivisées en diocèses dirigés par des vicaires et à leur tour fractionnés en provinces, qui ont le plus souvent à leur tête des *consulares* ou *praesides*. Seuls les gouverneurs d'Asie, d'Achaïe et d'Afrique conservent le titre de proconsul. L'empereur, ou chaque empereur quand ils sont plusieurs, est assisté d'un cabinet ministériel comprenant un *magister officiorum* (chef des services de la cour, de la police et de la poste), un *quaestor sacri palatii* (chef de la chancellerie), un *comes sacrarum largitionum* (ministre des finances), un *comes rei privatae* (responsable du patrimoine privé de l'empereur) et un *praepositus sacri cubiculi* (grand chambellan ou eunuque en chef : les empereurs, depuis Dioclétien, ont adopté à la cour les usages et le cérémonial de l'Orient). Rome et Constantinople sont dirigées par un préfet de la ville. Les généraux en chef de l'armée portent le titre de *magistri militum* et ont sous leurs ordres des *comites* et des *duces*. L'administration devient tentaculaire et seule la gabe-gie empêche le régime d'être totalitaire. La crise financière et démographique impose partout des contraintes : les principaux artisans sont liés héréditairement à leur profession ; les notables municipaux, attachés à leur charge, répondent par leurs biens de la rentrée régulière de l'impôt ; enfin, si l'esclavage est en récession, les paysans libres, liés à la glèbe, ont déjà presque le statut des serfs du Moyen Âge.

CRISE ET APOGÉE (378-410)

Après Andrinople, les seuls détenteurs du pouvoir impérial sont les deux fils de Valentinien I^{er} : Gratien, un tout jeune homme de 19 ans, et Valentinien II, un enfant de 8 ans. Dès le début de 379, Gratien a la sagesse d'associer au collègue impérial Théodose I^{er}, un général encore jeune mais déjà expérimenté. Le nouveau prince, qui se voit confier l'Orient, est confronté à une gageure : arrêter en Macédoine et en Thrace l'afflux des Germains avec des effectifs très réduits. Théodose mène non sans adresse la politique que les circonstances lui imposent : à défaut de pouvoir l'empêcher, il tente de contrôler l'installation d'importantes populations gothiques sur la rive droite du Danube et enrôle dans l'armée, comme fédérés, de très nombreux Barbares qui continuent à être commandés par leurs chefs naturels, devenus officiers romains. Cette politique déclenche un violent débat, dont la littérature de l'époque nous a conservé le vivant reflet ; ce qui est certain, c'est que Théodose parvient en quelques années à stabiliser dans une certaine mesure

la situation. Mais son pouvoir est ébranlé à l'intérieur par deux usurpateurs successifs qui provoquent, en 383 puis en 392, la disparition violente de Gratien et de Valentinien II, et qu'il ne peut abattre qu'en dégarnissant dangereusement les frontières. Le second de ces usurpateurs, Eugène, s'allie avec le parti païen, encore puissant dans l'aristocratie de Rome et poussé à une résistance désespérée par la politique religieuse de Théodose. Celui-ci en effet, tombé sous l'influence de l'impérieux évêque de Milan, Ambroise, ne recule devant aucun moyen pour faire triompher l'orthodoxie de Nicée et pourchasse impitoyablement les minorités religieuses dissidentes : païens, hérétiques et juifs. En 394, Théodose et Eugène s'affrontent dans la bataille de la Rivière froide (dans les Alpes Juliennes), dans laquelle l'un et l'autre des deux adversaires s'appuient visiblement sur leurs divins protecteurs ; la victoire inattendue et totale de Théodose marque l'écroulement des derniers espoirs des païens.

LA DIVISION DE L'EMPIRE ROMAIN EN 395

Épuisé par les fatigues de la récente campagne, Théodose meurt en janvier 395, laissant le pouvoir à ses deux jeunes fils. Arcadius, à qui il a confié l'Orient, n'a que 18 ans ; Honorius, en Occident, en a tout juste 10. Ces princes-enfants se révèlent en outre totalement dépourvus de caractère et de volonté ; aussi le devant de la scène est-il occupé par des régents et des favoris. Tandis que se succèdent à Constantinople une série de personnages peu marquants et éphémères, l'Occident est dominé, jusqu'en 408, par un général d'origine barbare mais marié à une nièce et fille par adoption de Théodose : Stilicon. En mourant, Théodose lui a formellement confié Honorius, et peut-être aussi Arcadius. Pendant treize ans, Stilicon, dont il n'y a pas lieu de mettre en doute la loyauté, s'efforce dans la mesure des moyens dont il dispose — tantôt par les armes, tantôt par la diplomatie — de freiner l'avance des Goths, commandés par Alaric, et de maintenir l'unité de l'Empire. Mais les hommes au pouvoir en Orient parviennent à s'opposer à ces efforts, qu'ils prétendent inspirés par des ambitions personnelles et subversives. De ce fait se creuse dès 395 un fossé entre les empires d'Occident et d'Orient, qui ne retrouveront plus jamais leur véritable unité. En Occident, durant l'été 408, Stilicon est victime d'un complot : on l'accuse de collusion avec l'ennemi. Les événements des mois suivants prouvent l'inanité de cette allégation. En effet, Alaric, qui a jusque-là été tenu en lisière, parvient à envahir l'Italie ; trois fois de suite, il assiège Rome. Durant l'été 410, il s'empare de la Ville éternelle, dont les païens et les chrétiens étaient convaincus qu'elle ne devait jamais être prise. Les Goths ne restent que peu de jours à Rome et n'y font que des dégâts limités. L'événement a cependant en Occident un retentisse-

ment énorme : on croît la fin du monde arrivée, et un violent débat idéologique s'engage entre païens et chrétiens : les dieux négligés se sont-ils vengés ? Cet épisode d'importance surtout symbolique marque la fin d'une époque : l'invasion des Barbares en Occident et la division de l'Empire, caractéristiques irréversibles des années 395-410, déterminent l'aspect nouveau du V^e siècle.

Ces années si troublées correspondent à l'apogée de la civilisation de l'Empire tardif. La littérature, surtout dans l'Occident latin, connaît une floraison extraordinaire. Les païens, défenseurs de la culture traditionnelle, se lancent dans un vaste programme de réédition et de commentaire des grands auteurs du passé ; ainsi resurgissent notamment Tite-Live et Juvénal. Virgile en latin, Homère en grec sont comme les bibles des défenseurs des anciens cultes. C'est aux efforts des érudits de cette époque que des pans entiers de la littérature latine doivent de s'être conservés. Ammien Marcellin, officier originaire d'Antioche, écrit en latin, entre 380 et 395, la plus grande œuvre historique de l'Antiquité tardive. La littérature chrétienne est dominée par Ambroise, qui impose par son action politique et ses œuvres la primauté de l'Église, par Jérôme, auteur de la Vulgate (traduction latine de la Bible), et par Augustin, le plus grand génie de l'Antiquité chrétienne. Dans l'Orient grec aussi, on cultive le trésor de l'ancienne littérature. Les grands théologiens de Cappadoce Grégoire de Nysse, Grégoire de Naziance et Basile de Césarée fixent le dogme catholique ; Jean Chrysostome, prince de l'éloquence sacrée, soulève l'enthousiasme des fidèles à Antioche, puis à Constantinople. Les palais impériaux, les complexes chrétiens et les résidences campagnardes des grands propriétaires terriens donnent aux architectes maintes occasions de déployer leur talent ; les décors en mosaïques atteignent une splendeur inégalée ; fêtes publiques et privées sont l'occasion d'échanger de précieux cadeaux, comme de petits diptyques en ivoire très finement sculptés. Aujourd'hui, les historiens de la littérature et de l'art ont appris à comprendre les spécificités d'une sensibilité esthétique nouvelle et ne parlent plus depuis longtemps de décadence.

DE ROME À BYZANCE ET AUX ROYAUMES ROMANO-BARBARES (410-476)

En Orient, Arcadius meurt en 408 ; son fils Théodose II, alors âgé de 7 ans, lui succède. Aussi insignifiant que son père, il occupe nominalelement le trône jusqu'en 450 ; le pouvoir effectif est exercé d'abord par le préfet du prétoire Anthémios, en place depuis 404 et qui conserve sa charge jusqu'en 414, puis par des femmes proches de l'empereur : d'abord sa sœur Pulchérie, bigote et autoritaire, puis son épouse Eudocie, fort pieuse aussi, mais passionnée de

poésie et de rhétorique. Rien n'illustre mieux la rapide fracture entre les deux parties de l'Empire que le fait que la prise de Rome en 410 ne semble guère émouvoir l'Orient. Vers 440, le grec y a complètement supplanté le latin comme langue officielle. C'est pourtant en Orient qu'est compilé le Code Théodosien, recueil systématique de la législation impériale de 312 à 437, qui annonce la future œuvre de Justinien. Malgré la pression exercée sur la frontière danubienne par les Huns d'Attila et sur celle de l'Euphrate par les Perses, l'empire d'Orient connaît au v^e siècle une paix relative et c'est plutôt à l'intérieur que se manifestent des facteurs de trouble. À Constantinople même, les factions du cirque, institutionnalisées, épousent des querelles politiques et dominent la rue mieux que les hooligans autour des stades aujourd'hui. Dans toutes les métropoles de l'Orient, le conflit monophysite (le Christ a-t-il une seule ou deux natures ?) divise les foules, provoque des bagarres dans lesquelles les moines constituent les troupes de choc et perdure malgré les conciles convoqués pour le résoudre. Ce sont là quelques traits essentiels qui donnent, dès la première moitié du v^e siècle, à l'ancienne partie orientale de l'Empire une physionomie spécifique et nouvelle, celle de l'Empire byzantin.

En Occident toutefois, les Barbares s'installent progressivement presque partout, et le territoire effectivement dominé par les autorités romaines diminue sans cesse. Dès 410, la Bretagne (Angleterre), submergée par plusieurs vagues d'invasions et dépourvue de troupes romaines, cesse en fait d'appartenir à l'Empire. Après une vaine tentative pour passer en Sicile, les Goths d'Alaric, ayant perdu leur roi, refluent vers le nord et, à la suite de diverses péripéties, se fixent au sud-ouest de la Gaule et dans la péninsule Ibérique. Les Vandales, après avoir traversé la Gaule et séjourné un temps dans le sud de l'Espagne, atteignent l'Afrique en 429 sous la conduite de leur roi Genséric, qui bientôt se rend maître de toute l'Afrique romaine ; en 455, Genséric intervient même en Italie et pille Rome. Les Vandales se maintiennent en Afrique pendant un siècle. Ariens, comme tous les Germains, ils persécutent les catholiques et trouvent un appui parmi les donatistes, des schismatiques intégristes séparés de l'Église depuis la persécution de Dioclétien, qui comptent en leurs rangs tous ceux qui, pour des raisons économiques ou sociales, s'opposent à la classe dominante romaine. Ces luttes internes affaiblissent si bien le christianisme dans le Maghreb, où il est très florissant depuis 250 ans, que plus tard, lors de l'invasion arabe, il disparaît totalement. En Gaule, les Francs occupent le Nord, les Alamans la rive gauche du Rhin, les Burgondes le Sud-Est, et seule la Provence reste aux mains de Rome. Attila et ses Huns, après avoir menacé l'Italie, entreprennent d'envahir la Gaule ; toutefois, ils sont arrêtés en 451 dans la bataille des champs Catalauniques, près d'Orléans, par les armées réunies des fédérés germaniques commandés par Aetius, dernier défenseur de l'Occident romain, en qui se répète à peu près,

jusqu'à la mort tragique, la destinée de Stilicon. Quant aux provinces danubiennes rattachées à l'Occident, elles sont occupées d'abord par les Goths et les Huns, puis par d'autres envahisseurs germaniques. L'Italie reste aux mains d'Honorius, mort en 423, puis de son fils Valentinien III (assassiné en 455), aussi faible que son père, et enfin d'une série de souverains éphémères et impuissants. En 476, Romulus Augustule est déposé par Odoacre, officier barbare, chef de la garde. C'est la fin de l'Empire romain d'Occident, qui n'est guère remarquée par les contemporains : l'année 476 a, comme l'année 410, une signification surtout symbolique. Odoacre ne reste d'ailleurs pas longtemps maître de l'Italie qui, dès 490, tombe sous l'emprise du roi ostrogoth Théodoric.

Ataulf, successeur d'Alaric et mari d'une princesse romaine, la célèbre Gallia Placidia, aurait déclaré préférer restaurer la puissance de Rome plutôt que l'abolir. Ce mot peut-être inventé exprime une vérité profonde. Les Barbares qui s'installent dans le monde romain d'Occident ne cherchent pas à subvertir les structures établies, mais à s'y intégrer, car ils sont fascinés par les splendeurs de la civilisation urbaine incarnée par Rome. Ils veulent des terres, mais s'efforcent de parvenir à un *modus vivendi* avec l'ancienne population. Beaucoup de leurs chefs deviennent des dignitaires de la hiérarchie romaine. Ils adoptent en les adaptant les règles du droit romain. Presque tous abandonnent leur idiome au profit du latin. En épousant une princesse burgonde catholique et en se faisant baptiser dans cette foi en 496, Clovis, roi des Francs, lève le dernier grand obstacle qui sépare les Barbares ariens des autochtones orthodoxes. Dès lors s'engage définitivement le processus de fusion des héritages gréco-romain, judéo-chrétien et germanique d'où surgira l'Europe médiévale et moderne.

12.2

Le christianisme et l'Église chrétienne de 284 à 476

Jacques Fontaine

Voir les illustrations 61 à 66

L'essor et l'expansion du christianisme sont liés à l'évolution générale de l'Empire romain, notamment à partir de la fin du III^e et du début du IV^e siècle apr. J.-C. (chapitre 11.2.3). On pourrait s'étonner que l'histoire du christianisme soit ici soumise à une périodisation politique, entre l'avènement de l'empereur Dioclétien en 284 et la déposition, en 476, du dernier empereur d'Occident. On aurait pu, de fait, choisir des dates plus proprement religieuses : le déclenchement de la dernière grande persécution en 303 et la réunion du dernier grand concile œcuménique de l'Antiquité en 451. Mais les dates impériales attirent l'attention sur un événement fondamental : la conversion de l'empereur Constantin, qui entraîne un essor sans précédent du christianisme. L'empire de Rome devient chrétien et l'Église s'y établit en force. Cette alliance accélère la christianisation difficile de la société antique et la diffusion du christianisme hors des frontières romaines, tandis que l'intégration du christianisme à la culture antique favorise le brillant épanouissement d'une culture chrétienne.

LE RAYONNEMENT DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE DANS UN EMPIRE CHRÉTIEN

En dépit mais aussi en raison des persécutions de Dèce en 250-251 et de Valérien en 257-259, la crise du III^e siècle n'a pas ralenti la christianisation de

la société romaine. Ces quarante années, qu'on a pu appeler la « petite paix de l'Église », ont permis au christianisme de se propager plus largement, d'affermir ses structures, de développer son expression littéraire et artistique. Mais la restauration de la religion romaine constitue un point essentiel du programme de rénovation mis en œuvre par Dioclétien et renforce le culte rendu à des empereurs aux noms divins : Dioclétien Jovien et Maximien Hercule. Cela ne peut qu'aggraver le conflit ancien entre l'Empire et une Église toujours illégale, devenue trop puissante pour ne pas porter ombrage à cette restauration indissociable du paganisme et du pouvoir impérial.

Incité par des conseillers hostiles aux chrétiens, Dioclétien décide en 303-304 d'interdire leur culte et d'en faire détruire les monuments et les objets, d'arrêter tous les membres du clergé, puis de ne les libérer que s'ils abjurent. Il contraint même tous les chrétiens de l'Empire à renier le christianisme sous peine de torture, de mort ou de déportation. Cependant, les tétrarques n'appliquent pas tous avec le même zèle ces quatre édits. La persécution est cruelle et longue en Orient, où elle dure jusqu'en 311, et plus bénigne en Occident. Le César Constance, père de Constantin, se contente d'y faire détruire les édifices cultuels : « Il laissa détruire les murs, qu'on peut reconstruire, mais laissa intact le vrai temple de Dieu, qui est dans les hommes » (Lactance, *Sur la mort des persécuteurs*, 15, 7). Quand la persécution finit par échouer, les chrétiens y voient un triomphe de leur Dieu. En 313 à Milan, Constantin, devenu empereur en 306, décide avec l'empereur d'Orient Licinius de proclamer la liberté des cultes dans l'Empire, en accordant « aux chrétiens, comme à tous, de pouvoir professer chacun librement la religion de son choix » (Lactance, *ibid.*, 48, 2). Constantin adhère sans doute au christianisme dès 312, même s'il n'est baptisé que sur son lit de mort en 337. Ayant professé d'abord un monothéisme solaire, il laisse jusqu'en 323 les monnaies associer son profil à celui d'Hélios. Cependant, le chrisme, signe formé de la combinaison des deux premières lettres grecques du nom *Christos* (X et P), y apparaît dès 315 et figurera désormais, dans une couronne de laurier, sur l'étendard des empereurs chrétiens, appelé *labarum*. La même année, Constantin laisse le sénat païen lui élever à Rome un arc de triomphe sur lequel une inscription attribue sa victoire « à l'instigation de la divinité et à sa grandeur d'âme ». Néanmoins, selon les dires d'Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique*, il a alors déjà fait orner l'une de ses statues du « trophée de la Passion salutaire ». Au concile qu'il convoque à Nicée en 325, Constantin se présente comme « l'évêque du dehors » (de l'Église chrétienne) ; il assume ainsi, face aux évêques chrétiens, comme une sorte d'épiscopat des païens. Toutefois, il n'en garde pas moins le titre antique de « souverain pontife », qui faisait de l'empereur le chef suprême de la religion romaine traditionnelle. Ces ambiguïtés annoncent la lenteur de la christianisation tout au long du IV^e siècle.

La victoire remportée par Constantin en 312 sur son rival l'empereur païen Maxence au pont Milvius (situé au nord de Rome, sur le Tibre) s'entoure aussitôt d'un éclat légendaire dans l'imagination des chrétiens. Constantin, qui estime alors que son succès est un charisme conféré par le Christ, est renforcé dans sa conviction par son triomphe sur Licinius qui, en 324, fait de lui le seul empereur. Le monothéisme chrétien semble désormais le plus sûr appui de la monarchie impériale ainsi restaurée, et Eusèbe de Césarée peut exalter Constantin comme l'élu de Dieu. L'empereur, qualifié d'« Égal aux Apôtres » du Christ (*isapostolos*), est enterré près d'eux dans leur basilique de Constantinople, sa nouvelle capitale.

En 318, il interdit aux particuliers les sacrifices, la magie et l'haruspicine. Il confie à des chrétiens les plus hautes charges de l'État et met progressivement en place un statut privilégié pour l'Église : largesses et exemptions fiscales aux clercs, validité des sentences des tribunaux épiscopaux, capacité successorale reconnue aux Églises, construction de vastes basiliques à Rome et Jérusalem. Cette politique hostile au paganisme et favorable au christianisme est poursuivie par ses fils jusqu'en 361.

La religion du Christ se trouve donc officiellement établie dans l'Empire, où l'alliance étroite entre les pouvoirs temporel et spirituel ne va point sans risques : tentations de puissance et de mondanité pour le haut clergé, d'intrusion dans le domaine religieux pour les empereurs. En dépit des conciles qu'il convoque successivement, Constantin n'arrive pas à enrayer les progrès du schisme donatiste en Afrique. Malgré le concile de Nicée, l'Église reste gravement affectée par l'hérésie arienne durant plus d'un demi-siècle : Constance II (337-361) y use en vain ses forces, pris entre les intrigues des évêques et les subtilités d'une théologie divisée. Il ne parvient pas à rétablir l'unité doctrinale, pour lui garante de l'unité de l'Église et, par conséquent, de l'Empire.

La réaction païenne de Julien l'Apostat (361-363) est une illusion autant qu'un échec. Il croit pouvoir restaurer les cultes anciens en réorganisant leur clergé sur le modèle de l'Église. Mais il mesure mal l'affaiblissement du paganisme, et son idéal culturel et religieux de l'« hellénisme » rencontre peu d'échos. D'où la réserve de son successeur Valentinien, qui s'en tient à la tolérance de l'édit de Milan en s'abstenant d'intervenir dans les affaires religieuses. En revanche, son frère Valens soutient les Ariens, tandis que ses fils Gratien et Valentinien II n'échappent pas aux pressions d'une Église décidée à en finir avec le paganisme.

Le « tournant constantinien » est suivi d'un « tournant théodosien ». Devenu empereur en 379, le pieux Hispano-Romain Théodose promulgue à Thessalonique, un an plus tard, l'édit qui enjoint tous les citoyens de l'Empire de professer la foi nicéenne des évêques Damase de Rome et Pierre d'Alexandrie. Cet édit, qui fait du christianisme la religion d'État, retourne

au profit des chrétiens et au détriment des païens la situation d'avant 313. En 382, Gratien renonce au titre de souverain pontife, consommant ainsi la séparation entre le pouvoir impérial et les cultes traditionnels. Le sénat réclame par la voix de Symmaque le rétablissement, dans la curie, de l'autel de la Victoire qu'Auguste y avait fait installer ; cette requête est rejetée en 384 sous la pression d'Ambroise, évêque de Milan. Les deux documents dans lesquels s'expriment, en cette affaire, les points de vue inconciliables du paganisme et du christianisme sont le rapport de Symmaque à l'empereur et les deux réponses que constituent les lettres 17 et 18 d'Ambroise. Les exemptions fiscales du clergé païen sont alors supprimées et ses revenus confisqués.

Lors des affaires de Callinicum (l'ordre impérial de reconstruire une synagogue incendiée par des chrétiens) et de Thessalonique (la répression sanglante d'une insurrection, ordonnée par l'empereur depuis Milan), Théodose, à son tour, doit plier devant Ambroise, pour qui « l'empereur est à l'intérieur de l'Église, et non pas au-dessus de l'Église » (*Contre Auxence*, 36). Le paganisme est mis hors la loi par l'interdiction de l'haruspicine sous peine de mort en 385, la prohibition des cultes publics en 391 et celle des cultes privés en 392. D'où l'insurrection païenne contre Théodose, organisée autour de l'usurpateur Eugène en 392. À la bataille de la Rivière Froide (qui prend sa source dans les Alpes Carniques pour arroser la plaine orientale de l'Italie cisalpine dans l'actuelle province d'Udine), l'écrasement des coalisés païens par Théodose, le 6 septembre 394, est aussi celui du paganisme. Les récits chrétiens du combat y célèbrent l'intervention divine, comme jadis au pont Milvius.

Au v^e siècle, l'effacement progressif du pouvoir impérial ne fera que renforcer la puissance de l'Église chrétienne. Ce processus s'accélère pendant l'interrègne ouvert en 476, entre la fin de l'Empire romain et l'émergence des royaumes germaniques qui vont lui succéder dans tout l'Occident ; en bien des cités, l'évêque demeure alors la seule autorité en place. La séparation définitive des empires d'Orient et d'Occident, dès la mort de Théodose en 395, présage celle de leurs Églises respectives.

Les participants des conciles tenus en Orient, à Éphèse (441) et à Chalcédoine (461), sont presque exclusivement des Grecs. L'Orient désapprend le latin et l'Occident ne sait presque plus le grec. La communion est rompue entre les Églises de Rome et de Constantinople de 404 à 415, puis durant 35 ans à partir de 484. La primauté de l'évêque de Rome est renforcée par l'agonie de l'empire d'Occident : la Rome papale devient l'héritière de fait de la Rome impériale, en un siècle où les derniers empereurs résident à Ravenne. Charlemagne confirmera cette dualité en fondant les droits temporels d'un État papal sur un faux document du viii^e siècle : la pseudo « donation de Constantin » au pape Silvestre en 314-315. Ainsi sera con-

crée juridiquement la dualité des pouvoirs entre « ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur ».

LES PROGRÈS ET LES DIFFICULTÉS DE LA MISSION CHRÉTIENNE

Dans une société sacrale où la religion publique est inséparable du pouvoir politique, la conversion de l'empereur est plus qu'un encouragement à celle des citoyens : l'édit de Thessalonique est, en 380, la conséquence logique de la conversion de 312. Mais l'écart entre ces deux dates donne une idée des difficultés rencontrées dans la conversion des mentalités à ce changement.

Des effigies monétaires aux lieux de cultes naturistes dans les campagnes, les dieux antiques sont encore partout présents. Les structures privées et publiques des religions traditionnelles demeurent en place, occupant l'espace urbain, le calendrier, les esprits et les actes. Au milieu du V^e siècle encore, le pape Léon le Grand (440-461) déplore que certains fidèles, avant d'entrer dans la basilique Saint-Pierre, se retournent toujours pour adresser au soleil un baiser d'adoration.

La diffusion du christianisme a néanmoins bénéficié du desserrement des contraintes religieuses provoqué par la propagation de l'individualisme hellénistique ainsi que d'un scepticisme et d'un indifférentisme croissants chez les païens. Les religions orientales stimulent le prosélytisme chrétien qui, comme elles, annonce une « bonne nouvelle du salut ». Dès la fin du III^e siècle, le christianisme attire un nombre croissant d'adeptes non seulement grâce à la solidité de ses structures communautaires et de sa doctrine, mais aussi et surtout par son idéal de fraternité humaine, ses institutions charitables, le développement de ses liturgies quotidiennes, saisonnières et annuelles en des édifices qui déjà sont souvent publics. L'héroïsme de ses martyrs impressionne, et souvent convertit.

Le christianisme fait naître de nouveaux lieux et de nouveaux modes de sociabilité. La brillante liturgie des basiliques urbaines commence à rivaliser avec celle des jeux et des spectacles. Les sanctuaires en l'honneur des martyrs attirent les foules près de leurs tombeaux ou de leurs reliques aux jours anniversaires de leur mort. Les pèlerinages entraînent bien des fidèles en Terre Sainte, sur les lieux sanctifiés par les épisodes de la Bible, souvent magnifiés par des sanctuaires somptueux comme à Jérusalem et au Sinaï. De nombreux pèlerins se rendent également auprès des moines du désert d'Égypte.

Ce développement est stimulé par la tolérance officielle instaurée en 313 et par toutes les faveurs impériales. Il y a désormais de plus en plus d'avantages à se faire chrétien. D'où les mobiles mélangés de la conversion des élites, qui entraînent derrière elles les plus humbles. C'est alors que « Rome

se porte d'un amour entier à la foi du Christ » et que, « laissant sur la roche Tarpéienne quelques-uns des siens, la curie d'Évandré s'élance vers les sanctuaires des Nazaréens, et vers les sources apostoliques », selon la description poétique de Prudence (348-env. 405). Marquant un temps d'arrêt lors de la réaction païenne sous Julien, la christianisation se précipite avec Théodose sous la contrainte des lois, par le rayonnement de l'Église « installée » dans l'Empire — notamment après la nouvelle preuve du charisme de victoire de l'empereur chrétien en 394. Seuls résistent encore la plus grande partie des campagnes (dont l'évangélisation commence à peine à la fin du IV^e siècle), des lettrés, bien des sénateurs de Rome et enfin bon nombre de soldats et d'officiers. À la tête de la conjuration païenne de 392 se trouvent, de manière significative, un général d'origine franque, un grammairien et rhéteur ainsi que l'un des plus illustres sénateurs : Arbogast, Eugène et Nicomache Flavian.

Baptisés, clercs et moines constituent l'Église en une société religieuse hiérarchisée. Elle ne peut croître à la fois en nombre et en qualité. L'élite lettrée commence d'y faire carrière : les évêchés deviennent aussi des centres de pouvoir convoités. De 366 à 384, à Rome, Damase presse la conversion de l'aristocratie, organise le culte des martyrs, développe l'idéologie pétrienne et renforce assez le prestige de l'évêque de Rome et de son clergé pour que nous puissions le considérer comme le premier pape. Mais son contemporain païen Ammien Marcellin critique sévèrement son train de vie, que l'historien oppose au comportement modeste de certains évêques provinciaux (*Histoire*, 27/3, 14-15). Des deux portraits, le premier vise explicitement Damase et le second évoque des évêques ascétiques comme Martin de Tours. Saint Jérôme n'est pas moins sévère à l'égard du scandale d'un christianisme mondain, insoucieux de la misère de la plèbe romaine : « On teint les parchemins de pourpre, on y trace des lettres avec de l'or liquide, et le Christ meurt devant les portes des matrones » (Jérôme, *Lettre* 22, 32). La conversion du cœur et des mœurs est plus difficile que celle des gestes.

LE MONACHISME

Heureusement, l'essor du monachisme maintient la fidélité à un christianisme héroïque, héritier des ascètes et des martyrs. Vivre seul et surtout s'unifier intérieurement, à la recherche du Dieu unique : cet idéal de vie chrétienne a donné leur nom aux moines (le mot grec *monachos*, moine, est dérivé de *monos*, seul). Les initiateurs de ce mouvement sont deux Égyptiens : Antoine (entre 256 et 356), un copte parti vivre dans le désert en prenant à la lettre le mot de Jésus au jeune homme riche : « Vends ce que tu as, donne-le aux pauvres [...] puis viens, suis moi » (Mt, 19, 21) et Pachome.

Peu après cette création de l'érémisme anachorétique, ce dernier fonde, au temps de Constantin, un monastère communautaire de cénobites, vivant assujettis à une « règle » sous l'autorité d'un abbé. L'érémisme est le genre de vie solitaire des ermites (du grec *érèmos*, désert) ; un anachorète (du grec *anachôrein*, se retirer) est un individu qui quitte les régions habitées pour vivre dans le désert ou, avant cela, un hors-la-loi retiré dans le « maquis ». Les cénobites mènent une vie commune (en grec *koinos bios*). Le terme « abbé » vient du mot sémitique *abba*, qui signifie « père ». Annoncé longtemps auparavant par les Esséniens de Qumran et les Thérapeutes d'Alexandrie admirés de Philon, le style de vie monastique naît d'abord d'une prise au sérieux de cet appel évangélique à la vie de perfection. Déterminé à transposer en un « martyr quotidien » l'héroïsme des chrétiens martyrs, il surgit au moment où l'établissement de l'Église risquait d'affadir le message moral et spirituel de l'Évangile.

De là résulte la diffusion de l'ascétisme monastique en Orient (Égypte, Palestine, puis Anatolie) et plus tard en Occident, où l'évêque d'Alexandrie Athanase, biographe d'Antoine et champion de l'orthodoxie nicéenne, contribue activement à la propagation de ce mouvement pendant ses deux exils, à Rome puis à Trêves.

En 361 naît en Gaule, à Ligugé (département de la Vienne), le premier monastère occidental dont on ait conservé la date de fondation. Les évêques comprennent vite la valeur du témoignage monastique : comme Ambroise à Milan, ils protègent le monachisme naissant. Basile de Césarée et Augustin d'Hippone ont même été moines avant d'introduire le style de vie monastique dans leur clergé, caractérisé par l'ascèse du corps et de l'esprit et la primauté de la prière et de la lecture spirituelle de l'Écriture (la *lectio divina*), auxquelles les moines joignent l'activité équilibrante du travail manuel. Ils poursuivent en Égypte un idéal militant de lutte contre Satan et celui d'une « vie angélique » accordée, comme au paradis, avec la nature aussi bien qu'avec Dieu. La communauté chrétienne primitive, décrite idéalement au chapitre 4 des Actes des Apôtres, est aussi un modèle de la vie monastique : celui qu'Augustin propose en Afrique.

Le mouvement monastique introduit dans l'Église une première réforme. Le mot conversion prend ainsi deux sens au du IV^e siècle : il ne désigne plus seulement la conversion au christianisme et l'entrée dans l'Église par le baptême, mais aussi la conversion d'un individu à la vie monastique. Des membres de la haute société pratiquent les deux avant de devenir évêques. Ainsi, Paulin de Bazas en Gaule (département de la Gironde), finit sa vie d'ascète comme évêque de Nole en Campanie. Le monachisme devient alors une pépinière de ces évêques au style de vie évangélique qu'admirait Ammien.

LES MISSIONS CHRÉTIENNES AU-DELÀ DES FRONTIÈRES

Les progrès de cette double mission intérieure accompagnent ceux de la christianisation des peuples extérieurs à l'Empire. Missionnaire au sens moderne du terme, cette activité n'a encore rien d'organisé : le plus souvent elle est le fait de chrétiens isolés, exilés ou captifs en terre étrangère. Gravement persécutée par le roi zoroastre Sapor II (309-379), l'Église de Perse reprend ensuite son essor et s'organise sous l'autorité du catholicos de Ctésiphon. Elle évangélise le Khorassan et les îles Bahrein avant d'essaimer, au VII^e siècle, en Inde et en Chine. Suivant l'exemple de son roi Tiridate, l'Arménie est convertie à la fin du III^e siècle par Grégoire l'Illuminateur, baptisé lors de son exil à Césarée de Cappadoce ; puis, selon le même processus, la Géorgie est convertie vers 330 par la captive chrétienne Nino. Au V^e siècle, ces deux Églises créent leur alphabet, traduisent la Bible en leur langue et donnent naissance à une littérature chrétienne. Moën convertit les Sarrasins et devient le premier évêque de Pharan dans le Sinaï. En Abyssinie, deux naufragés grecs prêchent l'Évangile avec succès à la cour du roi.

Au nord du Danube, les Goths sont évangélisés par Wulfila, descendant d'une famille qu'ils ont déportée de Cappadoce au III^e siècle. Ordonné par Eusèbe de Nicomédie en 341, il prêche un christianisme arien qui va se répandre chez la plupart des peuples germaniques et créer à partir du V^e siècle, en particulier dans l'Afrique vandale, de graves conflits entre les souverains germaniques d'Occident et leurs sujets romains catholiques. Wulfila traduit le Nouveau Testament en gothique : c'est le plus ancien écrit conservé en une langue germanique. Au nord-ouest, enfin, le Breton Patrick revient, entre 432 et 461, évangéliser l'Irlande où il avait d'abord été captif. Comme dans les deux premiers siècles, cette mission chrétienne « extérieure » s'est ainsi développée, chronologiquement, d'est en ouest. Elle est un bel exemple d'initiatives apostoliques personnelles prises par des chrétiens au cours de ces siècles où l'expansion des Églises progresse fortement en territoire romain.

L'ÉPANOUISSEMENT D'UNE CULTURE CHRÉTIENNE ET L'INTÉGRATION DU CHRISTIANISME DANS LE DOMAINE SÉCULIER À TRAVERS LA FORMATION D'UNE ÉGLISE D'ÉTAT

Au cours de l'Antiquité tardive, c'est-à-dire du III^e au VI^e siècle, la civilisation gréco-romaine connaît un dernier essor culturel dans l'Orient grec

comme dans l'Occident latin. Religion du livre et de l'incarnation, le christianisme avait dû très tôt s'acculturer pour traduire, propager et défendre son message de salut. C'est pourquoi la croissance des communautés, l'intelligence de la révélation contenue dans l'Écriture ainsi que l'annonce et la défense de la foi avaient déjà suscité une littérature et même un art chrétiens au cours des deux premiers siècles de notre ère. Mais la conversion de l'empereur, puis celle de la société romaine stimulent puissamment la créativité des écrivains et des artistes. En cet « âge de spiritualité » — selon le beau titre de l'exposition de 1977-1978 à New York sur l'art antique tardif et paléochrétien du III^e au VII^e siècle, considéré en ses cinq « royaumes » : impérial, classique, séculier, juif, chrétien —, le christianisme devient une source originale d'animation et de renouvellement pour toutes les formes d'expression : orale et écrite, architecture, iconographie, liturgies basilicales et funéraires. Dégagées d'un paganisme de moins en moins officiel, les formes de la culture antique deviennent plus disponibles à un « bon usage » chrétien.

La théorie de ce bon usage s'appuie alors sur une lecture chrétienne de deux épisodes de l'Ancien Testament. Le chrétien peut épouser la culture antique, comme l'israélite pouvait épouser une captive étrangère à condition qu'« elle se rase la tête et se coupe les ongles » ; de même, il peut consacrer à l'expression de sa foi la culture païenne, comme les israélites avaient emporté dans leur exode « les bijoux des Égyptiens ». Saint Augustin a souvent médité cette exégèse chrétienne du premier texte, et saint Jérôme celle du second. Dans son discours sur l'Aréopage, saint Paul avait cité aux Athéniens, pour les convertir au monothéisme chrétien, des vers des poètes païens Épiménide et Aratos ; mais il avait mis en garde les Colossiens contre le piège de la philosophie (Col, 2, 8). Cette attitude dialectique reflète, plus généralement, celle du christianisme envers les réalités de ce monde temporel, dégradé par le péché mais créé par Dieu et recréé en Jésus-Christ : c'est la « nouvelle création dans le Christ » dont parle Paul dans sa seconde épître aux Corinthiens (5, 17).

L'ÂGE DES PÈRES DE L'ÉGLISE

Héritier de cette tradition de défiance et d'ouverture, le christianisme optimiste du siècle de Constantin atténue la première et met l'accent sur la seconde, comme en témoigne la floraison littéraire exceptionnelle de cet âge des « Pères de l'Église ». Ancien élève des écoles d'Athènes, l'évêque Basile de Césarée publie vers 370 une *Exhortation aux jeunes gens sur le bon usage des lettres helléniques*. Un peu plus tard, en Afrique, le rhéteur Augustin, devenu évêque d'Hippone, critique dans ses *Confessions* la cul-

ture littéraire traditionnelle, reçue puis enseignée par lui dans les écoles. En même temps, il trace dans le *De doctrina christiana* la charte d'une nouvelle culture chrétienne, fondée sur l'intelligence de la Bible et de la foi, en vue d'un approfondissement personnel de la vie chrétienne. De cette culture, il définit les fins, les méthodes, la forme même, et sa théorie des styles littéraires est illustrée essentiellement par des textes d'auteurs bibliques et chrétiens.

L'interprétation de la foi chrétienne se trouve stimulée au IV^e siècle par les longs débats que suscite, à partir des années 320, l'hérésie d'Arius, prêtre d'Alexandrie, qui considère que le Christ Verbe est une créature parfaite adoptée par Dieu. Cette mise en cause de la divinité du Christ divise les Églises de l'Orient grec, puis de l'Occident latin. Mais elle y stimule aussi une créativité sans précédent. Homélies et hymnes, traités théologiques, polémiques et exégétiques, historiographie et hagiographie, un grand nombre de genres littéraires servent alors à défendre et explorer le mystère du Christ dans la plupart des œuvres chrétiennes du demi-siècle suivant. De très grands penseurs, orateurs et stylistes s'y distinguent, en particulier les évêques Athanase d'Alexandrie et Hilaire de Poitiers.

La convocation des quatre grands conciles œcuméniques procède aussi de ce débat. Constantin réunit en 325 le concile de Nicée (Iznik), qui définit ce qui restera le credo de la plupart des Églises chrétiennes : le Christ est « vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non pas créé, de même nature (*homoousios*) que le Père ». Cette formulation est confirmée et complétée en 381 par le concile de Constantinople, qui définit ainsi la divinité du Saint-Esprit, troisième personne de la Trinité divine : « Il est Seigneur et il donne la vie, il est adoré et glorifié avec le Père et le Fils, il a parlé par les Prophètes » (de l'Ancien Testament). En 431, le concile d'Éphèse condamne sans nuance Nestorius, qui refusait à Marie le titre de Mère de Dieu au profit de celui de Mère du Christ. Cette défense de la *Théotokos* favorise l'essor du culte marial, mais crée aussi une grave division des Églises d'Orient, où Nestorius garde de nombreux partisans. Elle est aggravée par le concile de Chalcédoine (Kadiköy), qui confesse en 451 la dualité des deux natures, divine et humaine, en la seule personne du Christ. De l'Arménie à l'Abyssinie, une grande partie des Églises d'Orient demeure monophysite en ne reconnaissant dans le Christ que la seule nature divine. Ces quatre conciles œcuméniques ont en fait rassemblé surtout des évêques grecs, mais l'Occident a reconnu leurs définitions dogmatiques et la plupart de leurs dispositions disciplinaires.

C'est au « siècle de Théodose », empereur de 379 à 395 (appelé « le Grand » par les Pères du concile de Chalcédoine en 451), et sous sa dynastie (395-455) que la culture chrétienne se montre le plus créatrice. En grec, elle brille particulièrement avec les œuvres des trois « Pères cappadociens »,

Basile de Césarée, son frère Grégoire de Nysse et son ami Grégoire de Nazianze, et celles de Jean Chrysostome (qui signifie « bouche d'or » en grec, en raison de l'excellence de sa prédication), évêque d'Antioche puis de Constantinople. Les écrits latins sont l'œuvre d'Ambroise, évêque de Milan de 374 à 397, de Jérôme, moine et prêtre à Bethléem de 386 à 419, et d'Augustin, évêque d'Hippone de 395 à 430. Avec le pape Grégoire le Grand, évêque de Rome de 590 à 604, ils formeront le quatuor des « Pères » de l'Église latine, ainsi appelés en tant que « pères dans la foi » : garants et modèles d'une *cultura christiana* entendue au triple sens augustinien d'une doctrine, d'un enseignement et d'une culture.

Leur œuvre répond aux besoins intellectuels, moraux et spirituels des communautés dont ils sont responsables, mais aussi aux exigences esthétiques des convertis lettrés, qui hâtent l'intégration chrétienne de la culture antique. On peut résumer ainsi l'essentiel de ce lent transfert culturel : la grammaire transmet ses techniques à l'exégèse biblique ; la rhétorique est assumée par l'évêque qui reprend la fonction de l'orateur antique en qualité de ministre de la Parole de Dieu ; la philosophie procure concepts et méthodes aux théologiens hétérodoxes et orthodoxes, et on la trouve souvent présente derrière la pensée des hérésiarques. Les laïcs ne sont pas étrangers à cette floraison littéraire. En Occident, Prudence de Calagurris (Calahorra en Espagne) en est l'exemple le plus éclatant. Tour à tour lyriques et épiques, didactiques et polémiques, exercices spirituels et manifestes idéologiques, ses poèmes expriment pleinement le triomphalisme chrétien du siècle de Théodose dans un style baroque exubérant.

L'ESSOR DE L'ARCHITECTURE CHRÉTIENNE

La double expansion du culte chrétien, dans l'espace désormais public des églises basilicales et dans le temps des célébrations qui s'organisent en un calendrier, se traduit dans la création liturgique, architecturale et iconographique, où l'on observe le même transfert original que dans le domaine littéraire. La liturgie chrétienne s'enrichit des apports du cérémonial impérial et développe la richesse des prises de parole : catéchèse, prière, lecture biblique, homélie, psalmodie et hymnodie accroissent la participation du peuple chrétien au mystère du salut actualisé par les rites. Constantin fait bâtir à Rome et à Jérusalem les grands prototypes d'une architecture chrétienne adaptée de modèles antiques : basiliques des apôtres Pierre et Paul, au Vatican et sur la voie d'Ostie, cathédrale et baptistère de Rome au Latran, grands sanctuaires de l'Anastasis (en grec « résurrection ») et de l'Eleona à Jérusalem. Le premier est une rotonde construite à l'emplacement du tombeau du Christ et le second est édifié sur le mont des Oliviers, à l'emplace-

ment de son Ascension. Il faut y joindre les édifices fort divers destinés au culte des martyrs, puis des saints évêques défunts.

Fresques et mosaïques, plastique funéraire des sarcophages et objets d'art mineur chargent d'un nouveau sens chrétien des figures antiques (ainsi pour l'orante et le bon pasteur). Ces arts plastiques créent aussi une imagerie narrative nouvelle, dont les sujets sont empruntés à des épisodes bibliques des deux Testaments, même si leur mise en scène réinterprète souvent des schémas antiques. D'où l'ambiguïté de bien des œuvres où survit encore l'esprit cryptochrétien des siècles précédents, comme le Christ Apollon d'une tombe vaticane, ou les effigies du Christ « docteur » de la foi, assis de face avec son rouleau, en posture impériale de majesté.

À Rome, il convient de signaler l'activité édilitaire et épigraphique du pape Damase : entre 366 et 384, il achève de constituer la Rome chrétienne, modèle de la nouvelle topographie des villes médiévales. La vie publique n'y gravite plus autour du forum et des temples, mais de la cathédrale et de ses annexes, des basiliques martyriales dans et hors les murs, des nécropoles chrétiennes et de leurs installations cultuelles.

Augustin aimait à appeler son époque « les temps chrétiens » (*christiana tempora*), et il est vrai que le christianisme y a renouvelé et supplanté la civilisation romaine, dans un vif débat dont les temps forts ont été marqués par les dynasties chrétiennes de Constantin (306-361) et de Théodose (379-455). Cette mutation chrétienne de la culture antique s'opère par une osmose croissante entre l'Antiquité et le christianisme, mais sans que l'originalité de la religion chrétienne s'affadisse sous les formes nouvelles de son expression. Elle ressort au contraire fortifiée de ces confrontations, qui l'ont contrainte à renforcer son organisation hiérarchique, à préciser le contenu de sa foi, à communiquer son message en des langages nouveaux. Certes, on peut s'inquiéter de voir le christianisme s'allier à un pouvoir temporel qui continue d'éliminer physiquement les dissidences religieuses et n'épargne pas davantage les chefs-d'œuvre de l'art païen. Du moins voit-on Ambroise de Milan et Martin de Tours protester contre l'exécution de l'hérétique Priscillien à Trêves, en 386, par l'empereur chrétien Maxime, et Prudence en un poème, et l'empereur Honorius dans un édit, lutter contre le vandalisme des chrétiens destructeurs de statues. Prudence souhaite, dans le *Contre Symmaque*, I, 502-504, « que soient autorisées à se dresser, purifiées, ces statues, chefs-d'œuvre de grands artistes : qu'elles deviennent les plus beaux ornements de notre patrie ». L'édit impérial de 399 (Code Théodosien 16, 10, 15) s'adresse aux magistrats d'Espagne et d'Aquitaine. Ces ombres ne ternissent pas l'éclat de la littérature et de l'art chrétiens ; la richesse de la beauté antique s'y exprime en des formes nouvelles ou renouvelées, à la mesure de la nouveauté chrétienne. Et au moment où Rome ébranlée menace d'emporter dans sa chute

un christianisme trop romain, Augustin montre que la Cité de Dieu n'est réductible ni à un empire chrétien, ni même à une Église romaine, car l'Église n'est que la Cité de Dieu encore en marche sur une terre étrangère : *civitas Dei peregrinans*. Elle a déjà les promesses de la vie éternelle, elle n'en a pas encore la réalité : même dans l'empire théodosien, en dépit de Prudence, tout est loin de se passer « sur la terre comme au ciel ».

12.3

Invasions, migrations, mouvements populaires et déclin de l'Empire romain

Note du directeur de publication

Joachim Herrmann

En 378 apr. J.-C., l'empereur romain Valens est tué lors de la bataille qui oppose les envahisseurs goths aux Romains à Andrinople, sur la route reliant les Balkans à Constantinople. Cette défaite a pour conséquence de laisser la voie libre aux Goths et à d'autres tribus pour pénétrer dans les provinces romaines et, en 410, sous les ordres d'Alaric, dans Rome elle-même. À partir de 378, les Goths deviennent des fédérés, c'est-à-dire des alliés des Romains installés sur le territoire même de l'Empire et non pas hors de ses frontières — comme c'était le cas des fédérés jusqu'alors. Cette année marque donc une nouvelle étape dans les relations entre l'Empire et les tribus et communautés tribales dans les régions qui s'étendent au nord du *limes* romain en Europe. Certes, ce renversement de situation résulte de la crise qui touche la société romaine (chapitre 12.1), mais son élément déclencheur est l'invasion des régions situées au nord de la mer Noire par les Huns. En 375, les Ostrogoths sont vaincus par ces tribus nomades et leur royaume, établi dans cette région depuis quelques siècles déjà, est détruit. Submergés, les Goths, qui disposent de nombreux soldats très aguerris et s'appuient sur un commandement hiérarchisé, fuient vers l'ouest et finissent par franchir le *limes* romain sur le bas Danube. Imprégnés par la culture romaine et même,

dans une certaine mesure, par le christianisme, ils tentent de s'installer à l'intérieur du *limes* et dans la vallée des Carpates. Très vite, les Huns pénètrent dans les régions situées au nord du Danube et atteignent la province romaine de Pannonie et la zone comprise entre la Tisza et le Danube, où ils se fixent. L'invasion des Huns a des répercussions sur nombre de tribus d'Europe centrale et orientale, obligeant certaines d'entre elles à quitter leurs terres ancestrales : en 375 commencent les Grandes Migrations.

12.3.1

Les Huns

Istvan Bóna

Voir les illustrations 67 et 68

Dans les années 370 apr. J.-C., les Huns franchissent la Volga et défont les Alains, qu'ils mettent en déroute, marquant ainsi la fin de quelque mille ans de règne des peuples iraniens sur les steppes. Épaulés par des troupes d'auxiliaires alains, ils remportent la victoire sur le royaume ostrogoth d'Ermanaric, ne laissant qu'un petit groupe fuir vers les terres romaines. Au début de l'automne 376, les Wisigoths d'Athanaric sont vaincus sur les rives du Dniestr et se réfugient pour la plupart sur le territoire de l'Empire romain d'Orient. Au cours des deux décennies qui suivent, les Huns étendent leur empire au nord de la mer Noire. Ce n'est qu'en 395 qu'ils entament leurs campagnes — largement relatées par les sources — à travers le Caucase et le bas Danube contre les deux parties de l'Empire romain, alors déchiré par la guerre civile (chapitre 12.1). Leur irruption inattendue sème la panique. À l'est, des histoires sanglantes évoquent leur férocité tandis qu'à l'ouest, les Wisigoths d'Alaric en difficulté se retirent en Grèce. En l'an 400, l'armée hunnique, conduite par Uldin sur le territoire de l'actuelle Valachie, devient une alliée inespérée pour les Romains. Elle aide à la fois l'empire d'Orient et l'empire d'Occident, par amitié contre le chef des Goths Gaiinas, et par cupidité contre Alaric I^{er} lorsque les Goths de Radagaise attaquent l'Italie. Une attaque hunnique dont on ne connaît que les conséquences et les éléments dévoilés par l'archéologie oblige les Burgondes et les Vandales Silings à fuir de la région de l'Oder-Vistule. Ces derniers, aux côtés des Quades (Suèves) et des Vandales Hasdings venus des Carpates, envahissent la Gaule le 1^{er} janvier 407 et atteignent l'Espagne en 409.

Au cours de l'été 408, à la mort de l'empereur romain Arcadius, les Huns mettent un terme aux relations amicales qu'ils entretenaient jusqu'alors avec l'Empire romain d'Orient. Aidée par des troupes d'auxiliaires, l'armée d'Uldin démolit les contreforts situés sur la rive nord du bas Danube, traverse le fleuve et occupe la forteresse de Castra Martis (Kula, en Bulgarie). Toute-

fois, les revers subis par Uldin sur le territoire de l'Empire romain d'Orient l'empêchent d'aider l'empereur d'Occident Honorius contre Alaric I^{er}. La première guerre de l'Empire romain d'Orient s'achève par un traité de paix signé en 412 près de l'embouchure du Don entre les représentants de Constantinople et le grand roi des Huns, Garaton.

En 422, les Huns attaquent une nouvelle fois la Thrace en Orient et, vers 424, le grand roi Rugas déplace le siège de l'Empire hunnique vers les plaines à l'est de la Tisza, dans l'actuelle Hongrie. De là, il envoie une grande armée pour venir en aide à Jean, qui vient d'usurper le titre d'empereur romain d'Occident. Ces renforts arrivent trop tard mais ne peuvent que conforter le pouvoir d'Aetius, alors ami et otage des Huns. En 426, les troupes d'auxiliaires mercenaires huns d'Aetius libèrent Arles, assiégée par les Wisigoths, et organisent avec succès la reconstruction de l'Empire romain en Gaule dans les années qui suivent.

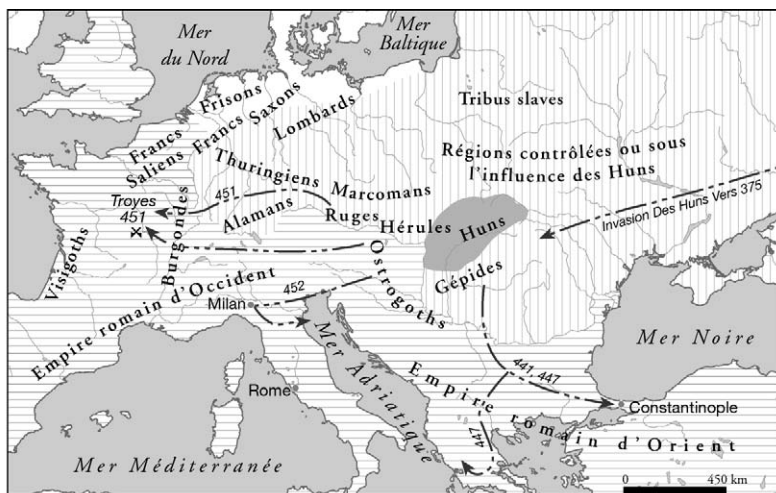
Le rôle joué par les Huns dans l'histoire mondiale a donc été de provoquer les Grandes Migrations à travers l'Europe à partir de 375. Cependant, après la formation de l'Empire hunnique en Europe, aucun peuple n'échappe à leur autorité. Aetius, le « dernier des Romains », bénéficie de l'appui militaire des Huns entre 425 et 440 pour faire reculer les Wisigoths et expulser les envahisseurs germaniques du nord de la Gaule, de Rhétie et de Norique. Ce sont également les armées alliées hunniques qui défont les Burgondes à Vormatio (Worms) en 437. Cette campagne meurtrière a par la suite inspiré la légende des *Nibelungenlied*. L'aide fournie par l'empire des Huns et les relations amicales qu'ils entretiennent avec l'Empire romain d'Occident prolongent l'agonie de ce dernier, et les provinces situées au-delà du Rhin et du Danube ne sont envahies pour la première fois par les Francs, les Alamans et les Suèves qu'après la chute des Huns vers 450.

Toutefois, le soutien des Huns se révèle fort onéreux. En 433, Aetius est chassé et s'enfuit à travers la province de Pannonie, encore romaine à l'époque, pour rejoindre le Hun Rugas. Ce dernier l'aide une nouvelle fois à restaurer son autorité (434), en échange de quoi Aetius, au nom du gouvernement d'Occident, signe un contrat à Rome cédant les provinces de Pannonie I^{re} et de Valérie aux alliés Huns. Au même moment, les Huns reprennent leurs attaques contre l'Empire romain d'Orient, qui ne cessent qu'avec la mort de Rugas. Les Romains d'Orient se voient contraints par Bléda, le nouveau grand roi (434-445), et son frère cadet Attila d'accepter une paix qui les accable et les humilie. Profitant de l'attaque de la Sicile par les Vandales et de celle des Perses à l'est, Bléda, au mépris de la paix, assiège et prend le contrôle des villes de Mésie I^{re} (nord de la Serbie actuelle) puis franchit la Save, envahit la Pannonie II^e et conquiert Sirmium (aujourd'hui appelée Sremska Mitrovica). En 441-442, les armées orientales d'Attila entrent dans le conflit. Constantinople n'a alors d'autre choix que de solliciter la paix. Le

traité conclu en 433 reçoit le nom de son signataire, Anatolius, et marque le début d'un afflux d'or dans l'empire des Huns, composé d'une « rémunération » de 6 000 livres en un seul versement puis d'un tribut annuel de 2 100 livres (*ill.* 67 et 68).

Attila s'empare du pouvoir par un coup d'état en 455 et se dirige ensuite vers Ordu (siège princier), dans la région centrale de la Tisza, d'où il menace les deux Empires. Son ancien allié, le gouvernement de Ravenne, tente de l'apaiser en lui cédant la province de Savie et en lui donnant le titre de *magister militum* (chef des armées) en plus de son tribut. À partir de 449, Attila prépare une campagne contre l'Occident. Bien qu'elle ne soit pas un franc succès, son expédition en Gaule laisse alors un souvenir si terrible en Europe occidentale qu'elle a totalement éclipsé dans la mémoire collective les autres guerres menées contre l'Empire romain d'Orient, pourtant beaucoup plus dévastatrices.

Alors qu'Orléans, qui défend le pont sur la Loire, est sauvée au dernier moment par l'armée de Théodoric le Grand, roi des Wisigoths, épaulé par les auxiliaires d'Aetius, Attila est obligé de battre en retraite. Les troupes alliées combattent alors l'armée d'Attila à environ 8 kilomètres à l'ouest de Troyes, au cours de ce que l'on appelle la « bataille des champs Catalauniques ». Aucune des deux armées ne parvient à déloger son adversaire de ses positions : cela signifie la défaite pour Attila qui, ayant la possibilité d'atteindre le Rhin et de le franchir sans être pris en chasse, décide de se retirer. En 452, Attila se lance dans une campagne moins fructueuse dans le nord de l'Italie.



Carte 10 Les Huns et l'Europe (dessin J. Herrmann).

Au printemps 453, alors qu'il prépare une nouvelle guerre contre l'Empire romain d'Orient, il meurt des suites d'une hémorragie.

La description de ses funérailles, typiquement asiatiques et rappelant celles des grands princes turcs, nous a été transmise par Jordanès, qui lui-même a repris le témoignage de Priscus : les trois cercueils d'Attila ont été mis en terre dans le plus grand secret.

Le dernier grand roi des Huns est Ellac, le fils aîné d'Attila, qu'il a eu de la princesse Arican. Attaqué par les Gépides, les Ruges, les Suèves et les Sarmates, rassemblés sous le commandement d'Ardaric, roi des Gépides, Ellac meurt lors de la bataille de la Nedao en 455, sur un site encore non localisé. Lors de ce conflit, les Ostrogoths et les Skires combattent encore aux côtés des Huns. Ceux-ci, fuyant vers l'est, sont réorganisés par Denghizikh, le deuxième fils d'Attila. Ils attaquent alors l'Empire romain d'Orient mais sont définitivement vaincus en 469, année qui marque la fin de l'histoire des Huns en Europe.

Les sources de l'époque s'accordent à dire que le succès militaire des Huns est dû à la qualité de leur cavalerie. Leurs chevaux résistent aussi bien à l'hiver qu'à l'été, leurs arcs composites renforcés par des plaquettes d'os sont considérés comme des armes extraordinaires et, depuis leurs selles à hauts pommeaux, ils peuvent paralyser et mettre en déroute l'ennemi en décochant habilement une pluie de flèches aussi bien devant que derrière eux. Ainsi, ce n'est pas un hasard si l'un de leurs symboles et marques de noblesse est l'« arc doré » orné ou recouvert d'or, retrouvé dans les tombes des grands chefs des Huns ou sur les lieux de sacrifices. Les grandes campagnes menées par Attila sont généralement précédées de raids effectués par des cavaliers plus ou moins nombreux qui peuvent se déployer sur un large périmètre grâce à des actions rapides et des attaques par surprise. Par ailleurs, l'élément clé de leur stratégie de guerre est une organisation parfaitement synchronisée : reconnaissance, encerclement et attaques feintes ou réelles, souvent latérales, en plusieurs endroits.

La structure de l'empire des Huns est fondée sur un système militaire. Après avoir envahi des territoires stratégiquement importants, les Huns mettent en place un système de royaumes vassaux, occupant ainsi vers 450 la moitié de l'Europe. Cet empire est tout d'abord dirigé par des rois guerriers, déjà très estimés à l'époque de leur arrivée en Europe, puis par des grands rois, bien que des princes d'un rang moins élevé règnent également jusqu'à l'époque d'Attila.

Sous le règne d'Attila, ce sont les fils, la famille, certains « émissaires » (*logades*) et les « partisans-amis » (*epitedeioi*) du grand roi qui dirigent l'Empire. Ces derniers sont de brillants personnages d'origines diverses (Huns, Iraniens, Grecs, Romains, Germains), dont la position et les fonctions sont rigoureusement déterminées.

Le rôle historique des Huns fait l'objet de débats. En effet, il existe peu de témoignages sur le mode de vie et les structures internes de la société hunnique. Ce sont principalement les treize dernières années de l'empire des Huns, alors que Bléda et Attila, puis le souverain Attila mènent une guerre sans pitié contre l'Empire romain d'Orient, qui sont citées par les sources contemporaines et fréquemment reprises par les sources postérieures. Les deux attaques lancées contre l'Occident qui, de nos jours, sont généralement perçues comme le symbole de la lutte entre l'Orient et l'Occident, ne couvrent que les trois dernières années de cette période. Cependant, la campagne qu'Attila mène en Occident n'oppose pas les « Huns » aux « Romains », mais bien l'ancien système impérialiste aux systèmes émergents qui mêlent féodalité et fédéralisme. La Gaule est défendue par les Wisigoths, les Burgondes, les Francs, les Alains, les Saxons, les Armoricaains, les Barbares au service de l'armée également appelés « lètes » et les troupes des sénateurs romains contre les Ostrogoths, les Gépides, les Thuringiens, les Ruges, les Skires, les Sarmates et d'autres Francs : les dirigeants romains et les chefs des Huns ne sont que les instigateurs de ces événements.

12.3.2

Les mouvements populaires

Rigobert Günther

Au cours du Bas-Empire, l'évolution des conditions sociales est généralement un ferment d'agitation sociale. Ainsi, le *latrocinium* est une pratique répandue dans les contrées reculées de l'Empire. Pour les Romains, le terme *latro* désigne toute personne prenant les armes contre l'État ; les *latrones* qui sont capturés peuvent s'attendre à la sentence de mort. Ce sont des vagabonds, des esclaves fugitifs, des colons, des déserteurs ou simplement des opposants à l'autorité de Rome. Réfugiés dans des régions inhospitalières telles que des vallées écartées, des chaînes de montagnes ou des marais, ils mènent une guérilla contre l'État romain. Dans certaines provinces de l'Empire, cette situation donne lieu, à compter de la fin du II^e siècle apr. J.-C., à de véritables mouvements insurrectionnels.

Dès la fin du III^e siècle, les révoltes qui éclatent dans les provinces sont beaucoup moins localisées que par le passé, et de larges secteurs de la population pauvre et mécontente, majoritairement rurale, prennent part aux insurrections. Ces soulèvements, auxquels se mêlent également les tribus barbares installées sur les territoires de l'Empire romain, se transforment finalement en mouvements populaires de grande envergure. Dans les années 285-286, la population rurale de certaines régions de la Gaule romaine se rebelle contre l'autorité impériale. Ces insurgés sont connus sous le nom de Bagaudes, un terme celtique qui signifie combattants ou guerriers, et sont essentiellement des paysans pauvres, des esclaves fugitifs et des déserteurs.

Les effectifs romains stationnés en Gaule se révèlent insuffisants pour tenir les tribus germaniques éloignées des frontières de l'Empire tout en combattant la révolte des Bagaudes. Ces derniers, menés par Aelianus et par l'usurpateur Amandus, remportent dans un premier temps un certain nombre de victoires limitées. Cependant, à l'arrivée de l'empereur Maxime et de son armée, la révolte est rapidement écrasée.

Les Bagaudes forment des détachements armés. Dans l'un des *Panegyriques latins* (2/10, 4, 3), il apparaît clairement que des paysans qui n'entendent rien à l'art de la guerre veulent devenir soldats, laboureurs et bergers souhaitant respectivement rejoindre l'infanterie et la cavalerie, tandis que la population rurale tout entière se met à imiter les malveillants Barbares. Les Bagaudes saccagent les possessions de l'aristocratie gallo-romaine et tentent de prendre un certain nombre de petites villes.

Une fois l'insurrection des Bagaudes écrasée, on n'entend plus parler d'eux pendant une longue période. Cependant, le souvenir de ce soulèvement populaire se transmet dans le milieu paysan pendant plus d'un siècle et, lorsqu'une nouvelle et puissante insurrection rurale éclate contre l'État romain en Gaule au début du ^ve siècle, elle est également appelée « révolte des Bagaudes ». Elle s'amorce en 407 en Armorique (la Bretagne actuelle) et vers l'embouchure de la Loire, d'où les administrateurs romains sont expulsés. Un poème écrit par Rutilius Namatianus en 417 décrit les changements qui s'opèrent alors au sein de la société et la façon dont les propriétaires terriens deviennent peu à peu les esclaves de leurs ouvriers agricoles : l'auteur fait probablement référence aux Bagaudes.

La comédie *Querolus*, écrite par un auteur anonyme, évoque les paysans vivant dans les forêts près de la Loire, indépendamment de la loi et de la justice romaines. En l'an 435, la révolte des Bagaudes, conduite par Tibatto, s'étend au territoire de la Gaule transalpine. Deux ans plus tard, les Romains capturent celui-là et mettent fin à l'insurrection ; pourtant, dès 440, les Bagaudes réapparaissent en Gaule, mais également en Espagne. L'officier et poète romain Flavien Mérobaude livre bataille contre les Bagaudes hispaniques en 443, mais c'est Frédéric, frère du roi wisigoth Théodoric, qui finit par les écraser en 454 dans la province de Tarraconaise, l'actuelle Tarragone, avec une armée de fédérés wisigoths agissant *ex auctoritate Romana* (sous les ordres des Romains). À partir des années 440 en Gaule, on n'entend plus parler des Bagaudes, probablement vaincus également par une armée germanique. L'écrivain romain de confession chrétienne Salvien de Marseille, dans son *Du gouvernement de Dieu* (5/6), décrit les révoltés en ces termes :

Je veux maintenant parler des Bagaudes qui, dépouillés, opprimés, tués par des juges mauvais et cruels, après avoir perdu le droit à la citoyenneté romaine, ont également été privés de l'honneur de porter un nom romain. Nous sommes nous-mêmes responsables de leur infortune. Ce nom qui les accable, nous le leur avons donné. Nous appelons rebelles et scélérats des hommes que nous avons réduits à être criminels. Comment sont-ils devenus Bagaudes ? Par notre injustice et l'infamie de nos juges, par les confiscations et les vols de ceux qui ont détourné leur fonction de collecteur d'impôts à leur pro-

fit et utilisé les registres des impôts pour satisfaire leur avidité. [...] Ainsi ces hommes, étouffés et tués par l'escroquerie des juges, se sont-ils mis à vivre comme des Barbares, car on ne leur permettait pas d'être des Romains.

Une autre révolte sociale et religieuse, bien plus grave encore, prend forme en Afrique du Nord à partir des années 340. Au cours de cette décennie, certains secteurs de la population rurale, composés de journaliers, d'esclaves fugitifs et de paysans ainsi que de membres des tribus berbères vivant sur le territoire romain, se rassemblent sous le nom d'agonistiques, ou « militants pour la foi véritable ». On les appelle aussi les circoncillions, ou « ceux qui rôdent autour des églises et des greniers ».

Les agonistiques forment la secte la plus radicale et la plus active de l'Église donatiste d'Afrique du Nord. Sûrs d'eux, ils se considèrent comme des saints et aspirent au martyre. Majoritairement issus de la population rurale, encore de langue punique à cette époque, ils forment des factions militaires et parcourent le pays, pillant sur leur passage les demeures des propriétaires catholiques. Également hostiles aux Romains, ils reçoivent le soutien d'une partie de la population indigène : les propriétaires terriens, les prêtres ruraux, les classes inférieures de la population urbaine, les paysans et les journaliers sont en effet rebelles à l'autorité romaine.

Les attaques menées par les agonistiques ont principalement pour cible les prêteurs sur gage, les grands propriétaires terriens, les représentants du gouvernement et les membres haut placés du clergé catholique. Il leur arrive parfois d'exiger des maîtres qu'ils libèrent leurs esclaves, sans que cela ne participe toutefois d'une requête générale d'abolition de l'esclavage ; ils forcent également les prêteurs à annuler leurs dettes. Ils ont leurs propres chefs, comme Axido et Fasir, qui périssent tous deux lors de combats contre les Romains dans les années 340. Après la mort d'Axido et de Fasir, l'évêque donatiste Donat de Bagaï, une ville de Numidie, prend la tête des agonistiques, mais il est exécuté par les Romains en 347.

Pendant une courte période, sous le règne de l'empereur Julien (362-363), les donatistes se voient attribuer les mêmes droits que les catholiques et le mouvement agonistique perd momentanément de son importance, avant de redevenir puissant et influent entre 370 et 390.

En 372, Firmus, un seigneur berbère, appelle ses compatriotes à se révolter contre Rome. Les donatistes, et plus particulièrement les agonistiques, se joignent à la rébellion. Les insurgés s'emparent d'un certain nombre de villes ; propriétaires terriens et membres de l'aristocratie urbaine se réfugient auprès des Romains qui écrasent la rébellion en 375.

Ce mouvement social et religieux atteint son apogée dans les années 390. En 397-398, Gildon, frère de Firmus, se soulève contre Rome. Disposant de

la confiance de l'empereur, il a été nommé comte d'Afrique — poste haut placé avec le rang de général — en 385, devenant ensuite le principal chef des armées romaines en Afrique du Nord.

Lorsqu'il déclenche la rébellion, Gildon compte essentiellement sur les agonistiques et les Berbères vivant aux frontières de l'Empire. En réalité, il tente de rallier à sa cause l'ensemble des groupes d'opposants à Rome en instituant une nouvelle réforme sur les terres. Ses partisans se voient ainsi attribuer, en récompense, des terres confisquées aux propriétaires romains. Gildon devient pour sa part le plus grand propriétaire terrien d'Afrique du Nord. Son allié le plus proche est l'évêque donatiste Optatus de Thamugadi. En 398, ce soulèvement est, comme les autres, réprimé.

Malgré cela, le mouvement donatiste et agonistique n'est pas complètement éradiqué. Dans l'une de ses lettres, l'évêque catholique Augustin d'Hippone (354-430) décrit la situation en ces termes (lettre 108, chap. 18) :

L'unité est menacée, et les paysans sont enhardis à se rebeller contre leurs maîtres ; les esclaves en fuite, au mépris de la discipline apostolique, sont encouragés non seulement à désertir leurs maîtres, mais également à les menacer et à les dépouiller lors de violents raids.

Dans une autre lettre (lettre 185, chap. 15), Augustin écrit :

Quel maître ne s'est pas vu contraint de redouter son propre esclave si celui-ci fuit un jour la protection de son patronage ? Qui oserait menacer un serviteur destructeur ou son instigateur ? Qui pourrait congédier un magasinier dépensier ou un débiteur s'il a besoin de son aide et de sa protection ? Sous l'emprise de la peur des masques et des incendies, de la crainte d'une mort immédiate, les papiers des esclaves sans valeur étaient réduits en morceaux afin de les affranchir. Les reçus obtenus des débiteurs leur étaient retournés. [...] Des propriétaires terriens de bonne famille et de bonne éducation étaient fouettés à mort ou attachés à une meule et roués de coups pour les obliger à la faire tourner comme de vulgaires bêtes de somme.

La répression du soulèvement déclenché par Gildon est un sérieux revers pour les agonistiques, mais leur mouvement survit néanmoins. Le gouvernement romain d'Afrique du Nord éprouve de grandes difficultés à annuler les réformes foncières introduites par Gildon. À cet égard, l'Église catholique, à la différence des donatistes, est en effet favorable à l'inviolabilité de la propriété privée et à la subordination des esclaves et des métayers à leurs maîtres. Dans ses écrits et sermons, Augustin demande que les donatistes et

les agonistiques soient sévèrement punis et que des mesures coercitives soient prises à leur encontre. Par ailleurs, afin de les contraindre à se plier à l'ordre dicté par les Romains, il est partisan de les soumettre à des sanctions telles que de lourdes amendes, la confiscation des richesses, la privation de la liberté et l'instauration du fouet et des travaux forcés.

L'Église donatiste et le mouvement agonistique sont par conséquent durement réprimés entre 411 et 414. Une loi contre les donatistes, adoptée en 412 (Code Théodosien 16, 5, 52), impose en outre aux circoncillions le paiement d'une amende de 10 livres d'argent. Il est néanmoins difficile de croire que les paysans aient été capables de verser une somme aussi considérable, et la menace de cette amende a donc probablement été utilisée comme un moyen d'intimidation.

Les derniers agonistiques parviennent malgré tout à résister jusqu'à ce que les Vandales, sous le règne du roi Genséric, conquièrent l'Afrique du Nord entre 429 et 442. On ne sait toutefois pas ce qu'il en est advenu après la conquête vandale.

LA FIN DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT

Dès le milieu du v^e siècle apr. J.-C., la désintégration de l'Empire romain d'Occident s'accélère. À cette époque, outre l'Italie, son territoire inclut une partie de la Gaule, de l'Espagne et de l'Afrique du Nord. Lorsqu'il disparaît en 476, il ne couvre plus que l'Italie elle-même et quelques régions voisines au nord-ouest et au nord-est ; les terres perdues par l'Empire ont été conquises par des tribus germaniques.

À la fin du mois de mai 455, les Vandales, sous le règne du roi Genséric, débarquent à l'embouchure du Tibre avec une énorme flotte. Au cours des troubles généralisés qui font suite à cet événement, l'empereur Petronius Maximus est tué par la foule et Genséric entre dans Rome, qu'il saccage pendant deux semaines.

Apprenant la mort de Petronius Maximus, l'aristocratie gallo-romaine, aidée des Wisigoths, installe Eparchus Avitus, le chef des armées (*magister militum*) sur le trône (455-456). L'aristocratie italienne refuse néanmoins d'accorder son soutien à ce prétendant gaulois et les Italiens prennent le dessus lors du conflit armé qui s'ensuit. Avitus est vaincu par le général Flavius Ricimer et meurt alors qu'il tente de s'enfuir en Gaule.

Dans les quelques années qui suivent, entre 456 et 472, Ricimer devient le personnage politique le plus influent de l'Empire romain d'Occident, alors en plein déclin. Après la mort d'Avitus, le nouvel empereur Majorien (457-461) le nomme commandant en chef des armées de la Rome occidentale. Fort de ce titre, il devient le « faiseur d'empereurs », intronisant et destituant

quatre souverains dans la période qui précède sa mort en 472. Ricimer est le fils d'un roi suève et d'une princesse wisigothe : comme souvent au cours du Bas-Empire, le poste militaire le plus élevé est occupé par un Germain. Bien que la politique adoptée par Ricimer affaiblisse considérablement le rôle des empereurs d'Occident, son but n'est pas de provoquer la disparition complète de l'État : celui-ci lui doit au contraire ses vingt dernières années d'existence.

Dans le même temps, l'empereur d'Orient Léon I^{er} (457-474), désireux d'encourager la restauration d'un seul et unique Empire romain, intervient de plus en plus dans la politique de l'Empire romain d'Occident ; son influence sur le sort de celui-ci est pour le moins considérable. L'empereur Majorien s'efforce de remédier aux difficultés financières de l'État en introduisant des réformes administratives et fiscales. Il combat les Wisigoths et les Burgondes dans l'espoir de renforcer l'autorité romaine sur les territoires qu'elle ne contrôle quasiment plus en Gaule et en Espagne. Il mène une guerre infructueuse contre les Vandales et est assassiné en 461 sur l'ordre de Ricimer.

L'empereur Sévère (461-465), descendant d'une famille de l'aristocratie sénatoriale italienne, fait bien piètre figure à côté de Ricimer. À titre d'exemple, ce dernier fait graver ses initiales sur les pièces de monnaie frappées sous le règne de Sévère, comme s'ils partageaient l'autorité impériale. En Gaule, Egidius — que Majorien, avec le soutien des Francs, a promu au rang de chef de l'armée chargé de la défense des territoires gaulois — parvient à résister à Ricimer pendant une courte période et établit son fief dans les enclaves romaines encore existantes dans le nord de la Gaule. Il met en déroute les Wisigoths près d'Orléans en 463 et, après sa mort en 464, son fils Syagrius continue de protéger la région pour le compte de Rome, en opposition avec Ricimer. Cette dernière enclave gallo-romaine s'étend de la Loire à la Seine, et c'est seulement dix ans après la chute de l'Empire romain d'Occident que les Francs, sous le commandement du roi Clovis (482-511), s'en emparent lors de la bataille de Soissons en 486.

Au cours de la même période, une autorité romaine indépendante voit le jour en Dalmatie sous Marcellinus, commandant des armées sur ce territoire.

À la mort de Sévère, Anthémios (467-472) est couronné empereur avec l'approbation de Ricimer. Originaire de Constantinople, il est envoyé en Occident par Léon I^{er} dans l'espoir de renforcer les relations entre les Empires romains d'Orient et romain d'Occident. Anthémios s'engage dans une guerre contre les Wisigoths en Gaule et contre les Vandales — avec, dans ce dernier cas, le soutien de l'Empire romain d'Orient. Cependant, ces deux conflits aboutissent à la cuisante défaite de l'empereur. Les Vandales prennent possession de la Méditerranée occidentale, tandis que les Wisigoths brisent le joug du statut de fédérés qui les liait à Rome. Ils sont désormais tota-

lement indépendants de ce statut, qu'ils avaient utilisé par le passé pour servir leurs intérêts.

Anthémios est chassé par Ricimer et assassiné. La ville de Rome est une nouvelle fois pillée, incendiée et saccagée, cette fois-ci à cause d'une lutte intestine entre les différentes armées romaines. Son successeur, l'empereur Anicius Olybrius (472), en tant que membre de l'aristocratie urbaine romaine, a longtemps vécu à Constantinople. Envoyé par Léon I^{er} pour occuper le trône de Ravenne, il meurt à l'automne de la même année. L'empereur Glycerius prend le pouvoir à son tour (473-474), mais il n'est pas reconnu par Constantinople ; ses intérêts sont plus ecclésiastiques que séculiers. Son neveu Gondebaud, membre de la dynastie Burgonde, succède à Ricimer, qui meurt en 472, au poste de commandant en chef de l'armée romaine occidentale, et poursuit la politique de son prédécesseur. Glycerius abdique à l'arrivée de la flotte romaine orientale, qui amène avec elle un nouveau prétendant au trône de l'Empire romain d'Occident. Il s'agit de Nepos (474-475), un neveu de Marcellinus, venu de Dalmatie.

Sous le règne de Nepos, l'Occident est contraint de reconnaître officiellement le Royaume wisigoth, tandis que l'Orient, de son côté, reconnaît politiquement le Royaume vandale en 474. Hormis le royaume de Syagrius dans le nord de la Gaule, la seule partie de ce territoire à demeurer romaine est la Provence. Le poste militaire le plus important, le *magister militum*, change une nouvelle fois d'occupant lorsque Gondebaud est remplacé par le sénateur gallo-romain Ecdisius en 474. Celui-ci doit néanmoins céder sa charge au général pannonien Oreste un an plus tard seulement.

Oreste expulse l'empereur de Rome en août 475 et occupe lui-même cette fonction pendant deux mois avant d'élever son fils Romulus sur le trône. Romulus, qui n'est alors qu'un jeune garçon, est le dernier souverain de l'Empire romain d'Occident. Cependant, c'est son père Oreste qui détient le pouvoir véritable.

Celui-ci refuse d'accorder aux troupes germaniques placées sous son commandement les territoires qu'elles réclament en Italie et le statut de fédérés qu'ont obtenu auparavant les autres peuples germaniques de l'Empire romain d'Occident. Immédiatement après le rejet de leurs revendications au mois d'août 476, ces forces armées, conduites par Odoacre, un descendant des Skires ou des Ruges germaniques, se soulèvent contre Oreste et le mettent à mort. Romulus, ironiquement surnommé « Augustule » ou « le petit César », est détrôné et envoyé en exil dans un domaine en Campanie, où il vit d'une rente que lui verse Odoacre.

Ces événements sonnent le glas de l'Empire romain d'Occident, bien que Nepos, exilé à Salone en Dalmatie jusqu'à sa mort en 480, continue de prétendre au trône de l'Empire occidental, avec le soutien de l'empereur romain d'Orient.

Le maintien de l'empire d'Occident n'est toutefois pas l'objectif d'Odoacre qui, en renvoyant les insignes et les régales impériales à Constantinople, reconnaît la suzeraineté de l'empereur romain d'Orient. Les mercenaires germaniques proclament Odoacre roi et celui-ci, tout comme les empereurs romains d'Occident avant lui, établit sa résidence à Ravenne.

L'autorité impériale en Occident peut être abolie en 476 parce que, d'un point de vue historique, elle ne joue aucun rôle réel : en effet, les fédérés, l'Église et l'aristocratie sénatoriale romaine tiennent alors les rênes du pouvoir à la fois à l'intérieur et en dehors de l'Empire.

Malgré cela, l'ordre social et économique ainsi que les structures politiques de l'Antiquité tardive ne disparaissent pas immédiatement. La destitution du dernier empereur romain d'Occident ne conduit pas à une révolution ne marque ni un tournant historique entre l'Antiquité et la société féodale du Moyen Âge italien à venir. De fait, il faut plusieurs siècles pour que cette dernière prenne forme ; l'Empire romain d'Orient ne renonce à réclamer la restauration de la société antique en Méditerranée occidentale qu'à la fin du VI^e siècle. Au cours de la seconde moitié du V^e siècle, l'Empire romain d'Occident tombe finalement sous l'autorité germanique. Les signes les plus révélateurs du déclin de l'Empire romain d'Occident sont les incursions des peuples germaniques et leur puissance militaire, les royaumes qu'ils fondent sur les territoires romains occidentaux, leur influence sur la société romaine occidentale, externe puis interne au cours du V^e siècle, ainsi que, à la même époque, l'affaiblissement progressif des forces qui symbolisent encore la société antique de l'Empire.

12.4

Les tribus septentrionales, les unités tribales et l'Empire romain

12.4.1

La lutte pour la survie

Basiliki Papoulia

Voir l'illustration 69

La lutte de Byzance pour sa survie ne commence pas en 476 apr. J.-C., l'année qui marque la fin de l'Empire romain d'Occident. En réalité, elle coïncide avec la transformation, à partir de la fin du IV^e siècle, de la *pars orientalis* en une entité historiquement distincte, ainsi qu'avec la séparation de l'État qui s'amorce à la mort de Théodose I^{er} en 395 et se poursuit jusqu'à l'avènement de Justinien en 518. En termes de théorie politique, l'existence de deux empereurs, Arcadius en Orient et Honorius en Occident, n'annonce pas un nouveau départ ou une division de l'Empire. Cependant, à compter de cette époque, les problèmes de défense scindent progressivement l'Empire et induisent l'émergence de forces qui, par la suite, déterminent l'évolution de l'histoire.

La lutte byzantine pour la survie est marquée par une série d'événements qui adviennent entre la mort de Théodose I^{er} et l'accession au trône de son successeur Justinien. Cette période de crise, caractérisée par l'œcuménisme de Justinien et la reconquête, est une phase de transition vers une nouvelle ère, le Moyen Âge. Car l'Empire byzantin ne survit pas seulement quelques décennies, ni même un ou deux siècles — ce qui serait déjà remarquable —, mais un millénaire entier. Il convient de considérer que l'Antiquité touche à sa fin lorsque l'Empire n'est plus capable ni d'intégrer les peuples barbares ni de les maintenir hors de ses frontières. L'infiltration de ces étrangers, combinée à d'autres facteurs liés au mode de production dominant dans l'Antiquité tardive, transforme les relations entre la ville et la campagne, provoquant ainsi un déséquilibre qui se manifeste par une crise urbaine et une mutation de l'économie vers une base plus agricole. L'évolution historique des deux parties de l'Europe médiévale — l'Europe grecque orthodoxe d'une part et l'Europe latine catholique d'autre part — est déterminée par plusieurs éléments : l'émergence d'hégémonies territoriales établies sur le territoire de l'Empire romain, mais aussi à sa périphérie, par les différentes tribus qui envahissent l'empire d'Occident et provoquent sa chute ; le rôle du christianisme en tant que facteur d'intégration ; l'existence dans la région, berceau de la civilisation antique, de l'Empire byzantin qui a hérité ses deux éléments constitutifs et sa tradition de l'État romain.

Cette évolution transparaît déjà dans la décision de Constantin le Grand de transférer la capitale de l'Empire à Byzance pour des raisons stratégiques. En effet, la partie orientale de l'Empire est alors plus exposée aux vagues incessantes de population qui proviennent du réservoir humain inépuisable que représente l'Eurasie et se dirigent vers le Danube et la région la plus urbanisée de l'Empire. La survie de l'Empire romain d'Orient peut également être analysée à la lumière de l'élan maintenu par l'hellénisme à plusieurs niveaux de la vie sociale et culturelle. On peut en outre avancer le fait que son potentiel de résistance est à la base du changement ou de la transformation qui s'opère, bien qu'il soit également possible d'aborder le problème sous un autre angle, en examinant les différents facteurs qui permettent à cette lutte pour la survie d'être efficace et décisive. Certes, il n'est pas aisé de résumer dans ce bref exposé l'ensemble de ces facteurs, mais il est possible de souligner les manifestations de cette lutte dans trois domaines : administratif et militaire, idéologique et intellectuel, religieux et théologique (*ill.* 69).

La détermination de l'Empire byzantin à poursuivre sa politique administrative suscite de nombreux désaccords entre les deux empereurs. En effet, celle-ci vise, en 451, l'annexion de l'Illyricum à l'empire d'Orient et le renforcement de la frontière au nord de la péninsule balkanique. Les prétentions de Constantinople sur l'Illyricum sont d'autant plus cruciales que l'em-

pire d'Occident, bien plus que l'empire d'Orient, est sous l'influence des chefs militaires d'origine barbare, qui détiennent le pouvoir réel et dont la politique envers les Barbares est ambivalente. C'est le cas de Stilicon envers les Wisigoths sous le règne de Théodose I^{er}, ainsi que de Gaïnas, dont le rôle lors de l'insurrection des Ostrogoths, que Théodose I^{er} a installés dans la province d'Anatolie, reste assez obscur. Les ravages causés par les incursions des Wisigoths et des Ostrogoths sont tels que les réactions au sein de l'Empire, non seulement d'un point de vue stratégique et militaire mais aussi sur le plan social et idéologique, sont extrêmement vives. Il est intéressant de noter qu'à plusieurs occasions le peuple byzantin prend part à la lutte, en Anatolie mais également à Constantinople, où elle aide à renverser Gaïnas qui a accaparé le pouvoir six mois durant. Ce phénomène n'est ni exceptionnel, ni éphémère : la population éprouve en effet une profonde aversion contre les Goths et les autres étrangers (Barbares) qui non seulement occupent des postes importants dans l'armée byzantine en tant que fédérés mais ravagent et pillent également les provinces byzantines, prenant part aux usurpations, aux intrigues et aux conflits de toutes sortes.

Ces troubles, caractéristiques de la période, illustrent les disparités et contradictions qui déstabilisent la société byzantine : la forte mobilité horizontale et verticale de la société, due aux invasions et aux différentes infiltrations, et son pendant, la tendance de l'Empire à immobiliser les diverses institutions et à attacher les paysans à leur glèbe ; les tensions entre un État qui se centralise et pratique une politique de plus en plus interventionniste et des structures urbaines déjà en place ; le fossé entre la classe dirigeante et les sujets de l'Empire, entre les riches et les pauvres, les forts et les faibles ; enfin, plus frappante encore, la consolidation de l'institution dynastique, alors que le pouvoir est en réalité aux mains des conseillers et même des chefs militaires d'origine barbare, fait qui détermine par la suite la composition ethnique du sénat.

Les intellectuels, laïques, ecclésiastiques et représentants du parti patriotique proromain et antigermanique rassemblés autour d'Aurelianus et d'Anthémios ont deux objectifs : mettre un terme, autant que possible, à l'influence des Barbares et à leur infiltration dans l'armée et l'État, et doter les institutions impériales d'une part de principes conformes à la tradition hellénique, qui voit dans le *basileus* un souverain séculaire, et d'autre part de principes chrétiens, selon lesquels l'empereur est le représentant de Dieu sur terre et le protecteur des pauvres et des faibles. « Nous voulons un Dieu et un *basileus* », écrit le poète et philosophe Synésios dans son œuvre majeure *Sur la royauté* (chap. 66, 1053ff).

Tous ces courants idéologiques ont été exprimés en grec. De fait, cette langue atteint, au cours de cette période, une perfection sans égale, tout particulièrement dans les discours de Jean Chrysostome qui, comme d'autres

Pères de l'Église, réconcilie lettres grecques et pensée chrétienne. La transformation de l'Empire romain en Empire byzantin s'accompagne d'une hellénisation croissante, illustrée entre autres par la fondation, en 425, de l'Université de Constantinople, où les chaires en grec ont plus de prestige que les chaires en latin.

L'autre réalisation majeure de cette époque est la codification du droit, le Code Théodosien, promulgué en 438 au nom de deux empereurs, Théodose II et Valentinien III (le second est d'ailleurs nommé empereur par le premier, qui témoigne de l'hégémonie de l'empire d'Orient par rapport à l'empire d'Occident). Ce texte est destiné à servir de base à l'amélioration du système judiciaire et administratif, une mesure essentielle à la résolution des problèmes qui surviennent de toutes parts. Les successeurs de Théodose II, principalement Marcien (450-457) et la puissante Pulchérie (tous deux canonisés), Zénon (474-491) et l'empereur Anastase (491-518), introduisent de vastes réformes afin de contrôler les finances de l'Empire et d'améliorer la situation de plusieurs catégories de contribuables. Zénon interdit les geôles privées, tandis qu'Anastase abolit le *chrysargyre*, un impôt élevé versé par les marchands. Sous le règne d'Arcadius (395-408), plusieurs mesures visant à protéger le peuple sont prises par le consul Anthémios, représentant du parti patriotique antigermanique, dont Jean Chrysostome dit que c'est lui qui accorde de l'honneur à la dignité et non l'inverse. Dans le cadre de la lutte contre les peuples germaniques, les Goths se voient retirer les postes à responsabilité mais, dans la mesure où l'Empire ne peut se passer de leurs services, des mercenaires sont recrutés individuellement (et non plus par groupes ethniques comme l'étaient les fédérés) pour servir sous les ordres des officiers romains, et la milice locale est renforcée : ces mesures contribuent largement à améliorer la sécurité de l'empire d'Orient. Après les terribles invasions des Huns au cours de la première moitié du v^e siècle, auxquels les Byzantins ont acheté la paix pour des sommes colossales, après l'échec de l'expédition, pourtant bien préparée, menée par Basiliscus contre les Vandales d'Afrique, après les soulèvements des Ostrogoths provoqués par le démantèlement du royaume d'Attila en 453, Léon I^{er} (457-474), désireux de se débarrasser du puissant Alain Aspar et des Ostrogoths, fait appel aux Isauriens, ses belliqueux sujets d'Anatolie. Ces derniers se transforment rapidement en un véritable fléau : il en résulte l'élimination d'Aspar, l'expulsion, une nouvelle fois, des étrangers et l'accession au trône de l'Isaurien Zénon. Les Byzantins parviennent à éloigner les Ostrogoths de Théodoric, aussi habilement qu'ils l'ont fait auparavant pour les Wisigoths d'Alaric, en les envoyant mener une campagne, dont l'issue est bien connue, contre Odoacre en Italie. Tous ces désordres, guerres, usurpations et révoltes, à l'instar de celles de Basiliscus en 475 et de Vitalien en 513-515 ainsi que des guerres menées contre la Perse à l'époque de Zénon et d'Anastase (dont on

ne sait pas vraiment comment elles se terminent), sont alors extrêmement difficiles à gérer, car ils s'entremêlent avec des disputes et des querelles autour de la question christologique.

L'unité dogmatique conditionne l'unité de l'Empire. En termes théologiques, les solutions proposées lors des conciles de Nicée en 325, d'Éphèse en 431 et de Chalcédoine en 451 sont satisfaisantes : elles fondent le dogme sur une conception dynamique de Dieu, la Trinité, qui combine la tradition évangélique et apocalyptique avec la richesse conceptuelle de la philosophie grecque. Le concept de la Trinité et la nature même du Christ, à la fois homme et Dieu, fournissent des réponses aux questions relatives à la spiritualité et à la créativité de Dieu d'une part, et à la nature du Christ en tant que Sauveur d'autre part. Néanmoins, la réceptivité des différents groupes ethniques et couches sociales à ces propositions est variable, donnant naissance, entre autres, aux « dèmes » dans la capitale (par exemple les Verts et les Bleus). Les questions christologiques engendrent de profondes dissensions qui se concrétisent sous la forme d'hérésies : l'arianisme, le monophysisme, le monothélisme, le nestorianisme et leurs diverses variantes. La politique impériale se révèle inefficace dans la mesure où les empereurs s'appuient sur l'un ou l'autre des partis pour protéger leur trône, quand ils ne s'engagent pas personnellement dans le débat, à l'image d'Anastase ou de Zénon. C'est ce dernier qui publie en 481 l'*Hénotique*, auquel s'oppose le pape, entraînant ainsi le premier schisme avec Rome en 484 ; quant à Anastase, bien qu'officiellement obligé de confesser la foi orthodoxe, il ne prend pas à cet égard des mesures aussi efficaces que dans d'autres domaines. Il fait construire une grande muraille pour protéger Constantinople de ses multiples envahisseurs mais délaisse les provinces de Syrie, de Mésopotamie et d'Afrique, qui tombent aux mains des Arabes au premier assaut. Et, malgré l'œcuménisme de Justinien et en dépit de la reconquête, l'Empire romain d'Orient reste l'Empire grec du Moyen Âge.

12.4.2

Le règne de Justinien

Yannis Karayannopoulos

Le long règne de Justinien I^{er} (527-565 apr. J.-C.) marque l'une des périodes les plus florissantes de l'histoire byzantine et, dans la mesure où le souverain est, grâce à l'influence qu'il exerce sur Justin I^{er}, le véritable gouverneur de l'Empire à partir de l'an 518, il est pertinent de désigner le VI^e siècle de l'histoire byzantine comme le « siècle de Justinien ».

Celui-ci prend très à cœur sa mission d'empereur et imprime sa volonté de fer dans chaque domaine de la vie politique, religieuse et publique. Il sait viser haut et atteindre son but. Malgré tout, Justinien ne parvient pas à éviter l'erreur fatale que les brillants hommes politiques commettent fréquemment : il oublie que la grandeur de l'Empire n'est pas une fin en soi et qu'aucune réalisation en faveur de l'Empire ne peut être un succès si elle menace le bien-être des citoyens.

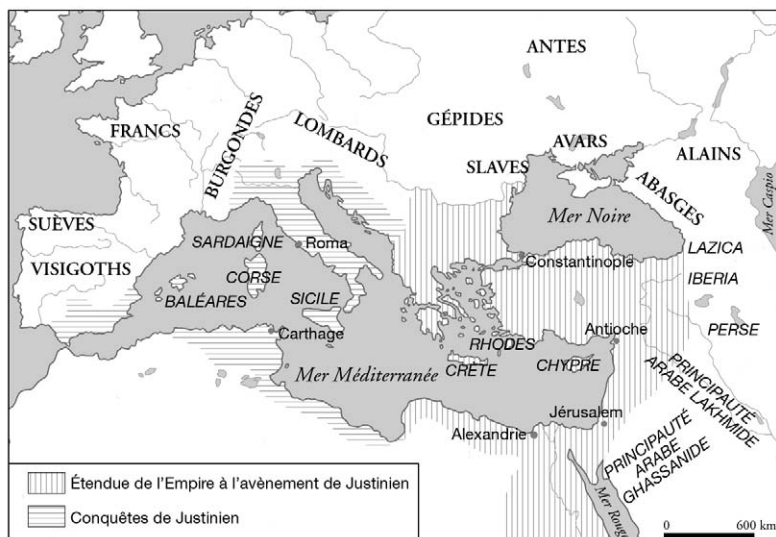
L'impératrice Théodora est la fidèle conseillère de Justinien. Malgré un passé agité contraire aux principes moraux de l'époque, elle change radicalement lorsqu'elle épouse Justinien, devenant une aide précieuse pour l'empereur. Ce dernier sait aussi choisir ses collaborateurs : que ce soit dans l'armée, le corps législatif, l'administration ou le Trésor, il s'entoure d'hommes compétents qui l'aident à réaliser ses projets.

Deux idéaux sont au cœur de la politique de Justinien : reconstituer l'ancien Empire romain et imposer la doctrine orthodoxe sur l'ensemble du territoire. Sa politique étrangère de « reconquête » le fait se tourner vers l'Occident. Afin d'être libre en Orient, il signe en 532 un traité de paix avec la Perse. Ses conditions ne lui sont pas favorables, mais il lui permet de mettre en œuvre son projet de reconquête, qui détermine également par la suite son attitude envers le pape. Il n'hésite pas en effet à prendre des mesures sévères contre les hérétiques et les païens pour s'assurer l'allégeance de ce dernier.

Enfin, tout est prêt pour l'assaut. En 533, une petite armée byzantine débarque en Afrique. Moins d'un an plus tard, le Royaume vandale est entièrement détruit (chapitre 12.5.1). En revanche, l'expédition menée contre les

Ostrogoths en Italie, seconde phase du projet, se révèle être une entreprise de longue haleine et semée d'embûches. En 535, les Byzantins débarquent en Sicile, puis progressent l'année suivante en Italie. Après quatre années de combats acharnés, ils occupent l'ensemble du pays jusqu'à Ravenne et capturent le roi des Goths en 540. Cependant, un an plus tard, les Goths se rebellent et ce n'est qu'en 552 que de nouvelles troupes byzantines parviennent à conquérir l'Italie, tandis qu'une autre armée byzantine occupe les côtes méridionales de l'Espagne.

Les plans de Justinien sont donc réalisés et ses objectifs en Occident atteints : même s'il n'a pu reconquérir qu'une petite partie de l'ancien Empire romain d'Occident, il peut se vanter d'avoir transformé la Méditerranée en un « lac romain ». Néanmoins, les Ostrogoths sont complètement anéantis et la population italienne est très affaiblie par les opérations militaires. En outre, les succès militaires en Occident ne sont remportés qu'au prix de violents conflits en Orient, où les Perses profitent de l'occasion pour dénoncer la « paix sans fin » de 532. Ce n'est qu'après de longues années d'hostilités qu'un traité de paix est signé en 561 ; les Byzantins doivent alors apporter une aide financière aux Perses et cesser toute forme de conversion religieuse dans les régions perses, en échange de quoi leurs adversaires doivent renoncer à leurs revendications sur la Lazique, territoire situé sur la côte est de la mer Noire, qui devient ainsi un « lac Byzantin ».



Carte 11 L'Empire byzantin en 565, à la fin du règne de Justinien.

Mais l'Empire doit faire face à de nouveaux ennemis. Des tribus de Huns et de Slaves commencent à organiser des raids sur les territoires balkaniques, pénétrant profondément dans le territoire de l'Empire, dépouillant et massacrant la population (chapitres 12.3.1 et 12.4.3). Les envahisseurs sont finalement repoussés par les armées byzantines, mais l'économie de la région ressort affaiblie de ces dévastations et de ces raids permanents. Les massacres et l'esclavage déciment la population, qui diminue dangereusement dans le nord des Balkans ; ces pertes sont par la suite compensées par l'immigration de nouveaux groupes ethniques. C'est d'ailleurs à l'époque de Justinien que le problème slave apparaît dans les Balkans.

Toutefois, l'ambition de Justinien ne se limite pas à la reconquête du territoire de l'Empire : son véritable souhait est de rétablir la structure interne de l'*imperium*. À cette fin, il tente de réorganiser la législation et l'administration de l'Empire pour restaurer l'ordre social et développer l'économie.

Lorsqu'il monte sur le trône, il nomme une commission de juristes chargée de codifier les lois. Après un dur labeur, cette dernière parvient à créer une codification du droit civil (appelée par la suite *Corpus juris civilis*) qui comprend les Institutes (533), une sorte de manuel de droit destiné aux étudiants, le Digeste (533), un recueil de réponses écrites par de grands professeurs de droit romains, le Code Justinien (seconde édition, 534), qui inclut toutes les lois en vigueur à l'époque de Justinien depuis le règne d'Hadrien (117-138), ainsi que les Novelles, une compilation des lois promulguées par Justinien après le Code Justinien. Ce dernier, ainsi que les Institutes et le Digeste sont presque entièrement écrits en latin. En revanche, les Novelles sont rédigées en grande partie en grec, preuve que cette langue s'est imposée comme le principal moyen de communication de la vie publique au sein de la partie orientale de l'Empire. L'œuvre législative de Justinien traverse les frontières byzantines ; elle est utilisée par les peuples occidentaux à partir du XII^e siècle, pour devenir finalement la base du droit civil moderne.

Après avoir réformé le droit, Justinien réorganise l'administration. Les services civils sont alors incontestablement inefficaces et arbitraires ; la population, mécontente de son gouvernement, ose protester vigoureusement. L'un de ces mouvements de révolte, qui éclate dans l'hippodrome, se transforme en une véritable insurrection. Cette rébellion, appelée « sédition Nika », manque de renverser Justinien ; après de nombreux bains de sang, elle est finalement écrasée en 532. Cependant, la violence ne pouvant contenir que temporairement l'indignation du peuple, Justinien tente de réorganiser et d'améliorer le gouvernement de l'Empire. Les postes excédentaires de fonctionnaires sont supprimés par une série de Novelles promulguées en 535 ; l'achat de fonctions officielles est interdit par la loi et sévèrement puni ; les revenus des fonctionnaires du service civil sont revus à la hausse ; enfin, des représentants du gouvernement sont chargés de l'application de la

loi, punissant toutes les violations, quel que soit le rang de l'autorité publique qui s'en rend coupable.

En outre, Justinien réforme le système administratif en permettant aux chefs militaires de plusieurs provinces situées aux frontières de l'Empire de cumuler pouvoir civil et militaire. En ce sens, l'empereur fait un grand pas vers ce que l'on appelle le « système thématique », qui se met en place au cours du VIII^e siècle.

Justinien prend également des mesures particulières contre les grands propriétaires terriens, qui représentent une menace pour les petits exploitants, mais aussi pour l'économie et la survie de l'Empire. Il n'hésite pas à donner l'ordre aux gouverneurs provinciaux de limiter l'autoritarisme des propriétaires, en utilisant au besoin la force militaire. Sans venir totalement à bout de la menace, ces mesures l'éliminent en grande partie.

Justinien déploie également des efforts fructueux pour développer le commerce international byzantin. Les principales routes commerciales d'est en ouest entre la Chine, l'Inde et Byzance passant par la Perse, Justinien se met en quête de nouvelles voies, au nord par la Lazique et la mer Caspienne et au sud par Taprobane (Sri Lanka) et de nouveaux comptoirs commerciaux — Jotabe à l'entrée du golfe d'Akaba et Clisma à proximité de l'actuel canal de Suez. Il tente également d'encourager les Éthiopiens à prendre part au commerce avec l'Inde et la Chine. Enfin, Byzance parvient même à supprimer le monopole perse sur le commerce de la soie, grâce au développement de la sériciculture byzantine et à l'importation de soie produite par les populations turques de l'Altaï.

La politique de reconquête mentionnée plus haut influence dans une large mesure la politique religieuse de Justinien. L'Empire byzantin s'étendant principalement à l'est, sa puissance est enracinée dans les territoires orientaux ; cependant, les habitants de quelques-unes de ses plus vastes provinces, telles que l'Égypte, la Palestine et la Syrie, sont monophysites. Si Justinien veut préserver la puissance de l'Empire et maintenir son influence sur ces territoires, il ne doit pas mécontenter ces populations. Sur les conseils de Théodora, il s'efforce alors d'obtenir l'allégeance des orthodoxes tout en se gardant d'offenser les monophysites. Conséquence de cette politique instable et contradictoire, la moindre provocation de la part des uns ou des autres dégénère en de violentes et sanglantes émeutes, que Justinien réprime en appliquant des mesures très dures. Sa politique de répression entraîne la montée d'antagonismes fanatiques entre les orthodoxes et les monophysites, ce qui coûte très cher à l'Empire quelques décennies plus tard, lorsque la menace arabe se fait jour.

Par ailleurs, le règne de Justinien est une période de création florissante dans le domaine des arts et de la culture. L'historiographie voit naître des historiens tels que Procope, la chronographie populaire se développe, l'hymno-

graphie ecclésiastique en plein essor est marquée par de grands personnages tels que Romanos le Mélode. En ce qui concerne l'art, la synérèse entre les éléments occidentaux hellénistiques et orientaux apparaît alors clairement : c'est de cette fusion que naît l'art byzantin. L'église Sainte-Sophie est particulièrement représentative de l'architecture byzantine ; les délicates mosaïques des églises Saint-Vital et Saint-Apollinaire à Ravenne, de même que l'église Saint-Démétrius à Thessalonique, sont caractéristiques de l'art byzantin.

L'empereur Justinien mène donc à bien de grandes réalisations au cours de son long règne : il réorganise la structure militaire et administrative de l'Empire et restaure l'unité méditerranéenne. Sa codification des lois est en soi une œuvre digne d'immortaliser son nom. C'est à cette époque, au cours de laquelle naît ce que nous appelons la civilisation byzantine, que la littérature et les arts prennent leur essor et atteignent leur apogée. Il convient cependant d'ajouter que les politiques extérieure et religieuse de Justinien sont synonymes d'oppression et ne connaissent qu'un succès éphémère. Ainsi, la gloire qui entoure Justinien et son règne n'est en réalité que l'éclat qui accompagne habituellement un grand personnage et la fin d'une époque.

12.4.3

L'invasion des Slaves et des Avars (env. 568 à 626)

Vasilka Tapkova-Zaimova

L'empereur Justinien profite des occasions qui s'offrent à l'Empire byzantin pour asseoir son autorité et repousser les attaques ennemies en Asie occidentale, en Afrique, en Italie et dans la région du Danube. Avant son avènement déjà, vers 517 et dans les années 520, les premiers raids de tribus slaves ont menacé les provinces byzantines dans la région du bas Danube et au sud du fleuve. Sous le règne de Justinien, ces peuples tentent également d'envahir les territoires byzantins, généralement sans succès. En revanche, les Slaves occupent une enclave au nord du Danube. À la mort de l'empereur, en 565, la situation se renverse complètement. Les frontières byzantines sont désormais menacées non seulement par les Slaves, mais également par les Avars. Ces derniers, qui vivent alors dans les régions du Caucase et au nord de la mer Noire, envoient en 558 une délégation à l'empereur byzantin. C'est là le premier contact officiel entre Byzance et les Avars qui, chassés de leurs terres d'origine en Asie par les Turcs orientaux, ont suivi les incursions d'autres tribus nomades vers l'ouest.

Les origines des Avars ne sont pas encore bien déterminées. Il est possible qu'ils aient des liens avec les Huns Hephtalites, les Warchonites (Ougours) ou encore avec les Jouan-Jouan mentionnés par les sources chinoises. Dans tous les cas, leur organisation est la même que celle de tous les « empires des steppes » : leur khanat n'est pas une unité politique stable, mais un ensemble de nombreuses hordes de cavaliers rassemblés autour d'un groupe de chefs qui dirigent les opérations militaires. À mesure qu'ils progressent vers l'Europe centrale et le bas Danube, ils parviennent à annexer des territoires de plus en plus vastes peuplés de communautés sédentaires. Ainsi, la combinaison des opérations militaires des Slaves et des Avars sape

la stabilité des territoires balkaniques de l'Empire byzantin. Au cours de ces raids, l'infanterie slave forme le gros des troupes et accompagne la cavalerie, qui constitue la force de frappe. Dans ce type de *beivolk*, l'autonomie des actions militaires est néanmoins totale.

Au début des années 560, alors qu'ils progressent en direction des territoires des Antes, situés dans les plaines du moyen Dniepr, les Avars déplacent vers le sud les peuples créateurs des céramiques de type Pen'kovka et des fibules digitées dites niproviennes. Sur les terres bordant le Siret et le Prut, affluents du Danube, ces tribus rejoignent les Slaves déjà fixés à cet endroit, point de départ de leurs raids sur le bas Danube.

C'est également dans les années 560 que les Avars commencent à jouer un rôle significatif dans les relations entre l'Empire franc et Byzance : cette dernière fait appel à eux à plusieurs reprises lors de conflits avec les Francs, justifiés par sa politique de préservation de l'équilibre du pouvoir. Les Avars deviennent pourtant peu à peu une formidable menace pour l'Empire byzantin. Ils forgent des relations étroites avec les Lombards, parviennent à vaincre les Gépides et s'installent entre le Danube et la Tisza. En 568, à la suite du retrait des Lombards en Italie, ils occupent la Pannonie, dont une partie au moins est peuplée par des tribus slaves qui se joignent aux Avars dans les expéditions menées sous le khagan Baïan I^{er}. La route vers les Balkans est alors libre.

La ville de Sirmium (l'actuelle Sremska Mitrovica) sur le Danube, un endroit stratégique, tombe par deux fois aux mains des Avars. Dans les années 590, ils progressent jusqu'à la mer Noire (jusqu'à la ville d'Anhialo) et menacent de détruire la grande muraille qu'Anastase I^{er} a fait construire en 512 entre la mer Noire et la mer de Marmara pour protéger les frontières de ces contrées très éloignées de la capitale byzantine.

Les Slaves daces installés dans la plaine de Valachie continuent quant à eux d'organiser leurs propres campagnes indépendamment du khanat avar, avec lequel ils entretiennent parfois des relations conflictuelles.

Au cours de leurs expéditions, les Avaro-Slaves suivent généralement les principaux axes militaires et les fleuves, pénétrant ainsi à l'intérieur des Balkans. À la fin du VI^e et au début du VII^e siècle également, de nombreux assauts sont lancés sur Thessalonique, la deuxième ville balkanique après Constantinople. On raconte qu'en 586 ou 587, au cours de l'un de ces sièges, 100 000 hommes étaient postés aux portes de la ville. Un recueil hagiographique consacré à Saint-Démétrios de Thessalonique comprend une description détaillée d'un autre siège (le quatrième), qui aurait eu lieu dans les années 620, voire dans les années 670. On peut déduire de ce récit que les Avaro-Slaves possèdent alors déjà d'impressionnantes machines de guerre. Il nous apprend également les noms de tribus slaves déjà fermement implantées en Macédoine, et même en Thessalie : les Strymoniens, les Rhynchines,

les Dragovites, les Sagoudates, qui entourent Thessalonique sur un périmètre considérable, les Bersites en Pélagonie, les Vaiounites en Épire et les Vélégusites en Thessalie. Si l'on se fie, entre autres, à la numismatique et à la toponymie, on les retrouve peu de temps après dans le Péloponnèse, en Achaïe et en Arcadie. De là, ils se livrent à des activités de piraterie dans les îles de la mer Égée, sur des navires dits monoxyles, taillés dans les troncs d'arbres.

Le début du VII^e siècle est également une période critique pour les territoires de l'Adriatique, où les Avaro-Slaves prennent notamment d'assaut la ville de Salone. Le *limes* danubien a également souffert de vingt années d'assauts répétés, et certaines villes de la région, telles qu'Apiaria et Anasamus, ont dû mettre en place leur propre milice. Finalement, en novembre 602, l'armée byzantine refuse de passer l'hiver dans ses quartiers au nord du Danube. Le centurion Phocas prend la tête de la révolte, qui coûte la vie à l'empereur Maurice. Les Slaves déferlent alors dans les territoires qui s'étendent au sud du fleuve, occupant la plaine du Danube et les villes, en partie désertées par leurs habitants. C'est probablement au cours de cette période que l'union tribale connue sous le nom des « Sept Tribus slaves » s'installe entre le Danube et le Rhodope, au côté des Severjanes, qui intègrent ensuite l'État bulgare après l'arrivée des Bulgares d'Asparouch dans le dernier quart du VII^e siècle. Dans le traité signé avec Byzance en 681, la Bulgarie est reconnue comme un État indépendant.

Le règne d'Héraclius (617-643) est marqué par une recrudescence des hostilités ponctuée de périodes d'accalmie, au cours desquelles le gouvernement de Constantinople doit faire face à des hausses systématiques du tribut annuel exigé par les Avars. Des hordes d'ennemis traversent impunément le territoire byzantin dans toutes les directions. Au cours d'un raid avar en Thrace, le *basileus* manque d'être capturé. Quelques années plus tard, en 626, alors que Constantinople est menacée du côté asiatique par les Perses et qu'Héraclius est lui-même pris par les affaires de l'Orient byzantin, une immense armée d'Avars comprenant également des contingents slaves et bulgares assiège la capitale byzantine. La ville impériale est sauvée par le patriarche Sergios et le chef militaire Bonos. Les ennemis se retirent après avoir mis le feu à leurs machines de guerre et un hymne d'action de grâce est composé en l'honneur de la Vierge Marie, protectrice de la ville.

Cet échec avar est suivi de guerres intestines au sein du khanat. Alors que les Avars reculent en direction des Alpes orientales, ils laissent la voie libre à d'autres Slaves du sud, les Serbes et les Croates, qui descendent des Carpathes et se dirigent vers les territoires situés autour de la Save, un affluent du Danube, et vers la Dalmatie.

L'installation de tribus et de groupes tribaux slaves dans les Balkans et, dans une moindre mesure, dans les zones côtières est un lent processus qui

entraîne des changements ethniques et démographiques considérables. Tandis que les Avars laissent peu de traces, les « sclavenies » (c'est ainsi que l'on nomme les régions où se sont installés les Slaves) deviennent une réalité au cœur de l'Empire byzantin, avec leurs traditions « démocratiques » et leur exploitation commune des terres arables. Peu à peu, l'Empire impose un statut de tributaires à ces peuples « autonomes », comme les qualifient certaines sources byzantines. Par la suite, ils sont intégrés à la population provinciale byzantine, adoptant ce qui reste de la culture antique, particulièrement dans les villes.

12.5

La formation des royaumes tribaux entre 400 et 600 apr. J.-C.

Note du directeur de publication

Joachim Herrmann

L'Empire romain d'Occident connaît une période de déclin au cours de la seconde moitié du v^e siècle, avant sa chute officielle en 476 apr. J.-C. Ses territoires sont conquis par des groupes tribaux (chapitre 12.3) et, à la fin du v^e siècle, le Royaume mérovingien voit le jour (chapitre 12.5.2). Comme nous l'avons montré précédemment, Justinien parvient durant le vi^e siècle à stabiliser la partie orientale de l'Empire romain. Alors que des tensions opposent les tribus d'origine barbare et les différents rangs, ordres et classes de la société romaine au sein de l'Empire, certaines tribus, dominées par leur aristocratie, parviennent à imposer leur autorité. Ainsi, des royaumes tribaux se mettent en place dans diverses régions de l'ancien Empire romain. Si la plupart sont éphémères, certains jettent les bases du système politique et social du haut Moyen Âge. Les royaumes tribaux les plus importants sont ceux des Goths, des Vandales, des Lombards (Longobards) et des Mérovingiens, qui se développent dans le contexte des invasions des Huns, des Avars et des Slaves et de la reconquête byzantine (chapitre 12.4.2). Ces royaumes sont à l'origine de changements sociaux et culturels pendant la phase de transition entre la société méditerranéenne antique et le Moyen Âge.

12.5.1

Les Goths, les Vandales et les Lombards

Herwig Wolfram

Voir les illustrations 70 et 71

Les noms de ces trois peuples évoquent ce que les historiens ont coutume d'appeler, depuis la fin du XVIII^e siècle, les « migrations tribales » (*Völkerwanderung*). Les Goths, les Vandales et les Lombards (Longobards) sont à l'origine du concept d'« invasions barbares » catastrophiques menées par de grands seigneurs de guerre tels que le Wisigoth Alaric (391/395-410), l'Ostrogoth Théodoric (451-526), le Vandale Genséric (428-477) ou le Lombard Alboin (568-572/573), qui détruisent l'Empire romain décadent et fondent des royaumes barbares sur son territoire. Il n'est donc pas étonnant de constater que le thème des « migrations tribales » a suscité pendant des siècles des jugements hâtifs qui se sont traduits soit par un rejet des peuples germaniques, incarnation du fanatisme et du Mal, soit par une identification à leur groupe et à leur glorieux passé belliqueux. Des travaux de recherche plus récents ont démontré que cette image, bien que séculaire, est sans fondement, subjective et fondée sur des préjugés. Ainsi, bien qu'il puisse s'offrir de l'*Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* (l'œuvre magistrale d'Edward Gibbon, 1737-1794), un historien de l'Antiquité tardive ne douterait pas que les royaumes barbares appartiennent au système politique romain du Bas-Empire. En effet, ces royaumes ne sont pas des États barbares importés de toutes pièces sur le territoire de l'Empire. Bien au contraire, leur avènement n'a été possible qu'à l'intérieur même des frontières romaines.

Certes, l'histoire des Goths, des Vandales et des Lombards est jalonnée de guerres, de carnages et de destructions. Pourtant il n'y a, dans la majeure partie des cas, aucun affrontement militaire entre l'Empire romain et les rois et royaumes barbares. À l'inverse, les relations entre les Romains et les Bar-

bares sont la plupart du temps régies par un traité appelé *foedus*. S'il est vrai que les royaumes barbares sont enracinés dans la tradition barbare, ils n'en constituent pas moins des institutions romaines liées aux plus hautes magistratures romaines et dotées de pouvoirs vices-impériaux. Par conséquent, les armées barbares sont également des armées de fédérés romains. En tant que successeurs des forces impériales, elles possèdent un droit modifié de transfert de pouvoir : ainsi, les peuples germaniques n'intronisent pas un empereur, mais un roi. Du point de vue de la constitution romaine, la royauté barbare est donc une anomalie qui réconcilie la pratique et la théorie de l'État dans l'Antiquité tardive.

Les Goths, tout comme les Lombards, revendiquent des origines scandinaves ; leurs sagas font coïncider leur arrivée sur le continent avec une victoire décisive sur les Vandales, qui n'ont quant à eux pas d'histoire écrite propre. En réalité, il ne s'agit probablement pas d'un incident isolé, mais d'une série de conflits qui finit par libérer les Goths et les Lombards du joug des Vandales, prédominants dans les territoires situés entre l'Elbe et l'Oder depuis la seconde moitié du I^{er} siècle apr. J.-C. Toutefois, la question n'est pas de déterminer si les Goths et les Lombards sont originaires de Scandina-



Figure 13 Reproduction d'un cavalier vandale d'une mosaïque de Carthage (tirée du « Weltgeschitche »).

vie, mais tout au plus de savoir si certains clans Goths et Longobards venus du nord ont traversé la mer Baltique pour débarquer sur le continent. Il faut donc prendre en compte, sinon comme des faits établis, du moins comme un fil conducteur, les sagas des Goths et des Lombards qui constituent la toile de fond de leurs exploits.

Lorsque les Romains pénètrent en *Germania libera* à l'est du Rhin, les Goths sont fermement implantés le long de la côte méridionale de la Baltique, dans ce qui est aujourd'hui la Poméranie. Cinq générations plus tard, ils s'installent à l'est, sur les rives sarmates de la Vistule moyenne. Là, ils forment le cœur de la vague barbare qui déferle sur le territoire romain le long du Danube au cours du dernier tiers du II^e siècle, et sont porteurs de profonds changements dont les répercussions se font sentir jusqu'à la mer Noire. À partir de 238, ils assaillent les provinces orientales de l'Empire romain pendant plus de quarante ans. Les Goths du III^e siècle sont considérés comme un nouveau peuple, proche des anciens « Scythes » ; c'est également le cas des Vandales.

Le premier grand royaume goth situé en dehors des frontières de l'Empire s'effondre à la fin du III^e siècle, lorsque qu'il est défait et presque totalement détruit par les empereurs Claude II dit le Gothique et Aurélien. Cette communauté tribale pluriethnique se désagrège alors définitivement. À l'est du Dniestr, ce sont probablement les Amales qui réussissent à préserver le royaume des Goths (les Ostrogoths Greutunges), tandis que le long du Danube inférieur les Tervinges-Vesi développent leur puissante oligarchie, dominée par les Balthes, qui instaure un système politique décentralisé, rendant ainsi possible la première territorialisation d'un peuple goth aux portes de l'Empire romain.

Cependant, l'invasion des Huns détruit le royaume oriental et l'oligarchie occidentale des Goths (chapitre 12.3.1). Ceux parmi les deux peuples qui n'acceptent pas de devenir des Goths hunniques et qui parviennent à échapper au joug des envahisseurs se réfugient en territoire romain. Ils deviennent à ce moment des fédérés de l'Empire, c'est-à-dire des membres des forces militaires romaines. Il ne leur est alors possible de conserver leur identité politique et ethnique que dans la mesure où ils demeurent sous les ordres de leurs propres chefs. Cependant, conformément à la pratique constitutionnelle romaine, ces chefs doivent être à la fois des rois et des chefs militaires (*magistri militum*) reconnus par l'empereur. Une nouvelle royauté barbare voit donc le jour, dont les rois occupent les plus hauts postes de la bureaucratie militaire romaine. La plus ancienne de ce type de royautés tribales est celle des Wisigoths, les successeurs des Tervinges-Vesi. Le premier de ces rois est Alaric I^{er}, membre de la famille royale des Balthes, qui conquiert Rome en 410 : il est un exemple pour tous les rois goths, vandales et lombards à venir.

Les successeurs d'Alaric poursuivent la migration des Wisigoths jusqu'à ce qu'ils parviennent à s'installer en Aquitaine, en 418, où ils font de Toulouse le centre de leur royaume. Dans celui-ci, les deux tiers des recettes fiscales romaines reviennent aux fédérés wisigoths en tant que *sortes Gothicae* exonérés d'impôts, tandis que le « tiers des Romains » sert à l'entretien de l'administration dans les villes romaines. Là encore, les Wisigoths mettent en place une solution durable au problème de l'implantation des royaumes barbares sur le territoire romain. La façon dont le peuplement s'opère dans le sud de la Gaule constitue en effet un compromis viable entre les exigences de chefs tels qu'Alaric I^{er} et les tentatives du gouvernement impérial, vouées à l'échec, d'installer les Barbares aux frontières ou dans les régions inhabitées de l'Empire romain. L'armée des Goths est en réalité une armée de fédérés romains, dont l'entretien est traditionnellement laissé à la charge des *curiales*, les notables des villes. Toutefois, la différence fondamentale réside dans le fait que cette armée demeure sur le territoire pour une période prolongée et constitue ainsi la base d'un royaume qui disparaît en 507, lorsque les Wisigoths perdent la bataille de Vouillé contre les Francs de Clovis. Ils se retirent dans le Languedoc et en Espagne où ils fondent finalement le royaume de Tolède, qui tombe aux mains des Arabes lors de l'invasion de 711.

Les « techniques d'accommodement » (Goffart, 1980) connaissent ça et là quelques variantes. Ainsi, les Ostrogoths italiens se contentent d'un tiers des recettes fiscales. Ceci tient probablement au fait que la distribution traditionnelle des revenus (un tiers pour l'armée, un tiers pour le gouvernement central et un tiers pour l'administration curiale) n'est applicable que dans l'Italie d'Odoacre (476-493) et de Théodoric, qui ont tous deux pris le contrôle de l'appareil gouvernemental romain. En revanche, les royaumes wisigoths, vandales et lombards sont composés de villes dans lesquelles l'administration romaine ne fonctionne que jusqu'au niveau des *curiales*. Les institutions centralisées doivent y être créées et financées par les rois barbares.

La plupart des Ostrogoths Greutunges, soumis en 375-376, « ont prêté serment aux Huns et sont leurs fidèles serviteurs ». Le prestige des Amales, l'ancien clan royal des Ostrogoths, a si peu souffert malgré la sujétion, la division, la guerre civile ouverte et même des interrègnes de plusieurs décennies qu'une branche de la famille est en mesure de restaurer son pouvoir sur les Goths non romains au sein de la confédération hunnique et d'asseoir son autorité à la suite de la consolidation de la domination des Huns. Entre 380 et 440, les sources historiques ne font état d'aucun nom ou événement lié à la tradition de la famille des Amales. Les récits ne retrouvent un véritable fondement historique qu'avec la génération du père de Théodoric, lorsque les Ostrogoths marchent au sein des armées d'Attila contre l'Empire romain d'Occident et ses alliés Wisigoths en 451. Deux ans plus tard, la mort inat-

tendue d'Attila met une nouvelle fois les Amales à l'épreuve : la décision de rester ou non fidèles aux Huns provoque une scission au sein de nombreux groupes tribaux lorsque éclate la bataille de Nedao en 454-455.

Il ne fait pratiquement aucun doute que lors de cette bataille, les Ostrogoths restent loyaux aux Huns et se battent aux côtés des perdants. Une grande partie des Ostrogoths hunniques doit alors demander l'admission sur le territoire de l'Empire, qui lui est accordée à condition qu'ils s'installent en Pannonie. Une décennie plus tard, Théodoric, qui avait été emprisonné à Constantinople pendant une dizaine d'années, reprend le pouvoir et déplace le royaume des Ostrogoths de Pannonie en Mésie. En 488, l'empereur d'Orient Zénon (474-491) signe un traité avec Théodoric et l'envoie en Italie pour chasser du pouvoir l'usurpateur Odoacre. En Italie, Théodoric fonde le plus célèbre et le plus glorieux des royaumes barbaro-romains. Ce royaume survit à la mort de son fondateur en 526 et n'est détruit qu'en 552, lorsque l'empereur oriental Justinien I^{er} (527-565) parvient finalement à reconquérir l'Italie (*ill.* 70).

La destruction du royaume des Ostrogoths survient environ vingt ans après la reconquête de l'Afrique vandale. Alors que l'armée hunnique s'apprête à franchir les Carpates, les Vandales, qui vivaient dans le nord-est de l'actuelle Hongrie et en Silésie, abandonnent leur terre d'origine et migrent vers l'ouest, suivis par d'autres groupes tribaux. Après avoir traversé le Rhin en 405-406, ils envahissent la Gaule romaine, franchissent les Pyrénées et dévastent l'Espagne. En 429, chassés de la péninsule Ibérique par les Goths, ils naviguent vers l'Afrique romaine. Le roi Genséric prend la tête de la « longue marche » entre Ceuta et Carthage, où il fonde un royaume puissant qui domine « terres et mers ». Après la mort de Genséric en 477, le royaume vandale connaît une période de déclin, pour finalement s'effondrer lors de la reconquête de Justinien en 534.

Les Lombards sont les derniers à venir prendre leur part des richesses de la Méditerranée. Ils sont mentionnés pour la première fois sur les rives de l'Elbe inférieur au I^{er} siècle apr. J.-C., puis la tribu se déplace vers le nord, en Bohême, où elle est assujettie par les Hérules vers la fin du V^e siècle. Une vingtaine d'années plus tard, les Lombards mettent fin à la suprématie des Hérules et fondent un puissant Royaume qui s'étend de ce qui est aujourd'hui le sud de la Moravie et l'est de l'Autriche à l'ouest de la Hongrie et au nord-est de la Yougoslavie. Là, les rois lombards deviennent des fédérés de l'Empire et se mettent au service du général romain qui attaque et finit par défaire le Royaume des Ostrogoths italiens. En 568, lorsque les Avars, les « nouveaux Huns », font leur apparition sur le théâtre des hostilités en Pannonie, les Lombards abandonnent leurs terres et se dirigent, avec de nombreux autres groupes tribaux et indigènes, vers l'Italie. Ils luttent alors avec acharnement pour leur survie pendant des décennies, combat qui se solde par

le partage de la péninsule en deux territoires : l'Italie impériale et l'Italie lombarde. Cette dernière elle-même ne constitue pas une véritable entité politique. L'Italie du Nord et la Toscane forment le Royaume lombard dont la capitale, Pavie, est située au sud de Milan dans une région encore aujourd'hui appelée Lombardie. Outre le Royaume lombard, il existe également deux puissantes institutions politiques qui échappent à l'autorité royale : le duché de Spolète en Italie centrale et le duché de Bénévent au sud de l'Italie. Ce dernier a même survécu à la fin de l'État indépendant lombard, lorsque Charlemagne conquiert le Royaume lombard et le duché de Spolète en 774.

L'écrasante majorité des Goths, des Vandales et des Lombards adhère à l'arianisme, qui subordonne le Saint-Esprit au Fils et le Fils au Père, et enseigne leur différence substantielle. Peu après 350, l'évêque des Goths Ulfila et ses acolytes entreprennent la traduction de la Bible, jetant ainsi les bases de l'évangélisation des Goths et de la plupart des peuples germaniques (*ill.* 71). En effet, ils font de la langue gothique un instrument subtil qui trouve immédiatement sa place parmi les langues classiques de la Bible. Environ trois cinquièmes de la Bible gothique sont conservés dans le célèbre *Codex Argenteus*, édité à Ravenne vers l'an 500. Théodoric professe la foi arienne et agit en son nom ; les résultats de ses efforts et le climat intellectuel qu'il instaure figurent à ce jour parmi les plus remarquables réalisations de l'esprit européen. Une grande partie de ce qui est considéré encore aujourd'hui comme le « miracle de Ravenne » n'est autre que l'héritage de ce roi ostrogoth.

Avec la fondation de royaumes barbares sur le territoire romain, les traditions ancestrales germaniques ne suffisent plus à régler l'ensemble des problèmes posés par la cohabitation des Barbares et des Romains. Les rois Wisigoths se doivent donc, dans un premier temps, de promulguer des lois écrites réglementant l'héritage et la propriété privée, lois dont le nombre augmente peu à peu pour finalement être codifiées de façon systématique. Le premier texte de cette législation est le *Codex Euricianus*, du nom du roi wisigoth Euric (466-484). Son fils Alaric II (484-507) poursuit son œuvre avec le *Breviarium Alaricianum*, probablement promulgué le 2 février 506, qui contient le droit romain du territoire wisigoth. Ces deux codifications attestent le caractère exemplaire du travail législatif réalisé par les Wisigoths, qui s'est révélé tout aussi important dans l'histoire que la traduction de la Bible par Ulfila. Bien que nous ne disposions d'aucune trace de la codification vandale, nous savons que deux décrets royaux ou même des lois contre les Romains catholiques ont été publiés en 483-484. Dans la mesure où il tente de faire de son royaume italo-gothique un État indépendant mais néanmoins subordonné à l'empire unifié, Théodoric ne promulgue pas de lois ; il publie toutefois l'*Edictum Theoderici*, qui modernise le droit romain impérial en l'adaptant à la situation de l'époque, tout en se gardant d'interférer

avec les prérogatives de la législation impériale. Le roi lombard Rothari (636-652) adhère encore à cette théorie politique lorsqu'il entame la rédaction d'une législation lombarde en publiant le célèbre *Edictus Rothari* en 643.

Il est vrai que l'arianisme barbare prolonge plus que de raison la scission entre les Barbares et les Romains. Lorsque l'arianisme vandale et ostrogothique perd de son influence avec la chute des royaumes d'Afrique et d'Italie, le troisième concile de Tolède, en 589, sonne le glas de l'arianisme wisigothique. Le dernier évêque lombard adhère au credo catholique de Nicée peu après 680. Toutefois, dans la mesure où les rois barbares codifient les lois, ils souhaitent que leurs peuples reconnaissent la *civilitas*, l'autorité de la loi, qui rend possible la réconciliation des populations indigènes et étrangères et permet à la vie de suivre son cours. Hormis dans ce domaine, les réalisations que l'on peut attribuer aux rois et peuples barbares sur le territoire romain sont peu nombreuses. En outre, ces peuples ne tardent pas à perdre leur relative indépendance et à substituer à leurs royaumes réels celui des sagas héroïques et même des mythes irrationnels. Pourtant, le souvenir de leurs actes n'a jamais cessé de fasciner, pour le meilleur ou pour le pire.

12.5.2

Le Royaume mérovingien

Waltraud Bleiber

En termes d'origines, de développement et de structures, le Royaume mérovingien (*carte 12*) se distingue des royaumes tribaux des Goths, des Vandales et des Lombards. Dix années après que l'armée romaine, majoritairement constituée de Germains, a choisi Odoacre pour roi d'Italie, mettant ainsi un terme au règne de Romulus Augustule, dernier empereur romain d'Occident, les Francs lancent leurs attaques contre le royaume du *magister militum* romain Syagrius, situé en Gaule entre la Somme et la Loire. Syagrius est défait près de Soissons en 486 par les Francs, emmenés par leur roi Clovis. Ce dernier, que l'on considère comme le véritable fondateur du royaume franc des Mérovingiens, n'est avant cet épisode militaire qu'un roi issu de l'aristocratie tribale franque parmi d'autres. Il réside à Tournai, tout comme son père Childéric, mort en 482. À cette époque, les Francs Saliens occupent un territoire bordé par le bas Rhin au nord et par la Somme au sud.

La principale conséquence de la défaite de Syagrius et de la conquête de ce territoire par les Francs est un important rééquilibrage des pouvoirs en faveur de ces derniers dans les régions occidentales et non romaines d'Europe centrale. Dans ces zones, les Francs acquièrent une supériorité significative sur tous les autres royaumes germaniques. En prenant la succession de Syagrius, Clovis s'arroge les biens fiscaux romains. En offrant des terres aux membres de sa cour, l'aristocratie tribale franque, ainsi qu'aux propriétaires gallo-romains originaux, il parvient à inciter certains à intégrer son armée ou l'administration.

L'adoption du catholicisme par Clovis et les groupes francs au pouvoir, une dizaine d'années après la défaite de Syagrius, revêt une importance particulière dans l'histoire de l'Europe, même bien après les temps mérovingiens. On pense que Clovis est baptisé par Remi, évêque de Reims, le jour de Noël 498. La communauté de confession catholique qui naît par suite de la conversion de Clovis assure au roi des Francs le soutien des évêques gaulois, qui détiennent d'importantes ressources matérielles et dont l'influence sur la vie sociale, éducative, intellectuelle et politique est considérable. En outre, la

communication entre les conquérants francs et le peuple gallo-romain assujéti est généralement améliorée grâce à cette conversion, qui permet également d'accélérer le processus de coopération mutuelle entre les chefs francs et les autorités gallo-romaines. Cette alliance avec les autorités locales crée les conditions nécessaires pour que le roi des Francs et son administration puissent se servir des institutions financières et judiciaires romaines tardives, y compris après l'établissement de l'autorité franque en Gaule.

Sous le règne de Clovis, les Francs repoussent les armées germaniques des Alamans, probablement en 496, puis l'armée des Goths de l'ouest menée par le roi Alaric II en 507. Les Francs sont désormais en mesure d'étendre leur royaume vers l'est, au-delà du Rhin jusqu'au Danube supérieur et au Main central, et vers le sud jusqu'aux Pyrénées. Clovis meurt en 511. Ses fils Thierry I^{er}, Clodomir, Childebert I^{er} et Clotaire I^{er} se partagent le royaume des Francs ; la politique de conquête reprend de manière conjointe au bout de quelques années. Ils soumettent les Thuringiens en 531, puis les Burgondes en 534. Peu de temps après, les Bavaois sont à leur tour assujettis au royaume des Francs.

Le Royaume mérovingien atteint son apogée au milieu du VI^e siècle. Il inclut alors d'importantes parties d'Europe centrale et occidentale. Les frontières du royaume sont délimitées au sud par les Pyrénées et à l'ouest par une ligne allant des Pyrénées jusqu'à l'embouchure du Rhin en longeant la côte atlantique. À l'est du Rhin, la sphère d'influence franco-mérovingienne s'étend jusqu'à l'Elbe, le haut Main et l'Ems.

Pendant les conquêtes franco-mérovingiennes, de nombreuses populations qui diffèrent tant au niveau ethnique que linguistique, mais aussi diverses régions ayant des caractéristiques économiques, sociales, politiques et culturelles distinctes sont regroupées de force au sein d'un même royaume. Ces différences ont une grande influence sur la vie intellectuelle et culturelle de l'Europe centrale et occidentale jusque tard dans le Moyen Âge.

À l'intérieur du Royaume mérovingien, le contraste est déjà flagrant entre les régions germaniques situées à l'est du Rhin, qui n'ont jamais été intégrées à l'Empire romain, et les régions occidentales, peuplées par une population majoritairement gallo-romaine et ayant fait partie de cet empire pendant des siècles. Historiquement, cette opposition est d'une importance capitale dans la mesure où les régions du Royaume mérovingien situées à l'ouest du fleuve, grandement influencées par les traditions de la société romaine, ont atteint un niveau de développement en matière d'organisation sociale, de vie culturelle et de travail beaucoup plus élevé que celles situées à l'est du Rhin, correspondant à l'ancienne *Germania libera*. Ces écarts de développement sont illustrés par l'existence, à l'ouest, de villes, d'une culture urbaine et surtout d'une Église chrétienne et d'une organisation cléricale dont la *Germania libera* est presque totalement dépourvue. Le

royaume des Francs ne parvient pas entièrement à combler ce fossé avant que la dynastie des Mérovingiens ne soit renversée par les Carolingiens en 751. Les disparités sont néanmoins réduites grâce au début de l'évangélisation et à la volonté des Mérovingiens de créer une administration homogène au sein de leur royaume. Les conditions nécessaires à ce développement sont le fruit de la politique de conquête menée par les Francs mérovingiens à la fin du v^e et au cours du vi^e siècle, qui met en place un contexte politique et militaire favorable aux forces occidentales lesquelles, supérieures en termes économiques, sociaux et culturels, peuvent alors s'engager dans les régions du royaume situées à l'est du Rhin.

L'établissement massif de paysans francs libres dans le nord de la Gaule conduit à une transformation radicale de la situation socio-économique héritée de l'Antiquité romaine. Il contribue en outre à réduire considérablement l'étendue des zones dans lesquelles les langues gallo-romaines sont parlées, à substituer la loi salique à la loi romaine et à anéantir dans une large mesure la culture romaine. Dans le centre et le sud de la Gaule, en revanche, la vie intellectuelle et culturelle reste bien ancrée dans les traditions de l'Antiquité tardive jusque tard dans le vii^e siècle. Dans les villes méridionales, l'Église chrétienne et plusieurs écoles qui ont survécu à l'effondrement de l'Empire romain continuent notamment à transmettre ces traditions. À Bordeaux, par exemple, une école prestigieuse ayant formé les membres de la classe dirigeante gallo-romaine existe toujours au cours de la première moitié du vi^e siècle.

Ce sont les conditions sociales et économiques qui rendent possible cette continuité de la vie culturelle. Elles se caractérisent par le passage, sous le règne de Clovis I^{er} et de ses successeurs immédiats, du système d'esclavage déclinant au système féodal. L'existence de vastes domaines séculiers et cléricaux, cultivés par des esclaves et des colons (travailleurs liés), illustre parfaitement les conditions de l'époque. Le *Testament* de l'évêque de Reims, Remi, rédigé en 530 environ selon la loi romaine, fournit des informations précieuses sur ce type de propriété et son mode d'exploitation. La structure sociale des villes du centre et du sud de la Gaule est marquée par un nombre considérable d'ecclésiastiques qui servent dans les églises épiscopales et les autres institutions cléricales situées à l'intérieur ou à l'extérieur des murs des villes.

Dans le centre de la Gaule, notamment dans les régions situées entre la Loire et les Pyrénées, les anciens sénateurs romains conservent des postes de la classe dirigeante jusqu'en 600. Certains membres de cette classe sociale sont évêques dans les villes ; d'autres sont devenus des ducs et des comtes sur lesquels les rois mérovingiens fondent en grande partie leur pouvoir. Cette aristocratie de sénateurs continue à cultiver les traditions de la culture romaine. Grâce à ses activités au sein de l'Église chrétienne et au nom du roi,

Les œuvres de l'évêque Grégoire de Tours et de Venance Fortunat, originaire de l'Italie septentrionale des Goths de l'Est (les Ostrogoths), sont une mine d'informations sur la vie intellectuelle de cette classe dirigeante et les relations culturelles au sein du royaume mérovingien dans son ensemble. Grégoire, dont les parents appartenaient à l'aristocratie gallo-romaine des sénateurs, devient évêque de Tours en 573. Son oncle Gallus était évêque de Clermont-Ferrand et sa mère était la petite-fille de l'évêque Grégoire de Langres. Grégoire de Tours est célèbre pour son *Histoire des Francs* (en dix volumes), son œuvre majeure dans laquelle il traite — de manière très détaillée, à la façon de l'*Histoire des Goths* de Cassiodore — de la conquête germanique de la Gaule, de l'histoire des conquérants, de l'évolution radicale des conditions sociales du peuple gallo-romain due aux conquêtes et de la situation de l'Église chrétienne. Venance Fortunat, ami de Grégoire de Tours, arrive dans le royaume des Francs vers 560. Son œuvre est un parfait exemple de la tradition poétique antique tardive, alors en déclin dans le Royaume mérovingien. Influencés par la poésie romaine classique, ses talents de poète sont appréciés par des membres gallo-romains puissants des classes dirigeantes ainsi qu'à la cour des rois francs. Radegonde, fille du roi thuringien et fondatrice du couvent Sainte-Croix de Poitiers vers 560, commande à l'évêque Fortunat une description poétique de la chute du Royaume thuringien.

La supériorité culturelle et intellectuelle de la partie gallo-romaine du Royaume mérovingien et l'existence d'une organisation cléricale bien en place, héritée de l'époque romaine et divisée en provinces et en diocèses, permettent aux ecclésiastiques de ces régions de réorganiser l'Église dans le nord de la Gaule et dans les régions du Rhin et d'évangéliser les populations franques rurales et barbares. L'évêque Nicetius, placé à la tête du diocèse de Trèves par le roi franc Thibert I^{er} vers 525, est certainement originaire de Limoges ; au VII^e siècle, le moine Amand, venu d'Aquitaine, parcourt la Flandre afin d'évangéliser les populations franques.

Si la classe dirigeante du Royaume mérovingien apprend à lire et à écrire, le peuple gallo-romain, les esclaves et les colons sont sans doute illettrés, tandis que les paysans germaniques francs, alamans, thuringiens et bavares intégrés au royaume sont totalement analphabètes. Cette lacune explique le manque de documents écrits relatifs à leur zone de peuplement ; c'est également la raison pour laquelle les idées culturelles et les croyances religieuses des peuples germaniques ne nous sont parvenues qu'à travers leurs produits artisanaux, tels que des vêtements, des bijoux et des armes.

L'un des écrits majeurs traitant de la vie sociale, politique, individuelle et même idéologique de l'époque est la *Lex salica*, la loi des Francs Saliens. Ce document, rédigé en latin dans les dernières années du règne de Clovis I^{er}, donne des informations essentielles sur la vie quotidienne et la stratification

sociale des Francs, mais aussi sur l'agriculture, l'artisanat, les modes de peuplement et bien d'autres domaines encore à l'époque de la mise en place du Royaume et du gouvernement mérovingiens.

Si la communication entre l'Église, les classes dirigeantes mérovingiennes et l'administration est grandement facilitée par leur connaissance commune du latin, de nombreux obstacles entravent, en revanche, la communication quotidienne entre les populations gallo-romaine et germanique. Dans l'ancienne Gaule romaine, plusieurs formes de latin vulgaire se développent au fil des années et se transforment en autant de dialectes de vieux français. La population germanique continue néanmoins d'utiliser des langues tribales et dans certaines parties du royaume mérovingien, on continue également à parler le celte.

Grégoire de Tours et Venance Fortunat sont les derniers représentants littéraires de la vie culturelle de l'Antiquité tardive au sein du Royaume mérovingien. Au début du VII^e siècle, le royaume atteint une nouvelle phase de son développement. On assiste à une rupture importante durant la seconde moitié du VI^e siècle avec d'une part la fin du conflit qui oppose depuis plusieurs décennies les différents groupes de la dynastie des Mérovingiens pour le contrôle du royaume, et d'autre part la division du Royaume mérovingien en trois parties : la Neustrie, l'Austrasie et la Burgondie. À cette époque, l'éducation et la culture prennent de plus en plus des formes médiévales et féodales. C'est le début de la période historique durant laquelle l'Église chrétienne domine la vie intellectuelle et culturelle en Europe centrale et occidentale.

Clotaire II, roi de Neustrie, soutenu par les aristocraties de l'Austrasie et de la Burgondie menées par Arnoul de Metz et Pépin l'Ancien, dépose la reine Brunehaut en 613. Ainsi, Clotaire II puis son fils Dagobert I^{er} exercent un pouvoir absolu sur le Royaume mérovingien. Ceci n'est possible que grâce au statut politique particulier accordé par les rois mérovingiens aux membres de l'aristocratie cléricale et séculière austrasienne et burgonde. Ce particularisme fait l'objet d'un édit pris par Clotaire II à Paris en 614, qui répond aux exigences de l'aristocratie et crée les conditions de leur alliance avec la famille royale.

Le règne de Clotaire II ouvre la voie à une période de renouveau et d'intensification de la vie culturelle et intellectuelle, largement influencée par la religion chrétienne. Cette évolution est marquée par le monachisme irlandais et écossais et s'achève après le règne de la reine Bathilde qui, sous la pression de l'aristocratie neustrienne, est envoyée au couvent de Chelles, près de Paris, qu'elle avait elle-même fondé vers 665. Vers 590, Colomban, l'un des principaux représentants du monachisme irlandais et écossais, quitte le monastère de Bangor, dans le nord-est de l'Irlande, pour le Royaume mérovingien. Il fonde alors le monastère de Luxeuil, dans les contreforts du sud-

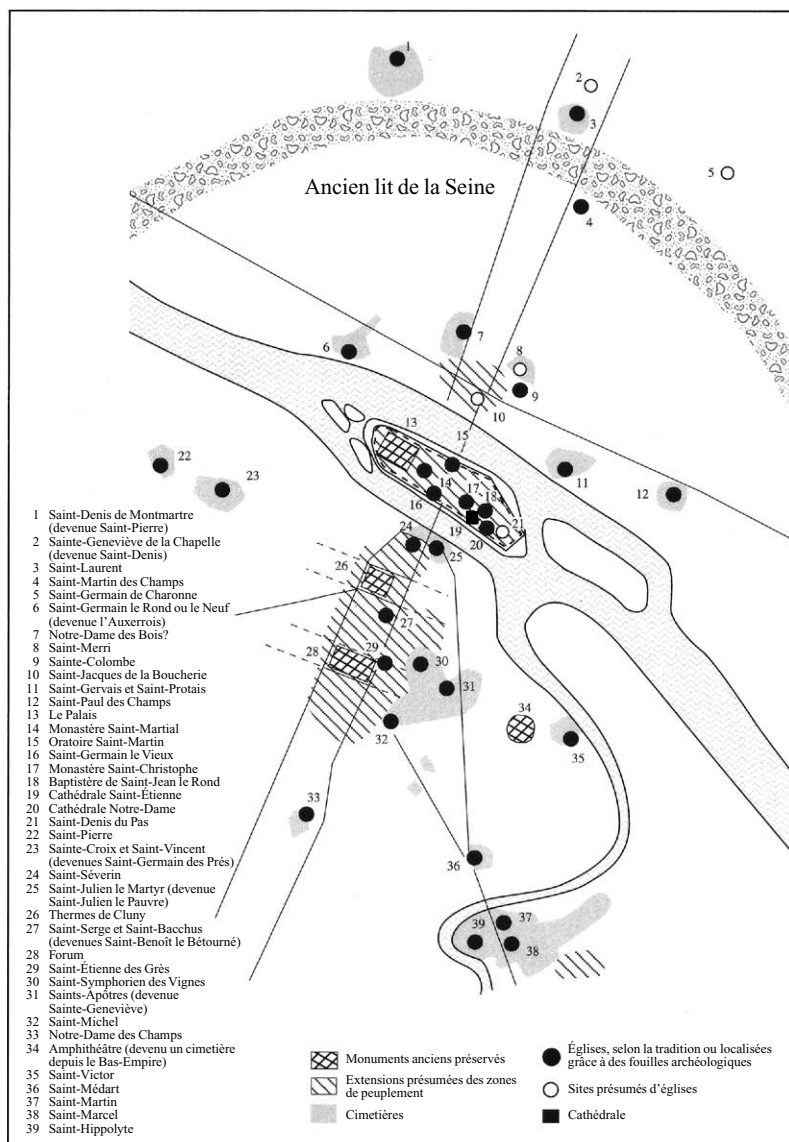


Figure 14 Les zones de peuplement mérovingiennes dans la région de Paris, selon des études archéologiques (d'après P. Périn et P. Velay, 1980).

ouest des Vosges, qui devient rapidement le centre d'un mouvement qui se répand en Neustrie et dans les régions austrasiennnes et burgondes avoisinantes. La royauté franco-mérovingienne et l'aristocratie séculière comptent parmi les principaux instigateurs de ce mouvement. Sous les règnes de Clotaire II, de Dagobert I^{er} et de la reine Balthilde, de nombreux monastères et couvents inspirés de celui de Luxeuil sont construits avec le soutien actif des souverains. Vers l'an 657, Balthilde fonde le monastère de Corbie afin d'y envoyer des moines de Luxeuil. Grâce à son école d'écriture et sa bibliothèque, ce monastère influence largement la vie culturelle du royaume carolingien.

La cour de Clotaire II joue un rôle prépondérant dans la diffusion du monachisme de Colomban, de nombreux hommes du roi ayant adopté son mode de pensée et soutenu sa propagation en construisant de nouveaux monastères. Parmi ces hommes, Éloi, le plus célèbre orfèvre du Royaume mérovingien, fonde en 632 le monastère de Solignac, près de Limoges, avec le soutien de Dagobert I^{er}.

Le développement de la vie cléricale entraîne des progrès culturels et artistiques. On connaît l'existence d'œuvres impressionnantes, dans plusieurs domaines (architecture, orfèvrerie, constructions en pierre, taille de la pierre), créées dans le contexte de la cour royale et des villes-cathédrales. L'architecture intérieure réalisée par Éloi du monastère de Saint-Denis, près de Paris, qui devient un centre sacré et religieux du royaume mérovingien — comme Saint-Martin de Tours sous le règne de Dagobert I^{er} —, l'église en pierre de Saint-Jean, à Poitiers, et les œuvres en pierre de taille de la crypte du monastère de Jouarre, à l'est de Paris, témoignent d'une créativité extraordinaire (*fig. 14*).

12.6

L'héritage romain et l'avènement de la société médiévale

12.6.1

Le problème de la continuité

Joachim Herrmann

Les historiens ne cessent de s'interroger sur l'héritage romain et son influence sur la société médiévale. Leurs sujets de débat concernent principalement les notions de continuité et de discontinuité, mais également les questions relatives aux révolutions, aux réformes et aux bouleversements sociaux. Selon la théorie adoptée, les indicateurs clés varient : ce sont ainsi des dates et des événements différents qui sont retenus pour séparer la fin de l'Antiquité du début du Moyen Âge. Ce problème ayant trait aux grandes évolutions de l'histoire européenne, il est devenu un thème récurrent des congrès et des ouvrages historiques. Le principal tenant du concept de continuité ininterrompue entre les périodes romaine et médiévale est Alfons Dopsch (1924) : dans son livre sur les fondements économiques et sociaux de la civilisation européenne, il s'efforce de démontrer l'existence d'une continuité quasi parfaite. En revanche, pour Henry Pirenne (1937), bien qu'il

y ait effectivement une continuité entre l'Empire romain et les royaumes tribaux qui lui succèdent, l'expansion islamique qui se produit au VII^e siècle autour de la Méditerranée débouche sur une rupture presque complète. La société fondée sur l'héritage romain s'effondre et est remplacée par une société différente : la société médiévale. En Occident, le déclin des Mérovingiens et l'avènement des Carolingiens illustrent cet état de fait.

Les différents points de vue des historiens sur ces questions sont recensés dans un ouvrage dirigé par P. E. Hübinger (1969). Depuis le milieu du XIX^e siècle, la question de la continuité et de la discontinuité est liée à celle de l'existence ou non d'une révolution politique et sociale entre les sociétés romaine et médiévale. J. G. Herder s'était déjà penché sur cette question en 1784, puis par la suite ce sont Hegel, Karl Marx et Frederick Engels qui l'ont intégrée à leur théorie sur la formation socio-économique des sociétés. En 1884, Engels introduit l'idée d'une « révolution complète » qui aurait entraîné, en quelques siècles, le passage de la société de l'Antiquité tardive à la société féodale médiévale. Malgré la multitude des arguments et des points de vue, les historiens peuvent être répartis en deux catégories principales. D'un côté, ceux qui sont convaincus de l'apparition d'un prototype de société médiévale dans l'Empire romain du IV^e siècle apr. J.-C. : au cours des siècles suivants, ce type de société n'aurait fait que se développer à l'intérieur d'un cadre politique différent (Müller-Mertens, 1985). De l'autre, ceux pour qui l'existence, sous le Bas-Empire, de certaines institutions comparables à celles du Moyen Âge, telles que le colonat (« travail lié »), le patronage ou l'Église chrétienne, ne conduit qu'à un simple changement du système social de l'Antiquité fondé sur l'esclavage, et non à une société nouvelle. Celle-ci ne voit le jour qu'après une lutte de longue haleine entre les représentants des différents ordres et classes de la société romaine du Bas-Empire et ceux des sociétés plus ou moins tribales des Germains, des Celtes, des Slaves, etc. Au sein de ces dernières, les institutions sociales des fermiers libres, fondées sur une forme particulière de propriété privée appelée *allod*, sont d'une très grande importance et s'incarnent dans la loi salique des Francs. L'ordre social des fermiers libres possédant un *allod*, régi par un système tribal en déclin, les encourage à agir politiquement et militairement. Ainsi, ils s'organisent en un groupe social formé d'individus libres capables de défendre leurs intérêts contre les rois, l'aristocratie et le système seigneurial. On assiste donc d'une part à une période de transition entre les sociétés antique et médiévale marquée par une lutte entre les forces politiques et militaires romaines et celles, de plus en plus puissantes, des groupes tribaux, qui commencent à établir des royaumes dans les provinces romaines conquises, et d'autre part à l'émergence d'antagonismes entre les principaux ordres sociaux des groupes et royaumes tribaux.

Pour la première fois, un traité fondant un territoire germanique indépendant dans les provinces balkaniques romaines de Mésie et de Thrace est signé entre les Goths et l'empereur romain Théodose après leur victoire sur les Romains lors de la bataille d'Andrinople en 378. Les Goths deviennent ainsi des fédérés, et leur présence en tant que force indépendante à l'intérieur des frontières romaines est légalisée. Le même événement se produit quelques années plus tard dans la région du bas Rhin : les tribus franques obtiennent le statut de fédérés et s'installent dans une partie de la Germanie inférieure, suivies des Burgondes et d'autres tribus. Au cours des deux dernières décennies du IV^e siècle, diverses tribus barbares établies à l'origine hors du territoire romain — bien que pour la plupart en relation avec la société romaine depuis longtemps — viennent se fixer de l'autre côté des frontières. Elles sont ainsi en contact direct avec les différentes structures, institutions, classes et ordres sociaux de l'Empire romain : la situation régionale détermine le degré de continuité ou de discontinuité résultant des interactions qui s'opèrent alors. D'un point de vue politique et militaire, l'Empire romain d'Occident et ses principales institutions sont généralement délaissés, mais les pratiques romaines en matière d'organisation du gouvernement et du pouvoir perdurent encore partiellement. Le roi des Ostrogoths, Théodoric, qui réside depuis 493 à Ravenne, en Italie, est favorable à une renaissance de l'Empire romain d'Occident sous la férule de son peuple. Ainsi, au cours de son règne, les Romains et les Goths cohabitent paisiblement.

Au début, il agit avec l'accord du souverain de l'Empire byzantin affaibli et se voit attribuer les titres romains de « patricien » et de « consul ». De la même façon, les Wisigoths et les Burgondes fondent leurs royaumes en Espagne et en Gaule en symbiose avec leurs prédécesseurs romains, intégrant leurs structures et leurs institutions.

L'interaction entre les royaumes francs et la société romaine est beaucoup plus faible, mais elle existe tout de même et se traduit par un certain degré de continuité. La conversion de Clovis, de son aristocratie puis du peuple franc au christianisme, vers l'an 500, induit une forme de renaissance de la tradition romaine de l'Antiquité tardive.

Les royaumes tribaux des Thuringiens, la confédération tribale des Saxons et les autres tribus situées très au-delà des provinces romaines s'inspirent quant à elles très peu des traditions romaines.

On distingue généralement trois zones dans lesquelles le degré de continuité et de discontinuité et d'adoption des traditions romaines favorise plus ou moins l'émergence de la société médiévale (Herrmann, 1986) : une zone d'interaction très forte, comprenant les régions méditerranéennes ; une zone d'interaction moyenne, qui s'étend de l'Angleterre et du nord de la France au Danube et à la mer Noire, et inclut d'anciennes provinces

romaines et des territoires situés à la périphérie de l'Empire ; une zone de faible interaction, qui englobe les régions les plus lointaines, peuplées de tribus ayant très peu de contacts avec les Romains. Dans cette dernière zone, de nombreux aspects de la société tribale perdurent pendant des siècles, et la société médiévale se développe après le VII^e siècle sous l'influence des Empires franc et byzantin.

12.6.2

Les fondements économiques et les structures sociales du haut Moyen Âge

Joachim Herrmann

Comme nous l'avons vu dans le précédent chapitre, il n'existe pas de véritable consensus en matière de reconstitution des processus historiques ou même des grandes lignes de l'évolution de la période de transition entre l'Antiquité et le Moyen Âge. Les sources écrites n'abordent que certains événements et leur interprétation s'avère difficile. Nos connaissances sur les fondements économiques, les modes d'implantation et même la stratification sociale reposent en grande partie sur les fouilles archéologiques et leur interprétation scientifique par des experts : analyse d'os d'animaux par les archéozoologistes, de restes botaniques par les paléoethnobotanistes et de vestiges minéraux et métalliques par des spécialistes. Les principaux changements ayant trait à la formation de la société médiévale se produisent dans la zone d'interaction moyenne, entre le IV^e et le VII^e siècle apr. J.-C. Dans cette zone, les forces productives issues du monde romain peuvent être intégrées aux conditions sociales de la société tribale en déclin.

Cette synthèse est favorisée par l'affaiblissement des forces productives des provinces romaines à partir du III^e siècle apr. J.-C. On assiste, à cette époque, à un déclin dans divers secteurs de l'économie, dans l'agriculture, le commerce et l'artisanat, l'urbanisation et la division du travail. Il se traduit par la formation de petites unités de production viables dans des conditions primitives et indépendantes de l'État ou des latifundistes. Dans l'agriculture, le système du « travail lié » prédomine dans de nombreuses provinces, ce qui signifie que même dans la principale branche de production, il existe de

petites unités capables de se reproduire en temps de crise ou lors d'une phase de décadence. Ces grandes tendances sont un facteur important d'intégration des unités économiques dans la société des royaumes barbares émergents à ce moment-là.

Par ailleurs, les forces productives de la société des royaumes tribaux sont influencées depuis des siècles par l'économie romaine. Dans l'agriculture par exemple, dans certaines régions situées au nord des provinces d'Europe centrale et occidentale, la charrue, parfois même équipée d'un soc en fer et d'un coutre, est introduite. En Thuringe, Bohême, Moravie et dans les régions de la haute Vistule et du haut Oder, des centres de poterie tournée d'inspiration romaine se développent. Un centre de production de fer voit le jour en Pologne dans les Gory Swietokrzyskie. On estime qu'entre le II^e et le V^e siècle, près de 300 000 hauts-fourneaux ont produit plus de 5 000 tonnes de fer. De toute évidence, ces centres sont l'œuvre d'artisans et de spécialistes provenant des provinces romaines, probablement capturés pendant les raids des tribus barbares ou venus en tant que fugitifs comme le décrit la littérature romaine. Le rapatriement de 13 000 prisonniers et fugitifs avait déjà été demandé par les Romains lors de la signature du traité de paix entre Marc Aurèle et les Marcomans en 171-172 apr. J.-C. Selon les sources des IV^e et V^e siècles, les Alamans détiennent 10 000 captifs dans leurs villages. Ainsi, les capacités de production créées par les Romains sont utilisées par les sociétés tribales, donnant naissance à de petites unités individuelles agricoles dans les villages germaniques. Ce type de structure est déjà présent au I^{er} siècle apr. J.-C., comme le relate Tacite dans son ouvrage sur la *Germanie* :

Les autres esclaves ne sont pas utilisés comme chez nous, en répartissant les tâches dans la maisonnée ; chacun gouverne sa demeure, ses pénates. Le maître leur impose une certaine quantité de blé, de bétail, ou d'étoffe, comme à un fermier, et l'esclave obéit, dans ces limites seulement, les tâches dans la maisonnée étant l'apanage de la femme et des enfants du maître. Frapper un esclave, le punir en l'enchaînant ou par un travail forcé sont choses rares ; lorsqu'ils les tuent, ce n'est point pour maintenir la discipline, et par sévérité, mais dans un mouvement de colère, comme un ennemi personnel, à cette différence près que c'est impunément.

Les affranchis ne sont pas très au-dessus des esclaves, rarement une quelconque influence dans la maison, jamais dans la cité, excepté, toutefois, dans les nations qui ont un roi. Là, en effet, ils s'élèvent au-dessus des hommes nés libres et au-dessus des nobles ; ailleurs, le rang subordonné des affranchis est la preuve de la liberté.

Prêter à intérêt et augmenter son capital grâce à l'usure sont choses

inconnues ; aussi s'en abstient-on mieux que si cela était interdit. (Traduction P. Grimal, *Tacite, Œuvres complètes*, Paris : Gallimard, 1990).

De telles unités agricoles, ou *Hofverbände*, ont été découvertes grâce à des fouilles archéologiques dans presque toutes les zones situées au nord des provinces romaines d'Europe centrale et septentrionale (fig. 15). La production individuelle au sein du domaine agricole débouche sur une forme particulière de propriété, entraînant ainsi le déclin du système tribal de propriété commune et la mise en place d'une forme de propriété privée : la ferme. Dans la loi franque, la *Lex salica*, elle porte le nom d'*allodium* et inclut les bâtiments de la ferme principale, ses terres, ses animaux, ses esclaves ou ses ouvriers agricoles, et les fermes autonomes des sujets appelés *liti*, *laeti*, etc. L'*allod* peut être reçu en héritage et est protégé par les lois tribales germaniques. Tous les hommes libres membres de la société tribale germanique possèdent généralement leur *allod* au sein de leur communauté : les bases de l'égalité sociale sont ainsi jetées. Ce même principe prédomine à l'origine dans la loi des Francs, des Burgondes, des Goths, des Lombards, des Anglo-Saxons, etc. En réalité, l'*allod* permet une différenciation sociale ; l'aristocratie tribale, le roi et les autres membres de la classe dirigeante ont davantage la possibilité d'agrandir leur *allod* que les simples hommes libres, en s'appropriant des territoires étrangers, notamment romains. Les conquérants germaniques s'emparent de plus d'un tiers, voire des deux tiers, des propriétés romaines pour les intégrer à leur *allod*, leur *proprietas*. De cette façon, les membres de l'aristocratie deviennent les propriétaires de vastes terres arables sur lesquelles se trouvent une ferme, des colons (« travail lié ») et des esclaves, comme en Italie, en Espagne, en Gaule et en Bourgondie (Dopsch, 1923, p. 204-225) ; en outre, un grand nombre d'hommes libres gravit l'échelle sociale en prenant part à ces conquêtes. Dans les régions soumises, c'est l'ancienne aristocratie tribale qui est à l'origine de ce qui est en réalité une forme du système seigneurial du haut Moyen Âge. Parallèlement, les anciens hommes libres perdent de leur influence.

Dans la zone d'interaction moyenne, les rois francs et leur aristocratie suivent la même tendance mais les hommes libres conservent davantage de pouvoir. L'esclavage et la sujétion y sont moins développés. De même, une assemblée tribale modifiée, appelée *ding*, ou « chose », survit en tant qu'institution politique de la société tribale ; en outre, les hommes libres sont armés. Dans ce contexte, il est difficile pour l'aristocratie franque d'incorporer des hommes libres et leur *allod* à leur domaine seigneurial. Le développement des royaumes barbares dans les régions des Alamans, des Bava-rois, des Thuringiens, des Saxons et des Anglo-Saxons suit le même processus. Ainsi, entre le IV^e et le VII^e siècle, une société aux structures

sociales intermédiaires émerge dans la zone de moyenne interaction. Le roi, sa suite et l'aristocratie tribale dominant la société ; les ordres et les classes des Romains conquis sont supprimés, notamment les plus bas. L'aristocratie romaine, les propriétaires terriens et les autres membres des groupes précédemment au pouvoir sont également incorporés au système de gouvernement émergent des nouveaux royaumes. Ensemble, ces groupes organisent le pouvoir politique, militaire, économique et religieux de leur société. Les hommes libres et les détenteurs d'*allod* ne sont pas préparés à perdre leur indépendance du fait de ces évolutions, mais ils sont intéressés par l'instauration d'une société stable fondée sur la propriété privée et l'exploitation des ouvriers agricoles, des esclaves et des « demi-libres », les *laeti* ou *liti* ou encore *liberti*.

La société qui se développe entre les IV^e et VII^e siècles dans certaines parties de l'Europe n'est pas encore féodale, mais elle est déjà différente de la société romaine antique. Une nouvelle stratification sociale voit le jour, fortement influencée par les hommes libres possédant un *allod*, mais déjà dominée par les rois et l'aristocratie. Pour protéger leur *allod* et leur ordre social, les hommes libres se révoltent parfois contre leur roi et l'aristocratie, comme en 555 en Saxe et en 555 et 594 en Thuringe ; ils orientent également le développement de la société, qui devient de plus en plus féodale. Par ailleurs, dans ces régions, un grand nombre d'antagonismes, de tensions et de conflits armés éclatent entre les différents groupes aristocratiques et les rois. Enfin, l'édit de 614 détermine le cours des relations entre les propriétaires terriens, l'aristocratie et le royaume franc pendant plus de 1 000 ans. Les relations entre les propriétaires terriens et le roi y sont définies : ce dernier est *primus inter pares* ; son pouvoir repose sur les revenus de son propre domaine et sur des droits publics, mais il ne peut en aucun cas convoiter les *allod* des grands propriétaires, de l'aristocratie ou de l'Église.

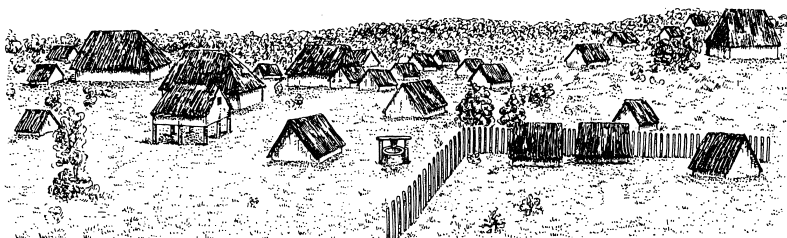


Figure 15 Unités agricoles. Exemple de Gladbach près de Neuwied, vallée du Rhin, Allemagne (d'après Herrmann, 1985).

12.6.3

L'héritage idéologique et culturel romain

Joachim Herrmann

La période qui suit celle de l'Empire romain voit sa culture matérielle, juridique et spirituelle donner naissance à l'*Abendland* médiéval, essentiellement marqué par l'évolution de l'Empire romain d'Occident, tandis que l'est de l'Europe est façonné dans une large mesure par l'Empire romano-byzantin d'Orient. Ces évolutions sont complétées par les traditions des tribus des Grandes Migrations. Cette symbiose s'avère décisive pour le développement culturel européen à travers toutes les époques ; c'est elle qui, pour ainsi dire, donne à l'Europe sa spécificité culturelle par opposition aux autres continents, son influence s'étendant de diverses façons jusqu'à la période d'interaction avec ces derniers.

La culture et l'idéologie de l'Empire romain représentaient déjà à bien des égards une synthèse d'éléments orientaux, africains et issus de régions européennes périphériques, notamment grecques, qui apparaissent dans les fondements de la culture romaine. Au moment de la désintégration des structures sociopolitiques de l'Antiquité tardive, les contributions de divers peuples et tribus dans plusieurs domaines permettent de créer de nouvelles richesses matérielles et spirituelles et de parvenir à des symbioses d'une importance toute particulière, en raison notamment de leur évolution permanente. Une étude détaillée de la question permet de discerner les différents aspects de la continuité de l'influence de l'Antiquité.

En ce qui concerne la culture matérielle, de telles influences apparaissent clairement à partir du IV^e ou du V^e siècle. Des îles Britanniques au sud de la Russie, une zone de culture matérielle périphérique constitue le fondement essentiel de la culture médiévale qui va suivre, en termes de production technique et d'organisation de la vie quotidienne, avec notamment de la vaisselle, des bijoux et des armes. En Europe centrale, sur les îles de Gotland et d'Öland et en Suède continentale, l'influence romaine se traduit par la pos-

sibilité d'apprendre l'art de la maçonnerie et des mosaïques ainsi que les techniques de frappe individuelle. Les potiers francs et thuringiens s'inspirent des traditions romaines, tout comme les bâtisseurs des églises et des palais mérovingiens dans ce qui constitue l'un des États les plus importants ayant succédé à l'Empire romain d'Occident. Par ailleurs, les traditions de l'Empire romano-byzantin d'Orient exercent une influence comparable sur l'est et le sud-est de l'Europe. On ne peut comprendre la culture des Huns et des Avars — et donc leur indépendance — si on l'isole de ce contexte, qui permet de mieux saisir l'évolution de ces peuples depuis leurs origines dans les steppes. Le roi des Huns Attila et les kaghans des Avars s'entourent de la magnificence romaine et, à l'instar des souverains goths, lombards, vandales, burgondes et francs, autorisent les artisans romains comme byzantins à travailler pour eux. Il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'il soit souvent difficile, en ce qui concerne ces premières cultures médiévales périphériques, de définir des origines ethniques bien précises à partir de découvertes isolées.

Le changement direct de spiritualité auquel assiste l'Antiquité tardive revêt une importance majeure : la conversion généralisée au christianisme établit une continuité entre l'Antiquité et la période médiévale. Tous les royaumes dits « tribaux » et leurs souverains adoptent la doctrine chrétienne, les Goths et les Vandales sous la forme de l'arianisme, les Francs et les tribus qui leur sont liées sous la forme de l'athanasisme ou du catholicisme. Ce dernier prévaut ainsi dans les régions contrôlées par ces tribus, dont les populations, qui appartenaient naguère à l'Empire romain, s'adaptent bien à la nouvelle foi, notamment au sein des classes supérieures. Le catholicisme constitue donc une force unificatrice, mais aussi une passerelle assurant la persistance des traditions religieuses de l'Antiquité et des institutions de l'Empire. Des groupes de Goths vivant aux frontières de l'Empire romain ont déjà adopté les enseignements du christianisme, et la première traduction en allemand de la Bible est l'œuvre de l'évêque goth Ulfila. Lorsqu'ils conquièrent et mettent Rome à sac en 410, les Wisigoths épargnent manifestement les grandes églises chrétiennes ; le chef de l'Église romaine, Augustin, y voit le signe d'un rapprochement futur et la perspective d'une poursuite du développement du christianisme.

En 486, les Francs Saliens, emmenés par Clovis, s'emparent du « royaume » de Syagrius en Gaule. En tant que conquérants, ils s'en prennent par principe à l'Église chrétienne, à ses représentants, à ses trésors et à son héritage culturel. Toutefois, dix plus tard, au cours de la bataille contre les Alamans, Clovis jure de devenir chrétien. Son épouse burgonde Clotilde lui prêche d'ailleurs depuis longtemps la conversion ; cependant, après avoir écarté Syagrius de sa route et remporté une victoire cruciale sur les Alamans, il prend surtout conscience des possibilités que lui offre l'adhésion au chris-

tianisme. Il s'y prépare discrètement, mais 3 000 de ses guerriers sont finalement baptisés en même temps que lui. Il est difficile de savoir si Clovis est toute sa vie durant un fervent catholique partageant les croyances des populations gallo-romaines soumises ou si sa conversion est tardive. La recherche d'une unité spirituelle et de la stabilité de son autorité rendait nécessaire ce baptême, synonyme de coopération des classes supérieures gallo-romaines, notamment de celle des évêques. La conversion du roi des Francs l'autorise également à mettre en avant l'arianisme des Wisigoths pour les attaquer. Après sa victoire à Vouillé, près de Poitiers, il domine l'ensemble de la région située au sud de la Loire, c'est-à-dire l'Aquitaine médiévale. Dès lors, les soutiens traditionnels de l'élite médiévale, qui était auparavant celle de l'Antiquité tardive, sont entièrement acquis à sa cause. Les élites elles-mêmes, avec leur habitude du pouvoir et de l'intégration spirituelle et religieuse, se sont déjà rangées à ses côtés.

Grégoire de Tours, évêque proromain surnommé « père de l'histoire de France », fait une description élogieuse de Clovis et de sa politique. Le roi lui-même se montre désireux de créer un équilibre sociopolitique entre les anciennes classes supérieures romaines et ses partisans, souhaitant entre autres la légalisation de sa propre position dans la *Lex salica*, loi populaire rédigée par les Francs Saliens.

La conversion au christianisme de ce roi tribal annonce la persistance de la tradition religieuse et culturelle de l'Antiquité, et donc le maintien d'une tradition culturelle historique d'une portée significative dans l'histoire mondiale. Ce phénomène a pour conséquence immédiate une assimilation plus aisée dans le cadre général du christianisme de peuples d'origines diverses déjà présents dans l'Empire romain de l'Antiquité tardive. Ainsi, du fait de sa domination, la structure du pouvoir en place parvient relativement rapidement à instaurer une concorde et une communication sociales nouvelles, conditions indispensables au redéploiement ethnique. L'activité de l'Église et son implication traditionnelle dans l'éducation sont liées au latin. Ainsi une *lingua communis* continue-t-elle d'exister dans la majeure partie de l'Europe, autorisant non seulement des échanges interrégionaux et interethniques, mais permettant aussi à l'Église d'étendre une zone d'influence déjà considérable. Par ailleurs, cette langue commune autorise les représentants instruits de l'Église à inclure les différentes langues régionales dans leur œuvre missionnaire et à promouvoir de manière efficace et durable le développement des langues écrites. Ce phénomène se traduit à son tour par la consignation cohérente de tels écrits à partir des VIII^e et IX^e siècles apr. J.-C., à l'exception notable de la traduction de la Bible par Ulfila.

De manière comparable, quoique plus durable, l'héritage romano-byzantin influence l'est de l'Europe centrale et l'Europe orientale. L'héritage romain joue sans nul doute un rôle prépondérant dans l'Europe du haut

Moyen Âge, à tel point qu'on ne peut concevoir sans lui la société médiévale européenne.

Ces éléments nous permettent enfin de penser que la consignation, à partir de 500 apr. J.-C., de la loi populaire germanique, de la loi salique, de la loi burgonde, etc., se fait sous l'influence de la jurisprudence romaine, reprenant pour partie la terminologie des codes romains tardifs, comme le Code Théodosien puis le Code Justinien.

12.6.4

Byzance et la tradition romaine

Vassil Gjuzelev

Par opposition à l'évolution connue par les régions occidentales de l'Empire romain et de sa périphérie, l'Empire byzantin devient un centre de développement unique lors de la période de transition de l'Antiquité au Moyen Âge. Il se bâtit sur les fondations de l'Empire romain en décomposition. Cet aspect transparaît clairement dans les termes employés par les Byzantins pour se qualifier : ils emploient le mot *Rōmaioi*, qui signifie « Romains » ; en outre, ils appellent leur empire « empire des Romains ». De l'Empire romain, son successeur byzantin hérite non seulement un vaste territoire, mais également ses institutions administratives, politiques et juridiques, son organisation militaire et par-dessus tout le concept d'un empire universel.

Le syncrétisme politique et culturel de l'histoire byzantine tient tout autant à la situation géographique de la capitale de l'Empire et des territoires sous sa domination qu'à sa nature en tant qu'unité étatique — ces deux facteurs lui permettent de surmonter la crise qui marque la fin de la période classique. C'est là l'illustration historique du fait qu'une organisation étatique vieillissante et proche de la désintégration peut être préservée si elle est porteuse d'une tradition saine, si elle parvient à s'adapter aux transformations radicales des conditions historiques et si, tenant compte de ces évolutions, elle cherche à se renouveler.

Fondée d'un point de vue idéologique sur un christianisme désormais triomphalement établi dans l'Empire, la réunion du principe étatique romain et de l'héritage culturel et philosophique de la Grèce antique ainsi que de la tradition hellénistique orientale crée cette spécificité byzantine qui donne à l'Empire sa force et sa suprématie sur le monde qui l'entoure. L'Empire byzantin est en quelque sorte « un borgne au royaume des aveugles ».

C'est la capitale Constantinople qui symbolise au mieux la tradition et l'héritage romains dans l'Empire byzantin. Les cérémonies du 11 mai 330, qui célèbrent la naissance de la « nouvelle Rome », revêtent une importance symbolique car elles marquent le début d'une nouvelle ère de l'histoire de l'Empire romain. En principe, il s'agit là d'une « translation de l'Empire » (*translatio imperii*), sa transformation en un État de l'Orient romain. L'histoire de cet empire millénaire, sans équivalent connu depuis, commence et prend fin dans la ville chrétienne de Constantinople. Celle-ci constitue non seulement du début à la fin la capitale immuable de l'Empire (cas unique au Moyen Âge), mais aussi son centre vital, la source d'énergie essentielle à sa survie. Tout comme l'ancienne Rome, cette « nouvelle Rome » joue un rôle politique, économique et culturel tel qu'elle finit par déterminer l'essence et l'image historique de l'Empire, et même son existence (Beck, 1973).

Résidence permanente de l'empereur, siège du patriarche, du sénat ainsi que du corps principal de l'administration et de l'armée, centre de l'État autocratique et de l'Église, qui a fusionné avec ce dernier, Constantinople est une ville immense occupant une position privilégiée d'un point de vue géographique, politique, militaire, stratégique, commercial, économique, religieux et culturel. Située à la frontière de deux continents communiquant par voies de terre et de mer, point de convergence des routes commerciales et centre d'échanges internationaux florissants à la fin de la période classique comme au Moyen Âge, Constantinople est alors la seule cité dotée d'une réelle importance mondiale. Devenue au cours des IV^e, V^e et VI^e siècles la cité la plus somptueuse et la plus peuplée de la planète, elle ne représente pas simplement un pont entre l'Orient et l'Occident, mais détient également la clé de l'avenir de l'Europe.

Si dans les premiers temps l'Empire byzantin conserve une grande partie de l'héritage romain, ce n'est pas tant sous l'impulsion des provinces et de leurs grandes villes que de Constantinople. En effet, la capitale garde longtemps les anciennes traditions romaines : le Sénat, la concentration des troupes, l'organisation de la population en *dèmes*, le cirque, même lorsque ces attributs constants du système politique s'effritent et cessent d'être une réalité politique pour devenir des vestiges du passé. Néanmoins, au début de l'Empire, elles constituent une barrière à la montée incontrôlée de l'absolutisme impérial. L'administration civile et militaire, concentrée dans une capitale encore très instruite qui impose jusqu'à la première moitié du VII^e siècle le latin à ses fonctionnaires et à ses soldats, préserve et véhicule l'héritage de l'État romain. Ce conservatisme étatique caractéristique de Constantinople et des provinces sous sa domination confère à l'Empire un avantage indéniable sur les Barbares qui envahissent son territoire. Il fait de Byzance l'État et la civilisation les plus évolués du Moyen Âge.

Les Byzantins adoptent l'autocratie centralisée et la monarchie absolue de l'Empire romain qui, sous Dioclétien et Constantin le Grand, passent du statut d'idéologie — teintée de diverses caractéristiques empruntées aux monarchies hellénistiques et à la religion chrétienne — à celui de système étatique. L'autocrate byzantin est considéré comme le représentant de Dieu sur la Terre et comme l'incarnation de la « loi vivante ». Cependant, malgré sa proximité avec l'Orient et la puissante influence de ce dernier, l'Empire byzantin n'adopte pas son modèle de monarchie théocratique. Dans la conception byzantine de l'essence du pouvoir suprême de l'État, ce n'est pas l'empereur lui-même, mais plutôt l'institution monarchique qu'il représente qui est de nature sacrée et divine. L'empereur n'est que l'exécuteur temporaire de la mission providentielle de domination du monde (Hunger, 1975).

C'est sur les fondations de l'État romain que sont établis, au cours des trois premiers siècles de son existence, les trois principes de l'Empire byzantin, qui le soutiennent même lorsqu'il ressemble à un « colosse aux pieds d'argile » : un pouvoir autocratique impérial ; une loi pour tous ; une foi et une Église uniques. Cette triple unicité sert de modèle aux États européens du Moyen Âge.

Non seulement l'Empire byzantin préserve-t-il le droit romain au cours des siècles, mais il le réforme et l'adapte aux conditions de la transition de l'Antiquité classique vers la civilisation médiévale. On considère à raison que l'une des plus grandes réalisations de l'empereur Justinien (527-565) réside dans sa réforme du droit romain et la création du *Corpus juris civilis*, fort justement salué comme « le sanctuaire de la sagesse juridique ».

Les débuts de l'histoire de l'Empire byzantin sont marqués par un paradoxe. En raison de la situation géographique de ses territoires et de sa capitale, il semble prédestiné à être étroitement lié à l'Orient hellénistique. En réalité, la force de la tradition étatique dont il hérite, sa structure et sa législation le rapprochent nettement de l'Europe occidentale et de l'ancienne Rome. Ce paradoxe montre que Byzance a la mission historique de préserver et de développer l'héritage étatique, administratif et juridique romain.

Le patriarcat de Constantinople devient un nouvel élément de la puissance impériale. Appelée à unir les sujets de l'Empire derrière la doctrine du christianisme, l'Église byzantine se retrouve dès sa création et tout au long de son développement dans une relation de dépendance et d'étroite proximité avec le pouvoir autocratique impérial.

Le couronnement de l'empereur Marcien (450-457) par le patriarche de Constantinople inaugure ce qui va devenir une cérémonie traditionnelle et symbolique soulignant la position importante de l'Église et de son chef dans le gouvernement de l'Empire. Jusqu'ici, la tradition romaine voulait que les empereurs soient couronnés par un chef militaire, puis hissés sur un bouclier sous les acclamations des sénateurs, des soldats et des citoyens.

Romain par ses origines et son organisation étatique, plongeant ses racines culturelles dans le monde de l'Antiquité, l'Empire byzantin chrétien devient progressivement un État d'Europe orientale.

Justinien I^{er} voulait que son règne marque le début d'une nouvelle ère de l'histoire de l'Empire romain. En réalité, sa fin clôt la période romaine de l'histoire byzantine. L'Empire romain, cosmopolite durant son déclin, ne vole pas en éclats ; il se délite petit à petit, perdant une grande partie de ses territoires au cours de la seconde moitié du VI^e siècle et au début du VII^e siècle. Pour survivre, il est obligé dans un premier temps de modifier son système administratif et militaire. La réorganisation de l'administration étatique entreprise sous Héraclius (610-641) est le signe d'une évolution interne de l'Empire vers un effacement progressif de la tradition administrative romaine au profit du pragmatisme oriental et du « noyau grec ». L'« orientalisation » et l'hellénisation de Byzance se manifestent dans les institutions étatiques, ecclésiastiques et militaires ainsi que dans la culture. Au début du VII^e siècle, le grec remplace le latin dans les deux bastions de l'Empire : l'administration et l'armée. Le grec constitue bientôt le vecteur du ralliement à l'Empire de nombreux peuples et tribus implantés sur son territoire, qui deviennent sujets du *basileus* byzantin. Le pouvoir absolu de l'empereur, lié à l'Église et à la foi chrétienne, mais aussi articulé autour d'un système juridique uniforme et de l'utilisation de la langue grecque, donne naissance à l'hellénisme byzantin.

BIBLIOGRAPHIE (DE 12.1 À 12.6.4)

- AMMIEN MARCELLIN. 1968-1971. *Rerum gestarum* [Histoire romaine]. Seyfarth W. (dir. publ.), vol. I-IV, Berlin.
- ATSMAN H. (dir. publ.) 1989. *La Neustrie. Les pays au nord de la Loire de 650 à 850*, Sigmaringen.
- AUGUSTIN. *Epistulae*, [1^{re} éd. 1951-56] trad. Parsons, W. 1966. *Saint Augustine. Letters*, vol. II, 2^e éd., New York.
- BAEHRENS W. A. (dir. publ.). 1911. *Panegyrici latini*, Leipzig (Bibliotheca Teubneriana).
- BAUS K., EWIG E. 1971. *Die Reichskirche nach Konstantin dem Grossen, Die Kirche von Nikaia bis Chalkedon (Handbuch der Kirchengeschichte)*, Fribourg.
- BECK H. G. 1973. *Studien zur Frühgeschichte Konstantinopels*, Munich.
- 1980. *Constantinople : the rise of a new capital in the East, age of spirituality. A symposium*, New York/Princeton.
- BONA I. 1991. *The Huns and their great kings*, Budapest/Londres.

- BROWNING R. 1971. *Justinian and Theodora*, Londres.
- CAILLET J. P., LOOSE H. N. 1990. *La vie d'éternité : la sculpture funéraire dans l'Antiquité chrétienne*, Paris.
- CHRYSOS E. K., SCHWARCZ A. (dir. publ.). 1989. *Das Reich und die Barbaren*, Vienne/Cologne (Veröffentlichungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung Bd. 29).
- COURTOIS C. 1955. *Les Vandales et l'Afrique*, Paris.
- CZUTH B. 1965. *Die Quellen der Geschichte der Bagauden*, Szeged (Acta Antiqua et Archaeologica, IX).
- DAM R. VAN. 1985. *Leadership and community in late antique Gaul*, Berkeley.
- DEMOUGEOT E. 1979. *La formation de l'Europe et les invasions barbares de l'avènement de Dioclétien au début du v^e siècle*, Paris.
- DOPSCH A. 1923-1924. *Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung*, vol. I et II, Vienne.
- FRAZER M. E. 1977. *Age of spirituality, late antique and early christian art, third to seventh century (Catalogue of the exhibition at the Metropolitan Museum of Art, 1977-1978)*, New York, The Metropolitan Museum of Art.
- GEARY P. J. 1988. *Before France and Germany. The creation and transformation of the Merovingian world*, New York/Oxford.
- GOFFART W. 1980. *Barbarians and Romans AD 418-584 : the techniques of accommodation*, Princeton.
- GÜNTHER R., KORSUNSKI A. R. 1988. *Germanen erobern Rom. Der Untergang des Weströmischen Reiches und die Entstehung germanischer Königreiche bis zur Mitte des 6. Jahrhunderts*, 2^e éd., Berlin.
- HERRMANN J. 1986. *Wege zur Geschichte*, Berlin, Akademie-Verlag.
- HERRMANN J., KÖHN J. (dir. publ.). 1988. *Family, state and formation of society*, Berlin.
- HÜBINGER P. E. (dir. publ.). 1969. *Zur Frage der Periodengrenze zwischen Altertum und Mittelalter*, Darmstadt.
- HUNGER H. 1975. *Das Byzantinische Herrscherbild*, Darmstadt.
- JARNUT J. 1982. *Geschichte der Langobarden*, Stuttgart.
- JONES A. H. M. 1986. *The later Roman empire 284-602. A social, economic and administrative survey*, Oxford.
- JUSTINIEN. 1954-1963. *Corpus iuris civilis*, vol. I-III, Berlin.
- MATTHEWS J. 1989. *The Roman empire of Ammianus Marcellinus*, Londres.
- MÜLLER MERTENS E. 1985. *Feudalismus. Entstehung und Wesen*, Berlin.
- NOËL D. (dir. publ.). 1989. *Actes du XI^e Congrès international d'archéologie chrétienne*, Paris, École française de Rome.

- OSTROGORSKY G. 1969. *The age of the migrations and the christological controversies. History of the Byzantine state*, trad. Hussey J., New Brunswick, NJ., p. 46-62.
- PERIN P., VELAY P. H. 1980. Paris mérovingien, *Bulletin du musée Carnavalet*, 2.
- PIETRI C. 1976. *Roma christiana, Recherches sur l'Église de Rome, son organisation, sa politique, son idéologie de Miltiade à Sixte III (311-440)*, vol. I-II, Rome.
- PIGANIOL A. 1972. *L'empire chrétien (325-395)*, 2^e éd., Paris.
- PIRENNE H. 1937. *Mahomet et Charlemagne*, Paris/Bruxelles.
- POHL W. 1988. *Die Awaren. Ein Steppenvolk in Mitteleuropa (568-882 Chr.)*, Munich.
- RICHE P. 1979. *Les écoles et l'enseignement dans l'Occident chrétien de la fin du V^e siècle au milieu du X^e siècle*, Paris.
- SALVIEN DE MARSEILLE. 1877. *De gubernatione dei*. Hahn C. (dir. publ.), Berlin (Monumenta Germaniae Historica. Auctores antiquissimi I/1).
- SIMON M. 1972. *La civilisation de l'Antiquité et le christianisme*, Grenoble.
- STEIN E. 1949. *Histoire du Bas-Empire. De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476-565)*, vol II, Paris/Bruxelles/Amsterdam.
- 1959. *Histoire du Bas-Empire. I : De l'État romain à l'État byzantin (284-476)*, vol. I-II, Paris.
- TACITE. 1980. *Germania*, trad. Hutton M. rev. Warmington E. H., Londres.
- TAPKOVA ZAIMOVA V. 1979. *Byzance et les Balkans à partir du V^e siècle*, Londres (N. IV-IX).
- WOLFRAM H. 1988. *History of the Goths*. Berkeley/Los Angeles.

13

Les peuples et les tribus en Europe centrale, septentrionale et orientale

Note du directeur de publication

Joachim Herrmann

Entre le IV^e et le VII^e siècle apr. J.-C., le contexte historique en Europe centrale, occidentale et sud-orientale change fondamentalement. Le déclin de l'Empire romain va de pair avec l'essor de royaumes tribaux et la consolidation de l'Empire byzantin. L'époque dite des Grandes Migrations s'accompagne de bouleversements survenus aux anciennes marches de l'Empire romain : elle assiste à la modification des circonstances ethniques, culturelles et socio-économiques de l'Europe nord-occidentale, septentrionale, centrale et orientale. Les tribus germaniques conquièrent l'Angleterre et créent la société anglo-saxonne médiévale ; les tribus slaves s'établissent sur de vastes territoires d'Europe centrale et orientale pour y poser les fondements de l'État et de la société. Les interactions entre les royaumes tribaux, les États et les groupes tribaux slaves et germaniques, appelées à durer plusieurs centaines d'années, se mettent en place à la fin du V^e siècle. En Angleterre, nombre de régions assistent à l'introduction du christianisme ainsi qu'à la naissance du système seigneurial féodal. En Europe septentrionale, centrale et orientale, les chefs étendent leur pouvoir. L'aristocratie tribale domine les unités agricoles, appelées *Hofverbände*, qui sont déjà établies au sein des nouvelles places fortes régionales ; la différenciation sociale et poli-

tique de la société tribale originelle devient de plus en plus marquée, et les bases d'une société organisée en ordres ou classes et en États sont fixées. C'est ainsi qu'entre le IV^e et le VII^e siècle, les peuples qui vivent dans les anciennes marches extérieures du monde civilisé sont intégrés directement, quoique partiellement, dans le jeu des interactions historiques, politiques, culturelles et ethniques européennes.

13.1

Les Bretons, les Anglo-Saxons, les Irlandais et l'héritage romain

Catherine Hills

Voir les illustrations 72 et 73

Au début du ^v^e siècle apr. J.-C., la Grande-Bretagne cesse de faire partie de l'Empire romain. L'Irlande et la majeure partie de l'Écosse n'ont jamais été soumises à l'autorité romaine et sont toujours peuplées de sociétés tribales de l'âge du fer ; une fois délivrées du joug romain, l'Angleterre et l'Écosse se divisent également en de nombreux petits États qui guerroient continuellement. Au cours du ^v^e siècle, des peuples germaniques envahissent une grande partie de l'Angleterre orientale et méridionale et s'y installent, sans pour autant en déplacer toute la population autochtone. Les ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles voient la création de royaumes anglo-saxons et celtes plus vastes, qui esquissent les frontières médiévales de l'Angleterre, du pays de Galles, de l'Écosse et de l'Irlande. L'héritage romain transmis à ces royaumes est négligeable à première vue, bien qu'il soit perceptible dans l'art et la littérature. Réintroduit en Angleterre et au pays de Galles et apparaissant pour la première fois en Irlande ainsi qu'en Écosse septentrionale, le christianisme constitue toutefois un puissant moyen de diffusion de la culture méditerranéenne et permet aux îles Britanniques de réintégrer la sphère de l'Antiquité tardive.

Cette période est mal connue, car les sources historiques disponibles sont très limitées. Des écrits postérieurs relatent certaines traditions, mais en

mêlant souvent légendes et fiction à la réalité. La principale source concernant le ^v^e siècle en Grande-Bretagne est un ouvrage intitulé *De excidio Britanniae* [La destruction de la Bretagne], écrit par un ecclésiastique nommé Gildas, qui a vraisemblablement vécu pendant la première moitié du ^{vi}^e siècle dans le sud-ouest de la Grande-Bretagne. Cependant, son œuvre est une polémique qui ne peut être considérée comme de l'histoire à proprement parler.

Notre source historique la plus riche est l'*Histoire ecclésiastique des Angles*, achevée en 731 apr. J.-C. par Bède, un moine vivant à Jarrow en Northumbrie. Cependant, s'il disposait d'informations détaillées sur le ^{vii}^e siècle, pour les périodes antérieures il s'est en partie fié à Gildas. La *Chronique anglo-saxonne*, conservée sur un manuscrit ouest-saxon du ^{ix}^e siècle, et les *Annales* irlandaises d'Ulster constituent également de précieuses sources d'informations sur cette époque.

Les preuves archéologiques sont elles aussi difficiles à exploiter. Au sein de l'ancienne province romaine, des sites peuvent avoir été habités longtemps après que l'approvisionnement en poteries, pièces de monnaie et objets métalliques a cessé. À l'ouest, seule la persistance de l'importation de poteries méditerranéennes à petite échelle nous permet d'assigner certains sites de Grande-Bretagne occidentale et d'Irlande à cette époque. Les morts celtes, qu'ils aient été chrétiens ou païens, n'étaient pas enterrés avec des objets luxueux ou dans des monuments somptueux. Nous en savons beaucoup plus sur les envahisseurs germaniques de la Grande-Bretagne orientale, principalement parce qu'ils enterraient leurs morts avec des armes, des poteries et des bijoux.

La fin de la Grande-Bretagne romaine est généralement fixée à 410 apr. J.-C., lorsque l'empereur romain Honorius l'informe qu'elle est tenue d'assurer sa propre défense. Si l'autorité des souverains gouvernant des parties de l'ancienne province romaine tient tout d'abord à la fonction civile ou militaire qu'ils occupaient sous l'Empire, ils deviennent progressivement des chefs tribaux. Des rois suzerains ont sans doute été capables de réunir les petits groupes pour les mener au combat ; si le « roi Arthur » a véritablement existé, il a probablement été l'un d'entre eux.

Gildas raconte qu'un roi du nom de Vortigern est responsable de l'arrivée des Anglo-Saxons, introduits en tant que fédérés pour aider à combattre d'autres envahisseurs, les Pictes d'Écosse et les Scots d'Irlande. En effet, ces alliés finissent par se retourner contre leurs hôtes et occuper le pays jusqu'à ce qu'ils subissent un revers lors d'une grande bataille qui se déroule vers la fin du ^v^e siècle en un lieu non identifié appelé « Mons Badonicus ». Cette victoire a été par la suite attribuée à Arthur. Selon Bède, ces envahisseurs sont issus de trois des plus puissantes tribus de Germanie : les Angles, les Saxons et les Jutes. Les Angles s'établissent en Est-Anglie, dans le Lincoln-

shire, le Yorkshire et dans certaines parties des Midlands, tandis que les Saxons s'installent dans des régions auxquelles ils donnent les noms d'Essex, Middlesex, Sussex et Wessex. Les Jutes occupent le Kent, l'île de Wight et une partie du Hampshire.

Les fouilles archéologiques corroborent les grandes lignes de ce récit. À l'est de l'Angleterre, au cours du v^e siècle, apparaissent des tombes et des habitations qui rompent avec la culture romano-bretonne et trouvent leurs équivalents sur des sites du littoral de la mer du Nord, des Pays-Bas au Danemark. Les subdivisions méritent également d'être examinées : les tombes du v^e siècle en Est-Anglie sont généralement proches de celles qui se trouvent dans le Schleswig Holstein anglien, alors que l'on trouve plus d'objets « saxons » dans la vallée de la Tamise. Cependant, il existe de nombreuses exceptions à ces règles et il semblerait qu'il y ait eu des mélanges de populations avant et après les migrations vers l'Angleterre. D'autres peuples tels que les Francs, les Alamans, les Frisons, les Suèves et même les Goths y ont laissé des traces historiques et archéologiques. Certains descendants des Bretons ont également intégré la société anglo-saxonne. S'il est vrai que de violents conflits ont éclaté et que les Anglo-Saxons ont déplacé des populations bretonnes, il est peu probable que la population du pays ait entièrement changé ; dans certaines régions telles que la Northumbrie, une petite troupe de guerriers a pu prendre le contrôle de peuples d'origine majoritairement bretonne.

De petits royaumes bretons se sont maintenus durant des générations, à l'instar d'Elmet dans l'ouest du Yorkshire et d'enclaves sans nom dans l'Essex et le Hertfordshire. Dans le Sussex, une frontière semble avoir été définie par les Bretons et les Saxons pour délimiter leurs territoires respectifs. Enfin, dans le sud et l'est de l'Angleterre vivent des peuples qui parlent une langue germanique, dont la culture est germanique et qui se considèrent comme étant d'origine anglo-saxonne. Toutefois, les preuves archéologiques qui établissent une certaine continuité dans l'exploitation des terres ainsi que dans les cultures et les espèces animales pourraient bientôt être étayées par la recherche anthropologique pour évoquer un tableau plus complexe, dans lequel l'assimilation et l'acculturation jouent un rôle au même titre que les déplacements.

Au nord de la Grande Bretagne, au cours du v^e siècle, des colons écossais d'Irlande du Nord créent le royaume de Dalriada dans l'Argyll, tandis que le reste de l'Écosse est occupé par les Pictes, qui descendent sans doute à la fois des premiers peuples préhistoriques d'Écosse et de peuples celtiques comme le reste de la population des îles Britanniques. L'Irlande garde sa population d'origine, divisée en de nombreux petits royaumes. Bien qu'il y ait des « rois suprêmes », aucun royaume irlandais unifié n'émerge au cours du haut Moyen Âge.

Les sociétés celtique et germanique sont toutes deux tribales, constituées de chefs entourés de guerriers qui ont besoin de faire la guerre pour la gloire et les butins. Les successions entraînent des querelles internes, auxquelles viennent s'ajouter des conflits entre tribus à propos de territoires et de biens mobiles tels que le bétail. Il arrive toutefois que les petits royaumes s'allient pour former une confédération ou qu'un chef réussisse à les réunir pour former un royaume plus grand. Les chefs de tribu habitent dans des demeures fortifiées ; ils ne résident pas dans un lieu fixe, mais vivent des redevances en nourriture et des tributs qu'ils collectent au cours de leurs déplacements sur leur territoire, accompagnés de guerriers, d'artisans, de bardes et d'esclaves.

La société repose sur l'agriculture de subsistance. La plupart des maisons sont petites, construites en bois dans les plaines, en pierre sur les hauteurs. La poterie, les tissus, le cuir, les outils en fer ainsi que la nourriture sont produits sur place. Si les personnes et les biens se déplacent, parfois sur de longues distances, la majorité de la population doit se contenter d'horizons limités et d'une vie rude et courte.

L'urbanisme romain a laissé peu de traces. Si certaines villes, telles que Worxeter, près de Shrewsbury sur la frontière galloise, et Verlamium, près de Saint-Albans dans le sud-est de l'Angleterre, ont été habitées jusque dans le courant du ^v^e siècle, la plupart des villes romaines semblent avoir été abandonnées : les fouilles ont mis au jour des couches de terre cultivée ou en friche entre les niveaux de l'occupation romaine et de l'occupation médiévale. Il faut attendre le ^{vii}^e siècle pour trouver des villages, comme Ipswich sur la côte est de l'Angleterre, dont l'existence dépend de la manufacture et du commerce. C'est également à cette période que d'anciennes villes romaines telles que Cantorbéry deviennent des centres royaux, peut-être en partie sous l'influence des missionnaires chrétiens. En revanche, l'urbanisme en Écosse, au Pays de Galles et en Irlande reste à cette époque peu développé.

Il n'y a pas grand chose de « romain » dans cette société. Certes, les souverains revendiquent probablement une ascendance et un pouvoir impériaux ; l'analyse des objets métalliques anglo-saxons témoigne de l'origine fondamentalement classique de nombre de motifs et de techniques, notamment les animaux fantastiques qui ornent les pièces les plus précieuses ; enfin, les armures royales gardent l'empreinte des armures de parade romaines. Pourtant, l'impression donnée par l'ensemble est à l'opposé de l'art classique.

Le christianisme est le principal vecteur de transmission de l'héritage du monde romain. En tant que partie intégrante de l'Empire, la Grande-Bretagne a été officiellement chrétienne et, à l'ouest, des communautés chrétiennes semblent avoir survécu. C'est de l'une d'entre elles qu'est issu saint

Patrick qui, capturé dans sa jeunesse par des marchands d'esclaves irlandais, revient plus tard convertir ses ravisseurs. Le monachisme devient la caractéristique dominante du christianisme irlandais, dont les moines sont d'ailleurs des missionnaires actifs. Ainsi, Columban quitte l'Irlande en 563 apr. J.-C. pour prêcher le peuple d'Écosse ; il fonde le monastère d'Iona, qui devient à son tour le point de départ de missions en Northumbrie. L'année de la mort de Columban, en 597 apr. J.-C., le pape Grégoire I^{er} envoie une mission dirigée par Augustin pour convertir les païens anglo-saxons d'Angleterre. Au cours du VII^e siècle, tous les royaumes anglais sont convertis. Un conflit éclate alors entre les missions romaine et irlandaise, résolu en 664 apr. J.-C. au synode de Whitby en faveur de la pratique romaine. Le clergé romain contribue à forger la nature de la royauté, des lettres et de la législation anglo-saxonnes, et influe peut-être même sur la renaissance de certaines villes. Les manuscrits écrits et enluminés à Lindisfarne ou à Iona à la fin du VII^e siècle témoignent d'une fusion créatrice des cultures celtique, germanique et classique, également attestée par la sculpture et la métallurgie.

LES ROYAUMES ANGLO-SAXONS

Les royaumes anglo-saxons se forment à partir d'unités plus petites déjà existantes (*carte 13*). Les généalogies royales ne sont fiables qu'à partir de la fin du VI^e siècle, dès lors que les premiers ancêtres historiques, et non plus légendaires, de dynasties postérieures font leur apparition. L'Angleterre du VII^e et du VIII^e siècle est parfois appelée l'« Heptarchie » ; en réalité, il est difficile de repérer une époque où l'on compte exactement sept royaumes. La Northumbrie, l'Est-Anglie, la Mercie, le Kent et le Wessex sont les royaumes principaux, mais il en existe d'autres, comme le Sussex, l'Essex, le Lindsey (l'actuel Lincolnshire), les Hwicce (dans le Worcestershire), les Magonsaete (dans le Herefordshire), ainsi que de nombreuses peuplades plus petites. La Northumbrie est née de la réunion de deux royaumes distincts : le Deira et la Bernicie. D'autres royaumes majeurs sont à l'origine divisés.

Les royaumes s'étendent aux dépens de voisins plus petits : la Mercie absorbe les Hwicce et les Magonsaete, tandis que le Wessex progresse vers l'ouest dans la Dumnonée britannique et vers le sud et l'est dans le Sussex et sur l'île de Wight. Nombre de petits territoires, dont les noms ont sombré dans l'oubli, sont annexés par l'un ou l'autre des grands royaumes.

L'autorité des rois repose à la fois sur la force et les droits héréditaires. Il existe parfois des « corois » ou des « sous-rois » ; quelquefois, ce sont plusieurs dynasties qui luttent pour le pouvoir. En outre, la prépondérance passe d'un grand royaume à un autre : Bède fournit une liste de *bretwaldas*, qui,

selon lui, sont les rois les plus importants de leur époque. L'un d'entre eux, Ethelbert du Kent (mort en 616), gouverne la région la plus riche d'Angleterre, le royaume qui entretient le plus de relations avec le continent. Son mariage avec une princesse franque donne finalement lieu à la mission chrétienne dirigée par Augustin. Ce dernier, en choisissant de s'établir à Cantorbéry, est à l'origine de la primauté de l'évêché de cette ville.

Redwald d'Est-Anglie (mort vers 627) a probablement été honoré ou inhumé dans la sépulture I de Sutton Hoo, près de Woodbridge dans le Suffolk. Quelle que soit la personne enterrée dans cette tombe, son mobilier prouve que les souverains d'Est-Anglie étaient riches et rivalisaient avec le Kent en matière de contacts avec l'étranger (*ill.* 72, et 73).



Carte 13 Les royaumes anglo-saxons à la fin du Vᵉ et au cours du VIᵉ siècle.

Aethelfrith de Bernicie (mort en 616) est le premier à avoir gouverné la Northumbrie unie. Pendant son règne et celui de ses successeurs, la Northumbrie englobe la quasi-totalité de l'Angleterre septentrionale et une grande partie des Basses-Terres d'Écosse. Ce n'est qu'en 685, lorsque les Pictes défont le roi Ecgfrith, qu'elle perd son hégémonie.

Aucun des rois mentionnés par Bède ou d'autres sources n'a su se forger une souveraineté nationale durable ; de fait, à la fin du VII^e siècle, l'Angleterre est bien loin d'être unifiée. La majorité des petits territoires présents à l'origine ont néanmoins été engloutis par les grands royaumes et, dans le courant des siècles qui suivent, la Mercie puis le Wessex deviennent prédominants.

13.2

La région de la Baltique : les Scandinaves, les Baltes et les Finno-Ougriens

Lech Leciejewicz

Bien qu'ils ne migrent pas, les habitants des régions situées au nord et à l'est de la Baltique se situent dans une certaine mesure à l'intérieur de la sphère d'influence de la civilisation antique. Il s'agit des tribus baltes peuplant les forêts qui s'étendent entre la côte et le bassin hydrographique de la haute Oka ainsi que de leurs voisins du nord, les Finno-Ougriens, qui pénètrent dans la vaste taïga et la toundra subarctique entre la chaîne des Scandes et l'Oural.

Cette époque est marquée par de profonds changements, qui affectent principalement les habitants germaniques de Scandinavie. L'exode de grands groupes tribaux en direction du sud est suivi, durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, par une période de relative stabilité démographique. Cependant, au ^v^e siècle, la péninsule du Jutland se dépeuple : ses habitants migrent vers les îles Britanniques. De même, à cette époque, il est possible que les Danois aient occupé les îles avoisinantes. Relaté par l'historien byzantin Procope, le récit du périple des Hérules, partis du Danube rejoindre le pays des Goths en Scandinavie aux alentours de 512, révèle que certains d'entre eux sont retournés sur leur terre natale. Cela n'a toutefois pas d'influence significative sur les divisions ethniques régionales. Autour du lac Mälär, la Suède centrale est habitée par les Svears, peuple dont Tacite faisait déjà mention au ¹^{er} siècle apr. J.-C. Les Goths vivent à Gotland ainsi que dans le Sud, entre la Göta et la côte baltique, tandis que les Danois, qui soumettent probablement les Jutes demeurant encore sur la péninsule du Jut-

land, peuplent les îles près du détroit du Sund sur les terres voisines. Nous ne savons pas comment s'appellent les tribus habitant alors en Norvège.

Entre le I^{er} et le V^e siècle, dans de nombreuses régions de Scandinavie, les zones d'exploitation s'étendent et de nouveaux centres de peuplement apparaissent. Dans les régions montagneuses de Norvège, ceux-ci se composent généralement de fermes isolées comprenant une longue bâtisse principale et ses dépendances (utilisées à des fins économiques), des champs cultivés entourés de clôtures ainsi que des endroits réservés aux cultes et aux sépultures. Les villages, qui s'implantent souvent dans les plaines, englobent de cinq propriétés à Gotland jusqu'à une vingtaine de fermes au Jutland. Cependant, dans certaines régions, il faut attendre le haut Moyen Âge pour que les habitations commencent à se regrouper en villages.

Ces villageois pratiquent l'élevage, essentiellement de bovins, d'ovins et de caprins, parfois de chevaux. Ils cultivent également des céréales : principalement de l'orge, mais aussi du seigle et, de plus en plus, du blé. L'utilisation du coutre sur l'araire à soc de fer et celle du moulin à bras rotatif pour moudre le grain constituent des innovations majeures dans l'agriculture. L'approvisionnement en nourriture est complété par les produits de la chasse, de la pêche et de la cueillette.

En Scandinavie, c'est à cette époque qu'une culture de l'âge du fer se développe. Ce métal, produit à partir du minerai extrait des prairies ou des lacs et caractérisé par sa grande qualité, devient la matière première de base pour forger armes et outils. Les pièces d'habillement et les parures sont encore fabriquées en bronze, en argent ou en or ; au cours des V^e et VI^e siècles, ce dernier est largement utilisé pour la confection de lourds colliers, de bracelets ainsi que des bractéates finement plaquées modelées sur les médailles romaines. La matière première utilisée pour fabriquer ces objets est vraisemblablement l'or de pièces de monnaie byzantines provenant de butins, de tributs ou du troc.

Cependant, au V^e et au VI^e siècle, l'essor du peuplement connaît une crise dans certaines régions, où beaucoup de fermes sont brûlées et abandonnées. Nombre de trésors recelant des pièces d'or sont cachés sur l'île d'Öland entre 480 et 490 apr. J.-C., sur l'île de Bornholm au début du VI^e siècle et sur l'île de Gotland durant la seconde moitié du VI^e siècle, prouvant que cette crise survient à des époques différentes selon les régions. Ce ne sont pas tant les conditions économiques que les circonstances politiques qui permettent de l'expliquer. L'établissement de places fortes dans de nombreuses régions est symptomatique des mêmes faits. Certaines forteresses de l'île d'Öland sont remarquables par leur plan circulaire régulier et les habitations construites à proximité, qui laissent penser qu'elles sont inspirées des châteaux byzantins du Danube.

La crise est rapidement surmontée. Les nécropoles, dont certaines ont

continué d'être utilisées du VI^e au XI^e siècle, témoignent d'une stabilisation progressive. En outre, de profonds changements affectent les structures sociales et politiques. Des cimetières datant du VI^e au XI^e siècle, découverts dans l'Uppland, à Vendel et dans d'autres endroits, abritaient les dépouilles de nobles placées dans des bateaux, munies de leurs armes, d'ustensiles quotidiens et de nourriture. Le défunt était enterré avec son cheval, et parfois même avec son chien ou son faucon. Ces nobles étaient inhumés, coutume certainement empruntée aux Mérovingiens ; leurs tombes contenaient de nombreux objets de valeur constituant le mobilier funéraire. En revanche, d'autres membres de la communauté étaient incinérés, comme le montrent des sépultures retrouvées non loin de là.

La naissance d'une organisation d'État en Suède centrale remonte probablement à cette époque. Une légende postérieure associe la famille des Ynglingar, qui règne durant le haut Moyen Âge, à l'établissement du centre politique sur le site de l'ancienne Uppsala.

Les contacts avec les tribus germaniques du continent ont donné naissance à de nombreux schémas culturels. La connaissance des runes magiques sculptées dans la pierre ou sur des objets métalliques s'était déjà propagée vers le nord au III^e siècle. En outre, on attribue souvent une origine romaine à la coutume de Gotland qui, à compter du V^e siècle, consiste à représenter sur une stèle funéraire les événements survenus avant la mort du défunt. Enfin, nombre de détails dans les arts décoratifs — le type d'ornementation, la technique de décoration et les riches motifs ornementaux — témoignent de liens étroits avec les Mérovingiens et même les Lombards.

Importée de régions plus méridionales, la technique de l'exploitation de la force du vent pour faire avancer un navire, c'est-à-dire l'utilisation de voiles, est connue à compter du VI^e ou au plus tard du VII^e siècle. C'est une innovation majeure en Scandinavie, où les liens avec la mer constituent alors un trait culturel fondamental.

Les Baltes qui habitent sur la côte sud-est de la Baltique forment une communauté culturelle différente. Ils appartiennent aux peuples indo-européens ; lors des premiers siècles de l'ère chrétienne, ils occupent de vastes régions dans les bassins hydrographiques du Neman, de la Dvina occidentale, du haut Dniepr et de l'Oka. Pendant longtemps, ils entretiennent d'étroites relations avec les pré-Slaves. Cependant, à l'époque romaine, ils sont considérés comme un groupe ethnique distinct, vivant dans les régions forestières d'Europe orientale.

La culture des Baltes de l'époque a pris forme au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., lorsque la connaissance du fer est arrivée dans ces régions. Cette culture n'est pas homogène : de nombreux détails dans l'équipement, l'habillement et les rites funéraires diffèrent entre les groupes occidentaux demeurant sur la côte baltique, à l'embouchure du Neman et dans la région

du lac Masurian, les groupes du centre, vivant entre le Neman et la Dvina, et les groupes orientaux, en amont de la Dvina, du Dniepr et de l'Oka. Les structures ethniques et culturelles, qui ne se sont mises en place qu'au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, perdurent dans certaines régions sous une forme qui change peu jusqu'au début et même au cœur du Moyen Âge.

Les habitants des villages pérennes élèvent des animaux, principalement des bovins, des moutons ou des chèvres, des chevaux et, plus rarement, des porcs. L'agriculture est tout aussi importante. Les terres cultivées sont fréquemment ensemencées de blé, de millet et de seigle. La culture sur brûlis joue sans doute un rôle fondamental dans les zones forestières, tandis que l'assolement biennal ainsi que l'araire à soc de fer pour le labour sont également utilisés. L'approvisionnement en nourriture est complété par le gibier et les produits de la cueillette.

Le fer est couramment utilisé pour fabriquer les outils et les armes ; de plus, l'art de la joaillerie atteint un excellent niveau. Les relations étroites entretenues avec les provinces romaines ne sont pas étrangères à ce phénomène. La côte est de la Baltique et particulièrement le Samland comptent parmi les plus gros fournisseurs d'ambre ; au début du VI^e siècle encore,

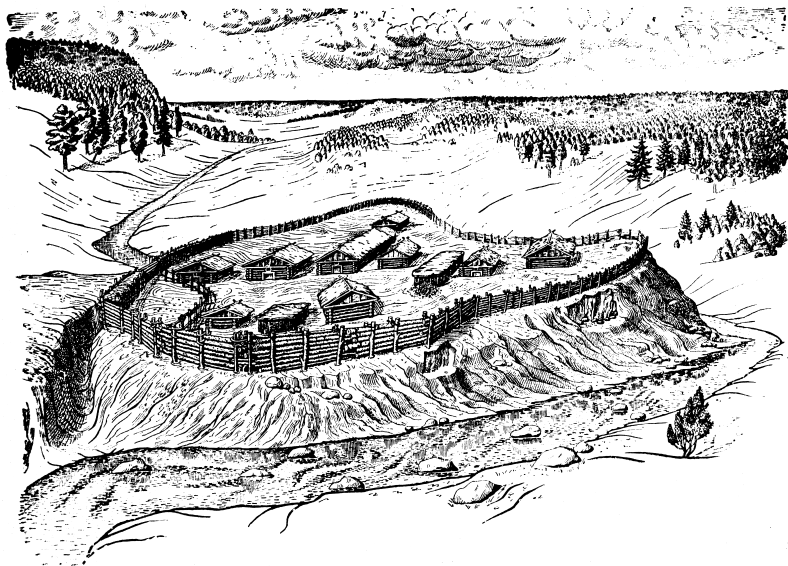


Figure 16 Berenjaki, région de Rybinsk sur la haute Volga. Fort sur colline de la culture de Diakovo (d'après Tretjakov).

Théodoric, un souverain ostrogoth, remercie les habitants de ces régions pour lui avoir envoyé ce si précieux minéral. Nombre d'importations romaines découvertes dans les tombeaux indiquent que la possession d'ambre est une marque de prestige social. Les activités de production et de troc perdurent au cours des ^{VI}^e et ^{VII}^e siècles ; les objets en métal de cette époque provenant de la région du lac Masurian prouvent que d'importants contacts s'établissent à la fois avec l'Europe occidentale mérovingienne, le bas Danube et la mer Noire.

Des changements fondamentaux surviennent à l'est de la Baltique au cours des ^V^e et ^{VI}^e siècles ; des communautés, auxquelles les archéologues donnent le nom de culture de Tušemlja-Bancerovščina, s'installent dans la haute Dvina et le haut Dniepr. Dans ces régions, les forts abritent souvent un lieu de culte et tiennent également lieu de centre de la vie publique. Toutefois, cette époque voit le niveau de vie général baisser, bien que le goût typique des Baltes pour les impressionnants bijoux en bronze perdure. Des tribus de la culture de Koločin se développent sur les rives du moyen Dniepr et de la Desna, mais leur lien de parenté avec les Baltes est parfois remis en question. Les traditions baltes sont très fidèlement préservées sur la haute Oka.

Les habitants de l'extrême Nord européen sont influencés dans une bien moindre mesure par la civilisation méditerranéenne. Ce sont les Finno-Ougriens, qui comprennent des tribus vivant sur de vastes territoires situés entre la chaîne des Scandes, la région des lacs des actuelles Finlande et Estonie et le bassin fluvial de la haute Volga et de la haute Kama jusqu'à l'Oural. Ils appartiennent à la grande famille des Ouraliens, qui se sont répartis de part et d'autre de l'Oural septentrional aux ^{IV}^e et ^{III}^e millénaires av. J.-C. et qui, avançant toujours plus vers l'ouest, ont fini par atteindre la côte baltique. Au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, les groupes proto-finnois sur la côte baltique et proto-volgaïques dans le bassin fluvial de la haute Volga se différencient des Ouraliens. Les tribus proto-finnoises sont regroupées sous le nom de « Fenni » par les écrivains romains et les tribus de la Volga sont connues par Jordanès au ^{VI}^e siècle. De nombreuses preuves corroborent l'idée que les Lapons, qui habitaient la moitié nord de la péninsule scandinave, ne sont assimilés par les Finnois qu'au début du ^I^{er} siècle apr. J.-C.

Dans la zone de forêts qui s'étend entre la Baltique et la haute Volga apparaissent des tribus isolées qui ont vécu au sein de forteresses protégées par des cours d'eau depuis le milieu du ^I^{er} millénaire av. J.-C. L'un des centres les plus étudiés, le site de Diakovo près de Moscou, a donné son nom à la culture de ces communautés. Au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, nombre d'habitations non protégées voient le jour à proximité des places fortes. C'est également à cette époque que de grands groupes quittent la côte estonienne pour le sud-ouest de la Finlande. Plus tard, ils migrent vers la région des lacs, pour y fonder aux ^{III}^e et ^{IV}^e siècles de considérables colonies.

Les fermes bâties par ces communautés sont plutôt éparpillées, mais leurs cimetières révèlent une croissance démographique rapide qui ne commence à décliner qu'au début du Moyen Âge. Aux marges des régions densément peuplées, les chasseurs s'aventurent loin dans les forêts et errent le long des fleuves et au bord des lacs à la recherche d'animaux à fourrure ; certains pratiquent également la pêche.

En raison des contacts permanents qu'ils entretiennent avec les Germains septentrionaux et les Baltes, les habitants des zones côtières de la Baltique et ceux du bassin de la haute Volga connaissent la métallurgie du fer et du bronze. À compter du III^e siècle, les échanges se développent : les Finno-Ougriens deviennent d'importants fournisseurs de fourrures, qui sont très prisées plus au sud. Par conséquent, les habitants de ces régions s'enrichissent ; les objets déposés dans leurs tombes révèlent d'ailleurs des divisions sociales marquées. Tout ceci s'accompagne d'un affaiblissement des liens entre les tribus finnoises occidentales et les Baltes, puis, aux V^e et VI^e siècles, d'une influence scandinave accrue.

Plus au nord, dans les zones de taïga et de toundra subarctique, vivent des communautés qui s'apparentent aux Finnois sur le plan ethnique, mais qui se nourrissent exclusivement des produits de la chasse, de la pêche et de la cueillette. Au VI^e siècle, les historiens du monde méditerranéen les nomment « Scritefennae » et Procope fournit une description assez précise de leur mode de vie rudimentaire. Ce peuple a en effet conservé de nombreux traits caractéristiques de la culture néolithique jusqu'aux temps modernes.

En examinant de près l'histoire des habitants de l'Europe septentrionale entre le III^e et le VII^e siècle apr. J.-C., on peut mesurer l'ampleur des conséquences des contacts avec le monde méditerranéen. Certes, il s'agit majoritairement de contacts indirects, et le déclin de la civilisation antique ne change pas le cours de l'évolution historique qui s'amorce alors. Toutefois, les structures socioculturelles qui se mettent en place à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge affectent les Scandinaves, les Baltes et même les Finno-Ougriens, permettant finalement à ces peuples d'intégrer le monde civilisé.

13.3

Les sociétés tribales en Europe orientale

Valentin V. Sedov

D'un point de vue ethnique, les territoires occupés par les Slaves à partir de la période de La Tène et au temps de l'Empire romain ne sont pas isolés. Les frontières ont tendance à être quelque peu mobiles, en raison de l'infiltration d'autres communautés ethniques et des mouvements migratoires des Slaves eux-mêmes. En conséquence, la culture Slave ne peut être considérée comme homogène.

La culture de Przeworsk est à la fois représentative des cultures slaves et de celles des tribus germaniques de l'époque. Née à la fin du II^e siècle av. J.-C. dans le bassin de la Vistule et sur des territoires avoisinants, elle est le fruit du développement de la pratique funéraire de l'urne, issue de la culture de l'urne renversée. Des monuments de Przeworsk de la fin de l'époque de La Tène ont été retrouvés jusqu'aux affluents de l'Elbe, de la Mulde et de la Saale à l'ouest. Pas un vestige de la culture de Przeworsk datant de l'époque romaine n'a été préservé dans le bassin de l'Elbe ou dans la basse Varta ; en revanche, on peut observer des traces de la migration tribale de cette culture vers le sud-est (dans la région du haut Dniestr, dans une partie de la Volhynie et dans le bassin de la Tisza).

Deux principaux traits archéologiques caractérisent la culture de Przeworsk. L'un d'eux est l'incinération des morts, dont les cendres sont déposées dans des urnes qui sont ensuite enterrées avec des armes, des offrandes funéraires de nourriture (os d'oiseaux et ustensiles en argile) et des objets tels que des ciseaux, des outils en fer, des serrures et des clés. L'un des rituels typiques dans les nécropoles de ce type consiste à introduire des armes ou des outils agricoles pointus au fond de la fosse ou dans le contenu de l'urne elle-même. La poterie de l'époque est composée de pots ronds et biconiques, dont le col et la base ont presque le même diamètre, de bols striés, de soucoupes et de pendules comparables à ceux découverts dans la région des tribus germaniques de l'Elbe.

En revanche, certains tumulus de la culture de Przeworsk recouvrent des fosses dans lesquelles sont déposés des objets uniques. Les poteries moulées qu'on y trouve sont d'un style tout à fait différent : les pots sont allongés avec un corps tronconique et un col étroit, ou larges et trapus, toujours avec un corps tronconique, comparables aux pots slaves du haut Moyen Âge.

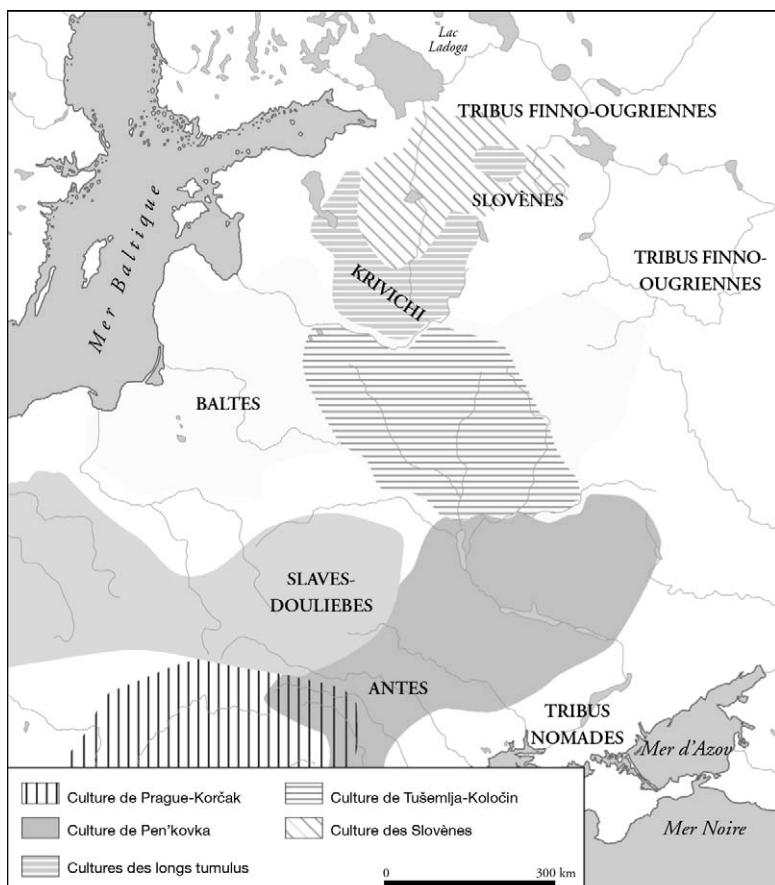
La répartition géographique de ces types de sépultures dans l'habitat de Przeworsk met en évidence deux régions distinctes : celle de la Vistule, où l'on trouve principalement des tumulus, et celle de l'Oder, où la majorité des nécropoles sont à urnes funéraires et possèdent leurs propres traits distinctifs. Toutefois, il n'existe pas de frontières bien définies entre les deux régions ; en effet, des sites de sépultures en pleine terre ont été découverts sur les rives du moyen Oder, tandis que des cimetières d'urnes se trouvent le long de la Vistule. La présence des deux communautés sur un même territoire a donné lieu à de considérables mélanges culturels. Pour ce qui a trait aux rites



Carte 14 Les Slaves du III^e au IV^e siècle.

funéraires ainsi qu'aux céramiques moulées, les cultures slaves du haut Moyen Âge sont liées aux vestiges de la culture de Przeworsk, caractéristiques de la région de la Vistule. Par ailleurs, des particularités prédominantes dans la région de l'Oder trouvent leur équivalent dans le monde germanique.

Les textes anciens n'utilisent pas l'ethnonyme Slaves, mais font référence aux Vénètes. Tout porte à croire que par ce terme, ils désignent les Slaves ; l'historien Jordanès en fait d'ailleurs mention au VI^e siècle. À la fin du I^{er} siècle apr. J.-C., Tacite fournit des informations au sujet des Vénètes,



Carte 15 Groupes de tribus slaves du V^e au VII^e siècle en Europe orientale.

qui vivent quelque part entre les Peucins et les Finnois. Selon Ptolémée, au II^e siècle, les Vénètes comptent parmi les grandes tribus de la Samartie européenne, la frontière occidentale de leur territoire se situant sur la Vistule. Ce dernier se trouve quelque part entre la côte de la baie Vénète sur l'océan Samartien (l'actuelle Baltique) et les terres des Peucins et des Bastarnes, qui demeurent au nord de la Dacie. D'après la carte du III^e au IV^e siècle appelée *Table de Peutinger*, les Vénètes occupent deux régions : au sud de la Baltique et au nord-ouest des Bastarnes, et entre le Dniestr et le Danube, près des Gètes et des Daces. Par conséquent, l'identification des tribus de la culture de Przeworsk de la région de la Vistule aux Slaves n'est pas en contradiction avec les témoignages écrits.

Des auteurs anciens tels que Ptolémée ou Dion Cassius affirmaient que la région de la culture de Przeworsk était habitée par des tribus germaniques.

Comme il est fait mention plus haut, au cours des II^e et III^e siècles, les représentants de la culture de Przeworsk se déplacent en direction du sud-est pour atteindre la zone de steppe forestière située entre le Dniestr et le Dniepr. C'est à cette époque que la culture de Tcherniakov apparaît sur les vastes terres du littoral nord de la mer Noire, qui s'étendent du bas Danube au Severski Donets. Tant sur le plan culturel que sur le plan ethnique, cette société est plutôt métissée ; elle se compose en effet de Scytho-Sarmates, de Goths, de Slaves et de Thraces. La contribution qu'apportent ces communautés ethniques à la formation de la culture de Tcherniakov dépend de l'endroit où elles s'installent. Leurs langues et leurs processus d'assimilation diffèrent selon les régions, et leur interprétation demeure parfois difficile aujourd'hui.

Dans la zone de steppe forestière de la région située entre le Dniestr et le Dniepr, les vestiges de la culture de Tcherniakov mettent en évidence l'existence d'une autre variante, la culture de Podolie-Dniepr, caractérisée par une concentration d'éléments de Przeworsk et une combinaison d'éléments scythes et sarmates, et dont les traits culturels deviennent typiquement slaves au haut Moyen Âge.

L'examen approfondi des sites de la région de Podolie-Dniepr montre que sa population était composée de descendants des Scytho-Sarmates, de langue iranienne, et de représentants des cultures de Przeworsk et de Zarubincy. Avec le temps, l'héritage culturel des Scytho-Sarmates ayant réussi à s'imposer, on peut parler à raison d'une « slavisation » progressive de la population habitant cette région. Les données anthropologiques fournies par les tumulus de Tcherniakov prouvent l'existence d'un lien ininterrompu entre cette population et les Slaves du Moyen Âge.

Le groupe slave né de la fusion entre Slaves et Iraniens est appelé les Antes. Des sources écrites du VI^e et du VII^e siècle y font référence et, selon l'auteur byzantin Jordanès, les Antes vivent entre le Dniestr et le Dniepr. Ce

même auteur décrit également les événements qui se déroulent au IV^e siècle, alors qu'ils sont en guerre contre les Goths. Leur langue, leur culture et leur religion portent toutes la marque de l'influence iranienne sur la branche sud-orientale des Slaves. De fait, l'ethnonyme Antes lui-même pourrait fort bien être d'origine iranienne.

Dans les années 370 apr. J.-C., l'Europe du Sud-Est est envahie par les vastes groupes de tribus nomades asiatiques connues dans l'histoire sous le nom de Huns. Nombre de villages de la culture de Tcherniakov sont détruits ou pillés. Après être venus à bout de la résistance des Goths, les Huns atteignent le Dniestr. L'invasion des Huns donne une impulsion considérable aux migrations massives de population ; les invasions répétées de l'Empire romain par les tribus germaniques, sarmates et slaves qui en résultent culminent lors du sac de Rome en 476 apr. J.-C.

En conséquence, des cultures connues des Romains, comme celles de Przeworsk et de Tcherniakov, disparaissent. Au V^e siècle, la première sert de fondement à la culture de Prague-Korčák, dont les tribus s'installent en Volhynie, dans les régions boisées de la Polésie ukrainienne, ainsi que dans la région kiévienne du Dniepr. Associée aux tribus de la culture de Kiev, la culture de Podolie-Dniepr, variante de la culture de Tcherniakov, donne naissance à la culture de Pen'kovka (du V^e au VII^e siècle). Dès le VI^e siècle, les Antes, représentants de la culture de Pen'kovka, s'étendent à l'ouest le long du bas Danube et à l'est le long du Severski Donets.

Durant le I^{er} millénaire apr. J.-C., les forêts d'Europe orientale sont peuplées par diverses tribus d'origine balte et finno-ougrienne. À partir du VI^e siècle, les Slaves commencent à pénétrer sur les terres des Baltes de la région du haut Dniepr. Des habitations de type slave font leur apparition sur les sites des cultures de Tušemlja et de Koločin, de même que de nouveaux outils agricoles et qu'un nouveau mode de vie : c'est le début du processus de « slavisation », qui ne cesse qu'aux XI^e et XII^e siècles.

Au milieu du I^{er} millénaire, un grand groupe de Slaves se détache des autres tribus slaves et s'installe dans les régions de Novgorod et de Pskov. C'est là que, du VI^e au X^e siècle, la culture des longs tumulus se développe, par opposition à celle des Krivichi mentionnée par les chroniques russes.

À la fin du VII^e et au début du VIII^e siècle, une nouvelle vague de migration slave atteint le bassin du lac Ilmen. C'est, selon les chroniques, ce qui donne naissance à la culture des tumulus (du VIII^e au X^e siècle), ainsi qu'à la population dite des Slovénes.

13.4

Les Slaves, les Avars et le Royaume mérovingien

Joachim Herrmann

À la fin du v^e et au début du vi^e siècle, les tribus slaves migrent principalement en direction de l'Europe du Sud-Est et du bas Danube et progressent dans les territoires de l'Empire byzantin (chapitre 12.4.3). Parallèlement, la région du moyen Danube, l'ancienne province romaine de Pannonie, les parties occidentales des actuelles Roumanie, Slovaquie et Moravie sont dominées par les royaumes tribaux germaniques des Gépides et des Longobards (Lombards) jusqu'en 566 et 568. L'Europe centrale, gouvernée jusque-là par les Thuringiens, est conquise en 531 par les Mérovingiens et leurs alliés saxons. Une partie de la Bohême ainsi que les régions situées entre l'Elbe, la Saale et l'Oder, qui appartenaient au royaume thuringien, se retrouvent alors libérées de toute tutelle et autorité politique.

À partir de cette époque, les Slaves gagnent une partie de ces régions, représentées au nord par des groupes de culture matérielle de type Sukow-Szeligi et, dans la République tchèque, par la culture de Prague. Le premier groupe voit le jour dans les plaines septentrionales à l'est de l'Oder ; quant au second, il puise ses origines dans la culture des tribus slaves qui habitent à la frontière entre les forêts d'Europe orientale et la steppe de Russie méridionale (chapitre 13.1).

Ces deux groupes diffèrent l'un de l'autre sur le plan de l'économie, de l'habitat et des coutumes funéraires. Au sein des tribus du groupe de Sukow-Szeligi, l'élevage porcin domine, à l'instar du seigle dans l'agriculture ; les tribus de la culture de Prague, quant à elles, fondent leur économie sur l'élevage bovin et la culture du blé en tant que céréale principale. L'essentiel des maisons du groupe de Prague se présente sous la forme de huttes semi-enterrées et rassemblées en petits villages, tandis que celles des tribus de Sukow-Szeligi sont faites de rondins et construites à la surface du sol. Ainsi, nous sommes à même de distinguer deux principales vagues de premières migrations slaves vers l'Europe centrale au vi^e siècle.

C'est probablement à cette époque que des contacts plus étroits s'établissent entre les tribus slaves et germaniques. Jordanès raconte que vers 512, à la suite de leur défaite contre les Gépides, les membres d'une tribu germanique appelée Hérules quittent la région de la Tisza pour retourner en Scandinavie. Ils commencent par traverser les Carpates puis, au nord de la chaîne, « toutes les régions des Slaves » et un « désert » avant d'atteindre les terres des Varnes, une tribu germanique installée près de l'Elbe. L'historien nous apprend ainsi que des tribus slaves sont établies entre la haute Vistule et le haut Dniepr dans la première moitié du VI^e siècle. En 545, des représentants de ces tribus coopèrent avec le prince lombard Ildiges, en compagnie duquel ils entrent en relation avec Totila, le souverain des Ostrogoths en Italie. C'est de ces tribus fixées au pied des Carpates que sont issus les groupes qui, migrant vers le nord à la fin du VI^e et au début du VII^e siècle, peut-être sous la pression des Avars, donnent naissance à la culture de Feldberg dans le Mecklembourg et à la culture de Tornow en Basse-Silésie ainsi que dans les régions voisines à l'ouest de l'Oder et de la Neisse. Le premier groupe peut être assimilé aux Wilzes, ligue de tribus slaves mentionnée plus loin ; quant à la culture de Tornow, elle est représentée par des tribus plus petites, comme les Milceni, les Lusici et les Dadosani.

Le contexte historique est bouleversé par l'arrivée des Avars, tribus nomades qui, traversant les steppes d'Europe orientale, atteignent le bas Danube, la Transylvanie, puis, en 561-562 et de nouveau en 566, les frontières du Royaume mérovingien. Ils mettent en déroute les armées du roi mérovingien Sigebert près de l'Elbe. En 565 déjà, soutenus par les Lombards, les Avars ont détruit le royaume gépide ; mais en 568, sous la pression de ces derniers, les Lombards quittent les régions du Danube et la Pannonie et conquièrent l'Italie du Nord. Les anciennes zones de peuplement des Lombards sont occupées par les Avars durant plus de deux siècles ; elles deviennent le centre de l'Empire avar, le khanat. Celui-ci domine ou influence de vastes territoires européens entre la mer Baltique et Byzance avant d'être écrasé vers 795 par Charlemagne, empereur des Francs.

L'invasion des Avars et la création de leur khanat/empire en 568 influent profondément sur la politique de l'Empire byzantin, ainsi que sur celles du Royaume mérovingien et des Lombards en Italie septentrionale (chapitre 12.5). Cette invasion a également un impact considérable sur les migrations et les formations tribales slaves postérieures. Elle commence à la mort de l'empereur byzantin Justinien en 565, alors que les tribus slaves sont déjà en route pour conquérir une partie des provinces byzantines dans la péninsule balkanique. La menace slave s'efface devant la puissance des Avars. Certaines tribus slaves demandent à l'empereur byzantin de les protéger et de leur accorder le statut de fédérés, ou « tribus alliées », au sein de son empire, au même titre que les tribus serbes, croates et bulgares.

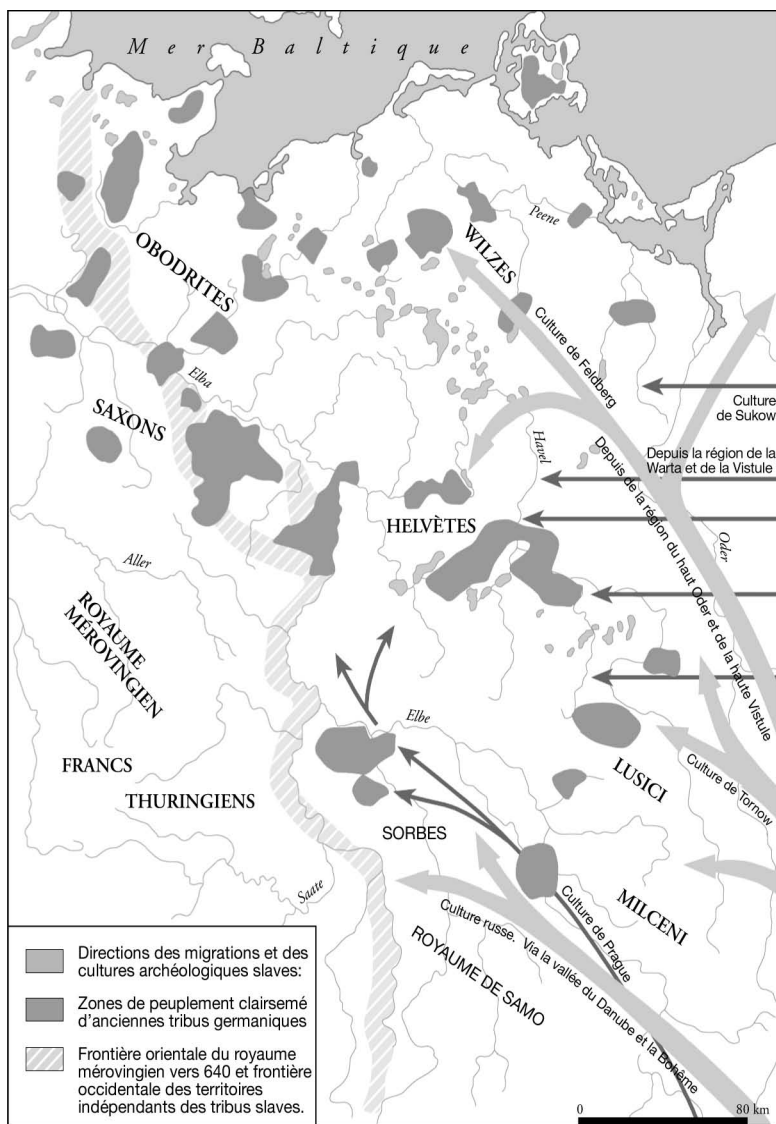
Il semble qu'une partie de ces tribus ait préféré s'enfuir pour rejoindre des régions situées plus au nord, où leur présence est attestée à partir de cette époque ; c'est le cas des Serbes dans la vallée de la Saale et de l'Elbe et des Obodrites sur la côte de la mer Baltique. Ces deux tribus constituent certainement des branches des Serbes et des Obodrites peuplant la péninsule balkanique. D'autres groupes, telles que les Obodrites vivant à proximité de Belgrade ainsi que des tribus établies sur les territoires des actuelles Slovaquie, Moravie et Bohême sont soumis par les Avars. Enfin, sous la pression de ces derniers, certaines tribus quittent leur terre natale en Europe orientale, à l'instar des Doudlebi qui se fixent par la suite en Bohême méridionale.

Les souverains avars instaurent un régime d'exploitation particulièrement tyrannique. Un document franc rédigé par Frédégaire (IV/48) au cours de la seconde moitié du VII^e siècle décrit la condition terrible des tribus de ces régions :

Chaque année, les Avars passaient l'hiver avec les Slaves, couchaient avec leurs femmes et leurs filles, et, de surcroît, leur faisaient payer un tribut et les accablaient de bien d'autres charges encore. Les fils des femmes et filles slaves nés des Avars finirent par ne plus tolérer cette honteuse oppression, et donc, comme je l'ai dit, refusèrent d'obéir à leurs seigneurs [...].

Au début du VII^e siècle, le khanat avar atteint son apogée. En 626, il prépare avec l'aide des Perses, eux aussi ennemis de l'Empire byzantin, une grande offensive commune contre le centre de ce dernier, Constantinople. Le kaghan, épaulé par des contingents de Gépides, de Bulgares, de Slaves et de bien d'autres peuples assujettis encore, marche sur la capitale byzantine, qu'il assiège. Afin de lancer une attaque depuis la côte, les Slaves construisent des navires ; mais leur flotte, menée par des commandants inexpérimentés, est écrasée par les Byzantins. Cette bataille marque le début de la déroute des Avars et de leurs alliés. Pris de panique, ils s'enfuient ; leur domination s'en trouve sérieusement affaiblie. Les tribus slaves vivant au nord du Danube, dont l'oppression a été décrite par Frédégaire, profitent de la situation pour se révolter : ils s'unissent et fondent une confédération de tribus qui résiste aux attaques des Avars.

C'est dans ce contexte qu'un groupe de marchands venus du Royaume mérovingien, conduit par Samo, arrive dans les régions où la rébellion a éclaté. S'il est vrai que l'objectif principal de Samo et de son entourage est le commerce, ils connaissent tout de même le maniement des armes, nécessaire à l'époque. Ainsi, ils se joignent aux Slaves dans leur soulèvement contre les Avars. Frédégaire raconte à raison que Samo est un valeureux combattant, ce qui lui vaut d'être élu chef par les Slaves.



Carte 16 Les principaux groupes de tribus slaves et la frontière occidentale de la zone de langue et de culture matérielle slaves en Europe centrale à la suite de la période de migrations des VI^e et VII^e siècles (dessin J. Herrmann).

LE ROYAUME TRIBAL DE SAMO

Samo serait resté à la tête du *Regnum Samonis*, le « royaume de Samo », durant 35 années. Dans sa chronique, Frédégaire (IV/48) continue ainsi : « Samo avait douze femmes slaves dont il eut vingt-deux fils et quinze filles. » Il semble qu'il bénéficie initialement du soutien du roi Dagobert, car les Avars comptent alors parmi les ennemis les plus dangereux dans les parties orientales du Royaume mérovingien. Puis, après que Samo a créé son royaume, Dagobert lui demande de le soumettre à l'autorité franque, mais le nouveau souverain et ses partisans refusent. Dagobert saisit l'occasion pour organiser une guerre contre Samo. Il mobilise ses alliés : les Lombards forment l'aile sud des troupes et attaquent les parties méridionales du royaume, qui correspondent sans doute aux actuelles régions slovènes ; les Alamans constituent quant à eux leur propre armée qui, dans un premier temps, est victorieuse.

En 631, le roi Dagobert en personne, à la tête des principales forces mérovingiennes, mène une attaque contre le centre du royaume de Samo, appelé Wogastisburg. Néanmoins, les troupes sont anéanties au cours d'une bataille qui dure trois jours. Elles fuient le territoire, pour ne jamais y revenir.

Après le succès de Wogastisburg, d'autres groupes slaves suivent Samo, parmi lesquels *Dervanus, dux ex gente surbiorum*, qui a longtemps fait partie du Royaume mérovingien. Les Serbes qui se fixent dans la vallée de la Saale et de l'Elbe s'installent donc dans une région qui appartenait à l'origine, au VI^e siècle, à la partie thuringienne du royaume franc. À la suite des événements de 631-632, les Serbes, accompagnés d'autres tribus du royaume de Samo, mènent des raids continuels en Thuringe. En effet, la fondation de cet État entraîne la mise en place d'une nouvelle donne politique et militaire, qui voit peser une nouvelle menace sur les régions orientales du Royaume mérovingien : la confrontation avec les tribus slaves.

Le royaume de Samo, dont on présume qu'il a existé au milieu du VII^e siècle, rassemble des tribus slaves entre les Alpes, le moyen Danube et les vallées de l'Elbe et de la Saale, entre la Thuringe, l'Alamanie et la Bavière à l'ouest, et peut-être également des tribus établies au pied des Carpates septentrionales à l'est. Naturellement, ce n'est pas un royaume féodal bien organisé ; il s'agit plus ou moins d'une confédération tribale. Néanmoins, il est d'une importance capitale pour l'évolution future de la région. Les tribus slaves sont délivrées du joug et de l'exploitation économique imposés par les Avars ; elles peuvent désormais disposer de leurs propres ressources. La victoire remportée sur le Royaume mérovingien leur assure l'indépendance dans la gestion de leurs affaires pendant plusieurs siècles. À cet égard, le royaume de Samo stabilise le peuplement slave en Europe centrale et rend possible le développement culturel, économique, politique et ethnique de ces tribus.

LA CONTRIBUTION DES SLAVES À LA FORMATION D'UNE NOUVELLE BASE ETHNIQUE

Au cours du VII^e siècle en Europe du Sud-Est, le royaume de Samo entraîne une stabilisation de la présence ethnique et permet aux tribus slaves de contribuer à la formation de nouvelles ethnies en Europe centrale. Ainsi, bénéficiant de la protection et du soutien direct de ce royaume ou simplement de sa présence, des tribus slaves se consolident dans les régions septentrionales à l'est de l'Oder, à l'image des Wilzes, des Obodrites, des Helvètes, des Lusici et des Sorbes. Certaines tribus parviennent en Thuringe, dans la vallée du Main et de la Regnitz et dans d'autres régions nord-orientales et orientales de la Bavière, souvent en petits groupes qui s'intègrent dès le début dans le système seigneurial féodal et l'organisation de l'État mérovingien. Ces groupes ethniques n'en demeurent pas moins présents et influencent les processus ethno-génétiques des centaines d'années durant. Le peuplement slave en Europe centrale au cours des VI^e et VII^e siècles annonce la naissance des nationalités et des peuples polonais, tchèques, slovaques et serbes au cours du haut Moyen Âge. Enfin, ces racines slaves jouent un rôle important dans la formation des nouvelles tribus médiévales, comme les Poméraniens, les Mecklembourgeois, les Brandebourgeois et les Nouveaux-Saxons, et influencent l'émergence des Autrichiens.

BIBLIOGRAPHIE (DE 13.1 À 13.4)

- BASSETT S. B. 1989. *The origin of Anglo-Saxon kingdoms*, Leicester.
- FRÉDÉGAIRE. 1982. *Die vier Bücher der Chroniken des sogenannten Fredegar Quellen zur Geschichte des 7. und 8. Jahrhunderts*, Darmstadt, p. 3-27.
- GIMBUTAS M. 1963. *The Balts*, Londres, p. 109-154.
- HAGEN A. 1967. *Norway*, Londres, p. 134-157.
- HERRMANN J. 1980. The northern Slavs. Dans : Wilson D. (dir. publ.). *The northern world*, Londres, p. 183-206.
- (dir. publ.). 1986. *Die Welt der Slawen. Geschichte Gesellschaft Kultur*, Munich, Leipzig/Jena/Berlin.
- KIVIKOVSKI E. 1967. *Finland*, Londres, p. 79-156.
- RANDBORG K. (dir. publ.). 1989. *The birth of Europe : archaeology and social development in the first millenium AD*, Rome (Analecta Romana Instituti Danici, Supplementum XV).
- SEDOV V. V. 1982. *Vostocnye slavjane v VI-XIII vekach* [Les Slaves orientaux du VI^e au XIII^e siècle], Moscou (Archeologija SSSR).

III. Le continent africain

Introduction

David W. Phillipson

Les limites chronologiques précises assignées à cet ouvrage, de 700 av. J.-C. à 700 apr. J.-C., doivent être considérées comme un découpage temporel arbitraire, dans la mesure où les événements et les tendances historiques qui ont marqué la période ainsi définie sont en fait fort dissemblables d'une région du continent à l'autre. En Afrique subsaharienne, la plus grande de ces régions, les changements économiques, sociopolitiques, techniques et démographiques intervenus pendant cette période ont modelé pour une grande part l'histoire ultérieure du continent. L'histoire de l'Égypte, en revanche, est principalement déterminée par les vagues de domination étrangère qui se sont succédé à mesure que s'affaiblissaient les civilisations locales. Au cours de cette période, l'Afrique du Nord, Égypte comprise, s'est vue progressivement puis plus massivement prise dans l'orbite de grands ensembles politiques méditerranéens, jusqu'à son incorporation dans l'Empire romain. Dans le nord-est de l'Afrique, l'héritage spirituel des contacts entre l'Afrique du Nord et le monde méditerranéen s'étend bien plus au sud que leur héritage matériel et politique ; l'introduction du christianisme en Nubie et en Éthiopie en constitue la forme la plus durable. En Afrique du Nord et sur la côte de l'océan Indien, l'expansion de l'islam est un repère pratique car elle coïncide avec la fin de la période étudiée par ce volume. La grande Afrique subsaharienne, quant à elle, n'a pas été affectée par ces événements ; la limite établie à 700 apr. J.-C. est donc purement arbitraire pour le continent dans son ensemble.

Cette époque est ainsi marquée par une diversité croissante des peuples africains, tandis que leurs cultures gagnent en complexité, chacune enracinée dans son propre environnement. Certains auteurs ont autrefois eu tendance à compartimenter l'Afrique de cette période de façon rigide, avec d'un côté les régions dominées ou influencées d'une façon ou d'une autre par les sociétés du monde méditerranéen maîtrisant l'écriture, et de l'autre les régions qui, étant restées à l'écart de ces relations, ont suivi leur propre chemin. De nombreux universitaires, plus particulièrement ceux qui travaillent dans le cadre de l'historiographie occidentale traditionnelle, ont eu parfois tendance à étudier davantage les premières au détriment des secondes. Comme le montrent les chapitres 14 à 16 de ce volume, les informations disponibles sur ces deux types de régions diffèrent nettement en quantité et par

les domaines concernés. L'Égypte romaine est à cet égard un cas remarquable, unique au sein de l'Empire romain par la masse et la variété des écrits en rapport avec la vie quotidienne qui nous sont parvenus. Depuis la fin du XX^e siècle toutefois, l'intensification des recherches au sud du Sahara, notamment des recherches archéologiques, a permis la collecte d'une masse de données nouvelles sur de nombreuses régions du continent pour lesquelles nous ne disposons pas de documents écrits. L'une des forces de l'*Histoire de l'humanité* est qu'elle met à la disposition du lecteur, grâce au travail de collaboration élargie qui a permis son élaboration, une vision d'ensemble de l'évolution de l'humanité, libérée des partis pris inhérents à tout cadre méthodologique ou géographique étroit.

Quelles sont les tendances principales que l'on peut déceler à l'échelle du continent ? C'est à cette époque que se tissent des liens entre les hommes : les populations de nombreuses parties du monde sortent de leur isolement, entrent en contact et deviennent véritablement interdépendantes. L'intégration de l'Afrique du Nord à l'ensemble méditerranéen est consommée, et celle-ci en perd une partie de son identité, l'Égypte étant le cas le plus flagrant. Des régions situées plus au sud adoptent avec facilité des innovations culturelles venues d'ailleurs, l'exemple le plus frappant étant constitué par les techniques de culture et d'élevage mises au point à des époques plus anciennes dans des régions situées aujourd'hui dans le sud du Sahara et le Sahel limitrophe (voir les volumes I et II de cette *Histoire*). La métallurgie se développe également : alors qu'au début de notre période, elle n'est connue qu'en Égypte, ainsi peut-être qu'en certains points de l'Afrique du Nord et de l'Ouest, nous savons aujourd'hui qu'en 700 apr. J.-C. sa pratique s'est étendue à la quasi-totalité du continent.

C'est parce qu'il est désormais possible d'étudier en détail comment les peuples sont entrés en contact, et comment ces contacts ont influencé le parcours culturel de chacun d'entre eux, que l'étude de cette période de l'histoire africaine revêt tant d'importance pour notre compréhension générale de l'histoire de l'humanité. Il existe désormais une possibilité, dont l'intérêt n'est pas encore pleinement perçu, d'effectuer des recherches sur les interactions entre les peuples à écriture et les peuples sans écriture, et d'appréhender notamment l'Égypte ancienne dans sa dimension authentiquement africaine. Si la multitude d'écrits provenant de certaines parties du continent fournissent de nombreuses données historiques, ils tendent également, comme nous l'avons observé plus haut, à créer une division conceptuelle artificielle entre ces régions et leurs voisines sans écriture, division que les études archéologiques *stricto sensu* peuvent contribuer à dépasser. Il apparaît de plus en plus clairement que les précédents essais d'élucidation des liens entre l'Égypte et l'Afrique n'ont pas toujours tenu pleinement compte de ce point de méthode.

Bien que l'archéologie reste notre principale source d'information sur les autres régions d'Afrique, l'interprétation de ses résultats repose en grande partie sur une bonne compréhension de la culture et de la société africaine actuelles, dont elle cherche à mettre au jour les antécédents. Ce point étant de mieux en mieux compris, et les universitaires africains étant aujourd'hui plus nombreux à s'investir dans les recherches archéologiques et historiques, des progrès majeurs ont pu être accomplis. Contrairement à ce qui se passe pour beaucoup d'autres parties du monde, notre compréhension de l'histoire de la quasi-totalité de l'Afrique subsaharienne entre 700 av. J.-C. et 700 apr. J.-C. repose presque exclusivement sur l'archéologie. Néanmoins, du fait que celle-ci ne livre pour l'instant que des résultats peu nombreux et fragmentaires, il est nécessaire de mettre aussi à contribution d'autres disciplines comme la botanique, la linguistique et l'ethnographie, de même que l'étude des traditions historiques orales, qui jouent le même rôle ici que certaines formes d'écrit dans d'autres régions. Dans les chapitres suivants, le lecteur trouvera quelques exemples d'application de ces méthodes, qui lui permettront d'en juger l'efficacité.

Ces considérations méthodologiques à l'esprit, nous pouvons maintenant revenir à la question des contacts. L'Afrique subsaharienne présente à cet égard un contraste important entre les régions au nord de l'équateur et celles au sud de celui-ci. Dans la plupart des premières, les techniques agricoles et la métallurgie se sont propagées graduellement, en deux processus séparés qui semblent s'être succédé au sein de groupements de populations pour la plupart géographiquement stables. Par contre, plus au sud, les débuts de l'agriculture et du travail du métal semblent avoir coïncidé avec un grand mouvement de population, peut-être lui-même lié à l'expansion de communautés de langues bantoues. Si cette corrélation peut être confirmée, au moins dans ses grandes lignes, une voie d'importance majeure s'ouvrira à la recherche : celle de l'utilisation, comme source d'information sur le passé, de données linguistiques relatives à des langues non écrites mises en relation avec les preuves archéologiques. Les implications méthodologiques et théoriques d'un tel progrès s'étendront bien au-delà de l'Afrique.

Si l'on veut prouver qu'un mouvement de population majeur a eu lieu en Afrique subéquatoriale il y a environ 2 000 ans, il faut prendre en considération une autre sorte de contact. Un tel mouvement ne peut s'être déroulé dans le vide : les précédents habitants de la région sont certainement entrés en relation avec les nouveaux arrivants. Quelle a été la nature des interactions entre les deux populations et quels ont été leurs apports respectifs à la culture ultérieure de la moitié sud de l'Afrique ? Ici encore, il s'agit de questions que la recherche vient tout juste d'aborder. Néanmoins, il apparaît déjà que les diverses cultures présentes en Afrique subéquatoriale au I^{er} millénaire apr. J.-C. ne sont pas toutes originaires du nord ou du nord-ouest ; elles doi-

vent au contraire beaucoup aux populations déjà en place qui ont souvent poursuivi leur existence à côté des nouveaux venus et tissé des liens avec eux. Loin de se limiter aux domaines techniques et économiques, ces interactions se font également fortement ressentir dans d'autres domaines, notamment celui des pratiques socioreligieuses, comme en témoigne l'art rupestre encore présent aujourd'hui.

Le premier demi-millénaire de l'ère chrétienne a vu la mise en place, dans la majeure partie de l'Afrique subsaharienne, de la distribution globale des peuples et des cultures qui a prévalu ensuite pendant de nombreux siècles au prix de quelques ajustements mineurs, voire même jusqu'à la période coloniale dans certaines régions. Au fur et à mesure que s'élargissent les bases sur lesquelles reposent nos connaissances, il devient évident que de nombreuses sociétés africaines récentes trouvent leurs racines profondes dans la période de formation qu'examine ce volume. Dans des domaines aussi variés que l'économie, les techniques, l'art, la religion et les structures politiques, les liens entre les pratiques traditionnelles des temps modernes et les événements et processus décrits dans les chapitres 14 à 16 ci-dessous apparaissent de plus en plus clairement. La pertinence de notre étude pour le monde d'aujourd'hui et les problèmes qu'il rencontre ne requiert aucune autre démonstration.

14

L'Afrique du Nord

14.1

Les Libyco-Berbères

Raoul Lonis

On emploie souvent le mot « Berbères » pour désigner les peuples qui, dans l'Antiquité, habitaient le nord de l'Afrique, de la Tripolitaine à l'océan Atlantique. Mais si l'usage a consacré le terme, il faut observer qu'il n'est pas tout à fait adapté à la période antique, car il n'apparaît qu'assez tardivement chez les auteurs arabes. Selon certains savants (par exemple Gsell, 1913-1929), il aurait été formé par les auteurs arabes à partir du mot latin *Barbari* (Barbares). D'autres savants (par exemple Camps, 1980) pensent que cette appellation viendrait plutôt du nom des *Bavares*, ethnie maure particulièrement active dans les derniers siècles de l'Empire romain. Quoi qu'il en soit, les auteurs anciens utilisaient d'autres termes : les auteurs grecs employaient celui de « Libyens » pour désigner tous les peuples du nord de l'Afrique situés à l'ouest du Nil, jusqu'à l'océan Atlantique ; dans certains textes, toutefois, ce terme s'applique plus précisément aux habitants non puniques du territoire de Carthage. De leur côté, les auteurs romains ont utilisé le terme « Numides » ou « Maures » pour qualifier l'ensemble de la population de l'Afrique du Nord, lui appliquant ainsi le nom des peuples auxquels ils avaient principalement affaire selon les époques. Peut-être est-il permis, pour concilier l'usage moderne et la réalité antique, de parler tout au plus de populations « libyco-berbères », tout en reconnaissant que le terme « Libyens » serait plus conforme à l'usage antique.

Nous ne savons pas grand-chose de ces populations entre le VII^e et le IV^e siècle av. J.-C. Les auteurs grecs comme Hérodote ou Pseudo-Scylax ne nous donnent que des renseignements très brefs sur quelques tribus de la région côtière (sans aller, vers l'ouest, au-delà de la Tunisie) ou sur les tribus qui bordent la région présaharienne, de l'oasis d'Awjilah à l'océan Atlantique. Les témoignages archéologiques ne nous offrent quant à eux que quelques rares indications sur ces premiers temps. On ne peut saisir la réalité ethnographique, sociale et culturelle de cette région qu'à partir de la fin du IV^e et du début du III^e siècle av. J.-C., lorsque de grands ensembles de tribus apparaissent en pleine lumière : à l'ouest, entre l'Atlantique et la rivière Moulouya (Mulucha), le royaume des Maures ; au centre, entre la Moulouya et l'Ampsaga (Oued el-Kebir), le royaume des Masaesyles ; à l'est, entre l'Ampsaga et le territoire de Carthage, le royaume des Massyles. Ces deux derniers royaumes seront progressivement réunis pour former le Royaume numide. Si ces grands États n'apparaissent vraiment dans l'histoire qu'à l'occasion des guerres puniques, il est fort probable qu'ils existaient déjà depuis plusieurs générations, peut-être dès le début du IV^e siècle av. J.-C. Au sud de ces différents royaumes vivent les Gétules, tribus nomades qui vont et viennent entre le nord du Sahara et les steppes du sud du Maghreb, sans jamais constituer un État. Enfin, une frange discontinue de populations dites « éthiopiennes » (c'est-à-dire « au teint noir ») borde la lisière nord du Sahara, en contact plus ou moins direct avec les populations libyco-berbères : les Daratites, les Hespériens, les Pharusiens, les Nigrites et les Garamantes, pour ne citer que les plus connues.

Pour autant que l'on puisse en juger, en se gardant de toute extrapolation à partir de sources beaucoup plus tardives, l'organisation sociale de ces peuples libyens aux environs des IV^e et III^e siècles av. J.-C. apparaît fondée sur



Carte 17 Les peuples libyco-berbères et les cités phéniciennes sur la côte africaine.

l'existence de fortes communautés : communautés villageoises chez les agriculteurs sédentaires, avec leurs assemblées de villages et leur droit coutumier ; groupes de familles pastorales chez les nomades pour réglementer les zones de pâturage et les déplacements saisonniers. Ces formes élémentaires d'association se regroupent à leur tour dans les communautés fédératives que sont les tribus, dirigées par un conseil des anciens ou parfois par un chef appelé *aguellid*. Les textes latins mentionnent un nombre considérable de ces tribus (une douzaine pour le seul royaume des Massyles à la fin du III^e siècle av. J.-C.). Des royaumes naissent enfin des regroupements de ces tribus, regroupements relativement fragiles toutefois, que les victoires ou les revers peuvent consolider ou défaire.

La langue parlée dans toute l'Afrique du Nord est le libyque, que nous connaissons grâce aux nombreuses inscriptions trouvées au Maroc, en Algérie, en Tunisie et en Libye, dont certaines sont bilingues (libyco-puniques ou latino-libyques). Ces inscriptions s'échelonnent sur une longue période, ce qui montre la vitalité de cette écriture qui est encore utilisée au IV^e siècle apr. J.-C. et qui se répand par la suite au Sahara où elle subsiste encore, avec quelques modifications, dans les *tifinagh*, caractères de l'alphabet des Touareg. Néanmoins, cette longévité de l'écriture ne préjuge pas nécessairement de celle de la langue. Il est certain que, comme langue de culture, le libyque a reculé devant le punique à l'époque des rois numides, puis devant le latin après la conquête romaine ; comme langue de communication toutefois, il a pu subsister longtemps en zone rurale.

L'évolution des techniques au cours de cette période témoigne à la fois d'un profond attachement à un héritage millénaire et d'une certaine sensibilité aux influences extérieures. En ce qui concerne les techniques agricoles, plusieurs auteurs anciens (Polybe, Strabon, Appien) attribuent au roi numide Massinissa (206-148 av. J.-C.) l'introduction d'une véritable agriculture chez les Libyco-Berbères. C'est là assurément une affirmation inexacte. Ce roi a sans nul doute favorisé la culture des céréales dans les régions qu'il contrôlait, mais l'agriculture était déjà largement pratiquée bien avant lui. Comme l'a bien montré G. Camps (1961), l'art rupestre — peintures de La Cheffia dans l'Est constantinois (Algérie), gravures du Haut-Atlas marocain, etc. — prouve l'existence de l'agriculture dès l'époque protohistorique. D'autre part, les traces de quadrillage régulier révélées par la photographie aérienne dans le Tazbent correspondent certainement à l'existence de champs séparés par des murettes, preuves d'une culture en terrasses très antérieure à l'époque de Massinissa. L'historien Hérodote (IV, 190) mentionne également des Libyens cultivateurs à l'ouest du Triton (Petite Syrte). Dans presque toute l'Afrique du Nord, les Libyco-Berbères ont cultivé le blé dur, l'orge, le mil et les légumes secs, mais leur outillage agricole reste assez rudimentaire. Ils utilisent une forme d'araire dental, simple pièce de bois

courbe qui égratigne le sol, moins performant que l'araire égyptien ou punique. Toutefois, les Libyens ont emprunté aux peuples méditerranéens l'usage de l'attelage, pour substituer la traction animale à la traction humaine. On a parfois dit que c'est des Carthaginois que les Libyco-Berbères ont appris les cultures arbustives, comme celle de l'olivier et de la vigne. En réalité, ils ne se contentaient pas de récolter les fruits de l'olivier sauvage, l'oléastre, car ils savaient déjà pratiquer une greffe sur cet arbuste pour en améliorer le rendement. Cependant, il est vrai que la technique de plantation des oliviers est un apport punique dans la région. De même, si la vigne est connue depuis longtemps, comme l'atteste l'existence de vignes fossiles, la technique s'est améliorée au contact des Carthaginois, passés maîtres dans l'art de la viticulture.

Les techniques artisanales font partie d'une très ancienne tradition et sont marquées par un grand conservatisme. Dans les campagnes, l'artisanat est surtout le fait des femmes, qui s'adonnent aux travaux de sparterie, de filage de la laine, de tissage des tapis, couvertures et manteaux. Dans les villes, la fabrication d'armes et d'outils et celle d'étoffes de pourpre occupent de nombreux ateliers. En zone rurale, tout comme en zone urbaine, on fabrique une céramique courante, selon une technique très archaïque qui ignore le tour : les vases sont façonnés à la main et cuits de façon rudimentaire ; de plus, les formes sont peu variées. Néanmoins, ici ou là, on trouve des œuvres rehaussées d'une décoration géométrique où dominent les motifs triangulaires mêlés à des motifs floraux et animaliers. Cette céramique modelée et peinte est bien représentée par les vases de Tiddis (Algérie orientale), qui datent du III^e siècle av. J. C. mais qui reflètent sans doute des influences méditerranéennes très antérieures.

Sédentaires ou nomades, les Libyco-Berbères sont souvent présentés par les sources antiques comme des populations promptes à prendre les armes. On peut dès lors s'étonner de ce que les techniques militaires aient fait peu de progrès entre l'époque d'Hérodote (V^e siècle av. J.-C.) et celle de l'historien grec Polybe (II^e siècle av. J.-C.). Les armes offensives restent la lance et le coutelas pour les combats rapprochés, tandis que le javelot et l'arc sont employés comme armes de jet, bien que certains Libyens du désert utilisent encore les pierres lancées à la main. Comme arme défensive, on utilise surtout le bouclier rond en cuir ; le casque est rare, la cuirasse inconnue et seuls certains cavaliers maures utilisent une sorte de plastron de cuir. Il faudra attendre les conflits des souverains numides avec les Carthaginois et les Romains pour que des progrès substantiels soient faits en la matière. Il est toutefois un domaine où les Libyco-Berbères sont passés maîtres : celui de l'utilisation du cheval de guerre. Habiles depuis longtemps à utiliser la charrie de guerre, ils sont de surcroît d'excellents cavaliers : Numides et Maures, montés sur des chevaux de race barbe, sans mors ni bride, ont été des

adversaires redoutables pour les Puniques et les Romains, avant d'en devenir de précieux alliés.

S'il est un domaine où la civilisation des peuples de l'Afrique du Nord nous apparaît plus clairement, c'est celui des croyances et des pratiques religieuses et, plus particulièrement, des pratiques funéraires. Les Libyens croient en un sacré présent dans certains éléments naturels ou dans certains lieux : pierres, puits, sources, arbres, montagnes. Ils considèrent également comme sacrés des animaux comme le bélier, le lion, le taureau ou le serpent. Dans toute la Libye, on offre des sacrifices au Soleil et à la Lune. Mais un certain nombre de divinités personnalisées apparaissent aussi dans des inscriptions : par exemple, ces sept divinités représentées sur relief de Béja (Tunisie) au III^e siècle av. J.-C. et désignées nommément par une inscription ; ou encore ces *Dii Mauri* dont nous parlent divers documents d'époque romaine, terme qui recouvre un ensemble de divinités libyco-berbères adorées sans doute depuis plusieurs siècles. Nous ne sommes toutefois guère renseignés sur les pratiques du culte rendu à ces forces naturelles ou à ces divinités.

Les Libyco-Berbères ont naturellement subi, dans ce domaine comme dans d'autres, des influences extérieures. Le culte d'Ammon, venu d'Égypte, a été bien accueilli par les Libyens, ce dieu étant probablement identifié à la divinité solaire à laquelle, nous l'avons vu, un culte était rendu. Mais les témoignages du culte d'Ammon abondent surtout en Tripolitaine et sont plus rares dans le Maghreb. Le même syncrétisme a joué en faveur du dieu phénicien Baal, comme le montrent les stèles de Medeïna et de Maktar (Tunisie), où ce dieu est associé à l'image du soleil. D'autres dieux phéniciens comme Tanit, Melqart ou Ashtart apparaissent sur les monnaies des rois numides. Des divinités grecques enfin ont été accueillies dans le panthéon libyen. On ne sait s'il faut ajouter foi au récit d'Hérodote (IV, 189) décrivant les fêtes célébrées en l'honneur d'Athéna chez les Libyens riverains du fleuve Triton (au voisinage de la Petite Syrte) ; sans doute s'agit-il d'une déesse libyenne assimilée à Athéna. Ce qu'il y a de certain, en revanche, c'est la place importante accordée par le roi numide, Massinissa, aux déesses grecques de la moisson Déméter (Cérès) et Korê (Proserpine). Ajoutons que, sous l'influence de pratiques hellénistiques, un culte est rendu au souverain défunt, comme c'est le cas pour Massinissa et d'autres rois numides et maures.

Les coutumes funéraires sont assez bien connues grâce aux monuments funéraires retrouvés sur de nombreux sites d'Afrique du Nord et qui ont fait l'objet d'une savante étude (G. Camps, 1961). Ici également, il faut relever un mélange de traditions libyco-berbères et d'emprunts étrangers. Les monuments funéraires de tradition libyenne sont les plus nombreux : ils sont représentés par des formes élémentaires, comme les tumulus, qui sont de simples accumulations de pierres sèches recouvrant une chambre funéraire,

et par des formes plus complexes, comme les *bazinas*, tumulus aux pierres savamment disposées, soit en assises verticales concentriques, soit en carapace, soit à degrés, soit avec une base cylindrique. Il existe des formes encore plus élaborées : les *chouchet*, petites tours cylindriques couvertes d'une énorme dalle, ou encore des grands mausolées datant du III^e siècle av. J.-C. comme le Medracen, sorte de grand *bazina* à base cylindrique, de 18 mètres de haut et de 60 mètres de diamètre, ou le « Tombeau de la Chrétienne », si mal nommé, construction imposante de plus de 40 mètres de haut et de 62 mètres de diamètre, décorée de 60 colonnes, qui est en réalité la sépulture d'un roi maure. Mais l'architecture funéraire libyenne est aussi d'inspiration étrangère. Ainsi les *haouanet*, hypogées creusés sur la paroi de certaines falaises, sont, selon certains savants, le résultat d'emprunts faits d'une part à des usages méditerranéens introduits en Afrique du Nord bien avant l'installation des Phéniciens et d'autre part à la technique des tombes à puits puniques. L'influence carthaginoise est encore plus nette sur un monument plus tardif comme le mausolée de Thugga (I^{er} siècle av. J.-C.), édifice d'art punique construit par des artisans carthaginois. De même, les souverains numides cèdent à l'inspiration grecque, comme le montre le mausolée de Kroub (aux environs de Cirta, en Algérie), vraisemblablement consacré au roi numide Micipsa (139-118 av. J.-C.).

La civilisation qui s'est développée dans cette partie de l'Afrique du Nord est donc le résultat de composantes diverses. Elle comporte un solide fond autochtone, qu'on retrouve d'ailleurs en partie chez les Libyens de Cyrénaïque, mais elle a subi également diverses influences à partir du II^e millénaire av. J.-C. : celle des civilisations méditerranéennes de Sicile, de Sardaigne et d'Italie, qui s'est exercée dans la partie orientale, et celle des civilisations de la péninsule Ibérique, qui s'est fait sentir dans la partie occidentale. Mais, assurément, l'influence qui a le plus profondément marqué la civilisation libyco-berbère, notamment dans sa partie orientale, est l'influence carthaginoise à partir du VII^e siècle au moins. Plus tard enfin, à partir du II^e siècle av. J.-C., l'influence romaine marquera à son tour de son empreinte une grande partie de l'Afrique du Nord. Ainsi, tout tend à prouver que cette région a été, de très bonne heure, un carrefour de civilisations.

14.2

Les Phéniciens

Brian H. Warmington

Voir l'illustration 74

On peut considérer que l'arrivée de marchands et de colons en provenance de Phénicie, principalement de la grande ville commerçante de Tyr, aux IX^e et VIII^e siècles av. J.-C., marque la fin de la préhistoire en Afrique du Nord. Les premiers voyages maritimes des Phéniciens ont pour objectifs les ressources minérales du sud de l'Espagne et l'acquisition de mouillages sûrs tout au long du trajet. Les légendes grecques et romaines tardives qui parlent de ces colonies ne sont pas fiables, mais les découvertes archéologiques démontrent leur présence à Carthage et à Utique au VIII^e siècle av. J.-C. et à Hadrumetum, Tipasa et Siga au VII^e siècle ; on est certain de l'existence de nombreuses autres implantations plus à l'ouest, jusqu'à la côte atlantique du Maroc. Des colonies phéniciennes datant de la même époque sont connues à Malte, en Sicile et en Sardaigne. Sur la côte du Maghreb, peu de colonies semblent être devenues de grandes villes, et il n'y a que peu d'indices d'une éventuelle hostilité entre les colons et les autochtones. Néanmoins, au cours du VI^e siècle av. J.-C., Carthage, qui bénéficie d'une position stratégique au point le plus étroit de la Méditerranée et d'un arrière-pays fertile, devient la première colonie phénicienne de l'ouest, en compétition avec une colonisation parallèle menée par les Grecs dans le même secteur, et coupée du soutien d'une mère patrie phénicienne en déclin. De nombreux conflits avec les Grecs interdisent à ces derniers de prendre pied en Afrique du Nord à l'ouest de la Cyrénaïque. Au cours du V^e siècle av. J.-C., Carthage en vient à contrôler politiquement, outre l'Afrique du Nord, tous les Phéniciens de Sicile, de Sardaigne et d'Espagne. Elle acquiert également des territoires couvrant plus de la moitié de la Tunisie actuelle, ainsi qu'un pouvoir sans partage sur la plupart des communautés libyco-berbères en Algérie.

Les Carthaginois ont la réputation d'être d'excellents commerçants et si leur terrain de prédilection est la Méditerranée, ils ouvrent aussi l'Afrique du

Nord aux biens importés d'Égypte, de Syrie et du monde grec. Leurs voyages d'exploration le long des côtes atlantiques de l'Afrique et de l'Espagne sont attestés et ils établissent des routes commerciales à travers le Sahara. C'est grâce à l'acquisition d'or, d'argent et d'étain en échange d'objets de faible valeur intrinsèque que Carthage s'enrichit le plus, jusqu'à devenir, très probablement, l'égale d'Athènes en termes de richesse et de population.

Le déclin et la destruction finale de Carthage sont dus aux guerres contre Rome, qui devient de plus en plus puissante et, après la conquête de l'Italie, en vient à considérer Carthage comme une rivale pour la domination du monde méditerranéen occidental. Au cours des trois guerres puniques (264-241, 219-202 et 149-146 av. J.-C.), la supériorité numérique de Rome lui donne l'avantage sur les armées mercenaires dont dépend Carthage, et même le génie militaire d'Hannibal lors de la seconde guerre punique ne fait que retarder l'échéance : Carthage est détruite en 146 av. J.-C.

L'influence des Phéniciens en Afrique du Nord est profonde, car les Libyco-Berbères sont initiés aux cultures plus avancées des mondes est-méditerranéen et grec. Les progrès de l'agriculture s'accélérent et de nombreux petits villages connaissent un début d'urbanisation. C'est probablement dès le v^e siècle av. J.-C. que sont mises en place des ébauches de structures étatiques à l'initiative de chefs puissants, tendance accentuée par le déclin de Carthage. On retiendra le nom de Masinissa, qui règne sur la plus grande partie de l'Algérie actuelle de 204 à 148 av. J.-C. depuis sa capitale établie à Cirta, celle-ci devenant ainsi une ville de premier plan. La langue et l'écriture phéniciennes sont couramment utilisées et les pratiques religieuses carthaginoises se mélangent aux pratiques locales. On peut affirmer que les succès de la période romaine en Afrique du Nord n'auraient pas été possibles sans les siècles d'influence phénicienne qui l'ont précédée.

14.3

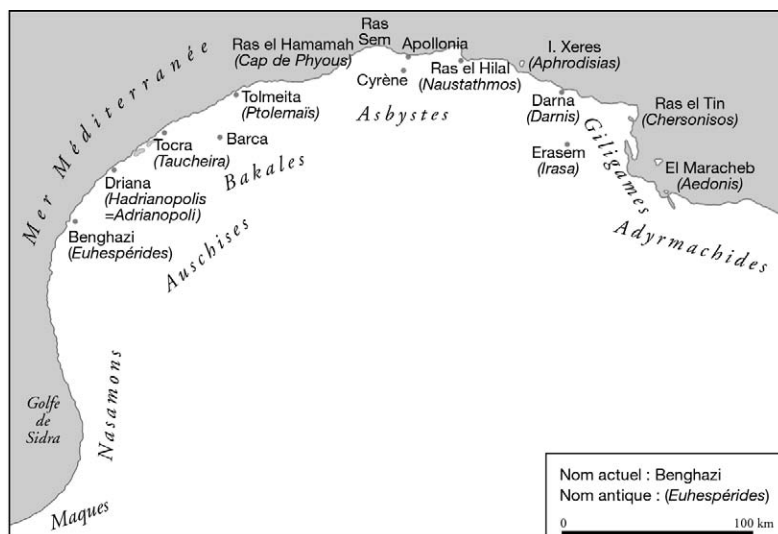
La Cyrénaïque et les colonies grecques

Raoul Lonis

La Cyrénaïque, au sens large, est cet immense territoire qui s'étend des frontières de l'Égypte à l'est jusqu'à la Grande Syrte à l'ouest ; au sens plus restreint, le terme désigne plutôt le plateau situé entre la Grande Syrte et le golfe de Bomba. De ces grands espaces, seule une petite partie peut abriter l'occupation humaine, en raison de leur faible pluviosité et du manque de fertilité de la plupart des terres.

C'est dans cette région que des colons grecs viennent s'établir à partir du VII^e siècle av. J.-C. Ils s'installent d'abord à Cyrène, ville fondée vers 630 av. J.-C. par des colons venus de l'île de Théra (Santorin) et, selon la tradition, envoyés là par l'oracle de Delphes. Peu de temps après, dans des circonstances que nous ignorons, un autre groupe de colons fonde la cité de Taucheira (Tocra). Puis, en 571, à la suite d'une dissension interne, une partie des habitants de Cyrène part fonder la colonie de Barca (El Merdj). Enfin, à la fin du VI^e siècle, la cité d'Euhespérides (Benghazi) est à son tour fondée par des colons cyrénéens.

Avant l'arrivée des Grecs, la Cyrénaïque est occupée par des peuples libyens qui résident tant dans la région côtière que dans les zones semi-arides de l'intérieur. À vrai dire, ils n'apparaissent assez clairement qu'à l'occasion des contacts que les Grecs ont avec eux. Nous parvenons à les localiser grâce aux indications des historiens grecs : Hérodote pour le V^e siècle et Diodore de Sicile pour le I^{er} siècle av. J.-C. Ce sont, à l'est, aux confins de l'Égypte, les Adyrmachides ; le long du golfe de Bomba, les Giligames ; au centre, dans la région de Cyrène, les Asbystes ; à l'ouest de ceux-ci, les Bakales ; au sud des Bakales, les Auschises ; au voisinage de la Grande Syrte, les Nasamons ; à l'ouest de ceux-ci, sur les bords de la rivière Cinips, les Maques. Certains de ces peuples sont des agriculteurs, d'autres sont des éleveurs semi-nomades, tandis que d'autres enfin se déplacent entre les frontières du



Carte 18 La Cyrénaïque.

désert et la zone côtière, vivant du commerce saharien ou de la récolte des dattes des oasis, ou même de pillage. Pour les éleveurs semi-nomades comme pour les agriculteurs sédentaires, c'est une nécessité vitale d'avoir accès à des points d'eau et à des terres cultivables dans une région où les zones semi-arides sont nombreuses. Toute limitation apportée à l'usage de leurs territoires peut être ressentie comme une insupportable agression.

Les premiers rapports avec les Grecs semblent avoir été bons, si l'on en croit ce que nous disent certaines traditions grecques qui rapportent l'accueil bienveillant réservé aux tout premiers colons par le roi des Giligames, dont la fille aurait été donnée en mariage à l'un des chefs grecs. Mais les relations se détériorent assez vite car les Grecs cherchent à occuper les meilleures terres, accueillant de nouveaux immigrants, refoulant les Libyens vers des zones moins hospitalières et coupant les terrains de parcours des nomades. Dès lors, les conflits deviennent fréquents, mais un *modus vivendi* relativement serein est établi avec certaines populations.

Il faut en effet distinguer entre ceux des Libyens que leur mode de vie nomade rend particulièrement rebelles à la présence des Grecs et qui ne cessent de les harceler, et d'autres peuples que leur mode de vie plus sédentaire, leur proximité des grandes villes et un rapport de force défavorable conduisent à vivre dans la mouvance des Grecs. Les plus irréductibles sont les Maques et les Nasamons qui, pendant plus d'un siècle, inquiètent les cités

grecques de Cyrène et d'Euhespérides. Les Grecs doivent souvent composer avec eux, d'autant qu'ils servent de trait d'union entre l'Afrique intérieure et la région côtière pour l'acheminement des produits exotiques ou de l'or. Les relations sont meilleures entre les Grecs et les Asbystes, les Bakales et les Giligames, plus perméables à l'hellénisation. Ces Libyens résident pour la plupart dans les campagnes, à la périphérie des cités grecques. Ils cultivent la terre des Grecs, à qui ils fournissent une main-d'œuvre agricole commode dont le statut est sans doute plus proche de la dépendance que de la liberté. Certains exploitent leurs propres terres, dont ils réservent le produit aux Grecs. On sait par exemple que la récolte du silphium, l'une des ressources essentielles de la Cyrénaïque grecque, provenait pour l'essentiel des terres des Libyens voisins de Barca et d'Euhespérides.

Jusqu'à quel point ces Libyens ont-ils participé à la vie de la communauté grecque ? Dans quelle mesure y a-t-il eu hellénisation des Libyens ? Ce que l'on peut dire, c'est que, n'étant pas citoyens, ils n'ont pas été associés à la vie politique des cités. Il n'est pas assuré, comme l'ont pensé certains érudits, que les mesures de réorganisation du corps civique adoptées à Cyrène au milieu du VI^e siècle av. J.-C. par le réformateur Démonax aient ouvert à certains d'entre eux l'accès à la citoyenneté. Quelques unions mixtes se sont toutefois produites au fil des temps et nous savons qu'à la fin du IV^e siècle, les fils nés de l'union de Cyrénéens avec des femmes libyennes ont été admis dans le corps civique. D'autre part, les anthroponymes libyens sont assez nombreux dans l'onomastique cyrénéenne, mais ils restent d'interprétation difficile. Quelques noms à consonance libyenne accompagnés d'un patronyme grec figurent dans une liste d'officiers cyrénéens du IV^e siècle av. J.-C., ce qui pourrait faire penser à une origine mixte. Des troupes libyennes ont parfois été utilisées par Cyrène en cas d'urgence, en particulier dans l'infanterie légère ou dans la charrerie de guerre, domaine dans lequel les Libyens excellaient. Mais, dans l'ensemble, on peut dire que les Libyens qui ont vécu au contact des Grecs n'ont guère été intégrés à leur communauté, comme l'ont montré plusieurs études de la fin du XX^e siècle (voir par exemple *Cirene e i Libyi*, 1987).

Du reste, si un certain nombre de Libyens subissent l'influence de l'hellénisme, la grande majorité d'entre eux reste probablement fidèle à ses traditions culturelles. Malheureusement, nous n'avons pratiquement aucun renseignement sur celles-ci. Aucun document écrit en libyque ne nous est parvenu pour cette région. Les inscriptions en langue grecque ne nous informent qu'à partir de la fin du IV^e siècle av. J.-C. ; les auteurs grecs, comme Hérodote ou Diodore, ne nous donnent que des informations sommaires sur les mœurs et coutumes de ces peuples ; quant aux auteurs de l'époque romaine, il n'est pas toujours pertinent de rapporter aux époques antérieures les constatations qu'ils nous livrent. Ce sont surtout les traditions religieuses

qui se laissent entrevoir : le dieu Ammon, d'origine égyptienne, est honoré chez les Libyens de Cyrénaïque, comme dans tout le nord de l'Afrique ; son adoption a été sans doute facilitée par le culte rendu au bélier dans cette région. La déesse égyptienne Isis est également l'objet d'un culte. C'est par égard pour elle, nous dit Hérodote, que les Libyens ne consommaient pas de viande de vache ; en son honneur, les femmes observaient des jeûnes et célébraient des fêtes. Le culte des ancêtres semble avoir une grande importance chez les Libyens : c'est en allant dormir sur la tombe de leurs ancêtres que, selon Hérodote, les Nasamons cherchaient à connaître l'avenir, par ce qu'on peut appeler un rite d'incubation.

Nous sommes en général mieux renseignés sur le petit monde des cités grecques de Cyrénaïque. Celles-ci, comme la plupart des cités grecques, constituent autant d'États souverains. Certes, vers 515-514 av. J.-C., la Cyrénaïque est, pour un temps, rattachée par les Perses à leur satrapie d'Égypte, mais elle recouvre sa liberté dès 479. Le v^e et le iv^e siècle sont seulement marqués par de sourdes rivalités entre les cités, par les tentatives des Cyrénéens pour contenir l'expansion carthaginoise vers l'est et par les relations turbulentes que ces cités entretiennent avec certains peuples libyens. Mais en 321 av. J.-C., profitant des troubles qui suivent la mort d'Alexandre, l'un de ses généraux, Ptolémée Lagos, annexe la Cyrénaïque ; celle-ci devient alors une province du royaume lagide d'Égypte. Cyrène est la mieux connue de ces cités et d'excellentes études lui ont été consacrées (Chamoux, 1953 ; Laronde, 1987). Elle apparaît très tôt comme une riche cité dont la prospérité repose essentiellement sur l'agriculture, grâce à la mise en valeur des meilleures terres. Culture de céréales et d'oliviers, élevage de moutons, bœufs et chevaux constituent les principales activités. La production céréalière est assez importante pour que Cyrène puisse ravitailler une quarantaine de cités grecques lors de la grande disette qui affame le monde grec dans les années 330-325 av. J.-C. La cité tire aussi des ressources considérables de l'exploitation du silphium, cette plante aux vertus médicinales et culinaires dont le monde méditerranéen fait une grande consommation et qui pousse abondamment en Cyrénaïque. En outre, le commerce n'est pas négligeable : Cyrène dispose d'un port situé à quelques kilomètres de la ville (qui prend une telle importance qu'il est érigé en cité distincte à l'époque hellénistique, sous le nom d'Apollonia) ; les relations sont nombreuses avec l'Égypte, l'Asie Mineure et la Grèce, Athènes en particulier, comme en témoignent de nombreux vestiges de céramique attique à figures rouges trouvés à Cyrène. Les produits du commerce saharien intéressent également cette dernière qui, à partir du iv^e siècle av. J.-C., cherche à contrôler les débouchés côtiers des routes caravanières sur la Grande Syrte, en dépit des appétits carthaginois. Un important monnayage d'or témoigne de cette prospérité dans la seconde moitié du iv^e siècle av. J.-C.

Mais ce qui doit surtout retenir ici notre attention, c'est la volonté des Cyrénéens — et des Grecs de Cyrénaïque en général — de rester grecs et de vivre pleinement leur hellénisme en terre d'Afrique, au prix de quelques rares concessions à l'environnement local. Grecs, ils entendent le rester par la composition de leur population : peu de mariages mixtes avec des Libyens, accueil répété de nouveaux immigrants grecs ; à la fin du ^v^e siècle av. J.-C., Cyrène accueille les Messéniens chassés de leur cité par la guerre du Péloponnèse. Les Grecs de la péninsule ne s'y trompaient pas, comme le montrent certains discours de l'orateur athénien Isocrate qui envisage, entre 366 et 346, le départ vers l'accueillante Libye de tous ceux qui ont des difficultés à vivre en Grèce. Grecs, les Cyrénéens le sont aussi par le caractère de leurs institutions. Au début de son histoire, Cyrène adopte le régime monarchique, à l'exemple de sa métropole Théra. Cette monarchie des Battiades, du nom de son fondateur Battos, est autoritaire, tempérée seulement provisoirement au milieu du ^{vi}^e siècle par les réformes d'un sage, Démonax, venu tout exprès de Grèce selon une pratique fréquente chez les Grecs. En 440 av. J.-C., la monarchie disparaît pour faire place à une république où, à part quelques brèves périodes démocratiques, la vie politique est dominée par les rivalités des factions aristocratiques. En somme, une histoire politique tout à fait conforme à celle de nombreuses cités grecques.

Grecs, les Cyrénéens le sont, d'une manière éclatante, par l'architecture de leur ville. L'agora y est un des centres principaux d'activités. Tel qu'on peut le reconstituer à la fin du ^{iv}^e siècle, il apparaît orné d'un autel monumental au centre, entouré au nord-ouest et au nord de portiques à colonnades et flanqué sur plusieurs côtés de temples imposants, d'un *hérôon* (monument funéraire consacré à un héros, peut-être le héros fondateur Battos), d'une *tholos* (monument circulaire à destination funéraire), d'un *prytaneion* (foyer de la cité), d'un *geronteion* (salle du Conseil des Anciens) et de divers autres bâtiments à usage politique ou religieux. D'autres ensembles architecturaux ornaient la ville, par exemple le magnifique sanctuaire d'Apollon, rénové dans la seconde moitié du ^{iv}^e siècle. Assurément, aucun Grec ne pouvait se sentir dépaycé dans ce cadre tout à fait caractéristique des cités du monde grec. Pas plus qu'il ne pouvait l'être par l'atmosphère intellectuelle de Cyrène. La philosophie y a été brillamment illustrée par Aristippe, disciple de Socrate et fondateur de la célèbre école cyrénaïque. Platon y a d'ailleurs volontiers séjourné à l'invitation des milieux aristocratiques de Cyrène et y a rencontré le mathématicien cyrénéen Théodore. Une tradition veut que, par la suite, le philosophe ait été libéré par un Cyrénéen de l'esclavage où l'avait jeté la vindicte du tyran de Syracuse. De son côté, Aristote s'est intéressé à Cyrène dont il a loué la constitution, alors démocratique, dans un de ses ouvrages intitulé *La politique*.

C'est peut-être dans la sphère de la religion que les Cyrénéens ont été le plus perméables à l'environnement local. Non qu'ils aient délaissé les divinités grecques : les principaux dieux honorés à Cyrène sont ceux du panthéon grec, en particulier Apollon, Artémis et Aphrodite, dont les sanctuaires ont pu être localisés ; les héros qui font l'objet d'un culte sont également grecs. Mais l'influence locale se mesure, par exemple, aux infléchissements que subit la personnalité de certains dieux : ainsi la déesse grecque Déméter, introduite à Cyrène par les premiers colons, emprunte certains de ses traits à la déesse égyptienne Isis dont le culte s'était répandu depuis longtemps en Libye. De même, le culte de Zeus Ammon a pris une place considérable dans la vie religieuse de Cyrène, au point que ce dieu a pu apparaître à certaines époques comme le grand dieu de la cité. C'est au dieu égyptien Amon, introduit depuis longtemps en Cyrénaïque, que les Grecs ont en partie identifié leur Zeus, honorant ainsi un Zeus Ammon représenté généralement avec des cornes de bélier mêlées à sa chevelure. Adopté à Cyrène, sans doute dès la fin du VI^e siècle av. J.-C., ce culte sera diffusé ensuite dans tout le reste du monde grec.

La Cyrénaïque constitue, on le voit, un bel exemple de la coexistence, sans véritable mélange, de deux cultures différentes sur un même sol. Cette absence d'osmose est due principalement à la volonté des Grecs de préserver la spécificité de leur culture, alors même qu'elle était transplantée hors de son milieu d'origine. Cette volonté s'explique elle-même par le contexte très particulier de l'implantation, qui se caractérise par une relative méfiance entre la communauté d'immigrants et la communauté autochtone, et par le désir de la première de garder ses distances d'avec la seconde pour sauvegarder sa prééminence. Mais l'étanchéité ne pouvait être totale entre les deux cultures. Inévitablement elles étaient appelées, ne fût-ce que timidement, à s'enrichir de leurs différences.

14.4

Les Romains et leur influence

Brian H. Warmington

Voir l'illustration 75

Après avoir détruit la Carthage phénicienne en 146 av. J.-C., les conquérants romains ne manifestent au siècle suivant qu'un intérêt modéré pour l'Afrique du Nord. Les guerres de Rome contre Carthage étaient en effet bien davantage motivées par une lutte pour le pouvoir que par des facteurs économiques. Une petite partie de la Tunisie située au nord-est d'une ligne de démarcation allant de Thabraca à Hadrumetum, gouvernée par un proconsul en siège à Utique, devient province romaine ; mais l'exploitation du territoire fraîchement acquis est infime. À l'intérieur de ce territoire, quelques colonies phéniciennes ayant survécu sur la côte et des villages indigènes de l'arrière-pays continuent à mener une existence modeste. Plus à l'ouest, les royaumes numides situés sur les territoires de l'Algérie et du Maroc actuels profitent d'une brève période d'indépendance. Les plus prospères sont régis par les successeurs de Masinissa, dont la capitale est établie à Cirta (Constantine), où les réfugiés de Carthage accentuent l'influence de la culture phénicienne dont Masinissa s'était déjà fait le soutien. Lorsque Jugurtha (118-105 av. J.-C.) sort vainqueur des luttes internes de la famille régnante, Rome lui déclare la guerre afin d'empêcher l'émergence d'un État puissant, mais, après la victoire, se contente de diviser le royaume. En 122 av. J.-C., Rome tente d'implanter une colonie de citoyens romains sur le site de Carthage, mais cette tentative échoue en raison de luttes politiques internes.

Les colonies de vétérans fondées dans la vallée de la Medjerda vers 102 av. J.-C. par le général Caius Marius, qui avait mené la campagne contre Jugurtha et pris conscience du potentiel de ces terres, connaissent davantage de succès — mais il s'agit d'une initiative privée.

Ce sont Jules César, qui y a lui-même brièvement mené campagne en 46 av. J.-C. durant les guerres civiles romaines, et l'empereur Auguste qui assoient réellement l'autorité de Rome en Afrique du Nord. César abolit les Royaumes numides et crée une deuxième province, qu'Auguste fusionne ensuite avec la première avant 27 av. J.-C. La région située entre l'Ampsaga (Oued el-Kebir) à l'est et la côte atlantique à l'ouest garde une indépendance symbolique jusqu'à l'exécution de son dernier roi, Ptolémée, sous le règne de l'empereur Caligula. Par suite d'une brève révolte, l'empereur Claude la divise en deux provinces, la Maurétanie Césarienne, avec pour capitale Césarée (Cherchell), et la Maurétanie Tingitane, gouvernée depuis Tingi (Tanger). L'autorité directe romaine est limitée par des facteurs d'ordre géographique et social. Dans l'Antiquité, le désert ne s'étend pas autant au nord qu'aujourd'hui ; le Sahara barre néanmoins la route à l'expansion romaine vers le sud, tout en contribuant, en sens inverse, à la défense des zones déjà colonisées contre les attaques les plus graves. Au nord du Sahara, la structure sociale des peuples indigènes repose sur la famille restreinte et les clans : les grandes agglomérations tribales comme les royaumes numide et maurétanien ne sont que de courtes expériences auxquelles la conquête romaine met fin. En raison de ces facteurs, la résistance à l'expansion romaine reste modeste, bien qu'elle perdure dans les régions montagneuses telles que la Kabylie et l'Atlas. Après les premières avancées, le rôle de l'armée romaine se borne en général à limiter et contrôler les mouvements nomades et pastoraux, qui portent préjudice à l'extension des secteurs cultivés.

Sous Auguste, entre 34 et 19 av. J.-C., le sud de la Tunisie passe sous contrôle militaire, une forteresse est érigée pour la légion à Ammaedra (Haïdra) et une route menant à la côte est construite à Tacapae (Gabès). Plusieurs expéditions aux oasis de Cidamus (Ghadamès) et de Garama (Djerma) permettent, dans une certaine mesure, d'assurer la sécurité de toute la côte de la Libye actuelle jusqu'à la frontière de la province cyrénaïque. Les actions de résistance les plus sérieuses interviennent une génération plus tard, sous la conduite de Tacfarinas, un ancien soldat auxiliaire de l'armée romaine. De 17 à 24 apr. J.-C., sa campagne de guérilla est largement soutenue par les tribus de Libye, qui cherchent à maintenir leur existence semi-nomade traditionnelle. Les quartiers généraux de la III^e légion Auguste sont transférés à Théveste (Tébessa) par Vespasien, puis à Lambèse par Trajan, accompagnant ainsi l'extension de la zone cultivée. Un système de routes et de forts encerclant les Aurès en permet le contrôle, bien que l'intérieur du massif reste largement à l'écart de toute influence romaine directe. Un autre système complexe de routes et de fortins s'étend jusqu'à Castellum Dimmidi (Messad) en Algérie, son point connu le plus méridional. Dans les deux provinces maurétaniennes, à l'exception du secteur de Sitifis (Sétif), la zone contrôlée par les Romains n'a jamais dépassé les ville côtières et leur arrière-

pays immédiat, que protègent des forts reliés par une route partant d'Auzia (Sour el-Ghozlane) à l'est. Des conflits sporadiques avec les tribus locales éclatent pendant toute l'époque romaine, mais, jusqu'au IV^e siècle apr. J.-C., ils restent d'envergure limitée et sans conséquence sur les régions colonisées. À son apogée, le contrôle de Rome s'exerce sur 350 000 km², les colonies occupant environ un tiers de cette superficie. Il suffit pour leur défense d'une légion et de ses auxiliaires, l'ensemble de cette force n'excédant probablement pas 30 000 hommes — nombre modeste au regard de celui requis par les frontières septentrionales de l'Empire.

La mise sous contrôle effectif du nord de la Tunisie et de l'Algérie s'accompagne de la venue organisée, depuis l'Italie, d'un nombre important de colons. Sous César, des colonies sont fondées sur la côte tunisienne, à Neapolis (Nabeul), Carpis (Mraïssa) et Clupea (Kelibia). C'est également au cours de son règne que se déroule une expérience un peu différente : la création sur le territoire de l'ancien royaume numide d'un vaste secteur de colonies au bénéfice d'un mercenaire campanien, Publius Sittus, et de ses compagnons. Les centres de ces colonies sont Cirta, Milève (Mila), Chullu (Collo) et Rusicade (Skikda), villes qui se développent ensuite rapidement pour devenir le cœur de la province numide.

L'œuvre accomplie par Auguste durant son long règne d'empereur surpasse de beaucoup celle de César. En Afrique du Nord, c'est à Carthage que son action se révèle la plus importante. Bien que la colonie ait été planifiée par César, c'est Auguste qui l'établit en 29 av. J.-C. Il semble que dès sa fondation, la nouvelle Carthage est appelée à jouer le même rôle que l'ancienne cité phénicienne : être la métropole de fait de l'Afrique du Nord. Trois mille nouveaux colons et leur famille constituent l'apport initial de population et se voient attribuer de vastes terres dans l'arrière-pays, dans lequel un grand nombre d'immigrants étaient déjà installés. La ville connaît une croissance rapide et devient très tôt capitale de la province, port de transit pour les quantités croissantes de blé qui servent de tribut et permettent l'approvisionnement de la population romaine, et centre de la vie intellectuelle. Auguste installe également un certain nombre de colonies dans la vallée de la Medjerda, et environ treize autres sur les côtes de la Maurétanie, à cette époque encore théoriquement indépendante.

Après César et Auguste, le flux de l'immigration italienne ralentit, à mesure que les pressions sociales à Rome s'amenuisent et que croît l'inquiétude des empereurs au sujet du déclin, alors clairement ressenti, de la démographie italienne. Cependant, au cours du I^{er} siècle apr. J.-C., le pourcentage d'Italiens dans la population nord-africaine s'accroît un peu, car les soldats libérés ont tendance à s'installer sur des terres situées dans les secteurs où ils ont servi. Ce mouvement prend fin au cours du II^e siècle apr. J.-C., dès lors que le recrutement de l'armée d'Afrique repose largement sur les ressources

locales. Le nombre total d'immigrants venus de Rome et d'Italie reste incertain, mais a très probablement dépassé les 100 000 individus. Il ne représente qu'un très faible pourcentage de la population totale des provinces africaines ; de plus, les nouveaux venus se concentrent principalement dans des zones géographiques restreintes. L'impulsion donnée au développement économique et social est néanmoins profonde, la croissance urbaine en constituant le premier bénéficiaire.

L'Afrique du Nord se distingue alors nettement des autres provinces romaines occidentales par la densité de son urbanisation : cette singularité s'explique en partie par le fait que Rome a pour politique de permettre aux communautés locales de gérer la plupart de leurs affaires internes. En Afrique du Nord, où il n'y a pas de grandes tribus, 500 petites communautés locales sont reconnues par le gouvernement (ce nombre dépasse de loin celui de la Gaule, par exemple, où les territoires gouvernés localement sont de bien plus grande taille). Un grand nombre d'entre elles, notamment dans la vallée de la Medjerda et dans l'ouest de la Numidie, se développent au I^{er} et au II^e siècle apr. J.-C. et finissent par égaler en taille et en richesse la plupart des colonies. Le processus d'urbanisation des villages libyens, amorcé pendant la période phénicienne, parvient alors à maturité. Il est naturel que le modèle de développement adopté soit celui de la puissance gouvernante. La politique suivie par Rome offre aussi des avantages décisifs à cette adoption. Sous certaines conditions (accroissement de la prospérité, stabilité sociale, évolution culturelle permettant au moins à une élite locale de parler ou comprendre le latin), une communauté peut se voir récompenser par l'octroi de la citoyenneté romaine et même du titre honorifique de *colonia* (colonie). On peut citer quelques exemples remarquables : Leptis Magna (Lebda), située sur la côte libyenne, était une ancienne colonie phénicienne. Quand elle tombe sous le contrôle de Rome, la vie urbaine et la plupart de ses habitants sont encore de tradition punique. Tirant ses richesses du commerce transsaharien, et sans aucune colonie romaine aux alentours, l'élite, sous Auguste et Tibère, devient progressivement bilingue et s'engage dans des constructions grandioses à la façon des romains. Un siècle plus tard, elle reçoit la citoyenneté romaine et le statut de colonie des mains de Trajan, et se lance dans des constructions encore plus somptueuses. Septime Sévère, qui devient empereur en 193 apr. J.-C., vient au jour dans une riche famille métisse de Leptis. De même, Maktaris (Maktar), située dans les plaines du centre de la Tunisie, connaît une évolution au cours de laquelle les noms des familles dominantes, d'abord libyco-berbères, deviennent puniques puis latins au fur et à mesure que la communauté s'enrichit.

En dépit de leurs impressionnants édifices publics, financés par les riches élites locales qui, à l'instar des Romains et des Grecs, rivalisent pour obtenir popularité et considération, peu de villes semblent avoir une popula-

tion dépassant 10 000 ou 15 000 habitants. Carthage fait exception, avec un nombre d'habitants certainement supérieur à 100 000. Dans le monde méditerranéen occidental, elle talonne Rome pour la taille et on la compare à Alexandrie, en Égypte. Bien que seules quelques troupes y soient affectées, Carthage abrite un grand nombre de fonctionnaires : pour l'administration placée sous les ordres du proconsul, pour la gestion de la collecte et de l'envoi de vivres (*annona*) à Rome ainsi que pour le contrôle de l'exploitation des immenses domaines appartenant à l'empereur. Leur nombre a tendance à augmenter à mesure que l'administration impériale devient plus bureaucratique. La manutention et le transport des céréales et des autres produits exportés à partir de Carthage nécessitent très probablement à eux seuls l'emploi d'une main-d'œuvre abondante, mais on sait peu de choses à ce sujet. Carthage abrite également une riche élite, avec tous les services qui lui sont nécessaires. Comme tous les procès importants sont jugés par le proconsul, Carthage dispose également d'une importante communauté de juristes. On y trouve aussi des écoles d'enseignement supérieur et presque tous les auteurs nord-africains de renom, qu'ils soient païens ou chrétiens, ont reçu leur éducation à Carthage ou y ont été quelque temps professeurs ou avocats. C'est le cas, entre autres, d'Apulée, de Tertullien, de Cyprien et d'Augustin. Et, de fait, il est dit que Carthage est à l'Afrique du Nord ce que Rome est au monde.

L'économie de la cité repose presque entièrement sur l'agriculture. Ce constat se vérifie dans tout le monde romain, mais plus encore en Afrique. L'amélioration de la sécurité permet des investissements considérables pour exploiter la productivité du sol. Les céréales, le vin et les fruits sont produits et exportés en quantités impressionnantes, bien supérieures à ce qu'exige l'impôt. À partir du II^e siècle apr. J.-C., dans les parties les plus sèches des colonies, particulièrement dans le sud de la Tunisie et les hautes plaines de l'Algérie, la culture de l'olive s'étend et la plus grande partie de la production est exportée. L'empereur est de loin le plus grand propriétaire terrien en Afrique ; des sénateurs romains, dont certains sont à partir du II^e siècle apr. J.-C. d'origine africaine, possèdent également de grands domaines. Dans les zones urbanisées, on trouve des propriétés de petite taille ; toutefois, de manière générale, l'exploitation y est assurée par de petits métayers qui payent une part de leur bail en nature. L'esclavage ne semble pas être très intense en Afrique, du moins si on la compare à l'Italie ; il se développe néanmoins une classe d'ouvriers agricoles ne possédant pas ou presque pas de terres et vivant du travail saisonnier dans les grands domaines.

Nos sources ne font guère mention de la contribution de l'écrasante majorité indigène à la civilisation nord-africaine, sauf dans les régions où la langue et la culture romaines ont manifestement été adoptées par les élites locales. Il va sans dire que les ouvriers qui ont construit tous ces grands centres urbains et fabriqué les objets matériels que l'on y trouve sont pour la

plupart libyco-berbères, et il en va assurément de même pour les ouvriers agricoles. Si l'on en juge par le grand nombre de temples et d'icônes retrouvées, la pratique religieuse est fervente dans cette région, et l'architecture comme l'art montrent qu'en Afrique du Nord, l'immigration italienne a assimilé une grande partie des traditions religieuses libyco-berbères et puniques ; à l'inverse, il est probable qu'en dehors des zones urbanisées, l'influence de la religion romaine et italienne reste limitée. La langue latine s'ancre sans aucun doute très profondément dans toutes les couches de la population des zones urbanisées et des centres des grands domaines ; toutefois, dans de nombreuses régions montagneuses vivent côte à côte des Lybico-Berbères parlant le latin et d'autres restés monolingues : c'est dans ces régions que les traditions indigènes sont les plus fortes au moment de la conquête arabe. Dans les villes, les mariages mixtes entre immigrants et autochtones sont autorisés dès lors que ces derniers ont obtenu la citoyenneté romaine. L'adoption d'un nom romain étant alors une pratique courante, de nombreuses personnes parmi les milliers que nous connaissons grâce aux inscriptions sont certainement d'origine libyco-berbère ou métisse, phénomène considéré comme normal dans l'Antiquité et par conséquent très peu commenté.

Estimer la population totale d'une région donnée dans l'Antiquité est, comme chacun le sait, une tâche risquée. Pour l'Afrique du Nord, des chiffres allant de 4 à 8 millions d'habitants ont été avancés, l'estimation haute étant la plus probable. On pense qu'un tiers de cette population habitait le territoire correspondant à la Tunisie actuelle et qu'un peu plus d'un autre tiers vivait dans les centres urbains ou à leur périphérie ; dans les régions où les villes étaient particulièrement rapprochées, comme dans la vallée de la Medjerda, de nombreuses personnes cultivant la terre vivaient en réalité dans les villes.

Bien qu'elle soit pleinement intégrée dans l'économie méditerranéenne de l'Empire romain et dans la culture latine, l'Afrique du Nord reste en dehors des principaux événements frappant l'Empire. Tout en lui fournissant un empereur important (Septime Sévère, 193-211 apr. J.-C.) et plus de sénateurs et de fonctionnaires de rang moyen que n'importe quelle autre région de l'ouest de l'Empire, elle a l'avantage de rester relativement à l'abri des troubles politiques et militaires du III^e siècle apr. J.-C. En 238 apr. J.-C., une courte révolte des propriétaires locaux contre les exactions fiscales de l'empereur Maximin est impitoyablement réprimée ; à cette exception près, l'Afrique ne souffre pas des nombreux coups d'État militaires, guerres civiles et invasions hostiles subis par les provinces du Nord et de l'Est.

En revanche, l'expansion du christianisme au III^e siècle apr. J.-C. est beaucoup plus rapide et de grande envergure que dans toute autre région de l'Empire, hormis peut-être la Syrie et l'Égypte. Les raisons de ce phénomène sont assez obscures, car on ne connaît rien du développement de la nouvelle

religion en Afrique avant que soient attestés les premiers martyrs africains en 180 apr. J.-C. Au début de l'Empire romain, le fait que le christianisme est principalement une religion urbaine contribue sans aucun doute à sa diffusion rapide. Aucun élément spécifique dans l'entremêlement complexe des religions libyenne, phénicienne et romaine ne semble avoir facilité les conversions. Pourtant, vers le début du III^e siècle apr. J.-C., des évêques représentant 70 communautés se rassemblent lors d'un conseil à Carthage et, entre 236 et 248 apr. J.-C., on recense 90 évêques dans la province proconsulaire de Numidie. Bien que les premiers martyrs africains viennent des couches les plus pauvres de la société, le christianisme semble avoir progressé rapidement parmi les catégories favorisées des villes. Avec Tertullien (env. 160-200 apr. J.-C.), avocat converti d'origine païenne né à Carthage ou dans ses environs, le christianisme produit l'un de ses protagonistes de langue latine les plus influents. La génération suivante voit naître un personnage tout aussi important : Cyprien (né vers 200 apr. J.-C.). Issu d'une famille aisée, Cyprien devient évêque de Carthage en 248 apr. J.-C., révélant ainsi la facilité avec laquelle les membres d'une élite cultivée peuvent dorénavant accepter la nouvelle religion et être acceptés par elle ; puis il subit le martyre en 256 apr. J.-C. Sous sa direction, l'église de Carthage obtient la primatie effective sur les églises des autres villes, accentuant encore plus le rôle prépondérant de Carthage dans la vie nord-africaine en général. Les chrétiens ne sont encore néanmoins qu'une minorité dans la population.

L'Afrique est bien entendu touchée par les problèmes du Bas-Empire (dont le début est traditionnellement fixé à 284 apr. J.-C.), notamment par les pressions économiques résultant de la détérioration de la situation militaire sur les frontières septentrionales et par les controverses religieuses qu'entraîne l'adoption du christianisme par l'empereur Constantin en 312 apr. J.-C. Cherchant à renforcer les frontières nord de l'Empire, Dioclétien et Constantin accroissent les effectifs de l'armée romaine, ce qui provoque une augmentation des impôts et le durcissement de leur collecte. On divise certaines provinces afin de procéder à un contrôle fiscal plus serré ; l'Afrique du Nord en compte désormais sept. Avant 330 apr. J.-C., le fardeau de l'approvisionnement de Rome en blé était partagé entre l'Égypte et l'Afrique du Nord ; après cette date, le détournement des livraisons égyptiennes vers Constantinople est une cause probable de souffrances pour les provinces africaines. Néanmoins, il est établi que la vie de la cité et l'économie en général n'ont pas connu un vrai déclin.

L'Afrique est la scène d'une profonde division de l'Église chrétienne à partir de 312 apr. J.-C. Cette année-là, quand Constantin met fin aux persécutions et commence à agir en faveur du christianisme, un conseil de 70 évêques numides refuse de reconnaître la consécration de Cécilien comme évêque de Carthage, alléguant que l'un des consécrateurs avait fait

preuve de faiblesse au cours de la persécution. Sous l'autorité d'un meneur actif, Donat, consacré lui aussi évêque de Carthage pour contrecarrer Cécilien, intervient la mise en place de l'Église des martyrs, autoproclamée véritable Église. Dès le départ, les « donatistes », comme ils sont appelés ensuite, rassemblent probablement plus de la moitié des chrétiens d'Afrique du Nord, et la majorité d'entre eux en Numidie. Ils résistent aux tentatives de Constantin et des empereurs suivants de les forcer à se réconcilier avec les fidèles de Cécilien et ses successeurs qui, en dehors de l'Afrique, sont reconnus par l'Église comme la véritable Église catholique. La composition sociale des communautés donatistes et chrétiennes semble être dans une large mesure identique ; les donatistes ne représentent pas tant une contestation sociale ou ethnique qu'un vrai schisme, du même type que les schismes dont le genre est plus tard familier à l'histoire chrétienne et musulmane. Si la division a pu accélérer la propagation du christianisme en accentuant le prosélytisme dans chaque camp, elle a porté atteinte à la cohésion sociale.

Dans l'histoire de la culture intellectuelle, l'importance de l'Afrique romaine est symbolisée par un homme : Augustin. Né dans la petite ville de Thagaste (Souk-Ahras), devenu évêque d'Hippo Regius (Annaba), il meurt en 430 apr. J.-C. à la veille de la conquête vandale en laissant un corpus d'écrits théologiques qui a influencé plus profondément un millénaire de pensée chrétienne occidentale que tout autre théologien.

Par suite de l'effondrement général de la puissance romaine en Occident à partir de 406 apr. J.-C., les empereurs successifs font des efforts acharnés pour garder l'Afrique du Nord en leur pouvoir, car c'est l'unique source de revenus qui leur reste ; mais elle succombe facilement aux Vandales en 430 apr. J.-C. et Carthage tombe en 439. La civilisation latine entame un long déclin et meurt finalement avec les invasions arabes qui se heurtent principalement, dans les régions les moins touchées par Rome, à la résistance des habitants indigènes, auxquels l'historiographie moderne donne généralement le nom de « Berbères ». À cet égard, l'ère romaine en Afrique du Nord ressemble à l'ère romaine en Grande-Bretagne et dans la plus grande partie des Balkans : elle ne laisse derrière elle aucun héritage linguistique ou culturel direct, contrairement à ce qui s'est passé en France et en Espagne.

14.5

Les Vandales

Ammar Mabjoubi

Arrivés avec d'autres peuplades germaniques en Espagne dès 409 apr. J.-C., les Vandales Hasdings finissent par s'installer dans le sud de la péninsule Ibérique, qui dès lors conserve leur nom (*Vandalousia* = Andalousie). Mais ils sont surtout attirés par la richesse proverbiale des provinces africaines orientales, la Numidie et l'Afrique proconsulaire, qui assurent le ravitaillement de Rome en blé. En 429, ils franchissent le détroit de Gibraltar avec femmes et enfants, soit 80 000 personnes en tout, sous la conduite d'un chef remarquable, le roi Genséric.

En 430, saint Augustin meurt alors que les Vandales assiègent Hippone (Annaba) ; en 439, ils s'emparent de Carthage. En 442, ils ont établi leur souveraineté sur la Proconsulaire (ou Zeugitane), la Byzacène et une partie de la Numidie. Dès lors, Genséric ne tarde pas à étendre son autorité sur l'ensemble de la Méditerranée occidentale ; seul l'Empire romain d'Orient peut désormais lui faire face. Ce dernier lance contre le roi vandale une expédition gigantesque, mais subit en 468 un désastre naval qui l'amène peu après à reconnaître le fait accompli : le traité de 476 proclame « la paix perpétuelle » entre Byzance et les Vandales.

Nous sommes de plus en plus convaincus de la continuité institutionnelle entre le Bas-Empire et le régime installé en Afrique par Genséric et ses successeurs : modifiant les coutumes tribales de son peuple et se dotant de pouvoirs comparables à ceux de l'empereur romain, le roi des Vandales devient un monarque absolu, entouré de ses « amis » qui portent parfois le titre de *comes*. Le chef de l'administration centrale, toujours choisi parmi les Germains, est assisté de notaires et de scribes. Si le « proconsul des Carthaginois » n'est plus qu'un dignitaire représentant ses concitoyens romano-africains, avec quelques pouvoirs judiciaires, les cités continuent à être gérées par leurs magistrats. Les anciennes assemblées provinciales elles-mêmes subsistent, remplaçant simplement le culte impérial par le culte royal.

Le peuple vandale profite de la spoliation massive, surtout en Proconsulaire, des grands propriétaires et de l'Église catholique, tandis que le roi

s'empare des immenses domaines impériaux. Mais les Vandales ne sont qu'une minorité et la propriété romano-africaine subsiste largement, surtout en Byzacène où les vieux règlements régissant l'agriculture organisent toujours la paysannerie et l'exploitation des terres. La fin des réquisitions de blé pour les besoins de Rome et des exactions fiscales améliore probablement le sort des masses, qui ne manifestent guère d'hostilité vis-à-vis des Vandales. Ni l'agriculture, ni le commerce ne subissent, semble-t-il, d'appauvrissement caractérisé ; bien au contraire, les possessions vandales sont même qualifiées d'« empire du blé ».

La société dans les villes romano-africaines connaît sans doute des changements, en raison notamment de la paupérisation des classes moyennes. Toutefois, on ne peut plus affirmer qu'une « décadence irrémédiable » touche les villes africaines à cette époque. Dans nombre d'entre elles, comme Théveste, Ammaedara ou Hippone, l'œuvre monumentale est poursuivie, notamment par l'édification de basiliques chrétiennes. Les Vandales, peu nombreux, isolés du monde germanique et nullement en mesure de résister à la civilisation dominante de l'Antiquité tardive qui s'est épanouie dans les cités africaines, finissent par se fondre dans la masse de la population. Leur langue ne laisse nulle trace dans le pays où s'est depuis longtemps généralisée la langue latine avec une persistance, dans les campagnes, des parlers libyque et punique (Lancel, 1981). Seuls des bijoux de style germanique, indice probant de la richesse de l'aristocratie, ont été retrouvés principalement à Carthage, Thuburbo Majus, Maktar et Hippone. Les Vandales sont d'ailleurs concentrés dans les riches plaines et les cités du nord de la Proconsulaire ; leur autorité ne se manifeste ainsi que dans la moitié septentrionale du pays. La cour royale s'est installée à Carthage, mais elle suit le roi lorsqu'il séjourne dans ses résidences de Maxula, près de Hammamet, ou dans la région de Maktar. Avec l'ensemble de l'aristocratie, où les mariages mixtes sont nombreux, elle adopte les vêtements, les plaisirs de la table et, avec la romanisation des mœurs, les jeux de l'amphithéâtre et du cirque qui drainent les foules et rythment le genre de vie « à la romaine ».

L'importance acquise dans les provinces romaines d'Afrique par l'Église et le clergé catholique au cours du IV^e et du V^e siècle est considérable et se manifeste aussi bien à Carthage, la capitale politique et religieuse, que dans les plus petites des cités. Il n'est donc pas étonnant de constater que l'opposition catholique aux envahisseurs vandales se soit identifiée avec celle de la romanité, s'acharnant à refuser le fait accompli. Aussi Genséric décide-t-il de briser cette opposition militante : expropriation partielle du clergé de la Proconsulaire, exil d'un grand nombre d'évêques, interdiction du culte catholique en zone vandale, etc. Carthage n'a plus, ainsi, d'évêque catholique durant tout le règne de Genséric, sauf lors d'un éphémère rapprochement avec Valentinien III. Ces mesures ne sont cependant dictées que par le

souci de briser une opposition politique dangereuse. Certes, le roi vandale professe, comme l'ensemble de son peuple, l'arianisme. Mais aucune idéologie religieuse ne l'anime contre le catholicisme, malgré les affirmations de l'Eglise.

Son fils Hunéric (477-484), en revanche, place le conflit sur le plan doctrinal. Il consent pourtant, au début, à la liberté des cultes et à l'élection d'un évêque pour occuper le siège de Carthage, vacant depuis 24 ans, mais en exigeant en faveur des ariens d'Orient une mesure égale, que l'empereur byzantin juge inadmissible. Hunéric ne tarde pas alors à déclencher contre les clercs menés par Eugène, le nouvel évêque de Carthage, une persécution dont la violence atteint son paroxysme à la suite d'un pseudo-concile d'évêques catholiques et ariens, convoqué puis interrompu par le roi vandale en 484. Cependant, la durée de la répression n'excède guère quelques mois, avec un retour à la tolérance hésitant sous Gunthamund (484-496), puis une résurgence timide sous Thrasamund (496-523) et enfin un nouveau retour à la tolérance sous Hildéric (523-530). Mais cette politisation du débat religieux aboutit à une véritable crise morale et sociale que les excès de Hunéric transforment en une « lutte inexpiable » entre les Vandales et le clergé catholique solidement implanté dans le pays. Elle constitue un facteur important du processus d'effondrement de l'État vandale, qu'aggravent la modicité des apports d'une petite minorité de Germains submergés par une masse catholique et romaine ainsi que la brutalité ou l'impéritie des successeurs de Genséric, aussi incapables de résoudre à l'intérieur le problème socioreligieux qu'inaptes à contenir, aux marges occidentales et méridionales du royaume, les assauts des Maures.

Des fouilles archéologiques menées à la fin du ^{xx}^e siècle ont permis de montrer que le culte chrétien était plus répandu au cours de la période vandale qu'on ne le pensait auparavant. On s'accorde par exemple à faire remonter au début du ^v^e siècle la basilique martyrologique de pèlerinage de Théveste. De même, on est parvenu à mieux dater la production artistique et à établir que les mosaïques pavimentales ou tombales sont du ^v^e siècle ou du début du ^{vi}^e siècle vandale. Même incomplètes et partielles, ces recherches ont permis de mieux mesurer tout ce qui, au ^v^e siècle, subsistait de la civilisation romano-africaine.

14.6

Les provinces byzantines

Ammar Mahjoubi

Voir les illustrations 76 et 77

Nos connaissances sur l'Afrique byzantine restent très incomplètes, malgré les recherches archéologiques récentes et une évaluation critique des hypothèses idéologiques tant d'auteurs anciens (citées par Moderan, 1986) que d'historiens européens plus récents (par exemple Dielh, 1896).

En 530 apr. J.-C., le roi Hildéric est destitué. L'empereur d'Orient Justinien, qui rêvait de restaurer l'Empire romain universel et catholique, fait du changement intervenu à la tête de l'État vandale un prétexte pour répondre, en Afrique, aux appels répétés de la haute société et du clergé. En 533, sous le commandement de Bélisaire, un corps expéditionnaire débarque en Afrique ; en deux batailles, les Vandales sont défaits et rapidement éliminés. Mais la conquête byzantine ne tarde pas à provoquer la résistance farouche des Berbères, tout comme la conquête arabe au VII^e siècle et la conquête française au XIX^e siècle.

De 534 à 539, le patrice Solomon, un général compétent mais violent, finit par l'emporter. Les Byzantins mettent alors à profit une période de répit pour reconstruire un certain nombre de grandes forteresses. Mais en 545, les tribus de Tripolitaine et de Byzacène se liguent contre Solomon, qui est battu et tué. L'anarchie qui s'installe alors est telle que Justinien fait appel à l'un des meilleurs généraux de l'Empire, Jean Trogliata, qui réussit à diviser les chefs berbères et finit par obtenir, en 548, un succès qui assure un répit éphémère jusqu'à la mort de Justinien en 565.

En 534, un rescrit, inspiré de la situation prévalant au IV^e siècle, réorganise les structures administratives et militaires d'Afrique du Nord afin de ressusciter en quelque sorte les anciennes provinces romaines. Le pays constitue dès lors un diocèse réunissant les provinces de Proconsulaire (ou Zeugitane), Bysacène, Tripolitaine, Numidie, Maurétanie première (ou Sitifienne) et Maurétanie seconde (ou Césarienne). À leur tête sont nommés des

gouverneurs (*praesides*) qui restent sous l'autorité d'un préfet assisté d'un personnel administratif nombreux. Le peuple des provinces, soumis de nouveau à la redevance en blé (annone) et exploité tant par leurs gouverneurs que par l'armée, subit des exactions comparables à celles qu'il a connues au cours du Bas-Empire.

Quant à l'organisation militaire, elle témoigne des conditions nouvelles d'insécurité. À sa tête, Justinien place un *magister militum* secondé par des *duces* dans les provinces. Les forces militaires, peu nombreuses, sont composées de *comitatenses* (armée de campagne) et de *limitanei* qui, sous les ordres des *duces*, défendent les frontières et reçoivent un terrain à cultiver ; les *duces* recrutent aussi des irréguliers dans les tribus (*gentiles*).

Pour défendre les provinces « reconquises », Justinien entreprend une œuvre gigantesque de fortification, principalement réalisée lors du deuxième gouvernement de Solomon qui cumule, entre 539 et 544, le commandement de l'armée et l'autorité civile. Les cités sont dotées de fortifications diverses : citadelles, enceintes ou simples forts ; en tout, environ 50 ouvrages dont les vestiges sont, pour la plupart, encore visibles. En 1896, Charles Diehl pensait qu'ils constituaient des « lignes de défense », dont la première aurait suivi la ligne du *limes*. Plus récemment, on a retenu que la distribution des forteresses était destinée à contrôler des nœuds de communication, à protéger soit une garnison soit les organes principaux de l'administration ou à offrir un refuge à la population. L'histoire militaire du VI^e siècle paraît d'ailleurs confirmer que, comme à l'époque romaine, les points d'appui du *limes* servaient surtout à donner l'alerte et les camps à abriter les effectifs, alors que les opérations se déroulaient en rase campagne.

La typologie des fortifications et leur organisation intérieure a été précisée par quelques fouilles, dont la principale est celle de Timgad. Si les plans réguliers ainsi que les techniques venaient généralement des provinces orientales de l'Empire, l'Afrique offrait, avec l'Illyricum, Constantinople, la Syrie et l'Égypte, l'un des ensembles les plus riches et les plus homogènes de fortifications du VI^e siècle (Duval, 1983).

Les domaines royaux vandales redeviennent rapidement domaines impériaux, l'Église catholique récupère tous ses biens et les exploitations privées sont rendues aux descendants de leurs anciens propriétaires. Malgré ces grands transferts, les ressources des provinces africaines en blé et en huile ne tardent pas à devenir indispensables au ravitaillement de Constantinople. D'autre part, l'archéologie a révélé la grande vitalité des échanges commerciaux et de l'économie monétaire. On importe marbre, verre, amphores ou vaisselle et on exporte, vers l'Orient notamment, le blé, l'huile et le vin. Aussi renonce-t-on aujourd'hui de plus en plus à l'idée d'une Afrique byzantine dont les cités survivaient, retranchées derrière leurs forteresses ou leurs enceintes. Il est maintenant reconnu que nombre de beaux

édifices municipaux ont été construits à cette époque et les preuves archéologiques montrent généralement que, malgré la ruralisation et la réorganisation de l'environnement urbain, les villes d'Afrique byzantine conservaient leur vitalité.

Dans plusieurs villes, la construction de véritables complexes édilitaires du culte chrétien avec basiliques, baptistères et *martyria* est impressionnante : à Carthage d'abord, mais aussi à Bulla Regia, Sufetula, Sabratha et Leptis Magna. Ailleurs, même dans les cités les plus modestes, on ne cesse de découvrir des basiliques et des lieux du culte chrétien datés surtout de l'époque byzantine, sinon du v^e siècle vandale. Des types de plans nouveaux ou d'élévations originales apparaissent alors, contrastant avec le plan traditionnel de la basilique à nef centrale et collatéraux couverts ou non de tribunes : on introduit ainsi le transept, réalisant un plan cruciforme avec une coupole à la croisée, et des voûtes d'arêtes sur les nefs latérales. Les absides voient aussi leur architecture évoluer, avec le renforcement de leur calotte par des nervures retombant sur des colonnades. Les *martyria* triconques ou tétraconques et les cuves baptismales polylobées complètent ces transformations. On constate aussi la continuité et l'élaboration du décor architectural, plus visibles dans les mosaïques et les chapiteaux.

Les réformes de l'empereur Maurice (582-602) ne se bornent pas à un remaniement réaliste de la géographie provinciale. La menace berbère en Afrique, comme celle des Lombards en Italie, y amène la création d'une administration nettement militarisée ; l'exarque de Carthage est, même au temps d'Héraclius, un véritable vice-empereur.

Malgré le redressement du pays à cette époque, des maux chroniques ne cessent de le ronger : réveil de l'agitation berbère, exactions fiscales, gabegie, brutalité et corruption de l'administration, indiscipline des autorités régionales, crise religieuse enfin, ravivée par l'opposition de l'orthodoxie africaine aux hérésies monophysite puis monothéliste appuyées par les empereurs. En 646, l'exarque de Carthage, Grégoire, rompt avec Constant II et se fait proclamer empereur. Il périt en 647 devant les troupes arabes.

Concluons sur une constatation qui ne cesse de s'affirmer, celle de la continuité institutionnelle, économique, culturelle et artistique, depuis l'époque de saint Augustin jusqu'à la fin de l'époque byzantine ; continuité qui s'est poursuivie encore, malgré d'importants changements, des siècles paléochrétiens jusqu'aux premiers temps de l'époque arabo-musulmane.

BIBLIOGRAPHIE (DE 14.1 À 14.6)

BROUGHTON T. R. S. 1929. *The romanization of Africa Proconsularis*, Baltimore.

- BROWN P. R. L. 1967. *Augustine of Hippo*, Los Angeles.
- CAGNAT R. 1913. *L'armée de l'Afrique*, Paris.
- CAMPS G. 1961. *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, Arts et Métiers graphiques.
- 1980. *Berbères : aux marges de l'histoire*, Paris.
- CHAMOIX F. 1953. *Cyrène sous la domination des Battiades*, Paris.
- CHARLES-PICARD G. 1990. *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris, 359 p.
- CIRENE E I LIBYI. 1987. *Roma 'L'Erma' di Bretschneider*.
- DECRET F., FANTAR M. 1981. *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Paris.
- DESANGES J. 1962. *Catalogue des tribus africaines dans l'Antiquité classique à l'ouest du Nil*, Dakar, 296 p.
- DIEHL C. 1896. *L'Afrique byzantine*, Paris.
- DIESNER H. J. 1964. *Der Untergang der römischen Herrschaft im Nordafrika*, Weimar.
- DUNCAN-JONES R. P. 1963. City populations in Roman Africa, *Journal of Roman Studies*, vol. LIII, p. 85-90.
- DUVAL N. 1983. L'état actuel des recherches sur les fortifications de Justinien en Afrique, *Corsi di cultura sull'arte ravennate e bizantina*, vol. XXX, p. 149-202.
- FREND W. H. C. 1971. *The donatist church : a movement of protest in Roman North Africa*, Oxford.
- GSELL S. 1913-1929. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, 8 vol., Paris.
- LANCEL S. 1981. La fin et la survie de la latinité en Afrique du Nord, *Revue des études latines*, vol. LIX, p. 269-297.
- 1992. *Carthage*, Paris.
- LARONDE A. 1987. *Cyrène et la Libye hellénistique*, Paris.
- LEPELLEY C. 1979. *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, vol. I, Paris.
- MILLAR F. 1968. Local cultures in the Roman Empire : Libyan, Punic and Latin in Roman Africa, *Journal of Roman Studies*, vol. LVIII, p. 126-134.
- MODERAN Y. 1986. Corippe et l'occupation byzantine de l'Afrique : pour une nouvelle lecture de la Johannide. *Antiquités africaines*, vol. XXII, p. 195-212.
- WARMINGTON B. H. 1954. *The North African provinces from Diocletian to the Vandal conquest*, Cambridge, 123 p.

15

La vallée du Nil

Note du directeur de publication

David W. Phillipson

La tradition historiographique veut depuis longtemps que l'on étudie les événements historiques de la vallée du Nil, en Égypte et en Nubie, séparément de ceux des autres régions d'Afrique. De fait, les anciennes cultures de la vallée du Nil présentent incontestablement de forts particularismes et ont fait l'objet de recherches bien plus approfondies que les autres ; l'abondance des écrits disponibles permet ainsi d'étudier en détail des aspects de la société ancienne qui restent pratiquement inconnus pour d'autres régions africaines. Ce volume, tout en reconnaissant le caractère unique des anciennes civilisations égyptienne et nubienne, tente également de les inscrire dans un contexte africain.

15.1

L'Égypte

15.1.1

L'époque napatéenne

Barbara Watterson

Voir l'illustration 78

La XXV^e dynastie égyptienne, selon la classification de Manéthon, est issue du royaume de Kouch, dans l'actuelle Nubie soudanaise. L'essor du royaume de Kouch a été étudié dans le volume II de l'*Histoire de l'humanité* ; son évolution à partir de 700 av. J.-C. sera traitée plus loin (chapitre 15.2.1). Ce chapitre concerne exclusivement la période 716-656 av. J.-C. en Égypte.

Les premiers rois de Kouch semblent avoir eu l'ambition de conquérir au moins la partie sud de l'Égypte. Il est possible qu'ils aient été encouragés en ce sens par la minorité égyptienne qui faisait partie de leurs sujets ; mais il est également probable qu'ils aient eu eux-mêmes l'ambition de prendre le contrôle de Thèbes (l'actuelle Louxor), où Karnak était le centre du culte d'Amon-Rê, le dieu qu'ils vénéraient. Le premier souverain kouchite connu est Alara, auquel Kachta succède vers 760 av. J.-C. Ce dernier règne alors sur la basse Nubie jusqu'à Assouan ; en outre, des inscriptions retrouvées sur une stèle à Éléphantine, sur laquelle le nom de Kachta figure à l'intérieur d'un cartouche dont le style rappelle celui des souverains égyptiens, laissent penser que, aux environs de 750 av. J.-C., ses forces occupent également une partie du sud de la Haute-Égypte. À cette époque, le pouvoir politique en Égypte est fragmenté, cinq dynasties rivales de souverains et plusieurs chefs

parmi les groupes lybiens — les Mâ et les Libou — régissant sur différentes parties du pays.

Vers 748 av. J.-C., le souverain kouchite Peyé (également connu sous le nom de Piankhy) réussit en quelques années à prendre le contrôle de la majeure partie de la Haute-Égypte ; il y installe une garnison et conclut une alliance avec Peftjaouaouibastet, prince d'Héracléopolis (Ehnasyah en Basse-Égypte). Peyé se trouve à Napata lorsqu'il apprend que Tefnakht, prince de Saïs régissant sur une grande partie du Delta, est sur le point d'attaquer Peftjaouaouibastet. Il envoie d'abord des renforts à sa garnison napatéenne en Égypte puis, devant leur échec, décide de prendre lui-même le commandement des opérations. Dans la vingt et unième année de son règne, Peyé appareille donc de Napata à la tête de son armée. De toute évidence, il n'envisage pas son expédition en Égypte comme une conquête territoriale, mais comme une croisade visant à restaurer la primauté d'Amon-Rê et de son culte, qui ne cesse de décliner.

Le récit de la conquête de l'Égypte par Peyé figure sur une grande stèle de granit noir découverte en 1862 dans le temple d'Amon-Rê, au pied du Gebel Barkal, et qui se trouve aujourd'hui au musée du Caire. La *Stèle de la victoire* de ce roi est gravée sur ses quatre faces, qui comportent en tout 159 lignes de hiéroglyphes, et constitue le texte historique le plus remarquable de la basse époque égyptienne (Lichtheim, 1980). Peyé y est dépeint comme un brillant général et un conquérant magnanime ; la stèle relate également avec maints détails comment celui-ci, extrêmement pieux et dévoué à Amon-Rê comme tous les souverains de sa dynastie, fait halte à Thèbes pour célébrer la fête d'Opet, assiège l'allié de Tefnakht, Nimlot, à Hermopolis (Ashmounein en Moyenne-Égypte) et, une fois la cité vaincue, va porter secours à Peftjaouaouibastet à Héracléopolis. Peyé réussit ensuite à prendre Memphis en alignant les navires de sa flotte aux côtés de ceux du port de la ville de manière à former sur le Nil un pont qui permet à son armée de pénétrer dans la cité du côté du fleuve, seul endroit où elle n'est pas protégée par des remparts. Après la chute de Memphis, Peyé reçoit la soumission de tous les souverains du Nord à l'exception de Tefnakht, même si ce dernier finira par capituler à son tour.

La logique voudrait que Peyé, ayant conquis l'Égypte, y demeure pour régner, mais il semble n'en avoir nullement l'intention. Chargé de son butin, il préfère effectuer un retour triomphal à Napata où, pour célébrer ses victoires, il ordonne la reconstruction du temple d'Amon-Rê au Gebel Barkal. Peyé a cependant pris la précaution de laisser derrière lui sa sœur, Aménardis, en tant que fille adoptive de la grande prêtresse d'Amon-Rê à Thèbes, s'assurant de la sorte que, à la mort de cette dernière, Aménardis prendra sa succession. Ainsi, lorsque la grande prêtresse Chépénoupet meurt quelques années plus tard, Aménardis hérite de sa position et adopte à son tour, en

710 av. J.-C., la fille de Peye, sa nièce Chépénoupet II. Les deux femmes représentent donc les intérêts kouchites à Thèbes par le biais de leur fonction, rendue très puissante une cinquantaine d'années auparavant par le roi de la XXIII^e dynastie Osorkon III (777-749 av. J.-C.).

Osorkon III avait en effet persuadé le grand prêtre d'Amon-Rê de transférer les terres et les biens du richissime temple du dieu à Karnak à la grande prêtresse, appelée « divine adoratrice d'Amon-Rê ». Pendant près de deux siècles, le pouvoir, qui était auparavant détenu par le grand prêtre, est ainsi exercé par la divine adoratrice, qui doit être une fille du roi régnant. Celle-ci est consacrée à Amon-Rê et doit rester célibataire toute sa vie. N'ayant pas d'enfants, elle adopte une autre princesse pour lui succéder. En vertu de sa position religieuse, la divine adoratrice exerce un pouvoir spirituel et, en raison de son immense richesse, elle détient également un pouvoir temporel considérable. Elle constitue à tous points de vue une reine, dont l'autorité n'est limitée que par le fait qu'elle l'exerce seulement dans les environs de Thèbes.

Les règles de la succession kouchite, qui stipulent que les frères d'un roi ont la préséance sur ses fils, octroient la succession de Peye à son frère Chabaka (vers 716-702 av. J.-C.), considéré par les historiens comme le véritable fondateur de la XXV^e dynastie de souverains kouchites, qui règne sur un royaume unifié d'Égypte et de Kouch pendant soixante ans. Contrairement à Peye, Chabaka manifeste son intention de régner en Égypte même et installe sa capitale à Memphis.

Néanmoins, il décide de ne pas se débarrasser des dynasties de souverains rivales et préfère adopter une politique consistant à « diviser pour mieux régner » en leur laissant le soin de gouverner localement. La force de la XXV^e dynastie repose sur la puissance militaire kouchite qui, pendant près de quarante ans, sera employée pour maintenir la paix et, par conséquent, la prospérité en Égypte.

Les événements d'Asie occidentale vont toutefois avoir des répercussions en Égypte. Les ambitions territoriales des rois assyriens commencent à représenter une menace pour les pays voisins, dont les souverains se tournent vers l'Égypte pour obtenir de l'aide ; en vain, car Chabaka semble avoir opté pour une politique de relations amicales et de coopération avec l'Assyrie, au point que Sargon II peut prétendre, vers 711 av. J.-C., qu'il « perçoit un tribut du *Pir'u* de *Musru'* » (c'est-à-dire du pharaon d'Égypte). Cette politique est remise en cause à l'arrivée sur le trône de Chabataka (702-690 av. J.-C.), neveu de Chabaka et fils de Peye ; puis, lorsqu'en 701 av. J.-C. l'Assyrien Sennachérib envahit la Palestine et attaque le roi de Juda Ézéchiass, les Égyptiens apportent leur soutien à ce dernier. Cependant, une armée égyptienne conduite par le prince Taharqa, frère de Chabataka, subit une défaite cuisante lors de la bataille d'Elteqeh.

Taharqa (690-664 av. J.-C.), un autre fils de Peye, succède à Chabataka et, conformément à la tradition de l'ancienne Égypte, célèbre son couronnement à Memphis. Si l'on en croit une fine sculpture en granit noir représentant la tête du nouveau roi trouvée à Karnak, Taharqa possédait des traits spécifiquement kouchites, avec un visage rond et large ainsi que des lèvres épaisses. C'était un souverain vigoureux et énergique et, au cours des 26 années de son règne, l'Égypte semble avoir connu la prospérité et très peu de conflits internes. Cinq stèles découvertes à Kawa relatent que, à l'âge de 20 ans, Taharqa reçoit l'ordre de quitter Napata pour rejoindre Chabataka en Égypte et qu'il constate en chemin l'état de délabrement dans lequel est tombé le temple d'Amon-Rê à Kawa. Par conséquent, lorsqu'il devient roi, sa première décision est d'ordonner la restauration du temple et d'y consacrer de généreuses offrandes, preuve de sa dévotion à Amon-Rê. Il envoie également des « épouses de princes de Basse-Égypte » et des « enfants de princes des Tjéhénou » (Libyens) pour s'occuper du temple.

L'accès au trône de Taharqa s'accompagne de l'arrivée à Memphis de sa mère, Abar, qu'il n'a pas vue depuis son départ de Kouch. Il est également marqué par les pluies diluviennes qui s'abattent sur le royaume, entraînant une élévation exceptionnelle du niveau du Nil en Égypte, ce qui est alors considéré comme un heureux présage. Cependant, l'Assyrie se fait de plus en plus menaçante. En 674 av. J.-C., Assarhaddon envahit le Delta oriental jusqu'au Nil, mais il est repoussé par les forces de Taharqa. Trois ans plus tard, encouragé par Assarhaddon, le prince de Tyr, Baal, envahit l'Égypte et contraint Taharqa à se replier à Kouch. Les Assyriens prennent alors le contrôle du Delta et y installent un prince de Saïs, Néchao, en tant que vassal.

Pendant les quatre années qui suivent, Taharqa tente par deux fois de libérer l'Égypte de la domination assyrienne, mais à sa mort, en 664 av. J.-C., le Delta est toujours gouverné par Néchao, le souverain fantoche des Assyriens. À la mort de Taharqa, c'est Tantamani (Tanoutamon, 664-656 av. J.-C.) qui lui succède ; celui-ci, prétendant avoir fait un rêve dans lequel l'Égypte lui était promise, mène une armée kouchite vers le nord et défait Néchao de Saïs. Ce dernier est tué et son fils, Psammétique, fuit en Assyrie. En 663 av. J.-C., les Assyriens, sous le règne d'Assurbanipal (env. 669-627 av. J.-C.), entreprennent de reconquérir l'Égypte. Tantamani offre peu de résistance et s'enfuit à Kouch, laissant les Assyriens mettre Thèbes à sac, un événement auquel parvient à survivre la divine adoratrice d'Amon-Rê, Chépénoupet II (voir ci-dessus). Les Assyriens installent Psammétique sur le trône d'Égypte à Saïs, bien que les Thébains, probablement encouragés par la grande prêtresse d'Amon-Rê, continuent à considérer Tantamani comme leur roi. À la mort de celui-ci en 656 av. J.-C., Psammétique est parvenu à persuader l'Égypte tout entière de le reconnaître comme son souverain (le premier de la XXVI^e dynastie) et, comme nous le

verrons plus loin, a réussi en quelques années à affranchir l'Égypte de la domination assyrienne.

Pour l'Égypte, la XXV^e dynastie est marquée par une prospérité économique retrouvée, accompagnée d'un renouveau culturel, en particulier dans les arts et la littérature. Sous le patronage des souverains kouchites, les arts et l'architecture sont en plein essor. Dans le domaine de la sculpture en particulier, le style de nombreuses statues, non seulement celles des rois mais également celles de leurs fonctionnaires, est inspiré par celui des statues du Moyen Empire ; certaines statues royales en ont toutefois un qui leur est propre. Le souverain est représenté d'une manière réaliste qui insiste sur les traits typiquement kouchites de son visage. Les muscles sont remarquablement saillants et nombre de statues mettent en valeur les bras et les chevilles, ainsi que le pagne et la couronne sur laquelle sont appliquées des feuilles d'or destinées à donner un effet ornemental un peu plus flamboyant que ce qui était de mise dans le style du Moyen Empire.

Chabaka inaugure un programme de construction de monuments en Égypte et dans le royaume de Kouch, poursuivi plus tard par Taharqa. Les rois kouchites restaurent ou agrandissent un grand nombre de temples ; ils étendent à tel point le temple d'Amon-Rê au Gebel Barkal que seul le grand temple de Karnak, dédié à ce même dieu, est capable de soutenir la comparaison. À Kawa (Gematon), comme nous l'avons vu, un important lieu de culte dédié à Amon-Rê est restauré. Un nouveau temple y est également construit, pour lequel Taharqa déclare, sur une stèle érigée à Gematon, avoir fait venir des artisans de Memphis. Des chapelles en l'honneur d'Amon-Rê sont bâties à Thèbes ; mais l'élément kouchite le plus remarquable ajouté au temple d'Amon-Rê de Karnak reste un kiosque majestueux érigé dans la grande cour pendant le règne de Taharqa. Celui-ci, composé de dix colonnes de grès mesurant près de 21 mètres de haut chacune et surmontées d'un chapiteau en forme d'ombelle de papyrus épanoui, ne comportait pas de toit, de sorte qu'à l'aube du jour de l'an les premiers rayons du soleil venaient frapper la statue d'Amon-Rê qui se trouvait en son centre, marquant ainsi le début de la nouvelle année.

Sur la rive occidentale du Nil, à Thèbes, près de Medinet Habou, Chabaka décide d'agrandir un temple de la XVIII^e dynastie dédié à Amon, non sous sa forme syncrétique d'Amon-Rê, roi des dieux, mais sous sa forme primitive, en tant que l'une des huit divinités créatrices formant l'ogdoade. Il s'agit là de l'un des exemples tendant à prouver que les rois kouchites de la XXV^e dynastie semblent puiser leur inspiration aux sources les plus anciennes de l'histoire égyptienne, prenant pour modèles les souverains de l'Ancien et du Moyen Empire plutôt que ceux du Nouvel Empire. Cela apparaît encore plus clairement dans leur approche de la royauté, qu'ils prétendent exercer selon une conception religieuse traditionnelle. Ils choisissent de

résider à Memphis, capitale de l'Ancien Empire ; en outre, leurs tombeaux ont pour modèles les pyramides de cette même époque. Les arts témoignent alors également de la recherche d'un style archaïque et les techniques ainsi que les motifs décoratifs sont empruntés à l'Ancien et au Moyen Empire. Des thèmes des chapelles funéraires de l'Ancien Empire sont repris dans la décoration des temples contemporains : dans celui de Gematon, par exemple, Taharqa est représenté sous les traits d'un sphinx piétinant les ennemis libyens, une scène inspirée probablement directement d'originaux de l'Ancien Empire se trouvant à Saqqarah et Abousir.

En tant qu'adorateurs d'Amon-Rê, les souverains kouchites prêtent tout naturellement une attention particulière aux lieux de culte qui lui sont consacrés, mais ils honorent également d'autres dieux égyptiens, notamment Ptah, l'ancien démiurge de Memphis. Ptah est considéré comme celui qui a créé le monde par l'exercice combiné de la pensée et du verbe, une conception essentiellement intellectuelle de la création. À l'époque du règne de Chabaka, la théologie memphite est connue grâce à une version transcrite sur un ancien rouleau de papyrus (ou peut-être de cuir) mangé aux vers. Ni l'âge exact du rouleau ni la date du texte original ne sont connus, mais la langue dans laquelle il est rédigé est archaïque. Sur ordre de Chabaka, le texte a été reproduit sur une grande dalle de basalte, appelée pierre de Chabaka et conservée aujourd'hui au British Museum.

Si les souverains de la XXV^e dynastie déploient de nombreux efforts pour favoriser un renouveau culturel égyptien, ils ne semblent pas considérer comme nécessaire d'y inclure la conception de leurs sépultures. Ils préfèrent en effet être enterrés dans la nécropole ancestrale des rois napatéens à El-Kourrou (Kourrou), à quelques kilomètres au nord de Napata. Les plus anciennes tombes de Kourrou sont très semblables à celles de Kerma et se composent d'une fosse recouverte d'un tertre arrondi, ou tumulus, fait de pierres et de terre. À l'intérieur de la fosse, le corps du défunt est placé sur une couche et allongé sur le côté droit dans une position fœtale, la tête orientée vers le nord et le visage tourné vers l'ouest. Dans les premiers temps du développement de l'architecture funéraire à Kourrou, le tumulus est renforcé par un mur de pierre et accompagné d'une petite chapelle côté est ; il évolue très rapidement vers une forme rectangulaire, semblable aux superstructures en forme de banquette, ou mastabas, des premières tombes égyptiennes.

Avec la tombe de Kachta, les coutumes funéraires royales à Kourrou connaissent une évolution significative influencée par les pratiques égyptiennes. Désormais, les corps ne sont plus placés dans une position fœtale sur une couche, mais sont momifiés et étendus de tout leur long dans des cercueils de type égyptien. Comme dans les tombes égyptiennes, les viscères sont placés dans des vases canopes et le défunt est accompagné d'amulettes protectrices et d'*ouchebtis*, ces petites figurines censées travailler à la place

du défunt dans l'au-delà. Ces objets funéraires sont pour la plupart de fabrication égyptienne.

Peye est enterré à Kourrou, non dans une tombe de style classique, mais dans une pyramide, la première construite sur ce site. On ne peut émettre que des suppositions quant à ce choix de sépulture. En Égypte même, la pyramide est associée au dieu soleil Rê et non à Amon, et son utilisation en tant que sépulture royale est tombée en désuétude depuis le début du Nouvel Empire ; toutefois, il est possible que Peye ait été inspiré par les pyramides de l'Ancien Empire à Gizeh, qu'il a probablement vues lors de son attaque de Memphis. Quelles que soient les raisons de ce choix, Peye entame ainsi une tradition de superstructures pyramidales érigées au-dessus de chambres funéraires souterraines qui perdurera à Napata et à Méroé pendant plus de 1 000 ans. À la différence des pyramides égyptiennes qui les ont précédées, les pyramides kouchites, bien plus petites, sont bâties en grès et présentent des faces fortement inclinées. La chambre funéraire ne se trouve pas à l'intérieur même de la superstructure pyramidale, mais en-dessous de celle-ci et elle est accessible par des escaliers dont l'entrée se situe à une certaine distance de la pyramide.

Il ne reste pratiquement plus rien aujourd'hui de la superstructure de la pyramide de Peye, mais il semble qu'elle avait une superficie approximative de 12 m² et que ses côtés avaient une inclinaison d'environ 68 degrés. Sous la superstructure se trouvait une chambre funéraire, un caveau avec une voûte en encorbellement. On y accédait grâce à quelques marches menant à une porte située sur son côté est. Après l'inhumation, ces marches étaient obstruées par des gravats et une petite chapelle mortuaire était érigée au-dessus de leur entrée. Cette chapelle ne possédait qu'une seule chambre, mais ses murs étaient décorés de reliefs. Chabaka choisit de se faire enterrer dans une pyramide semblable, sa chambre funéraire étant toutefois creusée directement dans la roche, tandis qu'une courte galerie relie le haut de l'escalier à l'extérieur. Comme pour Peye, la chapelle mortuaire est érigée contre la face orientale de la pyramide et l'accès aux marches bloqué par des gravats après l'inhumation ; néanmoins, l'entrée de la galerie est située au-delà de la façade orientale de la chapelle, de manière à ce que celle-ci puisse être construite avant la mort du roi. La pyramide de Chabaka instaure un schéma de base qui sera repris par ses successeurs, bien que certaines de leurs sépultures présentent des structures souterraines plus élaborées, composées d'une chambre funéraire et de deux antichambres. Les décorations comprennent le texte de la « confession négative » du *Livre des morts* égyptien, par lequel le défunt s'absout de ses péchés afin d'être admis dans l'au-delà.

La pyramide de Taharqa, à Nouri (sur la rive occidentale du Nil, face à Kourrou), diffère dans sa conception du schéma établi par Chabaka. La chambre funéraire, plus grande qu'à l'accoutumée, est divisée en trois secteurs par des piliers taillés dans la roche ; un escalier mène à une entrée située à

l'ouest, et non à l'est, et la galerie est remplacée par une petite antichambre. Les deux chambres sont entourées par un couloir. Quelque 600 *ouchebtis* en pierre ont été retrouvés dans la pyramide de Taharqa, ainsi qu'un anneau en or massif qui, à en juger par sa taille, semble indiquer que le roi avait de gros doigts.

Les tombes des nécropoles de Kourrou et Nouri montrent à quel point les rites funéraires des souverains napatéens se sont égyptianisés. À l'instar des rois égyptiens, les souverains kouchites sont enterrés dans de grands sarcophages de pierre. Ceux-ci sont en granit et, à l'image des murs des chambres sépulcrales, ornés sur les côtés d'inscriptions funéraires inspirées des textes religieux égyptiens et de représentations des divinités égyptiennes de l'au-delà. Tout comme les rois égyptiens, les souverains kouchites sont accompagnés d'objets mortuaires tels que des *ouchebtis* et des vases à libation. La plupart des pyramides de Kouch ont été largement pillées dans l'Antiquité et sont aujourd'hui considérablement délabrées. On dispose toutefois d'un aperçu de la splendeur de leur mobilier funéraire avec la pyramide d'Aspelta (env. 596-571 av. J.-C.), à Nouri, dans laquelle G. A. Reisner (1917) a découvert un grand nombre de bijoux, des vases en or et en argent, des jarres en albâtre, dont certaines étaient emballées dans des feuilles d'or et d'autres fermées par un bouchon en or, des colliers de harnais ainsi que trois pinces en or. Aspelta a été enterré dans une série de cercueils gigognes en bois recouverts de feuilles d'or et émaillés de pierres semi-précieuses. Son immense sarcophage de granit (conservé aujourd'hui au musée de Boston), qui pèse plus d'une tonne, est orné de textes funéraires et de reliefs en creux représentant les mêmes divinités protectrices que celles retrouvées sur les sarcophages des souverains égyptiens.

On trouve à Kourrou vingt-quatre tombes manifestement non égyptiennes. Les Égyptiens avaient coutume de momifier et d'enterrer des animaux sacrés considérés comme l'incarnation d'un dieu sur terre ; mais les vingt-quatre sépultures retrouvées à Kourrou sont celles de chevaux ayant appartenu aux rois de la XXV^e dynastie et qui ont probablement été tués à la mort de leurs royaux propriétaires. La *Stèle de la victoire* de Peye témoigne de sa grande considération pour ces animaux ; il n'est donc pas surprenant que quatre de ces chevaux (un attelage de char au complet) lui aient appartenu et aient été occis à sa disparition, probablement pour leur permettre de suivre leur maître dans l'au-delà. Quatre autres chevaux appartenaient à Tantamani, tandis que Chabaka et Chabataka en possédaient huit chacun. Les chevaux étaient enterrés debout, avec leurs brides et leurs harnais décorés d'argent.

Après le retrait d'Égypte de Tantamani, celui-ci et ses successeurs règnent sur Kouch pendant près de quatre siècles, marqués par la rareté des ingérences étrangères. Bien qu'ils ne règnent plus jamais sur l'Égypte, ces souverains continuent à se proclamer rois de la Haute et de la Basse-Égypte.

15.1.2

L'époque saïte

Théophile Obenga

Voir les illustrations 79 et 80

Dans la longue histoire de l'Égypte, l'époque saïte correspond à la XXVI^e dynastie, qui règne sur le pays pendant plus d'un siècle, entre 664 et 525 av. J.-C. Cette dynastie compte cinq grands pharaons, qui résident à Saïs (*Saou* en ancien égyptien), haut lieu du culte de la déesse Neith dès le début de l'Ancien Empire, à 30 kilomètres environ au nord-ouest de Tanta, dans le delta du Nil.

Psammétique I^{er}, qui règne de 664 à 610 av. J.-C., est un descendant de Tefnakht, prince de Saïs sous la XXIV^e dynastie (730-715 av. J.-C.). Avec l'aide de mercenaires grecs et cariens, il parvient à chasser les Assyriens et les Kouchites hors de Haute-Égypte et fonde la XXVI^e dynastie. Sa fille Nitocris, devenue divine adoratrice d'Amon à Karnak, aide la nouvelle dynastie, qui réside à Saïs en Basse-Égypte, à affirmer son autorité sur Thèbes en Haute-Égypte. Il est essentiel pour la famille royale, d'un point de vue aussi bien politique que spirituel, de voir l'une de ses reines ou princesses investie de la fonction sacerdotale de divine adoratrice d'Amon, car le temple de celui-ci à Karnak est alors le lieu de culte égyptien le plus prestigieux (la maison du divin père de Pharaon) et son clergé exerce une grande influence économique, politique et religieuse sur la conduite des affaires du pays.

Une fois l'Égypte réunifiée, le pays retrouve la prospérité et même des ambitions internationales visant à garantir sa sécurité, tant au nord-est qu'au sud du pays. Au début de son règne, Psammétique I^{er} envoie ainsi une expédition au pays de Ouauat en Nubie. Néchao II (610-595 av. J.-C.) affronte Josias, roi de Juda, à Megiddo, une cité cananéenne du nord de la Palestine, sur la route reliant l'Égypte à l'Assyrie. Il impose le souverain de son choix à Jérusalem. Pendant quatre ans, il règne sur la Palestine et la Syrie, passages obligés des expéditions asiatiques contre l'Égypte. En venant en aide à l'Assyrie, menacée à la fois par Babylone et par les Mèdes, Néchao II cherche

ainsi surtout à assurer la protection de l'Égypte. Cependant, son empire asiatique s'effondre lorsque ses troupes sont écrasées par Nabuchodonosor à Karkémish en 605 av. J.-C. Peu de temps après, en 601 av. J.-C., il parvient toutefois à repousser les Babyloniens, qui tentent d'envahir l'Égypte.

Psammétique II (595-589 av. J.-C.), fils de Néchao II, cherchant à anticiper une éventuelle menace en provenance de Napata, envoie des soldats grecs, cariens et phéniciens au cœur du royaume de Kouch ; son armée, victorieuse, semble même avoir presque atteint la cinquième cataracte. Apriès (589-570 av. J.-C.), fils de Psammétique II, vient en aide aux Juifs contre le Babylonien Nabuchodonosor en 587 av. J.-C., mais son soutien (avec une armée qui compte 30 000 mercenaires) n'est pas couronné de succès : Jérusalem est détruite et sa population déportée. Apriès installe alors à Éléphantine, en face d'Assouan, une colonie de Juifs composée essentiellement de soldats et de prêtres qui y construiront un temple en l'honneur de Yahvé pendant la domination perse. Amasis (570-526 av. J.-C.), général devenu roi à la suite d'un coup d'État contre Apriès, scelle des alliances avec quelques États en Asie et en Grèce menacés par les Perses. Chypre est conquise par le souverain, qui installe par ailleurs Ioniens et Cariens à Memphis, dont le quartier grec est baptisé « Karikon ». La concession commerciale de Naucratis, dans le delta du Nil, est attribuée aux artisans, marchands et mercenaires grecs afin de mieux contrôler leurs activités en Égypte. Lorsque Psammétique III (526-525 av. J.-C.), fils d'Amasis, capitule à Péluse (près de Port-Saïd, sur les rivages méditerranéens) face aux soldats de Cambyse II, le trône d'Égypte tombe aux mains des Perses et la domination de la dynastie achéménide qui s'ensuit dure de 525 à 332 av. J.-C.

Ce rappel succinct d'histoire politique prouve que la XXVI^e dynastie ne manque pas d'éclat, loin de là. Déjà, les pharaons kouchites de la précédente dynastie ne considéraient pas l'Égypte comme une terre exotique sur le plan culturel. Ils ont même favorisé un retour à l'héritage des premiers temps de l'Égypte ancienne : les traditions de pensée et de foi ont été préservées. Cette renaissance culturelle prend encore plus d'ampleur avec la dynastie saïte, à laquelle succédera la décadence des périodes ptolémaïque et romaine.

Ce renouveau culturel constitue l'un des grands épisodes de l'histoire égyptienne. Il marque également l'époque à laquelle l'Égypte s'ouvre aux étrangers en quête de savoir et de sagesse. Sous la XXVI^e dynastie, l'Égypte joue ainsi un rôle considérable dans le développement culturel et scientifique du monde antique, rôle qui suppose une organisation solide apportant la prospérité au pays tout entier.

L'élément clé de l'époque saïte est la gestion rigoureuse du pays, sans doute rendue nécessaire par, entre autres, l'afflux incessant d'étrangers. Un système visant à contrôler les biens et les personnes aux frontières est instauré (des mesures que les souverains du Moyen Empire avaient déjà tenté de

mettre en place). Les personnes chargées des différents points de contrôle portent des titres précis, tels que « gouverneur de la porte des pays étrangers méridionaux » (dépendant de l'administration de Thèbes), « gouverneur de la porte des pays étrangers septentrionaux » (qui contrôle les échanges des Syriens, des Palestiniens et des Phéniciens) ou « gouverneur de la porte des pays étrangers de la Grande Verte », c'est-à-dire du trafic méditerranéen passant par le Delta central et occidental.

C'est ainsi que, sous le règne d'Apriès, un certain Neshor remplit la fonction de « gouverneur de la porte des pays étrangers méridionaux » (Soudan, Afrique profonde). Il fait apporter de nombreux embellissements aux temples de la première cataracte du Nil, à Éléphantine. Neshor (dont une statue de basalte se trouve aujourd'hui au Louvre) prend également part à une expédition dans le sud du pays. Il semble qu'une taxe soit perçue sur les biens importés, d'après le gouverneur chargé du commerce maritime sous Amasis (570-526 av. J.-C.). C'est également Amasis qui, comme le rapporte Hérodote, impose à chaque citoyen de faire une déclaration annuelle de « ressources » au monarque, dans le but avoué de réglementer la perception de l'impôt.

Naucratis (*Nwkr* en Égyptien), bâtie par les Phocéens, les Milésiens et d'autres Grecs sur le bras canopique du delta du Nil, entre Tanta et Damahour, devient une concession commerciale ouverte très active. Avec l'accord d'Amasis, les Grecs de Naucratis honorent leurs dieux nationaux, élisent leurs magistrats et appliquent leurs propres lois. Le souverain cherche ainsi à apaiser la crise de xénophobie qui a suivi sa prise de pouvoir ; les Égyptiens ont toujours gardé, quelles que soient les circonstances, une vie culturelle et religieuse indépendante de celle des étrangers, méditerranéens ou asiatiques. Grâce au commerce avec les pays helléniques, Naucratis devient rapidement l'une des villes les plus prospères du Delta. Le principal entrepôt de vins grecs se trouve alors à Naucratis, où les vins de Lesbos et de Mytilène jouissent d'une excellente réputation.

Un tel contrôle des frontières, des échanges, des marchés et des habitants apporte immanquablement la prospérité à l'Égypte tout entière. L'époque saïte enregistre ainsi une certaine croissance de la population, grâce aux ressources engendrées par l'agriculture et le commerce extérieur.

La renaissance culturelle et religieuse de cette période est solidement enracinée dans la tradition égyptienne. En Égypte, depuis les temps les plus reculés, la réalité terrestre a toujours été envisagée comme le reflet de la réalité céleste ; la mentalité égyptienne ne sépare donc jamais le monde des dieux de celui des humains. La société égyptienne est très mystique et ne fait pas de réelle distinction entre le sacré et le profane. Ainsi, à la subdivision administrative du pays en nomes correspondent les dieux et déesses de ces mêmes nomes. Chaque grand centre politique et religieux de Haute et de

Basse-Égypte possède tout naturellement ses propres dieux, ce qui permet d'établir une sorte de géographie religieuse de l'époque saïte.

À cette époque, Bastet, généralement représentée sous les traits d'une chatte, est la déesse protectrice des femmes et des enfants. Son principal sanctuaire se situe à Bubastis dans le Delta oriental. Dans sa description des fêtes publiques organisées à Bubastis en l'honneur de Bastet, Hérodote rapporte que les femmes se déshabillaient devant la déesse, probablement dans l'espoir d'obtenir d'elle la fécondité et des naissances heureuses. Ce sont les rois de la XXVI^e dynastie qui replacent parmi les divinités les plus importantes la déesse Neith, considérée comme la source de la création : « pères et mères étaient à ses côtés » avant l'aube de l'univers. Amasis ordonne la construction d'entrées monumentales pour le temple de Neith à Saïs. Sœur et épouse du dieu Osiris, mère d'Horus, Isis, la déesse la plus populaire du panthéon égyptien, fait à cette période l'objet d'un culte dans plusieurs régions d'Égypte, depuis le Delta jusqu'à l'île de Philae, en amont d'Assouan. La divinité féminine Hathor, régente et corps du ciel, esprit nourricier des arbres, maîtresse des pays lointains et des régions minières, déesse de l'amour et de la beauté féminine, de la joie, de la danse et de la musique, est également l'une des grandes figures du panthéon ; son temple de Dendéra témoigne de sa popularité à cette époque.

Le rôle des « divines adoratrices » d'Amon sous le règne des souverains saïtes mérite d'être tout particulièrement souligné. Au tout début de son règne, Psammétique I^{er}, après de longues négociations avec le préfet de Thèbes, Montouemhat, fait adopter sa fille Nitocris (*Nt ikrt* en égyptien, ce qui signifie « Neith est parfaite ») par l'adoratrice Aménardis (fille de Taharqa), qui a elle-même succédé à Chépénoupet II (fille de Peyé, ou Piankhy). Les biens reçus en héritage sacerdotal par Nitocris sont considérables : 3 300 aroures (900 hectares) de terres ; 11 mesures de vin (5,5 litres), des gâteaux, des légumes et 190 pains comme redevance quotidienne ; 3 bœufs, 5 oies, des gâteaux, des légumes et 20 jarres de bière chaque mois. La princesse Ankhnesnéferibré, fille de Psammétique II et de la reine Takhout, succède à Nitocris au rang suprême de divine adoratrice d'Amon à Karnak. Son magnifique sarcophage se trouve aujourd'hui au British Museum. Elle adopte à son tour la fille d'Amasis, du nom de Nitocris II. Ces princesses, véritables souveraines, règnent ainsi successivement sur Thèbes, en Haute-Égypte, tandis que leurs pères gouvernent l'Égypte de Saïs, en Basse-Égypte. L'important pour les souverains saïtes est d'exercer à travers leurs filles un contrôle direct sur le fief d'Amon à Thèbes. Ces princesses ont un lien mystique avec Amon ; elles sont vierges et ne se livrent pas comme les pallacides ou les hiérodules grecques à la prostitution dans les temples. Les épouses ou adoratrices divines sont les véritables gouverneurs de Thèbes et jouent un rôle politique important.

Le règne de Néchao II revêt une importance particulière d'un point de vue scientifique et technique. Hérodote rapporte d'ailleurs que, sous son règne, des marins phéniciens sont envoyés en expédition autour du continent africain :

Je m'étonne vraiment qu'on ait pu diviser le monde en trois parties : Libye, Asie et Europe. [...] La Libye est, nous le savons, entièrement entourée par la mer, sauf du côté où elle touche à l'Asie ; le roi d'Égypte Néchao en a le premier à notre connaissance donné la preuve. [...] Il fit partir des vaisseaux montés par des Phéniciens, avec mission de revenir en Égypte par les Colonnes d'Héraclès et la mer septentrionale. Partis de la mer Érythrée, les Phéniciens parcoururent la mer méridionale [...] deux ans passèrent ainsi ; la troisième année, ils doublèrent les Colonnes d'Héraclès et retrouvèrent l'Égypte [...] en contournant la Libye, dirent-ils, ils avaient le soleil à leur droite. Ce voyage est le premier qui nous ait fait connaître la Libye.

(Traduction Andrée Barget, *Hérodote, L'enquête, Livre I à IV*, Paris : Gallimard, 1964, IV, 42-3).

Ce récit, d'une importance capitale, présente un très grand intérêt. Le terme Libye renvoie sans aucun doute au continent africain tout entier. Les mers sont clairement désignées : la mer Érythrée (la mer Rouge), la mer méridionale (l'océan Indien) et la mer septentrionale (l'océan Atlantique), les Colonnes d'Héraclès (le détroit de Gibraltar), avant le retour en Égypte, point de départ. Cette tripartition des mers montre que la vision de l'Afrique qu'ont Néchao et ses marins phéniciens est triangulaire. À un moment précis de ce périple, les marins ont le soleil sur leur droite ; mais Hérodote ne croit pas à cette affirmation. En fait, les Égyptiens connaissent depuis longtemps les variations saisonnières de la course du soleil au sud du tropique du Cancer (qui passe à 60 kilomètres au sud d'Assouan). Longeant les côtes de la Libye (l'Afrique) en quittant la mer Érythrée pour gagner la mer méridionale, les marins phéniciens ont donc tout naturellement vu le soleil levant sur leur droite. Néchao II et ses marins ont ainsi été les premiers à démontrer avec certitude que l'Afrique est entourée de mers.

C'est également sous le règne de ce même pharaon que débutent des travaux visant à creuser un canal pour relier la mer Rouge au Nil à travers le Ouadi Toumilât, puis à la mer Méditerranée par l'embouchure du fleuve. Ce projet coûte de nombreuses vies humaines : « 120 000 Égyptiens périrent », rapporte Hérodote. Le roi perse Darius fait achever les travaux. Le creusement de ce « canal de Suez » reliant le Nil à la mer Rouge se justifie par des arguments purement économiques, Néchao II souhaitant étendre les activités commerciales et maritimes de son royaume. Le trajet dure quatre jours et

deux trirèmes (navires à trois rangs de rameurs superposés) peuvent se croiser sur le canal. Vers 518 av. J.-C., Darius fait restaurer le canal, alors envahi par les sables. Le canal se bouchera une nouvelle fois et il faudra attendre l'époque des Ptolémée pour qu'il soit à nouveau dégagé. Au XIX^e siècle, Ferdinand de Lesseps restaure l'antique passage fluvial pour approvisionner en eau douce les villes et villages de l'isthme, mais son canal constitue une tranchée qui relie directement la Méditerranée à la mer Rouge.

L'époque saïte est également caractérisée par le développement de l'écriture démotique (ou populaire), qui remplace l'écriture hiératique. Toutes deux sont des écritures cursives ; le démotique dérive du hiératique, lui-même provenant des hiéroglyphes. Ainsi, sous la XXVI^e dynastie, l'apparition de textes en démotique marque non seulement l'émergence d'une nouvelle forme d'écriture, mais aussi, fait probablement plus important, une nouvelle attitude envers l'écrit. Les actes de droit privé, auparavant très rares, constituent désormais une importante masse de documents sur papyrus. L'écriture démotique s'applique également à d'autres domaines de l'activité civile, tels que la correspondance, les comptes, les actes d'adoption, de vente de terrain ou de blé, les contrats de mariage, les ouvrages scientifiques, littéraires et historiques, ainsi que les décrets royaux (la pierre de Rosette comporte un texte démotique). C'est ainsi que, dans la 35^e année du règne d'Amasis (533 av. J.-C.), le cultivateur de la propriété du dieu Montou (le dieu faucon de la Thébaïde), Padimontou, fils de Pauahimen, conclut un accord de métayage rédigé en démotique précoce (*ill.* 79) avec le prêtre funéraire Irturchai, fils de Djedkhi :

Quand arrivera la récolte de l'an 36, nous ferons deux parts de toutes les céréales (variétés d'orge, amidonnier, engrain) et de tout le fourrage produits, une pour toi et une pour moi et mes associés. Nous nous acquitterons de l'impôt du temple d'Amon qui est à la charge de nous deux. Gains et pertes sont à partager entre nous deux (traduit par Michel Malinine).

Ce contrat d'exploitation agricole est rédigé par Neshor, chef de la nécropole, peut-être en qualité de notaire, et signé par deux témoins.

La XXVI^e dynastie (664-525 av. J.-C.) connaît une véritable renaissance artistique qui trouve son inspiration dans les œuvres de l'Ancien et du Moyen Empire mais qui, néanmoins, ne manque pas d'originalité.

Nos connaissances en matière d'architecture religieuse de l'époque proviennent essentiellement du temple de Neith, à Saïs, qui, sous le règne d'Amasis, est doté de gigantesques colonnes, d'énormes sphinx et de deux grands obélisques de pierre. Le roi Amasis est également l'instigateur de travaux d'envergure sur d'autres lieux de culte, notamment à Memphis. Pour ce

qui est de l'architecture funéraire, la tombe du gouverneur Montouemhat et celle du prophète Pétaménophis (Petamenopet) comptent parmi les plus imposants monuments de cette période à Thèbes. Elles sont riches et possèdent des cours décorées ainsi qu'une galerie menant vers plusieurs salles avant de déboucher sur la chambre funéraire, dont les murs sont ornés de peintures ou recouverts de dalles de calcaire gravé. Les reliefs, finement dessinés et légèrement bombés, paraissent archaïques et rappellent quelque peu l'époque ramesside.

L'art statuaire saïte imite fréquemment le style massif de l'Ancien Empire. Avec son expression vigoureuse, le buste en granit noir de Montouemhat, conservé au musée du Caire, témoigne d'un grand réalisme à son apogée. Les profonds sillons soulignent les traits du puissant gouverneur de Thèbes, traités en de larges masses, une caractéristique commune à beaucoup de portraits de vieillards. Le traitement particulier des muscles est également frappant, en particulier sur le relief représentant le dieu Amon où les genoux, les jambes et les chevilles sont représentés de manière saillante. Le portrait du scribe Nespakachouti (vers 580 av. J.-C.) est typique de l'« académisme » de la XXVI^e dynastie. Le traitement velouté de la pierre (amphibolite) frôle la perfection et le nuancé du sourire saïte rompt avec le style classique. Ce magnifique sourire est à peine esquissé, mais il rend plus agréables et plus attrayantes les formes humaines, souvent trapues et exagérées à cette époque.

Le bronze est utilisé pour les statuettes représentant des dieux ou des prêtres, ainsi que pour beaucoup d'autres objets. Parmi ces statuettes, on compte celle du vizir déifié Imhotep (III^e dynastie), la statue du dieu Atoum (Ashmolean Museum), ainsi que plusieurs statues de Neith, de Bastet, d'Isis, de la triade osirienne et de l'Apis du Serapeum de Memphis. L'épithaphe du taureau sacré Apis du Serapeum de Memphis, datée de la 20^e année du règne de Psammétique I^{er}, contient le nom de deux rois successifs : « Le taureau est né dans la 26^e année du règne du souverain kouchite Taharqa et va au ciel dans la 20^e année, le 21^e jour du 4^e mois de la saison des moissons, du règne de Psammétique I^{er}. » Le taureau Apis est l'animal sacré du dieu Ptah de Memphis, important centre économique, politique et stratégique. Ptah est aussi bien le dieu de la procréation et des propriétés vitales de la terre et des eaux du Nil que le créateur et l'organisateur du monde. Le taureau Apis, représentant de Ptah sur terre, garantit de façon concrète la fertilité du pays ; à sa mort, le taureau sacré est momifié et ses funérailles sont célébrées avec un faste extraordinaire.

On recense également un grand nombre d'amulettes en bronze et en terre vernissée vert pâle, qui témoignent d'une prédominance des croyances magiques à l'époque saïte. Il existe d'ailleurs une statuette de bronze incrusté d'or appelée Panthée par les égyptologues et datant du règne de

Psammétique I^{er}. La tête hérissée de mufles d'animaux, des serpents dressés sur ses jambes, le soleil flamboyant sur sa coiffure et le corps incrusté d'une multitude d'yeux magiques (*ill. 80*), cette créature extraordinaire possède quatre bras, un masque de Bès, quatre ailes et une queue de faucon. Il s'agit en fait d'une divinité protectrice qui met ses pouvoirs au service de Pakhar, un haut fonctionnaire de Psammétique I^{er}.

Il convient également d'évoquer la magnifique peinture du tombeau thébain de Pabasa, intendant en chef de Nitocris, fille de Psammétique I^{er}. Elle montre une scène de la récolte de miel dans ses moindres détails. Celui-ci était utilisé dans la préparation de produits pharmaceutiques, d'onguents pour les rituels ainsi que de certains plats, le sucre n'étant pas encore connu à l'époque.

Une partie de la renaissance culturelle saïte dans le domaine de la littérature provient de modèles appartenant au passé du pays. Les *Textes des pyramides* de l'Ancien Empire sont recopiés. Le *Livre des morts*, qui contient des formules à l'usage du défunt et dont les manuscrits les plus anciens remontent à la XVIII^e dynastie, connaît sa forme la plus élaborée sous la XXVI^e dynastie. En 600 av. J.-C., cette recension dite saïte du manuscrit est reportée sur un papyrus aujourd'hui conservé à Turin.

L'inscription biographique de la statue de Peftuaneith est un texte important, long de quatorze colonnes. Cet administrateur du palais, médecin en chef et gardien des deux trésors contribue grandement à la restauration du temple d'Héliopolis sous le règne d'Apriès, ainsi que du nome d'Abydos sous Amasis. Il est dépeint comme un homme énergique, travailleur et réfléchi. Il fait entourer le nome d'Abydos de murs de briques, dote le domaine divin de Khentamentiou de jardins plantés d'arbres fruitiers et répare la barque sacrée avec du bois de pin (et non d'acacia comme précédemment). Le sanctuaire est composé d'un unique bloc de granit, l'imposante chapelle d'électrum ; tous les objets sacrés ou rituels (ornements, amulettes sacrées) sont en or, en argent ou en pierres précieuses ; un lac sacré est également creusé et entouré d'arbres. Tous ces éléments sont autant de témoignages de la prospérité que connaît l'Égypte ancienne sous la XXVI^e dynastie.

La stèle de Psammétique II qui relate son expédition contre la Nubie présente également un intérêt littéraire, notamment à travers sa description du paysage composé par les eaux et les sycomores des environs d'Éléphantine ; le souverain s'y est en effet rendu, comme le confirment les inscriptions en grec laissées à Abou Simbel par ses généraux Potasimto et Amasis.

La présence des Grecs en Égypte s'accroît à partir de la XXVI^e dynastie par le biais des mercenaires qui servent dans l'armée égyptienne et des marchands qui fondent des comptoirs commerciaux dans le Delta, notamment à Naucratis. Les relations entre l'Égypte et la Grèce à cette époque ne sont cependant pas uniquement militaires ou commerciales. Elles sont en

effet aussi, et probablement avant tout, intellectuelles, scientifiques, philosophiques et religieuses, même si cet aspect est souvent négligé dans de nombreux ouvrages modernes de synthèse. La vérité historique est que des philosophes, des historiens et des géographes grecs suivent leurs compatriotes marchands et militaires, fascinés par la glorieuse civilisation pharaonique, vieille de plusieurs milliers d'années. Les monuments gigantesques, les croyances et les connaissances des Égyptiens contribuent donc à la formation de l'intelligentsia grecque de l'époque.

C'est ainsi que l'astronome, philosophe et mathématicien grec Thalès de Milet rapporte d'Égypte, à la fin du VII^e siècle av. J.-C., le calendrier solaire divisé en 365 jours. De même, lorsque Thalès déclare que l'eau est à l'origine de tout, il ne fait que reprendre en bloc le concept égyptien du Noun, l'océan primordial à partir duquel tout fut créé : le démiurge et les autres divinités, l'univers actuel dans son ensemble. La tradition grecque elle-même reconnaît que Thalès s'est instruit en Égypte sous la direction de prêtres.

Solon d'Athènes (vers 640-558 av. J.-C.) se rend également en Égypte, à Saïs, sous le règne d'Amasis. Plutarque désigne le prêtre Sonchis comme étant le maître égyptien de Solon à Saïs. Celui-ci se serait inspiré des lois égyptiennes, telles que la déclaration annuelle des ressources ou l'exemption d'impôts pour les ouvriers des pyramides. C'est ainsi que l'homme d'État athénien décrètera la *seisachtheia*, une mesure importante qui allège le fardeau des paysans endettés, s'opposant ainsi aux lois sévères édictées par un autre législateur athénien, Dracon. Dans le *Timée* et le *Critias*, Platon évoque longuement les études de Solon à Saïs.

Pythagore de Samos (vers 590-530 av. J.-C.) se rend lui aussi en Égypte, muni de lettres de recommandation que Polycrate, tyran de Samos (533-522 av. J.-C.), l'a chargé de remettre à Amasis. Il étudie en Égypte pendant 22 ans, à Memphis, Héliopolis et Thèbes. Son maître à Héliopolis est le prêtre Oinuphis (*Wn-nfr*). L'un des meilleurs biographes de Pythagore, Porphyre de Tyr, rapporte cette information : « En Égypte, il fréquente des prêtres et apprend d'eux la sagesse et la langue égyptiennes ainsi que les trois formes d'écriture : démotique, hiéroglyphique et hiératique » (*Vie de Pythagore*, 11-12).

L'une des règles traditionnelles de l'art égyptien réside dans le principe des proportions selon Maât, l'Ordre cosmique vrai et juste. Selon cette « clé » artistique, le corps humain est à l'origine divisé en 18 parties égales, puis en 21 à partir de l'époque saïte, qui voit la modification de l'unité de mesure de la longueur, la coudée. L'historien grec Diodore de Sicile rapporte que, au VI^e siècle av. J.-C., Théodoros et Téléklès, deux célèbres sculpteurs grecs, puisent leur inspiration dans cette tradition égyptienne pour réaliser une statue d'Apollon en divisant le corps en 21,25 parties.

Ainsi, l'Égypte de l'époque saïte, sous les pharaons de la XXVI^e dynastie, voit toutes ses frontières protégées par des postes de contrôle et de douane, tandis que son économie revit dans un climat de prospérité générale ; sa population augmente et sa culture s'enrichit en s'inspirant de tout l'héritage ancestral ; elle accueille les Grecs venus commercer et étudier ; elle connaît également l'invention d'une nouvelle écriture cursive, dérivée d'une version hiératique des hiéroglyphes, de nombreuses entreprises d'envergure (périple autour du continent africain, creusement d'un canal entre la mer Rouge et le Nil) et l'avènement d'un art original qui puise son inspiration dans les écoles du passé. L'époque saïte a donc été une période exceptionnelle de l'histoire ancienne de l'Afrique et de la Méditerranée.

15.1.3

La conquête perse et les dernières dynasties indigènes

Mohamed I. Bakr

Voir l'illustration 81

La première occupation perse de l'Égypte débute en 525 av. J.-C. Pendant 122 ans, l'Égypte est sous domination perse, jusqu'à ce qu'une guerre conduite par Amyrtée redonne l'indépendance au pays en 404 av. J.-C. Au cours des 62 années qui suivent, les Perses tentent de reconquérir l'Égypte. De 404 à 343 av. J.-C., l'Égypte est gouvernée, de manière brève, par les sept rois des XXVIII^e, XXIX^e et XXX^e dynasties. En 343 av. J.-C., sous le règne de Nectanébo II (XXX^e dynastie), les forces alliées perses et grecques prennent d'assaut la forteresse égyptienne à l'embouchure du bras pélusiaque du Nil, dans le Delta oriental. Le souverain égyptien bat en retraite à Memphis ; une autre cité fortifiée, Bubastis, se rend, tandis que tombent de nombreux autres points de résistance. La Perse parvient à réoccuper l'Égypte, événement qui va supposer la perte de l'indépendance du pays.

La conquête perse et les invasions ultérieures constituent bien plus qu'une simple occupation militaire ou un transfert politique du pouvoir. L'occupation étrangère sape nécessairement les fondements de la civilisation égyptienne. Depuis ses origines, cette dernière repose sur un concept d'ordre divin (Maât) qui imprègne l'univers et dont le garant est le pharaon, qui fait respecter Maât en rendant la justice et en maintenant l'ordre social. Le nouveau gouvernement dirigé par un satrape perse n'assure plus la fonction historique du souverain égyptien, intermédiaire entre les forces divines et le peuple. L'approche quasi coloniale du système administratif perse détruit ainsi les fondements mêmes de la civilisation égyptienne. La désinté-

gration de l'institution royale divine qui combinait les pouvoirs religieux, militaires et politiques entraîne l'émergence d'une forme alternative d'autorité partagée entre les prêtres, les nobles et les marchands.

Amyrtée de Saïs, qui en 404 av. J.-C. libère le Delta de la première occupation perse, est lui-même de descendance libyenne. Il fonde la XXVIII^e dynastie et parvient en 4 ans à placer toute l'Égypte sous son autorité. Par la suite, Achôris (393-380 av. J.-C.) met à profit ses 14 années de règne pour redonner à l'Égypte une partie de sa gloire d'antan. Il restaure et construit des temples dans le Delta et ailleurs en Égypte, commande des statues et renforce les forts et les troupes navales qui assurent la protection du pays. Il conclut également une alliance avec Athènes afin de dissuader les Perses d'envahir son royaume. Au cours du règne de Nectanébo I^{er} (380-365 av. J.-C.), le pays jouit d'une dernière période de calme relatif et de renaissance nationale. De nombreux monuments témoignent des grands travaux entrepris à l'époque dans le temple de la capitale, à Thèbes et particulièrement dans les villes du Delta : Saïs, Mendès et Behbet el Haggar. Dans le domaine des arts, la XXVI^e dynastie et ses tendances archaïques servent d'exemple. Cependant, aux côtés des réalisations idéalisées et quelque peu « vides » caractéristiques de cette époque, on trouve des portraits d'une étonnante vivacité, tels que la célèbre « Tête verte » de Berlin.

À cette époque, il est déjà courant d'engager des mercenaires grecs pour grossir les rangs de l'armée égyptienne, pour l'essentiel constituée de Libyens (les Makimoi). Si les soldats grecs se contentent au début de s'installer en Égypte sur les terres qui leur sont octroyées en échange de leurs services, ils prennent conscience, à partir du IV^e siècle av. J.-C., du profit qu'ils peuvent tirer d'un état de guerre permanent et demandent bientôt de l'or et de l'argent. Leurs chefs aspirent à devenir de puissants souverains chez eux et à commander les forces regroupant aussi bien les soldats indigènes que les mercenaires.

L'Égypte est devenue à ce point dépendante de l'aide étrangère que, désormais, des chefs militaires tels que le général athénien Chabrias exploitent effrontément les ressources du pays. En demandant à ce que lui et ses mercenaires soient payés en liquide, il contraint le roi Téos (365-360 av. J.-C.) à prélever des taxes sur les constructions et les organisations ainsi qu'à ramener les revenus des prêtres à un dixième de leur ancien niveau. L'Égypte ne possédant plus le contrôle des riches mines d'or de Nubie, les citoyens sont amenés à céder tous leurs objets en métal précieux, en échange desquels ils ne reçoivent qu'une compensation symbolique. Les Égyptiens se sentent bien évidemment floués et l'agitation du peuple conduit au renversement du roi qui, parmi toutes les éventualités possibles, choisit de demander asile auprès de la cour de Suse ! Si son intention est de recouvrer un certain pouvoir grâce au soutien des Perses, son attitude ne fait que confirmer à quel point le concept de royauté divine s'est vidé de son sens.

La politique expansionniste de Téos est suivie, sous le règne de Nec-tanébo II (360-342 av. J.-C.), par une période difficile durant laquelle l'Égypte s'efforce de repousser les assauts répétés des Perses. Malgré les dépenses faramineuses engagées pour soutenir l'effort de guerre, l'Égypte trouve les ressources nécessaires pour continuer de s'acquitter du devoir royal traditionnel d'embellissement des temples. Plus tard, la fierté nationale poussera les Égyptiens à désigner leur dernier grand souverain comme le véritable père d'Alexandre le Grand, présentant ainsi le vainqueur de l'ennemi juré perse comme un « sauveur » de la légitime descendance royale égyptienne.

Au cours de l'hiver 343-342 av. J.-C., l'Égypte tombe pour la deuxième fois aux mains du roi des rois achéménide. La domination perse est toutefois brièvement remise en cause par le souverain nubien Chabbash, qui gagne même une certaine reconnaissance dans les provinces du Delta. En 332 av. J.-C., après la bataille d'Issos, le satrape Mazakes abandonne l'Égypte à Alexandre et le pays cesse finalement d'être un territoire perse.

L'Empire achéménide adopte dans l'ensemble une politique de relative tolérance à l'égard de l'identité culturelle de ses colonies, si bien que l'influence perse sur l'Égypte demeure superficielle. À l'instar d'Oudjahor-resné, qui, quelque 180 ans auparavant, servait de « faiseur de rois » à Cambyse, les nouveaux dirigeants revêtent peut-être en certaines occasions la tenue perse. Peu d'autres concessions, voire aucune, sont accordées au nouveau pouvoir politique. D'après des stèles funéraires, en particulier le graffiti du Ouadi Hammamat, évoquant deux frères (dont l'un était gouverneur du nome copte), il semble au contraire que ce sont les Perses qui se sont quelque peu égyptianisés en adoptant plusieurs des coutumes et croyances égyptiennes. Comme lors de la première domination perse, l'administration reste pour l'essentiel concentrée entre les mains de familles égyptiennes influentes. La stèle de Naples de Somtotefnachte témoigne d'ailleurs du soutien sans faille apporté par de hauts fonctionnaires aux Perses dans leur lutte contre les Macédoniens. C'est dans l'art et l'artisanat, dans la production de vases et de stèles par exemple, que l'influence achéménide se fait le plus sentir ; mais, comme toujours, l'artiste égyptien, qui utilise l'intégralité du spectre des formes et des techniques traditionnelles connues à cette époque, ne procède qu'à de légères adaptations de la matrice fondamentalement égyptienne de chaque objet. Toutefois, il semble probable que le recours à des systèmes d'irrigation souterrains (*foggara*) dans certaines oasis égyptiennes a été introduit par des ingénieurs perses. D'une manière générale, l'incertitude et l'instabilité du peuple nourrissent des mouvements revivalistes mettant l'accent sur la mort et le culte funéraire ainsi que sur la magie et la superstition. L'injustice et le fardeau des taxes démoralisent le pays. La conquête totale semble donc inévitable.

15.1.4

Les souverains ptolémaïques

Erich Winter

Voir l'illustration 82

À la mort d'Alexandre à Babylone en 323 av. J.-C., le vaste royaume qu'il a créé se désagrége rapidement. Il s'ensuit immédiatement une lutte pour la succession qui prend fin, en ce qui concerne l'Égypte, avec la victoire du général macédonien Ptolémée, fils de Lagos (d'où le nom de « Lagides » employé pour désigner la dynastie des Ptolémée). L'ancien titre perse de « satrape » lui revient dans le monde grec. En 305 av. J.-C., il adopte le titre égyptien de « pharaon » qui, associé au nom Ptolémée, sera transmis à tous les membres régnants de la dynastie jusqu'à Ptolémée XV. La dernière représentante de cette dynastie, Cléopâtre VII, se suicide en 30 av. J.-C.

Les trois siècles de l'Égypte ptolémaïque offrent un exemple d'étroite cohabitation entre des groupes ethniques présentant des différences dans leurs modes de vie, leurs religions et leurs structures sociopolitiques, en particulier dans la mégapole d'Alexandrie. En observant les problèmes en apparence modernes liés à une telle situation, un chercheur de notre époque pourrait être tenté d'employer des termes sociologiques et politiques modernes tels que « multiculturel » ou « cosmopolite », ou même de parler d'*apartheid*. Il pourrait répertorier toutes les variétés d'échanges interculturels : des contacts culturels témoignant d'une ouverture d'esprit aux échanges fructueux, à l'acceptation et à l'attraction, en passant par la simple tolérance ou le refus d'accepter les tensions du genre de celles qui se produisent dans un contexte de diversité ethnique et culturelle (Goudriaan, 1988).

Trois groupes ethniques sont ici concernés, parmi lesquels les Égyptiens de naissance ; ceux-ci vivent les derniers moments d'une longue civilisation reposant sur une histoire religieuse immensément riche qui permet un discours théologique d'un niveau élevé. D'un point de vue politique en

revanche, leur potentiel se limite à de simples réactions face aux agressions étrangères.

Le deuxième groupe comprend un grand nombre d'immigrés grecs. Plutôt que de s'éparpiller sur tout le territoire, ils restent concentrés dans les villes nouvelles, ce qui leur permet de conserver leur mode de vie en créant une structure de *polis* (cité). Toutefois, ils s'intéressent de près à l'héritage religieux égyptien.

On trouve enfin la population juive, dont la plupart des représentants ont également gagné l'Égypte au cours de l'époque ptolémaïque. Fortement attachée à ses propres traditions et à sa religion, elle montre cependant un grand intérêt pour la philosophie et la langue grecques, mais n'a que très peu d'échanges intellectuels avec la population égyptienne.

Les informations sur l'Égypte à l'époque hellénistique, sur ses développements historiques, son administration, ses lois et sa vie quotidienne sont souvent largement plus détaillées que celles concernant les régions voisines, grâce à la richesse des sources disponibles. Le papyrus, comme auparavant, constitue le principal support des documents écrits. Il pousse en abondance en Égypte même et les conditions climatiques ont permis à un grand nombre de papyrus d'être préservés ; on peut même affirmer que 99 % de ceux qui sont conservés dans les musées à travers le monde proviennent du sol désertique de l'Égypte. Il s'agit de papyrus démotiques, c'est-à-dire de textes rédigés dans la langue écrite et parlée par la population égyptienne, mais également de papyrus rédigés en grec.

La papyrologie, c'est-à-dire l'étude et l'évaluation des textes rédigés sur papyrus, nous donne une image précise de la situation économique du royaume ptolémaïque. Le système sous-jacent, d'une extrême complexité, reste néanmoins très difficile à décrire. Des études semblent indiquer qu'il s'agissait d'un mélange entre une politique de libre entreprise relative et une économie centralisée et planifiée sous le contrôle strict de la cour royale (Thompson, 1988).

Les monopoles d'État semblent avoir une grande importance, en particulier en ce qui concerne la production et le commerce des huiles végétales, du sel et du papyrus. La fiscalité repose sur un système de taxes agricoles bien réglé. L'intérêt de la cour pour l'augmentation de la production agricole, notamment céréalière, conduit à la mise en place d'un programme de drainage de grande envergure dans le Fayoum, la seule oasis proche du Nil en Basse-Égypte.

Le développement politique, intellectuel et religieux de l'Égypte ptolémaïque est étroitement lié à la fondation d'Alexandrie par Alexandre. L'emplacement est particulièrement bien choisi d'un point de vue stratégique. La future cité peut en effet accueillir un port maritime naturel et être reliée efficacement au bras le plus occidental du delta du Nil. À cette époque, le fleuve

constitue pour ainsi dire la seule voie de circulation et de transport le long de la vallée du Nil. Même après la réouverture d'une voie fluviale directe entre la Méditerranée et la mer Rouge sous Ptolémée II Philadelphe, cette connexion continue de se faire par les bras du delta en remontant jusqu'au Caire, un ancien canal des environs de Suez permettant de rejoindre la mer Rouge. C'est Alexandre en personne qui, en fondant Alexandrie (Fraser, 1972), établit les grandes lignes des institutions les plus importantes de la future cité, telles que le site du marché central, l'emplacement des principaux temples ou le tracé des remparts. L'organisation de la ville repose sur des principes grecs. La cité est divisée en quartiers, dont certains regroupent Grecs et Macédoniens, d'autres les Juifs, d'autres encore les Égyptiens. L'accès aux fonctions administratives est réservé aux citoyens de plein droit, un statut qui n'est accordé, du moins au début, qu'à un nombre restreint de Grecs ; par la suite, ce statut semble avoir été également accordé à quelques rares Juifs d'Alexandrie.

Les Juifs jouant un rôle important dans la vie de la cité, en particulier à Alexandrie, il convient d'étudier leur cas un peu plus en détail. La présence de petits groupes de Juifs en Égypte remonte au VI^e siècle av. J.-C., mais l'époque ptolémaïque est marquée une augmentation considérable de leur nombre : les estimations font état de 1 million de Juifs sur une population nationale totale approchant les 7 millions. Le phénomène ne se limite pas à Alexandrie mais concerne également d'autres régions d'Égypte, pour partie en raison de la libération de nombreux prisonniers de guerre juifs sous Ptolémée II Philadelphe (285-246 av. J.-C.). Les Juifs, loin d'être cantonnés aux seules activités commerciales, sont représentés dans toutes les classes sociales, des mercenaires ou officiers de l'armée aux propriétaires ou simples ouvriers agricoles, en passant par les artisans et les fonctionnaires. Ils jouissent d'un traitement exceptionnellement favorable sous Ptolémée VI Philométor (181-145 av. J.-C.), mais cette situation est de courte durée pour des raisons plus politiques que véritablement antisémites (Kasher, 1985). La population juive, en particulier dans les cités, montre un grand intérêt pour la culture et la langue grecques, au point de souhaiter faire traduire la Bible juive en grec. Sous les auspices de la cour, les érudits juifs d'Alexandrie achèvent, dans la première moitié du III^e siècle av. J.-C., la traduction du Pentateuque (les cinq livres de Moïse), une traduction aujourd'hui connue sous le nom de Septante.

Deux institutions culturelles sont fortement soutenues par la cour, ce qui leur permet de se développer rapidement. Elles contribuent toutes deux à la position dominante d'Alexandrie dans les domaines intellectuel et culturel dans tout le bassin méditerranéen pendant plusieurs générations. Il s'agit du *museion*, une institution dédiée à la recherche comparable aux académies des arts et des sciences de notre époque, et de la *bibliothéké*, ou bibliothèque.

Cette dernière a été créée afin de rassembler des documents dans toutes les langues écrites de l'*oikoumène*, c'est-à-dire l'ensemble des terres habitées connues. Cette bibliothèque conserve sa position dominante bien après l'époque ptolémaïque malgré la concurrence de celles de Pergame et de Rome, mais disparaît en 48 av. J.-C. dans un immense incendie. Du point de vue des connaissances, Alexandrie occupe une position dominante dans les domaines de la médecine, des mathématiques et de la littérature. Il existe aujourd'hui un grand débat autour de la réelle influence de la littérature grecque, telle que la poésie épique d'Homère, sur les œuvres égyptiennes comparables. Les avis sont également partagés quant à une éventuelle influence dans le sens inverse, comme semble notamment l'indiquer la forme littéraire des hymnes religieux. L'emplacement même de la ville, au bord de la Méditerranée, encourage des études géographiques poussées, tandis que la prédominance d'Athènes dans le domaine de la philosophie reste intacte.

Le culte de Sarapis, créé de toutes pièces, semble être intimement lié à Alexandrie. On en connaît même les deux « artisans » : Manéthon qui, de nationalité et de culture égyptiennes, maîtrise toutefois parfaitement le grec à l'écrit comme à l'oral et un certain Timothée, de naissance et de culture grecques. L'établissement de ce nouveau culte a été favorisé par la cour royale, dont l'objectif était de tenter de combler le fossé séparant la pensée religieuse grecque de la croyance égyptienne en l'au-delà en « créant » un nouveau dieu que les deux peuples pourraient honorer, chacune des deux cultures ayant participé à son avènement (Hornbostel, 1973). Plus que dans une réflexion théologique, la principale raison du développement de ce nouveau culte réside vraisemblablement dans la volonté du gouvernement de trouver une base spirituelle commune pour parvenir à une meilleure compréhension entre les différents groupes ethniques, en particulier entre les Gréco-Macédoniens et les Égyptiens indigènes. La rencontre avec la civilisation hellénique engendre également le développement d'une nouvelle forme de culte de la divinité égyptienne Isis. Cette dernière se voit consacrer un nouveau lieu d'adoration à Alexandrie, parmi les cultes à mystères grecs. Ce mélange débouche sur un culte d'Isis radicalement différent, susceptible d'attirer les hommes et les femmes de tout l'*oikoumène* classique, car il leur apporte bénédiction et salut dans ce monde comme dans le prochain.

L'armée ptolémaïque se compose pour l'essentiel de soldats grecs et macédoniens, qui reçoivent en rémunération une parcelle rurale des terres royales qu'ils doivent cultiver pendant qu'ils servent dans l'armée. Ce système permet d'alléger le fardeau financier de l'État. Plus tard, le droit coutumier transformera cette tenure en titre héréditaire ; ainsi les soldats se font-ils colons.

À partir de la bataille de Raphia (217 av. J.-C.), les Égyptiens de naissance sont également admis dans l'armée et beaucoup d'entre eux peuvent être considérés comme véritablement hellénisés. On dispose de documents émanant d'Égyptiens qui rédigeaient leur correspondance d'affaires en grec. Il est intéressant de noter que l'on retrouve parfois les mêmes personnes rapportant, en écriture démotique et sur papyrus, leur participation au culte de divinités égyptiennes. Il est même souvent quasiment impossible de distinguer un Égyptien hellénisé d'un colon grec du Fayoum converti aux cultes égyptiens.

La politique religieuse des Ptolémées à l'égard des Égyptiens suit généralement les grandes lignes instaurées par Alexandre. Ce dernier se fait introduire pharaon d'Égypte à Memphis, puis part consulter l'oracle au temple d'Ammon près de l'oasis de Siouah, à proximité de l'actuelle frontière entre l'Égypte et la Libye. C'est sous son patronage que débute la construction d'un nouveau sanctuaire pour le temple de Louxor, où il est représenté sur près de cinquante reliefs en train de pratiquer les rites du culte du temple égyptien. À la même époque, le temple principal d'Amon à Karnak est également doté d'un nouveau sanctuaire. Bien que le nom retrouvé sur des scènes des reliefs de ce temple soit celui de Philippe Arrhidée, demi-frère et successeur d'Alexandre, il convient d'attribuer le plan du sanctuaire, et probablement sa construction elle-même, à son illustre aîné. La forme et le style des reliefs de Louxor et de Karnak ne révèlent pas la moindre influence grecque : ce sont des monuments d'apparence typiquement égyptienne et Alexandre (ou son demi-frère) n'y est représenté qu'en tant qu'exécutant d'un rituel dans un temple égyptien. Ce rituel devait être accompli par tout pharaon égyptien, qu'il s'agisse d'un roi des rois perse, d'un Ptolémée ou, à partir d'Octave Auguste, d'un empereur romain. Toutefois, ce programme de constructions était également porteur d'un message à l'attention des Égyptiens, et ce dans certains de leurs lieux les plus sacrés.

En visionnaire, Alexandre patronne également la construction d'un autre édifice devant être érigé à Hermopolis Magna, en Moyenne-Égypte, qui, à cette époque, fait partie des plus importants centres spirituels du pays. Il ordonne en outre la construction d'un immense vestibule au temple de Thot, dieu égyptien de la sagesse et patron des scribes. Ce monument était encore visible en 1799 lors de l'expédition de Napoléon qui nous en a laissé quelques dessins ; toutefois, il sera complètement démantelé quelques années plus tard, ses pierres calcaires étant expédiées aux fours à chaux. Le choix d'Hermopolis Magna par Alexandre pour patronner un projet de construction de cette envergure était loin d'être anodin. Même à cette époque, les prêtres de Thot à Hermopolis comptaient en effet certainement parmi les mieux armés pour aborder l'inévitable débat intellectuel autour des idées et des schémas de pensée grecs introduits en Égypte. Il s'agit de la seule

explication plausible au fait que, seulement une génération plus tard, on retrouve le temple funéraire du grand prêtre Pétosiris orné de reliefs des plus singuliers. Le style de ces reliefs témoigne en effet clairement, à la fois dans la forme et dans le choix des thèmes, d'une volonté fascinante de dépasser les clivages entre les civilisations grecque et égyptienne. Il apparaît évident que de grands efforts intellectuels ont été déployés pour trouver de nouveaux modes d'expression de la pensée et de la spéculation religieuses, qui ont à leur tour requis la quête d'un style artistique adéquat (Lefèbvre, 1923-1924).

Le règne des Ptolémée marque une période intense de travaux sur les sites de plusieurs temples, dont un grand nombre a heureusement été préservé en Haute-Égypte (comme à Philae, Kôm Ombo, Edfou, Esna et Dendéra). Ils sont de très grande taille et l'extérieur est de style strictement égyptien. Au premier abord, on ne remarque aucune influence de la classe politique régnante et de sa culture grecque : tous les souverains ptolémaïques y sont représentés en habit égyptien et rien ne permet de les identifier comme des Macédoniens. La raison pour laquelle de telles sommes sont consacrées à ces temples tient probablement au fait que, à l'instar d'Alexandre, les Ptolémée sont conscients de l'importance d'une politique réfléchie à l'égard de la religion autochtone. Cette politique constitue de loin le facteur le plus important de leurs relations avec le peuple égyptien.

Les prêtres des différents temples continuent vraisemblablement d'exercer une influence considérable et leur assentiment ou leur bienveillance constitue une condition nécessaire au maintien du calme politique dans le pays. Preuve en est la réunion de nombreuses assemblées de prêtres, ou « synodes », sur ordre du roi (Huss, 1991). L'énoncé des résolutions prises lors de ces assemblées témoigne de l'immense dévotion et de la profonde gratitude des prêtres envers leur pharaon ptolémaïque. Ces résolutions sont généralement rédigées en grec et en égyptien dans trois formes d'écriture différentes et gravées sur des blocs de pierre érigés en stèles commémoratives dans les temples : la célèbre pierre de Rosette en est un exemple. Ces synodes servent dans un premier temps de plate-formes aux Ptolémée pour leurs différentes activités de mécénat ; par la suite, vers le milieu du II^e siècle av. J.-C., les rois peuvent s'en passer tout en apparaissant comme des patrons encore plus généreux. Les souverains semblent avoir toujours été conscients de la prédominance de tel ou tel centre théologique selon les époques et ont toujours su faire preuve de générosité en conséquence.

Dans les premiers temps de l'époque ptolémaïque, les inscriptions égyptiennes figurant sur les reliefs des temples ne diffèrent pas, sur le fond et dans la forme, du schéma classique de la dernière dynastie indigène. Des inscriptions hiéroglyphiques de ce style, reconnaissables à leur grande taille, sont gravées sur les deux immenses portes du temple d'Amon à Karnak sous Ptolémée III Évergète (246-221 av. J.-C.). Ces portes ne sont pas tant remarquables

par leur architecture que par les innovations révolutionnaires dans l'évolution théologique et épigraphique de leurs inscriptions hiéroglyphiques, qui font de Karnak le centre spirituel prédominant de cette génération.

En 273 av. J.-C., ce même Ptolémée III entame à Edfou la construction du temple d'Horus qui est, par bonheur, encore pratiquement intact aujourd'hui. Sous le règne de son successeur, Ptolémée IV Philopator (221-205 av. J.-C.), l'intérieur de cet immense temple, y compris les murs de toutes les chambres, est orné d'inscriptions hiéroglyphiques et de reliefs. Les inscriptions d'Edfou démontrent sa position théologique prédominante dans toute l'Égypte. Cette suprématie durera près de 200 ans et, jusqu'en 57 av. J.-C., presque tous les Ptolémée prendront soin d'apporter leur contribution aux édifices d'Edfou. Une quantité incroyable d'œuvres littéraires théologiques ont été préservées sur ces murs. Des recherches montrent que la phraséologie cohérente des inscriptions d'Edfou est développée et affinée de génération en génération. Chaque évolution à Edfou se retrouve, une génération plus tard, dans d'autres temples d'Égypte (Winter, 1968).

Les travaux d'Edfou semblent avoir été achevés en 54 av. J.-C. Trois ans plus tard, Cléopâtre VII, dernière représentante de la dynastie ptolémaïque à avoir régné, accède au trône. Comme l'attestent la plupart des recherches de la fin du XX^e siècle, c'est sous son règne qu'est érigé l'essentiel du magnifique temple d'Hathor à Dendéra.

Cléopâtre VII finit par céder face au pouvoir suprême de Rome. Même si de nombreux écrivains romains de l'Antiquité l'ont décrite du point de vue négatif de son grand ennemi politique, les recherches contemporaines permettent de dresser de cette éminente souveraine, dernier pharaon ptolémaïque, un portrait plus positif et plus équilibré.

15.1.5

L'Égypte romaine et copte

Barbara Watterson

Voir les illustrations 83 à 85

En 30 av. J.-C., un an à peine après la défaite de ses forces à la bataille d'Actium, Cléopâtre VII, dernière représentante des Grecs macédoniens qui ont régné sur l'Égypte depuis la mort d'Alexandre, meurt de sa propre main et entre dans la légende. L'Égypte tombe aux mains d'Octave César, vainqueur à Actium, qui considère alors le pays comme une possession personnelle. Les richesses de l'Égypte et les trésors des souverains ptolémaïques lui permettent de payer les légionnaires qui l'ont aidé à prendre le contrôle de l'Empire romain et de constituer, en y ajoutant les taxes prélevées sur les riches citoyens égyptiens, les bases de sa fortune personnelle.

En 29 av. J.-C., Octave est désigné *princeps senatus* (premier citoyen de Rome), un titre que porteront également ses successeurs, bien qu'ils soient communément appelés « empereurs ». En Égypte, Octave et tous ses successeurs sont en théorie reconnus comme les héritiers légitimes des pharaons et tous reçoivent les titres et les pleins pouvoirs du roi d'Égypte, bien qu'aucun ne soit jamais couronné en tant que tel. Pendant trois siècles, la construction de temples traditionnels égyptiens se poursuit ; les décorations murales dépeignent les empereurs romains de la même manière que les pharaons : ils portent des couronnes égyptiennes, font des offrandes aux divinités égyptiennes et leurs noms sont transcrits en hiéroglyphes et placés à l'intérieur de cartouches avec des épithètes tels que « fils de Rê » ou « aimé d'Isis ».

Octave prend soin de ne pas faire de l'Égypte une province romaine, de peur qu'un gouverneur de rang sénatorial ne l'utilise comme base pour tenter d'imiter Antoine en établissant un empire rival en Orient ; cette crainte est telle chez Octave qu'il interdit même aux sénateurs de visiter l'Égypte sans

son consentement. Ainsi, l'Égypte est gouvernée par un préfet nommé par l'empereur comme son représentant personnel. Les provinces de l'Empire sont dirigées par des Romains qui se sont élevés au rang de proconsul ; un préfet est, pour sa part, toujours choisi parmi l'ordre inférieur, l'ordre équestre. Par conséquent, le préfet d'Égypte n'est jamais un homme de haut rang, ce qui réduit l'éventualité de le voir utiliser les richesses égyptiennes contre Rome.

Le préfet d'Égypte, basé à Alexandrie, a généralement un mandat d'un à trois ans. Chaque année, en compagnie de ses adjoints, il passe environ deux mois dans une ville du Delta, ainsi que deux autres mois dans une cité de Haute-Égypte, pour y tenir des assises, régler des différends, inspecter les comptes et passer en revue l'administration locale. Les fonctionnaires de cette administration, qui utilisent le grec plutôt que le latin (mais certainement pas l'égyptien), sont issus, exception faite des postes les plus élevés, de la population locale. Pour la masse paysanne du peuple égyptien, la vie suit son cours comme auparavant : les paysans travaillent à la production de nourriture et sont tributaires, comme cela a toujours été le cas, des caprices du Nil. Pour eux, l'effet le plus perceptible du changement de gouvernement est l'impitoyable efficacité de l'administration romaine, en particulier en ce qui concerne la collecte des taxes.

Octave confie à l'Égypte la tâche de fournir un tiers de la quantité annuelle de céréales nécessaire pour nourrir la ville de Rome. Ce tribut annuel, ou *annone*, représente un total de 150 000 tonnes de céréales et, pour assurer ce ravitaillement, Octave modifie le mode d'administration de l'Égypte. Il conserve la division du pays en 30 nomes, ou régions administratives, chacun étant gouverné par un *strategos* (chef officier). En revanche, alors que les stratèges de l'époque ptolémaïque détenaient une autorité civile et militaire, ils n'exercent plus sous Octave qu'un pouvoir judiciaire et administratif. L'empereur décrète que le pouvoir militaire doit être exercé par l'armée romaine et, à cet effet, deux légions sont stationnées en Égypte, l'une à Alexandrie et l'autre à Babylone d'Égypte (près de l'actuelle ville du Caire).

Contrairement à l'époque ptolémaïque, où les militaires étaient souvent des soldats cultivateurs vivant avec leur famille sur des terres octroyées par le roi, les soldats romains vivent dans des camps fortifiés dispersés à travers toute l'Égypte en des points stratégiques tels que les frontières, les routes commerciales, les mines et les dépôts de grain. Les légionnaires sont toujours des citoyens romains ; leurs effectifs sont complétés par des unités auxiliaires d'infanterie et de cavalerie ainsi que par une escadrille navale basée à Alexandrie, cette armée d'occupation totalisant vraisemblablement 20 000 hommes. Recrutés en grande partie dans les provinces de l'Empire, les auxiliaires, qui incluent également quelques citoyens romains, sont com-

mandés par des officiers romains. Après 26 années de loyaux services, les membres des troupes auxiliaires reçoivent en récompense la citoyenneté romaine. Ce statut est longtemps refusé à la plupart des Égyptiens de naissance, qui ne peuvent l'obtenir même en servant dans les unités auxiliaires de l'armée romaine, car, jusqu'à la fin du II^e siècle apr. J.-C., les recrues égyptiennes ne proviennent que des classes régnantes des métropoles, qui sont de descendance grecque.

Une proportion faible mais néanmoins significative de la population égyptienne jouit d'un statut privilégié sous la domination romaine : il s'agit des descendants des Grecs, des Macédoniens et d'autres immigrés hellénisés venus en Égypte au VII^e siècle av. J.-C. en tant que mercenaires, ou plus tard comme colons sous Alexandre et la dynastie ptolémaïque. Ils parlent et écrivent le grec, reçoivent une éducation grecque et préservent leur culture hellénique. On les retrouve dans plusieurs villes à travers l'Égypte, mais ils restent principalement concentrés à Alexandrie. Bien que les Romains aient retiré à cette dernière certains des privilèges dont elle jouissait sous les Ptolémée, la ville conserve sa position de centre culturel et reste l'un des ports les plus prospères du bassin méditerranéen.

Les Grecs d'Égypte continuent, à l'époque romaine, d'honorer nombre d'anciennes divinités adorées par la population indigène. Isis est vénérée sous la forme d'Aphrodite ou de Déméter ; Horus l'Ancien (Harôëris pour les Grecs) est représenté sous l'aspect d'un homme à tête de faucon portant l'uniforme du légionnaire romain ; Anubis revêt les attributs d'Hermès. Sarapis, dont le culte a été introduit par Ptolémée I^{er} Sôter, est une divinité qui à l'origine combine les caractéristiques du dieu égyptien Osiris et des dieux grecs Zeus, Asclépios et Dionysos. Il ne connaîtra jamais une grande popularité auprès des Égyptiens, mais, sous la période romaine, associé à Isis et Horus, il est honoré dans tout le bassin méditerranéen. Osiris conserve pour sa part une popularité intacte parmi toutes les couches de la population égyptienne. Les ornements des lincoils de nombreux Grecs montrent d'ailleurs qu'ils sont tout aussi désireux que les Égyptiens de naissance d'obtenir d'Osiris la vie après la mort.

À travers toute l'Égypte, exception faite d'Alexandrie, la population grecque adopte l'antique coutume égyptienne qui consiste à momifier les morts. Bien que les techniques de momification ne soient pas encore très développées, l'époque romaine marque l'apparition d'une décoration plus élaborée qu'avant des momies. Parmi ces innovations, on trouve à partir de la seconde moitié du I^{er} siècle apr. J.-C. une nouvelle pratique consistant à placer sur le visage de la momie un masque de plâtre ou un morceau de bois sur lequel est représenté le portrait du défunt. L'influence romaine se retrouve dans le réalisme de ces portraits. Certains, en particulier ceux du IV^e siècle apr. J.-C., sont peints à la cire, une technique nouvelle en Égypte. À

la fin de ce même siècle, la momification tombe en désuétude, remplacée par une simple inhumation du défunt revêtu de ses habits de tous les jours.

Les deux premiers siècles au moins de la domination romaine apportent à l'Égypte la paix et la sécurité, et, par conséquent, une plus grande prospérité. Les techniques agricoles bénéficient d'améliorations, avec l'introduction de la roue à eau et de la machine à battre le grain (*nurag*). En dépit de ces innovations, sous le règne de Commode (180-192 apr. J.-C.), les céréales égyptiennes destinées à approvisionner Rome doivent être complétées par des récoltes en provenance d'autres régions d'Afrique du Nord. Au III^e siècle apr. J.-C., les efforts pour s'acquitter de l'annone deviennent synonymes de terribles privations et le fardeau des taxes est de plus en plus intolérable. Deux taxes sont alors en vigueur : la taxe foncière et la capitation, versée par tout individu qui ne possède pas la citoyenneté romaine, les Grecs n'en payant que la moitié tandis que les Égyptiens sont les seuls à la payer en totalité. La plupart des percepteurs, généralement d'origine égyptienne, sont corrompus et s'enrichissent aux dépens des paysans. La pauvreté et le désarroi augmentent, et il n'est donc pas surprenant de voir de nombreux paysans égyptiens chercher refuge dans le christianisme, une nouvelle religion qui à ses débuts s'adresse aux pauvres et aux masses sans instruction (Bowman, 1986 ; Lewis, 1983).

La tradition veut que ce soit saint Marc l'Évangéliste qui ait introduit le christianisme en Égypte, convertissant son premier adepte dans le quartier juif d'Alexandrie et fondant une église dans la ville. Cependant, les chrétiens ne jouent un rôle important dans la société alexandrine qu'à partir de 180 apr. J.-C. environ, lorsque Pantène ouvre une école catéchétique où les aspirants à la conversion apprennent le christianisme et sont préparés au baptême par des enseignants appelés « catéchètes ». L'Église d'Alexandrie est hellène plus qu'égyptienne et sa langue est grecque, tout comme ses traditions et son enseignement. Deux des érudits chrétiens les plus éminents, Titus Flavius Clemens (env. 160-215 apr. J.-C.), un Athénien plus connu sous le nom de Clément d'Alexandrie, et Origène (env. 185-254 apr. J.-C.), un Alexandrin, prennent successivement la tête de l'école catéchétique. Avec un autre Alexandrin, saint Athanase (env. 296-373 apr. J.-C.), qui, malgré son jeune âge, devient patriarche d'Alexandrie dès 328 apr. J.-C., ils sont considérés comme les plus influents des Pères de l'Église primitive.

Pendant de nombreuses années, le christianisme en Égypte se limite aux Grecs d'Alexandrie ou des villes grecques de province, sans que rien ne soit fait pour tenter de convertir la population indigène, ni même prêcher dans sa langue. Le patriarche Denys (247-264 apr. J.-C.) institue cependant une politique de prosélytisme auprès des Égyptiens et lorsque Dioclétien devient empereur en 284 apr. J.-C., on compte un grand nombre de nouveaux convertis à travers toute l'Égypte. Le zèle réorganisateur de Dioclétien

semble le conduire à s'efforcer de « remettre dans le droit chemin » ceux qui ne le reconnaissent pas comme un dieu et donc à inaugurer la dernière grande période de persécution des chrétiens sous l'Empire romain. La répression est particulièrement sévère en Égypte, bien que le nombre de martyrs soit probablement moins élevé que le chiffre avancé ultérieurement ; néanmoins, un nombre important de chrétiens, en particulier parmi la population de langue égyptienne, sont condamnés à mort. Les persécutions sous Dioclétien, qui durent quatre années, se traduisent ainsi par la naissance d'une Église égyptienne distincte de l'Église d'Alexandrie, d'essence grecque, et cette période prend le nom d'ère des martyrs. L'Église égyptienne marque cette ère en datant les années de son calendrier à partir du début du règne de Dioclétien, c'est-à-dire du 29 août de l'an 284 apr. J.-C., correspondant à IAM (*I Annus Martyrius* ou « première année des martyrs »).

En 313 apr. J.-C., l'empereur Constantin publie l'édit de Milan, qui accorde la liberté religieuse à chacun, et le christianisme commence à se propager rapidement en Égypte. Alexandrie est alors considérée comme l'une des villes les plus importantes de la chrétienté ; son patriarche, qui est le premier évêque à porter le titre de « pape », est un homme d'Église influent et son école catéchétique est l'un des principaux sièges de l'enseignement chrétien dans le monde. Toutefois, les Alexandrins sont depuis longtemps réputés pour leur turbulence, qui explique probablement que les chrétiens de cette ville jouent un rôle important dans les débats théologiques acharnés qui déchirent l'Église chrétienne aux IV^e et V^e siècles apr. J.-C. La plupart de ces débats portent sur la nature du Christ. Le premier d'entre eux s'ouvre en 318 apr. J.-C., quand Arius, prêtre d'Alexandrie, déclare Dieu le Père supérieur au Fils, une affirmation rejetée par le concile de Nicée en 325 apr. J.-C. Toutefois, lorsque Constantin est baptisé peu de temps avant sa mort en 337 apr. J.-C., il choisit de suivre Arius et, en 350 apr. J.-C., l'arianisme devient la religion de l'Empire.

L'une des figures influentes du concile de Nicée n'est autre qu'Athanase. Né à Alexandrie vers 296 apr. J.-C. et élevé en chrétien, il est déjà considéré comme un grand théologien. En 328 apr. J.-C., il est élu patriarche de l'Église égyptienne ; pendant les 6 années qui suivent, il met un point d'honneur à rendre visite à ses fidèles à travers toute l'Égypte, un geste qu'il est le premier patriarche à accomplir. Athanase règne pendant 46 années, au cours desquelles sa plus grande réussite est de savoir conserver une certaine unité entre les éléments disparates de l'Égypte chrétienne orthodoxe : Alexandrie et le reste du pays, les Grecs et la population indigène, les riches, les citoyens instruits et les paysans. Il est l'un des grands hommes d'Église de son époque, le fer de lance des chrétiens orthodoxes face aux ariens. Il est également un ami des moines d'Égypte et c'est cette amitié qui, bien qu'il écrive en grec, lui permet au moins de comprendre l'égyptien.

En 431 apr. J.-C., un concile se tient à Éphèse pour régler un nouveau différend théologique, dont Nestorius, patriarche de Constantinople, est à l'origine. L'hérésie nestorienne, comme elle est appelée par la suite, affirme que le Christ est diphysite, c'est-à-dire qu'il possède deux natures, l'une humaine et l'autre divine. Le patriarche d'Alexandrie, Cyrille, s'oppose avec véhémence à Nestorius et assiste au concile en compagnie d'un nombre intimidant de moines et d'évêques d'Égypte ; ceux-ci sont pour beaucoup dans la condamnation de Nestorius. Le successeur de Cyrille au poste de patriarche, Dioscore (444-454 apr. J.-C.), se montre plus convaincu encore de la nature unique, ou monophysite, du Christ ; c'est ainsi que le patriarche alexandrin refuse d'approuver le concile de Chalcédoine lorsque celui-ci, en 451 apr. J.-C., décrète que Nestorius avait raison en déclarant que le Christ possède deux natures et que, par conséquent, la doctrine diphysite doit être adoptée par l'Église chrétienne.

Ce conflit sur la nature du Christ engendre des effusions de sang ainsi qu'un climat d'angoisse et débouche sur une rupture profonde entre l'Église d'Égypte et la majeure partie du monde chrétien. La crise est exacerbée par le fait que le concile de Chalcédoine marque pour Alexandrie la fin de ses prétentions de suprématie sur Constantinople et la perte de sa position dominante au sein de l'Église chrétienne. Cette situation heurte la fierté nationale et alimente la xénophobie qui a toujours été plus ou moins présente dans la société égyptienne. Après Chalcédoine, la population indigène d'Égypte a tendance à ne soutenir un patriarche que s'il adopte une position fermement monophysite, bien que les subtilités de la doctrine, rédigée en grec, lui échappent. Le monophysisme devient alors une expression du nationalisme égyptien. Aussi longtemps que l'Égypte fait partie de l'Empire byzantin, la religion officielle du pays demeure orthodoxe, donc diphysite, mais la religion populaire, celle adoptée par la majorité des Égyptiens de souche, reste monophysite.

La plus importante contribution égyptienne au christianisme est le mouvement monastique, d'abord pratiqué en Égypte puis qui s'étend à toute l'Europe. Celui-ci trouve son inspiration dans l'anachorèse, un terme qui désigne à l'origine le fait de cesser de travailler, mais qui est appliqué par la suite à ceux qui se retirent dans le désert égyptien non seulement pour fuir les persécutions, mais également pour se soustraire aux taxes élevées et à l'affaiblissement généralisé de l'économie égyptienne au III^e siècle apr. J.-C. Nombreux sont ceux qui choisissent cet exil afin de mener une existence de chrétien anachorète, c'est-à-dire une vie solitaire de jeûne et de prières. Tel est l'idéal auquel aspire un grand nombre, mais, en pratique, rares sont ceux qui parviennent à s'y soumettre ; un mode de vie communautaire se développe alors. Le fondateur du monachisme est Antoine, né vers 251 apr. J.-C. d'une riche famille chrétienne et qui ne parle qu'égyptien. À l'âge de 20 ans

environ, Antoine se retire dans le désert afin d'y vivre en ermite ; néanmoins, sa réputation attire peu à peu les disciples et il organise une communauté monastique dans laquelle chaque moine dispose de sa propre cellule, ou laure.

L'évolution du monastère égyptien vers une communauté fermée dotée de règles strictes est due à Pacôme, qui fonde son premier monastère vers 323 apr. J.-C. Le monachisme pacômien encourage le travail organisé et, à cet effet, regroupe les moines dans des maisons, chacune étant responsable de tâches bien définies. La règle imposant la solitude est assouplie, les moines travaillant non seulement ensemble mais se regroupant également à intervalles réguliers pour la prière et les repas communs. Le système pacômien devient le modèle du monachisme occidental. Le monachisme en Haute-Égypte subit de nouvelles évolutions avec Chenouté (334-452 apr. J.-C.), qui, à la tête du Couvent blanc de Sohag, s'avère être un administrateur efficace. Il est également un grand prédicateur et théologien. Son œuvre littéraire est vaste et se compose de lettres, d'homélies et d'ordonnances, toutes rédigées en égyptien. En tant que premier et plus célèbre écrivain chrétien de naissance égyptienne, son influence sur le christianisme en Égypte est immense, bien que son impact ne franchisse jamais les strictes limites de son pays natal (Brunner-Traut, 1982 ; Meinardus, 1965 ; Watterson, 1988 ; Wessel, 1964).

La langue parlée par les Égyptiens de souche pendant l'époque romaine a évolué par rapport à celle de leurs ancêtres. L'égyptien ancien utilisait plusieurs écritures : les hiéroglyphes, largement employés pour les inscriptions monumentales ; le hiératique, tracé sur les papyrus ; et le démotique, forme abrégée du hiératique, introduit vers 700 av. J.-C. et qui constitue l'écriture couramment utilisée lors de la période gréco-romaine. La plupart des Égyptiens sont illettrés et il apparaît clairement que, à partir du 1^{er} siècle apr. J.-C., la compréhension des hiéroglyphes se perd, même chez les scribes professionnels ; en outre, les anciennes formes d'écriture se révèlent peu satisfaisantes pour retranscrire la langue égyptienne, car aucune d'entre elles ne représente les sons vocaliques. La nécessité de proposer aux convertis au christianisme de langue égyptienne une traduction des Écritures encourage les tentatives de retranscription exacte de la prononciation. Une nouvelle écriture est alors introduite : elle comprend les 24 lettres de l'alphabet grec, auxquelles s'ajoutent 7 signes empruntés à l'écriture démotique. Cette innovation conduit à une rapide normalisation de l'égyptien de l'époque, qui devient ainsi une langue littéraire possédant sa propre grammaire et ses propres règles orthographiques : le copte.

La langue, l'écriture et l'ensemble de la culture de l'Égypte chrétienne sont en effet aujourd'hui connus sous le qualificatif de coptes, terme dérivé du grec *aygyptios*, qui désigne les Égyptiens de souche. Après leur conquête

de l'Égypte en 640 apr. J.-C., les Arabes déforment *aygyptios* en *qibt* (prononcé « copt »). Même si le terme *copte* n'a aucune connotation religieuse à l'origine, signifiant simplement l'« Égyptien de naissance », il désigne plus précisément à partir du XVI^e siècle les chrétiens égyptiens.

L'art copte se retrouve dans différents domaines tels que la peinture, la sculpture et la confection des textiles. Les Alexandrins hellénisés s'inspirent du style romain tardif qui s'épanouit à travers tout l'Empire d'Orient, les Égyptiens de province créant pour leur part leur propre école. Les œuvres d'art de cette période sont en grande partie destinées aux églises et aux monastères, dont l'architecture témoigne plus que toute autre d'un style typiquement copte (Wessel, 1963 ; du Bourguet, 1968).

15.2

La Nubie

15.2.1

Le royaume de Kouch

Peter L. Shinnie

Voir les illustrations 86 à 88

Nous passons à présent à l'étude des événements contemporains de cette période dans des régions situées plus au sud, au-delà de la frontière de l'Égypte proprement dite, dans une zone comprenant l'actuelle partie nord de la République du Soudan. Si pendant des années l'archéologie dans cette région a été considérée comme une branche de l'égyptologie, les recherches mettent aujourd'hui également l'accent sur sa spécificité ainsi que sur l'étendue insoupçonnée de ses influences africaines.

Après la conquête de l'Égypte par les Perses, l'autorité des rois de Napata (chapitre 15.1.1) se limite aux régions du Nil moyen, autour de Kouch. Ces souverains fondent alors le royaume de Kouch, avec Méroé pour capitale ; une culture particulière, dite méroïtique, ainsi qu'une langue qui demeure aujourd'hui encore indéchiffrable s'y développent sous la domination hellénistique et même romaine de l'Égypte.

Peu après 350 av. J.-C., la nécropole royale de Kouch, jusqu'alors située près de l'ancienne ville de Napata, dans les cimetières de Kourrou et de Nouri, est transférée près de Méroé, bien plus au sud, où le souverain Arakamani est inhumé dans une pyramide appartenant à ce que l'on appelle le cimetière sud¹. À partir de cette période, cet État et sa culture sont générale-

ment qualifiés de « méroïtiques » et non plus de « kouchites », convention que nous adoptons également dans le présent article.

Les raisons politiques ou sociales de ce déplacement sont inconnues, mais il s'accompagne d'un changement très net dans la nature de l'art méroïtique. La date coïncide étroitement avec celle de l'occupation de l'Égypte par Alexandre le Grand (332 av. J.-C.), lequel introduit dans le pays un grand nombre d'éléments provenant de la culture grecque dont l'influence gagne le Kouch et supprime celle de l'Égypte pharaonique. À partir de cette même période, l'élément indigène devient en outre plus apparent dans la culture méroïtique.

Bien que les premières funérailles royales à Méroé n'aient lieu que vers 300 av. J.-C., il semble assez évident que les souverains se sont installés dans cette ville méridionale plusieurs siècles auparavant. La date à laquelle s'est opéré ce changement de résidence, c'est-à-dire de capitale ou de centre administratif du pays, suscite nombre de polémiques ; mais quelle qu'elle soit, nous savons d'après les inscriptions de plusieurs rois que ceux-ci résidaient à Méroé et devaient traverser le Bayuda avant d'atteindre Napata pour les cérémonies de couronnement.

Bien que les dates d'intronisation et de mort des souverains méroïtiques soient autoritairement données par les listes publiées, elles sont loin d'être connues avec certitude. Pour la période qui nous intéresse, seuls deux règnes peuvent être datés avec plus ou moins de précision. L'écrivain grec Diodore de Sicile, dont les œuvres datent du I^{er} siècle av. J.-C., raconte qu'un roi nommé Ergamène, initié à la culture grecque, règne sur l'Éthiopie (terme utilisé par les auteurs grecs et romains pour désigner le Royaume méroïtique) et qu'il est contemporain de Ptolémée II d'Égypte, qui gouverne quant à lui de 285 à 246 av. J.-C. Si le souverain méroïtique Arqamani et Ergamène ne font qu'un (et donc si la version grecque constitue une proche transcription du nom méroïtique), on peut approximativement dater son règne. Le nom d'Arqamani figure également en Égypte sur le temple de Philae, près d'Assouan. Une partie de ce temple est contemporaine de Ptolémée IV (env. 221-205 av. J.-C.). Ainsi, le règne d'Arqamani est conventionnellement daté d'environ 248 à 205 av. J.-C., bien qu'il serait plus raisonnable de dire qu'il a occupé le trône entre 285 et 205 av. J.-C. Néanmoins, on ne peut être sûr de rien, Ergamène pouvant aussi bien correspondre à un autre souverain méroïtique portant un nom très proche, Arakamani. La seconde datation relativement précise concerne Teqerideamani, inhumé à Méroé, dont il est question dans une inscription de Philae. Celle-ci relate l'envoi d'une ambassade et de cadeaux en provenance de Méroé dans la troisième année du règne de l'empereur romain Trebonianus Gallus (253 apr. J.-C.). Il s'avère donc impossible, dans l'état actuel des recherches, de reconstituer une chronologie détaillée des rois de Méroé et nous devons par conséquent nous fier à une

liste conventionnelle de souverains établie principalement à partir de l'étude des différentes variations dans les deux types de pyramides utilisées pour leurs funérailles.

On distingue en effet deux groupes de pyramides à Méroé : celui du sud, qui contient les trois premières sépultures royales, et celui du nord, dont on suppose qu'il abrite les restes de souverains plus tardifs, de 250 av. J.-C. à la fin de la dynastie méroïtique, vers 350 apr. J.-C. (Dunham, 1957, 1963). Entre l'époque de Nastasen, qui semble avoir été le dernier souverain inhumé à Nouri, et celle des derniers rois de Méroé, qui sont difficilement identifiables avec des noms connus, on dénombre sur une durée d'environ 650 ans près de 80 funérailles supposées « royales ». La durée moyenne d'un règne semble donc étonnamment courte (à peine plus de 8 ans), même si nous ne connaissons pas le système de succession méroïtique. Cette brièveté pourrait s'expliquer par le fait que certains des individus enterrés dans le cimetière nord n'aient pas été des souverains, mais simplement des personnages de haut rang, comme l'étaient ceux inhumés dans un troisième cimetière situé à l'ouest, dont aucun n'a été identifié comme étant un monarque.

Cet État — au sens d'entité représentée par une dynastie — s'effondre au IV^e siècle apr. J.-C., une époque où les derniers souverains sont semble-t-il inhumés dans de petites pyramides construites grossièrement, souvent en briques, contrairement à la pierre finement taillée utilisée auparavant. On suppose communément que la fin de Méroé et de sa culture est le résultat d'une invasion en provenance d'Axoum, en Éthiopie. En effet, une inscription du roi d'Axoum Ezana, vers 350 apr. J.-C., décrit ses victoires militaires et raconte l'invasion du territoire kouchite, dont le but est soit de détruire Méroé, soit de réprimer une rébellion des Nobas, qui sont peut-être eux-mêmes à l'origine de la chute de l'État méroïtique en révolte contre une occupation axoumite antérieure. Deux fragments d'inscriptions axoumites et une pièce de cuivre, datant du milieu du IV^e siècle apr. J.-C. et découverts à Méroé, prouvent la présence des Axoumites à cet endroit.

Le royaume de Méroé commence à environ 120 kilomètres au sud d'Assouan et s'étend vers le sud jusqu'à Sennar, sur le Nil Bleu, couvrant ainsi une distance de plus de 1000 kilomètres à vol d'oiseau, et bien plus encore en tenant compte des méandres du fleuve duquel l'ensemble du territoire dépend pour l'irrigation agricole. Tout au long de cette étroite bande de terre cultivée, on trouve un grand nombre de villes, de temples et de villages qui prospèrent pendant les siècles de la civilisation méroïtique (Adams, 1977). Bien que les premiers signes de l'activité architecturale méroïtique, observés dans les régions les plus septentrionales, remontent au III^e siècle av. J.-C., la plupart des sites sont ceux de villages essentiellement agricoles datant des derniers siècles de l'époque méroïtique. À cette période, l'introduction de la

roue tirée par des bœufs pour pomper l'eau permet de cultiver plus de terres et entraîne une augmentation de la population (Adams, 1981). La subsistance du royaume repose entièrement sur son agriculture, la récolte principale étant celle d'une céréale, le sorgho, dont des spécimens ont été retrouvés en divers endroits. Nous savons aujourd'hui que le blé et l'orge étaient également cultivés, au moins dans l'extrême nord du pays. Vraisemblablement, c'est un pain azyme semblable à celui que l'on trouve aujourd'hui au Soudan et connu en arabe sous le nom de *kisra* qui constitue le régime alimentaire de base. Il est accompagné d'une sauce, parfois de viande, mais son usage contemporain laisse penser qu'il est principalement garni de légumes. L'étude d'ossements d'animaux provenant de Méroé a montré que la viande de bœuf est la plus consommée, du moins dans cette région, les os de bovins étant beaucoup plus nombreux que ceux de moutons et de chèvres. On ne retrouve aucune trace du porc, très répandu à l'époque médiévale.

La ville de Méroé, bâtie assez loin au sud pour échapper aux contraintes des berges étroites et marécageuses du Nil, était bien placée pour devenir le centre culturel et administratif du royaume. Située dans une région où les précipitations annuelles sont normales, elle peut s'appuyer sur un arrière-pays qui lui fournit de vastes terres pour la culture des céréales et la pâture du bétail, ce qui lui permet d'accueillir une population bien plus importante que toutes les autres zones urbaines situées plus au nord. C'est également dans cette région de la rive orientale du Nil, ceinte par l'Atbara et le Nil Bleu (d'où son ancien nom d'« île de Méroé »), que l'on recense d'importants sites religieux.

Méroé est aussi très bien placée pour les échanges commerciaux en direction de l'Égypte, de la mer Rouge et des régions plus méridionales du continent africain, d'où proviennent de nombreux objets exotiques de luxe très appréciés en Égypte et dans le monde méditerranéen ; la demande des Égyptiens pour ce type de biens remonte d'ailleurs aussi loin que l'Ancien Empire, époque où ils pénètrent profondément en Nubie pour rapporter de l'or, de l'ivoire, des peaux de léopard et d'autres articles méridionaux. À l'époque méroïtique, le royaume de Kouch est en mesure de contrôler ce commerce, ce qu'il fait peut-être même depuis bien longtemps. Les échanges sont réciproques, et un grand nombre d'objets élaborés de conception méditerranéenne classique, peut-être produits sur commande, ont été retrouvés, notamment dans des sépultures royales. Citons parmi eux un rhyton attique du v^e siècle av. J.-C. fabriqué par un potier nommé Sotades et découvert dans une tombe édifiée à peu près 100 ans plus tard, ainsi qu'un verre à pied romain en argent du début du I^{er} siècle apr. J.-C., mis au jour dans une tombe royale (probablement celle d'Amanikhabale) datant du milieu de ce même siècle. Citons également la célèbre tête en bronze de l'empereur Auguste, retrouvée dans un temple de Méroé mais

dont on pense qu'il pourrait s'agir d'un trophée de guerre ramené d'une attaque d'Assouan.

Des fouilles entreprises à la fin du ^{xx}e siècle nous ont appris que, quelle que soit la date de fondation de la première résidence royale, Méroé a été habitée dès le ^{viii}e siècle av. J.-C. On sait que des rois du ^{vi}e siècle av. J.-C., enterrés à Nouri, près de Napata, ont résidé à Méroé. La taille de la ville, la durée de son occupation et la variété des vestiges retrouvés lors des campagnes de fouilles de 1910-1914 et 1965-1984 font de Méroé le meilleur site d'étude de la richesse et du développement de cette culture africaine si particulière. Grandement influencés à l'origine par l'Égypte pharaonique, puis par le style gréco-romain de l'Égypte ptolémaïque à partir d'environ 300 av. J.-C., l'art et la vie méroïtiques n'en ont pas moins leurs propres caractéristiques, ce qui laisse peu de doutes quant à la spécificité de cette culture.

Méroé, qui compte jusqu'à 10 000 âmes, voire plus, est à cette époque la ville la plus grande et la mieux organisée aussi au sud du continent africain. Couvrant une superficie d'environ 80 hectares, elle témoigne d'une société aussi structurée et techniquement développée que n'importe quel autre centre urbain de cette période. Sa disposition révèle une forme de plan très ancien. La zone appelée « cité royale », probable résidence du souverain, est entourée par un mur massif et comprend plusieurs grands édifices, dont beaucoup sont bâtis en pierre ou en briques cuites ; un quai court le long de la rive. À l'est, une partie de la ville est réservée au service des dieux et abrite un grand temple dédié à Amon, dont le culte est importé d'Égypte. Construit sur le modèle des temples égyptiens, il présente cependant différents aspects typiquement méroïtiques. D'autres temples sont regroupés autour de lui, tandis que d'autres encore sont alignés pour former une voie solennelle prenant vers l'est la direction des cimetières royaux.

À l'est et au nord-est de ce que l'on pourrait appeler la « zone divine », où, à l'image de la résidence royale, la plupart des constructions sont en pierre, on trouve les habitations du peuple, faites de briques crues séchées au soleil. Ces maisons, qui n'ont été jusqu'ici étudiées que sur une petite échelle au regard de la taille de la ville, sont rectangulaires, bien construites et de dimensions réduites, probablement semblables à celles que l'on peut voir de nos jours dans les villages de la région. Elles sont disposées de façon régulière et toutes celles qui ont été observées jusqu'ici ont la même orientation, leurs murs étant alignés nord-ouest/sud-est et nord-est/sud-ouest. Dans certaines parties de la ville, les murs sont plus massifs et les pièces plus grandes, ce qui pourrait indiquer qu'il s'agit de quartiers habités par des membres plus aisés de la société, bien que leur contenu, en majorité de la poterie brisée, soit le même qu'ailleurs. Les toitures présentent comme aujourd'hui une charpente constituée de troncs de dattier, recouverts de tiges de palmier entrecroisées et surmontées de feuilles de palmier tressées, le tout étant

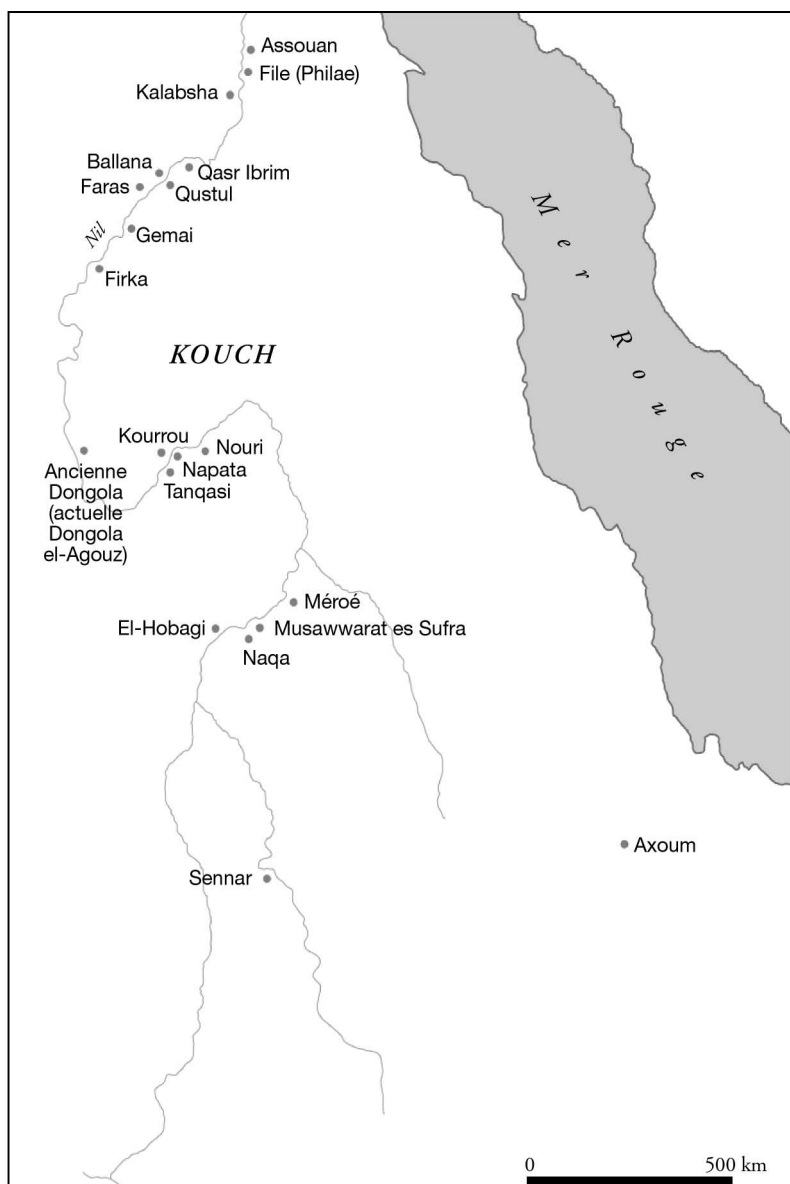
enduit de boue. Outre les maisons en terre, certains habitants vivent dans des huttes circulaires en paille semblables à celles que l'on peut souvent observer en Afrique de nos jours. Au pied du principal tertre de Méroé, on trouve des traces de trous de piquets considérés comme les restes de petites huttes faites d'une légère charpente en bois recouverte de nattes analogues à celles utilisées aujourd'hui par certaines populations locales.

Au nord du quartier principal d'habitation s'étend la zone industrielle de la ville. Diverses activités artisanales étaient pratiquées à Méroé ; la ville est surtout célèbre pour le travail du fer, bien que la céramique y soit également largement produite et qu'on en ait retrouvé une très grande quantité — environ 1 million de tessons au cours d'une campagne de trois mois de fouilles. Les autres productions locales sont des objets en cuivre, bien que l'on ne sache pas très bien d'où provient le minerai, et des objets en faïence et en verre, pour lesquels le sable, abondant dans la région, constitue le principal « ingrédient ». La fabrication de perles en pierre et en verre est courante et on a retrouvé des ouvrages d'orfèvrerie dans des tombes royales. Le travail de l'ivoire existe également ; un grand nombre de pièces a été mis au jour, parmi lesquelles une défense entière d'éléphant que l'on suppose avoir été destinée à un atelier. Les pièces de menuiserie, de vannerie et de textile sont mal représentées dans les découvertes archéologiques, leurs matières premières étant rarement préservées. Toutefois, les nombreux fuseaux servant à filer principalement le coton témoignent de la fabrication de vêtements.

Méroé est particulièrement connue pour le travail du fer ; pendant longtemps, les monticules imposants de scories, déchets résultant du processus de fusion, ont été les seules preuves de son importance en tant que centre de cette technique. Des fouilles de la fin du xx^e siècle ont mis au jour plusieurs fours utilisés pour fondre le minerai, présent en grandes quantités dans les collines de grès de la région. Le témoignage le plus ancien de la production de fer est un échantillon de scories daté d'environ 500 av. J.-C., mais aucun four de cette période n'a été retrouvé et les seuls spécimens en bon état de conservation trouvés à Méroé semblent tous remonter aux premiers siècles de notre ère (Shinnie, 1985).

À une époque, on pensait que Méroé, ayant emprunté aux Égyptiens la technique de la fonte du fer, avait été le point de départ de la diffusion de la connaissance de cet art en Afrique. Ceci semble à présent moins évident, car la variété des fours employés ainsi que la façon dont le minerai était traité donnent à penser que l'origine de la fonte du fer en Afrique est bien plus complexe et diverse.

L'art et l'architecture méroïtiques nous sont connus par des exemples variés couvrant toute la période qui nous concerne. Parmi les temples, dont la plupart sont bâtis en pierre, certains sont copiés sur des modèles égyptiens, tel celui d'Amon à Méroé ; d'autres, typiquement méroïtiques, sont dédiés



Carte 19 Le Royaume méroïtique.

au dieu indigène léontocéphale Apédémak (d'où leur nom de « temples du lion ») ; l'un d'entre eux, le « kiosque » de Naqa, est même construit sur un modèle gréco-romain. Une grande partie des temples connus ont été construits sous deux souverains, le roi Natakamani et la reine Amanitoré. Ces deux monarques étant représentés ensemble par plusieurs œuvres d'art, on pense généralement qu'ils étaient époux ; cependant, on ne sait pas très bien pourquoi Amanitoré semble y être considérée comme l'égale de Natakamani. Leur règne supposé conjoint est daté d'environ 12 av. J.-C. à 12 apr. J.-C. et marque la période de construction la plus active de l'histoire méroïtique.

Un groupe d'édifices unique en son genre se trouve à Musawwarat es Sufra, à environ 30 kilomètres à l'est du Nil et non loin de Méroé en direction du sud-est. Là, dans une contrée aujourd'hui quasiment déserte, se dresse un très grand ensemble de bâtiments en pierre et murs d'enceinte entourant un temple construit sur une plate-forme surélevée. La partie principale de cet ensemble semble dater du I^{er} siècle apr. J.-C., mais le « temple du lion », bâti un peu à l'écart, porte sur ses murs le nom du roi Arnekhmani et est daté d'environ 225 av. J.-C. (Hintze, 1962). Des fouilles ont également montré que des édifices étaient déjà présents sur ce site quelque 200 ou 300 ans auparavant.

Un nombre important de temples sont décorés de sculptures en relief montrant une interprétation méroïtique des prototypes égyptiens, généralement des processions de dieux et des portraits royaux. Dans certains cas, les murs des temples, comme par deux fois à Méroé, sont recouverts de peintures sur plâtre au lieu de reliefs sculptés. La sculpture en ronde-bosse est également représentée par plusieurs pièces figurant des dieux ou des souverains, toutes influencées par les styles égyptiens mais suffisamment différentes pour laisser transparaître leur origine méroïtique (Wenig, 1978).

La forme d'art méroïtique la plus caractéristique est la céramique, dont le style varie du plus simple ustensile de cuisine à la céramique la plus fine et la plus remarquablement décorée, appartenant à un style bien particulier aux décorations picturales diverses, dont certaines sont dérivées de l'Égypte antique, comme l'*ankh*, le signe égyptien désignant « la vie », et le lotus ; d'autres dérivent de motifs gréco-romains, comme le rouleau de feuille de vigne ; d'autres encore sont d'inspiration locale, représentant souvent des animaux et des oiseaux. Il existe également une autre sorte de poterie, non tournée, avec une surface noire polie, d'un type qui réapparaît de temps en temps dans l'ancien Soudan et dont les premiers modèles sont attestés dès 2 000 av. J.-C. La forme de ces poteries est largement inspirée de celle des gourdes et des outres en cuir, bien qu'il arrive exceptionnellement que de petits bols reprennent la forme de récipients en métal. Cette céramique aux racines indigènes profondes contraste vivement avec les ustensiles peints,

pour lesquels l'influence septentrionale est patente, et constitue une preuve évidente du contenu africain de la culture méroïtique.

La civilisation de Méroé est une civilisation lettrée qui utilise le plus ancien alphabet africain connu, exception faite de celui de l'Égypte. Un grand nombre d'inscriptions en égyptien rédigées en hiéroglyphes sont présentes dès les débuts du royaume de Kouch et elles peuvent être observées sur les murs des chapelles annexées aux pyramides jusqu'au début du 1^{er} millénaire de notre ère. Les variations grammaticales et orthographiques montrent que l'égyptien n'est pas la langue locale et, au II^e siècle av. J.-C. au plus tard, l'écriture en méroïtique fait son apparition.

Chose surprenante, les Méroïtes décident d'utiliser une petite partie — 23 signes — du grand nombre de hiéroglyphes égyptiens afin d'élaborer leur propre système. Ils emploient une forme simple d'écriture syllabique, dont chaque signe représente une consonne suivie d'une voyelle précise, un signe différent étant utilisé pour écrire une autre voyelle (Hintze, 1973).

Un autre alphabet, plus pratique, fait son apparition à peu près au même moment, ou légèrement plus tard. On l'appelle aujourd'hui le « méroïtique cursif », même si ce terme est inapproprié dans la mesure où les lettres ne sont pas attachées. La forme des lettres, qui correspondent exactement aux 23 hiéroglyphes de l'écriture plus raffinée, est dérivée de l'égyptien hiératique tardif, une forme simplifiée et abrégée de l'écriture hiéroglyphique. Cette écriture et la langue méroïtique supplantent l'égyptien : la dernière inscription hiéroglyphique connue figure sur la pyramide du roi Tarekeniwal, qui date du tout début du II^e siècle apr. J.-C.

Malheureusement, bien que la valeur phonétique des signes syllabiques soit connue, la signification des mots, à quelques rares exceptions près, ne l'est pas. Bien qu'un grand nombre d'inscriptions aient été retrouvées, recelant probablement des informations historiques d'une grande importance, seule une petite partie d'entre elles est compréhensible. La plupart sont de nature funéraire, gravées sur des stèles ou, plus communément, sur des tables d'offrandes en pierre. Ces inscriptions n'ont livré que des informations sommaires sur les noms méroïtiques, car, bien que l'on puisse les déchiffrer et, souvent, établir des liens de parenté, les travaux butent sur l'opacité du corps principal des textes.

Méroé, souvent considérée comme marginale dans l'évolution de l'histoire mondiale, a joué un rôle important dans la civilisation africaine. Ses relations avec ses voisins, pour autant que l'on puisse en juger à l'heure actuelle, se limitaient principalement au commerce et à des conflits occasionnels avec l'Égypte. Elle était probablement en contact avec des régions situées à l'est ou à l'ouest du Nil, mais, à moins ou jusqu'à ce que l'on y découvre des objets méroïtiques, rien ne permet de l'affirmer. Les nombreuses représentations de prisonniers, souvent vêtus et coiffés de manière

spécifique, indiquent que les Méroïtes étaient en conflit avec des peuplades voisines dont l'origine nous reste inconnue.

NOTE

1. C'est à Méroé, au cours du long travail de fouilles et de restauration des pyramides, que l'on a découvert pour la première fois un plan de construction de pyramide (Hinkel, 1981).

15.2.2

La période post-méroïtique

Peter L. Shinnie

Quelle que soit la cause de la chute du royaume de Méroé, une offensive des Axoumites, l'apparition d'un peuple hostile, les Nobas, ou encore des difficultés internes, il est clair que la fin du IV^e siècle apr. J.-C. est le théâtre de très nets changements sur l'ensemble du territoire. Axoum ne semble pas impliquée plus avant dans ces événements et il semble davantage plausible que les bouleversements culturels soient liés à l'émergence d'un nouveau peuple ou à l'ascension de groupes ethniques jusque-là inféodés à Méroé.

Ces changements s'observent surtout dans les pratiques funéraires. On trouve un grand nombre de tumulus, datant probablement des IV^e et V^e siècles apr. J.-C., du sud du confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc, à l'emplacement actuel de Khartoum, jusqu'au moins à Tanqasi (Shinnie, 1954), non loin de Napata, la première capitale kouchite. Ces tombes, d'un style très différent de la plupart des sépultures méroïtiques, varient également nettement par leur mobilier. La plupart des objets qu'on y trouve sont des poteries artisanales qui, bien que présentant quelques traits communs avec la céramique noire de l'époque méroïtique, ont une forme caractéristique ; c'est notamment le cas des larges récipients globulaires que les archéologues nomment « pots à bière ». Ceux-ci étaient très probablement utilisés pour servir la bière locale, faite à base de sorgho, produite au Soudan aujourd'hui encore et connue sous le nom de *merisa*. Ces tombes (on n'a découvert jusqu'ici aucun site d'habitation) semblent fortement attester la présence de peuples aux coutumes funéraires différentes de celles des Méroïtes et, partant, aux origines ethniques distinctes. L'inscription d'Ezana faisant mention de la présence des Nobas dans une partie au moins de la zone où se trouvent ces tumulus, il semble raisonnable d'associer à ce peuple les corps qui y sont inhumés. Vers la même époque, voire un peu plus tard, on observe plus au nord la pré-

sence d'un peuple appelé les Nobates. La similitude des noms laisse à penser que des peuples proches, si ce n'est identiques, sont présents dans une large partie de la vallée du Nil soudanaise.

Depuis la découverte faite à la fin du ^{xx}^e siècle à Hobagi, à l'ouest du Nil et non loin de Méroé, de grands tumulus contenant des armes, des bijoux et des poteries, on pense que l'endroit était la nécropole de puissants souverains, peut-être de ceux qui avaient pris le pouvoir après la chute du Royaume méroïtique. Le mobilier de ces tombes et l'absence de tout écrit laissent en effet entendre qu'il ne s'agissait pas de Méroïtes.

Dans la partie septentrionale de la vallée du Nil soudanaise, c'est-à-dire la Nubie, les villages méroïtiques se sont agrandis et ont prospéré, notamment après l'introduction de la roue à eau au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne. C'est à partir de cette période que sont connus beaucoup de villes et villages qui, comme à l'époque méroïtique, assurent leur subsistance principalement grâce à la culture de céréales. Les changements qui s'y produisent à la fin du royaume de Méroé ne semblent pas aussi radicaux que dans le Sud. De nouveaux types d'objets font leur apparition au début du ^v^e siècle apr. J.-C. qui, malgré une certaine ressemblance avec les précédents, présentent également de nettes différences. Cette nouvelle civilisation était traditionnellement dénommée « Groupe X », d'après la désignation alphabétique des cultures nubiennes introduite au début du ^{xx}^e siècle lors des premières recherches archéologiques entreprises en Nubie. De nos jours, cette culture est souvent dite de Ballana, du nom de l'endroit où ont été retrouvées certaines des tombes les plus remarquables de ceux qui semblent avoir été les souverains de la région et les successeurs des rois méroïtiques. Le mobilier des grands tumulus de Ballana et de Qustul (Emery, 1938) s'inscrit dans une certaine continuité avec celui des tombes kouchites, malgré la présence d'un certain nombre de pièces très différentes et de luxueux objets importés du bassin méditerranéen. On y a retrouvé beaucoup d'argent et de bijoux, de nombreux objets en bronze, des boîtes incrustées d'ivoire, des harnais pour chevaux d'un style très élaboré, un grand nombre d'armes et des couronnes en argent semblables à celles que portent les rois de Méroé sur les représentations en relief des temples.

La vie de la population agricole, majoritaire, continue comme auparavant, jusqu'à une période récente qui voit le remplacement de la roue à eau par la pompe mécanique comme principal mode d'irrigation. Néanmoins, la richesse de certaines tombes et la présence d'autres sépultures, semblables mais moins élaborées, à Qasr Ibrim, Gemai (Bates et Dunham, 1927) et Firka (Kirwan, 1939) donnent à penser qu'un nouveau groupe ethnique a fait son entrée dans la vallée du Nil.

Les auteurs classiques nous apprennent que deux peuples belliqueux auparavant inconnus, les Nobates et les Blemmyes, se trouvent dans la région

à cette époque. Il semble donc logique de penser que les corps inhumés dans ces tumulus sont ceux des souverains de l'un ou de l'autre groupe, le point de vue le plus répandu étant qu'il s'agit de Nobates. Procope, écrivain grec du VI^e siècle apr. J.-C., nous apprend qu'ils sont venus des oasis se trouvant à l'ouest du Nil et qu'ils ont été invités dans la vallée par l'empereur romain Dioclétien (285-305 apr. J.-C.) pour contrebalancer le pouvoir des Blemmyes, qui semaient le trouble depuis le retrait de la garnison romaine du nord de la basse Nubie. Les Blemmyes sont un peuple du désert oriental, très probablement les ancêtres des actuels Begas et les descendants des Mejdai, que nous connaissons grâce aux textes égyptiens archaïques.

La forte ressemblance entre le nom des Nobates et celui du royaume chrétien plus tardif de Nobadia suggère que les premiers habitent, ou du moins gouvernent, une partie de la vallée du Nil et qu'ils sont à l'origine de la fondation de ce royaume. La « Nubie » et les « Nobas » de l'inscription d'Ezana sont également deux noms très proches et il se peut que la langue nubienne soit introduite à cette époque et par ce peuple dans la vallée du Nil. La langue nubienne est celle de la période chrétienne ultérieure et l'ancêtre des différents dialectes de Nubie aujourd'hui parlés le long du Nil. L'écriture méroïtique finit par disparaître au cours du IV^e siècle apr. J.-C. et, après une période pendant laquelle aucune langue indigène n'est écrite (bien qu'il y ait quelques inscriptions en grec), c'est au VIII^e siècle que la langue aujourd'hui appelée le vieux-nubien apparaît sous une forme scripturale.

La plus connue des inscriptions en grec est celle de Silko. Il s'agit d'une inscription secondaire rédigée sur le mur d'un temple dédié au dieu Mandulis se trouvant à l'origine à Kalabsha, l'ancienne Talmis, mais qui a depuis été déplacé près du grand barrage d'Assouan. Ce temple date de l'époque de l'empereur Auguste et contient nombre de graffitis méroïtiques. L'inscription semble dater de la fin du V^e ou du début du VI^e siècle apr. J.-C. et relate une victoire de Silko, qui se qualifie lui-même de « prince (en grec *basilikos*) des Nobates » et revendique en ces termes une victoire sur les Blemmyes : « Moi, Silko, prince des Nobates et de tous les Éthiopiens, suis venu à Talmis et à Taphis. Par deux fois j'ai combattu les Blemmyes, et Dieu m'a donné la victoire. » Cet événement, dont la date n'est pas connue avec certitude, précédant de peu l'arrivée des premiers missionnaires chrétiens en Nubie, la référence à Dieu a été interprétée comme un signe montrant que Silko est déjà chrétien. Toutefois, le « Dieu » mentionné n'est pas nécessairement celui des chrétiens et la représentation de Silko portant une coiffe élaborée semblable aux couronnes royales méroïtiques et à celles retrouvées dans les tombes des Ballana vient infirmer cette opinion. Le nom de Silko est également cité dans une lettre rédigée en mauvais grec provenant des fouilles de Qasr Ibrim et probablement écrite par un chef de clan blemmye, ou plus vraisemblablement en son nom, qui s'y plaint des activités militaires de

Silko. Elle suggère que les Blemmyes, qui forment pourtant pour l'essentiel un peuple nomade du désert, se sont partiellement établis sur les rives du Nil.

Les quelque deux siècles qui suivent l'effondrement du royaume de Méroé demeurent obscurs et confus, le rôle des Nobates et des Blemmyes dans le développement culturel et historique de la vallée du Nil étant largement méconnu. Les riches tombes de la période de Ballana impliquent l'existence d'un pouvoir centralisé et sont probablement celles de souverains, dont Silko semble avoir fait partie. Attestée par les premiers missionnaires chrétiens, la présence, au milieu du VI^e siècle apr. J.-C., de deux royaumes nubiens clairement identifiés, celui de Nobadia, avec pour capitale Faras (qui était auparavant un centre provincial méroïtique), et celui de Makouria, dont la capitale est Old Dongola, montre que, en dépit des rivalités entre différents groupes ethniques, il a été possible d'établir une certaine forme d'autorité centralisée dans ces deux royaumes. Les deux États semblant de langue nubienne, il est peu probable que les Blemmyes les dirigent tous les deux.

15.2.3

La période chrétienne primitive

Stefan Jakobielski

Au VI^e siècle apr. J.-C., la vallée du Nil, de la première cataracte d'Asouan à Djézira, au sud de Khartoum, est divisée en trois royaumes nubiens (Adams, 1977). Le plus septentrional d'entre eux est celui de Nobadia (en arabe *Nūba*), avec Faras pour capitale et d'importants centres administratifs à Qasr Ibrim et Djebel Adda. Vers le sud, près de la troisième cataracte, on trouve la Makouria (en arabe *Muqurra*), dont la capitale est Old Dongola et qui s'étend pratiquement jusqu'à la cinquième cataracte. Enfin, le plus méridional de ces royaumes est l'Alodia (en arabe *'Alwa*), dont la capitale, Soba, est bâtie sur le Nil Bleu, près de l'actuel emplacement de Khartoum ; l'Alodia comprend l'ancienne steppe méroïtique du Butana ainsi qu'au moins une partie des zones fertiles situées entre le Nil Blanc et le Nil Bleu. L'économie, conditionnée par le milieu naturel, est un important facteur de différenciation de ces royaumes.

Confinée dans les environs de l'étroite vallée du Nil, ce qui limite son potentiel de production agricole, la Nobadia développe d'intenses relations commerciales avec l'Égypte. Une économie monétaire y est partiellement introduite (qui, curieusement, est exclusivement fondée sur la monnaie de son voisin du nord), mais elle n'atteint pas la Makouria, où les échanges, soumis à un contrôle royal très strict, reposent uniquement sur le troc.

Située dans une large vallée, la Makouria dispose d'une agriculture plus diversifiée utilisant l'irrigation au moyen du *shaduf* (la grue) ou du *sagia* (la roue à eau) et la culture en bassin dans les dépressions du Letti et de l'Herma, au nord de la capitale. Le rôle traditionnel de la Makouria dans les échanges entre la vallée du Nil et les autres régions d'Afrique contribue également à sa solidité économique. L'Alodia dépend de l'agriculture et de l'élevage, et fait peut-être également commerce des esclaves et de l'ivoire.

Byzance prête un grand intérêt au développement de ces États nubiens. L'empereur Justinien (527-565), qui conclut un traité commercial et militaire avec Axoum contre les Himyarites d'Arabie méridionale, considère en effet la Nubie comme un protecteur potentiel des intérêts byzantins en Afrique. Les débuts du christianisme en Nubie sont d'ailleurs intimement liés aux politiques et aux polémiques byzantines. Les différends doctrinaux ont une importance capitale : la doctrine diphysite accepte les deux natures du Christ, humaine et divine, alors que la monophysite n'en reconnaît qu'une seule, la divine. Cette dernière est condamnée en 451 par le concile de Chalcedoine, l'Église copte se séparant alors du reste de la chrétienté (voir le chapitre 15.1.5).

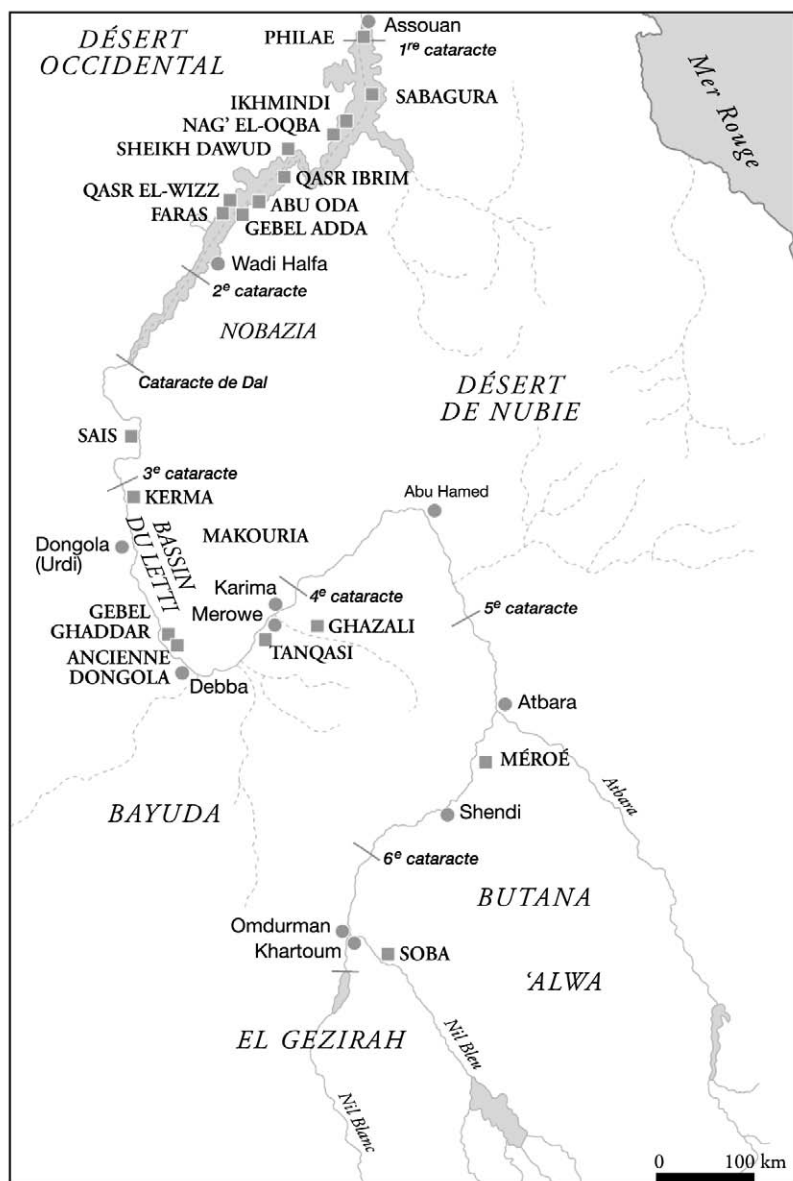
C'est à la politique étrangère de Byzance que l'on doit l'envoi de missionnaires chrétiens en Nubie. La région y est manifestement déjà préparée, puisque la présence de communautés chrétiennes est attestée dès la fin du v^e siècle par une église à Qasr Ibrim, où un chrétien nommé Tentani assure l'importante fonction de *philarchos*, ou maire (Plumley, 1982, p. 16-17). Le christianisme est introduit en Nubie par l'intermédiaire de l'évêché frontalier de Philae, ainsi que de réfugiés fuyant l'Égypte pour échapper aux persécutions liées au terrible conflit qui oppose les adeptes de l'Église copte monophysite à ceux du rite diphysite, ou melkite, adopté par Byzance qui occupe alors le pays. À Philae, en 535, le général byzantin Narsès ordonne la fermeture du dernier temple d'Isis en Égypte. Les événements qui suivent sont connus d'après le récit que Jean d'Éphèse, évêque monophysite, en fait dans le livre IV de son *Histoire de l'Église*. Justinien envoie des émissaires convertir les Nubiens à la foi melkite, mais Théodora, son épouse, adepte du monophysisme, complot pour stopper les missionnaires en Thébàïde et laisser le champ libre à son propre missionnaire, Julien, qui se rend directement dans le royaume de Nobadia et en opère promptement la conversion en 542 avec l'aide de l'évêque de Philae, Théodore. Aux environs de 580, l'Alo-dia se convertit également au christianisme monophysite sous l'impulsion de Longinos, l'évêque de Nobadia, dont la tâche est apparemment facilitée par l'influence préalable du royaume voisin d'Axoum. Il est tentant de penser que le but de ces missions n'est pas tant l'évangélisation que la garantie de l'allégeance des chrétiens nubiens à la « bonne » Église. D'un autre côté, la *Chronikon* de Jean de Biclarum atteste le succès de la mission officielle byzantine envoyée dans le royaume de Makouria. Celle-ci a probablement lieu avant 573, date à laquelle une délégation venue de Makouria arrive à Constantinople avec des présents pour l'empereur Justin II. Toutefois, rien ne prouve directement que la Makouria, contrairement aux deux autres royaumes de Nubie, se convertit dès le départ à la foi melkite. La seule certitude que nous ayons concerne les liens très étroits que la Makouria entretient avec Byzance et qui se reflètent dans le mode d'organisation du royaume

ainsi que dans l'adoption des titres de la cour byzantine (Török, 1978, p. 302-310), du grec comme langue officielle et, comme nous le verrons par la suite, d'un certain style artistique et architectural.

L'indépendance de la Makouria et la force de son économie ne sont pas sans effet sur sa politique étrangère. Il n'est pas surprenant que la Nobadia se sente menacée, surtout après l'invasion de l'Égypte par les Arabes en 640, ce qui, semble-t-il, précipite l'unification des deux royaumes désormais placés sous le contrôle de la Makouria. Cette dernière profite ainsi d'une « zone tampon » sous son contrôle direct, tandis que la Nobadia bénéficie d'une protection militaire tout en conservant une relative indépendance. Le pouvoir est placé entre les mains d'un gouverneur royal appelé « éparque de Nobadia », chargé entre autres de mener au nom du roi les relations avec l'Égypte. Les Arabes représentent une réelle menace et attaquent bientôt la Nubie. En 651-652, le gouverneur d'Égypte, Abdallah ibn Sa'as Ali Sarh, conduit un raid qui se termine par le siège de Dongola. Prenant conscience des difficultés inhérentes à une occupation permanente de la Nubie, les Arabes concluent avec les Nubiens un traité (Hasan, 1967, p. 20-28) connu sous le nom de *baqt* dans les sources arabes. Il s'agit essentiellement d'un pacte de non-agression dans lequel les deux parties sont traitées sur un pied d'égalité (malgré l'assujettissement de la Nubie au paiement d'un tribut en esclaves). Il contient également certains éléments d'un accord commercial. Cette trêve reste manifestement en vigueur pendant les six siècles suivants de civilisation chrétienne en Nubie. Le fait qu'elle est conclue à Dongola avec le roi Qalidurut et sans la Nobadia laisse entendre qu'à cette époque les royaumes sont d'ores et déjà unifiés, comme le confirment les sources archéologiques et épigraphiques.

Bien qu'il soit difficile de prouver la théorie selon laquelle l'uniformité du rite religieux (c'est-à-dire la création d'un socle religieux commun à l'Égypte, à la Nubie et à Axoum) est directement liée à l'importance croissante de la Nubie, il n'en reste pas moins que, au début du VIII^e siècle, le pays connaît un développement rapide et une prospérité économique générale dont témoignent l'augmentation du nombre de hameaux et d'édifices religieux et séculiers, ainsi que l'explosion de l'activité artistique, tout particulièrement dans le domaine de la fresque murale. Avant cette évolution, on note de substantielles différences entre les traditions culturelles des royaumes du nord et du sud, dont le développement, bien que stimulé par le christianisme dans les deux cas, provient finalement de différentes sources d'inspiration.

L'avènement d'une nouvelle foi entraîne des transformations fondamentales dans la sphère idéologique de la civilisation nubienne. D'un point de vue archéologique, les changements qui affectent le culte et les pratiques funéraires sont évidents. Le christianisme s'accompagne d'une forme tout à



Carte 20 Les royaumes de Nubie.



Illustration 1 Rhyton découvert à Erebouri (Erevan, Arménie), v^e siècle av. J.-C.

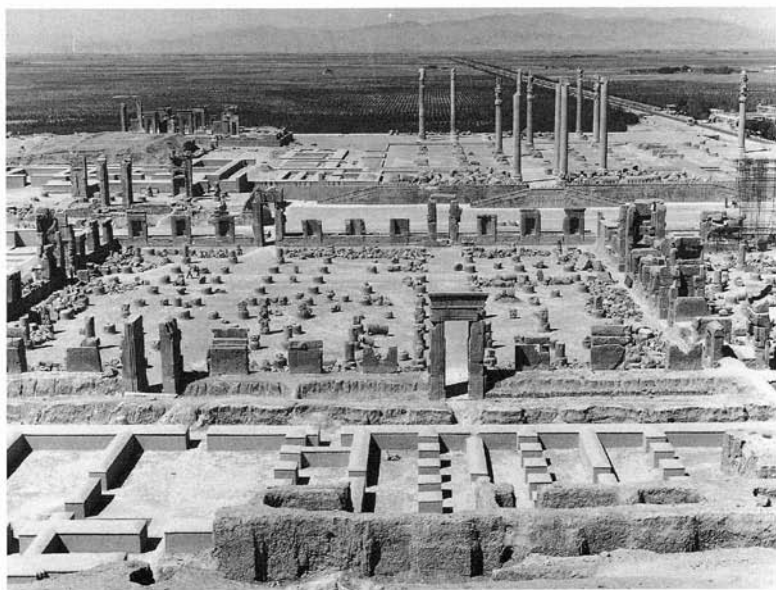


Illustration 2 Persépolis, la salle aux Cent Colonnes et l'Apadana vus de l'est (avec l'aimable autorisation de l'Archivio fotografico Centro Scavi IsMEO).



Illustration 3 Tour achéménide à Nurabad (district de Fahliyan, Fars) (photo Rostamy).



Illustration 4 Tête de femme parthe découverte à Tal Umar (musée de Bagdad, Irak).



Illustration 5 Drachme à l'effigie d'Arsace I^{er}, II^e siècle av. J.-C. (photo J. Wolski).



Illustration 6 Ostracon économique en araméen provenant des archives de Nisa, II^e siècle av. J.-C. (photo J. Wolski).



Illustration 7 « Rodogune », statuette en marbre représentant une femme, Nisa, II^e siècle av. J.-C. (photo J. Wolski).



Illustration 8 Archer parthe, fragment de vase en céramique, v^e siècle av. J.-C. (photo J. Wolski).



Illustration 9 Tête en métal d'un noble parthe, Shami, II^e-III^e siècle av. J.-C. (photo J. Wolski).



Illustration 10 Cavalier parthe à la chasse, fragment de sceau, II^e siècle apr. J.-C. (photo J. Wolski).



Illustration 11 Représentation d'un roi, I^{er}-II^e siècle apr. J.-C. (photo J. Wolski).



Illustration 12 Le roi Bahram Gor et sa servante à la chasse aux gazelles (Metropolitan Museum of Art, New York).



Illustration 13 Monnaie de Chosroès II (photo P. Grigouux).

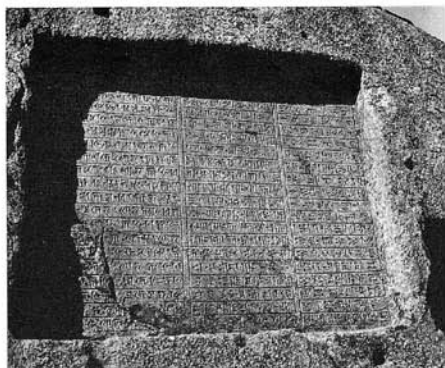


Illustration 14 Inscription cunéiforme trilingue (vieux perse, babylonien, élamite) à Ganj-Name, Hamadan (photo Rostamy).



Illustration 15 Façades de tombes sculptées dans la roche à Mada'in Saleh (photo A. al-Ansary).



Illustration 16 Tombes minéennes creusées dans la roche à el'Ela (Dédan) — la tombe du Lion (photo A. al-Ansary).





Illustration 17 Scène de l'olpè du protocorinthien récent appelé « vase Chigi », trouvé près de Véies, représentant deux troupes hoplites joignant la bataille. Un flûtiste joue pour appeler les forces de gauche tandis que des hommes continuent de s'armer à l'extrême gauche. Hauteur du vase 26,2 cm ; env. 640 av. J.-C.

Illustration 18 Casque du type appelé à tort « illyrien ». Hauteur 25,5 cm, longueur 23,5 cm. Première moitié du VII^e siècle av. J.-C.



Illustration 19 Procession funéraire avec porteurs : *kantharos* attique à figures noires, VI^e siècle av. J.-C. (photo Bibliothèque nationale de France, Paris).

Illustration 20 Procession funéraire avec bière sur un char : *kantharos* attique à figures noires, VI^e siècle av. J.-C.





Illustration 21 Amphore funéraire attique ancienne découverte à Éleusis. Sur le col, Ulysse aveuglant le cyclope Polyphème ; sur le ventre, Persée tuant Méduse. Hauteur 1,42 m. Milieu du VII^e siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée archéologique d'Éleusis, Grèce).



Illustration 22 Amphore à figures noires découverte à Athènes. Sur le col, Héraclès tuant le centaure Nessos ; sur le ventre, le mythe de Persée. Hauteur 1,23 m. Fin du VII^e siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée archéologique national, Athènes, Grèce).



Illustration 23 Statuette masculine en bronze de Delphes. Hauteur 20 cm. Milieu du VII^e siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée archéologique de Delphes, Grèce).



Illustration 24 La Dame d'Auxerre, statuette en calcaire de Crète. Hauteur 65 cm. Milieu du VII^e siècle av. J.-C. (photo C. Larrieu ; musée du Louvre, Paris, France).



Illustration 25 Statue votive féminine en marbre, œuvre du sculpteur Anténor provenant de l'Acropole. Hauteur 2,25 m. Troisième quart du VI^e siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du musée de l'Acropole, Athènes, Grèce).



Illustration 26 Fronton ouest du temple de Zeus à Olympie figurant une centauiromachie. Hauteur de la figure centrale 3,15 m. Deuxième quart du v^e siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée archéologique d'Olympie, Grèce).



Illustration 27 Copie romaine en marbre du *Doryphore* en bronze de Polyclète, découverte à Pompéi. Hauteur 2,12 m. Troisième quart du ^{ve} siècle av. J.-C. (photo Soprintendenza Archeologia delle Province di Napoli e Caserta, Italie).

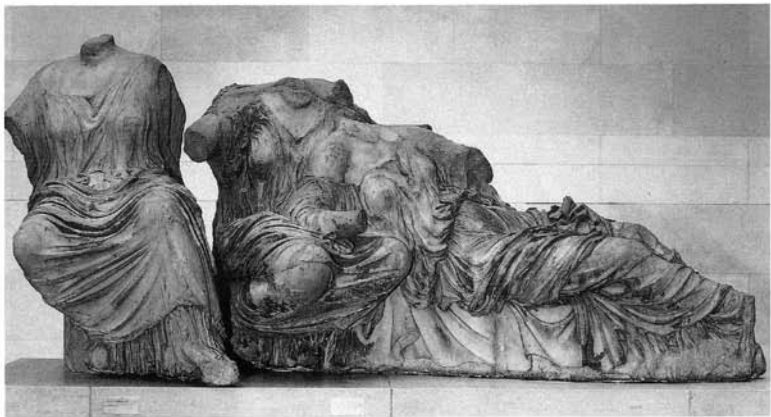


Illustration 28 Sculptures en marbre du fronton est du Parthénon figurant les dieux de l'Olympe assistant à la naissance d'Athéna — la composition centrale étant aujourd'hui perdue. Hauteur maximale préservée 1,39 m. Troisième quart du ^{ve} siècle av. J.-C. (British Museum, Londres, Royaume-Uni).

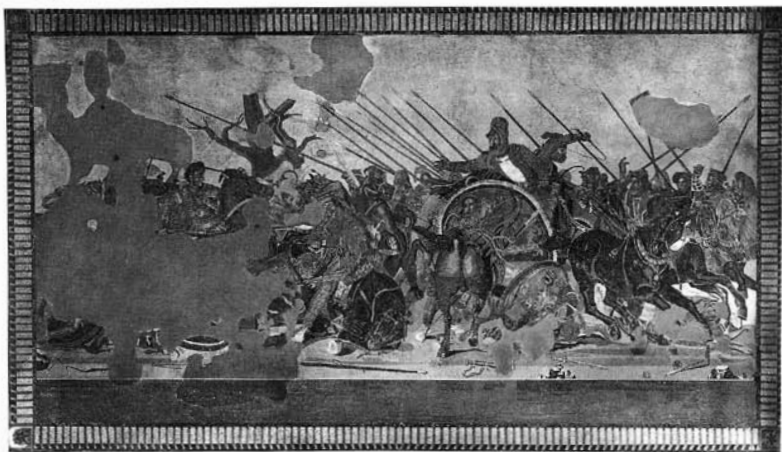


Illustration 29 La bataille d'Issos entre Alexandre et Darius. Pavement de mosaïque provenant de Pompéi, d'après un tableau original de la fin du IV^e siècle av. J.-C. Hauteur 3,42 m (photo Soprintendenza Archeologica delle Province di Napoli e Caserta, Italie).



Illustration 30 Peinture provenant d'une tombe étrusque à Tarquinia, banquet, III^e siècle av. J.-C. Necropoli del Monterozzi, Tomba degli Scudi (photo A. Sadurska).



Illustration 31 Urne cinéraire en argile en forme de hutte et offrandes funéraires découvertes dans le cimetière du Forum (avec l'aimable autorisation de la Soprintendenza Archeologica di Roma, Italie).



Illustration 32 Urne cinéraire en bronze en forme de hutte découverte à Vulci (avec l'aimable autorisation de la Soprintendenza Archeologica per l'Etruria Meridionale, Italie).



Illustration 33 Offrandes funéraires provenant de la tombe de Bernadini à Palestrina (avec l'aimable autorisation de la Soprintendenza Archeologica per l'Etruria Meridionale, Italie).



Illustration 34 Section du mur Servien (avec l'aimable autorisation de la Soprintendenza di Musei, Monumenti e Scavi del Comune di Roma, Italie).



Illustration 35 Le repos du guerrier, plaque décorative en or. Art scytho-sibérien, v^e-iv^e siècle av. J.-C. Origine inconnue. Collection sibérienne de Pierre le Grand (avec l'aimable autorisation du Musée national de l'Ermitage, Fédération de Russie).



Illustration 36 Peigne de Solokha. Début du iv^e siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée national de l'Ermitage, Fédération de Russie).



Illustration 37 Vase en or. Œuvre grecque, iv^e siècle av. J.-C. Hauteur 13 cm. Crimée, kourgane de Koul-Oba dans la région de Kertch (avec l'aimable autorisation du Musée national de l'Ermitage, Fédération de Russie).



Illustration 38 Torque en or incrusté d'émail bleu et vert. Koul-Oba, iv^e siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée national de l'Ermitage, Fédération de Russie).



Illustration 39 Monstre marin. Parure de vêtement. Koul-Oba, iv^e siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée national de l'Ermitage, Fédération de Russie).



Illustration 40 Scène de fraternisation. Parure de vêtement. Koul-Oba, iv^e siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée national de l'Ermitage, Fédération de Russie).



Illustration 41 Tombe orphique thrace du Rhodope oriental, région de Kroumovgrad, Bulgarie du Sud (avec l'aimable autorisation de l'Institut d'études thraces, Sofia, Bulgarie).



Illustration 42 Niches d'une nécropole rupestre du Rhodope oriental, région de Kroumovgrad, Bulgarie du Sud (avec l'aimable autorisation de l'Institut d'études thraces, Sofia, Bulgarie).



Illustration 43 Gaulois se suicidant après avoir tué sa femme. Copie romaine en marbre d'un original en bronze de la fin du III^e siècle av. J.-C. Hauteur 2,11 m (avec l'aimable autorisation du Museo Nazionale Romano, Rome, Italie).



Illustration 45 L'Aphrodite de Mélos (Vénus de Milo). Hauteur 2,04 m. Troisième quart du II^e siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du musée du Louvre, Paris, France).

Illustration 44 Tête de philosophe en bronze, retrouvée au large de l'île d'Antikythera. Hauteur 29 cm. Deuxième quart du III^e siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée archéologique national, Athènes, Grèce).



Illustration 46 Tête d'Homère en marbre, copie romaine d'un original d'env. 100 av. J.-C. Hauteur (sans le buste ultérieur) 33 cm. (photo Soprintendenza Archeologica delle Province di Napoli e Caserta, Italie).

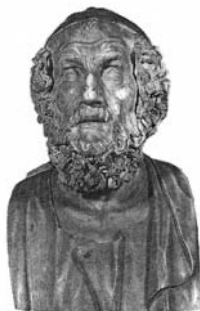




Illustration 47 Peinture murale d'Herculaneum figurant une personnification de l'Arcadie dans une représentation du mythe d'Héraclès et Téléphe. Hauteur 2,02 m. Copie du 1^{er} siècle apr. J.-C. d'après une peinture de la fin du III^e ou du début du II^e siècle av. J.-C. (photo Soprintendenza Archeologica delle Province di Napoli e Caserta, Italie).

Illustration 48 Un censeur à l'œuvre. Relief de Domitius Ahenobarbus, env. 100 av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du musée du Louvre, Paris, France).



Illustration 49 Frise continue de la colonne de Trajan, Rome. Scènes de la guerre contre les Daces, env. 110 apr. J.-C. (photo A. Sadurska).

Illustration 50 Basilique Saint-Pierre au Vatican. État au IV^e siècle apr. J.-C. Dessin du XVI^e siècle par Tiberio Alfarano (photo A. Sadurska).

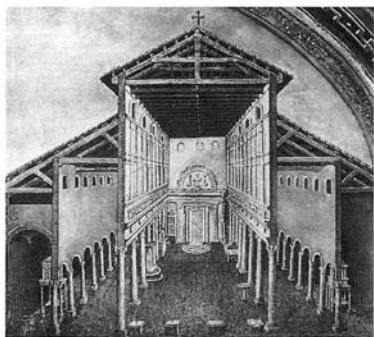




Illustration 51 Décor mural en stuc peint provenant de Pompéi, 63-79 apr. J.-C. (Museo Archeologico Nazionale, Naples, Italie ; photo A. Sadurska).



Illustration 53 Arc de triomphe à Rome, érigé en mémoire de l'empereur romain Titus. Fin du 1^{er} siècle apr. J.-C. (photo A. Sadurska).

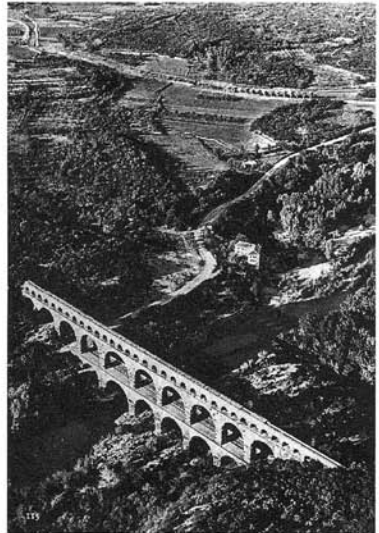


Illustration 52 Pont et aqueduc romains (pont du Gard). Nîmes, sud de la France. Fin du 1^{er} siècle apr. J.-C. (photo A. Sadurska).



Illustration 54 Agora romaine de Kourion, Chypre (photo Luz Neira Jiménez).



Illustration 55 Vestiges du *decumanus* de Bosra, Syrie (photo J. Blasquez).



Illustration 56 Aula palatina de Trèves, Allemagne (photo J. Herrmann).



Illustration 57 Théâtre romain partiellement restauré à Mérida, Espagne (photo J. Herrmann).



Illustration 58 Bibliothèque restaurée d'Éphèse (Turquie), l'un des célèbres centres des provinces romaines d'Anatolie (photo J. Herrmann).

Illustration 59 Tombe à dôme d'un noble thrace de Kazanluk, Bulgarie, env. 300 av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée national d'histoire, Sofia, Bulgarie).

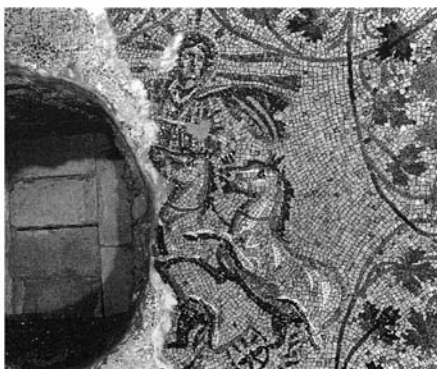


Illustration 60 Scène religieuse celtique figurée sur le chaudron de Gundestrup, Danemark (avec l'aimable autorisation du Musée national, Copenhague, Danemark).



Illustration 61 Avers et revers du médaillon triomphal de Constantin, frappé à Pavie en 313 apr. J.-C. Au-dessus du heaume à diadème, à l'intérieur d'un disque, figurent les lettres majuscules grecques khi et rhô : le chrisme (photo Staatliche Münzsammlung, Munich, Allemagne).

Illustration 62 Mosaïque représentant le Christ sous les traits d'Hélios (le dieu du Soleil) sur son char (fin du III^e-début du IV^e siècle apr. J.-C.) ; nécropole du Vatican située sous la basilique Saint-Pierre de Rome (photo Pontificio Istituto di Archeologia Christiana, Rome, Italie).



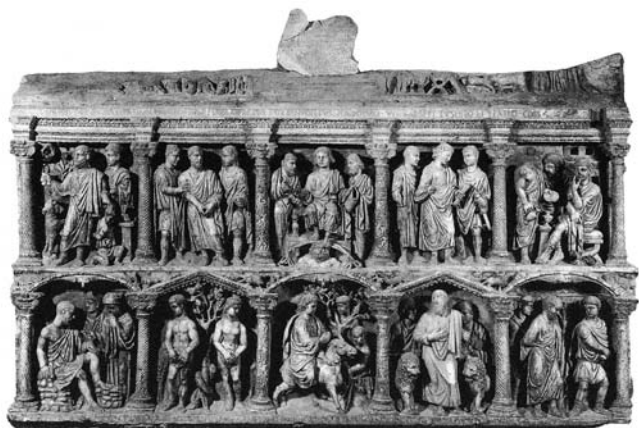


Illustration 63 Sarcophage de Junius Bassus, conservé au Vatican. De gauche à droite, en haut : le sacrifice d'Isaac, l'arrestation de Pierre, Jésus trônant parmi ses disciples, Jésus présenté à Pilate qui se lave les mains. En bas : Job, Adam et Ève, Jésus entrant dans Jérusalem, Daniel dans la fosse aux lions, Paul conduit à son martyre (avec l'aimable autorisation de la Fabbrica di San Pietro, Vatican).



Illustration 64 Mosaïque représentant saint Ambroise sur un mur de la chapelle de San Vittore in Ciel d'Oro ; basilique Sant'Ambrogio, Milan (photo M. Mirabella Roberti).



Illustration 65 Missorium de Théodose. Orfèvrerie d'argent orientale, découverte en Estrémadure et datée de 388 apr. J.-C. L'empereur Théodose est figuré en majesté sous un fronton entre les deux princes Valentinien II et Arcadius, flanqués de gardes ; au-dessous, une représentation allégorique de la Terre, entre des Amours (Erotes ou *putti*) (photo Deutsches Archäologisches Institut, Madrid, Espagne).

Illustration 66 Sarcophage de la fin du IV^e siècle apr. J.-C. faisant office de pupitre dans la basilique Sant'Ambrogio à Milan. Motif central : Christ trônant entre les deux apôtres Pierre et Paul, au-dessus de l'agneau mystique entre deux représentations des morts (photo M. Mirabella Roberti).



Illustration 67 Monnaies du trésor de Szikanes. Ces centaines de *solidi* en or avaient été payés aux Huns par les Romains d'Orient. Hodmezővasarhely-Szikanes, Hongrie (photo I. Bona).

Illustration 68 Chaudron de sacrifice hun recouvert de bronze découvert à Törtel, Hongrie. Hauteur 80 cm (photo I. Bona).

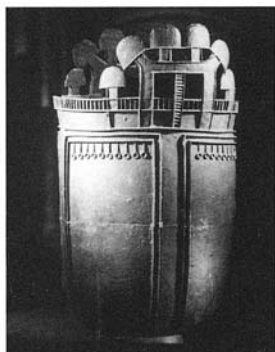


Illustration 69 Obélisque de Théodose I^{er} dans l'hippodrome de Constantinople. La loge impériale. Seconde moitié du IV^e siècle apr. J.-C. (photo A. Sadurska).



Illustration 70 Mausolée de Théodoric à Ravenne, Italie (photo J. Herrmann).



Illustration 71 Aperçu d'une page de la traduction de la Bible par le Goth Wulfila (Spire), v^e-vi^e siècle apr. J.-C. (avec l'aimable autorisation de l'Universitätsbibliothek d'Uppsala, Suède).



Illustration 72 Pierre à aiguïser/sceptre
provenant de la tombe à navire de Sutton
Hoo (photo British Museum, Londres,
Royaume-Uni).



Illustration 73 Casque provenant de la tombe à
navire de Sutton Hoo (photo British Museum,
Londres, Royaume-Uni).



Illustration 74 Vue aérienne de la ville phénicienne de Kerkouane, Tunisie (photo M'Hamad Fantar).



Illustration 75 Vue aérienne de la ville romaine de Timgad, Tunisie (photo D. W. Phillipson).



Illustration 76 Porte de la forteresse byzantine d'Ain Tounga (l'ancienne Thignica) sur la route Carthage-Tébessa dans l'ouest de la Tunisie, près de la ville de Teboursouk (photo Habib Ben Hessen).



Illustration 77 Ruines de la basilique chrétienne d'El-Gousset, à 280 kilomètres au sud-ouest de Tunis, près de Thelepte et de la frontière algérienne. Construite à la fin du IV^e siècle apr. J.-C., a servi au culte jusqu'à la fin de la période byzantine (photo Fathi Bejaoui).



Illustration 78 Tête en granit noir d'une statue du roi Taharqa, hauteur 35 cm (avec l'aimable autorisation du Musée égyptien, Le Caire, Égypte).



Illustration 79 Accord de métayage datant de 533 av. J.-C., rédigé en écriture démotique sur papyrus, 27 x 24 cm (musée du Louvre, DAE, Paris, France ; photo Chuzeville).



Illustration 80 Statuette de Bès panthée portant des inscriptions magiques, bronze incrusté d'or, env. 660 av. J.-C., hauteur 29 cm (musée du Louvre, DAE, Paris, France ; photo Chuzeville).



Illustration 81 Buste d'un homme inconnu, env. 450 av. J.-C. (musée du Louvre, DAE, Paris, France ; photo Chuzeville).



Illustration 82 Stèle dédiée au dieu Anubis portant une inscription hiéroglyphique et grecque, env. 250 av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée égyptien, Le Caire, Égypte).



Illustration 83 Portrait d'un personnage officiel de Memphis. 1^{er} siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée égyptien, Le Caire, Égypte ; photo A. Sadurska).



Illustration 85 Portrait d'une momie (musée du Louvre, DAE, Paris, France ; photo Chuzeville).



Illustration 84 L'empereur Titus purifié avec de l'eau par Thot (à gauche), le dieu de l'écriture à tête d'ibis, et par Horus (à droite), dieu-faucon patron du roi d'Égypte. Façade du temple de Khnoum, Esna, Haute-Égypte. 1^{er} siècle apr. J.-C. (photo B. Watterson).



Illustration 86 Pyramides royales de Méroé (photo P. Shinnie).



Illustration 87 Stèle en stéatite portant une inscription méroïtique, temple d'Amon, Méroé (photo P. Shinnie).



Illustration 88 Couronne royale découverte à Ballana (avec l'aimable autorisation du Musée égyptien, Le Caire, Égypte).



Illustration 89 Figurine nok en terre cuite (avec l'aimable autorisation du Musée national, Lagos, Nigéria).



Illustration 90 Monnaie d'Endybis, roi axoumite du III^e siècle apr. J.-C. (photo F. Anfray).

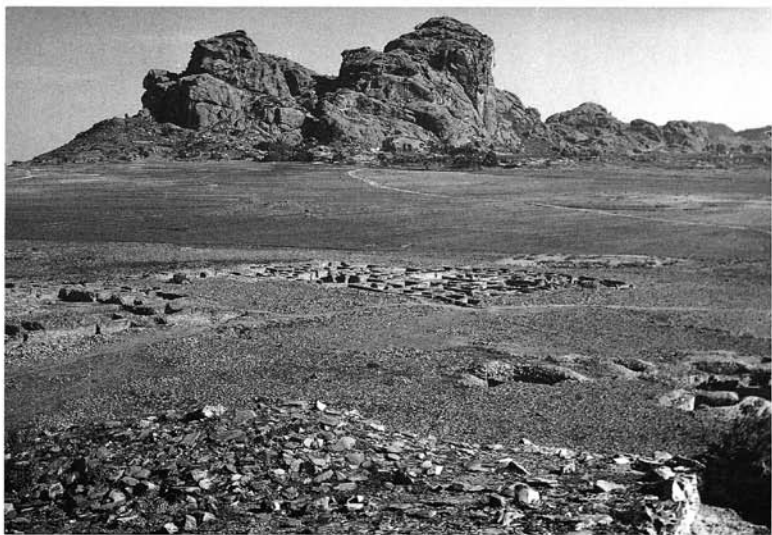


Illustration 91 Le site de Matara, Érythrée (photo F. Anfray).



Illustration 92 Céramique datant du milieu du I^{er} millénaire apr. J.-C., Nakapula, Zambie (photo D. W. Phillipson).



Illustration 93 Tête en terre cuite découverte à Lydenburg, Transvaal (avec l'aimable autorisation du musée de l'Afrique du Sud, Le Cap, Afrique du Sud).



Illustration 94 Ancien four de distillation du zinc indien.



Illustration 97 Bedsā, temple *caitya*, chapiteau d'une colonne de véranda, env. 50-30 av. J.-C. (photo R. M. N., musée Guimet, France).



Illustration 95 Chapiteau aux lions de Sarnāth. Grès poli. III^e siècle av. J.-C. (musée de Sarnāth ; photo R. M. N., musée Guimet, France).



Illustration 96 Chapiteau au taureau de Rampurva. Grès poli. III^e siècle av. J.-C. (Calcutta, Musée indien ; photo R. M. N., musée Guimet, France).

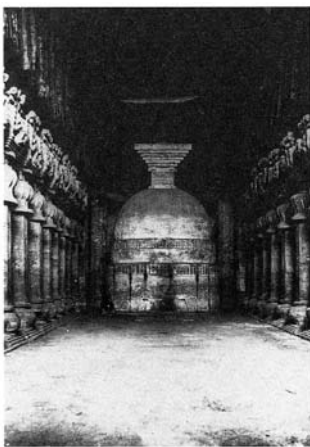


Illustration 98 Karli, temple *caitya*, env. 50-70 apr. J.-C. (photo R. M. N., musée Guimet, France).



Illustration 99 *Yakṣī* provenant de Bhārut. Grès poli. 1^{er} siècle apr. J.-C. (photo R.M.N., musée Guimet, France).



Illustration 100 *Stūpa* I de Sanchi, façade nord. 1^{er} siècle apr. J.-C. (photo R.M.N., musée Guimet, France).



Illustration 101 Nāsik, grotte 10, façade (photo R.M.N., musée Guimet, France).



Illustration 102 Statue de Kaniska provenant de Mathurā, env. 100 apr. J.-C. Grès rouge moucheté. (Mathurā, Government Museum ; photo R. M. N., musée Guimet, France).



Illustration 103 Bouddha assis provenant de Gandhara. Schiste gris. II^e siècle apr. J.-C. (Édimbourg, Musée royal écossais ; photo R. M. N., musée Guimet, France).



Illustration 104 Takht-i-Bāhi. II^e-IV^e siècle apr. J.-C. (photo R. M. N., musée Guimet, France).



Illustration 105 Partie du couvercle gravé d'un coffre découvert à Begram. Ivoire. II^e-III^e siècle apr. J.-C. (musée de Kaboul ; photo R.M.N., musée Guimet, France).



Illustration 106 Deux *thīrthāṅkara* assis provenant de Mathurā. Grès rouge moucheté. III^e-début du IV^e siècle apr. J.-C. (Lucknow, musée d'État ; photo R.M.N., musée Guimet, France).



Illustration 107 Bouddha assis provenant de Sārnāth. Grès de Chūnar. Dernier quart du V^e siècle apr. J.-C. (musée de Sarnath ; photo R. M. N., musée Guimet, France).



Illustration 108 Image de Vishnou provenant de Mathurā. Grès rouge. V^e-VI^e siècle apr. J.-C. (New Delhi, Musée national ; photo R. M. N., musée Guimet, France).



Illustration 110 Bodhisattva découvert au Fondukistan. Argile. VII^e siècle apr. J.-C. (musée Guimet, France ; photo R. M. N.).



Illustration 109 Bhitargaon, temple de brique, face nord. V^e siècle apr. J.-C. (photo R. M. N., musée Guimet, France).

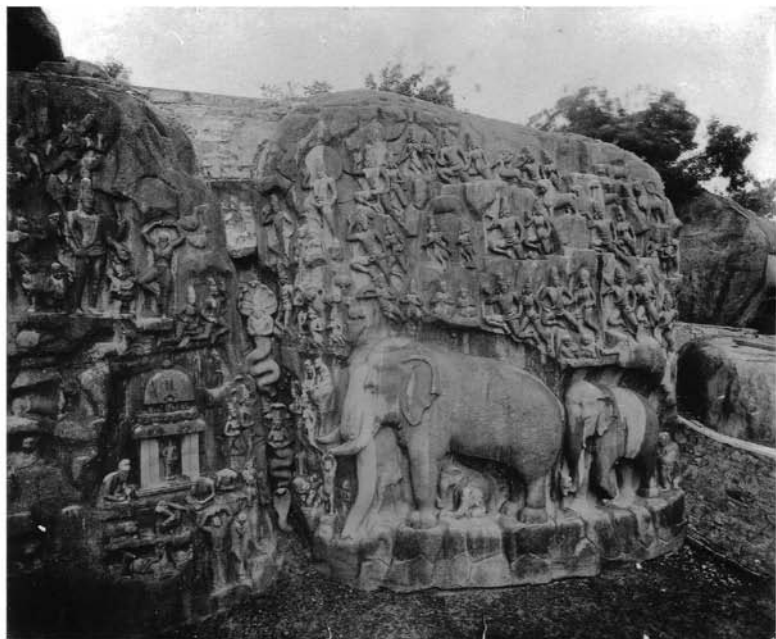


Illustration 111 Māmallapuram, pénitence d'Arjuna, détail. VII^e-VIII^e siècle apr. J.-C. (photo R. M. N., musée Guimet, France).



Illustration 112 Inscription du roi Mūlavarman, qui règne dans l'est de Kalimantan (actuelle Kutai) au début du V^e siècle apr. J.-C. Le roi utilise un pilier sacrificiel (*yūpa*) pour consigner, en vers sanskrits, sa générosité envers les prêtres (avec l'aimable autorisation du Kern Institute ; Leyde, inv. OD 15163).



Illustration 113 Statue de bouddha en bronze, haute de 75 cm, mise au jour sur la plage de Sempaga sur la côte ouest de Sulawesi. Stylistiquement proche des statues de bouddhas d'Amarāvātī (Andhra Pradesh, Inde) et du Sri Lanka (Anurādhapura), il est possible qu'elle ait été transportée depuis l'un de ces sites et qu'elle ait dérivé jusqu'en Indonésie à la suite d'un naufrage (avec l'aimable autorisation du Kern Institute ; Leyde, inv. OD 11544).



Illustration 114 Inscription de quatre vers en sanskrit louant Pūrṇavarman, roi de Tārumā vers 500 apr. J.-C. L'inscription dit que les empreintes sont celles du roi et ressemblent à celles du dieu Vishnou. Ce rocher a été retrouvé dans le lit du Cisadane, à l'ouest de l'actuelle Bogor ; outre l'inscription de quatre lignes, il comporte un texte en *shell script* qui n'a pas encore été déchiffré (avec l'autorisation du Kern Institute ; Leyde, inv. OD 6889).



Illustration 115 Longue inscription en sanskrit gravée sur une pierre conique, relatant le creusement d'un long canal probablement destiné à maîtriser les inondations dans la zone située à l'est de l'actuelle Jakarta, où cette pierre a été découverte. Ce grand ouvrage a été entrepris sur ordre du roi Pūrṇavarman vers 500 apr. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Kern Institute ; Leyde, inv. OD 7258).

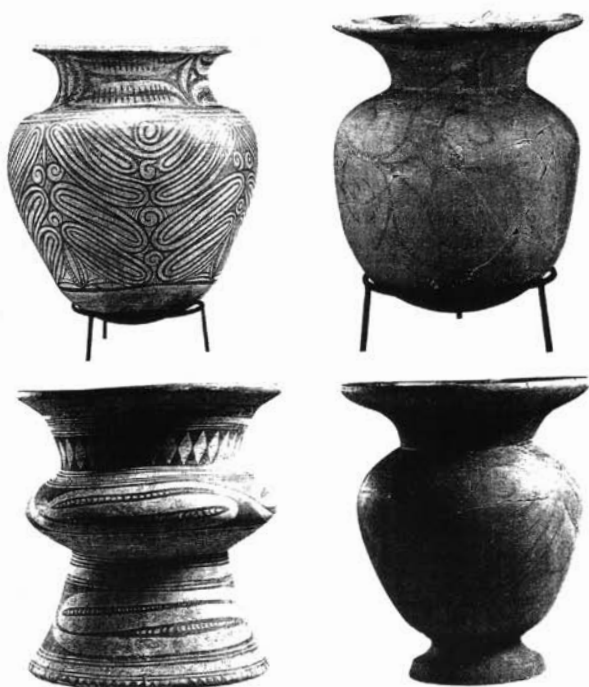


Illustration 116 Poterie peinte préhistorique de Ban Chiang, province d'Udon Thani, nord-est de la Thaïlande, env. 300 av. J.-C.-200 apr. J.-C. (photo P. Suchitta).



Illustration 117 Portrait de style romain gravé sur cornaline, trouvé à Kuan Lukpad, district de Klong Thom, province de Krabi, sud de la Thaïlande (photo P. Suchitta).



Illustration 118 Perles de verre figurant des visages humains semblables à celles de la région méditerranéenne. Elles ont été découvertes à Kuan Lukpad, district de Klong Thom, province de Krabi, sud de la Thaïlande (photo P. Suchitta).



Illustration 119 Perles de verre et de pierre découvertes à Kuan Lukpad, district de Klong Thom, province de Krabi, sud de la Thaïlande. Elles sont semblables à celles découvertes près de Pondichéry, en Inde (photo P. Suchitta).



Illustration 120 Kudu en terre cuite orné du visage d'une femme portant une coiffure influencée par le style indien. Retrouvé dans la vieille ville d'U Thong (photo S. Vallibhotama).



Illustration 121 Shiva-linga ancien retrouvé à U Thong (photo S. Vallibhotama).



Illustration 122 Représentation ancienne de Vishnu dans le sud de la Thaïlande (photo S. Vallibhotama).



Illustration 123 Bouddha de style Dvāravātī sculpté dans la paroi de la grotte de Khao Ngu à Ratburi, bassin occidental du Chao Phraya (photo S. Vallibhotama).



Illustration 124 Statue en pierre du Bouddha assis à l'eupéenne à Nakhon Pathom, période Dvāravatī (photo S. Vallibhotama).

Illustration 125 Bas-relief du Bouddha en prière à Nakhon Pathom, période Dvāravatī (photo S. Vallibhotama).

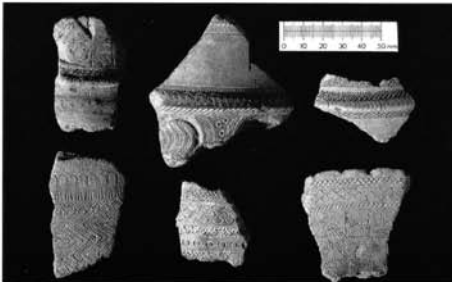


Illustration 126 Céramique Lapita décorée d'impressions au peigne découverte à Ambitle, Papouasie-Nouvelle Guinée, env. 1000-500 av. J.-C. (avec l'aimable autorisation de W. Ambrose, Division d'archéologie et d'histoire naturelle, Université nationale australienne).



Illustration 127 Rhyton préhistorique en argile découvert au Luristan (Musée des antiquités de Téhéran ; photo R. N. Frye).

Illustration 128 Art animalier du Tadjikistan, II^e siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée national de l'Ermitage, Fédération de Russie ; photo E. Zeimal).



Illustration 131 Monnaies sogdiennes de style chinois provenant de Pendjikent (avec l'aimable autorisation du Musée national de l'Ermitage, Fédération de Russie ; photo E. Zeimal).



Illustration 129 Boucle en or retrouvée au Tadjikistan représentant une chasse au sanglier. II^e-I^{er} siècle av. J.-C., 5,3 × 5,4 cm (avec l'aimable autorisation du Musée national de l'Ermitage, Fédération de Russie ; photo E. Zeimal).

Illustration 132 Statuette en ivoire de Takht-e Sangin, II^e siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée national de l'Ermitage, Fédération de Russie ; photo E. Zeimal).



Illustration 130 Offrandes d'adorateurs sur un lieu de culte bouddhique, Adjina-tepe, Tadjikistan (avec l'aimable autorisation du Musée national de l'Ermitage, Fédération de Russie ; photo E. Zeimal).



Illustration 133 Autel en bronze décoré de cavaliers, V^e siècle av. J.-C., sud du Kazakhstan (photo V. Masson).



Illustration 134 Reconstitution d'un chariot provenant du kourgane n° 5 de Pazyryk (photo V. Masson).



Illustration 135 Frise en pierre de style gandharien provenant de Baghlan (musée de Baghlan, Afghanistan ; photo J. Powell).



Illustration 136 Souverain bactrien provenant du temple de l'Oxus, Takht-e Sangin ; albâtre. 1^{er} siècle av. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée national de l'Ermitage, Fédération de Russie ; photo E. Zeimal).



Illustration 137 Figurine d'Asie centrale, probablement 14^e-16^e siècle apr. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée national de l'Ermitage, Fédération de Russie ; photo J. Powell).

Illustration 138 Figurine moulée en argile découverte à Kafyr-Kala, Tadjikistan, 7^e siècle apr. J.-C. (avec l'aimable autorisation du Musée national de l'Ermitage, Fédération de Russie ; photo E. Zeimal).



Illustration 139 Récipient en céramique découvert à Termez, Ouzbékistan, 1^{er} siècle av. J.-C.-1^{er} siècle apr. J.-C. (photo J. Powell).

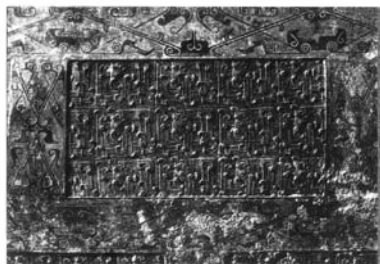


Illustration 140 Décorations typiques du « style Huai » figurant sur des vases en bronze de la période des Royaumes combattants (IV^e-III^e siècle av. J.-C.) : motif très raffiné présentant des entrelacs de dragons stylisés, avec incrustations de cuivre et de laque (avec l'aimable autorisation du Musée provincial du Hénan).



Illustration 141 Récipient de bronze appartenant à la culture Dian de Chine du Sud-Est, II^e siècle apr. J.-C. La scène du couvercle représente une grande cérémonie se déroulant devant une plate-forme sur-élevée soutenue par des poteaux et surmontée d'un toit. On observe sur celle-ci une rangée de vases ou de timbales, face à laquelle se trouvent deux énormes récipients (avec l'aimable autorisation des éditions Cultural Relics Publishing House, Beijing, Chine).



Illustration 142 Objet d'argent provenant de la périphérie nord et datant de la période des Royaumes combattants et des débuts de l'Empire : plaquette représentant un cheval très stylisé, issue de la région de l'Ordos près du haut Huanghe (British Museum, Londres, Royaume-Uni).



Illustration 144 Objet témoignant de la politique de normalisation du premier empereur Qin : poids standard de 16 *jin* (env. 4 020 g). L'inscription commémore l'unification de l'Empire en 221 av. J.-C. (avec l'aimable autorisation des éditions Cultural Relics Publishing House, Beijing, Chine).



Illustration 145 Deux soldats han à cheval faisant partie d'un ensemble de 98 pièces représentant une unité de cavalerie. Bronze ; hauteur 40 cm. Découverts dans une tombe à Wuwei, province du Gansu, en 1969.



Illustration 143 Statue de terre cuite grandeur nature représentant un archer agenouillé, probablement l'une des 6 000 statues constituant l'« armée souterraine » découverte à proximité de la tombe du premier empereur Qin, env. 220-210 av. J.-C. Hauteur 122 cm (avec l'aimable autorisation des éditions Cultural Relics Publishing House, Beijing, Chine).



Illustration 146 Relief provenant d'une dalle de pierre d'une tombe han, 114 apr. J.-C., illustrant le mélange caractéristique de l'art funéraire han entre thèmes mythiques (deux joueurs de tambour chevauchant des tigres, divinités qui s'élancent au-dessus d'eux) et scènes quotidiennes (groupe de gentilshommes assis, animaux poursuivis par des chiens). Hauteur 88 cm, longueur 119 cm (photo Wettstein & Kauf ; Musée Rietberg, collection Eduard von der Heydt, Zurich, Suisse).



Illustration 147 Un guerrier « barbare » sur son cheval en armure. Figurine en terre cuite des Wei septentrionaux découverte dans une tombe, début du VI^e siècle apr. J.-C. Hauteur 23 cm (Musée royal de l'Ontario, Toronto, Canada).

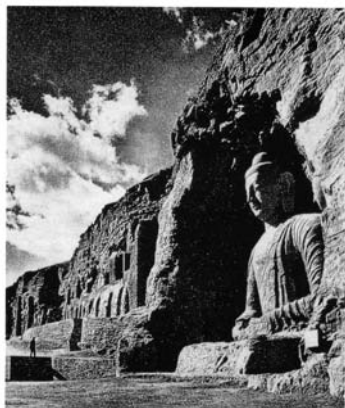


Illustration 150 L'une des statues colossales du Bouddha (hauteur 13 m) se dressant sur le site des temples-grottes de Yungang dans le nord du Shanxi, érigées sous le patronage des Wei septentrionaux au V^e siècle apr. J.-C.



Illustration 148 « Dames faisant leur toilette » ; détail du rouleau horizontal *Admonitions aux femmes du gynécée impérial* attribué à Gu Kaizhi (344-406 apr. J.-C.). Encre et couleurs sur soie (British Museum, Londres, Royaume Uni).

Illustration 149 La première statue chinoise de bouddha datée, toujours très proche du style gandharien des premiers siècles, 338 apr. J.-C. Bronze doré (Musée d'art asiatique de San Francisco, Collection d'Avery Brundage, États-Unis).



Illustration 151 Couronne en feuilles d'or décorée de petits disques en or et de perles de verre, qui fut probablement portée par l'un des rois du Silla. Découverte dans une tombe près de Kyongju, v^e ou début du vi^e siècle apr. J.-C. Hauteur 27,5 cm (avec l'aimable autorisation du Musée national de Corée, Séoul).



Illustration 152 Ci-dessus et en bas à droite, deux poteries *haniwa* datant de l'époque des grandes sépultures (iii^e-vi^e siècle apr. J.-C.) : un guerrier (Musée d'art asiatique de San Francisco, collection d'Avery Brundage, États-Unis) et un cheval (Musée national de Tokyo, Japon).



Illustration 153 Principal bâtiment du plus important sanctuaire du shintoïsme, le sanctuaire intérieur (*naikū*) d'Ise. Le bâtiment, bien que régulièrement rénové, reflète un type d'architecture archaïque.



Illustration 154 Monastère et temple de Hōryūji à Nara, construit sur l'ordre du prince Shōtoku en 607 apr. J.-C. En dépit de modifications ultérieures, il constitue toujours l'un des exemples de l'architecture bouddhique des Tang les mieux préservés.





Illustration 155 Outils et ornements en cuivre des Indiens Hopewell : a-c) *awal* ; d) perle ; e-h) haches ; i-j) perles ; k-l) *awal* ; o-p) ornements d'oreille ; q) aiguille ; r-w) haches. Impressions sur f, g, h, l, v et w (photo Département d'anthropologie du Musée des sciences naturelles de Denver, États-Unis).



Illustration 156 Parure de vêtement en mica. Cette main fabriquée avec une feuille de mica est typique des offrandes raffinées mises au jour sur le site d'Hopewell près de Chillicothe dans l'Ohio. Les formes humaines, animales et géométriques en mica sont caractéristiques du matériel funéraire hopewellien ; elles sont particulièrement abondantes dans le sud de l'Ohio (photo Département d'anthropologie du Musée des sciences naturelles de Denver, États-Unis).



Illustration 157 Tombe hopewellienne (avec l'aimable autorisation du musée d'État de l'Illinois, États-Unis).



Illustration 158 Céramiques hohokamiennes des périodes pionnière, coloniale, sédentaire et classique ; formes et motifs caractéristiques (photo Département d'anthropologie du Musée des sciences naturelles de Denver, États-Unis).



Illustration 159 Monument 10, Monte Alto, Guatemala. Tête monolithique colossale. Hauteur 145 cm, largeur 110 cm, profondeur 130 cm (photo L. Parsons).



Illustration 160 Stèle C, Tres Zapotes, Veracruz. L'un des plus anciens monuments du Nouveau Monde, 31 av J.-C. (Porter, 1981).



Illustration 161 Izapa, structure 125 E restaurée (Lowe *et al.*, 1982).

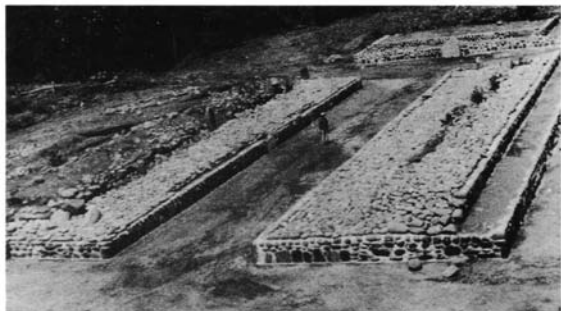


Illustration 162 Izapa, groupe 5, terrain de jeu de balle restauré (Lowe *et al.*, 1982).

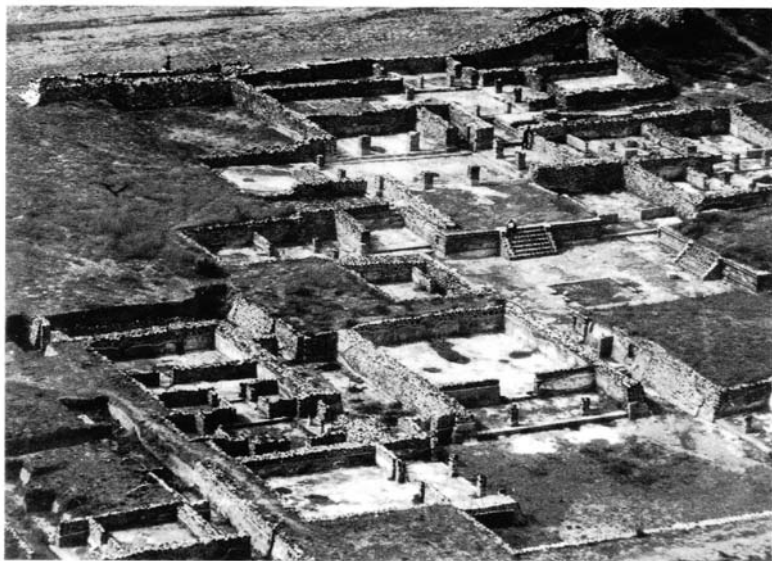


Illustration 163 Teotihuacán, palais du Soleil, érigé sur la plate-forme de la pyramide du Soleil, lieu de résidence probable des prêtres liés au temple (Millon, 1973).



Illustration 164 Centre de Teotihuacán vu du sud : la pyramide de la Lune en bas à droite, la pyramide du Soleil et l'avenue des Morts au centre et la Citadelle en haut à gauche (Sanders, Parsons et Santley, 1979 ; avec l'aimable autorisation de la Compañía Mexicana of Aerofotos).



Illustration 165 Teotihuacán vu de l'est : la pyramide du Soleil, la cour devant le temple, le palais des prêtres du Soleil et une partie de l'avenue des Morts (Millon, 1973).



Illustration 166 Teotihuacán, vue de la Citadelle à l'est (Millon, 1973).



Illustration 167 Teotihuacán, peintures murales découvertes dans les ensembles résidentiels (I et II, Marquina, 1964 ; III, photo UNESCO/Desbrosses).



Illustration 168 Teotihuacán, palais de Quetzalpapalotl sur le côté ouest de l'esplanade de la pyramide de la Lune. Façade et colonnes sculptées et peintes (Porter, 1981).

Illustration 169 Teotihuacán, façade sculptée du temple de Quetzalpapalotl, centre de la Citadelle (Millon, 1973).

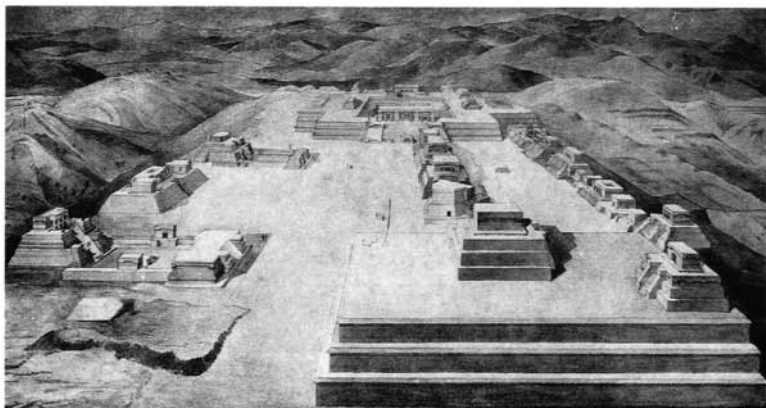


Illustration 170 Monte Albán, maquette en trois dimensions de la place centrale (Marquina, 1964).



Illustration 171 Monte Albán, structure M de la plate-forme du temple (Marquina, 1964).



Illustration 172 Monte Albán, intérieur de la tombe 4 (Marquina, 1964).



Illustration 173 Monte Albán, peinture murale découverte dans la tombe 104 (Marquina, 1964).



Illustration 174 Monte Albán, figurine anthropomorphe en céramique (Marquina, 1964).



Illustration 175 Monte Albán, masque de jade du dieu chauve-souris (Marquina, 1964).

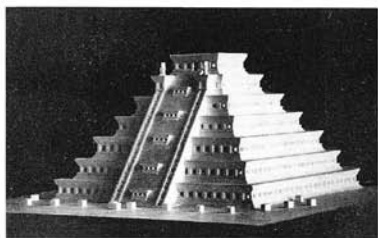


Illustration 176 El Tajin, maquette du temple des Niches (Marquina, 1964).



Illustration 177 El Tajin, relief sculpté provenant d'un terrain de jeu de balle et représentant deux joueurs face à face au cours de la cérémonie précédant le jeu (Marquina, 1964).



Illustration 178 Joug, hache et palme en pierre : objets classiques sculptés provenant de la côte du golfe du Mexique et utilisés lors des rituels précédant le jeu de balle.



Illustration 179 Temple I de Tikal, bâti vers 735 apr. J.-C. pour servir de pyramide funéraire au grand souverain Ah Cacau (règne de 682 à 734 apr. J.-C.).



Illustration 181 Vase polychrome provenant de la tombe d'Ah Cacau. De tels objets figurent généralement la vie des membres de l'élite ainsi que des scènes épiques et mythiques.

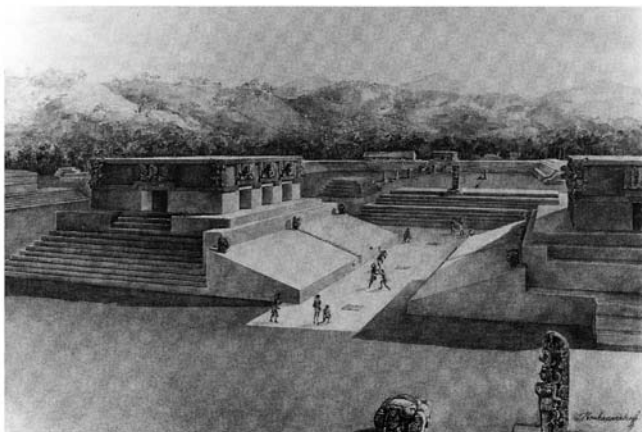


Illustration 180 Terrain de jeu de balle à Copán (reconstitution par Tatiana Proskouriakoff). Un deuxième terrain a récemment été découvert au sud de l'acropole (photo C. I. W ; musée Peabody, Université de Harvard, États-Unis).



Illustration 182 Sculpture en pierre. San Augustin, Colombie (Sanoja, 1982).



Illustration 185 Vase décoré avec des motifs glyphiques polychromes. Yojoa polychrome, Honduras (Sanoja, 1982).



Illustration 186 Vase zoomorphe. Nicoya polychrome, Costa Rica (Sanoja, 1982).



Illustration 183 Représentation d'un poisson volant en tombac. Colombie (Sanoja, 1982).



Illustration 184 Vase avec un décor rouge sur fond crème. Yojoa polychrome, Honduras (Sanoja, 1982).



Illustration 187 Haches cérémonielles sculptées dans la pierre. Nicaragua (Sanoja, 1982).



Illustration 188 Assiette à décor polychrome. Coclé, Panama (Sanoja, 1982).



Illustration 190 Cache-sexe en céramique. Phase Marajoara, Brésil (Sanoja 1982).



Illustration 189 Urne funéraire. Phase Marajoara, Brésil (Sanoja 1982).



Illustration 193 Joug sculpté dans la pierre, peut-être utilisé au cours des jeux de balle cérémoniels. Porto Rico (Sanoja, 1982).

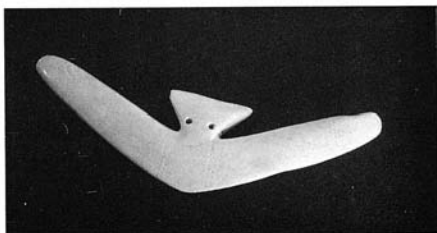


Illustration 192 Plaque pectorale ailée sculptée dans un coquillage. Quibor, Venezuela.



Illustration 191 Vase cylindrique avec des ornements incisés modelés. Phase Barrancas, Venezuela (Sanoja, 1982).

fait différente de sépultures : le corps est étendu, la tête tournée vers l'ouest, dans un simple fossé rectangulaire parfois recouvert de briques, puis par la suite dans une chambre voûtée, à laquelle on accède par un puits situé côté ouest. Sa superstructure est une construction rectangulaire semblable à une boîte, très souvent cruciforme. À Dongola cependant, on trouve des tombes chrétiennes qui perpétuent la tradition locale de l'époque méroïtique : il s'agit de sépultures monumentales en pierre dont la chambre est accessible côté ouest par un puits doté d'un grand escalier menant à un portail sculpté. Le corps est placé dans une tranchée en forme de sarcophage anthropomorphe creusée dans la roche. Indubitablement, ce sont là des tombes royales du VI^e siècle.

La tradition de la construction en briques cuites, inconnue au royaume de Nobadia lors de l'avènement du christianisme, joue un rôle très important dans le développement de l'architecture dans celui de Makouria. Les restes du « bâtiment Y » d'Old Dongola indiquent un très haut niveau technique et de grandes compétences. Il n'est donc pas surprenant que l'édifice construit par la suite au même endroit, ensemble commémoratif chrétien ou mausolée du VI^e siècle, l'ait été selon les mêmes techniques. Cette nouvelle construction, baptisée « bâtiment X », est un bloc compact de 33,4 × 23,6 mètres, orienté latitudinalement, à l'image de toutes les églises nubiennes. Sa partie centrale est en forme de croix, avec une abside à l'extrémité de son bras est. De chaque côté du sanctuaire, on trouve des doubles sacristies (*pastophoria*) reliées par un passage situé derrière l'abside. Cette particularité devient un élément important des églises telles qu'elles seront construites par la suite dans la région (Gartkiewicz, 1980). La partie occidentale du « bâtiment X », avec un accès situé entre deux tours, rappelle l'agencement des premières basiliques éthiopiennes.

Il ne fait aucun doute que les architectes de ce complexe d'Old Dongola ont une très bonne connaissance de l'architecture byzantine de l'époque. Les deux cryptes situées sous l'abside sont une caractéristique majeure du « bâtiment X » qui a été apparemment en l'honneur des deux personnes qui y sont enterrées. Les cryptes continuent de jouer un rôle important dans les deux édifices construits par la suite sur le même site : l'église du pavage de pierres, dans la première moitié du VII^e siècle, et l'église cruciforme érigée par le roi Georgios I^{er} au milieu du IX^e siècle. Les corps inhumés dans les cryptes doivent être ceux de personnages particulièrement importants pour l'Église nubienne, peut-être même ceux des premiers missionnaires de Makouria.

Une autre église d'Old Dongola datant du tout début de l'ère chrétienne, la Vieille Église, est construite en briques crues, sur un plan longitudinal, et comprend trois ailes. Son extrémité orientale se caractérise par un agencement inhabituel avec un minuscule transept tripartite, outre des éléments plus classiques.

Ce n'est pas un hasard si les églises d'Old Dongola ont beaucoup fait parler d'elles. Les maçons locaux y ont mis en pratique leur connaissance de l'architecture chrétienne primitive et transformé ses préceptes de façon créative durant les périodes ultérieures. C'est également à Old Dongola, à la fin du VII^e siècle, qu'apparaît un nouveau type d'églises inaugurant l'un des axes de développement de l'architecture nubienne sacrée, qui évolue avec le temps : l'église aux colonnes de granit, qui a probablement été plus tard la cathédrale d'Old Dongola (Gartkiewicz, 1990), est la combinaison fonctionnelle de deux plans de base, central et longitudinal, qui forment une seule structure.

Les récentes fouilles de Soba (Welsby et Daniels, 1991), qui ont mis au jour trois églises étroitement intégrées et un palais, semblent indiquer que l'Alodia a également puisé son inspiration dans les modèles byzantins ou a été influencé par l'architecture de la capitale de la Makouria. L'église B renvoie en effet à un plan central en croix, tandis que l'église A présente une partie orientale élargie avec une crypte située à son extrémité.

En Nobadia, où l'influence de l'Égypte copte est très présente, le plan longitudinal devient pratiquement obligatoire pour les basiliques. La tradition locale des parements en grès d'excellente qualité se perpétue depuis la période préchrétienne et s'observe sur les fortifications construites autour d'Ikhmindî, de Sheikh Dawud, de Sabagura et de Faras ; ils sont très souvent combinés avec de la brique crue dans la partie supérieure de ces constructions, ainsi que dans d'autres édifices publics et dans les églises. L'une des spécificités de ces structures réside dans leur décoration architecturale : frises sculptées, linteaux, montants de porte, chapiteaux à colonnes, clefs de voûte et grilles de fenêtre. De telles décorations sont rares en Makouria, où l'on trouve principalement des chapiteaux de granit. Des colonnes de granit utilisées comme supports d'édifice apparaissent en Nobadia au VIII^e siècle, sans aucun doute sous l'influence de l'architecture makourienne.

Bien qu'il existe des éléments tendant à prouver son développement antérieur, la peinture murale figurative devient de plus en plus populaire aux VIII^e et IX^e siècles, constituant une remarquable contribution nubienne à l'histoire de l'art chrétien (Martens-Zarneku, 1982). La coloration, en tant qu'élément décoratif, est utilisée pour recouvrir les reliefs et pour imiter les placages de marbre, à l'image des fonts baptismaux de la Vieille Église et de l'église du pavage de pierres de Dongola, ou de la tribune de l'abside de l'église du Temple de Qasr Ibrim, tandis que la peinture symbolique et figurative accompagne les encadrements et les reliefs décoratifs de la première cathédrale de Faras, de Nag' el Oqba ou d'Abu Oda. Il semblerait que les représentations figuratives soient à l'origine limitées aux absides où, suivant la tradition égyptienne, la Sainte Vierge, les apôtres et le Christ dans sa gloire sont représentés dans deux registres différents (Godlewski, 1990).

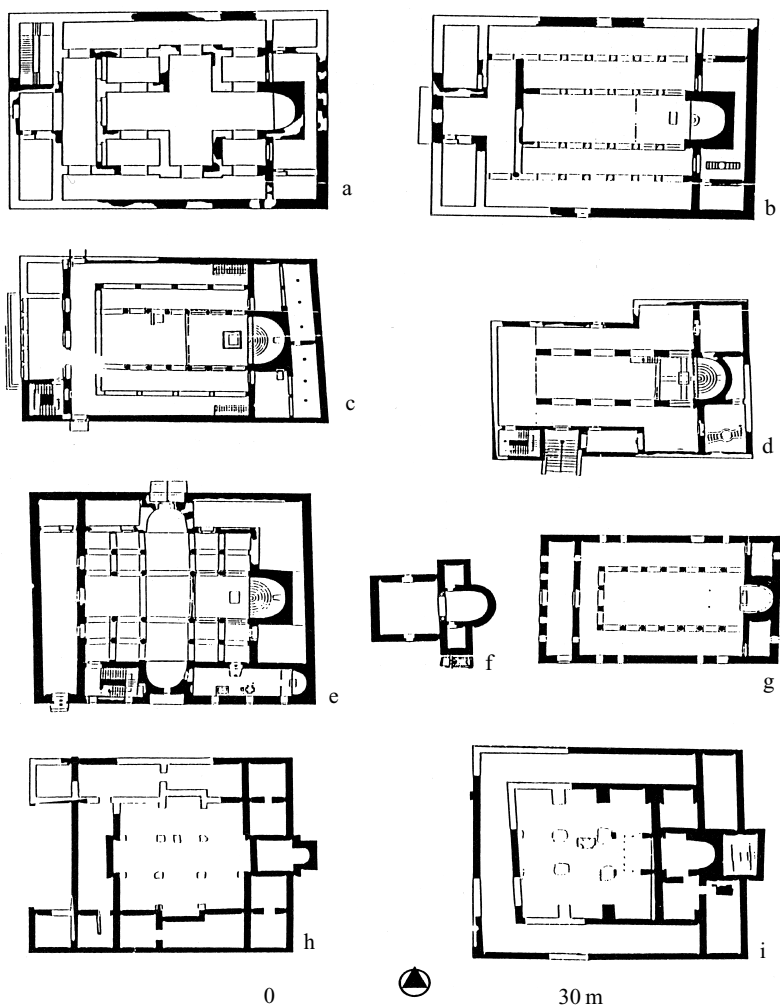


Figure 17 Les églises primitives de Nubie : (a) Old Dongola, mausolée (« bâtiment X »), milieu du VI^e siècle (d'après Godlewski, 1990) ; (b) Old Dongola, église du pavage de pierres, début du VII^e siècle (d'après Godlewski, 1990) ; (c) Qasr Ibrim, cathédrale, VII^e-VIII^e siècle (d'après Gartkiewicz, 1980) ; (d) Old Dongola, Vieille Église, seconde moitié du VI^e siècle (d'après Gartkiewicz, 1980) ; (e) Old Dongola, église EDC, VII^e siècle ; (f) Faras, première cathédrale, début du VII^e siècle (d'après Gartkiewicz, 1980) ; (g) Soba, église B, VII^e siècle (d'après Welsby et Daniels, 1991) ; (h) Soba, église A, VII^e siècle (d'après Welsby et Daniels, 1991) ; (i) Soba, église A, VII^e siècle (d'après Welsby et Daniels, 1991).

La plupart des premières inscriptions chrétiennes de Nubie sont rédigées en grec, langue liturgique de l'Église nubienne et langue officielle de la cour de Makouria. En Nobadia, le dialecte sahidique des coptes est également utilisé dans les documents officiels et dans la littérature ecclésiastique, mais il est quasiment certain que le vieux-nubien est la langue parlée. Celui-ci (Browne, 1991) appartient au groupe soudanais oriental de la famille linguistique nilo-saharienne et est l'ancêtre du mahass, un dialecte nubien contemporain.

Le copte est apparemment diffusé en grande partie par les moines égyptiens présents dans les monastères de Nubie. Les fouilles archéologiques n'ont pu confirmer l'existence que d'un faible nombre de monastères (à Qasr el-Wizz, Ghazali, Fars et Dongola) en comparaison de la grande quantité d'édifices, sûrement exagérée, censée se trouver en Nubie d'après les sources coptes. Il reste néanmoins indéniable que ces moines, instruits et lettrés, ont joué un rôle crucial dans le développement de la culture nubienne.

Il faut admettre que l'influence méditerranéenne en Nubie est la conséquence naturelle de l'introduction de la foi chrétienne, fait qui a été largement confirmé par les recherches archéologiques entreprises jusqu'à présent ; mais les racines africaines de la civilisation nubienne ainsi que les liens culturels entretenus avec les voisins du sud et de l'ouest ne doivent être ni oubliés ni sous-estimés.

Nous avons déjà souligné que la Nubie se trouve à l'intersection de routes commerciales : l'axe traditionnel nord-sud reliant les pays d'Afrique noire à la Méditerranée et la route menant à l'ouest de la vallée du Nil. L'utilisation du chameau, connue depuis longtemps dans cette vallée et de plus en plus répandue dans la région du Tchad, facilite grandement les communications à travers le Sahara, et il est plus que probable que la Makouria a eu accès à la route du sel *via* les oasis du Kawār. La découverte de poteries nubiennes datant de l'époque chrétienne primitive à Darfur et à Koro Toro, au nord-est du lac Tchad, témoigne de liens commerciaux avec les régions qui seront plus tard occupées par les Zaghawa et les Teda Daza. Mais à l'inverse des peuples de l'ouest du Nil et des tribus Beja nomades de l'est, la Nubie, au début de la période chrétienne, possède déjà une solide économie agricole.

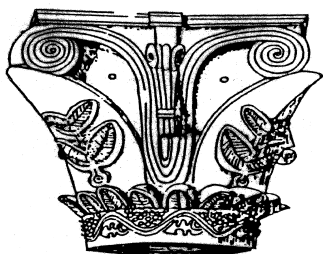
D'un point de vue général, on peut donc affirmer que, à la fin du VII^e siècle, le royaume unifié de Nubie dispose de solides fondations pour son développement futur. L'agriculture fournit une base économique très sûre. Les fermes produisent plusieurs récoltes par an, principalement de l'orge et du millet. Le dattier joue par ailleurs probablement un rôle non négligeable, parallèlement à l'élevage de bovins, de moutons, de porcs, d'ânes et de poulets. La plupart des Nubiens sont des métayers installés sur de petites parcelles, la loi spécifiant que toutes les terres arables sont la propriété du roi. À cette période, les activités traditionnelles de filage de la laine,



a



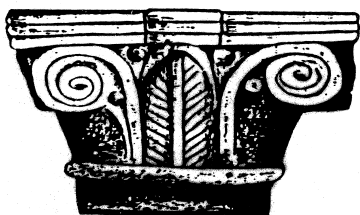
b



c



d



e



f

Figure 18 Éléments de décors architecturaux provenant de Nubie : (a) linteau de porte, Faras, palais du Nord, vi^{e} - vii^{e} siècles, grès, Musée national de Varsovie ; (b) linteau de porte, Faras, première cathédrale, début du vii^{e} siècle, grès rouge, Musée national du Soudan, Khartoum ; (c) chapiteau en grès, Faras, première cathédrale, début du vii^{e} siècle, Musée national de Varsovie ; (e) chapiteau de granit, Old Dongola, église du pavage de pierres, début du vii^{e} siècle (plan-minute ; archives du Centre de recherches archéologiques méditerranéennes, Académie des sciences de Pologne, Varsovie) ; (f) bloc de grès décoré : fragment d'une frise provenant de la première cathédrale de Faras, début du vii^{e} siècle, Musée national de Varsovie (plan-minute ; archives du Centre de recherches archéologiques méditerranéennes, Académie des sciences de Pologne, Varsovie).

de vannerie et de confection de tapis ont une importance économique toute particulière, ce qui n'empêche pas d'autres formes d'artisanat de se développer. La poterie suit la tradition locale (Adams, 1986). Les ustensiles domestiques faits à la main, fabriqués au foyer par les femmes, ne subissent que peu de changements au cours de nombreux siècles. Il est possible de retracer l'enrichissement de la production locale de céramique fine tournée grâce à de nouvelles formes et de nouveaux motifs importés d'Égypte. D'importants centres de fabrication de vases de très haute qualité ont été découverts à Faras, à Old Dongola et à Ghazali.

BIBLIOGRAPHIE (DE 15.1.1 À 15.2.3)

- ADAMS W. Y. 1977. *Nubia — Corridor to Africa*, Londres, 797 p.
- 1981. Ecology and economy in the empire of Kush. *Zeitschrift für Ägyptische Sprach* (Berlin), vol. CVIII, p. 1-11.
- 1986. *Ceramic industries of medieval Nubia*, vol. I-II, Lexington, (Memoirs of the UNESCO archaeological survey of Sudanese Nubia, vol. I).
- BATES O., DUNHAM D. 1927. *Excavations at Gammai*, Cambridge, Massachusetts, (Harvard African Studies VIII).
- BONNET C. (dir. publ.). 1990. *Seventh international conference for Nubian studies*, Genève, 1990 (prépublication des principaux articles).
- DU BOURGUET P. 1968. *L'art copte*, Paris.
- BOWMAN A. K. 1986. *Egypt after the pharaohs : 332 BC-AD 642. From Alexander the Great to the Arab conquest*, Londres.
- BROWNE G. M. 1991. Old Nubian studies : past, present and future. Dans : DAVIES W. V. (dir. publ.), p. 286-293.
- BRUNNER-TRAUT E. 1982. *Die Kopten*, Cologne.
- DAVIES W. V. (dir. publ.). 1991. *Egypt and Africa. Nubia from prehistory to islam*, Londres.
- DUNHAM D. 1957. *Royal tombs at Meroe and Barkal. Royal cemeteries of Kush*, vol. IV, Boston.
- 1963. *The west and south cemeteries at Meroe. Royal cemeteries of Kush*, vol. V, Boston.
- EMERY W. B. 1938. *The royal tombs of Ballana and Qustul*, 2 vol., El Qâhira.
- FRASER P. M. 1972. *Ptolemaic Alexandria*, 3 vol., Oxford.
- GARTKIEWICZ P. M. 1980. New outline of the history of Nubian church architecture. *Bulletin Antieke Beschaving* (Leiden), p. 137-160.

- 1990. *Dongola 2. The cathedral in Old Dongola and its antecedents*, Varsovie (série : Nubia, vol. I).
- GODLEWSKI W. 1990. The early period of Nubian art (Middle of 6th-beginning of 9th centuries). Dans : Bonnet C. (dir. publ.).
- GOUDRIAAN K. 1988. *Ethnicity in ptolemaic Egypt*, Amsterdam.
- HASAN Y. F. 1967. *The Arabs and the Sudan from the seventh to the early sixteenth century*, Édimbourg.
- HINKEL F. W. 1981. Pyramide oder Pyramidenstumpf ? Ein Beitrag zu Fragen der Planung, konstruktiven Baudurchführung und Architektur der Pyramiden von Meroe (Teil A). *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, vol. CVIII, partie 2, p. 105-124.
- HINTZE F. 1962. *Die Inschriften des Löwentempels von Musawwarat es-Sufra*, Berlin.
- 1973. Some problems of meroitic philology. Dans : Hintze F. (dir. publ.), *Meroitica*, vol. I, Berlin, p. 321-337.
- HORBOSTEL W. 1973. *Sarapis, Studien zur Überlieferungsgeschichte, den Erscheinungsformen und Wandlungen der Gestalt eines Gottes*, Leiden (Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain, 32).
- HUSS W. 1991. Die in Ptolemäischer Zeit verfassten Synodal-Dekrete der ägyptischen Priester. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* (Bonn), vol. LXXXVIII, p. 189-208.
- JAKOLIELSKI S. (dir. publ.). 1982. *Nubia christiana*, vol. I, Varsovie.
- KASHER A. 1985. *The Jews in Hellenistic and Roman Egypt*, Tübingen.
- KIRWAN L. P. 1939. *The Oxford university excavations at Firka*, Londres.
- LEFÈBVRE G. 1923-1924. *Le tombeau de Petosiris*, vol. I-III, El Qâhira, Service des antiquités de l'Égypte.
- LENOBLE P. 1989. Le tumulus à l'enceinte d'Umm Makharoqa, près d'el Hobagi. *Archéologie du Nil moyen* (Lille), vol. III.
- LEWIS N. 1983. *Life in Egypt under Roman rule*. Oxford.
- LICHTHEIM M. 1980. *The late period. Ancient Egyptian literature*, vol. III, Berkeley.
- MARTENS-CZARNECK M. 1982. *Faras VII. Les éléments décoratifs sur les peintures de Faras*, Varsovie.
- MEINARDUS O. F. A. 1965. *Christian Egypt : ancient and modern*. El Qâhira, Cahiers d'histoire égyptienne.
- PLUMLEY J. M. 1982. New evidence on christian Nubia in the light of recent excavations. Dans : Jakolielski S. (dir. publ.), p. 15-24.
- REISNER G. A. 1917. Excavations at Napata, the capital of Ethiopia. *Bulletin of the Museum of Fine Arts* (Boston), vol. XV, n° 89, p. 67-81.

- SHINNIE P. L. 1954. Excavations at Tanqasi, 1953. *Kush* (El Khartûm), vol. II, p. 66-85.
- 1967. *Meroe — A civilization of the Sudan*, Londres.
- 1985. Iron working at Meroe. Dans : Haaland R., Shinnie P. L. (dir. publ.), *African iron working — Ancient and traditional*, Oslo, p. 28-35.
- , BRADLEY R. J. 1980. *The capital of Kush — Meroe excavations 1965-1972. Meroitica*, vol. IV, Berlin.
- TÖRÖK L. 1978. Money, economy and administration in christian Nubia. Dans : *Études nubiennes, Colloque de Chantilly, 2-6 juillet 1975*, El Qâhira, Institut français d'archéologie orientale du Caire (Bibliothèque d'étude, vol. LXXVII), p. 287-311.
- WATTERSON B. 1988. *Coptic Egypt*, Édimbourg.
- WELSBY D. A., DANIELS C. M. 1991. *Soba, archaeological research at a medieval capital on the Blue Nile*, Londres (B I E A Memoirs, n° 12.).
- WENIG S. 1978. *Africa in Antiquity. The arts of Ancient Nubia and the Sudan. The catalogue*, Brooklyn.
- WESSEL K. 1963. *Koptische Kunst*, Recklinghausen.
- 1964. *Christentum om Nil*, Recklinghausen.
- WINTER E. 1968. *Untersuchungen zu den ägyptischen Tempelreliefs der griechisch-römischen Zeit*, Vienne, p. 18-68.

16

L'Afrique subsaharienne

16.1

Le « Néolithique » en Afrique occidentale

Alex Ikechukwu Okpoko

Bien que la recherche archéologique ait commencé à la fin du XIX^e siècle dans certaines régions de l'Afrique de l'Ouest, dans beaucoup d'autres elle n'en est encore qu'à ses balbutiements. Alors que certains pays, comme le Sénégal, la Côte d'Ivoire, le Mali, le Niger, le Ghana et le Nigéria, ont fait l'objet d'études très poussées, d'autres, comme le Libéria, le Burkina Faso, le Togo et le Bénin, n'ont retenu qu'une attention très modérée. Quant à la Guinée-Bissau et à ses îles, elles n'ont pour l'instant été qu'effleurées par les instruments des archéologues. Cette disparité se reflète dans la présente section. Certaines des premières recherches n'avaient pas de lien direct avec les questions qui nous occupent aujourd'hui. En revanche, depuis les années 1970, un nombre de plus en plus important d'études de terrain, associées à des techniques modernes d'investigation, d'analyse, d'interprétation et, dans certains cas, à une réévaluation des sources arabes et des traditions orales, ont permis d'approfondir de façon très nette notre connaissance de la période préhistorique tardive en Afrique occidentale.

Dans cette région comme ailleurs, le passage d'un mode de vie fondé sur la chasse et la cueillette à une économie de production, qui est intervenue au cours du « néolithique », s'est avéré bien plus long qu'on ne l'a pensé autre-

fois. Il a résulté d'une très longue période d'exploitation intensive et variée des ressources végétales et animales et d'expérimentation de leurs modes de culture et de domestication, comme il est décrit dans le volume II de la présente *Histoire*. Bien que l'utilisation du terme « néolithique » soit problématique et ait par le passé conduit à des interprétations contestables, la plupart des archéologues s'accordent à présent sur le fait que seuls des vestiges de cultures végétales et/ou d'animaux domestiques démontrent incontestablement le caractère « néolithique » d'un site ou d'un ensemble antérieur au développement local de la métallurgie.

Il est désormais largement admis que la présence de poteries et d'objets en pierre polie sur un site archéologique indique souvent la pratique d'une économie mixte ou la transition entre une subsistance reposant sur la chasse et la cueillette et un type rudimentaire de production alimentaire fondé sur l'agriculture et/ou l'élevage. Néanmoins, comme le remarque Phillipson (1985, p. 135), il n'est pas toujours possible d'affirmer avec certitude que la présence de tels objets implique nécessairement la production de nourriture. Par exemple, la grotte de Bosumpra, près d'Abetifi (Ghana), a été peuplée par intermittence pendant plus de 3 500 ans à partir de la fin du V^e millénaire avant notre ère ; la présence de poteries et d'objets en pierre polie y a progressivement augmenté et, bien que l'on ne détienne aucune preuve formelle de production de nourriture par les habitants du site, on peut affirmer sans risque qu'ils ont eu accès à des ressources suffisamment abondantes pour leur permettre de se sédentariser, ce que corrobore l'emploi d'ustensiles fragiles et lourds comme la poterie. C'est également le cas dans le sud du Sahara pendant la période de l'holocène moyen ainsi que sur les côtes ghanéennes, dès le V^e millénaire av. J.-C., où l'économie était fondée sur l'exploitation des ressources alimentaires marines.

Le terme agriculture désigne l'ensemencement délibéré en vue d'accroître la quantité et/ou la qualité des cultures. Elle implique fréquemment le défrichement et le labourage systématique de la terre, ce qui entraîne des modifications de la végétation naturelle et de la texture, de la structure et de la fertilité des sols. La « domestication des animaux » suppose le développement de relations de symbiose entre l'homme et l'animal : l'homme protège l'animal des caprices de la nature et lui fournit un abri et de la nourriture, ou le mène à des endroits où ils sont facilement accessibles ; en contrepartie, l'animal est utile par son travail et par les produits qui en sont dérivés. Cette relation implique que l'animal est soustrait au processus de sélection naturelle et que sa reproduction est influencée de façon à développer certaines de ses caractéristiques utiles à l'homme.

L'ancienneté de l'igname et d'autres racines alimentaires en Afrique occidentale ne peut être démontrée par la recherche archéologique, bien que, comme évoqué précédemment, il y ait de bonnes raisons de penser que ces

cultures tiennent une place très importante dans le régime alimentaire local depuis plusieurs millénaires.

Le palmier à huile revêt également une importance économique significative, en particulier en bordure de forêt où il est protégé et multiplié par l'homme. Des noix ont d'ailleurs été retrouvées sur des sites archéologiques, mais on ne sait toujours pas à quel moment sa culture a commencé. L'étude des pollens provenant de dépôts du delta du Niger révèle toutefois une augmentation non négligeable de la présence de ce palmier il y a environ 3 000 ans et Sowumni (1985, p. 127-129) suggère que c'est là un témoignage de son expansion dans de nouveaux habitats à la suite du défrichement de la forêt pour l'agriculture.

Le riz africain (*Oryza glaberrima*) est originaire de certaines parties d'Afrique occidentale, où son rôle économique local est important. Il provient d'une herbe graminée annuelle de la savane, adaptée aux points d'eau qui se remplissent pendant la saison des pluies et se tarissent pendant la saison sèche (Harlan, 1989, p. 341). Sa culture implique l'utilisation d'outils spécifiques pour niveler les terrains, creuser des rigoles et détourner l'eau. À l'heure actuelle, les plus anciennes preuves archéologiques de sa culture en Afrique occidentale ne remontent qu'aux deux derniers siècles avant notre ère et proviennent du site de Jenné-Jeno, au Mali.

Diverses céréales sèches sont cultivées depuis longtemps dans la savane et les régions sahéliennes. Le sorgho est largement répandu et on pense que sa variété *guinea* est originaire d'Afrique occidentale. Le millet perlé (*Pennisetum typhoides*) est sans doute tout d'abord cultivé au Sahara avant de l'être au Sahel. Il est abondamment représenté parmi les céréales figurant sur les poteries retrouvées dans le sud de la Mauritanie et qui datent d'à peu près 1 000 av. J.-C. (Munson, 1976). Plus récemment, d'autres céréales ont par comparaison connu une bien moindre diffusion. C'est le cas de certaines variétés de fonio dans l'Aïr et à l'intérieur du delta du Niger, ainsi que de *Brachiaria deflexa* sur les hauts plateaux guinéens du Fouta-Djalón. Leur ancienneté reste inconnue et il est possible qu'elles aient été cultivées par le passé de façon plus extensive qu'elles ne le sont à présent.

Les spécialistes considèrent dans leur grande majorité que la domestication des animaux est plus ancienne dans les zones désertiques et sahéliennes d'Afrique occidentale que dans la savane et les régions forestières plus méridionales. Il semble toutefois qu'à l'époque qui nous intéresse, la conduite de troupeaux était largement pratiquée dans plusieurs régions de savane, le long du Niger moyen et, plus au sud, dans ce qui constitue aujourd'hui le Ghana. Cette théorie de l'expansion vers le sud est en adéquation avec ce que l'on sait de la région d'origine des principales espèces domestiquées. Ainsi, les bovidés ont probablement été domestiqués au départ à partir d'espèces sauvages présentes dans l'actuel Sahara, mais absentes des régions plus méri-

dionales. Malgré l'absence de preuves, il a parfois été suggéré (par exemple par Andah, 1987, p. 187) que, très tôt, les peuples d'Afrique occidentale ont créé une relation d'étroite symbiose avec certaines espèces d'antilopes de la savane, comme l'éland de Derby ou le koudou.

Nous consacrerons la fin de cette section à un résumé des principaux éléments archéologiques attestant la domestication animale et l'agriculture parmi les populations « néolithiques » tardives d'Afrique occidentale à partir de 700 av. J. C.

La séquence composite de Daima et des sites environnants des plaines du Bornou, au nord-est du Nigéria, fournit des preuves de sédentarisation, notamment des maisons en bois au sol en argile datant de la fin du II^e millénaire à l'âge du fer (Connah, 1981). La présence de bovins domestiques et de chèvres est attestée pour l'ensemble de la séquence, mais la pêche et la chasse constituaient alors également des activités économiques importantes. La culture de céréales est indiquée par la présence de grains de sorgho carbonisés dans les niveaux supérieurs du site de Daima. On trouve des sites semblables autour du lac Tchad au Cameroun et au Tchad, généralement considérés comme ayant été occupés par les Sao ; ils présentent des similitudes avec des vestiges provenant de la région de Koro Toro, dans le centre-nord du Tchad, et des vallées de la haute Bénoué et du Mayo-Kebbi.

Les conclusions tirées des éléments collectés dans d'autres régions du nord du Nigéria sont moins catégoriques. Les peintures rupestres représentent des animaux sans bosse qu'il est impossible de dater, mais qui semblent être plus anciens que le bétail à bosse actuellement répandu dans la région (à Daima, des figurines en argile laissent supposer que le bétail à bosse n'apparaît que vers 1 000 apr. J.-C.). Les fouilles de l'abri sous roche de Rop ont montré que la poterie était connue au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., mais il n'existe pas de témoignage se rapportant à l'économie de ceux qui la fabriquaient.

Le I^{er} millénaire av. J.-C. au Ghana est encore relativement méconnu. Les études menées dans la région de Kintampo ont montré que l'élevage et l'agriculture y ont vraisemblablement été pratiqués très tôt. Des sites comme Ntereso ont révélé que la tradition de Kintampo, décrite dans le deuxième volume de cette *Histoire*, a probablement perduré jusqu'à l'apparition de la métallurgie, pendant les derniers siècles avant Jésus-Christ.

Plus au nord, le delta du Niger était à cette époque un important foyer de peuplement humain. Ses produits, principalement du poisson et du riz, étaient échangés contre des matières premières provenant de l'intérieur des terres, et la prospérité de la région s'est rapidement accrue. Comme il en sera question par la suite, la concentration des zones de peuplement auparavant éparpillées du delta conduit à l'émergence du premier centre urbain d'Afrique occidentale, à Jenné-Jeno, durant les derniers siècles avant notre ère.

En conclusion, malgré la nature incomplète et indéfinie des éléments disponibles, il est possible de discerner dans les sociétés « néolithiques » tardives de plusieurs zones d'Afrique occidentale les fondations sur lesquelles vont se développer les cultures ultérieures de la région. On peut rattacher à cette période non seulement leurs bases économiques, mais aussi les processus de concentration et de centralisation sociopolitique, dont le rôle sera crucial dans l'histoire ultérieure de l'Afrique occidentale.

16.2

Le « Néolithique » en Afrique centrale

Raymond Lanfranchi

Au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., d'importantes innovations techniques sont apparues dans la zone « atlantique » de l'Afrique centrale, qui regroupe le Cameroun, la Guinée équatoriale, le Gabon, le Congo, l'ouest du Zaïre et le nord de l'Angola. Des recherches archéologiques entreprises à la fin du xx^e siècle, principalement au Cameroun, au Gabon et au Congo, ont permis d'éclairer sous un angle nouveau cette période qui a vu l'adoption de certaines pratiques agricoles par des populations « néolithiques » qui ne connaissaient pas encore la métallurgie.

En Afrique centrale, le « néolithique » a longtemps été associé à la présence de haches et de houes en pierre polie ainsi que de meules, retrouvées le plus souvent en surface, leur âge et leurs associations archéologiques ne pouvant par conséquent pas être définis. Dans les années 1960 et 1970, les fouilles de Balatimo, en République centrafricaine, et de Gombe, au Zaïre, ont apporté la preuve que ces objets « néolithiques » en pierre étaient souvent associés à la céramique. Il est aujourd'hui possible de définir le néolithique en fonction de plusieurs critères : outillage en pierre polie, céramique, meules, fosses contenant des restes de végétaux. Tous indiquent une exploitation raisonnée de l'espace environnant et un mode de vie plus sédentaire que celui qui prévalait auparavant.

Le néolithique est lié dans cette région à l'expansion initiale des peuples de langues bantoues en provenance de la région nigéro-camerounaise. Des éléments linguistiques suggèrent que ces peuples maîtrisaient la culture de l'igname, des cucurbitacées et du palmier à huile, récoltaient des fruits sauvages comme *Canarium schweinfurthii* et élevaient des chèvres (Vansina, 1984), mais ne connaissaient pas la métallurgie.

Comme il en a été fait mention dans le volume II de cette *Histoire*, ce sont les études archéologiques des sites d'Abeke et de Shum Laka qui illustrent le

mieux l'adoption progressive de techniques néolithiques et le mode de vie qui les accompagnent dans la région des Grassfields du Cameroun. C'est toutefois à Obobogo, près de Yaoundé, bien au sud des Grassfields, que nous avons fait les découvertes les plus intéressantes, sur le site d'un grand village remontant à 1 500 av. J.-C. Situé dans une clairière, ce village couvre une superficie de 2 hectares environ. De profondes fosses contenant de nombreux vestiges archéologiques ont été retrouvées entre les maisons ; le directeur des fouilles (de Maret, 1989) considère qu'elles ont pu servir de garde-manger avant d'être remplies de détrit. Les pots, très spécifiques, sont à fond plat, parfois décorés au moyen d'une roulette en fibre. Ils sont associés à des pierres à rainures et des meules, ainsi qu'à des outils (haches/houes) en pierre polie. Certains de ces outils sont fabriqués en dolérite, minerai dont les gisements se trouvent à 60 kilomètres au sud ou à 130 kilomètres au nord d'Obobogo, indiquant qu'une forme de commerce ou d'échanges existait déjà. Un grand nombre de noix et d'amandes carbonisées témoignent de l'exploitation du palmier à huile et de *Canarium schweinfurthii*. Des graines de millet *Pennisetum* ont également été retrouvées, mais il est encore impossible de dire si elles proviennent de plantes sauvages ou domestiquées. Les habitants du site pratiquaient probablement une forme d'horticulture fondée sur le palmier à huile et les ignames. L'occupation d'Obobogo a vraisemblablement duré jusqu'au milieu du dernier millénaire avant notre ère, à l'image de celle des sites comparables de Ndindan, Okolo et Nkometou, dans la région de Yaoundé. Il semble donc que, aux environs de 500 av. J.-C., cette zone du sud du Cameroun abritait un ensemble de villages très proches, caractérisés par une culture matérielle commune et, notamment, une céramique typique. Comme nous le verrons par la suite, il est possible que les habitants d'Obobogo aient commencé, dans les derniers temps de l'occupation du site, à utiliser occasionnellement des objets en fer.

L'archéologie de la Guinée équatoriale continentale demeure presque totalement inconnue. L'île de Bioko (anciennement Fernando Poo) présente pour cette période un tableau archéologique qui diffère à plusieurs égards de celui du continent. Certes, les premières phases sont méconnues, mais, à partir des premiers siècles de l'ère chrétienne au moins, on peut distinguer plusieurs traits spécifiques ; les habitats, principalement limités à cette époque aux zones côtières, se caractérisent par leurs sols formés de galets étroitement disposés, comme sur la plage de Carboneras, à proximité de Malabo. La céramique, exceptionnelle par sa conception et l'élaboration de ses décors (Van Noten, 1982), est abondante. Elle ne présente qu'une ressemblance typologique et technique générale avec la poterie fabriquée au même moment sur le continent. La décoration gravée ou incisée est bien exécutée et recherchée. Certains vases, mais en aucun cas la totalité d'entre eux, ont un fond plat. On trouve une grande quantité de noix de palmier à huile, *Elaeis*

guineensis, qui ont donné des datations au radiocarbone remontant pour certaines au VII^e siècle apr. J.-C. seulement. Un grand nombre de haches et de houes en pierre, parfois partiellement polie, a été produit à partir de la roche volcanique locale. Des ateliers de fabrication de ces objets ont été localisés dans plusieurs zones côtières de Bioko et certains indices semblent attester leur commerce sur le continent. En l'absence de minerai de fer sur l'île, ses habitants semblent conserver des techniques purement « néolithiques » jusqu'à une période relativement récente.

Dans la région de Libreville, les plus anciennes poteries connues à ce jour proviennent de sites se trouvant le long des rives occidentales de l'estuaire du Gabon. Ces sites sont datés d'une période comprise entre les III^e et II^e millénaires av. J.-C. (Clist, 1989). Là, et plus particulièrement près de Rivière Denis, la poterie présente des ressemblances avec celle d'Obobogo et est associée à des outils en pierre. La présence et l'exploitation de palmiers sont indiquées par l'analyse des phytolithes ainsi que par la découverte de fragments d'amandes dans les dépôts archéologiques. Dans la zone occupée à présent par l'agglomération de Libreville, la connaissance de la céramique pourrait remonter au IV^e millénaire av. J.-C., comme c'est le cas à Nzogobeyok et Owendo. Cette activité « néolithique » primitive demeure méconnue et sa datation demande confirmation.

Notre connaissance du groupe dit d'Okala est plus assurée. Celui-ci est représenté par plusieurs sites des environs de Libreville, où il est daté avec certitude entre les VI^e et II^e siècles av. J.-C. À l'image de leurs contemporains du Cameroun, ces sites sont marqués par la présence de fosses profondes, dont la fonction originelle demeure inconnue. Les outils polis sont typique-

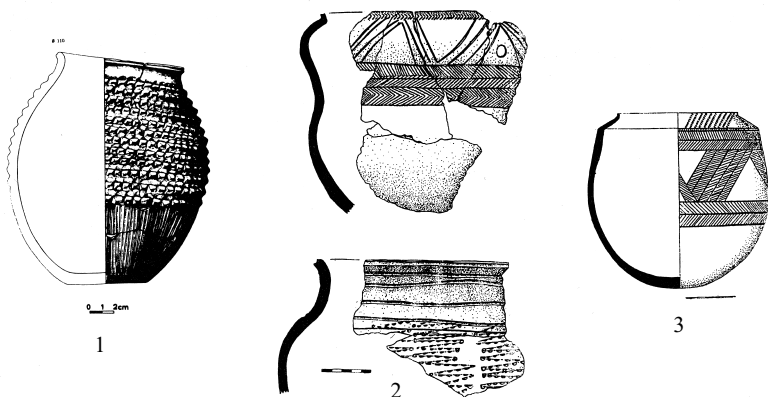


Figure 19 Terres cuites « néolithiques » retrouvées à 1) Obobogo, Cameroun (d'après Claes, 1985), 2) Okala, Gabon (d'après Clist, 1989) et 3) Ndjolé, Gabon (d'après Osllisly; Payot, 1988).

ment en schiste argileux vert et un grand nombre de pierres à rainures et de meules y a été répertorié. La céramique présente des similitudes avec celle des premiers sites de Rivière Denis. On sait à présent que le groupe d'Okala s'étendait sur une large partie de l'Ogooué-Maritime et pénétrait sur une certaine distance à l'intérieur des terres, suivant dans la forêt le cours moyen de l'Ogooué ; il est ainsi attesté à Ikengué, près de la lagune de Fernan-Vaz, à 100 kilomètres au sud-est de Port-Gentil. La présence d'objets en pierre polie loin des régions géologiques d'origine laisse penser que des réseaux d'échanges se sont développés sur des distances pouvant atteindre 200 kilomètres ou même plus.

Les informations dont nous disposons sur les villages gabonais des populations connaissant la céramique mais ignorant la métallurgie ou son utilisation sont désespérément incomplètes. La présence d'habitations sur plusieurs milliers de mètres carrés près de Rivière Denis et à Okala suggère un certain degré de regroupement, tandis que les fosses d'Okala et les grands vases, retrouvés en nombre, semblent indiquer une sédentarisation, ne serait-ce que temporaire. Aucun reste de faune n'a été découvert sur ces sites, dont les seuls vestiges de nourriture végétale sont les noix de palmier à huile, très fréquemment mises au jour. Les meules de pierre étaient probablement utilisées pour la préparation des aliments, mais il faut noter que l'environnement gabonais rend la culture des céréales (ainsi que l'élevage de la plupart des animaux domestiques) fondamentalement improbable. Des sites d'habitation semblables, comme dans la partie orientale de l'estuaire du Gabon, ainsi que la typologie des objets en pierre taillée suggèrent une certaine continuité avec les habitants de culture précéramique de la région. Il est tentant de conclure que ce schéma général, bien qu'incomplet, justifie le classement de ces sites sous l'étiquette « néolithique ».

Tchissanga, près de l'embouchure du Kouilou (Denbow, 1990), constitue aujourd'hui le plus riche des sites datant du I^{er} millénaire av. J.-C. découverts sur la côte congolaise. Les fosses, les poteries, les outils en pierre taillée ou polie et les meules de pierre y sont tous analogues à ceux des sites du Cameroun et du Gabon. À Tchissanga, deux zones contiguës occupées à l'époque préhistorique ont été identifiées. La partie occidentale semble dater du VI^e siècle av. J.-C. et rien *a priori* n'indique que ses habitants connaissent la métallurgie du fer. La seule véritable manifestation de leur mode de subsistance réside dans la découverte d'amandes de palmier. Vers le IV^e siècle av. J.-C., le centre s'est déplacé vers l'est du site. Les outils en pierre sont moins nombreux et la présence de scories de fer donne à penser que les occupants de Tchissanga ont alors commencé à pratiquer la métallurgie ou qu'ils étaient en contact avec des populations de métallurgistes. La portée de cette innovation sera abordée dans une section ultérieure du présent chapitre.

Dans le Bas-Zaïre, la présence de sites « néolithiques » est connue depuis longtemps, mais la possibilité de les étudier de façon approfondie est récente. À partir du IV^e siècle av. J.-C. au moins, les outils en pierre polie et les terres cuites ont été fabriqués dans ce qui se révèle être une zone étroitement circonscrite de quelque 7 000 km², centrée sur le cours inférieur du Zaïre. Désigné sous le nom de « Ngovo » (de Maret, 1986), ce groupe est présent sur des sites à ciel ouvert comme dans des grottes. Ses vases ont généralement une base étroite, parfois plate, et sont décorés de sillons. Comme partout ailleurs en bordure de la forêt équatoriale, le palmier à huile semble avoir contribué à la subsistance des occupants de ces sites. Rien n'indique que le métal était connu dans le Bas-Zaïre avant les premiers siècles de l'ère chrétienne. L'expansion du groupe de Ngovo a probablement atteint les régions les plus septentrionales de ce qui constitue aujourd'hui l'Angola.

Notre propos était jusqu'à présent centré sur les régions de la côte atlantique et l'écotone forêt-savane occidental. Il convient maintenant de passer en revue les éléments archéologiques contemporains dans l'intérieur des terres. Le groupe le plus connu est celui de Batalimo-Maluba, qui s'étendait de la lisière septentrionale de la forêt vers le sud, le long de l'Oubangui. Le site de Batalimo lui-même, à l'extrême sud de la République centrafricaine, couvre plusieurs hectares sur la rive nord de la Lobaye. Il s'agit selon toute vraisemblance d'un centre de production de haches et de houes en pierre polie. La céramique se caractérise par des vases à fond plat et une décoration élaborée. Le site de Batalimo, remontant approximativement au IV^e siècle apr. J.-C., n'a pas, malgré cette date relativement tardive, fourni d'éléments donnant à penser que ses occupants étaient familiarisés avec la métallurgie. Cette observation est particulièrement significative dans la mesure où les conditions naturelles de la forêt équatoriale ne se prêtent pas à la conservation du fer dans un contexte archéologique. Les sites forestiers se trouvant au bord des cours d'eau, comme Maluba, dont la céramique est très proche de celle de Batalimo, sont donc peut-être des sites authentiquement « néolithiques ». Comme sur les autres sites de cette période, de profondes fosses contenant des restes de noix de palmier à huile ont été retrouvées à Maluba. Les reconnaissances archéologiques le long de rivières pénétrant plus profondément encore dans la forêt suggèrent que l'arboriculture est susceptible d'avoir été amplement pratiquée à cette époque (Eggert, 1987). Si les études dans la région n'en sont qu'à leurs débuts, il semble néanmoins raisonnable de conclure que les rives du bassin du Zaïre étaient largement peuplées il y a au moins 2 000 ans.

Il convient également de mentionner dans ce contexte les monuments mégalithiques de la région de Bouar, en République centrafricaine (Vidal, 1969 ; David, 1982). Ces constructions, localement dénommées *tazunu*, sont composées de petits tumulus de pierres surmontés de monolithes et pré-

sentant, d'un seul côté, des cistes sur leur bord. Les *tazunu* n'apparaissent que dans une zone très circonscrite, presque toujours au bord de l'eau. Ils ont probablement été construits entre les IX^e et V^e siècles av. J.-C., à une époque où les habitants de la région étaient encore sans aucun doute caractérisés par des techniques et une économie « néolithiques ». Si les cistes sont susceptibles d'avoir eu une fonction funéraire, cela ne semble pas être le rôle principal des *tazunu*.

Le tableau que l'on peut brosser du « néolithique » dans la région atlantique de l'Afrique centrale comprend deux zones culturelles distinctes. Les régions côtières recèlent des témoignages de la diffusion progressive vers le sud de la céramique, probablement associée à la pratique d'une certaine forme d'horticulture durant les deux derniers siècles avant notre ère. Une dispersion analogue, peut-être légèrement plus récente, a eu lieu le long de la lisière septentrionale de la forêt équatoriale, puis vers le sud le long des vallées des principaux cours d'eau. En comparaison avec les sites des populations antérieures de chasseurs-cueilleurs, les villages « néolithiques » sont plus étendus et ont à l'évidence connu une occupation prolongée. Il est probable qu'il s'agit là du reflet archéologique de la dispersion progressive de petits groupes d'agriculteurs en direction du sud et du sud-est à partir de la savane nigéro-camerounaise. Ces groupes n'ont probablement occupé que certaines régions précises, coexistant avec les chasseurs-cueilleurs indigènes, qu'ils ont progressivement absorbés au sein de leur société.

16.3

Le « Néolithique » en Afrique orientale

David W. Phillipson

Au début du I^{er} millénaire av. J.-C., la majeure partie de l'Afrique orientale était occupée par des populations dont la subsistance reposait, du moins dans une certaine mesure, sur l'élevage d'animaux domestiques. Les conditions dans lesquelles cette situation s'est mise en place ont été abordées dans le volume précédent de la présente *Histoire*. Il convient à présent d'aborder les principales caractéristiques de ces sociétés d'éleveurs et tout particulièrement leurs aspects culturels et techniques. Il faut néanmoins préciser que nous ne disposons, pour un grand nombre de régions, que de très peu d'informations fiables sur l'importance de la culture d'aliments végétaux dans ces populations. Lorsque les recherches adéquates auront été entreprises, il est probable que l'on reverra à la baisse la part jusqu'à présent attribuée à l'élevage dans la production agricole de l'Afrique orientale.

Dans plusieurs régions d'Afrique, l'élevage d'animaux domestiques est une activité prestigieuse, ce qui n'est peut-être pas sans rapport avec le fait que, dans les sociétés africaines traditionnelles, elle est presque exclusivement masculine. Ses fréquentes représentations rupestres en Afrique orientale, ainsi que les nombreux ossements animaux retrouvés lors de fouilles archéologiques, expliquent pourquoi notre connaissance de l'élevage est bien plus étendue que celle des plantes cultivées à l'époque préhistorique. Toutefois, des études botaniques et linguistiques laissent penser qu'il nous reste encore beaucoup à apprendre sur le rôle de l'agriculture dans les anciennes sociétés d'Afrique orientale.

En Éthiopie et en Somalie, l'art rupestre, très présent dans les régions des hauts plateaux, témoigne de l'existence de l'élevage à une époque reculée. La chronologie de ces représentations reste controversée, mais il est presque inconcevable qu'un grand nombre d'entre elles n'appartiennent pas à la période qui nous intéresse. Les peintures et, plus rarement, les gravures mon-

trent que les taches des bestiaux et la forme de leurs cornes intéressent tout particulièrement les artistes ainsi que, sans aucun doute, les pasteurs eux-mêmes. Les pis sont bien souvent mis en avant, indiquant que la traite constitue une pratique importante. Ces caractéristiques apparaissent plus clairement dans l'art primitif : les exemples plus récents sont de plus en plus stylisés (Brandt et Carder, 1987).

Une peinture revêtant un intérêt particulier a été préservée à Ba'ati Facada, près d'Adigrat. Elle représente, sous une forme quelque peu stylisée, un cultivateur guidant une charrue tirée par deux bœufs (Phillipson, 1990b). Bien que l'âge exact de cette peinture soit encore inconnu, elle est importante dans la mesure où elle fournit une preuve archéologique de l'utilisation de la charrue depuis l'époque préhistorique dans la seule partie de l'Afrique subsaharienne où elle est connue avant la colonisation.

Les volumes I et II de la présente *Histoire* montrent que, dès la période préhistorique tardive, les habitants de ce que nous appelons maintenant l'Éthiopie et l'Érythrée cultivaient une large gamme de plantes indigènes ou importées d'autres régions. Bien qu'il manque dans presque tous les cas des preuves permettant une datation précise, il est très probable que, dès le début du I^{er} millénaire av. J.-C., si ce n'est avant, une dichotomie économique a déjà existé sur les hauts plateaux entre les cultivateurs de céréales au nord et d'*ensete* au sud. La seule preuve archéologique directe concernant les cultures en place à cette époque nous vient des grottes de Natchabiet et de Lalibela, à l'est du lac Tana, où sont représentés, vers le milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., l'orge, le pois chiche et certains autres légumes non identifiés (Dombrowski, 1970, et Phillipson, 1993). Les objets fabriqués associés sont en pierre taillée, ce qui laisse supposer que la métallurgie était encore inconnue dans la région.

L'art rupestre met l'accent sur la représentation du bétail, montrant que ces animaux avaient un statut particulier ou une grande importance économique, voire les deux. Les peintures les plus anciennes représentent des bovins sans bosse à longues cornes, indiquant que les bovins à bosse et à cornes courtes plus tardifs ont vraisemblablement été introduits par la mer Rouge, peut-être à partir du VII^e siècle av. J.-C. Des ossements d'animaux ont été retrouvés sur des sites archéologiques datant de cette période à Gobedra, près d'Axoum, dans les grottes de Lalibela et sur le lac Besaka, à l'ouest d'Harar. Il est très probable que le petit bétail (moutons et chèvres) a également été élevé à la même époque, et l'on trouve de plus en plus de traces de l'utilisation du chameau, en particulier dans les plaines.

Plus loin vers le sud de l'Afrique orientale, un plus grand nombre de fouilles ont été entreprises et davantage d'informations sont par conséquent disponibles concernant certains aspects de la préhistoire de la région pendant la période qui nous intéresse ici. Les processus de formation des sociétés

africaines orientales du « néolithique pastoral » ont été abordés dans le deuxième volume de la présente *Histoire*. Au VIII^e siècle av. J.-C., ces communautés sont bien établies. Leur céramique, très variée, a été décrite en détail, tout comme leurs objets majoritairement microlithiques en pierre taillée. Il est évident que la métallurgie était inconnue et que les pierres fines, l'obsidienne notamment, ont connu une large diffusion, peut-être grâce au troc ou au commerce. Les sites du « néolithique pastoral » ont fourni un abondant matériel ostéologique et nous en savons donc beaucoup sur les viandes consommées, sur la part, extrêmement variable, de la chasse dans l'alimentation et sur la gestion des troupeaux (Robertshaw, 1989). En revanche, nous ne disposons de quasiment aucune information sur l'exploitation des plantes, et la question de savoir si les populations d'Afrique orientale du « néolithique pastoral » en cultivent reste sujette à controverse. Ce sont d'ailleurs des études linguistiques et ethnographiques, et non archéologiques, qui ont fait apparaître l'éventualité de l'existence de cultures. À la lumière de ces indications, la dénomination « néolithique pastoral », désormais couramment utilisée dans les textes traitant de cette période, pourrait s'avérer trompeuse.

Le modèle général établi dans la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C. reste le même dans la plupart des régions pendant de nombreux siècles. Centrée sur l'escarpement de Mau, l'industrie élémentéitienne perdure sans beaucoup évoluer jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Elle se caractérise par de grandes lames en obsidienne à double tranchant, une céramique ne présentant généralement pas de décoration et la pratique de la crémation des morts (Robertshaw, 1988). Ailleurs sur les hauts plateaux est-africains, des groupements discrets sont plus difficiles à identifier. La pratique de l'élevage et son intensité varient considérablement, tout comme la typologie des pierres utilisées et celle des terres cuites. L'établissement de différentes catégories de « pièces » de céramique en fonction de leur décoration a donné lieu à une grande confusion. Une caractéristique commune à toutes ces sociétés, et qui les distingue des communautés contemporaines d'Élémentéitiens, est la pratique de l'inhumation des défunts, généralement sous un cairn de pierres, au lieu de la crémation. Avec les morts sont fréquemment enterrés des bols et des plats en pierre, que l'on retrouve également sur les lieux d'habitation, mais dont la fonction originelle demeure inconnue. Les assemblages fauniques incluent presque toujours des restes d'animaux domestiques, mais avec une fréquence très variable par rapport aux restes d'animaux sauvages. Au sein des troupeaux domestiques, les bovins et le petit bétail sont présents dans des proportions variables. La vaste dispersion de l'obsidienne par rapport à ses sources géologiques, notamment autour du lac Naivasha, semble indiquer une grande mobilité. Il paraît probable que cette hétérogénéité archéologique reflète une situation dans laquelle des tranches de la société ou

de sociétés vivaient dans des circonstances différentes en privilégiant des objectifs économiques distincts, peut-être sur une base saisonnière. Reste à démontrer si cette hypothèse suffit à expliquer toutes les variations constatées par l'archéologie.

L'une des études archéologiques les plus instructives relatives à cette période de la préhistoire de l'Afrique orientale est celle menée par Robertshaw (1990) dans la région de Mara, au sud du Kenya. Jusqu'aux environs de 400 av. J.-C., les habitants de cette zone étaient surtout en contact avec des régions de l'Est ; par la suite, des liens se sont développés avec l'Elmentéitien. En dépit de l'abondante vie sauvage de la région, la chasse était presque inconnue et, en ce qui concerne les animaux domestiques, les moutons et les chèvres étaient très majoritaires dans les troupeaux, en particulier pendant la période pré-elmentéitienne.

Des études entreprises à la fin du ^{xx}^e siècle ont également fait la lumière sur le bassin du lac Victoria pendant le dernier millénaire avant notre ère. Nous savons à présent que la céramique dite de Kansyore apparaît au tout début de la période qui nous intéresse, et peut-être même avant. Les bovins et le petit bétail sont présents bien avant que ne soit introduite dans la région la métallurgie, dont il sera question plus loin. Les informations les plus complètes sur ces phénomènes nous viennent des fouilles que Robertshaw (1991) et Karega-Munene (1994) ont successivement conduites à Gogo Falls, dans le sud-ouest du Kenya.

Les plaines côtières d'Afrique orientale ont probablement longtemps continué d'être occupées par des populations nomades de chasseurs-cueilleurs utilisant des outils en pierre. Les vestiges de ces peuples sont mal connus.

L'étendue géographique du phénomène archéologique exposé ci-dessus est nettement circonscrite. Pendant le I^{er} millénaire av. J.-C., la production de nourriture (agriculture, élevage ou les deux) est répandue dans la moitié nord de l'Afrique ; sa limite la plus méridionale se trouve près de l'embouchure du Zaïre à l'ouest, dans la plaine du Serengeti à l'est. Ces populations agricoles primitives ne connaissent pas la métallurgie et possèdent des outils en pierre, taillée ou polie. La céramique est très courante et très répandue. Dans les régions plus méridionales d'Afrique, il semble toutefois que la production de nourriture et la céramique soient, à cette époque, totalement inconnues. Elles n'apparaissent pas dans les données archéologiques d'Afrique subéquatoriale avant l'avènement de la métallurgie. Il est donc intéressant d'essayer brièvement de comprendre pourquoi.

Il est possible que la faible densité de population, combinée à la richesse des ressources en nourriture des régions de savane plus méridionales, n'ait pas incité au développement de modes d'agriculture ou d'élevage. Le conservatisme traditionnel et le style de vie fondé sur la chasse et la

cueillette, bien adapté et durable, des habitants de langue khoisan de la région constituent peut-être également des facteurs déterminants. Quoiqu'il en soit, l'apparition de l'agriculture dans la moitié méridionale de l'Afrique devra attendre les grands mouvements de population liés aux premiers temps de la métallurgie.

16.4

Les premiers peuples métallurgistes en Afrique occidentale

Nwanna Nzewunwa
(révisé par David W. Phillipson)

Voir l'illustration 89

Jusqu'à une date récente, un grand nombre de reconstructions historiques, archéologiques et anthropologiques ont laissé croire que le développement socio-économique de l'Afrique occidentale était déterminé par le Sahara ou des régions plus septentrionales. Les recherches actuelles font toutefois planer de sérieux doutes sur la justesse de ces conclusions (McIntosh et McIntosh, 1988, p. 101).

Le développement de sociétés agricoles en Afrique occidentale a été décrit dans les deux premiers volumes de la présente *Histoire*, tandis que leur épanouissement au début du I^{er} millénaire av. J.-C. a été abordé dans les chapitres précédents. Les études archéologiques nous apprennent que, au milieu de ce millénaire, on trouve beaucoup de villages de cultivateurs sédentarisés et que la métallurgie commence à se développer dans certaines régions, en même temps que voient le jour des réalisations artistiques de grande qualité, notamment en argile (Fagg, 1959 ; Shaw, 1978). Nous ignorons encore presque tout des détails de ces phénomènes et des sociétés qui y sont associées ; la réponse à nos interrogations exige de poursuivre plus avant les recherches archéologiques dans les zones concernées. Il est toutefois fortement probable que ces communautés sont devenues de plus en plus complexes à mesure de leur développement.

Les éléments dont nous disposons suggèrent que, au début du I^{er} millénaire apr. J.-C., l'Afrique occidentale réunissait déjà les conditions qui

allaient permettre par la suite aux populations de développer une structure sociale plus élaborée, de réaliser des progrès techniques, d'entretenir des échanges commerciaux locaux et régionaux, d'amplifier des interactions et des interdépendances entre communautés et de favoriser la spécialisation et la division du travail à l'intérieur de chaque société. Ce sont là des facteurs importants qui engendrent une accumulation de richesses, la naissance d'une demande de biens de consommation, une différenciation statutaire à l'intérieur de la société, le regroupement des villages et l'essor de centres urbains, la personnification du pouvoir et la venue de populations étrangères qui traversent le Sahara à la recherche de biens ou de services à échanger. Voilà une partie des points qui seront abordés dans cette section pour tenter de faire la lumière sur cette période importante mais méconnue de l'histoire de l'Afrique occidentale.

Des études archéologiques menées à la fin du xx^e siècle dans la région d'Agadez au Niger, et plus particulièrement sur les sites d'Akwaten, d'Azelik, d'Afundun et de Sekiret, ont produit de nouveaux témoignages, quelque peu controversés il est vrai, sur les débuts de la fusion du cuivre en Afrique occidentale. Les affirmations selon lesquelles cette activité aurait pu voir le jour dès 2000 av. J.-C. sont aujourd'hui discréditées, bien que des pointes de flèche et d'autres objets de petite taille aient pu être martelés à partir de cuivre d'origine locale pendant le II^e millénaire. En revanche, l'existence de la métallurgie est confirmée dans la région d'Azelik entre 800 av. J.-C. et 100 apr. J.-C., et sa pratique s'est intensifiée au cours des siècles suivants. La production, principalement des pointes de flèche, des lames et des épingles, a fait l'objet d'un commerce s'étendant jusqu'à Aïr à quelque 300 kilomètres au nord-est.

Des gisements de malachite ont également été exploités à la même époque aux environs d'Akjoujt en Mauritanie. L'analyse d'outils en cuivre provenant de sites dispersés du sud et de l'ouest du pays montre que le métal était produit dans cette région, et non pas importé du Nord comme on le pensait auparavant. Au Sénégal, Thilman et Ravise (1980) ont découvert que la technique du moulage du cuivre à la cire perdue a été employée au Sinthiou Bara à partir du v^e siècle apr. J.-C. : on peut vraisemblablement voir là l'origine de la tradition de la métallurgie du cuivre et du bronze qui se révèle plus tard florissante dans de nombreuses régions d'Afrique occidentale, notamment à Igbo Ukwu et à Ifé. Il n'est plus possible de douter du fait que les techniques employées, la fusion comme le moulage à la cire perdue, sont des évolutions purement indigènes qui ne doivent que peu, voire rien, à d'autres civilisations du cuivre. En revanche, l'utilisation du cuivre en Afrique occidentale ne paraît pas avoir précédé le développement du travail du fer, ou du moins semble n'avoir aucun lien avec celui-ci. Les recherches portant sur les débuts de la métallurgie du fer en Afrique occidentale se sont surtout concen-

trées sur la question de son origine: a-t-elle été inventée localement ou bien importée, par diffusion ou selon un autre procédé, depuis le nord du Sahara ? La quantité de données fiables dont nous disposons pour répondre à cette interrogation, ou même pour illustrer et dater les techniques employées, est terriblement limitée. Des datations effectuées au carbone 14 isolées ont parfois fait l'objet d'une attention injustifiée, et ce malgré les difficultés avérées pour éliminer les effets des restes carbonisés du bois dur utilisé pour la fusion et pour étalonner les datations relatives à cette période. C'est ainsi qu'au Niger, dans la région de Do Dimmi, la date de 750 av. J.-C. environ a été avancée pour le travail du fer, alors que les sites correspondants semblent être postérieurs de près de 1 000 ans.

Les témoignages les plus intéressants de la métallurgie primitive du fer en Afrique occidentale sont ceux de la culture dite de Nok, centrée sur le plateau de Jos, au Nigéria. Cette région a attiré l'attention des archéologues après qu'y ont été retrouvées, dans des dépôts alluviaux exploités pour leur contenu en étain, de fines statuettes en terre cuite, anthropomorphes ou non. Des fouilles entreprises à Taruga ont montré que ces figurines étaient associées à des traces d'industrie du fer, 20 dépôts de scories et des vestiges de fours à évacuation de scories y ayant été découverts. Treize fours au total ont été étudiés à Taruga, l'analyse au radiocarbone renvoyant à plusieurs reprises à des dates comprises entre les ^v^e et ⁱⁱⁱ^e siècles av. J.-C. Dans la mesure où aucun objet en pierre n'y est associé, on peut conclure que les habitants du site n'utilisaient que du fer à l'époque (Shaw, 1978, p. 80).

Les découvertes de Nok démontrent que les traditions artistiques figuratives d'Afrique occidentale remontent au I^{er} millénaire av. J.-C. Ces figurines en terre cuite représentent des hommes et des femmes, fournissant ainsi d'importantes informations sur leurs activités, leurs vêtements, leurs coiffures, leurs caractéristiques et leurs infirmités physiques. Des animaux, notamment des singes, des éléphants et des serpents, sont également représentés. Il a été avancé (Shaw, 1978, p. 82) que les figurines de Nok ont pu être fabriquées et utilisées pour des cultes liés à la fertilité de la terre, auquel cas leurs similitudes stylistiques avec l'art figuratif de périodes plus tardives pourraient refléter des fonctions semblables. Dans la première moitié du I^{er} millénaire apr. J.-C., des figurines en terre cuite de styles locaux très distincts ont été fabriquées dans des régions très éloignées les unes des autres, comme dans le delta du Niger, dans la région du Kainji, au Nigéria, et dans les plaines bordant le lac Tchad.

Dans la région du barrage de Kainji, dans la vallée du moyen Niger, un projet de fouilles de sauvetage a mis au jour à la fin des années 1960 les traces de sites primitifs habités par des peuples pratiquant la métallurgie du fer, datés entre les ⁱⁱ^e et ^v^e siècles apr. J.-C., comme à Yelwa, Baha et Ulaira. Les fourneaux semblent être du même type que ceux retrouvés à Taruga.

Plusieurs sites du Ghana, notamment Brong Ahafo, Begho et Atwetwe-booso, fournissent des preuves de l'existence du travail du fer entre le II^e siècle av. J.-C. et le III^e siècle apr. J.-C. ; toutefois, peu de détails ont malheureusement été rendus publics sur les types de fours ou les objets en métal qui y sont associés. Les recherches menées à Daboya, lorsqu'elles seront entièrement publiées, pourraient bien éclairer la transition entre la fabrication d'outils en pierre et la métallurgie.

Dans le nord du Nigéria, rien n'indique que le fer était utilisé avant la seconde moitié du I^{er} millénaire apr. J.-C. Il en va de même plus à l'ouest, la date la plus lointaine à laquelle est attestée la métallurgie du fer au Sénégal étant comprise entre les V^e et VIII^e siècles apr. J.-C., à Sinthiou Bara (Thilmans et Ravise, 1980), où l'on utilisait des fours à évacuation de scories. Il ne faut toutefois pas accorder trop de crédit à ces éléments négatifs en raison du faible nombre de recherches archéologiques effectuées jusqu'à présent.

Il semblerait donc que de nombreuses preuves témoignent d'une activité métallurgique dans beaucoup de régions d'Afrique occidentale à partir du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. environ. Le travail du cuivre était à l'origine limité aux zones riches en minerai le contenant, tandis que le fer était beaucoup plus répandu. Dès la découverte de la technique adéquate, la métallurgie du fer s'est rapidement diffusée, ses avantages adaptatifs étant évidents. Malgré l'importante quantité de travail nécessaire à leur fabrication, les outils en fer facilitaient grandement l'agriculture, y compris le défrichement de la végétation naturelle lorsque cela s'avérait nécessaire. Les progrès de l'agriculture ont vraisemblablement permis des accroissements de population dans des zones données et ont facilité l'expansion humaine dans des régions forestières. La disponibilité régionale des minerais et des autres ressources (notamment le charbon de bois) nécessaires à la production de métal ont favorisé la mise en place de réseaux d'échanges. L'augmentation de la densité de population et le développement d'échanges interrégionaux sont susceptibles d'avoir encouragé la concentration des richesses et de l'autorité politique dans les mains de certains individus ou groupes. Chuku et Nzewunwa (1990) ont montré que, dans l'est du Nigeria, le métal était utilisé comme un symbole de statut social et de pouvoir ; des phénomènes analogues ont été observés dans d'autres régions d'Afrique occidentale. Le métal était employé lors des rites d'initiation et des attributions de titres ; utilisé comme monnaie, il servait également à la production des symboles de fonction sociale. Il est ainsi facile d'apprécier la relation entre les métaux, en particulier le fer, et le développement de structures sociales et politiques complexes dans les sociétés d'Afrique occidentale.

Il convient d'accorder une attention toute particulière à deux types de monuments funéraires qui, bien qu'ils soient pour le moment encore mal compris, semblent remonter à la période étudiée ici. Les tumulus sont très

fréquents dans la savane entre la Sénégalie et la boucle du Niger. Il s'agit parfois de grandes constructions très élaborées, et des fouilles méticuleuses menées avec des méthodes modernes pourraient sûrement fournir de précieuses informations sur les pratiques funéraires auxquelles ils sont associés. Au Sénégal et en Gambie, des mégalithes, comprenant des cercles mégalithiques et des pierres levées isolées, semblent au moins pour certains dater de la même époque, tout comme les imposantes sculptures anthropomorphiques en pierre retrouvées à Esie et dans la région de la Cross River au Nigéria.

S'intéressant aux premiers développements des échanges commerciaux ouest-africains, un grand nombre d'historiens ont presque exclusivement concentré leurs recherches sur les relations transsahariennes, à tel point que pratiquement personne n'a encore étudié les réseaux d'échanges locaux à l'intérieur de l'Afrique de l'Ouest. Le commerce transsaharien fait l'objet de descriptions précises dans les sources arabes qui fournissent bien souvent des indices aux archéologues. La détermination archéologique de liens commerciaux et d'échanges présuppose que l'on est en mesure d'identifier les objets ou les denrées dont la provenance est étrangère à la zone étudiée ; or, même aujourd'hui, les recherches nécessaires ne couvrent que certaines régions. Il faut également reconnaître qu'un grand nombre de ces objets sont composés de matériaux rarement préservés dans les témoignages archéologiques disponibles.

Il n'y a en fait aucune preuve tangible d'un développement important du commerce transsaharien avant le VIII^e siècle apr. J.-C. Comme il sera exposé dans un prochain volume de la présente *Histoire*, l'évolution significative de la complexité sociopolitique attestée dans diverses régions d'Afrique occidentale aux environs de la fin du I^{er} millénaire apr. J.-C. peut tout à fait avoir été stimulée par l'essor de ces relations commerciales à longue distance. Quoi qu'il en soit, dans le contexte qui nous intéresse, il faut avant tout garder à l'esprit que c'est durant les 1 000 années qui ont précédé le VIII^e siècle apr. J.-C. que leurs fondations ont été posées, au cours d'un processus essentiellement, si ce n'est exclusivement, indigène.

Il est donc à présent opportun d'entreprendre une étude de la vie en Afrique occidentale pendant les 1 000 ans qui séparent l'apparition de la métallurgie de l'établissement de relations commerciales transsahariennes. Malgré le peu d'attention qui a été accordé à ce sujet, il est clair que cette période revêt une importance majeure dans la perspective de l'épanouissement culturel que connaît par la suite l'Afrique occidentale. Des voyageurs arabes de la fin du I^{er} millénaire apr. J.-C. ont livré leurs observations sur la cohésion sociale et politique des populations qu'ils rencontraient au sud du Sahara, sur la taille de leurs villes, leurs richesses, leurs armées et la complexité de leurs rites funéraires. Nombre de ces faits sont illustrés par les

recherches entreprises par S. et R. McIntosh (1980) à Jenné-Jeno, à l'intérieur du delta du Niger. Koumbi Saleh et Aoudaghost étaient des zones urbaines avant le VIII^e siècle apr. J.-C. et l'on sait à présent que des phénomènes semblables ont eu lieu plus loin vers le sud, dans l'actuel Ghana. L'évolution de la zone urbaine de Bono Manso peut être retracée depuis le III^e ou le IV^e siècle apr. J.-C. L'importante cité commerciale de Begho, qui entre les VII^e et XII^e siècles apr. J.-C. sert de plate-forme d'échanges entre les produits de la forêt et ceux de la savane, a vu le jour dès le II^e siècle apr. J.-C.

16.5

L'Éthiopie axoumite et préaxoumite

Francis Anfray

Voir les illustrations 90 et 91

La préhistoire tardive de l'Éthiopie demeure largement méconnue. La plupart des données que nous possédons ne proviennent pas de fouilles archéologiques, mais d'études de l'art rupestre et de recherches linguistiques. Il est évident que la production de nourriture, liée à la fois à l'élevage et aux diverses formes d'agriculture, est pratiquée dans plusieurs régions pendant les derniers millénaires avant l'ère chrétienne. Toutefois, dans le nord de l'Éthiopie et dans certaines parties de l'Érythrée, les informations que nous détenons à partir du VI^e siècle av. J.-C. sont bien plus complètes et témoignent d'une croissance rapide de la remarquable complexité des structures sociopolitiques.

En plusieurs endroits, notamment à Yeha, Haoulti et Matara, d'importantes communautés se sont regroupées et ont constitué de vastes sites d'habitation (Anfray, 1990).

Ces communautés et leur culture sont généralement désignées par le terme quelque peu inadéquat de « préaxoumites ». Édifices à la maçonnerie soigneusement ornée, sculptures monumentales de pierre, inscriptions, objets de métal et céramiques, tous ces éléments témoignent du niveau technique atteint par les habitants de ces sites. Les étapes de la formation de cette culture n'ont pas été identifiées en Éthiopie même et quelques-uns de ses aspects, notamment les inscriptions, les sculptures et certains traits architecturaux, sont susceptibles de provenir d'une source sabéenne du sud de l'Arabie, peut-être importée par des immigrants. Le monument préaxoumite le plus remarquable subsistant aujourd'hui est le temple de Yeha, dans le Tigré, dont les murs finement ornés ont traversé les siècles et se dressent encore à 11 mètres du sol.

Les inscriptions fournissent de précieux renseignements. Elles font allusion à l'existence d'un royaume appelé DMT (Daamat ?) et donnent des noms de souverains et de dieux. Néanmoins, même si Saba a sans aucun doute considérablement influencé le royaume de Daamat, il ne faut pas sous-estimer les éléments indigènes de la culture éthiopienne à cette époque. Vers l'ouest, des relations avec la vallée du Nil sont également établies, comme en témoigne une jarre d'albâtre retrouvée dans la tombe de Daaro-Mikael à Yeha, identique à celles datées du VI^e siècle av. J.-C. provenant de Nouri, au Soudan. Des armes en fer et des outils découverts à Yeha et Hawlti peuvent attester des relations analogues avec Méroé à partir du VI^e siècle av. J.-C.

La période allant du III^e siècle av. J.-C. au I^{er} siècle apr. J.-C. est particulièrement méconnue au nord de l'Éthiopie. Aucun monument ni inscription officielle ne peut être attribué de façon certaine à cette époque dite intermédiaire. En Érythrée, les graffiti ne fournissent que les noms de certains peuples et divinités. Deux bols en bronze décorés avec des motifs animaliers et floraux retrouvés à Addi-Gelemo ont peut-être été importés de Méroé. Des éléments datant d'époques plus tardives montrent que de nombreuses caractéristiques antérieures ont perduré pendant cette période, mais les principaux vestiges archéologiques nous font toujours défaut. C'est néanmoins sur les fondations de cette culture de transition méconnue que naît la civilisation d'Axoum.

Le nom d'Axoum apparaît pour la première fois à la fin du I^{er} siècle apr. J.-C. dans le *Périple de la mer Érythrée*, un guide maritime rédigé en grec, vraisemblablement par un marchand d'Alexandrie (Casson, 1989). Dans ce texte, il est fait état de la « cité du peuple qu'on appelle axoumite », laquelle se trouve à huit jours d'Adoulis, l'ancien port situé sur la côte de la mer Rouge à une courte distance au sud de l'actuelle Massawa. Au II^e siècle apr. J.-C., la *Géographie* de Ptolémée mentionne également Axoum. Ces auteurs nous livrent les premiers renseignements écrits relatifs aux terres ainsi qu'aux marchés d'Axoum et à leurs nombreuses marchandises, parmi lesquelles l'ivoire semble être la plus exportée. La première occurrence de ce nom dans une source éthiopienne apparaît dans une inscription gravée sur un objet métallique daté de 200 apr. J.-C. environ et retrouvé à Addi-Gelemo, dans le Tigré oriental.

Axoum, l'ancienne capitale, était située sur le plateau du Tigré, à 2 100 mètres d'altitude (Kobishchanov, 1979 ; Munro-Hay, 1991). Le site était protégé au nord par les deux hautes collines de Beta-Giyorgis et May-Qoho, tandis qu'une vaste plaine s'étendait au sud. L'actuelle ville d'Axoum recouvre une grande partie de l'ancien site. La profusion de pierres de construction, d'eau et sans doute de bois a contribué au choix de ce site, qui est devenu un marché à la croisée de routes commerciales par lesquelles transitait une grande variété de marchandises entre l'arrière-pays et les côtes de la mer Rouge. Dans son *Histoire naturelle*, Pline l'Ancien décrit le port

d'Adoulis comme un centre commercial où les produits et les matières premières issus de l'intérieur des terres étaient échangés contre les articles de luxe en provenance du monde méditerranéen et, dans une moindre mesure, des pays bordant l'océan Indien. Axoum est rapidement devenue la métropole (c'est en effet le terme employé pour la décrire par l'auteur du *Périple de la mer Érythrée* à la fin du I^{er} siècle apr. J.-C.) d'un royaume dont les frontières se situaient approximativement entre le Takazzé à l'ouest et la mer Rouge à l'est, entre Barka au nord et les monts Alaghi au sud. Le territoire ainsi défini couvre la majeure partie de l'Érythrée et du Tigré actuels.

De précieuses informations sur le royaume d'Axoum vers le III^e siècle apr. J.-C. nous sont données par une inscription traditionnellement connue sous le nom de *Monumentum Adulitanum*. Le texte original, gravé en grec sur un trône de pierre situé à proximité d'Adoulis, a été perdu, mais il est parvenu jusqu'à nous par le biais d'une transcription réalisée au VI^e siècle apr. J.-C. par le marchand Cosmas Indicopleustès. Ce document, éloge d'un roi axoumite dont l'identité nous est malheureusement inconnue, fournit la liste d'une vingtaine de noms de peuples habitant pour la plupart des « montagnes inhospitalières » entourant le territoire axoumite. Il raconte comment le souverain fait la guerre à ces peuples et se réserve une partie du butin. Par la suite, cette inscription relate des campagnes militaires de l'autre côté de la mer Rouge, « depuis la ville de Leuké jusqu'aux territoires des Sabéens » en Arabie. Ces informations concordent avec des inscriptions sud-arabiques datées du III^e siècle apr. J.-C. décrivant l'expansion éthiopienne et axoumite à l'est de la mer Rouge à cette époque.

L'importance que revêtent ces textes réside surtout dans le fait que, considérés dans leur ensemble, ils illustrent la montée en puissance progressive du royaume d'Axoum, principalement aux dépens des pays voisins sur lesquels il exerce une autorité de plus en plus forte. Le pouvoir d'Axoum culmine au III^e siècle apr. J.-C. ; ainsi, vers 240, l'auteur perse Mani écrit : « Il y a quatre grands royaumes dans le monde : le premier est le royaume de Babylone et de la Perse ; le second est l'Empire romain ; le troisième est le royaume des Axoumites ; le quatrième est le royaume de Silis [la Chine ?]. » Les trois premiers siècles de l'ère chrétienne constituent ainsi une période de prospérité croissante pour les Axoumites, qui prennent assurément part au commerce florissant de la mer Rouge. C'est à cette époque que les rois d'Axoum commencent à battre monnaie. Des pièces d'or, d'argent et de bronze sont frappées à l'effigie des souverains régnants et nous révèlent, en grec, leurs noms et titres. Ces rois sont Endybis, Aphilas, Ousanas et Waseba, et ces premières pièces portent les symboles religieux traditionnels du disque et du croissant.

Le roi Ezana est la grande figure d'Axoum au IV^e siècle apr. J.-C. Les dates de son règne ne sont pas connues avec certitude, mais la période située entre 330 et 356 est suggérée par un certain nombre d'éléments, notamment

les épigraphes et les sources romaines, parmi lesquelles une lettre de l'empereur Constance II et l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin d'Aquilée. Ezana apparaît dans un grand nombre d'inscriptions retrouvées à Axoum. Rédigées en grec, en sudarabique et en éthiopien, elles livrent des détails sur les campagnes menées contre les ennemis d'Axoum, parmi lesquels les nomades bedjas, qui font l'objet d'une mention particulière. La titulature et le style royaux ouvrant les récits figurant sur ces inscriptions ne nous permettent certes pas de connaître la réelle étendue du territoire axoumite, mais nous renseignent sur les prétentions du souverain sur des régions qui pour la plupart n'étaient pas directement sous son contrôle. L'une de ces inscriptions, relatant une expédition contre les Nobas, commence ainsi :

« Par la puissance du Seigneur du ciel, qui, au ciel et sur terre, est victorieux pour moi, moi, Ezana, fils de Ella-Amida, l'homme de Halen, roi d'Axoum, de Himyar, de Raydan, de Saba, de Sahlen, de Seyamo, des Bedjas et des Sasous, roi des rois, fils de Ella-Amida, qui n'est pas vaincu par l'ennemi [...] »

Au cours du règne d'Ezana a lieu un événement d'une importance considérable pour l'histoire ultérieure de l'Éthiopie : l'introduction du christianisme. Notons que dans l'inscription reprise ci-dessus, le roi se place sous la protection du « Seigneur du ciel » alors que, dans un autre texte, il se déclare « serviteur du Christ ». Vers la fin du IV^e siècle apr. J.-C., Rufin d'Aquilée dépeint ainsi les débuts de l'évangélisation dans son *Histoire ecclésiastique* : un jeune homme de Tyr appelé Frumentius, qui courait l'aventure autour de la mer Rouge, arrive finalement à la cour d'Axoum, puis prend la direction d'Alexandrie. Là, il rencontre le patriarche Athanase, qui le consacre évêque (Athanase a lui-même atteint ce rang en 328). De retour à Axoum, Frumentius y propage le christianisme nicéen. Plus tard, en 356, l'empereur romain Constance II adresse une lettre aux souverains axoumites pour tenter, en vain, de les convertir à la doctrine rivale, l'arianisme.

Le christianisme s'enracine alors progressivement dans le pays, même si nous ne savons pas de quelle manière est poursuivie l'action de Frumentius. La forte influence égyptienne se maintient et l'Église d'Axoum adopte la foi monophysite. Depuis cette époque, et jusqu'à une date récente, l'Église éthiopienne est restée très dépendante de celle d'Égypte. Il faut également ajouter que c'est par le prosélytisme des moines égyptiens, et probablement syriens, que les fondations de la vie monastique sont posées dans le nord de l'Éthiopie et que plusieurs monastères sont construits, dont beaucoup survivent encore de nos jours.

Au VI^e siècle apr. J.-C., Axoum connaît une nouvelle période d'expansion. À l'instigation de Byzance, le roi Kaleb intervient par deux fois en Ara-

bie du Sud. Dans sa *Topographie chrétienne*, Cosmas Indicopleustès, qui se trouve à Adoulis vers 517, raconte : « Au temps où j'étais dans cette région, au début du règne de Justin, empereur des Romains, Ellatzbaas (Kaleb), pour lors roi des Axoumites, était sur le point d'aller en guerre contre les Himyarites. » Kaleb s'engage en effet dans une guerre en 518, puis une nouvelle fois en 525, en guise de représailles contre Dhu Nuwas, un Arabe de religion juive qui persécute les chrétiens. Kaleb est victorieux et installe sur le trône de Sanaa un Himyarite chrétien. Peu de temps après, l'Abyssin Abraha s'empare de la couronne. L'Arabie du Sud demeure une sorte de protectorat axoumite jusqu'à la prise du pouvoir par les Perses vers 572 apr. J.-C.

Pendant ce temps, la vie économique est florissante à Axoum. Le commerce avec les régions de l'intérieur est en plein essor. Cosmas y fait allusion lorsqu'il décrit les transactions des marchands axoumites à la recherche d'or au pays de Sasou, une contrée située à l'ouest « du pays de l'encens qui est nommé Barbarie et qui [...] est situé aux confins les plus reculés de l'Éthiopie [...] sur les rives de l'océan ». Ces marchands se rendent chez les Agaw, un peuple de langue kouchite dont le territoire se situe au sud-ouest : « Tous les deux ans, le roi des Axoumites, par l'intermédiaire du chef des Agaw, y envoie ses hommes à la recherche d'or. [...] C'est dans cette région que se trouve la source du Nil. » À l'est, en Barbarie, les habitants « remontent dans les terres intérieures, y commercent et rapportent la plupart des aromates : encens, casse, canne douce, et beaucoup d'autres encore ; ils les exportent par la mer vers Adoulis ».

Vers la fin du VII^e siècle apr. J.-C., la puissance d'Axoum décline. La concurrence des Sassanides d'abord, la propagation de l'islam ensuite conduisent à un ralentissement de l'activité économique. Le plateau est progressivement coupé de l'extérieur, se retrouve isolé et se replie sur ses traditions. Les zones urbaines sont mises à sac, phénomène auquel les Bedjas ne sont probablement pas étrangers. Au VII^e siècle, des pirates détruisent Adoulis. Axoum décline et sombre dans l'oubli.

Les centres urbains axoumites datent probablement du I^{er} siècle apr. J.-C. À cette époque, les villes servaient aussi de marchés locaux ; elles ont pu d'ailleurs naître ainsi. Le *Périple de la mer Érythrée* s'avère très instructif sur ce point et fait référence à des « villes-marché ». Tout porte à croire que le commerce international est le facteur principal du développement urbain, car c'est précisément à la même période que l'essor de la navigation en mer Rouge met les régions côtières en contact commercial régulier avec l'Empire romain en Méditerranée orientale.

Pendant plus d'un siècle de recherches, l'archéologie a localisé sur les hauts plateaux éthiopiens les ruines d'un grand nombre d'anciens sites d'habitations, qui étaient sans aucun doute des centres urbains (Munro-Hay, 1991 ; Anfray, 1990). Au II^e siècle apr. J.-C., le géographe Ptolémée note

l'existence d'Axoum « là où est la cour royale », ainsi que celle de Koloé et de Masté.

La question est à présent de savoir si l'épanouissement de la civilisation axoumite, qui, du moins au III^e siècle apr. J.-C., présentait des caractéristiques très spécifiques, n'a pas trouvé son origine dans une tradition antérieure au I^{er} millénaire apr. J.-C. Nous ne disposons à ce jour d'aucune preuve, archéologique ou épigraphique, de l'existence d'Axoum en tant que cité avant le I^{er} siècle apr. J.-C. Cependant, la plupart des autres zones d'implantation axoumites étaient établies sur des sites déjà occupés à l'époque préaxoumite. Ces deux périodes ne sont donc pas entièrement dénuées de continuité, ce que confirment plusieurs axes de recherches. Ainsi, dans sa phase initiale, l'écriture axoumite présente des points communs avec l'écriture cursive utilisée auparavant. La tradition des inscriptions à l'intérieur des vases est également commune avec la période préaxoumite. L'architecture éthiopienne elle-même reproduit un certain nombre de caractéristiques antérieures, comme le soubassement à gradins. Dans le domaine religieux, l'emblème du disque et du croissant de lune continue d'être reproduit sur les stèles et les pièces de monnaie au III^e siècle apr. J.-C. ; les inscriptions indiquent la survivance du culte du dieu Astar. Toutes ces caractéristiques confirment les racines préaxoumites de la culture axoumite.

Malgré ces signes de continuité, il n'en reste pas moins qu'avec l'ère axoumite prend forme une civilisation originale à de nombreux égards. Sur le plan matériel, son développement arrive à maturité au III^e siècle apr. J.-C., comme l'illustre parfaitement l'étude de l'architecture.

Au VI^e siècle apr. J.-C., Cosmas voit en Éthiopie une demeure royale « à quatre tours ». Si nous ne pouvons être certains que cet édifice se trouvait effectivement à Axoum, les vestiges archéologiques démontrent que la capitale du royaume possédait assurément de très beaux monuments. En 1906, la Deutsche Aksum-Expedition (Littmann *et al.*, 1913) a identifié les édifices encore visibles et mis au jour les fondations de trois imposants bâtiments de la cité antique. L'un d'entre eux (qui n'était pas le plus grand) couvrait une zone rectangulaire mesurant 120 mètres sur 80 et contenait en son centre un édifice carré de 24 mètres sur 24. Le bâtiment central d'un monument voisin occupait une surface de 35 m². Plus récemment, à l'ouest d'Axoum, on a découvert une structure similaire s'étendant sur plus de 3 000 m². Quarante salles étaient disposées autour d'une construction centrale surélevée de 18 m², qui comprenait 7 pièces et à laquelle conduisait un escalier monumental. Ces vestiges témoignent de la compétence des bâtisseurs axoumites, qui employaient la pierre dans une maçonnerie liaisonnée de terre. Les imposants édifices, de forme carrée ou rectangulaire, reposaient sur un embase-ment à gradins. Les murs présentaient une alternance de parties saillantes et de parties rentrantes, sont régulièrement décalés et de plus en plus hauts. Le

bois était largement utilisé : lambourdes, solives et châssis des ouvertures de portes et de fenêtres étaient en bois. En raison de la désagrégation de ces parties en bois, les édifices mis au jour sont fréquemment instables.

Ces caractéristiques se retrouvent également dans les constructions religieuses. Deux églises axoumites de Beta-Giyorgis ont un plan basilical qui reflète les exigences d'une tradition originaire de Méditerranée orientale. D'autres ruines localisées sous la cathédrale du ^{xvii} siècle et au nord d'Axoum montrent que ces sanctuaires axoumites suivaient le même modèle architectural. Leur structure reproduit les caractéristiques générales exposées ci-dessus à d'autres égards.

D'énormes monolithes ont été érigés à Axoum et dans d'autres villes. Six d'entre eux se trouvent dans la capitale : de tailles variées, mais toujours imposants, ils étaient finement sculptés de façon à imiter une architecture à étages. Une seule de ces immenses stèles est encore debout ; elle mesure 22 mètres de hauteur. La plus grande d'entre elles, qui gît à présent à terre, dépassait les 33 mètres : on pense qu'il s'agit là du monolithe le plus haut jamais érigé par des hommes. La signification de ces édifices n'est pas encore bien comprise. Si leur association avec des sépultures atteste un certain rôle funéraire, la raison de leur forme architecturale nous échappe totalement. Il y a lieu de croire qu'elles ont été érigées en l'honneur des grands rois d'Axoum des ⁱⁱⁱ et ^{iv} siècles apr. J.-C. Les fouilles conduites par Neville Chittick en 1973 et 1974 ont démontré la nature monumentale des sépultures associées aux stèles les plus grandes (Munro-Hay, 1989). Il convient notamment de mentionner une gigantesque dalle en pierre connue sous le nom de *Nefas-Mawcha*, mesurant 17,5 × 6,5 mètres pour 1,3 mètre d'épaisseur, qui semble avoir formé le toit d'une importante sépulture.

Plus d'une vingtaine de dalles de granit de 2,5 m² appartiennent à peu près à la même période. Elles sont creusées sur le dessus, sans doute pour permettre l'encastrement de pieds de sièges qui sont probablement les « trônes » mentionnés dans de nombreuses inscriptions royales ; ceux-ci sont installés par les souverains en tant que symboles de leur puissance et placés sous la protection du dieu suprême.

Sur le site de Matara, en Érythrée, à 140 kilomètres au sud d'Asmara, il est possible de discerner le plan d'une ville axoumite. Ses ruines s'étendent sur plusieurs hectares au pied de l'Amba-Saïm, une colline aux flancs escarpés (Anfray, 1963). Il semble que les vestiges disséminés dans la plaine appartiennent à une seule et même agglomération. Sa partie principale, au bas du versant nord de la colline, couvre environ 2 hectares. Plusieurs groupes de bâtiments ont été dégagés : des demeures de notables, un quartier d'habitations ordinaires séparé en deux par un chemin et trois sanctuaires chrétiens se combinent pour présenter les caractéristiques essentielles de cette partie de la ville antique. Tout comme à Axoum, les complexes les plus

importants étaient de forme rectangulaire, avec en leur centre un bâtiment entouré de cours et de dépendances. Les habitations ordinaires étaient très rapprochées les unes des autres et disposées de manière apparemment anarchique autour des édifices majeurs, civils ou religieux. La densité de population y était très élevée, mais la ville ne semble pas avoir été fortifiée. Matara constitue vraisemblablement l'une de ces villes-marchés mentionnées dans le *Périple* au I^{er} siècle apr. J.-C. ; les échanges axoumites ne se déroulaient peut-être pas à l'intérieur de la ville, mais à proximité, dans un espace prévu à cet effet.

Adoulis se trouve à 50 kilomètres au sud de l'actuelle Massawa et à 4 kilomètres des côtes ; la végétation qui recouvre le site est parsemée de décombres. Les ruines de l'ancienne ville s'étendent sur une zone rectangulaire d'environ 500 mètres sur 400. Dans sa partie orientale, les fouilles de 1906 ont mis au jour les fondations de deux bâtiments ayant chacun un plan basilical consistant en une nef flanquée de collatéraux. Le plus grand d'entre eux était pourvu de fonts baptismaux. Ces édifices pourraient remonter au v^e siècle apr. J.-C., car il y avait à cette époque à Adoulis une communauté chrétienne dirigée par un évêque nommé Moyses. En 1961-1962, une petite campagne de fouilles dans la partie ouest d'Adoulis a révélé la présence d'une zone d'habitations ordinaires. La découverte d'une défense d'éléphant nous rappelle qu'il s'agit alors de l'une des principales exportations du port, exportations qui lui permettaient également d'établir des relations avec les villes axoumites de l'intérieur des terres. Les édifices qui ont été mis au jour à Adoulis présentent tous les caractéristiques de l'architecture axoumite, tout comme les poteries et objets en métal associés. Le grand nombre de pièces de monnaie axoumites retrouvées à Adoulis confirme l'importance économique de ce port.

Il a été établi que l'écriture axoumite dérive d'une forme cursive de l'écriture sudarabique, attestée en Éthiopie par des preuves archéologiques dont les plus anciennes datent peut-être du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. Les premières traces connues d'une écriture proto-éthiopique se trouvent sur deux plaques de schiste trouvées à Matara et datant approximativement du milieu du II^e siècle apr. J.-C. Ces inscriptions comportent chacune plusieurs lignes d'écriture, dont les épigraphistes ne peuvent déchiffrer certains mots et qui sont apparemment composées avant tout de nombres et de noms propres. L'expert R. Schneider estime que « la graphie présente des traits qui caractérisent l'écriture éthiopienne proprement dite ». Une autre tablette découverte en 1955 à Safra, en Érythrée, comporte un texte de 79 mots traitant de prestations en nature.

L'écriture est tout d'abord consonantique, les voyelles n'apparaissant que vers le milieu du IV^e siècle, quand l'alphabet ou « syllabaire » éthiopien prend sa forme définitive. L'éthiopien classique dans lequel sont rédigées ces

inscriptions (Drewes et Schneider, 1976) appartient clairement au groupe méridional de la famille sémitique et peut être considéré comme une forme primitive du guèze, la langue liturgique de l'Église éthiopienne.

Nous ne savons que peu de choses de la religion des Axoumites avant leur conversion au christianisme au IV^e siècle apr. J.-C. Les sources extérieures sont muettes à ce sujet et la documentation épigraphique n'est pas explicite. De toutes les divinités préaxoumites, seul le dieu Astar survit dans le panthéon axoumite, auquel viennent s'ajouter Mahrem, « l'invincible » qui a engendré le roi, et les dieux de la terre Beher et Meder. Les inscriptions révèlent que les offrandes à ces dieux incluent des statues, des trônes, du bétail et des prisonniers, mais les détails nous échappent.

Avec le christianisme, toutes ces pratiques et leurs emblèmes sont abandonnés. La croix devient le seul symbole officiel présent sur les monuments et est largement reproduite. Aucun vestige matériel d'un quelconque sanctuaire préchrétien n'a pu être identifié, mais des ruines d'églises sont présentes entre autres à Axoum, Adoulis, Kohayto et Matara. Certaines étaient construites sur des cryptes funéraires, peut-être liées au culte d'un personnage sacré. Des monastères ont été fondés en plusieurs endroits du royaume ; ils joueront un rôle extrêmement important dans la transmission de l'héritage axoumite, qui est resté jusqu'à ce jour une composante majeure de la culture éthiopienne.

16.6

Les premières populations agricoles en Afrique centrale, orientale et méridionale

David W. Phillipson

Voir les illustrations 92 et 93

En Afrique centrale, orientale et méridionale, la période allant du VII^e siècle av. J.-C. au VII^e siècle apr. J.-C. a vu d'importants changements d'ordre économique et culturel qui ont établi les bases de l'histoire ultérieure de la région. Les études susceptibles de permettre de faire la lumière sur cette évolution relèvent avant tout de l'archéologie, mais plusieurs autres disciplines, notamment la linguistique, l'anthropologie, la botanique et la zoologie, ont d'importantes contributions à apporter. L'un des principaux obstacles à la présentation d'une vue d'ensemble cohérente, qui est le but ici recherché, réside dans la couverture incomplète des fouilles archéologiques. Dans certaines zones, principalement les régions forestières du bassin du Zaïre, l'environnement ne se prête pas à la préservation des vestiges archéologiques et les études de terrain butent sur des problèmes logistiques majeurs. Il en résulte que la préhistoire de ces régions demeure largement méconnue. Au début de la période qui nous intéresse, c'est-à-dire aux environs de 700 av. J.-C., la majeure partie de l'Afrique centrale, orientale et méridionale semble être occupée exclusivement par des populations de chasseurs-cueilleurs. Comme cela a déjà été évoqué dans les précédents volumes de la présente *Histoire*, la structure de leurs villages, leur économie, leurs techniques, leurs croyances et leur style de vie diffèrent considérablement

sur ce vaste territoire à l'environnement très varié. Nous ne les évoquerons pas plus avant ici, ce chapitre étant consacré au développement des économies fondées sur l'agriculture qui, au milieu du I^{er} millénaire apr. J.-C., est largement pratiquée dans la quasi-totalité de la région.

Comme il en a été fait mention précédemment, les seules régions où la production de nourriture est pratiquée dès le VII^e siècle av. J.-C. sont les hauts plateaux d'Afrique orientale et probablement le nord-ouest de la forêt équatoriale. En Afrique orientale, les populations du « néolithique pastoral » élèvent des bovins, des moutons et des chèvres dans les plaines du nord du Kenya depuis le III^e millénaire av. J.-C. et, depuis la fin du II^e millénaire av. J.-C., sur les plateaux de la vallée du Rift, dans le sud du Kenya et le nord de la Tanzanie. Aucun témoignage archéologique fiable ne vient confirmer qu'au moins un de ces groupes cultive des plantes alimentaires, bien que des études linguistiques suggèrent que cette pratique est probablement connue à cette époque en Afrique orientale. Plus à l'ouest, dans le sud de l'actuel Cameroun, la présence de villages et la fabrication de céramique sont attestées dès le milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., mais remontent peut-être à une époque plus ancienne. Des meules et des haches/houes en pierre laissent penser que l'agriculture joue un rôle dans l'économie de ces communautés, bien que les éléments attestant directement une nourriture végétale soient limités à la coque des noix comestibles d'*Elaeis guineensis* (palmier à huile) et de *Canarium schweinfurthii*. Des villages tels que celui d'Obobogo, près de Yaoundé, témoignent certainement d'un stade précoce d'agriculture en bordure de forêt équatoriale, pratique dont l'évolution est abordée ci-après.

Le long de la côte gabonaise, entre Libreville et la lagune de Fernan-Vaz, au sud de Port-Gentil, le territoire relativement découvert se trouvant autour des estuaires du Gabon et de l'Ogooué voit l'établissement de plusieurs villages pendant le II^e millénaire av. J.-C., voire même avant cette époque. Entre les VI^e et II^e siècles av. J.-C. sont bâtis des villages du groupe d'Okala, qui se distingue par l'élaboration des décors de sa poterie, la présence de meules, d'objets en pierre taillée et polie ainsi que par une série de fosses creusées profondément dans les zones d'habitation et contenant souvent des restes de noix de palmier à huile. La métallurgie est inconnue dans ces villages, qui sont cantonnés sur les côtes ; datés de 500 à 100 av. J.-C., les premiers villages répertoriés à l'intérieur des terres sont beaucoup plus tardifs, mais on y a retrouvé des témoignages attestant clairement le travail du fer. Il est aujourd'hui indéniable que le métal demeure inconnu sur la côte plusieurs siècles après que son utilisation s'est généralisée dans l'arrière-pays (Clist, 1989). Les fouilles menées à Obobogo, au Cameroun, ont mis au jour des traces de fer (de Maret, 1989), et il est probable que c'est la maîtrise de cette technique qui a finalement facilité l'établissement de villages d'agriculteurs dans des régions plus densément boisées.

Les conclusions des recherches de J. Denbow (1990) sur la côte du Congo, à proximité de Pointe Noire, concordent avec celles des études sur le Gabon. Dans une zone où le milieu naturel est très varié, se composant à la fois de grandes plaines découvertes et de forêts très denses, deux phases successives d'occupation, datées respectivement du VI^e et du IV^e siècle av. J.-C., ont été répertoriées. Le fer est visiblement inconnu dans la première, mais son utilisation ne fait aucun doute dans la seconde (qu'il soit produit sur place ou importé). Au II^e ou au III^e siècle apr. J.-C., le travail du fer est bien établi dans la région.

C'est à cette époque, au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, que plusieurs groupes régionaux maîtrisant la métallurgie du fer ont laissé des témoignages archéologiques au Gabon (Clist, 1989). Parmi eux figurent le groupe d'Okanda, sur le cours moyen de l'Ogooué, et le groupe d'Oveng, établi plus près des côtes et qui doit son nom à un site jonché de coquillages de la péninsule située au nord de Libreville. Très peu d'ossements ont été préservés à ces endroits et ceux qui ont été mis au jour n'appartiennent à aucune espèce domestique (dont la présence dans un tel environnement est d'ailleurs hautement improbable). Il semble que le régime alimentaire de ces populations se compose d'animaux sauvages, des produits de l'océan ou des rivières (le cas échéant) et de végétaux, agrémentés très probablement de dérivés du palmier à huile et d'espèces à multiplication végétative comme l'igname. La disponibilité d'outils en métal a vraisemblablement facilité le défrichement des zones boisées pour l'agriculture et l'habitat.

Un site se trouvant sur une colline à Sakuzi, trois kilomètres à peine au sud du fleuve Zaïre, a été occupé pendant très longtemps par une population appelée « groupe de Ngovo ». Le fer y fait pour la première fois son apparition quelque part entre le milieu du I^{er} et le début du III^e siècle apr. J.-C., associé à la céramique du groupe de Kay Ladio, qui, certes distincte d'un point de vue typologique, n'en présente pas moins des similitudes avec celle du groupe de Ngovo.

Dans l'arrière-pays, près de Kinshasa, l'occupation des terres au tout début de l'âge du fer est méconnue, mais elle semble remonter à la même période, comme en témoigne la datation par thermoluminescence des poteries de Gombe. Vers le sud, dans le nord de l'actuel Angola, on ne trouve nulle trace d'outils en pierre polie semblables à ceux utilisés par le groupe de Ngovo. La céramique la plus ancienne date des premiers siècles de l'ère chrétienne, comme dans un amas côtier près de Benfica, où elle est associée à une industrie microlithique d'un type connu également sur les sites locaux précéramiques du dernier millénaire avant Jésus-Christ. Le style de la céramique de Benfica peut être rapproché de celui du groupe de Kay Ladio.

Dans les régions plus reculées du bassin du Zaïre, peu de découvertes archéologiques ont été faites concernant le sujet qui nous intéresse ici. La

seule reconnaissance concertée a été effectuée par Eggert (1987), qui a étudié les berges du cours d'eau principal et de plusieurs de ses affluents. Un certain nombre de styles de céramique différents ont été identifiés, bien que leur association et leur datation requièrent un examen plus poussé. On sait à présent que des vases d'un type d'abord rencontré à Batalimo, à l'extrême sud de la République centrafricaine, sont répandus jusque fort loin dans la forêt tropicale le long de l'Oubangui et que leur fabrication a duré des derniers siècles avant Jésus-Christ aux premiers siècles de l'ère chrétienne. À Maluba, des poteries du type de Batalimo sont présentes dans des fosses, associées à des noix de palmier à huile. Une autre céramique peut-être apparentée est celle nommée d'après le site d'Imbonga ; on la retrouve sur les bords du Zaïre et le long de certains de ses affluents méridionaux. Ces sites forestiers n'abritent pas d'outils en métal, peu susceptibles d'être préservés dans ce milieu, ni en pierre taillée, cette matière première étant localement inexistante. Pourtant, Batalimo constituait un site important de production d'outils en pierre.

La première conclusion que l'on peut tirer des maigres données disponibles est que, au cours des derniers siècles avant notre ère, de la poterie commence à être fabriquée le long des rivières sillonnant les forêts du centre du Zaïre. Comme elle présente des points communs avec la céramique produite près de la bordure septentrionale de la forêt, on peut penser que ses techniques de fabrication ont été importées de régions où elles étaient employées depuis un certain temps. La présence de profondes fosses et d'importants dépôts archéologiques laissent supposer que ces sites étaient bien plus que des zones d'habitation provisoires. Le palmier à huile est bien sûr présent et sa propagation à travers la forêt a peut-être été favorisée par l'activité humaine. On ne sait si le fer était utilisé à cette époque, bien que cela soit probable. Quant aux rivières navigables, elles ont vraisemblablement servi aux populations pour leurs déplacements et leur expansion à travers la forêt, mais on ne saurait dire si les interfluves étaient également habités.

Sur la bordure occidentale de la forêt, et même au-delà, dans la région interlacustre d'Afrique orientale, les données archéologiques relatives à cette période sont plus nombreuses, bien qu'il règne une certaine incertitude quant à leur interprétation. Dans le contexte de notre étude, il convient de s'intéresser avant tout aux sites sur lesquels on a retrouvé des poteries aux caractéristiques très particulières, connues sous le nom de poteries Urewe (Van Noten, 1979). Vraisemblablement, dans les régions qui s'étendent à l'ouest du lac Victoria, englobant aujourd'hui le Rwanda, le Burundi et les zones situées aux confins nord-occidentaux de la Tanzanie, certains de ces sites remontent au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. La présence d'animaux domestiques à cette époque a été confirmée à la fin du xx^e siècle par des découvertes archéologiques, qui suggèrent également que le sorgho et

l'éleusine ont pu être cultivés. Dans la région du Buhaya, en Tanzanie, le fer était extrait à grande échelle et la production de charbon de bois a probablement donné lieu à une déforestation accrue. La céramique Urewe est également présente au nord du lac Victoria, dans le sud de l'Ouganda et au sud-ouest du Kenya, ainsi que sporadiquement sur différents sites de ses rives méridionales. La majorité de ces sites datent des premiers siècles de l'ère chrétienne et, en raison de leur importante dispersion géographique et chronologique, on observe des variations notables dans les assemblages de céramique Urewe. Il est probable que certaines théories sur la complexité et la sophistication de la technique utilisée pour la fonte du fer dans cette région ont été exagérées (Schmidt et Childs, 1985).

Les plateaux de la vallée du Rift, dans le centre et le sud du Kenya et dans le nord de la Tanzanie, ont continué à être occupés, pendant toute la période qui nous intéresse, par des populations du « néolithique pastoral », dont les traditions culturelles ont été décrites dans une précédente section. Les régions côtières d'Afrique orientale ont toutefois été habitées, dès le début de l'ère chrétienne, par des populations qui connaissaient la métallurgie. Leurs villages étaient souvent de petite taille et éphémères, raison pour laquelle le peu de sites ayant fait l'objet de fouilles n'ont donné que de très parcimonieuses indications sur le mode de vie de leurs habitants. L'apparente concentration de ces sites dans les environs des actuelles Mombasa et Dar es-Salam ne reflète sûrement que celle des zones de recherche archéologique. Le style caractéristique de leur poterie, dite de type kwale (Soper, 1983), présente des similitudes avec la céramique Urewe de la région interlacustre, particulièrement sur les sites tanzaniens. La poterie de Kwale remonte à une période située entre les II^e et IV^e siècles apr. J.-C.

Les premières populations métallurgistes d'Afrique orientale ont donc laissé des vestiges archéologiques qui contrastent fortement avec ceux de leurs prédécesseurs du « néolithique pastoral » et de leurs contemporains. On a souvent supposé qu'elles n'étaient pas issues de la région, même si la question de l'identité de leurs ancêtres et de leurs origines est sujette à controverse depuis longtemps, comme nous allons le voir ci-après.

La connaissance de la préhistoire de cette période sur le plateau intérieur est déséquilibrée et incomplète. Il n'existe aucun témoignage, dans les régions se trouvant au sud de l'actuel centre de la Tanzanie, d'une éventuelle forme de production de nourriture, que ce soit par l'agriculture ou l'élevage d'animaux domestiques, antérieure à l'établissement de villages de métallurgistes et de potiers dans des zones où ces savoir-faire étaient auparavant inconnus (Phillipson, 1985). Les données archéologiques relatives aux premiers agriculteurs de la savane intérieure du sud et du centre de l'Afrique sont de qualité très variable. L'adoption de l'agriculture n'a semble-t-il lieu nulle part dans la région avant les derniers siècles précédant notre ère, et cette

pratique ne s'est apparemment largement répandue que plusieurs centaines d'années plus tard. Le mode de vie primitif fondé sur la chasse et la cueillette, favorisé par la fabrication d'outils en pierre dans la tradition microlithique de l'âge de la pierre tardif, établie dans ces régions depuis plusieurs millénaires, n'a pas brusquement disparu mais perdure souvent, dans des régions voisines de celles occupées par les populations d'agriculteurs, pendant toute la durée de la période étudiée dans ce chapitre (Phillipson, 1989).

Des villages ont été établis dans le nord de la Zambie, par exemple à Kalambo Falls, et dans la plupart des régions du rift du lac Malawi aux alentours du III^e siècle apr. J.-C. Dans les zones plus montagneuses et dans l'est de la Zambie, les villages étaient rares et des surplombs rocheux continuaient d'abriter les chasseurs-cueilleurs. De l'autre côté du Zambèze, dans l'actuel Zimbabwe, cette évolution a peut-être été plus tardive, au moins dans les régions du Centre et de l'Est, mais les villages étaient en comparaison plus nombreux. Ceux de la région des chutes Victoria ont été examinés en détail et ont fourni un tableau très net des conditions économiques et techniques ainsi que de la stratégie de peuplement.

Dans le Copperbelt et les régions du centre de la Zambie, des zones d'habitation d'un type distinct ont vu le jour et se sont étendues à la région de Kalomo et, de l'autre côté du cours moyen du Zambèze, jusqu'à certaines parties septentrionales du Zimbabwe. Les plus connus de ces sites sont ceux de Chondwe, dans le Copperbelt, de Kapwirimbwe, près de Lusaka, et de Kalundu, à proximité de Kalomo. Des recherches menées à la fin du XX^e siècle font remonter la tradition caractéristique de ces sites aux premiers siècles de l'ère chrétienne, démontrant ainsi son association avec la métallurgie et la culture du sorgho et des doliques à œil noir. Ces habitations sont vraisemblablement celles des premiers peuples à avoir exploité les richesses minérales du sud de l'Afrique centrale.

C'est dans la vallée du haut Zambèze, dans l'ouest de la Zambie, que l'on a retrouvé les plus anciens témoignages de la présence d'agriculteurs métallurgistes au sud de la forêt équatoriale. Il est à présent confirmé que ce type d'occupation, comme dans les niveaux inférieurs du site de Salumano et dans plusieurs autres lieux, date du III^e ou du II^e siècle av. J.-C. environ. À Salumano, un village reculé est associé à une céramique appartenant clairement à la même tradition stylistique générale que les objets plus répandus des premiers siècles de l'ère chrétienne. Si aucun objet en fer n'a été retrouvé lors des modestes campagnes de fouilles menées jusqu'à présent sur ces sites, l'absence presque totale d'outils en pierre taillée permet néanmoins de penser que l'utilisation du métal était connue de leurs habitants. Des ossements de bovins et peut-être de petit bétail (caprins et ovins) indiquent la présence d'animaux domestiques (Katanekwa, 1981).

La démonstration de la présence d'éleveurs dans la vallée du haut Zam-

bèze dès le III^e ou le II^e siècle av. J.-C. présente un intérêt particulier dans le cadre des controverses concernant les origines du bétail domestique élevé dans l'extrême sud-ouest de l'Afrique depuis le début du I^{er} millénaire apr. J.-C. À cette époque, dans le sud et le sud-ouest de la région du Cap, des moutons domestiques étaient élevés par des populations utilisant des outils en pierre mais ne pratiquant aucune forme d'agriculture. Ces peuples ont commencé à fabriquer des poteries à peu près au cours de la même période. La présence de bovins domestiques est incertaine, ces animaux ayant pu être introduits plus tardivement que le mouton (Klein, 1984). Dans la mesure où il n'existe dans le sud de l'Afrique aucune espèce sauvage dont pourraient descendre ces animaux domestiques, il faut en conclure qu'ils ont été importés du Nord, même si récemment encore nous ne savions ni quand ni comment. Des études datant de la fin du XX^e siècle semblent pouvoir expliquer ce phénomène de façon concise et satisfaisante (Phillipson, 1990a).

Dans les collines de Matopo et les régions voisines du sud-ouest du Zimbabwe, des pièces de la poterie dite de Bambata ont été conservées dans les couches supérieures de plusieurs dépôts d'abris sous roche. Il semble s'agir du premier type de céramique ayant vu le jour dans cette région. Dans la grotte de Bambata, elle est associée à des ossements identifiés comme appartenant à des moutons domestiques et datant environ du II^e siècle av. J.-C. Bien que se distinguant par sa typologie (du moins à son stade primitif) et caractérisée par une finesse particulière, la poterie de Bambata présente des similitudes avec celle des débuts de l'âge du fer. D'autres objets analogues ont été retrouvés sur plusieurs sites de Namibie et de la partie centrale du nord du Botswana. La poterie la plus ancienne du sud-ouest du Cap, par exemple celle de Die Kelders, se différencie également des objets plus tardifs par la finesse caractéristique de sa structure.

À la lumière de ces données, il semble raisonnable de penser que les animaux domestiques ont été introduits dans la vallée du haut Zambèze aux environs du III^e siècle av. J.-C. par les pionniers de la propagation de l'agriculture dans le sous-continent. Peu après, des populations plus méridionales installées dans ce qui constitue aujourd'hui le Botswana et le sud-ouest du Zimbabwe ont adopté certaines des caractéristiques techniques et économiques de ces peuples. Il s'agit principalement de l'élevage d'ovins et, peut-être plus tard, de bovins, ainsi que de la fabrication de céramique. La métallurgie et l'agriculture, si tant est qu'elles aient existé à cette époque dans la vallée du Zambèze, n'ont probablement pas été introduites plus au sud avant une date bien ultérieure. Quoi qu'il en soit, les possibilités de développement de l'agriculture étaient très limitées par l'aridité du climat de la région. C'est à partir de ces territoires situés dans le centre de l'Afrique méridionale que l'élevage et la céramique se sont diffusés en direction des régions côtières de l'extrême Sud-Ouest au tout début du I^{er} millénaire apr. J.-C.

Au sud du Limpopo, les premiers villages connus de cultivateurs disposant d'outils en fer sont ceux situés le long des côtes de l'océan Indien et dans les plaines orientales du Transvaal. La céramique de certains de ces sites est étonnamment similaire à celle de Kwale, à plus de 2 000 kilomètres au nord. La zone intermédiaire n'a été que peu explorée par les archéologues, mais des sites semblables ont été découverts dans la région de Nampula, dans le nord du Mozambique. La céramique sud-africaine la plus proche de celle de Kwale provient de Silver Leaves, près de Tzaneen, dans le Lowveld oriental du Transvaal. Datée de la fin du III^e siècle apr. J.-C., elle y est associée à la métallurgie et à la culture de l'éleusine. Le site de Silver Leaves est généralement considéré par les archéologues spécialistes de l'Afrique méridionale comme appartenant à la culture de Matola, représentée par plusieurs sites établis sur les côtes de l'océan Indien dans les environs de Maputo, du lac Sainte-Lucie et de Durban (Maggs, 1984). Une réévaluation des données a toutefois montré que Silver Leaves est beaucoup plus proche de Kwale que ne le sont les assemblages de Matola. Les sites de Matola se trouvent généralement près de la bordure intérieure des dunes, là où devait s'étendre, avant le défrichement, la lisière de la ceinture forestière longeant la côte. Le site le plus méridional se trouve près de la Mkomazi, à environ 30° de latitude Sud. Les sites appartenant à la culture de Matola sont de petits villages éphémères organisés autour de l'exploitation du fer et d'autres ressources locales. Si aucun vestige d'origine végétale n'a été conservé, la situation géographique des sites laisse toutefois penser qu'ils étaient occupés par des agriculteurs satisfaisant leurs besoins en protéines à l'aide de mollusques et d'autres produits de l'océan. S'il y avait des animaux domestiques, leur nombre était probablement réduit. Les sites de la culture de Matola au Natal datent de la fin du III^e ou du IV^e siècle apr. J.-C.

Bien que les phases ultérieures du peuplement du Natal par des populations d'agriculteurs connaissant l'utilisation du fer soient en comparaison bien connues, leurs relations avec la culture de Matola restent un sujet de controverse. La période critique du V^e et du début du VI^e siècle est méconnue. Vers le VII^e siècle, la culture de Msuluzi était bien établie et s'étendait vers l'intérieur des terres jusqu'à la courbe des 1 000 mètres dans le piémont du Drakensberg, et, le long de la côte, jusqu'à 300 kilomètres environ au sud des derniers villages de Matola. Situés sur des sols colluviaux à proximité du fond des vallées, les villages, souvent plus grands que leurs équivalents primitifs, étaient organisés autour d'une agriculture mixte très développée fondée sur l'élevage ovin, bovin et caprin, ainsi que sur la culture de différentes plantes, comme le sorgho, l'éleusine, le millet à chandelle et le potiron.

On sait à présent qu'il existait une occupation humaine analogue et contemporaine dans le Highveld du Transvaal, où les sites les plus étudiés sont ceux de Broederstroom, à l'ouest de Pretoria, et de la région de Lyden-

burg. Un village établi sur le premier de ces sites était occupé vers le VI^e siècle et ses habitants devaient leur subsistance à la culture de céréales et à l'élevage de petit bétail, voire de quelques bovidés (Mason, 1986). Autour de Lydenburg, cette économie agricole mixte avait une base encore plus large. La découverte d'une série de têtes humaines grandeur nature en terre cuite, datées du V^e siècle et probablement dotées d'une fonction rituelle ou religieuse, revêt un intérêt tout particulier (Maggs et Davison, 1981). L'une de ces têtes était surmontée par une figure de bovidé domestique, suggérant que les troupeaux occupaient alors une place importante dans la vie des habitants et que les têtes étaient vraisemblablement liées à des pratiques visant à assurer la préservation des troupeaux.

Dans le nord du Transvaal, un petit nombre de villages habités vers le V^e siècle ont été localisés autour de Soutpansberg. Leurs objets présentent des ressemblances avec les objets contemporains provenant à la fois du plateau du Zimbabwe (sur l'autre rive du Limpopo) au nord, et de l'Highveld du Transvaal au sud. Des recherches plus poussées dans la région permettraient de clarifier les relations entre les premières communautés d'agriculteurs du sud du Transvaal et celles des régions situées au nord du Zambèze.

Les études régionales résumées ci-dessus suffiront à démontrer que, dans toutes les régions considérées, à l'exception du centre-ouest de l'Afrique, les premiers villages d'agriculteurs métallurgistes marquent une nette rupture dans les annales archéologiques. Il n'y a qu'au Cameroun, au Gabon et dans les régions voisines que ces changements économiques ont eu lieu *in situ*, au sein d'une population généralement stable. Partout ailleurs, le contraste est tel qu'il laisse penser que ce nouveau mode de vie a été inspiré de contacts avec l'extérieur. Dans la mesure où c'est surtout dans les régions septentrionales de l'Afrique que se trouvaient les animaux et les plantes domestiqués par les premiers agriculteurs, il est logique de penser que ces influences se sont diffusées du nord vers le sud.

Nombre de chercheurs qui se sont intéressés à cette période de l'histoire africaine ont longtemps cru que les débuts de l'agriculture en Afrique centrale, orientale et méridionale étaient liés à la dispersion de populations de langues bantoues (Ehret et Posnansky, 1983). Aucune corrélation univoque n'est pourtant envisageable, car rien ne permet de penser que tous les agriculteurs de ces régions sont bantouphones ou que tous les bantouphones sont des agriculteurs. Il est néanmoins possible que les débuts de la métallurgie et de l'agriculture dans les régions que nous avons passées en revue soient dus, ne serait-ce que partiellement, à l'expansion de populations bantouphones.

Les preuves linguistiques historiques de l'apparition des langues bantoues au nord-ouest de leur localisation actuelle concordent avec l'indication archéologique déjà mentionnée d'un développement précoce *in situ* de

l'agriculture dans la région. La façon dont s'est opérée la dispersion de ces peuplades dans les autres régions est toujours un sujet de suppositions et de recherches, indiquant, contrairement à une opinion antérieure, que les changements culturels majeurs ne s'accompagnent pas nécessairement de vastes mouvements de population. À mesure que nous comprenons mieux ces processus, nous sommes plus à même d'envisager sérieusement leurs conséquences à long terme sur l'évolution historique de l'Afrique centrale, orientale et méridionale.

BIBLIOGRAPHIE (DE 16.1 À 16.6)

- ANDAH B. W. 1987. Agricultural beginnings and early farming communities in West and Central Africa. *West African Journal of Archaeology*, vol. XVII, p. 171-204.
- ANFRAY F. 1963. La première campagne de fouilles à Matara. *Annales d'Éthiopie*, vol. 5, p. 87-166.
- 1990. *Les anciens Éthiopiens : siècles d'histoire*, Paris.
- BRANDT S. A., CARDER N. 1987. Pastoral rock art in the Horn of Africa : making sense of utter chaos. *World Archaeology*, vol. XIX, p. 194-213.
- CASSON L. 1989. *The periplus Maris Erythraei*, New Haven.
- CHUKU G. I., NZEWUNWA N. 1990. Metals and status in eastern Nigeria. Rapport présenté au 9^e congrès de l'*Archaeological Association of Nigeria*, Zaria.
- CLIST B. 1989. Archaeology in Gabon 1986-1988. *African Archaeological Review*, vol. VII, p. 59-95.
- CONNAH G. 1981. *Three thousand years in Africa*, Cambridge.
- DAVID N. 1982. Tazunu, megalithic monuments of Central Africa. *Azania*, vol. XVII, p. 43-77.
- DENBOW J. 1990. Congo to Kalahari : data and hypotheses about the political economy of the western stream of the early iron age. *African Archaeological Review*, vol. VIII, p. 139-175.
- DOMBROWSKI J. 1970. Preliminary report on excavations at Lalibela and Natchabiet caves, Begemeder. *Annales d'Éthiopie*, vol. VIII, p. 21-29.
- DREWES A. J., SCHNEIDER R. 1976. Origine et développement de l'écriture éthiopienne jusqu'à l'époque des inscriptions royales d'Axoum. *Annales d'Éthiopie*, vol. X, p. 95-107.
- EGGERT M. K. H. 1987. Imbonga and Batalimo : ceramic evidence for early settlement of the equatorial rain forest. *African Archaeological Review*, vol. V, p. 129-145.

- EHRET C., POSNANSKY M. (dir. publ.). 1983. *The archaeological and linguistic reconstruction of African history*, Berkeley.
- FAGG B. E. B. 1959. The Nok culture in prehistory. *Journal Historical Society of Nigeria*, vol. I, p. 288-293.
- FATTOVICH R. 1992. Lineamenti di storia dell'archeologia dell'Etiopia e della Somalia. *Annali*, vol. LII, fasc. 2, suppl. 71, p. 1-89.
- HALL M. 1987. *The changing past : farmers, kings and traders in southern Africa, 200-1860*, Le Cap.
- HARLAN J. R. 1989. The tropical African cereals. Dans : Harris D. R., Hillman G. C. (dir. publ.), *Foraging and farming : the evolution of plant exploitation*, Londres, p. 335-343.
- JEMKUR J. F. 1992. *Aspects of the Nok culture*, Zaria.
- KAREGA-MUNENE. 1994. Thèse de doctorat, Université de Cambridge.
- KATANEKWA N. 1981. Upper Zambezi iron age research project : Phase II : preliminary report. *Archaeologia Zambiana*, vol. XX, p. 12-14.
- KLEIN R. G. 1984. The prehistory of stone age herding in South Africa. Dans : Clark J. D., Brandt S. A. (dir. publ.), *From hunters to farmers*, Berkeley, p. 281-289.
- KOBISHCHANOV Y. 1979. *Axum*, University Park, Pennsylvanie.
- LITTMAN E. *et al.* 1913. *Deutsche Aksum-Expedition*, Berlin.
- MAGGS T. 1984. The iron age south of the Zambezi. Dans : Klein R. G. (dir. publ.), *Southern African prehistory and palaeoenvironments*, Rotterdam, p. 329-360.
- , DAVISON P. 1981. The Lydenburg heads. *African Arts*, vol. XIV, n° 2, p. 28-33.
- MARET P. (DE) 1986. The Ngovo group : an industry with polished stone tools and pottery in lower Zaïre. *African Archaeological Review*, vol. IV, p. 103-133.
- 1989. Le contexte archéologique de l'expansion bantu en Afrique centrale. Dans : Obenga T. (dir. publ.), *Les peuples bantu*, Paris, p. 118-138.
- MASON R. 1986. *Origins of black people of Johannesburg and the southern western central Transvaal AD 350-1880*, Johannesburg.
- MCINTOSH S. K., MCINTOSH R. J. 1980. *Prehistoric investigations at Jenne, Mali*, Oxford, British Archaeological Reports.
- 1988. From stone to metal : new perspectives on the later prehistory of West Africa. *Journal of World Prehistory*, vol. II, p. 89-133.
- MUNRO-HAY S. C. 1989. *Excavations at Aksum : an account of research at the ancient Ethiopian capital directed by the late Dr Neville Chittick*, Londres.

- 1991. *Aksum : an African civilisation of late antiquity*, Édimbourg.
- MUNSON P. J. 1976. Archaeological data on the origins of cultivation in the south-western Sahara and their implications for West Africa. Dans : Harlan J. R., De Wet J. M. J., Stemler A. B. L. (dir. publ.), *Origins of African plant domestication*, La Haye, p. 187-210.
- PHILLIPSON D. W. 1989. Bantu-speaking people in southern Africa : an archaeological perspective, in : Obenga T. (dir. publ.), *Les peuples bantu*, Paris, p. 145-164.
- 1990a. The first South African pastoralists and the early iron age. *Nsi*, vol. VI, p. 127-134.
- 1990b. Aksum in Africa. *Journal of Ethiopian Studies*, vol. XXIII, p. 55-65.
- 1993a. *African Archaeology*, 2^e éd., Cambridge.
- 1993b. The antiquity of cultivation and herding in Ethiopia. Dans : Shaw T. et al. (dir. publ.), *The archaeology of Africa. Food, metals and towns*, Londres, p. 344-357.
- 1994. The significance and symbolism of Aksumite stelae. *Cambridge Archaeological Journal*, vol. IV, p. 189-210.
- RICCI L., FATTOVICH R. 1988. Scavi archeologici nella zona di Aksum. B. Bieta Giyorgis. *Rassegna di Studi Etiopici*, vol. XXI, p. 123-198.
- ROBERTSHAW P. 1988. The Elementaitan : an early food-producing culture in East Africa. *World Archaeology*, vol. XX, p. 57-69.
- 1989. The development of pastoralism in East Africa. Dans : Clutton-Brock J. (dir. publ.), *The Walking Larder*, Londres, p. 207-212.
- 1990. *Early pastoralists in south-western Kenya*, Nairobi, British Institute in Eastern Africa.
- 1991. Gogo falls : a complex site east of lake Victoria. *Azania*, vol. XXVI, p. 63-195.
- SCHMIDT P., CHILDS T. 1985. Innovation and industry during the early iron age in East Africa. *African Archaeological Review*, vol. III, p. 53-94.
- SHAW T. 1978. *Nigeria : its archaeology and early history*, Londres.
- SOPER R. C. 1983. Bantu expansion into eastern Africa : archaeological evidence. Dans : Ehret C., Posnansky M. (dir. publ.), *The archaeological and linguistic reconstruction of African history*, Berkeley, University of California Press, p. 223-238.
- SOWUMNI M. A. 1985. The beginnings of agriculture in West Africa : botanical Evidence. *Current Anthropology*, vol. XXVI, p. 127-129.
- THILMANS G., RAVISE A. 1980. Protohistoire du Sénégal. II : Sinthiou Bara et les sites du fleuve. *Mémoires de l'IFAN*, vol. XCI.

- VAN NOTEN F. 1979. The early iron age in the interlacustrine region. *Azania*, vol. XIV, p. 61-80.
- 1982. *The archaeology of Central Africa*, Graz.
- VANSINA J. 1984. Western Bantu expansion. *Journal of African History*, vol. XXV, p. 129-145.
- VIDAL P. 1969. *La civilisation mégalithique de Bouar : prospection et fouilles, 1962-1966*, Paris.

IV. L'Asie du Sud

Introduction

Romila Thapar

Au cours de cette longue période, l'Asie du Sud, qui comprend l'Inde, le Pakistan, le Bangladesh, le Népal et le Sri Lanka actuels, évolue tout d'abord de sociétés claniques ou tribales à de vastes royaumes, puis à un empire dont l'autorité s'étend pratiquement sur tout le sous-continent. Vers la fin du III^e siècle av. J.-C., l'Asie du Sud se divise à nouveau en nombreux royaumes et républiques, et tombe en partie sous le contrôle d'envahisseurs venus de l'ouest et de l'Asie centrale. Au IV^e siècle apr. J.-C. toutefois, de vastes régions du sous-continent sont à nouveau réunies en un petit nombre de grands États, en particulier celui des Gupta au nord de l'Inde et celui des Pallava au sud. Deux siècles plus tard, plusieurs royaumes se mettent en place. Malgré ces fréquents bouleversements politiques, la science et la culture indiennes sont marquées par une grande continuité.

En se fondant sur ces événements politiques et sur deux dates charnières approximatives, 200 av. J.-C. et 300 apr. J.-C., on peut diviser l'ensemble de cette période en trois séquences correspondant ici à trois chapitres, le premier couvrant la période de 700 à 200 av. J.-C. (chapitre 17), le deuxième allant de 200 av. J.-C. à 300 apr. J.-C. (chapitre 18) et le troisième de 300 à 700 apr. J.-C. (chapitre 19).

L'ASIE DU SUD DE 700 À 200 AV. J.-C.

Cette période voit des changements affecter la région qui, originellement caractérisée par des sociétés claniques et des cultures archéologiques simples, assiste à la formation d'États, de centres urbains et de sociétés plus complexes, et enfin à l'essor de l'Empire maurya qui contrôle la quasi-intégralité du sous-continent et s'étend jusqu'au Sri Lanka.

Les fouilles entreprises à la fin du XX^e siècle ont mis au jour de nouvelles preuves archéologiques qui ont permis aux historiens de reconsidérer certaines des théories précédemment admises pour cette période. La plus importante d'entre elles est peut-être la théorie de la race aryenne, qui supposait que le nord-ouest de l'Inde (le terme Inde étant compris ici comme l'ensemble du sous-continent sud-asiatique) avait été conquis par des Aryens, lesquels avaient assujéti les populations indigènes, qu'ils appelaient *dāsa*.

De là, on pouvait postuler que l'aryanisation du nord de l'Inde par la conquête avait constitué l'activité historique majeure de cette époque.

La recevabilité de cette théorie a été remise en question à juste titre, en raison du manque de preuves archéologiques attestant une vaste conquête, ainsi qu'à la lumière de nouvelles analyses des données linguistiques. Puisqu'il n'existe pas de « race aryenne » biologique, ce terme renvoie en fait à des populations de langue aryenne ou plutôt indo-aryenne et ne peut être employé que pour désigner une langue. Des groupes parlant une langue de la famille de l'indo-européen se sont installés dans diverses régions du nord-ouest de l'Inde. L'évolution de l'indo-aryen comporte également des éléments non-aryens, ce qui prouve l'existence possible de bilinguismes et de symbioses de cultures. La contribution des éléments non-aryens à la société de l'époque est donc supérieure à celle initialement concédée.

Les textes védiques avaient déjà donné lieu à des interprétations religieuses et linguistiques poussées, mais la comparaison entre leurs éléments littéraires et les données archéologiques de la vallée du Gange a dévoilé des informations supplémentaires précieuses sur la société et l'économie des divers peuples. Les interrogations historiques portent à présent sur la relation entre l'écologie et l'agriculture, sur le rôle du cheval, nouvellement introduit dans le sous-continent, ou encore sur l'importance de la métallurgie du fer dans le passage d'une société clanique à des systèmes étatiques et à l'urbanisation. L'étude des origines de la société de castes, jadis étudiées uniquement sous l'angle des sources brahmaniques, prend désormais en compte les découvertes archéologiques éclairant la nature de cette société. Le développement de la notion de pouvoir et l'émergence de systèmes étatiques à partir d'une société antérieure, clanique et dépourvue d'État, sont d'autres sujets d'intérêt historique. Les données archéologiques aident également à combler les lacunes de notre connaissance de nombreuses régions du sous-continent pour lesquelles aucune source écrite n'est disponible. La reconstitution des périodes de formation évolue donc selon les nouvelles découvertes des fouilles. Les historiens se penchent également sur les témoignages des sites mégalithiques d'Inde péninsulaire, qui fournissent des données plus nombreuses de nos jours qu'auparavant ainsi qu'un fil directeur pour le début de l'histoire dans cette région. Là encore, la juxtaposition pertinente des données archéologiques et de la tradition littéraire de la poésie antique tamoule (la littérature dite *śaṅgam*) en Asie du Sud permet de mieux interpréter chaque catégorie de sources. Les sites mégalithiques du Sri Lanka étaient également les informations concernant la période de transition entre la protohistoire et le début de l'histoire.

Au cours de cette période, on assiste à de véritables innovations dans le domaine de la pensée. Le rituel sacrificiel védique, sur lequel se fondent les textes majeurs, reste un aspect important de l'expression religieuse au sein

des couches supérieures de la société. De ces dernières s'élèvent des interrogations sur la pertinence de ce rituel et la possibilité d'y substituer la méditation, le yoga et d'autres modes de recherche du salut individuel. Le renoncement devient une facette significative de la pensée indienne, non pas dans le sens négatif de l'abnégation, mais comme un moyen d'explorer sa propre nature et l'univers. Cette remise en question a conduit certains historiens à faire le lien entre cette période de l'histoire de l'Inde et le concept de « période axiale » dans l'histoire mondiale.

L'existence de sources à la fois littéraires et archéologiques à partir de 700 av. J.-C. environ nous fournit des informations plus riches et plus complètes que pour les périodes précédentes sur l'évolution culturelle et scientifique des populations indiennes. Ces deux types de sources ont leurs limites. Les sources littéraires ont en général une fonction spécifique ; les informations qu'elles recèlent peuvent porter sur des sujets très vastes, mais elles concernent principalement des groupes restreints. De plus, les textes antérieurs au IV^e siècle apr. J.-C. environ (et même parfois les textes postérieurs) sont difficiles à dater avec précision. En revanche, les données archéologiques renseignent mieux sur le contexte général d'une société ou de circonstances historiques et fournissent des témoignages sur l'environnement, la démographie, les styles d'habitat, les techniques et la vie quotidienne des peuples. Là où les deux catégories de sources sont disponibles, la reconstitution historique et son interprétation sont plus riches.

Le plus grand problème auquel sont confrontés les historiens, particulièrement lorsqu'ils s'intéressent aux deux premiers siècles de cette période, est l'absence totale de chronologie, même approximative, des évolutions majeures de la culture indienne. En revanche, à partir du début du V^e siècle av. J.-C. environ, une chronologie sommaire nous est léguée par les traditions bouddhique et jaïna, qui n'ont toutefois été fixées par écrit que plusieurs siècles plus tard. Il faut attendre la fondation du Royaume maurya, vers 325 av. J.-C., pour qu'apparaisse une chronologie fiable, bien que souvent discutable, des principaux événements. À partir du III^e siècle av. J.-C., de nombreuses inscriptions nous permettent de reconstituer les grandes lignes de l'histoire culturelle du sous-continent.

L'ASIE DU SUD DE 200 AV. J.-C. À 300 APR. J.-C.

Cette période est caractérisée par les échanges, le commerce et les contacts commerciaux. Les marchands indiens voyagent vers des destinations proches ou lointaines. Les dynasties puisent leurs ressources dans les revenus du commerce et des routes commerciales. Comme l'Asie occidentale, l'Asie centrale devient un centre majeur d'activité commerciale, particuliè-

rement après l'introduction de la soie, utilisée dans les échanges de cadeaux et comme marchandise dans le commerce panasiatique. Les ébauches d'un commerce maritime se développent sous l'impulsion de ce que l'on appelle le « commerce romain ». Des marchands venus de Méditerranée orientale et d'Égypte financent des bateaux qui traversent la mer d'Arabie, en direction dans un premier temps de la côte ouest de l'Inde puis, plus tard, du Sri Lanka et de la côte est du sous-continent. Cette initiative est si profitable aux négociants indiens et romains qu'elle les encourage à poursuivre plus loin leur quête de ressources. L'exploitation par l'Inde de centres d'Asie du Sud-Est remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne et évolue bientôt vers des échanges commerciaux impliquant également des interconnexions culturelles considérables.

Le démantèlement de l'Empire maurya conduit à une décentralisation politique et à l'avènement d'un grand nombre d'États. Outre le commerce, l'expansion agricole fournit fréquemment les bases économiques pour la fondation d'un État, ce processus pouvant être induit par d'autres facteurs. Le Nord subit toujours l'influence de ses voisins hellénistiques, qui se traduit par une domination des Indo-Grecs et par l'arrivée des Śakas (Indo-Scythes) puis des Kouchans (Kuṣāṇas) venus d'Asie centrale. Outre l'expansion territoriale, la motivation de ces migrations réside dans la volonté de s'emparer des sources et des routes lucratives du commerce en Inde. Les changements les plus notables affectent les populations de l'Inde centrale et méridionale, où l'apparition des premiers États entraîne le passage de cultures de type mégalithique à des monarchies identifiables. Les écrits associés à ces nombreuses cours voient le jour dans les villes riches qui parsèment le sous-continent, comme Taxila, Mathurā, Kauśāmbī, Kāvēripattīṇam et Anurādhapura, dont les fouilles ont confirmé l'importance.

Aux côtés du marchand voyage le moine, et particulièrement le moine bouddhiste qui, en tant que missionnaire, est chargé de diffuser sa religion non seulement dans le sous-continent, mais aussi dans les autres régions gagnées par le commerce, notamment l'Asie centrale et l'Asie du Sud-Est. Les cœurs de ces centres bouddhiques sont les monastères et les *stūpa* que l'on trouve à proximité. Ceux-ci sont agrandis là où ils existaient auparavant ; là où ils sont absents, comme dans la péninsule, de nouveaux monastères et lieux de culte sont taillés dans le roc. Les balustrades sculptées et les portails qui les embellissent comptent parmi les plus belles œuvres sculpturales de l'époque. Certaines des plus intéressantes manifestations de cette activité peuvent être observées dans la péninsule et au Sri Lanka, où elle progresse grâce au patronage des bouddhistes laïcs (*upāsaka*), petits propriétaires terriens, commerçants, artisans, moines et religieuses. Le patronage royal et aristocratique, s'il n'est pas inexistant, est moins visible. La participation de la communauté est l'un des piliers de l'identité sociale boud-

dhique, comme au Sri Lanka, où le bouddhisme devient même une condition nécessaire pour l'exercice légitime du pouvoir. Au nord de l'Inde, le patronage royal comprend des dons non seulement aux sectes bouddhistes, mais également aux sectes bhāgavata, de création récente, qui se concentrent plus tard sur le culte de Vishnou, ainsi qu'à celles vouant un culte à Shiva. Ces évolutions deviennent par la suite significatives dans la mesure où elles jouent un rôle important dans l'émergence du brahmanisme puranique.

L'échange d'idées qui accompagne implicitement celui de biens entraîne aussi certains progrès dans l'étude de la médecine, comme on le voit dans les œuvres de Caraka et de Suśruta. L'intérêt pour la perception grecque des planètes améliore les connaissances horoscopiques. Cette époque est caractérisée par une interaction relativement forte entre l'Inde et le reste du monde alors connu.

L'ASIE DU SUD DE 300 APR. J.-C. À 700 APR. J.-C.

Cette période marque à la fois l'apogée du développement scientifique et culturel de l'Asie du Sud antique et les prémices de certains des changements qui marquent les siècles suivants. Avec le recul des dynasties étrangères au nord de l'Inde, des lignées locales apparaissent et prennent le pouvoir dans cette partie du sous-continent. La plus importante d'entre elles est celle des Gupta, auxquels succèdent ensuite les Harṣa ou Harṣavardhana de Kanauj. Ces derniers s'effacent à leur tour devant la montée en puissance des Cālukya dans le Deccan et, au VII^e siècle apr. J.-C., les Pallava ont fermement établi leur domination sur le Sud. Il s'agit de vastes royaumes, bien qu'ils s'appuient sur des bases régionales dont ils tirent leurs ressources.

Au nord, le commerce est interrompu par les incursions des Hephtalites d'Asie centrale, appelés Hūṇas (Huns) dans les sources indiennes. Ailleurs, le déclin de l'Empire romain affecte la demande en biens de luxe orientaux, particulièrement ceux d'Asie du Sud-Est. Si certains centres urbains du nord de l'Inde connaissent un déclin, ce n'est pas le cas au sud de l'Inde ni au Sri Lanka. À la fin de cette période, on observe toutefois les premières manifestations d'une évolution économique majeure, à savoir les dons de terres royaux aux monastères et aux brahmanes en vue d'acquérir un mérite religieux et, dans certains cas, à des fonctionnaires en guise de salaire. Le système du don de terres prend de l'ampleur au cours de la période suivante, et c'est l'un des points sur lesquels porte le débat qui vise à établir s'il y a eu ou non un système féodal en Inde.

Les dons aux brahmanes encouragent le patronage de la nouvelle religion puranique émergente, articulée essentiellement autour du culte de Vishnou, de Shiva et diverses autres divinités. Ce phénomène finit par provoquer

l'affaiblissement du brahmanisme védique et le déclin du bouddhisme en Inde, particulièrement au cours de la période suivante. Celui-ci est en revanche toujours en plein essor au Sri Lanka, où l'on assiste à la création de grandes chroniques monastiques qui apportent une certaine légitimité à la secte Theravāda et préludent au patronage massif des monastères bouddhiques par la royauté. Ces chroniques, écrites en pāli ou en singhalais ancien, illustrent des facettes intéressantes de l'interrelation entre État et religion institutionnalisée.

Le patronage royal encourage la construction de centres religieux qui, dans le cas du bouddhisme et du jaïnisme, perpétuent les traits caractéristiques des établissements monastiques et l'usage des icônes. Le brahmanisme puranique se tourne également vers l'iconisme et surtout vers l'édification de temples, aussi bien de structures autoporteuses que de monuments taillés dans le roc. Ces bâtiments sont encore d'une taille raisonnable en comparaison avec les vastes structures institutionnalisées qu'ils deviendront plus tard. La sculpture, qui se cantonne d'abord à un rôle décoratif dans la forme architecturale, s'émancipe peu à peu pour se transformer en forme esthétique à part entière.

En tant qu'institutions, les monastères soulignent l'importance de la tradition écrite et, en marge des chroniques et des textes canoniques, se développe une littérature inspirée des réflexions pieuses bouddhiques, à l'instar de l'influente biographie du Bouddha (*Buddhacarita*) par Āśvaghoṣa. Les cours et les royaumes avancés favorisent l'efflorescence d'une littérature de cour en sanskrit, qui comprend des pièces ou des poèmes où se distinguent les noms de Bhāsa, Kālidāsa et Bhaṭṭhari. L'intérêt croissant pour le bouddhisme et le jaïnisme dans le sud de l'Inde est exprimé dans les deux épopées tamoules : le *Maṇimēkhalai* et le *Śilappadikāram*. Ailleurs, en Inde centrale, une version jaïna de l'épopée de Rāma est rédigée, visant à remplacer l'éthique de l'héroïsme au combat par celle de l'ascétisme propre aux jaïna.

Aux idées philosophiques se joignent les progrès considérables des mathématiques et de l'astronomie dans les écrits de Varāhamihira et Āryabhaṭa. Ces travaux attestent un certain degré de connaissance des systèmes d'Asie occidentale et des concepts grecs. Le niveau poussé de ces études témoigne de l'intérêt remarquable pour les sciences qui se développe à cette époque.

17

La protohistoire et le début de l'histoire de 700 à 200 av J.-C.

17.1

L'archéologie et l'écologie du nord du sous-continent

K.T.M. Hegde

Voir l'illustration 94

Au VII^e siècle av J.-C., un mode de vie sédentaire fondé sur l'agriculture et l'élevage connaît une forte expansion dans la vallée du Gange. La culture du riz et d'autres céréales, qui produit souvent deux à trois récoltes par an, ainsi que de diverses plantes légumineuses et oléagineuses, requiert des ressources en eau considérables. Comment l'Inde reçoit-elle les précipitations nécessaires ?

Le sud du sous-continent asiatique se réchauffe en avril, en mai et en juin. Du fait des hautes températures qui règnent alors sur l'ensemble du sous-continent, l'air se dilate et la pression barométrique chute. Parallèlement,

l'eau s'évapore à la surface des océans et l'atmosphère se charge fortement en humidité. Vers la seconde moitié du mois de juin, les alizés du sud-est, venus de l'hémisphère sud, traversent l'équateur. Ces vents emportent les nuages gorgés d'eau de la mer d'Arabie, de l'océan Indien et du golfe du Bengale vers le sous-continent. En raison des basses pressions sur le pays, ces nuages de mousson se déplacent très rapidement et sont arrêtés par les montagnes de l'Himalaya, au nord-est de l'Inde, les obligeant à déverser leur humidité sur le sous-continent. Ainsi, certaines parties de l'Assam, État situé à l'extrême nord-est de l'Inde, reçoivent plus de 350 centimètres de précipitations en moyenne chaque année. Parfois, ces nuages se heurtent à la chaîne de l'Himalaya avec une telle force qu'ils sont déviés vers l'ouest. Ils déversent alors leurs pluies sur la partie occidentale du Doab entre le Gange et la Yamunā. Les monts Aravalli, qui s'étirent du nord-est au sud-ouest dans la partie septentrionale du sous-continent, les empêchent de passer au-dessus du désert du Rajasthan. Le centre de ce désert reçoit ainsi moins de 10 centimètres de pluviosité annuelle moyenne.

Ces facteurs géographiques conduisent à une grande disparité des précipitations annuelles. De la vallée de l'Indus au delta du Gange, celles-ci passent de 25 à 250 centimètres. La végétation originelle de la vallée de l'Indus est adaptée à une pluviosité annuelle de 20 à 35 centimètres ; celle de l'ouest de la plaine, qui s'étend entre le Gange et la Yamunā, à des précipitations comprises entre 35 et 60 centimètres par an. Dans cette partie de l'Inde du Nord, les terres sont défrichées avec des outils en cuivre ou en bronze afin de pouvoir être cultivées. Au centre et à l'est du bassin du Gange, il faut en revanche attendre l'apparition des outils en fer pour pouvoir défricher une végétation bien plus dense. Cette végétation luxuriante rend le sol alluvial du centre et de l'est de la vallée du Gange très riche en humus, ce qui, combiné à la forte pluviosité, donne des terres particulièrement fertiles. Vers la fin du VII^e siècle av. J.-C., l'existence de minerai de fer de bonne qualité au sud du Bihar permet l'essor de la production d'objets en fer. Il n'est donc pas étonnant que deux ou trois récoltes de riz par an soient possibles dans les champs situés à proximité du fleuve.

Au III^e millénaire av. J.-C., une civilisation urbaine bien organisée et développée prospère dans les plaines alluviales de l'Indus et de ses affluents. Plus connue sous le nom de « civilisation de la vallée de l'Indus » ou « civilisation harappéenne », elle s'étend sur l'actuel Pakistan, les États du Pendjab, du Haryana, du Rajasthan, du Gujarat et les parties occidentales de l'Uttar Pradesh. À plus d'un titre, cette civilisation pose les fondations du mode de vie indien, comme il est expliqué dans le volume II de cette *Histoire*.

D'après ce que nous ont révélé les fouilles d'Hāstinapura, les cultures du début du VII^e siècle av. J.-C. comprennent le blé, le riz, les plantes légumineuses et oléagineuses, le coton, ainsi que divers fruits. Les animaux domes-

tiqués incluent les bovins, les buffles d'eau, les moutons, les chèvres, les chevaux, les chiens et les chats. Le transport des personnes et des lourdes marchandises se fait principalement par voie fluviale, sur des embarcations en bois.

La pluviosité élevée et le terrain fertile permettent à la population relativement dense de grandes parties de la vallée du Gange de subvenir à ses besoins. Le défrichage des forêts décidues dans les régions du centre et de l'est de la vallée permet de construire sur ces terres des villages prospères. Les tiges séchées des plantes sont utilisées pour nourrir le bétail des villages, tandis que le fumier sert à enrichir le sol : c'est ainsi que naît une entente réciproque entre éleveurs et cultivateurs, qui marque une grande partie de l'histoire indienne.

La séquence étudiée ici (700-200 av. J.-C.) est caractérisée par deux types de poteries. Au ^{vii}^e siècle av. J.-C., la poterie typique de la vallée du Gange est la *painted grey ware* (PGW). D'après les datations au radiocarbone, elle couvre une large période — entre 900 et 400 av. J.-C. Dans les niveaux supérieurs, elle côtoie un autre type de poterie, dite *northern black polished ware* (NBP), de meilleure qualité, allant de 400 av. J.-C. environ jusqu'au ⁱⁱⁱ^e siècle apr. J.-C.

On trouve la céramique PGW dans une large zone, de la Sutlej, affluent de l'Indus, à Kauśāmbī près d'Allahabad à l'est, et de Rugar au nord à Jaipur au sud. L'un des sites les plus importants est un grand tertre situé à Hāstīnapura, rendu célèbre par le *Mahābhārata*. L'analyse stratigraphique de la céramique est désormais à la base de la datation relative et, dans une certaine mesure, absolue, des PGW et NBP. Les niveaux PGW d'Hāstīnapura n'ont pas révélé la structure des habitats, mais des traces de briques crues et de clayonnages enduits de torchis ont été découvertes. Si aucun objet de fer n'a été retrouvé dans les niveaux PGW d'Hāstīnapura, de tels objets (fers de lance, haches, ciseaux et pointes de flèches) ont été mis au jour sur un autre site d'Uttar Pradesh, à Atranjikhera. Aucune tombe n'a jusqu'à présent été découverte dans les niveaux PGW. Il est par conséquent impossible de définir la représentation de la vie après la mort chez la population de cette époque.

LES ÉVOLUTIONS SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES

La *painted grey ware* est une céramique de couleur gris cendré, lisse et réalisée au tour. Ses formes comprennent des bols et des plats à bords droits utilisés comme vaisselle. Ses principales décorations se composent de lignes droites, pointillées ou circulaires, peintes à l'aide d'un pigment noir ; parfois, ces motifs incluent des spirales, des *sigma* et des *swastikas*. Son mode

de fabrication a été reconstitué : dans les parties les plus minces, un très petit nombre de particules lourdes (quartz ou feldspath) est visible ; sa fine texture grise indique par conséquent qu'elle était réalisée avec une argile bien préparée par élutiation. Elle était cuite de façon homogène dans un espace fermé, en atmosphère réductrice chargée d'un excès de monoxyde de carbone, à une température comprise entre 800 et 900 °C. Si l'on chauffe des tessons de PGW dans un creuset ouvert, les motifs peints changent lentement de couleur, devenant jaune, puis orange et finalement rouge vif. La surface grise prend quant à elle une teinte rose. L'analyse chimique du pigment noir montre qu'il s'agit d'un oxyde de fer, de surcroît magnétique. La céramique était à l'origine décorée avec de l'hématite, qui s'est transformée en magnétite lors de la cuisson sous monoxyde de carbone. La surface rouge terne et la texture de la poterie sont également devenues grises sous l'effet de la réduction de l'hématite associée à l'argile en magnétite.

La *northern black polished ware* est le type de céramique le plus caractéristique de l'Inde antique : elle est au sous-continent ce que la *terra sigillata* est à l'Europe. Fabriquée au tour, elle est habituellement fine, sa texture grise ne contenant pas de grosses particules de feldspath ou de quartz. Sa surface est brillante et sa couleur varie du noir charbonneux le plus commun à des nuances jaunâtres et rosâtres. Les formes des plats et des bols de la céramique NBP sont similaires à celles de la céramique PGW ; elle sert également de vaisselle. Une analyse chimique ainsi qu'un examen au microscope électronique de l'engobe d'un noir charbonneux lustré a révélé que sa couleur noire était due à la magnétite et que la formation d'une fine glaçure composée de silicate, de soude et d'alumine était responsable de sa brillance. Cet engobe lustré a tendance à se craqueler et à s'écailler, laissant ainsi apparaître une couche rougeâtre. Cela indique que la poterie a d'abord été cuite en atmosphère oxydante, puis recouverte de l'engobe avant d'être cuite à nouveau en atmosphère réductrice. L'engobe comprend de l'hématite très fine ainsi que l'efflorescence saline naturelle que l'on trouve fréquemment dans les parties orientale et centrale de la vallée du Gange. Cette efflorescence agit comme un fondant réduisant la température de fusion de l'alumine et de la silice pour former la glaçure brillante de la surface de la NBP. Cette céramique est répandue dans l'est et le centre de la vallée du Gange, mais on en trouve dans presque tout le sous-continent : de Taxila à Koraikal dans le sud du Tamilnāḍu, et de Somnath à l'ouest jusqu'à Bangarh au Bangladesh. Cette large diffusion peut être attribuée à l'activité des marchands et des moines bouddhistes, qui en emportaient probablement partout où ils allaient.

Le début de la céramique NBP coïncide avec celui de la période historique de l'Inde. Les monnaies, principalement d'argent et de cuivre et poinçonnées, ont fait leur apparition à cette époque. La brique cuite était large-

ment utilisée dans l'édification des maisons et servait également pour la construction de canalisations enterrées destinées à évacuer les eaux usées des villes. La verrerie voit le jour dans les niveaux PGW et se développe considérablement au cours de la période NBP.

Les deux spécimens de bracelets de verre retrouvés dans les niveaux PGW présentent une cassure conchoïdale. Ils sont tous deux faits de verre de silicate sodocalcique ordinaire, contenant une petite quantité d'oxyde de fer, ce qui explique leur couleur brune. Au cours de la période NBP, de l'efflorescence alcaline, du sable pilé et une petite quantité d'hématite étaient fondus pour fabriquer des bracelets et des perles de verre. Une tablette de verre représentant un éléphant en relief a été découverte dans des niveaux datés du III^e siècle av. J.-C. à Maheswar dans le Madhya Pradesh. Elle est composée d'un verre de soude de couleur vive et, comme les autres objets de verre de cette période, elle est translucide. Elle s'est avérée exempte de dévitrification : il est clair qu'elle a été moulée avec grand soin et recuite. Cet objet indique clairement que le moulage du verre et le recuit étaient bien développés en Inde au III^e siècle av. J.-C.

LA MÉTALLURGIE

La métallurgie du cuivre et du bronze était déjà connue des peuples des civilisations préharappéennes du Baloutchistan et de la vallée de l'Indus ; la vaste gamme d'objets en cuivre et en bronze retrouvés dans les niveaux harappéens témoigne de leur avancement technique et de leur prospérité économique. Une étude des anciennes mines de cuivre et des sites de fonte dans les monts Aravalli a montré comment le minerai était extrait, enrichi et fondu. Des fours à cuivre datant de la période chalcolithique y ont été mis au jour. Cette industrie du cuivre, durable et prospère, a fourni l'infrastructure nécessaire pour l'extraction du fer. Mais ces deux métaux sont très différents : la température de fusion du cuivre est de 1 083 °C, tandis que celle du fer s'élève à 1 535 °C. Il n'est par conséquent pas surprenant que les forgerons indiens aient attendu plus de 300 ans avant de maîtriser les spécificités du travail du fer. Si les archéologues ont découvert un petit nombre d'objets en fer très corrodés dans des niveaux remontant à 1000 av. J.-C. à Atranjikhhera, dans le nord de l'Inde, ce n'est qu'à partir des niveaux datant du VII^e siècle av. J.-C. que l'on a retrouvé de nombreux objets identifiables en fer dans l'Inde septentrionale. Il n'était en aucun cas facile de maintenir une atmosphère réductrice dans un four de petite taille à une température assez élevée pour permettre la fonte du fer. D'un côté, une certaine quantité d'oxygène était nécessaire ; de l'autre, il fallait que l'atmosphère du four soit fortement réductrice, chargée d'un excès de monoxyde de carbone. Il n'est pas éton-

nant que les fondeurs de fer indiens aient mis un certain temps à comprendre et à équilibrer ces exigences contradictoires à l'intérieur du four.

Au cours de cette période d'expérimentation, une grande partie du fer présent dans le minerai était perdue et jetée en tant que résidu. Le métal produit était une éponge de fer à demi fondue chargée d'inclusions non métalliques telles que des scories et du charbon. Pour produire un métal homogène, il était nécessaire de chauffer l'éponge de fer au rouge et de la battre sur une enclume. Cependant, ce métal homogène s'est avéré trop mou pour permettre la fabrication d'outils et d'armes, qui requièrent des tranchants solides et résistants. On a alors rapidement découvert que l'incorporation de petites quantités de carbone, même de 0,2 à 0,3 % seulement, transformait le fer forgé en un acier dur et résistant.

Ce procédé, connu sous le nom de « cémentation du fer », ne pouvait être réalisé que sur un lit de charbon de bois maintenu à une température supérieure à 906 °C grâce à des soufflets. Le métal brûlant était ensuite battu pour former une feuille qui était à son tour chauffée sur du charbon de bois, puis pliée et soudée au marteau. Ce processus était répété plusieurs fois afin de renforcer le métal, de façon à pouvoir l'utiliser pour la fabrication d'outils et d'armes. De tels objets en fer cémenté ont été découverts lors des fouilles de Dhatwa dans le Gujarat. Des études métallographiques d'objets en fer provenant de différentes parties du sous-continent ont montré que la métallurgie du fer était connue partout dès le IV^e siècle av. J.-C.

Le fer a été utilisé pour forger une grande variété d'armes et d'outils de cette période, y compris des pointes de flèche, des fers de lance, des dagues, des couteaux, des épées à double tranchant, des fers de lance en forme de feuille, des pointes de flèche à barbelure, des ciseaux à tranchant carré ou rectangulaire, des couteaux à bord droit, des socs de charrue, des faucilles, des clous et des têtes de hache sans collet d'emmanchement. Il est fort probable que l'acier au creuset était également fabriqué à ce stade. L'acier cémenté et l'acier au creuset, appelé plus tard *wootz* (terme dérivé du *kannada*), étaient produits continuellement en Inde, pour l'utilisation locale comme pour l'exportation. L'acier au creuset de l'Inde antique était renommé pour ses propriétés exceptionnelles, telles qu'une forte résistance aux chocs et une grande malléabilité.

L'autre évolution importante de la métallurgie indienne est la distillation du zinc au III^e siècle av. J.-C. Le zinc est un métal léger, blanc, mou et relativement volatil. Sous la pression d'une atmosphère, il bout à 913 °C. Bien que la réduction d'oxyde de zinc en zinc commence à 950 °C, la température minimale nécessaire pour l'extraction efficace du métal à partir de son oxyde est de l'ordre de 1 200 °C. C'est une réaction fortement endothermique, qui requiert 57 000 calories. De ce fait, avant l'invention de techniques modernes de hautes pressions, le zinc devait inévitablement être pro-

duit sous forme de vapeur, qui se réoxydait rapidement. Pour prévenir cette réaction, il fallait ajouter une matière carbonée à l'oxyde de zinc. L'utilisation de cornues reliées à une cuve de condensation ainsi que d'autres techniques complexes permettait finalement d'obtenir un métal pur.

La sphalérite, un sulfure de zinc, est présent en grande quantité sous la forme de filons incrustés dans de la dolomie molle au sud-ouest des monts Aravalli, à Zawar, près d'Udaipur au Rajasthan. Ce minerai était extrait, valorisé et grillé pour être transformé en oxyde de zinc. Quelques exemples d'échafaudages et de goulottes en bois trouvés à une profondeur de plus de 100 mètres ont été datés du 1^{er} siècle av. J.-C., mais il est possible que l'extraction de zinc ait commencé à Zawar plusieurs siècles auparavant.

Des fours de distillation du zinc et des cornues retrouvées à Zawar (*ill. 94*) indiquent clairement que la pyrotechnie avancée nécessaire à la distillation du zinc est apparue en Inde au 1^{er} siècle av. J.-C. ou même avant. Le zinc était fondu avec du cuivre pour former un alliage, le laiton. La proportion de zinc était strictement contrôlée et maintenue entre 10 et 12 %. Cet alliage possède une couleur dorée et, lorsqu'il était nettoyé et poli, brillait littéralement comme de l'or ; il était employé pour mouler des images de dieux et déesses des religions hindouiste, bouddhiste ou jaïna. L'abondance du zinc et du cuivre provenant des monts Aravalli a permis aux forgerons indiens de fabriquer de nombreux meubles et pièces de vaisselle en laiton ; au fil des siècles, l'artisanat du laiton a donné naissance à une tradition d'excellence en Inde.

17.2

La littérature, l'archéologie et la reconstitution historique — environ 700 à 400 av. J.-C.

Romila Thapar

Voir les illustrations 95 à 101

L'un des changements majeurs de cette période par rapport aux précédentes est la diversité des sources littéraires disponibles en sus des données archéologiques, elles-mêmes de plus en plus nombreuses. La disponibilité des deux types de sources offre une représentation historique plus détaillée et permet des interprétations plus complètes.

Dans le volume précédent, le chapitre portant sur l'histoire de l'Asie du Sud jusqu'en 700 av. J.-C. traitait de la diversité des cultures archéologiques et présentait l'unique source littéraire remontant à la période allant de 1 200 à 1 000 av. J.-C., à savoir le *Rig-Veda*. Le milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. voit la compilation de la majeure partie du corpus de la littérature védique. Il s'agit des textes que les historiens modernes désignent sous le nom de « littérature védique tardive » et qui comprennent le *Sāma-Veda*, le *Yajur-Veda* et l'*Atharva-Veda*, composés chacun des *saṃhitā* ou hymnes, des *Brāhmaṇa* ou commentaires et manuels pour les rituels, et des *Āraṇyaka* et *Upaniṣad*, discours qui, entre autres thèmes, introduisent des idées novatrices sur les notions d'immortalité et de salut. S'ajoutent à ceux-ci les *Vedāṅga*, textes abordant divers sujets et dont les plus importants sont peut-être ceux traitant de prosodie, d'étymologie et d'astronomie. Ces textes étaient composés par des brahmanes ; leur fonction était dans une large mesure liée à l'accomplis-

sement du sacrifice rituel, le *yajña*, et ils étaient destinés aux prêtres, aux *rāja* (chefs et rois) et aux castes supérieures en général. Ils ne sont donc pas une description de la société dans son ensemble ; cependant, au fil de leur lecture, il est possible de déceler des informations sur un grand nombre de sujets.

Le *Rig-Veda* fait référence au nord-ouest du sous-continent, tandis que les textes védiques tardifs se rapportent au bassin indo-gangétique et à la partie occidentale de la plaine du Gange. Des changements affectant le cours de plusieurs fleuves ainsi qu'un accroissement de la population sont peut-être à l'origine de migrations. Progressivement, le centre de gravité se déplace vers l'est, en direction du centre de la plaine du Gange. Celle-ci se situe à un niveau d'altitude inférieur et possède une pluviosité supérieure aux régions situées plus à l'ouest. Cette migration vers l'est a suivi les contreforts de l'Himalaya ainsi que les limites méridionales de la plaine du Gange. La présence de populations et de cultures antérieures, dont témoignent les fouilles archéologiques réalisées dans cette région, suggère un mélange possible des différents groupes linguistiques et modes de vie. Parmi les facteurs écologiques, on a souvent mis en avant l'importance du fer, extrait des mines de l'est du Bihar. Bien que controversée, cette hypothèse semble vraisemblable.

La société mixte agropastorale décrite dans le *Rig-Veda* a progressivement fait place à la société agraire caractéristique de la période suivante. La culture du blé et de l'orge, prédominante à l'ouest, a disparu à l'est du confluent du Gange et de la Yamunā, et a été remplacée essentiellement par la culture du riz aquatique au centre de la plaine du Gange. Cette mutation a coïncidé avec une organisation politique et sociale différente. La culture du riz aquatique exige une plus grande quantité de main-d'œuvre et des efforts de coopération considérables, que ce soit pour la culture ou l'irrigation. Le rendement par hectare étant généralement supérieur à celui du blé ou de l'orge, les propriétaires de la terre cultivée pouvaient dégager un surplus agricole substantiel. Le contrôle de la main-d'œuvre, de l'irrigation et de la production tendait à accroître les différences entre les donneurs d'ordre et les travailleurs eux-mêmes. Si comme certains l'affirment la métallurgie du fer a accru l'efficacité de cette activité, alors elle a pu favoriser l'urbanisation, bien qu'il ne s'agisse que de l'un des nombreux facteurs de croissance des villes. Ce tableau archéologique est dans une certaine mesure confirmé par les sources écrites.

La division en castes est d'abord désignée sous le nom de *varṇa*, puis sous celui de *jāti*. Si *varṇa* signifie « couleur », ce mot ne doit pas être interprété dans son sens racial moderne, mais dans le sens de « classification ». Le terme *jāti*, pour sa part, fait référence au groupe dans lequel une personne est née et qui détermine en grande partie son identité. En général, le *Rig-Veda*

Parmi les clans les plus importants figurent les Gandhara et les Kāmboja au nord-ouest, les Madra et les Kekeya dans le Pendjab, les Kuru-Pāñcāla et les Matsya dans l'ouest de la plaine du Gange, les Śūrasena au sud-ouest des précédents, les Kośala et les Kāśī à l'est, les Videha et les Matsya au centre de la plaine du Gange, ainsi que le clan Aṅga, plus à l'est le long du Gange. Certains de ces clans sont devenus des monarchies.

Les Kuru-Pāñcāla ont imposé leur domination sur le bassin indo-gangétique, le Doab supérieur ainsi que l'Uttar Pradesh oriental. La capitale des Kuru à Hastināpura est un lieu important de l'épopée du *Mahābhārata*, de même qu'Indraprastha dans le Doab supérieur. Mathurā est la capitale des Śūrasena. L'autre épopée, le *Rāmāyaṇa*, désigne Ayodhyā comme la capitale de Kośala. De tels toponymes apparaissent dans la littérature héroïque de l'époque, mais l'historicité des lieux et des événements mentionnés dans les épopées est, comme toujours, incertaine. Au cours des périodes ultérieures, diverses dynasties se sont parfois présentées comme les descendants de ces clans dominants.

Le centre de la plaine du Gange était également occupé par des clans qui n'étaient pas devenus des monarchies, mais qui avaient conservé un système oligarchique. Ce sont les clans que les sources bouddhiques mentionnent le plus ; ils englobent les Śākya et les Koliya, sur les contreforts de l'Himalaya, et une confédération de huit clans appelée Vṛjji, qui comprenait les Licchavi, clan majeur dont tous les membres vivaient à Vaiśālī (aujourd'hui Basarh, au nord du Bihar) et dans les environs. Les familles dirigeantes de ces clans tenaient à leur droit de représentation dans les assemblées claniques et à ce qu'une partie de la production de la main-d'œuvre qu'ils employaient, et qui n'avait pas de lien de parenté avec elles, leur revienne. De plus, elles ne participaient pas à l'exécution des rituels védiques.

La religion védique était centrée sur les *yajñas* ou sacrifices rituels. Ceux-ci allaient du simple rite domestique, associé à des rites de passage ou saisonniers, à des événements majeurs tels que la consécration des chefs, dont le rituel pouvait durer plusieurs mois et mobiliser toute une hiérarchie de prêtres. Lors de ce type de cérémonie, on procédait à la construction d'un autel, qui requérait certaines connaissances géométriques, ainsi qu'au sacrifice d'animaux choisis, qui fournissait incidemment des informations anatomiques.

Le rituel avait pour but d'attirer la faveur de dieux tels qu'Indra, Agni, Mitra et Varuṇa, et possédait une fonction religieuse primordiale. Mais c'était également une occasion pour le clan de se rassembler et de réaffirmer le statut du *yajamāna* (celui qui avait ordonné le rituel). Le *yajamāna* était généralement un *kṣatriya* ou, plus tard, un riche *vaiśya*. À cela s'ajoutait une fonction encore plus importante des sacrifices rituels : l'étalage et la consommation de richesses. Il était par conséquent difficile pour les *kṣatriya*

d'accumuler une grande fortune, celles-là devant être régulièrement dépensées pour cette activité de potlatch et pour remercier par des dons généreux les prières des brahmanes.

Le caractère central du rituel sacrificiel est cependant remis en question, quoique de manière indirecte, dans les textes des *Upaniṣad*. La principale interrogation concernait la recherche de l'immortalité et du salut, lorsque l'âme individuelle se fondait dans l'Âme Universelle ou la Réalité Ultime. De telles réflexions ont encouragé la naissance d'une pensée nouvelle en termes de croyances religieuses et de spéculations philosophiques.

Les textes rituels étaient mémorisés parce qu'ils étaient indispensables à la bonne exécution du rituel, qui requérait également une soigneuse reproduction sonore des formules védiques. Celles-ci sont restées l'apanage exclusif des prêtres tant qu'elles ont fait partie d'une tradition orale bien gardée. Une autre tradition orale, mémorisée avec moins d'exactitude, a donné naissance aux deux épopées : le long *Mahābhārata* et le *Rāmāyaṇa*, d'un volume plus raisonnable. Ces récits étaient composés par des bardes et constituaient une tradition orale ouverte, chacune de leurs relations entraînant des changements. L'interpolation était permise, et elle a été si pratiquée au cours des siècles qu'il est aujourd'hui impossible de dater ces textes. Les brahmanes se sont peu à peu approprié les épopées des bardes. Au début de l'ère chrétienne, elles étaient passées dans la littérature de la secte vaiṣṇava, laquelle considérait Krishna, l'un des protagonistes du *Mahābhārata*, et Rāma, le héros du *Rāmāyaṇa*, comme des incarnations du dieu Vishnou. Les parties narratives, distinctes des parties didactiques interpolées, sont conformes aux thèmes généraux de la littérature épique et héroïque et traitent de conflits entre clans, de héros en exil, d'enlèvements de princesses, du triomphe final du bien contre le mal et de la victoire du héros.

Contrairement aux manuels védiques sur les sacrifices, les épopées sont fondamentalement des récits héroïques et utilisent un sanskrit simple, ni épigrammatique ni énigmatique, destiné à un public plus large. Cette bifurcation a peut-être encouragé l'émergence du sanskrit classique, distinct du sanskrit védique, dont les formes et les règles grammaticales ont vu le jour aux V^e et IV^e siècles av. J.-C. sous la plume du premier et du plus important d'une série de grammairiens : Pāṇini. Sa grammaire, appelée *Aṣṭādhyāyī*, est remarquable par sa construction systématique et rationnelle des règles linguistiques et demeure la grammaire de référence du sanskrit. Son style est relativement laconique et épigrammatique (comme c'est souvent le cas pour les textes techniques en sanskrit), et des commentaires tels que ceux du *Mahābhāṣya* de Patañjali, écrits au I^{er} siècle av. J.-C., sont nécessaires pour apporter certaines explications. Cette grammaire est utile aux historiens car, en dehors des éclaircissements qu'elle apporte sur l'évolution historique de

la langue, elle fournit incidemment des éléments utiles à la reconstitution de l'histoire sociale.

C'est approximativement à cette époque que sont apparus les différents *sūtra*. Le *Śrauta* et le *Grhya* concernent essentiellement les rituels, domestiques et saisonniers. Les *Dharma* sont importants pour l'histoire sociale dans la mesure où ils traitent de l'observance des coutumes et des normes des codes sociaux, mais ils n'avaient pas force de loi. Leurs auteurs étant des brahmanes, ils portent sur les relations entre castes observées du point de vue des prêtres. Ils insistent particulièrement sur les obligations familiales, les catégories de mariages légaux et l'héritage de la propriété. Toutes ces choses dépendaient de la famille. Le rôle central des *varṇa* est fortement souligné dans la perspective brahmanique. Ces textes font également référence aux quatre phases de la vie humaine, son déroulement idéal comprenant les étapes du *brahmacārin* (élève), du *grhastha* (maître de maison), des *vānaprastha* (premiers mouvements vers la vie d'ermite) et finalement du *saṃnyāsa* (ascétisme). Le renoncement était par conséquent permis à celui qui avait déjà rempli ses obligations sociales. Le terme *ārya* désignait une personne parlant le sanskrit et appartenant à une société qui observait le *varṇāśramadharmā* — le système de castes et des quatre phases de la vie. Ainsi, il n'avait rien à voir avec l'existence d'une race biologique. Ceux qui ne se conformaient pas au *varṇāśramadharmā* étaient considérés comme *mlecchā*, c'est-à-dire hors du cadre social. Il va sans dire qu'il s'agissait là d'idéaux et que ceux-ci n'étaient pas forcément observés à la lettre même par ceux qui se proclamaient *ārya*.

Les brahmanes n'ont pas été les seuls à exposer leur vision de la vie et à tenter d'en faire une réalité. Divers penseurs, associés aux centres urbains naissants de la plaine du Gange, ont repris et enrichi les discours des *Upa-niṣad* et prêché leurs idées à des audiences rassemblées dans les villes. Celles-ci formaient le cœur administratif des nouveaux royaumes et oligarchies, et mettaient souvent en place des liens commerciaux à la fois locaux et à longue distance. Le passage des sociétés claniques à des régimes monarchiques ou à d'autres systèmes étatiques a été le résultat de nombreux changements dans la société ; il s'est accompagné de problèmes liés à la centralisation du pouvoir, à l'augmentation des richesses et des ressources *via* la mise en place d'un système d'imposition, au recours à la coercition pour contrôler les sujets et, enfin, au concept d'États coïncidant avec des frontières territoriales. Inévitablement, certains étaient favorables à ce changement, tandis que d'autres s'y sont opposé et ont cherché des systèmes différents. Ceux-ci ne relevaient pas toujours d'une philosophie politique : ils étaient le plus souvent liés à de nouveaux systèmes de croyances, mais véhiculaient implicitement une réaction aux changements historiques intervenus au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C.

Des philosophes isolés débattaient de théories fondées sur le scepticisme, l'atomisme, les idées antinomiques opposées aux autorités et aux lois autant qu'au matérialisme. La philosophie matérialiste, marquée par un fort courant rationaliste et pragmatique, est restée un élément de la pensée indienne malgré les nombreuses tentatives de ses adversaires pour l'ignorer ou la discréditer.

Parmi ces derniers figuraient les jaina, les bouddhistes et les ājīvika, qui rejetaient tous l'autorité des Védas et du dieu créateur. Le plus grand penseur

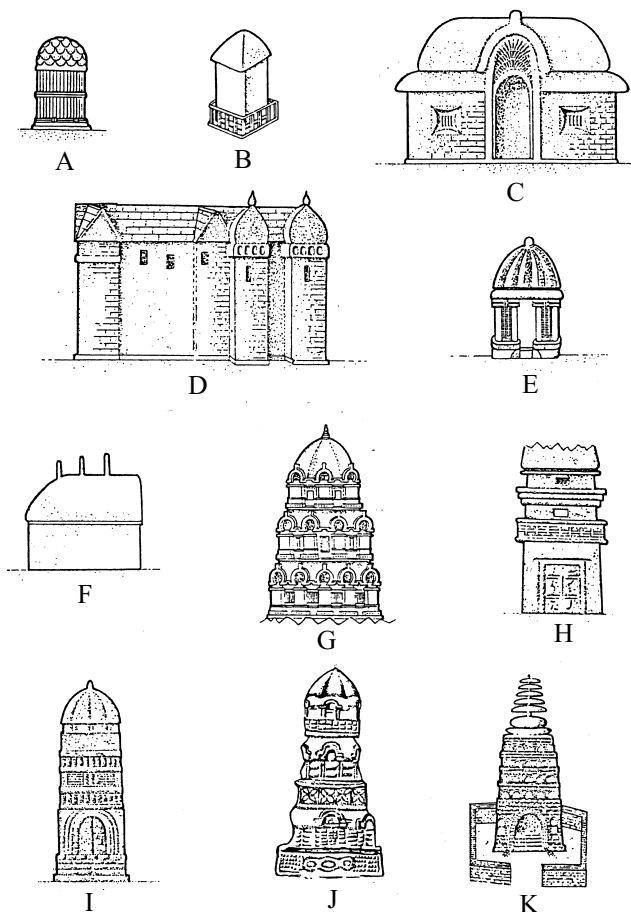


Figure 20 Types de bâtiments représentés sur les reliefs primitifs : A-D, F, H, J, Mathurā ; E, G, I, K Amarāvati, Ghantaśāla, Mathurā, Kumrahar (d'après Harle, 1986).

des jaïna, ou nirgranthas, comme on les appelait alors, se nommait Mahāvīra. C'était un membre du clan *kṣatriya*, lié à la ville de Vaiśālī. Son activité, antérieure à celle de Bouddha, remonte environ au VI^e siècle av. J.-C.

Les textes religieux jaïna sont difficiles à dater du fait des ajouts continuels dont ils ont fait l'objet, mais ceux qui sont sensés contenir les enseignements de Mahāvīra, les textes *Āgama*, comprennent le célèbre *Ācārāṅgasūtra*. La croyance jaïna insistait sur l'*ahiṃsā*, ou non-violence, au point que même les activités agricoles, sans parler des sacrifices rituels, étaient

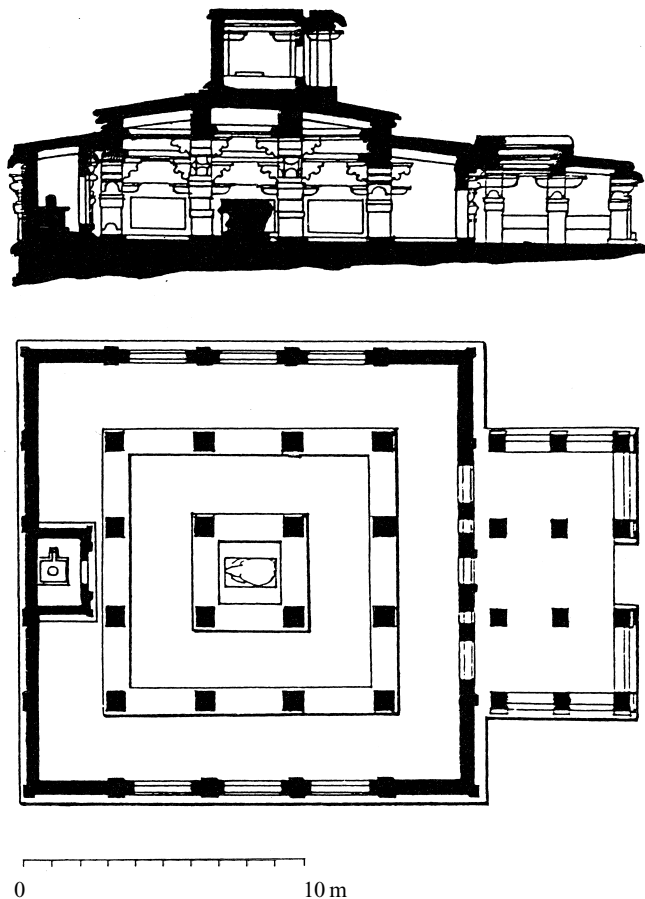


Figure 21 Aihole, temple Lād Khān. Fin du VI^e-début du VII^e siècle. Plan (d'après Harle, 1986).

considérées comme destructrices pour la vie animale, ce qui explique le fait que beaucoup de jaïna se sont consacrés au commerce. Avec d'autres penseurs contemporains, ils ont développé la doctrine du *saṃsāra* et du *karman*, théorie selon laquelle les actes de la vie présente déterminent les naissances futures. Ils croyaient en l'égalité éthique de tous et tendaient de ce fait à remettre en cause l'évaluation brahmanique des gens selon leur caste. Certaines divinités populaires telles qu'Indra et différentes figures de culte locales, les *yakṣa*, ont été adoptées par les jaïna. Ces derniers partageaient avec les bouddhistes et les ājīvikas l'organisation en une communauté de moines, nommée *saṅgha* (ou *saṃgha*), « assemblée » qui est devenue l'institution centrale de la religion. Ainsi, celle-ci différerait considérablement du brahmanisme védique.

Le Bouddha niait l'existence d'une âme et de divinités omnipotentes. Le salut ou *nirvāṇa* résidait dans la libération de la chaîne des réincarnations. La négation de l'efficacité des sacrifices rituels était perçue comme une remise en cause des croyances et des pratiques védiques. Le Bouddha affirmait également que seuls les facteurs éthiques ou moraux différencient les hommes, de sorte que l'exercice de toutes les activités ne pouvait être déterminé par l'appartenance à la caste. Le comportement social devait selon le Bouddha être régi par la Voie du Milieu, éloignée des extrêmes, et prendre en compte les quatre Nobles Vérités qui attribuent l'origine de la souffrance au désir, l'anéantissement du désir étant par conséquent considéré comme nécessaire au salut.

Ces sectes naissantes ont rivalisé de prosélytisme. C'est finalement le bouddhisme qui a gagné le plus de fidèles, soutenu par la royauté d'une part, et par les artisans et commerçants qui commençaient à dominer la vie urbaine d'autre part. Ces derniers ont en effet trouvé dans le bouddhisme et dans le jaïnisme un code social plus en accord avec leur profession et moins méprisant envers le négoce que le brahmanisme.

L'enseignement s'est fait dans un premier temps par transmission orale, mais les difficultés croissantes pour définir ce qui constituait la véritable doctrine ont rendu nécessaire sa consignation par écrit, réalisée au I^{er} siècle av. J.-C. ou même plus tôt. Le Bouddha s'exprimait dans la langue orale du centre de la plaine du Gange. Finalement rédigé en pâli (langue différente mais proche du sanskrit, qui était devenue la langue commune à la plupart des moines bouddhistes), le canon bouddhique a été appelé *Tripitaka*, littéralement « les trois paniers » dans lesquels ont été rangés les textes traitant respectivement de la doctrine, de la discipline monastique et de la philosophie.

Au temps du Bouddha, l'organisation des monastères bouddhiques était démocratique. Le Bouddha n'a nommé personne pour lui succéder, affirmant que chaque moine devait trouver sa propre voie vers le salut. L'autorité

résidait dans la pratique des enseignements, c'est à dire du *dhamma* ; les décisions étaient prises en assemblée ouverte, ce qui, selon le Bouddha, était la procédure utilisée par l'oligarchie des Vṛjjiis (Vajjis) de Vaiśālī qu'il avait prise pour modèle. Le rassemblement des moines et leur regroupement en une seule résidence n'avaient tout d'abord lieu qu'à la saison des pluies, mais peu à peu les moines se sont mis à vivre dans des habitations permanentes ou *vihāra*, c'est-à-dire les monastères.

La communauté chez les bouddhistes et les jaïna reposait non seulement sur l'interdépendance des moines et des fidèles laïcs, mais aussi sur le fait que la communauté allait à l'encontre des identités de caste et que, en théorie du moins, le *saṅgha* était ouvert aux membres de n'importe quelle caste. Ce principe était en contradiction avec la conception brahmanique d'une société segmentée en castes relativement indépendantes : la notion de communauté s'appliquait uniquement à l'intérieur de chaque caste, et même les sectes religieuses tendaient à respecter les divisions de castes. Cette vision de la communauté n'a toutefois pas empêché la création de sectes bouddhiques qui rompaient avec le courant dominant. Dès le III^e siècle av. J.-C., un schisme majeur s'est produit. Après les délibérations de trois assemblées différentes, le *saṅgha* bouddhique a été divisé entre le theravāda, prédominant à l'époque dans le centre de la plaine du Gange et plus tard au Sri Lanka, où il reste aujourd'hui encore la religion établie, et le sarvāstivāda, qui devient la religion principale du Mathurā, du Cachemire et d'autres régions du Nord.

17.3

La formation des États et l'Empire maurya

Romila Thapar

Voir les illustrations 95 à 117

Au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., les événements s'accélérent pour finalement aboutir à la naissance de l'Empire maurya à la fin du IV^e siècle av. J.-C. (carte 22). L'avènement de cet empire s'accompagne de changements qui se font surtout sentir au nord de l'Inde au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. Ces évolutions se reflètent non seulement dans les données archéologiques recueillies sur des sites *painted grey ware* et *black-and-red ware* puis sur des sites *northern black polished ware*, mais aussi dans les mondes décrits par les textes bouddhiques, qui contrastent avec ceux des textes védiques. Le principal de ces bouleversements est le passage de petits États à un système impérial dominant.

Les principaux clans et confédérations étaient basés dans le Nord-Ouest et dans la plaine du Gange. Le Kāmboja et le Gandhāra, dont la capitale était Takṣaśīla (la Taxila des sources grecques), étaient contigus au domaine perse des Achéménides. Pendant un certain temps, cette région et les hautes vallées de l'Indus ont été désignées par les inscriptions achéménides sous le terme de Si[n]du, du nom de l'Indus, et ont fait partie de l'Empire perse. La puissante confédération des Kuru-Pañcāla s'enorgueillissait de sa cité d'Ahicchatra au nord de l'Uttar Pradesh. Au confluent du Gange et de la Yamunā s'étendait le territoire des Vatsa et sa capitale Kauśāmbī, qui a fait l'objet de nombreuses fouilles. La ville de Kāśī sur le Gange est plus tard devenue célèbre sous le nom de Vārāṇasī. Au sud du fleuve se trouvait le territoire des Cedi.

Le royaume de Kośala avait pour capitale Saketa, mais en raison du développement du commerce le long des contreforts de l'Himalaya, son centre a été déplacé à Śrāvastī. Dans les terres fertiles au sud du Bihar s'étendait le

royaume de Maghada, dont la capitale, Rājagṛha, a elle aussi été abandonnée au profit de Pāṭaliputra sur le Gange, selon toute vraisemblance à cause du poids du commerce fluvial. La route menant vers le sud, ou *Dakṣiṇāpatha*, traversait le plateau du Malwa, région qui avait gagné en importance grâce au royaume d'Avantī et sa capitale Ujjayinī (Ujjain).

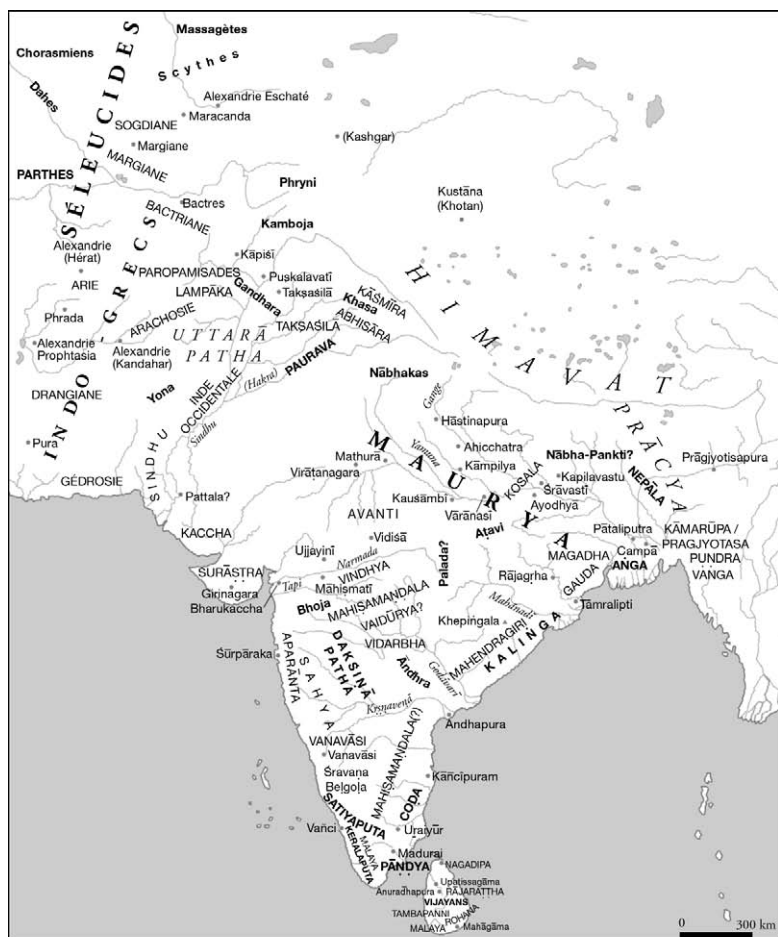
L'essor des monarchies dans ces régions n'est pas sans rapport avec des changements majeurs intervenus dans les domaines de l'économie et du contrôle politique des ressources et de la main-d'œuvre. À l'origine, la terre était considérée comme le patrimoine du clan, mais peu à peu, à mesure que le clan se disloque et que les possessions familiales deviennent plus fréquentes, ce dont témoignent les textes bouddhiques, on assiste à la reconnaissance de la propriété privée et familiale des terres arables. Cette situation encourage les riches à investir une partie de leur argent dans le commerce, de sorte qu'au IV^e siècle av. J.-C. il existe un réseau de centres de production artisanale, qui deviennent fréquemment des villes dans lesquelles des produits manufacturés sont vendus par des marchands. Des villes qui étaient peut-être des centres administratifs à l'origine se transforment également en centres de commerce.

L'émergence de la notion d'État s'exprime dans le concept du *saptāṅga*, ou des sept « membres » qui composent l'État, à savoir le roi, l'administration, la capitale, le territoire, l'armée ou un autre organe coercitif similaire, le Trésor — auquel des impôts sont régulièrement versés — et les alliés politiques. En réalité, cette organisation est synonyme de centralisation du pouvoir politique en la personne du roi, qui peut également solliciter un statut particulier pour renforcer son pouvoir. Elle entraîne également l'affaiblissement des liens familiaux au profit d'un réseau administratif plus impersonnel, nécessaire pour évaluer et collecter l'impôt et gérer le Trésor ainsi que pour entretenir une armée chargée de défendre le territoire revendiqué par l'État. Enfin, dans une situation aussi ouverte de compétition politique, les alliances de tout type constituent un facteur politique majeur.

C'est peut-être l'émergence d'une monarchie dans le Maghada, appelé à devenir le cœur du futur empire, qui illustre le mieux les facteurs de transition vers un système étatique. On a imputé cette évolution à la fertilité de la terre, qui permettait de produire un surplus agricole et d'accumuler des richesses même après le paiement des taxes ; aux vastes ressources forestières environnantes fournissant des éléphants pour l'armée et du bois pour les constructions ; aux importants gisements de minerai de fer exploités à une époque où la métallurgie du fer facilitait le défrichage pour l'exploitation agricole et la fabrication de meilleures armes pour le combat ; à la situation géographique sur le Gange, qui permettait de contrôler l'artère commerciale qu'était le fleuve ; et, enfin, au facteur non moins important qu'était la volonté des dirigeants locaux d'accroître leur pouvoir politique. Cette

ambition se manifeste alors par les campagnes militaires prolongées qui opposent le royaume de Maghada et la confédération Vṛjji, et qui se soldent finalement par la victoire du premier. Par ailleurs, les descriptions de ces campagnes mentionnent l'apparition de nouvelles armes plus destructrices, témoignant ainsi de progrès dans l'art de la guerre.

Dans les textes qui prétendent reconstituer le passé, les *Purāṇa*, il est suggéré que le Magadha amorce la transition vers le système dynastique. Ce



Carte 22 L'Asie du Sud à l'époque de l'Empire maurya, 321-181 av. J.-C.

royaume devient le point de convergence de plusieurs dynasties, parmi lesquelles les Nanda, prédécesseurs de l'empire des Maurya. Le Royaume nanda s'étend dans la plaine du Gange et certaines parties de l'Orissa. L'expansion agressive et les lourdes taxes que cette dynastie impose la rendent, semble-t-il, impopulaire. De plus, les campagnes d'Alexandre de Macédoine sèment le trouble dans le nord-ouest de l'Inde. Son bref séjour au Pendjab et dans le Sind n'est pas mentionné par les sources indiennes, mais la confusion politique qui règne après sa mort, ses généraux se battant pour le territoire et le pouvoir, permet au jeune Candragupta Maurya de s'établir au Magadha, au centre de l'Inde et au nord-ouest. Dès la fin du IV^e siècle av. J.-C., celui-ci est suffisamment puissant pour affronter le successeur d'Alexandre en Iran, Séleucos Nicator, et lui prendre de nouveaux territoires en Afghanistan, au Baloutchistan et en Iran oriental. Les relations entre les Maurya et les royaumes hellénistiques sont notamment entretenues par des ambassadeurs séleucides et ptolémaïques à la cour des Maurya.

Le fils de Candragupta Maurya, Bindūsara, consolide probablement son empire grâce à la conquête de la péninsule indienne. Lorsque son fils Asoka accède au pouvoir, vers 269 av. J.-C., l'Empire maurya s'étend pratiquement sur tout le sous-continent. Asoka ayant fait publier une série d'édits sous forme d'inscriptions, les lieux où ceux-ci ont été retrouvés permettent de reconstituer l'étendue des régions contrôlées par l'Empire. En Afghanistan et au nord-ouest de l'Inde, des édits rédigés en grec et en araméen ont été mis au jour, suggérant la présence de populations occidentales dans les villes de ces régions. Ailleurs, les inscriptions sont en prākṛit, langue communément parlée dans la plupart des régions de l'Empire ; elles emploient le kharoṣṭhī (écriture dérivée de l'araméen de l'Asie occidentale) au nord-ouest et le brāhmī (qui a peut-être également des liens avec cette écriture sémitique) dans le reste de l'Empire.

L'une des caractéristiques essentielles de la politique de l'Empire est la soumission de différentes régions à une même autorité, leur permettant par conséquent d'atteindre un certain degré de proximité politique et administrative. Elles se développent de façon moins autonome et, au moins dans celles qui disposent de ressources, des contacts s'établissent avec une institution lointaine, l'État maurya. Ainsi, la présence des Maurya au Karnataka, probablement justifiée par les réserves d'or qu'ils y puisent, est attestée par un grand nombre d'inscriptions d'Asoka.

L'économie de l'Empire est essentiellement fondée sur l'extension de l'agriculture et le développement agraire. De nouvelles terres sont défrichées, sur lesquelles l'État installe des cultivateurs. Il revendique par ailleurs la propriété des friches et de terres royales spécifiquement délimitées, les terres *śītā*, qui sont cultivées selon divers modes d'exploitation : métayage, fermage et même emploi d'ouvriers agricoles ou d'esclaves. Cela n'interdit

nullement l'existence de la propriété foncière privée, à laquelle les sources font d'ailleurs référence. Les esclaves ne sont pas la source unique, ni même la source principale de main-d'œuvre, que ce soit dans les premiers États ou sous l'Empire maurya. L'usage de la charrue dans l'agriculture est commun à de nombreuses régions et, pour certains sols lourds, les sources font état de l'utilisation de socs de charrue en fer. La gestion privée de l'irrigation est encouragée par la baisse de la taxe sur l'eau dans les régions où cette pratique prédomine. Lorsque l'État est en charge de l'irrigation, cette taxe est plus élevée. Le barrage à l'ouest de l'Inde est le seul exemple connu d'irrigation à grande échelle gérée par l'État.

Le célèbre *Arthaśāstra* de Kauṭilya est un texte d'économie politique, un guide pratique enseignant aux rois comment organiser et administrer leur royaume. On a longtemps pensé qu'il était l'œuvre du ministre de Candragupta, ce qui le ferait remonter au IV^e siècle av. J.-C. Mais les variations du style et du contenu, ainsi que les références à des événements ultérieurs, ont provoqué de longs débats autour de sa datation. Le texte tel qu'il existe aujourd'hui est postérieur à l'Empire maurya, mais certaines sections reflètent probablement les problèmes administratifs de la période maurya. Certaines d'entre elles semblent coïncider avec les descriptions faites par un ambassadeur grec de la cour séleucide, Mégasthène, dont l'ouvrage sur l'Inde, l'*Indica*, bien qu'aujourd'hui perdu, a été abondamment cité dans les œuvres d'auteurs grecs ultérieurs.

L'*Arthaśāstra* évoque une organisation étroitement contrôlée par un pouvoir central. Mais il s'agit peut-être plus d'un idéal que d'une réalité. Les édits d'Asoka insistent sur le rôle de surveillance des officiers supérieurs, qui procédaient à de nombreuses tournées d'inspection. Toutefois, un tel degré de centralisation devait être difficile à atteindre à cette époque, étant donné les distances et les moyens de transport et de communication. Ces facteurs ont conduit certains chercheurs à penser que le niveau de centralisation et d'administration variait selon les régions.

L'échelle des salaires énumérés dans l'*Arthaśāstra* témoigne de la puissance de la bureaucratie : les hauts fonctionnaires reçoivent des sommes extrêmement élevées, la rémunération des petits employés étant nettement inférieure. Comme au cours de périodes ultérieures, ces derniers favorisent alors l'émergence de réseaux de contrôle locaux. L'impôt est probablement collecté en nature, même s'il est évalué en monnaie métallique. L'utilisation massive de pièces de monnaies poinçonnées, probablement frappées par les organismes locaux, indique vraisemblablement l'existence d'une circulation monétaire sur les marchés de l'Empire. La nécessité d'évaluer constamment ces pièces atteste un essor considérable de la métallurgie. Les dépenses budgétaires liées à l'administration sont aussi lourdes que les dépenses militaires. Les chiffres donnés par les sources grecques et latines pour l'armée

maurya sont probablement excessifs, sans doute pour justifier les craintes des soldats d'Alexandre qui redoutent d'avoir à mener de longues campagnes à l'issue plus qu'incertaine en pénétrant dans la plaine du Gange. Quoi qu'il en soit, une force militaire considérable s'avère nécessaire, ne serait-ce que pour protéger les routes conduisant aux matières premières de la péninsule et pour défendre la frontière nord-ouest contre les incursions hellénistiques.

Asoka mentionne dans ses édits la construction de routes traversant l'Empire, fait corroboré par l'itinéraire emprunté par la voie royale, décrit ailleurs comme allant de Taxila à Pāṭaliputra (l'actuelle Patna), la capitale maurya, et au-delà jusqu'au delta du Gange. Cette route était fréquemment entretenue par les grands royaumes du Nord. Outre la facilitation des déplacements des officiers et des fonctionnaires, sa fonction principale était l'encouragement des liens commerciaux et des échanges. Taxila et Kandahar (située en Afghanistan) étaient les points nodaux du réseau commercial terrestre entre le nord de l'Inde et l'ouest de l'Asie. La route septentrionale longeant l'Himalaya acheminait les marchandises en provenance des contre-forts de la chaîne, tandis que la route plus méridionale, située entre la Yamunā et le Gange, contrôlait les principaux ports fluviaux du Gange. Pāṭaliputra, devenue la nouvelle capitale en lieu et place de Rājagṛha, qui était située plus au sud, avait accès à la fois aux routes terrestres et fluviales.

Les routes en direction du sud traversaient la Narmada et la Tapti, et une branche menait à Sopara sur la côte ouest (proche de l'actuelle Bombay). Il se peut qu'il y ait eu des échanges commerciaux entre la côte ouest de l'Inde, le golfe Persique et la péninsule Arabique. La route terrestre continuait vers le sud jusqu'au Karnataka, au fertile Raichur Doab et aux mines d'or de Kolar. Cette région était aussi reliée à la côte orientale *via* Amāravatī et Kalinga, puis au delta du Gange, où les fouilles du port de Tāmralipti ont révélé une occupation maurya.

La large zone de diffusion de la céramique dite *northern black polished ware* est attribuée à ce développement du commerce. La production de ces fines terres cuites est non seulement liée aux progrès de la chimie, mais aussi à ceux de la métallurgie. Les textes évoquant les objets alimentant le Trésor central décrivent des pierres précieuses, de l'or, des perles, des métaux, de l'ivoire et divers textiles ; pierres précieuses, épices et textiles sont appelés à devenir les principales marchandises échangées entre l'Inde et le monde extérieur. L'essor du commerce entraîne inévitablement la croissance de centres urbains et la prospérité de la communauté marchande, qui rencontre plus de sympathie de la part des bouddhistes et d'autres sectes similaires que de la part des brahmanes. Il est possible que la propagation rapide du bouddhisme au cours de ce siècle et des suivants soit due, mécénat royal mis à part, au soutien des commerçants.

Dans ses édits, Aśoka fait état de relations étroites avec les rois hellénistiques d'Asie occidentale et de Méditerranée orientale, qu'il mentionne nommément. Cette information pose les bases de la chronologie de l'époque maurya. Ces textes traitent de nombreuses questions, dont la principale est la volonté du roi de persuader ses sujets d'observer les préceptes du *dhamma*, ou de ce qu'il appelle *eusebeia* dans la version grecque de ses édits. On ne sait s'il prêchait le bouddhisme, comme l'affirment de nombreux historiens, ou s'il promouvait un intérêt plus général pour le bien-être de tous ses sujets. Les enseignements du Bouddha étaient alors souvent désignés sous le nom de *dhamma* : c'est la raison pour laquelle on peut supposer que le *dhamma* auquel Aśoka faisait référence était le même. Aśoka mettait l'accent sur les aspects qui relevaient du bien-être social général : les bonnes relations entre parents et enfants, employeurs et esclaves, amis, prêcheurs de différentes sectes religieuses, etc. Lorsqu'il s'adressait au Saṅgha ou à l'Ordre bouddhique, il se considérait comme un adepte laïc du bouddhisme. Mais il n'y fait pas référence dans ses édits adressés à ses officiers ou au public. L'utilisation du terme grec *eusebeia* renvoie de nouveau à la notion généralisée de devoir sacré plutôt qu'à un enseignement religieux spécifique.

Dans un vaste État multiculturel aux populations, identités ethniques, cultures et religions diverses, il devient possible pour un homme d'État de prôner une loyauté et une identité qui transcendent tous les clivages. C'est peut-être ce qui sous-tend la référence d'Aśoka au *dhamma* : il cherche à persuader ses nombreux sujets d'adopter une nouvelle éthique. Pour sa part, en tant qu'empereur, il affirme qu'en dehors des concessions administratives relatives au bien-être de ses sujets, il renonce à la conquête par la violence et essaie plutôt d'utiliser la persuasion pour faire accepter sa politique. Il exprime également le souhait de voir ses successeurs renoncer eux aussi aux méthodes violentes et, si celles-ci s'avéraient nécessaires, de faire preuve d'indulgence et de miséricorde envers les vaincus. Il admet que sa haine de la violence remonte à la fin d'une campagne menée au Kalinga, à l'est de l'Inde, où il a été témoin direct des douleurs et des souffrances causées par sa campagne.

Les empires ont souvent besoin d'une idéologie universaliste pour lier les différents groupes qu'ils rassemblent. Quand cette idéologie s'appuie sur une religion existante, les réseaux religieux servent de soutien au pouvoir politique. C'est ce que laissent entrevoir les premières chroniques monastiques bouddhistes du Sri Lanka lorsqu'elles évoquent le règne d'Aśoka. Mis à part ces textes, on trouve peu de témoignages d'un patronage substantiel du Saṅgha bouddhique par Aśoka. L'une des offrandes royales majeures, un lieu de culte taillé dans le roc, a pour bénéficiaires non pas les bouddhistes mais les ājīvika, et les monuments de la période maurya se limitent au palais

royal et à la capitale Pāṭaliputra, ainsi qu'aux colonnes monolithiques où certains édits sont inscrits sur les chapiteaux. Quelques-unes de ces colonnes se trouvent dans des lieux importants pour le bouddhisme, mais la plupart sont dispersées dans la plaine du Gange.

Si la politique d'Asōka n'a finalement pas connu le succès, il est néanmoins admirable qu'il ait tenté de mettre en place une telle idéologie, inhabituelle pour un système impérial. Son règne a peut-être fourni le prototype de l'un des concepts fondamentaux de la vision bouddhiste de la royauté : celui du *cakkavat/cakravatin* ou « empereur universel », dont le rôle se caractérise non pas par la conquête violente mais par la justice et la loi. Cette image jouera un rôle considérable dans les conceptions ultérieures de la royauté dans les régions influencées par le bouddhisme. Son éthique diffère quelque peu de celle du brahmanisme, pour laquelle le souverain *kṣatriya* doit être un grand conquérant.

La mort d'Asōka vers 232 av. J.-C. marque le déclin de l'Empire, qui est désintégré dès le début du II^e siècle. Ses successeurs semblent avoir été des dirigeants médiocres, et les sources ne s'accordent pas sur leur ordre de succession. Mais les empires déclinent pour des raisons bien plus profondes que la simple valeur de leurs rois. Au nord-ouest planait la menace constante de souverains désireux d'étendre leurs territoires des montagnes de l'Hindou-Kouch aux riches plaines indiennes, en grande partie afin de s'emparer des routes commerciales. Le succès qui a fini par couronner ces ambitions a souvent été mis sur le compte de la politique de non-violence d'Asōka. Toutefois, une lecture attentive de ses édits révèle qu'il n'a pas démembré ses armées et qu'il était bien conscient des besoins militaires, même s'il prônait des considérations plus humaines dans les situations de conflit. Ailleurs, l'effondrement de l'Empire est dû à une fragmentation régionale. On a pensé que le patronage du bouddhisme par Asōka avait provoqué le mécontentement des brahmanes et que leur hostilité s'était traduite par l'assassinat du dernier roi maurya par son général en chef. Cette interprétation n'est cependant pas fondée. Asōka avait pris soin de faire figurer les brahmanes dans les catégories de personnes que ses sujets devaient selon lui respecter et il avait insisté fermement pour que toutes les sectes et religions soient traitées avec un égal respect.

On a aussi insisté sur l'importance de facteurs économiques dans le déclin de l'Empire maurya, en avançant que les monnaies en argent des Maurya se sont dépréciées et que l'État a dû procéder à une collecte forcée supplémentaire afin d'augmenter les recettes. Une autre hypothèse suggère que les Maurya ont insuffisamment exploité les ressources du sous-continent. Il est remarquable que l'Empire n'ait pas cherché à trouver son expression dans la construction de monuments à grande échelle, à part dans la capitale Pāṭaliputra. Cette absence d'édifices est encore plus frappante quand on

compare cette situation avec celle d'autres empires quasi contemporains. Les dépenses très élevées de l'armée et des hauts fonctionnaires de l'administration centrale ont aussi certainement grevé le Trésor. Les légendes issues des sources bouddhistes évoquant les dernières années du règne d'Asoka dépeignent bien des difficultés financières, mais elles peuvent avoir été inventées dans un but moral : montrer que les soucis n'épargnent même pas les grands patrons du bouddhisme.

Enfin, les États qui succèdent à l'Empire maurya ont souvent pour origine les centres de pouvoir établis ou développés au cours de la période maurya. La structure des États qui naissent sur les ruines de cet empire est donc marquée par une certaine continuité.

BIBLIOGRAPHIE (DE 17.1 À 17.3)

- ALLCHIN B., ALLCHIN F. R. 1982. *The rise of civilization in India and Pakistan*, Cambridge.
- BLOCH J. 1950. *Les inscriptions d'Asoka*, Paris.
- BONGARD-LEVIN G. M. 1985. *Mauryan India*, Delhi.
- BURROW T. 1965. *The sanskrit language*, Londres.
- CARDONA G. *et al.* (dir. publ.). 1970. *Indo-European and Indo-Europeans*, Philadelphie.
- CHAKRABARTY D. K. 1979. The beginning of iron in India. *Antiquity* (Cambridge), vol. L, p. 114-124.
- FRAUWALNER E. 1956. *The earliest Vinaya and the beginning of buddhist literature*, Rome.
- FUSSMAN G. 1982. Pouvoir central et régions dans l'Inde ancienne, *Annales* (Paris), vol. IV, p. 621-647.
- GHOSH A. 1973. *The city in early historical India*, Simla.
- HARLE J. C. 1986. *Art and architecture of the Indian subcontinent*, Londres.
- HEESTERMAN J. C. 1957. *The ancient Indian royal consecration*, La Haye.
- HEDGE K. T. M. 1973. A model for understanding ancient Indian iron metallurgy. *Man*, N. S., vol. VIII, p. 416-421.
- 1975. The Painted Grey Ware of India. *Antiquity* (Cambridge), vol. IL, p. 187-190.
- 1991. *An introduction to ancient Indian metallurgy*.
- KANGLE R. P. 1965. *The Kauṭīliya Arthaśāstra*, 3 vol., Bombay.
- KOSAMBI D. D. 1965. *The culture and civilization of ancient India in historical outline*, Londres.

- LAL B. B. 1954-1955. Excavations at Hastinapura. *Ancient India*, vol. X-XI, p. 4-151.
- THAPAR R. 1961. *Asoka and the decline of the Mauryas*, Londres.
- 1984. *From lineage to state*, Delhi.
- 1992. *The Mauryas revisited*, Calcutta.
- WAGLE N. 1966. *Society at the time of the Buddha*, Bombay.

18

**L'Asie du Sud entre
200 av. J.-C. et 300 apr. J.-C.**

18.1

Les dynasties du nord du sous-continent : liens commerciaux et culturels

Braja Dulal Chattopadhyaya

Voir les illustrations 95 à 106

LES GRANDES LIGNES DE L'HISTOIRE POLITIQUE

Au début du II^e siècle av. J.-C., l'empire du Magadha, tout-puissant sous la dynastie des Maurya, est en plein déclin. La période dont il est question dans ce chapitre peut être considérée comme une phase de transition, entre l'empire des Maurya et celui des Gupta fondé peu après 300 av. J.-C. Comme la plupart des périodes charnières, elle est fort complexe dans la mesure où la zone autrefois contrôlée par les Maurya, à savoir la quasi-totalité du sous-continent à l'exception de l'extrême sud de l'Inde et du Bengale, est alors

morcelée en un nombre considérable de royaumes et de républiques, sans compter les zones sous domination étrangère au nord-ouest du sous-continent. Cependant, malgré les divisions politiques, il s'agit là d'une période importante au cours de laquelle la civilisation indienne classique prend forme.

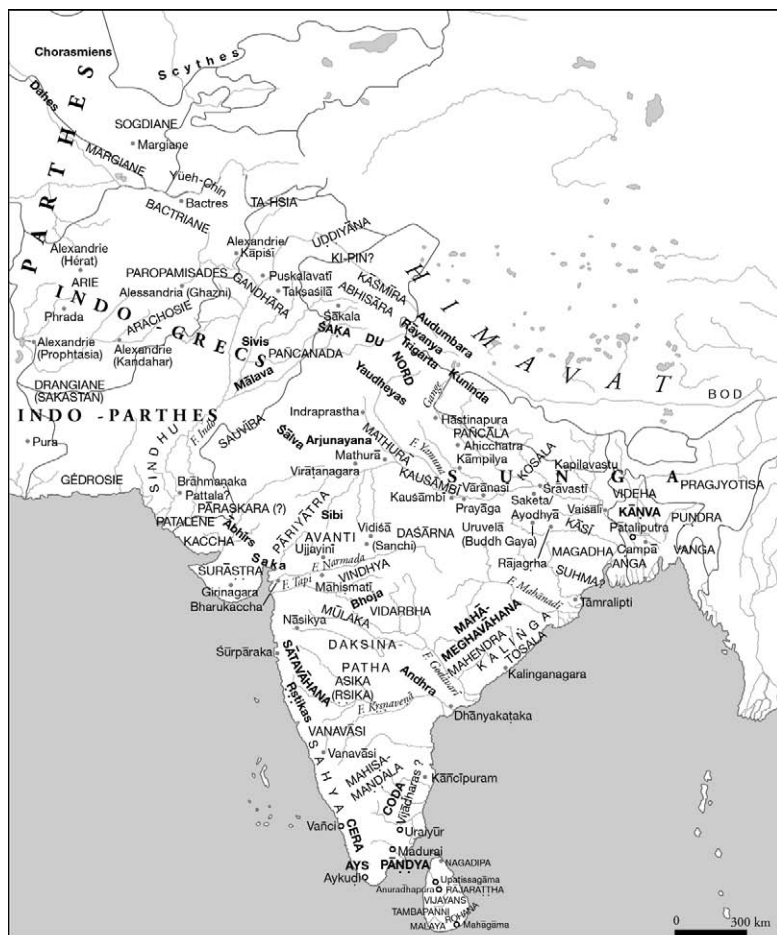
Selon les *Purāṇa*, l'Empire maurya s'éteint lorsque Puṣyamitra, commandant en chef de l'armée, assassine le dernier roi maurya et fonde la dynastie des Śuṅga (environ 184-50 av. J.-C.). Si certains textes font état de nombreuses campagnes victorieuses menées par Puṣyamitra, il semble que, dans les faits, son autorité réelle et celle de ses successeurs aient été limitées à certaines régions du centre de l'Inde, cependant que diverses familles indo-grecques contrôlaient la majeure partie du Nord-Ouest, y compris l'actuel Pendjab (carte 23).

Quant aux exploits militaires qu'on lui attribue, ils sont représentatifs des évolutions nouvelles. Puṣyamitra est réputé avoir accompli deux sacrifices de chevaux (*aśvamedha*), signe d'une souveraineté quasi illimitée. Dans un texte sanskrit, cette cérémonie est associée à sa victoire sur les « Yavana ». Si ce terme a fini par connoter l'appartenance culturelle et ethnique à l'Asie occidentale, c'est à des origines grecques qu'il renvoie clairement à l'époque. Un autre texte sanskrit, le *Yugapurāṇa*, qui rend compte des incursions des Yavana dans la vallée du Gange et en Inde de l'Ouest, énumère les désastres provoqués par des Grecs belliqueux dans des régions et des centres tels que Pañcāla, Sāketa, Mathurā (tous trois situés dans l'Uttar Pradesh), Madhyamikā (Rajasthan) et Pāṭaliputra (l'actuelle Patna, Bihar). En revanche, une inscription contemporaine de l'un des derniers souverains Śuṅga (vers 100 av. J.-C.), gravée sur un grand pilier près de Vidiśā (l'actuelle Bhilsa, Malwa oriental) présente un émissaire yavana de Taxila sous un jour tout différent, comme un converti à la foi *bhāgavata*, une forme de vishnouisme centré sur une dévotion particulière au dieu Vishnou. Le pilier, autrefois surmonté d'une image de Garuḍa (l'aigle divin) est important à plusieurs titres : non seulement il montre comment un ambassadeur grec d'une nation hellénistique pouvait être converti à une religion indienne, mais il souligne aussi et surtout les efforts de ces nations hellénistiques pour bâtir des relations de bonne volonté avec le centre politique de l'Inde à cette époque.

Ces Yavana, appelés aussi Indo-Grecs pour montrer combien ces Grecs étaient influencés par la civilisation indienne, occupent la Bactriane. De là, ils lancent une série d'incursions dans l'Inde du Nord et du Nord-Est à partir du début du II^e siècle av. J. C, percées qui restent malgré tout ponctuelles ; en dépit de raids sporadiques dans la vallée du Gange, la domination indo-grecque ne s'est jamais véritablement étendue au-delà du Pendjab. Les sources indiennes ne font que rarement référence aux Yavana, et plus rare-

ment encore à leurs souverains ; cependant, pour des raisons diverses, la période que ce peuple et ses successeurs ont marquée de leur empreinte peut être considérée, par les changements alors intervenus, comme une phase importante de l'histoire de l'Inde du Nord.

Il est certain que plus de trente monarques indo-grecs, dont beaucoup portaient le même nom, ont régné entre la fin du III^e siècle et la fin du I^{er} siècle



Carte 23 L'Asie du Sud lors de la domination des Śūṅga et des Indo-Grecs, env. 200 à 1 av J.-C. (d'après J. E. Schwartzberg, 1978, *A historical atlas of South Asia*, University of Chicago Press).

av. J.-C. La plupart d'entre eux ne sont connus que par les monnaies d'argent et de cuivre battues à leur nom. Ces pièces d'argent, dans les différentes valeurs de la drachme ou étalon attique, témoignent de la qualité de la frappe de cette monnaie grecque. Elles ont servi de modèles aux artisans employés par les successeurs des souverains indo-grecs, ainsi qu'à ceux qui travaillaient dans de petites localités apparues à cette époque dans les régions sub-himalayennes. En général, ces pièces comportent le buste du souverain sur une face et des représentations de divinités grecques sur l'autre, mais la structure générale est souvent modifiée. En effet, en plus d'introduire dans leurs régions orientales un nouvel étalon de poids dont la valeur est fixée par rapport à l'étalon déjà en vigueur dans ces zones, les Indo-Grecs commencent également à apposer sur leurs pièces des inscriptions en deux écritures et deux langues. Sur l'une des faces l'inscription est rédigée en langue et en écriture grecques, tandis que sur l'autre figure une version *prākṛit* de la légende grecque, fréquemment en écriture *kharoṣṭhī*, ce qui nous fournit, pour un certain nombre de titres et épithètes grecs, des équivalents indiens d'un grand intérêt.

Sur les pièces de cuivre émises pour les centres du Gandhara comme Puṣkālāvati (Peshawar) près de Kaboul et Taxila près de Rawalpindi, les Indo-Grecs vont jusqu'à adopter les techniques de frappe indigènes et à utiliser des divinités et des motifs animaux courants dans cette région. La tradition de frappe ultérieure en Inde semble avoir conservé au moins deux éléments des grandes séries de pièces indo-grecques : la technique de la frappe au marteau et l'utilisation de légendes et autres inscriptions sur les monnaies. Ménandre, l'un des rares Indo-Grecs dont la tradition indienne a gardé le souvenir, figure dans le texte bouddhique pāli *Milindapañha* (Questions de Milinda), où il joue un rôle important comme souverain yavana de Sāgala au Pendjab, converti au bouddhisme après de longs dialogues avec le moine indien Nāgasena.

L'extension géographique de groupes aussi divers que les Scythes, les Parthes et les Kouchans (Kuṣāṇa) a une ampleur bien supérieure à celle des Indo-Grecs, qu'ils remplacent en Afghanistan ainsi que dans le nord-ouest et le nord de l'Inde au 1^{er} siècle av. J.-C. Alors que ces derniers sont appelés « Yavana » dans les textes littéraires indiens, les autres sont désignés respectivement par les noms de « Śaka », « Pahlava » et « Tukhāra ». Divers groupes de Scythes et de Parthes, arrivés avant les Kouchans, imposent ponctuellement leur loi dans des zones s'étendant, à certaines époques, jusqu'à la vallée du Gange et la côte occidentale. Dans la mesure où les Scythes, les Parthes et peut-être également les Kouchans ont des affiliations iraniennes, il n'est pas facile de les distinguer. Il arrive que le seul moyen d'établir une affiliation ethnique soit l'analyse des noms royaux. Ainsi, des rois tels que Vononès et Gondoparès sont considérés comme des Parthes (Pah-

lava), tandis que d'autres tels que Mauès, Azès et Azilisès sont identifiés comme des Scythes (Śaka). Pour ce qui est des Indo-Grecs, les informations les plus importantes nous viennent des monnaies, désormais émises sous une forme altérée, auxquelles viennent s'ajouter quelques inscriptions en prākṛit, principalement en écriture kharoṣṭhī mais aussi en brāhmī après que les Śaka se sont déplacés vers des centres comme Mathurā, au sud de l'actuelle Delhi, ou vers la côte occidentale (*carte 24*).

L'une des caractéristiques remarquables des royautes śaka-pahlava est que le souverain à proprement parler est quasiment toujours associé à une sorte de souverain subordonné. Cela est visible à la présence, sur les pièces, de différents noms de souverains sur les deux faces, pourtant apparemment frappées en même temps. Sur le plan institutionnel, il faut remarquer la mention de *kṣatrapa* et de *mahākṣatrapa* (grands *kṣatrapa*). Ce titre, que les Grecs ont rendu par le mot satrape, dérive de l'iranien et désigne à l'origine un gouverneur de province. Toutefois, dans les faits, la plupart des (*mahā*)-*kṣatrapa* gouvernent de façon quasi indépendante, frappent monnaie à leur propre nom et servent d'avant-garde à l'expansion du règne śaka-pahlava au Nord, au Nord-Ouest et dans une partie de l'Inde centrale. Une branche importante des *kṣatrapa* śaka finit par s'implanter solidement dans l'ouest du Malwa, dans le Gujarat et le nord-ouest du Deccan à partir du I^{er} siècle av. J.-C. Ils entretiennent des relations étroites, parfois cordiales mais le plus souvent hostiles, avec les rois indiens contemporains du Deccan, et c'est sans aucun affaiblissement de leur pouvoir qu'ils règnent jusqu'au début du V^e siècle apr. J.-C. lorsque Candragupta II, de la dynastie Gupta (vers 375-415 apr. J.-C.), leur ravit le pouvoir et se fait une place dans l'histoire de l'Inde en mettant fin à la domination étrangère.

Dans la majeure partie du nord de l'Inde, c'est au I^{er} siècle av. J. C que le règne kouchan succède à celui des Scythes et des Parthes. L'Empire kouchan, tel qu'il nous est connu un siècle plus tard, se caractérise par un degré élevé de syncrétisme de divers éléments politiques, culturels et idéologiques et constitue un nœud dans un maillage de liens incroyablement étendu ; mais, à l'exception de quelques passages d'écrits historiques chinois, les données sur ses débuts sont rares. On perçoit tout de même clairement, vers la fin du I^{er} siècle av. J.-C., les prémices de la formation d'un empire : le chef de la faction Kuei-shuang (Guishuang) ou faction kouchane des Yüeh-chih (Yuezhi), la tribu à laquelle appartiennent les Kouchans, s'unit avec d'autres factions et étend son territoire par l'envahissement et l'occupation de vastes régions de l'Afghanistan actuel et du nord-ouest de l'Inde. Ce chef, Kujūla Kadphisés, nous est connu grâce à la monnaie. Sur l'un de ses modèles de pièces, Kadphides adopte le buste d'un empereur romain et proclame son attachement indéfectible à la « vraie foi » (le bouddhisme) : il y a bien là une

tentative précoce de mise en forme des orientations politiques et idéologiques de l'empire naissant.

La période comprise entre le milieu du I^{er} et la fin du II^e siècle apr. J.-C. marque l'apogée de l'Empire kouchan, même si son extension est inégalement connue selon les époques. Khotan, Bactres, Kaboul, le Gandhara, le Sind et Mathurā sont les principaux centres à partir desquels l'influence kouchane rayonne vers d'autres régions. Leur pouvoir s'étend également, bien que temporairement, à la vallée moyenne du Gange et à l'est du Malwa. En dominant le nord-est du plateau iranien, des régions d'Asie centrale et le Pendjab, les Kouchans contrôlent les routes commerciales entre la Chine, l'Inde, l'Iran et le monde hellénistique. Les influences culturelles de toutes ces régions confèrent à l'Empire kouchan un caractère distinctif, et l'on retiendra les noms de Wima Kadphisès, Kaniška I^{er} et Huviška, créateurs de symboles cruciaux en ce qu'ils le différencient nettement des formations politiques antérieures. Wima Kadphisès va plus loin que Kujūla Kadphisès, en créant une série de pièces d'or sur lesquelles l'influence de l'étalon du denier d'or romain est indéniable. Kaniška fonde une ère probablement identifiable à l'ère śaka de 78 apr. J.-C., bien que les spécialistes ne s'accordent pas sur ce point. Avec l'ère vikrama (*vikrama samvat*) qui commence en 57-56 av. J.-C., l'ère śaka samvat est sans doute le système de datation le plus utilisé en Inde jusqu'à nos jours.

Les grandes séries de pièces de monnaie de Kaniška I^{er} et d'Huviška, principalement en or et en cuivre, recourent à une vaste palette de divinités d'origine hindoue, bouddhique, iranienne, grecque et romaine. La mise en valeur de l'image visuelle du monarque par la construction de galeries de portraits constitue une autre caractéristique de l'Empire kouchan. On trouve des sculptures représentant des souverains et des nobles kouchans à Surkh Kotal, en Bactriane, et à Mat, près de Mathurā. La plus remarquable est sans doute celle de Kaniška I^{er}, dépourvue de tête mais se dressant majestueusement avec son nom écrit en larges lettres brāhmī. Ainsi, les souverains kouchans ont pour souci permanent la promotion de leur image impériale. Une inscription kouchane du début du II^e siècle apr. J.-C. décrit le roi Kaniška II comme *mahārāja, rājātirāja, devaputra, kaīsara*, c'est-à-dire, pour reprendre une formulation déjà utilisée, comme l'incarnation du « caractère universel de l'Empire kouchan, par l'appropriation de titres royaux indien, iranien, chinois et romain ».

La culture politique qui se développe dans le nord de l'Inde après l'époque maurya est donc nouvelle par bien des aspects. On a recours à de nouveaux symboles pour mettre en valeur l'image des monarques : sous la forme de bustes royaux ou de portraits sur les pièces des Indo-Grecs et de leurs successeurs, par l'utilisation de titres hyperboliques tels que *mahārāja* et *rājātirāja* (roi des rois), ainsi que par des tentatives de rapprochement

entre l'image royale et la divinité. C'est également à cette époque que se constitue une élite politique regroupant les Grecs portant le titre de *meridarch*, les *kṣatrapa*, *mahākṣatrapa*, *daṇḍanāyaka* et *mahādaṇḍanāyaka* d'origines ethniques diverses, dans une même strate gouvernante dotée d'une structure hiérarchique.

Ces changements affectent aussi inévitablement, dans une plus ou moins



Carte 24 L'Asie du Sud sous les Sātavāhana-Śaka-Kuṣāṇa, entre 1 et 300 apr. J.-C. environ (d'après J. E. Schwartzberg, 1978, *A historical atlas of South Asia*, University of Chicago Press).

grande mesure, les régions sur lesquelles les Indo-Grecs, les Scytho-Parthes et les Kouchans n'ont jamais exercé la moindre tutelle. Ces régions sont nombreuses, du fait que le nord de l'Inde, entre les périodes maurya et gupta, connaît une situation politique complexe caractérisée par l'existence simultanée de différents types d'organisations étatiques. On distingue parfois les États « tribaux » des États « locaux », les premiers étant fondés sur une parenté réelle ou supposée et les seconds sur le contrôle d'une zone donnée, mais il est difficile de se cantonner à cette distinction en raison de l'existence de nombreuses formes intermédiaires. En conséquence, il est préférable d'utiliser un terme bien plus vague comme *janapada* : « pays » ou « communauté ».

LES ROYAUMES ET LES OLIGARCHIES

De nombreux *janapada* (aussi appelés *gaṇas* et souvent décrits comme des républiques indiennes, bien qu'il s'agisse plutôt d'oligarchies) nous sont connus grâce à la monnaie et parfois à des inscriptions. Ces communautés donnent l'impression qu'en dépit des changements évidents intervenus pendant la période post-maurya, certaines d'entre elles conservent un fort sentiment d'identité. Ce sentiment d'identité *gaṇa* est encore vif dans le nord et le centre de l'Inde au milieu du IV^e siècle apr. J.-C. et l'une des principales tâches de Samudra Gupta, lorsqu'il entreprend d'édifier un grand empire gupta, est de rassembler ces « républiques » en un seul État.

En contraste avec la distribution géographique des républiques dans des régions telles que le Rajasthan, l'Haryana et la ceinture himalayenne, les monarchies sont apparues ici dans des régions déjà peuplées avant la période maurya, en particulier dans la vallée du Gange. Le Kalinga, sur la côte de l'Orissa, fait figure d'exception puisqu'on y rencontre la dynastie Mahāmeghavāhana au I^{er} siècle av. J.-C. Le plus illustre souverain de cette famille est Khāravela, dont la longue inscription, dans la caverne de l'éléphant près de Bhubaneshvar, relate avec emphase les conquêtes ou plutôt les raids menés dans des régions du nord, de l'ouest et du sud de l'Inde. Le règne de Khāravela est particulièrement intéressant en tant que témoignage précoce de la présence, dans l'est de l'Inde, du jaïnisme, qui insiste plus que toute autre religion ou secte sur la non-violence et jouit par la suite d'une forte influence sur l'ouest de l'Inde (le Gujarat et le Maharashtra). Cependant, le royaume de Khāravela est éphémère et l'histoire de l'Orissa retombe après lui dans les ténèbres pour plus de cinq siècles.

La majorité de ces monarchies relativement petites se trouvent toutefois dans la vallée du Gange. Parmi elles, Pañcāla (à l'ouest de l'Uttar Pradesh avec son centre à Ahicchatrā, près de l'actuelle Ramgarh), Mathurā (au sud-

est de Delhi), Kauśāmbī (près d'Allahabad) et Ayodhyā (près de Kanpur) revêtent une importance particulière. Les noms de la plupart des rois, que l'on connaît presque exclusivement grâce à leurs nombreuses monnaies, se terminent en *-mitra*. On pense que ces modestes royaumes ont opposé une résistance farouche aux envahisseurs étrangers (Indo-Grecs, Śaka-Pahlava et Kouchans), ou du moins qu'ils les ont empêchés d'asseoir leur autorité dans la vallée du Gange ; ils seront toutefois emportés par la vague de l'édification de l'empire sous Samudra Gupta.

L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE

Malgré le morcellement de la carte politique, la culture matérielle de cette époque connaît une évolution considérable par rapport aux périodes précédentes. Si on écarte l'idée très éloignée de la réalité d'une économie strictement contrôlée par l'État sous le règne des maurya (notion fondée moins sur des données réelles que sur le type de société idéale décrit dans l'*Arthasāstra*, ouvrage datant probablement de l'époque Maurya), il devient alors possible d'accéder à une meilleure compréhension des liens entre les sociétés maurya et post-maurya.

L'agriculture est le fondement de cette culture matérielle et, si les principales régions agricoles de la vallée du Gange (Malwa, Gandhara, etc.) se sont déjà développées, les perspectives d'expansion agricole demeurent très vastes dans toutes les régions. Des textes littéraires tels que le *Manusmṛiti* parlent de soumettre la terre à la charrue, liant la première phase de la culture à la question de la propriété. La pratique du don de terres à des brahmanes ou à d'autres personnes est mentionnée dans les textes bouddhiques. L'exaltation de tels dons devient un élément récurrent des textes brahmaniques et, à l'époque dont il est question ici, on commence à tenir le compte des dons aux brahmanes et aux monastères bouddhistes dans l'ouest du Deccan, région dont les souverains font également des offrandes dans des zones telles que l'est du Rajasthan. Les statuts des propriétaires terriens sont plus ou moins variés selon la région, mais il n'y a jamais d'homogénéité sociale totale. Ainsi, le texte bouddhique *Milindapañha* emploie comme image littéraire la distinction entre ceux qui peuvent être considérés membres d'un village d'une part, et les esclaves, les ouvriers agricoles, etc. d'autre part. Selon le schéma qui divise la société en *varṇa*, il existe également une nette distinction entre les *vaiśya* (paysans propriétaires) et les *śūdra*, travailleurs contraints d'offrir leurs services aux *varṇa* supérieurs.

Le terme *viṣṭi*, signifiant « travail forcé » ou « impôt de travail », a peut-être été en vogue plus tôt, mais son premier usage épigraphique est attesté dans une inscription datant du milieu du II^e siècle apr. J.-C. trouvée à Saura-

shtra (dans le Gujarat). On ignore complètement dans quelle mesure le système agraire rendait le *viṣṭi* obligatoire. Quant à l'usage qui consiste à faire don de réservoirs, de puits et de citernes aux monastères bouddhistes, il reflète peut-être la pratique générale en matière de construction de réservoirs et autres ouvrages d'irrigation, que ce soit sur l'initiative de particuliers ou de communautés.

L'État intervient dans les grands projets. Ainsi, les inscriptions du roi Khāravala (I^{er} siècle av. J.-C., comme mentionné plus haut) nous apprennent qu'au IV^e siècle av. J.-C., les souverains Nanda du Magadha ont fait creuser un canal en Orissa, lequel est par la suite prolongé à la demande de Khāravala. L'histoire du lac Sudarśana, créé sous le règne de Candragupta Maurya (dernier quart du IV^e siècle av. J.-C.) au Saurashtra, est un exemple encore plus célèbre : après de graves inondations au milieu du II^e siècle apr. J.-C., les digues et barrages sont réparés et renforcés sur ordre du roi Rudradāman (II^e siècle apr. J.-C.). Cela ne suffit toutefois pas à empêcher une autre inondation trois siècles plus tard, sous le règne du roi Gupta Skandra Gupta (environ 455-467 apr. J.-C.). Une nouvelle fois, le roi prendra des mesures visant à réparer les dommages et à prévenir de telles calamités, avec succès cette fois puisqu'il n'est plus jamais fait mention du lac Sudarśana.

Une réalisation remarquable de l'ingénierie hydraulique des premiers siècles de l'ère chrétienne, sans lien avec l'irrigation, a été mise au jour par des fouilles archéologiques à Sringaverapura, près d'Allahabad (Uttar Pradesh). Il s'agit d'un grand réservoir construit en briques qui comporte deux bassins, à deux niveaux différents, dont le plus profond reçoit l'eau du Gange. Une fois que les sédiments se sont déposés au fond de ce premier bassin, le second recueille l'eau claire *via* un canal les reliant.

L'impôt foncier constitue une importante source de revenus pour l'État. Les termes *bhāga*, *bhoga*, *kara* et *bali* désignent peut-être différentes sortes de taxes sur la terre, différents du *śulka*, l'impôt commercial (douane, prélèvements, droits, etc.).

Il est impossible d'évaluer les contributions respectives de ces différentes sources au revenu de l'État, mais il est cependant certain que le *śulka* représente une large part des recettes totales. La production artisanale et le commerce connaissent en effet à cette époque une expansion sans précédent, dont il est possible d'apprécier l'ampleur en s'intéressant à plusieurs de ses facettes : aux différents groupes sociaux impliqués dans l'industrie et le commerce, à la nature des liens avec d'autres zones du nord de l'Inde ainsi qu'entre le nord de l'Inde et d'autres régions, aux principaux objets de transactions commerciales et enfin à la croissance urbaine. Ce qui caractérise l'activité commerciale de cette époque, en contraste avec toutes les époques antérieures, c'est la convergence de divers réseaux, convergence qui se traduit par la constitution d'un maillage complet et extensif d'interactions com-

merciales fondé sur le travail des ouvriers et des artisans. Dans les sources les plus anciennes, l'artisanat est désigné par le terme *śilpa* et rien n'indique que ce mode de production n'existait que dans les centres urbains. Cependant, les sources dont nous disposons sur cette époque concernent surtout les villes, pour lesquelles elles font mention de nombreuses spécialités. Par ailleurs, les vestiges archéologiques retrouvés sur les sites du nord de l'Inde et assignables à cette période sont susceptibles de donner une idée de la gamme des objets d'origine artisanale produits localement ou ailleurs.

Des textes importants de cette époque comme le *Mīlindapañha*, le *Mahāvastu* et l'*Aṅgavijjā* font état d'une augmentation significative du nombre de métiers, nombre estimé selon les sources de soixante-quinze à plus de cent. Par exemple, le *Mahāvastu* en cite plus d'une centaine pour les villes de Rājagṛha et Kapilavastu, la plupart dans l'artisanat ou le commerce. Ces chiffres sont certainement exagérés, mais les inscriptions contemporaines font, elles aussi, référence à différents groupes liés à l'artisanat, passant en revue les ouvriers qui travaillent le roseau, le bois ou le bambou, mais aussi les tisserands ou les forgerons. Les catégories de marchands présentes dans les principaux centres urbains varient également d'un centre à l'autre et comprennent les *vyavahārin* ou *vaṇij* (commerçants), les *sārthavāha* (chefs de caravanes), les *śreṣṭhīn* (prêteurs), etc. On remarque la présence d'une autre organisation appelée *nigama* (corporation) dans des villes telles que Kauśāmbī dans l'Uttar Pradesh, Taxila dans le Gandhara et Bhaṭṭiprolu dans l'Andhra Pradesh. Le fait que les *nigama* ont parfois émis des pièces suggère que ces corporations ont pu être associées à l'organisation et à l'administration du commerce dans les centres urbains. Toutefois, la forme d'organisation la plus répandue, aussi bien chez les artisans que chez les commerçants, est le *sreṇī*, proche de la guilde médiévale en Europe. Certains des premiers textes bouddhiques font état de la présence d'un *jeṭṭhaka* (doyen) ou *pamukha* (chef) à la tête des guildes, tandis que des textes ultérieurs mentionnent également des *kāryacintaka*, chargés d'en organiser le travail. La violation d'une loi de la guilde constitue un délit punissable, et même un grand champion de la loi brahmanique tel que Manu exhorte les souverains à protéger le *sreṇī*.

Les caractéristiques de la production artisanale et du commerce évoquées jusqu'à présent peuvent être en grande partie rattachées aux évolutions en cours dans le nord de l'Inde depuis la moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. Toutefois, à l'époque post-maurya et particulièrement entre la fin du I^{er} siècle av. J.-C. et les premiers siècles de l'ère chrétienne, de nouvelles évolutions provoquent une réelle métamorphose du commerce et de l'urbanisme de l'Inde. Le sous-continent indo-pakistanaïse se retrouve géographiquement au centre d'un réseau de liens couvrant des régions du monde aussi diverses que la Méditerranée, la mer Rouge, la mer d'Arabie, l'Asie du Sud-Est,

l'Asie centrale et la Chine. La position centrale de l'Inde dans ce réseau résulte dans une large mesure de l'expansion vers l'est des intérêts commerciaux des Romains, stimulée par la possibilité d'utiliser les vents de la mousson pour naviguer directement de la région du bas Indus vers les ports indiens en longeant les côtes vers le sud. Ces intérêts commerciaux sont centrés sur deux produits de base, les épices et les textiles, particulièrement la soie de Chine, bien qu'en réalité la liste des produits concernés soit bien plus longue. L'importance dans ce commerce des régions sous contrôle kouchan tient en grande partie au fait que la soie de Chine doit les traverser pour parvenir à sa clientèle méditerranéenne. Il n'y a aucun contact direct entre les Chinois et les marchands du monde méditerranéen, l'Empire kouchan servant d'unique intermédiaire.

Ce serait une erreur de considérer que la circulation des hommes et des biens entre l'Asie centrale et la vallée du Gange *via* l'Afghanistan, le nord-ouest et le nord de l'Inde ne trouve ses origines que dans les échanges commerciaux entre Rome et la Chine ; erreur encore la vision d'une Inde du Nord qui n'aurait de contacts avec l'Asie centrale et la Chine qu'en sa simple capacité d'intermédiaire dans ces échanges. Dans le nord de l'Inde, les vestiges archéologique liés au commerce romain n'ont rien de spectaculaire ; quant aux pièces de monnaie romaines, on n'en trouve quasiment pas, contrairement à ce qui se passe en Inde péninsulaire. L'image de la route de la soie a beau tenir en grande partie du cliché romantique, avec ses caravanes cheminant le long des pistes sur les immenses et inhospitaliers plateaux d'Asie centrale, il ne faut pas pour autant sous-estimer la réalité et l'importance des relations commerciales sino-romaines. Les Kouchans battent monnaie d'or sur la base d'un étalon de poids calqué sur l'étalon romain ; en matière de vestiges archéologiques, le célèbre trésor de Begram près de Kaboul, qui a livré des objets de grand luxe tels qu'ivoires, verres syriens, bronzes romains et moulages en stuc, est remarquable par sa composition, car on y retrouve ainsi rassemblés en un même lieu des objets provenant de l'Empire romain, de Chine, d'Asie centrale et d'Inde. À la diversité des objets échangés répond celle des hommes : en témoigne la découverte de textes en chinois, en sogdien et en grec, rédigés dans différentes écritures telles que le kharoṣṭhī, le brāhmī et, plus tard, le proto-śāradā, le long de la branche de la route de la soie qui sera connue plus tard sous le nom de « haute route du Karakoram », avec Hunza, Gilgit et une série de sites chilas le long de l'Indus comme étapes principales.

La majorité des produits transitant par l'Empire kouchan dans le cadre du commerce sino-romain sont des articles de luxe, les Chinois fournissant la soie et recevant coraux, perles, verre ainsi que certains parfums. Il est probable que certaines denrées comme le corail, l'encens et le benjoin proviennent de l'ouest de l'Asie ou d'Arabie, et que d'autres sont d'origine in-

dienne. On a avancé que les termes chinois désignant le verre, *liouli* et *poli*, pourraient dériver du sanskrit, respectivement de *vaidurya* (lapis-lazuli, béryl et œil-de-chat) et *sphaṭika* (cristal ou quartz). L'*Histoire des Han postérieurs* montre que les produits ou animaux d'Inde sont bien connus en Chine : éléphants, rhinocéros, carapaces de tortue, or, argent, cuivre, fer, plomb, étain, étoffes fines, lainages, divers types d'encens, sucre cristallisé, poivre, gingembre, sel noir ; il en va de même pour certaines denrées précieuses provenant de l'Empire romain. Il se peut que certains de ces produits, par exemple l'étain, aient été importés d'Asie du Sud-Est, mais on ne sait pas si tous suivaient le circuit commercial traditionnel.

Les régions bordant le littoral ouest sont très importantes pour ces relations marchandes. Ainsi, le *Périples de la mer Érythrée*, précieux journal de bord d'un marin grec inconnu, mentionne l'« Indo-Scythie » et son port « Barbarikon », liée au Pendjab et au Gandhara, comme un haut lieu du commerce. Non moins importante est la côte du Gujarat, qui borde le golfe de Cambay, et son port Barygaza (aujourd'hui Broach), près de l'estuaire de la Narmadā : c'est peut-être là que convergent les routes venant de régions aussi diverses que l'Afghanistan, le Pendjab, le Gandhara et peut-être le Cachemire. Ces deux ports importent depuis Rome des pièces d'or et d'argent, de l'argenterie, du vin, des clous de girofle, des parfums précieux, du verre, du corail, de l'antimoine, du benjoin et de l'orpiment, sans compter les cargaisons humaines ; ils exportent vers Rome l'ivoire, l'indigo, les tissus et l'onyx. D'autres marchandises viennent des « hautes terres », qui s'étendent du Cachemire au Badakhstan en Afghanistan ; ce sont la myrrhe, les étoffes, le nard himalayen dont la provenance exacte est mal connue, ainsi que d'autres articles comme le lapis-lazuli du Badakhstan. À cette liste, il convient d'ajouter deux marchandises précieuses : la soie, sous forme de fil et d'étoffes, et les « fourrures chinoises » — peut-être des fourrures animales de grande valeur provenant d'Asie centrale.

On dispose de beaucoup moins de données sur les côtes du Bengale et de l'Orissa qu'au sujet de la côte ouest, sans doute parce que les commerçants venus de la Méditerranée n'ont que peu de contacts directs avec elles. Le Bengale et l'Orissa sont pourtant tous deux parties prenantes dans le circuit d'échanges commerciaux qui longe la côte est de l'Inde. Mis à part les références aux ports du Gange, que l'on identifie généralement aux sites archéologiques de Chandraketurgarh (district 24 de Parganas, dans le Bengale occidental) et Tāmralipti (Tamluk, dans le district de Midnapore), on ne sait que très peu de choses des premiers temps des relations maritimes entre l'Inde et l'Asie du Sud-Est. On se fonde sur la découverte, à Chandraketurgarh, de pièces de monnaie poinçonnées portant le « motif du navire », que l'on peut dater de la période maurya, et la dissémination de céramique décorée à la roulette en Inde péninsulaire, dans le Bengale deltaïque et l'Asie du Sud-Est,

pour considérer qu'ont existé des relations à la fois côtières et transocéaniques. En contraste avec la maigreur des sources archéologiques, certaines œuvres littéraires du début de la période historique nous offrent des représentations des pays d'Asie du Sud-Est saisissantes, quoiqu'un peu stéréotypées, où cherchent à s'enrichir en voyageant non seulement les marchands mais aussi les princes. Parmi les termes utilisés pour désigner les différentes régions d'Asie du Sud-Est, on relève des appellations reflétant les noms des marchandises qu'on leur associe, telles que *Suvarṇabhūmi* (la terre de l'or), *Suvarṇadvīpa* (l'île de l'or), *Yavadvīpa* (l'île de l'orge), *Takkola* (le piment) *Nārikeladvīpa* (l'île des noix de coco), ou *Karpūradvīpa* (l'île du camphre). Bien que la chronologie des sources dans lesquelles ces noms apparaissent fasse encore l'objet de discussions, de même que les régions exactes auxquelles certains d'entre eux réfèrent, le fait qu'ils figurent dans les textes laisse penser que les Indiens des premiers siècles de l'ère chrétienne se faisaient au moins une certaine idée de plusieurs régions d'Asie du Sud-Est et de leurs produits. On a avancé l'hypothèse selon laquelle le grand nombre de terres de l'or ou d'îles de l'or mentionné dans les textes indiquerait que la quête de ce métal constituait l'une des principales motivations des Indiens pour traverser les océans. Quoi qu'il en soit, les premiers siècles de l'ère chrétienne semblent marquer une phase importante dans les interactions commerciales entre l'Asie du Sud et l'Asie du Sud-Est.

La voie de communication terrestre principale entre l'Afghanistan et la côte du Bengale reste l'*Uttarāpatha*, la « route du nord », en fait un complexe de routes dont la plus importante suit les contreforts de l'Himalaya, au nord des plaines du Gange. Un réseau de routes affluentes, en plus de relier de nombreux points du *doab* entre Gange et Jumna, s'étend aux régions autrefois périphériques comme le Rajasthan et les régions subhimalayennes de l'Himachal Pradesh, du Pendjab et de l'Uttar Pradesh, où sont installées la plupart des oligarchies indiennes (*gana* ou *janapada*). Le trafic commercial est intense, surtout entre le II^e siècle av. J.-C. et le II^e siècle apr. J.-C., comme on peut en juger, par exemple, à l'ampleur de la dissémination des monnaies kouchanes et de leurs imitations ainsi qu'à la grande diversité des pièces frappées par les *janapada*.

Les centres urbains de l'époque constituent les principaux points de connexion entre différents segments de route. Que ce soit en termes du nombre de sites ou de la qualité de leur culture matérielle, la culture urbaine du début de la période historique atteint son apogée, dans le sous-continent indo-pakistanaïsi ainsi qu'en Afghanistan et en Asie centrale, pendant la période śka-kouchane, entre le II^e siècle av. J.-C. et le II^e siècle apr. J.-C. Il convient toutefois d'ajouter que les centres urbains ne sont pas uniformément répartis : on observe une certaine hiérarchie entre ces agglomérations et il y a en outre des variations régionales et typologiques. Le site de Sirkap à

Taxila, près de l'actuelle Rawalpindi, s'agrandit depuis la période indogrecque jusqu'au début de l'époque kouchane et, contrairement à Bhir Mound, la première ville bâtie à Taxila, Sirkap est construite selon un plan régulier. À Sisupalagarh, sur la côte de l'Orissa, un gigantesque rempart massif de terre battue doté d'un système de portes impressionnant est édifié entre environ 200 et 100 av. J.-C. Cette ville a parfois été associée au roi Khā-ravela mentionné précédemment. Sur des sites tels que Chandraketugarh, dans le delta du Bengale, ou Mahasthan et Bangarh, dans le nord du Bengale (l'actuel Bangladesh), les niveaux post-maurya ont livré des objets révélant une culture plus riche qu'à l'époque maurya.

C'est la région urbaine de Mathurā qui montre le type de croissance le plus exemplaire, avec un grand nombre de sites connus datant des débuts de la période historique. Mentionnée en des termes désobligeants par l'un des plus anciens textes bouddhistes, Mathurā est ceinte d'une fortification de terre battue entre 400 et 200 av. J.-C. alors qu'elle devient un centre des industries du textile et des perles. D'ailleurs, les sources littéraires jāina insistent bien sur le fait que Mathurā doit moins sa prospérité à l'agriculture qu'au commerce. À l'époque kouchane (I^{er} et II^e siècle apr. J.-C.), Mathurā a pris tant d'importance que les souverains l'élèvent au statut de capitale méridionale de leur empire. Sonkh, l'un des sites de Mathurā, a beau être situé à une certaine distance du centre vital de la région, il n'en fournit pas moins sept niveaux assignables à la phase kouchane.

Bien que se différenciant dans le détail, les cultures matérielles des centres urbains du Gandhara, d'Orissa, de la vallée du Gange et du Malwa présentent un grand nombre de traits communs, comme la présence de remparts, de structures de briques cuites et de puits circulaires, l'usage intensif de la poterie et d'objets d'art en terre cuite, la présence également de perles de diverses matières, d'objets en verre ou en métal, de monnaies, et parfois de matières de grand luxe comme l'ivoire. Une liste exhaustive de la gamme d'objets collectés sur un grand nombre de sites renforcerait le sentiment qu'un vaste réseau de liens s'est bel et bien constitué dans une période antérieure à l'époque kouchane.

Ces liens s'étendent à d'autres sphères de la culture matérielle et de la pensée, bien qu'il faille se méfier des théories diffusionnistes. Il est pratiquement certain, malgré l'absence de preuves archéologiques, que la soie de Chine est entrée dans les circuits commerciaux indiens. Certains textes bouddhiques font l'éloge de cette matière comme un don précieux aux monastères et elle est, particulièrement celle de Chine, intimement associée à l'image d'élites urbaines à la recherche de signes distinctifs. Nous ne sommes pas pour l'heure en mesure d'établir si les techniques de production de la soie de Chine ont eu un quelconque impact sur l'Inde, bien qu'on ait avancé l'hypothèse selon laquelle ce savoir-faire se serait répandu en Inde

depuis le sud-ouest de la Chine, en passant par l'Assam, pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne.

En ce qui concerne les interactions, nos connaissances sont plus solides dans deux domaines alors en expansion : la médecine et l'astronomie. L'*Āyurveda*, la théorie et la pratique traditionnelle de la médecine, dont les bases ont été jetées par des maîtres antérieurs, semble être parvenu à maturité à cette époque, bien qu'on ne puisse dater avec certitude aucune de ses deux principales présentations : ni le *Caraka Saṃhitā*, ni le *Suśruta Saṃhitā*, qui diffère du premier par bien des aspects. La diététique et la pharmacologie mises en œuvre dans le système ayurvédique sont fondées sur un concept qui connaîtra bien d'autres évolutions, celui des six essences (*rasa*), dont certains pensent qu'elles trouvent leur origine dans un système grec. Quoi qu'il en soit, la découverte de fragments de manuscrits provenant d'Asie centrale et traitant du système de la médecine indienne indique clairement que cette branche du savoir ne s'est pas développée isolément. Dans le domaine de l'astronomie, on a des preuves d'emprunts dès l'œuvre en sanskrit de Sphujidhvaja, le *Yavanajātaka* qui, bien que rédigé en 269-270 apr. J.-C., repose en fait sur un texte grec écrit plus d'un siècle auparavant. Cette œuvre constitue toutefois un excellent exemple de la façon dont l'Inde adapte les théories et les méthodes étrangères, la mesure dans laquelle les emprunts sont interprétés et transformés lors de cette adaptation dépendant largement des contextes sociaux dans lesquels ils sont absorbés.

L'ÉVOLUTION SOCIALE

Au cours de la période qui nous intéresse, deux caractéristiques de la société de l'Inde du Nord se détachent nettement : l'hétérogénéité des groupes sociaux qui la constituent et la mobilité géographique. Cette hétérogénéité de la société n'est pas seulement due aux nouveaux groupes immigrants (Yavana, Śaka, Pahlava, Pārada, Tukhāra), mais également aux communautés indigènes qu'elle absorbe régulièrement. Les Yavana, Śaka et autres ne sont pas les seuls groupes sociaux ou ethniques à faire preuve de mobilité géographique, bien que leurs déplacements soient un trait caractéristique de la société du nord-est et du nord de l'Inde. À l'époque śaka-kouchane, dans des centres comme Mathurā, on rencontre des noms et des titres d'origines diverses, iranienne, grecque ou « scythe ». D'une façon générale, ces mouvements, bien qu'inspirés parfois par des événements religieux, semblent être très communs dans le nord de l'Inde et le Deccan. Les offrandes au *stūpa* de Sanchi, près de l'actuelle Bhopal, ne sont pas le seul fait des résidents de la ville voisine, Vidiśā, mais également des habitants

d'Ujjayinī et de Mahiṣmatī dans l'ouest du Malwa, de Puṣkara dans le Rajasthan et de Bhogavardha dans le Deccan, région dont l'étude des centres religieux renforce l'impression que les mouvements transrégionaux sont monnaie courante. Dans les situations d'interaction sociale et culturelle, ainsi que dans les transactions commerciales, il semble que la notion de *varṇa* (caste) ne soit pas pertinente. L'identité est exprimée en termes d'affiliation ethnique (Yavana, Śaka, etc.), de métier (*suvarṇakāra*, orfèvre ; *gandhika*, vendeur de parfums ; *kāyastha*, employé, etc.) ou encore d'origine géographique (par exemple *Pāṭaliputraka*, de Pāṭaliputra, l'actuelle Patna ; *Vedisaka*, de Vidiśā). La notion de *varṇa* n'est pour autant pas tombée en désuétude : on sait de façon certaine qu'un brahmane est identifié par son *varṇa*, ainsi que par le nom de son *gotra* (clan mythique remontant à l'un des anciens *rishi*, ou prophètes). Selon certains textes, l'identité sociale se définit à la fois par la naissance et par le métier, ce qu'illustrent des catégories telles que *brāhmaṇavessa* signifiant brahmane par la naissance mais *vaiśya* de métier. Il existe également des oppositions binaires comme *ārya* (membre de l'un des trois *varṇa* supérieurs) et *mleccha* (de l'extérieur, c'est-à-dire étrangers et membres des tribus) qui illustrent encore la difficulté de donner aux réalités sociales de l'époque un cadre conceptuel unique.

Le concept de *varṇa* est toutefois essentiel en tant qu'idéologie du souverain, clairement formulée par les injonctions de l'œuvre la mieux connue des *dharmasāstra*, à savoir le *Manusmṛti*, selon lesquelles le roi doit maintenir l'ordre social fondé sur le système de castes et la reconnaissance des époques de la vie (*varṇāśramadharmā*) avec, si nécessaire, le recours à la punition (*danda*). Ainsi, les souverains du II^e siècle apr. J.-C. considèrent comme leur principale mission royale d'empêcher le mélange des *varṇa* (*varṇa-saṃkara*).

À cet égard, l'attitude sociale des brahmanes est délibérément ambiguë. Ainsi, les cités se caractérisent par une opposition permanente à l'enseignement védique, alors que de nombreux brahmanes y résident. En théorie, pour eux, la vie sociale doit refléter les idéaux énoncés par Manu, mais ils sont conscients que ces derniers ne peuvent être totalement mis en pratique. C'est pourquoi Manu (et ses prédécesseurs) créent le concept de *varṇa-saṃkara*, qui implique que l'existence d'un grand nombre de castes (*jīti*) était due à des mariages hors du *varṇa* d'origine, des unions avec des membres de castes supérieures ou inférieures. Cela ne constitue toutefois pas une explication satisfaisante du nombre considérable de groupes sociaux, et l'insistance sur la naissance en tant que critère du *varṇa* ne correspond pas à l'affirmation de la *Bhagavad Gītā*, autre texte à grande portée idéologique, selon laquelle l'aptitude (*guṇa*) et le métier (*karman*) ont présidé à la création des quatre *varṇa*. En fait, le *varṇa-saṃkara* est la

reconnaissance tacite de la réalité de l'homogénéité sociale, et il a permis l'élargissement du cadre brahmanique par l'ajout d'une cinquième classe comprenant les groupes inférieurs comme les *cāṇḍāla* et d'autres, marginalisés à un point tel qu'ils ne pouvaient bénéficier d'aucun statut, même fictif, au sein du système des quatre *varṇa*. Cela constitue encore une reconnaissance du fait que certains groupes commencent à être considérés comme impurs et intouchables, tandis que les écrits brahmaniques reflètent une situation qu'on retrouve fréquemment dans les légendes bouddhiques, comme les *Jātaka*, dont on pense qu'elles prennent leur forme définitive à l'époque dont il est question ici.

L'expression religieuse, littéraire et artistique de cette société complexe se manifeste sous des formes si nombreuses qu'on ne peut ici qu'en évoquer les grandes lignes. Il ne fait aucun doute que le bouddhisme se trouve alors au centre des activités culturelles et de création, et c'est à cette époque qu'il commence à se répandre en Afghanistan, en Asie centrale et en Chine. Son expansion vers le Sri Lanka avait déjà commencé au III^e siècle av. J.-C., tandis qu'à la fin de la période qui nous intéresse, il se met à gagner certaines régions d'Asie du Sud Est. Ce n'est toutefois pas une religion ou une idéologie statique : la division de l'ordre bouddhiste en *mahāyāna* et *hīnayāna* prend vraisemblablement forme au I^{er} siècle apr. J.-C. Les sources contemporaines traitent pourtant davantage de diverses sectes comme les *sarvāstivādin* (selon lesquels les éléments fondamentaux de l'existence, les *dharma*, sont réels, tandis que les formes qu'ils prennent dans la vie terrestre ne sont qu'illusoires), les *mahāsāṅghika* (qui prétendent que la congrégation bouddhiste ne se compose pas des seuls moines et religieuses mais aussi de tous les fidèles laïcs, ou *upāsaka*) et de quelques autres groupes. Dans la mesure où le bouddhisme considère les castes ainsi que l'appartenance raciale et ethnique comme non pertinentes en matière de salut, il lui est possible, à l'époque qui nous intéresse, de prospérer dans la société partiellement cosmopolite du nord-est de l'Inde.

Les *mahāyāna* développent le concept de bodhisattva, un être aspirant à devenir un bouddha par le biais de l'amour et de la piété envers tous les êtres, permettant aux fidèles d'espérer être conduits à travers la mer des souffrances sans avoir à observer une discipline monastique. La relation entre les fidèles laïcs et la congrégation s'en trouve profondément modifiée ; la pratique des dons à la communauté bouddhiste (appelée, dans les inscriptions, « Saṅgha des quatre quartiers de l'univers ») prend de l'importance, indiquant que le bouddhisme est considéré comme universel. Les textes bouddhiques de l'époque mettent l'accent sur la récompense séculaire que l'on reçoit pour avoir pratiqué les dons (*dāna*) dans cette vie ou dans la suivante.

En raison de l'universalité et de la tolérance du bouddhisme, différents cultes populaires sont admis en son sein. La vénération des esprits sylvestres

(*Yakṣa*) et des esprits-serpents (*Nāga*) se trouve dès lors profondément liée au bouddhisme, bien qu'à un niveau évidemment secondaire. Cependant, ce phénomène n'est pas réservé au bouddhisme. Ainsi, on retrouve dans le jaïnisme le culte de la divinité à tête de chèvre Naigameśa et de plusieurs autres. Dans le brahmanisme, on relève également l'assimilation de déités non hindoues telles que Nana, déesse d'Asie de l'Ouest, plus tard identifiée avec Śakti, du panthéon shivaïte, qui apparaît sur les pièces kouchanes. Ces quelques exemples illustrent un processus beaucoup plus large qui affecte et transforme tous les systèmes religieux.

Sur les plans idéologique et rituel, les principaux changements sont provoqués par le développement de la *bhakti* (dévotion) et de la *pūjā* (adoration). La *Bhagavad Gītā* définit la *bhakti* comme un abandon à un dieu et, malgré la persistance des rituels et sacrifices védiques, la forme puranique des débuts du brahmanisme a désormais trouvé sa place ; dérivant de la notion d'abandon à un dieu suprême, elle provoque la cristallisation progressive des deux principales sectes de l'hindouisme, à savoir le vishnouisme et le shivaïsme. Parmi les vishnouistes, les *bhāgavatas* (ou *pañcarātrin*) considèrent que l'image du Seigneur (*śrīviṅgraha*) est le dieu manifesté, mais le passage de l'aniconisme à l'adoration des images ne se limite pas au seul vishnouisme. On a retrouvé des images datant des débuts du jaïnisme dans la vallée moyenne du Gange, et Mathurā, l'un des principaux centres de cette religion à l'époque śaka-kouchane, en a également livré un grand nombre, ainsi que des tablettes votives portant inscriptions et décorations. À Mathurā, on a en outre découvert des images des héros du clan Vṛṣṇi, peuple au sein duquel est né le culte de Krishna Vāsudeva, et c'est probablement là que Krishna a été élevé au rang de divinité suprême dans la *Bhagavad Gītā* et dans d'autres parties de la grande épopée du *Mahābhārata*.

Les origines de l'image du Bouddha ont fait l'objet de longues polémiques entre les spécialistes de l'histoire de l'art. Bien que la théorie la plus ancienne, attribuant cette représentation à l'influence hellénistique, ait encore la faveur de certains érudits, il est désormais généralement admis que les images du Bouddha les plus anciennement connues ont été réalisées à Mathurā. Il convient toutefois de remarquer que le passage de l'aniconisme à l'iconisme ne concerne pas le seul bouddhisme. On remarque, au sein des milieux idéologico-religieux des premiers siècles de l'ère chrétienne, une forte insistance sur la *bhakti*, la dévotion totale à une divinité ou à une entité supérieure. Le besoin alors ressenti d'un objet de vénération visible est une forte incitation à la représentation des objets du culte sous une forme tangible. L'étude de ces objets permet d'envisager certains points relatifs à l'art du Gandhara.

Les changements idéologiques et religieux trouvent à s'exprimer dans la

création artistique lorsque celle-ci est ancrée dans une large base sociale. Même les Kouchans ne sont pas parvenus à recréer l'art impérial des Maurya, et les centres sacrés et activités artistiques post-maurya sont intimement liés aux changements sociaux et religieux d'alors : expansion du commerce et du patronage royal dont bénéficient les centres sacrés. Les temples de pèlerinage, à l'époque de forme principalement absidale, abritant les déités brahmaniques et devenus la forme architecturale religieuse dominante au cours des siècles suivants, sont alors peu nombreux. Quant aux temples du feu situés à Jandial à Taxila et à Surkh Kotal dans le nord de l'Afghanistan, probablement d'origine mazdéenne, ils relèvent d'une autre catégorie. Le monument religieux le plus important de l'époque est le *stūpa* bouddhique. Celui de Sāñcī au centre de l'Inde, édifié à l'origine à l'époque d'Asoka, double alors de volume et, dans sa forme actuelle, donne une idée du *stūpa* de la maturité qui se présente toutefois sous des formes très variées dans les différentes régions du vaste sous-continent et au Sri Lanka. Le *stūpa*, enceinte sacrée en forme de dôme et à l'architecture austère, est séparé du monde séculier par des balustrades (*vedikā*) et des portes monumentales (*torāṇa*). Bien que construites en pierre, ces balustrades et ces portes sont à l'évidence issues de l'architecture du bois. Les scènes gravées, principalement sur les portes, représentent toute l'animation du monde social réel. Sur le plan formel, le *stūpa* dans le nord-ouest de l'Inde connaît des évolutions structurelles majeures et on suppose que les premières pagodes chinoises dérivent du *stūpa* à haute flèche.

La vénération et l'édification du *stūpa* ne sont pas seulement l'affaire de l'élite dirigeante et des riches marchands mais aussi de la plupart des groupes sociaux, comme nous le confirment les portes et barrières des grands *stūpa* de Sāñcī, de Bharhut, au centre de l'Inde, et de Bodhgaya, dans le Bihar, dont les nombreuses inscriptions énumèrent les noms, origines et fonctions des multiples donateurs de différentes parties de la structure. Les élites dirigeantes, quant à elles, sont généralement à l'initiative de la construction des monastères (*viḥāra*), qui combinent souvent une salle commune et des cellules monastiques pour les communautés bouddhistes et jaina (et par la suite également hindoues). Un nombre incroyable de monastères creusés dans la roche apparaît à partir du II^e siècle av. J.-C., surtout près de la côte occidentale du Gujarat et du Maharashtra mais également ailleurs, par exemple en Orissa et dans l'Andhra Pradesh.

La participation à des événements religieux, particulièrement les pèlerinages vers des sanctuaires, rassemble différents groupes sociaux et inspire la création de centres et d'images de dévotion. Cependant, les créations artistiques à proprement parler sont conditionnées par la région dont elles proviennent, et ce malgré les contacts entre les différents centres. Les spécialistes de l'histoire de l'art distinguent deux principales écoles pour cette

époque, que nous avons déjà citées au sujet de l'image du Bouddha : l'une située dans la région de Mathurā et l'autre dans le Gandhara. Le langage pictural de Mathurā, pour exceptionnel qu'il soit, n'est ni isolé ni unique puisqu'il est indéniablement lié au Gandhara et au Kapiśā (Afghanistan). Les sculptures grandeur nature des rois śāka-kouchans et des nobles, avec leurs vêtements et chaussures visiblement étrangers, sont peut-être les créations d'artistes scythes. En outre, on remarque dans l'art de Mathurā un certain nombre de motifs et de thèmes suggérant la présence d'éléments gréco-romains. Les productions de Mathurā étaient également très demandées dans d'autres régions. Dans des centres tels que l'ancienne Śrāvastī (actuellement Saheth-Maheth dans le nord-ouest de l'Uttar Pradesh) et Vārāṇasī, les produits de l'école de Mathurā sont rituellement installés, et ils voyagent même jusqu'au delta du Bengale.

L'art du Gandhara, nom donné à une école particulière d'architecture, de sculpture et de peinture, pose de nombreux problèmes tels que celui de l'origine de l'image du Bouddha mentionné plus haut, mais aussi celui de sa chronologie, de sa durée et de son influence sur d'autres régions du sous-continent indo-pakistanaï. Cet art a pour principaux centres Taxila, près de l'actuelle Rawalpindi, et Puṣkalāvātī, aujourd'hui Charsadda. Art et architecture s'inspirent fortement du bouddhisme mais leur style est marqué par la culture gréco-romaine. Pour ce qui est de la chronologie, on dispose d'un certain nombre d'images datées, mais les ères dans lesquelles s'inscrivent ces dates ne sont pas encore précisément déterminées. Si la plupart des spécialistes considèrent l'ère du roi kouchan Kaniška comme l'apogée de la culture du Gandhara, ils ne s'accordent pas sur la question de savoir si celui-ci a vécu au I^{er} ou au II^e siècle apr. J.-C. Certaines images, datées des années 300 d'une ère indéterminée, sont considérées par certains comme relevant de la première phase de Gandhara, antérieure à Kaniška, alors que d'autres voient en elles les signes d'un déclin bien postérieur à ce roi. À moins que l'on découvre des preuves décisives dans l'avenir, il est probable que toutes ces questions ne seront jamais totalement élucidées.

CONCLUSION

Pour résumer les principales tendances de l'époque, il est indéniable que l'Inde du Nord, à l'instar de l'Inde péninsulaire, est le théâtre d'interactions transrégionales et sociales sans précédent qui aboutissent à l'établissement de liens très importants avec des pays extérieurs au sous-continent et à une hétérogénéité remarquable de la société. Les cinq siècles écoulés entre 200 av. J.-C. et 300 apr. J.-C. ne sont en aucun cas une période statique. Il

s'agit bien au contraire d'une époque de changements et d'évolutions, au cours de laquelle un certain nombre de nouveaux groupes sociaux prennent de l'importance, tandis que la position de chacun d'entre eux se voit plus clairement définie. Les puissants courants économiques et culturels d'alors créent les conditions nécessaires à la stabilisation d'une société qui constituera le fondement de l'Inde classique à l'époque gupta (environ 320-550 apr. J.-C.).

18.2

La formation des États en Inde péninsulaire et au Sri Lanka

Sudharshan Seneviratne

L'Inde péninsulaire et l'île du Sri Lanka (*carte 25*) constituent une vaste zone culturelle dotée d'une identité historique propre. Malgré les relations serrées qu'elle entretient avec la plaine indo-gangétique, cette zone a connu une évolution propre, différente des tendances historiques à l'œuvre au nord des monts Vindhya. Les processus historiques particuliers à la région résultent de la présence de multiples plaines alluviales ainsi que de zones relativement bien délimitées et très diverses pour ce qui est de la géographie physique, du cadre environnemental et des ressources, dont une longue ceinture côtière ouvrant l'accès à des ressources marines et littorales et à des interactions transocéaniques. Ces facteurs ont un impact fort sur les structures et l'évolution des régimes politiques antiques.

La formation d'États en Inde péninsulaire et au Sri Lanka est le fruit de la combinaison de plusieurs éléments : changements matériels et institutionnels du début de l'âge du fer, impulsion externe de l'Empire maurya, commerce à longue distance, pénétration des institutions religieuses et culturelles brahmaniques et bouddhiques. Les modes d'exercice du pouvoir, la différenciation sociale et les premières différenciations territoriales remontent à la période protohistorique, et plus précisément à la culture dite *black-and-red ware* (céramique noire et rouge) des débuts de l'âge du fer. Cette période (première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.) peut être considérée comme un tournant décisif en raison des lents mais néanmoins perceptibles changements intervenus dans cette région, changements qui, à l'aube de la période historique, débouchent sur les débuts de la civilisation. À partir du III^e siècle av. J.-C., on perçoit des évolutions conduisant à l'émergence de sociétés complexes.

L'INDE PÉNINSULAIRE

Depuis le XIX^e siècle, on a largement débattu du problème des origines, des routes migratoires, de la chronologie et des langues associées à la survenue de la culture mégalithique de la céramique noire et rouge. Les routes migratoires traversant le Baloutchistan, le golfe d'Oman, l'Afrique orientale et l'Asie du Sud-Est ont peut-être permis l'importation de pratiques funéraires mégalithiques dans le sous-continent indien. Néanmoins, tous les monuments mégalithiques ne peuvent pas être rattachés à l'âge du fer protohistorique. Des sites funéraires et d'habitations de communautés utilisant le fer, relativement nombreux et de typologies diverses, ont été mis au jour en Inde péninsulaire. Ils comprennent des tombes à couloir, des cistes, des alignements, des dolmens et des menhirs, qui se mêlent aux vestiges des communautés de la culture chalcolithique tardive de Jorwe et à ceux des peuples mésolithiques et néolithiques du Deccan et du sud de l'Inde.

La date de 200 av. J.-C., autrefois admise comme point de départ de cette culture, est aujourd'hui remise en cause. Des recherches plus récentes désignent en effet le début du I^{er} millénaire av. J.-C. comme date probable de l'introduction du fer, de la poterie au tour, du riz domestique (*Oryza sativa*, ou riz commun asiatique), du cheval et des sépultures mégalithiques dans le sud du Deccan. La dernière phase de cette culture coïncide avec les débuts de la phase historique de la culture *black-and-red ware* et la présence de céramiques arétines et roulettées sur les sites d'habitation.

La distribution temporelle et géographique complexe des sites funéraires et habités concerne divers types de zones physiques et bioclimatiques. Certaines se trouvent dans des régions possédant des matières premières et un sol propice aux constructions funéraires, alors que d'autres semblent être à la fois situées à proximité de ressources naturelles, minérales ou autres, et dotées de fonctions économiques liées à la production et aux échanges. Ainsi, les tombes à chambre de la zone latéritique du Kerala, les tombes à couloir de la zone granitique du Karnataka et les cistes et dolmens des monts Palani du Tamilnāḍu appartiennent clairement au premier type. Les urnes et autres sépultures sans ajout de construction en pierre sont généralement concentrées sur les rives des fleuves, les sols alluviaux et autres régions propices à la culture irriguée, tandis qu'on trouve souvent des concentrations de tombes purement mégalithiques dans des zones plus élevées et plus favorables aux cultures sèches.

En principe, l'existence même d'un culte funéraire implique la croyance en une vie après la mort et le culte des morts, donc des ancêtres. Les inhumations retrouvées concernent tout ou partie du squelette du défunt et sont souvent des inhumations secondaires. Les objets contenus dans les sépultures comprennent des offrandes, placées dans la tombe lors de l'inhuma-

tion, simple ou multiple, d'un ou de plusieurs proches. On a en effet retrouvé sur les sites funéraires du riz et du millet carbonisé, une grande variété d'objets en métal, des perles et d'autres ornements dont de nombreux articles en céramique, du type *black-and-red ware* ou *black ware* (céramique noire). Certaines sépultures renferment également des restes de chevaux ou de bovins placés dans la tombe même.

La question des origines socioculturelles et de l'identité linguistique du peuple mégalithique reste sans réponse, bien qu'on ait avancé, concernant la langue, l'idée d'une appartenance dravidienne ou indo-aryenne. Selon une autre supposition, les langues munda auraient prévalu pendant la période protohistorique, mais l'absence de sources écrites interdit de dépasser le stade des spéculations. Quoi qu'il en soit, on ne dispose à l'heure actuelle d'aucun élément de nature à valider l'une ou l'autre de ces hypothèses.

Les conditions socio-économiques du début de la culture mégalithique ne diffèrent pas véritablement de celles des cultures néolithique et chalcolithique précédentes. L'artisanat domestique typique de la culture antérieure à l'âge du fer, par exemple le travail des perles ou des coquillages, perdure longtemps pendant la période protohistorique, avec toutefois une standardisation croissante, accompagnée d'une expansion géographique et d'une plus grande variété des activités pratiquées et des matières premières utilisées pour ces travaux familiaux. Cette évolution signale peut-être une intensification de la production spécialisée, associée à un réseau d'échanges relativement étendu reliant des communautés occupant chacune leur propre zone écologique. Les peuples mégalithiques disposent de savoir-faire et de compétences techniques spécialisés qui leur permettent notamment de travailler l'or, l'argent, le fer, le cuivre, l'étain, les alliages associés ainsi que de produire de l'acier « wootz » pour la fabrication d'ornements, d'armes, d'outils agricoles et d'ustensiles ménagers ; ils produisent également toutes sortes de perles à partir d'une grande variété de minéraux et des céramiques d'argile fine de bonne qualité, qu'ils réalisent au tour et cuisent à haute température. Ils travaillent en outre les coquilles de chank (coquillage local en forme de conche) et l'ivoire.

Les peuples du début de l'âge du fer prospèrent encore sur une économie fondée sur une forte tradition pastorale et une agriculture de subsistance, complétée par la chasse et la cueillette ; ce modèle écologique fournit à ces communautés semi-sédentaires une stratégie de survie souple permettant d'économiser les ressources des régions montagneuses et des plaines arides.

Les analyses au radiocarbone et la répartition géographique des sites protohistoriques indiquent un passage progressif des communautés, après le VIII^e siècle av. J.-C., à un nouveau modèle écologique centré sur des habitats riverains des fleuves et littoraux, passage imposé par les limites auxquelles se heurte l'économie de subsistance face à une croissance démographique

forte : autorégulation économique et instabilité. Ces facteurs conduisent progressivement à l'occupation des basses vallées de la Krishna et de la Godavari, de la Kaveri, de la Vaigai et de la Tamraparni, qui offrent un accès à des sols alluviaux fertiles, un approvisionnement constant en eau et de nouvelles voies de communication vers les implantations côtières. Ces dernières fournissent également à la population de nouvelles ressources provenant des



Carte 25 L'Inde péninsulaire et le Sri Lanka.

basses plaines ou de leurs environs immédiats, telles que cuivre, diamants, perles et coquilles de chank. Cette adaptation écologique s'accompagne d'une plus grande sédentarisation, d'une exploitation fonctionnelle plus importante de la métallurgie du fer et d'une intensification relative de l'agriculture de labour, qui fournit alors un surplus régulier, alors qu'une meilleure maîtrise des sources énergétiques organiques et inorganiques telles que l'eau et les animaux de trait.

LE PROCESSUS DE FORMATION DES ÉTATS

Certaines études modernes permettent d'avancer l'existence de groupes de lignage occupant différents écosystèmes dans lesquels la famille ou l'unité primaire de production-consommation habite des maisons de clayonnage et torchis à toits de chaume. La niche écologique occupée par plusieurs familles étendues constitue l'habitat et le territoire du groupe de lignage, perpétué par un système de mariages croisés entre cousins. Le terme *kuḍi*, présent dans les textes du *Śaṅgam* (un recueil de poésie classique tamoule datant d'une période comprise entre le III^e siècle av. J.-C. et le IV^e siècle apr. J.-C.), a peut-être été à l'origine associé au troupeau, au foyer, au groupe de lignage et à son habitat, pour inclure par la suite le territoire au sens large du terme, et ses habitants.

Selon les textes du *Śaṅgam*, les chefs de lignage portent parfois le titre de *perumakan*, « grand être, personne exaltée », qui désigne à la fois l'origine familiale, l'appartenance à la lignée et le statut de « grand homme ». Selon une autre interprétation, ce terme pourrait avoir été adapté du mot sanskrit *pramukha*, « chef ». Ces chefs de clan portent également des noms personnels et se voient attribuer des épithètes invoquant la valeur, l'activité pastorale et l'habitat associé aux collines.

L'expansion démographique, la pression sur les ressources, les mouvements de communautés vers d'autres écosystèmes ainsi que le prestige sociopolitique lié à l'accumulation de biens dans une société où le statut fait l'objet de toutes les rivalités génèrent une expansion prédatrice qui conduit à l'intégration de communautés et de territoires. Le dépôt d'armes métalliques, de métal précieux, de pierres semi-précieuses et de vases en terre cuite dans les tombes ainsi que la construction de « sépultures spéciales » reflètent non seulement la naissance de la différenciation sociale, mais aussi le fait que quelques groupes considèrent que certaines ressources et objets spécifiques leur sont indispensables et sont une source de prestige. Ces chefs de clan sont décrits dans les textes du *Śaṅgam* comme « grands distributeurs de richesses », et les récits énumèrent les biens accumulés : bovins, chevaux, éléphants, défenses, pierres précieuses, perles, coquilles de chank, or, bijoux

et vases. Le prestige s'acquiert également par le mariage et le statut social exclusif que confère l'origine familiale. Les membres de la communauté Vēlir, par exemple, s'enorgueillissent de leur lignée ancestrale et de leur pureté sociale.

Le processus d'intégration de communautés et de territoires dans des unités géopolitiques plus larges s'accélère pendant la phase finale de la culture mégalithique, comme l'illustre en particulier l'utilisation du terme *nāḍu* dans les textes du *Śaṅgam*. Ce terme désigne à l'origine une activité économique particulière, la physiographie ou la communauté résidente associée à une région donnée. Ainsi sont mentionnés, dans les textes du *Śaṅgam*, Nāñjilnāḍu (Terre de la charrue), Malaināḍu (Terre des collines) et Konkarnāḍu (Pays du peuple Koṅkar). Au début de la période historique, il acquiert un sens plus large et se trouve principalement associé aux étendues agricoles fertiles et aux chefferies avancées. Ainsi, le Parambunāḍu, territoire des Vēl Pāri, est décrit comme une région comprenant plus de trois cents villages, constituée de terres fertiles, dotée de ressources en eau, de collines et de forêts, et peuplée de communautés exerçant différentes activités économiques. L'élévation des chefs de clan et de leur lignée primaire à des statuts différenciés au sein de sociétés pré-étatiques jette les bases, à long terme, de la constitution de groupes dirigeants mieux définis qui seront associés à la formation des États.

Ces évolutions internes s'accélérent sous l'impulsion de certains facteurs extérieurs autour des IV^e et III^e siècles av. J.-C. L'accroissement de la demande en matières premières et en articles de luxe en provenance du sud, généré par les débuts de l'urbanisation en Inde septentrionale, provoque l'apparition d'un commerce à longue distance qui traverse le Deccan et emprunte les routes maritimes côtières. C'est cette activité commerciale qui explique la présence de céramique dite *northern black polished ware* (ou NBP) dans les niveaux pré-maurya et l'arrivée dans cette région des premières variétés de monnaies poinçonnées en argent. Les marchands-banquiers (*setṭhi*) du nord de l'Inde sont peut-être entrés en contact avec ces communautés et avec leurs chefs afin de se procurer des matières premières et des produits finis, ce point de jonction marquant les débuts de la transformation de villages fondés sur les clans et à l'économie simple en petits centres de production et de distribution contrôlés par des chefs de lignage.

L'expansion territoriale du Magadha dans le sud du Deccan sous la dynastie des Maurya est un autre facteur d'impulsion externe. Cette expansion vise de toute évidence l'extraction de ressources, et les princes de sang royal ainsi que la bureaucratie et l'armée permanente sont présents dans le centre provincial de Suvarṇagiri, probablement au nord du Karnataka, ainsi que dans le port de Dhānyakaṭka, dans le delta de la Godavari et de la Krishna (Andhra Pradesh). D'après les inscriptions les plus anciennes trouvées dans

cette région, les Maurya incorporent les chefs locaux à leur structure étatique en leur décernant des titres militaires tels que *senāgopa* et *senāpati* (commandant de l'armée). Certains groupes de lignage, comme les Kōcar à Karnataka, ont peut-être été jusqu'à assister les Maurya dans les campagnes que ceux-ci mènent dans l'extrême sud de la péninsule. Ce sont précisément de tels chefs qui, en dirigeant les ressources des communautés résidentes et des zones environnantes vers le nord de l'Inde *via* les centres provinciaux et le commerce à longue distance, ont fourni un maillon essentiel de la chaîne de commandement.

Le déplacement vers le sud de membres des clergés jaïna, bouddhiste et ājīvika, les débuts des établissements religieux ainsi que la vénération des *stūpa* (édifices en forme de dôme abritant des reliques) constituent à la fois une force culturelle et spirituelle très puissante, facteur de dissémination des idéologies sociales du nord de l'Inde, et un instrument d'acculturation. Les premiers établissements religieux deviennent des points d'interaction, reliant les administrateurs maurya et les marchands du nord de l'Inde à l'élite politique du sud. Cette interaction sociale et l'extension du patronage à ces établissements fournissent aux chefs locaux une identité culturelle, une différenciation sociale ainsi qu'un nouveau moyen de faire étalage de leurs richesses.

L'ÉMERGENCE DES ROYAUMES

L'est du Deccan

Entre le retrait des Maurya (II^e siècle av. J.-C.) et l'association du Royaume sātavāhana avec la région de la Krishna et de la Godavari (milieu du II^e siècle apr. J.-C.), plusieurs chefferies locales prospèrent dans cette partie de l'Andhra Pradesh. Ces entités politiques ont à présent développé une hiérarchie sociale stratifiée et une élite politique bien définie et largement assimilée, culturellement parlant, au monde indo-aryen. De fait, les inscriptions de la région ne sont pas rédigées dans la langue locale mais dans une forme de prākṛit.

Les chefs de cette région prennent les titres de *rāja* ou de *rāṇa* (littéralement « roi »). D'autres, dans les régions intérieures, portent le titre de *talavara*, terme associé à l'exercice du pouvoir, à l'origine familiale et aux prouesses militaires. Les chefs sont directement impliqués dans le tourbillon des échanges. Certains vont jusqu'à frapper leur propre monnaie et exercent un contrôle plus assuré sur les unités de production. Au cours des derniers siècles avant l'ère chrétienne apparaissent dans la région des centres urbains (*nagara* et *nigama*) qui abritent des guildes artisanales et commerciales (*pūga* et *goṣṭha*). Ces entités politiques ne sont toutefois pas encore de véri-

tables États aux frontières bien définies. Aucune armée permanente n'est mentionnée dans les inscriptions, qui n'évoquent qu'un petit nombre de fonctionnaires, tels que des scribes (*lekha*) et des trésoriers (*bhāṇḍāgārika*), ce qui laisse à penser que leurs structures politiques sont confinées dans des limites étroites.

La cristallisation du premier État dans le sud du Deccan coïncide avec l'établissement du pouvoir sātavāhana dans cette région. En ce qui concerne la dynastie Sātavāhana, il convient de préciser que les premiers rois établissent leur pouvoir dans le Deccan occidental pendant le 1^{er} siècle av. J. C, où ils créent un royaume riche et puissant qui s'étend sur une grande partie de l'ouest et du nord de la région. Les invasions continuelles de l'Ujjain (Malwa) par les Śaka et la perspective de prendre pied dans les riches régions du sud et de l'est du Deccan les poussent, autour de 140 apr. J. C, à déplacer vers l'est leur centre administratif et politique. L'État sātavāhana est pourvu d'une administration et d'une bureaucratie organisées, d'une armée permanente, de villes de garnison, de quartiers généraux administratifs pour les provinces ainsi que d'une capitale fortifiée. Les Sātavāhana introduisent en outre un système monétaire mieux régularisé et un marché intégré dans les zones urbaines, et éliminent les chefs locaux de la zone orientale, commercialement lucrative, en les intégrant dans leur bureaucratie militaire. En plus des monnaies d'argent poinçonnées, de grande valeur nominale, et des monnaies d'or romaines, les Sātavāhana mettent en circulation, pour les petites transactions, une série de monnaies de cuivre et de potin de dénominations différentes. Ils émettent également des monnaies portant des légendes bilingues (tamoul et prākṛit). L'interaction entre le centre et la périphérie s'opère grâce à des unités administratives et de collecte de l'impôt qui, organisées verticalement, atteignent le producteur primaire au niveau du village. Au sommet de la bureaucratie, on trouve des responsables portant le titre de *mahātalavara* ou *amātya* (ministre), les *rāṣṭrapālaka* (gouverneur de province) et les *mahāsenāpati* (commandant des armées) opérant à un niveau inférieur à celui de la royauté. Le deuxième niveau de l'administration est constitué de responsables portant les titres de *bhojaka*, *uparika*, *gaulmika* et *patipālaka*, qui agissent à l'échelle locale.

Les structures étatiques continuent à se développer dans la région de l'Andhra sous la dynastie Īkṣvāku, qui remplace les Sātavāhana vers 200 apr. J.-C. et tient sous son emprise les basses plaines de la Godavari et de la Krishna pendant moins d'un siècle. La brièveté de cette période ne l'empêche pas de laisser derrière elle l'un des plus riches héritages politiques et culturels de l'Inde péninsulaire.

Les Īkṣvāku, un clan indigène qui trouve probablement ses origines dans les groupes de lignage *mahātālavara*, utilisent les matronymes (à l'instar des Sātavāhana) et pratiquent le mariage entre cousins. Leur royaume (*rājya*)

devient une entité territoriale identifiable dont le cœur se trouve dans la basse vallée de la Krishna et la capitale à Vijayapura (Nagarjunakonda). Cette région centrale, entourée d'un grand nombre d'unités provinciales (*rāṣṭra raṭha*), est gouvernée par un *mahatālavara*. C'est peut-être cette confiscation par un groupe familial de l'exercice de l'autorité qui a conduit au régime « féodal » ultérieur. Les Īkṣvāku, nom ancestral renvoyant à la fois à Rāma et au Bouddha, adoptent le titre de *mahārāja* et la reine-chef est appelée *mahādevī* ou *mahiṣī*. La famille royale a sa propre hiérarchie, comprenant le *yuvārāja* (héritier présomptif), le *mahākumāra* (prince supérieur) et le *kumāra* (prince) qui occupent souvent des postes civils et militaires supérieurs tels le *mahāsenāpati* (commandant supérieur des armées), le *senāpati* (commandant des armées) ou l'*eli* (gouverneur). Le mariage est instrumentalisé à des fins sociales, économiques et politiques : les unions entre cousins consolident le groupe de lignage et dissuadent les prétendants au pouvoir extérieurs au groupe, cependant que des alliances matrimoniales conclues avec des familles royales contemporaines dans le Deccan garantissent aux Īkṣvāku la reconnaissance sociale. Les épouses choisies dans d'autres (?) familles *mahatālavara* leur assurent l'hégémonie territoriale, la richesse et un élargissement horizontal du groupe familial.

L'appropriation par les Īkṣvāku des coutumes brahmaniques a de grandes conséquences sur le processus de légitimation politique et d'acquisition d'un statut social exclusif. Pour arriver à leurs fins, ils accomplissent une série d'anciens sacrifices védiques, tombés en désuétude sous le règne des dynasties bouddhiques ou étrangères, dont un *aśvamedha* (sacrifice d'un cheval), acte réservé aux rois contrôlant une très vaste région. Ils édifient une série de sanctuaires brahmaniques au sein de la citadelle ainsi que d'autres dédiés à des divinités locales, déjà en cours d'intégration dans le panthéon hindou.

Cette synthèse rituelle constitue un aspect important de l'intégration religieuse et culturelle du substrat culturel autochtone dans la culture de l'élite cosmopolite du sous-continent. L'utilisation d'un lieu de crémation réservé à la royauté, par opposition aux sites funéraires communs en usage depuis la période protohistorique, démontre la nature exclusive de l'élite royale au début de la période historique.

Pour la perpétuation de leur hégémonie politique, les Īkṣvāku comptent largement sur leur armée permanente. Il s'agit d'une organisation bien structurée dotée d'une chaîne de commandement hiérarchisée. Outre l'infanterie et la cavalerie, elle comprend une section montée sur des éléphants. Les Īkṣvāku disposent également d'une citadelle fortifiée à Vijayapura. On honore les héros tombés en représentant, sur des piliers (*chāyāstambha*) commémoratifs de marbre, des scènes de bataille magnifiquement sculptées.

Le groupe *mahātalavara* forme, avec la royauté, une élite dirigeante composite s'étendant horizontalement et monopolisant quasiment tous les postes supérieurs au niveau provincial. Le titre de *mahātalavara* peut être désormais obtenu par héritage aussi bien que par nomination, ce qui a peut-être incité ceux qui l'avaient hérité à faire figurer soigneusement leur appartenance à leur *kula* (famille) et à leur *gotra* (lignage) sur les inscriptions de l'époque.

Il semble que les femmes occupent une position importante dans la société. L'utilisation des matronymes dans les noms de lignage (comme « fils d'une dame appartenant au lignage Vasiṣṭha ») mais aussi et surtout les nombreuses donations faites par des femmes de la famille royale témoignent clairement qu'elles bénéficient d'un statut social élevé. Le fait que ces donations soient systématiquement destinées aux communautés bouddhiques, alors que les rois et princes font célébrer de fastueuses cérémonies brahmaniques, a également de quoi surprendre.

Le grand *stūpa* de Nagarjunakonda ainsi que de nombreuses autres fondations bouddhiques dans le delta de la Krishna et de la Godavari attestent de la prospérité du bouddhisme sous les Īkṣvāku. Pourtant, l'importance donnée par les rois aux rituels brahmaniques complexes préfigure le renouveau de l'hindouisme qui ne cessera de s'accroître au cours des siècles suivants.

L'Inde méridionale

Bien que les Maurya dominent la majeure partie du sud et du centre de l'Inde, y compris le Deccan septentrional, leur autorité ne s'étend pas véritablement jusqu'à la région des actuels États du Kerala et du Tamilnāḍu, ce qui permet à celle-ci de suivre son propre chemin historique vers la formation des États. Après le II^e siècle de notre ère, on tend délibérément vers l'intégration des communautés et des ressources, et vers la définition d'entités géopolitiques mieux déterminées. Trois principaux groupes de lignage émergent : les Cēra (dans l'actuel Kerala), les Cōla (au nord du Tamilnāḍu, y compris dans la vallée de la Kāvēri) et les Pāṇḍya (au sud du Tamilnāḍu). Dans ses édits gravés sur les rochers, Aśoka les appelle « ses (voisins) méridionaux », mais des inscriptions préchrétiennes en brāhmī et les textes du *Śaṅgam* mentionnent de puissants Vēlir et d'autres chefs de lignage qui tiennent sous leur coupe, jusqu'au I^{er} siècle av. J.-C., des points d'accès de première importance, des terres fertiles, des zones riches en minerais et des points d'échange côtiers.

Les Cēra, les Cōla et les Pāṇḍya évinçant systématiquement les autres chefs de lignage de leur position d'autorité, on assiste, entre le I^{er} siècle av. J.-C. et le I^{er} millénaire apr. J.-C., à l'apparition d'États. À cette époque, les chefs des trois principaux lignages commencent à se faire appeler *mūvendar*, « les trois rois couronnés ». Il est également intéressant de noter que les Vēlir

se nomment eux-mêmes membres « d'anciens clans ou familles ». Le processus d'intégration résulte soit de guerres, soit d'alliances matrimoniales inégales.

Ayant assuré leur autorité sur leurs territoires respectifs, les *mūvēṇḍar* se combattent entre eux et concluent des alliances matrimoniales et politiques afin de prendre le pouvoir sur l'ensemble de la région. Un autre aspect déterminant du processus d'intégration est la constitution simultanée, dans le sud de l'Inde, d'une zone linguistique et culturelle connue sous le nom de Tamilaham, dont la cohérence tient à la langue que parlent les élites régionales, le tamoul, et non à la géographie physique. Ce phénomène préfigure l'apparition, à l'époque suivante, d'une zone linguistique et culturelle majeure de langue tamoule.

Au début du I^{er} millénaire apr. J.-C., les royaumes absorbent plusieurs territoires *nāḍu* en plus de différents types d'implantations rurales, montagnardes ou côtières. Les *mūvēṇḍar* et les groupes apparentés sont au sommet de la hiérarchie et les rois continuent d'adopter des titres imposants. Les groupes dirigeants résident à l'intérieur des terres, dans des capitales fortifiées comme Uraiūr, Karūr et Madurai, tout en entretenant une deuxième capitale dans des cités portuaires telles que Kāvēripaṭṭaṇam et Koṭṭai.

Les dirigeants s'assurent légitimité politique et statut social exclusif en organisant des sacrifices védiques comme la consécration royale (*rājasūya*), ainsi que par la succession héréditaire, l'enregistrement des généalogies et des lignages, les mariages ou bien l'établissement de sites funéraires réservés à la royauté. On commence à reconnaître à cette époque le prestige particulier et l'existence de symboles d'autorité associés aux *mūvēṇḍar* tels que la bannière, l'ombrelle, le tambour de guerre, l'éléphant, le char, la fleur et la couronne. Les textes du *Śaṅgam* énumèrent également des fonctions codifiées qui mentionnent les devoirs obligatoires du souverain envers ses sujets, lesquels sont désignés par le mot *makkal*, qui signifie enfants, du point de vue du père.

Les Vēlir et autres chefs de lignage intégrés à la structure brahmanique occupent souvent des grades civils et militaires de haut niveau, juste en dessous de la royauté. Ils interviennent en outre dans le domaine de l'agriculture et du commerce, par exemple dans les guildes artisanales et commerciales. Ils entretiennent des relations étroites avec la royauté, pouvant parfois aller jusqu'au mariage, constituant ainsi une élite dirigeante stratifiée verticalement.

LES ÉVOLUTIONS AGRAIRES ET ÉCONOMIQUES

Au cours du 1^{er} siècle av. J.-C., les sources littéraires signalent l'essor, en Inde péninsulaire, d'une économie agraire complétée par une production artisanale et une activité commerciale intense, qui s'accompagnent de la fondation de nouvelles habitations et de la poursuite du développement d'agglomérations urbaines abritant une société stratifiée. Elles portent souvent au crédit des élites dirigeantes l'extension de l'agriculture, aussi bien que l'assainissement de zones marécageuses et les opérations de défrichage forestier nécessitées par celui-ci. Ainsi le roi Cōla Karikāla est loué pour l'exploitation du Kaveri. Cependant, en réalité, les principaux artisans de cette floraison sont issus des secteurs agricoles et commerciaux, et le développement de la propriété foncière privée devient un facteur déterminant entraînant l'apparition de nouvelles formations sociales. Le secteur agraire voit l'émergence d'une nouvelle classe moyenne constituée de paysans aisés, appelés *gahapati* ou *kuṭumbika* dans le pays Andhra et *vēlālar* ou *kilān* dans le sud de la péninsule. Certains gagnent les centres urbains et investissent dans des entreprises commerciales les richesses qu'ils ont accumulées. Au 1^{er} siècle apr. J.-C., un vaste réseau social et familial lie la classe *gahapati/vēlālar* aux banquiers-marchands, aux marchands, aux négociants en or et aux marins. Certains banquiers-marchands dirigent des corporations de villes et des guildes, cependant que certains groupes de marchands, comme les Paratavar du sud de l'Inde, contrôlent le commerce d'articles de luxe lié au commerce romain. L'un des principaux centres de ce commerce est l'*emporium* d'Arikamedu, près de l'actuelle Pondichéry, qui prospère surtout pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne avant de décliner au III^e siècle.

Bien que l'Inde méridionale ait jusqu'à présent fourni les données archéologiques les plus riches, on est à peu près certain que des évolutions similaires se sont produites dans le delta de la Krishna et de la Godavari (Andhra Pradesh), comme en témoigne l'aisance financière de la classe commerciale, dont les dons aux lieux de culte bouddhistes et jaïna égalent en importance les donations royales. Les inscriptions en prākṛit de l'immense, mais très endommagé, *stūpa* de Bhaṭṭiprolu dans la partie nord du delta de la Krishna et de la Godavari témoignent de la prospérité et de la piété bouddhique des guildes marchandes vers le début du I^{er} millénaire apr. J.-C. Les grands *stūpa* d'Amarāvati et de Nāgārjunakoṇḍa, ainsi que plus de cinquante autres fondations, sont édifiés non seulement grâce à des donations royales, mais aussi et surtout grâce à celles des marchands et artisans. De telles évolutions posent les bases du puissant Royaume pallava qui émergera au IV^e siècle apr. J.-C. Avant d'étudier l'avènement de ce royaume, il convient d'examiner brièvement les évolutions que connaît l'île du Sri Lanka à cette époque.

LE SRI LANKA

Bien que situé à moins de 35 kilomètres des côtes du Tamilnāḍu, le Sri Lanka connaît son évolution propre, exceptionnelle pour une société insulaire. Sa proximité avec le sous-continent indo-pakistanaï, sa position stratégique par rapport aux principales routes maritimes ainsi que sa fertilité et son climat favorable lui confèrent une importance historique qui paraît disproportionnée par rapport à sa taille.

À partir du VIII^e siècle av. J.-C., d'après la datation au radiocarbone des éléments issus des fouilles de la citadelle d'Anurādhapura, la culture *black-and-red ware* venue de l'Inde péninsulaire se répand au Sri Lanka. En découlent l'apparition de la métallurgie, de la poterie au tour et d'autres artisanats domestiques, la domestication de plantes et d'animaux ainsi que la sédentarisation des villages. Les chroniques pâli (*Dīpavaṃsa* et *Mahāvaṃsa*) situent l'arrivée des premiers immigrants venus du continent à l'époque du nirvāṇa du Bouddha au V^e siècle av. J.-C. (date à laquelle le légendaire prince Vijaya aurait posé le pied sur l'île). Toutefois, cette expansion est probablement le fruit d'une longue évolution qui a peut-être commencé bien plus tôt et s'est sans doute prolongée bien après Vijaya. Par ailleurs, elle est accompagnée, sinon précédée, par une immigration provenant d'Inde méridionale.

Après le IV^e siècle av. J.-C., des découvertes témoignent de la présence dans l'île de céramique dite *northern black polished ware*, attestée dans la vallée du Gange à partir du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. Certains tessons portent des lettres brāhmī, ce qui indique une origine postérieure au III^e siècle av. J.-C. Il en va de même pour les monnaies poinçonnées. On est frappé par le fait que les plus anciens vestiges archéologiques ne se situent pas dans le sud-est de l'île, où vivent actuellement la plupart des Singhalais, mais dans la zone sèche du Centre-Nord. Il a fallu des efforts considérables pour rendre cette terre cultivable, notamment pour l'adapter à la riziculture avec submersion : d'immenses réservoirs ont été construits pour recueillir les eaux de la courte saison des pluies, afin de pouvoir les utiliser convenablement pendant le reste de l'année.

Ces ouvrages d'irrigation à grande échelle attestent le savoir-faire remarquable des anciens Singhalais en matière de gestion des réserves d'eau pour les usages domestique et agricole. Un système de bassins, de canaux, de rigoles, de vannes et de conduites assure à la fois le stockage des eaux pluviales et leur acheminement vers les rizières. Le transport efficace de ces eaux implique le choix d'un site judicieux à l'inclinaison adéquate. Le savoir-faire des anciens Singhalais est tel que les ouvrages d'irrigation antiques, longtemps négligés après l'abandon de la zone centre-nord au XIII^e siècle, ont été remis à nouveau en service dans le cadre d'un projet de repeuplement.

C'est dans cette région que se trouve la cité antique d'Anurādhapura, qui restera la capitale jusqu'au ^x^e siècle. Le premier souverain connu est *devā-nāmpiya* Tissa. La première partie de son nom est en fait un titre signifiant littéralement « aimé des dieux », qui est par la suite devenu synonyme de « roi ». Pour autant que nous sachions, ce titre est utilisé pour la première fois par le puissant empereur indien Aśoka (vers 270-232 av. J.-C.). De fait, après avoir été converti au bouddhisme par Mahinda (qui n'est autre, selon les chroniques pāli, que l'un des fils d'Aśoka), lequel s'était rendu au Sri Lanka à cette fin, Tissa noue des relations diplomatiques avec Aśoka. Il est alors consacré roi une nouvelle fois et prend, tout comme Aśoka, le titre de *devānāmpiya*.

Des fouilles entreprises dans la cité antique d'Anurādhapura ont révélé la présence, dans des strates remontant au ^{viii}^e siècle av. J.-C., de riz domestique (*Oriza sativa*) ainsi que d'autres variétés de céréales. L'agriculture de labour et les cultures sur brûlis sont complétées par l'élevage, la chasse et la cueillette. Les sites funéraires et d'habitation témoignent également de l'existence d'une production céramique ainsi que d'activités de métallurgie et de fabrication de perles. Le fait que ces différentes activités aient lieu dans des maisons situées sur le même site d'habitation est un signe de l'existence d'unités de production familiales organisées sur la base du village. C'est par un processus d'échanges réciproques que doivent être obtenues les matières premières nécessaires à cet artisanat : citons le cuivre provenant de la côte est, les perles et coquilles de chank du golfe de Mannar, les pierres semi-précieuses, le mica et l'ivoire des montagnes du centre et la cornaline d'Inde méridionale. Le centre-nord du Sri Lanka, où s'est développée une civilisation hydraulique avancée, offre des conditions particulièrement propices à l'obtention de ces matières premières.

Ces évolutions internes, l'irruption du commerce à longue distance dans les échanges existants et l'introduction d'éléments culturels et religieux nord-indiens dans les villages entraînent progressivement la stratification de la société insulaire, son expansion démographique, la fondation de nouvelles implantations ainsi que le développement relativement rapide d'une culture partiellement indigène et partiellement influencée par celle du continent. Les déplacements de communautés, particulièrement ceux qui trouvent leur origine dans le sud-est de l'Inde après le ^{iv}^e siècle av. J.-C., introduisent des groupes de population aryanisée dans différentes régions de l'île, accélérant ainsi le processus d'intégration culturelle.

À partir du ⁱⁱⁱ^e siècle av. J.-C., les sources dont nous disposons sur l'histoire du Sri Lanka comportent un grand nombre de courtes inscriptions en brāhmī dans de nombreuses régions de l'île. En plus des chroniques en pāli évoquées en début de chapitre, elles contribuent grandement à notre connaissance du Sri Lanka. L'écriture brāhmī qu'elles utilisent est contem-

poraine de celle du sud de l'Inde et des édits d'Asoka. La plupart d'entre elles, très anciennes et rédigées dans une forme ancienne de singhalais, font état de donations faites par des particuliers au « Saṅgha des quatre quartiers », c'est-à-dire la communauté de moines bouddhistes. Le bouddhisme devient religion d'État au milieu du III^e siècle av. J.-C. quand le roi et ses sujets les plus prestigieux sont convertis par un émissaire royal d'Asoka. Au départ, les donations comprennent principalement des grottes, transformées afin d'y loger de petits groupes de moines. Pour cela, divers aménagements sont nécessaires, en particulier l'installation d'auvents pour éviter les inondations, et c'est au-dessus de ces derniers que l'on trouve généralement les inscriptions gravées dans la roche.

Parmi les donateurs de grottes, de nombreuses personnes portent le titre de *parumaka*, dérivant soit du tamoul *peru-makan* (littéralement « grand fils » ou « homme »), soit du sanskrit *pramukha* (« principal », « chef »). Il s'agit probablement de chefs de lignage de la période antérieure à la formation de l'État qui, progressivement absorbés par le royaume d'Anurādhapura, reconnaissent le roi comme leur suzerain. On constate que leurs inscriptions sont regroupées autour de sites mégalithiques *black-and-red ware*. La présence de graffitis appliqués après cuisson sur des poteries protohistoriques découvertes en Inde péninsulaire et au Sri Lanka, ordonnés de la même façon que les inscriptions *parumaka*, laisse à penser que ces descendants de chefs protohistoriques se sont assuré le contrôle des vallées fertiles, des ressources métallifères et des bandes côtières, et sont de ce fait en mesure de se lancer dans des activités commerciales qui leur apportent parfois des richesses considérables. Il n'est donc pas surprenant qu'ils soient le plus grand groupe social, et de loin, à faire des dons à la communauté bouddhiste. Les inscriptions *parumaka* révèlent plusieurs cas de mariage entre cousins, avec souvent des tables généalogiques soigneusement ordonnées. Dans de nombreux cas, les *parumaka* occupent certaines des fonctions administratives les plus élevées, qui deviennent héréditaires au fil du temps.

Les inscriptions *parumaka* mentionnent en outre des chefs de clan ou de guilde artisanale ou commerciale. Il n'est pas impossible que le roi (*devānāmpiya*) Tissa, qui règne sur l'Anurādhapura, soit également le descendant d'un de ces chefs de lignage, mais les chroniques le décrivent comme descendant de Vijaya, chef légendaire qui serait arrivé au Sri Lanka à l'époque du nirvāṇa du Bouddha. Quoi qu'il en soit, le lignage de Tissa ne lui survit pas longtemps, et des aventuriers tamouls s'assoient bientôt sur le trône.

Une dynastie singhalaise à peu près contemporaine s'étant établie à Mahāgāma (l'actuelle Tissa Maharama) dans le Rohana (sud-est du Sri Lanka), toute cette partie de l'île se trouve, à partir du milieu du II^e siècle av. J.-C., sous le contrôle des dirigeants de ce lignage, les *gāmaṇi* (chefs de

village). À peu près à cette époque, l'un de ses grands souverains, Duṭṭha-gāmaṇi, se lance dans une grande campagne contre le roi tamoul d'Anurādhapura, Elāra, qui subit une défaite totale. À la suite de cette victoire, Duṭṭha-gāmaṇi s'installe à Anurādhapura, dont il fait une grande cité dotée d'une citadelle fortifiée et la capitale d'un royaume unifié s'étendant sur la plus grande partie de l'île. En dépit de sa petite taille par comparaison au vaste sous-continent auquel il est presque relié, le Sri Lanka ne sera que rarement ainsi uni sous l'autorité d'un même souverain.

Duṭṭha-gāmaṇi reste surtout célèbre pour son patronage du Saṅga (communauté bouddhiste). Aux lieux sacrés existants associés à l'introduction du bouddhisme au Sri Lanka, tels que l'arbre de la Bodhi et le Thūpārāma (le premier *stūpa*), le lignage *gāmaṇi* ajoute plusieurs autres symboles importants. L'édification du Mahāthūpa, plus connu sous le nom de Ruvanvālisāya Dāgābā, et le patronage par Duṭṭha-gāmaṇi du mahāvihāra, la secte dominante et la plus ancienne du bouddhisme thēravāda, sont des tentatives délibérées de toucher à la fois le Saṅgha et les fidèles laïcs afin de parvenir à la légitimité politique en utilisant comme levier le symbolisme et le patronage religieux. Ce faisant, une fois Anurādhapura devenue capitale politique et principal centre de pèlerinage, le roi acquiert, en sa qualité de plus grand donateur laïc, une dignité supérieure et un avantage idéologique.

À la fin du 1^{er} siècle av. J.-C., les élites sont intégrées à la hiérarchie administrative. L'administration villageoise et provinciale est désormais bien organisée et les inscriptions mentionnent souvent le terme *gāmika*, ou chef de village, peut-être issu de l'élite agraire. En outre, les *ayaka* (collecteurs de l'impôt) et les *badagarika* ou *kotagarika* (trésoriers) sont mentionnés en tant que membres à la fois de l'administration centrale et des chefferies semi-indépendantes. Les rois d'Anurādhapura émettent également leurs propres monnaies, connues sous le nom de plaques de Lakṣmī, présentant côté droit la déesse Lakṣmī et côté revers une *swastika* sur une grille.

Quand la première dynastie perd son autorité politique, au début du 1^{er} siècle apr. J.-C., les efficaces structures politiques, économiques et culturelles mises en place par les rois d'Anurādhapura sont celles d'un État plus développé. Elles trouvent leur expression la plus achevée dans la nouvelle structure agraire fondée sur l'octroi de terres et les techniques hydrauliques, ainsi que dans l'émergence du Sri Lanka comme premier entrepôt commercial d'Asie du Sud.

BIBLIOGRAPHIE (DE 18.1 À 18.2)

- BASHAM A. L. (dir. publ.). 1975. *A cultural history of India*, Londres.
CASSON L. 1989. *The periplous Maris Erythraei*, New Jersey.

- CHAMPAKALAKSHMI R. 1975-1976. *Archaeology and Tamil literary tradition*, vol. VIII, Puratattva, p. 110-112.
- COEDÈS G. 1964. *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, 3^e éd., Paris.
- DANI A. H. 1988. *Recent archaeological discoveries in Pakistan*, Paris-Tokyo.
- DASGUPTA K. K. 1974. *A tribal history of India : a numismatic approach*, Calcutta.
- DERANIYAGALA S. U. 1972. The citadel of Anurādhapura 1969 : excavations in the Gedige area. *Ancient Ceylon*, vol. II, p. 48-169.
- GUNAWARDANA R. A. L. H. 1981. Social function and political power : a case study of state formation in an irrigation society. Dans : Claessen H. J. M., Skalnik P. (dir. publ.), *The study of the state*, La Haye, p. 133-154.
- GURURAJA RAO B. K. 1981. *The megalithic culture in South India*, Prasaranga.
- HARLE J. C. 1986. *The art and architecture of the Indian subcontinent*, Harmondsworth.
- KAILASAPATHY K. 1972. *Tamil heroic poetry*, Oxford.
- LAHIRI B. 1974. *Indigenous states of Northern India (c. 200 BC to AD 320)*, Calcutta.
- LIU XINRU. 1988. *Ancient India and ancient China : trade and religious exchanges AD 1-1600*, Delhi.
- MAHADEVAN I. 1966. *Corpus of the Tamil brāhmī inscriptions*, Madras.
- MUKHERJEE B. N. 1988. *The rise and fall of the Kushana empire*, Calcutta.
- NILAKANTA SASTRI K. A. (dir. publ.). 1987. *The Mauryas and Sātavāhanas, 325 BC-AD 300. A comprehensive history of India*, vol. II., Delhi.
- PARANAVITANA S. 1970. *Inscriptions of Ceylon*, vol. I, Colombo, Archaeological survey of Ceylon.
- ROSENFELD O. M. 1967. *The dynastic art of the Kushans*, Berkeley/Los Angeles.
- SENEVIRATNE S. 1981. Kalinga and Andhra : the process of secondary state formation in early India. Dans : Claessen H. J. M., Skalnik P. (dir. publ.), *The study of the state*, La Haye, p. 317-338.
- 1984. The archaeology of the megalithic Black and Red Ware Complex in Sri Lanka. *Ancient Ceylon*, vol. V, p. 237-307.
- 1985. The Bharata : a case of community integration in early historic Sri Lanka. Dans : Amarasinghe A. R. B., Sumanakekera Banda S. J. (dir. publ.), *Festschrift 1985 — James Thevatasa Rutnam*, Colombo, UNESCO, p. 49-56.

- 1990. A life after death : continuity and change in the religious symbolism of the early iron age. Dans : Seneviratne S. *et al.* (dir. publ.), *Perspectives in archaeology*, Peradeniya, Department of Archaeology, p. 145-53.
- SHARMA R. S. 1991. *Aspects of political ideas and institutions in Ancient India*, 3^e éd., Delhi.
- SIRCAR D. C. 1986. *Select inscriptions*, 2^e éd., Calcutta.
- SUBRAHMANYAM R. 1975. *Nagarjunakonda 1954-60*, vol. I, New Delhi.
- SUNDARA A. 1975. *The early chamber tombs of South India*, Delhi.
- WHEATLEY D. 1973. *The golden Khersonese. Studies in the historical geography of the Malay peninsula before AD 1500*, Westford, Connecticut.
- WHEELER R. E. M. 1946. Arikamedu : an Indo-Roman trading station on the East coast of India. *Ancient India*, vol. II, p. 180-310.

19

L'Asie du Sud entre 300 et 700 apr. J.-C.

19.1

Le nord du sous-continent

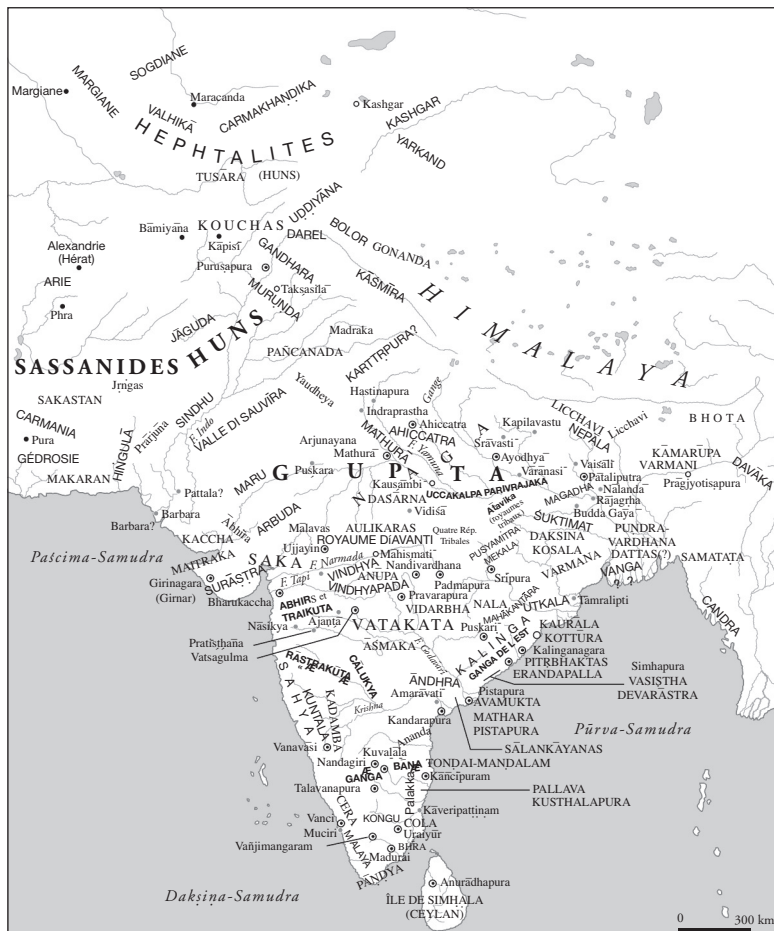
R. S. Sharma

Voir les illustrations 107 à 110

LES GRANDES LIGNES DE L'HISTOIRE POLITIQUE

Les débuts de l'Empire gupta (*carte 26*) remontent à 320 apr. J.-C., date à laquelle le souverain d'un petit royaume du milieu de la plaine du Gange prend le nom de Candragupta et conclut une alliance matrimoniale avec les Licchavi, qui règnent sur les frontières septentrionales du Magadha (Bihar), fondant ainsi la dynastie Gupta. Pour commémorer cet événement important, Candragupta (I^{er}) lui-même ou son successeur Samudragupta, monté sur le trône vers 335 apr. J.-C., procède à une émission spéciale de pièces qui présentent sur leur côté face le roi tendant à la reine un petit objet (vraisemblablement non pas une bague, mais un *sindūradānī*). Samudragupta, l'un des souverains les plus remarquables, étend considérablement son royaume en conquérant de vastes régions d'Inde septentrionale et en imposant l'auto-

rité des Gupta dans l'est, le centre ainsi que dans une grande partie de l'Inde méridionale. Ses exploits sont commémorés dans une longue inscription en sanskrit sur le pilier d'Asôka à Allahabad (pilier qui se trouvait à l'origine à Kauśāmbī, cité antique située à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest d'Allahabad). Le troisième roi, Candragupta II (376-415), poursuit les conquêtes en ajoutant à l'Empire gupta le Gujarat et l'ouest du Malwa. Ce



Carte 26 L'Asie du Sud à l'époque Gupta-Vākātaka, vers 330-550 apr. J.-C. (d'après J. E. Swartzberg, 1978, *A historical atlas of South Asia*, University of Chicago Press).

monarque, qui prend également le titre de Vikramāditya (« Soleil de Bra-voure »), contrôle ainsi la plus grande partie de l'Inde du Nord. C'est Ku-māra Gupta I^{er} (415-455) qui lui succède.

Les longs règnes de ces quatre rois (cent trente-cinq ans en tout) génèrent stabilité et prospérité, qui sont elles-mêmes à l'origine d'une floraison sans précédent de la culture indienne, parfois qualifiée d'« âge d'or ». La prospérité de l'Empire gupta à cette époque se reflète non seulement dans le grand nombre de lourdes pièces d'or émises par ces quatre souverains, mais aussi dans les récits de voyage d'un pèlerin chinois, Faxian, qui visite les principaux centres bouddhistes de nombreuses régions de l'Inde et du Sri Lanka. Non seulement il voyage librement dans tout le sous-continent et au Sri Lanka sans rencontrer la moindre difficulté, mais il dresse également un bilan élogieux de la sécurité et de la prospérité du pays.

Néanmoins, au VI^e siècle, l'Empire gupta décline, en raison d'une part de dissensions internes et, d'autre part, des incursions des Hephtalites ou Huns Blancs. Bien que ces derniers soient chassés au milieu du VI^e siècle, l'Empire gupta se désagrège en de nombreux royaumes (comme ceux des Maitraka dans le Gujarat, des Maukhari dans l'Uttar Pradesh et des derniers Gupta dans le Bihar). Au début du VII^e siècle, Harṣavardhana, ou simplement Harṣa (environ 606-647 apr. J.-C.), à l'origine souverain d'un petit royaume au nord de Delhi, parvient à réunifier l'Inde septentrionale et à recréer ainsi l'Empire gupta, avec une nouvelle capitale à Kanauj. Cet empire est toutefois éphémère, puisqu'il se disloque après sa mort, et la seconde moitié du VII^e siècle est une période de déclin politique.

Comme c'est souvent le cas dans l'histoire, la désintégration politique n'entraîne pas de déclin culturel. Bien au contraire, il semble que certaines des plus remarquables œuvres de l'art gupta ont été réalisées pendant la période où le déclin politique était déjà amorcé. Certaines des statues de Sār-nāth, près de Vārāṇasī (l'actuelle Bénarès), comptent parmi les plus belles sculptures que l'Inde a produites. Toutefois, la plus ancienne date de 473 apr. J.-C. et la majeure partie de l'art gupta lui est postérieure.

L'ÉVOLUTION DE L'AGRICULTURE ET LES AUTRES CHANGEMENTS ÉCONOMIQUES

Si des octrois de terres aux brahmanes et à d'autres fondations religieuses hindoues et bouddhistes sont attestés dès le I^{er} siècle apr. J.-C., c'est à partir du V^e siècle que cette pratique se répand. Un grand nombre de chartes inscrites sur des plaques de cuivre, provenant principalement du centre et du nord du Bengale, autorisent l'achat et le don aux brahmanes de terres parfois cultivées, mais le plus souvent en friche, et leur accordent en outre l'exemp-

tion de la plupart des impôts et du service de travail. De telles transactions entraînent le transfert de fait aux donataires du droit dont jouit le roi d'imposer taxes et travail obligatoire, transfert qui, ne pouvant être révoqué par les souverains suivants en raison de sa nature permanente, assure aux donataires une source de revenu stable. Dans de nombreux cas, les paysans ne souffrent pas de la transaction, car au lieu de payer leur dû au roi ou à ses représentants, ils s'en acquittent désormais auprès des autorités religieuses. Ainsi le roi, en accordant aux autorités ou aux organisations religieuses une partie des taxes qui lui sont normalement dues, acquiert un mérite religieux (*punya*). Si la terre donnée n'est pas exploitée (dans le cas des jachères ou de terres situées dans la jungle), le roi fait également montre de bonne politique en agrandissant les zones cultivées et peuplées, générant ainsi production et sécurité.

Comme nous l'avons déjà souligné, les terres et/ou les privilèges associés à l'octroi royal sont transférés de manière permanente. En conséquence, les effets des dons se cumulent dans la mesure où la surface octroyée par exemple à des brahmanes, à des temples ou à des monastères augmente progressivement en taille, privant ainsi les rois d'une large part de leurs revenus. Les effets de cette évolution deviennent plus préoccupants quand les souverains ne recourent plus à cette pratique dans un but religieux mais pour rémunérer les fonctionnaires. C'est déjà le cas avant la fin du VII^e siècle, mais il est impossible de déterminer à quelle échelle. On a soutenu que la prolifération des octrois de terres ne sapait pas seulement l'autorité royale, mais conduisait également à l'émergence de centres d'autorité privilégiés et bien souvent rivaux. Ce phénomène aurait institué ce que certains historiens appellent des « relations quasi féodales » entre souverains et autorités régionales, tandis que d'autres historiens y voient les débuts d'une vraie féodalité en Inde. Le débat pour déterminer s'il s'agit ou non d'une forme de féodalité n'est, à l'heure actuelle, pas encore clos.

Ce type d'institutions féodales ou quasi féodales existe déjà au Bengale dans la dernière phase de la période gupta, quand les gouverneurs provinciaux (*uparika*) prennent le titre d'*uparika-mahārāja* et, dans certains cas, semblent agir indépendamment de leur suzerain. Si les prémices de cette évolution sont décelables dès la période gupta, nous ignorons quel stade elle a atteint à la fin de cette période (vers 550 apr. J.-C.) ou même en l'an 700.

Le recours de plus en plus fréquent à l'octroi de terres en lieu et place d'un salaire s'accompagne d'un déclin de l'économie monétaire. Alors qu'on a découvert de nombreuses monnaies des premiers empereurs comme Samudra Gupta, Candrarāja Gupta II, Kumāra Gupta I^{er} et Skandagupta (qui règnent approximativement de 330 à 470 apr. J.-C.), elles se raréfient ensuite pour quasiment disparaître pendant les derniers règnes. On observe un phénomène identique pour les pièces de cuivre. En outre, la plupart des pièces d'or postérieures à Skandagupta ont une faible teneur en or. Cette « déva-

luation », puis cette quasi-disparition de la monnaie ont plusieurs origines. Le déclin de l'Empire romain peut avoir engendré une pénurie d'or, dont il semble qu'une partie provenait de la fonte de pièces romaines fournies par les exportateurs indiens d'articles de luxe. Par ailleurs, l'accès à l'Asie centrale est limité en raison de l'invasion des Huns, alors qu'il s'agit de l'une des principales sources d'approvisionnement en or de l'Inde du Nord. En outre, le contexte général évoqué plus haut, qui se caractérise par la prééminence donnée à la propriété foncière, réduit probablement les besoins en monnaie métallique pour les transactions commerciales. Ces changements sont toutefois limités à la période post-gupta, puisque l'on observe vers la fin du I^{er} millénaire apr. J.-C. un renouveau du commerce et des centres urbains, ainsi qu'une distribution plus saine de la monnaie. Le déclin du commerce dans certaines régions de l'Inde provoque celui des villes, florissantes dans l'ouest et le nord de l'Inde sous les Sātavāhana et les Kouchans. Quelques cités continuent de prospérer à l'époque gupta, mais les VI^e et VII^e siècles voient la ruine de nombreux centres de commerce en Inde septentrionale. Des fouilles ont révélé qu'outre plusieurs villes du Haryana et de l'est du Pendjab, d'autres cités antiques de l'Uttar Pradesh et du Bihar, comme Mathurā, Hastināpura, Śrāvastī, Kauśāmbī, Rājghat (Vārāṇasī), Vaiśālī, Pāṭaliputra et Campā amorcent leur déclin pendant la période gupta et, pour la plupart, disparaissent ensuite ; le pèlerin chinois Xuanzang trouve la plupart des villes qui étaient autrefois des centres bouddhiques désormais quasiment désertes ou ruinées. Il est probable que la majorité des artisans et marchands ont massivement migré vers les campagnes pour y devenir cultivateurs, ce qui a pu favoriser l'adoption de techniques plus avancées dans les zones rurales et stimuler la production agricole. La décrépitude du commerce et des villes pousse les villages à répondre eux-mêmes à leurs besoins, sauf pour ce qui est de l'huile, du sel, des épices, des étoffes et de quelques autres denrées, phénomène qui détermine l'apparition d'unités économiques plus petites et plus fermées sur elles-mêmes.

LES TENDANCES SOCIALES, CULTURELLES ET RELIGIEUSES

La pratique de plus en plus répandue de l'octroi de terres renforce le pouvoir économique et religieux des brahmanes. Les princes gupta et leurs successeurs devenant de fervents soutiens de l'ordre brahmanique, les brahmanes peuvent se targuer de nombreux privilèges qu'énumère le recueil de lois de Narada, rédigé autour du VI^e siècle apr. J.-C.

Bien qu'une sorte de système de castes existe déjà en Inde bien avant la période gupta, le système se complexifie au cours de celle-ci, avec l'appari-

tion de nombreuses sous-castes que recensent les recueils de lois. La société hindoue assimile chaque communauté étrangère en lui attribuant une nouvelle caste et, s'il s'agit de conquérants, lui octroie généralement le statut de *kṣatriya*. Les Huns, qui envahissent l'Inde vers le début du v^e siècle, finissent par être reconnus comme appartenant aux castes supérieures. De plus, dans quelques régions du sous-continent, certains peuples tribaux sont progressivement absorbés par la société hindoue et se voient assigner une sous-caste particulière. À cet égard, le système de castes, généralement considéré comme un facteur restrictif, a des effets positifs notables dans la mesure où il permet aux étrangers et aux tribus de trouver une place dans la société normale.

Un statut respectable est accordé aux chefs tribaux, mais on assigne à la plupart des membres ordinaires de leur clan une origine modeste. La majorité des paysans se voient attribuer le statut de *sūdra* et subissent les mêmes multiples interdictions que l'ensemble de la paysannerie de l'époque. En raison de diverses pratiques, certains sont mis à l'écart en tant qu'intouchables : Faxian, le pèlerin chinois bouddhiste, remarque que les *caṇḍāla*, l'un des groupes d'intouchables les plus fréquemment mentionnés, doivent vivre hors des agglomérations car leur seule vue est supposée souiller les castes supérieures. La société plurielle au sein de laquelle chaque sous-caste (et chaque groupe hors caste) a ses propres droits et devoirs et son propre mode de vie (*svadharma*) est pleinement établie dès le début du v^e siècle.

Pendant la période gupta, le bouddhisme perd le patronage royal dans bien des domaines. Pourtant, Faxian le décrit comme florissant, mais on note déjà des signes de déclin, comme des monastères déserts dans plusieurs villes. Ce déclin est encore plus prononcé deux siècles plus tard, sauf dans certaines régions telles que l'actuel Bihar, le Bengale et une partie de l'Orissa, où le bouddhisme continue de prospérer.

Le vishnouisme fait en revanche de grands progrès. On remanie la grande épopée du *Mahābhārata* pour montrer que Krishna est une incarnation de Vishnou, cependant que, dans le *Rāmāyaṇa*, le héros *Rāma* en devient lui aussi un *avatāra* (incarnation). La doctrine des dix *avatāra* de Vishnou, selon laquelle le grand dieu est descendu sur terre sous diverses formes humaines et animales pour sauver l'humanité, est fréquemment mentionnée dans les inscriptions gupta. Sur les murs d'un temple célèbre, édifié à Deogarh dans le Madhya Pradesh vers la fin de la période gupta, on peut voir représentés ces dix *avatāra* du dieu. Les concepts de *bhakti* et d'*ahimsā* prennent une place prédominante. Le premier dénote la même loyauté au dieu que celle offerte au chef par la tribu, au roi par ses sujets ou au propriétaire terrien par ses métayers, mais il promet aussi une participation à la grâce de la déité. Le second met l'accent sur la doctrine qui proscriit de tuer les êtres vivants, ce qui convient à une société agraire et perpétue le culte de la fertilité source de vie associé à Vishnou.

L'importance de l'*ahimsā* dans le vishnouisme, la forme d'hindouisme caractérisée par le culte de Vishnou, ne favorise pas seulement diverses formes de végétarisme, mais va également à l'encontre de la doctrine hindoue du sacrifice animal, qu'elle remplace par des offrandes de nourriture, d'huile, d'encens, de fleurs et autres accompagnées de cérémonies telles que la psalmodie d'hymnes dédiés à Vishnou. C'est à la célèbre *Bhagavad-gītā*, certes probablement antérieure à la période gupta, que l'on doit les fondements philosophiques du vishnouisme, dont l'élaboration se poursuit dans le *Bhāghavata Purāṇa* et d'autres textes. La loi sacrée (*dharma*) est intimement liée à l'institution de la famille patriarcale et à la division en castes de la société : toute personne en position d'autorité a le devoir de s'en faire le soutien.

Au VI^e siècle apr. J.-C. parvient à maturité le concept de *trimūrti* (triade) qui accorde à Vishnou sa place au sein d'une trinité divine aux côtés de Shiva et de Brahmā. Bien que les rois gupta soient surtout vishnouistes, certains honorent Shiva et financent la fondation de temple shivaïtes. À partir de cette époque, le culte de Shiva et de Śakti, la déesse mère considérée comme l'énergie divine de Shiva, gagne l'Inde du Nord à partir du sud de l'Inde où le shivaïsme était déjà répandu depuis des siècles. Le culte de ces deux déités, symboles des énergies mâle et femelle, se répand vraisemblablement grâce à des contacts entre les brahmanes et les tribus dans les régions moins développées. Aux VI^e et VII^e siècles en effet, les brahmanes reçoivent en don des terres au Bengale, au Népal, dans l'Assam et en Orissa, ainsi qu'au centre et au sud de l'Inde. Dans de telles régions, où l'hindouisme n'est pas encore fermement établi, les brahmanes, ne pouvant exploiter ces octrois de terres sans faire de concessions aux croyances des peuples indigènes, doivent s'accommoder du culte des divinités tribales ainsi qu'adopter, au prix de quelques aménagements, certaines pratiques religieuses locales, dont celles qui relèvent du tantrisme. Ce dernier, qui admet à la fois les femmes et les *śūdra*, accorde une large place à l'utilisation de rituels magiques destinés à répondre aux désirs matériels des fidèles, y compris au besoin de soigner les blessures et maladies quotidiennes.

Alors que les propriétaires terriens deviennent des fervents du dieu Shiva, à l'origine non sanskrit, les brahmanes adoptent également le culte de la déesse mère, lui donnant différents noms tels que Durgā, Kālī, Camuṇḍā et Bhṛkuṭī, dont certains, de consonance non sanskrite, sont probablement d'origine tribale. Nombre de rituels tribaux, de charmes et de symboles sont dès lors financés et encouragés par les prêtres, brahmaniques ou non. Le tantrisme pénètre le shivaïsme, le vishnouisme, le jaïnisme et le bouddhisme dès le VII^e siècle et son influence persiste tout au long du Moyen Âge, comme en témoignent de nombreux manuscrits médiévaux traitant du tantrisme, de l'astrologie et des sectes et pratiques religieuses.

Le culte des idoles et l'incarnation sont placés au premier rang des pratiques religieuses dans les *Purāṇa*, ensemble quasiment encyclopédique de textes rassemblés aux époques gupta et post-gupta. On crée des images de toutes les déités, chacune avec ses emblèmes et attitudes propres, dont la plupart sont décrites dans les *Purāṇa*, qui recommandent également les pèlerinages dans des sanctuaires et exaltent les vertus des dons. Le sacrifice védique est éclipsé par le *dāna* ou don puranique. Les *Purāṇa* et les épopées peuvent être utilisés par toutes les classes de la société, y compris les *śūdra* et les femmes, privés d'accès aux textes védiques.

LES ÉVOLUTIONS DANS L'ART ET L'ARCHITECTURE

Ce sont les croyances religieuses qui ont inspiré la plus grande partie de l'art indien antique parvenu jusqu'à nous. À l'époque maurya et par la suite, le bouddhisme a donné une puissante impulsion à la création artistique. À partir du 1^{er} siècle apr. J.-C., on sculpte de nombreuses images du Bouddha. Pendant la période gupta, une statue de bronze du Bouddha, mesurant deux mètres de haut, est réalisée à Sultanganj près de Bhagalpur dans l'actuel Bihar. Faxian écrit qu'il a vu une représentation de bronze haute de plus de vingt-cinq mètres (?), mais celle-ci n'a, pour l'heure, pas été retrouvée. Au cours des 5^e et 6^e siècles, on réalise de magnifiques représentations en pierre du Bouddha à Mathurā et à Sārnāth, dans les environs de Vārāṇasī.

Dans l'histoire de l'art bouddhique, Nālandā occupe une place de choix. De nombreux édifices de taille diverse, principalement des monastères, étaient ornés de magnifiques images en stuc de bouddhas et de bodhisattvas. Les grottes d'Ajanta (Ajanṭā), quant à elles, renferment les plus riches et beaux exemples de fresques bouddhiques du début du 1^{er} millénaire apr. J.-C. Ces fresques relatent, en les représentant dans le cadre de scènes de la vie contemporaine, des événements liés à Gautama Bouddha et aux bouddhas antérieurs. Elles sont réalistes et naturelles, et la brillance de leurs couleurs ne s'est toujours pas estompée. Ajanta est florissante sous la dynastie Vākāṭaka qui, alliée aux Gupta, contrôle la majeure partie du Maharashtra et du centre de l'Inde entre 350 et 600 apr. J.-C. environ.

Le renouveau de l'hindouisme brahmanique pendant la période gupta, et plus particulièrement du vishnouisme et du shivaïsme, entraîne de nouvelles évolutions. À partir d'environ 700 apr. J.-C., les panthéons représentent le dieu principal, très grand, au centre, tandis que l'entourent, nettement plus petits, sa famille, ses subordonnés et ses serviteurs. Vishnou, avec toute une panoplie d'accessoires, est considéré comme le plus important, les dieux dotés de moins d'accessoires étant intermédiaires ou inférieurs. Cette organisation picturale reflète une différenciation sociale et une hiérarchie des

plus claires, et suggère peut-être également la domination du chef d'une famille patriarcale sur ses autres membres.

On trouve, dans les plaines de l'Inde septentrionale, d'importants vestiges architecturaux, dont les plus significatifs se situent à Nālandā où d'imposants monastères de briques sont édifiés successivement entre le v^e et le xii^e siècle. Ces *vihāra* se composent de multiples cellules construites pour les moines bouddhistes qui y résidaient. Selon Xuanzang, pas moins de dix mille moines vivent à Nālandā au vii^e siècle, bien que les cellules encore existantes ne puissent loger plus de deux mille personnes, ce qui laisse à penser que le récit du pèlerin chinois est quelque peu exagéré. On assiste également, toujours en Inde du Nord, à l'édification de nombreux temples hindous en briques, dont l'un des plus intéressants, un vaste temple au plan cruciforme, est situé à Bhitargaon, près de Kanpur (Uttar Pradesh). À Bhitari, dans le district de Gazipur, on a mis au jour les vestiges d'un autre temple de briques de la période gupta, de forme rectangulaire, site particulièrement célèbre en raison de la présence d'une inscription du roi Skanda Gupta (455-467 apr. J.-C.). Un temple de briques dédié à Vishnou a également été découvert à Apsad, dans le district de Nawada, mais le plus beau et le plus intéressant de ces temples est celui de Deogarh, dans le district de Lalitpur. Construit en pierre, il est connu sous le nom de temple de Daśāvātāra car on y trouve représentés les dix *avatāra* (incarnations) de Vishnou : sous la forme d'un poisson, d'un sanglier ou encore de Krishna. D'autres magnifiques compositions d'une grande beauté sont sculptées sur les murs extérieurs, par exemple la célèbre représentation de Vishnou étendu dans son sommeil cosmique, entouré de Lakṣmī et d'autres dieux et déesses. De son nombril jaillit une fleur de lotus sur laquelle est assis le dieu Brahmā présidant à la création d'un nouveau cosmos. Ce temple a été fondé au vii^e siècle, vers la fin de la période gupta ou un peu après.

Le temple de Vishnou à Deogarh est l'un des premiers exemples de ce qui deviendra le style architectural typique de l'Inde septentrionale. À la différence des premiers temples de l'époque gupta, carrés et au toit plat (comme celui de Sanchi, près de Bhopal dans le Madhya Pradesh), il possède une haute tour carrée à plusieurs étages appelée *śikhara*, et repose sur un socle orné de moulures horizontales, architecture caractéristique de l'Inde septentrionale et qu'on retrouve dans de nombreux temples du début de l'époque médiévale, comme dans l'Orissa. Pour revenir à Deogarh, la colline sur laquelle se dresse le temple du vii^e siècle est littéralement couverte de ruines de temples, la plupart d'entre eux étant des temples jaïna bien postérieurs.

L'importance croissante donnée à la hiérarchie sociale se reflète dans l'évolution de l'architecture des temples. Brahmā, Ganeśa (Ganesha), Vishnou, Shiva et Śakti sont vénérés comme les *pañcādeva* ou « cinq divinités ». Le dieu principal, Shiva (ou une autre divinité), est installé dans le temple

central, autour duquel sont érigés quatre sanctuaires secondaires hébergeant les quatre autres divinités. De tels complexes, généralement orientés selon les points cardinaux, sont appelés *pañcāyatana*. Les anciens dieux védiques Indra, Varuṇa et Yama, ainsi que le dieu post-védique Kubera sont réduits au rôle de gardiens divins (*lokapāla*). Le nombre de temples secondaires a tendance à augmenter au fil des siècles de sorte qu'un édifice comme le temple de Purusottama-Jagannath, construit au XII^e siècle à Puri, en Orissa, devient un énorme complexe comprenant des sanctuaires dédiés à de multiples déités mineures et locales.

LA LITTÉRATURE CLASSIQUE

La période comprise entre 300 et 700 apr. J.-C. est connue pour avoir produit plusieurs écrits importants en sanskrit, la langue indienne classique, qui devient la principale langue littéraire et officielle à partir du début de la période gupta.

Parmi les œuvres littéraires, le théâtre présente un intérêt particulier. Les treize pièces écrites par Bhāsa vers le III^e ou IV^e siècle apr. J.-C., pour la plupart des comédies romantiques, sont le premier exemple d'une production dramatique qui aborde une grande variété de thèmes. On peut citer en exemple le *Petit chariot de terre cuite* (*Mṛcchakaṭika*), de Śūdraka, qui traite de l'amour d'un marchand pour la jolie fille d'un courtisan. L'intrigue est complexe et le marchand, bien qu'innocent, est condamné à mort et sauvé au dernier moment. On notera également l'importance de *Mudrārākṣasa* de Viśākhadatta, drame historique centré sur la défaite de la dynastie Nanda et la prise de pouvoir de Candragutpa Maurya sous la conduite de son ministre Cāṇakya. Comme dans toutes les autres pièces classiques, les acteurs parlent des langues différentes : si le roi et généralement les hommes de haute caste, utilisent le sanskrit, langue également employée pour la direction des acteurs, etc., les femmes de haute caste parlent une forme de prākṛit, terme recouvrant plusieurs dialectes régionaux. Diverses formes de prākṛit sont utilisées par les différentes classes sociales présentes dans la pièce.

Le plus grand poète et dramaturge sanskrit est Kālidāsa, qui a probablement vécu au début du V^e siècle apr. J.-C. Le *Meghadūta* (Nuage messenger) est un poème lyrique qui donne une description poétique de cités et d'autres lieux du centre et de l'ouest de l'Inde. Le *Raghuvamśa*, quant à lui, est un poème épique fondé sur les récits mythiques qui ont pour sujet les ancêtres de Rāma, la dynastie royale d'Āyodhyā. Mais son œuvre la plus célèbre est une pièce de théâtre, l'*Abhijñāna-Śakuntalā*, considérée comme l'une des cent plus belles créations littéraires de l'histoire, qui a pour thème l'idylle entre le roi Duśyanta et Śakuntalā, dont le fils Bharata, devenu souverain,

devait rester célèbre dans l'histoire. Si l'on met à part la *Bhagavad-Gītā*, cette pièce a été, à l'époque contemporaine, l'une des premières œuvres indiennes traduites dans de nombreuses langues européennes.

À peu près à la même époque, les deux grandes épopées indiennes, le *Rāmāyaṇa* et le *Mahābhārata*, prennent plus ou moins leur forme définitive après des siècles de transmission orale. Le *Rāmāyaṇa* relate l'histoire de Rāma, banni pendant quatorze ans par son père, le roi d' Ayodhyā, à la suite de machinations ourdies par la seconde femme de celui-ci. Rāma obéit fidèlement à l'ordre paternel et part vivre dans une forêt où sa fidèle épouse Sītā est enlevée par Rāvaṇa, roi des démons pourvu de dix têtes, et emmenée par lui sur l'île de Lanka. Avec l'aide d'une armée de singes, Rāma et son frère Lakṣmaṇa édifient une digue reliant l'île au continent puis, après des combats acharnés, ramènent Sītā.

Le *Rāmāyaṇa* idéalise une institution familiale dans laquelle, en toutes circonstances, le fils doit obéissance à son père, le frère cadet à son aîné et l'épouse à son mari. Rāma incarne la force de la droiture tandis que Rāvaṇa est la personnification du mal. La droiture finit par l'emporter sur le mal et le bon ordre (*dharma*) sur le mauvais. Le *Rāmāyaṇa* est devenu relativement populaire à l'époque médiévale et de nombreuses versions différentes apparaissent en langues indiennes : en sanskrit et dans diverses autres langues régionales comme le tamoul ; une magnifique version sanskrite est composée au Sri Lanka (*Jānakīharaṇa*). La première version écrite est attribuée au légendaire Vālmīki et devient célèbre en tant que première œuvre littéraire sanskrite (*ādikāvya*) ; c'est sur elle que se fondent les versions ultérieures.

L'importance du *Rāmāyaṇa* ne se limite pas à l'Asie du Sud. Nous disposons de versions de cette célèbre épopée dans de nombreuses langues d'Asie du Sud-Est comme le laotien, le thaï, le malais, le javanais ancien et plusieurs autres. Le *Rāmāyaṇa* en javanais ancien est particulièrement intéressant : qualifiée à juste titre d'œuvre poétique (*kāvya*) exemplaire, cette version datant probablement du x^e siècle apr. J.-C. a fortement influencé tous les autres *kāvya* en javanais ancien.

Le *Mahābhārata*, l'autre grande épopée indienne, a également exercé une grande influence sur toute l'Asie méridionale et du Sud-Est. Elle a pour thème central un conflit entre deux branches de la famille Bharata : les Kau-rava et les Pāṇḍava. Comme c'est souvent le cas dans l'histoire, les liens familiaux pèsent peu au regard de la soif de pouvoir. Bien que la branche cadette, celle des Pāṇḍava, ait droit à sa part du royaume ancestral, les Kau-rava refusent de lui accorder ne serait-ce qu'un pouce de territoire. Ce refus entraîne une longue guerre fratricide qui se solde par la victoire des Pāṇḍava. Comme dans les épopées grecques, les dieux aussi prennent parti dans le conflit.

Contrairement au *Rāmāyaṇa*, caractérisé par son unité de thème et d'expression, le *Mahābhārata* tient son importance des nombreux épisodes qui le composent, en fait des œuvres distinctes insérées dans le texte principal. Le plus célèbre de ces éléments est la *Bhagavad-Gītā*, dite par Krishna, qui est vénéré en tant qu'incarnation (*avatāra*) du dieu Vishnou et joue un grand rôle dans cette épopée. Le principal message de la *Gītā* est qu'une personne doit appliquer le *dharma* en toutes circonstances, en particulier les devoirs inhérents à sa caste et à son rang. Les devoirs du roi envers ses sujets et ceux de ces derniers à son égard sont quant à eux exposés dans un important discours sur l'administration politique : le *Śāntiparvan*. Parmi les plus beaux épisodes littéraires, citons celui de Savitrī et Satyavān, ainsi que celui de Nala et Damayantī, qui chantent tous deux les vertus de la chasteté et de la fidélité.

Les dix-huit *Purāṇa* traditionnels, dont la plupart datent de la période comprise entre 300 et 700 apr. J.-C., sont des ouvrages encyclopédiques contenant, entre autres, mythes, légendes et sermons qui visent à l'édification de tous, y compris les femmes et les *śūdra*. Quant aux *smṛti* (ouvrages de loi), on remarque que certains d'entre eux sont compilés en vers à la même époque. Hormis la plus célèbre de ces œuvres, le *Mānavadharmāśāstra* (les Lois de Manu), probablement rédigé dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la plupart des autres, comme ceux de Yājñavalkya, de Narada, de Bṛhaspati et de Kātyābana datent de la période qui fait l'objet de la présente étude. Ce sont tous ces ouvrages qui ont posé les fondations du système légal en Inde.

Alors que les souverains vivent de plus en plus dans le faste et la splendeur, le style de leur langue évolue également. En prose comme en vers, le style orné devient la norme, particulièrement à partir du VII^e siècle, et les métaphores, les images, les longs mots composés, les ambiguïtés et autres « ornements » stylistiques rendent difficile au lecteur la compréhension des intentions de l'auteur. Le meilleur exemple de verbiage en prose se trouve dans les écrits de Bāṇa (VII^e siècle apr. J.-C.) : dans son *Harṣacarita*, texte à la fois modèle et désespoir des auteurs postérieurs, il dresse un portrait flatteur des jeunes années de son mécène Harṣa, roi qui a régné sur la majeure partie de l'Inde septentrionale vers 610-642 apr. J.-C. On lui doit également une œuvre lyrique, en fait une sorte de roman, la *Kādambarī*, moins verbeuse que la précédente. Harṣa se targue d'avoir lui aussi écrit trois pièces sur des thèmes divers : il est clair que la fréquentation des œuvres et la création littéraire font désormais partie des attributs de la royauté. En contraste avec Bāṇa, Daṇḍin rédige dans un style relativement simple son *Daśakumāracarita*, l'histoire des dix princes.

Pendant la période post-gupta, on commence à commenter presque tous les textes antérieurs. Viennent d'abord, au VII^e siècle apr. J.-C., les commen-

taires d'Asahāya sur les recueils de loi de Narada, puis des commentaires sur les autres recueils : le début de l'époque médiévale apparaît bien comme un âge où l'on commente plus qu'on ne crée, en opposition frappante avec la période antique à laquelle nous devons la plupart des écrits originaux.

L'ESSOR DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES

Entre 300 et 700 apr. J.-C., l'astronomie et les mathématiques font des progrès remarquables. L'*Āryabhaṭīya* (499), œuvre d'Āryabhaṭa (env. 476-500) qui fait date dans l'histoire des connaissances astronomiques et mathématiques, se distingue également par son importante contribution à la trigonométrie, discipline fort utile pour la mesure des terres lors de dons ou de partages, afin de calculer l'imposition, le prix de vente, l'hypothèque, etc. La prise de mesures précises est également essentielle pour l'édification de forts, de temples, de palais, etc.

Le savoir mathématique progresse grâce à l'utilisation du zéro, du système de numérotation décimale et des chiffres. Par l'intermédiaire des échanges de connaissances avec l'Asie occidentale, ces innovations gagnent progressivement l'Europe, à laquelle les Arabes apportent ensuite le système décimal intégrant le chiffre zéro. Au VII^e siècle, Brahmagupta utilise ce système pour élaborer l'algèbre, également transmise à l'Occident par les Arabes. Comparés au système décimal, les chiffres romains, par exemple, étaient beaucoup plus difficiles à utiliser pour les calculs, de sorte que celui-ci constitue un grand progrès par la facilité qu'il apporte, entre autres, à la mesure des terres et aux calculs astronomiques.

Āryabhaṭa calcule la position des planètes en utilisant la méthode babylonienne, découvre la cause des éclipses lunaires et solaires et mesure en outre la circonférence de la Terre avec une précision telle qu'elle est encore considérée comme correcte. Il fait également remarquer que le Soleil est fixe est que la Terre tourne autour de lui. Les progrès réalisés en mathématiques et en astronomie améliorent également les connaissances de l'Inde antique dans le domaine de la chronologie : le système utilisé pour dater les édits royaux, préservé grâce à des inscriptions sur pierre ou sur métal, a permis entre autres aux historiens modernes de convertir ces dates dans le système chrétien.

Varāhamihira est un autre astronome célèbre du VI^e siècle, dont l'œuvre la plus connue est l'encyclopédie *Brhatsaṃhitā*, dans laquelle il transcrit les connaissances astronomiques de l'époque en vers sanskrit. Il explique ainsi comment la Terre tourne autour du Soleil et la Lune autour de la Terre, et utilise plusieurs ouvrages grecs pour déterminer les mouvements des planètes. La *Brhatsaṃhitā* constitue également une source importante pour notre

connaissance de l'architecture indienne antique. Ainsi décrit-elle l'utilisation de briques cuites (*pakveṣṭa*) pour la construction et, de façon plus détaillée, la préparation de la colle adamantine qui rend les murs de briques solides pour « des millions d'années ». Cette colle, connue sous le nom de *vajralepa*, semble d'une telle importance qu'un chapitre entier lui est consacré, et des expériences seraient nécessaires pour déterminer s'il est encore possible de la préparer ; les structures étaient certainement renforcées par de la chaux.

Les sciences et techniques semblent avoir été utilisées pour promouvoir l'agriculture, dont il est question dans la *Brhatsaṃhitā* comme dans le *Viṣṇudharmottara Purāṇa*, texte encyclopédique présentant un intérêt particulier pour l'iconographie indienne. Le *Mānasāra*, texte relatif à l'architecture contenant des sources des VII^e et VIII^e siècles, classifie les villages en différentes catégories précisément définies. La connaissance des stations de la Lune (*nakṣatra*), en progrès dans les zones anciennement peuplées depuis les découvertes d'Āryabhaṭa et de Varāhamihira, se propage dans les régions forestières tribales, particulièrement par le biais des donataires brahmanes d'octrois royaux ; elle permet d'expliquer aux cultivateurs quand il convient, pour différentes cultures, de procéder aux semailles et aux récoltes.

Varāhamihira propose des techniques pour la mesure des quantités de pluie et précise également quelles conditions sont susceptibles d'indiquer à l'avance si les précipitations seront satisfaisantes, mauvaises ou modérées, méthodes de prévision qui, bien que partiellement fondées sur des superstitions, reposent dans une certaine mesure sur les observations des paysans. Il est possible que de telles découvertes aient été transmises aux nouvelles zones tribales par le truchement des brahmanes.

L'encyclopédie *Brhatsaṃhitā* (chapitre 55) comporte des prescriptions relatives à la préservation et à la culture des plantes ainsi que des techniques de greffe et des recettes pour augmenter la production de fruits et de fleurs. Varāhamihira cite également de nouvelles cultures, dont l'indigo. On ignore si ce dernier est alors déjà utilisé pour la teinture, bien que cela soit vraisemblable. Quoi qu'il en soit, l'avancée des connaissances des plantes et de l'agriculture accélère l'expansion agraire.

Cette période se caractérise également par l'utilisation de plus nombreux métaux. L'*Amarakośa* (II-9 : 96-109), un lexique sanskrit des environs du V^e siècle, mentionne le bronze de cloche, le plomb, le mica, le vitriol bleu de cuivre ou de laiton, l'orpiment jaune, la craie rouge, l'arsenic rouge, le nitre ou salpêtre ainsi que le natron ou alcali. On connaît donc une variété de métaux, naturels ou fabriqués, de même que différents ingrédients utilisés dans la réalisation d'alliages.

Le fer est de loin le métal le plus important pour la fabrication d'outils agricoles et nombre d'autres utilisations. L'*Āmarkośa* mentionne sept noms

pour le fer et deux pour la rouille, et l'on y trouve également cinq appellations pour le soc de charrue, ce qui laisse imaginer un usage répandu de cet outil. Pour les cérémonies d'ordalie, on préconise un soc de charrue de près de 2 kilogrammes et d'environ 10 centimètres de large. Si le poids paraît raisonnable, il est possible qu'en réalité les socs aient été moins larges ; peut-être ces socs si lourds étaient-ils prévus pour briser des sols durs.

La métallurgie du fer est alors maîtrisée à un haut degré, comme en témoigne le pilier de fer de Mehrauli, à Delhi, qui porte une inscription du roi Candra, identifié par la plupart des spécialistes avec Candragupta II (env. 375-415). Bien que vieux de plus de quinze siècles, ce pilier est à peine rouillé. Certes, les conditions semi-arides de Delhi peuvent avoir contribué à sa préservation, mais le talent technique des artisans ne doit pas s'en trouver éclipsé. Il était impossible, avant le XIX^e siècle, de produire un tel pilier dans une fonderie occidentale.

Bien que l'on se serve toujours plus d'outils en fer, l'utilisation du bronze augmente aussi. On retrouve plus d'objets en bronze datant de l'époque gupta et post-gupta que de l'âge du bronze lui-même. Principalement utilisé pour les statues des différents déités jaïna, bouddhiques ou hindoues, ce matériau sert également à la fabrication de lampes ou de pieds de lampe destinés à un usage rituel. Même si des articles en bronze ont pu être utilisés comme couverts ou ustensiles de cuisine, on n'en a retrouvé que très peu lors des fouilles.

C'est dans la monnaie gupta que la maîtrise des techniques métallurgiques en Inde antique est la plus apparente. Les pièces d'or, d'argent et de bronze de Samudra Gupta, de Candra Gupta II et de Kumāra Gupta témoignent du savoir-faire des artistes et artisans dans le dessin et l'usage des coins à frapper. Certaines pièces, par exemple celles commémorant l'*aśvamedha* (sacrifice d'un cheval) de Samudra Gupta, sont de véritables œuvres d'art.

On peut dire en conclusion que l'âge gupta, aussi appelé « âge classique », est pour l'Inde une époque de grandes réalisations dans de nombreux domaines.

Quant à l'ensemble de la période comprise entre 700 av. J.-C. et 700 apr. J.-C., elle est, en Inde septentrionale, le théâtre d'évolutions progressives du commerce et de l'agriculture qui gagnent peu à peu de nouvelles régions et leur apportent la prospérité, permettant ainsi l'émergence de l'une des civilisations les plus originales de cette époque historique.

19.2

La péninsule

R. Champakalakshmi

Voir l'illustration 111

LES PREMIERS ROYAUMES DANS LE DECCAN ET EN INDE DU SUD

Entre 300 et 700 apr. J.-C., c'est-à-dire entre le déclin des Sātavāhana et l'avènement de forts royaumes régionaux, l'Inde péninsulaire traverse une intéressante phase de transition. Cette période marque aussi le passage d'une économie principalement pastorale et commerciale à une économie agraire caractérisée par l'importance des octrois de terres et l'émergence d'un nouvel ordre sociopolitique. Celui-ci a pour trait principal l'existence de petites entités politiques régionales ou sous-régionales régies par un roi ou un chef soutenu par une classe brahmanique, laquelle occupe le sommet d'une hiérarchie sociale fondée sur les castes. Le *Dakṣiṇapatha*, nom que l'on donne à l'ensemble formé par la totalité du plateau du Deccan et les plaines de l'Andhra, fournit les preuves de cette évolution. L'étroite bande côtière de l'ouest, séparée du plateau par les Ghāts occidentaux, est également intégrée à ce nouvel ordre sociopolitique à partir du VII^e siècle apr. J.-C.

Cette évolution est moins clairement marquée dans les plaines du Tamilnāḍu et dans la région côtière de l'ouest du Kerala jusqu'au VII^e siècle apr. J.-C. ; elle se manifeste alors dans les chartes des royaumes régionaux tamouls des Pallava et des Pāṇḍya, puis, à partir du VIII^e siècle, dans le Kerala. Les nouveaux centres de pouvoir sont basés sur des poches agraires situées principalement dans les vallées et le delta de la Godavari et de la Krishna (dans le Deccan et l'Andhra Pradesh) ainsi que dans les plaines du Tamilnāḍu. Ces petites entités politiques éparpillées s'agrandissent ensuite, soit par des conquêtes, soit par des alliances matrimoniales, et finissent par fusionner avec des États régionaux plus vastes comme ceux des Cālukya de Vātāpi (Bādāmi), des Pallava de Kāñcīpuram et des Pāṇḍya

de Madurai, acceptant un statut inférieur ou jouant le rôle de tampon entre les grands royaumes régionaux, comme c'est le cas des Gaṅgā de Talak-kāḍu, pris entre les Cālukya de Vātāpi et les Pallava de Kāñcīpuram, en d'autres termes entre les pouvoirs tamouls et ceux du Deccan. En fait, les petites entités politiques éparpillées de cette époque (300-700 apr. J.-C.) sont le prototype des grands royaumes régionaux de cette partie du sous-continent (*carte 27*).

Dans les zones les plus septentrionales du Deccan, cette transition se manifeste par l'essor des Vākāṭaka dans le Berar (ancien Vidarbha) qui fait maintenant partie du Maharashtra. Là, dans la haute vallée de la Godavari et dans la vallée moyenne de la Tapti, on assiste à l'apparition du pouvoir régional des Vākāṭaka, inspiré par le Royaume gupta du Nord. Les Vākāṭaka créent une base agraire dans cette région au moyen d'octrois de terres, modèlent leur administration sur celle des Gupta et adoptent l'hindouisme puranique et védique avec le soutien de la classe des prêtres brahmanes ; une alliance matrimoniale avec les Gupta leur fournit une légitimité supplémentaire. La principale branche de la famille Vākāṭaka a son siège à Nandivardhana, non loin de l'actuelle Nagpur, une branche collatérale étant présente à Vatsagulma (actuelle Basim) entre le IV^e et le VI^e siècle apr. J.-C. Les Vākāṭaka sont apparemment de culture non sanskrite ou d'origine tribale, et leur transformation en un royaume brahmanique est un exemple des débuts de la « sanskritisation » ou acculturation des régions tribales, transformation dont les vecteurs sont les brahmanes et leurs institutions, en particulier le temple.

Parmi les autres familles de moindre importance, citons les Nala d'Inde centrale, qui remplacent les Vākāṭaka dans le Vidarbha, et les Bhoja implantés dans la vallée de la Narmada. Une branche de ces derniers, connue sous le nom de Mahābhoja, occupe la région de Goa à partir de la fin du IV^e siècle. Les Āhirs et les Traikūṭaka règnent à Aparānta, dans la zone côtière du nord du Konkan, respectivement aux III^e et IV^e siècles apr. J.-C. Ils fondent une ère débutant en 248-249, appelée ère traikūṭaka. Les Kalacuri (Kaṭaccūri), eux aussi probablement de culture non sanskrite ou d'origine tribale, s'installent dans la région de l'Anūpa sur la Narmada et dans le nord du Maharashtra à la fin du VI^e siècle et adoptent la même ère, plus connue par la suite sous le nom d'ère kalacuri. Avant la fin du VI^e siècle, ils sont supplantés par les Cālukya de Vātāpi, premier des grands royaumes régionaux du Deccan. Plusieurs familles connues sous le nom de Rāṣṭrakūṭa règnent depuis différentes zones du nord du Maharashtra, du centre de l'Inde et du Gujarat. L'une d'entre elles, après avoir été subordonnée aux Cālukya sous Pulakeśin II, fonde par la suite, au milieu du VIII^e siècle, la dynastie impériale des Rāṣṭrakūṭa.

Les Kadamba de Banavāsi sont, en importance, la seconde dynastie du Deccan entre le IV^e et le VI^e siècle, c'est-à-dire pendant la période post-sāta-

vaux (*aśvamedha*), grande cérémonie védique que seuls peuvent accomplir les rois dont l'autorité est incontestée. Ces souverains pratiquent également l'octroi de terres à des brahmanes, promeuvent l'ordre sociopolitique hindou et concluent des alliances matrimoniales avec les Gupta et les Vākāṭaka, renforçant ainsi leur position prédominante dans le Deccan. Avec l'essor des Kadamba et de leurs voisins méridionaux, les Gaṅgā du Sud, le Karnataka se constitue en entité géopolitique distincte. Outre le sanskrit classique, les Kadamba encouragent l'usage du kannaḍa, ainsi élevé au rang de langue régionale majeure, mais ils sont soumis par les Cālukya de Vātāpi à partir du milieu du VII^e siècle.

Vers le milieu du IV^e siècle apr. J. C, la branche méridionale de la dynastie Gaṅgā, établie à Talakkāḍu (Talakad), devient une puissance de première importance dans la zone tampon entre le Karnataka et le Tamilnāḍu. Ses membres se présentent comme appartenant à la famille Īkṣvāku de Nagarjunakonda et à la lignée (*gotra*) Kāṇvāyana. Bien que des traditions ultérieures associent à la fondation de leur royaume un maître jaīna, Siṃhanandi, ils promeuvent la religion brahmanique et, à l'instar d'autres souverains de l'époque, se targuent d'avoir rétabli le *dharma*, mis à mal pendant le mauvais âge *Kali*. Implantés sur les routes commerciales reliant le Deccan aux régions tamoules, les Gaṅgā étendent leur patronage au jaīnisme, religion populaire chez les marchands. Comme d'autres puissances de l'époque, ils renforcent leur influence politique par des alliances matrimoniales avec les Kadamba et les Pallava et même avec les descendants des anciens Cōlas de l'âge du *Śaṅgam* établis à Uraiyyūr. En raison de leur proximité géographique et des relations étroites qu'ils entretiennent avec la puissance tamoule, les Gaṅgā subissent l'influence linguistique et culturelle de cette dernière.

Dans la région de l'Andhra, les Īkṣvāku de Nagarjunakonda, jusqu'alors subordonnés aux Sātavāhana, contrôlent une grande partie des basses vallées de la Godavari et de la Krishna. Les reines de cette dynastie, en particulier, sont restées célèbres pour leur patronage du bouddhisme, représenté dans leur royaume par de nombreuses sectes, et encore plus pour le soutien qu'elles apportent à la fondation de grands complexes bouddhiques, comme les *stūpa* de Nagarjunakonda, entre autres sites, ainsi qu'à la fondation de grands monastères et de *caitya-grha* — édifices combinant un *stūpa* et un temple. Les Īkṣvāku prospèrent au cours du III^e et du début du IV^e siècle apr. J.-C., alors même qu'accèdent au pouvoir d'autres dynasties, en particulier les Pallava de la lignée (*gotra*) Bhāradvāja, les Kandara de la lignée Ānanda et les Śālaṅkāyana, trois dynasties brahmaniques. Dans leur recherche d'une base agraire et d'une identité territoriale, ces dynasties se chassent mutuellement du cœur de l'Andhra et sont finalement soumises par les Viṣṇukunḍin. Les Pallava s'en vont chercher ailleurs de nouveaux pâturages, qu'ils trouvent dans la région du Tamilnāḍu.

Les Viṣṇukunḍin, probablement des cousins éloignés des Sātavāhana, deviennent peu à peu, à partir du début du VI^e siècle apr. J.-C., la dynastie locale la plus puissante de l'Andhra Pradesh. Ils exercent d'abord leur pouvoir au nord du Śrīparvata (Śrīśailam) dans les districts de Mahbubnagar et Nalgonda, l'ancien pays Risika. Leur territoire s'étend de Guntur au sud au district de Srikakulam au nord. Connus sous le nom d'Āndhrapati, ils portent leurs armes jusqu'au sud du Kośala (région de Basta), dans la seconde moitié du VI^e siècle, contre les souverains Pānduvamśi et les Maukhari de Kanauj, et renforcent leur importance politique par des alliances matrimoniales avec les Vākātaka. Ils finissent par succomber aux attaques des Cālukya de Vātāpi, quand la côte s'étendant depuis le Visakhapatnam au nord du Nellore tombe aux mains de Kubja Viṣṇuvardhana, fondateur de la branche orientale des Cālukya, qui fait de Veṅgī sa capitale au milieu du VII^e siècle.

On sait que plusieurs familles utilisant le titre de *kaliṅgādhipati* (seigneur du Kaliṅga, c'est à dire du sud de l'Orissa et de l'extrême nord de l'Andhra Pradesh) se sont disputé le contrôle du Kaliṅga au cours des V^e et VI^e siècles apr. J.-C. À la fin du VI^e siècle apr. J.-C., une branche de la dynastie Gaṅgā du Kanakata méridional s'établit au centre du Kaliṅga, tandis qu'au VII^e siècle les Cālukya supplantent les souverains locaux du Sud. Avec leur capitale à Kaliṅganagara (actuelle Mukaliṅgam ?) et un second siège du pouvoir à Dantapura (près de l'actuelle Srikakulam ?), les Gaṅgā se font appeler « seigneurs du Trikaliṅga », c'est-à-dire de toute la zone comprise entre les domaines des Cālukya orientaux et le sud du Kośala.

Dans l'ensemble, les divisions politiques du Deccan et de l'Inde méridionale, avec leurs rivalités permanentes et leurs frontières en constante évolution, rendent confuse notre image de cette période. Dans les domaines socio-économiques et culturels, on n'observe cependant pas la même diversité. La plupart des royaumes sont fortement influencés par les brahmanes, les inscriptions témoignant de l'importance de la division des castes et du devoir royal de maintenir, et si nécessaire de rétablir, le système de « catégories de classes et d'âge » (*varṇāśramadharmā*). Ce devoir est par ailleurs fréquemment utilisé comme prétexte à une agression ; ceci est particulièrement net dans la référence tamoule aux mauvais Kalabhra qui occupent une partie de la région et patronnent généreusement les institutions bouddhiques et jaïna. Ces Kalabhra figurent ostensiblement en qualité d'ennemis dans les inscriptions de tous les principaux pouvoirs en place, tels que ceux des Cālukya, des Pallava et des Pāṇḍya du VII^e siècle apr. J.-C.

On trouve les signes d'une évolution vers une société organisée en castes et dominée par des brahmanes bénéficiant d'un statut privilégié dans des régions comme le district semi-aride de Ramanathapuram, où ont lieu des *brahmadeya* (octrois de terres aux brahmanes assortis de privilèges). Des preuves irrécusables de ce nouvel ordre social sont fournies par les octrois de

terres des Pallava et des Pāṇḍya aux brahmanes et aux temples aux VII^e et VIII^e siècles et par le rôle institutionnel que jouent ces attributions dans l'expansion agraire et l'intégration des plaines tamoules.

Les Pallava, qui font partie de l'environnement politique de la région de l'Andhra, se déplacent vers le sud et créent une base agraire dans la vallée de la Palar et de la Chayyar, avec Kāñcīpuram (Conjeevaram) pour capitale. Là, leur utilisation systématique des *brahmadeya* et l'édification de temples conduisent à l'intégration sociopolitique et économique, qui génère à son tour une synthèse entre les populations paysannes autochtones, l'autorité des chefs locaux et les modèles institutionnels, au premier plan desquels le modèle royal, que fournit l'interprétation brahmanique du *dharmaśāstra*. L'adoption par les Pallava des *gotra* brahmaniques, de généalogies impressionnantes énumérant les descendants d'ancêtres divins et de héros épiques, ainsi que l'instrumentalisation de la religion puranique, qui met l'accent sur la vénération de déités, contribuent largement à l'instauration d'une monarchie territoriale.

Ainsi, à partir du VII^e siècle, les principales configurations politico-culturelles de l'Inde méridionale sont en place, avec les Cālukya de Vātāpi dominant le Deccan, une branche collatérale de la famille Cālukya en Andhra et les Pallava et Pāṇḍya à la tête du nord et du sud du Tamilnāḍu. La vallée de la Kaveri devient la pomme de discorde entre ces deux derniers dans la mesure où les Cōla qui l'habitent ont été réduits à un statut subordonné.

Les pouvoirs tamouls et ceux du Deccan sont constamment engagés dans des conflits armés qui touchent parfois le cœur même de leurs territoires, comme c'est le cas lors du siège de Kāñcīpuram par Pulakeśin II ou de la prise de Vātāpi par Narasimhavarman au début du VII^e siècle. Le roi Cālukya Pulakeśin II se targue même d'avoir repoussé une tentative d'intrusion de son voisin du nord, le puissant roi Harṣavardhana de Kanauj.

Les dynasties pré-Cālukya du Deccan et de l'Andhra ont plusieurs traits communs. Elles se sont toutes développées dans des poches agraires, les octrois de terres témoignant de leur essor. La majorité des royaumes qui se mettent en place dans l'ensemble du sous-continent à cette période se trouvent dans une zone de vastes plateaux forestiers au sud de la vallée du Gange : dans les monts Vindhya, le Madhya Pradesh, le Maharashtra, l'Andhra Pradesh et l'Orissa, toutes régions mentionnées dans les inscriptions de la période gupta comme « royaumes forestiers ». Ces références dénotent le début d'un processus d'acculturation de peuples tribaux et forestiers dont les familles dirigeantes adoptent les religions védique et puranique tandis que les brahmanes légitiment leur souveraineté en échange d'octrois de terres. Les privilèges fiscaux et autres liés à ces octrois deviennent des incitations majeures à la déforestation et à l'augmentation des territoires cultivés.

Dans certains cas, cette évolution conduit à la fondation de royaumes brahmaniques. En témoigne l'exemple du roi Mayūraśarman, fondateur du Royaume kadamba au nord du Karnataka, dont la carrière aventureuse commence à la cour des Pallava où il est serviteur, mais qu'il doit quitter par suite d'une querelle avec le roi (Pallava). Il rassemble une bande de *dacoit* (bandits) et fait régner l'insécurité dans une partie du nord du Karnataka ; il est ensuite reconnu par le roi Pallava comme souverain du Royaume kadamba après avoir défriché les forêts du Śrīparvata. Il se comporte bientôt comme un souverain indépendant et, au v^e siècle, va jusqu'à nouer des relations avec les Gupta en Inde septentrionale.

Les Pallava sont à la tête d'un royaume brahmanique encore plus important. Cette famille royale, qui était à l'origine probablement au service des Sātavāhana, devient indépendante et commence à régner sur l'Andhra Pradesh d'aujourd'hui, où elle procède, au cours du iv^e siècle, à des octrois de terres qu'elle rédige en prākṛit. Elle migre peu après vers l'actuel Tamilnāḍu, où elle devient le pouvoir dominant jusqu'au milieu du ix^e siècle.

Les nouvelles dynasties édifient des temples aux déités puraniques dans le cadre de leur processus de légitimation et adoptent l'ordre social reposant sur les *varṇa* (les quatre grandes classes de la société) et les *jāti* (castes). Le mécanisme d'acculturation est réciproque et parfois synchrone, puisqu'il n'implique pas seulement l'assujettissement aux religions et à l'ordre social brahmanique des peuples tribaux et forestiers mais également l'expansion de la religion puranique par l'incorporation de déités tribales et populaires.

LES CHANGEMENTS SOCIO-ÉCONOMIQUES

Les nouveaux régimes politiques trouvent leur inspiration et leurs principes d'organisation dans les recueils de lois brahmaniques (*dharmaśāstra*). Le concept de monarchie territoriale, la propriété royale des terres, la vision cosmologique du monde proposée par les *Purāṇa*, qui inclut les quatre *yuga* (éons) ou « âges du monde », le désordre grandissant de celui-ci devant être sauvé, dans le quatrième *yuga*, ou âge de Kali, par un roi ordonné par les dieux et sanctifié par les prêtres brahmanes, voilà autant d'éléments formant la base idéologique de ces nouveaux royaumes.

Au nombre des aspects économiques de cette transition, il faut compter le déclin généralisé des villes et des autres centres urbains, lui-même dû à celui du commerce extérieur et des réseaux commerciaux intervenu à l'aube de la période historique. Citons parmi ces centres de grands ports et emporia tels que Sopara, Muziris, Kāvērippūmpaṭṭiṇam et surtout Podouke (Arikamēdu), connu par les récits de Ptolémée et par la littérature du *Śaṅgam*, ainsi que des centres urbains de l'intérieur, comme Paitān (Pratiṣṭhāna) et

Uraiyūr, qui sont remplacés par des villes de type différent : centres administratifs, centres religieux et même camps militaires. Le rôle des marchands et artisans évolue également, ces groupes se concentrant désormais sur la production artisanale et les échanges pour répondre aux besoins d'une économie agraire pendant que le commerce à longue distance se trouve limité aux produits de luxe et de prestige dont les cours royales et les temples sont les principaux consommateurs.

Par ailleurs, bien que le commerce romain décline, l'existence d'un commerce indo-byzantin est attestée par la découverte, en Inde du Sud, de monnaies byzantines remontant jusqu'au v^e siècle apr. J.-C. De plus, le commerce de la soie et des épices perdure avec les Perses dans le rôle d'intermédiaires entre la Chine et l'Inde d'une part et Byzance de l'autre. Par la suite, les Arabes deviennent à leur tour des intermédiaires majeurs entre l'Asie du Sud, notamment le Sri Lanka, et l'Occident.

Une autre évolution notable de cette période est le développement des relations économiques et culturelles entre l'Inde du Sud et certaines régions d'Asie du Sud-Est. S'il est possible que le commerce maritime entre ces zones remonte à l'âge du *Śaṅgam*, c'est autour du iv^e ou du v^e siècle qu'il devient véritablement important, et ce particulièrement à l'époque des Pallava. Ces relations sont à bien des égards déterminantes pour l'essor des royaumes indianisés d'Asie du Sud-Est : l'usage du sanskrit, devenu sorte de lingua franca au sein des hautes classes sociales dans toute l'Asie du Sud, se propage aux cours d'Asie du Sud-Est, où un nombre important d'inscriptions dans cette langue sont réalisées entre les iv^e et vii^e siècles et plus tard. L'écriture utilisée pour ces inscriptions dans la péninsule malaise, à Java Ouest, à Kalimantan Est, au Cambodge et au Champa (sud du Viet Nam) est similaire à l'écriture pallava de la même époque en Inde méridionale. L'influence de l'Inde du Sud sur l'Asie du Sud-Est ne se limite pas à l'écriture, mais s'étend aussi au domaine religieux. Elle est particulièrement visible dans la grande importance que l'Asie du Sud-Est accorde au shivaïsme : on vénère particulièrement Shiva sous ses diverses formes, y compris le *linga* (phallus stylisé), ainsi que les divinités associées (Durgā tuant le démon-buffle, la déesse à tête d'éléphant Ganesha et le maître divin). Les spécialistes ont autrefois souvent mis cette influence sur le compte de l'expansion de l'Inde du Sud à l'époque Pallava, mais on s'accorde aujourd'hui à penser que les principaux agents propagateurs de l'influence indienne étaient, après leur retour dans leur pays, les marchands et pèlerins d'Asie du Sud-Est, nombreux à visiter le sud de l'Inde.

Si l'Inde méridionale est influencée par les règles des recueils de loi, elle possède néanmoins des caractéristiques propres. Ainsi, les *varṇa* intermédiaires (*kṣatriya* et *vaiśya*) y sont moins importants qu'en Inde septentrionale. De nombreuses dynasties royales sont *brāhmaṇa* (brahmanes) et cer-

taines se targuent d'être *kṣatriya*. Il est également difficile d'établir une distinction nette entre les *vaiśya* et les *śūdra*. On observe en revanche un fort essor des guildes (*śreṇi*) de marchands et d'artisans, qui jouent un rôle important dans la société mais ne bénéficient que d'un statut inférieur. Parallèlement, les brahmanes deviennent la principale classe de propriétaires fonciers. Les *śūdra* sont également très nombreux et comptent beaucoup de paysans en état de quasi-servitude, ainsi que des artisans exerçant des activités considérées comme non impures. Au plus bas niveau, on trouve de grands groupes étiquetés comme intouchables, par exemple les chasseurs et pêcheurs, les tanneurs et beaucoup d'autres, souvent d'origine tribale.

Les octrois concernant des terres vierges, des zones forestières ou reculées, ou bien encore des terres peu exploitées ont pour objectif de favoriser à la fois l'expansion de l'agriculture et le renforcement de l'autorité de l'État. À l'origine, la plupart des bénéficiaires étaient des brahmanes venus de la vallée du Gange et d'autres régions développées, mais, par la suite, des brahmanes de la région de l'Andhra s'établissent également dans le Tamilnāḍu. Les principaux donataires sont au début les prêtres védiques du feu, mais, à partir du v^e siècle, arrivent en nombre les prêtres des temples āgamiques qui suivent les canons des *Purāṇa* pour l'édification des temples, pour les consécration d'images et autres rituels, canons qui diffèrent de ceux des textes védiques antiques. Comme la terre ne manque pas, ces octrois de territoires sont un moyen de promouvoir l'expansion de l'agriculture. Cependant, de nombreux autres octrois sont accordés à des brahmanes dans des zones peuplées, sous la forme de terrains ou d'un, voire de plusieurs villages.

Les donataires, qu'il s'agisse de brahmanes individuels ou de temples, sont exemptés des droits et monopoles royaux à l'exception des droits administratifs. Le droit d'irrigation est sans doute le plus important, en plus des droits sur les ressources humaines et animales dont une partie est transférée avec le terrain cédé. Les noms donnés à ces implantations, comme Brāhmapura dans le Deccan ou Caturvedimaṅgalam dans le Tamilnāḍu, montrent combien elles sont nombreuses. L'attention toute particulière dont bénéficient la création et l'entretien des ouvrages d'irrigation dans les octrois sur plaques de cuivre des Pallava et des Pāṇḍya, l'utilisation de techniques avancées, par exemple les vannes de pierre, la précision des tâches de gestion assignées à l'assemblée des brahmanes (*sabhā*), dont les comités sont responsables de la production et de la redistribution, sont autant de signes de l'existence d'un contrôle institutionnel et d'une évolution vers une structure d'autorité régie par les brahmanes et les familles dirigeantes *kṣatriya*.

Les techniques d'irrigation de l'époque comprennent le renforcement des *bund* (digues) des lacs et des bassins de collecte (« tanks ») existants ainsi que la construction de nouveaux bassins munis de vannes faites de

pierres soigneusement taillées. On emploie deux types de vannes pour résoudre le problème fondamental de la régulation de l'eau, à savoir celle à chambre et celle à piston. Le premier type est mis au point au Sri Lanka, puis transmis à l'Inde méridionale où le second type est toutefois plus utilisé. Les Pallava créent le barrage à perte équipé d'une vanne en pierre située au fond du lit du réservoir et commandant des conduites qui relient le niveau le plus bas et la digue de retenue. Bien que ce soient les familles dirigeantes qui décident et financent, l'entretien des réservoirs et des vannes, consistant en réparations et élimination des dépôts, est placé sous la responsabilité des comités de brahmanes (*sabhā*) et des assemblées de villageois appelées *ūr*.

LA LITTÉRATURE

Alors que les plus anciens documents de cette période sont rédigés en prākṛit, on note une transition progressive vers le sanskrit au VII^e siècle, après une courte phase intermédiaire où les deux langues se mêlent. À la même époque, on assiste à l'essor des langues régionales, comme le tamoul et le kannada qui apparaissent dans des documents avant la fin de la période étudiée ici.

Des œuvres en prākṛit telles que le *Lokavibhāga* jāīna et le *Bṛhatkathā* (*Vaddakathā*) sont traduites en sanskrit sous le patronage des Gaṅgā de Mysore. Le *Kirātārjunīya* de Bhāravi constitue l'un des *kāvya* (poème savant) sanskrits les plus achevés tandis que Daṇḍin ne se contente pas d'écrire une œuvre sur la poésie (*Kāvyaśāstra*), mais compose également des romances telles que le *Daśakumāracarita* (Histoire des dix princes). Tous deux ont pour mécènes les Gaṅgā et les Pallava. Des ouvrages relatifs à la grammaire sanskrite, comme le *Jainendra Vyākaraṇa* et le *Śabdāvatāra* de Durvinita, souverain gaṅgā, remontent également à cette période.

Parmi les *Purāṇa* brahmaniques composés entre le III^e et le V^e siècle apr. J.-C., une partie au moins l'a été dans le Deccan ou l'Andhra ou bien a influencé la propagation et la montée en puissance du brahmanisme puranique dans ces régions : citons les importants *Vāyu Purāṇa*, *Matsya Purāṇa*, *Viṣṇu Purāṇa*, *Mārkaṇḍeya Purāṇa* et *Brāhmaṇḍa Purāṇa*. Ces *Purāṇa* traitent des rites et coutumes, comme les premiers *Smṛti*, ceux de Manu et de Yājñavalkya par exemple. Ils abordent de nouveaux thèmes comme les dons (*mahādāna*) et les sanctuaires (*tīrhta*), les vœux (*vrata*) et l'adoration rituelle (*pūjā*), la consécration des images, etc. Certaines sections consacrées à la généalogie (*Vaṃśānucarita*) font référence à des dynasties d'Inde méridionale de l'époque et à leur revendication selon laquelle elles descendraient des dynasties solaire et lunaire. Sont également très répandus les concepts pura-

niques des quatre âges de l'humanité (*yuga*), qui insistent fortement sur l'actuel âge Kali dont les nouvelles familles dirigeantes sont supposées sortir le monde, pour son soulagement.

Dans le Tamilnāḍu, de nombreuses œuvres didactiques, grammaires et épopées sont composées dans la période qui suit la littérature classique des *Śaṅgam*. Parmi les plus anciennes, la plus connue est le *Tirukkural*, texte très estimé par les Tamouls, qui, outre sa glorification de l'agriculture, placée au plus haut rang de toutes les activités, formule toute une série de jugements d'ordre moral et éthique sur la société et l'État. Les deux grandes épopées, le *Śilappadikāram* et le *Maṇimēkhalai*, de sources respectivement jaïna et bouddhique, témoignent de l'influence de ces deux religions sur les premières communautés marchandes du Tamilnāḍu dans des villes telles que Kāñcīpuram, Madurai et Kāvēripūmpaṭṭinam. Reprenant rigoureusement la langue littéraire du *Śaṅgam*, ces deux ouvrages s'en écartent dans la mesure où ils inaugurent, en poésie, le genre épique.

Certains des premiers poèmes de la *bhakti* ou des hymnes de prière adressés à des déités puraniques comme Shiva et Vishnou sont également composés entre le ^ve et le ^{vii}e siècle, tandis que les hymnes des Alvār (saints vishnouites) succèdent à la poésie amoureuse des anthologies du *Śaṅgam*. La poésie de la *bhakti* marque l'ascendant pris par la religion puranique et l'émergence du temple en tant que centre institutionnel de l'organisation sociale, économique et politique.

L'ART ET L'ARCHITECTURE

La période comprise entre 300 et 700 apr. J.-C. est une époque charnière en architecture puisqu'elle voit se constituer et diverger les deux principaux styles, nāgara et dravidien. Le trait caractéristique du premier est la tour curvilinéaire et pyramidale dominant le sanctuaire principal, tandis que le style dravidien est repérable à son sanctuaire carré surplombé par une tour pyramidale à étages. L'architecture taillée dans la roche perdure en raison d'une familiarité de longue date avec ce type de construction. Elle est au départ principalement utilisée par les bouddhistes et les jaïna mais, à partir du ^{vii}e siècle, les mécènes des brahmanes se l'approprient de plus en plus. Les meilleurs exemples d'architecture de grotte se trouvent dans l'ouest du Maharashtra et du Karnataka, en particulier à Ajanta (*Ajaṇṭā*), Ellora et Aurangabad où sont creusés de nombreux monastères bouddhistes et *caitya* (lieux de culte composés d'un *stūpa* et d'images bouddhiques). Sous le patronage des Vākāṭaka et des Cālukya, les grottes d'Ajanta montrent qu'à part quelques détails, on a abandonné les prototypes et techniques de construction fondés sur le bois ; l'ornementation est plus abondante, les

sculptures figuratives plus riches, et l'on tente occasionnellement de creuser des grottes à étages, expérimentation menée à son terme à Ellora, au VIII^e siècle apr. J.-C.

En matière de sculpture figurative, la forme humaine se charge d'un sens nouveau en tant que véhicule des expériences intellectuelles, religieuses et spirituelles. En dirigeant son attention vers les fidèles laïcs plutôt que vers la communauté des moines (Saṅgha), le bouddhisme mahāyāna stimule la dévotion (*bhakti*) envers les bouddhas, bodhisattvas et autres êtres parfaits ou semi-parfaits, comme « chemin » conduisant à l'abolition de toute souffrance. Des déités féminines comme Tārā sont également vénérées en tant que principes d'énergie. Par ailleurs, certains dieux tels que Kubera, dispensateur de richesses, des serpents (*nāgā*), des esprits sylvestres (*yakṣa*), des divinités servantes (*gaṇa*) ou des musiciens célestes (*gandharva*) font l'objet d'une grande vénération populaire. Ajoutons que le culte de ces divinités inférieures est commun à toutes les religions indiennes. Les sculptures de ces êtres célestes, objets de dévotion et de méditation, sont considérées comme les symboles visibles des déités.

Les sculptures brahmaniques présentent une vision, une énergie et une vigueur nouvelles dans la façon dont sont figurés les récits des épopées et des *Purāṇa*. Les déités sont rarement représentées en tant que telles, mais généralement sous une forme manifestant leurs pouvoirs divins (*śakti*). Ce dynamisme est bien souvent exprimé par l'action, comme en témoigne la représentation de la déesse Durgā tuant le démon-buffle sur le dos duquel elle se dresse tandis qu'elle lui inflige le coup fatal. Toutefois, la plupart du temps, le dynamisme s'exprime par des symboles, comme l'attitude des mains (*mudrā*) ou les attributs portés par la déité. La multiplication des bras et même des têtes symbolise également la puissance divine. Bien que ces traits soient particulièrement caractéristiques de la sculpture brahmanique, on les retrouve également dans le bouddhisme et le jaïnisme pour les êtres n'ayant pas encore atteint la perfection, comme les bodhisattvas.

Dans les sculptures sur roche du Deccan, malgré l'influence de la tradition gupta classique, le contexte ethnique et géographique influe sur la représentation de la forme humaine : physiquement plus lourde, elle est loin de la spiritualité lumineuse des bouddhas de Sārnāth, typiques de l'art gupta, et des silhouettes plus souples et élancées de l'art pallava, dérivé du style d'Amarāvati. Les sculptures sur roche du Deccan et du Tamilnāḍu ont en commun la méthode narrative. Cependant, dans le Deccan, la narration est davantage limitée à un thème central tandis que l'art pallava de Māmalapuram est plus riche et plus complet dans sa représentation, comme l'attestent bien les immenses sculptures sur roche en plein air narrant l'histoire d'Arjuna, héros du *Mahābhārata*, faisant pénitence pour obtenir de Shiva l'arc *pāśupata*, l'une des armes les plus puissantes. Par ailleurs, la sculpture

figurative pallava qu'on trouve sur les *ratha* (temples monolithes) est dotée d'indéniables qualités architecturales.

Alors que l'art bouddhique du Deccan montre des signes d'épuisement et de désintégration avant de finalement s'effondrer, l'art brahmanique triomphe dans les panneaux d'Aurangabad, d'Ellora et d'Elephanta, ces deux derniers sites incarnant, par leur dynamisme, le zénith de la sculpture sur roche. L'art jaïna, quant à lui, s'adapte aux nouvelles formes puraniques et survit dans les temples et dans ses icônes, qui incluent d'immenses statues sur pied comme à Sravana Belgola au sud du Karnataka.

Les grottes brahmaniques ne représentent qu'environ un douzième du total des temples-grottes d'Inde ; on leur préfère le mode construit, c'est-à-dire l'édification de temples en briques et/ou en pierres, en raison de ses potentialités quasi illimitées à la fois en termes d'élaboration architecturale et d'accomplissement du rôle que joue le temple en tant qu'institution agraire. On trouve un des premiers exemples d'appropriation de la forme bouddhique absidale du *caitya* à Ter et à Cherzarlā, dont les *caitya* construits, datant des III^e et IV^e siècles apr. J.-C., ont probablement été convertis en temples consacrés à Shiva. Le temple de Durgā et les vastes salles à piliers de Lad Khan et de Kont Gudi à Aihole, datant des V^e et VI^e siècles, indiquent la persistance des formes absidales des *caitya* et rectangulaires des *vihāra* dans l'architecture brahmanique. On trouve également une adaptation de ces deux formes dans les monolithes de Māmallapuram. Le temple jaïna de Meguti à Aihole, centre cālukya du VII^e siècle, symbolise la première réussite d'une conception d'ensemble unifiée dans le style *nāgara*.

C'est dans l'évolution du *vimāna* (sanctuaire avec superstructure) construit dans le style dravidien que se manifeste le mieux, dans les temples pallava de Māmallapuram et Kāñcīpuram, la maîtrise désormais remarquable de l'élaboration d'un plan et d'une esthétique d'ensemble unifiés : sanctuaires à murs doubles et tours à étages, salles à piliers, enceintes percées des premières formes de portes (*gopura*) qui se transformeront par la suite en de grandes et impressionnantes structures, particulièrement pendant la période cōla, après le IX^e siècle. Les temples pallava sont également porteurs d'un message iconographique et symbolique que leurs mécènes royaux utilisent comme vecteur idéologique d'intégration sociopolitique. L'influence de ces temples s'étend également au Deccan où les temples de Paṭṭaḍakal, construits au VIII^e siècle, puisent également leur inspiration dans les temples pallava de Kāñcīpuram.

Enfin, les peintures contemporaines du Deccan et du Tamilnāḍu représentent deux variantes du langage pictural classique, unies toutefois par une même linéarité de conception et d'exécution. Dans ces régions, on utilise deux techniques picturales, à savoir la *tempera* et le *fresco secco*. Dans la *tempera*, le support qui recevra les peintures est préparé avec un enduit de

boue mêlé de fibres végétales et une couche de chaux appliqués sur la surface de pierre, tandis que les pigments sont apposés avec de la gomme ou de la colle servant de fixateur. En revanche, le *fresco secco* s'exécute sur un support chaulé et les pigments sont alors fixés à la chaux. Réalisés avec la technique de la *tempera*, les peintures murales des grottes d'Ajanta, qui exhalent un esprit et une atmosphère dérivés de l'art gupta classique, représentent des épisodes de la vie du Bouddha, des scènes de la vie quotidienne et d'autres, historiques, telles que l'ambassade perse à la cour des Cālukya, dans des narrations à grande échelle baignant dans un riche clair-obscur. Les narrations plus modestes des peintures murales des temples pallava sont réalisées en *fresco secco*. De conception linéaire, avec des clairs-obscurs moins présents qu'à Ajanta, elles appartiennent néanmoins à la tradition classique, dont elles offrent une version strictement régionale mais élégante.

19.3

Le Sri Lanka

Leslie Gunawardana

Voir les illustrations 112 à 115

Au début du IV^e siècle apr. J.-C., la dynastie Lambakanna, qui règne déjà depuis plus de trois siècles, parvient à asseoir son autorité sur les plaines du nord et de l'est de la « région sèche » ainsi que sur la « région humide » qui comprend les chaînes montagneuses du Centre et les plaines du Sud-Ouest. Jusque dans les zones les plus méridionales de l'île, les ordres donnés par les souverains lambakanna depuis leur capitale, Anurādhapura, sont exécutés, l'impôt est collecté et les cours de justice contrôlées par l'État central.

L'État ainsi parvenu à maturité peut compter sur des ressources considérables accumulées grâce à l'essor du commerce maritime. La timide reprise des échanges entre l'Asie et le bassin méditerranéen au IV^e siècle apr. J.-C., mais aussi et surtout l'importance croissante des routes maritimes du commerce asiatique et la position stratégique du Sri Lanka dans l'océan Indien, à cheval sur ses parties orientale et occidentale, sont autant de facteurs déterminants du rôle grandissant que joue l'île en tant que puissance commerciale. Les souverains sri-lankais participent d'ailleurs activement à la promotion de leurs intérêts commerciaux : ils entretiennent des relations amicales avec la cour de Perse, envoient une mission sri-lankaise jusqu'à la cour byzantine sous le règne de l'empereur Julien (355-360 apr. J.-C.), tandis que les annales chinoises mentionnent à de nombreuses reprises l'arrivée d'émissaires sri-lankais pendant une période comprise approximativement entre 373 et 531 apr. J.-C.

Les monnaies découvertes dans des sites éparpillés sur toute l'île témoignent de la prévalence des liens commerciaux avec la Méditerranée jusqu'au début du VII^e siècle ; parmi ces découvertes, celles des souverains byzantins du IV^e et du début du V^e siècle sont les plus nombreuses. Dès le V^e siècle, date à laquelle les pèlerins bouddhistes Faxian et Guṇavarman se rendent au Sri Lanka, il est évident que les routes commerciales reliant les ports sri-lankais

à ceux du sous-continent indien, de l'Asie du Sud-Est et de la Chine sont fréquentées régulièrement ; c'est alors, et au début du siècle suivant, que la croissance du Sri Lanka comme centre du commerce international atteint son apogée. Pour l'écrivain du VI^e siècle Cosmas Indicopleustes, le Sri Lanka (Sielediba) est le « grand emporium », désormais pivot d'un vaste réseau de routes commerciales qui le relie aux marchés « du monde entier », évolution qu'il attribue à la « position centrale » de l'île dans l'océan Indien. Il écrit qu'y sont acheminées, pour être redistribuées, des marchandises provenant de Sindu (Sind), Male (îles Maldives), Kalliana (au nord de l'actuelle Bombay) et d'autres ports indiens ainsi que de Chine, de Perse et d'Éthiopie. Tandis que les navires venus de ces régions se rendent régulièrement au Sri Lanka pour y acquérir des produits locaux et des articles importés destinés à être réexportés, les insulaires envoient leurs propres vaisseaux vers les ports étrangers.

L'État marchand du Sri Lanka est également tributaire d'une économie hydraulique, et cette période de prospérité commerciale est aussi caractérisée par l'engagement marqué de l'État dans le développement du potentiel agricole par le biais de grands ouvrages d'irrigation. Les premiers pas décisifs dans cette direction sont faits au III^e siècle avec la construction du vaste réservoir de Minneri près de Polonnaruwa. Soixante-six ouvrages d'irrigation sont construits au cours des quatre siècles suivants, dont onze lacs artificiels du même type que celui de Minneri et six grands ensembles de canaux, signe que la main-d'œuvre et les autres ressources sont consacrées à l'activité hydraulique jusqu'à un point inédit en Asie du Sud.

Des travaux publics d'une telle ampleur ne peuvent être réalisés que parce que certaines conditions sont remplies : ressources considérables et main-d'œuvre abondante à la disposition de l'État, maîtrise des techniques adéquates. Si les réalisations techniques de l'ère précédente sont remarquables, on assiste à des progrès encore plus impressionnants entre les IV^e et VII^e siècles. Ce sont probablement les contacts étroits avec des cultures très diverses — Rome, la Perse et la Chine venant s'ajouter au sous-continent voisin —, facilités par les relations commerciales, qui ont permis la formation des milieux intellectuels dont ne saurait se passer une phase si innovante de l'ingénierie hydraulique.

La localisation des réservoirs construits à cette époque révèle une grande maîtrise des techniques de relevés topographiques et de nivellement. Ainsi, le canal long de près de 87 kilomètres qui acheminait l'eau du réservoir de Kalā vers Anurādhapura atteste non seulement que ces ingénieurs savaient que ce réservoir se trouvait à un niveau nettement supérieur à celui de la ville avant d'entamer sa construction, mais aussi qu'ils possédaient le savoir-faire nécessaire pour donner à 27 kilomètres de ce canal l'inclinaison remarquablement faible de 10 centimètres par kilomètre. Leur connaissance des pro-

priétés et des caractéristiques comportementales des liquides, particulièrement de la relation entre la hauteur d'eau et sa pression, leur a permis de trouver de nouveaux usages à la chambre à vanne (*bisokotuwa*, vanne-citerne) : en contrôlant la hauteur de l'eau par des vannes de ce type placées à différents niveaux dans les barrages, ils autorisaient sa libération à un niveau de pression sans danger pour ces derniers. Les vestiges de vannes découverts sur les sites de ces énormes réservoirs sont révélateurs des expériences menées pour tenter d'améliorer leur conception : variations de taille, de forme, d'orientation, fabrication de conduites de déversoir fuselées. Les ingénieurs sri-lankais de l'Antiquité connaissaient également l'effet nuisible des vagues et « goudronnaient » les barrages de terre pour y remédier. Leur principale faiblesse était sans doute leur incapacité à calculer et canaliser les débordements, ce qui rendait les réservoirs vulnérables aux inondations ; toutefois, dans l'ensemble, leur œuvre témoigne d'une technique sophistiquée et innovante, preuve que l'État sri-lankais disposait des services de techniciens de grande valeur.

À cette époque, les activités d'irrigation financées par l'État se concentrent principalement dans deux zones clés. La première est la vallée du Malvatu, où se trouve la capitale. Cinq des douze plus grands réservoirs de l'île se trouvent dans le bassin de ce fleuve, qui devient le plus exploité de l'île. Un canal relie ce système à un sixième réservoir, celui de Kalā. Le nord-est de l'île, avec ses abondantes ressources en eau, est la seconde zone clé. Le développement du potentiel d'irrigation de cette région commence au début de la période qui nous intéresse, notamment dans les dernières décennies du III^e siècle. Aux VI^e et VII^e siècles, un effort considérable est fait pour multiplier les dispositifs d'irrigation de la région avec la construction de plusieurs réservoirs de grandes dimensions, ce qui porte leur nombre à cinq pour l'ensemble de cette deuxième zone.

Ces ouvrages d'irrigation à grande échelle favorisent l'apparition d'une agriculture plus intensive et plus stable parce que moins sensible aux variations saisonnières de la pluviosité, et dès le IV^e siècle apr. J.-C., certaines régions sont moissonnées trois fois par an. Si la construction de ces ouvrages constituait l'une des principales fonctions sociales de l'État, c'était aussi une activité commerciale rentable pour les souverains grâce aux droits d'irrigation et à l'augmentation des recettes fiscales. Il semble que les souverains aient également eu conscience des implications démographiques de leurs activités d'irrigation. Dans la mesure où les ouvrages créaient les conditions requises pour la concentration de la population dans les zones irriguées, il leur fallait choisir les sites avec soin, ce qu'ils faisaient en portant leurs efforts sur le développement des zones clés qu'ils pouvaient contrôler, préférant ne pas intervenir dans d'autres régions de l'île, comme le Rohana, et ce malgré leur potentiel en matière d'irrigation.

Cela signifie que la plus grande partie des rizières de l'île dépendait d'ouvrages d'irrigation financés et détenus par des communautés locales, des lignages influents, des particuliers ou des institutions religieuses. Si ces petits ouvrages n'étaient pas impressionnants en termes techniques, ils n'en étaient pas moins importants pour l'économie de l'île dans son ensemble ; on a estimé en effet que 63 % de la zone irriguée dépendait d'ouvrages réalisés à l'échelle du village. De telles entreprises d'irrigation « non étatiques » ont conduit à l'apparition de droits de propriété héréditaires et aliénables sur les ouvrages d'irrigation, et même dans les zones clés, les réservoirs et canaux secondaires qui distribuaient l'eau provenant des grands ouvrages appartenaient à des propriétaires privés qui payaient l'eau reçue des ouvrages plus grands mais prélevaient une partie des excédents des producteurs primaires en échange de l'irrigation de leurs champs.

Au cours de cette période, l'essor du commerce et l'intensification de la production agricole stimulent l'urbanisation. Anurādhapura devient une capitale de premier ordre, de taille démesurée par rapport aux autres agglomérations urbaines du royaume. Centre politique et principale ville monastique du pays avec près de dix mille moines bouddhistes, elle est également animée par une classe de marchands vivant dans de magnifiques demeures. Mahātīttha, située à l'emplacement de l'actuelle Matota ou dans ses environs immédiats, occupe depuis longtemps une place à part en tant que port principal de ce royaume insulaire, mais l'évolution du commerce maritime provoque l'émergence d'autres cités : Gokanna, port du littoral oriental (aujourd'hui Trincomalee), prend de plus en plus d'importance en raison de sa position privilégiée pour l'accès au commerce avec l'Asie du Sud-Est. Vers la fin du VI^e siècle commencent à s'affirmer de nouveaux centres commerciaux dans les zones côtières du Sud-Ouest, du Sud et de l'Est, lorsque les commerçants de l'ouest de l'océan Indien, comme les Perses et les Arabes, prennent l'habitude de mener leurs navires au-delà du Sri Lanka jusqu'à des marchés situés dans la baie du Bengale. Si les ports septentrionaux aisément contrôlés par Anurādhapura demeurent des emporia importants, les marchands étrangers sont de plus en plus attirés par ceux du sud-ouest et du sud de la ceinture côtière, qui facilitent l'accès aux régions productrices de pierres précieuses de l'île, permettant ainsi aux rebelles qui parviennent à prendre le contrôle de cette région et à résister au pouvoir d'Anurādhapura de tirer de grandes richesses du commerce à longue distance.

La prospérité commerciale de l'île attire les pillards et aventuriers d'Inde du Sud, particulièrement pendant les périodes de dissensions et d'instabilité intérieures. C'est le cas au cours de la troisième décennie du V^e siècle, quand le nord de l'île tombe sous la coupe d'envahisseurs venus d'Inde méridionale pendant près de vingt-six ans. Les chroniqueurs dressent un portrait plutôt partiel du règne des Indiens du Sud, évoquant les persécutions que

subit le bouddhisme pendant celui-ci ; il est toutefois clair, d'après l'épigraphie, que les chefs des envahisseurs étaient des souverains rusés, conscients des avantages qu'ils pouvaient obtenir en étendant leur patronage à la religion dominante. Il est intéressant de constater que les inscriptions retrouvées ont été écrites dans la langue locale (l'ancien singhalais) et non en ancien tamoul. Si les souverains indiens ne parviennent pas à étouffer la résistance dans les régions du sud de l'île, ils bénéficient du soutien de plusieurs lignages dirigeants du Nord, et il faudra attendre la fin d'une série de campagnes longues et difficiles pour voir un principicule local leur ravir finalement le pouvoir.

La puissance des lignages constitue bien entendu un défi considérable pour l'autorité du roi, qui ne peut manipuler à sa guise les hauts fonctionnaires qui en sont issus dans la mesure où le pouvoir dont ils disposent ne leur vient pas exclusivement de lui. Ils interfèrent parfois dans le processus de succession, cherchant à introniser leurs favoris, qui ne sont pas tous membres de la dynastie au pouvoir. Les chroniqueurs relatent comment un haut dignitaire fit monter sur le trône un « puissant voleur de riz » et, consignant ce dernier dans le palais, exerça lui-même l'autorité ; c'est cet épisode qui déclencha l'invasion sus-citée par les Indiens du Sud. Dhātusena (459-477 apr. J.-C.) détrône les envahisseurs et inflige un châtement sévère aux lignages prestigieux qui avaient soutenu la domination indienne, mais il est à son tour renversé et mis à mort par une influente faction de hauts responsables conduite par un général qui va jusqu'à priver son fils, Moggallāna, de son droit au trône et donne le pouvoir à un autre de ses fils, Kassapa. Au bout de dix-huit années, Moggallāna ne peut reprendre le trône qu'avec le soutien des Indiens ; il fait ensuite exécuter plus d'un millier de dignitaires et en punit d'autres par la torture ou le bannissement, mais ne remporte finalement qu'une victoire à la Pyrrhus dans la mesure où, dans la décennie qui suit sa mort en 512 apr. J.-C., sa dynastie est définitivement renversée et les liens commencent à se défaire entre les provinces excentrées et la capitale.

L'incapacité de l'État d'Anurādhapura à contrôler les collines centrales du Malaya (où se trouvent les mines de pierres précieuses) et la région, commercialement importante, du sud-est du Rohana devient une caractéristique majeure du contexte politique pendant plusieurs décennies du VI^e siècle. Cosmas remarque que l'île est divisée en deux royaumes : les plus grands emporia sont contrôlés par le souverain du Nord, mais la zone productrice de pierres précieuses se trouve dans l'autre royaume. Paradoxalement, c'est lorsque Anurādhapura est prise par le rebelle du Sud, Mahānāga (environ 573-575 apr. J.-C.), que l'on assiste à la réunification de l'ensemble de l'île en un seul royaume ; la nouvelle dynastie qu'il fonde alors maintient une unité précaire pendant quarante ans.

Les liens restent serrés entre l'État et le bouddhisme, religion dominante fermement établie sur l'île. Les individus politiquement puissants prennent l'habitude de chercher à s'attirer le soutien des groupes monastiques. Dans la cité, de nombreux moines bouddhistes sont nourris quotidiennement au palais et les monastères, éparpillés dans l'île, bénéficient de l'expansion du patronage royal sous la forme de nouveaux édifices monastiques et de donations incluant des terres et des ouvrages d'irrigation. Trois grandes congrégations appelées *nikāya* se développent, au sein de la communauté monastique, sous l'égide des trois principaux monastères de la capitale : Majāvihāra, Abhayagiri et Jetavana. Le Majāvihāra est l'institution la plus ancienne, mais pendant cette période, c'est l'Abhayagiri, plus tolérant envers les vues dissidentes, qui s'impose comme le plus grand monastère de la capitale. Si les trois congrégations se targuent de représenter la tradition du bouddhisme theravāda, l'Abhayagiri devient de plus en plus réceptif aux préceptes du mahāyāna, dont la popularité s'accroît dans certaines régions du sous-continent indien.

L'activité bouddhiste de l'époque se caractérise notamment par une intensification des contacts avec les communautés bouddhistes extérieures à l'île. Les érudits bouddhistes du Sri Lanka prennent conscience de la nécessité qui s'impose à eux de maîtriser le pāli, le sanskrit et d'autres langues s'ils veulent intensifier leurs relations avec les lettrés de l'ensemble du monde bouddhiste et, à partir de cette époque, la plupart de leurs œuvres exégétiques et littéraires sont rédigées en pāli plutôt qu'en singhalais. Les chroniques *Dīpavaṃsa* et *Mahāvāṃsa*, que l'on doit à des ecclésiastiques bouddhistes de cette époque, constituent une réalisation majeure dans le domaine de l'historiographie. Également écrites en pāli, ces chroniques de l'île visent, à l'évidence, un lectorat plus large que les seuls insulaires. L'un des meilleurs exemples d'étroite collaboration entre érudits bouddhistes par-delà les frontières politiques est constitué par la participation des lettrés indiens Buddhagoṣa, Buddhadatta et Dhammapāla à la traduction en pāli des traités exégétiques du Mahāvihāra, jusqu'alors accessibles en singhalais seulement, et qui, une fois traduits, acquièrent un grand renom dans les pays où le bouddhisme prospérait déjà, comme interprétation de référence du theravāda.

L'élargissement de l'horizon géographique du clergé bouddhiste et son vif intérêt pour la collaboration avec des ecclésiastiques étrangers se manifeste clairement dans les activités des religieuses. En 429 apr. J.-C., un groupe de moniales sri-lankaises accompagnées d'un marin du nom de Nanti débarque en Chine au port de Guangzhou pour rejoindre Nanjing. Désireux d'inviter d'autres religieuses sri-lankaises, les bouddhistes chinois confient cette mission à Nanti, lequel revient avec une seconde délégation de moniales en 433 apr. J.-C. Lorsque le second groupe arrive, le premier maî-

trise la langue chinoise. Les religieuses sri-lankaises, qui sont peut-être les premières missionnaires femmes à avoir entrepris des voyages sur de telles distances, administrent l'ordination complète à trois cents moniales chinoises lors d'une cérémonie dans le monastère de Nanlin à Nanjing.

Les nombreux contacts culturels établis pendant cette période donnent une impulsion à l'activité créative dans les arts : peintures sensuelles de demoiselles de Sigiri (v^e siècle), témoignant d'un art consommé du dessin et de la préparation des enduits ; peintures d'Hindagala, moins exubérantes, mais qui expriment avec subtilité les relations psychologiques et partagent la technique de la « narration continue » avec l'école d'Ajanṭā de tradition picturale indienne ; sculptures, enfin, comme *Les amants* d'Isurumuniya, qui attestent l'influence gupta. La datation des images du Bouddha, quant à elle, a provoqué bien des controverses, mais il est probable que les grandes figurations de pierre caractéristiques d'Aghayagiri, de Puvarasankulama, de Mānikdena et de Pankuliya, ainsi peut-être que la statue colossale du Bouddha à Avukana, remontent à cette époque.

Comparés aux *stūpa* massifs de l'ère précédente, ceux de cette période sont de dimensions assez modestes, puisque le plus grand d'entre eux est le monument de Rāmakālē, d'un diamètre de 31 mètres. D'autres types de structures témoignent des progrès réalisés dans le domaine de la métallurgie, qui permettent la fabrication d'outils plus efficaces, et les architectes commencent à utiliser des matériaux plus durs et plus durables, comme le granite et le gneiss, à la place du calcaire cher à leurs prédécesseurs. Le plus bel exemple d'architecture séculière financée par l'État est le complexe de Sigiri, construit autour d'une remarquable formation rocheuse ornée par les architectes d'une silhouette massive de lion, symbole des souverains. Des dispositifs défensifs entouraient le complexe, notamment des douves et des murs soigneusement revêtus de pierre. L'enceinte abritait un jardin à la disposition symétrique, où les structures créées par l'homme se fondaient dans l'environnement naturel. Le sentier conduisant aux appartements du palais, au sommet du rocher, serpentait à travers les jardins d'agrément et passait par la bouche du lion. Ce complexe, bâti au prix d'efforts considérables, est en termes de technique et d'esthétique la réalisation architecturale la plus impressionnante de cette époque.

BIBLIOGRAPHIE (DE 19.1 À 19.3)

- ALTEKAR A. S. 1957. *The coinage of the Gupta empire*. Varanasi, Numismatic Society of India.
- BASAK R. G. 1967. *History of North-Eastern India (c. A.D. 320-760)*, Calcutta.

- BROHIER R. L. 1934-1935. *Ancient irrigation works in Ceylon*, 3 parties Colombo.
- DEVAHUTI D. 1983. *Harsha. A political study*, 2^e éd., Delhi.
- DEYELL J. S. 1990. *Living without silver*, Delhi.
- GEIGER W. (trad.). 1950. *Mahāvamsa or the great chronicle of Ceylon*, Colombo.
- (trad.). 1953. *Cūlavamsa being the more recent part of the Mahāvamsa*, Colombo.
- GOPALAN K. 1928. *The history of the Pallavas of Kāñcī*, Madras.
- GOYAL S. R. 1967. *A history of the imperial Guptas*, Allahabad.
- HARLE J. C. 1974. *Gupta sculpture*, Oxford.
- LA VALLÉE POUSSIN L. (DE) 1935. *Dynasties et histoire de l'Inde depuis Kanishka jusqu'aux invasions musulmanes*, Paris.
- MAHALINGAM T. V. 1969. *Kāñcīpuram in early South Indian history*, Bombay.
- MAJUMDAR R. C., ALTEKAR R. S. 1946. *The Gupta Vākātaka age*, Delhi.
- MINAKSHI C. 1938. *Administration and social life under the Pallavas*, Madras.
- MORRISON B. M. 1970. *Political centres and culture regions in early Bengal*, Tucson.
- NILAKANTA SASTRI K. A. 1966. *A history of South Asia*, 3^e éd., Londres.
- PARANAVITANA S. (dir. publ.). 1959. *History of Ceylon*, vol. I, partie 1, Colombo.
- 1971. *Art of the ancient Sinhalese*, Colombo.
- RAHULA W. 1956. *History of buddhism in Ceylon : the Anurādhapura period (3rd century BC-10th century AD)*, Colombo.
- SHARMA R. S. 1965. *Indian feudalism : c. 300-1200*, Calcutta.
- TRIPATHI R. S. 1937. *History of Kanauj to the moslem conquest*, Varanasi.
- WILLIAMS J. 1982. *The art of Gupta India*, Princeton, New Jersey.
- YAZDANI G. (dir. publ.). 1960. *The early history of the Deccan*, 2 vol., Londres.

V. L'Asie du Sud-Est, l'Australasie et le Pacifique

Introduction

Johannes G. de Casparis

Contrairement aux immenses étendues de la Chine et du sous-continent sud-asiatique, qui possèdent des frontières extérieures clairement définies et peu de barrières internes, la physionomie de l'Asie du Sud-Est est disparate (*carte 28*). Il existe avant tout une démarcation majeure entre l'Asie du Sud-Est maritime et continentale, la péninsule malaise formant une région transitionnelle avec cinq États de chaque côté. D'ouest en est, l'Asie du Sud-Est continentale englobe le Myanmar (la Birmanie), la Thaïlande, le Laos, le Cambodge et le Viet Nam ; l'Asie du Sud-Est maritime, quant à elle, comprend les deux grands archipels d'Indonésie et des Philippines, la Malaisie, Singapour et Brunei. L'Océanie sera étudiée dans le dernier chapitre.

À l'exception de quelques petites tribus dispersées, l'Asie du Sud-Est maritime présente une certaine unité linguistique : en effet, les très nombreuses langues de cette région appartiennent au grand groupe austronésien, qui s'étend d'Hawaï à l'est à Madagascar à l'ouest. De multiples langues sont également parlées en Asie du Sud-Est continentale, mais elles appartiennent à plusieurs groupes linguistiques distincts (ou tout du moins peu liés) : c'est le cas du tibéto-birman, du môn-khmer, du thaï et du viêt.

D'autre part, le continent du Sud-Est asiatique est également divisé en plusieurs régions par des chaînes suivant globalement une direction nord-sud. Si aucune de ces montagnes n'atteint des hauteurs infranchissables, elles sont pour la plupart recouvertes d'une jungle dense et posent donc de sérieux problèmes de communication. Ainsi, les montagnes situées entre l'actuel Myanmar et la Thaïlande représentent une véritable barrière, et il en va de même, dans une moindre mesure, pour des barrières semblables séparant les autres pays. En revanche, en Asie du Sud-Est maritime, les bras de mer entre les îles ne constituent pas des obstacles : ce sont au contraire des voies de communication pratiques. C'est également le cas des détroits malais, qui forment la frontière entre l'île indonésienne de Sumatra et la Malysia occidentale.

D'autres facteurs différencient l'Asie du Sud-Est continentale et maritime. La nature volcanique de la plupart des îles offre un contraste saisissant avec le continent. Les cendres volcaniques enrichissent considérablement la terre insulaire, créant ainsi d'excellentes conditions pour l'agriculture. Par conséquent, ces îles (Java, Sumatra, Bali, Mindanao, Luçon, etc.) peuvent

accueillir une population très dense. Aujourd'hui, l'Asie du Sud-Est maritime compte, à superficie égale, deux fois plus d'habitants que le continent. Malgré l'absence de statistiques antérieures, rien ne laisse supposer que ces proportions étaient autrefois très différentes.

Ainsi, l'ensemble de l'Asie du Sud-Est présente à plusieurs égards une diversité remarquable. Néanmoins, les différentes zones de la région comptent également de nombreux points communs. En dépit de l'importance des barrières géographiques en Asie du Sud-Est continentale, il faut garder à l'esprit que la mer n'est jamais très loin. La navigation côtière dans des eaux relativement sûres constituait un moyen de communication comparable à la navigation entre les îles au sein des archipels. En outre, de larges cours d'eau navigables permettaient souvent d'accéder à l'intérieur des terres. Les mouvements de population dans la région ont, dans une large mesure, suivi les possibilités offertes par la nature.

La compréhension de l'histoire de la région passe par la prise en compte de ces éléments. Les différences en matière de communications maritimes et fluviales se traduisent par des écarts de niveaux de civilisation entre les régions côtières et les principales plaines fluviales d'une part, et l'intérieur des terres, moins accessible, d'autre part. Le principal facteur de progrès pour une civilisation réside dans l'échange de marchandises et, surtout, d'idées. En conséquence, les régions les moins accessibles étaient souvent très en retard d'un point de vue culturel. En outre, les régions d'Asie du Sud-Est bénéficiant d'un contact facile avec les grandes civilisations d'Inde et de Chine, très tôt florissantes, se sont développées bien avant les autres, la proximité géographique n'étant pas toujours le facteur déterminant. Ainsi, en dépit de ses frontières communes avec l'Inde et la Chine, l'actuel Myanmar n'a connu de civilisation lettrée que plusieurs siècles après la lointaine Oc-èò, située dans la partie occidentale du delta du Mékong. Ce dernier avait néanmoins le grand avantage d'être situé à peu près à mi-chemin sur les routes maritimes entre l'Inde et la Chine.

Sur le continent, la plupart des mouvements de population semblent s'être orientés vers le sud. Ce phénomène est compréhensible, dans la mesure où les régions équatoriales sont généralement plus humides et offrent donc un terrain plus favorable à l'agriculture. Cependant, il faut noter que la majeure partie de la zone équatoriale était auparavant recouverte d'une forêt dense, impropre à l'agriculture jusqu'à l'apparition des outils en métal, laquelle aurait eu lieu vers le début de la période étudiée ici, au VII^e siècle av. J.-C. À cette époque, les Birmans, les Thaïlandais et les Viêt, qui constituent aujourd'hui la grande majorité de la population du continent du Sud-Est asiatique, ne s'étaient pas encore fixés dans cette région ou se cantonnaient à ses confins septentrionaux ; mais leurs migrations vers le sud avaient peut-être déjà commencé. Le terme « migration » est peut-être inap-

proprié pour décrire l'arrivée lente et généralement pacifique des Birmans, des Thaïs et des Viêt. Bien que nous ne disposions d'aucune preuve concernant la première expansion, il y a de fortes raisons de supposer qu'il s'agissait essentiellement de petits groupes de migrants quittant leur communauté en raison de la pression démographique pour aller s'établir dans des régions plus méridionales. Il y avait probablement de vastes zones de forêt et de jungle à défricher et où s'installer, comme c'était d'ailleurs encore le cas au début du ^{xx}^e siècle. Dans de nombreux cas, néanmoins, il est probable que les colons venus ultérieurement du nord ont occupé des secteurs cultivés par des groupes plus anciens, qui ont alors été contraints de repartir encore plus au sud.

En l'absence de sources écrites, nous ne pouvons que formuler des hypothèses. Nous savons seulement que les mouvements vers le sud ont perduré jusqu'à nos jours au Myanmar et au Viet Nam. Durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, époque pour laquelle nous disposons des premières sources écrites, la composition de la population était encore très différente de ce qu'elle est actuellement : les Birmans étaient toujours confinés dans les régions les plus septentrionales de l'actuel Myanmar, les Thaïs dans le Yunnan, les Viêt dans le nord du Viet Nam (au nord de l'actuelle Hué), alors que les parties les plus méridionales étaient habitées par les Môn, les Khmers et les Chams.

Ces mouvements dirigés vers le sud se limitent cependant au continent ; aucune situation de ce genre n'a été observée en Asie du Sud-Est maritime, dont la majeure partie se situe en effet dans la zone équatoriale et bénéficie donc de précipitations abondantes, ne justifiant pas une migration vers le sud. Le peuplement semble s'être généralement étendu des côtes vers l'intérieur des îles. Par ailleurs, les mouvements de population en Océanie, très complexes, ne sont encore qu'imparfaitement connus.

Plus que dans d'autres régions d'Asie, le développement scientifique et culturel du Sud-Est asiatique a été jusqu'à présent principalement étudié à la lumière de facteurs externes, en particulier des influences des grandes civilisations plus anciennes d'Inde et de Chine. Des termes tels que « Grande Inde », « hindouisation » ou « indianisation » ont souvent été utilisés à propos des régions du Sud-Est asiatique. Si l'influence de la culture indienne et — particulièrement au Viet Nam — de la culture chinoise ne peut être contestée, il semble plus judicieux d'étudier la façon dont elle a été adaptée aux besoins des différentes cultures de la région. Si on se concentre principalement sur l'origine des éléments des civilisations étrangères, le terme localisation (adaptation locale), utilisé pour la première fois par O. W. Wolters et aujourd'hui largement répandu, semble parfaitement convenir dans la mesure où, dans la plupart des cas, des éléments des civilisations indienne et chinoise ont été, souvent inconsciemment, choisis et adaptés par les élites de

l'Asie du Sud-Est pour enrichir leurs propres civilisations ou accroître leur prestige aux yeux de populations moins avancées. Naturellement, les élites des différentes régions ont connu, ce faisant, des fortunes diverses. L'étude de ce phénomène pourrait éclairer les différentes potentialités des tribus et des peuples de la région.



Carte 28 L'Asie du Sud-Est¹ (d'après Djambatan, 1964,

Dans la mesure où la plupart des activités scientifiques et culturelles se développent dans un contexte politique, elles doivent être étudiées en étroite relation avec la formation et l'évolution des États ainsi qu'avec les facteurs socio-économiques. Une très grande partie de cette recherche évoquera donc des évolutions qui ne sont pas habituellement qualifiées de « culturelles ».



Le morcellement constitue l'un des problèmes que l'Asie du Sud-Est partage avec d'autres régions, notamment l'Europe occidentale. L'histoire de la région représente souvent la somme des histoires des zones dont elle se compose. Comme partout ailleurs, les recherches des spécialistes dépendent des éléments laissés par les générations antérieures. Dans une région où la chaleur, le taux d'humidité et le nombre d'insectes sont élevés, nombre de fonds historiques sont irrémédiablement perdus. Par ailleurs, des fonds importants sont toujours enfouis. Les efforts sans cesse redoublés des archéologues et autres scientifiques des pays indépendants d'Asie du Sud-Est enrichissent considérablement notre connaissance de l'histoire ancienne, qui est ainsi sujette à des révisions constantes.

NOTE

1. Cette carte moderne est donnée à titre indicatif afin de présenter les pays et les sites mentionnés dans les chapitres 20 et 21.

20

La protohistoire et les débuts de l'histoire

R. P. Soejono et Pornchai Suchitta

Voir les illustrations 116 à 119

AVANT L'ÂGE DES MÉTAUX

L'âge des métaux commence avec l'introduction du métal comme principal matériau de fabrication d'objets artisanaux. L'utilisation d'outils et d'armes métalliques entraîne de grands changements dans la société : elle permet en effet d'accomplir des progrès considérables dans l'agriculture et d'autres domaines, progrès qui favorisent vraisemblablement une croissance démographique progressive et l'apparition d'une stratification sociale.

Avant le début de cette période, de nombreuses régions du Sud-Est asiatique abritent des communautés autosuffisantes produisant leur propre nourriture grâce à l'agriculture et à la domestication des animaux. Le site le plus important témoignant des balbutiements de cette évolution est la Spirit Cave (Grotte des esprits), dans le nord-ouest de la Thaïlande. Cet abri sous roche se trouve à 60 kilomètres au nord de la ville de Mae Hong Son, à environ 600 mètres au-dessus du niveau de la Salouen.

Divers objets, tels que des outils en pierre, des fossiles de plantes et d'animaux, des tessons de céramique et des vestiges d'une ancienne cheminée, ont été retrouvés dans le sol de cette grotte, qui est composé de plusieurs couches. La plupart des outils en pierre sont taillés sur une seule face, selon la tradition du paléolithique supérieur ; on trouve seulement quelques haches de pierre polie, tandis que la céramique est polie et décorée avec des motifs incisés et imprimés. Les fossiles animaux retrouvés sont ceux de cochons, de cerfs et de fourmiliers. Les fossiles de plantes appartiennent aux espèces *Prunus* (amande), *Terminalia* et *Canarium* (noix sauvages locales),

Tapa (châtaigne d'eau), *Piper* (poivre noir), *Vicia* (fèves), *Pisum* (pois), *Areca* (noix d'arec) et *Cucumis* (concombre). On estime que l'occupation de la Grotte des esprits remonte à environ 10 000-5 000 av. J.-C.

Ce niveau de civilisation ne se limite pas seulement à la Grotte des esprits ; il transparaît également dans les découvertes faites sur beaucoup d'autres sites, bien qu'à une échelle moindre. Parmi ces derniers figurent notamment Tham Hang et d'autres sites du nord-est du Laos et de l'ouest du Cambodge, ainsi que plusieurs sites du sud-ouest de la Chine, de l'est de Taiwan, de l'ouest de la péninsule malaise, de Palawan (Philippines) et du nord-ouest de Sumatra (Indonésie). Les découvertes les plus remarquables dans ces régions comprennent des outils en pierre et des fossiles d'animaux de toute la période dite « hoabinhienne », du nom d'un site du nord du Viet Nam datant du paléolithique supérieur : il s'agit de sangliers (*Sus scrofa* et *Sus barbatus*), d'ours malais, de grands singes, de gibbons, de rats, d'écureuils, de chauves-souris ainsi que de quelques rhinocéros et bovins.

La présence de fossiles de jeunes porcs, qui constituent les principales découvertes à Gua Cha, démontre qu'un stade précoce de domestication animale a probablement été atteint. Retrouvés dans la Grotte des esprits, des vestiges de plantes telles que l'amande, le cachou (*Uncaria gambir*), le poivre noir, la courge, les noisettes et d'autres plantes comestibles, qui sont toujours importantes à l'heure actuelle, indiquent la possible existence d'une technique de plantation pratiquée notamment à Taiwan depuis environ 9 000 av. J.-C. Néanmoins, il n'a pas été réellement prouvé que les principales plantes de l'histoire de la domestication, telles que le riz, le fruit à pain et le taro, étaient utilisées au Hoabinhien.

Dans plusieurs régions d'Asie du Sud-Est, cette phase, caractérisée par les signes d'un stade précoce de domestication baptisé « hoabinhien », évolue progressivement pour faire place à la culture néolithique, où l'on trouve toujours des éléments dominants de la culture hoabinhienne tels que de l'outillage lithique, mais également de la céramique et des herminettes néolithiques, comme dans le nord de la Thaïlande et au Viet Nam. Toutefois, dans d'autres régions, comme en Malaysia, on observe une transition claire entre le hoabinhien et le néolithique, ce dernier se superposant au premier.

Vers la fin de la tradition hoabinhienne, les herminettes et les haches en pierre polie se diffusent à travers toute l'Asie du Sud-Est et la céramique, élaborée selon différents procédés, apparaît sous des formes variées. En outre, des traces de sépultures humaines, associées à des terres cuites et des outils en pierre polie de cette époque, ont été mises au jour dans plusieurs lieux de Thaïlande, de Malaysia, des Philippines et d'Indonésie.

NON NOK THA

Les premiers objets métalliques apparaissent probablement dans le nord-est de la Thaïlande, dans le bassin de Sakon-Nakhon, région qui semble avoir connu sa propre ère culturelle. Des découvertes importantes ont été faites durant des fouilles de sauvetage (1965-1968) à Non Nok Tha, un tumulus de taille modeste situé à Ban Na Di (dans la province de Khon Kaen), dans une région devant être inondée par le lac-réservoir d'Ubolratana. Les couches supérieures ont dévoilé quelques outils en fer et des restes d'incinérations. Les couches inférieures ont révélé des traces de sépultures accompagnées d'offrandes, telles que des moules en grès pour fondre des lames de hache, plusieurs haches ainsi que d'autres objets en bronze, quelques outils en pierre polie et de la céramique simple mais de bonne facture. La couche la plus profonde a permis de découvrir des outils en pierre polie et des céramiques décorées en plus grand nombre, mais aucun objet en bronze n'a été retrouvé.

Dans l'ensemble, le site de Non Nok Tha témoigne de la présence d'une communauté apparue il y a cinq mille ou six mille ans. Une partie des matériaux retrouvés attestent de connaissances techniques considérables. Concernant la vie économique et sociale de cette communauté, on peut distinguer de vastes sépultures, des herminettes en pierre polie, des perles de coquillages, des pots à fond arrondi avec des anses à décor cordé, incisé et peint, des os d'animaux tels que des bovins, des porcs, des chiens et des cerfs, des balles et des impressions de grains de riz dans des fragments de poterie, des outils en cuivre à douille et des fragments de bronze.

L'aspect le plus intéressant de ce site est le développement de la métallurgie du bronze, considérée comme antérieure à 2 300 av. J.-C. depuis la découverte d'un outil en cuivre sur un site de sépulture daté de 3 593 av. J.-C. \pm 320, ainsi que celle d'autres outils en cuivre dans une sépulture non datée mais située dans le même niveau stratigraphique. L'outil daté ne contient ni plomb ni étain, mais des traces de phosphore et d'arsenic, ce qui indique la fusion plutôt que le martèlement à froid. Un autre fragment d'outil, analysé par fluorescence X, a révélé une composition de 94 à 96 % de cuivre et de 4 à 6 % d'étain. Ces exemples montrent clairement que les habitants de Non Nok Tha connaissent la technique de fabrication des objets en bronze. On peut donc en conclure que cette avancée technique se produit indépendamment en Asie du Sud-Est, avant 2 000 av. J.-C., et n'est donc pas empruntée à la Chine, à la vallée de l'Indus ou à l'Asie occidentale, régions que l'on avait supposées être à l'origine du travail du métal.

Plusieurs autres aspects de la vie de la population à Non Nok Tha peuvent être reconstitués à partir des fouilles. Il s'agit notamment de savoir si les os découverts sont ceux d'animaux sauvages ou domestiques. Les animaux, à

l'exception des chiens, jouent assurément un rôle économique essentiel en raison de leur pouvoir de traction ainsi que de leur viande et de leur lait. L'identification des bovins de Non Nok Tha a révélé qu'il s'agit de *Bos indicus* (zébus) et des bêtes de somme toujours répandues aujourd'hui dans de nombreuses régions de l'Asie continentale du Sud et du Sud-Est. Les os découverts sont ceux de jeunes femelles, ce qui témoigne de l'existence de troupeaux. La découverte d'os de bovins dans les sépultures humaines révèle que les troupeaux ont, à Non Nok Tha, une fonction à la fois économique et religieuse. La domestication des cochons a peut-être lieu à la même époque que celle des bovins et que les débuts de la culture du riz, c'est-à-dire avant 3 500 av. J.-C.

Des analyses de tessons retrouvés au niveau stratigraphique inférieur et portant des empreintes de téguments ont permis de détecter, à Non Nok Tha, des traces de riz qui n'ont toujours pas été datées. Le niveau situé immédiatement au-dessus remonte, lui, à environ 3 500 av. J.-C. On peut donc en conclure que le riz était connu à Non Nok Tha il y a plus de cinq mille cinq cents ans ! Si tel est le cas, cela signifie que le riz est connu en Thaïlande dès l'époque où il est cultivé en Chine (3 500 av. J.-C.) et plus tôt qu'en Inde (entre 2 000 et 1 500 av. J.-C.). Le site de Non Nok Tha dresse un tableau de la vie menée sur un site d'habitation aux débuts de la métallurgie du bronze en Asie du Sud-Est, avant même l'émergence d'un système social complexe caractéristique des sociétés de l'âge des métaux.

DÔNG SON

Notre connaissance de l'âge des métaux en Asie du Sud-Est s'est considérablement élargie grâce aux fouilles menées à Đông Sơn, dans le nord du Viet Nam, entre 1923 et 1928. Le village de Đông Sơn et sa nécropole sont situés sur la rive droite de la Sông Ma, dans la province de Thanh Hoa. De nombreux objets en bronze y ont été retrouvés, tels que des timbales, des épées et des poignards, des haches et des pointes de lance à douille, des broches de ceinture, des pendentifs anthropomorphes, des vases, des gobelets, des statues en bronze et des pointes de flèche. Parmi les remarquables motifs ornementaux, on trouve des spirales, des décors cordés, des volutes, des courbes, des méandres, des cercles tangents, des échelles, des triangles hachurés, des troupeaux de cerfs. Heine-Geldern a inventé l'expression « culture de Đông Sơn » pour désigner celle qui est propre à ce lieu et il a émis l'hypothèse que cette civilisation, qui se caractérise par des similitudes avec les cultures du bronze et du fer du sud-est de l'Europe, s'est répandue dans les autres pays d'Asie du Sud-Est continentale et maritime et les a fortement influencés. Elle trouve sans doute ses origines dans la partie orientale de l'Europe cen-

trale et les États du nord des Balkans, à l'ouest de la mer Noire ; de là, elle a gagné la Chine occidentale et s'est divisée en deux branches. On suppose que la première s'est propagée dans le nord du Viet Nam vers 800 av. J.-C., tandis que la seconde s'est diffusée vers l'est, en Chine, où elle a exercé une forte influence sur la culture Zhou. Selon les sources historiques chinoises, le nord du Viet Nam est conquis par la dynastie Qin vers 220 av. J.-C. et intégré dans l'Empire Han peu après.

BAN CHIANG ET GILIMANUK

Pour avoir une idée de la civilisation durant les âges du bronze et du fer, nous pouvons étudier de plus près les sites de Ban Chiang, en Thaïlande, et de Gilimanuk, sur la côte nord-ouest de Bali. Ban Chiang se trouve dans le district de Nong Han de la province d'Udon Thani, sur une butte à peu près ovale. Des massifs épars de buissons et des rizières longent le côté est. Le site semble avoir été habité dès la toute première phase de l'occupation humaine et révèle la présence d'une communauté utilisant très tôt le métal, à un niveau semblable à celui de Non Nok Tha.

La plupart des informations recueillies sur cette société antique proviennent des sépultures. On peut distinguer trois périodes : la première (3 600-1 000 av. J.-C.) a laissé des traces de sépultures d'adultes et d'adolescents dans des positions allongées et fléchies, avec des objets en bronze et de la poterie peinte et gravée ; la deuxième (1 000-300 av. J.-C.) a révélé des sépultures et des objets funéraires comprenant des bracelets en bronze et en fer, des pointes de lance bimétalliques et des pots carénés globulaires aux contours épais peints en rouge. Enfin, la dernière période (env. 300 av. J.-C.-200 apr. J.-C.) est caractérisée par des offrandes telles que de la céramique peinte en rouge sur fond chamois, avec des spirales, des dessins géométriques, des motifs floraux ou étoilés, des animaux, des silhouettes humaines, des objets en bronze et en fer, des perles de verre, etc.

La métallurgie de Ban Chiang témoigne nettement d'une évolution technique. Les couches supérieures en dévoilent la forme la plus aboutie. D'autres types d'objets sont produits, montrant un raffinement différent et une ornementation plus élaborée : c'est le cas des bracelets en spirale et des objets en forme de louche, qui se caractérisent par leur taille considérable et des représentations d'animaux au bout des manches. Des tasses en argent et des anneaux en or ont aussi été retrouvés, avec de la céramique peinte, des objets façonnés en fer et des perles de verre. Des traces de riz ont été obtenues de manière indirecte à partir d'outils en métal portant des impressions de balles de riz et de manière directe à partir de téguments. Des fossiles de bovins, de porcs, de chiens, de rongeurs, de poissons et de cerfs ont égale-

ment été découverts. Ces informations contribuent grandement à notre connaissance du fondement économique de la communauté de Ban Chiang. Elles nous apprennent également que la domestication des bovins et des porcs ainsi que la culture du riz apparaissent relativement tôt dans cette région d'Asie du Sud-Est.

Le site de Gilimanuk se trouve dans le nord-ouest de Bali. Là encore, les sépultures constituent les éléments les plus intéressants de ce village côtier, puisque les tombeaux contiennent de nombreux vestiges relatifs à la vie quotidienne de la communauté : tessons de céramique, fossiles de coquillages et de poissons, de bovins, de porcs, de volailles, etc. Les sépultures abritent des

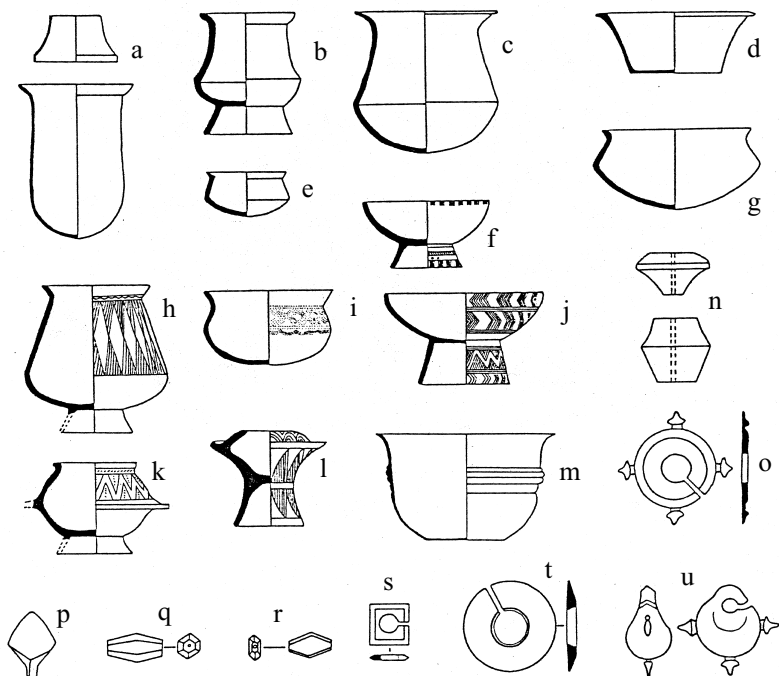


Figure 22 La collection de Sa-Huynh : (a) grand vase funéraire, 77 centimètres de hauteur, avec un couvercle ; (b-l) vases de céramique, entre 14 et 21 centimètres de diamètre, décorés par des incisions ou des pointillés ; (m) vase en bronze de type Đông Sơn, 9 centimètres de diamètre ; (n) spire de fuseau en argile, 3-5 centimètres de diamètre ; (o, s-u) boucles d'oreilles en pierre — (o) et (u) sont de type « lingling-o » — diamètres 2-5 centimètres ; (p) houe en fer, longueur 17 centimètres ; (q, r) perles en cornaline à facettes, 19 et 15 centimètres de longueur (d'après Parmentier, 1924).

adultes et des enfants en position couchée ou fléchie, accompagnés essentiellement de poteries à fond circulaire avec des motifs imprimés, de haches en bronze, de pointes de lance en fer, d'épées, de poignards, de bracelets en verre et en coquillage ainsi que de perles de verre et de coquillages. L'ensemble des matériaux suggère une communauté très développée, notamment en matière de métallurgie, pour la période allant de 200 av. J.-C. à 200 apr. J.-C. Des objets locaux en bronze étaient spécialement fabriqués pour les funérailles ou les cérémonies. La communauté de Gilimanuk était en contact régulier avec les communautés vivant à l'intérieur des terres, comme l'atteste la présence de haches en bronze et de poteries de style analogue dans les deux régions. En outre, l'existence de relations avec des régions extérieures à Bali a pu être prouvée grâce aux découvertes de perles de verre colorées, largement répandues en Asie du Sud-Est.

L'étude de la céramique dans de nombreuses régions d'Asie du Sud-Est au cours des derniers siècles avant notre ère révèle l'existence de relations étendues entre peuples marins. La poterie de Sa Huynh-Kalanay (ainsi appelée d'après les premiers sites de découvertes, à savoir Sa Huynh sur les côtes centrales du Viet Nam et Masbate au centre des Philippines) constitue un ensemble reconnaissable de formes et de motifs distinct de toutes les autres traditions d'Asie du Sud-Est. Les peuples l'ayant adoptée vivaient dans le même environnement, avaient les mêmes moyens d'existence, utilisaient des techniques analogues et commerçaient sans aucun doute avec d'autres peuples de la région. Cette tradition spécifique de céramique, fondée sur les relations entre les différents centres de fabrication de poterie qu'entretiennent ces commerçants d'Asie du Sud-Est maritime, s'est développée et a perduré pendant environ deux mille ans.

LES GRANDES LIGNES DE L'ÉVOLUTION ENTRE 300 AV. J.-C. ET 300 APR. J.-C.

Au cours de cette période, les dernières communautés préhistoriques d'Asie du Sud-Est continentale et maritime connaissent de rapides évolutions techniques, politiques, sociales et économiques. Les réseaux de communications et d'échanges locaux s'étendent à travers les communautés du Sud-Est asiatique. Ces dernières, notamment celles du continent, sont en contact fréquent avec les communautés alphabètes de l'Ouest (l'Inde et les pays occidentaux) et du Nord (la Chine). Cette période coïncide avec les missions légendaires des moines bouddhistes Sona et Uttara, que le souverain indien Asoka aurait envoyés à l'est de l'Inde, dans un pays appelé la « Terre de l'or » (*Suvarṇabhūmi*) et généralement identifié comme le Myanmar méridional. De telles missions, bien qu'elles ne soient pas complètement impossibles,

n'ont sans doute pas lieu au III^e siècle av. J.-C. Dans tous les cas, elles n'ont pas laissé de trace visible. En Chine, cette époque est marquée par une expansion politique à la fin de la dynastie Qin (vers 220 av. J.-C.) et sous la dynastie Han (de 206 av. J.-C. à 200 apr. J.-C.), les armées chinoises conquérant le nord du Viet Nam, qui devient ainsi une province de l'Empire.

Les évolutions techniques en Asie du Sud-Est se reflètent clairement dans l'essor de la métallurgie. Le site de Đông Sơn, dans le nord du Viet Nam, a déjà été étudié ci-dessus. Les objets en bronze de la culture de Đông Sơn, notamment les prestigieuses timbales du type Heger I, se répandent dans de nombreuses régions de l'Asie du Sud-Est.

Les sites d'habitations préhistoriques se multiplient notamment en Asie du Sud-Est continentale ; ils augmentent en nombre et en taille pour former de grands groupements dotés de zones spécifiques pour l'habitat, la fonte et le moulage du fer, du cuivre et du bronze, la céramique, les nécropoles, le dépôt d'ordures et les pratiques religieuses. Vers la fin de la période étudiée, nombre d'entre eux sont équipés de douves destinées à stocker l'eau et à assurer l'irrigation, mais aussi à garantir une certaine sécurité. L'ajout de murs ou de remparts en terre fournit une plus grande protection à ces groupements situés le long des grandes et petites rivières donnant accès aux régions côtières.

L'analyse, à l'aide de photographies aériennes, de l'organisation des groupements et de la répartition des sites archéologiques sur le continent a permis de distinguer dans de nombreux cas la présence de petits groupements autour d'un autre beaucoup plus important. Ce dernier peut être considéré comme le centre ou la capitale d'un ensemble de villages ou d'un royaume. Il n'est donc pas impossible que le concept de centre urbain apparaisse durant cette période et se développe peu à peu au cours des siècles suivants.

La présence de tels centres urbains (?), entourés de communautés plus petites, peut donner à penser qu'une certaine organisation politique, fondée sur une forme de hiérarchisation et de stratification, s'est déjà instaurée. Ces chefferies réglementent peut-être plusieurs domaines d'intérêt public, notamment la sécurité, le service de travail pour les travaux publics et le commerce. L'existence de centres rivaux cherchant à contrôler les routes commerciales majeures et les gisements de minéraux aboutit probablement à des conflits politiques, puis à la formation d'un État aux mains d'un dirigeant. Ce type de société hiérarchisée ressort clairement des vestiges archéologiques et des objets découverts dans plusieurs cimetières datant de cette période. Les grands centres urbains connaissent probablement une certaine division du travail, avec des tâches spécifiques pour les artisans, les soldats, les paysans et les spécialistes religieux, qui accomplissent des rites sacrés pour les familles individuelles ou la communauté tout entière.

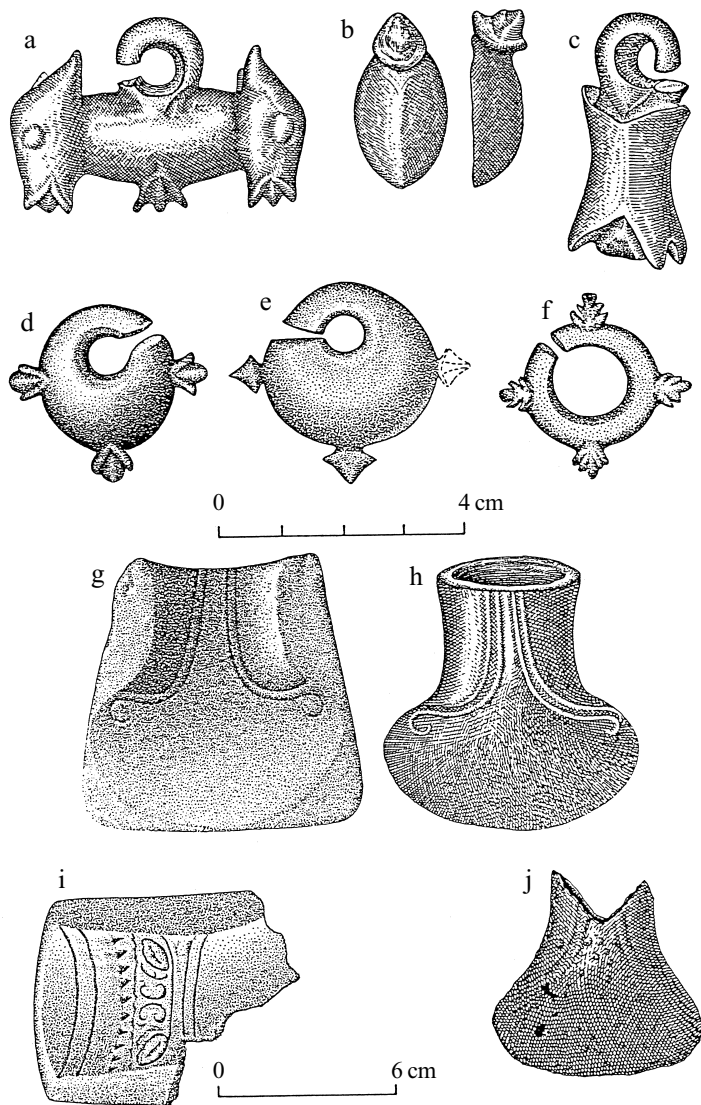


Figure 23 Objets provenant des grottes de Tabon : (a-f) pendants d'oreilles en jade — les objets (d-f) sont de type « lingling-o » ; (g-j) valves de moulage en argile cuite et haches à douille en bronze (d'après Fox, 1970).

Les communautés rurales et urbaines entretiennent manifestement des relations, puisque pratiquement aucun groupement ne fonctionne en auto-subsistance à l'écart des autres. Le développement ultérieur du commerce entre ces centres urbains suscite également la création de grands entrepôts servant de lieux d'échanges entre l'est et l'ouest, mais aussi entre les communautés côtières et intérieures. Dans de nombreux cas, les grandes communautés côtières et les communautés de l'intérieur du pays bénéficiant d'un accès facile aux côtes deviennent d'importants comptoirs. Parallèlement à l'amélioration des communications le long des côtes et des rivières, on assiste à l'accroissement des échanges de biens locaux contre des produits extérieurs, tels que des objets métalliques, de la céramique, des pierres précieuses ou semi-précieuses ainsi que du verre pour les ornements et des métaux comme l'or, l'argent, le cuivre et l'étain. Ces échanges de biens entraînent parfois des échanges de connaissances et d'idées. Ce phénomène et son ampleur dépendent bien entendu du degré d'instruction des commerçants étrangers et de la réceptivité des élites locales.

Pour assurer l'approvisionnement régulier en denrées commerciales provenant de l'intérieur des terres et pour garantir un certain degré de sécurité, ces premiers comptoirs s'efforcent de pacifier et de contrôler les secteurs alentours. Ainsi, le centre économique peut devenir la capitale d'une ébauche d'État dirigé par un chef ou un roi. Ces États primitifs sont parfois désignés par le terme indien *maṇḍala*. Ce terme remplace avantageusement le mot État, qui renvoie à une unité politique clairement définie, dotée d'une administration interne et de frontières bien précises, ce qui n'est probablement pas le cas de ces entités politiques primitives. Toutefois, *maṇḍala* a l'inconvénient de désigner, d'après le sens ordinaire du terme sur les inscriptions indiennes contemporaines, des districts ou des provinces. Pour éviter toute confusion, je préfère utiliser l'expression État primitif, ou encore chefferie ou royaume.

L'ÉVOLUTION ET L'EXPANSION DES CONTACTS RÉGIONAUX

Il existe probablement des contacts réguliers entre les premiers groupes pré-historiques répartis sur les rives des principales voies navigables reliant les régions côtières et intérieures. En Asie du Sud-Est continentale et maritime, nous disposons de nombreuses données archéologiques témoignant de ces phénomènes économiques, sociaux, culturels et politiques croissants. Durant cette période (environ 300 av. J.-C.-300 apr. J.-C.), l'utilisation du bronze et du fer pour les outils, les ustensiles, les armes et les ornements joue un rôle essentiel dans la vie quotidienne de la population. Un grand nombre

de ces objets sont utilisés dans les rituels, notamment ceux qui se rapportent à l'au-delà, comme le montrent les objets funéraires associés à des fossiles humains trouvés dans des sépultures primaires et secondaires. La pratique de la crémation est plutôt rare dans l'Asie du Sud-Est préhistorique, jusqu'aux derniers temps de la préhistoire et à l'arrivée de l'hindouisme et du bouddhisme. La pratique préhistorique consistant à inhumer les morts avec des objets funéraires perdure et prévaut longtemps après le début du I^{er} millénaire apr. J.-C. au sein des communautés où ces deux religions ne se sont pas introduites.

Dans la plaine centrale et sur le plateau du Khorat de l'actuelle Thaïlande, des centaines de sites datant de la fin de la préhistoire révèlent le développement des communautés locales. Des innovations techniques avancées et nombre de nouveaux styles artistiques de céramique se répandent dans les communautés voisines et éloignées grâce aux échanges commerciaux terrestres et maritimes. Le site préhistorique de Ban Chiang, dans la province d'Udon Thani (dans le nord-est de la Thaïlande), a produit l'un des types les plus élaborés de céramique peinte, et cette tradition s'est largement propagée dans la région du bassin de Sakon-Nakhon. Le site lui-même a une longue histoire, qui remonte à plus de cinq mille ans. Entre 300 av. J.-C. et 300 apr. J.-C., l'évolution du site préhistorique de Ban Chiang peut être ainsi brièvement décrite : le fer est exclusivement utilisé pour les outils placés dans les tombeaux de certains hommes ; les sépultures de défunts étendus sur le dos, avec de la poterie intacte placée sur leur corps, sont très courantes ; le bronze est seulement utilisé pour les ornements, y compris les colliers en fil, et il a une teneur en étain assez élevée, de plus de 20 %.

Les terres cuites de cette période sont caractérisées par un style classique, une peinture rouge sur fond chamois avec des motifs en spirale, dont des figures animales et humaines. Les rouleaux en céramique sculptés apparaissent principalement dans les tombes des enfants. De petites figurines de bovins ont également été retrouvées. C'est essentiellement dans des tombes d'enfants qu'ont été découvertes des perles en verre, probablement importées, de couleur verte ou bleue. La présence du buffle d'eau est solidement établie à cette période, ce qui veut dire qu'il est déjà utilisé pour labourer les champs dans le cadre de la culture du riz. On trouve dans la région un autre site ayant fait l'objet de fouilles approfondies, à Ban Na Di, dans la province de Khon Kaen ; des découvertes analogues à celles de Ban Chiang y ont été faites.

Au nord-est de Ban Chiang, vers le Mékong, se trouve un site d'exploitation minière de cuivre connu sous le nom de Phu Lon, dans la province de Nong Khai. Il apparaît clairement qu'un gisement de surface de minerai de cuivre, principalement de la malachite, y était exploité dans un lointain

passé. Une datation au radiocarbone a situé ce site à environ 450 av. J.-C. On peut supposer que le cuivre qui en provenait était utilisé pour approvisionner la population des alentours qui en utilisait.

Une culture préhistorique se développe dans la zone de Ban Kao, dans la province de Kanchanaburi, qui se situe dans la partie occidentale de la Thaïlande à proximité du Myanmar. Le site a révélé un ensemble typique de poteries, notamment des objets en céramique à décor cordé, sur pied, avec piédestal ou tripodes, provenant de plus de quarante sépultures et zones d'habitation. Les offrandes qui y sont associées comprennent des herminettes en pierre polie, des colliers et des bracelets faits de petits disques en coquillage perforés, des bracelets en pierre, des pierres utilisées pour lester les filets, des hameçons en os, des batteurs à tissu d'écorce en argile, des fuseaux en argile et des couteaux en pierre en forme de croissants. Des outils en fer ont été découverts dans deux des sépultures, mais aucun des tombeaux mis au jour ne contient d'objets en bronze. Du fait de la présence d'objets en fer, le site remonte probablement à la période comprise entre 500 av. J.-C. et 500 apr. J.-C.

On retrouve également des poteries tripodes caractéristiques de la culture Ban Kao au sud de la province de Kanchanaburi, jusque dans les provinces méridionales de Thaïlande, par exemple à Krabi et à Surat Thani, ainsi qu'en Malaysia occidentale.

En se dirigeant vers la rive orientale du Mékong, on rencontre sur les hauteurs vallonnées du Laos l'impressionnant site de Ban Ang : il s'agit de l'un des plus grands complexes mortuaires où les morts étaient incinérés et leurs restes enterrés dans de grandes jarres de pierre. Le site se trouve à plus de 1 000 mètres d'altitude et surplombe une vaste zone baptisée la plaine des Jarres. Les découvertes archéologiques dans cette région se composent de perles en verre et en cornaline, de coquilles de cauris venant de la côte, d'hélices en bronze, de cloches et de bracelets, d'une figurine en bronze élaborée selon la tradition métallurgique dongsonienne, de couteaux en fer et de pointes de flèche et de lance. Ces objets peuvent être comparés à ceux découverts sur le plateau du Khorat en Thaïlande et remontent probablement à la période allant de 300 av. J.-C. à 300 apr. J.-C. Si les jarres en pierre sont absentes de Thaïlande, cette pratique est clairement attestée en Malaysia et en Indonésie. Par ailleurs, on trouve des jarres funéraires en céramique, notamment pour les enfants non incinérés, dans le nord-est de la Thaïlande, tandis que des jarres de sépultures secondaires contenant des os humains non incinérés et incomplets ont été découvertes dans plusieurs sites préhistoriques du plateau du Khorat. Si l'on considère que la plaine des Jarres était alors connue comme un producteur majeur de sel, le contrôle du commerce de cette denrée a probablement contribué au développement d'un réseau d'échanges commerciaux entre les hautes terres et les basses régions côtières.

Si l'on rejoint maintenant, à travers les régions montagneuses du centre du Viet Nam, les côtes de la mer de Chine méridionale, on trouve une communauté préhistorique près du village de Sa Huynh. Cette communauté pratique la crémation et enterre les restes humains dans des jarres, avec plusieurs objets funéraires. À Hang Gon, ces offrandes comportent de la cornaline, de l'agate, de l'olivine et du zircon importés, ainsi que des perles de verre rouges et bleues et une seule perle en or. L'une des découvertes les plus remarquables est un pendentif d'oreille caractéristique en pierre représentant un animal à deux têtes, comme ceux découverts à Sa-Huynh dans les contextes de Bac Bô et de Đông Sơn, à Ban Don Ta Phet dans la province de Kanchanaburi et à U Thong dans la province de Suphanburi en Thaïlande, et sur l'île de Palawan aux Philippines. La population de Sa Huynh est manifestement composée de commerçants actifs et la diffusion de leurs objets (notamment des poteries) sur les îles est documentée. De même, la fonte et l'utilisation du fer sont attestées dans cette région côtière par la présence de scories et d'outils ou armes en fer tels que des haches et des épées.

Trois datations au radiocarbone (env. 150 av. J.-C.) ont confirmé que le tombeau de Hang Gon est bel et bien contemporain des sites de Đông Sơn au nord. Le site voisin de Phú Hoà, daté entre 300 et 150 av. J.-C., est un peu plus ancien et compte le même type d'ornements figurant des animaux bicéphales.

Bien que l'origine de la culture de Sa Huynh demeure une énigme, l'existence de ces sites confirme que plusieurs communautés occupent au cours de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. les clémentes régions côtières du Viet Nam central. L'utilisation du fer est largement répandue et il existe un système d'échanges terrestres et maritimes portant notamment sur le verre exotique et des ornements en pierre. C'est cette région qui, cinq siècles plus tard, entre dans l'histoire avec un royaume de langue chame sous forte influence hindoue.

LES COMMUNICATIONS ENTRE LES SOCIÉTÉS DE L'ASIE DU SUD-EST

Dans le delta du fleuve Rouge et les vallées des fleuves Ma et Ca dans le nord du Viet Nam vit une société florissante et avancée utilisant le bronze, comme le montrent les habitations préhistoriques et les sépultures de la région autour de Đông Sơn : outre les objets d'origine chinoise et peut-être d'autres issus de la culture du bronze de la région du Yunnan, on y a trouvé des objets en bronze, en fer, des poteries et des pierres semi-précieuses.

La culture de Đông Sơn a déjà été étudiée dans ses grandes lignes dans les sections précédentes. Il est néanmoins nécessaire d'ajouter quelques mots

sur les célèbres timbales. Les timbales en bronze de type Heger I sont constituées d'un plateau, de grosses bordures, de bords relativement droits et d'un pied évasé. Le dessin du plateau se compose en général d'une étoile centrale entourée de cercles avec des bandes de motifs géométriques gravés ou des frises incisées figurant des hommes portant des coiffes en plumes d'oiseau, des oiseaux en vol, des cerfs, des lézards, des poissons, des tambours et une structure sur pilotis ressemblant à une maison. Les tambours servent probablement, entre autres, à guider la célébration des rituels indigènes. Il n'existe ici aucune correspondance avec la culture chinoise, car les tambours en

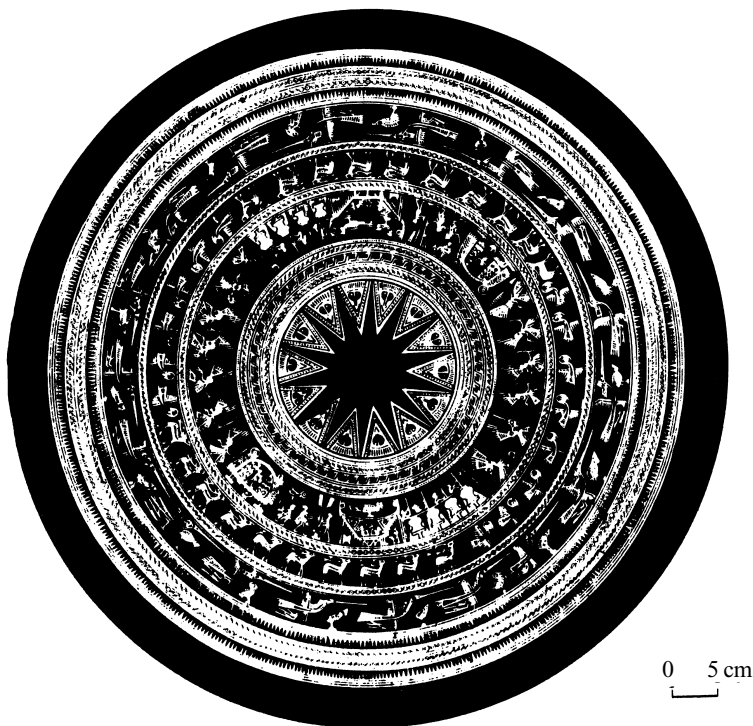


Figure 24 Le tambour de Đông Sơn retrouvé en 1893-1894 à Nhu Trac (district de Ly Nhan), dans la province de Ha Nam Ninh, au Viet Nam ; 79 centimètres de diamètre, 63 centimètres de hauteur. Motifs : (a) tympan : étoile solaire avec 14 rayons ; bandes successives de scènes naturalistes ; 2 groupes de cervidés marchant en file, 18 oiseaux en vol intercalés avec 18 oiseaux perchés ; (b) plateau : section supérieure, des bateaux ; section moyenne : des danseurs ; section inférieure non décorée (d'après Pham Huy Thong, 1990).

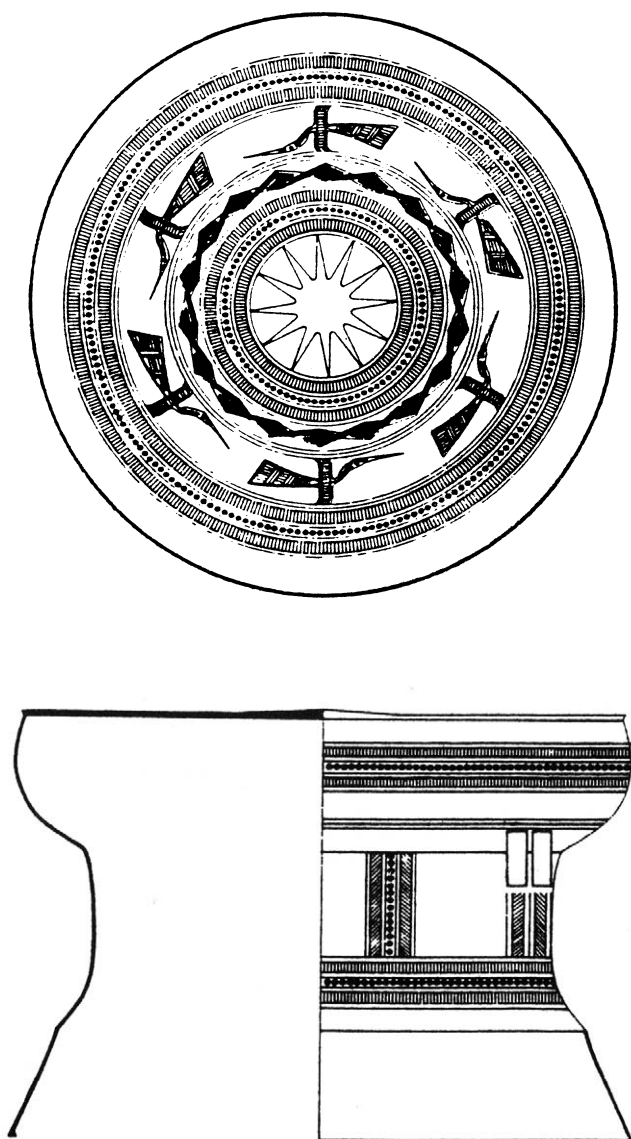


Figure 25 Tambour en bronze de la grotte d'Ongbah, district de Sri Sawat, province de Kanchanaburi, Thaïlande ; hauteur : 44,3 centimètres (d'après Sorensen, 1979).

bronze ne figurent pas dans la métallurgie chinoise ; on ne trouve aucun tambour de type Heger I au nord du Yunnan.

Le site de Đông Sơn peut être décrit comme une société villageoise hiérarchisée utilisant notamment des tambours et des vases en bronze, des poteries, des pointes de lance en fer, des herminettes à douille à tranchant recourbé ou en croissant de lune, des haches pédiformes avec des motifs d'hommes-oiseaux et de bateaux, des pointes de lance et de flèche à douille, des bûches et des houes à douille, des pointes de flèche à soie et plusieurs types de poignards que l'on peut rapprocher des haches longshanoïdes pédiformes antérieures.

Des objets dans le style Đông Sơn ont également été découverts ailleurs que dans le nord du Viet Nam et le Yunnan. En Thaïlande, on les trouve par exemple dans les provinces suivantes : Nakhon Phanom (Ban Don Tan), Kalasin (district de Kuchin Narai), Uttaradit (district de Lap Lae), Kanchanaburi (grotte d'Ongbah), Suphanburi (districts de Derm Bang Nang Buat et d'U Thong), Nakhon Si Thammarat (districts de Chawang et de Muang), Chumporn (Khao Sam Kaeo), ainsi que sur l'île de Samui (avec des perles en cornaline à l'intérieur du tambour) et à Surat Thani. On ne sait toujours pas si la culture du bronze du nord du Viet Nam se développe indépendamment de la culture du bronze du Yunnan.

Au Cambodge, les tambours en bronze ont été découverts à O-Yak, dans la région de Mlu Prei, Samrong Sen, Madura et Kandal. Au Laos, des tambours de ce type ont également été signalés. Les fragments de tambours de type Heger I et de cloches mis au jour à Klang et Tembeling (Atu Pasir Garam), qui, d'après leur style, datent du II^e siècle av. J.-C., démontrent clairement la diffusion des objets đôngsoniens. Une autre cloche en bronze a été découverte à Kampung Pencu près de la Muar, dans le Johor. D'autres fragments ont été signalés sous un tertre pouvant être une sépulture à Kampong Sungai Lang (Selangor) et à Kuala Terengganu (sur la côte orientale de la péninsule).

Plus de vingt-six tambours en bronze ont été dénombrés dans les îles indonésiennes de la Sonde, principalement à Java et à Sumatra. On en a retrouvé à l'est jusqu'à l'île de Kai, au sud d'Irian Jaya. Parmi les exemples notables mis au jour en Indonésie, on trouve le tambour « Makalamau » de l'île de Sangeang, près de Sumbawa, avec ses personnages portant des costumes qui sont peut-être ceux de la dynastie chinoise des Han ainsi que des costumes kouchans (nord-indiens), le tambour de l'île de Kai, avec sa frise de chasse aux tigres et aux cerfs, et celui de Salayar, avec ses éléphants et ses paons. Ces tambours ne semblent pas avoir été produits localement, car les scènes représentées, notamment sur le Makalamau, figurent une maison sur pilotis avec un toit ayant la forme d'une selle, un grenier cloisonné (avec un tambour sur la droite), un rez-de-chaussée et un sous-sol, évoquant une cul-

ture étrangère. D'autres scènes sur ce tambour représentent des personnes agenouillées autour d'un tambour pour lui rendre hommage. Au sous-sol figurent un porc, deux poulets et un chien. Le style et la teneur en plomb souvent élevée de ces tambours en bronze de type Heger I malais et indonésiens laissent penser qu'ils ont été fabriqués au Viet Nam avant la fin de la culture de Đông Sơn au I^{er} siècle apr. J.-C. On suppose généralement que les tambours décorés et les situles de Đông Sơn étaient fondus, y compris les motifs, à la cire perdue. Cette méthode semble être absente des procédés de fonte chinoise avant le III^e siècle av. J.-C. Aucun moule pour fondre ce type de tambour n'y a été découvert, pas plus qu'en Thaïlande, au Laos, au Cambodge ou en Malaysia. La question de leur origine peut seulement être résolue par une étude comparative dans laquelle les tambours découverts dans le Yunnan et dans le nord du Viet Nam seraient également pris en compte. Les tambours étant faciles à porter, ils étaient vraisemblablement transportés par voie terrestre, fluviale ou maritime jusqu'aux divers sites étudiés ici.

On ne sait toujours pas à quoi servaient ces tambours ou timbales en bronze. Toutefois, on suppose qu'ils jouaient probablement un rôle dans les cérémonies funéraires et dans les rituels liés à la fertilité, et ils constituaient peut-être un symbole statuaire pour certains groupes culturels.

Jusqu'à présent, aucun de ces tambours de type Heger I n'a été découvert à Kalimantan, en Malaysia orientale, à Sulawesi, aux Moluques ou aux Philippines. Ces endroits n'étaient peut-être pas intégrés dans les premiers réseaux d'échanges avec les cultures du bronze du nord du Viet Nam et du Yunnan.

Après l'introduction des objets en bronze dans l'archipel indonésien et en Malaysia, des centres locaux de métallurgie ont été mis en place. Les valves en pierre et en terre cuite des moules étaient utilisées pour fondre des haches en cuivre et en bronze sur certains sites de Java, de Sabah et des îles Talaud. Le tambour de presque deux mètres de hauteur en forme de sablier retrouvé à Pejeng, à Bali, constitue un type caractéristique de tambour en bronze.

Un certain nombre d'objets en cuivre et en bronze découverts en Indonésie peuvent également avoir été importés soit du Viet Nam soit du Yunnan. L'un d'entre eux est une statuette d'homme, semblable au manche du poignard de Đông Sơn, découverte à Satus, près de Bogor ; parmi les autres, on trouve un tambour miniature de type Heger I de Cibadak, à Java Ouest, et peut-être les statuettes et les bracelets à pommeau de Bangkinang, dans le sud de Sumatra. Bien qu'il n'ait pas été réellement prouvé que ces objets proviennent du Viet Nam ou du Yunnan, il semble cependant probable qu'ils ont été l'objet d'échanges, comme les tambours de type Heger I, en tant que symboles statutaires pour les lignées de chefs dans les îles de la Sonde.

LA TRADITION MÉGALITHIQUE

Il existe une tradition préhistorique que l'on décrit parfois comme une « tradition mégalithique », qui se développe principalement en Indonésie et en Malaysia. Néanmoins, on pourrait inclure dans cette tradition les jarres funéraires en pierre de la plaine des Jarres au Laos. Cette tradition comprend des tombes à dalles avec des objets funéraires, des monuments en pierre avec des sculptures d'hommes et d'animaux, des « dolmens », des mortiers, quelques pierres levées et des sarcophages. Aucun exemple de l'utilisation de la pierre pour la fabrication de ces objets et de ces structures n'a été relevé au Myanmar, en Thaïlande, au Cambodge, au Viet Nam ou aux Philippines.

On trouve des exemples indonésiens sur le plateau de Pasemah, vers Pagaralam (dans le sud de Sumatra), à Java, Bali, Sumbawa et Sumba. Parmi les types courants d'objets funéraires retrouvés dans les tombes à dalles, notamment à Gunungkidul à Java Centre, figurent des outils en fer à soie, un ensemble de perles en pierre et en verre, de la poterie et des anneaux en bronze. À Batugajah, dans la région de Pasemah, dans le sud de Sumatra, a été mise au jour une célèbre sculpture sur pierre en relief représentant un homme à côté d'un éléphant, portant des chaînes aux chevilles et un tambour de type Heger I.

En Malaysia, on trouve des tombes à dalles, qui servaient probablement à de grandes inhumations, à Sungai dans le sud du Perak et dans le nord du Selangor. Les objets funéraires généraux incluent des perles en verre et en cornaline, un batteur à tissu d'écorce en pierre, un bol en bronze, de la céramique fabriquée au tour, nue ou à engobe, et des outils en fer à soie ou à douille de formes locales. Ce sont peut-être les tombes malaises qui nous livrent les données archéologiques les plus anciennes pouvant être associées au peuplement austronésien côtier sur la péninsule malaise.

LE COMPLEXE DE KALANAY

Aux Philippines, la période qui s'étend de 300 av. J.-C. à 300 apr. J.-C. est caractérisée par la présence des assemblages de jarres funéraires du « complexe de Kalanay » sur l'île de Masbate et sur les côtes de l'île de Palawan, dans les grottes de Tabon. La chambre de Manunggul à Tabon, sur l'île de Palawan, a été datée au radiocarbone de 200 av. J.-C. Cet assemblage inclut des bracelets en fer et en verre, des perles en verre et en cornaline et cinq perles en agate gravées à l'acide, semblables à celles trouvées à Bindanee, sur l'île de Salebabu, dans le nord-est de l'Indonésie. À Buidane, on a découvert des perles indiennes d'agate noire incisées de blanc provenant du tumulus de Sirkap, à Taxila, au Pakistan (environ 1^{er} siècle apr. J.-C.). Les objets

provenant des jarres funéraires des grottes de la région comprennent des moules de fonte en terre cuite et des haches en cuivre ou en bronze, des pointes de lance, une pointe de flèche à soie et à barbelures, un harpon sans doute à barbelures, des moules pour fondre les haches, des perles en or et des boucles d'oreilles en jade semblables à celles découverts à Sa Huynh, sur la côte du Viet Nam, comme décrit précédemment.

La céramique mise au jour à Kalanay se distingue par les éléments décoratifs suivants : des festons ou des incisions lenticulaires sur les côtés ou sur les bords, sur les angles ou triangles. L'assemblage inclut de la poterie nue, incisée, imprimée ou à engobe. Des terres cuites semblables à celles de Kalanay ont été découvertes dans différentes régions des Philippines. La céramique de Kalanay date d'environ 200 av. J.-C.

Il est clair que les sites bordant les mers des Célèbes et de Sulu, les grottes de Tabon, les sites de « Kalanay » et ceux de l'est de Sabah et de Talaud ont en commun des assemblages de céramique très proches, avec des objets en fer et en cuivre/bronze ainsi que des jarres funéraires et de petites boîtes de poterie contenant des os, durant le I^{er} millénaire apr. J.-C.

LES OBJETS IMPORTÉS DE CHINE, D'INDE ET DE RÉGIONS PLUS OCCIDENTALES

Entre 300 av. J.-C. et 300 apr. J.-C., l'actuel Myanmar, avec sa longue côte jalonnée de ports anciens et son territoire traversé par l'Irrawaddy et la Salouen venant du Yunnan (sud de la Chine), bénéficie des influences artistiques de l'Asie centrale et occidentale, notamment de l'Inde et de la Chine elle-même. La découverte de perles rondes rayées, d'agates incisées à l'acide et de perles en cornaline sur des sites anciens, tels que Śrīkṣetra près de l'actuelle Prome, Beikthano, non loin de la ville actuelle de Taungdwin-gyi, et Halin, au nord de Mandalay, atteste des contacts précoces entre le Myanmar et l'Asie occidentale et méridionale, et en particulier la province du Sind et la région de Taxila, près de Rāwalpindi (dans l'actuel Pakistan), ainsi que, au-delà, l'Iran et même les pays méditerranéens. L'analyse du motif sur la perle ronde rayée trouvée à Mingmaw révèle un lien avec Taxila, où une perle décorée du même motif et datant du III^e siècle av. J.-C. a été découverte dans la ville de Bhīr Mound. Comme nous l'avons mentionné plus tôt, ces perles de Taxila sont également parvenues à atteindre les îles de l'Indonésie et des Philippines.

À Śrīkṣetra, on a trouvé une grande variété d'animaux et d'oiseaux en perles, notamment des éléphants, des lions, des tortues, des grenouilles, des faucons et un scarabée. Des objets de ce genre sont tout particulièrement associés à la période de la Sirkap bactrienne de Taxila (de 160 av. J.-C. à

80 apr. J.-C.) et à l'Égypte et la Mésopotamie. Ils servaient peut-être d'amulettes. On peut observer des perles identiques dans les musées de Taxila et de Peshawar. La comparaison entre les matériaux utilisés pour les perles de Śrīkṣetra et celles de Taxila et Peshawar révèle qu'elles proviennent probablement d'ateliers de cette région. Les tortues en perles de Taxila, identiques à celles découvertes à Śrīkṣetra, datent du I^{er} siècle av. J.-C.

Ce lien entre le Myanmar et Taxila apparaît également dans la légendaire *Chronique du Palais de cristal*, dont un passage mentionne un certain roi Berinda de Śrīkṣetra, qui aurait régné de 39 à 51 apr. J.-C. et qui serait allé étudier à Taxila : il « était profondément versé dans la médecine, les charmes et les Védas ». Bien que ce passage soit probablement fondé sur la littérature des *Jātakas*, qui attribue à certains rois de Magadha (dans le Bihār, en Inde) des contacts semblables avec Taxila, il est possible que ces contacts constituent alors une tradition entre le Pyu du Śrīkṣetra et la lointaine Taxila.

En ce qui concerne la céramique, des fragments d'« arroseurs » ou récipients de type Kendi ont été découverts à Beikthano et à Winka, au nord de Thaton. Il semblerait qu'il s'agisse de morceaux de vases de type Kendi appelés *kuzas*, comme celui mis au jour à Banbhore, un ancien port situé sur un affluent de l'Indus au Pakistan. Le vase qui y a été trouvé date de la période des Śāka-Pahlava, entre le I^{er} siècle av. J.-C. et le II^e siècle apr. J.-C. Une lampe en terre cuite de style romain découverte à Pagan constitue un autre exemple d'objet ayant des caractéristiques méditerranéennes et provenant de Śrīkṣetra. Des découvertes semblables ont également été signalées à Banbhore.

D'autres objets intéressants ont été trouvés, notamment deux chatons de chevalière en ce qui semble être du verre bleu, l'un avec un trident et l'autre avec une figure incisée représentant Persée tenant la tête de Méduse. Ils sont probablement d'origine romaine et peuvent être datés aux alentours des II^e et III^e siècles apr. J.-C.

Des découvertes semblables d'objets importés d'Inde et d'Asie occidentale ont été faites en Thaïlande. Le site datant de la fin de la préhistoire ou de la protohistoire fouillé par les archéologues thaïs et étrangers à Ban Don Ta Phet, dans la province de Kanchanaburi, est un cimetière ; il ne contient toutefois pas de restes complets de squelettes, ce qui indique probablement qu'il était utilisé pour les sépultures secondaires. Le site remonte aux environs du début du I^{er} millénaire apr. J.-C. Les offrandes funéraires associées à des os humains comprennent des bols en bronze très fins : l'un d'entre eux figure la silhouette gravée d'une femme dont l'apparence et la tenue semblent originaires d'Asie occidentale. En outre, on a trouvé de la céramique, des objets assimilés à des spires de fuseaux, plusieurs types d'outils et d'armes en fer semblables à ceux retrouvés dans la région de Ban Kao, des ornements en

bronze, des perles de verre, des perles d'agate et de cornaline (certaines gravées en bleu ou en noir), un pendant de cornaline sculpté en forme de lion, des ornements en néphrite, une boucle d'oreille ou un pendant vert en pierre en forme d'animal bicéphale et un coq de combat en bronze avec sa cage. Ce style de « boucle d'oreille » a également été découvert dans la province de Suphanburi. Les perles de cornaline gravées, y compris celles représentant des lions et des grenouilles, découvertes à U Thong, dans la même province, sont semblables à celles trouvées au Myanmar et à Taxila.

L'ÉVOLUTION DES SOCIÉTÉS HIÉRARCHISÉES ET FÉODALES EN ÉTATS ET ROYAUMES EN ASIE DU SUD-EST

De nombreux objets non originaires d'Asie du Sud-Est ont été retrouvés dans le centre de la Thaïlande : un peigne en ivoire d'origine indienne a par exemple été mis au jour sur le site de Chansen, dans le district de Takhli, dans la province de Nakhon Sawan. Ce site s'est développé à partir de la fin de la préhistoire pour former une ville entourée de douves appartenant à la période historique de Dvāravatī (entre le VII^e siècle et le XI^e siècle apr. J.-C.). Les fouilles entreprises à Chansen n'ont révélé aucune sépulture, ce qui laisse supposer que la population suivait déjà la tradition religieuse indienne de la crémation et connaissait le système de royauté indien. D'après une datation au radiocarbone, ce peigne remonte au I^{er} ou au II^e siècle apr. J.-C. Il est dépourvu de dents ; sur un côté, il comporte une rangée de symboles (soleil, lune, vase, ruche, parapluie, conque, chasse-mouches) au-dessus de deux chevaux l'un derrière l'autre, tandis que l'autre côté représente une oie sauvage (*hamsa*). Certaines poteries découvertes sur ce site paraissent de style globalement indien, tandis que les bols délicats et brillants, d'aspect métallique, sont soit de véritables importations, soit d'excellentes imitations d'importations en provenance du Sri Lanka.

Un miroir en bronze datant du I^{er} siècle av. J.-C. sur lequel figure une inscription chinoise atteste les contacts maritimes entre le sud de la Thaïlande et la Chine. Ce miroir, découvert sur un site de la côte est dans le district de Phunpin (province de Nakhon Si Thammarat), est caractéristique de la dynastie occidentale des Han postérieurs, avec un bouton central entouré par une bordure circulaire en relief et une bordure de huit arcs, l'inscription se trouvant dans les bordures en corde torsadée. Le nom de Nakhon Si Thammarat est associé à l'ancien royaume de Tāmbralinga, un important centre bouddhique de la péninsule malaise, mentionné dans le canon pāli bouddhique (*Niddesa*) sous le nom de Tambalingam. On suppose que ce royaume a été fondé vers le II^e siècle apr. J.-C. Un autre royaume a été appelé « Tak-

kola » d'après le *Milindapañha*, où il est mentionné qu'un émissaire envoyé par le « Funan » (Cambodge de la période pré-Angkor) en Inde au III^e siècle apr. J.-C. a embarqué à Takkola. Le nom chinois de Toujuli a été identifié avec Takkola et Juli pourrait correspondre au « Koli » de Ptolémée. De nombreux spécialistes considèrent, mais sans en avoir véritablement la preuve, que Takkola ne fait qu'une avec la ville actuelle de Takuapa, sur la côte occidentale de l'isthme de Kra en Thaïlande méridionale.

Au sud de Takuapa, sur la côte occidentale, se trouve un site célèbre appelé Kuan Lukpat ou Klong Thom, dans la province de Krabi. Le site témoigne de contacts maritimes précoces avec l'Inde et avec des régions plus à l'ouest. On y a découvert un sceau ovale en pierre portant une inscription en brāhmī nord-indien et datant de la période du I^{er} au III^e siècle apr. J.-C. Un certain nombre d'anneaux en cornaline ont également été retrouvés à Kuan Lukpat : l'un d'eux, représentant Persée tenant la tête de Méduse, est semblable à celui découvert à Śrīkṣetra et décrit plus tôt dans ce chapitre. Un autre anneau montre la déesse de la paix et de la prospérité tenant dans une main la corne d'abondance et dans l'autre un rameau d'olivier. D'après le style du vêtement porté par la déesse, on suppose que l'anneau remonte au règne de l'empereur romain Marc Aurèle (138-180 apr. J.-C.). En outre, de nombreuses perles de verre originaires d'Asie occidentale ont été trouvées dans cette région.

Plus au sud, des objets indiens et « romains », dont des perles, ont été découverts à Kota Tinggi (Johor). Le Kedah et le Perak abritent les plus anciens vestiges archéologiques et épigraphiques plaçant clairement la péninsule malaise dans la période historique.

Les récits chinois d'un royaume du delta du Mékong appelé « Funan », qui prospère entre le II^e siècle et la fin du VI^e siècle apr. J.-C., mentionnent une principauté portant le nom de Jinlin dans le centre de la Thaïlande. Cette principauté devient un territoire vassal du « Funan » après sa conquête par un certain Fan Shiman (certains chercheurs pensent qu'il s'agit du roi Sri Mara de l'inscription de Vo-can). Au vu des similitudes entre les objets retrouvés au centre de la Thaïlande, notamment à U Thong et à Nakhon Pathom, et ceux trouvés au port d'Oc-èo, il est probable que Jinlin se situe sur le fleuve Tha Chin dans les provinces actuelles de Suphanburi et de Nakhon Pathom. Jinlin constitue probablement un royaume important de commerçants au III^e siècle apr. J.-C., puisque parmi les objets découverts à U Thong se trouvait une pièce de monnaie romaine à l'effigie de l'empereur Victorinus (269-270 apr. J.-C.).

L'important port d'Oc-èo, mentionné plus haut, constitue probablement un grand centre dès le II^e siècle apr. J.-C. Situé sur la pointe de Ca Mau, près de la côte du golfe de Siam auquel il est relié par un large canal, il prospère pendant plusieurs siècles et devient le principal emporium de la région. Les

fouilles de ce site ont mis au jour des importations en provenance de Chine, d'Inde et d'Asie occidentale. Parmi les découvertes les plus anciennes, il faut mentionner les fragments d'un miroir en bronze datant de la dynastie des Han postérieurs en Chine (II^e siècle apr. J.-C.) et deux médaillons romains, l'un frappé lors du règne d'Antonin le Pieux (138-161 apr. J.-C.), l'autre durant celui de Marc Aurèle (161-180 apr. J.-C.). La paléographie donne à penser qu'un certain nombre de sceaux et d'anneaux portant des inscriptions en brāhmī et découverts à Oc-èo appartiennent vraisemblablement à la même période. Néanmoins, comme l'histoire de ce port se poursuit bien après 300 apr. J.-C., elle sera étudiée plus en détail au chapitre 21.

Un autre ensemble de sites bénéficiant d'un accès facile à la rive orientale du golfe de Siam et se développant entre la fin de la préhistoire et la période historique de Dvāravātī se situe dans la province de Prachinburi. Parmi les plus importants figurent Muang Phra Rot, une ville entourée de douves dans le district de Sri Mahabho, et Sa Morakot, dans le district de Khok Peep. Beaucoup d'objets archéologiques qui y ont été découverts ressemblent à ceux de Nakhon Pathom et de U Thong, sur la rive opposée du golfe de Siam. Il s'agit notamment d'ornements en or, de verre, de perles d'agate et de cornaline, de perles ocellées probablement originaires d'Asie occidentale et d'objets en bronze. À Sa Morakot, l'influence bouddhique antique a pu être prouvée, notamment grâce à la découverte d'une paire d'empreintes de pieds, dont chacune figure la Roue de la loi (*dharmacakra*) avec un rond central dont part une sorte de croix, et qui sont gravées en bas-relief en latérite. Ces empreintes appartiennent sans doute au Bouddha (*śrīpāda*) ; elles peuvent être comparées à des empreintes indiennes à Amāravātī, en Andhra Pradesh, qui datent du II^e siècle apr. J.-C.

Dans l'ancien Champa, qui correspond plus ou moins à la partie méridionale de l'actuel Viet Nam (au sud de Huê), on trouve quelques données archéologiques qui relèvent sans doute de la période traitée ici. Elles seront cependant étudiées dans le chapitre suivant.

Les principaux éléments archéologiques analysés dans ce chapitre montrent que, à la fin du III^e siècle apr. J.-C., l'Asie du Sud-Est est devenue un carrefour important entre l'Orient et l'Occident. Ptolémée, dans ses écrits datant de la seconde moitié du II^e siècle apr. J.-C., cite un nombre considérable de toponymes concernant l'Asie du Sud-Est, dont certains sont assurément d'origine sanskrite. D'autres noms géographiques de cette région peuvent être trouvés dans des épopées indiennes (notamment le *Rāmāyaṇa*, qui date principalement des premiers siècles de l'ère chrétienne) ; certains textes pâli de la même époque, tels que le *Niddesa*, attestent l'existence de relations entre l'Asie du Sud et l'Asie du Sud-Est durant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne. En outre, on trouve des références aux pays du Sud-Est asia-

tique dans les annales des dynasties chinoises. La période entre 300 av. J.-C. et 300 de notre ère est essentielle, car c'est alors que les fondations des États ultérieurs de cette région sont posées ou préparées. Ces évolutions seront étudiés dans le chapitre suivant.

BIBLIOGRAPHIE

- BELLWOOD P. 1979. *Man's conquest of the Pacific : the prehistory of Southeast Asia and Oceania*, New York.
- 1985. *Prehistory of the Indo-Malaysian archipelago*, Sydney.
- BERNET KEMPERS A. J. 1988. *The kettledrums of Southeast Asia. Modern quaternary research in Southeast Asia*, vol. X, Rotterdam/Brookfield.
- BESACIER L. 1972. *Le Vietnam : de la préhistoire à la fin de l'occupation chinoise*, Paris.
- CASPARIS J. G. (DE), MABBETT I. W. 1992. Religion and popular beliefs of Southeast Asia before c. 1500. Dans : Tarling N. (dir. publ.), *History of Southeast Asia*, vol. I, Cambridge, p. 276-341.
- COEDÈS G. 1971. *The indianised states of Southeast Asia*, Vella, W. F. (dir. publ.), Cowing S. B. (trad.), Honolulu.
- COLANI M. 1935. Mégalithes du Haut-Laos. *Publications de l'école française d'Extrême-Orient*, n° 25, 26.
- FOX R. 1970. *The Tabon cave*, Manille.
- FRANCISCO J. R. 1988. Selected essays on Mindanao art and culture, *Mindanao Journal* XIV, 1-4 (University Research Center, Mindanao State University, Marawi City, Philippines).
- GORMAN C., CHAROENWONGSA P. 1976. Ban Chiang : mosaic impressions from the first two years. *Expedition*, vol. XVIII, n° 4, p. 14-26.
- HALL K. R. 1992. Economic history of Southeast Asia before c. 1500. Dans : Tarling N. (dir. publ.), *History of Southeast Asia*, vol. I, Cambridge, p. 183-275.
- HEEKEREN H. R. (VAN). 1958. *The bronze-iron age of Indonesia*, La Haye, Verhandeligen Koninklijk Instituut.
- HIGHAM C. 1989. *The archaeology of mainland Southeast Asia : from 10,000 BC to the fall of Angkor*, Cambridge (Cambridge World Archaeology).
- HOOP A. N. J. (VAN DER) 1932. *Megalithic remains in South Sumatra*, Bandung.
- JACQ-HERGOUALC'H M. 1992. *La civilisation de ports-entrepôts du Sud-Kedah (Malaysia), V-XIV^e siècle*, Paris.

- JANSE J. M. 1958. *The ancient dwelling site of Dong Son (Thanh-Hoa, Annam), archaeological research in Indo-China*, vol. III, Cambridge, Massachussets.
- KRAIRIKSH P. 1987. *A guide to the art and antiquities in Thailand*, Bangkok.
- PARMENTIER H. 1924. *Bulletin de l'école française d'Extrême-Orient*, vol. XXIV, p. 325-343.
- PHAM HUY THONG. 1990. *Dong Son drums in Vietnam*, Japon.
- SARAYA D. 1989. *(Sri) Dvaravati : the initial phase of Siam's history*, Bangkok (en thaï avec un résumé en anglais).
- SLAMET-VELSINK, I. E. 1986. *Emerging hierarchies. Processes of stratification in the Indonesian archipelago*, thèse de doctorat, Leiden.
- SMITH R. B., WATSON W. (dir. publ.). 1979. *Early South East Asia : essays in archaeology, history and historical geography*, Kuala Lumpur.
- SOEJONO R. P. 1966. *Gilimanuk, an early-metal age settlement ; a preliminary report on an archaeological excavation*, XIth Pacific Science Congress, Tokyo.
- 1972. The distribution of types of bronze axes in Indonesia. *Bulletin of the Archaeological Institute of the Republic of Indonesia*, n° 9.
- SOLHEIM II W. G. 1960. Jar burial in the Babuyan and Batanes islands and in the Central Philippines. *Philippines Journal of Science*, vol. LXXXIX, p. 115-148.
- SORENSEN P. 1979. *The Ongbah cave and its fifth drum. Early South East Asia : essays in archaeology, history and historical geography*. Smith R. B., Watson W. (dir. publ.), New York et Kuala Lumpur.
- UNESCO. 1978. *Bronze culture in Asia : an archaeological study on bronze in East and Southeast Asia. Reports and papers submitted at the UNESCO symposium on bronze culture, Bangkok 1976*, Téhéran, Asian Cultural Documentation Centre.
- VAN DE VELDE P. 1984. *Prehistoric Indonesia. A reader*, Verhand. Kon Inst. 104, Dordrecht-Cinnaminson.
- YOULD C. 1975. *Ban Chiang prehistoric cultures*, Thompson S. Scandlen, M. (trad.). Bangkok, Fine Arts Department.

21

L'Asie du Sud-Est de 300 à 700 apr. J.-C.

Srisakra Vallibhotama et Dhida Saraya

Voir les illustrations 120 à 125

La période s'étendant d'environ 300 à 600 apr. J.-C. correspond à la protohistoire de l'Asie du Sud-Est dans la mesure où nous disposons, outre les données archéologiques, de plusieurs sources écrites comprenant des inscriptions anciennes et des observations étrangères, principalement chinoises mais aussi indiennes, grecques et romaines, qui peuvent fournir des informations sur l'histoire scientifique et culturelle de la région. Les termes *Suvarṇabhūmi* et *Suvarṇadvīpa* employés par les auteurs indiens, *Chryse Chersonesos* (Péninsule dorée) par les Grecs et *Jinlin* par les Chinois signifient tous « Terre de l'or ». Divers royaumes (Funan, Langyaxiu, Banpan et Lin-Yi entre autres) sont mentionnés dans des sources chinoises se rapportant aux premiers siècles de l'ère chrétienne, tandis que les Grecs, en particulier dans le *Périple* et la *Géographie* de Ptolémée (I^{er} et II^e siècles apr. J.-C.), nous donnent des indications concernant entre autres l'emporium de Takkola, sur la côte est de la péninsule malaise, et Iabadiou, l'île de Java. L'Asie du Sud-Est a sans aucun doute été intégrée à un réseau commercial interrégional au sein duquel elle est devenue un lien important dans les relations entre l'Orient et l'Occident.

Jusqu'au milieu du XX^e siècle, l'Asie du Sud-Est antique était encore principalement étudiée grâce à des documents étrangers. Par conséquent, toutes les avancées politiques et culturelles étaient attribuées à l'indianisation et (en particulier pour le Viet Nam) à la sinisation. On a même pensé que la formation des États de la région était le fait de brahmanes, de princes et de commerçants indiens qui, en épousant des jeunes filles d'Asie du Sud-Est, devenaient des relais à partir desquels l'influence indienne se diffusait progressivement. Cette conception a maintenant été globalement abandonnée.

On pense désormais que de nombreuses zones de l'Asie du Sud-Est se sont déjà constituées en chefferies et en petits États au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne. Les dirigeants locaux, entrés en contact avec les étrangers principalement par le biais du commerce, ont été attirés par certains éléments de la civilisation indienne, qu'ils ont adoptés par la suite en les adaptant à leurs besoins. C'est de cette façon que de petites chefferies ont pu évoluer vers des États indianisés en apparence semblables à ceux du sous-continent indo-pakistanaï. En d'autres termes, c'est l'Asie du Sud-Est elle-même qui a donné l'impulsion conduisant à la transformation de ces chefferies en véritables États.

En ce qui concerne la sinisation, le processus est totalement différent. Celle-ci s'est limitée au nord du Viet Nam, qui a été conquis et dans une certaine mesure colonisé par les Chinois avant même la période étudiée, avec pour conséquence l'introduction d'un système bureaucratique chinois en accord avec les préceptes confucianistes. Celui-ci restera en vigueur même après l'indépendance du Viet Nam au ^xe siècle apr. J.-C. En dehors du nord du Viet Nam toutefois, l'influence culturelle chinoise est très limitée.

Au début de la période abordée, la répartition ethnique des peuples est très différente de celle que nous connaissons aujourd'hui, en particulier en Asie du Sud-Est continentale. Dans la majeure partie du sud du Myanmar et de la Thaïlande, les Môn (apparentés aux Khmers du Cambodge) prédominent, tandis que le centre du Myanmar est en grande partie habité par les Pyu, liés aux Birmans mais très différents de ces derniers, qui sont essentiellement concentrés dans la partie la plus septentrionale du pays. Les Thaïs restent quant à eux dans les confins septentrionaux du pays, auquel ils ont donné leur nom, et sont principalement établis dans l'actuel Yunnan. Pour ce qui est des Khmers, ils sont fixés non seulement dans le Cambodge actuel, mais également dans certaines parties de l'est de la Thaïlande et dans le delta du Mékong. Comme les Birmans, les Viêt sont encore cantonnés dans la partie nord du pays éponyme, tandis que toute la zone côtière, depuis le col des Nuages jusqu'à la limite nord du delta du Mékong, est peuplée principalement par les Chams, dont la langue constitue une sorte d'intermédiaire entre la famille austronésienne (qui englobe presque toutes les langues d'Indonésie et des Philippines) et le groupe môn-khmer. Tout au long de l'histoire antique de l'Asie du Sud-Est continentale, il existe des preuves claires d'une expansion progressive en direction du sud, qui prend cependant des formes différentes dans diverses parties de cette région.

Dans les zones maritimes d'Asie du Sud-Est, qui incluent les États actuels d'Indonésie, de Malaysia, de Singapour, de Brunei et des Philippines, les évolutions ethniques sont moins prononcées, sans être toutefois totalement absentes. On sait peu de choses de la population qui occupe la péninsule malaise pendant la période considérée, car les rares inscriptions

connues antérieures à 700 apr. J.-C. sont toutes en sanskrit. Hormis les Orang Asli, décrits comme étant aborigènes dans la plupart des publications occidentales, la population est probablement composée principalement de personnes venues de l'extérieur, en particulier de Sumatra.

Tandis que l'Asie du Sud-Est continentale présente une mosaïque de groupes ethniques différents, qui ne se reflète que de façon très limitée dans les divisions politiques d'aujourd'hui, les zones maritimes, bien que comprenant plusieurs États, connaissent moins de divisions ethniques et linguistiques. Même si là aussi de nombreuses langues sont utilisées, elles appartiennent presque toutes à un seul grand groupe : celui des langues austronésiennes. Sur le plan culturel également, les différences ethniques semblent être bien moins prononcées, tout au moins jusqu'à ce que des influences extérieures ne se fassent nettement sentir. Ces influences, provenant en particulier d'Inde et de Chine, se limitent essentiellement à des zones situées le long ou à proximité des principales routes maritimes antiques, autrement dit à la partie occidentale de la région. Malgré la nature différente de ces influences, il existe en quelque sorte un « air de famille » entre toutes les cultures de la vaste zone maritime d'Asie du Sud-Est, ce qui n'est pas le cas sur le continent.

Cette diversité, bien plus prononcée en Asie du Sud-Est qu'en Chine ou même qu'en Inde, pose un épineux problème à l'historien qui tente d'envisager la région comme un tout. Bien sûr, ce type de problème ne se limite pas à l'Asie du Sud-Est, le spécialiste de l'Europe occidentale étant par exemple confronté à des difficultés semblables. Il n'existe qu'une méthode pour décrire l'évolution d'une région aussi hétérogène : la diviser en sections se rapportant chacune à une zone au sein de la région, mais également attirer l'attention sur les traits communs et les relations mutuelles. Telle est la méthode adoptée dans la présente étude.

L'ÉCRITURE ET L'INFLUENCE INDIENNE

Le facteur le plus important qui puisse expliquer les grands changements intervenus à partir du IV^e siècle apr. J.-C. est probablement l'introduction de l'écriture par le biais de l'influence indienne et, en ce qui concerne le Viet Nam, chinoise. Il existe des inscriptions sur pierre datant des IV^e et V^e siècles apr. J.-C., voire un peu antérieures, dans de nombreuses parties de la région, en particulier dans la péninsule malaise (dans l'État actuel de Kedah), dans la province de Java Ouest, à Kalimantan Est et sur la côte orientale de l'actuel Viet Nam (ancien Champa). Bien que l'alphabétisation ne concerne alors qu'une fraction minime de la population, son importance ne peut être sous-estimée. Contrairement au langage oral, les écrits n'ont pas de limite spatio-

temporelle. Ainsi, des textes rédigés sur d'autres continents il y a des milliers d'années n'ont rien perdu de leur pouvoir de communication. Par ailleurs, il est difficile de concevoir qu'un grand État n'utilise aucune forme d'écriture.

Avant le VII^e siècle apr. J.-C., toutes les inscriptions connues étaient rédigées en sanskrit et avec des caractères originaires de la côte orientale du sud de l'Inde, généralement appelés « pallava ». Ce n'est que peu avant la fin de la période considérée dans ce chapitre, que l'on commence à utiliser des langues d'Asie du Sud-Est à des fins officielles, en particulier le vieux malais (Sumatra), le vieux khmer (Cambodge), le vieux cham (Champa) et peut-être le vieux môn (Thaïlande), suivis peu après du vieux javanais (Java).

Tandis que l'écriture pallava est liée au sud de l'Inde, le sanskrit, qui ne présente pas d'affinité régionale, est utilisé dans tout le pays, en particulier dans les plus hautes sphères de la société indienne antique. Bien que de nombreuses parties de l'Asie du Sud-Est aient déjà atteint un niveau de civilisation élevé avant de passer sous l'influence de l'Inde, cela n'impliquait pas la connaissance de l'écriture ni l'utilisation d'une langue pouvant servir à des fins administratives. Cependant, ces deux éléments constituent des prérequis indispensables à la formation de véritables États. Le sanskrit est quant à lui déjà devenu un parfait outil d'expression pour tous les types d'activités bureaucratiques, littéraires et scientifiques. Par conséquent, il n'est pas surprenant que les dirigeants locaux l'adoptent après être entrés en contact avec la culture indienne au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne.

LES PREMIERS ROYAUMES DE L'ASIE DU SUD-EST MARITIME

Comme nous l'avons déjà mentionné, les plus anciens royaumes indians ont été fondés le long des principales routes maritimes. Si certains d'entre eux ont laissé de nombreuses inscriptions, d'autres ne sont connus que grâce aux observations chinoises. Bien que les informations fournies par les inscriptions soient en général très limitées, ces dernières sont d'une importance considérable dans la mesure où il s'agit de documents authentiques. En outre, les observations chinoises nous apportent certes de plus amples renseignements, mais sont difficiles à exploiter. Dans bien des cas, la transcription chinoise des toponymes relatifs à l'Asie du Sud-Est ne s'accompagne pas d'éléments permettant d'identifier avec précision la ville ou le royaume auquel ils font référence. De plus, les indications ne sont souvent pas de nature générale mais évoquent des curiosités qui ont frappé les visiteurs chinois, comme elles ont surpris les Occidentaux de nombreux siècles plus tard. Cependant, les observations chinoises nous livrent parfois des éléments très précis et par conséquent précieux.

Il convient ici de citer quelques exemples : un premier fondé exclusivement sur des inscriptions, puis deux autres connus uniquement grâce à des sources chinoises et, enfin, un dernier fondé sur une autre inscription.

À Kalimantan Est, sur un site appelé Muara Kaman, près de la rive de la Mahakam (à environ 160 kilomètres de l'actuelle Samarinda), on a retrouvé sept piliers de pierre portant des inscriptions en vers sanskrits gravés en caractères pallava de l'Inde du Sud (IV^e ou V^e siècle apr. J.-C.). Ces inscriptions relatent les actes d'un roi nommé Mūlawarman, qui organisait de grandes cérémonies rituelles et distribuait de précieux cadeaux, probablement à des brahmanes indiens. Il semblerait que ces rituels, décrits en des termes purement sanskrits, aient été en réalité des cérémonies de potlatch locales au cours desquelles le roi affichait sa majesté et sa munificence devant la population, vraisemblablement pour acquérir pouvoir et prestige parmi les tribus occupant cette partie de la grande île. À la fin de ces cérémonies, celles-ci étaient décrites sous forme de vers en sanskrit inscrits sur des piliers sacrificiels appelés *yūpa*. Le roi Mūlawarman se présente comme le petit-fils d'un certain Kundungga, dont le nom indique sans doute qu'il ne s'agit pas d'un Indien mais d'un chef local. Son fils et son petit-fils transforment apparemment sa chefferie en un royaume qu'ils organisent à l'indienne, un rôle prédominant étant assigné aux brahmanes instruits. Nous ignorons ce qui attire les brahmanes vers ce lieu isolé, mais certains ont suggéré que l'or retrouvé dans cette zone pourrait constituer ici un facteur important.

Bien que nous ne possédions pas d'informations postérieures jusqu'à la fondation du sultanat musulman de Kutai dans cette région, il est probable que le royaume perdure pendant des siècles après Mūlawarman. Dans d'autres parties de la région également, on assiste à l'émergence de petits royaumes aux alentours de la même période. Les sources chinoises nous fournissent un exemple de royaume indianisé dans la péninsule malaise, près de l'isthme de Kra. Elles donnent la description détaillée d'un royaume dont le nom est présenté comme l'équivalent chinois de « terre rouge ». L'intérêt de cette description réside dans le fait qu'elle montre la remarquable richesse de ce qui semble être un royaume insignifiant : « Il [le roi] réside dans la cité de Sengzhi, qui possède des triples portes espacées de plus de cent pas. Chaque porte est ornée de peintures d'esprits en lévitation, de bodhisattvas [futurs bouddhas] et d'autres êtres immortels ; des fleurs dorées et des cloches légères y sont accrochées. Plusieurs dizaines de femmes jouent de la musique ou portent des fleurs et des ornements dorés. Quatre hommes, vêtus à la manière des géants du *Jingang*, situés de part et d'autre des pagodes bouddhiques, se tiennent près de la porte. Ceux postés à l'extérieur ont des armes de guerre, ceux de l'intérieur tiennent des étoffes blanches dans le passage et remplissent de fleurs des filets blancs. Tous les bâtiments du palais

royal se composent de pavillons multiples dont les portes sont placées sur la façade nord. Le roi est assis sur un divan à trois niveaux, face au nord, et porte un vêtement de couleur rose, avec un chapelet de fleurs dorées et des colliers de diverses pierres précieuses.»

Plus loin, le texte mentionne des brahmanes et un certain nombre de fonctionnaires portant des titres indiens. Dans l'ensemble, il s'agit d'un exemple typique d'État indianisé, établi à un endroit stratégique de l'isthme de Kra, qui contrôle le commerce transpéninsulaire entre le détroit de Malacca et le golfe de Siam. Il ne fait guère de doute que les archipels proches de l'actuelle Singapour sont infestés de pirates avant la fondation de Śrīvijaya (fin du VII^e siècle apr. J.-C.), si bien que les marchands préfèrent un encombrant transport par portage au risque d'être dépouillés de tout ce qu'ils apportent. En nous fondant sur d'autres passages de cette description chinoise, nous pouvons raisonnablement conclure que ce petit royaume est organisé à l'indienne avec des fonctionnaires aux titres sanskrits. Cependant, il est clair que le royaume n'est pas hindou mais bouddhiste et constitue ainsi un exemple précoce d'expansion bouddhique en Asie du Sud-Est. D'autres observations chinoises, celles qui concernent le royaume de Dunsun, situé plus au nord de la péninsule, soulignent la présence de nombreux brahmanes indiens. Il est donc clair que le bouddhisme et l'hindouisme contribuent tous deux à l'expansion de la culture indienne. Toutefois, il faut souligner que rien n'atteste une quelconque conquête indienne en Asie du Sud-Est. D'après les sources dont nous disposons à l'heure actuelle, l'influence indienne semble reposer entièrement sur les activités de moines ou de laïcs bouddhistes ainsi que de brahmanes.

L'exemple suivant est particulièrement intéressant dans la mesure où il atteste les liens entre bouddhisme et commerce. Un pilier de Bukit Meriam, dans l'actuel Kedah, près de l'estuaire de la Sungai Muda, est décoré d'un magnifique *stūpa* accompagné de plusieurs inscriptions en caractères pallava du V^e siècle apr. J.-C. Ces inscriptions consistent en un vers sanskrit indiquant que l'« ignorance produit le karma, tandis que la connaissance ne produit aucun karma et empêche donc toute renaissance ». Cependant, l'élément le plus remarquable est la mention d'un capitaine de navire nommé Buddhagupta, qui fit ériger ce pilier afin d'exprimer sa gratitude pour un voyage sans incident ou pour s'assurer un retour sans danger (*siddhayātra*). Il s'agit peut-être d'un marchand indien qui allie son activité mercantile à une piété bouddhique, combinaison fréquente dans l'Inde antique.

Dans la province de Java Ouest également, un certain nombre d'inscriptions évoquent un important royaume plus ou moins contemporain des centres antiques de Kutai et Kedah (fin du IV^e siècle ou première moitié du V^e siècle apr. J. C). Le fait que ce royaume n'émerge pas dans le centre ou

l'est de l'île, principales régions d'épanouissement de la civilisation traditionnelle, mais dans l'ouest de celle-ci, qui a livré jusqu'ici très peu de données historiques antérieures au XIV^e siècle apr. J.-C. environ, représente un autre détail intéressant, mais pas surprenant.

Non loin de l'actuelle Bogor, à près de 60 kilomètres au sud de Jakarta, quelques inscriptions gravées dans la roche en caractères pallava ont été découvertes. Elles citent un roi puissant du nom de Purnavarman, qui y a fait inscrire des vers laudatifs. L'aspect le plus étonnant de ces inscriptions est qu'elles sont accompagnées de grandes empreintes de pieds. Trois inscriptions indiquent que ces empreintes sont celles de Purnavarman, souverain de Taruma. La quatrième est également associée à des empreintes, non pas celles du roi mais celles de son éléphant ! L'identification des empreintes comme étant celles du roi (ou de son éléphant) suit le texte des inscriptions en sanskrit. Ainsi, la courte inscription gravée dans la roche sur la Chi-Aruteun, à environ 15 kilomètres à l'ouest de Bogor, se présente sous la forme d'un vers en sanskrit (*śloka*) : «Au vaillant seigneur de la terre, l'illustre Purnavarman, [qui est] le souverain de la ville de Taruma, [appartiennent] les deux empreintes de pieds semblables à celles de Vishnou.»

Le nom de la ville ou du royaume (le sanskrit *nagara* possède en fait les deux significations) de Purnavarman, à savoir Taruma, survit sans doute à travers celui du Tjitarum, le plus grand fleuve de Java Ouest, qui prend sa source dans les montagnes proches de l'actuelle Bandung et se jette dans la mer de Java, au nord de l'actuelle Karawang. Le fait que cet endroit se trouve à environ 30 kilomètres à l'est du lieu de découverte de l'inscription la plus orientale de Purnavarman suggère que ce royaume n'est pas limité à une petite zone aux alentours de Bogor.

À l'ouest, Taruma s'étend probablement jusqu'au détroit de la Sonde, puisqu'une autre inscription, également gravée sur un rocher dans un cours d'eau, a été découverte non loin de la côte occidentale dans le sud de Banten. Par conséquent, le royaume de Purnavarman comprend certainement une grande partie de l'actuelle province de Java Ouest.

Le plus long texte de Purnavarman est inscrit sur une stèle retrouvée à Tugu, à quelques kilomètres à l'est de Tanjung Priok, le port de Jakarta. Il mentionne le creusement d'un « cours d'eau », autrement dit d'un canal de 10 à 12 kilomètres de long (dimension présumée). Cette inscription rapporte également que ces travaux ont duré 21 jours et en indique les dates précises de commencement et d'achèvement. On a beaucoup glosé sur la nature précise de ces travaux, qualifiés en des termes quelque peu obscurs sur cette inscription. Cette zone ayant été (y compris dans un passé récent) sujette à de graves inondations, c'est avec justesse que l'auteur de l'inscription conclut que l'objectif principal de Purnavarman en faisant creuser ce canal aurait été

de prévenir les inondations futures, rendant cette région sans danger pour l'agriculture et les habitations.

La signification des empreintes de pieds n'est pas très claire. Les empreintes du Bouddha, de Vishnou et d'autres dieux hindous sont bien connues dans les cultures indiennes et indianisées. Le culte des empreintes de pieds d'êtres humains, et *a fortiori* d'éléphants, est une tout autre question. Cela pourrait suggérer que Purnavarman se considère comme un dieu, mais ce concept de dieu-roi n'est pas confirmé par le texte de ses inscriptions. Le fait que les empreintes du roi soient comparées à celles de Vishnou n'est en lui-même probablement rien de plus qu'un artifice littéraire. Néanmoins, le culte des empreintes de pieds humains est attesté sur de nombreuses îles indonésiennes, en particulier la petite île de Nias, à l'ouest de Sumatra. Cela indique que, malgré le nom sanskrit de Purnavarman et l'utilisation de cette langue dans les inscriptions, le roi lui-même est sans doute un Indonésien profondément attaché à la culture ancienne de son pays, bien qu'il adopte de nombreux éléments de la civilisation indienne classique. La conclusion est semblable à celle résultant de l'analyse des inscriptions de Kutai : les Indonésiens, bien que soumis à une forte influence d'origine indienne, conservent en grande partie leur propre culture, enrichie d'éléments étrangers.

Nous disposons de données analogues, quoique moins détaillées, sur de nombreux autres États voyant le jour à peu près à la même période et situés le long des routes de navigation. Elles semblent suggérer une reconstitution plausible de la naissance des premiers royaumes. Dans le chapitre précédent, nous avons vu comment différents centres émergent dans diverses parties de la région avant même la période considérée. Entre ces centres, des communications s'établissent très tôt, comme en témoigne notamment la diffusion des timbales. Comme les mers et les détroits d'Asie du Sud-Est sont relativement calmes, de tels contacts ne posent pas de problèmes majeurs. L'impression générale est celle d'une époque de communications intenses entre le sous-continent indo-pakistanaï d'une part et l'Asie du Sud-Est d'autre part. Celles-ci conduisent, en particulier aux IV^e et V^e siècles apr. J.-C., à la propagation des grandes religions indiennes et de l'art de l'écriture ainsi qu'à l'avènement d'États indianisés.

LES PREMIERS ROYAUMES D'ASIE DU SUD-EST CONTINENTALE

Ces évolutions ne sont en aucune manière limitées à l'Asie du Sud-Est maritime. Au contraire, elles sont encore plus prononcées sur le continent, où elles se traduisent par l'émergence de quelques grands royaumes. La nais-

sance du premier royaume de l'actuel Cambodge, appelé « Funan » en transcription chinoise (le nom d'origine sur lequel se fonde la transcription chinoise est encore inconnu), remonte au moins au II^e siècle apr. J.-C. Les fouilles effectuées sur le site d'Oc-èò, près de la côte ouest de la pointe de Ca Mau, ont révélé les vestiges d'une ville rectangulaire reliée au golfe de Siam par un réseau de canaux. Cette datation (II^e siècle apr. J.-C.) est fondée sur la découverte d'une médaille romaine de l'empereur Antonin le Pieux (152 apr. J.-C.). Ce site a livré de nombreux autres éléments en provenance de Méditerranée, d'Inde et de Chine, qui témoignent de son importance considérable en tant que centre de commerce international.

Il existe à propos de la naissance du Funan une légende qui raconte comment un brahmane indien du nom de Kaundinya débarqua sur la côte de l'actuel Cambodge et prit possession du pays en lançant son javelot et en établissant le centre de son royaume à l'endroit où celui-ci s'était planté. Par la suite, il épousa la fille d'un chef local et devint ainsi le fondateur d'une dynastie qui régna sur le pays au cours des siècles suivants. Beaucoup pensent que cette légende est le reflet d'une véritable tradition historique, mais il pourrait tout aussi bien s'agir d'un mythe élaboré symbolisant l'avènement d'un royaume par l'union d'un pouvoir indigène et d'une culture étrangère. Des documents chinois nous ont procuré de nombreux renseignements sur l'histoire politique du royaume jusqu'à sa désintégration au début du VI^e siècle apr. J.-C., ainsi que sur les affaires économiques et le folklore. Les données chinoises nous fournissent en revanche peu d'informations concernant la culture du Funan. Cela est compensé, dans une certaine mesure, par quelques inscriptions en sanskrit assignables à la dernière période du royaume.

Ainsi, nous ne disposons d'aucun élément pour déterminer ne serait-ce que le nom d'origine du pays ou l'identité ethnique de la plupart de ses habitants. Cependant, en l'absence de toute indication contraire, il est probable qu'il s'agit de Khmers, comme cela est certainement le cas au VII^e siècle apr. J.-C., époque à laquelle remontent les plus anciennes inscriptions en vieux khmer dont nous disposons. Selon certains, le nom « Funan » est une transcription chinoise du terme khmer bien connu *phnom*, qui signifie « montagne ». Même si cela est exact, il n'est en rien erroné de conserver ce nom pour désigner le Cambodge d'avant le VII^e siècle de notre ère.

D'après les sources chinoises, le Funan est un État vaste et prospère qui contrôle pendant de nombreux siècles la zone côtière du golfe de Siam jusqu'à la partie nord de la péninsule malaise. Comme nous l'avons déjà mentionné brièvement, il existe quelques inscriptions remontant à la dernière période de l'empire. Elles apportent la preuve de l'importance ininterrompue de l'hindouisme, mais également du bouddhisme. Bien qu'aucun vestige de temple ou d'autre bâtiment religieux ne puisse être attribué au Funan,

il existe un certain nombre de représentations en pierre proches sur le plan stylistique de la sculpture gupta (VI^e siècle apr. J.-C. environ).

Le Funan décline dans la seconde moitié du VI^e siècle apr. J.-C. et se désagrège au début du siècle suivant, lorsqu'une nouvelle dynastie se rebelle dans le nord et/ou d'autres parties du royaume et fonde un État dont la capitale est Īsānapura. Avant de pouvoir étudier ces évolutions, il convient de s'intéresser à d'autres zones d'Asie du Sud-Est.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 20, la partie septentrionale de l'actuel Viet Nam est occupée par les Chinois depuis le début du III^e siècle av. J.-C. Pendant plus de deux siècles, la région jouit toutefois d'un degré d'autonomie considérable, mais, au I^{er} siècle av. J.-C., elle passe sous le contrôle direct de la Chine et se voit en partie colonisée par ses ressortissants. Bien que les Vietnamiens ne soient jamais assimilés et se révoltent fréquemment contre l'autorité chinoise, leur culture est fortement influencée : la littérature et l'art appartiennent tous deux à la sphère chinoise plutôt qu'à celle de l'Asie du Sud-Est.

Cependant, cela ne s'applique qu'à la partie nord du pays, y compris les bassins du fleuve Rouge et de la rivière Noire ainsi que la côte orientale jusqu'à la région de l'actuelle Da Nang. La partie méridionale du pays est constituée par le royaume indianisé du Champa après sa fondation en 192 apr. J.-C. (selon les Chinois, qui l'appellent « Linyi »). Cette situation engendre de nombreuses escarmouches à la frontière, qui est par conséquent instable. L'expansion des Viêt en direction du sud débute probablement tôt, mais sous la forme d'une pénétration pacifique voyant de petits groupes de colons viêt s'installer dans des zones inhabitées. Néanmoins, ce phénomène dure jusqu'au XVI^e siècle, lorsque l'État du Champa disparaît en tant que tel, même si sa population d'origine (les Chams) constitue encore une importante minorité dans l'actuel Viet Nam.

L'histoire du Champa de la fin du II^e à la fin du IV^e siècle apr. J.-C. ne nous est connue que par le biais des annales chinoises, qui traitent essentiellement du conflit le long de la frontière le séparant du Viet Nam occupé par les Chinois. Ceux-ci mentionnent les noms de nombreux rois chams mais, comme toujours, en transcription chinoise. Presque tous les noms commencent par *fan*, probablement la transcription de *varman* (mot sanskrit signifiant « armure, protection »), qui fait partie des noms de la plupart des dirigeants chams ultérieurs (et également de ceux de beaucoup d'autres dynasties d'Asie du Sud-Est).

La plus ancienne inscription (en sanskrit) de cette région est la stèle de Vo-can, près de l'actuelle Nha Trang, qui mentionne un roi nommé Sri Mara et qui fait l'objet de nombreux débats. L'écriture de cette inscription fragmentaire est indubitablement la plus ancienne de toutes les inscriptions connues en Asie du Sud-Est. Elle a été comparée avec l'inscription de Juna-

garh de Rudradaman, dans l'actuel Saurashtra (ouest de l'Inde), ou, de manière plus plausible, avec celle d'Īkṣvāku, en Andhra Pradesh (III^e siècle apr. J.-C.). Elle daterait ainsi du II^e ou du III^e siècle. Cependant, on pense que ce Sri Mara n'était pas un roi du Champa mais du Funan, qui aurait temporairement dominé cette partie méridionale du Champa.

En revanche, à partir du IV^e siècle, nous disposons d'inscriptions qui émanent indubitablement des souverains chams, en particulier dans la province de Quang Nam, au sud de l'actuelle Da Nang. Nombre d'entre elles appartiennent au site le plus remarquable du Champa, le cirque de Mi-son : une plaine étroite encerclée par des montagnes, un lieu sacré recelant quantité de vestiges de temples érigés au cours de plusieurs siècles. Parmi les inscriptions primitives, rédigées comme ailleurs en sanskrit, nous trouvons les premiers textes en vieux cham, qui pourraient dater du V^e siècle.

Il faut souligner qu'il s'agit de l'exemple le plus ancien d'utilisation d'une langue d'Asie du Sud-Est à des fins officielles, par contraste avec l'emploi exclusif du sanskrit dans toutes les autres parties de la région jusqu'au VII^e siècle apr. J.-C. Différents dialectes chams sont encore parlés dans certaines zones du sud du Viet Nam. La classification précise du cham reste sujette à controverse, mais il s'agit probablement à l'origine d'une langue austronésienne, très proche du vieux malais, mais rapidement influencée par ses voisines (le khmer et le viêt). L'aspect le plus important de l'utilisation précoce du cham est le fait qu'elle témoigne de la prise de conscience d'une identité ethnique, prérequis essentiel à la formation d'un véritable État.

Cette conscience apparaît également dans le culte d'un avatar de Shiva Bhadreśvara en tant que protecteur divin du royaume. Une inscription du roi Bhadravarman (cette fois-ci en sanskrit), provenant également de Mi-son et datée de la fin du IV^e siècle apr. J.-C., mentionne la fondation d'un lieu saint dédié à Bhadreśvara. Cet avatar de Shiva n'est pas représenté par une statue mais par un *liṅga*, à l'origine un phallus vénéré pour la fertilité en Inde et dans de nombreuses autres parties du monde, mais qui devient progressivement un symbole de Shiva, dieu suprême des sectes prédominantes de l'hindouisme en Asie du Sud-Est. On pense que l'énergie créatrice symbolisée par le *liṅga* était assimilée à l'essence subtile (*sūkṣma-śarīra*) du roi, qui était ainsi élevé au-dessus de la plupart des autres êtres sans toutefois être considéré lui-même comme une divinité. Bien que Bhadreśvara soit le plus ancien exemple connu de cette idéologie royale, nous trouvons également trace de ces idées dans d'autres parties d'Asie du Sud-Est, notamment au Cambodge, où s'est développé le concept de *devarāja* (« dieu-roi »), et à Java Ouest, où un *liṅga* était aussi vénéré en tant que protecteur divin de l'État. Ces indices remontent cependant à la seconde moitié du VIII^e et au début du IX^e siècle et se situent donc hors du cadre de ce chapitre. Il est néanmoins important de comprendre que la conception de *liṅga* royal naît dans l'ancien Champa.

Tout comme au Cambodge, le culte de Shiva prédomine dans l'ancien Champa, mais le bouddhisme y joue également un rôle important. L'une des plus anciennes représentations du Bouddha en Asie du Sud-Est, la grande statue de bronze de Dong Duong (non loin de Mi-son), avait été datée du II^e ou du III^e siècle apr. J.-C. en raison de sa proximité stylistique avec l'art d'Amarāvati, dans l'est de l'Inde. Des recherches plus récentes ont cependant démontré qu'elle devait être associée aux statues du Bouddha du Sri Lanka et par conséquent considérée comme postérieure de deux siècles à la date initialement proposée. Quoi qu'il en soit, elle appartient à l'ancien Champa et atteste ainsi la présence du bouddhisme dans ce pays. Cette représentation ne semble par ailleurs pas représenter le Bouddha historique mais un bouddha plus ancien, Dīpaṅkara, qui, censé contrôler les vagues, était souvent vénéré par les marins qui transportaient son effigie lorsqu'ils traversaient l'océan. Cela implique que le grand Bouddha de Dong Duong n'a probablement pas été fabriqué sur place mais a été importé, sans doute du Sri Lanka.

Au début de la période considérée, la région de l'actuel Myanmar est habitée par un certain nombre de peuples ou de tribus différents. Les Birmans (terme par ailleurs employé pour tous les ressortissants de l'actuel État de Myanmar, également habité par des minorités parlant d'autres langues que le birman) sont fixés dans la partie nord du pays, tandis que les zones centrales et les plus méridionales sont peuplées par les Pyu et les Môn, comme nous l'avons vu précédemment. Bien que certaines des anciennes villes pyu, telles que Beikthano et Halin, soient susceptibles de remonter aux premiers siècles de l'ère chrétienne, l'histoire et la culture véritables de cette partie de l'Asie du Sud-Est restent encore légendaires. Ce n'est qu'à partir des VI^e et VII^e siècles que nous disposons d'éléments plus fiables.

Enfin, l'histoire des Philippines pendant cette période est totalement vierge, ce qui ne veut bien sûr pas dire que la population de ces îles, comme celle de la partie orientale de l'archipel indonésien, est à l'époque composée de sauvages ; cela signifie simplement que les habitants des Philippines n'ont laissé aucune trace écrite. La découverte récente sur l'île de Luçon d'une charte sur plaque de cuivre datant de 900 apr. J.-C. prouve qu'il est risqué de fonder une quelconque conclusion sur la simple absence de sources écrites. Il faut souligner que seule une proportion minime des documents anciens nous est parvenue. Par conséquent, il est tout à fait possible que la société bien organisée et alphabétisée qui transparaît dans la charte mentionnée plus haut existe déjà depuis plusieurs siècles. Cependant, en l'absence de tout document, cela n'est que pure conjecture.

En conclusion, nous pouvons affirmer que cette période historique ancienne, antérieure à la fin du VI^e siècle apr. J.-C. environ, est caractérisée par l'émergence d'un certain nombre de royaumes fortement influencés par

les civilisations bien plus anciennes de l'Inde et, dans une moindre mesure à l'exception du Viet Nam, de la Chine. La plupart de ces centres antiques sont situés le long des principales routes de navigation d'Asie du Sud-Est. Peu de grandes civilisations sont nées isolées. En général, elles n'ont pu voir le jour que par l'intermédiaire de contacts avec d'autres peuples ayant déjà atteint un certain degré de civilisation. Cela n'apporte qu'une réponse partielle à la question suivante : pourquoi les grandes civilisations se sont-elles développées dans certaines régions et non dans d'autres tout aussi idéalement situées le long d'anciennes routes commerciales ? Dans une certaine mesure, cela a été le fait de facteurs purement géographiques. Ainsi, on constate que les bateaux naviguant depuis la côte orientale de l'Inde du Sud, poussés par la mousson d'ouest, longeaient la pointe septentrionale de Sumatra et atteignaient la terre ferme sur la côte occidentale de la péninsule malaise près de l'isthme de Kra et des actuels États malais de Kedah et Penang. Cela peut expliquer l'apparition d'États indianisés dans cette région, mais cela ne justifie pas le fait que ce phénomène ne se soit pas matérialisé dans le nord de Sumatra pendant cette période. Nous pouvons uniquement conclure que les chefs dirigeant les zones côtières du nord de Sumatra n'étaient apparemment pas conscients des occasions qui se présentaient, tandis que d'autres savaient les saisir. Nous arrivons ici au stade où l'histoire ne peut fournir aucune réponse tranchée.

ÉVOLUTIONS MAJEURES ENTRE LA FIN DU VI^e SIÈCLE ET ENVIRON 700 APR. J.-C.

Cette période est marquée par d'importants changements. De manière générale, on peut affirmer que les évolutions amorcées dans la seconde moitié du VI^e siècle conduisent à la naissance de plus grands États qui vont dominer la région pendant plusieurs siècles. Le Royaume pyu du centre du Myanmar méridional, le royaume môn de Dvāravatī (sud de la Thaïlande) et le royaume khmer d'Īśānapura modifient le paysage politique et culturel de l'Asie du Sud-Est continentale, tandis que l'avènement de Śrīvijaya dans la seconde moitié du VII^e siècle apr. J.-C. réunit la majeure partie de l'ouest de l'Indonésie et le sud de la péninsule malaise au sein d'une même sphère. Cette division politique de l'Asie du Sud-Est prévaut dans la région pendant plusieurs siècles et, malgré des évolutions significatives vers le début du II^e millénaire, reste globalement inchangée jusqu'au XIII^e siècle. Les États plus grands qui voient le jour au début de cette période améliorent les moyens de communication, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la région, établissant notamment des relations plus étroites avec l'Asie du Sud (le sous-continent indo-pakistanaï et le Sri Lanka) ainsi qu'avec la Chine. À mesure que les

cours royales acquièrent un plus grand pouvoir, elles mettent en place un mécénat qui bénéficie à l'art et à l'architecture ainsi qu'aux travaux d'érudits. Ces clivages politiques majeurs créent en outre d'importantes entités à l'intérieur desquelles ont lieu des avancées sociales et culturelles.

Avant la fin du VI^e siècle, nous disposons de très peu de témoignages concernant l'art et l'architecture. Les générations précédentes d'archéologues pensaient que les statues du Bouddha dans le style dit Amarāvati, retrouvées dans différentes parties de la région, remontaient aux premiers siècles de l'ère chrétienne. On a supposé la même chose concernant quelques statues « primitives » de Vishnou, sur lesquelles le dieu est représenté en bas-relief et dans une attitude rigide (comme la statue de Vishnou à quatre bras retrouvée à Cibuaya, sur la côte septentrionale de Java Ouest). Dans les deux cas cependant, on s'accorde désormais à dire que toutes ces statues ne sont pas antérieures au VII^e siècle.

Au début de ce chapitre, il a déjà été brièvement mentionné que des évolutions importantes peuvent être observées vers la fin du VI^e et au cours du VII^e siècle. Il est vrai que même les inscriptions les plus anciennes découvertes dans diverses parties de la région (celles que l'on peut dater entre les IV^e et VI^e siècles), toutes rédigées en caractères pallava, présentent des différences paléographiques mineures, mais sans fondement local évident. Cependant, vers le VII^e siècle, certaines régions développent leurs variantes locales particulières. Au fil du temps, ces différences s'accroissent et donnent naissance à des écritures distinctes, avec par exemple les caractères pyu anciens, javanais anciens (on parle également souvent d'écriture *kawi*) et khmers anciens. L'origine d'une inscription du V^e siècle apr. J.-C. est impossible à déterminer en se référant uniquement aux caractères ; en revanche, pour une inscription du VII^e siècle apr. J.-C., cela ne présente pas de réel problème.

Il en va de même pour la langue. Par contraste avec l'utilisation exclusive du sanskrit à des fins officielles avant la fin du VI^e siècle, des langues proto-régionales commencent à être employées au VII^e siècle, souvent en association avec le sanskrit et toujours sous sa forte influence, en particulier du point de vue du vocabulaire. L'utilisation de langues régionales comme le vieux malais, le vieux môn, le vieux pyu, le vieux khmer et, un peu plus tard (au VIII^e siècle), le vieux javanais témoigne d'une prise de conscience croissante de l'identité locale. De plus, l'emploi de dates précises pendant l'ère śaka, qui débute en 78 apr. J.-C., indique clairement que les peuples d'Asie du Sud-Est commencent à accorder de l'importance au fait de fixer dans le temps les événements et les édits.

Dans l'étude qui suit, nous prêterons attention aux conséquences de ces changements dans chaque région.

L'ASIE DU SUD-EST MARITIME

Les évolutions intervenues à Sumatra revêtent une importance particulière. Dans le sud de l'île, les sources chinoises mentionnent un royaume appelé Gantuoli, que l'on a tenté à plusieurs reprises d'identifier. Phonétiquement, il est peut-être associé au nom Kendari dans le sud des Célèbes, mais cela est très peu probable car aucune antiquité préislamique n'a été retrouvée dans cette partie de l'archipel. Cependant, on a connaissance d'une référence chinoise tardive à la ville de Palembang (sud de Sumatra), qui serait la capitale du Guantoli, puis celle de Śrīvijaya. À en croire cette tradition, il existe un royaume bouddhiste (on raconte que le roi s'est converti au bouddhisme après un rêve) au VI^e siècle et au début du VII^e siècle.

Vers le milieu du VII^e siècle, les annales chinoises révèlent la présence d'un autre royaume au nom célèbre : Malayu. Ici, l'identification ne fait aucun doute : la capitale est située à l'emplacement ou à proximité de l'actuelle Jambi. Malayu envoie à plusieurs reprises des ambassades à la cour chinoise et est également mentionné dans le fameux récit du pèlerin bouddhiste chinois Yijing, qui visite le royaume à plusieurs reprises. Il s'y rend tout d'abord en 671, lorsque Malayu est apparemment un royaume indépendant, puis y retourne vers 690 et parle alors de « Moluoyou (Malayu) désormais devenu Shilifoshi (Śrīvijaya) ». La fondation de Śrīvijaya en 683 (ou peu de temps auparavant) constitue rétrospectivement un événement important, dans la mesure où elle marque la naissance d'un royaume qui deviendra rapidement l'un des plus grands empires médiévaux de la région.

Le nom même du royaume était encore inconnu il y a un siècle. Les transcriptions chinoises étaient interprétées différemment (souvent comme « Sribhoja »), tandis que, sur les inscriptions en vieux malais, le nom a ensuite été traduit par « Sa Majesté Vijaya ». C'est au grand spécialiste français George Coedès que revient le mérite d'avoir analysé toutes les occurrences du nom et prouvé qu'elles faisaient toutes référence à celui du royaume de Śrīvijaya. Ces arguments ont pour la plupart été acceptés. En revanche, l'autre conclusion de M. Coedès, selon laquelle (la capitale de) Śrīvijaya se trouvait sur le site de l'actuelle Palembang, c'est-à-dire sur la Musi (sud de Sumatra), n'a pas fait l'unanimité. Les arguments en faveur de cette localisation sont cependant solides. Les premières (VII^e siècle apr. J.-C.) inscriptions de Śrīvijaya ont toutes été découvertes à Palembang ou dans ses environs immédiats, tandis que les autres proviennent également du sud de Sumatra ou de l'île voisine de Bangka. L'une des plus longues inscriptions est en réalité une imprécation dirigée à l'encontre de toutes sortes de rebelles, en particulier les fonctionnaires détachés dans les différentes provinces, passibles de sévères châtiments s'ils se révoltaient contre l'autorité centrale.

Cette malédiction était probablement proférée contre ces fonctionnaires avant que ceux-ci ne prennent le chemin de leurs destinations respectives. La grosse pierre sur laquelle le texte est écrit a été découverte à la limite orientale de l'actuelle ville de Palembang, à proximité du site de la dernière résidence des sultans de Palembang (appelés Panembahan). La continuité que présentent souvent ces sites indiquerait que le centre de Śrīvijaya se situait également dans cette zone. Il paraîtrait évidemment logique qu'une telle imprécation se trouve près de la capitale.

Ces inscriptions du VII^e siècle (datant de 683, 684 et 686) sont toutes rédigées en vieux malais, premier stade connu du malais classique et de l'indonésien moderne. Il s'agit d'une langue officielle reprenant de nombreux mots d'origine sanskrite, souvent complétés par des préfixes et des suffixes austronésiens et parfois employés dans des sens différents de ceux que l'on connaît par le biais de la littérature sanskrite. Par conséquent, cette langue officielle a assurément connu certaines évolutions avant que ces inscriptions ne soient rédigées.

L'année précise de la fondation de Śrīvijaya est inconnue, mais il est probable que cet événement a lieu peu de temps avant les plus anciennes inscriptions, soit entre 650 et 675 apr. J.-C. Bien sûr, un tel royaume ne s'est pas fait en un jour. Il a été démontré de manière convaincante que la naissance de Śrīvijaya pouvait également être envisagée comme la conclusion d'une longue période de l'histoire de la navigation malaise. Les sources chinoises indiquent que les marins de Kunlun, probablement des Malais et des Chams, font commerce de nombreux types de marchandises entre différents ports de l'Asie du Sud et du Sud-Est. Comme nombre de ces ports proposent des marchandises semblables, une concurrence farouche se développe naturellement entre eux. Cela peut facilement donner lieu à des raids et autres types de conflits entre divers centres de commerce. Śrīvijaya, dont la capitale se trouve à l'emplacement ou dans les environs immédiats de l'actuelle Palembang, s'avère rapidement supérieur à ses concurrents et établit sa suprématie au début de la seconde moitié du VII^e siècle.

Les inscriptions anciennes de Śrīvijaya font parfois allusion à des combats et des expéditions mais ne fournissent presque aucun détail. Il y a un passage difficile à la fin de l'inscription de Kotakapur (côte nord-ouest de l'île de Bangka), qui dit en substance qu'elle a été est gravée dans la pierre à l'époque où la flotte de Śrīvijaya s'y arrête sur le chemin de la « terre de Java (*bhūmi javā*), qui ne rend pas hommage à Śrīvijaya ». On pense généralement que la flotte de Śrīvijaya fait alors route vers l'ouest de Java, où le royaume exerce une forme de suzeraineté jusqu'au XI^e siècle, mais on a récemment affirmé que cette *bhūmi javā* était peut-être située dans le sud de Sumatra (Lampung), à l'endroit de l'actuel village de Bumijawa. Cette théorie est difficile à soutenir, à moins qu'un élément ne nous indique que Bumi-

jawa est un nom ancien, et non une appellation donnée au village d'après ses occupants javanais du ^{xx}^e siècle.

L'origine de Śrīvijaya est très probablement associée à des conflits avec les anciennes puissances de la région. Les hostilités se poursuivent pendant un siècle ou plus, alors que le nouvel État impose son autorité à ses concurrents pour tenter d'obtenir le monopole commercial sur les voies navigables d'Asie du Sud-Est. Comme cette tentative implique nécessairement la relative sécurisation du détroit de Malacca et des zones voisines, elle bénéficie certainement de l'assentiment des États qui commercent intensivement dans cette région, notamment la Chine. Les relations amicales avec ce vaste pays sous les dynasties Tang puis Song semblent être une constante des siècles suivants. Pendant près de six siècles (jusqu'au milieu du ^{xiii}^e siècle), ces relations amicales se manifestent par des échanges réguliers de marchandises et des missions diplomatiques. À l'inverse des siècles précédents, pour lesquels les annales dynastiques chinoises et d'autres textes mentionnent de nombreux royaumes en Asie du Sud-Est maritime (apparemment situés dans la partie occidentale de la région), ces sources font rarement référence à d'autres royaumes que Śrīvijaya dans cette zone après la fin du ^{vii}^e siècle.

Śrīvijaya est avant tout une nation commerciale dont la prospérité, comme celle de Malacca au ^{xv}^e siècle, dépend de sa capacité à éliminer tout rival sérieux. Les navires reliant l'Asie du Sud (Inde et Sri Lanka) et de l'Est, en particulier la Chine, ont besoin d'un port sûr pour attendre le changement de mousson ; Śrīvijaya remplit cette condition. De plus, tant que cet État peut contraindre les petits centres à faire transiter leurs marchandises par son territoire plutôt que de les vendre directement à des commerçants étrangers, il dispose d'un moyen stable pour s'enrichir. Une source arabe tardive nous apprend que le roi de Śrīvijaya transforme les bénéfices provenant des taxes royales sur ce commerce en une imposante masse d'or dissimulée dans un bassin près de la résidence royale.

La portée exacte de l'autorité de Śrīvijaya au cours des premières décennies de son existence ne peut être déterminée. Son extension minimale est suggérée par les lieux de découverte de ses inscriptions, qui démontrent que le royaume comprenait le sud de Sumatra, y compris la zone de Lampung ainsi que la plaine de la Batanghari et l'île de Bangka. Cependant, avant la fin du siècle, Śrīvijaya a déjà étendu son autorité à la péninsule malaise. Un récit du pèlerin chinois Yijing, relatant la situation en 692 apr. J.-C., montre que Jiecha (autrement dit Kedah) est alors sous l'autorité de Śrīvijaya. Cette partie de la péninsule, qui constitue aujourd'hui l'un des États de la Fédération de Malaysia, n'était pas simplement une zone fertile propice à la riziculture, mais occupait également une position stratégique pour le contrôle de l'accès septentrional du détroit de Malacca. Pendant la majeure partie de son existence, Śrīvijaya possède des capitales jumelles : l'une à l'emplacement ou à

proximité de l'actuelle ville de Palembang (sud de Sumatra), l'autre dans l'actuel Kedah (péninsule malaise). Le nom de Kedah apparaît également dans sa forme sanskritisée (Kaṭāha).

Śrīvijaya constitue pendant de nombreux siècles une force stabilisatrice pour l'Asie du Sud-Est maritime. Cependant, il revêt avant tout une importance culturelle. De sa fondation à sa désintégration au ^{xiii}^e siècle, il est le plus grand centre du bouddhisme mahāyāna en Asie du Sud-Est, où la religion et le savoir bouddhiques sont florissants et attirent des pèlerins érudits de l'ensemble du monde bouddhiste (y compris du Tibet). Des pèlerins chinois, en particulier Yijing pendant le dernier quart du ^{vii}^e siècle apr. J.-C., nous fournissent une splendide description des installations disponibles dans la capitale de Śrīvijaya. De nombreux textes mahāyāna, souvent obscurs, ont été étudiés et expliqués par des moines érudits. Nous savons également que certains d'entre eux ont été traduits dans une langue austronésienne, probablement le vieux malais, qui faisait parfois office d'intermédiaire pour une traduction en chinois. En bref, il s'agit d'un grand centre bouddhiste comparable à Nālandā dans l'est de l'Inde.

Cependant, contrairement à Nālandā, Śrīvijaya n'est pas un grand centre artistique ou architectural. La ville actuelle de Palembang, où la plupart des spécialistes situent la capitale (supposition confirmée il y a quelques années par de nouvelles fouilles menées à Karang Anyar, à l'est de Palembang), est pauvre en bâtiments monumentaux, notamment en comparaison, par exemple, du centre de Java ou même de la zone de l'actuelle Muarajambi, à l'est de la ville de Jambi. Aucun grand *stūpa*, temple bouddhique ou autre monument important n'a été retrouvé dans la zone de Palembang, où même les sculptures bouddhiques sont rares. Les plus célèbres d'entre elles, les statues de bouddhas et de bodhisattvas de Bukit Seguntang, une colline située à l'ouest de Palembang, pourraient même appartenir à une période antérieure à la fondation de Śrīvijaya. On considère donc souvent que les souverains de Śrīvijaya préféraient contrôler la navigation à travers le détroit plutôt que d'ériger de grands monuments.

Ce jugement est peut-être en partie injuste envers ce grand empire. Il est vrai que les intérêts commerciaux constituent le fondement de la prospérité de Śrīvijaya, mais son renom lui vient essentiellement de son patronage de la culture bouddhique. L'absence — ou tout au moins la rareté — de grands monuments est peut-être essentiellement due au manque de main-d'œuvre. Contrairement à ce que l'on observe à Java, où, très tôt déjà, les plaines fertiles sont densément peuplées (les inscriptions témoignent du nombre surprenant de villages visiblement grands, par exemple dans les plaines de Kedu et Prambanan), la majeure partie de Sumatra est très peu habitée, en partie parce que les sols ne sont pas favorables à la riziculture irriguée (*sawah*), qui, à elle seule, peut subvenir aux besoins d'une population dense. De plus, cette

culture crée un réservoir de main-d'œuvre dans la mesure où elle nécessite peu de lourdes tâches pendant la majeure partie de l'année (les semis, le désherbage et autres activités sont traditionnellement dévolus aux femmes). Cette réserve de main-d'œuvre peut être utilisée pour la construction de grands monuments ; en revanche, là où elle n'existe pas, les activités culturelles sont plutôt orientées vers d'autres domaines, tels que la littérature et l'érudition.

De plus, le sud de Sumatra n'est probablement pas pauvre en monuments, comme on l'a autrefois pensé. Il existe des vestiges de bâtiments antiques dans différentes parties de l'actuelle Palembang. Cependant, on les trouve dans des parties de la ville où les fouilles sont presque impossibles en raison de la densité des logements ou de la taille des bâtiments. Partout où nous les observons, ils sont invariablement en briques (les roches naturelles se prêtant bien à la construction comme la latérite ne semblent pas présentes dans le sud de Sumatra, tout du moins dans la zone de l'actuelle Palembang). Même aujourd'hui, la main-d'œuvre est rare et donc coûteuse, freinant ainsi les fouilles de grande envergure.

Ces arguments ne sont pas invoqués ici dans le seul but d'invalidier la théorie selon laquelle la rareté des grands monuments serait due à l'attitude des souverains de Śrīvijaya, peu intéressés par la construction de monuments pour la postérité. En matière de sculpture, il faut souligner qu'il existe en fait de nombreuses statues d'une grande valeur artistique. Cependant, elles n'ont pas été fabriquées dans le sud de Sumatra mais plutôt (dans une certaine mesure) dans la zone de Jambi et surtout dans une partie de la péninsule malaise, en particulier dans le sud de la Thaïlande, aux environs de Nakhon Si Thammarat et Chaiya. Une inscription en sanskrit datée de 775 apr. J.-C. et probablement originaire du premier de ces sites prouve que cette partie de la péninsule est à cette époque contrôlée par Śrīvijaya, et ce vraisemblablement jusqu'au XI^e siècle au moins (début du XIII^e siècle selon un texte chinois). L'art de Śrīvijaya représente en fait une période importante de l'art thaïlandais. Cependant, comme il remonte tout au plus au VIII^e siècle, il sort du cadre de ce chapitre. Il atteste surtout à quel point on doit se montrer prudent quand on évoque la rareté des œuvres d'art pouvant être attribuées à Śrīvijaya.

Enfin, il nous faut ajouter quelques mots sur la nature et l'importance du bouddhisme aux premiers temps de Śrīvijaya (VII^e siècle). L'une des inscriptions, la pierre de Talang Tuwo, dans l'ouest de Palembang, mentionne un verger que le roi consacre au bien-être de tous les êtres vivants. « Puissent tous les arbres plantés ici (cocotiers, arenga, arbres fruitiers, etc.) servir à fournir de l'eau et de la nourriture aux créatures assoiffées et affamées, hommes et bêtes, y compris les voyageurs. » Surtout, « puissent toutes les créatures, grâce à mes actes vertueux, obtenir des bénédictions et enfin

atteindre la perfection ! ». Voilà résumée la signification du vœu pieux prononcé par le roi à l'inauguration du parc. Ce vœu se présente sous la forme d'un *pranidhāna*, tel qu'il doit être formulé par un bouddhiste (*mahāyāna*) pieux qui entend suivre le cheminement d'un bodhisattva pouvant, à terme, le conduire à l'état de bouddha et au *nirvāṇa*.

Il s'agit là d'un bouddhisme purement *mahāyāna*, d'un type florissant dans l'est de l'Inde (Bihār, Bengale et une partie de l'Orissa) vers la même période. Il est assurément remarquable que le bouddhisme *mahāyāna* se soit diffusé aussi loin que le sud de Sumatra à une époque si ancienne. Bien que cette région semble constituer la limite de l'expansion du bouddhisme *mahāyāna* au VII^e siècle apr. J.-C., il existe également des éléments témoignant de son influence dans le sud de l'Inde, au Sri Lanka et au Myanmar, même si la plupart d'entre eux, dans la mesure où ils peuvent être datés, paraissent postérieurs (VIII^e et IX^e siècles). Ainsi, la diffusion du bouddhisme *mahāyāna* dans d'autres parties de l'Asie du Sud-Est doit peut-être être attribuée à l'influence du grand empire de Sumatra.

Les informations relatives aux autres régions de l'Asie du Sud-Est maritime sont très rares. Pour ce qui est du centre de Java, les Chinois relatent des histoires sur Heling, souvent mal transcrit par le passé par « Kalinga » ou « Keling », la transcription exacte étant probablement « Walaing » ou « Waleng », nom antique d'une zone située dans la partie méridionale de Java Centre, incluant le plateau de Ratu Boko. Les Chinois suggèrent certes qu'il existait un royaume bien organisé au centre de Java (ce qui ne serait pas vraiment surprenant), mais rapportent peu d'éléments ayant une valeur historique. La seule inscription qui puisse être attribuée à cette période est un vers en sanskrit gravé dans la roche près de sources jaillissant du flanc de l'un des volcans de Java Centre, sur un site appelé Tuk Mas. Outre l'inscription, un certain nombre de symboles (un trident et une conque, respectivement caractéristiques de Shiva et Vishnou) sont sculptés dans le roc. On pense qu'il s'agit d'un lieu d'ermitage. Si la date livrée par la paléographie (VII^e siècle) est fiable, cela prouve qu'une religion indienne non bouddhiste est également solidement établie à dans le centre de Java à cette époque.

Très peu de documents historiques sont disponibles concernant les autres parties de l'Asie du Sud-Est maritime, notamment les Philippines. Sur la grande île de Kalimantan (Bornéo), rien ne prouve l'existence d'autres royaumes que celui de Kutai, sur la Mahakam, près de la côte est de l'île. Un certain nombre de statues sculptées en assez bas relief, représentant essentiellement des divinités du panthéon hindou, ont été retrouvées dans une grotte non loin de Muara Kaman. Comme elles remontent à plusieurs siècles après l'ère de Mūlavarman, il ne fait aucun doute que les influences hindoues perdurent dans cette partie de l'île bien après le règne de ce roi. La grotte

dans laquelle ces statues ont été découvertes ne correspond certainement pas à leur emplacement d'origine : elles y ont très probablement été cachées en temps de guerre, peut-être pendant l'avancée de l'islam dans cette zone au XVI^e ou au XVII^e siècle, à l'époque où le sultanat de Kutai est fondé. Comme elles sont différentes sur le plan stylistique de celles trouvées ailleurs, elles sont difficiles à dater, mais il est peu vraisemblable qu'elles soient antérieures au IX^e siècle environ.

Quelques inscriptions ont également été retrouvées dans le sud-ouest de Kalimantan, dans la vallée du Kapuas, à quelques centaines de kilomètres de la côte. Ce sont toutes des inscriptions bouddhiques en sanskrit, comprenant notamment certaines formules telles que la célèbre *ye dharmā hetuprabhavā*, etc. Cependant, certains de ces *mantras* n'ont pas encore été identifiés. L'écriture de ces tablettes gravées est très semblable à celle des premières inscriptions de Śrīvijaya et suggère qu'elles sont presque contemporaines (dernières décennies du VII^e siècle). Rien ne prouvant l'existence d'un royaume indépendant dans cette zone, il semble très probable qu'elle a été englobée par Śrīvijaya dès le début de l'expansion de celui-ci. Sa situation géographique (à proximité de la principale route de navigation ralliant le sud de Sumatra à la Chine) en fait une base essentielle pour ce grand empire maritime.

L'ASIE DU SUD-EST CONTINENTALE AU VII^e SIÈCLE APR. J.-C.

Après la désintégration du premier royaume de l'ancien Cambodge, nommé Funan par les Chinois, un certain nombre de nouveaux États voient le jour. Les plus importants d'entre eux sont, d'ouest en est, Śrīkṣetra (dans le sud du Myanmar), Dvāravatī (dans le sud de la Thaïlande) et Īśānapura (au Cambodge et dans l'est de la Thaïlande), tandis que le Viet Nam et le Champa, dont l'histoire remonte à plusieurs centaines d'années avant le VII^e siècle (comme nous l'avons vu), poursuivent leur évolution sans connaître de changements significatifs. Par conséquent, nous insisterons principalement dans cette section sur les royaumes émergeant au VII^e siècle apr. J.-C. ou peu auparavant.

Śrīkṣetra

Si l'histoire de Śrīkṣetra est encore mal connue, des progrès considérables ont été accomplis ces dernières années. La capitale du royaume se situe dans le village actuel de Hmawza, à environ 10 kilomètres à l'est de l'actuelle Prome. Bien des tronçons du mur de briques entourant l'ancienne capitale et formant un cercle de près de 4 kilomètres de diamètre sont encore visibles,

au même titre que de nombreuses ruines de *stūpa*, temples et autres bâtiments antiques.

La population de ce royaume, le plus ancien connu dans l'actuel Myanmar, est constituée de Pyu, peuple apparenté aux Birmans. Au cours de cette période, ils occupent une grande partie du centre de la Birmanie méridionale, leurs principales villes étant, outre Śrīkṣetra, Halin, à environ 40 kilomètres au nord de Mandalay, et Beikthano, à l'ouest de Taungdwingyi. Il s'agit de villes relativement grandes, qui seront étudiées plus précisément dans la dernière section de ce chapitre.

Malgré la profusion d'inscriptions en sanskrit, pāli et pyu, notre savoir sur Śrīkṣetra présente encore d'importantes lacunes. Grâce à des inscriptions retrouvées sur des urnes près de Hmawza, nous connaissons les noms de trois rois se terminant tous par *-ikrama*. Ces urnes portent des dates comprises entre 35 et 80, que l'on attribue généralement à ce que l'on appelle la « petite ère śaka » ou « ère birmane » (également fréquemment utilisée en Thaïlande), débutant en 638 apr. J.-C. Dans ce cas, les rois dont les urnes ont été mises au jour sont décédés entre 673 et 718 ; ainsi, leurs règnes se sont déroulés au cours de la seconde moitié du VII^e siècle.

Les autres inscriptions ne livrent aucune donnée historique, mais présentent un intérêt pour notre connaissance de l'expansion du bouddhisme en Asie du Sud-Est continentale. Tandis que le bouddhisme dans les zones maritimes d'Asie du Sud-Est est exclusivement, ou essentiellement, mahāyāna (pas une seule inscription ou texte en pāli n'y a été mis au jour), le bouddhisme pyu est principalement theravāda. Certaines inscriptions, comme le texte gravé sur les tablettes en or de Maunggun, sont en réalité des copies de passages du canon pāli (*Tripiṭaka*), mais on a également retrouvé des preuves indiquant la présence du mahāyāna telles que les statuettes du bodhisattva Avalokiteśvara.

L'utilisation du pāli et la prédominance du theravāda reflètent clairement l'influence du Sri Lanka. Si la légende selon laquelle le grand érudit bouddhiste Buddhaghosa aurait passé les dernières années de sa vie dans le sud du Myanmar est peu crédible, elle témoigne de la place de choix accordée à cette époque aux relations culturelles entre le Sri Lanka et le Myanmar. Elle marque le début de la diffusion du theravāda en Asie du Sud-Est continentale.

La civilisation pyu revêt également un intérêt dans le domaine de l'architecture antique, dans la mesure où nous assistons à l'émergence de certains traits qui deviendront également caractéristiques des périodes suivantes. La forme du *stūpa* est typique, en ce que sa partie inférieure est allongée et ressemble ainsi à un cylindre. D'un point de vue économique, les Pyu semblent être le premier peuple d'Asie du Sud-Est à battre monnaie ; un nombre considérable de pièces d'argent figurant un trône sur une face et divers symboles sur l'autre suggère un dynamisme commercial.

La langue pyu a été déchiffrée grâce à une célèbre inscription quadrilingue sur roche, plus connue sous le nom d'inscription de Myazedi (1112), qui comporte des textes ayant la même signification en pâli, pyu, môn et birman. Bien qu'elle ait fourni la clé de la compréhension du pyu, la relative rareté des sources rédigées dans cette langue (qui semble disparaître, tout au moins à l'écrit, au XII^e siècle ou plus tard), constitue un obstacle à la résolution des problèmes restants.

Dvāravatī

S'il existe beaucoup plus d'écrits sur Dvāravatī, le royaume situé à l'est de Śrīkṣetra d'après une liste trouvée dans le récit du pèlerin chinois Xuanzang (qui voyage beaucoup en Asie du Sud mais ne visite aucune partie de l'Asie du Sud-Est), notre connaissance réelle de cet État est malgré tout à peine plus complète que celle de Śrīkṣetra. Néanmoins, contrairement à ce dernier, Dvāravatī a vu son nom survivre jusqu'à nos jours, puisqu'il fait partie des noms officiels des deux dernières capitales thaïlandaises : Ayuthia et Bangkok. Bien que le royaume semble perdurer jusqu'au XIII^e siècle (?), les références précises à Dvāravatī se limitent au VII^e siècle.

Outre le simple nom de ce royaume mentionné par Xuanzang, nous disposons sur lui de plusieurs autres indications remontant au VII^e siècle apr. J.-C. Dans le récit d'un autre pèlerin bouddhiste chinois qui visite plus d'une fois l'Asie du Sud-Est, à savoir Yijing, le nom de Dvāravatī est depuis longtemps reconnu dans sa transcription chinoise (Tuheluopoti), mais l'exactitude de ces identifications n'a été véritablement prouvée qu'après la découverte près de la côte méridionale de la Thaïlande, durant la seconde guerre mondiale, de deux médailles en argent mentionnant le souverain de Dvāravatī. Enfin, les ambassades de Dvāravatī sont citées dans les annales chinoises de la dynastie Tang entre 638 et 649.

Un certain nombre d'autres médailles de Dvāravatī ont également été mises au jour par la suite à U Thong et au nord de Lopburi : le royaume a dû être très vaste, bien qu'il soit impossible d'être plus précis. Au VII^e siècle, cette zone est peuplée principalement par les Môn (les Thaïs ne s'y installent pas avant le XIII^e siècle) ; ainsi, de nombreux spécialistes parlent de la culture môn de Dvāravatī. Les Môn jouent certainement un rôle important dans l'histoire de l'Asie du Sud-Est continentale, où ils fondent des royaumes à Hamsavati (Pegu) et Thaton (sud du Myanmar) au IX^e siècle ; ils deviennent puissants et influents dans tout le sud du Myanmar au XV^e siècle, sous le règne du roi Dhammaceti. En Thaïlande, nous disposons d'un nombre considérable d'inscriptions votives bouddhiques du XI^e siècle environ, rédigées en môn, dans l'antique Haripuñjaya (actuelle Lamphun) et ses environs. On pense généralement que le petit royaume établi là constitue une ramification tardive de Dvāravatī.

Par ailleurs, la structure et le matériau des *stūpa* retrouvés localement sont souvent simples. En outre, sur leur base ne figurent pas d'illustrations tirées des vies antérieures du Bouddha (*Jātaka*). À Nakhon Pathom, dont on pense qu'il s'agit du plus important centre bouddhique de Dvāravatī, nombre de grandes représentations en calcaire du Bouddha assis « à l'européenne » (c'est-à-dire les deux jambes au sol) ont été retrouvées. D'une grande valeur artisanale, elles portent l'empreinte du style gupta du nord de l'Inde (*Sār-nāth*). La plupart des bouddhas sont représentés avec les jambes superposées plutôt que croisées, reflétant ainsi l'influence d'Anurādhapura (Sri Lanka). Dans le bassin de la Mun et de la Si (plateau de Korat), où le bouddhisme dvāravatī s'est répandu au-delà des monts Petchabun, l'évolution locale de l'art dvāravatī se manifeste par la présence de pierres levées taillées en forme de pétales de lotus, sculptés et décorés de scènes tirées des *Jātaka* et de la vie du Bouddha. Cependant, sur de nombreux sites, elles sont ornées de symboles de bon augure tels que des vases contenant des fleurs (*pūrṇakumbha*), la Roue de la loi et le *stūpa*. Ces pierres levées sculptées se dressent généralement autour de tumulus sacrés ou de *stūpa*, faisant office de bornes frontières ; elles sont parfois érigées au milieu du tumulus et considérées comme l'objet sacré lui-même. On pense qu'elles reflètent une certaine continuité de la culture mégalithique qui prévalait dans cette région avant l'avènement du bouddhisme.

Dans la péninsule thaïlandaise, des traces de bouddhisme dvāravatī ont été découvertes sur la côte est, notamment à Chaiya, Surat Thani, Nakhon Si Thammarat, Songkhla et Pattani. Il s'agit essentiellement d'objets mobiles tels que des représentations en pierre du Bouddha et de petits bouddhas en impression sur des tablettes d'argile, enterrés dans les tumulus religieux ou dans les *stūpa* et les grottes. Ces impressions ne se limitent pas au VII^e siècle : elles perdurent au cours de périodes ultérieures, où elles sont encore plus répandues. Par exemple, à Phun Phin et Surat Thani, elles sont associées à des bouddhas et à des bodhisattvas proches du style javanais du IX^e siècle.

Si l'on s'intéresse maintenant aux vestiges de l'hindouisme et non plus du bouddhisme, on s'aperçoit que des éléments suggèrent que certaines formes d'hindouisme prévalent dans la péninsule thaïlandaise et dans la partie orientale de la vallée de la Chao Phraya avant la diffusion de l'art et de la culture Dvāravatī. En témoigne clairement la présence de représentations en pierre de Vishnou et d'autres divinités hindoues portant des couvre-chefs en forme de mitre semblables à ceux rencontrés au Cambodge. De plus, des *līṅga* archaïques ont été retrouvés sur les sites antiques de Vieng-sra et Takua-pa, dans la péninsule, ainsi que dans les villes de Sri Mahosot et Si Tep, dans la partie orientale de la vallée de la Chao Phraya. Ces représentations et autres objets religieux mentionnés plus haut sont standardisés et reflètent ainsi les normes établies par des artisans spécialisés au service des

cours royales. Cela signifie que le culte des dieux hindous est alors essentiellement limité aux cours et à l'élite, comme cela est aussi probablement le cas dans la plupart des autres régions d'Asie du Sud-Est. Le bouddhisme theravāda, comme l'islam par la suite, est une véritable religion populaire. Par conséquent, il n'est pas surprenant que l'art dvāravati présente une large variété de formes artistiques locales. L'hindouisme, qui n'est pas enraciné en Thaïlande, décline rapidement mais continue à être florissant au Cambodge et au Champa jusqu'aux XIII^e et XIV^e siècles.

Le Cambodge

Au Cambodge et au Champa, le bouddhisme doit faire face à la concurrence de l'hindouisme, en particulier du shivaïsme et, dans une moindre mesure, du vishnouisme, comme l'attestent clairement les vestiges archéologiques et les inscriptions. Hormis la dévotion individuelle envers des divinités particulières (sur lesquelles nos sources ne fournissent aucun renseignement), cette préférence pour l'hindouisme pourrait être liée à des formes de gouvernement plus autoritaires et plus centralisées. Ainsi, le système de castes, tout comme la possible déification des rois (notamment grâce au concept des avatars, qui permet aux divinités de descendre sur terre sous les traits d'un roi), peuvent constituer le fondement idéologique d'une autorité et d'une expansion territoriale quasi illimitées. Au Cambodge et au Champa, le culte du *liṅga* royal (à l'origine le phallus de Shiva, qui sera également identifié par la suite à la puissance du roi) peut être pratiqué pour servir les intérêts de puissants dirigeants. Les relations entre sphères religieuse et politique sont bien sûr extrêmement complexes, mais aussi réciproques. Ainsi, le déclin de l'hindouisme dans presque toute l'Asie du Sud-Est au XIV^e siècle et par la suite n'est pas la cause mais la conséquence de l'affaiblissement politique des puissances qui dominent la région depuis de nombreux siècles.

L'autorité royale au Cambodge est également soutenue par un facteur économique. Dans la majeure partie de l'Asie du Sud-Est, une pluviosité importante pendant presque toute l'année crée d'excellentes conditions pour la riziculture irriguée. Grâce à des canaux et des chenaux construits avec les ressources des communautés locales, l'eau peut être dirigée vers les rizières, garantissant ainsi un approvisionnement suffisant en nourriture. Au Cambodge cependant, la pluie est concentrée sur quelques mois de l'année, pendant lesquels elle est abondante. Afin d'être utilisable pour la culture du riz, cette eau doit être stockée dans des lacs artificiels, généralement appelés réservoirs, d'où elle peut être envoyée vers les champs durant la saison sèche.

Nous savons que les habitants de nombreuses parties de l'Asie du Sud-Est, aussi bien des zones maritimes que continentales, sont parvenus à un haut niveau technique en matière de travaux d'irrigation dès le début du

^{1er} millénaire apr. J.-C. Cela implique par exemple la construction de barrages sur les cours d'eau, la sélection des meilleurs sites possibles et le creusement de canaux et de chenaux afin d'assurer une distribution équitable des réserves d'eau disponibles. Un sens aigu de la géographie de chaque zone, notamment une évaluation correcte des différences de niveau ou de la nature des sols, constitue une condition indispensable à la réussite de l'opération.

Dans les zones connaissant des périodes de sécheresse prolongée, la mise en œuvre de grands travaux d'irrigation, notamment la création de vastes réservoirs, s'avérerait nécessaire. Ces constructions ne pouvaient, pour des questions de ressources, être assurées par les communautés locales et avoir lieu sans le recours à une autorité forte, capable de faire intervenir une main-d'œuvre importante. Il est difficile, dans ce genre de cas, de distinguer la cause de l'effet. D'une part, on pourrait affirmer que les grands travaux d'irrigation nécessitaient une population relativement dense, qui seule pouvait fournir la main-d'œuvre indispensable à une entreprise de ce type. D'autre part, une densité de population élevée dans certaines régions ne pouvait être obtenue que grâce à de grands systèmes d'irrigation qui lui permettaient de subvenir à ses besoins alimentaires.

Pour l'historien d'aujourd'hui, qui dispose de renseignements insuffisants sur l'Asie du Sud-Est antique, il est impossible de proposer une solution satisfaisante à ce dilemme dans la mesure où entrent en ligne de compte de nombreux facteurs inconnus. Cependant, nous pouvons conclure qu'il existe une relation étroite entre la densité de population élevée, les travaux d'irrigation et l'autorité centrale en Asie du Sud-Est.

Cette relation est devenue le fondement de l'opinion bien connue de Wittfogel sur le célèbre « despotisme oriental ». La théorie selon laquelle le roi asiatique peut dispenser ou supprimer l'essence vitale de ses sujets en ouvrant ou en fermant les vannes des réservoirs d'irrigation et ainsi maintenir la population sous son contrôle peut sembler plausible, mais laisse en suspens des questions fondamentales. Il est difficile d'imaginer comment un souverain pourrait « punir » les sujets désobéissants en fermant les vannes et en les privant d'eau pour l'irrigation. Ce faisant, il se priverait non seulement du revenu provenant d'une bonne récolte, mais provoquerait également troubles et révoltes.

Bien au contraire, il était probablement dans l'intérêt du roi de prendre en charge les travaux d'irrigation et d'assurer ainsi une certaine prospérité. La concentration des plus grands réservoirs d'irrigation dans les environs de la capitale royale ne découle pas tant de la volonté du roi de posséder un moyen de dissuasion que de la recherche de son propre intérêt. La théorie politique de l'Inde antique selon laquelle le roi se doit de protéger ses sujets contre les ennemis et les calamités naturelles, notamment la famine, en contrepartie de quoi ceux-ci doivent régulièrement payer des impôts et lui rendre certains

services, était en effet bien connue et souvent mise en pratique en Asie du Sud-Est.

Ces « services » englobent non seulement les services personnels dans la résidence royale, mais également les travaux publics : construction de routes, de ponts et de grands ouvrages d'irrigation. La plupart de ces travaux publics présentent un intérêt direct pour le roi, qui peut ainsi exercer son autorité en renforçant le contrôle de ses fonctionnaires ou, si nécessaire, en envoyant des soldats aussi rapidement que possible afin de parer des attaques extérieures ou des insurrections intérieures. De plus, la main-d'œuvre peut être employée pour l'édification de grands temples et autres bâtiments religieux. Il faut prendre conscience que la riziculture exige une masse de travail initial considérable — défrichage de la jungle, nivellement, construction de petites digues, creusement de chenaux pour l'irrigation, etc. —, mais qu'une fois ces travaux effectués, en revanche, elle ne nécessite pas en elle-même une main-d'œuvre importante. Celle-ci est alors avant tout féminine : les semailles, le repiquage des plants, le sarclage et l'entretien des chenaux sont essentiellement dévolus aux femmes. Cette répartition du travail implique l'existence d'une réserve importante de main-d'œuvre, mise en partie à la disposition du roi et de ses associés.

À cet égard, on peut tout d'abord mentionner les travaux publics précédemment évoqués, des activités économiquement productives servant les intérêts de l'ensemble de la communauté. Il existe toutefois d'autres types d'activités que beaucoup d'entre nous considèrent comme moins productives mais qui sont peut-être alors tout aussi importantes, voire plus, à savoir la construction de temples et la fabrication de représentations pour le culte des dieux. Il ne fait aucun doute que les rois khmers exploitent au maximum cette réserve de main-d'œuvre, non seulement pour acquérir un mérite religieux (*punya*) en entreprenant ces travaux pieux, mais probablement davantage pour promouvoir leur propre grandeur. Ces « cultes de la personnalité », qui existent dans le monde entier mais qui sont particulièrement développés au Cambodge, peuvent même voir les rois considérés et vénérés comme des dieux sur terre. Quelles qu'aient été leurs conséquences pour la population paysanne, ils nous ont légué les grands monuments qui font à juste titre la réputation du Cambodge.

Même si la course au gigantisme des Khmers en matière de constructions monumentales (chaque roi tentant de faire mieux que ses prédécesseurs) s'accélère au x^e siècle pour atteindre son apogée deux siècles plus tard avec la fondation d'Angkor Vat et du Bayon, elle débute très clairement au vii^e siècle. Le règne du roi Íśānavarman (env. 616-628) semble marquer la première phase de ce développement. Sa capitale, nommée Íśānapura, est identifiée à l'actuelle Sambor Prei Kuk, au nord de Kompong Thom, où l'on peut encore observer d'importantes ruines. Comme la culture de cette

période préfigure la splendeur d'Angkor (à partir de la fin du IX^e siècle), elle est souvent appelée « période préangkorienne ».

Une nouvelle lignée de rois, probablement originaire de la région du moyen Mékong, aux environs du Bassak (Champassak), où d'importants monuments ont été découverts à Vat Phu, étend rapidement son autorité depuis la capitale, Īśānapura, jusqu'à englober non seulement la majorité de l'actuel Cambodge, mais également une partie considérable de ce qui est aujourd'hui l'est de la Thaïlande. Cette période est importante pour l'histoire culturelle de l'Asie du Sud-Est dans la mesure où elle constitue le fondement de la culture classique d'Angkor. On trouve ses ruines principales au Phnom Da (près d'Angkor Borei), dont on pense qu'il remonte à la fin du Funan plutôt qu'au début de la période préangkorienne, et surtout à Sambor Prei Kuk. Par conséquent, une brève étude de ces monuments n'est pas hors de propos.

Les bâtiments les plus caractéristiques sont des tours de briques, isolées ou par groupes de cinq, quatre d'entre elles étant situées aux angles d'un carré et la cinquième au milieu (quinconce). Pour ce qui est des tours elles-mêmes, les détails les plus marquants sont les portes, consistant chacune en deux colonnettes cylindriques supportant un linteau arqué orné de guirlandes et de suspensions. La superstructure comprend quelques gradins de taille décroissante qui reproduisent tous les caractéristiques principales du corps de la tour.

En ce qui concerne l'iconographie, de nombreuses sculptures sur pierre figurent un riche panthéon de divinités hindoues, mais il y a peu de références au bouddhisme. Leur spécificité première est la relative fréquence des représentations d'Harihara, image mixte des dieux Shiva et Vishnou. Le dieu porte sur une moitié de la tête la coiffure ascétique de Shiva avec une moitié du troisième œil et, sur l'autre, la haute couronne (*kirīta*) de Vishnou. Les attributs diffèrent également : d'un côté, deux mains tiennent des symboles associés à Shiva, tandis que de l'autre deux mains portent des symboles de Vishnou. Ces statues sont rares dans d'autres parties de l'Asie du Sud-Est (bien qu'un certain nombre d'Harihara soient connus en Indonésie), mais très communes au Cambodge et en particulier dans l'art préangkorien. On pense généralement que leur présence reflète une attitude religieuse non sectaire, dans laquelle Shiva et Vishnou sont considérés comme deux manifestations d'une même divinité suprême. Les inscriptions attestent la primauté du culte de Shiva et de Vishnou, respectivement dans les sectes des Pāsupata et des Pāñcarātra. À cet égard, il est intéressant de noter que différentes formes de syncrétisme, bien qu'également présentes en Asie du Sud, sont florissantes en Asie du Sud-Est. Outre Harihara, on a retrouvé la trace d'Ardhanarīśvara (combinaison de Shiva et de son épouse Umā) et même de Shiva-Bouddha (concept divin témoignant de l'unité des deux religions). Bien qu'un roi javanais du XIII^e siècle reçoive le titre de shiva-bouddha,

aucune représentation de cette conception syncrétique n'a encore été retrouvée. Bien qu'ils se rapportent à des périodes plus récentes que celle traitée dans ce chapitre, ces exemples montrent la vitalité de ces tendances syncrétiques en Asie du Sud-Est, qui se manifestent tout d'abord dans le Cambodge préangkorien.

Un type d'association très différent a déjà été brièvement mentionné, à savoir l'utilisation à la fois du sanskrit et du vieux khmer dans les inscriptions. Comme nous l'avons vu précédemment, les inscriptions rédigées avant le VII^e siècle sont toutes en sanskrit dans l'ensemble de l'Asie du Sud-Est. Néanmoins, à partir du VII^e siècle, des langues d'Asie du Sud-Est acquièrent un statut officiel et établissent le lexique nécessaire aux édits royaux. Il n'est pas surprenant que celui-ci repose dans une large mesure sur des termes sanskrits qui, cependant, acquièrent progressivement une existence propre grâce à l'adaptation aux principales langues d'Asie du Sud-Est tant sur le plan de la forme que du sens.

Le Viet Nam et le Champa

Dans la mesure où le Viet Nam et le Champa occupent avant 700 apr. J.-C. environ la majeure partie de l'actuel Vietnam (le delta du Mékong et la pointe de Ca Mau constituent des exceptions car ils appartiennent à l'ancien royaume khmer), ils sont étudiés ici dans une seule section. Pourtant, il faut garder à l'esprit qu'ils sont culturellement très différents : le premier est une province chinoise jusqu'à son émancipation au X^e siècle et reste sous influence chinoise jusqu'à l'époque moderne ; le second est un royaume indianisé comme Śrīkṣetra, Dvāravātī et l'ancien Cambodge.

Même si le Viet Nam est annexé par la Chine avant même le début du I^{er} millénaire apr. J.-C. et se voit contraint d'accueillir de nombreux colons chinois, sa population ne perd pas son identité propre. Plusieurs rébellions vietnamiennes sont mentionnées dans les annales chinoises, mais aucune d'entre elles n'a plus qu'une portée temporaire avant le X^e siècle. Hormis ces révoltes de courte durée et de fréquentes escarmouches frontalières avec le Champa, peu d'événements intéressants pour la culture de l'Asie du Sud-Est ont lieu.

Le Champa a déjà été brièvement évoqué dans le chapitre précédent. Tout au long de son histoire de royaume indépendant, soit jusqu'au XV^e siècle, il joue un rôle prépondérant dans la relation triangulaire avec le Cambodge et le Viet Nam. Cela n'est pas encore le cas à l'époque étudiée, notamment parce que le Cambodge ne constitue pas une entité significative au cours de la période préangkorienne.

La zone frontalière entre le Champa et le Viet Nam, c'est-à-dire l'actuelle région de Hué et Da Nang, reste le théâtre d'échauffourées qui n'entraînent pas une expansion massive des Viêt vers le sud (celle-ci débute bien des

siècles plus tard) mais contraint les Chams à accepter une certaine forme de suzeraineté de la part des Chinois, auxquels ils envoient des ambassades chargées de tributs. D'un point de vue culturel, le Champa demeure un État indianisé indépendant sans véritable manifestation d'une quelconque influence chinoise.

Contrairement à ce qui se passe à Dvāravatī, au Cambodge et à Sumatra, le VII^e siècle ne revêt pas d'importance particulière pour le Champa, où les évolutions amorcées semblent se poursuivre. Comme au Cambodge, l'hindouisme et le bouddhisme sont tous deux influents, avec toutefois un accent mis sur l'hindouisme, en particulier dans sa forme shivaïte. Le culte du *liṅga* de Shiva, notamment comme symbole du pouvoir royal, est aussi fortement développé au Champa qu'au Cambodge. Dans les chapitres précédents, nous avons déjà vu comment le roi Bhadravarman fonde un *liṅga* dans la vallée de Mi-son, qu'il baptise Bhadreśvara. Le sanctuaire abritant ce *liṅga* brûle cependant au milieu du VI^e siècle apr. J.-C. Au début du VII^e siècle, le roi Śambhuvarman le fait reconstruire ; le sanctuaire s'appellera désormais Sambhubhadreśvara, réunion des deux noms royaux.

Comme au Cambodge et à Sumatra, nous trouvons également au Champa des inscriptions rédigées dans la langue régionale, à savoir le cham. Contrairement aux autres langues de l'Asie du Sud-Est continentale, le cham appartient au groupe linguistique austronésien, l'un des plus vastes groupes linguistiques du monde, dont les langues sont parlées de Madagascar (malgache), à l'ouest, à Hawaï, à l'est. La langue des inscriptions en vieux cham semble cependant être influencée par le vieux malais, comme nous le voyons sur les inscriptions de Śrīvijaya. Cette influence n'a rien de surprenant compte tenu de la tradition maritime solidement ancrée chez les Malais et les Chams. Néanmoins, la position précise du cham dans le groupe austronésien n'est pas encore claire. De même que dans la plupart des autres régions de l'Asie du Sud-Est, le sanskrit est très utilisé dans les inscriptions officielles. En revanche, contrairement à toutes les autres zones de la région, où l'utilisation du sanskrit est limitée aux vers, dans des poèmes laudatifs faisant l'éloge des rois ou des formules plus ou moins stéréotypées, telles que des imprécations inscrites à la fin des actes de cession foncière, les textes sanskrits du Champa sont souvent des édits royaux en prose, du même type que ceux liés aux cessions foncières gupta dans l'ancien Bengale.

LES DÉBUTS DE L'URBANISATION

Après cette étude des évolutions générales à l'œuvre dans différentes parties de l'Asie du Sud-Est, il peut s'avérer utile d'examiner un point particulier qui a suscité, à juste titre, un vif intérêt, à savoir les débuts de l'urbanisation,

souvent considérés comme un signe de progrès économique et politique. Cependant, on ne sait pas de façon sûre si cela est vrai ; tout dépend en réalité du sens donné aux termes urbanisation et ville. Les définitions actuelles, mettant l'accent non seulement sur la concentration de population sur une surface réduite mais également sur la présence de murs, de fossés ou de ces deux éléments pour séparer la zone urbaine de la campagne environnante et la défendre contre les invasions ne semblent pas pertinentes dans le contexte de l'Asie du Sud-Est. Cette définition pourrait être appropriée pour la majeure partie de l'Asie du Sud-Est continentale, mais serait inadéquate pour la plupart, voire la totalité, des « villes » précoloniales de l'ancienne Indonésie. Cela est encore plus vrai dans le cas des définitions insistant sur l'autonomie ou l'administration indépendante des villes. Certaines villes de l'ancien Bengale, mentionnées dans des chartes du v^e siècle apr. J.-C., disposent d'une administration de ce type, mais on n'en connaît aucun exemple dans l'Asie du Sud-Est antique. À Java par exemple, à l'époque archaïque et prémoderne, les seules zones protégées par des murs sont les résidences royales (*kraton*) et les complexes réservés à certains des plus hauts fonctionnaires et dignitaires. Ces murs eux-mêmes n'étaient vraisemblablement pas très impressionnants. En effet, les fouilles effectuées sur un certain nombre de sites présumés d'anciennes capitales, notamment Majapahit (xiv^e siècle), n'ont jusqu'à présent révélé que quelques complexes clos du type représenté sur certains reliefs.

Si l'on s'en tenait à une définition précise, comme celles précédemment citées, on pourrait conclure qu'il n'y a à Java aucune ville à l'époque antique, ce qui semble absurde. S'il n'y a pas de ville *fortifiée* dans l'ancienne Java (ou dans l'ancienne Indonésie), cela peut également s'expliquer par l'hypothèse qu'aucun mur ou fossé n'est alors nécessaire. L'île est en effet protégée par les mers, et les campagnes sont probablement sûres. L'histoire précoloniale semble montrer que le principal danger pour un roi est incarné par les membres de sa propre famille, aucun mur ne pouvant dans ce cas constituer un rempart efficace.

En Asie du Sud-Est continentale, la situation est très différente. Comme nous l'avons déjà vu, on n'y trouve pas l'homogénéité ethnique qui caractérise Java (et d'autres parties de l'Indonésie). L'actuel Myanmar peut nous donner une idée de la variété ethnique qui est alors probablement la règle dans la majeure partie de la région. Une telle diversité est susceptible d'engendrer rivalités et conflits, en particulier en raison de la tendance spontanée des habitants à rejoindre les zones les plus favorisées par la nature, qui dans cette partie du monde correspondent généralement aux régions méridionales. Ces mouvements de population contraignent celle qui est installée dans les meilleures zones à se défendre par le biais de fortifications partout où la densité de population est élevée, ou à s'établir au voisinage d'une zone

fortifiée. Ce besoin de protection constitue probablement l'un des principaux facteurs d'urbanisation. Plusieurs exemples de « villes » importantes peuvent être cités ici.

Oc-èø

Le premier centre urbain d'Asie du Sud-Est est né dans une zone de plaines à l'ouest du delta du Mékong et du Bassak. Contrairement à la plupart des agglomérations de l'Asie du Sud-Est continentale, dont il sera question plus loin (Hmawza, Beikthano, Nakhon Pathom, U Thong et Sri Mahosot), il n'est pas situé sur un grand fleuve menant à la mer, le système hydrographique fluvial naturel n'étant pas favorable à l'établissement d'une ville. Pour cette raison, la modification du paysage par l'homme a été nécessaire

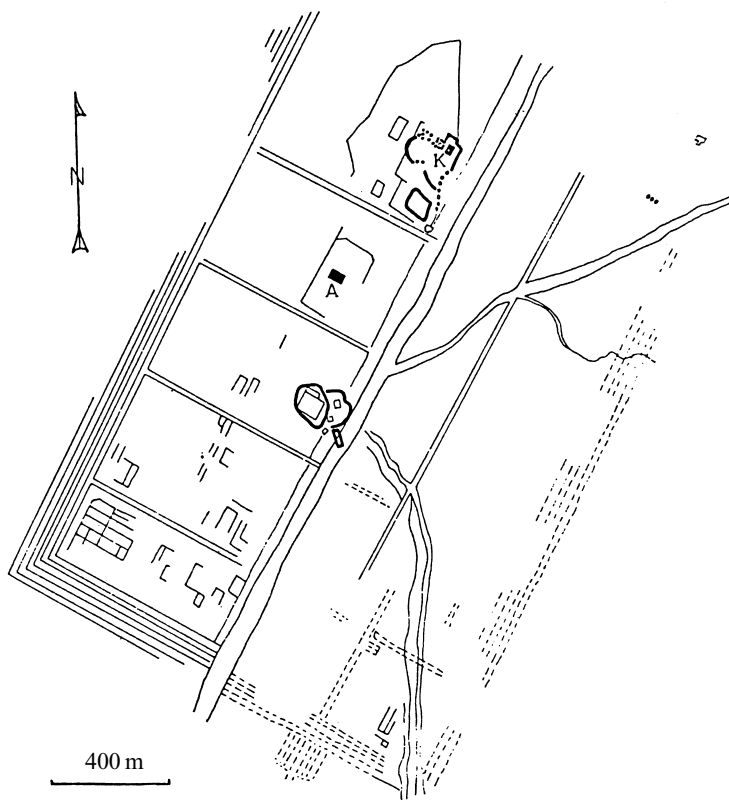


Figure 26 Plan de Beikthano-myo (la cité de Vishnou) (U Aung Thaw).

pour assurer l'accès à la mer *via* un réseau de canaux qui, en outre, relie la ville à d'autres agglomérations, voisines comme éloignées. Ce système est la caractéristique urbaine marquante d'Oc-èo, et on n'a d'ailleurs jamais retrouvé son égal ailleurs en Asie du Sud-Est.

L'orientation d'Oc-èo vers la mer à l'ouest est essentiellement due à sa position économique et politique. À vrai dire, sa localisation en fait un port excellent et sûr, bien protégé des tempêtes du golfe de Siam. À partir de la période préhistorique tardive, de nombreux villages importants sont concentrés de ce côté du delta du Mékong et entretiennent des rapports socio-économiques avec d'autres villages situés dans l'arrière-pays, autour du Grand Lac (Tonlé Sap) et, plus au nord, sur le haut Mékong et même au-delà. Par conséquent, des produits de la jungle, des minerais et divers biens en provenance de l'arrière-pays et des régions intérieures du Mékong parviennent à Oc-èo pour y être échangés contre des marchandises étrangères.

Le plan de répartition des canaux, obtenu par photographie aérienne infrarouge, montre qu'Oc-èo fait partie d'un réseau urbain étendu. Des canaux rayonnent depuis la ville, la reliant à deux autres sites urbains : Ta-Kev et Da-noi, au sud et au sud-est. Entre eux s'étend un canal rectiligne, d'une longueur totale d'environ 90 kilomètres, menant de Da-noi à Angkor Borei (plus au nord) en passant par Oc-èo. On pense généralement que la capitale du Funan, premier royaume du Cambodge, se situait sur l'emplacement d'un site établi à ou près d'Angkor Borei. Cela signifierait que le canal servait de lien entre la ville portuaire d'Oc-èo et la capitale du royaume.

La ville forme une enceinte rectangulaire mesurant 3 000 mètres sur 1 500, entourée de cinq remparts et de quatre fossés. Sur les photographies aériennes, la ville apparaît séparée en deux par un grand canal, avec des chenaux secondaires subdivisant le site en segments. Des fouilles archéologiques ont mis au jour les fondations en pierre et en brique de structures de taille impressionnante. Certaines ont été identifiées comme étant des temples, notamment l'une d'entre elles, construite avec de grandes dalles de granite posées sur des fondations de brique. Parmi les découvertes les plus importantes de la ville figurent deux médaillons romains, déjà mentionnés dans le chapitre précédent : l'un frappé au cours du règne d'Antonin le Pieux (138-161 apr. J.-C.), l'autre pendant celui de son successeur Marc Aurèle (161-180 apr. J.-C.). Bien qu'il soit impossible d'estimer le temps nécessaire à ces médaillons pour atteindre le sud-est de l'Asie, il est peu probable qu'ils aient conservé leur valeur longtemps après avoir été frappés, ce qui signifierait qu'ils ont été apportés à Oc-èo avant la fin du II^e siècle apr. J.-C. D'autres objets d'origine méditerranéenne ont également été retrouvés, en particulier des bijoux et de la poterie dite arétine de la région étrusque située au nord de Rome.

Parmi les objets chinois, un miroir date de la seconde moitié du II^e siècle apr. J.-C., la même période que les médaillons romains. Cela laisse supposer qu'Oc-èò était un comptoir commercial en relation avec des centres aussi éloignés que la Méditerranée et la Chine.

De nombreux objets en provenance du sous-continent sud-asiatique et des zones voisines de l'actuel Afghanistan ont également été mis au jour à Oc-èò. Ils comprennent des monnaies iraniennes, de superbes intailles du Gandhara ainsi que des sceaux du nord de l'Inde portant des inscriptions qui remontent aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Cependant, les découvertes effectuées à Oc-èò ne se limitent pas à des marchandises importées. Il y existe aussi des industries manufacturières locales produisant des perles de verre, des pendentifs en étain et des bijoux. Ces derniers comportent une grande diversité de pierres : diamant, améthyste, jade, ambre, malachite, orpiment, saphir, rubis, corindon, serpentine, feldspath, antigorite, topaze, béryl, zircon, jadéite, grenat, opale, onyx, agate, cornaline et quartz. De plus, des ornements en or ont également été retrouvés sur divers sites. À en juger par la quantité et la variété des produits (aussi bien importés que fabriqués sur place), qui excèdent de loin celles de tous les autres sites antiques d'Asie du Sud-Est, Oc-èò n'était pas uniquement un port, mais également un grand centre manufacturier disposant d'une main-d'œuvre suffisante pour creuser des fossés et ériger des murs d'enceinte tout en construisant d'importants monuments religieux.

Hormis les zones industrielles, les photographies aériennes et les études archéologiques mettent en évidence des exploitations agricoles disséminées ou concentrées localement dans des zones de champs entourés de fossés ou surélevés. Ces derniers convenaient aux cultures de montagne telles que les aréquiers, tandis que les champs entourés de fossés pouvaient être utilisés pour le riz. Ainsi, Oc-èò était un complexe de dépressions, fossés, canaux, champs surélevés et tertres reflétant tous l'adaptation humaine à grande échelle d'une vaste plaine alluviale au développement de centres urbains et de villages.

Satingpra

L'histoire de la ville de Satingpra, située sur la côte orientale de la péninsule malaise près de l'extrémité méridionale de l'isthme de Kra, débute peu après celle d'Oc-èò, mais se poursuit jusqu'au XIV^e siècle. Son importance est essentiellement due au fait qu'elle se trouve sur l'une des principales routes transisthmiques. La péninsule malaise constitue depuis toujours une barrière naturelle à la navigation entre l'océan Indien (golfe du Bengale) et la mer de Chine méridionale (golfe de Siam). La circumnavigation est possible mais longue, sans compter la menace des pirates dans plusieurs zones, comme l'archipel Lingga, où elle perdure au moins jusqu'à la fin du

XIX^e siècle. Cela favorise le portage des marchandises le long de la ligne Kantong-Trang-Pattalung-Satingpra. La distance totale de ce trajet, qui outre le lac emprunte un terrain facile, est d'environ 150 kilomètres.

Comme Oc-èo, Satingpra est située au cœur d'un vaste système de canaux comportant de nombreux réservoirs anciens. La ville elle-même constitue un rectangle de 1 600 mètres sur 900 (environ 1,44 km²) : une superficie bien inférieure à celle d'Oc-èo mais néanmoins considérable. Les recherches menées par le Département d'archéologie thaïlandais ainsi que par Stanley O'Connor, Alastair Lamb et Janice Stargardt, entre autres, ont révélé la surprenante richesse du site. Les découvertes comprennent de nombreuses céramiques chinoises, des perles alexandrines et des statuettes de bronze en provenance d'Inde. Le port est de toute évidence en contact régulier avec Arikamédu, sur la côte est de l'Inde méridionale (près de l'actuelle Pondichéry), et avec Oc-èo.

Beikthano

Comme nous l'avons déjà mentionné dans le chapitre précédent, un certain nombre de villes se développent dans une grande partie du centre du Myanmar. La plus grande, à savoir Śrīkṣetra, avec ses impressionnants remparts de briques, prospère surtout au VII^e siècle apr. J.-C. comme nous l'avons vu. Malheureusement, les fouilles sur le site (Hmawza) ont été effectuées il y a longtemps, sans technique archéologique moderne. Nous sommes bien mieux pourvus en ce qui concerne Halin, au nord de Mandalay, et surtout Beikthano, l'ancienne Vishnupura.

Beikthano se trouve à l'ouest de Taungdwingyi dans la plaine traversée par le Yan Pe, un affluent du Yin Chaung. Ses murs de briques, aujourd'hui réduits à une hauteur moyenne d'environ 2 mètres, entourent la zone urbaine, qui forme un carré irrégulier d'environ 3,2 km². À l'exception d'un petit segment à l'angle sud-ouest, le mur occidental a probablement subi l'érosion des crues du Yan Pe et des deux lacs bordant le côté ouest de la zone urbaine, plus bas que le reste de la ville. À l'ouest de ces lacs, la région est fertile et a probablement servi à la riziculture dès la période antique. La majeure partie de l'agglomération est aujourd'hui couverte de cactus et d'arbustes, avec un seul village à l'intérieur des murs. À l'origine, la ville disposait de trois portes de chaque côté. Il y a également une enceinte en brique autour du site du palais, qui occupe une superficie de 450 mètres sur 360, légèrement au nord-ouest du centre de la ville fortifiée. Cette zone est divisée en deux par un mur de séparation s'étendant du nord au sud. La moitié ouest contient un autre espace entouré de murs, de plan rectangulaire. Les traces de plusieurs structures de briques sont aussi présentes à l'intérieur du site du palais.

La ville tout entière est aujourd'hui jalonnée par une centaine de monceaux de débris carrés, circulaires ou de forme irrégulière. Autour des

murailles, on trouve également d'innombrables tumulus bas, qui s'avèrent contenir des urnes funéraires. La pagode de Shwe-yaung-daw ou Shwe-yaung-hlyan, située à environ 350 mètres à l'est de l'angle nord-est de la ville, est l'élément le plus marquant de cette zone. Ce *stūpa*, auquel est liée une longue tradition, est l'une des pagodes les plus vénérées de la région de Taungdwingyi.

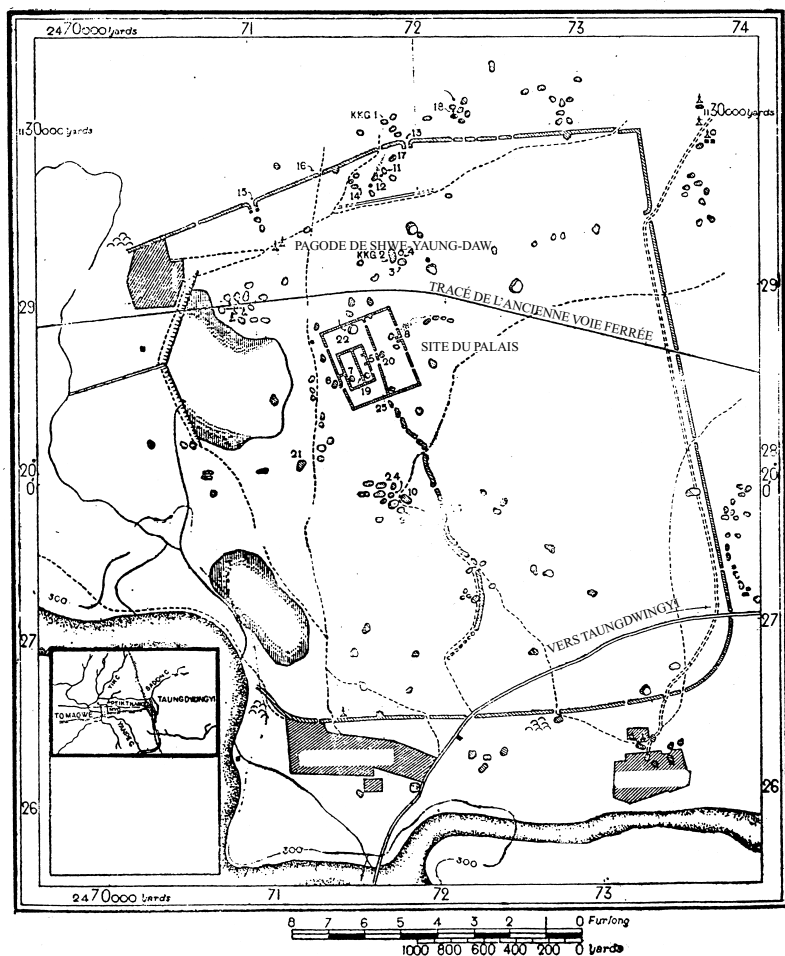


Figure 27 Plan de Beikthano à partir de photographies aériennes.

Bien que modestes, les fouilles ont révélé les vestiges des structures de la grande ville de Beikthano. Les structures mises au jour comprennent des portes d'enceinte, des bâtiments résidentiels et des complexes religieux associés à des urnes funéraires. La plupart de ces structures appartiennent à la principale période d'occupation (du I^{er} au V^e siècle apr. J.-C. environ). On a retrouvé sur les sites fouillés de nombreux types de céramiques, mais étonnamment peu d'objets culturels. Les éléments culturels les plus importants sont les monnaies sans inscription, déjà mentionnées à propos de Śrīkṣetra, et les urnes funéraires, qui établissent un lien solide entre les trois villes pyu : Beikthano, Halin et Śrīkṣetra.

L'influence de l'Inde du Sud, et en particulier celle de l'Andhra Pradesh, transparaît dans les édifices religieux. En ce qui concerne les relations entre Śrīkṣetra et Beikthano, il faut souligner que la fondation de la seconde précède celle de la première d'environ quatre siècles. Ici, les débuts de la culture pyu pourraient remonter au I^{er} siècle apr. J.-C., mais le bouddhisme y est introduit un ou deux siècles plus tard. Toutefois, au IV^e ou V^e siècle apr. J.-C., Beikthano est détruite par un incendie et n'est à nouveau habitée qu'au XI^e siècle.

En comparaison avec les zones urbaines quasi contemporaines du delta de la Chao Phraya à l'est, Beikthano semble très différente d'un point de vue culturel et économique, malgré des similitudes en ce qui concerne certaines poteries estampées et des monnaies du type décrit plus haut, ainsi que des perles et des motifs architecturaux. Néanmoins, la taille de la ville et des zones urbaines adjacentes ainsi que la présence de diverses structures en briques de monuments religieux, murs d'enceinte et sites résidentiels témoignent d'une concentration de population à l'intérieur et autour des zones urbaines plus importante que dans la plupart des villes de la vallée de la Chao Phraya.

U Thong et Sri Mahosot

Ces deux sites sont les premiers centres urbains connus dans la vallée de la Chao Phraya, au centre de la Thaïlande. U Thong est située dans le bassin de la rivière Tha-Chin, dans la partie occidentale du delta, tandis que Sri Mahosot se trouve dans sa moitié orientale. Les deux centres sont bâtis à la limite de la région de hautes terres surplombant les vastes plaines alluviales, qui étaient plus marécageuses à l'époque protohistorique. De fait, les voies navigables traversant ces plaines sont maintenant peu profondes et taries pendant la saison sèche. Elles faisaient autrefois partie des grands cours d'eau s'écoulant vers le golfe de Siam ; elles constituaient les chenaux qu'empruntaient les jonques se dirigeant vers la mer jusqu'aux ports d'U Thong et de Sri Mahosot. Des traces d'occupation humaine peuvent être observées à la fois dans les plaines alluviales et dans les régions montagneuses. Dans les

premières, ces sites se trouvent le long des rives des fleuves et des canaux reliant les villes à la mer, comme en témoignent les restes de tumulus parsemés de tessons, de perles et d'ornements, ainsi que par endroits les ruines de monuments religieux. D'autre part, à en juger par les sites d'habitation, les structures religieuses, les bassins, les réservoirs, les routes et les chenaux d'irrigation, les établissements urbains situés dans les hautes terres s'étendent dans un rayon de quatre à six kilomètres autour du centre des villes, ce qui suggère une forte concentration de population.

Le trait le plus distinctif de la culture urbaine d'U Thong et de Sri Mahosot est la présence de digues d'irrigation à la fois larges et longues, construites le long de la limite des hautes terres pour détourner et retenir le flux hydrique des zones d'altitude de manière à stocker l'eau dans les bassins, réservoirs, canaux et fossés de la ville. De plus, ces digues de terre servent également de routes traversant les zones de plaine marécageuses pour relier les centres religieux et les sites d'occupation disséminés à la ville. Dans le cas d'U Thong, il faut ajouter que cette ville était située au confluent de deux anciens cours d'eau : le Chorakhe Sampan et le Tha Va. Le premier descendait des hauteurs de l'ouest et traversait divers sites de la préhistoire tardive et de la protohistoire à l'intérieur et le long des limites de la zone montagneuse jusqu'à U Thong, tandis que le second, un ancien bras de la Tha-Chin, descendait du nord-est et reliait U Thong à différents villages riverains dans la haute vallée de la Chao Phraya. Cela faisait d'U Thong le carrefour des communications à la fois avec le golfe et l'intérieur des terres. La ville elle-même était ovoïde (environ 1 800 mètres sur 800) et entourée de grands fossés pouvant stocker un énorme volume d'eau destiné à être utilisé pendant la saison sèche. Les nombreux tumulus et structures religieuses présents dans la ville suggèrent l'existence d'une population importante. D'après les résultats de fouilles archéologiques, la période d'occupation principale du site débute à la fin de l'époque préhistorique et se poursuit au-delà du VII^e siècle apr. J.-C.

Sri Mahosot n'a révélé aucun vestige susceptible de dater de la période préhistorique tardive ; elle a probablement été fondée à l'époque protohistorique. Ses zones d'habitation, ses sites religieux, ses digues d'irrigation, ses bassins, ses réservoirs et même le plan de la ville (1 500 mètres par 700) donnent l'impression d'être mieux conçus et organisés que ceux d'U Thong. En particulier, le site entouré de fossés de la ville elle-même répond à un schéma plus systématique en termes de drainage et de stockage de l'eau. Comme à Satingpra, un canal rectiligne divisait la ville et reliait les fossés nord et sud. Il contribuait au drainage et à la distribution de l'eau courante des zones d'altitude du nord vers le réservoir et les bassins de la ville. En tant que villes portuaires du début de la période historique, U Thong et Sri Mahosot se caractérisent par une plus grande variété d'objets étrangers que celles des périodes

suivantes. Des perles, des sceaux, des intailles, des pièces et des ornements ont été fabriqués à partir de matériaux particuliers importés. Ils sont semblables à ceux trouvés à Klong Thom, Krabi (sud de la Thaïlande) et Oc-èò (delta du Mékong). Cependant, à mesure que ces villes se développent au cours des derniers siècles, le nombre d'objets d'art étrangers diminue. Nous pouvons certifier que, à partir du VII^e siècle apr. J.-C., la construction d'imposants monuments religieux transforme U Thong et Sri Mahosot en importants centres urbains. Leur conception élaborée et leur superbe réalisation artisanale sont dignes d'une élite urbaine.

La principale différence entre U Thong et Sri Mahosot réside dans la religion. Dès le début, U Thong est tournée vers le bouddhisme, la plupart des objets religieux et les vestiges architecturaux primitifs étant essentiellement bouddhiques et non hindous. Ainsi, une représentation en pierre du Bouddha en haut-relief, ornée d'un cerf agenouillé et de la Roue de la loi, rappelle les représentations du Bouddha indiennes de l'école gupta de Sārnāth et Mathurā. D'autre part, certaines représentations de bouddhas en stuc retrouvées dans un *stūpa* d'U Thong sont fortement influencées par l'école d'Amarāvati. Cependant, cela ne signifie pas qu'U Thong soit entièrement dépourvue d'éléments hindous. Des *liṅga* de Shiva primitifs ont été découverts à Khao Phra, à environ 2 kilomètres au nord-est de la ville entourée de fossés. De plus, une inscription sur plaque de cuivre retrouvée sur le site mentionne l'accession au trône d'un roi nommé Harṣavarman et l'offrande de danseuses faite à Shiva.

À Sri Mahosot, en revanche, l'hindouisme prédomine. À l'intérieur comme à l'extérieur de la ville, on a découvert de nombreux sanctuaires de latérite, petits ou grands, abritant des *liṅga* ainsi que des statues de Vishnou et de Ganesh. Le site bouddhique probablement le plus imposant associé à cette ville se trouve à Sri Morakot, à environ 2 kilomètres au nord-est. C'est là que la plus ancienne empreinte de pied du Bouddha (*śrīpāda*) a été mise au jour. Le fait que des sanctuaires hindous et des monuments bouddhiques ont été retrouvés dans la même zone urbaine suggère que des personnes de confessions et doctrines religieuses différentes y coexistent paisiblement. De fait, ceci est un trait caractéristique de la culture urbaine dans cette région.

Nakhon Pathom

Cette ville importante, située à environ 80 kilomètres à l'ouest de l'actuelle Bangkok, témoigne d'une continuité dans le développement urbain depuis U Thong et Sri Mahosot jusqu'à son apogée aux VII^e et VIII^e siècles. Selon la plupart des spécialistes modernes, Nakhon Pathom était la capitale du royaume de Dvāravati. Elle comprenait en son centre une grande ville ceinte de fossés (3 600 mètres sur 2 000), entourée de tous les côtés par des faubourgs dans un rayon de 5 à 6 kilomètres. De plus, il y avait à cette époque un

large cours d'eau, aujourd'hui envasé, coulant à travers la ville et faisant office de voie navigable principale vers le golfe de Siam. Hormis cette ancienne rivière qui traversait la ville, il existait également un étroit canal reliant les fossés nord et sud et servant à la fois de chenal de drainage et de moyen de communication au sein de la ville et à l'extérieur ; il était en effet suffisamment large pour la navigation. De plus, il y avait d'autres canaux et chenaux reliant les fossés de la ville aux cours d'eau et autres voies navigables se trouvant au sud et au sud-ouest de la ville. À l'intérieur, on trouve les ruines dispersées de nombreux *stūpa* et temples de toutes tailles. On peut également observer les vestiges de nombreux bassins rectangulaires et de tumulus parsemés de tessons de diverses sortes, tout cela témoignant d'une longue occupation de la ville.

Les zones extérieures entourant la ville limitée par des fossés semblent avoir été en partie réservées aux institutions religieuses et aux grands monuments. Le plus impressionnant d'entre eux est de loin le grand Phra Pathom Chedi, à environ 2 kilomètres à l'ouest. Il s'agit du plus grand *stūpa* dvāra-vatī connu dans le pays et, après son agrandissement pendant la période de Bangkok, il est devenu le plus important *stūpa* de toute l'Asie du Sud-Est. Ce n'est pas uniquement le centre d'une communauté urbaine, mais aussi depuis longtemps un lieu de pèlerinage majeur attirant des bouddhistes de toute la Thaïlande et au-delà, en particulier à l'occasion de fêtes. Ainsi, Phra Pathom Chedi et d'autres grands *stūpa* dans les faubourgs de la ville formaient des centres secondaires attestant l'extension de l'agglomération aux zones rurales environnantes. Cela nous amène à conclure que, en termes d'urbanisation, la taille d'une ville dans les États antiques ne devrait pas être seulement évaluée à partir de la ville fortifiée et entourée de douves, mais également en tenant compte d'une zone peuplée périphérique que l'on peut distinguer grâce aux vestiges d'ouvrages publics tels que des ensembles religieux, des routes artificielles, des canaux, des réservoirs, des bassins, etc.

Ces exemples d'urbanisation primitive en Asie du Sud-Est continentale représentent un stade important dans le développement scientifique et culturel de cette région. Ils suggèrent de fortes concentrations de population, élément nécessaire à l'émergence de vastes États, dans la mesure où les villes ne pouvaient exister qu'entourées de zones cultivées d'une taille considérable produisant les excédents indispensables à la subsistance de ces centres urbains. Cela requérait également des réseaux de villages liés aux villes par des voies de communication adaptées, ainsi que par des relations d'interdépendance. Il est probable que de telles évolutions ont également eu lieu dans les zones maritimes de l'Asie du Sud-Est, malgré l'absence d'éléments indiquant la présence de villes fortifiées et entourées de fossés à cette période. Les causes de cette différence ont déjà été en partie envisagées au début de ce chapitre. Śrīvijaya et le sud de Sumatra constituent peut-être une exception.

Les fouilles entreprises dans la région de Karanganyar (près de Palembang), encore en cours à la fin du XX^e siècle, ont attesté l'existence d'un grand complexe portuaire, mais ne semblent pas révéler la présence de fortifications et de fossés. De nouvelles indications pourraient nous amener à revoir les conclusions tirées à partir des éléments disponibles aujourd'hui.

BIBLIOGRAPHIE

- AUNG THAW U. 1968. *Report on the excavations at Beikthano*, Rangoon.
- AUNG-THWIN M. 1982-1983. Burma before Pagan : the status of archaeology today. *Asian perspectives*, vol. XXV, p. 1-21.
- BESACIER L. 1972. *Le Vietnam : de la préhistoire à la fin de l'occupation chinoise*, Paris.
- CASPARIS J. G. (DE), 1986. Some notes on the oldest inscriptions of Indonesia. Dans : Hellwig C. M. S. Robson S. O. (dir. publ.), *A man of Indonesian letters*, Dordrecht (Verhand. Kon. Inst. T.L.V. 121.), p. 242-256.
- COEDÈS G. 1962. *Les peuples de la péninsule indochinoise. Histoire-civilisations*, Paris.
- 1971. *The indianised states of Southeast Asia*. Vella, W. F. (dir. publ.), Cowing, S. Brown (trad.), Honolulu.
- HIGHAM C. 1989. *The archaeology of mainland Southeast Asia : from 10,000 BC to the fall of Angkor*, Cambridge.
- KRAIRIKSH P. 1987. *A guide to the art and antiquities in Thailand*, Bangkok.
- O'CONNOR S. J. 1972. *Hindu gods of peninsular Siam*, Ascona.
- 1986. *The archaeology of peninsular Siam. Collected articles from The Journal of the Siam Society, 1905-1983*, Bangkok.
- SARAYA D. 1989. *(Sri) Dvāravatī : the initial phase of Siam's history*, Bangkok (en thaï avec un résumé en anglais).
- SOLHEIM II W. G. 1985. Nusantao traders beyond Southeast Asia. Étude présentée à la Research conference on early Southeast Asia, Bangkok.
- STARGARDT J. 1990. *The ancient Pyu of Burma*, I, Singapour.
- VALLIBHOTAMA S. 1986. Political and cultural continuities at Dvāravatī sites. Dans : Marr D. G., Milner A. C. (dir. publ.), *Southeast Asia in the 9th to 14th centuries*, Singapour.
- VOGEL J. P. 1925. The earliest sanskrit inscriptions of Java. *Publicaties van den Oudheidkundigen Dienst in Nederlandsch-Indië*, vol. I., p. 15-35.
- WOLTERS O. W. 1967. *Early Indonesian commerce. A study of the origins of Śrīvijaya*, Ithaca, New York.

22

L'Australie et le Pacifique

22.1

L'Australie

Barry J. Cundy

Depuis la première colonisation de l'Australie par les ancêtres de l'actuel peuple aborigène (il y a quelque cinquante mille ans), l'histoire de ce continent est celle d'un long processus d'adaptation culturelle, combinée à la mise en place de ce que certains spécialistes considèrent comme une tradition profondément conservatrice. Bien que l'Australie soit influencée par des contacts avec l'Asie à divers moments de son histoire, ces influences semblent être d'une portée limitée après la phase initiale de peuplement. Comme le confirment les données archéologiques, l'histoire de l'occupation humaine de ce continent ne comporte aucun de ces événements historiques spécifiques sur lesquels nous nous sommes appuyés pour définir le cadre temporel de cet ouvrage. La période comprise entre 700 av. J.-C. et 700 apr. J.-C. n'a aucune signification particulière dans l'histoire australienne. Cette courte échelle temporelle de mille quatre cents ans s'avère en outre problématique au moment d'aborder l'étude historique d'une société de chasseurs-cueilleurs comme celle des Aborigènes d'Australie, notamment parce qu'il est très difficile de décrire l'ensemble des processus d'évolution culturelle de manière suffisamment détaillée pour rendre ce découpage significatif.

Après cette note d'avertissement, il est cependant possible de replacer cette période dans le cadre d'une évolution culturelle plus large et de mettre en exergue des développements spécifiques, même si ces derniers seront

nécessairement susceptibles d'être révisés. Cette séquence marque la dernière étape du passage de ce que l'on peut considérer comme les cultures profondément préhistoriques du pléistocène australien à la société aborigène traditionnelle que l'on peut observer à l'époque des premiers contacts avec les Européens.

À partir du IV^e millénaire av. J.-C., de nouvelles formes d'outils en pierre équipés de manches (petits microlithes à dos, herminettes et pointes) appartenant à la « tradition des petits outils » (*small tool tradition*) sont très présentes dans les archives archéologiques. Elles sont associées à la diversification et à la multiplication des types de sites. Les causes et la portée de ces évolutions font actuellement l'objet de débats se concentrant sur l'hypothèse selon laquelle elles témoigneraient d'une « intensification » de la production engendrée par un ensemble de facteurs : changements environnementaux, croissance démographique, innovations techniques et forces sociales. L'importance relative de tous ces facteurs reste cependant encore à définir clairement.

Pendant la dernière phase de la préhistoire australienne, nous assistons également à une accentuation des variations culturelles régionales. D'un point de vue ethnographique, ce régionalisme est masqué par des systèmes d'échanges à longue distance permettant une diffusion rapide des objets et des idées à travers le continent. Bien que l'histoire de ces systèmes soit encore pleine d'incertitudes, des éléments suggèrent que certains ne voient pas le jour avant le I^{er} millénaire apr. J.-C.

Si nous procédons maintenant à une étude régionale des indices archéologiques, nous observons que les caractéristiques primaires du processus d'« intensification » semblent être particulièrement marquées dans le sud-est du continent et s'accompagner au cours des deux derniers millénaires d'une augmentation substantielle du nombre de sites archéologiques, touchant aussi bien les amas coquilliers que les abris sous roche continentaux. La multiplication du nombre de sites est liée à une expansion de la gamme de ressources exploitées, ainsi qu'au peuplement plus systématique de marécages et d'environnements très boisés et montagneux. Cette période voit également l'apparition de nouveaux types de sites, notamment les tertres aménagés dans les marais, et le développement de systèmes complexes de gestion des ressources. Celui sur lequel nous disposons des informations les plus nombreuses se trouve dans le centre de l'État de Victoria, où le renforcement de la sédentarisation, de la densité de population, de l'intérêt porté au capital environnemental et l'élargissement de la base économique se sont accompagnés de la construction de longs canaux afin de contrôler les déplacements des anguilles entre les lacs, agrandissant leurs habitats naturels et facilitant leur capture. Bien que d'aucuns aient soutenu que la pêche à l'anguille servait à entretenir une compétition intergroupe pour le prestige social

et le contrôle des ressources, tout porte à croire désormais que des facteurs environnementaux variables d'une région à l'autre ont également affecté ce processus.

Une augmentation semblable du nombre de sites et de la densité de peuplement a également été évoquée au sujet des côtes est de la Nouvelle-Galles du Sud et du Queensland, où la multiplication des sites côtiers atteint son point culminant au cours du I^{er} millénaire apr. J.-C. Ce phénomène est lié à l'accroissement de la taille et de la sédentarisation des populations côtières associés à la stabilisation du niveau des mers du globe lors de l'holocène supérieur.

Un processus d'intensification comparable a également touché l'occupation des hautes terres de l'Est après les III^e et II^e millénaires av. J.-C. Pour exploiter cet environnement de façon plus efficace, il a fallu des adaptations, notamment l'utilisation de nouveaux aliments de base et l'apparition de ce que l'on a appelé les « nourritures de communion ». Ces ressources, qui comprenaient de grandes volées de phalènes dans le sud des terres montagneuses et des noix de *macrozamia* dans le Nord, servaient à favoriser les rassemblements intertribaux, qui renforçaient et encourageaient les relations sociales, indispensables pour assurer l'accès à des ressources de substitution pendant les saisons difficiles.

En réponse à l'image d'une accentuation marquée de la complexité économique, sociale et technique dans le sud-est de l'Australie au cours des trois derniers millénaires, plusieurs chercheurs se sont intéressés à l'affaiblissement démographique postérieur connu par certains sites majeurs (au I^{er} millénaire apr. J.-C.). Cette période est également marquée par une baisse généralisée et sélective de la fabrication de microlithes à dos. Ces outils à manche standardisés, qui représentent l'une des composantes principales de la tradition des petits outils australienne et remplissaient une grande variété de fonctions, étaient largement présents dans la moitié sud du continent. Dans certaines zones, ils ont été remplacés par d'autres issus des industries de la pierre fondées sur des matériaux locaux plus facilement accessibles tels que le quartz. Les assemblages d'outils en pierre tardifs semblent moins caractéristiques et varient selon les régions. Ces éléments doivent encore être étudiés en détail, mais semblent être liés à des processus d'adaptation locale.

Dans le centre aride du continent, tout indique qu'un raffinement croissant des adaptations locales a eu lieu au cours des quatre derniers millénaires. Nous savons aujourd'hui que le peuplement du cœur de cette zone infertile remonte au point culminant de la dernière glaciation (vers 20 000 av. J.-C.) : l'image d'une « culture du désert » profondément conservatrice qui serait restée globalement inchangée pendant la majeure partie des dix derniers millénaires a par conséquent été brisée. Du II^e millénaire av. J.-C. au I^{er} millénaire apr. J.-C., une phase climatique de séche-

resse a contraint les communautés déclinantes du désert à se regrouper autour des rares points d'eau permanents. L'élaboration d'une technique spécialisée de mouture du grain et l'apparition d'autres adaptations spécifiques au désert (fabrication de gourdes en peau, construction de puits profonds) sont liées à cette période. Un recul de l'aridité après 1500 apr. J.-C. a permis l'augmentation du nombre et de la densité des sites dans le désert à mesure de l'expansion démographique dans des zones auparavant inhabitables. L'apparition d'un système d'exploitation des graines efficace (bien qu'exigeant en main-d'œuvre) a non seulement fourni une ressource fiable servant de réserve pour les mois où la productivité était moindre, mais a aussi favorisé les systèmes cérémoniels et d'échanges complexes observés dans la société traditionnelle du désert central.

Dans le nord de l'Australie, des changements environnementaux récents ont également affecté le processus de régionalisation. Cela est particulièrement évident dans la région des Alligator Rivers (Territoire du Nord), où de vastes marais d'eau douce ont remplacé les anciennes mangroves estuariennes entre 1 000 av. J.-C. et 500 apr. J.-C. Cette transition s'est accompagnée d'une augmentation substantielle des ressources en nourriture et de l'émergence de nouveaux modèles de sites archéologiques, la population locale exploitant ces nouvelles plaines alluviales fertiles. De nouveaux outils (herminettes, burins à manche et propulseurs spéciaux à grande vitesse) ont également vu le jour à cette époque. Auparavant, au II^e millénaire av. J.-C., une période de contact limité avec l'Asie s'était traduite par l'introduction du dingo (chien local) et de traits culturels comme les hameçons et les pirogues à balancier dans le nord de l'Australie. Des changements distinctifs sont également évidents dans l'art « aux rayons X », typique de la région, caractérisé par la prédominance de motifs en forme de poissons et l'apparition de scènes de sorcellerie, ainsi que d'autres styles artistiques plus localisés au cours des mille cinq cents dernières années.

Plus au sud-ouest, dans la zone des rivières Daly et Victoria, de petites pointes de lance unifaces et bifaces ont été introduites au début du I^{er} millénaire apr. J.-C., quelque trois mille ans après leur première apparition dans la région des Alligator Rivers, témoignant d'une communication interrégionale accrue. À cet égard, la diffusion de lames de grande dimension il y a environ mille ans à partir de la zone Daly/Victoria jusque dans le nord de l'Australie et par la suite dans le désert central peuvent également confirmer cette évolution. Ces lames brutes de type « leilira », servant de couteaux et de pointes de lance, étaient très prisées dans le cadre des échanges. Certains spécialistes ont également soutenu que le système complexe de groupes de parenté largement répandu dans le centre et le nord de l'Australie trouve aussi son origine dans la zone des fleuves Daly et Victoria, bien que l'on ignore à quelle date. La diffusion de ce système de parenté et des lames de

type « leilira » semble attester une expansion tardive des réseaux d'échanges entre les cultures régionales en développement.

Enfin, à l'échelle continentale, la période de la préhistoire australienne comprise entre le I^{er} millénaire av. J.-C. et le I^{er} millénaire apr. J.-C. est une époque de variations aux orientations mal définies, complexe et énigmatique. Certains archéologues ont affirmé qu'elle est essentiellement celle d'une adaptation permanente, marquée par une complexité sociale, économique et technique accrue liée à la croissance démographique et à une plus grande stabilité environnementale au cours de l'holocène. Si ces facteurs peuvent sous-tendre l'évolution culturelle postérieure, d'autres caractéristiques comme le mode de production fondé sur la chasse et la cueillette et la flexibilité de ses techniques garantissent la continuité historique. La tendance manifeste vers une évolution culturelle plus localisée est compensée par une intensification contrastée des connexions interrégionales susceptibles de promouvoir à la fois la stabilité et le changement. En dépit de toutes les incertitudes relatives aux causes et aux événements historiques précis et d'une tradition globalement conservatrice, les dernières recherches archéologiques portant sur l'Australie témoignent clairement d'une évolution de la société aborigène.

22.2

Le Pacifique

Peter Bellwood

Voir l'illustration 126

En guise de remarque préliminaire, il faut indiquer que la période comprise entre 700 av. J.-C. et 700 apr. J.-C. ne revêt pas d'importance particulière dans la préhistoire océanienne puisque la région n'est évidemment liée à aucune autre civilisation ou à aucun des événements déterminants dans ce découpage temporel. Cependant, une période légèrement plus longue, de 1 500 av. J.-C. à 1 000 apr. J.-C., voit la colonisation de toutes les îles principales d'Océanie situées au-delà de la Mélanésie occidentale par des peuples de langue austronésienne, ce qui constitue en soi un accomplissement important pour l'humanité. C'est à cet intervalle de temps que nous nous intéressons dans ce chapitre (*cartes 29 et 30*).

Avant 1 500 av. J.-C., les îles rapprochées de la Mélanésie occidentale (s'étendant vers l'est jusqu'au sud-est des îles Salomon) ont déjà été colonisées, leur peuplement initial datant d'il y a au moins trente mille ans, au pléistocène. Ces premiers habitants (probablement les ancêtres des populations de langue papoue qui occupent encore la majeure partie de la Nouvelle-Guinée ainsi qu'une partie de l'archipel Bismarck et des îles Salomon) opèrent au cours de l'holocène inférieur dans certaines zones des terres montagneuses de Nouvelle-Guinée une transition unique et autonome, passant d'une économie fourragère à une économie agricole. Cela implique le drainage des marécages pour la culture du taro, probablement la domestication d'autres plantes locales comme la canne à sucre, la banane et certaines variétés de *Pandanus*, ainsi que l'utilisation d'herminettes en pierre polie (mais il faut noter l'absence de céramique et une incertitude quant à la domestication des animaux). Nous ignorons si des méthodes locales d'agriculture sont établies dans les plaines de Nouvelle-Guinée ou les îles Bismarck et Salomon en 1 500 av. J.-C. Cependant, il s'agit d'une question importante à laquelle devront répondre les recherches futures afin de comprendre les interactions entre populations au cours de la période décrite dans ce chapitre.

Toutes les îles situées au nord et à l'est des îles Salomon, à savoir la Mélanésie orientale (Vanuatu, Nouvelle-Calédonie, îles Fidji), la Micronésie (îles Mariannes, Yap, îles Palaos, îles Carolines, îles Marshall et îles Kiribati) et la Polynésie (îles Tonga, îles Samoa, Tuvalu, Hawaï, îles Cook, Polynésie française, île de Pâques, Nouvelle-Zélande), sont occupées pour la première fois par des colons austronésiens entre 1 500 av. J.-C. dans le Nord-Ouest (îles Mariannes) et 1 000 apr. J.-C. dans le Sud (Nouvelle-Zélande). Selon les datations au radiocarbone, Vanuatu, la Nouvelle-Calédonie, les îles Fidji, Tonga et Samoa sont colonisés très rapidement entre 1 200 et 1 000 av. J.-C. environ. Entre 700 av. J.-C. et 700 apr. J.-C. (le cadre chronologique précis de ce chapitre), la limite de peuplement semble être repoussée de la Polynésie occidentale (Tonga, Samoa, Pukapuka) à certains groupes d'îles de Polynésie orientale (îles Marquises, îles de la Société, Hawaï, îles Cook du Sud et île de Pâques). La Nouvelle-Zélande et les îles de Chatham n'ont probablement été atteintes que peu après 1 000 apr. J.-C. Nombre d'îles micronésiennes, en particulier Yap, les îles Palaos et Carolines, semblent avoir été habitées pour la première fois il y a environ deux mille ans, peut-être depuis la Mélanésie au nord, bien que le peuplement directement issu des Philippines débute bien plus tôt (en 1 500 av. J.-C. environ) dans les îles Mariannes.

Les plus anciennes de ces populations de langue austronésienne présentes dans le Pacifique (à l'exclusion de celles d'origine philippine dans les îles Mariannes) parlaient probablement une langue que les linguistes ont reconstituée et appelée proto-océanique. Le sous-groupe linguistique océanique des îles du Pacifique est une branche de la famille austronésienne (bien plus large), qui s'étend à l'ouest en Asie du Sud-Est et jusqu'à Madagascar. Les colons ont d'abord pénétré en Mélanésie occidentale à partir des Moluques ou du sud des Philippines et se sont installés en premier lieu dans l'archipel Bismarck vers 1 500 av. J.-C. ; cependant, la Nouvelle-Guinée elle-même, principal territoire des peuples de langue papoue, est probablement peu affectée par la colonisation austronésienne avant le début de l'ère chrétienne environ.

Le patrimoine archéologique légué par ces colons austronésiens est généralement connu, dans le Pacifique occidental, sous le nom de complexe culturel Lapita. Les assemblages lapita sont associés à des poteries, souvent à engobe rouge, décorées de motifs pointillés ou incisés. De nouvelles formes d'herminettes en pierre et en coquillages ainsi que d'ornements et d'hameçons en coquillages font leur apparition, et de nombreux sites lapita de Mélanésie disposent d'obsidienne provenant de gisements situés en Nouvelle-Bretagne et dans les îles de l'Amirauté, témoignant ainsi de la capacité de ces populations à naviguer. De l'obsidienne de Nouvelle-Bretagne (datée entre 1 000 et 300 av. J.-C.) a également été retrouvée à l'ouest jusque dans le nord de Bornéo. Les cochons, les chiens et les poulets domestiqués sont

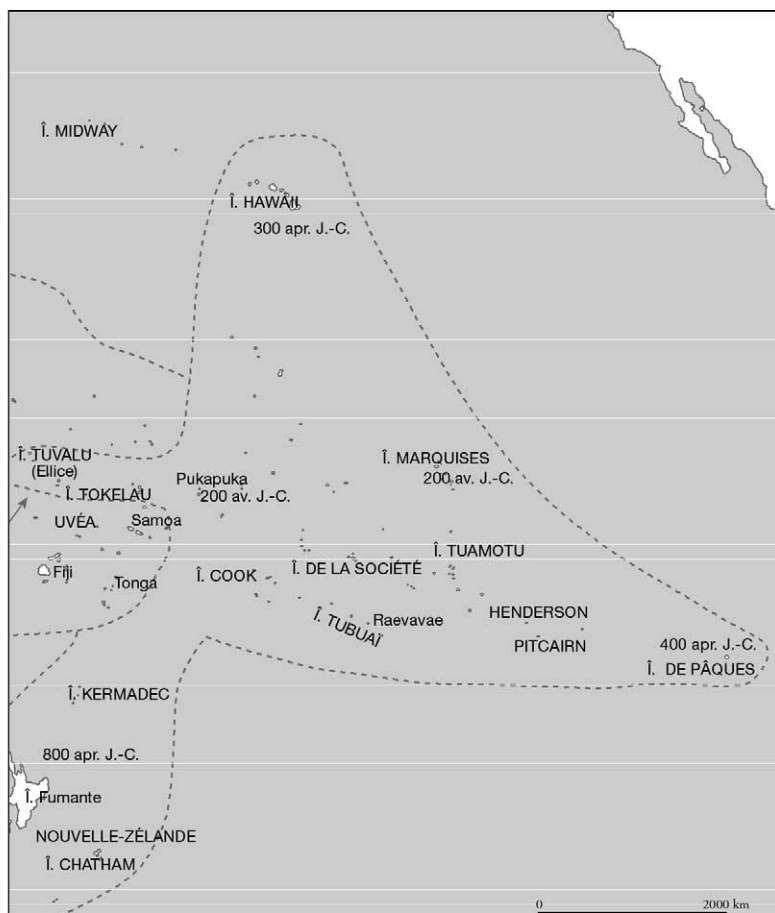
aussi introduits, tandis que les bovins et des céréales comme le riz et le millet ne sont pas importés en Océanie. Les fruits, les tubercules (en particulier l'igname et le taro) et, bien évidemment, l'importante exploitation maritime constituent les bases de l'économie. Dans le domaine maritime, le peuple lapita est indéniablement très mobile.

Le complexe culturel Lapita perdure sous une forme repérable sur le plan archéologique jusqu'à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C., avant d'être largement



Carte 29 Carte figurant les dates du début de l'occupation humaine dans les îles du Pacifique. Toutes les régions situées au-delà des îles Salomon ont été peuplées tout d'abord

remplacé par des styles de céramique locaux, qui en sont probablement dérivés, dans de nombreuses parties de la Mélanésie et jusqu'aux îles Fidji à l'est. Ces styles présentent une grande diversité régionale mais sont en général caractérisés par des décors incisés, appliqués ou au battoir. Il semble que, pendant cette période de la préhistoire mélanésienne, une sphère lapita caractérisée par de grandes interactions culturelles éclate pour donner naissance à un certain nombre de complexes régionaux plus petits il y a moins de

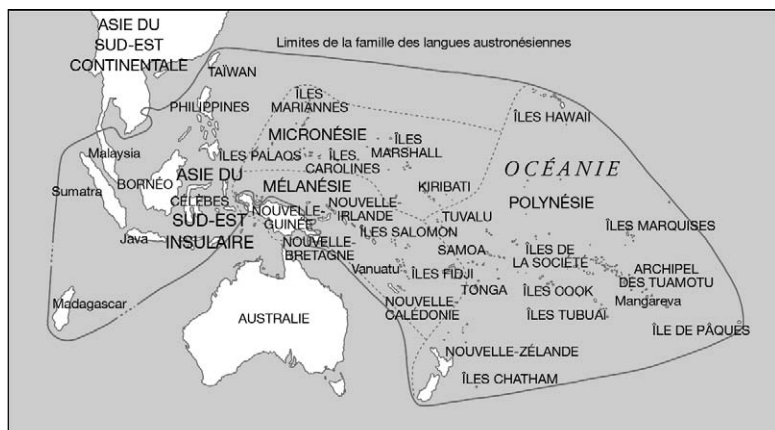


par des agriculteurs (à partir de 1500 av. J.-C.). De nouveaux indices laissent à penser que la Nouvelle-Zélande n'a été habitée pour la première fois que vers 1000 apr. J.-C.

deux mille ans. Peu de signes indiquent une transmission culturelle directe de la tradition lapita dans un passé récent.

Plus à l'est, en Polynésie, la continuité est plus marquée, bien que la fabrication de céramique ait été totalement abandonnée il y a un peu moins de deux mille ans. En raison de la continuité apparente des types d'herminettes, des hameçons, des ornements et d'autres objets d'art, les Polynésiens sont considérés par beaucoup comme les descendants directs des colons lapita des Tonga et des Samoa. Cependant, le peuplement initial de nombreux groupes d'îles, tels que les îles Marquises, les îles de la Société, Hawaï et l'île de Pâques, a probablement lieu entre 500 av. J.-C. et 500 apr. J.-C., alors que la tradition potière est moribonde ou déjà morte. Il en va de même pour de nombreuses îles des Carolines, dans le sud de la Micronésie, qui ont pu également voir arriver des colons de certaines parties de la Mélanésie à cette époque.

En Mélanésie, un débat interne d'envergure divise les archéologues : comment interpréter le tableau relativement simple dépeint plus haut ? Il ne fait aucun doute que les colons préaustronésiens de Mélanésie occidentale connaissent déjà des techniques agricoles (fruits et tubercules) et de construction navale ; ils savent commercer (obsidienne) et même transporter des animaux sur de courtes distances dans l'archipel Bismarck. Par conséquent, les colons lapita sont certainement en interaction avec eux et finalement absorbés par la population mélanésienne toujours dominante en termes biologiques. Les Polynésiens semblent avoir conservé un lien plus étroit avec



Carte 30 Répartition des langues austronésiennes. Hormis les îles Palaos et les îles Mariannes, toutes les îles de Micronésie, Mélanésie et Polynésie font partie du sous-groupe océanique.

le peuple lapita en raison de leur isolement, et peut-être de la rapidité de leur colonisation initiale du Pacifique occidental.

Malheureusement, la plupart des éléments archéologiques monumentaux du Pacifique sont postérieurs à la période présentée dans ce chapitre. Il est possible que certaines des premières constructions en pierre comme celles de l'île de Pâques et de Ponape (îles Carolines) aient été réalisées avant 700 apr. J.-C. mais, avec le temps et à cause de la réutilisation des matériaux, l'archéologie n'a pas identifié de monuments aussi anciens. Il en est de même pour les vestiges de canoës, bien qu'une multitude d'éléments linguistiques et ethnographiques indique de façon certaine que le peuple lapita et ses descendants disposent de pirogues à voile et à balancier, voire de doubles canoës. Cependant, il est important de souligner que très peu d'indices témoignent de contacts entre le Pacifique et l'Indonésie après la période lapita. En effet, la plupart des innovations techniques qui ont vu le jour en Asie du Sud-Est au cours des deux mille dernières années, en particulier par le biais des relations avec l'Inde et la Chine, n'ont pas été introduites dans le Pacifique.

Vers 1 000 apr. J.-C., il est clair que les formes ancestrales dont dérivent directement toutes les cultures ethnographiques d'Océanie sont en place (à l'exception possible mais provisoire des Maoris de Nouvelle-Zélande). Aucun changement de population majeur ne semble avoir lieu après cette époque, bien que des débats sur la possibilité d'un certain degré de peuplement sud-américain prépolynésien sur l'île de Pâques aient encore cours. La patate douce introduite en Polynésie provient assurément d'Amérique du Sud, et certaines constructions en pierre de l'île de Pâques présentent de nombreuses caractéristiques sud-américaines. Cependant, nous ne disposons encore d'aucune preuve étayant le fait que ce contact américain potentiel date d'avant 1 000 apr. J.-C. ou affecte directement d'autres îles. En effet, l'île de Pâques est l'*ultima Thule* de la zone austronésienne.

Bien qu'il soit très difficile de reconstituer dans les détails les évolutions sociales des différentes cultures insulaires avant 1 000 apr. J.-C., il est possible de proposer certaines hypothèses fondées sur une recherche comparative dans de nombreux domaines. Chez les agriculteurs de langue papoue de Nouvelle-Guinée et de Mélanésie occidentale, les réseaux sociaux sont probablement centrés sur des groupes locaux politiquement indépendants, de petite taille et dirigés par des hommes qui ont acquis un statut dans des domaines tels que la guerre, la connaissance des rituels et le chamanisme. Les populations austronésiennes seraient aussi composées initialement de petits groupes bien que, à l'époque ethnographique, des chefferies dont les habitants se comptent en milliers se soient développées dans des groupes d'îles tels qu'Hawaï ou les îles de la Société. L'une des raisons de ces évolutions affectant l'intégration politique pourrait être le fait que les Austroné-

siens reconnaissaient toujours l'importance du rang hérité (et non acquis), permettant ainsi l'essor d'aristocraties puissantes et souvent despotiques.

D'autres variations culturelles s'épanouissent probablement en fonction de la taille et du milieu naturel des îles. Les atolls coralliens, les petites îles volcaniques d'altitude élevée de type polynésien et les très grandes îles continentales de Mélanésie offrent toutes des possibilités ou des contraintes environnementales différentes à leurs habitants, particulièrement en termes de densité de population et d'économie (parmi les plus petites îles, certaines ne peuvent pas accueillir de population permanente). Cependant, de nombreuses recherches actuelles se sont concentrées sur l'impact inverse : celui des hommes sur leur environnement. Par exemple, les premiers occupants de toutes les îles du Pacifique sont à l'origine de grands changements dans la faune ornithologique, qui est affectée par des extinctions probablement dues à la surexploitation et à la concurrence des animaux domestiques introduits. Ils défrichent également les forêts de l'intérieur des terres pour l'agriculture, ce qui entraîne érosion et charriage de volumes importants de sédiments vers le fond des vallées et les plaines côtières. Paradoxalement (étant donné notre crainte actuelle des dégradations environnementales), l'environnement est mieux à même, grâce à cette érosion, de supporter une agriculture intensive, et donc une population plus importante, malgré quelques rares exceptions malheureuses (comme l'île de Pâques, stérile et dénuée d'arbres à la fin de sa préhistoire — un sujet qui n'entre pas dans le cadre de ce chapitre).

BIBLIOGRAPHIE (DE 22.1 À 22.2)

BELLWOOD P. 1978. *Man's conquest of the Pacific*, Auckland.

— 1987. *The Polynesians*, 2^e éd., Londres.

— 1991. The Austronesian dispersal and the origin of languages. *Scientific american*, vol. CCLXV, p. 88-93.

FLOOD J. 1983. *Archaeology of the dreamtime*, Sydney.

FRANKEL D. 1991. *Remains to be seen*, Melbourne.

KIRCH P. V. 1984. *The evolution of the Polynesian chiefdoms*, Cambridge.

SLAMET-VELSINK I. E. 1995. *Emerging hierarchies*, Leiden.

WHITE J. P., O'CONNELL J. 1982. *A prehistory of Australia, New Guinea and Sahul*, Sydney.

VI. L'Asie centrale et les peuples nomades

Introduction

Richard N. Frye

L'histoire de l'Asie centrale est rythmée par les migrations des tribus et des peuples, tandis que, plus à l'ouest, notamment en Asie occidentale et sur le plateau iranien, les ères sont déterminées par les dynasties. L'une des raisons de cette différence est l'antagonisme constant qui distingue les peuples nomades des peuples sédentarisés, les premiers se montrant supérieurs dans les conflits militaires tout au long de l'histoire de l'Asie centrale : dans cette région du monde, les empires sont des empires nomades, généralement éphémères. Un deuxième facteur expliquant ce contraste est l'hétérogénéité du relief de l'Asie centrale, obstacle à la formation de grands États centralisés. C'est une terre d'oasis, de déserts et de montagnes, où la communication entre les vallées et les différentes oasis est difficile. Certaines de ces dernières, telles que Boukhara et Kachgar, occupent alors — et aujourd'hui encore — une grande superficie, tandis que d'autres, comme Karshi et Dunhuang, sont de petite taille. Si les zones de peuplement des plaines de Mésopotamie s'étendent le long des cours d'eau, les villes situées sur le plateau iranien ressemblent aux oasis d'Asie centrale, à quelques différences près toutefois. Tout d'abord, les conflits qui opposent les nomades aux peuples sédentaires ne sont pas aussi largement dominés par les premiers qu'en Asie centrale : en Iran, les sédentaires sont mieux organisés et plus nombreux que leurs voisins nomades. Ensuite, les obstacles géographiques à la communication ne sont pas aussi prononcés qu'en Asie centrale. À titre d'exemple, les oasis du Fars — l'antique Perside — telles Fasā, Darabjird, Firuzabad et Chiraz ne sont pas isolées par des déserts ou de hautes montagnes, ce qui explique l'homogénéité du peuplement de cette province, berceau des dynasties achéménide et sassanide. L'agriculture est à la base de la civilisation de l'Asie occidentale, tandis que, dans le carrefour centre-asiatique, le commerce est la source principale de richesse et les marchands sont bien plus respectés que dans l'Iran sassanide.

Les évolutions démographiques, politiques et économiques en Asie centrale sont difficiles à déterminer du fait de la rareté des témoignages écrits datant de l'Antiquité, qui fait de cette région une quasi *terra incognita*. Les caractéristiques du peuplement sont évidemment fondamentales, la présence d'un point d'eau constituant le facteur d'implantation le plus déterminant. En raison de l'importance que revêt le commerce en Asie centrale, ses

habitants sont davantage enclins à coopérer avec les envahisseurs venus du nord que ceux des États centralisés des régions situées plus à l'ouest. En Asie occidentale, les envahisseurs sont généralement absorbés par la population sédentaire, beaucoup plus nombreuse, comme c'est le cas en Chine. En Asie centrale, les conquérants locaux qui parviennent à unifier les oasis doivent étendre leurs territoires pour trouver la main-d'œuvre et les revenus nécessaires au maintien de leurs empires. Ainsi, l'Empire kouchan envahit une partie de l'Inde, tandis que Tamerlan avance vers l'ouest ; l'objectif est pour eux de faire vivre leurs États, qui sont nés de l'union de plusieurs tribus. En effet, les empires des steppes du nord mais également des oasis du sud de l'Asie centrale se construisent tous sur le modèle de la confédération tribale, comme le montrent les exemples de Tamerlan et du khan Cheïbânî, fondateur du Royaume ouzbek.

Sachant que le commerce est primordial pour les peuples d'Asie centrale depuis longtemps déjà, on peut se demander quelles sont les principales routes commerciales. D'après les recherches archéologiques, la toute première route court probablement du nord au sud, jusqu'aux plaines de l'Inde. Elle prospère sans doute en raison d'un lien de parenté des peuples pré-indo-européens d'Asie centrale avec les Dravidiens à l'est et les Élamites à l'ouest. Par ailleurs, les peuples du Nord apparentés aux Indiens préaryens ressentent le besoin et le désir de se procurer les produits indiens (notamment épices, condiments, étoffes). Les fouilles de sites préhistoriques en Asie centrale ont mis au jour des objets semblables aux céramiques et aux objets des civilisations de Mohenjo-daro et d'Harappa du sous-continent. Avec le peuplement du plateau par les Iraniens au début du I^{er} millénaire av. J.-C., le commerce avec la Mésopotamie et les régions de l'Ouest prend de l'ampleur et le monde iranien se tourne vers l'Occident. Bien plus tard, au I^{er} millénaire apr. J.-C. selon toute vraisemblance, les routes commerciales qui relient l'Asie centrale à la Volga et à la mer Baltique se développent ; les fourrures et le miel de Russie ainsi que l'ambre de la Baltique sont des biens précieux très recherchés par les peuples méridionaux.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, lorsque les Indo-Européens arrivent en Asie centrale, probablement en provenance des régions du Nord-Ouest, ils y trouvent des peuples autochtones sédentaires qu'ils absorbent progressivement. Les vagues de population sont constituées de Proto-Indiens qui se nomment eux-mêmes « Aryens », puis de Proto-Iraniens. Les migrants viennent tout d'abord par petits groupes, organisant des raids et des pillages à la manière des Turcs Oghuz au XI^e siècle apr. J.-C., mais peu à peu les Indiens s'installent sur tout le sous-continent et les Iraniens sur le plateau.

Les premières œuvres d'art remarquables des Iraniens sont des harnachements pour chevaux en bronze ou en or caractérisés par le célèbre « style animalier ». Bien que ce style prenne des formes diverses des plaines hon-

groises au nord de la Chine, le motif principal — un entrelacs d'animaux fantastiques comme les griffons — demeure le sceau des objets en bronze, essentiellement des mors et des brides de chevaux, retrouvés parmi les bronzes du Luristan, du Caucase et jusque dans la région de l'Ordos, dans le nord de la Chine. Ces objets sont datés du I^{er} millénaire av. J.-C. car, au cours du millénaire suivant, l'incrustation de pierres semi-précieuses sur les représentations plus réalistes d'animaux et d'autres sujets en Asie centrale annonce l'art du haut Moyen Âge en Europe occidentale. Non seulement de telles influences gagnent les régions de l'ouest, mais les annales de la Chine des Tang regorgent en outre de descriptions d'objets et de l'art centre-asiatiques parvenus jusque dans l'Empire du Milieu.

D'importants changements accompagnent l'arrivée de l'islam en Asie centrale au VII^e siècle. Tout d'abord, la région est intégrée à un vaste califat qui s'étend de l'océan Atlantique à l'Indus et aux monts Tianshan dans le Nord-Est. Le principal partenaire commercial des Sogdiens de Boukhara et de Samarkand est alors la Chine, mais, après l'islamisation, leurs préférences se tournent vers l'ouest. Ensuite, les peuples d'Asie centrale voient très vite leur intérêt à devenir musulmans, ce qui explique que la religion se répand beaucoup mieux en Asie centrale que sur le plateau iranien. Boukhara devient le « dôme de l'islam en Orient », un haut lieu de l'érudition musulmane. Au cours des trois premiers siècles de l'ère islamique, de nombreux érudits portant le nom de leur ville natale, tels que Bukhārī, Khuwārizmī ou Balkhī, marquent l'histoire. À la même époque, quelques homologues de Chiraz, d'Ispahan et d'autres villes de l'ouest de l'Iran font parler d'eux. Enfin, sous le règne de dynasties locales telles que celle des Samanides à Boukhara, l'irrigation des terres s'intensifie et l'Asie centrale prospère comme jamais auparavant.

Dans les steppes, l'organisation tribale assez peu structurée des nomades iraniens est remplacée au III^e siècle av. J.-C. par le premier empire des Xiongnu. Sa dissolution au II^e siècle apr. J.-C. entraîne une migration des tribus vers l'ouest, d'abord des Huns, puis des Avars et des Tujue. Les Hephtalites, qui sont probablement la dernière confédération de tribus iraniennes même s'il semble que des Huns dominant leur classe dirigeante, avancent vers le sud. À la fin du VI^e siècle apr. J.-C., les tribus de langue turque commencent leur expansion, qui se traduit par la turquisation des oasis du Xinjiang et du nord de l'Amou-Daria. Dans les steppes du Nord, l'avènement des Mongols remet en question la domination turque au XII^e siècle. Le commerce, moteur de l'Asie centrale, continue de jouer un rôle prépondérant dans la civilisation de cette région du monde.

En conclusion, les contributions scientifiques et culturelles de l'Asie centrale à l'histoire mondiale peuvent se résumer par les éléments suivants : l'utilisation des chevaux, avec tout leur harnachement (brides, selle et

étriers) et les styles artistiques qui s'y rapportent, les armes et les évolutions de l'art de la guerre (par exemple les tactiques de cavalerie), la métallurgie, les plantes médicinales et, bien sûr, les nombreuses facettes du commerce, puisque l'Asie centrale est un carrefour entre l'est et l'ouest de l'Eurasie. Nous disposons malheureusement de peu d'informations précises sur l'Asie centrale préislamique. Il y a néanmoins fort à parier que l'essor des connaissances et de l'enseignement à l'époque islamique trouve ses origines dans la richesse d'une culture plus ancienne née dans les oasis situés au nord de l'Amou-Daria. Le mélange des religions — bouddhisme, zoroastrisme, manichéisme et christianisme — semble créer un environnement de tolérance dans l'Asie centrale préislamique ; ce milieu contribue à l'émergence d'un contexte culturel qui à son tour permet à la pensée et au savoir islamiques de prospérer dans des centres tels que Boukhara, Balkh et d'autres encore.

23

Les cultures nomades d'Asie centrale de 700 av. J.-C. à 300 apr. J.-C.

23.1

Les tribus nomades iraniennes en Asie centrale

Richard N. Frye

Voir les illustrations 127 à 136 pour toutes les sections du chapitre 23

La migration des tribus iraniennes vers l'Asie centrale est liée à la question du pays d'origine et de l'expansion des peuples de langue indo-européenne. Les premières sources chinoises ne donnent aucune information sur l'identité linguistique ou culturelle des nombreuses tribus qui leur sont connues ; par conséquent, nous ne pouvons que formuler des hypothèses et peindre un tableau impressionniste des premiers nomades des frontières

occidentales de la Chine. Pour cela, il est nécessaire de décrire dans un premier temps la toile de fond des ces événements.

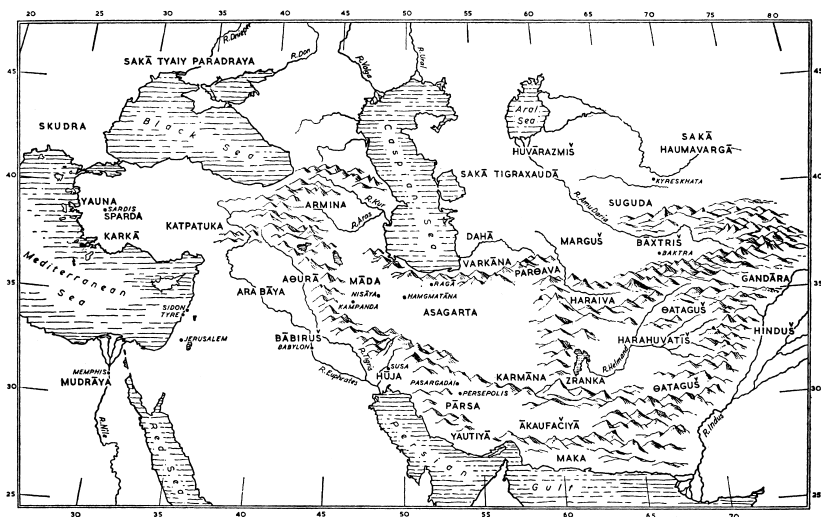
Rappelons que la domestication des chevaux et des chameaux a été amorcée par des peuples sédentaires et que les tout premiers nomades ne se déplaçaient pas à cheval, mais dans des charrettes ou des chars. Dans la mesure où les véritables nomades sont des cavaliers, il est probable que les migrations de nomades ne commencent pas avant le début du I^{er} millénaire av. J.-C. L'emploi d'un mors en bronze était nécessaire avant de pouvoir convenablement monter les chevaux ; or, ce progrès n'apparaît vraisemblablement qu'après la migration des Indiens vers le sous-continent et celle des Iraniens vers le plateau méridional qui porte leur nom, comme en témoignent les Védas et l'Avesta, qui rapportent l'utilisation de chars et de charrettes plutôt que de chevaux. Nous pouvons néanmoins présumer que les premières migrations de cavaliers nomades dans les steppes d'Asie centrale sont le fait d'Iraniens et que les peuples prototurques et les protomongols sont des chasseurs habitant les forêts qui empruntent l'art de l'équitation aux nomades iraniens. On peut alors transposer certains éléments de la situation en vigueur dans les steppes d'Asie centrale plus avant dans l'histoire et tenter de décrire les peuples des steppes et des oasis du Sud aux environs de l'an 1 000 av. J.-C., après la migration des Iraniens et des Indiens vers le sud. Les peuples qui s'installent dans les oasis du Sud gardent des contacts avec leurs cousins nomades des steppes, ce qui explique que leurs histoires soient liées.

L'identité et le nombre des sédentaires vivant dans les oasis d'Asie centrale avant l'arrivée des Indo-Européens sont plus qu'incertains. Les steppes devaient sans doute être assez peu peuplées, puisque la vie y dépendait en grande partie des chevaux. On ne peut que supposer que des groupes apparentés aux Élamites du plateau iranien ou aux Dravidiens du sous-continent indien ont gagné l'Asie centrale avant d'être anéantis ou plus probablement absorbés par les envahisseurs venus du nord. Les recherches archéologiques ont dévoilé l'existence, dans le sud de l'Asie centrale, de zones de peuplement et même de villes datant au moins du III^e millénaire av. J.-C. Notre propos n'est pas ici de traiter des zones de peuplement au cours de l'âge du bronze, mais simplement de souligner que les Indo-Européens, et après eux les Iraniens, n'arrivent pas sur des terres inhabitées lorsqu'ils migrent en direction du sud, vers les régions qui seront plus tard la Sogdiane et la Bactriane. Nous ne nous intéressons ici qu'aux nomades iraniens qui dominent les steppes d'Asie centrale du début du I^{er} millénaire av. J.-C. à l'expansion des Tujue et à la conquête arabe de l'Asie centrale.

Nous savons, d'après des sources grecques anciennes, que, vers le VI^e siècle av. J.-C., les nomades du principal groupe iranien qui se déplace du sud de la Russie vers l'Asie centrale sont appelés « Scythes » par les Grecs et « Saces » (Śaka) dans les inscriptions cunéiformes des rois achéménides

(carte 31). Les fouilles archéologiques, notamment de tombeaux ou de grands kourganes (tombes à tumulus), ont révélé que les remarquables motifs très travaillés sur les harnachements en métal et les décorations en or et autres métaux pour les chevaux (ce que les spécialistes appellent « l'art animalier ») ont très certainement été créés ou du moins diffusés par les nomades iraniens. Ce style, également qualifié de scytho-sibérien, est probablement originaire des montagnes du Louristan, d'Iran ou du Caucase, et s'est répandu en Mongolie et jusqu'aux frontières de la Chine, vraisemblablement par le biais des nomades iraniens. Certes, cet art ainsi que les différents peuples qui l'ont exploité sont loin d'être homogènes, mais il est néanmoins possible d'observer, dans les grandes lignes, des similitudes frappantes du Louristan à la région de l'Ordos au nord de la Chine. Les riches nécropoles kourganes de Pazyryk, en Sibérie, sont probablement celles de chefs de tribus saces.

Les seuls autres peuples de langue indo-européenne connus en Asie centrale sont, selon des sources écrites postérieures, les Tokhariens. Leur langue appartient au groupe occidental ou *centum* des langues indo-européennes, et non pas au groupe oriental ou *satem* (qui comprend essentiellement les langues slaves et indo-iraniennes). Reste à savoir à quel moment ils arrivent dans la région du Xinjiang et d'où ils sont originaires.



Carte 31 L'Empire achéménide.

L'archaïsme de leur langue conduit la plupart des historiens à estimer qu'il s'agit des premiers Indo-Européens à gagner l'Asie centrale, mais cette hypothèse n'est pas forcément la bonne. Pour certains, leur migration vers l'est, probablement depuis le sud de la Russie, date du III^e ou du début du II^e millénaire av. J.-C. ; néanmoins, elle peut aussi bien remonter à la première moitié du I^{er} millénaire apr. J.-C. après que les Iraniens quittent les steppes pour se diriger vers le sud, leurs descendants n'étant que ces peuples qui plus tard vivent dans les oasis de Koutcha et de Tourfan. Indépendamment de l'époque à laquelle ils arrivent et de leur origine, ils font historiquement partie d'une zone de culture iranienne beaucoup plus vaste. Par ailleurs, aucun élément ne permet d'affirmer qu'ils sont assimilables aux Yuezhi (Yue-Tche) mentionnés par les sources chinoises antiques. Celles qui datent de la période qui précède la dynastie Han (c'est-à-dire du III^e siècle av. J.-C.) révèlent la présence d'un grand nombre de tribus « barbares » aux frontières septentrionales de la Chine, sans que l'on puisse pour autant savoir avec certitude s'il s'agit vraiment pour l'essentiel de nomades. Il est probable que les premiers véritables nomades rencontrés par les Chinois sont des Iraniens, ou des peuples turco-mongols ou toungouses ayant appris l'art de monter à cheval des Iraniens. Leurs noms, cités dans les sources chinoises, nous apportent peu d'informations et seuls les Xiongnu (Hiong-nou), généralement apparentés par la suite aux Huns, semblent avoir fondé un grand empire des steppes dans les premières années de la dynastie Han, au II^e siècle av. J.-C.

D'anciennes sources chinoises mentionnent la présence d'une tribu nomade dans les steppes de l'Est, les Xian Yun (Hsien-yün), un peuple non iranien probablement toungouze. Ce groupe se serait semble-t-il allié à d'autres tribus, constituant au sud une menace pour la Chine. Il est essentiel de garder à l'esprit que la forme d'État ou d'empire la plus courante dans les steppes d'Asie centrale est la confédération de tribus ; or, une même confédération pouvait parfois changer d'appellation ou encore porter des noms tribaux différents dans les sources occidentales et chinoises. En outre, la formation de confédérations dans les steppes pouvait entraîner des évolutions linguistiques et des mélanges ethniques, rendant d'autant plus malaisée l'identification des nombreux peuples mentionnés par les écrits disponibles. Les sources chinoises font état d'un conflit permanent avec des Barbares des régions du Nord portant des noms distincts. L'opposition continuelle entre les peuples nomades et les peuples sédentaires est en effet une constante dans l'histoire de la Chine ; la construction de la Grande Muraille en est d'ailleurs une conséquence.

Il est probable que, une fois arrivés dans le Turkestan oriental et occidental, les Saces s'installent dans les oasis du Ferghana — le Dawan (Ta-yüan) des sources chinoises —, de Kachgar et de Khotan à l'époque de l'émer-

gence des Han en Chine et des Gréco-Bactriens dans l'ouest de l'Asie centrale aux IV^e et III^e siècles av. J.-C. Pourtant, au II^e siècle av. J.-C., l'avènement de l'empire des Xiongnu en Mongolie provoque d'importantes migrations et repousse d'autres tribus vers le sud. Les sources chinoises attestent la présence des Yuezhi dans la province du Gansu (Chine occidentale) très tôt dans l'histoire, même si l'époque exacte ne peut être précisée. Par la suite, les Yuezhi, attaqués par des tribus nomades venues du nord, migrent en direction de l'ouest. Là, ils affrontent les Wusun qui, fuyant les Xiongnu, les ont précédés. En effet, il semble que les Wusun se sont installés dans la vallée de l'Ili et que l'itinéraire des Yuezhi passe par cette région. Quoi qu'il en soit, les Yuezhi poursuivent leur route en direction du sud et sont rejoints au passage par d'autres tribus avant de repousser les Saces vers la région qui porte leur nom, le Séistan (Sakastan), et plus loin sur le sous-continent indien.

On peut penser que les Xiongnu forment une confédération majoritairement dominée par les Turco-Mongols, tandis que les Wusun sont probablement des Iraniens, apparentés selon certains historiens aux As des tribus Sarmates de la même façon que les Yancai (Yen-ts'ai) le sont à la tribu plus tardive des Alains, les ancêtres des Ossètes caucasiens. Ainsi, dominées à l'origine par les nomades iraniens, les steppes sont progressivement envahies par des Tujue et des Mongols, un processus qui s'amorce véritablement au III^e siècle apr. J.-C. mais qui dure plusieurs siècles. Les migrations du II^e siècle av. J.-C. s'accompagnent également d'une évolution de l'art des steppes : de motifs simples sur bois, cuir ou métal dans le style animalier, on passe à des motifs beaucoup plus élaborés mêlant différents matériaux, avec par exemple des incrustations polychromes et de pierres semi-précieuses. L'art des Scytho-Saces diffère de celui, plus tardif, des Sarmates, parmi lesquels se trouvent les Alains. Les armes qui peuvent être transportées sur les chevaux, telles que les arcs à poulies, sont une contribution des populations nomades à l'art de la guerre, tout comme les techniques de harnachement (brides, selles) élaborées tout au long de cette période, bien que l'usage des étriers date d'une époque plus tardive. Les tribus vivent pour ainsi dire sur les chevaux, qui deviennent un élément primordial de leur mode de vie. Il est d'ailleurs clair que les nomades, plus mobiles, dominent les peuples sédentaires lors des combats, puisqu'ils ont la possibilité de se replier facilement dans les steppes ou d'attaquer leurs ennemis par surprise.

Ce sont les tribus nomades iraniennes qui perfectionnent l'art de l'équitation et son équipement et qui introduisent probablement le concept de « clan royal », dont les membres, par leur bravoure et leur habileté, maintiennent leur souveraineté au sein des tribus apparentées. Le portrait que dresse Hérodote des Scythes du sud de la Russie confirme ce système, lequel est adopté par les Tujue qui, plus tard, succèdent aux Iraniens dans la domination des steppes. Les chefs charismatiques sont suivis dans leurs

conquêtes par les membres de tribus vaincues, qui voient dans ces meneurs victorieux le moyen de piller et de prendre le contrôle de peuples sédentaires. La survie de ces États ou empires nomades dépend néanmoins de la personnalité de leur chef et de ses successeurs, ce qui explique leur caractère souvent éphémère. Remarquons toutefois que, fait marquant, l'émergence de la dynastie Han et l'unification de la Chine s'accompagnent dans les steppes de la création de l'empire des Xiongnu, qui entraîne la migration de nombreuses tribus vers l'ouest. Or, lorsque l'empire des Han s'essouffle, il en va de même de la domination des Xiongnu sur les steppes. Ce parallélisme, qui se répète par la suite dans l'histoire, peut nous amener à chercher un lien entre l'existence d'un État sédentarisé puissant et expansionniste et la création d'un empire des steppes.

Après la chute de l'empire des Han, la fondation de plusieurs États par des nomades dans le nord de la Chine s'accompagne du déclin de l'Empire kouchan en Bactriane, mais, dans les deux cas, ce sont les peuples sédentaires qui absorbent les conquérants nomades. Par ailleurs, les nouveaux États ne représentent pas une véritable menace pour les nomades des steppes, au point qu'aucune grande confédération ne succède à celle des Xiongnu. Les nomades continuent de vivre dans les steppes, mais sont divisés en un grand nombre de tribus qu'aucun chef charismatique ne parvient à unifier avant le VI^e siècle apr. J.-C. et l'avènement des Tujue.

23.2

Les cultures archéologiques de la Mongolie et du sud de la Sibérie

Vadim M. Masson

La transition vers le pastoralisme qui s'opère lorsque les premières sociétés nomades se forment dans les vastes steppes d'Asie a un impact considérable sur la vie des communautés locales, comparable à celui de la révolution urbaine sur les premières civilisations. En effet, le pastoralisme nomade permet d'exploiter de manière optimale les ressources des steppes, tandis que les migrations saisonnières regroupent des régions aux caractéristiques naturelles différentes au sein d'un même système économique.

Ces bouleversements économiques sont suivis d'un cortège de transformations dans d'autres domaines. La naissance de l'art équestre permet d'établir des contacts plus rapides et d'échanger des informations sur des distances beaucoup plus importantes qu'avant. C'est comme si l'on assistait à une soudaine expansion du monde : de nouvelles modes et de nouveaux modèles culturels sont presque instantanément adoptés sur de vastes étendues. Des progrès sont réalisés dans l'art de la guerre, et les fonctions militaires prennent de l'importance dans la société. Le bétail, en sa qualité de bien aisément transférable, contribue à la multiplication de conflits intertribaux, au même titre que les rivalités ayant pour objet les pâturages et les autres terres possédant un intérêt économique. Par ailleurs, les cavaliers armés deviennent le symbole d'une nouvelle époque. Il en résulte une plus grande différenciation sociale en termes de propriété et de statut. Le pouvoir est progressivement institutionnalisé et de puissantes unions tribales se forment, précurseurs des empires nomades.

Des changements considérables interviennent dans les modes de vie et les relations sociales. Ainsi, dans les économies nomades et semi-nomades, de nouveaux types d'habitations démontables et plus mobiles sont imaginés, de même que des ustensiles de cuisine et de la vaisselle facilement transportables, le plus souvent en bois et en cuir. De nouveaux vêtements deviennent d'usage courant, dont des chaussures souples et sans talons, des pantalons longs et amples et des plaques de ceintures décoratives qui permettent géné-

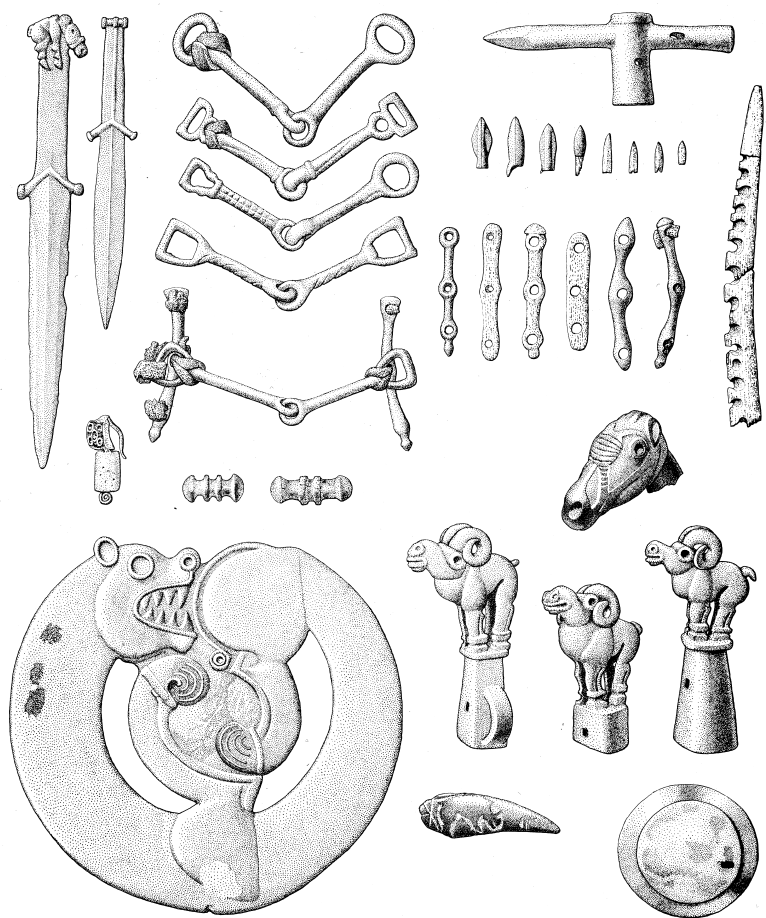


Figure 28 Objets retrouvés lors des fouilles du kourgane d'Arzhan à Touva (dessin de V. N. Masson).

ralement de connaître le rang social et le prestige de ceux qui les portent. Cette société dynamique et inventive instaure également de nouveaux critères esthétiques qui se reflètent dans le style animalier dit scytho-sibérien, dans lequel les animaux sont représentés en vol ou en plein corps à corps.

On retrouve les caractéristiques de cette nouvelle ère regroupées dès le VIII^e siècle av. J.-C. dans la tombe royale d'Arzhan, fouillée par des archéologues soviétiques à Touva. Celle-ci se situe à l'intérieur d'une enceinte de pierre presque parfaitement circulaire, d'un diamètre de 120 mètres. Ses 5 000 m² se composent de 70 chambres séparées par des cloisons en bois. Un homme et une femme ont été inhumés dans la chambre centrale de 64 m², qui par la suite a été entièrement pillée ; les chambres situées autour de la pièce centrale ont accueilli 15 personnes et 160 chevaux. Une observation minutieuse du site lors des fouilles a révélé que des chevaux de différentes couleurs avaient été placés en différents endroits et que leurs brides étaient de différents types. Plusieurs séries de harnais retrouvés à Arzhan correspondent en tous points à celles retrouvées dans certaines régions de l'Altaï, du Kazakhstan, de la Mongolie et du bassin de Minoussinsk. Les chevaux étant regroupés dans 13 pièces séparées, on peut supposer que 13 groupes tribaux ont participé aux rites funéraires. Soit les groupes tribaux vivant dans cette vaste région considéraient qu'il était de leur devoir d'exprimer leur respect envers leur chef défunt, soit ils y étaient obligés.

Arzhan est l'un des sites les plus anciens témoignant de l'émergence de cette nouvelle ère. Il fournit des exemples de tous les principaux objets caractéristiques de la période, connus sous le nom de « triade scythe » : des armes (flèches, poignards, haches-marteaux, épées), des éléments de harnachement de chevaux (mors et montants de mors) et des objets décoratifs dans le style animalier. Enfin, la taille de la tombe en elle-même indique des changements majeurs dans la vie sociale et politique.

On trouve les premiers grands sites de sépultures de nomades comprenant plusieurs centaines de kourganes ordinaires dans la région du Semiretchié, où d'énormes tumulus surplombent les tombeaux de membres de l'élite des Saces. L'observation de ces tombes permet d'affirmer que leur construction a nécessité la mise en œuvre de moyens considérables. De ce point de vue, les kourganes des premiers membres de l'élite nomade sont d'ailleurs comparables à l'architecture monumentale des civilisations antiques.

Des tombeaux constitués d'imposantes constructions en bois au-dessus de la surface du sol ont été étudiés dans la localité de Besshatyor, dans la vallée de l'Ili. Un tertre en pierre d'une hauteur de 18 mètres et d'un diamètre de plus de 100 mètres recouvrait une structure en bois. Dans un kourgane situé près de la ville d'Issyk, à 60 kilomètres au sud-est d'Alma-Ata, la chambre funéraire centrale a comme souvent été complètement vidée de son

contenu. Les pillleurs de tombes ne se sont néanmoins pas aperçu de l'existence d'une sépulture annexe, qui s'est offerte aux archéologues dans toute sa splendeur. Dans un tombeau de taille relativement petite et doté de poutres taillées dans du spruce du Tianshan gisait un jeune de 17 ou 18 ans, richement vêtu et entouré d'un grand nombre de plaques en or. L'épée en fer qui se trouvait à sa taille était rangée dans un fourreau en bois recouvert de cuir et de plaques d'or sur lesquelles étaient représentés un élan bondissant et un cheval. Son cafetan et ses bottes étaient tout aussi somptueusement parés, de même que sa coiffe pointue, qui a fourni un exemple très représentatif du type de coiffes hautes portées par les Śakā-Tigraxaudā.

Ces fascinantes nécropoles sont présentes dans un grand nombre de sites de la région du Semiretchié, probablement sur les terres occupées par les communautés tribales dirigées par les chefs qui y ont été enterrés. Le grand kourgane de Shalba, mis au jour à l'est du lac Issyk-koul en Kirghizie, est couvert par un tertre en pierre d'un diamètre de 104 mètres. Les pillleurs qui ont précédé les archéologues sur le site n'ont laissé derrière eux qu'une figurine en or représentant une gazelle de Mongolie. Plusieurs découvertes permettent de penser qu'il n'y avait pas que des nécropoles saces dans la région de l'Issyk-koul ; il existait également une autre zone importante de peuplement aujourd'hui entièrement recouverte par les eaux du lac. Un grand nombre d'objets nomades anciens ont été découverts dans un secteur de la région au cours de fouilles archéologiques sous-marines : mors, montants de mors et armes. Parmi les objets ainsi mis au jour se trouvaient beaucoup d'objets en pierre, dont des meules et des outils utilisés en métallurgie, suggérant que cette zone de peuplement enfouie sous les eaux était également le centre de diverses activités économiques. De nombreux autels de sacrifice en bronze ainsi que de petites tables basses également en bronze aux pourtours ornés de motifs zoomorphes et parfois humains ont aussi été retrouvés dans la région du Semiretchié. De toute évidence, ils proviennent de sites religieux dont il ne faut pas espérer retrouver de vestiges structurels bien conservés. Les restes d'un imposant foyer permanent ont été découverts dans la partie occidentale du bassin de l'Issyk-koul. En outre, des parties d'autels et de chaudrons en bronze, notamment deux figurines représentant des zébus mâles, ont été retrouvées dans les environs immédiats du site.

Il est difficile de dire jusqu'où le territoire des tribus saces s'étendait au nord. Dans ces régions, les archéologues sont donc obligés d'employer des termes formés à partir du nom des sites fouillés. Ainsi, la culture Tasmol, qui s'est développée dans le centre du Kazakhstan, se caractérisait par l'inhumation des membres de l'élite dans de grands kourganes bordés par de longs murs de pierre s'étendant sur plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de mètres. La triade des premiers nomades (armes, harnais et objet décoratifs dans le style animalier) est ici largement représentée.

Les régions montagneuses du sud de la Sibérie ont été un centre majeur pour les premières sociétés nomades. De nombreuses traditions composant le noyau culturel de ces premiers nomades, en particulier la construction de chambres funéraires dans de gros troncs d'arbres et dans la roche, sont nées dans cette zone. Les tombeaux les plus riches, notamment celui de Pazyryk, dont la découverte a été l'un des grands événements archéologiques du ^{xx}^e siècle, sont liés à l'étape suivante du développement des premières sociétés nomades du haut Altaï, aux ^v^e et ^{iv}^e siècles av. J.-C. Ce site, comme celui d'Arzhan, témoigne des efforts considérables déployés pour construire ces extraordinaires caveaux dans des lieux inaccessibles. Un grand trou pouvant mesurer jusqu'à 40 m² de superficie était creusé à l'emplacement de la tombe, dans lequel était construite une structure faite d'épais rondins, avec parfois des murs doubles. Les corps étaient placés dans des troncs creusés, généralement décorés de motifs sculptés dans le style animalier. Une partie du tombeau était remplie de 7 à 16 cadavres de chevaux tués d'un coup de marteau de guerre dans la tempe. Les chambres étaient ensuite comblées avec de gros rondins et les pierres destinées à recouvrir le tombeau étaient ajoutées pour former un kourgane d'un diamètre de 25 à 60 mètres. Cette couverture de pierres pouvait comprendre d'énormes rochers pesant jusqu'à 2 ou 3 tonnes. La construction de ces tumulus pouvait nécessiter jusqu'à 3 000 m³ de roche et représentait, avec le transport des blocs, un travail considérable faisant intervenir un grand nombre d'ouvriers dont il fallait coordonner les efforts.

Comme la plupart des tombes anciennes, les kourganés de Pazyryk ont été mis à sac par des pilliers qui se sont emparés des objets en métaux précieux. Toutefois, du fait des conditions climatiques exceptionnelles régnant dans le haut Altaï, le gel permanent du sol sous les tumulus de pierre a permis de conserver les objets fabriqués à partir de matériaux organiques, qui ne présentaient visiblement pas un grand intérêt pour les chasseurs de trésors. Des objets en bois, en cuir ou en textiles divers, notamment du feutre et des tapis de laine rase, ont été retrouvés dans ces chambres froides naturelles, lesquelles ont également très bien préservé les corps des défunts qui avaient été embaumés. Ainsi a-t-on découvert la dépouille d'un chef couvert de grands tatouages représentant des animaux réels ou imaginaires entrelacés dans le style caractéristique de la période des premiers nomades. En règle générale, les tombes abritent les corps d'un homme et d'une femme, parfois placés dans le même tronc d'arbre, parfois dans des cercueils séparés. Les spécialistes estiment que ces femmes n'étaient pas les épouses des chefs décédés mais plutôt leurs concubines, au vu du rang social élevé des femmes libres. Certaines d'entre elles ont été enterrées avec des instruments à cordes ressemblant à des harpes, laissant penser qu'il s'agissait de musiciennes. Les armes, des instruments de cérémonie incrustés d'or et d'argent, ont été

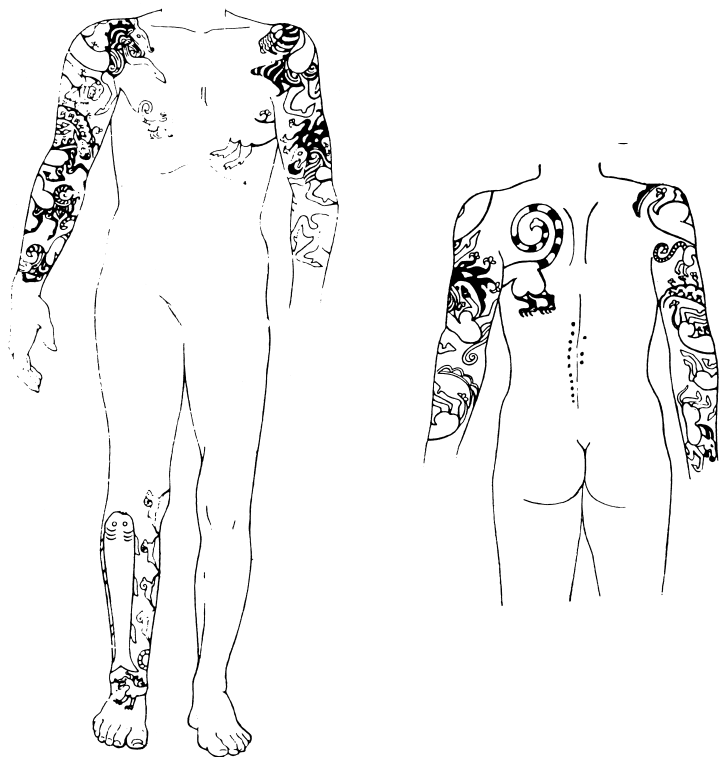


Figure 29 Croquis de tatouages dessinés sur un corps momifié retrouvé dans le kourgane n° 2 de Pazyryk (dessin de V. N. Masson).

emportées par les pillleurs. D'autres éléments attestent toutefois la permanence des conflits. L'un des chefs retrouvé a ainsi été tué de trois coups derrière la tête lors d'une bataille, puis scalpé. Les objets découverts, bien que peu nombreux, témoignent du luxe dans lequel vivait l'élite de Pazyryk. Des miroirs chinois, des soieries décorées de broderies artistiques, des tapis de laine rase probablement d'origine iranienne ainsi qu'un grand nombre d'exemples d'applications fabriquées par des artisans locaux, allant des selles et des coiffes de cérémonie pour chevaux de trait aux tapisseries en feutre recouvrant les murs, ont été mis au jour sur le site de Pazyryk et dans d'autres kourganés.

Certains traits caractéristiques observés sur ces vestiges ont permis aux archéologues d'établir l'existence d'une culture spécifique de Pazyryk dans le haut Altaï, représentée par de riches tombes et les sépultures de membres ordinaires des tribus. La culture de Tagar, dont les monuments sont répartis dans tout le bassin de Minoussinsk et, plus loin en direction du nord-ouest, jusque dans la région de la steppe forestière, constitue une autre culture propre à la période des premiers nomades. Les plus anciens monuments de cette culture remontent aux VII^e et VI^e siècles av. J.-C., même si elle n'atteint son apogée qu'entre les V^e et III^e siècles av. J.-C. Durant cette période, les tombeaux collectifs en bois deviennent courants et l'on ne peut qu'y voir la continuité de la tradition représentée à Pazyryk. Plusieurs dizaines d'individus ont été inhumés dans ces caveaux, dans lesquels on a retrouvé jusqu'à 100 personnes. La tenue vestimentaire traditionnelle des guerriers comprenait un poinçon en bronze et un miroir à la ceinture, ainsi que des armes : une hache, un marteau de guerre et un poignard. Des plaques de bronze en forme de cerf bondissant constituaient également un accessoire essentiel des membres de la caste des militaires. Les différences de statut social étaient beaucoup moins marquées qu'au sein des tribus de Pazyryk, même si l'on a retrouvé de très riches tombeaux à l'évidence réservés aux chefs de tribu. Selon toute vraisemblance, les sépultures collectives étaient destinées à de grandes communautés familiales ; elles recelaient parfois des objets de valeur faits de métaux précieux : des armes de cérémonie et de nombreuses plaques représentant une grande variété d'animaux sauvages (chèvres de montagne, lions et cerfs). Une autre tombe monumentale, Salbyk, datant du IV^e ou du III^e siècle av. J.-C., a été retrouvée dans la steppe de Minoussinsk, malheureusement complètement pillée. Elle abritait très certainement la dépouille de l'un des chefs de la société de Tagar.

Une troisième culture contemporaine de celles de Pazyryk et de Tagar s'est développée dans la région de Touva : la culture Saglyk. Seules des nécropoles destinées à la classe moyenne de la population ont été découvertes, et l'on ne connaît aucun exemple de site funéraire réservé à l'élite. L'archéologie reflète également, dans une certaine mesure, les migrations de tribus nomades, qui s'intensifient notamment aux III^e et II^e siècles av. J.-C. avec la formation et l'activité de l'État des Xiongnu. La nécropole d'Aymyryk à Touva comporte des tombeaux abritant des cercueils en pierre ainsi que des sépultures traditionnelles en bois. Les fouilles ont mis au jour des objets caractéristiques de la tradition culturelle des Xiongnu, datant des III^e et II^e siècles av. J.-C.

D'autres traditions culturelles encore sont présentes dans la région de la Mongolie. Dans l'Est, c'est la culture des tombes à dalles, dont les origines remontent à l'âge du bronze, qui prévaut. Dans l'ouest de la Mongolie, certains monuments rappellent les traditions culturelles du sud de la Sibérie. On

peut citer à titre d'exemple la sépulture d'Oulangom, où l'on a retrouvé sous les kourganes des structures en bois semblables à celles de Pasyryk. De 2 à 10 corps ont été inhumés à l'intérieur de la structure en bois et les principaux éléments constituant la triade nomade, des harnais de chevaux aux armes (poignards, marteaux et haches de guerre), étaient présents sur le site.

L'influence des modèles culturels des premiers nomades s'est propagée dans une immense partie de l'Asie centrale. En effet, à en juger par des découvertes isolées, certains groupes appartenant aux premières tribus nomades étaient présents non seulement au Kazakhstan et dans le sud de la Sibérie, mais également plus à l'est, sur le territoire de l'actuelle République populaire de Chine. Des objets retrouvés dans la région de l'Ordos, provenant en toute vraisemblance de tombes pillées, constituent une autre version locale des traditions culturelles des premiers nomades. Parmi ces objets, on trouve entre autres des poignards, des sculptures, des plaques en métal finement travaillées et des chaudrons en bronze. Beaucoup sont décorés de motifs zoomorphes dans le style animalier classique : chèvres, sangliers, cerfs. En outre, des prédateurs recroquevillés figurent fréquemment sur ces objets. Plus récemment, des archéologues chinois ont également découvert des sépultures appartenant à ces tribus des steppes. L'influence de cette nouvelle et puissante culture s'est par ailleurs répandue jusqu'à certaines régions du sud de la Chine.

La guerre jouait un rôle majeur dans les premières sociétés nomades. Elle remplissait une fonction bien précise au sein de la société et ses conséquences nous sont connues à travers les cicatrices observées sur les squelettes de nombreux nomades de l'époque. Les dessins de style animalier, représentant avec beaucoup d'expressivité des scènes de combat entre des animaux sauvages, témoignent également d'un état d'esprit belliqueux. Ainsi, on peut dire que la société dans son ensemble a connu une certaine militarisation.

Cette militarisation relative de la société devait nécessairement avoir des conséquences sur sa structure. En évaluant les efforts qu'il a fallu déployer pour ériger les monuments funéraires, les archéologues ont identifié trois groupes sociaux parmi les Saces de la région du Semiretchié. Selon leur hypothèse, les simples guerriers étaient inhumés dans de petits kourganes d'un diamètre de 6 à 18 mètres et d'une hauteur comprise entre 1 et 2 mètres, tandis que l'élite de la tribu était ensevelie dans des kourganes dont les tumulus atteignaient de 30 à 45 mètres de diamètre, ce chiffre s'élevant de 50 à 105 mètres pour les rois.

Les progrès de la connaissance à l'époque des premiers nomades transparaissent dans les deux principales activités de ces peuples : le pastoralisme et la guerre. L'analyse des restes de sabots de chevaux provenant des tombes de Pazyryk a révélé qu'ils paissaient tout au long de l'année dans les pâtu-

rages, ne bénéficiant que d'une quantité limitée de fourrage en complément. L'approvisionnement en fourrage, aisé dans la steppe herbacée et dans les pâturages de haute montagne, permettait aux nomades de se déplacer avec leurs troupeaux pratiquement tout au long de l'année. Ceux-ci comprenaient des moutons et des chevaux, capables de paître même quand le sol était recouvert par la neige. Il existait également d'énormes troupeaux d'une race particulière de chevaux de petite taille, ainsi qu'une race de grands chevaux montés par les nomades et capables de parcourir de grandes distances. Ils tiraient soit de légères charrettes, soit de lourds chars.

Les nomades ont acquis une connaissance pragmatique de l'anatomie humaine et des plantes. Les corps soigneusement embaumés inhumés dans les sépultures de montagne en sont la preuve : les cavités abdominales étaient ouvertes afin d'en retirer les viscères et de les remplacer par certaines substances végétales. Lorsque les muscles ne subissaient pas le même sort, on leur injectait un produit conservateur. Les gros os étaient fréquemment percés afin d'en extraire la moelle osseuse et d'y introduire des substances conservatrices. Ces corps embaumés, également protégés par le permafrost, se sont très bien conservés jusqu'à l'arrivée des archéologues. Il est probable que les conflits permanents et les blessures de guerre aient amené les nomades à mettre au point un certain type de chirurgie pratique sans laquelle la plupart des opérations d'embaumement n'auraient vraisemblablement pas été possibles.

L'essor de la métallurgie a été stimulé par la nécessité de disposer d'armes et de harnais de chevaux ainsi que d'objets de prestige. Il est communément admis que les nomades d'Asie n'ont pas commencé à utiliser le fer avant le III^e ou le II^e siècle av. J.-C. Néanmoins, il faut reconnaître la formidable qualité de leurs armes en bronze. Le procédé du moulage à la cire perdue en utilisant de la cire ou du suif était déjà fort répandu. Des chaudrons imposants et des autels de sacrifice étaient fabriqués selon cette technique, et l'on utilisait des noyaux de la forme souhaitée pour fabriquer des figures d'animaux en creux. La technique de l'étamage avait déjà été découverte et était largement utilisée, empêchant ainsi les objets de s'oxyder.

La contribution à la culture mondiale des objets d'art fabriqués dans le style animalier scytho-sibérien a été beaucoup plus importante et véritablement exceptionnelle. Ces objets étaient étroitement liés à la vie quotidienne, à la psychologie des nomades et, dans une certaine mesure, à leurs idées et à leurs croyances. Les idées nouvelles qui se répandaient dans cette société nomade au développement rapide ne s'exprimaient pas par la construction de magnifiques cathédrales ou de sculptures en pied, mais par la fabrication de petits objets accompagnant les cavaliers tout au long de leur existence.

Naturellement, nous connaissons principalement la représentation matérielle du monde spirituel des premiers nomades d'Asie. En effet, aucune

trace de leurs chants n'a été conservée, et il est difficile d'imaginer ce que pouvaient être leurs contes et leurs légendes, même si l'on retrouve parfois des scènes épiques de guerre et quelques illustrations de mythes et de légendes. Les rares éléments dont nous disposons sur ces cultures disparues témoignent néanmoins de leur splendeur passée.

23.3

La culture hellénistique en Asie centrale

Gennadi A. Koshelenko

La colonisation massive de l'Asie centrale par les Grecs, et particulièrement de la Bactriane, commence avec les campagnes d'Alexandre le Grand, qui fonde un certain nombre de cités dans la région. Cependant, dès 325 av. J.-C., des dissensions surviennent parmi les colons. En 323 av. J.-C. commence en Bactriane (et probablement en Sogdiane) une violente révolte des colons grecs, désireux de retourner dans leur pays d'origine, au moment où la nouvelle de la mort d'Alexandre parvient jusqu'en Asie centrale. Cette rébellion est sévèrement réprimée par Pithon, le satrape de Médie. On ne sait pratiquement rien de l'histoire de cette région à l'époque de la « guerre des diadoques ». Séleucos I^{er}, qui place Babylone sous sa domination en 312 av. J.-C., entreprend sa fameuse marche vers l'est et prend possession de toutes les satrapies d'Iran et d'Asie centrale. Tous les territoires situés au nord de l'Hindou-Kouch, qui faisaient auparavant partie de l'empire d'Alexandre, se retrouvent sous la domination de Séleucos ; en revanche, les provinces situées au sud sont cédées à Candragupta.

Par suite de la soumission des provinces d'Asie centrale, un grand nombre de Grecs s'installent dans cette région. La principale zone de colonisation est la Bactriane, qui devient alors le principal soutien de Séleucos en Asie centrale. D'autres provinces, comme la Sogdiane, la Margiane et l'Arie, comptent moins de colons et exercent par conséquent une influence moindre.

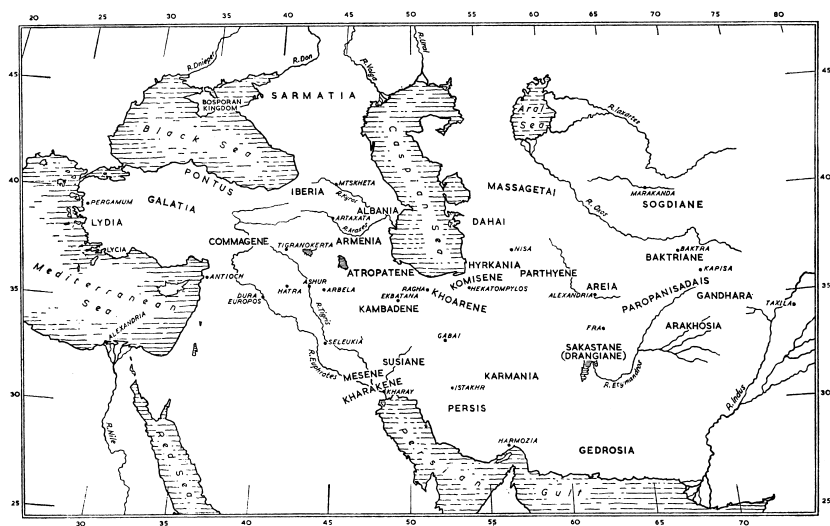
La Bactriane s'affranchit de la domination séleucide vers le milieu du III^e siècle av. J.-C., mais la date exacte de la séparation fait l'objet de multiples débats. Si l'on se réfère aux pièces de monnaie émises par le satrape de Bactriane Diodote, cette émancipation ne s'est pas effectuée brusquement ; c'est en effet le résultat d'un lent processus. Diodote meurt peu après l'accession à l'indépendance et, vers 230 av. J.-C., son fils et successeur Dio-

dote Il est renversé par Euthydème, probable ancien gouverneur de l'une des provinces du royaume de Bactriane.

Sous le règne d'Euthydème, la Bactriane doit lutter pour conserver son autonomie. À la même époque, Antiochos III tente d'imposer l'autorité des Séleucides à l'est : après la conquête de la Parthie, il franchit les frontières de la Bactriane.

L'armée d'Euthydème est mise en déroute lors d'un combat de cavalerie, à la suite duquel les armées séleucides assiègent la capitale. Le siège dure plus de deux ans et la fin des hostilités est marquée par un compromis : Euthydème reconnaît la suzeraineté d'Antiochos qui, en contrepartie, lui garantit le trône et le titre de roi. La menace d'une invasion nomade est un argument de poids dans les négociations qui aboutissent finalement à ce compromis. Les derniers vestiges de la soumission aux Séleucides disparaissent très probablement avec la défaite cuisante d'Antiochos face aux Romains en 189 av. J.-C. (*carte 32*).

L'histoire postérieure du royaume gréco-bactrien est en grande partie fondée sur des hypothèses. Les informations plutôt rares contenues dans les écrits disponibles se recoupent difficilement avec les nombreuses pièces de monnaie émises par quelques dizaines de souverains qui, pour la plupart, ne



Carte 32 L'Asie occidentale sous les Séleucides et les Parthes.

sont mentionnés par aucune source. Deux faits majeurs méritent particulièrement d'être cités : le lancement, peu après 189 av. J.-C., d'opérations militaires grecques dirigées contre l'Inde et le début de la désintégration du royaume en plusieurs parties hostiles les unes aux autres. À l'évidence, les conquêtes méridionales sont amorcées par Démétrios I^{er}, fils d'Euthydème, qui s'empare de l'Arachosie (sud-ouest de l'Afghanistan) et soumet les Paropamisades (Hindou-Kouch), mais ne parvient pas à pénétrer très loin en direction du sud du sous-continent indien. Alors que Démétrios est victorieux dans le Sud, la Bactriane est secouée par une révolte emmenée par Eucratide. La suite de l'histoire de cette région se résume à la lutte qui oppose deux dynasties rivales : celle des descendants d'Eucratide, dont l'influence s'exerce principalement dans le Nord, et celle des descendants d'Euthydème, surtout présents dans le sud. Cette situation est aggravée par une invasion des Parthes qui, venus de l'ouest, privent la Bactriane de deux de ses provinces.

En Inde, c'est Ménandre qui rencontre le plus de succès, mais on ignore à quelle dynastie il appartient. Selon des sources indiennes, il est même parvenu jusque dans la vallée du Gange, mais son triomphe a été de très courte durée. Les conquêtes des souverains grecs concernent essentiellement le bassin de l'Indus et ne vont jamais plus à l'est que Mathurā (dans le centre de l'Inde). Pendant ce temps, dans le Nord, la pression des nomades sur l'Asie centrale s'accroît. Vers 145 av. J.-C., ils s'emparent des provinces situées au nord de l'Oxus et des confins orientaux de la Bactriane, avant que leurs incursions au sud de l'Oxus, vers 130 av. J.-C. (vers la fin du règne d'Hélioclès), ne mettent un terme à la domination des Grecs sur les terres qui s'étendent au nord de l'Hindou-Kouch. Dans le Sud, de petits royaumes grecs établis sur le territoire même de l'Inde survivent encore quelques décennies avant d'être à leur tour envahis par les nomades.

La période hellénistique est une phase de forte croissance économique et de progrès culturel dans l'histoire de l'Asie centrale. Les premiers Séleucides puis les souverains gréco-bactriens axent leur politique sur le développement économique du pays. Des fouilles archéologiques menées en Bactriane ont révélé que, à cette époque, de nouveaux systèmes d'irrigation sont mis en place à grande échelle et que les anciens systèmes sont rénovés, permettant ainsi de satisfaire au besoin d'étendre les terres consacrées à l'agriculture. En Margiane, Antiochos I^{er} ordonne la construction d'une muraille afin de ceindre toute une oasis. Des murs semblables sont probablement érigés en Bactriane et en Sogdiane. L'émigration d'artisans grecs vers l'Asie centrale contribue également au développement économique.

La fondation de nouvelles cités, généralement peuplées de Grecs et disposant apparemment d'une certaine autonomie, est un autre fait essentiel de l'histoire de l'Asie centrale. La politique de colonisation est alors largement

axée sur la création d'importants centres urbains destinés à devenir les capitales des grandes provinces. Ainsi, en Bactriane, on peut citer les villes de Bactres (capitale de la partie occidentale de la région) et d'Ai-Khanoum, probablement l'Alexandrie de l'Oxus, plus tard connue sous le nom d'Eucratide (capitale de la partie orientale), en Sogdiane la ville de Maracanda et, en Margiane, celle d'Antioche de Margiane. Toutes ces villes étaient fortifiées selon le même schéma et organisées selon le même plan d'urbanisme. Les fouilles entreprises par la Délégation archéologique française en Afghanistan (dirigée par P. Bernard) sur le site d'Ai-Khanoum ont largement contribué à nous éclairer sur la cité grecque d'Asie centrale. Elle se divisait en deux parties : la citadelle et la ville basse, où se trouvaient la plupart des bâtiments et dont le plan était conçu de manière uniforme. Plusieurs bâtiments publics découverts à Ai-Khanoum sont typiques des villes grecques : un théâtre, un gymnase, un *herôon* (monument) dédié au fondateur de la ville. Un imposant palais royal, des temples et de grandes maisons d'habitations construites dans un style différent ont également été mis au jour. Dans les petites villes de Bactriane, les colons grecs sont moins nombreux mais ils entreprennent l'extension des surfaces agricoles exploitées, notamment dans les environs immédiats des grandes cités.

L'urbanisation croissante, la mise à disposition de nouvelles terres pour l'agriculture et l'apparition de nouveaux métiers stimulent le commerce. D'anciennes routes commerciales sont remises en état (notamment les routes qui, à l'époque achéménide, reliaient déjà la Bactriane aux régions occidentales et à la Méditerranée). De la même façon, les routes reliant les plaines de Bactriane aux provinces montagneuses, notamment le Badakhshan, véritable gisement d'or et de pierres précieuses et semi-précieuses, prennent une importance considérable, au même titre que celles qui traversent l'Hindou-Kouch et mènent d'Asie centrale en Inde.

L'introduction de la monnaie et la mise en place d'échanges commerciaux fondés sur un système monétaire, deux éléments jusqu'alors inconnus dans cette partie du monde, donnent un sérieux coup d'accélérateur au développement économique. Les rois séleucides et gréco-bactriens émettent des pièces d'argent et de bronze, et chaque grand centre urbain est doté des structures nécessaires pour battre monnaie. Les pièces destinées à circuler sur le territoire de l'Asie centrale portent des inscriptions grecques, tandis que celles assignées à l'Inde sont frappées à la fois en grec et dans un *prākṛit* local à l'aide de l'écriture *kharoṣṭhī*.

Nous ne savons rien de la structure sociale du royaume gréco-bactrien, mais il est néanmoins probable qu'il existait une sorte de symbiose entre les Gréco-Macédoniens et l'aristocratie locale. Quoi qu'il en soit, les ostraca retrouvés à Ai-Khanoum montrent que les Iraniens travaillaient aux côtés des Grecs dans l'administration financière impériale.

Ce syncrétisme gréco-iranien se reflète dans un certain nombre d'aspects culturels. Ai-Khanoum et Takht-e Sangin sur l'Oxus montrent que c'est l'architecture des temples orientaux traditionnels qui prévaut, même si les techniques de construction grecques sont rapidement assimilées. L'un des temples du site de Takht-e Sangin (dans le sud du Tadjikistan) présente un intérêt tout particulier : il combine l'architecture décorative grecque et l'agencement d'un « temple du feu » d'architecture typiquement iranienne.

En s'installant en Asie centrale, les Grecs importent leurs divinités (Héraclès est l'une des plus populaires), mais on voit également apparaître à cette époque un certain syncrétisme religieux : un exemple frappant de ce phénomène est le syncrétisme entre Apollon et Mithra. Il est probable qu'un culte royal existait en Gréco-Bactriane, de même qu'au sein du Royaume séleucide. Dans la tradition indienne, l'empereur Ménandre est décrit comme un fervent bouddhiste ; en effet, de nombreux éléments permettent d'affirmer que les Grecs installés en Inde ont adopté les croyances religieuses locales.

Certaines inscriptions grecques trouvées sur les sites d'Ai-Khanoum et de Takht-e Sangin et certains ostraca découverts dans la chambre du trésor d'Ai-Khanoum constituent des sources de toute première importance documentant un système de comptabilité fonctionnant selon les règles grecques. Une autre découverte primordiale est celle de l'impression sur une tablette d'argile d'un texte écrit sur un papyrus, selon toute vraisemblance un traité philosophique. Tous ces éléments attestent la profonde influence des Grecs sur l'Asie centrale.

23.4

L'empire des Xiongnu

Denis Sinor

Le véritable nom des Xiongnu reste un mystère. L'orthographe utilisée dans ce chapitre (Hsiung-nu d'après le système de transcription de Wade-Giles) n'est que la traduction chinoise d'un nom qui n'est pas chinois et qui n'est pas nécessairement celui que se donnaient eux-mêmes les Xiongnu. Cette ignorance est d'autant plus frustrante que les Chinois ont toujours considéré les Xiongnu comme les prototypes des nomades de l'Asie intérieure et, par extension, l'exemple parfait du peuple barbare. C'est pour cette raison que l'on estime que leur existence remonte à la toute première et mythique période de l'histoire de la Chine, bien que leur nom n'apparaisse dans les sources historiques qu'à partir de l'an 230 av. J.-C. environ. Il est fort probable que le terme générique chinois *Hu* employé pour désigner les peuples barbares du Nord et de l'Ouest faisait en réalité référence aux Xiongnu, tout au moins au III^e siècle av. J.-C. Le rôle de ce peuple aux frontières orientales de l'Asie intérieure est semblable à celui joué par les Scythes aux frontières occidentales et, de fait, il est possible d'établir de nombreux parallèles entre les civilisations de ces deux peuples.

Les Xiongnu atteignent l'apogée de leur puissance peu après leur entrée dans l'histoire, avec l'accession du *shanyu* (le titre des souverains xiongnu) Maodun (209-174 av. J.-C.). Celui-ci prend le pouvoir en assassinant son père et, dans la foulée, défait quelques-uns des peuples voisins, dont les plus redoutables sont les Yuezhi. L'ambition première de Maodun est d'obtenir, si ce n'est la supériorité, du moins la parité avec les souverains de la dynastie Han émergente. Les traités dits *heqin* (d'apaisement), selon lesquels une princesse chinoise (du moins supposée telle) est donnée en mariage au *shanyu* (celui-ci recevant en outre régulièrement de généreux présents de la part des Chinois), constituent le symbole extérieur d'un tel statut d'égalité. En contrepartie, les Xiongnu s'engagent à ne pas attaquer les territoires des Han. Toujours dans le dessein de devenir l'égal des souverains chinois, Maodun se montre plus audacieux encore en demandant la main de l'impératrice

douairière, « souveraine veuve » elle aussi, une proposition qui est poliment refusée.

La totalité des informations dont nous disposons sur les Xiongnu provient de sources chinoises. Pourtant, malgré leur relative abondance, une question importante reste sans réponse à ce jour : nous ne savons pas avec certitude quelle était la langue des Xiongnu. En effet, la plupart des mots transcrits en chinois ont résisté aux tentatives d'interprétation. L'historiographie moderne assimile souvent les Xiongnu, du fait de leur mode de vie, aux Tujue et aux Mongols, bien qu'aucune preuve convaincante ne soit venue confirmer cette hypothèse. La transcription de plusieurs mots de la langue xiongnu en caractères chinois a été retrouvée dans une langue aujourd'hui disparue, le yenissei paléoasiatique, mais la comparaison reste dans l'ensemble de peu d'utilité, dans la mesure où plus de deux mille ans séparent les traductions des informations sommaires dont nous disposons sur le Yenissei.

Nous n'en savons pas beaucoup plus sur l'apparence physique des Xiongnu. Étant donné la difficulté à les classer définitivement dans un groupe ethnique précis, les vestiges archéologiques retrouvés dans l'est de l'Asie intérieure n'apportent que rarement des éléments irréfutables. On peut néanmoins affirmer sans prendre de risque que les tombes découvertes sur le site de Noin-Ula, dans le nord de la Mongolie, appartenaient aux Xiongnu. Elles donnent une image assez précise de la culture des Xiongnu telle qu'elle se présentait vers le milieu de la première moitié du 1^{er} siècle apr. J.-C. Malheureusement, les éléments paléoanthropologiques apportés par les fouilles du site de Noin-Ula sont extrêmement maigres, puisque les ossements retrouvés sont très peu nombreux ; les crânes sont pour la plupart de type mongoloïde. Il est toutefois intéressant de signaler que ces tombes renfermaient un nombre extraordinaire de tresses de deux ou trois mèches qui, après analyse, se sont révélées être constituées de cheveux d'individus mongoloïdes.

Les informations relatives à la composition raciale, sous la dernière dynastie des Xiongnu ayant dominé certaines régions du nord de la Chine, des Zhao postérieurs (319-352 apr. J.-C.) nous offrent une image différente. Se méfiant de ses sujets xiongnu, le dernier dirigeant de cette dynastie, lui-même d'origine chinoise, ordonne en 350 apr. J.-C. le massacre de deux cent mille d'entre eux. Vraisemblablement vêtus d'habits chinois et parlant le chinois, ces Xiongnu ne se distinguent alors que par leur apparence physique non mongoloïde, caractérisée par un nez aquilin et une barbe fournie. On peut affirmer avec certitude que, depuis le début, la population qui compose l'empire des Xiongnu est le fruit d'un mélange racial et linguistique variable selon la région et l'époque.

L'image que donne l'historien chinois Sima Qian des Xiongnu est l'archétype des nomades de l'Asie intérieure : « Ils se déplacent à la recherche d'eau et de pâturages, ne résident pas dans des villes fortifiées, ne possèdent

pas d'habitations fixes et ne pratiquent aucune forme d'agriculture.» Directement ou indirectement, le cheval constitue la base de la puissance des Xiongnu et de la prospérité économique qui l'accompagne. La steppe dont ils sont les maîtres n'est que très peu cultivable, mais offre suffisamment de pâturages pour les grands troupeaux de chevaux qui sont au cœur de leur stratégie militaire. Comme c'est le cas dans tous les empires nomades de l'Asie intérieure, l'armée des Xiongnu, constituée exclusivement d'archers à cheval, comprend l'ensemble de la population masculine adulte de la nation. Les Xiongnu forment une nation de guerriers ; Maodun déclare lui-même que son peuple « ne vit qu'en tirant à l'arc ». L'entraînement au tir à l'arc et à l'équitation commence dès le plus jeune âge et les armées sont tenues par une discipline de fer. La stratégie de guerre des Xiongnu est fondée sur des attaques menées par une cavalerie légère très mobile et des retraites feintes : « Lorsque leurs ennemis sont en vue, ils fondent sur eux en masse, avides d'emporter leur butin, mais s'ils se trouvent en difficulté, ils se dispersent et disparaissent aussi vite qu'ils sont apparus. [...] Si l'issue de la bataille se présente bien pour eux, ils avancent, mais si au contraire elle se présente mal, ils se retirent, ne considérant pas la retraite comme un déshonneur. Leur seule préoccupation est leur intérêt propre, et ils n'ont aucune notion de propriété ou de droiture. »

L'économie des Xiongnu ne produit que deux types de marchandises exportables : les chevaux et les fourrures. Alors que la demande chinoise est importante, aucun de ces biens ne peut faire l'objet d'un commerce avec les autres peuples de l'Asie intérieure. Les chevaux sont considérés comme des instruments de guerre et servent en tant que tels un double intérêt : ils peuvent être échangés contre des biens provenant de Chine ou être utilisés pour les acquérir par la force. Estimant que l'économie xiongnu est autosuffisante, un renégat chinois conseiller du *shanyu* Jizhu lance une mise en garde contre le danger que constitue l'attrait pour les produits chinois, mais en vain. L'appétit de la classe dirigeante des Xiongnu pour les biens précieux chinois, et plus particulièrement les soieries, est insatiable. En revanche, il est peu probable que ces importations améliorent de quelque manière que se soit le quotidien du reste de la population. On ne peut pas en dire autant des marchés frontaliers contrôlés par les Chinois, qui deviennent une source essentielle car unique de biens non produits par les Xiongnu. Ces derniers y affluent en masse, non seulement pour commercer mais aussi pour jouir de la nourriture et du vin chinois. La question se pose alors continuellement pour les Chinois de savoir à quel moment ouvrir et fermer ces marchés. La plupart du temps, les Xiongnu ont besoin non seulement de produits de luxe, mais également de denrées alimentaires de base telles que les céréales. La conquête de terres cultivables dans le Turkestan chinois au début du 1^{er} siècle av. J.-C. marque une amélioration en matière d'approvisionnement alimen-

taire, mais représente un affaiblissement de l'homogénéité culturelle de la confédération tribale des Xiongnu.

Les sources chinoises livrent quelques informations succinctes au sujet de la religion des Xiongnu. Ceux-ci vénèrent un Paradis (ou Ciel), qu'ils appellent *Tengri*, un nom repris plus tard par les Mongols et les Tujue. Au cours des premier, cinquième et neuvième mois de l'année, leurs notables se réunissent pour assister à des cérémonies articulées autour de une à sept statues d'or et, semble-t-il, un dieu de l'Épée. Le festival d'automne, marqué par des courses de chevaux à l'intérieur ou autour des forêts, est l'occasion de recenser les troupeaux.

Les Xiongnu inhumant leurs morts dans des cercueils faits de planches et placés dans des chambres funéraires souterraines. Les fouilles menées dans les tombes du site de Noin-Ula n'ont pas confirmé la pratique de sacrifices humains lors des funérailles, évoquée par l'historien Sima Qian. Il a néanmoins été suggéré que les nombreuses tresses retrouvées dans les tombes pourraient symboliser une forme de sacrifice humain très atténuée, les véritables sacrifices n'étant plus pratiqués. Les Xiongnu vénèrent également le Soleil, la Lune et les ancêtres.

L'art xiongnu relève en grande partie du style animalier scytho-sibérien. Ainsi, dans une tombe de Noin-Ula, on a retrouvé un magnifique tapis en laine très bien conservé et décoré d'une application de feutre représentant un combat entre un griffon et un élan. Les bronzes dits Ordos, des plaques aux motifs zoomorphes, sont très probablement d'origine xiongnu. Par ailleurs, les Xiongnu coulent des chaudrons en bronze typiques, dont on trouve des exemples ou des peintures pariétales dans toute la Sibérie et, à l'ouest, jusqu'en Hongrie. Plus originales encore, deux plaques argentées en alliage de base avec les silhouettes estampées d'un bovin et de sapins, une représentation alors unique dans toute l'Asie intérieure.

La cohésion au sein des tribus a toujours été un problème, aggravé par un système de succession contestable. L'événement qui précipite la division du royaume des Xiongnu en deux parties, au nord et au sud, intervient en 54 av. J.-C. Les Xiongnu septentrionaux, sous le règne du *shanyu* Zhizhi, demeurent sur leurs terres d'origine en Mongolie ; leurs rivaux méridionaux, menés par le *shanyu* Huhanye, dominent ce qui est devenu la Mongolie intérieure et sont assujettis aux Han. Le conflit interne qui oppose les deux tribus contribue certainement à accentuer leur affaiblissement. Dès le milieu du 1^{er} siècle apr. J.-C., les Xiongnu méridionaux tombent peu à peu sous le joug des Chinois ; vers le milieu du 4^e siècle apr. J.-C., ils ont complètement perdu leur identité ethnique. Quant aux Xiongnu septentrionaux, harcelés par leurs homologues du Sud, par les Chinois et par de nombreux peuples d'Asie intérieure tels que les Xianbei, ils disparaissent de l'histoire un peu auparavant, au milieu du 11^e siècle apr. J.-C.

23.5

La chute des Gréco-Bactriens : les Saces et les Indo-Parthes

Richard N. Frye

Vers l'an 130 av. J.-C., des peuples nomades venus d'Asie centrale renversent les royaumes grecs de Bactriane. Les sources chinoises et classiques donnent à penser que les principaux acteurs de ces événements sont les Yuezhi, à la tête d'une confédération nomade comprenant les Saces, les As (Asianoi en grec) et d'autres tribus. D'après les récits du voyageur chinois Zhang Qian, rapportés dans le *Shiji* et les annales de la dynastie des Han antérieurs, il est possible de reconstituer comme suit la carte politique de l'ensemble de la région aux environs de 130 av. J.-C. : dans la zone qui s'étend de Samarkand à Châch (Tachkent) se trouve un royaume appelé Kangju par les Chinois. Dans le nord de la Bactriane, les Yuezhi règnent sur les Grecs et les Bactriens sédentarisés, tandis que, au sud de l'Oxus, certaines principautés grecques ont probablement fait serment d'allégeance aux Yuezhi. Les Saces qui précèdent les Yuezhi, enfin, se dirigent vraisemblablement vers le sud en direction de l'Inde.

Deux rois parthes (Phraate, mort vers 128 av. J.-C., et Artaban II, mort vers 123 av. J.-C.) périssent en combattant les Saces, qui prennent ensuite le contrôle du Séistan. Cependant, sous le règne du roi parthe Mithridate II (vers 123-87 av. J.-C.), les Parthes assoient leur autorité sur plusieurs territoires de l'Iran oriental, de l'Afghanistan actuel et jusqu'en Inde. On ignore toutefois la longévité de cette souveraineté. Les dates de règne des souverains locaux qui battent monnaie et les zones qu'ils contrôlent sont difficiles à déterminer, mais il semble que des princes dits indo-parthes et d'autres, saces, dirigent de petits royaumes du Séistan au Pendjab, du 1^{er} siècle av. J.-C. à la première moitié du 1^{er} siècle apr. J.-C. et au-delà. On

Iran occidental (Médie et Perside)		Asie centrale (modèle sogdien)	
<i>Art</i>	<i>Religion</i>	<i>Art</i>	<i>Religion</i>
1. Influences mannéennes, élamites, mésopotamiennes	Cultes locaux semblables aux cultes mésopotamiens	Style animalier nomade (et styles locaux)	Croyances aryennes (et cultes locaux)
2. Style nomade (et même chose que ci-dessus)	Croyances aryennes (et cultes élamite et manna)	Art des steppes sur une base locale	Zoroastre (et autres cultes)
3. Style impérial puissant (et art populaire)	Zoroastrisme d'État (et autres cultes)	Style impérial faible et styles locaux	Zoroastrisme (et autres cultes)
4. Style grec puissant (et styles ouest-asiatiques)	Zoroastrisme et cultes hellénistiques et ouest-asiatiques	Nouveau style nomade et styles hellénistique et indien	Zoroastrisme local Bouddhisme et cultes locaux
5. Styles impérial et populaire	Zoroastrisme d'État, christianisme, etc. Cultes locaux	Syncrétisme kouchan Art gandharien	Zoroastrisme local Bouddhisme (et autres cultes)
6. Styles syrien et mésopotamien, sur une base sassanide	Religions universelles, islam et cultes locaux	Arts locaux sogdiens, bactriens, etc., avec influences sassanides	Religions universelles Mazdéisme local (et autres cultes)
<div> <div> 1. Env. 1000 av. J.-C., premières tribus d'Iraniens 2. Royaume mède 3. Empire achéménide N. B. L'art et les cultes locaux ne sont pas nécessairement identiques aux formes antérieures, pas plus qu'ils ne s'inscrivent nécessairement dans leur continuité. </div> <div> 4. Période séleucide et parthe 5. Période sassanide 6. Califat omeyyade </div> </div>			

Figure 30 Proposition de périodisation de l'art et de la religion en Iran et en Asie centrale.

présume que des souverains tels que Vononès, puis Spalahora, Spalirises, Gondopharès (ou Gondaphores) et Pacorus sont des Parthes, tandis que Mauès, Asès, Azilizès et Abdagases seraient des Saces. Pourtant, les noms Spalahora et Spalirises ont des consonances parthes plutôt que saces, ce qui laisse penser que les deux groupes se mélangent par le biais d'unions matrimoniales.

Les sources indiennes mentionnent généralement les Saces et les Parthes ou Pahlava ensemble, et l'on peut supposer qu'ils se partagent alors la souveraineté sur cette vaste région. Les monnaies restent notre principale source d'information mais elles sont fréquemment ambiguës dans la mesure où les surfrappes d'un souverain sur les pièces d'un autre peuvent signifier une défaite, une relation de vassalité ou encore qu'il s'agit d'une surfrappe postérieure au souverain figurant sur les pièces. En outre, il est possible qu'il y ait eu des cas de royauté partagée et que les frères ou les neveux aient pris la succession au lieu des fils, ce qui rend très difficile toute reconstitution de cette période de l'histoire.

Gondopharès est assimilé à un roi appelé « Gaspar » dans la tradition chrétienne de l'apôtre saint Thomas et de son voyage en Inde. On suppose que Gondopharès appartient à la famille des Suren de l'Iran parthe, dont les

domaines se trouvent au Séistan. Les inscriptions sur les pièces de monnaie sont d'un côté en grec et de l'autre en kharoṣṭhī, mais les noms frappés sur les côtés pile et face sont parfois différents, compliquant ainsi la reconstitution historique. À l'évidence, cette période de l'histoire connaît de nombreux souverains, sous-rois et vassaux qu'aucune autorité centrale ne gouverne, contrairement à ce que l'on peut alors observer dans l'Empire romain et plus tard dans l'Empire sassanide à l'ouest.

À en juger par les nombreux objets en or que nous ont livrés les tombes des princes saces de Tilla-tépé, dans le nord de l'Afghanistan, l'art des Saces orientaux n'a rien de rudimentaire ou de barbare. Un peigne en ivoire, un miroir chinois et de nombreux exemples du style animalier des steppes d'Asie centrale retrouvés sur place indiquent que les Saces commercent loin de leur territoire. Ces objets de Tilla-tépé sont les précurseurs des découvertes de Begram datant de l'époque kouchane. Une différence se détache néanmoins, l'art des Saces marquant probablement la fin de l'utilisation massive de l'or pour les ornements et les objets d'art. L'argent devient en effet par la suite le métal précieux privilégié pour la fabrication d'objets d'art en Asie centrale, même si les Kouchans ont recours à l'or pour leurs pièces de monnaie. Pour les Indiens, l'or n'a jamais perdu de son attrait et reste même encore aujourd'hui plus cher sur le sous-continent qu'ailleurs, tandis que l'argent est la norme en Asie centrale et dans les steppes.

L'élément le plus frappant est la diversité des styles dans les arts mineurs des Saces et des souverains indo-parthes, qui annonce l'essor de l'art kouchan dit gandharien, d'influence essentiellement bouddhique. Cependant, l'art indigène d'Asie centrale peut être défini comme un art syncrétique gréco-iranien, s'inspirant de nombreux styles. La forme la plus ancienne de l'image du Bouddha apparaît probablement à Mathurā, dans le nord de l'Inde, avant de se diffuser par la suite. On peut en outre imaginer que, à Taxila, dans le nord-ouest de l'Inde, les influences grecques stimulent l'hellénisation de l'image du Bouddha autour duquel s'articule l'art gandharien, et ce à partir du règne des souverains saces. C'est toutefois à l'époque des Kouchans que l'image du Bouddha prend sa forme presque classique avant de se propager dans les oasis de la région du Xinjiang, essentiellement au service du bouddhisme.

Des souverains saces secondaires continuent d'exercer leur autorité sur le Malwa et d'autres régions indiennes, tandis que, en Asie centrale, les Saces transmettent leur langue et leur culture dans les régions bordant la limite sud du bassin du Tarim, où leur centre se trouve à Khotan. Pendant longtemps, le bouddhisme hīnayāna est prédominant en Asie centrale, avant que le mahāyāna, avec son panthéon et son art plus extravagants, ne devienne populaire dans toute la région.

Il est probable que de nombreux épisodes du *Shāhnāmè* de Firdousi sont inspirés des récits épiques des Saces : Rostam, le plus grand héros du livre, est un guerrier sace. Si l'on attribue une grande partie de ces récits à des ménestrels parthes, on peut supposer que les Saces y ont contribué bien plus qu'on ne l'a cru jusqu'à maintenant.

23.6

L'essor de l'Empire kouchan

Richard N. Frye

Au II^e siècle apr. J.-C., l'Empire kouchan, au centre duquel se trouve la Bactriane, constitue l'un des quatre grands États de l'Eurasie avec l'Empire romain, la Parthie et la Chine des Han. Il comprend l'Afghanistan actuel et le nord-ouest du sous-continent indien, mais son influence s'exerce bien au-delà de ces frontières. Certains dynastes d'Asie centrale et d'Inde qui règnent par la suite, tels les rois du Cachemire, cherchent même à légitimer leur statut par leur ascendance kouchane, que celle-ci soit avérée ou non. Les Kouchans (Kuṣāṇa en indien) n'ont pas la place qu'ils méritent dans l'histoire, principalement parce que les écrits rédigés par eux ou sur eux sont extrêmement rares. Même leur nom nous est presque inconnu, car on ne trouve dans les sources classiques que quelques références aux Bactriens et à certaines tribus nomades. Il n'apparaît qu'en arménien, accompagné d'informations un peu plus explicites. Les Kouchans étant relativement éloignés des Chinois et des Romains, nous devons reconstituer leur histoire à l'aide essentiellement de vestiges matériels, de pièces de monnaie et de quelques inscriptions. Quelles étaient leur identité et leur provenance avant leur arrivée en Bactriane ?

De nombreux historiens suggèrent que les Yuezhi, qui selon les sources chinoises vivaient dans la province du Gansu depuis des temps très anciens, constituent le noyau de la future hégémonie kouchane. On ignore si le tokharien (du groupe *centum* des langues indo-européennes) était parlé dans cette région. En revanche, on sait que, attaqués par les Xiongnu, les Yuezhi prennent la direction de l'ouest entre 175 et 160 av. J.-C., probablement vers la vallée de l'Ili, où ils ne se fixent pas ; fuyant les Wusun, ils poursuivent en effet leur route vers le sud. Aux alentours de 130 av. J.-C., ils parviennent en Bactriane, bordée au nord par la chaîne de l'Hissar. Cette région est alors la patrie d'un royaume gréco-bactrien, peut-être la Daxia des sources chi-

noises. Il est probable que le récit de cette histoire dans les sources chinoises correspond à celui des sources classiques, et plus particulièrement aux récits de Strabon et de Trogue Pompée. Ces derniers relatent l'effondrement du royaume gréco-bactrien sous la poussée de tribus nomades venues du nord ; or, il semblerait qu'un groupe de tribus ou une confédération participe à cet événement. L'une de ces tribus, appelée Asioi par Strabon, a été assimilée par de nombreux historiens aux Wusun ou aux Alains, les ancêtres des Ossètes du Caucase septentrional. Deux autres groupes sont présents : une tribu vraisemblablement sace et les Tokhariens, identifiés aux Yuezhi chinois. Quoi qu'il en soit, la culture dominante est une culture nomade du nord de l'Iran, appelée à se mélanger avec celle des civilisations sédentarisées du Sud. Par ailleurs, quelle que soit la langue d'origine de la tribu principale du futur Empire kouchan, sa langue d'adoption semble avoir été le dialecte local bactrien. Les sources chinoises, et plus particulièrement le *Hou Han shu*, le livre de l'histoire de la dynastie des Han postérieurs, racontent qu'après la conquête de la Bactriane par les Yuezhi, ceux-ci divisent le territoire en cinq districts ou clans, dont l'un est appelé Guishuang, que la plupart des spécialistes assimilent au nom Kouchan. Au bout de près d'un siècle, le chef du clan Guishuang, toujours selon les sources chinoises, conquiert les quatre autres clans et donne naissance à l'Empire kouchan. Ce fondateur a été identifié à Kujula Kadphisès, dont le nom apparaît sur des pièces de monnaie.

Il existe alors au sud de la Bactriane des royaumes fondés par les Saces, qui ont précédé les Yuezhi, mais également quelques enclaves gréco-bactriennes survivant dans les montagnes de l'Hindou-Kouch et sur le sous-continent indien. L'étendue de ces principautés et leur durée de vie font l'objet de débats. À l'ouest, les Parthes dirigent un État féodal décentralisé, mais lorsque Mithridate II monte sur le trône vers 124 av. J.-C., ils prennent leur revanche sur les Saces contre lesquels ils ont subi de récentes défaites et conquièrent de nouveaux territoires à l'est. On ignore l'étendue de ces derniers, tout comme la nature des relations des Parthes avec les Saces et l'État kouchan naissant. Si l'on se réfère aux pièces retrouvées, la région de Kaboul est probablement contrôlée par des princes indo-parthes ou des vassaux des Parthes dominant à l'ouest, avant d'être conquise par Kujula Kadphisès au I^{er} siècle apr. J.-C. La mort de Mithridate vers 87 av. J.-C. provoque sans doute un déclin de la puissance parthe en Orient, ainsi que la consolidation de l'autorité kouchane au sud du fleuve Oxus. L'Empire kouchan se développe aux dépens des royaumes sace et parthe et peut-être même de plusieurs principautés grecques installées dans les montagnes, mais, jusqu'au I^{er} siècle apr. J.-C., son territoire reste limité au nord des montagnes de l'Hindou-Kouch.

La numismatique est primordiale pour reconstituer la chronologie des souverains kouchans, bien qu'ils imitent certainement pendant quelque

temps les monnaies grecques, et notamment celles des rois Eucratide et Hélioclès. Vers le début du I^{er} millénaire apr. J.-C., des tétradrachmes portant l'inscription grecque *turannountos eraou sanabou korranou* (les lettres *r* correspondant au son *ch*), qui signifie « titre inconnu — nom individuel — nom de famille — nom de tribu », sont frappés par un roi dont le nom est grec, Heraeus, mais qui est assimilé aux Kouchans du fait de l'affiliation tribale mentionnée sur les pièces et du faciès oriental estampé sur celles-ci. On retrouve son visage sur un buste en argile découvert sur le site de Khalchayan, dans le sud de l'Ouzbékistan. Ses pièces nous permettent de conclure que le centre névralgique de son autorité se situe au nord du fleuve Oxus. Son successeur est Kujula Kadphisès qui, selon les sources chinoises, vit jusqu'à l'âge de 80 ans et étend ses conquêtes jusqu'au sud des montagnes de l'Hindou-Kouch et en Inde. Certaines de ses monnaies en cuivre semblent être des copies des pièces romaines d'Auguste ou de Tibère, ce qui permet de situer de manière approximative le règne de Kujula. Un souverain connu uniquement à partir de ses pièces et nommé *Soter Megas*, « Grand Sauveur », monte ensuite sur le trône. Certains spécialistes ont supposé que ce roi était le vieux Kujula ou encore Wima Kadphisès dans les premières années de son règne, mais, grâce à la découverte d'une nouvelle inscription bactrienne, nous savons désormais qu'il s'agit de Wima Taktu, fils de Kujula et père de Wima Kadphisès. Ce dernier introduit une nouvelle monnaie étalonnée sur le *denarius aureus* des Romains ainsi qu'un nouveau tétradrachme en cuivre, lançant ainsi une réforme de l'ensemble du système monétaire de l'empire naissant. Sur les pièces est représentée la divinité indienne Shiva, suggérant que Wima en a adopté le culte. Son successeur, Kaniška, entreprend de nouvelles réformes au sein de l'Empire ; il est le plus connu des « grands Kouchans ».

Au cours de son règne, le grec est supplanté sur les monnaies par une langue iranienne écrite avec l'alphabet grec. Par ailleurs, le bouddhisme connaît assurément un essor considérable à cette même époque, comme en témoignent les nombreux textes bouddhiques qui mentionnent ce roi par la suite. On ne sait toutefois pas avec certitude s'il est lui-même un adepte du bouddhisme, car de nombreuses divinités grecques, iraniennes et parfois indiennes sont représentées et citées sur ses pièces, ce qui sous-entend que l'Empire kouchan tolère un grand nombre de cultes. Il se peut également que Kaniška donne naissance à une nouvelle famille de souverains kouchans dont les noms se terminent par le superlatif iranien *-ishka* (qui signifie « le plus jeune »), puisque ses successeurs se font appeler Vāsiška et Huviška. Malheureusement, malgré la tenue de trois symposiums internationaux sur le sujet, nous ne connaissons toujours pas les dates du règne de Kaniška. Cependant, ses inscriptions révèlent qu'il fonde une nouvelle ère dont il dirige au moins les vingt-trois premières années. C'est sous son règne que le

territoire de l'Empire connaît son étendue maximale, même si les pièces de monnaie retrouvées indiquent que, dans le Nord, la Sogdiane et la Chorasmie sont indépendantes ou entretiennent un rapport de vassalité relative avec les Kouchans. En Inde, l'autorité kouchane reste centrée dans le nord-ouest et dans le centre de la partie septentrionale, sans jamais atteindre le Deccan ou la province actuelle du Bengale. Mathurā est un centre important de l'Empire kouchan à en juger par les inscriptions, les statues des souverains et les nombreux objets qui y sont retrouvés. Enfin, il est possible que le Xinjiang occidental, ou peut-être seulement Kachgar, soit sous l'autorité kouchane pendant une courte période.

Vāsiṣka ne reste sur le trône que quelques années ; il est suivi d'Huviṣka, qui exerce le pouvoir de l'an 28 à l'an 60 de l'ère de Kaniṣka. Au cours de son règne, l'Empire se maintient, mais lors de celui de son successeur, qui dure au moins de 67 à 98 de cette ère, le déclin est déjà presque évident. Il semble que c'est sous le dernier souverain des « grands kouchans », Vāsudeva, que l'ère de Kaniṣka est utilisée pour la dernière fois. D'après son nom, qui suggère qu'il vénère la divinité hindoue Vishnou ou du moins qu'il en approuve le culte, et d'après d'autres éléments de culture matérielle, on peut conclure que l'indianisation de l'Empire est à son zénith. Ce fait n'a rien d'étonnant dans la mesure où la partie la plus peuplée et la plus riche de l'Empire se trouve alors sur le sous-continent. Le règne de Vāsudeva est probablement suivi de ceux de Kaniṣka III et de Vāsudeva II et III, à en juger par les seuls éléments disponibles : des inscriptions et des pièces de monnaie, dépréciées par rapport à celles des « grands Kouchans ». À la mort de Vāsudeva I^{er}, l'Empire éclate sans doute en deux parties (occidentale et orientale) ou peut-être même davantage. La date de cette désintégration coïncide probablement avec les conquêtes sassanides.

Sur les inscriptions trilingues de la Ka'ba de Zoroastre, Sapor I^{er} affirme avoir intégré à son empire (vraisemblablement grâce à ses conquêtes ou à celles de son père Ardachir) les territoires kouchans jusqu'à Pashkibur (région de Peshawar ?) et au nord jusqu'à Kesch, à la Sogdiane et aux montagnes de Châh (l'actuelle Tachkent). Il semble que les gouverneurs sassanides qui mettent en circulation les pièces de monnaie dites kouchano-sassanides se substituent entièrement aux dynastes locaux. À Mathurā, les souverains nāga indiens remplacent les Kouchans à peu près à la même époque. Il est impossible de dire combien de temps les souverains kouchans locaux continuent d'exercer leur pouvoir dans les montagnes indiennes, mais le fait que les rois du Cachemire revendiquent leurs origines kouchanes montre que de petits dynastes règnent assez longtemps sur le sous-continent.

L'organisation de l'État et l'administration de l'Empire kouchan restent en grande partie inconnues, et nous pouvons seulement présumer que, tout comme dans l'Empire sassanide, il s'agissait d'un système centralisé et non

d'un système féodal lâche comme celui des Parthes. Certains spécialistes, s'appuyant sur les pièces des Saces et des Indo-Parthes, les prédécesseurs des Kouchans, ont formulé l'hypothèse selon laquelle l'Empire kouchan fonctionnait avec un système de sous-rois semblable à celui des César et Auguste du Bas-Empire romain. D'autres ont suggéré qu'il existait un grand nombre de souverains alliés ou vassaux de l'empereur kouchan. D'après les inscriptions et par analogie avec les empires des steppes, il semble que l'armée était particulièrement puissante et influente. Une inscription en langue bactrienne datant de l'époque d'Huviska, à Surkh-kotal, près de Baghlan (Afghanistan), a porté à notre connaissance le titre de *kara-drang*, qui est probablement l'équivalent kouchan du *kanarang* sassanide, « seigneur de la marche » ou plus simplement « chef des armées ». Quelle que soit la signification de ce terme, il désignait à l'évidence un officier d'un rang élevé, si ce n'est le plus haut placé, de l'État kouchan. Les fonctions occupées par cet officier, tant civiles que militaires, suggèrent que les militaires bénéficiaient d'une place importante dans l'administration.

Étant donné que la langue écrite officielle était le bactrien dans les territoires kouchans au nord de l'Hindou-Kouch et les différents *prākritis* au sud, on peut en déduire qu'il existait un système bureaucratique double au sein de l'Empire kouchan, semblable à celui des Séleucides avec le grec et l'araméen. Par ailleurs, dans la mesure où les Kouchans étaient, à l'origine, des nomades d'Asie centrale, on peut estimer qu'ils ont agi comme beaucoup d'autres conquérants venus de la même région, adoptant les pratiques et les systèmes administratifs des peuples sédentarisés qu'ils dominaient, c'est-à-dire les traditions gréco-bactriennes dans le Nord et les institutions des Maurya indiens dans le Sud. En outre, comme dans le cas des autres empires centre-asiatiques, ce sont les personnalités des souverains qui ont permis de préserver l'unité de l'empire des « grands Kouchans ». En effet, l'allégeance du peuple à un souverain charismatique était la condition essentielle à la mise en place d'un pouvoir dans les steppes, et l'Empire kouchan et ses conquêtes n'ont sans doute pas échappé à la règle. Il n'a pas été démontré que le système de l'autorité bicéphale présent par la suite chez les peuples de langue altaïque a été utilisé par les Kouchans, mais nous ne disposons que de peu d'informations à ce sujet.

De même, nous ne savons rien de la société kouchane. À l'évidence, il existait des différences entre les populations bactrienne et indienne au sud de l'Hindou-Kouch, tandis que la noblesse kouchane constituait un autre élément important dans la stratification sociale. L'esclavagisme n'est jamais mentionné, mais la situation observée dans le reste du monde à l'époque des Kouchans permet de supposer qu'il était également pratiqué au sein de leur empire. Aucune information ne suggère que la société kouchane était organisée selon un système de castes tel qu'on le voyait en Inde ou, dans une

moindre mesure, dans l'Iran sassanide. On peut en revanche imaginer que l'aristocratie kouchane, à l'instar de la noblesse militaire turque en Asie occidentale au ^{XII}^e siècle apr. J.-C., était une aristocratie militaire régnant sur des populations sédentaires. Les fouilles archéologiques ont permis de relever sur des squelettes une marque intéressante de noblesse, la déformation et l'élongation artificielles des crânes des individus mâles, qui indiquait leur rang ou leur classe sociale ou résultaient simplement d'une mode parmi les membres de l'aristocratie centre-asiatique à cette époque.

L'armée se composait à la fois de fantassins et de cavaliers. Néanmoins, dans ce domaine encore, nous ne disposons pas d'informations précises et nous devons nous contenter des fouilles archéologiques, qui nous rensei-

Langue(s) vers 50 av. J.-C.	Balkh	Samarkand	Kachgar	Khotan	Koutcha	Tourfan
1. Officielle(s) écrite(s)	Grec	Araméen dégénéré	Prākrit ou chinois	Prākrit	Chinois	Chinois
1. Officielle(s) parlée(s)	Kouchan- bactrien	Sogdien ou kouchan- bactrien	Prākrit ou kouchan- bactrien	Sace	Tokharien B ou chinois	Tokharien A ou chinois
1. Religieuse(s)	Avestique Prākrit	Avestique	Prākrit ou sanskrit	Prākrit ou sanskrit	Prākrit ou sanskrit	Prākrit ou sanskrit
Dialecte	De Balkh	De Samarkand	« Kanjaki »	Sace de Khotan	Tokharien B	Tokharien A
1. Mercantile(s)	Parthe ?	Sogdien	Sogdien	Prākrit Sogdien	Sogdien Chinois	Sogdien Chinois

Langue(s) vers 650 apr. J.-C.	Balkh	Samarkand	Kachgar	Khotan	Koutcha	Tourfan
1. Officielle(s) écrite(s)	Kouchan- bactrien	Sogdien	Hephtalite ou sace de Tumshuq	Sace de Khotan	Tokharien B	Sogdien ?
1. Officielle(s) parlée(s)	Hephtalite	Sogdien	Hephtalite ?	Sace	Tokharien B	Turc, tokharien A ou sogdien
1. Religieuse(s)	Avestique Sanskrit	Syriaque Parthe	Syriaque Parthe Sanskrit	Sace et sanskrit	Prākrit et sanskrit	Syriaque Sogdien Sanskrit
Dialecte(s)	De Balkh	De Samarkand	« Kanjaki »	Sace	De Koutcha	Tokharien A et turc
1. Mercantile(s)	Moyen- perse et sogdien	Sogdien	Sogdien ?	Sogdien (et prākrit ?)	Sogdien et chinois	Sogdien et chinois

	Langues « sacrées » orales	Langues « sacrées » écrites	Langues profanes écrites
50 av. J.-C.	[Pour les étrangers en Asie centrale] Védique Avestique [Hébreu ?]	[Hébreu ?]	Araméen Grec Prākrit Chinois
50 apr. J.-C.	Védique Avestique Hébreu	Sanskrit = langue littéraire	Araméen > sogdien > Parthe > Chorasmien Grec > kouchan-bactrien Prākrit Chinois
650 apr. J.-C.	Védique Avestique	Védique Avestique Sanskrit = langue littéraire Syriaque = langue littéraire pour les chrétiens Parthe = langue littéraire pour les manichéens	Sogdien Chorasmien Kouchan-bactrien ou hephtalite Moyen-perse Sace de Khotan Tokharien [A d'Agni et Tourfan, B de Koutcha] Turc Chinois

Figure 31 Les langues de l'Asie centrale. Dans l'ouest de l'Asie centrale, une seule langue et une seule écriture sont utilisées pour les textes canoniques, tandis qu'en Inde et dans les autres parties de l'Asie centrale, ils sont rédigés en plusieurs langues et à l'aide de diverses écritures.

gnent sur les armures et les armes mais pas sur l'organisation de l'armée. Les forces armées de Bactriane étaient vraisemblablement différentes de celles de l'Inde, mais on connaît peu de choses à leur sujet. Par ailleurs, l'existence de recrues ou d'auxiliaires locaux est probable, mais rien n'est venu la confirmer. Enfin, l'équipement militaire des Kouchans était en tous points semblable à celui de leurs homologues parthes ou indiens, et l'on ne sait si la cavalerie avait un rôle prépondérant dans l'armée.

Les informations sur le système d'imposition, la propriété foncière et les autres aspects économiques de l'Empire kouchan font également défaut. À cette période de l'histoire, l'esclavage était partout présent, mais aucun élément ne vient attester la présence d'un grand nombre d'esclaves dans des *latifundia* comme c'était le cas dans l'Empire romain. Nous ne savons rien en matière de propriété foncière ; cependant, l'irrigation étant essentielle pour l'agriculture dans les régions non indiennes de l'Empire kouchan, on peut supposer, sur la base notamment d'inscriptions qui nous sont parvenues, que l'État participait activement à la construction et à l'entretien des canaux d'irrigation et des barrages. On ignore par ailleurs si l'aristocratie kouchane recevait des terres en récompense de l'accomplissement du service militaire ou si les propriétaires traditionnels conservaient le contrôle des

terres ancestrales. Rien ne vient prouver l'existence d'un système de castes au sein de l'Empire kouchan ou en Bactriane, comme c'était le cas en Inde. Qui plus est, le système rigide de classes sociales de l'Iran sassanide ne trouvait pas son équivalent en Asie centrale. En Iran, les grands propriétaires terriens (*dekhan*) et l'agriculture avaient une importance considérable, tandis qu'en Asie centrale, à la différence de l'Iran sassanide, les marchands étaient très estimés.

À l'évidence, le commerce jouait un rôle majeur sur les territoires kouchans. La remarquable variété d'objets tels que verres d'Égypte, ivoires d'Inde et morceaux de soie chinoise retrouvés sur le site de Begram (Afghanistan) et datant de l'époque kouchane en témoignent. Le commerce à longue distance concernait principalement les biens onéreux et luxueux, car le coût élevé et les dangers représentés par de tels échanges n'encourageaient pas le transport de marchandises lourdes ou ordinaires. Le commerce était en effet risqué et périlleux, raison pour laquelle les caravanes, parfois attaquées par des bandits, étaient de grande taille, très bien organisées et protégées. À cette fin, des compagnies commerciales ou des partenariats devaient être créés : par analogie avec l'Iran sassanide, on peut présumer l'existence de telles structures dans l'Empire kouchan. Nous ne disposons malheureusement d'aucun document écrit à ce propos. D'après des lettres sogdiennes retrouvées sur le site de Dunhuang à la frontière chinoise et datant probablement d'un siècle ou plus après l'Empire kouchan, nous savons que des familles de marchands commerçaient avec la Chine. À l'époque kouchane, mais également par la suite, les marchands qui couvraient de longues distances étaient certainement pour la plupart des Sogdiens du nord et des Indiens du sous-continent. Des inscriptions pariétales sogdiennes observées dans la vallée du haut Indus révèlent que la route ardue qui reliait les plaines indiennes à la Chine par la chaîne montagneuse du Karakoram a été empruntée très tôt. Dans la partie occidentale de l'Empire kouchan, des routes menaient de la Bactriane à Kachgar et aux oasis de Xinjiang *via* le Pamir ou la vallée du Ferghana.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, Wima Kadphisès introduit le monnayage d'or dans l'Empire kouchan, qui est utilisé tout au long de la période kouchane et copié par l'Empire gupta en Inde. La raison en est probablement le commerce florissant des épices, des soieries et autres marchandises précieuses avec l'Empire romain. Il contraste avec le monnayage d'argent des Parthes et des Sassanides. Après la chute des « grands Kouchans », la qualité et la pureté des pièces d'or diminuent et le monnayage des gouverneurs kouchano-sassanides n'est pas aussi pur que celui de leurs prédécesseurs. Par ailleurs, après les Kouchans, il semble qu'une monnaie d'argent se répand partout en Asie centrale, et les pièces sassanides, qui conservent un degré élevé de pureté tout au long du règne des Sassanides et sont de

grande qualité, servent de modèle pour les autres monnayages locaux d'Asie centrale.

Les fouilles entreprises dans les cités kouchanes de Bactriane montrent que l'on s'éloigne de l'organisation méticuleuse des villes rectangulaires des Gréco-Bactriens, dont le principal site à avoir reçu l'attention des archéologues est celui d'Ai-Khanoum, au confluent de l'Oxus et de la Kokcha. Les longues années de recherches d'archéologues français y ont révélé la présence d'une implantation grecque fondée par Alexandre ou Séleucos I^{er}. Les sites kouchans, essentiellement mis au jour dans le nord de la Bactriane, à l'instar de Dalverzin-tépé, de l'ancienne Termez et d'autres encore, attestent l'importance accordée à la citadelle, aux temples et aux lieux de culte situés au cœur de la ville ainsi que l'existence d'épais murs de fortifications. Litvinsky résume parfaitement l'évolution de l'urbanisme kouchan en Bactriane, soulignant notamment les points suivants.

Tout d'abord, un grand nombre de nouvelles villes sont fondées à l'époque kouchane ; d'après des recherches archéologiques, elles sont non seulement plus nombreuses, mais également plus grandes qu'à n'importe quelle autre période de l'histoire de la Bactriane. Il apparaît clairement que la période kouchane est marquée par un fort développement de la vie urbaine. Ensuite, les villes les plus anciennes sont agrandies et réaménagées ; les places en particulier sont élargies. Enfin, les villes kouchanes se composent généralement d'une citadelle, de la ville à proprement parler, entourée de remparts surmontés de tours, et de faubourgs situés au-delà des murs qui comprennent non seulement des quartiers d'habitation mais également des commerces et des ateliers d'artisanat, des lieux de culte bouddhique tels que des *vihāra* et des *stūpa* ainsi que des cimetières. Du fait de la rapide croissance des échanges commerciaux, les villes deviennent, sous le règne des Kouchans, des « entrepôts » à la fois pour le commerce local avec les villages situés autour des villes, les pasteurs et les nomades, et pour le commerce à longue distance.

Les quartiers habités par les riches marchands et l'aristocratie de grands propriétaires sont plus vastes à l'époque kouchane qu'auparavant. Les habitations comportent fréquemment une cour avec un *aiwa*, un porche ouvert constitué le plus souvent de quatre colonnes menant à l'intérieur du bâtiment. Les plans des villes comprennent en général plusieurs temples dotés d'autels, qui sont majoritairement consacrés au culte bouddhique, mais aussi aux sectes indiennes et au zoroastrisme local. Comme nous l'avons déjà mentionné, l'influence indienne s'accroît à la fin de l'hégémonie kouchane. Ainsi, à Dilberjin Tépé, près d'Akcha dans le nord de l'Afghanistan, le temple bouddhique est transformé en temple dédié au culte de Shiva.

La plus grande ville de l'Empire kouchan, et probablement sa capitale administrative, est Bactres, l'actuelle Balkh, dans le nord de l'Afghanistan.

Au sud des montagnes, le plus grand centre urbain est Kapisa, que l'on peut assimiler à l'actuelle Begram. En Inde, Mathurā est une ville kouchane importante, de même que Taxila et Pushkalāvati, aujourd'hui Chārsada, à la frontière nord-occidentale. Ces villes attirent des marchands venus des quatre coins du globe. Certes, il est difficile d'évaluer la population de ces villes en se fondant uniquement sur les résultats de fouilles incomplètes, mais dans la mesure où l'on estime que la population de villes beaucoup plus petites du nord de la Bactriane, telles que Dalverzin Tépé, était de dix mille à quinze mille habitants, on peut présumer que Balkh devait compter plus de cent mille habitants à l'époque kouchane.

En Asie occidentale, et dans une moindre mesure en Asie centrale, la religion joue un rôle primordial et déterminant dans les allégeances et l'identification des peuples. Ce phénomène s'accroît encore après la consolidation des grandes religions que sont le judaïsme, le christianisme et le manichéisme aux III^e et IV^e siècles apr. J.-C. Cependant, sous le règne des Kouchans, les anciennes croyances et pratiques religieuses conservent leur emprise sur la population, même si le bouddhisme, une religion missionnaire universelle, commence certainement à transformer l'attitude des individus dans le domaine de la religion. Il convient de s'intéresser ici à la politique religieuse des Kouchans.

Étant donné que l'essor de l'Empire kouchan intervient avant l'avènement du christianisme et du manichéisme, l'ancien hénouthéisme prédomine encore pendant quelques temps. En effet, la population croît à l'existence de nombreuses divinités mais vénère plus particulièrement l'une ou plusieurs d'entre elles qui revêtent à ses yeux une importance particulière pour sa société. Le syncrétisme des Grecs à l'époque hellénistique n'a pas eu autant d'impact en Asie centrale qu'en Asie occidentale. Un grand nombre de divinités, pour la plupart grecques et iraniennes, mais également parfois indiennes, sont représentées sur les pièces de monnaie kouchanes. En l'absence de toute source littéraire sur les religions pratiquées sur les territoires kouchans, nous n'avons d'autre choix que de nous fier aux résultats des fouilles archéologiques. En revanche, en ce qui concerne les pratiques funéraires, on a découvert que plusieurs formes d'inhumation étaient pratiquées en Bactriane : inhumation souterraine traditionnelle, kourganes, mausolées ; on a retrouvé des ossements nettoyés dans des ossuaires ou des réceptacles spécifiques, et même semble-t-il des corps incinérés selon la tradition grecque. La variété de ces pratiques démontre l'existence de nombreux cultes et rituels dans l'Empire kouchan, comme c'était le cas à l'époque du Haut-Empire romain. Le site de Surkh-kotal, caractérisé par un temple situé sur une colline abritant d'immenses statues de rois, permet d'affirmer qu'il existait un culte des souverains ou de la dynastie des Kouchans là encore semblable à celui observé à Rome. Une

forme locale de zoroastrisme avec des autels du feu était répandue, mais le bouddhisme est la religion qui a laissé le plus de vestiges. Des monastères ou *vihāra* et des *stūpa*, de même que des reliquaires surmontés de tumulus ont été construits un peu partout sur le territoire kouchan : c'est probablement à partir de là que la secte ou école des Sarvāstivādin gagne la Chine. La Bactriane kouchane reste un centre du bouddhisme jusqu'aux conquêtes islamiques du VII^e siècle apr. J.-C. Au moment même où l'Empire romain entre dans l'ère chrétienne, l'Empire kouchan passe d'une prolifération de cultes à une prédominance bouddhique qui commence à gagner l'Asie de l'Est. Bien sûr, au sein de la partie indienne de l'Empire, il existait de nombreux cultes indiens ; ainsi, à Mathurā comme à Surkhkotal, on a retrouvé un temple ou *devakula* dédié au culte dynastique. On suppose également qu'un culte solaire dédié à Mithra ou à Surya faisait de nombreux adeptes, tandis que, comme nous l'indiquions précédemment, l'adoration de Shiva a influencé le roi Wima Kadphīsēs et a connu son apogée sous le règne de Vāsudeva. Progressivement, l'influence du monde indien sur les Kouchans va s'accroître, phénomène particulièrement visible sur les inscriptions indiennes retrouvées en Asie centrale.

Les inscriptions indiennes en prākṛit rédigées dans les alphabets kharoṣṭhī et brāhmī et retrouvées en Bactriane confirment le prestige de la culture indienne, tandis qu'aucune inscription en bactrien, la langue des souverains kouchans, n'a été découverte en Inde. Cela signifie qu'à Mathurā, par exemple, les Kouchans ont adopté les pratiques indiennes et n'ont pas tenté d'imposer leur langue au peuple conquis.

Sous le règne des Kouchans, l'art bouddhique d'inspiration grecque, dit gandharien, devient prédominant. Des canons sont également instaurés pour la représentation du Bouddha, qui gagneront ensuite la Chine. C'est dans la région très peuplée du Gandhara, située à la frontière nord-ouest de l'Inde, qu'ont été retrouvées les versions les plus anciennes de l'image du Bouddha. Même si les premières sculptures du Gandhara sont en pierre et rappellent quelque peu les sculptures grecques, celles qui datent d'une époque plus tardive sont en stuc et en argile et ressemblent plus aux sculptures iraniennes. Les premières formes hellénisées de l'art gandharien deviennent incontestablement iraniennes en Asie centrale, comme en témoignent notamment les peintures rupestres bouddhiques trouvées dans des oasis telles que Koutcha et Tourfan. Il est possible que le bodhisattva Maitreya, qui fait son apparition dans le bouddhisme à l'époque des Kouchans, arrive en Inde en provenance de Bactriane, tandis que le culte du livre *pustaka*, un terme iranien, est un autre élément du bouddhisme du sous-continent importé d'Asie centrale.

Pour résumer, l'ère des « grands Kouchans », qui dure un siècle, est marquée par l'essor fulgurant du commerce, l'urbanisation, du moins en ce qui concerne la Bactriane, et l'expansion du bouddhisme vers l'est. Malheureu-

sement, nous ne disposons d'aucun document rédigé en langue bactrienne, à l'exception de quelques fragments et de rares inscriptions. On pourrait presque croire que la seule langue iranienne écrite en alphabet grec, avec des voyelles, n'a pas joui d'une plus grande popularité que l'écriture cunéiforme du vieux perse promue par Darius l'Achéménide. C'est probablement à cause du manque de sources, ainsi que des nombreuses invasions des peuples des steppes d'Asie centrale, que le souvenir des Kouchans s'est évanoui à un point tel que seul leur nom est aujourd'hui mentionné dans quelques sources chinoises, indiennes et arméniennes, tandis qu'il a sombré dans l'oubli en Occident. Cependant, les études archéologiques continuent de démontrer la richesse et la puissance du dernier grand empire iranien d'Asie centrale avant l'essor des peuples turcs.

23.7

Les oasis-États d'Asie centrale

Richard N. Frye et Boris A. Litvinsky

De 700 av. J.-C. à 300 apr. J.-C., la vaste région qui s'étend au nord de la Bactriane, notamment le bassin du Tarim, est quasiment une *terra incognita*. Seules des sources chinoises et l'archéologie nous fournissent quelques maigres informations. Quels étaient l'identité et le mode de vie des habitants de cette zone à l'aube de cette période ? Les occupants étaient iranisés, du fait de l'installation dans toute la région de tribus de langue iranienne trois ou quatre siècles auparavant. Le peuplement était dicté par la géographie de la région, c'est-à-dire par les endroits où l'eau était disponible : le long des cours d'eau ou dans les oasis. Du fait de sa position stratégique sur le Zeravchan, à l'endroit où celui-ci jaillit des montagnes, le plus grand centre urbain de toute la région était Samarkand, point de convergence des routes commerciales venant du Ferghana à l'est, de Châch (Tachkent) au nord, de Boukhara à l'ouest et des villes situées sur la Kachkadaria au sud. Les terres marécageuses de l'oasis de Boukhara n'ont probablement pas accueilli une population très importante avant que les eaux du Zeravchan inférieur ne soient maîtrisées et redirigées dans des canaux.

Samarkand était le centre de la Sogdiane, mais ses marchands ne jouaient pas à cette époque un rôle aussi important dans le commerce avec la Chine et la Mongolie que par la suite. Les fouilles entreprises à Afrāsiyab, l'ancienne Samarkand, ont mis au jour une citadelle et une vaste ville jalonnée par de nombreux réservoirs d'eau. Une agriculture développée, l'utilisation d'outils en fer et de briques oblongues séchées au soleil pour les constructions ainsi qu'une abondance de céramiques peintes caractérisent cette société.

Des peuples de langue sogdienne vivaient également dans la vallée de la Kachkadaria, où les villes de Kesch (l'actuelle Shahrīsabz) et de Nakhshab (l'actuelle Karshi) sont devenues par la suite d'importants centres urbains. Les Sogdiens étaient aussi établis au-delà du Zeravchan, entre les chaînes

montagneuses du Hissar et du Turkestan, ainsi qu'au nord des montagnes du Turkestan, dans le désert séparant la partie occidentale de la partie orientale de la vallée du Ferghana. Leurs voisins du nord étaient les remarquables nomades saces, qui maîtrisaient l'équitation et le maniement des armes en fer. Il est probable que ces peuples nomades s'infiltraient dans les régions sédentarisées comme les Tujue plus de mille ans après eux. Les peuples sédentarisés vivaient alors en symbiose avec les peuples nomades.

La région orientale de la vallée du Ferghana était extrêmement fertile et, si l'on se réfère à l'histoire de la dynastie des Han antérieurs dans le royaume de Dawan, le nom donné par les Chinois au Ferghana, il y existait plus de soixante-dix villes. On produisait du vin dans d'immenses vignobles et l'on pratiquait l'élevage d'une race « céleste » de chevaux, très prisée par la cour chinoise. La luzerne cultivée dans le Ferghana pour nourrir les chevaux était également très recherchée par les souverains Han. On ne peut déterminer avec certitude si les premiers habitants étaient des Sogdiens ou des Tokhariens qui auraient ensuite adopté la langue sogdienne, mais l'on sait néanmoins que leur culture était semblable à celle des Sogdiens.

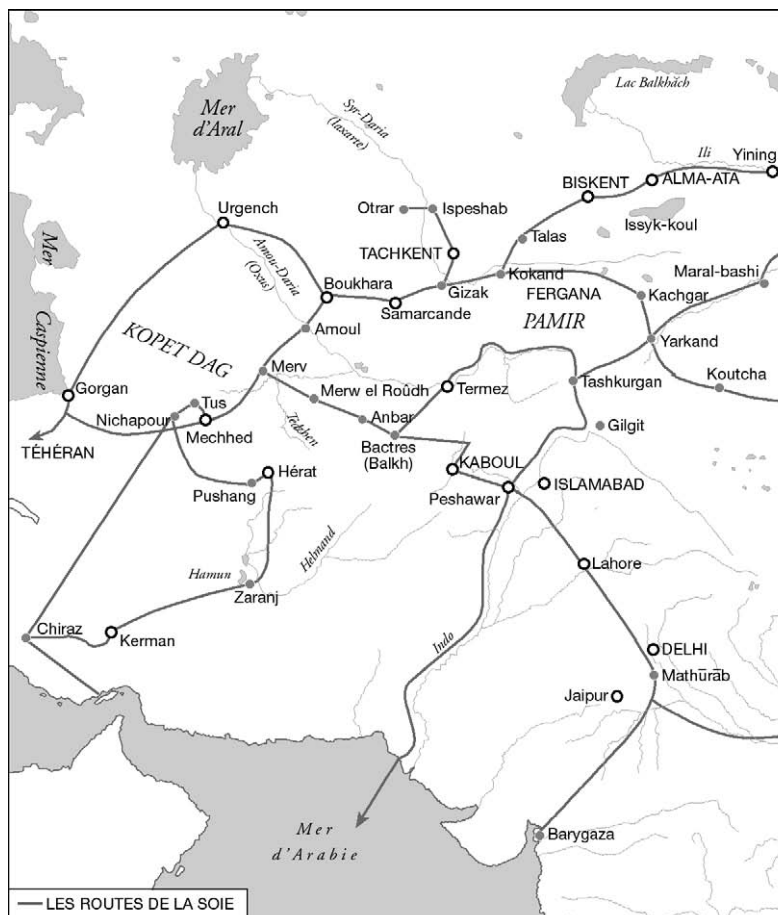
Il est probable que des chefs saces dominaient la plaine de Châch au nord de Samarkand et que des tribus saces sillonnaient les steppes du Kazakhstan encore plus au nord. D'après les Chinois, il existait dans la région de Châch un grand État nomade qu'ils appelaient Kangju, mais également d'autres zones de peuplement ; les immigrants sogdiens arrivés par la suite ont apporté leur culture et leur langue aux régions situées au nord du Syr-Daria, comme ils l'avaient fait au Ferghana. On ignore la date de création de cet État, mais on sait qu'il a existé au cours de l'ère chrétienne, même si aucune trace écrite n'a été retrouvée à ce jour.

Une autre tribu iranienne avait fondé le royaume de Khārezm, appelé Chorasmie par les auteurs classiques, à l'embouchure de l'Oxus (l'Amou-Daria). Très tôt, des canaux ont été construits pour irriguer les terres au sud de la mer d'Aral. Par ailleurs, d'autres zones de peuplement ont été établies dans le désert situé autour de cette dernière et des tribus de nomades, appelés Massagètes par les Grecs et apparentés aux Saces ou en faisant partie, vivaient dans ces régions désertiques.

Avant l'arrivée des peuples de langue indo-européenne dans le Turkestan oriental (le Xinjiang), les populations autochtones étaient certainement les ancêtres du peuple burushaski, qui vit aujourd'hui dans le pays Hunza mais qui, à une époque plus ancienne, s'étendait probablement jusqu'au bassin du Tarim. Leur langue, à l'instar du basque dans le nord de l'Espagne, n'est apparentée à aucune langue des régions voisines. On suppose que les premiers Indo-Européens étaient des Tokhariens, mais on ignore d'où et à quel moment ils sont arrivés. Ils se sont installés dans les oasis de Koutcha et de Tourfan alors que les Saces se fixaient dans le sud, à Khotan et à Yarkand. La

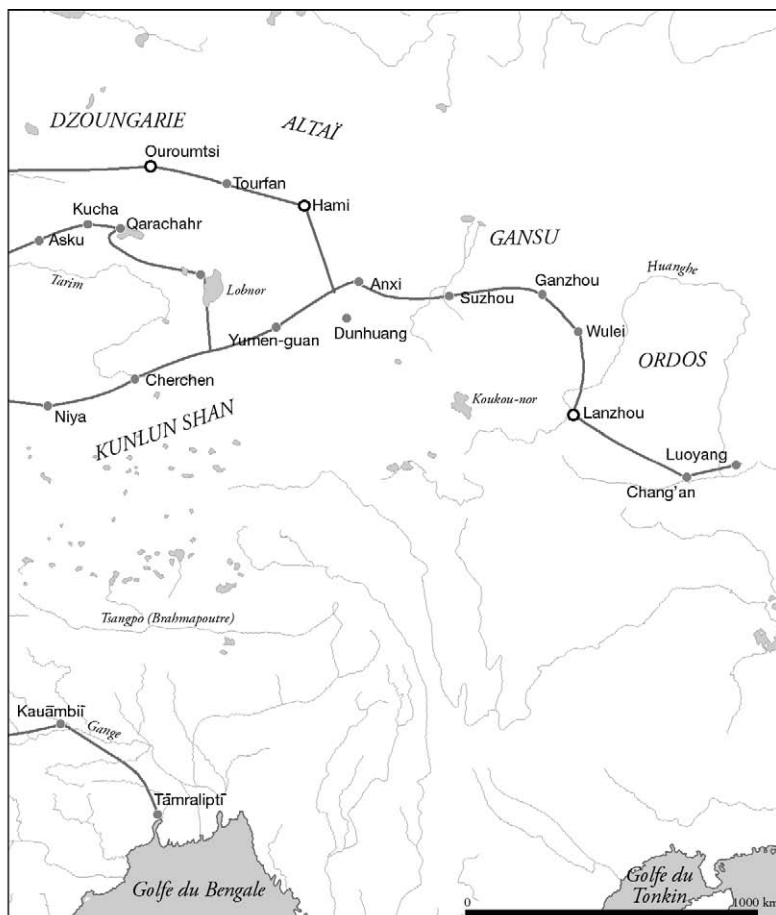
date de leur arrivée nous est également inconnue, mais on estime qu'ils ont régné sur les oasis du sud dès le III^e siècle av. J.-C. Hérodote et d'autres auteurs classiques mentionnent les noms de peuples vivant en Asie centrale, tels que les Issedons, mais il est presque impossible de les assimiler aux noms chinois. Le tableau devient un peu moins confus avec la formation de l'Empire achéménide à l'ouest, puis de la dynastie des Han en Chine.

Les inscriptions cunéiformes des rois achéménides et les sources classiques ne permettent en aucune façon de reconstituer l'histoire de l'Asie cen-



Carte 33 Les

trale, mais certains noms de peuples et leur localisation en sont toutefois plus aisément identifiables. Les Sogdiens sont intégrés à l'Empire sous le règne de Cyrus qui, par ses conquêtes, parvient jusque dans l'ouest de la vallée du Ferghana, où il fonde probablement la ville de Cyreschatè, plus tard appelée Kurkath, dans le nord du Tadjikistan. Cyrus est tué au cours d'une bataille contre des nomades d'Asie centrale, vraisemblablement dans la région de l'actuel Turkménistan, en 530 av. J.-C. Une grande partie de l'Asie centrale reste toutefois aux mains de l'Empire et, sous le règne de Darius, la Sogdiane



« routes de la soie ».

est administrativement rattachée à la Bactriane, la région la plus peuplée d'Asie centrale.

Nous ne disposons d'aucune source faisant référence à d'éventuelles révoltes dans les satrapies d'Asie centrale comme cela a été le cas en d'autres endroits du vaste empire, même si l'on peut imaginer que quelques soulèvements ont lieu. D'une part, les inscriptions en vieux perse donnent à penser que les peuples iraniens, qui pour la plupart probablement ont adopté la religion de Zoroastre et sont considérés comme des Aryens par la cour achéménide, bénéficient d'un statut privilégié au sein de l'empire, combattant dans les armées impériales jusqu'à sa chute. D'autre part, ils disposent vraisemblablement d'une liberté considérable sous l'autorité de souverains locaux, puisque de toute évidence aucun Perse ne gouverne l'Asie centrale et la Chorasmie n'est plus placée sous l'autorité des Achéménides dans les dernières années de l'empire.

Ce sont les souverains locaux d'Asie centrale qui opposent à l'envahisseur Alexandre le Grand la résistance la plus farouche à laquelle il se heurte au cours de ses campagnes. Ainsi, afin de maintenir son pouvoir, Alexandre doit stationner d'importantes garnisons à la fois en Bactriane et en Sogdiane. Tout comme les Arabes bien plus tard, il établit son avant-poste militaire en Bactriane, un lieu stratégique pour le contrôle de l'ensemble de l'Asie centrale. La Bactriane et la Sogdiane restent toutes deux fidèles à Séleucos et à son fils, né d'une fille du Bactrien Spitamène, mais, après la mort d'Antiochos I^{er}, la partie orientale de l'Empire s'effondre. En Bactriane, en revanche, les colons grecs et macédoniens sont si nombreux qu'ils parviennent à former un État qui durera bien plus d'un siècle et influencera fortement la culture de l'Asie centrale.

Même si l'autorité gréco-bactrienne est assez faible au nord de la chaîne de l'Hissar, l'art, l'architecture et d'autres éléments moins tangibles de la culture hellénistique vont profondément marquer l'Asie centrale. Les magnifiques pièces de monnaie des monarques gréco-bactriens seront copiées pendant des siècles après leur règne au nord du fleuve Oxus. L'urbanisation se développe et le quadrillage des cités à la grecque influence la physionomie des villes d'Asie centrale. Les styles architecturaux grecs, représentés notamment par les chapiteaux corinthiens, trouvent également un écho en Asie centrale. Dans le domaine de la religion, le syncrétisme est florissant et les divinités d'Asie centrale sont assimilées aux divinités helléniques. Il apparaît clairement que, outre les formes locales de zoroastrisme, d'autres types de religions existent en Asie centrale. Héraclès est particulièrement populaire, à en juger par le nombre de statues qui le représentent retrouvées en Asie centrale, et il est identifié aux héros locaux. Ainsi, l'influence grecque est importante dans de nombreux domaines, et plus particulièrement dans la culture matérielle.

Au milieu du II^e siècle av. J.-C., d'importantes migrations de tribus s'amorcent en Eurasie, probablement provoquées par l'essor de l'empire des Xiongnu en Mongolie. On peut considérer que cette époque annonce la fin de l'hégémonie des nomades iraniens dans les steppes, qui se voient remplacés par des nomades de langue altaïque. Les Saces partent vers le sud, en Bactriane, dans le Sakastan (l'actuel Séistan, qui hérite alors de leur nom) et en Inde, où ils établissent des principautés. Ils sont suivis par les Yuezhi, fondateurs de l'Empire kouchan, qui règne pendant un moment sur la Sogdiane mais dont le centre est la Bactriane.

Les tumulus funéraires des nomades de cette époque fouillés dans la région comprise entre l'Asie centrale et le sud de la Russie ont révélé des objets d'art dont le style est très semblable, qu'ils appartiennent aux nomades venus envahir la Bactriane ou à ceux qui migrent en direction de l'ouest. Ces envahisseurs occidentaux sont les Sarmates, dont la confédération compte les Alains et les As. Cette similitude n'a rien de surprenant dans la mesure où tous les peuples nomades sont d'origine iranienne. D'après les fouilles archéologiques, il semblerait que la Sogdiane — et plus particulièrement Samarkand — ainsi que la vallée du Ferghana ne souffrent pas du passage des envahisseurs qui progressent vers le sud, mais plutôt de l'expansion du royaume de Kangju et sa conquête de Samarkand. De fait, dans les sources chinoises, Samarkand est dès lors appelée Kangju ; d'après les archéologues, elle se dépeuple et des maisons sont abandonnées. La même situation se répète dans d'autres zones de peuplement de la Sogdiane et marque vraisemblablement un déclin de l'urbanisation par rapport au III^e siècle av. J.-C., où les villes fortifiées ont connu un dynamisme certain, par exemple celles de Varakhsha et de Baïkand, dans l'oasis de Boukhara.

En Chorasmie, l'archéologie atteste la décadence de la vie urbaine — conséquence probable de l'invasion des nomades —, mais on sait qu'un État subsiste car c'est à cette époque qu'une monnaie locale imitant les pièces du roi gréco-bactrien Eucratide est frappée pour la première fois. Si la Chorasmie semble elle aussi passer sous l'autorité du royaume de Kangju, elle recouvre son indépendance au I^{er} siècle apr. J.-C. avec l'avènement d'une nouvelle dynastie. Comme le montrent les pièces de monnaie et les inscriptions, une nouvelle ère voit le jour, caractérisée par une nouvelle mesure du temps. Cette ère dure huit siècles, jusqu'à l'avènement de l'islam. Sous le règne de cette nouvelle dynastie, le commerce se développe, les réseaux de canaux d'irrigation sont agrandis et de nouvelles villes et de nouveaux monuments sont érigés. La langue chorasmienne est écrite dans une forme dérivée de l'écriture araméenne et les inscriptions sur bois, cuir et céramique, de même que les légendes frappées sur les pièces de monnaie, font de la Chorasmie la région centre-asiatique dont la culture est la mieux illustrée.

La Chorasmie n'intègre jamais l'Empire kouchan, qui est principalement tourné vers l'Inde, et il est probable qu'à la fin de cette période les marchands chorasmiens s'aventurent en direction de l'ouest, vers la Volga et la mer Noire, tout comme les Sogdiens envoient des colonies mercantiles vers l'est et le nord-est. Après les migrations nomades du II^e siècle av. J.-C., l'Asie centrale semble connaître une phase plus calme, qui n'est interrompue que par l'arrivée d'une nouvelle vague de nomades en provenance de l'est à partir du IV^e siècle apr. J.-C. Ces événements, à savoir la migration des Huns en Europe et le départ de leurs cousins sur la route des invasions vers l'Inde, au sud, seront abordés dans le chapitre suivant.

En revanche, l'histoire des cités-États du bassin du Tarim est différente dans la mesure où elles sont assujetties par les Han. L'empereur Wudi, de la dynastie des Han antérieurs, envoie un représentant dans l'Ouest pour contracter une alliance avec les Yuezhi, qui ont migré aux confins de la Bactriane au milieu du II^e siècle av. J.-C. Certains spécialistes assimilent les Yuezhi aux peuples de langue tokharienne. Zhang Qian, l'ambassadeur de l'empereur, entreprend son long voyage vers 139 av. J.-C. et rejoint les Yuezhi dix ans plus tard. Il échoue dans sa tentative de conclusion d'une alliance, mais rapporte en Chine de précieuses informations sur les territoires occidentaux. La route commerciale vers l'ouest est ainsi ouverte et les Chinois gagnent le bassin du Tarim pour asseoir leur hégémonie sur les petites oasis-États. Ils étendent leur autorité presque jusqu'au Ferghana, qu'ils assaillent en 104 av. J.-C. Néanmoins, malgré plusieurs années de guerre, ce dernier ne tombe pas ; en revanche, des liens commerciaux sont mis en place et la soie chinoise ainsi que des objets laqués font leur apparition au Ferghana. Tous les petits États des « régions occidentales » envoient des émissaires et versent un tribut à la cour des Han qui établit un protectorat sur ces petits royaumes. Le règne de Wang Mang (mort en 23 apr. J.-C.) en Chine donne naissance à des rébellions dans les cités-États du bassin du Tarim et le système du tribut n'est pas rétabli avant l'avènement des Han postérieurs. Vers 90 apr. J.-C., un célèbre général, Pan Tchao, obtient l'allégeance de tous les États du bassin du Tarim à la Chine, mais après sa mort, en 102 apr. J.-C., ces derniers récupèrent un à un leur indépendance. À l'influence de la Chine se substitue celle des Kouchans, mais on ne sait pas avec certitude s'ils règnent réellement sur une quelconque partie du bassin du Tarim. En revanche, à l'époque kouchane, deux événements dignes d'intérêt ont lieu dans le Turkestan oriental. Tout d'abord, des marchands indiens viennent dans la région, important l'alphabet kharoṣṭhī puis l'alphabet brāhmī. Dans le royaume de Chan-Chan (Loulan), à l'est de Khotan, des documents séculiers rédigés en dialecte prakārit du nord-ouest de l'Inde témoignent de l'énorme importance des influences culturelles indiennes en ces lieux aux III^e et IV^e siècles apr. J.-C.

Le deuxième événement majeur est l'introduction du bouddhisme, dont la pratique est activement encouragée sous le règne des Kouchans ; des moines propagent cette croyance dans le bassin du Tarim. À peu près à la même époque, des marchands sogdiens commencent à s'aventurer à l'est, jusqu'en Chine. Même si certains de ces marchands sont peut-être des bouddhistes, rien ne vient attester la conversion massive des Sogdiens à cette religion dès cette époque. De fait, les travaux archéologiques entrepris en Sogdiane montrent que l'intérêt pour le bouddhisme y est moins marqué qu'en Bactriane, le centre de la puissance kouchane.

Bien que les Chinois n'exercent plus leur domination sur les oasis-États, le commerce avec la Chine se développe et la soie continue à affluer vers l'ouest en quantités toujours plus grandes (*carte 33*). Réciproquement, le jade en provenance de Khotan, très prisé par les Chinois, remplit toujours les caravanes des marchands de Khotan en route pour la Chine. L'hégémonie de la Chine a toutefois pris fin et ne sera pas restaurée avant la dynastie des Tang. À l'inverse, les oasis-États du Turkestan oriental se tournent vers l'ouest et leurs formes d'art sont liées à la Sogdiane et aux territoires bouddhistes du Sud. C'est là le prélude à la remarquable civilisation des oasis-États, dont les vestiges matériels peuvent être admirés sur les charmantes peintures rupestres des grottes autour de Koutcha et de Tourfan, de même que dans les villes aujourd'hui ensablées dans le sud du désert de Takla-Makan, à l'est de Khotan.

BIBLIOGRAPHIE (DE 23.1 À 23.7)

- ALTHEIM F., STIEHL R. 1970. *Geschichte Mittelasien im Altertum*, Berlin.
- ARHEOLOGIIA SSSR. 1990. *Stepanaja polosa Aziatskoj casti SSSR v skifosarmatskoe vremja*, [Archéologie de l'URSS. La région stepique de la partie asiatique de l'URSS à l'époque scytho-sarmate], Moscou.
- BARFIELD T. J. 1989. *The perilous frontier, nomadic empires and China*, Oxford.
- BERNARD P. 1985. *Les monnaies hors trésors. Questions d'histoire gréco-bactrienne*, Paris (Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan, vol. XXVIII. Fouilles d'Aï Khanoum, vol. IV).
- BONGARD-LEVIN G., GRANTOVSKIJ E. 1981. *De la Scythie à l'Inde*, Paris.
- DE GROOT J. J. M. 1921-1926. *Die Hunnen der vorchristlichen Zeit. Chinesische Urkunden zur Geschichte Asiens*, Berlin/Leipzig.
- DOBBINS K. W. 1973. Saka-Pahlava coinage, *Numismatic Society of India Memoir*, série n° 5.

- GHIRSHMAN R. 1977. *L'Iran et la migration des Indo-aryens et des Iraniens*, Leiden.
- GÖBL R. 1984. *System und Chronologie der Münzprägung des Kusanreiches*, Vienne.
- GRYAZNOV M. 1969. *Southern Siberia*, Genève (Archaeologia Mundi).
- HULSEWÉ A. F. P., LOEWE M. 1979. *China in Central Asia. The early stage : 125 BC-AD 23. An annotated translation of chapters 61 and 96 of the history of the former Han dynasty*, Leiden, (Sinica Leidensia, 14).
- KHAZANOV A. 1985. *Nomads and the outside world*, Cambridge.
- LITVINSKY B. A. 1968. *Kangjujsko-sarmatskij Farn* (k istoriki kul'turnym svjazjam plemen juznoj Rossii i Srednej Azii) [Farn sarmate de Kangchü, liens historiques et culturels des tribus du sud de la Russie et d'Asie centrale], Douchanbé.
- MCGOVERN W. 1939. *The early empires of Central Asia*, Chapel Hill.
- MASSON V., SARIANIDI V. 1972. *Central Asia, Turkmenia before the Achæmenids*, Londres.
- MUKHERJEE B. N. 1969. *An Agrippan source. A study in Indo-Parthian history*, Calcutta.
- RAPOPORT Y. A., NERAZIK E. E. 1984. *Toprak-kala. Dvorec* [Toprak-Kala. Le palais], Moscou.
- ROSENFELD J. 1967. *The dynastic arts of the Kushans*, Berkeley.
- RUDENKO S. 1969. *Die Kultur der Hsiung-nu und die Hügelgräber von Noin Ula*, Bonn.
- SARIANIDI V. 1985. *The golden hoard of Bactria*, Saint-Pétersbourg.
- STAVISKII B. 1979. *Kunst der Kuschan Mittelasiens*, Leipzig.
- WATSON B. (trad.). 1961. *The age of the emperor Wu, 140 to circa 100 BC : records of the grand historian of China, translated from the Shih Chi*, vol. II, New York/Londres.
- YU YING-SHIH. 1967. *Trade and expansion in China. A study in the structure of Sino-Barbarian relations*, Berkeley.

24

Les cultures nomades et urbaines d'Asie centrale de 300 à 700 apr. J.-C.

24.1

Les peuples et les États après la chute de l'Empire parthe en 226 apr. J.-C.

Werner Sundermann

Voir les illustrations 137 à 139 pour toutes les sections du chapitre 24

En Asie de l'Est, la chute de l'empire des Han et du royaume des steppes des Xiongnu septentrionaux ne conduit pas directement à l'émergence de nouveaux États puissants. Il s'ensuit un vide politique synonyme de véritable chaos et ce n'est que près d'un siècle plus tard que les Xiongnu mérid-

dionaux, alliés vassaux de la Chine, revendiquent l'héritage des Han et s'emparent de la moitié nord de la Chine, occupant la capitale Luoyang en 311 apr. J.-C. et détruisant Chang'an en 316. S'ils ne soumettent toutefois pas la totalité de ce pays divisé, c'est essentiellement parce que, dans les décennies qui suivent, de nombreux envahisseurs nomades venus du nord se succèdent et se disputent la domination de la Chine. Les Xiongnu sont suivis par la dynastie des Qin proto-tibétaine dans le nord du pays (de 357 à 385 apr. J.-C.), à laquelle succède la puissante dynastie Wei des Tujue tabgatch (les Tuoba en chinois), de 398 à 577/581 apr. J.-C. À la frontière nord, l'empire des steppes des Jouan-Jouan, héritiers des Xiongnu, est établi vers 402 apr. J.-C. Il s'étend par la suite de la Mongolie-Extérieure aux régions situées autour du lac Balkhach à l'ouest. On ignore l'origine ethnique et linguistique des Jouan-Jouan. On suppose qu'ils étaient d'origine mongole et que les nomades avars qui vivaient en Pannonie au VI^e siècle apr. J.-C. étaient leurs descendants. Vers le milieu de ce même siècle le royaume des Jouan-Jouan est remplacé par des tribus tujue, bientôt réparties en deux branches (les Tujue occidentaux et les Tujue orientaux).

La partie occidentale des steppes d'Asie centrale connaît une évolution similaire au III^e siècle apr. J.-C. avec la chute des empires des Parthes arsacides et des grands rois kouchans, comparable à celle de l'empire des Han et du royaume des Xiongnu à l'est. Ce changement de situation permet aux peuples nomades de jouer un rôle plus actif dans le conflit qui les oppose aux cultures sédentaires (chapitres 24.4 à 24.6). Tandis que l'Iran sassanide parvient à repousser une grande partie des offensives des peuples nomades, la Sogdiane et les territoires kouchans sont successivement envahis et conquis par les Chionites au IV^e siècle par les Hephtalites au V^e siècle puis par les Tujue occidentaux au VI^e siècle.

Si le III^e siècle voit l'effondrement quasi simultané d'importants États asiatiques de l'est comme de l'ouest du continent, permettant l'expansion des peuples nomades, c'est le phénomène inverse qui se produit au VII^e siècle en Asie orientale et occidentale. La dynastie des Tang, fondée en 618, rétablit la Chine bien au-delà de ses frontières de l'époque des Han. La totalité de l'Asie occidentale fait alors partie du Califat arabe. Les Arabes conquièrent l'Iran sassanide vers 652, puis la Sogdiane et l'actuel Afghanistan vers 750.

24.2

Les nomades du Nord, la Sogdiane et la Chorasmie

Richard N. Frye et Boris A. Litvinsky

Les steppes du Kazakhstan et les territoires s'étendant jusqu'à l'ouest de la Mongolie étaient habités, bien que de manière clairsemée, par des nomades de langue iranienne. Au IV^e siècle apr. J.-C., ils sont néanmoins remplacés par des peuples de langue altaïque venus de l'est. On présume que les ancêtres des Tujue vivaient dans les montagnes de l'Altaï et ont appris des nomades iraniens voisins l'art de monter à cheval. Quoi qu'il en soit, il semble évident que les nomades iraniens des steppes, les Sarmates et leurs diverses tribus, telles que les Alains et les As, sont progressivement remplacés par les Huns. Tout comme les sources occidentales avaient auparavant baptisé Scythes tous les nomades des steppes, les nomades portent désormais le nom générique de Huns.

L'empire des Xiongnu, qui était un formidable adversaire de la dynastie des Han, s'est effondré et a laissé place à de multiples tribus nomades dans la vaste région qui sépare l'océan Pacifique du sud de la Russie, sans qu'aucune ne parvienne à en dominer une autre. De même que les tribus germaniques commencent leur migration en Europe à la chute de l'Empire romain, les nomades de langue altaïque entament leur avancée vers l'ouest et le sud au IV^e siècle apr. J.-C. Cette période de l'histoire de l'Asie centrale peut être désignée comme celle des « migrations altaïques ». La première vague est vraisemblablement celle des Chionites, qui traversent la Sogdiane pour s'installer en Iran, où ils sont probablement absorbés par la population sédentaire, à l'image des Huns qui, peu de temps après, envahissent l'Europe et fondent, sous le commandement d'Attila, un État centré en Hongrie dont la durée de vie sera courte. On ne peut certifier que les Huns sont les descen-

dants des Xiongnu ; ils sont en revanche indéniablement leurs successeurs dans les steppes. Et si les sources occidentales mentionnent de nombreuses tribus germaniques, les tribus nomades d'Asie centrale sont tout autant citées dans les différentes sources des peuples sédentaires.

Ces déplacements de tribus ont pris deux formes dans l'histoire : la première correspond à un effet « boule de billard », où chaque tribu pousse celle qui la précède ; dans la seconde, les tribus nomades traversent des territoires appartenant à d'autres tribus ou à des populations sédentaires. C'est ce dernier schéma que les Chionites semblent avoir suivi en traversant la Sogdiane au cours de leur migration vers le sud, à l'image des Huns et des Avars au cours de leurs invasions de l'Europe. Comme toujours ou presque, ils sont rejoints au cours de leur migration par d'autres tribus pour former une sorte de confédération, mode traditionnel selon lequel ont été créés de nombreux États des steppes.

En Mongolie, à la suite de l'effondrement de l'empire des Xiongnu, aucun événement significatif n'est à signaler avant le milieu du IV^e siècle apr. J.-C., lorsqu'un peuple appelé Jouan-Jouan dans les sources chinoises domine l'Asie centrale. Cette appellation est probablement un surnom péjoratif et l'on ignore comment les nomades se nommaient véritablement. Ils sont en conflit permanent avec les Wei du Nord, ou dynastie des Tuoba (de 386 à 534) en Chine. En 471, après avoir essuyé plusieurs défaites face aux armées des Wei, les Jouan-Jouan parviennent à s'emparer de Khotan, dans le bassin du Tarim. Le peuple hua, qui mène une vie nomade dans la vallée de l'Ili et le bassin du Tarim, était autrefois vassal des Jouan-Jouan. L'un des chefs du clan royal des Hua a donné son nom à la partie de son peuple qui se déplace vers l'ouest et envahit la Sogdiane, puis l'Afghanistan, où ses membres ont été baptisés Hephthalites.

En Mongolie, des luttes intestines au sein des Jouan-Jouan offrent une chance à leurs sujets tujue, qui sont fixés dans les montagnes de l'Altaï et, selon la légende, maîtrisent l'art de la ferronnerie, de les renverser en 552 apr. J.-C. À partir de ce moment, les steppes deviennent le domaine des Tujue ; leurs qualités administratives leur permettent de fonder leur premier empire ou khanat.

En termes de religion, les nomades d'Asie centrale pratiquent diverses formes de chamanisme, mais des missionnaires manichéens, chrétiens nestoriens et bouddhistes pénètrent dans les steppes à la fin de cette période. L'art des nomades altaïques diffère du style animalier traditionnel des nomades iraniens : il en est proche, mais plus rudimentaire. Le commerce est évidemment essentiel pour les nomades, qui importent de Chine et des oasis du bassin du Tarim et de Sogdiane des grains et des denrées alimentaires, mais également des objets précieux. En contrepartie, ils vendent des chevaux, du miel, des fourrures et des peaux à la population sédentaire.

Vers le VI^e siècle, fait intéressant, l'étrier en fer s'étend à toute la zone des steppes, donnant ainsi aux nomades un avantage considérable lors des batailles. En effet, ils peuvent ainsi porter des armures et utiliser des armes plus lourdes qu'auparavant. Ils élèvent de gigantesques troupeaux de chevaux ; leur richesse se mesure d'ailleurs à l'aune du nombre de chevaux qu'ils possèdent, tout comme en Arabie les bédouins sont d'autant plus riches qu'ils détiennent beaucoup de chameaux. Les tentes des nomades, qu'ils transportent avec eux, suscitent la curiosité des peuples sédentaires qui ont produit des documents écrits sur leur mobilité.

Les marchands et les missionnaires qui entrent en contact avec les Tujue et d'autres tribus du Nord sont majoritairement sogdiens, ce qui explique que la langue et la culture sogdiennes s'étendent à travers toute l'Asie centrale jusqu'en Chine du IV^e siècle apr. J.-C. au début des conquêtes arabes. Pour les Chinois, les Sogdiens représentent les barbares occidentaux par excellence, qu'ils baptisent Hu. Sur le territoire de la Sogdiane, cette période est marquée par une croissance vigoureuse et un fort développement économique et culturel. La population augmente et les richesses issues du commerce à longue distance s'accumulent dans diverses villes de Sogdiane. Samarkand grandit de manière considérable, mais l'oasis de Boukhara devient presque aussi importante. D'autres villes méridionales situées le long de la Kachkadaria, notamment Kesch, ou Kaschsch, rivalisent avec Samarkand.

La Sogdiane ne parvient jamais à devenir un royaume unifié et demeure une confédération de petites principautés, chacune régie par sa propre dynastie. L'oasis de Boukhara comprend plusieurs villes importantes telles que Baïkand et Varakhsha, mais elle est rapidement unifiée, et la cité de Boukhara est choisie pour capitale. En outre, il existe une principauté indépendante, Panch (ou Pendjikent), à l'est de Samarkand, au bord du Zeravchan. Les fouilles importantes qui y ont été entreprises ont mis au jour une riche ville de marchands dont les habitations étaient décorées de ravissantes peintures murales. Maimargh constitue une autre principauté, vraisemblablement située à l'emplacement de l'actuelle Urgut en Ouzbékistan. À l'est de Samarkand se trouve une autre principauté, Ustrušana, qui prospère également grâce au commerce avec la Chine. Certaines de ces principautés battent leur propre monnaie en cuivre pour une utilisation locale ; plusieurs de ces pièces sont percées d'un carré central, à l'image des pièces chinoises.

Vers la fin du VII^e siècle, l'unité qui, bon an mal an, caractérisait la confédération des États sogdiens disparaît, et chacun agit indépendamment de ses voisins malgré la conclusion de plusieurs alliances, l'échange d'ambassades et la célébration de quelques mariages entre des membres de diverses familles dirigeantes. Le souverain de Samarkand se fait appeler Ikshid, tandis que chaque lignée princière possède son propre titre. Par exemple, le sou-

verain d'Ustrušana est nommé Afshin. Le peuple (*naf*) de Sogdiane est divisé en trois états (ou classes) : la noblesse, les marchands et les travailleurs, qui sont soit des artisans, soit des paysans. Les marchands sogdiens sont riches et jouissent d'un grand prestige, contrairement à leurs homologues de l'Iran sassanide, qui ne sont que très peu estimés dans un pays où l'aristocratie de grands propriétaires est beaucoup plus importante qu'en Asie centrale.

Les nobles terriens iraniens disposent d'une armée privée, tandis qu'en Asie centrale, l'aristocratie foncière (*dehkan*) n'est pas la seule à profiter des services d'hommes armés : les marchands laissent leurs possessions sous la protection de serviteurs qu'ils engagent ou d'esclaves de confiance lorsqu'ils partent pour de longs voyages, notamment lorsqu'ils s'engagent sur la « route de la soie » pour rejoindre la Chine. Ces serviteurs, appelés *chakir*, sont probablement les ancêtres des futurs mamelouks d'Égypte et d'Inde moghole et des janissaires de l'Empire ottoman. Car les serviteurs ou esclaves des marchands sogdiens ne sont pas uniquement des soldats, ils remplissent également des tâches administratives ou de représentation en l'absence de leur maître. Il semble en outre qu'il existe au sein de l'aristocratie des rangs et une sorte de hiérarchie de vassalité, quoique les sources dont nous disposons ne nous permettent pas de le certifier.

Les travailleurs sont soit libres et rémunérés, soit forcés à travailler. À l'extérieur de la structure de la société sogdienne se trouvent les esclaves : prisonniers de guerre, otages, individus vendus soit de leur propre chef, soit enfants par leurs parents ou encore achetés au marché. Si les cours locales possèdent leur propre bureaucratie, la société dans son ensemble revêt un caractère féodal.

Au cours de cette période, la Sogdiane est confrontée à plusieurs invasions de nomades : les tribus chionites tout d'abord, puis les Hepthalites et, enfin, les Tujue. La suzeraineté nominale des nomades ne semble toutefois pas véritablement perturber les souverains locaux ni leurs sujets qui, en bons marchands, voient leur intérêt dans la protection de leurs routes commerciales et versent très probablement un tribut aux souverains nomades.

Samarkand, la plus grande cité de Sogdiane, connaît une croissance telle à cette époque qu'elle finit par s'étendre sur plus de 200 hectares. C'est une ville très fortifiée dont les murs peuvent atteindre une épaisseur de 7,5 mètres à la base, le mur d'enceinte ayant une circonférence de 5 kilomètres. Le palais de l'Ikhshid est une structure complexe comprenant de nombreuses pièces décorées de peintures murales, à l'image des maisons de la noblesse. L'eau est acheminée jusqu'à la ville par un important réseau de canaux et de réservoirs et est distribuée aux différents bâtiments par des canalisations souterraines en terre. De même, des fouilles sur le site de l'oasis de Boukhara ont révélé la présence de maisons richement décorées et de

stucs raffinés. La famille royale et l'aristocratie habitent des châteaux fortifiés à l'extérieur des villes, où elles possèdent également des résidences pour l'hiver.

Le vaste système de canaux d'irrigation permettant d'acheminer l'eau du Zeravchan, les châteaux fortifiés et les imposants murs d'enceinte entourant les zones cultivées sont caractéristiques de l'oasis de Boukhara. Partout ailleurs toutefois, de très grands murs sont également construits autour des zones cultivées afin de les protéger de l'avancée du désert et de dissuader les nomades d'y pénétrer. Grâce aux fouilles réalisées dans l'oasis de Boukhara, à Afrāsiyab (l'ancienne Samarkand) et surtout à Pendjikent, nous pouvons nous faire une idée précise de la société et de la vie sogdiennes à cette époque.

L'artisanat est très développé, plus particulièrement le travail des métaux. On a pu notamment retrouver lors de fouilles ou identifier sur des représentations artistiques des épées, des cottes de maille ainsi que des plats, des coupes et des bijoux en bronze, en argent ou en or, incrustés de pierres précieuses. Les figurines de plâtre et de terre cuite semblent être très populaires, certaines ayant de toute évidence une signification religieuse, impossible toutefois à déterminer. Les objets en argent sont particulièrement recherchés par les nomades et l'or est très rare. Les marchands sogdiens vendent probablement la plupart des objets d'or en Inde, où ils peuvent en obtenir le meilleur prix. La fabrication des textiles et des tapis est également très développée dans les cités sogdiennes.

En Sogdiane, la religion pratiquée est une forme locale de mazdéisme teintée de syncrétisme — elle a en effet intégré les influences helléniques et indiennes. Les temples du feu sont un élément primordial de la religion locale, comme dans le zoroastrisme d'État de l'Iran sassanide. Il ne semble toutefois pas y avoir de religion officielle structurée en Sogdiane, mais plutôt une tolérance générale qui permet aux manichéens et aux chrétiens nestoriens de convertir une partie des Sogdiens. Le bouddhisme ne réussit apparemment pas à s'implanter en Sogdiane, en tout cas certainement pas au même point qu'en Bactriane. Certains colons sogdiens adoptent malgré tout le bouddhisme, et l'on a retrouvé des écrits bouddhiques en sogdien originaires du Turkestan oriental, qui datent néanmoins d'une époque postérieure à celle-ci. Comme en Iran, les pratiques funéraires sont caractérisées par l'exposition du corps du défunt, dont les os sont toutefois placés dans des récipients en terre, des ossuaires, conservés dans une structure particulière appelée *naus*.

Les Sogdiens utilisent un alphabet inscriptionnel, puis un alphabet cursif dérivé de l'araméen. De nombreux documents sont parvenus jusqu'à nous : lettres, contrats juridiques, rapports diplomatiques et, bien évidemment, textes religieux. Les écrits des Sogdiens manichéens sont rédigés dans un

alphabet spécial, tandis que ceux des chrétiens utilisent un alphabet syriaque. On a également retrouvé de nombreuses inscriptions rupestres, notamment sur les rives de l'Indus supérieur ainsi que dans le Ladakh et en Mongolie. Les marchands sogdiens voyagent loin et posent partout des jalons pour les futurs voyageurs. Le sogdien sert alors de lingua franca dans toute l'Asie centrale et, plus tard, les Tujue mettent au point leurs propres systèmes d'écriture sur la base de l'alphabet sogdien.

Cette époque pourrait également être baptisée période de la « diaspora sogdienne » : non seulement les marchands voyagent très loin, mais, en outre, des colonies sogdiennes sont fondées dans diverses régions. La vallée du Ferghana et la région de Châch étant déjà largement « sogdianisées » à cette époque, les nouvelles colonies sont établies au nord, dans le Semiretchié, et à l'est, des sources chinoises attestant leur présence à Kachgar et le long de la route septentrionale de la soie. À Dunhuang, dans l'actuelle province du Gansu, il existe même un village sogdien où les plus âgés portent des noms sogdiens tandis que le reste de la population a adopté des noms chinois. Cette communauté agricole cultive le millet et d'autres céréales, mais le commerce y occupe également une place privilégiée, ce qui explique qu'une grande partie de la population adulte, engagée dans des voyages commerciaux, est absente. Les Sogdiens vivant dans cette communauté pratiquent la religion mazdéiste de leurs ancêtres ; un document géographique chinois de l'époque évoque d'ailleurs un « temple des adorateurs du feu » près de Dunhuang.

La région de Chan-Chan, entre Dunhuang et Khotan, est occupée par des colonies sogdiennes composées en partie d'immigrants venus de Samarkand (dans le Kangju) entre 627 et 649 apr. J.-C. Plus à l'est, des colonies sogdiennes sont implantées dans la région de l'Ordos (nord de la Chine) et plusieurs villes chinoises, parmi lesquelles la capitale Chang'an, abritent des quartiers habités par des Sogdiens. En Mongolie, des Sogdiens conseillent les souverains tujue ; l'un d'entre eux est même nommé à la tête d'une mission diplomatique tujue à la cour byzantine. Ainsi, les Sogdiens ne sont pas seulement de grands commerçants et entrepreneurs sillonnant l'Asie centrale, ils apportent également leur culture aux peuples nomades et les représentent dans les échanges avec les États sédentaires. L'art dans les oasis-États du Turkestan oriental porte la marque de cette influence sogdienne. Cependant, à compter du VII^e siècle apr. J.-C., les Sogdiens se retrouvent en concurrence avec les Perses, qui étendent leurs activités commerciales à l'Asie centrale. Ces derniers disposent d'ailleurs d'un avantage sur les Sogdiens : la pureté de leur monnaie. Il semble en effet que le gouvernement sassanide ait compris la nécessité de garantir la stabilité de sa monnaie d'argent, si bien que les pièces sassanides finissent par être acceptées comme monnaie commune jusqu'à la Chine. L'arrivée des pièces des Sassanides s'accompagne de

celle de leurs marchands. Avant même l'apparition de l'islam, la langue et les commerçants perses commencent déjà à faire reculer l'influence sogdienne, bien que les deux peuples se lancent fréquemment dans des entreprises commerciales communes. Après l'avènement de l'islam, le perse se substitue bien sûr rapidement au sogdien comme nouvelle langue véhiculaire de l'Asie centrale.

La Chorasmie (ou Khārezm) ne suit pas, au début, le rythme du développement de la Sogdiane, car elle semble plus souffrir des invasions nomades que sa voisine. Toutefois, les Chorasmiens ont un avantage sur les Sogdiens : ils vivent dans un royaume unifié et respectent des traditions anciennes. Dès le ^{vii}^e siècle apr. J.-C., les Chorasmiens sont prêts à imiter les Sogdiens en envoyant des missions commerciales, principalement vers le nord-ouest. Les fourrures, le miel et la cire d'abeille en provenance de la Volga ainsi que l'ambre de la région de la Baltique deviennent les principales importations de la Chorasmie et sont transbordés en Iran, où les fourrures, notamment, se vendent à des prix très élevés. De leur côté, les Chorasmiens exportent de la vaisselle et des aiguières en argent de fabrication locale, très prisées par différents peuples du nord de la Russie. À cette époque, les canaux d'irrigation dérivés de l'Oxus sont étendus, ce qui permet d'accroître la surface cultivée par rapport aux siècles précédents. Une forme locale de mazdéisme, semblable malgré quelques différences à la version sogdienne, domine la Chorasmie, bien que quelques missionnaires chrétiens soient également actifs dans la région. L'art est, lui aussi, semblable à celui de la Sogdiane à quelques nuances près, mais les peintures murales n'ont pas la qualité artistique des œuvres sogdiennes.

On ne dispose d'aucune information concernant la concurrence commerciale entre les deux peuples, mais les sources disponibles semblent montrer qu'il existe une sorte d'entente tacite, voire formelle, entre les Chorasmiens et les Sogdiens, laissant le contrôle des échanges au nord-ouest, au sud-ouest et à l'ouest aux premiers, et à l'est, au sud-est et au nord-est aux seconds. Les traces de colonies marchandes chorasmiennes sont plus rares que celles des sogdiennes, mais cette carence est peut-être due à des conditions climatiques peu propices à la préservation de vestiges. Heureusement, au ^{xi}^e siècle apr. J.-C., à l'époque islamique, un illustre Chorasmien nommé al-Bīrūnī a laissé un grand nombre d'informations sur le passé de sa région et plusieurs textes en langue chorasmienne ont survécu dans des écrits arabes, ce qui n'a pas été le cas pour la Sogdiane. Après l'avènement de l'islam, la Chorasmie et la Sogdiane continuent de prospérer et les deux régions deviennent d'importants centres de l'enseignement islamique ainsi que des carrefours commerciaux.

24.3

Les cités-États du bassin du Tarim

Werner Sundermann

Le désert de Takla-Makan, où se trouve aujourd'hui le Turkestan chinois, Lou Xinjiang, était jadis entouré d'un anneau d'oasis habitées par des fermiers et des éleveurs, dont on retrouve la trace à partir du II^e millénaire av. J.-C.

À partir de la fin du I^{er} millénaire av. J.-C., ces oasis prennent encore davantage d'importance en tant qu'étapes de la route commerciale terrestre qui relie la Chine à l'Asie occidentale et à l'Inde, aujourd'hui connue sous le nom de « route de la soie » (*carte 33*). À l'est, les points de départ sont les capitales chinoises Chang'an et Luoyang ; la route traverse ensuite la frontière chinoise à la hauteur de Dunhuang, puis atteint Kroraina (Loulan). À partir de cet endroit, deux itinéraires permettent de rallier Kachgar. Le premier longe la limite méridionale du Takla-Makan, puis traverse Niya et Khotan, tandis que le second, plus au nord, passe par Tourfan, Qarachahr et Koutcha. Les routes se rejoignent à Kachgar, puis parcourent le Pamir jusqu'à Balkh, où elles se séparent à nouveau. La route principale gagne l'Iran et l'Empire byzantin avant d'atteindre des carrefours commerciaux tels qu'Antioche ; l'autre route prend quant à elle la direction du sud et de l'Inde.

Les oasis d'Asie centrale sont à la fois des centres économiques et culturels relativement importants, mais également des puissances politiques et stratégiques — l'Asie centrale n'est pas seulement une région de nomadisme et de fréquentes migrations ethniques.

Il s'agit de véritables carrefours des influences culturelles ouest-asiatiques, indiennes et chinoises (aussi bien pour ce qui est des langues et des écritures que des religions et des beaux-arts) ; en cela, elles se distinguent véritablement de celle du Turkestan russe et occidental.

Les principales sources d'information concernant l'histoire des oasis du Xinjiang sont les annales et les carnets de voyage chinois. Naturellement, ces

documents se concentrent avant tout sur les relations entre la Chine et l'Asie centrale, ce qui explique que nos connaissances et notre point de vue sur cette dernière peuvent manquer d'objectivité.

Jusqu'à la fin du II^e siècle av. J.-C., le Xinjiang est dominé par les Xiongnu. Ces derniers sont vaincus en 119 av. J.-C. par la Chine, qui peut ainsi occuper Loulan et Tourfan en 108 av. J.-C. L'intégralité de la région du Xinjiang devient au I^{er} siècle av. J.-C. un « protectorat occidental » chinois placé sous l'autorité d'un protecteur résidant quelque part entre Qotcho (oasis de Tourfan) et Qarachahr. À plusieurs reprises, les Xiongnu tentent de recouvrer le contrôle des routes de la soie, sans jamais véritablement y parvenir. Dans la seconde moitié du I^{er} siècle apr. J.-C., l'autorité chinoise est néanmoins sérieusement mise à mal par une série de révoltes dans un grand nombre d'oasis, si bien que le gouvernement impérial est contraint de retirer ses garnisons des territoires centre-asiatiques les plus éloignés et les plus difficiles à défendre. Le général Pan Tchao, agissant de son propre chef, parvient à rétablir la souveraineté chinoise jusqu'en 94 apr. J.-C. et réussit même probablement à contrer une intervention des Kouchans. Il devient alors le protecteur général incontesté des provinces occidentales jusqu'en 102 apr. J.-C. Par la suite, la Chine maintient une souveraineté relative et parfois contestée sur la population du Xinjiang jusqu'à la chute de la dynastie des Han (en 220 apr. J.-C.) et même plus tard, puisque les oasis-États reconnaissent la suprématie de dynasties chinoises mineures jusqu'au milieu du IV^e siècle apr. J.-C. Elles recouvrent ensuite leur indépendance, avant d'être vassalisées à nouveau par la dynastie sino-barbare des Tuoba ou par les peuples des steppes du Nord ou de l'Ouest, les Jouan-Jouan ou les Hephtalites. Au cours de la première moitié du VII^e siècle apr. J.-C., la Chine des Tang reconquiert le Xinjiang. En 640 apr. J.-C., Tourfan devient la capitale du nouveau gouvernement de l'« Ouest pacifié », également appelé « les quatre garnisons » ou « pays des quatre garnisons » (Qarachahr, Koutcha, Kachgar et Khotan). La Chine des Tang parvient à maintenir son autorité sur la région jusqu'à la fin du VIII^e siècle apr. J.-C., principalement contre le Tibet, qui prend le contrôle du Xinjiang de 670 à 692, puis de 790 à 866 apr. J.-C.

Nous allons à présent nous attacher à décrire les principales oasis de la région du Xinjiang.

Kroraina (Loulan en chinois) correspond probablement au site découvert par Sven Hedin près du lac Lobnor. Couvrant 108 000 m² et abritant une population d'environ 15 000 personnes, Kroraina est à l'époque la principale zone de peuplement à l'ouest de Dunhuang. Parmi les documents retrouvés à Loulan et datés des III^e et IV^e siècles apr. J.-C., 99 % sont rédigés en langue et en caractères chinois. L'infime partie restante utilise l'écriture indienne *kharoṣṭhī* et le *prākṛit gandhārī*. On en déduit que, à cette époque,

Loulan est la résidence d'un officier chinois plutôt que celle du roi local. Étant donné que Chan-Chan, le sud-est du Xinjiang, appartient alors à Loulan, on devine que le souverain local doit plutôt demeurer à Niya, où la proportion des documents rédigés en *kharoṣṭhī* et en chinois retrouvés sur place est inversée. On y a retrouvé les noms de cinq souverains.

Kroraina est alors une étape importante sur les deux routes de la soie, septentrionale et méridionale. Sa production agricole n'est jamais suffisante pour nourrir toute la population et son élevage (ânes, chevaux et chameaux) est destiné aux activités marchandes. Les premières traces du bouddhisme dans cette région remontent au II^e siècle apr. J.-C.

La dessiccation progressive de la région du Lobnor fait de Loulan une cité inhabitable dès le IV^e siècle apr. J.-C. ; elle est alors abandonnée par ses habitants. Au VII^e siècle, la dernière tentative de peuplement dans cette zone, conduite par les Sogdiens, est un échec.

Le nom actuel de Khotan dérive de son ancienne appellation, *Hvatanau*, devenue par la suite *Hvamna*, *Hvam*. Sa forme chinoise est *Yutian*. Le site de l'ancienne cité, que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Yotkan, est situé à l'extérieur de l'agglomération actuelle. Centre agricole et artisanal, Khotan est à l'époque la principale cité sur la route méridionale de la soie (production et industrie de la soie). Pour la Chine, Khotan n'est pas seulement un point de passage pour ses activités commerciales et militaires, mais également un partenaire commercial de premier ordre qui lui fournit du jade de très grande qualité et de l'or.

Une légende raconte que Khotan fut fondée par des colons indiens sous le commandement d'un fils du roi Aśoka et de certains de ses ministres. À en croire cette histoire, la cité aurait ainsi été créée au III^e siècle av. J.-C.

Peu de temps après, probablement au cours de la première moitié du II^e siècle av. J.-C., Khotan est colonisée par des migrants saces, des tribus iraniennes dont la langue devient dominante dans la région. Les premières traces de cette langue, aujourd'hui appelée « khotanais », datent du III^e siècle apr. J.-C. Les Saces absorbent la population aborigène, probablement tibétaine, et substituent leur langue à l'ancien *gandhārī* indien et l'écriture brāhmī au *kharoṣṭhī*. Marc Aurel Stein et d'autres explorateurs ont découvert de multiples vestiges de la littérature khotanaise, dont le contenu est principalement bouddhique, ouvrant ainsi de nouveaux horizons à la recherche dans les domaines du bouddhisme et de l'iranologie. Il est possible que le bouddhisme ait été introduit à Khotan dès 84 av. J.-C. environ. Avant le V^e siècle, Khotan était l'un des premiers centres du bouddhisme mahāyāna en Asie centrale ; aujourd'hui, il s'agit d'une petite ville provinciale. Son histoire exceptionnelle de cité-État marquée à la fois par la langue iranienne et la culture bouddhique dure un millénaire et s'achève au XI^e siècle apr. J.-C. avec la turquisation et l'islamisation de la région.

Kachgar (*Sule* en chinois) revêt une grande importance commerciale et stratégique en raison de sa situation géographique : elle se trouve en effet au point de rencontre occidental des deux routes (nord et sud) de la soie, à proximité de la limite de la zone d'influence et de pouvoir chinois. L'histoire de cette ville est mal connue ; les sources disponibles, chinoises et autres, sont peu prolixes à ce sujet, et de vastes études archéologiques restent à mener. Quelques mots de l'ancienne langue de cette région transmis par al-Kāshgarī, un lexicographe turc du XI^e siècle apr. J.-C., montrent que les habitants de Kachgar de l'époque préturque parlent un dialecte sace, c'est-à-dire iranien oriental, apparenté au khotanais. On a également retrouvé la trace d'un autre dialecte sace à Tumshuq, à l'extrémité occidentale de la route septentrionale de la soie, ce qui nous permet d'affirmer que, à la fin du I^{er} millénaire apr. J.-C., la langue des tribus iraniennes saces est parlée de fait dans toute la moitié ouest du bassin du Tarim, jusqu'à Khotan dans le sud et Tumshuq dans le nord.

Tourfan (*Tulupan* en chinois) est une vaste dépression située au pied du versant méridional du Tianshan. Son point le plus bas se trouve à 154 mètres au-dessous du niveau de la mer. Elle ne se situe certes pas dans le bassin du Tarim, mais partage une grande part de son histoire avec les autres oasis de la région. Selon une source chinoise du VI^e siècle apr. J.-C., la ville s'étendait sur 300 li dans le sens est-ouest et sur 500 li dans le sens nord-sud, si bien que Tourfan (en incluant les territoires qui lui appartenaient) couvrait 6 000 km². Il se peut qu'il s'agisse alors de la plus vaste oasis-État du Xinjiang avec Chan-Chan. La fertilité des terres et de bonnes conditions météorologiques combinées à un ancien système d'irrigation souterrain permettent d'y réaliser deux récoltes par an et en font le premier producteur de denrées agricoles de la région (aujourd'hui coton, blé, orge, maïs, riz, fruits et sériciculture). Jadis, Elle approvisionnait les armées chinoises en partance pour les contrées occidentales.

Ceci explique probablement pourquoi est créée, au début du I^{er} siècle apr. J.-C., une « nouvelle route » vers l'ouest reliant Dunhuang à Hami et Tourfan, ce qui représente en réalité un détour. L'oasis gagne encore en importance au IV^e siècle apr. J.-C., lorsque Loulan devient inhabitable et doit être abandonnée par ses habitants. Tourfan connaît ainsi son apogée dans la seconde moitié du I^{er} millénaire apr. J.-C.

Jouissant d'un accès plus facile à la Chine, Tourfan est touchée par une sinisation encore plus poussée que Loulan. Dès le I^{er} siècle av. J.-C., des garnisons chinoises sont stationnées dans la capitale de l'oasis, ce qui lui vaut parfois le surnom de « Chinatown » (*Chinanchkand* en sogdien). Les colons militaires chinois représentent une part considérable de la population de l'oasis. Avant la turquisation de la région, les populations indigènes sont probablement composées de Tokhariens, comme à Koutcha et à Qarachahr, car

on a également retrouvé sur le site de Tourfan des textes écrits dans les deux formes dialectales de tokharien (A et B). La turquisation de cette région si proche du berceau septentrional des Tujue commence assurément très tôt ; il est néanmoins peu probable qu'elle soit antérieure au VIII^e siècle apr. J.-C. Quoi qu'il en soit, elle n'est achevée que dans la première moitié du II^e millénaire. À l'époque tujue, la région allant de Koutcha à Beshbaligh est encore appelée le « pays des quatre Tughri », Tughri étant le nom ethnique de l'ancienne population locale tokharienne.

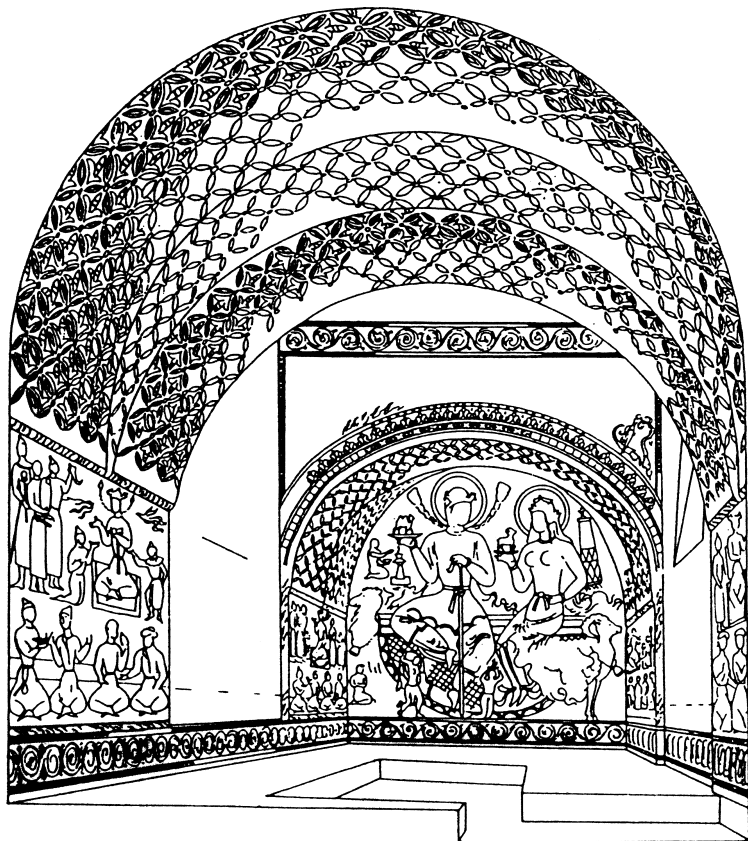


Figure 32 Pendjikent, chantier XXV, pièce 26. Peinture du mur sud. Couple divin : Vere-thraghna et Āfriti ? VII^e-VIII^e siècle apr. J.-C. Reconstitution de E. E. Fedoseeva.

De 507 à 640, Tourfan est dirigée par la dynastie locale des Ju. L'oasis est à l'apogée de sa prospérité à l'époque de la souveraineté du royaume ouïgour de Qotcho sur Tourfan et Beshbaligh. Fondé à la suite de la chute de l'Empire steppique ouïgour en 866 apr. J.-C., ce royaume subsiste jusqu'en 1250, lorsque Tourfan est intégrée à l'Empire mondial mongol de Gengis Khan.

Aucune autre étape de l'antique route de la soie n'a laissé de traces aussi marquées de la rencontre des cultures ouest-asiatique indienne et chinoise avec la culture indigène et de leur coexistence pacifique avant l'arrivée de l'islam. L'histoire de l'art à Tourfan se caractérise par la succession des styles indo-hellénistique, tokharien-iranien et turco-chinois dans l'architecture, la sculpture et la peinture murale. Des documents littéraires découverts à Tourfan attestent les langues parlées par les peuples qui vivaient dans la région, qu'il s'agisse de fermiers locaux, de nomades ou encore de marchands étrangers, de missionnaires, de fonctionnaires ou de soldats. On a retrouvé des fragments de textes en syriaque, en moyen perse et en persan, en parthe, en sogdien, en bactrien, en différentes variantes d'indien, en ouïgour ancien, en mongol, en tibétain, en tokharien, en chinois et en tangut, rédigés dans douze écritures différentes. La plupart des textes qui nous sont parvenus ont trait à la sphère religieuse, et plus précisément aux trois grandes religions universelles : le bouddhisme, le christianisme nestorien et le manichéisme.

La cité de Qarachahr, à l'ouest de Tourfan, est appelée *Yanqi* en chinois, un nom considéré comme une traduction du terme *arsi*, qui désigne la langue et les habitants de Qarachahr à l'époque préturque. La signification d'*arsi* a pu être déterminée grâce aux nombreux textes retrouvés dans l'oasis. La langue de ce peuple a été baptisée « tokharien A », ou, moins problématiquement, « qarachahri ». Qarachahr est située sur la route septentrionale de la soie, entre Koutcha et Tourfan. Grâce aux montagnes qui l'entourent, elle est beaucoup mieux protégée et isolée que n'importe quelle autre zone de peuplement le long de cette route. Dès l'Antiquité, Qarachahr est bien adaptée et équipée pour la production agricole : outre les activités existant dans les autres cités, elle se distingue par la viniculture et la pêche dans le lac Bostang ; on y pratique également la sériciculture, mais pas la fabrication de la soie. Qarachahr est en outre un ancien centre bouddhique ; cependant, à la différence de Khotan, elle adhère à l'école hīnayāna jusqu'en 400 apr. J.-C. De remarquables lieux de culte et vestiges de manuscrits ont été mis au jour sur le site proche de Chortchuq.

Koutcha (*Yuzi* en chinois) domine parfois les autres cités-oasis de la route nord de la soie, mais l'estimation de sa population à 80 000 habitants au 1^{er} siècle apr. J.-C. est probablement exagérée. À Koutcha, la route septentrionale de la soie rencontre une autre route principale qui mène au berceau des nomades du Nord, au-delà du Tianshan. Cette situation fait de Koutcha un point stratégique essentiel pour la protection de la province occidentale

chinoise. L'agriculture intensive offre des récoltes abondantes (principalement des céréales, du riz et des fruits) ; la fonderie du fer y est également très développée.

Koutcha est probablement fondée au 1^{er} siècle av. J.-C. par un peuple d'origine indo-européenne occidentale dont la langue, aujourd'hui disparue, est appelée « tokharien B » (son appellation géographique, « koutchéen », est moins problématique). De nombreux fragments de textes écrits entre les v^e et ix^e siècles apr. J.-C. ont été retrouvés à Koutcha. Ils témoignent également d'un fait confirmé par de nombreuses grottes-sanctuaires du proche site de Qizil : Koutcha est aussi un centre missionnaire bouddhique sur la route septentrionale de la soie, à l'instar de Qarachahr, et est dominée au iv^e siècle apr. J.-C. par l'école hīnayāna. Koutcha contribue à la diffusion de la littérature bouddhique en Chine lorsque, en 384, une armée chinoise enlève Kumārajīva, célèbre traducteur koutchéen, l'emmène de force en Chine et le contraint à poursuivre son œuvre au profit du bouddhisme chinois. Les observateurs chinois sont alors particulièrement attirés par le mode de vie et la culture des Koutchéens. Ainsi, la musique koutchéenne devient très populaire en Chine.

24.4

Les derniers royaumes kouchans

Werner Sundermann

La chute de l'Empire kouchan, probablement dans les années 230 de notre ère, semble contemporaine de l'introduction de l'ère kouchane tardive des inscriptions de la vallée du Tochi. En revanche, il est peu probable que cette ère ait été créée afin de commémorer l'écroulement de l'Empire ou de célébrer la fondation d'une nouvelle dynastie kouchano-sassanide. Elle marque peut-être la partition du Royaume kouchan en deux branches : la première, iranienne, gouvernée par l'un des rois appelés Vasudeva, et la seconde, indienne, dirigée par Kaniška III. La séparation de la branche indienne précède l'attaque des Sassanides et permet à Ardachir I^{er} de conquérir plus facilement la moitié occidentale de l'Empire kouchan.

L'inscription de Ka'be-ye Zardošt, datant de l'époque de Sapor I^{er}, est la source la plus fiable pour les événements qui suivent. Selon ces textes, à l'époque de leur rédaction (262), l'Iran possède des territoires kouchans à l'ouest du Pechkabour (probablement le Gandhara) et au sud de la Sogdiane et de Châch (c'est-à-dire de Tachkent). Cette zone correspond aujourd'hui au nord-est de l'Iran et au nord de l'Afghanistan, englobant l'ancienne capitale Balkh. Cette région iranienne est encore gouvernée pendant quelque quatre-vingts années par des rois vassaux plus ou moins autonomes de l'ancienne dynastie kouchane, puis par des gouverneurs sassanides (les rois kouchano-sassanides). Il existe en outre des rois kouchans indépendants en Inde.

Ces éléments concordent avec les conclusions tirées par plusieurs spécialistes de l'examen des pièces kouchano-sassanides : les membres de la dynastie kouchano-sassanide ne règnent pas au III^e siècle, mais au IV^e siècle apr. J.-C. Ainsi, au début du IV^e siècle, la dynastie kouchane indigène semble être remplacée, de gré ou de force, par sept à neuf monarques sassanides successifs, régnant probablement sous la suprématie du roi Sapor II (309-379).

Cette brève histoire de l'Empire kouchan occidental aux III^e et IV^e siècles n'est qu'une hypothèse probable. Une autre théorie plus récente postule que la dynastie kouchano-sassanide est déjà en place au III^e siècle apr. J.-C. après la victoire d'Ardachir I^{er}.

Pour ce qui est de l'histoire de la partie indienne de l'Empire kouchan aux III^e et IV^e siècles, l'une des rares certitudes chronologiques concerne la fin de l'ère kouchane à Mathurā dans sa cinquante-septième année, soit en 288, signifiant que, dans cette ville du centre de l'Inde, la souveraineté kouchane s'éteint vers la fin du III^e siècle. Mais ceci ne suggère qu'une réduction de l'État kouchan, son effondrement étant provoqué par Candragupta vers 320 apr. J.-C. Il semble toutefois qu'un petit État kouchan subsiste malgré tout et est assujéti à l'Empire gupta vers 360-370. Il est finalement remplacé par les Kidarites, qui conquièrent le nord-ouest de l'Inde vers 400.

24.5

L'origine et l'essor des Chionites/Xyon/Huns

Werner Sundermann

Au milieu du IV^e siècle apr. J.-C., les tribus nomades des Chionites (*Xyōn* en moyen-perse et *Hūṇa* en indien) font leur apparition au-delà de la frontière nord-est de l'Iran. Leur origine ethnique (turque, iranienne ou mixte) nous est aussi peu connue que leur langue. Ils descendent probablement des Xiongnu et leur nom pourrait bien dériver de celui du peuple appelé *Xiong* par les Chinois et Huns par les Européens.

Les Chionites s'installent finalement dans la partie iranienne du Royaume kouchan, acceptant dans un premier temps la suzeraineté sassanide. La description par Ammien Marcellin du siège d'Amida en 359 rend cette hypothèse probable : au cours de celui-ci, Sapor II est en effet soutenu par son vassal Grumbatès, roi des Chionites. Même si on ne peut l'affirmer avec certitude, il est probable que Kidāra est chionite. Quoi qu'il en soit, à la fin du IV^e siècle, une dynastie kidarite remplace les Sassanides à l'est ; les Kidarites envahissent également l'Inde, où ils fondent plusieurs royaumes.

Au début du V^e siècle apr. J.-C., après avoir pénétré en Inde, les Kidarites soumettent le Cachemire, mais ils sont finalement supplantés par les Hepthalites.

Selon toute vraisemblance, les Kidarites conservent les traditions et les conventions de la grande dynastie kouchane ; ils se baptisent « rois kouchans » sur leurs pièces de monnaie. Leur titre de « grand roi kouchan » témoigne vraisemblablement de leurs prétentions sur l'intégralité des deux parties, iranienne et indienne, de l'Empire kouchan.

24.6

L'essor de l'Empire hephtalite

Werner Sundermann

Les Hephtalites (*éphthalité* en grec, *Heftal* en moyen-perse, *Yedaiyilituo* en chinois et *Haital* en arabe) ont fondé un vaste empire semi-steppique englobant l'actuel Kazakhstan, l'ouest du Xinjiang, l'ancienne Sogdiane et les territoires kouchans.

On considère souvent les Hephtalites comme la dynastie dirigeante des Chionites, directement issue par conséquent de cette précédente vague d'envahisseurs nomades. Cette théorie repose toutefois sur la lecture erronée de

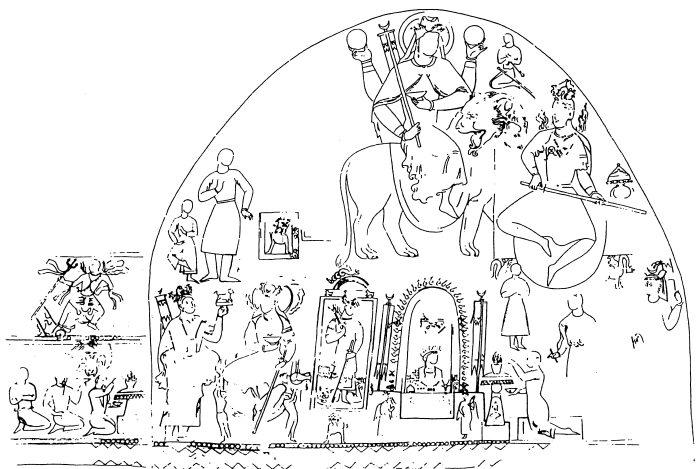


Figure 33 Pendjikent, chantier XXV, pièce 12. Peintures des murs nord et ouest de la niche. Scène culturelle, vers 740 apr. J.-C. Reconstitution de B. I. Maršak.

la légende d'une pièce de monnaie : « Hephtal, roi chionite. » Il faut plus probablement distinguer les Kidarites d'un côté et les Hephtalites de l'autre, bien que les deux peuples descendent vraisemblablement des Xiongnu, chassés vers l'ouest par les Jouan-Jouan. Le caractère ethnique des Hephtalites est néanmoins très controversé (iranien, turc, mongol, mixte ou parlant une langue inconnue aujourd'hui éteinte ?).

Ceci mis à part, les Kidarites et les Hephtalites n'ont en commun que d'être les successeurs de l'Empire kouchan et d'hériter de sa langue officielle et de son écriture (attestées par exemple par les fameuses pièces de monnaie hephtalites). Cependant, tandis que les Kidarites se forgent une légitimité en se proclamant héritiers des rois kouchans et en adoptant leurs titres, les Hephtalites ne font rien de tel. Leur premier souverain connu semble en effet avoir choisi dans les années 460 apr. J.-C. un titre sogdien, *axshawandar*, qui signifie souverain, roi.

Le Royaume hephtalite est fondé par Khingila, dont le nom deviendra le titre dynastique ou le nom générique de ses successeurs, et même des successeurs de ceux-ci, les souverains turki-shahi de Kaboul. Khingila manifeste également sa volonté d'être plus que le simple légataire des rois kouchans en introduisant une nouvelle ère.

Vers le début du VI^e siècle, les Hephtalites pénètrent probablement dans le nord-ouest de l'Inde et y renversent les Kidarites. Vers 514, un seigneur de la guerre hephtalite nommé Toramanā rompt avec le souverain Khingila et crée son propre État hephtalite indien indépendant. Celui-ci atteint son apogée sous le règne du roi Mihirakula (à partir de 518) mais s'effondre brutalement en 540, écrasé par le roi indien Yaçodharman. Mihirakula conserve toutefois le pouvoir dans les régions du Cachemire et du Gandhara. La souveraineté hephtalite sur le Cachemire prend fin vers 625-626.

Le Royaume hephtalite iranien est détruit entre 563 et 567 par les assauts conjoints du roi sassanide Chosroès I^{er} et du khan tujue occidental Istämi.

24.7

L'annexion des royaumes hephtalites vassaux par les Tujue occidentaux

János Harmatta

Aux VI^e et VII^e siècles apr. J.-C., le commerce de la soie joue un rôle crucial dans la vie économique des États d'Asie centrale. Vers le milieu du VI^e siècle, le Royaume hephtalite contrôle les parties les plus importantes des routes de la soie qui traversent l'Asie centrale ainsi que leurs prolongements du bassin du Tarim à la mer d'Aral à l'ouest et à Broach au sud. Cependant, à la même période, un puissant rival, la confédération des tribus tujue, voit le jour en Asie centrale. À la suite de leur victoire sur les Tölö et les Jouan-Jouan, les Tujue reçoivent de grandes quantités de soie des États chinois ; à partir de 569, ils se voient offrir cent mille rouleaux de soie chaque année par la cour des Zhou. Ainsi, les Tujue accumulent d'importants stocks de la précieuse étoffe et déploient des efforts considérables afin de développer son commerce et d'étendre leur domination sur les routes de la soie (*carte 33*). À cette même fin, alliés à l'Iran sassanide, ils détruisent le Royaume hephtalite et prennent possession de longues sections de la route de la soie en Asie centrale, tandis que les Sassanides s'octroient les territoires les plus importants situés au sud des « Portes de Fer » (entre la Sogdiane et le Tokharestan) de l'ancien Empire hephtalite, qu'ils transforment en royaumes vassaux et principautés.

Ainsi, malgré leurs succès militaires, les Tujue et leurs marchands sogdiens ne peuvent vendre leurs stocks de soie qu'aux Perses, qui refusent toutefois d'établir des relations commerciales avec eux. Devant la politique

commerciale hostile des Perses, les Tujue tentent d'abord de mettre en place des liens avec les Byzantins et de leur vendre directement leurs stocks de soie, mais la route steppique menant aux territoires byzantins qui s'étendent le long des côtes sud-est de la mer Noire ainsi que la route maritime jusqu'à Constantinople se révèlent difficiles et peu sûres, les Perses contrôlant les terres situées en deçà du Caucase jusqu'à la vallée du Kouban grâce à leurs forteresses implantées dans le massif. En conséquence, après plusieurs expériences malheureuses, les Tujue ont recours à la force militaire, menant en 569-570 une grande campagne contre l'Iran sassanide qui se solde par la conquête du territoire de l'ancien royaume hephtalite, qui appartient alors à l'Iran.

Les principautés qui ont succédé au Royaume hephtalite, auparavant annexées à l'Iran, acceptent la souveraineté tujue et deviennent vassales du kaghan tujue occidental. La branche méridionale de la route de la soie est ainsi ouverte aux Tujue et aux marchands sogdiens, qui transportent leur soie jusqu'aux ports des côtes occidentales indiennes. À la même époque, la conquête du Bosphore en Crimée par une armée tujue est de toute évidence dictée par ce même objectif : le contrôle de la route de la soie à travers les steppes jusqu'à la mer Noire.

L'occupation militaire permanente des anciens territoires hephtalites n'est alors pas encore envisagée. L'armée tujue occidentale est composée de forces militaires tribales : le stationnement permanent de troupes nécessiterait le transfert de groupes tribaux entiers et de leur bétail, qui forme la base de leur économie. Par conséquent, les principautés hephtalites continuent d'exister en tant que vassales du kaghan tujue occidental, alors que la dynastie hephtalite des Khingila gouverne par la suite les régions de Kaboul et du Gandhara.

Cette solution s'avère toutefois inefficace car les Perses n'abandonnent jamais leurs prétentions sur l'Iran oriental, pas plus que les Hephtalites ne renoncent à leurs ambitions d'indépendance. Entre 581 et 596, plusieurs guerres éclatent entre l'Iran et le roi hephtalite de Balkh d'un côté, et entre les Tujue et l'Iran de l'autre. Ces diverses crises conduisent la cour du kaghan occidental à prendre la décision de soumettre directement les principautés vassales hephtalites à l'autorité tujue. La mise en œuvre de ce plan ambitieux est néanmoins retardée par les guerres féroces entre Tujue septentrionaux et occidentaux.

L'annexion définitive du Tokharestan et du Gandhara par l'Empire tujue occidental n'intervient qu'en 625, alors que l'Iran sassanide s'enlise dans un conflit avec l'Empire byzantin qui le conduira à sa propre disparition. L'armée tujue occidentale du kaghan T'ong che-hou (dit T'ong le yabghou) progresse jusqu'à l'Indus, s'empare des principales villes et substitue à la plupart des dynastes hephtalites des souverains tujue.

Parmi les territoires annexés par les Tujue occidentaux, le Khottal et le Kaboul-Gandhara étaient des royaumes indépendants depuis la chute de l'Empire hephtalite. Sur les pièces de monnaie le représentant, le dernier roi hephtalite de Kaboul-Gandhara, Narendra II, porte une couronne ornée d'une tête de taureau. Ce même motif apparaissant également sur les pièces des *yabghou* tujue du Tokharestan, on en a déduit qu'il symbolisait la reconnaissance de la souveraineté tujue. L'apparition de la tête de taureau parmi les emblèmes royaux des kaghans tujue occidentaux remonte à l'adoption du titre *buga* (c'est-à-dire taureau) par le kaghan Tardou, lorsqu'il devient en 599 le seul souverain de l'Empire tujue unifié.

Comparés au Kaboul-Gandhara, le Tokharestan et sa capitale Balkh ont perdu une grande partie de leur prestige passé. Si le souverain hephtalite de Balkh porte le titre bactrien *shava* (roi), son fils, lui, prend le titre de *Pariowk* (une faute de copiste dans les sources arméniennes — il s'agit en fait de **Parmowk*), dérivé du titre bouddhique *pramukha*, prouvant ainsi qu'il est à la tête du grand centre bouddhiste de Naubahar, à Balkh, et que son rang et son pouvoir sont plus ecclésiastiques que séculiers.

À la suite des conquêtes tujue, toutes les principautés de l'ancien royaume hephtalite sont soumises à l'autorité du *yabghou* tujue du Tokharestan, dont la résidence se trouve à Qunduz. Le pèlerin chinois Hiuan-tsang, qui traverse ces territoires, mentionne la présence de rois et de forces militaires tujue dans les régions du Gandhara, du Kapisa et du Zaboulistan, témoignant ainsi de l'immigration de nombreux Tujue dans ces régions. Les sources chinoises attestent l'implantation des Karlouk, les sources arabes et perses faisant quant à elles état de la migration de ces derniers, mais aussi des Kalatch.

Le premier souverain tujue du Tokharestan et des royaumes adjacents est Tardou chad, fils du kaghan tujue occidental T'ong le *yabghou*. Sa succession est assurée par son fils, le *yabghou* Ichbara, qui est le premier souverain tujue à battre monnaie. Vers 650, toutefois, on assiste au déclin de la puissance des Tujue occidentaux et certaines de leurs régions deviennent, du moins nominalement, des principautés et des royaumes vassaux de l'empire des Tang. Parallèlement, en 653, les Arabes commencent leur progression vers l'Asie centrale ; le pouvoir des *yabghou* tujue du Tokharestan est d'ailleurs considérablement affaibli par leurs invasions. Après le règne du *yabghou* Ichbara, il semble également que les relations avec la Chine sont interrompues en raison de la conquête tibétaine du bassin du Tarim. À la fin du VII^e siècle apr. J.-C., le *yabghou* du Tokharestan réside à Badakhshan, car Balkh, sa capitale, et les territoires du centre du royaume sont occupés par les Arabes.

Contrairement au Tokharestan, le royaume de Kaboul (Kapisa), le Gandhara conserve son importance et une relative indépendance même après son

annexion par les Tujue occidentaux. Certes, la dynastie des Khingila s'éteint vers 630 apr. J.-C. et un prince issu des Tujue occidentaux nommé Askil Nizük Tigin monte alors sur le trône, mais le nouveau souverain tujue adopte le titre royal hephtalite de *Khingila* et se considère comme l'héritier de cette dynastie. Vers 670, la dynastie tujue des Nizük du Kapisa-Gandhara se sépare en deux branches, l'une régnant sur le Zaboulistan et l'autre sur le Kapisa-Gandhara.

Les monnaies des rois Nizük témoignent de l'importance économique et politique de ces deux régions. Celles-ci parviennent en effet à préserver leur identité ethnique et culturelle et sortent victorieuses de la lutte pour l'indépendance contre les conquérants arabes. Vers la fin du VII^e siècle, alors que la souveraineté de ces derniers est déjà bien établie dans les régions du Séistan, de Badghis, de Gozgan, du Tokharestan, de la Transoxiane et même du Sind, celles de Zaboul et du Kapisa-Gandhara échappent à l'hégémonie arabe. Les deux territoires jouissent de traditions culturelles riches et d'une agriculture très développée, fondée sur l'irrigation et soutenue par l'élevage nomade. Leur population se compose d'Iraniens orientaux, de Perses, de Tujue, d'Indiens, de Dardes et de Kafirs. Les principales langues écrites sont le bactrien, le moyen-perse et le sanskrit, tandis que les écritures les plus utilisées sont le pahlavi, le bactrien et le brāhmī. Les traditions culturelles comportent à parts égales des éléments bactriens, perses, hephtalites, tujue et indiens, que l'on retrouve dans l'idéologie royale. La même diversité caractérise la vie religieuse : les grandes religions, bouddhisme, zoroastrisme, manichéisme et brahmanisme, coexistent avec de nombreuses croyances locales. En outre, un syncrétisme semblable marque la mesure du temps, les dates étant indiquées de trois façons : en années de règne, selon l'ère kouchane tardive ou l'ère post-Yezdegerd. La première méthode met l'accent sur l'indépendance, la seconde renvoie aux traditions locales anciennes et la dernière aux relations avec la dynastie sassanide.

La période qui va de 650 à 700 apr. J.-C. constitue un tournant dans l'histoire de l'Eurasie. La disparition de l'Iran sassanide, l'avènement des empires tujue occidental et septentrional, la crise de l'Empire byzantin et la consolidation de la Chine des Tang constituent autant de changements historiques qui marquent leur époque et jouent un rôle déterminant pour l'avenir de l'Iran oriental.

24.8

L'essor de la puissance tujue

Ildiko Ecsedy et Werner Sundermann

Les peuples tujue apparaissent probablement dans la région de l'Altai dans un passé très lointain. Leur existence est attestée pour la première fois en Chine au sein de l'empire des Xiongnu par la présence du mot *kishi* (être humain), probablement le premier mot tujue, inscrit en écriture sogdienne sur une tombe proche de Gaochang et datée de 422 apr. J.-C. Selon une ancienne légende sur l'origine des Tujue relatée par les Chinois, les ancêtres de ce peuple auraient essuyé une défaite sévère face aux Xiongnu dans cette région.

Les Tujue deviennent des protagonistes majeurs de l'histoire et sont mentionnés comme tels à partir des années 540, lorsque, sujets du souverain Jouan-Jouan et baptisés « esclaves-artisans », ils mettent les tribus tölö en déroute. Un siècle plus tôt, dans les années 430, à la suite de la destruction de l'État des Liang septentrionaux à Gaochang par les Wei du Nord, quelque cinq cents familles tujue avaient trouvé refuge auprès des Jouan-Jouan, qui les avaient installées dans la région de l'Altai où elles fabriquaient des outils en fer pour leurs protecteurs. En 545, les Tujue profitent de la venue de représentants chinois pour établir leurs premiers contacts diplomatiques avec les Wei occidentaux. Bien qu'ils soient encore sous l'autorité des Jouan-Jouan, ils demandent la permission d'acheter de la soie à la Chine. En 552, ils s'affranchissent de l'autorité des Jouan-Jouan et, quelques années plus tard, entre 563 et 567, détruisent le Royaume hephtalite occidental avec l'aide de l'Iran sassanide. Ainsi les Tujue se retrouvent-ils à la tête d'un vaste empire allant de la Corée à la mer Caspienne.

L'étendue de l'Empire tujue nécessite la mise en place de divisions territoriales et administratives. En réalité, dès le début, le pouvoir des Tujue s'organise autour de deux pôles : le premier d'entre eux, à l'est, se trouve au cœur de la forêt d'Ötükän dans les montagnes du Khangai, tandis que le pôle occi-

dental se situe dans la « Montagne blanche » au nord de Koutcha. Outre ces deux grands centres, quatre puis huit subdivisions sont créées. En 581, les relations se dégradent entre les deux pôles du pouvoir, qui se désolidarisent et se transforment en confédérations tribales ennemies. Ces discordes au sein de l'Empire tujue permettent à la Chine d'étendre sa suprématie, du moins nominalement, d'abord sur les Tujue orientaux en 634, puis sur les Tujue occidentaux en 659. Toutefois, vers la fin du VII^e siècle, les Tujue orientaux parviennent à recréer un puissant empire de nomades, qui englobe même les Tujue occidentaux et subsistera jusqu'en 745.

Au VI^e et à l'aube du VII^e siècle, avec la Chine, l'Iran sassanide et l'Empire byzantin, l'Empire tujue est l'une des principales puissances mondiales du début du Moyen Âge. Les relations entre ces quatre puissances auront une influence déterminante sur l'histoire médiévale mondiale. Dans un premier temps, les Tujue et l'Iran sassanide s'allient pour vaincre les Hephtalites ; cependant, la volonté des deux empires de contrôler les échanges est-ouest (en particulier le négoce de la soie) et les routes commerciales conduit à des hostilités ouvertes entre les deux anciens alliés. Les Tujue occupent finalement l'intégralité de l'ancien territoire du Royaume hephtalite jusqu'à l'Indus et prennent le contrôle de toute la partie continentale de la route de la soie, de la Chine aux ports de la côte occidentale du sous-continent indien.

Dans le nord-ouest de l'Inde et en Afghanistan, la souveraineté tujue est établie vers 625 par le kaghan T'ong che-hou, qui progresse jusqu'à l'Indus et installe des dynastes tujue locaux. Quelques souverains hephtalites indigènes, tels que le roi de Balkh, seigneur et protecteur du célèbre monastère bouddhique de Naubahar, conservent toutefois leur autorité sous la suzeraineté des conquérants. Jusqu'au milieu du VII^e siècle, les souverains tujue occidentaux (appelés *yabghou*) de Qunduz exercent leur pouvoir sur les petits royaumes de l'ancien Empire hephtalite. Dans la seconde moitié du VII^e siècle, lorsque l'autorité des Tujue occidentaux sur la plupart des régions de l'ancien Tokharistan s'effondre sous les attaques des Arabes, la dynastie tujue des Nizük conserve plus ou moins son indépendance dans les régions de Kaboul, Zaboul et du Gandhara. Ces kaghans sont les derniers représentants des souverains tujue occidentaux. Après le Gandhara au VII^e siècle, leurs homologues orientaux s'imposent sur les territoires afghans et indiens avoisinants (notamment Kaboul) dans les premières décennies du VIII^e siècle, sous le règne de Barha Tegin. Leur membre le plus célèbre, en raison du caractère incontestablement occidental de son nom, est **Frōm Kēsar* (littéralement empereur romain), qui règne au cours de la première moitié du VIII^e siècle.

Les relations des Tujue avec l'Empire byzantin sont également variables. Dans un premier temps, ils entretiennent des relations diplomatiques amicales et s'allient même contre l'Iran. Cependant, après leur victoire sur les

Sassanides, les Tujue s'emparent de la cité byzantine de Bosporos, en Crimée, dans le but évident de s'ouvrir un accès à la mer à l'extrémité occidentale de la route de la soie.

Les facteurs économiques jouent également un rôle prépondérant dans les relations entre les Tujue et la Chine. Ces dernières sont très variables, allant de raids tujue sur la Chine et de contre-attaques chinoises à des mariages dynastiques, des échanges pacifiques et des cadeaux réciproques (soie et céréales de la part des Chinois, chevaux de la part des Tujue).

L'économie et la société tujue relèvent d'un phénomène historique complexe. Bien que les sources chinoises décrivent les Tujue comme typiquement nomades, leur économie est indéniablement complexe. À l'époque de leur apparition dans l'histoire, leur tribu ou clan royal, les A-che-na, est encore engagé dans la production d'objets en fer, et l'économie nomade n'est pas encore totalement répandue, même parmi les autres tribus tujue. Seule l'élite tribale fortunée peut adopter un mode de vie nomade. En conséquence, les disparités et tensions sociales sont assez vives au sein de la société tujue à l'apogée de l'Empire. Les inscriptions runiques tujue décrivent la situation en ces termes : « À cette époque, les esclaves possédaient leurs propres esclaves. » En outre, l'Empire tujue englobe également des territoires dans lesquels la culture urbaine est extrêmement développée. En immigrant dans les villes de Sogdiane ou du bassin du Tarim, les Tujue s'adaptent rapidement à la vie urbaine, deviennent d'habiles artisans et d'incomparables marchands. Ils produisent notamment des armes et des harnais de grande qualité, mais ne se limitent pas à ces métiers.

Les Tujue conçoivent un art de la guerre nomade fondé sur la mobilité de leur cavalerie légère. L'efficacité d'archers à cheval légèrement armés est principalement renforcée par des détachements de cavaliers protégés par des cottes de maille et armés de lances, de boucliers et d'épées. La création d'une cavalerie lourde est rendue possible par l'invention de l'étrier en fer, qui commence alors également à s'étendre à l'Europe, où il est introduit par les Avars qui ont fui après s'être séparés des Tujue.

En ce qui concerne la religion, la majorité des tribus nomades vivant dans l'Empire tujue sont adeptes du chamanisme et le culte du dieu du Ciel (*ten-gri*) est très répandu. Les couches les plus élevées de la société tujue sont néanmoins également sensibles aux religions universelles que sont le bouddhisme, le manichéisme et le christianisme. La première de ces doctrines à se diffuser au sein de la population tujue est le bouddhisme avec, notamment, la conversion du souverain tujue oriental dans les années 750. Des monastères bouddhiques sont ainsi construits sur le territoire tujue et les moines commencent à y traduire les textes bouddhiques en langue tujue.

Le christianisme s'implante d'abord en territoire tujue occidental puis, à l'instar du manichéisme, s'étend à la Chine et aux territoires des Tujue orien-

taux. Néanmoins, c'est le bouddhisme qui jouit de la plus grande influence au sein de l'Empire, et ce grâce à l'activité de plusieurs pèlerins bouddhistes.

Les religions universelles ainsi que l'administration étatique requièrent la connaissance d'une écriture. Sur le sol de l'Empire, plusieurs langues écrites existent depuis longtemps : le sogdien, le chorasmien, le sace, le bactrien et le tokharien. Le sogdien est utilisé par les souverains pour les inscriptions et les relations diplomatiques, mais les Tujue déploient également des efforts considérables afin de créer un système d'écriture pour leurs propres langues. Ainsi, dès la première moitié du VI^e siècle, plusieurs variantes de l'écriture runique tujue voient le jour, probablement fondées sur l'alphabet sogdien.

Cette écriture runique n'est pas uniquement employée pour des questions de prestige ou d'affirmation culturelle. Il est vrai que ses représentations les plus remarquables sont les étonnantes inscriptions runiques réalisées par les kaghans ou d'autres membres de l'aristocratie ; toutefois, la découverte de courtes inscriptions runiques sur de nombreux objets d'usage courant prouve que la connaissance et l'utilisation de cet alphabet sont alors très répandues au sein des anciennes tribus tujue. Par ailleurs, l'écriture runique est également importée en Europe par les Avars lors de leur migration.

C'est grâce à la création et à l'utilisation de cette écriture que nous pouvons aujourd'hui avoir une idée de ce qu'était la poésie épique des Tujue, qui était évidemment orale et répandue principalement à la cour des kaghans. Sachant que les *Res Gestae* royales ou héroïques sont très proches de la poésie épique d'un point de vue stylistique, on peut se faire une idée assez précise de ce qu'était la poésie épique tujue des temps anciens sur la base des trois inscriptions runiques les plus remarquables, c'est-à-dire la *Res Gestae* relatant les exploits de Kül Tegin, de Bilgä qaghan et de Tonyouqouq. Cette poésie regorge de formules épiques et suit le rythme de la pensée, ce qui transparaît même dans la traduction française. La *Res Gestae* dédié à Kül Tegin commence ainsi :

«Quand le ciel bleu en haut
et la terre sombre en bas
furent créés,
entre les deux les fils des hommes
furent créés.»

Ce court texte à lui seul donne une idée de la culture et de la vie intellectuelle des Tujue, qui sont parvenus à unifier le vaste territoire s'étendant de la Chine à Byzance sur une longue période et à créer une culture syncrétique, rendant ainsi possibles les échanges de biens culturels entre la Chine, l'Inde, l'Iran et l'Empire byzantin.

BIBLIOGRAPHIE (DE 24.1 À 24.8)

- BELENITSKI A. M. 1980. *Kunst der Sogden, Mittelasien*, Leipzig.
- , MARSHAK B. I. 1981. *The paintings of Sogdiana*, Berkeley/Los Angeles/Londres.
- BERNARD P., GRENET F. (dir. publ.). 1992. Histoire et cultes de l'Asie centrale préislamique. Sources écrites et documents archéologiques. *Actes du colloque international du CNRS, Paris, 22-28 novembre 1988*, Paris.
- CHAVANNES E. 1903. *Documents sur les T'ou kiue (Turcs) occidentaux*, Saint-Pétersbourg.
- CZEGLÉDY K. 1983. From East to West : the age of nomadic migrations in Eurasia. *Archivum Eurasiae Medii Aevi*, vol. III, p. 25-125.
- DAFFINA P. 1983. La Persia sassanide secondo le fonti cinesi. *Rivista degli Studi Orientali*, vol. LVII, p. 121-170.
- ECSEDY I. 1968. Trade-and-war relations between the Türks and China in the second half of the 6th century, vol. XXI, p. 131-180.
- 1972. Tribe and tribal society in the 6th century Turk empire. *Acta Orientalia Hungarica*, vol. XXV, p. 245-262.
- 1980. Western Turks in Northern China in the middle of the 7th century. *Acta Antiqua Hungarica*, vol. XXVIII (1-4), p. 249-258.
- 1981. Nomads in history and historical research. *Acta Orientalia Hungarica*, vol. XXXV (2-3), p. 201-227.
- 1982. The oriental background to the Hungarian tradition about « Attila's tomb ». *Acta Orientalia Hungarica*, vol. XXXVI (1-3), p. 129-153.
- 1984. Ancient Turk (T'u-Chüeh) burial customs. *Acta Orientalia Hungarica*, vol. XXXVIII, p. 263-287.
- EMMERICK R. E. 1983. The Iranian settlements to the east of the Pamirs. Dans : Yarshater, E. (dir. publ.), *The Cambridge history of Iran*, vol. III, Cambridge, p. 263-275.
- ENOKI K. 1955. The origin of the white Huns or Hephthalites. *East and West*, vol. VI, n° 3, p. 231-237.
- 1959. On the nationality of the Ephtalites. *Memoirs of the Research Department of the Toyo Bunko*, n° 18.
- FRYE R. N. 1984. *The history of ancient Iran*, Munich.
- FUCHS W. 1938. *Huei-Ch'ao's Pilgerreise durch Nordwest-India und Zentral-Asien*, SPAW. Phil. Hist. Kl. Berlin.
- GÖBL B. 1967. *Dokumente zur Geschichte der iranischen Hunnen in Baktrien und Indien*, vol. I-IV, Wiesbaden.

- GROUSSET R. 1980. *L'Empire des steppes*, 4^e éd., Paris.
- HAMBLY G. (dir. publ.). 1969. *Central Asia*, Londres.
- HARMATTA J. 1969. Late Bactrian inscriptions. *Acta Ant. Hung*, vol. XVII, p. 297-432.
- 1971. Sino-Iranica. *Acta Ant. Hung*, vol. XIX, p. 113-143.
- (dir. publ.). 1979a. *Prolegomena to the sources on the history of pre-islamic Central Asia*, Budapest.
- (dir. publ.). 1979b. *Studies in the sources on the history of pre-islamic Central Asia*, Budapest.
- 1982. La médaille de Ĵeb Šāhānsāh. *Studia Iranica*, vol. XI, p. 168-180.
- (dir. publ.). 1984. *From Hecataeus to al-Huwarizmī*, Budapest.
- HAUSSIG H. W. 1966. Awaren, Shuan-shuan and Hephtaliten, Leiden, Cologne (Handbuch der Orientalistik, I, vol. V, partie 5.)
- HULSEWÉ A. F. P., LOEWE M. 1979. *China in Central Asia. The early stage : 125 BC- AD 23. An annotated translation of chapters 61 and 96 of the history of the former Han dynasty*, Leiden (Sinica Leidensia, 14).
- JETTMAR K., KNIG D., THEWALT V. 1989. *Rock inscriptions in the Indus valley. Antiquities of Northern Pakistan. Reports and studies*, Mainz.
- KHAZANOV A. M. 1984. *Nomads and the outside world*, Cambridge.
- LITVINSKY B. A. 1989. The ecology of the ancient nomads of Soviet Central Asia and Kazakhstan. Dans : Seaman G. (dir. publ.), *Ecology and empire. Nomads in the cultural evolution of the old world*, vol. I, Los Angeles.
- MCGOVERN W. 1939. *The early empires of Central Asia*, Chapel Hill.
- MAENCHEN-HELFEN. 1973. *The world of the Huns*, Berkeley.
- MILLER R. A. 1959. *Accounts of western nations in the history of the northern Chou dynasties*, Berkeley/Los Angeles.
- TIKHVINSKII S. L. LITVINSKY B. A. 1988. *Vostochnyi Turkestan v drevnosti rannem srednevekovie*, Moscou.

VII. L'Asie de l'Est

Introduction

Erik Zürcher

Les principaux thèmes abordés dans le chapitre consacré à l'histoire de l'Asie de l'Est sont la propagation et le développement de la civilisation chinoise au cours du demi-millénaire précédant l'unification de la Chine et la construction de l'empire (environ 700-221 av. J.-C.), sa consolidation et son expansion au début de l'empire (dynasties des Qin et des Han, 221 av. J.-C.-220 apr. J.-C.) et, enfin, la poursuite de son essor au début du Moyen Âge jusqu'à la réunification de l'empire sous les Sui en 589 apr. J.-C. À la fin de cette période, elle a déjà commencé à se diffuser au-delà des frontières du territoire chinois, et la Corée et le Japon sont attirés dans sa sphère. Ces trois périodes principales représentent des phases distinctes de l'histoire de la Chine, la première étant marquée par le développement polycentrique d'un nombre sans cesse décroissant d'États indépendants, la seconde par l'unification de l'empire et la cristallisation du système politique chinois et la troisième par de nouvelles divisions politiques qui voient pour la première fois des dynasties étrangères de conquérants jouer un rôle important dans l'histoire du pays.

Cette division en trois phases clairement découpées n'implique pas l'absence d'une certaine continuité puisque des processus à long terme s'engagent tout au long des treize siècles couverts par ce chapitre : la diffusion progressive d'une haute civilisation propre à la Chine à partir de son berceau, c'est-à-dire le bassin du Huanghe (ou fleuve Jaune), l'expansion démographique, le rôle de l'État et de l'idéologie qu'il véhicule et, enfin, les relations de la Chine avec le monde extérieur.

Vers 700 av. J.-C., le processus de diffusion est déjà en cours depuis au moins sept siècles, c'est-à-dire depuis l'émergence d'une haute culture du bronze vers le milieu du II^e millénaire av. J.-C. Au VII^e siècle av. J.-C., une culture propre à l'élite chinoise s'est déjà répandue dans la plupart des régions du nord et du centre du pays, où elle a été adoptée par l'élite dirigeante des nombreux États féodaux : il s'agit en fait d'un héritage commun constitué, entre autres, de l'utilisation de la langue et de l'écriture chinoises, d'un nombre considérable de légendes, de traditions historiques et de coutumes rituelles et, plus généralement, d'un « mode de vie chinois » caractéristique. Dans les États archaïques du « Centre », ce mode de vie remonte aux prémices de l'âge du bronze ; l'assimilation des minorités « barbares »

vivant à l'intérieur des frontières permet ensuite d'étendre sa diffusion. Dans les autres régions, plus périphériques, seules les couches supérieures de la société se sont sinisées, tandis que la majorité de la population conserve ses propres dialectes et coutumes. Le processus d'assimilation y dure de nombreux siècles et, dans les régions les plus éloignées du « Centre », se prolonge jusqu'à l'époque moderne.

L'unification de la Chine et les quatre siècles du premier empire accélèrent ce processus de diffusion de différentes façons. À mesure que le gouvernement impérial affermit son autorité, beaucoup de régions potentiellement cultivables sont colonisées par de nombreux paysans chinois, une migration qui conduit naturellement à des mariages mixtes entre les nouveaux arrivants et les minorités non chinoises, ainsi qu'à l'acculturation de ces dernières.

L'État favorise ce processus, particulièrement dans les régions frontalières, l'introduction d'une agriculture chinoise plus performante engendrant logiquement de meilleurs rendements et donc des recettes fiscales plus élevées. L'intégration politique de régions si peu habitées passe par la construction de villes fortifiées faisant office de centres administratifs. Enfin, le système administratif fonctionne lui-même comme un instrument de diffusion culturelle, les plus de mille cinq cents districts que compte l'Empire han étant dirigés à la fois par des fonctionnaires gouvernementaux périodiquement renouvelés et des dirigeants locaux qui ont en commun une culture élitaine étonnamment homogène.

La désintégration du premier empire vers 200 apr. J.-C. n'entraîne aucune modification fondamentale de ce schéma, bien qu'au cours de la plus grande partie du début de la période médiévale tout le nord du pays soit entre les mains d'envahisseurs non chinois, principalement d'origine nomade. Cette occupation étrangère n'est pas synonyme de rupture culturelle et ne peut en aucun cas être comparée au cataclysme provoqué par la chute de l'Empire romain en Europe occidentale. Les envahisseurs, peu nombreux et dotés de peu d'expérience dans l'art de gouverner une vaste population sédentaire, doivent systématiquement faire appel à des administrateurs chinois et adopter les méthodes et le protocole du pouvoir impérial chinois. La sinisation de ces États conquérants, en particulier dans les régions frontalières du Nord, a au bout du compte pour effet de renforcer la diffusion de la culture chinoise.

Tout au long de la période couverte par ce chapitre, les plaines du Nord, qui se caractérisent par la pratique de la culture sèche soutenue par l'irrigation ainsi que par la culture du millet et du blé, demeurent la « région économique clé » du pays. À partir du III^e siècle av. J.-C., une seconde région importante d'un point de vue économique se développe plus à l'intérieur des terres, dans l'actuel Sichuan. Cependant, la région du Jiangnan (« au sud du

fleuve »), c'est-à-dire le bassin du bas Yangzi, qui deviendra plus tard la partie la plus prospère de la Chine, et de loin, n'en est encore qu'à ses premiers stades de développement, et ce même à la fin de la période considérée ici.

La moitié sud de la Chine, humide et vallonnée, est encore largement recouverte de forêts ; la riziculture y est pratiquée dans des clairières en continuelle expansion, grâce à des techniques encore relativement archaïques. Le riz est cultivé dans des rizières mises alternativement en jachère, et sans repiquage des semis. Ce n'est qu'après l'introduction de techniques plus modernes, plusieurs siècles après la réunification du pays, qu'un développement économique à grande échelle du Sud peut avoir lieu.

Cette situation explique peut-être également la remarquable stabilité démographique observée au cours de cette période. Nous ne disposons d'aucune donnée quantitative pour l'époque préimpériale ; le premier recensement fiable (qui date de 2 av. J.-C. et dénombre plus de 59 millions d'habitants), comparé avec les chiffres du début de la dynastie des Tang, indique qu'au cours des six premiers siècles de l'ère chrétienne la population totale a probablement oscillé entre 40 et 50 millions d'habitants. S'il est vrai que ces chiffres ne tiennent compte que de la population recensée, nous pouvons tout de même conclure que la Chine prise dans son ensemble n'était que peu peuplée.

D'un point de vue politique, il va sans dire que l'événement le plus important est la formation d'un empire unifié et centralisé. Il se traduit par un degré de cohérence et d'intégration politiques sans précédent, avec d'importantes répercussions sociales et économiques telles que l'urbanisation et l'organisation d'un commerce à longue distance, ainsi que par la mise en place d'une administration bureaucratique appelée à demeurer l'une des grandes caractéristiques de l'État chinois.

Toutefois, il convient de souligner que les conséquences d'ordre idéologique sont tout aussi importantes et durables. De ce point de vue, l'adoption du confucianisme comme doctrine officielle de l'État joue un rôle capital. Au cours des siècles qui précèdent l'unification, de nombreuses « écoles » voient le jour, chacune propageant ses propres idéaux et préceptes quant à la façon de gouverner l'État et la société et de se perfectionner individuellement. Le confucianisme ne constitue qu'une école parmi d'autres, pas nécessairement la plus influente. Cependant, après le discrédit jeté sur l'idéologie totalitaire de l'école des Légistes au travers de son adoption par le régime des Qin, le confucianisme se révèle la solution la plus viable, et acquiert dès lors une position qui ne sera remise en cause par la suite par aucun autre credo ou idéologie. Bien que le bouddhisme et le taoïsme religieux jouissent d'une grande influence au début du Moyen Âge, y compris parmi les élites, ils ne sont jamais en mesure de remettre en cause l'autorité du confucianisme dans les domaines de l'idéologie politique et de l'éthique

sociale. On assiste néanmoins à quelques tentatives visant à détrôner le confucianisme lorsque la position du gouvernement impérial et son idéologie sont contestées par des soulèvements populaires et des révoltes. Certaines de ces insurrections, portées par des principes religieux (notamment taoïstes) et des revendications millénaristes, développent ainsi une sorte de « contre-idéologie », mais aucune d'entre elles ne rencontre de succès durable.

En célébrant l'autorité suprême du fils du Ciel ainsi que la supériorité du véritable ordre rituel (*li*) sur lesquelles repose dans l'idéal le mode de vie chinois, le confucianisme fait s'épanouir naturellement un fort sentiment « sinocentrique ». Bien que ses origines remontent à l'époque préimpériale, il faut attendre le premier empire pour qu'il soit institutionnalisé dans un système de relations rituelles entre la cour chinoise et les dirigeants des États « barbares », c'est-à-dire dans un ensemble de règles cérémonielles et diplomatiques appelé à constituer ce que l'on qualifie de « système du tribut ». Il s'agit de définir l'expression idéale de la soumission des États vassaux à l'empereur chinois ; en réalité, les relations officielles avec le monde extérieur dépendent fortement du contexte politique.

Toutefois, ces relations formelles telles qu'elles sont décrites dans les chroniques chinoises ne reflètent qu'un aspect de la situation. On observe en effet à un niveau inférieur un phénomène bilatéral d'échanges transfrontaliers résultant principalement du commerce. La culture matérielle est la première à faire l'objet de ces échanges. C'est ainsi que l'art de l'équitation est emprunté aux nomades au IV^e siècle av. J.-C. ; à peu près à la même période, des soieries chinoises et autres objets précieux sont enfouis dans des tombes en Sibérie méridionale, tandis que des miroirs chinois en bronze parviennent en Corée et au Japon. Au début du IV^e siècle apr. J.-C., les relations de la Chine avec le monde extérieur connaissent un tournant spectaculaire lorsque plusieurs tribus non chinoises envahissent la quasi-totalité du nord du pays et fondent divers États dirigés par des aristocraties guerrières non issues des Han ; la moitié sud du pays demeure quant à elle gouvernée par quelques dynasties chinoises qui se succèdent. Cette situation, qui distingue « dynasties du Nord » et « dynasties du Sud », perdure jusqu'à la réunification du territoire chinois sous les Sui en 589 apr. J.-C. À partir du II^e siècle apr. J.-C., des missionnaires bouddhistes venus d'Inde et de l'ouest de l'Asie centrale commencent à introduire leur religion en Chine, avec ses rituels et sa riche iconographie. À la fin de la période couverte par ce chapitre, la Corée a déjà fortement subi l'influence de la culture chinoise, tandis que la cour japonaise est sur le point de se lancer dans une politique à grande échelle d'emprunts à la culture et aux institutions chinoises. L'horizon de la Chine ne cesse de s'élargir : dès le début du I^{er} millénaire apr. J.-C., les Chinois sont vaguement conscients de l'existence de l'Empire romain et des États du Sud-Est asia-

tique jusqu'à Java. Toutefois, la Chine garde les yeux tournés vers le continent en ce qui concerne ses intérêts politiques : son attention se porte largement sur les steppes du Nord et vers l'« Occident ». Ce n'est que bien plus tard que nous assisterons au formidable essor des activités maritimes de la Chine.

25

Les Zhou orientaux de 800 à 300 av. J.-C.

Chang K'wang-chih et Cho-yun Hsu

Voir les illustrations 140 à 142

LA DÉSINTÉGRATION DE L'ORDRE ARCHAÏQUE

Vers le milieu du XI^e siècle av. J.-C., l'État archaïque des Shang (env. XVI^e-XI^e siècle av. J.-C.) est conquis par les Zhou, issus d'un État vassal situé à la périphérie occidentale. La dynastie ainsi établie des Zhou durera (tout du moins officiellement) jusqu'au milieu du III^e siècle av. J.-C. Ce règne extraordinairement long se divise approximativement en deux phases : celle des « Zhou occidentaux » (XI^e-VIII^e siècle av. J.-C.) et celle des « Zhou orientaux » (VIII^e-III^e siècle av. J.-C.), ces désignations faisant référence aux emplacements successifs des capitales du royaume. L'âge d'or des Zhou, qui correspond au siècle suivant l'établissement de la dynastie, les voit régner sur tout le nord de la Chine actuelle. Ce royaume, alors très puissant, ne représente pas seulement une entité politique ; il incarne également l'« ordre du monde » de la culture chinoise archaïque, qui s'étend probablement au-delà des frontières du domaine royal zhou. La clé de la longévité (plus de quatre siècles) de cet ordre du monde réside dans la constitution d'un gigantesque réseau d'États vassaux dirigé par des membres ou des proches de la maison royale des Zhou. L'ensemble est régi par une hiérarchie fondée sur le principe de vassalité et formant une structure pyramidale de type féodal, avec à son sommet le roi zhou comme représentant de l'autorité politique, et à sa base les nobles guerriers au service des ducs et des marquis, appelés *shi*, qui gèrent les propriétés.

L'autorité politique du roi zhou est étayée par la croyance selon laquelle celui-ci a reçu le « mandat du Ciel » l'autorisant à mettre fin au précédent

règne des Shang, ce mandat devant ensuite être légué à ses successeurs, qui se voient ainsi confier la mission de régner sur le monde. Au départ, cette croyance est probablement une propagande visant à justifier la conquête par les Zhou de nombreux territoires étrangers. Puis, une fois l'ordre du monde zhou établi, ce privilège céleste exclusif joue un rôle capital dans le maintien du réseau féodal.

La combinaison de deux hiérarchies, politique et familiale, constitue également une spécificité du système féodal zhou. La lignée royale zhou peut être comparée à un arbre : les rois de la dynastie forment le tronc, tandis que leurs frères royaux, chargés de régner sur les États vassaux, en sont les principales ramifications. De leur côté, les fils de ces derniers dirigent les propriétés paternelles. Seule la lignée royale directe jouit du privilège de veiller sur le tombeau de ses ancêtres. Des rites y sont célébrés en l'honneur des esprits des rois défunts, afin que ces derniers accordent leur bénédiction à leurs descendants. Les souverains des États vassaux ont également le droit d'honorer leurs ancêtres, y compris leurs ancêtres immédiats de la lignée royale directe. La petite noblesse dépend donc de ses cousins plus haut placés pour rendre hommage aux esprits de ses ancêtres. Les visites annuelles à la cour, tout comme le versement occasionnel d'un tribut aux souverains de rang supérieur, revêtent donc une double fonction, à la fois politique et rituelle. Même les États non zhou, dont la plupart sont dirigés par les descendants d'anciennes maisons aristocratiques, sont liés à la lignée royale par des alliances matrimoniales et donc intégrés au réseau familial de l'ordre du monde zhou. En d'autres termes, la noblesse zhou dans son ensemble est unie par le lien de la famille.

L'ordre du monde zhou, apparemment stable, finit par s'étioler progressivement. L'une des conditions *sine qua non* permettant à la maison royale zhou de maintenir un contrôle efficace sur l'ensemble de son territoire était que les États vassaux des vastes régions de l'Est, situés au-delà des frontières initiales du royaume et qui servaient à l'origine d'emplacements stratégiques pour les garnisons zhou, lui demeurent fidèles. Les premiers rois zhou sont ainsi parvenus à garder fermement sous leur coupe ces États vassaux orientaux. Au total, le domaine royal directement placé sous la houlette du trône s'étendait au territoire zhou initial dans la vallée de la Wei, ainsi qu'à la majeure partie du cœur de l'ancien État shang, dans la moyenne vallée du Huanghe, où une capitale orientale avait été bâtie pour servir de bastion aux forces royales de l'Est. Or, après quelques générations, le fort sentiment familial qui unissait les cousins royaux finit par s'estomper. Dans le même temps, le domaine royal ne cesse de rétrécir en raison des partages successifs des propriétés entre les enfants de la famille royale, une pratique devenue courante au début de chaque nouveau règne. Celle-ci a pour conséquence de faire pencher la balance en faveur des grands États vassaux, en

particulier ceux de l'Est, et ce au détriment de la cour royale. Progressivement, le roi perd non seulement le contrôle des États orientaux, mais doit également faire face à la pression de plus en plus forte des seigneurs des États vassaux — situés à l'intérieur ou à proximité du domaine royal — occupant des postes de ministres ou de fonctionnaires à la cour. Le domaine royal est alors surpeuplé, au point que même les nobles souffrent de la pauvreté. En 842 av. J.-C., des troubles politiques poussent les aristocrates à exiler le roi, à la suite de quoi ils règnent collectivement au nom du trône pendant quatorze ans, jusqu'au couronnement du prince héritier.

Deux autres rois se succèdent ensuite sur le trône avant que la dynastie des Zhou occidentaux ne prenne fin en 771 av. J.-C. Ces derniers règnes sont assombris par de nombreuses calamités : guerres, famines, tremblements de terre et autres catastrophes naturelles. Parmi tous ces malheurs, les invasions de tribus étrangères venues du nord et de l'ouest portent l'estocade au règne des Zhou occidentaux. En 771 av. J.-C., la capitale tombe aux mains d'envahisseurs non chinois et le roi est tué. L'un des princes héritiers s'enfuit vers l'est pour rétablir une cour dans la capitale orientale : c'est à partir de ce moment que les Zhou sont appelés « Zhou orientaux ». Ces derniers, néanmoins, seront incapables de rétablir l'ancien système politique, la cour royale ne disposant pas des ressources nécessaires pour assurer la cohésion de la structure féodale. L'ordre du monde zhou, qui avait affermi le concept de « mandat du Ciel » ainsi que le sentiment collectif d'appartenance à une grande famille réunissant la totalité de la classe dirigeante, ne survit pas à la perte de l'autorité du trône et de la branche principale de la maison royale. Le réseau féodal s'effondre. Le domaine royal de la vallée de la Wei passe aux mains d'envahisseurs étrangers et il faudra attendre l'émergence de l'État de Qin pour qu'il soit réintégré au monde chinois.

LES BOULEVERSEMENTS POLITIQUES

La nouvelle cour établie dans la capitale orientale après la chute des Zhou occidentaux ne produit qu'une pâle copie de l'ancien royaume. Dans les premiers temps, les dirigeants des États vassaux respectent l'ancienne éthique féodale, qui veut qu'ils servent à la cour comme ministres, qu'ils participent à sa formation et qu'ils protègent ses intérêts. Toutefois, après la première génération de ce règne, la cour, qui ne dispose que de peu de ressources, ne peut plus assurer le rôle d'autorité suprême. Chaque ancien État vassal doit alors se donner lui-même les moyens d'assurer sa survie et de se défendre seul. Un nouvel ordre fondé sur un système pluriétatique voit progressivement le jour. La cour royale des Zhou n'a alors plus aucun contrôle sur la lutte pour la suprématie que se livrent les États vassaux de l'Est.

Le règne des Zhou orientaux se divise en deux périodes : celle des « Printemps et des Automnes » (770-477 av. J.-C.), qui tire son nom du titre d'une chronique qui couvre cette époque, et celle des « Royaumes combattants » (476-222 av. J.-C.), marquée par des luttes interétatiques qui vont déboucher sur l'unification finale de la Chine. La *Chronique des printemps et des automnes* couvre à proprement parler la période allant de 722 à 464 av. J.-C. Afin de combler le laps de temps entre la chute des Zhou occidentaux (771 av. J.-C.) et le début de cette période (722 av. J.-C.), nous avons choisi ici de donner les dates fondées sur la chronologie de la maison royale zhou, 770 av. J.-C. marquant l'avènement des Zhou orientaux et 476 av. J.-C. le début du règne du roi Yuan.

Un système pluriétatique voit peu à peu le jour et supplante l'ancien ordre zhou. Les premiers adversaires à s'affronter pour la suprématie sont principalement les anciens États vassaux de la moyenne vallée du Huanghe, au cœur de la plaine centrale. Cependant, ces anciens membres de l'élite de la structure féodale zhou, tels que les États de Zheng, Lu, et Wei, sont de taille relativement modeste et situés dans des régions fortement peuplées. Disposant de peu de ressources et d'un espace restreint, ils doivent rapidement se rendre à l'évidence : les États périphériques, autrefois moins développés, prennent progressivement le dessus. Les candidats les plus sérieux à la domination sont alors les pays de Qi, sur la péninsule du Shandong, de Jin, dans les montagnes du Shanxi, et de Chu, dans la région des lacs et des vallées du Sud. Qi est le premier à adopter une politique d'alliance avec les États de la plaine centrale, et ce afin de résister à la progression des populations non chinoises, parmi lesquelles on trouve des tribus montagnardes au nord, des nomades le long de la steppe septentrionale, ainsi que des peuples méridionaux, par exemple dans le pays de Chu.

Qi est rapidement détrôné par Jin qui, malgré quelques brèves périodes de contestation de sa suprématie, conserve le statut de *Ba* (hégémonie) jusqu'à la fin de l'époque des Printemps et des Automnes. Le *Ba* est progressivement institutionnalisé en une confédération d'États dont les membres doivent fournir des forces armées en temps de guerre et payer régulièrement un tribut à l'État suzerain. Ce dernier convoque périodiquement des assemblées, marquées par la présence symbolique d'un représentant du roi qui entérine la réunion.

Le *Ba* ne constitue pas le monopole des anciens États qui, depuis le début de la période zhou, sont de langue et de culture chinoises. Chu, principal adversaire des puissances du Nord, possède ses propres États satellites, parmi lesquels quelques anciens vassaux des Zhou. De même, d'autres puissances régionales, comme Qi, dont l'ascension sera plus tardive, et Qin, revendiquent également une autorité sur les États voisins. Après s'être violemment affrontés, ces différents blocs ennemis placés sous la domination de

puissants États comprennent ainsi qu'aucun d'entre eux n'est en mesure d'obtenir une victoire décisive. Aussi se voient-ils contraints d'accepter des compromis. Une trêve et même des accords sont signés entre les différents camps opposés, ainsi qu'au sein même de ces camps, définissant clairement les nouvelles sphères d'influence. La voie est ainsi tracée pour l'avènement de quelques grands États, appelés à devenir par la suite les sept principales puissances de la période des Royaumes combattants.

Cette dernière est le théâtre de combats incessants entre ces sept puissances, dont chacune regroupe plusieurs anciens États vassaux des Zhou. Leurs efforts d'expansion vers les périphéries font de la Chine un pays bien plus vaste à cette époque qu'elle ne l'était pendant la période des Printemps et des Automnes.

LES STRATIFICATION ET MOBILITÉ SOCIALES

Le féodalisme de la Chine des Zhou ne se manifeste pas seulement par une structure politique, mais aussi par un système social. La hiérarchie politique se confond en grande partie, voire en totalité, avec la stratification sociale. C'est ainsi que les changements survenus dans la structure politique après l'effondrement de l'autorité royale entraînent logiquement une modification de l'organisation de la société.

Dans le système pluriétatique de la Chine archaïque, les anciens États vassaux parviennent à acquérir plus d'autonomie : de nouvelles méthodes de délégation de l'autorité voient le jour et conduisent à de profonds bouleversements dans la répartition des pouvoirs et des ressources.

Le début de la période des Printemps et des Automnes est marqué dans la plupart des États par l'ascension d'un groupe de puissants ministres, le plus souvent des frères des souverains ou des chefs de grandes familles. Ceux-ci exercent différentes fonctions auprès de leurs dirigeants, sans que leurs rôles soient clairement définis ; toutefois, ils occupent généralement un poste ministériel à la cour. Chacun conserve bien entendu ses propres terres, qui lui garantissent une source de revenus, ainsi que des bases militaires. Au cours du premier siècle de la période des Printemps et des Automnes, tout nouveau souverain, lors de son accession au trône, se voit habituellement offrir la possibilité de remplacer les ministres de son père par d'autres de son choix. Puis, vers le milieu de cette période, les puissants ministres, au lieu d'être évincés, tendent dans plusieurs États à conserver leur place à la cour du nouveau souverain. Plus tard encore, vers la fin de cette période, ces personnalités influentes placent même régulièrement leurs descendants à de hauts postes et finissent ainsi par éclipser la maison dirigeante. Les postes ministériels deviennent héréditaires, tandis que les frères des nouveaux souverains se

voient refuser la possibilité d'être nommés ministres. Au final, soit une maison ministérielle dominante usurpe le trône, soit plusieurs de ces groupes influents se partagent après des luttes de pouvoir les États pour en former d'autres. Trois des sept principales puissances de la période des Royaumes combattants sont en fait de jeunes États issus de telles manœuvres.

Cette lutte incessante pour le pouvoir opposant les aristocrates d'un même État, associée aux guerres que se livrent continuellement les différents pays, a partout pour conséquence une réduction des effectifs de la noblesse, chaque bataille livrée à l'intérieur d'un État ou entre les différents États étant synonyme pour les vaincus de perte de leur pouvoir, de leur richesse, de leur statut, voire de leur vie. La noblesse des Zhou orientaux aura ainsi été l'artisan de sa propre perte.

La baisse générale du statut social dont la noblesse fait les frais profite bien entendu à d'autres groupes. Les plus grands bénéficiaires sont ceux qui forment l'échelon inférieur de la structure féodale Zhou. Les guerriers qui combattent pour la suprématie de la dynastie, appelés *shi* (chevaliers), sont de ceux-là. Ils servent dans l'armée en tant que soldats ou officiers peu gradés, travaillent comme contremaîtres et intendants dans les propriétés, ou occupent à la cour des postes de petits fonctionnaires (clercs, secrétaires ou messagers). La plupart sont déjà des enfants de *shi*, d'autres sont les frères cadets de ministres et quelques-uns sont probablement de simples roturiers promus. En théorie, tous les aristocrates, y compris les rois et les ducs, sont des « chevaliers ». Lors des interminables luttes pour le pouvoir, les *shi* les plus valeureux, devenus indispensables à leur maître, se voient offrir par ce dernier, en cas de victoire, la possibilité de monter dans l'échelle sociale.

Les nouveaux États nés de cette lutte pour la suprématie sont transformés en prototypes des États bureaucratiques. Afin d'éviter les rivalités et tout nouveau conflit, la structure dirigeante est réorganisée en départements et unités administratives dont la fonction est clairement délimitée et qui reposent sur des fonctionnaires nommés à des postes bien définis pour une période limitée. Les *shi* qui se voient offrir ces postes deviennent donc des fonctionnaires salariés plutôt que des membres de la vieille aristocratie.

Cette longue lutte armée pour la suprématie (ou pour la survie) menée entre les États ou à l'intérieur même de ceux-ci constitue un terrain propice à l'élaboration, par les militaires, de nouvelles tactiques et stratégies. Les soldats professionnels peuvent gravir les échelons de la société grâce à leur mérite. Le profond changement survenu dans l'art de la guerre, qui voit l'utilisation de chars par les aristocrates reculer au profit d'un usage intensif de la cavalerie et de l'infanterie, offre également aux soldats les plus méritants, dont la plupart sont à l'origine des roturiers servant dans l'infanterie, la possibilité d'accéder à un statut social plus élevé. Les effectifs des forces armées, à l'instar de l'ampleur des batailles, ne cessent d'augmenter : on

passé du déploiement de quelques centaines, voire de quelques milliers d'hommes pour un affrontement de quelques jours à l'époque des Printemps et des Automnes à des combats de plusieurs mois impliquant des centaines de milliers de soldats le long de fronts s'étendant à travers plusieurs États. Le nombre de soldats promus ou déçus lors de ces combats au cours de la période des Royaumes combattants est sans aucun doute considérable.

Les luttes politiques que se sont livrées les aristocrates Zhou ont ainsi non seulement modifié la structure étatique, mais aussi engendré une nouvelle société au sein de laquelle les barrières de la naissance ont été levées.

LES CHANGEMENTS ÉCONOMIQUES : EXPANSION ET DIVERSIFICATION

L'effondrement de la société féodale est synonyme de changements économiques. Rappelons que celle-ci était essentiellement fondée sur le partage des terres en fonction de la place occupée dans la hiérarchie politique. Les paysans, qui travaillaient au service du propriétaire terrien, ne possédaient pas la terre ; ils se voyaient généralement attribuer une parcelle de terrain qu'ils pouvaient cultiver, mais devaient remettre la totalité de leur production à leur maître, qui se chargeait de subvenir à leurs besoins. Désormais, le nombre d'aristocrates est considérablement réduit par les luttes pour le pouvoir et les propriétés foncières des vaincus sont annexées par les vainqueurs. Ces derniers choisissent de ne pas suivre l'ancienne pratique féodale qui consistait à répartir les terres entre les subalternes. Ils dépêchent sur place des agents qui ont pour mission d'administrer les terres nouvellement acquises. Les paysans, plutôt que d'être organisés en groupes et de travailler sous les ordres du maître des lieux, versent une rente au propriétaire. L'expansion du territoire à la périphérie des États chinois et la mise en valeur de terres encore non exploitées (marécages, régions boisées ou accidentées) augmentent considérablement la surface arable totale. Ces nouvelles terres appartiennent à ceux qui les mettent en valeur, principalement des paysans travaillant pour leur propre compte. Ce changement qui s'opère progressivement dans la relation de travail, lié à l'avènement de la propriété foncière privée, modifie profondément le système de tenure. La rente versée au propriétaire s'apparente en fait à une taxe payée à l'État, puisque le vainqueur de la lutte pour le pouvoir, celui-là même qui annexe les terres du vaincu, est le souverain du nouvel État.

Que ce soit en temps de guerre ou de paix, les contacts entre États sont permanents. La dense circulation le long des axes principaux, engendrée notamment par l'institutionnalisation du *Ba* et les fréquentes visites ainsi rendues à la cour par les États-clients, conduit à la constitution d'un réseau

de routes souvent de bonne qualité et bien entretenues. Le transport des marchandises en est facilité. La concentration des richesses entre les mains de quelques vainqueurs va en outre de pair avec l'apparition de consommateurs opulents. Tous ces éléments mènent à la création d'un marché prospère de biens de consommation. Le développement du commerce, probablement amorcé à la fin de la période des Printemps et des Automnes, s'accélère fortement au cours de la période des Royaumes combattants, laquelle enregistre une augmentation régulière des activités artisanales et marchandes. En raison du peu de données spécifiques dont nous disposons, il s'avère impossible de quantifier l'ampleur de ce développement, mais le rôle politique relativement important joué par certains marchands nous en donne indirectement une idée. De plus, les découvertes archéologiques témoignent des progrès réalisés dans différents domaines techniques, qui auraient à leur tour permis de faire progresser le commerce et les activités de fabrication.

L'urbanisation est un autre phénomène majeur apparu au cours de la période des Royaumes combattants. Les capitales des principaux États et les carrefours des réseaux routiers se transforment en vastes centres urbains, où marchands et fabricants se mêlent à une population assez importante de consommateurs composée de fonctionnaires, de diplomates et de militaires de carrière. On compte alors pas moins d'une vingtaine de villes possédant une population de plusieurs centaines de milliers d'habitants. Comme il sera décrit plus loin, les fouilles archéologiques menées sur plusieurs sites d'anciennes cités ont permis de mettre au jour les vestiges de palais, de terrasses, de rues, de places de marché, de quartiers artisanaux, de bâtiments publics, de systèmes d'égouts et de nombreux murs d'enceinte. Tous ces éléments apportent une aide précieuse pour la vérification des informations fournies par les sources écrites. Les objets en bronze, les céramiques, les laques et les pierres précieuses, témoins de la vie de la classe supérieure, ainsi que les objets fabriqués à partir de matériaux ordinaires, caractéristiques du mode de vie des simples habitants, voire des pauvres, attestent de façon frappante la diversification sociale et économique grandissante de la Chine antique.

À la fin de la période des Printemps et des Automnes, l'intensification de l'agriculture est engagée, parallèlement au développement du commerce. Les principales caractéristiques d'une économie chinoise fondée sur le mercantilisme agraire sont ainsi d'ores et déjà en place.

LA RELIGION, LES RITES ET LES ÉCOLES DE PENSÉE ANTIQUES

L'ancien ordre du monde des Zhou occidentaux est étroitement intégré à la société chinoise. Le féodalisme zhou se retrouve dans la structure familiale

de la maison royale, tandis que le culte des ancêtres renforce l'autorité juridique des aînés. Un autre élément capital de l'ordre du monde zhou repose, comme nous l'avons précédemment souligné, sur l'idée que l'autorité royale est étayée par le mandat du Ciel et que ce dernier est accordé à des souverains vertueux à la moralité irréprochable.

Malgré la chute du féodalisme zhou, ces concepts ne sont pas abandonnés. Ils sont redéfinis par les principaux penseurs de la Chine antique. Le plus célèbre d'entre eux est Kong Qiu (551-479 av. J.-C.), plus connu en Occident sous le nom de Confucius, la forme latinisée de *Kong zi*, « Maître Kong ». Confucius naît après la mort de son père, un guerrier contraint de vivre en exil à cause des luttes pour le pouvoir qui faisaient rage dans son pays. Noble de naissance mais ne disposant d'aucun statut social dans un État étranger, Confucius devient un « marginal » qui se donne pour mission de transformer l'ancien code de conduite de l'aristocratie en un ensemble de valeurs d'éthique universelle. Il est probablement le premier dans l'histoire de la Chine à définir la notion de *ren* (l'« homme »), terme qui désignait auparavant le fait d'être beau et bien élevé. Confucius, après avoir de nombreuses fois expliqué le concept de *ren* à ses disciples, le redéfinit comme le caractère fondamental de tout être humain. De fait, dans la langue moderne, le mot *ren* peut se traduire par des termes aussi variés qu'amour, compassion, homme, vertu d'humanité, conscience, etc. Confucius explique également qu'un autre terme clé, *junzi*, qui signifiait à l'origine « fils d'un seigneur », donc un homme bien né, doit en fait être interprété comme désignant une personne noble au sens moral du terme, un individu vertueux. Le changement de connotation de ce mot coïncide logiquement avec l'extraordinaire mobilité sociale qui marque l'époque de Confucius et les suivantes. Le Maître souligne également que chacun peut « apprendre à être bon » et que l'étude ne sert pas qu'à acquérir une compétence, mais aussi à perfectionner son caractère. Selon lui, il est possible de créer une société parfaite, car la nature humaine est éduicable et malléable. Il affirme donc qu'une société idéale peut être atteinte, à condition que chacun élève son propre caractère à l'état de véritable humanité. Il est très certainement frustré de vivre à une période marquée par de profonds bouleversements qui entraînent la chute de l'ordre ancien. Lorsqu'ils prônent l'apprentissage, les premiers confucianistes font référence à l'étude des traditions anciennes, en particulier du mode de conduite établi, connu de tous sous le nom de *li* (rites, ou « ce qui est correct »). Cette attitude est rendue responsable de la tendance conservatrice du confucianisme à privilégier le passé et les traditions. Toutefois, la proposition faite par Confucius a le mérite d'être optimiste et de rétablir l'espoir, rendant chaque individu responsable de l'amélioration du monde.

D'autres penseurs remettent en cause la théorie de Confucius. Les précurseurs de l'individualisme du taoïsme, qui doutent que le monde humain

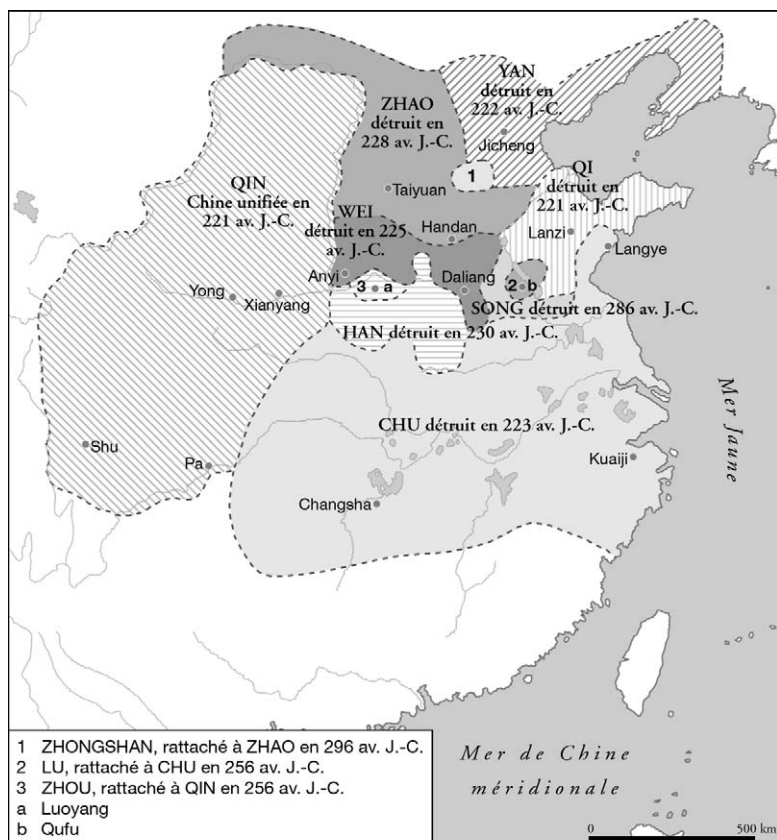
puisse être changé, font partie de ceux-là. Mozi, ou Mo Di (470-391 av. J.-C.), suggère quant à lui que le *yi* (la justice sociale) soit pris en compte pour contrebalancer la tendance à l'égoïsme. Les travaux de Meng Ke, ou Mencius (vers 372-289 av. J.-C.), l'un des disciples de Confucius de la troisième génération après le Maître, intègrent de façon cohérente le *ren* (la vertu individuelle) et le *yi* (la vertu sociale) en plaçant l'individu au centre de la structure sociale et en le tenant responsable de l'harmonie de la société. Mencius souligne que tout être humain est naturellement bon, mais que ses désirs ont tendance à ternir sa vertu innée. La responsabilité d'une société parfaite repose donc sur les épaules de chaque individu, dont la tâche principale est d'atteindre la perfection en matière de vertu.

Au III^e siècle av. J.-C., Xunzi (Xun Qing) doute que les hommes soient naturellement bons. Lui aussi met donc l'accent sur le fait que seul l'apprentissage peut permettre à l'homme de nourrir et de cultiver la vertu parfaite et qu'une norme sociale établie par les sages doit servir de moule à l'éducation des hommes. Il convient cependant de noter que cette école particulière du confucianisme, du fait de l'importance qu'elle accorde à l'étude des traditions mises en place par les sages, pousse un peu plus loin la conformité avec à la fois l'ordre établi et les critères moraux de conduite qui, associés, reviennent en fait à une orthodoxie soutenue par l'autorité.

Confucius, Mencius et Xunzi considèrent tous trois les relations de parenté comme le fondement de la société et de l'État. Le rôle principal du culte des ancêtres n'est pas tant de vénérer les esprits des défunts que de renforcer la solidarité familiale en se fondant sur des sentiments associés à la famille.

Le culte particulier pratiqué par la maison royale zhou est universalisé, de même que l'éthique et le concept de mandat du Ciel. Celui-ci prend alors le sens d'une mission que tout individu qui se respecte se doit d'accomplir afin d'améliorer sa propre vertu morale ainsi que celle du monde. Un nouveau concept fait alors son apparition, celui de « méthodologie ». Dans son usage initial, le terme *fa* se rapportait à la fois à la loi et à la méthode ; vraisemblablement, il faisait référence à la notion de méthode avant d'évoquer celle de loi. À l'issue de débats menés par des réformateurs politiques dans différents États au cours de la période des Royaumes combattants, le *fa* est progressivement accepté comme un concept opposé au *li*, définissant les règles et règlements qui s'appliquent aux institutions étatiques et maintiennent l'ordre social. C'est dans ce contexte qu'apparaît l'école des Légistes. Ces derniers, qui prônent l'efficacité administrative, à l'image de Han Fei (mort en 223 av. J.-C.), sont à l'origine très proches de l'école confucéenne et en un sens ne font que tenter de bâtir un État bureaucratique idéal par son efficacité, grâce à l'adoption de politiques rationnelles et à l'emploi de fonctionnaires éduqués et méritants.

Le principal rival du confucianisme est le taoïsme. Laozi, auteur présumé du *Daodejing* et dont les dates demeurent incertaines, tout comme Zhuangzi (ou Zhuang Zhou), qui est peut-être un contemporain de Mencius, doutent fortement de la possibilité de créer un monde idéal grâce aux efforts humains. Pour eux, l'homme doit mener une vie naturelle et laisser les choses suivre leur cours naturel. Ils mettent donc l'accent sur la simplicité, le naturel, la paix et la liberté de l'esprit, ainsi que sur le respect de la santé corporelle et spirituelle et sur l'harmonie avec la nature. Ils s'opposent à l'idéal confucianiste de « régler » la conduite humaine et la société, et rejettent donc les normes établies : la société doit se régler



Carte 34 La Chine à l'aube de la création de l'empire, vers 250 av. J.-C.

d'elle-même et la vraie connaissance ne peut être acquise par des moyens rationnels.

Leurs écrits sont désignés comme étant ceux du *Daojia*, l'école du dao, dao signifiant « la voie ». Le plus célèbre d'entre eux, un petit traité appelé le *Daodejing* (Livre de la voie et de sa vertu), a probablement été rédigé au début du III^e siècle av. J.-C. et est attribué au sage semi-mythique Laozi. Ce traité expose une vision négative et passive (voire nihiliste) du monde et nie radicalement toute idée d'« ordre », exception faite de l'ordre suprême du dao, ou de la nature. Cette argumentation dialectique qui marque les débuts de la philosophie taoïste jouera tout au long de l'histoire de la Chine le rôle d'un contre-courant sceptique à l'égard de tout ordre établi du monde.

Comme nous le verrons plus loin, le taoïsme finit par donner naissance à une doctrine religieuse du salut appelée *Daojiao*, la « doctrine du dao ». C'est dans ce contexte que Laozi sera divinisé.

À l'origine de la position adoptée par les premiers taoïstes, on trouve vraisemblablement une très vieille croyance populaire chinoise selon laquelle il faut respecter l'ordre cosmique et ne pas tenter de le modifier. Les parties spirituelle et matérielle de l'ordre cosmique ne font qu'un. Les efforts humains, tels que ceux des chamans et des devins, ne peuvent servir que la recherche d'un moyen de vivre en harmonie avec l'ordre cosmique et en aucun cas l'altérer. Les écoles antiques du *yin-yang* et des Cinq Éléments sont probablement des versions plus sophistiquées de croyances populaires apparentées. Le *yin* et le *yang* sont deux forces opposées mais non moins complémentaires, représentant respectivement le sexe féminin et le sexe masculin. L'interaction de ces deux forces contraires fournit au cosmos sa dynamique d'évolution constante. L'une ne supprime jamais totalement l'autre ; au contraire, elles cohabitent et se complètent mutuellement. Les « Cinq Éléments », qui sont le métal, le bois, l'eau, le feu et la terre, représentent les cinq éléments essentiels de l'univers. Cette interprétation fonctionnelle des éléments de la nature laisse présager des efforts entrepris en vue d'une perception pseudo-scientifique du cosmos, notamment des ordres naturel et humain. Le taoïsme religieux, appelé à se développer beaucoup plus tard (au II^e siècle apr. J.-C.), n'est autre que la systématisation de ces croyances. Depuis les temps archaïques, l'optimisme du confucianisme et le pessimisme du taoïsme se sont côtoyés en Chine comme deux modes de pensée dialectiques complémentaires. Parallèlement, le syncrétisme du taoïsme et les écoles du *yin-yang* et des Cinq Éléments ont enrichi la pensée chinoise d'un ensemble de valeurs métaphysiques que le confucianisme, avec son orientation « profane » et très terre à terre, n'aurait pu lui fournir. Aujourd'hui encore, la vision du monde des Chinois demeure influencée dans une certaine mesure par de tels concepts complémentaires, dont l'origine remonte aux écoles de pensée antiques.

LE PRÉLUDE À L'UNIFICATION

Au cours de cette période de troubles qui dure quelque cinq siècles, le monde chinois (alors appelé « Tout ce qui est sous le ciel ») connaît de profonds bouleversements dans plusieurs domaines.

Le système politique est entièrement refondu, une structure pluriétatique succédant au féodalisme. Vers la fin de la période des Royaumes combattants, les États ennemis se sont réorganisés en États territoriaux dotés d'une monarchie servie par des fonctionnaires salariés. La majorité de ces derniers appartiennent à l'ancienne classe des *shi*, même si ceux-ci possèdent alors des caractéristiques nouvelles : les *shi* ne sont plus des « chevaliers » de la base de la pyramide féodale ; ce sont désormais des personnes instruites qui ont fait carrière dans le domaine politique ou militaire grâce à leurs compétences, autrement dit les précurseurs des lettrés-fonctionnaires. Ils sont pleinement conscients de leur nouveau statut et de leur mission au sein de la nouvelle société. Les réformes engagées essentiellement par les *shi* eux-mêmes font des gouvernements des différents États concernés des bureaucraties.

La société de la fin de la période des Royaumes combattants est remodelée par de profonds bouleversements sociaux. La hiérarchie féodale a disparu et, bien que dans chaque État quelques aristocrates demeurent des membres directs des maisons dirigeantes, ils sont relativement peu nombreux. La distinction entre les différentes classes est de plus en plus floue et la mobilité qui permet à la population d'évoluer entre les différentes couches de la société a fait tomber de nombreuses barrières. Les paysans sont désormais des fermiers imposés travaillant dans de petites exploitations agricoles ; certains sont des métayers qui ne possèdent pas de terre. Cependant, ils sont désormais considérés comme les sujets d'un État et non comme des serfs attachés à une propriété. Les marchands et les artisans ne sont plus les serviteurs de seigneurs féodaux et certains font fortune dans le commerce ; les plus riches parviennent même à peser sur les affaires de l'État ou sur la politique extérieure.

L'économie fait également l'objet de changements très importants. Les fouilles archéologiques permettent souvent de mettre au jour dans une même fosse des monnaies métalliques frappées dans des localités éloignées les unes des autres, preuve du dynamisme des échanges entre les États. Un véritable réseau d'échanges est en effet en train de se constituer à l'échelle de la Chine de l'époque, rassemblant l'ensemble de ses régions dans un système économique naissant.

Les intellectuels, parmi lesquels des confucianistes, des mohistes et des taoïstes, vont d'État en État, débattent avec d'autres lettrés et fondent des écoles de pensée. Malgré les fréquentes dissensions, cette nouvelle élite d'érudits forme une véritable communauté intellectuelle dotée d'un héritage

culturel commun. Plus particulièrement, les nouveaux *shi*, qui sont au service des gouvernements de différents États, répandent un art de gouverner relativement uniforme. C'est cette convergence intellectuelle qui ouvre la voie à l'unification de la Chine, que l'élite considère de plus en plus comme inévitable.

Un processus d'assimilation résultant des fréquents contacts entre les différentes régions du pays ouvre même la porte de cette sphère culturelle commune aux étrangers, c'est-à-dire aux non-Zhou. Qu'ils soient du pays de Chu ou de Yue au sud, ou du Zhongshan au nord, ils partagent avec les États de la plaine centrale une même langue écrite et les mêmes méthodes de pensée. Le noyau de la culture chinoise est donc né et s'étend rapidement.

La cour des Zhou demeure nominalement en place durant une grande partie de la période des Royaumes combattants. Mais dans les faits, plus personne ne lui prête attention. Sept grands États, plus quelques autres de moindre importance, sont bien trop occupés à conclure des alliances, à changer de camp, à tisser puis à rompre des liens. Le *Ba*, qui dominait durant la période des Printemps et des Automnes, a totalement disparu, aucun des États protagonistes n'étant en mesure de s'assurer la soumission des autres. Chaque souverain se considère comme le successeur du roi Zhou et aspire à faire de la Chine de l'époque (« Tout ce qui est sous le ciel ») un État unique (une aspiration commune qui reflète le souvenir du territoire chinois autrefois unifié sous le règne des Zhou). La Chine est finalement unifiée, après les siècles de violents conflits qui ont opposé les Royaumes combattants. L'unification sera l'œuvre de Qin, un État né sur les ruines du domaine royal Zhou. En 221 av. J.-C., le roi de Qin se proclame lui-même « premier empereur de Qin », établissant ainsi la première dynastie impériale en Chine.

LES ARTS ET LA CULTURE MATÉRIELLE

Les profonds bouleversements qui ont marqué la culture et la société chinoises décrits jusqu'ici sont accompagnés d'importants changements et de grandes innovations en matière de techniques, de culture matérielle et d'expression artistique. Afin d'évaluer la portée de ces avancées, il convient de laisser de côté les sources écrites pour se tourner vers les découvertes archéologiques.

Pour ce qui est des techniques, l'innovation majeure est sans aucun doute l'utilisation du fer, métal qui révolutionne à la fois l'agriculture et l'art de la guerre (les VI^e et V^e siècles av. J.-C. marquent le début de l'âge du fer en Chine). L'augmentation de la production alimentaire qui résulte de cette révolution technique a des conséquences d'une portée considérable à plusieurs niveaux : la vie urbaine, les communications, l'émergence de nou-

veaux groupes sociaux et la concentration des richesses et du pouvoir entre les mains des dirigeants des Royaumes combattants les plus vastes.

D'autres modifications importantes concernent les pratiques funéraires. Elles sont dues en partie aux contacts de plus en plus fréquents avec les peuples nomades des régions frontalières du Nord. L'art du bronze connaît également par la suite des évolutions qui indiquent une certaine influence étrangère.

Les innovations techniques : l'utilisation du fer et ses conséquences

La période allant d'environ 2 000 à 500 av. J.-C. constitue l'âge du bronze chinois, au cours duquel le travail de ce métal sert de base à l'émergence de la civilisation, de l'urbanisme et de la société étatique en Chine. Toutefois, cette métallurgie naissante du bronze n'est pas directement appliquée à la production alimentaire, mais est mise à profit par la classe dirigeante pour acquérir puis affermir son autorité politique, dont dépend sa richesse (c'est-à-dire le fondement de la nouvelle civilisation). Les techniques utilisées pour la production alimentaire au cours de l'âge du bronze sont essentiellement les mêmes que celles de l'âge de la pierre et reposent principalement sur l'utilisation de la bêche en bois, de la houe et de la faucille, toutes deux en pierre, ainsi que sur une dépendance vis-à-vis des ressources naturelles en eau pour l'irrigation.

Les découvertes archéologiques chinoises permettent de dater l'apparition des premiers outils agricoles en fer au VI^e siècle av. J.-C. Aux alentours de 500 av. J.-C., leur utilisation est répandue et ils commencent à supplanter les outils en pierre et en os en tant que principaux moyens de production. Le bronze demeure, jusqu'à la chute de la dynastie Zhou, le métal le plus prisé pour la fabrication des vases rituels, et de nouvelles techniques pour le travailler (comme le moulage ou l'incrustation à la cire perdue) continuent à être mises au point. Cependant, pour ce qui est des techniques de production alimentaire, l'âge du fer succède à l'âge du bronze chinois vers 500 av. J.-C.

Nous ne disposons que de peu de pièces archéologiques permettant d'illustrer les débuts de l'histoire de la métallurgie du fer. Plusieurs armes en fer ont été mises au jour sur des sites des Shang et des Zhou occidentaux, toutes étant d'origine météorique. Les sites des Zhou orientaux sont les seuls sur lesquels on ait découvert des objets en fer fondu. Une étude réalisée en 1980 recense environ mille pièces trouvées sur des sites des périodes des Printemps et des Automnes et des Royaumes combattants à l'intérieur du domaine de la civilisation des Zhou orientaux. Parmi elles, deux seulement, découvertes au Gansu et au Shaanxi, c'est-à-dire sur le territoire de l'État de Qin, remontent aux débuts de l'époque des Printemps et des Automnes (750-

600 av. J.-C.), tandis que plus d'une dizaine, retrouvées principalement au Henan et au Jiangsu, dans les anciens États de Chu et de Wu, datent de la fin de cette même période (600-450 av. J.-C.). Le reste provient de l'époque des Royaumes combattants, en particulier de la seconde moitié de cette période. On peut donc dater la véritable apparition du fer sur la scène chinoise à 500 av. J.-C.

Deux points essentiels caractérisent l'âge du fer chinois depuis ses débuts. Tout d'abord, les premiers objets en fer comprennent à la fois du fer forgé et de fonte. La fonte est un alliage de fer fragile, avec une teneur en carbone de l'ordre de 1,5 à 5 %. Elle exige des températures très élevées, de l'ordre de 1 400 °C ; toutefois, le rendement en métal du minerai est plus élevé lorsque le fer est fondu et non forgé. De plus, le point de fusion de la fonte (environ 1 150 °C) est moins élevé que celui de l'acier (environ 1 400 °C) ou du fer forgé (environ 1 535 °C) ; elle peut donc être coulée à l'état de fusion et sa production est plus économique. Ensuite, et ce deuxième point découle manifestement du premier, le fer, dès ses premières utilisations, est immédiatement employé pour la fabrication de l'ensemble de la gamme d'objets produits par les artisans zhou orientaux, notamment des outils et des instruments pour l'agriculture et l'artisanat, ainsi que des armes et des objets de la vie quotidienne.

Ce n'est pas une coïncidence si les premières mentions d'ouvrages hydrauliques à grande échelle sont apparues dans les textes historiques au

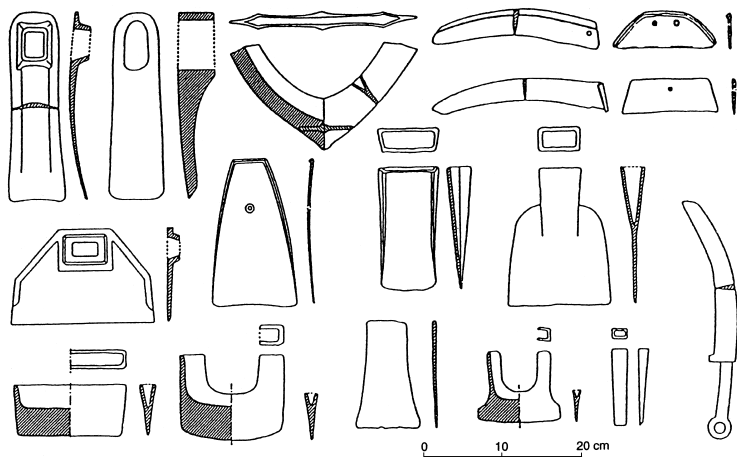


Figure 34 Outils en fonte de la période des Royaumes combattants : pics, soc de charrue, faucille, bêche, hache et couteau (d'après Gernet, 1972).

cours du v^e siècle av. J.-C., celui-là même où l'usage intensif d'outils et d'instruments en fer (notamment pour le labourage et le pelletage) commence à être documenté sur le plan archéologique. La chronique du *Zuo Zhuan* mentionne la construction, en 487 av. J.-C. par l'État de Wu (l'actuel Jiangsu), d'un mur d'enceinte ainsi que l'excavation d'un canal destiné à relier le Yangzi (Yangtze) et la Huai, formant ainsi le premier tronçon du fameux Grand Canal de Chine. Quatre ans plus tard, le canal est prolongé vers le nord pour rejoindre le Ji. Ces premiers canaux sont principalement construits pour le transport fluvial, mais, plus avant dans la période des Royaumes combattants, un grand nombre d'entre eux sont mentionnés dans les textes en tant que canaux d'irrigation.

L'utilisation d'outils en fer et les travaux d'irrigation pour l'agriculture, observés à partir d'environ 500 av. J.-C., marquent dans l'histoire économique de la Chine un tournant décisif aux conséquences considérables. Nous ne décrivons ci-après que quelques-uns de ces bouleversements dont témoignent les découvertes archéologiques.

Les nouveaux paysages urbains de l'âge du bronze chinois

Les cités jouissant d'une importance politique (souvent capitales des États féodaux) étaient généralement formées de plusieurs ensembles de constructions, chacun remplissant une fonction précise (comme la cour ou les palais royaux, le cimetière royal, les temples royaux, les groupes d'habitations et les ateliers) ; ces ensembles étaient répartis sur une surface d'environ 5 ou 6 km² et séparés par des espaces vides. À partir de 500 av. J.-C. environ, les capitales des différents États des Zhou orientaux apparaissent dans les archives archéologiques, dotées des nouveautés suivantes :

- les cités des Zhou orientaux sont toujours fortifiées et s'étendent sur plus de 20 km². Les différentes constructions de la cité sont contiguës, laissant peu d'espaces vides. Les vestiges d'habitations humaines ont été principalement découverts dans l'enceinte de la cité, indiquant ainsi que la séparation ville-campagne est désormais visible et nette ;
- la cité est divisée en deux parties principales : la partie interne, constituée de l'enceinte royale, et la partie externe, où sont regroupés les bureaux du gouvernement, les habitations, les ateliers artisanaux et les quartiers commerçants ;
- les ateliers d'artisanat sont situés à la fois dans l'enceinte du palais et dans la partie externe de la ville. Ceux qui se trouvent à l'intérieur de l'enceinte palatiale sont manifestement sous le contrôle direct de la maison dirigeante, tandis que ceux situés dans la partie externe sont gérés soit par le gouvernement de l'État, soit par le gouvernement local, soit par une classe émergente de riches marchands ;

—dans la partie externe de la cité, on trouve des marchés ou des quartiers commerçants administrés par le gouvernement. Mention est faite pour la première fois de ces marchés dans le *Zuo Zhuan*, rédigé à la période où les premières monnaies de métal font leur apparition dans les cités.

On retrouve en abondance des vestiges archéologiques témoignant de ces nouvelles caractéristiques sur les nombreux sites urbains datant des périodes des Printemps et des Automnes et des Royaumes combattants. Elles sont sans aucun doute liées à la nouvelle richesse économique due à l'avancée technique que représente l'utilisation de la fonte.

Les nouvelles pratiques funéraires

La plupart des découvertes archéologiques étant réalisées sur les sites de cités ou dans des lieux de sépulture, le paysage urbain et les pratiques funéraires sont les deux domaines de la culture et de la société chinoises qui reflètent au mieux les changements qui se sont opérés entre les VII^e et III^e siècles av. J.-C. En fait, les cimetières font partie intégrante de la plupart des cités des Zhou orientaux, et ceux réservés à la maison royale et à la noblesse sont souvent situés à l'intérieur même ou à proximité de l'enceinte palatiale, bien que la plupart des restes mortuaires découverts lors des fouilles soient ceux de nobles enterrés en différents endroits de la partie externe de la cité.

Depuis les débuts de l'âge du bronze, la sépulture se présente sous la forme d'une tombe à puits verticale constituée d'une fosse profonde, au fond de laquelle se trouve une chambre de bois qui abrite le cercueil, lui aussi en bois. Le corps du défunt est allongé à l'intérieur du cercueil. Des offrandes funéraires, dont la quantité varie selon le statut du défunt, sont placées à l'intérieur de la chambre et du cercueil. On retrouve ces tombes à puits tout au long de l'âge du fer ; mais, vers le début du V^e siècle av. J.-C. environ, des changements apparaissent. Certaines tombes conservent la même forme de puits vertical, mais au fond une cavité est creusée latéralement, le cercueil de bois étant placé dans la chambre mortuaire ainsi créée. Le puits sert donc de rampe permettant d'accéder à la chambre mortuaire de l'extérieur. De plus, cette chambre est très fréquemment délimitée ou renforcée par des briques creuses et allongées. Peut-être du fait de l'étroitesse de la chambre mortuaire, le corps est parfois replié (en position fœtale) plutôt qu'étendu. La présence fréquente d'un tumulus situé au sommet du puits rebouché constitue une autre nouveauté. Nombre de capitales des États des Zhou orientaux se caractérisent par leur ligne d'horizon sur laquelle se découpent les larges et hauts tumulus qui jalonnent le paysage.

Le VI^e siècle av. J.-C., témoin d'une bonne partie des innovations et des bouleversements qui y sont liés, est également marqué par l'apparition d'une activité intense à travers les steppes eurasiennes, de l'Europe centrale aux frontières septentrionales de la civilisation des Zhou orientaux. C'est ainsi

que certaines des nouvelles pratiques funéraires (notamment la position fœtale du défunt et les tumulus) et nombre de nouveaux styles artistiques (voir plus loin), de même que l'introduction de l'équitation, sont attribués à l'influence de la steppe. D'autres modifications survenues dans les coutumes funéraires sont cependant clairement liées à des bouleversements sociopolitiques au sein même de la civilisation des Zhou orientaux. La nouveauté la plus frappante réside ici dans la complexité et la hiérarchie croissantes des offrandes funéraires. Dans une étude portant sur les différentes tailles et associations des trépieds en bronze découverts dans les sépultures des Zhou orientaux, Yu Weichao et Gao Ming ont démontré la complexité hiérarchique du mobilier funéraire des Zhou orientaux, ainsi que son lien très étroit avec le système de rangs de la royauté et de la noblesse Zhou.

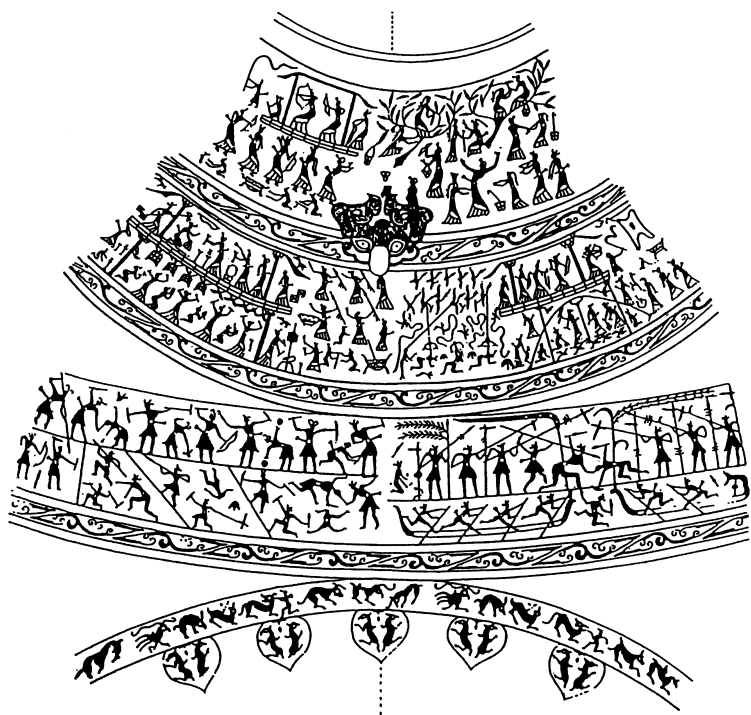


Figure 35 Décorations d'un vase de bronze incrusté de la période des Royaumes combattants, illustrant diverses activités : concours de tir à l'arc, cueillette de feuilles de mûrier, musique cérémonielle, chasse aux oiseaux et guerre (avec l'aimable autorisation du Bureau culturel des reliques, Beijing).

L'art du bronze

Au début de l'époque des Zhou orientaux, l'histoire des bronzes archaïques chinois existe depuis plus de mille ans, une longue période au cours de laquelle le style et la nature de cet art ont déjà subi de nombreuses modifications. Une nouvelle ère s'ouvre dans ce domaine au VII^e siècle av. J.-C., pour s'étendre jusqu'au début du I^{er} millénaire apr. J.-C. Un grand nombre d'historiens de l'art désignent cette période comme le « style Huai », qui tient son nom du bassin de la rivière Huai, dans l'est de la Chine, où les premiers objets de ce type ont été découverts. Si le terme Huai continue d'être utilisé, il n'a pas de connotation régionale, ses caractéristiques étant très répandues. Ce style, qui insuffle une vitalité nouvelle et intense à une forme d'art reposant sur une longue tradition, se distingue avant tout par quatre spécificités fondamentales.

Premièrement, la surface externe des bronzes est principalement décorée de nombreux petits serpents dont les entrelacs forment des motifs géométriques puissants. Auparavant, les bronzes des Shang et des débuts des Zhou occidentaux étaient des compositions à forte connotation religieuse, avec divers masques d'animaux réalistes ou fantastiques ; ceux des derniers Zhou occidentaux étaient quant à eux décorés de motifs géométriques fades et ternes représentant des formes vaguement animales. Dans le style Huai, les animaux prédominent toujours, mais prennent généralement la forme de serpents qui, en grand nombre, servent ainsi désormais d'éléments décoratifs, lesquels, travaillés avec imagination, donnent naissance à de nouvelles et audacieuses figures géométriques.

Deuxièmement, ces nouveaux motifs représentent un effort d'innovation dans la décoration des vases de bronze. Les dessins des bronzes antérieurs, qui mettaient l'accent sur la représentation d'animaux individualisés sur fond de motifs spiralés, sont abandonnés ; chaque objet sert désormais de support à des motifs qui représentent des animaux très réalistes et des figures géométriques de serpents entrelacés.

Troisièmement, l'une des spécificités du style Huai réside dans l'apparition de représentations picturales gravées ou coulées sur la surface des bronzes. Ces représentations sont généralement celles de scènes rituelles ayant des origines mythologiques.

Enfin, les bronzes du style Huai témoignent d'innovations techniques complexes dans la réalisation de leur art décoratif, parmi lesquelles on peut citer le recours au moulage à la cire perdue pour des compositions extrêmement complexes et détaillées, ainsi qu'aux incrustations d'or, d'argent, de cuivre, de turquoise, de verre et de laque pour donner naissance à des motifs recherchés.

Les cultures périphériques

Comme nous l'avons souligné plus haut, les bouleversements culturels et sociaux qui sont survenus en Chine dans les vallées du Huanghe et du Yangtze étaient étroitement liés à l'avènement de l'âge du fer chinois. Ces changements ont contribué à l'intensification des contacts entre la civilisation chinoise des Zhou orientaux et les peuples et cultures de l'extérieur, mais en ont également été pour partie le résultat. Deux civilisations voisines des Zhou orientaux sont ici décrites afin d'illustrer le rôle joué par ces « cultures-tampons » dans les interactions entre le monde zhou et l'extérieur.

Le long des frontières septentrionales de la civilisation des Zhou, dans les régions qui englobent aujourd'hui la Mongolie-Intérieure, le nord du Shanxi et du Shaanxi ainsi que le Ningxia, on trouve depuis longtemps déjà sur les marchés des objets en bronze dont le style se caractérise par la représentation réaliste d'animaux. Nombre de ces objets ayant été retrouvés dans la région de l'Ordos (située sur les deux rives du Huanghe dans sa partie la plus septentrionale), on les qualifie habituellement de « bronzes Ordos ». D'importantes fouilles archéologiques réalisées ces dernières années sur des sites recelant des bronzes de ce style ont permis de mettre en évidence que ces derniers étaient employés dans un contexte exclusivement funéraire et que les tombes qui les renfermaient datent de différentes périodes allant des Shang (moitié du II^e millénaire av. J.-C.) à la dynastie des Han (II^e siècle av. J.-C. - II^e siècle apr. J.-C.). D'après la nature des objets retrouvés (outils et instruments, vases utilitaires, parures vestimentaires, armes et équipements pour les chevaux et les chars) et les types d'animaux figurés (des animaux domestiques tels que des chevaux, des bovins, des moutons et des chameaux ; des animaux sauvages tels que des cerfs, des tigres, des léopards et des sangliers ; ou encore des oiseaux tels que des vautours), on peut facilement se représenter une culture de nomades bergers, dont les activités de subsistance reposent sur l'élevage et la chasse. Ces tombes et les bronzes qu'elles renferment sont probablement l'œuvre de plusieurs peuples du Nord, auxquels les anciens textes chinois font souvent allusion sous les noms de Rong, Di, Hu et Xiongnu.

Même si des études comparatives ont permis d'établir le caractère distinctif et l'origine probablement indigène du style animalier dans les confins septentrionaux de la Chine, il n'en demeure pas moins que les peuples nomades et les paysans chinois dépendaient les uns des autres pour d'importantes ressources (comme les chevaux, les lainages et les fourrures pour les Chinois, les objets précieux manufacturés et les soieries pour les nomades) qu'ils s'échangeaient par le biais du commerce ou des guerres. Ces transactions se reflètent dans les vestiges matériels, caractérisés par des motifs artistiques communs. La prédominance de motifs animaliers réalistes dans l'art

des Zhou orientaux a déjà été mentionnée comme une conséquence possible de ces échanges. On trouve un exemple spécifique de cette prédominance dans une illustration de la plaque de Qingyang, représentant un carnivore debout accompagné de deux petits en train de jouer. L'effet de granulation et les courbes relevées de la surface semblables à celles observées sur des objets découverts à Liyu, dans le Hunyuan Xian (nord du Shanxi), donnent de la texture au pelage de l'animal. Ce type de décoration peut être associé au style Jin grâce à la découverte de moules de fonte présentant des motifs analogues dans les fonderies de Jin à Houma, dans le Sud du Shanxi, mais l'aspect stratifié des motifs est plus proche des applications du monde de la steppe. La décoration rappelant le style de Liyu de cette plaque suggère qu'elle a été réalisée par un État des Zhou orientaux dans le but spécifique de commercer avec les tribus pastorales. Parallèlement, les steppes du Nord sont influencées artistiquement par des événements qui ont lieu à l'ouest, en Sibérie occidentale, en Asie centrale et au-delà. Par exemple, des motifs tels que celui du cerf agenouillé, de l'animal avec les pattes postérieures retournées ou encore de l'animal à tête de vautour, apparus dans les steppes chinoises à partir du IV^e siècle av. J.-C., n'ont pas d'équivalent en Chine et doivent être associés à des motifs semblables figurant à l'ouest sur des œuvres scythes.

Les découvertes archéologiques ont permis de démontrer qu'un ensemble analogue de cultures périphériques situé aux frontières méridionales de la civilisation des Zhou orientaux a vraisemblablement servi de lien entre les Chinois et les civilisations vivant dans les jungles tropicales de l'Asie du Sud-Est. Parmi ces cultures méridionales, la plus connue est celle des Dian du Yunan oriental. Apparue vers le milieu de la dynastie des Zhou orientaux, elle est également connue pour ses sites funéraires et se caractérise par une association de bronzes de style indigène unique et de vases et d'armes visiblement inspirés des Zhou orientaux. On trouve principalement, parmi ces bronzes, des timbales et des récipients pour cauris ; les couvercles de ces derniers sont décorés de motifs représentant des scènes très esthétiques moulées à la cire perdue dans le bronze. Il s'agit notamment de rites, de marchés, de champs de bataille et d'autres scènes relatives à la vie de l'élite.

BIBLIOGRAPHIE

- BUNKER E. 1990. Ancient Ordos bronzes. Dans : Rawson J., Bunker E. (dir. publ.), *Ancient Chinese and Ordos bronzes*, Hong Kong.
- CHANG KWANG-CHIH. 1977. *The archaeology of ancient China*, 3^e éd., New Haven.

- 1983. *Art, myth, and ritual : the path to political authority in ancient China*, Cambridge, Massachusetts.
- GERNET J. 1972. *Le monde chinois*, Paris.
- FONG W. 1980. *The great Chinese bronze age*, New York.
- HSÜ CHO-YUN. 1965. *Ancient China in transition : an analysis of social mobility, 722-22 BC*, Stanford.
- , LINDUFF K. 1988. *Western Chou civilization*, New Haven.
- JETTERMAR K. 1967. *Art of the steppes*, New York.
- LAWTON T. 1982. *Chinese art of the warring-states period : change and continuity, 480-222 BC*, Washington.
- LI XUEQIN. 1985. *Eastern Zhou and Qin civilizations*, New Haven.
- NEEDHAM J. 1964. *The development of iron and steel technology in China*, Londres.
- SCHWARTZ B. I. 1985. *The world of thought in ancient China*, Cambridge, Massachusetts.
- WALKER R. L. 1953. *The multi-state system of ancient China*, Hamsden, Connecticut.
- WATSON W. 1971. *Cultural frontiers in ancient East Asia*, Édimbourg.
- MUSÉE DE LA PROVINCE DU YUNNAN. 1983. *The Chinese bronzes of Yunnan*, Londres/Beijing.

26

Les débuts de l'Empire chinois : les Qin et les Han (de 221 av. J.-C. à 220 apr. J.-C.)

26.1

L'Empire qin

Chen Chi-yun

Voir les illustrations 143 et 144

L'unification de la Chine sous les Qin en 221 av. J.-C. est le résultat de plusieurs processus engagés bien plus tôt et ayant pris de l'ampleur tout au long de la période des Royaumes combattants, comme l'émergence d'un système bureaucratique de fonctionnaires salariés dans plusieurs États, la disparition des institutions féodales et l'expansionnisme des Qin. L'unification effective, qui a lieu en 221 av. J.-C., n'en demeure pas moins un événement historique d'une portée considérable.

Le régime impérial qin introduit toute une série de mesures visant à transformer le royaume en un État centralisé. Ces mesures sont censées être inspirées de l'école des Légistes (*Fa-jia*), mais sont en fait d'origine très éclectique : la « Grande Unité » était en effet un objectif communément partagé par de nombreux penseurs chinois classiques. Les deux plus célèbres

Légistes, Han Fei (mort en 233 av. J.-C.) et Li Si (mort en 208 av. J.-C.), sont d'anciens disciples du confucianiste éclectique Xunzi (environ 298-238 av. J.-C.) ; Li Si est Premier ministre à la cour des Qin au cours de la période cruciale qui va de 221 à 208 av. J.-C.

Les institutions féodales de la dynastie Zhou sont abolies et le roi Zheng de Qin devient le premier empereur (*Shi Huangdi*). Le nouveau titre de *Huangdi*, « empereur », est à partir de ce moment le titre officiel de l'empereur de Chine. Ce dernier dispose d'une bureaucratie de cour composée de fonctionnaires nommés : on trouve parmi eux le Premier ministre ou chancelier (*Chengxiang*), le grand commandant (*Taiwei*), le grand surveillant (*Yushi dafu*, littéralement le « grand clerc impérial ») et d'autres ministres de haut rang. L'empire fait table rase de l'identité et des frontières des Royaumes combattants : le territoire est divisé en trente-six (puis quarante-huit) préfectures (*jun*), elles-mêmes sous-divisées en districts (*xian*), tous étant administrés par des fonctionnaires nommés.

Les remparts autrefois construits par les États de Yan, de Zhao et de Qin le long de leurs frontières septentrionales sont étendus et reliés à la Grande Muraille, qui s'étend sur plus de 2 000 kilomètres à travers le sud de la Mongolie-Intérieure, et ce afin de contenir les « Barbares ». D'autres forteresses frontalières de l'époque des Royaumes combattants sont démolies afin de permettre la libre circulation au sein de l'empire unifié. En 214 av. J.-C., la zone frontalière du coude supérieur du Huanghe est rattachée à la préfecture de Jiuyuan. Des régions de l'extrême Sud sont annexées aux nouvelles préfectures de Nanhai (l'actuel Guangdong), de Guilin (l'actuel Guangxi), de Xiang (le nord du Viet Nam) et de Minzhong (l'actuel Fujian). Toutes ces régions, à l'exception du nord du Viet Nam, font dès lors définitivement partie de la Chine.

Une grande capitale est construite à Xianyang (près de l'actuelle Xi'an), constituée de plusieurs centaines de palais, selon les plans et les dessins des palais et capitales des anciens Royaumes combattants. Le tombeau du premier empereur, dont la construction nécessite quelque trente-sept ans et jusqu'à sept cent mille ouvriers prisonniers, est une véritable cité-palais souterraine. Une partie de ce complexe, mise au jour en 1974, contenait environ sept mille soldats grandeur nature en terre cuite, dont le rôle était d'assurer la garde de l'empereur dans l'au-delà.

Des familles riches et influentes des États vaincus sont installées dans la nouvelle capitale. Des routes sont construites ou prolongées, reliant la capitale aux zones éloignées de l'empire. Deux « voies rapides », l'une partant de la capitale pour rejoindre les anciens États de Qi (dans l'actuel Shandong) et de Yan (aux environs de l'actuelle Beijing), l'autre prenant la direction de Wu (l'actuel Jiangsu) et de Yue (l'actuel Zhejiang), mesurent environ 35 mètres de large, sont divisées en trois voies et délimitées par d'épais talus

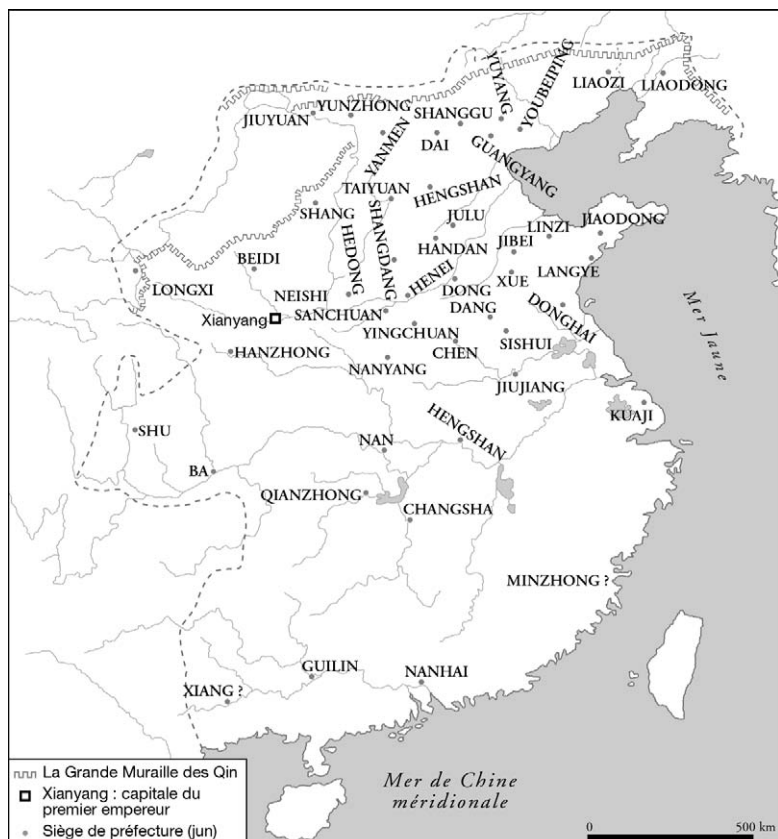
de terre renforcés par des piquets de métal, le long desquels sont plantés des pins pour l'ombre, la beauté du cadre et la protection du sol. La construction d'une nouvelle « voie directe » reliant la capitale à la préfecture de Jiuyuan (près de l'actuelle Baotou) à travers les montagnes et les déserts est achevée en 212-210 av. J.-C.

Les armes que possède la population sont confisquées. Les systèmes de mesure et de monnaie sont standardisés, la longueur des essieux des charrettes uniformisée. Les différentes écritures sont remplacées par le système officiel du « petit sigillaire » (*xiaozhuan*), lui-même supplanté par la suite par l'« écriture des scribes » (*lishu*), plus simple et appelée à devenir l'écriture chinoise standard. Des efforts considérables sont entrepris pour tenter d'uniformiser le mode de pensée de la population. On considère que, la Chine ayant été divisée en Royaumes combattants, l'esprit des habitants a été régi par plusieurs écoles de pensée concurrentes ; l'unification de la Chine devrait donc entraîner de même celle des modes de pensée de son peuple. En 213 av. J.-C., la cour émet un décret prévoyant la confiscation et l'autodafé de tous les livres possédés de façon privée, à l'exception des ouvrages de médecine, de divination et d'agriculture, et la persécution de tous ceux qui discuteraient en privé les travaux classiques et historiques ou s'appuieraient sur le passé pour critiquer le présent ; en outre, ce décret confie l'éducation et la formation aux seuls fonctionnaires du gouvernement.

Le régime impérial des Qin ne dure que quinze ans. De nombreux facteurs contribuent à sa chute : ses excès, le ressentiment de la population, l'aliénation de l'élite instruite, les abus de pouvoir de l'empereur et les dissensions au sein du gouvernement. Le premier empereur meurt en 210 av. J.-C. S'ensuivent des luttes pour le pouvoir et des complots, qui divisent et paralysent la cour. Un an plus tard, la mutinerie d'un groupe de conscrits désespérés marque le point de départ d'une révolution qui gagne progressivement d'anciens nobles, d'ambitieux fonctionnaires gouvernementaux, divers responsables locaux (y compris des marchands influents) et les masses, triomphant des Qin en 206 av. J.-C.

L'historiographie chinoise traditionnelle garde une image très négative des Qin et du premier empereur : celle d'un régime cruel et tyrannique dirigé par un despote sans pitié. Ce jugement très sévère est en partie justifié : le premier empereur n'a en effet pas hésité à sacrifier d'innombrables vies humaines pour atteindre ses objectifs d'unification et de centralisation. Cependant, il ne faut pas oublier que nous ne pouvons nous faire une idée du régime qin qu'à travers les témoignages des derniers confucianistes, lesquels avaient tendance à souligner, voire à exagérer, ses aspects négatifs. Les historiens modernes, à la lumière d'une analyse plus critique et de nouvelles informations fondées sur des découvertes archéologiques analysées scientifiquement, ont rectifié nombre de ces jugements trop négatifs. Un exemple

majeur en est la découverte en 1975, à Shuihudi (près de Yunmeng, dans le Hubei), d'extraits de codes pénaux et d'ordonnances administratives datant de l'époque des Qin et rédigés sur plus de mille feuilles de bambou. Ces documents indiquent que, même si les lois qin étaient tyranniques, elles n'étaient pas excessivement cruelles ou « irrationnellement arbitraires » ; on est plutôt surpris par la nature incroyablement détaillée des dispositions, qui témoignent des énormes efforts et du grand soin apportés par le législateur qin à la prescription, tout comme à la justification et à l'explication, de la « dose » exacte de châtement devant être appliquée pour tel ou tel type de transgression.



Carte 35 L'Empire qin vers 210 av. J.-C.

26.2

L'Empire han

Chen Chi-yun

Voir l'illustration 145

Après la chute des Qin, la Chine connaît une brève période de réaction féodale. Xiang Yu (mort en 202 av. J.-C.), chef de l'ex-noblesse en pleine résurgence des anciens Royaumes combattants, tient le rôle de commandant en chef des forces anti-Qin entre 207 et 203 av. J.-C. et tente de faire renaître les anciens États féodaux. Une nouvelle guerre civile s'ensuit, dont Liu Bang (alias Liu Ji), roturier d'origine, sort vainqueur. Il devient empereur des Han en 202 av. J.-C. et maintient le régime impérial. De cette date à 6 apr. J.-C., les dynastes han, avec leur capitale Chang'an située « à l'intérieur des passes » (près de l'actuelle Xi'an), sont connus sous le nom de Han antérieurs, ou Han occidentaux. Cette période est suivie par celle de la dynastie des Xin, ou Nouvelle dynastie, fondée par l'usurpateur Wang Mang, entre 9 et 23 apr. J.-C. La dynastie des Han est ensuite restaurée par un descendant des Han, Liu Xiu (qui règne de 23 à 57 apr. J.-C.) ; ces dynastes, qui règnent de 23 à 220 apr. J.-C. et dont la capitale est Luoyang, sont appelés Han postérieurs, ou Han orientaux.

LE SYSTÈME POLITIQUE

Le règne des Han antérieurs est un compromis entre les institutions féodales Zhou et le nouveau système centralisé des Qin. Les descendants patrilineaires de Liu Bang constituent le clan impérial, dont sont issus tous les empereurs han. Leurs frères et leurs fils deviennent princes (*wang*). Les principaux compagnons de Liu Bang et les hauts fonctionnaires de la cour, ainsi que des membres moins importants du clan impérial, sont quant à eux nommés marquis (*hou*). De nombreuses préfectures de la plaine du nord et de la vallée du Yangzi (Yangtze) sont transformées en principautés ; les autres

conservent le statut de préfectures administrées par des fonctionnaires nommés par la cour. Au troisième niveau de la hiérarchie administrative, de nombreux districts (*xian*) sont convertis en marquisats. Des ambiguïtés subsistent quant aux relations entre un marquisat et une principauté lorsque le premier se trouve au sein du second, ou entre un marquisat et une préfecture lorsque le premier est situé dans une préfecture ordinaire. Toutefois, ces problèmes semblent être résolus de façon pragmatique, au cas par cas.

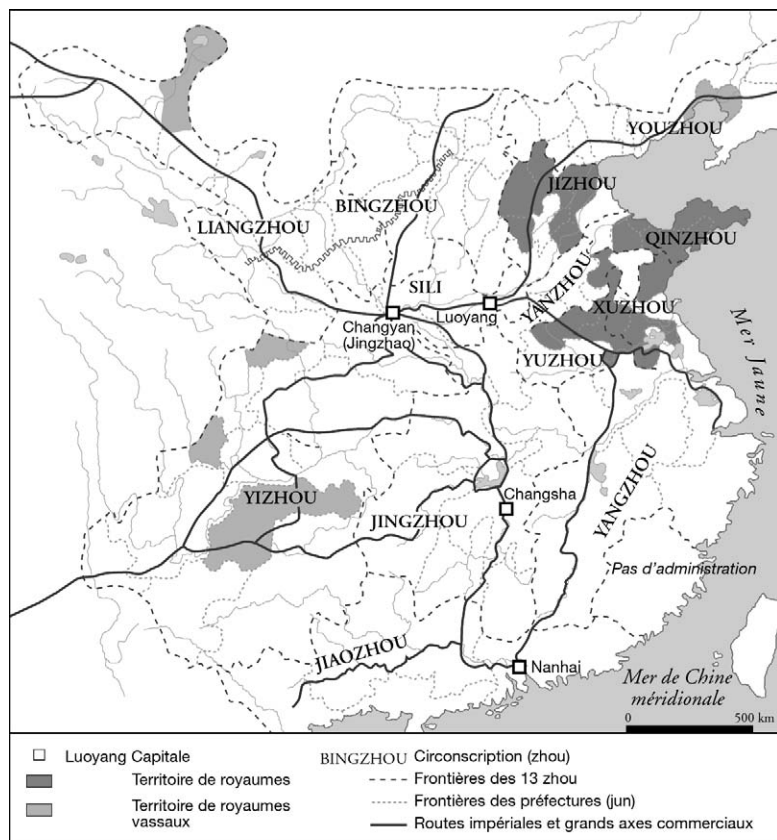
Le pragmatisme des Han contraste fortement avec le légisme des Qin. En réaction aux excès de la politique menée par ces derniers, la cour des Han antérieurs opte pour l'enseignement du « non-agir » prôné par l'école taoïste du Huanglao (doctrine de l'Empereur jaune et de Laozi). Tandis que d'un point de vue philosophique le « non-agir » des taoïstes est synonyme d'« aucune action contraire à la nature », elle signifie en politique « aucune action inutile ou irréaliste », à l'instar de la théorie du « laissez-faire ». Les empereurs Han Gao Zu (qui règne de 202 à 195 av. J.-C.), Hui (194-188 av. J.-C.) et Wen (179-157 av. J.-C.), aidés de leurs hauts fonctionnaires, dirigent la cour des Han avec humilité. Les dépenses sont réduites et le gouvernement central se garde généralement d'intervenir dans la sphère des gouvernements régionaux ou des communautés locales.

La cour adopte la même attitude à l'égard des peuples vivant aux frontières de l'empire. Dans les régions côtières du sud et du sud-est, où la population autochtone conserve une forte identité ethno-culturelle yue, on voit réapparaître les royaumes autonomes du Yue oriental, de Min Yue et du Yue méridional. Sur la frontière septentrionale, les velléités du peuple xiongnu sont apaisées grâce à une mesure de « paix matrimoniale », qui prévoit d'offrir en mariage au chef xiongnu une suivante du palais des Han portant le titre de princesse, ainsi que de nombreux « cadeaux ». Cette mesure, appliquée en 198, 192, 174, 162 et 152 av. J.-C., reconnaît l'accès des Xiongnu à la frontière des Han. Certains historiens ont identifié les Xiongnu avec les Huns de l'histoire européenne, un point de vue qui ne fait pas l'unanimité (voir Twitchett et Loewe, 1986, p. 383).

La modération et la frugalité dont fait preuve la cour lui permettent de réduire en 168 av. J.-C. l'impôt foncier d'un quinzième à un trentième du produit de la terre et de le supprimer totalement l'année suivante. Cette taxe est restaurée en 156 av. J.-C. au taux d'un trentième, qui est maintenu jusqu'à la fin de la dynastie. L'impôt foncier n'est qu'une source de revenu parmi d'autres pour le gouvernement han. Les ressources de la famille impériale, prélevées à part, viennent des produits de la montagne, de la mer, des lacs et des marais, qui sont considérés comme la chasse gardée de l'empereur. Le gouvernement tire quant à lui ses revenus de l'impôt foncier, des corvées, des terres qu'il contrôle, de l'exploitation minière, de la frappe de la monnaie, des tributs versés par les principautés et les marquisats, de la taxe sur les

foyers (la plus grande partie de celle-ci étant payée par les nobles titrés) et des contributions volontaires des riches (versées en vue d'obtenir un titre de noblesse ou un poste de fonctionnaire, ces contributions compensent entre 167 et 156 av. J.-C. la suppression de la taxe foncière).

La cour des Han antérieurs réussit à calmer le royaume de la frénésie post-révolutionnaire, permettant ainsi au pays de se réorganiser et à l'économie de se rétablir, et peut de cette façon gagner du temps ainsi que la bienveillance et le soutien du peuple pour consolider l'empire sur des bases fortes. Cependant, en faisant preuve de trop de prudence et en s'abstenant de prendre des mesures radicales, les Han laissent passer l'occasion d'entre-



Carte 36 L'Empire han au II^e siècle apr. J.-C.

prendre une réforme fondamentale du système de gouvernement impérial, qui demeure essentiellement le même que celui mis en place par les légistes des Qin.

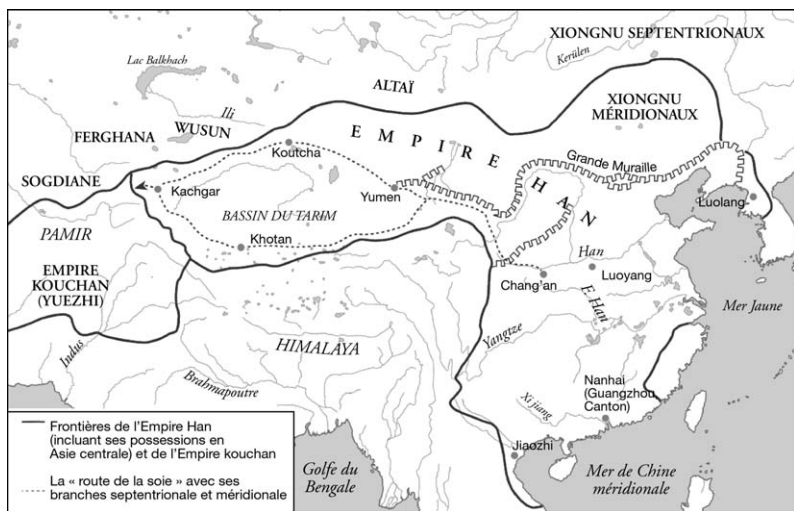
En théorie, l'empereur dispose d'un pouvoir suprême. Dans la pratique, ce pouvoir est entravé par des sanctions traditionnelles et idéologiques ainsi que par des restrictions pragmatiques et institutionnelles. Au cours des premières années de règne des Han, l'action de l'empereur est dictée par l'enseignement taoïste du « non-agir ». Après l'avènement du confucianisme comme doctrine orthodoxe de l'État, l'accent mis sur la tradition, et plus particulièrement sur les leçons de l'histoire, ainsi que sur la responsabilité morale de l'empereur vis-à-vis du Ciel et du peuple exerce une influence considérable sur le souverain. Après 86 av. J.-C., l'association des lettrés-fonctionnaires confucianistes et des magnats locaux agit comme une remise en cause *de facto* du pouvoir autocratique de l'empereur.

L'empereur règne par l'intermédiaire de fonctionnaires nommés. Le chancelier est à la tête des ministres de la cour impériale. Parmi les ministres les plus importants, on trouve entre autres le grand maître des cérémonies (en charge des affaires religieuses, culturelles et de l'éducation), le commandant de la justice, le grand héraut (chargé entre autres de l'accueil des émissaires étrangers), le superintendant du clan impérial, le grand ministre de l'agriculture (responsable des revenus du gouvernement impérial) et le trésorier privé (chargé des finances et du personnel du palais impérial). Le pouvoir de l'empereur réside dans la nomination et le renvoi des hauts fonctionnaires, ainsi que dans l'approbation ou le rejet de leurs propositions.

La cour des Han resserre progressivement son contrôle sur l'administration régionale. Entre 177 et 155 av. J.-C., elle destitue quelques princes puissants, écrase les révoltes fomentées par d'autres et réduit ou divise les fiefs de bon nombre d'entre eux. Les princes perdent ainsi l'essentiel de leurs pouvoirs ; leurs principautés sont désormais administrées par des chanceliers nommés par le gouvernement central et leur statut diffère peu de celui des préfectures. Le même sort est réservé aux marquisats, désormais administrés par la cour comme des districts. En 106 av. J.-C., l'empereur Wu (qui règne de 140 à 87 av. J.-C.) divise l'empire en 13 *zhou* (circonscriptions ou provinces), dont chacun supervise entre 4 et 10 préfectures ou principautés, par le biais d'un inspecteur impérial dépêché par la cour. En cas d'urgence, ce dernier se voit attribuer le statut de gouverneur général détenant les pleins pouvoirs sur une province, ce qui donne souvent lieu à l'ascension de seigneurs de guerre régionaux, comme c'est le cas vers la fin des Han postérieurs. En 2 apr. J.-C., le territoire des Han comprend 103 préfectures et principautés, divisées en 1 314 *xian* (districts), 32 circonscriptions (*dao*) et 241 marquisats, avec 12 233 062 foyers, soit une population recensée de 59 594 978 habitants.

Chaque préfecture est gérée par un administrateur, secondé par un commandant chargé des affaires militaires. Les districts sont quant à eux administrés par un préfet ou haut fonctionnaire. On trouve au service de ces « fonctionnaires en chef » nommés par la cour un certain nombre d'assistants administratifs de grades plus ou moins élevés et répartis dans plusieurs départements, comme ceux du personnel, des finances, de la justice ou de la sécurité publique. Ces assistants, tout comme ceux au service du chancelier ou d'autres ministres de la cour impériale, sont recrutés par les fonctionnaires en chef eux-mêmes. Ce système permet ainsi d'atténuer un centralisme bureaucratique excessif et d'assurer une certaine autonomie aux gouvernements des préfectures et des districts, dont les assistants directement recrutés au sein de la population locale sont ceux qui dirigent *de facto* les gouvernements locaux, tandis que les fonctionnaires en chef nommés par la cour et non natifs de la région n'exercent principalement qu'une fonction de surveillance. En dessous du district, on trouve le *xiang* (canton), le *ting* (station) et le *li* (quartier), tous gérés de façon locale.

Les assistants administratifs des préfectures et des districts constituent le lien principal entre le gouvernement impérial et la population locale. D'une part, ils représentent l'élite locale sensible aux influences et aux intérêts locaux ; d'autre part, ils occupent une place importante dans le gouvernement impérial, au sein duquel ils peuvent être promus à un poste plus élevé grâce à leur mérite. Les chefs locaux peuvent influencer sur les affaires du



Carte 37 L'Empire han et l'Asie centrale vers 100 apr. J.-C.

gouvernement, soit en occupant directement le poste d'assistant administratif, soit en attribuant à leurs protégés cette fonction. Une autre façon d'entrer au service du gouvernement se présente sous la forme spéciale de « sélections-invitations », par lesquelles la cour demande périodiquement aux fonctionnaires en chef des gouvernements central et locaux de désigner des candidats aux postes administratifs dans des catégories particulières telles que « Digne et Honnête », « Se distingue par sa piété filiale et sa bonté fraternelle », « Travailleur diligent de la terre », « Fonctionnaire incorruptible », ou encore « Cultivé et éduqué ». Avec l'avènement du confucianisme, les écoles gouvernementales fournissent le gros des effectifs de fonctionnaires ; l'enseignement classique domine non seulement les établissements scolaires mais aussi les « sélections-invitations » et le recrutement des assistants administratifs, ce qui favorise l'apparition des lettrés-fonctionnaires.

D'ordinaire, les décisions concernant les affaires gouvernementales sont prises en consultation. À ces consultations participent les chefs locaux (en tant qu' « aînés de la communauté ») et les fonctionnaires gouvernementaux, au niveau le plus bas de la hiérarchie, le personnel et le plus haut fonctionnaire de l'administration d'une préfecture ou d'un ministère de la cour, les ministres et le chancelier de l'assemblée de la cour et, enfin, l'assemblée des fonctionnaires et l'empereur. Les débats tenus au sein d'une assemblée royale formelle présidée par le chancelier sont d'une grande solennité.

Les rouages de la bureaucratie impériale devenant de plus en plus complexes, une « cour intime » se forme autour de l'empereur ou de son représentant (une impératrice douairière ou un régent agissant au nom de l'empereur encore enfant), constituée d'intendants-conseillers et d'un secrétariat *Shang-shu*, et ce afin de servir le pouvoir personnel grandissant de l'empereur. À partir de 87 av. J.-C., cette « cour intime » se retrouve sous la domination de puissants régents apparentés à l'empereur ; en 8 apr. J.-C., le trône est usurpé par le régent Wang Mang, ce qui met un terme au règne des Han antérieurs. Sous la dynastie des Han postérieurs, la « cour intime » disparaît ; le *Shang-shu* devient le secrétariat d'État (qui prend le nom de « cabinet impérial » à la fin de la période des Han). Le service de la personne de l'empereur est alors entièrement placé entre les mains des eunuques du palais, dont le pouvoir et l'influence se renforcent nettement de 92 à 189 apr. J.-C.

Sous les Han antérieurs, le service militaire est censé être obligatoire mais repose en réalité largement sur le volontariat. Les hommes aptes âgés de 20 ou 23 ans à 56 ans doivent servir deux ans en tant que gardes militaires, puis sont incorporés à la réserve ; la plupart servent dans leur région. La garde impériale de la capitale (les armées du Nord et du Sud) ne compte que de 50 000 à 100 000 hommes, ce chiffre incluant les soldats de métier. Les

effectifs frontaliers sont composés de conscrits ordinaires, de recrues régionales et de soldats de métier. Les opérations militaires majeures nécessitent de faire appel régionalement à la réserve, mais aussi de recruter des volontaires. Sous les Han postérieurs, l'armée impériale devient, tant en théorie que dans les faits, un service de volontaires.

L'EXPANSION TERRITORIALE

Après une soixantaine d'années d'immobilisme, l'Empire han commence à s'étendre. Les luttes pour le pouvoir et les combats qui font rage entre les royaumes autonomes de Yue forcent le roi de Donghai (dans l'actuel Zhejiang) à se rendre aux Han en 138 av. J.-C. ; les princes de Min Yue sont quant à eux vaincus en 135-111 av. J.-C. La cour ordonne ensuite l'évacuation des habitants de ces régions (principalement des immigrés han et des autochtones sinisés) et leur transfert dans les vallées de la Huai et du Yangzi afin d'empêcher toute nouvelle querelle interne, ralentissant ainsi le processus d'assimilation dans la région. Des mesures plus sévères sont prises à l'encontre du royaume de Yue méridional : après leur assujettissement en 112 av. J.-C., ce royaume et les régions avoisinantes (qui constituent à l'heure actuelle le Guangdong, le Guangxi et le nord du Viet Nam) sont incorporés à l'empire et divisés en neuf préfectures. Dans le Nord-Est, des querelles internes éclatent également entre chefs des communautés autochtones pro-Han et anti-Han dans le sud-est de l'actuelle province du Liaoning et dans le nord de la péninsule coréenne. Grâce à l'aide d'un corps expéditionnaire han, les chefs coréens pro-Han, après avoir vaincu et assassiné le roi de Chosŏn, favorisent l'établissement de quatre préfectures han sur ce territoire en 108 av. J.-C.

L'expansion des Han vers le sud-ouest (c'est-à-dire le sud et l'ouest des actuels Sichuan, Guizhou et Yunnan) est plus hasardeuse. Cette région montagneuse est peuplée de nombreuses tribus disséminées, connues sous le nom d'« aborigènes yi occidentaux et méridionaux ». Le commerce florissant des produits locaux a amené marchands, aventuriers et diplomates han à explorer la région, ce qui a entraîné l'établissement de la préfecture de Jianwei, dans le sud du Sichuan, en 135 av. J.-C. et l'ouverture de routes menant plus au sud et à l'ouest. La présence impériale a pour résultat de scinder la population locale en deux camps : les pro-Han et les anti-Han. Après quelque vingt-cinq années d'incertitudes et de revers intermittents, six préfectures supplémentaires sont établies, de Wudu dans le sud de l'actuel Gansu à Yizhou dans l'actuel Yunnan. Les rois indigènes de Yelang (dans l'actuel Guizhou) et de Dian (dans l'actuel Yunnan) sont autorisés à conserver leur rang ; d'autres chefs locaux se voient offrir le titre de marquis. Le

reste de la dynastie des Han est marqué par des soulèvements locaux qui détruisent à plusieurs reprises ces avant-postes de l'empire ; toutefois, la plupart du temps, les populations autochtones conservent le même mode de vie sous le règne nominal des Han.

La menace la plus sérieuse vient du nord, où les Xiongnu sont devenus une forte puissance qui s'étend le long d'une frontière partant du nord de la Corée à l'est jusqu'aux montagnes de l'Altaï à l'ouest. Afin d'écarter cette menace, l'empereur Wu dépêche sur place en 139 av. J.-C. un diplomate, Zhang Qian, afin de conclure une alliance avec les Yuezhi (qui occupent vraisemblablement la Bactriane, dans le nord de l'Afghanistan). Treize ans plus tard, Zhang Qian est de retour avec de précieuses informations sur la zone frontalière. Entre 129 et 124 av. J.-C., plusieurs tentatives d'invasion Xiongnu sont repoussées. La région du coude supérieur du Huanghe est défrichée par les colons han ; cinq préfectures et un ensemble de postes défensifs y sont établis pour contenir les Xiongnu. En 123-119 av. J.-C., l'armée han, forte de plus de cent mille hommes, lance plusieurs attaques contre les Xiongnu et pénètre loin à l'intérieur des steppes, jusqu'au nord de la Mongolie. S'ensuit alors une scission au sein des Xiongnu : leurs membres les plus sédentaires, les Xiongnu méridionaux, se rendent aux Han, tandis que les Xiongnu septentrionaux, plus mobiles, partent plus à l'ouest, s'éloignant des frontières de l'empire. En 115 av. J.-C., de nouvelles préfectures peuplées de gardes-frontières et de colons han sont établies le long du couloir du Gansu, au-delà du coude supérieur du Huanghe. En 60 av. J.-C., un « protecteur général des régions de l'Ouest » han est nommé à la tête de trente-six petits États dans les oasis situées dans l'actuel Xinjiang et jusqu'au Kazakhstan. En 72 av. J.-C., une armée han défait les Xiongnu du Nord près de l'actuel Ili ; en 49 av. J.-C., ces derniers s'étaient pense-t-on déplacés de plus de 3 000 kilomètres à l'ouest de leur ancienne zone d'implantation.

Un siècle de paix relative s'ensuit le long de la frontière du nord. En l'absence de menace sérieuse, la cour des Han se contente de laisser vivre librement sur ou à l'intérieur des frontières de l'empire les tribus semi-nomades qui demeurent (les Xiongnu, les Wuhuan et les Xianbei) et qui sont installées sur l'ancien territoire des Xiongnu. Avec le déclin de la dynastie des Han, le contrôle impérial des frontières devient moins efficace. Entre 65 et 96 apr. J.-C., face à la résurgence des Xiongnu méridionaux au nord-est de l'empire, les Han postérieurs lancent une dernière série de campagnes couronnée de succès et restaurent la fonction de protecteur général des régions de l'Ouest en 74-76 et en 91-107 apr. J.-C. La défense frontalière des Han postérieurs se voit ensuite infliger un sévère revers par le peuple prototibétain des Qiang qui, parti des steppes situées au sud-ouest du coude supérieur du Huanghe, gagne la région stratégique de « l'intérieur des passes ». Ce peuple est à l'origine d'importants soulèvements entre 107 et 169 apr. J.-C.

Par la suite, la frontière septentrionale tombe sous le contrôle des différents pouvoirs locaux qui se succèdent : tribus des Xiongnu, Wuhuan ou Xianbei, chefs locaux han acculturés aux régions frontalières, généraux han dont les soldats sont issus de ces tribus, ou partisans des chefs locaux.

LA STRATIFICATION SOCIALE

La société chinoise sous les dynasties des Qin et des Han est marquée par le passage du système féodal pré-qin à celui d'une petite noblesse médiévale (III^e-IX^e siècles apr. J.-C.). Toutefois, la structure sociale des Han comprend déjà nombre des principales composantes et caractéristiques de la Chine impériale postérieure (X^e-XIX^e siècles apr. J.-C.). Sous le régime féodal, pouvoir politique, revenus économiques et avantages culturels étaient le privilège de la noblesse. Avec le déclin de ce système, entre les VIII^e et III^e siècles av. J.-C., la mobilité sociale s'accélère de différentes manières, politiques, économiques et culturelles, menant à la formation de nouvelles classes et groupes sociaux, comme ceux constitués par la maison impériale et les fonctionnaires nommés, les riches marchands, les entrepreneurs et les propriétaires terriens, ainsi que l'*intelligentsia* lettrée. Comme nous l'avons vu plus haut, cette nouvelle orientation sociale subit la forte influence de facteurs politiques et idéologiques au cours du III^e siècle av. J.-C. Cette tendance culmine sous le régime impérial des Qin, dont la politique légiste peut être considérée comme une tentative d'instauration d'un nouvel ordre socio-politico-culturel en Chine.

La société des Han antérieurs est en perpétuelle évolution. Le régime qin avait en effet aboli le féodalisme, mais n'avait su le remplacer par une structure sociale viable. Ce vide est comblé sous les Han par l'émergence de divers groupes. Les intendants ou paysans entreprenants, qui auparavant administraient ou travaillaient les terres des nobles, ont la possibilité de les reprendre à leur compte et d'acquérir ainsi le statut de chefs locaux au niveau rural ; de prospères marchands, autrefois au service ou partenaires des seigneurs locaux, peuvent créer leurs propres sphères d'influence à proximité et au sein même des villes ; d'ex-fonctionnaires gouvernementaux, qui bénéficient d'un fort soutien local, peuvent se servir de leur ancienne fonction pour asseoir leur pouvoir personnel ; des lettrés activistes, naguère conseillers de seigneurs ou de gouverneurs, peuvent prendre la place de leurs anciens maîtres déchus. Pendant que nombre de ceux-là — anciens nobles ou chefs paysans en pleine ascension, riches marchands ou fonctionnaires influents, lettrés indépendants — se joignent aux insurgés vainqueurs des Qin et fondateurs de la dynastie des Han et deviennent membres de la nouvelle classe impériale, d'autres demeurent sur la scène locale et deviennent des seigneurs

locaux. Au cours du premier siècle de règne des Han, on distingue ainsi la classe dirigeante impériale avec son organisation centralisée (constituée du clan impérial et d'autres nobles, de leurs parents par alliance, de fonctionnaires gouvernementaux de haut rang, de lettrés ainsi que d'importants marchands et entrepreneurs dont la fortune et la renommée les placent au même niveau que les nobles) et la classe dirigeante régionale, composée des seigneurs locaux. Vient ensuite la masse de la population qui compte dans ses rangs aussi bien des petits fonctionnaires gouvernementaux, des petits et moyens propriétaires terriens, des fermiers aisés, des artisans et de petits marchands (boutiquiers et colporteurs) que de pauvres métayers et employés. On trouve tout en bas de l'échelle sociale un petit groupe d'esclaves appartenant au gouvernement ou à des particuliers, la première catégorie rassemblant des prisonniers condamnés aux travaux forcés, la seconde de simples roturiers vendus en esclavage pour des raisons d'endettement ou pour échapper aux taxes gouvernementales ; au total, ils représentent vraisemblablement moins de 1 % de la population. C'est dans ce contexte qu'émerge, entre environ 100 av. J.-C. et 200 apr. J.-C., une classe relativement importante constituée de lettrés-fonctionnaires issus du moule de l'école confucéenne et des institutions administratives, affiliés au pouvoir local des propriétaires terriens et des clans majeurs. Ce groupe, qui mêle classes dirigeantes centrales et locales et réunit les élites politiques, économiques et culturelles en une seule, triomphe finalement de la maison impériale des Han pour devenir l'aristocratie dominante de la Chine post-Han, la politique économique et culturelle menée par la cour des Han comptant pour beaucoup dans cette évolution.

LES ASPECTS ÉCONOMIQUES

La cour des Han antérieurs est animée d'un idéal égalitaire agraire, en témoignent les arrêtés somptuaires pris en faveur des paysans, dont on considère qu'ils effectuent un travail productif et vital, tandis que les marchands, dont l'activité est jugée superflue et non productive, sont dénigrés. Ces arrêtés restent sans effet et le fossé entre riches et pauvres continue de se creuser. La crise provoquée par cette inégalité socio-économique grandissante est décriée par de nombreux confucianistes partisans d'une réforme. Toutefois, la mesure prise en 169 av. J.-C. par l'empereur Wen, qui prévoit que les riches peuvent offrir leurs excédents de grains au gouvernement en échange de l'obtention d'un titre de noblesse et d'un dégrèvement, voire d'une exemption totale de la taxe foncière, a pour effet d'enrichir un peu plus les propriétaires terriens assujettis au paiement de cette taxe et d'inciter les riches marchands à obtenir un poste au gouvernement et à devenir fonction-

naires, ou à acheter des terres et à devenir propriétaires. Cette mesure accroît l'influence des riches et se traduit par un grignotage des terres, ce qui a pour conséquence d'aggraver la condition des pauvres.

Cette crise et les besoins financiers de la cour pour soutenir son expansion territoriale conduisent l'empereur Wu à prendre un certain nombre de mesures radicales pour réglementer l'économie et contrôler les riches, en particulier les marchands. Ces mesures comprennent : l'établissement de monopoles gouvernementaux sur la production de fer et de sel ainsi que sur la frappe des pièces de monnaie standardisées de cuivre, assorti de peines sévères à l'encontre des contrefacteurs ; le contrôle sous licence de la vente d'alcools ; la création d'un bureau central de contrôle des prix par le biais des achats du gouvernement et de la vente de produits cibles, ainsi que la mise en place de bureaux régionaux chargés de la distribution équitable des produits, grâce au transport gouvernemental des denrées taxées d'une région à l'autre. Ainsi, le gouvernement impérial exerce non seulement un contrôle sur les entreprises commerciales et industrielles privées, mais entre également en concurrence directe avec elles.

En 120 av. J.-C., la cour impose des « taxes sur le capital » fortement discriminatoires aux marchands, artisans et entrepreneurs, qui sont tenus d'évaluer leurs actifs aux fins d'imposition. Les artisans et les fondeurs de métaux sont imposés à hauteur de 3 % de la valeur de leurs biens, un taux qui est double pour les marchands. De plus, un impôt de cent vingt pièces de monnaie doit être acquitté par toute personne possédant une charrette ou un bateau long de plus de 50 pieds han (11,55 mètres) ; là encore, cette somme est deux fois plus élevée pour les commerçants et les marchands, tandis que les fonctionnaires gouvernementaux et les chefs locaux en sont exempts, de même que les officiers et les soldats.

Le gouvernement confisque les biens de ceux qui violent ces règlements. Les terres saisies deviennent alors des « champs publics », dont certains sont alloués à des sans-terre ou attribués aux familles d'officiers de l'armée ou de soldats de carrière ; d'autres sont offerts à de puissants nobles ou à de hauts fonctionnaires, qui se les approprient parfois d'eux-mêmes ; d'autres encore sont grignotés par les seigneurs locaux. Les mesures prises par l'empereur Wu à l'encontre des marchands ne sont pas entièrement couronnées de succès, car nombre d'entre eux, parmi les plus riches, rejoignent les rangs des fonctionnaires, ce qui leur offre la protection du gouvernement ou des avantages, tandis que d'autres partent à la campagne, achètent des terres et s'associent aux chefs locaux.

Les dispositions visant à pénaliser les seigneurs locaux se révèlent encore moins efficaces. Pour agir contre ces puissantes figures locales, la cour nomme des fonctionnaires particulièrement sévères chargés de faire appliquer les réglementations et de renforcer le contrôle des campagnes.

Certains chefs locaux notoires sont exilés ou exécutés ; mais la cour ne peut exercer un contrôle efficace sur les vastes terres qui regroupent leurs propriétés et leurs bases de pouvoir. Bien que les fonctionnaires en chef des circonscriptions, préfectures et districts soient nommés par la cour, ils n'en doivent pas moins s'appuyer sur du personnel recruté localement pour administrer la région. De fait, nombre de leurs assistants administratifs sont sous l'influence des seigneurs locaux. Les mesures prises contre ces derniers demeurent sans résultat et provoquent d'importants troubles et soulèvements dans les provinces de l'Est en 99 av. J.-C., contraignant ainsi la cour à les abroger ou à les assouplir. Les propriétaires terriens et les chefs locaux demeurent donc la principale puissance socio-économique dans les provinces ; leur association ultérieure avec les lettrés-fonctionnaires crée une force centrifuge qui mènera à la perte de l'Empire han.

LES CONNAISSANCES, L'IDÉOLOGIE, LA RELIGION ET LES RITES

Au cours des premières années du règne des Han, le taoïsme bénéficie des faveurs de la cour, ce qui n'empêche pas le confucianisme de se développer fortement dans les sphères de la culture et de l'éducation comme défenseur des anciennes traditions, ainsi que dans l'arène politique où, insistant sur les leçons à tirer des événements tragiques de la période qin, il se pose en partisan d'une réforme du système de cette dynastie. Un corpus de textes anciens ayant survécu aux autodafés des Qin est reconstitué et canonisé sous le nom des *Cinq Classiques (Wu jing)* : le *Livre des odes (Shi jing)*, le *Livre des documents (Shu jing)*, le *Livre des mutations (Yi jing)*, le *Livre des rites (Li)* et la *Chronique des printemps et des automnes (Chunqiu)*. D'autres écrits, allant des travaux philosophiques de diverses écoles à des traités techniques sur la divination, l'astronomie, l'agriculture, la médecine, etc., sont rassemblés, édités, classés et catalogués à la Bibliothèque impériale, dont sont issus le premier catalogue complet des ouvrages han et pré-han et leur première édition officielle.

Tirant les leçons des conséquences tragiques de la suppression de l'enseignement par les Qin, le confucianiste Jia Yi persuade l'empereur Wen d'employer des lettrés disciples du Maître comme tuteurs des princes impériaux, permettant ainsi au confucianisme d'exercer une forte influence sur les futurs empereurs han. Des expositions de ce type, qui mettent en contraste la courte vie des Qin avec le long règne de l'ancienne dynastie des Zhou, permettent au besoin de réformes exprimé par les confucianistes de trouver un écho grandissant. L'accent mis sur les traditions et les leçons du passé stimule l'écriture de grandes fresques historiques, comme celles de

Sima Qian (145-85 av. J.-C.), *Shiji* (*Mémoires historiques*), et de Ban Gu (32-92 apr. J.-C.), *Han Shu* (*Annales des Han antérieurs*). Le succès du confucianisme arrive à un moment où l'empire a besoin d'une idéologie populaire et positive.

La promotion du confucianisme par la cour des Han n'entraîne pas la suppression des autres écoles de pensée. Après la débâcle du légisme qin, toute philosophie doctrinaire en soi devient suspecte. Les confucianistes Han l'emportent sur les autres grâce à leur connaissance approfondie et à leur interprétation didactique des anciennes traditions fondées sur les *Classiques*, lesquels contiennent nombre d'idées et de pratiques hétérogènes présentes dans le confucianisme tout autant que dans les écoles rivales. Le *Livre des mutations* exprime de nombreuses idées cosmologiques taoïstes et du *yin-yang*. Le *Livre des documents* et le *Livre des rites* renferment des ordonnances d'influence légiste et évoquent l'idéal d'un État bureaucratique centralisé, ainsi que des idées et rituels théocratiques mohistes. Ces *Classiques* peuvent être interprétés de différentes façons pour satisfaire aux idées taoïstes, légistes ou confucéennes, et leur lecture est fortement influencée par la pensée cosmologique du *yin-yang*. Le confucianisme han, en faisant des *Cinq Classiques* l'orthodoxie de l'État, devient fortement éclectique et syncrétique, absorbant et s'appropriant de nombreux éléments venus d'autres écoles de pensée, comme le résument les œuvres de Dong Zhongshu (179 ?-104 ? av. J.-C.) et de Yang Xiong (53 av. J.-C.-18 apr. J.-C.).

On trouve au centre de l'orthodoxie d'État le Collège des érudits des Cinq Classiques, fondé en 136 av. J.-C. et étendu en 124 av. J.-C. pour former l'Université impériale, où étudient cinquante disciples ainsi qu'un certain nombre d'étudiants provinciaux. Ses effectifs augmentent progressivement pour atteindre trente mille personnes au début du II^e siècle apr. J.-C. Des écoles gouvernementales sont également créées au niveau des préfectures et des districts. Les étudiants sont sélectionnés grâce aux recommandations de fonctionnaires des gouvernements central ou locaux, sont exemptés de corvée et de service militaire, et probablement exonérés de la capitation. Une fois diplômés, ils commencent à travailler au sein du gouvernement comme fonctionnaires, au plus bas niveau, et doivent souvent attendre plus de dix ans pour être promus et atteindre le milieu ou le haut de l'échelle. Le recrutement et la promotion des fonctionnaires sous les Han subissent de plus en plus l'influence du confucianisme. Les systèmes éducatif et administratif attirent vers le confucianisme un nombre grandissant de disciples de différentes formations philosophiques et origines sociales. Au final, ce sont les seigneurs locaux, l'élite des propriétaires terriens et les clans majeurs représentant les traditions et les intérêts agricoles qui produisent le plus grand nombre de lettrés-fonctionnaires confucianistes : ils ont les moyens de financer plusieurs années d'enseignement confucéen et

exercent le contrôle des canaux locaux de recrutement des étudiants et des fonctionnaires.

Parallèlement au respect et à la dévotion nouvellement affichés à l'égard de la tradition, on observe un regain d'intérêt pour les anciens mythes, cultes, rites et arts occultes protoscientifiques de toutes sortes. La cour impériale apprécie particulièrement les almanachs-calendriers établis grâce aux observations astronomiques et aux spéculations astrologiques dans le respect de la théorie cosmologique du *yin-yang* et des Cinq Éléments, l'interprétation des présages en termes de réciprocité entre le Ciel et l'Homme, ainsi que les rites prescrits pour les diverses activités de la cour, en particulier pour les célébrations saisonnières et le culte étatique des ancêtres impériaux, de la divinité suprême, des dieux des quatre points cardinaux, des montagnes et rivières sacrées, de Confucius et de Laozi. Des souverains ambitieux des Han antérieurs, tels que l'empereur Wu, sont attirés par les rites des sacrifices *Feng* et *Chan* au Ciel et à la Terre, ainsi que par l'art de l'immortalité physique ou de la communication avec les esprits, tandis que certains empereurs des Han postérieurs choisissent de vénérer le seigneur Huanglao (déification du penseur taoïste Laozi l'associant au mythique Empereur jaune) et adoptent les doctrines du Bouddha récemment importées d'Inde.

Les cultes folkloriques et les pratiques magiques, qui avaient été dénigrés ou ignorés par les penseurs classiques et les lettrés de la période des Royaumes combattants, mais qui subsistaient dans les communautés rurales, sont remis au goût du jour et bénéficient du soutien grandissant des chefs locaux en pleine ascension, qui les introduisent dans les cercles confucianistes et de l'élite provinciale et impériale. Le mariage entre d'une part enseignement confucéen et de l'autre arts occultes et cultes folkloriques donne naissance à toute une variété de travaux apocryphes et divinatoires révélant la signification ésotérique des Classiques exotériques. Les sources traditionnelles et les découvertes archéologiques témoignent des notions répandues chez les Han de vie après la mort et d'au-delà, avec des images analogues à la vie d'ici-bas. L'élite han enterre ses morts dans des tombeaux à plusieurs chambres bien aménagées et prend soin d'assurer leur confort dans l'au-delà. Ceci implique souvent la rédaction de testaments parajuridiques du vivant au défunt, qui peuvent prendre la forme soit d'un registre établi par un fonctionnaire gouvernemental à l'adresse de son homologue dans l'au-delà, transférant ainsi le défunt sur un registre que l'on pourrait qualifier de « *post-mortem* », soit d'un contrat pour l'achat d'une terre qui constituera la propriété du défunt dans l'au-delà, lui donnant ainsi le droit de contrôler la « vie après la mort » de ceux dont le corps a été inhumé sur ses terres et dont les âmes dépendent donc de sa propriété dans l'au-delà.

Avec le triomphe du confucianisme à la cour, le taoïsme se retire dans les provinces, où il côtoie plus étroitement les cultes folkloriques et les pratiques

magiques de la population et des seigneurs locaux. Le mélange entre philosophie taoïste, pouvoir politique et traditions folkloriques donne naissance, au 1^{er} siècle av. J.-C., à de nombreux mouvements religieux organisés localement. Plus tard, les désillusions liées au gouvernement impérial (sous les empereurs Cheng et Ai, 32-1 av. J.-C., Wang Mang, 1-23 apr. J.-C., et après la chute de Wang Mang) et les persécutions politiques (comme celles survenues entre 166 et 184 apr. J.-C.) poussent de nombreux confucianistes à revenir dans les provinces et les campagnes, où leurs activités dissidentes renforcent et réorientent les mouvements religieux locaux vers un mouvement baptisé *Tai-ping Dao* (la Voie de la Grande Paix), qui s'étend à l'ensemble de l'empire et culmine lors du soulèvement populaire des Turbans jaunes à l'origine de la chute des Han postérieurs en 184 apr. J.-C. (pour une description des idées religieuses de ces mouvements « prototaoïstes » de la fin du II^e siècle apr. J.-C., voir le chapitre 27.1). La détérioration de l'ordre public alarme de nombreux penseurs critiques, tels Huan Tan (43 av. J.-C.-28 apr. J.-C.), Wang Chong (27-env. 100 apr. J.-C.), Wang Fu (env. 90-165 apr. J.-C.) et Xun Yue (148-209 apr. J.-C.), dont les écrits enrichissent la pensée confucéenne et élèvent son esprit d'analyse.

Après 184 apr. J.-C., la dynastie des Han postérieurs n'existe plus que nominalement, l'empire étant enlisé dans la guerre civile. À partir de 196 apr. J.-C., son dernier souverain, l'empereur Xian, n'est plus qu'un pion sous la protection du nouvel homme fort de l'empire, Cao Cao, et ce jusqu'en 220, date à laquelle il cède le trône au fils de Cao et met ainsi officiellement fin à l'ère des Han.

26.3

Qin et Han : arts et culture matérielle

Michael Loewe

Voir l'illustration 146

Les sites d'activité humaine et leurs objets donnent souvent lieu, lorsqu'ils sont découverts par hasard, à des fouilles contrôlées de l'ordre de l'archéologie de sauvetage. Confrontés à la nécessité immédiate d'exploiter le formidable ensemble d'éléments ainsi mis au jour ces dernières années, les archéologues chinois ont eu peu d'occasions d'entreprendre des fouilles systématiques ou à long terme de sites dont on sait qu'ils ont été habités et de retracer leur évolution au cours des millénaires ou des siècles. Pour ce qui est des périodes qin et han ainsi que des décennies qui les ont immédiatement précédées et suivies, on a retrouvé dans plusieurs régions les vestiges de remparts et, à proximité, de lignes de défense. Un très grand nombre de tombes, estimé il y a quelques années à environ dix mille, ont été découvertes. Elles renfermaient des objets de toutes sortes, dont on a occasionnellement trouvé d'autres exemplaires dans des fosses à ordures. Par ailleurs, de nombreuses épitaphes ou autres inscriptions gravées sur pierre sont connues et étudiées depuis peut-être un millier d'années, auxquelles sont venus s'ajouter d'autres spécimens mis au jour plus récemment.

Les vestiges de remparts et de bâtiments sont rares, mais, associés aux sources littéraires, ils ont permis de connaître l'emplacement, le plan et les dimensions de plusieurs cités, notamment celles de Chang'an et de Luoyang, capitales impériales respectivement de 202 av. J.-C. à 9 apr. J.-C. et de 25 à 220 apr. J.-C. ; il a également été possible de déterminer les dimensions des murs d'enceinte. D'autres éléments du même ordre témoignent de la taille et de l'organisation des palais impériaux qin et han, remarquables par leur régularité symétrique et par la présence d'un système efficace d'écoulement des eaux. Ils ont également permis d'identifier l'emplacement de bâtiments

tels que l'armurerie impériale et les greniers publics. Par ailleurs, on a découvert au sud de la cité de Chang'an les vestiges d'un ensemble de bâtiments religieux, dont l'architecture se veut une réplique symbolique du Ciel rond et de la Terre carrée.

Des répliques miniatures de bâtiments découvertes dans des tombes donnent une idée de la façon dont les maisons des habitants les plus fortunés étaient construites ; d'autres reproductions de ce type montrent la disposition de villas ou propriétés entourées de murs de soutènement, accompagnées de leurs animaux et de divers équipements, comme des moulins à pédales pour les fermes ou des greniers construits sur pilotis pour les protéger des rongeurs et de l'humidité. Un unique exemple de plan architectural, sur bronze, indique que la construction d'une nécropole royale était envisagée vers 300 av. J.-C. ; les preuves matérielles laissent toutefois supposer que ce projet n'a jamais été mené à son terme. Au nord-ouest (près de Dunhuang et de Juyan), les vestiges d'autres édifices comprennent entre autres les quartiers généraux d'unités militaires, divisés en pièces ou compartiments séparés et équipés de systèmes de visée pour tirer des flèches. On note également la présence de poteaux et de palans pour hisser les fanions. Les bâtiments de ce type, tout comme les tours de guet, d'où les agissements des maraudeurs pouvaient être surveillés, étaient construits en briques cuites sur place et recouvertes d'un plâtre protecteur. Les activités qui avaient cours dans ces postes frontaliers sont bien illustrées par les restes de documents gravés sur bois, rédigés sur place ou reçus d'autres coins de l'empire. Les sources en question ont été principalement retrouvées dans des fosses à ordures ayant survécu jusqu'à nos jours à l'abandon des lignes défensives.

Des épitaphes, dont les exemplaires mis au jour datent principalement des I^{er} et II^e siècles apr. J.-C., étaient également gravées à la mémoire des hommes ou des familles les plus éminents de l'époque. Les termes choisis pour ces inscriptions sont dithyrambiques, les détails biographiques mentionnés ayant été soigneusement sélectionnés pour vanter les mérites du défunt fonctionnaire ou propriétaire terrien, dont la mémoire était pieusement honorée par sa famille. La fonction de l'épitaphe étant en partie de faire l'éloge de la famille, les inscriptions y figurant comportent souvent des détails généalogiques qui peuvent se révéler particulièrement utiles si le défunt peut être identifié dans des récits historiques. La liste de ceux qui ont participé aux frais de l'épitaphe, lorsqu'elle existe, vient compléter le peu d'informations relatives aux petits fonctionnaires et à leur statut. En Chine orientale notamment, il devient habituel d'ériger de petits tombeaux pour honorer la mémoire du défunt par des offrandes ou des prières ; les motifs décoratifs qui y sont gravés en bas-relief sont souvent inspirés de thèmes historiques ou mythologiques choisis en fonction du défunt. Un ensemble plus

complexe de tombeaux accompagne les sépultures des onze empereurs des Han antérieurs ayant été identifiés.

Les fouilles archéologiques ont pour l'essentiel été consacrées à la mise au jour de tombes, et c'est d'ailleurs sur ces sites que le plus grand nombre d'objets a été découvert. Des sépultures ont été retrouvées pour chaque catégorie sociale des sociétés des Qin et des Han, à commencer par celle, d'une grandeur unique, du premier empereur des Qin (qui a régné de 221 à 210 av. J.-C.). L'exploration du périmètre autour du site a révélé la présence de toute une armée souterraine de militaires, de cavaliers et de chars. Les fouilles complètes du site, si elles sont jamais réalisées, pourraient servir à vérifier la véracité de la description, probablement exagérée, qui en a été faite dans les sources écrites. D'autres tombes de grandes dimensions ont été identifiées comme appartenant aux rois et aux nobles de l'Empire han, à de hauts fonctionnaires, lesquels étaient parfois enterrés avec des honneurs particuliers, à des fonctionnaires de grade moyen ou inférieur et, tout au bas de l'échelle, à des détenus.

Les types de structures varient considérablement, notamment en fonction de spécificités régionales. Près de la vallée du Yangzi (Yangtze), des fosses en gradins ont été creusées et dotées d'une unique chambre funéraire soutenue par de solides poutres ; l'ensemble dénote un travail de menuiserie de qualité (comme à Mawangdui). Ailleurs, des cavités naturelles dans la roche ont été utilisées ou agrandies pour former une série de chambres et de passages (comme à Mancheng). Les tombes faites de structures de pierre ou de brique renferment parfois elles aussi plusieurs chambres, formant un simulacre de résidence du monde des vivants (comme à Yinan). Plus généralement, les sépultures sont de taille modeste avec des parois et un linteau qui encadrent l'espace confiné où est placé le cercueil. Pour des personnages exceptionnels, des poutres spécialement taillées, dont le nombre atteint parfois le millier, sont érigées de façon à former une solide barricade qui entoure la chambre funéraire. Les tombes sont très souvent surmontées d'un tumulus ; les structures en pierre sont quelquefois recouvertes d'un dôme. On a également découvert un exemple de cimetière réservé aux prisonniers, lesquels étaient inhumés côte à côte dans des emplacements clairement délimités de façon à former une grille, avec une courte inscription permettant de les identifier.

La plupart des tombes contiennent les restes d'une seule personne ; certaines des structures de brique des I^{er} et II^e siècles apr. J.-C. renferment ceux de deux défunts, un homme et sa femme. Le choix du site de la sépulture et de son orientation est soumis à un certain nombre de considérations visant à assurer au défunt un « avenir » heureux. C'est en partie pour cela qu'un grand nombre de tombes, jusqu'à plusieurs centaines, sont parfois regroupées sur un même site (comme à Shaogou, près de Luoyang). Il est possible,

grâce à de tels regroupements, de distinguer les différentes étapes chronologiques qui ont marqué l'évolution de la structure et de la forme des tombes, réparties dans ce cas précis en six périodes majeures allant approximativement de 100 av. J.-C. à 200 apr. J.-C. Une chronologie peut de même être établie grâce à la multitude d'objets funéraires découverts sur ces sites. Ainsi, plusieurs critères indépendants mais concordants permettent de dater les tombes et leur contenu.

En partie pour des motifs religieux, un grand soin est apporté à l'installation du défunt. Afin de respecter certaines croyances, tout est fait pour que le corps soit préservé de toute corruption aussi longtemps que possible. Pour y parvenir, des dispositions sont prises pour protéger le défunt des éléments : celui-ci est parfois inhumé dans une série de cercueils (jusqu'à quatre), chacun étant taillé dans un bois robuste et bien sec ; l'ensemble de la tombe peut également être entouré de charbon de bois ou de toute autre substance destinée à protéger son contenu de l'humidité. Pour les membres de la famille impériale et certaines personnes privilégiées, le corps est revêtu d'un costume constitué de fins rectangles de jade cousus les uns aux autres avec du fil d'or, d'argent ou de cuivre, et taillé sur mesure pour s'ajuster au corps ; cette pratique provient de la croyance selon laquelle le jade renferme le secret de la vie éternelle. Si les costumes de jade qui ont été retrouvés n'ont manifestement pas réussi à produire l'effet désiré, il existe quelques exemples (comme à Mawangdui et à Jiangling) d'autres types de précautions qui ont permis de maintenir le corps en parfait état de conservation pendant près de deux mille ans.

Des dépenses considérables sont consacrées aux cérémonies mortuaires, à la construction des tombes et des bâtiments annexes ainsi qu'au mobilier funéraire. Une famille peut ainsi non seulement rendre les honneurs qui sont dus à l'un des ses membres défunt, mais aussi affirmer son appartenance aux lignées les plus riches et les plus nobles de la région. Les écrivains de l'époque protestent contre ces dépenses ostentatoires et l'on sait que les empereurs demandaient pour eux-mêmes des funérailles simples afin de décourager ces extravagances. Ces critiques n'empêchent cependant pas que des objets de très grande valeur et des provisions soient inhumés avec le défunt.

Dans un nombre relativement important de cas, le nom du défunt ou la date de l'inhumation peuvent être identifiés grâce aux inscriptions figurant sur les murs ou les vases de bronze ou de laque, à l'inclusion du sceau professionnel du défunt ou au style architectural de la sépulture. Le choix des objets placés à l'intérieur ou autour du cercueil dépend notamment des croyances concernant la vie après la mort, ainsi que de la volonté de fournir au défunt les éléments qui assureront son bien-être dans l'au-delà : des talismans, des simulacres de serviteurs pour lui tenir compagnie et

répondre à ses besoins, des objets de valeur et des biens d'équipement et de consommation.

Pour des raisons spirituelles, les tombes sont décorées de peintures, sculptures, bas-reliefs et objets symboliques de toutes sortes. Les peintures, qui font office de guide vers le prochain monde, montrent le chemin vers le paradis de l'est ; des types particuliers de miroirs de bronze (connus sous le nom de « miroirs TLV » à cause de leurs motifs décoratifs qui ressemblent à ces trois lettres capitales) sont dotés de puissants symboles censés assurer la félicité cosmique du défunt ; des scènes représentent la Reine-Mère de l'Occident régnant sur le paradis de l'ouest ; des peintures murales ou ornant les couvercles des cercueils figurent les créatures immortelles, mythiques et parfois hybrides qui peuplent l'au-delà. Afin de maintenir le défunt dans un contexte cosmique permanent, les décorations comprenaient les symboles des Cinq Éléments (*Wu xing*), censés réguler toutes les étapes de l'existence, des forces alternatives du *yin-yang* ou des figures mythiques Fuxi et Nügua, qui ont joué un rôle essentiel dans la création. L'aspiration à l'éternité est exprimée par des représentations de constellations stellaires. Des figures prophylactiques, figurant de façon caractéristique des têtes surmontées de bois avec une langue démesurément longue, ou encore des statuettes en bois de pêcher sont déposées dans les tombes pour conjurer les démons. Le défunt se voit également rappeler les leçons et les avertissements du passé ou le sermon d'un professeur par le biais de scènes gravées illustrant des anecdotes ou des incidents porteurs d'un message moral ou d'un rappel du sort réservé à ceux qui ne respectent pas les préceptes des maîtres.

Des objets et ustensiles de la vie courante ou leurs répliques en miniature sont placés dans les tombes pour témoigner du statut du défunt ainsi que pour lui permettre de faire face aux nécessités pratiques de la vie et de se distraire. S'il s'agit d'un fonctionnaire, des peintures représentent ses collègues ou subalternes, vêtus comme il sied à leur fonction et équipés d'instruments de calligraphie, et dont les titres sont même parfois mentionnés. Pour les hauts fonctionnaires, les sépultures renferment les symboles matériels que ceux-ci ont été fiers de posséder au cours de leur vie, comme le sceau de leur service, ou un bâton particulier, surmonté d'une colombe sculptée et dont l'usage est réservé aux plus âgés et aux privilégiés. Un lettré ou un enseignant est parfois inhumé avec une partie de ses outils de travail, comme un texte littéraire dont il était un spécialiste reconnu ou les lois agraires dans l'étude et l'application desquelles il était expert. Plus que tout, le statut du défunt est indiqué par la nature et le nombre des objets de valeur inhumés, par exemple une bague en jade symbolisant l'éternité du mariage ou encore un ensemble de vases en bronze, en laque ou en céramique, dont la quantité est fonction de la hiérarchie sociale de l'époque.

Les biens d'équipement durables et de consommation enterrés avec les corps offrent une parfaite illustration de la culture matérielle des Qin et des Han. On trouve ainsi des représentations miniatures de maisons, de greniers, de puits, d'enclos pour les animaux, de bateaux, de chevaux et d'attelages atteignant parfois une haute qualité artistique. L'art culinaire et les plaisirs de la gastronomie sont évoqués par des fourneaux miniatures ou la reconstitution de scènes de banquet, soit avec de vrais sièges, tables et autres accessoires, soit grâce à des bas-reliefs. De nombreuses tombes contiennent des ensembles de récipients pour aliments, vases, plats, assiettes et tasses, remplis de céréales, de viandes préparées et de liqueurs alcoolisées au moment de l'inhumation. Parmi les biens de consommation, on peut également citer des rouleaux de soie imprimée de divers motifs ou des vêtements confectionnés pour le défunt ; certaines des tombes où sont inhumées des femmes de haut rang accueillent plusieurs nécessaires de toilette aux formes raffinées, décorés de laque noire et écarlate. Le défunt dispose de pièces de monnaie, véritables ou en argile, pour ses transactions dans l'au-delà. Certaines tombes recèlent des exemples d'unités de poids et de mesure, généralement dotés d'une note explicative ; d'autres contiennent des armes et une armure, au cas où le défunt serait amené à se battre. Afin de pouvoir interroger l'avenir, il dispose d'instruments de divination ou de copies d'almanachs pour l'aider dans sa démarche. D'autres textes sont également enterrés, probablement pour leur aspect pratique, notamment des manuels de stratégie militaire, de mantique, de médecine et d'astronomie.

Des éléments nécessaires à d'autres activités apparaissent également dans le mobilier funéraire, dont un inventaire est parfois placé dans la tombe. Des écrits littéraires, historiques ou mystiques sont quelquefois inclus, probablement pour le plaisir du défunt. Des musiciens miniatures en bois, parfois accompagnés de leurs instruments, ont aussi leur place près du mort. On trouve également des dessins ou des représentations en relief d'autres types d'artistes, comme des jongleurs, des acrobates ou des acteurs. Des gravures en relief représentent des scènes de chasse, tandis que d'autres illustrent de façon vivante le jeu du *liu bo*, qui se pratique avec une planche, des pions et des baguettes et qui est probablement utilisé pour dire la bonne aventure ; les planches utilisées pour ce jeu, avec leurs marques distinctes, sont également présentes dans certaines tombes.

La grande majorité des 60 millions d'individus recensés en 2 apr. J.-C. par les fonctionnaires de l'empire travaillent dans l'agriculture, dont les techniques sont largement illustrées par les découvertes archéologiques. Outre la mise au jour de socs et de leurs moules de fabrication, des bas-reliefs montrent la charrue à l'œuvre, tirée par des bœufs et dirigée par des mains d'homme. Certaines représentations en miniature offrent un aperçu des méthodes d'irrigation, d'autres de moulins à pédales en marche. Quelques

fonderies où le fer était travaillé ont été identifiées et la plupart des objets retrouvés sur ces sites témoignent du haut niveau de qualification des artisans qui travaillaient le fer ou le bronze, ou fabriquaient selon des normes précises les différentes parties des carreaux d'arbalète destinés aux forces armées. Parmi les objets de grande valeur, on trouve en particulier des vases ou des lampes portant l'inscription de leur date de fabrication, de la taille et

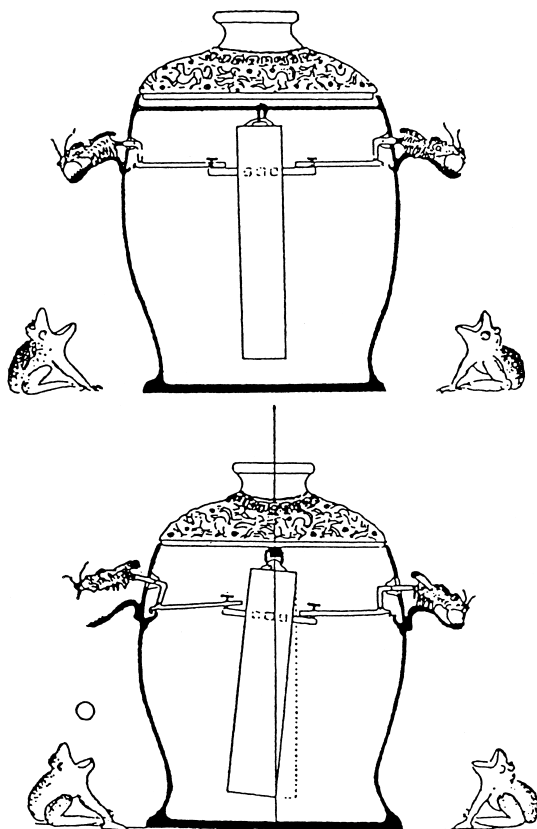


Figure 36 Tentative de reconstitution moderne du sismographe de Zhang Heng, première moitié du II^e siècle apr. J.-C. Le vase est pourvu de huit têtes de dragon (dont deux seulement sont représentées ici), chacune tenant dans sa gueule une balle. Les mâchoires des dragons sont reliées à une colonne suspendue qui se balance en fonction de la direction du séisme, de façon à ce que les mâchoires du dragon correspondant se desserrent et lâchent la balle (d'après J. Needham et Wang Ling, 1959).

des différents emplois possibles de l'objet, ainsi que le nom de l'inspecteur du gouvernement qui les a déclarés conformes aux normes ; cette dernière tâche incombait aux commissaires chargés de l'organisation du monopole d'État pour la production et la distribution des objets de fer. L'exercice d'un autre monopole gouvernemental, qui concerne la frappe de la monnaie, est connu à travers une impressionnante quantité de pièces, mais aussi de moules d'argile en forme d'arbre dans lesquels elles étaient fabriquées.

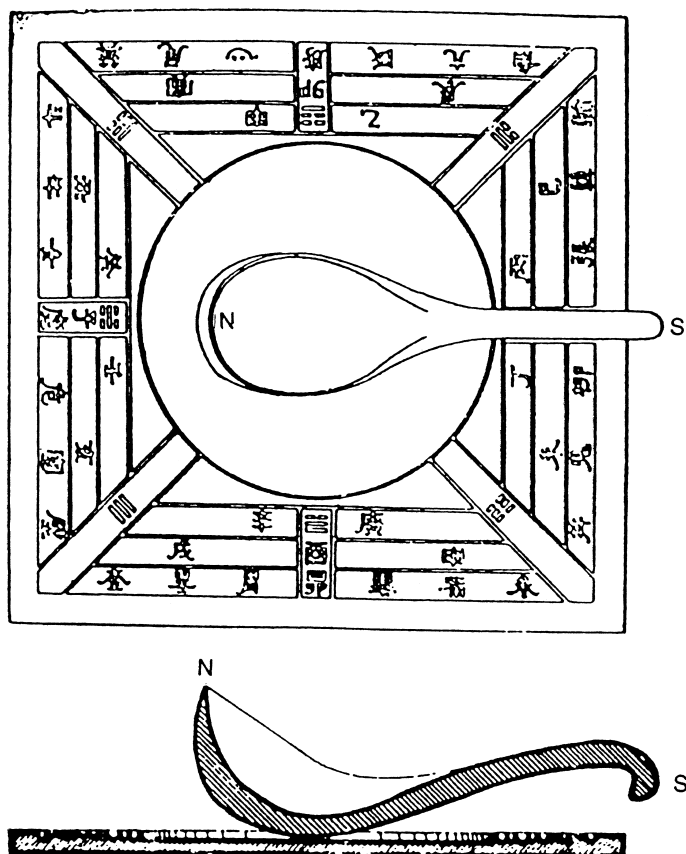


Figure 37 Reconstitution moderne de la première boussole magnétique, utilisée à des fins divinatoires (1^{er} siècle av. J.-C.) : une cuillère de magnétite tournant sur le centre poli d'une assiette carrée représentant la Terre (d'après J. Needham, 1962).

Même si les pièces chinoises de l'époque ne sont pas encore datées, on peut distinguer différents styles de dessin et les classer selon plusieurs étapes chronologiques, ce qui permet de dater certains sites, quoique de façon approximative et partielle. La qualité des objets de fer et de bronze varie considérablement d'une région à l'autre, quelques-uns des plus beaux exemples de travail du métal ayant été découverts dans la zone restreinte du royaume de Zhongshan, au sud de Beijing, parmi lesquels des lampes fabriquées pour orner la demeure d'un fonctionnaire ou d'un roi attirent particulièrement l'attention.

Le contrôle officiel exercé sur l'industrie du sel et les transactions est illustré dans des bas-reliefs. Des découvertes réalisées à la fois en Chine et le long des routes de l'Asie centrale témoignent également du degré élevé d'expertise atteint dans le domaine de la culture et de la production de la soie ; des métiers à tisser figurent d'ailleurs parfois sur les reliefs qui décorent les parois d'une tombe. L'importance accordée à la mesure précise du temps qui s'écoule se reflète à la fois dans des documents laissés par les forces armées aux frontières et des exemplaires d'horloges hydrauliques ou d'autres instruments découverts à l'intérieur de l'empire. Il existe d'autres documents concernant l'organisation de la vie quotidienne, comme des calendriers ou des cartes. Lorsqu'ils étaient destinés à un usage classique, les textes littéraires, les documents officiels et même les diagrammes étaient rédigés ou dessinés sur des lamelles de bois ou de bambou ; on a par ailleurs récemment découvert des copies de textes rédigées sur de la soie. Même si ces matériaux demeurent le support classique de l'écriture pendant encore plusieurs siècles, un quasi-papier ou peut-être même un véritable papier fait son apparition, comme en témoignent quelques fragments pouvant dater du milieu du 1^{er} siècle av. J.-C.

Les travaux archéologiques entrepris à la fin du XX^e siècle ont révélé à quel point les cultures et les styles artistiques régionaux restaient présents dans l'Empire han, en particulier dans les régions périphériques. On trouve ainsi sur des reliefs du Sichuan et du Henan des figures humaines et des animaux représentés d'une façon étonnamment vivante, alors qu'ils se livrent à diverses activités ; plus au sud, au Yunnan, des tambours sont décorés de scènes de sacrifices humains ; dans le Nord-Est, les formes du travail du fer rappellent celles des steppes d'Asie centrale ; sur certains sites, on peut distinguer des influences étrangères venues de peuples non chinois, parfois originaires de Scythie ou de l'actuelle Indonésie. Dans les régions les plus proches du siège du gouvernement, on perçoit un degré croissant de normalisation. La fabrication de répliques miniatures en argile de maisons laisse en effet moins de place à la création individuelle ; les sujets choisis pour les représentations en relief, datant essentiellement du 1^{er} siècle apr. J.-C., se réduisent à quelques thèmes et leur traitement est souvent identique. Les

œuvres d'art sont rares et l'on voit se développer une certaine uniformité tandis qu'est encouragé le conformisme intellectuel et religieux. Plus les découvertes archéologiques seront nombreuses, plus elles pourront être datées avec exactitude et associées de manière précise aux sources littéraires. L'archéologie continue de nous éclairer quant aux réalisations artistiques, à la conduite du gouvernement et à la vie quotidienne dans la Chine des Qin et des Han.

BIBLIOGRAPHIE (DE 26.1 À 26.3)

- AMES R. T. 1983. *The art of rulership*, Honolulu.
- BIELLENSTEIN H. 1976. Lo-yang in later Han times. Dans : *Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities* (Stockholm), vol. XLVIII, p. 1-142.
- BODDLE D. 1938. *China's first unifier ; a study of the Ch'in dynasty as seen in the life of Li Ssu*, Leiden.
- CH'EN CHI-YUN. 1975. *Hsün Yüeh (AD 148-209)*, Cambridge.
- 1984. Han dynasty China : economy, society and state power. *T'oung Pao* (Leiden), vol. LXX, p. 127-148.
- CH'Ü T'UNG-TSU. 1972. *Han social structure*, Seattle.
- COTTERELL A. 1981. *The first emperor of China*, Londres.
- DE CRESPIGNY R. 1984. *Northern frontier : the policies and strategies of the late Han empire*, Canberra (Faculty of Asian studies monographs, N.S. n° 4).
- GALE E. M. 1931. *Discourses on salt and iron (translated from the chinese of Huan K'uan)*, Leiden.
- HSU CHOYUN 1980. *Han agriculture*, Seattle.
- HULSEWÉ A. F. P. 1955. *Remnants of Han law*, Leiden.
- 1985. *Remnants of Qin law*, Leiden.
- , LOEWE M. 1979. *China in central Asia : the early stages, 125 BC-AD 25*, Leiden.
- JAN YUN-HUA. 1977. *The silk manuscripts on taoism. T'oung Pao* (Leiden), vol. LXIII, p. 65-84.
- LI YU-NING (dir. publ.). 1975. *the first emperor of China : the politics and historiography*, White Plains.
- LOEWE M. 1979. *Ways to paradise : the Chinese quest for immortality*, Londres.
- 1988. *Everyday life in early imperial China during the Han period, 202 BC-AD 220*, New York.

- NEEDHAM J., WANG LING. 1959. *Science and civilisation in China*. Vol. III . *Mathematics and the sciences of the heavens and the earth*, Cambridge.
- NEEDHAM J. *et al.* 1962. *Science and civilisation in China*. Vol. IV . *Physics and physical technology*, Cambridge.
- PIRAZZOLI-T'SERSTEVENS M. 1982*a*. *The Han dynasty*, Seligman J. (trad.), New York.
- 1982*b*. *La Chine des Han ; histoire et civilisation*, Paris.
- TWITCHETT D., LOEWE M. (dir. publ.). 1986. *The Cambridge history of China*, vol. I, Cambridge.
- WANG ZHONGSHU. 1982. *Han civilization*, Chang K. C. *et al.* (trad.), New Haven.
- WU HUNG. 1989. *The Wu Liang shrine : the ideology of early Chinese pictorial art*, Stanford.
- YATES R. D. S. 1987. Social status in the Ch'in : evidence from the Yün-meng legal documents. *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. XLVII, p. 197-237.

27

L'Asie de l'Est (de 200 à 500 apr. J.-C.)

27.1

Le début du Moyen Âge chinois

Erik Zürcher et Fukui-Bunga Fumimasa

Voir les illustrations 147 à 150

LE MORCELLEMENT DE LA CHINE

Vers 190 apr. J.-C., l'Empire han moribond voit son dernier souverain se retrouver à la merci de puissants seigneurs de guerre. En 210 apr. J.-C., le chef militaire le plus couronné de succès, Cao Cao (155-220 apr. J.-C.), a éliminé la plupart de ses rivaux et contrôle les deux principales régions économiques de la Chine septentrionale : la grande plaine de Chine du Nord et la vallée de la Wei. C'est sur cette base solide qu'il établit un régime centralisé et autoritaire, stimulant la production agricole *via* la mise en place de colonies agricoles (à la fois civiles et militaires) et augmentant ses forces armées par le biais de l'incorporation d'importants contingents de cavaliers d'origine nomade. Immédiatement après sa mort, son fils détrône l'empereur fantoche des Han et établit sa propre dynastie : l'État de Wei (200-265 apr. J.-C.).

Comme tous les États impériaux, le Wei s'efforce d'unifier l'ensemble de la Chine, mais en vain. La tourmente des dernières décennies de l'époque Han a favorisé l'émergence de deux autres centres de pouvoir : le Shu, dans l'actuel Sichuan, une région riche et relativement isolée dirigée par un membre de la maison impériale des Han, et le Wu, dans la région du bas Yangzi (Yangtze), dont le centre est aujourd'hui Nankin. Le Shu est annexé par le Wei en 263 apr. J.-C. mais le Wu, bénéficiant d'une position stratégique derrière l'impressionnante barrière du Yangzi, ne peut être conquis.

Dans chacun de ces « Trois Royaumes », le gouvernement central doit faire face au pouvoir des « grandes familles » semi-féodales (cercles de grands propriétaires apparus à l'époque des Han postérieurs et siégeant au cœur de vastes domaines peuplés de serfs et de « clients » et défendus par des armées privées). Des trois États, seul le régime « légiste » des Wei tente réellement de limiter le pouvoir de ces familles, mais son succès ne dure pas. En 265 apr. J.-C., un général (et chef de la famille aristocratique la plus puissante) renverse les Wei et établit sa propre dynastie : les « Jin occidentaux » (265-316). En 280, les armées des Jin parviennent à soumettre le Wu, conduisant ainsi à la réunification de l'empire. Toutefois, il ne s'agit là que d'un semblant d'unité : des conflits internes déchirent en effet la cour et, quelques années après l'incorporation du Wu, querelles entre factions, catastrophes naturelles et guerre civile se combinent pour entraîner la chute des Jin occidentaux.

C'est alors que se produit un événement sans précédent dans l'histoire, que les historiens chinois classiques considèrent, depuis toujours, comme une catastrophe nationale majeure : la « Révolte des Cinq Barbares ». Des tribus non chinoises issues des régions frontalières, d'origine xiongnu, prototibétaine et protomongole, viennent combler le vide politique né de l'effondrement des Jin. Le cataclysme débute en 304, époque à laquelle une fédération d'ethnies di d'origine prototibétaine envahit le Sichuan, alors que, à peu près en même temps, un chef xiongnu proclame son indépendance dans le sud du Shanxi et y établit son propre État. Dès lors, les armées Xiongnu marchent sur le « centre » de la Chine du Nord ; la capitale Luoyang est prise et détruite en 311, et l'ancienne métropole de Chang'an subit le même sort en 316.

C'est la fin des Jin occidentaux. Un gigantesque flux de réfugiés gagne le Sud : des chefs de grandes familles accompagnés de leur suite, de leurs courtisans et de leurs parents impériaux, ainsi que des généraux et ce qu'il reste de leurs armées. En 317, un membre de la famille impériale fonde un État successeur à Nankin, autrefois capitale des Wu, marquant ainsi l'avènement des « Jin orientaux » (317-420).

Ainsi apparaît une nouvelle configuration politique. Au sud, une série de quatre autres dynasties chinoises éphémères, prétendant perpétuer la « ligne

successorale légitime » de l'Empire han (voir ci-dessous), succède aux Jin. Au nord, la situation demeure très confuse, les différents conquérants non chinois établissant tour à tour et même simultanément leurs propres États dans un processus ininterrompu de guerres et d'annexions réciproques (voir ci-dessous). Une vingtaine d'États « barbares » dirige ainsi des parties du nord de la Chine au cours de cette période de division, qui va durer plus de deux siècles et demi. En général, ces États sont instables et éphémères, la seule exception étant l'empire des Wei septentrionaux, fondé par les tribus tabgatch (les Tuoba en chinois) d'origine protomongole, qui, après un demi-siècle d'expansion progressive, réussit à unifier tout le nord de la Chine (439) et à maintenir sa position jusqu'au milieu du VI^e siècle.

Les dynasties du Sud (capitale à Jiankang, actuelle Nankin)

Dynastie	Dates	Nom de la famille régnante
Jin orientaux	317-420	Sima
Liu-Song	420-479	Liu
Qi (méridionaux)	479-502	Xiao
Liang	502-557	Xiao
Chen	557-589	Chen

Les dynasties du Sud

Dans le Sud « chinois », aucun des régimes dynastiques n'est en mesure de limiter le pouvoir des grandes familles qui dominent la cour, occupent les fonctions les plus élevées et placent leurs clients aux postes inférieurs. L'ensemble du système administratif des Han est maintenu, mais, derrière la façade bureaucratique fondée sur le mérite, une sorte de « reféodalisation » a eu lieu. Les immigrés du Nord et leurs descendants forment les familles les plus puissantes, tandis que des familles aristocratiques établies dans le Jiangnan (« au sud du fleuve ») avant l'exode occupent les échelons inférieurs de l'oligarchie. Dès le V^e siècle, le statut des élites est formalisé par la constitution de registres généalogiques officiels, dans lesquels l'ascendance de chaque famille est codifiée ; le gouvernement se doit également d'empêcher, ou tout du moins de décourager, les mariages entre membres de familles élitaires et roturiers. Toutefois, en dépit de leur pouvoir et de leur statut supérieur incontestés, les grandes familles ne constituent pas une noblesse véritablement féodale, dont les membres seraient désignés par la naissance et la généalogie. Le prestige d'une famille se fonde avant tout sur un mélange de généalogie et d'« héritage glorieux » : afin de prouver son statut élitair, une famille doit montrer que ses membres ont occupé de hautes fonctions au cours de plusieurs générations successives. Cette pra-

Les États du Nord, 304-589 apr. J.-C.

Nom de l'État/ Dynastie	Dates	Origine ethnique des dirigeants	Région nucléaire (métropolitaine)
Han/Zhao antérieurs	304-329	Xiongnu	Shanxi
Cheng-Han	304-347	Di	Sichuan
Zhao postérieurs	319-351	Jie (Xiongnu)	Hebei
Liang antérieurs	314-376	Chinoise	Gansu
Yan antérieurs	349-370	Xianbei	Hebei
Qin antérieurs	351-394	Di	Shaanxi
Yan postérieurs	384-409	Xianbei	Hebei
Qin postérieurs	384-417	Qiang	Shaanxi
Qin occidentaux	385-431	Xianbei	Gansu
Liang postérieurs	386-403	Di	Gansu
Liang méridionaux	397-414	Xianbei	Gansu
Liang septentrionaux	401-439	Xiongnu	Gansu
Yan méridionaux	400-410	Xianbei	Shandong
Liang occidentaux	400-421	Chinoise	Gansu
Xia	407-431	Xiongnu	Shaanxi
Yan septentrionaux	409-439	Chinoise	Liaoning
Wei septentrionaux (Tuoba)	386-534	Xianbei	Shaanxi, après 494 Henan
Wei orientaux	534-557	Xianbei	Hebei
Wei occidentaux	535-556	Xianbei	Shaanxi
Zhou septentrionaux	556-581	Xianbei	Shaanxi
Qi septentrionaux	557-577	Xianbei	Hebei
Sui	581-618	Chinoise	Shaanxi

tique fait néanmoins des grandes familles un groupe fermé puisque, des siècles durant, elles ont été en mesure de manipuler le système de recrutement et de nomination des hauts fonctionnaires.

Si grâce à ces postes élevés les chefs des grandes familles renforcent leur prestige et leur rôle dans les réseaux de pouvoir, ils n'en dépendent pas sur le plan économique. La propriété foncière est en effet leur véritable source de richesse : les latifundia échappent pour ainsi dire au contrôle et à la fiscalité de l'État, et leur croissance ininterrompue n'a de cesse de saper les ressources économiques du gouvernement. Bien que de temps à autre un dirigeant tente de s'opposer à la croissance des domaines, dont la taille ne cesse d'augmenter *via* l'absorption de familles paysannes et le grignotage de terres appartenant au gouvernement, de telles mesures restent inefficaces et, à deux reprises, entraînent même la chute de la dynastie en place (celle des Liu-Song en 479 et celle des Qi méridionaux en 502).

Les dirigeants des États du Sud considèrent leur territoire comme le bastion de la véritable civilisation chinoise, perpétuant la grande tradition des

Han, et sont visiblement conscients du fait honteux que constitue l'occupation du nord de la Chine par des Barbares tant méprisés. Des expéditions militaires sont parfois organisées contre un État du Nord, lorsque ce dernier semble sur le point de s'effondrer ; à deux reprises, les armées des Jin parviennent même à reprendre l'ancienne capitale, Luoyang. Toutefois, la politique des États du Sud se révèle plus souvent défensive qu'offensive, avec en cela une certaine efficacité. Ainsi, lorsque le dirigeant septentrional des « Qin antérieurs », dans un accès d'expansionnisme, lance, avec une armée de près d'un million d'hommes, une attaque de très grande ampleur contre les Jin orientaux afin de « réunifier tout ce qui est sous le ciel », il se heurte contre toute attente à une résistance massive et bien organisée, avant d'être mis en déroute à la célèbre bataille de la rivière Fei (383 apr. J.-C.).

Une relative stabilité politique et une certaine prospérité économique sont atteintes sous la dynastie des Liang, et surtout durant le long règne de l'empereur Wu (502-549). Cette période coïncide avec l'apogée des Wei septentrionaux au nord, si bien que la première moitié du VI^e siècle peut être considérée comme l'âge d'or de la Chine du début du Moyen Âge.

Après le règne de l'empereur Wu, la dynastie des Liang s'enfonce dans une crise profonde, qui débute par une révolte militaire de grande envergure à laquelle s'ajoute une attaque par les armées Wei venues du nord. Le chaos et les massacres qui s'ensuivent sonnent le glas des États du Sud et la ruine de leur aristocratie ; la dynastie des Chen (557-589) n'est guère plus qu'un épilogue de courte durée. En 579, les Zhou septentrionaux ont réussi à étendre leur pouvoir à l'ensemble de la Chine, à l'exception de la région du Jiangnan. Peu de temps après, Yang Jian, leur plus puissant général, usurpe le trône, fonde la dynastie des Sui (581) et se prépare à éliminer les Chen. En 589, ces derniers s'effondrent et le premier empereur des Sui peut annoncer à Chang'an (l'actuelle Xi'an), redevenue capitale d'un empire unifié, que, après deux cent soixante-douze années de division, la Chine est à nouveau ce que le Ciel a décidé qu'elle serait : un empire avec un dirigeant suprême.

Les dynasties du Nord

La création d'États dirigés par des élites non chinoises à la suite des révoltes et des invasions « barbares » est sans aucun doute un phénomène sans précédent, mais il ne faut cependant pas en surestimer l'effet perturbateur. La Chine n'a pas été envahie par des sauvages ou de « farouches » nomades de la steppe, pas plus que les dirigeants « barbares » n'ont affiché une quelconque volonté d'anéantir la civilisation chinoise et de lui substituer leur propre culture tribale. Certes, leurs campagnes sont destructrices, mais pas davantage que le conflit de grande envergure qui ravage le nord de la Chine depuis la fin du II^e siècle apr. J.-C.

En fait, tous ces cercles dirigeants non chinois vivaient depuis des décennies — voire même plus d'un siècle — dans l'orbite de la Chine en tant que confédérés ou mercenaires, dans les régions limitrophes le long du *limes* du Nord ou même sur le sol chinois. Les chefs tribaux et leurs peuples ont ainsi été des générations durant en contact avec le mode de vie chinois et, dans certains cas, ont même abandonné le nomadisme et se sont sédentarisés (tout en conservant leurs compétences équestres et donc leur qualité de cavaliers armés si redoutables). Hormis quelques cas exceptionnels (notamment celui des Tabgatch ou Tuoba au cours de leur première phase expansionniste), il s'agit d'États établis à l'intérieur des frontières de l'ancien Empire han, créés par des élites barbares « exclues », c'est-à-dire dont le territoire ne comprenait pas une partie de la steppe de l'arrière-pays. Ces minorités restreintes (qui ne représentent probablement jamais plus de quelques pour cent de la population totale) doivent faire face à la tâche qu'elles se sont imposée, qui est de gouverner, de contrôler et d'exploiter une immense population chinoise agricole et, ce faisant, s'adaptent invariablement aux méthodes et coutumes chinoises.

Elles perpétuent ainsi la tradition chinoise en matière de gouvernement et de vie de cour dans toute une gamme de secteurs essentiels : la fiscalité, les recensements, les rangs et titres officiels, les rituels confucéens à la cour, les archives et, élément indispensable à toutes ces activités, l'utilisation d'une seule écriture, le chinois classique (contrairement à des conquérants postérieurs comme les Mongols et les Mandchous, aucune de ces élites non chinoises du début de la période médiévale n'a jamais adopté un système d'écriture pour sa propre langue). L'art de la guerre est un autre domaine où l'expérience et le savoir-faire chinois se révèlent primordiaux puisque, malgré le passé belliqueux des minorités au pouvoir, leurs traditionnelles opérations « éclair » articulées autour de petits groupes extrêmement mobiles de guerriers à cheval, parfaitement adaptées à la steppe, sont moins efficaces dans le contexte chinois, qui requiert d'immenses armées de conscrits, une logistique complexe et toute la technique militaire nécessaire au siège ou à la défense de cités fortifiées. Les grands travaux publics comme la construction de digues, de murs, de canaux et de fortifications forment un autre pilier du système chinois, et les conquérants ne possèdent pas le savoir-faire technique et organisationnel nécessaire au recrutement et à la gestion d'importantes masses d'ouvriers de corvée.

En d'autres termes, les nouveaux dirigeants doivent donc s'appuyer sur l'expertise de spécialistes chinois afin de maintenir leur souveraineté sur une « région économique clé » dotée d'une importante population, d'une agriculture intensive et de grands centres urbains. Outre ces champs concrets d'action, ils souhaitent aussi tout naturellement s'entourer de la splendeur d'une cour impériale chinoise : palais et parcs somptueux, distractions cour-

tisanes, cérémonies impressionnantes, panégyriques et œuvres d'art. Des descriptions contemporaines montrent d'ailleurs qu'ils exaucent ce souhait dès le début de leur règne en ayant pleinement recours, une fois de plus, à l'expertise technique et aux compétences artistiques chinoises. Les nouveaux venus doivent donc trouver un équilibre entre deux exigences contradictoires : d'un côté, coopérer avec l'élite chinoise, au risque d'une complète sinisation ; de l'autre, prendre des mesures afin de maintenir la cohérence et la solidarité de la minorité régnante non chinoise, au risque de créer un groupe marginalisé et parasite d'étrangers. Toutes les dynasties conquérantes sur le sol chinois ont dû faire face à ce dilemme et aucune d'entre elles (mis à part peut-être les Mandchous aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles) n'a été capable de trouver une solution appropriée. Tous les États « barbares » de cette époque s'intègrent parfaitement, parfois même à un degré tel que l'élite urbaine sinisée vient à entrer en conflit avec des tribus frontalières de son propre peuple qui n'ont pas encore abandonné leur identité ethnique.

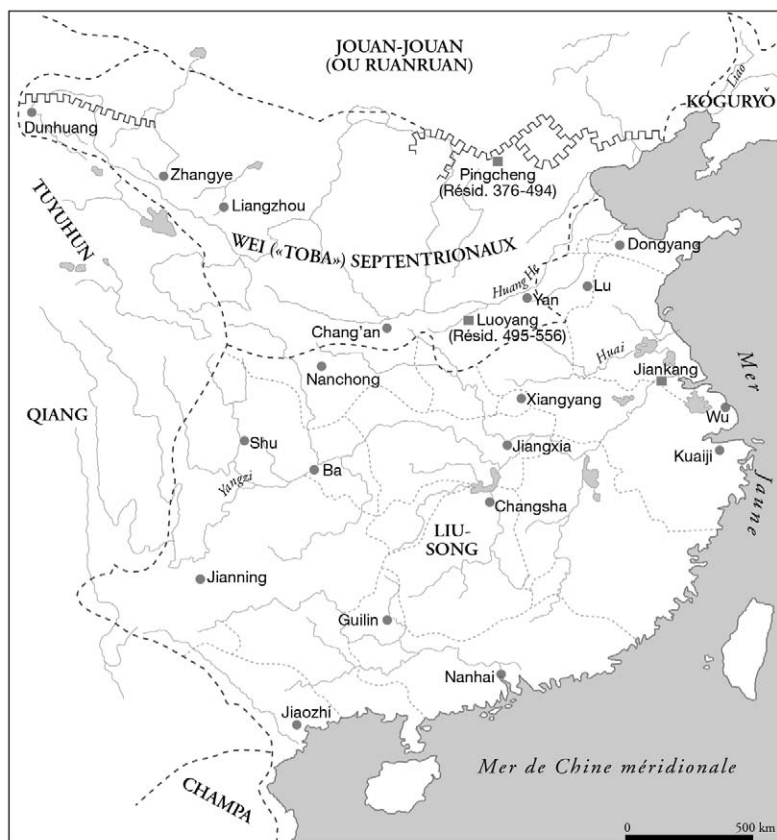
Ce processus continu d'assimilation est bien documenté dans le cas des Wei septentrionaux. À l'origine, la tribu tabgatch appartient au groupe turco-mongol des Xianbei du sud de la Mandchourie et de l'est de la Mongolie. Après une première phase d'expansion le long de la frontière septentrionale de la Chine, les Tabgatch fondent leur propre État en 386 apr. J.-C., établissant leur capitale près de Datong (dans le nord du Shanxi) ; à partir de là, ils conquièrent progressivement la majeure partie du nord de la Chine. En 439, ils achèvent leur œuvre en s'emparant de l'État de Liang, au nord-ouest (dans l'actuel Gansu), et finissent ainsi par contrôler le trafic transcontinental le long de la route de la soie.

Dans les premiers temps, l'élite des Wei conserve son identité xianbei. Elle se compose d'un noyau supérieur de huit familles tabgatch nobles ainsi que d'un groupe plus important de chefs affiliés. Au sein du gouvernement, certaines pratiques typiquement nomades, comme la succession fraternelle et la division des butins entre les chefs, sont toujours en vigueur. Toutefois, les dirigeants des Wei, au fur et à mesure qu'ils consolident leur pouvoir, s'appuient de plus en plus sur le savoir-faire autochtone et sur la coopération avec les chefs de grandes familles chinoises ayant maintenu leur position sous le règne étranger. Ces familles sont divisées en quatre classes, dont la plus élevée représente en quelque sorte l'équivalent chinois de l'aristocratie tabgatch. Le rapprochement des intérêts tabgatch et chinois s'accroît encore lorsque les Wei septentrionaux doivent défendre les frontières septentrionales contre les « véritables Barbares » de la steppe : les Jouan-Jouan (peut-être apparentés aux Avars qui envahissent l'Europe au ^{vi}^e siècle apr. J.-C.) et les premiers Tujue. Le contrôle politique et une taxation efficace sont assurés par des mesures de nature « légiste » typiquement chinoise : division de l'ensemble de la population en groupes dirigés par des chefs dignes de

confiance, distribution des terres, déplacement forcé de grandes masses de population.

Le processus d'assimilation s'achève vers la fin du v^e siècle : la cour quitte l'extrême Nord pour s'installer dans l'ancienne capitale, Luoyang ; peu de temps après, la cour tabgatch s'engage dans une politique de sinisation forcée impliquant, entre autres, l'interdiction des coutumes tribales et des vêtements non chinois, l'adoption de noms chinois et l'encouragement des mariages entre Tabgatch et autochtones.

À la fin de cette période, les distinctions ethniques ont largement disparu. Les élites dirigeantes du Nord ont fusionné pour donner naissance à une aris-



Carte 38 La division Nord-Sud vers 440 apr. J.-C.

toocratie mixte « sino-barbare ». Certains éléments de leur mode de vie tels que leur prédilection pour l'équitation, la chasse et les sports guerriers trahissent encore cette double origine, mais pour le reste, elles sont totalement sinisées d'un point de vue linguistique et culturel. C'est ce conglomérat de grandes familles, et en particulier l'aristocratie du Nord-Ouest, qui deviendra l'épine dorsale de l'empire réunifié des Sui (581/589-618) et des Tang (618-906), ce que l'on appelle le « haut Moyen Âge » de l'histoire chinoise.

PHILOSOPHIE ET RELIGION : L'IMPACT DU BOUDDHISME ET L'ESSOR DU TAOÏSME RELIGIEUX

D'un point de vue sociopolitique, le début de la période médiévale de l'histoire chinoise n'a rien de réjouissant : il laisse une impression générale d'instabilité politique, de faiblesse institutionnelle, d'état de guerre permanent et d'exploitation impitoyable. Quand les dirigeants Sui et Tang entreprennent de restructurer l'empire unifié, ils se servent dans certains cas des institutions et politiques établies à l'époque de la division (en particulier par l'empire des Wei septentrionaux, l'État du Nord le plus puissant) ; mais pour le reste, ils ont recours au formidable exemple des Han. En termes idéologiques, près de trois siècles de divisions ne peuvent être considérés que comme un déplorable intermède puisque, selon le mythe politique confucéen, il ne peut y avoir qu'un seul fils du Ciel, sanctifié par un unique mandat céleste, et il va sans dire que cette période des « Six Dynasties et des Seize Royaumes » (comme on la désigne traditionnellement) est loin de tendre vers cet idéal.

Toutefois, dès que l'on s'intéresse à d'autres domaines, comme l'histoire intellectuelle, la religion et les arts, le tableau est très différent. L'ensemble de la période qui va du III^e à la fin du VI^e siècle se caractérise par une créativité culturelle, une effervescence intellectuelle et une innovation artistique quasi inégalées. En matière notamment de philosophie et de religion, la civilisation chinoise du début du Moyen Âge a ses propres spécificités, dont l'origine remonte au III^e siècle apr. J.-C., période critique marquée par la désintégration de l'Empire han et l'abandon d'une grande partie de l'héritage de cette dynastie.

Pour de nombreux membres du cénacle lettré, le chaos général dans lequel l'État et la société ont été plongés au cours des dernières décennies des Han est une expérience douloureuse. Le confucianisme, ou l'idéologie d'un empire bureaucratique bien organisé, a beaucoup perdu de son attrait et de sa crédibilité. La formidable synthèse confucéenne de l'époque Han, durant laquelle les enseignements sociopolitiques sont associés à une vaste

superstructure de spéculations cosmologiques, ne survit pas à la chute de la dynastie. Au début de la période médiévale, elle est maintenue sous une forme tronquée, un système séculier de principes politiques et de règles rituelles. Ce recul du modèle confucéen permet le développement d'autres types de pensées philosophiques de nature plus spéculative et métaphysique, dont les partisans ne remettent pas en question la validité du confucianisme en tant que système du monde, mais prétendent plutôt le compléter en lui apportant une nouvelle superstructure métaphysique. Ils y parviennent en s'appuyant sur la philosophie du très vieux *Livre des mutations* (*Yi jing*, à l'origine un des classiques confucéens), ainsi que sur des notions empruntées aux premiers taoïstes (notamment à Laozi et à Zhuangzi), le tout étant soumis à une réinterprétation radicale. Cette nouvelle synthèse des idées confucéennes et « néo-taoïstes » est connue sous le nom de *xuanxue*, l'« école des Mystères » ou l'« Enseignement obscur ». D'abord élaboré par des penseurs du II^e siècle et du début du III^e, comme le génie précoce Wang Bi (226-249), Xiang Xiu (223 ?-300) et Guo Xiang (?-312), le *xuanxue* reste un courant de pensée extrêmement influent durant toute cette période. Sa principale caractéristique est un grand intérêt pour les problèmes ontologiques (quête d'un substrat permanent sous-jacent au monde du changement et de la diversité). Le postulat essentiel de l'« école des Mystères » est que tous les phénomènes, tout ce qui « peut être nommé », se manifestent et sont soutenus par un principe universel lui-même nouménal, non diversifié, un et immuable. Le monde phénoménal correspondant au royaume de l'« être » (*you*, c'est-à-dire l'existence concrète), ce substrat est désigné par le terme « non-être » (*wu*), ou « non-être fondamental » (*benwu*). En dernière analyse cependant, *you* et *wu* n'apparaissent pas comme des contraires mutuellement exclusifs : ils représentent en réalité différents aspects ou dimensions d'un tout qui transcende toutes les distinctions, y compris entre l'être et le non-être, la manifestation et la source. Cette unité indescriptible est dénotée par le terme *dao*, la « voie ».

Tout éloignée de la « réalité sordide » qu'elle puisse paraître, la métaphysique *xuanxue* n'en a pas moins des conséquences pratiques. Le sage (qui, dans la philosophie chinoise, désigne à l'origine le dirigeant idéal et, par extension, l'administrateur idéal) devrait être comme le *dao* ou la nature elle-même, au-dessus de tout jugement positif ou négatif et libre de toute activité consciente ; quelles que soient ses actions, celles-ci doivent être des « réflexes », des réponses naturelles à la situation. Sous un tel régime de « laissez-faire », chacun doit être libre d'agir conformément à ses « attributions naturelles » (*fēn*), elles-mêmes déterminées par la destinée, à laquelle personne ne peut échapper. Dans la nature, chaque entité possède son propre lot de qualités et aucune créature n'essaie de dépasser les limites que la

nature lui a fixées (aucun moineau ne tente de devenir un phénix). Dans la société humaine, l'idéal du « non-agir » (*wu-wei*) ne sera accompli que si chaque individu se satisfait de son sort et agit en conséquence (certains sont nés moineaux, d'autres phénix). Ce n'est certainement pas une coïncidence si l'« école des Mystères » a remporté un tel succès auprès de l'élite chinoise au début du Moyen Âge : ce courant reflète en effet clairement les idéaux des grands clans, dont les intérêts sont servis au mieux par la passivité d'un empereur acquis au « laissez-faire » et par le maintien d'un système hiérarchique strict de distinctions de classes fondé sur le concept d'« attributions naturelles ».

C'est aussi la raison pour laquelle ce courant n'est pas très influent dans les États du Nord, où l'élite chinoise doit coopérer avec des suzerains barbares moins sensibles à la philosophie. Il devient en revanche extrêmement populaire dans les cercles de l'aristocratie du Sud, où les idées fondamentales du *xuanxue* deviennent les thèmes de prédilection des conversations abstruses des salons littéraires et esthétiques dédiés au *qingtan*, ou « causeries pures ». Il faut toutefois ajouter que, même dans ces lieux, ces idées ont leurs détracteurs (des penseurs conservateurs ou réalistes qui soutiennent que la méthode confucéenne d'organisation de l'État et de la société est la seule et ultime vérité). Ces derniers accusent les adeptes du *qingtan* d'être des éléments antisociaux « discutant de la vacuité et du non-être », certains de ces irréductibles confucianistes allant même jusqu'à leur reprocher le chaos politique et le manque de discipline qui ont entraîné la perte de la Chine du Nord au profit des Barbares.

L'« école des Mystères » s'intéresse davantage aux problèmes philosophiques qu'aux êtres surnaturels ou à la délivrance individuelle au sens religieux du terme, aspirations satisfaites quant à elles (en ce qui concerne les croyances autochtones — nous nous intéresserons au bouddhisme par la suite) par l'essor du taoïsme religieux.

Il convient de bien faire la distinction entre ce genre de « taoïsme » et l'ancienne école philosophique des IV^e et III^e siècles av. J.-C., qui prônait de façon rationnelle une sorte d'anarchisme quétiste. Dans le cas présent, nous avons affaire à une doctrine religieuse du salut qui commence à se développer à la fin du II^e siècle apr. J.-C.

À cette époque, alors que la dynastie des Han s'effondre, ont lieu deux soulèvements politico-religieux dirigés par deux maîtres taoïstes portant le nom de Zhang (aucun lien familial n'a pu être établi historiquement entre les deux).

La doctrine de l'un d'entre eux (Zhang Jue), qui se développe dans l'est de la Chine, se fonde sur un écrit intitulé *Taiping jing* (Livre de la Grande Paix), dont certaines parties ont survécu et nous renseignent sur les idéaux essentiels de ce mouvement. On peut les résumer comme suit.

La foi est à l'évidence polythéiste : les divinités et les esprits sont omniprésents, dans le monde extérieur comme à l'intérieur des organes du corps humain. L'entrée en contact avec ces pouvoirs surnaturels suppose donc entre autres la pratique de la « vision interne », telle l'« observation des cinq viscères » pratiquée par l'adepte dans sa chapelle ou « chambre calme ». Le vaste panthéon, qui ne cesse de s'élargir, inclut des divinités comme le Souverain Céleste, le Vertueux Seigneur de la Grande Paix, les Seigneurs des Cinq Viscères, l'Arbitre de la Destinée Humaine, la Reine-Mère de l'Occident, le Laozi déifié et une vaste hiérarchie de Bureaucrates Célestes.

Le principe fondamental le plus élevé est le *dao*, la voie ; il est l'origine et le principe régulateur de l'univers, ainsi que le *yi*, « unité » englobant tous les phénomènes. Afin d'atteindre le but ultime du taoïsme religieux, c'est-à-dire l'état d'immortalité physique ou tout du moins de longévité extrême, l'adepte, méditant dans sa « chambre calme », doit se concentrer sur le *dao* et sur l'unité de son propre corps.

Ces exercices mentaux et corporels semblables au yoga s'associent à l'observance de règles morales, à la pratique de la vertu et au rejet des trois vices (manque de piété filiale, désobéissance et déloyauté). L'infanticide féminin et la consommation de boissons alcoolisées (surtout en public) sont formellement interdits. La maladie est considérée comme la « rançon du péché » ; elle peut être soignée en buvant de l'eau dans laquelle un talisman, rédigé par le Maître Céleste dans une écriture particulière, a été trempé. Le malheur résulte d'actions individuelles immorales ; il n'est pas prédestiné, et il n'existe pas non plus de concept de transmigration.

Le second mouvement taoïste qui émerge à la fin du II^e siècle apr. J.-C. a pour centre l'actuel Sichuan, où le maître et magicien taoïste Zhang [Dao]ling fonde une sorte d'État théocratique doté de sa propre organisation ecclésiastique. Ce mouvement est connu sous le nom de Doctrine des Cinq Boisseaux de Riz, en raison de la contribution demandée par Zhang à chacun de ses adeptes. Le mouvement de ce « Maître Céleste » est caractérisé lui aussi par une forte croyance en la possibilité d'atteindre l'immortalité physique grâce à une association d'exercices mentaux et physiques et de pureté morale, l'idéal étant de devenir un Immortel libéré (*Xian*) vivant éternellement dans un corps éthéré, indestructible. Après l'effondrement du mouvement de la « Grande Paix » au début du III^e siècle apr. J.-C., Zhang Daoling est considéré comme le premier maître céleste (*tianshi*) et comme le vrai fondateur de l'Église taoïste. La fonction finit par devenir héréditaire, ce qui conduit à une sorte de succession apostolique de « papes taoïstes » perpétuée par le lignage de Zhang, toujours en place aujourd'hui.

Cette première phase de développement du taoïsme religieux pourrait être appelée « prototaoïsme ». Ce n'est qu'au IV^e siècle apr. J.-C. que les adeptes utilisent le terme de *Dao jiao* (doctrine de la Voie), pour distinguer

leur doctrine du bouddhisme et du confucianisme. Auparavant, le terme faisait généralement référence à tout groupe en quête d'une « bonne voie » d'existence et pouvait également s'appliquer à d'autres religions.

On distingue deux grands courants dans le taoïsme du début de la période médiévale. Le premier dérive directement de ce prototaoïsme des Han postérieurs et est connu sous le nom de *Tianshi dao*, la voie des Maîtres Célestes. Il s'agit d'une religion typiquement collective tournée vers la société, dont les adeptes s'organisent en paroisses locales dirigées par un ou plusieurs prêtres taoïstes. Ses membres recherchent le salut par la pratique de vertus sociales, la confession des péchés et de fréquentes cérémonies liturgiques de masse. Les prêtres fondent leur autorité sur l'initiation ésotérique et leur connaissance des talismans et des textes révélés ; ils administrent les services religieux et servent de médiateurs entre les croyants et les puissances divines.

Certains des premiers rites de masse taoïstes sont apparemment de nature extatique, voire orgiaque, un fait que les détracteurs bouddhistes s'empres-sent d'utiliser pour attaquer leur rival le plus puissant. Cela finit par déclencher, au début du v^e siècle apr. J.-C., une réaction puritaine au sein de l'Église des Maîtres Célestes, le célèbre maître Gou Qianzhi (mort en 432 apr. J.-C.) réformant les rites en éliminant les « pratiques impropres » héritées du prototaoïsme.

Des expressions beaucoup plus individualisées du taoïsme religieux se manifestent à partir du début du iv^e siècle apr. J.-C. dans la région du bas Yangzi, au sein du cénacle lettré de l'élite du Sud. Son premier grand représentant est le très érudit Ge Hong (283-343 ou 363), qui achève vers 320 une œuvre complète intitulée *Baopuzi : traité du maître qui embrasse la Simplicité*. Ce livre représente une tentative syncrétique d'association entre l'éthique confucéenne et l'occultisme taoïste et peut être considéré comme le premier « classique » du taoïsme religieux. La voie du salut exposée par Ge Hong est extrêmement technique, associant des méthodes comme la pratique de l'« alchimie intérieure » — obtenue grâce à la concentration mentale —, des exercices respiratoires et un régime sexuel avec l'utilisation de sorts et de talismans ainsi qu'avec la production et la consommation de drogues, d'élixirs ou autres éléments de l'« alchimie extérieure ». La croyance sous-jacente est la suivante : *via* la combinaison de toutes ces méthodes visant à « nourrir la force vitale », il est possible d'atteindre l'immortalité physique dans cette vie.

Toutefois, ces techniques ne suffisent pas ; elles doivent être associées à la pureté morale, principalement fondée sur les idéaux confucéens. En fait, Ge Hong affirme que l'accumulation de « mérite » grâce à des actes vertueux est un moyen de prolonger la vie plus important que n'importe quel élixir. Le processus d'accumulation de force vitale par la vertu (et sa des-

truction par des actions pécheresses) s'exprime en termes mécanistes : d'après un système de calcul compliqué, l'Arbitre de la destinée humaine augmente ou diminue la durée de vie prédestinée d'une personne d'un nombre spécifique de jours, en fonction du « poids » relatif de ses actes positifs ou négatifs. Ces idées, notamment le concept de « quantification du mérite », sont restées très influentes dans le façonnement des concepts populaires chinois de moralité, et ce jusqu'à nos jours. Il en va de même de la théorie de Ge Hong sur l'efficacité des plantes et des drogues. En insistant sur l'utilisation de ces substances alchimiques, Ge Hong est l'un des premiers à avoir répandu la grande tradition taoïste de recherche et d'expérimentation protoscientifiques qui débouchera, au cours des siècles suivants, sur d'importantes découvertes en chimie, en métallurgie et en médecine.

Un peu plus tard, à la fin du IV^e siècle apr. J.-C., deux autres courants importants du taoïsme religieux apparaissent dans la région du Jiangnan. Le mouvement appelé *Shangqing*, « Grande Pureté », naît d'une remarquable série de révélations surnaturelles offertes par les plus grands Immortels dans les années 364-370. Les textes sacrés et autres messages révélés pendant ces sessions spiritualistes deviennent le noyau d'un corpus sans cesse croissant de textes *shangqing*, dans lequel l'accent est mis sur la méditation. Peu de temps après, un mouvement proche mais plus ritualiste, appelé *Lingbao*, « Joyau Sacré », est créé et élabore également un vaste recueil de textes révélés, dans lesquels transparaît nettement l'influence bouddhique.

Après la réunification de l'empire en 589, le taoïsme reste l'expression la plus développée de la religion chinoise autochtone. Les doctrines des Maîtres Célestes, de la Grande Pureté et du Joyau Sacré, c'est-à-dire les trois principaux courants concurrents du taoïsme, finissent par devenir extrêmement institutionnalisées et conservent leur influence jusqu'à l'époque impériale tardive.

Mis à part ces évolutions autochtones dans le domaine de la philosophie et de la religion, l'élément de loin le plus important et le plus créatif de la culture chinoise du début de Moyen Âge est d'origine étrangère, puisque cette époque voit le bouddhisme se répandre dans toute la Chine et devenir un grand mouvement religieux, actif à tous les échelons de la société. Des éléments littéraires et archéologiques prouvent que quelques communautés bouddhistes existent déjà en Chine aux I^{er} et II^e siècles apr. J.-C. ; au début, elles sont essentiellement constituées d'étrangers établis à Luoyang et dans d'autres grandes villes de l'Empire han. Toutefois, les premières traductions archaïques chinoises de textes sacrés bouddhiques datent, à Luoyang, des alentours du milieu du II^e siècle apr. J.-C., ce qui indique qu'un nombre croissant de Chinois commence à s'intéresser à cette croyance étrangère.

Si l'on exclut ces données relatives aux activités de traduction, on sait peu de choses de l'évolution du bouddhisme jusqu'à environ 300 apr. J.-C. Celui-ci se propage au sein de la population sans pour autant attirer l'attention de l'élite lettrée et, au cours de cette phase embryonnaire, demeure une religion marginale. Cependant, tout cela change peu après 300 apr. J.-C. (l'époque des révoltes barbares et de la division de la Chine qui en résulte semble donc avoir marqué un tournant décisif dans ce domaine aussi). C'est à cette période que le bouddhisme chinois entre dans sa phase de formation, qui se prolonge jusqu'à la réunification en 589. La religion se répand et prospère aussi bien dans les États du Nord que sous les dynasties du Sud. Cette évolution est rendue possible après que, au cours du IV^e siècle, le mouvement a pénétré les couches supérieures de la société et a bénéficié du soutien des différentes élites dirigeantes, chinoises et non chinoises. Ce développement s'accompagne d'un processus de stratification interne au sein du *saṅgha*, le clergé bouddhiste, conduisant lui-même à la formation d'une classe supérieure de moines érudits.

Les facteurs contribuant à cette popularité plutôt soudaine du bouddhisme sont multiples. Il s'agit sans aucun doute en partie d'une conséquence du déclin du confucianisme, dont nous avons parlé plus haut et qui a donné naissance à une nouvelle atmosphère intellectuelle, plus portée sur la recherche d'autres doctrines de salut individuel. En ce sens, la montée du bouddhisme s'effectue parallèlement à l'essor du taoïsme religieux qui lui est contemporain et, à un niveau plus intellectuel, au vif intérêt que suscitent les problèmes métaphysiques qui inspirent les adeptes de l'« école des Mystères ». Du point de vue de la dévotion (l'invocation du pouvoir salvateur des bouddhas et des bodhisattvas), le bouddhisme est, pour de nombreux autres croyants, une source de consolation et de protection spirituelles, tout comme, plus concrètement, le fait de « quitter le foyer » et de rejoindre le clergé est un moyen d'échapper aux horreurs des conflits incessants, du chaos et de l'exploitation économique. Enfin, tout porte à croire que les dirigeants, quelle que soit leur dévotion personnelle, tendent à considérer le clergé bouddhiste et ses rituels comme une puissante force magique protégeant la dynastie et l'État.

C'est après s'être propagé à travers les royaumes des oasis d'Asie centrale en empruntant la route de la soie transcontinentale, qui relie l'Empire kouchan, c'est-à-dire les frontières indo-iraniennes et le nord-ouest de l'Inde, à la Chine, que le bouddhisme apparaît pour la première fois en Chine, sous les Han postérieurs ; cette route restera d'ailleurs le principal canal de transmission durant tout le début de la période médiévale. Certains éléments portent également à croire que le bouddhisme a aussi gagné la Chine par voie maritime dès le II^e siècle apr. J.-C., un mode de diffusion devenu assez important aux V^e et VI^e siècles, mais que l'on ne peut toutefois comparer à l'afflux incessant de missionnaires bouddhistes, de textes sacrés

et d'influences artistiques en provenance de ce que les Chinois appellent vaguement la « Région de l'Ouest ».

Cette configuration géographique influence profondément l'évolution du bouddhisme chinois. Tout d'abord, elle conduit à une certaine régionalisation. Les États barbares du nord et du nord-ouest de la Chine restent en effet en contact immédiat avec l'Asie centrale et sont ainsi directement exposés aux influences de la Région de l'Ouest. Les missionnaires étrangers les plus éminents sont d'ailleurs principalement actifs dans le Nord, région où la plupart des versions chinoises de textes sacrés bouddhiques sont produites. Dans les régions du sud de la Chine, qui ne sont pas directement reliées par voie terrestre à l'Asie centrale, on observe le développement d'un type de bouddhisme beaucoup plus sinisé et centré sur l'interprétation des idées bouddhiques en fonction de la philosophie et de la religion chinoises traditionnelles.

Ensuite, en raison de sa situation géographique, la Chine absorbe pendant des siècles un bouddhisme venu d'une grande diversité de régions, et donc plusieurs courants de cette doctrine. En outre, de nouveaux mouvements et écoles naissent et se répandent à travers le continent avant de gagner la Chine. Par conséquent, les Chinois se retrouvent confrontés à une masse déconcertante d'enseignements, de règles et de rites divers d'origines différentes, qui se réclament tous du message originel du Bouddha. On peut donc en déduire que l'essentiel de l'originalité et de la créativité du bouddhisme chinois à ses débuts réside dans une tentative d'harmonisation de ces enseignements variés et souvent contradictoires, ainsi qu'à une volonté de ramener le message bouddhique à une seule vérité fondamentale transcendant les différentes expressions.

À partir du milieu du IV^e siècle apr. J.-C., le bouddhisme devient populaire au sein de l'élite du Sud, qui insiste sur ses aspects plus philosophiques, notamment sur la doctrine du mahāyāna ou doctrine de la vacuité universelle (*śūnyatā*, l'inexprimable « véritable nature » de tous les phénomènes transcendant à la fois l'être et le non-être), qui finit par s'amalgamer parfaitement aux idées fondamentales de l'« école des Mystères ». Des moines érudits comme Zhidun (314-366) et Huiyuan (334-416) expliquent la doctrine en ces termes et posent ainsi les fondations de la philosophie bouddhique chinoise. Dès 400 apr. J.-C. environ, le Sud compte plus de mille sept cents monastères et temples et quelque quatre-vingt mille moines et religieuses. L'influence du bouddhisme et la prospérité matérielle des grands monastères financés par la cour atteignent leur apogée sous le très pieux empereur Wu de la dynastie des Liang (qui règne de 502 à 549), lequel prononce personnellement les vœux bouddhiques du laïc, interdit l'utilisation d'animaux dans les sacrifices publics et va jusqu'à prohiber le plus grand rival du bouddhisme, le taoïsme religieux.

L'Église taoïste, pour des raisons évidentes, s'oppose à l'influence croissante du bouddhisme et d'éminents prêtres taoïstes se prononcent à plusieurs reprises en faveur de sa répression, considérant cette religion comme barbare ou, au mieux, comme une forme avilie de taoïsme. En dépit de ses nombreux emprunts au bouddhisme, le taoïsme demeure un de ses principaux détracteurs, et l'agitation de ses adeptes aboutit de temps à autre à des mesures anti-bouddhiques et à des persécutions de courte durée. Toutefois, la principale opposition vient d'un autre groupe, celui des confucianistes purs et durs qui, pendant cette période, attaquent le bouddhisme (ou plutôt le monachisme bouddhique, le *saṅgha*) sur le terrain politique, social et économique : ils reprochent aux monastères de vouloir s'affranchir du contrôle gouvernemental, aux moines d'abandonner leur vie de famille et de saper ainsi le fondement même de la morale confucéenne, au clergé de ne pas être engagé dans un travail productif et d'être donc un élément parasite, et aux grands monastères de mettre en danger l'économie de l'État en accumulant des propriétés foncières exemptes d'impôt et des métaux précieux. Malgré toute cette opposition, le bouddhisme continue de se développer, mais toujours dans l'ombre d'une idéologie officielle fondamentalement hostile. En dépit de sa grande vitalité et du soutien très répandu en sa faveur, il n'en reste pas moins vrai que, même à l'époque où il atteint son apogée, sous les Sui et sous les Tang, la Chine ne devient jamais un pays bouddhiste à proprement parler.

Malgré son hostilité envers le bouddhisme, le taoïsme emprunte énormément à son rival. À la fin de la période considérée dans cette section, il a incorporé toute une gamme d'idéaux, de pratiques et d'objets de culte d'origine bouddhique, comme la croyance en l'existence de paradis et d'enfers, la réincarnation et le monachisme karmique du châtiment, les textes sacrés écrits dans un style classique, la hiérarchie des fonctions ecclésiastiques et l'utilisation des images et des tombeaux. Dans la plupart des cas, ces emprunts sont assez évidents ; dans les autres, la relation est moins unilatérale et peut-être due à la fusion de deux lignes d'évolution parallèles et indépendantes. Ainsi, les premières techniques taoïstes de contrôle de la respiration associées à la concentration mentale dérivent peut-être des exercices respiratoires bouddhiques, mais les experts modernes des « études bouddho-taoïstes » ne sont pas encore parvenus à apporter la preuve d'un lien historique entre les deux. D'un autre côté, il est évident qu'aux environs de 500 apr. J.-C., lorsque le célèbre maître taoïste Tao Hongjing (452-536) entreprend de réformer et de consolider le taoïsme méridional (notamment celui de la Grande Pureté), une fusion entre les deux religions a déjà eu lieu dans de nombreux domaines, doctrinaux comme organisationnels. Le taoïsme est devenu une religion syncrétique et le processus d'absorption des idées et pratiques bouddhiques va se poursuivre pendant des siècles.

L'une des idées typiquement bouddhiques adoptées par le taoïsme est l'interdiction de détruire toute forme de vie, un principe qui, dans le bouddhisme, est le premier des cinq préceptes cardinaux. L'interaction entre bouddhisme et taoïsme conduit les adeptes des deux religions à croire que quiconque tue un être vivant ne peut se réincarner sous une forme humaine (tuer équivalant à se tuer). Cette croyance finit même par affecter la sphère sacro-sainte du rituel familial puisque, vers la fin du v^e siècle apr. J.-C., l'empereur Wu de la dynastie des Qi méridionaux ordonne que, lors des funérailles et cérémonies du culte des ancêtres, les sacrifices d'animaux soient remplacés par des offrandes végétariennes. Toutefois, ce type d'offrandes, qui a toujours été maintenu dans le culte bouddhique, ne survit pas au début du Moyen Âge dans les rites taoïstes : plus tard, le taoïsme se conforme en effet de nouveau à la tradition chinoise de sacrifices d'animaux lors des cérémonies rituelles.

De même, les taoïstes du début de l'époque médiévale semblent observer un système de jours de jeûne périodiques calqué sur la pratique bouddhique du *baguan zhai*, ou « rassemblements purificateurs (observant) huit préceptes (dont le végétarisme) », un élément essentiel du bouddhisme séculier. Lu Xiujing, le célèbre maître taoïste du v^e siècle apr. J.-C., écrit même un essai louant ces périodes de jeûne ; mais, ici aussi, la pratique tombe ultérieurement en désuétude.

Dans les États du Nord, le bouddhisme est généralement protégé par les différentes maisons régnantes étrangères. Dans un premier temps, elles accueillent les moines érudits comme de nouveaux chamans dotés de pouvoirs magiques. Plus tard, elles ont tendance à stimuler le bouddhisme, considéré comme une doctrine étrangère susceptible de faire contrepoids au confucianisme. Pendant cette période, notamment sous les Wei septentrionaux, le bouddhisme se caractérise au nord par un lien étroit entre l'Église et l'État, avec toutes les répercussions positives et négatives que cela peut entraîner.

Sur le plan doctrinal, l'événement le plus important est l'arrivée, en 401 apr. J.-C., du grand missionnaire, érudit et traducteur Kumārajīva à Chang'an, alors capitale des Qin postérieurs prototibétains. Kumārajīva, déjà très respecté dans sa ville natale de Koutcha en Asie centrale, introduit en Chine les principaux textes scolastiques de la philosophie du mahāyāna. Avec le soutien enthousiaste du souverain et l'aide de la plus importante équipe de traduction connue de l'histoire, il produit une quantité énorme de versions chinoises d'une qualité sans précédent.

Le financement impérial dans les États du Nord se manifeste par des donations considérables, dont les temples des grottes de Yungang (Shanxi), creusées sous les Wei septentrionaux au v^e siècle apr. J.-C., constituent l'exemple le plus impressionnant. En témoigne aussi la croissance du *sañ-*

gha : au début du v^e siècle apr. J.-C., l'Empire wei compte quelque trente mille monastères et deux millions de moines et religieuses. Toutefois, le lien étroit qui unit l'État à l'Église rend également cette dernière vulnérable et trop dépendante des caprices du souverain. Ce patronage à grande échelle est parfois interrompu (notamment en raison de la propagande taoïste) par des poussées d'anticléricalisme et des persécutions impitoyables (en 446 sous les Wei septentrionaux et en 574 sous les Zhou septentrionaux).

À la fin du v^e siècle apr. J.-C., le bouddhisme chinois sort de sa phase de formation et est prêt à entrer dans une période de croissance autonome. Il a réussi à imprégner la culture chinoise et tous les échelons de la société. Le clergé est devenu un groupe social important et bien défini jouissant d'une influence spirituelle et matérielle considérable. Les textes les plus importants ont été traduits et, sur cette base, les premières écoles autochtones de bouddhisme chinois commencent à voir le jour. Ce qui, quatre siècles plus tôt, avait démarré sous la forme d'une croyance exotique marginale s'est donc hissé au rang d'élément fondamental de la civilisation chinoise.

ÉVOLUTIONS CULTURELLES : LA LITTÉRATURE ET L'ART

La littérature est elle aussi marquée par un tournant décisif au III^e siècle apr. J.-C. À l'époque des Han postérieurs, la production d'œuvres littéraires, prose ou poésie, est étroitement liée à la cour impériale. Les textes en prose sont, pour la plupart, didactiques et moralisateurs ; la littérature dithyrambique (compositions extrêmement fleuries et rhétoriques appelées *fu*, à mi-chemin entre prose et poésie) sert à décrire les splendeurs des palais impériaux, des parcs et des parties de chasse, tandis que la plupart des poèmes (ou plutôt des chansons) composés sont rituels par nature et anonymes. L'écriture est un art littéraire plus que l'expression d'émotions individuelles. Ce n'est que vers la fin du II^e siècle apr. J.-C. qu'apparaissent les premiers poèmes lyriques (les célèbres *Dix-Neuf Poèmes anciens*, souvent copiés, des chansons mélancoliques emplies de complaints sur la séparation et la finitude) qui, eux aussi, sont anonymes.

La nouvelle atmosphère intellectuelle qui commence à prédominer au début du III^e siècle apr. J.-C. se caractérise avant tout par l'individualisation. La première génération de poètes lyriques perpétue la tradition des *Dix-Neuf Poèmes anciens*, y compris du point de vue de la forme (poèmes courts en vers de cinq syllabes) ; parmi eux, on trouve, pour la première fois, des chefs politiques et des membres de la plus haute élite comme le grand seigneur de la guerre Cao Cao et ses deux fils, Cao Zhi (192-232) et Cao Pei (187-226, le premier empereur des Wei).

Au cours de cette première phase, les thèmes politiques jouent encore un rôle important et il faut attendre la génération suivante pour que le contenu devienne moins banal et plus individualisé. La poésie est de plus en plus considérée comme un moyen de véhiculer des « sentiments purs », un jeu esthétique pratiqué avec grand raffinement et virtuosité. Cet état d'esprit est le plus clairement dévoilé dans les œuvres du poète et musicien Xi Kang (223-262), membre d'un célèbre groupe de lettrés extrêmement individualistes appelés les « Sept Sages de la Forêt de Bambous ». C'est ici que sont exprimées pour la première fois des idées taoïstes appelées à demeurer la principale source d'inspiration de la poésie du début du Moyen Âge : affranchissement des conventions et des contraintes sociales, plaisirs d'une vie retirée, à l'écart de l'effervescence du monde, et « retour à la nature ».

Individualisme, raffinement esthétique et « spontanéité » taoïste sont les caractéristiques les plus appréciées de la poésie telle qu'elle se développe dans le milieu du cénacle aristocratique, en particulier sous les dynasties du Sud. Les grands poètes sont loués non seulement pour leur maîtrise stylistique mais aussi pour l'aspect émotionnel de leurs œuvres : Tao Qian (Tao Yuanming, 365-427) pour son antiritualisme, sa glorification de la « pauvreté rustique » et son amour du vin (l'« extase de l'ivresse » devient un thème de prédilection) ; Xie Lingyun (385-433), qui décrit la beauté mystique du paysage naturel (*shanshui*, « montagnes et eaux ») et popularise ainsi un autre thème qui séduira de tout temps les poètes chinois.

Certains poèmes de cette époque font partie des plus grandes œuvres de la littérature chinoise et sont repris par les poètes de l'époque des Tang pour atteindre un niveau encore plus élevé. Toutefois, à mesure que le genre poétique (*shi*) gagne en popularité, il tend à prendre une forme de plus en plus formalisée et trop sophistiquée. Vers la fin de cette période, la poésie tout comme la prose sont soumises aux règles extrêmement laborieuses et artificielles du « style parallèle », qui exige que chaque mot dans un vers ou une phrase contrebalance le mot qui lui correspond dans le vers ou la phrase suivante, tant d'un point de vue syntaxique que sémantique.

La littérature en prose ne présente pas une telle rupture par rapport à la tradition des Han ; des genres anciens comme la biographie, l'essai narratif, les différents types de la littérature didactique et élogieuse (*fu*) sont encore affinés et développés. Outre ces genres très formalisés, un nouveau type de littérature narrative voit le jour : le *zhiguai* ou « récit d'événements miraculeux », souvent inspiré par les connaissances taoïstes et bouddhiques, et écrit dans un style vivant et sans fioritures. Il constitue les débuts modestes de la littérature de fiction chinoise.

À partir du début du III^e siècle apr. J.-C., époque à laquelle les premiers textes narratifs bouddhiques (« nativités ») et récits hagiographiques) sont traduits dans leur langue, les Chinois découvrent des centaines de textes

bouddhiques, dont des chefs-d'œuvre littéraires comme le *Sūtra du Lotus* (*Saddharmapuṇḍārika*), qui contient des passages d'une extraordinaire beauté et d'une intense force dramatique, à la fois en prose et en vers. Toutefois, la tradition littéraire profane et les conventions de la narration bouddhique sont si éloignées qu'elles s'influencent à peine à cette époque ; l'émergence d'une littérature bouddhique chinoise autochtone, dans laquelle les deux traditions fusionnent, n'intervient que plus tard.

Parallèlement à l'essor de la littérature, on observe celui, remarquable, de la critique littéraire, qui culmine au début du VI^e siècle apr. J.-C. dans l'œuvre formidable de Liu Xie, *Wenxin diaolong* (Esprit de la littérature et Dragon ciselé). L'apparition de collections et d'anthologies littéraires témoigne également de la conscience que les belles lettres ont atteint un stade de développement et de maturité suffisant pour être inventoriées. L'une d'entre elles, l'*Anthologie littéraire* (*Wenxuan*), que fut compilée vers 530, fait à ce point autorité qu'elle sert des siècles durant de manuel de référence dans l'éducation littéraire.

L'émergence de la calligraphie constitue une autre évolution majeure de l'art élitair chinois. À l'époque des Han, l'écriture n'est rien de plus qu'une compétence (le métier des clercs et des bureaucrates). Il faut noter que c'est seulement à la fin de cette époque Han que le papier supplante les lamelles et tablettes de bois ou de bambou en tant que support usuel de l'écrit, une innovation qui stimule indubitablement l'épanouissement de la calligraphie : la feuille de papier et le rouleau horizontal (qui devient la forme classique des livres) confèrent au pinceau de l'artiste l'espace et la liberté de mouvement qui lui faisaient défaut auparavant. On retrouve dans la calligraphie l'expression des mêmes idéaux que dans la littérature : humeur et émotion individuelles, rythme et mouvement spontané, associations taoïstes fortes. À partir de la fin du III^e siècle apr. J.-C., la calligraphie devient un art noble et, un siècle plus tard, atteint déjà son plus haut degré de perfection avec Wang

Archaïque (« inscriptions divinatoires sur os »), ± 1500- ± 1050 av. J.-C.	Inscriptions archaïques et antiques sur bronze, X ^e -III ^e siècle av. J.-C.	« Petit Sigillaire » des Qin, fin du III ^e siècle av. J.-C.	« Style des chancelleries » des Han, II ^e siècle av. J.-C.-III ^e siècle apr. J.-C.	Style cursif, du III ^e siècle apr. J.-C. à nos jours	Style courant, du III ^e siècle apr. J.-C. à nos jours	Style classique, du III ^e siècle apr. J.-C. à nos jours

Figure 38 Évolution historique et différents styles d'écriture des caractères utilisés pour désigner une « charrette » (en haut) et un « cheval » (en bas) ; prononciation moderne standard *che* et *ma* (d'après Sabattini et Santapelo, 1986).

Xizhi (307-365), qui est depuis communément considéré comme le plus grand calligraphe de tous les temps.

Peu de temps après, la tendance générale à l'individualisation et à la « progression sociale » se fait également sentir dans le domaine très proche de la peinture profane, laquelle semble s'être développée à partir de la production artisanale de textes illustrés sur des rouleaux horizontaux. À cette époque, les peintures représentent principalement des figures humaines (essentiellement des personnages historiques, des scènes mythologiques et des portraits). Le paysage naturel joue encore un rôle mineur et toutes les peintures sont polychromes. Les premiers peintres dont les noms sont connus exercent leur art au III^e siècle apr. J.-C. Aucune œuvre originale de cet art de l'élite du début du Moyen Âge n'a survécu, mais on peut se faire une idée de ce à quoi elles ressemblaient grâce à certaines copies préservées des peintures de l'un des maîtres les plus réputés, Gu Kaizhi (env. 344-406).

Tout cela fait partie de ce que les Chinois instruits considèrent comme de l'art supérieur (c'est-à-dire les formes d'expression artistique faites pour être pratiquées par les lettrés). Les thèmes religieux ne sont pas exclus ; l'une des peintures les plus célèbres de Gu Kaizhi représente ainsi le sage bouddhiste Vimalakīrti. Toutefois, leur évaluation est fonction de l'artiste : une véritable œuvre d'art est la création individuelle d'un gentilhomme, une expression de la culture des lettrés et de l'intérêt des savants.

Ainsi, ce qui est aujourd'hui considéré comme un grand art du début du Moyen Âge appartient en majeure partie à un autre secteur de la culture chinoise, très éloigné de la sphère d'intérêt de l'élite. Dès que l'on s'intéresse à l'art artisanal, le tableau diffère nettement.

La caractéristique la plus marquante de l'artisanat de cette époque (y compris de la peinture et de la sculpture religieuses) est la forte influence étrangère, notamment des « Régions de l'Ouest ». On reconnaît ainsi, dans les formes et la décoration des céramiques et des objets métalliques, l'influence centre-asiatique et sassanide. Des instruments de musique originaires d'Inde ou d'Asie centrale sont également utilisés en Chine, de même que des mélodies et danses occidentales. Toutefois, c'est le bouddhisme qui constitue de loin le principal vecteur de transmission culturelle ; l'ensemble de la riche iconographie bouddhique est importé en Chine, puis y évolue dans des styles chinois distincts. Il ne reste pas grand-chose de l'art bouddhique du début de la période médiévale si ce n'est, dans l'architecture religieuse, quelques rares vestiges de pagodes de brique ou de pierre. Aucun des gigantesques temples et monastères en bois construits d'après la tradition chinoise n'a survécu.

Notre connaissance et notre analyse de l'art bouddhique de l'époque se fondent principalement sur les importants complexes de temples taillés dans le roc, dont les plus célèbres se situent près de Dunhuang, à l'extrême nord-

ouest, et à proximité des deux capitales successives des Wei septentrionaux : les grottes de Yungang près de Datong et celles de Longmen près de Luoyang. La pratique consistant à creuser ces sanctuaires dans des falaises escarpées, qui s'inspire clairement des exemples de l'Inde et de l'Asie centrale, et à les orner de peintures et de statues apparaît vers 400 apr. J.-C. Au début, l'influence des conventions artistiques et des modèles étrangers demeure considérable (les plus anciennes peintures rupestres de Dunhuang semblent avoir été effectuées par des artisans venus de Qizil, en Asie centrale), mais, bientôt, les techniques et les idéaux graphiques chinois s'affirment. À partir du début de l'ère des Wei septentrionaux, des dizaines de complexes similaires, creusés dans la roche, surgissent dans tout le nord de la Chine et la tradition se perpétue sous les Sui et les Tang et ultérieurement (les dernières grottes datent d'environ 1300 apr. J.-C.).

Le moulage à la cire perdue de statues cultuelles en bronze est un autre secteur important de l'art religieux bouddhique. Cette technique de moulage, connue en Chine depuis l'époque préimpériale, trouve dans l'art bouddhique un nouveau champ d'application très riche. On retrouve ici le même schéma : les premiers exemples du IV^e et du début du V^e siècle apr. J.-C. témoignent encore d'une très forte influence du style « indo-grec » du Gandhara ; au cours de la période suivante, qui coïncide avec l'essor des Wei septentrionaux, les conventions artistiques chinoises dominent de plus en plus.

BIBLIOGRAPHIE

- BALÁZS E. 1953-1954. *Études sur la société et l'économie de la Chine médiévale*, 2 vol., Leiden.
- CH'EN K. 1964. *Buddhism in China. A historical survey*, Princeton.
- EBERHARD W. 1949. *Das Toba-Reich Nordchinas, eine Soziologische Untersuchung*.
- HENRICKS R. G. 1983. *Philosophy and argumentation in third-century China. The essays of Hsi K'ang*, Princeton.
- HOLZMAN D. 1957. *La vie et la pensée de Hsi K'ang (225-262)*, Leiden.
- HURVITZ L. 1956. *Wei Shou : treatise on buddhism and taoism*, Kyoto.
- JOHNSON D. G. 1977. *The medieval Chinese oligarchy*, Boulder, Colorado.
- KAO K. S. Y. (dir. publ.). 1985. *Classical Chinese tales of the supernatural and the fantastic. Selections from the third to the tenth century*, Bloomington.
- MASPERO H. 1971. Essai sur le taoïsme aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Dans : *Le taoïsme et les religions chinoises*, Paris, p. 341-466.

- MATHER H. 1976. *Shih-shuo hsin-yü : a new account of tales of the world*, Minneapolis.
- SABATTINI M., SANTAPELO P. 1986. *Storia della Cina*, Rome.
- SIVIN N. 1968. *Chinese alchemy : preliminary studies*, Cambridge, Massachusetts.
- STRICKMANN M. 1981. *Le taoïsme du Mao Chan. Chronique d'une révélation*, Paris (Mémoires).
- WANG YI-T'UNG. 1953. Slaves and other comparable social groups during the northern dynasties (368-618). *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. XVI, p. 294-364.
- WRIGHT A. F. 1948. Fo-t'u-teng, A biography. *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. XI, p. 321-371.
- ZÜRCHER E. 1972. *The buddhist conquest of China*, 2 vol., Leiden.

27.2

La Corée ancienne

Zhou Yiliang

Voir l'illustration 151

Du fait de sa situation sur la côte nord-est de l'Asie, la péninsule coréenne est, dès les temps les plus reculés, exposée à de multiples influences culturelles : tribus tounghouses au nord, Chine à l'ouest et, enfin, Japon. Au cours de la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., les premiers objets en bronze (épées, pointes de flèche et ornements découverts dans des tombes) apparaissent dans un contexte néolithique lié à d'autres cultures de Mandchourie et de Mongolie. L'agriculture primitive pratiquée par ces tribus archaïques, parallèlement à la pêche et à la chasse, franchit une étape importante avec l'utilisation du fer, dont témoignent des outils agricoles et des armes fabriqués dans ce métal à partir de 300 av. J.-C. environ. Les grands dolmens, que l'on retrouve au nord comme au sud, sont les signes du renforcement de la productivité et du pouvoir des dirigeants locaux.

À peu près à la même époque, tout du moins à partir du III^e siècle av. J.-C., on trouve cependant les premiers signes d'une influence culturelle chinoise gagnant la Corée par le nord-ouest (une exposition à la civilisation chinoise qui ne cessera de s'intensifier tout au long de la période traitée dans ce volume). L'histoire de la création d'un État au nord-est de la Corée par un prince chinois fugitif de la dynastie des Shang vers 1 000 av. J.-C. est probablement légendaire ; en revanche, il ne fait aucun doute que, en 194 av. J.-C., un certain Wiman (Weiman en chinois) entre en Corée accompagné d'immigrés venus du nord-est de la Chine et y établit l'État de Wanggomsong, l'actuelle P'yŏngyang.

Une nouvelle vague d'influence chinoise déferle en 108 av. J.-C., quand l'empereur Han Wudi envahit la Corée et met fin au régime des Wi. Dans la partie nord de la péninsule, quatre préfectures (*jun*) sont établies et gouvernées par des fonctionnaires chinois. Lelang (Nangnang en coréen), la principale d'entre elles, se trouve sur le site de l'actuelle P'yŏngyang. En raison de

la résistance coréenne, la présence chinoise est bientôt réduite à la seule préfecture de Lelang, qui restera un bastion chinois jusqu'au début du IV^e siècle apr. J.-C. Durant ces quatre cents ans, Lelang reste un foyer très actif de la culture chinoise, comme en témoignent les magnifiques laques, soieries et autres objets découverts dans les tombes de fonctionnaires chinois (preuve évidente de l'invasion culturelle chinoise alors en cours).

Au IV^e siècle apr. J.-C., la situation change radicalement. Trois États indépendants voient le jour sur la péninsule coréenne : le Koguryō au nord, le Paekche au sud-ouest et le Silla au sud-est. Cette division tripartite dure pendant plus de trois siècles, jusqu'à l'unification du pays par Silla en 668 apr. J.-C. Cette époque est appelée période des Trois Royaumes (*carte 39*).

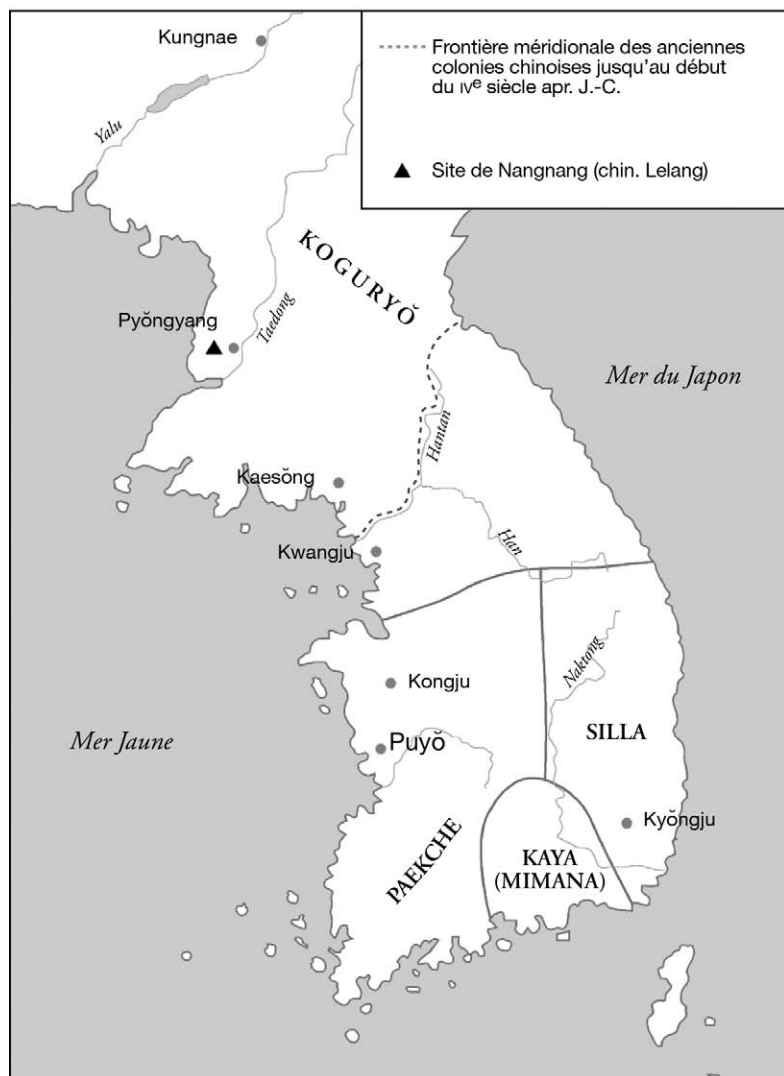
Le roi du Koguryō (à l'origine une tribu de l'extrême Nord, au-delà du fleuve Yalu) s'empare de Lelang en 313 apr. J.-C., puis progresse vers le sud le long du fleuve Han, exploitant la terre fertile comme base économique de son pouvoir. En 427 apr. J.-C., la capitale du Koguryō est transférée à P'yōngyang, où elle demeure jusqu'à la chute de l'État en 668 apr. J.-C. Le Koguryō prospère, en particulier durant les règnes du belliqueux Kwanggaet'o (391-412) et des trois souverains qui lui succèdent, étendant son territoire jusqu'au Liaodong au nord et triomphant des forces alliées du Japon et du Paekche au sud-ouest.

L'État du Paekche, au sud-ouest de la péninsule coréenne, est fondé à la fin du III^e siècle apr. J.-C. Il occupe la partie la plus riche et la plus fertile du pays et devient bientôt un État prospère doté d'un système de gouvernement central et local relativement avancé. Il se développe économiquement et culturellement parlant, et entretient d'étroites relations avec les dynasties chinoises du Sud. Toutefois, en raison de conflits internes, il montre des faiblesses sur le plan militaire ; ainsi, il est vaincu plus d'une fois par le Koguryō, bien plus puissant, et son rival de l'est, le Silla.

Situé au sud-est, avec Kyōngju comme capitale, le troisième État de la péninsule tire ses ressources agricoles de la région fertile qui s'étend entre les fleuves Han et Naktong. Jouissant du contrôle de l'embouchure du Han, il bénéficie d'une position stratégique. Le Silla, qui était à l'origine une confédération de six tribus dominantes, se transforme bientôt en un État féodal fondé sur une hiérarchie de rangs aristocratiques héréditaires qui déterminent le statut et les fonctions de chaque membre de l'élite.

Ces siècles voient l'influence culturelle chinoise prendre une place prépondérante en Corée. Le Koguryō y est exposé à partir du nord de la Chine, alors occupé par des dynasties successives de conquérants non chinois. C'est ainsi qu'un code judiciaire, une académie confucéenne et un système fiscal et de corvées fondés sur l'exemple chinois y sont introduits ; le Koguryō adopte officiellement le bouddhisme chinois en 372 apr. J.-C. ; enfin, il

met sur pied un système gouvernemental complexe calqué sur le système bureaucratique de son voisin. Le Paekche, et un peu plus tard le Silla, empruntent tout aussi massivement des éléments de la culture chinoise, et le



Carte 39 La Corée pendant la période des Trois Royaumes, env. 400 apr. J.-C.

bouddhisme, sous sa forme chinoise et avec ses textes sacrés en chinois, devient la religion officielle des trois États. L'unification de la Corée sous les rois du Silla peut être considérée comme un événement essentiel dans son histoire d'État indépendant : jusqu'à l'époque moderne, la Corée reste en effet unie sous un seul gouvernement central. En dépit de leur récent conflit avec les Tang, les souverains du Silla se lancent presque immédiatement dans une politique d'emprunt massif des conceptions, pratiques et institutions chinoises, qui en très peu de temps (entre environ 670 et 720 apr. J.-C.) transforme le royaume du Silla en un modèle réduit de l'Empire tang.

Cette métamorphose apparaît dans une certaine mesure comme la continuation du processus d'emprunt culturel observé au cours des siècles précédents. D'autre part, il se pourrait que le gouvernement du Silla se soit inspiré de l'exemple de la cour japonaise, qui, quelque soixante-dix ans auparavant, s'était lancée dans un programme analogue d'emprunt systématique à la culture chinoise. Dans les deux cas, les mêmes méthodes sont employées : envoi d'importantes ambassades annuelles (chargées à la fois de porter un tribut et de récolter des informations culturelles) à la cour des Tang ainsi que d'un grand nombre d'étudiants coréens en Chine (souvent des moines bouddhistes qui y passent de nombreuses années), utilisation d'experts chinois et importation de textes et d'objets chinois.

L'introduction du chinois littéraire en tant que langue écrite revêt une importance particulière. Les caractères chinois ne peuvent en effet pas être facilement utilisés pour écrire le coréen qui, dans sa structure, diffère complètement du chinois. Des lettrés coréens parviennent bien à concevoir un système pour écrire le coréen à l'aide des caractères chinois, mais qui reste extrêmement fastidieux et sans succès. Par conséquent, tous les écrits majeurs, comme les chroniques historiques, les documents officiels et les textes religieux, sont rédigés en chinois. Pendant plus de mille ans, le chinois classique reste ainsi le vecteur standard de l'expression littéraire, à l'instar du latin dans l'Europe médiévale.

Bien que les dirigeants du Silla s'efforcent de transformer leur royaume en une copie de l'empire des Tang, ils ne reprennent pas le confucianisme comme idéologie d'État. En Chine, cette doctrine est étroitement liée à la sélection des futurs fonctionnaires par le biais d'un système de concours publics auxquels tout homme instruit peut en principe participer. Elle se fonde donc, au moins en théorie, sur l'idéal de la « libre compétition » sans distinction de naissance. La société coréenne ancienne repose quant à elle sur un système d'aristocratie héréditaire, dont les membres les plus haut placés monopolisent les fonctions élevées, tandis que les postes inférieurs sont réservés aux aristocrates de moindre rang. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le confucianisme ne séduise pas ce genre de société. En dépit de tous les

emprunts institutionnels à la Chine, dont l'ensemble des organes de gouvernement central, régional et local, l'influence du confucianisme reste ainsi très limitée en Corée.

Ce n'est donc pas le confucianisme, mais le bouddhisme qui sert de principal vecteur de transmission culturelle. Les textes bouddhiques chinois sont rassemblés et étudiés ; les premières écoles du bouddhisme chinois sont importées au Silla et l'art bouddhique, principalement sous ses formes chinoises, est bientôt pratiqué avec talent par les artisans coréens. Le bouddhisme mahāyāna séduit l'ensemble de la population en tant que doctrine du salut. Il bénéficie également du patronage du gouvernement, car il est censé assurer une protection magique à la maison royale et à l'État. Le monastère bouddhique exerce aussi une importante fonction sociale puisque, dans cette société féodale rigide, il s'agit de la seule institution qui offre une chance à tous, même aux simples roturiers, d'atteindre un certain statut.

Après la réunification de la Chine (589 apr. J.-C.), les empereurs Sui et les premiers Tang tentent de reprendre la politique d'expansion des Han en Corée. Au cours du VII^e siècle apr. J.-C., le Koguryō est ainsi envahi à sept reprises, par voie terrestre ou maritime. Le Koguryō s'allie au Paekche contre les forces des Tang, tandis que ces derniers concluent un pacte avec le Silla. En 663, le Paekche est conquis ; en 668, les troupes alliées des Tang et du Silla détruisent le Koguryō. Toutefois, les armées du Silla s'opposent avec acharnement à la volonté des Tang d'occuper la Corée et parviennent à unifier l'ensemble de la péninsule. Ainsi commence une nouvelle ère de l'histoire coréenne : une période d'unification sous les rois du Silla qui va durer jusqu'au milieu du X^e siècle apr. J.-C.

BIBLIOGRAPHIE

- CHOY B. 1971. *Korea : a history*, Rutland, Vermont/Tokyo.
- GARDINER K. H. J. 1969. *The early history of Korea : the historical development of the peninsula up to the introduction of buddhism in the fourth century AD*, Canberra.
- HENTHORN W. E. 1971. *A history of Korea*, New York/Londres.
- IKEUCHI H. 1930. A study on Lo-lang and Tai-fang, ancient Chinese prefectures in the Korean peninsula. *Memoirs of the Research Department of the Tōyō Bunko*, série B, n° 5, p. 79-96.
- JOE W. J. 1972. *Traditional Korea. A cultural history*, Séoul.
- KIM J. 1975. Bronze artifacts in Korea and their cultural-historical significance. *Occasional Papers of the Center for Korean Studies* (University of Hawaii, Honolulu, Hawaii), n° 3, p. 130-191.

- KIM W. 1975. The neolithic culture of Korea. *Occasional Papers of the Center for Korean Studies*, n° 3, p. 61-111.
- PEARSON R. J. 1975. Korean prehistory : an overview. *Korean Journal* (Séoul, Commission nationale coréenne pour l'UNESCO), vol. XV, n° 12, p. 4-11.
- VOS F. 1977. *Die Religionen Koreas*, vol. XXII.1, Stuttgart-Berlin (*Religionen der Menschheit*).

27.3

Le Japon ancien

Zhou Yiliang

Voir les illustrations 152 à 154

Les premiers siècles de la période traitée dans ce volume (de 700 à 300 av. J.-C. environ) correspondent à la dernière phase de la culture dite jōmon (« impressions cordées des poteries »), attestée à partir du III^e millénaire av. J.-C., en particulier dans l'est et le nord du Japon. Le peuple jōmon vit de la chasse, de la cueillette de fruits et de racines comestibles ainsi que de la pêche, activités pour lesquelles il utilise des instruments en pierre et des outils de pêche en corne ou en os. Bien que le tour de potier ne soit pas encore utilisé, la céramique Jōmon est caractérisée par une étonnante diversité de formes et d'ornements. De magnifiques représentations de femmes en terre cuite indiquent l'existence d'une sorte de culte de la fertilité ; elles étaient peut-être vénérées en tant que déesses responsables de la reproduction des plantes et des animaux.

Vers 300 av. J.-C., une autre culture techniquement plus avancée devient prédominante ; elle est appelée yayoi, du nom du quartier de Tokyo où a été découvert, en 1881, le premier amas de coquillages lui appartenant. Cette culture, qui dure approximativement six siècles (environ 300 av. J.-C.-300 apr. J.-C.), se développe d'abord dans l'ouest du Japon, dans la partie du pays la plus proche du continent, et témoigne clairement d'influences coréennes et chinoises. Au début de la période yayoi, de nombreux immigrants semblent être arrivés de ces régions du continent, attirés par les conditions naturelles favorables du Nord-Kyūshū. Ils introduisent au Japon le tour de potier, des outils agricoles en fer et la technique de la riziculture. La méthode consistant à cultiver le riz dans des rizières divisées en petites sections est sans aucun doute d'origine chinoise. Outre le riz, les Yayoi cultivent également des céréales et des haricots, des fruits et des légumes sur des terres non irriguées.

La métallurgie est également d'origine continentale. Des objets en bronze mis au jour sur des sites du début de la période yayoi ont été importés

soit de Chine, soit de la préfecture chinoise de Lelang en Corée. Toutefois, des cloches, des épées et des haches-poignards rituelles en bronze aux formes caractéristiques sont aussi fabriquées localement. Les grosses cloches très fragiles (*dōtaku*), dont plus de trois cents ont été retrouvées, font partie des plus remarquables de ces découvertes ; elles sont généralement recouvertes de simples motifs géométriques, mais environ un dixième d'entre elles sont ornées de gravures de scènes de chasse et de représentations agricoles, comme des paysans pilant le riz ou des greniers à grains à plusieurs étages. Le fer et le bronze apparaissant à peu près à la même époque, l'archéologie japonaise ne connaît pas de véritable âge du bronze : l'âge du fer succède directement à l'âge de la pierre. Toutefois, les ustensiles en fer ne remplacent pas complètement les instruments en pierre ou en bois : couteaux, pointes de flèche aussi bien que les pointes de lance en pierre restent d'usage courant.

Les sites yayoi sont très nombreux et répandus à travers toute la moitié sud du pays ; jusqu'à présent, plus de cent mille tombes ont été découvertes, dont une quarantaine font plus de 200 mètres de long. Les pratiques funéraires témoignent d'un processus de polarisation des classes. Au début de la période yayoi, les tombes renferment en effet généralement peu ou pas d'objets funéraires ; toutefois, certaines sépultures ultérieures, d'un style plus évolué, contiennent des miroirs ou des armes, ce qui laisse supposer que les défunts étaient certainement des chefs.

Vers le début du I^{er} millénaire apr. J.-C., des contacts avec la Chine des Han sont probablement établis *via* la préfecture chinoise de Lelang, en Corée. Un sceau en or découvert en 1787 et envoyé en 57 apr. J.-C. par l'empereur Guangwu des Han postérieurs au roi de Nu en est la preuve la plus ancienne. Ce roi devait être le dirigeant de l'un des nombreux « États » tribaux qui existaient à cette époque au Japon, si l'on en croit une source chinoise de la fin du III^e siècle apr. J.-C., la *Chronique des Trois Royaumes* (*San Guo zhi*). Cette chronique et d'autres sources chinoises nous livrent les premiers récits sur le Japon occidental. Les Japonais (appelés « Wo » ; « Wa » en japonais) y sont décrits comme un peuple doté d'une économie relativement développée, cultivant le riz ainsi que d'autres grains et pratiquant la pêche. Ils font pousser des mûriers, s'adonnent à la sériciculture et produisent ainsi de la soie d'assez bonne qualité. Ces sources nous apprennent également qu'ils habitent dans des logements où père, mère et frères et sœurs vivent séparément. À l'origine, le Japon occidental est morcelé en une centaine de « pays » regroupant de mille à soixante-dix mille réunis au début du III^e siècle apr. J.-C. sous le règne d'une souveraine appelée Himiko (ce qui signifie probablement « Princesse du Soleil »). Cette dernière fonde le pays de « Yamatai », dont l'emplacement exact fait toujours l'objet de controverses (s'il correspondait au « Yamato », c'est-à-dire au centre de l'État

impérial postérieur situé au sud de l'actuelle Kyoto, le territoire de la reine Himiko constituerait en fait le premier noyau de l'État japonais). En 239, Himiko envoie un émissaire à la cour chinoise des Wei et reçoit le titre honorifique de « souveraine du Japon amie des Wei ». À en croire les sources chinoises, c'est un chef à la fois politique et religieux. Elle prélève les impôts et fait respecter la loi. À sa mort, une grande tombe d'un diamètre supérieur à cent pas est construite, et plus de cent esclaves y sont enterrés vivants avec la reine.

Au III^e siècle apr. J.-C., on observe les premiers signes de développement d'une société aristocratique, dont les dirigeants sont inhumés sous d'importants tumulus de terre et, plus tard, dans des chambres sépulcrales de pierre. La période correspondant à cette culture, qui s'étend du III^e au VII^e siècle, est ainsi connue sous le nom d'« époque des grandes sépultures ». Les tumulus les plus impressionnants, dont certains sont associés aux noms des premiers empereurs japonais, ont été découverts près de Nara, dans le Yamato, à l'extrémité est de la mer Intérieure, c'est-à-dire dans la région connue plus tard sous le nom de « district capitale » (*Kinki*). L'époque des grandes sépultures, dont le centre politique est un jeune État, le Yamato, peut donc être considérée comme une période de transition entre la préhistoire et l'histoire, et comme un prélude à l'État japonais historique.

Il ne fait aucun doute que l'époque des grandes sépultures subit d'importantes influences continentales, en provenance de Corée comme de Chine. Certaines caractéristiques sépulcrales, telles que l'utilisation de cercueils en pierre et de certains types de céramiques et d'armures, sont très similaires aux modèles coréens. Comme en Corée et dans les États du nord de la Chine dirigés par des conquérants « barbares », l'élite est composée de guerriers à cheval protégés par une solide armure, comme en témoignent parfois les *haniwa*, sortes de poteries typiques figurant des hommes, des animaux et des maisons et qui comptent parmi les objets les plus caractéristiques de cette période. Outre ces influences venues de Corée ou *via* ce pays, certains éléments attestent clairement un contact direct entre le Japon et les États dynastiques chinois du Sud, dont la capitale se trouve à l'emplacement de l'actuelle Nankin. Dès la seconde moitié du III^e siècle, des miroirs en bronze très sophistiqués de conception chinoise sont utilisés au Japon, qu'ils soient importés du Wu, État du sud de la Chine (dans la région du bas Yangzi), ou fabriqués par des artisans du Wu émigrés au Japon.

Des relations diplomatiques avec le gouvernement impérial chinois de Jiankang (Nankin) se développent également. Une lettre adressée en 478 par le roi du Yamato à l'empereur des Liu-Song (420-479), l'une des dynasties du Sud, représente le document le plus important témoignant de ce type de relations. Le texte de cette lettre rédigée en chinois est archivé dans l'histoire dynastique des Liu-Song. Si le souverain japonais se trouve bien être l'em-

pereur Yūryaku-tennō mentionné plus tard par les chroniques japonaises, il est alors le petit-fils de l'empereur Nintoku-tennō, dont on dit qu'il a promu l'agriculture et construit des canaux et des fossés d'irrigation pour stimuler le développement économique. Son tumulus, qui atteint 480 mètres de long, s'élève à 35 mètres de haut et est entouré de trois fossés, est le tombeau ancien le plus imposant du Japon. Dans sa lettre, le dirigeant japonais évoque ses mérites ainsi que ceux de son grand-père, de son père et de son frère, et relate leurs efforts entrepris pour étendre le territoire du Yamato : « Ils avançaient péniblement sous leurs armures, couvrant de longues distances sans aucun moment pour le repos et le confort. À l'est, ils conquièrent cinquante-cinq États du peuple chevelu ; à l'ouest, ils vainquirent soixante-six États des Barbares et au nord, de l'autre côté de la mer, ils soumirent quatre-vingt-quinze États. »

Manifestement, ces « États » sont en fait de petites communautés tribales. Le « peuple chevelu » fait sans aucun doute référence aux ancêtres des Aïnous, qui vivent aujourd'hui dans certaines régions isolées de l'extrême Nord et se caractérisent par leur impressionnante chevelure. L'expression « au nord, de l'autre côté la mer » renvoie probablement aux communautés tribales formant le petit État de Mimana (ou Kaya), sur la côte méridionale de la péninsule coréenne, qui jusqu'en 562 demeure une sorte de protectorat japonais.

Au début, l'évolution économique et culturelle du Yamato dépend en grande partie des relations établies avec les trois grands États de la péninsule coréenne, et particulièrement avec celui du Sud-Ouest, le Paekche (appelé « Kudara » en japonais). Parfois, le Yamato et le Paekche coexistent en paix : lorsqu'un prince du Paekche offre une épée en fer au souverain du Yamato, ce geste apparaît clairement comme un signe de bonne volonté, et les chroniques japonaises indiquent aussi que, à certains moments, les relations entre les deux États sont pacifiques. Toutefois, des conflits éclatent également. Une inscription gravée sur une pierre originaire du Koguryō, État du nord de la péninsule coréenne, fait ainsi référence à une invasion japonaise du sud de la Corée en 391 et à la victoire finalement remportée par le Koguryō. Le Paekche, qui monte en puissance, demande au souverain du Yamato d'abandonner les quatre pays du Mimana ; c'est finalement le Silla, État coréen du Sud-Est, qui met un terme à l'existence de ce bastion japonais en 562.

Les liens étroits entretenus avec le Paekche, le Silla et le Mimana ont des conséquences importantes. Un grand nombre de colons coréens et chinois traversent la mer pour s'installer dans le royaume insulaire ; eux-mêmes, puis leurs descendants, contribuent considérablement au développement de la culture japonaise naissante, s'assurant dans le même temps une position économique et sociale forte. On trouve un peu partout des tombeaux construits par ces immigrés et, si l'on en croit des registres généalogiques

ultérieurs (IX^e siècle apr. J.-C.), des mille cinq cent quatre-vingt-dix clans alors présents au Japon, près d'un tiers sont d'origine étrangère. L'introduction de la langue écrite chinoise à la cour du Yamato et son adoption pour tous les actes officiels, événements majeurs pour la culture japonaise, s'effectuent par l'intermédiaire d'un érudit envoyé par le Paekche vers 400.

L'adoption de l'écriture chinoise marque également le début de l'archivage des faits importants, et donc de l'élaboration de chroniques écrites beaucoup plus fiables que les traditions orales antérieures. Pour ce qui est des périodes précédentes, les récits, comme ceux que l'on trouve dans deux chroniques japonaises datant du VIII^e siècle apr. J.-C. (le *Kojiki* ou *Notes sur les faits du passé* de 712, et le *Nihon shoki* ou *Chronique du Japon* de 720), sont en grande partie légendaires : ils racontent comment le petit-fils de la déesse du Soleil descendit du ciel à Kyushu et comment son arrière-petit-fils, appelé Jimmu, « Guerrier divin », créa le Yamato en 660 av. J.-C. Cette tradition n'est étayée par aucun support historique ou archéologique fiable, et les histoires sur les dirigeants postérieurs du Yamato, appelés *tennō*, « souverains du Ciel », et appartenant à la descendance de la déesse du Soleil, sont également un mélange de légendes et de traditions vaguement historiques. Avec l'adoption de l'écriture, les sources deviennent beaucoup plus fiables vers le début du V^e siècle apr. J.-C.

Les écrits les plus anciens nous donnent une image assez claire de la structure sociale et politique du premier État japonais, dont le centre se situe dans la région de Nara. Le souverain est d'abord appelé « Grand Roi », puis au VII^e siècle, il adopte le titre impérial de *tennō*, toujours utilisé de nos jours. La question de l'origine du clan impérial — Yamato ou nord de Kyushu — est encore ouverte aujourd'hui.

La société aristocratique du Yamato consiste en plus de cent groupes ou clans héréditaires semi-autonomes appelés *uji*, dont le plus prestigieux est l'*uji* du souverain, qui revendique la descendance directe de la déesse du Soleil. Chaque *uji* possède des terres entretenues par des paysans. De nombreux *uji* incluent aussi des groupes professionnels secondaires appelés *be* (« corporations », « communautés »), également héréditaires. Outre les *be* de paysans indépendants, il existe des corporations spécialisées (notamment des *be* d'éleveurs d'oiseaux, de pêcheurs, de selliers, de potiers et d'ouvriers du textile) ainsi que des corporations d'un niveau culturel supérieur, comme celles d'interprètes et de rédacteurs de documents officiels.

Le Yamato présente donc à ses débuts une structure décentralisée très souple d'un point de vue social comme culturel. Le dirigeant est tout simplement le chef du clan dominant. Son pouvoir repose sur le fait qu'il s'est associé à de nombreux *uji* inférieurs (notamment des clans militaires) et a créé une multitude de *be* secondaires, agricoles et plus spécialisés. Le souverain du Yamato a le droit d'octroyer des titres héréditaires aux chefs d'*uji*

appartenant au petit groupe des clans confédérés ainsi qu'aux collatéraux de lignage impérial. Cette structure s'est ensuite progressivement transformée en un système de rangs et titres aristocratiques conférés par la cour.

L'afflux d'éléments coréens et chinois se poursuit et, au cours du VI^e siècle apr. J.-C., le Japon accomplit des progrès remarquables en matière d'évolution culturelle, un phénomène attribuable en grande partie à ces influences extérieures. Ainsi, le Paekche envoie au Japon à intervalles réguliers des experts en médecine, astronomie, lettres classiques chinoises, pharmacologie et musique. Le niveau culturel des immigrants est élevé ; l'arrivée d'artisans et donc de leurs techniques se poursuit, tandis que, fait nouveau, des lettrés et des moines bouddhistes de plus en plus nombreux se joignent au cortège des immigrants.

L'introduction du bouddhisme au Japon au VI^e siècle revêt également une importance capitale, non seulement parce que les Japonais apprennent ainsi à connaître l'un des plus grands systèmes religieux d'Asie, mais aussi parce que, comme en Corée, cette religion sous sa forme spécifiquement chinoise sert de vecteur de transmission culturelle par lequel de nombreux éléments de la civilisation chinoise atteignent le Yamato.

La religion prébouddhique initiale des Japonais sera ultérieurement appelée *shintō*, ou « voie des Entités surnaturelles », pour la distinguer du bouddhisme. À l'origine, il s'agit probablement d'un ensemble de cultes locaux répandus à travers le pays sans aucune idéologie ou organisation unificatrices. Tous ces cultes se fondent sur l'adoration de diverses divinités de la nature appelées *kami*, c'est-à-dire « puissances surnaturelles », un terme vague qui signifie « ce qui est au-dessus » ou « supérieur » et peut s'appliquer à n'importe quelle force redoutable du bien ou du mal, depuis les divinités les plus exaltées, comme la déesse du Soleil et le dieu du Riz, jusqu'au pouvoir mystérieux censé être présent dans un très gros arbre ou un rocher aux formes étranges. Dans les cultes *shintō*, la fertilité est un thème majeur ; un autre concept important est celui de la pureté rituelle et des divers moyens physiques et rituels pour éliminer l'impureté. Il s'agit d'une religion très simple, sans théologie unificatrice ni panthéon clairement défini.

L'émergence de l'État du Yamato s'accompagne d'un processus de systématisation religieuse (une interaction très naturelle entre les sphères politique et religieuse puisque, à l'instar de tous les chefs d'*uji*, le roi du Yamato remplit d'importantes fonctions religieuses et rituelles). Avec la suprématie du clan impérial, le culte du premier ancêtre divin du souverain devient le centre d'une religion nationale et d'une mythologie officielle où d'autres *kami* importants ont leur place. C'est dans ce contexte que le bouddhisme fait son entrée à la cour japonaise.

Une certaine connaissance de cette doctrine y a probablement déjà filtré depuis bien longtemps, sous l'impulsion d'immigrants venus du continent.

Toutefois, l'adoption de cette religion étrangère par les cercles de la cour n'est vraiment débattue qu'après 552 (ou, d'après une date révisée, en 538), lorsque le roi du Paekche envoie au Japon une statue de bronze doré du Bouddha ainsi que des textes et objets bouddhiques utilisés pendant les cérémonies. Le cadeau du Paekche place l'acceptation du bouddhisme au cœur d'une vive controverse. Le puissant clan des Nakatomi s'oppose violemment à son introduction, refus justifié par sa nature d'*uji* sacerdotal de ritualistes shintoïstes naturellement méfiants à l'égard d'un tel rival. Il est rejoint par le clan guerrier des Mononobe, qui vient juste de renforcer sa position en écrasant un satrape rebelle de Kyushu. Toutefois, un autre groupe important, celui des Soga, responsable des finances, de la sériciculture et du commerce avec la Corée, se prononce en faveur de l'adoption de la nouvelle croyance. L'empereur offre alors la statue au chef des Soga qui eux-mêmes autorisent leur souverain à ériger un sanctuaire bouddhique dans sa maison. La controverse n'en continue pas moins de faire rage pendant des décennies. À deux reprises, des calamités naturelles, que les conservateurs interprètent comme des signes de la colère des dieux *shintō* face au culte d'une divinité étrangère, entraînent de courtes périodes de persécution du bouddhisme. Ce dernier constitue donc un enjeu majeur dans la rivalité entre *uji* qui sévit à la cour du Yamato et ne peut par conséquent percer qu'après la victoire de son clan partisan, à savoir en 587, lorsque les Soga écrasent leurs rivaux. Puisque le succès de ce clan est dû, croit-on, au pouvoir protecteur du bouddhisme, la nouvelle religion reçoit le soutien de la cour impériale, désormais entièrement dominée par les Soga. L'impératrice Suiko, d'origine soga, monte sur le trône en 593 avec son neveu, le prince Shōtoku (574-622), comme régent. Tous deux sont de fervents bouddhistes et l'opposition à la « nouvelle » religion prend fin.

Le prince Shōtoku ordonne la construction du premier monastère bouddhique national, l'Asuka-dera. Les fouilles archéologiques montrent que la disposition de cet édifice est similaire à celle des temples du Koguryō, tandis que la forme des tuiles et la structure des fours utilisés pour les cuire révèlent une forte influence du Paekche. Sous l'impératrice Suiko, des moines venus de Corée et de Chine visitent continuellement le Japon et contribuent considérablement à l'essor du bouddhisme ainsi que de l'art et de l'architecture bouddhiques sur l'île. Comme toujours, l'introduction de la croyance s'accompagne de l'établissement d'une organisation monastique bouddhique, et, par conséquent, des règles portant sur le comportement des moines et des religieuses ainsi que sur la gestion des biens du temple sont édictées.

Le patronage de la cour du Yamato en faveur du bouddhisme est étroitement liée aux enjeux politiques. Ainsi, la raison qui préside à la construction du temple des Quatre Dieux Protecteurs à Naniwa n'est autre qu'un texte bouddhique affirmant que ces dieux peuvent protéger le pays. Même le site

de la demeure royale témoigne de l'influence du bouddhisme : auparavant, la résidence impériale était fréquemment déplacée d'un lieu à un autre ; toutefois, après la construction de l'Asuka-dera, elle est établie à proximité du grand monastère. De nombreux temples bouddhiques sont concentrés au Yamato, où la culture bouddhique à la chinoise se développe très rapidement autour de l'Asuka-dera. On attribue au prince Shōtoku lui-même la rédaction de certaines notes et commentaires sur des textes bouddhiques. Bien que ce travail soit susceptible d'avoir été le fruit d'une collaboration avec des moines érudits, les admirateurs du prince Shōtoku ont toujours fièrement insisté sur ses talents d'auteur.

Néanmoins, dans ses efforts pour introduire la civilisation chinoise au Japon, le prince Shōtoku va bien au-delà du simple patronage du bouddhisme. Lorsqu'il devient régent en 593 apr. J.-C., quatre ans seulement se sont écoulés depuis la réunification de la Chine sous les Sui, et la dernière partie de sa régence coïncide avec les douze premières années de règne des Tang, le puissant Empire chinois qui a consolidé et poursuivi l'œuvre des Sui. Le prince Shōtoku est sans aucun doute inspiré par ces modèles et



Carte 40 Le Japon occidental au début du VIII^e siècle apr. J.-C.

cherche donc bientôt à introduire une série d'innovations majeures visant à faire du Japon une réplique miniature de l'Empire chinois. Il lance ainsi un vaste processus d'emprunts culturels qui marque un tournant dans l'histoire du Japon.

En 604, le prince Shōtoku proclame une « Constitution en dix-sept articles », sorte de code moral et politique constitué de brèves injonctions inspirées d'idéaux bouddhiques, confucianistes et légistes. Seul un article est de nature bouddhique : il recommande de respecter les « Trois Joyaux » (le Bouddha, la doctrine et la communauté monastique bouddhiste). D'autres articles, qui mettent l'accent sur l'importance de valeurs comme l'harmonie et l'obéissance, sont des préceptes confucéens généraux. Toutefois, la plupart des injonctions traitent des principes qui doivent présider au gouvernement de l'État, à savoir : que le dirigeant doit choisir la bonne personne pour chaque fonction (et non pas la bonne fonction pour chaque personne) ; que les fonctionnaires doivent faire preuve d'une grande prudence dans l'exécution des ordres impériaux ; qu'« un pays n'a pas deux seigneurs » et que, conformément à ce principe centralisateur, les chefs locaux ne doivent pas être autorisés à prélever d'impôts.

Vers la même époque, le prince Shōtoku introduit le calendrier chinois et met en place, pour les fonctionnaires de la cour, un système de douze rangs appelés « bonnets », la place qu'occupe chaque fonctionnaire dans la hiérarchie étant reconnaissable à la couleur et aux décorations de son bonnet. Auparavant, des titres comme *omi*, « grand homme », et *muraji*, « chef de groupe », étaient octroyés en fonction de l'hérédité ; désormais, ils sont attribués à tout individu indépendamment du clan auquel il appartient et sur des critères non héréditaires. Cette mesure vise à renforcer la position du gouvernement central en créant une hiérarchie officielle sur la base du principe confucéen de méritocratie.

En 607, Shōtoku inaugure une pratique dont les conséquences seront considérables : il envoie la première d'une série de missions japonaises à la cour chinoise. S'il a reconnu la supériorité de la culture chinoise, il ne l'a pas fait dans un esprit de soumission. Dans sa lettre à l'empereur Sui, il se qualifie ainsi de « Fils du Ciel du pays du Soleil levant » et nomme l'empereur chinois « Fils du Ciel du pays du Soleil couchant » ; plus tard, il utilisera les termes « empereur de l'Orient » et « empereur de l'Occident ». Même si ces titres ne font référence qu'à la géographie et ne sont pas péjoratifs, ils prouvent que Shōtoku se place sur un pied d'égalité avec l'empereur chinois (une prétention que n'accepte pas la cour chinoise car, dans la vision chinoise du monde, l'ambassade japonaise ne peut rien être de plus qu'une mission envoyée par un État vassal pour lui rendre hommage).

Le prince Shōtoku envoie des missions en Chine en 607, 608 et 614, et l'empereur Sui dépêche également un représentant chargé de raccompagner

l'ambassade japonaise dans son pays. À ces missions prennent habituellement part de jeunes étudiants et moines venus étudier à Chang'an, la capitale (actuelle Xi'an), et ailleurs en Chine. La plupart de ces jeunes gens sont des descendants de colons et possèdent les compétences linguistiques et le bagage culturel adéquats. Il s'agit d'un programme bien organisé et de grande envergure, dont le but est d'apprendre de la Chine afin de poursuivre le développement du Japon. Ces étudiants japonais, laïcs comme ecclésiastiques, restent généralement en Chine pour une longue période, parfois plus de trente ans. Le moine Minabuchi Shōan, arrivé en Chine en 608 et de retour au Japon en 640, sert comme conseiller auprès de l'empereur Tenchi et de Fujiwara Kamatari qui, une vingtaine d'années après la mort de Shōtoku, lance un programme encore plus ambitieux connu sous le nom de « réforme de Taika » (*Taika*, « Grande Réforme », est le nom donné à la période 645-650). D'autres étudiants « revenus au pays » jouent aussi un rôle important dans cette réforme.

La réforme de Taika démarre en 646 par un édit qui abolit tous les grands domaines privés et introduit le système de distribution et de recensement des terres tang. Les réformes comprennent notamment la mise en place d'un système fiscal de type chinois, la nomination de fonctionnaires gouvernementaux au niveau provincial, la constitution d'un réseau routier impérial et de nombreuses autres mesures de grande envergure. Nombre de ces réformes sont prématurées et ne peuvent pleinement aboutir : le modèle chinois ne peut tout simplement pas être transposé dans son intégralité. Toutefois, les efforts pionniers du prince Shōtoku, suivis de la réforme de Taika, placent résolument l'État japonais sur la voie d'une importante sinisation. Quand en 710 le gouvernement central s'installe à Nara, le plan de la capitale, qui s'inspire fortement de celui de Chang'an, est clairement destiné à symboliser l'adoption de la civilisation chinoise comme principe directeur.

BIBLIOGRAPHIE (27.1 À 27.3)

- ASTON W. G. 1896. *Nihongi : chronicles of Japan from the earliest times to AD 697*, Londres/New York.
- GROOT G. J. 1951. *The prehistory of Japan*, Kraus B. S. (dir. publ.), New York.
- ISHIDA EI'ICHIRO. 1974. *Japanese culture. A study of origins and characteristics*, Kachi T. (trad.), Honolulu.
- KIDDER J. E. 1964. *Early Japanese art : the great tombs and treasures*, Londres.

- 1968. *Prehistoric Japanese arts : Jōmon pottery*, Tokyo, Kōdansha.
- SANSOM G. B. 1958. *A history of Japan to 1334*, Londres.
- TSUNODA R. GOODRICH L. C. 1951. *Japan in the Chinese dynastic histories : later Han through Ming dynasties*, South Pasadena (Perkins Asiatic Monograph n° 2).
- VOS F. 1957. *A study of the Ise-monogatari with the text according to the Den-Teika-Hippon and an annotated translation*, La Haye.

VIII. Les Amériques

Introduction

William T. Sanders

Afin d'introduire l'évolution des cultures du Nouveau Monde pendant la période couverte par ce volume, commençons par faire état de la situation à l'époque de l'exploration des Amériques par les Européens, c'est-à-dire aux ^{xv}^e, ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Dans deux régions que les anthropologues considèrent comme des « aires culturelles », la Mésio-Amérique et les Andes centrales (*fig. 39*), les conquérants espagnols entrent en contact avec deux civilisations remarquables. Depuis lors, l'origine et l'évolution de ces civilisations ont fait l'objet de nombreuses spéculations, et des recherches approfondies ont été entreprises par les historiens et les archéologues modernes afin de résoudre ces interrogations. Dans ces deux aires, les Espagnols découvrent de vastes royaumes et empires, des sociétés caractérisées par une forte différenciation fondée sur l'existence de classes et la spécialisation économique, ainsi que de grands centres urbains rivalisant en termes de taille et de complexité économique avec les centres européens contemporains. En Mésio-Amérique, ils découvrent en outre une société maîtrisant un système d'écriture. La subsistance repose dans ces deux aires sur l'agriculture, qui comprend une grande variété de cultures provenant de plantes sauvages indigènes inconnues des Espagnols. Dans nombre de régions, on emploie des techniques sophistiquées telles le drainage des champs, l'irrigation à grande échelle et la culture en terrasses. Toutefois, par contraste avec l'Europe et l'Asie, l'intégralité des tâches agricoles est réalisée par l'homme à l'aide de son énergie musculaire et de simples outils à main. Ainsi, en Mésio-Amérique, on remarque l'absence de grand animal domestique pouvant tenir lieu de bête de trait ou de charge ainsi que l'utilisation de la pierre comme matériau principal des techniques de base. Dans les Andes centrales, les lamas servent de bêtes de somme (mais pas de trait) et les alpagas procurent viande et laine, tandis que le bronze et le cuivre supplantent la pierre pour la fabrication de bien des outils. Ces civilisations se déploient toutes deux dans un environnement tropical montagneux complexe, caractérisé par une mosaïque de climats et de paysages végétaux variant en fonction de l'altitude et de l'exposition aux pluies de mousson.

Entre ces deux grandes civilisations s'étend une immense région de terrains montagneux et de plaines côtières qui englobe la basse Amérique centrale, la Colombie, le Venezuela ainsi que les Antilles et que les anthropo-

logues nomment aire culturelle « intermédiaire » ou « circum-Caraïbe ». Au XVI^e siècle, cette région est occupée par divers groupes organisés en chefferies qui, par leur nature et leur structure, ressemblent fortement aux sociétés océaniques contemporaines, notamment polynésiennes et micro-nésiennes. Ces chefferies sont fondées sur les relations de parenté et, à cet égard, s'apparentent aux sociétés tribales, dont elles diffèrent néanmoins sur un point essentiel : les groupes familiaux sont hiérarchisés selon des critères de prestige, les lignages de plus haut rang revendiquant le droit à certains titres. Ces derniers sont détenus par des chefs de rangs différents et sont caractérisés par des degrés de prestige divers. En général, les chefs s'appuient sur leur rang et le prestige dont ils ont hérité pour gouverner, mais ne disposent pas d'une véritable autorité coercitive et d'institutions telles qu'une armée, des forces de police ou une cour. L'organisation sociale des chefferies repose d'une part sur une différenciation interne fondée sur la hiérarchisation des segments de lignage et la possession de titres, et d'autre part sur la pratique d'activités économiques à temps partiel. Certains artisans sont toutefois employés à plein temps par les maisons dirigeantes, ce qui engendre un degré de spécialisation expliquant le raffinement de la production artistique et artisanale de nombreuses sociétés organisées en chefferies. Le centre de ces dernières est caractérisé par une architecture publique monumentale qui prend principalement la forme de tombes et de temples. Certaines chefferies, les plus grandes en particulier, sont comparables par l'ampleur de leurs réalisations architecturales publiques et la qualité de leurs produits artisanaux à des sociétés étatiques plus complexes. Le centre de la chefferie sert essentiellement de cadre pour les cérémonies et rituels publics, de lieu de résidence pour les chefs et de siège pour certaines assemblées administratives.

À l'époque où les Espagnols entrent en contact avec le Nouveau Monde, des sociétés de ce type sont présentes au sud des Andes centrales, dans le nord-ouest de l'Argentine, dans le nord et le centre du Chili et le long des principaux affluents du bassin amazonien en Amérique du Sud. D'autres occupent certaines régions d'Amérique du Nord, en particulier des parties du sud-ouest et du sud-est des États-Unis. On trouve également, dispersées parmi les chefferies dans toutes ces zones périphériques, des sociétés plus simples que les anthropologues désignent par l'appellation de « sociétés tribales », qui se caractérisent par la production de nourriture, la sédentarité et une organisation en petites sociétés fondées sur la parenté mais présentant une structure globalement égalitaire.

En Amérique du Nord, au nord et à l'ouest d'une diagonale qui s'étend approximativement de la frontière de l'Arizona et de la Californie au Maine, vivent un grand nombre de peuples indigènes dont l'économie repose sur la chasse et la cueillette de ressources sauvages. Ces peuples sont adaptés à un

large éventail d'environnements différents allant de la rigueur de la zone sub-arctique continentale, de la côte arctique et des déserts du Sud-Ouest et du Grand Bassin à la douceur et à la richesse de la côte nord-occidentale du Canada et des vallées du centre et du sud de la Californie. Au sud et à l'est des populations sédentaires d'Amérique du Sud, des chasseurs-cueilleurs peuplent des territoires situés dans les actuels Paraguay, sud du Brésil, nord-est, centre et sud de l'Argentine et sud du Chili. Ces groupes sont également adaptés à un large éventail de milieux allant du désert à la forêt tropicale humide en passant par la savane tropicale, la prairie de moyenne latitude et la forêt boréale.

Depuis l'époque de la conquête et de la découverte du continent américain par les Européens jusqu'à nos jours, les cultures amérindiennes ont fait l'objet d'un nombre considérable de recherches anthropologiques et historiques. L'étude des sociétés de chasseurs-cueilleurs du Nouveau Monde est particulièrement intéressante dans la mesure où celles-ci sont nettement plus répandues et adaptées à des environnements bien plus divers que dans n'importe quelle autre région du monde à l'époque moderne. Le large éventail d'organisations sociales les caractérisant revêt également un intérêt considérable : elles vont en effet de la petite bande égalitaire composée de quelques familles nomades à la chefferie comptant des centaines, voire des milliers d'âmes.

Pour les historiens et les préhistoriens, le Nouveau Monde constitue un extraordinaire laboratoire de recherches pour l'étude des constantes et de la diversité des comportements humains, et il est saisissant de constater que ses évolutions sont pour une grande part similaires à celle du Vieux Continent alors même qu'elles relèvent d'un processus historiquement indépendant. La tâche principale des chercheurs qui s'intéressent au Nouveau Monde réside dans la description de cette formidable variété de cultures et l'étude de leur évolution. Néanmoins, contrairement au Vieux Continent, les Amériques ont presque toujours été peuplées par des sociétés sans écriture et même les Méso-Américains qui disposaient d'un système scriptural n'ont laissé qu'une tradition historique très incomplète et presque dénuée de matière. Une grande partie de la recherche repose donc sur l'archéologie, c'est-à-dire l'étude des vestiges matériels des cultures disparues, avec toutes les limites que ce genre de données comporte.

L'un des problèmes majeurs que pose l'élaboration de cette série d'ouvrages, notamment celle du présent volume, est le décalage chronologique existant entre les processus historiques à l'œuvre dans les différentes régions du monde. Cette difficulté est encore accentuée pour ce qui a trait au Nouveau Monde dans la mesure où l'évolution de celui-ci est indépendante de celle du Vieux Continent. Afin d'illustrer ce point, nous avons adjoint à ce chapitre une carte présentant les principales évolutions du Nouveau Monde

par régions (*carte 41*). La délimitation d'une séquence allant de 700 av. J.-C. à 700 apr. J.-C., période que couvre ce volume, est entièrement justifiée pour

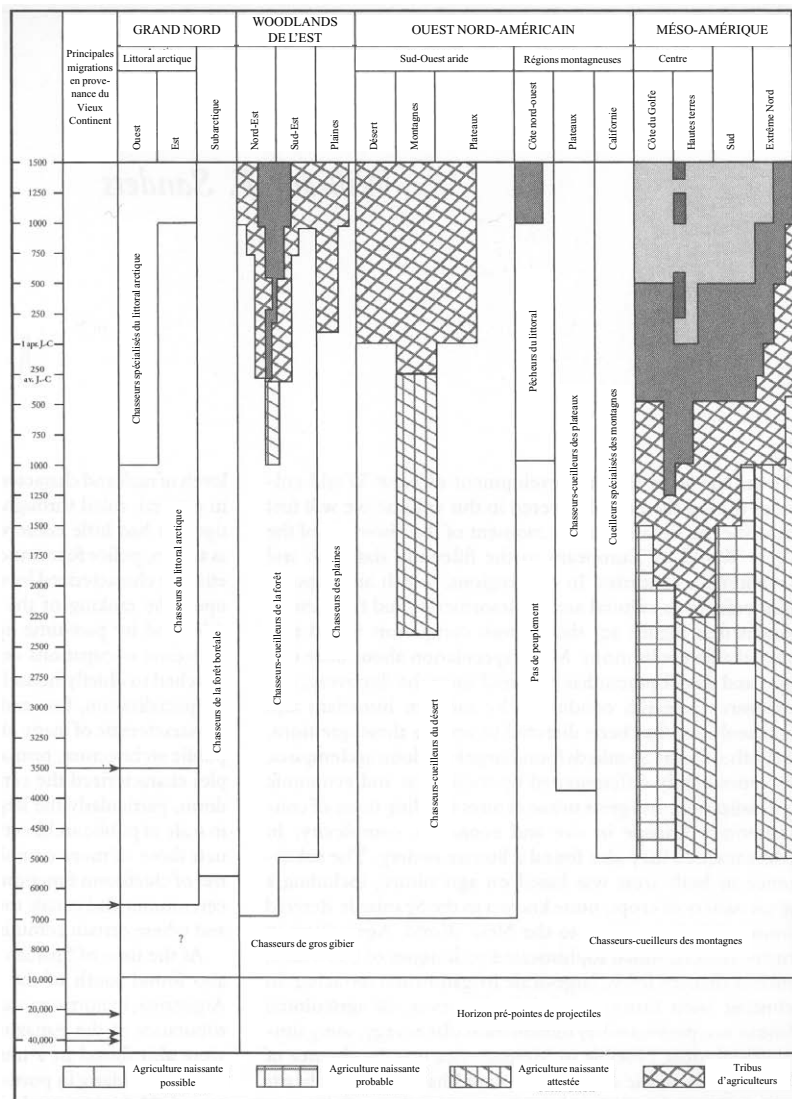
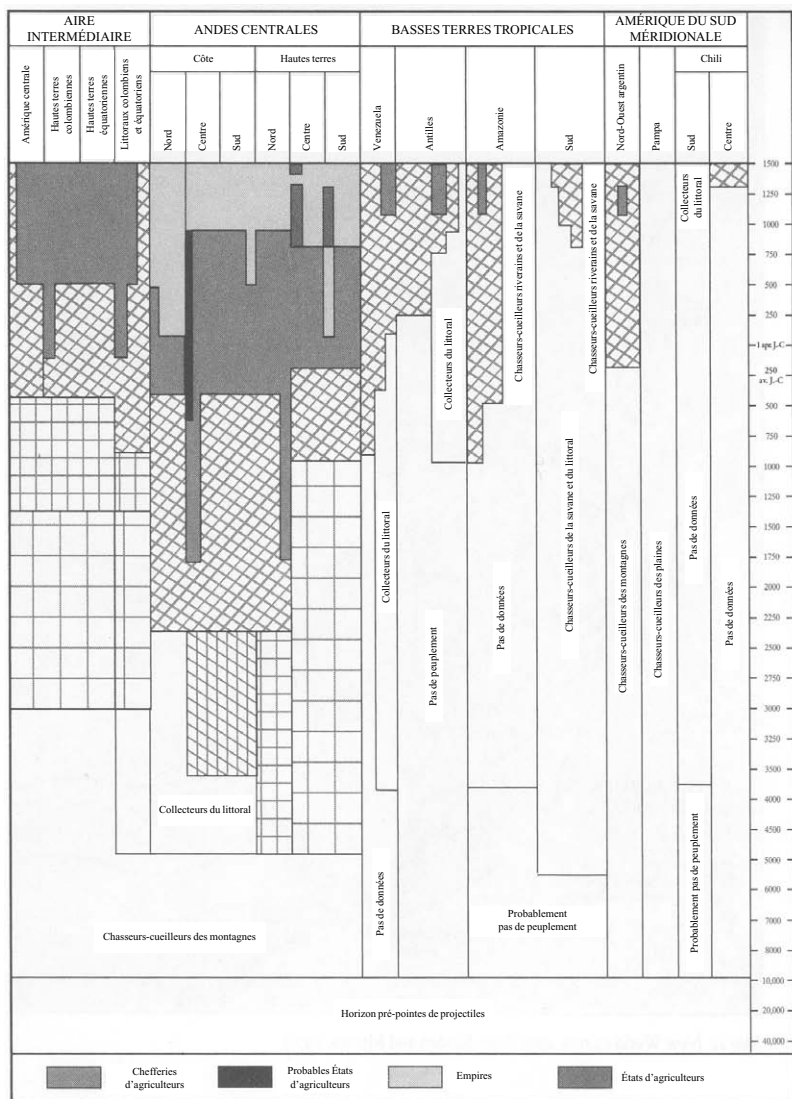


Figure 39 Périodes et étapes de l'histoire culturelle du

des Européens travaillant sur leurs propres traditions historiques et constitue sans doute un moyen pratique de diviser l'histoire de leur région, mais cette



Nouveau Monde (d'après Sanders et Marino, 1970).

carte montre bien que ce choix n'a que peu de sens pour ce qui concerne l'archéologie du Nouveau Monde.

Afin d'illustrer ce problème, nous nous contenterons d'aborder ici l'exemple de la Méso-Amérique. Dans cette région, les premières traces de sociétés complexes — les chefferies mentionnées plus haut dans ce chapitre — remontent aux environs de 1 200 av. J.-C. Cependant, les chefferies n'occupent alors que de petites parties de l'aire culturelle méso-américaine et sont en outre bien plus développées dans le sud de la côte du Golfe, où une ancienne culture, celle des Olmèques, apparaît dès 1 000 av. J.-C. Elle produit de vastes centres monumentaux composés d'ouvrages en terre ainsi qu'un style artistique extraordinairement vigoureux exprimé dans la sculpture sur pierre et la céramique. Les concepts iconographiques et le style qui les accompagne se diffusent à travers la Méso-Amérique de 1200 à 600 av. J.-C. environ (ce phénomène a été exposé en détail dans le volume II). Vers 500 ou 600 av. J.-C. toutefois, ce style décline et cède la place dans toute la Méso-Amérique à des styles régionaux distincts qui évoluent pour former finalement les sociétés classiques caractéristiques de cette aire à partir du début de l'ère chrétienne. Néanmoins, nombre de ces sociétés classiques perdurent jusqu'en 800, voire même jusqu'en 900 apr. J.-C. Ainsi, le choix d'une séquence allant de 700 av. J.-C. à 700 apr. J.-C. n'a que peu de sens dans le cas de la Méso-Amérique : il serait plus pertinent de définir une période allant de 500 av. J.-C. à environ 900 apr. J.-C. Dans les chapitres qui suivent, la sélection des événements historiques dans chaque région a dû être adaptée pour respecter à peu près le cadre chronologique de ce volume.

Un second problème, résultant quant à lui de divers aléas éditoriaux, est l'absence d'articles traitant du Grand Nord et du Grand Ouest de l'Amérique du Nord, peuplés comme nous l'avons dit précédemment de chasseurs-cueilleurs au moment de la découverte du continent par les Européens. Afin de pallier ce problème, nous nous proposons de présenter brièvement ces régions dans cette introduction.

Au sein de la préhistoire du Nouveau Monde, la période dont il est question ici est extrêmement dynamique et se caractérise en outre par la naissance d'une extraordinaire diversité de cultures. Cette diversité et ce dynamisme sont le fruit d'un certain nombre de facteurs et de processus.

Citons tout d'abord le phénomène de première importance que constitue le développement et la diffusion de l'agriculture à partir de différents foyers indépendants, sur un immense territoire, selon une distribution à peu près comparable à celle des peuples d'agriculteurs à l'époque des premiers contacts avec les Européens. Comme nous l'avons vu dans le volume II, peu avant ou vers 5 000 av. J.-C., dans deux régions au moins au sein des hautes terres semi-arides de Méso-Amérique et des Andes centrales, des chasseurs-cueilleurs commencent à domestiquer diverses plantes sauvages qu'ils trou-

vent dans leur habitat. Aux alentours de 3 000-2 000 av. J.-C., dans ces deux régions, ce processus est assez avancé pour permettre une vie de village sédentaire. Quelques siècles plus tard, ces villageois commencent à fabriquer des céramiques pour stocker, préparer et servir la nourriture. La fin du II^e millénaire av. J.-C. voit l'émergence de sociétés de rang et de chefferies dans ces deux régions : il s'agit du phénomène olmèque (mentionné plus haut) en Mésio-Amérique et de la culture Chavín dans les Andes centrales. Ces évolutions préparent les réalisations spectaculaires des périodes dites « classique » en Mésio-Amérique (300-900 apr. J.-C.) et « florissante » dans les Andes centrales (1-800 apr. J.-C.), toutes deux traitées dans ce volume.

En Mésio-Amérique, la période classique assiste à la croissance et à l'apogée de Teotihuacán, qui en 700 apr. J.-C. fait partie des plus grandes villes au monde avec une population estimée entre 125 000 et 200 000 personnes. Dans les plaines tropicales de Yucatán, la civilisation classique des basses terres mayas voit le jour et s'épanouit, produisant des œuvres très spectaculaires dans les domaines de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. Elle met également au point un système d'écriture complexe et accumule une somme impressionnante de connaissances astronomiques ; en outre, elle est à l'origine du premier système de numération de position fondé sur le concept du zéro. Enfin, d'autres civilisations régionales se développent, comme les Totonèques sur la côte du Golfe ou les Zapotèques et leur imposante capitale Monte Albán dans les hautes terres d'Oaxaca.

Dans les Andes centrales, cette période est marquée par l'essor de cultures régionales majeures, à l'instar de Mochica (Moche) sur la côte pacifique nord, de Nasca sur la côte pacifique sud et de Tiahuanaco dans les hautes terres méridionales, caractérisées par des réalisations extraordinaires dans les domaines de la céramique, du textile et de la métallurgie ainsi que de l'architecture monumentale, en briques d'adobe sur la côte et en magnifique maçonnerie mégalithique dans les hautes terres.

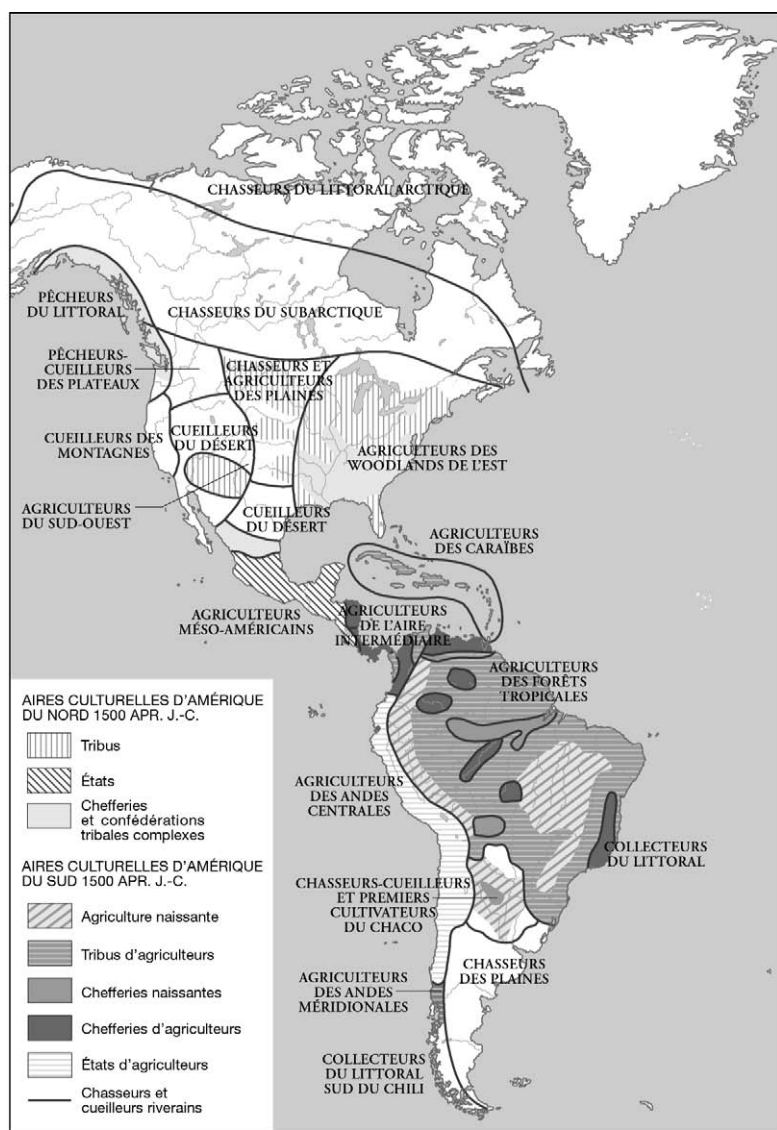
Dans l'aire « intermédiaire » et à la périphérie sud des Andes centrales, cette période voit la multiplication des économies de producteurs ainsi que, dans de nombreuses régions, l'apparition de sociétés du niveau de la chefferie. En Amérique du Nord, l'archéologie revêt un intérêt particulier dans la mesure où, si durant cette période nombre de cultures pratiquant la production alimentaire voient le jour, s'appuyant d'une part sur la diffusion de cultigènes tropicaux en provenance du Sud et d'autre part sur la domestication d'essences locales, une grande partie de l'économie demeure essentiellement fondée sur la collecte de nourriture. Outre ces régions dans lesquelles la collecte est associée à une agriculture naissante, d'autres aires voient se développer des économies de collecte spécialisées.

Dans l'est des États-Unis, bien que des indices tendent à prouver l'existence d'une domestication indépendante de plantes indigènes sauvages, la

principale stratégie de subsistance reste celle de la collecte, l'agriculture ne jouant à l'évidence qu'un rôle secondaire jusqu'à la fin de cette période. Dans plusieurs régions, notamment la vallée de l'Ohio et celle du Mississippi inférieur, se développent des sociétés complexes qui associent production et collecte de nourriture et dont l'organisation est comparable à celle des chefferies situées dans les zones de production de nourriture des régions tropicales. Leurs vestiges architecturaux comportent de massives constructions en terre, de grandes enceintes et des tumulus renfermant un impressionnant assemblage d'objets artisanaux faits de céramique, de mica, d'obsidienne et de coquillages.

Dans le sud-ouest des États-Unis, bien que les chasseurs-cueilleurs passent progressivement à une économie de production alimentaire, la nourriture sauvage reste un élément primordial du système de subsistance durant la période dont il question ici. Ceci est particulièrement vrai des Anasazi dans la région montagneuse constituant le berceau du *basketmaker* II, culture caractérisée par la mise en place d'une vie sédentaire dans de petits villages composés d'habitations permanentes mais par aucun artisanat original. Dans les régions désertiques de l'Hohokamien, en revanche, on observe l'élaboration d'impressionnants systèmes d'irrigation à grande échelle et la différenciation des zones d'habitation en centres et périphéries ainsi que la naissance d'organisations hiérarchiques, probablement de sociétés organisées en chefferies. La tradition hohokamienne prospérant au-delà de 800 apr. J.-C., sa phase ultérieure de développement sera traitée dans le volume IV.

Le principal processus que connaissent le nord et l'ouest de l'Amérique du Nord est l'évolution d'une grande variété de cultures fondées sur la collecte de nourriture et adaptées aux conditions spécifiques des environnements locaux, correspondant à la différenciation observée plus tard par les Européens. La Californie, par exemple, est traversée par des paysages extrêmement variés comprenant des milieux maritimes, lacustres et terrestres, ces derniers englobant eux-mêmes des forêts montagneuses au nord, des milieux méditerranéens au centre et des conditions quasi-désertiques au sud. La période traitée dans ce volume couvre la deuxième moitié de l'époque « moyenne » (de 2 000 av. J.-C. à 250 apr. J.-C.) et le début de l'époque « tardive » (de 250 à 1 700 apr. J.-C.). La grande diversité des cultures décrites par les ethnohistoriens et les anthropologues au XIX^e siècle est déjà bien en place à la fin de la période embrassée ici. Dans les zones riches en ressources telles que la côte maritime et les milieux méditerranéens, la nourriture sauvage est si abondante qu'elle rend possible la naissance de villages sédentaires constitués de maisons faites de rondins et de mottes de terre et comptant pour certains plusieurs centaines, voire plusieurs milliers d'habitants. Ces traits sont généralement typiques des économies de producteurs plus que des éco-



Carte 41 Les aires culturelles du Nouveau Monde (d'après Sanders et Marino, 1970).

nomies de chasseurs-cueilleurs. De grandes salles de danse communes ont également été mises au jour, ainsi que des preuves de l'existence de rangs héréditaires et de chefs de tribu. Cette période se caractérise aussi par une production artisanale originale en pierre polie, obsidienne, coquillages et vannerie, probablement fabriquée par des artisans spécialisés œuvrant à mi-temps et échangée sur de vastes territoires.

Sur la côte nord-ouest, la culture décrite par les Européens aux XVIII^e et XIX^e siècles a atteint son apogée à la fin de la période traitée dans ce volume, son développement s'accéléralant particulièrement après le début du I^{er} millénaire apr. J.-C. Elle compte des villages sédentaires composés de grandes maisons communes en rondins et en planches, habitées par plusieurs centaines d'individus dont la subsistance s'appuie sur une économie de pêche très spécialisée reposant essentiellement sur les migrations saisonnières de saumons le long des nombreux cours d'eau de la région. En outre, cette culture met au point des techniques avancées fondées sur l'utilisation de la pierre et du bois et, vers la fin de la période, elle commence à s'organiser en chefferies.

Antérieurement à 1 000 av. J.-C., la côte arctique est occupée par un certain nombre de groupes de chasseurs-cueilleurs qui exploitent une base de ressources très variée, ressources à la fois terrestres et maritimes. Après cette date, cette économie évolue progressivement pour se fonder essentiellement sur la chasse aux mammifères marins, trait caractéristique de la culture esquimaude au temps du contact avec les Européens. Ce processus s'amorce dans la région du détroit de Béring et entraîne, entre 1000 et 300 av. J.-C., le remplacement des outils en pierre taillée par des outils en pierre polie, ces derniers constituant le sceau de la culture esquimaude historique. Cette évolution s'accompagne également de l'apparition d'une série d'autres traits distinctifs : barques de peaux, harpons, traîneaux à chiens, lampes à huile pour se chauffer et cuisiner, lunettes à neige et grattoirs à glace, soit autant d'adaptations au milieu marin arctique témoignant de l'importance de la chasse aux mammifères marins. En hiver, les Esquimaux résident dans de robustes maisons de terre ou dans des igloos, qu'ils abandonnent au profit de tentes mobiles durant l'été. Toutes ces caractéristiques font leur apparition dans les régions côtières de l'Alaska au début du I^{er} millénaire apr. J.-C. Ce complexe fondé sur la chasse aux mammifères marins se diffuse ensuite progressivement vers l'est pour finalement atteindre le Groenland aux environs de 800 apr. J.-C.

Dans les régions continentales situées à l'est de la Californie et de la côte nord-ouest et au sud de la côte arctique, où les ressources alimentaires sont rares, les peuples de chasseurs-cueilleurs s'adaptent à ces conditions très tôt dans l'histoire de l'aire, chacun exploitant au mieux les ressources particulières propres à son environnement, et ces adaptations sont restées quasiment

inchangées jusqu'au contact avec les Européens. Ainsi, la période allant de 700 av. J.-C. à 700 apr. J.-C. ne connaît que quelques modifications mineures dans le type et le style des outils ainsi que dans leurs techniques de fabrication, et ne voit s'opérer aucune évolution significative quant aux stratégies de subsistance ou à d'autres aspects culturels. La majorité de la population vit en petites bandes nomades, généralement liées par un lien de parenté, qui se déplacent de façon saisonnière en fonction de la disponibilité des ressources et subsistent grâce à des réserves de nourriture durant l'hiver, au cours duquel elles construisent des habitations plus solides. En effet, au cours de la période annuelle de collecte de nourriture, ces peuples se scindent en de tout petits groupes et vivent dans des abris de branchages pouvant la plupart du temps être bâtis en quelques heures.

En résumé, le Nouveau Monde à l'époque du contact européen et dans un passé plus récent présente une vaste mosaïque de cultures qui illustre la diversité des êtres humains en termes d'adaptation à leur environnement et qui nous aide également à déceler certaines constantes dans l'évolution et le développement de l'homme. En raison de son isolation géographique, le Nouveau Monde est un cas bien défini de développement et d'évolution parallèles. Au temps du contact avec les Européens, sa population traditionnellement estimée à 25, voire 30 millions d'individus a donné naissance à une immense variété de cultures indépendantes des processus historiques du Vieux Continent. Tout en plongeant ses racines biologiques dans ce dernier, cette population descend directement de quelques milliers de chasseurs nomades adaptés à l'environnement arctique après avoir traversé le détroit de Béring entre l'Asie et l'Amérique du Nord il y a douze mille ou quinze mille ans, voire il y a plus longtemps encore. Ainsi, la grande variété de cultures décrites par les Européens est le fruit de l'adaptation de ces premiers chasseurs de l'Arctique à l'immense diversité de milieux que recèle le Nouveau Monde.

Par ailleurs, soulignons certaines constantes dans les évolutions qui, trouvant leur équivalent dans l'histoire du Vieux Continent, sont tout aussi intéressantes que cette diversité. Parmi les processus les plus importants se trouve celui de la domestication progressive des plantes sauvages — près de cent essences en tout — dans les régions tropicales du Nouveau Monde, ainsi que la naissance d'économies de production de nourriture dans quelques régions clé. Ces cultigènes se sont ensuite largement diffusés dans d'autres territoires, aboutissant dans tous les cas à une croissance démographique et à l'émergence de sociétés plus complexes. Dans deux aires culturelles, ce phénomène s'est traduit par la naissance de grandes villes, d'États et de systèmes sociaux stratifiés. L'analogie entre ces évolutions et celles du Vieux Continent, y compris en termes de rythme, est saisissante. La principale différence réside dans la date de déclenchement de ces événements,

bien plus tardive dans le Nouveau Monde en raison de son peuplement plus récent. À titre d'exemple, l'agriculture démarre dans certains lieux clés aux environs de 5 000 av. J.-C., les premières sociétés complexes commencent à émerger quatre mille ans plus tard et les véritables États, la stratification sociale ainsi que les villes apparaissent aux alentours du début du I^{er} millénaire apr. J.-C.

Enfin, eu égard à l'arrivée tardive des premiers habitants du Nouveau Monde, des cultures représentant quasiment toutes les étapes du développement ont survécu jusqu'à un passé récent et même jusqu'à nos jours, nous permettant ainsi de poser un regard bien plus éclairé sur les réalisations et la variabilité humaines.

BIBLIOGRAPHIE

- LANNING E. P. 1967. *Peru before the Incas*, Englewood Cliffs, New Jersey.
- SANDERS W. T., MARINO J. 1970. *New World prehistory*, Englewood Cliffs, New Jersey (Foundations of Modern Anthropology Series).
- WILLEY G. R. 1966. *An introduction to American archaeology : North America*, Englewood Cliffs, New Jersey.
- 1971. *An introduction to American archaeology : South America*, Englewood Cliffs, New Jersey.

NOTE DU DIRECTEUR DE PUBLICATION

Dans cette section, on notera que William T. Sanders et Philip Weigand utilisent une terminologie issue de l'anthropologie culturelle évolutionniste pour identifier et décrire des institutions et des systèmes sociaux, politiques et économiques préhistoriques. Cette terminologie comporte des termes tels que bande, tribu, chefferie, État, rang, stratification et urbanisme. Ces spécialistes considérant l'archéologie comme partie intégrante du champ plus général de l'anthropologie, nombre de leurs concepts proviennent de ce domaine plus vaste. À noter également l'emploi que fait Luis Lumbreras dans le sous-chapitre 30.1 de termes propres à la littérature historique, comme théocratique ou théocratie.

Si cette divergence de tradition entre les deux écoles peut porter à confusion, nous tentons par cette introduction de clarifier le lien existant entre ces deux terminologies. Le terme théocratique s'applique généralement aux sociétés dans lesquelles l'architecture et les symboles religieux trouvent une expression courante, notamment dans l'art pour les symboles. Dans de telles sociétés, la « validation » du pouvoir politique dépend fortement des croyances et des rituels religieux. Or, ce schéma se retrouve précisément dans les types politiques et les principes de différenciation de statut que les anthropologues nomment chefferies et rang. Si la religion joue

encore un rôle pour la validation des institutions et des privilèges dans les sociétés étatiques et socialement stratifiées, celles-ci ne s'en appuient pas moins fortement sur un légitime recours à la force, sous la forme de cours et d'armées professionnelles, ou bien sur les richesses pour soutenir les institutions politiques et la structuration de la société en classes.

L'Amérique du Nord

Philip C. Weigand

Voir les illustrations 155 à 158

Les cultures complexes nées au nord de la civilisation méso-américaine sont d'ordinaire considérées comme le fruit d'évolutions purement régionales, presque en tous points indépendantes (historiquement) de cette civilisation.

Le début de l'essor de cultures complexes dans le Middle West et le sud-est des États-Unis est pourtant contemporain de phénomènes similaires, quoique bien plus complexes, en Méso-Amérique. De solides arguments pourraient être avancés pour établir la présence d'un foyer indigène formatif dans les vallées du Mississippi et de l'Ohio, mais l'histoire de ces régions ne peut être étudiée isolément de celle de la civilisation méso-américaine.

En outre, si des sociétés complexes plus tardives se développent également dans le sud-ouest des États-Unis, il paraît encore plus nécessaire d'examiner ces processus à la lumière du contexte historique méso-américain.

Bien que les sociétés qui voient le jour au nord de l'ancienne Méso-Amérique présentent des traits culturels marqués et assurément régionaux, tels que l'utilisation précoce du cuivre dans le Middle West, les similitudes de développement et les analogies culturelles sont trop nombreuses pour ne pas être relevées. C'est entre le Sud-Ouest et la Méso-Amérique que ces analogies et ces liens ont été le plus sérieusement analysés.

Au nord de la Méso-Amérique s'étend une vaste zone de paysages extrêmement variés, à la fois physiquement et culturellement parlant. Ce chapitre porte essentiellement sur les deux régions dans lesquelles des systèmes sociaux et culturels complexes naissent au contact de la civilisation méso-américaine : les vallées du Mississippi et de l'Ohio et le sud-ouest des États-Unis.

LES VALLÉES DU MISSISSIPPI ET DE L'OHIO

Le concept d'« efficacité de la forêt primaire » a engendré plusieurs décennies de recherches écologiques dans cette vaste région. Pour la résumer en quelques mots, cette théorie insiste sur la disponibilité de considérables ressources alimentaires forestières et fluviales, que les Indiens ont rapidement comprise et exploitée en quasi-équilibre durant des millénaires. Exception faite des toutes dernières séquences archéologiques, l'agriculture n'était pour eux qu'une source de nourriture complémentaire. Bien que cette idée ait été nuancée par des recherches récentes, elle n'en demeure pas moins un point de repère pour l'intégration de considérations systémiques et écologiques dans l'étude archéologique de la région.

Le complexe de Poverty Point

Après une longue série d'évolutions marquant le cours de l'archaïque (voir le volume II), et notamment l'introduction en 5 000 av. J.-C. des objets en cuivre, les premières cultures du sylvicole inférieur (*early woodland*) apparaissent vers 1 000 av. J.-C. Les changements très complexes observés à Poverty Point (Louisiane) et dans ses alentours sont caractéristiques de la transition entre ces deux périodes. Daté entre 1 700 et 600 av. J.-C., Poverty Point est en réalité un système de sociétés en interaction dont la complexité est inégalée à cette époque, exception faite des cultures préclassiques méso-américaines contemporaines, auxquelles il pourrait s'apparenter. Le site lui-même présente une architecture monumentale dont les réalisations ont pour une grande part été construites assez tôt dans sa séquence. Deux grands tumulus de terre s'y dressent, dont l'un mesure plus de 20 mètres de haut et 200 mètres de long. Six talus concentriques formant un demi-cercle y sont associés, le plus éloigné du centre possédant un diamètre de 1,2 kilomètre ; des habitations étaient autrefois bâties sur ces talus, qui servaient de zones résidentielles. Les environs de Poverty Point sont jalonnés de sites plus petits comprenant souvent des tumulus de bien moindre envergure. Bien que rien n'indique la présence d'une agriculture, cette question reste débattue dans la littérature archéologique : assurément, des stratégies de subsistance très intensives ont dû être adoptées pour subvenir aux besoins d'un tel centre. Tous les chercheurs s'accordent sur l'existence d'un système élaboré et bien développé de commerce et d'échanges, fondé sur l'acquisition de denrées rares et la spécialisation artisanale. L'art lapidaire est alors particulièrement remarquable : les effigies, les perles et les plombs comptent parmi les fabrications les plus prisées. Des matériaux allogènes sont importés de régions distantes de plusieurs centaines de kilomètres, puis exportés sous forme de produits finis. La galène, de nombreuses sortes de silex ainsi que la stéatite sont fréquemment utilisées. Enfin, le site a livré des microlames en grand nombre.

Le niveau de développement social que présentent le site de Poverty Point, ses groupes de villages satellites, ses vastes réseaux d'échanges et ses spécialisations artisanales demeure un sujet de désaccord. Tandis qu'un chercheur postule l'existence d'une chefferie, la plupart des spécialistes considèrent que les indices à ce sujet sont peu convaincants ou éludent la question. Les relations du complexe de Poverty Point avec la Méso-Amérique et les liens éventuels avec les sociétés un peu plus tardives du sylvicole inférieur, en particulier avec le complexe d'Adena dans la vallée de l'Ohio, n'ont pas encore été définis.

Le complexe d'Adena

Le complexe d'Adena, dont les relations avec les cultures contemporaines sont souvent mal connues, est caractérisé par la persistance d'éléments des cultures archaïques, notamment quant au cérémonial mortuaire, aux échanges et au cadre naturel. La datation de ce complexe — sa naissance en particulier — est problématique, mais on peut affirmer qu'il ne voit pas le jour avant le VIII^e siècle av. J.-C. ; la majorité des datations au radiocarbone de sites cérémoniels appartenant indéniablement à la culture d'Adena sont postérieures de quelques siècles. Les complexes architecturaux adenaïens ont très tôt suscité l'attention des archéologues en Amérique du Nord : nombre d'entre eux ont été cartographiés au cours du XIX^e siècle. La plupart de ces premières cartes restent d'ailleurs inégales et ont rarement été améliorées. Les enceintes et les tumulus de la vallée de la Kanawah (Virginie-Occidentale) ainsi que les enceintes circulaires et les tumulus du site de The Plains (comté d'Athens, Ohio) constituent deux parfaits exemples de cette cartographie archéologique précoce illustrant l'architecture de la période adenaïenne.

De bons résumés et des bibliographies approfondies sont disponibles à ce sujet dans les ouvrages de Tuck (1978), Otto (1979), Griffin (1952), Webb et Snow (1945), Ford et Quimby (1945), Caldwell (1958), Spaulding (1952), Webb et Baby (1957).

La période du sylvicole inférieur est caractérisée par l'apparition des premières poteries et les débuts de l'agriculture, notamment la culture du tournesol, de l'ambroisie, de l'amarante, du sureau d'eau, de la gourde, de la courge et vraisemblablement du maïs. Ces deux derniers cultigènes témoignent de l'expansion des plantes domestiques méso-américaines dans la vallée de l'Ohio. Les autres plantes étant des espèces indigènes, leur présence laisse supposer que les autochtones pratiquent également la domestication. Au sein du sylvicole inférieur, la culture d'Adena se distingue par l'émergence de vastes constructions en terre monumentales ainsi que par la capacité à importer des ressources rares provenant de régions lointaines pour les utiliser lors de rituels funéraires très sophistiqués. Plus de deux cents sites

assimilés à cette culture sont caractérisés par la présence de grandes enceintes circulaires en terre d'un diamètre d'une centaine de mètres en moyenne, percées d'une seule porte et bordées par un fossé intérieur. Seul l'un de ces enclos a été fouillé de façon systématique, révélant un cercle interne de 30 mètres de diamètre formé par une double rangée de trous de poteaux. Les constructions en terre prennent parfois la forme d'un carré, d'un pentagone ou d'un talus épousant les bords irréguliers des sommets de collines plats. Exception faite de ce dernier cas, ces fortifications ne semblent pas être de nature défensive. Quelquefois, deux enceintes ou plus sont reliées entre elles, formant ainsi un complexe plus grand regroupant plusieurs structures.

C'est le cérémonial funéraire associé à ces constructions en terre qui retient surtout l'attention des archéologues nord-américains. Très spectaculaires, les tumulus témoignent en effet de l'existence de rituels élaborés destinés à souligner le rang social des individus, en particulier les principales figures de la société adenaïenne. La grande majorité des tombes sont simples, individuelles et formées de réceptacles tapissés d'argile. Les sépultures plus complexes, souvent multiples, sont apparemment des cryptes non scellées, de grandes tombes en rondins sur lesquelles sont finalement érigés des tumulus. Les objets déposés dans ces deux types de tombes varient de façon spectaculaire, indiquant selon toute probabilité l'existence, à partir de 400 av. J.-C., d'un système social à deux niveaux au moins. Dans les tombes simples, la crémation est la pratique la plus répandue. Les ossements qu'elles contiennent sont souvent couverts d'ocre rouge ou de graphite, indiquant que les corps ont été soit décharnés, soit exposés à l'air libre jusqu'à leur décomposition avant d'être ensevelis. Les tumulus les plus grands mesurent quant à eux 20 mètres de haut. Ils sont parfois construits au-dessus de structures circulaires — peut-être des maisons funéraires — qui ont dans un premier temps recouvert les tombeaux en rondins enterrés avant d'être brûlées au cours des cérémonies. L'inhumation s'y fait en position étendue et sur le dos. Quant aux offrandes, qui incluent parfois une tête tranchée, elles comptent rarement des poteries, mais comprennent souvent les célèbres tablettes adenaïennes (objets de bien des controverses, qui servaient probablement de tampons pour la décoration des corps et/ou des textiles), des objets en cuivre (pointes de projectiles, bracelets, perles, bagues, gorgerins, haches), des coquillages marins, des gorgerins en forme de bobine (en pierre taillée), des pipes tubulaires (souvent accompagnées d'effigies) ainsi que des textiles. Les motifs de rapaces sont en outre très fréquents.

Les caractéristiques de l'habitat adenaïen sont encore mal comprises aujourd'hui. Si les sépultures prestigieuses sont majoritairement situées à l'intérieur des cercles, certaines se trouvent à l'extérieur. Les constructions en terre semblent être, en partie au moins, à caractère résidentiel : elles ne

sont donc pas des centres administratifs et cérémoniels totalement « vides » et dissociés de la vie quotidienne. Les habitations périphériques sont relativement petites et dispersées sur un large territoire autour des centres cérémoniels, avec une tendance toutefois à se rassembler près des terres alluviales et des cours d'eau. La population est peu nombreuse et disséminée : les groupements sont en général composés de quatre à cinq maisons circulaires d'un diamètre inférieur ou égal à 10 mètres. Les centres cérémoniels ne sont sans doute pas hiérarchisés, même si, comme nous l'avons mentionné, certains sont indéniablement plus monumentaux et complexes que d'autres. Tous ont sans doute à peu près le même accès aux ressources rares, bien que l'analyse de dépôts d'objets étrangers porte à croire que des centres ou des individus, ou bien encore les deux, se spécialisent dans la fabrication de certains articles. S'il est possible que les sites cérémoniels soient liés par une sorte de hiérarchie, cette interprétation n'est pas privilégiée par les archéologues. En effet, on pense aujourd'hui que chaque centre domine seulement les terres cultivées, les habitations et les zones de ressources naturelles qui l'entourent. Les idées cérémonielles et les objets adenaïens sont prépondérants dans une région bien plus vaste que la seule vallée du moyen Ohio, nombre d'entre eux se diffusant le long des routes empruntées pour l'approvisionnement en ressources rares. La hiérarchie patente de la société de type Adena semble ainsi avoir pour cadre le vaste groupe familial qui compose le centre cérémoniel et ses villages satellites.

Le complexe d'Hopewell

Il est inexact de dire que la culture d'Adena a décliné. Elle semble plutôt avoir évolué pendant une longue période, donnant finalement naissance aux complexes d'Hopewell. Ce phénomène, amorcé dans la vallée de l'Illinois, se serait propagé ensuite jusqu'à l'ancien cœur des terres adenaïennes, dans la vallée du moyen Ohio. Quelles que soient leurs véritables origines, les complexes d'Hopewell étaient géographiquement bien plus étendus que celui d'Adena. La nature de cette expansion est la source d'un éternel débat ; là encore, les splendides cartes du XIX^e siècle demeurent des classiques inégalés. Les cartes plus récentes suivent la même tradition, mais les textes et analyses portant sur les constructions en terre y sont plus détaillés.

Parmi les ouvrages faisant référence pour la période de Hopewell, pourvus en outre d'excellentes bibliographies, on peut citer ceux de Griffin (1952, 1958, 1960, 1979), Moorehead (1922), Morgan (1952), Prufer *et al.* (1965), Shetrone et Greenman (1931), Caldwell et Hall (1964) et Fitting (1978). Toutefois, c'est la *Chillicothe Conference*, dirigée par Brose and Greber (1979), qui résume le mieux les recherches les plus poussées consacrées à l'hopewellien : cette étude traite des liens entre ces complexes et le sud-est des États-Unis, analyse la question de l'approvisionnement en res-

sources rares et interprète les données archéologiques concernant l'organisation sociale et les caractéristiques de l'habitat. Les chapitres portant sur le commerce et les échanges (Brose) et sur le rituel de la maison funéraire en tant que cérémonie consacrée à la redistribution (Seeman) méritent d'être mentionnés, au même titre que le résumé et le bilan approfondis de Griffin.

Comme il en a été fait mention, dans plusieurs régions du Middle West, l'organisation socioculturelle du système du sylvicole inférieur (adénaïen ou non) subit des changements d'ordre qualitatif entre 300 et 100 av. J.-C. La phase qui débute pendant cette période de transition et prend fin entre 500 et 700 apr. J.-C. est appelée sylvicole moyen (*middle woodland*) ; les complexes d'Hopewell en font partie. Ils occupent un large territoire, mais chaque région se développe à son rythme et crée sa propre sous-culture. En dépit de cette diversité, il existe des caractéristiques fondamentales communes à tous les grands complexes d'Hopewell. Les vallées de l'Ohio et de l'Illinois voient s'épanouir les plus sophistiquées de ces cultures, qui sont sans doute les mieux connues aujourd'hui, tandis que les autres complexes sont situés dans le sud de l'Indiana, de l'Illinois et du Wisconsin, dans le sud et le centre du Michigan et dans la région de Kansas City.

Les sociétés hopewelliennes se développent rapidement dans toutes les zones citées ci-dessus, même si le rythme de cette évolution ainsi que l'ampleur des réalisations architecturales et des cérémonies y varient radicalement. Toutes ces régions semblent cependant être liées dans un système commun de commerce/échanges et d'approvisionnement en ressources rares qui est souvent appelé « sphère d'interaction hopewellienne », sphère dans laquelle les échanges de produits étrangers engendrent des réponses culturelles similaires sur un territoire très étendu. Bien que chacune de ces zones mérite une étude propre, la description qui suit porte essentiellement sur la vallée de l'Ohio : c'est là que le monde hopewellien accomplit ses plus grandes réalisations culturelles.

S'il est encore rare de trouver du maïs sur les sites hopewelliens, peu de spécialistes doutent de son importance dans le système agricole. Assurément, l'ampleur des constructions architecturales et le phénomène d'accroissement de la population (en nombre absolu comme en densité) qui lui est contemporain témoignent de l'essor de l'agriculture. Tous les cultigènes connus par les Adéna sont également utilisés par les Hopewell. Les sites d'habitation sont relativement peu représentés dans l'archéologie hopewellienne, bien que des fouilles intensives entreprises dans la moyenne et basse vallée du Scioto aient permis d'en mettre au jour un grand nombre. La plupart des vestiges ne sont souvent guère plus que des objets éparpillés sur des terres de labour, mais il existe des exceptions majeures, à l'image du site de McGraw Farm. Ces fouilles ainsi que d'autres recherches similaires ont montré que les habitations étaient construites dans les plaines inondables ou

à proximité, probablement non loin des meilleures terres agricoles et zones de pêche. Sur le site de McGraw Farm, le maïs appartient à la variété *flint* à douze rangées et aux variétés à huit ou dix rangées ; on trouve aussi des types améliorés. Les groupements sont encore petits et dépourvus d'architecture cérémonielle.

Les constructions en terre qui caractérisent la culture d'Hopewell dans l'Ohio sont aussi spectaculaires que monumentales. Celles de Newark, dans le comté de Licking (Ohio), comptent parmi les plus grands monuments du Nouveau Monde (fig. 40). La partie cérémonielle du site couvre 1 000 hectares et se compose d'ouvrages en terre carrés, ronds et en forme de talus parallèles. La structure individuelle la plus grande est octogonale et occupe une surface de 20 hectares. Le cercle le plus vaste, d'une superficie de 12 hectares, est pourvu d'un tumulus cruciforme en son centre géométrique. Son diamètre ne dévie que de 4 mètres par rapport à une moyenne de 352 mètres ; celui du second cercle présente quant à lui une variation de 1,5 mètre par rapport à une moyenne de 314 mètres. L'avenue la plus longue (partiellement représentée sur la figure 40), bordée par deux talus parallèles, s'étend sur 4 kilomètres. Les constructions en terre de Liberty sont plus regroupées. La structure la plus grande des quatre ouvrages en terre reliés entre eux est un cercle segmenté incomplet, dont le diamètre mesure 510 mètres et qui couvre une surface d'environ 16 hectares.

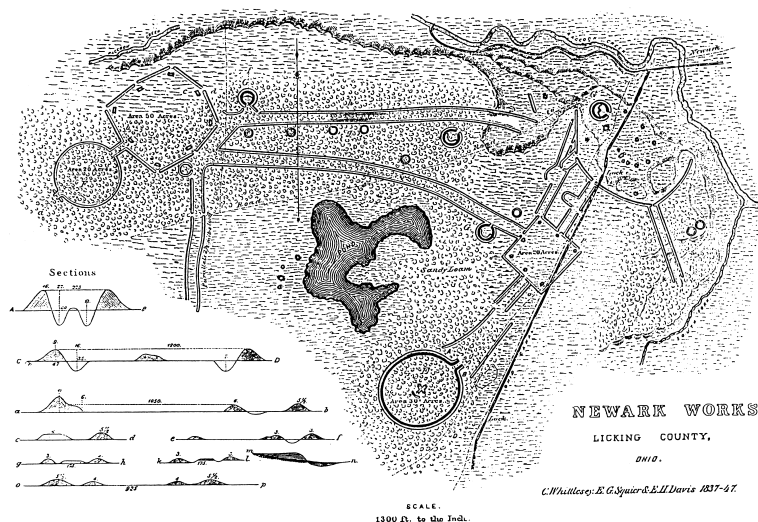


Figure 40 Les constructions de Newark, comté de Licking, Ohio (d'après Thomas, 1889).

La structure d'Anderson, dans l'Indiana, est ouverte sur un côté et forme un genre de cercle différent qui rappelle ceux d'Adena. Elle est caractérisée par un imposant mur d'enceinte et un petit tertre intérieur qui semble circulaire. Si tel est le cas, cet ouvrage a probablement été érigé selon un principe de concentricité à partir d'un centre radical. Mais les constructions en terre ne se limitent pas à des formes géométriques : le tertre du Grand Serpent, dans le comté d'Adams (Ohio), en est le meilleur exemple (*fig. 41*). Attribué à la fois au complexe d'Adena et à celui d'Hopewell, il date probablement des environs du début du I^{er} millénaire apr. J.-C. La nature serpentine de l'ouvrage, qui mesure quasiment 500 mètres de long, est évidente ; le tumulus hémisphérique situé au niveau de la gueule du serpent apparaît comme enserré entre ses mâchoires. La fonction de cette construction n'était ni funéraire ni, évidemment, défensive.

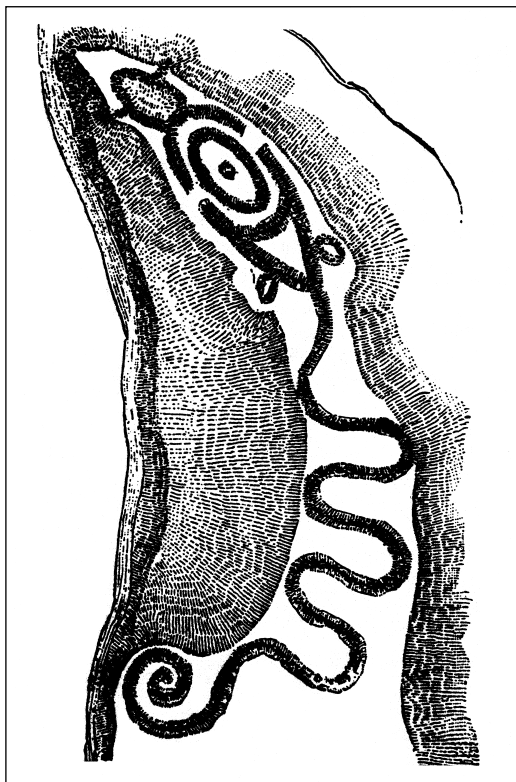


Figure 41 Le Grand Serpent, comté d'Adams, Ohio (d'après MacLean).

La fonction des constructions en terre relevait à l'origine du domaine du cérémonial mortuaire, bien que l'hypothèse des fortifications ait été avancée. Si celle-ci est tout à fait envisageable, les ouvrages ne semblent avoir acquis un rôle défensif que fortuitement ou indirectement. De véritables fortifications ont pourtant bel et bien existé : elles voient le jour vers la fin de l'Hopewellien, à partir de 500 apr. J.-C., alors que l'ensemble du système montre les signes d'une faiblesse qui va le mener à sa perte un siècle plus tard environ. Le site de Fortified Hill, caractérisé par l'absence de constructions géométriques à l'intérieur de son enceinte, est probablement une illustration de ce phénomène. La surface fortifiée couvre environ 6,5 hectares ; les portes, en particulier celle du nord, sont équipées de dispositifs de défense extrêmement perfectionnés.

Bien que les constructions en terre aient été axées sur le cérémonial, les fouilles du site de Seip (Ohio) démontrent qu'il ne s'agissait pas de centres cérémoniels « vides ». En effet, une série d'édifices carrés et rectangulaires qui ne semblent pas avoir servi au culte funéraire y ont été mis au jour. Dans la mesure où leur fonction exacte n'a pas encore été déterminée, il est trop tôt pour les considérer comme des habitations, mais il s'agit là de l'hypothèse la plus probable parmi toutes celles avancées jusqu'ici.

À l'intérieur des tumulus, un stupéfiant ensemble de tombes et d'objets funéraires a été découvert. Certains d'entre eux renferment des centaines de sépultures : il a certainement fallu des années pour arriver à une telle accumulation. À l'instar des tumulus de type adenaïen, on y trouve à la fois des tombes à incinération et des tombes en rondins pour les inhumations. Comme pour les articles funéraires, c'est le statut social qui déterminait la nature des funérailles — la crémation représentant à peu près les trois quarts d'entre elles. Les personnages de haut rang étaient ensevelis individuellement, sous de petits tumulus remplis de splendides offrandes, au cours de cérémonies uniques. Si l'existence de deux catégories de funérailles est attestée, on peut avancer que les enterrements dans des tombes en rondins réservés aux personnalités les plus importantes constituaient une catégorie à part entière, distinguant une élite au sein de la classe sociale la plus élevée.

Les artisans hopewelliens se consacraient principalement à la fabrication d'articles funéraires destinés aux tombes de haut rang, soit pour l'utilisation locale, soit pour le commerce avec d'autres groupes, qui s'en servaient eux-mêmes dans les rituels funéraires. Notons que les funérailles élaborées et les constructions architecturales monumentales étaient contemporaines et interdépendantes. De grandes quantités de cuivre natif étaient importées de la péninsule du Michigan, puis découpées et travaillées par les artisans pour fabriquer de faux nez, des perles, des flûtes de Pan, gorgerins, pointes, boutons d'oreille, panneaux pour dessiner, celts, haches, poinçons, coiffures ornées de bois de cerf et épaisses plaques servant de cuirasse (*ill. 155*). Pour

façonner les objets, on utilisait en outre du fer météorique, de l'argent natif (provenant de l'Ontario au Canada), de la galène (du nord-ouest de l'Illinois) et de l'or en très faible quantité. La métallurgie était bien développée ; les techniques les plus fréquemment employées pour le travail des métaux étaient le martelage à froid et le recuit.

L'une de ces inhumations a livré plus de 135 kilogrammes d'obsidienne. L'analyse par activation neutronique a déterminé que la pierre provenait d'Obsidian Cliff, dans le Wyoming, à plus de 2 000 kilomètres de là ; la quantité présente dans cette seule tombe équivaut à environ la moitié de la quantité totale d'obsidienne mise au jour par l'archéologie hopewellienne. D'autres sépultures recèlent d'énormes quantités de perles. Des feuilles de mica étaient importées du sud des Appalaches, puis taillées en de belles formes spectaculaires (*ill. 156*) ; de larges coquilles de conque, des dents de requin fossilisées ou non, des dents d'alligator et des carapaces de tortue provenaient quant à elles de Floride et de la côte du golfe du Mexique. Au total, on a retrouvé une impressionnante variété de matériaux rares, dont l'approvisionnement était certainement systématisé.

Les ressources locales — perles et coquillages d'eau douce, nombreuses variétés de silex et argile — subissaient également une exploitation intensive au service du culte funéraire (bien que les trois derniers matériaux aient également été utilisés à des fins utilitaires). Les sculptures en argile et en terre figurent parmi les plus belles réalisations hopewelliennes. Les catégories de sculptures les plus connues sont les pipes à effigie réalistes dites à plate-forme et les figurines en argile représentant des êtres humains. Tandis que les premières étaient indéniablement utilisées dans des rituels autres que les cérémonies funéraires, les secondes étaient presque exclusivement destinées à ces dernières. Le rituel de la maison funéraire était l'occasion de redistribuer ressources et objets rares. Il semble certain que les Hopewell ont atteint une organisation sociopolitique du niveau de la chefferie : le système d'approvisionnement en denrées rares, la spécialisation des artisans, l'architecture monumentale (bien qu'à construction par étapes), la hiérarchisation au sein des centres (et peut-être entre eux) ainsi que d'autres critères corroborent cette affirmation (*ill. 157*).

L'effondrement du système (ou « sphère d'interaction ») d'Hopewell, achevé avant 700 apr. J.-C., est précédé d'un long déclin dont les prémices se manifestent des centaines d'années plus tôt. Cette désagrégation a été attribuée à des changements climatiques, bien qu'aucune preuve tangible ne vienne soutenir cette hypothèse. Il semble plus probable que la concurrence économique, associée à une mutation des relations sociales au sein des sociétés et entre elles, a précipité la décadence puis l'effondrement du système. Un si vaste réseau d'approvisionnement en denrées rares destinées au rituel funéraire a dû dès sa naissance être soumis à un équilibre précaire ; il est

même surprenant qu'il ait duré aussi longtemps. Cependant, si le système d'approvisionnement s'est écroulé, entraînant la disparition du culte funéraire (ou vice-versa), cette ruine ne s'est pas accompagnée de bouleversements démographiques ou de profonds changements affectant la vie quotidienne. Privées de leurs ressources rares et de leur intégration rituelle, les cultures hopewelliennes ont connu des évolutions plus locales. Bien qu'elles se soient considérablement appauvries dans le domaine du rituel funéraire, peu de preuves mettent par ailleurs en évidence un déclin de la société.

Le sud-est des États-Unis

Dans cette zone, les sociétés d'inspiration hopewellienne — telles que les complexes de Santa Rosa-Swift Creek, Crystal River, Saint Johns, Copena et Caterville — sont caractérisées par un fort régionalisme, même durant l'âge d'or de l'hopewellien. Parmi les nombreuses références traitant de cette vaste région, la *Chillicothe Conference* (Brose et Greber, 1979) est particulièrement remarquable. On peut également citer Ford et Quimby (1945), Goad (1978), Toth (1979), Sears (1954, 1956, 1982), Milanich (1984), Milanich et Fairbanks (1980), Greenwall (1984), Walthall (1980) et Morse et Morse (1983).

La région, soumise à des cultures intensives, assiste également à l'introduction du maïs. Le moment précis de cette séquence où ces cultures voient le jour n'est pas encore déterminé, bien que l'existence de l'ambroisie, de l'alpiste, du tournesol et de la renouée soit attestée dès 300 av. J.-C. Le maïs date d'environ 500 av. J.-C., mais les indices sont plus probants pour des périodes plus tardives. Les archéologues locaux discutent encore du rôle de la culture du maïs aux dates les plus anciennes : on considère généralement qu'elle sert de complément à la chasse et à la cueillette durant toute la période du sylvicole inférieur, puis prend progressivement de l'importance pendant le sylvicole moyen. Nombre de ces cultigènes, telle l'ambroisie, sont de formidables producteurs de graines. La taille des groupements durant le sylvicole inférieur est assez modeste : la moyenne semble être de 5 à 10 habitations (logeant de 25 à 60 individus). La plupart d'entre elles sont rondes ou ovales, possèdent une structure de perches en bois et un foyer intérieur ; des campements à usage spécial abondent autour de ces villages. Le système d'habitat suggère une grande mobilité résidentielle. Au cours du sylvicole moyen, les habitations ne sont pas seulement plus grandes, elles sont aussi plus permanentes, bien qu'elles continuent d'être fréquemment déplacées afin d'optimiser l'exploitation des ressources.

La région est partie prenante dans les systèmes d'échanges à longue distance mis en place par les complexes d'Adena et d'Hopewell. Ses principales exportations sont les coquillages, les perles, le mica, les dents de requin et d'autres matières premières de grande valeur ; en retour, elle importe des

matériaux comme le cuivre et la galène, la plupart du temps déjà transformés en objets perfectionnés. Les flûtes de Pan en cuivre et les celts de jade semblent jouer un rôle particulier au sein de ces sociétés. Comme c'est le cas au nord, la majeure partie de ces biens est destinée aux rituels funéraires. De magnifiques objets de fabrication locale, telles les pipes à effigie en stéatite de Copena, font partie des articles les plus utilisés dans les rites au même titre que les objets étrangers importés. Les gisements de cuivre du Sud-Est sont également exploités de façon systématique. Le complexe de Copena, situé dans le nord de l'Alabama et dans les régions voisines du Tennessee, contrôle probablement une part importante de la production régionale de cuivre et de son transport en raison de sa position stratégique entre la vallée de l'Ohio, la côte du golfe du Mexique (les régions de Santa Rosa-Swift Creek et de Crystal River du nord de la Floride et du sud-ouest de la Géorgie) et la côte atlantique de la Floride (la région de Saint Johns).

Pendant le sylvicole inférieur, la majorité des inhumations sont primaires et en position fléchie, bien que des entassements d'os et des crémations aient également été relevés. Les offrandes sont rares et marquent le sexe et l'âge plutôt que le statut social ; la présence de petits tertres recouvrant les sépultures se limite principalement à la Floride. Toutefois, dès le sylvicole moyen, les rituels funéraires deviennent plus élaborés. Les tertres, dont certains sont relativement grands, se banalisent. Ils sont érigés au-dessus de surfaces spéciales, souvent des plates-formes basses utilisées pour la préparation du défunt avant l'ensevelissement. C'est peut-être sur celles-ci que sont édifiées les maisons funéraires construites en matériaux périssables, où l'on dispose minutieusement les restes humains et les offrandes avant d'édifier les tertres qui viennent sceller l'ensemble. Certains de ces derniers possèdent plusieurs de ces « étages », témoignant ainsi de la longévité de nombre de ces sites funéraires. Dans la plupart des régions, il semble que tous les individus, quel que soit leur statut, peuvent être enterrés dans les tumulus. Dans d'autres régions, notamment dans le Mississippi et l'Arkansas, des tombes spéciales recelant des offrandes de produits exotiques extrêmement raffinés sont réservées aux individus de haut rang. Ces tombes sont scellées immédiatement après les cérémonies funéraires.

Au sylvicole inférieur, les sociétés semblent égalitaires, le statut étant déterminé par l'âge et le sexe. Au sylvicole moyen, la différenciation sociale est plus complexe et repose principalement sur l'accès aux ressources rares, brutes ou transformées. Certains spécialistes ont suggéré que l'accroissement démographique et l'essor de l'agriculture jouent un rôle crucial dans le processus de différenciation sociale. La plupart d'entre eux s'accordent à dire que le niveau de développement sociétal est assez simple : les systèmes hiérarchiques, solidement ancrés dans les structures lignagères, sont les systèmes les plus complexes qui soient évoqués dans la littérature archéologique.

Même durant le sylvicole moyen, il est important de souligner que nombre de communautés restent à l'écart du complexe culturel de cérémonial funéraire, ainsi que du réseau d'approvisionnement en ressources rares qui soutient ce dernier et quadrille l'ensemble de la région. Leur participation à ce complexe est au mieux sporadique, même si les archéologues portent davantage d'attention aux sociétés intégrées dans le système qu'aux autres.

Le sud-ouest des États-Unis

Le Sud-Ouest américain est l'un des paysages archéologiques les plus intensément exploités au monde. Il existe une pléthore de rapports spécialisés sur cette vaste région, ce qui rend les vues d'ensemble contestables, si ce n'est irréalisables. La bibliographie qui suit est très incomplète et n'est aucunement représentative de la vaste littérature publiée à ce jour au sujet de cette région ; par ailleurs, les ouvrages sont également choisis en fonction de leur propre contenu bibliographique. Ainsi peut-on citer Crown et Judge (1991, divers chapitres), Doyel (1979, 1987), Doyel et Plog (1980), Berry (1982), Bullard (1962), Cordell (1984*a*), Ford (1981), Gladwin *et al.* (1938), Haury (1936, 1976), Le Blanc (1982), Le Blanc et Whalen (1980), Martin et Plog (1973) et Weigand *et al.* (1977). Dans l'ouvrage d'Ortiz (1979), les chapitres signés par Woodbury et Zubrow (la naissance de l'agriculture), Martin (les Mogollon), Gumerman et Haury (les Hohokam), Di Peso (les Ootam et l'extrême nord-ouest du Mexique), Schroeder (les Anasazi occidentaux) et Cordell (les Anasazi orientaux) méritent une mention spéciale en tant qu'études détaillées agrémentées de bonnes bibliographies. Un bilan concis des tendances de l'archéologie de la région à la fin du *xx^e* siècle est disponible dans la publication de Cordell (1984*b*).

En tant que cultigène, le maïs est présent dans la région dès le III^e millénaire av. J.-C. Avec son introduction commence une longue mais progressive construction de relations socioculturelles avec la Mésio-Amérique. Les influences sont pour la plupart tardives —postérieures au début du I^{er} millénaire apr. J.-C.— et semblent provenir des zones occidentales de l'actuel Mexique. La nature et la datation exactes de ces influences font aujourd'hui l'objet de vives discussions entre les spécialistes du Sud-Ouest américain, la majeure partie d'entre eux minimisant les conséquences et l'étendue de ces contacts. Une minorité d'archéologues, qui a généralement acquis une expérience de terrain en Mésio-Amérique autant que dans le Sud-Ouest, tente de faire entendre son point de vue en suggérant l'existence d'interrelations systématiques sur une longue période, amorcées avec la diffusion du maïs, puis de la céramique (env. 200 av. J.-C.) et de nombreux autres biens encore. Selon cette hypothèse, les Hohokam, habitants des régions désertiques situées dans le sud de l'Arizona central, sont les premiers à subir directement

une influence méso-américaine significative. Le nationalisme a souvent été partie prenante dans l'archéologie du sud-ouest des États-Unis. Traditionnellement, trois cultures sont identifiées comme étant les plus importantes de la région : l'hohokamien, le mogollonien et l'anasazien.

Les Hohokam

Comme il en a été fait mention plus haut, on estime que ces habitants du désert par excellence sont les groupes qui subissent la plus forte influence méso-américaine. Dès 300 av. J.-C., si ce n'est plus tôt, les Hohokam émergent de la tradition culturelle archaïque de Cochise-San Pedro (voir le volume II) en tant que petits agriculteurs sédentaires. Leurs premiers villages sont très modestes, n'abritant habituellement pas plus de 25 habitants. À l'évidence, l'irrigation par inondation est déjà développée, particulièrement pour les cultures de maïs. Le cactus saguaro, le mesquite et bien d'autres ressources sauvages, y compris le gibier, forment un complément significatif à la base agricole. Pour la période antérieure à 1 000 apr. J.-C. environ, l'archéologie hohokamienne a pour référence principale le site de Snaketown, au sud de Phoenix, dans l'Arizona. C'est là que, à partir de 200 av. J.-C., une céramique à engobe rouge est produite, ainsi qu'une série rouge sur fond gris qui marque le début de la première tradition de poteries peintes décorées de toute la région. De minuscules figurines humaines sont également fabriquées. L'architecture résidentielle est caractérisée par des maisons-fosses semi-enterrées, en majorité carrées ou rectangulaires ; les plus grandes de ces structures tiennent certainement lieu d'édifices communautaires, mais ne présentent pas aujourd'hui de caractère cérémoniel véritablement identifiable. Quatre supports de toit maintiennent la superstructure. À un moment de son histoire, Snaketown compte jusqu'à une centaine d'habitations. C'est au cours de la longue période « pionnière » (d'environ 100 av. J.-C. à 500 apr. J.-C.) que sont construits les premiers canaux, appelés à devenir caractéristiques de la région. Si le système d'irrigation ne cesse par la suite de s'étendre, son agencement général est d'emblée ambitieux. Vers 500 apr. J.-C., l'économie est presque exclusivement agricole et repose notamment sur la culture du coton.

Durant la période pionnière, le rituel funéraire ne marque visiblement pas de distinctions au sein de la population, si ce n'est d'âge et de sexe. La crémation étant de loin la pratique la plus répandue, les cendres et les os brûlés sont placés dans des récipients en céramique, qui sont ensuite couverts par des bols renversés puis enterrés dans de simples fosses, soit à l'intérieur, soit à proximité des maisons. Les objets funéraires sont très simples, voir inexistants. Au cours de la période pionnière tardive et de la période « coloniale » subséquente (d'environ 500 à 800 apr. J.-C.), les offrandes des rituels funéraires deviennent un peu plus complexes, à l'instar des céramiques décorées

(*ill. 158*). À l'aube de cette période coloniale, la société hohokamienne subit des changements spectaculaires et se complexifie. Des relations directes avec la région de Chalchihuites (Zacatecas, Mexique) ainsi qu'avec la Més-Amérique occidentale se mettent alors en place, comme en témoigne l'importation d'objets de valeur dans la zone hohokamienne, probablement en échange de turquoise.

Outre l'extension des ouvrages d'irrigation, on assiste alors à un essor des échanges et du commerce de ressources rares, portant notamment sur les coquillages du golfe de Californie (pour les perles, les bracelets et les sculptures) et les turquoise (pour les mosaïques). Des objets en pierre piquetée élaborés, notamment des palettes aux bords en relief et dotés d'appendices zoomorphes et anthropomorphes, sont fabriqués en grande quantité. Des coquillages gravés à l'aide de jus fermenté de cactus saguaro en guise d'eau-forte et des miroirs en mosaïque sont des objets cérémoniels marquant le statut au sein de la société de la période coloniale.

C'est durant cette période que sont construits les premiers terrains de jeu de balle cérémoniel, peut-être d'origine locale. Il s'agit de structures ovales bordées de grands talus en terre, dont la plus vaste mesure 120 mètres de long sur 34 mètres de large. La surface de jeu intérieure descend en pente jusqu'au centre, si bien que le terrain n'est pas plat. Les fouilles archéologiques ont également dévoilé la présence de balles en caoutchouc certainement importées de Més-Amérique. Ces terrains servent sans doute de centres pour l'intégration intrarégionale et interrégionale, facilitant entre autres la circulation des denrées rares. Les premiers petits tumulus à plate-forme sont contemporains de ces terrains. Ils sont pour la plupart rectangulaires ou carrés, mais certains présentent une forme circulaire ou ovale ; le plus élevé d'entre eux mesure environ 3 mètres de haut et 30 mètres de long. Bien qu'ils ne soient pas monumentaux, les plates-formes et les terrains de jeu de balle constituent des investissements sociétaux majeurs dans l'architecture publique et reflètent clairement la croissance progressive des influences méso-américaines. On pense que les plates-formes possèdent alors des superstructures, mais les preuves à ce sujet sont minces.

À partir de 500 apr. J.-C., le peuple hohokamien connaît une nette complexification à la fois dans les domaines culturel et social ; en outre, une explosion démographique semble s'amorcer dans les régions irriguées de la Salt et de la Gila. De toute évidence, les biens commerciaux et produits exotiques de grande valeur ainsi que les délicats objets en coquillage et en pierre sculptée jouent un rôle économique et social fondamental dans le développement continu du système hohokamien. À la fin de la période « coloniale » (aux environs de 900 apr. J.-C.), les bases d'évolutions plus complexes encore sont jetées (voir le volume IV).

Les Mogollon

Les cultures mogolloniennes se développent pour la plupart dans les régions montagneuses du sud-ouest du Nouveau Mexique, du sud-est de l'Arizona et des zones mexicaines limitrophes du Sonora et du Chihuahua. De bonnes raisons portent à croire que le mogollonien et la culture de Loma San Gabriel de la Sierra Madre occidentale au Mexique forment un continuum. C'est à partir de la tradition des cultures archaïques de Cochise-San Pedro qu'aux environs de 200 av. J.-C., les premiers petits villages commencent à se former. Pour une grande part, ils comptent moins d'une vingtaine d'habitations et leurs sites se trouvent immanquablement en hauteur, la défense étant alors une préoccupation primordiale. La disposition des maisons est irrégulière, bien que des groupements puissent être observés sur plusieurs sites. L'architecture résidentielle se caractérise par des maisons-fosses peu profondes dont les entrées sont toujours orientées à l'est et dont les toits coniques sont soutenus par un mât central. Si, au cours de cette période ancienne, l'agriculture est pratiquée par les Mogolloniens, la chasse et la cueillette conservent leur importance. Les céramiques primitives, quoique simples, sont bien faites et ravissantes. L'engobe est la première technique décorative utilisée. Il est fréquent de trouver des pipes tubulaires en terre et en pierre ; en revanche, les petites figurines humaines sont assez rares.

Vers 300 apr. J.-C., la société mogollonienne connaît une phase de transformation assurément liée aux évolutions affectant les Hohokamiens et peut-être également des régions situées plus loin vers le sud. La culture commence à se spécialiser et à s'adapter aux variations écologiques de la zone ; les maisons-fosses s'agrandissent et gagnent en complexité, mais rien encore n'indique l'existence d'une architecture communautaire ; les premières décorations de céramique peintes voient le jour ; la taille des villages augmente de façon assez spectaculaire. Néanmoins, vers 500 apr. J.-C., la région subit un déclin significatif dont elle ne se remettra pas avant plus de deux siècles. Certains spécialistes ont émis l'hypothèse qu'une longue série de mauvaises récoltes a obligé la population à revenir à une économie archaïque fondée sur la chasse et la cueillette, dispersant ainsi les villages et mettant fin pour un temps à son mode de vie sédentaire.

Les Anasazi

Ce phénomène culturel, confiné dans une large mesure au plateau du Colorado à la croisée du Nouveau-Mexique, de l'Arizona, de l'Utah et du Colorado, suscite un intérêt romantique considérable et a fini par incarner ce que les Anglo-Américains chérissent le plus dans l'expérience amérindienne. À partir d'une série de cultures archaïques peu spécialisées connues sous le nom de San Jose, les cultures du *basketmaker* II (il n'y a pas de *basketmaker* I) commencent à émerger avant 100 av. J.-C. Bien que semi-sédentaires,

ces peuples semblent peu pratiquer l'agriculture. Tandis que leurs contemporains mogolloniens sont rompus aux techniques de l'archerie, ces « faiseurs de paniers » chassent encore à l'aide de l'*atlatl* (propulseur). Leur architecture résidentielle est tout à fait rudimentaire : elle se caractérise par des sols concaves en terre battue couverts d'un dôme léger soutenu par des perches. Même si les plus grandes de ces habitations mesurent jusqu'à 8 mètres de diamètre, l'architecture communautaire semble inexistante. Les silos de conservation souterrains, dont les parois sont parfois revêtues de pierre, sont courants. Les hameaux comptent en moyenne trois ou quatre habitations, bien que l'on ait pu étudier des sites comportant jusqu'à vingt structures. La vannerie, particulièrement élaborée, est caractérisée par des décorations géométriques ainsi que par l'utilisation d'une diversité de techniques, notamment l'enroulement. Les paniers sont souvent étanchés avec de la poix.

Aux alentours de 350 à 400 apr. J.-C. débute la phase du *modified basketmaker* (ou *basketmaker* III). Cette période est empreinte d'une plus grande complexité, se traduisant notamment par la diffusion de la céramique qui prend à l'origine la forme de poteries brunes d'inspiration clairement mogollonienne.

La fin de cette phase, vers 700 apr. J.-C., s'accompagne de l'apparition des premières céramiques noires sur fond blanc appelées à devenir le sceau de la culture anasazienne. La peinture noire sur engobe blanc semble être une innovation locale, bien que des céramiques similaires soient présentes au Mexique à cette époque et même auparavant. Les poteries en forme de louches, fréquentes, prennent la gourde pour modèle. Comme la période précédente, cette phase est caractérisée par l'absence d'architecture de communauté. Les structures résidentielles deviennent toutefois plus complexes, de vraies maisons-fosses étant creusées dans la région ; circulaires, elles possèdent un diamètre variant entre 3 et 8 mètres. Leurs murs sont souvent couverts de dalles de pierre ou d'argile et les toits sont des superstructures complexes de poutres entaillées. Le trou à fumée, placé exactement au-dessus du foyer central, sert également d'entrée dans les structures les plus profondes. Des dispositifs de ventilation construits sur les murs sont associés à des déflecteurs de pierre. Le rituel funéraire était très simple : les défunts étaient inhumés en position fléchie dans des fosses peu profondes ou d'anciens fours de cuisson, avec très peu d'offrandes, voire pas du tout. La simplicité de ce rituel, associée à celle des structures résidentielles, a conduit la plupart des archéologues à supposer que la structure sociale du *basketmaker* reposait sur des groupes égalitaires, le statut étant exclusivement déterminé par l'âge et le sexe. À compter de 700 apr. J.-C. et du lent passage à la période Pueblo I, le mode de vie des Anasazi change de façon spectaculaire (voir le volume IV pour un examen plus approfondi de ces dernières hypothèses).

BIBLIOGRAPHIE

- BABY R., LANGLOIS S. 1979. Seip Mound state memorial : non-mortuary aspects of Hopewell. *HACC*, p. 16-18.
- BERRY M. S. 1982. *Time, space and transition in Anasazi prehistory*, Salt Lake City.
- BROSE D. S., GREBER N. (dir. publ.). 1979. *Hopewell archaeology. The Chillicothe Conference*, Kent, Ohio.
- BULLARD W. R. 1962. *The Cerro Colorado site and Pithouse architecture in the southwestern United States prior to AD 900*, Cambridge, Massachusetts (Peabody Museum Papers, vol. XLIV, n° 2).
- CALDWELL J. 1958. *Trend and tradition in the prehistory of the eastern United States*, Springfield (Scientific Papers, vol. X).
- CALDWELL J., HALL R. L. (dir. publ.). 1964. *Hopewellian studies*, Springfield (Scientific Papers, vol. XII).
- CORDELL L. 1984a. *Prehistory of the Southwest*, New York.
- 1984b. Southwestern archaeology. Dans : *Annual Review of Anthropology*, vol. XIII, p. 301-332.
- CROWN P., JUDGE J. (dir. publ.). 1991. *Chaco and Hohokam. Prehistoric regional systems in the American southwest*, Santa Fe.
- DEUEL T. (dir. publ.). 1952. *Hopewellian communities in Illinois*, Springfield (Scientific Papers, vol. V).
- DOYEL D. 1979. The prehistoric Hohokam of the Arizona desert. *American Scientist*, vol. LXVII, partie 5, p. 544-554.
- (dir. publ.). 1987. *The Hohokam village : site structure and organization*, Glenwood Springs.
- DOYEL D., PLOG F. (dir. publ.). 1980. Current issues in Hohokam prehistory : proceedings of a symposium. *Anthropological Research Papers* n° 23, Tempe.
- FITTING J. E. 1978. Regional cultural development, 300 BC to AD 1000. Dans : Trigger B. (dir. publ.), *Handbook of North American Indians. Northeast*, Washington, p. 44-57.
- FORD J. A., QUIMBY G. 1945. The Tchefuncte culture : an early occupation of the lower Mississippi valley. *Memoir of the Society for American Archaeology*, n° 2.
- FORD J. A., WEBB C. H. 1956. *Poverty Point, a late archaic site in Louisiana*, New York (Anthropological Papers, vol. XLVI, partie 1).
- FORD R. I. 1981. Gardening and farming before AD 1000 : patterns of prehistoric cultivation north of Mexico. *Journal of Ethnobiology*, vol. I, n° 1, p. 6-27.

- GIBSON J. L. 1974. Poverty Point : the first North American chiefdom. *Archaeology*, vol. XXVII, n° 2, p. 97-105.
- GLADWIN H. S. *et al.* 1938. *Excavation at Snaketown I : material culture*, Medallion Papers of the Gila Pueblo, Globe, Arizona.
- GOAD S. I. 1978. *Exchange networks in the prehistoric south-eastern United States*, thèse de doctorat, University of Georgia.
- GREENWALL D. 1984. The Mississippi Gulf Coast. Dans : Davis D. (dir. publ.), *Perspectives of Gulf Coast prehistory*, Gainesville, p. 125-155.
- GRIFFIN J. B. (dir. publ.). 1952. *Archaeology of the Eastern United States*, Chicago.
- 1958. *The chronological position of the Hopewellian culture in the Eastern United States*, Ann Arbor (Anthropological Papers, n° 12).
- 1960. Climatic change : a contributory cause of the growth and decline of northern Hopewellian culture. *The Wisconsin Archaeologist*, vol. XLI, p. 21-33.
- 1961. *Lake Superior copper and the Indians*, Ann Arbor (Anthropological Papers, n° 17, p. 1-30).
- 1979. An overview of the Chillicothe Hopewell conference, *HACC*, p. 266-279.
- HAURY E. W. 1936. *The Mogollon culture of Southwestern New Mexico*, Globe, Arizona (Medallion Papers of the Gila Pueblo, n° 20).
- 1976. *The Hohokam, desert farmers and craftsmen*, Tuscon.
- JOHNSON J. K. 1989. Poverty Point period social organization in the Yazoo basin, Mississippi : a preliminary consideration. *Louisiana Archaeologist*, vol. VI, p. 253-284.
- LE BLANC S. A. 1982. The advent of pottery in the Southwest. Dans : Schroeder A. H. (dir. publ.), *Southwestern ceramics : a comparative review*, *Arizona archaeologist*, vol. XV, Phoenix p. 27-51.
- LE BLANC S. A., WHALEN M. E. 1980. *An archaeological synthesis of South Central and Southwestern New Mexico*, Albuquerque.
- MARTIN P. S., PLOG F. 1973. *The archaeology of Arizona*, Garden City.
- MILANICH J. T. 1984. *McKeithen Weeden Island : the culture of Northern Florida*, New York.
- MILANICH J. T., FAIRBANKS C. H. 1980. *Florida archaeology*, New York.
- MOOREHEAD W. K. 1922. *The Hopewell mound group of Ohio*, Chicago Chicago Natural History Museum (Field Museum of Natural History Publications, n° 211. Anthropological Series, vol. VI, n° 5).
- MORGAN R. G. 1952. Outline of cultures in the Ohio region. Dans : Griffin J. B. (dir. publ.), *Archaeology of Eastern United States*, Chicago, p. 83-98.

- MORSE D. F., MORSE P. A. 1983. *Archaeology of central Mississippi valley*, New York.
- ORTIZ A. (dir. publ.). 1979. *Southwest. Handbook of North American Indians*, vol. IX, Washington.
- OTTO M. P. 1979. Hopewell antecedents in the Adena Heartland, *HACC*, p. 9-14.
- PRUFER O. 1964. The Hopewell cult. *Scientific American*, p. 90-102.
- *et al.* 1965. The McGraw site, A study in Hopewellian dynamics. *Cleveland Museum of Natural History Scientific Publications*, vol. IV, n° 1.
- QUIMBY G. I. 1960. *Indian life in the Upper Great Lakes, 11000 BC to AD 1800*, Chicago Press.
- SEARS W. H. 1954. The sociopolitical organization of the pre-Columbian cultures on the Gulf Coast plain. *American Antiquity*, vol. LIII, n° 3, p. 339-346.
- 1956. Excavations at Kolomoki. Final report. *University of Georgia series in anthropology*, n° 5.
- 1982. *Fort Center : an archaeological site of the late Okeechobee basin*, Gainesville.
- SHETRONE H. C. 1926. Explorations of the Hopewell group of prehistoric earthworks. *Ohio Archaeological and Historical Quarterly*, vol. XXXV, n° 1.
- 1930. *The Mound builders*, New York.
- SHETRONE H. C., GREENMAN E. F. 1931. Explorations of the Seip group of prehistoric earthworks. *Ohio Archaeological and Historical Quarterly*, vol. XL, n° 3.
- SPAULDING A. C. 1952. The origin of the Adena culture of the Ohio Valley. *Southwestern Journal of Anthropology*, vol. VIII, p. 260-268.
- SQUIER G., DAVIS E. H. 1952. *Ancient monuments of the Mississippi valley*, Washington, Smithsonian Institute (Smithsonian Contributions to Knowledge, n° 1).
- TOTH A. 1979. The Marksville connection, *HACC*, p. 188-199.
- TUCK J. A. 1978. Regional cultural development, 3000 to 300 BC. Dans : Trigger B. (dir. publ.), *HBNAI, Northeast*, vol. XV, p. 28-43.
- WALTHALL J. A. 1980. *Prehistoric Indians of the Southeast : archaeology of Alabama and the Middle South*, Alabama.
- WEBB W. S., BABY R. S. 1957. *The Adena people*, Columbus.
- WEBB W. S., SNOW C. E. 1945. *The Adena people*, Lexington (University of Kentucky Report in Anthropology and Archaeology, vol. VI).

WEIGAND P. C., HARBOTTLE G., SAYRE E. 1977. Turquoise sources and source analysis : Mesoamerica and the southwestern USA. Dans : Earle T. K., Ericson J. E. (dir. publ.), *Exchange system in prehistory*, New York, p. 15-24.

29

La Méso-Amérique

29.1

La transition entre les périodes formative et classique

William T. Sanders

Voir les illustrations 159 à 162

L'élaboration d'une synthèse de l'histoire culturelle méso-américaine est un exercice difficile en raison de l'existence de multiples évolutions régionales, qui plus est rarement synchrones. Traditionnellement, les spécialistes divisent l'histoire de la région en trois grandes périodes à partir de l'apparition de l'artisanat de la céramique : le préclassique, le classique et le postclassique. Telle qu'elle a été définie à l'origine, cette séquence reposait sur des événements intervenus dans la région des basses terres mayas et s'appuyait sur le système de datation des monuments et autres constructions dit du « compte long ».

Entre 300 et 900 apr. J.-C. approximativement, c'est-à-dire lors de la période classique, l'élite maya des basses terres a pour coutume de graver des inscriptions sur les principaux bâtiments ou d'ériger des monuments sur pied sculptés appelés « stèles ». Avec l'aide d'une grande quantité d'enduit à la chaux et de mortier, de nombreuses constructions en pierre sont égale-

ment réalisées ; les plus importantes d'entre elles, surmontées d'une voûte en encorbellement et savamment décorées en stuc et en pierre, sont consacrées à des icônes particulières possédant un caractère à la fois politique et religieux. Les principales activités artisanales des basses terres mayas atteignent leur apogée pendant la période classique : la céramique, la taille du jade ou d'autres pierres vertes, la sculpture monumentale, la peinture et l'architecture, le tout dans un style particulier reconnaissable malgré d'importantes variations locales. La période maya classique est également le théâtre d'évolutions majeures dans le domaine de l'écriture, des mathématiques et de l'astronomie (ou plutôt de l'astrologie, dans la mesure où les Mayas observent les comportements de ce qu'ils considèrent comme des divinités), notamment en ce qui concerne les mouvements du Soleil, de la Lune et de Vénus.

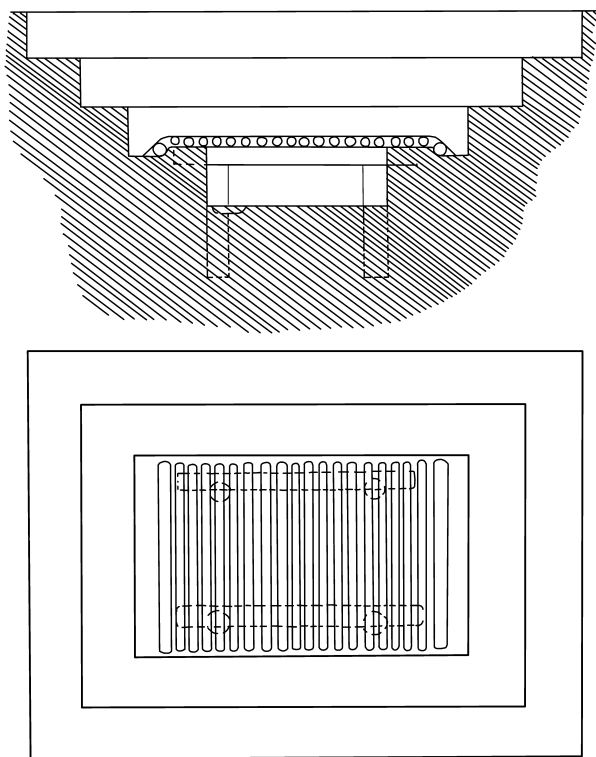


Figure 42 Kaminaljuyú, vue de profil et plan d'une tombe surmontée d'un toit en rondins, monticule E-III-3 (d'après Porter, 1981).

La période suivante, appelée « postclassique », se caractérise par un déclin relatif de la qualité des productions artisanales et artistiques ainsi que par une transition vers une culture plus séculière, urbaine et militariste. Cette caractérisation a été fondée en partie sur des événements intervenus à l'époque dans la région des basses terres mayas, mais également sur une comparaison avec la culture aztèque au moment de la Conquête, plus urbaine et impérialiste que la culture maya classique, supposée plus pacifique, non urbaine et « théocratique ».

Enfin, on considérait que la période préclassique, précédant la période classique, était marquée par une culture et une société villageoise relativement peu avancées montrant vers la fin de la séquence les signes annonciateurs d'un système sociopolitique plus évolué.

Ce découpage structurel simple et harmonieux appliqué à l'ensemble de la Més-Amérique a commencé à être remis en question vers 1940. Des recherches parallèles menées à Teotihuacán au centre du Mexique, Monte Albán dans l'Oaxaca et Kaminaljuyú dans les hautes terres du Guatemala

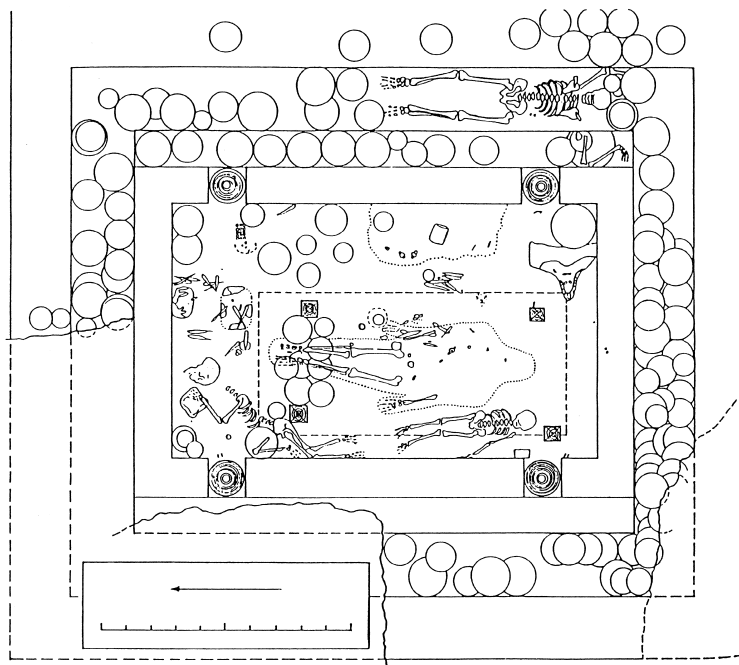


Figure 43 Kaminaljuyú, plan d'une tombe après retrait du toit en rondins (d'après Porter, 1981).

ont montré que certaines cultures de la période préclassique récente sont aussi évoluées que celles datant de l'époque classique. En outre, ces études ont établi que certaines évolutions régionales classiques sont antérieures à la traditionnelle date de 300 apr. J.-C., notamment à Monte Albán et à Teotihuacán. D'après des données récentes, cette dernière connaît un déclin marqué bien avant la fin supposée de la période classique. Des recherches ultérieures effectuées dans des sites attribués aux phases préclassiques moyenne ou ancienne ont mis au jour la civilisation olmèque, comparable à bien des égards aux civilisations classiques d'autres régions méso-américaines en termes de développement de la sculpture, de l'architecture et de la complexité politique. Qui plus est, le déchiffrement de l'écriture maya classique, qui a fait des progrès rapides au cours des dernières décennies, a révélé que les Mayas de cette époque sont beaucoup plus militaristes qu'on ne le pensait auparavant et que, contrairement à ce qu'ont soutenu certains archéologues, ils sont dirigés par des monarchies héréditaires plutôt que par des ordres de prêtres.

L'un des problèmes majeurs du découpage tripartite est qu'à l'origine il reposait uniquement sur la chronologie, s'inspirant de recherches menées dans les basses terres mayas et se fondant sur le système de datation du compte long utilisé dans la région, alors que le terme «classique» inclut la notion de « paliers » successifs. En effet, les archéologues ont commencé à voir la division tripartite non seulement comme une série de périodes chronologiques, mais aussi comme les étapes d'une évolution socioculturelle. Cependant, en raison des difficultés posées par cette dernière acception, c'est l'idée de « période » que nous privilégierons principalement ici.

L'utilisation du système tripartite en tant qu'instrument chronologique pose un autre problème : celui de la non-concordance entre la séquence méso-américaine et le découpage historique choisi pour cette série d'ouvrages, inspiré principalement de la chronologie du Vieux Continent. Ainsi, la période couverte par ce volume (de 700 av. J.-C. à 700 apr. J.-C.) n'est pas très significative pour un archéologue ou un historien culturel spécialiste de la Méso-Amérique.

Aux alentours de 5 000 av. J.-C., les peuples indigènes mexicains commencent un long processus de domestication d'un certain nombre de plantes. Avant cette époque, ils sont chasseurs-cueilleurs, se nourrissant principalement de plantes sauvages et de gibier ; la population est alors organisée en petits groupes égalitaires fondés sur la famille, se déplaçant de façon saisonnière vers les endroits où la nourriture est la plus abondante au sein des différentes zones de leur territoire. Vers 2 600 av. J.-C., ces groupes deviennent semi-sédentaires ; plusieurs plantes domestiques, notamment le maïs, sont cultivées en quantité suffisante pour leur permettre de rester plus longtemps là où les conditions sont favorables. Cependant, l'agriculture ne satisfait

alors pas plus de la moitié des besoins alimentaires, en partie parce que les variétés de maïs les plus productives n'ont pas encore fait leur apparition. Cette phase dure environ jusqu'en 1 500 av. J.-C., date à partir de laquelle la sédentarisation se diffuse dans toute la région que l'on appelle la Més-Amérique et l'artisanat de la céramique fait son apparition.

Vers 1 200 av. J.-C., ces évolutions donnent naissance aux premières sociétés complexes au sein desquelles la population avoisine le millier d'individus et où l'organisation sociale ainsi que la structure politique sont hiérarchisées. Les centres de ces entités politiques se composent de complexes de plates-formes en terre, souvent de taille imposante, servant de monuments funéraires ou de soubassement pour des bâtiments construits en matériaux périssables. Ceux-ci font office de temples ou de lieux de résidence des chefs héréditaires. C'est dans une région précise, la côte méridionale du Golfe, dans les actuels États mexicains de Veracruz et de Tabasco, que ces évolutions sont les plus marquées, avec des centres de taille vraiment impressionnante et des entités regroupant près de 10 000 habitants (Coe, 1965 ; Coe et Diehl, 1980). De plus, la sculpture monumentale connaît un développement spectaculaire illustré à la fois par des rondes-bosses, qui prennent la forme de grandes têtes représentant probablement le portrait de chefs, et par des reliefs sculptés sur les trônes.

Le style et l'iconographie de ces sculptures sont caractéristiques de ce que les archéologues nomment culture ou tradition « olmèque », nom inspiré par le peuple vivant dans la région à l'époque de la Conquête. Outre ces sculptures monumentales, des statuettes minutieusement sculptées dans de la pierre verte sont réalisées, ainsi que des figurines et autres objets en céramique, tous du même style et figurant les mêmes symboles iconographiques. Au cours des six siècles suivants, des sociétés de ce type émergent, se développent et déclinent dans plusieurs régions méso-américaines, telles que la vallée de Mexico, Michoacán, les vallées de Morelos et de Puebla, la vallée d'Oaxaca, la vallée centrale du Chiapas, la côte pacifique et le piémont du Chiapas ainsi que les régions frontalières du Guatemala. Dans la plupart de ces régions, l'organisation sociopolitique est relativement moins avancée que celle de la côte du Golfe, mais elle repose également sur un principe hiérarchique. Dans les autres régions méso-américaines, le type de société qui perdure est celui du simple village égalitaire.

À cette époque, des objets portables de style olmèque sont échangés et utilisés dans toute la Més-Amérique (principalement par les groupes présentant un certain degré de hiérarchisation), créant ainsi une sorte d'unité dans la région. Les objets locaux, à savoir les ustensiles en céramique et les outils en pierre de la vie quotidienne, restent toutefois très différents d'une zone à l'autre ; en aucun cas la répartition du style olmèque n'indique une conquête et une intégration politique à grande échelle.

Pour la plupart des archéologues spécialistes de la Més-Amérique, les institutions politiques et sociales de la période préclassique s'organisent essentiellement autour de la famille, mais à la structure familiale de base viennent s'ajouter la hiérarchisation et l'hérédité du pouvoir. Des caractéristiques similaires ont été observées par les explorateurs européens en Polynésie. Ce type de société est appelé « société de rang », et son système politique une « chefferie ». Le pouvoir est centralisé et le chef ne peut être issu que des plus hauts lignages de la société. L'autorité de celui-ci est toutefois limitée dans la mesure où les autres lignages détiennent des titres et des privilèges spéciaux hérités indépendamment de sa position. Ces chefferies ne disposent pas d'institutions coercitives telles qu'une armée professionnelle, une cour officielle et une police. Les chefs accumulent des richesses qu'ils redistribuent lors de somptueuses manifestations publiques ; leur prestige se fonde principalement sur ces fonctions redistributives, mais également sur leur rôle de chamans et de prêtres. Celui-ci repose sur un lien présumé entre leur lignage et le monde supranaturel, ce qui leur confère une grande renommée et, indirectement, un vaste pouvoir.

Dans le volume II, l'émergence et la croissance des chefferies de la côte du Golfe et l'expansion de leur influence ont été longuement exposées. Le style associé à ces cultures et son iconographie commencent à décliner entre 600 et 500 av. J.-C., date suivie d'une série d'événements déterminants qui en font un bon point de départ pour la phase suivante de l'archéologie méso-américaine.

Cette phase (c'est-à-dire celle que nous traitons ici) est dénommée « préclassique récent » par les spécialistes. Elle est caractérisée par trois évolutions culturelles majeures : la généralisation de la société de rang, ou chefferie, dans presque toutes les régions qui constituent la Més-Amérique à l'époque de la conquête espagnole, l'apparition de l'écriture et l'émergence de plusieurs grands centres possédant chacun son propre style artistique et son iconographie.

Cette dernière évolution est à l'origine des civilisations classiques régionales postérieures — une continuité historique qui rend également difficile la détermination d'une date précise marquant la fin de la période ici traitée. Pendant la période classique, plusieurs civilisations régionales majeures prospèrent, mais aucune n'amorce son essor au même moment. Dans l'Oaxaca, par exemple, Monte Albán se développe dès 500 av. J.-C. Dans la vallée de Mexico, la métropole de Teotihuacán est déjà une grande ville vers 300 av. J.-C., mais ce n'est qu'au début du I^{er} millénaire apr. J.-C. qu'elle connaît une croissance spectaculaire et de profonds changements sociétaux. Dans les basses terres mayas, on estime traditionnellement que la période classique débute aux alentours de 300 apr. J.-C., lorsque apparaissent les caractéristiques formelles d'une civilisation maya classique ;

cependant, de plus en plus d'indices témoignent de l'existence d'une organisation politique à grande échelle, de certains des traits fondamentaux de l'architecture et peut-être même du système d'écriture quelques siècles avant cette date.

En raison de toutes ces difficultés, nous avons choisi l'an 1 apr. J.-C. comme limite temporelle à cet article, en mettant toutefois en garde sur ce choix qui pose un certain nombre de problèmes et fait quelque peu violence à plusieurs cultures régionales de la période classique étudiées dans les chapitres suivants. Aux alentours de cette date, de véritables États naissent dans de nombreuses régions méso-américaines, issus souvent d'anciennes chefferies — nous entendons par le terme État une entité sociopolitique disposant d'un pouvoir de coercition institutionnalisé. C'est également à cette période que se manifestent les preuves d'une stratification économique, c'est-à-dire l'émergence de véritables classes sociales, tout du moins dans certains centres méso-américains. En ce qui concerne les Mayas, nous ne savons pas vraiment si ces caractéristiques apparaissent dès le début de la période classique ou bien plus tard. Dans la majeure partie de la Més-Amérique, pendant le classique et même le postclassique, des chefferies et des sociétés de rang perdurent certainement en de nombreux endroits ; les principales périodes de l'histoire culturelle méso-américaine font en réalité référence à des événements survenus dans les centres les plus évolués. La suite de cet article résume des événements remontant à l'époque du préclassique récent, qui dure entre cinq cents et six cents ans, dans des régions locales déterminées. Nous évoquerons ensuite l'histoire de l'écriture, ses prémices et le début de son développement.

LE PLATEAU CENTRAL

Au centre du Mexique s'étend un grand plateau appelé Meseta centrale, qui constitue aujourd'hui le cœur politique et démographique de l'actuelle République du Mexique. C'est dans cette région que se trouve, en 1519, la plus grande concentration de population en Més-Amérique, notamment dans la zone topographique du bassin de Mexico. Ce bassin, appelé aussi « vallée de Mexico », abrite la ville de Tenochtitlán, la capitale de l'Empire aztèque, ainsi que la plus grande ville de Més-Amérique à l'époque classique, Teotihuacán. Cette vallée est donc le centre géopolitique méso-américain depuis près de deux mille ans.

Le plateau est une région à faible pluviosité, celle-ci variant entre 400 et 1 200 millimètres, avec une moyenne comprise entre 600 et 900 millimètres. Dans ces conditions, la culture du maïs se révèle difficile. L'histoire de l'adaptation de l'homme à cet environnement foisonne d'exemples de

progrès techniques destinées à pallier ce type de problème : irrigation permanente par canaux, irrigation par inondation, culture en terrasses, entre autres. Des découvertes archéologiques font remonter l'apparition de certaines de ces techniques au préclassique moyen, celles-ci étant complètement développées au préclassique récent. La moitié septentrionale de la région est située à plus de 2 000 mètres au-dessus du niveau de la mer ; dans la moitié méridionale, la plupart des terres cultivables sont comprises entre 1 300 et 1 800 mètres. À cette latitude, une hauteur de 2 000 mètres implique l'existence d'une saison de gel, de mi-octobre à mi-mars, qui pose un problème supplémentaire pour l'agriculture. Notons que ces données sur la pluviométrie et le gel ne sont que des moyennes, ce qui signifie que les précipitations sont souvent moindres et que la saison froide est souvent plus longue. Ces deux facteurs combinés sont un frein considérable au bon développement de l'agriculture.

Le maïs sauvage poussant dans la moitié sud de cette région, c'est là que naît une économie agricole sédentaire et qu'apparaissent, pendant la phase préclassique moyenne, de petites chefferies. À cette époque, on ne trouve que des villages et des hameaux sur les terres les plus élevées du nord du plateau.

En 600 av. J.-C., la situation évolue : la tradition culturelle méso-américaine s'étend à toute la région, où les sociétés de rang et les chefferies connaissent un essor rapide. Entre 600 et 300 av. J.-C. environ, la vallée de Mexico subit de profonds changements qui annoncent les métamorphoses à venir lors de la période classique.

Premièrement, la vallée voit sa population croître de manière significative — triplant de taille par rapport au préclassique moyen — grâce à l'agriculture, qui devient le premier moyen de subsistance. Deuxièmement, on assiste à l'émergence d'une hiérarchie d'agglomérations composée de villes, de villages et de hameaux. Cinq villes abritent de modestes temples et bâtiments publics et possèdent une population comprise entre 1 000 et 3 000 personnes. Cuicuilco, situé au sud-ouest de la vallée, où les précipitations sont un peu plus abondantes, est probablement l'un des plus grands sites méso-américains de l'époque, avec une population comprise entre 5 et 10 000 personnes. L'étude des zones d'habitations témoigne de la présence de petites chefferies, probablement en compétition territoriale les unes avec les autres.

Les deux à trois derniers siècles (300-100 av. J.-C. à 1 apr. J.-C.) de la séquence sont marqués par des mutations urbaines et politiques spectaculaires ainsi que par un accroissement démographique. La population double, se concentrant principalement dans deux très grands centres situés aux extrémités de la vallée : Cuicuilco, qui a commencé à croître dans la première moitié de la période et atteint alors sa taille maximale (environ 20 000 habi-

tants) et Teotihuacán, qui devient une métropole abritant entre 20 000 et 40 000 habitants. Cette dernière est certainement la plus grande communauté urbaine de l'ensemble de la Més-Amérique à cette époque. En marge de ces deux grandes villes, on en recense une dizaine d'autres dans la vallée, plus petites, ne possédant que quelques milliers d'habitants et plus ou moins dépendantes politiquement ou économiquement de l'une des deux grandes cités susmentionnées.

L'une des plus grandes constructions de Més-Amérique, située à Cuicuilco, date de cette époque : il s'agit d'une plate-forme ovoïde à degrés et en pierre, de 80 mètres de diamètre à sa base et culminant à plus de 20 mètres de hauteur, à laquelle on accède par un escalier. Son sommet devait probablement être surmonté d'un temple, construit soit en matériaux périssables, soit en adobe. Des fouilles ont révélé les vestiges d'un autel central, mais aucune trace du temple en lui-même. L'intégralité de la zone urbaine a été ensevelie sous plusieurs coulées de lave successives. La première remonte aux alentours du début du 1^{er} siècle apr. J.-C. ; la suivante, quelques siècles plus tard, a recouvert une zone de 40 km² d'une couche de lave de 5 à 6 mètres d'épaisseur. Ces coulées ont complètement englouti la ville et la plupart des petites constructions, ne laissant affleurer que le sommet de la grande plate-forme. Des excavations ultérieures, destinées à extraire de la pierre, ont révélé une forte concentration d'habitations, dévoilant même un réseau de rues bien organisé ainsi que plusieurs plates-formes de plus petite taille.

En ce qui concerne le site de Teotihuacán, nous ne connaissons pas la disposition de la ville et des bâtiments publics à cette époque, étant donné que les constructions classiques ont totalement recouvert la ville antique. Des prospections de surface ont révélé des traces d'occupation datant de cette période sur une aire d'environ 600 à 800 hectares.

L'une des caractéristiques des sites du centre du Mexique à cette époque est la concentration inhabituelle de l'habitat. À la différence d'autres régions méso-américaines, notamment la partie maya, Cuicuilco et Teotihuacán possèdent déjà une population urbaine très dense.

L'évolution des vallées voisines de Puebla et de Morelos est similaire à celle que nous avons décrite pour la vallée de Mexico ; cependant, aucune des villes de ces régions n'atteint la taille de Teotihuacán et de Cuicuilco. En règle générale, cette partie du plateau central est une zone de fragmentation politique, divisée en petites chefferies autonomes.

Alors que le plateau central est relativement précoce en matière de développement politique et urbain par rapport à d'autres régions méso-américaines, on n'y trouve aucune trace d'écriture ou de sculpture monumentale avant la période classique.

LA VALLÉE D'OAXACA

À l'époque classique, la vallée d'Oaxaca, et notamment le célèbre site de Monte Albán, est le centre d'une importante tradition culturelle régionale. La vallée se situe à une altitude comprise entre 1 500 et 1 800 mètres, et les températures y sont semblables à celles qui règnent sur les parties basses du plateau central. De même, la pluviosité annuelle moyenne est proche de celle de la Meseta centrale, entre 500 et 800 millimètres. Tout comme sur le plateau, ces conditions climatiques favorisent l'émergence de diverses techniques visant à assurer la stabilité de la production agricole, techniques qui sont totalement développées au préclassique récent.

La vallée d'Oaxaca, qui forme un grand Y, couvre une zone de 2 500 km². Deux cours d'eau, l'Etna au nord et le Tlacolula à l'est, se rejoignent pour former le Río Grande, qui se jette ensuite dans l'océan Pacifique. C'est dans la plaine que la pluviosité est la plus faible, celle-ci augmentant avec l'altitude ainsi qu'en remontant du sud vers le nord. Dans certaines zones où le terrain est plat, le long des principaux cours d'eau, le drainage naturel des pentes élève le niveau hydrostatique, situé à quelques mètres seulement sous la surface. Aujourd'hui encore, les agriculteurs creusent des puits peu profonds dans leurs champs et utilisent des récipients en terre cuite et des cordes pour récupérer l'eau afin d'arroser leurs cultures, soit en hiver, où il ne pleut guère, soit pendant la saison des pluies, les années où les précipitations sont insuffisantes. Cette technique est appelée « irrigation à l'arrosoir » ; elle garantit la productivité lors de la saison des pluies et permet la double récolte. Elle est déjà connue et appliquée au cours du préclassique moyen.

Dans une vingtaine de sites de la vallée, une source permanente ou un ruisseau alimente un système de canaux irriguant une partie des terres d'un village ou d'un groupe de villages voisins. Ce type d'irrigation permanente apparaît pendant la phase préclassique récente. Une autre technique permettant de garantir la productivité agricole est l'irrigation par inondation : l'eau est parfois acheminée uniformément sur les différents champs à l'aide de simples dispositifs de pierre ou de terre, voire par le biais d'un réseau élaboré de digues et de canaux. Après des pluies importantes, ces deux techniques servent à acheminer les eaux de surface vers des champs cultivés. Enfin, on associe souvent le terrassement des coteaux à la gestion de la distribution de l'eau.

L'utilisation de ces diverses techniques ainsi que la culture sèche, qui repose sur les précipitations, permettent à la région de faire vivre 240 000 personnes en 1519. D'après les prospections de surface effectuées, la population compte entre 15 000 et 20 000 personnes vers 500 av. J.-C. et s'élève à 50 000 ou 70 000 à l'aube du I^{er} millénaire apr. J.-C., alors qu'elle

n'était que de quelques milliers dans la vallée pendant les phases préclassiques ancienne ou moyenne.

L'événement majeur de cette période est toutefois l'émergence et la croissance rapide de Monte Albán. Vers 500 av. J.-C., alors qu'une multitude de petites chefferies se livre une compétition acharnée dans la vallée, la population de ce site est unifiée sous une même autorité politique. Depuis les années 1940, de grandes campagnes de fouilles sont conduites sur ce site sous l'égide de l'INAH ; ces travaux ont révélé la majeure partie des bâtiments publics et ont permis d'établir une séquence architecturale et céramique liée à la croissance du site. De nombreuses sculptures monumentales et des tombes élaborées, associées à des résidences appartenant à l'élite sociale, y ont été également mises au jour.

Des recherches plus récentes se sont concentrées sur le système sociopolitique en vigueur à Monte Albán, en s'appuyant sur des prospections de surface de la ville (notamment de l'architecture résidentielle, y compris les maisons des classes inférieures de la société) et de l'ensemble de la vallée. Ces travaux ont permis de dresser un tableau très détaillé d'une société antique impressionnante par sa taille et son étendue.

Au centre de la ville se trouve une grande place couvrant une surface de 300 mètres sur 115, qui occupe le sommet d'une colline s'élevant entre 300 et 400 mètres au-dessus du niveau de la vallée et nivelée artificiellement de manière à pouvoir accueillir la place et les bâtiments qui l'entourent. Ces constructions, qui délimitent les quatre côtés de l'esplanade, comprennent des temples, un palais et un terrain de jeu de balle ; il s'agit de très beaux édifices en pierre recouverts d'un enduit à la chaux. Les versants de la colline et de plusieurs autres hauteurs avoisinantes sont recouverts d'un vaste système de terrasses ; plus de deux mille terrasses individuelles, sur lesquelles sont construites des habitations, sont taillées dans la colline. À son apogée, Monte Albán a pu compter jusqu'à 30 000 habitants. Nous allons nous intéresser ici à la naissance de cette cité.

Les études menées dans la vallée et sur le site lui-même indiquent que le nivellement du sommet de la colline et la fondation de la ville de Monte Albán remontent à 500 av. J.-C. environ. Il semble n'y avoir aucune trace de palais datant de la phase Monte Albán I (500-200 av. J.-C.), et à cette époque, la majeure partie des bâtiments publics sont apparemment des temples. Associées à certains d'entre eux, mais déplacées par la suite, de sorte qu'il est impossible de connaître leur position originelle, de nombreuses sculptures ont été retrouvées sur les plates-formes des temples. Il s'agit de bas-reliefs représentant des hommes nus, les yeux fermés et les lèvres entrouvertes, dont les jambes, les bras et une partie du torse se contorsionnent dans des positions peu naturelles. Ils ont été appelés *Danzantes* (Les danseurs), car on pensait qu'ils représentaient des danseurs rituels. Il est toutefois plus

probable, et la majeure partie des spécialistes semblent désormais de cet avis, qu'il s'agit de prisonniers de guerre sacrifiés : leur présence témoigne ainsi d'une activité militaire continue sur le site de Monte Albán. Plus de trois cents de ces sculptures datent de la phase Monte Albán I.

Pendant la phase Monte Albán II (de 200 av. J.-C. à 100 apr. J.-C.), plusieurs éléments semblent attester la naissance d'une structure politique plus élaborée. Les premiers écrits apparaissent, et on trouve sur un certain nombre de bâtiments les glyphes sculptés des villes conquises et intégrées au territoire de Monte Albán. Les sculptures indiquent également que le calendrier sacré de 260 jours est utilisé à l'époque, ainsi que le calendrier solaire de 365 jours et le cycle de 52 ans. Au nord de la grande place se dresse un imposant palais. Les vestiges restaurés datent de la période classique, mais les fouilles effectuées en profondeur ont révélé l'existence d'un palais royal remontant à la phase Monte Albán II. Il semble donc que la société passe d'une organisation en chefferies à un véritable État vers 200 av. J.-C. : il s'agit peut-être là de l'État le plus ancien de toute la Més-Amérique. Les enduits à la chaux utilisés à cette époque semblent également être les premiers de l'aire méso-américaine. À la fin de cette période, toutes les conditions sont réunies pour que la ville classique de Monte Albán se développe. D'après la distribution des céramiques retrouvées sur le site, la population de la ville est estimée à environ 5 000 personnes en 500 av. J.-C., et au triple plus trois siècles plus tard ; elle se stabilise ensuite jusqu'au début du I^{er} millénaire apr. J.-C.

LE SUD DU MEXIQUE ET LE GUATEMALA

Du sud du Mexique aux régions frontalières du Guatemala, sur la côte pacifique et les piémonts adjacents, de Chiapa de Corzo, dans la vallée centrale du Chiapas, à Monte Alto, dans la plaine côtière pacifique du Guatemala, s'étend une région de basses terres tropicales où la pluviosité varie d'une moyenne de 800 à 1 000 millimètres à Chiapa de Corzo à 5 000 millimètres, l'une des valeurs les plus importantes de l'ensemble de la Més-Amérique, sur le piémont pacifique dans l'est du Chiapas et l'ouest du Guatemala. Cette région connaît un développement précoce pendant le préclassique moyen et établit des contacts fréquents avec les Olmèques de la côte méridionale du Golfe.

Izapa est un site gigantesque se trouvant sur la plaine côtière proche de la frontière guatémaltèque, dans une région aux fortes précipitations et à la forêt tropicale luxuriante. Il se compose de plus de quatre-vingts plates-formes en pierre disposées autour de cours et de places et servant de base à des structures en matériaux périssables, apparemment des temples ou des

lieux de résidence destinés aux classes supérieures. Les premières constructions remontent aux alentours de 500 ou 600 av. J.-C., et il est probable qu'elles comprennent la plus vieille pyramide à degrés (caractéristique majeure de l'architecture méso-américaine) de l'histoire de cette aire géographique. Le site est également riche de plus de deux cent cinquante stèles, autels et monolithes sculptés. Certaines sculptures représentent d'anciens symboles olmèques, comme la croix de saint André, le dessin en forme de U et une divinité à lèvres allongées dérivée de l'« homme jaguar » olmèque. Mais de nombreux éléments et symboles iconographiques nouveaux dans la sculpture laissent présager des développements futurs de la période classique au Guatemala et dans le Petén. Les motifs d'êtres hybrides, de jaguars, de crocodiles et de serpents sont caractéristiques de ce style ; nombre de scènes sculptées sont complexes et figurent plusieurs personnages. Le style dans son ensemble est doté d'une certaine qualité narrative qui suggère la



Figure 44 Izapa, stèle 5, calque (Lowe *et al.*, 1982).

représentation de mythes. La sculpture izapa constitue certainement l'une des évolutions artistiques majeures de la période préclassique récente.

Au Guatemala, deux sites abritant de larges tertres, Abaj Takalik, sur le piémont, et Monte Alto, dans la plaine côtière, présentent un type de construction différent marqué par de gigantesques monolithes sculptés représentant des têtes humaines, similaires aux immenses têtes trouvées sur des sites olmèques antérieurs de la côte du Golfe mais plus grossièrement taillées. On a également retrouvé à Abaj Takalik des stèles datant de cette période, ornées de reliefs sculptés semblables à ceux d'Izapa mais dont l'iconographie évoque plutôt les débuts des thèmes et du style classiques des basses terres mayas. Pour la première fois dans l'art méso-américain, certains de ces personnages représentent très probablement des souverains. L'une des stèles affiche une date du cycle 7, indiquant que le système de datation du compte long est originaire d'un endroit situé dans cette vaste région.

LES HAUTES TERRES DU GUATEMALA

Les hautes terres guatémaltèques recèlent des sites datant de l'époque préclassique récente, le principal d'entre eux étant Kaminaljuyú. Situé dans une zone jadis agricole jouxtant Ciudad Guatemala, le site se trouve désormais à l'intérieur de la ville. L'histoire de Kaminaljuyú est longue : elle débute au préclassique ancien et s'achève au classique récent, ce qui représente plus de deux mille ans d'occupation continue. Encaissé dans une petite vallée à une hauteur comprise entre 1 500 et 1 800 mètres, Kaminaljuyú se trouve à la même altitude que la vallée d'Oaxaca et le sud du plateau central et jouit de températures semblables. En revanche, la pluviosité y est très différente. En effet, la plupart des vallées des hautes terres du Guatemala enregistrent à cette altitude une pluviosité annuelle supérieure à 1 000 millimètres, avec une moyenne souvent d'environ 1 500 millimètres ; c'est le cas notamment dans la vallée du Guatemala, où se trouve Kaminaljuyú. En outre, cette région a connu une activité volcanique récente et possède des sols extrêmement fertiles. En résumé, cette région est idéale pour accueillir une population agricole dense vivant de la culture du maïs.

Des prospections de surface effectuées sur une superficie d'environ 1 000 km² et sur le site même de Kaminaljuyú, associées à de nombreuses fouilles, ont permis de retracer l'une des histoires les plus détaillées d'un site méso-américain, notamment pour la période préclassique. Entre 1000 av. J.-C. et le préclassique récent, ce site est uniquement constitué de petits villages ou hameaux. Vers 400 av. J.-C., de grands tertres de terre sont élevés autour de longues cours rectangulaires, remplissant sans doute principalement des fonctions funéraires. Rien ne permet en effet de confir-

mer la présence de terrasses, d'escaliers ou d'édifices sur leur sommet et tous renferment de nombreuses dépouilles à leur base. La population totale de la vallée à cette époque varie entre 2 000 et 4 000 personnes et se répartit principalement en hameaux et petits villages.

Les deux derniers siècles de la période préclassique sont appelés « phase Miraflores » et voient la population de la vallée, et de Kaminaljuyú en particulier, croître considérablement. Le site devient d'ailleurs la capitale de la vallée et sa population s'élève alors à trois ou quatre milliers de personnes. La vallée en compte quant à elle environ 20 000 de plus, réparties dans de petits villages et hameaux. La ville couvre entre 400 et 500 hectares, mais cette zone n'est pas uniformément peuplée. Elle se compose d'une série de complexes architecturaux bien espacés, entourés chacun par une petite zone de peuplement dense. Chaque complexe possède plusieurs plates-formes de terre à degrés recouvertes de terre battue, de taille et de forme variables. Sur chaque complexe, au moins une de ces plates-formes est une pyramide à degrés très élevée avec un sommet étroit sur lequel se dresse le plus souvent un temple. Un deuxième type de structure, moins haute, ne comptant souvent qu'un seul degré et surmontée d'un sommet plus vaste, accueille certainement des habitations destinées aux classes supérieures. Chaque complexe de bâtiments se compose donc de temples et de résidences élitaires autour desquels s'étendent les quartiers populaires. Les structures érigées au sommet des plates-formes étant construites en matériaux périssables, il n'en reste plus aujourd'hui que les trous des poteaux servant de supports et ainsi que les traces de sols en terre fortement tassée. Les plates-formes des temples renferment des tombes majeures où des personnalités importantes sont inhumées et vénérées.

La taille des complexes varie énormément, témoignant de différences de statut significatives entre les familles et les résidents de haut rang. Chacun de leurs chefs semble disposer non seulement de dépendances à l'intérieur de la ville, mais également de territoires dans les régions avoisinantes, où se trouvent les villages ou les hameaux. À l'image de cultures plus récentes, notamment polynésiennes, Kaminaljuyú est un exemple classique de société de rang. Celle-ci est apparemment composée de vastes lignages, dont certains membres habitent en ville et d'autres dans la campagne environnante. Ces derniers sont chargés de cultiver la terre pour subvenir aux besoins alimentaires des citadins. Parmi la population urbaine, une partie du lignage occupe un rang élevé et monopolise la fonction dirigeante. La ville semble à cette époque être composée de cinq de ces centres et de leurs quartiers. Les cinq chefs gèrent la ville conjointement, mais ne semblent pas avoir les mêmes pouvoirs ni le même prestige. La population au service de chacun des chefs de Kaminaljuyú oscille probablement entre quelques milliers et peut-être 10 000 personnes.

L'un de ces complexes, nommé E III 3, est très probablement le lieu de résidence du chef suprême de la ville et de la chefferie de Kaminaljuyú. Des fouilles remontant aux années 1940 ont montré que le tertre du temple se compose d'une série de huit plates-formes en terre superposées, chacune coïncidant avec la mort et l'inhumation d'un chef ; l'ensemble atteint une hauteur approximative de 18 mètres. Après chacune des étapes successives de la construction, une tombe à étages est creusée dans le sol du temple situé au sommet et recouverte d'un large toit en rondins ; elle renferme la sépulture d'un homme de haut rang dont la dépouille repose sur une couche et est entourée de victimes sacrificielles : des enfants et des adultes des deux sexes. Outre ces individus sacrifiés, on trouve plus de trois cents objets en guise d'offrandes comprenant des bijoux de jade, des récipients en pierre taillée, des gourdes peintes, des feuilles de mica, des outils en obsidienne et de fines céramiques. En outre, ont été découverts divers articles attestant les activités rituelles des chefs qui sont à la fois des chamans et des leaders politiques. Il semble donc qu'à la mort d'un chef, une grande plate-forme funéraire est construite au-dessus du temple funéraire de son prédécesseur et un nouveau temple est érigé. Lorsque son successeur meurt, il est enterré dans le sol de ce temple, et ainsi de suite pour chaque dynastie dirigeante, sur huit générations pour le monticule E III 3.

Associés à l'architecture préclassique récente de Kaminaljuyú, on a retrouvé des monuments de pierre sculptés présentant différentes formes : des sculptures monolithiques ressemblant à celles de Monte Alto et Abaj Takalik, mais en forme de grenouilles ou de crapauds, ainsi que des stèles ornées de personnages sculptés, au style et à l'iconographie très similaires à celles retrouvées sur ce dernier site. Les inscriptions gravées sur l'une des stèles indiquent que Kaminaljuyú est l'un des premiers sites méso-américains à utiliser l'écriture.

LES BASSES TERRES MAYAS

Rayonnante au cours de la période classique, la région des basses terres mayas, à savoir la péninsule du Yucatán au Mexique, le Guatemala et le Belize, est relativement en retard à l'époque préclassique. Les villages sédentaires reposant sur l'agriculture n'apparaissent pas avant environ 800 av. J.-C., voire 600 av. J.-C. pour le nord de la péninsule. Cependant, des analyses de pollens ont révélé que des cultivateurs pratiquant la culture sur brûlis vivaient dans la région à une époque antérieure, bien qu'aucune preuve concrète n'ait été trouvée sur les sites d'habitation.

La dernière phase préclassique, qui commence aux alentours de 300 av. J.-C., est appelée phase Chicanel. La plus grande distribution des

céramiques et des sites d'habitation entre 300 av. J.-C. et l'an 1 apr. J.-C. semble indiquer que la quasi-totalité de la région est occupée à l'époque. Pendant le premier ou les deux premiers siècles de la période, la civilisation maya classique commence à émerger dans le Petén et au Belize sous la forme de grands centres à l'architecture massive associée à des vestiges de sculptures en pierre et en argile. La majeure partie de cette évolution semble toutefois avoir eu lieu entre le 1^{er} siècle av. J.-C. et le 1^{er} siècle apr. J.-C., c'est-à-dire à la toute fin de la période. Il est intéressant de noter que ces centres sont très éparpillés : de Dzibilchaltún à l'extrême nord, où un site majeur du pré-

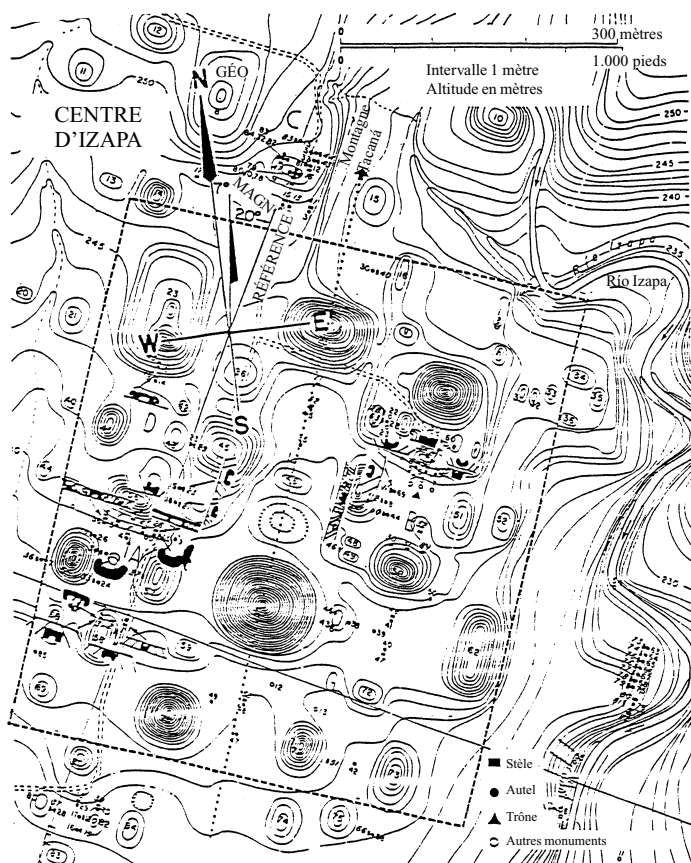


Figure 45 Carte du centre d'Izapa, Chiapas (d'après Lowe *et al.*, 1982).

classique récent apparaît vers la fin de la période, jusqu'à Cerros dans le nord du Belize, en passant par Uaxactún et Tikal, dans le nord-est du Petén. Ce dernier site devient, pendant la période classique, le plus important de tous les sites mayas.

L'une des découvertes les plus surprenantes de l'archéologie maya à la fin du siècle dernier est le site d'El Mirador, au nord du Guatemala, situé à la frontière entre ce dernier et le Mexique. Il semble posséder la plus grande construction de l'ensemble des basses terres mayas (y compris les constructions du classique récent), sous la forme de gigantesques infrastructures à degrés qui servaient de base à des temples et à d'autres bâtiments. Du fait de sa taille, on a pensé qu'il datait de l'époque classique, mais des recherches ultérieures n'ont révélé aucun monument daté ni aucune trace d'écriture, et des sondages entrepris à l'intérieur et autour des bâtiments ont démontré que ces constructions remontaient à la fin de la période préclassique, la phase Chicanel. C'est l'ampleur de cette architecture qui entraîne la remise en cause de nombre de nos théories sur la nature et l'évolution de la civilisation des basses terres mayas. Le site classique de Tikal a longtemps été considéré comme le plus impressionnant de tous, mais de nombreuses plates-formes à El Mirador dépassent largement les hauteurs et les dimensions à la base des plus grandes plates-formes de Tikal. Nombreuses sont celles dont la hauteur est comprise entre 40 et 55 mètres et dont l'assise est plusieurs fois supérieure à celle du temple 4, la plus grande construction classique de Tikal. À côté de ces imposantes structures, de multiples groupes de plates-formes plus petites sont dispersés sur plusieurs kilomètres carrés.

Des excavations effectuées sur l'une des plus grandes plates-formes à degrés ont toutefois dévoilé que son intérieur est naturel et qu'il s'agit en fait d'une colline en terrasses. La plus grande prudence est donc à observer lors de l'analyse de la taille monumentale du site d'El Mirador, tout du moins en ce qui concerne la somme de travail nécessaire à sa construction. Ces terrasses ont été construites en tant que fondations non seulement des temples, mais également des résidences destinées aux classes supérieures.

En l'an 1 apr. J.-C., voire un siècle avant ou après cette date, tous ces sites témoignent de l'existence d'un système hiérarchique et d'une organisation politique en chefferie.

D'autres caractéristiques de la culture maya classique apparaissent environ à la même époque, comme l'utilisation d'enduit à la chaux, de mortier, d'icônes religieuses modelées et sculptées, prototypes de celles utilisées plus tard dans l'art maya, ainsi que de la voûte en encorbellement, trait majeur de l'architecture maya classique.

LE MEXIQUE OCCIDENTAL

On considère souvent que les États mexicains actuels de Michoacán, Jalisco, Colima, Nayarit et Sinaloa forment une « zone de sous-culture ouest-mexicaine ». À l'époque classique, cette région est l'une des plus arriérées au regard de l'ensemble de la civilisation méso-américaine et n'abrite aucun centre de peuplement comparable à Teotihuacán sur le plateau central, Monte Albán dans l'Oaxaca, à El Tajín dans l'État de Veracruz ou aux grands sites mayas des basses terres de la péninsule du Yucatán. À l'époque de la conquête espagnole, les conquistadors mentionnent la présence de très petites entités politiques dans la région mais pas de grandes puissances, à l'exception de l'empire tarasque du Michoacán. Le Mexique occidental n'est donc, pendant les périodes classique et postclassique, qu'une zone de petites chefferies et autres sociétés de rang.

En revanche, il est assez surprenant de constater la précocité de la région pendant les phases préclassiques ancienne et moyenne. À Tlatilco (site remontant au préclassique moyen), dans la vallée de Mexico, la nature des sépultures mises au jour indique l'existence d'une société de rang. Parmi les offrandes funéraires étrangères (importées depuis des régions lointaines), certaines témoignent d'une influence olmèque et de liens commerciaux avec la côte méridionale du Golfe. Outre ces artefacts olmèques, on a découvert des céramiques présentant des formes et des décorations élaborées, qui, par association, ont également été considérées comme olmèques. Des recherches ultérieures effectuées sur la côte du Golfe n'ont toutefois pas permis d'y retrouver des récipients de ce type ; en revanche, des fouilles menées dans le Mexique occidental ont permis d'y déceler l'existence d'une riche culture qui serait à l'origine de ce complexe stylistique original.

À partir de 1 200 av. J.-C., les sociétés de rang et les chefferies font leur apparition dans la région. Cette hypothèse est étayée par la présence de tombes à puits élaborées : elles prennent la forme de chambres souterraines aux parois tapissées de pierre, auxquelles on accède par un escalier et qui contiennent généralement plusieurs sépultures placées là au cours de funérailles successives. Ces tombes sont souvent associées à de simples plates-formes recouvertes de pierre. Les offrandes funéraires comprennent de fines céramiques, des ornements en pierre verte ainsi que divers objets témoignant tous de contacts commerciaux étendus et de dépenses somptuaires liées aux individus masculins de haut rang. Ces tombes à puits persistent jusqu'à la fin du préclassique récent, avec quelques changements dans le style et les poteries associées. Il est toutefois intéressant de souligner que la culture préclassique récente de la région intègre l'une des caractéristiques essentielles de la civilisation méso-américaine : l'édification de plates-formes à degrés. Celles-ci servent sans doute de soubassements pour les résidences des chefs

et renferment parfois les tombes à puits, bien que ces dernières puissent également être dissociées des plates-formes. Dans tous les cas, ces pyramides sont assez modestes et semblent plutôt appartenir à de petites sociétés de rang dont la population ne compte que quelques milliers de personnes. Apparemment, le processus de marginalisation culturelle vis-à-vis des autres régions méso-américaines s'amorce lors du préclassique récent et perdure, comme nous l'avons mentionné, jusqu'à la fin de l'époque postclassique. En effet, bien qu'une architecture monumentale de grande envergure apparaisse pendant la période classique, notamment sous la forme de hautes plates-formes à degrés, son ampleur n'indique pas la présence de véritables États dans la région.

L'ÉCRITURE

À l'époque de la conquête espagnole, les différents groupes ethniques et linguistiques méso-américains sont organisés en entités politiques centralisées de taille et de complexité diverses, allant de la petite chefferie comptant quelques milliers d'âmes à l'Empire aztèque et ses 5 ou 6 millions d'habitants. Dans l'ensemble de cette région, une classe dominante utilise l'écriture pour rapporter les successions dynastiques et les succès militaires, gérer les affaires publiques comme la collecte des impôts et garder un compte-rendu des différentes décisions de justice. Néanmoins, l'écriture est avant tout employée pour marquer le passage du temps. Celui-ci est mesuré à l'aide de différents moyens : un calendrier sacré de 260 jours utilisé pour les divinations et un calendrier solaire de 365 jours pour ordonner les différentes cérémonies religieuses de l'année. Les dates initiales des deux calendriers coïncident tous les 52 ans, donnant lieu à une manifestation prophétique d'une importance capitale. En réalité, le système scriptural méso-américain est essentiellement né de la volonté des classes dirigeantes de consolider leur autorité politique et religieuse sur le peuple.

Les plus connus des systèmes méso-américains sont l'écriture aztèque postclassique du Mexique central et l'écriture mixtèque des hautes terres d'Oaxaca. Nous nous contenterons ici de présenter rapidement leurs caractéristiques principales.

Les écritures aztèque et mixtèque comportent des éléments pictographiques : le symbole reproduit plus ou moins fidèlement l'idée qu'il doit communiquer. Ainsi, la conquête d'une ville est figurée par l'incendie d'un temple, événement se produisant certainement au plus fort de la bataille ; les migrations sont exprimées par une série de pas reliant un glyphe correspondant à la ville de départ à un autre désignant la ville d'arrivée. Le mariage est représenté par l'évocation d'un moment précis de la cérémonie,

qui voit le couple s'asseoir sur une natte et les coins de leurs manteaux noués ensemble.

Les noms des personnes et des lieux sont composés comme des rébus. La langue aztèque, notamment, est très polysyllabique, ce qui favorise l'emploi de cette méthode. Par exemple, le glyphe de la ville de Coatepec représente une montagne sur laquelle est dessiné un serpent : son nom est en effet composé de *cóatl*, le mot aztèque pour serpent, et de *tepetl*, la colline. Ce glyphe ne désigne donc ni un serpent, ni une montagne, mais seulement le nom d'une ville. La formation des noms de rois et d'autres individus répond au même principe. D'autres signes sont en revanche purement idéographiques, chaque symbole représentant une idée. Ainsi, les nombres sont représentés par : un point (1), une barre (5), une bannière (20), un pin (400) ou un sac de fèves de cacao (8 000). Des symboles similaires sont utilisés pour désigner les jours du calendrier.

L'emploi de ces divers signes permet aux Aztèques de noter un certain nombre d'informations importantes : le nom des rois, leurs dates de naissance et d'accession au trône, le nom de leurs épouses et l'origine de ces dernières ainsi que les villes conquises. Des documents spéciaux sont rédigés pour rapporter la quantité et la nature des biens collectés pour l'impôt. Comme nous l'avons déjà vu, le cycle de 260 jours est utilisé comme un outil de divination, certains jours ou nombres étant considérés comme bénéfiques, neutres ou maléfiques, et ce calendrier est consigné dans des livres. Ainsi, c'est en fonction des dates que les individus planifient les principaux événements de leur vie : mariages, expéditions militaires ou commerciales. Pendant la période maya classique, ce système d'écriture un peu lourd et complexe évolue, intégrant une utilisation plus élaborée des éléments phonétiques. Ceux-ci, fondés sur un syllabaire, sont combinés pour construire de véritables phrases formées de sujets, de verbes et de compléments.

Les supports employés pour l'écriture prennent deux formes. La première est le livre, constitué d'une unique feuille de papier très longue, pliée en accordéon pour former les pages puis enduite de chaux. Le papier est fabriqué à partir de l'écorce intérieure de l'*amatle* (un figuier américain) ; les symboles y sont peints à la brosse. Le deuxième support est la pierre : des inscriptions sont gravées sur les murs des bâtiments ou, parfois, sur des monuments spéciaux appelés « stèles ».

L'une des interrogations principales concerne la naissance et l'essor de l'écriture au sein de la tradition culturelle méso-américaine. Si on considère l'écriture comme un aspect particulier du développement de la communication graphique, alors ses prémices peuvent être discernées au préclassique ancien ou moyen, sur la sculpture monumentale associée à la culture olmèque de la côte du Golfe ainsi qu'à quelques autres cultures. Cependant,

si on veut faire une distinction entre iconographie et épigraphie, c'est-à-dire entre des symboles généraux représentant des êtres surnaturels ou des souverains déifiés, caractéristiques de l'art olmèque, et le mode de communication plus détaillé, précis et proche de la parole qu'est l'écriture, c'est alors au préclassique récent que les historiens font remonter les débuts de cette évolution méso-américaine.

Des glyphes de toponymes et des symboles calendaires construits sur le modèle aztèque et remontant à la phase II de Monte Albán constituent certainement la plus ancienne trace de véritable écriture de l'aire méso-américaine. Des dates du *baktun* 7, qui correspondent à de très anciennes dates du compte long maya (I^{er} siècle apr. J.-C. ou avant), sont rapportées sur deux sites pendant cette période, Chiapa de Corzo et Tres Zapotes : voilà tout ce que nous savons concernant l'écriture avant le I^{er} siècle apr. J.-C. Néanmoins, des vestiges d'écritures remontant à la fin du I^{er} siècle av. J.-C. ou, plus vraisemblablement, au siècle suivant, ont été mis au jour par des fouilles archéologiques dans une très grande partie de la Méso-Amérique méridionale, englobant le sud de Veracruz, le Chiapas, les hautes terres du Guatemala, Oaxaca et un certain nombre de sites dans le Petén et au Belize.

L'une des inventions intellectuelles mayas les plus intéressantes, souvent attribuée à l'époque classique alors qu'elle apparaît en réalité vers la fin de la période traitée ici, est le système de datation du compte long. Outre les deux calendriers et le cycle de 52 ans, un groupe du Sud-Est méso-américain a inventé un système de datation impliquant un comptage des jours à partir d'un point de départ mythique dans le passé. Dans ce système, le temps est conçu comme une suite de jours ordonnés en une série de cycles croissants, fondés sur une numération vicésimale (de base 20 et non 10 comme dans le système décimal). Chez les Mayas de l'époque classique, une période de 20 jours s'appelle un *uinal* et correspond à un mois des calendriers de 260 et de 365 jours. Le cycle suivant ne correspond toutefois pas à une période de 400 jours (20×20) mais de 360 (20×18), apparemment pour correspondre à peu près à une année solaire ; il s'agit du *tun*. Ensuite, le système vicésimal reprend ses droits et comprend 20×360 , soit 7 200 jours, et est appelé un *katun*. Le plus grand cycle, le *baktun*, équivaut à 20 *katun* ($20 \times 7\,200$), soit 144 000 jours. Les dates sont inscrites sur les monuments, les bâtiments et les petits objets sous la forme de cinq nombres, à savoir le nombre de *baktun*, de *katun*, de *tun*, d'*uinal* et de *kin* (jours) écoulés depuis le premier jour, qui correspondrait à un événement mythique ayant eu lieu en 3373 (ou 3114) av. J.-C. Ce système de datation est appelé « compte long » et semble être utilisé pour la première fois aux alentours de la fin du I^{er} siècle av. J.-C. Les premières dates inscrites appartiennent au *baktun* 7. Ce système a notamment permis aux

natifs de la région de garder une trace précise de tous les événements historiques qui se sont déroulés pendant les mille années au cours desquelles il a été en vigueur.

RÉSUMÉ

Ainsi, en Méso-Amérique, la période allant de 600 av. J.-C. à 1 apr. J.-C. est marquée par une prodigieuse expansion géographique des sociétés civilisées, c'est-à-dire des sociétés de grande taille et à l'organisation complexe. Par le terme complexe, on entend une société possédant des institutions dirigeantes spécialisées et une population caractérisée par des écarts significatifs en termes de richesse, de prestige et d'autorité. Cette période est également marquée par un fort régionalisme et une grande variété culturelle. Dans deux zones particulières, les vallées d'Oaxaca et de Mexico, de grandes communautés urbaines apparaissent vers la fin de la période et, dans l'équilibre de la région, les centres architecturaux, bien que de très grande taille, ne sont avant tout que des lieux administratifs pour une population agricole éparse.

C'est dans de vastes régions s'étendant dans le sud du Mexique et de l'autre côté de la frontière guatémaltèque que naît, au cours des deux derniers siècles de cette période, l'une des caractéristiques majeures de la culture méso-américaine : l'écriture. Elle s'accompagne d'autres traits distinctifs, à savoir les temples sur plates-formes en pierre et à degrés, l'enduit à la chaux et le mortier, ainsi que le calendrier divinatoire de 260 jours. Toutes ces évolutions ne font néanmoins que poser les bases des évolutions spectaculaires de la période classique à venir.

29.2

L'époque classique dans le Mexique central et méridional

William T. Sanders

Voir les illustrations 163 à 178

Durant les sept premiers siècles de l'ère chrétienne, le Mexique central et méridional connaît une période extrêmement dynamique marquée par des évolutions majeures en termes de formation d'État et d'urbanisation. Il existe, dès le début du 1^{er} siècle apr. J.-C., des chefferies et des sociétés de rang dans toute la Mésio-Amérique, et ce développement socio-économique s'accompagne d'un phénomène de régionalisme prononcé dans les principales formes d'art et d'artisanat. Cette période connaît également une forte croissance démographique due à la fois à une agriculture plus intensive et à une meilleure adaptation aux différents types d'environnements présents dans la région.

LE PLATEAU CENTRAL MEXICAIN

La Mésio-Amérique est l'une des régions les plus complexes du monde par sa diversité géographique, fruit de la combinaison de sa latitude tropicale, de son terrain montagneux et des effets variables de la mousson d'été. Au cœur du Mexique s'étend un haut plateau, la Meseta centrale, dont la moitié nord est située à une altitude comprise entre 2 200 et 2 600 mètres et traversée par des chaînes de montagnes qui la divisent en une série de vastes bassins ou vallées. À partir de cette zone, le terrain devient progressivement décliné en progressant vers le sud, pour atteindre une altitude moyenne de 1 200 mètres

dans la partie la plus méridionale du plateau. Dans la majeure partie de la zone où l'agriculture peut être pratiquée, c'est-à-dire en dessous de 2 700 mètres d'altitude, les précipitations sont modestes, oscillant entre 500 et 900 millimètres par an. Cette pluviosité peut également varier de façon considérable d'une année à l'autre. Comme dans le reste de la Més-Amérique, la plupart des précipitations interviennent entre la fin du mois de mai et le début du mois d'octobre ; durant le reste de l'année, les pluies sont quasiment inexistantes. Une agriculture doit donc savoir s'adapter à de telles conditions pour pouvoir prospérer. Outre le problème des précipitations variables et modérées, des difficultés supplémentaires proviennent de l'existence d'une saison de gel, lors de la saison sèche, dans les terres situées au-dessus de 2 000 mètres d'altitude.

Vers l'an 1 apr. J.-C., la population du plateau central mexicain atteint une taille qui nécessite la mise en œuvre d'une agriculture intensive et l'élaboration de diverses techniques afin de pallier les difficultés climatiques. Parmi ces techniques, mentionnons l'irrigation par inondation et l'irrigation permanente ; toutes deux visent à réguler la disponibilité de l'eau pendant les années sèches et, pour les terrains les plus élevés, à prendre de l'avance sur la saison des pluies afin d'éviter les gelées automnales. L'irrigation est alors souvent associée à des cultures en terrasses sur les flancs des vallées.

Le bassin ou vallée de Mexico (une zone de 7 000 km²), l'une des subdivisions topographiques de la région, se situe au-dessus de 2 000 mètres d'altitude. Sur la base d'études archéologiques, on estime que, vers 300 av. J.-C., la zone est habitée par environ 140 000 personnes réparties en plusieurs chefferies rivales de quelques milliers d'individus chacune.

Entre 300 av. J.-C. et l'an 1 apr. J.-C., deux centres urbains émergent de ce climat de rivalité : Cuicuilco au sud-ouest et Teotihuacán au nord-est, chacun comptant une population d'environ 20 000 à 40 000 personnes, ce qui en fait les deux plus grands centres urbains de toute la Més-Amérique à cette époque. À l'aube de l'ère chrétienne, la situation change radicalement. Cuicuilco est ensevelie sous une immense coulée de lave provenant du volcan voisin, le Xitli, et Teotihuacán devient la seule grande puissance de la vallée. Pendant une brève période, quelques décennies peut-être, toute la population du bassin de Mexico est unifiée politiquement en une grande chefferie, qui se transforme rapidement en État au cours des deux siècles suivants. Ce qui est particulièrement frappant dans ces événements, c'est que cette unification politique engendre un phénomène de concentration urbaine qui provoque un regroupement de 80 % de la population du bassin de Mexico au sein ou autour de Teotihuacán. La cité devient alors une métropole abritant près de 100 000 personnes.

La puissance de cet État naissant s'affirme alors de manière spectaculaire par la construction de la pyramide du Soleil, le plus grand édifice jamais

érigé dans la région. Cette pyramide, même dans son état actuel de délabrement, est un monument à l'architecture impressionnante. Il en reste aujourd'hui un énorme soubassement, une plate-forme à degrés de 70 mètres de haut et de 250 mètres de côté à sa base. Son sommet est accessible par un grand escalier situé sur la face ouest et qui menait, à l'origine, à un temple dont il ne demeure plus aucune trace. Cette plate-forme à degrés se dresse elle-même sur un immense soubassement peu élevé mesurant 3 mètres de haut et 400 mètres de côté. Devant sa façade ouest, où se situe l'escalier, s'étend une cour construite sur cette infrastructure basse et entourée de temples. On trouve également sur la plate-forme de base des habitations qui abritaient, semble-t-il, les prêtres qui assuraient le culte du dieu vénéré dans ces temples. La pyramide du Soleil est constituée d'un volume de terre de plus de 1 million de mètres cubes et recouverte de pierre taillée.

Au cours des sept cents années qui suivent, avec une population estimée à au moins 125 000 personnes, voire 200 000, Teotihuacán s'affirme comme l'une des trois villes les plus importantes de l'histoire du Nouveau Monde (seulement surpassée ou égalee par la capitale aztèque Tenochtitlán et probablement par Cuzco, capitale de l'Empire inca). De toutes les anciennes cités du monde, Teotihuacán est unique par certains aspects : la taille gigantesque de ses monuments, le plan rigoureux de ses immenses zones urbaines mais aussi, et surtout, son état de conservation. Cette dernière caractéristique rend bien évidemment le site propice aux études archéologiques et en fait l'un des principaux laboratoires de recherche pour la compréhension de l'urbanisation préindustrielle. Le site et sa région ont fait l'objet de recherches intensives depuis près d'un siècle, comprenant notamment de grandes campagnes de fouilles, la restauration des édifices publics et des habitations, la cartographie de l'ensemble de la ville ainsi que des prospections de surface de l'ensemble du bassin de Mexico.

Aux alentours de 200-300 apr. J.-C., les souverains de Teotihuacán lancent un vaste projet de rénovation urbaine et réorganisent la grande métropole. Vers 600 apr. J.-C., une zone de 18 km² est ainsi entièrement reconstruite. Toutes les rues et les infrastructures, publiques ou résidentielles, sont conçues selon un système de quadrillage orienté à 15 degrés à l'est du nord et dont les axes centraux suivent deux grandes avenues. La première traverse la ville du nord au sud et est connue dans la littérature sous le nom d'avenue des Morts. Large de 30 mètres, elle parcourt 4 kilomètres depuis l'esplanade de la pyramide de la Lune jusqu'à l'extrême limite sud de la ville. La seconde s'étire du Grand Ensemble à l'ouest de l'avenue des Morts jusqu'à la Citadelle à l'est.

Outre la pyramide du Soleil ainsi que les constructions et la place qui y sont rattachées, le site de Teotihuacán compte quatre grands complexes regroupant des édifices publics aux dimensions réellement monumentales.

La Citadelle, située à l'est de l'avenue des Morts et face au Grand Ensemble, se compose d'une vaste enceinte de 400 mètres de côté. Sur le tiers oriental de cette enceinte se dressent une pyramide magnifiquement décorée appelée temple de Quetzalcóatl et deux palais résidentiels probablement occupés par les prêtres du temple. La fonction présumée de cette grande enceinte est la tenue de cérémonies religieuses vouées à la divinité représentée sur la façade sculptée du temple. Le Grand Ensemble est tout aussi vaste, mais ne dispose pas de grands édifices publics ; il servait vraisemblablement de vaste marché en plein air entouré d'entrepôts.

À l'extrémité nord de l'avenue des Morts s'élève la pyramide de la Lune, autre édifice gigantesque à degrés, aux dimensions toutefois inférieures à celles de la pyramide du Soleil (43 mètres de haut pour une surface au sol de 150 mètres sur 120). Elle fait face à une grande place entourée de temples et de palais résidentiels plus modestes. Entre la pyramide du Soleil et la Citadelle se trouve une troisième grande enceinte, délimitée par des murs de part et d'autre de l'avenue des Morts et comparable, en taille, à la Citadelle. Elle renferme un grand nombre de cours, de temples, d'habitations ainsi que d'autres types de constructions architecturales. Ce complexe est probablement le cœur administratif de la ville et le lieu de résidence de ses souverains au cours des quatre cents à cinq cents dernières années de son histoire.

Outre les deux grandes avenues susmentionnées, Teotihuacán est quadrillée par des rues étroites délimitant des ensembles d'habitation présentant une superficie régulière. Chaque ensemble est composé d'une résidence pourvue d'un mur continu. À son apogée, la ville est entièrement recouverte de chaux et s'étend sur quelque 18 km² si l'on inclut les patios résidentiels, les places publiques, la surface des différents temples et pyramides, ainsi que les rues.

La caractéristique architecturale qui prédomine à Teotihuacán est l'enceinte : ce concept s'applique aux espaces publics comme aux espaces résidentiels. La terre mêlée de gravats est le principal matériau de remplissage employé pour la construction des plates-formes, des murs, des escaliers et des fondations, tandis que la pierre taillée est utilisée pour recouvrir les structures ainsi composées. Toutes les surfaces sont enduites d'une couche de stuc de terre et de graviers, elle-même recouverte d'une fine couche de plâtre. Les toits, construits avec les mêmes matériaux, sont plats ou légèrement inclinés et reposent sur une structure en bois composée de solides rondins de différentes tailles. Les côtés ou façades des plates-formes des temples ainsi que des habitations sont décorés avec un profil particulier connu sous le nom de *talud tablero*. Ce type de structure constitue un trait caractéristique de l'architecture de Teotihuacán, dont on retrouve des dizaines de milliers d'exemples sur les 18 km² que couvre la ville.

Des prospections de surface réalisées dans la cité ainsi que des fouilles à grande échelle de structures résidentielles nous donnent un bon aperçu de la vie urbaine à Teotihuacán. Chaque résidence occupe un ensemble d'habitations entouré d'un mur épais, à l'accès très restreint et disposant généralement d'une ou de deux entrées, dont une donne sur une cour intérieure. Un autel se trouve au centre de cette cour délimitée par plusieurs édifices publics, dont certains revêtent une fonction rituelle. Le reste de l'enceinte est occupé par des habitations, destinées à des familles nucléaires ou étendues, composées chacune d'un patio ouvert pour laisser passer l'air et la lumière et entouré de portiques et de pièces. La pratique apparemment répandue de rituels collectifs autour de la cour centrale et de son autel ainsi que l'inhumation des morts dans l'enceinte même (les hommes de haut rang étant enterrés sous l'autel) indiquent que les résidents d'une enceinte sont liés d'une certaine manière, formant peut-être une famille étendue ou un lignage. Il semble néanmoins évident qu'à l'intérieur de ces enceintes, les individus ne sont pas tous du même rang. En outre, une comparaison des plans au sol d'un grand nombre d'enceintes laisse à penser, en raison de la taille des pièces, des cours et des patios, que certaines d'entre elles sont occupées par des familles d'un statut élevé accompagnées de leurs serviteurs. Ce statut plus élevé n'est pas seulement attesté par la taille plus importante des pièces, mais également par la présence de décorations architecturales plus raffinées telles que des colonnes sculptées ou des autels centraux plus élaborés ainsi que par une utilisation plus fréquente des peintures murales sur les édifices publics et les quartiers privés des enceintes.

Les données recueillies lors des fouilles et des prospections indiquent que la population de Teotihuacán est très différenciée, aussi bien en termes de statut lié à la richesse ou au pouvoir que de fonction. Un tiers au moins des enceintes de la ville était occupé par des artisans travaillant au moins à temps partiel, voire à temps complet. Ce chiffre est une estimation minimale dans la mesure où certaines formes d'artisanat pratiquées dans la ville sont peu susceptibles d'avoir laissé des vestiges tangibles pouvant être retrouvés lors d'une collecte de surface d'objets opérée dans des bâtiments non restaurés. Les spécialités artisanales couvrent un large éventail de techniques telles que la fabrication de récipients, de figurines ou d'instruments de musique en céramique, de pierres à moudre, de textiles, de bijoux en pierres ou en coquillages et d'ouvrages de maçonnerie.

Néanmoins, la plupart des ateliers sont consacrés au travail de l'obsidienne. À 30 kilomètres environ au nord-est de la ville, près de l'actuelle Pachuca, se trouve un volcan du nom de Cerro de las Navajas, qui livre l'une des meilleures obsidiennes du monde pour la fabrication d'outils en pierre. Sa couleur particulière, verte ou dorée, permet de la distinguer aisément parmi les objets archéologiques collectés à travers toute la Més-Amérique.

Des études entreprises à la fin du ^{xx}e siècle dans les mines ont révélé de nouveaux éléments extraordinaires sur les activités minières durant toute la période préhispanique. L'obsidienne de Pachuca convient particulièrement à la fabrication des lames sur nucléus cylindriques de Méso-Amérique. Des centaines de puits de mine ont été recensés sur la montagne, certains présentant une profondeur de 18 mètres et pourvus de cavités latérales. Les nucléus sont apparemment travaillés sur place par des artisans de Teotihuacán, qui les rapportent ensuite à la ville où la touche finale est donnée dans des ateliers à l'intérieur des enceintes. Les lames et les nucléus finis sont distribués non seulement à la population de la ville et des zones rurales avoisinantes mais aussi dans toute la Méso-Amérique, jusque dans les basses terres mayas. La production d'obsidienne est l'industrie phare de Teotihuacán et l'un des facteurs qui contribue à son extraordinaire développement urbain. Une autre caractéristique de la production artisanale de la cité réside dans l'existence de sous-spécialités au sein de certains domaines majeurs de l'artisanat. Certaines enceintes, par exemple, ne produisent qu'un type particulier d'objets en céramique et l'industrie de l'obsidienne est divisée entre les artisans ne taillant que des outils bifaciaux sur éclats, utilisés comme couteaux ou racloirs, et ceux fabriquant les nucléus et les lames cylindriques.

Il semble également évident que Teotihuacán compte une classe de marchands professionnels qui acheminent l'obsidienne et d'autres biens sur des distances considérables. Ces marchands ne sont probablement impliqués que dans le commerce à longue distance. En effet, la plupart des biens consommés localement sont très certainement vendus par les membres de la famille qui les produit, que ce soit sur le marché du Grand Ensemble ou sur des marchés locaux dispersés dans toute la ville, près des temples. Certains éléments tendent à prouver qu'environ la moitié des ateliers d'obsidienne, en particulier ceux traitant celle de Pachuca et assurant la fabrication de lames sur nucléus, sont placés sous la direction de l'État. Les produits, en revanche, sont probablement redistribués par les marchands.

L'existence d'enclaves ethniques regroupant des individus parlant une autre langue, pratiquant une autre religion et exerçant probablement d'autres activités, à l'image des ghettos d'Asie occidentale, donne une touche cosmopolite à la ville. Dans son quart nord-ouest, par exemple, s'étend un quartier habité par des Zapotèques venus d'Oaxaca qui, ayant rejoint Teotihuacán pour y effectuer des travaux de maçonnerie, y introduisent la technique de l'enduit à la chaux. Une autre partie de la ville est occupée par des marchands originaires de la plaine côtière du Golfe dans le Veracruz.

Des études menées sur l'habitat de la région du bassin de Mexico ont révélé un rapport inhabituel entre les milieux urbain et rural, faisant de Teotihuacán un site quasi unique en termes d'urbanisation préindustrielle. Entre 200 et 600 apr. J.-C. se produit une recolonisation progressive de l'espace

rural du bassin de Mexico, et un nombre important de petites villes, de villages et de hameaux sont fondés dans la région. Leur répartition laisse toutefois penser que leur emplacement a été choisi de manière stratégique, en vue de répondre aux besoins vitaux du centre. La ville elle-même ainsi que ses environs semblent indiquer qu'une grande partie de ses habitants sont des cultivateurs ayant accès à d'immenses plaines alluviales situées immédiatement au nord et au sud de la zone urbaine. Ces plaines ne suffisant toutefois pas à subvenir aux besoins de la ville, une grande partie de la population est installée dans la partie centrale du bassin de Mexico, où l'eau est disponible en permanence pour l'irrigation et où se trouvent de riches sols alluviaux. Le but de cette colonisation est de pallier le manque de nourriture dans la ville. C'est dans le nord-ouest du bassin de Mexico que l'on trouve la seule surface géologique capable de produire aisément de grandes quantités de chaux, un élément nécessaire aux constructions urbaines, mais également utilisé par les habitants pour faire bouillir le maïs séché. Des colonies sont établies dans cette zone afin d'extraire ce matériau, d'autres s'installent le long des berges d'un lac salé situé au centre du bassin afin de produire du sel et d'autres encore s'implantent plus au sud, sur les bords d'un lac d'eau douce, pour en extraire diverses ressources lacustres.

Des prospections de surface et des fouilles entreprises en dehors du bassin de Mexico ont fourni des informations supplémentaires sur l'étendue de l'État de Teotihuacán. Sur la base du principe de hiérarchisation des sites et de la répartition des styles architecturaux et artisanaux de Teotihuacán, il apparaît que la majeure partie du plateau central est politiquement intégrée à l'État de Teotihuacán, soit un domaine représentant de 30 000 à 40 000 km² et une population d'au moins un demi-million de personnes. La population et l'étendue de la zone occupée sont à peu près comparables, en taille, à celles des cités-États sumériennes du III^e millénaire av. J.-C.

L'un des phénomènes intéressants de l'époque classique méso-américaine, entre 300 et 600 apr. J. C, est la vaste influence culturelle de Teotihuacán en dehors de son noyau central. Ainsi, malgré les importantes évolutions régionales tant artistiques qu'architecturales (voir le chapitre 29.1) qui caractérisent la Méso-Amérique à l'époque classique, les céramiques retrouvées parmi les offrandes funéraires des tombes appartenant aux individus de haut rang proviennent souvent de Teotihuacán ou, lorsqu'elles sont produites localement, s'inspirent du style de la cité (notamment les vases tripodes cylindriques ou la céramique à pâte fine appelée « fine orange »). Nous avons également évoqué la large distribution des nucléus et des lames en obsidienne verte de Pachuca, produits en masse dans les ateliers de Teotihuacán.

Sur le site maya classique de Tikal, une peinture sur céramique représente une rencontre entre des personnalités de haut rang de Teotihuacán et des sei-

gneurs mayas classiques. En outre, l'une des stèles de Tikal dépeint un seigneur maya accompagné de soldats de Teotihuacán ; certains dynastes ultérieurs de Tikal prétendent même être les descendants de l'un de ces visiteurs venus de Teotihuacán. Une stèle similaire retrouvée à Monte Albán figure une rencontre entre un seigneur zapotèque et un personnage important de Teotihuacán. Dans au moins deux localités, Kaminaljuyú au Guatemala et Maticapan sur la côte méridionale du Golfe, on a retrouvé des temples présentant des façades dans le style *talud tablero*, caractéristique de l'architecture de Teotihuacán. Dans l'ensemble, cependant, ces éléments ne témoignent pas d'une intégration politique de ces régions éloignées, mais plutôt d'un contact direct avec Teotihuacán et même de l'établissement de quelques habitants de la cité dans ces localités étrangères. Ceux-ci sont certainement des marchands ou des guerriers-marchands : Teotihuacán semble en effet être le centre d'un important réseau commercial. Des éléments recueillis à Kaminaljuyú et à Tikal suggèrent également que ces guerriers-marchands, d'un rang élevé, choisissent des épouses parmi la noblesse locale. Ce phénomène est semblable à celui qui intervient en Afrique occidentale à l'époque médiévale, où les marchands se rendent au Soudan, s'établissent parmi la population locale et épousent également des membres de la classe supérieure.

Les artisans de Teotihuacán ont produit des objets comptant parmi les plus beaux jamais réalisés par l'homme. L'aspect le plus impressionnant de cet artisanat est la perfection des peintures murales retrouvées dans les édifices publics et les habitations, sur les portiques à colonnades ou sur les murs intérieurs des résidences. Pour ces peintures murales, deux techniques picturales de base sont employées, la *tempera* et la fresque. Pour la *tempera*, une gomme résineuse est appliquée sur une surface en argile séchée sur laquelle



Figure 46 Monte Albán, plan de la place centrale (d'après Marquina, 1964).

les scènes sont peintes directement tandis que pour la fresque, les couleurs sont appliquées sur une surface enduite légèrement humide. Les pigments utilisés sont d'origine minérale, à l'exception du noir fabriqué à partir de charbon de bois et fréquemment employé dans le tracé des contours. La palette des couleurs utilisées comprend le jaune, le rouge, l'orange, le vert, le bleu et le blanc. Ces couleurs sont souvent combinées afin d'obtenir des teintes intermédiaires.

La plupart des scènes représentent des figures humanoïdes ou parfois hybrides — mi-hommes, mi-animaux — vêtues de manière très élaborée, associées à des motifs géométriques fréquemment regroupés dans des scènes complexes. Ces figures humanoïdes sont très stylisées : le portrait est absent des peintures de Teotihuacán. Même si certaines présentent un caractère plus profane, la plupart des peintures murales de Teotihuacán semblent avoir la religion pour thème principal et un grand nombre de figures représentent des divinités ou des personnages de haut rang lors de rituels. La ressemblance entre ces caractéristiques et la tradition romaine des mosaïques et des peintures ornementales à l'intérieur des habitations, aux thèmes essentiellement religieux, est particulièrement frappante.

L'une des créatures surnaturelles les plus représentées à Teotihuacán, que ce soit sur des peintures murales, des sculptures ou des céramiques, est une divinité dotée d'éléments iconographiques très proches de ceux du Tlaloc des Aztèques, dieu de la pluie et de la fertilité. Il se peut qu'il soit le dieu patron de Teotihuacán. Néanmoins, Tlaloc y a apparemment plusieurs autres fonctions, chacune représentée d'une manière différente ; de ce point de vue, il est comparable à certaines divinités hindoues. Dans ces deux cultures, les divinités semblent avoir un certain nombre d'avatars (ou *personae*) distincts possédant chacun une sphère de pouvoir propre. L'une des figures de Tlaloc semble être étroitement liée à la guerre, au commerce et aux relations extérieures : ce symbole est particulièrement répandu sur les céramiques de Teotihuacán. On le retrouve aussi sur les boucliers des soldats de Teotihuacán sculptés sur une stèle de Tikal. À quelques exceptions près, le style pictural de Teotihuacán est très formaliste dans les tons et les traits, ces derniers ayant un aspect presque caricatural. Les peintures murales sont extrêmement variées : il n'en existe quasiment pas deux pareilles dans toute la ville. Il semble également qu'un grand nombre d'ensembles résidentiels sont ornés de peintures murales, toutes très différentes en termes de complexité, de taille ou de qualité. Les poteries sont décorées à l'aide de la même technique de la fresque et de la même iconographie, notamment le vase tripode typique de Teotihuacán.

La production de céramique est l'une des composantes principales de l'artisanat de la ville et fait appel à un très grand nombre de formes et de techniques ornementales telles que l'incision sur argile molle ou sur la surface

de dure comme du cuir de la céramique sèche, le modelage, la gravure sur céramique cuite, la fresque ainsi que la peinture bichrome ou polychrome. Outre la céramique, la production artisanale comprend des sifflets, des flûtes, des pipeaux, des bijoux et, surtout, des millions de figurines, autre signe distinctif de Teotihuacán. Ces dernières sont apparemment utilisées en grandes quantités dans les rituels des foyers. Dans les premiers temps, elles sont faites à la main, apparemment par les femmes vivant dans les enceintes résidentielles dont c'est l'un des devoirs. C'est vers le milieu de l'histoire de la cité que le moule à céramique est inventé et employé pour la fabrication de petites céramiques ou de certaines parties des grandes céramiques, mais son utilisation principale reste la production de figurines. À cette époque, leur fabrication devient un artisanat professionnel assuré par les hommes. Elles représentent des créatures surnaturelles dont quelques-unes seulement ont pu être identifiées comme appartenant au panthéon aztèque ultérieur : Tlaloc, Xipe Totec, dieu des récoltes, et Huehuetéotl, dieu de la famille et du foyer. Les divinités sont représentées dans le même style et présentent les mêmes éléments iconographiques que ceux retrouvés sur les peintures murales.

Si les textiles n'ont pas survécu aux ravages du temps, les représentations humaines ou divines observables sur différents supports témoignent d'un art vestimentaire très élaboré combinant plumes et tissage pour fabriquer des capes, des pagnes et des coiffes raffinés. Le travail de la plume, l'une des grandes spécialités artisanales des Aztèques au ^{xv}^e siècle, est apparemment très développé pendant la période classique à Teotihuacán. Une autre grande tradition de la cité est le travail de matériaux durs tels que les coquillages et les pierres de différentes sortes, y compris le jade, la jadéite, la néphrite, l'ob-

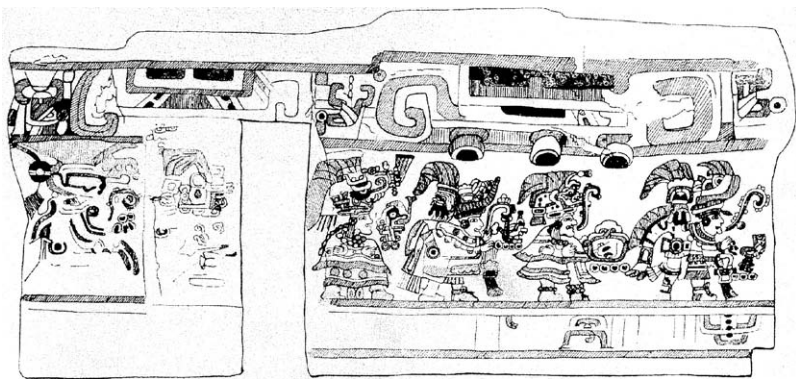


Figure 47 Monte Albán, peinture murale dans la tombe 105 (d'après Marquina, 1964).

sidienne et l'ardoise, pour fabriquer des bijoux, signes extérieurs d'appartenance à une classe élevée. Presque toutes les matières premières utilisées dans l'art lapidaire sont importées, encourageant ainsi le commerce à longue distance. L'une des productions les plus saisissantes de l'art lapidaire à Teotihuacán reste la fabrication de masques humains grandeur nature en onyx.

Si les sculptures monumentales ne sont guère répandues à Teotihuacán, leur qualité est en revanche remarquable : le temple de Quetzalcóatl, par exemple, est un édifice aux façades entièrement recouvertes d'une mosaïque de basalte dont les bas-reliefs représentent alternativement des masques du dieu de la pluie et des serpents à plumes. Des sculptures en bas-reliefs ornent également les colonnes rectangulaires des plus belles habitations.

D'un point de vue esthétique, l'architecture de Teotihuacán, caractérisée par l'emploi réitéré de la façade basique de type *talud tablero*, manque un peu de créativité. Ce sont littéralement des milliers de plates-formes résidentielles et de soubassements de temples qui sont décorés dans ce style. En termes de construction d'habitations et d'édifices publics, la maçonnerie de Teotihuacán est de bonne facture, et nombre d'enceintes résidentielles témoignent par leur agencement et leurs dimensions d'une vie urbaine élégante ; néanmoins, il se dégage de l'ensemble une impression de rigueur excessive et de répétition. L'aspect le plus impressionnant de cette architecture demeure la taille monumentale de ses édifices et son sens de l'ordre.

MONTE ALBÁN ET LA VALLÉE D'OAXACA

C'est sur les hautes terres d'Oaxaca que les anciens Indiens zapotèques fondent, pendant la période classique, une impressionnante civilisation régionale essentiellement concentrée autour de la grande cité montagnaise de Monte Albán, une ville qui diffère de Teotihuacán par bien des aspects.

La vallée d'Oaxaca se situe à une altitude d'environ 1 500-1 600 mètres au-dessus du niveau de la mer et prend la forme d'un grand Y constitué de deux vallées où s'écoulent deux affluents qui convergent pour en former une troisième, celle du Río Grande. La superficie totale de la vallée est d'environ un tiers de celle du bassin de Mexico, soit 2 500 km². Les hautes terres du sud de la Més-Amérique, contrairement au plateau central, présentent un relief accidenté, fragmenté et montagneux comprenant des centaines de petites vallées semblables à des oasis, dont la vallée d'Oaxaca est la plus grande. Les précipitations annuelles oscillent, dans cette région, entre 500 et 800 millimètres, ce qui constitue un obstacle de taille au développement d'une agriculture stable et productive. Cependant, contrairement au bassin de Mexico, ces terres ne souffrent pas du gel. Au début de l'ère chrétienne, l'adaptation à de telles conditions climatiques passe par la mise au point de plusieurs tech-

niques telles que l'irrigation à l'arrosoir (irrigation des champs à l'aide de récipients en céramique et de puits peu profonds aux endroits où les nappes phréatiques sont proches de la surface), l'irrigation permanente par canaux depuis des sources, l'irrigation par inondation ou le terrassement des coteaux.

La cité classique de Monte Albán se situe sur une petite chaîne de collines isolées au cœur de la vallée, au confluent des deux cours d'eau, endroit stratégique par excellence. Elle voit le jour plusieurs siècles avant Teotihuacán, vers 500 av. J.-C. (voir le chapitre 29.1) ; vers 200 av. J.-C., au moins 5 000 à 10 000 personnes se sont établies au sommet de la colline. La ville devient à cette époque le centre d'une entité politique de la taille de la vallée. Entre 500 et 200 av. J.-C., une partie du sommet de la colline est aplanie pour y construire une grande place autour de laquelle sont élevés plusieurs temples. Au début de l'ère chrétienne, voire un ou deux siècles auparavant, la topographie de la colline de Monte Albán subit des transformations d'une grande ampleur. Tout le sommet est aplané et certaines zones rehaussées afin d'y bâtir une immense plate-forme de 800 mètres dans le sens nord-sud et de 300 mètres dans le sens est-ouest. Certaines élévations naturelles du sommet sont toutefois conservées pour servir de base à la construction de temples sur plates-formes à degrés. Des complexes formés de grands monuments tels que des lieux de culte, des temples, un palais et un terrain de jeu de balle sont érigés autour d'une grande place centrale de 300 mètres sur 200. Vers 700 apr. J.-C., les constructions du sommet de la colline ont pris leur forme définitive.

La fonction de la grande place et de la plupart des bâtiments situés au sommet est à l'évidence religieuse. La forme architecturale principale est typique de la Méso-Amérique classique : des temples bâtis sur des plates-formes à degrés et à façades de pierre. L'emplacement même du site de Monte Albán, au sommet d'une colline, donne une impression de grandeur qui rend inutile la construction de plates-formes trop élevées, comme c'est le cas à Teotihuacán. Les côtés nord et sud de la grande place sont délimités par

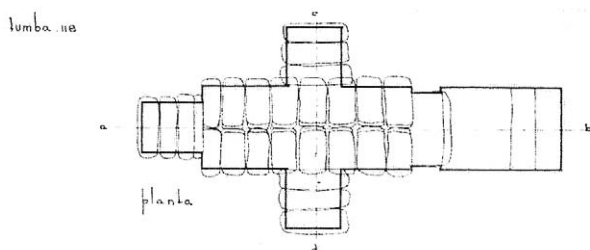


Figure 48 Monte Albán, plan de la tombe 118 (d'après Marquina, 1964).

deux vastes plates-formes à degrés, celle du sud ayant servi de base à la construction de deux temples et celle du nord accueillant le palais royal des souverains de Monte Albán. Les côtés est et ouest sont bordés de petits temples dont deux possèdent une cour annexe entourée de plates-formes. Au centre de la grande place se tiennent trois temples contigus constituant de toute évidence le centre des activités rituelles. Aucune des structures du sommet n'a survécu aux ravages du temps, et il n'en reste plus aujourd'hui qu'une série d'infrastructures en terrasses.

Les matériaux de construction employés pour les plates-formes et les édifices bâtis à leur sommet sont très semblables à ceux utilisés à Teotihuacán. Monte Albán est probablement le site méso-américain où la chaux éteinte est utilisée pour la première fois sur les façades des bâtiments, sans doute dès 500 av. J.-C. Un autre trait de l'architecture de Monte Albán est la présence de colonnes rondes dans les embrasures des portes. Caractérisées par des murs de soutien recouverts de panneaux, les façades des plates-formes sont proches de celles de Teotihuacán, mais la plupart des structures sont dotées de simples façades verticales ou inclinées.

Outre les temples et les palais situés autour de la grande place au sommet, c'est tout le flanc de la colline de Monte Albán qui a été aménagé par les anciens en un ingénieux système de terrasses afin d'y établir des habitations et des espaces publics pour la population de la ville. Ces efforts ont été facilités par la nature géologique de la colline, qui consiste en une série de strates rocheuses quasi horizontales dont la dureté et la texture varient selon les endroits. Les anciens se sont apparemment attelés à régulariser ce terrain naturellement terrassé, à y construire des milliers de mètres de murs de soutènement et à aplanir les surfaces pour former ainsi deux mille terrasses prêtes à accueillir des habitations. Certaines de ces terrasses abritent également des temples répartis dans les différents quartiers de la ville. Les habitations de l'élite de la cité se situent généralement sur les hauteurs de la colline, près du sommet et immédiatement sous le grand noyau central, tandis que celles des classes moins élevées en occupent les flancs inférieurs. C'est la raison pour laquelle les terrasses les plus vastes sont généralement proches du sommet.

À son zénith, la société de Monte Albán est extrêmement hiérarchisée, ce qui se reflète de manière très claire dans les différentes habitations de la cité. Au cours des premières phases de l'histoire de la ville, les résidences se composent d'un édifice unique auquel s'ajoute une série d'espaces ouverts et de constructions annexes, notamment de petits entrepôts, des fours ou des sépultures. Si les petites terrasses ne sont occupées que par un seul de ces complexes, les plus grandes abritent quant à elles plusieurs groupes résidentiels. À l'apogée de la ville, l'organisation de ces groupes d'habitations devient plus formelle et reflète l'essor de l'architecture publique. Les loge-

ments des classes inférieures comportent plusieurs pièces conjointes, regroupées sur deux côtés d'une cour ouverte ou l'encerclant complètement. Les bâtiments, généralement de petite taille, sont construits en maçonnerie ou en adobe et pourvus de toits plats. La construction représentée sur la figure 46 possède un patio intérieur de 3 mètres sur 4, et sa surface habitable, mesurée à partir des murs extérieurs des structures, est de 8 mètres sur 8. À l'opposé, on trouve des palais en maçonnerie de taille impressionnante, comme celui de la figure 46. Ces derniers sont bâtis sur des plates-formes basses ; la résidence dépeinte ici comporte huit pièces disposées autour d'une cour. La superficie de la plate-forme de base est de 28 m² et les édifices qui s'élèvent à son sommet, y compris le patio intérieur, couvrent une surface de 20 mètres sur 22, le patio intérieur mesurant pour sa part 12 mètres sur 10. Chaque pièce est bâtie en maçonnerie, avec des blocs de pierre en façade parfaitement taillés et enduits, et dispose d'une entrée à colonnade.

Entre ces deux extrêmes, on trouve une variété de structures résidentielles dont la taille et la qualité reflètent parfaitement la complexité de la hiérarchie sociale au sein de la ville. Les habitations des classes les plus élevées, au nombre de soixante à soixante-dix, sont généralement situées sur les plus grandes terrasses, à proximité des édifices publics et des temples en particulier. Une autre caractéristique des habitations des individus de haut rang est la construction de tombes en maçonnerie selon un plan cruciforme sous les bâtiments. Ces sépultures, dotées d'escaliers, sont vraisemblablement des cryptes familiales servant pour des funérailles multiples (*fig. 47 et 48*). Elles sont ornées de peintures murales et renferment de riches offrandes funéraires accompagnant les défunts de haut rang qui y sont inhumés. L'une de ces tombes a livré des centaines de perles de jade ainsi qu'un grand nombre de magnifiques urnes funéraires en céramique ornées de figures représentant les divinités de Monte Albán. Les sépultures des classes sociales les moins élevées sont de simples tombes rectangulaires ne contenant que très peu d'offrandes, quelques céramiques essentiellement. L'unité sociale qui constitue le foyer à Monte Albán est clairement plus restreinte qu'à Teotihuacán et se compose probablement d'une famille étendue formée de plusieurs familles nucléaires.

Plusieurs autres collines avoisinantes ont également été nivelées afin d'établir des lieux cultuels et cérémoniels sur leurs sommets ainsi que des habitations sur leurs flancs partiellement aménagés en terrasses. Les terrasses de Monte Albán ont des superficies très variables, allant de 300 à 2 500 m², la surface totale qu'elles occupent étant d'environ 1 000 000 m² répartis sur une zone de 9 km².

L'histoire régionale de la vallée d'Oaxaca témoigne d'une croissance démographique régulière, la population atteignant son niveau maximal à

l'époque de la conquête espagnole, où 250 000 personnes environ vivent dans cette vallée très productive. À l'époque de l'apogée de Monte Albán, vers 800 apr. J.-C., la population avoisine probablement les 200 000 âmes dont 15 000 à 30 000 pour la seule Monte Albán, le reste habitant des villes, villages ou hameaux de plus petite taille. Sur la base du principe de hiérarchisation des sites, il semble évident que l'entité politique formée par Monte Albán englobe au minimum la vallée d'Oaxaca. L'influence culturelle de Monte Albán s'étend toutefois au-delà de la vallée, dans un rayon de 60 à 100 kilomètres, et il est également possible qu'une partie de cette zone ait été sous sa domination politique.

Une caractéristique étonnante de Monte Albán est l'absence relative d'éléments attestant une spécialisation économique au sein de la ville. Des prospections de surface semblent indiquer que seulement 15 % des habitants sont des artisans, soit deux fois moins qu'à Teotihuacán. Monte Albán semble plutôt être un important centre administratif et cérémoniel abritant de nombreuses familles de haut rang accompagnées de leur suite immédiate, pour la plupart des cultivateurs travaillant les terres aux alentours de la cité.

Les preuves de spécialisation artisanale décelées lors des fouilles menées dans la région indiquent qu'il ne s'agit souvent que d'une activité complémentaire pratiquée par la population rurale au cours de la morte-saison (comme aujourd'hui). Les biens viennent probablement de l'extérieur pour être vendus sur les marchés de la cité.

La position centrale de Monte Albán rend évidemment plus aisé l'exercice d'un certain nombre de fonctions commerciales, administratives et rituelles. La chaîne de collines tout entière, avec ses grandes structures cérémonielles situées sur les sommets et son importante population répartie sur les flancs, dégage assurément une extraordinaire impression de puissance. Néanmoins, contrairement à Teotihuacán, l'influence régionale de Monte Albán est relativement limitée et il n'existe aucune preuve de contacts avec d'autres régions plus éloignées. L'élément déterminant est peut-être l'absence d'une ressource principale capable de donner à la ville une véritable puissance économique, à l'instar de l'obsidienne à Teotihuacán.

À côté de cette architecture impressionnante, les artisans de Monte Albán produisent une grande variété d'objets raffinés loués par les amateurs d'art depuis des années. Les plus saisissants sont incontestablement les produits de l'art lapidaire en jade, les urnes en céramique modelée, les sculptures très travaillées sur les édifices publics et les peintures murales retrouvées dans les tombes. Les artisans qui travaillent les pierres précieuses produisent toute une variété de bijoux d'une qualité exceptionnelle destinés aux individus de haut rang. Le thème principal des sculptures monumentales est politique et se manifeste principalement sur les dalles sculptées en relief et utilisées en tant que murs de soutien des plates-formes ou placées sur les temples eux-

mêmes. La guerre et la conquête semblent y tenir une large place. Pour leur part, les peintures murales de Monte Albán sont essentiellement liées aux cérémonies religieuses et funéraires, ce qui n'a rien d'étonnant étant donné leur emplacement.

LA CÔTE DU GOLFE

La côte du golfe du Mexique, de Tampico dans le Tamaulipas au nord jusqu'à Ciudad del Carmen dans l'État de Campeche au sud, est une région extrêmement humide abritant une forêt tropicale luxuriante et un vaste réseau fluvial ainsi que des plaines alluviales alternant avec un relief vallonné et accidenté. Cette région joue un rôle important dans l'histoire du Mexique depuis la phase préclassique jusqu'à nos jours. En 1519, les Aztèques du bassin de Mexico la considèrent comme un lieu de richesse et d'abondance, une source de produits très recherchés tels que les fèves de cacao, le caoutchouc, le coton, les plumes d'oiseaux tropicaux ou l'encens de copal, tous très prisés par la population des hautes terres semi-arides environnantes. À cette époque, la région possède trois groupes linguistiques : les Huastèques (une branche de la grande famille de langue maya) au nord, les Totonèques au centre et un groupe de langue nahuatl au sud. Cette dernière, qui trouve son origine sur le plateau central du Mexique, semble remplacer progressivement le zoque parlé par la population autochtone du sud de cette zone. Cette substitution de langue s'accompagne probablement d'une réelle colonisation de la zone. En revanche, les Huastèques et les Totonèques habitent vraisemblablement leur région depuis le début de la sédentarisation, et la culture classique de cette zone est souvent assimilée aux traditions régionales huastèques et totonèques.

La partie méridionale de la côte du Golfe, à savoir l'État actuel de Tabasco et le tiers sud de celui de Veracruz, voit se développer la société méso-américaine la plus évoluée pendant les périodes préclassiques ancienne et moyenne (1100-600 av. J.-C.). Cette civilisation est appelée olmèque, d'après le nom du peuple de langue nahuatl présent dans la région à l'époque des premiers contacts avec les Espagnols. Comme mentionné plus haut, la population préclassique parle probablement l'une des langues zoques, une famille de langues largement répandue sur tout l'isthme de Tehuantepec ainsi que dans toute la plaine côtière, le piémont et la vallée centrale de l'État du Chiapas lors de l'arrivée des Espagnols. Les Olmèques de la période préclassique ayant été décrits dans le volume II, ce chapitre n'en présentera qu'un bref aperçu. Ce peuple bâtit d'importants centres cérémoniels composés de plates-formes de terre érigées au-dessus de tombes ou servant de soubassements à des temples et à des habitations construits en maté-

riaux périssables. Dans le domaine de la sculpture, il nous a laissé des autels monumentaux, de nombreuses stèles ainsi que d'immenses têtes monolithiques, principalement des portraits humains. Il produit également une grande variété de petites sculptures en pierre verte ainsi que des figurines en céramique réalisées dans un style très particulier qui s'étend à toute la Més-Amérique entre 900 et 600 av. J.-C.

Plusieurs éléments du style olmèque perdurent pendant le préclassique récent (voir le chapitre 29.1), voire même dans les premiers temps de l'époque classique, mais sous une forme différente. Néanmoins, il est intéressant de constater que les sites de la région au préclassique récent et à l'époque classique sont semblables, par la taille et les matériaux de construction utilisés, à ceux du préclassique moyen. La maçonnerie en pierre, par exemple, est quasiment absente de toute la région et la plupart des constructions architecturales sont des édifices bâtis en matériaux périssables sur des plates-formes de terre. Deux des plus grands sites de la région au préclassique récent et à l'époque classique sont ceux de Cerro de las Mesas et Tres Zapotes. Des stèles continuent à être érigées pendant l'époque classique, sur lesquelles sont parfois inscrites des dates en compte long de type maya.

Probablement afin d'exercer un contrôle direct sur les ressources exotiques de la région, les habitants de Teotihuacán fondent, entre 400 et 600 apr. J.-C., une ville peuplée par des habitants provenant du plateau central sur un site appelé Matacapán. Sur cette zone de plus de 5 km² s'élèvent plusieurs temples bâtis dans le style de Teotihuacán, caractérisés notamment par l'utilisation de la maçonnerie en pierre, ainsi qu'un ensemble résidentiel au moins imitant ceux de la cité. Des prospections de surface et des excavations menées sur le site ont permis de mettre au jour des milliers de fragments de figurines ainsi que des encensoirs reprenant le style de Teotihuacán, mais fabriqués par des artisans locaux. Dans la mesure où ces figurines sont utilisées lors de rituels domestiques, leur présence laisse à penser qu'une importante enclave d'habitants venus de Teotihuacán vit dans la région. L'influence marquée de la cité se retrouve également dans les communautés autochtones voisines de Tres Zapotes et de Cerro de las Mesas. Il est fort probable que la cité des hautes terres établit un contrôle politique direct sur une partie de cette région et que Matacapán en soit le centre provincial. L'effacement du zoque au profit du nahuatl s'amorce probablement à cette époque : il est sans doute lié à la fondation du centre administratif et à la présence permanente d'étrangers au sein de la population locale. Les études entreprises à Matacapán indiquent que ces contacts avec le plateau central perdurent et s'intensifient même peut-être au cours de la période postclassique qui suit.

En revanche, le centre de Veracruz, où vivent les Totonaques en 1519, voit naître une civilisation classique particulière et se développer un centre monumental sur un site appelé El Tajín près de la ville actuelle de Papantla.

Le cœur du site d'El Tajín se compose de grands édifices en maçonnerie érigés sur des plates-formes de pierre à degrés, plusieurs de ces bâtiments possédant des voûtes en encorbellement. Plus de deux cents structures sont ainsi regroupées sur une zone de 150 hectares, comprenant des temples, des palais et au moins onze terrains de jeu de balle. Ce nombre élevé de terrains sur un même site méso-américain est unique et révèle que le jeu est très pratiqué, et trouve peut-être son origine, dans la région centrale de Veracruz. De même, il s'agit probablement de la région d'origine des rituels complexes et des concepts cosmologiques liés au jeu de balle.

Les constructions individuelles ne sont toutefois pas de taille monumentale. Par exemple, le monument le plus important du site, la pyramide des Niches, est une pyramide à six corps relativement modeste d'environ 20 mètres de haut. Les terrasses possèdent des façades qui rappellent le profil *talud tablero* de Teotihuacán mais sont ornées de plus de trois cent soixante-cinq niches, chacune étant peut-être liée à un jour de l'année solaire. Selon toute vraisemblance, des encensoirs, des récipients d'offrande ou des figurines en céramique, voire les trois, sont disposés dans chaque niche lors des grandes cérémonies ou des rituels.

L'un des onze terrains de jeu de balle est situé près de la pyramide des Niches et comporte de grands panneaux en bas-relief dont le style particulier, largement répandu dans toute la partie centrale de Veracruz, se retrouve également dans l'architecture et l'artisanat. Ces bas-reliefs représentent des joueurs ainsi que le sacrifice de perdants, et sont entourés d'un motif à volutes particulièrement distinctif. Le jeu de balle méso-américain se joue sur un terrain en forme de H avec un court central et deux courts aux extrémités. Deux anneaux sont placés verticalement sur les murs de chaque côté du court central. Les joueurs doivent frapper une lourde balle en caoutchouc en ne s'aidant que des hanches, des coudes, des genoux, des épaules ou de la tête. Pour marquer, ils doivent la faire passer à travers l'un des anneaux verticaux ou l'envoyer dans l'un des courts adjacents. Ce jeu, essentiellement pratiqué par les classes supérieures, est lié à une cosmologie complexe de croyances. Les prisonniers de guerre sont souvent contraints de jouer à ce jeu contre l'équipe locale et, bien évidemment, prédestinés à perdre avant d'être offerts en sacrifice aux divinités associées aux concepts cosmologiques du jeu de balle. Il est fort probable que le jeu trouve son origine sur la côte du Golfe avant de se répandre dans toute la zone maya, la région d'Oaxaca et d'autres régions méso-américaines au cours de l'époque classique.

Depuis de nombreuses années, trois types d'objets ont été retrouvés en grand nombre par les archéologues dans toute l'aire culturelle méso-américaine, mais particulièrement dans la partie centrale de Veracruz. L'un de ces objets est une pierre sculptée en forme de U, pesant jusqu'à 20 ou 30 kilogrammes et connue sous le nom de « joug ». Les volutes sculptées en relief

sur ces pierres ressemblent beaucoup à celles figurant sur les frises des terrains de jeu de balle à El Tajín. Les « haches » (*hacha*), pour leur part, se présentent sous la forme de petites pierres fines taillées, le plus souvent anthropomorphes ou zoomorphes. Les « palmes », enfin, sont des pierres sculptées de plus grande taille, de 15 à 80 centimètres de hauteur, dont la base est concave et la partie supérieure en forme d'éventail. Elles représentent essentiellement des formes humaines ou animales. Les figurines en céramique et les sculptures monumentales montrent des joueurs de balle portant un joug à la ceinture, avec une palme placée sur le devant et une hache attachée dans le dos. Ces objets sont probablement arborés lors de cérémonies se déroulant juste avant les jeux et à l'issue desquelles les joueurs les remplacent par une ceinture en cuir et revêtent des protections pour les genoux, les hanches et les épaules afin d'éviter de se blesser avec la lourde balle.

Dans ce chapitre, nous avons abordé trois des civilisations régionales de la Mésio-Amérique (une quatrième, celle des Mayas des basses terres, est étudiée dans le chapitre 29.3), mais sur cette aire culturelle, telle qu'elle est définie en 1519, existent des chefferies et des États et émergent divers styles de céramique, d'architecture ou de sculpture distincts selon les régions. Les contacts interrégionaux sont fréquents et les idéologies politiques et religieuses se répandent aisément ; au cours de la période classique de la Mésio-Amérique, une « Grande Tradition », ou culture d'élite, se diffuse largement. En revanche, à l'exception peut-être de Teotihuacán, une intégration politique à grande échelle ne voit jamais le jour et la plupart des influences ne sont probablement que le fruit d'un réseau commercial fondé sur les échanges de produits de luxe destinés aux classes supérieures. Teotihuacán semble être l'un des acteurs principaux de ces échanges, mais de nombreuses villes à travers toute la région y participent également.

LE DÉCLIN DE LA CIVILISATION CLASSIQUE EN MÉSIO-AMÉRIQUE

L'un des principaux problèmes que pose l'histoire de la Mésio-Amérique est l'effondrement des civilisations classiques, auxquelles se substituent les civilisations postclassiques, ainsi que l'abandon des anciens centres d'influence au profit de nouveaux.

Au temps des premières recherches consacrées à la Mésio-Amérique, cet effondrement était vu comme un abandon soudain et simultané des grands centres classiques, de Copán, au Honduras, à Teotihuacán au centre du Mexique. Tout semblait indiquer qu'il témoignait d'un bouleversement culturel d'envergure entre les deux époques. Les sociétés classiques étaient

considérées par les spécialistes comme des sociétés pacifiques et fragmentées sur le plan politique, des théocraties dans lesquelles l'élite vivait dans des centres cérémoniels grâce au travail et à la production d'une population de sujets dispersés. La principale fonction de ces centres semblait être religieuse et la plupart de leurs édifices étaient identifiés comme des temples ou des structures en rapport avec la religion. Il était même admis que chez les Mayas de l'époque classique, l'administration politique était assurée par des groupes de prêtres habitant des bâtiments semblables à des monastères, les fameux palais rattachés aux temples. Les sociétés postclassiques, en revanche, étaient considérées comme plus urbaines, plus belliqueuses et plus impérialistes. Ce contraste était fondé sur la civilisation classique des basses terres mayas telle que l'imaginaient les archéologues et sur la culture aztèque en 1519 vue par les ethno-historiens, leurs traits étant généralisés à l'ensemble de la Méso-Amérique.

L'histoire du Mexique central attribue traditionnellement la présence de peuples de langue nahuatl sur le plateau central aux migrations successives d'envahisseurs barbares venus du nord plusieurs siècles avant la conquête espagnole. On comprend alors que les spécialistes de la Méso-Amérique aient immédiatement établi un parallèle avec les invasions barbares de l'Empire romain. L'effondrement de la civilisation classique et le changement culturel ont donc été envisagés à l'origine comme la conséquence de ces grandes invasions.

Des études plus récentes ont complètement remis en cause cette harmonieuse reconstruction historique. Bien qu'elle n'atteigne jamais le niveau d'intégration politique des empires postclassiques tolèque et aztèque, la société classique est loin d'être pacifique : la guerre y est endémique, les entités politiques sont dirigées par des familles dynastiques et, comme lors de la période postclassique, ces dynastes n'ont cessé de vouloir étendre leur autorité politique à l'instar de la plupart des États des époques suivantes. Teotihuacán, en particulier, est un État relativement grand dont l'expansion est très certainement fondée sur la guerre et la conquête. La cité est d'ailleurs comparable, en termes de taille et de niveau d'urbanisation, à Tenochtitlán, la capitale de l'Empire aztèque. En outre, la continuité entre les idéologies politique et religieuse de l'élite de Teotihuacán et celles des dernières communautés postclassiques indique que les peuples de langue nahuatl sont présents sur le plateau bien avant les invasions supposées et que la langue parlée à Teotihuacán est en réalité le nahuatl.

Enfin, des données révèlent que les centres classiques, en tant que centres politiques, ne s'effondrent pas simultanément. Teotihuacán connaît un déclin soudain après 700 apr. J.-C. et en 750 sa population est passée de 125 000 âmes, population minimale estimée à son apogée, à 30 000 ou 40 000 personnes. Monte Albán subit une décadence similaire, mais un

siècle plus tard environ. El Tajín ne parvient à son zénith que vers l'an 1 000 apr. J.-C., et certains centres des basses terres mayas commencent à décliner vers 700 apr. J.-C. tandis que d'autres n'atteignent leur apogée que vers l'an 1 000.

L'effondrement des centres classiques, dans une immense région comme la Méso-Amérique, est donc clairement un phénomène complexe et systémique qui s'explique par de nombreux facteurs dont les conséquences diffèrent selon les centres. Par exemple, dans les basses terres mayas, un nombre croissant d'éléments permet aujourd'hui d'affirmer que l'effondrement ne touche pas uniquement la classe dominante, mais bien la population tout entière, qui diminue brutalement sur un vaste territoire. Certaines données apportent la preuve que ce phénomène est en partie imputable à un processus de dégradation de l'environnement lié à l'accroissement démographique et à l'exploitation trop intensive des sols tropicaux naturellement fragiles. D'autres régions de la Méso-Amérique, en revanche, ne voient pas leur population décroître ; dans certains cas, celle-ci continue même à augmenter. Dans le Mexique central, alors que Teotihuacán connaît un brusque déclin démographique, la région dans son ensemble compte une population équivalente à celle qui était la sienne lorsque la ville était à son apogée. L'effondrement de la cité semble être essentiellement causé par des facteurs économiques et politiques tels que l'émergence de puissances rivales dans le plateau central sur des sites comme Xochicalco, Cacaxtla et Cholula. Enfin, si Monte Albán est supplantée par plusieurs grands centres dans la vallée d'Oaxaca durant le postclassique, la population de la vallée continue à croître bien après l'effondrement de la cité.

29.3

L'époque classique de la civilisation maya, de l'an 1 à 900 apr. J.-C.

Norman Hammond

Voir les illustrations 179 à 181

L'aire maya englobe les États actuels du Belize et du Guatemala, les régions occidentales du Honduras et du Salvador ainsi que la péninsule du Yucatán au Mexique (*carte 42*). Située entre le 14° et le 22° degré de latitude nord et entre le 87° et le 93° degré de longitude ouest, elle est entièrement comprise dans la zone tropicale. Elle s'étend sur 900 kilomètres du nord au sud et sur 550 kilomètres d'est en ouest, le long de la ligne de partage des eaux dans les hautes terres guatémaltèques. La distribution des langues mayas et celle des vestiges culturels de l'époque classique concordent pour identifier cette zone et témoigner de la longue histoire de cette culture. Les limites maritimes définies au nord par le golfe du Mexique et la côte des Caraïbes et au sud par la côte du Pacifique sont sans équivoque. À l'est, la frontière avec les cultures de la basse Amérique centrale est marquée par des changements linguistiques et coïncide avec les vallées de l'Ulúa et du Lempa, tandis qu'à l'ouest, si des peuples de langue mixe-zoque descendant des Olmèques (voir le volume II) sont aujourd'hui présents jusque dans les États du Chiapas et de Tabasco, des sites comme celui de Comalcalco attestent la diffusion de la culture maya classique jusqu'à l'isthme de Tehuantepec.

La région est communément divisée en trois zones. La zone méridionale, ou zone des hautes terres, comprend les sommets volcaniques qui longent la ligne du partage des eaux entre le Chiapas et le Salvador ainsi que les pentes abruptes et l'étroite plaine de la côte du Pacifique, situées au sud de

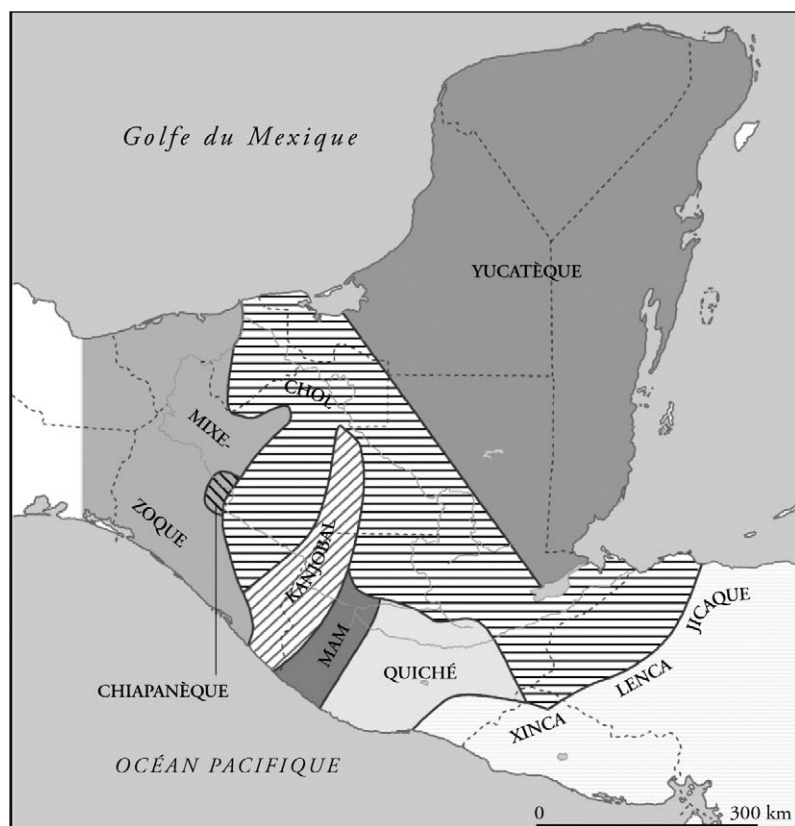
ces pics, et les terres accidentées formées de bassins et de chaînes de roches métamorphiques qui s'étendent au nord, du Chiapas au Honduras (*carte 44*). La quasi-totalité de cette zone s'élève à plus de 1 000 mètres d'altitude, certains sommets culminant à plus de 4 200 mètres, et possède de nombreuses ressources minérales telles que l'obsidienne, le jade et l'hématite. Les précipitations annuelles sont abondantes sur la côte du Pacifique, atteignant 3 000 millimètres par an, mais plus modérées sur les bassins de l'intérieur des terres, qui comprennent une zone aride dans la vallée du haut



Carte 42 L'aire maya et les principaux sites archéologiques du préclassique au postclassique, de 1000 av. J.-C. à 1500 apr. J.-C. (d'après Hammond, 1990).

Motagua. La région présente des formations végétales naturelles diverses, allant de la forêt nébuleuse de haute altitude à une mosaïque de forêts et de prairies subtropicales de montagne, en passant par la forêt tropicale humide sur la côte.

La zone septentrionale, ou zone des basses terres septentrionales, offre un contraste spectaculaire avec les hautes terres. Elle englobe la péninsule du Yucatán, une plate-forme basse dont seules quelques parties, telles que les collines Puuc, atteignent 200 mètres d'altitude. Dans la majeure partie de cet



Carte 43 Distribution des langues mayas. Les inscriptions mayas de l'époque classique sont rédigées en yucatèque et en chol, et la plupart des basses terres méridionales semblent être bilingues (d'après Hammond, 1990).

espace dépourvu de relief, les ruines mayas constituent l'élément de décor le plus saisissant et le plus élevé du paysage. L'ensemble de la péninsule est un vaste plateau calcaire pauvre en ressources minérales (à l'exception de la chaux et du silex) et ne comportant que des sols minces. Dans toute cette région, les précipitations annuelles ne dépassent pas 1 500 millimètres, voire 500 millimètres dans le Nord-Ouest. Le drainage superficiel est insignifiant dans ce relief karstique et les principales sources d'eau sont des *cenotes*, cavités naturelles formées par l'effondrement de la couche rocheuse et qui laissent apparaître des rivières souterraines. Les *cenotes* asséchés



Carte 44 Principales divisions géographiques de l'aire maya (d'après Hammond, 1990).

accumulent souvent des sols humides et sont encore aujourd'hui cultivés par les Mayas, qui y pratiquent en particulier la culture du cacao. Ailleurs, la végétation naturelle se compose d'une forêt broussailleuse basse à l'extrême nord qui évolue, plus au sud, en une haute forêt décidue.

Entre ces deux régions, la zone centrale, ou zone des basses terres méridionales, regroupe la totalité du Belize, la région du Petén au Guatemala, les basses terres du Chiapas et la partie orientale du Tabasco. Le terrain est également calcaire, à l'exception du massif de grès et de granite des montagnes mayas dans le sud du Belize, mais le relief y est beaucoup plus marqué. Une série de collines escarpées et irrégulières portent l'altitude de la région de 200 à 1 000 mètres en progressant vers le sud. Les précipitations sont abondantes, généralement supérieures à 1 500 millimètres, et peuvent même atteindre 3 400 millimètres à l'endroit où les basses terres rencontrent la limite septentrionale des hautes terres métamorphiques et sur le versant caribéen des montagnes mayas. La pluviosité moyenne dépasse généralement les 2 000 millimètres. La région possède de grands fleuves pérennes tels que l'Usumacinta et ses affluents, le Pasión, le Chixoy et le Lacantun, qui s'écoulent vers le golfe du Mexique, ainsi que les systèmes hydrographiques du Río Hondo et du Belize côté caribéen. Les parties amont de ces bassins fluviaux étant proches les unes des autres, les anciens habitants de ces terres pou-

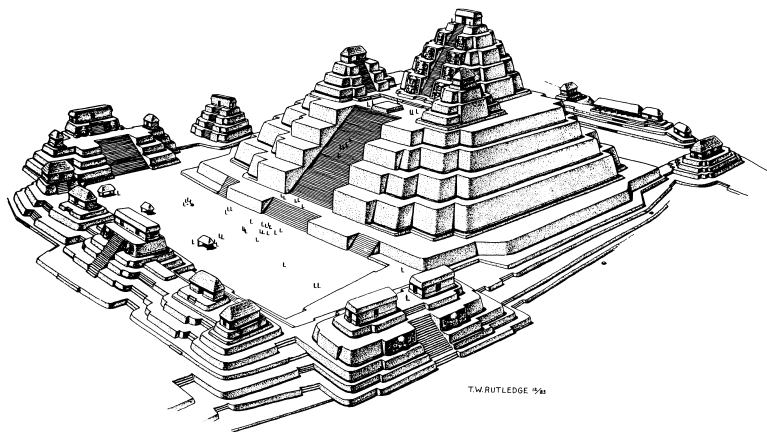


Figure 49 L'ensemble archéologique El Tigre à El Mirador, datant du milieu de la période préclassique, vers 150 av. J.-C. La pyramide principale culmine à 55 mètres et est orientée à l'est. Elle constitue l'édifice central d'une triade. D'immenses masques bordaient l'escalier de ce temple (d'après *Papers of the New World Archeological Foundation*, 62, frontispice).

vaient aisément traverser une grande partie de la région en canoë, avec seulement quelques portages de courte durée près de Tikal et de Pusilha. Une grande partie de la zone est recouverte par la forêt tropicale, dont la canopée atteint 35 mètres de haut, essentiellement composée de feuillus tels que l'acajou, de palmiers et d'essences revêtant une importance économique ou rituelle telles que le *ceiba* ou *yaxche* en maya, qui signifie « arbre du paradis ». L'étendue de la zone d'occupation à l'époque classique montre qu'une grande partie de cette forêt s'est développée à nouveau au cours du dernier millénaire.

L'époque classique débute officiellement en 250 apr. J.-C. avec les premières inscriptions hiéroglyphiques mayas sur des monuments publics. Cependant, des découvertes récentes de monuments plus anciens, dont certains portent des dates, ainsi que d'autres traits de la culture classique semblent indiquer qu'une société lettrée voit le jour dès le 1^{er} siècle apr. J.-C. Ce phénomène est précédé de mutations sociales et politiques qui interviennent à partir de 300 av. J.-C. sur des sites tels que El Mirador (chapitre 29.1) et Nakbe dans le nord du Guatemala, ainsi que Komchen sur la presqu'île du Yucatán, témoignant de l'émergence d'une société complexe au cours du préclassique récent. Ainsi, il paraît intéressant d'étudier l'alphabétisation et l'art monumental mayas entre le 1^{er} et le x^e siècle apr. J.-C. dans une seule et même perspective.

Cet épanouissement culturel se fait davantage sentir dans les deux zones de basses terres qui forment la partie septentrionale de la région maya, même si des centres tels que Kaminaljuyú (chapitre 29.1) exercent une grande influence pendant le préclassique récent en élaborant de nouveaux styles artistiques et en étant une source d'inspiration et de biens matériels pour la population des basses terres. Toutefois, à l'aube de l'ère chrétienne, cette dernière a déjà commencé à forger sa propre identité culturelle : la présence de sculptures complexes en stuc prenant la forme d'immenses masques polychromes sur des édifices colossaux à El Mirador (fig. 49), Nakbe, Tikal, Uaxactún, Lamanai et Cerros à partir de 300 av. J.-C. indique qu'une même iconographie, fondée sur les mêmes croyances, est alors diffusée dans une vaste zone des basses terres méridionales. La découverte, à Nohmul et à Cerros, d'ensembles de pendants en jade représentant des divinités, ainsi que de bijoux appartenant à ces ensembles à travers toute la péninsule du Yucatán, d'Ake à Chichén Itzá (même s'ils constituent peut-être des offrandes apportées là par des pèlerins venus d'autres régions) et à Tancah, semble attester l'existence d'une même unité iconographique à travers toutes les basses terres septentrionales. Le lien apparent entre ces ensembles et les divinités du soleil, du maïs et de l'inframonde représentées sur les ornements d'oreille en jade de Pomona, caractérisés par une structure syntaxique complexe et la présence d'un texte hiéroglyphique ancien (env. 100 apr. J.-C.) (fig. 50),

témoigne d'une intégration du texte, de l'image et de l'espace conceptuel qui reflète une société d'un niveau intellectuel avancé.

Les premières expressions publiques d'une telle pensée, sous la forme de stèles commémoratives dédiées aux souverains et à leurs actions, apparaissent dans les basses terres mayas vers 100 apr. J.-C. : l'autel 1 de Polol, et ses deux figures richement vêtues se faisant face de part et d'autre d'une colonne centrale de glyphes, possède un style si proche de celui des stèles 2 et 5 d'Abaj Takalik, sur la côte du Pacifique, qu'il doit probablement avoir été construit entre 100 et 150 — la stèle 5 d'Abaj Takalik remontant à 126. La stèle Hauberg, dont on ignore la provenance, date pour sa part de 197, tan-

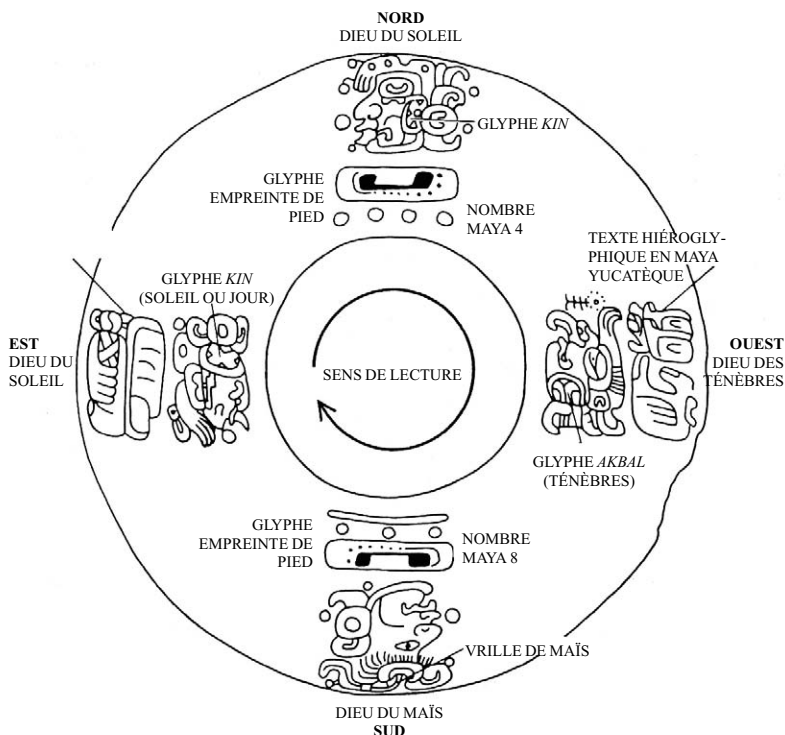


Figure 50 La parure en jade de Pomona, qui remonte aux alentours de 100 apr. J.-C., comporte quatre portraits de divinités, dont deux du dieu du soleil, deux blocs de texte, des nombres ainsi que des glyphes représentant une empreinte de pied et indiquant le sens de la lecture. L'ensemble de ces éléments compose un énoncé verbal et iconographique complexe (d'après *Scientific American*, vol. CCLIV, n° 8, p. 115).

dis que la stèle 1 de Nakbe remonte probablement à la même période ou est légèrement antérieure. Les stèles 2 et 4 d'El Mirador présentent des traits stylistiques similaires mais n'ont pu être datées. La découverte de la stèle 1 de La Mojarra, dans le centre du Veracruz, avec ses dates en compte long équivalentes à 143 et 156 et ses similitudes évidentes avec des constructions mayas, telles que la stèle 11 de Kaminaljuyú, indique que des monuments dynastiques ont été érigés dans plusieurs zones voisines du sud de la Més-Amérique au cours du II^e siècle apr. J.-C. La plus ancienne date en compte long relevée dans les basses terres mayas demeure toutefois 292 apr. J.-C., retrouvée sur la stèle 29 à Tikal (fig. 51).

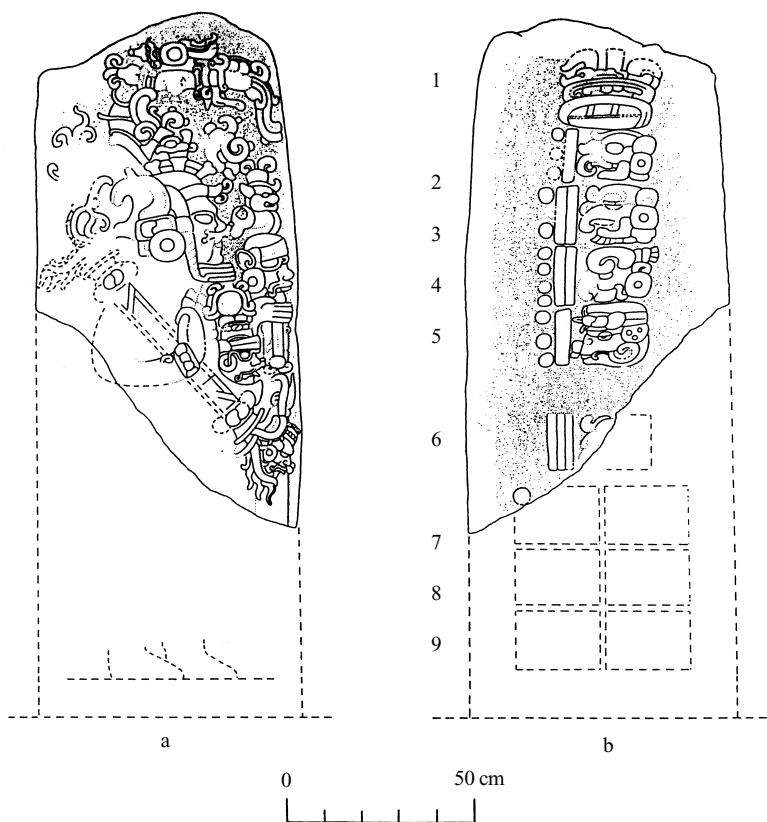


Figure 51 Stèle 29 de Tikal portant une date en compte long équivalente au 6 juillet 292 apr. J.-C. ; a) face avant, b) face arrière (Tikal Report, 33, partie A, fig. 49, musée de l'Université de Pennsylvanie).

Les souverains ainsi commémorés dirigent de petites entités politiques qui même à l'époque classique couvrent rarement plus de 2 000 km², voire beaucoup moins dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, et ce en dépit des efforts et des investissements colossaux déployés pour l'architecture cérémonielle pendant la période préclassique récente. Les réalisations architecturales observées sur des sites comme Tikal, Uaxactún, Lamanai et Nohmul attestent l'émergence de centres urbains construits selon un plan rigoureux et organisés autour de vastes esplanades bordées de temples-pyramides et de palais reliés par des chaussées. Un type particulier d'ensemble architectural, composé d'une pyramide à l'ouest et de trois édifices de plus petite taille érigés sur une plate-forme commune à l'est, retrouvé dans le groupe E du site d'Uaxactún, dans le groupe Mundo Perdido de Tikal avec la structure 5C-54 ainsi que sur d'autres sites de la région du Petén, a été assimilé à un observatoire solaire destiné à l'étude des équinoxes et des solstices. Parmi les structures ayant une fonction particulière et apparaissant au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, on compte également les aires destinées à la pratique du *pitz*, le jeu de balle sacré. Il s'agit de deux murs parallèles dont les parois, sur lesquelles doit rebondir la lourde balle en caoutchouc, sont inclinées et délimitent une étroite allée correspondant à l'aire de jeu. Des terrains anciens ont été découverts sur trois sites béliziens : à Pacbitun, à Colha et deux à Cerros. L'un des courts de Cerros possédait probablement des marqueurs en pierre dans le sol comme ceux retrouvés plus fréquemment sur les terrains de l'époque classique récente.

Les sites de Cerros et Nohmul ayant été quasiment abandonnés après le III^e siècle apr. J.-C., leur agencement n'a pratiquement pas été altéré par des constructions de l'époque classique. Ainsi, ils ont donc été cartographiés en détail afin d'obtenir un aperçu de l'organisation des centres cérémoniels pendant la période préclassique récente. Le site de Cerros (*fig. 52*) est organisé autour d'une grande esplanade surélevée qui accueille trois acropoles, chacune possédant un ensemble de petits édifices sur son sommet, et des structures plus basses et de plus petite taille telles que la structure 5, un temple orné de quatre grands masques polychromes complexes représentant des divinités. À environ 300 mètres au sud se dresse la structure 29, un vaste temple isolé également décoré de masques et bâti sur une place surélevée. À l'ouest de ce temple s'étendent probablement deux terrains de jeu de balle ainsi que d'autres structures, toutes comprises dans une zone délimitée par un canal en arc de cercle qui traverse l'enceinte cérémonielle sur 1 200 mètres et se jette dans la mer à chaque extrémité. Plusieurs plates-formes résidentielles sont dispersées de l'autre côté du canal.

Dans un autre genre, le site de Nohmul est situé au sommet d'une arête entre le Río Hondo et les marécages de Pulltrouser Swamp. Son centre se compose de deux complexes distants d'environ 400 mètres et reliés par une

sache ou chaussée. L'ensemble architectural situé à l'est est constitué d'une acropole surélevée, de 10 mètres de haut, sur laquelle s'élève une longue résidence possédant une structure en bois de 23 mètres sur 7 et pourvue de trois allées et de huit travées, chaque module ayant la taille d'une petite habitation. Le bâtiment semble être le précurseur en bois des futurs palais en pierre de l'époque classique, qui sont également composés de plusieurs modules résidentiels réunis sous un même toit. L'acropole accueille également trois temples de petite taille surplombant une place carrée de 125 mètres de côté autour de laquelle se trouvent de basses plates-formes supportant des superstructures en bois. L'ensemble architectural situé à l'ouest se compose pour sa part d'une seule vaste pyramide au nord faisant face à une grande place. Certaines des structures plus petites datent probablement de la même époque, mais rien ne permet de l'affirmer avec certitude. De nouveaux édifices ont été érigés sur chacun des deux ensembles architecturaux au cours du classique récent : sur l'ensemble oriental, des constructions ont été élevées au-dessus des structures préclassiques abandonnées ainsi que sur la grande place.

Nombre de sites de l'époque classique ont été cartographiés : Tikal, notamment, qui a fait l'objet d'études très approfondies, illustre parfaite-

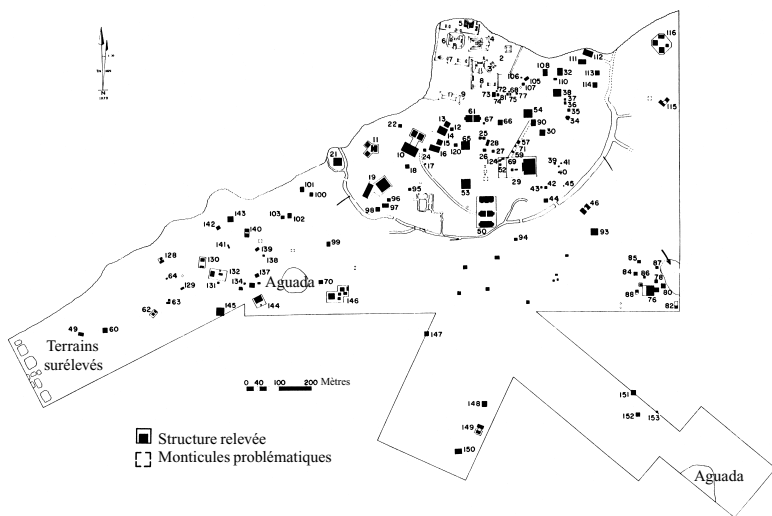


Figure 52 Plan de Cerros, site datant du préclassique récent situé au nord du Belize ; les structures 5 et 29 sont ornées d'immenses masques en stuc et les structures 50 et 61 ont été identifiées comme étant des terrains de jeu de balle (d'après *Archaeology at Cerros, Belize*, vol. I, fig. 1.2).

ment le développement d'une cité maya sur une période de plusieurs siècles (fig. 53). À l'instar de Cerros et Nohmul, Tikal a une origine préclassique : des recherches entreprises à la fin du ^{xx}^e siècle ont montré que le complexe du Mundo Perdido au sud-ouest de la grande place était originellement le centre de la vie cérémonielle, pourvu d'édifices importants dès 600 av. J.-C. environ. L'une de ses constructions, la structure 5C-34, a été agrandie à plusieurs reprises (les Mayas ayant pour habitude de construire au-dessus des structures existantes plutôt que de les détruire) pour dépasser 30 mètres de haut au ^v^e siècle apr. J.-C. Cependant, à cette époque, le centre de Tikal s'est déjà déplacé vers la grande place, où l'acropole située au nord sert de nécropole à la dynastie de Tikal ; cette esplanade est pavée pour la première fois avant 200 apr. J.-C., époque à laquelle ont lieu les premiers enterrements des membres de l'élite sur l'acropole. Parmi les édifices, on remarque une pyramide au nord, une structure pourvue de plusieurs pièces au sud et quelques petites pyramides sur les côtés est et ouest ; un grand escalier orienté au sud menait à une terrasse et à la place. Des changements prononcés modifient l'agencement de l'acropole vers 200 apr. J.-C., apparemment après l'arrivée au pouvoir de la longue dynastie classique de Tikal — les premières constructions et sépultures étant probablement nobles et non royales. Entre 200 et 400, les funérailles royales ont visiblement lieu dans l'ancien complexe du Mundo Perdido, l'acropole nord ne redevenant le lieu des sépultures royales qu'avec l'enterrement du souverain « Curl Nose » (Nez Courbe) et l'accession au trône de son fils « Stormy Sky » (Ciel d'Orage) (nommés ainsi d'après la forme, et non d'après une lecture littérale, du glyphe de leurs noms) vers 436. Des fouilles méticuleuses réalisées sur l'acropole nord ont permis de découvrir une succession complexe de constructions, d'aménagements et d'adjonctions qui, au ^{vii}^e siècle, occupent quasiment le moindre mètre carré d'espace disponible. Les sépultures de plusieurs souverains, y compris celles de Curl Nose et Stormy Sky (mort en 456), contenaient des offrandes funéraires de grande valeur. Sur la terrasse et sur la grande place, face à l'acropole, s'élèvent des rangées de stèles et d'autels dont l'emplacement actuel résulte de réaménagements postérieurs. Vers 500-520, une acropole est érigée à l'est et sur la place qui lui fait face est bâti un ensemble de « pyramides jumelles », les premières d'une série qui marquent la fin des *katun* (périodes de 20 ans) jusque vers la fin de l'histoire de Tikal. Le marché de Tikal semble avoir été situé au même endroit et une structure publique composée de plusieurs salles identiques de petite taille a été identifiée comme le centre de commerce de l'époque classique récente. À la fin du ^{vi}^e et au début du ^{vii}^e siècle, Tikal connaît une période de déclin temporaire, probablement due à une défaite dans la guerre qui l'oppose à la Caracol, une ville située à 75 kilomètres au sud-est. À la fin du ^{vii}^e siècle, en revanche, Tikal renaît et la grande place prend son aspect actuel, avec le

temple I à l'est faisant face au temple II à l'ouest, l'acropole centrale au nord et un dédale de cours formant le palais des souverains de Tikal délimitant le côté sud. Le temple I est la pyramide funéraire d'Ah Cacau, souverain de Tikal de 682 à peut-être 723, voire 734 : son tombeau (tombe 116), situé en dessous, renfermait de nombreuses poteries (probablement remplies de nourriture et de boisson à base de cacao), des bijoux de jade ainsi que des objets personnels tels que des os incisés portant son nom en glyphes.

Le fils d'Ah Cacau, Yax Kin Caan Chac, qui accède au pouvoir en 734, fait ériger le temple funéraire de son père et poursuit la construction des larges chaussées qui partent de la grande place en direction du nord, de

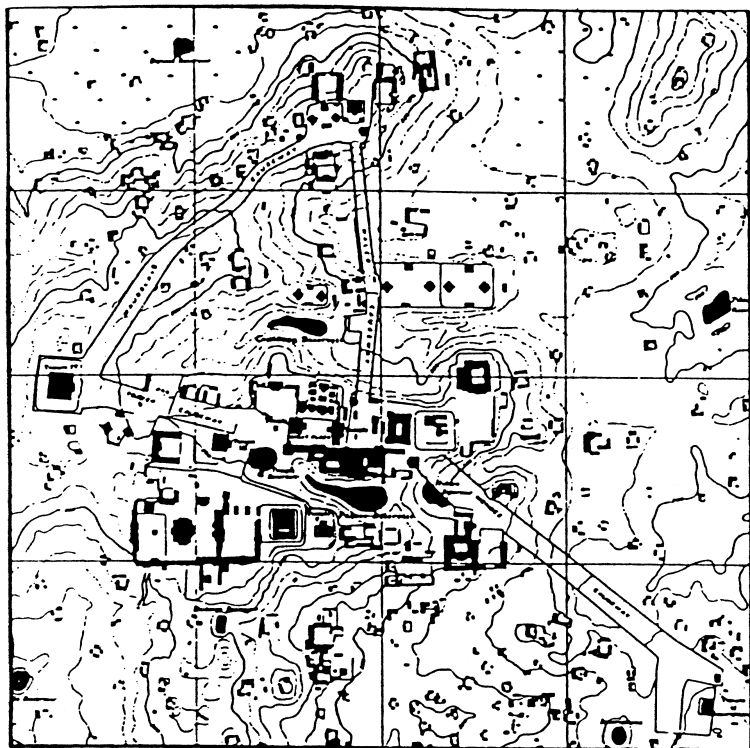


Figure 53 Le cœur de Tikal, site majeur entre le préclassique récent et le classique récent : des siècles d'expansion ont conduit à cette disposition. Le complexe du Mundo Perdido se trouve en bas à gauche, la grande place au centre, et deux ensembles de « pyramides jumelles » bordent la chaussée au nord (*Tikal Report*, 12, fig. 12, musée de l'Université de Pennsylvanie).

l'ouest et du sud-est, chacune débouchant sur une place accueillant un grand temple. Celui situé au sud-est, nommé temple des Inscriptions, est surmonté d'une crête faîtière portant une immense inscription en glyphes relatant l'histoire ancienne de Tikal, avec des dates qui remontent jusqu'à la période préclassique moyenne. Le temple situé à l'ouest, le temple IV, est le plus vaste et le plus haut monument de Tikal : sa crête faîtière atteint 70 mètres de hauteur. Sa construction est achevée en 741 et la chaussée (*sache*) qui part de sa base en direction du nord-est mène à un ensemble de pyramides jumelles situé à la jonction avec une autre chaussée construite en 751. Le temple IV a probablement été la pyramide funéraire de Yax Kin, mais on pense que sa véritable tombe se trouve sous une petite pyramide près de la grande place.

Le dernier souverain de Tikal dont on connaît le nom, Chitam, accède au pouvoir en 768 et fait ériger côte à côte deux vastes ensembles de pyramides jumelles en 771 et 790 apr. J.-C. (9.17.0.0.0. et 9.18.0.0.0. dans le calendrier maya, les fins de *katun* étant les périodes où l'on érige le plus grand nombre de monuments à travers les basses terres mayas). Le temple III, dernière des grandes pyramides (construite en 9.19.0.0.0., soit vers 810), est probablement sa pyramide funéraire. Peu de monuments sont construits par la suite, même si la stèle 11 de la grande place porte la date de 869, qui marque la fin de l'histoire écrite de Tikal.

Si l'éventail des édifices de Tikal peut paraître large, le site ne compte en réalité que quelques types de structures basiques, comme la plupart des autres sites mayas. Le temple sur pyramide, à savoir une plate-forme à degrés surmontée d'un lieu de culte, est le type de structure le plus courant. Ces pyramides font également office de tombeaux pour les ancêtres dans les enceintes résidentielles ainsi que dans les centres des cités, où elles n'atteignent généralement que quelques mètres de hauteur : leurs temples étaient sans doute des huttes construites en matériaux périssables possédant une structure en bois et un toit de chaume, à l'image des habitations. Les toutes premières pyramides sont de petite taille et dépourvues d'ornements. Par la suite, leur taille augmentant, elles deviennent le support de sculptures architecturales en stuc et en pierre particulièrement élaborées. Pendant la période préclassique récente, ces sculptures dépeignent essentiellement des figures surnaturelles, tandis qu'au cours de l'époque classique récente, elles représentent des portraits de l'élite, également sous des traits surnaturels. Les plus grandes pyramides sont celles de la période préclassique, mais celles de l'époque classique sont d'une élégance inégalée. Le temple I de Tikal, haut de 47 mètres, se compose de neuf plates-formes à degrés superposées rappelant peut-être les neuf couches de l'inframonde de la mythologie maya, avec des angles rentrants et des corniches dans le style architectural caractéristique du nord-est du Petén (*fig. 54*). Au sommet de l'escalier abrupt se trouve une sépulture composée de trois pièces étroites aux murs épais, dans

lesquelles seuls un ou deux prêtres pouvaient vénérer le roi défunt. Les entrées sont surmontées de linteaux de bois dur sculptés en bas-reliefs complexes, dont l'un représente le souverain sur son trône protégé par un jaguar géant. L'inscription qui l'accompagne se rapporte à son accession au pouvoir et à sa lignée ainsi qu'à certains événements de son règne, notamment d'éventuelles conquêtes. Les linteaux ont été sculptés avant d'être posés, peut-être des années auparavant ; une fois installés, ils étaient difficilement lisibles et ne constituaient donc pas une proclamation publique de la vie d'Ah Cacau. Des linteaux similaires ont également été posés dans le temple II, où le portrait d'une femme laisse supposer que l'édifice commémorait l'épouse d'Ah Cacau, ainsi que dans les temples III et IV. Les linteaux de ce dernier temple, transférés à Bâle en 1877, représentent Yax Kin Caan Chac, dans un cas assis sur un trône en forme de tambour sous le bras protecteur d'une figure géante, et dans un autre trônant sur une plate-forme à gradins. Les longues inscriptions qui accompagnent ces deux scènes ont probablement été sculptées du vivant de Yax Kin.

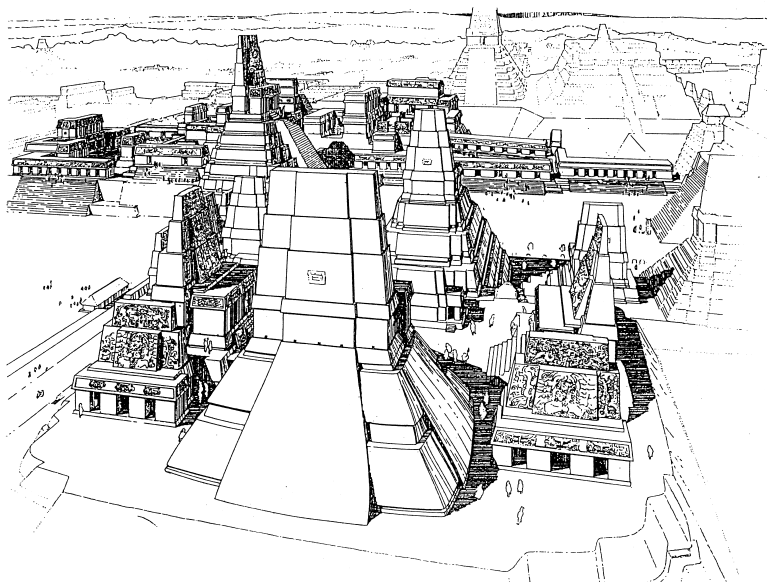


Figure 54 Reconstitution de Tikal, site de l'époque classique récente, vu du nord avec l'acropole nord au premier plan, l'acropole centrale derrière la grande place au fond et le temple I à l'est de la place (source: *Tikal Handbook*, p. 26, musée de l'Université de Pennsylvanie).

Les pyramides de Tikal ressemblent par leur allure générale, plus que par leur taille ou leur conception, à celles de la plupart des autres sites mayas. Le temple des Inscriptions à Palenque n'est pas qu'une simple pyramide funéraire, mais également une tombe : un escalier descend en effet à travers la pyramide jusqu'à une crypte voûtée qui abrite un immense sarcophage sculpté dans la pierre. À la mort de Pacal, souverain de Palenque de 615 à 683, sa dépouille a été descendue dans la crypte et placée dans le sarcophage scellé par une dalle magnifiquement sculptée représentant le roi sombrant dans les entrailles de l'inframonde. Une fois les corps des victimes sacrificielles disposés autour de la dépouille du roi, l'escalier, qui débouche dans la pièce la plus reculée du temple, a été rempli de gravats avant d'être scellé à son tour par des dalles posées sur le sol.

Comme partout ailleurs, la plupart des édifices du centre de Tikal sont des structures alignées, de longs ensembles de pièces identiques quelquefois reliés entre eux ou hauts de plusieurs étages. Généralement disposés autour d'un patio central, beaucoup étaient probablement habités par les classes supérieures, tandis que d'autres avaient une fonction administrative ou servaient à l'archivage de livres en papier d'écorce ou à la conservation de nourriture, de tributs ainsi que d'objets cérémoniels. L'acropole centrale de Tikal se compose de six cours entourées d'édifices dont l'un possède cinq étages, chacun étant en retrait par rapport au niveau inférieur afin de former une terrasse. Le palais de Palenque est quant à lui constitué de deux cours principales et de plusieurs autres de taille plus modeste, bordées de structures à un niveau seulement ; des inscriptions indiquent que le complexe s'est développé sous le règne de plusieurs souverains à partir de Pacal, chaque roi ajoutant sa propre salle du trône et attribuant une nouvelle fonction à celle de son prédécesseur. Le quadrilatère des Nonnes à Uxmal est entouré de quatre rangées d'édifices aux façades richement décorées ; d'autres cours se trouvent également à proximité. Sur de nombreux sites de plus petite taille, seul un côté de la cour est bordé par une rangée de structures unique. Le style architectural des palais comme des pyramides varie d'une région à l'autre : les angles rentrants de Tikal et d'Uxactún, les toits mansardés de Palenque et de Comalcalco et les façades supérieures richement décorées d'Uxmal, de Kabah et des autres sites de style Puuc témoignent de la grande diversité caractérisant la culture de l'élite maya au sein de son unité fonctionnelle fondamentale.

Les terrains de jeu de balle, apparus dès la période préclassique récente, ne sont généralement présents que sur les plus grands sites : Tikal en compte cinq, dont un triple terrain ; Chichén-Itzá, sur la péninsule du Yucatán, n'en possède pas moins de treize, datant tous de l'époque classique récente, certains associés à des habitations de l'élite. Le Grand Jeu de balle, de 168 mètres sur 70, de loin le plus grand de toute la Mésamérique, est orné

de sculptures représentant le sacrifice par décapitation réservé, selon toute vraisemblance, aux perdants. La plupart des terrains ont des dimensions plus modestes, comprises entre 16 et 35 mètres de longueur et 3 et 11 mètres de largeur, avec des montants latéraux ne dépassant pas 4 mètres de hauteur et des parois inclinées en talus ainsi que des banquettes bordant l'allée centrale. Un ou plusieurs marqueurs circulaires en pierre, parfois sculptés (comme sur les terrains successifs construits à Copán, mais pas à Tikal), sont quelquefois posés au centre et aux extrémités de l'allée, la divisant en zones, tandis que d'autres sont placés sur les structures latérales. Les règles du jeu ont certainement évolué au cours des deux millénaires durant lesquels il a été pratiqué en Més-Amérique préhispanique, mais dans l'une des versions connues à ce jour, il n'était permis de toucher la balle qu'avec les cuisses, les hanches et les coudes. Les terrains mayas les plus récents (notamment sur le grand terrain de Chichén-Itzá et celui d'Uxmal, tous deux datés d'environ 900 apr. J.-C.) sont pourvus d'anneaux sur les côtés, le joueur qui parvenait à passer la balle au travers remportant immédiatement la victoire. D'après certaines représentations figurant sur des sculptures, des figurines et des peintures sur vase, les joueurs portaient des protections renforcées sur l'abdomen et les avant-bras ainsi que des genouillères : les balles qui ont pu être retrouvées en bon état indiquent qu'elles étaient faites en caoutchouc très résistant et pesaient près de 4 kilogrammes.

Sur certains sites, les escaliers des pyramides ou des plates-formes sont décorés de nombreux hiéroglyphes, leurs contremarches portant des inscriptions : celui de Copán est sans conteste le plus remarquable (structure 10L-26), avec ses deux mille cinq cents glyphes retraçant l'histoire de la dynastie ainsi que ses statues de souverains et de divinités placées à intervalle régulier. L'escalier monumental de Copán a sans doute été construit afin de rehausser le moral de ses habitants après la capture et le sacrifice de leur treizième souverain, « 18 Lapin », en 738 ; d'autres, tels que ceux de Dos Pilas et Naranjo, commémorent les conquêtes ou les défaites de leurs rois.

Les stèles restent toutefois le support de choix des inscriptions. Il s'agit de piliers en pierre érigés le plus souvent à la fin d'un *katun* (période de vingt années) ou de l'une de ses subdivisions afin de marquer la fin d'une époque (fig. 55). La face avant de la stèle représente généralement le portrait d'un souverain en tenue cérémonielle, parfois debout sur un prisonnier, et porte une date en compte long (calendrier maya qui débute en 3114 av. J.-C. avec la création de l'univers actuel, correspondant au cinquième et dernier univers). Une correspondance a été établie entre les calendriers maya et chrétien afin de connaître la date précise de l'érection des monuments (l'époque classique est officiellement définie comme la période au cours de laquelle ont été érigées les stèles portant des dates en compte long, approximativement entre 250 et 900 apr. J.-C.). Sur les stèles

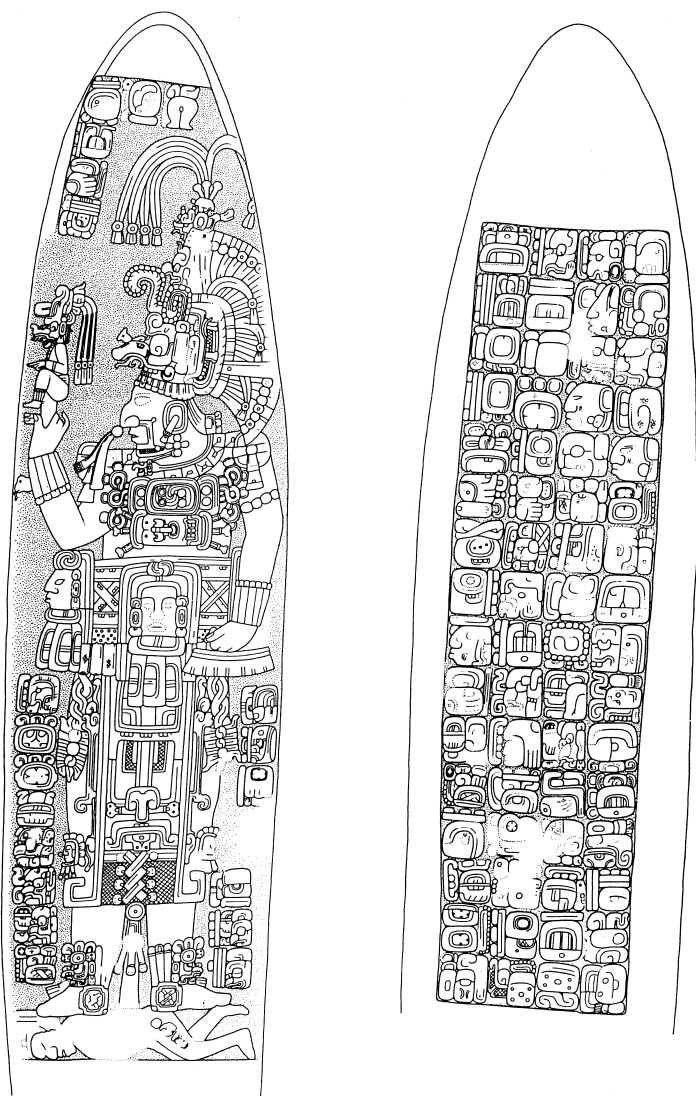


Figure 55 Stèle 13 de Naranjo, portant la date en compte long 9.17.10.0.0.12 Ahau 8 Pax (30 novembre 780 apr. J.-C.), suivie d'une inscription historique. La face avant représente le souverain de Naranjo debout sur un prisonnier sacrifié (Peabody Museum, Université de Harvard, États-Unis).

figurent également les dates correspondant au calendrier rituel de 260 jours et au calendrier solaire de 365 jours ; certaines d'entre elles ne comportent que ces deux dates, ne plaçant ainsi l'inscription qu'au sein d'un cycle de 52 ans avant que les deux calendriers ne concordent à nouveau. Néanmoins, le style des sculptures permet aussi de dater la plupart de ces monuments de manière assez précise.

Les inscriptions détaillent également l'ascendance des souverains et parfois même leurs noces ainsi que leurs alliances et leurs exploits militaires. Les linteaux en pierre sculptés et les stèles de Yaxchilán représentent des rois capturant des guerriers ou pratiquant des sacrifices humains en compagnie de leur épouse à l'occasion de grandes cérémonies. L'analyse des schémas structurels des dates retrouvées à Yaxchilán et sur le site voisin de Piedras Negras entre 1960 et 1964 a permis à Tatiana Proskouriakoff de démontrer la nature historique des inscriptions mayas de l'époque classique et de retracer les grandes lignes des biographies de « Bouclier Jaguar » (env. 682-742) et « Oiseau Jaguar » (env. 752-770), deux souverains de Yaxchilán de l'époque classique récente qui commémoraient leurs rituels, leurs anniversaires et leurs conquêtes avec une grande régularité. Au cours de ces dernières décennies, le déchiffrement littéral de l'écriture hiéroglyphique maya a permis de lire ces textes dans les moindres détails et de faire passer de la préhistoire à l'histoire une douzaine de dynasties et plusieurs dizaines de souverains. Une histoire quasi complète a pu ainsi être établie pour les dynasties de Palenque, Quiriguá et Copán ainsi que pour Tikal, Yaxchilán, Bonampak, Piedras Negras, Dos Pilas, Naranjo et d'autres cités du Petén et de la vallée de l'Usumacinta. L'interprétation du glyphe-emblème comme indicateur de territoire (par Heinrich Berlin en 1958, voir fig. 56, glyphes A12 et E12) permet d'établir l'étendue du domaine d'une cité : les plus grandes entités politiques de l'époque classique récente avoisinent les 2 000 km², mais la plupart d'entre elles sont de taille bien plus modeste, ce qui implique que leurs capitales sont généralement distantes d'environ 50 kilomètres. Dans le nord-est du Petén, où la population maya est la plus dense, cette distance moyenne ne dépasse pas 20 à 25 kilomètres. Les glyphes-emblèmes renseignent également sur les mariages royaux avec des représentantes d'autres dynasties ; même si l'on a retrouvé la trace d'une union entre une femme originaire de Palenque et un souverain de Copán, la plupart des mariages ont lieu entre entités politiques distantes de 64 kilomètres en moyenne, ce qui semble indiquer qu'une préférence est accordée à la deuxième cité la plus proche. La cité voisine la plus proche, en revanche, est le plus souvent considérée comme rivale : la distance moyenne qui sépare les 17 paires de sites connus pour avoir été en conflit est de 49 kilomètres. Le souhait d'expansion territoriale est parfois à l'origine de la guerre. En 378 apr. J.-C., Tikal conquiert Uaxactún : des preuves archéologiques recueillies dans cette cité indiquent que sa famille

régnante est alors massacrée, mettant ainsi un terme à l'indépendance de la ville, à laquelle on ôte également le droit d'ériger des monuments dynastiques. Certains chercheurs estiment en outre que Tikal a exercé son autorité sur Río Azul, un site du classique ancien situé à 80 kilomètres au nord environ, et y a même créé un « État régional ». De nombreux éléments mis au jour à Dos Pilas permettent d'affirmer qu'elle a fait de même entre 642 et 790, portant son territoire à une superficie de 4 000 km² et conquérant Seibal, puissante cité voisine, en 735. La guerre a parfois pour objectif un accroissement plus important : de vastes entités politiques, regroupant jusqu'à 400 000 personnes, ont ainsi été formées temporairement.

La dynastie de Copán compte au moins seize souverains entre 435 et 810 apr. J.-C. Des fouilles d'envergure associées à la reconstitution de certains édifices et de leurs sculptures architecturales ont permis d'étudier la politique de constructions de plusieurs rois ; il a ainsi été possible d'identifier le *popol na* ou salle du conseil de « Smoke Monkey », quatorzième souverain, inauguré le 12 juin 746. Des sculptures représentant des nobles subalternes venus de différents endroits de la vallée semblent indiquer que le pouvoir est partagé et que chaque partie de l'entité politique de Copán a son représentant au conseil. Les travaux réalisés à Copán sont l'une des illustrations les plus récentes de la complémentarité des données historiques monumentales et des preuves archéologiques pour une meilleure compréhension de la culture maya.

Néanmoins, la majeure partie de la population maya (environ 90 %) ne fait pas partie de l'élite et seules les méthodes archéologiques permettent de lever le voile sur son mode de vie. De 1953 à 1983, la vie et l'économie des peuples mayas ont été au cœur de nombreuses recherches qui ont débuté avec les travaux réalisés par Gordon R. Willey dans la vallée du Belize et les fouilles entreprises sur le site rural de Barton Ramie. Une cartographie de l'habitat autour du centre de Tikal a également été réalisée, révélant qu'une grande communauté relativement dense y vit dans des groupes de maisons bâties sur de basses plates-formes en pierre ou, dans certains cas, à même le sol. Le schéma le plus répandu est un groupe de trois habitations disposées autour d'un patio et qui sert probablement de résidence à une famille étendue de quinze ou vingt personnes. Le patio, les terrasses et les espaces extérieurs font partie intégrante du lieu de résidence et de travail. Lorsque les familles s'agrandissent, des maisons sont rajoutées mais rares sont les ensembles d'habitations dépassant cinq bâtiments : les familles ont en effet plutôt tendance à se séparer pour installer de nouveaux foyers en d'autres lieux. Certains ensembles s'élèvent sur de véritables plates-formes, et la variété des investissements consacrés à la taille et à la construction des édifices atteste l'existence d'une hiérarchisation économique au sein des couches populaires de la société maya.

À son apogée, au VIII^e siècle apr. J.-C., la population de Tikal est estimée entre 40 000 et 70 000 personnes, sans compter tous ceux qui vivent à l'intérieur des limites du domaine politique de Tikal mais dans des centres de taille plus modeste ou dans des villages ruraux. À la même époque, la population de Copán et de ses environs immédiats atteint 15 000 à 16 000 personnes, la vallée dans son ensemble abritant de 18 000 à 20 000 individus. Seibal, Uaxactún, Becan et d'autres cités de taille moyenne comptent pour leur part entre 7 000 et 10 000 âmes.

Une hiérarchie sociale a pu être reconstituée sur la base de textes, d'éléments iconographiques et de preuves archéologiques ainsi que par analogie avec la structure de la société coloniale maya. L'élite comporte probablement trois niveaux dont le plus élevé, composé du souverain et de sa famille, est impossible à intégrer pour une classe inférieure, sinon par un mariage dynastique. Les rares cas de mariages royaux entre individus d'entités politiques différentes laissent néanmoins penser que plus de 90 % de ces unions sont scellées avec une femme de la noblesse *ahau* locale. Le souverain est à la fois chef de guerre et personnage central des rituels assurant le lien avec le cosmos et les ancêtres vénérés par la communauté.

La lignée gouvernante est l'une des nombreuses familles qui composent la classe *ahau* : ce rang est transmis héréditairement et ne peut s'acquérir, les anciennes lignées dirigeantes le conservant. Les hommes issus de cette famille peuvent être nommés *sahalob*, ou gouverneurs locaux, une fonction qui acquiert parfois de fait un caractère héréditaire ; le linteau 2 de La Pasadita représente un *sahal* recevant la visite de son roi. D'autres membres exercent des fonctions proches de celles d'un ambassadeur, partant en visite officielle dans d'autres capitales trop éloignées pour que le souverain s'y rende en personne : on retrouve la trace de telles ambassades sur plusieurs sites de la vallée de l'Usumacinta entre Dos Pilas et Piedras Negras ainsi que de Tikal à Piedras Negras et Yaxchilán. Les membres de la classe *ahau* sont souvent la cible de raids frontaliers entre entités politiques visant à capturer des prisonniers et constituer des butins, ce qui semble indiquer qu'il existe également une noblesse rurale : les plus petits sites, désignés comme « centres cérémoniels mineurs » possédant chacun un lieu de culte et une esplanade accueillant les habitations de l'élite, sont probablement le lieu de résidence de cette classe.

Des sources coloniales confirment l'existence d'une élite à deux classes : les deux groupes sont des *almehen*, des nobles qui peuvent identifier les membres aussi bien masculins que féminins de leur ascendance, mais sont divisés en lignées *batab* et *principales*. Les premiers occupent les fonctions de *batab* (chef de guerre avant la Conquête, simples chefs locaux pendant la période coloniale, parfois sous l'autorité d'un *halac uinic*, l'équivalent d'un chef politique à l'époque préhispanique), de chef de la hiérarchie

religieuse (*maestro cantor*), successeur du grand prêtre (*ah kin*) à l'époque préhispanique, d'*escribano* (scribe municipal), qui requiert la maîtrise de la lecture et de l'écriture et confère une autorité sur les archives et les titres de propriété, et de patron de la *cofradía*. La classe la plus élevée de l'élite exerce donc un contrôle sur toutes les sphères du pouvoir, qu'elle transmet par héritage ou nomination.

À l'époque coloniale, la classe la moins élevée de l'élite remplit des fonctions bureaucratiques et législatives, et ce pouvoir exécutif mettant en œuvre les décisions du souverain, en particulier dans les terres éloignées de la capitale, a peut-être un équivalent à l'époque classique : les ensembles résidentiels répartis dans toute l'aire maya incluent en effet des habitations assez riches pour avoir appartenu à des *principales*. L'analyse de la peinture murale de la salle 1 de Bonampak, représentant une cérémonie de désignation d'héritiers, suggère l'existence de quatre classes sociales dont trois au moins font partie de la classe *ahau* : Chan-Muan, souverain de Bonampak, est investi de ses prérogatives royales aux côtés d'autres dignitaires vêtus d'habits blancs ornés de pectoraux en coquillages, certains étant des visiteurs royaux venus d'autres entités politiques ; viennent ensuite les *ah nabeob*, jeunes seigneurs parés de bijoux en jade et portant des pagnes soigneusement brodés (*exob*) ainsi que des coiffures individualisées. Les membres de la troisième classe sont vêtus du même type d'*exob*, mais arborent des coiffures identiques et sont dépourvus de bijoux de jade ; les représentants de la quatrième classe, enfin, portent de simples *exob* blancs et n'appartiennent peut-être pas à l'élite.

Les Mayas des couches populaires peuvent également être divisés en trois classes, bien que les distinctions entre ces individus anonymes, la partie la plus importante de la population, reposent sur des éléments archéologiques et non épigraphiques ou iconographiques. Au sommet de cette échelle, on trouve les artisans suffisamment aptes pour vivre de leur métier à temps plein, que ce soit dans l'art lapidaire, la sculpture, la peinture sur céramique, l'écriture, le travail de la plume, etc. Certains de ces artisans appartiennent peut-être à l'élite : il est, par exemple, prouvé que certains scribes et peintres sur céramique sont de descendance royale. Les sculpteurs signent leurs œuvres, attestant qu'il s'agit là d'une activité honorable et non subalterne, et le fruit du travail de tous ces artisans œuvrant sous le mécénat de l'élite est destiné aux classes supérieures ou à un usage public. Les marchands font probablement également partie de cette classe, voire peut-être de la classe la moins élevée de l'élite, les *principales*, en particulier s'ils sont impliqués dans le commerce à longue distance qui requiert de nombreux capitaux, une certaine organisation et des contacts diplomatiques. Certains marchands travaillent peut-être aussi la matière première qu'ils importent, jade ou obsidienne par exemple, pour en fabriquer des objets de toute sorte.

La deuxième classe est composée de personnes qualifiées ou semi-qualifiées exerçant leur activité de manière ponctuelle en la combinant avec la pratique d'une agriculture de subsistance : c'est le cas, par exemple, des tailleurs de silex et d'obsidienne fabriquant des outils, des potiers produisant des récipients utilitaires, des maçons, des musiciens, des chamans, etc. La plupart de ces artisans mettent leurs activités au service de leurs voisins n'appartenant pas à l'élite, soutenant ainsi l'économie de production et le système de marché local de l'entité politique. La classe la moins élevée est composée pour sa part de travailleurs sans qualifications particulières, d'agriculteurs des zones rurales ou de serviteurs employés par les classes supérieures ainsi que d'ouvriers du bâtiment, de porteurs, d'équarrisseurs de bois ou de porteurs d'eau. Les documents de l'époque coloniale rapportent que l'esclavage relève d'un statut héréditaire ou d'un choix délibéré. Les esclaves, ou serfs, constituent probablement la classe la moins élevée de la pyramide sociale maya classique également.

Ainsi la stratification sociale de l'époque classique est-elle vraisemblablement formée d'au moins six rangs distincts, dont trois parmi l'élite et trois autres au sein de la population roturière. Le financement de la classe dirigeante repose probablement sur la taxation directe des produits de subsistance ou sur un tribut quasi volontaire, le souverain étant considéré comme le représentant sur terre du dieu vénéré par la communauté. Néanmoins, le système le plus probable, étant donné le nombre de personnes non productives nécessitant un soutien financier, est la collecte directe des ressources de base par les classes les plus élevées, le souverain ne disposant pas pour autant d'une grande quantité de ressources. Un tel système serait en accord avec l'absence constatée d'une réelle organisation économique et administrative ainsi que de capacités de stockage dans la société classique. L'autorité du souverain est peut-être également fondée sur le contrôle des produits étrangers entrant dans l'économie de l'entité politique : une grande partie de ces biens reste généralement aux mains des membres de l'élite et les suivent dans leurs tombes. Toutefois, d'un point de vue archéologique, rien ne permet de déterminer si ces produits sont acquis par le contrôle des moyens d'approvisionnement ou simplement grâce à la détention des ressources nécessaires à leur acquisition dans un système de marché sur lequel ne s'exerce aucun contrôle politique réel.

L'archéologie a en revanche permis de découvrir le talent exceptionnel et la créativité des artistes et des artisans mayas : un édifice tel que le temple I de Tikal (*fig. 55*) a certainement requis la participation d'une élite lettrée maîtrisant parfaitement l'iconographie pour l'élaboration d'un plan, la conception architecturale, l'iconographie ornementale et l'exécution des travaux. Les maîtres d'œuvre ont vraisemblablement fait appel aux compétences de maçons, de sculpteurs, de tailleurs de bois pour les linteaux soi-

gneusement élaborés, de spécialistes du stuc chargés de recouvrir les façades d'une fine couche d'enduit ainsi que de peintres pour la décoration de l'édifice et la représentation d'Ah Cacao sur la crête faîtière.

Les plus beaux exemples du talent des peintres mayas se retrouvent sur les fresques de Bonampak, où chacune des trois salles de l'un des temples est ornée d'une composition unique recouvrant les parois intérieures jusqu'à la voûte. La fresque de la salle 1, déjà mentionnée plus haut, figure un grand nombre de hauts dignitaires, de serviteurs et de musiciens, soigneusement différenciés dans leur posture et leurs expressions, évitant ainsi le caractère impersonnel et répétitif des peintures murales de Teotihuacán. Les personnages y sont non seulement nommés par des inscriptions hiéroglyphiques, mais arborent également des costumes et des coiffures qui soulignent leur particularité au sein de leur classe sociale. La salle 2 représente pour sa part une scène de bataille dans laquelle des dizaines de personnages s'affrontent vigoureusement dans un immense chaos organisé sur deux niveaux : dans la partie supérieure apparaît Chan-Muan lui-même, légèrement détaché du reste de ses compagnons et capturant un ennemi. Le quatrième mur figure les captifs sur une plate-forme à gradins, les doigts en sang, perforés par des pointes en obsidienne ou les ongles arrachés, et le souverain brandissant triomphalement sa lance au-dessus de leur tête. D'autres captifs recroquevillés sont représentés sur la banquette en pierre qui occupe la partie inférieure de la salle. La troisième salle, qui rappelle la première, détaille une nouvelle fois un rituel complexe sur deux niveaux avec des danseurs tourbillonnant devant ou sur une plate-forme sous le regard de membres de la classe *ahau* vêtus de robes blanches. La salle 3, inachevée, constitue une source inestimable d'informations sur la manière dont travaillaient les peintres mayas : les textes hiéroglyphiques et les fins détails en noir étaient ajoutés en dernier. L'état inachevé de la salle suggère également que la célébration de Chan-Muan n'a probablement été qu'éphémère.

La peinture sur vase montre des scènes similaires, bien que moins détaillées, de la vie de l'élite ainsi que de la mythologie maya, notamment certains épisodes du *Popol Vuh* (mythe de la création datant du XVI^e siècle maya) qui rapporte la bataille des héros jumeaux contre les seigneurs de Xibalba dans l'inframonde. Certains vases figurent une partie de jeu de balle avec des spectateurs discutant dans les gradins ; sur un autre, on peut voir un marchand corpulent porté sur une litière. Des inscriptions présentes sur les bords de ces récipients donnent des détails sur leur forme, leur fonction, leur propriétaire et parfois le nom de l'artiste.

Les costumes représentés sur les peintures n'ont évidemment pas survécu, mais des figurines de céramique provenant de Lubaantún (Belize) en représentent certains en trois dimensions et illustrent également des scènes de la vie des classes populaires. Les bijoux étaient quant à eux généralement

enterrés avec leur propriétaire. Des ornements d'oreille en jade, en obsidienne ou en coquillages, des bracelets et des colliers de perles en jade et en coquillages ainsi que des pendentifs représentant des divinités mayas ont été retrouvés dans les sépultures de l'élite ; même les plus humbles étaient inhumés avec une perle de jade dans la bouche en sus des traditionnelles poteries remplies de nourriture et de boisson. Les sépultures les plus riches n'étaient pas forcément situées dans les plus grands centres ou dans les tombeaux les plus grandioses : les trésors ensevelis avec Pacal à Palenque ou Ah Cacau à Tikal sont plus qu'égalés par certains retrouvés sur le modeste site d'Altun Ha sur la côte du Belize, où l'un des souverains a fait suivre dans sa tombe une tête sculptée en jade représentant le dieu du soleil Kinich Ahau et pesant près de 4 kilogrammes (*fig. 56*). La tombe d'un autre souverain de ce site recelait également des centaines de sculptures de jade.

Les compétences intellectuelles de l'élite maya se reflètent dans les monuments et les inscriptions ; en ce qui concerne l'époque classique, on ne peut toutefois que déplorer l'absence de codex, ces livres dans lesquels étaient consignées les connaissances astronomiques, astrologiques et historiques. Les codex postclassiques de Dresde, Paris, Madrid et Mexico comportent des tables présentant une observation exacte des cycles de Vénus (Xux Ek, l'« étoile guêpe », considérée comme un mauvais présage) et de la Lune. Le calendrier maya témoigne d'une connaissance de l'année solaire et d'autres cycles, mentionnés sur certaines inscriptions, montrent que Mars et Jupiter, et peut-être d'autres planètes, leur étaient familières. La plupart des

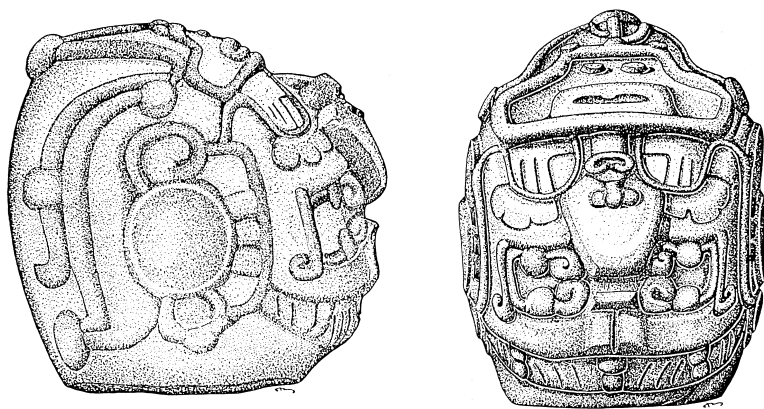


Figure 56 Tête en jade représentant le dieu du soleil Kinich Ahau, retrouvée dans une tombe à Altun Ha au Belize. Elle mesure 15 centimètres de haut et pèse 4,42 kilogrammes (Musée royal de l'Ontario, Toronto, Canada).

étoiles fixes telles que l'étoile Polaire, Xaman Ek et les Pléiades étaient connues et utilisées dans une sorte de zodiaque. La description faite par Diego de Landa du contenu des codex qu'il fait brûler en 1562 à Maní suggère qu'une immense partie des connaissances mayas s'est volatilisée avec ces livres, qui devaient pourtant être nombreux dans les foyers de l'élite et les archives des prêtres.

La majorité de ce savoir a disparu non pas avec la conquête espagnole, mais avec l'effondrement de la civilisation classique six siècles auparavant. En effet, entre 790 et 900, toutes les cités cessent progressivement d'ériger des stèles et les temples finissent par être livrés à la végétation. Les hypothèses pour tenter d'expliquer ce phénomène sont nombreuses, mais aucune d'entre elles n'a pu faire l'objet d'un consensus à ce jour. L'hypothèse d'un facteur unique tel qu'une épidémie de peste, de mauvaises récoltes, une invasion ou une révolution semble désormais écartée, et les théories les plus plausibles sont celles qui reposent sur la conjonction de plusieurs de ces facteurs (voir le chapitre 29.2).

BIBLIOGRAPHIE (DE 29.1 À 29.3)

- ASHMORE W. (dir. publ.). 1981. *Lowland Maya settlement patterns*, Albuquerque.
- BLANTON R. E. 1978. *Monte Alban : settlement patterns at the ancient Zapotec capital*, New York.
- , KOWALEWSKI S. A. 1981. Monte Alban and after in the valley of Oaxaca. Dans : Sabloff J. A. (dir. publ.), *Handbook of middle American Indians, Archaeology* (Austin), supplément 1, p. 94-116.
- COE M. D. 1965. Archaeological synthesis of Southern Vera Cruz and Tabasco. Dans : Wauchper R., Willey G. R. (dir. publ.), *Handbook of middle American Indians*, vol. III, Austin.
- , DIEHL R. A. 1980. *In the land of the Olmec*, vol. II, Austin University of Texas Press.
- COE W. R. 1990. *Excavations in the Great Plaza, north terrace and north acropolis of Tikal*, Philadelphie (Tikal Report, 14).
- CULBERT T. P. (dir. publ.). 1991. *Classic Maya political history : hieroglyphic and archaeological evidence*, Cambridge.
- , RICE D. S. (dir. publ.). 1990. *Precolumbian population history in the Maya lowlands*, Albuquerque.
- DIEHL R. A., BERLO J. C. (dir. publ.). 1989. *Mesoamerica after the decline of Teotihuacan AD 700-900*, Washington D. C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection.

- FASH W. L. Jr. 1991. *Scribes, warriors and kings : the city of Copán and the ancient Maya*, Londres.
- FEINMAN G. M. *et al.* 1985. Long term demographic changes : a perspective from the valley of Oaxaca, Mexico. *Journal of Field Archaeology*, n° 12, p. 333-362.
- FLANNERY K. (dir. publ.). 1982. *Maya subsistence*, New York.
- , MARCUS J., KOWALEWSKI S. A. 1981. The pre-ceramic and formative of the valley Oaxaca. Dans : Sabloff J. A. (dir. publ.), *Handbook of middle American Indians, Archaeology* (Austin), supplément 1.
- HAMMOND N. 1990. *Ancient Maya civilisation*, 4^e éd., New Brunswick, New Jersey.
- JUSTESON J., CAMPBELL L. (dir. publ.). 1984. *Phoneticism in Maya hieroglyphic writing*, Albany, New York.
- LOWE J. W. G. 1985. *The dynamics of apocalypse : a systems simulation of the classic Maya collapse*, Albuquerque.
- , LEE T. A. Jr., MARTINEZ ESPINOZA E. 1982. *Izapa. An introduction to the ruins and monuments*, Provo (Papers of the New World Archaeological Foundation, n° 31).
- MCKILLOP H., HEALY P. F. (dir. publ.). 1989. *Coastal Maya trade*, Peterborough.
- MACNEISH R. S. (dir. publ.). 1967-1972. *The prehistory of the Tehuacán valley*, 4 vol., Austin.
- MARQUINA I. 1964. *Arquitectura prehispánica*, Mexico, Instituto Nacional de Antropología e Historia.
- MICHEL S. J. 1979. *The Kaminaljuyu chiefdom*, Pennsylvanie.
- MILLON R. F. 1973. *Urbanization at Teotihuacán*, vol. I, Austin.
- MORLEY S. G., BRAINERD G. W., SHARER R. J. 1983. *The ancient Maya*, 4^e éd., Stanford, Californie.
- PORTER WEAVER M. 1981. *The Aztecs, Maya, and their predecessors*, 2^e éd., New York.
- 1993. *The Aztecs, Maya, and their predecessors*, 3^e éd., New York.
- PROSKOURIAKOFF T. 1971. Classic art of Vera Cruz. Dans : Ekholm G. F., Bernal I. (dir. publ.), *Archaeology of northern Mesoamerican*, Part 2. *Handbook of middle American Indians*, vol. II, Austin, p. 558-572.
- ROBERTSON M. G. 1983-1991. *The sculpture of Palenque*, vol. I-IV, Princeton, New Jersey.
- SABLOFF J. A., ANDREWS V. E. W. (dir. publ.). 1986. *Late lowland Maya civilization*, Albuquerque.
- , HENDERSON J. S. (dir. publ.). 1993. *Lowland Maya civilization in the eighth century AD*, Washington, D. C.

- SANDERS W. T., MICHELS J. W. (dir. publ.). 1977. *Teotihuacán and Kaminaljuyu*, Pennsylvanie (Monograph Series on Kaminaljuyu).
- , PARSONS J. R., SANTLEY R. S. 1979. *The basin of Mexico : ecological processes in the evolution of a civilization*, New York.
- SCHELE L., MILLER M. E. 1986. *The blood of kings : dynasty and ritual in Maya art*, New York.
- WILLEY G. R., MATHEWS P. (dir. publ.). 1985. *A consideration of the early classic period in the Maya lowlands*, Albany, New York.

30

L'Amérique du Sud

30.1

La formation du monde andin classique¹

Luis G. Lumbreras Salcedo

La période couvrant les cinq siècles précédant 700 av. J.-C. est marquée par de profonds changements dans la région des Andes. C'est à cette époque que les cultures formatives de la civilisation andine prennent forme : la culture Chorrera dans le nord des Andes (actuel Équateur), les cultures Cupisnique, Chavín et Paracas au centre (actuel Pérou) ainsi que l'émergence d'une forme très avancée de « néolithique » au sud des Andes (sud du Pérou et de la Bolivie) (*carte 45*). Chacune d'entre elles constitue le stade ultime d'un long processus au cours duquel de nombreuses pratiques apparaissent et se développent en matière d'agriculture et d'élevage, tandis que les techniques de l'artisanat connaissent une évolution similaire, notamment la poterie, le tissage, le travail de l'or et du cuivre ainsi que la construction d'édifices durables en pierre, en terre ou autres matériaux organiques.

Ainsi, la région andine commence à se différencier du reste de l'Amérique du Sud où, dans les régions les plus reculées, le mode de vie repose encore sur la chasse et la cueillette bien qu'une grande partie de la population pratique déjà l'agriculture pour subvenir à ses besoins alimentaires.

Cette période est également marquée par un accroissement permanent de la population et un essor vigoureux de l'agriculture, lequel repose principa-

lement sur des techniques d'irrigation et de prévisions météorologiques performantes, ainsi que par des avancées considérables en matière de production qui permettent de mener différents types d'expériences techniques ouvrant la voie à l'adaptation aux conditions propres à chaque région. La « surveillance climatique » consiste en la consignation d'événements cosmiques cycliques qui sont ensuite associés aux périodes — de l'année ou de plusieurs années — au cours desquelles l'eau en provenance de la cordillère est disponible pour l'irrigation. Les phénomènes climatiques non liés aux cycles cosmiques (du Soleil, de la Lune, des étoiles, etc.) sont prévisibles au moyen de certains indicateurs biothermiques (apparence de certaines espèces animales, modification de leur habitat naturel normal, etc.). Cette période voit également des changements importants affecter l'organisation des groupements humains, et ce particulièrement après l'émergence des « centres cérémoniels » et de leurs immenses temples en forme de pyramides tronquées impliquant un savoir-faire et une masse de travail considérables.

Entre 1 000 et 700 av. J.-C., les contacts entre les différentes régions andines semblent s'intensifier, en raison à la fois du commerce et des mouvements migratoires dont témoignent les données archéologiques. En conséquence, il est possible, dès le VII^e siècle av. J.-C., d'identifier certaines similitudes entre des régions géographiquement éloignées, ce qui a conduit certains archéologues à émettre l'hypothèse de l'existence d'une forme d'État. Certains ont même été jusqu'à exprimer l'idée qu'un empire pourrait avoir émergé (Carrión Cachot, 1948) avec pour capitale Chavín de Huantar, un vaste centre cérémoniel situé au nord de la sierra péruvienne.

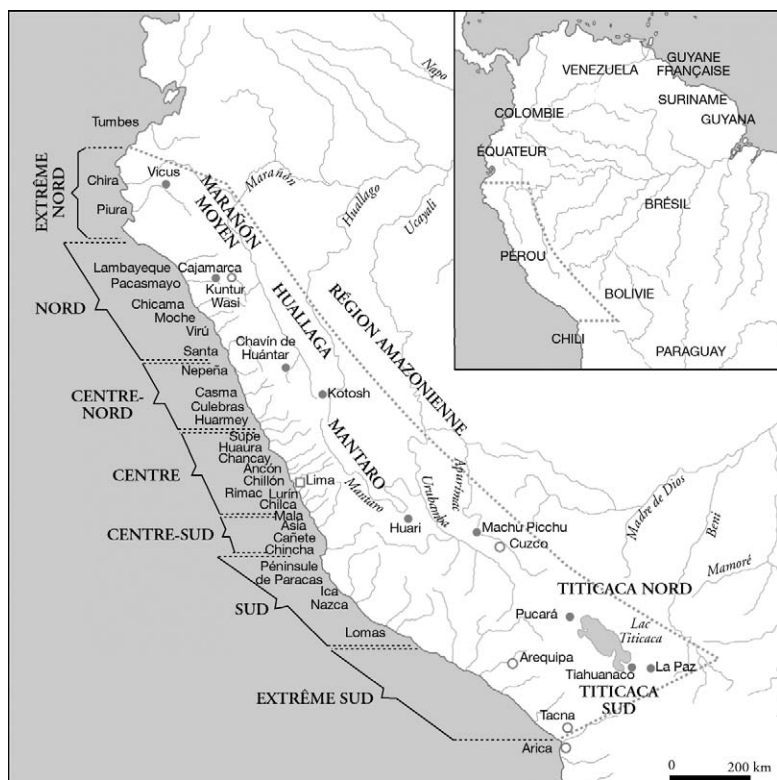
Pour autant que nous sachions, rien n'atteste avec certitude l'existence d'une formation de type impérial et, en tout état de cause, il semble que les caractéristiques préfigurant les institutions d'un État commencent à peine à prendre forme à l'époque. Cette confusion trouve son origine dans la tendance andine à mettre en place de nombreux mécanismes pour établir des relations de complémentarité économique entre des régions très différentes. En effet, quand elles sont synonymes d'échanges de biens, de migrations, de nouvelles implantations ou de zones de distribution des produits, ces relations peuvent être confondues avec la conquête d'une zone par une autre.

LE PROCESSUS DE DIVERSIFICATION (700-300 AV. J.-C.)

La région andine dans son ensemble peut être divisée en quatre grandes zones géographiques : celle du Nord, qui se compose principalement de l'actuel Équateur, d'une partie du sud de la Colombie et de l'extrême sud du Pérou ; celle du Centre, comprise au sein des frontières actuelles du Pérou ;

celle du Centre-Sud, couvrant le territoire bolivien, une partie du sud du Pérou, du nord du Chili et du nord-ouest de l'Argentine ; enfin, la sous-zone de l'extrême Sud, divisée entre des régions du Nord et du Centre chiliens et argentins. Le processus de néolithisation andine se poursuit dans le cadre des villages et des unités rurales des formations préexistantes à l'exception de la zone centrale où, par contraste, il semble lié à un fort développement urbain.

Quoi qu'il en soit, l'une des principales caractéristiques des Andes est la diversité géographique, particulièrement marquée dans les zones centrales (Pérou) et plus discrète ailleurs. On peut considérer le nord des Andes, humide et pluvieux, comme une région tropicale tandis que le Centre-Sud est essentiellement désertique et que la zone méridionale tend à former son



Carte 45 L'aire culturelle péruvienne.

propre système semi-aride. Enfin, toutes ces variations climatiques coexistent et se superposent dans la partie centrale.

Bien qu'on ne puisse avancer d'interprétation écologique ou géographique, il ne fait aucun doute que la plus ou moins grande hétérogénéité de l'habitat est responsable de l'uniformité ou de la diversité des modes de vie dans la région.

Au Pérou, on distingue nettement deux zones principales : le « Nord fertile » et le « Sud aride ». Dans ces deux régions, la cordillère constitue une démarcation bien définie, la sierra centrale isolant la côte à l'ouest de la forêt à l'est. En réalité, la côte et la *selva alta* (haute forêt) forment les contreforts latéraux de la chaîne montagneuse, qui s'étend du nord au sud.

Dans le Nord fertile, la côte est désertique, les cimes sont très élevées et la forêt est associée à un système de trois grands cours d'eau parallèles à la cordillère : le Marañón, l'Huallaga et l'Ucayali. Ces trois affluents de l'Amazone ont entraîné la formation de vastes zones alluviales en marge de l'hostile *terra firma* amazonienne, rendant ainsi possible l'activité agricole qui semble être apparue il y a plusieurs millénaires, à une époque qui serait au moins contemporaine de celle de l'agriculture andine, si ce n'est encore plus précoce.

Le Nord fertile, long d'un peu plus de 1 000 kilomètres et s'étendant entre Lambayeque et Cajamarca et entre Lima et Junín, est marqué par un régime hydrographique moins sévère que celui du Sud aride et possède une cordillère aux montagnes moins abruptes, ce qui laisse davantage de terres disponibles pour la culture sèche. Ceci tient au fait que la saison sèche est plus courte dans la sierra (d'avril à septembre) que dans le Sud (d'avril à décembre) et que les pluies y sont plus abondantes. En moyenne, on enregistre entre 1 000 et 1 500 millimètres de précipitations par an dans le Nord, alors que dans le Sud, la pluviométrie est inférieure à 1 000 millimètres et peut même tomber à 400, voire 200 millimètres dans les zones les plus méridionales. Il ne pleut jamais le long de la côte sud, contrairement au littoral septentrional où des pluies d'été sporadiques tombent entre janvier et mars.

Toutes ces régions sont caractérisées par une grande variété de paysages, qui sont fonction de l'altitude de la cordillère. Ainsi, le long des steppes désertiques des hautes Andes, glaciales tout au long de l'année, on trouve des vallées tempérées et relativement fertiles ainsi que de petites bandes de savane près desquelles s'étendent des gorges chaudes et quasi arides, sans oublier les vertes forêts tropicales qui se sont implantées dans les failles profondes et escarpées des versants nord. Celles-ci ont tôt fait de céder la place à des déserts où il ne pleut jamais, de la même façon que des formations végétales saisonnières verdoyantes appelées *lomas* fleurissent au beau milieu du désert durant l'hiver côtier humide avant que le désert ne reprenne ses droits pendant le reste de l'année.

Ces environnements disparates ont donné lieu à différentes approches techniques et sociales de la production, qui ont nécessairement conduit à l'apparition de modes de vie variés reposant sur des ressources matérielles différentes. Ce phénomène est devenu de plus en plus patent au fur et à mesure que les techniques requises par l'adaptation à chaque type d'environnement se sont développées.

Avant le VII^e siècle av. J.-C., dans la mesure où les techniques et stratégies de subsistance issues du néolithique en sont encore à leurs balbutiements, l'expression culturelle prend une forme unique et la complémentarité économique déjà mentionnée ne fait que renforcer cette homogénéité. De plus, la transmission de génération en génération des réalisations du néolithique, trait caractéristique de cette période, encourage l'uniformité marquant les techniques de production, le commerce des biens et d'autres activités.

Au VII^e siècle av. J.-C., les cultures du Nord fertile ont certainement atteint un haut niveau de développement et, en conséquence, les cultures Chavín et Cupisnique gèrent déjà leurs ressources avec succès et tissent un réseau extensif de relations interrégionales. Les peuples de la culture Cupisnique étendent ce réseau au-delà de leur foyer culturel vers les vallées de Lambayeque, de Trujillo et de Cajamarca et vont jusqu'à Ica (?) et Ayacucho, sans doute pour se procurer les matières premières nécessaires à la fabrication de leurs objets rituels somptueusement décorés. Il en va de même, à un degré encore plus élevé, des peuples de la culture Chavín, qui entretiennent selon toute vraisemblance des liens avec Ica, bien que leur sphère de développement couvre au départ Ancash et Lima.

Il ne faut pas voir dans ce phénomène une soif d'expansion territoriale mais plutôt la recherche, entre autres choses, d'obsidienne, dont Huancavelica possède des gisements, ou encore de pierres semi-précieuses comme le lapis-lazuli. L'un des objectifs poursuivi est certainement l'accès au coton cultivé dans le Sud, en particulier si on garde à l'esprit qu'une divinité portant deux bâtons, identifiée comme relevant de la culture Chavín, est systématiquement représentée avec la plante de coton sur les étoffes et gourdes provenant du Sud.

Ce réseau fait naître un fort sentiment d'unité, issu principalement de la diffusion d'un certain nombre de modèles de produits artisanaux, réalisés suivant la même tradition uniforme qui existait déjà dans l'organisation des temples et d'autres formes d'attrait rituel. Ce « plagiat » se limite à certains détails ornementaux sur les poteries et à un certain nombre d'objets prestigieux. Ces deux évolutions s'accompagnent de progrès techniques dans l'art de la décoration.

Pendant cette période, les décorations des terres cuites sont principalement incisées, frappées ou modelées, témoignant d'un certain savoir-faire

manuel des potiers, soucieux d'apporter une belle finition à leurs travaux en les recouvrant de peinture à base de matériaux résineux ou argileux appliqués après la cuisson. À un endroit situé dans la sphère d'influence de la culture Chavín, un processus simple mais efficace est élaboré afin de produire des effets similaires à ceux obtenus par incision en recourant à des tampons, dont l'utilisation ne requiert aucune dextérité particulière. On observe alors l'avènement d'un type de céramique de belle finition, de forme et de décoration simples. Cette dernière consiste en des cercles concentriques, des demi-cercles, des lignes, des « S » et d'autres formes, appliqués au moyen d'os d'oiseaux, de roseaux ou d'autres objets. Cette poterie, caractéristique de la période Chavín tardive, est également présente à Ica et à Ayacucho d'où elle diffuse dans l'ensemble du Nord fertile à partir de la fin du VII^e siècle et au moins jusqu'au IV^e siècle av. J.-C.

Cependant, l'impression d'unité véhiculée par l'essor de cette céramique chavinoïde se dissipe lorsqu'on la considère à l'échelle régionale ou locale. Contrairement à ce que l'on observait pendant les périodes antérieures où, en dépit des différences qui avaient toujours existé, ce type de poterie constituait un indicateur de l'unité culturelle, les régions évoluent désormais suivant un modèle qui leur est propre, ce qui s'exprime non seulement dans la céramique associée mais aussi dans la diversité d'autres traits culturels. C'est la période que les archéologues ont identifiée comme la « fin de l'horizon Chavín », dont l'apparente homogénéité fournit des arguments à qui se propose de trouver des éléments prouvant l'existence d'un grand État fondateur expansionniste à l'époque.

Entre les VII^e et IV^e siècles av. J.-C. (entre 700 et 300 av. J.-C.), un processus de régionalisation progressive se dessine dans le centre des Andes. Avant cette époque, seuls se distinguaient les deux principaux territoires du nord et du sud, au sein desquels différentes évolutions se produisaient, alors que l'on observe désormais des formes plus locales.

Par exemple, dans la sphère d'influence de la culture Cupisnique, qui présentait une forte uniformité en dépit de variations locales, une culture que les archéologues nomment Salinar apparaît et prend diverses formes dans chacune des vallées côtières où elle se développe. Dans le même temps, une culture connue sous le nom de Layzón s'implante dans les vallées de Cajamarca, puis s'étend à Lambayeque et aux vallées adjacentes.

Au centre de la région, dans ce qui constituait la sphère d'influence Chavín, la phase « terminale » de cette culture a davantage d'influence et conduit un peu plus tard que dans le Nord à la formation de cultures telles que celle d'Huaraz à Ancash et celle simplement connue sous l'appellation de « blanche sur rouge » à Lima, qui possède de nombreuses variantes locales. À Huanuco et à Junín, où la culture Chavín n'a pas une influence aussi forte, cette période ne voit que peu de nouvelles évolutions et la plu-

part des éléments de la phase terminale de la culture Chavín déjà mentionnée sont simplement reproduits avec quelques traits spécifiques locaux en sus.

Dans le Sud aride, dont la partie septentrionale tombe sous l'influence des cultures agressives du Nord fertile, des formes locales se développent à Ica et Ayacucho, bien que leur seul point commun soit d'avoir une approche similaire à celle de la culture de Paracas dont les vestiges les plus célèbres proviennent des oasis d'Ica.

Plus au sud, dans un environnement nettement dominé par une économie de type pastoral, complétée par l'agriculture dans les zones plus élevées, des cultures comme celles de Chanapata dans la région du Cuzco, de Pucara sur la côte nord-ouest du lac Titicaca et celle de Chiripa au sud-est font leur apparition. Les innovations introduites par ces cultures sont également liées à la maîtrise de la métallurgie du cuivre, associée à l'apparition de zones d'habitation de grande taille.

Ces cultures, classifiées par les archéologues en fonction de leurs céramiques, peuvent également être distinguées par la façon dont elles gèrent leurs ressources, qui influe sur l'organisation de l'habitat et l'architecture domestique et cérémonielle. C'est une période que les archéologues qualifient d'« expérimentale », en ce qu'elle se caractérise par une constante recherche de nouvelles ressources locales et par une grande mobilité de la population.

Néanmoins, malgré cette évidente diversité, les évolutions prennent généralement la même direction — bien qu'à des degrés divers —, et l'existence d'échanges commerciaux constants permet d'identifier des progrès généraux à l'échelle de la région.

Ainsi, on constate partout un accroissement de la population, comme en témoigne l'augmentation du nombre et de la densité des zones d'habitation. De la même façon, le type d'habitat se modifie avec l'amélioration des méthodes de construction, qui mène à une utilisation plus sélective des matériaux locaux et au perfectionnement des techniques utilisant la pierre ou la brique crue. Dans le Nord fertile, bien que les complexes urbains de type centres cérémoniels continuent d'exister, leur taille est réduite tandis que le nombre d'habitations s'accroît. Par contraste, les maisons, et ce même dans les villages, commencent à être construites dans des matériaux plus durables et reçoivent une finition similaire à celle des bâtiments publics.

Cet accroissement de la population et cette amélioration des conditions de vie s'accompagnent d'une augmentation sensible de la production de nourriture grâce aux infrastructures agricoles qui permettent d'étendre les zones cultivées à la fois sur la côte et dans la sierra.

Sur la côte, des systèmes d'irrigation couvrant de vastes zones sont construits, comme c'est le cas dans le Sud aride où l'on trouve des canaux

longs de plusieurs kilomètres caractéristiques de la culture de Paracas. L'eau de ces canaux est utilisée non seulement pour l'irrigation des cônes alluviaux disséminés dans le désert, mais aussi pour cultiver les berges mêmes du canal en créant des « jardins suspendus » qui permettent de profiter du suintement des eaux le long du canal. À Ayacucho, dans la sierra, on recourt à des digues de terre pour former des structures destinées à collecter l'eau de pluie qui est ensuite utilisée pour alimenter les zones de culture aménagées en terrasses situées sur les versants abrupts.

En effet, c'est l'époque où l'agriculture en terrasses, qui permet l'exploitation des zones montagneuses andines, fait son apparition, bien qu'elle n'y atteigne pas encore le degré de perfection qui, des siècles plus tard, permettra de transformer des régions comme celles de Cuzco et d'Ayacucho.

Les *camellones* apparaissent également à cette époque : il s'agit de champs surélevés couvrant de vastes zones inondables qui s'étendent des forêts tropicales chaudes et humides du nord des Andes, en Colombie et en Équateur, jusqu'aux steppes glaciales et normalement désertiques de l'altiplano de la région du lac Titicaca, qui connaît des épisodes de très fortes précipitations à quelques années d'intervalle.

L'accroissement de la population et l'augmentation de la production de nourriture s'accompagnent d'une remarquable évolution de l'artisanat.

La céramique fait de nets progrès, notamment dans les méthodes de fabrication de pots, qui résultent à la fois d'une meilleure sélection de l'argile et d'une plus grande maîtrise du processus de cuisson ainsi que de l'utilisation de différents pigments pour l'enduit de surface et la décoration. Les tons marron foncé ou gris, prédominants dans les périodes antérieures, tombent en désuétude : on produit désormais des pots rouges ou de couleurs claires. En matière de décoration, on ne recourt pas seulement aux motifs en relief mais aussi à la peinture, de préférence blanche, bien que d'autres nuances soient également utilisées. En revanche, ces progrès techniques ne s'accompagnent pas d'une meilleure qualité artistique. En dehors de la céramique fine de la culture Salinar, originaire des vallées de la région de Trujillo sur la côte nord, aucune œuvre d'art n'approche les productions des cultures Chavín ou Cupisnique du ^{vii}^e siècle av. J.-C.

Certaines des formes religieuses antérieures perdurent et, s'il est encore possible de trouver des figurines semblables à celles de ces deux cultures, aux griffes et aux crocs longs, sculptées dans des os et utilisées dans un but liturgique, on n'érige plus de colonnes de pierre de type Chavín et les céramiques ne servent plus dans ce contexte. Des tentatives de profondes réformes de la religion et du système de croyances sont apparemment menées dans toutes les régions.

On ne sait que peu de choses sur les évolutions de la production textile, qui joue un grand rôle dans l'histoire de l'artisanat andin, bien qu'à la fin de

cette période, peut-être au début du III^e siècle av. J.-C., une industrie textile somptueuse liée à la culture des sites funéraires de Paracas s'implante dans la région d'Ica.

Les étoffes fabriquées à Paracas constituent la première tentative de mélange du coton et de la laine de camélidés domestiques (lama et alpaga) ou sauvages (vigogne). On obtient ainsi non seulement une vaste gamme de fibres permettant la production de divers textiles, mais aussi une source quasiment intarissable de teintures naturelles. Paracas offre un éventail complexe de techniques utilisées dans l'industrie du textile, allant de diverses étoffes, gazes et dentelles tissées à des tapisseries et brocards, en passant par des pièces à la finition particulièrement raffinée, brodées de motifs décoratifs. Les métiers manuels impliquent un grand savoir-faire, tandis que la taille des pièces produites et le volume de la production laissent à penser que le tissage s'effectue dans des ateliers plutôt que dans de petits locaux domestiques.

Il ne fait aucun doute non plus que l'essor de la métallurgie du cuivre constitue une caractéristique remarquable de cette période. Bien que le martèlement à froid de l'or remonte au moins à 1 000 av. J.-C., voire peut-être à plusieurs siècles auparavant, et même s'il existe des preuves de ce type de travail du cuivre au stade final de la culture Cupisnique et dans les anciennes cultures du lac Titicaca, il faut attendre cette période pour trouver des objets en cuivre et en or dans l'ensemble de la région, y compris dans le nord des Andes.

Tous ces changements semblent liés à des transformations dans l'organisation sociale et politique de l'ensemble de la région. Ces évolutions se manifestent principalement par l'apparition incessante de zones d'habitations fortifiées et la construction de fortifications, qui n'existaient pas jusqu'alors. Ce phénomène est particulièrement net dans le Nord fertile, sans doute en raison d'une activité militaire d'un nouveau type ou à plus grande échelle nécessitant des défenses fixes. Pourtant, à l'heure actuelle, il n'existe aucune preuve attestant l'existence d'organisations politiques visant à centraliser le pouvoir, contrairement à celles qui apparaissent immédiatement après la fin du III^e siècle av. J.-C. Rien ne témoigne non plus d'un changement dans les pratiques cannibales qui semblent avoir dominé nombre d'activités rituelles et domestiques (?) pendant les périodes antérieures, dans la mesure où on a retrouvé des ossements humains mêlés à des tessons de poterie, des os de camélidés et d'autres débris alimentaires datant du milieu de cette période.

LES CULTURES ANDINES « CLASSIQUES » (300 AV. J.-C.-500 APR. J.-C.)

La période comprise entre 400 et 300 av. J.-C. assiste à l'émergence des premières formations régionales riches et puissantes, dont l'essor est lié à

l'amalgame d'un certain nombre de vallées ou territoires de tailles variées autour de centres urbains qui se sont développés de façon hésitante entre 700 et 300 av. J.-C.

Les trois derniers siècles avant notre ère constituent une étape décisive dans le processus d'organisation du monde andin « classique », qui émerge dans sa forme définitive au début du I^{er} millénaire apr. J.-C.

À cette époque, les cultures régionales du nord des Andes s'affirment, les plus célèbres d'entre elles étant les cultures Calima, Tumaco-Tolita, Bahía, Guangala et Vicus. Leurs principaux traits comprennent la production d'articles à la finition parfaite, caractérisée par l'utilisation du platine pour embellir les pièces en or, ainsi que par l'élaboration d'une céramique à la qualité artistique inégale.

C'est également la période où les réalisations artistiques sont à leur apogée dans les régions fertiles du nord des Andes centrales, avec l'émergence des cultures moche ou mochica, de Recuay, de Cajamarca et Lima qui, tout en produisant des objets très travaillés, mènent à bien d'ambitieux projets de développement urbain, soutenus par une agriculture génératrice de surplus et fondée sur des ouvrages d'irrigation à grande échelle, l'utilisation de fertilisants naturels et une main-d'œuvre rurale abondante et très qualifiée.

Dans d'autres régions, cette période voit l'avènement des cultures pastorales et agricoles du Sud aride, dont les plus notables sont les cultures Nazca sur la côte et Tiwanaku (ou Tiahuanaco) sur l'altiplano ainsi que, dans une moindre mesure, la culture Huarpa de la région d'Ayacucho et les cultures naissantes de Cuzco et de la région de Mantaro.

Bien que les conditions y soient indiscutablement plus difficiles, de grandes avancées sont également enregistrées à cette époque dans les régions méridionales des Andes avec l'émergence des cultures énéolithiques au nord-ouest de l'Argentine et au nord du Chili, particulièrement remarquables pour leur céramique ancienne, à l'instar de celles de Condorhuasi, Alamito ou Ciénaga, qui évoluent vers la culture véritablement classique d'Aguada et la culture El Molle, tout aussi importante.

L'époque est caractérisée par l'apparition de cultures matérielles régionales. Celles-ci sont le fruit d'évolutions particulières qui sont à l'évidence considérablement influencées par le degré d'accès aux ressources agricoles, notamment en termes de surfaces cultivées ou irriguées, degré qui détermine la possibilité plus ou moins grande de se lancer dans un commerce complémentaire avec les régions voisines ou plus éloignées. On pourrait parler de développement inégal, fonction de la taille des zones agricoles, dans la mesure où l'accroissement démographique, l'essor urbain et la production artisanale semblent régis par la capacité à consacrer le maximum d'espace à l'expansion agricole.

Dans le nord des Andes, ce phénomène génère une nette augmentation de la population dans les régions offrant le plus de marge au développement agricole. Celles-ci se tournent vers le commerce de biens artisanaux afin de se procurer les ressources dont elles ne disposent pas en quantité suffisante, et on peut juger de leur développement par le fait qu'elles étendent la surface cultivée à des zones humides de la forêt tropicale et se lancent dans la culture du maïs ainsi que d'autres cultigènes mésothermiques et macrothermiques. Leur expansion n'est toutefois pas synonyme d'urbanisation et la vie rurale continue de prospérer, bien qu'on observe dans certaines zones une plus grande densité de population, par exemple sur les sites de La Tolita au nord de l'Équateur ou d'Esterio dans la région de Manta, associés respectivement aux cultures La Tolita-Tumaco et Bahía.

Les archéologues ont identifié une série de cultures côtières qui se définissent principalement par leur céramique variée en apparence mais présentant une palette de traits récurrents dans la majeure partie de la zone, du nord au sud, témoignant d'un lien entre ce style régional et l'existence d'une relation durable entre les habitants de ces deux régions. Par exemple, la poterie de La Tolita-Tumaco, la plus septentrionale des deux, est liée à celle de Tiaone et de Jama-Coque, laquelle est à son tour liée à celle de Bahía, de la région Manta, qui est étroitement associée à la phase Guayaquil de la vallée du Guaya au sud. Toutes ces cultures accomplissent des progrès considérables dans l'exploitation de leur environnement : ainsi, si leurs productions artisanales ne nécessitent pas de techniques particulièrement complexes, elles témoignent néanmoins d'indéniables qualités artistiques. Celles-ci s'incarnent particulièrement dans les superbes objets en or et en platine, bien que les méthodes utilisées pour les fabriquer soient relativement simples.

Si les traits culturels sur les côtes du nord de la région andine semblent clairement identifiés, il faut souligner le fait qu'il n'en va pas de même dans la sierra, à l'exception peut-être du massif montagneux colombien où la présence de la culture San Agustín, que les archéologues ont tendance à situer à une période antérieure, a pu être établie. Dans la sierra équatorienne, on n'a pour l'heure découvert aucun signe de développement régional significatif. Tout porte à croire que l'agriculture, sèche ou irriguée, subvient aux besoins locaux et qu'un volume d'activité en constante augmentation pousse la population à se tourner vers le commerce de biens entre les zones occidentale et orientale de l'Amazonie, ainsi qu'entre les Andes septentrionales et centrales. Par exemple, la culture Tacalzhapa ou Narrio Tardio du sud de la sierra équatorienne semble jouer un rôle majeur dans le commerce des mollusques *Spondylus*, acheminés du littoral chaud du nord vers les Andes centrales, où ils sont très recherchés.

La situation est différente dans les Andes centrales où, comme nous l'avons vu, une base urbaine a été établie au cours des siècles précédents.

Dans cette région, la production agricole est régie par un grand nombre de facteurs qui diffèrent sensiblement selon la zone et la localité, ce qui peut conduire à de profondes disparités dans le niveau de développement : des cultures très riches et complexes, à l'instar des cultures moche et Tiahuanaco, côtoient parfois des systèmes très modestes. C'est pour cette raison que les vastes centres cérémoniels urbains atteignent leur apogée dans les vallées les plus fertiles, alors que l'on trouve en marge des cultures rurales moins riches produisant de simples biens artisanaux et jouissant d'une sphère d'influence limitée.

Ainsi, la culture moche s'épanouit dans les vallées de Lambayeque et de Chicama-Moche avant de parvenir à placer sous sa domination d'autres vallées environnantes, phénomène impossible dans les zones plus méridionales allant jusqu'aux vallées voisines de Lima. De la même façon, on n'observe pas de progrès significatifs au sud de cette ville à l'exception des réussites agricoles constatées dans les vallées de Chinca et d'Ica-Nazca.

Dans la sierra, les évolutions suivent le même modèle mais restent moins marquées que dans les vallées côtières. Les cultures de Cajamarca et du Callejón de Huaylas réalisent des progrès constants, bien qu'elles ne mettent pas en place de système urbain comme leurs voisins moche et conservent un mode de vie rural fondé sur une agriculture sèche.

Dans les hautes terres de la puna désolée qui s'étend au sud du plateau de Junín et sur le plateau lui-même, où l'économie est essentiellement pastorale, les évolutions culturelles sont encore plus modestes. La région reste caractérisée par un peuplement rural éparé ; seuls quelques sites, comme le bassin d'Ayacucho, accueillent de plus grandes concentrations de population pratiquant une agriculture qui nécessite beaucoup de main-d'œuvre et n'utilise l'irrigation qu'au niveau domestique ou au sein de communautés individuelles. C'est sur ce système que se fonde la culture Huarpa naissante. Nous ne disposons que de rares données sur les formations plus complexes de l'ensemble de la région de la sierra méridionale jusqu'à l'altiplano entourant le lac Titicaca, où la culture Tiahuanaco parvient à concilier l'élevage et la culture de tubercules et de céréales d'altitude résistant au froid de la région.

Les régions les plus développées sont donc celles qui sont associées aux cultures moche, Lima et Tiahuanaco, caractérisées par des modèles de croissance urbaine ou rurale complexes. Il sera peut-être un jour possible d'y ajouter la vallée de Chincha et la culture de Cajamarca, qui commencent seulement à faire l'objet d'études. Bien que les cultures de Recuay et Nazca atteignent un niveau d'urbanisation moins avancé, elles constituent également des exemples de développements régionaux réussis. Dans le reste de la zone, le système économique et social est essentiellement rural, à l'exception de la culture Huarpa d'Ayacucho, dont l'essor ultérieur donne lieu à un

nouveau type de « décollage » urbain spectaculaire déjà lié à l'effondrement du classique et à l'avènement d'une nouvelle époque.

La culture moche, issue des cultures Cupisnique et Salinar, prend à l'origine de nombreuses formes (la plus remarquable étant celle du Gallinazo ou Virú) et repose sur l'agriculture irriguée, qui nécessite l'installation d'une infrastructure agraire onéreuse comprenant des canaux de plusieurs kilomètres de long, la préparation à la culture de vastes zones à l'origine désertiques ainsi que la recherche de quantités suffisantes d'un engrais aussi riche que celui des îles à guano du Pacifique.

La base économique du peuple moche ne se limite de toute évidence pas à la production agricole dans la mesure où il pratique également l'élevage massif de lamas, utilisés principalement pour leur viande, pour le transport ou, plus rarement, pour leur laine, ainsi que l'élevage domestique de canards (*Cairina moschata*) et de cobayes (*Cavia porcellus*) à des fins alimentaires.

La chasse, et particulièrement la chasse aux cervidés, semble être de plus en plus réservée à l'élite, tandis que la pêche et la récolte de mollusques marins et terrestres constituent une autre source de nourriture essentielle pour la population dont le régime comprend également de grandes quantités de légumes, particulièrement les haricots « *frijol* » et « *pallar* » de la famille des *Phaseolus* ainsi que, bien sûr, le maïs, les pommes de terre et autres tubercules et les fruits régionaux.

L'agriculture moche est limitée aux cônes alluviaux alimentés par l'eau provenant de la cordillère, le reste des terres demeurant désertique : la stratégie de production adoptée doit donc résoudre le problème de la rareté des zones cultivables. Pendant près de deux mille ans, le recours aux techniques d'irrigation et le strict contrôle du calendrier des cultures ont permis l'exploitation à l'échelle locale des vallées de Moche, de Chicama, de Virú et de Lambayeque. Néanmoins, l'accroissement démographique impose alors l'extension des zones cultivées, désormais possible grâce au savoir-faire acquis, ce qui se traduit par la réalisation de grands projets hydrauliques ainsi que par la migration de la population des centres urbains qui s'est emparé du pouvoir économique et politique vers de nouvelles vallées annexées au territoire moche.

Le cœur de l'activité économique des vallées de la civilisation moche réside dans les complexes urbains connus sous le nom de « centres cérémoniels », dont la taille et l'importance augmentent à cette époque. Ils consistent en une zone de bâtiments publics plutôt que domestiques, conçus pour diverses fonctions spécifiques telles que l'organisation et la supervision du calendrier des cultures, et donc la planification du travail des champs, ou encore la préparation et la construction des ouvrages hydrauliques. Toutes ces activités s'exercent sous la conduite de spécialistes communément appelés prêtres. Il existe vraisemblablement dans ces sociétés classiques

des Andes centrales des statuts cumulant aussi bien les fonctions religieuses que les séculaires.

Ces prêtres sont investis de pouvoirs fondés sur une longue tradition, des fonctions souveraines qui leur permettent d'étendre leur contrôle au-delà de leurs prérogatives et d'agir sur les aspects les plus divers de la vie sociale. Ce facteur, combiné aux restrictions inhérentes à leur statut d'« initiés », fait d'eux une petite élite dotée de pouvoirs de nature indéniablement politique, qu'ils s'affairent à consolider par le biais d'une organisation religieuse et mythologique complexe et ouvertement répressive.

En raison de la nécessité de repousser ses frontières agricoles, ce pouvoir théocratique² évolue progressivement vers un système combinant des pratiques religieuses et idéologiques à des formes de conscription, engendrant ainsi une militarisation progressive de l'ensemble du système social. Sans cela, une telle organisation ne pourrait satisfaire ses besoins d'expansion en annexant des territoires régis par des principes idéologiques différents, comme les vallées de Virú, de Santa ou de Nepeña au sud, ou celles de Lambayeque et Piura au nord.

On peut donc affirmer que la civilisation moche possède certaines caractéristiques d'une organisation étatique, telles que l'occupation de territoires peuplés par différents groupes ethniques, l'existence d'une élite dirigeante hiérarchisée qui, sur le plan social, acquiert un statut de classe la différenciant totalement des producteurs de biens de consommation, une vision idéologique centrale émanant à l'évidence du siège du pouvoir, ainsi qu'un régime répressif opérant à tous les niveaux de la vie sociale et même hors du groupe ethnique fondateur.

Le rôle des centres urbains théocratiques est au cœur de ces évolutions. Ils sont peu nombreux et, pour autant que nous sachions, le plus important d'entre eux se trouve à l'origine dans la vallée de Moche, sur un site aujourd'hui identifié à partir de ses bâtiments principaux, comme les *huacas del Sol y la Luna* (temples du Soleil et de la Lune). Pour des raisons non encore élucidées, vers le ^{ve} siècle apr. J.-C., le siège du pouvoir se déplace vers les vallées de Lambayeque, apparemment vers le site de Pampa Grande. Ceci divise l'histoire de la culture moche en deux grandes périodes, la première couvrant les phases I à IV de son style céramique et la seconde correspondant à la phase V. La seconde période est marquée par de profonds changements culturels et préfigure en outre son évolution quelques siècles plus tard vers la culture Chimú.

Si l'architecture domestique de la culture moche est de proportions relativement modestes et emploie essentiellement des matériaux périssables, l'architecture urbaine publique est ostentatoire et faite de briques d'adobe, principalement utilisées pour ériger d'immenses plates-formes surélevées mesurant jusqu'à 30 mètres de haut et dont la base peut atteindre 300 mètres

de long et de 80 à 100 mètres de large, à l'instar du célèbre *huaca del Sol* (temple du Soleil) dans la vallée de Moche. Ces édifices sont également entourés d'enceintes couvertes de représentations murales de scènes mythologiques. Ils sont généralement reliés à plusieurs autres plates-formes de taille et d'importance variables.

Il ne fait aucun doute que l'une des principales caractéristiques de la civilisation moche est la richesse de sa production artistique, qui prend essentiellement la forme de céramiques à la fois modelées et, plus rarement, peintes. Ces deux types, qui servent des objectifs iconographiques, permettent aujourd'hui de se représenter clairement de nombreuses coutumes et croyances de cette culture.

Néanmoins, qu'elle soit destinée à l'élite ou à l'usage domestique, la production artisanale emploie également de nombreux autres matériaux, dont le plus notable est le métal. L'or, l'argent, le cuivre et leurs différents alliages sont utilisés essentiellement pour la fabrication d'articles décoratifs à usage personnel ou liturgique. Ainsi, est mis au point le cuivrage par le biais de processus chimiques et physiques qui permettent la production d'objets revêtant un aspect doré. Il convient toutefois de noter l'existence de nombreux objets en cuivre ou en bronze à l'arsenic servant d'armes contondantes (par exemple des massues), de haches, de pointes de lances ou de javelines, de couteaux en forme de demi-lunes (*tumi*), d'aiguilles, de burins ou même d'outils destinés au sarclage.

Si l'on en sait peu sur la production textile, certaines des pièces découpées, et surtout les motifs qui y figurent, laissent à penser que ces ouvrages sont très prisés à l'époque et que le métier est utilisé pour la production massive de tapisseries et d'étoffes tissées, qui vient s'ajouter au tissage délicat du brocart, étoffe décorée de plumes travaillées et de broderies.

De toute évidence, l'artisanat moche emploie des matériaux importés de zones éloignées, en particulier pour la fabrication de perles et d'objets liturgiques. Citons par exemple les pierres semi-précieuses comme la turquoise et le lapis-lazuli provenant des déserts méridionaux riches en cuivre, l'obsidienne issue des dépôts volcaniques de la cordillère, les fines essences de bois et les plumages d'oiseaux rares de la forêt tropicale, les mollusques *Spondylus* et *Strombus* du littoral chaud du Nord et, enfin, le guano récolté dans les lointaines îles au large du Pérou. Ceci indique clairement l'existence d'un commerce à longue distance actif dans toutes les directions.

Une telle société est en mesure d'affecter une grande partie de ses excédents de production à des usages non productifs, leur distribution étant fondée sur le rang social. Cette situation est illustrée par les pratiques funéraires : ainsi, aux funérailles grandioses des « aristocrates » moche, accompagnés dans l'au-delà par de multiples offrandes comprenant des sacrifices humains et animaux ainsi qu'un ostentatoire étalage de richesses,

comme en témoignent les célèbres tombes de Sipan à Lambayeque, s'opposent les inhumations simples et parfois même dépourvues d'offrandes réservées au « commun des mortels ».

Pendant cette période, aucune autre culture n'atteint le niveau de développement de celle des Moches, bien qu'on note une croissance urbaine remarquable dans des cultures telles que celles de Lima ou de Chincha. Toutefois, la culture Tiahuanaco fait figure d'exception : par sa gestion de l'environnement, sa taille et sa complexité, elle rivalise en effet clairement avec la culture moche.

L'organisation sous-jacente de la culture Tiahuanaco diffère totalement de celle de Moche : son économie repose sur un élevage intensif, la culture sèche ainsi qu'une complémentarité entre des territoires appartenant à différents écosystèmes. En marge de ces systèmes de production, on assiste à une incroyable extension des champs drainés, illustrée par la construction de centaines de kilomètres de rigoles près des rives du lac Titicaca pour transformer les marécages en terres arables très fertiles.

L'aire de la culture Tiahuanaco occupe l'altiplano, son principal centre de développement étant situé à 3 800 mètres d'altitude autour du lac Titicaca. Bien que les caractéristiques inhérentes à cette vaste étendue d'eau soient à l'origine de conditions spécifiques, l'altitude et le climat aride créent un milieu peu propice à une production agricole extensive. Néanmoins, depuis des temps très anciens, les habitants de l'altiplano parviennent à faire pousser des cultigènes de haute altitude, à l'instar de la pomme de terre (*Solanum tuberosum*), de la machua (*Tropaeolum tuberosa*), de l'oca (*Oxalis tuberosa*), de la quinoa et de la canagua (*Chenopodium quinoa* et *C. pallidicaule*) et d'autres cultures moins importantes, en organisant une vaste agriculture reposant sur les céréales et les tubercules qui, combinée à la consommation de poissons d'eau douce et à l'élevage de camélidés (lamas et alpagas), permet de nourrir une population croissante.

Comme la civilisation moche, la culture Tiahuanaco résulte d'un lent processus de développement, dans lequel la culture Pucará peut être considérée comme son antécédent direct, voire même sa première phase.

Pucará est une culture de développement urbain au sens utilisé à propos de Moche, mais son ampleur est probablement comparable à celle de Chavín dans le Nord fertile, bien que le seul autre point commun avec cette dernière soit l'organisation autour d'un centre cérémoniel complexe, dont les édifices publics nécessitent la même main-d'œuvre qualifiée et la même capacité d'organisation. Pendant la période Pucará, le principal centre de développement est situé sur les pentes occidentales du lac Titicaca et avoisine d'autres formes culturelles locales qui occupent toutes les berges du lac ainsi que les zones proches. L'urbanisation de Pucará est supérieure à celle de ces autres cultures dans la mesure où celles-ci semblent limitées à un environnement

rural qui n'est dominé que très progressivement par des cultures comme celle de Chiripa dans la zone où la culture Tiahuanaco s'implante par la suite. En outre, tout porte à croire que l'aire de la culture Pucará s'étend au-delà de l'altiplano, jusqu'à la vallée de Vilcanota dans la région de Cuzco ainsi que dans celles qui débouchent sur la façade pacifique, notamment la vallée de Macegua.

Il ne fait aucun doute que l'une des principales difficultés techniques rencontrées par les peuples de Pucará comme par leurs successeurs Tiahuanaco est de pallier les variations climatiques de l'altiplano, où de longues périodes de sécheresse et d'abondantes précipitations se succèdent de façon aléatoire, posant de sérieux problèmes pour la planification des travaux agricoles et l'affectation des terres. Même à l'heure actuelle, ces phénomènes provoquent de larges déplacements de populations qui migrent lorsqu'elles sont confrontées à des inondations ou à plusieurs années de sécheresse.

À intervalles réguliers, pendant deux étés ou plus, des précipitations extrêmement violentes font sortir les cours d'eau de leurs lits, inondant ainsi les vastes plaines qui sont en temps normal naturellement irriguées. Lors de tels épisodes, la terre ne peut être préparée pour l'exploitation à moins que les champs ne soient surélevés grâce au système des *camellones*. Des champs de ce type sont certainement aménagés par les peuples des cultures Pucará et Tiahuanaco. Toutefois, le problème ne se résume pas à la construction de systèmes d'irrigation efficaces : il s'agit aussi de prévoir les années d'inondations ou de sécheresse, aussi bien que celles qui peuvent être considérées comme « normales ». Pour s'acquitter de cette tâche, la mise au point d'un système de consignment des observations fondé sur les facteurs climatiques pertinents s'avère nécessaire.

La culture Pucará semble se développer pendant une période comprise approximativement entre 500 av. J.-C. et le début du I^{er} millénaire apr. J.-C. Elle est alors remplacée par la culture Tiahuanaco, dont on pense qu'elle dure jusqu'au XII^e ou XIII^e siècle.

Le système urbain des peuples Tiahuanaco est similaire à celui des débuts de la culture moche dans la mesure où il est lié au rituel religieux, mais rien ne vient témoigner d'une militarisation semblable à celle de la culture du Nord. Conformément à ce modèle, ses centres sont dominés par de magnifiques bâtiments aux fonctions religieuses, des édifices luxueux construits en pierres taillées et ornés de splendides bas-reliefs illustrant la mythologie Tiahuanaco. Bien que ce phénomène soit plus marqué dans la ville de Tiahuanaco elle-même, des centres « théocratiques » assimilés à cette culture sont présents tout autour du lac et même ailleurs. Ils sont dotés de très belles sculptures sur pierre, comme la très célèbre *puerta del Sol* (porte du Soleil) et une statue colossale de forme humaine haute de plus de 7 mètres. Ces deux pièces, ainsi que d'autres encore, se trouvent sur le site de Tiahuanaco, bien

qu'il existe également de nombreuses sculptures dans des sites éparpillés autour du bassin de Titicaca.

L'industrie artisanale de Tiahuanaco est très développée ; à l'instar de celle de Moche, elle utilise une vaste gamme de matériaux, notamment un alliage de bronze et d'étain pour le travail des métaux et des essences de feuillus provenant du désert pour la sculpture, et produit de fines poteries polychromes pendant la période « classique » de la culture vers 300 apr. J.-C.

Dans la mesure où la sphère d'influence de la culture Tiahuanaco se trouve essentiellement dans l'altiplano, l'une de ses stratégies de développement vise à occuper certaines zones permettant d'accéder à des matières premières difficiles à produire dans la puna, à l'image des vallées basses où l'on peut cultiver le maïs, le piment (*Capsicum* sp.) ou les feuilles de coca, produits plus étroitement associés au comportement social qu'à l'alimentation dans la mesure où ils sont utilisés pour brasser l'alcool appelé *chicha*, qui sert à assaisonner les repas ou est employé lors de rituels.

Comme nous en avons déjà fait état, les autres cultures de l'époque ne présentent pas le même degré de complexité même si leur art et leur maîtrise de l'environnement peuvent laisser croire qu'ils ont atteint un niveau de développement similaire, comme c'est le cas des cultures de Cajamarca, Recuay ou Lima. On ne peut toutefois pas ignorer la culture Nazca, centrée sur les oasis du vaste désert d'Ica.

Nazca n'est ni une société hydraulique comme Moche, ni une société reposant sur l'élevage et l'agriculture comme Tiahuanaco. Il s'agit d'une culture organisée autour des quelques zones verdoyantes et fertiles susceptibles d'être labourées au beau milieu du désert. Cette agriculture reposant sur les oasis est complétée par la récolte de produits de la mer et par un commerce actif de biens avec les habitants de la cordillère, particulièrement les peuples pastoraux.

La société Nazca ne connaît pas la même évolution urbaine « théocratique » que Moche et Tiahuanaco, bien que de vastes centres cérémoniels soient érigés à l'instar de celui connu sous le nom de Kawachi. Les zones d'habitations de cette culture, qui accueillent sans doute une population importante, sont des sortes de villages au sein desquels seuls quelques bâtiments n'ont pas une fonction domestique même si, au cours de la période Paracas, une certaine activité ritualiste a précédemment conduit à la construction de centres cérémoniels, de moindre envergure toutefois.

Par ailleurs, les pratiques agricoles adoptées par la culture Nazca permettent la mise en place d'une série de systèmes d'irrigation conçus pour exploiter au maximum les zones non sablonneuses de la région, tout en maîtrisant dans une certaine mesure le désert en tirant les matières premières nécessaires à divers produits artisanaux, tels que les pigments pour les magnifiques céramiques polychromes qui ont fait la renommée des potiers

de Nazca. C'est justement cette céramique qui a amené certains à supposer que la culture Nazca a connu une croissance urbaine rapide. Toutefois, si on examine la culture dans son ensemble, on constate qu'elle ne trouve pas son origine dans un tel phénomène.

Toutes ces évolutions sont à l'œuvre dans les Andes jusque bien avant dans le ^v^e siècle apr. J.-C. Cependant, une nouvelle époque commence alors, qui voit de profondes mutations s'opérer dans toute la région, aussi bien dans sa zone centrale que dans ses parties septentrionale et méridionale. Certains spécialistes affirment que ces transformations sont liées à des changements environnementaux qui auraient contraint les différents peuples à adapter leur mode de vie, entraînant ainsi conflits et dislocations. Ceci expliquerait également les tendances expansionnistes de certaines cultures, qui redoublent d'efforts pour s'approprier de nouveaux territoires, le choix de nouveaux centres ainsi que l'émergence, vers le ^{vii}^e siècle, d'un État expansionniste connu sous le nom de Huari (ou Wari). Celui-ci trouve son origine dans la culture Huarpa de la région d'Ayacucho, qui est jusqu'alors en retrait par rapport aux principaux centres de développement déjà cités. Dès lors, Huari s'organise comme un État impérial, rassemblant pratiquement tous les peuples des Andes centrales, y compris les plus développés, dans une structure politique unique, avec des succès et une maîtrise plus ou moins grands.

C'est peut-être pour cette raison que, vers 700 ou 800 apr. J.-C., l'ensemble des Andes entre dans une nouvelle phase de son histoire, marquée par l'effondrement total des cultures « classiques » et l'émergence de nouvelles cultures dont la structure urbaine (lorsque celle-ci existe) est totalement transformée, ouvrant la voie à un système agraire et artisanal complètement différent.

NOTES

1 Andes: aire culturelle comprenant les deux premières des quatre régions énumérées ci-après.

Nord des Andes: Équateur, une partie du sud de la Colombie, nord du Pérou.

Centre-sud des Andes : Bolivie, certaines zones du sud du Pérou, nord du Chili et nord-ouest de l'Argentine.

Extrême sud des Andes : parties du nord de l'Argentine, du nord et du centre du Chili.

Extrême nord des Andes: majeure partie des Andes colombiennes, Andes vénézuéliennes.

2 Théocratie, théocratie : société étatique ou chefferie dans laquelle l'autorité religieuse et séculaire est incarnée par une seule institution, qui s'exprime sur le plan archéologique par la construction de temples ou de tombes de taille monumentale.

30.2

L'aire circum-caraïbe et la région de l'Amazonie et de l'Orénoque

Mario Sanoja Obediente et Iraidia Vargas Arenas

Voir les illustrations 182 à 193

Le concept de « zone circum-caraïbe » apparaît pour la première fois dans le volume IV de l'ouvrage *Handbook of American Indians* (Steward, 1948) : il est utilisé pour distinguer les peuples du centre des Andes de ceux du Nord, l'Amérique centrale des Grandes Antilles et ces dernières des villages de la forêt tropicale. En adoptant un point de vue théorique différent et en se fondant sur les connaissances acquises depuis sur l'archéologie de cette « zone circum-caraïbe », deux faits ont été démontrés. D'une part, cette région ne possède pas un modèle social unique mais tout un ensemble de régions historiques ayant chacune un niveau de développement socio-historique propre. D'autre part, le caractère circum-caraïbe de cette zone culturelle s'est dissous dans un nouveau cadre de relations historiques, qui inclut les peuples situés à la limite entre la Mésio-Amérique à proprement parler et le reste de l'Amérique centrale, les liens très complexes existant entre les sociétés tribales du nord du Venezuela et celles des actuels Guyana, Suriname, Guyane française et de la région amazonienne. En outre, on considère à présent que des régions comme l'Équateur sont historiquement liées aux sociétés préhispaniques des Andes centrales et ne font par conséquent pas partie de la zone circum-caraïbe (*cartes 46 et 47*).

Dans le cadre de notre étude, il serait trop long d'examiner en profondeur les critères théoriques actuels de ce concept d'aire culturelle. Il convient plutôt de fonder notre approche analytique sur la région historique. Une région historique se définit par l'existence de processus sociaux

qui se développent dans un cadre géographique donné et se reflètent généralement dans une série de formations sociales identifiables dans l'espace en question et, plus précisément, par les modes de vie qu'elles adoptent. Pour procéder à l'analyse historique de chaque région, il convient de déterminer le moment où ces processus généraux ou spécifiques, qu'ils soient autonomes ou dérivés, prennent forme et de démontrer dans quelle mesure ils sont liés.

En ce qui concerne la région qui nous intéresse, la période comprise entre 700 av. J.-C. et 700 apr. J.-C. est globalement marquée par la consolidation du mode de vie en communauté agricole tribale, c'est-à-dire égalitaire. D'une façon générale, la production agricole débute avec la domestication des différentes variétés de maïs (*Zea mays*) et de manioc (*Manihot esculenta* Crantz) ainsi que d'un grand nombre d'espèces locales, peut-être connues depuis des millénaires par les populations de chasseurs-cueilleurs qui peuplent la vaste région comprenant le nord de l'Amérique du Sud, l'Amérique centrale, les Antilles et l'Amazonie.

LES RÉGIONS HISTORIQUES ENTRE 700 AV. J.-C. ET 700 APR. J.-C.

Dans le cadre de la présente étude, la zone appelée « Amérique centrale » comprend le Honduras, le Salvador, le Nicaragua, le Costa Rica et le Panama, et exclut le Guatemala. Bien que ce dernier fasse aujourd'hui partie du bloc géopolitique des pays d'Amérique centrale, à l'époque qui nous intéresse dans ce chapitre, il forme avec le Belize la partie méridionale de la Més-Amérique.

La proximité des peuples de l'isthme centre-américain avec la zone méso-américaine et le nord-ouest de l'Amérique du Sud confère aux sociétés indigènes qui y sont établies un caractère particulier. Tout d'abord, on observe très tôt, notamment dans la région basse de l'Amérique centrale, des influences sud-américaines qui se caractérisent par l'introduction de la culture de végétaux et par l'adoption, dans le domaine de la céramique, de techniques de fabrication et de décoration de vases. De la même façon, la consolidation de la société et de la culture mayas vers la fin de la période préclassique dans les territoires de l'actuel Guatemala engendre l'établissement de contacts étroits de nature diverse avec les peuples d'Amérique centrale. Ces contacts se traduisent par l'adoption non seulement du savoir-faire agricole et des techniques de fabrication de la poterie maya traditionnelle, mais aussi des formes de relations sociales incarnées par la conception de centres cérémoniels constituant le noyau des concentrations de populations.

À cet égard, les modes de vie en Amérique centrale au VII^e siècle de notre ère constituent un amalgame très particulier de différentes traditions culturelles locales, qui dénotent le degré d'avancement de leur développement socio-historique.

Entre 700 av. J.-C. et 700 apr. J.-C., les populations du nord de l'Amérique du Sud, y compris de la région amazonienne, sont marquées par deux processus fondamentaux. Le premier reflète la création d'une base sociale égalitaire spontanée fondée sur les modes de vie antérieurs reposant sur la cueillette, tels que ceux qui caractérisent la région au cours d'une période débutant il y a douze mille ans et s'achevant il y a un ou deux millénaires, dans lesquels les sociétés agricoles tribales plongent leurs racines fondamentales. Le second, quant à lui, résulte de l'essor de sociétés-États dans les Andes centrales, qui influence dans une certaine mesure l'apparition d'une mosaïque de modes de vie tribaux allant des communautés tribales égalitaires les plus simples aux organisations de type étatique disposant de centres cérémoniels et de moyens de production collectifs tels que des systèmes d'irrigation et des cultures en terrasses.

Les communautés agricoles tribales du nord-est de l'Amérique du Sud s'étendent vers les Grandes et Petites Antilles dans le sillage des chasseurs-cueilleurs qui ont déjà atteint l'île de Cuba vers la fin du II^e millénaire av. J.-C. Ils introduisent ainsi dans les îles des méthodes de production dans lesquelles l'horticulture est complétée par la récolte de coquillages



Carte 46 L'Amérique centrale et les Caraïbes.

marins ainsi que par la pêche et la chasse sur la *terra firma*, ce qui donne lieu à une forme de subsistance très flexible pouvant s'adapter aux diverses possibilités de vie offertes par le vaste archipel des Antilles.

À partir du VII^e siècle, le développement de communautés agricoles tribales égalitaires s'accélère dans la région de l'Amazonie. Bien que ce phénomène s'opère dans un relatif isolement, en raison de la position périphérique de cette région par rapport aux principaux courants d'évolution socio-historique à l'œuvre dans la partie occidentale de l'Amérique du Sud, la région du bas Amazonie est, vers le VII^e siècle apr. J.-C., peuplée par des sociétés tribales très avancées dans certains domaines techniques, tels que la production de terres cuites, et caractérisées par des relations sociales complexes. Ceci est illustré par l'édification de structures en terrasses et par certaines pratiques cérémonielles qui témoignent d'un développement remarquable de la hiérarchie sociale.

L'AMÉRIQUE CENTRALE

La région septentrionale

Dès 300 apr. J.-C., on trouve dans le nord de l'Amérique centrale un mélange de peuples liés d'une part aux anciens groupes de chasseurs-cueilleurs-pêcheurs qui occupaient la région il y a sept mille ou huit mille ans et qui étaient déjà influencés par les premières poteries du nord-ouest de la Colombie et du bas Orénoque au Venezuela, comme en témoigne le site de Playa de los Muertos au Honduras (Sanoja, 1981, p. 96), et d'autre part aux Mayas ou aux Olmèques, dont la présence se manifeste en particulier par la construction des premiers centres cérémoniels. À ce titre, les sites comme ceux de Yarumela (Canby, 1951), de Vaca et de Los Naranjos (Stone, 1957 ; Baudez, 1966, 1970) font partie des centres cérémoniels ou résidentiels les plus caractéristiques de la période allant du début du I^{er} millénaire apr. J.-C. à 600 apr. J.-C.

Les communautés indigènes liées au site de Playa de los Muertos vivent dans de simples villages dénués de tertres ou d'autres types de structures en terrasses et pratiquent l'horticulture, la chasse, la pêche en rivière et la collecte de mollusques bivalves d'eau douce. Ils appartiennent peut-être à une couche de population s'étendant jusqu'à l'actuel Guatemala, où Willey et McGimsey (1954) ont identifié des similarités stylistiques entre la céramique des phases Arévalo et Miraflores et celle de Monagrillo, qui semble à son tour apparentée à celle de Puerto Hormiga, Barlovento et Monsu, situées sur la côte atlantique de la Colombie (Sanoja, 1981 ; Sanoja et Vargas, 1979, p. 53-55).

À cet égard, les moyens de subsistance des peuples de Playa de los Muertos sont peut-être les mêmes que ceux du site de Selin (300-1 000 apr. J.-C.), sur la côte atlantique du Honduras, dans la mesure où ils reposent sur des activités telles que l'agriculture, la chasse, la pêche et la cueillette, toutes vraisemblablement pratiquées par les peuples du nord de l'Amérique centrale pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Le site de Yarumela, qui se trouve sur une plaine alluviale s'étendant sur la rive gauche de l'Humuya dans la vallée de Comayagua, est un complexe de structures comprenant des plates-formes à degrés, des escaliers et des pyramides à base rectangulaire. La séquence de la céramique Yarumela témoigne de la présence d'une matrice culturelle initiale, issue des anciennes



Carte 47 L'actuel Brésil et ses voisins. Emplacement de divers sites archéologiques.

traditions d'Amérique centrale du préclassique récent (Healy, 1980, p. 322), et comprend probablement des assiettes ou des plats en terre semblables à ceux utilisés en Amérique du Sud depuis le II^e millénaire av. J.-C. pour la préparation de galettes à base de farine de manioc. La seconde période Yarusmela apporte des changements significatifs dans la structure du site et voit l'apparition de vases à fond plat et à bec, au décor poli et bicolore, et enfin de la céramique connue sous le nom d'Usulután et d'Ulúa polychrome.

Vers 200 av. J.-C., sur le site de Los Naranjos (Baudéz et Becquelin, 1973) situé au nord du lac de Yojoa, le développement de l'espace urbain se caractérise principalement par la présence de plates-formes de terre damée et de sépultures individuelles ou collectives, associées à un attirail complexe de haches de jadéite recouvertes de cinabre, qui ne sont pas sans rappeler les tombes olmèques de La Venta. Les données archéologiques révèlent la présence d'une société de rang.

Entre 200 et 500 apr. J.-C., on trouve un type de céramique présentant un décor zoné bichrome et une ornementation estampée par « balancement », associée à la poterie Usulután, couverte de lignes parfois ondulées peintes avec une couleur claire sur un fond sombre. On remarque une accentuation des traits architectoniques méso-américains, illustrée par la présence, par exemple, de tertres de hauteur variable (entre 3 et 19 mètres), de places et de rampes faites de blocs de pierre formant des groupes de structures entourées par des ouvrages défensifs.

D'une façon générale, pendant les sept premiers siècles de l'ère chrétienne, les sociétés indigènes du nord de l'Amérique centrale suivent ce même processus de développement de centres cérémoniels influencé par les concepts structurels méso-américains. De la même manière, la culture de base est le maïs, traité au moyen de meules à trépied minutieusement sculptées ; la chasse, la pêche et la cueillette ainsi que la culture du coton sont également pratiquées. On a retrouvé de petites figurines féminines en argile semblables aux statuettes très appréciées pendant la période préclassique méso-américaine. Tout laisse à penser que les sociétés indigènes du nord de l'Amérique centrale deviennent de plus en plus hiérarchisées et adoptent des méthodes de travail suffisamment efficaces pour leur permettre de consacrer leurs excédents de production à l'entretien d'une structure cérémonielle relativement complexe.

L'Amérique centrale entre définitivement dans la sphère d'influence maya vers 500-590 apr. J.-C. Dès lors, les centres cérémoniels, les jeux de balle et, d'une façon générale, la plupart des éléments culturels méso-américains prennent de l'importance ; toutefois, les structures de ces centres et les villages qui les entourent sont plus petits qu'en Méso-Amérique. L'existence de techniques agricoles plus efficaces rend possible le développement de formes de contrôle social et politique ainsi qu'une gestion productive de la

main-d'œuvre. L'organisation sociale du travail se reflète dans la capacité à ériger de nouvelles structures cérémonielles telles que des temples au sommet des pyramides. Artisans et artistes atteignent un haut niveau de compétence, et les biens ainsi produits commencent à être acheminés sur de grandes distances par les groupes de marchands. Ces derniers prennent de plus en plus d'importance au sein de la structure économique de ces sociétés, qui sont déjà fortement hiérarchisées et probablement dirigées par un ordre de prêtres.

Vers 700 apr. J.-C., le nord de l'Amérique centrale est intimement lié à la sphère d'action méso-américaine ; en conséquence, les changements socio-historiques qui provoquent l'effondrement de la civilisation maya classique conduisent à la désintégration des centres cérémoniels et, en général, de la vie sociale de cette partie de l'Amérique centrale. C'est à partir de ce moment que l'on note un regain des influences provenant de la vallée de Mexico (qui se développeront jusqu'au ^{xvi}^e siècle), peut-être transmises par les peuples nahua ou tolèque.

La région méridionale

Dès 700 av. J.-C. environ, de nombreux villages agricoles voient le jour le long des principaux cours d'eau du sud de l'Amérique centrale. Dans le cas du Panama, les premiers chasseurs-cueilleurs de l'intérieur des terres commencent à cultiver des plantes comme le maïs (*Zea mays*) et peut-être des cucurbitacées ou des espèces végétatives dès les alentours de 5000 av. J.-C. (Piperno, 1989, p. 538-554). Mais il faut attendre entre 200 av. J.-C. et 500 apr. J.-C. pour observer, dans les basses terres de la côte pacifique, la présence de villages où les habitants ont déjà mis au point un système organisé de culture et de traitement de produits agricoles tels que le maïs, auquel s'ajoutent la chasse, la pêche, le ramassage de coquillages et la production de céramique peinte. À partir de 500 apr. J.-C. apparaissent de plus grands villages, comme le site de Conte dans la province de Coclé, où l'on trouve de vastes cimetières renfermant des sépultures collectives contenant des ouvrages en métaux précieux, des objets en os, des pierres précieuses et des vases funéraires. Des sites cérémoniels comme celui d'El Caño, caractérisé par des structures dotées de colonnades de pierre sculptées en formes humaines, semblent en outre avoir existé. Les villages sont bâtis dans les plaines côtières ou dans les vallées fluviales de l'intérieur où l'agriculture ne nécessite pas d'irrigation. Les vastes centres cérémoniels accueillent les tombes des personnages les plus importants des villages concernés et sont habités par des groupes d'artisans qui fabriquent les objets de luxe offerts lors des funérailles (Linares, 1977). Ceci correspond peut-être au développement de sociétés hiérarchisées dans lesquelles existe déjà un certain niveau de spécialisation entre l'orfèvrerie, la sculpture sur pierre et la céramique.

Au nord du Panama, à partir des premiers siècles du dernier millénaire av. J.-C., les données archéologiques caractéristiques de la tradition céramique scarifiée de Concepción-Aguas Buenas témoignent de l'existence d'un système de production agricole diversifié. Les pilons et les meules sont très nombreux, tout comme les haches et les houes ainsi que d'autres outils pour le travail du bois et l'exploitation de cultures alimentaires comme le maïs. Dans certains des grands villages du nord du Panama, on trouve d'énormes meules, dont les pieds sont sculptés en forme d'êtres humains portant des têtes-trophées, ainsi que de mystérieux objets cylindriques sculptés dans le bois connus sous le nom de « tonneaux ». La sculpture en pierre du nord du Panama porte clairement des symboles de rang social fondés sur la guerre, laissant imaginer le type d'organisation sociale en vigueur dans la région à la période qui nous intéresse dans ce chapitre (Linares, 1968a, 1977 ; Haberland, 1969).

Au Costa Rica, comme au Panama, la période comprise entre 700 et 500 av. J.-C. voit les débuts de la consolidation de sociétés tribales structurées et nettement hiérarchisées. Dans le centre du Costa Rica, des sites tel celui de La Montaña révèlent l'existence possible de liens avec les peuples du nord-ouest de la Colombie, qui se traduisent notamment par la culture du manioc et sa transformation en cassaves. À la même époque, d'autres sites archéologiques comme celui de Chaparrón démontrent la présence dans cette région de groupes humains associés à la tradition céramique zonée bichrome, laissant présumer des contacts avec les cultures méso-américaines du préclassique moyen. À partir de 200 av. J.-C., le renforcement des influences méso-américaines sur le plateau central du Costa Rica stimule l'essor des centres cérémoniels, dont l'architecture en pierre se caractérise en particulier par des bases circulaires et des chaussées pavées. Ceci implique l'existence d'un contrôle politique et territorial de la main-d'œuvre, typique d'un mode de vie hiérarchique dépendant de l'autorité d'un chef. Par ailleurs, nous disposons également de preuves d'activités artisanales très perfectionnées dans les domaines de la sculpture sur pierre, de la céramique et de la métallurgie, qui révèlent l'existence d'artisans spécialisés dont les productions ont une vocation sociale ou religieuse (Fonseca Zamora, 1988).

Dans la région de Guanacaste Nicoya dans le nord du Costa Rica, la présence, dans des villages sédentaires postérieurs à 800 av. J.-C., de terres cuites associées à la tradition zonée bichrome atteste, comme dans le Sud, de relations avec les cultures méso-américaines du préclassique moyen. À partir de 300 av. J.-C., de vastes cimetières dont la complexité témoigne d'une société très hiérarchisée font leur apparition. La subsistance repose sur la culture du maïs, et des haches de pierre sont utilisées pour déboiser les forêts et augmenter ainsi l'étendue des terres cultivables. Certains de ces outils

agricoles figurent de saisissantes représentations du « dieu-hache », un trait appartenant peut-être à un système politico-religieux complexe associé au contrôle des terres cultivées, de la production, de la distribution et de la consommation des biens issus de l'activité agricole.

À partir de 800 apr. J.-C., date à laquelle les sociétés hiérarchiques placées sous l'autorité de chefs semblent prendre le contrôle d'une grande partie du Costa Rica, les contacts avec le peuple du nord de l'Amérique centrale sont rompus. Ceci marque le début d'un regain des développements régionaux, caractérisés au nord par la tradition céramique polychrome de Nicoya et par une relation plus étroite avec les sociétés indigènes du Nicaragua et du Honduras. Par ailleurs, sur le plateau central, les influences sud-américaines comblent le vide laissé par celles du Nord, et des contacts sont établis avec les sociétés autochtones du nord-ouest de la Colombie et du Panama. L'une des manifestations les plus évidentes de ces échanges est l'introduction de techniques d'orfèvrerie provenant de Colombie et du Panama et destinées à la production d'articles de luxe, dont la plupart ont pour but de satisfaire aux besoins des secteurs hiérarchiques dominants de la société indigène du plateau central du Costa Rica.

Au Nicaragua, au nord du Costa Rica, les données archéologiques relevées dans la partie méridionale du littoral pacifique dévoilent la présence de sites habités caractérisés par une céramique dont le style et la forme correspondent à la tradition zonée bichrome, qui remonte, nous l'avons vu, au préclassique moyen ou récent de la Mésio-Amérique (de 1000 à 200 av. J.-C.). Les peuples nicaraguayens associés à cette tradition cultivent le maïs, qu'ils broient au moyen de meules, et pratiquent la pêche le long des rives du lac Nicaragua, peut-être à l'aide de filets, ainsi que la chasse au moyen de projectiles en bois durcis au feu. En outre, les groupes indigènes du sud-ouest du Nicaragua nouent visiblement très tôt des liens étroits avec les peuples de la région de Gran Nicoya, au nord-ouest du Costa Rica, et avec des zones plus éloignées comme le Salvador et la Mésio-Amérique (Haberland, 1969).

Entre le début de l'ère chrétienne et 800 apr. J.-C., le sud-ouest du Nicaragua et la région de Nicoya semblent se rapprocher. Ce phénomène se reflète dans l'évolution de certaines formes spécifiques au sud de l'Amérique centrale, qui en un sens se différencient des formes méso-américaines antérieures, et trouve son expression dans l'émergence de traditions céramiques polychromes. D'une façon générale, la subsistance dépend de plus en plus de la culture du maïs, mais aussi d'autres productions végétales comme les piments, les noix et les tubercules, qui sont transformées dans des bols d'argile à trépied. La collecte de coquillages prend également de l'importance en raison de l'accroissement de la population, qui nécessite le développement d'une production plus diversifiée (Baudet et Coe, 1962). Les peuples du Nicaragua et du Costa Rica semblent néanmoins rester en contact

avec ceux du nord de l'Amérique centrale, associés à la civilisation maya classique, comme en témoignent leur travail du jade et les caractéristiques de leur poterie.

Comme dans l'ensemble du nord de l'Amérique centrale, le VIII^e siècle apr. J.-C. est marqué par l'amplification de l'influence des cultures méso-américaines, liée aux « migrations chorotega » dans cette région. Ce phénomène coïncide vraisemblablement avec la fin de la période maya classique, événement historique qui induit de profonds changements dans les modes de vie des peuples d'Amérique centrale les plus proches de la sphère d'influence méso-américaine.

LA COLOMBIE

La région historique du Nord-Ouest

En Colombie, c'est sur la côte atlantique qu'ont été décelées les premières traces de communautés humaines stables, et plus précisément dans les

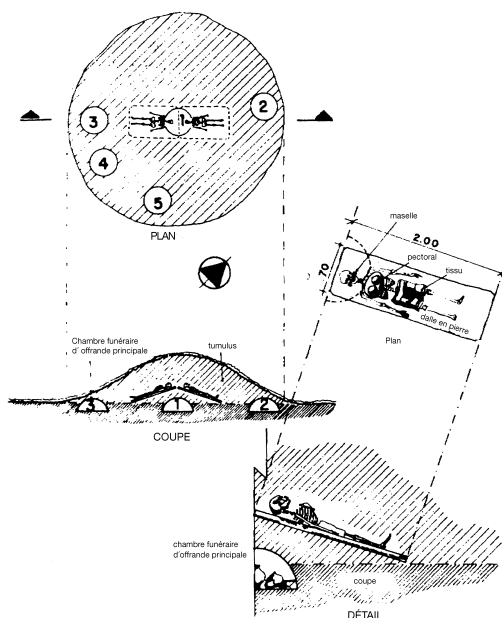


Figure 57 Structures résidentielles, tumulus funéraires et champs surélevés. Région du bas San Jorge, Colombie.

régions basses avoisinant l'embouchure de la Magdalena. Bien que la domestication et la culture de plantes végétaives semblent remonter à la fin du II^e millénaire av. J.-C., le développement de grands villages égalitaires de cultivateurs, dont la phase Malambo est un parfait exemple (Angulo Valdez, 1981), atteint son apogée au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. Les habitants de Malambo possèdent une économie mixte combinant la culture du manioc (*Manihot esculenta* Crantz) avec la chasse, la pêche et la collecte de mollusques bivalves. Soulignons également la présence d'une céramique caractérisée par des vases aux formes complexes ornés de motifs modelés incisés rappelant les traditions antiques de Puerto Hormiga et de Monsú, apparues vers le III^e millénaire av. J.-C. sur la côte atlantique de la Colombie (Reichel-Dolmatoff, 1965, 1985).

Vers les premiers siècles de l'ère chrétienne, la culture du manioc amer commence à céder la place à celle du maïs, évolution illustrée par la phase Momil (Reichel-Dolmatoff et Reichel-Dolmatoff, 1956), qui voit également l'introduction de techniques décoratives comme la peinture zonée et l'estampage « par balancement ». L'apparition du maïs cultivé en Colombie (des pollens de *Zea mays* datant de 5 300 av. J.-C. ont été retrouvés dans la vallée du Calima) indique probablement que le maïs sauvage était une céréale beaucoup plus répandue que ne l'ont laissé entendre les arguments monocentriques relatifs à sa domestication. Sur la côte pacifique de la Colombie, les sites de Tumaco et de Mataje (Reichel-Dolmatoff, 1965) suggèrent la présence, vers 500 av. J.-C., d'influences culturelles méso-américaines, dont on pense qu'elles se sont déjà fait sentir plus tôt sur le littoral pacifique de l'Équateur.

Vers le VII^e siècle apr. J.-C., on observe l'existence sur les rives de la Magdalena de maisons bâties sur des plates-formes de terre damée et renforcées par des murs de pierres sèches. La subsistance individuelle repose sur la culture du maïs et du manioc ; ce modèle de production mixte semble avoir été efficace, permettant aux villages d'évoluer constamment. On trouve d'ailleurs de nombreuses implantations très concentrées, généralement associées à de vastes cimetières où les urnes funéraires prédominent. Dans certains sites comme celui de Betancí-Vloria et dans les gisements archéologiques du bas San Jorge (fig. 57), cette époque est marquée par l'introduction de méthodes agricoles très avancées, illustrées par l'aménagement de vastes champs drainés qui permettent une exploitation continue pendant les inondations annuelles ainsi que lors de la période de sécheresse grâce à la rétention de l'eau et de l'humidité. Parallèlement, on assiste à l'essor d'artisanats complexes, par exemple l'orfèvrerie, qui apparaît au début du I^{er} millénaire apr. J.-C. L'existence de pratiques funéraires différenciées, avec des sépultures richement dotées d'offrandes de céramiques et d'ouvrages en métaux précieux, laisse imaginer l'émergence au

VII^e siècle apr. J.-C. de sociétés hiérarchisées dans lesquelles la main-d'œuvre est contrôlée, l'apparition de techniques spécialisées s'accompagnant d'inégalités dans la distribution et la consommation des produits de luxe, ainsi qu'une certaine centralisation du pouvoir correspondant peut-être à l'avènement de chefferies ou de sociétés de rang.

La région historique du Sud-Est

Dans les hautes terres du sud de la Colombie, autour des sources de la Magdalena, la période comprise entre 500 av. J.-C. et le I^{er} millénaire apr. J.-C. voit l'émergence de l'une des sociétés préhispaniques les plus avancées, non seulement de ce pays mais de toute l'Amérique du Sud : la culture San Agustín (Preuss, 1929 ; Duque Gómez, 1963, 1966 ; Cubillos, 1978 ; Hernández de Alba, 1979 ; Patterson, 1965 ; Reichel-Dolmatoff, 1965). Les caractéristiques de ce site archéologique justifient son statut de centre cérémoniel majeur. Il possède de nombreuses structures en terrasses, principalement des tertres artificiels, des chambres funéraires, des temples et des statues monolithiques. Les monticules, dont certains atteignent 30 mètres de diamètre et plus de 5 mètres de haut, renferment une structure intérieure qui prend la forme d'une chambre rectangulaire aménagée avec des dalles de pierre. Dans certains cas, ces chambres contiennent des cistes funéraires recelant des restes humains ou des statues en pierre sculptée.

Parmi les principaux traits de la culture San Agustín, citons les statues ou hauts-reliefs en pierre représentant généralement des motifs zoomorphiques, souvent des figures humaines d'apparence féline qui ne sont pas sans rappeler l'art Chavín des Andes centrales.

Les habitants de San Agustín vivent dans de petites habitations semi-circulaires et cultivent le maïs, broyé au moyen de meules. Sur les versants des montagnes voisines, on distingue de longues stries, peut-être les vestiges de terrasses, ainsi que des ruines de canaux d'irrigation.

Il s'agit peut-être d'un peuple caractérisé par une hiérarchie sociale très marquée et une organisation complexe du travail, comptant notamment des potiers et des orfèvres spécialisés. Des lignages dominants exercent sans doute un contrôle strict sur la vie sociale de la communauté. Pendant le I^{er} millénaire apr. J.-C., l'influence de San Agustín sur les peuples des cordillères du centre et de l'ouest de la Colombie conduit, dans bon nombre de ces régions andines, au développement de communautés ayant des modes de vie hiérarchiques et des modèles de travail reposant sur la culture du maïs, de la pomme de terre et d'autres espèces locales ainsi que sur l'utilisation de techniques avancées permettant une agriculture intensive. Elles maîtrisent en outre parfaitement la céramique, le travail de l'or, du cuivre et du tombac (alliage d'or et de cuivre) et vraisemblablement le tissage. De

plus, la main-d'œuvre est organisée en vue de la réalisation de tâches collectives, avec une attention particulière portée aux fonctions cérémonielles. Il convient également d'insister sur l'existence d'une architecture conçue pour satisfaire les besoins du culte des morts, en particulier de ceux appartenant à certaines couches sociales, qui semblent privilégiés dans la répartition des biens produits par la communauté. Toutes ces données témoignent de la pratique du culte des ancêtres lié aux lignages du plus haut rang.

LA RÉGION DE L'AMAZONE

À partir du VII^e siècle av. J.-C., l'île de Marajó, à l'embouchure de l'Amazonie, est le théâtre d'évolutions historiques qui, dans une certaine mesure, laissent leur empreinte dans la vie des communautés indigènes des parties moyenne et basse de cette région.

Dès 980 av. J.-C., l'île de Marajó est peuplée de groupes que les archéologues associent aux phases Ananatuba (Meggers et Evans, 1957) et Jauari (Hilbert, 1968). On est en droit de supposer que ces peuples pratiquent une agriculture primitive complétée par la chasse, la pêche et la collecte de mollusques d'eau douce. Ils semblent relativement à l'écart du processus d'évolution qui touche d'autres zones de la vaste région de l'Amazonie, telle l'Amazonie péruvienne (Lathrap, 1970 ; Lumbreras, 1974) et équatorienne où, depuis des millénaires, les contacts culturels entre les peuples de l'*altiplano* et ceux de la forêt amazonienne sont fréquents.

Vers 500 apr. J.-C., un groupe d'immigrants assimilé à la phase Manqueiras parvient jusqu'à la région du bas Amazone. Embrassant alors de nombreux traits locaux, il en introduit d'autres, déjà adoptés par les peuples indigènes du nord de l'Amérique du Sud. Parmi les éléments importants qui sont certainement importés dans la région du bas Amazone vers 425 apr. J.-C., citons la méthode de domestication et de traitement du manioc amer et de transformation de sa pulpe en farine pour la préparation de galettes. On observe ce phénomène dans les phases Manacapurú, Japura et Paredao (425-880 apr. J.-C.), définies par Hilbert (1968) et proches de la ville de Manaus.

La phase Marajoara correspond peut-être à la société indigène préhispanique la plus complexe de la région amazonienne. Les sites habités témoignent d'une forte densité de population, regroupée autour du lac Ararí où abondent des complexes de tertres artificiels.

La phase Marajoara fait son apparition dans la région du bas Amazone vers 500 apr. J.-C. Les tertres artificiels servent soit d'habitations, soit de sépultures ; il est possible que chaque tertre abrite une habitation commu-

nautaire et que chaque complexe de tertres résidentiels en compte au moins un à caractère funéraire.

Les urnes funéraires Marajoara se distinguent par leur style décoratif polychrome complexe et raffiné. On observe de nettes variations dans la qualité des offrandes mortuaires trouvées auprès des défunts, qui comprennent des *tanga* (couvertures du pubis en céramique) en argile, de petits vases ainsi que des os de mammifères, d'oiseaux et de crocodiles. Les sépultures des individus de haut rang sont entourées par d'autres urnes funéraires. En revanche, une autre catégorie de la population de Marajoara est inhumée directement dans le sol, sans la moindre trace d'offrande funéraire.

On peut en déduire que la société Marajoara atteint un niveau minimal de différenciation sociale, correspondant au niveau de développement le plus élevé d'un mode de vie égalitaire sans en arriver à la division complexe du travail ni à l'inégalité fondamentale entre les différentes classes des sociétés de rang qui, comme nous l'avons vu, caractérisent les modes de vie dans d'autres régions, aussi bien du nord-ouest de l'Amérique du Sud, que de l'Amérique centrale.

Entre les x^e et xv^e siècles, la région du bas Amazone et la Guyane brésilienne semblent subir diverses influences culturelles provenant à la fois des sociétés indigènes de l'est de la Colombie et du moyen Orénoque, comme en témoigne la présence de rangées de pierres, d'urnes anthropomorphiques, de chambres funéraires avec cheminées, etc. Quant aux peuples associés à la tradition de la poterie polychrome caractéristique de la phase Marajoara, ils progressent visiblement le long de l'Amazone, du Solimoes et de l'Ucayali, ainsi que sur les rives des cours d'eau de l'Amazonie équatorienne (Evans et Meggers, 1960).

LA RÉGION ORIENTALE DU VENEZUELA, LES GUYANES ET LES ANTILLES

À partir de 700 av. J. C, les régions du bas et moyen Orénoque sont peuplées par des communautés tribales qui implantent leurs villages sur les rives de cet immense fleuve. Contrairement à ceux du nord-ouest de la Colombie, ces premiers habitants semblent descendre des sociétés plus anciennes vivant dans la partie orientale des Andes centrales qui, vers la fin du II^e millénaire av. J.-C., ont atteint un niveau de développement sociopolitique peut-être comparable à une ébauche d'organisation étatique, ou plus probablement à une chefferie suprême équivalente à celle de la société Chavín (Lumbreras, 1974).

Au VII^e siècle av. J.-C., le bas et le moyen Orénoque sont habités par des groupes que les archéologues assimilent aux traditions Barrancas et Ron-

quin (Vargas Arenas, 1981 ; Sanoja et Vargas, 1974). Dès le début, ces deux communautés possèdent un système de travail combinant la technique de domestication du manioc amer et celle de sa transformation en cassaves, la culture de racines étant complétée par d'autres essences, comme les cucurbitacées (*Cucurbita* sp.), la chasse, la pêche et la collecte de mollusques bivalves d'eau douce. Il semble que la population des villages soit limitée et répartie sur les dunes et rives sablonneuses à la manière des sociétés au mode de vie égalitaire et agricole.

Au début du I^{er} millénaire apr. J.-C., les peuples associés à la tradition Barrancas dans la région du bas Orénoque ont exploité au maximum les possibilités offertes par ce mode de vie égalitaire et agricole, et des éléments indiquant certaines différences de rang dans le traitement des défunts font leur apparition. Apparaissent également de grands plats décorés de motifs anthropomorphiques incisés, qui sont probablement utilisés pour la préparation des galettes de manioc consommées par les individus les plus importants de la communauté. De plus, la poterie atteint un excellent niveau aussi bien dans sa fabrication que dans sa décoration, ce qui témoigne de la spécialisation de cet artisanat, caractérisé par la fabrication de pièces remarquables. Le style de la poterie barrancoïde est fortement empreint de thèmes animistes, qui reflètent peut-être la prise de conscience de cette culture de l'importance de son environnement naturel, pourvoyeur des matières premières essentielles à sa survie.

Dans le moyen Orénoque, les évolutions qui surviennent jusqu'au début du I^{er} millénaire apr. J.-C. sont particulièrement manifestes dans l'amélioration progressive de la fabrication et de la décoration des céramiques. Remarquons à ce titre les décors peints en « blanc sur rouge » et le recours à de larges incisions et à des motifs incisés et modelés, ainsi que, par ailleurs, la production de pointes en pierre pédonculées pour les projectiles qui sont apparemment lancés à l'aide de javelines. Dans le bas et le moyen Orénoque, les données archéologiques témoignent de la pratique du filage et du tissage ainsi que de la fabrication de paniers et de tapis.

Pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, de nouveaux peuples, assimilés à la tradition Arauquin, se frayent un passage dans le moyen Orénoque, délogeant les peuples de la tradition Ronquin de leur habitat initial et les forçant à émigrer vers le littoral nord-est du Venezuela. À cette période, ces derniers occupent déjà la côte caribéenne de la péninsule de Paria, tandis que les peuples de la tradition Barrancas commencent à se déplacer vers l'île de Trinidad et vers la partie orientale de la péninsule de Paria.

À l'aube du I^{er} millénaire apr. J.-C., le nord du Venezuela est le théâtre d'un processus intéressant de fusion entre, d'une part, les anciennes communautés de cueilleurs qui peuplent la région depuis 5 000 av. J.-C., en particulier celles dont le mode de vie combine cueillette et agriculture depuis

2 500 av. J.-C. (Sanoja, 1989), et, d'autre part, les peuples des traditions Ronquin et Barrancas. Ce phénomène donne naissance à une société très dynamique appelée « tradition saladoïde » (Vargas Arenas, 1979 ; Sanoja, 1981 ; Sanoja et Vargas, 1974), qui devient une société égalitaire dont l'économie combine avec beaucoup de souplesse et de productivité la collecte de coquillages marins, la pêche, la chasse et la culture du manioc et du maïs. Toute la partie occidentale de la péninsule de Paria est occupée par les immigrants ronquinoïdes du bas Orénoque, cependant que la population barrancoïde habite la partie orientale et l'île de Trinidad. Néanmoins, ces deux peuples semblent entretenir des relations relativement étroites, au point d'établir un système d'échanges techniques et esthétiques pour la fabrication de céramiques, suggérant l'existence de possibles alliances entre les ethnies peuplant la péninsule de Paria à l'époque.

On sait que les anciens peuples de cueilleurs et de pêcheurs du nord-est du Venezuela connaissent déjà les routes maritimes vers les Grandes et Petites Antilles. Ceci encourage l'expansion des peuples saladoïdes des côtes vers ces régions, où ils arrivent vers 50 apr. J.-C., apportant avec eux le mode de vie égalitaire et agricole qui s'est développé dans le nord-est du Venezuela. L'un des plus anciens sites d'habitation côtiers saladoïdes se trouve sur l'île de Vieques (Chanlatte, 1981) et est suivi par de nombreux autres dans les Petites Antilles (Barbade, Martinique, Guadeloupe, Saint-Kitts-et-Nevis, îles Vierges, entre autres) ainsi que dans les Grandes Antilles (Porto Rico).

Sur le terreau des fondations culturelles importées du continent, les peuples antillais commencent à élaborer des formes locales du mode de vie égalitaire et agricole, évolution encouragée par le relatif isolement des insulaires, en dépit des contacts sporadiques, mais permanents, avec leurs prédécesseurs continentaux.

Entre 700 et 800 apr. J.-C. émergent des sociétés hiérarchiques, dont le meilleur exemple est la culture Taïno. Celle-ci combine des éléments de la culture Barrancas provenant du continent sud-américain avec des formes cérémonielles telles que le jeu de balle et la sculpture sur pierre, peut-être originaires de Mésio-Amérique. Les Taïno s'établissent dans les Grandes Antilles et dominent toute la région jusqu'à l'arrivée des Espagnols au xv^e siècle.

Vers 500 apr. J.-C., les peuples Barrancas progressent également vers le territoire de l'actuelle Guyane, entre le delta de l'Orénoque et l'embouchure de l'Amazone, et ils sont déjà implantés sur la côte septentrionale du Suriname vers 600 apr. J.-C. À partir du x^e siècle, la vaste région qui s'étend entre les deltas des deux grands fleuves semble accueillir plusieurs vagues d'immigrants en provenance de l'île de Trinidad et d'autres régions voisines. Une caractéristique importante quant à l'agriculture est la pré-

sence de champs surélevés ou drainés au Suriname, où le manioc (*Manihot esculenta* Crantz) est cultivé. Les données archéologiques relevées dans ces champs les associent à la tradition Barrancas, produisant un ensemble de dates situées entre 685, 820 et 905 apr. J.-C. (Boomert, 1976). À partir du VI^e siècle av. J.-C., le centre et l'ouest du Venezuela ont commencé à être peuplés par des groupes tribaux pratiquant l'art de la céramique ainsi que la culture du maïs et du manioc, dont on trouve les premières implantations sur les rives sud et nord-est du lac de Maracaibo et dans les vallées situées au nord de la cordillère des Andes. Cette dernière région voit s'opérer des évolutions remarquables, qui se manifestent notamment par l'existence, au III^e siècle apr. J.-C., de communautés humaines à la structure extrêmement complexe, que Vargas Arena et ses collaborateurs (1986) considèrent comme associées à un mode de vie hiérarchique. L'un des traits les plus notables est la présence de vastes nécropoles et de techniques perfectionnées pour le travail des coquillages, des os et de la terre cuite, dont l'étude a permis de mettre au jour l'existence de vastes réseaux d'échanges, nécessaires à l'obtention des diverses espèces de coquillages marins provenant des différentes régions de la lointaine côte caribéenne, ainsi que de groupes de spécialistes organisés pour produire une large gamme d'objets luxueux qui étaient distribués et utilisés dans la majeure partie du nord-ouest du Venezuela.

À partir du III^e siècle apr. J.-C., les vallées intérieures entourant le lac de Valencia, au centre de la côte vénézuélienne, commencent à être colonisées par des peuples Barrancas originaires du bas Orénoque. Vers le VII^e siècle apr. J.-C., on assiste à l'arrivée de nouveaux immigrants provenant du moyen Orénoque et liés à la tradition Arauquín. C'est là la naissance d'un autre processus important d'évolution sociohistorique, qui atteint son apogée au XVI^e siècle avec l'établissement de sociétés indigènes déjà très complexes, associées elles aussi à un mode de vie hiérarchique (Kidder, 1944 ; Sanoja et Vargas, 1974).

EN GUISE DE CONCLUSION

D'une façon générale, la période comprise entre 700 av. J.-C. et 700 apr. J.-C. est caractérisée par la consolidation d'une société tribale reposant sur l'agriculture dans les régions qui nous intéressent. Entre le début de l'ère chrétienne et 700 apr. J.-C., on peut déjà observer dans la plupart de ces régions le développement de sociétés hiérarchiques relativement complexes, appelées sociétés de rangs ou chefferies par les anthropologues. S'il ne fait aucun doute que la dynamique historique des sociétés plus complexes de Mésopotamie et des Andes centrales influe sur cette évolution,

l'expérience humaine acquise au fil des millénaires par les peuples des diverses régions historiques d'Amérique centrale, d'Amazonie et de l'est des Caraïbes joue un rôle encore plus important. À cet égard, on est en droit d'affirmer que ces sociétés constituent des manifestations sociopolitiques à part entière et ne sont pas uniquement de pâles copies des sociétés plus évoluées de l'Amérique préhispanique.

30.3

Les frontières méridionales de la civilisation andine et les cultures de l'Amérique du Sud méridionale

Alberto Rex González

Les frontières méridionales des cultures des hautes Andes correspondent aux limites sud de la région que les archéologues appellent depuis longtemps les Andes méridionales, et dont les caractéristiques et subdivisions ont fait l'objet de plusieurs études très approfondies (Willey, 1971 ; Gonzalez et Pérez, 1966 ; Lumbreras, 1981).

La limite nord de cette zone trace une ligne d'est en ouest, longeant la rive sud du lac Titicaca et s'étendant de part et d'autre des Andes jusqu'à l'île de Chiloé du côté chilien et à la partie méridionale de la province de Mendoza et au nord de celle de Neuquén du côté argentin. Cette zone est bordée à l'ouest par la côte pacifique et à l'est par la forêt subtropicale et l'Altiplano, ou haut plateau. Plus au sud, elle est limitée par les sierras subandines, le canyon d'Humahuaca et les sierras centrales d'Argentine.

Au fil du temps, les caractéristiques culturelles de cette vaste région ont été aussi variées que son paysage naturel. Une description de l'évolution de cette zone entre 700 av. J.-C. et 700 apr. J.-C. doit se limiter ici aux principaux tournants, sous peine de nécessiter plusieurs volumes.

Selon le découpage géopolitique actuel, la principale subdivision des Andes méridionales couvre une partie de la Bolivie, plus de la moitié du Chili et la totalité du nord-ouest de l'Argentine (*carte 48*).

La Bolivie occupe une zone aride à semi-aride appelée puna.

Les territoires de l'Argentine et du Chili, séparés par la haute cordillère, se composent d'une mosaïque complexe de sous-régions. Le littoral côté chilien et les forêts subtropicales et les montagnes du Chaco côté argentin affectent le tableau géographique général de façons différentes ; néanmoins, les trois pays présentent des caractéristiques communes dans la puna.

À l'extrême sud de la zone, qui correspond à la région araucane, les forêts et la pluviométrie engendrent un processus culturel propre en rendant possible l'agriculture non irriguée.

Dans chaque région, il nous faut tout d'abord envisager ce qui est imputable aux évolutions locales, déterminées par les processus de sélection, d'invention et d'adaptation à l'environnement, puis nous nous pencherons sur les éléments résultant d'influences culturelles étrangères, intégrés et adaptés aux nouvelles conditions environnementales et culturelles.

On distingue généralement quatre périodes historiques, définies par leur nature et leur fonction. Si ces périodes se succèdent partout dans le même ordre, les dates qui les délimitent diffèrent d'une zone à l'autre, ce qui rend difficile l'établissement d'une chronologie absolue dans cette région.

La première de ces périodes, ou période paléoindienne, est celle des chasseurs de mégafaune pléistocène andine (mastodontes, glyptodontes, cheval américain, etc.). Il existe des traces avérées d'industrie humaine associée à cette faune, comme en témoignent les découvertes du lagon de Tagua-Tagua, dans la Sixième Région du Chili. Des découvertes similaires effectuées en Patagonie ont permis d'appréhender le mode de vie et les méthodes de chasse de ces groupes humains (grotte Fell, Las Buitreras, Los Toldos, etc.), dont de nombreux auteurs affirment qu'ils sont vieux de près de trente mille ans (découvertes de Monte Verde dans le sud du Chili), tandis que d'autres préfèrent avancer des chiffres moins audacieux, plus proches de douze mille ans. L'écart est encore plus important concernant d'autres découvertes en Amérique. D'après certaines d'entre elles, réalisées dans la pampa argentine, la mégafaune semble avoir survécu jusqu'à il y a environ huit mille ans. L'extinction des grands mammifères du quaternaire et les changements climatiques de la fin de cette période marquent le début d'une nouvelle phase d'évolution et d'adaptation humaine.

Pendant la période archaïque (de 6 000 à 1 500 av. J.-C.), la cueillette de nourriture prend de l'importance, tandis que sont menées les premières tentatives de domestication de certaines espèces animales et végétales. Cette époque, marquée par une forte sédentarisation, a fait l'objet d'études poussées dans les Andes centrales, mais un certain nombre de données relatives à la zone qui nous intéresse est également disponible. On a longtemps considéré que c'est dans cette région que le niveau de domestication est le plus poussé, mais on estime à présent que certains cultigènes ont pu être domes-

tiqués dans sa périphérie. Quelques espèces de camélidés, comme le lama araucan et le lama *chilihueque*, ont peut-être évolué dans la région. Si les outils de mouture utilisés pour le traitement des féculents sont caractéristiques de l'époque, la principale technique maîtrisée, surtout à la fin de la période, est celle de la vannerie. Enfin, on observe un accroissement démographique qui s'accompagne d'une relative complexification de l'organisation sociale par rapport à la période précédente.

La période formative, dont le début peut être situé aux alentours de 1 500 av. J.-C., voit l'émergence de nouvelles techniques telles que le tissage, la céramique et l'orfèvrerie ainsi que l'apparition des premiers villages. Les ressources agricoles et le cheptel sont pleinement exploités, notamment par le biais de diverses méthodes d'irrigation ; la densité de population augmente sans doute considérablement. Cette période compte de nombreuses subdivisions, les plus utilisées étant celles du formatif ancien, du formatif moyen et du Formatif tardif. On assiste également au développement parallèle de certaines des cultures des hautes terres des Andes centrales, dont l'influence se ressent, à des degrés divers, jusqu'à la périphérie, sans pour autant induire d'évolutions radicales dans les processus d'évolution ou les caractéristiques propres aux cultures locales. Les premières influences proviennent de l'Altiplano avec la culture Wankarani et sont décelables dans le nord du Chili et de l'Argentine ; des influences plus marquées émanent ensuite de vastes empires tels que Pucará et de royaumes comme Tiahuanaco. L'impact du premier se fait sentir dans le nord du Chili tandis que le second touche non seulement le territoire chilien mais aussi, plus au sud, les provinces argentines de Jujuy et Catamarca. Néanmoins, en dépit de ces influences, les cultures locales conservent leurs traits distinctifs.

La période impériale commence avec l'invasion par les Incas du sud de la Bolivie et du nord du Chili et de l'Argentine à l'époque du dixième Inca, Topa Inca Yupanqui. La construction de l'empire commence vers le xv^e siècle, sa principale campagne d'expansion vers l'Argentine et le Chili étant menée aux alentours de 1480. Son influence perdure jusqu'à la conquête espagnole en 1536, date à laquelle est fixé le début de la période hispano-indigène.

D'un point de vue écologique, les subdivisions géographiques des Andes méridionales présentent des variations qui ont influencé les régions chiliennes et argentines de diverses manières. Ainsi, l'exploitation des ressources marines est une technique très importante au Chili, mais inconnue dans l'est des Andes. Si la proximité de la forêt et les activités des peuples des forêts tropicales et subandines influent également sur la partie occidentale des Andes, elles ont un impact plus significatif sur le côté argentin, dont elles sont encore plus proches. En revanche, l'influence des Andes et des cultures des hautes terres se ressent à la fois au Chili et en Argentine le long du haut

plateau. D'autres influences se propagent par la mer depuis la côte du centre et du sud du Pérou vers le centre du Chili.

Tout examen général de cette zone doit prendre en compte les langues qui y sont parlées. En l'absence de trace écrite des anciennes langues, les déductions se fondent sur la répartition ethnographique actuelle et sur sa probable séquence historique. Sur le haut plateau bolivien, la première langue est, selon toute vraisemblance, la langue pukina, suivie par les langues aymara et quechua. Cette progression est parallèle à la séquence d'évolution culturelle observée ailleurs. Dans les régions périphériques, il convient de signaler l'existence d'autres langues : la principale est sans doute la langue atacameno, parlée dans les punas argentine et chilienne. Au nord-ouest des Andes, la langue, aujourd'hui morte, appelée diaguito-calchaqui ou kakan est certainement la plus répandue ; elle est peut-être aussi parlée dans le Norte Chico (Petit Nord) chilien. La langue araucane, utilisée du Choapa jusqu'aux limites de la zone, est encore parlée de nos jours.

DESCRIPTION DE LA RÉGION

La succession des événements historiques qui se produisent dans la zone sera étudiée en fonction des divisions géographiques de celle-ci. Toutes les régions traversent les périodes paléoindienne, précéramique et archaïque, avec toutefois certaines variantes. Elles sont soumises aux influences tardives de l'Altiplano et du noyau central des Andes. La répartition géographique et le cadre chronologique sont représentés sur la figure 58, réalisée à partir d'une série de publications récentes.

Le Chili

Le Norte Grande

Également appelée Nord aride, cette région comprend le grand désert d'Atacama et le prolongement des punas dites sèche et saline, situé à une altitude supérieure à 3 500 mètres. Au Pérou, elle couvre la côte depuis le Majes jusqu'au Salado. Cette zone présente des variations de la côte à la cordillère, déterminées par l'altitude des pentes. Elle se caractérise entre autres par une grande amplitude thermique au cours de la journée. Les principales sources hydriques sont les cours d'eau, alimentés par les neiges des montagnes, qui permettent le développement de l'agriculture grâce au recours à des techniques d'irrigation adéquates. Parmi les autres variantes environnementales, citons les oasis intérieures, dont la plus grande est San Pedro de Atacama.

Les premiers habitants de la région sont des chasseurs de la fin du pléistocène (avant 10 000 av. J.-C.), époque marquée par une plus grande humidité qu'aujourd'hui et par le développement de la brousse. Vers 4 000 av. J.-C.,

ces groupes humains commencent, pour la première fois, à domestiquer des animaux et des plantes.

Le V^e ou VI^e millénaire av. J.-C. voit également les débuts de l'adaptation à la vie côtière, phénomène de grande importance dans la mesure où ce mode de vie est appelé à devenir caractéristique et à connaître par la suite des interactions avec des ressources et des groupes venus de l'intérieur des terres. L'exploitation des ressources marines est de plus en plus efficace dans le cadre de cette adaptation, laquelle se manifeste tout d'abord dans la zone de marée de la côte avant de se propager de plus en plus loin vers l'intérieur des terres. Les outils qui caractérisent cette adaptation progressive comprennent des filets, des hameçons et des embarcations de pêche faites en peau de phoque. Les coutumes funéraires complexes constituent un aspect culturel particulièrement intéressant de la vie de ces communautés de pêcheurs : elles comprennent un procédé compliqué de momification dans le cadre duquel les dépouilles d'adultes et d'enfants sont préparées par dessiccation et parfois par fumage. Cette phase culturelle, appelée Chinchorro, s'étend sur une longue période, de 5 000 à 500 av. J.-C.

La période archaïque voit l'apparition des premiers cultigènes, bien que ces derniers ne soient pleinement exploités que pendant la période formative, vers 1 000 av. J.-C. Les villages se multiplient dans la région de Lluta-Camarones, tandis que la culture de la canne à sucre et du piment apparaît, de même que des techniques telles que la fabrication d'une céramique rudimentaire, le travail du cuivre et le tissage par entrelacement (Muñoz, 1989). Les premières influences des centres du haut plateau appartenant aux cultures Wankarani, Chiripa et Qualuyu se font ressentir à Alto de Ramirez et s'expriment en partie à travers la tradition Faldas del Morro, qui supplante alors la tradition Chinchorro.

D'autres influences plus tardives émergent également dans la tradition Alto de Ramirez, de la vallée d'Azapa à la crique d'Huelén, attribuée à la culture Pucará (500 av. J.-C.). Son économie de subsistance est très variée : on cultive du manioc, du quinoa, des haricots, des piments et du maïs, tout en cueillant de nombreuses autres plantes (Muñoz, 1989). Parmi les nouvelles techniques qui apparaissent, citons le travail de l'or et de l'argent ainsi que le tissage d'étoffes — parfois selon la technique du kilim — à partir de laine de camélidés teinte en bleu, en jaune et en rouge. Les motifs de ces tissus, comme celui de la tête humaine coupée, ainsi que leurs couleurs espacées et contrastées sont caractéristiques du style de Pucará. Par ailleurs, soulignons l'importance de l'utilisation de substances hallucinogènes, très certainement à des fins religieuses. Des évolutions parallèles affectent sans doute l'organisation sociopolitique de cette tradition (Focacci, 1980).

Les influences des cultures de l'altiplano atteignent leur apogée pendant la période formative avec l'essor de la culture Tiahuanaco, originaire du grand

centre du même nom dans les hautes terres boliviennes (de 1 à 1 000 apr. J.-C.) (Berenguer et Dauelsberg, 1989). Cette culture se caractérise par sa riche iconographie religieuse, associée à des sociétés de rang et à des pratiques spécifiques comme le culte sanguinaire d'une divinité encore mal connue, vraisemblablement d'origine solaire, par le recours lors de rituels à des substances hallucinogènes et au sacrifice humain, par une série de couteaux et de haches sacrificiels ainsi que par des tubes et des tablettes destinés à l'inhalation. Les sociétés locales reposent partiellement sur le commerce et apparaissent à la fois dans le nord du Chili et dans le nord-ouest de l'Argentine. Il en résulte l'émergence d'un certain nombre de cultures qui, malgré des différences de style, entretiennent une structure d'idées similaires d'Arica à San Pedro de Atacama en passant par la province de Catamarca.

Avec le déclin de l'influence Tiahuanaco, qui survient simultanément dans son centre d'origine et au Chili et en Argentine, on assiste dans ces deux zones à un regain des cultures régionales (1 000-1 470 apr. J.-C.) qui, elles aussi, finissent par tomber sous le joug des armées de l'Empire inca.

Le Norte Chico et le Chili central

Dans la mesure où ces deux régions, que les archéologues envisagent séparément, présentent un grand nombre de points communs, nous les étudierons ensemble.

Les plus anciennes traces d'occupation humaine dans cette zone témoignent de l'association de la population à des chevaux et des mastodontes sur le site de Quereo et celui, plus méridional, de Tagua-Tagua, dans la Sixième Région du Chili.

Les chasseurs de faune éteinte cèdent ensuite la place à la période archaïque (de 8 000 av. J.-C. à 300 apr. J.-C.) (Ampuero Brito, 1986), qui compte de nombreuses subdivisions fondées sur les différences entre les outils en pierre ; l'une d'entre elle est la phase Huentelauquen, caractérisée par la production d'outils en pierre polie aux étranges formes géométriques et à l'usage encore indéterminé.

Vers le III^e millénaire av. J.-C., on observe sur la côte un processus d'adaptation spécialisée centré sur la chasse, la pêche et l'exploitation des ressources marines. Les outils utilisés ressemblent à ceux des peuples similaires de la côte septentrionale et comprennent des harpons en os et des hameçons composites. En 1 000 av. J.-C., ces groupes de population sont déjà parvenus à une maîtrise totale des écosystèmes régionaux (Ampuero Brito, 1986).

Le I^{er} millénaire apr. J.-C. voit l'apparition de la culture Molle (vers 700 apr. J.-C.), qui occupe toute la région du Norte Chico. Ses implantations sont constituées de bâtiments faits de matériaux périssables et ses principales ressources alimentaires sont issues de l'agriculture irriguée. Non seulement les lamas revêtent une grande importance pour la production de laine et de

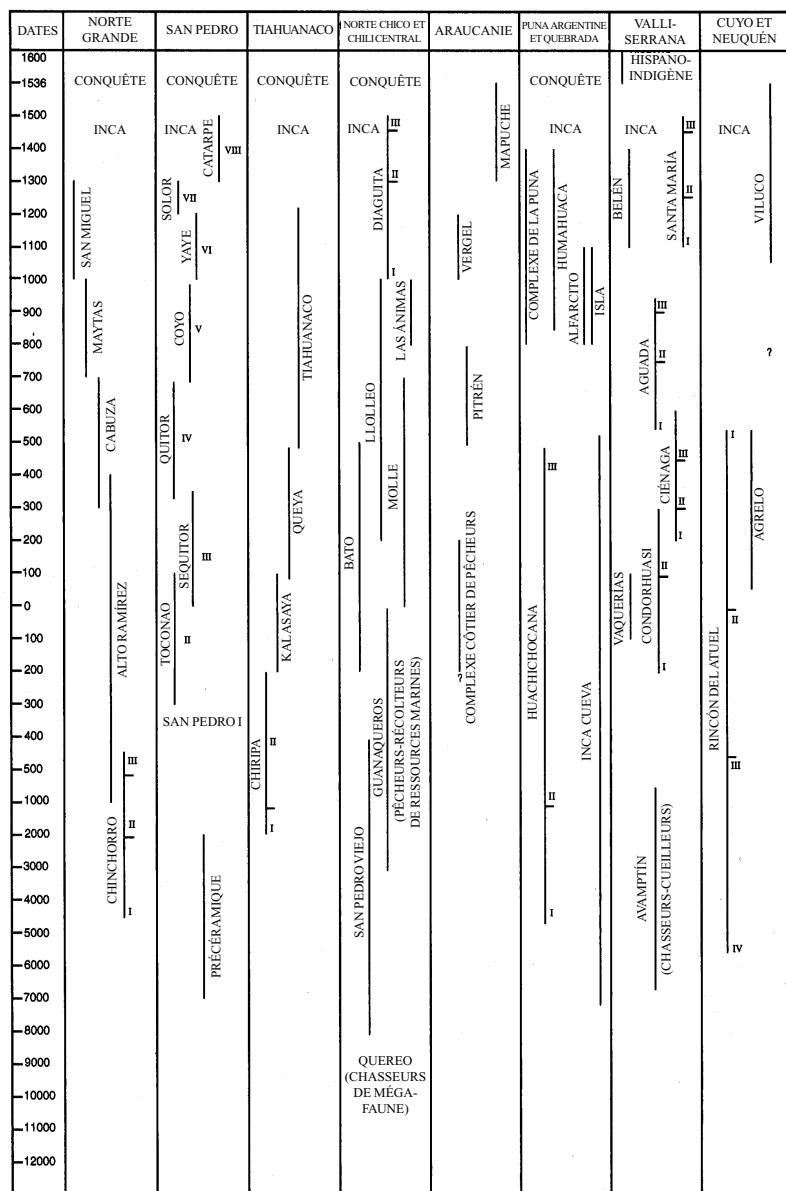


Figure 58 Tableau chronologique des sous-régions des Andes méridionales.

viande, mais ils remplissent également une fonction symbolique dans le cadre des rites funéraires ; ce trait a certainement été importé du Nord pendant la période archaïque, accompagné d'autres éléments culturels. Les effets personnels comme l'ornement labial ou *tembeta* jouent un grand rôle : on en trouve des exemples de formes diverses dans presque toutes les sépultures de cette culture. Ce groupe se caractérise également par l'usage généralisé de la pipe, celle-ci étant fumée par la plupart des individus, contrairement à d'autres cultures andines où seuls les chamans sont autorisés à fumer, et ce uniquement à des fins rituelles. Les coutumes mortuaires sont diverses, incluant notamment les tertres funéraires. Le type physique diffère de celui de la période archaïque, ce qui suggère des évolutions dans la population. Les crânes sont artificiellement déformés. Les céramiques sont variées, comprenant notamment des pièces d'argile grise ornées de motifs géométriques incisés et des pots peints en noir sur une couleur rouge naturelle. La peinture négative est également pratiquée, de même que la production de vases en forme d'effigies avec des anses en pont ou en étrier, formes inhabituelles pour la région andine méridionale.

La culture Molle est remplacée par les Complejos de las Almas (complexes des Âmes), qui se distinguent principalement par leur céramique. Ils sont suivis par les Diaguita (1 000-1 470 apr. J.-C.) (Ampuero Brito, *op. cit.*), à leur tour évincés lors de la conquête inca (1 470 apr. J.-C.).

Dans le Chili central, la période archaïque se prolonge jusqu'à l'émergence de traits similaires dans la culture Molle. On dénombre trois complexes principaux dans la zone (Falabella et Stehberg, 1989). Le complexe initial (de 200 av. J.-C. à 100 apr. J.-C.) conserve des éléments clairement hérités de la période archaïque et marqués par l'importance particulière accordée à la chasse et à la cueillette ; ces peuples produisent des poteries simples et se parent de *tembeta*. Cette époque mal connue est suivie par l'essor de la tradition Bato (de 300 av. J.-C. à 500 apr. J.-C.), qui se caractérise par ses objets en terre cuite ornés de points et par la présence, comme dans le cas de la culture Molle, de pipes de pierre et de parures labiales dans les tombes. Des ouvrages en métal sont également réalisés.

Le complexe Lolleo semble cohabiter un temps avec la tradition précédente. Il débute vers 300 apr. J.-C. et on en trouve parfois des traces dans les provinces de Mendoza et Neuquén. Ses coutumes funéraires comprennent notamment des chambres mortuaires et des urnes funéraires pour les enfants. Son économie de subsistance repose sur l'horticulture, la chasse et la cueillette. Son style de poterie inclut des vases en forme d'effigies parmi lesquelles on distingue le *Ketru-Metahue*, forme rituelle encore utilisée aujourd'hui par les Mapuches.

Ces groupes sont les plus largement répandus dans la zone centrale et on a souvent envisagé la possibilité que des traits caractéristiques de ces

cultures et de la culture Molle aient pour origine les cultures Condorhuasi et Candelaria du nord-ouest des Andes. S'il existe indiscutablement un lien, certains éléments complexes comme les anses en pont ou en étrier et la peinture négative sont atypiques des Andes méridionales et doivent plutôt être recherchés sur la côte péruvienne ; on ne peut pas non plus exclure qu'ils aient été importés au Norte Chico et dans la zone centrale dans le cadre de contacts maritimes précoces, comme nous l'avons déjà laissé entendre.

L'Araucanie

Également appelée région ou zone de l'extrême Sud, l'Araucanie constitue la limite méridionale de la culture andine et le dernier espace atteint par cette culture. Délimitée au nord par l'Itata et au sud par l'île de Chiloé, elle comprend diverses subdivisions culturelles. D'un point de vue historique, elle est occupée par le groupe ethnique araucan, dont elle tire son nom et dont l'influence est considérable dans l'histoire récente du Chili et de l'Argentine.

Là encore, les plus anciennes implantations humaines datent de la période paléoindienne et sont suivies par une adaptation à la vie côtière dont on sait peu de choses. Les cultures pratiquant l'agriculture et l'art de la céramique apparaissent tardivement dans ce que l'on nomme le complexe Pitrén (en l'an 1 apr. J.-C.) et que l'on retrouve aussi parfois dans la province de Neuquén (Aldunate, 1989). Ce complexe se caractérise par sa poterie, comprenant des cruches globulaires pourvues d'anses et des vases à effigies et marquée par l'utilisation de la peinture négative. Le maïs est cultivé grâce à un système d'écobuage et on élève des troupeaux d'une espèce de lama, le *chilihueque*. Les relations entre cette culture et celle de Llolleo sont bien établies et, par le biais de cette dernière, des liens culturels sont noués avec la culture Molle ; les preuves de ces relations sont renforcées par le fait que la langue mapuche est parlée du Choapa au golfe de Reloncavi (Aldunate, 1989). Le complexe Pitrén est suivi par celui de Vergel (1 000-1 300 apr. J.-C.), aussi appelé « complexe de la céramique de Valdivia », dont l'une des principales caractéristiques est l'inhumation d'enfants ou d'adultes dans des urnes ou des pirogues. La première de ces caractéristiques peut être associée aux cultures situées plus au nord, dont celles du nord-ouest des Andes. C'est peut-être dès la période Pitrén que se propage la langue araucane (Aldunate, *op. cit.*, p. 348).

La région andine d'Argentine

Elle couvre la partie nord-ouest du pays et compte de nombreuses subdivisions (*carte 48, fig. 58*) : puna, selvas occidentales (forêts occidentales), Mesopotamia Santiagueña, Valliserrana, Sierras centrales (chaînes du Centre), Cuyo ou Centro-Oeste (territoire du Centre-Ouest). Nous nous proposons ici de passer en revue les principales caractéristiques culturelles pour

la période qui nous intéresse, à savoir celle comprise entre 700 av. J.-C. et 700 apr. J.-C.

La puna

Comme les punas bolivienne et chilienne, il s'agit d'une région extrêmement sèche dont l'altitude est supérieure à 3 500 mètres. Pour y vivre, l'homme a donc dû déployer de grands efforts d'adaptation.

La première phase de la période des chasseurs du pléistocène ne diffère probablement pas de celle des cultures patagoniennes. Au cours de l'holocène ancien, les assemblages d'outils en pierre du Chili et d'Argentine présentent des similitudes, comme les pointes foliacées des types Ayampitin et Tulan, en dépit de nombreuses variations régionales. Une séquence remontant à 6000 av. J.-C. a été mise au jour dans la grotte souterraine d'Intihuasi, dans la province de San Luis, puis a été confirmée par d'autres études. Elle concerne les origines des chasseurs de guanacos et de cervidés ainsi que des cueilleurs des fruits du *chañar* et du caroubier, qui sont stockés dans des réservoirs rudimentaires.

Caractérisée par l'apparition des cultigènes, la période archaïque commence relativement tôt, comme en témoignent les sites d'Inca Cueva et d'Huachichocana. Tous deux révèlent la présence d'une occupation humaine vers 6 000 av. J.-C., avec une première implantation de chasseurs et une association précoce de fruits récoltés et de cultigènes comme le piment (*Capsicum*) et les haricots (*Phaseolus*). On y a retrouvé des restes de cordes et de filets faits de fibres végétales, des paniers tressés et une gourde (*Lagenaria*) servant de récipient, ainsi que des articles importés des régions subtropicales avoisinantes tels que des plumes chatoyantes et des bois de feuillus. Le matériel funéraire, relativement complexe, comporte à Inca Cueva des paquets funéraires qui, s'ils ne sont pas aussi élaborés que ceux d'autres cultures du nord du Chili, attestent des préoccupations similaires concernant la vie après la mort.

Des découvertes réalisées à la fin du xx^e siècle tendent à indiquer que la poterie apparaît dans cette région entre 1 000 et 800 av. J.-C. sous la forme de céramiques grossières.

Les Selvas occidentales

Vers 600 av. J.-C., une tendance culturelle apparue dans cette région importe un autre type de poterie provenant du nord-ouest des Andes. Il s'agit du complexe San Francisco, qui produit des terres cuites incisées et polies anthracite comprenant des jattes, de grandes urnes pour les sépultures d'enfants et des visages grotesques en relief. Ces peuples se sont adaptés à la vie forestière, plantant du maïs et d'autres cultigènes dans les clairières. Ils pratiquent le travail des métaux, peut-être à la suite de contacts avec des populations plus

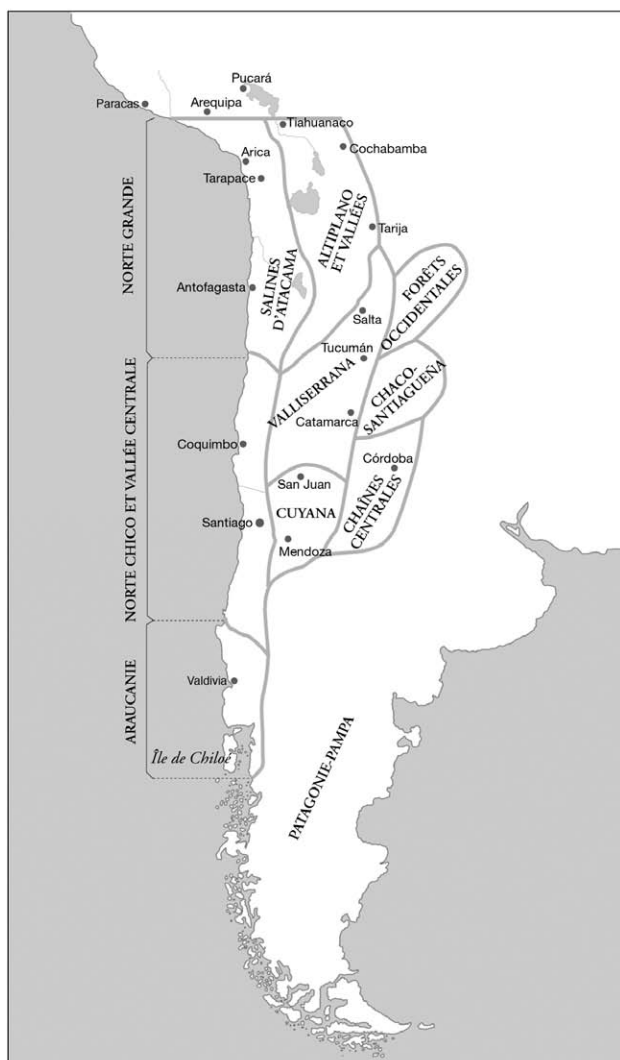
occidentales, et bâtissent des habitations en matériaux périssables. De nombreux éléments indiquent que ce complexe culturel trouve ses origines sur les pentes orientales des Andes.

La Valliserrana

Cette zone se compose de vallées longitudinales s'étendant du nord au sud à une altitude comprise entre 1 500 et 2 500 mètres et parcourues par des cours d'eau exploités dans le cadre de l'agriculture irriguée, particulièrement pour la culture du maïs. Les premières techniques d'irrigation sont antérieures au début de l'ère chrétienne. Les peuples de la culture Tafi (González et Nuñez Regueiro, 1962), qui fait son apparition dans la région vers 300 av. J.-C., élèvent des lamas et cultivent vraisemblablement des tubercules andins. Leurs sites d'habitation obéissent à un schéma très répandu pendant la période préclassique du nord-ouest des Andes : ils sont organisés autour d'une vaste cour centrale dans laquelle les tâches quotidiennes sont réalisées, entourée par un groupe d'enceintes circulaires plus petites que celles conduisant à la zone centrale. Il semble que ces dernières soient des pièces dont le nombre est fonction de la taille de la famille étendue qui les occupe. L'élevage des lamas constitue un aspect important de la culture Tafi : des champs irrigués sont visiblement consacrés au pâturage, pratique plutôt rare dans les Andes. Les connaissances techniques des Tafi se caractérisent notamment par la sculpture de stèles en pierre pouvant atteindre 4 mètres de haut et ornées de figures anthropomorphiques ou zoomorphiques. Ces monolithes sont placés près du centre de grandes enceintes délimitées par des murs de pierre avec, de part et d'autre des entrées, des montants monolithiques à l'évidence conçus pour les cérémonies rituelles. Les Tafi travaillent également le cuivre et l'or et leur céramique se compose de productions grossières à usage culinaire. Quant aux origines de cette culture, il ne fait aucun doute qu'elle est issue des Andes centrales, principalement en raison de la présence des monolithes qui rappellent les monuments de l'Altiplano à l'instar des stèles des cultures Qualluyu, Chiripa et, peut-être, Tiahuanaco à ses débuts. Néanmoins, ces influences ne sont probablement parvenues dans la région que sous la forme d'idées générales, dans la mesure où elles s'expriment dans un style qui reste très spécifique.

Tandis que la culture Tafi occupe la vallée orientale de la province de Tucumán, la vallée de Salta accueille une culture dont notre connaissance se limite à son excellente céramique : il s'agit de la culture Vaquerias, florissante entre 350 av. J.-C. et 200 apr. J.-C. Sa poterie est en effet très variée, avec des styles polychromes et des motifs qui comprennent des représentations de têtes tranchées et de figures assises et masquées. On trouve parfois des poteries peintes en utilisant la technique négative.

L'étendue de la distribution de cette céramique présente un grand intérêt en dépit des dates précoces qui lui sont associées. On en trouve des fragments à San Pedro de Atacama, à Tular (400 av. J.-C.) et à Turi (vers 200 av. J.-C.).



Carte 48 La zone andine méridionale et les régions mentionnées dans ce chapitre.

En Argentine, ses fragments se trouvent jusqu'à Antofagasta de la Sierra, la vallée d'Hualfin, des sites de la province de Jujuy et le canyon de la Cueva, dans la province de Salta. Cette vaste répartition prouve que cette culture est adoptée par divers peuples et qu'il existe une grande mobilité culturelle permettant des contacts entre le nord du Chili et la culture Pucará ainsi qu'entre le nord-est des Andes et la culture Tiahuanaco naissante. L'une des raisons présidant à ces échanges répétés est le fruit d'une importante plante hallucinogène, *Anadenanthera*, qui pousse en abondance dans la vallée de Salta et dont les habitants de l'Altiplano semblent être de grands consommateurs. Il s'agit certainement d'une période de grands bouleversements, marquée par des évolutions sociopolitiques et religieuses qui affectent une vaste région.

La culture Condorhuasi occupe la vallée d'Hualfin, dans la province de Catamarca, entre 100 av. J.-C. et 300 apr. J.-C. On en trouve également des traces à San Pedro de Atacama, dans la vallée de Calchaqui et dans l'ouest de la province de Tucumán. Son économie repose sur l'agriculture et l'élevage, principalement de lamas, qui jouent également un rôle dans les rites funéraires. Cette culture semble être issue de la culture Vaquerias, avec laquelle elle partage certains aspects en matière de céramique, comme l'importance du modelage, de la polychromie et de la peinture négative.

Elle partage également des éléments avec la culture Molle, comme les parures labiales cylindriques auxquelles s'ajoutent, dans la culture Condorhuasi, des anneaux nasaux en or. Les sites résidentiels se composent d'un ensemble d'habitations en matériaux périssables comme on en trouve dans la vallée d'Hualfin. Dans la culture Alamito, qui au départ se confond avec la culture Condorhuasi, les habitations sont disposées en éventail autour d'une grande cour. Sur le côté opposé aux bâtiments résidentiels se tient un grand tertre et deux plates-formes artificielles, témoignant d'une activité rituelle au sein des villages. Les sites Condorhuasi comportent de grandes quantités de restes humains démembrés, ce qui atteste sans le moindre doute la pratique de rituels sanglants, également décrits sur les vases modelés comme dans la culture Vaquerias. Il semble que les drogues jouent un grand rôle lors de ces rites. Comme nous le verrons, ces traits du culte religieux atteignent leur apogée avec la culture Aguada et sont une caractéristique commune aux cultures des hautes Andes (Pucará, Mochicas et Tiahuanaco). Des drogues hallucinogènes sont consommées dans la culture Condorhuasi au moyen de grandes pipes en pierre. Les objets contenus dans les sépultures comprennent un grand nombre de vases placés dans des tombes possédant des cavités latérales ou des tombes à puits ainsi que, parfois, des offrandes de camélidés.

La culture Condorhuasi possède de nombreux traits communs avec la culture Molle ; malgré tout, si certains auteurs y voient un possible lien de filiation historique entre les deux, d'autres considèrent que ces liens sont seulement le résultat d'échanges entre ces deux cultures.

La culture Condorhuasi est remplacée, et son territoire est occupé, par la culture Ciénaga (300-650 apr. J.-C.) (González et Pérez, 1962), dont le trait le mieux connu est la céramique : la polychromie de la culture Condorhuasi cède la place à des pièces de couleur grise ornées de motifs géométriques incisés. L'impression générale est celle d'une évolution culturelle considérable, rapide et peut-être sanglante, si l'on en juge par les dépôts archéologiques d'Alamito. La culture Ciénaga se caractérise par l'inhumation des enfants dans des urnes, qui s'oppose à l'ensevelissement des adultes dans de simples puits cylindriques avec diverses offrandes funéraires. À l'instar des cultures antérieures, l'économie alimentaire repose sur un schéma combinant agriculture et élevage avec, parfois, des enclos irrigués cultivés et de petits groupes d'habitations éparpillés au milieu des champs. De nombreuses techniques perdurent à l'image du travail du métal, qui est toutefois désormais dominé par la technique de la fonte.

Vers 650 apr. J.-C., la culture Ciénaga décline et cède la place à la culture Aguada, phénomène qui représente un tournant décisif dans la séquence archéologique du nord-ouest des Andes ainsi que pour l'émergence des cultures de la période postclassique. Cette culture adopte et développe de nombreuses caractéristiques préexistantes dans les cultures Vaquerias, Ciénaga et Condorhuasi et en ajoute de nouvelles, résultant d'une part de l'évolution locale et d'autre part des influences centre-andines. Les traits les plus représentatifs de la culture Aguada sont peut-être ceux liés à sa riche iconographie religieuse présente sur la céramique et de nombreux ustensiles métalliques.

Son économie de subsistance, similaire à celle des cultures antérieures, est marquée par l'ajout de nombreuses nouvelles essences et du maïs ainsi que l'apparition de grandes plates-formes et de cultures en terrasses. Le centre de cette culture s'étend de la province de Catamarca et de celle de La Rioja jusqu'au nord de San Juan et à l'ouest de la province de Tucumán. Certains vestiges isolés présents dans les vallées de Calchaqui et de Salta, jusqu'à San Pedro de Atacama au Chili, sont probablement le fruit d'échanges commerciaux. Géographiquement, on peut délimiter trois régions occupées par la culture Aguada : une zone septentrionale, une zone méridionale et une zone orientale, dont chacune possède ses caractéristiques propres, l'iconographie religieuse étant le dénominateur commun. Les villages s'organisent en six à huit groupements d'habitations, très proches les uns des autres. À La Rioja et dans la vallée d'Hualfin, les murs et toits des habitations sont faits de boue et de paille. Dans la vallée d'Ambato, on trouve des centres organisés autour d'un tertre cérémoniel entouré de quinze à vingt structures plus modestes. La principale caractéristique de cette culture est son style artistique, qui lui confère son identité : il répète des thèmes et figures distinctifs bien connus dans la région andine, com-

prenant la « figure à deux sceptres », le « sacrificiant », le « sacrificiant au masque félin » et de nombreux motifs zoomorphiques comme des lézards, des félins et des serpents qui sont reproduits sur la surface des poteries ainsi que sur les plaques métalliques et les haches. Sur le plan technique, la céramique varie selon les régions : dans la vallée d'Hualfin, la poterie grise prédomine, avec des motifs et polychromes gravés ou incisés ; la zone orientale est quant à elle surtout caractérisée par des poteries noires polies gravées de motifs similaires à ceux de la région précédente ; enfin, un autre type de terres cuites plus ou moins contemporain du précédent possède un fond blanc peint en noir, rouge et jaune, et constitue probablement l'une des céramiques les plus avancées du nord-ouest des Andes. Bien qu'il ne reste rien des textiles aujourd'hui, on présume qu'ils sont abondants. Le bois est également travaillé, mais seuls les outils utilisés à cette fin, comme des burins et des ciseaux en bronze, ont été retrouvés. On a mis au jour à San Pedro de Atacama une figure en bois ainsi qu'un grand panier orné de laine, présentant un style caractéristique, originaire sans aucun doute de la culture Aguada. Le climat de cette oasis a contribué à la préservation de ces vestiges, qui donnent une idée de la riche qualité d'articles équivalents qui ont probablement existé dans le nord-ouest des Andes mais ne sont malheureusement pas parvenus jusqu'à nous.

L'une des techniques les plus importantes utilisées par la culture Aguada est celle du travail du bronze, les articles en or ou en argent étant très rares, voire inexistant. Les alliages sont connus et, dans le même temps, on forge en utilisant des moules ainsi que la méthode de la cire perdue, ce qui implique des progrès techniques considérables. Des haches aux lames richement décorées, sans doute employées pour des rites religieux sanglants, sont coulées dans le bronze. Il existe également divers objets utilitaires, comme des ustensiles dépilatoires et des ciseaux, bien qu'en nombre relativement restreint. L'expression la plus délicate du travail des métaux réside dans les plaques et disques pectoraux portés par les prêtres lors des rituels religieux. Il existe une nette dissemblance de style et de thème entre l'iconographie des céramiques et celle des articles métalliques ; ces différences sont peut-être imputables d'une part à des variations dans les techniques, et d'autre part à des fonctions et usages différents. L'archétype de ces plaques est le *Disco de Lafone Quevedo* (disque de Lafone Quevedo), dont la fonction semble être de représenter une divinité solaire et ses attributs, tels que ses traits félins et reptiliens. Les sépultures sont de simples puits cylindriques creusés à même la terre et parfois relativement profonds dans lesquels les défunts sont placés avec leurs armes et outils, qui indiquent aussi bien le métier de l'occupant de la tombe que son statut social, attesté par le matériel funéraire. On a parfois retrouvé jusqu'à six squelettes dans la même sépulture, laissant présumer la pratique d'une sorte de sati.

L'origine de la culture Aguada est liée à l'expansion de la culture Tiahuanaco des Andes centrales, ce qui pose un problème de nature générale dans la mesure où ces influences se font sentir au même moment dans les cultures du nord du Chili : il s'agit en effet de déterminer les causes et la nature intrinsèque du processus qui engendre ces relations. Au Chili, le lien avec la culture Tiahuanaco constitue peut-être le point culminant des influences centre-andines, qui ont commencé à se faire sentir vers 1500 av. J.-C. Aux alentours de 500 av. J.-C., Alto de Ramirez est peut-être marqué par des contacts avec la culture Pucará. De nombreuses interprétations ont été avancées concernant ces influences Tiahuanaco, qui s'amorcent vers 300 apr. J.-C. ; pour Ponce Sangines (1981), elles résultent d'une conquête militaire totale, tandis que Menzel (1964) considère qu'il pourrait s'agir de l'adoption de concepts religieux. Selon une troisième théorie, elles sont issues d'échanges économiques, tout d'abord par le biais de groupes spécialisés de marchands caravaniers accompagnés de lamas (Nuñez et Dillehay, 1978), puis par le système de colonies Tiahuanaco établies dans des sites stratégiques pour la production agricole, selon le système dit « en archipel » (Mujica, 1985). On considère donc que l'influence Tiahuanaco sur la région d'Arica n'est pas de la même nature que l'influence de San Pedro.

Comme pour le Chili, il reste des incertitudes relatives d'une part à la nature exacte des liens entre la culture Tiahuanaco et le nord-ouest des Andes, et d'autre part aux origines de la culture Aguada. On peut avancer diverses hypothèses à cet égard. Comme au Chili, les influences Tiahuanaco dans le nord-ouest des Andes prennent des formes diverses dans la province de Jujuy et dans celle de Catamarca. Cette dernière n'a pas produit un seul article d'origine incontestablement Tiahuanaco, alors que plus d'une demi-douzaine de *kero* (hautes coupes tronconiques) en or issus de cette culture ont été retrouvés à Jujuy. Toutefois, les liens entre Catamarca et la culture Tiahuanaco sont évidents dans l'iconographie, la céramique et certains objets en pierre, copies d'objets en bois. L'utilisation du bronze résulte peut-être aussi de l'influence de cette culture. Les sites archéologiques des provinces de Jujuy et de Catamarca étant très éloignés, on a émis l'hypothèse de l'existence de deux vagues d'influence distinctes ou encore d'une opposition entre des contacts directs dans le cas de Jujuy et des contacts indirects dans le cas de Catamarca, ces derniers s'établissant par l'intermédiaire des groupes Tiahuanaco déjà fixés à San Pedro de Atacama. Il existe de nombreuses preuves témoignant d'un commerce entre cette localité et l'ouest de Catamarca dès la période préclassique. Il n'est donc pas improbable que ces influences se renforcent vers 300 apr. J.-C., conduisant à un véritable retournement culturel entre cette date et 700 apr. J.-C. Les groupes établis à San Pedro possèdent une expérience du commerce, un système religieux bien défini fondé sur la vénération de la triade solaire, le sacrifice humain san-

glant et l'utilisation des drogues, ainsi qu'un degré élevé d'agressivité. Lorsqu'ils atteignent la province de Catamarca, ils contribuent à la formation de la culture Aguada, qui s'opère presque indépendamment du centre originel de l'Altiplano : les styles Aguada et Tiahuanaco diffèrent et les sites Aguada ne contiennent pas d'articles importés du haut plateau. La conversion au nouveau culte est encouragée par la similitude entre les pratiques importées et certains rituels perpétués sans interruption depuis la période Vaquerias-Condorhuasi (drogues, culte de la fertilité accompagné de sacrifices), qui ne revêtaient toutefois pas le caractère identitaire, cohésif et agressif de la nouvelle religion.

Les raisons de la chute de la culture Aguada, vers 900-1 000 apr. J.-C., sont néanmoins tout aussi importantes que ses origines. Son déclin coïncide avec celui de la culture Tiahuanaco-Huari, dont les causes restent mystérieuses. Pour expliquer la disparition de la culture Aguada, une hypothèse fondée sur divers arguments a été avancée : ce déclin et cet effondrement presque complet seraient dus à l'invasion progressive et constante du nord-ouest des Andes par des peuples semi-nomades des forêts du Chaco et des Andes orientales. Cette explication vaut peut-être également pour d'autres régions andines comme Tiahuanaco et le nord du Chili, où les sites relevant de la période postclassique présentent des signes nets de violence et de destruction.

Au fur et à mesure que l'on progresse vers le sud au-delà de la région de Valliserrana, les influences andines se font de plus en plus tardives. La poterie atteint le Cuyo vers 400 apr. J.-C. et la province de Córdoba vers 500 apr. J.-C. L'agriculture est depuis longtemps très répandue dans ces régions ; en revanche, plus au sud, vers le nord de Neuquén et le sud de Mendoza, les conditions agricoles se font plus difficiles et l'influence des peuples des Andes centrales n'est que sporadique. Enfin, jusqu'aux débuts de l'historiographie, les grandes plaines de la pampa et de la Patagonie sont habitées par des peuples de chasseurs nomades.

BIBLIOGRAPHIE (DE 30.1 À 30.3)

- ALDUNATE C. 1989. Estadio alfarero en el Sur de Chile (500 a.C. a 1800 d.C). Dans : Hidalgo J. *et al.* (dir. publ.), *Prehistoria*, Santiago, Chili, Andrés Bello, p. 329-348.
- ALLISON M. *et al.* 1989. Chinchorros, momias de preparación complicada : métodos de momificación. *Chungara* (Arica), vol. XIII, Andrés Bello, p. 155-174.
- AMPUERO BRITO G. 1986. Antiguas culturas del Norte Chico. Dans : *Diaguitas, pueblos del Norte Verde*, Santiago, Chili.

- ANGULO VALDEZ C. 1981. *La tradición Malambo*, Bogota, Fundación de Investigaciones Arqueológicas Nacionales, Banco de la República.
- BAUDEZ C. 1966. Niveaux céramiques au Honduras : une reconsidération de l'évolution culturelle. *Journal de la Société des Américanistes*, vol. LV, n° 2, p. 299-342.
- 1970. *The ancient civilisations of Central America*, trad. Hogarth J., Londres.
- , BECQUELIN P. 1973. *Archéologie de Los Naranjos, Honduras*, Mexico City, Mission archéologique française au Mexique (Études mésoaméricaines, n° 2).
- , COE M. D. 1962. Archaeological sequences in Northwestern Costa Rica. *Akten. 34th International Congress of Americanists* (Vienne), p. 366-373.
- BERENGUER J., DAUELSBERG P. 1989. El Norte Grande en la órbita de Tiahuanaco. Dans : Hidalgo *et al.* (dir. publ.), *Prehistoria*, Santiago, Chili, Andrés Bello, p. 129-180.
- BOOMERT A. 1976. Precolumbian raised fields. *Proceedings of the VIth international congress for the study of the Precolumbian cultures of the Lesser Antilles*, Guadeloupe, Département d'archéologie (UER Lettres 197), p. 134-144.
- CANBY J. S. 1951. Possible chronological implications of the long ceramic sequence recovered at Yarumela, Spanish Honduras. *Selected Papers, 29th International Congress of Americanists*, vol. I, p. 79-85.
- CARRIÓN CACHOT R. 1948. La cultura Chavín, dos nuevas colonias : Kuntur Wasi y Ancón. *Revista, Museo Nacional de Antropología y Arqueología*, vol. II, n° 1, p. 97-172.
- CHANLATTE L. 1981. *La Hueca y Sorce*, Primeras migraciones agroalfareras antillanas, Saint-Domingue, République dominicaine.
- CUBILLOS J. C. 1978. *Arqueología de San Agustín. Investigaciones en el Parador y « Mesita C »* Bogota, Fundación de Investigaciones Nacionales, Banco de la República.
- DUQUE GOMEZ L. 1963. *Reseña arqueológica en San Agustín*, Bogota, Instituto Colombiano de Antropología, Imprenta Nacional.
- 1966. *Exploraciones arqueológicas en San Agustín*, Bogota, Instituto Colombiano de Antropología.
- EVANS C. 1968. *Archaeological investigations in the Rio Napo, Ecuador*, Washington D. C., Smithsonian Institution Press (Smithsonian Institution Contributions to Anthropology, vol. VI).
- , MEGGERS B. 1960. *Archaeological investigations in British Guiana*, Washington D. C., Smithsonian Institution (Bureau of American Ethnology, bull. 177).

- FALABELLA F., STEHBERG R. 1989. Los inicios del desarrollo agrícola-alfarero. Zona Central (300 a.C.-900 d.C.). Dans : Hidalgo J. *et al.* (dir. publ.), *Prehistoria*, Santiago, Chili, Andrés Bello, p. 295-311.
- FOCACCI G. 1980. Síntesis de la arqueología del extremo Norte de Chile. *Chungara*, vol. VI (Arica), p. 3-23.
- 1990. Las placas metálicas de los Andes del Sur. Contribución al estudio de las religiones precolombinas (Kommission für Allgemeine und Vergleichende Archaeologie des Deutsche Archaeologischen Instituts, Bonn), MS.
- FONSECA ZAMORA O. 1988. *Hacia una arqueología social : actas del primer simposio de la Fundación de Arqueología del Caribe*, San José, Editorial de la Universidad de Costa Rica.
- GONZÁLEZ A. R., NÚÑEZ REGUEIRO V. 1962. Preliminary report on archaeological research in Tafi del Valle (NW, Argentine). Dans : *Actas del XXXIV Congreso Internacional de Americanistas (Vienna, 1960)*, p. 18-25.
- , PÉREZ J. A. 1966. El área andina meridional. Dans : *Actas del XXXVI Congreso Internacional de Americanistas (Seville)*, vol. I.
- HABERLAND W. 1969. Die Kulturen Meso- und Zentral-Amerikas. Dans : *Handbuch der Kulturgeschichte*, Francfort, p. 3-192.
- HEALY P. 1980. *Archaeology of the Rivas region, Nicaragua*, Waterloo, Ontario.
- HERNÁNDEZ DE ALBA G. 1979. *La cultura arqueológica de San Agustín*, Bogota, Carlos Valencia Editores.
- HIDALGO J. *et al.* 1989. *Culturas de Chile. Prehistoria. Desde sus orígenes hasta los albores de la conquista*, Santiago, Chili, Andrés Bello.
- HILBERT P. P. 1968. *Archäologische Untersuchungen am Mittleren Amazonzone*, Berlin.
- KIDDER A. 1944. *Archaeology of Northwestern Venezuela*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University (Peabody Museum Papers, vol. XXVI, n° 1).
- LATHRAP D. W. 1970. *The upper Amazon*, New-York.
- LINARES O. 1968a. *Cultural chronology of the gulf of Chiriqui, Panama*, Washington, Smithsonian Institution Press.
- 1968b. Ceramic phases for Chiriqui, Panama, and their relationship to neighbouring sequences. *American Antiquity*, vol. XXXIII, n° 2, p. 216-225.
- 1977. *Ecology and the arts in ancient Panama*, Washington D. C. (Studies in Precolumbian Art and Archeology, n° 17, Dumbarton Oaks.).
- LUMBRERAS L. 1974. *The peoples and cultures of ancient Peru*, Washington D. C.

- 1981. *Arqueología de la América andina*, Lima, Milla Batres.
- MEGGERS B. 1957. *Archaeological investigations at the mouth of the Amazon*, Washington D. C., Smithsonian Institute (Bureau of American Ethnology, bull. 167).
- MENZEL D. 1964. Style and time in the Middle Horizon, *Naupa Pacha*, vol. II, p. 1-106.
- MUJICA E. 1985. Altiplano-coast relationship in the South-central Andes : from indirect to direct complementarity. Dans : Masuda, Shimada et Morris (dir. publ.), *Andean ecology and civilization*, Tokyo.
- MUÑOZ I. 1989. El periodo formativo en el N. Grande (1000 AC-500 DC). Dans : Hidalgo J. *et al.* (dir. publ.), *Prehistoria*, Santiago, Chili, Andrés Bello, p. 107-128.
- NUÑEZ L., DILLEHAY T. 1978. *Movilidad giratoria, armonía social y desarrollo en los Andes Meridionales : patrones de tráfico e interacción económica*, Antofagasta, Universidad del Norte.
- PATTERSON T. 1965. Ceramic sequence at Tierradentro and San Agustín, Colombia, *American Antiquity*, vol. XXXI, n° 1, p. 66-73.
- PIPERNO D. R. 1989. Non-affluent foragers : resource availability, seasonal shortages, and the emergence of agriculture in Panamian tropical forests. Dans : Harris D. R., Hillman G. C. (dir. publ.), *Foraging and farming. The evolution of plant exploitation*, Londres (One World Archaeology), p. 538-554.
- PLAZAS DE NIETO C., FALCHETTI DE SAENZ A. 1981. *Asentamientos prehispánicos en el bajo San Jorge*, Bogota, Instituto de Investigaciones Arqueológicas Nacionales, Banco de la República.
- PONCE SANGINES C. 1981. *Tiwanaku : espacio, tiempo y cultura*, 4^e éd., Cochabamba, Los amigos del libro.
- PREUSS K. T. 1929. *Monumentale vorgeschichtliche Kunst*, 2 vol, Göttingen, Dandenhoeck et Ruprecht.
- REICHEL-DOLMATOFF G. 1965. *Colombia*, Londres.
- 1985. *Monsu : un sitio arqueológico*, Bogota, Banco Popular.
- REICHEL-DOLMATOFF G., REICHEL-DOLMATOFF A. D. 1956. Momil, Momil. Excavaciones en el Sinú, *Revista Columbiana de Antropología*, vol. V, p. 109-334.
- RIVERA M. 1988. *La problemática arqueológica actual en el Norte de Chile : espacio y tiempo*, supplément par Bird J., Excavaciones en el Norte de Chile, Tavapaca.
- SANOJA OBEDIENTE M. 1979. *Las culturas formativas del oriente de Venezuela : la tradición Barrancas*, Caracas, Biblioteca de la Academia Nacional de la Historia (Coleccion Estudios, Monografías y Ensayos, n° 6).

- 1981. *Investigaciones arqueológicas en Panamá : los sitios de La Gruta y Ronquín*, Caracas, Ed. Guarico (Biblioteca de la Academia Nacional de la Historia, Coleccion Estudios, Monografias y Ensayos, n° 20).
- 1989. From foraging to food production in northeastern Venezuela and the Caribbean. Dans : Harris D. R., Hillman G. C. (dir. publ.), *Foraging and farming : the evolution of plant exploitation*, trad. Brothwell H., One World Archaeology, p. 532-537.
- SANOJA M., VARGAS I. 1974. *Antiguas formaciones y modos de producción venezolanos : notas para el estudio de los procesos de integración de la sociedad venezolana (12,000 AC-1,900 DC)*, Caracas, Monte Avila.
- 1979a. *Antiguas formaciones y modos de producción venezolanos*, 2^e éd, Caracas, Monteavilla Editores.
- 1979b. *La tradición saladoide del oriente de Venezuela : la fase Cuartel*, Caracas, Biblioteca de la Academia Nacional de la Historia (Coleccion Estudios, Monografias y Ensayos, n° 20).
- SNARKIS M. J. 1981. The archeology of Costa Rica. Dans : *Precolumbian art of Costa Rica*, New York/Detroit, p. 15-84.
- STEWART J. H. 1948. *The circum-Caribbean tribes. Handbook of American Indians*, vol. IV, Washington D. C., Smithsonian Institute (Bureau of American Ethnology, Bull. 143).
- STONE D. Z. 1957. *The archaeology of central and southern Honduras*, Cambridge, Massachusetts (Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, vol. XLIX, n° 3).
- VARGAS ARENAS I. 1979. *La tradición saladoide del oriente de Venezuela : la fase Cuartel*, Caracas, Biblioteca de la Academia Nacional de la Historia Caracas (Coleccion Estudios, Monografias y Ensayos, n° 20).
- 1981. *Investigaciones arqueológicas en Panamá : los sitios de La Gruta y Ronquín*, Caracas, (Ed. Guarico, Biblioteca de la Academia Nacional de la Historia Caracas, Coleccion Estudios, Monografias y Ensayos, n° 20).
- VELOZ MAGGIOLO M. et al. 1976. *Arqueología de Yuma, República Dominicana*, Saint Domingue, Ediciones Taller.
- WILLEY G. R. 1971. *South America. An introduction to American archaeology*, vol. II, New York.
- WILLEY G. R., MCGIMSEY C. R. 1954. *The Monagrillo culture of Panama* Cambridge, Massachusetts (Peabody Museum Papers, vol. XLIX, n° 2).

Table chronologique

Asie de l'Est	Asie du Sud et du Sud-Est	Asie centrale et occidentale
750 av. J.-C.		
770-477 Période des Printemps et des Automnes : essor du système pluriétatique.	Painted grey ware au Rajasthan, au Pendjab et dans la vallée occidentale du Gange.	VI ^e siècle Développement de canaux d'irrigation souterrains (<i>qanāt</i>) en Iran et en Asie centrale.
Env. 700 Expansion de Chu dans la région du Yangzi.	Sites black-and-red ware en Inde occidentale et dans la vallée du Gange moyen.	612 Chute de l'Empire assyrien et destruction de sa capitale Ninive par les Babyloniens et les Mèdes.
VI ^e siècle Développement du « style Huai » dans l'art du bronze chinois.	Sites funéraires mégalithiques de formes diverses en Inde péninsulaire et au Sri Lanka.	612-550 Division de l'Empire assyrien entre les Mèdes, les Babyloniens, les Lydiens et les Egyptiens.
VI ^e siècle Début de l'âge du bronze en Corée.	Quatre Veda en usage : <i>Rig</i> , <i>Atharva</i> , <i>Yajur</i> et <i>Sāma</i> . Bharata, Kuru, Yadava et Puru parmi les grands clans cités. Connaissances géométriques liées à la construction d'autels védiques décrites dans les <i>Śulvasātra</i> . Connaissances anatomiques acquises par le biais des sacrifices animaux.	587 Effondrement de Juda et « captivité de Babylone ».
667-632 Hégémonie de l'État de Qi.	Études phonétiques et étymologiques.	
VI ^e siècle Développement du moulage du fer.	Premiers travaux d'astronomie inclus dans le <i>Jyotiṣa-Vedāṅga</i> . Grande valeur accordée au cheval, animal importé en Inde.	539 Fin du nouvel Empire babylonien avec la prise de Babylone par Cyrus.
551-479 Confucius (Kongzi, Kong Qiu).	Multiplication des références à l'âme/ <i>ātman</i> et premières notions de transmigration dans les <i>Upaniṣad</i> .	522-486 Règne de Darius, organisateur de l'Empire achéménide.
		VI ^e siècle Essor de l'astronomie et des mathématiques babyloniennes. L'araméen devient la lingua franca de l'Empire achéménide.

Afrique	Méditerranée	Europe au nord de la Méditerranée	Amériques
			750 av. J.-C.
Env. 740 Peyé, roi de Kouch, conquiert l'Égypte et fonde la XXV ^e dynastie.	776 Premiers jeux Olympiques (date incertaine).	Domination des tribus scythes dans les steppes eurasiennes.	750 Phase finale de la culture Chavin dans les Andes centrales et de la culture olmèque en Més-Amérique. Pratique de la métallurgie dans les régions centre-andines, émergence de sociétés de rang dans de nombreux endroits.
VI ^e -III ^e Essor des peuples d'agriculteurs libyens en Afrique du Nord. Culture « préaxoumite » en Éthiopie septentrionale.	753 Fondation de Rome (selon la légende). Homère, auteur de l'Iliade et l'Odyssée.	Formation des cultures de l'âge du fer des Daces, des Thraces et des Illyriens dans le bassin des Carpates et la péninsule balkanique. Invention de la production du fer par des tribus de la culture de Hallstatt.	
Env. 660-664 Taharqa, probablement le plus grand pharaon de la XXV ^e dynastie. Lancement de grands travaux architecturaux pendant son règne.	Env. 700 Hésiode, auteur grec.		
Env. 674-670 Les Assyriens et les Tyriens envahissent le delta du Nil.	VI ^e siècle Premiers philosophes grecs, résidant principalement dans les colonies grecques d'Asie Mineure. L'un des premiers, Thalès de Milet, tente d'expliquer le monde par les lois de la nature. Débuts de la science grecque.		
Env. 656-610 Psammétique I ^{er} , premier pharaon de la dynastie saïte. Prospérité et essor culturel.			
Env. 610-595 Nécho II. Probable circumnavigation du continent africain par les Phéniciens. Construction d'un canal reliant le Nil à la mer Rouge.			
Env. 589-570 Le pharaon Apriès autorise l'implantation d'une colonie juive à Éléphantine.			
VI ^e siècle Résidence des rois de Kouch à Méroé. Carthage devient la principale colonie phénicienne en Afrique du Nord.		Soulèvement de Celtes, de Germains et d'autres groupes tribaux.	
570-526 Le pharaon Amasis autorise l'installation de marchands grecs dans le delta du Nil, notamment à Naucratis.			
526-404 Prise de contrôle de l'Égypte par la Perse, dont les souverains fondent la XXVI ^e dynastie.			

Asie de l'Est (suite)	Asie du Sud et du Sud-Est (suite)	Asie centrale et occidentale (suite)
<p>500 av. J.-C.</p> <p>v^e siècle Première utilisation de la monnaie métallique. Premiers grands ouvrages d'irrigation. Premier noyau du Livre des mutations (<i>Yijing</i>).</p> <p>476-222 Période des Royaumes combattants.</p> <p>470-391 Mozi (Mo Di), fondateur de l'école philosophique mohiste.</p> <p>372-289 Mencius (Mengzi, Meng Ke).</p> <p>370-300 Zhuangzi, philosophe taoïste.</p> <p>300 <i>Daode jing</i>, attribué à Laozi. Apparition de la technique du fer en Corée.</p> <p>300 av. J.-C. Culture Yayoi au Japon.</p> <p>300 apr. J.-C. Premiers textes chinois sur la guerre et la politique économique. Xunzi, philosophe confucianiste.</p>	<p>Essor de centres urbains associé au <i>northern black polished ware</i> et aux monnaies poinçonnées.</p> <p>566-486 Bouddha. Nouvelles sectes religieuses : bouddhistes, jaina, Ājīvika et diffusion progressive du bouddhisme. <i>Aṣṭādhyāyī</i>, grammaire de Pāṇini. Références aux 16 principaux États d'Inde septentrionale. Le Magadha devient l'État dominant sous Bimbisāra et Aśoka.</p> <p>327-325 Campagne d'Alexandre le Grand.</p> <p>Env. 321 Fondation de l'Empire maurya par Candragupta.</p> <p>Env. 256 Inscriptions des édits d'Aśoka, premières sources écrites contemporaines en Inde.</p>	<p>v^e siècle Institution de la loi impériale prévalant sur les lois locales dans toutes les régions de l'Empire. Expansion de l'économie monétaire et du monnayage étatique.</p> <p>490-449 Guerres médiques prenant fin avec la paix de Callias.</p> <p>404-343 L'Égypte s'affranchit de la domination perse avant d'être conquise à nouveau.</p> <p>334-330 Conquête de l'Empire perse par Alexandre le Grand.</p> <p>312 Entrée de Séleucos dans Babylone et création de l'Empire séleucide. Avènement des Ptolémée en Égypte.</p> <p>IV^e-I^{er} Période hellénistique. Diffusion de la langue et de la culture grecques.</p> <p>Env. 250 Les Gréco-Bactriens s'affranchissent de la domination séleucide, suivis par les Parthes.</p>

Afrique (suite)	Méditerranée (suite)	Europe au nord de la Méditerranée (suite)	Amériques (suite)
			500 av. J.-C.
Enl. V ^e Arboriculture probablement pratiquée dans les villages du Cameroun. Groupe d'Okala autour de l'estuaire du Gabon. Émergence du travail du fer dans plusieurs régions subsahariennes. Culture de céréales et de légumes sur les hauts plateaux éthiopiens.	550-530 Sous le règne de Magon, Carthage devient une grande puissance en Méditerranée occidentale.		500 av. J.-C. - 1 apr. J.-C. Émergence de civilisations régionales en Mésopotamie et dans les Andes centrales, et de sociétés de rang dans l'aire intermédiaire, les Andes méridionales, la vallée du Mississippi.
V ^e -IV ^e Début de la métallurgie du fer au Congo (Tchissanga) et dans le bassin du lac Victoria.	508-507 Mise en place des fondements de la démocratie athénienne par Cléisthène.		
V ^e -IV ^e Culture de Nok, centrée sur le plateau de Jos au Nigeria : travail du fer et sculptures figuratives en argile.	490-489 Guerre médique, batailles de Marathon (490), Salamine (480), Platées (479).		
Enl. 404-343 Amyrtaée libère l'Égypte du joug perse.	461-429 Athènes et d'autres poleis entrent dans la période classique de l'essor de la culture, de l'art et des sciences, symbolisée par Périclès.		
IV ^e siècle Période néolithique dans le bas Zaïre.			
343 Invasion de l'Égypte par des forces grecques et perses.			
332 Conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand.	451-450 Loi des Douze Tables à Rome.	387 Expansion celte : conquête et sac de Rome (à l'exclusion du Capitole) par les Celtes. Formation de cultures de l'âge du fer germaniques (Jastorf), slaves, baltes et finno-ougriennes.	
323 Mort d'Alexandre. Par suite de la division de son empire, le général macédonien Ptolémée prend le contrôle de l'Égypte et adopte (en 305) le titre de « pharaon ».	431-404 Guerre du Péloponnèse entre Athènes et Sparte et leurs alliés respectifs.		
323-30 Succession de 15 rois de la dynastie ptolémaïque à la tête de l'Égypte. Montée en puissance de la ville d'Alexandrie, centre complexe de culture et d'enseignement.	428-427/348-347 Platon, philosophe grec, fondateur de l'Académie à Athènes vers 389.		
Enl. 300-250 Première sépulture royale à Meroé. Le Royaume méroïtique prospère pendant six siècles.	384-322 Aristote, philosophe et homme de science universel.		
III ^e -I ^{er} Apparition de l'élevage de troupeaux dans la vallée du haut Zambèze.			
III ^e siècle av. J.-C. - I ^{er} siècle apr. J.-C. Période de transition mal connue en Éthiopie septentrionale.	359-336 Naissance de la dynastie macédonienne.		
264-241 Première guerre punique.	336-323 Alexandre le Grand. Début de l'ère hellénistique. Fondation du Musée, centre de recherches, à Alexandrie.		

<i>Asie de l'Est (suite)</i>	<i>Asie du Sud et du Sud-Est (suite)</i>	<i>Asie centrale et occidentale (suite)</i>
250 av. J.-C.		
III ^e siècle Début de l'influence culturelle chinoise en Corée.	Utilisation de l'écriture brāhmī et du prākṛit. Aśoka propose d'instaurer une idéologie commune pour l'Empire : le <i>dhamma</i> , une politique combinant principes bouddhiques et principes moraux et éthiques. Règne de Devānāmapiya Tissa au Sri Lanka. Aménagement du lac de Sudarśana au Saurashtra par les Maurya.	Env. 238 av. J.-C.-226 apr. J.-C. Empire parthe des Arsacides en Iran et en Mésopotamie.
?-233 Han Fei, philosophe légiste.		II ^e siècle Ouverture de la « route de la soie » vers la Chine par les Gréco-Bactriens.
221 Unification de la Chine par le premier empereur Qin.		Env. 139 Renversement du Royaume gréco-bactrien par les nomades.
206 av. J.-C.-6 apr. J.-C. Dynastie des Han antérieurs.		I ^{er} siècle Souverains Śaka en Asie centrale et en Inde septentrionale.
165 Premières inspections de l'État.	Env. 185 Déclin des Maurya et essor de la dynastie Śuṅga.	133 La partie occidentale de l'Asie Mineure devient une province romaine. Expansion romaine.
123-119 Campagnes contre les Xiongnu. Mission de Zhang Qian vers l'ouest.	Premières inscriptions brāhmī tamoules en Inde méridionale et diffusion des compositions du <i>Śāṅgam</i> . Mention de chefs Cola, Cera et Pāṇḍya.	
145-85 Sima Qian, historiographe.	Commerce terrestre indo-grec. Fines pièces de monnaies portant des effigies et des inscriptions bilingues en grec et en prākṛit.	
179-104 Dong Zhongshu, cosmologiste.		
104-101 Campagnes han en Asie centrale.		
55 Capitulation des Xiongnu méridionaux.		
50 Premières attestations archéologiques de l'existence du papier.		
53 av. J.-C.-18 apr. J.-C. Yang Xiong, philosophe rationaliste.		53 Défaite des Romains face aux Parthes et mort de Crassus.
		37 Marc Antoine installe Hérode sur le trône de Judée.
		I ^{er} siècle Diffusion de philosophies diverses et de cultes à mystères.

Afrique (suite)	Méditerranée (suite)	Europe au nord de la Méditerranée (suite)	Amériques (suite)
			250 av. J.-C.
Env. 225 « Temple du Lion » érigé à Musawwarat es Sufra.	146 Destruction de Carthage lors de la troisième guerre punique. Destruction de Corinthe et conquête d'une grande partie de la Grèce par les Romains.	229-197 Raids romains à l'encontre des Illyriens et des Macédoniens.	250 Culture d'Hopewell dans la vallée du Mississippi. Ailleurs, naissance de cultures régionales.
219-202 Deuxième guerre punique.			
Env. 206-148 Masinissa, roi de Numidie.		171-160 La Macédoine devient partiellement sujette à l'Empire romain.	200 Apparition de l'écriture en Mésopotamie.
200-1 Développement de centres urbains près du delta intérieur du Niger. Première trace archéologique de culture du riz africain à Jenne-Jeno, au Mali. Début de la fabrication de poterie dans les forêts du bassin du Congo.	113-101 Invasion de l'Empire romain par les Cimbres et des Teutons venus du Jutland.	140 La Macédoine devient une province romaine. Expansion de tribus germaniques en Europe centrale au détriment des Celtes.	
II ^e siècle Début de l'utilisation de l'écriture méroïtique. Élevage de moutons pratiqué par des chasseurs-cueilleurs utilisant des outils en pierre dans les collines de Matopo au Zimbabwe.	74-71 Soulèvement d'esclaves romains emmenés par Spartacus, suivi d'une guerre civile.	58-51 Conquête par César de la Gaule et de la Belgique, qui deviennent des provinces romaines. Le Rhin est traversé par deux fois au cours des campagnes contre les Germains.	
149-146 Troisième guerre punique. Conquête romaine de Carthage.	100-44 Règne de Jules César. Le nom de César devient à partir de l'époque d'Auguste un titre porté par l'empereur (kaiser, tsar).	55-54 Campagnes romaines contre les Celtes en Angleterre. Description des relations ethniques, sociales et politiques existant entre les tribus celtes et germaniques par César dans sa <i>Guerre des Gaules</i> .	
48 Destruction de la bibliothèque d'Alexandrie dans un incendie.	43 Meurtre de Cicéron.		
30 Suicide de Cléopâtre VII, dernier souverain ptolémaïque d'Égypte. Le contrôle de l'Égypte passe entre les mains du Romain Octave.	31/30 Fin de la guerre civile à Rome. Le principat d'Auguste succède à la République.		
Env. 12 av. J.-C. - 12 apr. J.-C. Période la plus active des constructions méroïtiques.			

<i>Asie de l'Est (suite)</i>	<i>Asie du Sud et du Sud-Est (suite)</i>	<i>Asie centrale et occidentale (suite)</i>
1 apr. J.-C.		
9-23 Dynastie Xin de Wang Mang.	78 Śaka/Scythes, associés à l'« ère Saka » commençant à cette date.	Env. 33 Crucifixion de Jésus de Nazareth et naissance du christianisme.
23-220 Han postérieurs (ou orientaux).	Kouchans, dont le roi le plus connu est Kanishka.	I ^{er} siècle La découverte de la mousson par les Romains entraîne un essor du commerce avec l'Inde.
57 Premier contact attesté avec le Japon.	Commerce maritime entre les provinces romaines de Méditerranée orientale et l'Inde occidentale et péninsulaire.	Env. 66-70 Échec d'une révolte juive contre le joug romain.
73-94 Nouvelles campagnes chinoises en Asie centrale.	Liens entre les ports de la mer Rouge et ceux de la mer d'Arabie et du golfe du Bengale.	Début de la diaspora.
32-92 Ban Gu, historiographe.	Établissement de centres bouddhiques majeurs en Inde comme ceux de Taxila, Sanchi, Bharhut et les monastères-grottes du Deccan.	114-117 Conquête romaine des provinces parthes de Mésopotamie et d'Arménie.
27-100 Wang Chong, penseur critique.	Exemples raffinés de l'architecture des <i>stūpa</i> et <i>cāitya</i> et de la sculpture.	I ^{er} siècle Empire kouchan en Asie centrale et en Inde septentrionale.
130 Séismographe de Zhang Heng.	Croissance de l'intérêt pour la médecine, l'astronomie et les mathématiques.	Propagation du bouddhisme.
132 Premier contact attesté avec Java.	Travaux médicaux de Caraka et Suśruta sur le système de médecine connu sous le nom d' <i>Āyurveda</i> .	Propagation du mithraïsme dans l'Empire romain depuis l'Asie Mineure.
147 Arrivé du Parthe An Shigao, premier missionnaire bouddhiste en Chine.	Composition de la <i>Bhagavadgītā</i> .	Apogée de cités caravanières indépendantes : Palmyre, Pétra, Hatra.
184 Révolte des « Turbans jaunes ».	Émergence de différentes écoles d'art bouddhique : style de Gandhara, de Mathurā et d'Amarāvati.	
180 Traduction des premiers textes sacrés māhāyāna en chinois.	Mathurā devient une grande ville et un centre du jainisme.	216 Naissance de Mani, fondateur du manichéisme.
Fin du I ^{er} s. Émergence de la poésie lyrique <i>shī</i> .	Division du bouddhisme entre les écoles māhāyāna et hinayāna.	
220-265/280 Trois Royaumes (Chine).		
222-262 Xi Kang, poète-musicien taoïste.		
		226-651 Empire sassanide. Instauration du mazdéisme en tant que religion d'État.

Afrique (suite)	Méditerranée (suite)	Europe au nord de la Méditerranée (suite)	Amériques (suite)
			0
I ^{er} siècle Le <i>Périple de la mer Érythrée</i> . Apparition de l'élevage de troupeaux dans les confins sud-occidentaux de l'Afrique.		6-9 Soulèvement en Pannonie.	
I ^{er} -II ^e siècle L'Égypte est une province romaine. Utilisation de la roue à eau pour l'irrigation dans la vallée du Nil. Travail du fer à grande échelle à Méroé. L'Afrique du Nord fournit une part importante des réserves de nourriture de Rome.	23-79 Plin l'Ancien, auteur de l' <i>Histoire naturelle</i> . Columelle publie le premier traité connu sur l'agriculture, <i>De re rustica</i> .	15 av. J.-C.-9 apr. J.-C. Les Romains conquièrent les régions germaniques situées entre le Rhin et l'Elbe, où ils fondent une province romaine. En raison de la rébellion d'Arminius en 9 apr. J.-C., ce projet échoue et les régions germaniques situées à l'est du Rhin recouvrent définitivement leur indépendance.	
Milieu du I ^{er} -début du II ^e siècle Apparition de la métallurgie du fer dans le bas Zaïre.	55-120 Tacite, historien, auteur de la <i>Germanie</i> .		
Env. 120 Abandon de l'écriture hiéroglyphique par le royaume méroïtique.	79 Éruption du Vésuve. Ensevelissement de Pompéi et d'Herculanum sous les cendres.		
I ^{er} -II ^e siècle Sites kwale habités par des peuples d'agriculteurs métallurgistes dans le sud-est du Kenya et, plus au sud, le long de l'océan Indien. Vaste expansion des peuples d'agriculteurs dans les régions continentales de l'Afrique subéquatoriale.	I ^{er} siècle Naissance du christianisme fondé sur Jésus-Christ, né durant le règne de l'empereur Auguste. La date présumée de sa naissance devient, à partir du II ^e siècle, le point de départ de l'ère chrétienne.	98-177 Conquête de la Dacie par l'empereur romain Trajan. Vaste expansion de l'Empire romain.	
193-211 Règne de Septime Sévère, empereur romain d'origine nord-africaine.			
	Env. 90-165 Claude Ptolémée, astronome, mathématicien, géographe à Alexandrie. Ses théories astronomiques et ses tables servant à distinguer la position des planètes sont utilisées jusqu'au XVI ^e siècle.		
Env. 200 Première référence à Axoum sur une inscription éthiopienne.		167-175 ; 178-180 Les Romains tentent en vain de soumettre les Marcomans en Bohême et en Moravie.	
238 Révolte des propriétaires terriens en Afrique du Nord.			
248 Cyprien devient évêque de Carthage.			
Env. 250-700 Période de prospérité d'Axoum.	212 Promulgation de l'édit de Caracalla généralisant la citoyenneté romaine.		
II ^e siècle Première occupation des villages de Kalambo Falls en Zambie et de Silver Leaves au Transvaal.			

Asie de l'Est (suite)	Asie du Sud et du Sud-Est (suite)	Asie centrale et occidentale (suite)
250 apr. J.-C.		
		<p>III^e siècle Absorption des cités caravanières par les Romains et les Perses. Centralisation du pouvoir.</p> <p>260 Victoires de Sapor I^{er} sur les Romains.</p>
<p>304-320 Invasions « barbares » ; conquête du nord de la Chine.</p> <p>IV^e-V^e siècle Trois Royaumes (Corée).</p> <p>300-600 Culture des grandes sépultures à Kyushu.</p> <p>IV^e-V^e siècle Expansion du Yamato.</p> <p>317-589 Période de division entre la Chine du Nord et la Chine du Sud.</p> <p>282-343 Ge Hong, taoïste et alchimiste.</p> <p>307-365 Wang Xizhi, calligraphe.</p> <p>400-439 Expansion des Tuoba-Wei.</p> <p>399-412 Pèlerinage de Faxian en Inde.</p> <p>400 Début des annales japonaises.</p> <p>365-427 Tao Qian, célèbre poète.</p> <p>452-536 Tao Hongjing, maître taoïste et réformateur du taoïsme méridional.</p>	<p>300 Émergence du Royaume gupta. Un pilier de fer de haute qualité se trouvant aujourd'hui à Delhi témoigne d'une grande expertise en métallurgie.</p> <p>Missions sri-lankaises à Byzance et en Chine. Connaissances poussées en astronomie et en mathématiques décrites par Āryabhaṭa. Poésie et pièces de Kālidāsa. Composition des premiers <i>Purāṇa</i>. Refonte du <i>Mahābhārata</i> et du <i>Rāmāyana</i> en textes du bhāgavatisme vishnouïste.</p> <p>450 Invasion des Huns. Déclin du Royaume gupta. Écrits de Varāhamihira et d'Āryabhaṭa sur l'astronomie.</p>	<p>325 Concile de Nicée. Le christianisme devient la religion dominante de l'Empire romain.</p> <p>395 Division permanente entre l'Empire romain d'Orient et l'Empire romain d'Occident.</p> <p>V^e siècle Sectes chrétiennes nestorienne et monophysite en Asie occidentale.</p> <p>410 Le nestorianisme est officiellement adopté par l'Iran au synode de Séleucie. Des missionnaires se répandent dans l'Est.</p> <p>V^e siècle Établissement des États tampons arabes des Ghassanides et des Lakhmides par les deux empires.</p>

Afrique (suite)		Méditerranée (suite)	Europe au nord de la Méditerranée (suite)	Amériques (suite)
				250 apr. J.-C.
Fin du III ^e -IV ^e siècle	Tradition de Matola au Natal.	Fin du III ^e s. Naissance du dominat de Dioclétien. Stabilisation de l'Empire romain.	260 État romain indépendant de Postumus en Gaule ; révoltes des Bagaudes en Gaule en 268-270 et 286. Fondements d'un développement social et culturel spécifique dans les provinces gauloises de l'Empire romain.	
284	Persécutions des chrétiens, en Égypte et ailleurs, sous l'empereur romain Dioclétien.	325 Réunion du premier concile œcuménique à Nicée, en Asie Mineure, par l'empereur Constantin. Acceptation du christianisme (et des églises chrétiennes) par l'empereur comme une religion dominante de l'Empire.		
312	Schisme entre les partisans des deux évêques de Carthage, Cécilien et Donat.			
Env. 330-356	Ezana, roi d'Axoum. Conversion d'Axoum au christianisme.			250-500 Essor rapide de la civilisation maya classique, période classique des civilisations régionales de Mésopotamie et des Andes centrales. Émergence de sociétés de rang dans le sud-ouest des États-Unis.
323	Pacôme fonde le premier monastère égyptien.			
328	Athanase devient patriarche d'Alexandrie.			
Env. 350	Effondrement de Méroé, peut-être sous les coups des Axoumites.	381 Le christianisme déclaré unique religion officielle de l'Empire par l'empereur Théodose.		
Env. IV ^e s.	Occupation d'un site de production de haches en pierre à Batalimo, République centrafricaine.			
Fin du IV ^e s.	Abandon de l'écriture méroïtique.	375 Début des Grandes Migrations à la suite de l'invasion de l'Europe orientale par les Huns.		
429	Emmenés par le roi Genséric, les Vandales pénètrent en Afrique du Nord à partir de l'Espagne.			
430	Mort de saint Augustin.	IV ^e -V ^e siècle Raids et invasions menés par des tribus germaniques dans les provinces romaines. Formation de royaumes tribaux.		
Env. V ^e s.	Moulage du cuivre à la cire perdue à Sinthiou Bara au Sénégal. Culture Ballana en Nubie soudanaise. Développement urbain continu dans la savane ouest-africaine, comme à Jenne-Jeno, Koumbi Saleh et Aoudaghost.	Env. 450 Conquête et occupation d'une partie de la Grande-Bretagne par les Anglo-Saxons.		
439	Conquête de Carthage par les Vandales.			
Env. 500	Essor du christianisme en Nubie. Silko, basiliskos des Nobates.	476 Destitution du dernier empereur romain d'Occident, Romulus Augustule. Fin officielle de l'Empire romain.	482-511 Formation du royaume des Francs sous l'autorité de Clovis.	

Asie de l'Est (suite)	Asie du Sud et du Sud-Est (suite)	Asie centrale et occidentale (suite)
500 apr. J.-C.		
587 Adoption officielle du bouddhisme par la cour japonaise.	Déclin du bouddhisme, excepté en Inde orientale. Popularité croissante des cultes de Vishnou et Shiva ainsi que du culte tantrique associé à l'hindouisme puranique.	V ^e -VI ^e siècle Empire des Héphtalites en Asie centrale et en Inde septentrionale.
589 Réunification de la Chine par le premier empereur Sui (dynastie Sui, 581/589-618).	Bāna écrit le <i>Harṣacarita</i> , la biographie de Harṣa de Thanesar.	500-529 Les révoltes mazdakites en Iran provoquent une crise sociale.
605-608 Creusement du Grand Canal.	Prédominance des temples creusés dans la roche et des grottes-sanctuaires.	540-561 Guerre entre Justinien et Chosroès I ^{er} : concurrence commerciale avec l'Inde.
618-906 Dynastie Tang.	Apparition du style drāviḍa dans les temples bâtis.	552-744 Empire des Turcs en Asie centrale.
630-645 Conquêtes tang en Asie centrale.	Rédaction du <i>Mānasāra</i> , un texte sur l'architecture, et du dictionnaire appelé <i>Amarakoṣa</i> .	VI ^e siècle La diffusion des étriers en fer bouleverse l'art de la guerre.
593-622 Régence du prince Shōtoku.	appelé <i>Amarakoṣa</i> .	570-632 Mahomet, fondateur de l'islam.
604 « Constitution » du prince Shōtoku.	<i>Mṛcchakaṭika</i> de Śūdraka.	
629-645 Voyages de Xuanzang en Asie centrale et en Inde.	Invasion du Sind par les Arabes.	622 Hégire de Mahomet à Médine, début de l'ère islamique.
?-673 Yan Liben, célèbre peintre de cour.		623 Début des conquêtes islamiques.
646-650 « Réformes de Taika ».		
668 Unification de la Corée par le Silla.		

Afrique (suite)		Méditerranée (suite)		Europe au nord de la Méditerranée (suite)		Amériques (suite)	
						1 apr. J.-C.	
VI ^e siècle	Tradition de Msuluzi au Natal. Tradition de Lydenburg au Transvaal.	529	Fermeture de l'Académie d'Athènes, l'un des derniers centres de la culture et des sciences antiques non chrétiennes.	Première moitié du VI ^e siècle	Expansion de tribus slaves vers la péninsule balkanique et le long de la vallée du Danube.	500-750	Apogée des civilisations classiques régionales : Mayas, Teotihuacán, Monte Albán, El Tajin en Mésio-Amérique, Mochica (Moche), Nazca et Tiahuanaco dans les Andes centrales. Ailleurs, large diffusion de sociétés de rang.
Env. 517	Description d'Adoulis et d'Aoum par Cosmas Indicopleustés.						
Env. 518-525	Campagne menée par Kaleb, roi d'Aoum, en Arabie du Sud.			560-568	Invasion des Avars et destruction du royaume des Gépides (565).		
533	Défaite des Vandales face aux forces des envahisseurs byzantins en Afrique du Nord.	527-564	L'empereur Justinien I ^{er} stabilise le pouvoir politique de l'Empire byzantin et tente de rétablir les institutions de la société antique fondée sur l'esclavage.	568	Les Lombards traversent les Alpes sous la pression des Avars et conquièrent l'Italie du Nord. Installation des Avars dans la plaine hongroise.		
VI ^e siècle	Les trois royaumes de Nobadia, Makouria et Alodia en Nubie soudanaise.						
535	Abandon du dernier temple d'Isis en Égypte (à Philae).	Env. 550	Sur l'ordre de l'empereur Justinien, composition du recueil de lois romaines ultérieurement appelé Code Justinien. Connu et utilisé au Moyen Âge sous le nom de <i>Corpus juris civilis</i> .	Env. 565	Installation de tribus slaves sur de vastes territoires de la péninsule balkanique : elles restent indépendantes, deviennent des fédérés byzantins ou passent sous la domination des Avars.		
Env. 542	Conversion officielle de Nobadia au christianisme.						
527-565	Conclusion d'un traité entre l'empereur byzantin Justinien et Aoum contre les Himyarites.						
Env. 580	Conversion officielle d'Alodia au christianisme.	588-601/602	Soulèvements à Constantinople et dans les régions du Danube.				
640	Conquête arabe de l'Égypte.						
647	Invasion arabe de l'Afrique du Nord.	642	Fermeture du Musée d'Alexandrie après qu'une partie du million de manuscrits qu'il contenait a été transférée à Constantinople.	Deuxième moitié du VI ^e siècle	Migration de tribus slaves en Europe centrale.		
VII ^e siècle	Essor des églises chrétiennes et popularisation des peintures religieuses en Nubie.			Env. 625	Soulèvement de tribus slaves en Bohême, Moravie et dans la vallée du Danube contre les Avars. Formation de l'union tribale ou royaume tribal de Samo.		
		Fin du VI ^e siècle	Expansion arabe le long de la rive africaine de la Méditerranée.				

Index

A

- A-che-na, dynastie 1078
 Abaj Takalik, stèles 1234, 1236
 Abdallah ibn Sa'as Ali Sarh, gouverneur égyptien 743
 Abeke, site 758
 Abhayagiri, monastères 906
 Abou Simbel, site 706
 Abraha, roi éthiopien 359
 Abu al-Haggag al-Andalusi, chroniqueur arabe 12
 Abū Kariba, roi himyarite 359
 Abunoteichos, cité 521
 Académie de Platon 47, 49, 399, 477
 Acarnanie, région 372
 Achaïe, province romaine 518-519
 Achéménès, fondateur de la dynastie achéménide 316
 Achéménide, Empire 80, 128, 245, 314, 325-326, 420, 467
 Achôris, roi égyptien 710
 Actium, bataille 489, 719
 Acusilaos, auteur grec 227
 Adamclissi, monument 258
 Adena, complexe 1202, 1207, 1210
 Adena, culture 1204
 Adoulis, site 782
 Adyrmachides, peuple lybien 669
 Aelianus, chef des Bagaudes 572
 Aethelfrith de Bernicie, souverain anglo-saxon 636
 Aetius, général romain 550, 568
 Afghanistan 19, 122, 130, 161, 199, 249-250, 328, 1020, 1028, 1030, 1077
 Afrāsiyab (ancienne Samarkand) 129, 999, 1042-1043, 1047, 1057-1058
 Afrique du Nord 55, 84, 136, 143, 190, 396, 657, 658, 661, 663, 667
 Afundun, site 770
 Agathon, poète grec 262
 Agaw, peuple éthiopien 779
 Aguada, culture 1301, 1341-1342, 1344
 Ah Cacau, souverain de Tikal 1276, 1278, 1287-1288
 Ahicchatra, cité 822
 Ahikar, scribe assyrien 310
 Ahvaz, école 350
 Ai-Khanoum, site 328, 423, 1021
 Ajantā, école indienne 907
 Ajantā, grottes monastiques 112, 272
 Ajantā, site archéologique 125, 879, 897

- Akwaten, site 770
- Al Mina, cité phénicienne 222
- Al-Aswad, prophète 363
- Al-Kāshgarī, lexicographe turc 1063
- Alains, peuple 567, 1031
- Alamans, peuple 93, 536, 550, 568
- Alamito, culture 1301, 1341-1342
- Alara, roi kouchite 691
- Alaric I^{er}, roi wisigoth 548, 550, 551, 565, 567-568
- Alaric II, roi wisigoth 600
- Alazons, tribu scythe 444
- Albanie (Transcaucasie) 334
- Albia, cité grecque 3
- Alboin, roi lombard 595
- Alcée, poète grec 226
- Alexandre le Grand 129, 135, 139, 161, 175, 246, 324, 326, 414-415, 459, 464, 714, 716, 825, 827, 1017, 1038, 1046
- Alexandre Sévère, empereur romain 342
- Alexandrie, bibliothèque 47, 476, 714
- Alexandrie, école 510
- Alexandrie, cité 12-13, 32, 49, 52, 88, 91-92, 124, 183, 232, 256, 398, 459, 466, 474, 481, 510, 713-715, 723
- Algérie 667-668, 679
- Allahabad, cité d'Inde 110, 841, 877
- Alligator Rivers, région 986
- Alodia, royaume nubien 741-742
- Altaï, région 7-9, 1053, 1076
- Alto de Ramírez et culture Pucará 1333, 1344
- Altun Ha (Belize), site 1288
- Alyatte, souverain de Lydie 442
- Amales, famille royale ostrogoth 598
- Amandus, chef des Bagaudes 572
- Amanitoré, reine méroïtique 734
- Amarakośa, lexique sanskrit 885
- Amarāvati, style 273, 865, 898, 952, 955, 980
- Amasis, roi saïte 700-701
- Amazone, région 149, 1311-1312, 1324, 1326, 1328
- Ambato, vallée 1342
- Ambroise de Milan (saint) 325, 263, 548-549, 555
- Aménardis, prêtresse d' Amon 692, 702
- Amida, siège 1069
- Amirauté, îles 989
- Ammaedara, cité 684
- Ammien Marcellin, historien romain 234, 343, 557, 549, 1069
- Amon, culte 665, 691, 693, 702
- Amphipolis, cité de Macedoine 518

- Amyrtée de Saïs, souverain 709-710
- Amytis, princesse mère 307
- Anacréon, poète grec 403
- Anasazi, peuple 113, 1194, 1215-1216
- Anastase, empereur byzantin 360, 362
- Anastasis, sanctuaire 562
- Anatolie 16, 43, 80-82, 90, 138, 140, 176, 221, 253, 256, 415, 508, 517-518
- Anatolius, traité 569
- Anaxagore, philosophe grec 50, 396, 399
- Anaximandre de Milet, philosophe grec 43-45, 87, 395
- Anaximène de Milet, philosophe grec 44, 395, 399
- Ancash, culture 1296-1297
- Ancus Martius, roi romain 431
- Ancyre (actuelle Ankara) 521
- Anderson, structure 1207
- Andes 149, 152, 191-192, 1187, 1192, 1299, 1339
- Andhra Pradesh, monuments bouddhistes 164-165, 273, 842, 887, 890-892, 893, 895, 939
- Āndhrapati, peuple 891
- Andragoras, satrape parthe 330
- André de Crète, musicien byzantin 263
- Andrinople, bataille 546, 565
- Angkor Vat, site 968, 969
- Anglo-Saxons, peuple 630, 631
- Angola 758
- Anicius Olybrius, empereur romain 578
- Ankhnesnéferibrê, prêtresse d'Amon 702
- Antes, tribu 591, 646-647
- Anthémios, empereur romain 577
- Antigonides, dynastie 459
- Antilles, archipel 113, 1312, 1314, 1324
- Antioche de Margiane, cité 18, 327, 342, 350, 361, 466, 481, 1020
- Antiochos I^{er} Soter, roi séleucide 326, 1019, 1046
- Antiochos III, roi séleucide 326, 330, 1018
- Antiochos IV, roi séleucide 332
- Antiochos VII, roi séleucide 331
- Antofagasta de la Sierra (Argentine) 1341
- Antoine le Grand (saint), fondateur du monachisme 724-725
- Antoine, général romain 331, 333-334
- Antonin le Pieux, empereur romain 84, 332, 939, 950
- Anurādhapura, royaume 124-125, 161, 275, 866-869, 901, 904-905
- Aoste, cité romaine 514

- Apamée, cité 16-17, 19, 508
 Apamée, mosaïque 509
 Apennin, région 424, 437
 Aphilas, roi axoumite 777
 Aphrodisias, cité d'Anatolie 509
 Apollodore de Damas, architecte grec 529
 Apollonie du Pont (actuelle Sozopol) 528
 Apollonios de Perga, mathématicien grec 47, 479
 Apollonios de Rhodes, poète grec 474
 Appien, historien romain 326, 488
 Apriès, souverain saïte 308, 700-701
 Apulée, auteur romain 234
 Apulie, région 436-437
 Aquae Sextiae, bataille 533
 Arabes, peuple 93, 119, 743, 1077
 Arabia Felix 354-355
 Arabie 85, 119, 355, 363
 Arakakamani, souverain kouchite 727
 Araméens, peuple 306, 317
 Araucanie, région de culture andine 1337
 Arauquín, tradition 1325
 Arbogast, général romain 557
 Arcadius, empereur romain 548-549
 Archiloque, poète grec 225, 403
 Archimède de Syracuse, savant hellénistique 27, 47, 76, 89, 478-479
 Arcona, forteresse 533
 Ardachir I^{er}, roi sassanide 341, 1067-1068
 Ardaric, roi des Gépides 570
 Ardašir-Xvarrah (actuelle Firouzbabad) 346
 Arévalo, phase 1314
 Argentine 152, 1310, 1330-1331, 1338, 1341
 Argyll, région 632
 Arica, région 1334, 1344
 Arioviste, chef german 534
 Aristarque de Samos, astronome grec 47, 479
 Aristide (Aelius), rhéteur grec 52, 84
 Aristippe, philosophe cyrénéen 673
 Aristophane, poète grec 46, 229-230, 406-407
 Aristote, Lycée 46, 52, 476-477
 Aristote, philosophe grec 2, 39-40, 42, 44, 46-53, 138, 180, 220, 230, 244, 372, 378, 394, 398, 401, 406
 Arius, fondateur de l'arianisme 561, 723
 Arles, cité 93, 514
 Arménie, région 260, 316, 333-334, 508, 522

- Arminius, chef germain 141, 486
Arnekhamani, roi méroïtique 734
Arpoxais, roi scythe 444
Arqamani (Ergamène), roi méroïtique 728
Arrapha (actuelle Kirkouk) 316
Arsace I^{er}, roi parthe 330, 335, 338
Arsace II, roi parthe 335
Arsacides, dynastie parthe 332-333
Arsaside, Empire 333
Arsès, roi achéménide 324
Artaban II, roi parthe 333
Artaban III, roi parthe 333, 339
Artaxerxès I^{er}, roi achéménide 323
Artaxerxès III, roi achéménide 324-325
Artaxias, roi arménien 333
Āruṇṇi (Uddālaka), philosophe indien 40, 56
Āryabhaṭa, mathématicien et astronome 59-60, 204, 884
Aryens, peuple iranien 314
Arzhan, tombeau royal 1009
Asbystes, peuple lybien 669, 671
Ashraf Qaitbay, sultan mamelouk 12
Asie centrale 6, 1001, 1042, 1046, 1051
Asie du Sud 799, 812, 832, 872, 894, 958
Asie du Sud-Est 277, 911, 942, 962
Asinius Pollion, homme politique romain 233
Askil Nizük Tigin, souverain tujue 1075
Aśoka, souverain maurya 119, 122-124, 160-162, 206, 268, 825-826, 828-830, 867-868, 873, 923
Aspelta, pyramide 698
Assarhaddon, roi assyrien 134, 307, 315, 694
Assouan, région 13, 691
Assour, cité assyrienne 134, 307, 316
Assourbanipal, roi assyrien 310, 307, 694
Assyrie, région 80, 252, 442, 693
Assyrien, Empire 134, 245, 306-307
Assyriens, peuple 245, 306-307
Aśvaghoṣa, auteur bouddhiste 804
Asturica Augusta, cité romaine 514
Astyage, souverain mède 316-317
Asuka, peintures 284
Asuka-dera, monastère bouddhiste 1179
Atacama, désert 1332
Atéas, souverain scythe 445-446

- Athanase d'Alexandrie (saint),
Père de l'Église grecque 558,
561, 723, 722, 778
- Athéas, royaume scythe 443
- Athènes 5, 30, 32, 46-47, 79, 178,
230, 255, 378-379, 383, 501
- Athènes, Acropole 255
- Athéniens, peuple 3, 30, 84, 139,
379
- Atlas, région 676
- Atropatène, région 332-333
- Atropatès, satrape achéménide
332
- Attalides, dynastie 47, 476
- Attila, chef hun 568-569
- Atwetwebooso, site 772
- Auchatai, tribu scythe 444
- Augusta Emerita, cité romaine
514
- Auguste (Octave), empereur
romain 141, 233-234, 486, 489,
493, 719-720
- Augustin d'Hippone (Saint
Augustin) 186, 188, 234, 236,
549, 558, 575, 682
- Augustobriga, cité romaine 513
- Aurangabad, site archéologique
897, 899
- Aurélien, empereur romain 47,
486, 494
- Auschises, peuple lybien 669
- Australasie 909
- Australie 26, 985-986
- Austrasie, région 607
- Avanti, royaume 823
- Avars, peuple 33, 119, 590-591,
648-649, 650, 999
- Avitus (Eparchus Avitus), empe-
reur romain 576
- Axido, chef d'insurgés d'Afrique
du Nord 574
- Axoum, inscription 729, 781
- Axoum, royaume éthiopien 94,
357, 359, 729, 776-777, 780,
783
- Ayacucho, région 1296, 1298-
1299, 1301, 1310
- Aymyrlyk, nécropole 1013
- Ayuthia, site 964
- Azapa, vallée 1333
- Azelik, site 770
- Aztèque, Empire 239, 1227,
1240, 1263
- Aztèques, peuple 193, 238, 1241,
1252-1253, 1259

B

- Ba' ati Facada, peinture 765
Baabrahamin, sanctuaire 509
Baal, prince de Tyr 694
Baal, sanctuaire 509
Baalbek, cité 509
Baamat, royaume 776
Baba Jan Tepe, site 315
Babel, Tour 308
Babylone 80, 134, 138, 187, 252-253, 306, 309, 326, 415-416, 418, 421, 459
Babyloniens, peuple 40, 42-43, 134, 306-307, 420
Bacada 765
Bacaxtla, site de la vallée d' Oaxaca 1264
Bacchylide, poète grec 226, 403
Bactres, capitale kouchane 1038
Bactriane, région 123, 129, 166, 247, 316, 330, 1017-1020, 1026, 1030-1031, 1036, 1038, 1042, 1046-1047, 1049
Bagaudes, révolte 572-573
Bahía, culture 1301-1302
Bahram I^{er}, roi sassanide 343
Bahram II, roi sassanide 343
Bahreïn (Arabie du Sud) 342, 360-361
Bakales, peuple lybien 669, 671
Balatimo, site 758
Bali 922
Balkans, péninsule 447, 517
Balkh, capitale kouchane 1000, 1039, 1060, 1067, 1073
Balkhī, érudit islamique 999
Ballana, tombeaux 738, 739, 740
Baloutchistan, région 106
Baltes, peuple 536, 597, 637, 641
Balthasar, prince de Babylone 308
Baltique, région 637
Bambata, céramique 790
Bamiyan, grotte-monastère 250
Bamiyan, statues bouddhistes 19
Ban Ang, site 928
Ban Chiang, site 921-922, 927
Ban Don Ta Phet, site 936
Ban Kao, site 928, 936
Bāṇa, auteur indien 883
Bāṇabhaṭṭa, auteur indien 202
Bangka, île 165
Bangkok, site 964, 981
Bantous, peuple 266
Barbalissos, bataille 342
Barbares 138, 140, 142, 486, 488, 549-550, 571
Barca (El Merdj), cité 669, 671
Barha Tegin, souverain tujue 1077

- Barlovento, phase 1314
- Barrancas, tradition 1325-1327
- Barton Ramie, site 1283
- Basile de Césarée, théologien grec 549, 558
- Bastarnes, peuple 518, 529
- Batak, peuple 209-210
- Batalimo, céramique 787
- Batalimo-Maluba, sites 762
- Bathilde (sainte), reine des Francs 607
- Bato, tradition 1336
- Battiades, monarchie 673
- Bavares, peuple maure 661
- Bavarois, tribu 603
- Bayon, site 968
- Becan, cité maya 1284
- Bède, moine britannique 631
- Bédouins, peuple 354, 356-357, 361-362
- Begas, peuple nubien 739
- Begho, cité africaine 774
- Begho, site 772
- Begram, trésor 19, 123, 843
- Behbet, cité 710
- Béhistoun, inscription 7, 321
- Beikthano, cité 976, 978
- Béja, inscription 665
- Belize (basses terres mayas) 1236-1238, 1265, 1312
- Benfica, céramique 786
- Bengale, région 125-126, 163, 166, 904
- Bénin 16, 753
- Berbères, peuple 575, 686
- Berdians, coupe 4
- Bérée (actuelle Stara Zagora) 518, 520
- Béring, détroit 1196, 1197
- Beshbaligh, cité 1064
- Bessos, satrape 417, 418
- Bétique, région 513
- Bhadravarman, souverain 952, 971
- Bhagalpur, cité 109
- Bhājā, grottes monastiques 272
- Bhakshali, manuscrit 58
- Bhartrihari, auteur indien 202
- Bhāsa, auteur indien 202, 881
- Bhaṭṭi, auteur indien 202
- Bhaṭṭiprolu, monuments bouddhistes 273, 865
- Bhitargaon, temple 880
- Bichapour, palais 346-348
- Bihar, sites 121-122, 160, 872
- Bindūsara, souverain iranien 825
- Bioko (ancienne Fernando Poo), île 759
- Birmanie 963
- Birmans, peuple 206
- Bismarck, archipel 989, 992
- Bithynie, province romaine 521
- Bléda, roi hun 568

- Blemmyes, peuple nubien 738, 740
- Bodhgaya, site 125, 160
- Boèce, philosophe romain 48, 235, 263
- Bohème, région 452, 531, 536, 615
- Boïens, peuple 528, 533
- Bolivie 152, 1310, 1330-1331
- Bomba, golfe 669
- Bonampak, fresques 1285, 1287
- Bono Manso, cité 774
- Bornholm, île 638
- Bornou, sites 756
- Bosphore, royaume 446
- Bostra, cité 508-509
- Bosumpra (Ghana), grotte 754
- Botswana 148
- Bouclier Jaguar, souverain de Yaxchilán 1282
- Bouddha 11, 56-57, 109, 123, 125, 160-162, 164, 199, 247, 268
- Boukhara, cité 129, 251, 1042, 1055-1057
- Brahmagupta, astronome 59-60, 884
- Brandebourgeois, tribu 653
- Brauron, sanctuaire 388
- Brennus, chef gaulois 140
- Bretagne, région 84, 525, 631
- Bretons, peuple 630
- Bṛhatsaṃhitā, encyclopédie 884-885
- Britanniques, îles 84, 92, 136, 630
- Brong Ahafo, site 772
- Brunehaut, reine d'Austrasie 607
- Bruttiens, peuple 437
- Buddhaghosa, érudit bouddhiste 963
- Bukhārī, érudit islamique 999
- Bukit Meriam, inscription 165
- Bulgares, peuple 592, 650
- Bulla Regia, cité 688
- Burebistas, roi gète 528
- Burgondes, peuple 143, 536, 538, 550, 567-568, 603
- Burkina Faso 753
- Byci Skala, site 452
- Byzacène, région 683-684
- Byzance 185, 359, 520, 581, 588, 624
- Byzantin, Empire 33, 48, 260, 362, 550, 581, 583, 622-624, 686, 1060, 1073, 1077

C

- Cachemire, région 163, 1030, 1033, 1069, 1071
 Caéré, cité étrusque 426
 Caesaraugusta, cité romaine (actuelle Saragosse) 513
 Caesarobriga, cité romaine 513
 Cajamarca, culture 1303, 1309
 Cajamarca, vallée 1296-1297
 Calabre, région 437
 Calchaqui, vallée 1341-1342
 Californie 1189, 1196
 Calima, culture 1301
 Callatis, colonie grecque 519
 Callejón de Huaylas, culture 1303
 Callimaque, poète grec 474
 Callinos, poète grec 225
 Callipides, tribu scythe 444
 Cālukya, dynastie 125, 274, 803, 888, 890-892
 Cambodge 126, 161, 276, 911, 918, 934, 962, 968-969
 Cambyse I^{er}, roi achéménide 316, 414
 Cambyse II, roi achéménide 320
 Cameroun 237, 758, 760
 Campanie, région 83, 90, 425, 435-436
 Campeche, site 1259
 Canada 1189
 Candelaria, culture 1337
 Candra Gupta II, souverain 836, 886
 Candra Gupta, royaume 872
 Candragupta Maurya, souverain 841
 Cannes, bataille 439
 Cantorbéry, ville romaine 633, 635
 Cao Cao, général chinois 1131, 1143, 1161
 Cao Pei, empereur des Wei 1161
 Cappadoce, région 312, 508
 Caracalla, empereur romain 332
 Caraïbes, îles 1328
 Carboneras, site 759
 Carie, région 521
 Carnéade, philosophe grec 473
 Carolines, îles 992
 Carolingiens, dynastie 604, 611
 Carpates 140-141, 531
 Carpes, peuple 529
 Carrhae (ou Carrhes), bataille 337, 342, 486
 Carthage, site 135-136, 140, 222, 438-439, 508, 661, 667-668
 Carthaginois, peuple 85, 136, 438, 664
 Cartum, arc romain 515
 Casandra, cité 518

- Cassiodore, homme politique romain 48, 263
- Cassitérides, îles de l'Étain 85
- Castulo, cité romaine 514
- Catalauniques, bataille des champs 550, 569
- Catamarca, site 1331, 1334, 1342, 1344-1345
- Catane, colonie grecque 376
- Caterville, complexe 1210
- Caton le Censeur (ou l'Ancien), auteur romain 440, 500
- Catulle, poète romain 233
- Caucase, région 4, 84, 312, 442
- Cécilien, martyr carthaginois 681, 682
- Celtes, peuple 140, 143, 156, 441, 451, 524, 526-527, 530-535
- Cerne, comptoir carthaginois 136
- Cerro de las Mesas, site 1260
- Cerro de las Navajas, volcan 1248
- Cerros, site bélizien 1270, 1273, 1275
- Césarée, cité romaine 522, 676
- Ceuta 599
- Chabaka, pierre 696
- Chabaka, pyramide 697
- Chabaka, roi kouchite 693, 695
- Chabataka, roi kouchite 693
- Chabbash, roi nubien 711
- Chabrias, général athénien 710
- Chal Tarkhan 347
- Chalcédoine, concile 186, 189, 555, 724
- Chaldéens, peuple 306
- Champa, État 939, 951-953, 966, 970-971
- Chams, peuple 207, 913, 943, 957, 971
- Chan-Chan (Loulan), royaume 1048
- Chan-Chan, région 1058, 1062
- Chan-Muan 1285
- Chanapata, culture 1298
- Chandraketugarh, site archéologique 844, 846
- Chang'an, cité 32, 103, 278-279, 284, 1052, 1058, 1060, 1117, 1132-1133, 1144, 1147, 1182
- Changle, palais 278
- Chansen, site 937
- Chaparrón, site 1318
- Charax 335
- Charlemagne 555
- Chatham, îles 989
- Chavín, culture 153, 1193, 1292-1293, 1296-1299, 1307, 1324
- Cheïbânî, fondateur du royaume ouzbek 998
- Chen, dynastie 220, 1147
- Chenouté, théologien égyptien 725
- Chépénoupet II, prêtresse d'Amon-Rê 693, 694, 702

- Chernoles, culture 442
- Chersonèse, cité grecque 446
- Chiapas, région 1225, 1232, 1242, 1259, 1265-1266, 1269
- Chicama, vallée 1304
- Chicama-Moche, vallée 1303
- Chicanel, phase 1236, 1238
- Chichén-Itzá (Yucatán), site 1270, 1279-1280
- Childebert I^{er}, prince franc 603
- Childéric, père de Clovis 602
- Chili 112, 152, 1310, 1330-1334, 1337-1338, 1341-1342, 1344-1345
- Chiloé, île 1329
- Chimú, culture 1305
- Chinca, vallée 1303
- Chincha, culture 1307
- Chinchorro, phase 1333
- Chine 9-11, 19, 27, 29-30, 32-34, 40-41, 53, 62, 64-65, 68, 71, 75-76, 91, 98, 100-101, 103, 114, 119, 125, 127, 129-131, 134, 173, 175, 250, 281, 362, 1004, 1037, 1042, 1052, 1055, 1060, 1066, 1077, 1141, 1156, 1164, 1180-1181
- Chine du Nord 128, 1143-1144, 1153
- Chinois, peuple 41, 65, 67, 71, 96, 100, 129-132, 1025, 1158
- Chionites, peuple 343, 1053-1054, 1069
- Chiripa, culture 1308, 1333, 1339
- Chitam, souverain de Tikal 1277
- Cholula, site 1264
- Chondwe, site 789
- Chorasmie (Khārezm), région 1059
- Chorasmiens, peuple 129, 314, 1059
- Chorrera, culture 1292
- Chortchuq, site 1065
- Chosroès I^{er}, roi sassanide 344, 1071
- Chosroès, dynastie 341
- Chu, État 131-132, 215-216, 1103
- Chullu (Collo), colonie romaine 677
- Chypre, île 393
- Cicéron (Marcus Tullius), auteur romain 48, 232-233, 492-493
- Cidamus, oasis 676
- Ciénaga, culture 1301, 1342
- Cilicie, région 52, 80, 140, 508
- Ciliciens, peuple 316
- Cimbres, peuple 140, 485, 533-534
- Cimmériens, peuple 134, 312, 442-443
- Cirta, cité 668, 675
- Claude, empereur romain 486
- Claudia, famille romaine 427
- Claudien, poète romain 235
- Clazomènes, cité 43

- Clément d'Alexandrie 510, 722
Cléopâtre VII, reine égyptienne 712, 718-719
Clodomir, prince franc 603
Clotaire I^{er}, roi franc 603
Clotaire II, roi franc 607
Clovis I^{er}, roi franc 498, 551, 577, 602-603, 620
Clupea (Kelibia), colonie romaine 677
Cochise-San Pedro, culture 1213, 1215
Coclé, province 1317
Cōla Karikāla, roi indien 865
Colchide, région 312
Colha, site bélizien 1273
Cologne, région 90, 92
Colombie 150, 1310, 1314, 1318-1319
Colophon, cité 43, 46
Columban, missionnaire irlandais 634
Columelle, auteur romain 136, 542
Comalcalco, site 1265, 1279
Commagène, royaume 508
Commode, empereur romain 87
Complejos de las Almas, culture 1336
Concepción-Aguas Buenas, tradition 1318
Condorhuasi, culture 1301, 1337, 1341-1342
Confucius (Kong Qiu), philosophe chinois 64, 69, 168, 170, 212, 214, 1098-1099
Congo 758, 786
Constance I^{er} Chlore, empereur romain 544-545
Constance II, empereur romain 361, 546
Constantin I^{er} le Grand, empereur romain 87, 185, 495, 543, 545-546
Constantinople 47-48, 185-186, 260, 546-550, 554, 579, 623-624, 1073
Constantinople, Université 583
Conte, site 1317
Copán, cité maya 290, 1262, 1280, 1282-1284
Copán, dynastie 1283
Copena, complexe 1210
Corbie, monastère 609
Corcyre, cité 382
Córdoba (Argentina) 1345
Corée 97, 134, 175, 277, 283, 1167, 1170
Corinthe, cité 382, 518
Corse, île 439
Cosmas Indicopleustès, marchand et écrivain 779-780, 902
Costa Rica 1312, 1318-1319
Côte d'Ivoire 753
Crassus, homme politique romain 331, 337, 485

- Cratinos, poète grec 230
- Crésus, roi de Lydie 312, 317, 392
- Crète 221
- Crimée, région 442-443
- Crotone, cité 46, 375
- Crystal River, complexe 1210
- Ctesibios, savant alexandrin 47, 88, 261
- Ctésiphon, cité parthe 332, 338, 347
- Cuba 1313
- Cuicuilco, site 1228-1229
- Cuicul, arcs 509
- Cumes, colonie grecque 376
- Cunaxa 324
- Cupisnique, culture 1292, 1296-1297, 1299, 1300, 1304
- Cuzco, région 1298, 1299, 1301, 1308
- Cyaxare, roi mède 307, 315-316
- Cybèle (Grande Mère), culte 176, 449
- Cyclades, îles 409
- Cyprien, évêque de Carthage 681
- Cypsélides, tyrans de Corinthe 373
- Cyrénaïque, région 669
- Cyrène, cité 669, 671-673
- Cyrénéens, peuple 671-672
- Cyreschatè (Kurkath), cité 1045
- Cyrille, patriarche d'Alexandrie 724
- Cyrus I^{er}, roi perse 316
- Cyrus II le Grand, roi perse 308, 316, 317, 320, 414, 1045
- Cyrus le Jeune, frère d'Artaxerxès 324

D

- Da-noi, site 974
- Daaro-Mikael, tombeau 776
- Daboya, site 772
- Daces, peuple 143, 524, 527, 530
- Dacie, région 139, 141, 519, 539, 646
- Daço-Mésiens, peuple 450
- Dadosani, tribu 649
- Daeceneus, prêtre gète 528
- Dagobert I^{er}, roi franc 607, 652
- Daima, site 15, 756
- Dakṣiṇapatha, région 887
- Dama de Bassa, sculpture 14
- Dama de Elche, sculpture 14
- Damase de Rome, évêque 554, 557
- Damophon, sculpteur grec 483
- Daṇḍin, auteur indien 203, 883
- Danois, peuple 637
- Daojia, école du dao 1101
- Dar es-Salaam, cité 145
- Daratites, population éthiopienne 662
- Dardaniens, peuple 450
- Dardes, peuple 1075
- Darius I^{er}, roi achéménide 7, 85, 135, 316, 320
- Darius II, roi achéménide 324
- Darius III Codoman, roi achéménide 324-325, 414
- Daśāvātāra, temple 880
- Deccan, région 109, 111, 122, 124-125, 268, 274, 803, 855, 860-862, 887-888, 890-892, 895-896
- Décébale, roi géto-dace 528
- Decius (Dèce), empereur romain 185
- Dédan, État 356
- Delhi 107, 163
- Délos, île 31
- Délos, sanctuaires 390
- Delphes, cité 140, 177
- Delphes, oracle 387, 391
- Démétrios de Phalère, philosophe 476
- Démétrios I^{er}, roi sélécide 1019
- Démétrios II, roi sélécide 331
- Démocrite d'Abdère, philosophe grec 50, 52, 394, 396, 399, 472, 477
- Démonax, réformateur grec 671, 673
- Démosthène, orateur grec 46, 393
- Dendéra, temple 702, 718
- Denys I^{er}, tyran de Syracuse 46
- Denys II, tyran de Syracuse 46

- Deogarh, temple de Vishnou 274, 877, 880
- Dharma, peuple 817
- Dhauri, site 122
- Dhu Nuwās (Yusuf), roi himyarite 359
- Dhu Qar, bataille 362
- Diadoques, guerre 333
- Diakovo, site 641
- Dian du Yunan, culture 1111
- Die Kelders, céramique 790
- Dioclétien, empereur romain 86, 90, 185, 188, 486, 488-490, 495, 542, 544-545
- Diodore de Sicile, auteur grec 728
- Diodote I^{er}, roi séleucide 330
- Diodote II, roi séleucide 1017
- Dion Cassius, historien romain 488, 521
- Diophante, mathématicien grec 47
- Dioscore, patriarche d'Alexandrie 724
- Dioscoride Pédanius d'Anazarbe, savant 52
- Djenné, grande mosquée 266
- DMT, royaume 776
- Dniepr, région 139, 442-443
- Dobroudja, royaume scythe 443
- Domitien, empereur romain 486
- Donat de Bagaï, chef d'insurgés d'Afrique du Nord 574, 682
- Donets, région 445
- Dong Duong, statues bouddhistes 276, 953
- Dông Son, site 275, 920, 924, 929, 932-933
- Dongola, cité 743, 745
- Doriens, peuple 402
- Dos Pilas 1280, 1282-1284
- Doudlebi, tribu 650
- Doura-Europos, cité 340, 347, 508
- Doura-Europos, peintures 259
- Dravidiens, peuple 314, 998, 1002
- Dromichaites, roi gète 528
- Dunhuang, fresques 247
- Dunhuang, site 282, 1037
- Dunhuang, temples 1164
- Dunsun, royaume 947
- Dur Sharrukin, cité assyrienne 80
- Durgā, temple 899
- Duṭṭhagāmaṇī, roi sri lankais 869
- Dvāravatī, centre bouddhiste 965
- Dvāravatī, royaume môn 276, 937, 939, 954, 964, 980
- Dyrrachium 518

E

- Ecgrith, roi anglo-saxon 636
Écosse 630, 633
Ectabane 322, 415, 417
Édesse, école 350
Édesse, inscriptions 19, 342, 362
Édesse, mosaïques 259
Edfou, temple d'Horus 718
Égates, îles 438
Egidius, chef gallo-romain 577
Égypte 13, 28-29, 40, 43, 51, 55, 76, 78, 89, 93-94, 119, 134-136, 138, 144-145, 161, 252, 265, 665, 690, 731
Égyptiens, peuple 40, 42-43, 54-55, 87, 89, 145, 420, 466
El Caño, site 1317
El Mirador, site 1238, 1270
El Sol y la Luna, temples huacas 1305
El Tajín 1239, 1260-1262, 1264
El-‘Ela, oasis 356
Élam 306-307
Élamites, peuple 306-307, 314, 317, 998, 1002
Elbe, vallée 141, 531
Eleona, sanctuaire 562
Elephanta, site archéologique 899
Éléphantine, île du Nil 691, 700
Éleusis, mystères 176, 391, 469
Ellac, roi hun 570
Ellat, sanctuaire 509
Ellatzbaas (Kaleb), roi axoumite 779
Ellora, site archéologique 125, 272, 897-899
Elmentétien 767
Éloi (saint), évêque 609
Élymaïde, État 332
Émèse 362
Empédocle, philosophe grec 50-51, 399
Empire achéménide 80, 128, 245, 314, 325-326, 420, 467
Empire arsaside 333
Empire assyrien 134, 245, 306-307
Empire aztèque 239, 1227, 1240, 1263
Empire byzantin 33, 48, 260, 362, 550, 581, 583, 622-624, 686, 1060, 1073, 1077
Empire étrusque 432
Empire gupta 33, 111, 125, 272, 874, 1068
Empire han 97-98, 102-103, 119, 129, 133, 170, 172, 215, 1086, 1117, 1123, 1128, 1134, 1140, 1143, 1145, 1148, 1151, 1156
Empire hephtalite 33, 1070, 1072
Empire inca 191, 1334

- Empire kouchan 837, 1030-1034, 1036-1037, 1039-1040, 1048, 1067-1069, 1157
- Empire macédonien 256, 414
- Empire magadha 832
- Empire maurya 123, 126, 799, 802, 822, 825-826, 829-830, 833
- Empire mérovingien 602-603
- Empire parthe 259, 331, 336, 1051
- Empire perse 7, 32, 80, 85-86, 119, 175, 313, 325
- Empire romain 32, 48, 54, 85-86, 89-91, 141-142, 175, 484, 487, 542, 720
- Empire sassanide 341, 361
- Empire séleucide 330
- Empire Śrīvijaya 165, 954, 981
- Empire tang 1170, 1074
- Empire tujue 1073-1074, 1076-1078
- Empire wei 1145, 1161
- Empire xiongnu 999, 1004-1005, 1023-1025, 1030, 1047, 1052-1054, 1061, 1069, 1076, 1118, 1124
- Endybis, roi axoumite 777
- Énée le Tacticien, théoricien grec 382
- Éphèse 442, 501, 510, 521
- Éphèse, Artémision 521
- Éphèse, concile 350, 555, 561, 724
- Éphore de Cyme, historien grec 405
- Épicure, Jardin 477
- Épicure, philosophe grec 47, 181, 394, 470, 472
- Épire, région 372
- Équateur 150, 1311
- Èques, peuple 435
- Érasistrate, médecin grec 480
- Ératosthène, philosophe grec 47
- Érechtéion, temple 390
- Ergamène (Arqamani ou Arakamani), roi méroïtique 728
- Ermanaric, roi ostrogoth 567
- Eschine, orateur grec 393, 405
- Eschyle, dramaturge grec 46, 177, 229, 262
- Esculape, temple 509
- Esie, sculptures 773
- Espagne 43, 80, 84, 93, 136, 138, 140, 143, 222
- Esquimaux, peuple 1196
- Essex, région 632
- Est-Anglie, région 632, 634
- Estonie, région 641
- Ethelbert, roi de Kent 635
- Éthiopie 55, 94, 145, 237
- Étolie, région 372
- Étrurie, région 81, 376, 425-427, 437
- Étrusque, Empire 432

- Étrusques, peuple 27, 85, 119, 140, 222, 254, 257, 376, 424-426, 437
- Eubée, région 374
- Euclide, mathématicien grec 47, 49, 478
- Eucratide, cité 1020
- Eucratide, roi gréco-bactrien 1019, 1032, 1047
- Eudoxe de Cnide, astronome grec 88, 400, 479
- Eugène, usurpateur romain 548, 555
- Eugène, évêque de Carthage 685
- Euhespérides (Benghazi), cité 669, 671
- Eupolis, poète grec 230
- Euripide, dramaturge grec 46, 177, 229, 262, 391, 406, 474
- Eusèbe de Césarée, auteur grec 553
- Euthydème, gouverneur de Bactriane 1018-1019
- Ezana, inscription 737, 739
- Ezana, roi axoumite 729, 777-778
- Ézéchias, roi de Juda 89, 693

F

Faldas del Morro, tradition 1333

Faras, cité 741

Fasir, chef d'insurgés d'Afrique
du Nord 574

Faxian, pèlerin bouddhiste 11,
112, 874, 877, 901

Fayoum, oasis 713

Feldberg, culture 649

Ferghana, région 129, 1004,
1042-1043, 1047-1048

Fidji, îles 989, 991

Finno-Ougriens, tribu 637, 641

Finnois, peuple 538, 641, 646

Firka, sépultures 738

Firmus, seigneur berbère 574

Firouzabad 347

Flavien Mérobaude, officier et
poète romain 573

Flaviobriga, cité romaine 513

Flavius Arrien, historien grec
421-422

Flavius Ricimer, général romain
576-577

Foedus Cassianum, traité 433

Fortified Hill, site 1208

Francs, peuple 93, 143, 261, 536,
550, 568, 602-603

Frédégaire, chroniqueur franc
650, 652

Frisons, tribu 536

Fujiwara Kamatari 1182

Funan, royaume 758, 760-761,
786

G

- Gadès (Cadix) 485
Gaius Duilius, consul 438
Galatie, région 521, 531
Galère, empereur romain 544-545
Galien (Claude), médecin grec 48, 52, 480, 510
Galles, pays de 525, 630, 633
Gallia Placidia, princesse romaine 551
Gallien, empereur romain 494
Gandhara, art bouddhiste 19, 123, 246, 270, 852
Gandhara, région 123, 126, 161, 163, 842, 1040, 1071, 1073-1074, 1077
Gaṅgā, dynastie 888-891, 896
Gantuoli, royaume 956
Gao Ming 1108
Garama, oasis 676
Garamantes, population éthiopienne 662
Garaton, roi hun 568
Gaugamèles 324, 326, 415, 421
Gaule 80, 83-85, 92, 140, 142, 512, 568
Gaya, cité de Bihar 270
Gaza 308
Ge Hong 1155-1156
Gebel Barkal, temple d' Amon-Rê 695
Gemai, sépultures 738
Gematon, temple 696
Gengis Khan 1065
Genséric, roi vandale d' Afrique 550, 576, 595, 599, 684
Géorgie 334
Gépides, tribu 570, 648, 650
Gerasa 508-509
Germain, peuple 494, 534
Germanie 141, 512, 514, 536
Gètes (Daces), tribu 524, 527
Géto-Daces, tribu 527-529
Gétules, tribus nomades 662
Ghana 753
Ghassanides, tribu d' Arabie du Sud 362
Gildas, missionnaire britannique 631
Gildon, seigneur berbère 574
Giligames, peuple lybien 669-671
Gilimanuk, site 921-922
Glycerius, empereur romain 578
Gobedra, sites 765
Godin Tepe, site 315
Gombe, céramique 786
Gombe, site 758

- Gondebaud, roi des Bourgondes 578
- Gondēshāpūr, école théologique 350
- Gondopharès, roi parthe 835, 1027
- Gordien III, empereur romain 342
- Gordion, cité 442
- Gordyène, région 333
- Gorgias de Léontium, philosophe grec 230, 396
- Gory Swietokrzyskie, région 536, 615
- Goths, peuple 93, 142, 261, 529, 536, 538-539, 551, 565, 595-597, 618
- Gotland, île 618
- Gou Qianzhi 1155
- Gracques, réforme des frères 492
- Grand Jeu de balle, sculpture 1279
- Grand Serpent, tertre 1207
- Grande-Bretagne 140, 512, 514, 535, 630-631, 633, 682
- Grandes Antilles 1311, 1313, 1326
- Grandes Migrations 520, 538, 568, 628
- Gratien, empereur romain 547-548
- Grèce 13, 26, 28-30, 40-42, 48, 53, 62, 79-82, 104, 139, 161, 221, 252-253, 261, 372, 409, 462
- Gréco-Bactriens, peuple 1005, 1026, 1038
- Grecs, peuple 2-3, 5-6, 27-29, 40-46, 52-53, 82-83, 85, 88-89, 119, 123, 128-129, 136-140, 220, 222, 245, 255, 262, 269, 372, 384, 404, 420
- Grégoire de Naziance, théologien grec 549
- Grégoire de Tours, évêque 606, 620
- Groenland 1196
- Grumbatès, roi des Chionites 1069
- Gu Kaizhi, artiste chinois 280, 1164
- Gua Cha, site 918
- Guanacaste Nicoya, région 1318
- Guangala, culture 1301
- Guangwu, empereur han 1174
- Guangzhou (Canton) 104
- Guardafui, cap 145
- Guatemala 151, 240, 1225, 1232-1233, 1236, 1238, 1251, 1265, 1269, 1312, 1314
- Guatemala, cité 1234
- Guayaquil, phase 1302
- Guinée 758
- Guinée-Bissau 753
- Guishuang, clan 1031
- Guṇavarman, pèlerin bouddhiste 901

Gunthamund, roi vandale 685

Gunungkidul, site 934

Guo Xiang 1152

Gupta Skandra Gupta, roi 841

Gupta, dynastie 799, 832, 872,
888, 890

Guyane 1311, 1324, 1326

Gygès, roi lydien 442

H

- Haarhausen 536
 Hadramaout, royaume 354-355
 Hadrianopolis 520
 Hadrien, empereur romain 90, 519
 Hadrumetum, cité 667, 675
 Haggar, cité 710
 Hala, site 205
 Halicarnasse, cité 43, 404, 415
 Hallstatt, culture 27, 451-453
 Hampshire, région 632
 Han Fei, philosophe chinois 214, 1099
 Han Gao Zu, empereur han 1118
 Han Wudi, empereur chinois 1167
 Han, dynastie 939, 1004, 1043, 1113, 1118-1120, 1125, 1129-1132, 1134, 1137, 1144-1145, 1151, 1155, 1161, 1163, 1171, 1174
 Hang Gon, tombeau 929
 Hannibal, général carthaginois 428, 439, 668
 Hannon, marin phénicien 85, 136
 Haoulti, site 775
 Harappa, culture 56, 998
 Harran, site 316, 342
 Harṣavardhana, souverain gupta 202, 874, 892
 Haryana, région 111
 Hāstinapura, site 807
 Hatra, cité 341, 356-357, 362
 Hatra, sculptures 259
 Hawaï, îles 911, 992-993
 Hawlti, site 776
 Hécatee de Milet, historien grec 227, 403-404
 Hécatompylos 338
 Hedjaz, région 357
 Heger I, tambours de type 924, 932-933
 Hégra, oasis 356
 Heijōkyō (actuelle Nara) 284
 Héliopolis, cité 13
 Hellade, province romaine 518
 Hellanicos de Mytilène, historien grec 227
 Hellènes, peuple 466, 521
 Helvètes, tribu 653
 Hephtalite, Empire 33, 1070, 1072
 Hephtalites, peuple 341, 343, 999, 1061, 1069, 1071, 1077
 Heraclea Pontica 521
 Héraclite d'Éphèse, philosophe grec 39, 45
 Héraclius, empereur byzantin 592
 Herculaneum, site 21, 259

- Hercule, colonnes 84-85
- Hermopolis Magna, cité 692, 716
- Hérode Atticus, homme politique grec 519
- Hérode, roi des Juifs 89
- Hérodote d'Halicarnasse, historien grec 2-6, 28, 43, 129, 136, 315, 321, 139, 403, 443, 475, 662, 665, 702-703, 1005
- Héron d'Alexandrie, mathématicien grec 47, 479
- Hérophile, médecin grec 480
- Hertfordshire, région 632
- Hérules, tribu 599, 649
- Hésiode, poète grec 42-45, 79, 81, 177, 500
- Hespériens, population éthiopienne 662
- Hiéron de Sicile, tyran de Syracuse 403
- Hildéric, roi vandale 685
- Himachal Pradesh, région 845
- Himalaya 120, 268
- Himiko, reine 1175
- Himilcon, marin phénicien 136
- Himyarites, peuple de l'actuelle Aden 355, 357, 359, 779
- Hindagala, peintures 907
- Hindou-Kouch, région 1017, 1020
- Hipparque de Nicée, astronome grec 47, 479
- Hippias d'Élis, philosophe grec 396
- Hippocrate, médecin grec 44, 52, 400
- Hipponax, poète grec 403
- Hippone (Annaba), cité 682, 684
- Hispanie 511-513
- Hiuan-tsang, pèlerin chinois 1074
- Hoabinhien, période 918
- Hobagi, tumulus 738
- Hohokam, peuple 113, 1212-1213, 1215
- Homère, poète épique 28, 43, 79, 81, 177, 386, 402, 474, 483
- Honduras 1262, 1265-1266, 1312, 1314-1315, 1319
- Hongrie 130, 1025
- Honorius, empereur romain 548, 551, 631
- Hopewell, culture 119, 152, 1204-1205, 1206-1207, 1209-1210
- Horace, poète romain 232, 234
- Hōryūji, temple 284
- Hua, clan royal 1054
- Huachichocana, site 1338
- Huai, style 1109
- Hualfin, vallée 1341-1342
- Huan Tan, penseur chinois 1131
- Huancavelica, site 1296
- Huanghe, vallée 130, 1091, 1110
- Huanglao, école taoïste 1118

- Huantar, site 1293
Huanuco, site 1297
Huaraz, culture 1297
Huari, État 1310
Huari, site 152
Huarpa, culture 1301, 1303, 1310
Huastèques, peuple 1259
Huentelauquen, phase 1334
Hui, empereur han 279, 1118
Humahuaca, canyon 1329
Hunéric, roi vandale 685
Hung-i Nauruzi, inscriptions 339
Huns, peuple 93, 143, 261, 343, 551, 565, 567-568, 999, 1048, 1053, 1069, 1118
Hunza, région 843, 1043
Huviska, souverain kouchan 1032-1033
Huynh, site 929, 935
Huynh-Kalanay, céramique 923
Hypatie, mathématicienne grecque 47
Hypsiclès, mathématicien grec 47
Hyrcanie, région 333, 335
Hystaspès, roi perse 316

I

- Iazyges, peuple 529
- Ibères, peuple 13-14, 334, 441
- Ibérique, péninsule 13-14, 439, 683
- Ibn Iyyas, chroniqueur 12
- Ica, région 1296, 1298, 1300, 1309
- Ica-Nazca, vallée 1303
- Ichbara, souverain tujue 1074
- Iconium, cité 522
- Ife, tradition 265
- Igbo Ukwu, site 16
- Ikhshid, palais 1056
- Ikhshid, souverain de Samarkand 1055
- Īkṣvāku, dynastie 164, 272-273, 861-862, 890
- Ildiges, prince lombard 649
- Illyrie, région 526
- Illyriens, peuple 85, 441, 447-448, 452, 518, 523-524, 527, 530
- Imbonga, site 787
- Imhotep, vizir égyptien 705
- Imru' l-Qays, poète préislamique 360
- Inca Cueva, site 1338
- Inca, Empire 191, 1334
- Incas, peuple 115, 152, 1331
- Inde 19, 25-26, 29, 32, 35, 40-41, 64-65, 75, 108-109, 111, 118-119, 122, 128-129, 135, 165, 199, 204, 281, 362, 855, 872, 884, 899, 904, 1028, 1037, 1040, 1077
- Inde du Sud 268, 887, 894
- Indonésie 125, 207-208, 911, 932, 934-935
- Indus, civilisation 267-268
- Indus, vallée 806
- Intihuasi, grotte 1338
- Iona, monastère 634
- Ionie, région 43, 46, 442
- Iran 7, 19, 33, 80, 128-130, 161, 246, 248-250, 313, 341, 344, 997, 1027, 1031, 1037, 1056-1057, 1059-1060
- Iran sassanide 1052, 1072-1073, 1076-1077
- Iraniens, peuple 130, 445, 1075
- Irlande 91, 136, 525, 533, 630, 633
- Īśānapura, royaume khmer 276, 951, 954
- Īśānavarman, roi indien 968
- Isaurie, région 508
- Ischia, île 374
- Ise, autels 283
- Ishtar, porte 135
- Isidore de Séville, archevêque 263

Isis, culte 176, 672, 715

Isocrate, orateur athénien 673

Israël 184, 186, 318

Issedons, peuple 1044

Issos, bataille 324, 415, 711

Issyk, cité 1009

Issyk-koul, région 1010

Istaxr, cité 332

Istros, cité 138, 519

Isurumuniya, site 274

Italica, cité romaine 514

Italie 46, 48, 78-79, 84, 86, 91,
93-94, 138, 140-141, 255, 376,
424, 426

Iuliobriga, cité romaine 513

Izumo, autels 283

J

- Jakarta 126
- Jandial, temple du feu 851
- Japon 134, 175, 277, 1173, 1180
- Japura, phase 1323
- Jardin d'Épicure 477
- Jauarí, phase 1323
- Java 126, 165, 948, 972
- Jean Chrysostome, théologien grec 549, 582
- Jean l'Évangéliste (saint) 183, 496
- Jean Trogliata, général byzantin 686
- Jenné-Jeno (Mali), site 265, 755-756, 774
- Jérôme (saint), auteur de la Vulgate 549, 557
- Jérusalem 89, 134, 182
- Jérusalem, temple 261
- Jésus-Christ 184, 186, 497
- Jetavana, monastères 906
- Jia Yi 1128
- Jiankang (Nankin), région 1156, 1175
- Jin, peuple 1144-1145, 1147
- Jiuyuan, site 1115
- Joaquim, roi de Jérusalem 308
- Jōmon, culture 283, 1173
- Jordanès, historien 538, 570
- Jordanie, région 356
- Jorwe, culture 855
- Josias, roi de Juda 699
- Jouan-Jouan, dynastie 1052, 1054, 1061, 1071-1072, 1076
- Jouarre, monastère 609
- Jovien, empereur romain 343, 546
- Juda, royaume 307
- Judée, site 184
- Jugurtha, roi numide 675
- Juifs, peuple 181-184, 318, 700, 714
- Jujuy (Argentine), province 1331, 1341, 1344
- Jules César 84, 140-141, 233, 335, 485, 489, 493, 518, 528
- Julien l'Apostat, empereur romain 187, 546, 901
- Julien, missionnaire monophysite 742
- Junín, site 1295, 1297
- Jupiter Capitolin, temple 432
- Justin I^{er}, empereur romain 585
- Justin, historien romain 337, 339
- Justinien I^{er}, empereur romain 47, 235, 350, 585-587
- Jutes, tribu 631, 637
- Jutland, région 638
- Juvénal, auteur romain 234

K

- Ka' be-ye Zardošt, inscription kouchane 1067
- Kabah, site 1279
- Kaboul, région 1031, 1071, 1073, 1077
- Kabylie, région 676
- Kachgar, oasis 127, 1033, 1058, 1060, 1063
- Kachta, roi kouchite 691
- Kachta, tombeau 696
- Kadamba, dynastie 888-890
- Kadphisès (Wima), homme politique kouchan 837
- Kafirs, peuple 1075
- Kalacuri, dynastie 888
- Kalanay, site 934-935
- Kaleb (Ellatzbaas), roi axoumite 359, 778
- Kali, âge de 890, 893
- Kālidāsa, poète indien 125, 202, 881
- Kalimantan, région 125-126, 207-208, 933, 961
- Kaliṅga (actuelle Orissa) 124, 160
- Kalundu, site 789
- Kaminaljuyú, site 1234-1235, 1251, 1270
- Kandahar (Afghanistan) 122, 418, 827
- Kangju, royaume 1026, 1043, 1047
- Kaniška, souverain kouchan 163, 166, 837, 852, 1032-1033, 1067
- Kāñcīpuram, site 274, 892, 899
- Kapiśā, langage pictural 852
- Kapwirimbwe, site 789
- Karadong 10-11
- Karanganyar, région 982
- Karkémish, bataille 134, 307, 700
- Kārle, grottes monastiques 272
- Karnak, temple d'Amon-Rê 691, 695, 716-717
- Karnataka, région 111, 274, 890
- Kashgar, site 73
- Katiaroi, tribu scythe 444
- Kauṇḍīnya, brahmane 950
- Kauṭīlya, auteur indien 203
- Kavad, roi sassanide 344
- Kaveri, vallée 126
- Kawa (Gematon), cité 695
- Kawa, temple d'Amon-Rê 694
- Kawachi, centre cérémoniel 1309
- Kay Ladio, groupe 786
- Kazakhstan 7-8, 127, 129, 1014, 1043, 1053, 1070, 1124
- Kedah, État malais 165, 938, 954
- Kent, région 632, 634

- Kenya 95, 147, 237
- Kerala, tombeaux 855
- Kerma, tombeaux 696
- Kēsar (Frōm), souverain tujue 1077
- Kesch, cité 1042
- Khadidja, femme du prophète Mahomet 363
- Khalchayan, site 247, 1032
- Khāravēla, souverain nanda 839, 841, 846
- Khārezm (Chorasmie), région 1033, 1043, 1048, 1053, 1059
- Khentamentiou, site 706
- Khingila, dynastie hephtalite 1071, 1073, 1075
- Khmers, peuple 913, 943, 950, 968
- Khotan, cité 11, 127-129, 1028, 1062, 1065
- Khottal, royaume 1074
- Khshathrita, souverain mède 315
- Khuwārizmī, érudit islamique 999
- Kidarites, dynastie 1068-1069, 1071
- Kidinnu, astronome babylonien 310
- Kinda, royaume 360
- Kintampo, tradition 756
- Kirdīr, inscriptions 349
- Kizil, grotte-monastère 250
- Klong Thom, site 938
- Koban, culture 442
- Koguryō, temples 1168, 1171, 1179
- Kolaxais, roi scythe 444
- Koločin, culture 641, 647
- Komchen, site 1270
- Kong Qiu (Confucius), philosophe chinois 64, 69, 168, 170, 212, 214, 1098-1099
- Korkai, cité 124
- Kośāla, royaume 822
- Kota Tinggi, site 938
- Kotakapur, inscription 957
- Kouban, région 442
- Kouch, nécropole 727
- Kouchans, dynastie 111, 123, 166, 246, 248, 270, 342, 691, 727-728, 843, 876, 1028, 1030, 1032, 1037-1038, 1040-1041, 1048-1049, 1061
- Kourrou, site 696-698
- Koutcha, cité 127-128, 247, 250, 1004, 1040, 1160, 1064, 1066
- Krivichi, culture 647
- Kroraina (Loulān), cité 1060-1061
- Kroub, mausolée 666
- Kuan Lukpat, site 938
- Kubja Viṣṇuvardhana, fondateur des Cālukya orientales 891
- Kujula Kadphisès, souverain kouchan 1031-1032
- Kumāra Gupta, site 886

Kumāra Gupta I^{er}, souverain
(gupta) 874-875

Kumārajīva, traducteur kout-
chéen 1066, 1160

Kutai, royaume 126, 946, 949

Kwale, céramique 788, 791

Kwangaet 1168

Kyllyriens, peuple 375

Kyongju, couronnes 283

L

- La Montaña, site 1318
La Tolita-Tumaco, culture 1302
La Venta, tombeau olmèque 1316
Lactance, auteur romain 234
Lagos, père de Ptolémée I^{er} 712
Lakhmides, peuple d'Arabie du Sud 358, 360, 362
Lakṣmī, plaques 869
Lalibela, grottes 765
Lamanai, site 1270, 1273
Lambakanna, dynastie 901
Lambayeque, vallée 1295-1297, 1303-1305, 1307
Laocoon (groupe), sculpture 483
Laodicée, site 522
Laos 161, 207, 911, 918
Laotiens, peuple 207
Laozi, théoricien taoïste 171, 215, 1101
Lapita, culture 989-990
Lapons, peuple 641
Latium, région 425, 435
Lauriya-Nandangarh, tumulus 268
Layzón, culture 1297
Lelang, site 1168
Léon I^{er}, empereur romain 188, 577-578
Léon le Grand, pape 556
Leontinoi, colonie grecque 376
Leptis Magna (Lebda), cité 508, 678, 688
Leucippe, philosophe grec 50
Liang, dynastie 1076, 1147, 1158
Liaoning, site 1123
Libéria 753
Libreville, sites 760
Libyco-Berbères, peuple 661, 664-665, 668
Libye 665
Libyens, peuple 663-665, 670-672
Lihyanites, royaume 356
Lima 21, 1295-1296, 1301
Lima, culture 1297, 1303, 1307, 1309
Lincolnshire, région 631
Lipoxais, roi scythe 444
Lishan, mausolée 278
Liu Bang, empereur han 1117
Liu Xie, auteur chinois 219, 1163
Liu Xiu, empereur han 1117
Liu Zhiji, historien chinois 217
Liu-Song, dynastie chinoise 1175
Liyu, style 1111
Llolleo, culture 1336-1337
Lluta-Camarones, région 1333

- Lobnor, région 1062
 Locride, région 372
 Loma San Gabriel, culture 1215
 Lombardie, région 600
 Lombards, peuple 93, 261, 595-596, 599, 649
 Longinos, évêque de Nobadia 742
 Longmen, grottes 281
 Longobards, royaume tribal 648
 Longquanfu 284
 Lop Nor, région 131
 Lopburi, site 276
 Los Naranjos, site 1314, 1316
 Loulan (Kroraina), cité 1061-1062
 Louxor, temple d'Amon 716
 Lu Xiujing, maître taoïste 1160
 Lubaantún, céramique 1287
 Luc (saint) 496
 Lucaniens, peuple 437
 Lucius Verus, empereur romain 494
 Lucrèce, poète romain 25, 47-48, 181, 472
 Lucullus, général romain 501
 Luoyang, cité 68, 281, 1052, 1060, 1117, 1132, 1144, 1147, 1150, 1156, 1165
 Luristan, région 999
 Lusici, tribu 649, 653
 Lusitanie, région 511, 514
 Luxeuil, monastère 607
 Lycée d'Aristote 46, 52, 476-477
 Lycurgue d'Athènes, orateur 393, 405-406
 Lycurgue, législateur sparte 373
 Lydie 82, 316, 320, 521
 Lydiens, peuple 81, 317
 Lysimaque, général d'Alexandre le Grand, 528
 Lysippe, école 482
 Lysippe, sculpteur grec 413

M

- Macédoine, royaume 46, 119, 140, 300, 459, 721
- Macédonien, Empire 256, 414
- Madagascar 207, 911, 989
- Madurai, capitale des Cera 124
- Madyès, roi scythe 442-443
- Magadha, région (actuelle Bihar) 123, 125, 158
- Magadha, royaume 267-268, 823-824
- Maghreb, région 665, 667
- Magon, auteur carthaginois 136, 222
- Mahābhārata, épopée 807, 815-816, 850, 883, 898
- Mahāmeghavāhana, dynastie 839
- Mahāvīra, auteur 56, 819
- Mahendravikramavarman, souverain indien 202
- Mahomet, prophète 363
- Mailhac, sculptures ibères 14
- Majāvihāra, monastère 906
- Majorien, empereur romain 576
- Makouria, royaume nubien 740-743
- Maktar, stèle 665
- Maktaris (Maktar), cité 678
- Malais, peuple 207, 971
- Malambo, peuple 1321
- Malawi 191
- Malaysia 207, 911, 934
- Malayu, royaume chinois 956
- Mali 753
- Malte, île 667
- Maluba, site 762
- Malwa, région 125
- Māmallapuram, site 125, 274, 899
- Manacapurú, phase 1323
- Mandchourie, région 1149, 1167
- Manès (Mani), fondateur du manichéisme 187, 777, 350
- Manéthon, historien égyptien 691, 715
- Mangueiras, phase 1323
- Manta, région 1302
- Maodun, souverains xiongnu 1022
- Maques, peuple lybien 669-670
- Maracaibo, lac 1327
- Maracanda, cité 1020
- Marajó, île 1323
- Marajoara, phase 1323-1324
- Marathon, bataille 321
- Marc Antoine, général romain 489
- Marc Aurèle, empereur romain 47, 141, 143, 180, 472, 494, 519, 938-939
- Marc l'Évangéliste (saint) 722

- Marcion, docteur chrétien 183
 Marcomans, guerre 494
 Marcomans, peuple 93, 141, 143, 486, 536
 Mardes, tribu 335
 Margiane, région 1017
 Mariannes, îles 989
 Marius, général romain 140, 485
 Marquises, îles 992
 Marseille, colonie grecque 376, 424
 Marses, peuple 437
 Martial, auteur romain 232, 234
 Martin de Tours, évêque 557
 Maryandiniens, peuple 375
 Masaesyles, royaume 662
 Masinissa, roi numide 663, 665, 668, 675
 Massagètes, tribu 1043
 Massyles, royaume 662
 Matacapan, temples 1251, 1260
 Mataje, site 1321
 Matara, site 775, 781-782
 Mathurā, école gupta 852, 980
 Mathurā, site kouchan 109, 270, 846-847, 850, 1028, 1039, 1040
 Matola, sites 791
 Matthieu (saint) 496-497
 Maures, peuple 662, 664
 Mauritanie, région 508-509, 513, 676
 Maurice, empereur byzantin 592
 Maurya, dynastie 109-111, 119, 124, 135, 268, 832, 851, 860, 863, 1034
 Maxence, empereur romain 545
 Maximien, empereur romain 544-545
 Mayas, peuple 72, 192, 194, 239, 286, 1224, 1227, 1242, 1263, 1269, 1285, 1314
 Mayūraśarman, roi kadamba 889, 893
 Mazaios, dignitaire perse 415, 421
 Mazakes, satrape perse 711
 McGraw Farm, site 1206
 Mécène (Caius), protecteur d'arts 233
 Mecklembourgeois, tribu 653
 Mecque (La) 303, 357, 359, 363
 Medeïna, stèle 665
 Mèdes, peuple 134, 307, 313-315
 Médie, région 307, 316, 335
 Médine 360, 363
 Medracen, mausolée 666
 Mégasthène, ambassadeur grec 109
 Meguti, temple jaïna 899
 Mehrauli, pilier de fer 886
 Mejday, peuple nubien 739
 Mélanésie 988, 991-993
 Memnon, général perse 415
 Memphis, cité 322, 692-693, 696

- Ménandre, auteur grec 393, 407, 474
- Ménandre, empereur indo-grec 835, 1019, 1021
- Mencius (Mengzi), philosophe chinois 169, 214, 1099
- Mendès, cité 710
- Mendoza, province 1329, 1336, 1345
- Meng Ke, philosophe chinois 214, 1099
- Mercie, royaume 634
- Méroé, civilisation 265, 727-732, 734, 735, 737
- Méroé, pyramides 729
- Mérovingiens, dynastie 602, 604
- Merv, cité 342-343, 347
- Mésie, province romaine 518-519, 528
- Méso-Amérique 29, 32, 72, 112, 114-116, 149, 290, 1187, 1192, 1202, 1221, 1227, 1229, 1232, 1244-1245, 1250, 1254-1255, 1262-1264
- Mésopotamie 29, 82, 134, 997
- Messala (Marco Valerio), protecteur d'arts 232
- Messapiens, peuple 376, 437
- Messine, détroit 374, 438
- Mexique 112-113, 149-150, 152, 192, 240, 1215, 1227, 1229, 1232, 1236, 1238-1240, 1244, 1262-1264
- Mi-son, site 952
- Micipsa, roi numide 666
- Micronésie 992
- Mihintale, monument bouddhiste 273
- Mihirakula, souverain hephtalite 1071
- Milan, édit 260, 723
- Milceni, tribu 649
- Milet, cité 46, 256, 394, 399, 501, 508, 521
- Milet, Nymphée 521
- Mimana, État 1176
- Minucius Félix, auteur romain 234
- Miraflores, phase 1235, 1314
- Mississippi, vallée 153, 1194, 1200
- Mithra, culte 176, 320
- Mithrénès, notable perse 421
- Mithridate I^{er}, souverain parthe 331, 334-335
- Mithridate II, souverain parthe 331, 335, 1026, 1031
- Mithridate VI Eupator, roi du Pont 446
- Moche (ou Mochica), culture 151, 1193, 1304-1036, 1307, 1309
- Mogolloniens, peuple 1215
- Mohenjo-daro, civilisation 998
- Molle (El), culture 1301, 1334, 1336-1337, 1341
- Momil, phase 1321

- Môn, peuple 913, 943, 964
- Monagrillo, phase 1314
- Mongolie 127, 129, 1005, 1007, 1009-1010, 1023, 1025, 1042, 1047, 1053-1054, 1124, 1149, 1167
- Mononobe, clan 1179
- Monsú, tradition 1314, 1321
- Monte Albán, site archéologique 1193, 1224, 1226, 1230-1232, 1239, 1242, 1251, 1254-1259, 1263-1264
- Monte Alto, site 1232, 1234, 1236
- Monte Papaluccio, sanctuaire 376
- Montouemhat, tombeau 705
- Monumentum Adulitanum, inscription 777
- Monumentum Ancyranum, inscription 522
- Moravie, région 615
- Morelos, site 1225, 1229
- Moyses, évêque d'Adoulis 782
- Mozi (Mo Di), auteur chinois 1099
- Msuluzi, culture 791
- Muara Kaman, site 946
- Mundo Perdido, complexe 1273, 1275
- Muraille de Chine 1114
- Musawwarat es Sufra, site 734
- Musée d'Alexandrie 47, 54, 476
- Musée de l'or de Lima 20
- Musée du Caire 692, 705
- Myanmar 126, 161, 165, 206, 911, 934-935, 963
- Mycènes, cité 135, 221, 402
- Mysie, région 521
- Mytilène (Lesbos) 226

N

- Nabatéens, peuple 356, 362
- Nabonide, roi de Babylone 308, 317
- Nabopolassar, roi de Babylone 80, 307, 316
- Nabuchodonosor, roi de Babylone 80, 134, 307
- Naburiannu, astronome babylonien 310
- Nāgārjuṇakoṇḍa, stupa 863, 865, 890
- Nāgārjuṇakoṇḍa, monuments bouddhistes 164, 273
- Nakatomi, clan 1179
- Nakbe, site 1270
- Nakhon Pathom, site 965, 980
- Nakhon Si Thammarat, centre bouddhiste 937
- Nakhshab, site sogdien 1042
- Nālandā, région 879-880
- Namibie 15
- Nampula, région 791
- Nanda, dynastie 268, 825, 841
- Nankin (Chine), cité 1144, 1175
- Nanlin, monastère 907
- Napata, site 692, 7
- Naples, mosaïque 415, 436
- Naqsh-e-Rostam, relief de Sapor I^{er} 348
- Nara (Japon), région 1175, 1177
- Narada, lois 876, 884
- Naranjo, site maya 1280, 1282
- Narendra II, roi hephtalite 1074
- Narsès, général byzantin 742
- Narsès, roi sassanide 343, 347
- Nasamons, peuple lybien 669-670, 672
- Nasca, culture 1193
- Nāsik, grottes monastiques 272
- Natakamani, roi méroïtique 734
- Natal, site 791
- Natchabiet, grottes 765
- Naubahar, centre bouddhiste 1074, 1077
- Naucratis, cité 252, 700-701, 706
- Naxos, colonie grecque 376
- Nazca, culture 1301, 1303, 1309-1310
- Ndindan, site 759
- Neapolis (Crimée) 446
- Neapolis (Nabeul), colonie romaine 677
- Néchao II, roi égyptien 307, 694, 699-700, 703
- Nectanébo, roi égyptien 709-711
- Nedao, bataille 570, 599
- Neith, temple 704
- Nepos, empereur romain 578
- Néron, empereur romain 21, 87, 185, 496

- Neshor, homme politique égyptien 701
- Nespakachouti, sculpture 705
- Nestorius, patriarche de Constantinople 186, 724
- Neuquén, province 1336-1337, 1345
- Neustrie, royaume 607
- Ngovo, sites 762, 786
- Nias, île 276
- Nibelungenlied, légende 568
- Nicaragua 1312, 1319
- Nicée, concile 185, 543, 546, 553-554, 561, 723
- Niches, pyramide 1261
- Nicobar, îles 207
- Nicomaque Flavien, sénateur romain 557
- Nicoya, céramique 1319
- Niger, vallée 146, 265, 753
- Nigéria 15, 190, 265, 753
- Nigrites, population éthiopienne 662
- Nikaia (Nice), colonie grecque 424
- Nil, vallée 94, 143, 145
- Nîmes, cité romaine 514
- Ninive, cité assyrienne 80, 134, 253, 307, 316
- Nintoku-tennō, empereur japonais 1176
- Nisa, site parthe 337, 339
- Nisée, chevaux 340
- Nisibe, site 342-343, 350
- Nitocris, prêtresse d'Amon-Rê 699, 702
- Nizūk, dynastie tujue 1075, 1077
- Nkometou, site 759
- Nobadia, royaume nubien 740-743
- Nobas, peuple nubien 729, 737
- Nobates, peuple nubien 738-740
- Nohmul, site maya 1270, 1273, 1275
- Noin-Ula, site mongol 1023, 1025
- Nok, culture 12, 15-16, 265, 771
- Non Nok Tha, site 919
- Noréia, cité romaine 485, 533
- Norique, région 512, 535, 568
- Norte Chico (Chili), région 1332, 1334
- Northumbrie, région 632, 634
- Nouri, site 697-698
- Nouvelle-Bretagne 208, 989
- Nouvelle-Calédonie 989
- Nouvelle-Galles du Sud 985
- Nouvelle-Guinée 208, 988-989, 993
- Nouvelle-Irlande 208
- Nouvelle-Zélande 989
- Novgorod, région 647
- Ntereso, site 756
- Nubie, région 320, 690-691, 727

Numance, cité romaine 14

Numides, peuple 439, 664

Numidie, région 439, 678, 683

Nush-i Jan Tepe, site 315

O

- O-Yak, site 932
- Oaxaca, sites 151, 240, 1193, 1225-1226, 1230, 1234, 1239-1240, 1243, 1249, 1254, 1257-1258, 1261, 1264
- Obobogo, site 759, 785
- Obodrites, tribu 650, 653
- Oc-èò, civilisation chinoise 938-939, 973-975
- Oder, région 615, 644
- Odessos, colonie grecque 138, 519
- Odoacre, officier barbare 551, 579
- Odryses, peuple 527
- Ohio, vallée 1194, 1200, 1202, 1204
- Oinuphis, prêtre égyptien 707
- Oiseau Jaguar, souverain de Yax-chilán 1282
- Okala, sites 761, 785
- Okanda, groupe 786
- Okolo, site de Cameroun 759
- Öland, île 618, 638
- Olbia, site 138, 376, 446
- Old Dongola, site 741, 745-746
- Olmèques, peuple 1192, 1232, 1259, 1265, 1314
- Olympie, jeux 177, 391
- Olympie, sanctuaires panhelléniques 386, 390
- Oman, région 354, 361-362
- Optatus de Thamugadi, évêque 575
- Orang Asli, peuple 207, 944
- Ordos, bronzes 1110
- Ordos, région 128-129, 999, 1003, 1014
- Orénoque, région 1311, 1314, 1325-1327
- Origène, théologien chrétien 510
- Orissa, site 839
- Orthagorides, tyrans de Sicyone 373
- Osorkon III, roi égyptien 693
- Ostrogoths, peuple 565, 570, 598-599
- Ouadi Hammamat, graffiti 711
- Oulangom, sépulture 1014
- Ouraliens, peuple 641
- Ourarthéens, peuple 81, 314, 442
- Ousanas, roi axoumite 777
- Ouzbékistan 127, 247
- Oveng, groupe 786
- Oxyarte, prince bactrien 418

P

- Pabag, rébellion 352
Pabasa, tombeau 706
Pacal, souverain de Palenque 1279, 1288
Pachuca, atelier d'obsidienne 1249
Pacifique, îles 207
Pacôme, théologien égyptien 725
Paekche (Corée), royaume 284, 1168, 1171, 1176, 1178-1179
Pakistan 111, 166
Palembang, site 127, 165, 956
Palenque, cité maya 1279, 1282, 1288
Palestine 182, 307
Palladius, auteur romain 5, 92
Pallava, culture 125, 202, 274, 799, 887-888, 890, 892-896
Palmyre, cité 247, 259, 342, 356-357, 362, 508-509
Pampa Grande, site 1305
Pamphylie, province romaine 521
Pan Tchao, général chinois 1048, 1061
Pāṇini, grammairien sanskrit 57, 200, 816
Panamá 1312, 1317-1319
Panathénées, fête grecque 383, 389
Pāṇḍuvamśi, dynastie 891
Pannonie, région 33, 141, 143, 452, 512, 536, 539, 568, 649
Panthée, statuette 705
Paphlagonie, État 521
Papous, peuple 208
Pâques, île 992-993
Par-ta-tu-a, roi scythe 443
Paracas, culture 1292, 1298-1299, 1300, 1309
Paralatai, tribu scythe 444
Paratavar, peuple 865
Paredao, phase 1323
Paria, péninsule 1325-1326
Parménide, philosophe grec 2, 48, 231, 395, 399
Parnes, tribu nomade 330
Parthe, Empire 259, 331, 336, 1051
Parthénon (Athènes) 255, 389, 412
Parthes, peuple 314, 335, 350, 1019, 1027, 1031
Parthyène, région 335
Pasadita, site 1284
Pasargadès, cité perse 317-318, 322, 416, 418
Pasemah, région 276, 934
Patagonie, région 1330, 1345
Pāṭaliputra (actuelle Patna) 109, 122, 268

- Patrick (saint), évêque irlandais 559, 634
- Paṭṭaḍakal, temple 899
- Paul (saint) 183-185, 496-497, 560
- Paulin de Bazas, évêque 558
- Pazyryk (Sibérie), tombeaux 245, 1003, 1011-1014
- Pechkabour, région kouchane 1067
- Peftjaouaouibastet, prince d'Héracleopolis (Égypte) 692
- Peftuaneith, inscription 706
- Péloponnèse, région 43, 393, 404
- Pen'kovka, culture 647
- Penang, État malais 954
- Pendjab, région 111, 120-121, 157, 806, 845, 1026
- Pendjikent (Tadjikistan) 250
- Pères de l'Église 560
- Pergame, Asclépiéion 521
- Pergame, cité 47, 90, 140, 232, 466, 474, 476, 481-482, 501, 508, 521
- Périclès, homme politique grec 255, 396
- Pérou 20, 114, 116, 119, 151-152, 290, 1295, 1306, 1310, 1332
- Peroz, roi sassanide 343
- Perse, Empire 7, 32, 80, 85-86, 119, 175, 313, 325
- Perse, région 28, 82, 138, 176, 187, 252, 416
- Persépolis, cité 80, 245, 253, 317, 319, 326, 332, 342, 416-417, 422
- Perses, peuple 9, 17, 27-28, 43, 128, 135, 245, 308, 313, 404, 406, 420, 709, 894, 1058, 1073, 1075
- Persius, auteur romain 234
- Pesah (Pâque juive) 184
- Pétaménophis, tombeau 705
- Petén, cité du Guatemala 1233, 1237, 1269, 1273, 1282
- Petite Scythie, royaume 443
- Petites Antilles 1313, 1326
- Pétosiris, temple funéraire 717
- Pétrone, auteur romain 234
- Petronius Maximus, empereur romain 576
- Peucins, tribu 538, 646
- Peye, roi kouchite 692, 697
- Pharos, île 12-13
- Pharsale, bataille 528
- Pharusiens, peuple éthiopien 662
- Phèdre, auteur romain 234
- Phénicie, région 221, 252, 307, 415, 667
- Phéniciens, peuple 85, 91, 135-137, 222, 317, 420, 666-668
- Phérécide de Syros 227
- Phidias, sculpteur grec 255, 389, 412, 483
- Philae, temple 728

- Philippe Arrhidée, demi-frère d'Alexandre le Grand 716
- Philippe de Macédoine 324, 414
- Philippe l'Arabe, empereur romain 342
- Philippines 207, 209, 911, 929, 934
- Philippopolis 508, 520
- Philon de Byzance, savant grec 47, 179, 182, 479
- Phnom Da, ruines 969
- Phra Pathom Chedi, monument 981
- Phraate I^{er}, souverain parthe 335
- Phrygie, région 81, 521
- Phú Hoà, site 929
- Phu Lon, site 927
- Picenum, région 437
- Pictes, tribu 631
- Piedras Negras, site maya 1282, 1284
- Pierre d'Alexandrie, évêque 554
- Pindare, poète grec 226, 403
- Pirée, port d'Athènes 393
- Pisistratides, tyrans d'Athènes 373
- Pithécusses, colonie grecque 374
- Pitrén, complexe 1337
- Platon, Académie 47, 49, 399, 478
- Platon, philosophe grec 2, 40, 42, 44, 46, 50, 53, 179, 182, 244, 378, 393-394, 396-397, 400-401
- Plaute, poète romain 233, 407
- Playa de los Muertos, site d'Honduras 1314-1315
- Pline l'Ancien, auteur romain 16, 48, 82, 92, 139, 500
- Plotin, auteur romain 179, 234
- Plotinopolis, cité thrace 520
- Plutarque, auteur grec 337, 339, 419
- Podolie-Dniepr, culture 646-647
- Polémon de Smyrne, auteur grec 520
- Polésie, région 647
- Polonnāruva, site 275
- Polybe, historien grec 475, 485, 493
- Polyclète d'Argos, sculpteur grec 412
- Polynésie 989, 992
- Poméraniens, tribu 653
- Pompée, général romain 334, 485, 528
- Pompéi, cité romaine 21, 90, 259
- Pompeïopolis, cité romaine 522
- Ponape (îles Carolines) 993
- Ponce Pilate 184
- Pont Milvius, bataille 545
- Pont, province romaine 521
- Pont, région 446
- Porphyre de Tyr, biographe de Pythagore 707

- Portique de Zénon 477
- Posidonius, philosophe grec 473
- Poverty Point, complexe 1201-1202
- Prague-Korčák, culture 647-648
- Prapathom, site 276
- Praxitèle, sculpteur grec 412
- Procopé, historien byzantin 588, 637
- Prodicos de Céos, philosophe grec 396
- Protagoras, philosophe grec 396
- Provence, région 550
- Prudence, poète romain chrétien 557
- Przeworsk, culture 538, 643, 645-646
- Psammétique, roi égyptien 694, 699-700
- Psammétique III, roi égyptien 320
- Pseudo-Scylax, auteur grec 662
- Pskov, région 647
- Ptolémée (Claude), géographe et astronome grec 49, 54, 59-60, 480, 510, 893, 938, 942
- Ptolémée I^{er} Sôter, général d'Alexandre le Grand et pharaon 47, 189, 236, 476, 712
- Ptolémée II Philadelphe 714
- Ptolémée III Évergète 717-718
- Ptolémée IV Philopator 718
- Ptolémée VI Philométor 714
- Ptolémée, dynastie égyptienne 459, 464, 712, 717
- Pucará, culture 1298, 1307-1308, 1331, 1333, 1341, 1344
- Puebla, site méso-américain 1225, 1229
- Puerto Hormiga, phase 1314, 1321
- Pulakesin·II, roi Cālukya 888, 892
- Puniques, peuple 665
- Purāṇa, peuple 879, 893
- Pūrṇavarman, roi de Java 126
- Purnavarman, souverain de Taruma 948
- Purusottama-Jagannath, temple 881
- Puṣkalāvātī, site 852
- Puuc, style 1279
- Pyrrhus, roi d'Épire 438
- Pythagore de Samos, philosophe grec 46, 59, 178-179, 375, 707
- Pythéas de Marseille, géographe grec 139, 143, 523
- Pythie, prophétesse 387
- Pyu, peuple 161, 943
- Pyu, royaume 954

Q

- Qal'aye Dukhar, palais 347
Qalidurut, roi nubien 743
Qarachahr (Yanqi), site 1065
Qasr Ibrim, site 738-739, 746
Qataban, royaume 355
Qiang, peuple 1124
Qin, dynastie 98, 100, 119, 133, 170, 212, 215, 278, 1052, 1103, 1113-1115, 1125, 1134, 1137, 1141, 1160
Qizil, site 1066
Qotcho, royaume ouïgour 1065
Qu Yuan, poète chinois 216
Quades (Suèves), peuple 93, 141, 536, 567
Qualuyu, culture 1333, 1339
Quereo, site 1334
Quetzalcóatl, temple 1247, 1254
Quintilien, auteur romain 232
Quraysh, tribu 363
Qustul, tumulus 738

R

- Rājagṛha, capitale du Magadha 109, 122, 267
- Rajasthan, région 110, 806, 811, 839-840, 845
- Rāmakālē, monument 907
- Raphia, bataille 716
- Rāṣṭrakūta, dynastie 888
- Ravenne, cité romaine 93, 261, 579
- Recuay, culture 1301, 1303, 1309
- Redwald d'Est-Anglie, roi anglo-saxon 635
- Remi, évêque de Reims 602
- Rhégion, colonie grecque 374
- Rhétie, région 512, 535, 568
- Rhodes, cité grecque 481
- Río Azul, site 1283
- Rivière Denis, sites 760-761
- Rivière Froide, bataille 555
- Romain, Empire 32, 48, 54, 85-86, 89-91, 141-142, 175, 484, 487, 542, 720
- Romains, peuple 14, 29, 45, 52-54, 85, 88-90, 93, 119, 134, 136-141, 220, 222, 428
- Romanos le Mélode, poète byzantin 589
- Rome, cité 14, 21, 32, 47-48, 52, 81-84, 89-91, 93, 103, 140-142, 157, 186, 232, 343, 427, 430-431, 489, 495, 503, 514, 623
- Romulus Augustule, empereur romain 143, 551, 578
- Ronquin, tradition 1325-1326
- Rop, site 756
- Rosette, pierre 717
- Rostam, guerrier sace 1029
- Rothari, roi lombard 601
- Roxane, femme d'Alexandre le Grand 418
- Roxolans, peuple 529
- Rudradāman, roi 841
- Rugas, roi hun 568
- Rügen, île 533
- Ruges, tribu 570
- Rusicade (Skikda), colonie romaine 677

S

- Saba, royaume 355, 776
- Sabins, peuple 430
- Sabratha, site 508, 688
- Sacadas d'Argos, musicien grec 262
- Saces, peuple 7-9, 123, 1004-1005, 1026-1028, 1047, 1062
- Śādraka, auteur indien 202
- Sagalassus, cité romaine 521
- Saguntum, cité grecque 439
- Sahara, désert 144, 146, 190, 663, 668, 676
- Saii, tribu sarmate 446
- Saint Johns, (culture hopewellienne) complexe 1210
- Saint-Denis, monastère 609
- Saint-Pierre, basilique 556
- Sainte-Croix, couvent de Poitiers 606
- Saïs, cité 699
- Śaka (Saces), peuple 128, 130, 245, 802
- Śaka, période 837, 955
- Śaka-kouchane, période 845, 847, 852
- Śaka-Pahlava, royaume 836, 936
- Salbyk, tombeau 1013
- Salerne, golfe 425
- Salinar, culture 1297, 1299, 1304
- Salluste, auteur romain 233
- Salmanasar II, roi mède 315
- Salomon, îles 208, 989
- Salomon, systèmes urbains du roi 89
- Salumano, site 789
- Salus, temple 509
- Salvien de Marseille, auteur romain 142, 573
- Salzberg, mines 453
- Samarkand 129, 999, 1042-1043, 1047, 1057-1058
- Samartie, région 646
- Śambhuvarman, roi champa 971
- Samland, région 640
- Samnites, peuple 437
- Samo, royaume slave 650, 652
- Samoa, îles 989, 992
- Samudra Gupta, souverain gupta 839-840, 875, 886
- San Agustín (Andes), culture 1302, 1322
- San Francisco (Andes), complexe 1338
- San José, cultures 1215
- San Pedro de Atacama (Chili) 1332, 1334, 1340-1342, 1344
- San, peuple 190
- Sana'a (Yemen) 359, 779
- Sanchi, stupa 847

- Saṅga, communauté bouddhiste 869
- Śaṅgam, auteur pallava 858, 893
- Santa Rosa-Swift Creek, complexe 1210
- Sāñcī, stupa 851
- Sao, peuple africain 756
- Sapor I^{er}, roi sassanide 342, 350, 1033, 1067
- Sapor II, roi sassanide 343, 559, 1067, 1069
- Sappho, poétesse grecque 226, 403
- Sarapis, culte 715
- Sardaigne, île 136, 222, 439, 667
- Sardes, cité 312, 415, 442
- Sargon II, roi mède 315
- Sarmates, peuple 6, 523, 531, 538-539, 570, 1005, 1047, 1053
- Sarmizegetusa, site 529
- Sārṇāth, école gupta 980
- Sarvāstivādin, école 1040
- Sasou, pays de 779
- Sassan, fondateur de la dynastie sassanide 341
- Sassanides, dynastie 248, 338-339, 356, 362, 487, 1067, 1069, 1072, 1078
- Sātavāhana, dynastie 111, 272, 861, 876
- Satingpra, site 975-976
- Sauromates, peuple 443, 445
- Saxons, peuple 93, 536, 631
- Sayf, roi d'Arabie du Sud 360
- Scandes, tribu 637, 641
- Scandinaves, peuple 139, 637
- Scandinavie, région 451, 455
- Schleswig Holstein, région 632
- Scipion l'Africain, général romain 439
- Scopas, sculpteur grec 413
- Scordisques, peuple 533
- Scots, tribu 631
- Scylax de Caryanda, explorateur 85, 322
- Scythes, peuple 2-9, 128, 134, 245, 312, 443, 1022
- Sédécias, roi de Jérusalem 308
- Ségovie, cité romaine 514
- Seibal, cité maya 1283-1284
- Séistan, royaume 316, 1005, 1026, 1028
- Sekiret, site 770
- Séleucides, dynastie 325, 459, 464, 1018-1019
- Séleucie du Tigre, cité parthe 332
- Séleucie, cité grecque 16, 328
- Séleucos I^{er}, fondateur de l'Empire séléucide 326, 1017, 1038
- Séleucos II, souverain séléucide 330
- Selin, site 1315
- Semiretchié, région 1010, 1014
- Sémonide, poète grec 403

- Sempaga, statues bouddhistes 165, 276
- Sénèque, philosophe romain 47-48
- Sennachérib, roi assyrien 306, 315
- Septime Sévère, empereur romain 144, 332, 486, 495, 577
- Serdica (actuelle Sofia) 520
- Sertorius, général romain 515
- Servius Tullius, roi romain 81, 83, 426, 431-432
- Severski Donets, région 646
- Shāhnāmè, épisodes 1029
- Shalba (kourgane) 1010
- Shamash-shoumoukin, prince de Babylone 307
- Shandong, sculptures 279
- Shang, dynastie 131-132, 277, 1090-1091, 1167
- Shang, site 1104
- Shangqing, mouvement 1156
- Shiva, divinité hindoue 1032, 1038, 1040
- Shōtoku, prince wei 283, 1179-1182
- Shum Laka, site 758
- Sibérie 8, 1007, 1011, 1014, 1025
- Sichuan, site 279-280, 1086, 1123, 1140, 1144, 1154
- Sicile 78-79, 136, 138, 230, 375, 439, 667
- Siga, cité 667
- Sīgiri, site 275
- Silésie, région 533
- Silko, prince des Nobates 739
- Silla (Corée), période des Trois Royaumes 283, 1168, 1170
- Silver Leaves, site archéologique 791
- Sima Qian, historien chinois 213, 278, 1023, 1025
- Simhanandi, maître jaïna 890
- Sinaï, région 559
- Sindos, nécropole 448
- Singidunum (Belgrade) 519
- Sipan, tombeau 1307
- Sirkap, site 845-846, 934
- Skanda Gupta, roi 880
- Skires, tribu 570
- Slaves, peuple 33, 523, 531, 536, 538, 539, 590, 645, 648, 650, 653
- Slovaquie, région 452
- Snaketown, site 1213
- Soba, site 741, 746
- Société, îles 993
- Socrate, philosophe grec 46, 393, 397
- Sogdiane, région 129, 314, 1017, 1020, 1033, 1042, 1047, 1049, 1052-1053, 1056-1057, 1067
- Sogdiens, peuple 999, 1037, 1043, 1045, 1048, 1055, 1057-1059, 1062
- Soissons, bataille 577, 602

- Sol, porte 1308
- Solignac, monastère 609
- Solomon, général byzantin 686-687
- Solon d'Athènes, législateur grec 30, 225, 373, 403, 707
- Somtotefnachte, stèle 711
- Sonchis, prêtre égyptien 707
- Sophocle, dramaturge grec 46, 177, 229
- Sosii, éditeurs romains 232
- Sotades, rhyton 730
- Soter Megas, souverain kouchan 1032
- Spartacus, révolte 489, 492
- Sparte, cité grecque 378-380
- Sphujidhvaja, auteur sanskrit 847
- Spirit Cave, grotte 917
- Sri Lanka 58, 108, 122, 124-125, 161, 163, 205, 270, 272, 866-867, 894, 896, 901, 906
- Sri Mahosot, site 978-980
- Sri Mara, roi de Champa 951-952
- Sri Morakot, site bouddhiste 980
- Śrīkṣetra, site 165, 276, 935, 963, 976
- Sringaverapura, site 841
- Śrīvijaya, culture 127, 947, 956-960
- Śrīvijaya, Empire 165, 954, 981
- Stèle de la victoire (Égypte) 698
- Stilicon, général de Théodose I^{er} 548, 551
- Strabon, géographe grec 12, 139-140, 340, 510, 516, 1031
- Śūdra, statut 877
- Suèves, peuple 93, 568, 570
- Sufetula, capitole 509, 688
- Sui, dynastie 99, 216, 220, 1085, 1088, 1147, 1151, 1159, 1171, 1181
- Suiko, impératrice 1179
- Sukow-Szeligi, culture de type 648
- Sumafa Ashwa, roi d'Arabie du Sud 360
- Sumatra 127, 165, 207, 911, 918, 944, 954, 960, 981
- Śuṅga, dynastie 833
- Suren, général parthe 337, 339
- Suriname 1311, 1326-1327
- Surkh Kotal, temple du feu 851, 1039-1040
- Suse, cité 80, 253, 307, 317, 326, 332, 338, 346-347, 416
- Suśruta, auteur 204, 803
- Sutton Hoo, tombeau 635
- Suvarṇabhūmi (Myanmar méridional) 161
- Suvarṇagiri, centre de l'Empire maurya 122
- Svears, peuple 637
- Syagrius, général gallo-romain 577, 602
- Symmaque, homme politique romain 555

-
- Synésius, poète byzantin 582
- Syracuse, cité grecque 46, 53, 88,
375, 378
- Syrie, région 81, 93, 134, 161,
221, 306-307, 333, 354, 362,
508

T

- T'ong che-hou, roi tujue 1077
- Ta-Key, site 974
- Tabasco 1225, 1259, 1265, 1269
- Tabgatch, peuple 1148-1149
- Tabon, grottes 934
- Tacalzhapa (ou Narrio Tardio), culture 1302
- Tacfarinas, soldat rebelle 676
- Tacite, historien romain 142, 234, 339, 503
- Tafī, culture 1339
- Tagar, culture 109, 1013
- Tagua-Tagua, site 1330, 1334
- Taharqa, pyramide 697
- Taharqa, souverain kouchite 693-695
- Tai-ping Dao, mouvement religieux 1131
- Taika, réforme 1182
- Taïno, culture 1326
- Taizong, empereur tang 281
- Takhout, prêtresse d'Amon 702
- Takht-e Sangin, site 1021
- Takla-Makan, désert 10, 106
- Tāmbralinga, centre bouddhiste 937
- Tamerlan, émir de Transoxiane 998
- Tamilnāḍu, région 274
- Tāmralipti, site archéologique 844
- Tang, dynastie chinoise 98, 102-103, 211, 1052, 1061, 1087, 1151, 1159, 1162, 1170-1171, 1180
- Tantamani (Tanoutamon), roi kouchite 694
- Tao Yuanming, poète chinois 219
- Taq-e Kisra, palais 347
- Tardou chad, souverain tujue 1074
- Tarekeniwal, pyramide 735
- Tarente, cité 46, 437-438
- Targitaos, roi scythe 443
- Tarim, région 129, 131, 1028, 1042-1043, 1048-1049
- Tarquin l'Ancien, roi romain 431
- Tarquin le Superbe, roi romain 431
- Tarquiniā, cité étrusque 426
- Tarquins, dynastie 426, 432
- Tarragone, cité 573
- Tarsus, cité 522
- Tartessos, culture 14
- Taruga, site 15, 771
- Tasmol, culture 1010
- Taucheira (Tocra), cité 669
- Taurisques, peuple 533

- Taxila, cité 107, 109, 111, 122-123, 270, 808, 827, 833, 842, 852, 935-936, 1028, 1039
- Tazbent, région 663
- Tcherniakov, culture 538, 646
- Tchissanga, site 761
- Tefnakht, roi saïte 692, 699
- Tehuantepec, isthme 1259, 1265
- Teima, région 308
- Téléklès, sculpteur grec 707
- Tène (La), culture 453, 455, 533, 643
- Tenochtitlán, civilisation aztèque 239, 1227, 1263
- Tentani, philarchos de Qasr Ibrim 742
- Téos, roi égyptien 710-711
- Teotihuacán, civilisation maya 115-116, 119, 151, 192-193, 285, 288, 1193, 1224, 1226-1227, 1229, 1239, 1245-1258, 1260-1264
- Tequerideamani, roi méroïtique 728
- Térence, poète romain 233, 407
- Terpandre de Lesbos, musicien grec 262
- Tervinges-Vesi, peuple 597
- Teutons, peuple 140, 485, 533-534
- Thabraca, cité 675
- Thagaste (Souk-Ahras), cité 682
- Thaïlande 126, 161, 207, 276, 911, 929, 934, 936, 966, 969, 978
- Thalès de Milet, philosophe grec 43-44, 48, 395, 398, 707
- Tham Hang, site 918
- Thamoud, tribu 356
- Thèbes (Louxor), cité 134, 379, 691, 692-695
- Théocrite, poète grec 474
- Théodora, épouse de Justinien et impératrice byzantine 742, 585
- Théodore, mathématicien cyréneen 673
- Théodoric le Grand, roi ostogoth 261, 551, 569, 595
- Théodoros, sculpteur grec 707
- Théodose I^{er}, empereur romain 547-548
- Théodose II, empereur romain 549
- Théognis de Mégare, poète grec 226
- Théon d'Alexandrie, auteur 47
- Theophilus Indus, évêque arien 361
- Théophraste, philosophe grec 52, 477
- Théopompe de Chio, historien grec 405
- Théra, île 669
- Thermophyle, bataille 323
- Thessalie, province romaine 372, 518

- Thessalonique (Salonique) 33, 518, 556
- Théveste, cité 684-685
- Thibert I^{er}, roi franc 603, 606
- Thrace, région 46, 139, 518, 520, 526
- Thraces, peuple 139, 441, 447-448, 518, 523-524, 530
- Thrasamund, roi vandale 685
- Thucydide, historien grec 3, 28, 393, 404-405
- Thugga, mausolée 666
- Thuringe, région 615
- Thuringiens, peuple 261, 536, 603
- Tiahuanaco, culture 119, 290, 152, 193, 1303, 1307-1309, 1331-1334, 1339, 1341, 1344-1345
- Tianshan, tombeau 1010
- Tianshi dao, courant taoïste 1155
- Tibatto, chef des Bagaudes 573
- Tibère, empereur romain 339
- Tibérine, île 430
- Tigrane II, souverain arménien 333
- Tikal, site maya 1238, 1250-1252, 1270, 1272-1277, 1279, 1282-1284, 1286, 1288
- Tilla-tépé, site 1028
- Timgad, site 687
- Timothée, poète grec 406, 715
- Tingi (Tanger), cité 676
- Tipasa, cité 667
- Tiridate, roi arménien 333, 343, 559
- Tissa Mahārāma (Sri Lanka) 125
- Tissa, roi sri lankais 161, 868
- Tite-Live, historien romain 234, 425, 475
- Titicaca, bassin et lac 1298, 1300, 1303, 1307, 1309, 1329
- Tiwanaku (ou Tiahuanaco) 1301
- Tlaloc, divinité aztèque 1252-1253
- Tlatilco, site 1239
- Tokharestan, région 1073
- Tokhariens, peuple 128, 1003, 1031, 1043, 1063, 1077
- Tolède, cité 263, 598
- Tolède, concile 601
- Tolita, site 1302
- Tölö, peuple 1072
- Toltèques, peuple 119
- Tonga, site 989, 992
- Topa Inca Yupanqui, souverain inca 1331
- Toramanā, guerre 1071
- Tori Busshi, artiste chinois 284
- Tornow, culture 649
- Toscane, région 425
- Totila, roi ostrogoth 649
- Totonaques, peuple 194, 1193, 1259
- Touareg, peuple 663

- Tourfan, site 128, 247, 1004, 1040, 1060-1061, 1064
- Touva, site 1009
- Trajan, empereur romain 90, 141, 332, 486
- Transvaal, région 190, 266
- Traspies, tribu scythe 444
- Trebeniste, nécropole 448
- Tres Zapotes, site maya 1242, 1260
- Trinidad, île 1325-1326
- Tripoli, arcs 509
- Triton, région 663
- Troas, région 521
- Troque Pompée, auteur 1031
- Troie, guerre 402
- Trujillo, vallée 1296
- Tucumán, province 1339, 1341-1342
- Tughri, pays des quatre 1064
- Tujue, Empire 1073-1074, 1076-1078
- Tujue, peuple 1052, 1058, 1064, 1072-1079
- Tuk Mas, site 961
- Tumaco, site 1321
- Tumaco-Tolita, culture 1301
- Tumshuq, site 1063
- Tunisie 667, 679
- Tuoba, dynastie 1054, 1061
- Turbans jaunes, rébellion 172, 1131
- Turkestan, région 129, 245, 247-249, 1024, 1043, 1049, 1057-1058, 1060
- Tušemlja-Bancerovščina, culture 641, 647
- Tyr, cité 308, 326, 667
- Tyrtée, poète grec 225, 403

U

U Thong, site 978-980

Uaxactún, site 1238, 1270, 1273,
1279, 1282, 1284

Uldin, général hun 567

Ulfila (Wulfilas), évêque goth
559, 600, 619

Ulúa, céramique 1316

Uppland, région 639

Uppsala, site 639

Urewe, céramique 787-788

Ustrušana, site 1055

Usulután, céramique 1316

Usumacinta, vallée 1282, 1284

Utique, cité 667, 675

Uttar Pradesh, région 109, 121,
125, 164, 806-807, 815, 822,
842, 845, 876

Uxmal, site maya 1279-1280

V

- Vaca, centre cérémoniel 1314
- Vākātaka, dynastie 879, 888, 890-891
- Valakhsh, roi sassanide 343
- Valdivia, céramique 1337
- Valens, empereur romain 546, 565
- Valentinien I^{er}, empereur romain 546
- Valentinien II, empereur romain 547-548
- Valentinien III, empereur romain 551
- Valérien, empereur romain 342, 494
- Valliserrana, région 1339, 1345
- Vandales, peuple 93, 143, 261, 536, 538, 576, 595-596, 599, 683-684
- Vaquerias, culture 1339, 1341-1342
- Vaquerias-Condorhuasi, période 1345
- Varāhamihira, astronome 204, 884
- Vārāṇāsī (Bénarès) 268
- Varnes, tribu 649
- Varron, auteur romain 48
- Vāsiṣka, souverain kouchan 1032
- Vāsudeva, souverain kouchan 1033, 1040
- Vat Phu, monuments 969
- Véies, cité étrusque 426-428, 435
- Venance Fortunat, poète romain 606
- Vénètes, peuple 450, 538, 452, 645-646
- Venezuela 1311, 1314, 1325, 1327
- Veṅgī, cité 891
- Veracruz, site 151, 1225, 1239, 1259-1261, 1272
- Vercellae, bataille 533
- Vespasien, empereur romain 486
- Vetulonia, cité étrusque 426
- Victorinus, empereur romain 938
- Vicus, culture 1301
- Vieques, île 1326
- Viet Nam 207, 275, 911, 924, 934, 943, 970
- Vilcanota, vallée 1308
- Vimalakīrti, sage bouddhiste 1164
- Vimalasūri, auteur indien 205
- Virgile, poète romain 234, 494
- Virú, vallée 1304
- Viśakhādatta, auteur indien 202
- Vishnou, divinité hindoue 955, 1033
- Viṣṇukunḍin, dynastie 891
- Vistule, région 531, 533, 615, 644

Vitruve, ingénieur romain 48, 88,
91

Vo-canh, stèle 951

Volga, région 129, 443

Volhynie, région 647

Vologèse I^{er}, souverain parthe
340

Vologèse IV, souverain parthe
340

Volsques, peuple 435

Volubilis, arcs 508-509

Vononès, roi parthe 333

Vouillé, bataille 598

Vr̥ṣṇi, clan 850

Vulci, cité étrusque 426

W

- Wang Chong, philosophe chinois
214, 1131
- Wang Fu, philosophe chinois
1131
- Wang Mang, empereur chinois
279, 1170, 1048
- Wang Wei, auteur chinois 280
- Wang Xizhi, calligraphe chinois
1164
- Wanggom song, État 1167
- Wankarani, culture 1331, 1333
- Warchonites, tribu nomade 590
- Waseba, roi axoumite 777
- Wei, dynastie 281, 1052, 1054,
1076, 1093, 1144-1145, 1149,
1160-1061, 1165, 1175
- Weiyang, palais 278
- Wen, empereur han 1126
- Wessex, royaume 632, 634
- Wicina, site 453
- Wight, île 632
- Wilzes, tribu 653
- Wima Kadphisès, roi kouchan
1032, 1037, 1040
- Winka, site 936
- Wisigoths, peuple 21, 598
- Wogastisburg, bataille 652
- Wu, États 131
- Wudi, empereur han 1048
- Wulfilas (Ulfila), évêque goth
559, 600, 619
- Wusun, peuple 1005, 1030-1031

X

- Xanthos, site 420
- Xénophon d'Athènes, historien grec 46, 397, 405, 475
- Xerxès I^{er}, roi achéménide 323
- Xerxès II, roi achéménide 324
- Xian Yun, peuple 1004
- Xian, empereur han 1131
- Xianbei, peuple 1025, 1149
- Xianyang, palais 278
- Xie He, auteur chinois 280
- Xie Lingyun, poète chinois 1162
- Xin, dynastie 1117
- Xinjiang, site 9-10, 128-130, 245, 999, 1003, 1028, 1033, 1060-1062, 1124
- Xiongnu, Empire 999, 1004-1005, 1023-1025, 1030, 1047, 1052-1054, 1061, 1069, 1076, 1118, 1124
- Xipe Totec, divinité aztèque 1253
- Xochicalco, site méso-américain 1264
- Xuanzang, pèlerin chinois 220, 876, 964
- Xun Qing, philosophe chinois 214
- Xun Yue, philosophe chinois 1131

Y

- Yaçodharman, roi indien 1071
- Yājñavalkya, philosophe indien 40
- Yamato, clan impérial japonais 1176-1180
- Yan Liben, peintre chinois 281
- Yan, État chinois 1114
- Yancai, peuple 1005
- Yang Jian, général sui 1147
- Yangzi (Yangtze), vallée 98-99, 1087, 1106, 1110, 1117, 1123, 1134, 1155,
- Yarumela, période 1314-1316
- Yāska, étude étymologique du sanskrit 200
- Yaxchilán, site maya 1284
- Yayoi, culture 283, 1173
- Yeha (Éthiopie), site 775-776
- Yémen, royaumes 187, 354-355, 359, 362-363
- Yijing, pèlerin chinois 166, 956, 958-959
- Yu Xin, poète chinois 220
- Yuan, roi zhou 1093
- Yucatán, site maya 1193, 1236, 1239, 1265, 1267, 1270, 1279
- Yue, État 131-132
- Yuezhi, peuple 1004-1005, 1022, 1026, 1030-1031, 1047-1048, 1124
- Yungang, grottes 281, 1160
- Yunnan, région 1140

Z

- Zaboul, région 1077
- Zalmoxis, culte 449, 529
- Zancle, colonie grecque 374
- Zapotèques, peuple 194, 1193, 1249
- Zarubincy, culture 646
- Zavist, acropole 453
- Zénon de Cittium, philosophe grec 18, 47-48, 180, 395
- Zénon, Portique 477
- Zeugma, cité 16-18
- Zhang Daoling, maître taoïste 1154
- Zhang Qian, auteur 1026
- Zhao, État 1114
- Zheng (Shi Huangdi), empereur qin 1114
- Zheng, États 1093
- Zhizhi, souverain xiongnu 1025
- Zhongshan, royaume 278, 1103, 1140
- Zhongyuan, culture 131
- Zhou, dynastie 132, 167, 168, 211, 277-278, 1072, 1090-1094, 1097, 1103-1104, 1106-1111, 1114, 1147
- Zhuang Zhou, philosophe chinois 215
- Zong Bing, auteur chinois 280
- Zoroastre Ahura Mazda, prophète perse 129, 188, 314, 318, 1046



Opérateur principal de l'Organisation internationale de la Francophonie, **l'Agence intergouvernementale de la Francophonie** regroupe 49 États et gouvernements, répartis sur les cinq continents, rassemblés autour du partage d'une langue commune : le français. Avec les six autres pays qui participent aux Sommets de la Francophonie, ce sont au total 55 États et gouvernements qui constituent la communauté francophone, soit un pays sur quatre dans le monde regroupant plus d'un demi milliard de personnes. Parmi eux, 170 millions font un usage plus ou moins intensif du français dans leur vie de tous les jours

Fondée en 1970, avec pour devise : **égalité, complémentarité, solidarité**, l'Agence de la Francophonie mène des actions de coopération multilatérale dans de nombreux domaines : éducation et formation, culture et multimédia, nouvelles technologies de l'information et de la communication, coopération juridique et judiciaire, droits de l'Homme et démocratie, développement et solidarité économiques, énergie et environnement.

49 membres :

Albanie, Bénin, Bulgarie, Burkina Faso, Burundi, Cambodge, Cameroun, Canada, Canada-Nouveau, Brunswick, Canada-Québec, Cap-Vert, Centrafrique, Communauté française de Belgique, Comores, Congo, R.D. Congo, Côte-d'Ivoire, Djibouti, Dominique, Égypte, France, Gabon, Guinée, Guinée-Bissau, Guinée-équatoriale, Haïti, Laos, Liban, Luxembourg, Madagascar, Mali, Maroc, Maurice, Mauritanie, Moldavie, Monaco, Niger, Roumanie, Rwanda, Sainte-Lucie, São Tomé et Príncipe, Sénégal, Seychelles, Suisse, Tchad, togo, Tunisie, Vanuatu, Viêt-nam.

Par ailleurs la Macédoine et le Royaume de Belgique sont membres du Sommet de la Francophonie. La Lituanie, la Pologne, la République Tchèque et la Slovénie y sont observateurs.

UNITÉS HORS SIÈGE

► Institut francophone des nouvelles technologies de l'information et de la formation

15-16, quai Louis XVIII - 33000 Bordeaux (France)
Tél. : (33) 5 56 01 59 00 - Télécopie : (33) 5 56 51 78 20
<http://intif.francophonie.org>

► Institut de l'Énergie et de l'Environnement de la Francophonie

56, rue St-Pierre - Québec G1K 4A1 (Canada)
Tél. : (1) 418 692 5727 - Télécopie : (1) 418 692 5644
<http://iepf.org>

► Bureau régional de l'Afrique de l'Ouest

BP 7223 - Lomé (Togo)
Tél. : (228) 216350 - Télécopie : (228) 218116

► Bureau régional de l'Afrique Centrale

BP 8075 - Libreville (Gabon)
Tél. : (241) 739561 - Télécopie : (241) 739558

► Bureau régional de l'Asie-Pacifique

1, rue Trinh Hoai Duc - Hanoi (Vietnam)
Tél. : (84) 4 733 63 11/13 - Télécopie : (84) 4 733 63 10

Volume III

◇ Du VII^e siècle av. J.-C. au VII^e siècle de l'ère chrétienne ◇

Le troisième volume de *l'Histoire de l'humanité* aborde des événements et périodes historiques ainsi que des structures culturelles, politiques et sociales nouvelles qui ont annoncé ou ouvert de nouvelles voies en histoire. Cette période du VII^e siècle av. J.-C. au VII^e siècle de l'ère chrétienne est marquée par des événements décisifs tels que l'apparition de nouvelles techniques de travail du fer et d'irrigation, ou encore de nouvelles formes d'urbanisation.

La Chine, l'Inde, le pourtour méditerranéen, l'Amérique centrale ainsi que certaines régions sud-américaines voient éclore des « cultures classiques », appelées ainsi car elles semblent avoir élevé l'histoire culturelle humaine à un rang nouveau, certains de leurs éléments ayant pu être ravivés et adoptés pendant plusieurs siècles pour parvenir jusqu'à nos jours.

Histoire de l'humanité

- Volume I • De la préhistoire aux débuts de la civilisation
- Volume II • 3000 av. J.-C. à 700 av. J.-C.
- Volume III • Du VII^e siècle av. J.-C. au VII^e siècle de l'ère chrétienne
- Volume IV • 600 – 1492
- Volume V • 1492 – 1789
- Volume VI • 1789 – 1914
- Volume VII • Le XX^e siècle de 1914 à nos jours

ISBN 92-3-202812-3



9 789232 028129

